Shelf No. M010.5.P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
By The
TORONTO PUBLIC LIBRARY
Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 2 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1911. T. CXXIII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-TREIZIÈME

(CENT VINGT ET UNIÈME DE LA COLLECTION)

121-122

554489
6.12.52

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1911

Z
1007
P73
v.121-
122
486551

REFERENCE.

MAY 2 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Le Mont-Saint-Michel; histoire de l'abbaye et de la ville, étude archéologique et architecturale des monuments*, par Paul Gout. Paris, Colin, 1910, 2 vol. gr. in-8 paginés 1 à 771, avec 470 grav. dans le texte et 38 planches hors texte. Brochés, 50 francs; reliés, 65 fr. — 2. *L'Art religieux du XIIIe siècle en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration*, par Émile Male. 3e édition revue et augmentée. Paris, Colin, 1910, in-4 de 486 p., avec 189 grav., 25 fr. — 3. *L'Architecture romane en France*, préface de Jules Baum. Paris, Hachette, 1911, in-4 de XIX-234, illustré de 313 reproductions en 226 planches. Cartonné, 25 fr. — 4. *Les Estampes japonaises*, par W. de Seidlitz; trad. de P.-André Lemoisne. Paris, Hachette, gr. in-8 de VIII-272 p., illustré de 16 pl. en couleurs et de 133 grav. en noir. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 5. *Traité de la peinture*, de Léonard de Vinci; trad. intégralement en français, complété par de nombreux fragments tirés des manuscrits du maître, ordonné méthodiquement et accompagné de commentaires par Péladan. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 247 p., orné de 40 fig. démonstratives de l'édition princeps et de 100 dessins esthétiques d'après les clichés d'Alinari, Brogi et Fumagalli. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 6. *La Découverte du pôle nord en 1909, sous le patronage du Club arctique Peary*, par Robert E. Peary, avec une Introduction de Théodore Roosevelt et une Préface de Gilbert H. Grosvenor. Paris, Lafitte, 1911, in-4 de 344 p., avec un portrait en phototypie de l'auteur, 32 p. d'illustrations photographiques en noir et une carte en couleurs. Broché, 25 fr. — 7. *L'Amérique moderne*, par Jules Huret. T. I. Paris, Lafitte, 1911, gr. in-4 de 240-VI p. illustré de 180 planches hors texte en couleurs et en noir. Broché, 22 fr. 50. — 8. *Mes Chasses en Afrique*, par Théodore Roosevelt; trad. par Norbert Sevestre. Paris, Hachette, in-4 de XI-361 p., avec 48 pl. de photograv. hors texte et une carte. Broché, 15 fr.; cartonné, 20 fr. — 9. *Les Romanesques*, comédie en trois actes, par Edmond Rostand. Paris, Lafitte, s. d. (1911), gr. in-4 de 160 p., illustr. en couleurs et en noir, dans le texte et hors texte, de J.-V. Avy, Paul Chabas et Paul-Albert Laurens. Broché, 5 fr. — 10. *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en cinq actes en vers, par Edmond Rostand. Paris, Lafitte, s. d. (1911), gr. in-4 de 268 p., illustrations en couleurs et en noir, dans le texte et hors texte, de François Flameng, Albert Besnard, Aug.-F. Gorguet et Paul-Albert Laurens. Broché, 10 fr. — 11. *L'Aiglon*, drame en six actes en vers, par Edmond Rostand. Paris, Lafitte, s. d. (1911), gr. in-4 de 339 p., illustrations en couleurs et en noir, dans le texte et hors texte, de François Cormon, Jean-Paul Laurens, Antonio de la Gandara, Gaston Latouche et O.-D.-V. Guillonnet. Broché, 12 fr. — 12. *Larousse mensuel illustré. Revue encyclopédique universelle*, publiée sous la direction de Claude Augé (1907 à 1910). Paris, Larousse, gr. in-4 de 842 p. sur 3 colonnes et de XVI p. de tables sur 6 colonnes, illustré de 2 812 grav., 98 tableaux et 103 cartes et plans. Broché, 24 fr.; relié demi-chagrin, plats toile, 30 fr. — 13. *La Science au XXe siècle, nouvelle Revue illustrée des sciences et de leurs applications*. 8e année, 1910, in-4 de 96-290 p., avec de nombr. gravures. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, tête dorée, 15 fr. — 14. *Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles*. T. XXXI. Paris, Delagrave, 1910; in-4 de 836 p. Relié toile, fers spéciaux, 15 fr. — 15. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré*. 49e année. Paris, Henri Gautier, 1909-1910, in-4 de 844 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50. — 16. *Les Veillées des chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré*. 33e année. Paris, Henri Gautier, 1909-1910, in-4 de 836 p., avec de nombr. grav. Broché, 6 fr.; cartonné toile, 7 fr. 50. — 17. *La Semaine de Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1910. Chaque samedi, un fascicule in-16 de 16 pages, illustré par Gravelle. Abonnement annuel : France, Belgique et

Algérie, 5 fr.; pays étrangers et colonies, 6 fr. — 18. *Album Jeanne d'Arc.* Paris, Œuvre des orphelins apprentis d'Auteuil, 1911, gr. in-4 de 156 p. Nouvelle édition augmentée de nombr. gravures. Broché, 7 fr. 50.

Les divers ouvrages dont nous venons de transcrire les titres étaient bien destinés à être présentés comme livres pour les étrennes; mais il est facile de se rendre compte que, par leur genre, ils peuvent être achetés à toutes les époques de l'année. Quant aux périodiques illustrés qui terminent ce premier article d'ensemble, nous les signalons encore assez tôt pour que les intéressés soient fixés en temps utile sur leur valeur.

1. — La question du *Mont-Saint-Michel* est à l'ordre du jour. Ce rocher isolé et battu des flots, que couronne une abbaye sublime, ne sera-t-il bientôt plus qu'un promontoire? La mer reculera-t-elle toujours plus loin, condamnant la merveille d'architecture qu'elle reflétait à n'être, comme tant de chefs-d'œuvre du passé, qu'un monument étrange et presque disparate au milieu de pâturages et de champs de culture? Les débats que va entraîner, au Palais-Bourbon et au Sénat, la discussion du budget des beaux-arts, décideront sans doute très prochainement du sort de l'admirable édifice dont tout le monde parle aujourd'hui, et que tout le monde devrait connaître. Voici, fort à propos, au moment des étrennes, sur ce sujet passionnant, le livre le plus beau, le plus séduisant, le plus complet. La librairie Armand Colin vient d'éditer en deux volumes splendidement illustrés une étude d'ensemble, à la fois historique et architecturale, où le langage des pierres est éloquemment interprété; étude due à M. Paul Gout, l'éminent architecte en chef des monuments historiques, qui, depuis douze ans, assume vaillamment la lourde tâche de conserver et de restaurer un des plus purs trésors du patrimoine de la France. Tous les amis des arts le remercieront d'avoir si lumineusement exposé ce qu'il y avait à faire, ce qu'il a accompli, ce qui reste à accomplir. Après une Introduction consacrée aux sources de l'histoire du Mont-Saint-Michel, l'auteur donne à la topographie un long chapitre des plus intéressants; il nous fait voir dans son site le rocher fameux, ainsi que son satellite, l'îlot de Tombelaine; il étudie le régime de la baie, l'instabilité des rivières qui la sillonnent, et la marche lente et régulière des alluvions de sable qui la comblent et la nivellent peu à peu. Des cartes fort bien établies nous font comprendre ce travail des eaux, les étapes successives du dessèchement et le lamentable et prochain avenir réservé au chef-d'œuvre de nature et d'art dont une exploitation rapace a entrepris le siège méthodique. Très sagement, M. Paul Gout propose, lui aussi, et il en a le droit, une solution du problème, une solution conciliatrice, la seule, semble-t-il, qui ait aujourd'hui des chances sérieuses d'aboutir; elle conserve la plus

grande partie des positions acquises, et cependant, par un détour ingénieux, maintient au mont sa situation insulaire. Cela dit, et bien dit, il faut aborder l'histoire, et, comme il arrive le plus souvent, c'est par la légende que l'on y pénètre. Depuis l'humble oratoire de saint Aubert jusqu'aux geôles des prisonniers de Louis-Philippe, l'auteur, avec une érudition du meilleur aloi, nous narre la chronique, riche en hommes et en œuvres, de cette acropole dressée à l'avant-garde de la chrétienté, dans les brumes d'Occident. Mais la partie capitale du livre — elle en forme tout le tome II — c'est l'étude archéologique et architecturale des monuments qui s'étagent du haut en bas du Mont. Appelé par ses fonctions mêmes à arracher aux édifices, pierre par pierre, les secrets de leur existence lointaine, M. Paul Gout expose, dans une troisième section, la plus abondante et détaillée, le résultat de ses travaux et de ses recherches. Des fouilles toutes récentes ont dégagé les traces de la première abbaye carolingienne; ce ne sont que des substructions; mais l'abbaye romane du XIe siècle a laissé des restes autrement importants; la nef aux piliers trapus, aux arcades robustes de l'église inspire la même confiance que la majesté inébranlable du roc où elle s'appuie. Le XIIe siècle ajoute à l'œuvre du XIe, la consolide et l'amplifie; puis le XIIIe siècle arrive, qui couronne le tout de sa splendeur étincelante et légère; le nom seul de la Merveille suffit à célébrer le triomphe de l'architecture gothique au Mont-Saint-Michel. La ville, en même temps que l'abbaye, reçoit une parure charmante dont les vestiges ont subsisté sous les plus barbares mutilations; enfin la Renaissance achève de fleurir les superbes édifices qui ne vont pas tarder à subir les injures du temps et des hommes. Un long et dernier chapitre, et non le moins intéressant, est consacré à l'étude de la conservation et de la restauration du monument historique; il débute par une déclaration de principes, et l'on ne peut qu'être reconnaissant à l'architecte écrivain, si même on ne le suit pas dans toutes ses conclusions, de nous exposer avec cette belle sérénité les phases successives de son labeur. Son nom restera attaché à une grande œuvre, aussi bien qu'à un très beau livre. Mais il faut insister sur le principal attrait de ce livre, qui est une illustration à la fois documentaire et pittoresque. Les cinq cents gravures qui nous présentent tous les aspects du mont, tous les détails de l'abbaye, les moindres recoins de ce paysage et de cette architecture incomparables, sont exécutées en perfection. Les grandes planches hors texte suffiraient à former un splendide album, et les plans et les cartes ne laissent pas inexpliquée une seule ligne du texte. Le succès de ce grand livre d'art, qui est en même temps le plus éloquent des plaidoyers, servira mieux que toutes les déclamations des politiciens a cause du monument qui est une des gloires de la France; et M. Paul

Gout a eu raison d'inscrire en exergue de son titre ces paroles de Victor Hugo : « Le Mont-Saint-Michel est pour la France ce que la grande Pyramide est pour l'Égypte. Il faut le préserver de toute mutilation. Il faut que le Mont-Saint-Michel reste une île. Il faut conserver à tout prix cette double œuvre de la nature et de l'art »; — et, mieux encore, ces autres paroles de Siméon Luce : « Le seul nom du Mont-Saint-Michel évoque ce que les paysages de France ont de plus grandiose, ce que le patriotisme a de plus inviolé, ce que la religion a de plus saint. »

2. — Il nous suffira de signaler, à la même librairie, la nouvelle édition, revue et augmentée, d'un livre admirable et que l'on peut déjà qualifier de classique. C'est l'étude de M. Émile Mâle sur *l'Art religieux du* XIIIe *siècle en France*. Le *Polybiblion* s'en est occupé à diverses reprises (v., sur la 1re édition, nov. 1899, t. LXXXVI, p. 406). Une seconde édition, de grand format, illustrée de photogravures, n'avait pas tardé à paraître; elle avait été suivie d'un second volume, *l'Art religieux de la fin du moyen âge en France*, complément indispensable de celui-ci. C'est le premier volume qui vient de nous être rendu en une troisième édition préférable aux précédentes, non que le texte y soit notablement changé : il n'est qu'amélioré sur quelques points, et surtout tenu au courant pour les références; mais l'illustration a été augmentée de façon considérable, et présente des documents nouveaux fort importants, notamment pour l'histoire de la miniature. C'est donc uniquement cette édition-ci qu'il convient désormais de citer d'un ouvrage qui doit occuper une des premières places dans la bibliothèque de tout ami de l'art français.

3. — Un livre plus austère assurément, mais qui ne mérite pas moins l'attention des historiens et des amis de l'art, nous vient encore de la librairie Hachette : c'est *l'Architecture romane en France*, magnifique album de 226 planches en grand format, qui ne contiennent pas moins de 313 reproductions. Ce livre va réagir contre un oubli injuste. Sans détrôner aucunement l'art gothique, dont les chefs-d'œuvre demeurent l'incomparable joyau du moyen âge, il n'est que juste de rendre à l'art roman la place à laquelle il a droit; trop souvent on considère qu'il ne peut intéresser que les archéologues. Il suffira de feuilleter ce grand album pour comprendre à quel point ce dédain est immérité. Nous avons en France des monuments qui peuvent rivaliser, à l'époque romane, avec les plus nobles œuvres de l'art antique. A Périgueux et à Poitiers, à Lyon et à Clermont-Ferrand, dans les Charentes, en Provence, il subsiste d'admirables basiliques, aussi solennelles, aussi émouvantes dans leur robustesse un peu froide que les cathédrales des siècles qui ont suivi. Une Préface rapide et substantielle de M. Jules Baum nous en fait comprendre les mérites.

Mais c'est une joie des yeux et une surprise constante pour l'esprit que de se promener, de page en page et d'un monument à l'autre, parmi ces gravures exécutées en perfection. Façades massives et ornées comme d'une orfèvrerie de pierre, nefs étroites et sombres, chapiteaux ciselés comme des marbres antiques, cloîtres lumineux, que de merveilles nous allons découvrir! Les sculptures de Moissac, de Saint-Trophime d'Arles ou de Saint-Gilles, dignes descendantes des bas-reliefs des arcs-de-triomphe ou des sarcophages romains, seront l'honneur éternel de la France. Et que dire de cette flore, ou plutôt de cette joaillerie ornementale où se mêlent les monstres les plus étranges qui soient nés d'un cerveau d'artiste? L'étude approfondie de tant de monuments précieux permettra de mieux comprendre toute une époque infiniment intéressante de notre civilisation. C'est un bel instrument de travail en même temps qu'un attrayant livre d'art que ce recueil d'images si bien classées, dont une table des matières accompagnée de brèves observations nous permet d'analyser et de comparer tous les détails.

4. — Parmi les livres d'art que la librairie Hachette a publiés, à la date de 1911, avec son abondance et son luxe habituels, il en est un qui sera tout particulièrement apprécié des artistes et des collectionneurs; c'est la traduction française du livre allemand de M. de Seidlitz sur *les Estampes japonaises*. Il était jusqu'ici bien malaisé de se renseigner sur l'histoire de cet art charmant et séduisant au possible; de toutes récentes expositions au Musée des arts décoratifs ont commencé à nous en révéler les trésors; de nombreux articles de revues, les livres d'Edmond de Goncourt, et surtout le magnifique ouvrage de M. Gonse, nous avaient préparés à en goûter toutes les délicatesses; mais il nous manquait encore une grande vue d'ensemble, un classement complet, en un mot, un guide. Ce guide précis et sûr, le voici; très modestement son auteur nous le présente comme un essai provisoire; mais nous ne pouvons mieux lui demander que de nous résumer tout ce que l'on sait actuellement des gravures japonaises, et il le fait excellemment. Des débuts du XVe siècle jusqu'au milieu du XIXe, nous suivons, de chapitre en chapitre, l'évolution de ces gravures qui furent si révélatrices pour les dessinateurs modernes de l'Occident; mais tout d'abord, dans une Introduction assez longue, M. de Seidlitz nous instruit de tout ce qu'il est essentiel de savoir sur le rôle historique et décoratif de la gravure au Japon, sur les procédés, enfin sur les musées, les collectionneurs et les historiens de ces œuvres exquises. L'illustration de ce beau livre forme elle-même la collection la plus documentaire et la plus agréable à la fois; les spécimens les plus magnifiques et les plus rares y sont reproduits à profusion, en noir et en couleurs. Depuis les premières impressions

tirées sur pierre jusqu'aux bois si raffinés du XVIIIe siècle, c'est tout l'art du Japon qui défile devant nos yeux, et aussi toute sa vie, tantôt solennelle et dramatique, tantôt, et le plus souvent, familière, intime, pittoresque au possible; quoi de plus charmant que la *Promenade sous la neige* d'Harunobu, que la *Terrasse au bord de la mer* de Kiyonaga, que les *Femmes sous des cerisiers en fleurs* d'Outamaro? On sait les prix fort élevés qu'atteignent aujourd'hui la plupart de ces estampes; contentons-nous, modestes amateurs que nous sommes, d'en goûter le raffinement parfois extraordinaire dans les fidèles reproductions qui sont la parure de ce volume.

5. — S'il est peu d'ouvrages didactiques plus célèbres au monde que le *Traité de la peinture* de Léonard de Vinci, il en est bien peu, en revanche, qui soient plus mal connus du grand public. A vrai dire, ce livre où le plus merveilleux génie de l'art italien a résumé les observations et les méditations d'une vie longue et féconde ne pouvait être, jusqu'à ces derniers temps, apprécié que des seuls érudits; au reste du genre humain il demeurait inaccessible. Publié pour la première fois à Paris en 1651, traduit dès l'année suivante, et illustré de gravures de notre grand Poussin, le *Traité* de Léonard ne fut réédité en français que deux fois, en 1716 et 1817; et ces trois éditions, presque introuvables aujourd'hui, et toujours d'un prix fort élevé, sont incomplètes et souvent confuses. Un savant allemand, le Dr Ludwig, a enfin donné, en 1862, le texte intégral du manuscrit conservé à la Bibliothèque Vaticane. C'est sur ce texte que M. Péladan, jadis mage et maintenant critique d'art, et, empressons-nous de le dire, l'un des critiques les plus judicieux et les plus délicatement artistes qu'il y ait aujourd'hui en France, a entrepris de traduire à nouveau et de décalquer fidèlement les lumineuses pensées du peintre de la *Joconde* et de la *Cène*. Il a cherché, sans supprimer le mot à mot ni même les fréquentes redites, à classer les fragments éparpillés en un ordre méthodique, en une sorte de marqueterie harmonieuse. Vinci est là tout entier, lui qui, définissant le peintre, d'après lui-même, « l'homme universel », ne s'est pas étroitement borné à son art, mais, par un lyrisme presque continu, a su tirer des considérations scientifiques les plus précises une philosophie et une morale parfois sublimes; et non seulement il est là tout entier, mais avec lui tout le grand effort d'art et de pensée de la Renaissance italienne. L'édition du *Traité de la peinture* que nous donne la librairie Delagrave, malgré son prix modeste qui la met à la portée de tous les travailleurs, est ornée de figures démonstratives et d'une centaine de reproductions des plus beaux dessins du maître.

6. — La controverse, qui a naguère passionné le public, relative

à la découverte du pôle nord, est loin d'être terminée; si en effet le Dr Cook a fini par reconnaître qu'il pouvait bien ne pas être arrivé au point mathématique qu'est le 90e degré de septentrionale, et a laissé par conséquent le voyageur Robert E. Peary soutenir seul y être parvenu, de nombreux géographes persistent à demander la preuve de l'exactitude des assertions de ce dernier, c'est-à-dire les chiffres d'observations que la Société de géographie de Washington a pu examiner. Ces chiffres, ces calculs, le beau volume que vient de publier la maison d'éditions Pierre Lafitte ne les contient pas; singulièrement restreinte est, dans *la Découverte du pôle nord*, la place des appendices scientifiques. C'est que cette publication ne vise nullement à satisfaire les savants et s'adresse exclusivement au grand public: lui faire connaître les épisodes principaux du raid qui a mené Peary, sinon au pôle même, du moins aux abords du pôle, lui permettre d'apprécier la vaillante hardiesse, la ténacité, l'énergie de ce vétéran des explorations arctiques, voilà le but de cet ouvrage dont les superbes gravures en noir et en couleurs familiarisent le lecteur avec les paysages polaires, si monotones et si variés tout à la fois. Les savants consulteront d'autres publications et en tireront des conclusions de toute nature; de *la Découverte du pôle nord* on a voulu simplement faire un livre de lecture courante, accessible à tous, mais d'où se dégageât, en même temps qu'une idée d'ensemble des régions arctiques situées au nord du Nouveau Monde, cette admirable leçon d'énergie qui se dégage aussi de la vie de Peary tout entière.

7. — M. Jules Huret, dont on connaît les intéressants ouvrages sur l'Allemagne, a récemment exécuté en Amérique un important voyage de découvertes... dans les pays les plus connus. Son but n'était nullement de chercher à voir des régions nouvelles, à explorer des districts où aucun blanc n'avait pénétré avant lui; sans doute sont-ce là choses faisables, mais qui ne répondaient pas au dessein de notre auteur. Il voulait simplement, quant à lui, étudier l'Amérique d'aujourd'hui, se rendre compte de sa vie, de ses conceptions et de ses aspirations, de son organisation sociale, de son outillage industriel, de tout ce qui constitue la société actuelle et prépare celle de demain. Peu importent, dans de telles conditions, les Peaux-Rouges qui vivent ou plutôt qui achèvent de mourir dans les Réserves; c'est un passé qui ne compte plus! Mais les immigrants qui arrivent de toutes les parties de l'Europe, et même du monde, aux États-Unis, mais les trusts, les Universités, tout ce qui est l'Amérique actuelle, tout ce qui annonce l'Amérique future, voilà ce qui retient l'attention, ce qu'il faut voir avec soin et minutieusement examiner. M. Jules Huret n'y a pas manqué, et voici qu'il nous donne

aujourd'hui, dans le tome I de *l'Amérique moderne*, le commencement des résultats de son enquête en nous disant ce qu'il a vu aux États-Unis. Il le fait dans le style alerte que connaissent bien les lecteurs du *Figaro*, en journaliste avisé et informé, ayant beaucoup vu, et ayant su voir, et ayant su retenir ce qui peut frapper, intéresser et amuser le public; il le fait sans approfondir, mais de manière suffisante pour donner à ses lecteurs l'illusion qu'ils savent après avoir lu. Et de fait, d'admirables gravures, en noir et en couleurs, ne sont-elles pas là pour accompagner le texte, l'éclairer, le compléter, pour constituer un dossier documentaire qu'on ne se lasse pas d'examiner? De l'ensemble du texte et des gravures se dégage une même impression de vie intense, d'activité, d'énergie indomptable, de labeur et d'initiative, qui demeure dans l'esprit du lecteur et qui est bien l'impression ressentie par tous les Européens débarquant aux États-Unis; mais M. Huret a le mérite de la donner plus complète et plus vibrante qu'aucun de ses prédécesseurs dans un livre auquel on a plaisir à revenir et qui fait bien augurer de cette série (qu'il ouvre) des « Grandes Nations modernes illustrées ».

8. — On n'a pas perdu le souvenir de la manière dont le président Théodore Roosevelt s'est reposé des fatigues que lui avait imposées l'accomplissement de ses devoirs comme premier magistrat des États-Unis : il est parti, à la tête d'une expédition scientifique organisée par l'Institution smithsonienne, pour recueillir des oiseaux, des mammifères, des reptiles et des plantes destinés aux collections du *National Museum* de Washington, chasser la grosse bête dans l'Afrique orientale. Et c'est là ce que, du 21 avril 1909 au mois de mars 1910, M. Roosevelt n'a en effet cessé de faire dans ce paradis du chasseur qu'est (nous avons déjà eu à maintes reprises l'occasion de le constater) l'Afrique orientale anglaise, goûtant, bien plus encore qu'il ne l'avait fait jadis, alors qu'il vivait au rancho, l'enivrement d'une vie intense, et ce qu'il appelle les « joies suprêmes de l'Afrique : joie d'errer en plein inconnu, joie de combattre les puissances des vastes solitudes, la Ruse, la Méfiance, la Force brutale ». Quel souvenir il en conserve, le volume dont la librairie Hachette vient de publier une traduction accompagnée de superbes illustrations est là pour en témoigner. Comme M. Roosevelt y vibre ! avec quelle passion il y raconte ses exploits cynégétiques dans « les meilleurs territoires de chasse du monde », où, dit-il, il n'a pas tué le dixième.... le centième des pièces qu'il aurait pu abattre s'il l'avait voulu ! Mais là n'est pas le seul intérêt de *Mes Chasses en Afrique* (tel est le titre de l'ouvrage de M. Roosevelt); dans la comparaison, incessante pour ainsi dire, de l'Afrique avec l'Amérique du nord, telle qu'elle ressort de la lecture du volume et de sa comparaison

avec *la Vie au rancho* et d'autres livres antérieurs de l'ex-président, résident d'autres sources d'intérêt. Malheureusement la traduction est loin d'être parfaite et dénote parfois quelque ignorance des choses d'Amérique, ou même d'Europe; singulière idée, par exemple, de parler, à la page 284, de la mission *romane* des Pères Blancs de l'Ouganda !

9, 10, 11. — La maison Lafitte a entrepris la publication des œuvres de M. Edmond Rostand dans un format majestueux, et pour les illustrer elle a fait appel à des artistes de haut mérite. Nous avons reçu trop tard pour pouvoir les annoncer en décembre dernier, les trois premiers volumes de cette collection spéciale : *Les Romanesques*, comédie en trois actes, en vers, représentée à Paris, sur la scène de la Comédie-Française le 21 mai 1894; — *Cyrano de Bergerac*, comédie héroïque en cinq actes, en vers, représentée sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 28 mai 1897; — enfin *l'Aiglon*, drame en six actes, en vers, représenté pour la première fois au théâtre Sarah-Bernhardt le 15 mars 1900. Ces trois pièces sont trop connues du grand public français et étranger pour qu'il soit utile d'en faire ici une analyse, même succincte; mais il importe de dire qu'elles ont été admirablement imprimées sur beau papier et que les illustrations en couleurs et en noir, toujours remarquables, sont parfois de véritables merveilles. Elles sont signées d'artistes tels que Jean-Paul Laurens, Luc-Olivier Merson, Fernand Cormon, Tattegrain, François Flameng et quelques autres. De telles éditions ne sont pas de simples volumes de circonstance : elle peuvent être achetées en tout temps par les amateurs et conservées dans une bibliothèque d'homme de goût.

12. — C'est en mars 1907 que le *Larousse mensuel illustré* a lancé son premier numéro. A l'heure présente, cette publication compte quatre années d'existence (1907-1910) et ses 46 numéros ont formé un beau et fort volume complété par deux excellentes tables alphabétique et systématique des articles et aussi par une table des gravures. La Préface nous fixe, comme il suit, sur le but cherché et sur l'économie générale de l'entreprise : « *Le Larousse mensuel* a eu pour premier et principal objet de tenir au courant les grands dictionnaires déjà édités par la maison Larousse... Le développement aujourd'hui si rapide des sciences, l'incessante évolution de la politique, de la littérature, des arts, de la vie pratique auraient vite fait de vieillir l'œuvre encyclopédique la mieux comprise, s'il n'y était apporté, comme nous avons essayé de le faire, une perpétuelle mise à jour. A son devancier, le *Larousse mensuel* a emprunté l'ordre alphabétique, le plus simple et le plus commode de tous. Il a conservé son illustration fine, soignée, très artistique, en même temps que scrupuleusement documentaire. Il a gardé son caractère ency-

clopédique, donnant, par une sélection préalable et sévère, une place équitable aux sujets les plus divers qu'embrasse le cercle de la curiosité humaine. Surtout il s'est inspiré du même esprit d'impartialité rigoureuse, écartant les vaines polémiques dont la vérité est toujours la victime, et s'attachant à dégager de chaque événement ou de chaque question l'essentiel de faits contrôlés et certains qu'un esprit sage et de bonne foi doit en retenir. Mais, sous la disposition extérieure d'un dictionnaire, le *Larousse mensuel* est devenu, par son caractère périodique et surtout par l'ampleur et le ton général de sa rédaction, une véritable revue, la plus large qui puisse être. Il a dû s'efforcer d'éclairer ses lecteurs sur les problèmes que leur posait une actualité sans cesse renouvelée. Et il a pu le faire avec une abondance de développements et d'illustrations que n'eussent pas permis les limites strictes d'un dictionnaire. Ce désir d'aborder sans retard les questions présentes offrait à la vérité quelque péril; mais un soin particulier a été pris de n'enregistrer aucun fait qui n'eût été, au préalable, soigneusement vérifié, et de ne rien apprécier qu'avec le recul nécessaire à la modération et à l'équité des jugements. » — Et donc, les sujets épineux sont presque toujours abordés sans essai de critique : à chacun de se faire une opinion Tels, entre autres, l'article *Encyclique*, signé de M. Yves Saint-Paul. D'autre part, nous noterons spécialement l'article *Moderniste*, confié à M. Georges Bertrin, qui l'a écrit avec autant de savoir que de précision. On remarquera aussi l'article sur *la Séparation des Eglises et de l'Etat*, qui n'est que l'analyse, au point de vue juridique, de la loi de spoliation du 13 juillet 1908; auteur : M. Gustave Regelsperger. Les biographies, nombreuses, sont le plus souvent assez succinctes, quoique suffisantes; les plus étendues offrent un résumé de la vie, de l'œuvre, des idées et des opinions des personnages; rien de plus. Dans les diverses notices qui ont sollicité plus particulièrement notre attention (Huysmans, le cardinal Richard, le comte Émile Keller, le cardinal Mercier). nous n'avons trouvé que l'expression de la vérité. Toutefois, la biographie de Georges Tyrrell ne contient pas le moindre blâme à l'adresse de ce révolté contre l'Église, mais sa conduite ni ses théories ne sont pas non plus approuvées : l'auteur, qui a signé des initiales J. B., s'est borné à présenter un aperçu des actes du trop fameux religieux irlandais, avec la liste de ses principaux ouvrages. — Un petit détail d'actualité. Les journaux ont publié, du 8 au 12 décembre dernier, de nombreux articles sur le combat livré en novembre dans l'Ouadaï, où le colonel Moll a trouvé une mort glorieuse. Les uns le font naître à Vitry-le-François le 16 avril 1871; d'autres le disent originaire de Dijon. Autant d'erreurs. Pour être fixés, il leur eût suffi de consulter le *Larousse mensuel*

illustré : à la page 93, ils auraient vu que Moll était né à Saulx (Haute-Saône), le 16 mars 1871, ce qui est parfaitement exact. — On peut dire, que, dans des proportions naturellement fort différentes, toutes les connaissances humaines ont une part dans ce recueil : l'homme du monde et le travailleur y trouveront quantité de renseignements et d'indications dont ils pourront, en usant parfois de quelques précautions, tirer utilité et profit. Admirablement illustré, le volume qui nous occupe est relié avec une élégante solidité.

13. — Les numéros de *la Science au* XXe *siècle*, réunis dans un très gracieux cartonnage, forment un beau volume annuel. Grâce à une pagination spéciale, les articles de fond constituent la première partie de ce livre; la revue des travaux scientifiques occupe la seconde. Pour l'une et pour l'autre, la direction de ce périodique se préoccupe avant tout de faire connaître les questions qui intéressent le public; elle ne réserve pas à telle ou telle science une place spéciale; elle emprunte, partout où elle le trouve, le bon document, l'étudie, l'approfondit et le donne sous une forme simple quoique précise. Cependant la rubrique spéciale : *Enseignement expérimental des sciences*, qui a tant contribué à faire aimer cette revue, se continue d'une façon régulière et toujours attachante. Tous les articles sont relatifs à des faits nouveaux ou à des perfectionnements importants; pas un seul d'entre eux ne peut être qualifié « article de remplissage »; c'est le plus grand éloge que nous puissions faire de cette publication.

14. — Le trente-unième tome du *Saint-Nicolas*, paru en livraisons hebdomadaires en 1910, nous apporte un ensemble vraiment intéressant. Nous retrouvons là, comme morceaux de résistance, si l'on peut dire, les trois romans que nous avons analysés le mois dernier : *Le Petit Jockey de M. de Lauzun*, par M. Jules Chancel; *les Enfants de la Rochette*, par M. André Valdès, et *l'Enfant de la mine*, par Mme Augusta Latouche. A noter aussi *l'Aventure de Nicolas Corbin* : l'auteur, M. Maurice Champagne, raconte l'étonnante et angoissante histoire de trois aéronautes malgré eux, un Français et deux Américains; le sujet est traité de telle façon que l'on pourrait très bien attribuer le récit à Jules Verne. Ces quatre romans sont paginés d'une manière suivie et dans le haut des pages; mais l'ordre de numérotation est interrompu par ce que l'on pourrait appeler des intermèdes instructifs ou amusants et aussi par des scènes illustrées en couleurs, réunies ensuite en deux albums signalés ici même en décembre dernier et qui ont fait la joie de nos enfants : *Le Roman de Renard* et *Lolotte en liberté*. Ces diverses choses, intercalées dans les romans, ont aussi une pagination spéciale, mais qui doit se chercher dans le bas. Voilà qui, on le reconnaîtra, n'est pas ordinaire. *Le Saint-Nicolas*, malgré son titre, est bien près de la neutralité au point de vue religieux :

c'est la seule ombre qu'il projette; il charmera les enfants de dix à quinze ans; il sera lu avec non moins d'intérêt par toute la famille.

15, 16. — Voici les deux intéressants périodiques, âgés respectivement de quarante-neuf et de trente-trois ans, si connus et appréciés dans les pays de langue française, même au-delà des mers, et qui se dénomment : *L'Ouvrier* et *les Veillées des chaumières*. A tous les points de vue, ce sont deux frères marchant parallèlement dans la voie du bon et du bien; aussi ne faut-il pas s'étonner de leur succès dans les milieux les plus divers : on les voit avec plaisir continuer leur tradition sans cependant se figer dans un cadre immuable. L'actualité est considérable. Par exemple, on aime à lire dans *l'Ouvrier* les nombreux articles de M. Jean Drault groupés sous le titre générique : *Autour de la persécution* et les non moins nombreux *çà et là* de M. H. du Plessac. *Les Causeries du foyer*, les notices sur *la Médecine à la maison* et celles sur *Nos jardins*, toutes trois œuvres de M. Fleury de la Roche, se font remarquer par leur agrément et leur utilité. On en doit dire autant des *Variétés scientifiques* signées H. de Parville, Francis Marre et H. de Varigny.— De même, *les Veillées des chaumières* nous donnent quantité de variétés actuelles ou rétrospectives dues à des écrivains compétents. Enfin, outre des contes et des nouvelles périodiques parfaitement choisis et aussi des poésies, les deux périodiques publient des romans illustrés avec goût, que nous allons enregistrer. Dans *l'Ouvrier*, nous trouvons : *L'Appel à la forêt*, par M. Jacques London; *Les Compagnons de M. Flandinette*, par M. Jean Charlette; *Elisabeth Dornal*, par Mme Florence O'Noll; *Les Fiancés de Brumaire*, par M. Jean Drault; *Les Glaneurs d'or*, par M. William Wallace Cook; *La Grande Aube*, par M. Jean Daguet; *L'Histoire d'un jour*, par Mme Pierre Perrault; *Les Idées de Mme Margeret* et *la Maison vide*, par Mme Pierre du Château; *Mioche*, par M. A. de Beaufranchet; *L'Oie sauvage*, par M. Charles Le Goffic; *Récoltée*, par M. Gaspard de Weede; *Robes blanches*, par M. Louis Goiffon; *Le Roi des airs*, par M. Gaspard de Weede, qui sera analysé en juin prochain dans le *Polybiblion*, ce roman ayant été édité en volume à part; *Source imprévue*, par Mme Jeanne de Coulomb, qui a été présenté déjà à nos lecteurs en juin dernier (t. CXVIII, p. 504). — Si nous passons aux *Veillées des chaumières*, nous avons à mentionner : *Après la tempête*, par M. J.-O.-L. Rasco; *En déroute*, par M. Jean Thiéry; *Fabienne*, par Mme Renée d'Eschamps; *Fille unique*, par Mme Pierre Perrault; *L'Indissoluble*, par Mme Charles Péronnet; *La Lettre de Clary*, par Mme Pierre Perrault; *Maman Lette*, par M. Jean de Belcayre; *Le Secret de la Luzette*, par M. M. Delly; *Marie de Renaud*, dont il sera question spécialement plus tard; *Sans fer ni poison*, par Mme J. de Coulomb et *le Lis en otage*, par Mme B. de Buxy, examinés l'un et l'autre en no-

vembre dernier (t. CXIX, p. 412 et 418); enfin *la Barrière*, de M. René Bazin, qui a fait l'objet d'un compte rendu inséré dans notre livraison de juillet 1910 (t. CXIX, p. 10). — Ces publications bi-hebdomadaires de la librairie Henri Gautier, si attachantes, si morales et chrétiennes, forment chaque année deux beaux volumes qui, solidement et élégamment cartonnés, sont appelés à faire la joie de leurs lecteurs et à concourir à leur éducation et à leur instruction, tout à la fois.

17. — L'an dernier, ayant eu à parler de *la Semaine de Chapuzot*, nous avons dit qu'elle était « un éclat de rire à répétition. » Restons-en là. M. Jean Drault en est l'unique rédacteur; on connaît sa prose désopilante : donc, il suffit de constater qu'elle ne s'engourdit jamais. A pareil écrivain, il fallait adjoindre pour l'illustration un dessinateur humoristique : or, la librairie Gautier a su le découvrir en la personne de M. Gravelle; de sorte que texte et caricatures s'harmonisent parfaitement. Les 52 numéros de l'année ne sauraient être cités ici; donnons cependant quelques titres de ces fantaisies militaires : *Bécasseau et son camarade de lit*; *Bécasseau lieutenant par accident*; *Bécasseau chez Chéron*; *Bécasseau apprend l'esquimau*; *Bécassau est parrain*; *Pourquoi Bécasseau n'aime pas les sous anglais*; *Bécasseau au circuit ouest-sud*; *Bécasseau et les chiens de police*; *Bécasseau est assassiné*; *Les Aventures de Bécasseau sur l'Ouest-Etat*; *Bécasseau et la grève des cheminots*; *Bécasseau est capitaine*; *Une chute de l'aviateur Bécasseau.* Nous engageons les gens moroses à s'abonner à *la Semaine de Chapuzot* : ce conseil a sa valeur, car s'il ne les guérit pas, du moins il les soulagera beaucoup.

18. — Une place très honorable entre les publications consacrées à célébrer la gloire de l'héroïque vierge de France doit être attribuée à l'édition nouvelle, augmentée de nombreuses illustrations, de l'*Album Jeanne d'Arc*, édité par l'Œuvre des orphelins apprentis d'Auteuil et qui fait honneur à l'habileté technique de ces jeunes ouvriers. Le texte en a été emprunté à des écrits antérieurs, d'un caractère historique, oratoire ou poétique, mais toujours édifiant et patriotique. La « table des gravures » nous offre un ample recueil de reproductions d'œuvres d'art de qualités variées et de mérites divers, mais d'un intérêt abondant et soutenu. Cette illustration, d'une exécution soignée et en général fort heureuse, se rapporte aux divers épisodes de la vie de Jeanne et aussi aux cérémonies et aux fêtes émouvantes auxquelles ont donné lieu à Rome, à Orléans, à Paris, à Compiègne, à Nancy, au Ballon d'Alsace, la récente béatification de la grande catholique et de la grande Française. L'*Album* est précédé d'une lettre de Son Ém. le cardinal Merry del Val, transmettant à ses éditeurs les remerciements et les félicitations du Saint-Père. Il mérite, à plusieurs titres, d'être tout spécialement recommandé à nos lecteurs.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Romans divers. — 1. *La Robe de laine*, par Henry Bordeaux. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 315 p., 3 fr. 50. — 2. *Au Soleil de l'amour*, par Augustin Bar. Paris et Lille, Taillandier; Lille, Giard, s. d., in-16 de 533 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Demoiselles de Saint-André*, par Champol. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 297 p., 3 fr. 50. — 4. *Nono*, par Gaston Roupnel. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 301 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Affres*, par Marcel Georges. Paris, Daragon, 1911, in-8 de 120 p., 2 fr. — 6. *L'Idéale Mélodie*, par Charles Val. Paris, Méricant, s. d., in-16 de 325 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Ebauches*, par Jean Balde. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de II-301 p., 3 fr. 50. — 8. *Leur Royaume*, par Robert Vallery-Radot. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 289 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Reliquaire d'images*, par Georges Vallery-Radot. Paris, Jouve, 1910, in-16 de 154 p., 2 fr. — 10. *Sous la Croix du Sud*, par Paul Wenz. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de 305 p., 3 fr. 50. — 11. *Ne crois pas que les morts soient morts*, par Sdem. Paris, Paulin, 1910, in-16 de 305 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Hérésiarque et Cie*, par Guillaume Apollinaire. Paris, Stock, 1910, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Triomphe des suffragettes*, roman des temps futurs, par Jacques Constant. Paris, Librairie universelle, s. d., in-18 de 297 p., illustré, 3 fr. 50. — 14. *Le Rêve*, par Émile Zola. Paris, Lafitte, s. d., gr. in-8 de 121 p., illustr. de René Lelong, 0 fr. 95. — 15. *Années d'aventures*, par Alfred Capus. Paris, Lafitte, s. d., gr. in-8 de 125 p., illustr. de Léonce Burret, 0 fr. 95.

Romans de femmes. — 16. *Malencontre*, par Guy Chantepleure. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-16 de 420 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Argent et l'Amour. Dernières Amours*, par Jeanne France. Nancy, éditions de « France-Semeuse », 1910, in-16 de 336 p., 2 fr. — 18. *Enfant de commune*, par T. Combe. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 332 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Aiguilleuse*, par Lya Berger. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 325 p., 3 fr. 50.

Romans étrangers. — 20. *Le Pasteur pauvre*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 295 p., 3 fr. 50. — 21. *Feuilles éparses de littératures étranges*, par Lafcadio Hearn; trad. de l'anglais par Marc Logé. Paris, Mercure de France, 1910, in-16 de 288 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Œil de jade*, par Fergus Hume; trad. de l'anglais par A. de Jassaud. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 275 p., 1 fr. — 23. *Vice versa*, par F. Anstey; trad. de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne. Paris, Stock, 1910, in-16 de 347 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Château de Ulloa*, par la comtesse de Pardo Bazan; trad. de l'espagnol par A. Fortin. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 25. *Chanaan*, par Graça Aranha; trad. du portugais par Clément Gazet. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de XI-344 p., 3 fr. 50.

Romans divers. — 1. — Le nouveau roman de M. Henry Bordeaux, *la Robe de laine*, est touchant, pénétrant, plein d'émotion discrète et profonde. Raymond Cernay épouse la fille du régisseur d'un château qu'il achète. Deux choses aussitôt commencent de faire le malheur de cette jeune femme : le trouble causé par une vie nouvelle trop différente de celle qu'elle a menée jusqu'alors, la rudesse d'un époux qui n'entend ménager aucune de ses délicatesses à cet égard. Le plus tragique de cette infortune tient naturellement aux passions de l'amour. Il faut que Raymonde (car leurs noms sont semblables) apprenne à soutenir sans honte et sans colère les assiduités équivoques que l'opinion autorise autour d'elle, et que même un mari, s'il est du monde, tolère, à proportion de la confiance qu'il met dans la vertu de sa femme. Elle souffre comme d'un affront de cette facilité. D'autre part, Raymond la néglige, et l'amour qu'elle lui voue, flétri chez elle,

est piétiné chez lui. Accablée de ces maux, elle languit et meurt. L'époux désabusé verse des larmes brûlantes, auxquelles met fin une mort tragique : la chute d'un aéroplane, qu'il conduit. On peut croire cette mort volontaire; pourtant l'auteur nous laisse en doute, par une nuance dont le lecteur, je crois, lui saura gré. Peut-être lui fera-t-on reproche de cet aéroplane, qui sent un peu le dessein d'amuser le lecteur par le souvenir de ce qu'il lit tous les jours dans les journaux. Mais il faut dire qu'il a pris soin de le mêler à son sujet assez pour sauver la disparate. Il y a dans la peinture des sentiments les ressources d'un pinceau tendre et délicat, et dans le tableau du monde qu'on nous présente beaucoup d'observation et de finesse. Il y a aussi des allusions, entre autres à une poétesse célèbre de ce temps-ci. Tout le monde mettra le nom sous le portrait. Mille détails auprès de celui-là apportent des souvenirs précis. En quelques endroits, la peinture apparaît calquée sur la réalité.

2. — L'histoire d'un jeune homme que l'amour tourmente de diverses façons, et que l'abandon de la discipline chrétienne livre à toutes sortes de faiblesses : tel est le roman de M. Bar : *Au Soleil de l'amour*. Il touche par sa sincérité et par une vive peinture des passions qu'il retrace. Après tant d'autres , l'auteur s'y est posé le problème du rétablissement de l'âme ainsi troublée, par la grâce. Son héros finit à confesse. Mais une confession même a des lendemains; quels seront-ils? quel sera le train humain de la guérison? Le probable, c'est la rechute. L'auteur veut y échapper. Il imagine quelque grand acte qui prononce la rupture du passé. Cet acte, c'est le sacrifice d'une liaison pure, mais dangereuse, parce que le mariage ne peut la suivre encore. Le prêtre lui montre ce danger; et la force qu'il a d'y renoncer est comme le sceau de sa conversion. Il y a dans ce livre des fautes d'observation, une construction systématique du monde et de la destinée, surtout une confiance excessive dans le perfectionnement de l'intelligence et de la vie par les romanciers et les poètes; de là viennent nombre d'erreurs dans les maximes et dans la conclusion. Mais la recherche est partout sérieuse, désintéressée. émouvante. De plus, dans un sujet scabreux, l'auteur a mis une vraie application à éviter les peintures licencieuses. La scène se passe aux Pays-Bas français, à Lille et dans quelques autres villes. Toute l'âme du pays s'y reflète, dans ce sérieux de la religion aux prises avec les obstacles du cœur.

3. — *Les Demoiselles de Saint-André*, par M. Champol, ne sont pas des personnages imaginaires; elles ont vécu à la Révolution. Ce roman est en partie formé de souvenirs historiques qui ne vont pas sans l'encombrer. Le désir de peindre l'ancienne société, le vieux Paris, tient beaucoup de place, et trop souvent le style du curieux y prime celui du conteur. Pourtant ces souvenirs mêmes feront rechercher le livre,

et l'affabulation variée et agréable ne laisse pas d'y courir, pour le plaisir du lecteur.

4. — *Nono* est l'histoire d'un paysan, que sa femme trompe et abandonne et qui lui pardonne à la fin. La mode est à ce genre d'histoires qui eussent fait se moquer nos grand'mères. Cela nous vaut des dénouements dans le genre sentimental, comme celui de Nono, dont les gens un peu délicats ne diront jamais tout ce qu'ils ressentent. Il s'en faut bien pourtant que ce livre soit indigne du talent qu'on reconnaît à M. Roupnel. Il contient des scènes de vie rustique, à la fois fines et vigoureuses. Le mauvais vent de Tolstoï a passé là-dessus.

5. — *Les Affres*, par M. Marcel Georges, sont l'histoire d'une liaison licencieuse contractée par un avocat et une jeune fille de son monde, qu'il enlève à ses parents. Il promet de l'épouser, puis se reprend; elle se trouve mal, puis devient mère. Ils s'épousent enfin. Rien n'est si plat, si court et si banal.

6. — *L'Idéale Mélodie* n'est que le titre de la première nouvelle de tout un recueil de M. C. Val. Quelques pièces sont plaisantes, d'autres maussades. Les meilleures n'échappent pas au reproche d'un certain trémoussement dans le genre de M. Faguet, à qui une des nouvelles, *la Réforme impossible*, est dédiée.

7. — Un roman reculé sous le règne de Louis-Philippe n'est pas chose qui soit souvent offerte. Celui-ci est social, et ce trait est moins rare. Il s'appelle *les Ebauches*. Le héros, Claude Férol, est représenté aux prises avec les théories régnantes et débordantes à cette époque. Il conclut sur un double appel à l'avenir et à la bonté du cœur. « Où le cœur jette sa lumière, il faut aller sans trop de crainte. » C'est la philosophie de l'auteur, M. J. Balde, disciple de feu M. de Vogüé, à qui il a dédié son livre. Les gens raisonnables ne manqueront pas de lui objecter que les lumières émanent de l'esprit non du cœur. Ils lui opposeront des milliers d'exemples de cœurs ardents et droits, ouvriers de désastre et de ruine, faute de ce que les maîtres de la vie chrétienne appellent la science, et qu'ils distinguent du zèle.

8. — *Leur Royaume*, par M. Robert Vallery-Radot, c'est le bonheur des jeunes filles dans l'amour. Fabienne, l'une d'elles, n'a d'ardents sentiments que pour Jacques, qui lui en préfère un autre. Le fiancé qu'on lui prépare, Antoine, n'en obtient pas moins son aveu. C'est qu'elle se sent capable pour lui d'un sérieux attachement qui lui donne plus confiance que dans la passion que Jacques excite. Cependant, l'amour que Jacques inspire trouve dans une autre jeune fille, Marie, un cœur approprié. Les deux unions se font, chacune selon son ordre, au contentement de la saine morale. L'analyse de ces sentiments est subtile, et quoiqu'ils soient délicatement déduits, j'ai peur que la main du romancier ne s'y perde en quelques endroits.

9. — Une série d'histoires du Morvan, touchantes à la fois par le sujet et par le pieux amour qu'on y ressent de la terre où s'est écoulée notre enfance, composent ce *Reliquaire d'images* de M. Georges Vallery-Radot. Il y a des paysages, il y a des scènes familières, toutes tracées d'un excellent style, à la fois simple et pénétrant.

10. — Ce recueil de nouvelles, écrites par M. P. Wenz, divertit par la curiosité qu'excite le lieu où elles se passent : *Sous la Croix du Sud.* On souhaiterait à quelques-unes d'entre elles, plus de piquant et d'imprévu, et surtout un style moins commun.

11. — De M. Sdem : *Ne crois pas que les morts soient morts.* En preuve de cette sentence, ce roman de mœurs italiennes porte en tête de chacun de ses chapitres une citation d'auteur ancien, dont il est censé l'application moderne. Il y a bien du convenu et du sollicité dans ces prétendues reviviscences, et l'exécution ici est plus que médiocre.

12. — *L'Hérésiarque et Cie* veut être un livre très spirituel. L'ouvrage est dédié à un juif, M. Thadée Natanson. Aussi est-il écrit dans le goût juif. Il a la trépidation vaine, l'air de tirer perpétuellement de lui-même des drôleries qui n'arrivent pas : toute l'apparence d'un auteur sûr de ses moyens, et qui n'en a point. Rien n'est si vide, et par endroits si plat, en dépit de la grimace. Un juif va mourir au coin de la rue des Mathurins et du boulevard Malesherbes. Une femme qui passe le baptise. « L'onde des ruisseaux de Paris, dit M. Guillaume Apollinaire, est rarement claire. Comme Fernisoun fut baptisé non loin d'une station de voitures, l'avocat du diable insinuera que cette eau ne fut peut-être que du pissat de cheval. » Voilà le ton.

13. — « Roman des temps futurs » : c'est le sous-titre joint par M. J. Constant au *Triomphe des suffragettes.* Le premier venu imaginera d'après cela ce que l'auteur fait tenir dans ce roman. On y circule en aéroplane, la guerre est supprimée, le socialisme est établi, les banques et les trusts font tout, et (comble d'originalité) les femmes gouvernent. Ce fond banal est exprimé d'une manière plus banale encore. Ajoutez les détails obscènes, que corse encore l'illustration. Ainsi la morale de l'auteur mérite autant d'estime que sa littérature.

14. — *Le Rêve*, roman inepte de l'inepte Zola, est publié à nouveau par la librairie Lafitte, avec illustration de René Lelong. Le livre est connu et jugé. Il suffira de signaler cette édition nouvelle, et le goût d'amphigouri et de galimatias qui le fait ranger par l'éditeur dans une « Bibliothèque de l'idéal ».

15. — *Années d'aventures*, par M. Alfred Capus, autre volume réimprimé dans la même « Bibliothèque »; illustration de Léonce Burret. Ici, nos félicitations, pour ce choix de l'ouvrage d'un homme d'esprit.

Romans de femmes. — 16. — Le château de *Malencontre* fait le théâtre d'un drame dont une jeune demoiselle de compagnie est l'héroïne. Elle épouse à la fin le fils de la châtelaine. Cet hymen, rendu comme nécessaire par une surprise qui les réunit le soir seuls, les portes fermées, dans une chambre du château, est mis en échec par un secret où se trouve compromis aux yeux de son fils même. l'honneur de Mme de Malencontre. Mais cet obstacle tombe, et ce qui reste du secret ne sera qu'un lien de plus entre les deux époux. Mme Guy Chantepleure a conté cette histoire avec des ressources dramatiques exquises et dans le style le plus vif et le plus touchant.

17. — *L'Argent et l'Amour. Dernières Amours*, tient du roman feuilleton. Il en a la moralité complaisante, souvent douteuse. Il oppose l'amour vrai à la débauche. L'intention, louable en soi, voudrait quelques égards, que l'auteur, Mme Jeanne France, n'a pas considérés.

18. — *Enfant de commune*, par Mme T. Combe, est l'histoire d'un enfant élevé par la charité publique. Nous le voyons cheminer à travers diverses institutions charitables, dont le personnel, nourrices, directeurs d'asile, maîtres d'écoles, philanthropes, sont peints avec une grande vivacité et beaucoup d'esprit. Le véritable plaisir du livre est là. La fable est plus pâle et moins attachante. L'enfant de commune, Donat Brunel, rachète, par son application et ses mœurs, l'honneur du nom qu'il a reçu d'un père fainéant, voleur, incendiaire même. Cependant, même en ceci, la vigueur des peintures répare ce que le fond a de languissant. Le portrait de ce père est parfait, point tourné au noir, vantard, misérable et comique. C'est la meilleure figure de tout l'ouvrage.

19. — Celui-ci est l'histoire d'un amour méconnu. *L'Aiguilleuse*, Mérielle, transforme par l'influence de cet amour un poète; elle lui ôte l'amertume et le doute. Mais cela a lieu sans qu'elle-même soit payée de retour. Il l'abandonne; elle meurt. Il y a beaucoup de convenu dans cette histoire et un fond de romantisme vieillot; mais aussi un sincère et vibrant amour de la nature, du ciel étoilé, des ruines. Plusieurs scènes se passent au château de Coucy. Mais pourquoi Mme Lya Berger joint-elle à ce noble nom, dans la date finale de son ouvrage, le nom de « Côte d'Azur », ridicule invention des agences de voyage et de la chronique du boulevard?

Romans étrangers. — 20. — Un pasteur du pays de Vaud, propriétaire d'une vigne, l'arrache par dévotion, pour ne pas encourager l'ivresse. Sa fille se fait actrice : il regarde l'événement comme la honte de sa famille. M. Rod met ces deux faits sur le même pied, et il en fait reprendre le pasteur par un conseiller d'État, aux yeux de qui la vigne et le métier d'acteur sont des choses qu'il faut accepter

joyeusement. « Mais, lui dit-il, vous êtes saint; les saints ne sont plus de notre temps. » Feu M. Rod était protestant. Rien ne montre mieux que ce livre l'horrible confusion jetée dans un esprit huguenot, infiniment distingué d'ailleurs, par la religion protestante, entre l'honneur véritable et les vertus imaginaires. L'auteur nous donne le choix ou d'approuver la dévotieuse sottise de la vigne arrachée, ou de trouver bon que la fille d'un pasteur soit actrice. Le dilemme est clair. Aux âmes dressées par l'éducation protestante, deux chemins seulement sont ouverts : un fanatisme absurde ou l'indifférentisme. Ajoutez la qualité du saint que M. Rod nous offre dans son *Pasteur pauvre*. La vie des saints catholiques a l'avantage de nous apprendre par quelle longue initiation de la douleur et du sacrifice l'homme pécheur parvient à l'état de sainteté; les protestants tiennent essentiellement à ce que la sainteté soit à portée de la main, tenant toute dans l'acte de foi; une bonne sainteté huguenote revêt la figure du premier venu. En application de ce principe, le pasteur pauvre est le plus commun, le plus faible, le plus jobard des hommes. Il tient de Charles Bovary, il assomme et fait pitié. J'ajoute que pas un lecteur catholique ne s'y trompera : il n'est pas saint, il est bonasse, il est chimérique, il est borné. Ainsi, à la duperie d'un dilemme qu'on nous pose, s'ajoute le faux psychologique, qui fera mépriser la sainteté. Aussi bien les ouailles du pasteur pauvre le méprisent-ils. Sa vigne arrachée fait scandale, et on l'accuse d'être cause que sa fille tourne mal. Et ce mépris est définitif; ainsi (pense l'auteur) va le monde. Morale huguenote encore ; dont l'idée favorite est celle de la malice essentielle de toutes choses; mais cependant, comme il faut vivre, on passe. En maudissant, on s'accommode. Ainsi fait M. Rod; il auréole son pasteur, et cependant le dépeint comme impossible. Cette conclusion est misérable. Je renverrai là-dessus nos frères séparés à la vie du curé d'Ars. Qu'ils aillent voir dans cette vie ce que c'est qu'un pasteur qui n'arrache pas de vigne, que ses ouailles vénèrent, et qui procure leur conversion : au demeurant le plus simple des hommes, il n'en a pas moins la sainteté, et cette sainteté conquiert les âmes, subjugue jusqu'aux conseillers d'État, dont aucun ne lui a jamais dit : « Vous m'avez l'air d'un brave homme, malgré votre sainteté. » Toute la malice du monde n'empêche pas son apostolat de prévaloir et de vérifier la parole du Christ : *Ego vici mundum* : j'ai vaincu le monde.

21. — Ces *Feuilles éparses de littératures étranges* intéresseront ceux dont l'imagination se plaît aux évocations des théogonies non classiques, indoues, égyptiennes, juives, voire runiques et finnoises. Elles sont chargées d'érudition, encombrées d'images. La traduction de ce volume de M. Lafcadio Hearn est excellente.

22. — *L'Œil de jade* est le récit fantastique des méfaits d'une pierre précieuse ravie à une idole bouddhique, et à laquelle la curiosité du lecteur est priée de rester suspendue. Cela est bien long et bien artificiel, en dépit des ressources de M. Fergus Hume, habile incontestablement, mais dans un genre fragile pour lequel il n'est pas d'épreuve plus dangereuse que la traduction.

23. — Le *Vice versa*, de M. F. Anstey, paraît en nouvelle édition. Le livre n'en est pas indigne. Il convient, comme on sait, à la jeunesse, et la traduction de M. Bernard-Derosne est très bonne.

24. — *Le Château de Ulloa*, de la comtesse de Pardo Bazan, est un nouveau volume de ces « romans étrangers » : *à la rose*, de la maison Hachette, pour lesquels on déploie tant d'élégance de texte et si peu d'application dans la traduction. Je ne sais si les auteurs qu'on traduit sont contents; il faut qu'on leur dise que cela est détestable : « Il fouilla précipitamment ses poches, *craqua* une allumette et *enflamma* une bougie dans un candélabre. » On dit en français *frotter* et *allumer*; *craquer* est de l'argot; *enflammer*, du pompier : le mélange des deux est abominable. Et que dites-vous de ceci : « Ce qui captivait le plus en Rita, c'était moins la beauté du visage que les perfections accomplies *du tronc* et des hanches »? Il y a aussi le système des notes en cette sorte : « La proximité de la fête du Corpus animait la cité. » Note : « Fête du Corpus : c'est le nom que les Espagnols donnent à la Fête-Dieu. » Vraiment! alors pourquoi ne pas dire la Fête-Dieu? Et comment oser écrire en français *Santiago de Compostelle*? Tous les lecteurs du livre ont entendu parler de Saint-Jacques de Compostelle; ils croiront qu'on leur parle d'autre chose. Je laisse à penser la facilité qu'on a à suivre des mœurs étrangères dans ce style, et le plaisir qu'elles y font. « C'est un diable, plus fin *qu'un ciron*. » On pense en lisant cela à ce mot du *Bourgeois gentilhomme* : « Ce sont façons de parler agréables de ce pays-là. »

25. — A *Chanaan*, de M. Aranha, j'adresserai ceux qui s'imaginent que les nations latines communiquent encore dans une culture classique, issue de l'antiquité. Rien n'est si tudesque, si russe et si barbare que cet ouvrage d'un Brésilien. Deux colons allemands y cherchent leur vie dans le labourage du nouveau monde. Le tableau des mœurs administratives portugaises y est traité dans le genre atroce : injustice, avidité, cynisme, auquel répondent les scènes d'apitoiement sur les victimes. Il se peut que tout cela soit vrai; ce qui ne l'est pas, c'est de ne nous y montrer que la seule méchanceté des hommes. Des causes impersonnelles y ont certainement part, dont la peinture eût adouci le tableau et l'eût rendu plus vraisemblable. Mais le vraisemblable est ce que fuit cette école. Il lui faut des noirceurs à maudire. Les mœurs des habitants sont poussées à l'horrible. Il y a

une histoire d'accouchée dont les cochons dévorent l'enfant, qui fait vomir, sans étonner, car toute cette rhétorique est maintenant bien vieille. A cela joignez des ouvertures sur l'avenir de l'humanité, d'un panthéisme non moins rebattu. Je ne sais si le détail a de la force dans le portugais original. La traduction est très mauvaise. Le traducteur écrit *un éreintement* pour une fatigue, *l'apparat judiciaire* pour appareil : « C'est impossible, répliquait le vieux *de ses mandibules tremblantes.* » Il se peut que la rareté de ceux qui savent le portugais, ait obligé de prendre quelqu'un qui connaît aussi imparfaitement le français.

L. DIMIER.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

ÉCONOMIE POLITIQUE PROPREMENT DITE. — 1. *Les Naissances en France; la situation, ses conséquences, ses causes. Existe-t-il des remèdes?*, par RAOUL DE FELICE. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 370 p., 3 fr. 50. — 2. *Croître ou disparaître*, par GEORGES DEHERME. Paris, Perrin, 1910, in-16 de VII-271 p., 3 fr. 50. — 3. *La Natalité et les mœurs*, par A. ROGUENANT. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de VIII-231 p., 3 fr. — 4. *Les Grains sur le marché d'Anvers*, par PAUL VAN HISSENHOVEN. Anvers, imp. Van Nylen, s. d., in-8 de 668 p., 15 fr. — 5. *L'Industrie cotonnière à Roanne*, par CHARLES DÉCHELETTE. Roanne, Souchier, 1910, gr. in-8 de 176 p. — 6. *L'Œuvre de l'ingénieur social*, par WILLIAM H. TOLMAN; trad. et adapté de l'anglais par PIERRE JANELLE. Paris, Vuibert et Nony, s. d., gr. in-8 de XIX-326 p., 6 fr. — 7. *The trade-union label*, by ERNEST SPEDDEN. Baltimore, Johns Hopkins Press, 1910, in-8 de 100 p. — 8. *La Transformation du salariat et du capitalisme*, par CZULOWSKI. Paris, Jouve, 1910, in-12 de IV-333 p., 3 fr. — 9. *La Formation des prix des denrées alimentaires de première nécessité*, par ALBERT DULAC. Paris, Marcel Rivière, 1911, in-12 de 158 p., 2 fr. — 10. *L'Impôt progressif sur le revenu*, par ROBERT DE BOYER-MONTÉGUT. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-8 de 59 p., 1 fr. — 11. *Contrat de travail et salariat*, par ADÉODAT BOISSARD. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 331 p., 3 fr. 50. — 12. *La Vie internationale*, par le vicomte COMBES DE LESTRADE. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 190 p., 2 fr.

SOCIOLOGIE. — 13. *L'Année sociologique*, publiée sous la direction d'ÉMILE DURKHEIM. T. XI (1906-1909). Paris, Alcan, 1910, in-8 de III-823 p., 15 fr. — 14. *L'Économie politique et la sociologie*, par RENÉ MAUNIER. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de 179 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Idée individualiste et l'idée chrétienne*, par HENRI LORIN. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 63 p., 0 fr. 60. — 16. *L'Évangile et la sociologie*, par le docteur GRASSET. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 62 p., 0 fr. 60. — 17. *L'École des hautes études sociales*, 1900-1910, par DICK MAY, ALFRED CROISET, CHARLES GIDE, HENRY MARCEL, EUGÈNE FOURNIÈRE, etc. Paris, Alcan, 1911, gr. in-8 de VI-190 p., 6 fr.

SOCIALISME. — 18. *La Lutte des classes à travers l'histoire et la politique*, par ALBERT MILHAUD. Paris, Librairie scientifique et philosophique, s. d., in-16 de 228 p., 2 fr. 50. — 19. *Le Socialisme sans doctrines. La Question agraire et la question ouvrière en Australie et Nouvelle-Zélande*, par ALBERT MÉTIN. Paris, Alcan, 1910, in-8 cartonné de VIII-300 p., 6 fr. — 20. *Abrégé du « Capital » de Karl Marx*, par CARLO CAFIERO; trad. en français par JAMES GUILLAUME. Paris, Stock, 1910, in-16 de XII-132 p., 1 fr. 50. — 21. *Der Sozialismus*, von VICTOR CATHREIN. 10e édit. Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, in-8 de 520 p., 7 fr. 50. — 22. *Du Peuple, étude sociale*, par PAUL MÉRAC. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de VII-304 p., 3 fr. 50. — 23. *Réflexions sur l'individualisme*, par MANUEL DEVALLÈS. Paris, « Le Libertaire », 1910, in-16 de 59 p., 1 fr. — 24. *Champs, usines et ateliers*, par PIERRE KROPOTKINE; trad. par FRANCIS TERRAY. Paris, Stock, 1910, in-18 de XVII-486 p., 3 fr. 50.

Économie politique proprement dite. — 1. — La question éternelle et toujours angoissante de la dépopulation de la France nous donne pour ce semestre trois bons ouvrages. Commençons par *les Naissances en France*, de M. Raoul de Felice, travail qui a été justement couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur avait pris pour exergue le mot de Bodin : « Il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de sujets, trop de citoyens, veu qu'il n'y a richesse, ny force, que d'hommes » (*République*, l. V, ch. II). Le livre, bien pensé, est surtout fort bien documenté. Beaucoup de questions intéressantes y sont soulevées. Par exemple, y a-t-il en France plus de ménages sans enfants qu'il n'y en a à l'étranger, et ce nombre augmente-t-il (p. 100 et s.; p. 122)? Quel est l'effet pratique de telle ou telle maladie ou bien de l'alcoolisme, etc. (p. 103 et s.)? Les principales thèses qui ont été émises jusqu'à présent sont bien discutées. M. de Felice repousse celle de Cauderlier, — à savoir que « le rapport entre les ressources et les besoins détermine le chiffre total de la population » — en faisant justement observer que « cette équation, pour être complète, exige l'introduction de phénomènes subjectifs, où reparaît dès lors la volonté des pères de famille » (p. 85 et s.). Par ailleurs il rejette la loi de Spencer (p. 118), tout en justifiant celle de Doubleday sur l'effet stérilisant de la suralimentation, grâce à l'arthritisme et à l'hérédo-arthritisme qu'elle détermine (p. 112). A signaler aussi de précieux renseignements sur la campagne néo-malthusienne, la « Ligue de la régénération humaine » et les avatars du trop fameux Robin de Cempuis (p. 280 et s.). C'est cru, très cru, mais il le fallait. — Je ferai cependant quelques réserves. J'aurais aimé à trouver des opinions plus affirmatives sur l'influence moralisatrice du christianisme (p. 248 et s.) et que M. de Felice ne s'en tînt pas autant à des appréciations d'ensemble sur tel département ou telle région; car, au point de vue de la vie religieuse et morale, un département est quelque chose de bien panaché, et il vaudrait mieux observer tel groupe de population qui fût réellement bien tranché au point de vue religieux. Pourquoi pas, par exemple, la bourgeoisie lyonnaise, que M. Levasseur avait si justement distinguée? Je ne sais pas non plus si le néo-malthusianisme n'a pas la part un peu belle : je ne voudrais pas me porter garant d'une irréprochable orthodoxie de toutes les pages (p. 312). Et que dire de cette idée de « faire obligatoirement consacrer, dans certains cas, les 9/24 d'une succession à une œuvre d'utilité sociale » (p. 359)? Ici M. de Felice fait vraiment trop bon marché de la propriété et de la liberté du testateur.

2. — Aussi, tout compte fait, je préfère beaucoup l'ouvrage de M. Georges Deherme : *Croître ou disparaître*. Seulement le plan en est

tout autre. M. de Felice voulait décrire et expliquer : M. Deherme veut surtout prouver, prouver que le choix s'impose entre la croissance et la mort, et il ne met de statistique que ce qu'il en faut pour bien asseoir sa démonstration. Celle-ci est irrésistible. Puis le livre est écrit avec cette force et cette netteté d'expression que nous avons admirées dans les autres ouvrages de M. Deherme, notamment dans sa *Démocratie vivante*. Quant à la conclusion, elle a une haute portée pratique et philosophique tout ensemble. M. Deherme est un positiviste militant et convaincu, mais non pas de ce positivisme qui, étant un matérialisme grossier, n'est que la corruption ou l'inintelligence de la doctrine intégrale d'Auguste Comte : en tout cas cependant, il n'a rien d'un chrétien. Eh bien, c'est lui qui, en appréciant le plus sainement le problème avec ce double danger d'une insuffisance ou d'un excès de population, écrit tout franchement « qu'une force régulatrice pousse et retient où il faut » et que « ce qui nous guérira de la dépopulation présente, obviera à la surpopulation future » (p. 179); après quoi il ajoute que « c'est parce qu'elle sait retenir où il faut, que l'Église peut pousser où il faut » (p. 244). Voilà bien son style : des mots qui forcent la réflexion et la conviction. Écoutez ceci encore : « La solution ne saurait être dans une baisse quelconque de la moralité... Quoi qu'en pense M. le professeur Bouchard, l'hygiène ne supplée pas la morale » (p. 195). On parle de l'immigration pour combler les vides de la natalité indigène : il répond : « qu'il y a une race française » et avec Tarde que « la sociologie est une psychologie collective » (p. 211). « Encouragement à l'immigration, primes à la reproduction, ce sont les mêmes expédients de Gribouille » (p. 223). Il faut agir sur les volontés par les convictions. Pour régénérer ces dernières, deux forces existent et doivent s'entre-aider : l'une est la religion, « la force transcendante de la religion, comme disait Mgr Gibier, évêque de Versailles » (p. 245); l'autre est le positivisme tel que l'a formulé Auguste Comte. « Le positivisme continue le catholicisme, et l'Église doit penser que de tout ce que veut le positivisme, on ne réalisera que ce qu'elle peut accepter. » Ne se rencontrent-ils pas tout d'abord en condamnant le divorce et en n'admettant que l'union indissoluble, c'est-à-dire strictement monogame (p. 247)? — Dans sa revue *la Coopération des idées*, M. Deherme a une rubrique pour les analyses d'ouvrages, sous ce titre : « Les livres qui font penser ». Je connais peu de livres qui méritent ce qualificatif au même titre que celui-ci : *Croître ou disparaître.*

3. — Sur cette même question de la dépopulation de la France, le travail de M. Roguenant : *La Natalité et les mœurs*, est un des quatre mémoires, sur vingt-deux, que l'Académie des sciences mo-

rales et politiques a distingués et récompensés. C'est une étude descriptive et critique de la mentalité contemporaine à propos de la famille. Le volume est écrit avec beaucoup d'esprit et de verve : mais sauf la remarque que le premier cri d'alarme fut poussé dès 1833 par Moreau de Jounès, on chercherait en vain un élément quelconque de documentation ou de statistique. La philosophie est bonne (le souci des jouissances matérielles a poussé à l'individualisme [p. 25]), et je n'ai non plus aucune réserve à faire sur les aperçus économiques que l'on rencontre (que « l'ouvrier de nos jours possède les éléments d'une existence matérielle infiniment meilleure que celle de ses parents » [p. 78], que la grande industrie et le haut commerce donnent d'heureux exemples d'une forte natalité [p. 134], etc., etc.). C'est un livre à encourager et à répandre, sans que ce soit aucunement un livre d'étude.

4. — Le volume intitulé : *Les Grains sur le marché d'Anvers*, de M. Paul van Hissenhoven, est une merveilleuse description de la pratique du commerce des blés à Anvers, avec une grande richesse de chiffres, de documents et de renseignements statistiques de tout ordre. Ce sont des livres précieux pour les professionnels. Ils échappent toutefois à l'analyse économique proprement dite, parce qu'il leur manque des jugements, des idées générales et que leur rôle se borne précisément à en accumuler les matériaux.

5. — Sous ce dernier aspect, *l'Industrie cotonnière à Roanne*, par M. Charles Déchelette, a une portée plus élevée, quoique l'œuvre soit beaucoup plus réduite. M. Déchelette n'a voulu écrire que la monographie d'une industrie locale : mais outre que cette étude est fort intéressante par les aperçus historiques qu'elle ouvre, on y rencontre en grand nombre des observations morales qui décèlent un économiste formé à bonne école. Sur les salaires et les saisies-arrêts pour salaires, sur la famille ouvrière et la nécessité de réhabituer l'ouvrier à la vie domestique (p. 95 et s.; p. 104, etc.), il y a une foule de vues très judicieuses. Le chapitre sur « les rapports entre industriels et ouvriers » (p. 108) mérite surtout d'être étudié. Le rôle du « syndicat des tisseurs », avec les « préjugés marxistes dont il est imbu » et qu'il propage et avec sa collaboration à la campagne menée par la Confédération générale du travail, donne lieu à une description qui ne concorde aucunement avec les peintures idylliques que beaucoup d'écrivains en chambre nous font de l'organisation professionnelle ouvrière. M. Déchelette observait par lui-même et dans les meilleures conditions possibles : il a pu bien voir et il a vu juste.

6. — Merveilleusement éditée, précédée de quelques lignes de l'illustre et richissime Carnegie, puis d'une préface de M. Levasseur, *l'Œuvre de l'ingénieur social* est une traduction ou plutôt une adap-

tation que M. Janelle a faite d'un travail de M. William Tolman, ingénieur social et directeur du musée américain de sécurité. Le titre est étrange. Qu'est-ce qu'un ingénieur social? Celui qui est bien familiarisé avec les meilleures combinaisons en vue du confort et de l'hygiène, du bien-être moral et physique des « employés ». Dans ce volume, donc, on trouve de très intéressantes descriptions des usines les mieux organisées sous tous les rapports, sécurité, propreté, soins des malades, distractions légitimes, etc; on y trouve également la description des tentatives qui ont été faites aux États-Unis en vue d'attacher un personnel à l'usine et de concilier l'intérêt des ouvriers avec celui des patrons. Nous signalons tout particulièrement les pages sur « la participation aux bénéfices par le rachat du capital des entreprises industrielles » (c'est la *copartnership* des Anglais) (p. 163 et s.) et sur le travail aux primes d'après le système Halsey, de telle sorte que le salaire variable et plus élevé de l'ouvrier coïncide cependant, pour le patron, avec un prix moins élevé du résultat en travail (p. 106 et s.).

7. — L'Université John Hopkins de Baltimore publie dans une collection que nous avons citée très souvent une substantielle étude intitulée : *The trade-union label*, de M. Ernest Spedden. Il s'agit là d'une des questions les plus actuelles, celle du *label* ou marque syndicale apposée sur les produits que recommandent les associations ouvrières. Le label est né en 1875 à San-Francisco : ce sont les ouvriers américains qui l'y ont imaginé pour défendre leurs cigares contre la concurrence que leur faisaient les ouvriers chinois. Peu à peu l'usage du label se répandit ailleurs parmi les *cigare-makers* et finalement dans un nombre incalculable de professions. M. Spedden étudie successivement l'historique du label, sa forme, extrêmement variable suivant la nature de l'objet à marquer, les conditions de sa délivrance, la manière d'en faire supporter les frais, les modes légaux de protection, etc. Du reste, l'ouvrage est fait beaucoup à la manière américaine : ce sont des faits, des exemples, des exceptions, avec une documentation surabondante, mais sans vues d'ensemble et sans conclusions. Impossible de rattacher cette étude à une théorie quelconque sur la liberté du commerce, de la concurrence ou du travail. Il faut se contenter de faits. Seulement il y en a tant, que l'on serait bien difficile si l'on ne s'en contentait pas.

8. — Il y a deux choses dans *la Transformation du salariat et du capitalisme*, par M. Czulowski. Il y a d'abord des documents intéressants, par exemple les projets Briand et Godart sur les actions de travail de l'un et les actions de jouissance du travail de l'autre, ou bien encore les projets analogues de M. Mildé et de M. Périssé (pages 86, 92, 100 et 103). On y trouve aussi beau-

coup de renseignements sur la pratique de la participation aux bénéfices et sur la *copartnership*. Mais avec cela il y a aussi et surtout beaucoup d'illusions. A M. Czulowski les mots font parfois l'effet des choses, et il est de ceux qui croient que les combinaisons sociales commandent aux sentiments et aux mœurs, sans qu'il soit nécessaire de s'appuyer avant tout sur des bases d'un ordre moral. La distinction entre le « capital de production » et le « capital de spéculation » (p. 17), dont M. Laroche-Joubert félicite M. Czulowski dans sa Préface (p. III), est précisément une de ces questions de mots. On croit faire la part du feu en sacrifiant ce que l'on appelle la « propriété capitaliste » pour sauver la propriété individuelle » : mais on ne sauvera rien. J'en dis autant de l'aphorisme que « le droit de propriété ne peut pas être absolu, puisque la valeur de la propriété n'a pas un caractère purement individuel » (p. 24); aussi faut-il livrer la plus-value aux convoitises sociales qui la réclament (p. 25). Mais que ferez-vous là où il y a des moins-values comme en France? Une des conceptions les plus bizarres de l'ouvrage est celle des « chambres de capacité » (p. 132). L'auteur donne ce nom à des conseils qui seraient composés de représentants des organisations professionnelles ouvrières et patronales et qui seraient chargés de fixer les « salaires bases » et les contrats collectifs dans la branche d'industrie que chacun d'eux représenterait. Ces conseils, investis du pouvoir de posséder, « centraliseraient la puissance économique d'une même industrie... et supprimeraient avec le concours du législateur les agissements de la spéculation », en emmagasinant eux-mêmes les quantités de matières premières à répartir entre les divers industriels du groupe (p. 133 et 134). L'auteur se flatte qu'avec cela les trusts disparaîtraient. En êtes-vous sûr? Non : ils seraient professionnels et voilà tout. J'aurais peut-être mieux fait d'analyser M. Czulowski à propos de socialisme, sans m'inquiéter de lui en économie politique.

9. — Dans *la Formation des prix des denrées alimentaires de première nécessité*, M. Albert Dulac étudie une question que la hausse actuelle des cours de la plupart des denrées rend particulièrement intéressante. Il expose les procédés par lesquels elles vont progressivement du producteur de la campagne au consommateur de la ville, en traversant d'ordinaire, les uns après les autres, d'abord des acheteurs intermédiaires, puis le haut commerce, enfin des intermédiaires revendeurs au détail. Il analyse aussi les motifs d'ordre économique et psychologique qui font conclure les marchés. Là-dessus la considération du prix de revient ou coût de production ne peut rien : car ce prix de revient se refuse à toute détermination un peu précise, puisque le même travail, le même capital, la même organisation se partagent entre des productions différentes, et que la vente

des produits principaux se complique de la vente ou de l'utilisation d'une foule de produits secondaires et de sous-produits (p. 58 et s.). Je note, en passant, cette opinion rare que « la conséquence de la spéculation est d'exagérer les mouvements des prix » (p. 136). A tout prendre aussi j'exprimerais quelques regrets. J'aurais voulu trouver une description et une explication d'un phénomène bien connu, à savoir une fixité des prix de détail beaucoup supérieure à celle des prix du gros, par exemple le prix de la viande de boucherie et le prix du pain comparés aux cours du bétail sur pied et de la farine en sacs. Puis il me semble que la méthode déductive tient ici une place par trop prépondérante, sans qu'il y ait assez de documentation statistique pour éclairer le raisonnement. En un mot, cela est, dit l'auteur, parce que cela doit être : et j'aurais bien aimé à pouvoir suivre des chiffres. Je signale cependant quelques pages d'une description fort instructive, quoique très simple et très sommaire, sur les « filières » et sur certaines formes du commerce des blés (p. 37 et s.).

10. — M. de Boyer-Montégut a publié à part *l'Impôt progressif sur le revenu*, rapport présenté au congrès des jurisconsultes catholiques tenu en octobre 1909 à Montauban. Il y a là une bonne étude de l'impôt sous l'ancien régime et de l'origine même de l'impôt. Puis vient la thèse. Impôt progressif ou impôt proportionnel? Outre les renseignements ordinairement fournis sur la fiscalité et ses formes, on remarque dans cet opuscule quelques pensées profondes, celle-ci par exemple, que « les transformations totales des impôts ont toujours accompagné ou suivi les grands événements politiques » (p. 39). Finalement « le plus grave défaut de l'impôt progressif est d'être un foyer de perturbation fiscale » (p. 52); il est « la résurrection d'un instrument fiscal archaïque, démodé, incomplet, dangereux et néfaste pour l'intérêt national » (p. 55). Je pense tout cela, moi aussi, et je conclus, comme l'auteur, que « théoriquement il semble que le collectivisme puisse être établi par des moyens légaux » (p 53). Mais je fais des réserves au sujet des idées fiscales de la Convention; j'en fais aussi sur l'opinion prêtée à J.-B. Say en faveur de la progression (p. 25), et je crois que J.-B. Say n'a pas été compris, alors qu'il parlait simplement de dégrèvements à la base.

11. — Le volume de M. A. Boissard : *Contrat de travail et salariat*, est fait de « quelques chapitres détachés » d'un cours qu'il avait professé à Lille en 1906-1907. M. Boissard est un des maîtres les plus autorisés des Semaines sociales : on peut donc y chercher la doctrine de celles-ci. Or, la théorie qui y domine, c'est que nous avons une fausse conception du contrat de travail; sans être une association proprement dite, il est au moins une collaboration, avec renonciation de l'ouvrier à la copropriété du produit (p. 72). Mais j'objecte que cette

formule a été très justement dénoncée comme inexacte et dangereuse par Mgr Freppel en 1890, puis qu'elle oblige M. Boissard à mettre entre le salaire de la distribution primitive et celui de la distribution secondaire une démarcation profonde que le sens commun a toujours répudiée. Et quelle est donc la copropriété à laquelle renoncent les employés de chemins de fer, quand ils ont conduit un train soit de voyageurs, soit de marchandises? La documentation économique est radicalement nulle, et en fait d'auteurs, M. Boissard ne connaît ou ne cite guère d'autres autorités que « son ami M. Bureau », M. Charles Gide, le *Sillon* et la *Revue socialiste*. Aussi le député socialiste Groussier trouvait-il un jour M. Boissard plus avancé que lui. A ce propos, le professeur des Facultés catholiques proteste bien contre l'idée d'une surenchère électorale qu'il aurait voulu faire ; mais il est enchanté de « pouvoir apparaître comme bien plus intransigeant dans ses exigences réformatrices qu'un socialiste parlementaire même comme M. Groussier » (p. 81 et 82 en note). J'applique à M. Boissard deux mots de la lettre de Pie X sur le « Sillon » : « bâtir une cité dans les nuages » et « convoyer le socialisme ».

12. — Les relations internationales se sont étrangement multipliées, et les barrières abaissées entre les peuples. Tel est en deux mots l'état de fait. *La Vie internationale*, de M. Combes de Lestrade, le décrit dans un style toujours simple, sans aucune prétention à l'effet. L'Union postale, l'union monétaire, les accords internationaux en matière de lois sociales, les principes communs admis à propos de la condition des personnes, etc., etc., tout cela est fort bien exposé et vulgarisé. Je regretterai cependant que M. Combes de Lestrade paraisse faire si bon marché de l'indissolubilité du mariage pour applaudir à la reconnaissance internationale du divorce (p. 97 et s.). Puis son dithyrambe final sur la France « première personne morale du monde » prête trop à la critique, et le panégyriste y fait tort au penseur (p. 186 et 187). Quant à l'union monétaire latine, je n'ai pas pu me convaincre que M. Combes de Lestrade n'en ait pas mis l'origine en 1885, avec Freycinet, Sadi-Carnot, etc. : ce qui serait une très grave erreur historique.

Sociologie. — 13. — Le onzième volume de *l'Année sociologique*, toujours sous la direction de M. Durkheim, embrasse, cette fois, toute la période 1906-1909; mais contrairement à l'usage il ne renferme pas de mémoires originaux et est consacré tout entier à la bibliographie. Celle-ci est immense, peut-on dire, tantôt sous forme d'analyses critiques, tantôt par simple nomenclature d'ouvrages et même d'articles de revues. L'histoire des religions occupe encore une grosse partie du volume, mais l'économie politique y est mieux représentée qu'elle ne l'avait été d'autres années, puisqu'elle remplit à peu près 200 pages.

Bien entendu, c'est de l'économie politique dans le côté sociologique. La critique est indépendante et variée : MM. Gide et Alfred Fouillée y passent (p. 269, 552, 711) tout aussi bien que M. Martin Saint-Léon (p. 607). Cependant l'attitude des deux premiers à l'égard de l'Église, attitude aussi peu respectueuse et aussi hostile que celle de M. Durkheim, lui-même, aurait pu leur mériter quelque indulgence : car *l'Année sociologique* est par essence une œuvre antichrétienne. Histoire des religions et sociologie n'interviennent que comme des matières à exploiter contre toute religion, non seulement révélée, mais même naturelle. Ainsi quelque prolixe que soit *l'Année sociologique*, à propos du totémisme, elle est muette sur les productions et les phénomènes de la vie religieuse chrétienne, si curieux pourtant et si suggestifs à tant d'égards. Je me trompe : Dupin, le fameux Dupin, Dupin-Herzog, etc., trouve grâce, parce qu'il cherche à établir l'origine complexe et relativement récente du dogme de la Trinité (p. 264), en même temps que les rédacteurs de *l'Année* se disent convaincus que « le culte de la déesse syrienne et des dieux phrygiens éclaircirait certainement plusieurs points obscurs de l'évolution des croyances et des pratiques chrétiennes » (p. 174). — Finalement il reste l'aveu d'une grande ignorance. « La nature de l'homme, nous dit-on, nous est largement inconnue, notamment pour cette raison qu'elle est, pour une grande part, d'origine sociale » (p. 270). Cette ignorance aboutit à la négation de tout absolu, au rejet de toute idée de bien et de mal moral, et l'on ramènera les peuples à l'immoralité bestiale d'où l'on croit qu'ils sont sortis.

14. — L'opuscule de M. René Maunier : *L'Économie politique et la sociologie*, est conçu dans le même esprit, avec une ennuyeuse prétention de méthodologie sociologique (pardonnez-moi ce charabia, puisqu'on l'a mis à la mode). Il y a quelques observations exactes, du nombre de celles qui courent les rues, puis beaucoup de définitions à la façon de M. de la Palisse et beaucoup d'autres boiteuses ou inexactes. Ainsi « le phénomène religieux et le phénomène économique présentent des caractères presque identiques et sont immédiatement voisins dans le tableau des faits sociaux » (p. 135). Est-ce que vous vous en doutiez? Ou bien ceci encore : « La source de la contrainte sociale est un groupe » (p. 13). Que veut-il dire? Qui dit « social », éveille l'idée de groupe, à peu près comme chiffre suppose nombre. Alors c'est parler pour rien. Ou bien que si tel fait est tenu pour un crime, et puni comme tel, l'auteur pense-t-il que la société, non contente d'être l'instrument de cette répression, c'est-à-dire de la contrainte, est aussi le principe, la source même d'où découle la distinction du bien et du mal? Pauvre logique et pauvre sociologie que celle de tous ces philosophes qui croient avoir révélé une philosophie parce qu'ils ont construit un dictionnaire de néologismes !

15. — *L'Idée individualiste et l'idée chrétienne*, — que M. Henri Lorin appelle en sous-titre : *Étude sur le fondement du droit chrétien* — est un amalgame de formules religieuses qui sont justes, parce qu'elles ne sont propres ni à lui ni à son école, et de formules sociales d'où l'on peut faire sortir tout ce que l'on veut, à commencer par l'omnipotence des syndicats ouvriers (p. 28, etc.) et par le socialisme. Par exemple, en faveur des confiscations, on invoquera l'axiome que « la Force (avec une grande F) qui impose le respect d'une propriété gérée contrairement aux intentions du Créateur, ne trouve pas de justification directe devant la conscience formée par le christianisme » (p. 46). Au fond, tout est réduit à des déclamations pompeuses contre le prétendu individualisme, à travers cette « sonorité des mots » que Pie X a qualifiée si durement dans sa lettre contre le Sillon. Ce n'est pas non plus toujours d'une solide logique (étudiez à ce point de vue la page 23 sur le caractère absolu du droit de propriété d'après le code civil). « L'idée de justice chrétienne, dit-il encore, élabora lentement au cours des siècles passés un droit chrétien, un corps organique de doctrines, de coutumes et de codes qui formèrent les assises fondamentales de la civilisation » (p. 10). C'est probablement du droit féodal que M. Lorin veut parler, mais il n'était point égalitaire et démocratique. Cette définition-ci, qu'en direz-vous ? « Le progrès, c'est l'adaptation de plus en plus grande des contingences humaines au principe de l'équivalence fraternelle par l'effort des volontés au fur et à mesure qu'elles perçoivent plus clairement la corrélation qui existe, entre ce principe et le droit commun (l'équivalence fraternelle, voilà qui sent bien la « fraternité » sillonniste que Pie X vient de condamner !). C'est l'intégration dans les lois positives des données transcendantes par lesquelles diminue l'écart entre le fait humain et l'idéal divin » (p. 46). Et dire que les auditeurs des Semaines sociales écoutent bouche bée un pareil galimatias de leur président !

16. — Le Dr Grasset a réuni en un opuscule : *L'Évangile et la sociologie*, deux discours qu'il a prononcés en 1909, l'un à la Semaine sociale de Bordeaux sur « l'hygiène et la science biologique en sociologie », l'autre à Nîmes au congrès de l'union des œuvres ouvrières catholiques. Il y a heureusement démontré cette thèse que la science — peu importe qu'il s'agisse d'hygiène ou de biologie — ne suffit ni pour édifier une sociologie, ni pour fournir les principes nécessaires au bonheur social et à la vertu; aussi, ne pouvant pas fonder d'obligations sur le seul terrain de l'intérêt général, nous avons besoin de recourir à la morale de l'Évangile. Il y a là de bonnes et fortes pensées. Cependant je ne saurais admettre que les Gracques « aient essayé ce qui est resté la plus belle tentative de socialisme légal et pratique avant la prédication de l'Évangile » (p. 9) : car, outre que ce serait affirmer

des Gracques beaucoup plus que l'on n'en sait, ce serait avancer que l'Évangile ait été ensuite une tentative de socialisme. M. Grasset avait pour excuse la nécessité de sacrifier quelque peu à l'esprit des Semaines sociales.

17. — *L'École des hautes études sociales* vient de fêter son dixième anniversaire. A cette occasion, elle a édité avec luxe, sous ce titre même, une série de rapports sur l'enseignement qu'elle a donné, le tout précédé d'une Introduction historique de Dick May. On connaît l'esprit de l'institution : l'éclectisme et la tolérance dont elle fait montre sont un procédé efficace pour répandre et acclimater des tendances antichrétiennes. Nous n'avons rien à en dire de plus, non plus que sur les quelques catholiques qui s'y sont fourvoyés.

Socialisme. — 18. — Je range franchement parmi les œuvres socialistes, socialistes au moins d'aspirations, sinon tout à fait de doctrines : *La Lutte des classes à travers l'histoire et la politique*, de M. Albert Milhaud, professeur au lycée Louis le Grand. C'est une esquisse d'histoire sociale depuis le milieu du moyen âge, avec le dessein avoué de prouver qu'il n'y a pas « une condition et un milieu plus favorables ou aussi favorables à l'amélioration du sort des classes ouvrières qu'une république démocratique à la manière française » (p. 5). Sur le moyen âge, M. Milhaud prend le contrepied de la thèse des catholiques sociaux au sujet de l'importance de l'organisation corporative. La vérité nous paraît être, quant à nous, entre les deux : les travailleurs de l'industrie n'y ont pas été aussi malheureux que M. Milhaud veut les faire voir; par contre, le travail n'y présentait pas non plus comme trait distinctif et essentiel le caractère corporatif dont les catholiques sociaux le revêtent pour ces temps-là. En immense généralité le travail était domestique, agricole, féodal, comme il vous plaira de le nommer : mais il n'était pas manufacturier; au moins ne l'était-il pas dans une mesure qui permît de prendre le régime corporatif comme le type du travail du moyen âge. — Tout cela, c'est la partie « A travers l'histoire ». — Une autre partie, « A travers la politique », présente et discute les revendications du socialisme contemporain. Ici l'auteur est moins à son aise. Il en tient pour le socialisme réformiste, et le socialisme révolutionnaire n'est pas sans le gêner ou l'effrayer. Il faut leur persuader, croit-il, de s'embrasser l'un l'autre, en ayant pleinement « confiance dans la démocratie » (p. 200). Toutefois « la démocratie ne se fera pas par la condescendance des grands : elle s'établira par la force et la toute-puissance des petits prenant en *main* les instruments de règne que la loi a mis entre leurs *mains* » (p. 179). Quel style et quel français ! Comme c'est clair ! De fait, la composition est assez peu soignée. Autre exemple : « Ne pas exiger que jamais les socialistes ne *voteront* un budget » (p. 176).

En économie politique et sociale, c'est tout aussi faible pour ne pas dire nul. L'impartialité qu'on avait le droit d'attendre d'un historien, professeur d'histoire, exigeait une analyse judicieuse de la période chaotique, avec un aveu des efforts vertueux que beaucoup de patrons chrétiens et de Compagnies simplement philanthropes avaient faits spontanément en faveur des classes ouvrières. Mais M. Albert Milhaud ne voit que sa démocratie.

19. — M. Albert Métin, qui vient d'être directeur du cabinet et du personnel au ministère du travail avec M. Viviani, donne une seconde édition de son volume: *Le Socialisme sans doctrines. La Question agraire et la question ouvrière en Australie et en Nouvelle Zélande.* L'étude ne manque pas d'intérêt. Bien entendu, c'est un éloge de la politique socialiste des colonies australasiennes, comme on devait l'attendre d'un homme dans la situation de M. Métin. Cela dit, l'arbitrage obligatoire, les conseils de conciliation, le minimum de salaire, les retraites ouvrières, etc., comme ils fonctionnent là-bas, prêtent à d'utiles comparaisons avec le régime que nous commençons à avoir et qui ira se consolidant et se développant. M. Métin approuve beaucoup les institutions et les usages de l'Australasie, y compris la prévoyance malthusienne qui y fleurit presque autant qu'en France, quoique encore un peu moins. — Pour nous, en tant que critique, nous regrettons qu'il n'ait pas profité de cette occasion d'une refonte de son ouvrage pour étudier la situation économique et financière du pays, soit dans le présent, soit d'après les conjectures que l'on peut faire sur l'avenir. Tout cela est bien beau, dira quelqu'un qui aura lu le volume : mais est-ce bien solide et y a-t-il là la base d'une prospérité bien assurée?

20. — Cafiero (1846-1892) est un socialiste révolutionnaire italien qui occupa un peu de lui la politique. Né d'une bonne famille et élevé chrétiennement, puis, tourné vers le parti de la révolution, il fut d'abord exploité et grugé par des coreligionnaires. En 1877, il fut arrêté à la suite d'un mouvement insurrectionnel socialiste qu'il avait fait éclater dans la province de Bénévent; il fit un an de détention préventive et fut ensuite acquitté par le jury. Il s'était marié avec une nihiliste russe qui fut déportée en Sibérie, et finalement il mourut fou. Or, étant en prison, il avait occupé ses loisirs à écrire un *Abrégé du « Capital » de Karl Marx*, pour vulgariser les doctrines marxistes en Italie. Voilà l'opuscule dont M. James Guillaume donne maintenant une traduction. — Tout y est ramené à dix chapitres : marchandises, monnaie, richesse et capital; comment naît le capital; la journée de travail; la plus-value relative; coopération; division du travail et manufacture; machines et grande industrie; le salaire; l'accumulation du capital; enfin l'accumulation primitive. Beaucoup de pages

sont de simples coups de ciseaux ou bien sont faites de phrases tirées de çà et là, puis recousues les unes avec les autres. Nous ne voyons pas l'utilité de ce volume. Les hommes qui ont besoin d'étudier Karl Marx ne sauraient se contenter de cet à-peu près en raccourci, et le public ordinaire, au moins celui qui peut comprendre Cafiero, n'a pas à être familiarisé davantage avec les faux principes du *credo* socialiste.

21. — Étudiez donc ailleurs Karl Marx, si vous voulez bien le connaître et bien le juger. Prenez par exemple la dixième édition du *Socialismus* du P. Victor Cathrein. Il est vrai, me direz-vous, que c'est en allemand. Soit. Mais le livre est retravaillé à nouveau, et la documentation historique et statistique a été tout entière remise à jour. J'y signalerai tout particulièrement quelques pages fort bien pensées sur les origines philosophiques du socialisme, et sur la méthode de Marx en tant que dérivée de Fichte et d'Hegel (p. 36 et s.).

22. — Écoutez maintenant ce phébus : « L'humanité marche vers un état de justice sociale, qui sera une conséquence de la conscience publique : car l'homme est appelé vers la lumière, sans laquelle la vie n'a point de charmes ni de prix, pas plus que les ténèbres n'ont de beauté » (p. vi). Voilà le style du *Peuple, étude sociale* de M. Paul Mérac. Il n'est point aisé d'en faire un résumé. D'abord l'auteur ne sait pas d'où il part. « Quelle que soit l'origine de l'homme »... dit-il à sa première phrase (p. 3), et il tient pour indifféremment vraies la doctrine de la création selon la Genèse et la formule du bon sauvage de Rousseau (p. 3-4), indifféremment vrais aussi « Lucrèce et l'Écriture » (p. 17). Là-dessus il échafaude trois livres, — l'autorité, l'opinion et la religion, — parce que les « causes multiples qui ont agi sur l'homme après la formation de la société peuvent se réduire à ces trois principales » (p. 9). Après quoi, des apostrophes au peuple, du galimatias poétique, des énigmes aussi et des rébus. Il y a une certaine fantaisie d'histoire universelle à travers les Hébreux, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, etc., de manière à expliquer la grandeur, puis la décadence de chaque peuple (p. 51-77); mais Bossuet n'a rien à craindre, il n'est pas enfoncé pour si peu. — Quelques bonnes âmes, il est vrai, trouveront peut-être chez M. Mérac un fond croyant et même chrétien (p. 221-222). Tout cela n'est que du dilettantisme, et à ceux qui s'y laisseraient prendre je recommande les malédictions lancées contre les « êtres perfides qui trompent ainsi la vérité » (c'est du clergé catholique qu'il s'agit) (p. 298). Le mot le plus vrai de tout le volume, le voici : « Ce livre ne plaira à personne » (p. vii); non pas, comme dit l'auteur, parce qu'il « dira la vérité telle que, dans l'état actuel des connaissances humaines, elle peut se présenter à l'homme exempt de parti pris », mais tout simplement, pour parler la langue de M. Mérac, parce qu'il est ténèbres et que l'homme aime la lumière.

23. — Les *Réflexions sur l'individualisme*, de M. Manuel Devaldès, ne sont pas autre chose que la philosophie de l'individualisme libertaire, dans le même sens que *l'Unique et sa propriété*, de Max Stirner. C'est la déification de l'égoïsme personnel. On conjugue : « Je suis pour moi, tu es pour toi, il est pour lui le centre du monde... Mais pour cela il faut qu'auparavant, tous les absolus métaphysiques qui ne sont que des avatars divins, aient rejoint Dieu dans sa fuite nébuleuse de fantôme un peu grotesque » (p. 13). « L'homme le plus fort, avait dit Ibsen, est l'homme le plus seul. » Alors l'énergie vitale, la vertu, c'est l'égoïsme : « Agis envers autrui comme l'autre agit envers toi : voilà la clef de voûte de la morale libertaire de l'individualisme, morale de réciprocité et de solidarité réaliste, morale de justice égoïste » (p. 42). Tout dans cet opuscule sue ainsi le moi, l'amour féroce du moi, poussé dans certaines pages jusqu'au blasphème.

24. — Le livre de M. Pierre Kropotkine : *Champs, usines et ateliers*, est original à coup sûr, pour ne pas dire paradoxal. C'est une thèse à démontrer, à savoir que « l'idéal de la société, c'est-à-dire le but prochain vers lequel la société est déjà en marche, est une société de travail intégré, où chaque individu est producteur à la fois de travail manuel et de travail intellectuel, où tout homme valide est ouvrier et où chaque ouvrier travaille à la fois au champ et à l'atelier » (p. 7). Il n'y aura plus de « spécialisation des peuples pour la production agricole ou industrielle » : partout on associera l'agriculture et l'industrie, avec le régime de l' « éducation intégrale » d'une part, de la petite industrie et de la petite culture de l'autre (p. 9). Mais avec cela « il n'y a pas de raison pour que la fabrique n'appartienne pas à la commune » (p. 329). Toutes les descriptions économiques qui remplissent le volume sont des arguments dans ce sens : je les soupçonne, il est vrai, d'être peu scrupuleuses, si j'en juge par la peinture de la Croix-Rousse avec des maisons « à dix étages » (p. 281) et par celle des 250 000 individus qui travaillent pour Tarare dans la région montagneuse du Lyonnais en tissant des mousselines (p. 284). Réduisons beaucoup ce chiffre. J. Rambaud.

BEAUX-ARTS

(*suite*)

9. *Les Villes d'art célèbres. Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*, par G. Desdevises du Désert et Louis Bréhier. Paris, Laurens, 1910, in-8 de 148 p., illustré de 117 gravures, 4 fr. — 10. *Les Villes d'art célèbres. Bruxelles*, par Henri Hymans. Paris, Laurens, 1910, in-8 de 188 p., illustré de 139 gravures, 4 fr. — 11. *Les Villes d'art célèbres. Cracovie*, par Marie-Anne de Bovet, Paris, Laurens, 1910, in-8 de 140 p., avec 188 grav., 4 fr. — 12. *Les Richesses d'art de la ville de Paris. La Voie publique et son décor*, par Fernand Bournon. Paris, Laurens, 1909, in-8 de II-232 p., avec 64 pl. hors texte, 8 fr. — 13. *Les Richesses d'art de la ville de Paris. Les Edifices religieux. Moyen Age, Renaissance*, par Amédée Boinet. Paris, Lau-

rens, 1910, in-8 de VII-210 p., avec 64 pl. hors texte, 8 fr.. — 14. *Les Richesses d'art de la ville de Paris. Les Edifices religieux.* XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles*, par JEAN BAYET. Paris, Laurens, 1910, in-8 de 268 p., avec 64 pl. hors texte, 8 fr. — *Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Coucy*, par EUGÈNE LEFÈVRE-PONTALIS. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 104 p., avec 32 grav. et 2 plans, 2 fr. — 16. *Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Rambouillet*, par HENRI LONGNON. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 108 p., avec 35 gravures et 2 plans, 2 fr. — 17. *Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Vincennes*, par F. DE FOSSA. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 112 p., avec 35 gravures et 2 plans, 2 fr. — 18. *Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Hôtel des Invalides*, par LOUIS DIMIER. Paris, Laurens, s. d., in-16, de 96 p., avec 42 gravures, 2 fr. — 19. *Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Abbaye de Moissac*, par AUGUSTE ANGLÈS. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 96 p., avec 39 gravures et 1 plan, 2 fr. — 20. *Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Abbaye de Vézelay*, par CHARLES PORÉE. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 96 p., avec 39 gravures, et 1 plan, 2 fr. — 21. *Petites Monographies des grands édifices de la France. Saint-Pol de Léon*, par LUCIEN-TH. LÉCUREUX. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 96 p., avec 38 grav. et 2 plans, 2 fr. — 22. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Chartres*, par RENÉ MERLET. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 100 p., avec 38 grav. et 2 plans, 2 fr. — 23. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale du Mans*, par GABRIEL FLEURY. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 108 p., avec 42 grav., et 3 plans, 2 fr. — 24. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Reims*, par LOUIS DEMAISON. Paris, Laurens, s. d., in-16 de 136 p., avec 44 grav. et 1 plan, 2 fr. — 25. *La Cathédrale de Strasbourg. Notice historique et archéologique*, par GEORGES DELAHACHE. Paris, Longnet, 1910, in-16 de 191 p., avec 34 pl., 10 grav. et 1 plan, 4 fr.

9, 10, 11. — Trois volumes encore dans la série des *Villes d'art célèbres*, dont le nombre atteint déjà quarante-sept. M. Desdevises du Désert et M. Louis Bréhier, l'un doyen, l'autre professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, se sont associés, l'un historien, l'autre archéologue, pour nous faire connaître *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*, œuvre excellente et méritoire, qui n'avait pas été tentée depuis le célèbre rapport de Mérimée sur sa mission en Auvergne. Une admirable basilique romane, une fort belle cathédrale gothique, des hôtels particuliers tout décorés de boiseries charmantes, sont dignes assurément d'attirer l'attention des curieux; et le village de Royat, avec son église forteresse, et surtout celui de Montferrand, avec toutes ses maisons du moyen âge et de la Renaissance pourquoi n'y avoir pas joint la petite ville de Riom?), ne seront plus négligés désormais des amis de notre vieil art national. — *Bruxelles* vaut surtout par ses musées; c'est une ville en grande partie moderne, qui s'est développée avec une extrême rapidité; mais quelles richesses dans son Musée de peinture et dans sa Bibliothèque royale! M. Henri Hymans, qui fut, pendant bien des années, le directeur si zélé de cette Bibliothèque, a écrit sur la capitale de la Belgique un volume qui fait un digne pendant à celui qu'il nous donna autrefois sur Bruges et sur Ypres; sa merveilleuse érudition n'y a rien omis qui méritât d'être signalé. — Enfin un écrivain bien connu par ses beaux récits de voyage, Mme Marie-Anne de Bovet, nous conduit au cœur de la

Pologne, dans l'antique capitale des Jagellons, *Cracovie*. Il y a dans l'histoire de cette ville pittoresque, illustre et profondément infortunée, un charme mélancolique des plus pénétrants; on le sentira presque à chaque page, presque à chaque image du livre où Mme de Bovet a su mêler de façon intime l'histoire émouvante d'un passé grandiose à la description infiniment attrayante des monuments du présent.

12, 13, 14. — Parmi les nombreuses collections éditées par la librairie Laurens, celle des *Richesses d'art de la ville de Paris*, pour être une des plus restreintes, n'est pas la moins intéressante. Les volumes en ont été confiés à des spécialistes éprouvés, et nul n'était plus qualifié pour traiter de *la Voie publique et* de *son décor* que le regretté Fernand Bournon, ce Parisien de Paris dont la carrière, dans un domaine particulier de l'histoire, fut si fécond et utile. Une note émue de l'éditeur, en tête de ce dernier ouvrage que le pauvre Bournon n'a pas eu la joie de voir à l'étalage des libraires, nous dit en excellents termes toute la valeur de l'érudit brusquement enlevé par la mort. Il a mis dans son livre les meilleures de ses qualités, l'érudition solidement étayée de documents, mais dissimulée sous la grâce alerte et naturelle du style, tout l'attrait d'un guide à la fois souriant et sûr. — Le livre de M. Amédée Boinet est assurément plus austère; mais quel beau sujet que cette étude des *Édifices religieux du moyen âge et de la Renaissance*! Saint-Germain-des-Prés, Saint-Martin-des-Champs, Notre-Dame, Saint-Julien-le-Pauvre, Saint-Séverin, la Sainte-Chapelle, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Gervais, Saint-Étienne du Mont, quelle réunion de monuments précieux pour l'histoire de l'art religieux en France, et, dans le nombre, que de trésors insoupçonnés de la plupart des Parisiens! En voici l'inventaire le plus complet et le plus pratique, et, chose surprenante, le seul qui ait été dressé depuis plus de cinquante ans, car l'*Itinéraire archéologique* de Guilhermy, bien vieilli et incertain d'ailleurs, date de 1855. — *Les Édifices religieux des* XVIIe, XVIIIe *et* XIXe *siècles* sont moins attrayants sans doute, mais ils comptent pourtant des églises comme Saint-Paul-Saint-Louis, le Val-de-Grâce, Notre-Dame-des-Victoires, Saint-Roch, Saint-Nicolas du Chardonnet, les Invalides, Saint-Sulpice, et puis encore la Madeleine, Saint-Vincent-de-Paul, la Trinité, Montmartre, et tant d'autres qu'il n'est pas permis de négliger entièrement. Le texte agréable et précis de M. Jean Bayet se pare, comme celui des précédents volumes, d'une série considérable de planches photographiques, documents irrécusables et d'une exécution très soignée, qui feront de cette belle collection, une fois terminée, le véritable Musée d'art de la ville de Paris.

15 à 24. — Je crois vraiment qu'il faut accoler l'épithète d'infa-

tigable au nom de l'excellent éditeur Henri Laurens. Voici qu'il a mis en train une dernière collection dont l'intérêt sera incalculable. Il l'intitule *Petites Monographies des grands édifices de la France*; et pouvez-vous imaginer tout ce qui reste encore debout, malgré les guerres et les révolutions, de la magnifique parure architecturale de la France d'autrefois ! Donner de chacun de ces admirables monuments, églises, abbayes, châteaux, une monographie qui soit un guide et tout à la fois un livre de bibliothèque, que l'on puisse mettre dans sa poche ou consulter à loisir, enrichir de plans et de gravures nombreuses et fidèles ces volumes de format pratique et d'exécution élégante, enfin et surtout en demander le texte aux meilleurs archéologues et archivistes de France, et ils sont nombreux, c'est un beau programme, que les volumes que nous avons sous les yeux nous montrent en parfaite voie d'exécution. La collection est dirigée par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, l'actif et si érudit président de la Société française d'archéologie, qui l'a inaugurée par un magistral volume sur *le Château de Coucy*; et il ne pouvait mieux choisir. Cette ruine immense de l'extraordinaire édifice féodal, détruit, non point, comme on pourrait le croire, par la Révolution, mais en 1652, sur l'ordre du cardinal Mazarin, inspire encore un sentiment de stupeur. L'histoire de Coucy a été racontée avec beaucoup d'agrément, en tête du volume, par M. Lauer, et la description de M. Lefèvre-Pontalis s'accompagne de relevés et de coupes empruntés au Dictionnaire de Viollet-le-Duc. — *Le Château de Rambouillet*, dont M. Henri Longnon nous raconte avec une méthode parfaite les destinées successives et les métamorphoses, nous intéresse comme un petit Versailles. — Quant au *Château de Vincennes*, qui passe auprès de bien des gens pour n'être plus qu'une caserne, on sera fort surpris, en lisant l'érudit plaidoyer du capitaine de Fossa, d'apprendre tout ce qui subsiste encore des XIVe et XVIIe siècles dans ce monument si cruellement mutilé. — M. Louis Dimier a décrit *l'Hôtel des Invalides* avec la tranquille certitude d'un historien pour qui le XVIIe siècle n'a plus guère de secrets. — Parmi les édifices religieux de France, on sait l'importance extrême de l'église et du cloître de *Moissac* pour l'histoire de l'architecture et de la sculpture romanes. La monographie de M. Auguste Anglès analyse les phases successives de la construction de l'abbaye, et décrit, dans l'ordre même de la visite, tous les détails du monument; les soixante-seize chapiteaux du cloître, ces chefs-d'œuvre, sont successivement décrits et datés. Ce petit volume sort des limites du guide érudit, et doit demeurer comme un excellent chapitre de l'histoire de l'art français. — J'en dirai autant de la monographie si minutieuse et pittoresque à la fois de l'*Abbaye de Vézelay*, par M. Charles Porée, et de l'étude où M. Lucien-Th. Lécureux a si bien groupé toutes les œuvres d'art qui font

de la charmante petite ville de *Saint-Pol-de-Léon* le résumé en quelque sorte de tous les attraits de la Bretagne. — La série des cathédrales s'ouvre par un excellent livre de M. René Merlet sur la *Cathédrale de Chartres*. M. Merlet, ancien archiviste d'Eure-et-Loir, a, par ses travaux personnels et des fouilles très savamment dirigées, enrichi de précieuses découvertes l'histoire de la splendide basilique chartraine; le résumé qu'il nous en donne est extrêmement intéressant. — M. Gabriel Fleury nous fait connaître, avec *la Cathédrale du Mans*, un des monuments religieux qui conservent les témoins les plus rares de l'évolution architecturale du XIe siècle jusqu'au XVe; il en apprécie dans tout leur détail les sculptures et les merveilleux vitraux. — Enfin M. Louis Demaison, le savant archiviste à qui l'on doit déjà une monographie superbe de la *Cathédrale de Reims*, a bien voulu reprendre son travail pour l'adapter à de plus humbles desseins; et le petit livre qu'il a tiré de ce majestueux in-folio est mieux qu'un résumé; c'est une œuvre vivante et complète, dont les charmantes illustrations raviront les lecteurs; et il faut noter, ce qui a bien son prix, que plusieurs de ces illustrations sont tout à fait inédites.

25. — La série de *Notices historiques et archéologiques sur les grands monuments*, que dirige M. Paul Vitry chez l'éditeur Longuet, ne fait pas double emploi avec celle dont je viens de parler. Elle comprend des guides plus étendus et d'aspect plus érudit, ornés d'excellentes planches en photogravure tirées hors texte. Le volume de MM. Vitry et Brière sur l'abbaye de Saint-Denis, celui de M. Marcel Aubert sur Notre-Dame de Paris, ont fort bien montré le type d'étude et le genre de documentation graphique de cette série. Celui que M. Georges Delahache vient d'écrire sur la *Cathédrale de Strasbourg* dépasse en importance les deux précédents; et il les dépasse aussi, doit-on dire, par sa portée historique et morale. C'est l'œuvre de piété d'un grand Alsacien, pour qui tout est sacré dans le monument où se résume la vie de la noble cité enlevée à la France. Il faut lire ce beau livre avec respect, et deviner entre les lignes érudites toute l'émotion contenue qui se renferme longuement au fond du cœur, et par moments se laisse entrevoir presque à regret, comme une larme sur un mâle visage.

André Pératé.

THÉOLOGIE

Die Christologie des Nestorius, von Dr Leonhard Fendt. Kempten und München, Kösel, 1910, In-8 de VIII-119 p. — Prix : 3 fr. 75.

Depuis que des écrits authentiques de Nestorius sont venus à notre connaissance, on a constaté que sa doctrine n'était pas exactement celle qui était connue et qui a été condamnée sous le nom de nesto-

rianisme. De là, à réhabiliter la mémoire de l'hérésiarque et à déclarer qu'il a été, comme Jansénius, le créateur d'une secte dont il n'a pas fait partie, il n'y avait qu'un pas qui a été bien vite fait. Sans avoir ce dessein d'apologie et par simple mobile de critique historique, M. Fendt a présenté à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, comme dissertation inaugurale, cette étude sur la christologie de Nestorius. Pour la remettre dans son milieu et fournir un terme de comparaison, il a exposé d'abord les vues christologiques de l'école d'Antioche (Paul de Samosate, Eustathe, Apollinaire, Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste) et de l'école d'Alexandrie (Athanase, Didyme l'Aveugle, Cyrille). Puis, à grands renforts de textes, extraits des écrits de Nestorius, et sans craindre les répétitions, il a mis en lumière l'enseignement du patriarche de Constantinople au sujet des éléments, la divinité et l'humanité, unis dans le Christ, du problème de l'union, des conséquences de cette union, de la liberté du Christ, de la mariologie, et du but de l'union, qui est la rédemption. En troisième lieu, il a rappelé le jugement porté sur l'enseignement de Nestorius par ses adversaires d'Orient et d'Occident, dont le principal est saint Cyrille d'Alexandrie. En quatrième lieu, il a résumé les vues christologiques du parti de Nestorius, en marquant en quoi ses partisans sont d'accord avec lui ou s'écartent de lui, et en notant les nuances de leur doctrine. Ils se rapprochent de lui sur le mode de l'union des deux natures; quelques-uns rejettent l'expression θεοτόκος, la plupart l'admettent. Enfin, M. Fendt présente l'enseignement de Nestorius considéré comme hérésie; il relève les erreurs attribuées à tort à Nestorius par ses adversaires, mais aussi ce qu'il y a d'hétérodoxe dans sa doctrine. Il y avait donc lieu de la combattre, et saint Cyrille, quoiqu'il en ait tiré des conclusions que Nestorius n'admettait pas et qui ne résultaient pas nécessairement de son enseignement, a marqué la voie que devait suivre la foi orthodoxe dans ses explications de la christologie. Nestorius voulait être orthodoxe; il combattait les hérésies, et s'il attaquait les Anathématismes de saint Cyrille, c'est qu'il les croyait hérétiques. Cependant quoiqu'il admette l'union des deux natures distinctes en une seule personne, son enseignement n'était pas exempt d'erreurs : les termes orthodoxes, qu'il employait, manquaient de précision; les analogies du vêtement, du temple, de l'instrument, etc., pour expliquer l'union des natures, tendaient à l'entendre d'une simple union morale; il ne comprenait pas bien la communication des idiomes, il avait tort de rejeter l'expression de θεοτόκος, etc. Il y aurait lieu d'entrer ici dans plus de détails, si la place ne faisait défaut et surtout si la publication du *Bazar d'Héraclide* en syriaque par le P. Bedjan et sa traduction en français par M. Nau, qui paraîtra prochainement, ne devaient modifier beaucoup de détails, que M. Béthune-Baker, sur

lequel s'appuie M. Fendt, a mal interprétés, ainsi qu'il en a convenu lui-même. L'étude de M. Fendt restera cependant comme un premier essai, fort méritoire, d'interprétation de la pensée de Nestorius d'après les écrits de Nestorius. E. MANGENOT.

Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'abbé E. MANGENOT. T. IV. Fasc. XXIX (*Dieu*), col. 961-1280 : fasc. XXX (*Dieu-Dogme*), col. 1281-1600 ; fasc. XXXI (*Dogme-Duns Scot*) col. 1601-1920. — Prix du fasc. : 5 fr,

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, publié sous la direction de Mgr ALFRED BAUDRILLART, ALBERT VOGT et URBAIN ROUZIÈS. T. I. Fasc. II (*Achot-Adulis*), col. 321-640). — Prix : 5 fr.

Trois fascicules parus dans l'année nous conduisent bien près de la fin de la lettre D du *Dictionnaire de théologie catholique*. Dans la partie particulièrement philosophique je relève les articles de Mgr Chollet, naguère professeur aux Facultés catholiques de Lille et maintenant évêque de Verdun : une étude fort approfondie sur le *Discernement des esprits* et une autre sur le *Doute*. Le P. Gardeil a étudié les *Dons du Saint-Esprit*. Le mot *Dieu* n'a pas absorbé moins de deux fascicules entiers, soit 1 200 colonnes; j'ai indiqué l'an dernier les grandes lignes de ce volumineux traité que signent les PP. Chossat et Le Bachelet, ainsi que M. Moisant. Le P. Dublanchy consacre 120 colonnes aux mots *Dogme* et *Dogmatique* et un article très complet à la sanctification du *Dimanche*. Dans la partie morale, le P. Ortolan parle de la *Diffamation*, de la *Disparité de culte* et de la *Divination*; le P. Antoine parle du *Dommage* et des *Donations*; les questions qui touchent au droit ecclésiastique sont développées par M. Villien (*Dispenses* et *Divorce*) et Fourneret, qui a écrit de nombreux articles parmi lesquels je signalerai les questions du *Domicile canonique* et du *Duel*. M. Bareille s'occupe des hérésies, en particulier du *Docétisme* et du *Donatisme*. Le P. Godet donne plusieurs notices touchant à la littérature ecclésiastique et a rédigé une remarquable notice sur Doellinger. Les biographies sont traitées par MM. Brucker, Clerval, Heurtebise, Ingold, Servais, de la Servière et Mangenot, chacun suivant sa compétence spéciale, et pour le plus grand profit du lecteur.

Bientôt commencera la lettre E : l'Église, l'Eucharistie, l'Évangile ! Que de belles pages en perspective !

— Le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* a un peu marqué le pas cette année. Un seul fascicule ! mais si nous pensons que ce fascicule unique a demandé le concours de près de 70 collaborateurs et que le retard d'un seul de ces collaborateurs arrête la mise en pages de tout l'ouvrage, nous ne nous étonnerons pas outre mesure. Les *Acta Sanctorum* des bollandistes n'ont-ils pas éprouvé une semblable « panne » qui se prolonge depuis plusieurs années?

La liste des collaborateurs est intéressante à parcourir : en tête, je citerai D. Ursmer Berlière, bénédictin de Maredsous, qui me semble avoir donné le plus grand nombre d'articles; ses confrères D. Biron et D. Gougaud, de Farnborough, et D. Serrano, de Silos: le P. Antoine de Serent, franciscain, et le P. Édouard d'Alençon, capucin; l'abbé Fournier, professeur au collège de Juilly, M. Fraikin, ancien chapelain de Saint-Louis-des Français, le P. Allmang, oblat à Strasbourg, le P. Coulon, dominicain, M. Besson, professeur à l'Université de Fribourg, les PP. Palmieri, Pétridès et Vailhé, qui ont consacré plus de trente articles aux questions orientales, M. Mollat, vicaire à Paris, les PP. Rivière et Tournebize, de la C. de J., le P. Trilhe, cistercien, le P. Marie-Joseph, carme.

A côté de ces rédacteurs féconds, on aime à trouver de loin en loin les noms de M. Ulysse Chevalier, de Mgr Kirsch, de MM. Clerval et Nau, professeurs à l'Institut catholique de Paris; des concours laïques ont été obtenus et nous valent des notices signées par MM. Régnier, sous-bibliothécaire de l'Institut, Bréhier, Audollent, Marius Sepet, Dufourcq, Zeiller, etc.

Le présent fascicule, qui compte environ 450 articles, est surtout composé de notices biographiques (il y a 91 Adam) et de quelques excellents articles de géographie (*Achrida*, *Acquapendente*, *Adana*, *Adélaïde*). Enfin, au mot *Actes des Martyrs*, figurent de substantielles études sur les actes arméniens (Tournebize) coptes, éthiopiens et syriaques (Nau), grecs et latins (Dufourcq).

Je crois savoir qu'avant peu deux fascicules paraîtront presque simultanément et donneront satisfaction à l'impatience des souscripteurs.

P. Pisani.

Apologétique chrétienne. Cinquième partie du *Cours complet d'enseignement religieux destiné aux élèves des maisons d'éducation des pensionnats et des catéchismes de persévérance*, par l'abbé Terrasse. 4e éd. Paris, Beauchesne, 1909, in-16 de xxiii-448 p. — Prix : 2 fr. 75.

La 4e édition de ce livre, que nous avons sous les yeux, est la meilleure preuve de son succès et de sa valeur appréciée dans le milieu auquel il est destiné : lumière, force et défense religieuse contre les erreurs modernes principales. Chaque époque présente les siennes; l'auteur s'est plutôt arrêté aux plus actuelles, aux plus dangereuses et aux plus universellement répandues. La division de ce travail est nette, la structure intelligente; les définitions sont limpides et marquées au coin d'une saine théologie puisée aux sources mêmes et commentée à l'aide des travaux d'apologétique les plus récents et les meilleurs. Il est un manuel parfaitement compris pour mettre à la portée des élèves des enseignements sûrs qui deviendront pour eux la règle directrice

d'une vie foncièrement chrétienne. Il devrait être le *Vade-mecum* de tout catholique à notre époque où la religion subit tant d'attaques violentes ou perfides. S'il était lu et connu dans nos milieux soi-disant catholiques, que de malheureuses défaillances, faute de doctrine, seraient évitées ou réparées !

Remarquons en terminant qu'il s'occupe de l'Existence de Dieu, de la Religion en général, de la Révélation, de la Divinité du christianisme, — de l'Église catholique romaine, — de l'Église et des Congrégations, — de l'Église et de la Société domestique, — de l'Église et de la Science, — de l'Église et de la Liberté, — de l'Église et de la Question sociale, — de l'Église et de la Franc-maçonnerie, — enfin de l'Église et de la Crémation : toutes questions d'une actualité aiguë.

LOUIS ROBERT.

Œuvres complètes du comte LÉON TOLSTOÏ. T. XX. **Critique de théologie dogmatique (1879-1881)** ; trad. de J.-W. BIENSTOCK. Paris, Stock, 1909, in-16 de 486 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Cette traduction, revue et annotée par M. P. Birukov d'après les manuscrits originaux de l'auteur conservés dans les archives de M. V. Tcherkov, paraît pour la première fois en langue française; elle n'a pas encore été faite en d'autres langues. Cet ouvrage, d'ailleurs, est le moins répandu de tous ceux de Tolstoï à cause de son caractère spécial. Il a été interdit par la censure russe et ne s'est d'abord transmis qu'en manuscrit.

De fait, il ne fait pas grand honneur à la science et au caractère de son auteur. C'est d'un bout à l'autre une diatribe contre la *Théologie dogmatique orthodoxe*, de Macaire, que Tolstoï suit pas à pas et réfute alinéa par alinéa. Il prétend convaincre ce théologien russe, et avec lui toute l'Église orthodoxe, de sophismes, de contradictions, d'équivoques voulues, d'imprécisions. D'après lui, l'Église interprète l'Évangile, non dans le sens de Jésus-Christ, mais selon son intérêt : elle l'a réformé, elle s'est substituée à lui devant le peuple croyant, sans avoir reçu de mandat divin. Trinité, divinité du Christ, rédemption, péché originel, etc., tout cela ne lui paraît qu'invention stupide et mensonges sacrilèges. Tolstoï n'en décolère pas. Encore s'il faisait preuve de quelques connaissances théologiques et scripturaires : si du moins, il décochait quelques traits fins et spirituels. Mais non : c'est du sous-Voltaire au dernier chef : ce n'est pas de la critique, c'est du pamphlet; c'est de la rage : tranchons le mot, c'est du vulgaire anticléricalisme. On aurait fait preuve de respect pour ce vieillard en ne publiant point ce résidu de bile qui a dû lui échapper dans un moment malheureux de sa vie : on a quelquefois de bien méchants amis. Reste le portrait de Tolstoï fait en 1887 par Riépine, qui est assez bien.

A. CLERVAL.

SCIENCES ET ARTS

Morales et religions, leçons professées à l'École des hautes études sociales, par divers. Paris, Alcan, 1909, in-8 de III-291 p., cart. toile. — Prix : 6 fr.

Voici les titres des conférences et les noms des conférenciers : *Morale et Religion*, par G. Bélot; *la Morale juive*, par L. Dorison; *la Morale des prophètes*, par Ad. Loos; *Morale et religion dans l'antiquité grecque*, par A. Croiset; *la Morale de l'Évangile*, par W. Monod; *la Morale de saint Paul*, par E. de Faye; *la Rencontre du christianisme et de l'hellénisme, l'école d'Alexandrie*, par A. Puech; *la Morale de l'Islam*, par le baron Carra de Vaux; *Luther*, par E. Ehrhardt; *la Morale des quakers*, par R. Allier; *la Morale japonaise*, par F. Challaye.

Comme le disent quelques-uns de ces savants, au début de leurs conférences, et comme tous en sont persuadés, traiter des sujets aussi vastes, aussi compliqués, « dans soixante minutes », c'est se résigner d'avance à ne toucher, que les hauts sommets et même à ne faire que les effleurer, au passage; c'est parcourir des régions immenses par le train éclair et en indiquer au vol les lignes principales.

Tout ce à quoi pouvaient prétendre les conférenciers, c'était à nous donner leurs opinions personnelles sur le sujet traité ainsi par eux, car il était impossible que des synthèses de ce genre ne fussent pas subjectives. C'est peut-être afin d'éviter autant que possible cet inconvénient fatal que tous, à part peut-être un ou deux, ont pris soin de parler de tout autre système religieux que de celui qu'ils professent quand toutefois ils en professent un.

Ces pages, cependant, écrites par des esprits distingués, se liront avec intérêt.

A. Roussel.

La Stabilité de la vie. *Étude énergétique de l'évolution des espèces*, par Félix Le Dantec. Paris, Alcan, 1910, in-8 cartonné de XII-300 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur, qui a publié, l'an dernier, un volume sur *la Crise du transformisme*, prétend arriver, dans celui-ci, à démontrer ledit transformisme, bien que reconnaissant l'impossibilité de constater par l'observation un seul changement d'espèce actuellement vivante; mais il croit y arriver en vertu d'une prétendue loi de « stabilité progressive des espèces. »

Il malmène beaucoup les néo-darwiniens, dont le langage lui rappelle « celui des médecins de Molière » (p. IX), et il combat également la théorie des sauts ou mutations brusques de Hugo de Vries (cf. *Polybiblion* septembre 1909, t. CXVI, p. 243. En biologie il entend procéder comme dans les sciences exactes : de quelques principes gé-

néraux, qui lui ont paru « résulter de l'examen impartial des faits, » il a tiré des déductions qu'il dit avoir vérifiées « et qui l'ont satisfait. » Sa méthode n'est donc déductive qu'en second lieu, car c'est par l'induction qu'il a pu s'élever des faits « impartialement examinés » à ces principes généraux, base de ses déductions; il n'en saurait être autrement dans les sciences d'observation. Reste à savoir si les théories qu'il appelle des « déductions » et qu'il a tirées des « principes généraux » construits à l'aide de ses observations, sont acceptables. Il établit une distinction, à nos yeux injustifiable, entre la « substance vivante » et l' « être vivant, » parce que, pour lui la *vie* est une réalité permanente dont les êtres individuels ne sont que des cas particuliers, des *accidents*, dirait-on en langage scolastique. Quand une « substance vivante subit des «variations pathologiques » (autrement dit des maladies) n'entraînant pas la mort, elle peut soit revenir à l'état stable précédent, soit « subir une variation spécifique » (?), et dans ce dernier cas, « elle passe à un état plus stable que celui qu'elle a quitté » (??).

Pour soutenir sa thèse, l'auteur emploie toute une division en trois chapitres passablement abstrus sur la conservation et la dégradation de l'énergie; puis il établit sur cette base une théorie de ce qu'il appelle « les phénomènes qui continuent, » théorie à l'aide de laquelle, par son application à la vie, il prétend établir son système. C'est la première fois, paraît-il, que l'étude des phénomènes biologiques est entreprise dans la langue de la science énergétique.

Malgré la science et le talent mis en œuvre dans cet ouvrage, il n'apparaît pas qu'il doive apporter une consécration décisive aux fameuses et variées théories du transformisme. Tout en se révoltant contre les *mutations brusques* de Hugo de Vries, tout en se refusant à admettre que l'apparition du cerveau humain résulte d'un perfectionnement instantanément produit d'un cerveau animal, il fournit une explication qui n'est pas meilleure en « concevant cette apparition comme le résultat d'acquisitions successives accumulées au cours de siècles nombreux, » par l'effet d' « événements que nous ignorons *(sic)*, » et qui « ont dirigé vers notre état actuel l'évolution de notre lignée ancestrale. » (p. 294).

On peut dire que ces deux théories se valent; elles reposent toutes deux sur des suppositions arbitraires, et admettent implicitement l'une et l'autre, que le cerveau humain est la *cause* de la pensée et de l'intelligence, alors qu'il n'est que la *condition* de leur exercice. Appliquons à toutes les deux cette boutade que notre auteur oppose à la première : « C'était bien la peine de s'insurger contre la vieille croyance à la création divine ! »

C. DE KIRWAN.

A travers les choses et les hommes. Pour apprendre à vivre, par C. Wagner. Paris, Hachette, 1910, in-16 de VIII-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Wagner nous donne une nouvelle série de ces prônes onctueux, d'une assez bonne tenue littéraire, non dénués de finesse et d'observation, modérés, prudents et neutres, non exempts tout à fait d'une certaine solennité prudhommesque, à quoi se reconnaît l'Évangile des temps nouveaux prêché par le protestantisme libéral. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à l'auteur, esprit distingué et bonne âme, qu'il se garde avec soin de tout ce qui pourrait offusquer le lecteur, se séparant en cela de certains prédicants enragés que nous connaissons trop; et que, s'il pèche quelquefois, malgré son grand désir de bien faire, c'est surtout par omission, rarement par parole. Il nous offre ici, c'est du moins ce qu'il annonce, ses expériences de père de famille, qui estime et non sans raison « que l'enseignement le plus profitable est celui qui se rattache aux événements de la vie quotidienne ».

Ses enseignements, je pourrais dire ses leçons de choses, en donnant au mot choses son sens le plus large, se distribuent sous trois rubriques. I. *A travers les choses et les hommes*; II. *Figures et grimaces*; III. *La Conquête de la liberté*. Il ne faut voir là, d'ailleurs, guère autre chose que des indications générales et des titres pittoresques, l'ordre méthodique étant absent de cette collection de prônes et d'entretiens familiers.

Le but que poursuit l'auteur « est de rendre nos enfants attentifs à l'ordre immanent des faits »; son dogmatisme ne monte pas plus haut, et il professe que la loi morale « n'est inscrite ni dans un livre, ni dans un règlement, ni dans une volonté humaine, mais dans la réalité elle-même, dans cette logique inflexible, qui, à chacune de nos actions, joint des suites ». Et c'est tout, et l'auteur, enfermé dans sa tour d'ivoire, ne se doute pas sans doute que beaucoup de mauvaises actions, ont hélas ! ici-bas, des suites heureuses ou tout au moins très avantageuses, et donc que l'enfant est fort exposé à juger mal de la moralité des actes humains, s'il n'a d'autre criterium que les résultats obtenus. Cette morale des résultats est trop souvent le contre-pied de la morale tout court.

Dans le domaine de la vie pratique, je conviens d'ailleurs que l'auteur a souvent raison et que, d'ordinaire, les choses se passent comme il le dit. Il est bien certain qu'on peut tirer des enseignements utiles de la comparaison de l'œuf et de la pierre, de l'observation de la fourmi et de l'araignée, de « l'empire des yeux » et du « royaume des oreilles », pour employer les expressions de M. Wagner, et que la contemplation des étoiles, qui ne sont pas toutes éteintes, peut aussi nous donner de précieuses leçons, bien plus élevées d'ailleurs que celles,

un peu terre-à-terre, que l'auteur en a fait sortir. Il a raison aussi, après avoir prêché la raison, de noter qu'il est des folies sublimes, celle par exemple qui va jusqu'au sacrifice et au martyre. Mais peut-être n'eût-il été que juste de mettre cette doctrine sous un autre patronage que celui de Jules Ferry et de lui assigner une origine plus haute.

Sans vouloir prolonger cette analyse, j'ajoute que les autres parties légitiment les mêmes éloges et les mêmes restrictions. Ce que l'auteur nous dit de la loi, de la discipline, de la liberté, par exemple, est bien incomplet, et bien insuffisant aussi à fonder ces fortes convictions génératrices des belles actions. Si l'auteur donne là toute sa pensée, je le plains, car je ne vois pas dans son livre un fondement sérieux au devoir et à la vertu. S'il le fait par crainte de figurer sur les catalogues de cet index laïque où sont inscrits tant de bons livres, je le plains bien plus encore.

Pour me résumer : livre assez bien fait, agréable, pratique, mais insuffisant ; il faut autre chose pour former un chrétien et même simplement un homme de devoir. ÉDOUARD PONTAL.

LITTÉRATURE

Les plus Jolies Lettres d'amour, recueillies et publiées par ANNIE DE PÈNE. Paris, Messein, 1909, in-12 de v-243 p. — Prix : 3 fr. 50.

On est toujours timide pour dire, face à face, à une jolie femme — et Mme Annie de Pène a eu la coquetterie de mettre sa photographie en tête de son livre — ce qu'Alceste lui-même hésite à formuler nettement devant Oronte. Mais elle eut tort, vraiment, de ne mettre « qu'un quart d'heure à le faire », et de ne pas mieux choisir, — il y a des billets de quelques lignes tout à fait insignifiants; — et de ne pas classer du tout, — les lettres d'Héloïse et Abélard sont entre celles de Gambetta et celles d'Henri IV, Chateaubriand entre Catherine II et la marquise du Châtelet, etc., etc...; — et de ne rien expliquer, ni commenter : combien de lectrices sauront se rappeler, de but en blanc, qui est Marianne Alcaforado écrivant au chevalier de Chamilly, qui est cette Mme d'Olonne après laquelle soupirait un Marcillac (lequel ?), un prince de Conti (lequel?), et jusqu'où fut poussé l'amour de Louise Adélaïde de Bourbon-Condé pour X... (il y a trop d'X... dans le volume), ou celui du roi de Rome pour l'archiduchesse Sophie... Et que sont ces lettres elles-mêmes, monotones, fragmentaires et obscures, si on les isole du roman d'amour qui les a fait naître ?... C'est le roman qui serait attachant, émouvant, — souvent instructif et moral par son dénouement. Effeuillées ainsi au hasard, ces déclarations d'amour, de jalousie, de passion ne sont ni l'un ni l'autre... Et puis, si l'on mêle aux lettres vraies ou supposées telles, celles des livres

de fiction, je ne saurais me contenter, pour représenter la littérature épistolaire de ce genre, du billet d'Agnès à Horace (Molière), des billets d'adieu de Graziella à Lamartine, des quatre lettres tirées de *Manon Lescaut*, de *la Nouvelle Héloïse* et des *Liaisons dangereuses*; encore bien moins puis-je accepter que la camaraderie glisse parmi ces rares « chefs-d'œuvre » quelques pages de cette autre brocheuse de livres, qui publie ses folies sous le pseudonyme équivoque de Valentine de Saint-Point...

Mais — c'est l'unique enseignement de cette lecture — aux jolies femmes de lettres, hélas ! comme souvent aux autres — le caprice tient lieu de travail, d'ordre, de méthode, de jugement, de goût, d'idée, *et caetera, et caetera...* G. A.

Figures et aspects de Paris, par François Maury. Paris, Perrin, 1910, in-16 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un recueil d'articles au jour le jour, qu'il était peut-être inutile d'éditer, s'il est vrai comme le dit M. F. Maury quelque part, qu'il y a beaucoup trop de livres, aujourd'hui, donnant l'impression du « déjà-vu », et que « l'écrivain sans originalité appartient à la foule anonyme des publicistes exploitant, dans un style impersonnel, le fonds commun d'informations et d'idées... » C'est tout à fait cela : les variations courantes, en un style facile, et « convenu », sans la moindre note d'art ou le plus petit grain de sel à la française, sur le boulevard , les Champs-Élysées, le Bois, la Rentrée d'octobre, etc... voisinent avec des « à-propos » superficiels, flasques et ternes, dénués même des détails amusants du reportage, sur Sully-Prudhomme, Hérédia, Léon Dierx, Jean Aicard, M. de Porto-Riche, Me Poincaré et Me Barboux, et avec des articles d'un bon bourgeoisisme républicain sur l'éducation populaire, les excès de la démocratie intoxiquée par la littérature obscène et par l'alcool, les bienfaits du régime actuel et la peur « incivique » du péril révolutionnaire....

Mais les préférences de M. Maury, assez inattendues chez un chroniqueur parisien, vont aux gens graves de la Sorbonne, de l'Institut, de l'École des sciences politiques. Et il louange sans mesure et presque sans réserve, en demandant des fauteuils académiques pour tous ceux qui n'en ont pas et en peuvent encore avoir, les Berthelot, les Boutmy, les Brochard, les Boutroux, les Fouillée, les Ribot, les Bergson, les Gabriel Monod... On dirait quelque licencié de philosophie protestant ayant versé dans le journalisme. La fréquentation de ces austères intellectuels lui vaut, du moins, cette tenue d'idées, cette décence de goûts, ce sérieux d'allure, qui remplacent d'ordinaire les principes dans notre bourgeoisie libérale, et qui souvent valent pour parvenir

autant que le grossier charlatanisme de la politique violente, ou la cynique courtisanerie de nos amuseurs les plus frivoles et les plus dissolus. G. A.

Anthologie de la littérature allemande, des origines au XXe siècle. Traduction et extraits des principaux poètes et prosateurs. Introduction et notices par LUDOVIC ROUSTAN. Paris, Delagrave, s. d. [1909], in-16 de 528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un nouveau volume vient enrichir la jolie « Collection Pallas » que la librairie Delagrave publie avec un soin élégant. M. Roustan, docteur ès lettres, qui est déjà connu par des travaux érudits sur la littérature allemande, nous donne un choix des meilleurs morceaux et des passages les plus caractéristiques de cette littérature, depuis les origines jusqu'à l'époque contemporaine. Il est bien difficile de faire un choix qui satisfasse tout le monde. Toute anthologie révèle le goût particulier de l'auteur, et la beauté objective des œuvres est facilement déformée ou irisée en passant par le prisme du goût subjectif. Plus d'un lecteur regrettera peut-être qu'à côté du Nibelungenlied, cette Iliade germanique, l'auteur n'ait pas fait une place à Gudrun, qui est comme l'Odyssée de l'Allemagne. D'autres se demanderont, à propos des Minnesänger, pourquoi Henri de Weldeke et Hartmann von Aue disparaissent devant Gottfried de Strasbourg, qui est un traducteur ou un adaptateur comme eux. Était-il nécessaire de donner six pages au latin bizarre des *Epistolae obscurorum virorum*, qui ne peut évidemment pas donner une idée de la langue allemande au début du XVIe siècle, et ferait meilleure figure dans une histoire des idées ou de la civilisation allemandes?

Je sais que le XVIIe siècle est une des époques les plus pauvres de la littérature allemande, mais encore y avait-il place pour d'autres que pour Grimmelshausen, et Opitz et la double école silésienne pourraient réclamer un légitime souvenir. Je connais des amis « de la fleur bleue » qui regretteront de ne pas trouver le nom de Novalis ou de Brentano dans le groupe des premiers ou seconds romantiques. Je me plais à reconnaître par ailleurs que le choix des auteurs des XVIIe et XVIIIe siècles est fait d'une manière très judicieuse; aussi bien la place prépondérante que l'auteur donne à la période classique et à l'époque contemporaine est faite pour plaire aux juges les plus difficiles.

Tous ces passages sont traduits en un français élégant et facile; parfois quelque poète érudit, comme Monnier pour le Faust, Amiel et Theuriet, pour Schiller ou Lenau, prêtent leur concours au prosateur, et reproduisent dans leurs vers le rythme et le mouvement de telle ou telle poésie allemande.

Le recueil est précédé d'un exposé rapide de l'histoire littéraire de

l'Allemagne, et ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage. Condenser en une cinquantaine de pages dix siècles d'histoire littéraire, porter sur les hommes et les œuvres un jugement bref et définitif, montrer la filiation et la succession des écoles et des systèmes dans un pays où il y en eut tant, ce n'était pas une entreprise aisée : il y fallait un esprit avisé et un sens critique très développé. M. Roustan y a pleinement réussi, et nous lui en savons gré. L. Mensch.

Wir Katholiken und die deutsche Litteratur, von Heinrich Falkenberg. Bonn, Georgi, 1909, in-8 de 272 p. — Prix : 3 fr. 75.

Voici un livre bien curieux et qui montre que l'unité morale est loin d'être faite en Allemagne. M. Falkenberg est curé catholique de Herchen, dans la province rhénane : avec l'ardeur et le style d'un polémiste convaincu, il dévoile à la société catholique de son temps les maux dont elle souffre, flétrissant l'orgueil des uns, relevant la pusillanimité des autres, persiflant même parfois avec âpreté l'outrecuidance de ceux qui veulent être plus catholiques que le Pape, des *surcatholiques*, comme il les appelle. En ce temps de défiance et de délation, où pour peu que l'on fasse quelque tentative pour sortir de la routine, on est taxé de modernisme, il y a du courage à dire des vérités déplaisantes à ses amis; il y faut plus que du courage, il faut avoir, comme dit l'auteur, un front d'airain et une nuque opiniâtre « *eine eiserne Stirn und einen steifen Nacken* ».

M. Falkenberg n'en manque pas, et après avoir, dans un ouvrage antérieur : *Die katholische Selbstvergiftung*, décrit l'empoisonnement des catholiques par eux-mêmes, il examine aujourd'hui la situation des catholiques vis-à-vis de la littérature allemande : Y a-t-il chez les catholiques allemands une infériorité littéraire? Ne faut-il lire que des ouvrages de littérature catholique? Que faut-il entendre par la mauvaise littérature? La presse, le roman, la critique confessionnelle, les bibliothèques populaires, l'apostolat laïque; les misères de la critique, les catholiques dans leurs rapports avec la vie artistique et économique, la librairie catholique, le Cercle Borromée, nos devoirs, gravité de la situation; voilà quelque-uns des points que l'auteur examine avec une entière liberté de jugement.

On ne saurait lui faire un reproche de sa franchise. Il vaut mieux dévoiler le mal, et le stigmatiser même avec l'âpreté d'un Juvénal, pour secouer les indifférents dans leur torpeur, et pour éclairer le zèle des champions qui luttent pour la bonne cause. Il y a donc lieu de féliciter M. le curé de Herchen de sa courageuse invective : il ne ressemble pas aux chiens muets dont parle l'Écriture; il aboie au danger, et veut réunir autour de lui toutes les forces généreuses,

pour combattre l'envahissement du doute, et la décadence morale dans la littérature et dans la vie sociale. L. Mensch.

Library of Congress. Report on « The Star-Spangled Banner, Hail Columbia, America, Yankee Doodle », compiled by Oscar George Theodore Sonneck. Washington, Government printing office, 1909, in-8 de 255 p. — Prix : 4 fr. 25.

Parmi les chansons patriotiques des États-Unis, les quatre dont le nom est donné dans le titre cité ci-dessus sont particulièrement populaires et l'on peut les regarder comme les chants nationaux de la grande république. En raison de leur popularité même, elles ont subi de nombreuses modifications tant dans l'air et que dans les paroles et, en 1907, mission officielle de rassembler leurs diverses versions et de faire l'historique des chants eux-mêmes fut, sur l'avis du président des États-Unis, confiée à M. Sonneck, qui dirige à la bibliothèque du Congrès à Washington le département de la musique. Deux années d'investigations très étendues et très difficiles ont abouti à la rédaction du présent rapport où sont relevées des variantes extrêmement nombreuses, établis bon nombre de faits nouveaux, ruinées beaucoup de légendes courantes. *Yankee Doodle*, en particulier, a donné lieu à d'infinies recherches qui n'ont pu malheureusement éclaircir que partiellement les avatars obscurs et compliqués de cette joyeuse marche : il y a jusqu'à seize théories sur son origine, et des seize aucune ne paraît fondée; le sens même du mot *Doodle* n'est pas absolument assuré et encore moins l'étymologie du qualificatif *Yankee*, bien qu'il y ait de fortes raisons de croire que le premier signifie rustre ou lourdaud et bien que le second semble pouvoir se rattacher à un diminutif hollandais du nom de Jean. Pour *The Star-Spangled Banner*, *Hail Columbia* et *America*, M. Sonneck est arrivé à des conclusions beaucoup plus définies: il semble en avoir retrouvé le texte authentique et la véritable histoire. L'ouvrage, d'un intérêt assurément un peu spécial, renferme des anecdotes curieuses et des documents peu connus.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. Fasc. XXV. **Mélanges d'histoire ancienne**. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 391 p. — Prix : 12 fr. 50.

Ce fascicule contient trois mémoires : de M. Bloch, sur *M. Aemilius Scaurus*; de M. Carcopino, sur *l'Histoire de l'ostracisme athénien*; de M. Gernet, sur *l'Approvisionnement d'Athènes en blé au* v^e^ *et au* ive *siècle*.

Le premier a surtout pour objet de tirer au clair les jugements con-

tradictoires portés par les écrivains anciens sur ce personnage considérable qui fut pendant « près de trente ans le chef incontesté du parti oligarchique et, au dire de Cicéron, l'arbitre souverain de la politique romaine ». On sait qu'au témoignage de Cicéron, de Tacite, d'Horace, de Valère Maxime, de Sénèque, M. Aemilius Scaurus fut le modèle des vertus romaines. De leur témoignage ressort une figure classique digne pendant de celle du vieux Caton. Par contre, Salluste le considère, ou du moins le dépeint comme un hypocrite « habile à cacher sous un étalage d'austérité puritaine, les tares d'une âme cupide et vénale ». Pour former son jugement et le nôtre, M. Bloch reprend par le menu la carrière de Scaurus et démontre que jusqu'au dernier jour il ne perdit rien de son prestige aux yeux des Romains. Mais cela peut être le fait d'un habile homme. Toutefois il faut reconnaître que les accusations de Salluste, accueillies par la plupart des historiens modernes, sont bien vagues. Ce sont des insinuations tendancieuses et des affirmations sans preuves. M. Bloch y relève même des contradictions. Il semble hors de doute cependant que Scaurus, dans ses relations avec Jugurtha, ne fut pas exempt de tout reproche, autrement dit il reçut de l'argent de ce prince. Mais il n'en résulte nullement, selon M. Bloch, qu'il ait pour cela trahi sa patrie en soutenant une politique qu'il crut contraire aux intérêts de celle-ci, et il le prouve presque. Avec juste raison il tire une preuve morale de son patriotisme dans la sévérité qu'il manifesta vis-à-vis de son fils coupable d'avoir participé à une panique, sévérité qui détermina la mort volontaire de ce fils. Scaurus serait donc une figure idéalisée, mais nullement le politicien sans scrupules que nous représente Salluste. L'étude très documentée et très pénétrante de M. Bloch offre en outre de curieuses ouvertures sur l'histoire intérieure de Rome entre l'échec des Gracques et la lutte de Marius et de Sylla.

C'est une *Histoire* complète de l'ostracisme athénien que nous donne M. Carcopino. Le sujet a été traité souvent avant lui, notamment par Paradys, Lugebil, Henri Houssaye, Valeton et plus récemment M. Albert Martin. L'auteur s'est bien rendu compte qu'il y avait cependant beaucoup à dire encore. Il avait d'ailleurs la bonne fortune d'être le premier à mettre en œuvre l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote dans un travail d'ensemble sur l'ostracisme. M. Carcopino établit solidement que Clisthène est bien l'auteur de la loi d'ostracisme, qu'il n'en fut pas victime lui-même, et que cette loi fut un progrès dans le sens de l'humanité, puisqu'elle supplantait la terrible *atimie* qui atteignait, outre celui que l'on voulait frapper, toute sa famille et sa race. De même, il montre bien que l'ostracisme cessa après l'exil d'Hyperbolos, parce que la démocratie avait désormais des moyens variés et plus expéditifs pour se débarrasser de ceux qui l'effrayaient. Nous n'irons

pas toutetois jusqu'à admirer cette institution, si entourée fût-elle de précautions, bien qu'après tout, prononcé par le peuple assemblé et contre des hommes qui, à quelque titre, troublaient la paix et la cité, l'ostracisme, temporaire, apparaisse moins odieux que des lois d'exception, votées à perpétuité par un Parlement contre des citoyens qui n'ont commis d'autre crime que de naître.

Le mémoire de M. Carcopino est un travail de début. Il y paraît, si estimable qu'il soit dans l'ensemble, à quelques raisonnements faibles et à quelques affirmations mal appuyées. Au sujet de la durée de l'exil, écarter le témoignage de Diodore en disant que celui-ci a été entraîné par l'analogie avec le pétalisme de Sparte à assigner à l'exil athénien une durée de cinq ans, est une induction gratuite. M. Carcopino, avec raison, se méfie des érudits qui traitent avec trop de désinvolture les textes et les témoignages des anciens : ici, il tombe dans ce défaut (p. 117). Plus loin, du fait que nous possédons quatre *ostraka*, tous quatre sous forme de tessons, il n'y a pas à tirer de conclusions et l'auteur a tort de s'écrier victorieusement : « Nous pouvons maintenant affirmer que... ». Qu'il ait raison quant au fond, mais pour d'autres motifs, nous sommes porté à le croire; mais c'était le cas, pour un helléniste, de se rappeler le proverbe : « Une hirondelle ne fait pas le printemps. » (p. 145-146). « Nous venons de voir, écrit-il page 148, que s'ils pouvaient les rédiger (les *ostraka*) chez eux, ils pouvaient les rédiger ailleurs. » Oui, si l'on accepte dans sa totalité l'anecdote d'Alcibiade et du paysan, sinon, nous n'avons vu qu'une affirmation de l'auteur, qui du reste a pour lui la vraisemblance. C'est un argument très faible (p. 153) de dire qu'au dépouillement il eût été trop long de compter les bulletins avant de les lire. Qu'est-ce que six mille bulletins répartis entre dix sections? Et n'y eût-il eu qu'un bureau, qu'importe? Faible argument aussi contre le chiffre de 1 000 votants, considéré comme *quorum*, de dire qu'en cas de partage des voix sur plusieurs noms, l'ostracisme eût pu être voté par une minorité (p. 154). N'est-ce pas ce qui arrive souvent dans nos propres élections ? Absurde si l'on veut, c'est à discuter, mais en tout cas possible. Heureusement pour sa thèse, M. Carcopino fait valoir de meilleurs arguments. Il ne nous a pas d'ailleurs absolument convaincu.

Critiquerai-je également une tendance à employer sans nécessité des termes trop techniques ou forgés? Pourquoi dire (p. 167) condamner par *lipotaxie*? Cela peut s'exprimer en français. Et ailleurs, pourquoi ce terme d'*haplographie*, connu seulement de quelques initiés et qu'ignorent les dictionnaires?

Critiques de détail, au demeurant, et qui, si on les trouve fondées, n'enlèvent que bien peu de mérite au travail si consciencieux, un peu trop subtil parfois et spécieux, de M. Carcopino.

Travail de début aussi, fort distingué également, que celui de M. Gernet sur *l'Approvisionnement d'Athènes en blé au* v^e^ *et au* ive *siècles*. Pourquoi semble-t-il avoir voulu justifier, et en quelque sorte relever, un sujet très spécial et dont l'intérêt économique se suffit très bien, par des vues de psychologie sociale? Non, quoi qu'il en pense, le principal intérêt de son mémoire n'est pas dans la découverte de « certains états d'esprit collectifs », mais dans le sujet lui-même, matériellement.

Ses conclusions sont plutôt dures pour le mérite des conceptions économiques athéniennes; il n'y trouve point de logique et peu d'élévation. Le choix des marchés n'est pas imposé par leur richesse ou leur situation, mais soumis aux fluctuations de la politique; les clérouquies ne rendent aucunement les services qu'on eût pu exiger d'elles sous le rapport de l'approvisionnement de la cité; jusqu'au jour où la domination des mers lui échappa, Athènes n'eut de cette suprématie qu'une conception toute primitive : vivre de l'étranger, lui prendre ses terres, son blé, percevoir des dîmes sur ce qu'elle veut bien lui laisser; préoccupation fiscale qui l'emporte sur le souci d'assurer le blé à des prix réguliers, d'où de brusques fluctuations. La législation sur le commerce des blés se ressent de cette préoccupation, elle manque d'ailleurs de netteté en elle-même et dans son application. Néanmoins, par une heureuse contradiction, il n'y a pas opposition formelle entre le commerce et la cité, c'est-à-dire la collectivité des citoyens, et les marchands de blé eux-mêmes savent à l'occasion tenir compte de l'intérêt public et s'imposer des sacrifices. André Baudrillart.

L'Émigration basque. *Histoire, économie, psychologie*, par le P. Pierre Lhande. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de xxvi-297 p., avec 4 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* louait il y a deux ans (septembre 1908, t. CXIII, p. 285) un petit volume du P. Lhande, décrivant l'état présent et les mœurs des Basques de France. L'auteur est Basque et basquisant, et ces deux qualités donnent un mérite tout particulier à ce qu'il écrit sur ces matières. Son nouvel ouvrage est beaucoup plus étendu que le précédent, à tous égards, et l'auteur est tellement plein de son sujet qu'il n'a voulu rien négliger ni rien élaguer parmi ses nombreux documents

La nation basque est le héros de ce livre, livre à faces diverses et qui intéressera plus d'une classe de lecteurs : les géographes, par l'histoire des navigateurs basques, leurs découvertes en Amérique, et leurs pêches de baleines; —les historiens de la marine, par les aventures des corsaires et des capitaines basques; — les historiographes des missions, par l'œuvre des missionnaires partis des deux côtés des

Pyrénées; — les économistes, par l'histoire de l'émigration basque en Amérique, surtout dans l'Amérique du sud, l'état des émigrés, leur statistique, leur influence, très grande, dans la formation de la nation argentine (car beaucoup sont restés et ont fait souche); — les ethnographes enfin par le développement et le rayonnemnt d'une race, si petite par le nombre, mais si remarquable par son énergie, son activité et ses grandes qualités morales.

Un ouvrage si touffu et répandu sur divers sujets ne peut s'analyser : il suffit de dire ici quelles classes de lecteurs il peut intéresser. Tous s'y instruisent. Un ancien président de la République Argentine, feu C. Pellegrini, a écrit une préface enthousiaste après avoir visité le pays basque sur les deux versants des Pyrénées, enthousiaste pour le pays et enthousiaste pour le peuple dont il a apprécié les mérites en Argentine. Le P. Lhande explique de son mieux le contraste qu'il ne peut s'empêcher de constater chez ses Basques, l'amour du foyer et l'esprit d'aventure (p. 29, 145, etc.); le secret de ce contraste est peut-être dans la nécessité de vivre et « les lois d'airain » de l'histoire. Il y a bien d'autres exemples de contraste dans ce livre, par exemple, page 66, l'étrange piété du grand-père de saint Ignace de Loyola.

Le P. Lhande a dédié ce livre à la mémoire d'un autre Basque, gloire de son ordre, saint François-Xavier. On pourra remarquer que le chapitre consacré aux missionnaires devrait se terminer par Mgr Magabure, archevêque de Tokio, mort il y a quelques mois au pays natal, où il était venu chercher du repos et de la santé : mais le volume du P. Lhande était sans doute déjà en cours d'impression. Mgr Magabure figurera donc dans une prochaine édition : et alors il conviendra de ne plus appeler « économiste américain » le géographe anglais Sir Clements R. Markham (p. 35), et aussi de supprimer, page 273, le terme *prescinder*, inintelligible pour qui ignore le latin.

En effet, cet ouvrage du P. Lhande ne peut manquer de se répandre moins peut-être par ses détails d'histoire intéressant seulement quelques curieux, que par le développement donné à l'histoire et l'état de l'émigration basque dans l'Amérique du sud. C'est en effet une grande question d'économie politique, aujourd'hui surtout que l'Argentine va devenir un des grands États du globe. H. Gaidoz.

Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge, par Louis Pastor ; trad. de l'allemand par Alfred Poizat. T. VII et VIII. Paris, Plon-Nourrit, 1909, 2 vol. in-8 de xxviii-400 et 393 p. — Prix : 20 fr.

Les tomes VII et VIII de la traduction française de Pastor correspondent à la première moitié du tome IV de l'édition allemande. Ils sont consacrés au règne de Léon X. Peu de papes ont été plus célébrés au temps où l'on exagérait le rôle des Mécènes, où l'on exagérait

aussi les mérites de la Renaissance du XVIe siècle par rapport à la soi-disant barbarie du moyen âge et même de la première Renaissance. Aujourd'hui, le nom de siècle de Léon X paraît suranné. M. Pastor remet très justement les choses au point, sans contester à Léon X la gloire d'avoir été un intelligent et passionné protecteur des lettres et des arts, mais sans oublier d'autre part que là n'est pas l'essentiel pour un pape. A d'autres égards, il atténue ou écarte quelques-uns des reproches adressés parfois à Léon X. Son népotisme trop réel n'a cependant pas exclusivement inspiré sa politique. Ses mœurs personnelles paraissent avoir été correctes, s'il a témoigné la plus incroyable indifférence à celles de son entourage et des cardinaux même qu'il créait. Mais l'excuse invoquée pour l'homme est la condamnation d'un temps, d'un milieu, d'un système où un pape pouvait se croire obligé, de par l'intérêt du Saint-Siège, à consacrer toute son activité à des intrigues tortueuses et d'objet purement temporel; et où la corruption des mœurs semblait si naturelle à ceux mêmes qui n'en étaient pas atteints pour leur propre compte. Plus encore, en un sens, que le pontificat d'Alexandre VI, qui pourrait sembler une monstruosité accidentelle, celui de Léon X, précisément parce qu'il est plus normal, permet de mesurer où en était tombée la Papauté paganisée de la Renaissance. On sait que ce pontificat a vu commencer aussi le châtiment providentiel. Rien ne juge plus sévèrement Léon X que l'inintelligence qu'il montra, et de la gravité du mouvement luthérien, et de la réforme radicale par laquelle seule on pouvait lui ôter sa raison d'être et sa justification apparente. — L'ouvrage de M. Pastor continue à se recommander par les mêmes qualités d'érudition et d'impartialité que les volumes précédents. Peut-être l'auteur n'a-t-il rien fait de mieux que le tableau de Rome et de la société romaine au temps de Léon X, et de l'Allemagne au moment des débuts de Luther. Quant à la traduction, sans être mauvaise, elle n'est que passable; les faux sens n'y sont pas rares. C'est une idée malheureuse de traduire les titres des ouvrages étrangers cités en note; il faudrait du moins mettre entre parenthèses le titre original; on peut, autrement, être embarrassé pour retrouver l'ouvrage. Enfin, on regrette vivement l'absence d'un index des noms propres. Aucun ouvrage d'histoire ne devrait en être dépourvu. E. J.

Sources de l'histoire d'Épernay. 1re série. T. II. *Archives municipales d'Épernay (1576-1619)*, par RAOUL CHANDON DE BRIAILLES et HENRI BERTAL. Paris, Leclerc, 1909, in-8 de XIV-142 p., avec 3 planches. — Prix : 7 fr.

Ce second volume des sources de l'histoire d'Épernay s'ouvre hélas! par la notice nécrologique d'un des auteurs, R. Chandon de

Briailles, emporté dans la force de l'âge, au moment où il aurait pu mettre en œuvre tous les matériaux qu'il réunissait avec tant de soin pour arriver à faire une excellente monographie de la ville d'Épernay. A la suite de cette notice vient une courte Introduction destinée surtout à faire connaître l'origine et le caractère des textes formant cette publication. Ces textes, qui s'échelonnent du 15 août 1576 au 16 octobre 1618, sont des plus intéressants. En les parcourant, on sent revivre toute l'activité municipale d'Épernay pendant près d'un demi-siècle. Les principales de ces pièces sont relatives aux impôts, aux tailles, aux emprunts, aux dépens occasionnés pour mettre la ville en état de défense, au paiement des dîmes, au collège, à l'introduction du protestantisme dans la région d'Épernay. Ce recueil se termine par un bon index des noms de personnes et de lieux et par une table des matières, qui permettront de le consulter facilement.

JULES VIARD.

Mémoires du maréchal DE TURENNE, publiés pour la Société de l'histoire de France par PAUL MARICHAL. T. Ier. *1643-1653*. Paris, Laurens, 1909, in-8 de 379 p. — Prix : 9 fr.

La Société de l'histoire de France, en rééditant les Mémoires de Turenne, a pris une méthode un peu nouvelle pour un document du XVIIe siècle déjà connu. Étant cette fois en présence du manuscrit autographe, libéralement communiqué par M. le marquis de Talhouët, elle a scrupuleusement respecté l'orthographe, même des noms propres, en indiquant dans les notes les corrections nécessaires.

Ces Mémoires ne se recommandent pas par de grandes qualités de style, ni même par une clarté absolue dans l'exposition. Il est nécessaire de leur donner de nombreux commentaires; c'est ce qu'a fait le savant éditeur. Il a aussi tiré des Archives du ministère des affaires étrangères une série de lettres du cardinal Mazarin et de Turenne lui-même qui éclairent singulièrement les campagnes de 1646 sur le Rhin. Au reste, ce volume contient trois parties : de 1643 à 1645, les événements militaires d'Allemagne jusqu'aux négociations d'Ulm; en 1645 et 1648, la jonction de Turenne avec les Suédois; enfin de 1649 à 1651, la révolte de Turenne et son entente avec les Espagnols, puis, de 1652 à 1653, la réconciliation du maréchal avec la Cour et sa lutte contre Condé.

Nous ne pouvons donner une analyse plus complète de cette publication, le second volume devant contenir l'Introduction de M. Marichal, un état des documents concernant les Mémoires, l'itinéraire de Turenne, de nombreuses rectifications chronologiques et des tables qui apporteront à cette édition un ensemble de qualités dont les précédentes étaient absolument dépourvues.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau, par Frédéric Lachèvre. Paris, Champion, 1909, 2 vol. gr. in-8 de xlvi-592 et 449 p. — Prix : 20 fr.

M. Lachèvre, qui est coutumier des éditions de grand luxe, a consacré à deux années de la vie du poète Théophile (1623-1625) un vrai monument, qui se compose en grande partie de pièces inédites des Archives nationales relatives au procès du Parlement de Paris. Autour de ce procès, les plus graves questions politiques et religieuses s'agitaient, dont il est difficile aujourd'hui, avec l'état d'esprit général, de se rendre un compte exact.

Une nation dont la conception séculaire était l'alliance étroite du pouvoir et de la religion catholique : la Royauté jouissant d'une suprématie incontestée dans le domaine temporel et laissant à l'Église le domaine spirituel, — avait-elle le droit de se défendre contre les doctrines nouvelles des « libertins », qui niaient à la fois Dieu et l'immortalité de l'âme, poursuivant de leur sarcasme toute la croyance et n'ayant d'autre « religion » que celle de la jouissance et du plaisir? Tous les États constitués d'Europe n'en doutaient pas; et c'est encore en France que la Royauté se montrait le plus disposée à l'indulgence.

Vint un jour, au commencement de la réaction catholique qui marqua les débuts du xviie siècle, où l'opinion publique exigea que les entreprises d'un poète licencieux ne demeurassent point impunies; et deux hommes se firent les promoteurs des poursuites contre Théophile de Viau : le jésuite Garassus et le procureur général Mathieu Molé. Plus heureux que Dolet, ou Michel Servet, Théophile échappa au supplice, ayant eu des protecteurs comme les ducs de Montmorency et de Liancourt, qui changèrent son bannissement en un très supportable séjour à Chantilly.

Tel est le sujet de ces deux volumes remplis de documents, de portraits, de citations, de renseignements bibliographiques, et dans lesquels on trouve même quelques échantillons de pièces assez licencieuses pour avoir mérité condamnation. Au reste, personne ne connaît aussi bien que M. Lachèvre les « petits poètes » du xviie siècle, que ce soit Jacques Vallée des Barreaux ou les Ménard; et l'histoire littéraire a beaucoup à profiter de ses érudites recherches.

G. Baguenault de Puchesse.

Le Marquis de Bièvre, sa vie, ses calembours, ses comédies (1747-1789), par le comte Gabriel Maréschal de Bièvre. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de v-430 p. — Prix : 7 fr. 50.

Qui ne connaît le maréchal de Bièvre et ses calembours? S'il ne fut pas l'inventeur du genre, il en fut du moins le plus fécond et le plus célèbre propagateur. Ses jeux de mots courent les rues et remplissent

les livres; on en a fait, on en fait encore tous les jours des recueils qui se vendent chez les libraires et dans les foires. « Madame, l'univers, — l'uni-vert — est à vos pieds », disait-il à Marie-Antoinette qui se promenait sur les pelouses du Trianon. Et le roi Louis XV lui ayant demandé de faire un calembour sur sa personne : « Sire, répondit-il, Votre Majesté n'est pas un *sujet*». C'est par la lettre à « Mme la comtesse Tation par le sieur de Bois Flotté, étudiant en droit fil, » que Georges de Bièvre, alors mousquetaire, débuta dans la carrière où il devait s'immortaliser. La facétie, assez vivement attaquée par les critiques, par Grimm entre autres, eut un grand succès dans le public; on s'amusait du récit des obsèques de l'abbé Quille où assistaient l'abbé Daine, l'abbé Vue et une foule d'abbés du même genre. Du coup, Bièvre devint célèbre et fut le calembouriste attitré de la Cour et de la ville, l'enfant gâté des belles dames et des artistes à la mode, comme Mlle Raucourt. Voilà ce que tout le monde sait, mais ce qu'on sait moins, et ce que M. le comte Gabriel Mareschal de Bièvre raconte dans un livre très amusant, très intéressant et très documenté, écrit à l'aide de papiers et de souvenirs de famille — car l'auteur est le propre petit neveu du spirituel marquis, — c'est que ce dernier ne fut pas seulement un calembouriste, mais aussi un versificateur élégant et apprécié. Sa comédie le *Séducteur* fut jouée avec un grand succès à la Comédie-Française par Molé et Mlle Olivier; une autre comédie, *les Réputations*, eut moins de chance; vivement attaquée par les journalistes et les hommes de lettres qu'elle mettait en scène, elle ne survécut pas à la quatrième représentation. Bièvre s'en consola par un bon mot : « Décidément, dit-il, il est moins agréable de voir tomber les pièces au théâtre qu'à la chasse. » Cela ne l'empêcha pas de se présenter à l'Académie; mais il échoua.

Il ne se contentait pas d'être un homme de lettres; il voulut encore être un artiste ou du moins un amateur d'art. Il était allé passer trois ans en Italie; il y avait visité les principaux musées, et les notes qu'il a laissées sur ce séjour montrent la finesse de son observation et la sûreté de son goût. Il rêvait de publier un ouvrage sur les arts, et c'est dans ce but qu'au mois de juillet 1789 il partit pour un nouveau voyage en Allemagne et en Italie; mais il n'alla pas loin; à Triesdorf où le margrave d'Anspach lui avait offert une somptueuse hospitalité, il fut pris de la petite vérole et emporté en quelques jours, le 24 octobre. Il échappait ainsi à la Révolution qu'il n'avait pas prévue et que, comme tant d'autres gentilshommes de l'époque, par sa vie libertine et ses opinions libres penseuses, il avait inconsciemment contribué à préparer.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

L'Église de Paris et la Révolution, par P. Pisani. III. *1796-1799*. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-16 de 430 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Pisani vient d'ajouter un troisième volume à sa belle histoire de *l'Église de Paris et la Révolution*; ce volume embrasse les années de 1796 à 1799, c'est-à-dire la période du Directoire. L'attitude du gouvernement vis-à-vis de l'Église fut essentiellement variable pendant cette période, d'abord assez impartiale, puis tyrannique après le coup d'État de fructidor. Au début, la détente qui avait commencé après la chute de Robespierre, s'accentua, surtout après l'entrée du nouveau tiers dans les conseils; on tendait manifestement à un régime plus libéral, à l'apaisement, comme on dirait aujourd'hui. Un certain nombre de prêtres étaient rentrés et avaient repris la possession de plusieurs églises ou oratoires : la possession ou plutôt l'usage. L'État, propriétaire des temples, en laissait la jouisance aux différents cultes qui s'en servaient les uns après les autres; c'était un mélange bizarre, mais on s'en accommodait, faute de mieux. Il y avait les catholiques, les constitutionnels, les théophilanthropes; ceux-ci fondés, non pas par La Réveillère-Lepaux, comme on le croit généralement — les vrais fondateurs furent le libraire Chemin et l'apôtre des aveugles, Valentin Hauÿ — mais patronnés par lui et puissants à cause de ce patronage ; leur vogue d'ailleurs fut éphémère; elle tomba avec leur protecteur. Il y avait aussi le culte décadaire, cette invention, soi disant scientifique, de Romme et de Fabre d'Églantine, mais qui fut tout simplement grotesque avec son calendrier de légumes et de bêtes. Après fructidor, ce culte décadaire devint persécuteur : défense d'ouvrir boutique les jours de décadis, défense surtout de fermer boutique et de s'amuser les dimanches; M. Pisani donne quelques exemples amusants de procès-verbaux dressés par la police pour ce double crime. Malgré tout, en dépit de la pression exercée par le gouvernement et des fêtes qu'il essaya de fonder en imitation des fêtes catholiques, le culte décadaire ne put s'implanter : il sombra dans l'indifférence et le ridicule.

Les constitutionnels, eux, cherchèrent à s'organiser pendant cette période. Ils publièrent des *Lettres encycliques*, édictèrent un règlement électoral, tinrent un synode à Versailles et, en 1797, un concile national à Paris. Mais tous ces efforts n'aboutirent qu'à accentuer leurs divisions, entre les « Réunis » d'une part, et le « Presbytère » de Paris d'autre part. Ces divisions éclatèrent surtout lorsqu'il s'agit de donner un successeur à Gobel pour le siège de la capitale. On en trouvera le très curieux détail dans le volume de M. le chanoine Pisani. Après de nombreux tiraillements, l'élection aboutit à la nomination de Royer, évêque de l'Ain. C'était le triomphe des « Réunis » contre le « Pres-

bytère ». Mais « Réunis » et « Presbytère » n'allaient pas tarder à disparaître : le concordat était proche.

Des notices sur l'histoire particulière de chacune des paroisses de Paris pendant ces quatre années, terminent et complètent ce très intéressant volume, digne en tous points de ses aînés.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Lettres de FRANÇOIS-JOSEPH BOUCHETTE (**1735-1810**), **avocat à Bergues, membre de l'Assemblée nationale constituante**, publiées avec une Introduction et des notes par le chanoine CAMILLE LOOTEN. Paris, Champion, 1909, in-8 de XII-679 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Dans ce volume, les 249 lettres écrites par le constituant Bouchette remplissent plus de 400 pages. La première est datée de Versailles, huit jours avant la séance d'ouverture des États généraux; la dernière, de Paris, trois jours après la fin de l'Assemblée nationale : l'une et l'autre encadrant la correspondance d'un bourgeois flamand doublé d'un homme de loi, qui fait connaître à ses compatriotes toutes les nouvelles d'intérêt général ou régional de nature à les instruire. Il y en a eu alors plus d'une de ce genre en France. Celle-ci constitue les pièces justificatives d'une excellente étude, de plus de 200 pages, rédigée par M. le chanoine Looten.

La première partie de ce travail est biographique. Le biographe nous met en présence d'un homme rare dans les annales de la Révolution. Bouchette, avocat durant un demi-siècle dans la petite ville de Bergues (Nord), a vu sa longue et sédentaire existence coupée pendant deux ans par l'exercice de ses fonctions de député à la Constituante. Là, il a tenu une place modeste, active pourtant, puis il est rentré chez lui sans rien accepter, sauf la mairie de Bergues, que les hommes de la Terreur l'ont bientôt forcé d'abandonner. M. Looten a reconstitué avec soin cette figure d'un homme accessible aux idées et même aux erreurs de son temps, mais indépendant sans bruit, et attentif, lorsqu'il l'a fallu, aux intérêts généraux de sa petite patrie. A noter spécialement l'exposé de l'évolution des idées de Bouchette fait au vu du catalogue de sa bibliothèque (p. 37-47).

La deuxième partie, intitulée : « Vue synthétique des lettres... », est divisée en douze chapitres. Les chapitres II-VII, consacrés à l'œuvre de l'Assemblée constituante, paraîtront à quelques-uns une digression, tout au moins une revue qui n'apprend rien de bien nouveau. En revanche, le chapitre I, préface essentielle de ce recueil épistolaire, les chapitres VIII-XII sur l'histoire de la Flandre maritime française, au moment de sa disparition sur la carte, seront désormais à consulter. M. le chanoine Looten conclut ainsi, en face du portrait,

si bien restitué par lui, de Bouchette : « De sa vie publique il se dégage une grande leçon d'énergie... S'il a commis des excès, des erreurs et des fautes, ... à travers les vicissitudes dont il fut le témoin, il subsiste en lui un élément de stabilité qui ne va pas sans mâle fierté et auquel rendront hommage ceux qui sauront qu'il a vécu » (p. 208 et 217).

L. P.

Charles Nodier et le Groupe romantique, *d'après des documents inédits*, par MICHEL SALOMON. Paris, Perrin, 1908, in-16 de XII-315 p., avec 2 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Le présent livre comprend trois parties ou chapitres dans lesquels l'auteur nous parle tour à tour de l'homme, de son entourage ordinaire ou occasionnel, enfin de son œuvre si variée.

Charles Nodier, dont la date de naissance a été aussi fréquemment faussée que celle de son compatriote Jules Grévy, est né à Besançon le 29 avril 1780. Dès l'âge de douze ans, conduit par son père au club des Jacobins de cette ville, il y pérore comme un vrai républicain. Il en devait rabattre. Son premier maître fut un vieux gentilhomme comtois, M. Girod de Chantrans, qui l'emmena chez lui à Novillars et, au cours de promenades instructives, l'initia à l'histoire naturelle. Il dut ensuite se rendre à Strasbourg pour y apprendre le grec sous la direction du trop fameux Euloge Schneider; mais l'élève était à peine arrivé au chef-lieu du Bas-Rhin, que « l'exécrable capucin » défroqué était arrêté et expédié à Paris, où l'attendait la guillotine. Rentré à Besançon, il suit les cours de l'École centrale et, à dix-sept ans, il est nommé adjoint au bibliothécaire de la ville. Sa turbulence politico-littéraire lui ayant attiré quelques démêlés avec la police, il rêve, comme tant d'autres, de conquérir Paris. Il y accourt, y mange pas mal de « vache enragée », revient à Besançon, ne tarde pas à s'y ennuyer et retourne à Paris. Pendant tout ce temps-là, il écrit; mais le chef-d'œuvre ne se produit pas, ses travaux ne lui rapportent guère et sa famille doit lui envoyer des subsides. Tout à coup il fait éclater un pamphlet politique en vers : *La Napoléone*, qui, attribué à d'autres, provoque des enquêtes, des poursuites, des arrestations. Alors notre Bisontin se dénonce lui-même, et on l'incarcère. Rendu à la liberté, il reçoit l'ordre de regagner sans délai Besançon, où il est placé sous la surveillance du préfet Jean de Bry, qui s'aperçoit bien vite que ce grand garçon n'est guère redoutable. Il finit par le prendre en affection, et les rapports deviennent à ce point cordiaux entre le préfet et Nodier que celui-ci lui restera fidèle, même dans la disgrâce. Certain jour il rompt son ban et s'installe à Dole : c'est là qu'il rencontre Mlle Désirée Charve, qui devient sa femme. On connait l'histoire du séjour du jeune ménage chez le chevalier Croft, un Anglais

lettré, plus « prometteur » que « payeur », duquel il lui fallut se séparer pour revenir en Franche-Comté, à Quintigny. C'est en ce village jurassien que Marie, la future Mme Mennessier, vint au monde, le 26 avril 1811. Un an plus tard, Nodier était nommé bibliothécaire à Laybach, en Illyrie, où il ne fit que passer. Revenu à Paris, il se montra nettement anti-impérialiste pendant les Cent-Jours. Enfin, en 1824, il obtint du comte d'Artois la charge de bibliothécaire à l'Arsenal. De ce fait et à cette date prennent fin les tribulations de Nodier, bien que la fortune ne dût jamais frapper à sa porte. Il occupa cette situation, si conforme à ses goûts, jusqu'à sa mort (27 janvier 1844), c'est-à-dire pendant vingt années. Entre temps (26 décembre 1833), il était devenu membre de l'Académie française.

Avec la deuxième partie du volume, nous entrons tout droit au Salon de l'Arsenal, qui devait acquérir une véritable réputation, et nous y voyons agir, nous y entendons parler nombre de personnalités de marque, très intéressantes à divers titres : c'est un bien curieux kaléidoscope que nous montre M. Michel Salomon. D'abord les maîtres du lieu : Charles Nodier, son aimable femme, sa charmante fille. Puis... leur cour — si l'on peut ainsi dire, car le mot paraîtra un peu gros, appliqué à certaines illustrations — : Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Gustave Planche, Latouche, Francis Wey, Ulric Guttinger, Balzac, Gérard de Nerval, Eugène Delacroix, Deveria, Gigoux, le philosophe Jouffroy, Mme Tastu, Sophie Gay (depuis Mme de Girardin); j'en passe et non des moindres : ils sont trop; mais leur nombre ne fatigue pas, car toutes ces physionomies, si différentes les unes des autres, sont esquissées de main de maître.

Enfin, M. Michel Salomon passe à l'examen détaillé de l'œuvre du « bon Nodier ». Et cette œuvre est singulièrement complexe : philologie, histoire, critique, romans, contes, nouvelles, poésie et même histoire naturelle, le bibliothécaire de l'Arsenal a abordé tous ces genres, excellant dans plusieurs et ne faisant médiocre figure dans aucun.

Je m'en tiendrai là afin de ne pas exagérer l'étendue de cet article; du moins ne terminerai-je point sans remercier l'auteur des agréables moments que j'ai passés en sa compagnie. E.-A. Chapuis.

La Situation du catholicisme dans le monde au début du XXe siècle, par Adrien Toussaint. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. (1910), gr. in-8 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'éminent avocat à la cour d'appel de Paris, après avoir, dans un aperçu général, exposé la situation présente de l'Église dans le monde, examine tour à tour sa situation spéciale en Europe, en Afrique,

en Asie, en Océanie et en Amérique. Un chapitre entier est réservé à l'étude de l'Église de France. Il termine en expliquant quelles peuvent être, à l'heure actuelle, les perspectives d'avenir de l'Église et il conclut à la nécessité, pour notre pays, de renouer des relations *officielles* avec le Saint-Siège.

Cet ouvrage est une mine de documents appropriés. L'auteur en a réuni des centaines qui servent de trame serrée à son argumentation. Beaucoup d'entre eux étaient ignorés du public français. Mis aujourd'hui à sa portée, ils doivent servir aux hommes politiques, aux polémistes, aux publicistes, aux hommes d'œuvres ou d'action. Sans exagération nous pouvons dire que cet excellent volume doit devenir le vade-mecum du conférencier français. A notre époque, où les questions religieuses occupent tant les esprits croyants ou incrédules, c'est un livre à avoir constamment à portée de la main.

LOUIS ROBERT.

La Question polonaise, par R. DMOWSKI ; trad. du polonais par V. GASZTOWTT. Paris, Colin, 1909, in-18 de XXIV-336 p., avec une carte — Prix : 4 fr.

M. Leroy-Beaulieu a raison de qualifier le langage de M Dmowski de « langage d'un véritable homme d'État ». Cet exposé de la question polonaise à l'heure actuelle est un modèle d'étude politique approfondie, d'exposé clair, courageux et honnête, et d'appel à des solutions pratiques et désirables. Nous devons avoir l'humilité de reconnaître que les Français de ce début du XXe siècle n'ont pas suivi à l'égard de la question polonaise les traditions de leurs aînés et qu'ils l'ignorent assez complètement. Le coup de massue de 1870, la dépression morale résultant de la politique intérieure de la troisième République, l'alliance franco-russe enfin, sont les causes principales de cette ignorance qui s'étend un peu à tout ce qui est politique extérieure. Et cependant nous aurions bien des motifs, si nous ne voulons pas accepter définitivement la décadence, de n'y pas persister. Le livre de M. Dmowski, dans lequel aucun des éléments de la question qu'il traite n'est négligé, est propre à montrer les multiples liens qui font dépendre les questions politiques les unes des autres. Il contient un tableau très complet des remous et des conflits de la politique européenne depuis 1870. Ne voulant rien négliger de ce qui importe à son sujet, il a su donner sur toutes les questions internationales des aperçus du plus haut intérêt.

Avec une compétence de premier ordre, le plus éminent représentant des provinces polonaises à la Douma de Saint-Pétersbourg nous fait connaître l'évolution de la question polonaise depuis la fin des insurrections armées. Cette lutte pour la vie d'une nationalité politique aussi morcelée et constamment persécutée est d'une tragique grandeur.

Elle émouvait les Français avant 1870. Comment ne remuerait-elle pas profondément ceux qui luttent pour conserver l'empreinte française à l'Alsace et à la Lorraine, alors surtout qu'aujourd'hui c'est la Prusse qui se révèle le plus farouche et le plus cruel ennemi de la nationalité polonaise. Il appartiendrait au gouvernement russe de le comprendre et de considérer enfin la Pologne comme la partie de l'Empire la plus digne de sa bienveillante sollicitude et la plus capable peut-être de lui fournir, — si sa nationalité était largement et généreusement respectée, — les éléments qui semblent lui faire radicalement défaut pour une régénération intérieure qui s'impose et pour se protéger efficacement contre l'envahissement de la pseudo-civilisation allemande. Ce sont là les conclusions de M. Dmowski. Elles méritent la plus grande attention des hommes d'État, et, devant le mérite considérable de l'œuvre que nous analysons, il n'est peut-être pas téméraire d'espérer qu'elle ne leur fera pas défaut.

EUGÈNE GODEFROY.

Liberté de conscience et liberté de science. *Études d'histoire constitutionnelle*, par LUIGI LUZZATTI; trad. par J. CHAMARD. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de 453 p. — Prix : 10 fr.

M. Luzzatti a réuni dans ce livre les résultats de ses recherches sur l'histoire de la liberté des cultes à travers les âges et chez les peuples les plus divers, et il y expose ses idées personnelles sur cette grave question. Plus encore que par le sujet, l'attention est attirée sur cet ouvrage par le nom et la personne même de l'auteur, aujourd'hui président du conseil des ministres d'Italie. M. Luzzatti estime que c'est un « théorème constitutionnel », que l'État « ne doit ni protéger, ni prohiber l'exercice d'aucun culte » (p. 9). Non pas qu'il soit animé de sentiments hostiles contre les religions en général ou telle religion en particulier : spiritualiste, il parle au contraire de la foi et de la piété des âmes religieuses avec une « émotion » et des attendrissements qui ont l'accent de la sincérité. Son idéal, c'est la séparation pratiquée dans un esprit de bienveillance pour toutes les religions, à condition qu'elles respectent les prérogatives de l'État laïque et que leur prosélytisme ne soit pas intolérant, — double restriction qui, à la vérité, a son importance. « Les religions libres dans l'État souverain », telle est sa « formule » (p. 12).

Mais les questions de législation n'occupent qu'une place restreinte dans ce livre. Elles ne sont guère abordées que dans l'Introduction (p. 1 à 68), où l'auteur expose sommairement l'histoire et l'état actuel de la législation des cultes dans les pays de séparation, notamment aux États-Unis et en France. Tout le reste du livre est consacré à l'histoire de l'idée même de la liberté de conscience, considérée du

point de vue philosophique plutôt que de celui des institutions juridiques. « Le sentiment du divin, dit M. Luzzatti, est naturel à l'esprit humain et celui-ci a besoin de l'exprimer en pleine liberté et en pleine variété, comme éléments de la divinité même. Rechercher dans l'histoire l'évolution et la fortune de tels principes, c'est servir la cause de la religion pure et sincère » (p. 72, répété p. 183). Ce libéralisme religieux, M. Luzzatti en trouve la plus ancienne expression dans les édits du roi bouddhiste Asoka (ou Piyadassi), qui, cinq siècles et demi avant l'édit de Milan, proclamait dans son royaume de l'Inde la liberté de toutes les sectes (p. 71 à 91). M. Luzzatti insiste beaucoup sur l'accommodante tolérance du bouddhisme; il nous la présente comme un parfait modèle.

Cette première partie de l'ouvrage, intitulée : *Les Précurseurs asiatiques de la liberté de conscience et de culte*, comprend en outre un court chapitre sur les *Babs* de Perse, et un autre sur *les Turcs sauveurs d'anciennes sectes chrétiennes conservées*. Les parties suivantes se composent d'une série d'études où nous voyons paraître successivement le philosophe Themistius (contemporain et ami de l'empereur Julien), saint Théodore Studite, saint Bernard, qui prit la défense des juifs au moyen âge, Spinoza, « un saint de la philosophie », Roger Williams, fondateur de la « petite bourgade de Providence », « la vraie et la première Cité de Dieu, c'est-à-dire la cité où on a pu adorer Dieu librement » (p 234), etc. Il y aurait beaucoup à dire sur cette histoire de la liberté de conscience, dont M. Luzzatti retrouve à travers les âges « le faible fil, ... qui réunit païens, juifs, chrétiens, philosophes ... » (p. 210) : elle nous semble révéler plus d'érudition que de justesse de pensée. N'est-il pas abusif, par exemple, de confondre la tolérance à l'égard des personnes, professée par les grands saints catholiques auxquels M. Luzzatti rend hommage, avec l'absolu libéralisme doctrinal qui forme le fond de sa thèse? Ses idées soulèveraient encore bien d'autres objections : cette brève analyse en suggère déjà quelques-unes.

L'ouvrage est mal composé : c'est un recueil de morceaux détachés, discours, articles, leçons d'ouverture du cours professé par l'auteur à l'Université de Rome, etc. Dans la suite de ces multiples opuscules (de longueur et d'importance très inégales), l'auteur reprend et développe à satiété ses mêmes thèmes : il arrive ainsi que des pages entières d'un chapitre se trouvent textuellement répétées dans un autre (v. par ex. les p. 99, 101 à 104, qui reproduisent des morceaux entiers du chap. précédent; — ou encore p. 147-149, répétition textuelle des p. 130-132; — etc.). — Les sujets les plus divers ont été pour l'auteur matière à variations sur la liberté de conscience : la mort de Zola, le monument expiatoire élevé à Michel Servet, les caisses rurales catholiques, dont M. Luzzatti prit la défense contre des projets sectaires

d'exclusion, les congrès des religions, un ouvrage d'Harnack, etc. La dernière partie (p. 329 à la fin) est composée de morceaux purement philosophiques sur les rapports de la foi et de la science.

La traduction manque assez souvent d'élégance, et même de correction; les fautes de typographie y sont aussi trop nombreuses.

André Lemaire.

Inventaire des sceaux de la collection des pièces originales du cabinet des titres à la Bibliothèque nationale, par J. Roman. T. I. Paris, Leroux, 1909, in-4 de v-943 p. (*Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, publiés par les soins du ministre de l'Instruction publique). — Prix : 30 fr.

En 1885 et en 1886, M. Demay publia en deux volumes l'inventaire des sceaux de la collection Clairambault : cet inventaire a été depuis un guide précieux pour les érudits qui avaient besoin de consulter cette collection. La collection des pièces originales du Cabinet des titres, avec ses 3061 volumes ne le cède pas en importance à la collection Clairambault, et en faisant publier le catalogue des sceaux qu'elle renferme, le Comité des travaux historiques met à la disposition des travailleurs un instrument des plus utiles. Le premier volume de cet inventaire qui vient de paraître, contient la description de 8 067 sceaux accompagnée d'une très sommaire, mais suffisante analyse du document auquel le sceau est appendu.

En général, les volumes publiés dans la Collection des documents inédits, le sont avec un soin qui fait honneur à la science française, et le Comité des travaux historiques ne recule devant aucun sacrifice pour que les ouvrages parus sous ses auspices soient aussi irréprochables que possible. J'aurais été très heureux de constater que le volume de M. Roman ne déparera pas cette belle collection. Son titre de correspondant de l'Institut pouvait être une garantie de sa science et de son expérience. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Roman, je ne puis donc être suspect de partialité; eh bien, je dois avouer franchement que j'ai été fortement déçu en parcourant son ouvrage et stupéfait en face des fautes lourdes et des incorrections qui y sont accumulées. Dans un simple compte rendu, il me serait impossible de les relever toutes; je me contenterai de prélever quelques échantillons qui montreront avec quelle légèreté ce travail fut fait. Je prends au hasard. Page 209 et page 778, l'abbaye du Vœu près de Cherbourg est appelée l'abbaye du Bou; page 526, Fécamp devient Festaux; page 896, la ville de Cintegabelle (Haute-Garonne) est appelée Sainte-Gavelle; page 889, le prieuré de Mennetou-sur-Cher est appelé Monéto-sur-Cher. Les enquêteurs des eaux et forêts deviennent tantôt des enquêteurs des caves et foires (p. 39),

tantôt des inquisiteurs des eaux et forêts (p. 673); page 420, l'abbé de Ferrières est appelé l'abbé de Serrières; page 925, l'abbaye de Morienval est appelée l'abbaye de Mornienval; page 738, la sénéchaussée de Beaucaire se transforme en sénéchaussée de Beauvais; page 338, Jean du Chastellet, seigneur de Thons, est tantôt seigneur de Thon, tantôt seigneur du Thon. Le clos des Galées à Rouen est appelé tantôt de ce nom qui est le vrai, tantôt clos des Galères; page 490, la forêt de Longbouel devient forêt de Longbonel; page 350, le vicomte d'Auge, vicomte d'Ange; pages 252 et 793, la forêt de Roumare, forêt de Romare. Enfin des noms propres ayant été mal lus, il arrive que le même personnage est présenté sous deux formes différentes. Ainsi, il est bien certain que Geoffroi de Luieres (n° 6 685) a été mal lu pour Geoffroi de Linières; on peut s'en convaincre en se reportant au n° 6 399, v° Lignières (Geoffroi de). Si l'on rapproche la notice n° 4 144 (Jean d'Ebrart) de la notice n° 5 760 (Jean Hébrart), on verra qu'il s'agit dans ces deux cas du même personnage. La famille des Malet, sires de Graville, est placée soit à Malet, soit à Graville. Je pourrais encore citer les noms des seigneurs d'Ycellieu (n° 6 773), les noms déformés d'Occitanie pour Languedoc (n° 5 940) etc ; mais j'arrête là cette énumération qui peut suffire à montrer combien ce travail aura besoin d'être revu avec soin, afin de le pourvoir d'un bon erratum. Ces fautes que je signale ne sont pas en effet les seules que j'aie relevées; je pourrais sans difficulté, à l'aide de notes prises rapidement, donner une liste beaucoup plus longue. Il est désirable que M. Roman apporte plus de soin à son deuxième volume, et corrige autant qu'il le pourra, soit à la table, soit par des additions, les fautes trop nombreuses et trop graves qu'il a commises dans le premier. Jules Viard.

Catalogus dissertationum philologicarum classicarum. Editio II. Leipzig, Gustav Fock, 1910, in-8 de 1-652 p. — Prix : 1 fr. 50.

La maison Gustav Fock, de Leipzig, s'est fait une spécialité des publications académiques : thèses de doctorat ou d'habilitation, programmes scolaires, dissertations inaugurales, etc.; elle en publie depuis 1889 un catalogue mensuel qui rend d'utiles services, depuis surtout qu'en 1893 y a été annexée une table systématique annuelle qui y facilite les recherches. Elle a en outre un assortiment considérable de ce genre d'écrits, et se trouvait ainsi particulièrement bien outillée pour nous donner le répertoire dont le titre est transcrit ci-dessus. Assurément ce sont parfois là travaux d'une valeur très secondaire; mais il en est aussi dont la lecture s'impose à qui étudie un sujet; et sans des catalogues comme celui-ci, ils risqueraient souvent d'échapper à notre connaissance.

Sans mettre ce *Catalogue* sur le même pied que la suite récemment donnée par Klussmann à la *Bibliotheca* d'Engelmann, nous pouvons dire qu'il sera d'un secours très précieux avec les 27 395 articles qu'il contient. Auteur, titre, date de publication, format, nombre de pages et prix de chaque publication nous sont exactement fournis. Les ouvrages sont répartis dans trois grandes divisions : I. *Scriptores graeci*; II. *Scriptores latini*; III. *Antiquités grecques et romaines*. Pour les deux premières séries, sous chaque nom d'écrivain (*Achilles Tatius*, *Aristoteles*, *Tacitus*) ou sous chaque groupe d'ouvrages (*Bucolici poetae*, *Byzantini scriptores*, *Scenici poetae*, *Historiae augustae scriptores*), on trouvera, par ordre alphabétique d'auteurs, la liste des mémoires sur la matière. Quelques exemples donneront l'idée de l'importance du répertoire : Aristote est représenté par près de 600 articles (1283-1681), Homère par plus de 1 000 (4371-5377), Thucydide par 274 (9676-9949) ! Horace par 661 (12639-13299), Tacite par 370 (15886-16255). La troisième série se subdivise en deux sections : I. Langue et littérature; II. Histoire et archéologie. Chacune de ces sections comporte elle-même un certain nombre de rubriques et sous-rubriques (par ex. : Epigraphie : *a*) généralités; *b*) inscriptions grecques; *c*) inscriptions latines). Enfin une table alphabétique sommaire des rubriques facilite les recherches dans tout le volume.

Les ouvrages répertoriés ici et qui comprennent avec les écrits académiques quelques tirés à part, sont pour la plus grande partie des ouvrages du XIXe et du XXe s. et d'origine allemande. Cependant nous avons noté un petit nombre de mémoires antérieurs au XIXe s., et les publications étrangères (anglaises, françaises, italiennes, flamandes ou néerlandaises, slaves) ne font pas défaut.

Le *Catalogus* constitue donc un instrument de travail pratique et commode et il faut savoir gré à M. Fock de l'avoir dressé.

E.-G. L.

BULLETIN

L'Église et la Sorcellerie, *précis historique suivi des documents officiels, des textes principaux et d'un procès inédit*, par J. FRANÇOIS. Paris, E. Nourry, 1910, in-16 de 272 p. — Prix 3 fr. 50.

Ouvrage mal fait, mal présenté, sans aucune critique, sans discussion psychologique ou textuelle, dont tout le but est de ramasser des vilenies vraies ou fausses et d'en salir l'Église, qu'elle en soit responsable ou non. C'est de la vulgarisation de bas étage à l'usage des pauvres intelligences faciles à tromper, pour leur inculquer la haine de l'Église en lui prêtant une série de faits honteux ou cruels. Ainsi, on dit que, dans une première période, des origines au XIIIe siècle, l'Église imposa le *Dogme de la sorcellerie superstitieuse* — qu'au XIVe siècle, ce fut le tour du *Dogme de la sorcellerie-réalité* — que ce dogme triompha du XVe au XVIIIe siècle.

Comme s'il y avait jamais eu un dogme sur la sorcellerie. On impute à l'Église tous les procès criminels, terminés par des exécutions sanglantes, où les gens d'alors, médecins, magistrats, protestants, catholiques prirent des malades ou des fous pour des sorciers et les condamnèrent, comme tels, comme si les gens d'Église avaient dû avoir plus de sciences médicale et physiologique que les spécialistes leurs contemporains, comme si l'Église était responsable des courants d'opinions et de sentiments qui traversaient alors les esprits. Mais voilà : les historiens de ce genre ne louent pas l'Église du bien qu'elle a fait dans le passé, mais l'accusent de tout le mal que l'on a fait à côté d'elle. A peine signale-t-on les hommes éminents qui, dans son sein, se sont élevés contre les erreurs pratiques que l'on commettait sous prétexte de sorcellerie.

On dit : l'Église enseigne encore la possibilité de la sorcellerie. Oui, car elle enseigne l'existence du démon et la possibilité pour lui de nuire aux hommes par l'intermédiaire de certains autres. Mais là se borne son intervention : d'autres, même des incrédules (si souvent crédules), croient aussi à des esprits malfaisants. Où est le mal? Est-ce que cela entraîne pour conséquence pratique des procès de sorcellerie? Messieurs les incrédules, vous avez beau être amis du diable, vous pouvez être tranquilles. A. C.

Les Légendes mythologiques de la Grèce et de Rome, par Henri Albert. Paris, Paulin, 1910, petit in-8 de VIII-312 p., avec 2 cartes et de nombreuses grav. — Prix : 3 fr.

D'une lecture facile, ce livre destiné aux collégiens — et à leurs sœurs — se distingue des ouvrages analogues par l'ingéniosité du plan qui dans l'exposition des légendes observe l'ordre géographique : légendes de l'Attique, thébaines, d'Étolie, de Thessalie, etc. C'est là une idée vraiment heureuse qui double l'utilité de l'ouvrage. Heureuse idée aussi de l'avoir enrichi de deux cartes spécialement dressées pour l'étude de la mythologie, et où le lecteur trouve sans effort les noms de lieux épars dans les légendes. Enfin des gravures assez nombreuses égaient le volume. Elles sont généralement empruntées à des artistes des temps modernes. Peut-être l'auteur eût-il mieux fait de recourir de préférence, quand cela était possible, aux œuvres antiques. Sans parler des statues, le choix offert par les vases peints, les sarcophages, les peintures de Pompéi, les tables iliaques est assez considérable pour qu'on ne soit pas embarrassé. L'illustration ainsi comprise eût orienté l'esprit des jeunes lecteurs avec plus de sûreté, en leur faisant voir comment les Grecs eux-mêmes se représentaient les héros et leurs aventures, et cette façon n'est pas précisément celle de nos artistes du XVIIe et du XVIIIe siècle. Quoi qu'il en soit, les *Légendes* de M. Aubert constituent un aimable livre qui pourra rendre service. André Baudrillart.

Les Produits photographiques, propriétés, essais, altérations, par L. Mathet. Paris, Mendel, s. d., in-16 de 48 p. — Prix : 0 fr. 60.

Ce nouveau volume de la Bibliothèque de la *Photo-Revue* comble une lacune. Les meilleurs procédés photographiques peuvent en effet conduire à de multiples déboires, si les produits photographiques employés ne sont pas d'une pureté absolue. Il est donc nécessaire de pouvoir s'assurer constamment de l'excellence des produits, de leur fraîcheur, de leur pureté, afin de pouvoir éliminer tout échantillon suspect. La nouvelle brochure donne

précisément au lecteur les moyens les plus simples d'étudier les produits photographiques et de reconnaître les altérations et les falsifications, hélas ! si fréquentes aujourd'hui. Ce petit livre est donc appelé à rendre de signalés services. J. C. T.

Anthologie des écrivains français. Prose (XIXe siècle), avec biographies et notes par GAUTHIER-FERRIÈRES. T. I. 1800-1850. T. II. 1850-1900. Paris, Larousse, 2 vol. petit in-8 de 160 et de 152 p. — Prix : 2 fr.

Quelque estime que j'aie pour le talent poétique de M. Gauthier-Ferrières, et quoique j'aie loué d'autres petits volumes de la même collection, je suis forcé de dire loyalement que cette anthologie me paraît manquée absolument. C'est une idée indéfendable que d'avoir classé ces morceaux, non par auteurs ou par genres, ou par époques, mais d'après la date, la date de librairie, des volumes d'où ils sont tirés. Cela fait un kaléidoscope baroque, où une proclamation de Napoléon aux soldats d'Austerlitz s'insère entre une page du *Génie du christianisme* (1802) et une page de *René*, daté 1805. Et c'est une première et grosse erreur, annonce de beaucoup d'autres, puisque *René* faisait partie du *Génie* comme *Atala*. Un fragment de *Corinne*, qui suit et qui est séparé de l'*Allemagne* par un chapitre des *Martyrs*, provoque cette réclamation nouvelle, qu'on refera à propos de George Sand et de plusieurs écrivains, que l'ordre chronologique ne signifie plus rien du tout s'il n'a pas au moins cet avantage de dater l'apparition de ces écrivains dans la lumière. Si l'on veut non pas seulement me fournir de pages à lire, mais me *cinématographier* le mouvement littéraire du siècle, je réclame *Delphine* et *Indiana*. Tout cela a trop l'air pris dans le tas presque au hasard, et rangé, pour éviter la peine d'un classement méthodique, d'après le chiffre, exact ou non, fourni par un dictionnaire. La nature des morceaux reproduits confirme cette impression. En dépit de la promesse de nous donner des pages très caractéristiques et qui n'aient pas trop « traîné dans les recueils », nous revoyons trop de *Combats des Francs et des Gaulois* (*les Martyrs*), trop d'*Aventure en Calabre* (P.-L. Courier), de *Cloches de Paris* (V. Hugo), et le *Meurtre de Prétextat* d'Aug. Thierry, et la *Bretagne* de Michelet, et les *Laboureurs* de George Sand, et l'*Exilé* de Lamennais, et le *Chien de Brisquet* de Nodier, et la *Prière sur l'Acropole* de Renan, etc., etc... c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus rebattu, tout ce qu'écoliers du primaire et collégiens ont vu cent fois repasser dans leurs manuels. Les omissions sont ce qu'on pardonnerait le plus facilement parce qu'elles sont inévitables, encore qu'à des titres divers Sénancour, Bonald, V. Cousin, Quinet, Mignet, Barante, Aug. Comte, Villemain, Nisard, Prévost Paradol, Caro, Elisée Reclus, About, Gustave Droz (je cite à la volée parmi les oubliés) vaillent bien Thiers, Murger ou Hégésippe Moreau, et que M. René Bazin, M. Jules Lemaître, le vicomte de Vogüé, par exemple, puissent sans doute offrir d'aussi belles pages de prose que F. Coppée ou Paul Arène. Mais les proportions surtout sont étranges. De Stendhal quinze pages, et de Lamartine une seule, tirée des *Girondins* : rien des *Confidences*, du *Voyage en Orient*, des *Mémoires*, des *Lettres*. De Dumas fils, 51 lignes, exactement, prises dans *l'Affaire Clémenceau* : rien de son théâtre, rien de ses préfaces, rien de ses livres de combat. Vigny, l'auteur de *Stello*, de *Servitude et Grandeur militaires*, de *Cinq-Mars*, de *Chatterton*, est représenté, non pas même par un récit, mais par 46 lignes sur l'*Amour du danger*, tandis qu'Hégésippe Moreau en a dix fois plus. Désordre, banalité, arbitraire des choix, caprice des coups de ciseaux, erreurs, lacunes, insuffisance... on ne voit pas que, parmi tant de recueils

du même genre qui encombrent le marché, celui-ci se distingue par autre chose que par ses défauts. GABRIEL AUDIAT.

De Goupil à Margot. *Histoire de bêtes*, par LOUIS PERGAUD. 4e éd. Paris, Mercure de France, 1910, in-16 de 259 p. — Prix : 3 fr. 50.

La forme et le fond de cet ouvrage sont loin de la banalité. L'auteur est un tempérament; mais il convient de remarquer qu'il a dû quelque peu fréquenter les décadents, car certains mots, certaines phrases trahissent cette fréquentation. De même, on peut regretter nombre d'images, pittoresques assurément, mais troubles à force d'être cherchées : M. Pergaud fera bien d'éviter ce travers. Ces critiques faites, je me hâte de reconnaître qu'il possède des qualités sérieuses : l'originalité, le don de l'observation, l'art d'émouvoir profondément son lecteur. Disons toutefois que les fragments de « biographies animales » qu'il nous offre contiennent des détails de telle sorte que leur lecture doit en être interdite aux jeunes filles.

Le volume contient huit nouvelles, qu'il serait trop long d'analyser toutes. La première, intitulée : *La Tragique Aventure de Goupil*, est l'histoire d'un renard capturé par un braconnier, qui l'emporte en son logis, orne son cou d'un grelot emprunté au collier de son chien et le rend à la liberté, avec un coup de pied méprisant. Et l'auteur dépeint le sort désormais pitoyable de ce fauve, duquel s'écartent ses pareils, jusqu'à sa mort, inclusivement. C'est poignant. — *L'Horrible Délivrance* et *la Fin de Fuseline*, nous font assister aux aventures d'une petite fouine dont la patte est écrasée dans un piège et qui se libère en opérant avec ses dents la section du membre qui la retient prisonnière. Puis, retournée dans sa forêt, elle livre bataille à un busard qui finit par l'enlever, mais ne peut se garantir des morsures de Fuseline, qui lui ronge le ventre jusqu'au cœur, alors que celle-ci est elle-même broyée par les serres du rapace. Et les deux ennemis, tournoyant dans l'air, s'abattent sur la terre, masses informes. — Mais la plus étudiée peut-être de ces curieuses esquisses me paraît être *la Captivité de Margot*. Une pie tombe, de la plus étrange façon, au pouvoir d'un rustre, qui l'enferme dans une cage. Elle croit sa dernière heure venue; mais l'« humain » se contente de lui rogner les ailes pour, ainsi, l'acheminer vers l'avilissante domestication. Peu à peu, la pauvre Margot s'accoutume à son sort; malheureusement on la déprime en l'excitant à l'ivrognerie. Si bien que sa triste existence se termine un soir où trois cuillerées d'eau-de-vie, administrées de force, la rendent ivre-folle : elle se précipite alors contre une lampe allumée qu'elle brise, ce qui détermine un commencement d'incendie où elle trouve la mort et la délivrance.

Où donc M. Pergaud, instituteur dans la banlieue parisienne, a-t-il pu observer si bien ces drames de la vie des bêtes? Tout simplement en son pays de Franche-Comté, là-bas sur la frontière helvétique. Le nom de sa province d'origine n'apparaît point ici; mais (p. 205), il décrit avec une telle précision le « tuyé », la très spéciale cheminée où les « montagnons » conservent les saucisses et le lard fumés, que cela suffit pour fixer ceux qui connaissent la région.

Ce livre a obtenu dernièrement le prix Goncourt : voilà M. Pergaud connu, il a le pied à l'étrier, comme l'on dit; et je serais fort étonné si, une fois en possession de tous ses moyens, il ne nous donnait pas quelque jour une œuvre parfaite. E.-A. CHAPUIS.

Histoire abrégée des peuples de la Russie, *Essai de chronologie russe (862-1894)*, par le contre-amiral D'ABNOUR. Paris, Delagrave, s. d. [1909], in-8 de 422 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage, dédié à la mémoire d'Alexandre III, a pour but de débrouiller le chaos de l'histoire primitive russe, de mettre en lumière la force permanente qui, à travers les troubles, les invasions, les changements de dynastie, a présidé à cette expansion progressive, continue de la Russie, arrivée, ce semble, aujourd'hui à son dernier terme. L'auteur s'est abstenu de tout jugement, de tout commentaire sur les faits qu'il a recueillis, se contentant d'amener sur la scène, les uns après les autres, les personnages de cette grande tragédie. Il a encadré dans son texte quatre cartes de géographie historique et les plans des deux capitales (Moscou et Pétersbourg) à l'époque de Pierre le Grand. Son livre, en dépit de sa sécheresse apparente, offre un répertoire utile et clair aux Français curieux de connaître d'un peu près les origines d'un peuple dont les destinées sont en ce moment liées de si près aux nôtres. L. P.

Ce que répondent les adversaires de Lourdes, *réplique à un médecin allemand*, par GEORGES BERTRIN. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1910, in-18 de 126 p. — Prix : 1 fr. 25.

Un médecin allemand de Metz, qui ne croit pas aux miracles, a voulu s'amuser aux dépens de M. l'abbé Bertrin, et mal lui en a pris, car il avait affaire à forte partie. Dans une suite d'articles parus dans *le Lorrain*, et réunis aujourd'hui en volume, mon spirituel collègue accable le « Herr Professor » sous une grêle de traits acérés. Tout en se défendant pied à pied sur le terrain scientifique, M. Bertrin prend l'offensive, et, avec sa verve méridionale, persifle, houspille, malmène le malencontreux pédant. L'Allemand verra que l'auteur de tant de livres très sérieux était aussi capable de tirer un feu d'artifices pour amuser la galerie; et il y en a pendant 120 pages. P. PISANI.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un deuil cruel a frappé récemment la Maison de France. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'ORLÉANS, duc DE CHARTRES, est mort à Saint-Firmin, près de Chantilly (Oise), le 5 décembre, à 70 ans. Second fils du duc d'Orléans, il était né à Paris, le 9 novembre 1840. Lorsque la révolution de février eut obligé la famille royale à quitter la France, il fut élevé successivement en Angleterre, en Allemagne et en Italie, où il entra à l'École militaire de Turin. En 1859 il fit dans l'armée sarde la campagne contre l'Autriche et bientôt après, quand la guerre de Sécession eut éclaté aux États-Unis, il se rendit, avec son frère le comte de Paris, à l'armée du Nord. On sait quels hommages les généraux américains ont rendus aux vertus militaires de ces deux princes. Pendant la guerre franco-allemande, n'ayant pu obtenir ni du gouvernement de Napoléon III ni du gouvernement provisoire l'autorisation de servir son pays dans l'armée, il se fit accepter sous le nom de Robert le Fort d'abord dans le corps des éclaireurs de la Seine-Inférieure, puis dans la seconde armée de la Loire sous les ordres du général Chanzy où il se distingua comme chef d'escadrons. Après l'abrogation des lois d'exil, il lui fut enfin permis de prendre rang ouvertement parmi les officiers de l'armée française. Il était colonel du 12e chasseurs à

Rouen, lorsqu'il fut mis en retrait d'emploi avec les autres membres de la famille d'Orléans servant dans l'armée, et enfin il fut plus tard rayé des cadres par le décret du 22 juin 1886, rendu contre les mêmes membres de sa famille. Soldat avant tout, le duc de Chartres sut, comme plusieurs autres membres de sa famille, quitter l'épée pour prendre la plume de l'écrivain. C'est ainsi qu'il a publié, sous le titre de : *Souvenirs de voyage* (Paris, 1869, in-12), la relation d'une visite faite par lui à quelques champs de batailles de la vallée du Rhin et a donné un peu plus tard, en collaboration avec le comte de Paris : *Lettres et récits de campagne* (Paris, 1890, in-12). Il a également écrit une Introduction pour l'ouvrage posthume du duc d'Orléans : *Campagnes de l'armée d'Afrique de* 1835 *à* 1839 (Paris, 1891, in-4, in-8 et in-12).

— Le docteur Henri Huchard, l'éminent spécialiste pour les maladies du cœur, membre de l'Académie de médecine, médecin honoraire de l'hôpital Necker, est mort à Clamart (Seine), le 12 décembre, à 66 ans. Il était né à Auxon (Aube) en 1844. Non seulement le docteur Huchard était un remarquable professeur dont l'enseignement à l'hôpital Necker fut des plus suivis, mais il laisse des travaux fort estimés dans le monde médical, tels que : *Les Angines de poitrine* (Paris, 1884, in-8), ouvrage qui lui valut le prix Godard; — *Traité clinique des maladies du cœur et des vaisseaux* (Paris, 1893, in-8), collection de divers mémoires publiés séparément, à laquelle fut accordé le prix Montyon et Châteauvillard; — *Consultations médicales* (Paris, 1900, 2 vol. in-8).

— La Hongrie vient de perdre un de ses meilleurs philologues, le folkloriste Louis Katona, mort à Budapest. Né en 1862, à Vácz, avant fait ses études en Hongrie, il avait été reçu docteur ès-lettres à Gratz *sub auspiciis imperatoris*. Il a publié : *Völund, le forgeron, dans la légende* (Esztergom, 1884); — *Les Contes populaires* (Pécs, 1889); — *Molière chez lui et dans le monde* (Pécs, 1889); — *Pervigilium Veneris* (Budapest, 1893); — *Livres de lecture* (2 vol., Budapest, 1891-1892); — *Zur Litteratur und Karakteristik des ungarischen Folklore* (Berlin, 1887); — *Ein altdeutscher Schwank in Ungarn* (Berlin, 1888); — *Sur la direction et les genres de la mythologie* (Budapest, 1896); — *La Littérature mythologique hongroise* (Budapest, 1898); — *Gesta Romanorum dans le Codex de Stárai* (1898); — *Histoire des Gesta Romanorum dans les Codex hongrois* (1899); — *Anthologie des Gesta Romanorum* (1903); — *Les Proverbes de Pelbárt de Temesvár* (1902); — *La Légende de sainte Catherine d'Alexandrie* (1903); — *Almanach de l'Académie* (1902-1904). Louis Katona était professeur à l'Université de Budapest où il avait fait des cours en langue française sur *les Lais de Marie de France*. Il a écrit de nombreux articles dans des revues spéciales et fut l'un des fondateurs de la Société ethnographique hongroise dont il dirigea l'organe *Ethnographia*. Il avait été élu membre de l'Académie hongroise, en 1901.

— On annonce encore la mort de MM. : Anatole Cahen, secrétaire adjoint de l'Alliance républicaine démocratique, ancien directeur du *Progrès d'Eure-et-Loir*, mort en décembre, à Paris; — Félix Champanhet de Sarjas, secrétaire du journal *la Loi*, mort à Paris au commencement de décembre, à 56 ans; — Jean-Jacques Dussouchet, grammairien, professeur honoraire au lycée Henri IV, vice-président de l'Association Valentin-Haüy pour l'instruction des aveugles, mort dernièrement à 66 ans, lequel a publié : *Exercices sur la petite grammaire française de Brachet et Dussouchet* (Paris, 1876, in-12); *La Réforme orthographique* (Paris, 1890, in-8), etc.; — Paul Git, journaliste, qui a appartenu pendant un quart de siècle à la rédaction du *Nou-*

velliste de Lyon, mort à Lyon, à la fin de novembre, à 56 ans; — Gustave Grumbach, professeur honoraire au lycée Louis-le-Grand, mort dernièrement à Paris; — Julien de Lagonde, qui, après avoir été le rédacteur en chef de *l'Alerte*, journal royaliste de Paris, puis du *Nouvelliste du Mans*, dirigeait depuis longtemps d'une façon remarquable *l'Express de Toulouse*, mort à la fin de novembre à 56 ans; — Jean Lionnet, critique littéraire à la *Revue hebdomadaire*, mort dernièrement à Paris; — François Mondon-Vidailhet, ancien conseiller d'État de l'empereur Ménélik, titulaire de la chaire d'abyssin à l'École nationale des langues orientales vivantes, mort à Paris, en octobre, à 63 ans, lequel, grâce à un long séjour en Abyssinie, avait acquis des notions très étendues sur la langue et l'histoire de cette région et les avait fait connaître en France dans quelques ouvrages et dans de nombreux articles donnés à divers journaux, entre autres au *Temps*; — Maurice Quentin-Bauchart, membre du Conseil municipal de Paris, mort subitement en cette ville, au commencement de décembre, à 53 ans, lequel avait publié, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de W. O'Cantin et de Jean Berleux, un certain nombre de nouvelles, notamment : *Peines de cœur* (Paris, 1883, in-12); *Les Passions étranges* (Paris, 1889, in-12) et *le Roman de l'idéal* (Paris, 1892, in-12), ainsi que les deux ouvrages suivants : *La Caricature politique en France pendant la guerre, le siège de Paris et la Commune*, 1870-1871 (Paris, 1890, in-8) et *les Chroniques du château de Compiègne* (Paris, 1910, in-8).

— A l'étranger on annonce la mort de : Mme Baker Eddy, illuminée américaine, fondatrice de la secte des « Scientistes chrétiens », morte dernièrement près de Boston (Massachussetts), à 89 ans, laquelle, pour exposer ses théories extravagantes, avait fondé en 1883 le *Journal de la science chrétienne* et publié en 1875 un ouvrage : *Science et santé, avec une clef des Saintes Écritures*, qui a eu près de 300 éditions; — Dr. Flint, professeur de théologie à l'Université écossaise d'Édimbourg, auteur de nombreux ouvrages fort estimés dans le monde protestant, tels que : *Theism* (1877, in-8), *Agnosticism* (1902, in-8) et *Historical Philosophy of France* (1894, in-8), mort à Édimbourg, le 25 novembre, à 73 ans; — Dr. Michael Friedlander, un des hébraïsants les plus connus en Europe, qui fut pendant 42 ans directeur du collège israélite de Londres, mort dernièrement ; — Giron, président honoraire de la Cour de cassation de Belgique, ancien professeur de droit public à l'Université de Bruxelles, dont les ouvrages font autorité en matière de droit public et administratif, mort en décembre; — le comte Adolf Goetzen, explorateur allemand, mort le 1er décembre, à Hambourg, à 45 ans, lequel a consigné le résultat de ses voyages en Afrique dans l'ouvrage : *Durch Afrika von Ost nach West. Resultate und Begebenheiten einer Reise von der deutsch-ostafrikanischen Küste bis zur Kongomundung in den Jahren* 1893-94 (Berlin, 1899, in-8); — Albert Hartshorne, archéologue anglais, qui écrivait dans diverses revues, entre autres dans l'*Athenaeum* et dont les ouvrages, tels que *Old English Glasses*, sont fort estimés, mort à Worthing, le 15 décembre; — Wilhelm Henckel, écrivain allemand, mort au commencement de décembre, à Munich, à 86 ans, dont nous citerons l'ouvrage : *Russlands wirthschaftliche Lage im Jahre* 1891 (Hambourg, 1892, in-8); — Dr. H. van Herwerden, ancien professeur de philologie grecque à l'Université néerlandaise d'Utrecht, mort le 18 novembre, à 70 ans; — Dr. Bernard Kahle, professeur de philologie septentrionale à l'Université allemande de Heidelberg, mort dernièrement en cette ville à 50 ans, lequel est l'auteur d'ouvrages importants, entre autres : *Islaendische geistliche*

Dichtungen des ausgeh. Mittelalters (Heidelberg, 1898, in-8) et *Ein Sommer auf Island* (Berlin 1900, in-8); — Dr. Franz Koenig, professeur de chirurgie à l'Université de Berlin, mort en cette ville le 12 décembre, à 79 ans, lequel laisse divers ouvrages, entre autres : *Lehrbuch der allgemeinen Chirurgie für Aertzte und Studirende* (Berlin, 1883, in-8) et *Lehrbuch der speciellen Chirurgie für Aertzte und Studirende* (Berlin, 1885, in-8); — A. Kraemer, professeur d'agriculture à l'École polytechnique fédérale de Zurich, mort en cette ville, au commencement de décembre, à 78 ans; — Theodor Krause, musicologue et professeur de musique allemand, mort en décembre, à Berlin, à 78 ans; — Dr. Adolf Johann Hubert de la Valette Saint-George, ancien professeur d anatomie allemand, mort à la fin de novembre à Aggerthal (province rhénane), à 79 ans; — le Rév. Frère Louis, des Frères des écoles chrétiennes, ancien directeur de l'Institut du Sacré-Cœur, à Schaerbeek, de l'Institut Saint-Louis, à Courtrai, et de l'Institut Saint-Jean-Baptiste de la Salle, à Bruxelles, lequel se dévouait à la jeunesse depuis plus de 40 ans, mort au milieu de décembre, à 62 ans; — John Eyton Bickersteth Mayor, professeur au collège Saint-Jean de Cambridge (Angleterre), auteur de nombreux ouvrages comprenant des éditions d'écrivains latins, des volumes d'histoire, des sermons, des biographies, etc., mort à Cambridge, le 30 novembre, à 85 ans; — Dr Joseph Frank Payne, médecin anglais, auteur d'ouvrages sur la pathologie, mort à Londres en novembre, à un âge avancé; — Dr. Emil Reich, écrivain né en Hongrie et qui, après avoir séjourné en Amérique et en France, s'était fixé en Angleterre, où il a publié un certain nombre d'ouvrages historiques, mort au commencement de décembre. à 56 ans; — Salès y Ferré, le distingué sociologue espagnol, professeur d'histoire à l'Université centrale de Madrid, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort dernièrement à Vinaros; — Sergiéévitch, un des juristes les plus éminents de la Russie, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Saint-Pétersbourg, qui laisse de nombreux ouvrages, entre autres une *Histoire du droit russe*, très estimée, mort dernièrement à Saint-Pétersbourg, à 56 ans; — George E. Shelley, neveu du célèbre poète anglais de ce nom, ornithologue de grande réputation, dont les ouvrages, tels que son *Handbook to the Birds of Egypt*, font autorité, mort le 13 décembre à Bournemouth; — Alexandre-Joseph Simon, architecte belge, professeur à l'École industrielle de Namur, mort dernièrement en cette ville, à 67 ans; — le R. P. Joseph de Sloop, rédemptoriste belge, ancien professeur à Saint-Trond, mort dernièrement dans l'île Saint-Thomas (Antilles), à 46 ans; — Dr. Rudolf Sonndorfer, ancien directeur de l'École de commerce de Vienne, mort en cette ville, en décembre, à 72 ans; — Adolf Stadler, administrateur de l'Université de Strasbourg, mort le 26 novembre; — Hugh Thomson, journaliste anglais, qui fut pendant près de 40 ans le critique musical du périodique *The Queen*, mort le 17 décembre, à 70 ans; — Giacomo Tropea, professeur d'histoire ancienne à l'Université italienne de Padoue, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, notamment : *Manuale di fonti litterarie della storia greca e romana* (Messina, 1898) et *Serie cronologica di documenti inediti intorno alla storia dell' Università di Messina* (Messina, 1900), fondateur de la *Rivista di storia antica*, mort dernièrement, à 54 ans; — Frederick William Walker, pédagogue anglais, directeur pendant de longues années de la « Manchester Grammar School », puis de la « St. Paul's School », mort au milieu de décembre, à 81 ans; — Antoine Zingerle, professeur à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort dernièrement à 68 ans, lequel est l'auteur de

nombreux ouvrages sur la philologie classique, tels que : *Zu spätern lateinischen Dichtern. Beiträge zur Geschichte der römischen Poesie* (Innsbruck, 1878, in-8), et *Beiträge zur Geschichte der Philologie. De carminibus latinis saeculi XV et XVI ineditis* (Innsbruck, 1880, in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 novembre 1901, M. S. Reinach, à propos du triptyque des frères Van Eyck, *le Triomphe de l'Agneau*, croit reconnaître parmi « les juges intègres » qui figurent dans cette composition, le duc Jean de Berry et Jean VI Paléologue. — M. Valois signale un buste de cet empereur d'Orient. — M. le comte Durrieu apporte quelques réserves. — M. Héron de Villefosse fait remarquer l'importance de la monographie consacrée par M. Et. Michon aux bas-reliefs historiques romains du Louvre. — Le 11, M. Sénart entretient l'Académie de l'inventaire des manuscrits rapportés du Turkestan chinois par la mission Pelliot. — M. Bréal proclame l'importance de ces documents, qui contiennent l'histoire du mouvement des idées dans l'Asie centrale au moyen âge. — M. Héron de Villefosse signale la découverte, par M. Mispoulet, du diplôme, gravé sur deux planchettes de bois, accordé à un légionnaire en vertu d'un édit de Dioclétien. — M. Holleaux présente un rapport sur l'état des fouilles entreprises à Delphes aux frais de M. le duc de Loubat. — Le 2 décembre, M. le Dr Armaingaud et M. Jullian font une communication relative au texte des *Essais* de Montaigne et à l'édition préparée, aux frais de la ville de Bordeaux, à l'Imprimerie nationale. — Le 9, M. le secrétaire général annonce la découverte à Bulla regia près de Souk el Arba, d'un palais souterrain remontant à l'époque romaine. — M. Héron de Villefosse entretient l'Académie de la découverte faite à Alise Sainte-Reine par le commandant Espérandieu d'un temple hexagonal contenant des ex-voto. — M. S. Reinach indique des attributions nouvelles pour deux tableaux de primitifs. — M. le comte Durrieu présente une photographie de la première miniature du *Romuleum* de François Millot, conservé à la Bibliothèque Laurentienne. — M. T. Reinach lit une notice sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, le Dr Hamy. — Le 16 décembre, M. le comte Durrieu, signalant la présence à Bergame d'un dessin représentant un hallali à Vincennes qui rappelle de très près une des miniatures du ms. des *Riches heures* du duc de Berry, exprime l'opinion que dessin et miniature sont la copie d'un original maintenant perdu, œuvre de Michelino da Besozzo, peintre milanais.— H. L. Poinssot parle de la restauration, aux frais du gouvernement tunisien, du mausolée punique de Dougga, pyramide de plus de 20 mètres de hauteur, antérieure à la conquête romaine. — Le 23, M. Cagnat annonce la découverte par M. Basset de deux stèles lybiques. — M. Mispoulet commente le texte du diptyque en bois qu'il a présenté dans une séance antérieure. — M. Havet explique le sens du mot *magna domus*, contenu dans un vers de l'*Enéide*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 12 novembre, M. Béchaux lit un travail relatif aux économistes italiens et à leurs idées sur l'intervention de l'État. — M. Welschinger lit la réponse que fit M. Thiers à l'archevêque de Paris au sujet de l'échange proposé des otages de la Commune en 1871. — Le 19, M. Lyon-Caen lit un mémoire intitulé : L'Unification du droit maritime et la convention internationale de Bruxelles du 23 septembre 1910, relative au sauvetage et à l'assistance maritime. — Le 26, M. Monod lit un travail sur Michelet et sur le rôle qu'il a joué. — M. J. Luchaire parle de l'Institut franco-italien établi à Florence par l'Université de Grenoble. — Le 10 décembre, M. Boutroux prononce

l'éloge de M. R. Flint, correspondant de l'Académie, l'un des plus grands théologiens de l'Angleterre. — M. Alb. Delatour lit le début d'un mémoire concernant les variations produites par les taxes sur les objets imposés et leur consommation. — MM. Stourm, Leroy-Beaulieu et Levasseur font ressortir le danger des tarifs exagérés d'impôts. — Le 17 décembre, M. Boutroux prononce l'éloge de M. Léon Aucoc, récemment décédé. — Le 24, M. Alb. Delatour termine sa lecture sur l'incidence du taux des impôts relativement à la consommation des denrées.

Prix. — Dans sa séance publique annuelle du 8 décembre 1910, l'Académie française a décerné des prix suivants :

Prix d'éloquence (4 000 fr.). — *Un Discours sur Lamartine*, à M. Pierre-Maurice Masson.

Prix Montyon (18 700 fr.). — 1 200 fr. à M. Louis Guimbaud : *Auget de Montyon* (1733-1820).

Trois prix de 1 000 fr. : 1° *L'Amiral d'Estaing* (1729-1794), par M. Calmon-Maison; — 2° *La Vie et les Œuvres d'Honoré d'Urfé*, par M. l'abbé Reure; — 3° *La Mésangère*, par Mme Myriam Thélen.

Vingt-neuf prix de 500 fr. aux ouvrages suivants : *Pastoure et son maître*, par M. Jean Amade; — *Notre vieux Sénégal*, par M. d'Anfreville de la Salle; — *Amicitiae Sacrum*, par M. Léon Barry; — *Réflexions sur la question d'Alsace-Lorraine*, par M. Lucien Bonnefoy; — *Fénelon, études critiques*, par M. l'abbé Moïse Cagnac; — *La Doctrine de l'Islam*, par M. le baron Carra de Vaux; — *Traîneurs de sabre*, par M. Fernand Dacre; — *Immortelle Pologne*, par M. Gabriel Dauchot; — *Alsace-Lorraine, la carte au liseré vert*, par M. Georges Delahache; — *Résultat scientifique des voyages en Afrique d'Edouard Foa*, publiés par Mme Foâ; — *Les Musulmanes*, par M. Charles Géniaux; — *L'Enfant de la falaise*, par Mme Augusta Latouche; — *Contes et croquis tonkinois*, par M. Henri Laumonier; — *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre*, par M. Émile Lauvrière; — *Devoirs d'officier*, par le lieutenant-colonel Lavisse; — *Le Couple invincible*, par M. Louis Lefebvre; — *Le Poète Manuel Breton de Los Herreros et la Société espagnole de 1830 à 1860*, par M. Georges Le Gentil; — *Les Chimères*, par M. Claude Lemaître; — *Marie-Rose au couvent*, par Mme Jeanne Leroy-Allais; — *Le Miroir aux allouettes*, par Mlle de Mestral Combremont; — *La Dupe*, par M. Jean Morgan; — *Le Japon moderne*, par M. Ludovic Naudeau; — *Hiên le Maboul*, par M. Émile Nolly ; — *Médaillons romantiques*, par M. André Pavie; — *Agrippa d'Aubigné*, par M. Samuel Rocheblave; — *Dans la lumière de Rome*, par M. Edmond Renard; — *La Hollande politique*, par M. Paul Verschave; — *A travers les choses et les hommes*, par M. C. Wagner; — *La Vie intérieure*, par Mme René Waltz.

Prix Juteau-Duvigneaux (4.500 fr.). — Trois prix de 1 000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *L'Enseignement de Jésus*, par Mgr Pierre Batiffol; — *La Religion des primitifs*, par Mgr A. Le Roy; — *Marcienne de Flue*, par Mlle Isabelle Kaiser. — Trois prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *préparation de la jeunesse à la liberté*, par M. l'abbé Chauvin; — *Figures de moines*, par M. Ernest Dimnet; — *Une Petite Sœur*, par M. l'abbé Maurice Landrieux.

Prix Sorbier-Arnould (2 000 fr.). — Deux prix de 1 000 fr. chacun : à M. l'abbé Félix Klein : *L'Amérique de demain*; — à M. François de Witt-Guizot : *Les Réflexions de M. Houlette.*

Prix Furtado (de Bayonne) (1 000 fr.). — Deux prix de 500 fr. chacun : à Mme Léonie Bernardini-Sjœstedt : *Pages suédoises*; et à la *Revue de Hongrie*.

Prix Fabien (2 100 fr.). — Un prix de 1 000 fr. à l'ouvrage : *Les Villes meurtrières, — la Dot agraire*, par MM. A. Guérillon et G. Lancry. — Un prix de 600 fr. à : *Conférences familières aux ouvriers*, par M. Léon Dupont. — Un prix de 500 francs à : *Vers la lumière et la beauté*, par M. Emile Pierret.

Prix Charles Blanc (2 400 fr.). — Un prix de 1 000 fr. à M Urbain Mangin : *Benozzo Gozzoli*. — Deux prix de 700 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Inventaire de la collection de Vinck*, t. 1er, *Ancien régime*, par M. François Louis Bruel; — *Almanachs illustrés du dix-huitième siècle*, par M. de Savigny de Moncorps.

Prix Davaine. — Prose. — (1 500 fr.). — Un prix de 1 000 fr. à : *Soldat*, par Mme Delorme-Jules Simon. — Un prix de 500 fr. à : *La Bien-Aimée*, par M. Jean-Louis Vaudoyer.

Prix Gobert (10 000 fr.). — Le grand prix à M. Christian Pfister : *Histoire de Nancy*; — le second prix à M. W. Dahlgren : *Les Relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'océan Pacifique*. T. I.

Prix Thérouanne (4 000 fr.). — Deux prix de 1 000 fr. : *Le Parlement de Bretagne et le Pouvoir royal au dix-huitième siècle*, par M. A. Le Moy; — *Les Milices provinciales sous Louvois et Barbezieux* (1688-1697), par le capitaine Maurice Sautai. — Quatre prix de 500 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Les Armées du Rhin au début du Directoire* (*Sambre-et-Meuse, Rhin et Moselle*), par M. Henry Bourdeau; — *La Préparation des États-généraux de 1789 en Poitou*, par M. H. Couturier; — *Histoire de la Cochinchine française, des origines à 1883*, par M. P. Cultru; — *Histoire de Bourgogne*, par M. A. Kleinclausz.

Prix Thiers (2 800 fr.). — Un prix de 1 000 fr. à M. Maurice Lange : *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales*. — Un prix de 800 fr. à M. L. Hennequin : *La Campagne de 1794 entre Rhin et Moselle*. — Deux prix de 500 fr chacun : *Les Guérin de Tencin* (1520-1758), par M. Ch. de Coynard; — *La Jeunesse de Benjamin Constant* (1767-1794), par M. Gustave Rudier.

Prix Bordin (3 000 fr.). — Deux prix de 1 000 fr. à chacun des ouvrages suivants : *Le Poète François Mainard* (1583?-1646), par M. Charles Drouet; — *Étude sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1657 à 1750 environ*, par Gabriel Maugain. — Deux prix de 500 fr. : *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France*, par M Joseph Dedieu; — *Molière, Florian et la littérature espagnole*, par M. F. Vézinet.

Prix Marcellin Guérin (5 500 fr.). — Trois prix de 1 000 fr. : *La Chanson des quatre fils Aymon*, par M. Ferdinand Castets; — *Le Pétrarquisme en France au seizième siècle*, par M. Joseph Vianey; — *Vie de Sénèque*, par M. René Waltz. — Cinq prix de 500 fr. chacun : *L'Enclos de George Sand*, par M. Joseph Ageorges; — *La Vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, par M. Mathieu Augé-Chiquet; — *Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amies*, par M. E. Gérard-Gailly; — *Une Vie de femme au dix-huitième siècle. Madame de Tencin* (1682-1749), par M. Pierre-Maurice Masson; — *Souvenirs et causeries d'un diplomate*, par M. Charles de Moüy.

Prix Langlois (1 600 fr.). — Un prix de 400 fr. à : *La Chanson des Nibelunge*, traduite par M. J. Firmery. — Quatre prix de 300 fr. chacun : *Discours sur la peinture. — Voyages pittoresques, de Reynolds*, par M. Louis Dimier. — *Faust, de Gœthe*, par Mlle Suzanne Paquelin; — *Le Génie de l'Amérique, de Henry Van Dyke*, par Mme Sainte-Marie Perrin; — *Charles Dickens, de G. K. Chesterton*, par MM. A. Laurent et L. Martin-Dupont.

Prix Saintour (3 000 fr.). — Deux prix de 1 000 fr. : *Bulletin du parler*

français au Canada; — *Le Libertinage devant le Parlement de Paris*; — *Le Procès du poète Théophile de Viau* (11 *juillet* 1623-1er *septembre* 1625), par M. Frédéric Lachèvre. — Deux prix de 500 fr. chacun : *Guillaume de Machaut*; — *Poésies lyriques*, par M. V. Chichmaref; — *Les Amours de P. de Ronsard, Vandomois, commentées par Marc-Antoine de Muret*, par M. Hugues Vaganay.

Prix Archon-Despérouses (2 500 fr.). — Un prix de 1 000 fr. : *Le Réseau fragile*, par Mme Hélène Seguin. — Trois prix de 500 fr. chacun : *Les Rayons du Nord*, par M. W. Chapman; — *Les Beaux Jours*, par M. Jacques Chenevière; — *L'Eau du puits*, par M. Robert Vallery-Radot.

Prix Davaine. — Poésie (2 500 fr.). — Un prix de 1 000 fr. à M. Alexandre Arnoux : *Au grand vent*; — Trois prix de 500 fr. : *L'Essor éternel*, par M. Henri Allorge; — *La Romance à Madame*, par M. Gauthier-Ferrières; — *Les Matinales*, par Mme France Darget.

Prix Toirac (4 000 fr.). — Décerné à M. Pierre Berton : *La Rencontre*, pièce représentée en 1909, au Théâtre-Français.

Prix Née (3 000 fr.). — Décerné à M. Henri Fabre.

Prix Vitet (2 500 fr.). — Décerné à M. Georges Lecomte.

Prix Calmann-Lévy (3 000 fr.). — Décerné à M. André Beaunier.

Prix Maillé-Latour-Landry (1 200 fr.). — Décerné à M. E. Jaubert.

Prix Lambert (1 600 fr.). — Décerné à M. Hugues Le Roux.

Prix Marmier (850 fr.). — Décerné à Mme Louise Zeys.

Paris. — Nous avons annoncé, il y a quelques mois, la mort de notre excellent collaborateur M. Armand d'Herbomez (t. CXIX, p. 176). M. le comte Paul Durrieu, qui fut son camarade de promotion à l'École des chartes et qui demeura jusqu'à la fin son ami, a écrit pour la *Revue tournaisienne*, à laquelle d'Herbomez avait donné mainte étude savante, un article dans lequel il fait ressortir la délicatesse de cœur et les belles qualités de l'homme, la science et la conscience de l'érudit et la foi du chrétien : *Armand d'Herbomez* (1852-1910), *notice nécrologique* (Tiré à part, Tournai, Casterman, 1910, in-8 de 20 p., avec portrait). Plus d'un parmi nos lecteurs qui ont pu apprécier les services rendus à notre recueil par notre très regretté collaborateur trouvera sans doute quelque plaisir à entrer, par la lecture de ces quelques pages, en contact plus direct avec lui.

— M. H. Champion qui nous a donné, il y a quelques mois, une quatrième édition des *Instructions élémentaires et techniques pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une bibliothèque*, rédigées par M. Léopold Delisle (Paris, Champion, s. d., in-8 de 94 p.), a eu la bonne idée d'y joindre, avec l'autorisation de l'auteur, les *Instructions pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits et pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les Bibliothèques publiques de France*. (Ibid., s. d., in-8 de VIII-99 p. — Prix : 2 fr.). Les premières de ces instructions écrites en 1884 avaient été tirées à si petit nombre — pour les membres seuls du Comité des travaux historiques — qu'on peut les considérer comme inédites. Au ministère de l'instruction publique, on les avait trouvées trop savantes! Les secondes avaient paru en 1886 dans le *Bulletin des bibliothèques*, et c'est d'elles qu'on s'est inspiré — M. Champion aurait pu le rappeler — pour la rédaction du Catalogue général des incunables de nos bibliothèques françaises, commencé par la regrettée Mlle Pellechet et poursuivi avec un zèle qui ne se dément pas par M. Polain. Les notes pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits sont courtes et précises; elles sont accompagnées d'une cinquantaine d'exemples qui parleront mieux que des préceptes. Il en est de même pour

l'inventaire d'incunables. Les instructions un peu plus développées sont suivies d'un spécimen d'inventaires dans lequel 116 articles passent en revue les divers types d'ouvrages auxquels on peut avoir affaire et montrent la manière de les traiter.

— Voici deux nouvelles œuvres posthumes de M. Léopold Delisle. Dans *la Bible de Robert de Billyng et de Jean Pucelle* (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*, septembre-octobre 1910. Paris, Champion, 1910, in-4 de 12 p., avec 2 pl. et 7 fig.), il revient sur une question qu'il avait déjà abordée dans l'élégant volume consacré aux *Heures dites de Jean Pucelle* (Cf. *Polybiblion*, t. CXIX, p. 170). Il ne met pas seulement en lumière le beau manuscrit de la Bibliothèque nationale qui porte le nom du calligraphe Robert de Billyng et de l'enlumineur Jean Pucelle, mais il en profite pour étudier diverses œuvres de ce maître, l'un des grands artistes français du XIVe siècle. C'est à un autre article de l'École française, mais plus ancien, *le Miniaturiste parisien Honoré*, qui vivait à la fin du XIIIe s., qu'est consacré l'autre mémoire paru dans le *Journal des savants de* septembre 1910. (Tiré à part. Paris, Imp. nationale, 1910, in-4 de 5 p.). M. Delisle y maintient ses conclusions antérieures contre M. de Mély qu'il critique avec une juste sévérité.

— Le *Paris-Hachette* est devenu indispensable à tous ceux qui ont des rapports quelconques avec la capitale de la France; les administrations surtout ne sauraient s'en passer. Nous venons de recevoir l'édition complète de 1911 (petit in-8 carré de XXIV-2900-XXVIII p. — Prix cartonné : 9 fr.). L'an dernier, ce précieux annuaire était divisé en quatre parties; cette année, il en comprend cinq : 1° Liste complète par professions des adresses du commerce, de l'industrie, des professions libérales et des administrations (200 000 adresses, en 1 096 pages); 2° Liste complète alphabétique des adresses du commerce et de l'industrie, avec numéros du téléphone (150 000 adresses, en 632 pages); 3° Liste complète par rues et par maisons des adresses mondaines, du commerce, de l'industrie et des professions libérales (200 000 adresses, en 696 pages); 4° Les 78 communes du département de la Seine, avec la liste des adresses du commerce et de l'industrie, classées par professions, et les adresses mondaines de chaque commune (20 000 adresses, en 105 pages); 5° Liste générale des adresses mondaines à Paris et à la campagne, avec téléphone et jours de réception (35 000 adresses, en 366 pages). *Paris-Hachette* fournit aussi des renseignements utiles sur les postes, télégraphes et téléphones, les omnibus, tramways et voitures publiques, sans négliger les bibliothèques, musées, sociétés littéraires, artistiques, savantes, administrations diverses, etc. Le volume se complète par un grand plan de Paris où, entre autres indications, l'on trouvera, marquées en rouge, les lignes du Métropolitain et du Nord-Sud, avec leurs stations. Très clairement établi, ce plan sera pour chacun d'un usage on ne peut plus commode.

— Excellente publication d'actualité religieuse, en même temps que d'intérêt historique et littéraire : *Fénelon : Lettre sur la communion quotidienne* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 27 p. — Prix : 0 fr. 10). Nous sommes redevables de ce texte, vérifié sur les manuscrits, à l'un des plus intimes amis de Fénelon M. l'abbé Moïse Cagnac.

— Nous avons signalé, en leur temps, les deux premiers volumes du *Répertoire des livres d'occasion en vente à la librairie Lucien Dorbon*. Or, le tome III de ce recueil vient de paraître (Paris, Lucien Dorbon s. d., in-8 de 510 p., à 2 colonnes. — Prix : 5 fr.). Les ouvrages ici catalogués sont numérotés 20193 à 30881. Ils comprennent les lettres *J* à *Me*. Il nous paraît utile de noter aujourd'hui deux détails particulièrement intéressants, sur

lesquels nous avons passé précédemment et que l'on trouve dans les 3 volumes déjà publiés : 1° identification de noms de certains auteurs avec leurs pseudonymes; 2° indication des lieux et années de naissance de nombre d'écrivains. On sait que cet énorme répertoire, qui, une fois achevé, sera si utile, devait compter 5 volumes; mais au train dont vont les choses, 6 volumes seront probablement nécessaires.

— Poursuivant sa campagne, M. C.-A. Laisant adresse des conseils aux instituteurs sur *l'Enseignement du calcul* (Paris, Hachette, 1910, in-16 de 56 p. — Prix : 0 fr. 60). Nous sommes d'avis, comme toujours, que les conseils donnés par M. Laisant doivent être lus et médités par tous ceux qui, à un titre quelconque, ont à enseigner les premiers éléments du calcul. Si, théoriquement, nous partageons les opinions de l'auteur, nous reconnaissons que, dans la pratique, les instituteurs ayant peu d'élèves, ou encore, les pères de famille, peuvent seuls utiliser la majeure partie des enseignements contenus dans cet intéressant fascicule.

— Aux amis de la race féline, si nombreux partout, mais particulièrement fervents à Paris, nous signalerons la brochurette de M. Paul Nagour : *Trente Chats célèbres* (Paris, chez l'auteur, 5, rue des Chantiers, 1910, petit in-16 carré de 16 p. — Prix : 1 fr.). « Ce sont, pour la plupart, nos contemporains, dit M. Nagour dans un *Avant-Propos* très bref; outre ceux qui doivent la célébrité à la notoriété de leurs maîtres, on rencontrera des « fils de leurs œuvres » : des acrobates, une comédienne, un sauveteur, une garde-malade ». Citons parmi ces « Rominagrobis » plus ou moins fortunés : Chanoine (à Victor Hugo), Démonette (à Barbey d'Aurevilly — avec portrait), Isabelle (à François Coppée), Khroumir (à M. Henri Rochefort), Mie (à Edmond de Goncourt), Palémon (à Sainte-Beuve), Pamouk (à M. Pierre Loti), tous avantagés d'une notice biographique...

Bugey. — Dans l'érudite et importante brochure qu'il consacre aux *Principales Sources des études sur le Bugey, avec esquisses sommaires* et *notes critiques* (Paris, A. Picard et fils; Belley, Montbarbon, 1911, in-8 de 142 p., avec portrait de Guichenon, « le père de l'histoire du Bugey », et 2 cartes. — Prix : 3 fr.), M. l'abbé Charles Dementhon commence par déclarer que c'est « la clientèle des gens d'études, plutôt que celle des bibliomanes, qu'il a visée spécialement dans cette bibliographie provinciale ». Son but a été « d'inventorier les richesses que recèlent bibliothèques et dépôts d'archives sur le Bugey » et aussi « de coordonner, de grouper méthodiquement les renseignements les plus utiles à connaître sur la littérature bugeysienne ». Quant à la méthode adoptée, la voici dans ses lignes essentielles : « Si, dit-il, l'on a cru bon de ne pas s'arrêter aux infiniment petits, dans ces listes bibliographiques, on n'y a point méprisé pourtant certains travaux de vulgarisation intéressants ou jugés tels : articles de revues, chroniques, biographies, mémoires, monographies ou autres écrits, qui se distinguent souvent plus par la qualité que par la quantité des pages... Avec le titre complet du livre et le nom de son auteur, on indique toujours le nombre de volumes, le lieu et la date de l'édition réputée la meilleure ou la plus utile à consulter... On ajoute même le nombre de pages pour les ouvrages plus importants ou moins connus, et on prend soin de faire connaître le nom du libraire éditeur pour les livres récents qui se trouvent encore actuellement dans le commerce. Enfin on a tâché de tempérer l'inévitable aridité du sujet en encadrant de quelques notes explicatives ou de rapides vues d'ensemble les indications purement bibliographiques. » Enfin M. Dementhon expose ainsi le plan qu'il a suivi : « A la fois systéma-

tique et chronologique, notre bibliographie bugeysienne passera successivement en revue les plus intéressants travaux qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur : 1° *la Géographie du Bugey*, au point de vue physique, descriptif et économique; 2° *l'Histoire du Bugey*, aux principales phases de sa vie, c'est-à-dire aux époques gallo-romaine, burgondo-franque, féodale, monarchique, révolutionnaire, contemporaine ; 3° *les Provinces voisines* qui ont participé à son histoire durant certaines périodes notables, comme la Bresse, la Savoie, le Dauphiné, le Lyonnais, la Franche-Comté et la Bourgogne. » — Cet ensemble nous paraît bien compris. Toutefois, en ce qui concerne certains détails bibliographiques, tels que le nom de l'éditeur ou, à défaut, celui de l'imprimeur, et le nombre de pages de chaque volume et brochure, voire de chaque article de revues, l'auteur aurait dû, à notre avis, les indiquer toujours. Nous sommes bien avertis que le nom de l'éditeur est donné « pour les livres récents » qui se trouvent encore actuellement dans le commerce »; mais nous sommes obligés de faire observer que cette indication est omise parfois pour des livres aux millésimes de 1900 à 1910, alors qu'elle est portée pour des ouvrages de date antérieure. On trouve aussi quelques erreurs dans les noms d'auteurs : ainsi, à la page 89, nous lisons « Gardoz » pour « Gaidoz », erreur due visiblement à une faute typographique. Mais ces légères critiques ne nous empêchent pas de considérer le travail de M. l'abbé Dementhon comme étant de première utilité et d'estimer qu'il a suffisamment atteint le but envisagé.

Flandre. — Les deux derniers volumes de *Mémoires* publiés par la *Société nationale d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord* (3e série : t. IX. 1903-1904, Douai, imp. Crépin, gr. in-8 de 314 pl. avec planches et portraits; et t. X. 1904-1905 même imp., gr. in-8 de 380 p.) ne ressemblent guère à ceux que nous avons fréquemment l'occasion de signaler à l'attention de nos lecteurs. C'est, en somme, l'histoire de cette société savante depuis 1799 jusqu'à 1827. Tout d'abord on avait cru qu'un volume suffirait; mais on a bientôt reconnu qu'il en faudrait deux. Donc, le premier est surtout une analyse, appuyée de brefs extraits, des documents qui ont formé le deuxième. Ce travail a pour auteur M. le baron de Warenghien. Dans une Préface assez courte, mais très claire, cet érudit déclare d'abord que la société dont il est le président « a eu pour but de sauver de l'irréparable oubli les travaux et les études qui ont marqué ses débuts ». Et il continue comme suit : « Les comptes rendus de ces séances sont au nombre de six : 1° Séance d'installation du 30 germinal an VII; 2° Séance du 28 germinal an XII; 3° Séance du 24 juillet 1808; 4° Séance du 29 novembre 1812; 5° Séance du 15 juillet 1814; 6° Séance du 13 juillet 1827. Ils sont d'ailleurs de la plus grande rareté... Il a semblé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt... de jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'état d'âme de nos prédécesseurs : je pourrais dire de nos aïeux, à ces dates dont quelques-unes sont si intimement liées aux plus grands événements de l'histoire de France. De quoi s'occupaient les membres de la Société libre d'agriculture à la veille du coup d'État de Brumaire; quels étaient leurs travaux artistiques et littéraires au moment de la création de la Légion d'honneur, de la promulgation du Code Napoléon et de la proclamation de l'Empire? Que faisaient-ils, que disaient-ils, quelques mois avant les foudroyantes victoires d'Iéna et d'Auerstædt? Et, tragique et douloureux revirement, comment fut remplie la séance du 29 novembre 1812, au jour néfaste du terrible passage de la Bérésina? Que s'est-il dit à la séance du 18 juillet 1814, trois mois après le retour des Bourbons; quels sentiments se sont fait jour, et qui l'a emporté,

ou des patriotiques regrets de tant de gloire évanouie, ou de la joie causée par la fin de vingt années de guerres? Et enfin, pour la séance du 13 juillet 1827, celle-là plus rapprochée de nous et dont nous avons connu (je parle des vétérans de la Société) plusieurs des assistants à cette séance solennelle, quel a été son trait dominant et caractéristique? Voilà ce que va révéler cette réimpression. Elle évoquera le souvenir presque perdu de ces séances déjà si lointaines et fournira une contribution intéressante à l'histoire littéraire de la ville de Douai... La Société... a estimé aussi qu'en retraçant l'histoire si peu connue de ses pénibles et difficiles débuts, en glorifiant les persévérants et infatigables efforts de ses fondateurs, elle proposait à ceux qui sont appelés à les continuer aujourd'hui, le plus utile et le plus réconfortant des exemples. Et les pages qui vont y être consacrées ont pour dernier objet de relier les uns aux autres les procès-verbaux de ces séances, et de combler les intervalles qui les séparent en rappelant les faits les plus mémorables, les travaux les plus marquants qui ont rempli, de 1799 à 1827, l'existence de la Société. » — Si M. de Warenghien a bien exposé son plan, on peut dire, après avoir parcouru ce tome IX des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord*, qu'il a non moins bien réussi à le réaliser. Quant au tome X, nous l'avons dit plus haut, c'est un recueil de documents : règlements, discours divers, comptes rendus des séances, notices, rapports, publiés par la Société entre les dates extrêmes du 8 germinal an XIII et du 13 juillet 1827.

Franche-Comté. — Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le tome XII des *Mémoires et documents inédits pour servir à l'histoire de la Franche-Comté* publiés par l'Académie de Besançon (Besançon, imp. Jacques, 1910, in-8 de XVIII-592 p. — Prix : 7 fr.). Il convient tout d'abord de dire que cette publication a été confiée à M. Léonce Pingaud, qui s'est acquitté de ce soin d'une manière remarquable. L'érudit éditeur a divisé le volume en sept parties : I. *Correspondance administrative* (*novembre* 1813-*janvier* 1814 (p. 3-67); — II. *Invasion des troupes étrangères dans l'ancienne Franche-Comté, en* 1813 *et* 1814, par Grappin, vicaire général (p. 71-95); — III. *Journal de la défense de Besançon*, par le général Marulaz, suivi du *Registre des délibérations du conseil de défense de la place de Besançon du* 11 *janvier au* 21 *avril* 1814, et d'un Extrait des *Mémoires manuscrits du major Vigo-Roussillon* (p. 99-231); — IV. *Notice historique sur le blocus de la place de Besançon rédigée à la mairie et insérée dans les registres municipaux*, complétée par une *Notice confidentielle sur les événements qui ont eu lieu à Besançon pendant le blocus, envoyée par la Mairie à Paris* (*avril* 1814) et les *Procès-verbaux de la Commission des vivres* (28 *janvier*-25 *mars* 1814) (p. 235-372); — V. *Journal du siège et du blocus de Besançon*, par Béchet. *Pièces satiriques* (p. 375-531); — VI. *Notes biographiques* (p. 535-569); — VII. *Notes bibliographiques* (p. 573-578). — Ce tome XII des *Mémoires et documents inédits* est précédé d'une *Introduction* de 12 pages qui a le mérite, en sa brièveté relative, de faire saisir tout l'ensemble très rapidement. « L'investissement de Besançon par les Autrichiens, du 11 janvier au 2 mai 1814, dit M. L. Pingaud, est un incident militaire de troisième ordre. Les histoires générales l'ont tout au plus mentionné; mais à un autre point de vue, essentiellement local, il mérite l'attention. Il coïncide avec la fin d'un régime et la restauration partielle d'un régime plus ancien; il met en présence, dans une place privée de presque toutes communications avec le dehors, deux populations, représentant deux conceptions de l'honneur militaire et du devoir patriotique... Ce recueil se divise en sept parties : elles sont indiquées plus

haut, les deux premières servant d'introduction, les deux dernières constituant un appendice, les trois autres formant le corps de l'ouvrage. Les parties I et II ont trait à l'invasion et à l'occupation du territoire comtois pendant les deux derniers mois de 1813 et les deux premières semaines de 1814. On suit presque jour par jour la marche en avant des envahisseurs jusqu'aux portes de la ville, en lisant les 56 lettres échangées entre le préfet du Doubs, ses subordonnés et ses supérieurs, c'est-à-dire les sous-préfets, les ministres de l'intérieur et de la police... Les trois parties suivantes transportent successivement le lecteur au milieu des trois groupes bisontins qui se heurtaient, pour ainsi dire, sous le regard de l'étranger... Les deux parties finales, supplémentaires, se caractérisent par leurs titres : *Notes biographiques* et *Notes bibliographiques*. La première contient les états de services de Marulaz et de ses principaux officiers... Les *Notes bibliographiques* ont pour but de fournir aux curieux les moyens de contrôler et de compléter les renseignements épars dans ce recueil... En publiant ce volume, qui sera peut-être suivi d'un second sur les deux Restaurations et les Cent-Jours dans notre pays, l'Académie a désiré appeler l'attention des chercheurs comme des patriotes comtois sur le moment le plus troublé de nos annales modernes. » Ce tome XII des *Mémoires et documents inédits*, qui renferme un certain nombre de notes utiles, se termine par trois tables destinées à faciliter les recherches : table des noms de personnes, table des noms de lieux et table des matières. Très intéressant recueil qui figurera avantageusement dans toute bibliothèque historique importante.

— A l'occasion de l'*Inauguration du monument élevé à Pasteur à l'École normale supérieure*, 5 *juin* 1910, une luxueuse brochure a été publiée (Paris, Hachette, in-4 de 31 p.). Elle se compose d'une courte allocution de M. Doumergue, ministre de l'instruction publique, et des beaux-arts, et de trois discours de M. Darboux, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, Lavisse, directeur de l'École normale, et Tannery, directeur des études scientifiques à la même école. Ces trois discours, sous une forme différente, sont une apologie, combien justifiée! de l'illustre Franc-Comtois. La couverture est ornée d'une reproduction du monument inauguré, et à l'intérieur, face au titre, on peut admirer une grande planche « fac-similé d'un dessin à la mine de plomb, de Lebayle, d'après un daguerréotype », qui représente Pasteur en normalien, assis près d'une table sur laquelle est placé un livre énorme.

— M. l'abbé Maurice Perrod met en souscription un *Répertoire bibliographique des ouvrages franc-comtois imprimés avant* 1790, lequel sera de nature à intéresser non seulement les bibliophiles et les érudits de la province qui en est l'objet, mais encore ceux de toute la France et même des pays étrangers. L'ouvrage comportera environ 6 000 fiches bibliographiques et une table analytique fournissant près de 15 000 références précises. Il comprendra les travaux de toute nature publiés en Franche-Comté, ceux écrits ou publiés ailleurs par des Franc-Comtois ou concernant la Franche-Comté, les uns et les autres imprimés depuis le milieu du xve siècle jusqu'en 1790, date de la division de la France en départements et de « la mort civile de la province ». Généralement le nom de chaque auteur sera accompagné de ses prénoms, dates de naissance et de mort, et de l'indication des principales fonctions qu'il a remplies. On aura ainsi un volume in-8 compact sur deux colonnes de 600 pages à peu près. Pour le souscripteur, le prix en sera de 12 francs. La souscription close, ce prix sera porté à 18 francs, s'il reste quelques exemplaires disponibles. Il n'en sera jamais fait un nouveau tirage

et tous les exemplaires seront numérotés et signés. Il est entendu que les souscriptions, que nous souhaitons nombreuses, ne deviendront définitives qu'en cas de publication du volume dans le délai de 18 mois, à compter du 1er janvier 1911. Ces souscriptions doivent être adressées à M. l'abbé Maurice Perrod, 25, rue Rouget de Lisle, à Lons-le-Saunier (Jura).

Limousin. — Dans sa brochure intitulée : *La Fabrication de la poudre à canon dans la vicomté de Turenne* (Tulle, imp. Crauffon, 1910, in-8 de 24 p. et pl. Extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze*). M. Amédée Muzac retrace, surtout à l'aide de la publication de documents, les péripéties de deux moulins à poudre établis au commencement du XVIIIe siècle dans la vicomté de Turenne : le moulin de Ban ou des Bans, paroisse de Saint-Céré en Quercy, aménagé en 1701, et le moulin del Guo, établi en 1705, dans la paroisse d'Argentat. Cette brochure ne pourra manquer d'intéresser les érudits qui s'occupent de l'histoire industrielle de la France à la fin de l'ancien régime.

Lorraine. — Il y a beaucoup de choses dans le tome VII de la IVe série des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre, 1909, in-8 de CXXVIII-268 p., avec vignettes dans le texte, planches et cartes hors texte). Ce volume — la pagination ci-dessus l'indique suffisamment — comprend deux parties. La première, qui a pour titre : *Bulletin mensuel de la Société*, renferme, à côté des procès-verbaux, des communications intéressantes, parmi lesquelles nous citerons : *Notes complémentaires sur la famille Vyart, de Bar-le-Duc*, par M. le baron de Dumast (p. XV-XX); — *Répositoires eucharistiques de la Meuse*, par M. L. Germain de Maidy (p. XXVII-XXX); — *La Cheminée du doyen Guyot au musée de Bar-le-Duc*, par M. H. Dannreuther (p. L-LVI, avec 2 grav.); — *Statuts des arbalétriers de Houdelaincourt* (p. LVI-LX); — *Note sur le culte de Notre-Dame des Vertus à Saint-Julien-le-Pauvre*, par M. Gaston Grillet (p. LXXII-LXXV, avec une grav.); — *Vieux Almanachs*, par M. Alexandre Martin (p. XCII-XCVII, CIV-CVI et CXVII-CXIX); — *Numismatique barroise*, par M. René Martz (p. CVIII-CXII, avec fig.). — Quant à la deuxième partie, elle se compose de sept mémoires dont l'importance pour l'histoire lorraine est très réelle. On en jugera par leurs titres : *Le Théâtre à Verdun à la fin du moyen âge*, par M. l'abbé Aimond (p. 3-17); — *L'Ancien Régime municipal à Bar avant la création de l'hôtel de ville en* 1629, par M. Fourier de Bacourt (p. 19-30); — *Catalogue des gravures intéressant la Lorraine et le Barrois qui se trouvent en vente à la Chalcographie du Musée du Louvre*, par M. Marcel Grosdidier de Matons (p. 41-66); — *Une Miniature inconnue. Portrait de Madame Élisabeth de France*, par Vestier (p. 67-78, avec reproduction); — *Aperçu historique sur la Bibliothèque de la ville de Bar-le-Duc*, par M. G. Vigo (p. 79-179); — *Essai sur la géographie historique de la région qui a formé le département de la Meuse*, par M. l'abbé Ch. Aimond (p. 173-223, avec 2 grandes cartes en couleurs hors texte); — *Le Chevalier de Saint-Georges (Jacques III Stuart) à Bar-le-Duc*, 1713-1716, par M. le comte E. Fourier de Bacourt (p. 225-246, avec portrait.).

Savoie. — Fondée à Thonon en 1886, l'Académie chablaisienne a publié à ce jour ving-trois volumes. Nous avons sous les yeux le tome XXIII des *Mémoires et documents* de cette société savante (Thonon, imp. Dubouloz, 1909, in-8 de LXXVI-268 p., avec 2 planches). Les mémoires que nous allons enregistrer sont précédés des procès-verbaux des séances de l'Académie chablaisienne allant du 8 novembre 1908 au 2 août 1909. Les dites séances

sont loin d'être quelconques; elles renferment quantité de choses relatives à l'histoire savoisienne. Quant aux mémoires, on en compte six, savoir : *Incidents diplomatiques. Ambassades florentines et vénitiennes à Thonon, capitale du duché de Savoie de* 1429 *à* 1432, par M. le comte de Gerbaix de Sonnaz (p. 3-28); — *Un Poète de la famille de Gerbaix de Sonnaz au* XVIIIe *siècle et l'Origine de cette famille*, par M. L.-E. Piccard (p. 30-37); — *Les Cordeliers à Évian, d'après les archives municipales*, par M. A. Duplan (p. 41-125); — *Origines de la Maison de Savoie*, par M. le comte de Gerbaix de Sonnaz (p. 129-142); — *Systématique des éléagnacées* (suite), par M. Camille Servettaz (p. 145-193); — *Le Général comte Hector de Gerbaix de Sonnaz d'Habères; sa vie*, 1787 *à* 1867, par M. le vicomte de Maugny (p. 197-251, avec portrait). — Le recueil s'ouvre par une notice anonyme sur *le Général Dessaix, sa statue à Thonon-les-Bains* (4 pages, avec planche). Indépendamment d'une table des matières, on trouve à la fin une table des noms de personnes et de lieux cités dans le volume.

Angleterre. — Dans l'important *International catalogue of scientific litterature* a paru, le 7e volume annuel consacré à la *Physique* (London, Harrisson and Sons, 1909, petit in-8 de VIII-504 p. — Prix : 30 fr.). Il contient sous la forme que nous avons décrite pour les volumes précédents : (Cf. *Polybiblion* : mai 1906, t. CVI, p. 406; mai 1909, t. CXV, p. 404 et novembre 1909, t. CXVI, p. 411), les titres des ouvrages et mémoires communiqués à la rédaction d'octobre 1907 à septembre 1908. Cet ouvrage est indispensable pour faire des recherches; il est aussi complet que possible, mais les difficultés qu'il rencontre pour se bien renseigner font que tous les mémoires ne sont pas signalés au fur et à mesure de leur apparition : chaque volume contient non seulement des documents relatifs à une seule année mais encore aux années précédentes.

Irlande. — La politique a introduit chez nous, il y a un peu plus de quarante ans, le nom des Fénians, comme nom d'une organisation plus ou moins secrète de patriotes irlandais qui préparaient une insurrection dans leur pays : depuis ce temps, le spectacle politique s'est modifié et les partis portent d'autres noms en Irlande. Mais le nom de Fénians était la résurrection d'un ancien nom qui traverse l'ancienne littérature épique de l'Irlande et qui éveillait des souvenirs de chevalerie. L'histoire réelle de ces preux n'avait pas encore été nettement distinguée de la légende, ou, mieux, n'avait pas encore été déterminée et définie comme légende. C'est le travail, décisif et définitif, que vient de nous donner un des maîtres de la philologie irlandaise, M. Kuno Meyer, sous le titre de Fienaigecht, *being a collection of hitherto inedited Irish poems and tales relating to Finn and his* fiana *with an English translation* (Dublin, Hodges, 1910, petit in-8 de XXXI-114 p. — Prix : 2 fr. 50). Le nom de *fian* signifiait originairement à peu près « militia »; de troupe de guerriers il en est venu à désigner des petites compagnies de mercenaires ou d'aventuriers dont les exploits ont pris une couleur épique dans les légendes; et ces légendes ont formé un cycle, le cycle dit ossianique, puisque Oisin (devenu Ossian en Écosse) était le fils de Finn héros principal des Fénians. — C'est une histoire compliquée par ses développements, ramifications et transformations; mais elle est rendue claire pour les celtistes par les documents réunis, classés chronologiquement et publiés (avec traduction quand ils ne l'avaient pas encore été) par M. K. Meyer. Puisque nous prononçons l'expression de « cycle ossianique » qui peut chez nous et sur le continent donner lieu à des méprises, il convient d'ajouter que tout se passe ici dans le domaine de la littérature irlandaise et du sep-

tième au quatorzième siècle. — Nous avons employé le terme « épique » pour caractériser la nature narrative de ces récits et de ces poèmes, mais sans lui attacher le sens esthétique qu'il comporte dans les souvenirs de l'épopée classique. C'est ici un chapitre de l'histoire littéraire de l'ancienne Irlande, avec les documents à l'appui. — C'est l'occasion d'annoncer que M. Kuno Meyer vient d'être appelé par l'Université de Berlin à remplacer le célèbre celtiste feu Zimmer : mais s'il quitte l'Irlande, depuis longtemps théâtre de son activité, c'est beaucoup pour la transplanter en Allemagne.

Italie. — Nous savons par les biographes du Tasse quelles influences extérieures et quels scrupules intimes amenèrent le poète vieillissant à remanier sa *Gerusalemme Liberata*, pour en faire la pâle *Gerusalemme Conquistata*. C'est à la comparaison des deux épopées, — comparaison qui porte uniquement sur le fond, sur le sujet lui-même, et où n'est aucunement envisagée la valeur relative des deux œuvres, — qu'est principalement consacré l'opuscule de M. Prospero Cardona : *Prolusione allo studio della « Gerusalemme Liberata » di Torquato Tasso*, su note del Falorsi, con modificazioni ed aggiunte, ed uno studio comparativo tra la *Gerusalemme Conquistata e la Liberata*. Anno scolastico 1909-1910 (Catania, Galàtola, 1909, in-16 de 38 p. — Prix : 0 fr. 60). On y trouvera, outre une biographie sommaire du Tasse, des analyses, chant par chant, de la *Liberata*, de l'*Iliade* et enfin de la *Conquistata*; dans la dernière de ces analyses sont minutieusement relevées toutes les parties communes aux deux *Gerusalemme*. La brochure se termine par des tableaux indiquant les emprunts faits à l'*Iliade* par l'auteur de la *Conquistata* dans ce dernier poème, et, en manière de conclusion, les différents éléments qui ont contribué à le former. Le chapitre où M. Cardona expose les raisons qui ont conduit le Tasse à écrire la *Conquistata*, est le plus personnel de ce petit volume, utile introduction à la lecture de la *Gerusalemme Liberata*.

— La librairie Leo S. Olschki, de Florence, est une de celles dont les catalogues de livres anciens sont les plus intéressants et les mieux faits. Voici sur la littérature dantesque un important fascicule qui ne comporte pas moins de 852 numéros : *Catalogo LXXV della Libreria antiquaria editrice Leo S. Olschki. Letteratura dantesca* (Firenze, Lungarno Acciaioli 4, 1911. Gr. in-8, 130 p., avec figures). Les éditions de la Divine Comédie — quelques-unes des plus rares sont décrites ici — remplissent 145 articles. Les traductions, au contraire, ne sont représentées que par une vingtaine de numéros : il est vrai que dans ce petit nombre se rencontre la rare traduction espagnole de Fernandez de Villegas. Les *Opere minori* comprennent les articles 162-201 et 820-821. Le reste du catalogue nous donne une importante série de *Scritti danteschi*. Sans tenir lieu d'une bibliographie, ce beau catalogue en formera l'utile complément et les amis de Dante lui réserveront une place honorable parmi leurs instruments de travail.

— M. Olschki annonce en même temps la publication d'une édition monumentale de la Divine Comédie, accompagnée d'un commentaire dans lequel M. le comte G. L. Passerini s'est placé surtout sur le terrain esthétique, et d'une vie du poète écrite par M. G. d'Annunzio. Cette édition in-fol., illustrée de 101 figures empruntées à l'édition vénitienne de 1491, est de 600 fr. (500 fr. pour les souscripteurs). Quelques exemplaires sur vélin sont en souscription à 3 000 fr.).

Suisse. — La Société fribourgeoise des sciences naturelles a publié le *Compte rendu* de ses travaux pour l'année 1907-1908 (*Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles*, vol. XVI, avec 1 grav. et 4 graphiques.

Fribourg, Fraunière, 1908, in-8 de 128 p.). Nous citerons parmi les plus intéressants travaux publiés dans ce recueil : *Quelques remarques sur les migrations des oiseaux*, par le Dr Léon Pittet; — *Le Terrier d'une fouine, sa manière de transporter les œufs*, par M. le professeur Musy; — *Combien de temps s'est-il écoulé depuis la période glaciaire?*, par M. le Dr C. Calciati, etc.

Indo-Chine. — Il y a certaines indications à retenir dans les *Impressions d'Indo-Chine* de M. Jafe (Paris, Jourdain, 1910, in-16 de 39 p., avec tableau) et des points sur lesquels nous nous déclarerons volontiers d'accord avec l'auteur. Mais pourquoi, dans cet opuscule, un aussi farouche esprit d'anticléricalisme? La maternité laïque de Cholon est « malheureusement trop encombrée d'infirmières indigènes à scapulaires » (p. 9), et « les républicains d'Indo-Chine seraient heureux de voir » les moines espagnols du Tonkin, « ces hommes de l'obscurantisme, rejoindre les exécuteurs de Rizal et de Francisque Ferrer » (p. 36). Tel est le ton regrettable de cette plaquette, et il nuit aux idées justes que M. Jafe y a plusieurs fois énoncées.

États-Unis. — L'*Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution... for the year ending june* 30, 1908 (Washington, Government printing office, 1909, in-8 cartonné de x-801 p.) contient, outre le compte rendu des travaux de la Société, un grand nombre de mémoires dont les plus remarquables ont rapport à des questions qui sont à l'ordre du jour, comme l'étude du Dr George O. Squier sur les dirigeables et les aéroplanes militaires, accompagnée de 23 photogravures; sur la téléphonie sans fil, par M. R. A. Fessenden; sur la phototélégraphie, par Henri Armagnat; sur le gramophone, par Lowell N. Reddie; sur les progrès réalisés dans la fabrication des explosifs depuis vingt ans, par Oscar Guttmann; sur la structure de l'univers, par le Dr J. C. Kapteyn; sur les tourbillons solaires et le magnétisme dans les taches du soleil, par C. G. Abbot; sur la géologie du Pérou, par George I. Adams; sur la question antarctique, par J. Machat; sur l'hérédité et l'origine des espèces, par Daniel Trembly Mac Dougal; sur les cactacées du Mexique, par William Edwin Safford. La plupart de ces mémoires sont des réimpressions de travaux de savants américains et étrangers. Il ne serait pas possible d'en donner ici une analyse. Nous nous contentons donc de renvoyer le lecteur que ces études intéressent à l'Annual Report de la Smithsonian Institution. Tous les travaux cités ci-dessus sont illustrés de nombreuses photogravures.

— La Smithsoniam Institution, chargée du Muséum national des États-Unis, a publié en outre : 1° un *Report of the progress and condition of the U. S. national Museum for the year ending june* 30, 1909 (Washington Government printing Office, 1909, in-8 cartonné de 141 p.), lequel contient notamment une liste des acquisitions faites par cet établissement pendant l'année 1908-1909; 2° un catalogue des araignées américaines rédigé par Nathan Banks (*Catalogue of neartic spiders*, in-8 de 80 p.).

Publications nouvelles. — *Bible abrégée à l'usage des gens du monde et des maisons d'éducation secondaire*. Extraits de la traduction de l'abbé A. Crampon (petit in-8, Desclée). — *Évangiles apocryphes*, textes annotés et traduits par C. Michel et P. Peeters. T. I (in-12, A. Picard et fils). — *La Sainte Trinité, lectures théologiques*, par L. Berthé (gr. in-8, Bloud). — *Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy (in-16, Beauchesne). — *La Résurrection de Jésus-Christ. Les Miracles évangéliques*, par Jacquier et Bourchany (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Lettres à un homme du monde sur les épîtres de saint Paul aux Corinthiens*, par Mgr G. Laperrine d'Hautpoul

(in-12, Desclée, de Brouwer). — *Theologia dogmatica orthodoxa* (*Ecclesiae graeco-russicae*) *ad lumen catholicae doctrinae*, examinata et discussa A. Palmieri (gr. in-8, Florentiae. Libreria editrice fiorentina). — *Les Origines de la théologie moderne. I. La Renaissance de l'antiquité chrétienne* (1450-1521), par l'abbé A. Humbert (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Exposition de la morale catholique*, VIII. *La Grâce*, *Carême* 1910, par E. Janvier (petit in-8, Lethielleux). — *Bible et Protestantisme* par V. Franque (in-16, Bloud); — *Pascal, sa vie religieuse et son Apologie du christianisme*, par H. Petitot (gr. in-8, Beauchesne). — *Cours d'apologétique chrétienne*, par le P. W. Devivier. 20e éd. (in-8, Casterman). — *Bossuet et les protestants*, par E. Julien (petit in-8, Beauchesne). — *La Doctrine morale de l'évolution*, par É. Bruneteau (in-16, Bloud). — *La Beauté de Dieu et son amabilité*, par le P. J. E. Niéremberg; trad. par le P. M. Garénaux (in-12, Casterman). — *Le Sacré-Cœur étudié dans l'Évangile*, par le T. R. P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-12, Paris et Tournai, Casterman). — *Le Sacré-Cœur et le sacerdoce* (in-16, Beauchesne). — *Qu'est-ce donc que le Sacré Cœur?*, par l'abbé F. Anizan (in-12, Lethielleux). — *La Bienheureuse Vierge Marie, considérations sur les mystères de sa vie*, par le R. P. J. Bucceroni; trad. de l'italien par le R. F. Million (in-16, Klotz). — *Nos devoirs envers nous-même, instruction d'apologétique*, par L. Désers (in-12, de Gigord). — *La Jeune Fille à l'école de la bienheureuse Jeanne d'Arc*, par Une religieuse (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Nouveaux Mélanges oratoires* de M. d'Hulst. T. VIII (petit in-8, de Gigord). — *Biens d'église et peines canoniques*, par l'abbé A. Boudinhon (in-8, Lethielleux). — *Manuel diplomatique et consulaire, aide-mémoire pratique des chancelleries*, par R. Monnet (in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Manuel de droit consulaire*, par J. Pillaut (in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Code de l'enseignement secondaire*, par A. Wissemans. 2e éd. revue, augmentée et mise à jour (in-16, Hachette). — *Le Régime légal de l'enseignement en Hollande*, par P. Verschave (in-8, Rousseau). — *Les Sociétés par actions. La Réforme*, par R. Nouel (in-16, Alcan). — *Traité de droit maritime*, par D. Danjon. T. I (in-8, Libr. générale de droit et de jurisprudence). — *La Clause de négligence et les clauses de non-responsabilité des fautes dans le contrat de transport par mer*, par F. Sauvage (in-8, Libr. générale de droit et de jurisprudence). — *Petites Leçons de droit pour les femmes*, par F. Butel (in-18, de Gigord). — *Chrétien et philosophe, essai de philosophie religieuse*, par C. Perriollat (in-16, Bloud). — *La Logique de la contradiction*, par P. Paulhan (in-16, Alcan). — *Les Deux Idéalismes*, par C. Dunan (in-16, Alcan). — *A travers l'œuvre de M. Maurras*, par P. Descoqs (in-16, Beauchesne). — *La Psychologie de l'attention*, par N. Vaschide et R. Meunier (in-16, Bloud). — *Réalités imaginatives... Réalités positives, essai d'un code moral basé sur la science*, par M. de Gasté (in-8, Alcan). — *L'Ésotérisme de Hebbel*, par P. Bastier (in-8, Larose). — *Les Grands Philosophes. Epicure*, par E. Joyau (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Chrysippe*, par É. Bréhier (in-8, Alcan). — *Le Système de Descartes*, par O. Hamelin publié par L. Robin (in-8, Alcan). — *L'Éducation par la famille et par l'école*, par Mme M. Ponson (in-16, Vitte). — *L'Éducation sociale et les Cercles d'études*, par E. Beaupin (in-16, Bloud). — *Les Retraites ouvrières et paysannes*, discussion de la loi au Sénat et à la Chambre des députés. Discours de R. Viviani (in-18, Giard et Brière). — *L'État mental des hystériques*, par le Dr P. Janet, 2e éd. (gr. in-8, Alcan). — *Traité de chimie générale*, par W. Nernst; trad. de l'allemand par A. Corvisy. 1re partie. *Propriétés générales des corps. Atome et molécule* (gr. in-8, Hermann). — *Traité*

de radioactivité, par Mme P. Curie (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars) *Description et usage de l'astrolabe à prisme*, par A. Claude et Driencourt (in-8 cartonné, Gauthier-Villars). — *Les Fonctions polyédriques et modulaires*, par G. Vivanti, trad. par A. Cahen (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Demi-sang en Irlande, Hunters, hackes et troupiers*, par E. Meuleman (gr. in-8, Laveur). — *Leçons sur les séries de polynômes à une variable complexe*, par P. Montel (in-8, Gauthier-Villars). — *Essai de cosmogonie tourbillonnaire*, par E. Belot (gr. in-8, Gauthier-Villars.) — *L'Évolution des théories géologiques*, par S. Meunier (in-16, Alcan). — *Quatre Dialogues sur la peinture*, de F. de Hollanda, Portugais, mis en français, par L. Rouanet (in-18, Champion). — *Léonard de Vinci*, par le baron Carra de Vaux (in-12, Bloud). — *Catalogue général illustré du musée de sculpture comparée au palais du Trocadéro (moulages)*, par C. Enlart, et J. Roussel; nouvelle édition entièrement refondue (in-8, A. Picard et fils). — *Les Musiciens célèbres. Meyerbeer* par H. de Curzon (petit in-8, Laurens). — *De Goupil à Margot, histoires de bêtes*, par L. Pergaud (in-18, Mercure de France). — *L'Émouchet*, par N. Sevestre (in-16, Hachette). — *Le Destin d'Hélène, par* J. Relecq (in-16, Hachette).— *Le Val d'Amour, nouvelles franc-comtoises*, par C. Dornier (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Au Pair. Une Française en Allemagne*, par H. Celarié (in-18, Colin). — *Ceux qui partent*, par G. de Lys (in-12, Lethielleux). — *Sur la pente sauvage de l'Arez*, par Y. Le Febvre (in-18, Ficker). — *Marie de Renaud*, par B. de Puybusque (in-12, Henri Gautier). — *Une Prison dorée*, par B. de Buxy, (in-12, Henri Gautier). — *La Pierre philosophale*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Magali*, par M. Delly (in-12, Henri Gautier). — *Frivole*, par J. des Gachons (in-12, Tours, Mame). — *La Source du bonheur*, par L. Maigue (in-12, Librairie des Saints-Pères). — *La Charité de Geneviève*, par F. de Nocé (in-12, Klotz). — *Miss Ouragan*, par L. des Ages (in-12, Klotz). — *Pages choisies de Chateaubriand*, avec une Introduction, des notices et des notes par V. Giraud (in-16, Hachette). — *Anthologie du théâtre français contemporain (prose et vers)* (1850 *à nos jours*), par G. Pellissier (petit in-16, Delagrave). — *Les Porteurs du flambeau, d'Homère à Victor Hugo*, par A. Cabat (in-16, Perrin). — *Lamartine*, par P.-M. Masson (in-16, Hachette). — *Balzac. Pages sociales et politiques*, par H. Clouard (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *Carlyle intime. Lettres d'amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle*; trad. par El. et Em. Masson (2 vol. in-16, Mercure de France). — *George Meredith, sa vie, son imagination, son art, sa doctrine*, par C. Photiadès (in-18, Colin). — *Feuilles éparses de littératures étranges*, par L. Hearn; trad. de l'anglais par M. Logé (in-16, Mercure de France). — *Anthologie des humoristes anglais et américains (du* XVIIe *siècle à nos jours)*, par M. Epuy (petit in-16, Delagrave). — *La Légende de Don Juan*, par G. Gendarme de Bévotte (2 vol. in-16, Hachette). — *Anthologie de la littérature japonaise, des origines au* XXe *siècle*, par M. Revon (petit in-16, Delagrave). — *La Géographie humaine*, par J. Brunhes (gr. in-8, Alcan). — *Fatra-Tatra-Matra. Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque*, par P. Marge (in-16, Plon-Nourrit). — *Promenades italiennes. Rome et ses environs*, par F. Grégorovius; adapté de l'allemand par Mme J. Carrère (in-16, Plon-Nourrit). — *La Finlande*, par M. Chalhoub (gr. in-8, Le Soudier). — *Aux Antilles, hommes et choses*, par R. Huchard (in-16, Perrin). — *Les Conditions de l'enfant dans l'antiquité*, par A. Baudrillart (in-12, Librairie des catéchismes). — *L'Éducation en Grèce*, par A. Baudrillart (in-12, Librairie des catéchismes). — *L'Éducation à Rome*, par A. Baudrillart (in-12, Librairie des catéchismes). — *Histoire de l'Église*, par

L. David et P. Lorette (in-16 cartonné, Bloud). — *Histoire de l'Église du* IIIe *au* XIe *siècle. Le Christianisme et les Barbares*, par A. Dufourcq (in-16, Bloud). — *L'Introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens* par l'abbé H. Netzer (in-8, A. Picard et fils). — *Les Dataires du* XVe *siècle et les Origines de la daterie apostolique*, par L. Celier (in-8, Fontemoing). — *Luther et le Luthéranisme*, étude faite d'après les sources, par H. Denifle; trad. de l'allemand par J. Paquier. T. I (in-16, A. Picard et fils). — *Procès romain pour la cause de béatification et de canonisation du serviteur de Dieu le pape Pie IX*. Mémoire de Mgr Cani. Traduction autorisée (petit in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Les Martyrs, recueil de pièces authentiques...*, trad. et publiées par le R. P. Dom H. Leclercq. T. X. *Le* XVIIIe *siècle* (in-8, Oudin). — *Sainte Hélène d'après l'histoire et la tradition*, par l'abbé R. Couzard (in-16, Bloud). — *La Vénérable Catherine Labouré* (1806-1876), par E. Crapez (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Esquisse d'une histoire de France*, par E. Cavaignac (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Histoire partiale, histoire vraie. I. Des origines à Jeanne d'Arc*, par J. Guiraud (in-16, Beauchesne). — *Un Chancelier de France sous Charles VI. Henri de Marle*, par R. Van Marle (gr. in-8, Champion). — *Orléans et Jeanne d'Arc*, par H. Baraude (in-8, Roger et Chernoviz). — *Les Paroles de Jeanne d'Arc*, par P. Froment (in-12, de Gigord). — *Les Parlementaires français au* XVIe *siècle*, par F. Vindry. T. II. *Parlement* de Bordeaux (gr. in-8, Champion). — *Essai biographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême* (1468-1502), par l'abbé H.-J. Molinier (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Mellin de saint-Gelays* (1490?-1558), *étude sur sa vie et sur ses œuvres*, par l'abbé H.-J. Molinier (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours*, par T. Carlyle; trad. de l'anglais par E. Barthélemy. I. (in-18, Mercure de France). — *Le Dernier Évêque du Canada français. Monseigneur de Pontbriand* (1740-1760), par le vicomte du Breil de Pontbriand (in-8, Champion). — *Les Cahiers de doléances du tiers-état aux États généraux de* 1789, *étude historique, économique et sociale*, par A. Vialay (petit in-8, Perrin). — *Le Club des cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars*. Documents en grande partie inédits, publiés avec des éclaircissements et des notes, par A. Mathiez (gr. in-8, Champion). — *Le Comte de Fersen, Charles-Gustave de Lilienfeld, la princesse Zelmire*, par la princesse Schahovskoy-Strechneff (in-16, Perrin). — *Marie-Antoinette et le complot maçonnique*, par L. Dasté (in-12, La Renaissance française). — *La Princesse de Lamballe* (1749-1792), *d'après des documents inédits*, par R. Arnaud (petit in-8, Perrin). — *Les Femmes enceintes devant le tribunal révolutionnaire, d'après des documents inédits*, par le Dr M. Billard (petit in-8, Perrin). — *Quatre Généraux de la Révolution. Hoche et Desaix. Kléber et Marceau*, par A. Chuquet (in-8, Fontemoing). — *P.-J. Brissot. Mémoires* (1754-1793), publiés avec une étude critique et des notes par C. Perroud (2 vol. in-8, A. Picard et fils). — *Les Volontaires de la Marne*, par le capitaine G. Dumont et le lieut^t G. Lestien. 1re partie. *Levée et recrutement* (1791-1793) (gr. in-8, Chapelot). — *Campagne de* 1813. *Les Préliminaires*, par le commandant F. Reboul. T. I. *Le Commandement de Murat* (5 *décembre* 1812-16 *janvier* 1813) (gr. in-8, Chapelot). — *Mémoires et Journaux du général Decaen*, publiés avec Introduction, notes et cartes par E. Picard et V. Paulier. T. II (in-8, Plon-Nourrit). — *Guerre de* 1870-1871. *Aperçu et commentaires*, par P. Lehautcourt. I. *La Destruction des armées impériales*. II. *Les Armées de la Défense nationale* (2 vol. in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Dans la mêlée; journal d'un cuirassier de*

1870-1871, par G. de Moussac (in-16, Perrin). — *Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune* (in-8, Beauchesne). — *Les Origines de la troisième République* (1871-1876). *L'Assemblée nationale. La Réorganisation de la France. Les Lois constitutionnelles*, par A. Bertrand (in-8, Perrin). —*Guerre russo-japonaise* (1904-1905). Historique rédigé à l'État-major général de l'armée russe. T. I. *Événements d'Extrême-Orient avant la guerre et Préparation à la guerre.* Première Partie. Trad. publiée sous la direction de l'État-major de l'armée. 2e bureau (gr. in-8, Chapelot). — *La Conquête du Sahara, essai de psychologie politique*, par E.-F. Gautier (in-18, Colin). — *Les Conservateurs et la* IIIe *République, notes d'histoires*, par G. Hoog (in-16, Bloud). — *Une Campagne d'Action française*, par L. Daudet (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *La Grande Illusion*, par N. Angell (in-16, Hachette. — *Livre d'or de la ville de Soultz en Haute-Alsace*, par A. Gasser. Fasc. II (in-8, Soultz, Schreyer; Gray, Roux). — *En flânant. A travers l'Alsace*, par A. Hallays (petit in-8, Perrin). — *Les Régions de la France.* VII. *La Normandie*, par H. Prentout (gr. in-8, Cerf). — *Aigues-Mortes*, par J. Charles-Ruox (petit in-8, Bloud). — *Les Espagnols au Maroc en* 1909, par le général de Torcy (gr. in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Souvenirs d'un vieil Athénien*, par É. Gebhardt (in-16, Bloud). — *Lettres de Saint-Thomas, études sociologiques, historiques et littéraires*, par A. Firmin (in-8, Giard et Brière). — *Comment on édite un livre* (in-8, Le Soudier). — *Instructions pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits et pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France*, par L. Delisle (in-8, Champion). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

1. *Bible abrégée à l'usage des gens du monde et des maisons d'éducation secondaire.* Extraits de la traduction de l'abbé A. Crampon. Paris, Rome, Tournai, Desclée, 1910, petit in-8 de xvi-712-218 p., avec 11 cartes et 5 plans, 3 fr. 75. — 2. *Die Inspirationslehre des heiligen Hieronymus.* Eine biblisch-geschichtliche Studie von Ludwig Schade (*Biblische Studien.* T. XV, fasc. 4 et 5). Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, in-8 de xv-223 p., 7 fr. 50. — 3. *Linguae hebraicae grammatica institutio,* quam in usum discipulorum suorum scripsit P. Ferrutius Valente. S. Juliani ad Veronam, typ. Camilliana, 1910, in-8 de vii-144 p., 2 fr. — 4. *La Découverte de la loi sous le roi Josias. Une Interprétation égyptienne d'un texte biblique,* par Édouard Naville (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*). Paris, Klincksieck, 1910, in-4 de 34 p., 1 fr. 70. — 5. *Das Buch des Propheten Sophonias* erklärt von Joseph Lippl (*Biblische Studien.* T. XV, fasc. 3). Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, in-8 de xvi-140 p., 5 fr. 50. — 6. *Les Psaumes de Salomon.* Introduction, texte grec et traduction par J. Viteau, avec les principales variantes de la version syriaque par François Martin (*Documents pour l'étude de la Bible*). Paris, Letouzey et Ané, 1911, in-8 de 427 p., 6 fr. 75. — 7. *Sancta Jesu-Christi Evangelia et Actus apostolorum,* graece et latine. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1910, in-18 de viii-312 p. (double), 1 fr. 30. — 8. *Les Quatre Évangiles.* Première partie (1885); trad. de J.W. Bienstock (*Œuvres complètes* du comte Léon Tolstoï, t. XXI). Paris, Stock, 1910, in-12 de 437 p., avec portrait, 2 fr. 50. — 9. *Le Cinquième Évangile,* par Han Ryner. 2e édition. Paris, Figuière, 1911, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Évangiles synoptiques,* conférences apologétiques faites à l'Institut catholique de Paris par Eug. Mangenot. Paris, Letouzey et Ané, 1911, in-12 de vi-471 p., 3 fr. 50. — 11. *Die Stammbäume Jesu nach Matthäus und Lukas. Ihre ursprüngliche Bedeutung und Textgestalt und ihre Quellen.* Eine exegetisch-kritische Studie von Joseph Michael Heer (*Biblische Studien.* T. XV, fasc. 1 et 2). Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, in-8 de viii-225 p., 7 fr. 50.— 12. *Jésus-Christ, sa vie, son temps,* par le P. Hippolyte Leroy. Paris, Beauchesne, 1910, in-12 de 402 p., 3 fr. — 13. *La Résurrection de Jésus-Christ. Les Miracles évangéliques,* conférences apologétiques données aux Facultés catholiques de Lyon par Jacquier et Bourchany. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de xxi-312 p., 3 fr. 50. — 14. *Manuel biblique, Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires,* par A. Brassac. Tome IV. *Nouveau Testament.* 13e édition entièrement revue. Paris, Roger et Chernoviz, 1911, in-12 de xii-799 p., avec 69 grav. dans le texte et 5 grav. hors texte et cartes, 3 fr. 75. — 15. *Évangiles apocryphes,* I. *Protévangile de Jacques, Pseudo-Matthieu, Évangile de Thomas.* Textes annotés et traduits par Charles Michel. *Histoire de Joseph le charpentier,* rédactions copte et arabe, traduites et annotées par P. Peeters. Paris, A. Picard et fils, 1911, in-12 de xl-255 p., 3 fr.

1. — La *Bible abrégée à l'usage des gens du monde et des maisons d'éducation secondaire* aurait pu figurer dans la chronique des ouvrages d'instruction religieuse. Formée d'extraits nombreux et bien choisis de la Bible dite de Crampon, version faite sur les textes originaux, elle a le caractère d'une œuvre scientifique de vulgarisation et elle a sa place ici. Elle contient, dans un français clair et élégant, les plus belles pages de l'Ancien et du Nouveau Testament, publiées sous

deux paginations différentes. Les passages des livres historiques et prophétiques de l'Ancien Testament ont été disposés selon l'ordre chronologique, de manière à présenter un résumé de l'histoire sainte. Les oracles des prophètes sont mis à leur date, et la seconde partie d'Isaïe, après Daniel, à la fin de l'exil, sans préjudice de l'unité d'auteur du livre entier. Seuls, Joël et Jonas, écrits prophétiques de date incertaine, et Tobie, Judith, Esther, monographies historiques de dates diverses, ont été placés après Néhémie. Les livres didactiques, Job, les Psaumes, ceux-ci groupés par ordre de sujets, les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse et l'Ecclésiastique, précèdent les livres des Machabées. Dans le Nouveau Testament, les Synoptiques sont disposés de manière à faire un récit suivi de la vie de Jésus. Le quatrième Évangile est mis à part, afin d'éviter les difficultés d'une harmonie chronologique et de faire ressortir aussi le caractère propre de l'œuvre de saint Jean. Pour les Épîtres de saint Paul, on aurait pu adopter l'ordre chronologique et même les insérer à leur place dans le récit des Actes. Au début de chaque livre, ses divisions principales sont indiquées; chaque morceau a un titre distinct qui en fait connaître le sujet. Un petit nombre de notes, courtes et précises, expliquent les passages les plus difficiles; elles sont par suite inégalement réparties : rares dans les livres clairs, multipliées davantage dans les livres obscurs. Des Index résument l'ouvrage entier et facilitent les recherches. Onze cartes et cinq plans permettent d'étudier la géographie et la topographie de la Bible. Bien conçue, cette Bible abrégée est de nature à faire mieux connaître l'histoire sainte, la vie de Notre-Seigneur et la première propagation de l'Église. Il faut souhaiter sa diffusion dans les familles chrétiennes et dans les maisons d'éducation secondaire auxquelles elle est destinée.

2. — M. Schade a publié, dans les *Biblische Studien*, une intéressante monographie sur la doctrine de saint Jérôme au sujet de l'inspiration de la sainte Écriture : *Die Inspirationslehre des heiligen Hieronymus*. Il prend la notion d'inspiration au sens large et il y comprend la question du canon et même quelques parties de l'herméneutique. Il expose successivement la pensée du saint docteur sur le fait de l'inspiration et ses preuves, sur la nature de l'action inspiratrice de Dieu sur les écrivains inspirés, sur les propriétés de l'Écriture : l'absence d'erreur, l'unité, l'obscurité, qui résultent de son inspiration, sur l'étendue de l'inspiration, qui est totale, mais non verbale, enfin sur le domaine de l'inspiration : la version des Septante, les apocryphes, l'Ancien et le Nouveau Testament. L'auteur a rectifié heureusement plusieurs conclusions fausses de Dom Sanders et aurait-il pu ajouter, du Père Lagrange, tirées, dit-il, en faveur d'une tendance, au sujet de l'inerrance biblique; il a interprété sainement divers témoignages de

saint Jérôme qu'on avait entendus comme s'ils favorisaient des idées modernes qu'ils ne justifient pas. Le sentiment du grand docteur sur le canon de l'Ancien Testament est mis en pleine lumière et certaines affirmations de Dom Sanders et de M. Gaucher en des sens différents sont victorieusement combattues. Un résultat des plus intéressants et des plus importants est celui-ci, que saint Jérôme, après avoir longtemps admis l'inspiration et la canonicité des deutérocanoniques de l'Ancien Testament, les a résolument et définitivement rejetées à partir de 390, après avoir étudié le sentiment des rabbins, auquel il s'est rallié. Le saint docteur n'avait jamais reconnu l'inspiration de la version des Septante.

3. — Un religieux camillien, le Père Valente, vient d'écrire en latin pour ses élèves une petite grammaire hébraïque : *Linguae hebraicae grammatica institutio.* Renouvelant les tentatives de Masclef au XVIIIe siècle et de Van Drival au XIXe, il débarrasse l'étude de l'hébreu de tous les *impedimenta*, points-voyelles, accents, etc., dont l'ont surchargée les Massorètes. Dans une dissertation préliminaire, il traite de la langue hébraïque, qu'Abraham adopta à son arrivée au pays de Chanaan. On ne sait rien sur son origine, mais le Père Valente pense que Moïse s'en servit le premier par écrit et qu'il inventa l'alphabet hébreu, dont les 22 caractères (5 voyelles y comprises) ont été empruntées par lui aux caractères hiératiques des Égyptiens. Les Phéniciens ont emprunté cette écriture aux Israélites et l'ont transmise à tous les peuples qui habitaient sur les bords de la Méditerranée. Cet avis ne sera pas partagé par beaucoup de personnes, et l'histoire de l'alphabet phénicien est moins simple. La prononciation de l'hébreu a varié suivant les époques et même selon les provinces, sa fixation par les Massorètes ne serait pas traditionnelle, et leur système serait plus nuisible qu'utile. La grammaire hébraïque du Père Valente est donc déchargée des points-voyelles et de tous les signes massorétiques. L'étude de la langue est simplifiée sans doute; cette simplification peut servir aux étudiants qui ne veulent acquérir qu'une connaissance élémentaire et pratique de l'hébreu, non à ceux qui se proposent d'en faire une étude approfondie et scientifique, car, tout compliqué qu'il soit, le système massorétique fait pénétrer davantage dans l'examen de la formation de la langue. La grammaire proprement dite comprend deux parties : la morphologie et la syntaxe. En raison du but de l'auteur, les leçons sont entrecoupées d'exercices pratiques qui, le plus souvent, sont sans rapport direct avec l'objet de la leçon. La prononciation massorétique est indiquée brièvement en appendice. Vingt-deux morceaux de la Bible forment une chrestomathie de 28 pages. Elle est suivie d'un lexique de 21 pages. La grammaire hébraïque du Père Valente est suffisante pour l'étude

élémentaire de l'hébreu et peut aider les débutants à lire et à traduire l'Ancien Testament.

4. — Dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Ed. Naville a donné *Une Interprétation égyptienne d'un texte biblique*, de celui du IIe livre des Rois, c. XXII, qui relate *la Découverte de la loi sous le roi Josias*. Non seulement cette loi serait, comme on le pense généralement, le Deutéronome, mais ce livre, loin d'être un faux, composé par le grand-prêtre Helcias dans un but intéressé, selon le sentiment de beaucoup de critiques rationalistes, serait un code de lois destiné à être mis dans les fondations du temple de Jérusalem, conformément à une coutume égyptienne. Après avoir rapporté les textes qui concernent cette coutume, M. Naville établit l'analogie avec le Deutéronome découvert au temple et il en conclut que ce code de lois a été formé par ordre de Salomon pour être déposé dans le mur de fondation de cet édifice. Il aurait été fait comme s'il était l'œuvre de Moïse. Bien plus, il aurait été écrit, ainsi qu'il est dit dans les Paralipomènes, par la main de Moïse, c'est-à-dire comme l'aurait écrit Moïse ou comme on aurait écrit de son temps, par conséquent en babylonien cunéiforme. Cette ancienne écriture explique pourquoi le grand-prêtre ne put pas le lire et dut recourir à l'assyriologue Saphan. Moïse, en effet, a rédigé en cette langue, la seule alors écrite, le Pentateuque et les livres dont il est l'auteur et qui auraient été traduits plus tard en hébreu. S'il en était ainsi, on ne pourrait plus donner à la preuve littéraire, à laquelle les critiques actuels s'attachent si fort pour analyser les textes et distinguer les différents codes, la valeur qu'on lui accorde, et on devrait replacer ces livres à la date qui leur est assignée par leurs titres et par la tradition. Cette conclusion apologétique en faveur de l'authenticité du Pentateuque ne suffit pas à faire accepter l'interprétation égyptienne de M. Naville. Outre que les faits sur lesquels il appuie l'analogie ne sont peut-être pas historiques, il demeure que le récit de la Bible ne mentionne pas le dépôt d'un code dans les fondations du temple de Jérusalem par Salomon, que le Deutéronome serait l'œuvre des scribes de Salomon, un code de lois qui n'auraient pas été pratiquées, un code qui n'aurait de commun avec Moïse que le cunéiforme babylonien qu'employait pour ses écrits le législateur des Hébreux. Moïse a écrit en hébreu, et pas en babylonien, et la langue hébraïque a été non seulement parlée, mais encore écrite en Palestine avant Esdras. Enfin, l'interprétation égyptienne ainsi proposée ne rend pas compte de tous les détails du récit qu'elle prétend expliquer. Helcias sait qu'il a retrouvé le livre de la Loi avant qu'il n'ait interrogé Saphan et ce scribe la lit dans le texte découvert et non dans une traduction du babylonien en hébreu. L'interprétation égyptienne

semble donc manquée et les conservateurs n'en ont pas besoin pour maintenir la thèse traditionnelle de l'origine mosaïque du Pentateuque.

5. — M. Lippl a fait, dans les *Biblische Studien*, une étude séparée du prophète Sophonie: *Das Buch des Propheten Sophonias*. La bibliographie est considérable et suppose de nombreuses lectures. Après un court aperçu du sujet et de la suite des idées du livre, l'auteur détermine, dans une première partie, l'époque et la position religieuse du prophète. La détermination de la date est longuement traitée. Sophonie a commencé son ministère prophétique après l'invasion des Scythes, qui est pour lui un fait passé et non l'objet d'une prophétie; il n'annonce que l'invasion des Chaldéens. Il a parlé aussi après la réforme de Josias et la découverte du Deutéronome. Il prédit seulement la ruine du reste de l'idolâtrie à Jérusalem et il n'est pas appelé par le Roi pour lire le texte de lois découvert dans le temple. Au point de vue religieux, le prophète revendique fortement les droits de Dieu et annonce son jour, celui de sa vengeance contre son peuple prévaricateur. La seconde partie de la monographie est consacrée à la traduction et à l'explication de la prophétie. L'auteur y joint deux études particulières, l'une du texte de Sophonie dans les Septante et les autres versions comparativement au texte massorétique, l'autre du mètre et de la division strophique. S'il admet que l'étude du rythme a donné déjà des résultats appréciables pour la fixation critique du texte, il pense que la division strophique, proposée par M. Müller, est moins sûre; il n'en a pas tenu compte dans sa traduction qui rend le texte stique par stique. L'explication est à la fois critique et exégétique.

6. — *Les* 18 *Psaumes de Salomon*, que M. Viteau vient d'éditer, de traduire et de commenter, se rapportent à l'occupation de Jérusalem et à la prise du temple par Pompée, en 63, avec des allusions aux événements qui les ont précédées. Aussi, pour les dater autant que pour les interpréter, faut-il connaître l'histoire juive sous les derniers Hasmonéens. C'est pourquoi, au début de son Introduction, M. Viteau donne un aperçu historique de Jérusalem, de 153 à 48 avant Jésus-Christ. La plupart des psaumes ont trait à la guerre de Pompée et ont été composés de 63 à 60, ou un peu plus tard, vers 63-55; le psaume II, qui fait allusion à la mort du général romain en 48, a été rédigé peu après, en 47 probablement. Le XVIIIe est postérieur à 47, postérieur même à la formation du recueil, antérieur pourtant à l'an 40, date à laquelle ces psaumes ont été traduits en grec. M. Viteau étudie ensuite les doctrines de ces chants sur Dieu, les anges, l'homme, le juste et le pécheur, l'eschatologie (mort, jugement, résurrection, vie et damnation éternelles), l'état politique et religieux du pays et le messianisme. M. Viteau admet l'unité d'auteur. Cet auteur, un

pharisien, un prêtre probablement, s'est proposé de défendre et de propager ses idées religieuses et nationales dans un but à la fois didactique, polémique et messianique. L'art de la composition de ces chants est très simple; chaque psaume forme un petit poème, distinct et complet, et il a été fait sur le modèle des psaumes canoniques. Le lieu de la rédaction est certainement Jérusalem. On ignore qui les a groupés en un recueil, et il est possible que le recueil ait été destiné à un usage public et liturgique, et que les psaumes aient été réellement mis en musique chantée. Ce n'est ni le psalmiste ni le formateur du recueil qui a attribué ces psaumes à Salomon; ce n'est pas davantage le premier traducteur grec. Le titre actuel est probablement dû à un copiste ou à un correcteur et il est antérieur au ve siècle. On a expliqué cette attribution de différentes façons. Les titres particuliers sont l'œuvre d'un Juif plutôt que celle d'un Grec et le livre hébreu a pu exister encore au IIe siècle de notre ère dans quelques communautés juives. La langue originale semble bien avoir été l'hébreu plutôt que l'araméen; le texte grec paraît être une version faite sur un texte hébreu, tant il présente une couleur hébraïsante foncée, et la thèse de Hilgenfeld au sujet d'un original grec est peu fondée. L'unique version grecque a été exécutée au plus tôt dans la seconde moitié du Ier siècle avant notre ère, après l'an 40 et antérieurement à la ruine de Jérusalem en 70 de notre ère. Elle a servi de prototype à la traduction syriaque récemment découverte. M. Viteau multiplie les preuves de toutes ces affirmations comme il décrit minutieusement et classe les huit manuscrits du texte grec. Il expose ensuite l'histoire du livre dans la littérature juive et dans la littérature chrétienne, ses rapports avec le Nouveau Testament, ses citations dans la bibliographie antique (un mot est dit de son rapprochement avec les *Odes de Salomon*, qui font actuellement tant parler d'elles), enfin son étude dans la période moderne et contemporaine. Une bibliographie étendue termine cette longue et savante Introduction. L'édition comprend, sur deux pages parallèles, le texte grec et la traduction française. Les variantes du texte syriaque ont été relevées par M. F. Martin, qui a corrigé parfois la traduction de M. Harris. M. Viteau a aussi noté les variantes grecques et il a donné dans des notes copieuses un véritable commentaire du texte entier. Une table alphabétique détaillée résume tout le volume et facilite les recherches. Elle est suivie d'un Index de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Psaumes de Salomon. Tout cet ensemble forme une contribution importante à l'étude de la littérature juive apocryphe et, par comparaison, à l'étude de la Bible.

7. — Épris d'un vif désir de répandre le texte grec et latin du Nouveau Testament parmi les étudiants catholiques pour la lecture

privée ou l'étude réglementaire dans les noviciats, séminaires et scolasticats, un prêtre de la Mission en veut publier, au meilleur marché possible, une édition nouvelle. Les Évangiles et les Actes des apôtres ont déjà paru : *Sancta Jesu-Christi Evangelia et Actus apostolorum, graece et latine*. Le texte latin est celui de la Vulgate, divisé toutefois, comme le texte grec, par péricopes précédées d'un court sommaire qui en indique le contenu. Pour le texte grec, l'éditeur a choisi le *Vaticanus*, du IVe siècle, qui est reproduit d'après l'édition phototypique de 1904 et dont les lacunes seront comblées, dans le second volume, d'après d'autres manuscrits. Toutefois, quand ce manuscrit s'éloigne de la Vulgate par divergence ou omission, son texte est remplacé ou complété par une bonne leçon grecque rapprochée du latin; son origine est alors citée en note, aussi bien que la leçon du *Vaticanus*. De cette sorte, on a bien l'édition complète du manuscrit adopté, mais le texte reconstruit n'est pas nécessairement le meilleur, parce qu'il ressemble à la Vulgate. C'est là, au point de vue critique, un défaut notable de la nouvelle édition, défaut que diminue partiellement le but pratique qu'on s'est proposé. La finale de saint Marc du manuscrit Freer est reproduite (p. 110). Dans les notes du texte grec, on signale quelques mots de la Vulgate actuelle qui, d'après MM. Wordsworth et White, n'auraient pas été admis par saint Jérôme. Les principales additions du *Codex Bezae* sont aussi imprimées, surtout dans les Actes. Le second volume sera suivi d'un apparat critique plus considérable. L'édition est soignée, et elle se recommande par son mérite autant que par son prix, réduit au minimum. Elle sera complète pour le mois d'avril prochain.

8. — M. Bienstock a traduit en français *les Quatre Évangiles* du comte Léon Tolstoï. La *Première partie* vient de paraître. Elle suffit à faire apprécier l'œuvre entière. Au lieu de recevoir, en chrétien convaincu et soumis, les Évangiles canoniques dans leur teneur authentique et de les interpréter tels que l'Église les entend, Tolstoï, à une période d'enthousiasme de sa vie, dans un état maladif de tension morale, y a cherché « une doctrine simple, claire et profonde, qui renferme le sens de la vie et répond aux besoins supérieurs de l'âme humaine » (p. 2). Loin de se mettre humblement à l'école de Jésus, il n'a pris dans l'Évangile que ce qui lui a paru clair, au fond que ce qui répondait à ses idées du moment, aux questions qu'il se posait alors : Qui suis-je? et qu'est-ce que Dieu? et il a eu le tort de rejeter les passages qui lui paraissaient obscurs ou de les interpréter mal, et de faire de ce qu'il gardait la base principale et unique de toute la révélation. Il a abouti à créer un christianisme qui n'est celui d'aucune Église ni celui de Jésus, un christianisme tolstoïsant, sans dogme, sans pratiques religieuses, consistant exclusivement dans

l'amour des hommes, puisque Dieu et le royaume de Dieu sont en l'homme seulement (p. 289). Cette philanthropie, fondée sur une sorte de panthéisme intellectuel, nous est présentée comme la vraie doctrine de Jésus. Pour aboutir à ces conclusions, Tolstoï a fondu les quatre Évangiles en un : il a groupé les récits et les discours à sa façon, les coupant, les brisant à sa fantaisie, laissant ce qui ne lui paraissait pas essentiel, interprétant le texte grec suivant le sens de la doctrine qu'il cherchait et suivant le dictionnaire, abandonnant sans raison l'interprétation reçue et appuyant la sienne parfois sur l'étymologie des mots grecs. Aussi a-t-il abouti, comme il le signale dans une préface, à « des explications artificielles et probablement erronées au point de vue philologique » (p. 2). Il a reconnu plus tard « l'erreur commise », mais il n'a pas eu le courage de la corriger (p. 3). Il est inutile dès lors de relever ses bévues; il suffira de dire que le *Pater* lui-même est tronqué (p. 394-395) et que Tolstoï, interprète de l'Évangile, n'est pas chrétien. Sa science exégétique est assez bornée. Il ne cite que Reuss parmi les exégètes non-orthodoxes et il donne (p. 372) son sentiment comme celui de l'Église catholique. Quant à l'édition française, l'impression du texte grec est fort mal soignée; elle fourmille de fautes, surtout pour l'accentuation. Le traducteur n'a pas dû comprendre toujours le texte russe. Ainsi il traduit Pentateuque par « les cinq livres de la Bible » (p. 147); il rend *antemensia* par « antemenses » (p. 186); Jéronime (p. 299, 301) doit cacher saint Jérôme; *Reuss nach Palestina* (p. 313), titre d'un ouvrage de Maundrell, est mal transcrit; *οἴον* est donné comme un nom juif (p. 379), c'est une mauvaise transcription de *goïm*. L'essai d'interprétation de l'Évangile, tenté par Tolstoï, prouve une thèse qu'il attaque très vivement, celle des Églises qui interdisent les interprétations privées, ou mieux les altérations de la pensée de Jésus. Rien ne montre mieux que ce livre la nécessité de la tradition et de l'autorité pour garder et expliquer la véritable doctrine du christianisme.

9. — Avec *le Cinquième Évangile* de Han Ryner, nous restons dans le subjectivisme, mais nous tombons dans le grotesque, le grossier, le blasphématoire et l'impie. Ce cinquième Évangile est un mélange inepte des Évangiles canoniques, altérés et pastichés, de quelques légendes apocryphes, de calomnies juives, telles que celle de Panthéros et de considérations basses et saugrenues. Passons.

10. — Sous le titre : *Les Évangiles synoptiques*, j'ai publié neuf *Conférences apologétiques*, que j'ai faites à l'Institut catholique de Paris pendant le trimestre d'été de 1910. Elles roulent sur la tradition évangélique et sa formation, la rédaction et la valeur historique des Synoptiques, la conception virginale, le théâtre, la durée, les obstacles et le développement du ministère public, les miracles, la forme de

l'enseignement, le témoignage de Jésus sur sa mission et sa personne, le procès et la mort rédemptrice, la résurrection du Sauveur. Elles visent le plus souvent à réfuter les erreurs de M. Loisy, et les sujets traités sont envisagés sous le rapport de la critique à la fois littéraire et historique, qui est à l'ordre du jour. La réponse aux objections courantes du rationalisme actuel contient des aperçus positifs, que les lecteurs intelligents remarqueront; le conférencier n'e se tient pas toujours sur la défensive. Il a dû parfois ouvrir des sillons nouveaux, tout en mettant à la portée du grand public, non initié aux études critiques et exégétiques, les résultats de recherches plus techniques. C'est, dans son dessein, de la vulgarisation, qu'il n'a voulue ni superficielle ni trop approfondie, mais didactique pourtant et serrée, tout en étant claire et aussi intéressante que possible. Pour former un volume suffisamment rempli, on a ajouté en appendice deux études, l'une sur le paulinisme de Marc, l'autre sur le *kiddûsch*, un soi-disant antécédent juif de l'eucharistie.

11. — M. Heer a renouvelé la question si embrouillée des deux généalogies de Notre-Seigneur : *Die Stammbäume Jesu nach Matthaus und Lukas*. Au lieu de se borner, comme on le fait le plus souvent, à la seule comparaison des deux généalogies, il les a étudiées chacune à part, sous le rapport de leurs sources, de leur place dans les Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc, de leur raison d'être dans la trame des récits évangéliques, de leur contenu réel et de leur signification. D'abord, les deux généalogies ne sont pas des constructions faites directement et immédiatement sur celles de l'Ancien Testament, mais elles sont tirées de sources plus rapprochées, des registres de famille, régulièrement tenus chez les Juifs. M. Heer prouve l'existence de ces registres et conclut qu'ils ont été consultés par les évangélistes pour dresser la généalogie de Jésus. Il considère ensuite chacune des deux généalogies en elle-même et d'abord celle qu'a faite saint Luc et où il reconnait la généalogie de la Sainte Vierge. Il détermine le but de cet évangéliste par la place qu'il a donnée à cette généalogie dans son récit. Saint Luc aboutit à faire de Jésus le Fils de Dieu, III, 38, non pas au même titre qu'Adam et ses autres ancêtres, mais dans un sens spécial, clairement marqué dans les chapitres précédents, I, 32, 35, 43; II, 49; III, 15, 21, et dans les suivants, IV, 3, 9, etc. Le passage de la filiation adamique à la filiation divine stricte devait être clair pour les lecteurs primitifs du troisième Évangile et M. Heer le retrouve dans une donnée, fournie par saint Irénée et saint Justin, et qu'il croit traditionnelle et répandue par les premiers prédicateurs chrétiens, à savoir que Jésus, le dernier terme d'une généalogie de 72 membres, répondant aux 72 peuples de la terre et aux 72 langues du monde, a récapitulé en sa personne tous les hommes

et a été par sa résurrection le premier-né d'entre les morts, qui était venu par l'Évangile rendre aux hommes la véritable vie. La généalogie du Sauveur, remontant jusqu'à Adam, a donc une signification typologique, fondée sur l'opposition du premier Adam avec le second Adam, à la fois Dieu et homme, le vrai Fils de Dieu, conçu par l'opération du Saint-Esprit. Saint Luc, qui se proposait de prouver la filiation divine de Jésus, a donné à la généalogie cette signification typologique. Par conséquent, son texte doit contenir 72 noms et cette considération doit servir à rétablir, parmi les variantes, le véritable texte primitif de l'Évangile. On éliminera donc des listes qui contiennent 75, 76 ou 77 noms, les deux noms de Lévi et de Mathat, qui ne sont pas attestés par les meilleurs témoins. Enfin, le texte le plus ancien, représenté par la leçon de la version syriaque du Sinaï et par les anciennes versions latines, établit les rapports de parenté de Jésus avec Joseph, nommé seulement comme père putatif. Par suite, la généalogie ne donne pas les ancêtres de saint Joseph, mais ceux de la Sainte Vierge. Cette conclusion cadre bien d'ailleurs avec les récits de l'enfance en saint Luc qui tous sont faits au point de vue de Marie. La démonstration, bien conduite, me semble décisive, et M. Heer a fait faire à la solution de cette question embrouillée un réel progrès. Il en est de même pour la généalogie que reproduit saint Matthieu. Considérée en elle-même, celle-ci a pour but de montrer que Jésus est le Messie en raison de sa descendance davidique. La force de la preuve se trouve dans la signification symbolique fournie par la division de la généalogie en trois séries de 14 générations. Or 14 qui, en divers documents, est en chiffre messianique, représente spécialement la valeur numérique du nom hébraïque de David, écrit suivant l'orthographe déficiente. Le groupement des générations en série de 14 suffisait à indiquer à des lecteurs au courant des procédés de la *gematria* ou mystique des nombres, que Jésus, le fils de David, était le Messie et le second David. Si on compare cette généalogie avec l'Ancien Testament, il y a lieu d'expliquer l'absence d'un nom dans la seconde série et la suppression de trois noms dans la famille royale. Le chiffre de 14 est obtenu aisément dans la seconde série par l'insertion de Joakim entre Josias et Jéchonias. Quant à la suppression d'Ochozias, de Joas et d'Amasias, M. Heer l'explique avec saint Hilaire et saint Jérôme par la *damnatio memoriae*, qui entraînait l'*erasio nominis*. La mère d'Ochozias étant une fille d'Achab, Athalie, la descendance de Joram devait disparaître jusqu'à la troisième génération; c'est pourquoi saint Matthieu a donné pour fils à ce roi Ozias son quatrième descendant. Enfin, la généalogie de saint Matthieu est celle de saint Joseph. Or, la relation de Joseph avec Jésus est bien marquée dans la version syriaque du Sinaï, qui représente le mieux le texte original,

pourvu toutefois qu'on l'entende au sens juif des expressions. Cette leçon qu'on a fait valoir si souvent contre la conception virginale de Jésus, signifie seulement : Joseph, à qui la Vierge Marie était fiancée, fit inscrire sur le registre des naissances comme son fils Jésus le Messie. Les autres leçons qui sont très anciennes, débarrassées de quelques additions, présentent le même sens; elles ne sont donc pas des falsifications du texte primitif, elles n'en sont que des explications, appropriées à la mentalité de lecteurs qui ignoraient les coutumes juives. Toute cette argumentation de M. Heer me paraît un modèle de critique textuelle. La naissance miraculeuse de Jésus s'harmonise donc dans les deux Évangiles de saint Luc et de saint Matthieu avec leur contexte propre. Dans la première, Jésus est le fils bien-aimé du Père, le Fils de Dieu, le Fils du Très-Haut; dans la seconde, il est le fils de David, le Messie; sa naissance virginale a été annoncée par la prophétie d'Emmanuel, et il est lui-même né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. La dissertation de M. Heer est tout à fait remarquable, et nous attirons spécialement sur elle l'attention de nos lecteurs. Signalons aussi comme un gage de bons travaux futurs la confirmation philologique que l'étudiant Léon Wohleb a apportée à son maître par l'examen de la manière spéciale dont saint Matthieu a coutume de rattacher les membres de ses phrases.

12. — Le Père Leroy poursuit la publication de ses *Leçons d'Écriture sainte sur Jésus-Christ, sa vie, son temps.* Celles qui ont été prêchées en 1909 sont au nombre de dix : la foi de Pierre, confirmée par la prière du Christ, le départ de Jésus vers son Père, la promesse de l'envoi de l'Esprit Saint, l'institution de l'eucharistie, la raison d'être de l'eucharistie, la parabole de la vigne et des sarments, la sève divine qui coule du cep aux branches, les derniers avis de Jésus aux apôtres, les adieux et le testament du Christ. Ces leçons nous conduisent jusqu'à l'agonie; elles sont presque exclusivement l'explication des paroles de Notre-Seigneur au Cénacle, rapportées par saint Jean. Elles ont donné lieu principalement à des considérations doctrinales auxquelles l'exégèse a peu de part. Le seul problème de cet ordre, qui ait été résolu, concerne la place du récit synoptique de l'institution de l'eucharistie. Le Père Leroy a mis cette institution au milieu du long discours du Sauveur en saint Jean. Selon lui, Jésus avait d'abord fait la Pâque juive, puis il a adressé à ses apôtres quelques recommandations. Quittant la salle où ils étaient réunis, Joa., XIV, 31, il passe dans une autre, où il institue l'eucharistie, récite l'hymne d'action de grâces, achève son discours et d'où il sort pour se rendre à Gethsémani, Joa., XVIII, 1. Cette interprétation, insuffisamment fondée sur l'existence de deux salles distinctes qu'on montre aujourd'hui au Cénacle, ne se justifie pas par la parole : *Surgite, exeamus hinc,*

Joa., XIV, 31, qui n'exige pas une sortie réelle à ce moment, mais est seulement un ordre de se lever de table pour se préparer à sortir un peu plus tard.

13. — MM. Jacquier et Bourchany ont réuni en un seul volume les *Conférences apologétiques*, qu'ils ont données aux Facultés catholiques de Lyon en 1910, le premier sur *la Résurrection de Jésus-Christ*, et le second sur *les Miracles évangéliques*. Pour permettre au lecteur de suivre plus facilement l'exposé des faits et la discussion des textes cités dans les quatre premières, on a reproduit par ordre et même sous forme synoptique, quand il y a parallélisme, les divers récits de la mort, de l'ensevelissement, de la résurrection et de l'ascension de Notre-Seigneur dans les quatre Évangiles, les Actes des apôtres et la première Épître aux Corinthiens. Les quatre conférences de M. Jacquier portent sur la valeur historique des documents qui relatent la résurrection de Jésus, sur la réalité du fait de la résurrection, fondé sur la réalité de la mort, de l'ensevelissement et des apparitions du Sauveur, enfin sur la discussion des systèmes rationalistes qui nient cette résurrection. A propos des miracles racontés dans les Évangiles, M. Bourchany a prouvé leur réalité historique par l'autorité du témoignage évangélique qui les atteste, leur caractère surnaturel et l'inanité des explications naturelles qu'on en a proposées, la valeur démonstrative de ces miracles en faveur de l'affirmation personnelle de messianité et de filiation divine émise par Jésus. La dernière conférence a été consacrée à développer un miracle d'ordre moral, celui de la sainteté incomparable de Jésus, en preuve de la divinité du christianisme. Ces deux séries de conférences sont également solides et bien conduites; elles résolvent les difficultés actuelles, au moins dans leur direction générale, car elles laissent nécessairement dans l'ombre des objections de détails qui ne pouvaient être utilement abordées devant le grand public. Elles répondent donc pleinement à leur but et sont de la bonne apologétique. Ajoutons pour les caractériser davantage que celles de M. Bourchany sont, sous le rapport de la forme, plus pleines, plus oratoires et moins sèches que celles de M. Jacquier.

14. — Dans la treizième édition qui vient de paraître, M. Brassac a terminé la revision complète qu'il avait commencée dans la douzième, du tome IV du *Manuel biblique*, tome où il est question des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse. La nouvelle édition contient 55 pages de plus que la précédente. Pour les Actes et les lettres de saint Paul elle présente de nombreuses retouches de détails et quelques modifications plus notables. Quant aux Épîtres catholiques et à l'Apocalypse, c'est une œuvre nouvelle, définitivement mise au point. Le *Manuel* est donc désormais, pour le Nouveau Testament du moins, au courant des besoins actuels et mieux approprié à l'enseignement

dans les grands séminaires. Il fournit aux élèves la somme suffisante des connaissances utiles et aux professeurs le point de départ d'explications plus détaillées sur des questions d'érudition. Néanmoins ce bon instrument d'études peut encore recevoir des améliorations, et c'est pour répondre au désir de l'auteur que nous lui signalerons plusieurs *desiderata*. La fraction du pain a pour référence (p. 16) Act., II, 46, qui est donnée avec raison (p. 25) comme l'action ordinaire de prendre de la nourriture. L'affirmation de l'Ambrosiaster, rapportée (p. 103), n'est pas une pure conjecture exégétique de cet auteur; Dom de Bruyne a montré qu'il l'avait empruntée à un prologue marcionite de l'Épître aux Romains. La date de la mort de saint Paul à Rome, vers 67, est affirmée et pas prouvée (p. 167). Saint Paul ne dit pas qu'il a écrit une lettre aux Laodicéens; il parle d'une lettre qui viendra *de Laodicée*, Col., IV, 16, et on ne voit pas pourquoi, si elle était la lettre circulaire aux Éphésiens (p. 171 et 390), Tychique, qui était porteur de cette lettre et de l'Épître aux Colossiens, ne les aurait pas remises toutes deux en même temps. Il est peu probable, malgré le témoignage de saint Denys de Corinthe, que saint Pierre ait contribué à la fondation de l'Église de Corinthe (p. 244, 249). Il est peu sûr qu'il soit question encore de l'incestueux dans la IIe Épître aux Corinthiens (p. 309). Ce qui est dit de la doxologie et des chapitres XV et XVI de l'Épître aux Romains (p. 330-332) est incomplet, aussi bien que ce qui concerne les mots ἐν Ἐφέσῳ, Eph., I, 1 (p. 390-391). Le tableau de de Wette sur les ressemblances de l'Épître aux Éphésiens avec l'Épître aux Colossiens, reproduit (p. 395), n'est pas bien dressé; il est fait en vue de prouver que la première n'est qu'une imitation de la seconde. Je ne pense pas que saint Paul a appris par révélation ce qu'il dit de l'institution de l'eucharistie (p. 563); ce récit lui vient de la tradition. Lire (p. 717) le manuscrit Coislin et pas Coslin.

15. — Le premier volume des *Évangiles apocryphes* de la collection Hemmer et Lejay contient le Protévangile de Jacques, le Pseudo-Matthieu et l'Évangile de Thomas, traduit du grec et annotés par M. Michel, et les rédactions copte et arabe de l'Histoire de Joseph le charpentier, traduites et annotées par le Père Peeters, bollandiste. Les deux traducteurs ont écrit aussi une Introduction aux apocryphes qu'ils éditaient. Cette Introduction fournit d'utiles et substantiels renseignements sur les éditions et les manuscrits, les titres, la composition et la date, l'auteur de ces livres. Notons que M. Michel ne retrouve pas dans saint Justin de traces du Protévangile de Jacques, mais seulement des récits qui lui ont servi de source. Origène est le premier à nommer le livre de Jacques qu'on rapporte par suite à la fin du IIe siècle. Il ne s'agit que de la première partie. La rédaction définitive, comprenant l'*apocryphum Zachariae*, ne serait que du

VIe siècle. Le Pseudo-Matthieu, qui est un remaniement latin de la première partie, peut être descendu jusqu'au VIe siècle (Voir *Polybiblion* de septembre 1910, t. CXIX, p. 202-203). L'Évangile de Thomas, qui nous est parvenu en quatre rédactions, deux grecques, une latine et une syriaque, raconte l'enfance de Jésus. Il diffère de l'Évangile hérétique du même nom, mentionné par plusieurs Pères du IIIe siècle. Il en est une édition expurgée, attribuée à l'apôtre saint Thomas après le IIIe siècle. L'Histoire de Joseph n'est qu'un récit de la mort du saint. La recension copte bohaïrique est une traduction du grec. La version saïdique, dont il reste quelques fragments, n'a aucun rapport avec la précédente. On ne connaît pas l'origine immédiate du texte arabe, qui semble refléter une recension syriaque. L'original grec pourrait remonter au plus haut au IVe siècle. L'édition comprend le texte grec du Protévangile et de l'Évangile de Thomas, le texte latin du Pseudo-Matthieu avec leur traduction française. De l'Histoire de Joseph on n'a donné que deux versions parallèles du texte copte et du texte arabe avec les principales variantes de la version saïdique, sauf le chapitre XXIII, qui est traduit en entier en appendice. Dans tout le volume, les notes sont réduites au minimum. Un Index alphabétique donne les principales références. L'ouvrage répond bien au but de la collection, qui est de fournir des textes et des documents plutôt qu'un commentaire. E. MANGENOT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ

ENSEIGNEMENT. — PRÉDICATION. — 1. *Lettres à un homme du monde sur les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens*, par Mgr G. LAPERRINE D'HAUTPOUL. Rome et Paris, Desclée, de Brouwer, 1910, in-12 de 486 p., 4 fr. — 2. *La Beauté de Dieu et son amabilité à cause des perfections infinies de l'Être divin*, par le R. P. NIÉREMBERG; trad. par le P. MAXIMILIEN GARÉNAUX. Paris et Tournai, Casterman, s. d., in-12 de VI-326 p., 2 fr. — 3. *Les Litanies de la Très Sainte Vierge. Commentaire doctrinal de chaque invocation*, par le R. P. A. GUILLAUME. Bruxelles, Dewit, 1909 petit in-8° de IX-666 p. — 4. *L'Apostolat des hommes*, par P. GONTIER. Paris, Amat, 1910, in-12 de XV-196 p., 1 fr. 25. — 5. *Plans d'instructions pour le diocèse de Nevers*. 2e édit. Paris, Téqui, 1910, in-16 de XIV-455 p., 3 fr. 50. — 6. *Bouclier du chrétien, ou la Religion démontrée*, par le D. JACQUES BALMÈS. Paris, Retaux, in-32 de 78 p., 0 fr. 15.

JEUNESSE CHRÉTIENNE. — 7. *La Confession et la communion des enfants et le Décret de la congrégation des sacrements*, par Dom RABORY. Tours, Cattier, 1910, in-16 de 48 p. — 8. *La Sainte Communion. Aux Dames et aux jeunes filles*, par l'abbé DE GIBERGUES. Paris, de Gigord, 1910, in-16 de VI-219 p., 1 fr. 50. — 9. *Jeunesse et pureté*, par l'abbé HENRI MORICE. Paris, Téqui, 1910, in-12 de XII-237 p., 2 fr. — 10. *La Pureté*, par J. GUIBERT. Paris, de Gigord, s. d., in-32 de XIV-270 p., 1 fr. — 11. *La Bonté et ses trois principaux adversaires*, par JOSEPH VERNHES. *Conférences de Notre-Dame aux étudiants de Saint-Sulpice*. Paris, Téqui, 1911, in-12 de VIII-211 p., 2 fr. — 12. *La Jeune Fille à l'école de la bienheureuse Jeanne d'Arc*, par Une religieuse. Nouv. édit. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, s. d., gr. in-8 de XXIX-333 p., 3 fr. 50. — 13. *A l'école de Jeanne d'Arc. A la jeunesse catholique*,

par le R. P. M. Lambert. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, 1910, in-18 de 236 p., 1 fr. 50.

Spiritualité. — Mystique. — 14. *Œuvres complètes* du R. P. Achille Desurmont. T. VII. *Tout à Dieu.* Paris, Librairie de la Sainte-Famille, 1910, petit in-8 de III-633 p., 4 fr.—15. *La Conduite des Exercices spirituels de saint Ignace dans leur application aux retraites ordinaires,* par le P. Pierre Cotel. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 188 p., 2 fr. — 16. *L'Heure du matin, ou Méditations sacerdotales,* par l'abbé E. Dunac. 4e édit. revue par l'abbé J.-B. Gros. Paris, Téqui, 1910, 2 vol. in-12 de XVIII-439 et 460 p., 6 fr. — 17. *Nouveaux Examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du clergé de nos jours d'après le Memento de vie sacerdotale de l'abbé Dementhon,* par G. André. 2e édit. Paris, Beauchesne, 1910, in-12 de XXIII-649 p., 4 fr. — 18. *Une Mystique de nos jours. Sœur Gertrude Marie de la congrégation de Saint-Charles d'Angers,* par l'abbé S. Legueu. Angers, communauté de Saint-Charles, s. d., gr. in-8 de VI-707 p., avec portrait et planches, 5 fr. — 19. *Le Livre des visions et instructions de la B.* Angèle de Foligno; trad. par Ernest Hello. 4e édit. Paris, Tralin, 1910, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 20. *Révélations de l'amour de Dieu* (Julienne de Norwich, *mystique anglaise du* XIVe *siècle*); trad. par Un bénédictin de Farnborough. Paris, Oudin, s. d., in-18 de XXXV-399 p., 3 fr. 75. — 21. *Élévations eucharistiques extraites des écrits de la servante de Dieu* Marie-Eustelle, par l'abbé F. Van Loo. Avignon, Aubanel. 5e édit., s. d., in-32 de XVI-128 p., avec fig.

Piété. — Dévotions. — 22. *Manuale sacerdotum diversis eorum usibus... accommodavit* Josephus Schneider. Editio 17a cura et studio Augustin Lehmkuhl, Coloniae, typ. Bachemii, 1910, in-32 en 2 parties de XVI-278 et VI-640 p. — 23. *Méthode pour converser avec Dieu,* par le P. Michel Boutauld. Nouv. édit. Paris et Tournai, Casterman, s. d., in-32 de 62 p., 0 fr. 25. — 24. *Méditations pour les trois jours de retraite qui précèdent l'émission ou le renouvellement des vœux,* par le R. P. Juddt. Lille, Giard, s. d., in-32 de 63 p., 0 fr. 30. — 25. *Nouvel Appel à la réparation,* par l'abbé L. de Bretagne. Paris, Lethielleux, s. d., in-32 de 98 p., 0 fr. 75. — 26. *Enfants, aimez Notre-Dame! Histoires,* par le P. L.-J.-M. Gros. Bruxelles, Dewit, 1911, in-18 de XII-170 p. —27. *Aux âmes pieuses. L'Ange gardien, Exercices en trente méditations,* par l'abbé P. Feige. Paris, Téqui, 1910, in-18 de XLIV-208 p., 1 fr.

Enseignement. — Prédication. — 1 à 6. — Dans ses deux ouvrages précédents d'exégèse, Mgr G. Laperrine d'Hautpoul avait, sous la forme de *Lettres à un homme du monde,* exposé et développé la pensée générale de saint Paul dans ses épîtres aux Romains et aux Hébreux, en adaptant fort à propos ses commentaires aux besoins de nos contemporains; conseils sur la nécessité d'une instruction religieuse suffisante et sur les dispositions d'âme de ceux qui souffrent persécution pour la justice. Il a suivi dans ses lettres sur *les Épîtres de saint Paul aux Corinthiens* la même méthode, dont il n'a qu'à se louer, et voici qu'il révèle aux chrétiens de nos jours les recommandations que l'Apôtre adressait aux fidèles de son temps pour les engager à persévérer dans la foi : les circonstances étaient alors aussi peu favorables qu'aujourd'hui et les leçons du passé peuvent servir pour le présent. Les Épîtres aux Corinthiens traitent des divisions qui déchirent les jeunes chrétientés, du mariage et du divorce, du célibat et du veuvage, de la vie intime de l'Église, des calomnies contre la personne de l'apôtre et son caractère. Toutes ces questions sont actuelles encore sous d'autres noms et formulées diversement; aussi les avis de

saint Paul n'ont rien perdu de leur opportunité et de leur importance. Les *Lettres* de Mgr Laperrine d'Hautpoul, écrites en un style élégant, plein de dignité et d'exquise délicatesse, nous montrent comment les Épîtres aux Corinthiens vengent la morale offensée et les lois sacrées de la famille et de la société, quels sont les remèdes infaillibles pour arrêter notre marche vers l'abîme. Et cette lecture, grâce au mérite littéraire de l'ouvrage, est aussi attrayante qu'instructive; elle se recommande à l'attention des esprits sérieux que préoccupe l'état actuel de la société et qui veulent assurer son avenir.

— Le livre du P. Niéremberg : *La Beauté de Dieu et son amabilité* nous arrive d'Espagne par la traduction du P. Garénaux, qui a permis ainsi à toutes les âmes vraiment pieuses de goûter les enseignements aussi beaux que solides de l'auteur. Le P. Niéremberg était, dit son dévoué et fidèle traducteur, « un homme pénitent, austère et laborieux », mais aussi un homme érudit, théologien, ascète. Son œuvre porte l'empreinte de toutes ces qualités de fond et de forme qui font les meilleurs livres et les plus utiles. Les considérations ou méditations sur la beauté de Dieu font l'objet des deux premières parties où l'auteur nous livre, pour ainsi dire, toute son âme. Le P. Niéremberg parle de conviction et il veut communiquer à ses lecteurs ce qu'il sent; il a contemplé, dirait-on, cette beauté divine qui l'a ravi et il s'efforce de nous traduire ses vives impressions. Il veut que nous nous plaisions, comme lui, à connaître Dieu et à nous faire une haute idée de sa grandeur et de sa beauté. Il rappelle les règles de saint Anselme pour la connaissance de Dieu et énumère les conditions de la beauté divine qui sont la simplicité et l'unité de Dieu, l'intégrité de sa nature, son éternité et son immutabilité, l'exemption de toute tache, sa justice, sa bonté, sa puissance, sa perfection, tous biens et tous charmes qui doivent nous faire désirer de le voir et de l'aimer. La troisième partie du livre comprend trente-six exercices d'affectueux amour envers Dieu par les allégresses de l'âme et ses complaisances dans les divines perfections.

— *Les Litanies de la Très Sainte Vierge !* Quoi de plus usuel! Rien ne nous est plus familier. Mais comprenons-nous toujours bien le sens de ces invocations qui se succèdent, parfois si rapidement, sur nos lèvres? En approfondissons-nous la vraie signification, la doctrine, les enseignements? Le R. P. Guillaume, de la Compagnie de Jésus, a pensé qu'un *Commentaire doctrinal* de ces litanies pourrait être très utile et aussi très favorable pour satisfaire et accroître la vraie piété : car ce ne sont pas, en effet, des mots plus ou moins symboliques et poétiques, qui doivent se suivre, quelquefois même par routine et sans attention, pour redire nos hommages à l'auguste Mère de Dieu; nous devons nous obliger à connaître ce que ces mots

signifient, quels rapports peuvent et doivent avoir avec la doctrine ces symboles, ces figures, bien choisis et bien placés par l'Église. Alors c'est une harmonie parfaite entre l'enseignement et la prière, celle-ci éclairée et réchauffée par celui-là. Le plan de l'œuvre était tout indiqué : invocations dans l'ordre ordinaire. Toutefois le pieux auteur a eu la bonne pensée de les ramener toutes à deux principales correspondant aux deux grandes dignités de Marie : sa divine maternité et sa virginité; il nous les montre « d'abord louées dans leurs conséquences immédiates et dans leurs qualités, puis indirectement dans leurs titres emblématiques qui les symbolisent, dans les invocations relatives soit au pouvoir secourable de Marie, soit à sa royauté sur toutes les phalanges du ciel. » Nous croyons que ce livre opèrera un grand bien en donnant à notre piété un fondement plus solide : il sera goûté et apprécié à sa juste valeur par tous ses lecteurs — que nous lui souhaitons très nombreux.

— *L'Apostolat des hommes* est plus particulièrement nécessaire à notre époque où la presse, plus exactement qu'autrefois « la renommée aux cent bouches », répand par ses millions de voix tous les sophismes de la libre pensée et renouvelle toutes les erreurs des siècles passés. M. Gontier nous offre très à propos son livre où il traite les questions relatives à cet apostolat. Il se pose deux questions auxquelles il répond aussitôt aussi complètement et aussi heureusement que possible. La première est ainsi formulée : Faut-il s'occuper des hommes plus qu'on ne le fait? Et il parle du zèle des âmes, du besoin que les hommes ont du prêtre, de l'insuffisance des écoles chrétiennes et des œuvres postscolaires. Il faut aller droit aux hommes, car c'est à eux qu'appartient l'influence sociale. La deuxième question : Qu'y a-t-il à faire? amène d'abord l'auteur à condamner les faux mystiques qui comptent sur Dieu et ne s'aident pas et les partisans de la politique du pire qu'on ne saurait ni suivre ni approuver. Ce qui est à faire, c'est une œuvre de longue haleine; il faut un effort d'ensemble : visites à domicile, propagande de la bonne presse, groupements, cercles d'études. Sous forme d'appendice, l'auteur très compétent donne d'excellents avis sur les œuvres dites sociales, sur les œuvres d'hommes, enfin sur les résolutions à prendre. Parmi les évêques qui ont loué cette œuvre d'apostolat, Mgr l'évêque de Versailles expose dans une Lettre-Préface l'importance de l'évangélisation des hommes et félicite hautement M. Gontier de l'opportunité de son livre auquel il souhaite de former des apôtres « non seulement dans le clergé « mais parmi les laïques catholiques pour enseigner les hommes, pour les grouper, pour leur faire vivre leur foi. »

— Toutefois il ne conviendrait pas de négliger l'enseignement catéchistique qui est de tous les temps. Prenons garde de ne point paraître

trop favoriser les programmes des études sociales, qui, sous prétexte de nouveautés, semble devoir attirer davantage l'attention. Continuons à marcher dans le sillon de nos apologistes. C'est cette tradition que l'évêque de Nevers veut recommander à son clergé en lui offrant une nouvelle édition de *Plans d'instructions* sur le catéchisme qu'il fait précéder de l'ordonnance de son vénéré prédécesseur réglementant la pratique du devoir de la prédication. C'est un cours complet d'enseignement religieux : il se divise en cinq années qui ont pour objet le Symbole, la grâce, le Décalogue, la liturgie, les évangiles du dimanche. Chaque chapitre constituant la matière d'une instruction avec des divisions nettes, distinctes, qui aident l'exposition du pasteur, facilitent l'intelligence et la mémoire des fidèles; il se termine par une nomenclature de sources ou d'auteurs à consulter. Inutile d'ajouter que rien n'est omis des enseignements plus récents que l'Église a cru devoir nous donner en nous signalant les erreurs modernes à condamner et à éviter. Ces *Plans d'instructions pour le diocèse de Nevers* se recommandent aussi au clergé de tous les diocèses, qui n'auront qu'à s'en louer.

— Terminons cette catégorie d'ouvrages par l'opuscule du Dr Jacques Balmès, intitulé : *Le Bouclier du chrétien ou la Religion démontrée* : Existence et attributs de Dieu; l'homme, son origine, sa nature, sa destinée; vraie religion; l'Église; les hérésies; l'incrédulité, etc., le tout en quelques pages rapides qui ne fatiguent pas l'esprit, mais qui se gravent profondément dans le souvenir. Jeunes enfants et hommes mûrs peuvent également trouver là la vérité à connaître et les devoirs à pratiquer.

Jeunesse chrétienne. — 7 à 13. — La grande préoccupation de tout le clergé et de tous les fidèles est l'application du décret pontifical pour la première communion. Il importe donc, au premier chef, de bien comprendre cette décision. Parmi les brochures nombreuses éditées à ce sujet, signalons celle de Dom Rabory : *La Confession et la communion des enfants et le Décret de la congrégation des sacrements.* En peu de pages, l'auteur commente ce décret et détermine bien exactement la pensée du Souverain Pontife. Reste à y joindre les instructions pratiques publiées par les évêques pour leurs diocèses respectifs et approuvées par le Pape.

— C'est encore *la Sainte Communion* que traite M. l'abbé de Gibergues, s'adressant spécialement *aux dames et aux jeunes filles*; il envisage cette action surnaturelle dans ses effets à l'égard de Dieu, du prochain et de nous-même. Ces effets se résument dans le don qui est fait à l'âme ainsi unie à son Dieu : c'est-à-dire la grâce habituelle qui est accrue et les grâces actuelles qui sont accordées, grâces surtout d'amour pour Jésus-Christ. Viennent ensuite les considérations sur

les obstacles aux grâces de la communion, sur les dispositions pour bien communier, sur les préparations prochaine et immédiate, sur l'action de grâces, la journée de la communion. Les quatre derniers chapitres concernent la communion quotidienne, les objections contre cette pratique, la communion quotidienne pour les enfants, la communion spirituelle. Ce livre est d'une doctrine sûre; les conseils qu'il donne et la direction qu'il indique méritent la plus grande confiance et les âmes qui se résoudront à les suivre en retireront les meilleurs fruits.

— Pour ses retraites aux jeunes gens de quinze à vingt ans, M. l'abbé H. Morice a eu la pensée de prendre comme sujet la pureté. *Jeunesse et pureté* : ces deux mots s'harmonisent si bien ! La jeunesse, c'est la fleur de l'âge; la pureté, c'est la fleur de l'âme : il fait si bon respirer le parfum de ces deux fleurs ! Et combien il faut désirer que les jeunes gens comprennent le prix de ces deux trésors ! Car, malgré les années, si le cœur a conservé sa pureté, tout l'homme n'aura rien perdu de sa jeunesse. Lisez donc, chers jeunes gens, ces conférences qui vous apprendront le secret de rester toujours jeunes ! Soyez purs, et vous aurez en vous une source inépuisable de lumière, de piété, de force et de joie; vous saurez résister aux tentations; vous redouterez le péché; vous goûterez les bienfaits de la confession et de la communion; vous voudrez être apôtres, vous aimerez Jésus et Marie; vous serez assurés de votre persévérance.

— Le vénéré supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris, M. J. Guibert, vient à son tour confirmer l'enseignement et les conseils que nous recommandons. Son opuscule sur *la Pureté* en est à son cinquième mille : c'est bien dire son succès et aussi son importance, son opportunité. Nous avons déjà fait connaissance avec ce petit livre que nous sommes heureux de voir revenir entre nos mains. Puisse-t-il aller sous les yeux de nos chers jeunes gens ! Ils apprendront ce qu'est l'aimable pureté, quelle est son utilité et quels sont ses bienfaits, comment elle est possible, comment il faut la préserver ou la réparer, quelle conduite il convient de tenir dans les tentations.

— Aux étudiants de Saint-Sulpice, M. l'abbé Joseph Vernhes a adressé huit conférences sur *la Bonté et ses trois principaux adversaires.* C'est encore bien une vertu qui sied admirablement à la jeunesse : comme en Dieu la bonté et la sainteté sont nécessairement et étroitement unies, de même dans le jeune homme la bonté est le reflet de sa pureté. Suivez bien attentivement, chers amis, les leçons du pieux et dévoué conférencier. Après vous avoir dit ce qu'il faut entendre en général par la bonté, il vous indiquera d'abord le moyen de la pratiquer en pensées, en paroles, en actions; il vous dénoncera au fur et à

mesure pour les combattre et les vaincre les adversaires de cette vertu : le jugement téméraire, la médisance, l'égoïsme. Et quel peut être en fin le modèle qu'il vous offrira pour vous faciliter votre tâche? C'est Jésus modèle et aussi source de toute bonté. Il était si bon et si doux, l'enfant de Marie, que ses petits camarades de Nazareth l'avaient surnommé « la douceur ». Plus tard, à l'époque de sa vie publique, il devait nous dire : « Apprenez de moi que je suis doux. » Lisez bien le livre de M. l'abbé Vernhes; mettez en pratique ses sages et pratiques conseils; vous ne tarderez pas à vouloir marcher sur les traces de votre divin modèle, à imiter sa douceur et sa bonté.

— *La Jeune Fille à l'école de la bienheureuse Jeanne d'Arc* a les honneurs d'une nouvelle édition. Reçu avec faveur par ses grands parrains, S. E. le cardinal Rampolla, Nosseigneurs les archevêques de Besançon et de Cambrai et les évêques de Dijon, de Verdun, de Carcassonne, de Nevers et de Monaco, il paraissait bien mériter les sympathies de ses lectrices, ce beau livre consacré à mettre en relief les enseignements que nous donne la vie de notre glorieuse libératrice. La jeune fille chrétienne y trouve tout ce qui doit contribuer à sa formation religieuse et à faire de sa vie un très utile apostolat. L'ouvrage se divise en trois parties. Dans la première, citons les principaux titres : Amour pratique envers Dieu; la Sainte Église et ses prescriptions; le foyer paternel; l'apostolat de la jeune fille; la piété, le prix du temps; la vocation, etc.; la deuxième partie est consacrée à la lecture; la troisième est une simple nomenclature de livres choisis pour une bibliothèque de jeune fille. Le style est celui de la causerie, clair, coulant et facile; il n'y a aucune fatigue à lire ces pages à la fois si instructives et si intéressantes. Ici et là, avec le plus judicieux à-propos, se montre la physionomie de Jeanne qui vient, comme le dit Mgr Oury, « frapper de sa beauté radieuse l'imagination et réveiller la flamme de la volonté : elle appelle des imitatrices de ses vertus. » Elles seront nombreuses ces jeunes sœurs de Jeanne d' Arc qui viendront à son école apprendre à être d'excellentes chrétiennes et de bonnes Françaises.

— Elles pourront aussi s'aider du livre du R. P. Lambert, dédié *à la jeunesse catholique* et portant le même titre : *A l'école de Jeanne d'Arc.* Il ne fait pas double emploi avec le précédent; il le complète. L'auteur s'attache surtout à commenter les paroles de la Bienheureuse Lorraine: Vive labeur; mon maître, c'est Dieu; je suis une bonne chrétienne; En avant; tout est vôtre; à la peine, à l'honneur; prendre tout en gré; mes voix ne m'ont pas trompée, etc. Dans les deux autres chapitres, le R. P. Lambert considère Jeanne d'Arc et la vocation, la mission de Jeanne et la mission des jeunes. A cette école, notre chère jeunesse du vingtième siècle ne peut que s'instruire très efficacement en la science

des saints; elle y recueillera « des leçons de droiture, de générosité, de vaillance, de pureté, d'honneur, de dévoûment à Dieu, à l'Église, à la Patrie, aux âmes ».

Spiritualité. — Mystique. — 14 à 21. — La publication des œuvres complètes du T. R. P. Desurmont se continue à la grande satisfaction des pieux lecteurs qui, sur nos indications, se sont mis à suivre l'enseignement de cet excellent maître. Nous avons fait connaître les six premiers volumes qui renferment tout ce qui a rapport à la vie chrétienne ordinaire; voici maintenant la deuxième série, qui a trait à la vie religieuse et qui s'ouvre par *la Retraite de S. Alphonse* avec ce sous-titre : *Tout à Dieu*. Après une Introduction dont l'étendue est assez justifiée par l'importance de son objet : S. Alphonse et son institut, nous voilà aussitôt en présence de la première retraite qui doit durer dix jours. Elle est préparée dès la veille par quelques conseils pratiques pour la bien faire et par une méditation spéciale pour en comprendre et en mettre à profit les avantages. Le plan de l'auteur est uniforme pour les exercices de chaque jour, avec le même but à atteindre : être tout à Dieu. Le premier jour, c'est le tout à Dieu par l'oraison : méditation du matin; lecture spirituelle du matin et de l'après-midi; méditation de l'après-midi et du soir; enfin préparation du lendemain. Le deuxième et le troisième jours, c'est le tout à Dieu par la fuite de la tiédeur; le quatrième, le tout à Dieu par la résolution, et ainsi de suite. Une seconde retraite, aussi de dix jours, se déroule sur le même plan et la même méthode, avec le même objet à méditer, quoique sous des aspects divers, et avec le même but à réaliser : tout à Dieu. Cette œuvre très remarquable a eu l'insigne privilège de recevoir les éloges compétents et autorisés de Sa Sainteté. Nous citons de la lettre de Pie X à l'éditeur les lignes suivantes : « Parmi tous ceux qui, à notre souvenir, ont cherché par la parole et par la plume à procurer le salut éternel des hommes, le nom d'Achille Desurmont est particulièrement remarquable. Par la fécondité de son génie, par l'abondance de sa doctrine, par son zèle pour la gloire de Dieu, il a très heureusement suivi les traces de son très saint Père et fondateur Alphonse et, durant toute sa vie, il en a fait briller les doctrines pour le plus grand bien des âmes. »

— *La Conduite des Exercices spirituels*, par le P. Pierre Cotel, est un commentaire abrégé des Exercices de S. Ignace; il a pour but de faciliter à ceux qui les donnent la pratique fidèle de ses prescriptions dans leur application aux retraites ordinaires. Dix-sept chapitres se partagent la matière de ce travail : estime à inspirer du livre des exercices, les vingt premières annotations, introduction immédiate aux exercices, application variée des exercices selon les personnes; examens et confessions, méthodes de méditation, trois manières de prier,

règles pour chacune des quatre semaines, notes sur les scrupules, règles pour la tempérance, pour la distribution des aumônes et pour l'orthodoxie. Ceux de nos lecteurs auxquels est familière la pratique des exercices comprendront combien peut leur être utile le livre si autorisé et si méthodique du P. Cotel. Nous désirerions avoir donné aux autres, en grand nombre, le désir de s'y essayer: ils ne s'en repentiraient pas.

— M. l'abbé J.-B. Gros a revu, augmenté et rajeuni l'ouvrage recommandable de M. l'abbé Dunac : *L'Heure du matin, ou Méditations sacerdotales*, qui parut pour la première fois en 1892. Sept ans plus tard, le pieux auteur préparait la troisième édition quand il s'endormit dans le Seigneur le 1er janvier 1899. Rarement de tels ouvrages obtiennent un si flatteur succès. Mais nous voici maintenant à la quatrième édition. Le crédit de l'œuvre de M. l'abbé Dunac ne fait donc que se maintenir au même degré. Que faut-il de plus pour permettre de constater sa valeur ainsi hautement affirmée par les plus sincères témoignages de sympathie? M. l'abbé Gros a cru devoir y apporter quelques modifications de peu d'importance, mais qui avaient bien leur opportunité; sans rien lui faire perdre de sa physionomie première, il l'a soigneusement revue, et il l'a augmentée d'un bon nombre de méditations; nous le félicitons d'avoir reproduit, en forme d'introduction, les pages de l'*Exhortation de Pie X au clergé catholique* sur l'importance de la méditation quotidienne pour le prêtre. C'est un directoire complet de la vie sacerdotale, que nous recommandons à nos confrères : rien n'y est omis de ce qui constitue la vie d'un prêtre, sous le rapport de sa sainteté personnelle et intime, comme sous le rapport de son ministère public. Le premier volume s'ouvre par les méditations sur la vocation et les divers ordres de la cléricature, sur le sacerdoce, le saint sacrifice, la fuite du péché, la science et l'amour du travail, le zèle, l'administration des sacrements, la visite des pauvres, le soin des enfants, les vertus sacerdotales, la vie cachée, les exercices de piété, enfin les fêtes liturgiques. La doctrine en est sûre. Mgr de Beauvais s'en porte garant en écrivant que « les prêtres qui recherchent la vie austère et grave dans l'application à tous les devoirs du saint ministère trouvent dans *l'Heure du matin* un trésor de doctrine capable de leur faire réaliser en eux cet idéal de vertu ». A son tour, Mgr l'évêque de Pamiers, parlant « des trésors de doctrine et de piété renfermés dans ces méditations sacerdotales » se plaît à constater que « l'esprit et le cœur y trouvent un aliment substantiel ».

— *Les Nouveaux Examens de conscience*, par M. G. André, prêtre de Saint-Sulpice, complètent l'ouvrage précédent. C'est encore le même but, la sanctification du prêtre. *L'Heure du matin* se passe en méditation, à se rendre compte des obligations de la vie sacerdotale;

les Nouveaux Examens nous permettent de juger si nous avons bien compris ces obligations, surtout si nous avons été bien fidèles à les remplir. Ce livre est divisé en quatre parties: dans la première, l'auteur considère le prêtre dans sa vie morale et religieuse; la deuxième, c'est le prêtre dans sa vie intellectuelle; nous suivons ensuite le prêtre dans sa vie de relations et dans sa conduite privée; la quatrième partie s'occupe de l'apostolat du prêtre dans les maisons d'éducation, dans les paroisses et dans les œuvres. La méthode de l'auteur est celle de M. Tronson, mais rajeunie, adaptée à notre époque sans rien perdre néanmoins du vrai parfum de la doctrine et jouissant d'une valeur réelle comme guide de la vie sacerdotale. « Ce qui distingue vos Exercices, écrit à l'auteur Mgr l'archevêque d'Avignon, c'est qu'en chacun d'eux, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, tout y est mouvement et vie. Et quelle vie ardente, forte, pleine d'onction ! »

— Avec la *Mystique de nos jours*, de M. l'abbé J. Legueu, nous sortons de la sphère ordinaire pour nous élever bien haut. La *Sœur Gertrude-Marie*, qui mourut, il y a deux ans à peine, est une vraie émule de la première; elle l'est aussi, au témoignage du P. Lemius, de la B. Marguerite-Marie par l'étendue de ses souffrances réparatrices, de la Mère Marie du divin Cœur par l'union de la vie contemplative à la vie active. Il y a de l'extraordinaire dans la vie de Gertrude-Marie, et c'est ici que l'on comprend bien l'extrême prudence et la rigoureuse réserve recommandée par l'Église aux auteurs qui publient de tels ouvrages. Mais tout paraît bien aussi conforme à la saine doctrine. « Gertrude-Marie, dit Mgr Sauvé, est vraiment *délicieuse* par sa simplicité dans la consolation, dans la souffrance, dans sa vie...; elle est délicieuse aussi de reconnaissance... pour remercier Dieu de toute joie, de toute grâce et de même de tout sacrifice. Quel ange de pureté ! Quelle humilité profonde ! Quelle générosité pour souffrir ! » Ce livre sera lu par les religieuses, qui tressailleront en voyant les Sœurs de l'Apostolat rivaliser de divine contemplation. Mais les âmes pieuses du monde qui le liront, sauront quels trésors de sainteté sont cachés dans les couvents qui excitent la rage de Satan. » C'est en quelque sorte une autobiographie que nous offre M. l'abbé Legueu, mais avec toutes les confidences des communications spirituelles qu'a eues la Sœur Gertrude-Marie: la servante de Dieu répétait tout par obéissance, avec simplicité, et ce sont ces confidences, au nombre de plus de deux cents, que nous livre celui qui les a reçues.

— Une autre autobiographie nous est présentée par M. Georges Goyau, sous ce titre : *Le Livre des visions et instructions de la B. Angèle de Foligno*, traduit par M. Ernest Hello; les détails de la vie n'abondent pas; en revanche, les communications spirituelles et mystiques sont nombreuses. « Ceux qui sont familiers, dit M. Hello, avec les

grands docteurs de la théologie mystique, avec S. Denis, avec S. Jean de la Croix, etc., reconnaîtront dans Angèle de Foligno la pratique ardente et pure des sublimes théories qui ont illustré la haute science. » La bienheureuse se trouve souvent en peine pour redire ce qu'une bouche humaine ne peut exprimer. « Le langage d'Angèle est une lutte corps à corps avec les choses qui ne peuvent pas se dire; et impuissante à traduire ce que son âme, emportée et ravie dans la lumière incréée, a pu contempler, elle s'écrie : « Regardez comme rien, comme absolument rien tout ce qui peut être exprimé en langue humaine. » Alors le traducteur ajoute : « Vous qui lisez ce livre, ne portez pas sur lui le regard froid de la curiosité: souvenez-vous des réalités glorieuses, souvenez-vous des réalités terribles. »

— Mais les terreurs, qui nous viennent de ces souvenirs, non seulement sont salutaires aux âmes, mais ne vont pas sans consolations. Prenez maintenant les *Révélations de l'amour de Dieu* faites à Julienne de Norwich, mystique anglaise du XIVe siècle, et que vient de traduire à notre intention un bénédictin de Farnborough. Ces révélations sont au nombre de seize et ont surtout pour objet la passion de Notre-Seigneur, la Sainte Trinité, la Mère de Dieu, le fondement de la prière. En nous les racontant, la vénérée mystique n'a pas d'autre but que d'instruire les âmes pieuses des insondables merveilles de l'amour divin et de les amener toutes à aimer Dieu par-dessus tout. Ses écrits ne sont pas le récit de faveurs particulières; ils nous parlent de l'amour de Dieu comme on en a rarement parlé, et le P. Faber estimait que ces révélations ne sont pas inférieures à celles du B. Henri Suso. Elles sont contenues, avec des éclaircissements, dans quatre-vingt-six chapitres, dont le dernier est consacré à nous dire clairement pourquoi et dans quel but Notre-Seigneur a daigné faire ces révélations. C'est lui-même qui nous l'apprend par ces paroles qu'il a fait entendre à Julienne : « Qui t'a révélé tout ceci? l'amour. Que t'a-t-il montré? l'amour. Et pourquoi l'a-t-il fait? par amour. » Ainsi, ajoute l'admirable mystique, ai-je appris que l'amour divin était ce que Notre-Seigneur avait en vue. Ajoutons que dans la Préface et en appendice l'érudit traducteur a réuni tous les renseignements qui peuvent intéresser le lecteur. Un plan de la ville de Norwich, au XIVe siècle, nous permet de déterminer le pieux ermitage où Julienne eut ses visions.

— Les *Élévations eucharistiques* de Marie-Eustelle n'ont pour objet que le divin sacrement de nos autels; elles sont extraites par M. l'abbé F. Van Loo, des écrits de la servante de Dieu surnommée « l'Ange de l'Eucharistie ». Marie-Eustelle a vécu au XIXe siècle; elle a été par conséquent notre contemporaine et elle préludait par la divulgation de ses *Élévations* à un apostolat plus direct en faveur de l'Eucharistie.

A l'âge de vingt-huit ans, elle disait adieu à la terre, après l'avoir édifiée par sa sainte vie et lui avoir communiqué quelque étincelle du feu intérieur qui consumait son âme pour l'hôte de nos Tabernacles. L'Ange de l'Eucharistie s'était envolé au ciel, mais il nous laissait ses Élévations qui devaient produire dans les âmes des effets de grâce extraordinaires. Cette cinquième édition paraît très opportunément à une heure où l'Église s'efforce de provoquer un plus généreux élan vers la Sainte Table. Marie-Eustelle y contribuera puissamment par ses écrits qui, au témoignage d'Auguste Nicolas, « rappellent ceux de Fénelon et atteignent quelquefois à Bossuet. »

Piété.— Dévotions.— 22 à 27.— Le *Manuale sacerdotum*, comme son titre l'indique, s'adresse très spécialement au clergé et c'est bien vraiment un *Manuel* de la vie sacerdotale. Le pieux et érudit éditeur, le R. P. Lehmkuhl, de la Compagnie de Jésus, nous offre ,en la coordonnant et surtout en l'adaptant à notre époque, l'œuvre si estimée du R. P. Jos. Schneider. La première édition paraissait en 1861 : le *Manuale* en est donc à son année jubilaire. Dix-sept éditions se sont rapidement succédé dans l'espace de ces cinquante ans, et la dernière, celle que nous annonçons, est accueillie avec la même faveur que la première : il est des livres qui ne vieillissent pas, surtout quand des continuateurs dévoués et compétents viennent leur infuser une surabondance de vie. C'est ce que le R. P. Lehmkuhl a bien voulu faire pour le *Manuel*, en le mettant au point, en harmonie avec les décisions les plus récentes du Saint-Siège, sous le rapport des sacrements comme pour la liturgie et les rubriques. Le livre très compact se divise en deux grandes parties : la première, l'Ascétique, qui renferme les prières et les méditations spéciales au prêtre ; la seconde, la partie liturgique et pastorale où sont groupées toutes les considérations et toutes les règles qui ont rapport au saint ministère, surtout pour l'administration des sacrements. Le Manuel se termine par le recueil des principales bénédictions en usage et des formules pour demandes à Rome de diverses permissions et faveurs.

— Nous sommes heureux de recommander le petit opuscule du P. Michel Boutauld : *Méthode pour converser avec Dieu :* ces quelques pages, substantielles et pratiques, démontrent bien que notre conversation avec Dieu ne saurait avoir ni de l'amertume, ni de l'ennui; il suffit de suivre les sages conseils d'un directeur aussi éclairé que prudent. *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* !

— Même recommandation en faveur des *Méditations* du R. P. Judde, *pour les trois jours de retraite qui précèdent l'émission ou le renouvellement des vœux.* C'est très bref, — à peine 60 petites pages, — mais très bien accommodé au but proposé : six méditations sur l'excellence et les bienfaits de la profession religieuse, sur les maux

dont elle nous délivre et sur les biens qu'elle nous assure, sur la perfection à laquelle elle nous engage et les dangers auxquels elle nous laisse encore exposés.

— Le *Nouvel Appel à la réparation*, par M. l'abbé L. de Bretagne invite instamment les âmes pieuses à prendre part à la croisade plus que jamais nécessaire de la réparation due à Dieu pour le salut du monde. Mais pour que son appel soit entendu et surtout bien compris, il a eu la pensée d'étudier les développements de cette œuvre à travers les siècles de l'histoire de l'Église en remontant même jusqu'aux premiers, car rien n'est plus fondamental que la réparation. Suivons donc M. l'abbé de Bretagne dans le cours de son étude et l'œuvre mieux comprise sera aussi mieux aimée et mieux pratiquée.

— Les exemples entraînent, dit l'adage. Pour entraîner un plus grand nombre d'âmes à l'auguste Mère de Dieu, le R. P. Cros, S. J., a réuni des *Histoires* aussi intéressantes que variées et il offre avec confiance son recueil aux enfants, en leur disant : *Enfants, aimez Notre-Dame!* Et, en effet, rien n'est plus excitant à accroître notre amour pour Marie, que de voir son amour pour nous toujours à l'œuvre, toujours ingénieux à venir à notre aide. Ces histoires sont groupées sous six titres : Comment il est bon d'avoir des parents dévots à Notre-Dame; comme Notre-Dame nous vient en aide dans nos misères de la vie présente; comme elle nous préserve des malheurs de la vie future; comment il faut compter sur elle, se garder de l'abandonner et de lui faire injure. Enfin, l'auteur indique les principales pratiques de la dévotion à Marie et les modèles que les enfants doivent s'efforcer d'imiter.

— *L'Ange gardien* est celui que le Seigneur a bien voulu, pour ainsi dire, attacher à notre personne, pour veiller avec soin sur notre âme. Pour que nous comprenions bien cette marque de prévenant amour de la part de Dieu, M. l'abbé P. Feige nous démontre, d'abord, la vérité de ce privilège : nous avons vraiment chacun notre ange gardien; il énumère ensuite les bienfaits dont nous lui sommes redevables; il nous trace notre conduite à son égard : devoirs d'affection, de confiance, de respect, d'obéissance, d'imitation, d'intercession. Dans les trente méditations qui ont pour objet ces diverses considérations, l'auteur, au témoignage de Mgr l'évêque de Meaux, concentre tout ce que la Sainte Écriture, la tradition catholique, les auteurs spirituels, et, en particulier, le pieux évêque de Genève nous ont appris touchant cette dévotion. Avant ces exercices, se trouve une courte Préface indiquant le but, le plan et la méthode du livre; elle est suivie des prières usuelles du matin et du soir, ainsi que des prières pour la messe et pour la communion.

F. Chapot.

AVIATION ET AÉRONAUTIQUE

1. *L'Aviation*, par Paul Painlevé et Émile Borel. Paris, Alcan, 1910, in-16 de viii-266 p. et 52 grav., 3 fr. 50. — 2. *Les Aéroplanes, considérations théoriques*, par Paul Raybaud. Paris, Vivien, 1910, in-8 de 24 p., avec fig., 1 fr. — 3. *Petite Encyclopédie aéronautique*, par L. Ventou-Duclaux. II. Paris, Vivien, 1910, in-12 de 143 p., avec fig., 1 fr. 75. — 4. *Le Vol à voile, étude historique, critique, anatomo-physiologique et théorique du vol des oiseaux voiliers et son application à l'homme*, par le Dr Joseph Cousin. Paris, Vivien, 1910, gr. in-8 de xvi-224 p. et 85 fig., 7 fr. 50. — 5. *L'Aéroplane étudié et calculé par les mathématiques élémentaires*, par le capitaine du génie Duchêne. Paris, Chapelot, 1910, in-8 de vii-306 p. et 113 fig., 5 fr. — 6. *La Mitrailleuse aviatrice*, par le capitaine d'André. Paris, Chapelot, 1910, in-8 de xvi-289 p., avec 11 fig., 4 fr. — 7. *Formulaire des sciences aéronautiques*, 1910-1911, par L. Ventou-Duclaux. Paris, Vivien, 1910, in-32 de xxxv-250 p., 3 fr. 50. — 8. *Études techniques sur l'aviation*, publiées par « Avia », revue des sciences aéronautiques. Paris, Vivien, 1910, in-8 de 104 p., 3 fr. 50.

1.— Le volume qui vient de faire son apparition dans la *Nouvelle Collection scientifique* sous le titre: *L'Aviation* comble une lacune en remplaçant et mettant au point des ouvrages différents, dont plusieurs sont déjà relativement anciens — les années comptent doubles en aviation ! MM. Painlevé et Borel donnent, en effet, après beaucoup d'autres, mais avec une netteté particulière et des aperçus nouveaux très intéressants, les lignes essentielles de l'histoire du plus lourd que l'air, l'étude du vol des oiseaux, des enseignements à en tirer. Les auteurs décrivent ensuite les diverses solutions proposées, les avantages et les inconvénients de chacune d'elles, les raisons de la supériorité actuelle des aéroplanes, les caractéristiques et les principes du fonctionnement des divers types. L'ouvrage se termine par quelques considérations sur l'avenir de l'aéroplane et, en particulier, sur son utilisation militaire.

Afin de ne pas effrayer le lecteur par trop de formules, tout en satisfaisant la curiosité des esprits scientifiques qui ne se contentent pas d'à peu près et qu'un peu de calcul différentiel ne rebute pas, les auteurs ont ajouté — j'allais dire relégué — en appendice, quelques développements sur les théories mécaniques de l'aéroplane. Ce n'est pas là la partie la moins intéressante ni la moins neuve d'un ouvrage vraiment remarquable et qui pourra être lu avec fruit par toutes les personnnes s'occupant d'aviation.

2. — L'étude des influences exercées par l'air sur les surfaces en mouvement est à la base de toute théorie sur *les Aéroplanes*. Il est donc extrêmement important d'avoir des données précises sur la manière dont s'exerce la résistance de l'air et d'établir une théorie que puissent confirmer tous les faits observés. Or, malheureusement, il n'en est pas ainsi et les résultats obtenus par les divers expérimentateurs sont loin de concorder et de vérifier les principales hypothèses généralement admises. Aussi doit-on être reconnaissant à M. Raybaud d'avoir appor-

té une nouvelle et très intéressante contribution à cette question capitale, en exposant une théorie très originale et séduisante qui s'écarte beaucoup de tout ce qui a été adopté jusqu'à ce jour.

3. — Les termes les plus fréquemment employés dans l'étude des questions relatives à la locomotion aérienne et dans les descriptions des divers appareils se trouvent, classés par ordre alphabétique, dans la *Petite Encyclopédie aéronautique*, si pratique, que vient de publier la librairie Vivien. C'est mieux qu'un dictionnaire et c'est vraiment une « petite encyclopédie », car l'auteur, M. Ventou-Duclaux, ne se contente pas de donner une définition simple et claire de chacun des termes, mais encore il profite de chaque occasion pour fournir, sous le développement le plus restreint possible, le maximum de renseignements intéressants. De nombreux schémas, dont l'exécution fait le plus grand honneur à l'éditeur, facilitent beaucoup la lecture du texte et principalement de la description des appareils.

4. — *Le Vol à voile* : l'expression a fait fortune, car, depuis que l'aviation est à la mode, elle figure sur la première page de bien des volumes. Est-ce à dire que tout ait été écrit sur cette question qui est en même temps un problème? On aurait pu le croire jusqu'à l'apparition du nouvel ouvrage du Dr Joseph Cousin. L'auteur, dans des pages tracées d'un style savant et clair, à la portée de tous, a tout lu et ne manque pas de résumer les opinions et les résultats obtenus par ses devanciers, mais il fait en même temps une grande place à ses idées très personnelles et très originales, et c'est par là que ce volume, scientifique et en même temps de vulgarisation, présente un intérêt très particulier. L'auteur croit que le problème de l'aviation ne sera pas résolu d'une façon définitive et complète par le moteur qui, seul, assure la marche de l'appareil, mais bien par un système articulé déformable, se rapprochant du système voilier des grands ramiers et planeurs, pouvant utiliser la force et la direction du vent pour la sustentation et la propulsion. — Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, mais ce n'est pas ici le lieu. — Afin de pouvoir imiter les oiseaux, le Dr Cousin étudie leur vol. Après un long préambule dans lequel il explique les motifs qui l'ont amené à entreprendre cette étude, il passe successivement en revue la physiologie de l'oiseau, le milieu dans lequel il se meut, les lois qui régissent son vol, et enfin les différents types de vol, le vol plané et le vol à voile sans coup d'ailes. Pour conclure, l'auteur décrit un voilier — malheureusement idéal — où l'homme n'aurait à dépenser que le minimum de force pour l'orientation d'organes analogues aux rémiges des oiseaux et pour la modification de la position des ailes.

5. — Voici au moins un titre qui dispose en faveur de l'ouvrage le lecteur et l'acheteur : *L'Aéroplane étudié et calculé par les mathé-*

matiques élémentaires. Il est clair et précis; c'est tout un programme qui dispenserait d'une plus longue analyse : il suffirait de constater — et je le fais bien volontiers — que ce programme est complètement rempli. L'auteur a voulu écrire pour tous ceux qui font ou ont fait, il y a peut-être bien longtemps, leurs études secondaires. C'est donc un ouvrage de vulgarisation s'adressant à un public restreint, quoique nombreux. Il suffit, pour lire avec fruit cet intéressant volume, d'avoir encore quelques notions de géométrie, d'algèbre et de mécanique, et encore, un résumé de mécanique placé en appendice permet-il au lecteur de rafraîchir sa mémoire, si besoin en est, et de pouvoir résoudre ainsi, avec un minimum de formules, bien des problèmes de pratique, en apparence assez compliqués. La disposition typographique du volume en facilite la lecture : les formules se détachent très nettes, après les explications nécessaires, et de nombreuses courbes et épures très lisibles les accompagnent avantageusement. La première partie du volume, la plus développée et qui semble avoir été particulièrement soignée, s'occupe des conditions du vol de l'aéroplane en air calme; une seconde partie traite de l'équilibre et de la stabilité de l'appareil, tandis qu'une troisième étudie les effets du vent sur l'aéroplane. Un appendice est consacré à la question des hélices propulsives.

6. — L'esprit de l'homme est ainsi mal fait qu'à peine une invention est-elle connue qu'il en cherche l'application à l'art de la guerre. On dirait vraiment que le but de l'homme sur cette terre est de détruire ses semblables. Il y aurait là matière à philosopher, mais ce n'est pas le lieu, et, puisque les choses sont ainsi, il ne nous reste qu'à enregistrer les manifestations de cet état d'esprit. C'est pourquoi, l'aviation n'ayant pas échappé à la loi commune, nous ne pouvons qu'approuver le capitaine André d'avoir étudié les services que peut rendre à la guerre la nouvelle science, et, en particulier, d'avoir émis l'idée de *la Mitrailleuse aviatrice.* Au début de son ouvrage, l'auteur passe en revue les aéroplanes actuels et leurs principaux organes, l'avion militaire devant tenir le milieu entre l'hélicoptère et l'aéroplane que chacun connaît. Non seulement cet avion devra posséder à un haut degré les qualités des aéroplanes, c'est-à-dire l'indépendance et la facilité de manœuvre, mais encore il devra pouvoir transporter une mitrailleuse et son armement sur le point du terrain déterminé à l'avance sur la carte au moyen du « clipsomètre » de l'auteur lui-même, selon l'effet à obtenir et le but à atteindre. L'idéal serait de faire exécuter un tir d'un point quelconque de l'atmosphère, sans que le tireur lui-même puisse être atteint par les projectiles ennemis. Le capitaine André croit pouvoir obtenir ce résultat en laissant le pointeur à terre et en faisant enlever la mitrailleuse par un système de cerfs-volants dérivés de ceux, si remarquables à tous égards, du capitaine

du génie Saconney. L'arme est, de terre, pointée et tirée, à la hauteur voulue, sur l'objectif à balayer. Dans la conclusion, l'auteur rappelle la nécessité — parfois contestée — de l'infanterie, à laquelle il rattache la mitrailleuse-aviatrice. Dans un appendice, il retrace en quelques pages l'histoire, magnifique et tragique, de l'aviation.

7. — La plupart des ouvrages sur l'aviation parus jusqu'à ce jour, ou bien exposaient des théories personnelles à l'auteur et s'appliquant sur des points particuliers, ou bien, parfois, « démarquaient » des théories ramassées dans divers ouvrages. Il restait autre chose à faire : établir le bilan des connaissances acquises, des résultats à peu près indiscutés, et les traduire en formules, assez claires pour être utilisées non seulement par le savant et le chercheur, mais encore par l'aviateur occasionnel. C'est ce que M. Ventou-Duclaux s'est proposé dans son *Formulaire des sciences aéronautiques*, et il a réussi, dans ce petit volume, non seulement à nous donner les formules qui nous sont indispensables pour nous permettre de résoudre les multiples problèmes qu'offrent à chaque instant l'étude et la construction d'un aéroplane, mais encore il y a joint quelques notions fort utiles sur les aciers, les câbles, les billes, les hélices, etc., résumant ainsi les résultats obtenus jusqu'à ce jour. L'auteur n'oublie pas, dans son ouvrage, l'aéronautique. Il nous présente, en effet, des considérations mathématiques sur les dirigeables, les lois des gaz, le cubage des ballons. Par son format très pratique, ce volume constitue un véritable manuel de poche, appelé à rendre de grands services. Il est heureusement complété par un catalogue général des principaux ouvrages parus sur l'aviation.

8. — Sous le titre d'*Études techniques sur l'aviation*, l'éditeur a réuni les six premiers numéros de la revue *Avia* et on doit lui en savoir gré, car il serait regrettable que ces numéros si substantiels ne fussent connus que des abonnés de la première heure. Des articles variés, signés des noms les plus connus, forment un ensemble des plus précieux pour la science aéronautique. On y trouve, en particulier, d'importantes notes relatives au vol des oiseaux, par le Dr J. Cousin, un article sur l'aéronautique végétale du Dr Amano, plusieurs études sur les hélices et les moteurs, quelques pages de M. L. Ventou-Duclaux, sur les hydroplanes, etc. On ne saurait tout citer ! La revue consacre également quelques colonnes à des analyses d'articles et à la publication d'une liste de brevets concernant l'aéronautique, délivrés pendant le mois précédant l'apparition du numéro. Très bien présentée, imprimée sur de beau papier, ne coûtant que 0 fr. 75 le numéro mensuel, cette revue mérite, à tous les points de vue, le succès. J. C. T.

POÉSIE — THÉATRE

Poésie. — 1. Lamartine. *Œuvres choisies. Poésie*, par René Waltz. Paris, Hachette, 1910, in-16 de lxiv-319 p., 3 fr. 50. — 2. *Œuvres choisies de* Brizeux, par Léo Le Bourgo. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 184 p., avec grav., 3 fr. 50. — 3. *Anthologie du théâtre français contemporain. Prose et vers* (1850 *à nos jours*), par Georges Pellissier. Paris, Delagrave, s. d., petit in-16 de 629 p., 3 fr. 50. — 4. *Muses d'aujourd'hui. Essai de physiologie poétique*, par Jean de Gourmont. Paris, Mercure de France, 1910, in-12 de 265 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Girondins*, poème national en douze chants. Édition du cinquantenaire, par Théodore Vibert. Paris, Schleicher, 1910, gr. in-8 de xxxviii-66-317 p., 7 fr. 50. — 6. *Terres antiques et lointaines*, par Jules Leclercq. Paris, Lemerre, 1911, in-16 de 183 p., 3 fr. 50. — 7. *Émeraudes*, par Germain Trézel. Paris, Jouve, 1910, in-18 de 195 p., 3 fr. — 8. *Dernières Promenades*, par Ch. Grandmougin. Paris, Jouve, 1911, petit in-8 de 164 p., 2 fr. 50. — 9. *La Divine Folie*, par Nicolas Beauduin. Paris, Edition des « Rubriques nouvelles », 1910, in-16 de 183 p., 3 fr. 50. — 10. *Visions*, par Charles-Rafael Poirée. Paris, Gastein-Serge, s. d., in-16 de 226 p., 3 fr. — 11. *Le Cantique des cantiques. Resurrectio et Vita*, par E. Pinçon. Paris, Lemerre, 1910, in-16 de iv-135 p., 3 fr. — 12. *Reflets*, par Jean Plémeur. Paris, Figuière, in-16 de 156 p., 3 fr. 50. — 13. *La Maison de la morte*, par Nelson Couytigne. Paris, Société philotechnique, 1910, in-16 de 47 p., avec portrait. — 14. *Le Crépuscule du monde*, par Jean Thogorma. Paris, Falque, 1910, in-16 de 223 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Chants du grillon*, par L. Giblat. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 272 p., avec 100 grav., 3 fr. 50. — 16. *Le Mur d'ombre*, par Paul Labbé. Paris, Lemerre, 1910, in-18 de 125 p., 3 fr. — 17. *Les Mains tendues*, par Eli de Wissocq. Paris, Messein, 1910, in-16 de vi-195 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Fleurs du rêve*, par Jean Mauclère. Paris, Rousseau, 1911, in-18 de 183 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Heure qui passe*, par Jacques Sermaize. Paris, Falque, 1910, in-12 de 167 p., 3 fr. 50. — 20. *Jeanne d'Arc*, par Gabriel Delhaie. Lille, Giard; Paris, Lethielleux, 1910, in-12 de 178 p., 3 fr. — 21. *Lucette*, épisode, par Pierre Meyrat. Paris, Figuière, 1910, in-12 de 65 p., 1 fr. — 22. *Chanson de Gambetta*, par Joseph Roger. Paris, Figuière, 1911, in-12 de 67 p., 1 fr. 50. — 23. *Musiques lointaines*, poèmes en prose, par Alexandre-Raymond Barrieu. Parsi, Daragon, s. d., in-12 de 117 p., 3 fr. — 24. *Jeunesse*, par Georges Élis. Paris, Lemerre, 1910, in-16 de 56 p., 2 fr. — 25. *Les Muses romaines et florentines*, par Pierre-Jean Jouve. Paris, Messein, 1910, in-16 carré de 107 p., 3 fr. 50. — 26. *Dans les chemins effacés*, par Marc-José de Chantal. Paris, Figuière, 1910, in-16 de 81 p., 3 fr. 50. — 27. *Hier*, par Nándor Sonnenfeld. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 28. *La Bonté de vivre*, par Paul Costel. Paris, Messein, 1910, in-12 de 206 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Picards, scènes de la vie picarde à l'époque des communes*, par le Dr Albert Cahon. Paris, Stock, 1910, in-18 de xiv-312 p., 3 fr. 50.

Théâtre. — 1. *Un Cas de conscience*, pièce en 2 actes, par Paul Bourget et Serge Basset. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de 68 p., 1 fr. 50. — 2. *La Mission de Jeanne d'Arc*, trilogie dramatique, par Ch. Grandmougin. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de 72 p., 2 fr. — 3. *La Bienfaite du fait*, par Maurice de la Perrière. Paris, Jouve, 1910, in-18 de 96 p., 1 fr.

Poésie. — 1. — En un certain sens, les admirateurs de Lamartine peuvent être heureux de voir devenir tout à fait «classiques» les œuvres de leur poète aimé. Les *Œuvres choisies* de celui-ci, publiées par M. René Waltz, docteur ès lettres, constituent une sorte d'édition savante, avec longue Introduction, préambules et beaucoup de notes. Mais, d'un autre côté, les fervents des *Méditations* et des *Harmonies* ne verront pas sans un certain serrement de cœur tous ces commentaires prosaïques et ces renseignements professoraux. Ils sont avertis

que telle phrase du poète est une « anacoluthe », mais peut-être l'édition, en définitive, sera-t-elle moins commode pour rêver. — Comme choix d'extraits, nous eussions aimé plus de pièces empruntées aux *Nouvelles Méditations*, et moins de fragments découpés dans *la Chute d'un ange*. La nature de ces derniers, notamment, ne permet pas de mettre les *Œuvres choisies* entre toutes les mains, et c'est dommage. Reste à signaler le livre aux critiques professionnels et aux amateurs de documentation.

2. — L'édition des *Œuvres choisies de Brizeux*, que nous donne M. Léo Le Bourgo, sera sympathiquement accueillie dans le monde des lettres et des amateurs. C'est un beau volume de demi-luxe, orné de gravures représentant des paysages bretons. Les extraits nous paraissent bien choisis et ne sont ni trop longs ni trop courts. Ils permettront de retrouver plus facilement les beaux passages d'un poète qui, ne pouvant survivre par son œuvre entière, mérite cependant l'immortalité pour quelques pages qui ont eu le don d'émouvoir nos pères à l'égal des pages les plus touchantes d'un Lamartine ou d'un Musset. — M. Le Bourgo, dans sa Préface, se rend parfaitement compte de la place que l'auteur de *Marie* doit occuper parmi nos poètes. « Peu importe, dit-il, que Brizeux soit plutôt dans la pénombre qu'en pleine lumière; il semble même que cet endroit discret convienne mieux à sa modestie. » Si Brizeux, en effet, n'a pas eu la passion, le souffle, le « coup d'aile », il a eu des *accents* émus, des vers pénétrants, des visions pittoresques. Et puis, il aima la Bretagne, et l'on sait avec quelle éloquence il traduisit cet amour.

3. — M. Georges Pellissier publie une *Anthologie du théâtre français contemporain* (de 1850 jusqu'à nos jours). On y trouve des extraits d'une soixantaine d'auteurs — c'est beaucoup — parmi lesquels nous mentionnerons : Augier, Dumas fils, Becque, de Bornier, Brieux, Coppée, Hervieu, Labiche, Lavedan, Rostand, Pailleron, Sardou. Nous n'énumérons pas les étoiles de dixième grandeur qui encombrent le firmament tout à fait contemporain. Tout bien compté, le recueil est intéressant. Il s'y trouve des pages qu'on aime à relire. Mais, pour bien des auteurs, la brièveté forcée des extraits trahit fâcheusement ce qu'il y a de médiocre dans leur valeur littéraire. Une page de Capus ou de Brieux ne se tient pas elle-même comme une page de Racine ou même de Hugo. Cette rapide revue, rien que par les analyses sommaires des pièces citées, montre la place écœurante que tient l'adultère dans les sujets de pièces contemporaines. On dirait une clause du cahier des charges que les auteurs sont tenus d'observer, et il en résulte une impression de monotonie, malgré les admirateurs qui, pour chacun de ces soixante dramaturges, sont toujours prêts à crier à l'originalité. En définitive, combien de ces noms

surnageront dans cinquante ans? On se pose mélancoliquement cette question sans y répondre.

4. — C'est avec une impression d'agacement que l'on ferme le livre de M. Jean de Gourmont : *Muses d'aujourd'hui*, consacré à la « physiologie » de plusieurs femmes poètes. Cet agacement est redoublé chez le critique par les scrupules de galanterie qui l'empêchent de dire tout ce qu'il pense. Disons seulement qu'il est lamentable qu'un groupe de lettrés, si restreint qu'il soit, prenne au sérieux des « muses » qui seraient certes excusables si elles ne déployaient que de l'affectation et du mauvais goût, mais dont quelques-unes, tout au moins, voient surtout la poésie dans la morbide expression d'une sensualité plus ou moins perverse. Le recueil se recommande donc surtout aux amateurs de pathologie psychologique. Les auteurs étudiés sont Mesdames de Noailles, Gérard d'Houville, Lucie Delarue-Mardrus, Marie Dauguet, Renée Vivien, Elsa Kœberlé, Hélène Picard, Jane Catulle-Mendès, Cécile Sauvage, Jeanne Perdriel-Vaissière, Laurent Evrard. Il y a des notices et des photographies, dont toutes, on le devine, ne brillent pas par le naturel de la pose. Le livre se clôt par une étude sur les nietzschéennes, étude où celles-ci sont présentées sous un beau jour — naturellement.

5. — *Les Girondins*, poème national en douze chants, de M. Théodore Vibert, parus en 1860, viennent de connaître une seconde édition, l'« édition du Cinquantenaire ». Si vous vous émerveillez, songez aux miracles de la piété filiale. M. Paul Théodore Vibert, fils de l'auteur, s'écrie à la fin de sa Préface : « C'est au public à juger et à dire si l'heure des suprêmes réparations va enfin sonner pour l'auteur de la seule grande épopée nationale, du seul grand poème épique que possède la France. » Hélas ! nous craignons fort que le public ne dise rien ; d'abord parce que le public ne lit pas de vers, ensuite parce que, lorsque par hasard il en lit, il goûte peu le genre et le style cultivés par M. Théodore Vibert. A vrai dire, les *Girondins* sont une amplification d'écolier qui connaît ses classiques. Les gens irrespectueux appellent cela le style « pompier ». Que M. Paul Vibert nous pardonne ; mais c'est pousser trop loin l'illusion que de comparer l'œuvre de son père au *Paradis perdu* ou aux *Lusiades*, comme il le fait complaisamment. C'est simplement un prodigieux exercice de versification, dénotant un esprit éminemment studieux et une extraordinaire patience.

6. — Passons aux recueils individuels des auteurs vivants. M. Jules Leclercq est un poète très appliqué, et, dame ! cette application lui réussit, car, pour parler sincèrement, l'auteur de *Terres antiques et lointaines* nous semble, parmi les disciples de Hérédia que nous connaissons, celui qui s'est le plus rapproché du maître. Même amour de l'exotisme, même culte des contours précis, même profusion

de mots rares et pittoresques, même attachement au moule étroit et exigeant du sonnet. Les sonnets de M. Leclercq sont, en plus, l'objet d'un classement méthodique. Nous voyons défiler les terres héroïques, les villes mortes, l'Égypte, la Grèce, l'Orient, l'Inde, les îles antiques, le Tropique, le Nord, les terres australes, les terres polaires, la mer, les eaux, la forêt, la montagne, le désert. Et chaque point du globe est caractérisé ainsi par quelques sonnets bien découpés, où la chute finale, toutefois, n'est peut-être pas toujours à la hauteur du reste. Les quatrains surtout, à notre avis, sont bien enlevés.

Avec M. Leclercq, on a l'embarras du choix, car beaucoup de morceaux sont dignes d'être cités. Voici, comme exemple, « les Rois du steppe », un des derniers sonnets du recueil :

Gigantesque, parmi les rubis et les ors
Que répand le mourant soleil sur la nature,
Dans l'infini du steppe, en quête de pâture,
Tourbillonne la troupe errante des condors.

Ils font retentir l'air de mille cris discords.
Leurs sauvages appels sont de sinistre augure;
Leurs ailes, déployant une immense envergure,
S'agitent pesamment autour de chameaux morts.

Sur leur proie encor fraîche ils fondent, les corsaires,
La déchirent du bec et la fouillent des serres.
Et nous venons troubler leur funèbre repas.

Arrachant le désert à son silence morne,
Ils tendent leur cou maigre au bruit sourd de nos pas
Et leur clameur se perd dans la plaine sans borne.

Les *Paons*, la *Cataracte*, le *Père des eaux*, et plusieurs autres, sont aussi des bijoux très artistement ciselés.

7. — M. Germain Trézel, l'auteur des *Émeraudes*, dit à la fin d'un sonnet :

Et c'est mon être entier qui palpite en ces vers,
Et c'est mon jeune cœur qui scintille au travers
De la strophe toujours avec amour choisie.

Aussi, pour conserver tant d'ombre et tant d'azur,
Je voulus, dans ma noble et forte fantaisie,
Couler tous mes sonnets dans des lingots d'air pur.

C'est de l'ambition, évidemment. Mais, soyons juste, M. Germain Trézel la réalise quelquefois. Son vers nerveux, pittoresque, aime les images frappantes. Il a le sens du rythme et de l'effet à produire. Toutefois, on peut signaler çà et là quelques incorrections prosodiques. Parfois aussi, surtout dans les longues pièces, le poète est moins captivant. Il abuse alors de la répétition et tombe dans la poésie qui « fait mal aux yeux ». Mais les pages finement ciselées sont nombreuses, et, tout bien compté, les *Émeraudes*, parmi les œuvres

poétiques dont nous accomplissons le dépouillement professionnel, brillent d'un réel éclat. Il est vrai que cela n'est pas difficile. Lisez ce début d'odelette :

C'est l'heure douce où l'on n'entend
Dans le bois sombre et sur l'étang
Que le silence;
C'est l'heure enchantée où l'oiseau
S'endort perché sur un roseau
Qui se balance.

C'est l'heure où les derniers rayons
Font palpiter sur les sillons
De fins atomes,
Où dans le val les grands bouleaux
Semblent à travers les halos
De grands fantômes...

L'araignée étend ses réseaux,
Un roitelet ride les eaux
D'un coup de queue;
Tout repose dans les vallons,
Les peupliers, les épis blonds;
C'est l'heure bleue.

En résumé, M. Germain Trézel possède un joli talent et manie avec sûreté un instrument fort agréable. On le voudrait même un peu moins artiste, pour qu'il fût encore plus poète.

8. — M. Charles Grandmougin est un sympathique. Mais la sympathie qu'il inspire est méritée. Avec les *Dernières Promenades*, dédiées au souvenir d'une épouse aimée, nous retrouvons les qualités fortes et agréables qui ont déjà fait la réputation du poète. M. Grandmougin est de ceux dont l'instrument a plusieurs cordes. Il a l'énergie et la douceur, l'élan et le sourire, l'amour profond des beaux paysages et le regard amusé qui se pose sur un joli tableautin. Peut-être l'originalité manque-t-elle quelquefois; mais l'inspiration demeure haute, et tournée vers l'idéal.

Idéal!... volupté qui jamais ne demeure!...
Diamant fugitif qui se résout dans l'air,
Et dont l'adieu tremblant finit dans un éclair!
Perle d'eau qu'on ne peut cueillir sans qu'elle meure.

Le poète, comme Lamartine, trouve son repos dans la nature :

La nature est si belle et nous parle si bien
Avec ses bruits, avec ses couleurs et sa vie,
Que l'âme, en sa présence, est bientôt assouvie
Et, muette d'amour, ne demande plus rien.

Cela n'empêche pas la muse de M. Grandmougin de se divertir à des scènes comiques. La voici au lavoir :

Au lavoir, on tape le linge,
On tape aussi sur le prochain,
Sur « une telle » ou sur « Machin ».
On a de l'esprit comme un singe.

Au lavoir, de tuiles couvert,
La source rit, la source chante;
C'est là que la femme est méchante
Avec un langage très vert.

Et les petites stances se déroulent, gaies et pittoresques, empruntant quelque chose à cette verdeur de langage dont il est question. En somme, joli recueil, et qu'on feuilletera avec plaisir.

9. — M. Nicolas Beauduin a un faible pour les forts : *La Divine Folie* est une série d'effusions lyriques sur Prométhée, Job, Samson, Michel-Ange. L'auteur est tour à tour hiératique et fougueux, toujours épris de choses gigantesques, même quand il entasse des trivialités :

Et le crapaud glaireux va trouver le cloporte.

Du crapaud et du cloporte, le poète s'envole dans les nuages, s'y perd, mais toujours avec fracas. Il est monotone, tendu, mais le souffle persiste. Il y a positivement de la puissance dans ces pages, dont quelques-unes font penser à certaines pièces des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*. Citons un fragment de tirade. C'est Prométhée qui salue son vautour :

Tu peux manger mon cœur et trouer ma poitrine,
Je n'insulterai point la vengeance divine,
C'est elle qui consacre, ô vautour radieux,
Les titans de la terre et les égale aux dieux.
O vautour, dont le vol rend un bruit de tonnerre,
Sans toi je croupissais, comme un homme ordinaire,
Dans les bas fonds boueux de l'ignoble appétit;
Sans toi, vautour sacré, j'étais faible et petit,
Lié dans les désirs de la brute stupide;
Sans toi j'ignorais tout, le feu, l'éther splendide,
La souffrance de l'âme et les deuils de la chair!
Vautour, ami vautour, grâce à toi j'ai vu clair!

Quand on écrit ainsi, on peut être, à la longue, emphatique et fatigant, mais l'on est certainement un poète.

10. — Les *Visions*, de M. Charles-Rafael Poirée, sont d'un vrai poète, sérieux, recueilli, pénétré. Le ton général rappelle Lamartine, avec la religion en moins, car, malgré certains passages vagues, on ne peut comprendre si l'auteur croit en Dieu. Il aime du moins la nature, et l'aime avec mélancolie, avec gravité. L'inconvénient de ce genre de poésie, quand on n'a qu'un talent secondaire, c'est de rappeler d'autres vers connus et meilleurs. M. Poirée termine son recueil par un hymne à la lune. Toute sa poésie a quelque chose de lunaire. C'est un demi-jour, une lumière affaiblie.

Il y a des vers nobles, élégants, qui ont de l'allure :

Et le beau cygne blanc passe comme un beau songe
A travers le brouillard où notre regard plonge.

Dans *Usque ad mortem*, la strophe prend quelque énergie :

Je meurs désespéré, mais je meurs sans remords :
En héros j'ai lutté, comme un héros je tombe;
Tandis que les vivants foulent aux pieds les morts,
Moi je lève la tête en entrant dans la tombe.

La versification est à peu près correcte et traditionnelle. Mais bien que l'accent soit sincère, le souffle puissant fait défaut.

11. — Le volume que publie M. E. Pinçon comprend trois parties : une paraphrase du *Cantique des cantiques*, des poésies inspirées par l'Évangile et l'héroïsme des premiers chrétiens, rassemblées sous ce sous-titre « Mystère de vie», et un petit drame en trois actes, *la Résurrection*, qui commence après la mort du Christ pour finir à l'aveu de saint Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

M. Pinçon brille par l'élan, le lyrisme, l'enthousiasme. Son vers est d'ailleurs facile, et dénote l'habitude du métier. Certains débuts de strophes rappellent les envolées de V. Hugo, bien que le style soit moins imagé. Le drame a le mérite de la brièveté, mais manque peut-être de vers saillants. *La Résurrection* est plutôt une série de dialogues animés qu'une vraie œuvre dramatique.

Les deux strophes suivantes donneront une idée de la manière large et ardente de M. Pinçon :

Puis, un jour que Jésus passait sur le rivage,
Grave, un reflet d'En Haut éclairant son visage,
Le Baptiste cria : « Regardez aujourd'hui;
« C'est lui, le Fils de Dieu, comme j'ai pu l'entendre,
« Quand je vis de l'Esprit la colombe descendre
« Et se poser sur lui.

« Il est plus grand que moi d'une grandeur suprême,
« Et plus grand que le mien, plus divin son baptême,
« Il baptisera, Lui, dans l'Esprit et le feu.
« Voilà Celui qui vient pour racheter le monde,
« Qui seul peut dans son sang laver le crime immonde,
« Voilà l'Agneau de Dieu ! »

12.— Les *Reflets*, de M. Jean Plémeur, ont surtout des qualités négatives. Ce sont d'honnêtes vers qui échappent à bien des défauts. Mais peut-être échappent-ils aussi à bien des qualités. Rien de bien saillant. Un ton tranquille et familier. Peu de conviction dans les élans. Parfois du bon sens, ce qui est précieux, mais ne suffit pas. Une pièce commence ainsi :

Si vous avez besoin de calme et de repos,
Évitez avec soin, lecteurs, les villes d'eaux.

Malgré une préface où M. Charles Fuster nous donne le poète comme un rêveur, nous trouvons plutôt en lui un esprit posé, modéré, tâtant sans doute du lyrisme, mais sans s'y abandonner, et ne méditant, çà et

là, que pour retrouver des pensées déjà exprimées par d'autres. A noter quelques vers bien frappés :

La nuit des océans vaut l'ombre des cyprès;

et encore, à propos des acrobates de cirque :

Qui sait le mieux plier arrive le plus haut.

Du reste, c'est déjà quelque chose de savoir, même à de longs intervalles, frapper un beau vers.

13. — Il y a d'éloquents cris du cœur dans *la Maison de la morte*, de M. Nelson Couytigne, et aussi des méditations un peu obscures. Cette obscurité ne vient pas des mots, comme chez les décadents, mais de la pensée elle-même, qui, tout en usant de la langue ordinaire, se dégage imparfaitement. Le recueil est court, et pourtant les pièces semblent longues. Il y a trop de nébulosité et trop d'abstraction.

Pourtant, le sentiment est sincère, et il y a des vers heureux, de facture classique :

Qui fréquente la mort sait mépriser la vie

ou

Les morts ont dans nos cœurs leur vivant cimetière.

Citons encore cette strophe :

Nul ne peut deviner, s'il est plein d'espérance,
La muette douleur qui terrasse les forts;
Qui n'a vu se fermer les yeux fixes des morts
Ne sait pas la grandeur de l'éternel silence.

En définitive, cette plaquette est un pieux hommage rendu par un fils à la mémoire d'une mère, et quelques passages méritent l'attention du critique.

14. — M. Jean Thogorma a le rythme, l'élan, l'éclat, la magnificence. Son *Crépuscule du monde* est une œuvre éminemment lyrique. Il n'a pas peur de l'idéal ni de ceux qui s'en moquent. Il méprise le « bibelot littéraire » et la « micromanie ». Mais peut-être l'enthousiasme et l'imprécation se déchaînent-ils chez lui un peu trop à jet continu. De là des tirades monotones, et qui, à force de métaphores vibrantes, finissent par fatiguer le lecteur.

M. Thogorma déteste Paris et le dit à plusieurs reprises :

La ville m'apparaît comme l'enfer du monde,

Et plus loin :

Je te hais d'une haine éternelle, ô Paris!
A cause de la nuit dont ta splendeur est faite.
Pour les matins d'orgueil et les soirs de défaite
Où ma douleur hurla dans chacun de tes cris.

Cette haine, exprimée en flétrissures énergiques, est une des notes originales du recueil.

15.— *Les Chants du grillon*, de M. L. Giblat, paraissent sous l'auspice d'une préface de M. Théodore Botrel, et en effet, ce sont des chansons dans le genre de celles qui ont déjà illustré celui-ci. Les sentiments y sont variés, mais, comme il convient, la gaieté familière et rustique y constitue la note dominante. On y retrouve des Bretons, des pêcheurs, des paysans, du cidre, des légendes. Le côté sentimental n'est pas oublié. Le volume indique, pour chaque pièce, la musique, et de nombreuses vignettes agrémentent le texte. Voici, un peu au hasard, un couplet de la chanson intitulée : *Volez, pierrots* :

Ti rouit, ti rouit ! Sur les chemins
Arrivez par centaines !
Pillez les bourgeons des jardins
Et déterrez nos graines !
Ti rouit, ti rouit !... car nous aimons
Vos grimaces gentilles,
Petits sauteurs, petits démons.
Nos maîtres sont ceux qui nous pillent !

« Hélas ! » fera le lecteur en guise d'« amen » à ce dernier vers.

16. — M. Paul Labbé a des vers nobles et des sentiments estimables. *Le Mur d'ombre*, qui « partage nettement l'Action et le Rêve » est un recueil de pièces où le poète chante, avec une émotion sérieuse et pénétrée, le printemps, l'automne, l'amour, l'avenir, etc. Il est dommage que ces beaux sujets n'amènent pas chez l'auteur des inspirations très neuves, et que les hautes abstractions, la grandiloquence, ou même l'application louable à redire des choses trop connues ne puissent tenir lieu d'un grand talent.

Le recueil se termine par une pièce à la gloire de l'enseigne Henry, mort à Pékin. Un pur souffle patriotique y règne, mais, malheureusement, le prosaïsme et la phraséologie n'en sont pas absents. Et puis, c'est un peu long. M. Paul Labbé manque de dextérité dans la composition ; mais, à d'autres égards, il est tout à fait digne d'éloges. Citons la strophe finale. Il s'agit des grands vaincus comme l'enseigne Henry :

Et, tandis que, fatal aux vaines renommées
Par un ciseau hâtif trop vite réclamées,
Le Temps passe, abattant quelque marbre effrité,
Eux, demeurent debout dans leur gloire éclatante
Après le grand réveil qui suit la nuit d'attente,
Et pour venger un siècle ils ont l'éternité.

17. — M. Éli de Wissocq, pour présenter au public ses *Mains tendues*, a le privilège de pouvoir arborer, en tête de son volume, une préface flatteuse de M. Émile Faguet. Celui-ci loue l'auteur d'être un « poète conscient » et admire spécialement les poèmes où M. de Wissocq

chante la maternité. Ajoutons que l'auteur des *Mains tendues* nous apparaît comme un esprit essentiellement élevé et délicat, que sa manière est discrète, voilée, au point d'en être parfois nuageuse, et que, s'il lui manque un peu de « métier » comme M. Faguet en convient, il a du moins le secret des fins de strophes harmonieuses.

Les stances suivantes, qui ont l'inconvénient de rappeler un passage de Victor Hugo, n'en ont pas moins un charme qui nous engage à les citer :

Un foyer sans enfants, c'est un nid sans couvée,
Une chapelle au bois de madone privée,
Un printemps sans rameaux;
C'est, autour de vivants, le vide de la tombe,
Sur les flots sans rivage une arche sans colombe,
Un été sans ruisseaux !

L'horizon qu'un berceau renferme dans ses voiles
Recule l'infini jusqu'au pied des étoiles,
Car, pour l'humanité,
L'arc d'une bouche rose est un arc d'alliance
Sur l'océan des jours reliant l'existence
Avec l'éternité...

18. — M. Jean Mauclère a quelque chose d'un dilettante. Il aime, dans *les Fleurs du rêve*, à prendre tous les tons. Il tourne un pastiche du XVIIIe siècle comme il chante des héros, et, parmi les héros, il célèbre aussi bien les Vendéens que les gas du *Vengeur*. Comme forme, il y a du talent, sans qu'on puisse dire qu'il y en ait beaucoup. L'originalité est absente. Bien des choses que le poète dit ne valaient pas la peine d'être dites. On sent çà et là l'« amplification », et, du reste, comme amplificateur, M. Jean Mauclère ne fait pas trop mal. Ses vers peuvent être goûtés par les lettrés bienveillants.

Dans la pièce intitulée : *Novembre 1812*, l'auteur met en scène un brave grognard qui va mourir, blessé, au milieu des glaçons où il est tombé pendant la terrible retraite. Et voici que les Cosaques arrivent :

Un homme parle à cette épave,
Sévère, fronçant les sourcils :
« Nous voulons te sauver, mon brave,
« Si tu nous dis — l'heure est très grave —
« Quel chemin l'Empereur a pris. »
Le vieux sourit dans son suaire
D'habits sanglants durs comme pierre,
Il sent qu'il est mort désormais;
Et, sous la neigeuse rafale,
Dans l'eau qui le mord, glaciale,
Terrible, il se redresse et râle :
« Laissez-moi donc geler en paix ! »

Si les strophes de ce genre étaient plus nombreuses dans l'œuvre de M. Jean Mauclère, le niveau général du volume s'en trouverait fort relevé.

19. — *L'Heure qui passe*, de M. Jacques Sermaize, se passe principalement à chanter l'amour, et à le chanter en des termes où il est assez difficile de ne pas voir souvent des lieux communs. Il est vrai qu'il s'y trouve aussi de la grâce, de l'élégance. Mais parfois la mièvrerie s'y glisse également, et certaines « heures » sont réservées à l'emphase. Les « Stances » qui ouvrent la première partie sont peut-être encore ce qu'il y a de mieux dans le volume. Il s'y trouve des pensées burinées avec une certaine force :

Je connais à présent la volupté de vivre :
Ce qui vient me plaît mieux que ce qui doit venir.
Je ne feuillette plus avec fièvre mon livre,
Je lis pour tout comprendre et pour me souvenir.

Si parfois la douleur se trouve sur la route,
D'un geste impatient je ne l'écarte pas;
Je la laisse apaiser sa plainte, que j'écoute,
Tandis qu'avec douceur je la berce en mes bras.

Les pages de ce style sont rares, bien que le talent de l'auteur se fasse sentir en plus d'un endroit. En outre, c'est sur une corde trop sensuelle que le poète chante ses hymnes à l'amour.

20. — Jeunesse généreuse, enthousiasme vibrant, voilà les deux termes qui caractérisent le recueil de poèmes publié par M. Gabriel Delhaie sous le titre de : *Jeanne d'Arc*. Sauf un morceau dramatique consacré à « l'interrogatoire », ce recueil se compose de pièces lyriques, où il y a de la verve et de l'élan. Faut-il ajouter qu'il y a aussi de l'inexpérience, des longueurs, et même des incorrections? Pourquoi l'auteur nous représente-t-il Jeanne « causant aux anges » et pourquoi ses Anglais s'écrient-ils : « Il faut qu'elle *meurt* »?

Malgré tout, M. Delhaie plaît par son brio et son entrain :

Après que la victime eut rendu sa belle âme
Entre les mains de Dieu
Et qu'on put contempler l'œuvre affreuse du feu
Léchant les os noircis d'une dernière flamme,
Tout le peuple trembla d'une frayeur d'enfer,
Et, sous un vent de crainte
S'enfuit en proclamant que c'était une sainte,
Pendant que les clochers versaient leurs pleurs de fer.

Disons avec le poète :

Pleurez et regardez; c'est le plus beau modèle
De simple grandeur d'âme et de fierté fidèle,
Espoir de l'avenir et gloire des aïeux :
C'est l'incarnation de la France éternelle,
C'est le plus pur honneur du pays glorieux.

Ce recueil se présente au public sous les auspices d'une Préface de M. Lecigne, doyen de la Faculté libre des lettres de Lille.

21. — M. Pierre Meyrat chante dans *Lucette* un « épisode » de l'adolescence de Henri IV. Le jeune prince, dans ses courses enfantines autour de Nérac, rencontre une jeune paysanne, nommée Lucette. Les deux enfants s'aiment naïvement. L'idylle est interrompue par un séjour des d'Albret à Marrac, où est venue la cour de France. Henri oublie Lucette pour une suivante de Catherine de Médicis. Douleur et mort de Lucette. Et c'est tout. Et c'est naïf, un peu puéril de forme comme de fond, avec de la poésie dans l'intention et du prosaïsme dans la forme. Les vers, tous en alexandrins à rimes croisées, sont d'un poète à moitié habile seulement. Il y a des endroits gentils. Il y a aussi des vers peu émouvants, comme celui-ci :

Non, l'atavisme est là qui vient l'encourager.

Mais la simplicité de l'auteur vaut peut-être mieux que l'affectation de certains autres. Cueillons quatre vers parmi les derniers :

On inhuma sans pompe au fond du cimetière
L'enfant qui la première eut le cœur du bon Roi,
Et sur la croix de bois une main familière
Grava ces quatre mots : « Passants, priez pour moi. »

22. — Le culte des héros comporte de bizarres caprices. M. Joseph Roger en est un exemple. Il nous donne la *Chanson de Gambetta*, et rime intrépidement une sorte de petite épopée sur ce grand homme.

Car Gambetta, c'était l'Homme parmi les hommes :
Son cerveau concentrait, rendait en traits de feu
Le réel, le moment : il parlait ..., les fantômes
Fondaient au souffle ému du vivant demi-dieu.

Le poète nous conte les exploits patriotiques et les idylles amoureuses du tribun, le tout en un style tourmenté, un peu fiévreux, où une certaine vigueur se nuance de trivialité et de modernisme. Suivent quelques pièces variées, notamment un dialogue entre Philémon et Baucis, dialogue où brillent des vers de quatorze pieds. Baucis s'écrie, par exemple :

Jadis, ô Philémon, l'amour éternua pour nous.

Dans une autre pièce, Adam réclame une compagne, et quand elle lui a été donnée, il réclame encore. Sur quoi une voix d'en haut se fait entendre :

Tu ne seras jamais content.

Et le lecteur n'est pas content non plus de cette demi-poésie, remuante et fantasque, où les étrangetés de la forme ne compensent pas la pauvreté du fond.

23. — Les *Musiques lointaines*, de M. Alexandre-Raymond Barrieu, sont des « poèmes en prose » où la prose ne se distingue par aucune qua-

lité susceptible de compenser l'absence de vers. Quant au fond, rien à en dire sinon que nous souhaitons à l'auteur de se guérir de ces rêveries raffinées et malsaines.

24. — Le petit recueil de M. Georges Élis : *Jeunesse*, ne sort pas du genre « joli ». Ce sont de petites pièces dans le genre de celles qu'on appelait fugitives, des sonnets vaguement pittoresques dont la chute n'a rien de brillant, quelques épanchements anacréontiques sans grande conviction, et envoyés d'ailleurs à plusieurs adresses. Quelques strophes ont une certaine élégance, comme celles-ci :

> Sur le ruisseau jaseur le vieux saule se penche
> Entre deux rocs chenus et près d'une humble croix
> Où le cerf apeuré vient boire en tapinois
> Une eau fraîche, d'un bleu délicat de pervenche.

Mais, en somme, pas d'élan. Rien qui entraîne ou captive.

25. — M. Pierre-Jean Jouve est dans le courant néo-classique. Il admire énergiquement Racine, Chénier et... M. Emmanuel Signoret. *Les Muses romaines et florentines* sont une succession de pièces assez courtes, toutes consacrées à l'antiquité et à la Renaissance. Il y est beaucoup question d'Apollon et aussi de Michel-Ange. Il y a du bon dans les admirations ferventes de M. Pierre-Jean Jouve. Il y a aussi du paganisme et peut-être aussi, qu'il le veuille ou non, de la nervosité décadente. Ses vers, souvent gauches et embarrassés, ne se distinguent par aucune qualité digne d'attention, sinon par l'intention sérieusement lyrique et un retour appliqué vers cette mythologie dont raffolaient nos aïeux.

> Les frontons s'ébranlaient sous la course des dieux,
> Les chapiteaux plongeaient dans les puissants tonnerres;
> Jupiter respectait le silence orgueilleux
> De César contemplant la face de la terre.

Que l'auteur le veuille ou non, tout cela nous semble bien froid, et, pour l'aisance de la versification, M. Jouve est encore bien loin de son maître Chénier.

26. — Fond banal, forme grise : telle est la formule qui pourrait caractériser le recueil de M. Marc-José de Chantal : *Dans les chemins effacés*. La versification est d'ailleurs correcte, mais il y a des impropriétés de termes, des obscurités, et les « chutes » sont généralement d'un effet bien pauvre. Notons cependant des efforts vers l'énergie de l'expression et le grandiose des tableaux. Voici la fin d'une pièce sur « les loups ».

> Sous les troncs à leur tour et les buissons noueux
> Leur museau scélérat s'accroche et se lacère,
> Bientôt on n'entend plus la mort de l'adversaire
> Mais bien les crocs des loups se déchirant entre eux.

27. — M. Nándor Sonnenfeld est un Hongrois qui tourne le vers français avec une médiocrité assez satisfaisante pour lui permettre de ne pas trop trancher sur la plupart des poètes contemporains. Son volume : *Hier*, se compose d'une longue, trop longue série de pièces sans titres, généralement consacrées à chanter un amour plutôt sensuel. Un peu de sentimentalité banale, un peu de «paysage » et c'est tout. Notons par exception un vers assez pénétrant :

Nos plus beaux soirs sont ceux que nous ne vivons pas.

Comme contraste, alignons cet autre :

Un gosse mange des prunes avec son pain.

Mais, d'une façon générale, les vers sont « quelconques » et leur principal défaut consiste dans l'absence de qualités.

28. — M. Paul Costel annonce, dans la préface de *la Bonté de vivre*, qu'il veut réagir contre la tristesse et contredire les poètes neurasthéniques. « La poésie des ténèbres est belle; mais il y a aussi celle du soleil. » Le projet serait fort beau, si, sous prétexte de combattre ce qui est triste, l'auteur ne faisait de son livre une déclamation sombre et farouche contre la religion :

Hommes, vous fûtes fous pendant dix-huit cents ans,
Fous de catholicisme aux dogmes malfaisants.

Ces deux vers donnent le ton. On voit d'ici le volume. Ce champion systématique de la gaieté n'est pas gai lui-même. Il se donne comme optimiste, et son cœur apparaît plein de fiel. Il est sans cesse occupé à se battre contre quelqu'un ou quelque chose. Le style en devient oratoire, abstrait, prosaïque, et l'emploi de vers irréguliers, la suppression fréquente de la césure achèvent de donner à la forme quelque chose de boiteux.

29. — M. le Dr Albert Cahon est peut-être un bon médecin. Mais son volume de « rapsodies », *les Picards*, est l'œuvre d'un amateur peu exercé, ou exercé seulement d'après de bien médiocres modèles. C'est dans un style gauche et même comique parfois, à force de naïfs prosaïsmes, que l'auteur raconte des « scènes de la vie picarde à l'époque des communes ». Dans ces scènes domine la note tragique, avec massacres, coups de main, actes de brigandage ou de défense improvisée. On y sent percer cet esprit d'hostilité contre le moyen âge à laquelle tant de déclamations nous ont habitués. Pourtant, tel de ces récits, par lui-même, serait intéressant si on nous le racontait d'une manière intéressante. Mais c'est le talent qui n'est pas à la hauteur de la tâche.

Théatre. — 1. — *Un Cas de conscience*, par MM. Paul Bourget et Serge Basset, est une pièce en deux actes, en prose, consacrée à tra-

duire, en langage scénique, une nouvelle publiée autrefois par M. Paul Bourget. Le sujet, d'espèce un peu rare et subtile, est la mort d'un certain comte de Rocqueville qui, sachant qu'un de ses trois fils n'est pas de lui, veut, avant de mourir, se venger en révélant le fatal secret. Un médecin est mêlé à l'affaire. Ce médecin peut, en omettant une saignée, empêcher la révélation terrible. Du reste, le malade est condamné quand même. Malgré cela, le devoir professionnel l'emporte, et la saignée s'accomplit. Le comte revoit les trois jeunes gens, reconnaît celui qui n'est pas son fils et... n'exécute pas sa vengeance. — La pièce est intéressante, mais peut-être sent-on trop que c'est du roman psychologique transposé. La conversation entre les deux docteurs, au premier acte, est un peu longue. Peut-être aussi peut-on accuser le dénouement d'être trop accidentel et trop inespéré. A la lecture, toutefois, l'œuvre est réellement attachante.

2. — *La Mission de Jeanne d'Arc*, de M. Charles Grandmougin, est une œuvre estimable, renfermant des morceaux éloquents et patriotiques, mais qui se heurte aux mêmes écueils que les autres pièces sur la Pucelle : à savoir, le caractère propre du sujet, qui est plus épique que dramatique. Aussi, quoique courte, la « trilogie » de M. Grandmougin a des longueurs, des « à côté ». Jeanne, au moment de ses « voix », fait un trop long monologue. Les dernières pages, après la reconnaissance du Roi par la Pucelle, n'ont plus d'intérêt. La première scène entre Jacques d'Arc, sa femme et sa fille, témoigne d'un certain art du dialogue, mais elle se prolonge trop. En définitive, *la Mission de Jeanne d'Arc* n'est ni meilleure ni pire que les diverses pièces inspirées depuis un an ou deux par le même sujet. En ce qui concerne la versification, on retrouve avec plaisir le talent exercé de M. Grandmougin.

3. — *La Fiancée du juif*, de M. Maurice de la Perrière, n'est autre qu'une jeune fille noble et catholique, Pauline de Bressac, qui épouse un jeune israélite, Edgar Bruschmann; mais c'est un juif exceptionnel, idéaliste, généreux. Edgar admire le Christ... en peinture, sur un beau tableau de la *Résurrection* que son père a acheté quelques louis chez un brocanteur; bref, la belle âme de ce sémite introuvable contraste avec le matérialisme épais de son entourage. Cette pièce est un peu forcée. Le naturel absent est remplacé par les dissertations traînantes. Les caractères ne sont que des silhouettes, ou même des caricatures. On peut noter çà et là quelques traits heureux, notamment l'apostrophe du papa Bruschmann montrant le poing au Christ du tableau : « Ah ! toi ! si tu ne valais pas trois cent mille francs, avec quelle joie je te déchirerais, insatiable persécuteur de notre race, ennemi toujours présent et toujours triomphant. »

Ni les juifs ni les antisémites n'applaudiront la pièce de M. de la

Perrière. C'est se mettre trop de gens à dos, surtout lorsqu'on n'a pas un talent transcendant de son côté. G. D'AZAMBUJA.

HISTOIRE, ART ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Turenne, essai de psychologie militaire*, par le capitaine REVOL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 412 p., 6 fr.— 2. *Les Volontaires de la Marne.* 1re partie. *Levée et recrutement* (1791-1793), par le capitaine GEORGES DUMONT et le lieutenant GEORGES LESTIEN. Paris, Chapelot, 1910, gr. in-8 de XI-201 p., 6 fr. — 3. *Nos Campagnes au Tyrol, 1797-1799, 1805-1809*, par le général DERRÉCAGAIX. Paris, Chapelot, 1910, in-8 de 417 p., avec carte, 10 p. — 4. *Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix. Kléber et Marceau. Lettres et notes inédites suivies d'annexes historiques et biographiques*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Fontemoing, 1911, in-8 de VI-332 p , 7 fr. 50.— 5. *Mémoires et Journaux du général* DECAEN, publiés avec une Introduction et des notes par le lieut.-colel ERNEST PICARD et le lieutenant VICTOR PAULIER. II. (1800-1803). Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8 de VII 440 p., avec cartes, 7 fr. 50.— 6. *Campagne de* 1813. *Les Préliminaires.* Tome Ier. *Le Commandement de Murat* (*5 décembre 1812-16 janvier 1813*, par le comte FRÉDÉRIC-REROUL. Paris, Chapelot, 1910, gr. in-8 de XX-474 p., avec 6 cartes, 12 fr. — 7. *Napoléon et ses maréchaux*, par le général ZURLINDEN. Paris, Hachette, 1910, in-16 de IX-268 p., avec 12 pl., 3 fr. 50. — 8. *Les Débuts de Yusuf à l'armée d'Afrique, d'après des documents inédits* (1830-1838), par G. ESQUER. Alger, Jourdan, 1910, gr. in-8 de 75 p. — 9. *Souvenirs d'enfance et de régiment* (1831, 1870-71), par le comte DE COMMINGES. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de 289 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 10. *Dans la mêlée. Journal d'un cuirassier de* 1870-1871, par GEORGES DE MOUSSAC. Paris, Perrin, 1910, in-16 de 211 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Commandement des charges de cavalerie à Floing, le 1er septembre 1870*, par CHARLES BELLET. Paris, A. Picard et fils, 1910, gr. in-8 de 29 p., 1 fr. 50.— 12. *Guerre de* 1870-1871. *Aperçus et commentaires.* I. *La Destruction des armées impériales.* II. *Les Armées de la Défense nationale*, par PIERRE LEHAUTCOURT (général PALAT). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1910, 2 vol. in-8 de VII-318 et 408 p., avec 3 cartes, 10 fr. — 13. *La Campagne de* 1878 *en Bosnie-Herzégovine*, par RÉGINALD KANN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 190 p., 4 fr. — 14. *La Guerre russo-japonaise* (1904-1905). *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe.* Tome Ier. 1re partie. *Événements d'Extrême-Orient avant la guerre et préparation de la guerre.* Trad. publiée sous la direction de l'état-major de l'armée, 2e bureau. Paris, Chapelot, 1910, gr. in-8 de XVII-667 p., avec 1 grav. et 2 cartes, 16 fr. — 15. *Ce que disent les Japonais de leurs succès maritimes*; trad. par le général-major allemand VON PFEIL; trad. du capitaine LEMERRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 16. *La Conquête du Sud-Oranais. La Colonne d'Igli en* 1900, par le lieutenant GUILLAUME. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 240 p., 4 fr. — 17, *La Chaouïa et sa pacification*, par le lieutenant SEGONDS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 144 p., 3 fr. — 18. *Campagnes d'Afrique. Historique de l'établissement de la France sur les côtes de la Berbérie* (*Algérie, Tunisie, Maroc*), par le capitaine VICTOR PIQUET. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-16 de 334 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Espagnols au Maroc en* 1909, par le général DE TOPCY. Paris, Berger-Levrault, 1910, gr. in-8 de VIII-283 p., avec 5 croquis, une carte, une vue panoramique et 5 photographies, 5 fr. — 20. *Les Armées des principales puissances au printemps de* 1910. Paris, Chapelot, 1910, in-8 de VI-33 p., cartonné, 3 fr. — 21. *L'Aumônerie militaire dans les armées de l'Europe*, par HUBERT SAVOY. Fribourg, imp. Saint-Paul, 1910, in-8 de 24 p. — 22. *Les Forces chinoises en* 1910, par le général DE NÉGRIER. Paris, Delagrave, 1910, in-18 de 81 p., 0 fr. 50. — 23. *La Force noire*, par le lieut.-colel MANGIN. Paris, Hachette, 1910, in-16 de VIII-356 p., 3 fr. 50. — 24. *Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie*, par le lieut-colel GUIONNIC. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 250 p., 4 fr. — 25. *Les trois Règlements. Infanterie. Cavalerie. Artillerie*, par le lieut-colel HIPPOLYTE MARTIN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 142 p., 2 fr. — 26. *Étude critique de la tactique*

et des nouveaux règlements allemands, par le comt DE PARDIEU. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 150 p., 2 fr. 50. — 27. *Les Divisions de cavalerie allemandes aux manœuvres impériales de* 1908, par le lieut.-colonel STEICHER. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 54 p., 1 fr. — 28. *Procédés pratiques de manœuvre, de pointage et de tir de l'artillerie de campagne*, par le capitaine FRACQUE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in 8 de 68 p., 1 fr. 50. — 29. *Le Tir indirect dans l'artillerie de campagne*, par le colonel DUBOIS. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 96 p., 2 fr. 50. — 30. *Les Manœuvres de Picardie en* 1910, par M. MARTY-LAVAUZELLE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 204 p., 6 fr. — 31. *Préparation aux examens de l'École supérieure de guerre et des écoles militaires. Sujets de thèmes conformes au programme*, par M. BIRMANN. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 2 vol. in-16 de 172 et 178 p., 5 fr. — 32 *Étude pratique du service des renseignements*, par le capitaine DE RUDEVAL. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 92 p., 1 fr. 50. — 33. *La Intervención francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine.* T. X. México, Vda. Bouret, 1910, in-12 de 264 p., 5 fr. — 34. *Documentos historicos mexicanos, obra conmemorativa del primer centenario de la independencia de México*, la publica el Museo nacional de arqueologia, historia y etnologia bajo la direccion de GENARO GARCIA. México, Museo nacional, 1910, 6 vol. in-4 de xx-508, xiv-564, xxii-454, xx-626, xvi-524 et xiv-590 p., avec planches et fac-similés hors texte et grav. dans le texte.

1. — La grande figure de Turenne a tenté, depuis tantôt deux cent cinquante ans, nombre d'historiens, et l'on sait que Napoléon lui-même a consacré au célèbre capitaine quelques pages pleines d'intérêt. Mais jusqu'ici c'était surtout Turenne « agissant », Turenne chef d'armée qu'on avait étudié : c'était, avant tout, et à peu près uniquement ses « campagnes » que l'on nous racontait, et sans doute il y avait mieux à dire, tout au moins il y avait davantage à dire à propos du vainqueur de Sintzheim. L'étude de M. Revol : *Turenne, essài de psychologie militaire*, demeure, à cet égard, une œuvre neuve, pleine de curieux aperçus.

2. — La question des volontaires de la Révolution, soulevée il y a un demi-siècle par Camille Rousset, est loin d'être élucidée. Il faut espérer qu'elle finira par l'être et des œuvres comme celle de MM. Dumont et Lestien sur *les Volontaires de la Marne* aideront d'une façon certaine à nous faire connaître, enfin, la vérité. Dans le volume que nous avons sous les yeux, les laborieux écrivains étudient seulement la *Levée et le recrutement* de leurs jeunes enrôlés, et c'est, en somme, la partie la plus intéressante du sujet, celle d'ailleurs que l'on connaît le moins. Utile contribution à l'histoire militaire de la Révolution.

3. — Les opérations qui furent dirigées par nos généraux de la République et de l'Empire dans la région abrupte et difficile du Tyrol sont, en général, peu connues. A la suite d'un voyage dans le nord de ce pays, M. le général Derrécagaix, à qui nous devons déjà des études militaires intéressantes, a eu l'idée de rechercher les faits qui concernent ces opérations, de réunir ensuite les documents recueillis et d'en faire un tout sous le titre de : *Nos Campagnes au Tyrol.* Au point de

vue des guerres de montagne, des combats de partisans et des luttes nationales, il est difficile de trouver un ensemble de sujets d'étude plus complet; en particulier, le récit de l'insurrection du Tyrol en 1809 offre des détails d'un intérêt saisissant, ceux, surtout, qui concernent le rôle joué à cette date par le vaillant et malheureux Andréas Hofer, le héros de l'indépendance tyrolienne.

4. — Avec une persévérance, avec un labeur qui ne se lasse point, M. Arthur Chuquet continue ses études sur les hommes marquants de la Révolution, et le nouveau volume qu'il consacre aujourd'hui aux généraux Hoche, Desaix, Kléber et Marceau présente la même valeur historique que ceux écrits naguère sur Dugommier, sur le prince de Hesse, etc. Il nous suffit de signaler l'ouvrage : nos lecteurs savent d'avance qu'ils auront à la fois profit et plaisir à le lire.

5. — Nous avons parlé ici, récemment, du premier volume des *Mémoires et journaux du général Decaen* : le tome second qui vient de paraître, est sans nul doute plus intéressant que le premier. Plus intéressant au point de vue des événements, plus intéressant par le style même, et le système de composition, moins sec, moins concis que dans le précédent volume. La période dont nous parle ici Decaen n'embrasse guère que trois années (1800-1803), mais au point vue de militaire, elle comprend Hohenlinden et au point de vue général elle fait allusion aux événements qui préparèrent la disgrâce de Moreau. Nous y voyons également comment Decaen fut choisi par le Premier Consul pour remplir les fonctions de gouverneur des possessions françaises aux Indes et dans quelles conditions il s'embarqua pour les îles de France et de Bourbon. Bien que Decaen soit évidemment un honnête homme, il ne fait pas toujours preuve, dans ce second volume, de la modération et de la sagesse qu'on lui attribue jusqu'ici. Certains de ses jugements sur Moreau, Lecourbe, Debilly, etc. laissent percer un sentiment qui manque parfois trop visiblement de bienveillance. L'œuvre n'en possède pas moins une véritable valeur : nous croyons cependant qu'on ne devra pas la lire sans formuler quelques réserves.

6. — *La Campagne de* 1813 a été, comme on sait, bien souvent étudiée et cependant le récit définitif, *ne varietur*, de cette période décisive du premier Empire, est encore à écrire. M. le commandant Reboul reprend après beaucoup d'autres cette tâche difficile et nous espérons, nous avons lieu d'espérer qu'il la mènera à bonne fin. Toutefois, en présentant comme *les Préliminaires* de 1813 le commandement de Murat du 5 décembre 1812 au 16 janvier 1813, l'écrivain nous semble être un peu audacieux, cette période se rapportant, sans doute, beaucoup plus à la campagne de Russie qu'à celle de Lutzen, de Dresde et de Leipzig. Effectivement, ce premier volume, divisé en six chapitres,

nous parle du départ de l'Empereur de Smergoni, de l'état de l'armée en décembre 1812, de la retraite jusqu'à Königsberg, de la retraite de Macdonald et de la défection du corps de York, etc., tous événements n'ayant qu'un rapport éloigné avec ceux qui appartiennent vraiment à l'année 1813. Si l'écrivain consacre un volume de 500 pages à ces *Préliminaires*, il lui en faudra au moins cinq ou six pour la campagne elle-même. S'il nous les donne, nous ne nous plaindrons pas, nous nous réjouirons même; dans le cas contraire, nous estimerons que le corps de l'édifice ne sera plus en rapport avec la base. En tout état de cause, le lecteur pensera sans doute que le nouveau volume de M. Reboul eût été plus exactement intitulé : « la Campagne de 1812 : la fin des opérations, les derniers jours de la Grande Armée », ou tout autre libellé de ce genre. L'honorable écrivain trouvera peut-être que nous lui faisons là une querelle d'Allemand, mais nous nous permettons de la soulever parce que son œuvre a une valeur certaine, incontestable et que des travaux de ce mérite demeurent au-dessus d'une critique de détail. Ajoutons que le volume du commandant Reboul, écrit avec une facilité de plume très appréciable, avec une clarté et une couleur qu'on ne rencontre pas toujours dans des œuvres de ce genre, sera lu sans la moindre fatigue par le lecteur le moins au courant de la stratégie ou de la tactique.

7. — Le général Zurlinden, dont la situation militaire est trop connue pour que nous ayons à en parler ici, consacre aux lettres les loisirs que lui laisse la retraite et il y réussit comme un professionnel. L'œuvre nouvelle qu'il publie aujourd'hui chez Hachette, en deux volumes, a pour titre : *Napoléon et ses maréchaux*, le premier volume, le seul paru jusqu'ici, ayant spécialement pour objet Napoléon. Tout naturellement, le militaire qu'est M. Zurlinden envisage surtout dans son héros l'homme de guerre, le chef d'armée, et sous ce rapport il n'a guère que des éloges à lui donner. Depuis quelques années cependant, un certain nombre d'écrivains de valeur — nous faisons allusion à des officiers comme le général Bonnal — nous ont parlé des campagnes napoléoniennes avec une liberté de langage et d'appréciation auxquelles on n'avait pas été habitué jusqu'ici : quelques uns nous ont révélé dans ces campagnes de légères taches, des erreurs que nos devanciers n'avaient point soupçonnées. M. le général Zurlinden n'a pas poussé son étude jusqu'à ces minuties; il s'est contenté de suivre la légende. Il prend Napoléon à sa naissance, en Corse, et le suit jusqu'à Sainte-Hélène, mettant surtout en saillie les grandes qualités militaires du vainqueur d'Austerlitz, ces qualités évidemment géniales qui, comme chef d'armée, comme stratège, classent l'Empereur à côté des trois ou quatre grands entraîneurs d'hommes de l'antiquité et des temps modernes : Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric II. Nous attendons avec

impatience le tome second, celui où le général Zurlinden nous promet de nous parler des maréchaux.

8. — Le général Yusuf qui, de 1830 aux dernières années du second Empire, jouit d'une réputation européenne, d'une réputation qui tenait par plus d'un côté au roman, le général Yusuf est à peu près inconnu de la génération actuelle. Ce personnage singulier dont l'origine même était encore ignorée alors que tous les journaux de l'époque racontaient ses prouesses, sa valeur brillante, son extraordinaire témérité sur le champ de bataille, a été étudié de près par les écrivains qui ont levé le voile jeté sur ses premières années. Le colonel Trumelet, le général Derrécagaix, le commandant du Casse, etc. n'ont pas laissé grand'chose d'inédit à raconter sur Yusuf : il y avait cependant quelque chose à dire sur ce sujet, et ce sont ces glanes, non sans valeur, que nous offre un laborieux écrivain, M. Esquer, dans ses *Débuts de Yusuf à l'armée d'Afrique, d'après des documents inédits.* Cette brochure est curieuse à parcourir; elle complète heureusement les précieux travaux historiques que nous avons cités.

9. — Comme Yusuf, le comte de Comminges, qui nous donne aujourd'hui ses *Souvenirs d'enfance et de régiment* (1831-1870-71), servit sous le second Empire, et c'est de cette époque qu'il nous parle surtout. L'ouvrage, écrit sans aucune prétention littéraire, même sans aucun souci de la forme, n'en est pas moins extrêmement intéressant. C'est une série d'*instantanés* pris d'après nature, au pied levé, par un homme d'esprit qui choisit toujours admirablement le moment où il doit braquer son appareil. L'ouvrage se termine cependant par quelques pages où la note émue remplace la fantaisie, l'humour des premiers chapitres. Dans celles-là, l'auteur ne rappelle plus la gaîté de l'Empire mais les sombres jours de l'*Année terrible*, les heures pénibles vécues pendant la défaite. Cependant si l'intérêt change de nature, varie dans son essence, il n'en demeure pas moins soutenu et le lecteur continue à vivre sous le charme de l'émotion ressentie, encore que cette dernière soit parfois poignante.

10. — On pourrait parler en termes identiques du volume de souvenirs publié par M. Georges de Moussac chez Perrin, sous le titre : *Dans la mêlée. Journal d'un cuirassier de* 1870-1871. Ces événements de la guerre franco-allemande ont exercé sur les destinées de notre pays une influence telle que, longtemps encore, alors même que tous les témoins de cette période funeste auront disparu, on s'en souviendra, on en parlera comme d'une de ces dates cruelles et décisives qui font époque dans la vie des nations. M. de Moussac nous fait assister à ces tristes débuts de la guerre qui, dès les premières heures, en faisait entrevoir les résultats désastreux. Nous allons avec lui de Reichshoffen à Sedan, de Sedan en Allemagne; nous vivons avec lui en captivité, et,

à la signature de la paix, en mars 1871, nous assistons en sa compagnie à la lutte contre la Commune. On ne trouve guère là de faits nouveaux ni de révélations caractéristiques, mais la série des événements racontés, événements vécus et judicieusement observés par l'auteur, est présentée avec une couleur et une sincérité qui offrent le plus vif intérêt.

11. — C'est de Sedan également que nous parle M. Charles Bellet dans sa notice sur *le Commandement des charges de cavalerie à Floing, le* 1er *septembre* 1870. A vrai dire, nous croyions bien la question définitivement enterrée, notamment après la récente publication du beau livre du général Rozat de Mandres, que nous analysions naguère, ici même. Il paraît cependant que le fameux litige Galliffet-Beauffremont n'est pas élucidé pour tout le monde, en dépit des flots d'encre qu'il a fait couler, et M. Bellet jette à nouveau son lot de preuves, tout au moins d'arguments, dans le dossier déjà volumineux de ce singulier procès. La question commence à bien vieillir, aujourd'hui : sans doute, elle ne passionnera plus personne.

12. — M. le général Palat qui, sous le pseudonyme de Pierre Le Hautcourt, a publié une histoire aujourd'hui complète de *la Guerre de* 1870-1871, a cru utile de résumer les quinze in-octavos écrits par lui sur ce sujet, en deux nouveaux volumes dont le sous-titre : *Aperçus et commentaires*, nous révèle l'esprit et le sens. En réalité, le mot « résumé » est inexact pour définir la publication récente de M. Palat. Effectivement, c'est une œuvre entièrement nouvelle dont le succès sera peut-être plus grand encore que celui de son aînée. La guerre de 1870-71 en quinze volumes est un travail spécial écrit par un professionnel pour des professionnels. Au contraire, les *Aperçus et commentaires* récemment parus sont une étude d'intérêt général que le public non militaire pourra lire sans fatigue, sans cartes, avec le sentiment qu'il s'instruit tout en demeurant fortement intéressé par le sujet. Le temps relativement long qui s'est écoulé entre la publication du tome 1er de l'œuvre principale de M. Palat et celle du dernier volume a vu éclore un grand nombre de documents nouveaux que le général a pu utiliser dans ses *Aperçus et commentaires*. L'œuvre est donc bien nouvelle aussi bien au point de vue de la documentation que de l'esprit et de la composition même. L'ouvrage ne peut manquer d'avoir beaucoup de lecteurs et il faut souhaiter qu'il en ait le plus possible, car c'est une œuvre essentiellement utile et patriotique.

13. — *La Campagne de* 1878 *en Bosnie-Herzégovine* est aujourd'hui bien oubliée, tout au moins en France où, même au moment où elle se produisit, elle ne passionna jamais l'opinion. M. Reginald Kann, un correspondant de journal dont nous avons eu à parler ici à propos d'études militaires originales, a cru bon cependant de remettre en lumière

ces événements vieux de trente-deux ans et dont les enseignements, pense-t-il, ne sont pas assez démodés pour qu'on ne puisse en parler encore avec profit. Que cette appréciation soit véritable ou erronée, nous ne chercherons pas à la discuter. Qu'il nous suffise de dire que le volume est d'une lecture aisée et que les anecdotes semées, en grande abondance, au cours du récit, prêtent à l'œuvre un intérêt plus grand peut-être que celui émanant des opérations militaires elles-mêmes.

14. — Nous avons rendu compte, à différentes reprises, d'ouvrages publiés sur la dernière guerre russo-japonaise, notamment des conférences faites à l'Académie d'état-major Nicolas, de Pétersbourg, qui demeuraient, jusqu'ici, le meilleur travail connu sur la matière. L'œuvre nouvelle que nous avons à présenter aujourd'hui à nos lecteurs est sans doute supérieure à la précédente, en ce sens qu'elle donne un tableau d'ensemble plus complet des opérations et qu'elle est établie sur des documents officiels publiés in-extenso pour la première fois. L'ouvrage est intitulé : *Guerre russo-japonaise* (1904-1905). *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe.* Le tome premier, seul paru jusqu'ici, traite des *Événements d'Extrême-Orient avant la guerre* et de *la Préparation à la guerre.* C'est dire que ce n'est qu'une préface, mais une préface pleine d'intérêt, d'enseignements, une préface dont la lecture est indispensable pour la juste intelligence des événements qui suivront. Aussitôt la paix conclue avec le Japon, l'état-major général russe se préoccupa de réunir tous les documents officiels concernant la campagne de Mandchourie et de faire rédiger un récit aussi complet que possible des événements. Cette mission fut confiée, en septembre 1905, à une commission militaire rattachée à l'état-major du ministère de la guerre et présidée par le général Gourko, qui se mit immédiatement à l'œuvre. Il était hors de doute que la traduction d'un tel travail présentait pour les armées européennes et tout particulièrement pour l'armée française un intérêt capital; aussi, c'est avec raison que notre Section historique de l'état-major de l'armée l'a entreprise et nous en donne aujourd'hui la première partie. La haute direction de cette entreprise fut confiée au lieutenant-colonel Cheminon et le choix d'un tel directeur pouvait faire présager une œuvre de valeur : les études antérieures de cet officier, sa connaissance approfondie de l'armée russe et de la Russie dont il possède parfaitement la langue, son long séjour en Mandchourie où il a suivi pas à pas les troupes russes depuis le début jusqu'à la fin de la campagne demeuraient autant de garanties pour la bonne exécution de ce travail important; et, de fait, l'apparition de l'œuvre n'a trompé aucune espérance. De plus, cette traduction est, jusqu'à présent, la seule de celles entreprises en Europe, qui reproduise in-extenso le texte de l'ouvrage russe. A tous ces points de vue, la lecture de *la Guerre russo-japonaise* sortie des

presses de la maison Chapelot s'impose à tous ceux qui veulent se rendre compte de ce que fut, au vrai, cette lutte redoutable dont l'issue surprit naguère tant de gens. Ce livre a sa place indiquée non pas seulement dans les bibliothèques militaires, mais dans toutes celles où l'on a coutume de rechercher les documents historiques sérieux.

15. — On peut rapprocher — *si parva lis est...* — de l'ouvrage précédent une petite brochure intitulée : *Ce que disent les Japonais de leurs succès maritimes*, traduction par le général major allemand von Pfeil d'un travail publié sous la direction de l'amiral Togo et qui a tous les dehors sinon de l'impartialité, tout au moins d'une certaine véracité. Résumé intéressant où l'on trouve, çà et là, d'assez piquantes révélations.

16. — Parmi les acteurs d'une opération de guerre, il n'y a guère que le chef qui sache réellement ce que l'on voulait faire, ce que l'on a fait. L'officier de troupes, surtout l'officier subalterne, ne voit guère que ce qui se passe devant ses yeux, sur le front de sa section ou de son peloton et l'ensemble des opérations lui échappe nécessairement. Cependant, dans des opérations de guerre exécutées par de petits détachements, certains gradés inférieurs peuvent, à condition de se renseigner, de se documenter, peuvent, disons-nous, obtenir quelques vues d'ensemble, et tel paraît être le cas de M. le lieutenant Guillaume, qui nous donne une relation intéressante de *la Conquête du Sud-Oranais* et tout spécialement de *la Colonne d'Igli en* 1900. L'ouvrage n'est certainement pas sans valeur; il relate, avec des détails peu connus ou oubliés, une des pages les plus attachantes de l'histoire de notre pénétration en Algérie.

17. — De l'Algérie au Maroc la distance est courte, aussi parlerons-nous tout naturellement ici de la brochure publiée également par un officier subalterne, M. le lieutenant Segonds, sous le titre : *La Chaouïa et sa pacification*. La Chaouïa *pacifiée*, c'est peut-être un terme un peu risqué, au lendemain du massacre qui a coûté à la France quatre jeunes officiers pleins de bravoure et d'avenir (17 janvier 1911). Pourtant, si la pacification est loin d'être complète, si pendant quelques années encore il faut s'attendre à des surprises, à des guet-apens comme ceux, où sont glorieusement tombés le lieutenant Marchand et ses camarades, il est certain que l'œuvre de paix fait chaque jour du chemin, au grand profit de l'avenir, de la sécurité, de la prospérité de l'empire chérifien. L'étude de M. Segonds, écrite à la fois aux points de vue géographique, diplomatique, économique et militaire, présente à tous égards de l'intérêt. C'est une contribution à l'histoire de notre influence au Maroc dans ces dernières années.

18. — Nous ne quittons pas le nord de l'Afrique en abordant l'étude de M. le capitaine Victor Piquet sur l'*Historique de l'établissement de*

la France sur les côtes de la Berbérie. Nous trouvons d'abord, dans cet ouvrage, un résumé de la conquête d'Algérie (1830-1857) puis un exposé de la politique de la France en Tunisie, c'est-à-dire de l'intervention de 1881. L'écrivain étudie ensuite les relations de la France avec le Maroc, nous parlant successivement des campagnes combattues dans le Sud-Oranais de 1845 à 1910, enfin de la campagne du général d'Amade dans la Chaouïa. L'ouvrage se termine par un exposé de l'organisation de l'armée d'Afrique et par des considérations curieuses sur l'armée marocaine.

19. — C'est du Moghreb, encore, que nous parle le général de Torcy dans son livre : *Les Espagnols au Maroc.* Nous disions, tout à l'heure, que seul un gradé de quelque importance pouvait avoir, à la guerre, une idée d'ensemble des opérations ; il est bien certain que ce n'est point un lieutenant, ni même un capitaine qui eussent pu écrire un livre comme celui dont nous venons de donner le titre à nos lecteurs, livre qui vaut, à la fois, par l'exactitude, la variété des détails et par des considérations générales d'une portée militaire très remarquable. On sait que l'ancien commandant du 3e corps, atteint par la limite d'âge en pleine vigueur physique, intellectuelle et morale, n'a pas cru pouvoir mieux utiliser ses loisirs forcés qu'en allant suivre les opérations entamées l'année dernière par les Espagnols autour de Melilla. Le livre qu'il a rapporté est intéressant et véritablement vécu. Cette campagne de Melilla a été, on s'en souvient, fort laborieuse et même plus pénible qu'on ne s'y serait attendu tant en Espagne qu'ailleurs, mais elle n'en a été que plus féconde en enseignements pratiques. Et ce sont ces enseignements que M. le général de Torcy met bien en lumière. Ce tableau complet de la récente campagne hispano-marocaine est intéressant et, tout de même, fort instructif, d'autant que l'impartialité, l'objectivité absolues de l'écrivain ne peuvent être plus contestées que sa compétence. On lira avec fruit cette étude, écrite avec méthode et clarté. Elle contient, d'ailleurs, au début, des informations nouvelles sur les causes et les origines des incessants conflits des Espagnols avec leurs remuants voisins du Riff et se termine par de clairvoyantes conclusions sur les rapports futurs des Espagnols et des Français dans le nord-ouest de l'Afrique.

20. — *Les Armées des principales puissances au printemps de* 1910 constituent un bon memento, un instrument de travail indispensable, dont la place est indiquée dans toutes les bibliothèques militaires ou non, sur la table de tout écrivain, de tout lecteur qui est appelé à s'occuper des différentes armées étrangères. L'ouvrage ne contient aucune appréciation, aucun commentaire de quelque nature qu'il soit. C'est un recueil précieux de renseignements : nos lecteurs comprendront sa valeur sans que nous ayons besoin d'insister.

21. — C'est également un livre de renseignements plutôt qu'une étude doctrinale, cette petite brochure de M. Hubert Savoy, capitaine aumônier au 5e régiment d'infanterie suisse: *L'Aumônerie militaire dans les armées de l'Europe.* On le lira avec d'autant plus d'intérêt que la question est, en général, peu connue et que certains détails apparaissent comme des révélations.

22. — Le « réveil de la Chine » est partout admis comme un fait indiscutable. A travers cette image, l'Européen voit apparaître, dans un avenir que l'exemple du Japon lui montre rapproché, un État organisé sur un modèle peu différent de celui des nations occidentales et pourvu de leur outillage scientifique, industriel et militaire. Cet État pèserait alors, sur les destinées du monde, du poids de ses quatre cents millions d'habitants. Dans quelles limites l'épouvantail du péril jaune est-il réel? L'énumération des éléments de combat et des formations projetées serait insuffisante. Le nombre est loin d'être le facteur essentiel. L'esprit de la nation, son moral, son patriotisme sont autrement importants. Il est donc nécessaire d'examiner à ce point de vue la situation de la Chine. L'accroissement qu'elle essaie de donner à son état militaire, le résultat qu'elle peut en attendre seront alors plus exactement appréciés. Tel est l'intéressant problème que pose et que résout dans ce livre, avec sa haute compétence, le général de Négrier.

23. — La question de la natalité en France, ou, pour mieux dire, de la diminution de la natalité en France est une de celles qui préoccupent à meilleur droit les patriotes, les gens qui ont souci de l'avenir de notre pays. On peut dire que de toutes celles qui sont dignes d'attirer l'attention publique, il n'en est pas de plus grave, de plus importante. Il n'est pas besoin d'être un savant, un mathématicien de haut vol pour comprendre que si notre pays demeure indéfiniment avec sa population de moins de 40 millions d'habitants, au milieu de nations dont le chiffre s'accroît d'année en année d'après une proportion constante, nous ne tarderons pas à être submergés dans la masse et que nous y périrons bientôt. Il suffit de rappeler que devant l'Allemagne, qui est passée, de 1870 à 1900, de 40 millions à 60 millions d'habitants, alors que nous sommes toujours à 39 millions, comme en 1870, nous demeurons déjà, au point de vue du nombre, dans une situation extrêmement précaire, notamment périlleuse. C'est par un artifice dangereux et puéril, c'est-à-dire en incorporant dans nos régiments des infirmes, des débiles, un tas d'hommes incapables de faire campagne, que nous nous donnons l'illusion d'arriver à des effectifs à peu près égaux à ceux de notre héréditaire ennemi. Mais, que deviendraient tous ces malingres au lendemain d'une déclaration de guerre? Pour remédier à cette situation redoutable, certains ont pensé faire appel aux contingents de race noire qui peuplent nos colonies d'Afrique. Le remède peut avoir sa valeur et on

pourra se rendre compte de celle-ci dans le livre intéressant que vient de consacrer à la question M. le colonel Mangin sous le titre : *La Force noire* : nous craignons que ce remède ne soit qu'un palliatif. Le système sent trop son Bas-Empire pour nous donner réellement confiance et il contient, pour l'avenir, peut-être autant de dangers que d'avantages. A vrai dire, cependant, il faut bien, quand on se noie, se rattraper à n'importe quelle branche, même à la plus fragile. Celle que nous présente le colonel Mangin, paraît à simple examen présenter quelque solidité; mais combien de temps pliera-t-elle sans se rompre? Nous croyons cette durée plus faible que ne nous le présage l'écrivain.

24. — Nous passons à la tactique pure avec *les Causeries d'un fantassin*, de M. le lieutenant-colonel Guiennic, que nous avons déjà analysées ici même. Il nous suffira de signaler cette deuxième édition d'un petit livre intéressant et pratique.

25. — Nous porterons un jugement identique sur la troisième édition de l'étude de M. le lieutenant-colonel Hippolyte Martin : *Les Trois Règlements. Infanterie. Cavalerie. Artillerie.* Ce travail est, comme nous l'avons dit déjà ici, destiné à condenser, sous une forme aussi succincte que possible, ce que tout officier doit savoir sur chacune des trois armes. L'auteur a parfaitement réussi à atteindre le but qu'il s'était proposé : ce petit manuel est d'une utilité certaine pour les lecteurs auxquels il est destiné.

26. — C'est, comme dit le proverbe, un grand élément de succès que de bien connaître son ennemi. Tout livre, par conséquent, qui nous met au courant des procédés de combat employés par nos adversaires, est un livre utile et il faut reconnaître cette qualité à l'étude publiée par M. le commandant de Pardieu : *Étude critique de la tactique et des nouveaux règlements allemands.* On a reproché souvent à nos officiers de l'ancienne armée d'avoir mal connu l'armée allemande : voilà un reproche qu'on ne saurait adresser à l'armée nouvelle, grâce à des publications comme celle de M. de Pardieu. Espérons que la génération actuelle profitera de cette judicieuse vulgarisation.

27. — La question de conserver le *statu quo* ou d'endivisionner la majeure partie de notre cavalerie s'est posée dernièrement au Sénat au moment de la discussion du budget de la guerre. Malgré d'excellents arguments, malgré les indications du projet de loi sur les cadres, le *statu quo* a été maintenu. Des discussions analogues ont eu lieu en Allemagne, et c'est l'examen de ces théories diverses qui fait le fonds de l'étude de M. le lieutenant-colonel Streicher : *Les Divisions de cavalerie allemande aux manœuvres impériales en* 1908; on la lira avec intérêt.

28 et 29. — *Les Procédés pratiques de manœuvre, de pointage et de tir de l'artillerie de campagne*, et le volume intitulé : *Le Tir indirect*

dans l'artillerie de campagne sont des traités destinés à vulgariser certains *tours de main* dont la connaissance sera surtout utile aux officiers de réserve. Nous les leur signalons particulièrement.

30. — M. Marty-Lavauzelle nous avait donné l'année dernière d'intéressants aperçus sur les manœuvres du Bourbonnais. Le même écrivain publie cette année, sur *les Manœuvres de Picardie* en 1910 un travail du même genre, rempli comme sa précédente étude d'observations judicieuses. Quiconque s'intéresse à la préparation à la guerre de notre armée lira cet opuscule avec fruit.

31. — Sous le titre: *Préparation aux examens de l'École de guerre et des écoles militaires*, M. Birmann nous offre la série des *Sujets de thèmes* (français et allemands) donnés aux examens de l'École de guerre depuis 1875, c'est-à-dire depuis la création. Dans un premier volume, les textes français, dans le second les textes allemands ou corrigés. Inutile d'insister sur la valeur pratique de ces deux volumes. Il nous suffit de les signaler.

32. — L'organisation du service de l'espionnage a été, sans aucun doute un des principaux facteurs du succès des armées allemandes en 1870. On peut affirmer, de la même façon, que l'utilisation des renseignements secrets a eu une influence sensible sur les victoires des Japonais pendant la campagne de Mandchourie. C'est en se basant sur les enseignements de la guerre franco-allemande et sur ceux de la campagne russo-japonaise que M. le capitaine de Rudeval a écrit son *Étude pratique du service des renseignements*. Cet ouvrage, tout d'actualité, intéressera tous les gens — militaires ou non — qui ont le désir de s'instruire des éléments pratiques et presque inconnus de la guerre moderne.

33. — M. Genaro Garcia, de Mexico, continue la publication entreprise, depuis trois ans déjà, des archives du maréchal Bazaine sur notre expédition du Mexique. Le tome X de cette excellente publication vient de paraître, et en disant que ce nouveau volume ne cède en rien, comme intérêt et comme valeur documentaire, aux volumes précédemment parus, nous ne dirons que la stricte vérité. La période qu'embrasse ce tome X s'étend du 11 septembre au 15 novembre 1865. On y lira de très curieux documents signés Bazaine, Randon, etc., mais le morceau capital du volume est constitué par les négociations entreprises par l'empereur Napoléon pour obtenir la reconnaissance, par les États-Unis, du nouvel empire mexicain.

34. — Le Mexique a commencé à célébrer l'année dernière le centenaire de son indépendance ou, pour mieux dire, le centenaire du début de la lutte longue et acharnée qui devait aboutir, en 1823, à cette indépendance. On fixe généralement à 1808 la première tentative du mouvement insurrectionnel tendant à conquérir l'autonomie mexicaine; toutefois on sait maintenant qu'en 1805 une première conspiration avait été

ourdie aux États-Unis et que d'autres suivirent avant celles d'Hidalgo, de Morelos, de Mina, etc. Quoi qu'il en soit exactement à cet égard, ce qu'il convient de rappeler ici, c'est que, à cent années, plus ou moins près, de cette époque célèbre dans les fastes de la Nouvelle-Espagne, le gouvernement du général Porfirio Diaz a voulu en commémorer dignement le souvenir. Nous n'avons pas à dire la série des solennités diverses organisées dans ce but patriotique; nous n'en retiendrons qu'une dont l'intérêt pour nous, lettrés, est capital : nous voulons parler de la publication de tous les documents intéressants, manuscrits ou imprimés, connus, inédits ou oubliés, datant de l'époque envisagée, dont l'impression ou la réimpression est de nature à éclairer le grand mouvement patriotique de 1808-1823. Cette publication, d'une valeur extrême non pas seulement pour le Mexique mais pour l'Amérique tout entière, pour l'Espagne et nous dirions volontiers pour le monde entier, monde des érudits et des chercheurs, cette publication ne comprendra pas moins de dix-huit volumes in-quarto et les six qui ont paru déjà nous font bien augurer de ce que sera l'œuvre dans son ensemble. Cependant, on comprendra que pour mener à bien un travail de cette envergure, pour l'ordonner judicieusement, le concevoir dans son ensemble, le régler dans ses détails, pour le faire exécuter avec le minimum d'erreurs possible, il fallait à la fois un érudit et un homme d'action, un patriote et un homme pratique. Personne, au Mexique n'était mieux en état de répondre à ces conditions diverses que M. Genaro Garcia, l'éminent directeur de l'établissement scientifique connu au Mexique sous le nom de Museo nacional et c'est lui, en effet, que le général Porfirio Diaz a chargé de réaliser cette laborieuse et difficile entreprise. Nous rencontrons dans ces six premiers volumes quantité de documents tout à fait inconnus (au moins en Europe), sur les origines du soulèvement national, sur les premiers héros de l'indépendance, en particulier sur les femmes de cœur qui, comme Leonora Vicario, tinrent une place prépondérante dans les mouvements insurrectionnels du début. Les tomes III et IV sont extrêmement curieux et d'une valeur documentaire tout à fait hors de pair. Ils nous présentent, en effet, la reproduction intégrale, in-extenso, en *fac-similé* de tous les journaux publiés il y a un siècle par les indépendants, avec des presses souvent rudimentaires et des typographes parfois plus patriotes que lettrés. L'intérêt de ces reproductions n'échappera à aucun de nos lecteurs : elles donneraient, à elles seules, à l'œuvre, un mérite artistique et exceptionnel. Il nous faudrait bien des pages pour analyser comme il serait convenable la première partie de la belle publication entreprise par M. Genaro Garcia. Obligés que nous sommes à ne lui consacrer que ces quelques lignes, nous dirons en terminant que l'exécution typographique est à hauteur du mérite littéraire et historique de l'œuvre. De très

curieuses phototypies, de très artistiques culs-de-lampe, frontons, planches en couleurs, de nombreuses reproductions de lettres, documents divers, signatures en fac-simile, contribuent à faire des *Documentos historicos mexicanos, obra conmemorativa del primer centenario de la independencia de México* une œuvre de tout point méritante. Elle est de celles que les érudits, les artistes des deux mondes tiendront à posséder; quant aux bibliothèques publiques, elles ne pourront se dispenser de l'acquérir comme une série de documents uniques, d'une valeur historique, littéraire et à la fois artistique de tout à fait premier ordre.

COMTE DE SÉRIGNAN.

THÉOLOGIE

Conférences apologétiques données aux Facultés catholiques de Lyon. Le Modernisme. La Trinité. La Divinité de Jésus-Christ, par BOURCHANY, PÉRIER et TIXERONT. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1910, in-12 de VIII-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces dix conférences avaient déjà paru dans l'*Université catholique*. Il était juste que leur publication en volume en rendît la lecture accessible à tous les catholiques soucieux d'idées nettes et de solutions sûres, dans les questions soulevées à propos du modernisme.

Les maîtres qui se sont partagé à Lyon cette tâche d'enseignement théologique et apologétique n'ont pas prétendu offrir un exposé complet et une réfutation systématiquement conduite, comme pourrait être un commentaire suivi de l'encyclique *Pascendi*. Mais difficilement on trouverait, sur ces matières délicates, une série de leçons où soit présenté, de façon plus pratique et plus claire, l'essentiel de la *doctrine*.

Les conférences de M. Bourchany font reconnaître, dans le travail de déformation de la philosophie et de la théologie modernistes, ce qu'il y a de vieilli, de « déjà vu », et la part de nouveauté due au vocabulaire et à la mise en œuvre; surtout elles replacent en lumière les notions exactes et authentiques. Le même auteur, en deux autres conférences, donne un excellent chapitre d'apologétique, par l'exégèse et par l'histoire, sur la *Divinité de Jésus-Christ*. — M. Tixeront, se plaçant sur le terrain de l'histoire des dogmes, montre l'origine, la constance essentielle de la croyance de l'Église à l'égard de *la Trinité* et de *la Divinité de Jésus-Christ*. A l'encontre des théories d'une évolution substantielle des dogmes, il étudie aussi la notion *de l'Église*, répondant aux sophismes par lesquels on oppose l'Église à l'Évangile et l'Évangile à l'Église, soit du point de vue doctrinal, soit du point de vue moral et pratique. — Enfin M. L. Périer aborde des questions de méthode et de pédagogie théologique, dans ses deux conférences

sur le théologien scolastique et le théologien moderniste. Ces deux leçons, fécondes en applications, fournissent, en même temps que de très opportuns rappels de principes, une justification théorique et pratique des règles de discipline établies ou remises en vigueur par la suprême autorité ecclésiastique.

En somme, les aspects principaux et les plus intéressants du modernisme sont critiqués dans ce livre d'une façon forte, sûre, toujours claire; les maîtresses pièces de la croyance catholique sont situées dans leur vrai rôle, présentées avec leur valeur de résistance logique et de fécondité religieuse. H. G.

Neo-confessarius practice instructus, a P. Joanne Reuter. Textus emendati et aucti cura Augustini Lehmkuhl, S. J., editio altera. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1910, in-12 de xiv-498 p. — Prix : 5 fr.

Il est difficile de condenser sous une forme aussi succincte un exposé substantiel des principes, un résumé judicieux des difficultés typiques, un choix de conseils aussi appropriés. Ce n'est pas aux seuls débutants que ces *Instructions pratiques* peuvent rendre d'éminents services. Le plus expert a besoin, de temps à autre, pour échapper aux simplifications routinières, de se remettre sous les yeux la multiplicité et la complexité des maux à guérir, surtout dans une cure d'âmes, où rien ne touche les intéressés comme le caractère personnel de la direction qu'on leur donne. Rien d'étonnant qu'une édition nouvelle ait paru si tôt nécessaire. H. G.

La Religion de l'ancienne Égypte. par Philippe Virey. Paris, Beauchesne, 1910, in-12 de viii-352 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

Dans ce volume suffisamment illustré et où tous les passages pouvant soulever des controverses sont reproduits en caractères hiéroglyphiques, l'auteur a condensé tout ce que nous connaissons de l'histoire religieuse de l'Égypte. Les divers petits États de la vallée du Nil ont été réunis par Ménès, fondateur historique ou légendaire de la première dynastie, et, dès cette époque, le culte, tel qu'on le trouvera plus tard, était constitué dans toutes ses parties. La prépondérance conquise par certaines formes divines a eu une cause plus politique que religieuse; il y a eu là un fait analogue au rôle joué chez nous par l'idiome de l'Ile de France lorsque ses ducs sont devenus rois. Le culte était avant tout funéraire, il découlait de la croyance à l'immortalité de l'âme, aux récompenses et aux châtiments de la vie future, et c'est dans les États prépharaoniques, dont l'histoire et la civilisation se révèlent maintenant à nous, qu'il est apparu. Dès cette époque si lointaine on trouve la conception d'un dieu

unique qui, fréquemment obscurcie par le panthéisme officiel, altérée par la magie, se maintient cependant jusqu'à l'époque chrétienne. C'est peut-être cette tradition lointaine qui a permis à l'Église d'Alexandrie d'être le plus beau fleuron de l'Église et à la Thébaïde d'être une pépinière de saints.

Malgré les apparences modestes et vulgarisatrices que M. Virey a voulu conserver à son travail, simple réimpression de six conférences données à l'Institut catholique, il constitue le meilleur manuel que nous ayons, clair, complet, et pourvu d'une bonne table qui en rend le maniement facile. VILLENOISY.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters. Münster, Aschendorff, 1909. 5 vol in-8.

Band VII. Heft 4, 5. Dr. EDUARD LUTZ : **Die Psychologie Bonaventuras nach den Quellen Dargestellt.** VIII-218 p. — Prix : 8 fr. 75.

Band VII. Heft 2, 3. Dr. BERNHARD GEYER : **Die Sententiae divinitatis ein Sentenzenbuch der Gilbertschen Schule,** aus den Handschriften zum ersten Male herausgegeben, und historisch untersucht. 208 p. — Prix : 10 fr. 85.

Band VII. Heft 4, 5 Dr. OTTO KEICHER : **Raymundus Lullus und seine Stellung zur arabischen Philosophie.** *Mit einem Anfrang enthaltend die zum ersten Male veroffentlichte, declaratio Raymundi per modum dialogi edita.* 223 p. — Prix : 9 fr.

Band VII. Heft 6 Dr. ARNOLD GRÜNFELD : **Die Lehre vom Göttlichen Willen bei den jüdischen religionsphilosophen des mittelalters von Saadja bis maimuni.** 80 p. — Prix : 3 fr. 30.

Band VIII. Heft 3. Dr. JOS. ANT. ENDRES : **Petrus Damiani und die Weltliche Wissenschaft.** 36 p. — Prix : 1 fr. 25.

La grande collection de Philosophes du moyen âge fondée par le Dr. Baeumker, auquel se sont joints depuis le baron von Hertling et le Dr. Matthias Baumgartner, vient de s'enrichir de cinq travaux d'une valeur considérable. Cette collection comprend déjà huit volumes dont chacun renferme le plus souvent cinq ou six fascicules. Nous allons essayer de donner une idée des travaux parus récemment et dont plusieurs renferment des traités qui n'existaient jusqu'ici qu'en manuscrit.

— Le premier de ces travaux est dû au Dr. Édouard Lutz, professeur à l'Université de Strasbourg. M. Lutz étudie la philosophie de saint Bonaventure. L'illustre scolastique est surtout connu par sa théologie et par le magnifique opuscule intitulé : *Itin rarium mentis ad Deum.* M. Lutz s'est spécialement préoccupé de rappeler sa psychologie. On ne la cite guère aujourd'hui et cependant elle est très utile à connaître, elle représente ce grand mouvement platonico-augus-

tinien qui a dominé pendant toute la première moitié du XIIIe siècle, jusqu'à ce qu'il ait été dépassé par la philosophie plus méthodique et par là même plus solide de saint Thomas d'Aquin.

M. Lutz montre à quelles sources s'est inspiré saint Bonaventure, il compare ses enseignements à ceux de ses prédécesseurs et de ses successeurs, spécialement à ceux de saint Thomas. Sans sortir de l'orthodoxie, les différences entre les manières de voir de ces deux grands docteurs sont considérables. Saint Bonaventure admet bien que l'âme est la forme du corps (c'était la formule déjà en usage bien que d'origine péripatéticienne), mais il en réduit beaucoup la portée. L'âme est considérée par lui comme un être complet en elle-même, *hoc aliquid*. Son union au corps est cependant substantielle, mais sa nature admet une séparation. Bien plus, elle a une matière à elle-même, une matière séparable, car tous les êtres créés en ont une. Cette thèse est absolument rejetée par saint Thomas. Il est à remarquer que les docteurs qui la soutenaient y cherchaient un fondement ou sujet de l'essence, et attachaient peu d'importance à la distinction relevée par les thomistes entre l'essence et l'existence. Saint Thomas tient à l'unité absolue de forme; saint Bonaventure admet l'existence de formes secondaires conservées en puissance. Saint Bonaventure appuie beaucoup plus que saint Thomas sur le rôle de la lumière divine dans la connaissance. La certitude n'existe que par l'influence de la lumière divine perçue partiellement par la raison supérieure. Ses expressions sont quelquefois très fortes et l'on fait soupçonner d'ontologisme. De même il donne à la liberté une extension beaucoup plus grande que saint Thomas; il appelle libre l'acte même que nous voulons nécessairement du moment que nous ne le voulons pas contre notre gré. Nous avons relevé quelques différences importantes; il y en a beaucoup d'autres. Les lecteurs qui comprennent l'allemand liront l'étude du Dr. Lutz avec un grand intérêt. Elle est très approfondie, très complète et donne une idée très juste des opinions de l'un des plus grands docteurs du XIIIe siècle.

— Le Dr. Geyer s'est appliqué à l'étude d'un ouvrage assez peu connu et inédit jusqu'ici. Il est intitulé: *Sententiae divinitatis*. Il en existe deux manuscrits à la bibliothèque de Munich (nº 16063 et nº 18918) contenant plusieurs autres travaux ; un manuscrit de la Bibliothèque nationale (nº 627) renferme un traité très différent bien que sous un titre analogue. L'ouvrage publié par M. Geyer paraît avoir été écrit par un anonyme, car Gautier de Saint-Victor qui le réfuta ignorait le nom de l'auteur. Gautier l'attribuait à un partisan d'Abélard. M. Geyer le croit plutôt composé par un élève de Gilbert de la Porrée. Ce livre, qui touche surtout à des questions de théologie : création de l'homme, péché originel, sacrements, trinité, incarnation,

contient en effet beaucoup d'erreurs reprochées à Gilbert de la Porrée et condamnées par le concile de Reims. Chose curieuse, l'auteur de l'ouvrage mis au jour par M. Geyer se montre un admirateur de saint Bernard en même temps que de Gilbert, précisément alors que saint Bernard poursuivait l'évêque de Poitiers pour les erreurs reproduites dans son écrit. Était-ce un essai pour gagner saint Bernard à la cause de son maître ou du moins pour attiédir son opposition? Le Dr. Geyer reproduit à la suite du *Sententiae divinitatis* les réponses de Gautier de Saint-Victor.

— Le nom de Raymond Lulle dont s'occupe le Dr. Otto Keicher est beaucoup plus connu que ses ouvrages. Il doit une vague renommée aux pressentiments qu'il a eus de plusieurs découvertes scientifiques. On a essayé tout récemment de faire revivre sa philosophie. Nous ne sachions pas que l'on ait obtenu un grand succès. Cependant Raymond était un esprit puissant en même temps qu'un saint personnage. Il naquit, croit-on, vers 1232, dans l'île de Majorque. Son père, issu d'une grande famille catalane, exerçait les fonctions de sénéchal à la cour du roi d'Aragon. Converti par une vision qu'il jugea miraculeuse, il prit la résolution d'aller chercher le martyré en prêchant les musulmans. Il fit, en effet, plusieurs voyages en Orient. Au retour de l'un d'eux, il vint à Paris sous le règne de Philippe le Bel pour faire connaître son *Ars magna generalis*. Selon la tradition, à un dernier voyage en Orient, il fut blessé par les infidèles, et ramené à Majorque où il mourut en 1315. Malgré ses nombreux voyages en Orient, à Paris, à Rome, à Avignon, etc., grâce à une activité infatigable, il écrivit de nombreux ouvrages où il traita les plus hautes questions de théologie, de philosophie et de physique. Le plus connu est l'*Ars magna generalis* où est exposé son système. Il composa beaucoup de petits traités en latin, en langue vulgaire et même en arabe, se mêlant à toutes les grandes controverses, attaquant les vices du clergé, défendant les vérités de la foi contre les objections des Arabes, tel l'écrit intitulé : *De Lege meliore*, destiné à fournir aux chrétiens les moyens de discuter avec succès contre les mahométans. Il prit parti très vivement contre l'averroïsme, renouvelé à Paris par Siger de Brabant. L'ouvrage qu'il publia contre lui en 1298 était resté inédit. Le P. Keicher en a retrouvé à Munich deux exemplaires. Il en existe aussi un à la Bibliothèque nationale, n° 16117; cet essai est intitulé : *Declaratio Raymondi per modum dialogi edita contra aliquorum philosophorum et eorum sequacium opiniones erroneas damnatas a venerabili Patre episcopo parisiensi*. Raymond Lulle représentant la théologie suppose une rencontre avec Socrate représentant de la philosophie. Socrate défend successivement toutes les propositions condamnées par Étienne Tempier, évêque de Paris,

et Raymond réfute ses assertions. L'ensemble des propositions condamnées est évidemment très contraire à la foi chrétienne. Les modernistes et autres hétérodoxes des derniers temps s'y reconnaîtraient facilement. On voit clairement à ces discussions que si la philosophie catholique a triomphé au XIIIe siècle, ce n'est pas en faisant obstruction à la pensée libre. Parmi ces propositions, les adversaires du thomisme en ont fait inscrire deux, sur le principe d'individuation, qui sont les thèses du saint docteur. Lulle attaque ces propositions comme les autres, ce qui s'explique par ses attaches avec les franciscains : *amicus ordinis*, écrivait Raymond Gaufredi, général des frères mineurs.

— La philosophie juive pendant le moyen âge est assez peu connue; cependant elle a exercé une certaine influence et par conséquent offre un intérêt considérable pour l'histoire des idées. Le Dr. A. Grünfeld a voulu étudier ses doctrines spécialement en ce qui concerne la volonté divine, et il nous donne le résultat de ses recherches. Elles s'étendent du IXe au XIIe siècle. C'est d'abord Saadja l'éclectique qui identifie la volonté avec les autres attributs de Dieu, spécialement avec son activité productrice. Gabirol, l'Avencebrol des scolastiques, l'auteur du *Fons vitae*, se rattache à l'école néoplatonicienne; il fait de la volonté un principe dynamique, une sorte d'hypostase analogue au logos de Philon. Bachja, penseur surtout mystique et ascétique, attache peu d'intérêt au problème. Jehuda-Halevi, tout en ayant des tendances analogues, reconnaît cependant l'importance de la science des attributs divins pour la connaissance de l'activité créatrice. Joseph ibn Saddik combat la solution de Gabirol : Dieu est inconnaissable, ses attributs sont inappréciables, nous n'en parlons que par analogie et nous n'en avons qu'une connaissance négative. Abraham ibn Daud, penseur médiocre, a cependant le premier abandonné le néoplatonisme pour la philosophie d'Aristote. Il a été suivi en cela par Mose ben Maimon, le Maimonides des scolastiques, le plus grand de cette série de philosophes; il éclairait la question de l'origine du mal qui ne vient pas de Dieu, mais de la matière ou de la corruption de l'homme. Nous nommons la volonté et les autres attributs, mais nous ignorons ce qu'ils sont en eux-mêmes. La philosophie de Maimonides est le sommet de la science juive au moyen âge; les penseurs qui ont suivi n'ont fait que marcher sur ses traces.

— Le dernier de ces fascicules est l'étude du Dr. Jos. And. Endres sur Pierre Damien. Saint Pierre Damien, abbé de Monte Avellana (Italie), exerça une influence des plus considérables pendant le cours du XIe siècle. Il mourut en l'année 1072, cardinal et évêque d'Ostie. Il était un prédicateur plutôt qu'un philosophe. Bien qu'ayant reçu lui-même l'instruction donnée de son temps à Ravenne et à Parme,

il professait un certain dédain pour les sciences profanes, qui, disait-il, sont inutiles au salut. Il se tint généralement à l'écart des controverses qui agitèrent son époque. On a cependant de lui un ouvrage théologico-philosophique : *De divina omnipotentia*. Il professe que la puissance de Dieu est absolue, et n'est pas même arrêtée par le principe de contradiction. Ainsi on ne devrait pas dire que Dieu ne peut faire que la chose passée n'ait pas été passée, car toutes les lois de la nature dépendent de sa volonté, et il peut les changer. Cette conception trop absolue a été corrigée par les grands scolastiques. Saint Thomas remarque que Dieu peut changer toutes les natures, mais non les lois de l'être même. Cependant, du temps de Pierre Damien, elle a été acceptée par un grand nombre de penseurs. On ne devrait pas dire, d'après eux, que Dieu ne peut pas faire le contradictoire, mais qu'il ne le veut pas. Descartes ne disait-il pas de même, six siècles plus tard, que la vérité dépend de la volonté de Dieu? D. V.

La Vieille Morale à l'école, par Joseph Tissier. Paris, Téqui, 1910, in-12 de xliv-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Jeunes Ames, par le même. Paris, Téqui, 1910, in-12 de xxxvi-353 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Tissier, aujourd'hui archiprêtre de Notre-Dame de Chartres, fut, pendant vingt-six années, d'abord professeur, puis supérieur de l'institution de Notre-Dame de Chartres. Derniers fruits de ce long apostolat de l'enfance, ces deux livres, dont le second, parvenu à sa seconde édition, est pour nous une vieille connaissance, méritent d'attirer la sérieuse attention des éducateurs chrétiens. Le premier a été publié, testament d'une longue carrière d'éducateur, à l'occasion de la malheureuse affaire du lycée de Clermont-Ferrand, où le suicide en pleine classe d'un jeune lycéen révélait tout à coup les tristes effets de l'éducation sans Dieu. M. l'abbé Tissier en a pris texte, et l'occasion était bien choisie, pour prêcher le retour de la vieille morale à l'école, et pour en démontrer la nécessité. Il expose *les Principes* de la morale, en fait voir *le Divin modèle*, fils de la Vierge, adolescent, étudiant, bon maître, ami, guide, le juste enfin par excellence, venu sur terre pour nous montrer et nous ouvrir, dans toutes les directions, les grandes voies du devoir. Puis viennent les *Leçons de choses* et *les Consignes chrétiennes*, où se concrétisent, pour mieux s'adapter aux nécessités quotidiennes de la vie, les grandes leçons et les grands exemples que le Sauveur nous a donnés. Les dernières pages, ce sont les adieux du vénéré supérieur à l'institution dont il a été l'âme pendant de si longues années; et si elles ne sont pas exemptes d'une sorte de mélancolie, c'est la mélancolie virile des adieux chrétiens.

Le livre s'ouvre par le résumé de l'affaire de Clermont-Ferrand

et des débats dont elle fut l'objet à la Chambre, suivi d'un historique des évolutions de la morale sans Dieu, qui a si promptement abouti à l'impuissance et au néant. Par le peu que j'en ai dit, on devine le grand intérêt de ce livre, et le profit sérieux que les éducateurs chrétiens en pourront tirer.

— Le second volume : *Les Jeunes Ames*, n'est que la réédition d'un ouvrage que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer sur mon chemin. C'est un recueil d'instructions à des collégiens, précédé d'une belle Introduction sur *la Culture des âmes*. On y passe en revue toutes les circonstances de la vie des écoliers pour en tirer de chrétiennes leçons. Rien n'y manque de tout ce qui peut guider et orienter l'enfance chrétienne et la préparer aux grands devoirs de la vie. Je profite volontiers de la publication de cette deuxième édition pour recommander à nouveau cet excellent livre. P. Talon.

Discours. La Liberté d'enseignement, par Charles Chesnelong. Paris, Bloud, 1910, in-8 de 632 p. — Prix : 6 fr.

En tout état de cause, Charles Chesnelong était digne que ses œuvres oratoires fussent recueillies. Dans les circonstances présentes, où recommencent, avec plus de violence qu'autrefois, les luttes pour la liberté de l'enseignement chrétien, cette réédition d'œuvres, que le *Journal officiel* avait seul conservées, présente une utilité qui suffirait à la justifier. Toutes les questions posées de nouveau par la passion des sectaires sont là étudiées et résolues avec une maîtrise et une éloquence qui fourniront, à tous ceux qui se sont partagé dans le Parlement et ailleurs le glorieux héritage de Chesnelong, de nobles exemples et d'utiles et précieuses armes pour les aider à mener à bien les batailles d'aujourd'hui. Ce premier recueil, qui sera suivi d'autres, contient seulement les discours de Chesnelong consacrés aux questions d'enseignement. Il reproduit *in extenso* tous ses discours parlementaires sur ce sujet, depuis son entrée au corps législatif jusqu'à sa mort, comme sénateur inamovible. La première partie est consacrée à l'enseignement primaire; la seconde, à l'enseignement des jeunes filles; la troisième, à l'enseignement supérieur; la quatrième, à la question du conseil supérieur de l'instruction publique et des conseils académiques; la cinquième, ce sont les interpellations sur divers incidents de la campagne de laïcisation et de déchristianisation de l'école française. Une dernière partie enfin reproduit le dernier discours prononcé par Chesnelong à propos du budget de l'instruction publique, le 14 mars 1897 : c'est le chant du cygne, où s'expriment, avec une éloquence toujours jeune et vibrante, les convictions ardentes de l'illustre défenseur de l'enseignement chrétien,

jamais découragé après tant de défaites et de combats en apparence inutiles, et gardant, jusque sur les bords de la tombe, « une invincible confiance dans les revanches ou tout au moins les réparations de l'avenir ».

Chesnelong ne remonta plus à la tribune du Sénat : deux ans après, il fut enlevé à l'affection des siens et à l'admiration de la France chrétienne, ayant lutté jusqu'à la fin « pour cette grande cause de la liberté d'enseignement qui eut toujours son attachement et à laquelle il consacra sans défaillance trente ans de sa vie publique ».

Nous recommandons chaudement ce recueil de beaux discours, qui sont tous de bonnes et belles actions : il restera comme un témoin de la vaillance de Chesnelong et lui gardera sa part de gloire; mais, ce qui vaut mieux encore, il sera l'arsenal inépuisable où viendront puiser, pour les luttes de l'avenir, tous les défenseurs de nos libertés chrétiennes.

P. Talon.

Cours d'économie politique, par Joseph Rambaud. Paris, Larose et Tenin ; Lyon, Phily, 1910-1911, 2 vol. in-8 de 702 et 776 p. — Prix : 20 fr.

Le savant professeur d'économie politique à la Faculté catholique de droit de Lyon, dont nous avons déjà loué ici-même les *Éléments d'économie politique* (2e édit., 1896) et l'*Histoire des doctrines économiques* (1899), nous donne aujourd'hui une œuvre plus étendue encore, mais non moins lucide et sincère, non moins sûre d'informations. Il classe les matières qu'il étudie en quatre groupes : production, circulation, répartition et consommation des richesses. C'est la division des économistes classiques et elle permet, on le voit bien dans cet ouvrage, de ne négliger aucune question intéressante. Avec la production, on examine ses agents naturels, le capital et les machines, le travail et les diverses industries. La circulation, c'est la théorie de la monnaie, du crédit, des banques, des valeurs mobilières et du papier de commerce, des échanges internationaux. A la répartition on rattache les problèmes de la population, du loyer des capitaux, de la rente, et les problèmes si vivement débattus aujourd'hui qui touchent aux salaires. La consommation embrasse l'épargne, la prévoyance et l'assistance, et avec les consommations publiques un exposé, que notre auteur fait très sérieux, des finances de l'État. — Le premier de ces deux volumes est consacré à la production et à la circulation, le second à la répartition et à la consommation. — Au début, une ample et nécessaire Introduction renseigne sur l'objet, les méthodes et les grandes directions de la science économique. M. Joseph Rambaud prend très nettement et bravement position dans le camp des économistes libéraux : et ce n'est pas moi qui lui en ferai grief. Il ne passe aucune erreur aux catholiques à tendances ou compro-

missions socialistes. Et le danger contre lequel il met ainsi en garde n'est certes pas chimérique. Mais j'aurais désiré, quant à moi, voir signaler et approuver les efforts qui se font pour organiser la profession, pour lui reconnaître le droit d'exercer sur ses divers membres une sorte de police très légitime, à mon gré. — Je tiens à dire en terminant combien j'ai été heureux de trouver souvent, en ces deux savants volumes, les idées et le nom d'un maître trop tôt disparu, le regretté Claudio Jannet.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Réformes, Révolution, par JEAN GRAVE. Paris, Stock, 1910, in-12 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Jean Grave se montre intraitable et dédaigneux pour ceux qui croient ou feignent de croire à l'évolution pacifique et au progrès légal, au mutualisme, au coopératisme, au parlementarisme, à l'impôt sur le revenu et aux retraites pour la vieillesse, à la législation ouvrière et autres flagorneries. Il met en garde contre les « améliorateurs » et les conciliateurs. Les réformes ne valent que comme moyens de tenir les prolétaires en haleine et de les former au combat. C'est la révolution qu'il faut poursuivre. On n'aura rien fait d'efficace tant que l'on n'aura pas aboli le régime capitaliste (p. 341) en mettant à la disposition de tous la terre, l'habitation, selon les besoins de chacun, la part d'outillage que chacun peut mettre en œuvre par lui-même, soit isolément, soit en groupe, sans que cela donne lieu à aucune indemnité envers les dépossédés, et tant que l'on n'aura pas empêché le capitalisme de renaître en supprimant absolument la monnaie et toute valeur d'échange. Et si quelque économiste attardé avait l'indiscrétion de demander quelques précisions sur le futur régime de « production et de consommation libres, limitées par les seuls besoins et par les responsabilités matérielles » (p. 322), on lui répondrait (p. 325) : « Laissons aux habitants de la cité future un peu de besogne à faire. » Il importerait pourtant de savoir si, après avoir ruiné les laborieuses acquisitions de notre civilisation, on ne nous mènera pas à un état pire que celui dont on se borne à faire la critique négative et haineusement destructive.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

LITTÉRATURE

Le Secret des grands écrivains. *Essai de rhétorique moderne*, par J.-L. BOILLIN. Paris, Falque, 1910, in-16 de III-210 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Poésie éducatrice, par ANTONIN FESSY. Lyon et Paris, Vitte, 1909, in-8 de 216 p. — Prix : 3 fr.

L'Art et le geste, par JEAN D'UDINE. Paris, Alcan, 1910, in-8 de XVII-284 p. — Prix : 5 fr.

Le petit et agréable volume intitulé par M. J.-L. Boillin : *Le Secret*

des grands écrivains. Essai de rhétorique moderne, mérite les éloges que lui a donnés dans une courte préface M. Émile Faguet. Non seulement les étudiants, mais les personnes du monde déjà cultivées et les auteurs qui débutent dans l'art littéraire, en pourront tirer une bonne doctrine et y trouveront des conseils utiles. « Se former à l'art d'écrire, dit très bien l'auteur (p. 4), ce n'est pas autre chose que reconnaître en soi les dons que l'on a reçus de la nature, et par un travail méthodique et opiniâtre s'exercer à les développer et à les mettre en œuvre dans un harmonieux équilibre. » Il étudie successivement avec son lecteur, à l'aide surtout des préceptes, indications, exemples des grands écrivains, et en particulier des poètes : I. Les Principes. II. L'Intelligence. III. La Sensibilité. IV. L'Imagination. V. Le Sens de l'unité et de l'ordre. VI. Le Sens de l'harmonie et du rythme. VII. La Connaissance de la langue. VIII. Le Goût. IX. L'Amour du travail. X. Le Tempérament spécial du poète. XI. Le Tempérament spécial exigé par les différents genres littéraires. XII. Le Tempérament spécial de l'orateur. — Les citations, qui sont nombreuses, un peu trop peut-être, donnent à l'exposé de la vie et de la couleur. Il est permis toutefois de ne pas partager l'admiration de l'auteur pour telle ou telle pièce, par exemple pour le sonnet d'Eugène Manuel rapporté page 85-86, et dont l'inspiration nous paraît meilleure que l'exécution.

— La prédilection de M. Boillin pour les poètes lui a fait certainement goûter, s'il en a eu connaissance, l'intéressante composition de M. Antonin Fessy : *La Poésie éducatrice*, thèse de doctorat présentée à l'Université de Grenoble. L'objet de l'auteur est de réagir contre l'exagération de la part faite à la science dans les préoccupations et dans l'enseignement contemporains, au détriment des lettres et en particulier de la poésie, à laquelle il voudrait voir donner une plus large place dans l'éducation de la jeunesse. « La première partie de cet ouvrage, toute de principes, nous dit-il, met la poésie en rapport et comme en contact avec les puissances de l'âme humaine, avec les principales manifestations de son activité : vie sociale, intellectuelle, morale ou religieuse. La seconde partie, plus spéciale et plus pratique, montre la poésie dans l'école, depuis les Grecs, qui l'y reçurent si bien, jusqu'à nos jours. A la considérer ainsi, placée entre des maîtres et des élèves qui l'apprécièrent diversement, on apprendra par une sorte d'expérience — celle des siècles — à quelles conditions et dans quelle mesure elle est effectivement éducatrice. » — Cette mesure, M. Fessy l'a peut-être un peu dépassée, chose naturelle et excusable dans une thèse. Son ouvrage d'ailleurs est de bon augure pour son avenir dans l'enseignement et dans les lettres. L'esprit général en est excellent et l'on y remarque de réels et remarquables dons de

Penseur et d'écrivain, mais qui ont encore besoin de quelque travail, de quelque retour critique du jeune docteur sur lui-même. Solides dans leur ensemble, l'instruction et la pensée sont çà et là un peu superficielles, et le raisonnement tient trop de la dissertation et du plaidoyer, comme la forme du devoir de rhétorique supérieure et même de l'amplification, autrefois si chère aux professeurs et aux bons écoliers, surtout en province. Le style est fécond en belles images, mais se complaît trop dans une floraison luxuriante, qu'un goût plus sûr aurait émondée. M. Fessy nous représentera ainsi, par exemple, la fin du XVIIe siècle et l'avènement du XVIIIe : « Un siècle littéraire incomparable aura un triste lendemain. Tandis que s'effectue la royale descente du soleil, au milieu des splendeurs empourprées du couchant, d'inquiétantes montées de vapeurs barrent l'horizon opposé, et présagent l'ère encyclopédique » (p. 145). Cela est de fort mauvais goût. L'auteur, déjà en possession d'une belle plume, ne sait pas encore pourtant ce que c'est que bien écrire. Mais il a, s'il le veut, tout ce qu'il faut pour l'apprendre. Dès maintenant sa thèse est à lire.

— M. Jean d'Udine, auteur du volume intitulé : *L'Art et le geste*, est aussi un grand ami de la poésie et des beaux-arts. Mais il se croit en état de leur dicter une esthétique et des procédés nouveaux par une méthode empruntée aux sciences positives, et en particulier au moyen des théories et des expériences, dont il est fanatique, de M. Félix Le Dantec et de M. Jaques-Dalcroze. Comme son exposition, où il y a de la verve, n'en est pas moins fort abstruse et difficile à résumer, nous ne croyons pouvoir mieux faire connaître sa doctrine que par l'analyse jointe au volume et à laquelle M. d'Udine n'est certainement pas étranger. « Partant de ce fait que les artistes peuvent fixer, chacun dans son art des émotions de n'importe quel ordre et des sensations d'un canton sensoriel autre que celui dans lequel ils s'expriment (qu'un musicien, par exemple, peut peindre symphoniquement l'attente ou un coucher de soleil), l'auteur se demande ce qu'il y a de commun entre l'émotion ou la sensation décrite et les éléments concrets : sons, couleurs, mots, etc., qui permettent de réaliser cette évocation. — Dans la première partie de son livre intitulée : *L'Imitation des rythmes naturels*, il arrive, de déduction en déduction, à cette hypothèse que tous les sens, primitivement éduqués par le toucher, restent en communication les uns avec les autres par l'intermédiaire du toucher, et qu'ainsi toute création artistique étant d'origine synesthésique, l'attitude, le geste du créateur lui permettent d'opérer cette transmutation d'une émotion en une œuvre d'art qui lui *ressemble* rythmiquement, bien que s'adressant le plus souvent à un autre sens que le sens intéressé directement par la sensation

inspiratrice. Ainsi se trouve développé le double aphorisme inscrit en tête du volume : « Toute œuvre d'art est une série d'attitudes. Tout créateur artistique est un mime spécialisé. » — La seconde partie du livre : *Le Mécanisme des signes imitateurs*, traite plus spécialement de la manière de développer, de cultiver le sens créateur des attitudes, soit indirectement par l'exercice des divers métiers artistiques, soit directement par l'éducation immédiate du geste. Et M. d'Udine conclut que toute la valeur expressive d'une œuvre d'art tient uniquement à sa matière (indépendamment du sujet, de l'objet et de la forme), mais que, par un phénomène qu'il qualifie de « paradoxe esthétique », cette matière n'est émouvante et belle qu'à proportion de la valeur humaine, de la culture générale, de la « vertu » de son créateur. — Si cette analyse même, malgré son origine, ne semble pas parfaitement claire, c'est à quoi nous ne pouvons rien. Nous avons dit pourquoi nous l'adoptions : ce n'est pas faute d'avoir lu le livre d'un bout à l'autre avec beaucoup d'attention et un réel intérêt. L'impression qui nous en reste est celle-ci. Il faut distinguer chez M. d'Udine l'observateur perspicace et l'homme de goût, vraiment doué du sens artistique et littéraire, et le philosophe, féru de thèses bizarres et d'assimilations paradoxales. Tout n'est pas à rejeter, loin de là, dans son ouvrage, mais la théorie qui s'y développe ressemble trop à une idée fixe et s'appuie d'ailleurs, ici et là, sur des conceptions très peu orthodoxes. L'auteur prend volontiers les choses à rebours ou de travers et transforme aisément d'étranges hypothèses en certitudes. Telle page, si l'on nous passe ce symbole, ressemble à un paysage lunaire. Mais il y a aussi, dans le détail, beaucoup de bonnes, fines et fortes observations. Quoique bien effacée par celle de M. Le Dantec, une influence plus ancienne et selon nous meilleure se fait encore parfois heureusement sentir chez M. d'Udine, celle à laquelle, dans sa Préface, il rend hommage en ces termes qui l'honorent lui-même : « Mon cher et vénéré professeur d'humanités, le Père Bergeron, un obscur jésuite, dont l'âme était lumineuse et l'intelligence incomparable. » M. d'Udine n'aurait rien perdu, tout en se développant dans toutes les bonnes directions, à rester, non seulement de cœur, mais d'esprit, plus fidèle à ce souvenir. M. S.

La Légende de Jean-Jacques Rousseau, *rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux*, par FREDERIKA MACDONALD ; trad. de l'anglais par GEORGES ROTH. Paris, Hachette, 1909, in-16 de VI-287 p. — Prix : 3 fr. 50.

The Legend of Rousseau's children. *A reply to some of my critics*, by FREDERIKA MACDONALD ; reprinted from the « *Humane Review* », January, 1909, in-8 de 19 p.

Le volume de Mme Macdonald serait parfaitement négligeable et ne

mériterait pas plus de trois lignes d' « exécution », si la courtoisie internationale n'avait, tout en rejetant ses thèses folles, traité jusqu'ici avec certains égards ses travaux. Ce livre est d'un parti pris aveugle, d'une documentation vaine, malgré l'appareil de fac-similés d'écriture, et les cris de Capitole poussés autour de trouvailles de manuscrits qui ne sont point des découvertes; il est d'une argumentation puérile, d'une composition incohérente, absolument vide.

De sa partialité pour Rousseau Mme Macdonald se fait gloire, loin de s'en défendre. Il est pour elle, « le vertueux Jean-Jacques », le « directeur de la conscience moderne », « l'esprit souverain planant au-dessus de son siècle », le « prophète », dont « l'Évangile, dominant le bûcher immense où sont entassées les cendres du passé, etc., etc., garde fidèlement, pour les générations à venir, le divin trésor d'une loi de justice sociale et d'humanité », etc., etc.

Donc, de toutes les vilenies dont il a été convaincu, de toutes celles dont il s'est accusé lui-même, il ne se peut pas qu'il soit coupable.

Et d'abord, dans sa brochure, Mme Macdonald s'entête à nier, malgré toutes les objections qu'on lui a faites, malgré l'aveu des *Confessions* et celui de cinq ou six lettres intimes, les cinq enfants nés de Thérèse et portés aux Enfants-Trouvés. Pour elle, Thérèse cinq fois de suite a fait croire *faussement* à Rousseau qu'elle était enceinte, qu'elle était accouchée chez une sage-femme, qu'elle s'était débarrassée de l'enfant !

Et si on lui répond, comme l'a fait M. Rod, que Rousseau eût été d'une insondable bêtise (ne serait-il pas d'ailleurs moralement aussi coupable?), elle argumente que « Thérèse eût été, elle, d'une insondable dépravation, si elle avait consenti cinq fois de suite à subir les peines et périls de la maternité, pour le seul plaisir de peupler les Enfants-Trouvés !... »

Quant au livre, malgré l'emphase du titre, il n'est point une étude d'ensemble de la vie de Rousseau et une discussion des griefs qui de partout, de Venise, des Charmettes, de Paris, de Genève, de Motiers-Travers et de Wootton s'ont assailli. Toute la bataille est concentrée sur la question du séjour à l'Ermitage (dix-huit mois) et la triple brouille avec Mme d'Épinay, Grimm et Diderot qui en fut la suite. Or, c'est enfoncer une porte ouverte que de dénoncer la haine de la coterie Grimm-d'Épinay et de crier au « complot » enfin découvert; puisque, depuis 1758 au moins, depuis la déclaration de guerre de la *Lettre à d'Alembert*, nous sommes avertis et en défiance; puisque dans leurs écrits publics et privés, dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay, dans la *Correspondance* de Grimm, dans l'*Essai sur Sénèque* et les *Tablettes* de Diderot, Rousseau a été vilipendé de la façon la plus violente, et qu'il a écrit les *Confessions* tout exprès pour se défendre ! Quelle

révélation apporte donc Mme Macdonald pour refaire l'histoire de cet imbroglio? (Et Dieu sait de quelles confusions, quelles redites, quel gâchis de citations et de dates elle l'obscurcit au lieu de l'éclaircir!) Quelle révélation? Celle d'un « *talisman* » merveilleux, « *la preuve patente et sensationnelle de la conspiration ourdie contre Rousseau* ». Et cette preuve, la voici!

Au manuscrit original de ce roman à clé des *Lettres de Mme de Montbrillant*, manuscrit déjà connu et examiné par MM. Percy et Maugras, dont le libraire Brunet avait en 1818, en élaguant le romanesque, et en ne conservant que « les récits qui offraient quelque vraisemblance », tiré ce qu'on appelle les *Mémoires de Mme d'Épinay*, document précieux et suspect — c'était entendu — il y a d'une part des corrections et surcharges, toutes exactement reproduites dans la copie qui a servi à Brunet, de l'autre des notes sur des bouts de papier détachés indiquant des « changements à faire dans la fable » : « *Reprendre René dès le commencement, il faut le mettre dans le cas, promenades ou conversations, de défendre quelques thèses bizarres... Dire ce qu'était M. de Gondrecourt, son mariage... Faire l'installation de René aux Roches* »...

Ces interpolations, notes et surcharges, Mme Macdonald — *qui d'abord avait professé tout juste le contraire* — affirme aujourd'hui qu'elles sont presque toutes de la main de Mme d'Épinay, le texte étant probablement d'un secrétaire.

D'où elle conclut — comprenne qui pourra cette logique de femme! — qu'une « main perfide », une « plume calomniatrice » est intervenue pour charger de malignité le récit originel de Mme d'Épinay; — ce qui prouve la persécution organisée contre Rousseau et reprise en 1818 par le pauvre Brunet! — et que celle-ci, principal auteur des méchantes notes, est demeurée au fond sans malveillance pour Jean-Jacques (p. 205), lui a gardé son affection (p. 177), que Grimm et Diderot seuls sont d'abominables diffamateurs!...

Mais pourquoi plaide-t-on non coupable en faveur de cette Mme d'Épinay, dont on déclare pourtant (p. 171) que « toutes les accusations formulées par Rousseau contre elle se trouvent vérifiées », dont on avoue (p. 177) le manque de sens moral, son inconscience du devoir et des vertus de la femme »... Ah! c'est que cette femme, « coupable selon nos conventions sociales », fut « héroïque » au lit de mort de sa belle-sœur Mme de Julli, en l'aidant à repousser le prêtre : « Oh! contradictions d'un monde déconcertant, déclame comiquement Mme Macdonald; d'un côté, l'inhumanité et le fanatisme sous le nom de religion;... de l'autre, la dignité dans le malheur, le courage devant la mort, etc., etc... Femmes aimantes, femmes courageuses d'un siècle sur qui le soleil s'est couché, vos vices étaient ceux de votre époque, vos vertus n'appartenaient qu'à vous!... » (p. 116).

Bas bleus et lunettes rouges... En vérité, oncques ne vit dans une thèse aussi folle une aussi folle incohérence. GABRIEL AUDIAT.

La Littérature allemande d'aujourd'hui, par MAURICE MURET. Paris, Perrin, 1909, in-16 de XIV-404 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Maurice Muret a déjà publié un premier ouvrage : *La Littérature italienne d'aujourd'hui*, qui a été couronné par l'Académie française. Dans le nouveau volume qu'il consacre à la littérature allemande contemporaine, M. Muret ne prétend pas épuiser le sujet dont il traite, et, en effet, parmi toutes les manifestations de la pensée allemande, l'auteur se limite au roman, au drame et à la poésie lyrique en partie : philosophie, histoire, éloquence, critique, et tant d'autres genres où l'Allemagne contemporaine a signalé son activité, il les laisse de côté, et ne veut donner une place qu'aux auteurs et aux genres dont l'importance est universellement reconnue par les honnêtes gens de tous les pays. Sans aller aussi loin que Nietzsche, qui écrivait en 1888 : « Le hasard veut que j'aie la mauvaise fortune d'être contemporain d'un appauvrissement de l'esprit allemand », M. Muret croit cependant pouvoir affirmer que l'Allemagne intellectuelle et littéraire d'aujourd'hui ne vaut pas celle d'hier, et que Freytag, Keller, et Fontane dans le roman, Grillparzer, Hebbel et Anzengrüber dans le drame, n'ont point trouvé de successeurs dignes d'eux.

Parmi les romanciers, M. Muret nomme Spielhagen, Heyse, Raabe, Wiebrandt, Marie von Ebner-Eschenbach, P. Lindau, Max Kretzer, K. Bleibtreu, le Suisse Ernest Zahn, Mme G. Reuter, A. Schnitzler, Mme Viebig, G. Frenssen, d'Ompteda, Th. Mann, la baronne de Heyking : il analyse et apprécie de chacun de ces auteurs l'œuvre qui lui paraît la plus représentative de son talent. Cette méthode est incomplète, il est vrai, mais elle est intéressante. La critique devient en effet plus vivante et plus personnelle, et le lecteur, au lieu de promener ses yeux sur un catalogue-squelette, peut pénétrer dans l'âme de l'écrivain et assister à l'éclosion de son œuvre maîtresse. Je regrette cependant que l'évolution du roman, durant ces trente dernières années, demeure un peu dans l'ombre, et que l'auteur, en touchant à l'initiation naturaliste d'Arno Holz et de Johannes Schlaf au théâtre, ne nous représente pas les méfaits du roman naturaliste, aboutissant au matérialisme et évoluant par contre-coup vers le mysticisme et le symbolisme des temps actuels. Il y a là une lacune que je signale à M. Muret pour une prochaine édition.

La poésie lyrique est seulement effleurée, l'auteur ne parle que de deux poètes : Detlev de Liliencron et Richard Dehmel. Il est vrai que ce qu'il dit de l'un et de l'autre est d'une parfaite justesse. Cet

obscur farceur qu'est Dehmel, ce Lycophron hanséatique, est particulièrement bien dépeint, et apprécié à sa juste valeur.

La troisième partie de ces études est consacrée au théâtre. J'y trouve une fine analyse des drames patriotiques de Wildenbruch, le barde des Hohenzollern, un rapprochement ingénieux entre deux poèmes symboliques : le *Peer Gynt* d'Henrik Ibsen, et *les Trois Plumes de héron*, de Sudermann. Le drame naturaliste de G. Hauptmann (*Les Tisserands*) de Max Halbe (*Jeunesse*) est issu en Allemagne des théories d'Arno Holz et de Johannes Schlaf, qui sont elles-mêmes inspirées par le naturalisme de Zola, par l'Ibsénisme et le tolstoïsme. Après avoir analysé les premières œuvres du théâtre naturaliste, *Papa Hamlet* et *la Famille Selike*, M. Muret conclut avec raison que toute cette littérature n'a d'autre intérêt aujourd'hui que celui qui peut s'attacher à une aberration aussi passagère que singulière du goût. D'ailleurs cette fleur de naturalisme n'eut qu'une saison, et déjà dans Max Halbe, nous trouvons une réaction (*Jeunesse*, *le Torrent*, *la Terre maternelle*) qui va s'affirmant davantage avec *l'Éveil du printemps*, de Frank Wedekind, avec *la Jumelle* et *le Talisman*, de Ludwig Fulda, avec l'*Electre* de Hugo von Hoffmannsthal.

M. Muret termine son ouvrage par une étude sur l'historien Lamprecht, qui a entrepris d'écrire une *Histoire allemande*, alors que Treitschke et Sybel n'avaient pas encore disparu de la scène. Il y a dans cet article des vues justes et fermes, mais il est insuffisamment rattaché aux études précédentes, et déconcerte un peu le lecteur qui s'attendait à une autre conclusion. L. Mensch.

Charles Dickens, par G. K. Chesterton ; trad. par Achille Laurent et L. Martin-Dupont. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 212 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il se trouve, dans l'ouvrage ici traduit, comme dans plusieurs autres du même auteur, bien des paradoxes, bien des affirmations aussi hasardeuses que tranchantes, des professions de foi assez inutiles sur toutes sortes de sujets, çà et là quelque cliquetis de mots. Avec ses singularités, quelquefois un peu agaçantes, et avec ses défauts, ce n'en est pas moins un livre tout plein d'idées et de vues sur Dickens, sur son temps et son pays, et sur mille autres choses aussi; et ces idées et ces vues sont en grande partie nouvelles, ou au moins renouvelées, presque toujours ingénieuses, plus d'une fois profondes. Assez tièdement apprécié par beaucoup de critiques anglais contemporains, le romancier trouve en M. Chesterton un champion aussi vigoureux et aussi habile qu'il est évidemment convaincu. Avec quelle belle vaillance, avec quelles ressources de dialectique et d'invention celui-ci réfute ou corrige les censures généralement portées contre l'art et le

taient de Charles Dickens, ou bien admet hardiment un chef d'accusation pour le tourner tout aussitôt en titre de gloire! Tout cela, il convient de l'ajouter, sans aveuglement ni parti-pris, avec une sympathie enthousiaste, mais avertie et clairvoyante. Si des arguments si nombreux et si pressants ne convainquent pas toujours, beaucoup d'entre eux sont de nature à ébranler des opinions trop facilement acceptées, à rouvrir des questions trop tôt closes. Mêlée à la critique se trouve la biographie, de laquelle peu à peu, par touches successives, se dégage un portrait fort vivant de l'homme fort intéressant que fut Dickens. En somme, livre brillant, très original, en partie discutable, en grande partie solide. La traduction de MM. Laurent et Martin-Dupont se laisse lire avec agrément; elle a le double mérite de la fidélité et de l'aisance. Une traduction s'adressant surtout à des lecteurs qui n'ont pas une connaissance intime de l'Angleterre (les autres ont lu ou liront l'ouvrage dans le texte). Quelques notes eussent été utiles pour éclaircir certaines allusions ou donner de brefs renseignements sur des hommes ou des choses fort connus de l'autre côté de la Manche, mais qui le sont moins du nôtre.

A. Bareau.

HISTOIRE

Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours, par Auguste Longnon. 1re partie, *De 58 avant J.-C. à 1380 après J.-C.* Paris, Hachette, 1907, in-folio de 15 planches en couleurs et un vol. de texte gr. in-8 de VIII-290 p. — Prix : 35 fr.

Il n'est jamais trop tard pour signaler un ouvrage bien fait et utile et plus encore un remarquable monument d'érudition, auquel il faudra toujours recourir. Tel est le cas de l'*Atlas* historique de la France dont, il y a déjà bien longtemps, M. Auguste Longnon a entrepris la publication. En voici, réunie en un seul ouvrage, la première partie, qui va de 58 avant J.-C. à l'année 1380 de notre ère, date de la mort de Charles V. En quinze planches très claires et très lisibles, contenant parfois de nombreux cartons, M. A. Longnon y retrace graphiquement, avec la compétence et l'autorité qu'on lui connaît, l'histoire politique, l'histoire territoriale de notre pays; et, dans un volume de texte de près de 300 pages, il fournit des différentes cartes dressées par lui avec la collaboration de M. Fr. Schrader pour la géographie physique, un commentaire et une explication détaillés. Rien de plus précieux pour les travailleurs qu'un tel commentaire, contenant le lexique des cartes de la Gaule romaine (pl. II), de l'Empire de Charlemagne (pl. V) et de la Gaule carolingienne (pl. VII à X); c'est le développement des larges esquisses tracées par M. Longnon

lui-même dans les cartes 11, 17, 19 à 22, 25 de l'*Atlas de géographie historique* publié naguère par la librairie Hachette, et un instrument indispensable pour qui veut étudier avec soin l'histoire de notre pays jusqu'à la fin du XIVe siècle. Puisse M. Longnon ne pas s'en tenir à cette « première partie », et nous donner un jour, que nous souhaitons rapproché, la suite de ce beau travail ! Il en a tous les éléments, et il a depuis longtemps professé les cours qui lui permettront d'établir les cartes des époques postérieures à la mort de Charles V; ainsi nous permettra-t-il de toucher du doigt comment, par l'intermédiaire des divisions féodales, la plupart des circonscriptions politiques et administratives de la France des derniers siècles participent plus ou moins directement des *civitates* de la Gaule. HENRI FROIDEVAUX.

La Race slave, *statistique, démographie, anthropologie*, par LUBOR NIEDERLE ; traduit du tchèque par L. LÉGER. Paris, Alcan, 1911, in-16 de XII-232 p., avec carte. — Prix : 3 fr.

« Le livre de M. Niederle, professeur à l'Université tchèque de Prague, arrive à propos au moment où les problèmes que soulève la race slave sont plus que jamais à l'ordre du jour. » Tel est le jugement que formule M. L. Léger, membre de l'Institut, dans la Préface qu'il a écrite pour présenter au public l'ouvrage qu'il a traduit. Pendant trop longtemps nous avons vécu en France sur des données plus ou moins vagues en ce qui concerne les nationalités slaves et M. Léger relève avec une pointe d'ironie certaines erreurs qui avaient cours chez nous il y a un demi-siècle et qui paraissent phénoménales.

On connaît un peu mieux maintenant les principaux rameaux qui se détachent de la souche slave; M. Niederle en admet sept : Russes, Polonais, Lusaciens, Tchèques et Slovaques, Slovènes, Serbo-Croates et Bulgares, mais il distingue une douzaine d'idiomes, subdivisés en un plus grand nombre de dialectes.

Le présent volume donne successivement pour chaque groupe quelques indications historiques, une description de l'habitat géographique, puis il étudie les caractères physiques, le développement intellectuel, la répartition entre les diverses professions, la proportion et la destination des émigrants, et enfin les divisions religieuses. Une carte en couleurs complète heureusement cet exposé très clair par lui-même.

Livre excellent, plein d'intérêt que beaucoup d'hommes instruits ne liront pas sans y apprendre plus ou moins de choses qu'ils ne doivent pas ignorer. P. PISANI.

Histoire partiale, histoire vraie, par JEAN GUIRAUD. I. *Des Origines à Jeanne d'Arc.* Paris, Beauchesne, 1911, in-16 de XXIV-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait le bruit qu'a fait la condamnation par l'épiscopat français de certains manuels scolaires, donnés dans les écoles primaires aux enfants dont ils outragent la foi religieuse en violation de la neutralité légale; on sait le reproche d'intolérance adressé aux évêques que l'on n'a pas craint d'accuser, suivant un refrain à la mode, de n'être dans la circonstance que les porte-voix et les instruments dociles de la Cour romaine; on sait l'intransigeance avec laquelle le monde officiel, se dressant contre l'épiscopat, a prétendu rendre obligatoires ces fameux manuels dont il a proclamé la parfaite correction.

A quel juste titre ils ont été condamnés à quel point ils violent la neutralité scolaire, combien ils heurtent les croyances catholiques, combien grossièrement aussi ils lèsent la simple vérité historique, c'est ce que met en pleine lumière le beau volume que nous annonçons ici. Et ce n'est pas un ennemi passionné de l'Université qui parle, c'en est un des élèves les plus brillants et un des maîtres les plus estimés.

L'objet propre qu'il s'est proposé, il l'expose lui-même en ces termes dans son Introduction. « Nous soulignerons... cet *esprit de mensonge et de dénigrement envers l'Église catholique, ses doctrines et son histoire*, contre lequel l'épiscopat met en garde les fidèles. Nous étendrons plus loin notre enquête et nous rechercherons si, même quand la passion irréligieuse ne les aveugle pas, ces livres sont vraiment scientifiques et si, en dehors des services qu'ils peuvent rendre à la campagne d'irréligion, ils méritent la faveur des esprits uniquement attachés à la vérité scientifique et aux saines méthodes pédagogiques. Enfin, nous ne nous contenterons pas de signaler les affirmations tendancieuses ou volontairement incomplètes, les erreurs, les mensonges et les calomnies qu'ils contiennent. Nous leur opposerons les enseignements impartiaux de l'histoire, en les empruntant le plus souvent à des historiens étrangers au catholicisme, mais que n'aveugle pas le fanatisme irréligieux. »

Dans son Introduction même, M. Guiraud jette un coup d'œil d'ensemble sur la question. Il nous montre que, par leur rédaction hâtive, ces manuels se sont condamnés à de grossières erreurs matérielles et à de flagrantes contradictions; que la mentalité primaire de la plupart de ceux qui les ont composés, leur ignorance des sources, leur absence de critique, les rendaient incapables d'écrire une histoire sérieuse; que leur esprit de parti, le caractère tendancieux de leurs affirmations, leurs passions politiques éclatent à chaque page de ces manuels.

Dans trente chapitres, clairs, précis, documentés, M. Jean Guiraud relève, en suivant l'ordre des temps depuis les premières origines

jusqu'à Jeanne d'Arc, les erreurs, les idées fausses, les mensonges ou les sottises dont les auteurs condamnés ont rempli leurs ouvrages. Au tableau défiguré qu'ils nous font du passé, il oppose, pour le plus grand profit de ses lecteurs, celui qu'en peut tracer un esprit impartial, soucieux de la vérité et bien informé. Quelques chapitres, sur *la Féodalité et les seigneurs féodaux*, sur *la Croisade des Albigeois*, sur *l'Inquisition et l'hérésie au moyen âge*, sur *l'Instruction et l'Église au moyen âge*, nous ont paru particulièrement remarquables.

Avec ses sommaires qui permettent de le parcourir aisément et qui peuvent offrir des canevas de conférences, avec ses courtes bibliographies qui orientent le lecteur sur les ouvrages où il pourra trouver des suppléments d'information, ce volume se recommande tout particulièrement aux conférenciers. Il est bien ce qu'a voulu en faire M. Guiraud, « un vrai manuel d'apologétique historique ». Les nombreuses lettres d'approbation et de remerciements que M. Guiraud a reçues des évêques témoignent du service qu'il a rendu à la cause chrétienne. Le volume que nous avons sous les yeux est de la troisième édition, et cela montre que le succès n'a pas tardé à venir. Le second volume, que nous attendons avec impatience, ne sera pas moins utile et nous ne doutons pas de l'accueil qui lui est réservé. E.-G. LEDOS.

Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne (534-713), par PAUL-EDMOND MARTIN. Genève, Julien ; Paris, Fontemoing, 1910, in 8 de XXXII-409 p., avec une carte. — Prix : 12 fr.

La séduction particulière qui s'attache, pour les amateurs d'histoire, à tout ce qui regarde les origines, rend pareilles études des plus intéressantes.

Des Helvètes — ou mieux des Helvétiens — il n'est plus question depuis longtemps à l'avènement des Mérovingiens : ce que Jules César en avait laissé subsister s'était mêlé aux colons italiens et autres pour former des Gallo-Romains semblables à leurs voisins de l'Occident. L'ancienne Helvétie était comprise dans la province *Maxima Sequanorum*, la Grande Séquanaise. Le Vallais, colonisé aussi par les Romains, renfermait des populations séparées que nous croyons, avec M. Jullian, appartenir aux Ligures. La région orientale de ce qu'on a nommé la Suisse, dans les temps modernes, c'est-à-dire le territoire de Zurich et des cantons primitifs, représentait la *Raetia prima*, ainsi que la vallée supérieure du Rhin, où se sont organisées plus tard les *Trois Ligues de la Haute Rétie*, réunies, depuis la Révolution, dans le nouveau canton des Grisons.

Les débris des Burgondes, suffisamment vaincus par Aetius, semblent avoir été établis par lui-même en Helvétie vers 443 : ils furent aisément « romanisés », et, lorsque le premier royaume de

Bourgogne tomba entre les mains des Mérovingiens, le pays garda le nom de ces barbares; mais leur race cessa bientôt de se distinguer de celles des Gallo-Romains et des Francs et elle perdit toute autonomie. Il n'en alla pas de même des Alamans qui refoulèrent les Burgondes jusqu'à la Reuss, puis jusqu'à l'Aar : ils dominèrent entièrement le pays qu'ils avaient envahi : la Rétie et le nord de l'Helvétie; et leur nationalité ne fut point entamée sous la domination franque. L'ancienne Suisse d'avant 1798, qui consistait essentiellement dans les XIII cantons, était entièrement allemande, sauf une partie du canton de Fribourg : c'était, en réalité, la plus ancienne Allemagne, et, jusqu'à la fin, nos rois, dans leurs traités, ne désignèrent pas autrement ces petits États confédérés qu'en ces termes : *Les Ligues de la Haute-Allemagne.*

Les documents de cette époque reculée se trouvant naturellement plus rares encore pour la contrée d'entre le Jura et les Alpes que pour le reste de la Gaule, l'historien ne peut trop souvent procéder qu'à l'aide de rapprochements et d'hypothèses, pour essayer de rendre vie à la Suisse des temps mérovingiens. M. Paul-Edmond Martin s'est appliqué à cette besogne très ardue avec un soin qui mérite beaucoup d'éloges; aussi ne voulons-nous pas insister sur ce que le style laisse à désirer chez lui. Nous nous bornerons à observer que l'auteur aurait heureusement allégé son texte en convertissant en appendices ses intéressantes dissertations sur la *Sapaudia* et le *Tauredunum*, par exemple.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Histoire des conciles, *d'après les documents originaux*, par CHARLES-JOSEPH HEFELE; nouvelle traduction française faite sur la 2e édition allemande par Dom H. LECLERCQ. T. III, 2e partie. Paris, Letouzey et Ané, 1910, gr. in-8 paginé 601-1276. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume comprend les conciles de la plus grande partie du VIIIe et du commencement du IXe siècles. Le plus important est le VIIe concile œcuménique (deuxième de Nicée) contre l'hérésie iconoclaste. La traduction a bénéficié des nombreux et importants travaux dont l'histoire byzantine a été l'objet dans ces dernières années. Les rectifications et additions à Hefele sont ici tellement nombreuses, en ce qui touche notamment la chronologie, que texte et notes forment parfois comme deux exposés contradictoires un peu difficiles à suivre; inconvénient inévitable dès l'instant où l'on tenait, avec raison sans doute, à conserver, au lieu de le refondre le texte d'Hefele. Après avoir exposé d'un trait toute l'histoire de la première période de l'iconoclasme jusqu'à la fin du concile de Nicée, l'auteur revient en arrière pour étudier les synodes occidentaux du VIIIe siècle. Les plus importants de beaucoup sont les conciles francs

du temps de Pépin le Bref et de Charlemagne. Ils ont accompli, en réformant l'Église franque, en propageant le christianisme en Germanie, une œuvre aussi importante et bienfaisante et à coup sûr plus durable que la réconciliation de l'Orient et de l'Occident. Le revers de l'activité religieuse de Charlemagne, c'est l'autoritarisme incompétent et intéressé, — Dom Leclercq le montre fort bien dans une de ses notes — avec lequel il se mêle des relations du Saint-Siège et des Grecs. Dans l'affaire des Livres Carolins, destinés à combattre les décisions mal comprises du concile de Nicée, il a sûrement été guidé en partie par une hostilité toute politique pour l'empire d'Orient. Dans la question du *Filioque*, il a contribué à imposer au Saint-Siège, qui n'en voulait pas, une mesure qui servit plus tard de prétexte au schisme grec. — Parmi les adjonctions importantes à Hefele, on notera ce qui est dit (p. 681) du concile romain de 732. Sept appendices ont pour objet : *Les conciles grecs dans les collections canoniques de l'Occident*; — *la collection canonique nestorienne*; — *un prétendu texte de saint Basile sur le culte des images*; — *les actes du concile iconoclaste de* 815; — *deux conciles tenus dans l'Italie méridionale à la fin du* IXe *siècle* (ce sont ceux qui ont été publiés par Dom Amelli et Dom Morin); — *quelques conciles tenus au* VIIIe *et au* IXe *siècle* (supplément à Hefele d'après le tome I des *Concilia aevi Karolini* de Werminghoff); — *l'iconoclasme en Occident : le concile de Francfort* (794). E. J.

Gallia christiana novissima. *Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France,* d'après les documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales par feu le chanoine J.-H. ALBANÈS et feu le chanoine L. FILLET, complétée, annotée et publiée par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. *Saint-Paul-Trois-Châteaux* (*évêques, prévôts*). Valence, Imp. valentinoise, 1909, in-4 de XI p. et 746 col.

Jean de Bernin, archevêque de Vienne (1218-1266), mémoire historique par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. (*Documents historiques inédits sur le Dauphiné.* IX). Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de 51 p. — Prix : 2 fr.

M. le chanoine Ulysse Chevalier poursuit avec un zèle pieux la publication des matériaux assemblés par feu le chanoine Albanès sur l'histoire de nos évêchés français.

Dans le nouveau volume qu'il nous donne et qui a trait à Saint-Paul-Trois-Châteaux, il a joint à l'œuvre propre du chanoine Albanès celle d'un autre érudit, enlevé lui aussi aux études historiques, M. le chanoine Fillet. Ce dernier avait écrit avant de mourir une *Histaire de la ville et des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, que la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme se fait un honneur de publier depuis 1907 dans son *Bulletin*. Il y avait joint des pièces justificatives et un cartulaire; et c'est cette partie documentaire de

son œuvre dont M. le chanoine Chevalier s'est servi pour compléter le travail du chanoine Albanès. Le travail personnel de l'éditeur a consisté surtout à choisir les pièces, à les coordonner, à les annoter; et ce n'était pas un petit labeur.

Ce n'est pas ici, comme dans la *Gallia christiana*, une série de biographies, corroborées par un choix de pièces justificatives, c'est un recueil d'actes ou d'analyses d'actes entre lesquels s'intercalent des notes biographiques complémentaires.

Comme le sous-titre du volume l'indique, nous n'avons ici que la partie du travail relative aux évêques et aux prévôts du chapitre. Les abbayes fourniront sans doute la matière d'un autre volume. Celui-ci se termine par des tables chronologiques : 1. des évêques; 2. des archidiacres; 3. des prévôts; 4. des chanoines; 5. des capicols; 6. des doyens; 7. des sacristains; 8. des précenteurs; 9. des chanceliers; 10. des curés; 11. des hebdomadiers; 12. des ouvriers; 13. des prieurs; 14. des officiaux; 15. des choriers; 16. des procureurs; 17. des écolâtres; 18. des vicaires généraux; 19. des secrétaires; 20. des chantres; 21. des sous-chantres; 22. des ecclésiastes; 23. des promoteurs; 24. des greffiers; 25-34. des divers dignitaires de la famille de l'évêque. Il est regrettable que seules la première et la troisième de ces listes renvoient aux pages où il est question de ces personnages; il est vrai qu'à côté de chaque nom on trouve habituellement une date qui permet de le retrouver, les pièces du volume étant classées chronologiquement; mais la recherche devient difficile quand aucune date n'est fournie comme pour le précenteur Étienne Genevès (qu'on retrouve, il est vrai, dans la liste des chanoines et dans celle des évêques), pour l'hebdomadier Dieulogart ou pour le vicaire général Berthon de Crillon. Une autre table, alphabétique, des matières principales, qui renvoie non aux colonnes, mais, ce qui est plus précis, aux numéros des articles, rendra de précieux services.

Comme plus d'un de nos évêchés français, celui de Saint-Paul a des origines fabuleuses; la légende de S. Restitut en fait l'aveugle-né guéri par N.-S.; en réalité, il ne peut être que du ve siècle, et postérieur à S. Paul qui a donné son nom au diocèse. Des premiers évêques, S. Sulpice, S. Eusèbe, S. Torquat, on ne sait presque rien; on a une légende de S. Paul et il figure au concile de Valence de 374. Au vi^e s., Florent figure dans trois conciles de 517 à 524; Héracle nous est mieux connu grâce aux lettres de S. Avit. Par la suite naturellement les documents vont se multipliant et se précisant. Le présent recueil est particulièrement riche, comme l'observe le savant éditeur, en documents relatifs à l'administration intérieure du diocèse : « ces détails, les infiniment petits de l'histoire, favorisent une pénétration plus complète des mœurs et des personnages. » Une pièce d'un intérêt assez

particulier est la liste des ordinations faites de 1682 à 1712 par Mgr Louis Aube de Roquemarine; ce prélat déploya un zèle extraordinaire; il est vrai qu'à plusieurs reprises on protesta contre ses empiètements sur l'obédience d'autres évêques; en 1700, l'assemblée générale du clergé déclarait que sa conduite était « une plaie profonde à l'Église ».

— Le mémoire sur Jean de Bernin nous fait connaître un des archevêques qui ont occupé pendant le plus longtemps le siège de Vienne; c'est aussi l'un des épiscopats les plus importants. Archichancelier de l'Empire pour le royaume de Bourgogne, légat du Pape dans la guerre contre les Albigeois, il a exercé autour de lui une influence assez considérable. Dans la préparation du *Regeste dauphinois*, auquel il travaille depuis 45 ans et dont il nous fait espérer la prochaine publication, M. le chanoine Chevalier a rencontré plus de trois cents actes qui se rapportent à cet épiscopat; et c'est à ces sources abondantes qu'il a puisé les éléments de cette notice. E.-G. Ledos.

Les Idées de saint François d'Assise sur la pauvreté, conférence faite à la Sorbonne par le P. Ubald d'Alençon. Paris, Poussielgue, 1909, in-18 de 60 p. — Prix : 0 fr. 30.

Histoire des Spirituels dans l'ordre de saint François, par le P. René de Nantes. Paris, J. de Gigord, 1909, in-8 de xvi-541 p. — Prix : 7 fr. 50.

La conférence du P. Ubald est un commentaire ému et enthousiaste des vues sur la pauvreté contenues dans les écrits authentiques du saint. L'auteur insiste sur ce point que « la mendicité ne joue pas dans les idées de saint François le rôle qu'on veut absolument lui prêter... Ce n'est pas la mendicité qui est à la base de la vie économique des frères mineurs, c'est le travail ». Il conteste, non seulement que saint Dominique, comme le veut M. Guiraud, ait conçu la pauvreté indépendamment de saint François, mais même qu'il l'ait imité; ce qui paraît aller bien loin. S'il est absurde de faire de saint François « l'ancêtre de la pensée moderne, le précurseur du mouvement laïque contemporain », je ne crois pas qu'il faille aller chercher cet ancêtre dans le catharisme, qui paraît avoir été une religion tout aussi exclusive dans son dogmatisme que le catholicisme.

— En s'appuyant surtout sur les travaux du P. Ehrle (il n'y avait pas de meilleur guide), le P. René de Nantes a retracé l'histoire du grand conflit qui a agité l'ordre franciscain durant le premier siècle de son existence, querelle où le bien et le mal, les bonnes raisons ou les mauvais procédés sont distribués de telle manière, qu'il est à peu près impossible de donner pleinement raison ou tort à aucun des partis en présence. L'un des résultats des récentes études sur l'histoire franciscaine a été de faire

mieux comprendre et apprécier la position des Spirituels. C'est à eux, en somme, que vont les sympathies du P. René de Nantes. Cela se voit notamment dans la grande valeur qu'il attribue à leurs témoignages et surtout à celui d'Ange de Clareno; dans ses jugements très sévères sur le frère Élie, dont il fait remonter les intrigues bien plus haut que M. Lempp; dans la peine visible qu'il éprouve à pardonner même à saint Bonaventure son attitude envers Jean de Parme. Cette attitude est cependant très explicable, dès qu'on admet, ce que nous croyons probable, que Jean de Parme avait montré pour le joachimisme un penchant dangereux. D'ailleurs le P. René veut être impartial. Il montre que la situation de la *Communauté* était juridiquement très forte, puisqu'elle reposait sur des privilèges réguliers émanés du Pape; il fait ressortir aussi les raisons sérieuses et profondes de ces privilèges. Tout cela ne va pas sans quelques contradictions, dans le langage sinon dans la pensée. Saint Bonaventure (p. 223) a voulu « l'observation entière de la règle », cependant (p. 225) il accepte « sans hésitation » et défend les privilèges des papes dont le but est de « restreindre...la rigueur de la règle ». Ces « modifications » sont « sages et légitimes », cependant elles entraînent « par une suite logique » (p. 252) de regrettables désordres. Le P. Van Ortroy a tort de dire que saint François prescrivait un idéal inaccessible aux masses » (p. 230). Cet idéal ne devint tel que « grâce aux intrigues persévérantes et à l'influence néfaste de frère Élie et du parti dont il était le chef » (p. 232). Mais le P. René avait écrit lui-même (p. 20) : « Un pareil héroïsme peut-il devenir la loi de la multitude? Assurément non. » Et encore (p. 233) : « Il est à jamais regrettable que des hommes de cette trempe (les Spirituels) se soient obstinés à réclamer pour tous cet héroïsme de vertu qui ne pouvait être que l'apanage du petit nombre. » On dirait que le P. René recule parfois devant ses propres conclusions et éprouve le besoin de se raviser. Certaines questions auraient pu être serrées de plus près : ainsi les motifs des revirements du Saint-Siège vis-à-vis des Spirituels. Les doctrines de ceux-ci ne sont pas étudiées à fond; les nuances qui séparent leurs différents groupes sont insuffisamment précisées. Le P. René insiste beaucoup sur Ange de Clareno; il néglige davantage Ubertino de Casale, qui est au moins aussi intéressant; il ne parle pas du curieux revirement qui le rapprocha des chefs de la *Communauté*, dans une commune opposition à Jean XXII. Enfin il s'est montré par trop fidèle à son titre, en ne disant rien de la diffusion des idées spiritualistes en dehors de l'ordre franciscain. Des personnages comme Dante ou Arnaud de Villeneuve auraient mérité autre chose qu'une mention accidentelle. Ces quelques critiques n'empêchent pas son livre d'inaugurer dignement la *Bibliothèque d'histoire franciscaine.*

E. Jordan.

La Cité de Liége au moyen âge, par GODEFROID KURTH. Paris, A. Picard et fils, 1910, 3 vol. in-8 de LXXI-322, VIII-345 et VII-417 p. — Prix : 15 fr.

Le professeur de talent qui a, pour ainsi dire, créé l'école historique belge et lui a donné un si bel essor, l'auteur de l'*Histoire poétique des Mérovingiens*, le biographe de Clovis, de sainte Clotilde, de saint Boniface, publie aujourd'hui une nouvelle œuvre qui, par l'étendue des recherches comme par la puissance de la synthèse, ne le cède en rien à ses précédents travaux. Depuis longtemps il réunissait les matériaux de cette étude; les loisirs qu'il s'est donnés lui ont permis de compléter son enquête, d'en réunir les conclusions et de les présenter avec cette clarté qui les rend accessible à tous.

L'histoire de Liége n'était pas facile à retracer. Les cinq catastrophes qui en 1212, 1408, 1467, 1468 et 1794 sont venues s'abattre sur la cité mosane n'ont rien laissé subsister des archives anciennes; il a donc fallu, au prix de longues et patientes recherches, recueillir ailleurs les renseignements que les fonds locaux ne pouvaient plus fournir, puiser des indications souvent très fragmentaires dans les chartriers des villes voisines, compulser des chroniques, rarement très explicites, et, avec ce faisceau de petits fait juxtaposés, tenter de reconstituer ce qui avait disparu. Cependant l'enquête a été menée avec une telle largeur, poursuivie si méthodiquement, que l'on demeure étonné devant le tableau d'ensemble qui en est sorti. Le lecteur qui parcourra ces trois volumes ne se rendra que difficilement compte des efforts énormes que leur documentation a demandés tant l'auteur a bien su coordonner les moindres événements, les déduire les uns des autres, en construire un récit aussi brillant que solide.

La cité de Liége ne remonte pas comme ses voisines Tongres, Maastricht, Cologne, à l'époque romaine. Ce n'est qu'au milieu du VIIe siècle que saint Lambert vint s'établir au confluent de la Meuse et du Glain, y mourut, et qu'une ville se forma auprès de son tombeau. L'agglomération s'accrut rapidement sous son successeur saint Hubert, qui y transporta le siège de l'évêché; les prélats carolingiens s'attachèrent à embellir leur résidence, à la fortifier contre les attaques des Normands, à y encourager les études qui y attirèrent les clercs de tous les pays. A la fin du XIe siècle, Liége était le centre le plus important de la Lotharingie tant « par le nombre et l'importance de ses édifices », que « par le rayonnement de sa vie intellectuelle ». C'était surtout une ville de clercs : gouvernée par l'évêque, résidence d'un puissant chapitre, siège d'une école renommée, et par conséquent point d'attraction pour maints tonsurés en quête de science.

Mais forcément ce n'était pas uniquement une ville de clercs; car ceux-ci, pour assurer leur entretien matériel, avaient besoin de laïcs.

Ces laïcs, d'abord des serviteurs, des artisans venus des environs, formèrent petit à petit, par le fait même de leur groupement, un milieu urbain; ils constituèrent une bourgeoisie. Vivant à l'intérieur du rempart, ils trouvèrent bientôt leurs conditions d'existence modifiées et, pour satisfaire à leurs besoins nouveaux, ils poursuivirent avec persévérance la transformation de leurs institutions juridiques et politiques.

Leur première aspiration fut de posséder une justice propre, de former de leur enceinte une circonscription judiciaire séparée. Ce premier privilège, ils l'obtinrent, sans doute dans le cours du XIe siècle, avec la fondation du tribunal des échevins. L'échevinage jugeait en première instance et sans appel toutes les causes civiles et criminelles de la ville et banlieue de Liége; il avait en outre une juridiction gracieuse qui en faisait l'équivalent d'un bureau d'enregistrement et d'hypothèques. En même temps corps administratif, il organisait le guet, fixait le prix des denrées, se chargeait de faire verser l'argent destiné à payer les dépenses de la communauté, enfin il avait la haute main sur les biens communaux. Il se composait de quatorze membres à vie, nommés par l'évêque parmi les lignages et avait à sa tête deux maîtres choisis entre les échevins.

Avec les progrès de la vie communale et avec l'accroissement de la ville, ce premier corps ne suffit bientôt plus à l'administration municipale; les échevins s'adjoignent, il est vrai, des assesseurs, pris dans les meilleures familles, mais ils n'en sont pas moins débordés par les affaires, et le mécontement s'accroît du désir qu'éprouve la haute bourgeoisie de prendre en mains le pouvoir, de la volonté que manifeste le commun d'avoir ses mandataires.

Vers 1184, la cité se donne un conseil communal. Ce conseil est composé de douze membres, dont les deux maîtres placés à sa tête; les membres s'appellent « jurés », en raison du serment qu'ils prêtent à leur entrée en charge; ils doivent être chefs de famille, c'est-à-dire mariés ou veufs; ils sont élus par l'ensemble des bourgeois grands et petits et il est probable que l'élection se faisait par quartiers. — Les attributions administratives de l'échevinage passèrent à ce conseil. Voici donc un nouveau pouvoir qui se constitue dans la cité en face du prince-évêque, seigneur de la ville et de la contrée, en face du chapitre, le propriétaire foncier le plus riche de la région et en outre détenteur de nombreux priviléges, en face de l'échevinage chargé de rendre la justice. L'histoire de Liége ne sera que le récit des conflits qui éclateront entre ces différents pouvoirs.

Tout d'abord la commune, fière d'avoir obtenu son conseil, marque sa vitalité par un élargissement de son enceinte, puis, dans un bel élan de patriotisme, bat avec ses milices le duc de Brabant à la Warde de

Steppes. Mais la discorde ne tarde pas à s'introduire dans la ville; le conseil lutte contre le chapitre qu'il veut dépouiller de ses privilèges et en particulier priver de son exemption d'impôt, contre l'échevinage qu'il veut s'asservir, contre le prince à l'autorité duquel il veut se soustraire; et lorsque la bourgeoisie est maîtresse du pouvoir, c'est au sein même du peuple que la guerre éclate entre les différentes classes de la société, et les patriciens vaincus doivent céder le pas aux métiers.

A la fin du XIVe siècle, une sorte d'équilibre semble s'établir; la commune est vraiment la maîtresse de la cité : ses institutions sont nettement fixées et délimitées; elle a comme emblème de son pouvoir le Perron, d'où l'on proclame les décisions du conseil, la bancloche qui sert à appeler les bourgeois sur la salle publique.

La maison de ville, nommée vulgairement la Violette, à cause sans doute de la fleur de ce nom sculptée sur la façade, sert de lieu de réunion au conseil. Le conseil est élu tous les ans, à raison de deux membres par métier; il se compose, outre les 46 jurés de l'année, des 64 jurés d'antan, c'est-à-dire de l'année précédente; il est présidé par les deux maîtres choisis par les jurés de l'année et investi de la plus haute autorité dans la cité. Le fonctionnement du conseil est peu connu : un trait caractéristique pourtant est que ses délibérations ont lieu à huis clos. Ses attributions sont multiples. Il légifère en matière criminelle; il est chargé de la défense et de la sécurité de la ville; il a le commandement des forces militaires. Il administre le patrimoine commun et les hospices communaux. Il entretient les remparts, les chaussées, les fossés et canaux. Il surveille les foires et marchés et protège les intérêts des acheteurs. Il fixe le prix des objets de consommation. Il lève les impôts directs et indirects, enfin il représente la cité non seulement vis-à-vis du prince, mais aussi devant l'étranger avec qui il correspond librement. Une si vaste activité suppose un secrétariat bien organisé : c'est le clerc de la cité qui en a la direction, fonctionnaire important, généralement docteur en droit, assez analogue au pensionnaire des villes hollandaises, à la fois conseil juridique et diplomate.

Sous cette administration, la communauté prospère, les métiers bien réglementés sont riches et durant tout le moyen âge les moindres ouvriers restent à l'abri du besoin.

Mais bientôt la cité va entrer en lutte avec l'évêque à qui elle veut ravir le peu d'autorité qui lui est resté. Au cours de la querelle, les violents et les démagogues sont poussés au pouvoir par la force même des choses, le conflit arrive à un tel degré de gravité qu'il faut que l'un des adversaires disparaisse de la scène du monde. L'évêque Louis de Bourbon a pour lui le duc de Bourgogne, son parent, qui a intérêt

à s'emparer du pays; il triomphe et la ville de Liége, après avoir vu ses troupes vaincues, est détruite de fond en comble.

C'est sur cette catastrophe que se termine l'ouvrage de M. Kurth, et quand on y arrive on est surpris d'avoir déjà lu les trois forts volumes qu contiennent l'histoire de Liége. La formation, les accroissements de l'agglomération urbaine, la topographie, l'évolution du milieu social et des institutions municipales,tout cela est présenté en tableaux si vivants, si heureusement groupés, si habilement éclairés qu'on reste partagé entre l'intérêt très vif qui s'en dégage et l'estime qu'on en retire pour l'auteur. HENRI LEMAÎTRE.

Histoire générale de l'Église. La Renaissance et la Réforme, par FERNAND MOURRET. Paris, Bloud, 1910, gr. in-8 de 604 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'y a pas de tâche plus difficile que celle qu'a entreprise M. Mourret. Il est possible de faire une bonne monographie sur un sujet limité, parce qu'on a le temps de l'étudier à fond. Il est possible de faire un bon manuel élémentaire, parce qu'on y a le devoir d'être bref, et partant une excuse pour être vague. Mais le projet d'une histoire générale de l'Église en huit volumes dépasse peut-être les forces d'un seul et ne pourrait être réalisé que par une équipe de spécialistes. Il est fatal qu'ici le lecteur exige plus qu'il n'est peut-être possible de lui donner. Voilà pourquoi M. Mourret, avec beaucoup de travail, beaucoup de lectures bien choisies, un sérieux effort d'information et d'impartialité, produit une œuvre insuffisante, en somme, et dont on est bien obligé de constater les imperfections. La plus grave, ici comme dans le volume précédent, est l'espèce de parti pris avec lequel l'histoire des institutions, de la théologie, de la discipline, est sacrifié à l'histoire politique et externe de l'Église. Pour citer l'exemple le plus frappant : au XIVe siècle, au moment où se prépare la grande réaction contre la centralisation pontificale qui marque la fin du moyen âge et inaugure l'ancien régime, on attendrait un exposé d'ensemble de cette centralisation, si développée par les papes d'Avignon. Que trouve-t-on? Sur l'organisation de la curie, de la chancellerie, des tribunaux apostoliques, rien; sur la fiscalité pontificale, rien, sinon, à propos de Jean XXII, quelques lignes sur les annates, qui ne sont même pas complètement exactes. — Il est juste d'ajouter que les chapitres consacrés à la Réforme sont très supérieurs. — Le ton en général est objectif; je crois pourtant que le portrait de Boniface VIII est à retoucher. Sans prétendre, bien entendu, excuser en rien les procédés de Philippe le Bel et de Nogaret, il semble bien qu'on doive reprocher à ce pape au moins de graves défauts de tenue et de mesure. — L'ouvrage aurait eu besoin d'une

dernière revision; il y a beaucoup de *lapsus*, de noms estropiés, d'inadvertances chronologiques. E. Jordan.

Les Comptes du roi René, publiés d'après les originaux inédits conservés aux Archives des Bouches-du-Rhône, par l'abbé G. Arnaud d'Agnel. T. II et III. Paris, A. Picard et fils, 1909-1910, 2 vol. gr. in-8 de 491 et 511 p. — Prix : 20 fr.

Nous avons déjà parlé de ce bon ouvrage, commencé en 1908, aujourd'hui terminé heureusement, et nous aurons peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit déjà, en louant la bonne ordonnance d'un travail appelé à fournir un très utile contingent à l'histoire des mœurs et des arts au xve siècle. Non seulement c'est le complément indispensable aux diverses histoires du bon roi René et des *Extraits de ses comptes et mémoriaux* publiés par Lecoy de la Marche; ce sont aussi de précieuses notes pour l'érudition française.

Le second volume s'occupe du *Costume*, des *Équipages*, puis des *Meubles et ustensiles divers*, avec les *Inventaires* du Palais et du Jardin royal d'Aix, de l'Hôtel royal de Marseille, de l'artillerie et du mobilier du château de Tarascon en 1432 et en 1457; les inventaires de la bastide de Pérignane, des châteaux forts du Boullon et de Brégançon. Un autre chapitre est consacré aux *Cérémonies et objets religieux*; un autre encore, aux *Affaires judiciaires*.

Le tome IIIe et dernier contient des notes concernant à la fois l'*Astrologie et l'horlogerie* (parce que, nous dit l'auteur, les horloges étaient habituellement fabriquées par les astrologues); la *Médecine et les épidémies*, si fréquentes à cette époque; les *Jeux*, les *Fêtes*, les *Mystères* et les *Musiciens*, les *Ménestrels* et les *Fous*; les *Ambassades*, *Missions et voyages*, avec les *Offrandes* et les *Présents*; la *Chasse*, les *Provisions de bouche*. D'une manière plus générale, on y voit énumérées les *Dépenses diverses* à l'occasion de la mort du roi René, en 1480, ainsi que les *Dépenses, l'état et les gages de la petite cour* d'Anjou et de Provence. Le classement était forcément un peu arbitraire et, fatalement, certaines mentions pourraient concerner plusieurs points à la fois. C'est ce que redresse et répartit une table détaillée, par ordre alphabétique, de noms de personnes, de lieux, de choses, laquelle termine le troisième volume de l'ouvrage qui, primitivement, ne devait pas former plus de deux tomes. M. Arnaud d'Agnel avertit qu'il eut pour collaborateur, en cette table copieuse (elle ne forme pas moins de 165 pages), M. Barre, bibliothécaire en chef de Marseille. Mais pourquoi l'auteur qui semble avoir apporté tant de soins à ses recherches, et qui nous avait annoncé, — nous avions eu plaisir à l'en louer, — qu'il profiterait de la publication de la table générale pour y imprimer ses errata, a-t-il omis de tenir compte de notre

petite remarque sur le lieu dit, au premier volume (p. 7), « la Bassinette » et qui est évidemment la « Basmette », plus tard « la Baumette » d'Angers? de telle sorte qu'à la table on ne trouve mention d'aucun de ces noms. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, de rendre justice à l'auteur de cette utile et intéressante publication.

JOSEPH DENAIS.

Le Mécénat du cardinal Jean de Lorraine (1498-1550), par ALBERT COLLIGNON. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1910, gr. in-8 de 178 p. — Prix : 6 fr.

M. Albert Collignon, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, a extrait des *Annales de l'Est* un petit volume de biographie et d'études littéraires sur le cardinal Jean de Lorraine, le premier de ces grands prélats qui ont illustré l'Église de France au XVIe siècle. Ce n'est pas que leur gloire soit exempte de quelques taches; mais ils furent sans conteste à la tête du mouvement contemporain, représentant avec éclat les qualités et les défauts de leur temps et offrant, ce qui est après tout rare, trois générations d'hommes illustres. On peut dire des cardinaux, comme des guerriers de cette race, que les derniers venus ont un peu fait oublier les précurseurs. L'histoire a de ces injustices, que les érudits essayent de réparer. Telle est la tâche que M. Collignon s'est assignée. Sans prétendre faire une œuvre originale, en s'aidant de travaux récents, l'auteur a extrait tous les témoignages relatifs à son personnage et il l'a représenté surtout comme un protecteur éclairé des lettres et des arts à cette époque indécise où la renaissance latine préludait à la cour de François Ier à la formation savante de la langue française.

Né à la fin du XVe siècle, Jean de Lorraine, frère cadet du premier duc de Guise, était titulaire à trente ans d'une douzaine d'archevêchés ou d'évêchés et d'autant d'abbayes. Léon X l'avait créé cardinal en 1518; il faisait partie du conseil intime de François Ier, ne quittait guère la Cour et, mêlé à presque tous les grands événements du règne, diplomate à l'occasion, il négocia plusieurs des traités de paix avec Charles-Quint. Bien vu à Rome, il fut un instant candidat à la Papauté en 1549, après la mort de Paul III. Très habile et souple courtisan, il s'était ménagé les faveurs de la duchesse d'Étampes, pour passer, dès l'avènement de Henri II, au service de Diane de Poitiers, dont son neveu épousa la fille. Enfin, si l'on en croit Brantôme, il avait des mœurs peu édifiantes, poursuivant de ses assiduités les dames petites et grandes, et jusqu'à la duchesse de Savoie. Il mourut jeune en 1550, très « catholiquement » et sans s'être inquiété, plus que Léon X, du progrès de l'hérésie protestante, dans laquelle il ne voyait qu'une des formes passagères de « l'humanisme ». Il s'était,

du reste, malgré ses énormes bénéfices, ruiné en protégeant, sans distinction, tous les écrivains qui s'adressaient à lui.

M. Collignon énumère avec complaisance les prosateurs comme les poètes qui entretinrent des rapports avec lui, prodiguant des louanges latines et françaises en échange de ses faveurs. Baïf, Sadolet, Érasme, Marot, Jean du Bellay, Étienne Dolet, Dorat, des Masures, alternent avec des Italiens et des Grecs comme Alamanni, l'Arétin ou Sophianos. Benvenuto Cellini grava une jolie médaille en son honneur, tandis que d'autres composaient des vers ou des inscriptions. Bref, toute la Renaissance se groupe autour de ce Mécène mitré. Son moderne panégyriste rappelle, dans un *Index*, les personnages dont il a évoqué les curieuses figures. Mais pourquoi avoir fait état dans cette liste des auteurs très modernes qu'il a cités? Les noms de MM. Hamy, Pfister, Émile Picot, Buisson, d'Avenel, de Nolhac, Robiquet se rencontrent d'une façon un peu imprévue à côté de Ronsard, du Bellay, Jodelle ou du cardinal de Tournon.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Madones comtadines, par André Godard. Paris, Perrin, 1910, in-16 de xxvi-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Impressions d'un Angevin sur le Comtat, la Provence et le Languedoc serait un titre plus adéquat au contenu de cet ouvrage, où il n'est guère question qu'incidemment, çà et là, des autels dédiés à la Vierge Marie par les catholiques de la région avignonnaise. Les quatre-vingts dernières pages du livre sont groupées sous l'invocation de Notre-Dame de Béhuard. Ce sanctuaire d'une petite île de la Loire, à quelques lieues en aval d'Angers, célèbre pour contenir un portrait authentique du roi Louis XI, n'est mis en vedette, lui aussi, que comme un cadre aux réflexions de l'auteur sur son pays natal. L'ensemble du volume se présente sous la forme d'une suite de dissertations détachées où la riche imagination de M. Godard se donne carrière : l'histoire, l'archéologie, les mœurs, la psychologie comparée des peuples de l'ouest et du midi lui ont fourni ses matériaux. Sur ces divers thèmes il a brodé des développements abondants, originaux, un peu diffus, d'une inspiration toute lyrique, d'une rectitude parfois contestable, mais toujours intéressants. Entre tant d'idées qui s'entrechoquent, le lecteur fera un choix selon ses tendances. Mais ceux-là mêmes qu'offusqueraient l'aversion de l'auteur pour le xviie siècle ou son admiration pour des monstres tels que Robespierre et Saint-Just lui sauront gré de sa sincérité et ne lui refuseront pas leur sympathie.

H. Rubat du Mérac.

Les Rochelais à travers les siècles, par L. DE RICHEMOND. Paris, Jouve, 1910, in-8 de 386 p., avec grav. — Prix : 4 fr.

Au soir d'une vie laborieuse, M. de Richemond, l'ancien archiviste de la Charente-Inférieure, réunit en une dernière gerbe les glanes de ses tiroirs. Il y a de tout un peu, et dans un beau désordre : un résumé de l'histoire de La Rochelle écrit il y a près de soixante ans par M. A. de Quatrefages et déjà publié dans les *Souvenirs d'un naturaliste*; des notes, en style de guide du touriste, sur les monuments, jeunes ou vieux, de La Rochelle et ses environs, sur le port de La Pallice, avec chiffres et statistiques, sur les stations balnéaires voisines, Châtelaillon, Fouras, sur les îles de Ré et d'Oléron; une nomenclature en 22 pages des rues de la ville et des Rochelais célèbres; un morceau de Fromentin; un article de 20 pages sur *La Rochelaise à travers les siècles*, signé René Doumic, mais qui me semble fait de feuillets brouillés ensemble à ne pas s'y reconnaître; une note sur le professeur de théologie protestante Henri Meyer (qui n'est point Rochelais); des listes de médecins, de directeurs d'hôpitaux, de préfets, de sous-préfets, d'évêques, de maires, d'intendants, pêle-mêle avec des pages d'histoire prises à Pierre Mervault, auteur du *Journal* du siège de La Rochelle, dont il fut témoin, aux érudits oratoriens du XVIIIe siècle, Arcère et Claude Jaillot, à des compilateurs modernes Henri Feuilleret, Gabriel Marcel et à M. de Richemond lui-même; les discours prononcés en 1905 aux obsèques du peintre Bouguereau, immédiatement suivis d'une esquisse de l'histoire municipale depuis 1630 jusqu'au programme électoral de la municipalité actuelle; quelques photographies, pas mal de redites, ... tout le fond d'un cartonnier d'érudit. G. A.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE et de J. DE BOISLISLE. Paris, Hachette, 1910, in-8 de 551 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume des Mémoires embrasse la fin de l'année 1711, et l'année 1712 presque en entier. Les événements qu'il nous présente sont d'un intérêt très variable. Dans les premières pages, Saint-Simon nous entretient surtout de ses affaires personnelles, de la situation de la duchesse à la Cour, des intrigues d'influence et de tous les démêlés que notre irascible auteur avec son caractère « droit, franc, libre, naturel et beaucoup trop simple » (p. 199), s'attirait avec bien des gens. Cette première partie nous offre encore des détails sur l'affaire du cardinal de Noailles, touchant la bulle *Unigenitus*, de longs éclaircissements sur l'origine de la famille de Charost, un petit crayon du maréchal de Boufflers, enfin des notes sur les affaires étrangères,

nouvelles de la Cour d'Espagne ou de celle de l'Empereur. Un seul portrait dans ces premières pages, mais tracé de main de maître : celui du maréchal-duc de Noailles, étonnant de vie.

Tout ce que Saint-Simon nous dit de ses rapports avec le Dauphin, de l'influence qu'il exerça sur lui, de concert avec le duc de Beauvillier, du rapprochement qu'il réussit à amener entre l'héritier du trône et le duc d'Orléans, en haine de la duchesse de Berry, ces récits ne font que rendre plus saisissantes les pages qui suivent : tous les efforts rendus vains, toutes les espérances brisées par la tempête, qui, en 1712, passe sur la Cour de Versailles. En pleine santé, dans tout l'éclat de la jeunesse, la duchesse de Bourgogne, Dauphine, est brusquement emportée par un mal étrange et foudroyant. Le lendemain même de sa mort, on remarque chez le Dauphin les mêmes symptômes alarmants que chez sa femme : au bout de trois jours, il meurt. L'affolement gagne chacun. Les coups se succèdent encore : c'est le nouveau petit Dauphin, âgé de cinq ans, qui meurt en quelques heures; c'est le duc d'Anjou, le futur Louis XV, emporté par ses gouvernantes, caché aux médecins, et sauvé comme par miracle. Et tout de suite, au milieu de ce deuil continuel, de cette angoisse qui ne laisse pas de répit, c'est la hantise du poison, ce sont des ambitions féroces qui se découvrent, qui circonviennent le Roi, au point de lui faire accuser presque publiquement le duc d'Orléans du plus abominable des crimes.

Ces pages sont parmi les plus magistrales de Saint-Simon. Frappé non seulement dans ses plus légitimes espérances, mais aussi dans une amitié précieuse entre toutes, il se laisse, pour la première fois peut-être, aller à des accents d'émotion personnelle; rarement il a atteint à tant de grandeur, à une pareille ampleur de vues, à un style aussi pénétrant. On ne peut lire, sans un intérêt haletant, le récit de ces heures tragiques et les deux célèbres portraits du duc et de la duchesse de Bourgogne, les plus beaux qu'ait tracés Saint-Simon, qui connaissait si bien les modèles.

On n'a plus à faire l'éloge de l'appareil critique de l'édition des *Mémoires*. Bornons-nous à dire que le tome XXII est, comme tous les autres, une mine inépuisable de renseignements et que les notes et les appendices qui l'accompagnent seront d'une grande utilité, non seulement aux travailleurs, mais même aux simples lecteurs.

ROBERT BURNAND.

La Diplomatie secrète au XVIIIe siècle; ses débuts, par ÉMILE BOURGEOIS. III. *Le Secret de Dubois, cardinal et premier ministre.* Paris, Colin, s. d., gr. in-8 de 448 p. — Prix : 10 fr.

M. Émile Bourgeois vient de publier le troisième et dernier volume de sa belle et savante étude sur les débuts de la diplomatie secrète au

XXIIIe siècle. Après *le Secret du Régent* et *le Secret des Farnèse* voici *le Secret de Dubois*. A vrai dire, dans les précédents volumes, le personnage principal était déjà Dubois; mais, dans celui-ci, son rôle a grandi encore ou tout au moins sa situation : il est cardinal et premier ministre, et, à ce titre, il dirige la politique de la France. Cette politique, quelle est-elle? Elle est tout d'abord l'abandon de la vieille politique française, de la politique de Louis XIV. Dubois s'allie à l'Angleterre, notre antique et traditionnelle ennemie, et lui sacrifie nos intérêts commerciaux; il travaille à l'agrandissement de la maison de Hanovre et à celui de l'Empereur; il sape le trône de Philippe V que le grand Roi avait eu tant de peine à établir, il relève les Pyrénées et, sous prétexte de renverser Alberoni, s'attache à ruiner l'Espagne; le maréchal de Berwick, le vainqueur d'Almanza, met en déroute l'armée du jeune Roi, tandis que Charles VI lui enlève la Sicile et que la flotte anglaise, sans déclaration de guerre, détruit la flotte espagnole qu'Alberoni s'était efforcé de reconstituer. Puis un revirement se fait : la coalition se forme contre l'Empereur; à la Quadruple Alliance succède la Triple Alliance dans laquelle entre Philippe V et qui a pour ciment un double mariage, celui d'une fille du Régent avec l'Infant, prince des Asturies, et celui d'une fille de Philippe V avec le jeune Louis XV; on sait que le premier mariage fut célébré et que le second fut rompu. Mais l'alliance, qui en était le prix, se fit. Les intérêts de la maison d'Orléans étaient sauvegardés et la fortune de Dubois assurée; il eut le chapeau de cardinal, malgré les répugnances du Pape, et le poste de premier ministre : au moment où la Régence allait prendre fin et où la majorité de Louis XV allait être déclarée, c'était un triomphe. Mais le triomphe ne devait pas durer longtemps : un an après, Dubois était mort. Il avait du moins, pendant huit ans, joué sur la scène du monde un rôle important, un rôle prépondérant. « Il avait été le ministre de toutes les cours, » disait Fontenelle. Mais avait-il aussi bien servi la cause de la France? M. Émile Bourgeois ne le croit pas. « Nulle puissance, dit-il, ne fut plus que la France la dupe et la victime de cette politique ambitieuse et mensongère. » Non pas que l'auteur, dans son œuvre très documentée et très impartiale, où il débrouille très habilement le réseau compliqué de toutes ces intrigues, non pas que l'auteur admette les accusations de vénalité qui ont été si souvent portées contre le cardinal; mais il lui reproche d'avoir sacrifié les intérêts vrais du pays à ses vues personnelles et aux intérêts du Régent et d'avoir acclimaté en France cette diplomatie secrète que Louis XV s'empressa d'adopter et qui, à plusieurs reprises, — c'est le cardinal Fleury qui s'en est plaint — contredit et fit échouer la diplomatie officielle et la politique française.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Cahiers de doléances du tiers état aux États généraux de 1789. *Étude historique, économique et sociale*, par AMÉDÉE VIALAY. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de XV-362 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur, examinant de près les « Cahiers » du tiers état (et il indique son intention de poursuivre plus tard son enquête dans ceux du clergé et de la noblesse), relève les vœux émis et rédigés, puis en résume l'esprit. Il montre ainsi les opinions courantes parmi les électeurs de 1789 sur la « Constitution », ou plutôt *une* Constitution, les « Impôts », la « Religion et les biens ecclésiastiques », les « Dîmes », les « Droits féodaux et seigneuriaux ». C'est avec un grand optimisme et l'on peut dire une sérénité un peu naïve qu'il recueille des opinions dont aucune ne lui paraît erronée. Il ne fait aucun doute sur la sincérité des Cahiers, la compétence de leurs rédacteurs et la loyauté éclairée de leurs intentions. C'est une idylle qui se prépare. Il constate seulement combien les résultats ont mal répondu à tant d'espérances. Il expose quelque part « la modération et l'honnêteté du tiers état en toutes matières ». Il repousse bien loin la pensée d'une entente secrète, d'un mot d'ordre répandu à l'avance pour la rédaction de ces doléances, où cependant des expressions identiques jusqu'au mot à mot se retrouvent d'un bout du royaume à l'autre.

Au reste, l'auteur est fort modéré et sage dans ses études historiques sur toutes les questions soulevées. Après être remonté aux « origines », il expose avec calme la situation des choses à la fin du XVIIIe siècle. Son défaut, malgré l'apparence de son soin à recourir aux sources, est de s'en tenir certainement aux ouvrages antérieurs au sien, et de n'apporter que des opinions de seconde main. Voilà pourquoi son livre est froid, banal et imprécis; il est aussi sans attrait, car les auteurs qui ont sa préférence sont des médiocres et condamnent M. Vialay à un style poncif comme à des réflexions surannées. Tout ce travail, consciencieux, laborieux, long certainement et modeste, n'apporte pas de lumières nouvelles à des questions si intéressantes; les intentions de l'auteur sont incontestablement fort honnêtes; sa méthode n'a pas répondu à son effort et son livre ne fournit pas à la science historique les précisions utiles que l'on eût été heureux d'y rencontrer. G.

Histoire de la contre-Révolution. I. *L'Agonie de la Royauté, 1789-1792*, par le baron DE BATZ. Paris, Bloud, s. d. [1910], in-8 de 500 p. — Prix : 7 fr. 50.

La pensée qui a inspiré l'auteur est excellente, les recherches qu'il a entreprises sont immenses, et à lui voir mentionner toutes les « sources » manuscrites ou imprimées qu'il déclare avoir pu consulter, on est presque effrayé du labeur qu'il a dû s'imposer depuis quelques années. De ses études il conclut à distinguer deux mouvements très-

nets en opposition à la fin du XVIIIe siècle dans la grande crise sociale qui a secoué la France et agité le monde : la Révolution préparée par les philosophes, les protestants, les francs-maçons, servie par toutes les passions malhonnêtes, et en face une « contre-Révolution » immédiate, énergique et courageuse menée par les royalistes et les catholiques sur le terrain politique et dans le domaine des choses religieuses. On admettait volontiers que le mouvement de 1789 avait été irrésistible; M. de Batz entend prouver qu'il a rencontré une résistance sincère et organisée. Il le prétend avec beaucoup d'animation dans le style, un accent oratoire et une certaine tendance à généraliser les détails qu'il recueille et qu'il appuie par de nombreuses notes au bas des pages. Il examine surtout « les idées directrices », comme il dit; et il fait autant de philosophie de l'histoire que d'histoire.

Ayant tracé un tableau mouvementé (et qu'on eût aimé plus précis) de la « grande peur » du mois de juillet 1789, il montre la résistance des provinces aux nouveautés de l'Assemblée Constituante, et suit les débats de la lutte parlementaire (mai 1789-avril 1791). Pour lui, c'est un « duel » que la Cour engage, une « lutte » que soutient le clergé, une « action armée » où les officiers fidèles se jettent avec loyauté, une « action électorale » où les constitutionnels se mêlent. Sa conclusion est qu'en septembre 1792, les efforts multipliés se lassent et se dispersent.

Cette première partie : « L'Agonie de la Royauté » sera suivie d'une seconde : « La Tyrannie démocratique. » Déjà l'on peut voir dans l'éclat de ces titres le défaut d'une composition un peu théâtrale; on remarque aussi la netteté des idées et de leur classification bien tranchée. Il est à souhaiter que M. le baron de Batz, voulant dégager la vérité et servir sa cause, nous présente des preuves tout à fait péremptoires, passées au crible de la critique; il aura alors rendu un très grand service aux Français que tant de légendes, de passions et de mensonges trompent journellement sur les causes, les actes et les conséquences de la Révolution. G.

Jureurs et insermentés (1790-1794), *d'après les dossiers du tribunal révolutionnaire*, par PIERRE BLIARD. Paris, Émile-Paul, 1910, petit in-8 de VIII de 426 p. — Prix : 5 fr.

Le tribunal révolutionnaire a eu à juger 484 ecclésiastiques dont la moitié ont été condamnés à mort. M. Bliard a étudié chacun des 484 dossiers, l'a dépouillé attentivement et en a extrait tous les détails qui pouvaient aider à comprendre l'histoire religieuse de la Révolution : pour les jureurs, comme pour les insermentés, il a réparti ces renseignements sous un certain nombre de rubriques, accompagnant ces prêtres depuis le serment jusqu'à l'exécution.

Pour compléter ces informations, il a non seulement compulsé pièce par pièce la série W des Archives nationales (*tribunal révolutionnaire*), mais un très grand nombre de cartons, liasses et registres des séries F[7] (*police*), F[19] (*lettres de prêtrise*) et AF[IV] (*papiers du cardinal Caprara*); il a pu, par cette laborieuse synthèse, établir un tableau parfaitement authentique. — Mais un tableau de quoi? De l'ensemble des prêtres contemporains de la Révolution? — En aucune façon. — Mais alors? — Un tableau de l'état d'esprit de 484 de ces prêtres, et même d'un peu moins, 425 peut-être, car beaucoup de dossiers sont trop incomplets pour qu'on puisse en conclure quelque chose. Ce que j'avance, je le prouve : sur ces 425 prêtres, les trois quarts sont des constitutionnels, et la proportion est la même pour les condamnations : 60 insermentés contre 175 jureurs. On pourrait en conclure que les trois quarts du clergé de France avaient prêté serment, ce qui n'est pas exact; que la Révolution a persécuté plus cruellement ceux qui s'étaient ralliés à elle, et ce ne serait pas exact non plus.

M. Bliard essaie d'expliquer cette anomalie que j'ai moi-même signalée ailleurs, et les raisons qu'il donne ne peuvent que me satisfaire puisque je les ai données aussi.

Sous le bénéfice de cette réserve, je regarde cette étude comme une des plus solides, et de beaucoup, qui aient été publiées depuis plusieurs années sur la question : le sujet a été volontairement restreint, mais il est poussé à fond avec une conscience scientifique à laquelle on ne saurait trop rendre hommage.

Trois tables mettent le lecteur à même de tirer parti des innombrables renseignements contenus dans le volume : 1° Une table alphabétique des noms cités dans le texte : je n'en puis rien dire, sinon qu'elle m'a paru complète ; 2° Une table alphabétique de tous les prêtres qui ont un dossier à la série W, condamnés, acquittés, non arrêtés, évadés ou morts avant d'être jugés; pour chacun il y a une notice abrégée, généralement exacte, mais, en comptant les condamnés qui figurent dans cette table, on trouve des totaux qui ne correspondent pas exactement à ceux qui sont donnés à la page 301 et dans la note de la page 374; 3° Une table des mêmes prêtres rangés d'après leurs départements d'origine, et ce principe de classement me paraît très défectueux : je m'occupe des curés de Paris et je cherche Brugière, curé de Saint-Paul : à Paris, je ne le trouve pas, parce qu'il est au Puy-de-Dôme, étant né à Thiers; Mahieu, curé de Saint-Sulpice, est à l'Aisne ; Maillet, curé de Vitry, à l'Aube; Huard, vicaire de N. D. de Lorette, à Maine-et-Loire, ainsi que M. d'Autichamp, chanoine de Notre-Dame; Hébert, le martyr de Courbevoie, à la Manche; Brongnard, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, au Pas-de-Calais; Lartigue, curé de Fontenay, à la Haute-Garonne; Pelé, sacristain de Saint-Jean-en-

Grève, Parisien authentique, à Seine-et-Oise, parce qu'il a été arrêté à Livry; Bénière, curé de Chaillot, à la Seine-Inférieure. Pour Paris, on trouve au contraire une foule d'individus qui peut-être y sont nés, mais qui n'y ont jamais exercé aucune fonction ecclésiastique. Je dirai aussi que M. Ramond de Lalande figure à la table sous le nom de Bruno-Lalande et Bruno était un de ses prénoms; l'évêque de Viviers est appelé tantôt Lafont, tantôt Lafond de Savine; le curé assermenté de Saint-Thomas avait nom Latyl et non Latyll. Voici des critiques bien minutieuses, mais qui prouveront à l'auteur avec quel soin j'ai lu son livre; si je l'ai chaudement loué, c'est en parfaite connaissance de cause.

P. Pisani.

Nouvelles Lettres du comte Valentin Esterhazy **à sa femme (1792-1795)**, publiées par Ernest Daudet. Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de II-393 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Ernest Daudet vient de publier une seconde série de lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme; ce sont de nouveaux documents sur cette émigration fameuse dont M. Daudet s'est fait l'historiographe autorisé; la correspondance éditée aujourd'hui comprend quatre années, de 1792 à 1796.

On sait que le comte, ancien familier de Trianon et ami du comte d'Artois, avait été accrédité par les princes auprès de l'impératrice Catherine. Elle le reçut admirablement et sa bienveillance pour lui ne se démentit pas jusqu'à sa mort. On sait aussi que la diplomatie de Louis XVI et de Marie-Antoinette était loin de s'accorder avec celle des émigrés, et c'est ainsi qu'Esterhazy fut en conflit avec le marquis de Bombelles, qui fut un moment à Saint-Pétersbourg l'agent des Tuileries. Mais Catherine avait peu de sympathies pour la Cour de France; elle penchait du côté de Coblentz, ou plutôt elle prenait prétexte de ces divergences pour ne rien faire. Elle prodiguait aux princes les flatteries, leur envoyait un million, accréditait près d'eux le comte de Romantzow, mais au fond était décidée à ne pas agir. Elle poussait les autres puissances à déclarer la guerre à la France, mais se gardait bien de prendre officiellement parti afin de se conserver les mains libres. Le comte d'Artois vint à son tour à Saint-Pétersbourg; il fut, lui aussi, accueilli à bras ouverts, mais n'emporta que de bonnes paroles.

En janvier 1793, le comte Esterhazy partit au-devant de sa femme qui venait avec ses enfants le rejoindre en Russie. Il apprit en route l'exécution de Louis XVI et revint aussitôt à Saint-Pétersbourg où il trouva tout le monde consterné et l'Impératrice « extrêmement touchée de cet affreux événement ». Sa femme arriva quelques jours plus tard et fut comblée de prévenances et de présents par Catherine.

Le comte était plus en faveur que jamais : l'Impératrice le consultait même sur le scénario des pièces qu'elle composait pour ses petits enfants et faisait représenter dans l'intimité de la Cour. Elle faisait plus, et mieux : elle lui donnait de grandes terres en Pologne; c'est là qu'il alla se fixer avec sa famille et qu'il resta après la mort de sa protectrice.

On trouvera dans cette nouvelle correspondance d'intéressants détails sur la Cour de Russie, sur la diplomatie des princes, sur l'existence des émigrés dont Esterhazy vit et reçut plusieurs : la comtesse Diane de Polignac, Mme Vigée-Lebrun, le comte de Clermont. M. Daudet a ajouté en appendice à ces lettres une très curieuse note du comte Valentin sur la vie et les mœurs des Russes dans les dernières années du XVIIIe siècle. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Du Prince de Bénévent au duc de Morny. Talleyrand et la société française, depuis la fin du règne de Louis XV jusqu'aux approches du second Empire, par FRÉDÉRIC LOLIÉE. Paris, Émile-Paul, 1910, in-8 de VI-497 p., avec 15 illustrations. — Prix : 7 fr. 50.

Prétendant retracer un tableau de « la Société française depuis la fin du règne de Louis XV jusqu'aux approches du second Empire », l'auteur a choisi un personnage sans aucun doute très représentatif, mêlé du moins à beaucoup de choses, à beaucoup de « mondes », à tous les régimes successifs, et il encadre son récit entre « le prince de Bénévent et le duc de Morny », entre le grand-père et le petit-fils, ce qui semble donner une liaison de famille (si l'on peut dire !) et former le trait d'union d'un long récit. Le tome Ier, celui-ci, s'arrête à la chute du premier Empire.

M. Loliée n'a certainement pas prétendu rajeunir son sujet, très étudié déjà, par des recherches personnelles; il se contente de recueillir les mille anecdotes semées dans la foule des Mémoires et de les mettre en vedette. Ce en quoi son sous-titre se trouve justifié. Il profite des circonstances pour brosser des tableaux faciles de la société sous Louis XVI (chapitre II), sous le Directoire (chapitre V), à la Cour napoléonienne (chapitre IX). Rien de nouveau à en retenir. Tout cela est écrit à la hâte, dans une langue où les néologismes médiocres sont fréquents, où l'auteur se contente de notions imprécises, de lieux communs; peut-être ne demande-t-il que des lecteurs pressés eux-mêmes et se plaisant aux banalités courantes d'historiettes facilement contées. C'est donc un livre de « cabinet de lectures » plus que de « bibliothèque ». On le regrette, car une étude d'ensemble, même sans appareil scientifique, sur Talleyrand, est encore à souhaiter; les monographies, pleines de substance, de

M. Bernard de Lacombe auraient pu fournir à M. Loliée des exemples et des modèles.

Quinze illustrations (surtout deux portraits de Mme Grand) accompagnent agréablement le volume : parmi elles, comme dans le texte, règne beaucoup de banalité, et aucune ne présente un caractère documentaire qui s'impose. G.

La France morale et religieuse au début de la Restauration, par le vicomte DE GUICHEN. Paris, Émile-Paul, 1911, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

A force de parler de Napoléon, on a fini non pas par épuiser le sujet, mais par l'user quelque peu. Le public, capricieux de sa nature, demande autre chose et c'est la Restauration qui vient à la mode. M. le vicomte de Guichen, déjà historien du duc d'Angoulême, aborde aujourd'hui un sujet d'un intérêt plus général.

Après un examen de la situation morale et religieuse de la France en 1814, l'auteur s'est senti attiré à étudier les négociations, assez mal connues jusqu'à ce jour, que le roi Louis XVIII engagea avec le Pape Pie VII pour renouveler l'organisation ecclésiastique de son royaume. Les difficultés ne manquèrent pas : du côté de Paris, il fallait compter avec le parti des ultras, qui considérait comme inexistants tous les événements et même les traités postérieurs à 1789; puis avec les gallicans de toute origine, qui eussent volontiers sacrifié le Concordat de 1801, mais à condition de conserver les articles organiques; enfin avec les libéraux, descendants en ligne directe des jacobins, qui s'ingénient, et malheureusement avec succès, à empêcher toute réforme utile.

Du côté de Rome, on doit reconnaître que les obstacles ne manquèrent pas non plus : une cruelle expérience conseillait la méfiance; l'inutilité des concessions passées inspirait une intransigeance qui supposait une connaissance bien insuffisante de l'état réel de la France, de la force respective des partis et du degré de confiance que méritaient ceux qui s'étaient donné mandat d'informer la Cour de Rome. Il fallut cinq ans pour sortir de ce gâchis et encore n'en sortit-on qu'à demi.

M. de Guichen apporte une importante contribution à l'histoire de ces interminables pourparlers; il le fait avec une grande abondance et une judicieuse sûreté d'information, peut-être aussi avec une réserve qui est de la modestie, mais qui pourrait être prise pour de la timidité. Il semble que sa conscience de chrétien a arrêté dans sa plume quelques réflexions d'ordre un peu général : n'étant pas homme d'Église, il a cru que son rôle était d'exposer les faits avec impartialité et de laisser à d'autres le soin de conclure. Si telle a été son intention, elle ne peut que l'honorer. P. PISANI.

Les Doctrines politiques de Royer-Collard, par ROBERT DE NESMES-DESMARETS. Paris, Giard et Brière, 1909, gr. in-8 de 320 p. — Prix : 6 fr.

La personnalité de Royer-Collard avait déjà tenté plus d'un écrivain et notamment MM. de Barante et Spuller. L'ouvrage de M. de Nesmes-Desmarets se distingue de ceux de ses devanciers en ce qu'il est exclusivement consacré aux idées de celui qui en est l'objet et en ce que l'auteur s'efforce d'en tirer les éléments d'un véritable système. Il est divisé en quatre parties : la Souveraineté, la Représentation, le Régime parlementaire, la Liberté.

La première partie est la plus remarquable parce que c'est surtout sur la question du fondement de la souveraineté que les doctrines de Royer-Collard méritent d'être considérées comme constituant véritablement un système. Ce qui en est la marque caractéristique, c'est qu'il envisageait courageusement les deux côtés de la question. Il condamne absolument le principe révolutionnaire de la souveraineté du peuple, mais il n'est pas moins sévère pour celui de la souveraineté de la Couronne. Il n'admet pas que le Roi soit souverain en vertu d'un droit préexistant, parce que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois. Donc : pas de propriété de la Couronne parce que l'idée de propriété implique celle d'une utilité pour le propriétaire. Où est alors le principe de la souveraineté? Dans la raison. Traduisons : dans l'utilité, dans les circonstances historiques, dans les faits. Tout pouvoir est légitime du moment qu'il est conforme aux besoins du pays et qu'il fait le bien. N'est-ce pas la justification de la considération de l'Église pour les gouvernants établis quand ils agissent conformément à leur fin? Ceci établi, qu'importent les expressions impropres de souveraineté populaire, de droit divin, de droit de la Couronne? On ne s'en sert que pour la commodité du langage. Royer-Collard en a fait usage alternativement et s'était fixé loyalement en faveur de la légitimité parce qu'il y voyait la grande utilité nationale.

M. de Nesmes-Desmarets admettra certainement lui-même que sur les autres points les doctrines politiques de Royer-Collard n'ont pas la même valeur et que le système qu'il en dégage sur la représentation est singulièrement confus et (qu'on me permette le mot) un peu incohérent. Ainsi le Roi ne représente pas la nation et les députés ne représentent pas les électeurs. Ils représentent des intérêts et, comme les députés sont en fait nommés par des individus, il faut admettre que ces électeurs ne les nomment pas en tant qu'individus mais à titre de fonctionnaire de la charte, expression, en fait, de la raison. C'est que Royer-Collard est un adversaire de l'école individualiste. Pour lui, en politique, l'individu n'existe pas, et comme d'autre part il vit à une époque où tout groupement d'intérêts est

interdit et où personne ne songe à rétablir le droit d'association, il a recours au raisonnement amphigourique que je viens d'essayer de résumer pour trouver une base au pouvoir du Parlement. Il oubliait qu'on ne peut songer à une représentation des intérêts que si ces intérêts ont des organes précis : tels que syndicats, corporations, classes sociales organisées et hiérarchisées. Mais la création de tels organismes, bien qu'elle fût contenue en puissance dans son système sur la représentation, était condamnée par son expérience politique et par la notion qu'il avait de la France moderne. Il savait bien que vouloir rétablir en France des classes sociales juridiquement délimitées à l'encontre de notre démocratie unitaire et égalitaire, c'était une œuvre aussi chimérique que celle de vouloir mettre les Pyrénées à la place du Rhin et, qu'à paraître le vouloir faire, tout gouvernement se condamnait à succomber sous la réprobation nationale. Charles X en a fait la triste expérience. Il eût été plus sage en reconnaissant que s'il existe des intérêts collectifs ce n'est qu'en fonction des individus, qu'il y a des intérêts individuels aussi bien que des intérêts collectifs; que les uns comme les autres doivent être respectés et par conséquent représentés dans l'organisation politique du pays, et que les inconvénients de la représentation exclusive des uns peuvent être corrigés par la représentation corrélative des autres, en même temps que par le magistère supérieur de la Couronne.

Sur la question du régime parlementaire, Royer-Collard a évolué et était devenu, à la veille de 1830, un partisan du gouvernement de cabinet et de la responsabilité ministérielle. Les étapes de son évolution sont propres à nous faire pénétrer l'élaboration historique des règles du régime parlementaire, qu'on critique trop souvent sans en connaître les raisons.

Enfin, sur les diverses libertés, Royer-Collard a eu surtout des opinions de circonstance. Nous écrivons ce mot sans idée de blâme et en regrettant que la place nous manque pour en faire un exposé que nos lecteurs trouveront d'ailleurs avec beaucoup plus de profit et d'intérêt sous la plume de M. de Nesmes-Desmarets.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Église de France sous la troisième République, par E. LECANUET. T. I. *Pontificat de Pie IX, 1870-1878.* T. II. *Pontificat de Léon XIII, 1878-1894*, Paris, Poussielgue, de Gigord, 1907-1910, 2 vol. in-8 de VIII-567 et XXV-620 p. — Prix : 10 fr.

Le R. P. Lecanuet, en écrivant avec un incontestable talent la vie de M. de Montalembert, a reçu à juste titre, pour le premier volume, des éloges unanimes, qui se sont atténués au tome second et raréfiés au tome troisième, encore que l'intérêt passionnant du sujet n'ait pas décru. Cette progression paraît devoir s'accentuer en face du vaste

dessein de l'auteur de raconter l'histoire de l'Église de France sous la troisième République. Évidemment, les événements sont trop proches pour en parler avec une sobre impartialité; peu de plumes résisteraient à une pareille épreuve. Bien des susceptibilités se trouvent donc mises en cause, des réserves ont été faites, des polémiques se sont élevées à propos des deux premiers volumes. Il convient sans doute, pour porter un jugement d'ensemble, d'attendre la fin d'un ouvrage préparé avec un extrême labeur, composé avec beaucoup de soin sur un plan fort habile. Dès maintenant il est permis de regretter la tendance à opposer un pape à un pape, car si les caractères des hommes sont en effet différents au milieu de circonstances dissemblables, il est historiquement inexact de voir des contradictions dans la conduite successive de Pie IX, de Léon XIII et de Pie X.

C'est, au contraire, par une suite très logique d'idées et de principes, qu'ils défendent l'Église contre le libéralisme, le socialisme et le modernisme. Les catholiques (sans épithète) trouvent là une force particulière au milieu de la confusion des pensées contemporaines. Et comme, précisément, nous ne voulons pas entrer, à propos d'un simple compte rendu bibliographique, dans des querelles suscitées avec peu d'opportunité, il nous sera permis d'énoncer simplement les chapitres de ces deux volumes :

Tome Ier : Le Parti républicain et l'Église avant 1870. — L'Église pendant la guerre et la commune. — Le Mouvement catholique et les tentatives de restauration monarchique. — L'Œuvre religieuse de l'Assemblée nationale. — L'Épiscopat, le clergé, les œuvres catholiques. — L'Église et la Question sociale (M. de Mun et les cercles catholiques d'ouvriers). — La Franc-Maçonnerie en 1876. — La Question romaine en 1877. — Le Seize Mai.

Tome II : La Campagne contre l'Église. — L'Expulsion des Congrégations (1880). — Les Lois scolaires. — La Résistance des catholiques aux lois scolaires. — La Lutte législative contre l'Église. — L'Encyclique *Nobilissima Gallorum Gens* (1883). — L'Encyclique *Immortale Dei* (1885). — Le Boulangisme et l'Église.— L'Apaisement en 1890. — Le Toast d'Alger. L'Union de la France chrétienne. — Le Catholicisme social; l'Encyclique *Rerum Novarum*. — L'Encyclique aux Français. — Les Directions pontificales (1892). — L'Organisation du ralliement.

G. DE G.

Anatomie de la République (1870-1910), par LOUIS TESTE. Paris, Librairie du XXe siècle, 1910, in-8 de 487 p. — Prix : 7 fr. 50.

Anatomie est pris ici dans le sens d'analyse, sur l'autorité de Mme de Sévigné, de La Bruyère et de Fénelon, nous explique M. Teste, en quelques lignes d'Avant-propos. La république actuelle a pour substruc-

ture les divers régimes qui se sont succédé en France depuis l'ancienne monarchie jusqu'à la constitution de 1875 : en comptant les phases de transition, l'auteur en relève 35 ! A travers tant de péripéties, la vieille foi monarchique s'était éteinte. Ceux qui en avaient gardé des restes se divisaient en trois groupes ennemis : légitimistes, orléanistes et bonapartistes. Impuissante à restaurer la royauté, l'Assemblée nationale se résigna à établir la république. M. Teste se montre sévère pour les hommes qui tinrent alors entre leurs mains les destinées de la France. Il leur reproche d'avoir fait la république à contre-cœur, en « reportant » à l'échéance de quelques années la réalisation de leurs espérances monarchiques. A coup sûr, ils furent de piètres tacticiens politiques, aussi malhabiles à manœuvrer sur l'échiquier parlementaire que sur le terrain électoral. Mais peut-on sans injustice reprocher aux hommes leurs opinions, s'il est vrai que chacun de nous subit les siennes, bien plutôt qu'il n'en fait choix? Et puisque la majorité des membres de l'Assemblée nationale croyaient à la supériorité de ce que Bismarck appelait une monarchie en règle, comment les blâmer d'avoir voulu en assurer le bénéfice à leur pays? Au surplus, ils ne se sont pas tellement trompés. Ils ont parfaitement prévu toutes les destructions dont la victoire du parti républicain serait le signal. Leur seul tort, comme l'a écrit M. d'Haussonville, c'est d'avoir admis que deux ou trois ans suffiraient pour accomplir une besogne qui en a demandé trente. Cette œuvre, elle s'étale maintenant aux yeux de tous, et M. Teste ne semble pas déborder d'admiration pour elle. Il la dissèque, en recherchant la part personnelle qu'y ont prise les neuf présidents de la République (général Trochu en tête) et les vingt-neuf premiers ministres qui, depuis le 4 septembre 1870, se sont succédé au pouvoir. Il retrace, sans les flatter, dans des portraits d'un puissant relief, les physionomies de tous ces chefs, dont un trop grand nombre ne furent que de mauvais bergers. Son livre est parsemé d'anecdotes curieuses, inédites, oubliées ou peu connues; et comme, d'autre part, les vues personnelles y abondent, il se lit, sinon sans amertume, du moins avec grand intérêt.

H. Rubat du Mérac.

Pages d'histoire contemporaine, par Pierre de Coubertin Paris, Plon-Nourrit, 1909, in-8 de 306 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une série de soixante-neuf articles parus dans le *Figaro* de 1902 à 1906, sur toutes les questions de grande actualité qui, pendant cette période, commandèrent l'attention du monde politique. Le lecteur aimera à y trouver un sens élevé de la politique mondiale, le langage d'un patriotisme toujours en éveil, un souffle constant d'éloquence, une foi profonde dans l'avenir de la France, soutenue par un optimisme

qui ne connaît pas le découragement. C'est cet optimisme qui donne, à mon avis, une marque caractéristique au talent et à l'œuvre de M. de Coubertin. Elle ne pouvait manquer de se retrouver dans ces pages, écrites chacune sous l'impression vive des incidents quotidiens de la marche du monde, et dans lesquelles domine l'expression d'une juste admiration pour l'œuvre coloniale poursuivie sans interruption par la France depuis 1873. J'entends par là adresser un éloge à M. de Coubertin, mais aussi une critique. Il est trop clairvoyant (maints passages du volume que nous avons sous les yeux en sont la preuve) pour ne pas se rendre compte de la marche déplorable de notre politique intérieure, et de sa répercussion sur la situation mondiale de la France. On peut regretter que, dans des pages écrites avec une patriotique sincérité, il ne le fasse pas ressortir avec plus de netteté. Cette clairvoyance n'est-elle pas, d'autre part, un peu aveuglée par son intransigeant optimisme quand, remuant tant d'idées, il semble ne tenir que peu de compte de la blessure toujours saignante de 1870, et se conformer un peu trop facilement à la décevante formule : « y penser toujours, n'en parler jamais ! » La valeur du nouveau domaine colonial de la France dépend avant tout de la solution toujours ajournée du conflit franco-allemand; et la solution de ce conflit dépend elle-même du développement ou de la diminution des forces morales de la France, en dépit des combinaisons diplomatiques les plus habiles. Si cela est vrai, peut-on partager l'optimisme de M. de Coubertin, qui est bien obligé d'ailleurs dans son dernier article d'exhaler sur les progrès du socialisme des appréhensions aujourd'hui réalisées?

Il est bien entendu d'ailleurs qu'il ne saurait attendre l'approbation sans réserve de toutes les opinions que la multiplicité des sujets traités l'a amené à émettre. Mais c'est pour nous un devoir de conscience de dire que si tous les Français pensaient comme M. de Coubertin, la France serait plus heureuse, plus prospère et plus grande.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Enseignement catholique dans la France contemporaine. *Études et discours*, par ALFRED BAUDRILLART. Paris, Bloud, 1910, in-8 de VIII-704 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'État moderne et la Neutralité scolaire, par GEORGE FONSEGRIVE. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

La Sorbonne, par PIERRE LEGUAY. Paris, Grasset, 1910, in-8 de 180 p. — Prix : 2 fr.

Si compréhensif que soit le titre du recueil d'*Études et discours* publié par Mgr Baudrillart : *L'Enseignement catholique dans la France contemporaine*, il ne donne, selon nous, qu'une idée incomplète du contenu de ce volume. On y trouve en réalité une belle et large esquisse, avec étude détaillée de plusieurs points spéciaux, du mouvement intel-

lectuel catholique en France au siècle dernier et dans les premières années de celui-ci. Ce vaste cadre est même çà et là dépassé encore. C'est ce qui résulte des sujets traités dans les trois parties dont le recueil se compose. La plus simple et meilleure méthode pour le faire bien connaître nous paraît être d'en reproduire ici le détail. Première partie. *Le Réveil des études*; *Apologistes et maîtres chrétiens.* I. Le Renouvellement intellectuel du clergé de France au XIXe siècle. II. Les Normaliens dans l'Église : services qu'ils ont rendus comme professeurs et comme éducateurs. III. Un Apologiste du christianisme en Sorbonne; Frédéric Ozanam. IV. Le Père Gratry : Sa vie et ses œuvres, par le cardinal Perraud. L'Homme et l'œuvre, par le R. P. Chauvin. V. Le Cardinal Perraud. VI. Un Apologiste moderne : l'abbé de Broglie, professeur à l'Institut catholique de Paris. VII. L'Apostolat intellectuel de Mgr d'Hulst. VIII. Un Saint universitaire : Léon Lefèvre, professeur au lycée de Lille. — Deuxième partie. *Les Principes chrétiens dans l'enseignement et l'éducation*; *nécessité de l'enseignement libre.* I. De la Valeur des principes chrétiens en matière d'éducation. II. Le Prêtre éducateur, par le P. Lécuyer : L'Éducation présente, par le P. Didon : Initiative et Responsabilité. III. Fidélité et Convictions. IV. Le Travail du chrétien. V. La Femme chrétienne et la loi du travail. VI. De l'Enseignement de l'histoire. VII. La Liberté humaine et les lois de l'histoire. VIII. Principe et esprit modernes; principe et esprit chrétiens. IX. La Vraie Religion de l'esprit. X. Dans quel esprit il faut servir l'Église. XI. Les Catholiques ont-ils le droit de se désintéresser de la liberté d'enseignement? XII. Défendons la moralité de nos campagnes. XIII. Comment conserver le caractère chrétien de l'enseignement libre? XIV. L'Enseignement libre mérite-t-il notre confiance? Oui. — Troisième partie. I. Le Cardinal Richard et l'Institut catholique de Paris. II. La Faculté de théologie catholique de Paris à la mort de Mgr d'Hulst. III. Une Faculté libre des lettres au commencement du XXe siècle. IV. L'Institut catholique de Paris en 1907. V. L'Institut catholique de Paris en 1908. VI. L'Institut catholique de Paris en 1909. VII. Aux Amis de l'Institut catholique. Ce que nous leur devons; ce qu'ils nous doivent. VIII. L'Enseignement supérieur catholique et la défense de la doctrine. IX. Crise intellectuelle dans le clergé; ce que doit être l'enseignement des grands séminaires et des Facultés de théologie. X. Note sur la création d'un séminaire normal pour la formation des professeurs de grands séminaires. XI. Des Services que les Facultés de théologie peuvent rendre aux grands séminaires et au clergé des diocèses. XII. L'Université catholique de Louvain, à l'occasion de son jubilé en 1909. XIII. Les autres Universités catholiques de l'étranger. XIV. Les Universités catholiques françaises : Paris, Lille, Lyon, Angers, Toulouse. — La liste est longue et le volume est gros. Les

détails y sont multiples, comme en témoigne l'utile « table alphabétique » qui y est jointe. Mais, nous pouvons l'attester par expérience, ce livre se lit d'un bout à l'autre non seulement sans fatigue et avec grand intérêt, mais avec un véritable plaisir. On y apprend quantité de faits utiles, significatifs, édifiants, avec indication et explication des idées qui s'y rattachent ou qui s'y réfèrent, et l'exposé en est toujours marqué de sens historique et de tact finement critique. Les questions abordées sont bien posées d'abord et ensuite bien résolues. Voilà pour le fond. La forme n'est pas moins louable : simple, nette, toujours vive, parfois éloquente; mais sans nulle emphase et avec un minimum de rhétorique obligée, même dans les morceaux oratoires. Cette absence de recherche et de *pathos* nous a particulièrement charmé, nous qui considérons la rhétorique (ou du moins certaine rhétorique, cultivée encore çà et là avec une prédilection fâcheuse) comme la plaie du style ecclésiastique d'hier et peut-être d'aujourd'hui. Mgr Baudrillart est un écrivain et un orateur vraiment français. Il est heureusement pourvu des qualités qui conviennent à la situation si importante qu'il occupe : orthodoxie sûre et solide, érudition étendue et variée, large ouverture d'esprit scientifique, style de bon goût et de bon exemple, et communiquant à tout cela comme une sève particulière, zèle vraiment chrétien et sacerdotal.

— Le point de vue de Mgr Baudrillart, c'est la nécessité non seulement du maintien, mais du développement de l'enseignement catholique à tous ses degrés, mais principalement au degré supérieur, dans la France contemporaine. Celui de M. George Fonsegrive dans son opuscule : *L'État moderne et la Neutralité scolaire*, qui se rapporte surtout à l'enseignement primaire, c'est la méthode à suivre par les catholiques pour tirer le meilleur parti possible, dans l'intérêt de leur foi et de celle de leurs enfants, de la condition présente des choses dans les écoles officielles. Que cet écrit de M. Fonsegrive s'inspire d'excellentes intentions et présente beaucoup d'intérêt, c'est ce que le nom seul de l'auteur faisait présumer d'avance et ce qu'en vérifie la lecture. Il y a certainement, étant données les tristes luttes actuelles, un profit réel à recueillir dans les observations et les réflexions qu'il renferme. Mais il ne nous paraît pas qu'il y ait lieu de souscrire, comme à une théorie acquise et indubitable, à la méthode qui y est préconisée, ni non plus à tous les faits et à tous les raisonnements d'où on la déduit. Nous n'accordons pas qu'il n'y ait « qu'une seule tactique à suivre » et celle que recommande M. Fonsegrive ne pourrait, selon nous, être généralisée, posée en conclusion absolue sans erreur et sans péril. Autre chose est de *subir* une situation anormale, qui n'est pas, quoi qu'en dise l'auteur, le résultat inéluctable d'une évolution fâcheuse, mais régulière de faits historiques; autre chose de l'*accepter*.

Dans l'intérêt de la société comme de la religion, de l'État comme de l'Église, tout en nous adaptant aux circonstances dans la mesure où les principes le permettent, ne sacrifions pas, par un désir excessif de conciliation, l'essentiel au transitoire, les retours et réparations possibles de demain aux données chimériques, aux injustes exigences d'aujourd'hui. L'opuscule de M. Fonsegrive fait d'ailleurs, une fois de plus, la preuve de ses sentiments chrétiens et aussi de son beau talent, qu'il faut savoir goûter, mais en se défendant contre les séductions d'une dialectique périlleuse par son habileté et sa sincérité même.

— Un sensible argument pour la conviction que Mgr Baudrillart cherche à communiquer aux catholiques sur la nécessité d'un haut enseignement conforme à leur foi, comme aussi à l'appui de la méfiance qu'inspirent aux hommes de bon sens la prétendue « neutralité scolaire » et toute capitulation devant les prétentions excessives de l'État en ces matières, c'est le judicieux et piquant examen auquel M. Pierre Leguay a soumis le centre le plus élevé, le plus expressif de l'enseignement officiel, dans sa courte et leste étude : *La Sorbonne*. Nous ne souscrivons pas sans distinction ni réserve à tout ce qui se lit dans cet instructif et aimable écrit. Mais il contient, avec une information exacte et précise, de bien fines observations et de bien jolis croquis. Le succès qu'il a obtenu dès son apparition est très mérité. C'est un livre à lire. M. S.

Kiel et Tanger (1895 1905). La République française devant l'Europe, par CHARLES MAURRAS. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de XVI-347 p., 2e éd. — Prix : 3 fr. 50.

Dans cet ouvrage, M. Charles Maurras étudie la politique étrangère de la troisième République et démontre l'inaptitude du régime à exécuter un dessein suivi. Gambetta et son équipe l'avaient bien compris. Point d'affaires: telle fut pendant vingt ans la devise des ministres préposés à nos relations extérieures. Quand les scandales du Panama eurent, pour un temps, relégué dans l'ombre le vieux parti républicain, les jeunes hommes qui le remplacèrent au pouvoir abandonnèrent cette prudente conception et prétendirent faire figure en Europe. M. Hanotaux, d'accord avec la Russie et l'Allemagne, entreprit de contrecarrer les projets de l'Angleterre en Afrique et alla plus ou moins consciemment au-devant d'un conflit avec cette puissance. Pour le soutenir, il eût fallu une marine. On ne se préoccupa aucunement d'y pourvoir. Quand le heurt se produisit, il aboutit à la reculade de Fashoda.

M. Delcassé, successeur de M. Hanotaux, avait un tout autre plan. Il se proposa « d'encercler » l'Allemagne et faillit atteindre son but en réalisant l'entente cordiale avec l'Angleterre et la réconciliation

avec l'Italie. Ce jeu nous exposait à une guerre continentale. Une puissante armée nous était indispensable pour y faire face : on livra nos forces militaires aux fantaisies désorganisatrices de M. André. Le jour où l'empereur d'Allemagne crut utile à ses intérêts de froncer les sourcils, M. Decassé dut abandonner précipitamment son poste. Deux graves humiliations en moins de dix ans, ainsi se solde l'essai de retour à la grande politique tenté par les républicains modérés, puis par les républicains radicaux.

L'analyse des faits, telle que la présente M. Maurras, n'a guère rencontré de contradicteurs. Mais allant plus loin, l'éminent publiciste a voulu remonter jusqu'à la cause profonde des échecs qu'il constatait. Négligeant les fautes ou les défaillances individuelles, il en impute la responsabilité au régime. Il manque, dit-il, un cerveau au pays, un organe de coordination, en l'absence duquel on n'aboutit fatalement qu'à l'incohérence et à la dispersion. Si la France avait un roi, on ne verrait pas un ministre de la marine négliger la flotte, quand la diplomatie va au-devant d'un conflit naval, ni quand elle affronte une lutte continentale, le ministre de la guerre affaiblir l'armée.

Mais nous n'avons que des maîtres de passage. Une élection les a portés au pinacle, une autre élection peut les rendre au néant. Or, il faut d'abord vivre. Leur intérêt personnel les oblige à capter des suffrages. Les seules campagnes qui leur tiennent sérieusement à cœur sont les campagnes électorales. La diplomatie, l'armée, la flotte leur importent peu : elles ne servent que la France ! Mais il faut lire dans son texte le livre de M. Maurras : on résume mal les grands écrivains et les grands penseurs.

H. Rubat du Mérac.

Institutions politiques de l'Europe contemporaine, par Étienne Flandin. T. IV (*Pays-Bas, Luxembourg, Danemark, Suède, Norvège*) Paris, Le Soudier, 1909, in-16 de 503 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les cinq États, dont le présent volume expose l'organisation politique, offrent ces deux caractères communs d'appartenir au groupe des puissances secondaires et de se ranger parmi les monarchies constitutionnelles. L'auteur a adopté, pour chacun d'eux, un plan uniforme, étudiant successivement les origines de leur droit public, le gouvernement, le parlement, l'administration provinciale et municipale, puis le fonctionnement de la justice. Il esquisse avec beaucoup de clarté les rouages divers et parfois fort complexes des institutions que son sujet l'amène à décrire, et, laissant au lecteur le soin de conclure suivant son humeur propre, il s'abstient le plus possible d'appréciations critiques. Tous ceux qu'intéressent l'étude ou la pratique du droit constitutionnel tireront profit et aussi agrément d'un livre où ils trouveront la solution donnée à une série de problèmes toujours

actuels par des peuples incontestablement prospères, que la latitude septentrionale sous laquelle ils vivent a préservés des chimères et inclinés vers un sage réalisme. H. Rubat du Mérac.

Le Monde moderne. *Tableau politique et économique*, par Édouard Driault. Paris, Alcan, 1909, in-8 de 372 p. — Prix : 7 fr.

Les programmes actuels prescrivent aux professeurs d'histoire de l'enseignement secondaire d'entretenir leurs élèves, dans la classe de philosophie, après leur avoir raconté l'histoire du XIXe siècle, des caractères généraux de la civilisation contemporaine; ailleurs, à de grands jeunes gens également, ils assignent comme sujet pour le cours de géographie, « les grandes puissances du monde au début du XXe siècle ». C'est, en quelque façon, pour répondre à cette double exigence que M. Édouard Driault s'est efforcé, avec beaucoup d'application et beaucoup de soin, de tracer, — selon les termes mêmes du sous-titre, — le tableau politique et économique de notre planète. En groupant les peuples de l'Europe suivant leur race, — germaniques, slaves, latins, anglo-saxons, — et en rattachant à l'expansion britannique les questions qui se posent au Nouveau Monde et en Extrême-Orient, M. Driault est arrivé à dresser un tableau sommaire, mais néanmoins, dans l'ensemble, exact et précis, que complètent deux chapitres consacrés aux relations internationales et au mouvement des idées. Si, après cette appréciation d'ensemble, nous pénétrons dans le détail, force nous est de déclarer que nous n'approuvons pas toutes les idées de M. Driault, et que nous sommes loin de trouver son livre irréprochable; les tendances pacifistes très nettement marquées à plusieurs reprises par l'auteur, la manière habile dont, sans paraître y toucher, il présente sous un jour défavorable tout ce qui concerne l'Église, bien d'autres points encore, contribuent à ne nous faire éprouver pour cet ouvrage qu'une médiocre sympathie; il faut le lire et le consulter cependant, mais en faisant bien attention à ce que dit M. Driault, et en le contrôlant; autrement, on courrait risque de n'avoir pas une idée juste des enchaînements de l'histoire contemporaine. H. F.

Bureaux et bureaucrates. *Mémoires d'un employé des P. T. T.*, par Albert Cim. Paris, Flammarion, s. d. (1910), in-18 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre pétri d'esprit et singulièrement suggestif, où tout est observé d'un regard pénétrant : au premier chef, c'est un document humain.

Tout d'abord, M. Albert Cim, dernièrement encore bibliothécaire de l'administration des postes, déclare, afin que l'on ne se méprenne pas sur ses intentions, n'avoir qu'à se louer de cette administration

dont il a « mangé le pain pendant plus de quarante ans ». Il en est l'obligé, ajoute-t-il, et il exprime hautement la reconnaissance qu'il lui doit. Ces sentiments sont d'un bon serviteur; nous n'avons qu'à les enregistrer à son actif.

Mais il n'hésite pas à compléter sa pensée au moyen de la longue phrase suivante, qui projette sur l'œuvre entreprise par lui une lumière très spéciale : « Les critiques que j'aurai à formuler, non pas à mon sujet, je le répète, mais à propos des camarades dont j'exhumerai la mémoire et conterai les tribulations, ne s'adresseront donc pas à l'administration même et à son personnel proprement dit, mais aux politiciens, aux intrus qui se faufilent chez elle, envahissent ses premiers rangs, et, sous couleur de la diriger, ne la font servir qu'à leurs intérêts et à leurs coteries, y apportent le favoritisme et l'iniquité, le trouble et le désordre. »

Ce bout de réquisitoire promet. Pour l'instant, je passe.

Le présent volume compte quatorze chapitres. Les onze premiers forment un immense feu d'artifice, où les anecdotes se succèdent nombreuses, variées, amusantes le plus souvent, attristantes ou renversantes parfois, et aussi, de loin en loin, — il convient de le noter — fort peu édifiantes au point de vue moral. Tous les postiers ne sont pas de petits saints... L'excuse du narrateur est d'avoir voulu montrer les gens et les choses tels qu'il les a vus, sans jeter sur les attitudes, faits et gestes des personnes le manteau dissimulateur. Mais nulle part on ne trouve de la haine ou de la méchanceté; plutôt, au contraire, une bienveillance, une modération qui restent, en somme, tout à l'éloge de M. Cim et de son caractère. Cependant l'humour et une pointe de malice qui s'efforce de ne point blesser ne manquent pas dans la description des tableautins multiples s'offrant à nos yeux.

Le chapitre XII rappelle brièvement la longue kyrielle des postiers qui se sont distingués plus ou moins dans la littérature : il est instructif et intéressant.

Arrive enfin le bouquet ! — Les fleurs qui le composent ne sentent pas précisément bon. Ce sont les deux derniers chapitres qui en fournissent les éléments. Ici, l'auteur met en action les vilaines espèces qui s'appellent politiciens et arrivistes. Corruption, faveurs imméritées, scandaleuses même, coquineries multiples, toute cette jolie lyre vibre sans interruption au long d'une centaine de pages ! Et malgré des sujets aussi pitoyables, aussi exaspérants, la gaieté n'abdique pas : M. Cim n'est jamais morose; c'est un philosophe. Retenons toutefois, en passant, quelques indications de l'écrivain qui

Nourri dans le sérail...

La justice, dit-il, est absente des combinaisons politiques. — La

caractéristique des politiciens : le mensonge et la fourberie. — Inutilité du travail et importance des bonnes relations. — Les honnêtes gens *n'arrivent pas* (c'est l'auteur qui souligne). — Le moyen de parvenir : le succès aux effrontés, etc.

Comme tout cela est encourageant pour les vrais travailleurs et les gens de devoir ! Et aussi comme les écuries d'Augias qui nous sont révélées de la sorte auraient besoin d'un formidable coup de balai ! Mais qui le donnera ce coup de balai hygiénique? — Pas le corps électoral, assurément : c'est un complice, un provocateur, et M. Cim le prouve.

N'importe, ce livre nous fait voir jusqu'à l'évidence ce que valent ces parangons de vertu qui criaient si fort à l'immoralité, aux abus et au népotisme sous les régimes passés, et qui, devenus les maîtres de l'heure, font incomparablement pire. Et il n'y a pas à ergoter : Les P. T. T., ou, — pour être plus exact, — les gens de proie qui n'appartiennent à cette administration que transitoirement par un effet de la dissolvante politique, sont, du coup, cités à la barre de l'opinion, et M. A. Cim y remplit le rôle de témoin à charge, aussi documenté qu'impitoyable.

E.-A. Chapuis.

Vers les sommets. Lettres de la comtesse de Saint-Martial. 2e série. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-18 de XII-326 p. et fig. — Prix : 3 fr. 50.

La première série des lettres de Mme de Saint-Martial a paru il y a sept ans, sous le titre : *En haut*. Ce fut un livre aussitôt extrêmement goûté; il a atteint sa trentième édition. Il le méritait par son charme littéraire et son élévation morale. Ce nouveau volume obtiendra à bon droit le même succès; car il renferme l'expression des mêmes sentiments, le tableau des mêmes vertus viriles de Blanche de Fischer, mariée au comte de Saint-Martial, veuve en pleine jeunesse, protestante se convertissant au catholicisme, et entrant chez les filles de la Charité, où, devenue « Sœur Blanche », elle révéla son énergie, son amour du devoir, son zèle inlassable tout en conservant le côté primesautier, personnel, expressif de son caractère généreux. Dans un cadre assez nouveau pour le récit de la vie d'une religieuse, nous trouvons là une magnifique leçon d'énergie, et peu de lectures doivent et peuvent faire plus de bien aux âmes sincères et courageuses.

Cette seconde série « chevauche » un peu à travers les lettres de la première, car ce ne sont pas des « suites », mais des compléments de cette correspondance déjà publiée. M. de Fischer, le frère de Mme de Saint-Martial et l'éditeur attentif, respectueux et bien inspiré des deux volumes, a voulu bien marquer ici les étapes de cette existence où rien n'est banal ni terre à terre au milieu des détails de la vie quotidienne. Il suit l'ordre chronologique, naturellement, en séparant nette-

ment ce qui appartient à ces trois cycles successifs : l'épouse, la veuve, la religieuse. Les principaux « correspondants » sont, comme dans la première série : sa mère, son père, sa belle-sœur ursuline Mme Marie de la Croix, des amies comme Mlle de Marcé et Mme de Segesser. Il y a là une délicatesse charmante et une admirable adresse chrétienne chez cette fille de Saint-Vincent de Paul pour parler, sans les froisser, à ses parents protestants, de l'Église, de sa congrégation. Le Père de Régnon, son conseil et son directeur, est peint avec une précision pleine de talent et de vérité. — On ne saurait trop souhaiter la diffusion de ces deux volumes, faits pour l'édification et la nourriture substantielle des âmes fortes et des esprits distingués. G. DE G.

Bibliografia camilliana, *ovvero Brevi Memorie degli scrittori dell' ordine dei ministri degl' infermi (camilliani)*, dal P. ENDRIZZI MANNUTO. S. Giuliano Verona, tip. camilliana, 1910, in-8 de XI-191 p. — Prix : 5 fr.

Les clercs réguliers ministres des infirmes, que S. Camille de Lellis a institués à la fin du XVIe siècle et qui pour cette raison sont vulgairement connus sous le nom de camilliens, sont essentiellement un ordre hospitalier et non pas littéraire; leur mission, — et elle est admirable — est d'administrer aux malades les soins de l'âme et du corps; on sait quel dévouement ils ont manifesté en temps de peste au XVIIe et au XVIIIe s.; et ces délicates fonctions ne sauraient leur laisser le temps nécessaire pour développer une activité littéraire semblable à celle des bénédictins, des dominicains, des jésuites ou des oratoriens. Cependant un des PP. italiens de la Congrégation, le P. Endrizzi, profès depuis 1894 et à qui nous devons déjà un volume de *Memorie edificanti dei PP. Camilliani in Milano*, paru en 1906, a mis une pieuse curiosité à rechercher les titres littéraires de ses confrères et a voulu nous montrer que, même à ce point de vue, la congrégation à laquelle il appartient mérite de retenir notre attention. Le P. Bassi, à qui l'on doit une histoire de Viterbe, imprimée en partie en 1742, était un camillien; les PP. Artini, Bresciani, Pompa sont parmi les écrivains les plus actifs qu'ait produits la Congrégation. Nous rappellerons spécialement encore le nom du P. Cicatelli, le disciple et le biographe du bienheureux fondateur.

C'est donc une œuvre utile et méritoire qu'a faite le P. Endrizzi en nous donnant cette bibliographie camillienne. Il n'a pas épargné sa peine pour réunir le plus de matériaux possible. Il prend soin de nous faire connaître les ouvrages écrits par des camilliens non seulement sous leur nom, mais sous des pseudonymes ou sous le voile de l'anonyme. Il ne néglige même pas de faire entrer dans son travail des religieux qui ont abandonné la compagnie, comme Luigi de Sanctis, qui finit par embrasser le protestantisme en 1847.

Tout en reconnaissant la somme de labeur que représente ce travail, nous sommes obligé de faire quelques réserves sur l'exécution matérielle. La rédaction des notices manque d'uniformité et la précision n'en est pas toujours assez rigoureuse. Le format est indiqué — quand il l'est — tantôt suivant l'usage général, tantôt par les dimensions; et rien ne nous fait savoir pourquoi l'auteur a recouru simultanément à ces deux méthodes. La date de publication, la pagination ne sont également données que d'une manière intermittente et qui semble arbitraire. Nous regrettons aussi qu'un artifice typographique quelconque n'ait pas été employé pour permettre de distinguer rapidement les indications strictement bibliographiques des renseignements biographiques ou des explications qui les accompagnent.

Mais ce sont là de légers inconvénients; et nous ne pouvons que souhaiter à ce livre l'accueil sympathique qu'il mérite et espérer que l'auteur, qui poursuit sans relâche ses recherches, nous en donner à bientôt une édition nouvelle, plus ample et plus parfaite.

E.-G. Ledos.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 8 février 1911.

Monsieur,

Dans le compte rendu que le *Polybiblion* de janvier 1911 vient de publier sur le XXVe fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres de l'Université de Paris*, M. André Baudrillart a bien voulu soumettre à un examen détaillé mon *Histoire de l'ostracisme athénien*. Voudra-t-il permettre au débutant dont il parle, et que je n'étais déjà plus, hélas, quand, il y a deux ans, j'ai porté mon mémoire à l'impression, de le remercier d'abord pour les compliments qu'il me donne, mais aussi de renforcer, dans la mesure du possible, les « raisonnements faibles » et les « affirmations mal appuyées » qu'il me prête?

1. Au sujet de la durée de l'exil, M. B. m'accuse d'avoir, au prix d' « une induction gratuite », écarté « le témoignage de Diodore en disant que celui-ci a été entraîné par l'analogie avec le pétalisme de *Sparte* ». Que M. B. se reporte à la page 117, qu'il a citée, et il y verra 1° que l'affirmation de Diodore étant écartée par cinq témoignages concordants dont un, athénien et contemporain, émane de Platon, j'ai invoqué l'analogie précitée pour expliquer une erreur qui m'apparaissait — et m'apparaît encore aujourd'hui — comme évidente; 2° que le pétalisme ne fonctionna pas à Sparte, mais dans le pays de Diodore de *Sicile*, à Syracuse...

2. M. B. estime que « du fait que nous possédons quatre ostraka, tous quatre sous forme de tessons, il n'y a pas à tirer de conclusions ».

Je maintiens que, rapprochés du texte d'Hésychius que j'ai commencé par citer (1°, p. 144), et où l'ostracisme s'appelle « un fouet d'argile », les quatre ostraka que j'ai fini par décrire (2°, p. 144 et p. 145-146), et qui, du reste, se réfèrent à trois cas d'ostracisme différents, prouvent que « sauf les exceptions créées par la fantaisie légalement possible de certains votants, l'ostrakon était toujours un tesson d'argile » (p. 147). M. B. me rappelle spirituellement qu' « une hirondelle ne fait pas le printemps ». Soit. Mais quatre morceaux de vaisselle font encore moins une coquille d'huître.

3. A mon argument contre la version, qu'on trouve chez Plutarque, d'un double dépouillement des votes d'ostracisme qui auraient été comptés avant d'être lus, M. B. oppose cette demande : « Qu'est-ce que 6 000 bulletins répartis entre dix sections? » Mais, précisément, il ne s'agit pas de bulletins de papier, pliables, maniables, faciles à sérier et compter : il s'agit d'ostraka et j'ai montré, p. 153, en quoi cette simple différence matérielle rend impraticable une opération dont j'avais auparavant (p. 152) établi l'inutilité. Au fond, ici, comme dans la controverse sur le *quorum*, ce qui éloigne M. B. de mon raisonnement et de mes conclusions, c'est la différence de nos méthodes. « L'absurde est en tout cas possible », dit M. B., tout prêt, je crois, à ajouter que l'absurde est probable dans le cas d'une institution démocratique. J'avoue, pour ma part, que le silence ou l'ambiguïté des textes me semble devoir, dans tous les cas, rendre la parole au bon sens; et, toutes choses égales d'ailleurs, j'incline toujours du côté de l'hypothèse la plus rationnelle.

4. Pour finir, M. B. réprouve ma « tendance à employer sans nécessité des termes trop techniques ou forgés. Pourquoi dire, page 167, « condamner *par* lipotaxie »? Mes scrupules d'exactitude juridique m'ont, je le reconnais, mis en défaut. Une autre fois, je préférerai me résoudre à l'à-peu-près d'une traduction plutôt que d'exposer encore mes lecteurs à prendre le crime à châtier pour la procédure suivie.

Je compte, Monsieur, sur votre courtoisie pour faire insérer cette défense dans votre prochain numéro, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués. JÉRÔME CARCOPINO.

[1], rue Marguerin, Paris (XIV°).

A cette longue épître, notre collaborateur M. André Baudrillart fait la réponse ci-après

M. Carcopino accepte mes compliments et ne veut pas de mes critiques... C'est humain. Il tient tous ses raisonnements pour également excellents. Je ne partage pas cette conviction. Qu'y faire ? Enfin, puisque M. C. le veut...

1° Il a pu se rendre compte que j'avais lu son livre avec l'attention qu'il mérite. Eh bien, je persiste (on persiste toujours !) à croire qu'il ne suffit pas de constater un désaccord entre le texte de Diodore (d'accord avec Philochore et *peut-être* Théopompe) et le témoignage très grave de Platon (en particulier) pour dire que l'auteur sicilien *a été entraîné par l'analogie avec le pétalisme*. J'ai écrit cela, rien de plus. Volontiers j'ajoute ici qu'en faisant entre des textes contradictoires un choix motivé, M. C. était tout à fait dans son droit, mais je ne sais pas du tout si vraiment Diodore a été entraîné par l'analogie ou induit en erreur — si erreur il y a — par le texte de Philochore par exemple, dans sa seconde partie, ou par quelque autre que nous ne connaissons pas...

2° Nous sommes d'accord pour écarter les huîtres du débat... Je crois que quatre *ostraka*, c'est peu, seulement un appoint à une conclusion juste. M. C. ne me passera-t-il pas même cela? Il me souvient qu'un jour — voilà bien longtemps de cela — ayant de trois marques de fabrique conclu à l'existence d'un atelier de poterie antique à Mevania, je fus tancé pour ma témérité. J'empochai l'avertissement et m'efforçai d'en profiter...

3° M. C. renfermerait-il en son cœur la méfiance de toute une démocratie? La singulière pensée de faire intervenir je ne sais quel mépris des institutions démocratiques dans la question du *quorum* et dans celle du recensement du vote ! Les raisonnements de M. C. m'ont semblé un peu subtils. Est-ce ma faute si j'ai la cervelle épaisse? Et si l'ostracisme — qui à un certain moment fut, je l'ai dit, un progrès, et je l'ajoute, peut-être une mesure utile, quoique dangereuse — si l'ostracisme me paraît — c'est mon droit — une institution peu sympathique, il me suffit pour expliquer, et à mon sens, justifier ce sentiment, de citer Diodore à propos du pétalisme, et Aristote (République des Athéniens) pour l'ostracisme : « La crainte de l'exil faisait que les citoyens les plus considérés, qui par leur pouvoir et leur vertu, auraient pu rendre les plus grands services à la patrie, s'éloignaient des affaires publiques pour se livrer à la vie privée... » Et Aristote : « Pendant trois ans, ils bannirent les amis des tyrans, amis à cause desquels la loi avait été établie; mais après cela, la quatrième année, on commença à exiler tout citoyen des autres partis qui paraissait trop puissant. » Débarrassons-nous de ce qui nous gêne !

4° M. C. aurait tort de triompher d'un *lapsus calami* ou même d'une faute d'impression. Sans me parer du titre d'hellénisté, auquel je n'ai aucune prétention, je ne suis point si ignorant du grec que je ne puisse décomposer un mot grec comme *Lipotaxie*. Que M. C. veuille bien m'en croire sur parole. Mais je ne vois pas pourquoi sa conscience juridique lui eût interdit d'écrire : *pour avoir abandonné son poste*.

Ça n'a pas grande importance. J'estime cependant qu'une traduction exacte, quand elle est possible, est préférable à l'emploi d'un vocable étranger, et peut même devenir une précision utile.

André Baudrillart.

BULLETIN

La Genèse des miracles, par le Dr Félix Regnault. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de 323 p. — Prix : 6 fr.

P. I. Explication des miracles; p. II. Les auteurs de miracles : sorciers et prêtres, prophètes, Jésus hypnotiseur, les Apôtres et la suggestion, prophètes musulmans. Lourdes. — Le livre, comme attaque, est en retard sur la défense. Voir, entre autres, de Bonniot et les dernières publications de M. Bertrin. Ce qu'il a de plus neuf est un effort pour attribuer les récits miraculeux à l'illusion plutôt qu'à la supercherie : « Il convient d'étudier les religions sans passion ni parti pris, avec la bonne foi du naturaliste, lorsqu'il observe les mœurs des animaux » (p. 3). — Au moins!... H. G.

La loi d'âge pour la première communion. *Commentaire historique, théologique et pastoral du décret « Quam singulari »*, par l'abbé F. Sibeud. 2e édit., Paris, Téqui, 1910, in-16 de XXXII-176 p. — Prix : 2 fr.

Voici un livre fort curieux. En 1893, l'abbé F. Sibeud l'écrivait pour prôner la communion des enfants, dès l'âge de raison. Quelques arguments sont outrés; quelques autres reposent sur des bases canoniques ou théologiques contestables; dans l'ensemble, la thèse est très efficacement défendue. L'éditeur a joint à ce texte, en tête, le décret *Quam singulari*, qui en sanctionne la pensée maîtresse; en appendice, deux études très mesurées sur les cérémonies solennelles de première communion et sur l'enseignement du catéchisme sous la législation nouvelle. Il reste à ajouter des notes critiques qui réduisent à leur juste portée les arguments du fougueux controversiste.

H. G.

A Galilei Kérdés (*La Question de Galilée*), par le Dr J. Lukcsics. Budapest, Szent István Társulat, 1910, in-12 de 103 p. — Prix : 1 fr. 05.

Természettudomány és Igazság (*La Science de la nature et la Vérité*), par le Dr B. Platz. Budapest, Szent István Társulat, 1910, in-12 de 103 p. — Prix : 1 fr. 05.

Párhuzamok a Kereszténység és más vallások között (*Parallèles entre le christianisme et les autres religions*), par le Dr A. Zubriczky. Budapest, Szent István Társulat, 1910, in-12 de 83 p. — Prix : 1 fr. 05.

Krisztus jelenléte az Oltáriszentségben (*La Présence du Christ dans le sacrement de l'autel*), par le Dr A. Schütz. Budapest, Szent István Társulat, 1910, in-12 de 68 p. — Prix : 1 fr. 05.

La collection publiée par le « Szent István Társulat », sur le modèle de la collection *Science et Religion* de Bloud, vient de s'augmenter de quatre nouveaux volumes. *La Question de Galilée* est traitée par le Dr J. Lukcsics; après avoir étudié les ouvrages publiés en italien, en français et en allemand sur ce sujet, surtout depuis que les archives du Vatican sont ouvertes aux historiens, l'auteur a pu condenser, en une centaine de pages, les points les

plus intéressants de l'histoire de ce précurseur. Il n'avance rien qu'il ne prouve par la citation des documents et, malgré l'érudition déployée par l'auteur, son petit livre est d'une lecture facile pour le grand public; de plus, il comble une lacune, car l'on a peu écrit en Hongrie sur Galilée.

— L'auteur du bel ouvrage : *L'Origine de l'homme*, le Dr B. Platz, publie un petit volume intitulé : *La Science de la nature et la Vérité*. Il y montre qu'à notre époque un courant entraîne ceux qui étudient les sciences naturelles vers l'athéisme. Il s'élève contre cette conception déplorable dont il démontre scientifiquement l'erreur. Après avoir combattu les théories de Darwin, de Haeckel, etc., il cite quelques extraits des ouvrages des plus grands savants du siècle passé qui, après avoir scruté les arcanes de la science, reconnaissent l'intervention de Dieu dans les mystères de la nature, et il termine par ces mots : *Veritas Domini manet in aeternum.*

— En publiant les *Parallèles entre le christianisme et les autres religions*, un savant professeur de l'Université, le Dr A. Zubriczky, a rendu service à d'innombrables lecteurs que trouble quelque peu l'enseignement de l'histoire des religions inauguré dans la seconde moitié du siècle dernier et introduit à l'Institut catholique de Paris, sur la demande de son recteur. Des congrès ont été tenus pour étudier spécialement cette question et quelques revues lui sont consacrées. L'auteur, après avoir montré par de clairs développements avec quelle prudence il faut manier les comparaisons et les rapprochements, conclut que l'histoire des religions montre que Dieu n'abandonne pas les peuples païens et qu'un jour l'histoire de la religion proclamera l'origine divine du christianisme. Ce livre rendra service au clergé en lui ouvrant des horizons sur des points qu'il n'abordait pas, tandis que le public y trouvera des arguments pour réfuter bien des erreurs entretenues par l'ignorance.

— C'est après avoir consulté de nombreux ouvrages anciens et nouveaux que le Dr A. Schütz a écrit : *La Présence du Christ dans le sacrement de l'autel.* Dans le premier chapitre, l'auteur, un piariste, montre que tous les peuples barbares ont éprouvé le désir de se rapprocher d'un Dieu et ont offert des sacrifices. Le second chapitre est consacré au sacrifice institué par Jésus-Christ, et qui répond aux aspirations les plus élevées. L'ouvrage se termine par une étude approfondie sur la Transsubstantiation, faite d'après les travaux les plus sérieux et qui facilitera la tâche des collègues de l'auteur dans l'enseignement de la religion. E. H.

L'Ame et la vie, par le R. P. P. Peeters. Louvain, Uystpruyst, 1910, in-16 de 99 p. — Prix : 1 fr.

S'adressant spécialement aux jeunes, c'est-à-dire à ceux qui vivent les années les plus décisives de la vie, ces pages peuvent faire du bien à tous, parce qu'à toute étape de la route Dieu permet et ordonne de tirer parti de ce qui reste à parcourir. Elles sont écrites par un moraliste très pénétrant, qui sent vivement, qui exprime avec une émotion souvent éloquente, ce qu'il y a de grandeur tragique en chaque destinée humaine, de tristesse effroyable ou de mystérieuse sublimité. L'auteur est un bollandiste très savant en psychologie. Peut-être sa pensée et sa langue sont-elles un peu trop constamment tendues et travaillées. Pour suivre et s'assimiler ces fortes conférences, les étudiants de l'Université de Louvain ont dû prêter une attention sérieuse. Mais, à la lecture, il est moins difficile de profiter pleinement de leur richesse. Voici leurs titres : *La Connaissance de soi-*

même. — La Conscience. — La Pureté chrétienne. — La Vie terrestre. — La Vie chrétienne. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Premières Connaissances scientifiques avec application à l'hygiène (*Certificat d'études primaires*), par J. LEDAY. Paris, de Gigord, s. d., in-16 cartonné de 311 p., avec de nombreuses figures. — Prix : 1 fr. 50.

L'an dernier, M. Leday nous avait donné un volume de *Leçons de choses* en matière de *Sciences physiques et naturelles* vulgarisées au profit des non-savants ou en vue des cours moyen et supérieur de l'enseignement primaire. Et le *Polybiblion* en a rendu compte, avec un éloge mérité, dans sa livraison de décembre 1909 (t. CXVI, p. 537-538).

Le petit volume qui nous occupe aujourd'hui paraît viser un peu moins haut et ne pas dépasser le niveau du simple certificat primaire. De la méthode, de la clarté qui le distinguent, nous ne pouvons mieux faire l'éloge qu'en rappelant ce que nous avons dit naguère des *Leçons de choses*. Étant donné que l'on exige aujourd'hui des bébés qui vont à l'école, des études de physique, de chimie, de physiologie et d'histoire naturelle qu'on ne demandait, il y a 60 ans, qu'aux élèves de philosophie, le petit manuel de M. Leday est aussi bien approprié qu'il peut l'être au tout jeune âge.

Il commence par définir, ou plutôt par exposer, avec force exemples pris dans la nature ambiante, ce que c'est que la matière, puis il entre dans le détail par les notions les plus usuelles de la chimie, tout en en évinçant soigneusement les formules. Il passe ensuite aux éléments de la physique que suit une sommaire description anatomique et physiologique du corps humain, accompagnée d'exposés d'un spiritualisme irréprochable touchant l'action de l'âme sur le corps. Nous nous permettrons cependant, sur ce point, une légère critique : il n'est pas exact, comme l'auteur semble l'admettre, que la mémoire et la pensée dérivent d'un même principe (p. 197); la pensée est d'ordre essentiellement intellectuel, et la mémoire est d'ordre sensitif. Sans doute la pensée a besoin de la mémoire comme elle a besoin du cerveau et des images qui s'y forment; mais ce sont là des *conditions*, non des causes de son exercice. Les animaux *ne pensent pas*, mais ils forment des associations d'images, et ont la mémoire de ces images et de ces associations.

Des notions générales de zoologie, de physiologie végétale, avec quelques aperçus d'agriculture, complètent le volume.

Le tout est compris en trente-trois leçons divisées et subdivisées en paragraphes numérotés, chaque leçon étant suivie d'un résumé. Les applications à l'hygiène sont indiquées chaque fois qu'il y a lieu. C. DE KIRWAN.

La Course à pied. *Piste, route, cross country*, par LOUIS MARTENS. Paris, Laveur, s. d., in-18 de 126 p., avec fig. — Prix : 1 fr.

La course à pied, telle qu'elle est pratiquée dans les épreuves sportives, se divise en trois genres bien distincts suivant que l'on s'adonne à la vitesse, au fond, aux obstacles.

M. Louis Martens, rédacteur au journal *l'Auto*, a, dans ce manuel, étudié ces différents genres : il a exposé les meilleures méthodes d'entraînement, l'organisation des courses nationales et internationales. Il donne de précieux conseils sur le vêtement et la chaussure qui conviennent, sur les prescriptions hygiéniques qui s'imposent aux adeptes d'un sport autrefois négligé en France et qui tend aujourd'hui à prendre une vogue inusitée.

La *Course à pied* est précédée d'une Préface de M. Pierre Faillot, cham-

pion de France, qui avait qualité pour présenter et recommander un pareil livre; de nombreux croquis accompagnent le texte et en facilitent la lecture.

R. L.

Grammaire espagnole. *Cours supérieur*, par GUILLAUME BERNARD. Paris, Poussielgue, 1909, in-16 cartonné de VIII 355 p. — Prix : 3 fr.

D'une méthode très scientifique, très nette, très substantielle, ce petit volume doit rendre de grands services aux travailleurs, sans doute plus encore qu'aux débutants. Dans une Préface justement élogieuse, M. Cliquennois, professeur à la Faculté catholique des lettres de Lille, souligne comment M. Bernard a compris et exposé la formation historique de la langue castillane. Il nous suffira de donner les titres des diverses parties pour faire comprendre l'économie de cette grammaire et les éléments intéressants, logiques, nouveaux qui la composent : 1° l'Étymologie de la langue espagnole; 2° la Phonétique; 3° la Morphologie (terme que nous estimons un peu rébarbatif et légèrement pédantesque pour un livre élémentaire), c'est-à-dire l'étude chronologique des mots, suivie d'une partie didactique très précise; 4° la Syntaxe; 5° les Règles de la prosodie. — Quatre appendices comprennent la liste des abréviations usitées, des locutions proverbiales; donnent les sujets de composition au baccalauréat et « les grands noms » de la littérature espagnole, avec des dates et l'indication des principaux ouvrages.

C.

Petit Dictionnaire des noms propres de pays, de monastères, d'abbayes qui se trouvent dans les légendes du bréviaire, au Propre de Paris, par ÉDOUARD PINET. Paris, de Gigord, s. d. (1910), in-12 de 62 p. — Prix : 1 fr.

En lisant dans le bréviaire de Paris les légendes des saints du diocèse, on rencontre un grand nombre de noms dont l'interprétation reste mystérieuse pour plusieurs. C'est pour faciliter à ses confrères la récitation de leur office que M. le curé de Saint-Denys-du-Saint-Sacrement a composé ce petit lexique auquel il donne pour épigraphe : *Utinam prosim* ! et il a raison.

Sans doute, on sait que *Burgundia* signifie Bourgogne et *Lugdunum* Lyon, mais combien ont « oublié » que le *Saltus Algiae* est la vallée d'Auge, le *Pagus Vastinensis* le Gâtinais, le *Pagus Castrensis* Arpajon, autrefois Châtres? Il y a au sud de la forêt de Fontainebleau la charmante église à demi ruinée de Larchant, dédiée à saint Mathurin par le Chapitre de Paris, qui était seigneur du lieu; qui reconnaitrait Larchant sous le vocable de *Liricantus*? *Matrona*, c'est la Marne; *Autura*, c'est l'Eure. Je crois que *Sargiensis insula* n'est pas Jersey, mais l'île voisine de Sierk; Jersey, c'était *Caesarea*. Enfin, n'en déplaise aux rédacteurs de la légende de saint Stanislas, Vienne en Autriche se dit *Vindobona*.

P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jean-Léon AUCOC, administrateur et jurisconsulte connu, ancien président de section au Conseil d'État, est mort à la fin d'octobre, à 83 ans, à Paris, où il était né le 10 septembre 1828. Après avoir suivi les cours de l'École d'administration dès 1848, il fut attaché en 1851 au ministère de l'intérieur et devint successivement auditeur au Conseil d'État

en 1852, maître des requêtes en 1860 et conseiller d'État en service en 1869. Après la chute de l'Empire, il fut appelé par le gouvernement provisoire à remplir diverses fonctions administratives et lors de l'élection du nouveau Conseil d'État par l'Assemblée nationale, il fut élu membre de ce conseil dans la séance du 22 juillet 1872 et bientôt après il entra également au Conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie ainsi qu'au Conseil de l'ordre de la Légion d'honneur. Il fut admis à la retraite comme conseiller d'État en juillet 1879. Jusqu'en 1877 il avait été le président de la Société de législation comparée. En outre il avait occupé pendant un certain temps la chaire de droit administratif à l'École des ponts et chaussées. Depuis le 15 décembre 1877, il appartenait à l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de législation où il avait remplacé Cauchy. M. Léon Aucoc a publié de nombreux et importants ouvrages sur le droit administratif, dont quelques-uns ont eu plusieurs éditions. Nous citerons seulement les suivants : *Des Obligations respectives des fabriques et des communes relativement aux dépenses du culte* (Paris, 1858, in-8); — *Des Sections de commune. Des droits, des charges, des ressources propres des sections, de la gestion de leurs biens et de la représentation de leurs intérêts* (Paris, 1858, in-12); — *Voirie urbaine. Des alignements individuels délivrés par les maires en l'absence de plans généraux* (Paris, 1862, in-8); — *Les Sections de commune et la loi du 28 juillet 1860 sur la mise en valeur des biens communaux* (Paris, 1863, in-8); — *Introduction à l'étude du droit administratif* (Paris, 1865, in-8); — *Notions sur l'histoire des voies de communication en France* (Paris, 1867, in-18); — *Du Caractère et des effets des actes administratifs qui délimitent le domaine public, notamment les cours d'eau navigables et le rivage de la mer* (Paris, 1869, in-8); — *Conférences sur l'administration et le droit administratif, faites à l'École des ponts et chaussées* (Paris, 1869-1870, 2 vol. in-8); — *Des Règlements d'administration publique et de l'intervention du Conseil d'État dans la rédaction de ces règlements* (Paris, 1872, in-8); — *Des Moyens employés pour constituer le réseau des chemins de fer français et en particulier des conventions relatives à la garantie d'intérêt et au partage des bénéfices* (Paris, 1875, in-8); — *Le Conseil d'État avant et depuis 1789. Ses transformations, ses travaux et son personnel. Étude historique et bibliographique* (Paris, 1876, in-8); — *La Question des propriétés primitives* (Paris, 1885, in-8); — *Le Code d'organisation judiciaire de l'empire de Russie* (Paris, 1894, in-8); — *Les Controverses sur la décentralisation administrative. Étude historique* (Paris, 1895, in-8). M. Léon Aucoc a été en outre un collaborateur actif de la *Revue critique de législation*, du *Journal des économistes*, des *Comptes rendus de l'Académie des sciences morales et politiques*, du *Moniteur universel* et du *Bulletin de la Société de législation comparée*.

— Charles-Léon Bienvenu, le brillant journaliste et littérateur, si connu à la fin de l'Empire, mais fort oublié depuis, est mort à Paris, à la fin de décembre, à 75 ans. Il était né dans cette même ville le 25 mars 1835. Il collabora de bonne heure à de nombreux journaux littéraires et satiriques, tels que *Diogène*, le *Figaro*, *le Corsaire*, *le Nain jaune*, *le Soleil la Lune*, *l'Éclipse*, *le Journal amusant*, etc., mais il s'attacha surtout au *Tintamarre*, dont il devint le rédacteur en chef et auquel il donna, sous le pseudonyme de Touchatout, une foule d'articles humoristiques qui rendirent ce nom célèbre. C'est ainsi qu'il y fit paraître l'*Histoire de France tintamarresque de Touchatout*, qu'il publia ensuite en volume sous son vrai nom (Paris, 1867, in-18 et 1875, in-4). En 1868, il entra au *Charivari*, dont il devint l'un des principaux rédacteurs, et, à la même époque, tant était grande son activité

littéraire, il fonda et rédigea seul une revue drôlatique : *Touchatout-Revue.* M. Bienvenu a fait jouer sous son propre nom au théâtre Déjazet un vaudeville en un acte : *Un Monsieur qui veut se faire un nom* (1866). Enfin il a écrit et signé du pseudonyme devenu inséparable de son nom des parodies des *Tragédies de Paris*, de M. de Montépin et de *l'Homme qui rit*, de Victor Hugo, une *Histoire tintamarresque de Napoléon III* (Paris, 1873, in-4), qui lui créa quelques difficultés avec le gouvernement; — *Les Cinquante Lettres républicaines de Germain Martial* (Paris, 1875, in-8); — *Le Trombinoscope* (Paris, 1872-75. 4 vol. in-8), recueil de biographies humoristiques; — *La Dégringolade impériale de* 1866 *à* 1872 (Paris, 1878, in-8); — *La Grande Mythologie tintamarresque* (Paris, 1878, in-8); — *Mémoires d'un préfet de police* (Paris. 1885, in-18); — *Pas d'habitudes*, monologue (Paris, 1890, in-12); — *Le Roman téléphoné aux gens pressés. Paris d'Émile Zola raconté par Touchatout* (Paris, 1898, in-16); — *Histoire de France tintamarresque de* 1887 *à... la fin du monde* (Paris, 1901, in-12).

— M. Jules de Lánczy vient de mourir à Budapest, où il était né le 17 janvier 1850 et où il fit toutes ses études. A partir de 1872, il publia, dans la presse quotidienne, des articles de fond. Fonctionnaire au ministère de l'intérieur jusqu'en 1880, il fut élu membre du Parlement hongrois en 1881. Nommé professeur à l'Université de Kolozsvár, en 1887, il fut appelé à l'Université de Budapest en 1891, comme professeur d'histoire générale. Ses principales œuvres sont : *La Réforme de l'enseignement supérieur et la nouvelle culture générale hongroise* (Budapest, 1879); — *L'Origine des communes* (1881); — *L'Organisation administrative de la justice, en Hongrie* (1883); — *Paul Széchenyi, archevêque de Kalocsa*, 1642-1710; — *Importance historique et politique du soulèvement de François Rákóczi* (trad. en allemand, 1894); — *Esquisses historiques*; — *Le Magyarisme à l'époque des Arpád* (publié dans la grande « Histoire littéraire » de Beöthy). M. Jules Lánczy a publié aussi de nombreux articles sur l'histoire et la littérature en Italie au moyen âge et s'est occupé des questions religieuses de cette époque.

— On annonce encore la mort de MM. : Germain Arnaud, professeur au lycée de Marseille, mort à la fin de décembre, à 55 ans; — Abel Bancal, inspecteur honoraire de l'enseignement primaire, mort dernièrement à Nîmes; — l'abbé Cardon, vicaire général du diocèse de Soissons, savant helléniste et auteur de plusieurs ouvrages, mort dernièrement à Soissons; — Alcide Cauvet, ancien directeur de l'École centrale des arts et manufactures, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, mort au commencement de janvier, à Paris, à 87 ans; — Gustave Colin, peintre et écrivain auteur de divers mémoires sur des questions d'art publiés dans la *Revue Bleue*, mort dernièrement à 83 ans; — Antonin Deloume doyen honoraire de la Faculté de droit de Toulouse, secrétaire perpétuel de l'Académie de législation mort dernièrement à Toulouse, dont nous citerons : *Principes généraux du droit international en matière criminelle, suivis d'une étude spéciale et d'amendements au projet de loi sur l'extradition voté par le Sénat en* 1879 (Paris, 1882, in-8), et *les Manieurs d'argent à Rome jusqu'à l'Empire, les grandes compagnies par actions des publicains, les financiers maîtres dans l'État, les millions de Cicéron, les actionnaires, le marché, le jeu sous la République* (Paris, 1890, in-8); — J. Farcy, professeur départemental d'agriculture de l'Ardèche, collaborateur du *Progrès agricole et viticole*, mort à la fin de janvier; — Henri des Houx, de son vrai nom Durand-Morimbaud, journaliste parisien très en vue mort au milieu de janvier, à Paris, à 60 ans, lequel, après avoir appartenu à la presse catholique militante et été condamné à la prison pour avoir soutenu, dans le *Journal de Rome*, les

droits de la Papauté, avait évolué au point d'entrer au *Matin*, dont il était un des principaux rédacteurs depuis une quinzaine d'années; — DE GAUJA, rédacteur au secrétariat de l'Académie des sciences morales et politiques, mort en janvier, à Paris; — Jean-Baptiste GIRAUD, conservateur, au musée de Lyon, des collections du moyen âge et de la Renaissance, à qui l'on doit divers ouvrages estimés sur l'histoire de l'art et de l'armement et qui a collaboré à la *Revue de l'histoire de Lyon*, mort à Lyon ainsi que nous en sommes tardivement informés, le 20 octobre 1910, à l'âge de 66 ans; — T. HENRIOT, ancien professeur à la Faculté des sciences de Lille, ancien inspecteur général de l'instruction publique, mort à Spincourt (Meuse), au commencement de janvier, à 60 ans; — le Dr HOCQUART, directeur de l'École de médecine militaire, mort à Lyon en janvier; — le R. P. JULLIEN, S. J., qui a publié dans *les Missions catholiques* de savantes études sur l'Orient et ses coutumes, mort dernièrement; — Alban DE LAGARDE, professeur à l'École de médecine de Poitiers, mort en janvier, à Confolens (Charente); — Émile LEBEY, fondateur de l'*Agence Havas*, mort à Paris, au commencement de janvier; — Édouard LOEVY, peintre et dessinateur, qui a fourni de nombreuses illustrations à divers ouvrages, entre autres au *Larousse illustré*, mort dernièrement à 53 ans; — Fernand PAGÈS, journaliste parisien, qui appartint longtemps à la rédaction de *l'Autorité* et fut le correspondant du *Gaulois* pendant la campagne de Madagascar, mort à la fin de décembre, à 51 ans; — C. ROZÉ, répétiteur à l'École polytechnique, professeur à l'École de physique et de chimie mort à Paris, au commencement de janvier, à 70 ans; — Armand SABATIER, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Montpellier, mort à Montpellier dans le courant de décembre, à 77 ans, lequel est l'auteur de : *Études sur la moule commune* (Montpellier, 1877, in-8); *Anatomie comparée. Comparaison des ceintures et des membres antérieurs et postérieurs dans la série des vertébrés* (Montpellier, 1880, in-8); *Recueil des mémoires sur la morphologie des éléments sexuels et sur la nature de la sexualité* (Montpellier, 1886, in-4), etc. ; — Ernest TARBOURIECH, député du Jura mort à Paris, le 9 janvier, à 45 ans, lequel est l'auteur de quelques mémoires sur *la Propriété, la Cité future* et *les Accidents du travail*, dans lesquels il a condensé ses conceptions juridiques et sociales.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : le R. V. James ANDERSON, ministre protestant écossais, mort au commencement de janvier, lequel laisse divers ouvrages concernant principalement la vie rurale en Écosse, tels que : *Cruisie Sketches* et *the Humours of Glenbruar*, *Sprays of Northern Pine*, ouvrages publiés sous le pseudonyme de Fergus Mackenzie; — Edmund VON AUTENRIETH, ancien professeur de mécanique technique à l'École technique supérieure de Stuttgart, mort en cette ville, en décembre, à 69 ans; — William BAKER, pédagogue anglais, qui fut pendant plus de trente ans directeur de la « Merchant Taylor's School » et qui a publié deux livres de dévotion pour les écoliers, des conférences sur l'Église d'Angleterre et diverses traductions du grec et du latin; — Samuel Henry BUTCHER, président de la « British Academy of Letters » de Londres, ancien professeur de littérature grecque à l'Université d'Édimbourg, mort dernièrement à Londres, à 61 ans; — Léon CHOMÉ, journaliste belge, directeur de la *Belgique militaire*, mort en janvier; — Mme FRENCH-SHELDON, savante anglaise, connue pour ses recherches dans le domaine de l'histoire naturelle, morte à Londres, en décembre, à 60 ans; — Dr. Johann FRITSCH, professeur de psychiâtrie à l'Université de Vienne, l'un des principaux collaborateurs des *Jahrbücher für Psychiatrie und Neurologie in Wien*, mort à Vienne le

14 décembre, à 61 ans; — Dr. Otto Funcke, théologien allemand, mort à la fin de décembre, à Brême, à 75 ans, dont nous citerons : *Christliche Fragezeichen, oder : Wie man in schwierigen Fragen und Entscheidungen des Lebens erfahren könne welches der Wille der Gottes sei* (Brême, 1885, in-8), et *Freud, Leid, Arbeit und Ewigkeitslicht* (Brême, 1886, in-8); — Joseph Goddard, musicologue anglais, auteur de *The Philosophy of Music* (1862, in-8); *The Rise of Music*; *A Comparative View of the Development of Opera in Italy, Germany, France and England* (sous presse), mort le 9 décembre, à Hampstead, à 77 ans; — le baron David de Gunzbourg, écrivain russe, auteur de divers ouvrages sur les Israélites, mort dernièrement à Saint-Pétersbourg à 53 ans; — Dr. Eduard Hagenbach-Bischoff, ancien professeur de physique suisse, mort à Bâle, le 24 décembre, à 78 ans; — Mgr Jeantet, directeur du *Courrier de Genève*, à qui l'on doit : *Histoire de la persécution religieuse à Genève* (1878); *le Protestantisme ou de Genève* (1886) et la *Vie du cardinal Mermillod* (1906), mort en janvier, dans sa 72e année; — Dr. Ludwig Jeep, professeur de philologie classique à l'Université prussienne de Königsberg, mort en cette ville, en janvier, à 64 ans, après avoir publié : *Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen bei den lateinischen Grammatikern* (Leipzig, 1893, in-8), *Zur Ueberlieferung des Philostorgios* (Leipzig, 1899, in-8), etc.; — Dr. Georg Jellinek, professeur de droit civil à l'Université allemande de Heidelberg mort en cette ville, le 12 janvier à 60 ans; — Johann Jonas, directeur de l'École du commerce de Presbourg mort le 2 janvier, à Everjes à 62 ans; — Dr. Eduard Kammer, ancien directeur du collège provincial de Kœnigsberg, mort à Berlin, le 21 décembre, à 71 ans; — Dr. Georg von Knorre, professeur d'électrochimie à l'École technique supérieure de Charlottenbourg mort le 29 décembre à Gross-Lichterfelde, à 51 ans; — Dr. Friedrich Kofler, archéologue allemand mort en décembre, à Darmstadt à 80 ans lequel avait publié en anglais : *The Pfahlgraben-Castellum Saalburg and the fortified roman works in its vicinity. A Sketch* (Homburg 1876, in-8), *A short guide to Homburg vor der Höhe and its environs* (Homburg, 1876, in-8), etc.; — Karl Koppe ancien professeur de géodésie à l'École technique supérieure de Brunswick, mort en cette ville en décembre à 66 ans; — Dr. Ferdinand Laban, bibliothécaire des musées royaux de Berlin, mort en cette ville, le 30 décembre à 55 ans, lequel laisse des ouvrages sur l'histoire de l'art, entre autres : *Kunsthandbuch für Deutschland. Verzeichniss der Behörden, Sammlungen, Lehranstalten und Vereine für Kunst, Kunstgewerbe und Alterthumskunde* (Berlin 1887, in-8), plusieurs fois réimprimé, et *Heinrich Friedrich Füger der Portraitminiaturist* (Berlin, 1905, in-4); — Viktor Laverrenz écrivain allemand mort, en décembre, à Berlin, à 49 ans, lequel a publié de nombreux romans et ouvrages humoristiques, entre autres : *Platzpatronen. Humoristisches aus dem Soldatenleben* (Berlin, 1891, in-8); *Einjährigen-Liebe. Militärische Humorisken* (Berlin, 1892, in-8), et *Deutsche Novellen. Erzählungen aus germanischen Vergangenheit und Gegenwart* (Berlin 1893, in-8); — Maximilien Lemye, directeur de la *Gazette de Mons*, mort le 25 janvier; — Leppig, astronome allemand, attaché à l'Observatoire de Leipzig mort dernièrement en cette ville à 78 ans; — Samuel Lublinski, écrivain allemand, mort à la fin de décembre à Weimar, à 42 ans, après avoir publié : *Jüdische Charaktere bei Grillparzer, Hebbel und Otto Ludwig. Litterarische Studien* (Berlin, 1898, in-8); *Neu-Deutschland. Fünf Essays* (Minden 1900, in-8); *Der Imperator. Trauerspiel in fünf Aufzügen* (Dresde, 1901, in-8), etc.; — Armand Mahiels, collaborateur de la *Chronique* (belge) *des travaux publics*, mort à Boitsford, au milieu de janvier, à l'âge de 54 ans;

— John Eyton Vickersteth MAYOR, professeur de langue latine au Collège Saint-Jean de l'Université de Cambridge (Angleterre), mort en cette ville en décembre, à 85 ans; — Dr. Wilhelm MEYER, astronome allemand, mort à Meran, le 17 décembre, à 58 ans, lequel, après avoir été pendant quelque temps à la tête de l'Observatoire de Genève, fut le directeur de l'*Urania*, à Berlin, de 1888 à 1897, et à qui on doit divers ouvrages qui ont beaucoup contribué à vulgariser l'astronomie, entre autres : *Von der Erde zum Monde* (Berlin 1891, in-8); *Die Geschichte der Urwelt* (Berlin 1891, in-8) et *Die Werke der Wassers. Betrachtet auf einer Nordlandfahrt* (Berlin, 1891, in-8);— le R. P. Joseph MOREAU, de la Compagnie de Jésus successivement professeur au collège Saint-Servais et directeur du collège du Sacré-Cœur à Charleroi, mort à Liège le 20 janvier, à l'âge de 55 ans; — Dr. Friedrich MOSLER, médecin allemand professeur de pathologie et de thérapeutique à l'Université de Greifswald, mort en cette ville au commencement de janvier, à 80 ans, dont on peut citer : *Helminthologische Studien und Beobachtungen* (Berlin, 1864, in-8) et *Die Pathologie und Therapie der Leukämie. Klinisch bearbeitet* (Berlin, 1872, in-8); — le R. P. Marco NANI-MOCENIGO, de la Compagnie de Jésus, appartenant à une illustre famille qui a donné sept doges à la République de Venise, ancien professeur de mathématiques dans les collèges de sa compagnie à Raguse et à Zara en Dalmatie, puis au collège d'Anagni fondé par Léon XIII, mort dernièrement à Venise, à 61 ans; — Dr. Emil REICH, historien et géographe mort à Londres, le 12 décembre, à 56 ans, auquel on doit, entre autres ouvrages sur l'art et l'histoire littéraire : *Die bürgerliche Kunst und die besitzlosen Volksklassen* (Leipzig, 1892, in-8); *Henrik Ibsens Dramen* (Dresde, 1894, in-8) et *Franz Grillparzers Dramen* (Dresde, 1894, in-8); — Dr. Adalbert REISCHL, archéologue allemand, auteur de divers travaux sur la préhistoire, mort en janvier, à Nuremberg, à 58 ans; — Henry SHANKS, poète anglais, connu sous le nom du « Poète aveugle de Deans », mort le 12 janvier, à Bathgate, à 82 ans, lequel est auteur de plusieurs volumes de vers et de conférences sur Burns et Hogg, publiées dans *The Peasant Poets of Scotland with Musings under the Beeches* (1881); — Dr. Karl SCHIRREN, ancien professeur d'histoire moderne à l'Université allemande de Kiel, mort en cette ville, en décembre, à 84 ans; — Mme Dora STAACK, femme de lettres allemande, auteur de : *Gewitter. Skizzen und Erzählungen* (Gluckstadt, 1906, in-8), morte à Hambourg, le 1er janvier, à 55 ans;— Georges VAUTIER, journaliste et écrivain belge, directeur de la *Gazette de Bruxelles*, et auteur d'ouvrages à l'usage de la jeunesse, mort le 1er janvier, à Bruxelles, à 69 ans; — Alphonse VERHAEGHE, journaliste belge, un des plus distingués collaborateurs du *XXe Siècle*, qui écrivait sous le nom de Pierre Leroux, mort le 1er janvier, à Oyghem; — Auguste VAN OS DE WOLF, éditeur et imprimeur anversois, mort le 15 janvier, à l'âge de 63 ans; — Gustave WARNECK, professeur de théologie protestante, fondateur de plusieurs missions, mort à Halle (Allemagne), en décembre, à 77 ans; — Dr. Heinrich WELZHOFER, historien et auteur dramatique allemand qui a écrit : *Der europaeische Voelkerverein für Entwickelung und Zukunft* (Berlin 1838, in-8); *Kaiser Otto III. Drama in 4 Akten* (Dresde, 1902, in-8), mort dernièrement, à Heidelberg à 60 ans; — Frederick WHITTING, ancien vice-prévôt du « King's College » de Cambridge, mort au commencement de janvier; — Dr. Gustav WUSTMANN, bibliothécaire en chef de la bibliothèque et directeur des archives de Leipzig, mort en cette ville, le 22 décembre, à 67 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 30 décembre, M. Henri Viollet rend compte de sa mission en Mésc-

potamie et de son exploration des palais des califes abassides de Samara, qui datent du IXe siècle. — Le 6 janvier, M. Cavvadias, parlant des fouilles dirigées par lui à Céphalonie, déclare qu'il a trouvé la trace de trois civilisations successives : l'âge de la pierre, la période antémycénienne et l'époque mycénienne. M. Dieulafoy signale, au nom du docteur Carton, la découverte à Bulla Regia, en Tunisie, de maisons romaines ayant servi à loger des soldats. — Le 13, M. Louis Bassignon indique deux sources historiques qui peuvent éclairer la topographie ancienne de Bagdad. M. Jullian lit une inscription découverte par M. l'abbé Marsan, curé de Saint Lary, et où il est question d'un dieu Ageion et d'un dieu Bassiarius. M. Héron de Villefosse fait connaître une lettre de M. Rouzaud qui traite d'une très ancienne inscription chrétienne trouvée à Narbonne. M. Dieulafoy signale l'intérêt des peintures murales découvertes en Catalogne et qui semblent inspirées par les manuscrits rhénans. M. Marcel Letourneau expose le résultat de sa mission à Salonique, où il a exploré quelques églises byzantines. M. Diehl se livre à un examen critique et chronologique des mosaïques trouvées dans ces églises. — Le 20, M. Jean Beck indique quelle a été la musique des chansons de gestes des XIIe et XIIIe siècles. M. Léon Levillain explique l'organisation des écritures officielles dans les palais des rois mérovingiens. M. Chavannes présente des explications au sujet d'objets en écaille et en os et qui servaient autrefois, dans la Chine primitive, à des pratiques divinatoires.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 janvier, M. Cavvadias parle des fouilles qu'il a dirigées à Céphalonie, lieu qu'il considère comme la partie la plus intéressante de l'île d'Ithaque. M. Seillière lit un travail sur Tolstoï et les dissidents de l'Église orthodoxe connus sous le nom de Doukhobortzis. — Le 14, M. Chuquet donne lecture de documents relatifs à la descente de Napoléon à Grenoble. M. Maurice Bellom lit un ouvrage sur la plus-value des immeubles. — Le 21, M. le comte d'Haussonville parle de la crise constitutionnelle qui sévit en ce moment en Angleterre.

Index. — Les ouvrages suivants viennent d'être mis à l'index : Franz Wieland, *Mensa und Confessio*; *Die Schrift* « Mensa und Confessio » *und der P. Dorsch*; *Der vorirenaïsche Opferbegriff*; Joseph Turmel, *Histoire de la théologie positive du concile de Trente au concile du Vatican*; X., *la Vraie Science des Écritures*; Lasplasas, opuscules divers de philosophie et de politique, publiés de 1896 à 1907; Ten Hompel, *Der Auditor Heiner Aund der antimodernistische Eid*; Pierre Batiffol, *L'Eucharistie, la présence réelle et la transsubstantiation*; Manaresi, *L'Impero romano e il cristianesimo nei tre primi secoli*; Buonaiuti, *Il Nuovo Testamento*; Mari, *Il Quarto Evangelio*.

Manuel des bibliothèques populaires. — Nous avons eu récemment l'occasion de signaler (t. CXIX, p. 84) un guide du bibliothécaire des bibliothèques circulantes, qui nous venait d'Italie. C'est du même pays que nous arrive le *Manuale per le biblioteche popolari*, de M. Ettore Fabietti, dont nous avons sous les yeux la seconde édition (Milano, Federazione italiana delle biblioteche popolari, 38 via S. Barnaba, s. d., in-16 de 248 p.). Le premier de ces ouvrages s'adressait aux catholiques et tendait à leur faciliter la diffusion de bonnes lectures parmi le peuple. Le *Manuale* est animé d'un esprit fort différent. M. Fabietti professe quelque dédain pour les œuvres cléricales. Les bibliothèques paroissiales que les catholiques s'efforcent d'entretenir notamment dans la Haute-Italie, comme « des foyers d'idées rétrogrades et de propagande anticivile », ou du moins comme « n'ayant d'autre but que d'endormir les esprits et les consciences des fidèles avec l'opium mortel du piétisme et de les détourner de la réalité présente par

l'alcool du merveilleux et de l'invraisemblable ». Nous devons donc ici faire les plus expresses réserves sur l'esprit qui anime cet ouvrage. Il n'en est pas moins d'une lecture intéressante et l'on en peut tirer profit. L'historique rapide que M Fabietti nous donne de la question est incomplet sur plus d'un point; il ne renferme pas même une ligne sur l'Amérique du sud, et cependant il s'y produit — dans la République Argentine notamment — un fort courant pour la création de bibliothèques populaires. Sur la fondation, l'organisation le fonctionnement et l'entretien des bibliothèques populaires, M. Fabietti donne à ses lecteurs plus d'un conseil pratique et leur soumet plus d'une idée juste. Nous signalerons particulièrement ce qu'il dit sur la prudence avec laquelle il faut provoquer les dons si l'on veut éviter de voir la bibliothèque encombrée de rossignols inutiles; sur la nécessité de renouveler les livres de la bibliothèque populaire et de n'y admettre en principe que des ouvrages ou des éditions récentes, surtout s'il s'agit de matières scientifiques; sur le soin que doit prendre le bibliothécaire de guider ses lecteurs, d'adapter les lectures à leur degré d'instruction sans trop le leur faire sentir. Le Manuel se termine par un catalogue de livres choisis qui se vend aussi à part : *Saggio di catalogo modello per la scelta dei libri adatti ai vari tipi di biblioteche popolari* (Ibidem et librairie G B. Paravia, s. d., in-16 de 70 p.). Nous aurions aussi quelques réserves à faire sur les raisons qui ont présidé à ce choix et qui y ont fait introduire tel livre, tandis que tels autres en étaient exclus.

Société française de reproductions de manuscrits a peintures. — L'incendie déplorable de la Bibliothèque de Turin en 1904 a rappelé l'attention sur les dangers perpétuels qui menacent nos grands dépôts publics. L'on s'est ému de la perte possible des chefs-d'œuvre artistiques qui font l'honneur des grandes collections; l'Académie des inscriptions et belles-lettres émit le vœu que des crédits fussent votés pour la reproduction des manuscrits les plus précieux; un projet de loi a été déposé sur le bureau de la Chambre des députés, mais il continue de dormir dans les cartons. Les efforts faits de côté et d'autre par les administrations des grandes bibliothèques pour publier des reproductions de manuscrits (M. Henri Omont, pour la Bibliothèque nationale de Paris, M. Henry Martin pour celle de l'Arsenal, le P. Van den Gheyn pour la Bibliothèque royale de Bruxelles ont fait des tentatives de ce genre) se heurtent à la difficulté de trouver des éditeurs assez entreprenants pour poursuivre sur une assez grande échelle une entreprise aussi coûteuse. La constitution d'une société qui consacrera ses ressources à reproduire les peintures des plus beaux manuscrits par les meilleurs procédés photomécaniques est donc utile au plus haut degré. La Société qui est dès à présent constituée sous la présidence du baron Eugène Fould-Springer, la vice-présidence de MM. Émile Picot et Henri Omont, dont le secrétaire est le Cte Alexandre de Laborde, le secrétaire adjoint M. Amédée Boinet, le trésorier M. Jacques Doucet, le fondateur de la belle Bibliothèque d'art de la rue Spontini, 19, dont nous avons eu déjà occasion de parler à nos lecteurs, a pour but de constituer un *Corpus picturarum manuscriptorum codicum*, de mettre ainsi à la portée des travailleurs de tous les pays les chefs-d'œuvre des calligraphes et des miniaturistes, dispersés non seulement dans les grandes bibliothèques du monde, mais aussi dans les collections particulières, de prévenir les désastres qui menacent ces chefs-d'œuvre de l'art et aussi de les préserver de la dégradation trop certaine à laquelle les exposeraient de fréquentes communications. Dans le prospectus-programme que la Société a publié, il est dit fort justement que tandis que l'on répand par la photographie l'œuvre, même médiocre, des peintres contemporains, « dans les dépôts publics d'admi-

rables documents dorment depuis des siècles, connus seulement par quelques érudits et sans qu'on ait jamais songé à les publier. C'est pourtant dans ces précieuses miniatures d'une inspiration splendide, qu'on peut retrouver les origines de la peinture dans toutes ses manifestations et qu'on peut puiser les éléments d'une histoire d'un art, qui n'est pas né spontanément... Il y a là également une mine inépuisable et presque inconnue pour les mœurs et les coutumes de l'ancien temps ». La Société se compose de membres titulaires à 100 francs qui reçoivent toutes les publications et de membres associés à 25 francs qui reçoivent seulement le *Bulletin*, enrichi d'une vingtaine de planches, et peuvent, moyennant un versement de 75 francs, obtenir les publications de l'année courante. La première publication de la Société sera la reproduction de la Bible moralisée du XIIIe siècle dont la première partie se trouve à la Bodléienne d'Oxford la deuxième à la Bibliothèque nationale, la troisième au British Museum. Il subsiste dans la collection de M. Pierpont Morgan, à New York, 8 feuillets d'un autre exemplaire qui permettent de compléter le premier. Cette publication comprendra quatre volumes : le premier renfermera la préface et 140 planches; les deux suivants 180 planches; le dernier 140 planches, les index et une vingtaine de planches tirées d'autres Bibles historiées. Le siège social est actuellement chez le secrétaire, M. le comte Alexandre de Laborde, 81, boulevard de Courcelles, Paris, VIIIe.

Parodies de la « Marseillaise ». — Qu'une œuvre, bonne ou mauvaise, s'impose, devienne célèbre : l'on voit souvent éclater sa parodie. N'a-t-on pas, pour ne rappeler que deux exemples, parodié le théâtre de Victor Hugo? On sait avec quel succès! Et l'admirable opéra de Gounod, *Faust*, n'a-t-il pas fait naître l'opéra-bouffe du *Petit Faust*? Il ne faut donc point s'étonner que l'hymne guerrier composé par Rouget de Lisle pour l'armée du Rhin, devenu depuis la *Marseillaise*, ait été parodié de bien des manières, dès l'origine. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, de 1906 à 1911, a publié soit intégralement soit par fragments, un certain nombre de ces pièces; ses rédacteurs nous en fourniront sans doute d'autres encore. Pour l'instant, nous allons, aussi brièvement que possible, les rappeler ici, avec l'indication des numéros où elles se trouvent, en suivant un ordre à peu près chronologique. Les premières sont de genre sérieux; les dernières, sauf quelques-unes, visent plutôt des sujets amusants. — Numéro du 30 juin 1906 : Voici d'abord une sorte de cantate maçonnique, chantée à la loge de la « Sagesse de Toulouse », le « jour de Saint-Jean d'hiver 1792, par le fr.·. Jouy », qui pourrait bien être Victor-Étienne Jouy, depuis membre de l'Académie française. Sept couplets sont donnés; le cinquième commence ainsi :

La République universelle
N'est que le Temple des maçons...

et le suivant débute par cette affirmation que

De l'un et de l'autre hémisphère
Bientôt disparaîtront les Rois...

Quant au refrain, il est tout au plus digne du mirliton :

Aux armes, apprentis, maîtres et compagnons!
Chargeons, chargeons!
Qu'un feu d'enfer tonne dans nos canons!

Numéro du 20 juin 1906 : En septembre 1793, les représentants en mission à Bordeaux firent répandre à des milliers d'exemplaires, dans les départements du sud-ouest, une « imitation » de la *Marseillaise*, appelée « cantique funèbre », et qui avait pour but d'entraîner la population contre les Anglais.

Cette « imitation » est d'une indigence pitoyable. — Numéro du 30 juillet 1910 : M. F. Jacotot cite, par leurs titres et leurs dates de publication (de 1792 à l'an VII), 18 morceaux de circonstance auxquels fut adapté l'air des Marseillais ». C'est de la bibliographie pure et simple. — Numéro du 10 septembre 1906 : Il est regrettable que M. J. Marboutin se soit borné à nous donner, d'après M. Sébillot, quatre vers d'une *Marseillaise catholique*, due à un prêtre réfractaire, chantée par les Vendéens dans leurs luttes contre les Bleus. Il est vrai qu'il indique l'ouvrage où l'on peut retrouver cette curiosité historique (t. II des *Chants populaires de l'Ouest*, de Bujeaud). — N° du 10 juin 1906 : Dans son *Dernier Tableau de Paris* (Londres, 1794, t. II), Peltier a reproduit un *Hymne des bons Français*, parodie de la *Marseillaise*, dont *l'Intermédiaire* donne le premier et le dernier couplet.

Mentionnons maintenant deux pièces de caractère religieux. — Numéro du 30 juin 1906 : *L'Intermédiaire* a relevé dans une conférence (éditée chez Bloud) que notre très distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a faite à Rome en 1906 sur *les Bienheureuses Carmélites de Compiègne, martyres*, guillotinées le 17 juillet 1794, un chant composé par l'une d'elles, la Mère Henriette de Jésus, née Mlle de Croissy, petite-nièce de Colbert. En reproduisant les 5 couplets du morceau, l' « intermédiariste » B. F. observe que « ce texte est vraiment curieux par les sentiments exprimés, le courage manifesté et cette particularité de religieuses marchant à la mort au son de la *Marseillaise*. » D'ailleurs, ajoute-t-il, « cet hymne religieux fut dit par elle, mais point chanté, paraît-il. Les carmélites récitèrent des psaumes et le *Magnificat* ». A la vérité, nous ne sommes pas ici en présence d'une parodie proprement dite; rien dans les vers de la Mère Henriette de Jésus ne permet de qualifier ainsi son œuvre : l'air de la *Marseillaise* a été appliqué aux paroles; c'est tout. — Numéro du 10 juin 1906 : Ici est mentionné un cantique intitulé : *Cri de guerre contre le respect humain*, dont le premier couplet, qui débute par ces vers :

Allons, enfants de l'Évangile,
Foudroyez le respect humain !

rappelle la forme de la *Marseillaise*.

Passons aux parodies politiques. — Numéro du 20 mai 1906 : Une *Marseillaise des Charentes*, d'inspiration bonapartiste, composée en 1880 par M. Cunéo d'Ornano, député de Cognac, fut alors l'objet de poursuites judiciaires. *L'Intermédiaire* en cite deux couplets, dont le premier est particulièrement violent à l'égard de la République et « des communards qu'on amnistie ». — Numéro du 10 octobre 1910 : M. Paul Dubié reproduit une *Marseillaise royaliste*, paroles de M. Daniel Tujague, musique spéciale de M. *** (imprimée en 1899, à Tonneins, chez G. Ferrier et Cie). D'allure très sage, très douce, elle n'enlève pas... — Numéro du 10 juin 1906 : Vers 1890 ou 1891, des patriotes égyptiens ont écrit, en 4 couplets, une *Marseillaise égyptienne* contre la domination anglaise. C'est d'un joli charabia; mais comme le remarque judicieusement l' « intermédiariste » à qui l'on doit cette communication, si « la correction n'est pas très pure », il faut convenir que « c'est un Égyptien qui parle en français comme bien peu de Français seraient capables de parler en égyptien ». Surtout dans la langue des dieux, aurait-il pu ajouter.

Terminons par les parodies sociales et comiques. — N° du 10 juin 1906 : On a attribué à Valentin de Montaiglon et à Jean-François Sedaine une parodie bien drôle, devenue très vite populaire. On ne nous en donne pas la date. *L'Intermédiaire* en rapporte deux couplets. Voici le premier, avec le refrain :

Allons, enfants de la Courtille,
Le jour de boire est arrivé !
C'est pour nous que le boudin grille,
C'est pour nous qu'on l'a réservé (*bis*).
Ne voit-on pas, dans la cuisine,
Rôtir et dindons et gigots;
Ma foi ! nous serions bien nigauds
Si nous leur faisions triste mine.
A table, citoyens, vidons tous les flacons,
Buvons ! buvons !
Qu'un vin bien pur humecte nos poumons.

Numéro du 10 janvier 1911 : Dans ses papiers, M. Arm. D. a retrouvé une parodie en 6 couplets, qu'il croit inédite et dont il possède le manuscrit. Elle est intitulée : *La Marseillaise de 1834, chant patriotique sur l'abolition de l'impôt sur les boissons*. Œuvre d'un « prolétaire » de Châteauroux qui devait adorer la dive bouteille, elle est d'une platitude parfaite; mais c'est un document. — Numéro du 10 août 1907 : En 1893, au sujet du repos hebdomadaire parut une *Marseillaise des commis-coiffeurs, revendication dominicale*, par « Tamerlan Postiche ». Les 5 couplets qui la composent sont d'une gaîté communicative. Le premier mérite d'être cité :

Allons, enfants de la cuvette,
Le jour de clore est arrivé :
Contre nous de la savonnette,
Le peignoir de toile est levé (*bis*).
Entendez-vous, dans ces boutiques,
Rugir ces féroces patrons !
Ils veulent, ô sanglants affronts?
Nous faire raser les pratiques.

Numéro du 10 juin 1906 : Certain jour (on ne fixe pas l'année), les Jurassiens, mécontents de leur député M. Trouillot, décochèrent contre lui une *Marseillaise des bouilleurs de cru*, en 3 couplets, ce qui, du reste, ne l'empêcha pas d'être réélu. — Numéro du 10 octobre 1906 : Reproduction intégrale de la *Marseillaise du repos hebdomadaire* (septembre ou octobre 1906) par le barbier du Sénat, M. E. Joussein. Œuvre d'actualité, dont *l'Intermédiaire* constate « la spontanéité, la flamme, l'émotion, la sincérité et le patriotisme ». Grand Dieu ! que de qualités ! En voulez-vous savourer le refrain? Il n'est pas méchant :

Déposons nos outils, fermons nos magasins.
Le verre en main
Gais et dispos
Célébrons le repos.

Numéro du 10 juin 1906 : Un collaborateur de *l'Intermédiaire*, qui signe des initiales L. L. nous raconte une bonne histoire par laquelle nous allons clore cette revue, assurément incomplète, des parodies de l'hymne de Rouget : « La plus amusante parodie de la *Marseillaise*, à mon avis, dit M. L. L., est celle que mon père nous fit connaître, il y a cinquante ans, hélas ! Sur la musique de la romance célèbre de Loïsa Puget, *la Grâce de Dieu*, il adaptait les paroles de Rouget de l'Isle [de Lisle] en les chantant d'une voix traînante et nasillarde et en imitant le geste du joueur de vielle. C'était alors une explosion de rires de toute la bande joyeuse. » — Il y avait de quoi, vraiment.

Paris. — Le 12 février a eu lieu au Restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton, le 9e déjeuner des Rédacteurs du *Polybiblion*. Cette réunion confraternelle a compté un plus grand nombre de convives que précédem-

ment; nous avons lieu d'espérer que ce nombre sera dépassé encore en mai prochain.

— L'opuscule du P. Odon de Ribemont O. M. C. : *La Langue auxiliaire et l'Église* (Couvin en Belgique, Maison Saint-Roch, 1910, in-8 de 22 p. — Extrait des *Études franciscaines.*) est un plaidoyer convaincu, fort bien écrit, en faveur de l'*Ido*, réforme ou schisme de l'*Esperanto*. Nous n'avons pas à prendre parti sur les questions qui y sont traitées, mais nous y avons trouvé d'utiles renseignements historiques sur les origines et les vicissitudes des langues dites *auxiliaires*, notamment du *Volapuk*, de l'*Esperanto* et de l'*Ido* lui-même, et sur la part prise dans ces tentatives par des savants catholiques et des membres du clergé.

— Dans les polémiques qui depuis quelques mois remplissent la presse sur l'esprit de la nouvelle Sorbonne, sur la crise du français, sur la décadence de la culture française, quelques-uns ont mis en cause l'École des chartes sur laquelle ils rejettent presque tout le mal. Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que date le préjugé qui représente les chartistes comme des gens généralement assez peu soucieux de la forme et incapables de style. Dans une remarquable leçon d'ouverture du cours de diplomatique qu'il professe avec éclat à l'École des chartes, M. Maurice Prou a excellemment montré tout ce que ces accusations ont d'injuste, en même temps qu'il invitait ses auditeurs à soigner dans leurs travaux la forme autant que le fond. Nous recommandons vivement à tous les bons esprits la lecture des pages dans lesquelles la *Revue internationale de l'enseignement* a reproduit cette partie de la leçon d'ouverture. L'article est intitulé : *L'École des chartes et l'Histoire* et a été tiré à part (Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, in-8 de 11 p.).

— Les besoins du trésor royal pour subvenir aux frais des guerres de religion fournirent au roi de France l'occasion de faire appel aux ressources du clergé. L'assemblée de Poissy, en 1561, s'engagea à fournir au Roi pendant neuf années un subside annuel de 1 600 000 livres. Pour trouver cet argent, le clergé dut recourir à des aliénations. Le chapitre de Notre-Dame de Paris, taxé à 20 000 livres, dut fondre ou vendre quelques pièces de son riche trésor. M. Marcel Aubert nous donne un curieux ensemble de *Documents sur les fontes du trésor de la cathédrale de Paris en* 1562 (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. XXXVI, 1909. Paris, Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 1910, in-8 de 26 p.). Le premier de ces documents est un inventaire du Trésor dressé le 23 décembre 1561 que l'on rapprochera des inventaires plus anciens, jadis publiés par M. Fagniez.

— M. Henry Vignaud est un spécialiste des questions colombiennes, et un spécialiste qui fait autorité, car il a étudié avec un soin minutieux et avec un sens critique très aiguisé tous les textes relatifs à l'histoire de Christophe Colomb. Aussi doit-on mûrement réfléchir avant de contester l'exactitude de son opinion sur un point quelconque de la biographie du célèbre Génois, car il ne s'est prononcé qu'après avoir examiné et discuté tous les faits et tous les textes. Or les uns et les autres sont parfois, malheureusement pour Colomb, contraires à ses prétentions et à l'idée qu'il a voulu laisser de soi à la postérité; M. Vignaud l'a déjà démontré naguère, et il le prouve aujourd'hui dans son étude sur *l'Ancienne et la nouvelle Campagne pour la canonisation de Christophe Colomb* (Paris, Société des américanistes, 1909, in-8 de 32 p. Extrait du *Journal de la Société des américanistes de Paris*, nouv. série, t. VI, 1909). Il en ressort avec pleine évidence que « si Colomb fut héroïque dans l'adversité, il ne le fut pas dans la pratique des vertus chrétiennes ». Aussi peut-on penser que, pas plus que la campagne

soutenue naguère par Roselly de Lorgues pour la canonisation de Christophe Colomb, celle dont les « Chevaliers de Colomb » ont récemment pris l'initiative n'a aucune chance d'aboutir.

— Il faut savoir beaucoup de gré à Dom Paul Denis, bénédictin de Solesmes, du très intéressant document publié dans sa brochure : *Dom Mabillon et sa méthode historique. Mémoire justificatif sur son édition des Acta Sanctorum O. S. B.* (Paris, Jouve, 1910, in-8 de 64 p.). On trouvera dans le préambule de Dom Denis un curieux aperçu des contradictions, des hostilités auxquelles Mabillon fut en butte dans sa congrégation même, et de la peine qu'il eut à se donner pour faire prévaloir les vraies et solides règles de la critique historique. On trouvera ces règles établies et défendues par le grand bénédictin dans le *Mémoire justificatif* dont le texte nous est offert et qui peut être considéré, aujourd'hui encore, comme une excellente leçon de méthode, de loyauté et de prudence scientifique.

— M. A. Senex est un partisan convaincu de la survivance du Dauphin fils de Louis XVI. Il consacre au sujet, afin d'édifier les personnes qui y sont étrangères, une brochure intitulée : *La Question Louis XVII-Naundorff, résumée avec un tableau généalogique de la descendance de Louis XVII* (Paris, Daragon, 1911, in-8 de 88 p. — Prix : 2 fr. 50). Ces pages amuseront peut-être quelques-uns, mais elles ne nous paraissent pas de nature à convertir ceux qui sont persuadés de la mort du Dauphin à la prison du Temple.

— La plaquette de M. Désiré Aubry : *Réformes politiques et sociales de la troisième République depuis 1870 jusqu'à ce jour* (Paris, Giard et Brière, 1910, in-16 de 16 p.) contient une énumération des faits les plus marquants dans la politique extérieure ou étrangère depuis 1870 jusqu'en 1910, avec une liste des principales lois votées pendant la même période. Elle se termine par l'indication d'une série de réformes à accomplir. Le tout dans la note radicale-socialiste.

— Sous le titre : *Diplômes d'études et dissertations inaugurales, étude de statistique comparée* (Paris, H. Champion, 1910, in-8 de 31 p.), M. Ferdinand Lot compare « le rendement scientifique de nos Facultés des lettres avec celui des Philosophische Fakultäten allemandes ». Il se borne d'ailleurs à un point spécial : la comparaison entre les dissertations inaugurales des Universités allemandes et les diplômes d'études supérieures que nos Universités délivrent depuis quelques années seulement; elle n'est pas à notre avantage; même sur les points qui intéressent directement la France, — notre histoire littéraire par exemple, — notre production universitaire est moins abondante que celle de nos voisins. Mais pour que l'on pût vraiment regretter cette infériorité, il faudrait déterminer si et dans quelle mesure elle correspond à une infériorité générale du niveau intellectuel; si les élèves formés par les Universités germaniques se montrent dans la suite supérieurs à ceux qui reçoivent l'enseignement dans nos Universités.

— Les balzaciens, gens d'esprit liront gaiement sans doute l'article que, dans un style quelque peu épileptique, mais très imagé aussi, M. Laurent Tailhade a écrit dans le *Mercure de France* du 16 janvier dernier : *Quelques notes sur Balzac.* En 19 pages, Balzac est sensiblement plus malmené que louangé. Voici d'ailleurs le jugement que le critique porte finalement sur le grand romancier : « L'auteur de *la Comédie humaine* a chéri ce que nous exécrons : monarchie, autorité, despotisme, dogmes sociaux et religieux. Il a flagorné les puissants, le clergé, les soldats. Il a pris le parti du fort contre le faible, encensé le Dieu-Dollar. Pour lui, toujours, les humbles sont dignes de mépris; les paysans, d'affreux gredins; les ouvriers, quand ils ne sont

pas des cerveaux guindés aux proportions michelangesques (David), des entités négligeables. A son avis, l'Humanité se compose de faiseurs, d'ambitieux, de riches, soutirant, à bon droit, le potentiel d'un monde, pour accroître leurs plaisirs; à parler sans phrases, son idéal c'est l'homme entretenu ». Voilà qui est net; mais la renommée de Balzac se ressentira-t-elle, à un degré quelconque, du coup de massue qui croit lui avoir asséné M. Tailhade? C'est au moins douteux. En tous cas, ce n'est point par la banalité que pêche l'étude de M. Tailhade, mais plutôt par l'exagération et la passion. A noter, indépendamment, les 3 premières pages de l'article dans lesquelles l'auteur s'élève avec une verdeur ultra-comique contre la statuomanie contemporaine: « le cimetière, s'écrie-t-il, déborde sur le trottoir. »

— La notice développée consacrée à *M. Léopold Delisle* par notre très cher et très distingué collaborateur, M. E.-G. Ledos (Paris, 5, rue Saint-Simon, 1911, in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, t. LXXXIX, 1er janvier 1911), sera considérée par tous les bons juges comme l'un des meilleurs hommages rendus à la mémoire de l'illustre savant. S'abstenant des banalités élogieuses et des prosternements de convention trop ordinaires à ce genre d'écrits, M. Ledos a retracé dans un exposé détaillé, net et précis, la carrière et les services scientifiques de M. Delisle, et il l'a loué ainsi comme de tels hommes le doivent être. Il nous permettra de le féliciter de s'être si bien conformé à la juste remarque de La Bruyère : « Amas d'épithètes, mauvaise louange; ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter. »

— L'*Annuaire pontifical pour* 1911, de Mgr A. Battandier (Paris, Maison de la Bonne Presse, in-8 de 791 p., avec grav. — Prix : 5 fr.), est avant tout un catalogue de tous les dignitaires ecclésiastiques, cardinaux, évêques, prélats et camériers. Tenu exactement au courant et complété par des notices biographiques, il est rendu d'une consultation plus facile par des listes alphabétiques fort ingénieusement dressées. La seconde partie qui ne rend pas moins de services, nous tient au courant de la vie de l'Église : on y trouve un répertoire des actes pontificaux et des décisions des congrégations romaines; les documents les plus importants sont analysés avec soin. La troisième partie, qui est historique, se compose d'articles plus ou moins étendus sur l'histoire ecclésiastique proprement dite (Papes du IIIe siècle-Catacombes), sur la discipline ecclésiastique (Visite *ad limina*) ou la statistique religieuse : on y lit des notices sur le diocèse de Périgueux, l'évêché de Bethléem, qui fut longtemps près de Clamecy et est présentement en Suisse; le catholicisme en Grèce, l'Église melkite, et par extension toutes les Églises orientales, les missions étrangères, etc. Un article sur les chanoines, rempli de renseignements curieux, gagnera à être repris et complété : l'auteur y pensera.

— Avec empressement nous signalons la première édition de l'*Annuaire de la curiosité et des beaux-arts* qui vient de paraître (Paris, 90, rue Saint-Lazare, IXe arr., 1911, in-8 de 359 p. — Prix : 6 fr.). Il contient, dans une première partie, le résumé des principaux événements artistiques de l'année 1910 (grandes ventes, monuments inaugurés, etc.), la liste des expositions qui se tiendront en France et à l'étranger en 1911, les associations artistiques, des chapitres concernant la législation en matière d'art, douanes, etc. La seconde partie donne la liste des marchands de choses anciennes du monde entier, meubles, tableaux, livres, gravures, ainsi que les professions qui s'y rattachent. La troisième partie renferme les adresses des artistes, peintres, aquarellistes, pastellistes, miniaturistes, graveurs, statuaires habitant en France. Ouvrage curieux, d'une documentation

sérieuse et qui ne peut manquer d'être apprécié de toutes les personnes qui, par goût ou par profession, s'intéressent à l'art ancien et moderne. Il y a certainement des omissions, car, du premier coup, une telle entreprise ne saurait atteindre la perfection et être complète. C'est donc aux intéressés à réclamer leur inscription, qui est gratuite, et que, du reste, les éditeurs sollicitent (voir leur *Nota* de la page 225).

— Notre collaborateur M. Joseph Denais a entrepris de reviser et compléter les éléments d'une *Bibliographie de la franc-maçonnerie et des sociétés secrètes*, rassemblés par M. Paul Fesch, mort il y a quelques mois. L'utilité et l'importance d'un tel travail n'échappera à personne. Quand il sera terminé (il fournira au moins 2 forts volumes in-8), on sera en possession de la presque totalité de ce qui a été publié sur le sujet, quels que soient les tendances ou le but des auteurs. Cette *Bibliographie* ne peut manquer d'être bien accueillie par tous les érudits et les historiens : nous en souhaitons l'apparition dans le plus prochain avenir ; mais comme le champ est particulièrement vaste, il convient de faire crédit à M. Denais et de prendre patience.

— Quel joli titre : *La Maison fleurie !* (Paris, Larousse, s. d., in-18 de 112 p., avec 61 grav. — Prix : 0 fr. 90). C'est vraiment le « guide pratique de la décoration florale : vestibules, appartements, fenêtres, balcons, etc. » Ce gracieux petit livre de M. Ferdinand Faideau comprend cinq chapitres. Le premier : *Les Décorations florales*, esquisse l'histoire et le rôle de ces décorations; le deuxième, *Décoration extérieure*, indique de quelles différentes manières l'on peut ornementer la grille, les murs, la porte et aussi les fenêtres, balcons et terrasses; dans le troisième, *Décoration intérieure*, sont envisagées la culture des plantes d'appartement et l'utilisation de la fleur coupée; avec le quatrième sont très succinctement fixées les règles pour cultiver utilement et bien soigner le petit jardin. Quant au cinquième et dernier, il renferme la description et la culture des principales plantes d'ornement. *La Maison fleurie* s'adresse à tout le monde, riches et pauvres. Avis aux femmes et aux jeunes filles particulièrement : le printemps approche.

Anjou. — *Le Château d'Angers* paru sous le pseudonyme d'Henri-René (Angers, imp. Paré, in-18 de 75 p. et 11 grav. hors texte; 1 fr.) est un guide, sans prétention à la controverse et à l'érudition. L'auteur ne se targue point d'avoir fait quelques découvertes et renouvelé l'histoire : il a tout simplement emprunté aux divers travaux publiés les notes succinctes, précises, et, on peut le dire, exactes concernant cet imposant et intéressant édifice, dont les restes accusent le commencement du XIIIe siècle. C'est tout à fait ce qui convient pour un guide historique. On y trouve aussi quelques pages sur l'enceinte d'Angers, et sur la catastrophe du pont de la Basse-Chaîne, qui, au passage du 11e léger, s'entr'ouvrit et fit 222 victimes. Les gravures sont également bien choisies : mais pourquoi dire encore « la *Croix de Lorraine* » lorsque les récentes publications ont démontré que c'est la *Croix d'Anjou*, à deux croisillons, qui émigra en Lorraine?

— Sous le titre : *Un Prêtre français pendant l'émigration. M. de la Corbière, chanoine d'Angers;* M. l'abbé F. Uzureau publie, avec une notice (p. 3-5), le manuscrit laissé par cet exilé (Paris et Arras, Sueur-Charruey, 1909, in-8 de 144 p. Extrait de la *Revue de Lille*). C'est la relation de ses voyages en Angleterre, aux Pays-Bas et en Allemagne, non destinée au public, écrite pour sa famille, pour ses amis, pour vaincre « le plus cruel, le plus dangereux ennemi rencontré dans ses courses, l'oisiveté ». Cet « honnête homme malheureux », comme l'auteur se qualifie lui-même, dit, en

son préambule : « Je n'engagerai jamais personne à lire cet écrit. » C'est, peut-être, trop de modestie. On y voit les impressions sincères d'un Français persécuté, « qui aime et chérit toujours tendrement sa patrie », mais qui, souvent étonné, ne cache pas ce qu'il pense, et note consciencieusement tout ce qui frappe ses yeux. Sa brochure fournit ainsi, parfois, de vivants tableaux d'une partie de l'Europe à la fin du XVIIIe siècle.

Auvergne. — Le 15 janvier dernier, l'Académie des lettres, sciences et arts de Clermont-Ferrand a tenu sa séance annuelle, au cours de laquelle ont été distribués les prix de vertu fondés par M. du Maisniel et Maurice Faucon. Pour prononcer le discours d'usage, l'Académie s'est adressée à notre très distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison, qui, tout en faisant avec éloquence l'éloge des lauréats, a rappelé les sentiments généreux auxquels ont obéi les fondateurs, c'est-à-dire « l'esprit de sacrifice qui unit les riches et les pauvres pour la paix sociale, tradition chrétienne et française que nous célébrons aujourd'hui en écoutant une leçon de vertu dans une fête où ceux qui ont paru recevoir furent sans doute ceux qui apportent le plus. » Des applaudissements répétés ont accueilli la parole chaude et imagée de M. de Grandmaison.

Beauvaisis. — La petite brochure de M. Amédée Beaudry intitulée *Le Soin des pauvres à Verberie*, 1672-1709 (Beauvais, imp. départementale de l'Oise, 1910, in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin religieux du diocèse de Beauvais*), nous fait connaître comment, à la fin du XVIIe siècle, sous l'impulsion de saint Vincent de Paul et des prêtres de la Mission, on vint en aide aux malheureux dans la petite ville de Verberie. Le 30 octobre 1672, une confrérie de charité fut établie dans cette localité pour visiter, soigner et soulager les malades. Les comptes que M. Beaudry a relevés à différents intervalles montrent à quelle somme s'élevait le budget de la confrérie et deux mémoires publiés à la fin de la brochure, font nettement ressortir les moyens employés pour soulager les pauvres de sa paroisse.

— La *Première Étude sur la situation économique de l'élection de Clermont-en-Beauvaisis* (1756-1790) de M. Amédée Beaudry (Abbeville, Paillart, 1910, in-8 de 50 p. Extrait avec additions du *Bulletin de la Société archéologique et historique de Clermont-de-l'Oise*) est des plus suggestives. Elle nous renseigne, pour une période de trente années, à l'aide de seize rapports adressés aux intendants par les officiers des élections, sur l'état des récoltes dans les campagnes à la fin du XVIIIe siècle. Il faut reconnaître que, pendant bien des années, les récoltes furent médiocres ou mauvaises. On se plaint souvent de la pluie, de la gelée, de la grêle, des ravages des vers blancs. L'année 1788 en particulier fut des plus désastreuses, le 13 juillet toutes les récoltes ayant été anéanties par la grêle. Aussi, la rentrée des impôts se faisait difficilement et le pouvoir central était obligé d'accorder de nombreuses remises et modérations, ce qui n'empêchait pas les murmures et les plaintes d'augmenter. En 1789, la résistance à main armée commença même déjà à s'organiser en plusieurs communes.

Bourgogne. — Les procès-verbaux des séances de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon remplissent une bonne moitié du volume daté 1907-1910, qui correspond au tome XI de la 4e série des *Mémoires* de cette compagnie (Dijon, Nourry, 1910, in-8 de CCLXXXII-241 p., avec un portrait). Mais ces procès-verbaux renferment quantité de détails historiques, biographiques, littéraires, artistiques et autres intéressant la province bourguignonne; à ce point même qu'il est regrettable que cet ensemble soit ainsi noyé en quelque sorte, sans que l'on puisse aisément s'y reconnaître : une table analytique sommaire eût été bien utile. La deuxième

partie du volume est occupée par quatre rapports sur des prix accordés par l'Académie : en 1906 (rapport de MM. Chabeuf, Boutellier, Picard, Lévêque et Dumay); en 1907 (rapport de MM. Champeaux, Roy, Picard, Chabeuf et Fyot); en 1908 (rapport de MM. L. Collot et E. Picard); en 1909 (rapport de MM. Boutellier, Chabeuf et Lévêque). Cette même deuxième partie se complète par les travaux suivants : *Philippe Guignard* (1820-1905), bibliothécaire de Dijon, membre de l'Académie de cette ville, érudit de la meilleure marque et chrétien convaincu; biographie, accompagnée d'une bibliographie, due à M. C. Oursel (p. 19-48, avec portrait); — *Napoléon Ier au collège d'Autun*, par M. Philibert Beaune (p. 89-106); — *Le Génie sculptural de la Bourgogne et le Dualisme gothique*, par M. J. Calmette (p. 121-133).

Champagne. — L'Académie nationale de Reims en est au tome CXXVIIe de ses *Travaux* si estimables et si estimés (Reims, Michaud, 1910, in-8 de 375 p., avec 15 grav. ou fac-similés dans le texte et hors texte). Dans son *Discours d'ouverture* (p. 1-15), M. le Dr Pol Gosset, président annuel, prend texte d'une exposition d'autographes de Rémois célèbres pour rappeler, à grands traits, les mérites de Colbert et son fils Seignelay. — M. Émile Senart prononce ensuite une allocution fort intéressante : *Loin et près, Orient et Occident* (p. 17-35). — M. Henri Jadart présente le *Compte rendu des travaux* [de l'Académie] *pendant l'année* 1909-1910 (p. 37-50). — Puis se succèdent trois rapports : *Concours d'histoire et d'archéologie*, par M. Ernest Fréville (p. 51-64); *Concours de photographie*, par M. le Dr Bagneris (p. 65-69); *Concours de poésie*, par M. le Dr Seuvre (p. 71-86). — A noter aussi le *Catalogue des lettres autographes de Rémois célèbres, exposées dans l'une des salles de l'hôtel de ville, à l'occasion de la séance publique de l'Académie le* 30 *juin* 1910, par M. le Dr Pol Gosset (p. 87-117). — Passons aux mémoires, au nombre de dix : *Note sur le retouchoir préhistorique*, par M. Émile Amet (p. 157-160); — *Étude sur le filage de la laine à Reims et ses environs*, par M. Ch. Coyón (p. 161-174); — *L'Ido*, par M. l'abbé Haudecœur (p. 175-181); — *Jeanne d'Arc à Reims, notes additionnelles à l'étude publiée en* 1887, par M. Henri Jadart (p. 183-224, avec 4 grav. et 2 fac-similés d'autographes); — *Érection d'une statue de Racine enfant, à la Ferté-Milon*, par M. le Dr Lardennois (p. 225-228); — *Le Mémoire de l'Intendant sur la généralité de Champagne, en* 1697, par M. A. Cans (p. 229-245); — *La Duchesse du Maine, reine de Sceaux et conspiratrice*, par le général de Piépape, compte rendu par M. Ernest Fréville (p. 247-258); — *Un Projet de fondation de Mgr de Talleyrand archevêque de Reims, en* 1787, par D. Paul Denis (p. 259-267), travail qui, tiré à part, a déjà été signalé ici même (octobre 1910, t. CXIX, p. 379); — *La Carrière du comte d'Erlon après* 1815, par M. A. Cans (p. 269-286); — *Les Origines d'Adelbert de Chamisso*, par Louis Brouillon (p. 287-371, avec 2 portraits, un plan et une vignette).

Dauphiné. — M. Charles Bellet, dans une plaquette intitulée : *MM. les chanoines Ulysse et Jules Chevalier, lauréats de l'Institut* (Valence, Céas, 1910, in-8 de 19 p.), donne un aperçu de la carrière de ces deux érudits. Les publications savantes du premier atteignent aujourd'hui le chiffre de près de 500 numéros; quiconque s'occupe d'histoire générale, d'histoire dauphinoise, de liturgie, les connaît. Il veut couronner ce monument par son *Régeste dauphinois*, qui formera 4 vol. in-4 et sera la base de l'histoire de cette province, jusqu'à sa réunion à la couronne de France (1349). Il comptera vingt mille documents dont beaucoup d'inédits. M. Jules Chevalier, pour ainsi dire « à l'ombre de son cousin », s'est attaché avec grand succès à fouiller certaines périodes de l'histoire de sa province, notamment les graves événements du XVIe siècle, où sa compétence est de premier ordre.

La vallée de la Drôme surtout l'a pour historien attitré, en ce qui concerne l'ancien territoire des Voconces avec la ville de Die, leur capitale : *Dea Vocontiorum*. Et toujours il fait entendre la voix de la vérité *vraie*, celle que constate et proclame l'historien avant tout honnête et sincère.

Franche-Comté. — La huitième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* en est à son quatrième volume (Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1910, in-8 de xxi-331 p.), lequel comprend quatre études et une série de poésies, savoir : *Un Abbé d'Acey à la bataille de la Marfée* (6 *juillet* 1841). *Relation inédite de la mort du comte de Soissons*, par M. Émile Longin (p. 1-34). Nous avons signalé le tirage à part de cette relation dans notre livraison d'avril 1910 (t. CXIX, p. 375); — *Un Humaniste comtois. Gilbert Cousin, chanoine de Nozeroy, secrétaire d'Érasme* (1506-1572), *étude sur sa vie, ses œuvres et ses doctrines religieuses*, par M. Pierre-André Pidoux (p. 37-147); — Plusieurs poésies de M. Guichard réunies sous le titre : *Encore des vers* (p. 151-174), où nous avons remarqué plus particulièrement une *Hymne au Jura*, où Lecourbe est salué comme Pasteur, Perraud et Rouget de Lille. Ces trois derniers sont incontestablement Jurassiens, mais Lecourbe est né à Besançon, bien qu'il ait eu ses attaches de famille à Ruffey; — *Les Deux Rivières maîtresses du Jura. L'Ain, le Doubs*, par M. l'abbé Bourgeat (p. 177-185); — *Coroline d'Autriche et Béatrix de Cusance, essai biographique*, par M. Émile Longin (p. 189-318). Nous aurons à examiner cette dernière étude, à propos du tirage à part qui nous en est parvenu.

— M. le Dr Émile Ledoux a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* l'étude qu'il y a insérée sur *le Comte Casimir de Montrond, né à Besançon* (1769-1843), *d'après l'* « *Histoire d'une merveilleuse* » (*Madame Hamelin*), *de M. le comte Marquiset* (Besançon imp. Dodivers, 1910, in-8 de 17 p.). La figure qui nous est ainsi présentée est plus curieuse que sympathique; il en est de même de Mme Hamelin. L'un et l'autre valaient d'ailleurs à peu près la corde qui aurait pu les pendre. M. Ledoux, après M. Marquiset s'amuse, sans dissimuler leurs tares, à nous les peindre surtout comme gens d'esprit. Laissons de côté Mme Hamelin et demandons à Xavier Marmier un croquis de Montrond : « M. de Montrond dit Marmier dans son Journal intime, descendant d'une ancienne famille de Franche-Comté, a eu une singulière existence. Sans fortune, il a toujours vécu comme un homme qui aurait eu 100 000 francs de rente. Attaché à M. de Talleyrand, on ne sait à quel titre, soupçonné de faire un métier d'espion, il n'en a pas moins été bien accueilli dans le plus grand monde. Les jeunes gens le consultaient comme un oracle et les femmes avaient pour lui des égards particuliers. » Casimir de Montrond a eu pas mal d'aventures; c'était un habile, un sceptique, un cynique. En petit, ce personnage rappelle, au moins par l'absence totale de scrupules, son compatriote Don Jean de Watteville, qui fut, à n'en pas douter, le plus extraordinaire aventurier du xviie siècle.

— Fonctionnaire des postes de 1798 à 1833, Nicolas-David Baulmont fut, à deux reprises, maire de Vesoul, sa ville natale (1826-1829; 1837-1848) et y mourut en 1858, à l'âge de 85 ans. Il a laissé, daté de l'an X-1802, un manuscrit inédit, longuement intitulé : *Notes historiques sur la ville de Vesoul, extraites de plusieurs manuscrits et notamment* (sic) *du Mémoire présenté à l'Académie de Besançon en* 1768-69 *par Dom Couderet, Religieux, et recueillies par Nicolas-David Baulmont, contrôleur des Postes*, lequel est tombé récemment entre les mains de M. Roger Roux, substitut du procureur de la République à Belfort. Aussitôt, sous le titre même qui précède, M. Roux, en l'accompagnant d'une notice biographique sur l'auteur —

ou le compilateur — et de notes éclairant utilement le texte, a publié ce manuscrit dans le *Bulletin* de l'active *Société grayloise d'émulation*, puis en a fait un tirage à part (Gray, imp. Roux; Paris, Champion, 1911, in-8 de 105 p. — Prix : 2 fr. 50). « Ce manuscrit, dit l'éditeur dans son *Introduction*, nous a paru d'un intérêt suffisant pour en justifier la publication; il peut être utilement consulté pour l'histoire de Vesoul, la biographie de ses grands hommes [grands hommes, c'est beaucoup dire] et de ses anciennes familles, la description des monuments et des environs , le tableau des fonctionnaires de la ville en 1802, etc. ». Très juste; mais à la condition de contrôler : ainsi par exemple, Baulmont dit (p. 68) que Gabriel Peignot est originaire de Vesoul; indication inexacte : Étienne-Gabriel Peignot est né à Arc-en-Barrois, le 15 mai 1767.

— Encore des lettres inédites de P.-J. Proudhon éclairées par d'autres, également inédites, d'un sien cousin qui ne valait par cher. La publication vient d'en être faite par notre distingué collaborateur M. Maurice Lambert : *Correspondance de P.-J. Proudhon avec son cousin Melchior Proudhon* (Besançon, imp. Jacques, 1910, in-8 de 27 p. — Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*). Ces curieuses épîtres s'échelonnent, à de grands intervalles, entre les deux dates extrêmes du 29 février 1840 et du 29 mai 1860. Melchior, qui, vers la fin de l'ancien régime, avait embrassé l'état ecclésiastique, jeta sa robe aux horties au moment de la Révolution, se maria et se fit remarquer à Besançon, sa ville natale, comme terroriste. Aux premiers jours de la Restauration, on l'arrêta puis on le relâcha, mais en le surveillant. Dans ses lettres, ce prêtre apostat, devenu d'ailleurs grand dignitaire de la franc-maçonnerie bisontine, juge sévèrement les idées générales de son cousin Pierre-Joseph; il lui administre même d'excellents conseils. Puis, certain jour, le bon apôtre s'indigne, se fâche : il reproche à son cousin « sa monomanie archirévolutionnaire », ses « idées antisociales », le traitant de « fou dangereux », « lui disant « adieu pour toujours » et le reniant au point de signer : « Votre homonyme. » Il y a vraiment de quoi rire : on croirait entendre la peste faisant le procès du choléra ! Melchior, cependant, — qui s'était ensuite réconcilié avec Pierre-Joseph, — devait finir, à l'âge de 93 ans, en demandant pardon à Dieu des fautes et des erreurs de sa longue vie. A tout péché miséricorde ! — M. Lambert a été bien inspiré de nous révéler, en les annotant avec soin, ces savoureux documents intimes.

Ile-de-France. — Le tome XV de la 3e série du *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons* renferme les travaux publiés par cette société au cours de l'année 1908 (Soissons, imp. de « l'Argus soissonnais », 1910, in-8 de 234-28 p., avec planches et vignettes). Ces travaux offrent un intérêt local indiscutable, mais ils sont très nombreux et, par suite, trop brefs pour pouvoir être tous cités ici. Nous devons donc nous borner à mentionner les principaux : *De Paris à Notre-Dame de Liesse par Villers-Cotterêts et Soissons, souvenirs de voyage de l'année* 1644, par M. le chanoine Binet (p. 29-38); — *Les Fortifications de Soissons en* 1814, *d'après un devis dressé par le service du génie de la place en* 1817, par M. Lecer (p. 39-60, avec une ancienne vue de la ville et un plan; et p. 176-183); — *Note sur la sépulture de l'époque néolithique de la Roche-Braine*, par M. F. Scalabre, suivie d'une communication sur le même sujet par M. O. Vauvillé (p. 69-78, avec 2 fig.); — *Une Excursion étymologique dans le département*, par M. l'abbé Hivet (p. 83-87); — *Lettres de rémission concernant Ambleny et Pernant* (1422), publiées par M. Firino (p. 95-104); — *Les Quinquet*, par le même (p. 104-109); — *Note sur l'intendance de Soissons*, par M. R.

Hennequin (p. 119-151); — *Note sur l'abbé Nusse*, par M. Firino (p. 154-165); — *Les Archives de Noyant-et-Aconin. Le Vol de* 1788, par M. André Burel (165-171); — *Le Capitaine Demora* (1774-1848), par M. Edmond Brucelle (p. 189-198); — *Coins monétaires romains trouvés à Soissons*, par M. O. Vauvillé (p. 203-206, avec fig.); — *Note sur le testament de Jean Le Mire, chanoine et médecin soissonnais au* XVe *siècle*, par M. Félix Brun (p. 211-220); — *Notice biographique sur Jean Ruel, médecin et botaniste au* XVIe *siècle*, par M. Georges Gibault (p. 227-234, avec portrait). Nous avons signalé spécialement cet excellent travail, à propos de son tirage à part (septembre 1910, t. CXIX, p. 286).

Languedoc. — M. Félix Mazauric est un des spéléologistes qui, avec M. E.-A. Martel et sous son impulsion se sont consacrés avec le plus d'ardeur et le plus de persévérance à l'étude des cavernes françaises. Le numéro 2 des Mémoires de la Société de spéléologie est signé de lui, et jamais, depuis lors, ce laborieux chercheur n'a cessé de publier des travaux relatifs au champ où il a, dès le premier jour, fait porter ses investigations, à la partie caussenarde du Massif central et en particulier au département du Gard et à ses alentours. C'est encore au département du Gard qu'est consacré son dernier mémoire, paru en 1910 même et relatant les résultats obtenus par lui, de 1904 à 1909, au cours de son exploration méthodique de différentes régions calcaires du département du Gard : des environs de Mialet, des pertes du Vidourle aux alentours de Saint-Hippolyte, de la grotte préhistorique de Bramabiau enfin et surtout de cet immense causse du Larzac, dont l'aridité est célèbre. Des croquis d'ensemble et des plans accompagnent ce mémoire plein de faits nouveaux et très précis, parmi lesquels il convient de signaler comme particulièrement digne d'attention le paragraphe consacré aux origines de la Vis, qui est une résurgence de sources dont le bassin d'alimentation s'étend sur une superficie totale d'environ 150 kilomètres carrés et qui reçoit encore, en aval de la Foux, différents affluents souterrains de réelle importance (*Recherches spéléologiques dans le département du Gard* (1904-1909), par Félix Mazauric. *Spelunca. Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie*. Paris, au siège de la Société, 1910, in-8 de 54 p., avec fig.).

Angleterre. — Le comité de savants qui consacrent leurs soins à l'importante publication qui se poursuit à Londres sous le titre : *International Catalogue of scientific Literature. Botany* (London, Harrison and Sons; Paris, Gauthier-Villars, 1910, petit in-8 de VIII-986 p.), vient de faire paraître le volume consacré aux ouvrages concernant la botanique, par lequel on peut se faire une idée des développements que l'ouvrage entier doit recevoir et du soin que les compilateurs apportent à le rendre aussi complet que possible. Le volume est divisé en deux parties : la première, consacrée à la table des noms d'auteurs, avec indication sommaire de leurs écrits; la seconde, dans laquelle ces diverses publications sont réparties en grandes catégories de matières dont voici les principales : morphologie, physiologie, pathologie, évolution, taxonomie, dicotylédonés, monocotylédonés, puis mousses, algues, etc. Enfin une dernière division concerne l'habitat terrestre, aquatique ou marin des différentes plantes. L'ouvrage se termine par le relevé des périodiques spéciaux.

Espagne. — Nous avons signalé ici-même, il y a environ 18 mois (t. CXVI, p. 189), le catalogue, dressé par M. le colonel Hilario Gonzalez, de la Bibliothèque de l'Académie d'infanterie de Tolède. Voici qu'il nous donne un supplément à ce répertoire pour les ouvrages entrés depuis 1908 à la Bibliothèque : *Academia de infanteria. Primer suplemento al Catalogo general de*

su biblioteca en 1910 (Toledo, viuda é hijos de J. Pelaez, 1910, in-8, de 292 p.). Ce supplément nous donne la mention de 1184 œuvres formant 1315 volumes. En parlant du Catalogue général, nous avons dit comment il était conçu et comment les divers ouvrages étaient groupés. Les accroissements ne portent pas seulement sur des livres nouveaux, mais aussi sur des ouvrages anciens; nous citerons un peu au hasard une traduction espagnole, parue en 1582, des dix livres d'architecture de Leon Battista Alberto (il est écrit *Baptifta* et porté à ce nom tant au catalogue qu'à la table!), les *Règles des cinq ordres d'architecture* de Vignole (Paris, 1665), la traduction donnée en 1817 par Bernardo Maria de Calzada de la *Logique* de Condillac, le *Cours abrégé de tactique générale* du major Renard (1879) et les *Commentaires* du même *sur les règlements de la cavalerie* (1894), la *Bibliotheca hispana vetus* et la *Bibliotheca hispana nova* d'Antonio; pourquoi avoir classé ces ouvrages au prénom Nicolao, erreur répétée à la table, qui d'ailleurs ne corrige même pas *Montesquien* en *Montesquieu*. Nous continuons à regretter l'absence de la *Bibliotheca historico-militaris* de Sohler, des ouvrages de M. Geoffroy de Grandmaison sur l'Espagne. Des livres comme ceux de M. Genaro Garcia sur la campagne du Mexique, de Reginald Rankin sur la campagne du Maroc, de Kirkpatrick de Closeburn sur la dernière guerre carliste tous parus en 1909, semblaient de nature à intéresser une bibliothèque militaire espagnole. Il n'est que juste d'ailleurs de reconnaître qu'en dépit de ces lacunes, la Bibliothèque de l'Académie d'infanterie s'est accrue d'une manière heureuse et utile en ces deux dernières années.

Italie. — M. G.-M. Gatti, professeur au lycée de Bologne et auteur de plusieurs publications classiques, vient de donner, dans la Bibliothèque Larousse, une petite histoire de la *Littérature italienne* qui peut être recommandée aux débutants (Paris, Larousse, s. d., petit in-8 de 94 p., avec 23 portraits. — Prix : 1 fr.). Ils y trouveront, outre un aperçu extrêmement rapide de la production littéraire de l'Italie depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, un certain nombre d'extraits des principaux auteurs, accompagnés de traductions : de Dante, le début de la *Divine Comédie*, et les épisodes de Francesca de Rimini et d'Hugolin; de Pétrarque, quelques sonnets et fragments; de Boccace, une courte nouvelle. Ces morceaux sont bien choisis et les traductions nous ont paru exactes. Avec le dernier chapitre, sur la littérature présente, les extraits cessent; M. Gatti se borne, pour les auteurs contemporains, à des notices de quelques lignes. On ne devra pas trop se fier aux tableaux chronologiques qui terminent ce petit volume.

États-Unis. — Nous avons souvent l'occasion de signaler les bibliographies que la Bibliothèque de Washington publie sur des sujets variés, pour le plus grand profit des travailleurs. L'un des derniers travaux de ce genre est consacré au prix de la vie et au mouvement des prix dans les différents pays : *Library of Congress. Select list of references on cost of living and prices* (Washington Government printing office, 1910, gr. in-8 de v-107 p.). Cette liste, dans laquelle ne sont pas seulement relevés les titres des ouvrages relatifs à la matière, mais les titres mêmes de chapitres d'ouvrages plus généraux et d'articles de revue, a été dressée sous la direction de M. Hermann Henry Bernard Meyer. Après une rubrique consacrée aux généralités, il y en a 21 pour les différents pays, pour lesquels deux séries nous font connaître : 1° les travaux relatifs au prix de la vie, 2° ceux qui traitent du prix. Une 22e rubrique est consacrée à l'or et aux métaux précieux dans leurs relations avec les prix et une 23e aux périodiques. Une table des auteurs et une autre des matières facilitent les recherches dans ce

répertoire. Comme de juste, ce sont les États-Unis qui sont le plus richement représentés : près de 280 articles; puis viennent la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France.

Publications nouvelles. — *Les Évangiles synoptiques, conférences apologétiques* faites à l'Institut catholique de Paris, par E. Mangenot (in-18, Letouzey et Ané). — *Catéchisme de la doctrine chrétienne à l'usage des enfants et des grandes personnes*, par l'abbé Lemarié (petit in-8, Desclée et de Brouwer). — *Essai sur la foi dans le catholicisme et dans le protestantisme*, par l'abbé Snell (in-12, Téqui). — *Actes de S. S. Pie X*, T. IV (in-12, éditions des « Questions actuelles »). — *Visions d'Anne-Catherine Emmerich sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge. La Douloureuse Passion et l'établissement de l'Église par les apôtres*, coordonnées en un seul tout selon l'ordre des faits, par le R. P. F.-J.-A. Duley; trad. de l'allemand par C. d'Ebeling (3 vol. in-12, Téqui). — *Retraite pastorale*, par le cardinal D.-J. Mercier (petit in-8, Bruxelles, Dewit; Paris, Gabalda). — *Nouveaux Examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du clergé de nos jours*, par G. André (in-12, Beauchesne). — *Méditations pour tous les jours de l'année sur les évangiles du dimanche*, par le R. P. des Fourniels (2 vol. in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Explications des Maximes des saints sur la vie intérieure* par Fénelon; édition critique par A. Cherel (in-16, Bloud). — *Allez à Lui* par l'abbé F. Rivière (in-12, Téqui). — *Les Litanies de la Très Sainte Vierge, commentaire doctrinal de chaque invocation* (in-8, Bruxelles, Dewit). — *Les Paroles de la Sainte Vierge, ou l'Ame à l'école de Marie*, par l'abbé Texier (in-12, Oudin). — *Vie intime de saint Joseph*, par le R. P. Riondel (in-12, Lethielleux). — *L'Aiguillon d'amour (Stimulus amoris)*, traité d'ascétisme longtemps attribué à saint Bonaventure, composé par le Fr. Jacques, de Milan; trad. en français par le P. Ubald d'Alençon (petit in-16, de Gigord). — *Le Vieillard. La Vie montante, pensées du soir*, par Mgr Baunard (in-8, de Gigord). — *A l'école de Jeanne d'Arc*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Les Impôts directs sous l'ancien régime, principalement au* XVIIIe *siècle* par M. Marion (gr. in-8, Cornély). — *Le Gouvernement local en Angleterre*, par J. Redlich; trad. par W. Oualid. T. Ier (in-8, Giard et Brière). — *Le Droit au nom en matière civile*, par E.-H. Perreau (in-8, Larose et Tenin). — *Les Impôts en France. Traité technique*, par J. Caillaux. 2e édition (2 vol. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Traité des eaux publiques et des eaux privées*, par M.-P. Fabreguettes (2 vol. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Traité pratique des chemins de fer. Droits et obligations des compagnies des voyageurs, des expéditeurs et des destinataires*, par G. Guillaumot et G. Jouanny (gr. in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Les Droits du critique théâtral, littéraire, musical et artistique, leurs limites*, par P. Charrier (in-12, Schleicher). — *Philosophie de la religion*, par J.-J. Gourd (in-8, Alcan). — *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, par E. Seillière (in-16, Alcan). — *La Prière, essai de psychologie religieuse*, par J. Segond (in-8, Alcan). — *Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James*, par A. Ménard (in-8, Alcan). — *Essai sur la sincérité*, par G. Dromard (in-8, Alcan). — *L'Éducation du cœur*, par P. Gillet (in-12, Desclée, de Brouwer). — *De l'Éducation des filles*, par la marquise de Pindray d'Ambelle (in-12, Desclée, de Brouwer). — *Montesquieu et l'esclavage*, par R. P. Jameson (in-8, Hachette). — *Les Manuscrits économiques de François Quesnay et du marquis de Mirabeau aux Archives nationales*, par G. Weulersse (in-8, Geuthner). — *La Natalité et les mœurs*, par A. Roguenant (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Crimes de*

l'Étatisme. Le Rachat de l'Ouest, par P.-T. Vibert (in-8, Schleicher). — *Entre deux servitudes*, par J. Bourdeau (in-16, Alcan). — *Œuvres*, par E. Cœurderoy. T. I. *Jours d'exil*. 1re partie (1849-1851) (in-16, Stock). — *Contrat de travail et salariat*, par A. Boissard (in-16, Bloud). — *Les Conditions du travail aux États-Unis, étudiées spécialement dans la tannerie au chrome pour chaussures*, par F. Pin, H. Chaumartin, C. Fritz et F. Richard (gr. in-8, Cornély). — *Champs, usines et ateliers*, par P. Kropotkine; trad. de l'anglais par F. Leray (in-18, Stock). — *L'Habitation ouvrière et à bon marché*, par L. Ferrand (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Habitations à bon marché. La Petite Propriété, le bien de famille insaisissable*, commentaire pratique, par A. Leybach (in-8, Berger-Levrault). — *Les Essaims nouveaux*, par E. Montier (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Fondements énergétiques de la science de la civilisation*, par W. Ostwald; trad. de l'allemand par E. Philippi (in-18, Giard et Brière). — *La Genèse des espèces animales*, par L. Cuénot (in-8 cartonné, Alcan). — *Précis de l'organisation de l'homme*, par le Dr L.-G. Droit (in-18, H. Paulin). — *Leçons sur l'électricité*, par E. Gerard (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars) — *La Télégraphie sans fil. Applications diverses*, par G.-E. Petit et L. Bouthillon (gr. in-8, Delagrave). — *La Technique du froid*, par G. Lehnert; trad de l'allemand par G. Dermine (petit in-8 cartonné toile, Delagrave). — *La Voiture de tourisme*, par L. Lessard (petit in-8 cartonné toile, Delagrave). — *Alphabet du piégeage*, par J. Levitre (petit in-8, Laveur). — *La Chasse au grand-duc en France*, par M. de la Fuye et G. de Dumast (in-16, Laveur). — *Exploitation productive des oiseaux de basse-cour*, par H.-L.-A. Blanchon (in-12, Laveur). — *Manuel d'agriculture*. 2e partie. *Plantes cultivées*, par A. Solanet (in-12, Amat). — *L'Agriculture au régiment*, par A. Boutault (in-18, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Économie forestière*, par G. Huffel. T. I, 1re partie (gr. in-8, Laveur). — *Introduction à la théorie des nombres algébriques*, par le Dr J. Sommer; trad. de l'allemand par A. Lévy (gr. in-8, Hermann). — *Nouvelles Études sur l'histoire de la pensée scientifique*, par G. Milhaud (in-8, Alcan). — *Leçons de cristallographie*, par G. Friedel (gr. in-8, Hermann). — *Savants du jour. Paul Appell. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par E. Lebon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *L'Art de reconnaître les styles. Architecture, ameublement*, par Emile-Bayard (in-16, Garnier). — *Le Génie gothique*, par A. Fourreau (gr. in-8, Sansot). — *Traité de composition décoratice*, par J. Gauthier et L. Capelle (in-8, Plon). — *Les Maîtres de l'art. Donatello*, par E. Bertaux (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Maîtres de l'art. Le Bernin*, par M. Reymond (in-8, Plon-Nourrit) — *Eugène Carrière. Essai de biographie psychologique*, par G. Séailles (in-18, Colin). — *Théorie de la pose de la voix*, par S. Sonky; trad. du russe par L. Marville (in-8, Fischbacher). — *La Musique chez les peuples indigènes de l'Amérique du nord (États-Unis et Canada)*, par J. Tiersot (in-8, Fischbacher). — *Les Maîtres de la musique. Lully*, par L. de la Laurencie (petit in-8, Alcan). — *Un Musicien oublié, Catel, de l'Institut royal de France*, 1773-1830, par F. Hellouin et J. Picard (in-12, Fischbacher). — *L'Art grégorien*, par A. Gastoué (petit in-8, Alcan). — *Musiciens du XIXe siècle*, par A. Pougin (in-12, Fischbacher). — *Jenny Lind*, par C. A. Wilkens; trad. par J. Jequier. 3e édit. (Genève, Jeheber; Paris, Fischbacher). — *L'Œuvre de Meyerbeer*, par H. Eymieu (in-12, Fischbacher). — *La Réforme de la prononciation latine*, par C. Couillaut (in-16, Bloud). — *Notre ancienne Picardie, contribution au folk-lore régional*, par A. Bout (in-18, Figuière). — *Le Mur d'ombre*, par P. Labbé (in-18, Lemerre). — *Hier*, par N. Sonnenfeld (in-16, Plon-Nourrit) — *La Bonté de vivre*, par P. Costel (in-12, Messein). — *Sur*

les routes du silence, par M.-J. de Chantal (in-12, Figuière) — *En marge de la vie*, par A. Noblet (in-12, Figuière). — *Les Poésies du foyer*, par Mme I. Portier (in-12, Figuière). — *Le Jardin de mes pensers*, par E. Forcade (in-16, Figuière). — *Chansons des âmes blanches*, par H. Colas (in-16, Bloud). — *Enfants et mères*, par M. Jenna (in-12, de Gigord). — *Les Fleurs du rêve*, par J. Mauclère (in-18, Rousseau). — *Le Jeune Homme et la Vie*, poèmes, par M. Martinet (in-18, l'Édition de Paris). — *The Oxford Book of Ballads*, chosen and edited by A. Quiller-Couch (petit in-12 cartonné, Oxford, Clarendon Press). — *La Fiancée du juif*, par M. de la Perrière (in-18, Jouve). — *Mon Chien Bop et ses amis*, par H. Gréville (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Secret d'Antoine*, par P. Lacour (in-16, Plon-Nourrit) — *La Formation de Jean Turoit*, par J. Hudault (in-16, Perrin). — *La Carrière d'Alexandre Quisanté*, par A. Hope; trad. de l'anglais par I. Monod (in-16, Hachette). — *Dans les décombres*, par H. Peyre de Bétouzet (in-16, Fontemoing). — *Le Legs de 30 000 dollars et autres contes*, par M. Twain; trad. et précédés d'une Étude sur l'auteur, par M. Epuy (in-16, Mercure de France). — *Les Contes de l'étape*, par J. Drault (in-16, Jouve). — *Lettres de marque*, par R. Kipling; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Chasseurs du temps passé*, par le marquis T de Foudras (in-12, E. Nourry). — *Les Destins tragiques*, par J. Perier (in-12, Figuière) — *L'Étrange Histoire d'André Léris*, par J. Nayral (in-18, Figuière). — *Les Imprudences de Peggy*, par M. Villars; trad. par Willy (in-16, Société d'éditions et de publications parisiennes). — *Leurs Raisons*, par R. Guillou (in-18, Poméon). — *Le Roy du Languedoc*, par M. M. Stéphane (in-18, Cabinet du pamphlétaire). — *Le Roi des airs*, par G. de Weede (in-12, Henri Gautier). — *Quelques braves gens*, par J. Viola (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Le Mal de vivre*, par G. de Saillans (in-18, Œuvre d'Auteuil). — *Les Chefs-d'œuvre de la littérature grecque*, par C. Navarre et A. Valentin (in-16, Hachette). — *Les Encyclopédistes et les Femmes*, par M Dupont-Chatelain (in-8, Daragon) — *La Jeune Fille dans la littérature française*, par J. Bertaut (in-18, Louis-Michaud). — *Les Poètes de la Voulzie*, par J. Bellanger (in-18, Lemerre). — *Le Théâtre de la Révolution*, par E. Lunel (in-8, Daragon). — *La Nouvelle individualiste en Allemagne, de Gœthe à Gottfried Keller. Essai de technique psychologique*, par P. Bastie (gr. in-8, E. Larose). — *Contre l'Aigle*, par P. Adam (in-16, Falque). — *Les Explorateurs*, par P. Foncin (petit in-8, Colin). — *Notre beau Niger*, par F. Dubois (petit in-8, Flammarion) — *Sainte Fare, sa vie et son culte*, par H.-M. Delsart (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Mélanges sur l'ordre de S. Jean de Jérusalem*, par J. Delaville Le Roulx (gr. in-4, A. Picard et fils). — *Clément V et Philippe IV le Bel*, par G. Lizerand (in-8, Hachette). — *Valentine de Milan, duchesse d'Orléans*, par E. Colas (in-8, Plon-Nourrit). — *Le Concordat de 1516, ses origines, son histoire au* XVIe *siècle*, par l'abbé J. Thomas. 3e partie. *Histoire du concordat de 1516 au* XVIe *siècle* (in-8, A. Picard et fils). — *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, publiés pour la Société de l'histoire de France par V.-L. Bourrilly et F. Vindry. T. II (1525-1536) (in-8, Laurens). — *Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève*, par M. Hamon. Nouvelle édition abrégée et revisée par les chanoines Gonthier et Letourneau (petit in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII, et le cardinal de Richelieu. Documents inédits*, par le P. C. de Rochemonteix (in-8, A. Picard et fils). — *Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV*, par E. Longuemare (in-16, Bloud). — *Mémoires du maréchal d'Estrées sur la régence de Marie de Médicis* (1610-1616) *et sur celle d'Anne d'Autriche* (1643-1650), publiés pour la Société de l'histoire de France par P. Bonnefon (in-8, Lau-

rens). — *Sainte Véronique Giuliani, abbesse des capucines* (1660-1727), par la comtesse M. de Villermont (in-16, Librairie générale catholique; Couvin, maison Saint-Roch). — *Histoire de saint Alphonse de Liguori, fondateur de la Congrégation du T.-S. Rédempteur* (1696-1788). 3e édit. (in-8, de Gigord). — *Thomassin* (1619-1695), par J. Martin (in-12, Bloud). — *Thouret* (1746-1794), par E. Lebègue (in-8, Alcan) — *Le Mouvement physiocratique en France de* 1756 *à* 1770, par G. Weulersse (2 vol. in-8, Alcan). — *Recueil des actes du comité de salut public...*, publié par F.-A. Aulard. T. XX (gr. in-8, Leroux). — *Les Négociations de Lille* (1797), par C. Ballot (gr. in-8, Cornély). — *Nouveaux Récits des temps révolutionnaires d'après des documents inédits*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Un Neveu du prince de Bénévent. Louis de Talleyrand-Périgord* (1784-1808), *d'après de nouveaux documents*, par E. Angot (in-16, Perrin). — *La Constitution de Bayonne* (1808), essai d'édition critique, par P. Conard (gr. in-8, Cornély) — *Napoléon et ses maréchaux*, par le général Zurlinden. II. *Les Maréchaux* (in-16, Hachette). — *Gloires et légendes, histoire militaire de la France, racontée par ses drapeaux, de* 1792 *à nos jours*, par H. Le Pointe (petit in-8 carré, Jouve). — *Grandes Dames du* XIXe *siècle, chronique du temps de la Restauration*, par G. Stenger (petit in-8, Perrin). — *La Renaissance de la Grèce antique* (1820-1850), par R. Canat (in-16, Hachette). — *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, par L. Séché (in-16, Mercure de France). — *Les Ancêtres d'Alfred de Musset*, par M. Dumoulin (in-12, Émile-Paul). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode* 1760-1856. *Extraits de ses archives* publiés et annotés par le comte A. de Nesselrode. T. IX, 1847-1850 (in-8, Lahure). — *L'Évêque de Metz. Vie de Mgr Dupont des Loges* (1804-1886), par l'abbé F. Klein. Nouvelle édition (in-8, Poussielgue). — *Après l'abandon de la Revanche*, par Mme J Adam (Juliette Lamber) (in-18, Lemerre). — *Le Bienheureux Théophane Vénard, d'après les témoignages du procès apostolique* (in-12, Téqui) — *Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Elisabeth, carmélite, sa sœur*, par le P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Monseigneur Xavier-Marie-Joseph Barbier de Montault, bio-bibliographie*, par E. Girou (gr. in-8, Angers, Siraudeau) — *La Belgique et le Congo, le passé, le présent, l'avenir*, par E. Vandervelde (in-8 cartonné, Alcan). — *Miscellanea di storia italiana*. Terza serie. T. XIV (gr. in-8, Torino, Bocca). — *Jubilés d'Italie*, par H. Cochin (in-16, Plon-Nourrit). — *Questions américaines*, par P.-T. Vibert (petit in-16, Schleicher). — *Il faut sauver la France. La Décadence, ses causes, remèdes et moyens*, par H. Marion (in-12, Trévoux, Jeannin). — *L'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*, par C. Marcault (in-8, Bloud). — *France toujours ! journal d'un congressiste au congrès de Montréal*, par Mgr Touchet (in-12, Lethielleux). — *Notes d'un curé de campagne*, par J. Blanc (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Les Trappistes en Chine*, par A. Limagne (in-8, de Gigord). — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900), par G. Lanson. III. *Dix-huitième siècle* (in-8, Hachette). — *Bücherkunde der deutschen Geschichte. Kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Literatur*, von Dr V. Loewe (in-8, Altenburg, Räde). — *Manuel pour le classement et la description des archives*, par les docteurs S. Muller Fz., J.-A. Feith et R. Fruin Th. Az. (in-8, La Haye, de Jager). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *Hobereaux et villageois*, par PAUL HAREL. Paris, Jouve, 1911, in-18 de 211 p., 3 fr. — 2. *Ce qui demeure*, par PAUL RENAUDIN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Imprudences de Peggy*, par MEG VILLARS; trad. par WILLY. Paris, Société d'éditions et de publications parisiennes 1911, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 4. *Juste Lobel, Alsacien*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 293 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Exilés*, par PAUL ACKER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 293 p., 3 fr. 50. — 6. *Histoire prochaine, roman socialiste*, par ALBERT QUANTIN. Paris, Fasquelle, s. d., in-16 de 355 p., 3 fr. 50. — 7. *La Formation de Jean Turoit*, par JOSEPH HUDAULT. Paris, Perrin, s. d., in-16 de IX-246 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Chemin du crime*, par L. TRANCHANT. Paris, la Mutuelle des auteurs, 1910, in-16 de 243 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Épopée camisarde. Le Roy du Languedoc*, par MARC STÉPHANE. Paris, Cabinet du Pamphlétaire, 1911, in-16 de 384 p., 4 fr. — 10. *L'Étrange Histoire d'André Léris*, par JACQUES NAYRAL. Paris, Figuière, 1911, in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 11. *Sur la pente sauvage de l'Arez, nouvelles bretonnes*, par YVES LEFEBVRE. Paris, Ficker, 1911, in-16 de 240 p., illustr. de Blanche Odin et P. Lefebvre, 3 fr. — 12. *Leurs Raisons*, par ROBERT GUILLOU. Paris, Pomeon, 1910, in-16 de 216 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Destins tragiques, contes cruels et étranges*, par JOSEPH PÉRIER. Paris, Figuière, 1911, in-18 de 101 p., 3 fr. — 14. *Il est ressuscité!*, par CHARLES MORICE. Paris, Messein, 1911, in-12 de 245 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Secret d'Antoine*, par PAUL LACOUR. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 304 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Essaims nouveaux*, par EDWARD MONTIER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de XXXI-339 p., 3 fr. 50. — 17. *L'Expiation de Cécilia Ferelli*, par le comte A. DE SAINT-AULAIRE. Paris, Perrin, s. d., in-16 de 268 p., 3 fr. 50. — 18. *Trique, Néness, Bout, Miette et Cie, histoire naturelle et sociale d'une bande de gamins sous la troisième République*, par ALFRED MACHARD, Paris Figuière, 1911, in-18 de 165 p., 3 fr. 50. — 19. *Moulage-Alt*, par R.-H DE VANDELBOURG. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 302 p., 3 fr. 50. — 20. *Dans les décombres*, par H. PEYRE DE BÉTOUZET. Paris, Fontemoing, 1911, in-16 de 350 p., 3 fr. 50.

ROMAN DE FEMMES. — 21. *Mon chien Bop et ses amis*, par HENRI GRÉVILLE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 300 p., s. d., 3 fr. 50. — 22. *La plus Forte*, par ALAIN VALVERT. Paris, Perrin, s. d., in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 23. *Rêver et vivre*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 272 p., 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS. — 24. *Le Maugré*, par MAURICE DES OMBIAUX. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 25. *La Carrière d'Alexandre Quisanté*, par ANTHONY HOPE; trad. de l'anglais par J. MONOD. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 315 p., 1 fr. — 26. *Le Legs de 30000 dollars et autres contes*, par MARK TWAIN; trad. de l'anglais et précédé d'une étude sur l'auteur par MICHEL ÉPUY. Paris, Mercure de France, 1910, in-16 de 319 p., 3 fr. 50. — 27. *Micah Clarke*, par CONAN DOYLE; trad. de l'anglais, par RENÉ LECUYER. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 320 p., 3 fr. 50. — 28. *Lettres de marque*, par RUDYARD KIPLING; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, s. d., in-18 de IX-343 p., 3 fr. 50. — 29. *Mère Nature*, par la comtesse de PARDO BAZAN; trad. de l'espagnol par DEMARÈS DE HILL. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 300 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Vieux Manoir*, par SELMA LAGERLÖF; trad. du suédois par MARC HÉLYS. Paris, Perrin, s. d., in-16 de 307 p., 3 fr. 50. — 31. *Vie et opinions de Sigismond Podfilipski*, par JOSEPH WEYSSENHOFF; trad. du polonais par Paul CAZIN. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de IX-299 p., 3 fr. 50. — 32. *Œuvres complètes* du comte LÉON TOLSTOI. T. XXXVI. *Résurrection*; trad. du russe par J. W. BIENSTOCK. Paris, Stock, 1911, in-16 de 399 p., avec portrait, 3 fr. 50.

Romans divers. — 1. — M. Paul Harel est très bon partout, il est excellent par un point : le langage des champs, de la culture et de la chasse. Son livre : *Hobereaux et villageois*, offre une ample moisson de peintures et de propos tournés sur ces objets. Il n'est pas le seul qui en écrive, mais personne n'y met tant de naturel. Et comme au milieu de sa vie champêtre il reste homme de lettres, homme à mot, homme à syntaxe, homme à syllabes, rien n'est perdu pour nous de la matière délicieuse qu'il s'incorpore. Comme un vrai paysan, il en possède la gamme, comme un curieux de la ville il en recueille les notes. Ainsi le livre est charmant par sa matière la plus générale. Il ne l'est pas moins par la fable qui lui donne forme. Cette fable aboutit au mariage d'un fils de gros propriétaire normand avec une fille de paysan. Il faut dire que cette paysannerie est de souche noble. Cependant l'orgueil mal placé de la mère bourgeoise soulève un obstacle, que le froissement du père de la jeune fille rend terrible. Le dénouement, prévu dès les premières pages du livre, devient ici douteux pour le lecteur. Le vieux Dechaume est malade des impertinences qu'il a essuyées de Mme Houlmont. On craint qu'il ne meure après avoir interdit le mariage. Enfin Mme Houlmont se rend chez lui et l'apaise. Tout se termine au contentement du lecteur. Le caractère de M. Houlmont est la partie curieuse du livre, après le cadre et les mœurs générales. L'auteur a souhaité d'y faire tenir ensemble les traits d'une grande piété et les habitudes de vie abondante que mène le riche à la campagne. On y dit son chapelet et l'on y mange et boit; on y est connaisseur en ragoût et en vin, cependant la dévotion n'y perd rien, il semble même par endroit qu'elle y gagne. Quelques-uns crieront au paradoxe; je crois, quant à moi, que le modèle vivant n'aura pas manqué à M. Harel. Son personnage porte les traits de la nature. Seulement ce sont des traits difficiles à lier, dont la présentation ne va pas sans effort, et dont le tableau d'ensemble garde dans son unité le charme un peu laborieux de la difficulté jouée et vaincue.

2. — *Ce qui demeure*, c'est le devoir après le tumulte sans issue, sans repos, autant que sans frein, des passions. M. Paul Renaudin pose la double question de l'amour libre et du divorce. Sous l'empire de la règle catholique et des scrupules qu'elle impose à ceux mêmes qui ne la croient pas, une femme mariée (l'auteur l'admet) préfèrera, son entourage préfèrera pour elle, une liaison clandestine au divorce. Puis l'auteur fait céder cette liaison devant le devoir. M. Renaudin se montre en cela parfaitement orthodoxe. Seulement il l'est comme à son corps défendant. On sent que mille attirances contraires combattent en lui cette conclusion. Son livre la présente comme une satisfaction donnée à une règle nécessaire, plus que comme l'injonction ressentie du devoir. Une fois de plus nous trouvons chez l'auteur le combat de la règle

catholique à laquelle il se soumet sans partage, et les influences tolstoïques. M. Renaudin a appartenu au Sillon, où ces influences dominaient : elles expliquent qu'il écrive que « la morale chrétienne commande avant tout de ne pas aller contre sa conscience. » Mais non, la morale chrétienne ne commande pas cela. Cela n'est ni de l'enseignement de l'Église ni du texte de l'Évangile; cela est de Tolstoï, de Kant, de Rousseau, cela est au si de M. Sangnier. Ce que la morale chrétienne commande, c'est d'obéir au Décalogue, seule expression permise par Dieu, avouée par l'Église, de la conscience de tous et de chacun. Conscience si l'on veut, mais conscience collective, et dont un Dieu *visible*, une Église *constituée* décrète l'expression. L'erreur du Sillon est de n'avoir pas compris tout ce qu'emporte la *visibilité* de l'Église et de la loi. C'est par là qu'il a prêté le flanc aux accusations de protestantisme; c'est par là qu'il a pu se reconnaître dans les prédications de Tolstoï. Ajoutez qu'une illusion de fait s'ajoutait chez lui à cette séduction. Il a cru de cette façon se rapprocher de l'Évangile, des origines du christianisme, des textes. Le livre de M. Renaudin en contient une preuve curieuse. La mère et la sœur du héros sont obligées de s'avouer que les conseils qu'elles donnent tendent à préférer l'amour clandestin au mariage après le divorce, et, dans le désordre des mœurs, à sauver ce qu'elles croient n'être qu'un formalisme. « Maman, dit tout à coup la jeune fille, nous ne sommes que des Pharisiens. » Non pas Pharisiens, Sadducéens. Que M. Renaudin aille aux sources, il verra que dans le récit de l'Évangile, le formalisme est le propre des Sadducéens; les Pharisiens ne l'ont qu'en second, à titre de signe arrogant de la rare qualité de leur conscience. Nul doute à cet égard. La hiérarchie, le rite, la convention, les définitions officielles, les prescriptions de caractère social, extérieur à l'individu, c'est le parti sadducéen, contre lequel les Pharisiens s'insurgent au nom de la vraie perfection. Les Pharisiens sont des méthodistes, une *low church*, ils sont aussi l'ostentation fameuse de la propagande et du recrutement populaire, de l'*aller au peuple*, etc., en haine du grand clergé et des pompes officielles. Ils sont ce que M. Sabatier appellerait la *sainteté* opposée à la *hiérarchie*. M. Renaudin se trompe donc, là où vingt autres du reste se sont trompés. Cela est très important. Il est très important de savoir que le parti honni à chaque page de l'Évangile n'est pas celui des ostentations hiérarchiques et officielles, mais celui du zèle affecté et de l'hypocrisie réformatrice. J'ai peur que dans les critiques que je fais, l'éloge mérité du livre ne pâtisse. Outre le pathétique des situations, l'éloquence des discours, il y aurait mille traits à relever d'une vraie délicatesse de touche et de sentiment. L'héroïne dit qu'elle aime causer avec le feu : « C'est un causeur si complaisant. — Trop complaisant, inter-

rompit celui qui l'aime. Il sait trop de souvenirs pour vous. Il vous les redit toujours. — Aux enfants seuls il dit des rêves. »

3. — Quelqu'un qui dirait à Willy que ses inventions amoureuses confinent aux romanesques de 1830, l'étonnerait peut-être. J'avoue qu'il serait injuste; mais remarquons deux choses. Il y a chez l'auteur un fond d'honneur, de droiture et de propreté; cependant la matière qu'il recherche, qu'il brasse, qu'il met en romans, est ignoble. Pour que l'honneur y trouve un bout de place, quel autre moyen que cet amalgame du dévergondage et du scrupule, d'où sortent les cyniques sublimes, les brigands généreux, les courtisanes rachetées? Des inventions bien différentes nous ramènent à peu près au même point, et cela fait rire de voir, sous le bagoût parisien et parmi les traits d'une littérature supérieure, transparaître le fond *pompier* chez le moins *pompier* des auteurs. Le sujet des *Imprudences de Peggy* est celui d'un homme de lettres chevronné qui résiste à recevoir le don qu'une jeune fille lui fait d'elle-même. Il accepte à la fin. Cette fin est horriblement sentimentale et fade, le combat intérieur ne va pas sans emphase; mais la figure de l'homme de lettres a de la grandeur et de la beauté. Autre matière à sourire un peu, si l'on songe que cet homme de lettres est Willy lui-même, Willy éprouvé par la vie, Willy grisonnant et portant beau, dans le genre des pères nobles de Dumas fils, non pas tout à fait le Willy de Boldini, portant sur le bras le pardessus dont les doublures de satin noir fulgurent, quelque chose comme cela cependant, en plus majestueux, Sur cette figure broche l'élégie du ménage malheureux, mis au compte d'un autre, mais où l'on reconnaît encore Willy; le même mélange toujours fait renaître, sous la plume de ce satirique et de ce moqueur, la plainte langoureuse et légèrement bêlantes des *Nuits*. Quant au portrait de la jeune fille, cela relève très exactement de la petite ordure pornographique. Willy ne s'en tirera pas; c'est un pli pris; pour le corriger il faudrait recommencer sa vie ou qu'il quittât la plume; cependant on ne se tient pas de lui dire que, comme il vaut mieux que cela en tant qu'homme, il vaut mieux que cela aussi en tant qu'écrivain. Que de passages d'une excellente langue, que de force et de goût dans plusieurs vives satires, dans plusieurs plaisanteries, que la grande facilité de l'auteur pousserait aisément à l'outrance, et qu'il modère par instinct de la mesure!

4. — Le roman de M. Lichtenberger représente un effort louable d'un pacifiste de principe vers l'intelligence des devoirs que crée aux hommes le fait de la guerre dans le monde. *Juste Lobel, Alsacien*, offre, dans un banquet, le renoncement de l'Alsace et de la Lorraine à la cause de la paix future. Là-dessus, il fait un voyage en Alsace, et les souvenirs qu'il y retrouve sont tels qu'il donne au retour sa démission de membre de l'inepte association. La leçon est claire.

L'auteur l'exprime avec chaleur, avec noblesse, quoique incomplètement. Il ne voit pas que la guerre n'est pas seulement dans le fait; qu'elle est aussi dans la nature de l'homme, et dans l'économie de la société. Un protestant, qui ne connaît que l'abstrait de la perfection morale, qui n'a égard qu'à l'individu, qui d'une part méconnaît le divin de la société, de l'autre qui n'hésite pas à renier la nature dans ses passions les plus essentielles, ne peut s'élever jusque-là. Seulement ce que le raisonnement du protestant ne peut faire, l'instinct du patriote l'a fait. M. Lichtenberger renie le pacifisme. Il redemande l'Alsace et la Lorraine. Bravo !

5. — *Les Exilés*, de M. Paul Acker, sont aussi un roman d'Alsace, mais non pas dirigé contre le pacifisme, dirigé contre l'oubli de la conquête. Ces livres sont un signe des temps. La réaction contre le mouvement de ces derniers dix ans se dessine. Félicitons-nous en. Mais on n'en fera rien, si on n'appuie cette renaissance sur des idées autres que l'antique apologie universelle et indistincte de la France au détriment de l'Allemagne. Cette apologie, où entre pêle-mêle l'éloge de la culture classique, de la chimie moderne, de la Gaule indépendante et de la Révolution, a, par ses confusions, permis le gambettisme, traître à la revanche. Il faut à la base de celle-ci la revendication de l'intérêt national proprement dit, et ensuite un choix raisonné, éprouvé, vérifié par l'histoire des traits qui glorifient la France dans le monde. Il est absurde de compter dans ces traits l'invention de la liberté et de l'égalité. La liberté, ou mieux les libertés, sont aussi anciennes que la société, et l'égalité n'est qu'un mensonge. Il est funeste de célébrer l'abnégation comme une vertu d'État, le premier devoir des corps étant le soin de leurs participants, le premier devoir de la politique étant l'égoïsme national. Souhaitons que l'élan de cœur de M. Paul Acker soit repris et soutenu par d'autres, moins prisonniers d'idées auxquelles on doit la ruine des volontés de revanche dans le passé.

6. — Sous ce titre : *Histoire prochaine, roman socialiste*, M. Albert Quantin met sa théorie du socialisme en roman. Je lui dirai ce qui rend rebutant un tel ouvrage. La matière des arguments sociaux est une chose, l'illusion de ceux qui les présentent risque toujours d'en être une autre, le préjugé que le romancier prête à ses personnages et qui réfracte à son tour cette matière en est une troisième. C'est à travers cette expression à trois étages qu'il faut qu'un lecteur se débrouille, en un sujet qui de soi est difficile. Pourquoi M. Quantin n'expose-t il pas tout simplement ? La clarté, et partant l'intérêt, y gagnerait. On croit apercevoir qu'il le ferait utilement. Il y a chez lui des parties nettes et solides, comme celle-ci. Quelqu'un oppose à un partisan des grèves, que la grève générale, supposant la majorité des volontés, ne

peut arriver que le jour où la conquête du parlement élu sera tout aussi possible, et que par conséquent la grève générale n'est pas nécessaire. « C'est un sophisme, répond l'auteur, parce qu'il ne faut pas confondre une majorité électorale, qui est mathématique, avec une majorité gréviste, qui est relative. *Les électeurs votent individuellement* et sont peu entraînés par les voisins; pour la grève générale, au contraire, il suffira qu'une minorité imposante la déclare, pour créer le mouvement général. » Près de ces pensées lucides sont bien des naïvetés. « Mme de Rocheclaire s'étonnait. Où donc cet enfant du peuple avait il appris à s'exprimer de la sorte? Il avait suivi les cours du soir. » Qui dira ce que le préjugé primaire, le messianisme pédant et révolutionnaire aura dévoyé d'esprits nets, fermes et faits pour la lumière!

7. — M. Joseph Hudault nous présente, dans *la Formation de Jean Turoit*, un livre dont les idées datent de vingt ans. Elles sonnent l'heure de M. de Vogué et des Cigognes: « Dans notre pays divisé, dit-il, puisqu'il est avéré que nous sommes incapables de nous faire le sacrifice des tendances de notre esprit, qui sont, avec des nuances infinies, autoritaires ou libérales, religieuses ou matérielles, il ne nous reste, pour nous unir, qu'à essayer d'agir ensemble. » Ce conseil n'a proprement pas de sens puisqu'on ne s'unit dans l'action que par une communauté de but, et que la définition du but appartient à l'esprit, qu'on veut mettre hors de cause. En 1890, ce néant de sens avait au moins le don de correspondre à un état général de la jeunesse; j'ai peur qu'il n'exprime aujourd'hui les passions que d'une toute petite secte fermée, arriérée, coupée de communications avec le monde.

8. — *Le Chemin du crime*, par M. L. Tranchant, est heureusement un chemin qu'on n'achève pas. Le héros, Jérôme, fils d'ivrogne, élevé dans un asile, emprisonné plus tard dans une maison de correction, s'arrache aux séductions mauvaises, et, grâce à l'un de ses anciens maîtres devient tout à fait honnête homme. L'impression de ce livre est saine et réconfortante.

9. — Les intentions de M. Marc Stéphane sont douteuses. *Le Roy du Languedoc* forme le premier cahier de ce qu'il appelle *l'Épopée camisarde.* Il est écrit en pastiche de Mémoires contemporains, émanés des Camisards mêmes. Est-ce que réellement on veut que nous soyons de leur parti? Cela était possible il y a quarante ans. Depuis, les Français ont trop vu ce que pèse la tyrannie de cinq cent mille huguenots pour ne pas bénir dans le passé toutes les mesures qui les ont réduits à ce nombre. Que serait-ce aujourd'hui s'ils étaient deux millions!

10. — Je ne sais si l'on goûtera beaucoup *l'Étrange Histoire d'André Léris* composée de quatre nouvelles : le Trou, En proie aux bêtes, le Lac des corbeaux, la Dernière Étreinte. Cela est bien bizarre. La neu-

rasthénie est l'excuse du héros, le talent en partie celle du romancier. Le sens général du livre reste quelque chose d'incompréhensible. L'alcoolisme, l'amnésie tourmentent tour à tour André Léris. Point de fin, ou du moins point de conclusion.

11. — *Sur la pente sauvage de l'Arez* est le titre d'une série de nouvelles bretonnes. M. Yves Lefebvre y déploie un talent primesautier et charmant tout empreint de l'âme des sites bretons : mer et campagne. Le Douanier est un poignant épisode, le Chemin creux une idylle touchante et mélancolique.

12. — *Leurs Raisons* ce sont celles que mettent les femmes à leurs préférences envers les hommes dans le mariage. M. Robert Guillou leur donne corps au milieu des personnes du monde qu'il paraît connaître, mais qu'il peint médiocrement, avec des prétentions de moraliste assez lourdes. Son antithèse est celle que font les qualités brillantes et avec les vertus intérieures. On ne trouvera pas qu'il l'ait fortement exposée, ni résolue fort utilement.

13. — *Les Destins tragiques* sont des nouvelles dans le genre bizarre, traitées non sans talent; mais le genre est bien passé. Il y a des hallucinations, des folies subites, des horreurs criantes. Cela fait penser aux *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly. L'auteur, M. Jacques Périer, est jeune. On peut attendre encore.

14. — M. Charles Morice, dans une allégorie, fait revivre de nos jours le Sauveur du monde. Cette fantaisie s'appelle: *Il est ressuscité* ! Le sens n'en est pas parfaitement clair. On voit bien que cette résurrection contrarie le train du monde contemporain; mais on ne démêle pas si l'auteur en fait une matière de satire contre le monde, ou s'il accuse d'utopie le christianisme. La réalisation est faible, et (comme il était inévitable) par endroits fâcheuse et même blessante.

15. — L'histoire d'un amour dont les distances sociales rendent impossible le couronnement, tel est le sujet du *Secret d'Antoine*, de M. Paul Lacour. Cependant cet amour est satisfait par un mariage. Les différentes étapes de cette histoire sont parfaitement ménagées et fournissent quantité de touchants tableaux.

16. — Un roman démocrate chrétien, tel est l'ouvrage de M. Edmond Montier : *Les Essaims nouveaux*. La place manque pour l'analyser. Qu'il suffise de le montrer tout plein des effusions messianiques ordinaires à cette tournure d'esprit. Ces effusions n'ont pu se donner cours sans l'aide d'une longue préface où je relèverai le contresens suivant : « Le peuple français tend à réaliser en lui la fonction royale, dont le poète de Mantoue reconnaissait jadis l'investiture au peuple romain : *populum late regem.* » Très bien. Mais *populus* a le sens d'un *État*. L'État romain était roi, non le peuple, les citoyens, la nation, *gens*; cela n'a aucunement le sens d'une démocratie. Ainsi la répu-

blique de Venise fut reine, reine de fait et de protocole, avec les attributs de la royauté pour elle, pour ses ambassadeurs dans les cours d'Europe. Mais cette république, reine en corps, gouvernait ses citoyens sur le mode aristocratique le plus rigoureux du monde. Rome aussi était une aristocratie. J'avertis aussi M. Montier que *performance* ne signifie pas perfection; mais acte, exécution. « La performance morale et intellectuelle des individualités émergées des classes populaires » n'a pas de sens.

17. — *L'Expiation de Cécilia Pérelli* est l'histoire d'un amour défendu, expié premièrement par la mort de l'enfant qui en est issu, en second lieu par une prise de voile. L'homme coupable de la séduction reconnaît aussi sa faute et en demande pardon. Le comte de Saint-Aulaire a réuni sur ce thème les tableaux les plus agréables empruntés aux sites des Alpes, qu'il connaît bien; il en a en même temps tiré les scènes les plus pathétiques.

18. — *Trique, Neness, Bout, Miette et Cie* appartient au genre de peinture cynique qui donne pour objet le bas peuple. Quelques parties en sont infâmes; mais il y a par endroit de la justesse de trait, de l'observation, du comique et aussi du touchant avec une nuance d'emphase, qui, je crois, tient à la tournure d'esprit démocratique. Au fond ce genre n'est que le picaresque, alourdi par l'obscénité, sali par la déclamation, mais fort et vivace sous ces tares, quand le talent (comme ici) s'y applique.

19. — *Moulaye-Ali* est un Arabe qu'une jeune fille française refuse en mariage et qui noue avec elle une liaison clandestine après qu'elle est devenue femme. Cependant leurs races s'opposent et les séparent. L'auteur se pose là-dessus la question de l'assimilation. Hélas! cette question est devenue insoluble depuis que Louis-Philippe et Napoléon III se sont opposés par préjugé révolutionnaire à la conversion des Arabes. La religion aurait fait et ferait tous les jours ce qu'on ne saurait espérer autrement.

20. — M. Peyre de Bétouzet intitule : *Dans les décombres* le roman de l'amour méconnu d'un professeur qui se termine par un suicide. Le style est la défunte « écriture artiste ». Je le remarque sans trop de reproche, car il y a beaucoup de vigueur dans les peintures, et du talent partout. Mais que cette servitude de la plume est pénible, et que sages seront ceux qui, après l'avoir pratiquée, s'en déferont!

Romans de femmes. — 21. — *Mon chien Bop*, le chien de Mme Henry Gréville, fait le sujet d'une série d'anecdotes qui ne composent un livre qu'en vertu de l'identité du héros. C'est un genre d'unité que dans son Poème épique, le P. Lebossu a condamné. On le pardonnerait pourtant si les anecdotes mêmes étaient plus intéressantes et les effets moins répétés. Ces effets sont ceux du genre héroï-comique. L'auteur

y montre des ressources, mais une souplesse insuffisante, qui tient en partie à l'envie de briller et surtout de passer pour femme instruite. Hélas! l'instruction des femmes, j'entends celle qui se pavane et s'affiche, a trop souvent l'allure d'école primaire. Un homme court après son chapeau sur la plage sous les yeux de ses amis, qui ne peuvent s'empêcher de rire. On croit qu'il va passer par-dessus le fort de Cherbourg. « Toutes les *probabilités*, dit l'auteur, étaient *en faveur* de cette *hypothèse*... » Voilà de l'extrait de manuel. Cela glace et assomme. L'auteur ne s'en doute pas, parce que cela paraît rentrer dans le dessein d'amuser par le contraste du fond futile et de la gravité du ton. Mais justement la perfection du genre consiste à faire que les phrases qu'on prend en badinage évitent (prises en soi) l'air « pompier ». L'homme ramasse son chapeau. Ce chapeau devient un « trophée ». Il est mouillé, une lame « traîtresse » l'a arrosé, etc. C'est sur ce ton plaisant que les comptes rendus des fêtes de la fanfare sont rédigés dans les journaux des petites sous-préfectures de France. Puis il faut que nous sachions le nom des célébrités que fréquentaient Bop et sa maîtresse. Émile Augier en fut, et se voit pour ce fait qualifier de « grand écrivain », ce qui paraîtra exagéré. Il faut aussi que nous sachions quels goûts distingués l'auteur portait dans la recherche des œuvres d'art et des sites. En fait d'œuvres d'art, l'Agneau des frères Van Eyck, en fait de sites, l'horreur des plages à la mode. « Nous avons sur les choses de ce monde des idées qui doivent sembler parfois bien bizarres à ceux qui en possèdent de diamétralement (!) opposées, celle-ci, par exemple, que la présence des baigneurs rend une plage insupportable... » Bizarre cette idée! mais pas du tout. Outre qu'elle est naturelle à qui cherche le repos, des milliers de snobs en font parade dans le monde; rien n'est si commun ni si usé. Après cela, je serais bien fâché qu'on crût que je ne trouve pas beaucoup d'esprit dans ce livre. Seulement la pédanterie, le travers de femme de lettres, s'y mêle d'une manière tout à fait malheureuse. L'auteur n'est plus. Ses romans de son vivant ont eu un succès mérité. Je voudrais que toutes les femmes qui tiennent une plume lussent celui-là, pour connaître les affectations dont il faut qu'à tout prix une femme auteur se rende indépendante.

22. — *La plus Forte*, c'est l'étudiante en médecine. Tel est celui de ses personnages auquel Mme Alain Valvert met sa prédilection. Il y a bien du convenu là-dedans. Elle épouse un banquier ruiné, dont elle n'a pas voulu au comble de la fortune parce que « l'amour s'écrit en lettres de sang » et que « pour bien l'apprendre il faut souffrir. » Du reste, on trouve dans ce livre de nobles sentiments et un véritable talent d'écrire.

23. — Dans *Rêver et vivre*, Mme Jean de la Brète conte l'aventure de deux amis dont un cède la fiancée que chacun lui destine, à l'autre,

qu'il sait épris d'elle. Lui-même épouse une fille de bonne famille, charmante, mais sans fortune et qu'on croyait qui resterait fille. Ainsi, le lecteur est satisfait en deux sortes. Le livre, comme toujours, est écrit avec une grâce aisée qui en relève l'agréable matière.

Romans étrangers. — 24. — *Le Maugré*, c'est le droit que se reconnaissent les habitants du Tournaisis d'interdire leurs villages aux étrangers. M. Maurice des Ombiaux a tiré de là un roman plein de saveur terrienne et paysanne, qui comptera pour un des meilleurs qu'on ait écrit chez nos voisins de Belgique.

25. — *La Carrière d'Alexandre Quisanté* est une carrière de parlement, présentée non sans pompe, comme il convient dans un pays (l'Angleterre où les Chambres sont de formation historique et par conséquent légitime. Beau sujet de culte pour les tenants de la religion parlementaire. Le traducteur, qui est protestant, ne manque pas d'y faire ses dévotions. Son respect perce dans le choix des mots dont il compose sa traduction. Ses équivalences portent l'accent rituel. Il est malheureux qu'en France ce rite soit tout empreint de la grossièreté radicale, en sorte que ce qui suit a l'air d'un galimatias de ministre (ou *ministériel*, comme ils disent) : « Loin de suivre son chef de parti, Constantin Blair était pour une *politique d'expectative*, il l'écarta brusquement et se déclara prêt à une *lutte acharnée et immédiate*. La majorité était *composite*. D'un coup d'œil, il en vit le *point faible* où l'on pourrait faire une brèche assez large pour *la désagréger*, etc. » Quel style ! mais quel ton pénétré ! J'ai peine à croire que le Français raisonnable s'intéresse à ces mœurs anglaises présentées en langage de « quinze-mille. »

26. — Voici une traduction de dix-sept nouvelles de Marc Twain. J'ai peur que l'*humour* n'en paraisse bien commun au lecteur français délicat. Cette plaisanterie américaine tient de l'enfantillage et de la grossièreté. « Ce fut assurément une bonne chose pour Twain de ne pas subir l'empreinte uniforme de la culture classique. » Telle est l'opinion du traducteur. Je ne sais ce qu'il veut dire par empreinte uniforme. Les auteurs classiques n'ont rien d'uniforme ; au contraire l'uniformité et le radotage est le fait des plaisantins américains. Mais je crois apercevoir son intention : ce Marc Twain serait moins fat s'il avait lu Virgile, et cette fatuité fait le plus clair de son originalité. Marc Twain est à Florence sans savoir l'italien. « On pensera peut-être que cette circonstance m'est désagréable : pas du tout ! Les domestiques sont tous italiens, ils me parlent italien et je leur réponds en anglais. Je ne les comprends pas, ils ne me comprennent pas et par conséquent il n'y a pas de mal et tout le monde est satisfait. » Tel est le genre. M. Épuy dira tout ce qu'il voudra, je trouve cela d'une bêtise amère. Sa traduction cependant est très bonne; il est malheureux qu'elle ne s'exerce pas sur une matière meilleure.

27. — *Micah Clarke.* Revoici Conan Doyle, présenté par M. Lécuyer. Cette traduction ne vaut pas celle de Rodney Stone du même; cependant elle demeure bien au-dessus de ce qui nous est présenté ailleurs. Il s'en faut aussi que l'original soit égal. Les mœurs de la fin du XVIIIe siècle étaient au bout de la plume de l'auteur anglais; Il s'agit ici des Puritains, matière plus lointaine et qui nous est rapportée avec une sécheresse d'inventaire, outre le parfum de 1830 qu'exhale presque invinciblement ces histoires, et qui achève d'en dégoûter.

28. — On a vidé les tiroirs de Kipling pour la librairie anglaise; la librairie française tient à nous en offrir la traduction jusqu'au bout, et par la main de M. Albert Savine. J'ai dit ce que vaut ce traducteur; je n'y reviens pas. Les *Lettres de marque* sont celles qu'on donne au corsaire pour autoriser sa course. Kipling met ce nom en tête du récit des excursions qu'il a faites au pays de Radjputan dans l'Inde, loin des itinéraires décrits par les guides et fréquentés des touristes. C'est une occasion de se moquer de ceux-ci, qui font des centaines de lieues sans rien voir. Mais les gens qui ne se paient pas de mots trouveront que Kipling ne voit guère non plus. De ce pays mystérieux, il ne nous révèle rien que des formes dénuées de lien et de sens telles qu'elles défilent dans l'œil du voyageur. C'est que pour *voir* il faut *savoir*, et l'auteur ne sait visiblement rien d'essentiel et de profond au sujet des contrées qu'il traverse.

29. — Encore un roman étranger *à la rose* : *Mère Nature*, par Mme la comtesse de Pardo-Bazan. Cette rose sera bientôt connue comme l'enseigne authentique des mauvaises traductions. Ceux qu'on y emploie ne savent même pas le français. « La pauvre petite est tout à fait rustre. » Rustre est un nom, et un nom masculin. On n'a jamais dit, personne ne dit, on ne peut pas dire, *une* rustre. Devinez un peu ce que signifie ceci : « Tout en patinant sur ces brindilles diaboliques... » Il s'agit de gens dont le pied glisse sur des aiguilles de pin répandues sur la terre. *Aiguille* est le mot que tout le monde emploie; c'est le seul que le traducteur ignore; il dit *brindille* ici, ailleurs *ramille*. Et les brindilles *diaboliques*! et *patiner*! Voici autre chose de fameux : « En homme *aux habitudes intellectuelles*, Gabriel à peine arrivé à Los Pazos avait cherché *un aliment de l'âme*. » Tout est de ce ton, le solécisme y côtoie l'équivoque. Je ne sais si Mme de Pardo-Bazan est contente des collaborateurs qui lui sont donnés; mais je lui apporte le témoignage désintéressé d'un Français : ce qu'on nous présente ainsi fagoté sous son nom est illisible.

30. — Gunnar Hede étudie à Upsal. Il tient de famille, en Dalécarlie, une terre dont une mine fait la fortune. Cette mine s'épuise; il faut que Gunnar travaille. Il charge sur son dos le sac du colporteur laissé par le grand-père Hede, car le grand-père était colporteur; c'est en

colportant qu'il a gagné l'argent dont il acheta ensuite la mine. Gunnar Hede se remet à colporter. Tout en colportant, il achète un troupeau de chèvres, qu'il compte revendre fort cher : c'est une spéculation. Mais il faut passer une forêt; une tempête de neige y fait périr les chèvres. Gunnar devient fou, et comme il tient du grand-père Hede, outre son sac, le talent de jouer du violon, il s'en va, promenant sa folie, jouer du violon dans les villages. Un dimanche, dans l'un d'eux, il gagne le cimetière; on vient d'y ensevelir Ingrid. Mais cette jeune fille n'est pas morte. En jouant du violon il l'éveille. Ingrid crie, Gunnar dévisse la bière; mais comme Ingrid est nue sous son linceul, elle demande à entrer dans le sac du colporteur. Gunnar la met dans ce sac, la charge sur ses épaules et la reporte chez le pasteur son père. Par malheur, la femme du pasteur, qui n'est que la marâtre d'Ingrid, est en train de médire de la morte. La jeune fille entend ces mauvais propos, sort du sac et déclare qu'elle s'en va. Chez qui ? Chez Anna Stina... Veut-on que je continue ? Cela s'appelle *le Vieux Manoir*, par Mme Selma Lagerlöf. L'avantage de ce genre d'histoire, c'est qu'il n'y a pas de raison pour qu'elles finissent, ni non plus pour qu'elles commencent. Cela est proprement sans queue ni tête. Cela imite l'incohérence des songes, et j'avoue que cela donne à cette littérature une certaine prise sur l'esprit, quand les épisodes sont traités avec le talent qu'on trouve ici. Mais que cette prise est vite ralentie, que le plaisir est tôt épuisé pour un Français, dont l'esprit mieux dressé ne trouve d'aliment que dans ce qui est raisonnable. Les admirateurs de Mme Lagerlöf prendront cela comme une infériorité. Mais non. Le Français comprend, ressent et passe. Il laisse à des sensibilités inférieures l'avantage de se satisfaire sans fin d'une nourriture aussi légère, aussi fade, aussi inconsistante, j'ajoute aussi maussade, aussi décomposée. J'ai parlé d'épisodes traités avec talent. Celui de Mme Lagerlöf ne fait pas de doute, et elle a l'avantage de bons traducteurs.

31. — Sous ce titre : *Vie et opinions de Sigismond Podfiliski*, nous tenons la traduction d'un roman polonais, tout composé de réflexions morales, assez agréable, semé d'une douce ironie, mais auquel manque le trait et l'imagination. Le ton est celui du Jérôme Coignard de M. Anatole France. Peut être est-ce un prestige de la traduction qui est habile. Il serait curieux de savoir dans quelle mesure l'original l'offre déjà.

32. — La première partie de *Résurrection*, de Tolstoï, vient de paraître dans l'édition complète que publie la librairie Stock. C'est le tome XXXVIe. Il porte en tête un portrait de l'auteur en photographie.

L. Dimier.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Guy Patin*, par Pierre Pic. Paris, Steinheil, 1911, petit in-8 de lxviii-301 p., avec 74 portraits ou documents hors texte, 8 fr. — 2. *Mœurs intimes du passé*, (2e série), par le Dr Cabanès. Paris, Albin Michel, s. d., petit in-8 carré de 593 p., avec 89 grav., 3 fr. 50.— 3. *Les Morts mystérieuses de l'histoire* (2e série), par le Dr Cabanès. Nouvelle édition. Paris, Albin Michel, s. d., petit in-8 carré de 442 p., avec 30 grav. ou portraits, 3 fr. 50. — 4. *Les Heures libres, gaillardises et curiosités historiques des temps passés*, recueillies *ad usum medici*, par Pierre Pic (2e série). Paris, Steinheil, 1910, petit in-8 de viii-415 p., avec 108 reproductions de portraits anciens, 8 fr. — 5. *La Crise médicale. Monsieur l'Agrégé*, par le Dr Lucien Nass. Paris, Albin Michel, s. d., in-16 de 286 p., 3 fr. 50. — 6. *Notions générales de médecine, d'hygiène et de soins aux malades*, par le Dr Paul-Cantonnet, avec la collaboration des Drs Bonneau, A. Cantonnet, Gaston, Roger-Ballu, Le Play, R. Voisin, Mounier, Rousseau-Decelle, Rose, Paul Petit, Thauveny de Martel. Paris, Bloud, 1910, in-8 de vii-675 p., avec 176 fig., 6 fr. — 7. *Annuaire et guide pratique d'hygiène*, par Un Comité d'hygiénistes, sous la direction du Dr P. Lassablière. Paris, Jouve, 1911, in-8 cartonné de xii-488 p., 2 fr. 50. — 8. *Hygiène infantile; notions pratiques à l'usage des mères*, par le Dr P. Lassablière. Paris, Jouve, 1911, in-8 de xxx-59 p., 0 fr. 75. — 9. *Le Livret de santé de l'enfant*, par le Dr J. Larat. Paris, Larousse, s. d., petit in-12 carré de 59 p., avec tableaux graphiques, 0 fr. 45. — 10. *Manuel de l'infirmière*, par les Drs Deckx, Fierens, Gevaerts, Nuijens, Van de Perre et le pharmacien Hendrix. Édition française par le Dr A. Van de Perre. Paris, Baillière; Anvers, Société d'éditeurs Kiliaan, 1911, in-8 cartonné de xxiii-441 p., avec de nombr. fig., 6 fr. — 11. *L'État mental des hystériques. Les stigmates mentaux des hystériques. Les accidents mentaux des hystériques. Études sur les divers symptômes hystériques. Le traitement psychologique de l'hystérie*, par le Dr Pierre Janet (2e éd.). Paris, Alcan, 1911, gr. in-8 de viii-708 p., avec grav., 15 fr. — 12. *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, par le Dr W. C. de Sermyn. Lausanne, Payot; Paris, Alcan, 1911, in-8° de 612 p., 6 fr.— 13. *L'Éducation des anormaux; principes d'éducation physique intellectuelle, morale*, par les Drs Jean Philippe et G. Paul-Boncour. Paris, Alcan, 1910, in-16 de ii-212 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Crime devant la science*, par le Dr Wahl. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de 316 p., 4 fr. — 15. *Précis de l'organisation de l'homme*, par le Dr L.-G. Droit. Paris, Henry Paulin, 1910, in-18 de 191 p., avec 4 compos. nouvelles superposables et 127 grav., 4 fr. — 16. *Les Merveilles de l'œil*, par les Drs Louis et Paul Murat. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 71 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 17. *La Genèse des espèces animales*, par L. Cuénot. Paris, Alcan, 1911, in-8 cartonné de iii-496 p., avec 123 grav., 12 fr. — 18. *Évolution et transformisme*. T. IV, 4e partie. *Les Organismes primordiaux, leur origine, leur constitution, leur génération*, par Albert et Alexandre Mary. Paris, Rousset, 1911, petit in-8 paginé 306 à 395, avec 4 pl., 3 fr. 50. — 19. *Le Plomb*, par J.-L. Breton. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de 292 p., 4 fr. — 20. *Variations avec l'âge dans la teneur de quelques organes en phosphore total et en divers corps phosphorés*, par le Dr Henri Maurice. Fribourg (Suisse), Fragnière, 1910, in-8 de 70 p., 2 fr. — 21. *International Catalogue of scientific Literature*. Eighth annual Issue. L. *General Biology*. London, Harrison and Sons; Paris, Gauthier-Villars, 1910, in-8 de viii-138 p., 13 fr. 10. — 22. *Internaciona Biologial Lexiko en ido, angla, franca, italiana ed hispana*, da Dro M. Boubier. Iena, Fischer, 1911, in-8 de v-73 p., 1 fr. 90. — 23. *Service de santé en campagne* (26 *avril* 1910). Paris, Chapelot, 1910, in-8 cartonné, de 100 p., 1 fr.

1. — Le vieux doyen de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, *Guy Patin*, à qui M. Pierre Pic vient, après beaucoup d'autres, de consacrer une copieuse monographie, est bien connu du public lettré par sa correspondance. La majeure partie du volume pourtant se compose exclusivement d'extraits de cette dernière, rangés sous une

huitaine de rubriques ou environ : Guy Patin peint par lui-même; médisances et calomnies professionnelles; guerre à l'antimoine; drogues diverses décriées et eaux minérales; thérapeutique personnelle de Guy Patin, etc. L'auteur avoue en toute simplicité avoir fait table rase de tout ce qui avait pu être écrit par d'autres que lui sur le même sujet, et avoir systématiquement négligé d'en prendre connaissance; pour les extraits donnés, il les a tirés des deux seules éditions anciennes en sa possession (1707, 3 vol., et 1718, 2 vol.), dont il fait d'ailleurs une très juste critique (p. 32 et suiv.); il n'a même pas voulu recourir à celle relativement récente de Réveillé-Parise. Pourtant il a mis à contribution le manuscrit 237 de la bibliothèque de la Faculté, dont il parle assez longuement. En somme, dans l'étude préliminaire consacrée à Guy Patin, M. Pic s'attache surtout à faire ressortir les petits côtés, les côtés mesquins de son sujet, sans tenir aucun compte de l'ambiance. Guy Patin ne fut certainement pas un homme de premier ordre, mais il fait très bonne figure, malgré tout, dans la galerie des anciens doyens de la Faculté. Il fut, je veux bien le concéder, très médisant; on l'était beaucoup au XVIIe siècle. En médecine, si on le juge superficiellement, on serait porté à le croire très rétrograde; mais encore là, faut-il considérer que l'état de la science médicale à cette époque et l'absence de toute méthode expérimentale en fait de physiologie et de thérapeutique, mettaient les médecins prudents et consciencieux dans la nécessité de s'en tenir à des moyens curatifs estimés, à bon droit, bien insuffisants aujourd'hui. Quiconque s'est donné la peine de parcourir la littérature médicale consacrée, au XVIIe siècle, à l'antimoine et à l'opium, ne peut s'empêcher de reconnaître que l'emploi de ces substances à cette époque était des plus abusif et qu'il s'en est suivi nombre de morts, comme le reconnaît Boileau lui-même. Tel « examen de corps mort » fait à la suite de prises accidentelles ou médicamenteuses d'antimoine, au temps de Guy Patin, mentionne sur la muqueuse gastrique des lésions que l'on retrouve aujourd'hui à la suite d'empoisonnements par cette même substance. Il ne faut donc pas tenir trop rigueur à Guy Patin de ses idées « rétrogrades » en thérapeutique. Quant au parti-pris de l'auteur de s'en tenir à deux éditions estimées par lui-même non seulement fautives, mais encore plus ou moins adultérées, on ne saurait trop le lui reprocher, en se plaçant au simple point de vue de la critique historique : du moins estime-t-on que, pour traiter d'un sujet, il est de première nécessité de recourir aux sources. En parcourant la bibliographie, assez incomplète, de la thèse qu'il dit lui avoir été signalée, il aurait appris que les originaux des lettres de Guy Patin sont conservés en partie à la Bibliothèque nationale (f. fr. 9357 et 9358, et f. Baluze 148). Il eût certainement mieux valu, après avoir fait choix des extraits

à donner, collationner ces derniers sur celles des lettres qui nous sont restées. La vie manuscrite de Guy Patin, conservée également à la Bibliothèque nationale (Ms., n. a. fr., 1965), eût fourni à M. P. Pic des renseignements très intéressants et pas tous en conformité avec sa thèse. Mais si la nouvelle biographie de Guy Patin est passible de graves critiques, elle rachète en partie ses défauts par l'abondance et l'heureux choix de son illustration. Et rien qu'à ce titre elle serait digne de figurer dans la bibliothèque de tout médecin et de tout homme instruit, curieux des choses d'autrefois.

2. — De même, la nouvelle série des *Mœurs intimes du passé*, du Dr Cabanès, est-elle faite pour inspirer la curiosité des érudits et des lettrés, médecins ou non. Elle traite de la faune monstrueuse des cathédrales, de la vie d'autrefois, telle qu'elle ressort des représentations le plus souvent hardies, parfois même indécentes, des miséricordes, des stalles et des bordures des vieux missels; vient ensuite la description des folies du carnaval pratiquées tant à l'église que dans les rues et carrefours des villes; comme suite à ce chapitre intéressant le Dr Cabanès nous parle du carême sous l'ancien régime, pour terminer son travail en traitant des processions licencieuses de jadis et des offices burlesques de la Couronne. Assurément il n'y a pas grand' chose de bien neuf dans cette série descriptive des mœurs de nos pères; mais encore faut-il l'aller chercher dans bon nombre de publications distinctes devenues très rares pour la plupart, et que les amateurs recherchent avec avidité. On pourrait même reprocher à l'auteur de n'avoir pas recouru, du moins dans une plus ample mesure, à certains travaux d'une érudition très sûre comme l'Histoire de la caricature de Wright, l'étude d'Edelestand Dumeril sur les poésies latines antérieures au XIIe siècle, et les autres études littéraires du même, l'Histoire de la littérature comique de Flogel, etc. Le Dr Cabanès me permettra de lui signaler pour compléter l'étude qu'il a consacrée, chemin faisant, aux sculptures dont le Bernin a orné les piliers du Baldaquin de Saint-Pierre de Rome, une brochure de Bossi : *Quod non fecerunt barbari, fecerunt Barberini*, étude très passionnée mais bien documentée. De même trouvera-t-il quelques détails intéressants à propos du carême dans le *Traité des dispenses du carême* publié, il y a plus de deux siècles, par Hecquet, avec l'approbation de plusieurs docteurs régents de la Faculté. Le nouveau livre du Dr Cabanès, s'il est susceptible d'améliorations, sera, tel qu'il est, recherché du public instruit qui y trouvera force choses intéressantes, accompagnées d'une documentation iconographique aussi riche que variée.

3. — La 2e série des *Morts mystérieuses de l'histoire*, du même auteur, vient de paraître en nouvelle édition; peut-être intéressera-t-elle un peu moins le grand public que le précédent ouvrage. Ce volume est

consacré aux souverains ayant régné en France depuis Louis XIII jusques et y compris Napoléon III, et relate la mort de quelques reines et de membres de la famille royale au XVIIe et au XVIIIe siècles. La version ancienne a été plus ou moins remaniée et complétée. Dans le chapitre assez long qu'il consacre à Louis XVII, l'auteur se laisse visiblement influencer par les naundorffistes, bien qu'il affirme ne vouloir aller au-delà de ce qui peut seul s'étayer de témoignages scientifiques. Quant aux prétentions des Naundorff elles ont été anéanties, il y a quelque quarante ans, bien que soutenues par Jules Favre, dans une décision juridique très bien motivée, après un réquisitoire, remarquable comme forme et comme fond, de Dupré-Lassale. Peut-être y aurait-il encore lieu de critiquer tel ou tel autre détail; mais on conçoit fort bien que des divergences, même assez grandes, puissent se produire dans l'appréciation des faits. Les amateurs d'histoire moderne et contemporaine n'en seront pas moins heureux de lire dans cette deuxième série des « Morts mystérieuses de l'histoire » la discussion des affections parfois méconnues auxquelles ont succombé depuis près de trois siècles les différents souverains qui se sont succédé sur le trône de France.

4. — En même temps qu'il nous donnait son *Guy Patin*, M. Pierre Pic mettait une dernière main à la seconde série d'un précédent travail : *Les Heures libres*, ... recueillies *ad usum medici*. L'auteur a eu pour but, comme nous l'avons dit naguère en rendant compte ici même de la première série, plutôt de distraire le médecin dans ses heures de loisir, que de l'instruire du passé de son art. Les anecdotes médicales abondent dans ce nouveau recueil, tiré d'ouvrages bien connus du XVIIIe siècle : les Mémoires secrets de Bachaumont, Arnoldiana, Anecdotes sur Mme la comtesse du Barri, Bièvriana. Mais M. Pic les a entremêlées d'extraits purement historiques, biographiques ou littéraires, quelques-uns fort libres. L'ouvrage ne peut donc pas être mis entre toutes les mains.

5. — On connaît les polémiques suscitées par la composition des jurys d'agrégation de médecine. Ce mode de recrutement qui, jadis et naguère encore, ne donnait lieu à aucune réclamation sérieuse, a fini par se fausser comme beaucoup d'autres institutions humaines : au point que, dans ces dernières années, on pouvait affirmer à l'avance, grâce aux influences prépondérantes des membres du jury d'examen, que tel et tel candidats seraient nommés et que tel et tel autres étaient voués, malgré parfois leur supériorité marquée, à un échec certain. Le Dr Nass a voulu faire connaître les dessous de cette crise, non point dans un travail de discussion pure et simple, mais sous la forme d'un roman à allure vive et très passionnante : *Monsieur l'Agrégé*. Les deux partis en présence y sont représentés par deux champions, le profes-

seur Dulac pour la Faculté, et le candidat Jacques Clerget, pour les praticiens. La trame du roman consiste en ce que ces deux champions aiment la même femme, fiancée à l'un d'eux Jacques Clerget, et qui a obtenu — par quel marché ! — le succès de celui-ci. Il faut dire que si Jacques Clerget est arrivé à décrocher la timbale, ce n'a été que grâce à un favoritisme éhonté, dans lequel pourtant il n'a aucune responsabilité, et qu'il n'a d'ailleurs nullement recherché. L'auteur fait ressortir les abus par trop criants des concours officiels, mais il ne ménage pas ses blâmes aux praticiens qui par une agitation aussi bruyante que stérile ont compromis une cause très soutenable, sinon très juste. Les événements touchant à la vie intime des deux adversaires se précipitent, autrement dit le roman se corse, et l'agrégé, Jacques Clerget, atteint de folie furieuse, va terminer sa vie de déboires dans un asile d'aliénés. Réserves faites de la forme, que tout le monde pourra ne pas goûter, le Dr Nass a su bien mettre en relief les revendications parfois injustes du parti contraire à l'institution actuelle de l'agrégation et il a eu le très grand mérite d'exposer les faits avec la plus parfaite impartialité.

6. — C'est un manuel de vulgarisation à l'usage du grand public que les *Notions générales de médecine, d'hygiène et de soins aux malades*, publiées par le Dr Paul Cantonnet, et dont la rédaction est due à toute une société de médecins et chirurgiens groupés autour de lui. Grâce à la presse quotidienne qui publie régulièrement les comptes-rendus des séances de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, le public s'intéresse de plus en plus aux choses de la médecine. Cet intérêt tend à devenir chez beaucoup une véritable maladie, une sorte de fièvre médicale. Nombre d'ouvrages ont été publiés aussi dans le but d'initier les profanes aux choses de la médecine et, en fin de compte, de même que Guillot voulait en remontrer à son curé, il est peu de malades aujourd'hui qui ne cherchent à discuter avec leur médecin le cas pour lequel ils ont été lui demander conseil. D'où la diminution inévitable de la confiance que tout patient devrait témoigner à ceux qui le soignent; et le rôle de ces derniers, parfois difficile, devient de ce fait singulièrement ardu. Mais ce qui est un écueil pour le médecin devient un danger pour celui qu'il a mission de traiter et de mener à la guérison. Les pusillanimes instruits superficiellement d'une foule de notions qu'ils devraient ignorer, sont tourmentés de craintes et d'appréhensions injustifiées. Les présomptueux croient que ce qu'ils ont puisé dans leurs lectures les met à même de se traiter sans le secours du médecin; et, quand ils se décident à faire appel à celui-ci, il est le plus souvent trop tard. Aussi les « Notions générales » que le Dr Cantonnet et ses collaborateurs ont mis au jour, ont-elles pour but d'apprendre au public comment il faut, par une hygiène bien

entendue, éviter les maladies contagieuses, les intoxications d'ordres divers, le surmenage mental et les maladies nerveuses. Elles lui apprendront également ce que l'on peut et l'on doit faire, en cas d'urgence, avant l'arrivée du médecin, comme aussi ce que l'on doit bien se garder de faire. L'ouvrage indique également de quelle manière les personnes de l'entourage d'un malade ou d'un blessé peuvent utilement aider au médecin, et lui faciliter son rôle ; comment, après son départ, il faut appliquer ses prescriptions. En résumé, parmi toutes les publications qui ont pour but d'inculquer au public des notions indispensables de médecine, et qui, il faut le dire en toute franchise, ont jusqu'à ce jour fait beaucoup plus de mal que de bien, les « Notions » du Dr Paul Cantonnet sont particulièrement à recommander. Comme le dit le professeur Loeper, dans la préface placée en tête du volume, le programme que se sont imposé les auteurs des différentes parties a été rempli avec beaucoup de tact et de conscience et avec le souci évident, non de flatter une curiosité malsaine ou dangereuse, ou de répondre à des intérêts particuliers, mais d'être véritablement et toujours utiles à ceux qui veulent sincèrement aider le médecin.

7. — L'*Annuaire et guide pratique d'hygiène*, publié sous la direction du Dr P. Lassablière, répond à un véritable besoin : il constitue, en un volume de quelques centaines de pages, une véritable encyclopédie des connaissances qu'il importe à tout médecin praticien d'avoir, en matière d'hygiène et de salubrité publique et privée. Ces notions, le plus souvent éparses dans des publications volumineuses ou les divers journaux de médecine, se trouvent ici groupées et résumées d'une manière aussi claire que succincte. Les moyens de défense contre les maladies contagieuses, l'hygiène de l'alimentation, celle de l'habitation, l'hygiène individuelle, rurale, urbaine sont successivement passés en revue. Un chapitre spécial est consacré à la police sanitaire des animaux. L'hygiène industrielle, à laquelle les pouvoirs publics se sont si fort intéressés depuis un demi-siècle, est étudiée avec tous les développements que comporte le sujet; les soins que doivent prendre les mères durant leur grossesse, ceux qu'il faut donner aux enfants pendant leurs premières années et jusque dans l'école, sont également énumérés dans leurs moindres détails; de même, le chapitre consacré à l'hygiène sociale, à la lutte contre les trois grands fléaux qui déciment la population à l'heure présente, l'alcoolisme, la tuberculose et la syphilis, à la protection des vieillards et des enfants, comporte toutes les indications les plus utiles à connaître. Enfin l'auteur a réuni à la fin du volume une série d'études sur des questions d'actualité intéressant les hygiénistes et rédigées par les Drs Courbon, Desfeuilles, Gaugoux, professeur Lannelongue, Mouricaud. Il y aurait bien, çà et là, quelques critiques de détail à faire; mais l'Annuaire

paraissant devoir être périodiquement publié, ces petites imperfections, signalées à qui de droit, disparaîtront dans les éditions ultérieures. Disons enfin qu'une copieuse table alphabétique permet au chercheur de trouver avec la plus grande facilité les renseignements dont il peut avoir besoin.

8, 9. — L'auteur du précédent volume a eu l'heureuse pensée de faire tirer à part le chapitre consacré à l'enfance, dans un but de vulgarisation, et pour aider les mères à remplir aussi bien que possible, au point de vue physique, leurs devoirs envers leurs enfants : *Hygiène infantile*; *notions pratiques à l'usage des mères*. Ces dernières y trouveront toutes les connaissances qui leur sont nécessaires pour maintenir leurs enfants en santé; car, comme le dit l'auteur, leur ignorance est la principale cause des fautes qu'elles commettent si souvent et si uniformément, et les conséquences de ces fautes sont trop souvent hélas! irréparables. — *Le Livret de santé de l'enfant*, du Dr Larat, répond au même but, et contient, à quelques détails près, les mêmes notions : c'est dire tout le service que, dans sa forme claire et succincte, il peut rendre aux mères.

10. — Le *Manuel de l'infirmière*, dû à la collaboration de plusieurs médecins et d'un pharmacien flamands, les Drs Deckx, Fierens Gevaerts, Nuijens, Van de Perre, et dont la première édition néerlandaise a été écoulée en quelques mois, contient l'ensemble des notions exigées par le programme du gouvernement belge, pour l'obtention du brevet ou diplôme d'infirmière. Les auteurs ne s'en sont pas tenus rigoureusement cette fois à ce programme, qui leur a paru défectueux sous plusieurs rapports. Ils ont suivi, dans leur rédaction, une marche un peu différente, sans toutefois en négliger aucun point; et ils ont cru devoir ajouter un chapitre traitant des maladies en général et des soins généraux à donner aux patients. Le manuel est essentiellement pratique et à la portée de toutes les intelligences; encore le texte est-il agrémenté de figures qui en rendent, s'il se peut, car il est assez clair par lui-même, le sens plus compréhensible. Il a sur nos manuels le précieux avantage de n'insister en fait d'anatomie et de physiologie que sur les notions strictement indispensables, condensées ici en une quarantaine de pages. Le surplus traite des médicaments les plus usuels habituellement manipulés par les infirmières, des principes d'hygiène, des maladies et des soins généraux ou particuliers à donner aux malades, maladies et soins envisagés au point de vue du rôle strict des infirmières. D'autres chapitres sont consacrés aux premiers soins en cas d'accidents de nature soit médicale soit chirurgicale, à la description des bandages et appareils les plus usuels, enfin au transport des malades et des blessés. Disons pour terminer qu'il y a dans ce manuel un souffle chrétien qu'on est peu habitué à trouver dans les ouvrages de ce genre.

11. — Sous le titre : *L'État mental des hystériques*, etc., le professeur bien connu de psychologie du Collège de France, le Dr Pierre Janet, a réuni des travaux parus il y a déjà quelque douze à dix-huit ans, et un certain nombre d'études publiées dans différentes revues à propos des névroses hystériques. Le volume est divisé en trois parties. La première n'est autre que : l'état mental des hystériques, qui faisait partie de la collection Charcot Debove et est depuis longtemps épuisé. Il a paru utile à l'auteur de reproduire ces études : elles forment, en effet comme le résumé des recherches qui ont joué un si grand rôle dans la transformation de l'idée que l'on se faisait naguère encore de l'hystérie, et à titre d'introduction à une étude médicale sur cette affection mentale. Il eût peut-être mieux valu remanier cette étude et la mettre au courant des notions plus récentes acquises sur la nature de la maladie; mais l'auteur se réserve de résumer ultérieurement dans une publication qui portera le titre « l'Hystérie, maladie mentale », les observations nouvelles qu'il a pu faire sur ce sujet et les discussions plus récentes auxquelles la maladie a donné lieu. De même la troisième partie du volume n'est que la reproduction, sans modifications, d'un travail assez ancien que l'auteur avait fait, pour le traité de thérapeutique appliquée de M. H. Robin, sur le traitement psychologique de l'hystérie. Assurément ce travail est devenu insuffisant. Mais encore pourra-t-il, tel qu'il est, donner sur certains points des renseignements utiles, et il servira de complément naturel aux différentes études réunies dans la deuxième partie. Il doit, d'ailleurs, être repris prochainement par l'auteur, qui le complètera en y ajoutant les notions de psychothérapie qui se dégagent de tout un ensemble d'études publiées ultérieurement par divers auteurs. Quant à la seconde partie, elle est formée par la réunion d'un certain nombre d'études insérées dans plusieurs revues à propos des divers symptômes hystériques : l'hémianopsie hystérique, la localisation des troubles de même nature sur le côté droit ou le côté gauche du corps, le rhytme de Sheyne-Stockes dans l'hystérie, le somnambulisme des médiums, certains troubles curieux de la vision, les modifications de la mémoire et les doubles existences.

12. — Existe-t-il dans l'univers des forces inconnues qui président aux « événements de l'histoire »? Les peuples sont-ils portés à suivre à leur insu, une voie qui leur est tracée d'avance, et en est-il de même pour les individus? C'est le problème passablement vaste et ardu, que l'auteur de *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues*, s'est donné la tâche non de résoudre, mais d'étudier. Il se flatte qu'il pourra de la sorte, « placer une pierre à l'édifice psychologique dont on commence à poser les bases et à rassembler les matériaux », avouant que, pour faire un travail complet, pour épuiser le

sujet, il lui faudrait des connaissances qui lui manquent. Aussi s'est-il borné dans son étude aux seuls faits qu'il lui a été donné de constater sa vie durant. Il estime qu'un point d'appui, une base solide, pour s'élever au-dessus et en dehors du culte religieux, a manqué aux psychologues ses devanciers; que leurs recherches devaient être, par ce seul fait, exclusivement spéculatives et théoriques, et que, dans ces conditions, aucun progrès n'était possible, aucune science ne pouvait s'établir. Pour lui, il existe une analogie frappante entre les « folles données du spiritisme actuel, dont la base est l'hypnotisme, et celles de l'alchimie, dont la base était la combinaison des corps. » Et, de même que la chimie naquit des chimères des alchimistes, il a la ferme conviction qu'une science nouvelle naîtra des divagations spirites actuelles. Il est aussi pourtant, en ce qui concerne les faits constatés par lui-même, persuadé qu'ils pourront bien ne pas être admis par la science officielle, et que ses théories et ses hypothèses pourraient bien être parfois erronées. Dans ses conclusions ou son épilogue, l'auteur combat vivement les idées bien connues et éminemment spiritualistes du professeur Grasset. Au contraire de ce dernier, il estime qu'aucun fait n'est surnaturel, que tout ce qui existe dans l'univers (formé par une substance unique) est naturel et physique, qu'enfin les « mots de surnaturel et de métaphysique représentent des conceptions entièrement imaginaires, applicables uniquement à d'autres univers possibles, mais chimériques, qui n'ont pour nous aucune valeur. » Cette citation suffira à montrer dans quel esprit le Dr de Sermyn a composé son travail.

13, 14. — Les procédés d'éducation proposés pour diriger les écoliers mentalement anormaux se sont multipliés depuis quelques années, et nombre d'entre eux sont loin d'avoir fait leurs preuves. Les Drs Jean Philippe et Paul-Boncour n'ont pas voulu, dans leur travail commun : *L'Éducation des anormaux*; *principes d'éducation physique intellectuelle et morale*, aborder la discussion détaillée de ces trop nombreux systèmes. Ils ont voulu simplement reprendre, dans leurs grandes lignes, les conférences pratiques faites naguère dans le but d'exposer et d'expliquer quels principes doivent présider à la direction des enfants à mentalité plus ou moins déviée de son équilibre normal. De même, ils ont laissé de côté toute discussion d'école et toute querelle de personnes, estimant qu'il était assez d'exposer clairement « comment l'éducateur qui prend sa tâche à cœur doit comprendre le relèvement de ces enfants, si différents des élèves ordinaires; ayant cette compréhension il saura faire son choix parmi les multiples procédés mis à sa disposition, les adaptera aux besoins de chacun de ses élèves...; il individualisera l'éducation en tenant compte du caractère, de l'intelligence et de la santé de chaque enfant. » Pour les auteurs, l'essentiel

des principes directeurs de cette pédagogie spéciale est que la grande majorité des anomalies infantiles sont des maladies de l'évolution physiologique et mentale. C'est sans doute un peu exagéré; mais il y a beaucoup à prendre et à retenir dans leur étude. Il est seulement regrettable que, dans le chapitre relatif à l'éducation morale, ils n'aient su faire aucune part à la religion, base véritable de toute morale saine et stable. — *Le Crime devant la science* est une étude que le Dr Wahl a consacrée plus spécialement aux déséquilibrés et dégénérés mentaux, fauteurs de la plupart des désordres sociaux. Après avoir défini le crime d'après le droit naturel, et montré quelle a été l'évolution de l'idée de crime depuis Zacchias jusqu'à Falret et Marc, le Dr Wahl, adoptant l'idée que les dégénérés forment le fond de la population des prisons comme des asiles, s'attache à démontrer que c'est contre la dégénérescence que doit s'exercer la lutte contre la folie et la criminalité, désordres susceptibles, dans une certaine mesure d'être endiguées par des mesures prophylactiques rigoureuses. L'étude du Dr Wahl est un exposé très fidèle des différentes idées qui ont cours sur la criminalité; mais toute idée de morale religieuse en est exclue, malgré les bons résultats non ignorés, sans doute, de l'auteur, donnés par les œuvres chrétiennes de relèvement des condamnés de droit commun.

15, 16. — Abandonnant à cause des inconvénients qu'elle entraîne souvent, la description analytique du corps de l'homme par appareils et fonctions, le Dr L. G. Droit, dans son *Précis de l'organisation de l'homme*, destiné aux élèves des différentes catégories de l'enseignement secondaire et primaire supérieur, a préféré procéder par régions. Il a pu mettre de la sorte en lumière les rapports des organes entre eux et les conséquences qui en découlent. L'illustration de cet opuscule est copieuse et ne comprend pas moins de 127 figures en noir, mais ce qui est une innovation pour un ouvrage classique, c'est qu'il y a, en outre quatre compositions inédites en couleurs où les différents plans de structure d'une région sont dessinés sur des feuilles transparentes superposables, si bien que l'œil perçoit non seulement les détails particuliers de chacune, mais encore, lorsqu'elles sont superposées, une impression d'ensemble très précise. — *Les Merveilles de l'œil*, des Drs Louis et Paul Murat, font partie de la collection *Science et Religion* (section des *Questions scientifiques*), bien connue, entreprise par la librairie Bloud. L'opuscule traite de l'anatomie et de la physiologie de l'organe de la vision, envisagé au point de vue de l'argument classique de la finalité, et c'est à bon droit que les auteurs tirent cette conclusion : qu'admettre la formation spontanée de l'œil est aussi illogique que de soutenir la composition accidentelle des vers de l'Iliade par le jet répété de toutes les lettres de l'alphabet.

17, 18. — Le livre de M. Cuénot : *La Genèse des espèces animales*, a été écrit pour répondre aux desiderata souvent exprimés à l'auteur par des étudiants et des curieux des choses de la nature en quête de renseignements sur des questions de zoologie générale, telles que l'hérédité, la formation des espèces, la distribution géographique des animaux, l'origine de la vie, etc. Ce n'est pas qu'il manque d'ouvrages sur ces matières (il en est même d'assez nombreux, parmi lesquels d'excellents); mais l'examen critique des théories y tient une place prépondérante. Dans son travail, M. Cuénot a cherché, au contraire, à réduire le *plus* qu'il a pu les discussions purement verbales, trop souvent même oiseuses, il faut l'avouer. Il s'est contenté de grouper les faits positifs; de résumer les expériences importantes et les observations classiques qui, d'après lui, éclairent l'origine des espèces animales de façon que les conclusions, réputées actuellement vraisemblables se dégagent d'elles-mêmes. L'ouvrage est divisé en cinq parties : dans la première est retracée l'évolution des idées qui aurait conduit, au dire de l'auteur, à l'acceptation définitive de la doctrine transformiste; la suivante, consacrée à l'étude de l'individu et du couple, est un résumé aussi condensé que possible des « déterminismes de l'animal, depuis sa naissance et son ontogénèse jusqu'à la reproduction et la mort; la troisième est destinée à montrer comment et sous quelles influences l'animal varie et comment les variations acquises sont préservées et renforcées. Dans la quatrième, l'auteur passe en revue le peuplement des différents milieux et les caractères de leur faune propre. Après ces divers exposés de faits concrets vient une cinquième et dernière partie plus spécialement critique et explicative de la conception que l'on peut se faire actuellement de la genèse des espèces et des adaptations, au point de vue du transformisme qui pourtant, reconnaît l'auteur, serait loin d'avoir élucidé tous les problèmes relatifs à nos origines, notamment les orthogénèses. — *Les Organismes primordiaux*, de MM. Albert et Alexandre Mary, forment la quatrième partie d'un ouvrage commencé il y a déjà plusieurs années, et conçu dans un esprit évolutionniste. Cet ouvrage a pour but de vulgariser les notions du transformisme et il le fait dans le style habituel des articles scientifiques publiés dans les journaux quotidiens.

19. — M. L. Breton, député, l'un des plus ardents promoteurs de la loi contre l'emploi de la céruse, a fini par s'apercevoir que la substance proscrite n'était pas la seule à provoquer des accidents de saturnisme, et que ceux-ci se produisent aussi bien dans d'autres professions que la peinture. On pourrait même dire qu'ils y sont beaucoup plus fréquents. Aussi a-t-il cru, par son livre : *Le Plomb*, devoir attirer l'attention de tous sur « les nocivités d'un métal dont l'emploi habituel

peut avoir les pires conséquences et peut être rigoureusement écarté. » Il est probable qu'on ne proscrira pas le plomb aussi rigoureusement que semble le réclamer M. Breton, et qu'il en sera même tout autrement que pour la céruse qu'il a bien fallu conserver pour les travaux extérieurs. La partie pathologique de l'ouvrage eût gagné à être rédigée par un médecin. Mais nos députés nous ont habitués à les voir traiter *de omni re scibili et inscibili*, et même, *quibusdam aliis*.

20, 21, 22. — Dans son étude : *Variations avec l'âge dans la teneur de quelques organes en phosphore total et en divers corps phosphorés*, le Dr Henri Maurice s'est proposé principalement, comme le donne à entendre le titre, de déterminer l'influence exercée par l'âge sur la quantité et la répartition du phosphore contenu dans le système nerveux, et aussi quelques organes, ou humeurs, le sang, le foie et la rate. C'est un ouvrage surtout documentaire. — L'*International Catalogue of scientific Literature*, fascicule L, de biologie générale, qui en est à la huitième année de sa publication, comprend cette fois l'indication de tous les travaux, sauf lacunes, publiés au cours de l'année 1910. — Quant à l'*Internaciona Biologial lexiko*, du Dr Boubier, il constitue un essai de dictionnaire en allemand, anglais, français, italien, espagnol des termes usités en biologie et sciences annexes. Malgré tous les efforts tentés pour faire de l'ido la langue scientifique internationale, il en sera de celle-ci comme du volapuk, dont on ne parle plus aujourd'hui, et ses protagonistes en seront pour leurs frais de propagande.

23. — A la dernière heure, nous recevons le nouveau règlement si impatiemment attendu, sur le *Service de santé en campagne*, établi par le décret du 26 avril 1910. Il ne doit pourtant entrer en vigueur dans chaque corps d'armée qu'après la constitution complète des approvisionnements de réserve destinés aux nouvelles formations sanitaires et c'est ce qui explique peut-être sa publication un peu tardive. Le règlement comporte neuf titres subdivisés eux-mêmes en un nombre plus ou moins grand de chapitres. Les dispositions générales forment le premier titre et comprennent l'objet de l'organisation du service, des attributions des directeurs et médecins divisionnaires, comme aussi les dispositions communes relatives au personnel et à l'exécution du service. Les deux titres suivants traitent dans leurs détails du service de l'avant et de celui de l'arrière : ce sont les parties les plus importantes du règlement. Enfin les approvisionnements, la gestion, la comptabilité, le service de santé dans les sièges, les sociétés d'assistance aux blessés et malades, le service de santé à l'intérieur, les dispositions, tant diverses que finales, forment l'objet des autres titres.

Dr L. de Sainte-Marie.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES. SCIENCES MATHÉMATIQUES

PHYSIQUE. — 1. *Traité de physique*, par O. D. CHWOLSON; trad. sur les éditions russe et allemande par E. DAVAUX, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. COSSERAT et F. COSSERAT. T. III, fasc. 2. *Thermodynamique générale. Fusion. Vaporisation.* Paris, Hermann, 1910, gr. in-8, paginé VII-409 à 744, avec 206 fig., 11 fr. — 2. *Leçons sur l'électricité*, par ÉRIC GÉRARD. Paris, Gauthier-Villars, 1910, 2 vol. gr. in-8. T. I de XII-975 p. et 458 fig., 12 fr. T. II de VII-990 p. et 489 fig., 12 fr.— 3. *Les États physiques de la matière*, par CH. MAURAIN. Paris, Alcan, 1910, in-16 de 327 p. et 21 fig., 3 fr. 50. — 4. *La Télégraphie sans fil*, par G.-E. PETIT et LÉON BOUTILLON. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 148 p. et 175 fig., 5 fr. — 5. *Traité de radioactivité*, par Mme P. CURIE. Paris, Gauthier-Villars, 1910, 2 vol. gr. in-8 de XIII-426 et IV-548 p., avec 193 fig. et 7 pl., 30 fr. — 6. *Leçons de cristallographie*, par G. FRIEDEL. Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 de IV-310 p. et 383 fig., 10 fr. —

CHIMIE. — 7. *Traité de chimie générale*, par W. NERNST; trad. de l'allemand par A. CORVISY. 1re partie. *Propriétés générales des corps. Atome et molécule.* Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 de II-510 p., 12 fr. — 8. *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. POST et B. NEUMANN; trad. de l'allemand par G. CHENU et M. PELLET. T. II, fasc. 3. Paris, Hermann, 1910, paginé 497 à 916, avec 85 fig., 13 fr.

MATHÉMATIQUES. — 9. *Théorie des séries à termes constants. Applications aux calculs numériques*, par E. FABRY. Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 de 198 p., 6 fr. 50. — 10. *Leçons sur les séries de polynômes à une variable complexe*, par Paul MONTEL. Paris, Gauthier-Villars, 1910, gr. in-8 de VI-128 p., avec 2 fig., 3 fr. 50. — 11. *Introduction à la théorie des fonctions d'une variable*, par JULES TANNERY. T. II. 2e éd. Paris, Hermann, 1910, gr. in-8 de 480 p., 15 fr. — 12. *Les Fonctions polyédriques et modulaires*, par G. VIVANTI; trad. par ARMAND CAHEN. Paris, Gauthier-Villars, 1910, gr. in-8 de VI-319 p. et 52 fig., 3 fr. 50. — 13. *Éléments de calcul vectoriel, avec de nombreuses applications à la géométrie, à la mécanique et à la physique mathématique*, par C. BURALI-FORTI et R. MARCOLONGO; trad. de l'italien par S. LATTÈS. Paris, Hermann, 1910, gr. in-8 de VII-229 p., 8 fr. — 14. *Introduction à la théorie des nombres algébriques*, par le Dr. J. SOMMER; trad. de l'allemand par A. LÉVY. Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 de X-376 p., 15 fr. — 15. *Le Calcul mécanique. Appareils arithmétiques et algébriques. Intégrateurs*, par L. JACOB. Paris, Doin, 1911, in-18 de XVI-428 p., avec 184 fig., 5 fr. — 16. *Précis de mécanique rationnelle*, par P. APPELL et S. DAUTHEVILLE. Paris, Gauthier-Villars, 1910. gr. in-8 de II-729 p. et 220 fig., 25 fr. — 17. *Les Actions à distance*, par G. COMBEBIAC. Paris, Gauthier-Villars, 1910, petit in-8 de 89 p., cartonné, 2 fr. — 18. *Description et usage de l'astrolabe à prisme*, par A. CLAUDE et L. DRIENCOURT. Paris, Gauthier-Villars, 1910, in-8 de XXX-392 p., avec 35 fig. et 7 pl., 15 fr.

SCIENCE ET INDUSTRIE. — 19. *La Métallographie appliquée aux produits sidérurgiques*, par UMBERTO SAVOIA. Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-16 de X-218 p. et 94 fig., 3 fr. 25. — 20. *La Technique du froid, par* G. LEHNERT; trad. de l'allemand par GASTON DERMINE. Paris, Delagrave, s. d., petit in-8 cartonné de VIII-203 p. avec 140 fig. et 12 pl., 6 fr. — 21. *Manuel simple et pratique de l'automobile. La Voiture de tourisme*, par E. LESSARD. Paris, Delagrave, s. d., petit in-8 cartonné de 319 p. et 135 fig., 5 fr.

BIOGRAPHIE. — 22. *Savants du jour. Paul Appell. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par ERNEST LEBON. Paris, Gauthier-Villars, 1910, gr. in-8 de VIII-71 p., avec portrait, 7 fr.

PHYSIQUE. — 1. — Dans tout ouvrage, si bon soit-il dans son ensemble, il y a toujours une partie que l'on préfère. C'est notre cas pour la *Thermodynamique générale* qui occupe 140 pages dans le *Traité de physique* de M. Chwolson. Il est impossible d'être plus précis,

plus clair, plus complet tout en étant aussi bref. Cette opinion n'est pas seulement la nôtre, c'est aussi celle de tous nos collègues avec qui nous avons parlé de cet ouvrage. Les deux principes fondamentaux de la thermodynamique jouent un rôle bien différent dans le développement et les applications de cette science; il y avait à séparer bien nettement les lois servant à calculer des phénomènes connus et celles laissant prévoir d'autres phénomènes: l'exposé de l'auteur ne permet aucune confusion sur les questions de ces deux ordres. Les deux principes de la thermodynamique sont empiriques, leurs conséquences, si loin qu'on les ait poussées, ont toujours été d'accord avec l'expérience; en dehors de ces deux principes, la thermodynamique ne s'appuie sur aucune hypothèse; il n'y a pas de science régnant sur un domaine aussi vaste, l'auteur en conclut que l'avenir ne donnera point de démenti à la vérité de ces principes. Sur ce point, et sur ce point seul, nous trouvons que l'auteur va un peu loin : en science il faut toujours réserver l'avenir. Après la théorie viennent les applications. C'est en trois magistraux chapitres, que M. Chwolson expose au point de vue de cette science : l'étude des gaz et quelques autres phénomènes antérieurement exposés; le passage de l'état solide à l'état liquide et inversement; le passage de l'état liquide ou solide à l'état gazeux et inversement. Comme toujours les travaux les plus modernes sont analysés et lorsqu'il y a contradiction comme il arrive, par exemple, entre les idées de Tamann sur les corps solides et les cristaux fluides, M. Chwolson se contente d'enregistrer les faits sans se mêler aux polémiques qu'ils ont soulevées.

2. — Nous saluons avec le plus grand plaisir la 8e édition des *Leçons sur l'électricité* de M. E. Gérard. Nous n'avons cessé de conseiller directement ce livre aux futurs ingénieurs électriciens et aux personnes qui veulent suivre, dans leurs grandes lignes, les développements de la théorie et de la pratique de la science électrique. La lecture de cette édition ne modifie point notre opinion. Il ne s'agit pas en effet de quelques coupures destinées à faire disparaître des notions surannées puis de quelques additions sur les questions les plus récentes; cet ouvrage est remanié à fond dans toutes les parties pour lesquelles cela a été nécessaire. Dans le premier volume, consacré à la théorie, la différence entre le flux de force et le flux d'induction a été précisée: les ondes électriques sont étudiées plus à fond; les vues d'ensemble sur la théorie des électrons embrassent toutes une suite de faits physiques tels que la constitution de la matière, la gravitation, les phénomènes lumineux. Dans le second volume, réservé aux applications, l'usage de la turbine à vapeur a amené de profondes modifications dans la construction des dynamos et des alternateurs, il s'ensuit toute une partie nouvelle de l'ouvrage. Nous passons à regret

sous silence, faute de place, toutes les autres heureuses innovations contenues dans cet excellent cours.

3. — L'étude de toute une suite de phénomènes naturels a fait de grands progrès surtout grâce à la chimie physique et à l'ultramicroscope. La science a pénétré plus avant dans la connaissance intime des corps. L'épaisseur minimum des liquides, la rigidité des fluides, les cristaux liquides sont des sujets effleurés lorsqu'ils ne sont pas passés entièrement sous silence dans la plupart des traités de physique; il en est de même de la fluidité et de la diffusion des corps solides; sur l'état colloïdal les notions sont souvent vagues; la belle hypothèse de Curie sur la formation des cristaux qui permet d'expliquer leur cicatrisation lorsqu'on les mutile est peu connue; les lois de la métallographie sont en train de prendre un développement considérable. Ces diverses questions ont été étudiées et exposées d'une façon remarquable par M. Maurain dans *les États physiques de la matière*. Industriels, physiciens et chimistes, ayant peu ou beaucoup de connaissances acquises, les augmenteront certainement en lisant cet ouvrage. Nous le recommandons aux étudiants : ils y trouveront l'indication de voies nouvelles qui leur permettra de se livrer à des recherches originales.

4. — Quinze ans à peine nous séparent des premières applications pratiques de *la Télégraphie sans fil* et ses perfectionnements sont tels que le matériel premier est devenu désuet. MM. Petit et Bouthillon nous font connaître quels sont les appareils actuellement en usage courant. Les descriptions données sont excellentes et sont appuyées par des schémas et des gravures très clairs. Les notions théoriques nécessaires à la compréhension de leur fonctionnement sont exposées d'une façon brève mais très précise. Quelques mots sont consacrés à l'historique de cette science et des pages plus nombreuses aux questions en cours d'étude ou de développement; les plus intéressantes parlent de la *Téléphonie sans fil*, de la transmission des images et de l'énergie, de la direction des ondes hertziennes. La solution de ce dernier problème qui seul peut assurer le secret des communications nous a paru, d'après les renseignements des auteurs, proche d'une solution satisfaisante. Sauf sur quelques points particuliers, de la compétence d'ingénieurs déjà rompus à la pratique de l'électricité, cet ouvrage est accessible aux personnes possédant bien les notions élémentaires de cette science.

5. — Assez récemment on a, âprement, discuté sur la valeur scientifique de Mme Curie. Politique et religion, Sorbonne et Institut catholique, antiféminisme ont été mis en jeu. De l'œuvre scientifique même, on a peu ou point parlé. Il était pourtant facile de se renseigner : *Le Traité de radioactivité* de Mme Curie avait paru. Une lecture,

même superficielle, montre que cet ouvrage n'est pas un monument élevé à la propre gloire de M. et Mme Curie, mais une œuvre de haute probité scientifique rendant à chacun son dû. Certes, le radium y tient une place prépondérante parmi les nombreuses substances radioactives découvertes antérieurement ou postérieurement. Mais cette place est bien loin d'être proportionnelle au nombre qui, de l'avis unanime, qualifie la puissance radioactive du radium. La connaissance intime des ions et électrons étant nécessaire pour suivre les développements ultérieurs, Mme Curie rappelle tout d'abord les propriétés qui découlent de cette conception de la matière électrisée. Les méthodes spéciales de mesures, particulièrement délicates, utilisées en radioactivité sont ensuite exposées. Pour l'ensemble de l'ouvrage nous séparerons nos appréciations en deux parties : celles relatives aux faits que l'on peut considérer comme définitivement acquis et celles où soit l'hypothèse soit la probabilité joue le plus grand rôle. Dans la première série nous plaçons : la préparation chimique des substances radioactives fondamentales, les phénomènes électriques et calorifiques qu'elles produisent, l'étude de l'émanation. Cet ensemble est parfait. Les difficultés chimiques de concentration des matières radioactives sont colossales, toutes les expériences sont décrites avec méthode et peuvent être reproduites, presque sans aléas, par des expérimentateurs sagaces et patients; les causes d'erreurs provenant de la permanence des phénomènes électriques sont méthodiquement éliminées; les produits de l'émanation sont savamment dosés tant en leur nature que dans les circonstances de leur production. Toutes les expériences sont accompagnées de données numériques précises. Dans la seconde série se trouve d'une part l'étude des nombreux corps manifestant une énergie radioactive. A quoi la doivent-ils? La réponse est difficile; souvent les attributions sont un peu hâtives, basées sur trop peu d'analogies ou d'expériences. Aux chercheurs de l'avenir de préciser. D'autre part, nous estimons que l'appareil mathématique a trop été mis en jeu. Cette hâte de formuler s'excuse cependant chez un savant qui continue par un labeur incessant à préciser ses propres hypothèses.

6. — Les *Leçons de cristallographie* de M. G. Friedel sont, en principe, le cours qu'il professe à l'École des mines de Saint-Étienne. Les ingénieurs cherchant avant tout à identifier les cristaux, les propriétés physiques telles que la conductibilité calorifique ou la piésoélectricité sont à peine indiquées. Par contre la théorie des réseaux et les symétries compatibles avec la loi d'Haüy sont exposées avec tous les détails et la précision désirables; complétées par la loi de Bravais, ces notions fondamentales ont permis à l'auteur de donner une belle description des formes cristallines et de leurs modifications. Pour les propriétés

optiques, l'ouvrage de M. Friedel ne se distingue des analogues que par son caractère de précision. L'étude des édifices cristallins complexes est basée sur les travaux de Mallard et comporte toute l'ampleur désirable. Quelques mots sur les cristaux nous attirent l'attention sur des corps encore incomplètement étudiés. Le chapitre de l'isomorphisme est particulièrement intéressant: il mérite d'être lu par les physiciens et les chimistes. Quoique adversaire de la théorie de Schœnflies, l'auteur en fait connaître les fondements. Les figures très bien gravées sont d'un grand secours pour la bonne compréhension de la notation cristallographique qui gêne si souvent les débutants.

Chimie. — 7. — Nous aurions mieux aimé que le traducteur de l'ouvrage de Nernst : *Traité de chimie générale* eût conservé le titre allemand : *Theorische Chemie vom Standpunkte der Avogadroschen Regel und der Thermodynamik*, tout en le traduisant : Chimie théorique, basée sur la loi d'Avogadro et la thermodynamique. Sous cette forme le titre indique bien nettement le but poursuivi par son savant auteur. Les livres de chimie physique ou de mécanique chimique ne manquent pas, mais celui-ci a un caractère tout à fait à part : il est spécialement destiné aux chimistes voulant pousser l'étude de la constitution de la matière jusqu'aux dernières limites actuellement déterminées. Mais d'autre part cet ouvrage a la prétention, très justifiée, de se suffire à lui-même sur le sujet qu'il a cherché à approfondir. On ne saurait cependant en aborder l'étude sans de sérieuses connaissances en physique et en chimie, mais seulement sur les points où ces sciences sont purement descriptives. L'ouvrage débute par l'exposé des principes fondamentaux de la physique, il précise toutes les hypothèses premières, et, après un excellent résumé de la thermodynamique, il indique que la constitution de l'atome et de la molécule sera comparée avec les manifestations extérieures de la matière. Sous le titre : Propriétés générales de la matière, sont étudiés les états solides, liquides et gazeux lorsque les mots correspondent à un état bien défini de la matière, puis vient une très belle étude sur les solutions étendues qui, nous osons le dire, forment un quatrième état, le seul permettant d'étudier la matière d'une façon très précise. Dans cette première partie citons, comme types pouvant servir aux professeurs de l'enseignement secondaire pour faire leurs leçons, les pages consacrées à la tension superficielle et à la pression osmotique. La deuxième partie s'occupe de l'atome et de la molécule. L'hypothèse « atome », nous montre Nernst, se plie bien à tous les phénomènes étudiés; si la radioactivité a paru, un moment, lui porter un dur coup, la possibilité de sa destruction et le concept d'une forme complexe pour lui ne sont pas incompatibles avec le restant de la théorie. Pour la structure de la molécule, les divers phénomènes physiques donnent

des résultats se heurtant; nous sommes encore loin de résultats à peu près définitifs. Nernst introduit avec prudence les diverses hypothèses qui lui sont nécessaires. Elles sont multiples. C'est au lecteur de les bien distinguer; il n'y arrivera que par une étude attentive. L'auteur a tout fait pour rendre son ouvrage clair et précis, il y a réussi : professeurs et étudiants profiteront largement de son œuvre.

8. — Le troisième fascicule du tome II de l'excellent *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels* contient d'abord les analyses relatives à la bière rédigées par les professeurs H. Vogel et C. Bleisch (Weihemstephan). Pour le vin, les traducteurs ont conservé en entier les méthodes suivies en Allemagne et exposées par le professeur P. Kulisch (Colmar). Ils donnent pour raison que notre exportation en Allemagne étant considérable, il est indispensable de connaître les moyens de contrôle usités dans ce pays, d'autant plus qu'un grand nombre sont légalement imposés; nous les approuvons pleinement. Mais nous avons un autre argument pour inviter les chimistes à étudier cette partie de l'ouvrage : nous ne nous permettrions pas de mettre en doute la supériorité des méthodes légales de la régie française, cependant certaines des méthodes allemandes signalées ont un intérêt de premier ordre. MM. Chenu et Pellet ont exposé ensuite les procédés suivis en France; ce chapitre a donc dans l'édition française une étendue triple de celle occupée dans l'édition allemande, sans compter quelques pages consacrées au cidre et au poiré. L'alcool et la levure pressée ont été rédigés par M. Hanow (Berlin); le vinaigre, l'acide acétique, les acétates et l'esprit de bois, par le professeur F. Rottenbach (Berlin). Dans les divers chapitres, les traducteurs ont ajouté, en dehors de notes spéciales, les définitions imposées par les prescriptions officielles françaises ainsi que l'énumération des opérations licites. Ils ont terminé le volume par un supplément pour les chaux, ciments, plâtres et produits céramiques destinés surtout à faire connaître les essais prescrits par les lois et arrêtés ministériels. Ce fascicule termine le tome II; nous tenons à rappeler que chaque fascicule contient, autant que possible, des industries similaires et que chacun d'eux se vend séparément.

Mathématiques. — 9. — Pour écrire une monographie il faut à la fois être un érudit et un professeur. C'est le cas de M. Fabry; aussi sa *Théorie des séries à termes constants* sera-t-elle bien accueillie. C'est un livre paraissant à son heure : à tous les examens d'ordre supérieur les applications numériques des séries sont l'occasion de questions écrites et orales. Si, dans la plupart des traités, l'étude théorique de la convergence des séries est presque aussi développée que dans l'ouvrage de M. Fabry, il n'en est pas de même pour tout ce qui se rapporte au calcul numérique. Dans le chapitre consacré

à la sommation directe a été réuni, non tout ce qui a paru sur la question, mais ce qui a un intérêt direct soit comme méthode, soit comme résultat; ainsi l'auteur a été amené à parler des produits illimités. Les méthodes de transformation, dans certains cas, permettant de remplacer une série lentement convergente par une série qui l'est rapidement, sont très détaillées ; et, naturellement, accompagnées d'exercices pratiques. Jusqu'à présent il ne s'agissait que de séries absolument convergentes, les séries semi-convergentes sont traitées à leur tour. L'auteur pour être clair et pour justifier certains développements a été amené à donner la définition de quelques fonctions (fonction gamma, logarithme intégral). Il n'en reste pas moins en plein dans son sujet, car il est excellent de connaître la génération de certaines séries numériques. Après avoir lu ce livre, tous les étudiants seront aptes à résoudre les « colles » qu'on leur pose sur le calcul numérique des séries et les professeurs y trouveront des ressources spéciales pour la préparation de leur enseignement.

10. — La collection des monographies sur la théorie des fonctions s'augmente d'un intéressant volume : *Leçons sur les séries de polynômes à une variable complexe*. Ce titre est assez explicite pour bien définir le problème abordé par M. Montel. La question est ardue, mais des plus intéressantes; pour la rendre abordable par des étudiants ayant à peine terminé leurs études de licence, l'auteur a eu l'heureuse idée de rappeler et de préciser les théorèmes généraux sur les fonctions analytiques, puis il traite la première question qui se posait à son esprit : le développement d'une fonction holomorphe en série de polynômes. La représentation conforme et l'étude de la convergence nous font connaître les découvertes de M. Montel et de ses émules sur les propriétés de ces séries. Souvent l'auteur renvoie aux monographies de la même collection pour ce qui est relatif aux variables réelles, il est donc bon d'avoir sous la main celles qui sont dues à M. Borel. En dehors des liaisons existant entre les travaux de M. Montel et diverses branches, en développement actuel, de la théorie des fonctions, nous nous sommes particulièrement intéressés aux points de contact avec les théories classiques formulées depuis Cauchy jusqu'à M. Picard. Le sujet étudié est loin d'être épuisé : M. Montel tout en exposant d'une façon précise les résultats acquis indique d'un mot rapide quelques questions parmi celles qui restent à approfondir; son ouvrage est donc précieux pour les chercheurs.

11. — Le second volume de l'*Introduction à la théorie des fonctions d'une variable* était depuis longtemps attendu (pour le t. I. Cf. *Polybiblion*, mai 1905, t. CIII, p. 423-424). Nous estimons que la difficulté de se limiter est la principale raison du retard de cette publication. Il est destiné aux débutants, c'est-à-dire aux élèves de mathématiques

spéciales et aux étudiants des Facultés préparant les certificats classiques; il a pour but principal de les habituer à la rigueur absolue des raisonnements mathématiques. Les notions sur les intégrales définies et surtout sur les fonctions des variables imaginaires le remplissent parfaitement. Dans les chapitres consacrés au « langage géométrique » M. Tannery montre le précieux secours qu'il apporte à l'étude des fonctions d'une ou de deux variables; après s'être imprégné des idées exposées l'étudiant ne risquera plus de confondre « représentation » avec « démonstration ». En rendant hommage à la haute valeur pédagogique de ce livre nous nous associons aux regrets unanimes provoqués par la mort de M. Tannery à la fois savant distingué et professeur émérite.

12. — Les leçons de M. Klein sur l'icosaèdre sont bien connues des mathématiciens, mais l'ouvrage même de M. Klein est bien difficile à lire; aussi, nombreux sont ceux qui se sont rebutés; de même pour les fonctions modulaires de MM. Klein et Fricke. M. Vivanti ayant eu à étudier à fond ces deux ouvrages a voulu mettre tous les mathématiciens à même de profiter de son effort, c'est ce qui l'a amené à publier l'ouvrage : *Les Fonctions polyédriques et modulaires*. Mais il ne faut pas s'y tromper : ce livre n'est ni une traduction ni une adaptation des travaux de M. Klein. M. Vivanti, en approfondissant la question, s'est aperçu que les propriétés de l'icosaèdre, au lieu de constituer un groupe isolé au milieu de la théorie des fonctions et de la résolution des équations, pouvaient se fondre dans un ensemble plus large. C'est cet ensemble qui constitue la très belle étude faite par l'auteur sur les fonctions polyédriques et modulaires. Si vastes que soient les généralisations de M. Vivanti, le sujet est loin d'être épuisé, par suite il peut être très fructueux pour les mathématiciens de les étudier; la netteté et la précision de la rédaction facilitent beaucoup l'assimilation de ces remarquables travaux.

13. — On n'utilise, en général, que quelques propriétés des vecteurs et quelques formules déduites du calcul vectoriel. Cela tient, pour nous, à ce qu'aucune méthode classique ne s'est imposée. MM. Burali-Forti et Marcolongo par leurs *Éléments de calcul vectoriel* ont essayé de combler cette lacune. En se basant sur les travaux de leurs prédécesseurs et sur leurs propres recherches, ils ont créé un ensemble dénommé par eux, avec raison, calcul vectoriel minimum. Les éléments de ce calcul sont : le point et le vecteur, soumis à quatre opérations fondamentales, ou engagés dans cinq fonctions spéciales. Les définitions de ces différentes choses sont simples, faciles à retenir et se représentent facilement par l'esprit. L'ensemble des règles et procédés, ainsi que leur démonstration, occupe 83 pages de l'ouvrage. Cette partie est accessible à quiconque a des notions de mathématiques

supérieures, par exemple à l'élève le plus ordinaire d'une classe de mathématiques spéciales. Ce calcul, rappelons-le, étant un minimum, ne prétend pas solutionner toutes les questions dans lesquelles intervient directement ou indirectement la géométrie analytique. Mais les applications faites par les auteurs à des questions courantes de géométrie, de calcul intégral, de mécanique rationnelle, d'hydrodynamique, de l'équilibre des corps élastiques et d'électrodynamique montrent que son champ d'utilisation est très étendu. Avant de conseiller l'étude du livre de MM. Burali-Forti et Marcolongo il reste à résoudre deux questions : les solutions simples des applications présentées par les auteurs, valent-elles la peine de se charger la mémoire d'une nouvelle méthode de calcul? La théorie et la notation employées sont-elles les meilleures parmi celles actuellement connues? Ces deux questions ont soulevé des controverses depuis l'apparition de l'édition italienne. Il est impossible de faire à ce sujet une déclaration formelle, car pour se prononcer, il faudrait avoir une longue pratique de la forme adoptée par les auteurs. Nous ne pouvons, actuellement, que constater l'extrême simplicité et la fécondité de ce mode de calcul et dire que nous nous proposons d'en acquérir la pratique courante. Les auteurs terminent leur livre par l'exposé des formes géométriques de Grassmann et des quaternions de Hamilton, permettant d'appliquer le calcul vectoriel à des questions échappant à la méthode élémentaire précédemment exposée.

14. — La théorie des nombres est peu en honneur en France; on s'est lassé d'apprendre des propriétés numériques, curieuses en elles-mêmes, mais ne paraissant pas susceptibles de se grouper. Des travaux récents ont montré qu'en étendant la notion de nombre, il en était tout autrement. L'*Introduction à la théorie des nombres algébriques* est le premier livre à lire pour s'initier à la nouvelle forme de la théorie des nombres. Le nombre algébrique le plus simple est de la forme $a + b\sqrt{m}$. L'ensemble de ces nombres satisfaisant à une équation du second degré forme le « corps quadratique ». L'ouvrage de M. Sommer a pour but principal d'exposer les propriétés de ces nombres. Comme toujours, lorsque nous abordons des considérations abstraites toutes nouvelles, nous avons suivi avec peine (nous allions presque dire avec méfiance) les développements de l'auteur. Les applications au célèbre théorème de Fermat, aux nombres idéaux et à la théorie des formes, sont heureusement intervenues pour nous montrer la fécondité de cette théorie, de telle sorte que nous avons commencé l'étude des corps du troisième degré et celle du corps relatif avec intérêt. En terminant notre lecture, nous affirmons que la connaissance des nombres algébriques doit précéder toute autre étude sur la théorie des nombres, ce qui justifie le conseil donné plus haut.

15. — La variété des appareils utilisés pour le *Calcul mécanique. Appareils arithmétiques et algébriques, Intégrateurs* n'a pas permis à M. Jacob de les décrire tous. Il a fait un choix judicieux parmi ceux se trouvant dans le commerce, se présentant comme les types les plus parfaits, et parmi ceux que la pratique courante n'a pas consacrés mais ayant un intérêt théorique de premier ordre. Le tout est complété par une nomenclature générale. L'auteur ne se contente pas de donner une description précise de chaque appareil, accompagnée d'excellentes figures, il expose avec détails les principes mathématiques et mécaniques servant de bases à chacun d'eux. Nous ne parlerons pas des calculs arithmétiques se faisant mécaniquement, non plus que des machines à résoudre les équations. Nous attirerons particulièrement l'attention sur les chapitres consacrés aux intégrateurs, un grand nombre d'entre eux, pourtant très utiles, sont à peine connus: tels sont les analyseurs qui servent à calculer les coefficients de la série de Fourier. Très souvent des correspondants nous ont demandé des renseignements sur les machines décrites dans ce livre; désormais, au lieu de donner de multiples références, nous enverrons seulement le titre de l'ouvrage de M. Jacob.

16. — Il n'existait pas d'ouvrage récent exposant la mécanique rationnelle sous la forme classique actuellement adoptée par la plupart des professeurs de nos Facultés ou de nos écoles techniques supérieures. Tous les étudiants le regrettaient. Quelques-uns, très riches, pouvaient se procurer à prix d'or l'ancien cours autographié de M. Appell; quelques autres, très intelligents, savaient extraire de l'excellent traité du doyen de la Faculté des sciences de Paris ce qui leur était nécessaire. M. Appell, afin de satisfaire le vœu légitime des étudiants, s'est adjoint M. Dautheville, professeur à la Faculté de Montpellier, pour rédiger un *Précis de mécanique rationnelle*. Lorsqu'un livre porte la signature de M. Appell, il n'y a pas lieu d'en faire l'éloge, tout le monde sait que cet ouvrage est une merveille de précision; nous nous bornons donc à constater qu'une fois de plus ce résultat est atteint. Nous signalerons seulement que, ce précis étant destiné aux débutants pour faciliter leur première étude de la mécanique, les principes et les hypothèses fondamentales sont mis en pleine lumière; les développements analytiques qui demandent des connaissances trop étendues du calcul différentiel et intégral ont été écartés, ces développements sont d'ailleurs en entier dans le traité de M. Appell; les matières exposées ont été réduites au strict minimum. Un choix d'exercices judicieusement fait termine cet ouvrage. Avec ce livre les étudiants auront un excellent instrument de travail qui leur évitera beaucoup de peines et de temps perdu dans leur étude de la mécanique rationnelle.

17. — M. Combebiac n'a pas la prétention de résoudre la question si agitée : *Les Actions à distance* dans son petit volume publié dans la collection « Scientia ». L'étude des actions exercées par les fluides en mouvement ont suscité de nombreux travaux, ces dernières années, surtout à l'étranger; les conclusions auxquelles ont été amenés leurs auteurs fournissent des indications très suggestives et conduisent à des analogies qui, dans une certaine mesure, peuvent servir à une explication des actions à distance. Ce sont ces travaux que M. Combebiac expose. L'action exercée sur un corps immergé, les sphères pulsantes et oscillantes, les sphères faiblement compressibles, les anneaux infiniment déliés, les analogies hydro-électriques et les explications mécaniques en physique, tels sont les différents sujets que l'auteur passe en revue. Pour son exposition, M. Combebiac emploie la notation, mais non le calcul des quaternions; il craint, à tort, que cela rebute le lecteur au premier abord. Qu'il se rassure : le petit nombre de symboles employés, le soin qu'il a mis à en expliquer le sens font qu'en résumé il a simplifié l'étude de son intéressant travail au lieu de le compliquer.

18. — La détermination de la latitude et de l'heure pour le marin et pour l'explorateur est un problème de première importance. L'*Astrolabe à prisme* permet de le résoudre d'une façon absolument satisfaisante sans que l'on soit obligé de recourir en plus à l'observation d'un chronomètre bien réglé. La description théorique de l'appareil et celle des deux types définitifs adoptés par les constructeurs montrent que cet astrolabe, tout en étant un appareil facilement transportable, donne des mesures d'une précision supérieure sans que son maniement présente des difficultés spéciales. Pour les observations on emploie la méthode des hauteurs égales. MM. Claude et Driencourt l'exposent dans sa généralité, puis dans les particularités spéciales à l'emploi de l'astrolabe à prisme; l'étude des erreurs expérimentales est particulièrement approfondie. Tous les problèmes pratiques de détermination de latitude, longitude et heure locale sont ensuite examinés et résolus; des méthodes numériques ou graphiques permettent d'utiliser pour le mieux les résultats des opérations. Les auteurs n'ont pas hésité à donner des types complets de calculs pour les diverses questions envisagées. Il ressort clairement de cet ouvrage que l'emploi de l'astrolabe à prisme s'impose; son emploi n'offre pas de difficulté si l'on suit les précieux enseignements des auteurs.

Science et industrie. — 19. — Il y a trente ans qu'Osmond créait la métallographie; tout de suite on se rendait compte de sa valeur pratique. On s'est préoccupé, il y a deux ans à peine, de rédiger des manuels précis évitant aux ingénieurs praticiens des multiples recherches souvent impossibles pour eux. Les chimistes et techniciens

italiens gênés par ce manque de manuels, envoyèrent M. Savoia étudier cette science près des maîtres français. De cette mission est sortie *la Métallographie appliquée aux produits sidérurgiques*. L'auteur a une connaissance approfondie de tous les produits connus sous les noms génériques d'aciers et fontes et un grand talent d'observateur. Aussi son livre est-il des plus précieux. Après avoir dit les soins à donner à la préparation des échantillons et décrit les microscopes usités, l'auteur, dans une suite de petites monographies, étudie les aciers les plus employés. Il a toujours le mot juste pour décrire la forme du grain métallique et les modifications qu'il subit par les diverses opérations : martelage, laminage, passage à la filière, trempe et recuit, etc. Des photographies, faites toutes par ses soins, aussi bien imprimées que possible, permettront aux opérateurs d'identifier leurs propres échantillons, de savoir si le métal correspondant répond bien à l'usage déterminé auquel il est destiné. M. Savoia, en faisant connaître sa découverte personnelle sur la fonte malléable, nous montre que la métallographie est appelée à simplifier certains procédés métallurgiques.

20. — Le congrès du froid aura eu, au moins, un résultat utile : tirer de l'apathie nos ingénieurs et nos industriels. La grande question du jour est : Qu'y a-t-il à faire dans l'industrie du froid? La réponse est facile : tout. Mais encore faut-il le faire intelligemment et avant de se lancer prendre une première connaissance de *la Technique du froid*. L'ouvrage de M. Lehnert donnera complète satisfaction à ses lecteurs qui, nous l'espérons, seront nombreux. C'est un spécialiste connaissant à fond son sujet et l'exposant avec simplicité et précision. L'auteur est un ingénieur allemand : il ne faut pas s'étonner, bien au contraire, du choix fait par l'éditeur. L'industrie du froid est développée en Allemagne; sans parler de ses innombrables brasseries, la conservation de la viande frigorifiée est très usitée. L'auteur passe en revue les divers agents frigorifères et les machines destinées à les utiliser; de plus, il entre dans des détails nombreux et précis sur la construction, l'aménagement des bâtiments destinés aux industries; il signale tout particulièrement les causes de déperditions de frigories et celles qui peuvent occasionner une mauvaise conservation. Des descriptions de grandes et petites usines, des calculs numériques spéciaux aux installations frigorifiques font de ce livre un guide excellent non seulement pour une étude préliminaire de la question du froid, mais aussi pour établir des avant-projets ou vérifier des installations faites.

21. — Sans vouloir prophétiser (ce qui est la suprême imprudence en matière de science et d'industrie) nous affirmons, avec M. Lessard, que la construction des automobiles est arrivée à une période de

développement stable pour un assez long temps et par suite intéressant acheteurs et constructeurs. Sous le titre : *La Voiture de tourisme*, l'auteur examine les divers types de mécanismes : moteurs, carburateurs, embrayages, changement de vitesse, transmissions, châssis, directions, ayant fait leurs preuves. Leurs avantages, les soins d'entretiens qu'ils exigent sont minutieusement décrits. L'auteur ne se préoccupe pas de faire connaître une firme plutôt qu'une autre; il choisit, où il le trouve, l'élément particulièrement recommandable. Ce livre devrait donc être étudié par tous les futurs acquéreurs d'automobile désirant un véhicule d'usage courant, nous insistons sur ce point; car M. Lessard, en choisissant son titre, qui peut prêter à ambiguité, a simplement voulu exclure de son étude les voitures de courses. Il doit aussi être consulté par les mécaniciens réparateurs et par ceux qui voudraient se transformer en constructeurs; des renseignements techniques ont été réunis pour eux à la fin du volume. L'auteur croit les temps venus où le petit constructeur peut se substituer à l'usinier spécialiste. Nous ne partageons pas son avis pour le moment.

Biographie. — 22. — Que toute la Sorbonne nous pardonne si nous nous trompons : il n'y a pas un de ses membres qui, à tous les points de vue, soit aussi aimé et estimé que *M. Paul Appell*. Aussi sa biographie par M. E. Lebon, le 4e fascicule des *Savants du jour*, sera lue avec plaisir : elle représente très exactement l'homme et le savant. L'historiographe reproduit les rapports de Ch. Hermite et de M. G. Darboux qui ont valu à M. Appell la médaille d'or instituée par le roi Oscar II et le prix Bordin. La bibliographie est parfaite et le portrait excellent. Peu de publications luxueuses réunissent autant de chance de succès; c'est d'ailleurs le cas, presque identique, pour les biographies données antérieurement par M. E. Lebon.

E. Chailan.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie*, dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. Paris, Hachette, 1910, 3 pl. in-folio, 3 fr. — 2. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 62. *Maroc*. Paris, Hachette, 1910, une pl. in-fol., 2 fr. — 3. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 67. *Égypte et Soudan égyptien*. Paris, Hachette, 1910, une pl. in-fol., 2 fr. — 4. *Atlas universel de géographie*, commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par Fr. Schrader. N° 48. *Mongolie*. Paris, Hachette, 1910, une pl. in-fol., 2 fr. — 5. *Atlas philologique élémentaire. Essai de classification géographique des langues actuellement parlées*, par Henry Dugout, S. J. Zi-ka-wei, imp. de l'Orphelinat, s. d. (1910), in-8 de vi-104 p. et 15 cartes. — 6. *Les Régions naturelles de la France; les colonies*. Cartes d'études pour l'enseignement secondaire et primaire supérieur, par P. Kaeppelin. Paris, Hatier, s. d. (1910), in-folio de 2 p. et 18 pl., 4 fr. 50. — 7. *International Cata-*

logue of scientific Literature. Eighth annual issue. J. *Geography.* London, Harrison and Sons; Paris, Gauthier-Villars, 1910, in-8 de VIII-369 p., 21 fr. — 8. *Annales de géographie. XIXe Bibliographie géographique annuelle,* 1909, publiée sous la direction de LOUIS RAVENEAU. Paris, Colin, 1910, in-8 de 336 p., 5 fr.—9. *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles. Géologie et Géographie. Revue de glaciologie,* n° 3 (avril 1903-1er janvier 1907), par CHARLES RABOT. Fribourg (Suisse), imp. Fragnière, 1909, in-8 de 343 p. et atlas de 24 p. et 30 fig., 6 fr.— 10. *Les Cartes géographiques et leurs projections usuelles,* par L. DEFOSSEZ. Paris, Gauthier-Villars, 1910, in-16 de VIII-119 p., 2 pl. et fig., 2 fr. 75. — 11. *L'Europe* (classe de quatrième), par HENRI BUSSON, JOSEPH FÈVRE et HENRI HAUSER. Paris, Alcan, 1911, in-12 de VI-368 p., avec 88 grav. et 76 cartes dans le texte, 3 fr. — 12. *Cours de geographie,* par Melle B. LANDREAUX, JOSEPH FÈVRE et HENRI HAUSER. Troisième année. *La France et ses colonies.* Paris, Alcan, 1911, in-12 de IV-428 p., avec 160 cartes et grav., 3 fr. — 13. *Atlas pittoresque de la France. Recueil de vues géographiques et pittoresques de tous les départements, accompagnées de notices géographiques et de légendes explicatives,* par ONÉSIME RECLUS. T. I. Paris, Attinger frères, 1911, in-4 de 624 p., 4 fr. — 14. *Le Havre et le département de la Seine-Inférieure* (études économiques). Conférences faites au cours international d'expansion commerciale tenu au Havre en 1909. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 352 p., avec 34 illustr. et un plan en couleurs, 10 fr. — 15. *La Suède,* par ANDRÉ BELLESSORT. Paris, Perrin, 1911, in-16 de VIII-412 p., 3 fr. 50. — 16. *La Finlande. Géographie, histoire, politique, législation, finances, agriculture, commerce, industrie, sciences et arts,* par MAURICE CHALHOUB. Paris, Le Soudier, 1910, gr. in-8 de 581 p., avec 167 illustr. et une carte en couleurs, 25 fr. — 17. *Fatra, Tatra, Matra. Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque,* par PIERRE MARGE. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de XX-285 p., 3 fr. 50. — 18. *Promenades italiennes. Rome et ses environs,* par F. GREGOROVIUS; adapté de l'allemand par Mme JEAN CARRÈRE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., (1910) in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 19. *En Italie. Journal des voyages d'*ALINDA BRUNAMONTI; traduit par CH. BUJON. Paris, Falque, 1910, in-16 de V-406 p., 3 fr. 50. — 20. *Sites délaissés d'Orient (du Sinaï à Jérusalem),* par le comte JEAN DE KERGORLAY. Paris, Hachette, 1911, in-16 de XX-188 p., avec 47 grav. et une carte, 4 fr. — 21. *Le Far-West chinois. Kientchang et Lolotie. Chinois, Lolos, Sifans. Impressions de voyage, étude géographique, sociale et économique,* par le Dr A.-F. LEGENDRE. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de 471 p., avec grav. et une carte, 5 fr. — 22. *Mission d'Ollone,* 1906-1909. *Les Derniers Barbares. Chine, Tibet, Mongolie,* par le commandant D'OLLONE. Paris, Lafitte, 1911, in-8 de VI-373 p., avec 147 photogravures et 4 cartes, 15 fr. — 23. *Otahiti. Au pays de l'éternel été,* par HENRI LEBEAU. Paris, Colin, 1911, in-18 de XVIII-261 p., 3 fr. 50. — 24. *Aux Antilles, hommes et choses,* par ROBERT HUCHARD. Paris, Perrin, s. d. (1910), in-16 de II-280 p., 3 fr. 50. — 25. *Notre beau Niger,* par FÉLIX DUBOIS. Paris, Flammarion, 1911, petit in-8 de 301 p., illustré de photogravures et accompagné de cartes, 5 fr. — 26. *Les Touareg,* par le capitaine AYMARD. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 242 p., avec 44 grav. et une carte, 4 fr. — 27. *Les Victoires de la volonté. Les Explorateurs,* par P. FONCIN. Paris, Colin, 1911, in-8 de 161 p., avec 26 grav., 1 fr. 50.

1. — Nous avons toujours plaisir à ouvrir un fascicule de l'*Année cartographique*; on y trouve tant de cartes instructives, tant de croquis documentaires, des notices si précises ! Ce « Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie » dressé et rédigé sous la direction de M. F. Schrader, remplit admirablement son objet et constitue, pour tous ceux qui s'occupent des progrès réalisés dans l'étude actuelle des délinéations de notre planète, un instrument de travail de toute première valeur; son 20e fascicule, daté d'octobre 1910, n'est pas venu infirmer cette appréciation d'ensemble. Les itinéraires du Dr Futterer, de la mission Pelliot et du commandant

de Lacoste en Asie centrale, ceux du Dr Brooke au Sé-Tchouen, une carte du Tian-Chan, du Pamir et du Tibet septentrional d'après les itinéraires du Dr Prinz, de M. Schultz et du Dr Zugmayer, une autre du Kachmir indiquant l'ensemble des explorations du Dr et de Mme Bullock Workman et le récent voyage du Dr Longstaff dans cette région montagneuse, telles sont les principales cartes portées sur la planche consacrée à l'Asie. — En Afrique, ce sont des cartes d'ensemble qui retiennent l'attention, celles de la Mauritanie du nord, des régions situées au N.-E. du Tchad, de la Rhodésie du nord-ouest et du Katanga méridional, surtout l'esquisse hypsométrique du Soudan occidental jusqu'au lac Tchad, dont un excellent commentaire, dû à M. Chesneau, souligne les traits principaux et montre, en même temps que les points acquis, les problèmes attendant encore leur solution. — Non moins remarquable est la planche consacrée à l'Amérique, avec ses cartes du Transandin, du progrès des voies ferrées sur les rivages d'une partie du Brésil, de l'Uruguay et de l'Argentine, avec ses cartes de l'Antarctique. Un sobre commentaire, non moins digne d'attention que celui de M. Chesneau ou l'étude consacrée par le Dr Vaillant aux travaux géographiques de la mission Pelliot en Asie centrale, ajoute à la valeur de cet excellent fascicule, égal sous tous égards aux précédents.

2, 3, 4. — Les éditeurs de l'*Atlas universel de géographie* ont publié trois nouvelles cartes, et excellentes, à très courts intervalles, à la fin de l'année 1910. Nous aurions envie de les signaler d'un seul mot: mais comment résister au plaisir d'indiquer l'intérêt de la planche du Maroc (no 62), si soigneusement établie d'après les documents les plus récents, et si précise dans tous ses détails, si claire dans son ensemble? Sans doute peut-on, dès maintenant, en rectifier quelques points, — les côtes en particulier, pour lesquelles on n'a pas pu utiliser les belles cartes de la Mission hydrographique; l'œuvre de synthèse n'en subsiste pas moins, très méritoire et très scientifique. — Nous trouvons les mêmes qualités dans la carte no 68, qui embrasse l'Égypte, l'Érythrée italienne, la plus grande partie du Soudan anglo-égyptien et une partie de l'Abyssinie proprement dite. Dressée, comme la précédente, par M. Marius Chesneau, cette planche permet d'embrasser dans son ensemble toute la partie du cours du Nil comprise depuis les marais du confluent du Bahr el Ghazal et du Bahr el Djebel jusqu'à la mer; on en remarquera particulièrement la partie orientale, représentant l'Abyssinie et l'Érythrée (dont le relief s'enlève vigoureusement sur les confins de la Mer Rouge et contraste avec la monotonie des pays de la rive gauche du Nil) qui contient quelques indications nouvelles. — Plus nouvelle toutefois est, nous semble-t-il, la carte no 48, qui est le no 3 de cette carte d'Asie en 10 feuilles à l'échelle

du 1 : 5.000.000e, dont nous possédons maintenant la moitié; ses auteurs, MM. G. Bagge et D. Aitoff, en ont fait une œuvre synthétique tout à fait remarquable, la meilleure qu'on puisse actuellement consulter pour suivre les explorations récentes et pour identifier les anciennes ruines existant dans cette partie de l'Asie centrale.

5. — De cet établissement de Zi-ka-wei, près Shang-hai, où les jésuites font de si bonne besogne nous est arrivé un intéressant travail du R. P. Henry Dugout, un « essai de classification géographique des langues actuellement parlées » à la surface du globe, un *Atlas philologique élémentaire*, représentant « la diffusion actuelle des langues au point de vue géographique. » Systématiquement, l'auteur ne s'est occupé que des langues « maternelles », et a laissé de côté les « langues de relations », les langues adventices, c'est-à-dire importées dans tel ou tel pays à une époque relativement récente; nous le regrettons; avec quelques planisphères, en effet, il lui eût été très facile de combler une fâcheuse lacune. Nous regrettons davantage encore certaines inexactitudes dans le tracé des frontières linguistiques (le territoire de l'allemand aurait dû être tracé en Belgique jusque vers Arlon, en Suisse jusqu'à Fribourg, où la basse ville parle allemand tandis que la ville haute parle français, etc.) et dans l'écriture (on a appelé notre Lille *Liège* sur la carte de Belgique), puis certaines lacunes comme celle d'une carte linguistique de l'Allemagne et de l'Austro-Hongrie. Dès maintenant, toutefois, le travail du R. P. Dugout peut rendre des services; c'est un répertoire commode et utile, auquel on se reportera souvent.

6. — Très commodes, à un autre point de vue, au point de vue pédagogique, et très bien conçues, sont les « cartes d'études » récemment publiées par M. Paul Kaeppelin à l'usage de l'enseignement secondaire et primaire supérieur. « Fournir aux élèves une idée simple et aisément accessible de chaque grande région et des principaux *pays*, en mettant sous leurs yeux une représentation concrète de la synthèse géographique, » tel est le but poursuivi par l'auteur dans cet atlas des *Régions naturelles de la France*, où toutes les cartes des régions françaises sont traitées à une même échelle, 1 : 1.750.000e. Avec sa grande expérience de l'enseignement secondaire, M. Kaeppelin a rempli son dessein et est parvenu à réunir sur un même croquis les traits caractéristiques de la nature du sol, du relief, de l'hydrographie, du littoral, des établissements humains et des voies de communication. — Les quatre dernières planches, consacrées aux colonies, complètent cet atlas schématique, qu'accompagne un texte très sobre, et qui rendra (nous en sommes certain) de très grands services à l'enseignement secondaire, aussi bien des jeunes filles que des jeunes gens ; aussi nous faisons-nous à tous égards, un vrai plaisir de le signaler ici.

7. — Des atlas, passons maintenant aux livres, et débutons, comme il convient, par les ouvrages généraux et par ces répertoires si précieux que sont les bibliographies. En tête vient l'*International Catalogue of scientific Literature*, continuation internationale officielle de ce *Catalogue of scientific Papers* dont la société royale de Londres commença la publication en 1800. Nous avons déjà, trop fréquemment, indiqué le plan du fascicule géographique, le 9e, de ce catalogue, ses imperfections de détail, et aussi ses mérites, pour que nous y revenions à propos de ce nouveau volume, le huitième de la série, dont les mentions bibliographiques se réfèrent principalement à l'année 1908, mais parfois aussi aux années antérieures; nous nous bornerons donc à le signaler simplement aujourd'hui, quitte à y revenir plus longuement lors de la réception du prochain fascicule.

8. — De même ferons-nous pour cette excellente *Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie*, dont le 19e fascicule consacré aux publications de l'année 1909, a paru à la fin de 1910. Bien des fois déjà, dans la Chronique du *Polybiblion*, nous avons enregistré l'apparition de ces précieux fascicules annuels, qui constituent une bibliographie, non pas complète, mais de choix, dont les brèves analyses des publications signalées fournissent toutes les pièces justificatives, dont les renvois aux bibliographies antérieures sont si précieux parce qu'ils permettent de réunir très rapidement le « dossier », non pas complet, mais essentiel de chaque question. Que de progrès réalisés depuis le moment où, pour la première fois, fut entreprise, par quelqu'un que nous connaissons bien, la publication de cette bibliographie; M. Louis Raveneau a su de très bonne heure lui donner une forme excellente, et il n'a cessé depuis lors de lui consacrer tous ses soins et de l'améliorer sans cesse; honneur à lui pour être parvenu à en faire un instrument de travail aussi utile, aussi sûr et aussi commode tout à la fois.

9. — C'est, on le sait, une bibliographie géographique générale que celle des *Annales de géographie*; toute spéciale, et réduite à des questions bien nettement déterminées est celle qui accompagne, en notes infrapaginales, la *Revue de glaciologie*, récemment publiée par M. Charles Rabot dans la section de « Géologie et Géographie » des *Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles*. Voici longtemps que nous déplorions la disparition de ces excellentes revues annuelles, commencées sous les auspices de la « Commission française des glaciers », auxquelles l'*Annuaire du Club alpin français* avait débuté par donner l'hospitalité; ce nous est une véritable joie de les voir reprises, et de signaler aujourd'hui la publication du n° 3 de cette « revue », dont l'auteur est, comme naguère, M. Charles Rabot. Le volume que nous avons sous les yeux, reprenant les faits glaciologiques

au point où les avait laissés la seconde *Revue de glaciologie* publiée naguère, s'étend d'avril 1903 au 1er janvier 1907, sauf pour les observations concernant les variations de longueur, qui s'arrêtent à juillet 1906; il est divisé en cinq chapitres, qui traitent successivement de la neige et de la nivométrie, —des ouvrages généraux de glaciologie et des phénomènes de la physique et de la dynamique glaciaires,— des explorations accomplies dans le domaine glaciaire entre les dates susindiquées, — du mécanisme des variations glaciaires, — enfin des observations sur les variations faites dans les différentes parties du monde jusqu'en juillet 1906. Un atlas de 24 pages et de 30 figures accompagne cette précieuse revue d'ensemble, où il convient de signaler comme présentant un intérêt particulier le résumé des explorations accomplies au cours de la période dans les régions polaires (p. 165-174); il est de stricte justice d'en remercier vivement M. Charles Rabot. C'est un service éminent qu'il rend à la science dont il est, depuis de longues années, un des plus fervents adeptes; s'il ne tarde pas à publier le nº 4 de sa *Revue de glaciologie*, et s'il y ajoute un index alphabétique des noms géographiques et des observateurs, il comblera tous nos vœux.

10. — A tous ceux qui sont désireux de connaître les procédés les plus simples et les plus employés pour la construction des cartes géographiques, les projections les plus communément usitées dans les atlas, nous n'hésitons pas à recommander le petit volume que M. L. Defossez vient de publier dans les « Actualités scientifiques » de la librairie Gauthier-Villars sous ce titre : *Les Cartes géographiques et leurs projections usuelles.* Ils y trouveront exposées de manière très claire et très rigoureuse à la fois, au moyen des mathématiques élémentaires, les notions essentielles sur l'établissement du canevas des cartes, sur les avantages et les inconvénients des projections azimutales, coniques et cylindriques, sur les canevas employés par les mappemondes, sur les échelles... Malgré l'absence — systématique, mais regrettable à notre avis, — de notions historiques et bibliographiques, M. L. Defossez est parvenu à écrire, sur ce sujet difficile, un livre très accessible et qui rendra de réels services.

11, 12. — C'est à des élèves de mathématiques que s'est adressé M. Defossez en rédigeant le petit ouvrage que nous venons de signaler; MM. H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser travaillent, on le sait, pour des étudiants moins avancés encore quand ils rédigent les différentes parties de ce « Cours complet de géographie » dont nous avons déjà signalé ici plusieurs volumes. Il nous faut encore en mentionner un aujourd'hui : une géographie de l'Europe consacrée à la classe de quatrième A et B; nous le faisons avec un plaisir d'autant plus vif que nous y avons retrouvé des qualités d'exposition, de précision et de clarté

tout à fait méritoires; des « lectures » nombreuses, attrayantes et instructives à la fois, des figures documentaires et intelligemment choisies, des cartes très simples, mais vraiment expressives complètent un excellent ensemble et contribuent à faire un très bon manuel de ce petit volume, très vivant, sur l'*Europe*. — On retrouvera les mêmes qualités pédagogiques et les mêmes mérites de tous genres dans « un « Cours de géographie » rédigé par Mlle B. Landreaux, MM. J. Fèvre et H. Hauser à l'usage de l'enseignemnt secondaire des jeunes filles. Le volume de troisième année, relatif à la France et à ses colonies, que nous avons sous les yeux, nous montre parfaitement de quelle manière les auteurs sont arrivés à graduer leur enseignement proportionnellement à l'âge des élèves et à traiter la géographie comme science d'observation; ils sont parvenus, une fois encore, à remplir leur but et à rédiger un volume de bonne vulgarisation et d'excellente pédagogie, abondamment illustré, et que nous avons lu avec grand plaisir. Faut-il dire toutefois que, plus impatiemment encore que ce volume sur *la France et ses colonies*, nous attendons le volume de géographie générale? C'est là surtout que seront nécessaires les qualités dont Mlle Landreaux, MM. Busson, Fèvre et Hauser montrent, dans les volumes déjà parus de leurs collections, qu'ils sont très heureusement doués.

13. — Comme les élèves des lycées, les jeunes filles désireuses de compléter par l'examen d'une série de vues documentaires l'étude de la géographie de la France auront profit à recourir à l'*Atlas pittoresque de la France*. Nous avons naguère signalé ici même l'apparition des premières livraisons de cette publication; maintenant qu'en voici le tome I terminé, nous avons tenu à revoir tout l'ensemble avant d'en parler. Notre impression n'a pas varié; il y a là un superbe album géographique de notre pays, plein de vues intéressantes, pittoresques et instructives à la fois. Certes, tout n'y est pas également digne d'être retenu, et j'y vois tel monument dépourvu de toute valeur artistique, tel paysage sans la moindre signification, dont la disparition eût permis de donner plus de valeur à telle autre photographie qui, par suite d'une trop grande réduction, ne produit pas tout l'effet, ne donne pas tout l'enseignement qu'elle devrait. La faute en est au cadre même de la publication, qui oblige à consacrer une certaine place à des pays totalement dépourvus d'intérêt. Il reste néanmoins beaucoup plus de vues dignes d'être retenues que de vues dignes d'être éliminées ; aussi, peut-on, au total, considérer le tome I de l'*Atlas pittoresque de la France* comme susceptible de rendre, même dans l'enseignement, de très réels services.

14. — A côté de ces ouvrages généraux, les six derniers mois nous ont apporté beaucoup d'intéressantes études de détail. Mentionnons parmi

elles, en premier lieu, le recueil de conférences faites au cours international d'expansion commerciale tenu au Havre en 1909. Sous ce titre un peu trop ambitieux: *Le Havre et le département de la Seine-Inférieure*, ce volume contient une série d'études économiques dont quelques-unes sont de l'intérêt le plus général, et dont les autres se rapportent bien plus au Havre qu'au reste du département de la Seine-Inférieure; on n'a même pas publié intégralement la conférence (qui eût été bien à sa place dans ce livre) de M. Favier sur « le Havre et sa région », et rares sont les études, très succinctes, les notices relatives à Rouen. Toute une partie, au total, de l'activité économique du département de la Seine-Inférieure échappe au lecteur de ce volume; il convient de le regretter, et de regretter en même temps qu'un choix plus judicieux des travaux à publier n'ait pas présidé à la confection de ce recueil.

15. — Si cet ouvrage est le seul que, dans cette revue semestrielle, nous puissions signaler comme relatif à la France européenne, voici par contre différents livres dignes de remarque se rapportant à différents pays de l'Europe. Parmi eux, celui de M. André Bellessort s'impose tout de suite à l'attention, et par le fond, et par la forme. La Suède est en effet un de ces pays scandinaves vers lesquels nous nous sentons portés par je ne sais quel charme mystérieux, et dont rien ne nous laisse indifférents. On s'en aperçoit bien en lisant les études que M. Bellessort lui a consacrées et qui traitent de la nature, de l'esprit et des mœurs, de deux représentants de la Suède littéraire : Almqvist et Selma Lagerlöf, enfin de la Suède religieuse. Avec beaucoup de finesse, d'esprit et de bonheur, M. Bellessort s'est attaqué à ces beaux sujets; ceux qui, à cette place, doivent particulièrement retenir notre attention, les deux premiers, sont vraiment traités de main de maître, et atteignent admirablement le but poursuivi par l'auteur; nous comprenons, en lisant *la Suède*, pourquoi ce pays est « un des vieux pays les plus attachants, les plus riches de poésie intérieure et les plus foncièrement religieux, » et aussi pourquoi « la pensée n'y vaut point le songe, ni la vie intellectuelle la vie morale, ni la société l'individu »; nous saisissons l'attrait subtil et rude de ses paysages. Là, pour tout dire, une fois encore M. André Bellessort a su faire œuvre de littérateur, de psychologue et d'écrivain descriptif; à côté de *la Société japonaise* et de *la Roumanie contemporaine*, *la Suède* a sa place marquée dans les bibliothèques comme un livre où les qualités d'observation pénétrante et de fine psychologie se marient heureusement aux qualités du style, comme un ouvrage excellent, vrai régal pour les délicats.

16. — De l'autre côté de la Baltique s'étend, sur le plateau finlandais, une contrée dont l'histoire a été pendant un certain temps étroi-

tement rattachée à celle de la Suède; M. Maurice Chalhoub a entrepris, dans un ouvrage intitulé : *La Finlande*, de nous la faire connaître sous tous ses aspects, et de résumer dans son ensemble la situation actuelle de cet intéressant pays, tant aux points de vue géographique, historique et politique qu'aux points de vue économique, artistique et littéraire. Ambitieux programme, que M. Chalhoub n'a pas, semble-t-il, rempli aussi complètement qu'il l'eût souhaité ! Nous ne pouvons pas, quant à nous, voir dans son ouvrage « une véritable encyclopédie de la Finlande »; mais nous ne faisons pas difficulté de reconnaître qu'on y trouve la majeure partie des chapitres constituant cette future encyclopédie. Peut-être M. Chalhoub, s'il veut l'écrire, fera-t-il bien de reviser soigneusement toutes les parties de son livre; il s'apercevra alors des lacunes qui s'y trouvent et verra combien le point de vue géographique, en particulier, doit être approfondi et complété, aussi bien celui de la géographie humaine que celui de la géographie physique. Les ouvrages finlandais permettant de le faire sont loin de manquer; que M. Chalhoub les consulte derechef, qu'il regarde, d'autre part, en voyageant de nouveau en Finlande, avec un sens géographique éveillé, puis qu'il reprenne et développe les chapitres 1, 2, 4 et 7 de son ouvrage. Alors disparaîtront sans doute de son livre les imperfections et les lacunes qui nous empêchent de le louer aujourd'hui comme nous aimerions le faire.

17. — Au cours de leur voyage en automobile à travers la Hongrie, M. Pierre Marge et ses compagnons ont visité différents pays peuplés de Slaves; l'historien de l'expédition a soigneusement noté les différences, les contrastes existants entre les Hongrois et eux. Il a en même temps marqué de façon souvent heureuse les modifications du paysage, évoqué les principaux souvenirs historiques, rapporté quelques poétiques légendes, et narré avec humour les épisodes les plus amusants de la randonnée. Ainsi se trouve composé un volume plein de vie, d'entrain et de gaîté, plein de faits intéressants sur le Fatra, le Tatra, le Matra, sur Wagram et Austerlitz, la Pologne, la Hongrie des Karpathes et celle des Hongrois et sur les pays croates; nous avons pris un vif plaisir et aussi réalisé quelque profit à la lecture de ce *Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque*.

18. — On n'en trouvera pas moins à lire les *Promenades italiennes* de l'historien F. Gregorovius dans *Rome et ses environs*; mais on y trouvera aussi quelque mélancolie. C'est d'une Rome déjà ancienne, en effet, de la Rome capitale des seuls États pontificaux, vierge encore de toutes les transformations et de tous les « embellissements » de l'époque contemporaine, c'est d'aspects des environs de Rome déjà devenus du passé que parle Gregorovius dans ces fragments datés de 1854, 1856, 1858, 1860; un seul ne remonte qu'à l'an 1873. C'est

une raison de plus à côté de beaucoup d'autres pour lire avec soin ces pages de l'écrivain allemand, pour les relire, et pour revivre ainsi une époque qui ne reviendra plus. Sans doute y trouvera-t-on, à côté des préoccupations historiques de Gregorovius, quelque trace de ses préoccupations allemandes (cf. p. 162) et protestantes; mais Mme Jean Carrère n'en a pas moins très bien fait de traduire ou plutôt d'adapter (nous aurions préféré une traduction exacte) cet ouvrage classique de Gregorovius à l'usage du grand public.

19. — Avec les *Promenades italiennes* de Gregorovius contraste ce journal où Alinda Brunamonti a noté soigneusement, sincèrement et poétiquement ses impressions de voyage et d'art, ses joies et ses tristesses, ses aspirations et aussi ses déceptions. Convient-il de l'avouer? Nous n'avons pas commencé sans une certaine méfiance la lecture de *En Italie*; mais peu à peu, le charme a opéré, et des observations fines et délicates, des anecdotes joliment narrées, des tableaux habilement tracés (p. 220, par exemple) n'ont pas tardé à nous faire prendre un réel plaisir à voir, dans cet aimable volume, Alinda Brunamonti se révéler à nous tout entière et en même temps jeter quelque lumière sur plusieurs des auteurs les plus illustres de l'Italie contemporaine, sur son compatriote Leopardi en particulier, cet enfant de Recanati d'où la famille d'Alinda était originaire. En même temps, cette femme de grand talent décrit de manière vraiment heureuse les villes et les paysages de la Haute-Italie, de la Toscane, des Marches et de l'Ombrie qu'il lui a été donné de voir; elle en apprécie, et souvent avec non moins de bonheur, les œuvres d'art. Lisez donc ce livre, encore que la traduction en soit parfois peu châtiée, qu'il y soit question, par exemple, des « institutions » de Gaius (p. 44), des « codex de Ashburn Hamiani *(sic)* » (p. 102), qu'on y voie les expressions « partisantes » (p. 162), « s'en rappeler » (p. 240); peut-être, plus heureux que moi, comprendrez-vous comment le jambon emporté de Pérouse, un matin qu'il fallait se rendre à Orvieto, s'est transformé en pigeon à Terontola (p. 328-329).

20. — Bien loin dans l'est, par-delà la Méditerranée orientale et même la Mer Morte, entre Palestine et Mer Rouge, il est des coins qui comptent parmi les plus intéressants et les plus célèbres, parmi ceux qui virent naguère se dérouler un certain nombre d'événements classés à bon droit parmi les plus importants de l'histoire de l'humanité. Néanmoins, très rares sont ceux qui visitent aujourd'hui ces « sites délaissés d'Orient »; plus rares encore sont ceux qui en entreprennent l'étude topographique et archéologique. Il en est cependant, et le livre du comte Jean de Kergorlay en fournit la preuve. Avec les membres de la caravane organisée en 1906 par l'École biblique de Jérusalem l'auteur a successivement visité différentes localités remarquables

de la péninsule sinaïtique et du désert arabique : les mines de cuivre de Sérabit-el-Khadim et les mines de turquoises de Magharah, Feiran, l'antique cité de prières de Pharan, le mont Sinaï et le monastère de Sainte-Catherine, l'extraordinaire Pétra, et ces curieux châteaux des croisés que sont, dans l'ancienne principauté d'Outre-Jourdain, le Livaux de Moïse, la forteresse de Montréal, enfin le Krak ou Kerak. Ces points trop oubliés ont fourni au comte Jean de Kergorlay le sujet de pages pleines de pittoresque, de couleur et d'intérêt : la vie des ouvriers antiques, des moines des premiers siècles, des croisés revivent pour nous, dans ces *Sites délaissés d'Orient*, avec autant d'intensité qu'y apparaissent les principaux aspects géographiques, le charme et les couleurs des pays visités par la caravane biblique à laquelle s'était joint l'auteur. Admirablement illustré par une nombreuse suite de remarquables clichés, dus pour la plupart au P. Savignac, ce livre est une des plus attrayantes relations de voyage que nous ayons lue depuis longtemps.

21. — Quel contraste entre l'énergie déployée jadis dans les pays visités par le comte Jean de Kergorlay soit par les habitants de Pétra, soit par ces barons chrétiens dont Renaud de Châtillon est un type éminemment représentatif, et les Chinois que, pour la seconde fois, décrit le Dr A.-F. Legendre dans son livre intitulé : *Kientchang et Lolotie* ! Rien de plus déconcertant pour l'Européen que cette race molle, veule, incapable d'efforts, dont, depuis des années déjà, l'auteur s'efforce de comprendre le caractère et de pénétrer l'âme. Comme on comprend, en lisant son nouvel ouvrage, qui fait suite à ces *Deux Années au Setchouen* dont nous avons rendu compte précédemment (*Polybiblion*, septembre 1906, t. CVII, p. 227-228) le mérite et l'abnégation de nos admirables missionnaires ! Fort heureusement pour eux, ils n'ont pas toujours affaire qu'aux Chinois, et les Lolos, par exemple, sont une tout autre race, fort intéressante, vraiment sympathique, et douée d'une initiative et d'une volonté remarquables. M. Legendre a étudié ce peuple, sur lequel différents voyageurs avaient déjà, au cours des dernières années, fourni de très précieuses indications; il donne sur lui, dans les derniers chapitres de son livre, de nouveaux renseignements, très précis et systématiquement classés. Il montre à côté des Lolos, dans les Sifans des marches tibétaines, un autre peuple doué d'une personnalité vigoureuse, qu'entame malheureusement, lui aussi, cette déprimante passion de l'opium qui annihile le Chinois. Livre très vivant, très varié, où les études de géographie physique, humaine et économique, de sociologie aussi, voisinent avec les impressions de voyage, tel nous apparaît ce nouvel ouvrage du Dr Legendre sur le Far-West chinois; *Kientchang et Lolotie* nous fait vivement désirer la prochaine publication d'un troisième volume sur

d'autres parties de la même région, sur la jungle setchouennaise, la « lao-lin », et sur différentes parties du pays lolo.

22. — Avec le commandant d'Ollone, nous restons dans les parties de l'Asie qu'a étudiées le Dr Legendre; mais beaucoup plus étendu que celui où s'est mu l'auteur de *Kientchang et Lolotie* a été celui de la mission d'Ollone; la Chine, le Tibet, la Mongolie ont été visités de 1906 à 1909 par les membres de cette mission, dont le chef avait naguère déjà publié, après un premier voyage, un volume remarqué sur *la Chine novatrice et guerrière*. Cette fois, c'est à d'autres populations que celles dont le contact avec l'Europe a stimulé l'activité que le commandant d'Ollone s'est particulièrement attaché; le titre de son livre: *Les Derniers Barbares*, en fournit une preuve, et on en trouvera d'autres en lisant ce bel ouvrage, aussi intéressant que le récit du voyage accompli par la mission Hostains-d'Ollone de la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée, et admirablement illustré. Ouvrage anecdotique et pittoresque, fournissant l'histoire d'une exploration féconde en résultats scientifiques variés auxquels sont consacrées des publications spéciales, mais permettant de replacer chaque découverte effectuée par le commandant d'Ollone et par ses compagnons dans l'ensemble du voyage et à sa date; ouvrage plein de vie, abondant en contrastes de toutes sortes, montrant des montagnes et des plateaux extrêmement élevés et presque toujours glacés à côté de profondes, de chaudes et de fertiles vallées, des populations guerrières, violentes et frustes à côté de populations amollies, les grandioses vestiges de merveilleuses civilisations disparues à côté de pays où l'art semble n'avoir jamais pénétré. Non moins instructif que la lecture du texte du commandant d'Ollone est l'examen attentif des superbes photographies qui accompagnent le récit; elles provoqueront chez la plupart de ceux qui les regarderont un étonnement profond en même temps qu'une véritable admiration, et leur prouveront, elles aussi, quelles terres fécondes sont les pays de l'Asie centrale. C'est ce dont les remarquables travaux de Sven Hedin, de Stein, de von Lecoq, de Pelliot avaient déjà permis aux spécialistes de se rendre compte; pour la première fois, croyons-nous, le commandant d'Ollone, dans *les Derniers Barbares*, vulgarisera un certain nombre de ces découvertes et permettra au grand public français d'entrevoir l'éclat des antiques civilisations, si longtemps insoupçonnées, de ces contrées. Et ce sera là, pour ce beau volume, qui en possède tant d'autres, un nouvel élément de succès.

23.— Éloignons-nous maintenant du continent qui a vu naître les plus anciennes civilisations et gagnons, à travers les solitudes océaniques du Pacifique, ce *Pays de l'éternel été* qu'est Tahiti; M. Henri Lebeau n'y a pas séjourné longtemps, — six semaines seulement, y

compris une excursion à Moorea, — mais ce court passage lui a suffi pour en saisir le caractère actuel, et pour être profondément frappé du contraste qui se révèle partout entre la nature grandiose et riante de cette terre polynésienne et la lamentable décadence de la race qui l'habite. Race singulièrement déchue, car l'auteur n'a cessé de constater avec tristesse, « sur des faces révélatrices encore de l'atavisme reculé de l'antique race migratrice conquérante de ces îles, des traits, des expressions de physionomie, des airs vicieux qui sont ceux des faubouriens de nos grandes villes : le résultat semble un produit combiné du rôdeur de barrière et du pirate malais » (p. 121). Ce n'est pas d'ailleurs la seule constatation pénible qu'ait faite M. Lebeau; la manière dont l'île est administrée, le nombre des fonctionnaires coloniaux qui y vivent (plus de 500 pour 10 000 habitants), les dépenses dont elle est grevée pour des résultats insignifiants, — en ce qui concerne l'instruction publique, par exemple (cf. p. 196-198) — l'amènent à penser que les missionnaires, « catholiques ou protestants, sont, en somme, à peu d'exceptions près, les seuls blancs habitant les îles du Pacifique qui aiment les indigènes et désirent sincèrement leur faire du bien » (p. 203). Lamentable conclusion, et stimulant encore les regrets qu'on éprouve à voir la France faire plus que jamais de l'anticléricalisme un article d'exportation !

24. — C'est par l'Amérique que M. Henri Lebeau, au cours d'un voyage autour du monde, est parvenu à Tahiti ; de la « Nouvelle-Cythère » (comme on l'appela au XVIIIe siècle), qui est une des perles de la Polynésie, continuons à marcher vers l'est, et gagnons les Antilles que M. Robert Huchard, à qui nous avons dû jadis un bon volume sur l'Afrique australe, vient de visiter. Ce nouveau livre séduira peut-être davantage encore, et, par ses qualités d'observation, de pittoresque et d'humour, conquerra bien vite le lecteur, — du moins le lecteur européen, le blanc; je doute fort, en effet, qu'il ne soulève pas dans nos colonies antilliennes des protestations et des polémiques. M. Huchard paraît d'ailleurs s'y attendre, et en avoir pris son parti; en vain déclare-t-il ignorer les distinctions ethniques et les rivalités de races, il lui sera impossible d'y échapper, et de bénéficier de cette liberté de sa plume qu'il espère avoir recouvrée par cette déclaration. Mais cela, c'est son affaire, et non pas la nôtre. Ce que nous devons, quant à nous, déclarer ici en toute franchise, c'est qu'*Aux Antilles* nous a très vivement intéressé et amusé; on y trouve des descriptions très lestement troussées et très pittoresques de la plupart des petites Antilles (de la Trinidad et de la Dominique, entre autres, aussi bien que de la Martinique et de la Guadeloupe) et aussi des scènes de mœurs très spirituellement racontées. Le livre est très joli et, sous une forme légère, a plus de portée qu'on ne serait d'abord tenté de le croire.

25. — Par l'Afrique, regagnons maintenant notre point de départ en visitant le Soudan, d'où M. Félix Dubois, quinze ans après la publication de *Tombouctou la Mystérieuse*, a rapporté *Notre beau Niger*. Livre d'impressions de voyage et d'enquête, où l'auteur, après avoir gagné nos possessions de l'Afrique occidentale à travers le Sahara, s'est efforcé de montrer les progrès réalisés et aussi les reculs et, si vous me permettez ce mot, les « faillites » de notre colonisation. Ces dernières, hâtons-nous de le dire, sont peu considérables, à en croire M. Dubois, dont le livre très personnel, très sincère, plein de vie et d'entrain, écrit d'une plume alerte et enjouée, envisage la situation sous un jour extrêmement optimiste. Sans doute, l'œuvre accomplie sur les bords du Niger est très remarquable, et nous avons le droit d'en être fiers; tout ne me semble pas cependant aussi beau, aussi irréprochable que l'a vu l'auteur de *Notre beau Niger*, et je ne saurais, pour ma part, admirer comme lui ce colon français, « charmant dilettante », écrit M. Dubois (p. 174), qui vit à la soudanaise avec sept femmes noires et une vingtaine d'enfants métis! Entendons-nous; j'admire très volontiers *toute* son œuvre, *sauf* cette partie spéciale qui a le double tort d'être d'abord et avant tout contraire à notre morale chrétienne, puis de commencer à poser au Soudan le redoutable problème du métissage. S'il convient de faire des réserves sur la manière de vivre du « roi de Mopti », je n'en ferai aucune sur la façon dont M. Dubois juge l'organisation de l'enseignement officiel musulman par la métropole et montre de quelle singulière façon la France applique au Soudan la neutralité scolaire! Il est vrai qu'autant les catholiques sont gens taillables et corvéables à merci, autant, pour nos gouvernants, des musulmans sont gens respectables et dont il n'est pas permis de froisser la conscience, si peu large soit-elle! De même pour certaines fautes signalées par l'auteur, pour l'échec des plantations de coton, pour la destruction des aigrettes. De même pour les louanges décernées par lui à l'organisation des transports sur le Niger, à la mise en valeur de ses rives, à l'établissement de la « paix française ». Associons-nous enfin de tout cœur au chaleureux éloge du regretté général Rougier, le vrai constructeur du chemin de fer du Soudan, prononcé par M. Dubois (p. 252-260) et à l'hommage adressé par lui, en terminant, à ceux qui sont venus de France en Afrique occidentale pour sa conquête militaire, ou scientifique, ou économique, et qui ont succombé à la tâche.

26. — Avec le capitaine Aymard, nous ne quittons pas beaucoup les pays dont parle *Notre beau Niger*; les Touareg qui vivent dans les parties du Sahara limitrophes du grand fleuve soudanais, ceux au milieu desquels cet officier a vécu de longues années dans les postes du Soudan, et dont une patiente étude lui a permis d'observer l'orga-

nisation guerrière et féodale, la religion et les croyances, les mœurs et les usages, l'industrie, le commerce et l'élevage, ceux dont il a essayé de comprendre l'âme si complexe, voilà ceux qu'il décrit dans un livre tout récemment paru. Livre très précis et très attachant, dans lequel le capitaine Aymard semble s'être donné pour tâche d'écrire sur les Touareg du sud une étude analogue à celle que Duveyrier avait, il y a presque un demi-siècle, écrite sur les Touareg du nord; livre d'ethnographie et de sociologie que rendent géographique deux excellents chapitres sur l'aspect et la constitution des régions de parcours des Touareg du sud, et sur la faune de ces mêmes régions (chap. VI et VII). Des considérations politiques et militaires terminent cet excellent ouvrage sur *les Touareg*, que d'autres officiers, émules de M. Aymard, auront sans doute, dans l'avenir, l'occasion de compléter sur quelques points de détail, mais qui restera comme un tableau exact et précis de l'organisation des anciens maîtres du Sahara au moment où, sur la lisière du Soudan, ils sont entrés en contact avec notre civilisation.

27. — Voici notre tour du monde achevé; par-delà les solitudes sahariennes, les plateaux algériens et la Méditerranée, regagnons maintenant la vieille Europe pour y rendre avec M. Foncin, hommage à ces victorieux de la volonté que sont *les Explorateurs*. Par eux commence, dans « la petite Bibliothèque », une série de courtes biographies contemporaines, montrant à la jeunesse de quelle endurance physique, de quels efforts cérébraux, de quelle beauté morale ont fait preuve des explorateurs doués de la « volonté ». Binger, Livingstone, Brazza, Doudart de Lagrée, Nansen, Sven Hedin, d'autres encore. Ces biographies mettent réellement en valeur les mérites des explorateurs dont elles résument brièvement l'existence; mais ne sera-t-on pas surpris de voir figurer parmi elles un résumé de la vie de Blériot? C'est dans une autre série des « victoires de la volonté » non pas dans celle des explorateurs, qu'il conviendrait, à notre avis, d'insérer une biographie où l'on cherche vainement ce gain géographique qui, si mince soit-il, se retrouve dans toutes les autres existences racontées par M. Foncin avec charme et autorité tout à la fois. »

HENRI FROIDEVAUX.

OUVRAGES SUR NAPOLÉON ET SON TEMPS

1. *Un Complot de police sous le Consulat. La Conspiration de Ceracchi et Aréna* (Vendémaire an IX), par GUSTAVE HUE. Paris, Hachette, 1909, in-16 de 263 p., 3 fr. 50. — 2. *Napoléon et l'Europe: La Politique extérieure du Premier Consul*, 1800-1803, par ÉDOUARD DRIAULT. Paris, Alcan, 1910, in-8 de VI-481 p., 7 fr. — 3. *Napoléon et la Suisse*, 1803-1815, d'*après des documents inédits des Affaires étrangères*, par ÉDOUARD GUILLON. Paris, Plon-Nourrit; Lausanne, Payot, 1910, in-8 de VI-370 p., 5 fr. — 4. *Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit*

public à Paris, par A. Aulard. T. IV. *Du 28 germinal an XI au 27 floréal an XII* (18 *avril* 1803-17 *mai* 1804). Paris, Cerf, Noblet, Quantin, 1909, gr. in-8 de 903 p., 7 fr. 50. — 5. *Paris sous Napoléon*. VI. *Le Monde des affaires et du travail*, par L. de Lanzac de Laborie. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de IV-354 p., 5 fr. — 6. *Napoléon Ier et le Monopole universitaire. Origines et fonctionnement de l'Université impériale*, par A. Aulard. Paris, Colin, 1911, in-18 de IX-385 p., 4 fr. — 7. *Napoléon et Sir Hudson Lowe*, par R. C. Seaton; trad. de l'anglais par P. Guye. Paris, Fischbacher, 1909, in-16 de VIII-333 p., avec un portrait et une carte, 3 fr. 50. — 8. *Dans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur*, par Paul Frémeaux. 3e éd. Paris, Mercure de France, 1910, in-16 de 250 p., 3 fr. 50. — 9. *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, 1767-1815, publiés par S. A. le prince Murat, avec une Introduction et des notes par Paul Le Brethon. T. III, IV et V. Paris, Plon-Nourrit, 1909-1911, 3 vol. in-8 de 490, 514 et 504 p., avec portraits et fac-similés. Chaque vol. 7 fr. 50. — 10. *Napoléon et le roi Murat*, 1808-1815, *d'après de nouveaux documents*, par Albert Espitalier. Paris, Perrin, 1910, in-8 de VI-519 p., avec 2 portraits, 7 fr. 50. — 11. *Joachim Murat, roi de Naples. Le Dernière Année de règne* (*mai* 1814-*mai* 1815), par le commandant M.-H. Weil. T. III, IV, et V. Paris, Fontemoing, 1909-1910, 3 vol. in-8 de 616, 576 et 647 p., avec cartes et plans. Chaque vol., 12 fr. — 12. *Bibliographie napoléonienne française jusqu'en* 1908, par Gustave Davois. T. I (A-E), précédé d'une *Étude historique sur la bibliographie*. Paris, l'Edition bibliographique, 1909, in-8 de 231 p., 30 fr. T. II (F-M) (précédé du second chapitre de l'*Étude* susdite). Paris, ibid., 1910, in-8 de 272 p., 30 fr.

1. — Les conspirations, réelles ou présumées, furent nombreuses sous le Consulat. Une étude détaillée et critique sur ces complots divers aurait une sérieuse importance pour l'appréciation juste de cette époque, ainsi que de la ligne politique suivie ou modifiée par l'homme extraordinaire qui y devint le maître des destinées de la France. Celui qui fait l'objet du livre de M. Gustave Hue: *Un Complot de police sous le Consulat. La Conspiration de Ceracchi et Aréna (Vendémiaire an IX)* n'a pas, par lui-même un intérêt de premier ordre; mais il ne laisse pas par les faits et les personnages qu'il en jeu, de nous donner de la lumière sur l'état des choses et des esprits d'alors et, en particulier, sur les procédés de la police et de son chef Fouché. Le récit de M. Gustave Hue, un peu confus parfois, montre du sens historique et du talent de narration. Mais à côté d'une recherche et d'un usage très louables des documents originaux, notamment de ceux qu'ont fournis à l'auteur les archives de la préfecture de police, on y doit noter certains sacrifices faits au genre anecdotique et même romanesque, aujourd'hui assez en vogue et qui tend à rapprocher l'histoire des œuvres d'imagination. Sous cette réserve, on le lira non seulement avec agrément, mais avec fruit. L'auteur, bien pénétré des mœurs et habitudes du temps qu'il veut peindre, en reproduit assez heureusement la couleur.

2. — Du jugement à porter sur la politique extérieure de Napoléon et ses phases successives dépend essentiellement le jugement définitif de l'histoire sur son caractère et sur sa conduite. C'est ce qui fait l'intérêt capital d'ouvrages tels que ceux de ces deux nobles historiens,

si justement regrettés : Albert Sorel et Albert Vandal. C'est ce qui fait le mérite très appréciable des études napoléoniennes de M. Édouard Driault, qu'il faut savoir distinguer d'autres publications du même auteur, si fortement et si tristement marquées de l'empreinte de l'esprit et de la passion sectaires. Sans doute, cette marque n'est pas tout à fait absente de l'ouvrage que nous avons sous les yeux : *Napoléon et l'Europe. La Politique extérieure du Premier Consul*, 1800-1803. On regrette notamment de la retrouver, quoique sous une forme contenue, dans les pages relatives au Concordat (p. 132-137). Mais, dans son ensemble, c'est pour nous un devoir et un plaisir de le reconnaître, ce livre est de forte valeur et tout à fait digne d'attention. Les questions capitales qui se posent à propos de la paix d'Amiens et de la responsabilité de sa rupture y sont étudiées avec soin et, sinon tranchées d'incontestable façon, du moins clairement et vigoureusement définies et élucidées. Un style simple, clair, finement incisif, pittoresque au besoin, mais sans affectation, fait goûter les qualités de fond de l'auteur, à qui nous souhaitons de suivre plutôt cette voie vraiment historique où il s'honore aux yeux de tous, que d'autres chemins où parfois l'égarent les préjugés tyranniques d'une fausse et haineuse philosophie.

3. — Entre autres actes notables de la politique extérieure du Premier Consul, M. Driault n'a pas négligé de signaler et de caractériser (chap. VII, § 2, p. 275 et suiv.) son intervention dans les affaires de la Suisse et le célèbre « Acte de médiation » qui en fut la conséquence. Ce même sujet, mais étendu à toute la durée du premier Empire, a donné lieu à un fort bon et utile volume, puisé aux sources originales, notamment aux documents inédits des archives du ministère des affaires étrangères, par M. Édouard Guillon : *Napoléon et la Suisse*, 1803-1815. Des réserves sont à faire sur les tendances de l'auteur, qui penche sensiblement vers les idées de l'école hostile aux institutions traditionnelles, et n'est peut-être pas toujours d'une parfaite équité dans ceux de ses jugements qui s'y rapportent. Mais on ne peut que louer d'ailleurs l'exactitude de son information, la judicieuse perspicacité de ses remarques, l'agréable lucidité de son exposé. Ce livre est très instructif, non seulement sur sa matière propre, mais à cause des renseignements précis et caractéristiques dont il abonde sur la physionomie intellectuelle et morale de Napoléon et sur les mobiles ordinaires de sa politique.

4. — Il est inutile d'insister sur l'intérêt historique, connu et apprécié, de la publication de M. Aulard : *Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris*, qui fait partie de la « Collection de documents relatifs à l'histoire de Paris pendant la Révolution française, » publiée sous le patronage du Conseil muni-

cipal. Le tome IV, qui achève cet important recueil (notons en passant que les tomes II et III ne nous sont pas parvenus) s'étend du 28 germinal an XI au 27 floréal an XII (18 avril 1803-17 mai 1804). Il se compose surtout de « tableaux de la situation », dressés par le ministère de la justice, de rapports de la préfecture de police et d'extraits des journaux d'alors. Une ample « Table générale alphabétique », s'appliquant aux quatre volumes, facilitera singulièrement l'usage de ce vaste et précieux amas d'informations variées.

5. — Le *Paris sous Napoléon* de M. de Lanzac de Laborie est, malgré la similitude du titre, une œuvre tout à fait différente du *Paris sous le Consulat* de M. Aulard. Ce n'est pas un recueil de textes, c'est une composition originale et suivie d'histoire. Nous en avons déjà fait ressortir, à plusieurs reprises, le solide mérite de fond et de forme. La sixième série : *Le Monde des affaires et du travail*, est digne des cinq précédentes. Les matières suivantes sont traitées dans les sept chapitres qui la constituent : I. Le Commerce. — II. Le Tribunal de commerce et la Chambre de commerce. — III. Poids et mesures. — Monnaies. — IV. La Banque de France. — V. Le Crédit public, la Bourse et les Agents de change. — VI. L'Industrie. — VII. Les Ouvriers. — On y trouve exposés l'origine et le premier fonctionnement de plusieurs de nos institutions actuelles. L'auteur, à son ordinaire, a su faire ressortir l'action personnelle de Napoléon et les faits qui mettent en relief certains traits de son intelligence et de son caractère. On remarque à ce sujet (p. 77 et suiv.) l'allocution adressée par lui, le 24 mars 1811, aux deux Conseils du commerce et des manufactures, qui étaient venus lui apporter leurs félicitations pour la naissance du roi de Rome et devant lesquels il poursuivit pendant « une grande heure » une improvisation comme il les aimait, vibrante, abondante, variée de ton, où les familiarités alternaient avec les traits de hauteur autocratique, et les démonstrations techniques avec les éclats de colère... Napoléon ne se tut que lorsque le souffle commença à lui manquer » et produisit sur ses auditeurs un effet énorme, mais, ce semble, seulement momentané. — Notons encore, comme typique (p. 179 et suiv.), le conseil intime, réuni par lui le 27 janvier 1806, à huit heures du matin et qui « au milieu d'incidents animés et presque dramatiques, devait se prolonger durant *neuf* heures d'horloge. » C'est dans ce conseil, que Napoléon accabla de reproches le pauvre Barbé-Marbois. « On raconta que le dialogue s'était ainsi terminé : « J'ose espérer que Votre Majesté ne m'accuse pas d'être un voleur? » — « Je le préférerais cent fois. Au moins la friponnerie a des bornes, tandis que la bêtise n'en a pas. » — Un bel exemple des hautes facultés administratives de Napoléon se manifeste dans la lutte engagée par lui, au printemps de 1811, contre la misère résultant du chômage d'un

grand nombre d'ateliers parisiens. « Il combina un véritable plan de campagne » et là aussi, remporta la victoire. « Six semaines plus tard, le préfet de police Pasquier constatait, avec des chiffres à l'appui, le plein succès de cette impérieuse diligence; tandis qu'au début du mois de mai on comptait 21.950 ouvriers sans travail, le chiffre en était tombé au 20 juin à 5.750, « ce qui rentre, à très peu de chose près, dans le nombre ordinaire d'ouvriers non employés » (p. 329). — Cela sans doute explique en partie pourquoi « dans son ensemble, la population ouvrière de Paris demeura jusqu'au bout profondément attachée à Napoléon. » Cet attachement, d'ailleurs, n'était pas réciproque. « Parmi les hommes du peuple, Napoléon n'avait en réalité d'affection que pour ses soldats : c'était plutôt un sentiment de défiance qu'il éprouvait envers les ouvriers des grandes villes, et de Paris en particulier; mais il jugeait indispensable de les ménager tout en les disciplinant » (p. 319).

6. — M. Aulard est, on le sait, capable de mieux que de publier d'amples et utiles compilations de textes. Il vient de le montrer de nouveau dans un livre se rapprochant du genre traité avec tant de talent par M. de Lanzac de Laborie. Ce nouvel ouvrage : *Napoléon Ier et le Monopole universitaire. Origines et fonctionnement de l'Université impériale* est l'exposition exacte et sérieuse, quant aux faits précis, d'un sujet intéressant à la fois pour la connaissance de nos institutions et pour celle du caractère de l'Empereur. « Je voudrais, dit l'auteur dans son Avant-Propos, dissiper les confusions, rectifier les inexactitudes par un aperçu historique impartial, que les lecteurs de toute opinion, hostiles ou favorables à ce qu'on appelle le principe de la liberté d'enseignement, hostiles ou favorables à ce qu'on appelle le droit éminent à enseigner, et à enseigner seul, je voudrais que tous ces lecteurs eussent à la fois profit et sécurité à lire mon récit, qu'ils y trouvassent des faits authentiques et significatifs pour contrôler leur opinion ou pour s'en former une. » Cette déclaration d'impartialité de M. Aulard ne doit pas être prise au pied de la lettre et le sectaire laisse, en plusieurs endroits de cet exposé, passer, comme on dit, le bout de l'oreille, surtout dans les appréciations. Mais il est juste de reconnaître que l'auteur, à l'occasion, n'a pas hésité à rapporter des faits et des textes significatifs, qui peuvent et doivent être interprétés dans un sens contraire à ses vues. Un peu terre à terre, encombré de détails et de chiffres qui n'ont pas tous un égal intérêt, son livre est louable et profitable à cause des nombreux renseignements qu'il y a réunis et classés. Il en a fait la répartition en neuf chapitres : I. Régime de la loi du 3 brumaire an IV. — II. Régime de la loi du 11 floréal an X. — III. Fondation de l'Université impériale (1806). — IV. Organisation de l'Université impériale (1808). — V. Fonctionnement de

l'Université impériale : l'administration centrale. — VI. Fonctionnement de l'Université impériale : l'enseignement primaire. — VII. Fonctionnement de l'Université impériale : l'enseignement secondaire. — VIII. Fonctionnement de l'Université impériale : l'enseignement supérieur. — IX. Budget de l'Université impériale. — L'auteur n'a pas négligé de faire ressortir la part et les idées personnelles de Napoléon dans la réorganisation de l'enseignement en France, mais il n'a pas toujours exactement apprécié, selon nous, les mobiles de sa conduite et a eu tort en particulier, pour ce qui concerne la place à faire dans ce domaine à la religion, au clergé, à la liberté du zèle et de l'éducation religieuse, de ne pas distinguer le Napoléon d'avant et le Napoléon d'après la rupture avec Pie VII, l'Empereur de 1806 et l'Empereur de 1811. L'Empereur de 1806, par exemple, montrait, jusque dans ses préjugés, ses ignorances et ses défiances mêmes, une remarquable intelligence des qualités et de l'utilité des congrégations religieuses vouées à l'enseignement. Cela résulte des textes très intéressants reproduits par M. Aulard (p. 48, 160, 161). Le 21 mai 1806, il faisait en personne au Conseil d'État une véritable apologie des Frères des écoles chrétiennes. Même dans la seconde période de son règne, il conserva un sentiment juste et profond de la nécessité de la religion dans l'instruction publique, et, il est injuste de ne voir là qu'un moyen pour lui de plier les âmes sous sa loi. Il demeura, dans une notable mesure, comme chef et législateur d'une grande nation, fidèle à la conviction qu'il exprimait en ces termes devant Fourcroy et Fontanes, au commencement de 1806 : « Il faut me faire des élèves qui sachent être des hommes... Vous croyez que l'homme peut être *homme* s'il n'a pas Dieu ! Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions et de ses fureurs? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 ! Cet homme-là, on ne le gouverne pas, on le mitraille; de cet homme-là, j'en ai assez ! Ah ! et c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes lycées? Non, non; pour former l'homme qu'il nous faut, je me mettrai avec Dieu; car il s'agit de créer, et vous n'avez pas trouvé le pouvoir créateur apparemment ! » (p. 151). C'est en raison de ce sentiment qu'il préféra Fontanes à Fourcroy pour la direction de l'Université impériale. et il lui maintint en somme, jusqu'au bout, malgré des dissidences et une indocilité qu'il n'ignorait pas, confiance relative et faveur certaine. Les pages consacrées par M. Aulard à l'étude de leurs rapports ne sont pas les moins intéressantes de son ouvrage, mais elles appellent de justes réserves.

7. — La captivité de Napoléon et son attitude à Sainte-Hélène, ainsi que la conduite à son égard du gouverneur Hudson Lowe, sont une de ces parties de l'histoire où l'entière et exacte vérité se dégage

difficilement des nuages accumulés non seulement par les traditions légendaires, mais par les passions politiques et les préventions nationales. Le livre de M. R. C. Seaton : *Napoléon et Sir Hudson Lowe*, dont une traduction, qui aurait pu être meilleure, nous a été donnée par M. P. Guye, est une apologie anglaise, comme telle sujette à caution, mais dont il y a lieu de tenir compte. C'est un plaidoyer sérieux et bien informé, où se trouve une biographie de Lowe qui, à elle seule, lui donnerait de la valeur, car les antécédents de cet officier général ne sont pas à négliger pour l'étude de son caractère. Tout en lui reconnaissant certains défauts, M. Seaton prend ardemment sa défense, même contre Lord Roseberry, auquel il ne ménage pas de sévères critiques. Il n'est pas jusqu'au climat de Sainte-Hélène, si généralement inculpé par les historiens, dont l'apologiste de Lowe ne nous présente une image inattendue. Il faut reconnaître qu'il apporte à l'appui de ce paradoxe deux témoignages singuliers. « Pour citer, dit-il, un exemple de la curieuse fatalité qui s'attache aux accusations portées relativement à l'exil de Napoléon, il se trouve une preuve d'origine française qui montre que Sainte-Hélène offrait bien des avantages à ceux qui auraient voulu s'y fixer. Dans un rapport publié en 1804, à Paris, *par ordre du Premier Consul*, Sainte-Hélène était appelée un paradis terrestre, où l'air était pur et le ciel serein, où chacun jouissait d'une santé resplendissante, et où les maladies contractées aux Indes étaient tout de suite guéries. Enfin, pour donner un argument plus récent en faveur du climat de Sainte-Hélène, je citerai le passage suivant d'une dissertation sur Sainte-Hélène qui a valu un prix à son auteur, et qui a été écrite par un des prisonniers boers récemment détenu là-bas (*National Review*, octobre 1902) : « Cette île mérite à bien juste titre d'être louée pour le climat qui la favorise. D'une façon générale, on peut se fier entièrement au climat, qui change peu et va très rarement d'un extrême à l'autre. Il est rare que la chaleur y soit intolérable ou le froid intense; la pluie n'y tombe jamais à torrents, et on n'y voit pas d'ordinaire de ces tornados qui dévastent tout. Entourée par l'Atlantique, et placée sur le cours des vents alizés, elle jouit d'un climat frais, vivifiant et sain » (p. 99, 100).

8. — Ce sont des conclusions directement contraires à celles de M. Seaton que M. Paul Frémeaux, napoléonien convaincu, a tiré de recherches analogues. Après deux volumes intitulés, l'un : *Napoléon prisonnier*, et l'autre : *Sainte-Hélène : les derniers jours de l'Empereur*, il en a publié un troisième, que nous avons sous les yeux : *Dans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur.* Les documents mis à la portée du public français et les rapprochements établis entre eux par M. Frémeaux méritent toute notre attention et

tous nos remerciements. Quant aux commentaires dont il les accompagne, il n'est pas douteux qu'ils se ressentent de ses sentiments et de ses vues personnelles, et il est certainement permis et même prudent de n'y pas souscrire sans discussion ni réserve. Parmi beaucoup de dissidences, il est un point sur lequel M. Frémeaux se trouve d'accord avec M. Seaton, c'est la cause positive et effective de la mort de Napoléon, à savoir un cancer à l'estomac, « dont, ajoute-t-il, il faut l'accorder, il serait mort partout » (p. 181). Le mal d'ailleurs avait échappé au diagnostic de tous les médecins, et l'on ne s'en aperçut qu'à l'autopsie. Le plus récent d'entre eux, le docteur Arnott, qui concluait à l'*hypocondrie*, est un remarquable type de médecin *tant-mieux*. Cet optimisme, il est vrai, lui était suggéré par Hudson Lowe, dont les illusions obstinées témoignent d'ailleurs qu'il ne désirait aucunement la mort de Napoléon.

9. — Depuis la publication officielle de la *Correspondance* de l'Empereur, et les divers compléments qui en ont depuis comblé les lacunes, il y a eu peu de services aussi importants rendus à l'histoire de la période napoléonienne, que le don vraiment royal fait à l'érudition française par S. A. le prince Murat en publiant, comme seul il le pouvait faire, l'ample et capitale série des *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat*, 1767-1815. Au mérite de l'entreprise vient se joindre la régularité de son cours, due en bonne partie à l'intelligente collaboration de M. Paul Le Brethon. Nous avons sous les yeux les tomes III, IV et V. Le tome III a pour sous-titre : *Gouvernement de Paris*, 1804-1805; le tome IV : *Campagne d'Autriche* (1805). — *Gouvernement de Paris*, (1806). — *Duchés de Clèves et de Berg*. — *Grand-Duché de Berg*. — *Campagne de Prusse* (1806); le tome V : *Campagne de Pologne* (1806-1807). — *Grand-Duché de Berg* (1807-1808). — *Lieutenance de Murat, grand-duc de Berg, en Espagne* (1808). Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ces trois volumes. Mais il est à propos de signaler en particulier la partie du tome III (p. 83-103) qui a reçu le titre spécial : *Murat et le duc d'Enghien* et comprend une notice assez étendue, dont l'objet est ainsi exposé par le prince éditeur lui-même : « Avant de publier les documents importants que nous possédons relativement à l'affaire du duc d'Enghien, nous croyons utile d'expliquer comment et pourquoi nous les présentons encadrés dans un récit de l'ancien ministre du roi de Naples, le comte de Mosbourg. Notre cousin, le comte Murat, a déjà publié cette relation dans son livre sur « Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne », mais il a cru devoir en supprimer une partie. Fidèles à notre principe, nous croyons qu'après plus d'un siècle, il est permis de tout dire sur une affaire dont l'Empereur, devant la mort et presque à son heure suprême, a pris toute la responsabilité, et nous donnons pour la première fois ce récit intégralement et avec les pièces à l'appui. »

10. — N'avoir pu faire usage des textes, que la publication dont nous venons de parler mettra désormais à la disposition des historiens, c'est évidemment un gros désavantage pour M. Albert Espitalier, auteur du livre fort intéressant qui a pour titre : *Napoléon et le roi Murat*, 1808-1815. Nous le louons toutefois de son entreprise, dussent ses conclusions être revisées sur tel ou tel point. Son exposé nous a paru çà et là un peu confus et le style y laisse quelquefois à désirer; mais le récit, dans son ensemble, est assez vivant en raison notamment des citations bien choisies de textes instructifs, parfois nouveaux, qui en animent et en colorent le tissu. L'auteur est un esprit judicieux et qui a le sens critique. Peut-être cependant s'est-il montré légèrement partial contre Murat en faveur de Napoléon. Parmi les documents inédits dont l'emploi donne à son travail une valeur originale, nous avons remarqué une lettre de Murat au secrétaire d'État Pignatelli en date du 12 mai 1811, dans laquelle Joachim, visiblement peu au courant des résolutions de l'Empereur, fait ressortir, tels qu'il les conçoit, les inconvénients d'une guerre éventuelle avec la Russie, au moment « où ses armées (celles de Napoléon) viennent d'évacuer tout le Portugal et une partie de l'Espagne, celui où les Anglais, fiers de leurs premiers succès, vont diriger et réunir tous leurs efforts dans la Péninsule, celui où la retraite de Masséna vient de ranimer les espérances des Espagnols. L'Empereur ira-t-il porter le théâtre de la guerre sur la Vistule, quand une armée formidable se trouve à six journées de ses frontières? Cet état de choses au moins retiendrait l'Empereur au centre de son empire, et alors qui commanderait ses armées? Quel général serait assez orgueilleux pour aller se charger du commandement de l'armée qui devrait agir contre la Russie? Aucun sans doute, car nous sommes tous persuadés que l'Empereur seul peut commander ses armées et le succès. L'Empereur doit donc tout faire pour maintenir la paix et chercher à conserver ce qu'il possède. Il doit surtout éviter la guerre continentale, c'est le seul moyen de réduire l'Angleterre. Un an de guerre continentale reculerait de dix ans le coup qu'il est sûr de lui porter par le système qu'il a adopté » (p. 124).

11. — On ne peut sans rendre hommage à son immense labeur, à son désir extraordinaire, passionné d'exactitude totale et minutieuse, enregistrer la publication successive par M. le commandant M.-H. Weil des trois volumes (t. III, IV et V) qui achèvent son vaste ouvrage : *Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne (mai 1814-mai 1815)*. Ce livre maintenant terminé est un monument d'histoire analytique, à la fois militaire et diplomatique, presque effrayant, car les événements, les actes, les projets, les pourparlers y sont racontés, discutés, appréciés presque jour par jour, et comme

tous sont loin d'avoir la même importance, il semble qu'il y ait là quelque excès. Un tel effort, pour égaler autant que possible le récit à la réalité même, indique assurément une rare énergie de volonté, mais le résultat n'est peut-être pas tout à fait en proportion de la peine. Quoi qu'il en soit, de vives lumières ont été jetées par les vaillantes et patientes recherches de M. le commandant Weil, non seulement sur le principal sujet de son livre, mais sur nombre de personnages et de faits corrélatifs dans l'Europe entière. Nous signalerons, à titre d'exemple, l'intéressante analyse des négociations secrètes de l'Autriche avec Louis XVIII dans les premiers mois de 1815 (t. III, p. 10 et suiv.) et celle de la curieuse dépêche dans laquelle, le 12 juin de cette même année, le cardinal Consalvi adressa de Vienne au cardinal Pacca, son suppléant à Rome comme secrétaire d'État, de remarquables observations sur la conduite à suivre dans l'administration des provinces restituées au Saint-Siège (t. V, p. 359 et suiv.). Nous ajouterons, à ce propos, qu'il ne nous est pas possible d'adhérer les yeux fermés et sans de fortes réserves, aux sentiments très sincères mais très *italianistes* de M. le commandant Weil, tels notamment qu'ils s'expriment dans sa page de conclusion (t. V, p. 384). — Nous croyons devoir signaler encore en particulier, parmi les divers titres de l'auteur à la gratitude des amis de l'histoire, la longue série de « Notices biographiques », placée par lui en appendice à son dernier volume (t. V, p. 469-571); elles nous fournissent d'utiles informations sur les principaux personnages qui figurent dans son récit.

12. — L'énorme quantité d'ouvrages publiés sur Napoléon et son époque donnerait un prix réel à une bibliographie bien conçue et bien faite de l'ensemble du sujet. Il convient, en attendant, de faire bon accueil aux essais tentés en ce genre. Après M. Alberto Lumbroso et M. F.-M. Kircheisen, M. Gustave Davois est entré dans la carrière avec sa *Bibliographie napoléonienne française jusqu'en* 1908, rédigée dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et dont les deux premiers volumes ou fascicules (lettres A.-M.) sont le fruit d'un très gros travail et renferment un très grand nombre de renseignements intéressants. Libraire lui-même, l'auteur s'est placé surtout au point de vue des recherches en librairie. Il ne s'est pas d'ailleurs borné aux livres, mais a signalé quantité d'articles de revues. Il a fait çà et là œuvre de curieux en reproduisant *in-extenso* certaines œuvres poétiques. Il ne semble pas qu'il fût très à propos de rappeler intégralement au jour, dans une publication de ce genre, les odes enthousiastes de Boisjoslin, de Dorange et du colonel Grobert. Mais, malgré la disproportion introduite ainsi dans un article qui aurait pu tenir, comme d'autres analogues, en huit ou dix lignes, on n'est pas fâché de lire, sous le nom de *Berryer*, la pièce composée à vingt ans par le

célèbre orateur, qui n'était encore que poète, sur ce sujet de circonstance : *Entrée de Napoléon et de Marie-Louise à Paris.* On n'y pouvait guère deviner la destinée future du grand légitimiste du XIXe siècle. Mais du moins s'y faisait-il l'interprète fervent des vœux, des soupirs des Français d'alors pour une paix durable, et c'est à Napoléon devenu, espérait-il, pacifique par son mariage, qu'il adressait ce souhait final :

Vivez, prince, vivez pour faire des heureux :
Tige en héros féconde, arbre majestueux,
Déployez vos rameaux, et, croissant d'âge en âge,
Protégez l'univers sous votre auguste ombrage.

MARIUS SEPET.

THÉOLOGIE

NESTORIUS. **Le Livre d'Héraclide de Damas,** trad. en français par F. NAU, avec le concours du R. P. BEDJAN et de M. BRIÈRE, suivi du texte grec des *Trois Homélies de Nestorius sur les tentations de Notre-Seigneur* et de trois appendices. Paris, Letouzey et Ané, 1911, in-8 de XXVIII-404 p. — Prix : 10 fr.

M. Nau donne au public, avec la collaboration de M. Brière, la première traduction de l'apologie de ses doctrines, que Nestorius, condamné comme hérétique au concile d'Éphèse en 431, écrivit à l'Oasis d'Égypte, lieu de son exil, peu avant sa mort, en 451. Composée en grec et mise sous le nom d'Héraclide de Damas parce que les ouvrages qui portaient le nom de l'hérésiarque étaient condamnés au feu, elle est encore citée dans son texte original par l'historien Évagrius dans la seconde moitié du Ve siècle, mais on n'en trouve plus de traces après, sinon dans la version syriaque qui en a été faite sous Mar-Aba (539-540), et encore ces traces sont-elles très rares. L'unique manuscrit, conservé à Kotchanès (Kurdistan turc), chez le patriarche des nestoriens, est du XIe ou du XIIe siècle. Il a beaucoup souffert de l'invasion des Kurdes, aussi présente-t-il des lacunes et des interversions de feuillets. Une copie en a été prise en cachette et à la hâte en 1889 pour la bibliothèque des missionnaires américains d'Ourmiah, et quatre autres copies ont été tirées de celle-ci. Mais le P. Bedjan, lazariste, en a fait exécuter une directement sur le manuscrit, et il a utilisé pour son édition celle de la bibliothèque de Strasbourg et celle de M. Béthune Baker.

Cet ouvrage, le seul qui nous renseigne directement sur les erreurs de Nestorius, est un écrit de controverse philosophique et théologique, dans lequel l'histoire n'a qu'une part secondaire. Nestorius a reçu, au lieu de son exil, les Actes du concile d'Éphèse. Il les commentera pour faire son apologie, en réfutant les accusations portées contre lui, en mettant en relief les fautes de procédure et en précisant l'objet du

litige entre saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, et lui. Il commence, il est vrai, par une Introduction en 93 chapitres sur les hérésies, qu'il compare à sa propre doctrine. Dans le corps de l'ouvrage, il suit l'ordre des Actes du concile : les préliminaires et la question de forme, l'origine de la controverse au sujet du nom de θεοτόκος, « mère de Dieu », les mobiles de saint Cyrille, les lettres échangées entre eux, la tenue de la première session avant l'arrivée des Orientaux et des légats du Pape, sous la présidence de Cyrille, l'un des accusés, les protestations des autres évêques, du comte Candidianus et de l'Empereur. Il discute ensuite les Actes eux-mêmes et les paroles prononcées par divers évêques. Notons que M. Nau a publié en note le texte grec de ces Actes et des lettres de saint Cyrille. Comme le symbole de Nicée a été lu au concile, Nestorius oppose sa manière de le comprendre à celle de l'évêque d'Alexandrie, et il continue la comparaison de leurs lettres. Il cite ensuite et commente tous les fragments qui lui ont été attribués à Éphèse. Il raconte à sa manière comment on a forcé la main à l'Empereur pour lui faire accepter la condamnation portée, et il examine enfin la lettre de Cyrille à Acace et, par suite, l'accord intervenu avec les Orientaux. Dans un appendice, fort intéressant, il parle de la campagne faite par saint Cyrille contre Théodore de Mopsueste et Diodore de Tarse, du concile de Flavien, avec qui il identifie sa cause, de la lettre de saint Léon, qu'il entend comme la justification de sa doctrine, et du brigandage d'Éphèse. Une prophétie, ajoutée après coup, annonce que saint Léon devra remettre les vases sacrés aux barbares. Tout l'ouvrage concorde avec ce que l'on sait par ailleurs de Nestorius et du concile d'Éphèse. Aussi son authenticité ne peut être mise en doute.

On a prétendu que Nestorius n'était pas nestorien; il était, en tout cas, hérétique. Son erreur principale portait sur le mode d'union des deux natures, divine et humaine, de Jésus-Christ. Tandis que saint Cyrille enseignait l'union de ces deux natures dans la personne du Verbe, Nestorius, pour qui hypostase était synonyme d'essence et de nature, rejetait l'union hypostatique, comme étant l'union en une nature, celle du Verbe. Aussi reprochait-il à saint Cyrille de confondre les deux natures et de supprimer en Jésus-Christ la nature humaine. Selon lui, les deux natures étaient unies dans la personne ou le *prosôpon* non pas dans la personne du Verbe éternel, mais dans le *prosôpon* du Christ, qui est dans le temps, *prosôpon* formé du *prosôpon* divin et du *prosôpon* humain et auquel les propriétés communes des deux natures sont attribuées. En effet, pour que les deux natures ne soient pas confondues, elles doivent garder leur *prosôpon* naturel dans le *prosôpon* unique de l'union. La divinité se sert du *prosôpon* de l'humanité et l'humanité de celui de la divinité. Nestorius n'admettait

donc pas deux Christs ni deux Fils, comme le prétendait saint Cyrille, car le nom de Fils ne désigne pas, selon lui, la nature divine seule, mais les deux natures unies en une seule personne. Le Verbe reste impassible et immortel, le Christ seul est passible et mortel. Cyrille n'admet qu'un Christ apparent et fait le Verbe passible et mortel. Marie est la mère du Christ, pas celle du Verbe ni de Dieu. Le nom de Θεοτόκος vient des hérétiques, qui nient la nature humaine du Christ, et pas des conciles. Le Verbe n'a fait que passer par Marie, parce qu'il n'est pas né d'elle, parce qu'il n'a pas reçu d'elle son commencement; il existait de toute éternité. Cependant Nestorius a employé lui-même le nom de Θεοτόκος, notamment dans ses homélies sur les tentations de Notre-Seigneur. Le Christ était si parfaitement homme qu'il était soumis à la concupiscence, et s'il a été sans péché, ce fut par vertu plutôt que par nature ou par don. Nestorius répète à satiété sa doctrine de l'union dans le *prosópon*, et non dans l'hypostase, et il revient sans cesse sur sa volonté de sauvegarder dans l'union la réalité des deux natures. Ces répétitions rendent son apologie presque illisible, et il a fallu au traducteur une grande patience pour mettre en français ce long fatras.

M. Nau a ajouté à la traduction les notes nécessaires, comme il a résumé dans l'Introduction les données nouvelles relatives à la personne de Nestorius, à ses écrits et à ses doctrines, parce qu'il voulait uniquement livrer aux théologiens un document et non une étude théologique. Il a publié encore trois homélies grecques de Nestorius sur les tentations de Notre-Seigneur, que lui a fournies le manuscrit grec 197 de la Bibliothèque nationale, avec les fragments traduits en latin par Marius Mercator, et il en a donné une version française. En appendice, il a traduit : 1° la lettre écrite de Constantinople à Come d'Antioche sur la déposition et les miracles de Nestorius; 2° la liste des présents envoyés par saint Cyrille aux chambellans de l'Empereur; 3° la lettre de Nestorius aux habitants de Constantinople d'après Philoxène de Maboug et d'après le manuscrit de Londres, additionnel 12.154. Enfin des tables, alphabétique et analytique, facilitent les recherches et résument cet important volume, qui renouvellera sur bien des points l'histoire théologique pour la période qui va du concile d'Éphèse au concile de Chalcédoine. E. Mangenot.

L'Introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens, par l'abbé H. Netzer. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de vi-366 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans une élogieuse Préface, cet ouvrage est présenté au public par le distingué professeur de l'Institut catholique de Paris, M. A. Clerval. Remarquablement scientifique, fruit de l'étude comparée d'une masse

énorme de documents, ce travail éclaire très heureusement un sujet à peu près inexploré jusqu'ici. On savait bien que l'ancienne liturgie gallicane, apparentée avec les liturgies ambrosienne, mozarabe, etc., avait, sous les Carolingiens, cédé la place à la liturgie romaine. L'étude de M. Netzer précise le mode et l'étendue de cette introduction. L'histoire en est pleine d'intérêt.

Il semble bien que l'adaptation du rit romain concerne principalement le côté qu'on pourrait appeler extérieur : le cérémonial, les chants et par conséquent les textes chantés, sans préjudice, bien entendu, des formules essentielles du canon et de la marche générale du divin Sacrifice. Mais dans la manière de remplir le cadre par les prières silencieuses, notamment celles de l'Offrande et de la Communion, nombreuses sont les divergences entre les divers sacramentaires. Elles dénotent une activité de composition liturgique intense dont les œuvres des grands liturgistes du IXe siècle : Alcuin, Amalaire, Hélisachar, Florus, Agobard contiennent le témoignage. Le plus intéressant c'est qu'un bon nombre de ces innovations euchologiques ont par la suite acquis droit de cité à Rome. Les tableaux successifs de la messe au VIe et aux IXe et Xe siècles sont particulièrement intéressants. Nombre de pièces et de renseignements jusqu'ici inédits apportent une contribution d'une grande valeur à l'histoire de la liturgie.

L'auteur, modestement, a réservé son opinion relativement aux rapports des liturgies latines, autres que celle de Rome, avec les liturgies orientales. Peut-être aurait-il pu laisser entendre ses préférences et les appuyer d'importants arguments dans l'intéressante discussion soulevée entre les bénédictins de Solesmes et Mgr Duchesne. Il a sans doute jugé plus opportun de s'en tenir strictement au titre annoncé. On le regretterait presque, en le voyant déjà si bien documenté.

A. VIGOUREL.

SCIENCES ET ARTS

Les Pensées de MARC-AURÈLE ; trad. par A.-P. LEMERCIER. Paris, Alcan, 1910, in-16 de XXIV-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

A vivre dans l'intimité d'un homme, trop souvent l'attachement diminue; à vivre dans l'intimité d'un auteur, c'est plus fréquemment la sympathie qui grandit. Chose naturelle : dans ce qui est sorti de sa plume, n'a-t-il dû chercher à mettre la meilleure partie de lui-même? Quoi qu'il en soit, M. Lemercier est un grand admirateur de Marc-Aurèle : il n'était pas nécessaire pour autant de nous présenter ce prince comme « le meilleur et le plus parfait peut-être de tous les hommes dont le nom a survécu » (p. III) et d'ajouter en parlant des *Pensées* : « L'on ne peut rêver de plus noble conclusion à l'histoire

de la philosophie ancienne, à l'histoire même du monde antique » (p. XXII). C'est, au jugement du nouveau traducteur, le livre « d'un héros du devoir et de la volonté », et Renan est sévèrement gourmandé pour avoir « insisté avec une complaisance inépuisable sur ce qu'il appelle l'*ennui* de Marc-Aurèle. » S'il y eut là un excès, il y en a certainement un aussi à affirmer que l'esprit général de ce recueil est optimiste : au surplus, en proscrivant tout désir, les enseignements de la sagesse épicurienne et stoïcienne (étroitement rapprochés par l'empereur philosophe) aboutissaient à étouffer toute chance de progrès. Elle est d'un résigné, non d'un enthousiaste ni même simplement d'un satisfait, une recommandation comme celle-ci : « Ne cesse pas de considérer que tout se passait jadis comme aujourd'hui, et que tout restera de même. »

Un des souvenirs les plus fâcheux du règne de Marc-Aurèle, c'est la persécution qui fit tant de victimes parmi les chrétiens, tout particulièrement sur le sol de notre Gaule. Dans quelle mesure la responsabilité en remonte-t-elle jusqu'à l'Empereur ? Après M. Allard, M. Lemercier a repris le débat dans son Introduction (p. VII-XIX) et n'a rien négligé pour justifier de son mieux ces deux lignes finales de son plaidoyer : « On veut voir une tache de sang sur le livre des *Pensées*, et elle n'y est pas. »

Sa traduction est faite d'après le texte de M. Stich (1903), çà et là remanié, comme nous l'apprend un assez long Appendice (p. 179-226). Les loisirs me manquent pour la comparer aux précédentes : je reconnais volontiers qu'elle est d'une lecture agréable, et aussi littéraire que le permet un texte qui de parti pris l'est si peu. C. HUIT.

Rachot et Rachotage, *étude sur l'enseignement en France*, par H. BOUASSE. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de 269 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si M. Bouasse, en tête de son livre, a fait suivre son nom de tous ses titres universitaires, ce n'est pas par vanité, mais pour établir sa compétence dans les questions qu'il traite, et garantir l'autorité des critiques qu'il formule. Ces critiques sont vives, et exprimées avec une verve où se montre un réel talent d'écrivain, qui frappe un peu fort peut-être, parce que c'est le seul moyen de se faire entendre des sourds volontaires à qui il s'adresse. C'est un livre fort intéressant et, ce qui ne gâte rien, amusant à lire. Il a fait quelque bruit dans le monde universitaire, excitant les colères des uns et la vive adhésion des autres. Je sais tel professeur de Faculté, éminent entre tous, qui ne se gênait pas, dans la session du baccalauréat de juillet dernier, pour le recommander aux candidats, comme donnant la note exacte sur les examens d'aujourd'hui.

Parmi les catholiques eux-mêmes, il en est un très grand nombre qui sont atteints de la superstition universitaire : c'est à eux surtout que je recommande ce livre. Ils y verront mises à nu les faiblesses de cet enseignement et de cette éducation, auxquels les leçons de l'expérience et le sentiment de leurs devoirs de chrétiens ne les empêchent pas de donner la préférence. Ils y liront que « le bachot est la plus vaine, la plus sotte, la plus immorale, la plus écœurante des loteries connues : » qu'il est aussi « un examen stupide dans son esprit et dans ses programmes, » car voilà bien le résumé donné par l'auteur lui-même des deux parties de sa philippique. Mais le livre vise bien plus haut que le baccalauréat : c'est l'enseignement officiel tout entier qui est pris à partie et critiqué avec verve et compétence par quelqu'un de la maison, qui ne veut pas qu'il meure, certes, mais au contraire qu'il revive en se réformant, dût-il, en divers points, se modeler sur les pratiques de l'éducation chrétienne, qui a mieux gardé que l'enseignement officiel les bonnes traditions d'autrefois. L'auteur n'est pas chrétien, et il le dit, et cela ne peut qu'augmenter, aux yeux des gens non prévenus, l'autorité de son livre, dont l'Université ferait bien de méditer les leçons pour en tirer profit. M. Bouasse n'est pas le seul qui lui donne aujourd'hui de sérieux avertissements. Nous lui souhaitons de ne pas faire la sourde oreille : il y va de son avenir. J'ajoute volontiers que l'enseignement libre, trop porté parfois, pour des raisons pratiques, à suivre les errements officiels, a intérêt à tenir compte de quelques-unes des critiques de M. Bouasse. Si le livre n'est pas écrit pour lui, il peut pourtant lui rendre service. P. Talon.

Électricité agricole, par A. Petit. Paris, Baillière, 1909, in-18 de 424 p., avec fig. (*Encyclopédie agricole*). — Prix : 5 fr.

Alimentation rationnelle des animaux domestiques, par Raoul Gouin. Paris, Baillière, 1910, in-18 de 424 p., avec figures (Même collection). — Prix : 5 fr.

Géologie agricole, par Ernest Cord. Paris, Baillière, 1910, in-18 de 450 p., avec 316 fig. (Même collection). — Prix : 5 fr.

La force produite par l'électricité était naguère presque inconnue ; elle rend aujourd'hui dans le monde industriel tant de services qu'elle devait être étudiée dans ses applications à l'agriculture, elles sont plus nombreuses qu'on ne saurait l'imaginer. Tout le livre de M. Petit leur est consacré. Comment en somme peut-on utiliser cette force à l'agriculture, notamment à la ferme qui se trouve dans des conditions toutes spéciales? Tout d'abord l'auteur met ses lecteurs au courant des divers modes de production de l'électricité. Tous ceux qui ne sont pas habitués aux choses de cette science spéciale, ni aux découvertes faites depuis un certain temps trouveront un extrême intérêt à cette exposition qui n'est d'ailleurs que le tableau autorisé de tout ce qui se

passe sous nos yeux depuis plus de vingt-cinq années. On est ainsi préparé au tableau qui va suivre de la production de la force, de son transport là où elle est nécessaire, de sa distribution, de son emploi et de son utilisation. C'est pour le lecteur la partie la plus intéressante de l'ouvrage. Puis viennent les applications dont elle est susceptible, notamment la transformation de l'énergie électrique en énergie mécanique : labourage, commande électrique des machines de culture, batteuses, pompes, instruments multiples qui remplissent toutes les fonctions intérieures de l'exploitation, puis enfin l'éclairage à la ferme. L'ouvrage se termine par l'exposé des plus intéressants des principales installations agricoles qui existent déjà d'après ces nouveaux systèmes. L'on peut, à l'aide des gravures qui les représentent, se rendre aisément compte des remarquables progrès accomplis jusqu'à ce jour.

— Pour obtenir des animaux domestiques la plus grande somme possible d'utilité et de profit, il faut développer leurs forces, leurs capacités, par une nourriture aussi appropriée qu'il se pourra à l'objet qu'on se propose d'eux. Le volume de M. Gouin n'a pas d'autre but que d'exposer la manière de faire consommer utilement les aliments mis à la disposition de chacun. Il a, dans son travail, étudié d'abord le rôle même de l'alimentation puis celui de chacune des productions que l'agriculture met à notre disposition : fourrages, racines, plantes, fruits, grains, etc. ; les quantités nécessaires et profitables à chacun, et pour cela il expose ce que l'étude, la pratique et la théorie ont indiqué comme les rationnements à employer. C'est peu à peu, et après bien des essais, des tâtonnements, qu'à notre époque on est arrivé à laisser les méthodes de routine, à dégager des pratiques raisonnées et à adopter des règles réfléchies. On suit, dans le livre de M. Gouin, leur développement et l'établissement des usages admis aujourd'hui, au point de vue du rationnement et de la distribution des aliments. La valeur nutritive de chacun des aliments forme comme la seconde partie du volume, et la troisième décrit plus particulièrement les règles spéciales que comporte l'alimentation des chevaux, des bovidés, des moutons et des porcs. L'ouvrage se termine par les tables les plus récemment dressées à ce sujet et si appréciées de M. Mallevre.

— Le volume de M. Cord occupe une place toute spéciale. Les développements que l'auteur lui a donnés en font un ouvrage des plus intéressants, que tous ceux qui veulent s'instruire liront avec fruit. C'est surtout à ce point de vue qu'il doit être signalé. Beaucoup y trouveront avant tout des sujets de curiosité et d'instruction scientifique. Sans doute ils sauront en tirer des sujets d'application pratique; mais pour ceux qui, comme on dit, mettent la main à la pâte, pour ceux qui n'ont qu'une éducation moyenne, ne sera-t-il pas

d'un niveau très élevé ? Voici d'ailleurs quels en sont les développements. La première partie de l'ouvrage est consacrée à la terre d'abord. On y étudie les modifications qui y sont survenues par l'action successive des différentes causes agissantes : eaux, glaciers, végétaux, volcans, etc. ; puis la mer avec ses mouvements divers. La deuxième partie s'occupe du globe terrestre et des êtres vivants qui l'ont habité. Les périodes géologiques qui se sont succédé font l'objet des développements de la troisième partie. L'auteur n'entre pas dans des discussions qui pourraient donner certaines craintes; il affirme seulement que les êtres évoluent ou disparaissent et telle famille devient la souche d'animaux plus développés, et c'est ainsi que les « primates lémariens sont devenus la souche du singe et de l'homme. » Régulièrement, à la fin des développements donnés sur chacune des périodes géologiques, l'auteur expose les caractères de ces terrains au point de vue agricole ; en outre, le volume se termine par quelques pages sur la terre arable, résumé succinct de la manière dont elle se forme, de toutes les décompositions des couches sous-jacentes et des éléments apportés par les diverses forces existantes; c'est, comme le dit M. Cord, ce qui intéresse le plus l'agriculteur. Il faut noter en terminant que ce volume est merveilleusement illustré. G. DE S.

L'Économie forestière, par G. HUFFEL. 2e éd. revue et corrigée, T. I, 1re partie. Paris, Laveur, 1910, gr. in-8 de VII-342 p. — Prix : 10 fr.

De cette deuxième édition d'un très important ouvrage, nous n'avons encore qu'un fascicule représentant la moitié, ou « Première Partie », du premier volume. — Il a pour sous-titre : *Utilité des forêts, Propriété et législation forestières* et se partage en deux livres que l'auteur appelle modestement : *Études*, correspondant aux deux termes du sous-titre.

La première de ces études a subi de nombreuses additions. Sur les *produits forestiers* : au moyen âge, miel et cire fournis par les abeilles essaimant dans les forêts; de nos jours, les traverses de chemins de fer, les pavés de bois, les diverses écorces à tan, les produits obtenus par distillation des menus bois. Données nouvelles sur la température du sol, sur celle de l'air en forêt et hors forêt; observations météorologiques en diverses stations pluviométriques; action des massifs boisés sur les nuages à grêle; eau soustraite au sol par la végétation 1° forestière, 2° agricole. Nouveaux détails sur la torrentialité. Navigabilité de la Loire, statuts de l'A. C. A. M., ce qui, dans le jargon à la mode, signifie : Association centrale pour l'aménagement des montagnes. L'utilisation de terrains improductifs par la végétation ligneuse a reçu de nouveaux développements. — L'addition peut-

être la plus importante à cette première étude, est un paragraphe d'une douzaine de pages exposant les remarquables travaux de M. Henry, professeur de sciences naturelles à l'École des eaux et forêts, sur la fertilisation par la forêt des sols qu'elle occupe. — Les considérations sur l'esthétique en matière forestière ont aussi reçu de nouveaux développements.

La deuxième étude, sur la propriété et la législation forestière, a été entièrement refondue. A vrai dire, on peut la considérer comme entièrement nouvelle. Elle comprend deux parties, l'une sur les périodes gauloise et gallo-romaine, l'autre sur la période franque. Il y a là un historique aussi complet qu'il peut l'être de l'état social de nos ancêtres gaulois et gallo-romains qui, pour la plupart, vivaient presque constamment en forêt ou au contact de la forêt. Les écrits de Jules César, d'Ammien Marcellin, Pline, Tertullien, Sidoine Apollinaire, et, parmi nos contemporains, Fustel de Coulanges, ont fourni à notre auteur de précieuses données. Toutefois la période purement gauloise, antérieure à l'occupation romaine, reste encore assez obscure. On sait seulement que les Gaulois pratiquaient la propriété individuelle et héréditaire, ce qui implique déjà un degré de civilisation relativement assez avancé. Les druides paraissent avoir été leurs magistrats en même temps que leurs prêtres; mais on ne possède aucune donnée sur leur législation.— On est mieux renseigné sur la période gallo-romaine, sauf toutefois touchant la législation, et l'on ignore même si les Romains en avaient une qui fût spéciale aux forêts. Mais sur la condition des personnes et des biens, sur le mode de possession et de gestion des forêts, les défrichements, la colonisation; sur les modifications apportées à l'état de choses ancien par les invasions et l'installation des Barbares, notre auteur trace un historique plus complet, croyons-nous, que tout ce qui, sur le point spécial qui nous occupe, a été publié jusqu'à présent.

Il en est de même, et mieux encore, pour la période franque et féodale depuis les premiers Mérovingiens jusqu'au IXe ou Xe siècle. A partir de Charlemagne des capitulaires des rois interviennent à maintes reprises pour réglementer la jouissance des *forestae*, sortes de vastes domaines comprenant forêts, rivières et champs et aménagés en vue de la chasse. C'est durant cette période, à partir du Ve siècle, que de vastes défrichements furent opérés par les moines qui, agriculteurs autant que lettrés, cultivaient le sol et transcrivaient les œuvres des anciens, par eux parvenus jusqu'à nous.

Le second fascicule, actuellement en préparation et qui doit compléter le premier volume, comprendra la *Politique forestière* (droits de douane, intérêt général, service), la *France forestière*, autrefois et aujourd'hui, et les *Statistiques*. — Ne terminons pas cette notice sans

rappeler que la première édition de *l'Économie forestière* a été couronnée deux fois par la Société nationale d'agriculture.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Guillaume Budé. Les Origines, les débuts, les idées maîtresses, par L. DELARUELLE. Paris, Champion, 1907, in-8 de XL-290 p., avec 2 fac-similés. — Prix : 7 fr. 50.

On connaissait Guillaume Budé en France par les travaux de M. R. Rebitté ou par la biographie plus récente que lui a consacrée un de ses descendants, M. Eugène de Budé. Mais une étude scientifique manquait, et M. Delaruelle, qui nous en donne la première partie, était certes bien désigné pour cette tâche, tant son livre dénote la plus vaste et la plus méticuleuse érudition.

Après avoir rappelé « les précurseurs » de l'humanisme, Jean de Montreuil, Guillaume Fichet, Lefèvre d'Étaples, Érasme, et leur découverte en quelque sorte d'Aristote, l'auteur raconte les origines et les débuts de Budé. Fils et petit-fils d'humbles serviteurs de la monarchie dans les charges de chancellerie, qu'une alliance avec la puissante famille du Poncher avait beaucoup relevés, Guillaume, né en 1468, fut le quatrième de dix-huit enfants. On le destinait aux études juridiques, et dès qu'il sut un peu de latin et de grec et qu'il put lire Donat, on l'envoya à la fameuse Université de droit d'Orléans, où il perdit du temps, s'adonnant surtout à l'équitation ou à la chasse au faucon. Ce n'est qu'à vingt-trois ans qu'il abandonna les chiens pour les livres. Dès lors, il fait d'étonnants progrès, et d'écolier devient maître. Favorisé par l'entourage de Louis XII, il publie en 1508 les *Annotations aux Pandectes*, et en 1525 son fameux ouvrage intitulé *De Asse*, qui, à l'occasion des monnaies grecques et romaines, est une vraie étude historique et critique sur l'antiquité.

Le dernier chapitre de M. Delaruelle analyse le petit traité du recueil des *Apophtegmes* offert au roi François Ier, qu'on a faussement appelé l'*Institution du Prince*, dont le manuscrit original a été heureusement retrouvé à l'Arsenal. Le « Père des lettres » ne savait pas le latin, et pour l'initier à ce qu'on trouve dans les auteurs, il fallait les citer en les traduisant; c'est le seul livre que Budé ait écrit en français. Son but a été d'engager les princes à « s'adonner à l'étude de l'histoire, à méditer les enseignements du passé, pour qu'ils parviennent à ce degré qu'il faut pour gouverner les peuples. » Or, « les lettres sont les escrains et les aulmoires esquelz la science et sapience à tousjours esté gardée et enclose. »

Il y aurait bien des observations à faire sur la langue de Budé sur les mots français qu'en bon humaniste il forgeait du latin, et aussi sur

la prononciation du temps dont tant de traces survivent encore. Pourquoi le peuple dit-il une « ormoire », sinon parce que le mot savant d'alors était « aulmoire ». Et comment ne pas rappeler aussi : *purpuré* pour *pourpre*, *contonner* pour *blâmer*, *vitupére* pour blâme, *invader* pour *envahir*? Tout cela se trouve dans les *Apophtegmes*, et bien d'autres choses encore, que les notes et remarques de l'auteur mettent très heureusement au jour. G. Baguenault de Puchesse.

Les Grands Écrivains de la France. Correspondance de Bossuet. Nouvelle édition publiée par Ch. Urbain et E. Levesque. Tome III. *1684-1688*. Paris, Hachette, 1910, in-8 de 576 p. — Prix : 7 fr. 50.

MM. Urbain et Levesque continuent de publier leur luxueuse édition de la *Correspondance de Bossuet*. Le texte est toujours établi avec la même exactitude critique. Chaque page est enrichie de nombreuses références et de notes érudites. Cette édition constituera un admirable instrument de travail. Dans le tome troisième, signalons quelques lettres particulièrement utiles pour l'histoire des controverses religieuses du XVIIe siècle : lettre du 30 avril 1685, touchant à la doctrine de l'infaillibilité pontificale (p. 80-84); lettre du 12 août 1685, relative aux ordinations anglicanes (p. 114, 115); lettres du 26 mai 1686 et du 26 février 1687, sur diverses conséquences pratiques de la Révocation de l'Édit de Nantes (p. 263-266 et 333-338); enfin lettre du 21 mai 1687, sur les doctrines de Malebranche, avec le fameux passage sur les hérésies qui résulteront du cartésianisme, ou plutôt « de ses principes, à mon avis mal entendus » (p. 372). Y. B.

Montaigne pamphlétaire. L'Énigme du « Contr'Un », par le Dr Armaingaud. Paris, Hachette, 1910, in-8 de XVI-341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par des arguments ingénieux, mais non pas incontestables, M. le docteur Armaingaud cherche à établir que le *Contr' Un*, ou *Discours sur la servitude volontaire*, œuvre d'Étienne de la Boétie, a été interpolé par Michel de Montaigne lui-même; et que les retouches de Montaigne auraient transformé une juvénile amplification oratoire en un redoutable pamphlet contre Henri III et son entourage. C'est une thèse inédite, à coup sûr. Il aurait été sage, de la part de M. Armaingaud, de ne pas insérer telle lettre d'adhésion qui compromet fâcheusement sa cause, en l'appuyant sur les analogies les plus fausses et les plus choquantes (p. 338). Il aurait été sage, pareillement, de limiter les conclusions du travail à une hypothèse curieuse, et peut-être plausible, sur les interpolations du *Contr' Un*, au lieu d'y joindre une hypothèse plus ambitieuse (p. XIII) qui transforme les *Essais* en un long pamphlet habilement voilé, en un long réquisitoire contre les

doctrines religieuses et sociales où il faut reconnaître les causes profondes de l'intolérance. Vraiment, c'est un peu abuser. Y. B.

Discours de DANTON. Édition critique par ANDRÉ FRIBOURG. Paris, Cornely, 1910, gr. in-8 de LXIV-817 p. — Prix : 15 fr.

Discours de DANTON, publiés par ANDRÉ FRIBOURG, avec Préface de G. LANSON. Paris, Hachette, 1910, in-16 de XXXVII-274 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Fribourg est double. Elle comprend, d'une part, une édition savante des discours de Danton et, d'autre part, un choix de ces discours avec une Introduction biographique précédée d'une Préface de M. Lanson, professeur à la Sorbonne.

L'éditeur a recherché dans les journaux contemporains toutes les reproductions textuelles ou analytiques des harangues improvisées de Danton, puis, entre les « traductions » de chacune par les gazetiers, il a comparé et fait son choix. On appréciera certainement le travail minutieux et méthodique accompli par lui; néanmoins on demeurera un peu déçu et on ne comprendra guère l'enthousiasme des contemporains pour ces pièces d'éloquence populaire. Elles sont, quoi qu'on dise, dépourvues de toute valeur littéraire; on y relève un grand désordre dans l'exposition, des boursouflures de fausse rhétorique, des traces de mauvais goût, des trivialités. Ce tribun parfaitement insoucieux le lendemain de ses improvisations de la veille possédait un tempérament plutôt qu'un véritable talent oratoire. L'intérêt qui s'attache à ses paroles provient uniquement de son rôle au milieu de la mêlée révolutionnaire et peut-être aussi de sa modération intermittente au milieu des fanatiques de son parti. Le politicien est jugé depuis longtemps et aussi le jugement de ceux qui, comme Michelet, ont découvert dans ce démagogue un homme d'État. Il sera aussi difficile de voir en lui un des maîtres de l'éloquence politique en France.

M. Lanson, dans sa Préface, a néanmoins essayé de le présenter comme tel et a passé condamnation sur tout ce qui lui manque en raison de la vie intense que recèlent à ses yeux les fragments exhumés des journaux de l'époque. Bien plus, il s'efforce de faire entrer Danton « dans la tradition de la France » et déclare qu'il doit avoir sa place « entre Louis XIV et Napoléon. » La dernière partie de cette appréciation paraîtra au moins excessive. Si le grand homme du club des Cordeliers a trouvé quelques beaux accents en face de l'envahisseur étranger et quelques cris émouvants en face de la Terreur dont il allait devenir victime, il a prononcé des paroles d'une violence regrettable contre « l'individu-roi », Lafayette et les Girondins. Ministre de la justice lors des massacres de Septembre, il a oublié de déployer « de l'audace » contre les assassins. On le verra mieux à sa place entre Jean Caboche et Étienne Marcel. L. P.

Les Femmes auteurs, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aucun sujet ne saurait être mieux à la mode. M. le vicomte de Broc l'a traité avec cette haute courtoisie et cette grâce aimable qu'il met à toutes choses (Boileau, bourgeois ou gamin de Paris, était moins indulgent pour ces dames...). Et, sans prétendre faire des femmes auteurs une histoire neuve ni complète (elles sont trop ! elles sont trop !) il a seulement fait passer en revue devant ses yeux — ou plutôt en glissante farandole — celles que sans doute il a le plus aimées : Marie de France, Christine de Pisan, Louise Labé, Mme Deshoulières, Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Élisa Mercœur, Anaïs Ségalas : voilà pour les poétesses; Mlle de Scudéry, Mme de la Fayette : voilà pour les romancières; Mlle de Gournay et Mme Dacier, qui représentent à elles deux les femmes savantes; les auteurs de Mémoires qui s'appellent Mme de Motteville, la marquise de Caylus, la baronne de Staal de Launay, la marquise de la Rochejaquelein, la maréchale Oudinot; et parmi les épistolières qui ont sa faveur, avec Mme de Sévigné, Mme de Maintenon et Mme du Deffand, qui ne pouvaient pas ne pas être évoquées, les attachantes figures de Laurette de Malboissière, d'Eugénie de Guérin et de Mme Swetchine... D'autres, incidemment, sont saluées d'un souvenir, d'un mot. Mais que Mme de Staël, George Sand, ou Mme Ackermann, par exemple, ne soient pas l'objet d'un chapitre spécial, cela, comme la longueur très inégale des articles, indique bien que M. le vicomte de Broc a écrit en dilettante sur qui aucune contrainte ne pèse, pour son plaisir d'abord, mais aussi pour le plaisir de ceux ou celles qui aiment les causeries légères, parfumées de savoir et fleuries d'un sourire.

GABRIEL AUDIAT.

Œuvres poétiques de G. CARDUCCI, choisies et commentées par GUIDO MAZZONI et GIUSEPPE PICCIOLA. 2e éd. revue et augmentée. Trad. française par A. LAVA. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Très peu de temps après la mort de Carducci, survenue le 16 février 1907, paraissaient plusieurs anthologies de ses œuvres; l'une des principales, due à MM. Mazzoni et Picciola, a été, pour la partie « Poésie », presque aussitôt traduite en français. Je dirai quelques mots d'abord du recueil, ensuite de la traduction.

L'anthologie de MM. Guido Mazzoni et Giuseppe Picciola, parue sous le titre d'*Antologia carducciana, poesie e prose scelte*, comprend de quarante à cinquante pièces; elle a été composée avec beaucoup de goût et de discernement; toutes les époques de la longue carrière poétique de Carducci y sont représentées; on y trouvera des spécimens bien choisis de tous les genres qu'il a abordés : poésie intime,

historique ou purement politique, paysages, tableaux de genre, etc. Mais ces divers poèmes, que l'on voulait mettre à la portée des jeunes intelligences (pour lesquelles, à vrai dire, ils n'avaient certes pas tous été écrits), ne sauraient se passer d'éclaircissements; partout, dans les sonnets comme dans les ïambes politiques, les allusions abondent. Le commentaire de MM. Mazzoni et Picciola est très bien compris. Chaque pièce est précédée d'une notice analytique qui en indique et en précise le sujet, et accompagnée d'une annotation, qui parfois, par exemple pour le poème intitulé: *Per la morte di Napoleone Eugenio*, est fort copieuse. Souvent, comme cela est arrivé pour Dante, c'est Carducci qui a servi à expliquer Carducci. Il y aurait peut-être à retrancher dans cet abondant commentaire; il y aurait bien peu à ajouter. L'inspiration virgilienne de certaines parties de la pièce *Alle fonti del Clitumno* a bien été remarquée ici; mais on pouvait aller plus loin; on pouvait citer le livre II des *Géorgiques*, et surtout noter, ce que n'ont pas manqué de faire MM. D'Ancona et Bacci dans leur excellent Manuel de la littérature italienne, que l'expression « la forte Etruria crebbe » est la traduction littérale du « fortis Etruria crevit » du poète latin (*Géorg.* II, 532). Il semble enfin que l'annotation de certains passages, principalement vers la fin de ce même poème, où Carducci proclame, avec l'énergie que l'on sait, ses sentiments anticatholiques, ait un peu embarrassé les commentateurs.

Le recueil de MM. Mazzoni et Picciola, publié dès 1908, eut un succès mérité; une seconde édition, augmentée des deux poèmes *Ça ira* et *Il Piemonte*, parut l'année suivante. C'est sur cette seconde édition qu'a été faite la traduction de M. Lava; elle comprend les poésies, avec les notes et commentaires, à l'exclusion des extraits en prose que renfermait l'*Antologia*. M. Lava a voulu faire « une traduction littérale »; il n'a « cherché, dit-il, à adoucir en rien la muse souvent violente et sauvage du poète. » Rendre en français l'harmonie et plus encore le rythme des poésies de Carducci était une tâche peu facile. Il ne semble pas que M. Lava y ait été suffisamment préparé. Les impropriétés de termes ne manquent pas dans sa traduction; on pourrait y relever aussi plus d'un contre-sens; il m'a paru surtout, après comparaison attentive des deux textes pour plusieurs pièces, que l'original, en bien des endroits, aurait pu être suivi de plus près. Je doute que l'auteur de cette traduction soit dans le vrai, lorsqu'il donne à entendre (p. 6) que les œuvres poétiques de Carducci sont moins connues de ce côté des Alpes que ses œuvres en prose; on peut se demander si son petit volume contribuera beaucoup à faire mieux apprécier chez nous le grand poète, dont la popularité en Italie est comparable à celle de Victor Hugo en France. L. Auvray.

HISTOIRE

Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph, d'après des fouilles récentes pratiquées sous la direction du R. P. Prosper Viaud. Paris, A. Picard et fils, 1910, gr. in-8 de XIII 200 p., avec de nombreuses grav. et planches. — Prix : 6 fr.

On ne saurait exagérer l'intérêt qui s'attache pour le chrétien à tout ce qui concerne Nazareth. Aussi, les fouilles récentes entreprises par le P. Viaud dans le sanctuaire traditionnel de l'Annonciation retiendront-elles l'attention des croyants comme celle des archéologues. Leur résultat le plus assuré est d'amorcer le plan de la basilique construite par les croisés, et que saint Louis visita dans toute sa splendeur. Le P. Viaud ne pouvait pas ne pas rencontrer sur son chemin la tradition de Lorette. Il en parle avec respect et sympathie, mais surtout avec discrétion : « Je conclus donc ici... il convient d'attendre ou de suspendre son jugement; on peut encore espérer une solution convenable. En tous cas, une chose me semble évidente : c'est à Nazareth que se trouvera la réponse définitive » (p. XI). L'illustration est abondante, inédite, et très bien réussie.

J. Labourt.

Les Origines de la domination angevine en Italie, par E. Jordan. Paris, A. Picard et fils, 1909, gr. in-8 de CLII-620 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume est une des meilleures études d'histoire d'Italie qui aient été écrites en France, et il fait amplement excuser son auteur de l'avoir fait attendre près de vingt ans. Il se compose de deux parties, une narration des origines du pouvoir de Charles d'Anjou, divisée en trois livres et qui reprend les faits à la mort de Frédéric II, racontant les pontificats d'Innocent IV, d'Alexandre IV, d'Urbain IV et de Clément IV, une Introduction, qui à elle seule aurait suffi à former un volume et qui est une thèse sur « la formation et les origines des partis italiens. » L'auteur reconnaît que ce titre aurait peut-être mieux convenu à son ouvrage. En effet, l'histoire de ces partis, tirée d'une quantité immense de faits patiemment recueillis aux sources imprimées et dans des travaux de seconde main, dus aussi à des recherches personnelles d'archives, est la nouveauté fondamentale de l'œuvre. Cette Introduction s'ouvre au lendemain de la mort de Henri IV qui laisse l'Italie abandonnée à elle-même et délivrée de la domination impériale, ce qui fait éclater mille conflits dus au particularisme municipal, aux intérêts économiques, aux querelles privées et aux innombrables rivalités génératrices de factions, que le pouvoir de l'empire avait quelque temps assoupies. M. Jordan analyse ces rivalités et ces factions, caractéristiques de l'Italie médiévale, avec un remarquable talent et une rare sagacité psychologique; il les étudie

de ville en ville, au nord d'abord, puis au centre. Il montre comment, ces factions nées de conflits purement locaux, deux phénomènes se produisirent : la tendance à l'association les groupa autant que possible en ligues plus ou moins étendues et cohérentes; elles furent imprégnées d'autres éléments supérieurs et étrangers qui les aigrirent ou les adoucirent selon les cas, mais en tout cas les transformèrent. Ainsi dans ce chaos italien que sacerdoce et empire tentèrent tour à tour d'organiser, deux ordres de phénomènes tantôt s'entrelièrent et s'amalgamèrent, tantôt et plus souvent se développèrent indépendants les uns des autres sur des plans différents : l'auteur s'attache à bien marquer ce double courant dans l'histoire d'Italie.

La division de la Lombardie pour et contre Barberousse servit de leçon aux pouvoirs qui, dans la suite, prétendirent à dominer la péninsule. Innocent III, fondant ses revendications territoriales sur de vagues privilèges, rêva quelque temps d'une Italie en paix et en équilibre sur un système de fédérations dépendantes ou protégées du Saint-Siège, mais doucés d'institutions libres. Frédéric II s'appliqua au contraire à étendre à toute l'Italie les règles de la monarchie de Sicile absolue et despotique. Les deux adversaires durent forcément faire appel aux factions préexistantes, qui, en se groupant autour de ces deux chefs nouveaux pour des raisons locales et accidentelles et non en vertu de principes fixes, parurent deux grands partis historiques formés et conduits par les graves problèmes de politique générale alors en discussion. Et en conclusion les deux pouvoirs rivaux, que l'histoire a accusés à tort d'avoir créé ces partis déjà existants, ont servi moins à eux ou aux grandes idées qu'ils représentaient qu'à ces partis eux-mêmes, qu'ils avaient simplement adoptés ou qui les avaient adoptés; ces partis apprirent en effet à regarder au-delà du cercle étroit des intérêts locaux et connurent une solidarité d'intérêts assez forte pour les unir d'un bout à l'autre de l'Italie; inversement l'empire et le pontificat compromirent leur idéal pour toujours en se mêlant aux luttes des partis.

Ces idées directrices, dont on voit l'importance et la nouveauté, permettent au lecteur de se reconnaître dans l'histoire des quinze années qui suivent la mort de Frédéric II. M. Jordan les a étudiées au microscope. Il est impossible de présenter ici un résumé de cette analyse à un livre aussi érudit, aussi plein de choses nouvelles et savamment construit ; il se lit, se consulte, s'étudie; mais on ne le résume pas. Signalons cependant les pages où, parlant de Milan et de la ligue lombarde, l'auteur indique dans le parti impérial l'origine des *Signorie*, celles où il montre l'apparition politique des peuples des guelfes et des gibelins en Toscane, où il fait le tableau de l'anarchie de l'État pontifical. Il faut aussi noter celles où il met en lumière les brillants

succès de Manfred en Lombardie, l'importance du pontificat d'Urbain IV, le projet de ce pape de renouveler le droit politique européen en séparant les trois couronnes impériale, romaine, allemande, enfin la cristallisation définitive des partis autour de Charles d'Anjou (gibelin devient alors synonyme d'hérétique et d'ennemi de l'Église; guelfisme signifie négation de l'Empire, haine de la « rabbia tedesca », attachement à la France).

Ce livre qu'un critique compétent, l'érudit Schipa, a appelé une « assurément notable contribution » à l'histoire de l'Italie est indispensable à quiconque voudra aborder l'histoire, si incohérente et si inorganique, du Trecento. L.-G. Pélissier.

Petri cardinalis Pázmány ecclesiae Strigoniensis archiepiscopi et regni Hungariae primatis Epistolae collectae, recensionem Francesco Hanuy. T. I. (*1601-1628*). Budapestini, typ. regiae scientiarum Universitatis, 1910, in-4 de XLIV-804 p., avec portraits, armoiries et fac-similés. — Prix : 6 fr.

L'Université royale de Budapest a publié, de 1894 à 1905, les Œuvres complètes du cardinal Pierre Pázmány; elles comprenaient six volumes en hongrois et six volumes en latin. Cette publication fut accueillie avec une telle faveur que la Commission de l'enseignement religieux à l'Université, qui en avait pris l'initiative, décida de la compléter en publiant la Correspondance du cardinal Pázmány. Le tome premier vient de paraître.

Pierre Pázmány joua un rôle très important dans la lutte religieuse que le catholicisme eut à soutenir contre la Réforme. Né en 1570, à Nagy-Várad, de parents protestants, il reprit à l'âge de treize ans la religion de ses ancêtres; en 1587, il entra dans l'ordre des jésuites et termina ses études à Rome. Professeur à Graz, il demanda à retourner en Hongrie où il commença la lutte contre le protestantisme. Il combattit par la plume et par la parole, il sut se montrer si persuasif qu'en peu de temps il ramena cinquante familles de la noblesse au catholicisme. En 1616, il était nommé archevêque d'Esztergom; à partir de ce moment, il exerça une grande influence sur la vie politique de son pays, il intervint dans les débats parlementaires où étaient discutées les questions relatives aux protestants; en même temps, il s'occupait de l'enseignement des jeunes gens. Il fondait, en 1623, à Vienne, un établissement d'enseignement supérieur, le Pazmaneum qui existe encore; en 1635, il fondait l'Université de Nagy-Szombat. En 1629, Urbain VIII l'avait créé cardinal; il mourut à Pozsony en 1637. Contemporain de saint François de Sales, il avait, comme lui, lutté contre la Réforme et ramené par sa parole persuasive d'innombrables protestants à la foi catholique; comme l'évêque de Genève, il écrivit de nombreux ouvrages qui, fort goûtés à l'époque,

sont encore appréciés aujourd'hui. Aussi la publication de sa Correspondance est-elle très intéressante; une première édition en deux volumes in-8 avait paru en 1822, par les soins de F. Miller. Mgr G. Fraknói, l'historien de *Pierre Pázmány et son époque*, a publié dans la collection *Monumenta hungariae historica*, éditée par l'Académie hongroise, le *Codex epistolaris Petri Pázmány cardinalis*, comprenant un grand nombre de lettres inédites et d'autres tout à fait inconnues. L'édition actuelle sera sans doute complète, car le Dr Hanuy ne s'est pas borné à faire des recherches en Hongrie, il a scruté les archives de l'étranger et y a fait d'intéressantes découvertes. Parmi les lettres écrites par Pierre Pázmány, on en trouve trois adressées au pape Paul V, trois à Grégoire XV, vingt-neuf à Urbain VIII, quinze au roi Mátyás II, deux cent quatorze au roi Ferdinand II, deux au roi Ferdinand III, quatre au roi d'Espagne, Philippe IV, treize au prince de Transylvanie, Gabriel Bethlen, cinquante-deux à George Rákóczy, etc., etc — Par le nombre de lettres adressées par Pázmány au roi Ferdinand II, on peut voir quels rapports existaient entre le souverain et le prélat qui était son véritable conseiller dans les affaires de l'État, alors fort compliquées par les luttes intérieures et la guerre contre les Turcs. Les sept cent quatre-vingt treize lettres inédites, qui n'étaient pas toutes inconnues, car Mgr G. Fraknói en avait commenté un certain nombre, publiées par le Dr F. Hanuy, jettent un plus grand jour sur l'œuvre du cardinal magyar; elles sont intéressantes non seulement au point de vue de l'histoire nationale, mais aussi au point de vue de l'histoire de l'Église et de la littérature. Pierre Pázmány fut un rénovateur de la langue hongroise, quant au latin : le surnom de Cicéron magyar n'était pas usurpé. Si, comme prélat, c'est de l'évêque de Genève qu'on peut le rapprocher, c'est à Richelieu qu'il faut le comparer comme politique. Il est regrettable que l'ouvrage de Mgr G. Fraknói ne soit pas connu en France, car Pierre Pázmány est une belle figure historique, intéressante à étudier.

E. H.

Apologie pour Fénelon, par Henri Bremond. Paris, Perrin, 1910, in-16 de 486 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'abord un petit recueil de « fiches » sur les personnages du drame : pour Fénelon, contre Fénelon, galerie des spectateurs, parmi lesquels « Rancé qui, pour un solitaire, lit beaucoup de journaux et use beaucoup de papier à lettres » (p. 12). Puis, quinze chapitres, où sont narrées avec humour les péripéties de la lutte doctrinale entre Fénelon et Bossuet. Vient alors l'attaque à l'arme blanche contre les « bossuétistes »; trois longs chapitres : *Mésaventures de M. Crouslé*, *Duplicité prétendue de Fénelon*, *Prestige de Bossuet*. C'est à propos des « sorti-

lèges » de Bossuet (idées simples, grandes figures) et de « l'autorité imprescriptible » de Bossuet, que s'exerce, plus que partout ailleurs, la verve satirique de M. Bremond : tantôt protectrice et doucereuse, tantôt caustique et taquine, souvent impertinente à plaisir, toujours cruelle. Conclusion du volume : Bossuet, victime de M. Bremond, et Fénelon, son héros, qui se sont âprement querellés sur le pur amour, étaient, en réalité, à peu près d'accord sur le fond des choses. Plus tard, on a fait aisément la synthèse harmonieuse de ce qui était capital en leurs doctrines respectives : ce sera la « revanche du pur amour. »

Incontestablement, il y a de l'esprit dans ce volume. Il y en a même beaucoup trop et pas toujours à propos. C'est de la débauche ! Mais il y a, en outre, une connaissance très minutieuse de l'histoire des controverses quiétistes. On ne savait pas M. Bremond si friand d'érudition documentaire. D'ailleurs, cette érudition n'est parfois qu'à demi persuasive : notamment dans le chapitre consacré aux *Trois Complots* ourdis contre Fénelon (p. 46-63). Certaines appréciations de l'auteur sont fort judicieuses : par exemple sur la différence entre Fénelon et les jansénistes, au point de vue du droit et du fait (p. 154, 184). Mais bon nombre d'autres jugements, surtout à propos de Bossuet ou même des bossuétistes, sont d'une rigueur manifestement excessive et injuste. En outre, la forme satirique du volume inspire une perpétuelle défiance. On ne se laisse pas aisément conquérir quand on entrevoit que l'auteur aime à stupéfier le lecteur pour jouir de sa stupéfaction. YVES DE LA BRIÈRE.

Marie-Antoinette et le Complot maçonnique. par LOUIS DASTÉ. Paris, « la Renaissance française », 1910, in-12 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Ce fut de 1772 à 1789 que la Maçonnerie élabora la grande Révolution qui devait changer la face du monde, » affirme un rapport lu à la tenue plénière des loges « Paix et Union » et « la Libre Conscience » de Nantes, le 23 avril 1883. Mais le travail antireligieux et antimonarchique avait commencé bien auparavant. C'est au XVIIIe siècle, en effet, que la franc-maçonnerie se développa en France; elle avait pénétré toutes les classes : la bourgeoisie, la magistrature, la noblesse. Beaucoup y étaient entrés étourdiment, sous prétexte de bienfaisance, ne soupçonnant en aucune sorte le but secret de l'association. Ceux-là furent des instruments inconscients d'abord et souvent plus tard des victimes. Mais à côté et au-dessus d'eux, il y avait les chefs, les dirigeants, ceux qui constituaient ce *Pouvoir occulte*, qu'a dépeint et stigmatisé M. Copin Albancelli. Ce sont ceux dont la main se retrouve dans toutes les grandes journées de la Révolution, dans la

préparation des cahiers rédigés d'après un modèle uniforme, au 14 juillet, aux jours de la *Grande Peur*, qui éclate simultanément sur tous les points du royaume, comme par suite d'un mot d'ordre, aux 5 et 6 octobre, au 20 juin, au 10 août, dans les procès de la famille royale. Vainement les papes Clément XII et Benoît XIV avaient condamné la franc-maçonnerie, vainement l'évêque de Quimper, Mgr de Saint-Luc, l'avait dénoncée, dès 1776, avec une clairvoyance admirable. La magistrature avait poursuivi l'évêque de Quimper, le Roi avait refusé de croire à ces pronostics et la Reine elle-même n'avait vu dans cette société à laquelle était affiliée son amie la princesse de Lamballe qu'une inoffensive réunion de bienfaisance et de plaisir. Et cependant la Reine était la victime désignée à l'avance. Pourquoi? Parce que la franc-maçonnerie voulait détruire l'ordre établi, détruire la Royauté pour mieux détruire le catholicisme et que de cet ordre établi, de cette Royauté, Marie-Antoinette était le plus énergique, on pourrait dire le seul défenseur. Comme devait le dire Mirabeau, franc-maçon lui-même, mais qui se repentit et chercha à relever ce qu'il avait tant contribué à abattre, le Roi n'avait près de lui qu'un seul homme, c'était sa femme. Aussi à peine la Reine a-t-elle mis le pied sur la terre de France, à peine a-t-elle montré ce charme qui la rendit pendant quelques années l'idole de la nation, que la calomnie s'attache à sa personne, depuis le pamphlet du prétendu juif Angelucci où Beaumarchais eut une attitude si louche, jusqu'aux *Essais sur la vie de Marie-Antoinette*, au *Confident patriote*, aux *Mémoires de la comtesse de la Motte*, etc., etc. On la traîne dans la boue avant de la traîner à l'échafaud. Mais le triomphe du complot maçonnique, c'est le procès du Collier, où le F.·. Cagliostro joua un rôle mystérieux, où l'on déshonora à la fois la Royauté et l'Église, et dont la véritable victime fut la Reine. Il faut en lire les détails dans le beau livre de M. Funck Brentano et dans l'étude si documentée de M. Dasté, qui en met en lumière toutes les grandes lignes et montre la main néfaste qui en tient les fils embrouillés. Cette étude est en même temps une grande leçon: en éclairant le passé, elle projette une lumière éclatante sur le présent. Puisse cette leçon être comprise et cette lumière ouvrir les yeux, trop longtemps aveuglés. « Prenez bien garde à toute association de francs-maçons, » écrivait Marie-Antoinette désabusée à son frère Léopold. Cela n'est pas moins vrai au XXe siècle qu'en 1791.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le Massacre du Champ de Mars, *documents en grande partie inédits*, publiés avec des éclaircissements et des notes, par ALBERT MATHIEZ. Paris, Champion, 1910, gr. in-8 de IV-392 p., avec une planche. — Prix : 7 fr. 50.

Moins fréquenté et moins nombreux que le club des Jacobins, le club des Cordeliers n'en a pas moins eu une influence considérable sur la marche de la Révolution française. Appuyé sur les sociétés fraternelles, il représentait plus particulièrement l'élément démocratique, en face des bourgeois qui composaient les Jacobins, et comme le dit justement l'auteur, il était « le berceau et l'asile de la sans-culotterie. » Ce fut lui, notamment, qui propagea le mouvement républicain, surtout après la fuite de Varennes, et c'est cette période de son histoire que, après une curieuse notice sur la fondation et les premiers développements du club, aborde aujourd'hui M. Mathiez. A vrai dire, ce volume est moins une histoire qu'un recueil de documents; mais ces documents sont d'un intérêt capital et pour la plupart inédits. L'auteur reproduit d'abord plusieurs numéros, presque introuvables, du *Journal du club des Cordeliers*, des procès-verbaux des séances, puis les pièces du procès intenté aux manifestants du Champ de Mars, pièces empruntées à la copie qu'en avait fait faire pour sa défense l'un des inculpés, l'avocat Buirette de Verrières : dépositions de témoins, interrogatoires, rapports des municipaux, réquisitions de l'accusateur public. De ces documents, nous ne tirerions peut-être pas les mêmes conclusions que l'auteur. La manifestation ,organisée par les Cordeliers, avait été désavouée par les Amis de la Constitution, déconseillée par Robespierre et Pétion, par Royer, président des Jacobins qui, après avoir signé la pétition, avait retiré sa signature. Elle était d'une légalité douteuse et elle ne semblait guère inoffensive : on avait engagé les pétitionnaires à se munir de gourdins et de couteaux, et la garde nationale, quand elle arriva au Champ de Mars, fut assaillie à coups de pierres. — Aclocque en dépose formellement. —Si, après avoir d'abord tiré en l'air, la troupe exécuta ensuite une décharge qui fit un certain nombre de victimes, elle était en cas de légitime défense. Il n'en est pas moins vrai que ce qu'on a appelé le « massacre du Champ de Mars » fut violemment reproché à ceux qui avaient fait déployer le drapeau rouge et fut le prétexte de la mort de Bailly. Quant aux promoteurs de la manifestation, ils furent poursuivis; mais la plupart furent relâchés et les autres bénéficièrent de l'amnistie, accordée à la fin de la Constituante. Mais tout en différant d'avis sur certains points avec M. Mathiez, nous ne l'en remercions pas moins de cette impartiale publication de documents importants, si peu connus et si précieux pour les amis de l'histoire. Ajoutons qu'il les a enrichis de notes et d'éclaircissements très complets.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Princesse de Lamballe, (1749-1792), *d'après des documents inédits*, par RAOUL ARNAUD. Paris, Perrin, 1911, in-8 de 402 p., avec 7 grav. — Prix : 5 fr.

Marie-Thérèse de Savoie-Carignan eut une destinée brillante avant que sa fin tragique ne la rendît célèbre: parmi les victimes de la Révolution nulle ne fut massacrée avec de plus atroces raffinements de cruauté; et ce contraste avec l'illustration de sa naissance et l'éclat de sa fortune à la cour de France a justement frappé les esprits. Portrait curieux, attachant, émouvant que M. Arnaud vient de peindre d'un crayon délicat et en broyant les meilleures couleurs de sa palette. Ses renseignements sur le très misérable prince que fut l'époux de la princesse ont une acuité singulière; sa narration de la vie à Versailles au beau temps où Marie-Antoinette fit de la princesse de Lamballe son amie et sa « surintendante » garde tout son relief; les descriptions qu'il donne des divers lieux où vécut Mme de Lamballe à Turin (pour les fêtes de son mariage), à l'hôtel de Toulouse (aujourd'hui la Banque de France à Paris), Louveciennes, Rambouillet, ces descriptions sont minutieuses et puisées aux bonnes sources. L'auteur reconstitue avec soin les cadres, et il y place ses personnages ; tous ses détails sont précieux, précis, exacts; toutefois le lecteur éprouve l'impression qu'à certains moments, il y a un peu de fantaisie dans leur accumulation.

M. Arnaud porte, en passant, des jugements trop sévères sur « Mesdames » filles de Louis XV, et il accepte à tort le racontage d'un remariage arrangé par elles pour leur père. Il indique bien comment la princesse de Lamballe (à qui il accorde maintes fois un caractère de « frivolité ») fit partie des loges maçonniques de son époque; mais il nous laisse le regret de n'avoir pas approfondi ce très intéressant problème, d'autant plus qu'il semble bien montrer que son assassinat (la seule femme égorgée aux massacres de septembre) eut une cause mystérieuse et politique. A ce sujet, il donne des détails très curieux sur l'intrigue qui, à l'été de 1792, rapprocha du trône les jacobins orgueilleux et avides d'argent et de pouvoir : Pétion, Danton, Robespierre.

Un des témoignages les plus nouveaux est celui d'un médecin allemand, singulièrement mêlé à l'existence maladive de la princesse de Lamballe. — Il convient de signaler sept gravures intéressantes qui « illustrent » bien ce volume d'agréable lecture. G. DE G.

Robespierre et les femmes, *d'après des documents nouveaux et des pièces inédites*, par HECTOR FLEISCHMANN. Paris, Albin Michel, 1909, petit in-8 de 400 p., avec 185 grav., portraits, autographes et caricatures. — Prix : 5 fr.

Ce n'est pas un des moindres symptômes de l'incohérence où trente

ans de gouvernement maçonnique ont jeté la mentalité française que ces audacieux essais de réhabilitation des personnages les plus honnis et les plus justement honnis de notre histoire. Un des plus ardents et des plus féconds parmi ces apôtres de la glorification du Bloc révolutionnaire est assurément M. Hector Fleischmann. Il a entrepris en quatre volumes, les uns parus, les autres prêts à paraître, l'apothéose de l'odieux Fouquier-Tinville. Aujourd'hui pourtant, ce n'est pas du procureur général de la guillotine qu'il s'agit, mais de celui qui l'a fait dresser sur tant de places publiques de France, Robespierre. Pour M. Fleichsmann, le petit avocat d'Arras, la « chandelle d'Arras », comme l'appelait dédaigneusement Mirabeau, est un grand méconnu et un grand calomnié. C'est un homme incomparable, un grand homme, *le* grand homme de la Révolution, celui qui l'eût placée sur une hauteur inaccessible et indestructible, si une louche conspiration ne l'eût pas prématurément renversé. C'est un saint, un martyr, si l'on peut se servir de ces appellations cléricales. Ce n'est pas seulement un grand esprit, c'est aussi un esprit enjoué et un cœur sensible. Il a fait des chansons à boire et il les a chantées dans les réunions des Rosatis : « De ce vin mousseux, je sais encore boire. » Il a écrit des madrigaux et des bouquets à Chloris. Il s'est attendri sur le sort d'une paire de serins et d'un petit chien destiné à sa sœur. Il a aimé les femmes, et il en a été aimé, passionnément, follement. M. Fleischmann en cite un certain nombre : Mlle Dehay, Mlle Deshorties, Éléonore Duplay, l'inconnue de la rue de Saintonge, Olympe de Gouges, Mme Roland même, qui, depuis..., Mme de Chalabre, une fanatique qui l'invite à « un petit dîner patriotique » et qui « sèche d'impatience » de l'entendre, une sœur de Mirabeau, une Anglaise sensible, miss Theeman Stephen, et une jeune Nantaise qui lui offre son cœur et sa main, « les vraies qualités d'une bonne républicaine, quarante mille francs de rente et d'être une jeune veuve de vingt-deux ans ». Sur cet épisode l'auteur s'attendrit, et dans une page qu'il veut faire pathétique et qui arrive à être d'un comique achevé, comme celle où il avait évoqué déjà une entrevue de Robespierre avec Jean-Jacques Rousseau, il oppose le rêve amoureux de la jeune veuve à la vie austère du représentant. Mon Dieu, nous ne nions pas que Robespierre ait eu des qualités qui manquaient à beaucoup de ses collègues. Il n'a été ni jouisseur comme Danton, ni débauché comme Barras, ni voleur comme Chabot, ni sale et déguenillé comme Marat, « ce martyr de la liberté française ». Mais il a été l'incarnation de la Terreur, « la Terreur nécessaire », dit M. Fleischmann, d'une Terreur qui, sous sa dictature, ne s'en tenait pas aux exécutions isolées, mais en venait aux massacres en masse, aux *fournées*. Il l'a été à un point tel que le simple fait de sa chute, même contre la volonté de ceux qui l'avaient renversé et qui étaient aussi

cruels que lui, a suffi à faire ouvrir les prisons et démolir la guillotine. Et cela seul justifie l'anathème dont la majorité des écrivains, M. Lenotre et les historiens de son école, auxquels M. Fleischmann ne le pardonne pas, l'ont légitimement flétri. Robespierre a eu ses *dévotes*, ce livre l'établit; il a encore ses dévots, comme M. Fleischmann. Il nous est impossible d'être de ceux-là. Entre le bourreau et les victimes, nos sympathies sont pour les victimes. R. M.

Le Comte d'Artois et l'Expédition de l'île d'Yeu. *Erreurs historiques*, par le vicomte DU BREIL DE PONTBRIAND. Paris, Champion, 1910, petit in-8 de VII-169 p. — Prix : 2 fr.

A qui la faute, si le comte d'Artois, venu en 1795 sur la flotte anglaise à portée des côtes de France, n'a pas rejoint Charette en Vendée et tenté de concert avec lui la revanche de Quiberon? Au prince, ont dit les uns; aux Anglais, ont dit les autres. L'expédition de l'île d'Yeu n'est qu'un court épisode dans la vie du futur Charles X comme dans l'histoire des coalitions européennes où les membres de la maison de Bourbon ont essayé sans succès de jouer un rôle. Le comte d'Artois notamment s'est mis plusieurs fois en avant. En 1793, il faisait annoncer sa venue aux assiégés de Lyon; en 1799, on l'attendait en Suisse; en 1813 et 1814, il erre à l'arrière-garde des alliés. D'autre part les puissances coalisées, qui ne songent qu'à leurs intérêts particuliers, mesurent étroitement leur protection aux Bourbons déchus. L'Angleterre en particulier laisse entrer à Bordeaux le duc d'Angoulême aux côtés de Beresford, mais elle écarte le duc de Berry et l' « armée royale » du champ de bataille de Waterloo. Après Quiberon comme avant, il lui importait de ne pas secourir trop efficacement les royalistes de l'Ouest et elle ne fit que leur montrer de loin le comte d'Artois à l'île d'Yeu, sans permettre à celui-ci d'arriver jusqu'à eux.

C'est la thèse fournie par ces derniers faits qui est soutenue ici, à l'aide des arguments extraits des témoignages contemporains propres à l'étayer. Il faudrait presque un volume, nous dit M. de Pontbriand, pour traiter pertinemment et complètement cette question. En effet, l'auteur de cette dissertation l'eût rendue de tout point probante, s'il eût élargi le champ de la discussion; si, non content de récuser et de réfuter le comte de Vauban, il eût étudié de plus près le comte d'Artois, son caractère, sa conduite dans des circonstances analogues; s'il eût expliqué par exemple le jugement de Vaudreuil sur ce prince dès 1793 : « Il s'est bercé, il m'a bercé de tant d'illusions que j'ai perdu ma confiance. » Il eût ainsi en même temps fourni une contre-partie aux pamphlets de Barère et de Champrobert, plus sévères

encore pour le frère de Louis XVI que Napoléon dans ses conversations de Sainte-Hélène et Crétineau-Joly dans sa *Vendée militaire*.

L. P.

Le Clergé français exilé en Espagne, par l'abbé J. CONTRASTY. Toulouse, Sistac, 1910, in-8 de XII-391 p. — Prix : 6 fr.

M. l'abbé Contrasty, en poursuivant ses savantes études sur le clergé toulousain, a fait une très importante découverte. Il voulait savoir s'il n'existait pas quelque part un catalogue des prêtres français recueillis en Espagne pendant la Révolution; après des recherches ingrates et longtemps infructueuses, il a acquis la preuve que des listes avaient été dressées par ordre du roi Charles IV, et la piste qu'il avait commencé à suivre il y a six ans l'a conduit aux archives de Madrid où sa persévérance a été largement récompensée : au lieu de la liasse soupçonnée, il a trouvé « des monceaux de liasses » où étaient réunis non seulement les renseignements qu'il désirait, mais beaucoup d'autres encore : c'est ce qui lui a permis d'écrire sur pièces un volume du plus haut intérêt et qui renouvelle entièrement un sujet qui n'avait été jusqu'à présent traité que sur des données vagues et grâce à des inductions judicieuses, mais hypothétiques.

Maintenant, nous savons que 7 000 prêtres (et non 22 000) passèrent en Espagne en 1791 et 1792; nous connaissons les mesures prises à leur égard par le gouvernement espagnol et dont l'application fut confiée aux évêques; nous voyons diocèse par diocèse, couvent par couvent, bourgade par bourgade où étaient hospitalisés nos malheureux compatriotes; nous lisons les noms, diocèses et situations antérieures de la plupart d'entre eux.

La partie psychologique n'est pas moins instructive : l'hospitalité espagnole fut large, souvent magnifique, avec une pointe de méfiance qui se traduit par des restrictions souvent vexatoires et parfois blessantes. Au fond, les Espagnols avaient quelque peu raison de redouter l'invasion des idées gallicanes et jansénistes, mais il faut avouer que dans plus d'un cas ils eurent la main lourde et que certains supérieurs de couvents eurent des procédés d'alguazils.

En totalisant par diocèses le nombre des déportés, on peut en déduire, à peu de chose près, le nombre des prêtres insermentés, ce qui permettra de contrôler les données que nous avons, ou croyons avoir, sur le nombre des jureurs. L'histoire de tous les diocèses du Midi va s'éclairer grâce au livre de M. Contrasty, et c'est assez dire son importance capitale et la gratitude que devront tous les historiens à cet infatigable et heureux chercheur.

P. PISANI.

L'Église de Lyon pendant la Révolution. Yves-Alexandre de Marbeuf, ministre de la feuille des bénéfices, archevêque de Lyon (1734-1799), par l'abbé CHARLES MONTERNOT. Lyon, Lardanchet, 1911, gr. in-8 de XIII-436 p., avec 5 portraits. — Prix : 10 fr.

Mgr de Marbeuf fut archevêque de Lyon, mais aussi peu que possible : en qualité de ministre de la feuille, il fit signer à Louis XVI, en 1788, sa translation de l'évêché d'Autun au siège primatial, mais il ne parut pas à Lyon; sa charge le retenait apparemment à Paris. En 1790, M. de Marbeuf fut remplacé comme ministre par M. de Pompignan, archevêque de Vienne, qui eut le scrupule de résigner son archevêché, parce que ses nouvelles fonctions l'empêchaient d'observer la résidence. Les Lyonnais allaient-ils voir leur archevêque? Ils l'espérèrent, mais, dans les premiers mois de 1791, le prélat partit pour le Brabant, d'où il se rendit à Lubeck où il mourut le 15 avril 1799.

Le personnage est sans grande envergure et la piété filiale de M. l'abbé Monternot, curé du Bon-Pasteur à Lyon, ne fût pas arrivée à tirer grand'chose de ce thème plutôt ingrat si l'auteur ne s'était résolu à sortir hardiment de son cadre et à tracer d'une main vigoureuse un tableau large et vivant de l'Église de Lyon pendant la Révolution. Les vicaires généraux Castillon, Linsolas, Verdolin, les constitutionnels Lamourette, Primat, Charrier de la Roche, Renaud, Penson sont dessinés d'après nature, c'est-à-dire d'après de nombreux documents, souvent inédits, recueillis avec une laborieuse persévérance et utilisés avec sagacité; ils animent un récit écrit avec autant d'art que de conscience et où l'historien s'efforce d'être juste afin d'être vrai.

L'histoire religieuse de Lyon de 1790 à 1802 présente un intérêt particulier parce qu'on y voit appliqués d'une façon absolue les principes intransigeants qu'inspirait aux prélats émigrés leur horreur pour la Révolution. A Paris, c'était la doctrine contraire qui prévalait, sous la direction de MM. Émery et de Malaret; on allait dans la voie des concessions aussi loin que l'orthodoxie le permettait; on poussait l'indulgence jusqu'à ses limites extrêmes et peut-être un peu au-delà. A Lyon, une rigidité qui sentait le jansénisme était la règle immuable. Il y aurait intérêt à comparer ces deux méthodes dans leurs causes, leur développement et leurs résultats, mais je ne le ferai pas ici.

Un détail seulement montrera à quel point les choses en étaient venues : l'évêque de Mâcon n'avait pas émigré, il n'avait pas quitté son diocèse et était resté constamment sur la brèche; emprisonné pendant plus de deux ans, il avait fini par être mis en liberté et s'était donné pour tâche de procurer la réconciliation des égarés qui avaient adhéré à la constitution civile. Sa bonté et, sa prudence furent récompensées par le plus complet succès et, très vite, les derniers vestiges

de l'Église constitutionnelle disparurent de la plus grande partie du département de Saône-et-Loire. C'est alors que l'évêque reçut de son métropolitain et primat une sévère admonestation pour sa coupable indulgence (p. 305) et M. Monternot conclut : « Cette lettre pleine de fermeté et d'une grande délicatesse, ramena certainement (?) l'évêque de Mâcon à un emploi plus mesuré des largesses de l'Église » (p. 306).

On le voit : notre auteur a cru devoir épouser les opinions, même erronées, de ceux qui représentaient à Lyon les idées les moins conciliantes. A diverses reprises, M. Monternot parle de la « condamnation » des divers serments que beaucoup d'évêques avaient cru devoir autoriser, et en cela il se trompe.

Que Rome eût approuvé ces serments, je ne le soutiens pas, étant convaincu du contraire ; qu'elle les ait formellement interdits, je ne le crois pas non plus, et j'en ferai la preuve avant qu'il soit longtemps. La thèse et l'hypothèse se trouvaient en présence et les motifs d'opportunité prenaient le pas sur les considérations théoriques.

L'ouvrage n'en est pas moins estimable et rendrait plus de services encore s'il était terminé par un index alphabétique des noms cités sans lequel la consultation devient à peu près impossible.

P. Pisani.

Le Comte de Fersen. Charles-Gustave de Lilienfeld. La Princesse Zelmire, par la princesse Schahovskoy-Strechneff. Paris, Perrin, 1910, in-16 de VI-247 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les trois personnages de ce triple titre n'ont d'autre lien entre eux que d'être d'origine scandinave. Fersen est le seul important, connu, intéressant; malgré les aventures tragiques des deux autres, leur personnalité ne sort pas des mœurs barbares et farouches de la Russie du XVIIIe siècle. Des amours féroces, des supplices sanglants, des violences brutales, des passions dissolues, les oyies, le knout, l'échafaud, la Sibérie, voilà les tableaux qui se déroulent sous nos yeux, et dont il faut savoir gré à Mme la princesse Schahovskoy d'avoir dissimulé l'âpreté et l'horreur.

Le comte de Fersen, au contraire, mêlé sans doute au drame de la vie de Marie-Antoinette, présente la figure la plus séduisante par le charme de ses traits, comme par l'élégance de ses manières et le chevaleresque de sa conduite. L'auteur déclare péremptoirement que son attachement pour la reine de France « resta idéal et purement platonique ». C'est un témoignage de plus à ajouter à d'autres contre les calomnies assez banales qui portent une accusation haineuse. Les faits de la venue du « beau Fersen » en France, de son passage à Versailles, de ses succès à la Cour, de son retour en Suède, de ses efforts pour sauver Marie-Antoinette sont rappelés dans un récit qui

ne pouvait prétendre à être fort original. Il se contente d'être simple et naturel. L'épisode de la double prétention des deux compatriotes, le comte de Fersen et le baron de Stael, à la main de Germaine Necker est moins connu, plus intéressant. L'histoire de ce héros de roman est conduite jusqu'à son assassinat le 20 juin 1810, sous les coups de la populace de Stockholm stipendiée par ses ennemis politiques.

G.

Les Femmes enceintes devant le tribunal révolutionnaire, *d'après des documents inédits*, par le docteur MAX BILLARD. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de 229 p., avec 6 grav. — Prix : 3 fr. 50.

C'est à l'un des plus abominables forfaits de cet abominable régime de la Terreur qu'est consacré ce nouveau volume de M. le docteur Billard : à l'exécution des femmes enceintes. La loi voulait que si une femme condamnée à mort se déclarait enceinte, elle ne subît sa peine qu'après sa délivrance. Mais à Nantes, Carrier se refusait à attendre : femmes enceintes, enfants même, en bas âge, étaient compris dans les fournées et dans les noyades. Le fait est établi par des dépositions incontestables et incontestées du procès du dictateur, celles par exemple du président du tribunal Philippe Tronjolly et du médecin Thomas. A Paris, on était plus formaliste; lorsqu'une condamnée se déclarait enceinte, on l'envoyait à l'hospice des prisons installé dans le palais de l'Archevêché. Et lorsque la grossesse était reconnue, la future mère recevait les soins des infirmières et des médecins. Mais s'il y avait là des praticiens compatissants comme le chirurgien Bayard, il y avait aussi des misérables comme le pharmacien Quinquet ou des brutes comme le médecin Enguchard : il suffit de lire les rapports de l'économe Ray pour voir quels abus se passaient dans ce lugubre hospice, qui n'était la plupart du temps que le vestibule de la guillotine. Mais dès que la malheureuse prisonnière était accouchée ou avait eu un accident, on l'envoyait à l'échafaud. Ce fut le cas de la veuve du général Quétineau et de Mme Roger. Il arrivait pourtant que quelques femmes se déclaraient enceintes sans l'être, afin de gagner du temps, soit pour un motif touchant, comme cette princesse de Monaco qui voulut couper elle-même ses cheveux pour ses enfants, afin qu'ils ne le fussent pas par la main du bourreau, soit dans un secret espoir de délivrance, espoir, hélas! presque toujours déçu, comme il arriva à la princesse Lubomirska, à la baronne d'Hinnisdal, à Mme de Fleury, à Olympe de Gouges, à Mme de Butler, à la marquise de Charry et à bien d'autres. Toutes d'ailleurs surent bien mourir : une seule fit exception : la femme du trop fameux père Duchesne.

Quelques-unes pourtant réussirent à échapper à la mort : la veuve

de l'héroïque général Bonchamp. Mme de Sérilly, condamnée en même temps que Madame Élisabeth et dont l'acte de décès fut dressé, la marquise de Cornulier, Mme de Blamont, qui put faire à son tour condamner ses juges, la duchesse de Beauvilliers, etc. Le 9 thermidor leur rendit la liberté, et Pons, de la Meuse, obtint de la Convention un décret qui abolit l'effroyable supplice de ces malheureuses qui n'attendaient la maternité que pour monter à l'échafaud.

Quant aux enfants, que devenaient-ils? La plupart des historiens assurent qu'on les envoyait aux Enfants-Trouvés. M. le docteur Billard a compulsé les registres de cet hospice pendant la période sanglante, il n'y a rencontré aucune trace d'enfants provenant de l'Archevêché. Il est probable d'ailleurs que la plupart des malheureux, nés dans de pareilles conditions, moururent en bas âge.

Tel est ce livre écrit sur des documents irrécusables et dont la lecture fait frémir, mais qui est singulièrement instructif. Nous regrettons seulement que les détails techniques, donnés par l'auteur en plusieurs pages, ne permettent pas de le mettre entre toutes les mains.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FÉRET. *Époque moderne*. T. VII. XVIIIe *siècle Revue littéraire*. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de VI-562 p.— Prix : 7 fr.50.

M. l'abbé Féret, dans le sixième volume de son histoire de la Faculté de théologie de Paris, nous avait fait assister à la destruction de cette grande école sous les coups redoublés de la Révolution. Il revient, dans ce septième et dernier volume, sur l'œuvre littéraire de ceux de ses docteurs du XVIIIe siècle, dont les écrits ont eu, à quelque titre que ce soit, une certaine importance. Nous relevons en particulier dans cette pléiade, plus nombreuse qu'exceptionnellement célèbre, certains noms plus marquants. Jacques Boileau, frère du poète, Louis Elliès du Pin, esprit vaste mais superficiel, d'une activité extraordinaire, malheureusement peu orthodoxe, l'irréductible janséniste Nicolas Petit Pied, du Plessis d'Argentré, prélat aussi apostolique qu'érudit, Honoré Tournely, l'auteur réputé des *Praelectiones theologicae*, Grancolas, l'adversaire du quiétisme, liturgiste estimé, Bérardier, qui fut le maître de Camille Desmoulins et de Maximilien Robespierre, à la reconnaissance desquels il dut d'échapper à l'échafaud, malgré ses courageuses campagnes contre l'Église constitutionnelle; le fameux archevêque de Malines, de Pradt, esprit passionné et inconstant, doué d'une incomparable facilité pour aborder les sujets les plus divers, mais, en somme, caractère peu estimable. Claude de Barral, évêque de Troyes en 1791, puis archevêque de Tours sous le Concordat, déposé par Louis XVIII, dont le rôle fut

loin d'être correct lors du pseudo-concile de 1811 ; le cardinal de la Luzerne, prélat d'une haute dignité de vie, écrivain théologien et politique.

L'auteur, qui a pu distinguer dans sa classification les docteurs membres des divers ordres religieux, a dû laisser incertaine l'origine de certains autres gradués, car, à cette époque, tous se proclamaient simplement docteurs de Sorbonne, à quelque collège qu'ils appartinssent. Il donne, à leur propos, suivant la méthode qu'il a choisie dès le principe, une liste ordinairement complète de leurs écrits, et décrit rapidement leur rôle public en y joignant des réflexions personnelles judicieuses et quelquefois plaisantes. Le volume se termine par un double Index général, comprenant l'un les principaux auteurs et ouvrages cités, l'autre les matières traitées. Dans un chapitre post-liminaire, M. Féret répond avec un peu d'humeur peut-être aux critiques formulées par les auteurs de certains comptes rendus à l'occasion de ses précédents volumes. F. D'H.

Histoire de la guerre de la Vendée, par l'abbé DENIAU et l'abbé UZUREAU. T. I à IV, sous la direction de Dom CHAMARD. Angers, Siraudeau, s. d., 4 vol. gr. in-8 de 783, 774, IV-720 et 681 p. — Prix du vol. : 7 fr. 50.

On n'a pas oublié la belle *Histoire de la Vendée*, publiée en 1878 et années suivantes par l'abbé Deniau, sous les auspices de Mgr Freppel, et aujourd'hui épuisée depuis longtemps. Le curé de Voide avait mis à profit sa grande connaissance du pays, les vieilles traditions, les souvenirs de famille pieusement conservés. Mais, depuis, de nombreux documents, des études nouvelles avaient vu le jour. L'abbé Deniau avait senti la nécessité de reviser et de compléter son livre; il avait réuni pour cela d'importants matériaux. La maladie et la mort ne lui ont pas permis de les utiliser. Mais l'œuvre a été reprise par son neveu, l'abbé Félix Deniau, curé de Saint-Macaire en Mauges, qui s'est associé son cousin, le savant Dom Chamard, prieur de l'abbaye de Saint-Martin de Ligugé, que la persécution religieuse et le sectarisme d'un régime qui, pas plus que la République de 1793, n'a besoin de savants, ont forcé d'émigrer en Belgique. Tous deux se sont livrés à l'étude approfondie de toutes les sources de la période révolutionnaire, ont consulté tous les historiens, bleus ou blancs, M. Célestin Port, comme M. Alfred Lallié, les *Mémoires* de Mme de la Rochejaquelin et de Pierre de Beauvais, comme ceux de Kléber et de Savary, les collections de M. le marquis de Villoutreys et celles de M. Dugast-Matifeux; ils se sont mis en relations avec tous les chercheurs comme M. Baguenier-Désormeaux et M. l'abbé Boutin, directeur des archives du diocèse de Luçon, avec les petits-fils et les petits-neveux des héros de la Grande Guerre comme M. le colonel marquis

d'Elbée; ils ont recueilli les vieux récits et les anecdotes conservés dans les familles vendéennes, visité les champs de bataille où se sont livrés les combats de géants, comparé et contrôlé les divers documents. Et de tout ce travail est sorti un livre qui n'est pas seulement une seconde édition de l'histoire de l'abbé Deniau, mais bien plutôt, comme le dit justement l'auteur, un ouvrage nouveau. Il est illustré de gravures empruntées aux collections particulières ou aux monuments publics : beaucoup sont des photographies des vitraux de l'église du Pin-en Mauges. Une grande carte permet de suivre les marches des armées; des cartes plus petites reproduisent les diverses évolutions des principaux combats. « C'est, a dit un juge qui s'y connaît, M. Lenotre, le guide le plus admirable et le plus impartial que puissent choisir ceux qui sont curieux de visiter le pays des géants. » L'impression, commencée en 1907, se poursuit régulièrement; le 4e volume qui vient de paraître s'arrête à la fin de 1794, à la mort de Carrier.

Mais il semble que la mort s'acharne contre ceux qui ont entrepris cette publication si belle et de longue haleine. Successivement Dom Chamard et M. l'abbé Félix Deniau ont disparu. Le soin d'achever leur œuvre a été confié à M. l'abbé Uzureau, l'érudit directeur de *l'Anjou historique*, que le curé de Saint-Macaire avait lui-même désigné; il ne pouvait faire meilleur choix.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la charité, par LÉON LALLEMAND. T. IV ; Première partie. *Les Temps modernes (du* XVIe *au* XIXe *siècle)*. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de IX-624 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce gros volume n'est qu'une première partie du tome IV du considérable ouvrage que M. Lallemand commença à faire paraître en 1902. De l'histoire de la charité il a fait l'objet spécial de sa consciencieuse et abondante érudition qui s'occupe surtout des sources manuscrites.

Cette partie embrasse les temps modernes, période où le document surabonde. L'auteur y est resté fidèle à son programme primitif : résumer, aussi clairement que possible, ce qui a été accompli en faveur des petits et des déshérités; rester bref, à raison même du nombre immense des détails, sans toutefois rien omettre d'important.

« Je n'ai point, dit-il, je le répète, la pensée d'écrire l'histoire des institutions charitables d'une nation déterminée, mais bien de retracer, durant ces trois siècles, les grandes lignes du mouvement hospitalier. — J'ai indiqué des centaines de documents imprimés, sans compter les sources manuscrites; il a fallu là encore savoir se borner et nombre de volumes consultés n'ont pu trouver place dans les notes qui atteignent cependant le nombre respectable de 1 400... Il en est de même des établissements; quelques-uns sont mentionnés comme

types, alors que d'autres « asiles similaires » doivent être passés sous silence. C'est une vue d'ensemble que j'offre aux personnes qui veulent bien me lire; chacune d'entre elles peut y ajouter, par la pensée, des faits particuliers concernant son propre pays ou sa propre ville. »

Voici son idéal élevé de l'historien et on peut assurer qu'il l'atteint : « Pas de citations incomplètes, d'omissions volontaires : la recherche de la vérité, telle qu'elle ressort des textes doit être l'objet du culte passionné des historiens voulant demeurer dignes de ce nom. » Nous donnons la division de ce volume, ce qui permettra de mesurer l'étendue de la matière et l'ampleur des recherches : Introduction. Ch. I. Les Théories en matière d'assistance au XVIe siècle et le concile de Trente. — Ch. II. La Naissance et le développement de quelques congrégations hospitalières des temps modernes. — Livre I. Les Maladies épidémiques et la disparition progressive de la lèpre. — Livre II. La lutte contre la mendicité et le renfermement des pauvres. — Livre III. De l'Organisation et du fonctionnement des établissements hospitaliers de tout ordre. — La deuxième partie du tome IV actuellement sous presse s'occupe des assistances spéciales, du secours à domicile, du soulagement des prisonniers et du rachat de captifs; le tome V, en préparation, intitulé : « Le Mouvement charitable durant le XIXe siècle », envisage la prévoyance, l'assistance et la répression.

Le présent volume justifie de mieux en mieux les particuliers éloges et les bénédictions très paternelles que Pie X, à la date de 1904, adressait à l'éminent historien de la charité.

A l'aide de cette science et de sa loyauté historique, M. Lallemand a mis au juste point nombre de jugements erronés, de querelles tendancieuses, de fausses accusations. Il prouve avec quelle ardeur et quelle puissance effective nos ancêtres faisaient le bien, et pourquoi ils le faisaient, sans qu'il voile leurs défauts certains. Ces ombres du reste n'empêchent point le rayonnement de leur admirable charité. Son livre est un modèle de documentation. LOUIS ROBERT.

Autour d'une dame d'honneur. Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara, 1734-1821. par EUGÈNE WELVERT. Paris, Calmann-Lévy, s. d., [1910], in-8 de VIII-388 p. — Prix : 7 fr. 50.

Avec la même sûreté de recherches, le même agrément de style qui avaient caractérisé son premier volume : *Lendemains révolutionnaires*, M. Welvert raconte ici la vie de cette dame d'honneur de Mesdames de France, filles de Louis XV; existence coupée brusquement par la crise de la Révolution en deux parties si disparates : à la cour de Versailles, dans les splendeurs de la Monarchie, sur les chemins de l'exil, dans toutes les misères de l'émigration. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur, dans son second comme dans son premier ou-

vrage, le titre qui ne dit pas tout ce que renferment les chapitres. Ainsi, nous avons ici une monographie rapide et flattée mais précise et curieuse de Louis de Narbonne, le fils de la duchesse, ce personnage spirituel, frivole et plein de l'esprit de courtisan, si mêlé aux crises suprêmes de la monarchie, aux débuts de la Révolution et à la fin du régime impérial (chap. V, XIII et XV). En suivant le récit de Villemain (*Souvenirs contemporains*), M. Eugène Welvert a donné une tournure extrêmement personnelle et piquante à sa propre narration.

Les *Mémoires* du comte de Rambuteau (gendre de Narbonne) lui servent également. Il réfute, au passage, les médisances de la Ctesse de Boigne (p. 118), il souligne, dans un curieux chapitre (p. 289) les jalousies de Talleyrand rendant à son « ami » les plus mauvais offices; il explique les causes du succès de Narbonne auprès de l'Empereur (p. 317). On lira avec profit (p. 336-337) l'exposé pris sur le vif des folies ambitieuses de Napoléon; on retiendra son joli geste en accordant à la fidèle compagne de Mesdames de France une pension que Louis XVIII retire par deux fois avec autant de mesquinerie que de mauvais vouloir. M. Welvert a été séduit par la grâce posthume du comte de Narbonne et jusqu'en ses défauts il lui fait crédit pour la légèreté de sa conduite, ses dettes, ses liaisons amoureuses, ses complaisances et palinodies politiques.

Auprès de ce brillant personnage, qui tout en étant épisodique, attire l'attention et la retient, la triste épopée des princesses en exil pâlit et semble douloureusement monotone. Leurs malheurs étaient connus; l'auteur n'ajoute rien à ce que nous en savions, mais il expose avec clarté les motifs religieux de leur départ de France lors du schisme constitutionnel, leur arrestation à Arnay-le-Duc (prélude du drame de Varennes), leur réception à Rome par le cardinal de Bernis et la navigation périlleuse qui les conduisit à Trieste, où elles moururent. — Tout le récit est conduit avec une sûreté de main charmante, en une langue agréable et délicate, où l'on n'aurait à s'étonner que de rencontrer des expressions singulières et fautives dans les termes de blason. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Duchesse de Duras et Chateaubriand, *d'après des documents inédits*, par G. PAILHÈS. Paris, Perrin, 1910, in-8 de 553 p., avec 8 grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. le chanoine Pailhès connaissait, cultivait, aimait tout le « groupe » de Chateaubriand. Une confiance justifiée lui avait depuis longtemps fait remettre quantité de documents manuscrits. En ce volume il analyse et publie près de 400 lettres et billets de Chateaubriand à Mme de Duras; ils lui ont été prêtés par M. de Chastellux;

à ce « fonds » précieux s'ajoutent d'autres correspondances également intéressantes, sans être toutes inédites : les lettres de Mme de Duras à Rosalie de Constant, des lettres (extrêmement primesautières et piquantes) de Mme de la Tour du Pin, quelques-unes de Humboldt, d'autres de Mme Swetchine. Ces pièces autographes éclairent bien certains points de la vie politique de Chateaubriand, mieux encore de sa vie morale. M. Pailhès n'admet pas que la grande intimité entre *René* et Mme de Duras soit autre chose qu'un sentiment fraternel extrêmement tendre. L'égoïsme transcendantal de Chateaubriand éclate à chaque page de ses missives et corrobore tout ce que nous savions déjà. Sur la vie sociale du premier Empire et de la Restauration, plus d'un détail est curieux, typique, probant.

Le commentateur de ces documents les accompagne d'un commentaire plus littéraire que précis. Évidemment la fatigue a rendu ce travail de M. Pailhès moins vigoureux que ses précédentes recherches; on y sent de la défaillance, et en effet, à peine le livre avait-il paru en librairie, que le docte chanoine de Bordeaux mourait; perte très sensible pour les lettres, à laquelle s'associent tous les amateurs de l'histoire du siècle dernier. L'abbé Pailhès a réparti ses documents sous divers titres un peu conventionnels chevauchant parfois chronologiquement les uns sur les autres : Enfance et jeunesse de Mme de Duras. — Mme de Duras prend Chateaubriand sous sa protection. — Chateaubriand ambassadeur. — Chateaubriand ministre. — Mme de Duras et sa fille. — Les Œuvres de Mme de Duras (Il y a là un curieux rapprochement entre le roman d'*Édouard*, que M. Pailhès estime avoir servi de modèle à *Dominique*, et le roman de Fromentin). — Le Salon et les amis de Mme de Duras. — Les Dernières Années de Mme de Duras.

Des appendices et huit illustrations, dont cinq portraits, accompagnent ce volume qui ne sera pas un des moins utiles à consulter pour la connaissance des trente premières années du XIXe siècle, dans ses personnalités les plus éminentes et les plus distinguées.

G. G.

Balzac, par ALPHONSE SÉCHÉ et JEAN BERTHAUT. Paris, Louis Michaud, s. d. (1910, in-12 de 192 p., avec 42 portraits et documents (Collection : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*). — Prix : 2 fr. 25.

Balzac ignoré, par le Dr CABANÈS. 2e éd. revue et augmentée. Paris, Albin Michel, s. d. [1911] in-16 de 289 p., avec 36 grav. — Prix 3 fr. 50.

La Dilecta de Balzac. *Balzac et Mme de Berny, 1820-1836*, par GENEVIÈVE RUXTON. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de VIII-270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Balzac. Pages sociales et politiques, par HENRI CLOUARD. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. [1911], in-16 de XXI-254 p. (Collection : *Nos Maîtres*). — Prix : 3 fr. 50.

Balzac est un des hommes du jour. L'on voit partout annoncées

des éditions nouvelles de ses œuvres complètes, tantôt d'un bon marché étonnant, tantôt de prix peu accessibles. Je crois bien que les unes et les autres ne seront pas de bonnes opérations commerciales, car les « balzaciens » sont pourvus et la masse se désintéressera.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour l'instant. Nous avons simplement à nous occuper de quatre ouvrages concernant le grand romancier, dont l'œuvre est loin d'être irréprochable en son entier.

— En premier lieu, voici le livre de MM. A. Séché et J. Bertaut : *Balzac*, qui fait partie de la collection : *La Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains*. Si je n'y aperçois pas de choses nouvelles, du moins l'ensemble, bien présenté et agencé, est illustré avec un goût égal à l'abondance des portraits, caricatures (quelques-unes peu connues), vues, etc. Et non seulement des portraits de Balzac, de Mme de Berny (la « Dilecta ») et de Mme Hanska, — cette grande dame polonaise qui devait, sur le tard, devenir la femme du maître, — mais aussi du père, de la mère, de la sœur préférée de celui-ci (Laure Surville) et d'un certain nombre de personnages plus ou moins mêlés à la vie de l'auteur de la *Comédie humaine*. J'insiste plus particulièrement sur l'illustration parce que c'est la partie la plus prenante du volume, dont le style, surtout vers la fin, trahit certaines négligences qu'il eût été facile d'éviter. — La vie de Balzac est si connue, qu'il me paraît suffisant de donner ici les divisions du livre : I. *Enfance et Jeunesse*. — II. *Madame de Berny*. — III. *Débuts dans la vie littéraire*. — IV. *Balzac et la duchesse de Castries*. — V. *La Comédie humaine*. — VI. *Les Entreprises de Balzac*. — VII. *Balzac auteur dramatique*. — VIII. *Madame Hanska*. — IX. *La Mort de Balzac*.

— Passons à la nouvelle édition du *Balzac ignoré*, du docteur Cabanès. Elle est sensiblement plus importante que celle publiée en l'année 1899 (cf. *Polybiblion* de mai 1900, t. LXXXIII, p. 440-443). Dans cette étude, Balzac est examiné, sondé, disséqué par un médecin doublé d'un fin psychologue. On remarquera d'abord que le chapitre : *Balzac physiologiste et occultiste* de la première édition est, cette fois, partagé en deux parties distinctes, revues de très près : *Balzac physiologiste* et *Balzac occultiste*. Quant aux chapitres nouveaux, ils ont pour titres : *La Dernière Maladie et la Mort de Balzac*; — *Balzac chimiste*; — *Balzac précurseur scientifique*. On trouve là des aperçus qui frapperont d'autant plus le lecteur qu'ils sortent absolument du sentier battu. Quant à l'illustration, elle est presque aussi abondante que celle du volume précédent. J'y distingue, entre autres choses, deux reproductions que je n'ai vues nulle part encore : « Balzac sur son lit de mort » (Musée d'Alençon) et « la main de Balzac » représentée ouverte; jusqu'à ce jour, on ne la connaissait que vue de dos, ce qui est loin d'offrir le même intérêt : le Dr Cabanès l'a bien

compris. A signaler aussi des fac-similés du titre de deux ouvrages et d'un prospectus imprimés par Balzac, d'une lettre de celui-ci à son médecin et de la lettre de faire-part du décès d'Honoré. Ajoutez à cela nombre de portraits de l'écrivain et des membres de sa famille, d'amis et même de simples connaissances plus ou moins célèbres. En somme, œuvre originale et suggestive au plus haut point.

— Après le médecin, voici la femme. Mme Geneviève Ruxton ne nous raconte pas toute la vie de Balzac en détail. Elle passe rapidement sur les premières années pour arriver bien vite à la rencontre de son héros avec la femme qui allait devenir son initiatrice et qu'il ne cessa d'appeler du doux nom de *la Dilecta*. Sans doute, Mme de Berny a joué un rôle heureux dans le développement du génie de Balzac; mais à quel prix?... Cette « âme féminine » captive Mme Ruxton; aussi dit-elle dans son *Avant-Propos* : « Nous voudrions essayer de l'évoquer, d'abord en ce village de Villeparisis qui vit naître et grandir, entre elle et Balzac, cette amitié et cette intimité, douloureux bonheur de leurs deux existences; puis nous tenterons de suivre Mme de Berny au cours de ces longues années où, de 1821 à 1836, elle sut demeurer l'amie, la consolatrice, la conseillère incomparable. » — De tout cela, Mme Ruxton s'acquitte à merveille; mais elle n'a pas un mot pour blâmer la liaison de cette mère de famille avec Honoré, plus jeune qu'elle de vingt-deux ans! C'est pousser l'indulgence un peu loin. Quoi qu'il en soit, la figure de Mme de Berny reste autrement sympathique que celle de Mme Hanska : celle-ci, observe judicieusement Mme Ruxton, « entraînera Balzac à sa suite sur tous les chemins de l'Europe, peu à peu elle le déracinera de son vrai milieu, ruinera sa santé et abusera de son pouvoir et, coupable seulement d'inconscience ou d'égoïsme, ne réalisera le rêve de son pauvre grand homme que pour donner une fin d'une tragique ironie, à cette tragique existence » (p. 265). On ne saurait dire mieux ; et je conclus de mon côté : Mme Hanska fut la punition du grand Honoré. — Une Préface de M. Jules Lemaître nous apprend que cette étude a été composée « en Afrique, non loin du Niger, sur la rivière Bénéoué, » où l'auteur avait été appelée par son « mariage avec un haut fonctionnaire anglais ». Assurément, la circonstance n'est pas ordinaire!

— D'aucuns ont prétendu que Balzac était un démocrate, voire un révolutionnaire. M. G. Ferry, — pour ne parler que de cet écrivain, — n'a-t-il pas avancé, dans la *Revue politique et parlementaire* du 18 décembre 1901, que « Balzac se montra toujours très libéral, toujours désireux du progrès politique, avec des envolées vers le socialisme... » Je ne retiens que cette étrange accusation de socialisme, laquelle a été plus d'une fois réfutée et spécialement dans le *Polybiblion* de février 1902 (tome XCIV, pages 177-178). Aujourd'hui

voici M. Henri Clouard qui consacre tout un volume de *Pages sociales et politiques*, extraites des divers romans ayant formé la *Comédie humaine*, afin d'exposer ce que fut au juste la pensée du maître. Ces fragments ont été rangés sous quatre rubriques : 1° *La Révolution éternelle*; 2° *La Question sociale*; 3° *Quelques remèdes au mal social*; 4° *Les Fondements de la société et les vrais principes du gouvernement*, où Balzac discute du protestantisme, du libéralisme, de la raison d'État, de la politique réaliste, du partage égal et forcé décrété par le code, de l'autorité paternelle et du droit d'aînesse, du catholicisme, de la monarchie, etc. « L'erreur de la Révolution, pour Balzac, observe M. Clouard dans son *Introduction*, est d'avoir désorganisé la famille au profit éphémère de l'individu, à ses dépens, finalement; car en ruinant les cadres naturels des citoyens, elle eut vite fait de les livrer à la tyrannie de la loi. Tel est le noyau des opinions politiques et sociales de notre auteur. » Ce recueil est ingénieusement composé; il est précédé d'un extrait de la *Préface générale de la « Comédie humaine »*, où Balzac, — voulant éviter qu'on pût l'opposer à lui-même en interprétant mal quelque ironie ou en rétorquant contre lui le discours d'un de ses personnages, — a exprimé ses idées de la façon la plus nette, la plus absolue, ce qui devrait enlever à l'esprit de chicane toute velléité de faire de Balzac un révolutionnaire à un degré quelconque.

E.-A. Chapuis.

Ch. Baudelaire, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. Paris, Michaud, s. d., in-16 de 192 p., avec 40 portraits et documents. — Prix : 2 fr. 25.

C'est du reportage sans prétention, mais aussi sans psychologie, sans critique et sans style; du reportage rétrospectif, établi avec les coupures faites dans la correspondance de Baudelaire, dans les livres de ses biographes, dans les articles de journaux où les uns et les autres ont conté ses excentricités, décrit ses meubles ou la forme de ses chapeaux. Et cela servira aux journalistes, quand Baudelaire, par hasard, sera d' « actualité », pour improviser leurs chroniques; desquelles chroniques à leur tour d'autres compilateurs pourront à peu de frais faire des livres comme celui-ci. Et ainsi de suite...

Or, je ne dédaigne ni l'anecdote ni le pittoresque. Je tiens au contraire que la plupart des grands écrivains, les modernes surtout, sont presque aussi intéressants et instructifs par leur vie que par leurs ouvrages, et que nous n'aurons jamais trop de faits pour éclairer leurs troubles écritures et leurs pauvres âmes malades. Mais c'est justement parce que je crois utiles ces livres de documents indiscrets, que je me plains un peu de trouver celui-ci trop discret encore (quoique aussi peu pudique en ses citations qu'en ses gravures), trop superfi-

ciel, surtout trop incomplet et trop hâtif. Un exemple : Baudelaire ce cynique, ce névrosé, ce demi-fou, se piquait d'être catholique; il ne nous est pourtant pas dit un mot de sa mentalité religieuse. Il semble vraiment que les deux collaborateurs, qui en sont déjà au huitième volume de leur collection, sont moins soucieux de faire bien, très bien, ou le mieux possible, sur un sujet donné, que pressés d'exploiter leurs riches cartonniers de fiches, et, dès qu'ils ont d'anecdotes et d'images de quoi remplir leurs 200 pages, d'offrir une lecture facile, mais un peu décevante, à la curiosité des contemporains.

G. Audiat.

Mgr Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire du cardinal Pie, *d'après sa correspondance*, par l'abbé G. de Pascal (*Les Grands Hommes de l'Église au* XIXe *siècle*). Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910, in-12 de 144 p. — Prix : 2 fr.

A la valeur personnelle de l'écrivain, et, dans l'espèce, du théologien, l'historien joint ici le mérite particulier et nécessaire d'avoir connu Mgr Gay. Ceci donne à M. l'abbé de Pascal une autorité spéciale, autorité qu'il rempare de la lecture approfondie des « Lettres » du pieux, docte et saint prélat. Cette correspondance forme toute la trame du récit ; des citations nombreuses et fréquentes donnent un charme de plus à cette sorte d'autobiographie. Grâce à elles, nous revoyons, esquissées à larges traits, les années de jeunesse de l'abbé Gay à Paris, sa formation sacerdotale, sa culture doctrinale. Un tableau précis de sa vie à Poitiers (1857-1885), pendant vingt-cinq ans, où Mgr Pie l'appelle comme son ami, son auxiliaire et son « théologal » ; un résumé de son séjour à Rome au moment du concile où il joue son rôle, précèdent l'historique plus bref des jours pénibles qu'il traversa après la mort du cardinal et pendant le fâcheux épiscopat de son successeur.

Cette histoire est fort instructive. L'orthodoxie de Mgr Gay brille de tout son éclat; et M. l'abbé de Pascal en profite pour trouver dans sa belle et noble parole des enseignements toujours utiles au temps actuel. Ces rapprochements sont éloquents, et comme ils ne sont pas forcés, ils prouvent que la vérité intégrale dont Mgr Gay fut un champion infatigable, demeure la lumière des hommes, même quand les circonstances se modifient.

Cette vie est trop courte; on aurait aimé plus de détails encore, une analyse des œuvres ascétiques du pieux écrivain, une bibliographie exacte. Ce résumé met du moins à la portée de tous des documents de premier ordre (telle la lettre à Lacordaire en 1856, p. 71) qui éclairent de la façon la plus heureuse l'histoire religieuse contemporaine. Livre à lire et à faire lire.

G. de G.

François Racki et la Renaissance scientifique et politique de la Croatie (1828-1894), par WLADIMIR ZAGORSKY. Paris, Hachette, 1909, gr. in-8 de VI-257 p. — Prix : 5 fr.

François Racki, prêtre et historien, fut animé d'une idée qui occupa toute sa vie : la renaissance de son pays natal, la Croatie. M. Vladimir Zagorski a choisi ce sujet pour soutenir une thèse devant la Faculté des lettres de l'Université de Paris; c'est dire qu'il a étudié à fond la vie et les œuvres de cet écrivain qui « sut mettre les ressources de sa science au service de son parti » (p. 73). Dans l'*Introduction*, l'auteur explique l'origine des Croates qui, après la destruction du royaume des Avars par Charlemagne, passèrent sous la domination des Francs; en 924, l'empereur de Bulgarie se fit proclamer roi des Dalmates et des Croates. A la mort du roi Zvojnimir, les Croates appelèrent saint Ladislas, roi de Hongrie, qu'ils reconnurent comme souverain ainsi que ses successeurs de la dynastie d'Arpád. C'est ce royaume, qui n'avait pas duré un siècle et « à une époque où l'idée de solidarité nationale n'avait pas encore pris corps en Europe » (p. 182), que François Racki rêvait de rétablir. Ce fut vers 1860 que se forma entre lui et l'évêque Strossmayer, tous deux apôtres de la renaissance croate, l'union qui devait durer jusqu'à leur mort; en 1867, l'évêque fonda l'Académie croate dont il nomma Racki directeur. L'activité de François Racki dura une cinquantaine d'années et ses œuvres sont nombreuses; mais son biographe reconnaît qu' « il est un des spécimens les plus curieux de cette école du romantisme slave qui mettait la science au service du patriotisme et qui cherchait avant tout dans le passé des titres de la renaissance patriote » (171). A propos d'un ouvrage sur *l'Agitation dans le Sud slave vers la fin du* XIVe *et au commencement du* XVe *siècle*, il dit : « Racki n'a-t-il pas été entraîné par ses préoccupations politiques? Les historiens serbes lui reprochent d'avoir donné aux documents un sens plus précis et plus moderne qu'ils ne sauraient le comporter... Certains faits mêmes dont Racki tire des conclusions très générales sont-ils très solidement établis? Pour prouver que le tsar Lazare s'est efforcé de restaurer l'influence que Dusan avait exercée jusqu'au Danube et à la Save, il s'appuie sur des textes serbes qui donnent lieu aux doutes les plus graves. » Et l'auteur conclut : « Ces objections sont-singulièrement graves et il n'est plus guère contesté aujourd'hui que dans le Pokret, et plus peut-être que dans toute autre de ses études, le jugement critique de Racki a été faussé par son enthousiasme iougoslave. » Après avoir résumé les travaux du prêtre croate, M. Zagorsky termine : « Il lui est arrivé de se tromper et la clarté de son esprit a été quelquefois obscurcie par les ardeurs de son patriotisme » (p. 198).

Étant donné ce jugement, il est inutile d'insister sur les sentiments de François Racki à l'égard de la Hongrie: son biographe a fait suffisamment connaître sa manière de travailler pour qu'il n'y ait pas lieu de s'étonner de sa partialité à l'égard d'un pays auquel les Croates se soumirent, il y a huit siècles seulement. M. Zagorsky est animé des mêmes sentiments et ses attaques, un peu puériles, ne sont guère à leur place dans un travail sérieux. Ses sentiments à l'égard de la Hongrie expliquent peut-être la désinvolture avec laquelle il a traité l'orthographe des noms historiques et des noms géographiques hongrois. E. H.

Excentriques et aventuriers de divers pays, *essais biographiques d'après des documents nouveaux*, par Teodor de Wyzeva. Paris, Perrin, 1910, in-8 de 434 p., avec portraits. — Prix : 5 fr.

Assemblage de vingt essais biographiques rédigés, dit le sous-titre du volume, d'après des documents nouveaux et, ajoutons, de source étrangère, anglais, allemands ou russes. Ainsi s'explique cette particularité que de toutes les figures esquissées dans le présent livre, aucune n'est française, une seule exception de minime importance mise à part. M. de Wyzeva a placé dans sa galerie, comme il nous l'annonce, des aventuriers, au premier rang desquels trois voyageurs de la Renaissance, des touristes anglais contemporains de la Révolution et du premier Empire, des mystificateurs littéraires, des assassins, un nihiliste russe et des excentriques comme James de la Cloche et Gaspard Hauser, dont l'identité demeure un problème. On y trouve résumée l'autobiographie de deux prolétaires : un terrassier allemand et un maçon anglais. Mais divers chapitres sont aussi consacrés à quelques personnalités plus notoires, que l'épithète d'aventuriers ou même d'excentriques qualifie assez inexactement : je fais allusion à Lavater, aux précepteurs du roi de Rome et au prince Clovis de Hohenlohe, en son vivant ambassadeur d'Allemagne à Paris, gouverneur d'Alsace-Lorraine, puis chancelier de l'Empire. On voit par cette simple énumération combien est riche, encore qu'un peu disparate, la collection d'originaux réunie par M. de Wyzeva. H. Rubat du Mérac.

Ce que mes yeux ont vu, par Arthur Meyer. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8 de xxiv-433 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

Incité par un billet courtois de M. Maurice Barrès à donner au public des « Souvenirs », M. Arthur Meyer, sans se faire prier, les présente aujourd'hui sous le patronage élogieux de M. Émile Faguet. C'est donc remparé de ces deux immortels que le directeur du *Gaulois* parle à ses contemporains pour la postérité. Son titre est assez suggestif, il attire

l'attention et doit limiter ses récits à des témoignages personnels; l'auteur sort cependant et assez souvent de ce cadre pour énumérer beaucoup de personnages qu'il a pu rencontrer mais qui, tout en étant de son « époque » ne furent point de son intimité; il ne les a donc connus que comme tout le monde les connaissait; c'est en cela qu'il peut dire sans doute que ses yeux les ont « vus ».

Ce sont, naturellement, des propos de journaliste dans la langue du journalisme : rapide, aisée, courte, légère; on effleure les sujets, et sur les épisodes vraiment historiques où M. Arthur Meyer a été réellement mêlé, on passe sans révélations que la discrétion lui interdit. Ici, le curieux se trouve donc déçu. C'est avec un calme désabusé que le directeur du *Gaulois* parle des gens et des choses, avec une humilité adroite qu'il traite certaines aventures personnelles et il désarme à l'avance la critique par sa propre modération vis-à-vis de ses adversaires politiques. Trois chapitres, sous sa plume, prennent un intérêt particulier que chacun devine : le Boulangisme, l'Antisémitisme, le Dreyfusisme; il résume bien ces trois phases de notre histoire contemporaine, plus d'une réflexion est sage et compense ce qui paraît manquer de « nouveau » dans les confidences d'un homme qui en dit moins qu'il n'en sait, mais qui vraiment n'en pouvait aujourd'hui dire plus. Le public, paraît-il, s'est porté avec empressement vers ce volume qui excite plus qu'il ne satisfait la curiosité éveillée. G. DE G.

Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune. Paris, Beauchesne, 1909, in-8 de XVI-678 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume paraît sans nom d'auteur; la tradition de l'anonymat a été longtemps sacrée pour les sulpiciens et c'est un hommage discret que lui rend le chanoine aussi savant que modeste auquel je ne voudrais pas faire de la peine en dévoilant son *incognito*.

Après quarante ans, l'heure était venue de réunir les souvenirs éparpillés dans une centaine au moins de monographies et d'en former une histoire suivie résumant tout ce qui intéresse la famille sulpicienne. La paroisse, le séminaire de Paris, celui d'Issy, la Solitude ont été le théâtre d'événements qui rompent d'une façon tragique la chronique d'établissements où d'habitude l'année qui commence ressemblera à celle qui finit, à celles qui ont précédé et à celles qui suivront. Le grand bouleversement de l'Année terrible ne devait pas épargner ces respectables usages : l'église paroissiale deviendra momentanément un club, le séminaire une caserne, Issy un champ de bataille et la Solitude fut sur le point de se transformer en un monceau de décombres sous lesquels les pieux solitaires, restés à leur poste, auraient continué jusqu'à leur dernier souffle, à faire l'examen particulier et la conférence d'Écriture sainte.

Sortant du cadre assez vaste qu'il s'était tracé, l'auteur a dû suivre les maîtres et les élèves que les événements avaient arrachés à leur enseignement ou à leurs études. Pendant la guerre allemande, ils sont aumôniers militaires ou infirmiers, accompagnent nos soldats au combat, puis en captivité. Après l'armistice, le séminaire vient de rouvrir ses portes quand éclate l'insurrection de la Commune. Pour suivre les directeurs et les séminaristes, il faut maintenant aller au Dépôt, à Mazas, à la Santé, à la Roquette et à la rue Haxo, où Paul Seigneret trouve la mort glorieuse à laquelle un mystérieux attrait semblait l'appeler.

Si peu préparés qu'ils parussent à cette existence tourmentée, les Messieurs de Saint-Sulpice sont tous admirables, quel que soit le sort qui leur tombe en partage. En prison commune, ils réconfortent et égaient leurs compagnons de détention; en cellule, la prière et l'étude remplissent leurs journées; gardiens des maisons envahies, ils parlementent avec les insurgés, les dominent par leur calme et les désarment par leur urbanité; errants dans les rues de Paris, sous un costume séculier plus fait pour les trahir que pour les protéger, ils continuent leur ministère, visitent les prisonniers, s'emploient à les délivrer, en exposant leur liberté et leur vie. Ils sont là ce qu'ils ont toujours été, les amis, les pères de leurs élèves et anciens élèves. Tous se montrent remplis de l'esprit surnaturel qui est l'essence de leur vocation et, dans les circonstances les plus diverses, ils sont tous égaux à eux-mêmes.

C'est déjà loin, la guerre et la Commune! Ceux qui y ont assisté se font rares; ils revivront, grâce à ces pages, des heures cruelles, mais dans lesquelles ils ont mieux compris que jamais les jugements de Dieu. Les plus jeunes sauront un peu plus ce qu'ont souffert leurs anciens et se prépareront, en lisant cet excellent livre, à d'autres combats dont l'heure est peut-être plus proche qu'ils le pensent.

P. Pisani.

Après l'abandon de la Revanche, par Mme Juliette Adam [Juliette Lamber]. 12e éd. Paris, Lemerre, 1910, in-18 de II-495 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est le septième et dernier d'une série intitulée : *Mes Souvenirs*. L'auteur raconte, dans le premier, *le Roman de son enfance et sa jeunesse*; dans le second, ses *Premières Armes politiques et littéraires*; dans le troisième, *les Sentiments et nos idées avant* 1870; dans le quatrième, *les Illusions et nos souffrances pendant le siège de Paris*; dans le cinquième, *ses Angoisses et ses luttes* (1871-1873); dans le sixième, *Nos Amitiés politiques avant l'abandon de la revanche* (1873-1877); le septième volume est celui qui a provoqué le plus de

commentaires et de polémiques. Après avoir professé pour Gambetta un culte qui touchait presque à l'idolâtrie, Mme Juliette Adam nous fait part des mécomptes que lui causa le grand homme jusqu'à l'année 1877. Gambetta incarnait, aux yeux de tous les patriotes, l'idée de revanche. Quelle ne fut pas la douleur de son amie, quand elle sut que le dictateur renonçait à la guerre contre l'Allemagne pour la déchaîner contre l'Église ! Profondément républicaine, Mme Adam considérait naturellement, l'école laïque comme le foyer même du patriotisme. Mais le fanatisme anticlérical de ses amis non seulement l'inquiétait, mais l'irritait. Jules Ferry, Ranc, Paul Bert, les principaux coryphées de la campagne contre les croyances religieuses de la France lui inspiraient une aversion dont elle avait peine à se défendre. Lorsque Jules Ferry disait, par exemple : « La République est perdue si l'État ne se débarrasse pas de l'Église, et s'il ne désenténèbre pas, à tout jamais, l'esprit français du dogme, « et lorsque Paul Bert ajoutait : « Les congrégations expulsées, le clergé séculier sera dans nos mains et nous en ferons ce que nous voudrons, » ces déclarations haineuses indignaient Mme Adam, malgré son paganisme. Mais son émotion fut bien plus violente, le jour où Spuller lui révéla l'inspirateur de cette politique antifrançaise et lui apprit que Gambetta était allé visiter au château de Pontchartrain le comte Henckel, l'émissaire de Bismarck. « Croiriez-vous, dit Spuller à Mme Adam, que ce n'est pas Gambetta qui a peur de se compromettre dans les pourparlers qu'il a sous le patronage d'Henckel avec Bismarck, c'est Bismarck !... Combien de fois vous ai-je dit et répété de ne pas applaudir dans les discours de Gambetta ses sorties anticléricales. Vous le voyez aujourd'hui : l'anticléricalisme le conduisit à Bismarck et Bismarck à lui... Certes, je suis passionnément républicain, mais recevoir la République de la Prusse, cela m'épouvante. Et quant à l'anticléricalisme, prenons-y garde, il est prussien ! »

Le 6 novembre 1870, Bismarck avait dit à Reims : « La force du catholicisme est en France; si nous pouvons l'en extirper, nous serons maîtres des Latins. » Spuller ajoute : « Ce dont je suis certain, c'est que Bismarck n'a cessé de poursuivre dans son Kulturkampf, non pas seulement l'idée religieuse, mais l'influence latine dans les lettres, dans la philosophie, dans les arts. »

La politique radicale réveilla chez Mme Adam le vieil atavisme chrétien. Pour reconstituer la France, Mme Adam avait compté sur Gambetta et sur son entourage. Les pantalonnades laïques de cette coterie éveillèrent les ombrages de l'incorrigible Française. Désenchantée, Mme Juliette Adam comprit qu'elle avait jusqu'alors fait fausse route. « Je songeais, dit-elle, que la France catholique avait durant des siècles, été superbement patriote; que Dieu et le Roi, qui,

Dieu et la Patrie se tenaient plus étroitement que je ne l'avais cru jusque-là. »

Une autre désillusion attendait Mme Adam. L'auteur de *Païenne* s'aperçut, un jour, que ses amis étaient plus avides de profits matériels que de jouissances idéales. Le parti républicain avait souvent protesté contre la multiplicité des fonctionnaires et promis de soulager les finances de l'État en orientant la jeunesse, non vers le mandarinat administratif, mais vers les carrières indépendantes. Or, Mme Adam fut obligée de constater que l'avènement du parti républicain donna le signal d'une hideuse curée. Pas d'emploi pour les adversaires et pour les tièdes! Tous les postes de l'État devaient être réservés, non au mérite, mais à la ferveur républicaine! Au cours d'une campagne oratoire dans le nord de la France, pendant l'été de 1878, M. de Freycinet avait déclaré que « la République devait être ouverte à tous les hommes sincères ». Cet appel aux braves gens provoqua dans le salon de Mme Adam, contre le ministre « coupable » une scène de reproches et presque de violences matérielles. Mme Juliette Adam ne se consola jamais de cette vilenie. « Jamais, écrit-elle, je n'oublierai cette scène. Elle marque une étape dans les premiers effondrements de mes croyances à la générosité, au désintéressement républicains. »

Il est dommage que les *Souvenirs* de Mme Adam s'arrêtent à la fin de 1879. Nous nous trouvons ainsi privés des réflexions que durent suggérer à l'auteur l'exécution des décrets, le ministère de Gambetta, la chute du dictateur et sa mort. Mais ne nous plaignons pas trop. Le volume *Après l'abandon de la Revanche* fixe un important point d'histoire, et ce service est inappréciable. Grâce à Mme Adam, nous savons aujourd'hui que la campagne anticléricale fut une machination du parti opportuniste, asservi au prince de Bismarck, qui lui avait promis sa protection en échange de « l'abandon de la Revanche » et de la guerre contre l'Église.

OSCAR HAVARD.

Toujours Elle! par PIERRE L'ERMITE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 122 p., illustrations de Henri Rousseau. — — Prix : 1 fr.

Toujours elle! Dans le nouveau recueil de l'écrivain populaire Pierre l'Ermite, « *elle* » n'est pas, comme on pourrait le croire, l'héroïne d'un roman; mais la franc-maçonnerie, dont « la signature », dit l'auteur, « est au bas de chacune des ruines », qui fournissent les sujets de son écrit. Cette collection de courtes histoires, vivement enlevées, est une page d'actualité : page plus poignante que gaie, car Pierre l'Ermite y touche à toutes les misères de l'heure présente : tyrannie administrative, délations, pression exercée sur les petits, égoïsme de certain

catholiques, etc., etc. On connaît le style de l'auteur; ce n'est pas à lui qu'on peut reprocher de manquer d'allure, et si sa langue est plus populaire que raffinée et classique, elle ne manque ni de saveur, ni de force.

C. DE C.

Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900, par GUSTAVE LANSON. III. XVIIIe *siècle*. Paris, Hachette, 1911, in-8 de XV p. et p. 531-923, plus 11 p. de tables. — Prix : 5 fr.

M. Gustave Lanson met à l'achèvement de son précieux *Manuel* (cf. *Polybiblion*, t. CXV, p. 529 et CXVIII, p. 455) la plus louable activité. Le nouveau fascicule que nous annonçons embrasse en 17 chapitres tout le XVIIIe siècle : I. Généralités. — II. La France et l'étranger. Les Traductions. — III. L'Esthétique littéraire. La Critique et la presse. — IV. Poésie. — V et VI. Théâtre. — VII. Romans et contes. — VIII. Mouvement philosophique (1715-1750). — IX. Montesquieu. — X. Voltaire. — XI. Diderot et l'Encyclopédie. — XII. J.-J. Rousseau. — XIII. Le Mouvement philosophique (1750-1789). — XIV. Les Adversaires de la philosophie. — XV. Éloquence. — XVI. Histoire, érudition, géographie, voyages. — XVII. Mémoires et lettres.

Naturellement la bibliographie de quelques écrivains se trouve éparse dans plusieurs chapitres, même lorsqu'ils donnent matière à un chapitre particulier comme Voltaire. Aussi le *Manuel* de M. Lanson ne rendra-t-il tous les services qu'on en peut attendre que lorsqu'il sera pourvu des tables alphabétiques, qui termineront l'ouvrage, nous l'espérons. D'ailleurs, dès à présent, M. Lanson a remédié à cet inconvénient inévitable par de multiples renvois.

Le même soin a été apporté à la composition de ce fascicule que des précédents. Cela n'empêche pas quelques lacunes, de légères erreurs, dont beaucoup sont sans doute à mettre sur le compte du typographe : par exemple, n° 7476 *Bonard* pour *Bouard*, 7481 *Pitou* pour *Pitón*, 7683 *Französe* pour *Franzose*; 8659 *Lyrikseit* pour *Lyrik seit*, 11767 *Boutarie* pour *Boutaric*, 12210 *Vaissette* pour *Vaissète*. Au n° 9285 l'indication 1065 *de Betz* demeure incompréhensible pour la majorité des lecteurs. Au n° 7479 le titre n'est pas donné exactement; le n° 7551 n'est pas anonyme, mais polyonyme; la bibliographie de Lesage signalée au n° 9521 est de M. H. Cordier; la *Bibliotheca sinica* du même érudit a été réimprimée avec des additions importantes. Au paragraphe du chapitre VIII relatif à l'éducation, on aurait pu mentionner Batteux. Dorat ne figure pas à l'article du théâtre, bien que quelques-unes de ses pièces n'aient pas été sans obtenir quelque succès. Une double omission importante à l'article Restif de la Bretonne : l'ouvrage biographique (*R. de la B.*) et la

bibliographie *(Retif-Bibliographie)* que l'on doit à M. Eugen Dühren (Berlin, 1906). E.-G. Ledos.

BULLETIN

Manuel de morale et d'instruction civique à l'usage de l'enseignement primaire. *Cours moyen et cours supérieur*, par A.-L. Masson. Lyon et Paris, Vitte, 1910, in-16 cartonné de 462 p. — Prix : 2 fr. 75.

J'ai le plaisir aujourd'hui, plaisir, hélas! trop rare, de recommander à nos lecteurs un livre de pédagogie tout à fait chrétien, d'ailleurs très bien fait. C'est un manuel de morale et d'instruction civique très supérieur à tous les points de vue à ceux dont j'ai d'ordinaire l'occasion de parler. Ici, je ne dirai pas rien de mauvais, puisque tout est bon, mais rien de vague, et pas de ces à peu près d'où il n'est pas possible de faire sortir une claire et féconde doctrine du bien et du devoir. Ici, la morale est à base chrétienne, et cela seul suffit à lui assurer une solidité, une précision et, ce qui vaut mieux encore, une efficacité tout à fait étrangères aux diverses formes de la morale officielle.

Voici la division et la marche de cet excellent livre. Après un chapitre préliminaire consacré à la définition de la morale, son importance, ses effets, son fondement, l'auteur traite tour à tour des facultés morales, des actes humains, enfin de la loi morale, de son caractère, de son législateur et de ses sanctions, et ainsi s'achève la première partie : *Morale générale ou théorique.*

La seconde partie c'est la morale spéciale ou pratique, et les divers chapitres qui la composent ont pour sujets : nos devoirs envers Dieu, mis, comme il convient, à leur place, qui est la première; devoirs de l'homme envers lui-même; devoirs de l'homme envers ses semblables, et d'abord dans sa famille; devoirs et obligations de l'écolier; devoirs envers la patrie; devoirs envers l'humanité : devoirs de justice d'abord, et en second lieu devoirs de charité.

Et c'est tout, et je ne vois pas que rien y manque de tout ce qui peut concourir, dans les limites de la compétence de l'école, à préparer un bon citoyen, un bon Français, un honnête homme et un bon chrétien. Comme la forme du livre n'est nullement agressive, nous espérons que la congrégation de l'Index laïque ne trouvera aucun prétexte de le frapper de ses foudres. Il mérite en tout cas l'entière sympathie des maîtres chrétiens, qui ont le devoir de n'admettre dans leurs écoles que des livres bien faits, qui soient en même temps de bons livres. P. Talon.

La Pédagogie janséniste comparée à la Pédagogie catholique, par Édouard Paradis. Lyon et Paris, Vitte, 1910, in-8 de 99 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Payot a exactement formulé le préjugé courant contre la pédagogie catholique : « Notre système d'éducation est, en grande partie, hérité de la thèse catholique que la nature humaine est *foncièrement mauvaise et corrompue*; que, par suite, *l'éducation doit être une contrainte* et qu'elle doit être fondée sur la peur. » M. Édouard Paradis ajoute : « Lisons *janséniste*, à la place de *catholique*, et l'observation sera juste » (p. 92). Toute la présente brochure est l'illustration de cette excellente remarque.

L'auteur expose avec netteté la doctrine religieuse de l'*Augustinus* et montre sans peine que la théorie pédagogique de Port-Royal dérive des

principes mêmes de l'*Augustinus*. Il prouve ensuite, par les faits, que la pédagogie catholique est aussi différente de la pédagogie de Port-Royal que la théologie orthodoxe est éloignée de la théologie de Jansenius.

Y. B.

La Correspondance d'AUSONE **et de** PAULIN DE NOLE, avec une étude critique, des notes et un appendice sur la question du christianisme d'Ausone, par PIERRE DE LABRIOLLE. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

La correspondance poétique d'Ausone et de saint Paulin n'a qu'une valeur littéraire assez médiocre; mais elle offre un intérêt historique et psychologique de premier ordre; elle méritait bien à ce titre de figurer dans la série des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*. On ne pouvait mieux choisir que M. de Labriolle pour la présenter au public. La traduction a été empruntée à Corpet, mais soigneusement revue sur les meilleures éditions. Elle est précédée d'une Introduction, accompagnée de notes explicatives, suivie de deux appendices, l'un sur la chronologie, l'autre sur le christianisme d'Ausone (que M. de Labriolle admet avec la plupart des érudits modernes). Introduction, notes et appendices sont de petits modèles d'érudition sûre, nette et sobre.

E. J.

Œuvres choisies de MAURICE et EUGÉNIE DE GUÉRIN, avec une Introduction biographique et critique et des notes bibliographiques par ERNEST GAUBERT. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une excellente idée, au moment où l'on vient de célébrer le « centenaire » de la naissance de Maurice de Guérin, de mettre à la portée de tous, dans le petit format d'un seul volume, les « Œuvres choisies » du délicat écrivain et de sa sœur. M. Ernest Gaubert, à qui « sa mère apprit à lire dans un exemplaire des Lettres d'Eugénie de Guérin», garde la mémoire reconnaissante et fidèle. Les morceaux qu'il reproduit ont été l'objet d'une sélection attentive. Pour Maurice, deux jolies poésies : *Promenade à travers la lande*, et *Promenade aux bords de la Rance*; quelques pages du fameux *Centaure*, des fragments de *Journal* et de *Lettres*. — Pour Eugénie : un choix de sa correspondance si personnelle et de son *Journal*. En « appendice », les opinions littéraires de George Sand, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, etc.; une visite récente au manoir du Cayla, racontée par M. Grange.

M. Ernest Gaubert a écrit une Préface émue pour ce petit livre qu'il clôt par une « bibliographie » sur Eugénie et Maurice. Eugénie de Guérin a eu une influence considérable sur une génération entière de lecteurs; il est à souhaiter que ce crédit continue, s'accentue, se développe, car l'élévation de sa pensée chrétienne, le charme de son style où se découvre la beauté de son âme sont dignes de servir de modèle. Ce volume peut contribuer à ces heureux résultats, sa diffusion est souhaitable à tous égards.

G.

L'Enfant dans l'antiquité, par ANDRÉ BAUDRILLART. Paris, Librairie des catéchismes, s. d., in-16 de 64 p. (Collection *Enfance et Jeunesse*). — Prix : 0 fr. 60.

L'Education en Grèce, par le même. Paris, même librairie, in-16 de 61 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

L'Education à Rome, par le même. Paris, même librairie, s. d., in-16 de 60 p. (Même collection). — Prix : 0 fr. 60.

Ces trois plaquettes, sorties de la même plume, procédant de la même

inspiration, et traitant sous des aspects différents d'une matière identique, se prêtent, d'elles-mêmes, à être rapprochées dans un unique compte rendu. L'intérêt en est grand; car si les faits étudiés sont anciens, les problèmes qu'ils soulevaient sont agités en ce moment sous nos yeux avec plus de passion que jamais. Voici, par exemple, en quels termes débute la première : « Un enfant qui naît au foyer chrétien, c'est une âme à faire fleurir, fructifier, à sauver... En outre, quelles que soient les croyances et les idées, l'enfant vaut aujourd'hui par lui-même et pour lui-même. Il n'en est pas de même dans l'antiquité. A l'origine de toutes les sociétés, l'individu compte peu. Les nécessités de la lutte pour l'existence rejettent toute l'importance sur le groupement. » Dans ces sociétés, d'essence aristocratique, l'enfant est avant tout le continuateur et l'héritier de la famille, et, au point de vue public, il ne compte que comme futur citoyen. Aussi la loi ne le protège qu'à demi. Le quatrième chapitre de *l'Enfant dans l'antiquité* est précisément consacré à ceux que l'auteur désigne par l'épithète attendrissante de « sacrifiés », à savoir les enfants abandonnés, les enfants d'esclaves et les orphelins. « Certes, la race grecque fut accessible à bien des délicatesses, à de bien fines nuances de sentiment, mais en somme elle a, prise dans son ensemble, peu de sens moral. Rome en a davantage, mais elle est rude. » L'Athénien, c'est un fait, n'aime pas à s'occuper de ses enfants : à Rome, les pères veillent de bien plus près sur leurs fils.

Et que sera, chez les deux peuples les plus célèbres du monde païen, l'éducation proprement dite? Voici la réponse : « A Athènes, elle est un dilettantisme. Merveilleuse pour développer à la fois le sens critique et le sens du beau, pour faire éclore les germes du génie et du talent que l'individu a reçus de la nature, elle dirige d'une main légère. Certes, elle a fait des hommes, de grands hommes, elle n'a pas fait de citoyens » (II, 57). A Rome, au contraire, la façon d'élever l'enfance et la jeunesse est pratique, positive, un peu étroite, artistiquement et intellectuellement fort inférieure à celle des Grecs, très supérieure moralement. Et si, à l'époque des empereurs, la corruption produit bien des ravages dans ce qu'on appellerait maintenant *le monde*, la facilité avec laquelle les classes plébéiennes fournirent aux enseignements austères du christianisme de nombreux adhérents apparaît à M. Baudrillart (I, 3) comme la preuve qu'elles contenaient encore, au moins à l'état latent, bien des vertus. « Le moraliste et le chrétien ont le droit de déplorer que la haute culture intellectuelle (d'importation hellénique) se soit trouvée à Rome en si singulier désaccord avec les mœurs antiques. Elles ne parvinrent pas à trouver leur formule harmonique, et la destruction des unes fut le prix dont se paya le progrès de l'autre. » Notons également qu'en Grèce la philosophie s'éleva contre certains désordres et se montra en général très supérieure à la pratique courante. « Néanmoins si admirable que fût parfois son enseignement, elle demeura toujours impuissante à exercer sur la masse même des honnêtes, en dehors d'un petit nombre d'âmes d'élite, une action comparable à celle du simple catéchisme. A vrai dire, elle n'y prétendit jamais » (I. 22).

Une question toute voisine est celle de la part qui pouvait revenir à l'idée religieuse dans la pédagogie antique. Chez les Grecs le foyer avait son culte quotidien et ses réunions traditionnelles; mais il est bien difficile de se prononcer sur la valeur éducative de ces cérémonies domestiques. Envisage-t-on au contraire le culte officiel? La multiplicité des fêtes, leur éclat, leur caractère esthétique souvent très élevé, ne pouvaient manquer de frapper et d'enchanter les jeunes imaginations, et de contribuer ainsi d'une part à l'exaltation du patriotisme, de l'autre à la formation du goût. Les

Romains, que Polybe appelait « les plus pieux des hommes » (se souvenir du *pius Æneas* de Virgile) puisaient leur religiosité bien plus dans les exemples de la famille que dans les solennités publiques.

Comme nous le rappelions en commençant, ces graves problèmes pédagogiques sont redevenus dans la France du XXe siècle d'une brûlante actualité. De là un surcroît d'attrait pour le lecteur de ces trois études historiques, d'une documentation si remarquable et d'une tenue littéraire si distinguée. Qu'on en juge par ce passage entre beaucoup d'autres : « A Sparte, on ne conçoit pas l'éducation autrement que comme une institution d'État... Tout autre est le spectacle que nous offre Athènes. Ici c'est la liberté presque sans réserves. Point d'établissements d'État, point de professeurs patentés : l'instruction se donne dans des bâtiments privés, par les soins de maîtres libres, établis à leurs risques et périls, et dont le succès dépend de la confiance qu'ils inspirent aux pères de famille. Il n'y a pas davantage de programmes officiels. L'usage fait la loi, et cet usage, loin d'être immuable comme l'avait voulu Lycurgue, s'adapte aux besoins nouveaux, se plie aux modifications de l'esprit public » (II, 37).

C. Huit.

Le Schisme de Photius, par J. Ruinaut. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Exposé suffisamment exact, mais un peu terne et superficiel. M. Ruinaut a bien vu que l'affaire de Photius n'a pas été un coup de théâtre entraînant la rupture brusque et définitive des deux Églises, mais un épisode dans un lent processus de séparation. Épisode grave, car c'est à ce moment que les Grecs ont commencé à avoir pleine conscience de leur hostilité déjà invétérée à l'égard des Latins, et à la raisonner. A propos des origines lointaines du schisme, il est fâcheux que l'auteur ne paraisse pas avoir connu les pages profondes de Mgr Duchesne dans ses *Autonomies ecclésiastiques*. De même, sur la politique de Jean VIII et la question bulgare, il aurait dû profiter du beau livre du P. Lapôtre. La physionomie intéressante de Photius ne ressort pas avec un relief suffisant. Ce qui est dit du *Filioque* est vraiment par trop sommaire.

E. J.

Cours d'histoire à l'usage des écoles primaires supérieures, par E. Priault et G. Monod. 2e année. *Histoire de France, de 1789 à la fin de* XIXe *siècle*. — 3e année. *Le Monde au* XIXe *siècle*. Paris, Alcan, 1910, 2 vol. in-12 de II-384 p., avec 69 grav. et 8 cartes, et III-368 p., avec 22 grav. et 23 cartes. — Prix de chaque vol. : 2 fr. 20.

Ces deux volumes se recommandent par de très précieuses qualités de rédaction et ont le rare mérite de se lire avec intérêt. Tout ce qui concerne les guerres, les rapports de la France avec les pays étrangers, spécialement la politique extérieure du second Empire, est de tout point excellent. Pour l'époque actuelle, on nous fait grâce de la liste interminable des politiciens qui se sont succédé au pouvoir, sans s'y distinguer par rien de bien mémorable. Cette vaine nomenclature est avantageusement remplacée par une analyse des principales réformes législatives opérées au cours des trente dernières années. Les acquisitions coloniales réalisées pendant la même période font à juste titre l'objet de développements étendus : elles constituent sans aucun doute, un des faits les plus considérables des temps écoulés depuis 1870, encore que la plupart de nos compatriotes n'y prêtent pas grande attention. — Le premier volume témoigne d'un effort visible

vers l'impartialité. On essaye d'être juste pour tout le monde, sans d'ailleurs toujours y réussir. Par exemple, c'est vraiment porter sur le roi Charles X un jugement bien sommaire, que de lui attribuer pour uniqne programme le rétablissement des priviléges du clergé et de la noblesse (1er vol., p. 211 et 2e vol., p. 95). Le seul fait précis qu'on allègue en ce sens est l'allocation d'un milliard aux émigrés. Mais la loi du 27 avril 1825 a été rendue en faveur de toutes les victimes de la Révolution, sans distinction de parti, et elle a pu profiter aux héritiers de Danton ou de Robespierre, tout comme à ceux de tel ou tel seigneur de l'ancienne cour. Je n'aime pas non plus le terme de *réactionnaires*, employé à diverses reprises pour désigner les adversaires de la troisième République. C'est là un sobriquet, comme les épithètes d'*opportunistes* ou de *blocards*, dont se servent les adversaires, mais que les intéressés eux-mêmes ne prennent pas. A ce titre, il doit être exclu d'un manuel scolaire qui est précisément le contraire d'une œuvre de polémique. La situation de la France en 1789, ce préliminaire obligé de toute histoire contemporaine, est présenté dans un esprit relativement modéré. Cependant j'y lis, avec quelque étonnement, que 80 000 nobles jouissaient *dans l'oisiveté de la cour*, de priviléges injustifiés (1er vol., p. 9). Y avait-il donc place pour tant de monde à Versailles? Je vois en un seul paragraphe (1er vol., p. 9 et 10) trois accusations de mauvaises mœurs portées contre le haut clergé. Mais les enquêtes les plus minutieuses ouvertes sur ce sujet n'ont révélé que trois ou quatre brebis galeuses, destinées à former, en 1790, le petit troupeau des évêques jureurs. Ce n'est pas de quoi déshonorer en masse un corps de 133 évêques.

En somme, ces quelques points réservés, je n'ai pas de très grosses critiques à faire contre ce premier volume. Je n'aurais également que des éloges à donner au second, si l'on en retranchait les cinquante dernières pages. *In cauda venenum.* C'est à croire que l'homme raisonnable qui avait jusqu'ici tenu la plume l'a passée pour le surplus à son collaborateur. La haine de la vieille France, un bas esprit d'anticléricalisme vont dès lors se donner tristement carrière. Il y a sur les lettres de cachet (2e vol., p. 223) une « tartine » qu'on croirait extraite de quelque journal radical de sous-préfecture, où les travaux de M. Funck-Brentano ne seraient pas encore parvenus. L'armée de l'ancien régime, celle qui n'a laissé prendre ni Strasbourg ni Metz, est présentée comme un ramassis de mauvais sujets (2e vol., p. 345-346). On nous dit aussi (2e vol., p. 333 et 336) qu'il y avait, avant 1789, *quelques* petites écoles. La vérité, c'est que la France en était couverte, que la Révolution les a détruites, et que les harangues emphatiques débitées à la Convention n'ont pu suffire à les remplacer. Les lois de persécution religieuse qu'on nous fabrique depuis trente ans, assez habilement laissées à l'arrière-plan dans le premier volume, sont complaisamment présentées dans le second, comme l'épanouissement de la liberté de conscience. Deux cent mille congréganistes chassés de leurs foyers, un patrimoine de plus de cent millions arraché aux catholiques par la violence légale, cela ne tire pas à conséquence. Réservons notre pitié pour les victimes de l'Inquisition (2e vol., p. 324) et pour les huguenots malmenés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes (2e vol., p. 326).

A la place de la religion catholique qu'ils dédaignent, MM. Driault et Monod semblent prôner une sorte de religion du progrès dont les écrivains socialistes seraient les prophètes. Ils exposent avec sympathie les idées des communistes français, Saint-Simon, Fourier et autres, sauf à y reconnaître ensuite des rêveries plus ou moins chimériques. Le collectivisme de Karl Marx est résumé dans des termes qui ressemblent beaucoup à une

approbation. De telles directions ne sont pas de nature à éloigner les instituteurs des lubies de réformes sociales, où bon nombre d'entre eux n'ont déjà que trop de tendances à verser.

Je m'excuse de relever, en terminant, un certain nombre de menues erreurs, (quelques-unes, sans doute, simples lapsus), presque fatales dans un ouvrage qui touche à tant de sujets divers. L'Assemblée nationale de 1871 a augmenté, mais non créé le droit de timbre (1er vol., p. 328), qui existe depuis le XVIIe siècle. Il y a en France 26 cours d'appel, et non 19 (2e vol., p. 118). La loi du 30 novembre 1875, sur l'élection des députés, n'a jamais eu et celle du 24 février de la même année, sur l'organisation du Sénat, n'a plus depuis la révision de 1884, le caractère constitutionnel (2e vol. p. 113); ce sont des lois organiques. La Banque de France n'est pas une banque nationale (2e vol., p. 245) mais un établissement privé, investi d'un monopole, qui fonctionne en effet sous le contrôle, mais non sous la garantie de l'État. Le poète Tennyson est classé (2e vol., p. 142) comme un auteur américain : sans le connaître particulièrement, j'ai toujours entendu parler de lui comme d'un Anglais.

Voilà de bien longs développements, dira-t-on, à propos d'un simple manuel. Tel n'est pas mon avis. Un manuel d'histoire n'est pas une œuvre vulgaire, lorsqu'il s'adresse à la jeunesse ou à ceux qui seront demain les maîtres de la jeunesse. Aucun livre n'est de nature à influer plus puissamment sur la formation des idées. Nous avons le droit de lui demander deux choses : d'abord le respect du passé qui, dans tous les pays du monde, le nôtre excepté, est considéré comme la première des vertus civiques; ensuite le respect des jeunes intelligences qu'il se propose de modeler et qu'il doit nourrir de réalités saines et non de vaines abstractions, de ce qu'un grand écrivain de notre époque a si justement appelé des *nuées*.

H. Rubat du Mérac.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Rodolphe-Madeleine-Cléophas Dareste de la Chavanne, le distingué jurisconsulte et magistrat, mort dans le courant de mars, à 86 ans, était né à Paris le 26 décembre 1824. Il suivit d'abord les cours de l'École des chartes et obtint le diplôme d'archiviste paléographe, puis il fit son droit et fut reçu docteur en 1847. En 1851 il devint avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, et le 9 avril 1877 il était nommé conseiller à cette cour. Ses importants travaux le firent élire membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 6 juillet 1878, en remplacement de M. Valette. Parmi les ouvrages qu'il a publiés nous citerons : *Essai sur François Hotmann* (Paris, 1850, in-8); — *De la Propriété en Algérie. Commentaire de la loi du 17 juin* 1851 (Paris, 1851, in-8, et 2e édit. en 1863); — *Code des pensions civiles* (Paris, 1854, in-8); — *Études sur les origines du contentieux administratif en France* (Paris, 1855, in-8); — *La Justice administrative en France* (Paris, 1862, in-8); — *Du Prêt à la grosse chez les Athéniens* (Paris, 1867, in-8); — *Le Traité des lois de Théophraste* (Paris, 1870, in-8); — *Une Loi éphésienne du premier siècle avant notre ère* (Paris, 1877, in-8); — *Les Inscriptions hypothécaires en Grèce* (Paris, 1885, in-8); — *Études d'histoire du droit* (Paris, 1888, in-8); — *La Science du droit en Grèce. Platon, Aristote, Théophraste* (Paris, 1893, in-8);— *Recueil des inscriptions juridiques grecques. Texte, traduction, commentaire* (Paris, 1892-1904, gr. in-8); — *Nouveaux Textes de droit romain* (Paris, 1899, in-8);

— *Nouvelles Études d'histoire du droit* (Paris, 1902, in-8). M. Dareste de la Chavanne a publié en outre, les *Plaidoyers civils* de Démosthène (Paris, 1875, 2 vol. in-8), les *Plaidoyers politiques* du même (Paris, 1879, 2 vol. in-18), les *Plaidoyers* d'Isée (Paris, 1898, in-12) avec M. Haussoullier, et le *Code général des biens pour la principauté de Monténégro* (Paris, 1892, in-8), avec A. Rivière. M. Dareste de la Chavanne fut enfin, en 1855, un des fondateurs de la *Revue historique de droit français et étranger.*

— Un des plus célèbres représentants de la science vétérinaire en France, M. le docteur Saturnin Arloing, est mort à Lyon au milieu de mars, à 65 ans. Né à Cusset (Allier), le 3 janvier 1846, il suivit les cours de l'école vétérinaire d'Alfort, et se fit recevoir docteur en médecine et docteur ès sciences. Nommé professeur d'anatomie extérieure et de zoologie à l'école vétérinaire de Toulouse, il fut envoyé en 1875 à celle de Lyon, où il professa successivement la pathologie générale, la botanique, la physiologie, etc. et succéda, en 1887, à M. Chauveau, comme directeur de cette école. On lui avait confié en outre la chaire de médecine expérimentale et comparée à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie de Lyon. Il fut élu correspondant de l'Académie de médecine en 1888 et correspondant de l'Académie des sciences en 1889. M. Arloing, qui s'est attiré une grande réputation par ses recherches sur les maladies contagieuses, a publié un grand nombre de mémoires dont la liste se trouve dans l'*Exposé des titres et travaux scientifiques de S. Arloing* (Paris, 1887, in-4). Parmi eux nous citerons : *Le Charbon symptomatique du bœuf, pathogénie et inoculation préventives* (Paris, 1887, in-8); — *Le Berceau de l'enseignement vétérinaire. Création et évolution de l'École nationale vétérinaire* (Lyon, 1889, in-8); — *Cours élémentaire d'anatomie générale et notions de technique histologique* (Paris, 1890, in-8); — *Les Virus* (Paris, 1891, in-8); — *Leçons sur la tuberculose et certaines septicémies* (Paris, 1892, in-8); — *Étude expérimentale sur les propriétés attribuées à la tuberculine de Koch, faite au laboratoire de médecine expérimentale et comparée de la Faculté de Lyon* (Paris, 1893, gr. in-8); — *De la Tuberculose des animaux au point de vue de l'hygiène alimentaire* (Lyon, 1892, in-8). M. Arloing a été un des collaborateurs de plusieurs revues scientifiques, telles que : *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, Archives de physiologie, Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon, Bulletin de la Société d'agriculture, sciences naturelles et arts utiles de Lyon, Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon*, et *Journal d'agriculture pratique.*

— L'illustre chimiste hollandais Jacobus Henricus Van t' Hoff, est mort à Berlin le 2 mars, à 59 ans. Né à Rotterdam en 1852, il fit ses études scientifiques à Leyde, Bonn et Paris, et se distingua par des qualités exceptionnelles qui lui assurèrent une brillante et rapide carrière. Nommé professeur à l'Université d'Amsterdam à 26 ans, il se rendit bientôt en Allemagne et fut attaché à l'Université de Berlin en 1896. C'est là qu'il se livra à ces travaux de laboratoire qui l'ont classé parmi les plus grands chimistes de notre époque, le font regarder comme le créateur de la stéréochimie et lui firent accorder en 1901 le prix Nobel de 200 000 francs. M. Van t' Hoff, qui était l'un des éditeurs de la *Zeitschrift für physikalische Chemie*, a publié des ouvrages de premier ordre universellement estimés dans le monde scientifique, entre autres : *Dix années dans l'histoire d'une théorie* (2e édit. de *la Chimie dans l'espace*) (Rotterdam, 1887, in-8); — *Die Lagerung der Atome in Raume* (Branswick, 1894, in-8); — *Über die zunehmende Bedeutung der anorganischen Chemie* (Hambourg, 1898, in-8); — *Untersuchungen über die Bildungsverhältnisse der oceanischen Salzablagerungen insbes der*

Stassfurter Salzlagers (Berlin, 1857, in-8); — *Zinn, Gips und Stahl vom physikalischchemischen Standpunkt* (Munich, 1901, in-8).

— M. Friedrich Spielhagen, le célèbre nouvelliste allemand qui était fort connu bien au-delà des limites de son pays, est mort à Charlottenbourg, le 25 février, à 82 ans. Né à Magdebourg le 24 février 1824, il suivit les cours des Universités de Berlin, Bonn et Greifswald, puis s'adonna exclusivement aux travaux littéraires. Il débuta par deux nouvelles qui furent bien accueillies : *Clara Vere* (Berlin, 1857, in-8) et *Auf der Düne* (Berlin, 1858, in-8), puis donna *Problematische Naturen* (Berlin, 1860, 4 vol. in-8) et *Durch Nacht zum Licht* (Berlin, 1861, 4 vol.), deux longs romans, plusieurs fois réimprimés depuis, qui obtinrent un très grand succès. Vinrent ensuite toute une série de volumes qui ne firent qu'accroître la réputation de cet auteur en dépit des tendances socialistes qu'on y reconnaissait, notamment : *Hans und Grete* (Leipzig, 1868, in-8); — *Hammer und Amboss* (Schwerin, 1869, in-8); — *Die Dorfcoquette* (Schwerin, 1869, in-8); — *Allzeit voran* (Leipzig, 1872, in-8); — *Deutsche Pioniere* (Leipzig, 1871, in-8); — *Was die Schwalbe sang* (Leipzig, 1873, in-8); — *Ultimo* (Leipzig, 1875, in-8); — *Sturmflut* (Leipzig, 1877, in-8); — *Die schönen Amerikanerinnen* (Leipzig, 1881, in-8); — *Was will das werden* (Leipzig, 1887, in-8); — *Noblesse oblige* (Leipzig, 1888, in-8); — *Ein neuer Pharao* (Leipzig, 1889, in-8); — *Finder und Erfinder* (Leipzig, 1890, in-8); — *Sonntagskind* (Leipzig, 1893, in-8); — *Faustulus* (Leipzig, 1898, in-8); — *Herrin* (Leipzig, 1899, in-8); — *Opfer* (Leipzig, 1900, in-8); — *Die zwölfter Stunde* (Leipzig, 1901, in-8) ; — *Am Wege* (Leipzig, 1903, in-8), etc. M. Spielhagen a écrit également des comédies qui n'ont pas eu moins de succès, par exemple : *Die Philosophin* (Leipzig, 1887, in-8), des poésies : *Gedichte* (Leipzig, 1892, in-8) et des ouvrages de critique littéraire, tels que : *Beiträge zur Theorie und Tecknik des Romans* (Leipzig, 1883, in-8) et *Neue Beiträge zur Theorie und Technik der Epik und Dramatik*. Enfin M. Spielhagen a donné des traductions de divers auteurs étrangers : Emerson, Curtis, Michelet, etc.

— Sir Charles Wentworth Dilke, homme politique anglais, petit-fils du fondateur de la revue l'*Athenaeum*, est mort, à 68 ans, à Londres, le 2 février, dans la maison où il était né le 4 septembre 1843. Après un grand voyage autour du monde dont il rendit compte dans l'ouvrage : *Great Britain : a Record of travel in English speaking countries* (Londres, 1867, 2 vol. in-8), il fut élu à la Chambre des communes en 1868 et occupa bientôt un des premiers rangs dans le parti libéral. En 1880 il entra dans le cabinet Gladstone, mais à la suite d'un procès malheureux, il ne fut pas renvoyé au Parlement lors des élections de 1886. Il n'en continua pas moins à faire une opposition infatigable au parti conservateur par des discours et des écrits politiques dont quelques-uns ont eu un grand retentissement. Outre l'ouvrage cité plus haut et de nombreux articles insérés dans plusieurs journaux et revues, entre autres le *Speaker*, M. Dilke a publié : *The Fall of Prince Florestan of Monaco* (Londres, 1874, in-8), pamphlet politique anonyme qui fit grand bruit; *The Papers of a Critic*; *the late Ch.-W. Dilke* (Londres, 1875, 2 vol. in-8); *L' Europe en* 1887, traduit en français (Paris, 1887, gr. in-8), etc. En 1891 il donnait sur nos *Grandes Manœuvres de l'automne* une étude qui fut très remarquée et enfin, comme directeur-propriétaire de l'*Athenaeum*, il réussissait à développer l'importance de cette revue.

— Sir Francis Galton, l'éminent explorateur, astronome et écrivain anglais, est mort le 17 janvier, à 88 ans. Après avoir fait d'excellentes

études à Birmingham, à Londres et à Cambridge, il partit en 1843 pour le Soudan et les autres régions de l'Afrique centrale. A son retour en 1853, il publia *Narrative of Explorers in Tropical Africa* (Londres, 1853, in-8) et écrivit ensuite pour les futurs explorateurs un excellent ouvrage *Art of Travel* (Londres, 1855, in-8). En 1860, il accompagna l'astronome George Airy en Espagne, pour observer une éclipse de soleil et s'occupa dès lors de météorologie, comme le prouvent son ouvrage *Meteorographica* (Londres, 1863, in-8) et divers articles publiés dans le *Times* et le *Philosophical Magazine*. A la suite de ces travaux il fut nommé membre du Comité météorologique, puis président du Comité de l'observatoire de Kew. A partir de 1869 il avait commencé en outre à tourner son activité du côté de ces études anthropologiques auxquelles son nom fut désormais associé, et, dès 1901, il s'adonna avec non moins d'ardeur à l'examen des questions sociales. Sir Galton était secrétaire honoraire de la Société royale de géographie, secrétaire général de la «British Association» et président de l'Institut anthropologique. En outre des ouvrages mentionnés plus haut, il a publié : *Vacation Tours* (Londres, 1860, in-8); — *English Men of Science* (Londres, 1874, in-8); — *Finger Prints* (Londres, 1893, in-8); — *Noteworthy Families* (Londres, 1906, in-8), etc.

— On annonce encore la mort de MM. : Auguste Angellier, ancien professeur de littérature anglaise à la Faculté des lettres de Douai, puis à celle de Lille, mort au commencement de mars, à Boulogne-sur-Mer, à 64 ans, auquel on doit, outre une traduction de *Macbeth* de Shakespeare, plusieurs fois réimprimée, divers volumes, notamment : *Étude sur Henri Regnault* (Paris, 1879, in-12); *Étude sur la Chanson de Roland* (Paris, 1878, in-12) et *Étude sur la vie et les œuvres de Robert Burns* (Paris, 1892, in-8), thèse pour le doctorat; — Léon Boucher, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Besançon, mort dernièrement à Lausanne, à 73 ans, lequel est l'auteur de deux thèses pour le doctorat : *De Joannis Barclaii « Argenide »* (Paris, 1874, in-8) et *William Cowper, sa correspondance et ses poésies* (Paris, 1874, in-8), ainsi que des deux ouvrages : *Tableau de la littérature anglaise* (Paris, 1882, in-12) et *Histoire de la littérature anglaise* (Paris, 1890, in-8); — Émile Caron, ancien président et membre fondateur de la Société de numismatique, mort à Paris dans les premiers jours de mars; — Emmanuel Crauffon, avocat et journaliste, directeur propriétaire du *Corrézien*, qu'il dirigeait avec talent depuis plus de 40 ans, mort dernièrement à Tulle; — Paul Cury, préfet des études honoraire au collège Sainte-Barbe, professeur honoraire à l'École Lavoisier, mort au milieu de mars, à Paris, à 74 ans; — Léon Dewez, directeur du *Journal des voyages*, mort dernièrement à Paris, à 63 ans; — Léon Dumuys, conservateur du Musée historique d'Orléans, membre de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, mort à Orléans le 17 février, à 57 ans, lequel a publié : *De Paris au Cap Nord. De Bergen à Stockholm. Voyage au pays des fiords* (Orléans, 1888, in-12), réimprimé en 1891; *Lettres de Grèce et de Turquie. D'Orléans à Stamboul* (Orléans, 1895, in-12), etc.; — Ludovic Durand, successivement professeur de grammaire aux lycées de Tours, Lyon et Versailles et à Louis-le-Grand, mort au commencement de mars, à Paris, à 75 ans; — Duthil de la Tuque, rédacteur à la *Revue diplomatique*, mort en février, à Montauban, à 62 ans; — Louis Fleurant, professeur de philosophie au lycée de Montpellier, mort en février, à 42 ans; — Félicien Girod, professeur honoraire du lycée de Rouen, mort dans le courant de février, lequel laisse divers ouvrages de mathématiques à l'usage des classes, tels

que : *Cours élémentaire de trigonométrie rectiligne à l'usage des lycées et des collèges* (Paris, 1886, in-8), et *Trigonométrie pratique réduite à la résolution des triangles à l'usage des écoles normales primaires* (Paris, 1886, in-8); — Charles-Joseph Guasco, qui a collaboré, pendant de longues années, sous le voile de l'anonymat, au *Bulletin de l'imprimerie*, mort à Paris, le 23 janvier, dans sa 70e année; — Léonce de Heredia, neveu du poète José-Maria, compositeur de talent, mort dans le courant de mars, à Arcachon, à 52 ans; — Houzeau, le distingué chimiste, doyen des correspondants de l'Académie des sciences pour la section d'économie rurale, directeur honoraire de la station agronomique de la Seine-Inférieure, professeur honoraire à l'École supérieure des sciences de Rouen, auteur de découvertes importantes dans le domaine de la chimie, mort dernièrement à Rouen, à 82 ans; — le Dr Louis-Achille-Félix Kelsch, le très savant médecin militaire d'origine alsacienne, membre de l'Académie de médecine dans la section de pathologie médicale, ancien professeur de pathologie générale et d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Lille, professeur d'épidémiologie à l'École du Val-de-Grâce, directeur-fondateur de l'Institut vaccinal à l'Académie de médecine, mort au commencement de février, à Paris, à 70 ans, lequel est l'auteur de nombreux mémoires de la plus haute importance sur l'hygiène et l'épidémiologie, ainsi que des deux ouvrages suivants : *Contribution à l'histoire des maladies palustres. De la mélanémie* (Paris, 1880, in-8); *Traité des maladies des pays chauds. Région tropicale* (Paris, 1888, in-8) et *de la Nature de l'épathite suppurée des pays chauds* (Paris, 1888, in-8) ; — le Dr Eugène Quintien Legendre, ancien professeur à la Faculté de médecine de Paris, mort dernièrement à 87 ans ; — Gaston Le Hardy, secrétaire-adjoint de la Société des antiquaires de Normandie, mort à Rots (Calvados), au milieu de février, lequel envoyait souvent d'intéressantes communications à l'*Univers* et a publié : *Histoire de Nazareth et de ses sanctuaires. Étude chronologique des documents* (Paris, 1905, in-18), ouvrage qui, le premier dans ces derniers temps, a posé à nouveau la question de l'authenticité de la légende de Notre-Dame-de-Lorette; — Armand Maufras du Chatellier, membre de plusieurs sociétés savantes, connu pour ses travaux et recherches dans le domaine de l'archéologie, mort dernièrement au château de Kernuz, près de Pont-l'Abbé (Finistère), à 79 ans; — Georges Mottu, publiciste, mort à Paris, au milieu de mars, à 57 ans; — le Dr Auguste-Félix Orfila, professeur agrégé honoraire de la Faculté de médecine de Paris, mort à Langeais (Indre-et-Loire), au commencement de mars, à 84 ans, lequel a publié : *De la Chaleur dans les phénomènes chimiques* (Paris, 1853, in-8); *Leçons de toxicologie* (Paris, 1858, in-8), etc.; — Amédée Paraf, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, mort au milieu de février ; — Charles Passerat, maître de conférences de géographie à la Faculté des lettres de l'Université de Clermont, auteur de : *Les Plaines du Poitou*, thèse pour le doctorat (Paris, 1910, in-8), mort à Clermont-Ferrand, au commencement de février, à 35 ans; — Edgar Pouget, publiciste et critique d'art, mort en février, à 77 ans; — Jean-Baptiste Prot, le doyen des journalistes montluçonnais, qui avait fondé et longtemps dirigé le *Journal de Montluçon*, mort à Montluçon, à la fin de février, à 82 ans; — Maurice Rivière, homme de lettres et félibre, beau-père de Frédéric Mistral, mort dernièrement à Vienne (Isère), à 81 ans; — le R. P. Saliège, de la congrégation de la Mission, supérieur du collège des Lazaristes, à Antoura (Mont-Liban) depuis 33 ans, mort dernièrement dans cette localité, à 68 ans; — Moïse Schuh, grand rabbin en retraite,

membre du consistoire central de France, mort dernièrement à Rouen, auquel on doit divers ouvrages, entre autres : *Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch, suivis du traité d'Aboth* (Paris, 1878, gr. in-8) et *Superstitions et coutumes populaires du judaïsme contemporain* (Paris, 1882, gr. in-8); — le R. P. Tardy, de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur de la Mission des Pères jésuites en Syrie et premier recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, mort dernièrement en cette ville, à 67 ans; — Maxime Vitu, fils de l'écrivain bien connu Auguste Vitu, secrétaire général du Cercle de la critique, qui collaborait à un certain nombre de journaux et de revues, mort le 19 février, à Monte-Carlo, à 55 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : Mme Ida Baccini, femme de lettres italienne très connue au-delà des Alpes, morte en mars, à Florence, laquelle dirigeait la revue d'éducation pour les jeunes filles la *Cordelia*, et a publié un grand nombre de volumes pour la jeunesse, notamment : *I piccoli viaggiatori, viaggio nella China, libro di lettura per le classi elementari* (1878), *Le Mie vacanze* (1882), *Un Dottore in erba* (1885), *Una Hora di svago* (1886), etc.; — et de MM. : Dr Karl von Baur, de la « Leopoldinisch-Carolinische Akademie der Naturforscher » de Halle-sur-la-Saale (Allemagne), mort le 20 janvier à Deggerloch, près de Stuttgart, à 75 ans; — James Roberston Blackie, éditeur anglais, mort dernièrement à Louqsor (Égypte); — Dr Christian Bohr, professeur de physiologie à l'Université danoise de Copenhague, mort en cette ville au commencement de février; — le R. P. Bouchard, S. J., qui a professé tour à tour à l'ancienne résidence Sainte-Catherine à Liège, à Tournai, au collège Saint-Gervais à Liège, à Namur, à Arlon, mort en mars au collège Saint-Louis, à Liège, à l'âge de 82 ans; — l'abbé F. Bouqué, professeur de mathématiques, de physique et de chimie aû collège épiscopal de Grammont, mort à Gand, au commencement de février, dans sa 35e année; — Édouard Brahy, professeur qui a enseigné pendant plus de 40 ans à Namur, Louvain, Bruges et Anvers et laisse plusieurs ouvrages de mathématiques très estimés, mort en mars, à Liège: — Dr Gustav von Braun, ancien professeur de gynécologie à l'Université de Vienne, mort dernièrement en cette ville, à 82 ans; — Jean Broeckaert, littérateur et historien flamand, membre et ancien directeur de l'Académie royale flamande, mort en février, à Termonde (Belgique), à l'âge de 73 ans; — Dr Julius Wilhelm Brühl, professeur de chimie à l'Université allemande de Heidelgerg, mort en cette ville, en février, à 61 ans; — Dr Anton Bullinger, écrivain allemand, auteur de travaux sur la philosophie, entre autres : *Das Christenthum im Lichte der deutschen Philosophie* (Munich, 1895, in-8) et *Meine Schrift Das Christenthum im Lichte der deutschen Philosophie verteidigt nach rechts und links* (Munich, 1897, in-8), mort dernièrement à Dillingen, à 76 ans; — Dr Hans Demiani, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort le 26 février, à Bozen, à 54 ans; — John Dennis, écrivain et poète anglais, mort au commencement de février, à 86 ans, lequel est l'auteur de nombreux articles littéraires parus dans l'*Athenaeum*, et d'ouvrages estimés, notamment : *Studies in English literature*, *The Age of Pope* et *English Lyrics from Shakespeare to Milton* et d'une édition des *Poetical Works* de Scott et du *Chiswick Shakespeare*; — le colonel Deppe, de l'armée belge, qui a publié de nombreuses études militaires dans la *Revue de l'armée belge* et qui, musicien de talent, laisse de nombreuses symphonies interprétées avec succès dans les concerts, mort en mars; — Mgr Dingelstadt, évêque de Munster (Allemagne), littérateur distingué, qui s'est adonné surtout aux

études grecques et a écrit pour son doctorat en philosophie une thèse remarquée, commentaire philosophique du drame *Hélène*, d'Euripide, mort en mars, dans sa 77e année; — Henri-Jean DE DOMPIERRE DE CHAUFEPIÉ, conservateur du cabinet royal de numismatique de La Haye, à qui l'on doit : *Grieksche munten in historische orde gerangschikt* (Harlem, 1900) ; *Médailles et plaquettes modernes* (3 vol., 1899-1902); *Catalogus der Nederlandsche en op Nederland betrekking hebbende gegenkpenningen* (2 vol., 1903-1906), collaborateur assidu de la *Tijdschrift* et de la *Revue de numismatique belge*, mort à La Haye ,le 12 février, dans sa 51e année; — Dr. Otto DRASCH, professeur d'embryologie et d'histologie à l'Université autrichienne de Gratz, mort en cette ville, le 9 mars, à 61 ans, après avoir publié : *Untersuchungen über die Papillae foliatae et circumvallatae der Kaninchen und Feldhasen* (Leipzig, 1887, in-8), etc.; — Pieter DUPONT, professeur de gravure à l'eau-forte à l'Académie néerlandaise des beaux-arts, dont l'œuvre principale est formée d'une série de gravures sur les cathédrales de Belgique et de France, mort à Hilversum (Hollande septentrionale), en février; — Dr. Heinrich VON EGGELING, ancien curateur de l'Université de Iéna, mort en cette ville, au commencement de mars, à 73 ans; — James ELVERSON, journaliste américain, directeur du *Philadelphia Inquirer*, mort dernièrement à Philadelphie; — Ramon ESCANDON Y PINERO, astronome et mathématicien espagnol, qui fut attaché à l'observatoire de San Fernando, puis à celui de Madrid, mort en cette ville; — Mme Elsa ESCHELSON, professeur de droit civil à Upsala (Suède), morte le 10 mars; — Moritz EXNER, lieutenant-colonel allemand, mort à Dresde le 16 février, lequel laisse divers ouvrages relatifs aux questions militaires, par exemple : *Zehn Vorträge über Kriegsührung, Heerwesen, und vaterländische Kriegsgeschichte* (Dresde, 1903, in-8); — Franz Xaver EZABO, musicologue hongrois, professeur au Conservatoire de Budapest, mort en cette ville, en février; — Gustav FROEHDING, poète lyrique suédois, mort à Stockholm, le 8 février, à 51 ans; — Dr. Friedrich FUCHS, professeur de physique médicale et de névropathie à l'Université de Bonn, mort le 4 février, à Koeln-Lindenthal, à 70 ans, lequel a publié : *Diagnostik der wichtigsten Nervenkrankheiten in mnemotechnischen Behandlung* (Bonn, 1897); *Die mnemotechnische Methode in Anwendung auf Diagnostik und Aetiologie* (Bonn, 1900, in-8), etc.; — Dr. Bernhard GERTH, philologue allemand, directeur de gymnase à Leipzig, mort en cette ville, le 1er février, à 67 ans; — Dr. Eugène DE GIRARD, professeur d'économie politique à l'Universitéé de Genève, mort dernièrement en cette ville, à 43 ans; — Dr. Rodolf GROSSE, publiciste allemand, mort à Berlin, au commencement de mars; — Dr. Karl VON GROSSHEIM, directeur de l'École des beaux-arts de Berlin, mort en cette ville, le 5 février, à 70 ans; — Dr. Hermann HAAKE, professeur de gynécologie à l'Université allemande de Leipzig, mort en cette ville, le 9 mars, à 76 ans, lequel a publié, entre autres volumes, un *Compendium der Geburtshilfe* (Leipzig, 1887, in-8), qui a eu de nombreuses éditions; — Sir Richard Rivington HOLMES, bibliothécaire du château de Windsor (Angleterre), auteur de *Specimens of Royal fine and historical Bookbinding* et *Naval and military Trophies*, ainsi que des biographies de la reine Victoria et du roi Édouard VII, mort le 22 mars, à 77 ans; — Dr. Wilhelm HÖLSCHER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages religieux, mort à Leipzig, le 11 mars, à 66 ans; — John INGRAM, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque Mitchell de Glasgow pendant une trentaine d'années, lequel a écrit d'excellents ouvrages relatifs à l'Écosse, entre autres : *Tales of the Scottish Peasantry*, *Graphic Scottish Anecdotes*

et *Dictionnary of the Scottish Language*; — Dr. Emil Jacobsen, chimiste et écrivain humoristique allemand, mort à Charlottenburg, le 11 février, à 75 ans, lequel a publié entre autres ouvrages le suivant, qui a eu de nombreuses éditions : *Chemisch-technisches Repertorium. Uebersichtlich geordnete Mittheilungen der neuesten Erfindengen, Fortschritte und Verbesserungen auf dem Gebiete der technischen und industriellen Chemie, mit Hinwess auf Maschinen, Apparate und Literatur* 1882 (Berlin, 1883, in-8); — Dr. Bengt Jönsson, professeur de botanique à l'Université suédoise de Lund, mort en cette ville, le 8 mars; — John Lockwood Kipling, père du célèbre écrivain de ce nom, ancien principal de l'École Mayo des arts industriels de Lahore (Hindoustan), auteur d'un ouvrage estimé : *Beast and Man in India*, mort dernièrement, à 74 ans; — Dr. Cornelius Krieg, professeur de théologie et de pédagogie à l'Université de Fribourg en Brisgau, mort en cette ville, le 24 janvier, à 72 ans, lequel laisse notamment : *In der Schule Jesu. Predigt am Feste des heiligen Martinus* (Fribourg en Brisgau, 1896, in-8); — Dr. Adolf von Kroener, éditeur allemand, mort le 29 janvier à Stuttgart; — Dr. Joseph Labusen, paléontologue russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 8 mars, à 66 ans; — Jules Le Jeune, ministre d'État et ancien ministre de la justice en Belgique, ancien professeur à l'Université libre de Bruxelles, mort dans le courant de février, à 88 ans; — Karl Robert Lessing, éditeur de la *Vossische Zeitung*, mort à Berlin, le 28 janvier, à 84 ans; — Théodore-Marie-Joseph comte de Limbourg-Stirum, numismate et archéologue belge, président de la Société d'émulation de Bruges, dans les recueils de laquelle il a publié des travaux historiques très estimés, mort à Rumbeke, le 6 mars, à l'âge de 84 ans; — Paolo Lioy, littérateur et naturaliste italien, membre de l'Institut des sciences, lettres et arts de Venise, ancien membre du Conseil supérieur de l'instruction publique, surintendant des études à Vicence, mort récemment en cette dernière ville, à 74 ans, lequel a vulgarisé ses grandes connaissances scientifiques dans de nombreux ouvrages, tels que : *Le Abitazioni lacustri dell' età della pietra nel lago di Fimon nel Vicentino* (1865); *Sulle biblioteche popolari* (1870); *Escursione nel cielo, o descrizione pittoresca dei fenomeni celesti* (1873), etc.; — Br. Léopold Messerschmidt, conservateur du Musée des antiquités de l'Asie Antérieure à Berlin, mort en cette ville, dans le courant de mars; —Dr. Adolf Bernhard Meyer, ancien directeur du musée zoologique et ethnographique de Dresde, mort en cette ville, le 5 février, à 71 ans; — Dr. Victor Paul Mohn, directeur de l'école des beaux-arts de Berlin, mort en cette ville, à la fin de février, lequel a publié : *Die Fahrt zum Christkind. Ein Bilderbuch für unsere Kleinsten* (Brème, 1888, in-4); *Christkind. Bilder und Lieder* (Stuttgart, 1887, in-8), etc.; — Dr. Willibald A. Nagel, professeur de physiologie allemand, mort en janvier à Rostock, à 40 ans; — l'abbé Charles Nimal, archiviste communal de Thuin (Belgique), qui a publié des notices historiques sur le chapitre, le collège et la ville de Thuin et laisse une *Vie de sainte Thérèse*, considérée comme la meilleure de ses œuvres, mort à Thuin, le 26 février, dans sa 74e année; — Dr. Bruno Peter, professeur d'astronomie à Leipzig, mort en cette ville, le 21 février, à 58 ans ; — Augusto Pierantoni, jurisconsulte italien, professeur de droit international à l'Université de Rome, mort à Rome, dans le courant de mars, à 71 ans, lequel a publié un très grand nombre d'ouvrages sur des questions de droit, notamment : *Le Tradizioni italiane e la riforma del codice di commercio* (1870); *La Pena di morte negli stati moderni* (1876); *La Rinunzia alla successione nel diritto internazionale privato* (1896) et *le Leggi contro gli stre-*

goni in Alberico gentile (1901); — Félix PLATEAU, professeur émérite de l'Université de Gand, à qui l'on doit de nombreux travaux sur la zoologie et la paléontologie, mort à Gand, dans le courant de mars, à l'âge de 70 ans; — Mlle Éliza F. POLLARD, femme de lettres anglaise, qui a passé une partie de son existence en France et a publié un certain nombre de volumes, principalement à l'usage de la jeunesse, tels que : *Avice : a story of Imperial Rome* (Londres, 1864), morte à Cazeux-sur-Mer (Somme), à la fin de janvier; — Dr. Otto PUCHSTEIN, archéologue et historien allemand, sous-directeur du Musée royal de Berlin, auteur de nombreux et très importants ouvrages, tels que : *Die griechische Bühne. Eine architektonische Untersuchung* (Berlin, 1901, in-8); *Führer durch die Ruinen von Baalbek* (Berlin, 1905, in-8); *Baalbek, 30 Ansichten der deutschen Angraben* (Berlin, 1905, in-8), mort en mars, à Berlin, à 55 ans; — Théodore RADOUX, membre de l'Académie de Belgique, compositeur de talent, directeur du conservatoire de Liège, auteur de mélodies à la manière de Gounod et de quelques opéras et qui a publié une biographie de *Daussoigne Méhul*, une monographie sur *Vieuxtemps, sa vie et ses œuvres* (1891) et un discours sur *la Musique et les écoles nationales* (1896), mort à Liège, vers le milieu de mars, à l'âge de 76 ans; — Dr. Ferdinand REGELSBERGER, professeur de droit romain et de droit civil à l'Université de Gœttingue, mort en cette ville, au commencement de mars, à 80 ans, après avoir publié divers ouvrages de droit entre autres : *Beitraege zur Lehre von der Haftung der Behoerden und Beamten der Aktiengesellschaften*; *Ein Rechtsgutachten* (Giessen, 1872, in-4), et *Studien im bayerischen Hypothekenrechte mit vergleich. Rücksicht auf andere neuere Hypothekengesetzgebungen* (Erlangen, 1872, in-8); — Eduard REUSS, musicologue allemand, professeur au conservatoire de Dresde, mort en cette ville, le 18 février, à 60 ans, à qui l'on doit : *Friedrich Chopin. Klavierkonzert in F moll* (Leipzig, 1904, in-4); *Dornröschen. Märchen in einem Vorspiel und drei Akten* (Leipzig, 1904, in-8), etc; — Dr. Gunther SAALFELD, germaniste et philologue allemand, auteur de : *Bausteine zum Deutschtum. Gesammelte Aufsaetze* (Leipzig, 1905, in-8), mort à Friedenau, près de Berlin, le 2 février, à 59 ans; — Dieudonné SALME, fondateur et président du « Caveau liégeois », président des auteurs wallons, créateur de la première revue wallonne publiée à Liège, à qui l'on doit divers romans wallons et plusieurs volumes de poésie, mort à Liège, en mars, à l'âge 75 ans; — Dr. Joseph SCHINDLER, professeur de droit ecclésiasque à l'Université de Prague, mort en cette ville, à la fin de février, à 76 ans; — E. SERRURE, ancien professeur de l'Université de Gand, mort en cette ville, dans le courant de mars; — STASIULEVITCH, fondateur des écoles municipales en Russie, décoré du titre de « Premier citoyen de Saint-Pétersbourg » mort dernièrement, à 85 ans; — Dr. Richard STERN, professeur de médecine interne à l'Université de Breslau, mort en cette ville, le 1er février, à 46 ans, après avoir publié : *Ueber traumatische Entstehung innerer Krankheiten. Klinische Studien mit Beruecksicht. der Unfall-Begutachtung* (Iéna, 1900, in-8); *Die Pseudomotorische Funktion der Hirnrinde* (Vienne, 1905, in-8), etc.; — Elliot STOCK, éditeur anglais, mort à Londres, le 1er mars, à 73 ans, lequel a attaché son nom à des réimpressions d'ouvrages d'une grande rareté, tels que : *Three seventeenth century Rarities*; *The Dictes and Sayings of the Philosophers*; *The Boke of St Albans*, et publiait d'intéressants magazines, entre autres : *The Bibliographer* et *The Antiquary*; — Dr. Bernhard SUPHAN, directeur des Archives de Gœthe et de Schiller de Weimar, mort en cette ville, le 9 février, à 66 ans; — François TERBY, membre de

l'Académie royale belge des sciences, mort en mars, à Louvain; — Dr. Giuseppe Tomassetti, professeur d'histoire du moyen âge à l'Université de Rome, mort en cette ville, le 23 janvier, à 65 ans, après avoir publié de nombreux ouvrages tels que : *L'Influenza degli Italiani sui loro conquistatori* (1873); *La Campagna romana nel medio evo; annalisi storica* (1879); *Sul progresso delle colonie europee* (1884), etc.; — Dr. Krogh Tonningh, ancien pasteur protestant norvégien, auteur de plusieurs ouvrages théologiques qui font autorité dans le monde luthérien de la Scandinavie, mais qui, converti au catholicisme en 1900, a, depuis, publié une *Année ecclésiastique* et des *Souvenirs d'un converti*, lus avec avidité dans les milieux religieux scandinaves, mort subitement à la fin de février, à Majorstuen (Norvège), à un âge avancé; — Gustavo Uzielli, savant géologue italien, professeur à l'Universlté de Parme, mort dernièrement à Florence, à 72 ans, lequel est l'auteur de nombreuses publications sur les sujets les plus divers, entre autres : *Sopra alcune osservazioni di Leonardo da Vinci* (1869); *Roma o Firenze* (1870); *Il Coloramento del mare* (1875); *Americo Vespucci davanti la critica storica* (1899), etc.; — Dr. Jakob Maarten Van Bemmelen, chimiste hollandais, de réputation, mort le 13 mars, à Leyde, à 81 ans; — le Dr C. Van Cauwenberghe, ancien recteur de l'Université de Gand, professeur de médecine à la même Université, mort accidentellement à Olsène (Belgique), le 12 février, à l'âge de 69 ans; — Léon Van Cromphout, compositeur de mérite, qui laisse plusieurs recueils de mélodies, des morceaux pour piano et un poème dramatique avec soli, chœurs et orchestre intitulé : *Les Aïssa-Wahs*, mort à Bruxelles, en mars, à 65 ans; — Dr. William Walker, ministre protestant écossais, mort dans le courant de mars, à 94 ans, lequel a publié divers ouvrages sur la théologie, mais dont l'œuvre principale est une biographie du Rev. John Skinner, le grand poète écossais; — Dr. Wilhelm Wilmanns, l'éminent philologue allemand, un des membres les plus actifs du « Deutscher Sprachverein », professeur de langue et de littérature allemandes à l'Université de Bonn depuis 34 ans, mort accidentellement en cette ville, le 29 janvier, à 69 ans, lequel a publié divers ouvrages de philologie qui font autorité.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 février, M. Héron de Villefosse lit un rapport de M. Thiers qui rend compte des recherches faites par lui sur l'emplacement de la cité romaine de Ruscino (Castel Roussillon). — M. Ph. Berger appelle l'attention de l'Académie sur un fait signalé par M. Vercoutre que le triangle symbolique de Tanit se trouve sur les poteries kabyles et les tatouages tunisiens et que les coutumes puniques ont été en partie conservées par les populations berbères du Nord de l'Afrique. — M. Salomon Reinach présente une nouvelle exégèse de la légende d'Apollon et de Marsyas. — Le 20, M. Th. Reinach lit un travail sur « l'anarchie monétaire » qui régnait dans la Grèce ancienne, et cite un texte découvert à Delphes. — M. Babelon fait remarquer que le renseignement fourni par le texte de Delphes était déjà connu et avait été signalé par les numismates. — M. Bréal signale un mot allemand, « lei », qui, suivant son opinion, porte la trace du désordre qui régnait au point de vue de la monnaie dans les républiques helléniques. — M. le Dr Capitan commente un manuscrit mexicain du xvie siècle, lu par M. Morel-Fatio. — Le 17, M. Morel-Fatio entretient l'Académie d'un manuscrit du xvie siècle offert à la Bibliothèque nationale par la marquise Arconati-Visconti, contenant l'histoire de Charles-Quint, et rédigé par Hugues Cousin, secrétaire d'Érasme. — M. le comte Durrieu signale les

sources italiennes auxquelles les artistes français ont dû prendre leurs inspirations au temps de Charles V, et montre que, de leur côté, les Français ont fourni quelques motifs aux Italiens. — MM. Perrot et Héron de Villefosse ajoutent quelques précisions à cette théorie. — Le 24, MM. le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Paris, dans laquelle il est question d'un bas-relief découvert et photographié en Espagne par M. Alberti, et qui représente trois cavaliers. — M. Collignon croit reconnaître les Dioscures, et fixe la date de cette œuvre au IVe siècle avant J.-C. — M. le comte Durrieu parle d'un tableau commandé au peintre allemand Jean Hay par Jean Coyet, secrétaire de Charles VIII en 1494. — M. Pirenne lit un travail sur les *Ministériales* au moyen âge. — M. Prou signale l'importance de cette question au point de vue du droit féodal. — M. René Pichon donne lecture d'un travail en faveur de la version généralement admise d'une appréciation de Caton sur le courage et l'aptitude oratoire des Gaulois. — M. Th. Reinach appuie ces conclusions et rappelle le texte de Lucien qui désigne Hercule comme le symbole des Gaulois au point de vue de l'éloquence et de la vigueur. — M. Jullian, tout en se rangeant à l'opinion des précédents, apporte des textes qui mettent en relief les qualités des Gaulois comme agriculteurs. — Le 3 mars, M. Th. Reinach relit son mémoire sur l'anarchie monétaire en Grèce. — M. Haussoullier présente quelques observations. — M. le comte Durrieu relit son travail sur les rapports de l'art italien et de l'art français. — M. de Mély étudie les Heures du duc de Berry attribuées aux frères de Limbourg, indique l'influence d'Henri Bellechose, et, contrairement à l'opinion que les frères de Limbourg ont pu voyager, présente une lettre de laquelle il résulte, qu'un Italien a dû séjourner en France d'autant plus que sa signature : *Filippus*, est précisément celle que l'on trouve dans le manuscrit de Chantilly. — M. le comte Durrieu félicite M. de Mély d'avoir pu identifier l'auteur de cette signature. — Le 10, M. le comte Durrieu signale la découverte, à Portsmouth, par le P. Blanchard, des feuillets arrachés au manuscrit qui a péri dans l'incendie de Turin de 1904. — M. Cordier lit une lettre du Dr Legendre, exposant les résultats de sa mission dans le Yun-Nan septentrional. — M. H. Omont prononce l'éloge funèbre du P. de Smedt, directeur des Bollandistes. — M. Ph. Berger rend compte des travaux d'exploration de l'îlot amiral, dans le port de Carthage. — M. Clermont-Ganneau fait observer la présence, dans les maçonneries découvertes, du triangle symbolisant Tanit, qui est particulier aux constructions puniques. — M. Dieulafoy explique, par des raisons techniques, le plan observé dans le port militaire. — M. Perrot souhaite que tout ce port soit déblayé. — M. Th. Reinach fait remarquer l'analogie entre le port de Carthage et celui d'Alexandrie. — M. Jullian parle de l'histoire de Lectoure au temps des Romains. — Le 17, M. Morel-Fatio relit son mémoire sur l'histoire de Charles-Quint. — M. de Géroncourt lit un rapport sur sa mission dans les bassins du Sénégal et du Niger et sur la découverte qu'il a faite de nécropoles arabes remontant au XVIe siècle. — M. Haussoullier lit une communication de M. Merlin au sujet de deux bustes en bronze troués à Mahdia, et qu'il croit appartenir à une des galères sacrées d'Athènes. — M. Haussoullier fait remarquer la petite dimension de ces bronzes et croit qu'ils proviennent d'ex-voto en forme de galères. — M. Th. Reinach observe qu'au Ier siècle Athènes avait pour seuls vaisseaux les galères sacrées.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 février, M. R. Georges-Lévy lit un travail sur les finances à Athènes au Ier siècle avant J.-C. — Le 11, M. de la Gorce lit une notice sur la vie

et les œuvres de M. Paul Guiraud. — Le 18, M. G. Bapst lit un travail sur la bataille de Rezonville et sur la retraite ordonnée par Bazaine. — Le 25, M. Levasseur donne lecture d'un fragment de son livre sur l'histoire du commerce de la France. — Le 4 mars, M. l'abbé Arquillière lit un mémoire sur l'ancienneté de l'opinion qui prétend mettre le Pape au-dessous du concile. — Le 11, M. Cadoux fait connaître une étude sur l'organisation du service des eaux à Vienne. — Le 18, M. Welschinger lit une étude sur le Roi de Rome.

Paris. — Dans le *Journal asiatique* (juillet-août 1910), M. F. Martin, professeur de langues sémitiques à l'Institut catholique, a étudié un des plus beaux morceaux de la littérature religieuse de Babylone : *Le Juste souffrant babylonien* (Extrait. Imp. nationale, 1910, in-8 de 171 p.). Après avoir indiqué, dans l'Introduction, les trois fragments qui nous sont parvenus de ce poème, M. Martin expose que le héros, nommé Tâbi-outral-Illil, n'est pas un roi, comme Jastrow l'a pensé, mais un sujet respectueux et fidèle, ayant, dans son épreuve, bien des analogies avec Job, sans être, comme lui, monothéiste. Dans sa forme actuelle, le poème pourrait bien remonter à l'époque de Hammourabi, 2 000 ans environ avant notre ère, mais cette rédaction pourrait aussi être le remaniement d'un canevas plus ancien. Le poète a voulu, semble-t-il, faire le tableau des maux réservés à celui qui méconnaîtrait la puissance de Mardouk et ne rendrait pas à son temple la vénération qui lui est due. Un but politique s'y joindrait si le juste était puni, malgré ses vertus, pour n'avoir pas reconnu l'hégémonie religieuse de Babylone. M. Martin donne ensuite une nouvelle transcription et traduction de ce texte difficile. Il fait ressortir la structure du poème et il propose une interprétation, qu'il croit plus exacte, de plusieurs passages. Il justifie, dans le commentaire, ses lectures et ses traductions, et sur bien des points, pour lesquels les éléments d'une solution définitive font encore défaut, il émet des hypothèses plus ou moins plausibles, qui pourront être discutées. Son travail constitue un progrès véritable dans l'explication de cette belle lamentation.

— On sait que Benoît XII a travaillé à la réforme de l'ordre bénédictin, pour lequel il a édicté des constitutions célèbres. Il a fait procéder à cette occasion à une vaste *Enquête sur la fortune des établissements de l'ordre de Saint-Benoît en* 1338. Ce sont quelques documents relatifs à cette enquête que M. L. Delisle avait groupés dans un mémoire qui vient seulement de paraître (tiré des *Notices et extraits des manuscrits*. Paris, C. Klincksieck, 1910, in-4 de 54 p.) en les faisant précéder naturellement des observations nécessaires. Les principaux documents réunis ici concernent l'état du temporel de l'abbaye du Mont-Saint-Michel (n° 3) et des prieurés de sa dépendance (n° 4) et celui de l'abbaye Saint-Ouen de Rouen (n° 5). On conçoit tout ce que de pareilles pièces apportent de renseignements sur l'histoire économique du XIVe siècle.

— Dans une brochure intitulée : *Tableau généalogique de la maison capétienne* (Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, gr. in-4, 3 tableaux), M. Henri de Beaumont se contente de donner la filiation des branches les plus illustres de la famille royale de France, en indiquant les princes morts en combattant pour le pays.

— Signalons *l'Esprit des Œuvres sociales*, par M. Louis Durand (Paris, Édition de l' « Action catholique », s. d., in-16 de 29 p. — Prix : 0 fr. 10). Nul mieux que l'éminent président de l'Union des caisses rurales et ouvrières ne pouvait montrer que ceux-là se font une conception bien étroite

de la charité qui n'entendent secourir que les gens tombés dans l'indigence et qui se désintéressent des œuvres sociales. Il ne semble pas moins évident à M. Louis Durand que les catholiques doivent donner à toutes les œuvres sociales dont ils s'occupent un caractère nettement catholique. Toutefois nou comprendrions mal qu'il nous fût interdit de collaborer avec d'honnêtes gens qui ne pratiquent pas notre religion pour obtenir telle ou telle amélioration sociale. Mais nous reconnaissons que la neutralité qu'imposent ces collaborations et que les condescendances facilement excessives témoignées aux puissances officielles, dont on espère la bienveillance et des subventions, ne vont pas toujours sans grands dangers, sur lesquels ces pages sincères et vives éveillent l'attention.

— Très nourrie, la brochurette de MM. G. et S. de Monteinach intitulée : *Le Logis social* (Reims, « Action populaire »; et Paris, Lecoffre, Gabalda, s. d., in-16 de XVIII-25 p. — Prix : 0 fr. 25) ne perdrait rien à être datée. Une première partie, vraie revue du mouvement social, contient des documents et des renseignements fort instructifs. La seconde partie est un tract vif et émouvant *contre le logement antisocial*, spécialement celui des domestiques dans les grandes villes comme Paris. Il est urgent d'éveiller sur les abus criants qui sont signalés ici l'attention des locataires, et surtout celle des propriétaires et des constructeurs. De riches capitalistes, soucieux de leur vraie fonction sociale, des sociétés immobilières puissantes, comme certaines compagnies d'assurances, s'honoreraient en prenant, à cet égard, l'initiative de réformes bienfaisantes. Un spécialiste compétent, M. Augustin Rey, architecte de la fondation Rothschild à Paris, a donné sur ce sujet des indications très pratiques dans une étude qui a pour titre : *De la Suppression de l'étage sans combles. Modification qui s'impose dans nos habitations modernes urbaines* (1906).

— Parmi les nombreux articles consacrés à la mémoire de M. Delisle, nous donnerons une mention particulière à celui que notre collaborateur M. Henri Lemaître a écrit pour la *Zeitschrift des österreichischen Vereines für Bibliothekswesen* (Heft 3-4 de 1910; tiré à part : *Léopold Delisle*. Wien, Wilhelm Braumüller, s. d. in-8 paginé 113-121). Bien que M. Lemaître donne un aperçu d'ensemble, complet dans sa brièveté, de l'activité scientifique de l'illustre érudit, c'est naturellement son rôle comme bibliothécaire et bibliographe qui retient davantage son attention.

— *La Revue* (ancienne *Revue des revues*) publie dans sa livraison du 1er mars dernier (p. 660-680) un article fort curieux de M. Albert Cim sur *les Victimes du livre*. Nous croyons savoir que cette étude n'est qu'un fragment d'un ouvrage sur le sujet qui paraîtra sous le même titre. Si donc nous sommes bien informés, nos lecteurs peuvent s'attendre à ce qu'il en soit question dans le *Polybiblion*.

— M. le vicomte de Savigny de Moncorps a extrait de l'*Annuaire des Amis des livres*, une curieuse étude bibliographique qu'il a écrite *A propos de l'* « *Histoire de Frédéric le Grand* », de Kugler et Menzel (Paris, 1911, in-16 de 29 p., avec 2 reproductions de plats de reliure). Ce superbe ouvrage composé par Franz Kugler (*Geschichte Friedrichs des Grossen*) fut illustré avec un luxe extraordinaire par un artiste de haut mérite, Adolph Menzel. L'auteur en fait la description minutieuse et il nous donne la traduction du prospectus luxueux ayant annoncé (Leipzig, Weber, décembre 1839) la prochaine apparition de cette Histoire de l'illustre souverain prussien (1840). Ce prospectus, d'allures et d'intentions très patriotiques, offre un spécimen, amusant parfois, de la réclame allemande. Mais M. de Savigny

le fait suivre d'un autre document du même genre, relatif à la traduction, en allemand, de l'histoire de Napoléon par Laurent de l'Ardèche, illustrée par Horace Vernet. Cette annonce de librairie est d'allure aussi grandiloquente, par son style, que celle concernant l'*Histoire de Frédéric le Grand*. Brochure fort intéressante, qui mérite l'attention et la faveur des bibliophiles.

— Depuis quelques années, la maison D.-A. Longuet, 233, rue Lafayette, se distingue par ses efforts pour répandre le goût des choses artistiques en France. Elle tente en ce sens un nouvel effort par la publication d'un recueil mensuel : *Les Musées de France, bulletin publié sous le patronage de la direction des musées nationaux et de la Société des Amis du Louvre* (12 fr. par an; 14 fr. pour l'étranger). M. Paul Vitry, le très distingué conservateur-adjoint du Musée du Louvre, qui assume la direction du nouveau recueil, avait déjà fait des tentatives analogues : *Les Musées et Monuments de France*, le *Bulletin des musées* avaient dû malheureusement interrompre leur publication. Nous souhaitons meilleur succès à celle-ci qui se présente fort bien et qui mérite certainement la faveur du public éclairé que préoccupe la situation des établissements publics où se conservent nos richesses d'art nationales; les sociétés qui se fondent de divers côtés pour aider à la sauvegarde des objets que guette la convoitise de l'étranger et que ses actives recherches menacent, attestent cette préoccupation : « Nous voulons signaler, dit le programme, les accroissements et les perfectionnements de nos musées; nous voulons faire connaître les sacrifices de l'État ou des villes, les initiatives fécondes de groupements tels que les Amis du Louvre et l'Union centrale des arts décoratifs et aussi les libéralités privées qui viennent enrichir notre patrimoine national. Dans ce but, à côté de nouvelles exactes et de commentaires brefs mais précis, nous donnerons par l'image une documentation soignée et très nombreuse. » C'est ainsi que le premier fascicule, à côté des notes sur les musées nationaux et sur les divers musées de Paris ou de la province, contient un article de M. Louis Réau sur le musée de Nancy, un autre de M. Raymond Koechlin sur la troisième exposition d'estampes japonaises organisée au musée des arts décoratifs, une notice de M. Paul Vitry sur le regretté Jules Mairet, président de la Société des Amis du Louvre, un commentaire de M. A. Héron de Villefosse sur une plaque antique de bronze à incrustations d'argent donnée au musée du Louvre par la Société des amis de cet établissement, et un aperçu par M. Jean Guiffrey de la collection Chauchard, dont il a tant été parlé. Quatre planches d'une belle exécution accompagnent ce fascicule.

— A tous ceux qui s'occupent d'œuvres, il convient de recommander le *Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris* (Paris, J. de Gigord, 1911, in-18 de VIII-718 p. — Prix : 5 fr. 25). « La première idée de ce livre appartient à M. le vicomte Armand de Melun... Il pensait que le *Manuel* serait un intermédiaire nécessaire entre les uns et les autres. » Depuis sa mort (1877), ce volume a eu sept éditions, de plus en plus importantes et différentes de celles qui les ont précédées. Mais, si les œuvres de charité proprement dites prédominent ici, il en est d'autres qui les complètent à divers titres, et parmi celles-ci, il ne faut pas oublier de rappeler la Société bibliographique, dont le rôle est expliqué en tête du chapitre XV (p. 606-607). Les tables analytique et alphabétique qui terminent ce Manuel ont été dressées avec un soin tout particulier; aussi les recherches sont-elles grandement facilitées.

— A signaler la *Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France*, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique par M. Robert de Lasteyrie, avec la collaboration de M. Alexandre Vidier (Paris, Imp. nationale; Leroux, 1909, in-4 de 265 p. à 2 col.). L'inventaire s'applique à 5 028 titres relevés dans les publications de toutes les sociétés savantes françaises, c'est-à-dire de la France proprement dite, de l'Algérie, de la Tunisie et de l'Indo-Chine, comme aussi des Instituts français existant en Égypte, en Grèce, en Italie et au Maroc. Ce travail, à tous les points de vue, est irréprochable.

— A tout récemment paru : la *Première Table générale de la « Revue d'histoire moderne et contemporaine »* (1899-1909), rédigée par M. Marc Barry (Paris, Cornély, 1910, in-8 de VII-107 p.). L'*Avant-propos* (V-VII) résume l'historique de la revue. Quant à la « Table générale », elle se divise ainsi : *Table des articles*. I. Classement par ordre alphabétique des noms d'auteurs (p. 1-5). II. Classement par ordre méthodique (p. 5-11). — *Table des comptes rendus* (p. 12-84). — *Table des périodiques analysés*. I. Périodiques français (p. 85-95). II. Périodiques étrangers (p. 95-96). — Enfin *Table des notes et nouvelles* (p. 97-107). L'impression de ce travail a été dirigée avec beaucoup de soin par MM. G. Brière et P.-R. Mautouchet.

— Le 12 mars dernier a paru le premier numéro d'un journal hebdomadaire illustré, qui a pour titre : *L'Alsacien-Lorrain de Paris*, lequel « aspire à devenir le lien grâce auquel les Alsaciens et les Lorrains pourront connaître, au jour le jour, la vie actuelle au-delà de « la ligne bleue des Vosges », en suivre les épisodes, revivre des souvenirs, et revoir souvent par la seule lecture d'un fait divers local, pieusement recueilli dans ses colonnes, l'ombre du vieux clocher natal où s'abritent les tombes des ancêtres. » Ce premier numéro est fort intéressant. Il renferme, entre autres, un article de M. Henri Welschinger sur les *Journées historiques des 17 février et 1er mars 1871 à Bordeaux*; *la Protestation* (fac-similés avec signatures) *des députés de l'Alsace-Lorraine à l'Assemblée nationale, le 17 février* 1871, un compte-rendu, signé « Carmosine », du livre de M. Paul Acker : *Les Exilés*. A noter aussi une reproduction des « Jolies épousailles », la caricature politique de Henri Zislin, pour laquelle cet artiste a été récemment condamné (Paris, 20, rue du Petit-Musc, IVe arr. — Abonnement : France et Alsace-Lorraine, 6 fr.; Union postale, 8 fr.).

— Nous recevons tardivement l'*Almanach bénédictin* pour 1911, que rédige M. A.-J. Corbierre (Paris, Falque, in-8 de 80 p., avec grav. — Prix : 0 fr. 50). Très bien imprimé, cet almanach sort de la banalité du genre. Nous y avons remarqué surtout les articles suivants : *Les Reliquaires de saint Benoît*; *Luxe pour Dieu chez les bénédictins*; *Bibliographie de l'oblature bénédictine*; *La Dévotion à saint Jean l'Évangéliste dans l'ordre bénédictin*.

— Le Comité catholique de défense religieuse vient de lancer une très artistique brochure intitulée : *Respect aux églises de France* (Paris, 35, rue de Grenelle, 1911, petit in-8 de 105 p., illustré. — Prix : 0 fr. 75). Précédée d'une remarquable Préface du colonel Keller, cette brochure est le résultat d'une enquête menée par les soins du Comité dans bon nombre de diocèses. Près de 45 exemples donnent un aperçu assez complet de la situation de nos églises. Ils montrent l'insuffisance des réparations provenant du manque de ressources ou du mauvais vouloir des autorités, de sorte que les sanctuaires les plus vénérés sont menacés de destruction. Ces pages font connaître les dénis de justice, les crimes contre nos traditions et contre la foi catholique. Là passent aussi sous les yeux de nombreuses photographies

avec les commentaires utiles. Il importe que chacun propage autour de soi les résultats d'une telle enquête, afin que les populations s'efforcent d'obtenir pour leurs églises le respect qui leur est dû.

— Quoique tardive, la visite que nous fait annuellement l'excellent périodique enfantin, si apprécié des familles, qui a pour titre *le Noël*, n'en sera pas moins accueillie ici avec toute la sympathie qu'elle mérite. *Le Noël* de 1910 nous arrive donc revêtu de sa charmante reliure bleue avec plaque or. On sait que son illustration en couleurs et en noir est des plus soignées et que, bien imprimé sur beau papier, il s'offre comme l'un des plus artistiques recueils hebdomadaires qu'il soit possible de donner aux enfants et aussi aux adolescents. Pour dire tout ce que renferme cette délicieuse publication, il nous faudrait une place dont nous ne disposons pas; nous sommes donc dans la nécessité de nous borner à rappeler ses grandes divisions. Tout d'abord les bénédictions épiscopales : il en est venu de quantité de diocèses de la France et de l'étranger. Voilà, certes, la meilleure des recommandations. Viennent ensuite : articles de piété et de morale; comptes rendus de fêtes et de réunions; biographies très brèves de célébrités contemporaines; notices sur des sujets scientifiques et industriels; nombreux romans, nouvelles et légendes, aussi intéressants que scrupuleusement choisis; pièces de poésie et morceaux de musique; comédies et récréations littéraires; variétés: détails instructifs groupés en : « Noël-école, Noël-aiguille, Noël-foyer, Noël-labeur, Noël-amateur, Noël-musica, Noël-souvenir; » et pour finir, sous la rubrique : « Petite Académie noëlliste », de sérieuses questions mensuelles, très bien traitées, et l'énoncé des « Concours » organisés par la Revue. Les familles chrétiennes ont, avec *le Noël*, le périodique le plus parfait existant présentement à l'usage de leurs enfants (Paris, Maison de la Bonne Presse. Abonnements : deux éditions : l'une, 10 fr. pour la France et 12 fr. pour l'étranger; l'autre, 12 fr. 50 et 15 fr. — L'année 1910. forme 2 vol. gr. in-8 de 852 et 824 p., reliés toile bleue, fers spéciaux. Prix : 13 fr. tr. jaspées et 15 fr. tr. dorées).

Anjou. — Il n'y a pas encore un an, le maire de Saumur, M. le docteur Paton, convoquait ses concitoyens, sans distinction de partis, à créer une Association d'études, que l'on appela *Société des lettres, sciences et arts du Saumurois*. Les adhésions furent assez nombreuses pour constituer, le 20 mai 1910, un bureau provisoire, et pour que l'assemblée générale, composée des 70 membres présents, pût, dès le 1er juin 1910, voter les statuts d'esprit très largement scientifique, et former le bureau définitif, attribuant la présidence d'honneur au maire et la présidence effective au colonel Picard, ancien professeur de l'École de cavalerie, qui sut, avec ses collègues, mener si rondement, si militairement l'œuvre, qu'elle ne compte pas moins aujourd'hui de 350 adhérents. Et ce n'est point là une petite coterie d'admiration mutuelle, forcément stérile, c'est un véritable laboratoire où les bonnes volontés et les compétences travaillent avec fruit. Les questions à l'étude embrassent, pour la région, tout ce que peuvent englober la science, l'histoire, la littérature, les arts, même la sociologie et l'économie politique. Deux livraisons de son *Bulletin* ont paru, depuis septembre 1910 (Saumur, Godet, in-8 de 83 et 88 p., 3 fr. le fascicule) avec d'intéressantes communications du président, M. le colonel Picard, sur le château de Saumur, de M. Lohier, sur la cuisine de ce château; les sépultures de Neuillé, par MM. E. Thiffoine et de la Brière; la reproduction d'une rare plaquette défendant les Saumurois d'avoir livré leur ville aux Vendéens, par M. le docteur Bontemps; une excellente causerie de M. Marc Leclerc à propos de la

réorganisation projetée du musée de Saumur; les souvenirs d'un vieux Saumurois (Jules Ceslau, mort à 87 ans, en 1896), par M. Leroux-Cesbron; le compte rendu d'excursions à Chenehutte et à Gennes (sur Loire) et des appréciations sur les restes gallo-romains de cette ville, par M. l'abbé Bourasseau; les travaux du congrès préhistorique de Tours, par M. Villemin, avec d'intéressantes notes sur l'atelier du Grand Pressigny; des communications sur le puits funéraire de Sublaines, par M. le docteur Dubreuil-Chambardel, et sur ceux de la Vendée, par M. Paul Godet; l'art du livre à Saumur, et les imprimeurs protestants, par M. le docteur Bontemps; la maison de Lorraine Anjou, par Mme Renouard; autour de Saumur, par M. le docteur Constant Petit; la sépulture de Courchamps, par le docteur Gilbert et M. Valotaire; les escapades des escholiers de la célèbre Académie protestante, par M. Le Gouis, d'après les registres originaux; une note ironique sur la spontanéité des acclamations populaires, par M. Goblet, avec une circulaire du préfet pour les réceptions de Napoléon en 1808; des pièces du XVIe siècle, par M. Grignon; deux sonnets par M. R. B., etc. La Société des lettres, sciences et arts du Saumurois contribuera certainement aux progrès et à la vulgarisation des connaissances agréables, utiles, et c'est là une des meilleures manifestations de la vie régionale que nous puissions enregistrer.

— A diverses reprises, nous avons eu l'occasion de parler du recueil connu sous le titre de *Andegaviana*, lequel, avec son dixième volume (Paris, A. Picard et fils; Angers, Siraudeau, 1911, in-8 de 542 p. Prix : 4 fr.) forme une collection de petites archives angevines qui seront utiles aux travailleurs, et intéressante pour les curieux, lorsque des tables détaillées et bien complètes permettront d'y recourir aisément. M. Uzureau ne vise point à la haute érudition; mais si ses visées sont beaucoup plus modestes, sa coopération n'en est pas moins méritoire. Il lit le plus qu'il peut. Il copie et fait copier tout ce qui lui paraît susceptible d'intéresser sa province, qu'il s'agisse d'un document ou d'un manuscrit des archives ou des bibliothèques, d'une colonne de vieux journal ou d'une page de publication récente: voilà des dossiers; aux lecteurs d'en juger la valeur et le degré d'autorité. Bien des notes et notices risqueraient, sans *Andegaviana*, d'être *perdues;* bien des citations, inconnues. Il faudrait reproduire ici la table chronologique entière des 69 numéros indiqués. Contentons-nous d'ajouter que cinq documents sont antérieurs au XVIIe siècle, que l'époque révolutionnaire, avec les guerres de Vendée, y est représentée par dix pièces, entre autres, une curieuse enquête scolaire de 1791-92, à Angers, d'après le rapport de la municipalité, déjà publié, il faut le dire, mais avec la date erronée de 1795, que relève M. Uzureau, dans les *Archives d'Anjou* (1843) de Paul Marchegay (p. 92-97). On y trouve aussi des considérations sur l'insurrection, écrites par un Bleu, Joseph Clémenceau, juge au tribunal de Beaupréau, en plein pays de bataille, fait prisonnier par les Vendéens, et par conséquent peu suspect, lorsqu'il témoigne, parfois, en leur honneur. La notice la plus ancienne est un article de M. Léon Maître, publié en 1909, dans une revue voisine, sur « les cryptes du diocèse d'Angers », et la plus récente, le procès verbal d'expulsion des jésuites d'Angers, en 1880 (p. 408-413) qui figure dans les *Expulsions des congrégations de l'Ouest*, d'Émile Pingault (p. 49-56). Il nous sera permis d'ajouter que, sans méconnaître l'utilité des reproductions et des emprunts aux contemporains, c'est surtout par les documents restés jusque-là manuscrits, que se recommandent les miscellanées de M. l'abbé F. Uzureau, surtout lorsque l'éditeur prend soin de bien préciser les sources.

Artois. — L'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras nous a envoyé le tome XLI de la IIe série de ses *Mémoires* (Arras, imp. F. Guyot, 1910, in-8 de 348 p. avec 2 planches). A mentionner d'abord le *Discours prononcé sur la tombe de Mgr Doublet, membre résident, le* 1er *mars* 1910, par M. l'abbé Rohart (p. 7-11) et la *Note biographique sur Louis-Ignace Le Pippre de la Vallée, membre de la Société littéraire d'Arras* (né à Arras le 31 juillet 1714, mort à Égremont le 14 octobre 1792), par M. Georges Sens (p. 12-25, avec une reproduction dans le texte de l'ex-libris de Le Pippre). — Nous enregistrerons ensuite quatre mémoires : *La Seconde Restauration dans le Pas-de-Calais* (suite), par M. le comte de Hauteclocque (p. 26-140); — *Grave Accident survenu le* 28 *octobre* 1696 *à l'hôtel de ville d'Arras*, par M. A. de Puisieux (p. 141-145); — *Quelques Notes sur la situation de l'instruction populaire au moment de la Révolution, notamment dans le Pas-de-Calais*, par M. Jules Sion (p. 146-156); — *La Confrérie de Saint-Éloi d'Arras*, par M. Ed. Morel (p. 158-262, avec 2 planches). — Le reste du volume contient : le *Discours d'ouverture* du président, M. G. Acremant (p. 265-276); — le *Rapport sur les travaux de l'année*, par M. François Blondel (p. 277-283); — deux *Rapports sur le concours d'histoire*, par M. le chanoine Duflot et sur *le concours de poésie*, par M. Ed. Morel (p. 284-307); — enfin le *Discours de réception* de M. Lennel (p. 308-318) et la réponse de M. le chanoine Rohart à ce discours (p. 319-328).

Auvergne. — A l'occasion du centenaire (1810-1910) de la création de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, ses professeurs actuels, auxquels se sont jointes certaines personnalités ayant autrefois professé dans la même Faculté, ont publié dernièrement un volume de *Mélanges littéraires* (et aussi historiques, archéologiques et philosophiques) qui se recommande à l'attention (Paris, Alcan; Clermont-Ferrand, Société anonyme du « Moniteur du Puy-de-Dôme et des Imprimeries G. Mont-Louis, 1910, in-8 de 357 p., avec 9 planches et 2 plans. — Prix : 10 fr.). Ce recueil, dont l'intérêt est aussi réel que varié, s'ouvre par des *Notes sur les origines de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand* (p. 5-14). Viennent ensuite les études dont nous allons donner les titres avec les noms de leurs auteurs : *Crocus roi des Alamans*, par M. Alfred Coville (p. 15-35); — *Du Moyen de discourir sur les péchés des rois, par Fray Juan de Santo Thomas, confesseur de Philippe IV* (1643), par M. Georges Desdevises du Dezert (p. 37-54); — *La Crise de la morale*, par M. Emmanuel Joyau (p. 55-68); — *Les Mosaïques mérovingiennes de Thiers*, par M. Louis Bréhier (p. 69-85, avec 4 planches); — *Les Rêves dans les chansons populaires scandinaves du moyen âge*, par M. Léon Pineau (p. 87-101); — *Clermont gallo-romain*, par M. Auguste Audollent (p. 103-153, avec 2 planches et 2 plans); — *Une Négociation littéraire* (*documents inédits*), par M. Louis Maigron (p. 155-168); — *Autour du « Décret mégarien »*, par M. Louis Bodin (p. 169-182); — *Les Origines du port de Boulogne*, par M. Jules Sion (p. 183-191); — *Jean-Antoine de Baïf et Marc-Antonio Flaminio*, par M. Mathieu Augé-Chiquet (p. 193-199); — *Une Émeute théâtrale à Londres, au* XVIIIe *siècle, par* M. C. Félix (p. 201-208); — *Le « Cas Bunyan » et le Tempérament psychologique*, par M. Émile Marcault (p. 209-223); — *Le Lyrisme de Lamartine dans les « Harmonies »*, par M. Gustave Allais (p. 225-243); — *Le Miroitement orphique*, par M. L. Dorison (p. 245-255); — *« Le Musicien pauvre », de Franz Grillparzer*, par M. A. Ehrhard (p. 257-266); — *Quelques Documents nouveaux sur le théâtre de Blackfriars*, par M. Abel Feuillerat (p. 267-276); — *Les Manuscrits des « Annales d'Issoire »*, par M. Henri Hauser (p. 277-287); — *Note de syntaxe*

historique : la conjonction « pour que » au XVIIe *siècle*, par M. B. Petiot (p. 289-295); — *Gilbert Romme en Russie*, par M. Léonce Pingaud (p. 297-306); — *Une Maison de Montferrand*, par M. Henri du Ranquet (p. 307-317, avec 3 planches); — *Notes sur les architectes de la cathédrale de Clermont*, par M. Gilbert Rouchon (p. 319-328); — *Sur quelques difficultés de l'étymologie des noms propres*, par M. J. Vendryes (p. 329-337); — *L'Aveugle dans la société moderne*, par M. Pierre Villey (p. 339-353).

Bretagne. — M. Raoul Bonnet vient de publier une brochure luxueuse sur *Marceau et Mlle de Chateaugiron* (Dreux, imp. J. Lefebvre, 1911, in-8 de 35 p., avec portrait et planche hors texte. Tirage à 50 ex. numérotés à la presse). Là sont exposés avec précision les rapports du général républicain avec la famille Leprestre de Chateaugiron. Ces rapports débutèrent à Rennes, par un service important rendu au fils de la maison, Hippolyte, « suspecté de complicité avec les émigrés », mais pris aussitôt, pour éviter une catastrophe possible, par Marceau comme aide de camp. M. et Mme de Chateaugiron avaient deux filles dont l'aînée, Agathe, fit une profonde impression sur le général, qui demanda sa main. Elle lui fut accordée par la mère, avec l'agrément de l'intéressée; mais le père s'opposa vivement à ce projet de mariage et finit, en présence d'une résolution qu'il ne put vaincre, par se séparer des siens. A propos de cette histoire intime, M. R. Bonnet publie deux curieuses lettres dont il possède les originaux et qui, au milieu des caractères noirs de la brochure, sont imprimées en rouge : l'une de Mme de Chateaugiron (Au Marais, 26 frimaire, 17 décembre 1796) adressée quelques jours après la mort de celui qu'elle considérait déjà comme son gendre, à la sœur de celui-ci, Émira Marceau; l'autre, signée d'Agathe à la même Émira (Du Marais, 22 pluviôse an V, 10 février 1797), où il est question de « l'image chérie du plus aimé des hommes. » Cette idylle troublée, douloureuse, se termina très prosaïquement par le mariage de la fiancée consolée avec Claude-Laurent Dodun de Keroman, premier secrétaire d'ambassade à Vienne (novembre 1800). C'est en cette capitale qu'elle mourut deux ans plus tard.

— Les almanachs patois et régionaux sont maintenant nombreux en France, depuis l'ancien et célèbre *Armana prouvençau* qui a propagé et affermi l'œuvre des félibres. A côté de petits almanachs en langue bretonne, surtout œuvres de propagande religieuse ou politique, la Bretagne en possède un aujourd'hui qui a une véritable valeur littéraire : l'*Almanak Kevredigez-Broadus Breiz*, ou, en français « l'Almanach de l'Union régionaliste bretonne »; c'est l'organe de l'association de ce nom, présidée par le Mis de L'Estourbeillon et qui tient chaque année ses sessions dans différentes villes de la Bretagne : il se publie déjà depuis un certain nombre d'années et paraît à l'imprimerie-librairie Fr. Simon, à Rennes : celui de 1911 forme plus de 152 p. in-18; prix : 0 fr. 20. Outre les renseignements (foires, etc.) nécessaires dans un almanach régional, cet almanach a surtout un caractère littéraire par ses articles et poésies soit en français, soit dans les différents dialectes bretons. Quelques-unes de ces poésies sont des ballades populaires (bretonnes ou françaises) et avec musique; d'autres sont l'œuvre d'auteurs divers dont le plus connu est le barde Borel. C'est par ses poésies surtout que cet almanach a son attrait et une valeur durables.

Champagne. — Le tome XII (années 1909-1910) des *Mémoires de la Société des lettres, des sciences, des arts, de l'agriculture et de l'industrie de Saint-Dizier* (Saint-Dizier, imp. Brulliard, 1910, in-8 de XII-639 p.) est presque entièrement occupé par l'énorme travail de M. C. Frionnet sur *les*

Premiers États des lépidoptères français. Sphingidae, psychidae, bombyces, acronyctinae (p. IX-551 p.). Il ne s'agit pas ici d'un simple catalogue; l'auteur a su éviter la sécheresse en donnant à la suite de chaque nom une description minutieuse de l'individu, des détails divers, méthodiquement présentés, et de très intéressants renseignements sur les mœurs des nombreux lépidoptères classés dans ce catalogue. A la fin on trouve une liste des « Principaux Parasites des chenilles de sphingidae, psychidae, bombyces, acronyctinae », une autre liste des « Plantes fréquentées par les mêmes chenilles », une « table alphabétique des genres et des espèces, avec l'indication des principaux synonymes. » Nous sommes en présence de la 2e partie d'un travail de H. Charles Frionnet sur les macrolépidoptères français. — A noter ensuite deux courtes notices nécrologiques : de M. Charmeteau *sur M. le vicomte Charles de Hédouville* (p. 555-558) avec portrait); et de M. Louis Haudard *sur M. Paul Guillemin* (p. 561-562).

Dauphiné. — Tout récemment nous est parvenu un fascicule retardataire de l'intéressant *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* (nos 1 et 2 du tome XVI. Avril et juin 1909. Grenoble, imp. Allier, 1910, in-8 de 72 p., avec fig.). Il est formé des travaux suivants : *La Télégraphie à travers les âges*, par M. Ernest Chabrand (p. 6-38);— *Le Sennezal, terre alimentaire des indigènes du douar Chender (Algérie)*, par M. L. Jacquot (p. 39-42); — *Les Flotteurs de l'Oued-el-Kébir (Algérie), note pour servir à l'histoire de la navigation*, par M. L. Jacquot (p. 43-45); — *De quelques chaussures primitives. Contribution à l'histoire de la chaussure*, par le même (p. 45-49); — *La Calette et les bonnets en Dauphiné (notes pour servir à l'histoire de la coiffure et du vêtement en Dauphiné)*, par M. Edmond Delaye (p. 50-55, avec 5 fig.); — *Le Scopélisme*, par M. Ernest Chabrand (p. 55-60); — *Notes sur les sépultures préhistoriques de l'étang de Gilleu sur la commune d'Annoissin-Chatelans*, par M. Vuillerme, communication de M. le Dr Jacquemet, notes de M. Muller (p. 61-68, avec 6 fig.); — *Contribution à l'histoire du luminaire. Le Valet, luminaire du village d'Onion (Haute-Savoie)*, par M. L. Jacquot (p. 69-72, avec 3 fig.).

Franche-Comté.— Très vivante, la biographie que M. Alfred Marquiset vient d'écrire sous le titre : *Un Cavalier léger. Le Colonel Clère* (1791-1866). (Paris, Champion, 1911, in-18 de 63 p., avec 4 portraits. Prix : 2 fr. 50.). Elle débute par une scène qui annonce plutôt un roman qu'une étude sérieuse. Mais c'est là simple affaire de tempérament : l'auteur est un humoriste, ce qui ne l'empêche nullement de raconter d'une façon très véridique et bien documentée l'histoire du brillant officier, qui fut un allié de la famille Marquiset. A l'usage des lecteurs peu moroses, M. A. Marquiset rapporte ici certaines aventures arrivées en Espagne à son héros et écrites par lui-même : ce sabreur était homme d'esprit. La présente brochure nous montre Pierre-Gaspard Clère, né à Gray, le 27 février 1791, s'engageant aux chasseurs à cheval en 1807, et gagnant successivement tous ses grades, ou peu s'en faut, sur les champs de bataille d'Espagne, de Portugal, d'Allemagne, de Belgique, de France, et enfin d'Afrique. Ayant quitté l'armée en 1854, après 45 ans de service et onze campagnes, il mourut à Paris, le 6 août 1866. « Il n'eut pas, observe M. A. Marquiset en forme de conclusion, l'envergure des fameux entraîneurs d'hommes, il n'eut pas la science vaste des stratèges, il fut un simple cavalier léger, avec tout ce que ce titre comporte de fermeté, de courage et d'intelligence. » Et c'est quelque chose.

— La vie de *Monsieur Gaston de Beauséjour, ancien capitaine d'artillerie, président annuel de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon en* 1909-1910 a été retracée avec beaucoup de soin, dans une élégante brochure, par M. le vicomte Albéric de Truchis de Varennes (Besançon, imp. Jacques, 1910, in-8 de 18 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Besançon*). Né à Motey-Besuche (Haute-Saône), en 1856, M. de Beauséjour, après d'excellentes études faites au collège Saint-François-Xavier de Besançon, fut, en 1876, admis simultanément à l'École normale supérieure et à l'École polytechnique. Ayant opté pour cette dernière, il en sortit deux ans au plus tard et entra comme sous-lieutenant élève à l'École d'application de Fontainebleau. Il poursuivit sa carrière dans l'artillerie jusqu'au 5 mai 1890, date à laquelle, étant capitaine, il démissionna pour raisons de santé. Marié depuis neuf ans, il partagea dès lors sa vie entre Besançon et son village natal, dont il devint maire. Tout en composant sur sa province d'intéressants travaux historiques, rappelés par son biographe, M. de Beauséjour se consacra activement aux intérêts agricoles non seulement de Motey-Besuche, mais de toute la région : aussi les services rendus par lui aux syndicats de cultivateurs furent-ils considérables. Cet érudit, doublé d'un homme de bien, mourut subitement le 8 août 1910. L'intéressante biographie de M. de Truchis se termine par la bibliographie des travaux de M. de Beauséjour.

— Ardent folkloriste, M. Charles Beauquier chasse de son mieux les traditions de sa province natale. Cet exercice lui a permis de publier un certain nombre d'ouvrages estimés où il a consigné et fait revivre de manière très pittoresque les us et coutumes du temps jadis. Aujourd'hui il nous donne une amusante et instructive étude intitulée : *Traditions populaires de la Franche-Comté. La Cuisine* (Besançon, imp. Dodivers, 1911, in-8 de 91 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*). A la fin d'une courte *Introduction* où il compare le passé avec le présent, l'auteur estime justement qu'il est « grand temps, si l'on ne veut pas arriver trop tard, de recueillir ce qui subsiste encore des anciens usages culinaires dans le présent ou dans la mémoire des vieilles gens. » Et en sept chapitres, il décrit le mobilier et les ustensiles de cuisine, fournit des détails sur l'alimentation en général, passe en revue les termes culinaires et nous entretient tour à tour du pain, des pâtisseries, des soupes et bouillies (parmi lesquelles les gaudes figurent naturellement en bonne place), des viandes, gibier et poissons, ainsi que du lait, du beurre et des fromages, pour finir par les légumes, les fruits et les boissons. Assurément cet ensemble relève de la véritable érudition, mais cette érudition est additionnée d'une si forte dose d'humour et de gaîté, que les profanes, tout autant que les fidèles du folklore, feront leurs délices de cette curieuse brochure.

— Bien avant d'explorer, avec le succès que nous venons de souligner, les vieilles cuisines comtoises, M. Beauquier avait publié un fort volume de *Chansons populaires de la Franche-Comté*, qui restera. Mais en ce genre, comme en tant d'autres, il y a toujours à glaner : d'apparence beaucoup plus modeste, quoique très intéressante, est une plaquette intitulée : *Ce que chantaient nos vieux grands-pères. Chansons populaires du pays comtois et bressan, avec paroles anciennes et modernes*, recueillies et harmonisées par M. Henri Grospierre (Dole, chez l'auteur, 9, rue Carondelet, s. d., in-4 non paginé. Prix : 1 fr.). Ce joli recueil renferme 16 chansons parmi lesquelles nous avons plus particulièrement distingué : l'*Aveinna* (l'Avoine), vieille chanson de la région d'Arinthod (texte patois, avec traduction); *La Saint-*

Martin, ronde bressane (également texte patois, avec traduction), qui nous paraît abrégée ou qui a des versions différentes; *L'Ane à Marianne*: *La Brouette à Pluton*, vieux noël en 6 couplets où l'esprit comtois se donne libre carrière; *On Merauillou de Saint-Garadeu* (Un miracle de de saint Garadoz) (texte patois et traduction), chanson visiblement composée pour convertir les ivrognes.

— Le *Correspondant* du 10 mars dernier donne (p. 1003-1016) quelques « fragments du Journal d'une ambulancière » concernant *la Défense de Besançon* (1870-1871). L'ambulancière en question n'est autre que Mme Isabelle Febvay, dont le mari était, à l'époque de la guerre franco-allemande, secrétaire général de la préfecture du Doubs. Elle se trouvait donc bien placée pour voir et être renseignée. Quelques détails tragi-comiques voisinent avec les descriptions les plus navrantes. Ayant pris une part particulièrement active à l'organisation des ambulances à Besançon, l'auteur nous fait assister, aux dernières pages de ces « fragments du Journal » à la période la plus sombre des derniers événements de l'Année terrible à Besançon, et nous montre, sans phrases inutiles, les conséquences lugubres de ce que l'on appelle encore en cette ville « la déroute de Bourbaki. » Voilà qui nous fait désirer vivement la publication intégrale des Souvenirs de Mme Febvay : ils seront bien accueillis partout, et spécialement au *Polybiblion*.

— A la fin du treizième volume de son *Bulletin* annuel (Gray, imp. G. Roux, 1910, in-8 de 189 p.), la Société grayloise d'émulation donne la Table générale, par ordre de matières, des travaux publiés dans ses treize premiers Bulletins (années 1898-1910) (p. 165-174), puis une autre Table par ordre de noms d'auteurs (p. 179-187), toutes deux dressées par M. A. Gasser. De plus, elle a voulu garder le souvenir des études insérées dans les deux Bulletins d'une « Société d'études des sciences naturelles de la Haute-Saône », — dont l'existence fut éphémère (1896 et 1898) et d'une partie de laquelle est issue la Société grayloise d'émulation actuelle — en joignant aux deux tables ci-dessus mentionnées, deux autres conçues de la même manière (p. 161-163 et 175-177). Voilà qui est d'une utilité pratique. Ce treizième volume renferme les publications suivantes : *Notes historiques sur Vesoul, manuscrit inédit de Nicolas-David Baulmont* (1802), publié avec une Introduction et des notes par M. Roger Roux (p. 13-115). Dans notre précédente livraison (p. 233-234), nous avons parlé de ce document, à propos du tirage à part qui nous est parvenu; — *Les Enfants de chœur à Gray, de* 1535 à 1789, par M. Ch. Godard (p. 117-131); — *Notice sur le testament de Madeleine de Bauffremont*, par M. Charles Faitout (p. 133-148, avec une reproduction d'armoiries); — *Note sur le calvaire de Vars*, par M. l'abbé Mérand (p. 149-152); — *Matériaux pour la flore mycologique de la Haute-Saône. Les Bois de Noiron*, par M. Louis Maire (p. 153-158).

— La *Table générale des mémoires et travaux de la Société libre d'agriculture, commerce et arts du département du Doubs*, 1799 *(an VII)*-1809 vient d'être dressée par M. A. Kirchner (Besançon, imp. Dodivers, 1910, in-8 de 44 p.). Dans une bonne *Notice historique et bibliographique* (8 pages), parue d'abord dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, l'auteur constate que cette société, pendant les douze années de son existence, « s'est adonnée avec une égale ardeur à des recherches théoriques et à des applications pratiques, à la science pure et à la science appliquée, encourageant les progrès de l'agriculture, faisant des enquêtes sur l'industrie naissante, sur la situation économique des divers cantons du département, émettant des vues utiles en faveur de l'aménagement des forêts, en faveur de la régu-

larisation des crues du Doubs, etc., publiant enfin les mémoires qui, par leur diversité, leur hardiesse, leur largeur de vues, sont encore intéressants et utiles à consulter de nos jours. » Les huit fascicules de Rapports dus à cette société sont formés de notes, notices et mémoires que M. Kirchner a classés en deux divisions : 1° *Table alphabétique par ordre des matières* (p. 18 28); 2° *Table alphabétique par noms d'auteurs* (p. 31-41). Les pages 42-44 sont occupées par un *Index des noms propres cités dans les Rapports*. Ce travail mérite des éloges, car l'auteur n'a pas négligé d'indiquer les pages du commencement et de la fin de chaque sujet traité : système excellent que les bibliographes devraient toujours adopter.

Ile-de-France. — Grâce à l'initiative de M. le capitaine de Fossa, auteur d'un beau livre sur Vincennes, il vient de se constituer une « Société des amis de Vincennes » dont l'objet est d'émouvoir l'opinion pour la protection du vieux château historique; elle se propose de faire aboutir le projet suivant : séparer le donjon de l'enceinte du vieux fort et, en y annexant la chapelle, constituer dans ce fort une enclave historique. M. Albert Mousset, secrétaire général, 3, rue Eugénie, à Saint-Mandé, reçoit les adhésions.

Languedoc. — Nous venons de recevoir le tome XXXIIe de la VIIe série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (Nîmes, imp. Chastanier, s. d., in-8 de LXVII-300 p., avec pl.). Ce volume est composé des travaux des membres de la compagnie pour l'année 1909. Il convient de mentionner : *Nîmes aux sept collines*, discours d'ouverture, par M. G. Maruejol (p. V. XIX); — *A Douço*, poésie provençale, avec la traduction française en regard, par M. Pierre Dévoluy (p. XXXVIII-XLI); — *La Maison Carrée*, poésie, par M. Émile Reinaud (p. 1-12); — *François de Posquières et l'Ordre de la Boisson*, par M. M. de Pougnadoresse (p. 13-33); — *Les Tremblements de terre et la construction*, par M. Max Raphel (p. 35-47); — *Les Tremblements de terre*, par M. le chanoine Bonnefoi (p. 49-67); — *Radioconducteurs, applications à la télégraphie et à la télémécanique*, par le même (p. 69-93, avec 3 pl.); — *La Saint-Barthélemy à Nîmes*, par M. le pasteur G. Favre (p. 95-100); — *Un des préliminaires de la révocation de l'édit de Nantes*, par M. le comte E. de Balincourt (p. 101-107); — *La Lutte pour l'existence chez les insectes orthoptères*, par M. Paul Bérenguier (p. 109-131); — *L'Annexion de la Bosnie*, par M. P.-H. Bigot (p. 133-137); — *Trente-cinq ans d'épiscopat* (Mgr de Cabrières), par M. le chanoine Delfour (p. 139-151); — *Le Grand Prieuré de Saint-Gilles et l'Esplanade de Nîmes*, par M. le chanoine C. Nicolas (p. 153-168); — *Cinq Chartes du* XIIe *siècle relatives au Mas Thibert*, par le même (p. 169-188); — *L'Académie française sous l'ancien régime, d'après Gaston Boissier*, par M. Georges Maurin (p. 189-200); — *Les Musées archéologiques de Nîmes. Recherches et acquisitions*, par M. Félix Mazauric (année 1909) (p. 201-257); — *« Chantecler », la langue et la versification*, par M. Jules Poinso (p. 259-269).

— Sous le titre : *Un Ancien Coin horticole du Midi* (Lyon, imp. Godemard 1910, in-8 de 8 p.), M. Joseph Paquet consacre quelques pages à la ville d'Adge, près de l'embouchure de l'Hérault. Cette ville, déjà renommée du temps des Romains, pour les jardins fertiles qu'elle possédait, puis ensuite repaire de pirates écumeurs de mers, est redevenue paisible, a souffert grandement depuis, lors de la crise viticole. La création, non loin de la ville, du port de Cette, et son développement, ont porté le dernier coup à la vieille cité à laquelle quelques souvenirs étaient bien dus.

Lorraine. — La *Lettre pastorale de Mgr Jean-Arthur Chollet, évêque de Verdun, au clergé et aux fidèles de son diocèse sur « la Lumière surnaturelle », à l'occasion de la prise de possession de son siège* (Paris, Desclée, de Brouwer,

s. d., in-4 de 27 p.) explique aisément les sympathies que, dès la première heure, le nouvel évêque a suscitées. Il est difficile de marquer une charité plus indulgente : « La tradition des Pères et des grands théologiens, écrit Mgr Chollet, a toujours vu dans le péché une erreur plutôt qu'une malice... L'évêque doit redresser les jugements, s'il veut atteindre les cœurs... C'est par la lumière (*Per Arma Lucis*), qu'il pourra livrer au mal un efficace combat, détruire l'erreur qui est son principe, convertir les pécheurs qui sont surtout des égarés » (p. 8-9). Mais dès qu'il s'agit des devoirs de l'heure présente, l'énergie des résolutions s'affirme dans la netteté et la vigueur des mots : « Nous aimerons notre pays, nous respecterons toutes ses lois légitimes, c'est-à-dire qui ne seront pas en contradiction avec le droit; nous le servirons de toutes nos énergies... Dieu premier servi » (p. 20, 21). Dans l'application de ces principes, la question de l'enseignement apparaît au premier plan de la pensée épiscopale (p. 21).

Lyonnais. — Sous le titre : *Monographie du passementier stéphanois, agonie, causes et remèdes* (Saint-Étienne) imp. générale, 1909, in-8 de 40 p. — Prix : 0 fr. 50), M. J. Fournier-Lefort trace le tableau, attachant et émouvant en sa précision, de la grandeur et surtout de la décadence cette belle industrie du ruban de soie à Saint-Étienne qui, dans la ville et ses environs, faisait vivre de 70 000 à 80 000 personnes. Elle est atteinte bien gravement par les changements de la mode, préférant maintenant le bon marché à l'excellence des produits, par les progrès du machinisme et de la concurrence des producteurs étrangers. Pour atténuer les souffrances de ce qui semble moins une crise passagère qu'une évolution inéluctable, l'auteur compterait un peu sur le groupement corporatif ou syndical. Il compterait davantage sur un remède plus général et plus radical, une sorte de large assistance de l'État à tout Français, qui recevrait, de plein droit, une petite pension pendant l'enfance et une pension de vieillesse, sans parler d'une maison avec jardin lorsqu'il fonderait une famille. Les fonds seraient faciles à trouver, assure-t-on, tout simplement en votant un article de loi ainsi conçu : « L'État a rang et part d'enfant légitime dans toute succession où il y a moins de trois enfants légitimes ». — Cette conclusion, qui prêterait certes à discussion, ne se rattache que de très loin à la monographie très soigneusement dressée d'une famille d'ouvriers stéphanois, avec budget détaillé, suivant la méthode de Frédéric Le Play, dont le nom aurait bien dû être cité.

— *La Cité ouvrière de demain. Cité Juliette Lamber*, du même M. J. Fournier-Lefort (Saint-Étienne, imp. générale, 1909, in-8 de 27 p., avec un plan), est un ardent appel, avec projets de *Statuts* d'une *Société anonyme stéphanoise d'habitations à bon marché* afin de constituer, dans un esprit de large fraternité, sous le patronage de Mme Juliette Adam, une cité ouvrière modèle, faite d'habitations simples, mais plaisantes et riantes, entourées de jardins, et dont les habitants utiliseraient toutes les ressources qu'offrent la mutualité et la coopération.

Maine. — M. Henri Souty a tout récemment publié : *Un Bossuétiste manceau : Charles Riobé* (Paris, Champion, 1910, in-8 de 79 p.). A vrai dire, Charles Riobé était Angevin; mais il aimait le Maine, et c'est au Mans qu'il fit en 1851 une intéressante conférence sur Bossuet. Il était alors procureur de la République à La Flèche. Devançant la critique moderne, ce magistrat de lettres montrait dans les *Élévations sur les mystères* le chef-d'œuvre de l'Aigle de Meaux. M. Souty lui en sait gré, et publie, avec sa conférence,

quelques notes biographiques qui ne sont pas sans intérêt. Riobé fut l'ami de Dom Guéranger et le correspondant de Louis Veuillot. Il a laissé des études de littérature et de critique d'art qui ne méritent peut-être pas toutes l'oubli où elles sont tombées.

Nivernais. — Le quatrième fascicule du tome XIII de la 3e série, vingt-troisième volume de collection du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* a paru (Nevers, Mazeron, 1910, in-8 paginé XVI et 375-518, avec 3 planches). Outre les *Chronique et Mélanges pour l'année* 1910, de M. R. de Lespinasse (p. 501-509), ce fascicule contient : *Découverte archéologique à Ternant*, par M. H. de Flamare (p. 375-380); — *Monographie de Poiseux*, par M. Antoine Jullien (p. 381-485, avec 3 planches); — *Un Moine sous-préfet disgracié*, par M. J. Charrier (p. 486-500).

Picardie. — Avec une persévérance digne d'une meilleure cause, M. l'abbé Fourrière, curé de Moislains (Somme), poursuit, depuis vingt ans, la démonstration de cette hypothèse, qui lui est chère, que les Grecs sont des fils d'Abraham. Il vient de reprendre une fois de plus son dada dans une brochure : *Une Émigration israélite. Les Israélites en Grèce* (Amiens, Courtin-Hecquet, 1910, in-8 de 47 p.). Les Grecs descendraient des Danites, adorateurs de Baal, qui émigrèrent de Palestine au temps du prophète Élie pour fuir la persécution soulevée par ce prophète contre leur culte. Il emprunte les preuves de cette thèse invraisemblable à la philologie, à la mythologie et à l'histoire. La philologie lui fournit des noms grecs se rattachant aux Danites, exprimant une idée de fuite ou de dispersion, relatifs au prophète Élie. Les mythes grecs, les symboles et les personnifications se rapporteraient au Baal des Danites. Des usages religieux de la Grèce, ressemblant aux pratiques israélites prouveraient que la religion grecque se rattache par plusieurs points à la ville de Dan ou au culte juif. Inutile d'ajouter que nous sommes en pleine fantaisie étymologique, mythologique et historique. Vouloir démontrer de la sorte la réalité de l'histoire d'Élie, c'est la compromettre et faire de l'apologétique à rebours.

Savoie. — A son actif, l'Académie salésienne compte actuellement 43 volumes de *Mémoires et documents* très importants pour l'histoire savoisienne. Le premier mémoire que l'on trouve dans le 43e tome, que nous avons reçu (Annecy, imp. J. Abry, 1910, in-8 de XXVIII-336 p., avec une grav. hors texte) a l'envergure d'un ouvrage : *La Sainte-Maison de Thonon, diocèse d'Annecy* (*Haute-Savoie*) (1599-1793), par M. l'abbé J.-M. Lavanchy (p. 1-256, avec une grav.). Dans la pensée de ses fondateurs, l'œuvre de la Sainte-Maison était une arme de combat contre le protestantisme du voisinage. C'est en 1599 que cette création fut décidée. « Les grandes lignes, dit l'auteur, s'en présentaient sous la forme et la perspective d'une communauté ecclésiastique ou religieuse pour le service des âmes, d'un collège pour l'enseignement des sciences, d'un corps de missionnaires spécialement voués à la prédication, enfin d'une école industrielle qui fût à la fois un refuge pour les nouveaux convertis et une protection contre l'émigration des gens de Savoie en pays hérétiques. » M. l'abbé Lavanchy nous raconte dans tous ses détails l'histoire mouvementée de cette « Sainte-Maison » qui, déclare-t-il finalement, « fut pour la ville de Thonon un bienfait véritable et prolongé », car elle constitue pour la petite cité « le principal ressort de la vie intellectuelle, civique et commerciale. » — Le volume renferme aussi une intéressante *Notice historique sur Loisin*, par M. l'abbé P.-J. Morand (p. 259-311); la publication de quatre chartes inédites, due à M. le chanoine

J.-F. Gonthier (p. 315-319); et une étude sur l'*Origine des noms de famille savoisiens*, par le même (p. 323-335).

Vendômois. — Le tome XLIX du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* a été mis tout dernièrement en distribution (Vendôme, imp. Launay, 1910, in-8 de 262 p., avec planches). Nous y relevons les mémoires ci-après : *Notes sur quelques arbres des voies publiques et des jardins de Vendôme*, par M. E. Peltereau (p. 14-28); — *Histoire du collège de Vendôme* (suite), par M. G. Bonhoure (p. 29-39, 95-106 et 243-255); — *Bibliographie du Loir-et-Cher*, 1909, par M. P. Dufay (p. 40-54); — *Le Paysan vendômois au moyen âge* (XIIIe et XIVe *siècles*), par M. G. Chanteaud (p. 63-79); — *Observations sur les anciennes enceintes des Hayes et de Ternay*, par M. R. de Saint-Venant (p. 80-85); — *Les Menhirs de Villedieu*, par M. Clément (p. 86-94, avec 2 planches); — *Quelques documents pour servir à l'histoire de la maison d'éducation dirigée par MM. Mareschal et Dessaignes*, de 1795 à 1825, par M. le Dr Ribemont-Dessaignes (p. 116-143); — *Étude sur les comtes de Vendôme de la maison de Preuilly*, par M. R. de Saint-Venant (p. 144-172 et 183-208); — *Quelques lettres écrites à propos de l'érection de la statue de Ronsard*, par M. G. Bonhoure (p. 209-222);— *Nouvelles Observations sur les enceintes de Ternay et des Hayes*, par M. P. Clément (p. 223-228); — *Causerie sur les champignons vénéneux, particulièrement du Vendômois*, par M. E. Peltereau (p. 229-242)

Alsace. — *Les Anciens Artistes-Peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au* XIXe *siècle*, par M. Ernest Meininger (Mulhouse, Meininger, in-8, avec 12 planches. — Prix : 10 fr.). Travail très documenté sur les artistes mulhousiens, peintres, graveurs et verriers, à partir du moyen âge, véritable édition de luxe dont les planches reproduisent les portraits des bourgmestres et maires de Mulhouse, qui sont dans la salle de l'hôtel de ville et leurs blasons. — *Geschichte der Stadt Strassburg*, par M. Emil v. Borries (Strasbourg, Trübner, 1909, in-8 de 348 p., avec 154 grav., 6 tableaux et 7 cartes. — Prix : 8 fr. 75). Excellente monographie de la capitale de l'Alsace où l'auteur, malgré son origine, a su rendre justice à la France. — *Le Speculum humanae salvationis et les verrières de l'église Saint-Étienne de Mulhouse*, par MM. Lutz et Perdrizet (Mulhouse, Meininger, 2 vol. in-folio de 243 p. et 2 albums de 140 planches. — Prix : 60 fr.). Très belle publication où l'on démontre que l'auteur des verrières s'est inspiré du *Speculum* et que ce dernier a été écrit en 1324 par un frère prêcheur. Nous regrettons que l'un des auteurs ait introduit dans cet ouvrage si remarquable des considérations étrangères et blessantes pour les catholiques. — *Die Wallfarten der lieben Mutter Gottes im Elsass*, par M. l'abbé Lévy (Rixheim, Sutter, in-8 de 365 p., avec illustrations). Le culte de la Très Sainte Vierge se traduit en Alsace par de nombreux pèlerinages (on en compte 127) dont l'auteur nous retrace l'histoire patiemment contrôlée, où les exigences les plus sévères de la critique moderne trouvent peu à reprendre. — *Das Schulwesen in der Stadt Rufach*, par M. Th. Walter (Guebviller, Boltz, 1909, in-8 de 151 p., avec illustrations). Travail vraiment scientifique où l'auteur nous retrace toute une histoire des écoles de l'ancienne capitale du Haut Mundat. — *Théodolinde Waldner de Freundstein, légende alsacienne*, par M. G. Spetz, avec gravures sur bois de Maurice Achener (Paris, Lahure, 1909, petit in-4 de 70 p. — Prix : 20 fr.). L'auteur des *Légendes d'Alsace*, parues en 1905 et en 1908, s'est emparé du thème dramatique d'une légende alsacienne bien connue et le traite en vers de belle facture, rehaussés d'une magnifique exécution typographique

et agrémentés de remarquables gravures sur bois d'un jeune artiste mulhousien.

Angleterre. — L'*English catalogue of books* est un répertoire bien connu des bibliographes, dans lequel on trouve la mention, par ordre alphabétique de noms d'auteurs, des ouvrages publiés en Angleterre pendant des périodes de temps plus ou moins longues. Le plus ancien comprend la période comprise entre 1837 et 1863. Pour les époques antérieures, des répertoires, comme le *London catalogue* ou le *British catalogue*, sont assez incomplets. Pour suppléer à cette lacune, MM. Robert Alexander Peddie et Quintin Waddington se proposent de nous donner un *English catalogue of books from* 1801 *to* 1836, qui embrassera, dans une seule série alphabétique, suivant l'usage adopté dans les derniers volumes de la publication les auteurs, les titres et les matières. La souscription (London, Sampson Low, Marston and Co.) est fixée à 3 l. 3 s. Après le 31 mai, elle sera portée à 4 l. 4 s.

Belgique. — Est-il vrai qu'au milieu des évolutions lentes et constantes de la vie des peuples s'observent des stades, des points d'arrêt, des périodes de règlement de comptes? M. Victor Devadder le pense, et, dans une brochure intitulée : *L'Échéance quarantenaire dans la politique européenne* (1870-1910) (Bruxelles, Vromant, 1910, in-8, de 45 p.), il essaie de nous le démontrer. Aux yeux de l'auteur, les années 1789-1790, 1830, 1870, 1910, marquent les étapes quarantenaires d'une évolution historique et fixent les échéances de la politique européenne. Les raisons que l'auteur allègue en faveur de cette thèse sont discutables. Mais il est impossible de ne pas louer les nobles sentiments dont elle s'inspire. M. Devadder croit que l'année 1911 sera l'année des « grandes décisions libératrices. » Espérons-le avec lui et, comme lui, mettons, avant tout, notre confiance dans la « Vérité qui affranchira le monde. »

Espagne. — En un opuscule intitulé : *Semilla de pino silvestre* (Instituto central de experiencias técnico-forestales, 1910, in-12 de 34 pages), M. le professeur Miguel del Campo rend compte des opérations effectuées, dans le courant de l'année 1909, pour l'extraction des graines de pin sylvestre au moyen de sécheries agissant soit par la chaleur artificielle (*estufa*) soit par celle du soleil, sur les *piñas*, c'est-à-dire sur les cônes ou strobiles, vulgairement : pommes de pin. Cette étude paraît très approfondie, comprenant des statistiques commerciales touchant cette marchandise, des expériences pour établir la proportion de graines saines et de graines vaines et de déchet, établissant des coefficients de faculté germinative par unité de mesure, et même d'*énergie* germinative, le tout établi soit par tableaux et chiffres, soit par courbes sur coordonnées géométriques. L'auteur conclut que la plupart des hommes du métier préconisent l'emploi des graines indigènes; que la somme de chaleur nécessaire à la maturation des graines et des fruits est plus considérable que celle que requiert la formation du bois.

— Le 2 juillet dernier, M. Ferrán de Sagarra a fait, au « Centre excursionista », de Barcelone, une conférence sur les sceaux du roi Martin d'Aragon (1395-1412). Il vient d'en publier le texte sous le titre de : *Notes referents als segells del rei Marti* (Barcelona, imp. « L'Avenç, » 1911, gr. in-8 de 22 p., avec fig.). On trouve, dans cette brochure, la description raisonnée de sept sceaux de cire et d'une bulle de plomb de ce prince, et de plusieurs sceaux de divers membres de sa famille (Marie de Luna, sa femme, — Martin de Sicile, son fils aîné, — Marie de Sicile et Blanche de Navarre, femmes de ce dernier). Les reproductions que l'auteur donne de ces petits

monuments permettent de juger de leur valeur artistique qui est remarquable. Grâce à de patientes investigations dans les archives, M. de Sagarra est arrivé à retrouver le nom du graveur qui a exécuté les matrices de plusieurs de ces sceaux : il s'appelait Bartomeu Coscolla.

— Depuis janvier dernier a commencé à paraître, à Barcelone, une publication luxeuse : *Museum, revista mensual de arte español antiguo y moderno y de la vida artistica contemporanea.* Du programme de la nouvelle revue, rédigé en français, nous détachons quelques passages qui en donneront un aperçu : « La revue *Museum* sera essentiellement artistique; elle accueillera dans ses colonnes, sans aucune préférence pour une école quelconque, tout ce qui a trait aux œuvres d'art espagnol ancien et moderne, dans toutes ses manifestations en rapport avec les arts graphiques et plastiques... Elle s'efforcera de propager le bon goût au moyen de la reproduction des belles œuvres, qu'elles appartiennent ou au présent ou au passé, et quelles que soient leurs tendances... Le but de l'entreprise est de faire reluire et en même temps de divulguer les nombreuses richesses, avec lesquelles des artistes et des artisans d'une autre époque, indigènes et étrangers, ont embelli le sol natal. Mais nous désirons aussi, certains de réaliser une œuvre positive et féconde, contribuer à propager les œuvres des peintres, des sculpteurs et des architectes contemporains... Nous considérerions notre tâche comme incomplète, si nous réservions une place aux productions des autres pays, pour le cas où nous ne pourrions tirer quelques leçons du travail d'autrui... Nous croyons de plus très utile la collaboration des étrangers qui ont écrit sur l'art espagnol, et dont il peut être avantageux de connaître les opinions. » La Revue paraît tous les mois en fascicules de 40 pages in-folio, avec des illustrations en noir et en couleurs, dans le texte et hors texte (Barcelona, calle Mallorea, 291. Abonnements : Espagne, 20 fr.; étranger, 25 fr. — L'édition à 25 fr. comprend, outre le texte espagnol, une traduction française placée en tête de chaque livraison.)

Hongrie. — Lorsque la Réforme envahit tout le nord de la Hongrie, les protestants s'emparèrent des églises et, contrairement à ce qui se passa ailleurs, laissèrent presque intacts les objets du culte dont ils employèrent certains pour la célébration de leurs offices. Quand les catholiques purent rentrer en possession de quelques-unes de leurs églises, les protestants emportèrent les vases sacrés dont ils s'étaient servis, et c'est ainsi que l'on trouve dans leurs temples des objets d'art anciens, d'une valeur artistique assez importante, auxquels ils ont joint plus tard d'autres objets également intéressants. M. C. Divald, dans sa brochure intitulée : *Régi ötvösmüvek Beszterczebánya, Körmöczbánya és Selmeczbánya ág hitv. ev. templomaiban* (*Les Œuvres d'orfèvrerie ancienne dans les temples protestants de Beszterczebánya, de Körmöczbánya et de Selmeczbánya.* Budapest, 1911, gr. in-8, de 38 p., avec 32 illustrations), a étudié les trésors des temples de Beszterczebánya, de Körmöczbánya et de Selmeczbánya; il y a trouvé un grand nombre de coupes, de calices en argent, d'un travail d'orfèvrerie remarquable. Il décrit également quelques médailles anciennes et même des dentelles d'un travail particulier et d'un dessin assez original. L'auteur a bien fait d'ajouter cette étude à ses précédents travaux sur l'art et l'archéologie en Hongrie, et peut-être serait-il intéressant de continuer, dans d'autres pays, ces recherches, dans les temples où les iconoclastes ne détruisirent pas tout, et où l'on pourrait retrouver quelques vestiges de l'art du moyen âge.

Suisse. — Le mémoire de M. Paul Joye : *Influence de l'intensité maxi-*

mum du courant sur le spectre de la décharge oscillante (*Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles.* Vol. I. fasc. 2. Fribourg, Fragnière, 1909, in-8, paginé 43-198, avec 26 fig. Prix : 4 fr.), est l'exposé de nombreuses expériences prudemment et méthodiquement conduites sur un point controversé de l'électricité. MM. Berndt, Hemsabch, Néculcéa ont attribué à la self-induction l'intensité des lignes spectrales de l'étincelle électrique, ainsi que la disparition de certaines de ces lignes; les divergences entre les différents résultats auxquels sont arrivés, d'une part ces savants, et d'autre part M. Joye, n'existent plus, si comme, avec l'auteur, on substitue à l'influence de la self-induction celle de l'intensité maximum du courant. Les descriptions détaillées données par M. Joye, tant des appareils employés que des conditions dans lesquelles il produit l'étincelle électrique, les nombreux résultats numériques qu'il reproduit, permettent de suivre, et au besoin de vérifier les phénomènes qu'il a si consciencieusement étudiés.

Publications nouvelles. — *Eine Babylonische Quelle für das Buch Job? Eine literar-geschichtliche Studie*, von P. Dr. S. Landersdorfer (*Biblische Studien*) (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Das dritte Buch Esdras und sein Verhältnis zu den Büchern Esdra-Nehemia*, von P. E. Bayer (*Biblische Studien*) (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Évangile selon saint Marc*, par le P. M.-J. Lagrange (gr. in-8, Lecoffre, Gabalda). —*L'Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, par Bossuet; nouvelle édition publiée par l'abbé A. Vogt (in-16, Bloud). — *Leçons de théologie dogmatique*, par L. Labauche. *Dogmatique spéciale.* T. I. *Dieu* (in-8, Bloud). — *Le Petit Catéchisme de la première communion*, par l'abbé A. de la Valette Monbrun (in-18 cartonné, Beauchesne). — *L'Acte de foi est-il raisonnable?* par le R. P. Schwalm (in-12, Bloud). — *De Vrais Miracles constatés de l'ordre physique touchant à la foi*, par l'abbé P. Tronchère. T. I. *Preuves générales. Preuves spéciales aux miracles de l'Ancien Testament* (in-8, Téqui). — *Harnack et le Miracle*, par H. Van Laak; trad. de l'italien par C. Senoutzen (in-16, Bloud). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève et docteur de l'Église.* T. XVI. *Lettres.* Vol. VI (gr. in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Discours eucharistiques.* 1re série (in-12, Lethielleux). — *Retour à la Sainte Église, expériences et croyances d'un converti* par A. von Ruville; trad. de l'allemand par l'abbé G.-G. Lapeyre (in-16, Beauchesne). — *La Vocation au sacerdoce*, par F.- J. Hurtaud (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Royaume de Dieu*, par le P. L. Perroy (in-12, Lethielleux). — *Les Derniers Jours du Sauveur, considérations sur la Passion*, par le P. A. de Barbezieux (in-18, Paris et Tournai, Casterman). — *Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples* petit in-12, Téqui). — *Un Mois de Marie chez soi*, par l'abbé A. Saulnier (in-16, Beauchesne). — *Retraite à des enfants de Marie*, par le R. P. Rollin (in-12, Lille, Giard; Paris,Lethielleux). — *L'Accueil. Méditations eucharistiques pour servir avant et après la sainte communion*, par la R. Mère Marie Loyola; trad. de l'anglais par Mme la baronne A. de Nexon (in-12, de Gigord). — *La Pratique religieuse*, par le R. P. Géron (in-18 cartonné, Paris et Tournai, Casterman). — *Ange et Apôtre. La Piété. Le Zèle*, par l'abbé P. Feige (in-12, Téqui). — *L'Apostolat de la souffrance*, par le P. J. Lyonnard (in-12, Paris et Tournai, Casterman). — *Pensées et maximes du R. P. de Ravignan, de la Compagnie de Jésus.* Extraites de sa Vie et précédées d'une Introduction, par C. Renard (petit in-12, Téqui). — *Une Retraite aux dames. La Vraie Piété*, par V.-D. Artaud (in-16, Beauchesne). — *Autour du congrès de Montréal*, par le chanoine L.-A. Lorrain (in-18, Beauchesne). —*Histoire sociale des religions.*

I. *Les Religions occidentales dans leur rapport avec le progrès politique et social*, par M. Vernes (in-8, Giard et Brière). — *La Communauté des notaires de Tours, de 1512 à 1791, d'après ses archives inédites*, par L. Langlois (in-8, Champion). — *Le Notariat en Égypte*, par le Dr V. Pappafava; trad. de l'italien avec une Introduction par J. Vattier (in-18, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Répertoire-Formulaire des juges de paix en matière de compétence civile extra-judiciaire, d'attributions gracieuses et de fonctions administratives*, par J.-L.-M. Cornilliat (gr. in-18, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Théorie de la répercussion et de l'incidence de l'impôt*, par E. R. A. Seligman; trad. d'après la 3e éd. américaine par L. Suret (in-8, Giard et Brière). — *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, par L. Tanon. 3e éd. (in-16, Alcan). — *L'Assurance contre les grèves*, par J. Lefort (in-8, Fontemoing). — *Des Clauses d'irresponsabilité en matière de transport maritime. Étude pratique de jurisprudence*, par A. Gautier (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Critereologia scholastica criticae quaestiones aliquot*, collegit A. M. Ribó et Bulbena (in-16, Barcinone, Subirana). — *Le Positivisme d'Auguste Comte*, par P. Dupuy (in-8, Alcan). — « *Positivisme intégral* ». *Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte*, par A. Dubuisson (in-8, Crès). — *Le Darwinisme dans les sciences morales*, par J. M. Bladwin; trad. de la 2e éd. anglaise par G.-L. Duprat (in-16, Alcan). — *L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre*, par J. Noël (in-8, Marcel Rivière). — *L'Esprit de taquinerie, étude de psychologie comparée*, par F. Nicolaÿ (in-16, Perrin). — *Ce qu'il faut léguer à ses enfants*, par Mgr H. Bolo (petit in-8, Klotz). — *Idéal et jeunesse d'âme*, par H.-D. Noble (in-12, Lethielleux). — *La Morale de l'honneur*, par L. Jeudon (in-8, Alcan). — *Nouvelles Orientations de la morale*, par F. Palhoriès (in-16, Bloud). — *La Peur de l'effort intellectuel*, par M.-S. Gillet (in-12, Lethielleux). — *Roscelin, philosophe et théologien, d'après la légende et d'après l'histoire; sa place dans l'histoire générale et comparée des philosophies médiévales*, par F. Picavet (gr. in-8, Alcan). — *Le Problème de l'éducation*, par M. Legendre (in-16, Bloud). — *Ce que Fénelon dirait au* XXe *siècle sur l'Education des filles*, par L.-B. Daguirre (in-16, Beauchesne). — *Nos Filles. Dialogues sur l'éducation*, par E. Vesco de Kéréven (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Le Secret du succès. Causeries théoriques et pratiques*, par R. Ruiz Amado; trad. de l'espagnol par l'abbé E. Gerbeaud (in-12, de Gigord). — *Le Problème pédagogique. Essai sur la position du problème et la recherche de ses solutions*, par J. Dubois (in-8, Alcan). — *L'Individualisme et la Réforme de l'enseignement*, par A. Faure (in-18, Stock). — *Les Manuels scolaires. Études sur la religion des primaires*, par G. Valois et F. Renié avec la collaboration de M. Riquier et J. Herluison (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Le Travail scientifique. École. Pratique*, par L. Fonck; adapté de l'allemand par J. Bourg et A. Decisier (in-16, Beauchesne). — *La Participation aux bénéfices*, par A. Payer (in-16, M. Rivière). — *La Dépopulation des campagnes*, par E. Usquin (in-8, Alcan). — *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, par J. Delvaille (in-8, Alcan). — *Les Fonctionnaires. Leur action corporative*, par G. Cahen (in-18, Colin). — *Dictionnaire de sociologie phalanstèrienne. Guide des œuvres complètes de Charles Fourier*, par E. Silberling (in-8, M. Rivière). — *Pourquoi nous sommes sociaux*, par le comte L. de Clermont-Tonnerre (in-12, Bloud). — *Les Syndicats jaunes*, par A. Pawlowsky (in-16, Alcan). —*Sophismes et truismes*, par Frédéric Passy (in-12, Giard et Brière.) — *Mœurs des insectes*, par J.-H. Fabre (in-18,

Delagrave). — *Sous les flots*, par A. Acloque (gr. in-8, Tours, Mame). — *Lectures scientifiques sur la physique*, par H. Coupin (in-18, Colin). — *Contribution à l'histoire de la chimie à propos du livre de M. Ladenburg sur l'histoire du développement de la chimie depuis Lavoisier*, par A. Colson (gr. in-8, Hermann). —*La Chimie moderne*, par Sir W. Ramsay; trad. de l'anglais par H. de Miffonis (2 vol. in-16, Gauthier-Villars). — *La Défense forestière et pastorale*, par P. Descombes (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Grandeurs et nombres. Arithmétique générale*, par E. Dumont (gr. in-8, Hermann). — *Étude sur l'assurance complémentaire de l'assurance sur la vie avec de nombreux développements sur les assurances contre la maladie et l'invalidité*, par P. J. Richard (petit in-8 carré, Hermann). —*Le Ciel et l'atmosphère*, par L. Houllevigue (in-18, Colin). — *Les Cataclysmes terrestres* (*Tremblements de terre et volcans*), par M. Chevalier (in-8, Jouve). — *L'Artillerie de campagne, son histoire, son évolution, son état actuel*, par E. Buat (in-16, Alcan). — *Nos Forces navales, répartition et reconstitution*, par J.-L. de Lanessan (in-16, Alcan). — *L'Art chrétien primitif*, par M. Laurent (2 vol. petit in-8 cartonnés. Bruxelles et Paris, Vromant).— *Grammaire de la diction et du chant. Application pratique. Exercices et extraits*, par A. Lenoël-Zevort (in-16, Ficker). — *Manuel général de musique par demandes et par réponses à l'usage des professeurs, des élèves et des amateurs*, adaptation française du *Katechismus der Musik*, de Lobe, par G. Sandré (in-16 cartonné, Leipzig et Bruxelles, Breitkopf et Härtel). — *Essai sur la musique et l'expression musicale et sur l'esthétique du son. Les Instruments de musique anciens et modernes*. Étude historique, par E. de Rey-Pailhade (gr. in-8, Fischbacher). — *Panégyrique de l'Immaculée dans les chants hymnographiques de la liturgie grecque*, par le P. J. Thibaut (in-4, A. Picard et fils). — *L'Anneau du Nibelung, de Richard Wagner, analyse Gramatique et musicale*, par A. Pochhammer; trad. de l'allemand par J. Chantavoine (in-16, Alcan). — *Musique et musiciens modernes*, par R. A. Streatfeild; trad. française de L. Pennequin (in-8, Falque). — *La Connaissance de la nature et du monde au moyen âge*, par C.-V. Langlois (in-16, Hachette).— *Petite Grammaire allemande*, par E. Otto. 10e éd. revue par P. Verrier (in-16 cartonné, Heidelberg, Groos). — *Petite Grammaire anglaise*, par A. Mauron. 7e éd. revue et corrigée par P. Verrier (in-16 cartonné, Heidelberg, Groos). — *Recueil de compositions littéraires à l'usage des candidats au baccalauréat. Sections A, B, C, D*, par C. Fleury (in-16, de Gigord). — *Les Cent et une Nuits*, trad. de l'arabe par M. Gaudefroy-Demombynes (in-8, Guilmoto). — *Le Roman du Lys*, par G. Lanoë (in-12, Messein).— *Œuvres complètes de André Chénier*, publiées d'après les manuscrits, par P. Dimoff. II. *Poèmes, Hymnes. Théâtre* (in-18, Delagrave). — *La Mystique Agonie du Christ*, par J. Haegy (in-18, Lemerre). — *Toute la femme en cent rondels*, par E. Rochard (in-16, Lemerre). — *Mystérieux Attendrissements*, par E. Desaint (in-18, Lemerre). — *Les Matins d'argent*, par M. Brillant (in-16, Plon-Nourrit). — *La Grand'Route*, par R. Preslefont (petit in-8, Jouve). — *Chants de jeunesse*, par M.-L. Vignon (petit in-8, Jouve). — *L'Heure qui passe*, par J. Sermaize (in-16, Falque). — *La Maison pauvre*, par A. Lafon (in-16, Falque). — *L'Empereur* (1807-1821), drame épique en vers, par C. Grandmougin (in-18, Jouve). — *Vendéenne*, drame en trois actes, en vers, par A. Sajot (in-16, Falque). — *Contes normands pour les fours de fête*, par l'abbé H. Bourgeois (in-16, Jouve). — *Micah Clarke. Les Recrues de Monmouth*, par A. Conan Doyle; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Une Maison de grenades*, par O. Wilde; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Les Deux Maisons*, par H. Frichet (in-18, Librairie nationale). — *Werther le Juif*, par L. Jacobowski; trad. par

Mlle H. Rynenbroeck et M.-A. de Rampan (in-18, Libraire nationale). — *La Jeunesse sociale de Jean Venables* (in-16, Falque). — *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration* (1780-1815), par J. Charruau (in-12, Téqui). — *Loi d'exil*, par E. Thiriet (in-12, Téqui). — *Beau-Casque*, roman des temps révolutionnaires, par E. Daudet (gr. in-8, Maison de la Bonne-Presse). — *Un Secret*, par D. Fradin (in-12, Maison de la Bonne Presse). — *Histoire de la langue française, des origines à* 1900. T. III. 2e partie. *La Formation de la langue classique* (1600-1660), par F. Brunot (gr. in-8, Colin). — *Le Moyen Age dans la « Légende des siècles »* et les *sources de Victor Hugo*, par P. Berret (gr. in-8, H. Paulin). — *La Philosophie de Victor Hugo* (1854-1859) *et deux mythes de la « Légende des siècles ». Le Satyre. Pleine mer. Plein Ciel*, par P. Berret (gr. in-8, H. Paulin). — *Les Maîtres de l'heure. Essais d'histoire morale contemporaine*, par V. Giraud (in-16, Hachette). — *Pages choisies et inédites*, par A. Prouvost (in-16, Grasset). — *La Poétique de Schiller, essai d'esthétique littéraire*, par V. Basch (in-8, Alcan). — *Geoffroy Chaucer*, par E. Legouis (in-16, Bloud). — *L'Optimisme au* XIXe siècle. *Carlyle, Browning, Tennyson*, par X. Moisant (in-16, Beauchesne). — *La Novella en Chile, ensayo bibliografico sobre la literatura chilena*, por L. I. Silva (in-12 carré, Santiago de Chile, imp. y Encuadernación « Barcelona »). — *Petites Villes d'Italie.* IV. *Calabre, Sicile*, par A. Maurel (in-16), Hachette). — *Paysages d'Asie. Sibérie, Chine, Ceylan*, par H. Asselin (in-16, Hachette). — *La Grande Artère de la Chine. Le Yangtseu*, par J. Dautremer (in-8, Guilmoto). — *Visions d'Égypte*, par le Dr A. Le Dentu (in-16, Perrin). — *Rois et dieux d'Égypte*, par A. Moret (in-18, Colin). — *Isis et les Isiaques sous l'empire romain*, par J. Burel (in-12, Bloud). — *Les Chrétientés celtiques*, par Dom L. Gougaud (in-12, Locoffre, Gabalda). — *Eusèbe. Histoire ecclésiastique.* Livres V-VIII. Texte grec et trad. française par E. Grapin (in-12, A. Picard et fils). — *Histoire des conciles d'après les documents originaux*, par C. J. Helele; trad. sur la 2e éd. allemande par Dom H. Leclercq. T. IV, 1re partie (gr. in-8, Letouzey et Ané). — *Benoît XII* (1334-1342). *Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*, par J.-M. Vidal. T. III, 6e fasc. (in-4, Fontemoing). — « *Les Saints* ». *Saint Patrice* (*vers* 389-461), par l'abbé Riguet (in-12, Lecoffre, Gabalda). — « *Les Saints* ». *Le Bienheureux Urbain V* (1310-1370), par l'abbé M. Chaillan (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Sainte Élisabeth*, par Une Maman (in-8, Maison de la Bonne Presse). — « *Les Saints* ». *La Vénérable Louise de Marillac. Mademoiselle Le Gras* (1591-1660), par E. de Broglie (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Mère Marie de Jésus. Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst* (1818-1878), *fondatrice de la Société de Marie Réparatrice*, par le P. P. Suau (in-8, Tournai, Casterman). — *Histoire de la bienheureuse Mère Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*, par Mgr Baunard. 7e éd. (2 vol. in-12, de Gigord). — *Les Comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans* (1329-1391), par J. Cordey (in-8, Champion). — *La Réforme à Dijon, des origines à la fin de la lieutenance générale de Gaspard de Saulx-Tavanes* (1530-1570), par E. Belle (in-8, Dijon, Damidot, Nourry; Paris, Champion). — *Saint-Simon. Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la Régence.* Extraits suivis illustrés, notices et annotations par A. Dupouy (4 vol. petit in-8, Larousse). — *Fénelon, études historiques*, par E. Griselle (in-16, Hachette). — *Madame de Sévigné*, par C. Lecigne (in-12, Lethielleux). — *Mademoiselle de Montpensier*, par C. Lecigne (in-12, Lethielleux). — *Madame de la Fayette*, par C. Lecigne (in-12, Lethielleux). — *Les Philosophes et la Société française au*

XVIIIe *siècle*, par M. Roustan (in-16, Hachette). — *La Famille de Voltaire. Les Arouet*, par G. Chardonchamp (in-8, Champion). — *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*, par J. C. Collins; trad. de l'anglais par P. Deseille (in-16, Hachette). — *La Chalotais éducateur*, par J. Delvaille (in-8, Alcan). — *L'Industrie dans les campagnes en France à la fin de l'ancien régime*, par E. Tarlé (gr. in-8, Cornély). — *La Société française du* XVIe *siècle au* XXe *siècle*, par V. du Bled; VIIIe série. XVIIIe *et* XIXe *siècles* (in-12, Perrin). — *Mesdames de France, filles de Louis XV. Documents inédits*, par C. Stryienski (petit in-8, Émile-Paul). — *La Question Louis XVII au Parlement*, par Boissy d'Anglas (gr. in-8, Daragon). — *Gobel, évêque métropolitain contitutionnel de Paris*, par G. Gautherot (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *Le Clergé français exilé en Espagne*, par l'abbé Contrasty (in-8, Toulouse, Sistac). — *L'Église de Lyon pendant la Révolution. Yves-Alexandre de Marbeuf, ministre de la feuille des bénéfices, archevêque de Lyon* (1734-1799), par l'abbé C. Monternot (in-8, Lyon, Lardanchet). — *La Petite Église de Lyon*, par C. Latreille (in-12, Lyon, Lardanchet). — *Paris sous Napoléon*. VII. *Le Théâtre-Français*, par L. de Lanzac de Laborie (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Origines et la jeunesse de Lamartine* (1790-1812), par P. de Lacretelle (in-16, Hachette). — *La Jeunesse de Shelley*, par A. Koskul (in-16, Bloud). — 1830, par L. Riballier (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *George Sand*, par C. Lecigne (in-12, Lethielleux). — *Une Famille parisienne universitaire au* XIXe *siècle. Lettres* publiées par Mme C. Garnier, née Bary (in-16, Hachette). — *Un Roi wagnérien. Louis II de Bavière*, par J. Bainville (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Souvenir sur Richard Wagner*, par A. Neumann; trad. de l'allemand, par M. Rémon et W. Bauer (in-18, Calmann-Lévy). — *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode* (1760-1856), publiés et annotés avec une Introduction par le comte A. de Nesselrode. T. X (1850-1853) (in-8, Lahure). — *Bersot et ses amis*, par F. Hémon (in-16, Hachette). — *L'Abbé de Quincy* (*Ernest de Ville*), *vicaire général, supérieur du grand séminaire, chanoine honoraire d'Annecy* (1845-1899), par l'abbé C. Robert (petit in-8, Annecy, Abry). — 1870. *La Guerre en Lorraine*, par le lieut^t-colonel E. Picard (2 vol. in-16, Plon-Nourrit). — *La Captivité de Napoléon III en Allemagne*, par le général comte C. de Monts; souvenirs trad. de l'allemand par P. Bruck-Gilbert et P. Lévy (petit in-8, Lafitte). — *Gambetta et l'Alsace-Lorraine*, par H. Galli (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ame d'un grand catholique, esprit de foi de Louis Veuillot, d'après sa correspondance*, par G. Cerceau. *L'Homme public* (2 vol. in-12, Lethielleux). — *Vie du serviteur de Dieu Louis-Marie Maulbon d'Arbaumont, en religion le Révérend Père Jean du Sacré-Cœur*, par le P. Norbert de Chauffailles (in-8, Lyon et Paris, Vitte). — *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. Histoire d'une âme écrite par elle-même. Lettres. Poésies* (in-8, Librairie Saint-Paul). — *Figures de femmes. Marie-Edmée intime*, par Mlle M. Pesnel [Myriam] (in-12, Béduchaud). — *Souvenirs sur Guy de Maupassant*, par François, son valet de chambre (1883-1893) (in-16, Plon-Nourrit). — *Camille Jordan. En Alsace et à Weimar*, par R. Boubée (in-16, Plon-Nourrit). — *Le P. Ollivier* (1835-1910). *Notes et souvenirs*, par le P. A.-M. Rouillon (petit in-8, Lethielleux). — *Amédée Prouvost*, par C. Lecigne (in-16, Grasset). — *Les Sœurs Brontë*, par E. Dimnet (in-16, Bloud). — *Les Reines chez elles*, par M. Gouraud d'Ablancourt (petit in-8, Librairie des Saints-Pères). — *Idées et portraits d'autrefois*, par M. Dumoulin (in-16, Plon-Nourrit). — *Histoire d'une forteresse. Landrecies d'après des documents inédits*, par P. Fournez, publiée avec une

Introduction par H.-R. de Planterose (petit in-8, Perrin). — *Le Nivernais et les comtes de Nevers*, par R. de Lespinasse. II. *Maisons de Donzy, de Bourbon, de Flandre* (1200-1384) (in-8, Champion). — *Histoire des grands prieurs et du prieuré de Saint-Gilles faisant suite au manuscrit de Jean Raybaud*, 1751-1806, par l'abbé C. Nicolas (gr. in-8, Nîmes, imp. Chastanier). — *Le Temple de Bonlieu (vulgo Bonleu) et ses dépendances*, par l'abbé A. Pétel (in-8, Troyes, imp. Nouel). — *Lourdes. Les Pèlerinages*, par le comte J. de Beaucorps (in-16, Bloud). — *Lourdes. Les Guérisons*, par le Dr Boissarie (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Tradition religieuse et nationale. Aux Catholiques de droite*, par Dom Besse (in-12, Desclée et de Brouwer). — *Vers l'union. Les « Sillons » et l'Action française. Essai de conciliation et d'harmonie*, publié par J. Serre (in-16, Falque). — *L'État contre la nation*, par J. Gaumont (in-18, Giard et Brière). — *Le Rôle social et moral de la presse*, par G. Maze-Sencier (in-12, Lethielleux). — *L'Impérialisme britannique. De l'île à l'empire*, par J. Bridge; trad. de l'anglais par le vicomte G. de Robien (in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *A la barre de l'histoire* (1805-1820), par M. Frager (in-16, Hachette). — *Pages d'automne*, par A. Mézières (in-16, Hachette). — *Bibliographie des chants populaires français*, par de Beaurepaire-Froment (in-16, Rouart, Lerolle). — *Bibliographie lorraine* (1909-1910), publiée par la Faculté des lettres de l'Université de Nancy (in-8, Berger-Levrault). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — LOGIQUE ET PSYCHOLOGIE. — 1. *L'Art d'arriver au vrai*, par J. BALMÈS; trad. de l'espagnol par E. MANEC. Nouvelle édition avec une Introduction par J.-C. BROUSSOLLE. Paris, Téqui, 1910, in-16 de XXXVI-262 p., 2 fr. — 2. *La Logique de la contradiction*, par Fr. PAULHAN. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 183 p., 2 fr. 50. — 3. *Les Deux Idéalismes*, par CHARLES DUNAN. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 203 p., 2 fr. 50. — 4. *La Crise psychologique expérimentale. Le Présent et l'avenir*, par M. KOSTYLEFF. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 176 p., 2 fr. 50. — 5. *La Psychologie de l'attention*, par N. VASCHIDE et RAYMOND MEUNIER. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 199 p., 3 fr. — 6. *La Curiosité, étude de psychologie appliquée*, par FRÉDÉRIC QUEYRAT. Paris, Alcan, 1911, in-16 de VII-141 p., 2 fr. 50.

MORALE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 7. *La Morale de l'honneur*, par L. JEUDON. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 246 p., 5 fr. — 8. *Réalités imaginatives. Réalités positives, essai d'un code moral basé sur la science. Psychologie*, par MAURICE DE GASTÉ. Paris, Alcan, 1911, in-8 de IV-347 p., 7 fr. 50. — 9. *La Doctrine morale de l'évolution*, par ÉMILE BRUNETEAU. Paris, Beauchesne, 1911, in-16 de VIII-95 p., 1 fr. 25. — 10. *Essai sur la sincérité*, par GABRIEL DROMARD. Paris, Alcan, 1911, in-8 de IV-243 p., 5 fr. — 11. *Le Problème pédagogique, essai sur la position du problème et la recherche de ses solutions*, par JULES DUBOIS. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 538 p., 7 fr. 50. — 12. *Chrétien et philosophe, essai de philosophie religieuse*, par CH. PERRIOLLAT. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 519 p., 3 fr. 50. — 13. *Philosophie de la religion*, par J.-J. GOURD. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XIX-313 p., 5 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 14. *Le Système de Descartes*, par O. HAMELIN, publié par L. ROBIN. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XIV-392 p., 7 fr. 50. — 15. *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, par JULES DELVAILLE. Paris, Alcan, 1910, in-8 de XII-761 p., 12 fr. — 16. « *Positivisme intégral* ». *Foi, morale, politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte*, par ALFRED DUBUISSON. Paris, Crès, 1910, in-8 de VIII-351 p., 6 fr. — 17. *Buchez* (1796-1865), par G. CASTELLA (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1911, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 18. *L'Ésotérisme de Hebbel*, par PAUL BASTIER. Paris, Larose, 1910, in-8 de 70 p., 2 fr. — 19. *Le Darwinisme dans les sciences morales*, par JAMES MARK BALDWIN; trad. de la 2e édition anglaise par G. L. DUPRAT. Paris, Alcan, 1911, in-16 de VIII-168 p., 2 fr. 50. — 20. *Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James*, par A. MÉNARD. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 467 p., 7 fr. 50. — 21. *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, par ERNEST SEILLIÈRE. Paris, Alcan, 1911, in-16 de IV-318 p., 2 fr. 50. — 22. *Les Grands Courants de la pensée contemporaine*, par RUDOLF EUCKEN; trad. de l'allemand par HENRI BURIOT et G.-H. LUQUET. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XVIII-536 p., 10 fr.

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — LOGIQUE ET PSYCHOLOGIE. — 1. — *L'Art d'arriver au vrai*, par J. Balmès, fut traduit, il y a soixante ans, par M. Manec. M. l'abbé Broussolle nous donne une nouvelle édition de ce livre célèbre, qu'il faut considérer, non comme une Logique, mais comme un traité de direction intellectuelle et morale. On y trouve des chapitres qui se rapportent directement à l'art de penser, ainsi que l'entendaient les scolastiques ou les solitaires de Port-Royal; il y est en effet question des opérations de l'esprit : jugement, raisonnement, etc.; mais aussi de facultés ou états psycho-

logiques : imagination, intelligence, cœur, invention, attention; et enfin de spéculations métaphysiques sur l'être existant ou possible. Un chapitre est intitulé : Religion; un autre : Choix d'une carrière; un troisième : De l'Histoire; un quatrième : Des Journaux; un cinquième : Des Relations de voyages. Tout cela semble assez désordonné, mais l'esprit qui assimile ces divers essais donne son unité à cet ouvrage; la recherche, l'amour, le culte de la vérité; les exigences et le rôle de la raison; ses rapports avec la foi qui la dépasse, la perfectionne et l'enrichit; ses conséquences pour la conduite individuelle et l'action sociale; tout cela est envisagé avec une droiture, une élévation, une sagesse qui produisent une salutaire impression. Tout est orienté et disposé en faveur du christianisme, pour aboutir à cette conclusion : « la religion divinise » l'homme. — M. Broussolle a résumé l'œuvre du penseur espagnol dans une Introduciton intéressante où il définit en quelques traits précis les caractères de son apologétique.

2. — *La Logique de la contradiction*, par M. Fr. Paulhan. — « La contradiction est un élément essentiel de notre vie intellectuelle; et, tour à tour, pour elle, une cause d'éclat et de prospérité, une cause de déchéance et de mort » (p. 1). Nos idées, nos affections, nos actions se contredisent; mais la contradiction n'est que la conséquence et le signe de l'incompatibilité; elle n'existe pas entre deux propositions qui peuvent figurer dans le même ensemble intellectuel et converger vers une même fin. Dès lors, la contradiction absolue est impossible, car les idées ne s'opposent jamais si complètement qu'on ne puisse les unir en certains cas pour une fin commune. Il est donc possible de prévoir le développement de nos oppositions intellectuelles et morales, d'en dégager les éléments, d'en signaler les tendances, d'en grouper ou d'en dissocier les caractères, d'en déduire les conséquences; tel est l'objet d'une logique moins formelle et rigoureuse que l'autre, mais plus riche et plus nuancée; souvent plus utile et plus conforme à la vie, puisque la contradiction est nécessaire. Elle sera déterminée par le plus grand profit intellectuel, et nous pourrons en user dans la science, dans la morale et dans la croyance. — Telles sont les idées principales de ce petit livre ingénieux, suggestif, écrit avec finesse et agrément, Mais il s'en faut qu'il ait amoindri la valeur du principe de contradiction, sans lequel il n'y a plus de certitude ni même de pensée. On peut seulement en conclure qu'il y a divers aspects, divers effets, divers éléments à considérer dans les choses, que tout est complexe, mais non que « toute logique suppose quelque contradiction. »

3. — Dans son livre : *Les Deux Idéalismes*, M. Dunan esquisse les conditions d'une métaphysique, connaissance de l'être des choses qui se présente comme existence, comme vérité et comme valeur. L'existence c'est l'être des choses en tant qu'elles appartiennent au temps

et à l'espace; pour pouvoir penser un objet sensible comme réel il faut le penser corrélativement avec tout le reste; mais notre expérience doit reconnaître dans la nature un fond d'absolu auquel elle doit son unité. Nous n'atteindrons jamais l'absolu en soi, mais nous le découvrirons par les voies de la nature. Celle-ci n'est qu'un ensemble de phénomènes dont nous faisons la synthèse par les concepts, formes infiniment diverses sous lesquelles l'idée s'exprime et même se réalise comme objet de pensée et comme existence, en constituant dans la nature les genres et les espèces, dans notre esprit les idées générales. La science ne cherche que le conditionnement des phénomènes les uns par les autres; dans les temps modernes, elle a essayé de tout réduire au mécanisme; mais elle a confondu une méthode avec une loi et un fait. Ce fut l'erreur de Descartes substituant l'entendement, région des idées claires et distinctes, avec la raison qui constitue l'unité synthétique de la pensée par l'intuition de l'universel sous les trois formes de l'infini, de l'absolu et du parfait. Spinoza laisse subsister entre les deux attributs de la substance un irrémédiable dualisme. Leibniz s'efforce vainement de faire coexister la finalité avec le mécanisme. La métaphysique de Kant consiste, trop souvent, à spéculer sur l'inconnu, dans les brumes de l'imaginaire. D'où l'impuissance et la stérilité de la philosophie moderne. Il faut donc en revenir aux *Idées* de Platon et aux *Formes* d'Aristote; on retrouvera ainsi les principes qui permettront de constituer, d'organiser l'idéalisme vrai, conception nécessaire de la philosophie. — Métaphysicien très réfléchi et très délié, critique très pénétrant des systèmes mécaniques, souvent profond, pas toujours clair, M. Dunan n'accorde pas à la sensation la part et l'importance qui lui reviennent; c'est elle qui exprime la réalité et la distinction du sujet et de l'objet. Sans doute, l'intelligence découvre l'être sous les apparences et la substance sous les phénomènes, mais l'empirisme n'est pas moins requis que l'idéalisme, et leur union nous permet d'aborder les problèmes transcendants, qui ne devraient être déclarés insolubles que si Dieu n'avait pas créé les êtres intelligents et libres pour la vérité et pour le bonheur.

4. — Il est entendu, il est reçu que la psychologie n'a pas plus de rapports avec la métaphysique que la physique ou l'astronomie. Les laboratoires et les instruments de précision ont remplacé l'introspection et le raisonnement. Weber, Fachner et Wundt ont créé la psychophysique; Mosso et Sergi ont abordé la psycho-physiologie; Binet, Janet, Dumas se sont voués à la psychométrie. Mais Foucault et Van Biervliet ont démontré qu'il n'existe pas de rapport constant entre la sensation et l'excitation; Gley a constaté que le lien entre les phénomènes psychiques et les variations physiologiques de l'organisme est si distant que la mesure de ces variations n'a pu donner

aucun renseignement sur les phénomènes mentaux; « les recherches psychométriques se sont montrées les plus stériles de toutes. » Les essais de systématisation du Dr Toulouse et de B. Titchener n'ont pas donné de résultats précis; la méthode de questionnement usitée en Allemagne est demeurée en partie subjective et « a dévié vers la métaphysique. » Sera-t-on plus heureux en remplaçant la conception usuelle des phénomènes mentaux par un groupement de réflexes? M. Kostyleff espère que cette méthode deviendra efficace, et il propose un plan très bien conçu de recherches objectives et de recherches introspectives, dans son intéressant ouvrage : *La Crise psychologique expérimentale.* » On est donc obligé de rappeler l'introspection, de rendre ses droits à la conscience exilée; mais on n'arrive jamais à réduire la vie intellectuelle à un ensemble de réflexes. Rien n'est plus légitime que de déterminer les conditions matérielles de nos opérations psychiques, mais c'est une duperie de prétendre faire consister toute la psychologie en des mesures et en des expériences de laboratoire. Tout ce fatras pseudo-scientifique est incapable de nous révéler la vraie nature de la pensée et il nous est agréable que l'impertinente infatuation d'un trop grand nombre de physiologistes, qui veulent s'ériger en psychologues, soit décelée par l'incertitude de leurs conclusions.

5. — Je ne range point au nombre de ces présomptueux chercheurs MM. Vaschide et Meunier dont les visées sont plus mesurées et l'expérimentation bien conduite. Dans *la Psychologie de l'attention*, ils nous font sans doute connaître les travaux de laboratoire en étudiant la technique de l'attention, et en résumant des recherches expérimentales originales, mais ils y joignent une curieuse étude sur l'attention pendant le sommeil et deux chapitres intéressants sur la suggestibilité de l'attention et ses rapports avec l'hypnose. Enfin ils décrivent brièvement les diverses théories qui tendent à élucider cet acte, cette fonction ou cet état de l'âme. Il nous semble, sans vouloir prendre parti pour l'une ou l'autre de ces théories, qu'il faut accorder un rôle essentiel et dominant à la volonté; les éléments sensoriels moteurs ou effectifs ne sont que des antécédents des conditions ou des auxiliaires.

6. — M. Frédéric Queyrat, dans son livre sur *la Curiosité*, débute par une analyse psychologique et nous montre l'évolution du désir de savoir, d'abord instinctif, puis utilitaire, enfin désintéressé. Il y a une curiosité frivole, qui disperse les forces intellectuelles, engendre et développe des goûts futiles et stériles, se plaît en vaines distractions et se soumet aux caprices de la mode; il y a une curiosité maligne, indiscrète, bavarde et méchante qui fournit des aliments à la médisance et des armes à la calomnie. Il y a une curiosité féconde, celle

des ouvriers, des agriculteurs, des ingénieurs, des industriels, qui est pratique; celle des savants, des philosophes, qui est pure et désintéressée. La première est dangereuse mais souvent excusable ; la deuxième est coupable et odieuse ; la troisième est nécessaire, ressort d'activité, source de progrès. Mais on peut aussi découvrir des formes pathologiques de cette inclination naturelle et humaine; elle est plus ou moins oblitérée chez les idiots et les imbéciles, excessive et débordante en certains névrosés, altérée chez les sujets voués à la maladie mentale du doute. L'éducateur doit la diriger, l'exciter, la modérer, la fixer et la régler. M. Queyrat indique les moyens efficaces; il a oublié de déterminer l'influence de la morale religieuse qui fournit à la curiosité un objet, lui prescrit des devoirs et lui assigne des limites.

Morale et Philosophie religieuse. — 7. — *La Morale de l'honneur*, par M. L. Jeudon est divisée en deux parties : Critique et Dogmatique. On a combattu le principal moral de l'honneur au nom de l'utilité, de l'humilité, de l'impératif catégorique. Descartes l'a réhabilité et des philosophes empiristes tels que Vauvenargues et Adam Smith lui sont favorables (M. Jeudon n'aurait pas dû oublier A. de Vigny et É. Faquet). Comme l'amour et le sentiment du beau, l'honneur se rattache à la sélection sexuelle; mais il évolue jusqu'à devenir l'appréciation du mérite moral, de la valeur morale; et il est la synthèse normale de la conscience morale actuelle. L'auteur s'efforce de démontrer que l'honneur est la règle de conduite la plus pure, la plus impérieuse et la plus efficace. En ces pages, plusieurs considérations sont justes et bien exprimées; certaines sont banales, d'autres franchement odieuses. Le christianisme n'a jamais été l'adversaire de l'honneur; il a seulement distingué l'honneur vrai du faux honneur; l'humilité, qui est la connaissance de soi-même, ne peut être opposée à l'honneur qui est la conscience de sa propre valeur. Une religion d'après laquelle l'homme est créé à l'image de Dieu ne saurait être contraire à la dignité de la créature raisonnable et libre. Seulement, elle ne confond pas le signe et la récompense de la vertu avec la vertu elle-même. L'honnête homme est un homme d'honneur, mais c'est la loi naturelle, reflet de la loi éternelle, qui lui révèle comment et pourquoi il doit être honnête, quels devoirs il doit respecter et quels actes il doit accomplir. Ce réquisitoire contre la morale chrétienne est inique et remarquablement superficiel.

8. — *Réalités imaginatives. Réalités positives, essai d'un Code moral basé sur la science. Psychologie.* — Nos actes sont déterminés par l'excitation extérieure, l'adaptation innée et l'adaptation acquise. L'excitation se présente sous les deux formes du plaisir et de la douleur. Par la combinaison de ces divers éléments on peut et on doit déterminer les actes humains, réprimer ceux qui produisent les dis-

sonances dans ce concert de nos tendances, et, à l'exemple de la nature, éliminer le mal. Telle est la morale scientifique construite suivant la méthode objective et opposée à l'éthique spiritualiste dont les postulats sont la spiritualité, la liberté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu. Ce système s'inspire du positivisme et de l'évolutionnisme, mais il est le produit de la pensée personnelle de M. de Gasté qui l'a conçu et trouvé, non en écoutant chanter le rossignol, mais en étudiant la structure des trotteurs et des chevaux de selle. L'auteur revendique le mérite de la sincérité, de l'originalité, de l'indépendance. Nous ne doutons pas qu'il ne soit sincère; mais est-on « original » parce que l'on pense comme M. Le Dantec, et peut-on être « indépendant » lorsqu'on nie le libre arbitre? Nous avons remarqué, çà et là, avec grand plaisir, l'expression de quelques doutes; puissent-ils germer en inquiétudes dans l'âme droite de ce gentilhomme qui se croit philosophe et le ramener à la vérité.

9. — Sur l'hypothèse biologique de l'évolution, Spencer, Haeckel, Ribot, des députés, des primaires ont essayé de construire un édifice où s'abriteraient la pensée et l'action de l'humanité. Le principe de ces speculations c'est toujours la vieille erreur qui fait sortir le conscient de l'inconscient, le psychique du physique. Dans son clairvoyant et substantiel opuscule : *La Doctrine morale de l'évolution*, M. Bruneteau montre qu'elle suppose le monisme, la génération spontanée, l'identité spécifique de l'homme et de l'animal, confond la règle avec la science des mœurs, assigne à la morale la société comme origine, l'hérédité comme moyen de transmission et réduit les préceptes moraux à la loi du progrès et à la vie intense. Sa base est ruineuse, sa généalogie imaginaire, son code illusoire et arbitraire. M. Bruneteau réfute nettement et vigoureusement cette philosophie étroite et sèche qui ne donnera jamais aux âmes humaines la forte armature de la justice ni le trésor de la charité.

10.—« La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous sommes, » a dit La Rochefoucauld. M. Dronard prétend qu'elle est une manière d'être qui fait connaître à soi et à autrui des représentations adéquates de nos réalités intérieures; elle s'exerce donc envers nous-mêmes et envers les autres. Elle exige l'indépendance qui est la marque propre d'un caractère personnel; ses attributs sont l'expansion et la confiance, mais elle s'exprime diversement et varie avec les penchants et les dispositions psychologiques et physiologiques. La vie affective et la vie intellectuelle peuvent être diversement influencées par des simulations et des dissimulations qui ne peuvent guère se soustraire complètement aux impulsions de la sensibilité, de l'imagination, et revêtent des formes spéciales chez les enfants, les femmes, les diverses races. La sincérité est une force

individuelle et sociale, mais elle expose à certains dangers et crée plusieurs désavantages; il faut être sincère envers la vie mais se garder de confondre cette vertu avec le cynisme. — L'*Essai sur la sincérité* est un livre écrit avec finesse, pénétration et agrément. Il y manque un chapitre sur la sincérité avec Dieu, je veux dire sur la bonne foi intérieure et profonde des âmes, qui est le principe et l'essence de la vie religieuse, dont toute l'existence humaine doit être pénétrée.

11. — La solution du *Problème pédagogique* suppose quatre termes; deux sont donnés : l'enfant, sujet de l'éducation, et le milieu dans lequel le sujet est placé, dont il subit l'influence, auquel il doit s'adapter; deux termes libres, c'est-à-dire volontairement choisis : 1° le but vers lequel l'action doit tendre et se diriger, but dominé par un idéal, nécessitant un programme, créant une méthode qui doivent être coordonnés et en harmonie avec la fin que l'éducation se propose; 2° le maître ou l'éducateur qui est chargé de réaliser cette harmonie, de parfaire cette œuvre. La science et la philosophie concourent diversement et inégalement dans l'ordre théorique et pratique à la conception de l'idéal, au plan de l'éducation, à l'élaboration des méthodes. Plus spécialement, du problème général et en corrélation avec lui, dérivent les problèmes philosophique, technique, scientifique et pédagogique. Suivant les diverses manières dont on les a résolus, l'histoire nous présente divers types : antique, scolastique, humaniste, réformé, jésuite, janséniste, classique, naturel, philanthropique, révolutionnaire, herbartien, scientifique; et dans la société contemporaine se distinguent les tendances démocratique, sociale, pratique, scientifique, laïque, intégrale. Dans son livre : *Le Problème pédagogique*, M. Jules Dubois préconise la pédagogie spirituelle en opposition avec la pédagogie matérialiste. Ce philosophe est un esprit droit et sensé; il examine avec conscience toutes les hypothèses et donne quantité d'excellents conseils, parfois un peu vagues; il se défend trop de juger les divers systèmes de morale qu'il expose, et son impartialité ressemble souvent à l'indifférence.

12. — L'ouvrage de M. Perriollat : *Chrétien et philosophe*, comprend trois études distinctes : comment la vérité est à la fois divine et humaine; De la beauté et de l'art, leur valeur surnaturelle et divine; L'homme-Dieu, conclusion de la destinée humaine. La pensée de l'auteur est ardemment religieuse, élevée, originale, mais exprimée en des formules si personnelles qu'elles réclament une attention et exigent une interprétation incessantes; on n'est pas toujours sûr d'avoir compris, on est déconcerté, ébloui. « Tout est un mystère parce que tout est équilibre. » « Problème absurde et impossible dont Dieu est la révélation et la solution.. » Les pages sur l'art contiennent des réflexions suggestives et fécondes.

13. — M. J.-J. Gourd, de Genève, a laissé des leçons publiées sous le titre de : *Philosophie de la religion*. Il recherche d'abord quel est le domaine religieux et il se demande s'il faut le situer dans la science, la morale, l'esthétique ou la société. Ces diverses manifestations de l'activité humaine ont pour objet de réunir des notions cohérentes dont les synthèses expriment les lois de la pensée, de l'action, de l'art, de l'être social et étendent notre connaissance et notre pouvoir; mais tout cela est logique, déduit, en rapport avec nos facultés, en un mot ordonné ou ordonnable. Pourtant l'esprit s'élève jusqu'à des réalités spirituelles qu'on ne peut ranger en cette série. L'imprévisible est l'incoordonnable théorique; le sacrifice est l'incoordonnable pratique; le sublime est l'incoordonnable esthétique; l'amour est l'incoordonnable social. La réaction totale et incompréhensible excitée en nous par ces éléments de la vie spirituelle et produisant l'unification de notre activité spirituelle, est le seul vrai mysticisme. Dieu est à la fois immanent, transcendant et personnel, mais cette personnalité n'est qu'un symbole, une forme de l'absolu; et cet absolu lui-même se confond avec l'un des incoordonnables que nous venons d'énumérer, ou avec leur ensemble. Quant aux attributs métaphysiques ou moraux que lui prêtent la théologie et la philosophie classique, il faut y renoncer comme à des notions contradictoires. A part quelques justes considérations sur la légitimité, la nécessité et le caractère irréductible du fait religieux, tout le reste est rêverie confuse et débauche de dialectique.

Histoire et Critique. — 14. — C'est à l'École normale que le regretté Hamelin, enlevé par un accident tragique, exposa à ses élèves *le Système de Descartes*. L'un d'entre eux, M. L. Robin, publie ces conférences, au cours desquelles sont examinées les doctrines du grand philosophe sur la connaissance, la certitude, la nature, les passions, la vie, l'âme et Dieu. Hamelin emprunte aux divers ouvrages de Descartes les textes caractéristiques; puis il les compare, les éclaire, les interprète, les corrige les uns par les autres. On voit qu'il s'est attaché à ne pas altérer la pensée du maître, à l'exprimer telle qu'elle a été conçue et formulée, dans sa plénitude. Jamais il ne se substitue à lui, car son souci est de comprendre et de traduire avec exactitude; c'est vraiment un modèle de critique objective, et bien que nous possédions quantité, et sans doute un peu trop, d'ouvrages sur Descartes, aucun ne nous fait pénétrer plus profondément dans l'intimité intellectuelle de ce penseur qui ébranla si souvent les certitudes qu'il avait le dessein d'affermir.

15. — *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*, par M. J. Delvaille. — Tout le monde aspire au progrès, mais les définitions qu'on en donne sont diverses et complexes; il

est permis, cependant, de signaler, comme ses éléments essentiels, la succession, la continuité, la nouveauté, l'amélioration. Dans l'antiquité, cette idée revêt une forme idéaliste avec les prophètes, utilitaire avec Épicure, théologique avec saint Augustin. Latente au moyen âge, elle inspire pourtant quelques mystiques et soutient l'effort scientifique de Roger Bacon. A la Renaissance elle s'incarne dans l'utopie de Thomas Morus et s'ébauche en théorie sous la plume de Jean Bodin. De l'auteur de *la Cité du Soleil*, Campanella, à celui de *la Pluralité des mondes*, Fontenelle, elle est comme un ferment qui germe dans l'œuvre de Descartes et un attrait qui détermine les préférences de Perrault; mais son époque d'élection est le XVIIIe siècle : naïve et fervente avec l'abbé de Saint-Pierre, passionnée avec J.-J. Rousseau, capricieuse avec Voltaire, dogmatique avec Montesquieu et Condorcet, cette idée se manifeste en Italie, en Allemagne : Vico, Hume, Herder et cent autres l'exaltent à l'envi. M. Delvaille estime que « progrès, liberté, idéal moral sont des notions inséparables l'une de l'autre; toutes trois elles tiennent intimement à la vie des individus et des sociétés. » Nous sommes absolument de son avis; mais nous renfermons sans doute en ces notions un contenu bien différent, puisque la Révolution, qui semble réaliser, ou tout au moins inaugurer son idéal, nous apparaît comme la source de la barbarie, de la tyrannie et de l'anarchie. Ce désaccord ne nous empêche pas de reconnaître et de louer l'étendue d'information, l'abondance d'érudition, les vérités partielles, qui font le mérite de cet important essai.

16. — On n'a pas oublié la tentative de Littré, pour séparer, dans l'œuvre d'A. Comte la partie rationnelle et scientifique de la partie religieuse et mystique. Les positivistes orthodoxes protestent contre ce déchirement d'une trame doctrinale à laquelle la continuité donne sa valeur. L'un des exécuteurs testamentaires du maître, M. Dubuisson, publie le *Positivisme intégral* et nous révèle les dernières conceptions sur la foi, la morale et la politique. Ce livre, assez mal divisé, est très propre à compléter l'exposé d'un système, dont les grandes lignes sont plus familières que les détails, nécessaires cependant pour apprécier la direction et constater les fléchissements qu'elles ont subis. La force et la vigueur de pensée d'A. Comte sont indéniables, mais combien est étrange l'illusion de certains catholiques ou politiques qui le croient favorable à l'Église et à la Monarchie ! Le fondateur de la religion de l'humanité, malgré la profondeur de ces réflexions dont quelques-unes sont admirables, ne doit pas moins être rangé parmi les révolutionnaires et les athées. Ce livre achèverait, s'il en était besoin, de nous en convaincre.

17. — M. G. Castella vient d'écrire un opuscule sur *Buchez*. Faut-il avouer que ce nom évoquait, pour moi, un sociologue utopiste et

ennuyeux? C'est le type du « libéral » qui rêve de concilier les idées les plus disparates et ne parvient à les assembler qu'en se gardant soigneusement de les définir. Pour lui, la démocratie est une idole dont l'histoire autorise le culte, dont la philosophie exalte la beauté, dont le christianisme doit favoriser et étendre le règne. Avec cela, son honnêteté, sa gravité, son amour pour la sincérité et la justice l'opposent à quantité de ses coreligionnaires; il ne sait ou ne veut rompre avec eux parce qu'il est hanté par la peur de l'ancien régime et que l'autorité lui est suspecte. Ses bonnes intentions lui valurent une mort chrétienne. M. Castella, avec mesure, discrétion et clarté, nous montre comment cet ancêtre des catholiques sociaux contribua à fonder la philosophie scientifique de l'histoire.

18. — Sur la foi de M. Paul Bastier, je veux bien affirmer que le poète allemand Hebbel jouit d'une admiration générale. J'avoue cependant que le poète lyrique et dramatique auquel on doit *Marie-Madeleine*, *Dioclétien*, le *Niebelungen* ne m'était que très vaguement connu avant d'avoir lu la brochure intitulée : *L'Ésotérisme de Hebbel*. Donc, ce fut un subjectiviste passionné pour le culte du moi, projetant sa personne dans ses œuvres, livrant ses secrets en des énigmes et par des symboles. Sa vie intérieure se concentra et s'exalta dans le mystère. Il a écrit quelque part : « On ne peut pas mettre dans l'armoire la clé qui ouvre l'armoire. » Il paraît cependant s'être complu à cet exercice difficile. Remercions M. Bastier de nous avoir initié à ces spéculations compliquées et demandons-lui un travail plus méthodique et persévérant, puisqu'il croit qu'Hebbel en vaut la peine, et que lui-même nous apparaît capable de le mener à bonne fin.

19. — M. Baldwin est un psychologue et un sociologue américain, partisan convaincu et apôtre du darwinisme. L'influence exercée par l'auteur de *l'Origine des espèces*, est, à ses yeux, générale et bienfaisante; il s'est efforcé de la déterminer en maintes conférences colligées sous ce vocable : *Le Darwinisme dans les sciences morales*. Les sélections fonctionnelle, organique, sociale et grégaire sont des agents du développement psychologique individuel et collectif; l'adaptation et l'hérédité jouent un rôle important dans la psycho-génèse; l'évolution contribue à fonder l'éthique naturaliste et historique; le savoir et la valeur s'intègrent dans le domaine scientifique, grâce à la logique *instrumentaliste* (confirmant des tentatives par des contrôles) conforme aux méthodes de la biologie; la sélection naturelle est la formule d'un principe universel de la nature et enfin les formes anthropogénétique et psycho-génétique de la religion en sont des applications, des réalisations et des effets. C'est beaucoup; c'est trop; le zèle de l'apologiste et de l'apôtre, le parti pris du panégyriste s'allient d'une manière excessive et fâcheuse à l'esprit observateur, réfléchi et délié du psychologue, et c'est vraiment dommage.

20. — *Analyse et critique des principes de psychologie de W. James*, par M. A. Ménard. — La méthode du psychologue américain est désignée sous le nom d'empirisme radical qui admet toute l'expérience et tient compte de tous les faits. C'est grâce à la largeur de sa conception qu'il dépasse la psychométrie, la physiologie et l'associationisme, qu'il emploie l'analyse pour dégager les éléments de réalités dont les psycho-physiciens sont incapables de découvrir la nature, qu'il discerne les diverses manifestations de notre activité mentale. Les divers chapitres de ce volume sont intitulés : *L'Empirisme radical. L'Esprit de système en psychologie. Contenu de la conscience. L'Analyse psychologique, Psychologie et Physiologie. L'Expérience. Matière et Mémoire. Volonté, effort.* Disons tout de suite que M. Ménard expose, commente, discute de façon alerte et même brillante, mais il ne définit pas assez les notions et ne divise pas toujours logiquement les questions qu'il traite. Il suppose le lecteur au courant des idées et des vues de W. James, mais tous ne sont pas familiarisés avec ce système qui va du phénoménisme au pragmatisme et qui, pour s'être passé de métaphysique est réduit à chercher les racines, les mobiles et la valeur de nos actes dans un inconscient où tout se confond et se perd. On lira avec profit et agrément les pages où M. Ménard confronte les idées de M. James avec celles de M. Bergson, mais on fera des réserves sur les conclusions auxquelles il aboutit.

21. — Savez-vous en quoi consiste l'impérialisme et croyez-vous qu'il y ait une philosophie sous-jacente en ces visées politiques ambitieuses et démesurées où se révèlent les aspirations des peuples modernes? Il semble que cet état d'esprit dérive de l'aspiration à la grandeur, du désir de domination, du déploiement de la force, de la volonté de puissance. M. Ernest Seillière estime qu'on peut trouver des manifestations de cette tendance dans la politique, le mysticisme, le romantisme et le socialisme. A ce propos, il a réuni, sous le titre : *Introduction à la philosophie de l'impérialisme*, des articles littéraires, historiques, philosophiques reliés entre eux par un lien assez lâche et dont plusieurs ne soutiennent avec l'impérialisme que des rapports lointains. Je ne suis pas persuadé que *Fénelon et Mme Guyon*, ou *le Mysticisme de la couleur* éclairent les replis cachés de cette sorte de pragmatisme national qui me semble fait, à la fois, de patriotisme, de besoin d'expansion, de désir de conquête et de folie des grandeurs. En tout cas, M. Seillière écrit avec clarté et distinction; je suis cependant tenté de lui reprocher une indulgence qui n'est pas toujours justifiée.

22. — M. Eucken, professeur à Iéna, fut, en 1908, le titulaire du prix Nobel et jouit d'une renommée mondiale. Son dernier ouvrage : *Les Grands Courants de la pensée contemporaine*, vient d'être traduit

par MM. Buriot et Luquet; il est recommandé aux lecteurs français, dans une Préface due à M. Boutroux. — L'auteur groupe ses idées autour de quelques questions centrales : *La Vie de l'esprit* (à propos de laquelle il définit le subjectif et l'objectif, le théorique et le pratique, l'idéalisme et le réalisme). — *Le Problème de la connaissance* (qui met aux prises la pensée et l'expérience, le mécanique et l'organique et détermine le vrai sens de la loi). — *Le Problème du monde* (qui a suscité les hypothèses du monisme, du dualisme, de l'évolution). — *Les Problèmes de la vie humaine* (vers laquelle s'orientent la culture, l'histoire, la société, qui postule une morale, suppose la personnalité, dépend de la solution que reçoit la question du libre arbitre). — *Les Questions dernières* (où sont examinées la valeur de la vie et le vrai sens de la religion qui doit unir l'immanence et la transcendance. Diversité des notions, distinction des réalités, multiplicité des aspects, autonomies des concepts, jugements contradictoires, n'y aurait-il pas moyen de trouver un principe d'explication, de conciliation entre les affirmations, les théories, les systèmes? Toutes les vérités partielles peuvent se réunir, se compléter, s'enrichir mutuellement, se féconder, si on les élève jusqu'à la vie de l'esprit, activité, autonome, intérieure, synthétique, par laquelle les problèmes sont transportés dans une région supérieure où ils subissent une transformation, se purifient et s'élèvent, nous apparaissent dans un horizon lucide et immense, dans une harmonie haute et profonde. La vie de l'esprit est une sorte d'océan vers lequel se dirigent les courants de la pensée contemporaine. Je ne saisis pas très bien l'essence de cette vie mystérieuse : je sais bien que rien n'est explicable sans un monde suprasensible où pénètre l'intelligence et qui contient les réalités métaphysiques; mais il semble que M. Eucken ne soit pas satisfait de ce monde des idées, des raisons des choses, des causes suprêmes des êtres. Où sont-elles, où les voit-il, comment les peut-il atteindre ces vérités, qui paraissent dominer le sujet et l'objet, qui sont un développement et un produit de l'esprit? A quel objet précis répondent-elles ? Elles ne se confondent sans doute ni avec les idées de Platon ni avec les formes d'Aristote; les contemplerions-nous dans l'essence divine? Seraient-elles infuses et innées, ou tout au rebours acquises, mais par des procédés qui dépassent l'expérience et se passent de la raison? — Tout cela est bien vague, bien confus. Pourtant, M. Eucken est un philosophe très informé, très pénétrant; son livre est de ceux qui étendent et ennoblissent la pensée; il fait songer et donne à réfléchir. On sent que cet écrivain de grand talent a fréquenté chez les scolastiques et spécialement chez saint Thomas d'Aquin, et on regrette qu'il ait abordé tant de problèmes sans être guidé et affermi par les certitudes de la philosophie chrétienne.

LOUIS MAISONNEUVE.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Sainte Marie-Madeleine*, par P.-M.-M. Sicard. Paris, Savaète, 1910, 3 vol. in-16 de 320, 318 et 344 p., illustrés, 7 fr. 50. — 2. *Sainte Hélène, d'après l'histoire et la tradition*, par l'abbé R. Couzard. Paris, Bloud, 1911, in-16 de ix-240 p., 3 fr. — 3. *Saint Patrice*, par l'abbé Riguet (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1711, in-12 de vii-203 p., 2 fr. — *Une Fondatrice d'abbaye au* xiiie *siècle. Sainte Fare, sa vie et son culte*, par H.-M. Delsart. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de xv-372 p., avec plan et photograv, 3 fr. 50. — 5. *Saint Filibert, fondateur et abbé de Jumièges et de Noirmoutier. Sa vie, son temps, sa survivance, son culte. Étude d'histoire monastique au* viie *siècle*, par l'abbé L. Jaud. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1910, in-8 de xxix-569 p., avec carte et grav., 6 fr. — 6. *Le Bienheureux Urbain V* (1310-1370), par l'abbé M. Chaillan (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 226 p., 2 fr. — 7. *Saint Pie V et la Défaite de l'islamisme*, par Paul Deslandres (*Science et Religion*). Paris, Bloud, 1911, in-12 de 63 p., 0 fr. 60. 8. *La Vénérable Louise de Marillac. Mademoiselle Legras* (1591-1660), par Emmanuel de Broglie (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de viii-219 p., 2 fr. — 9. *Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève*, par M. Hamon. Nouvelle édition abrégée, entièrement revisée par MM. Gonthier et Letourneau. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de viii-524 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 10. *Sainte Véronique Giuliani, abbesse des capucines* (1660-1727), par la comtesse M. de Villermont. Paris, de Gigord, 1910, in-16 de vii-494 p., 3 fr. 50. — 11. *Histoire de saint Alphonse de Liguori, fondateur de la Congrégation du T.-S. Rédempteur*. Paris, de Gigord, 1910, petit in-8 de xv-646 p., 5 fr. — 12. *Le Dernier Évêque du Canada français. Mgr de Pontbriand* (1740-1760), par le vicomte du Breil de Pontbriand. Paris, Champion, 1910, in-16 de 323 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 13. *Les Martyrs. Recueil de pièces authentiques sur les martyrs, depuis les origines du christianisme jusqu'au* xxe *siècle. Le* xviiie *siècle*. Paris et Poitiers, Oudin, 1910, in-8 de 455 p., 4 fr. 50. — 14. *La Sœur Rosalie* (1787-1856), par Fernand Laudet (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1911, in-12 de 64 p., 0 fr. 60. — 15. *Le Bienheureux Théophane Vénard, d'après les témoignages du procès apostolique. Vie de missionnaire, captivité et martyre*. Paris, Téqui, 1911, in-12 de 349 p., avec grav., 2 fr. — 16. *La Vénérable Catherine Labouré, fille de la Charité de Saint-Vincent de Paul* 1806-1876), par Edmond Crapez. 2e édition (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de xvi-213 p., 2 fr. — 17. *La Mère Marie de Jésus. Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst* (1818-1878), *fondatrice de la Société de Marie Réparatrice*, par le P. Pierre Suau. 2e éd. Paris, Casterman, 1910, in-8 de 468 p., avec portrait, 5 fr. — 18. *Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Élisabeth, carmélite, sa sœur*, par le P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur. Paris, Plon-Nourrit, 1911, petit in-8 de 340 p., avec 26 grav., 5 fr. — 19. *Le Père Ollivier* (1835-1910). *Notes et souvenirs*, par le R. P. A.-M. Rouillon. Paris, Lethielleux, 1911, petit in-8 de 208 p., avec portrait et grav., 3 fr. — 20. *Histoire de la Bienheureuse Mère Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus*, par Mgr Baunard. 7e éd. Paris, de Gigord, 1910, 2 vol. in-12 de xxviii-547 et 690 p., 5 fr. 50. — 21. *Vie du serviteur de Dieu Louis Marie Maulbon d'Arbaumont, en religion le R. P. Jean du Sacré-Cœur, directeur des Victimes du Sacré-Cœur de Marseille, un des plus grands pénitents du* xixe *siècle*, par le P. Norbert de Chauffailles. Paris et Lyon, Vitte, 1911, in-8 de 510 p., 5 fr. — 22. *L'Abbé de Quincy* (*Ernest de Ville*), *vicaire général, supérieur du grand séminaire, chanoine honoraire d'Annecy* (1845-1899), par l'abbé Cl. Robert. Annecy, Abry, 1911, petit in-8 de xvi-664 p., avec portrait, 5 fr. — 23. *Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, morte en odeur de sainteté au Carmel de Lisieux. Histoire d'une âme écrite par elle-même. Lettres. Poésies*. Paris, Librairie Saint-Paul, s. d. (1911), in-8 de xliii-502 + 95 p., avec de nombr. planches, 6 fr.

1. — Les trois volumes sur *Sainte Marie Madeleine*, du R. P. Sicard, forment une œuvre d'allure sérieuse, fermement attachée aux traditions

relatives à l'établissement du christianisme dans la Gaule méridionale. Il ne manque point, au cours de son livre de longue haleine, d'attaquer avec quelque vivacité l'opinion opposée dite « hypercritique », soutenant la non-apostolicité de l'Église primitive gallo-romaine ; toutefois il professe du respect pour les opinions divergentes et se plaît, « avec bonne grâce, à reconnaître les mérites de leurs auteurs. » Pour lui, « le culte de sainte Marie-Madeleine et la vénération de ses sanctuaires dans le midi de la France sont, depuis des siècles, des faits dont l'Église et le peuple chrétien sont en possession. » Et, pour soutenir le contraire, il faudrait recourir à une « accumulation d'invraisemblances » (p. 9). Après cette question de l'origine du christianisme en Provence, se déroule la vie de la pécheresse dont les larmes et les parfums répandus sur les pieds de Jésus rachetèrent le cœur désabusé. Elle a demandé un travail considérable de recherche et d'examen des documents, qui est bien à jour. La littérature en est peut-être diffuse et par trop oratoire. Néanmoins, certains esprits y trouveront leur compte : ce style orné, quelquefois ensoleillé, leur fera lire l'ouvrage jusqu'à sa ligne dernière, avec édification. Fruit de plus de « vingt ans d'études et de méditations», aura-t-il fait avancer de quelques lignes les débats passionnés de part et d'autre de l'origine apostolique du christianisme en Gaule? Nous n'oserions l'affirmer. Des gravures documentaires agrémentent le texte, se rapportant aux monuments contemporains de la pécheresse sanctifiée.

2. — Comme le précédent, ce volume touche aux origines et au triomphe du christianisme. Ce n'est donc pas une ordinaire biographie. Dans *Sainte Hélène, d'après l'histoire et la tradition*, M. Couzard cherche en quelle mesure la mère de Constantin a contribué à cette victoire. Ce fut dans une très large proportion, assure la tradition. La formation initiale, le développement progressif et le plein épanouissement de l'âme chrétienne des empereurs convertis fut l'œuvre de sa foi, de son amour, de ses larmes. C'est elle encore qui met le sceau à la gloire du règne de son fils par la restauration des Lieux saints et la découverte miraculeuse de la Croix, dont le culte devient l'un des aliments les plus précieux de la piété au cours des siècles. La matière, la mise en œuvre, l'attrait du style feront lire ce volume avec charme.

3. — *Saint Patrice*, lui aussi, présida à la naissance du christianisme en Irlande dont il est, à juste titre, le patron ardemment aimé par l'île des martyrs. Avec un vif intérêt, M. Riguet a fixé les traits de cette figure d'apôtre, a raconté avec méthode, après en avoir établi les détails authentiques, la formation, l'éducation, les voyages, l'action de cet illustre saint. Patrice doit beaucoup à la France où il a séjourné, où il a étudié. Le biographe a su faire le départ de ce que l'histoire

et la légende avaient laissé de confus sur ces lointains souvenirs. Les églises dédiées à saint Patrice se multiplient en Amérique où elles prolongent son apostolat. Un tel personnage ne doit-il pas être vénéré dans les deux mondes?

4. — L'ouvrage sur *Sainte Fare, sa vie et son culte*, fait revivre la mémoire d'une sainte, bien connue dans le diocèse de Meaux, qui tient aux origines de notre histoire et demeura populaire jusqu'à la Révolution. M. Delsart présente, dans son milieu et dans son siècle, la fille spirtuelle de saint Colomban et de sainte Eustaise et retrace, avec cette vie d'abbesse du VIIe siècle, l'une des périodes les plus attachantes de l'histoire du monachisme en Gaule. La seconde partie du livre, consacrée à la thaumaturge, offre des détails peu connus sur le culte des saints au moyen âge. Les miracles accomplis par sainte Fare au XVIIe siècle, ceux qui l'ont fait honorer en Sicile et à Naples, sont l'objet d'un chapitre fort curieux. Les anciens documents empruntés aux auteurs contemporains des faits cités sont sertis dans un style pur autant qu'élégant. On les trouve comparés et discutés, de façon à faire jaillir une lumière nouvelle sur des points obscurcis par la controverse, dans des notes et des appendices destinées aux questions d'érudition. Voici les titres des appendices : « I. Pipimisicum et Poincy; II. Sur le texte de Hildegaire au sujet de l'épiscopat de saint Walbert à Meaux et de la parenté de ce saint et de saint Faron avec sainte Fare; III. Sainte Aubierge; IV. Testament de sainte Fare, d'après la copie faite par Dom Toussaint Duplessis sur l'original et publiée en 1731, dans l'*Histoire de l'Église de Meaux*; V. Reliques de sainte Agnès à Faremoutiers; VI. Lettre de Mme de Durfort, abbesse de Faremoutiers à Treillard, président du comité ecclésiastique de l'Assemblée nationale. » Un Index des noms de personnes et de lieux termine l'ouvrage d'une réelle valeur historique, augmentée encore par de nombreuses et intéressantes illustrations.

5. — Comme sainte Fare et à peu près à la même époque, *Saint Filibert* fut fondateur d'abbayes : Jumièges et Noirmoutier en particulier. M. l'abbé Jaud a fait œuvre d'édification en même temps que d'érudition avertie. Il a situé son personnage dans son milieu, dans son siècle, et a utilisé les premiers documents assez rares et trop concis du moyen âge et ceux plus abondants de notre époque pour établir le cadre et le portrait de ce saint et illustre moine. Les références sont nombreuses; le titre répond bien à la matière traitée. C'est bien l'histoire du VIIe siècle avec ses rois, ses seigneurs, ses évêques, ses religieux. L'histoire, la géographie, la science de l'étymologie, tout cela est bien exploité dans le texte et dans les notes. D'une parfaite loyauté, M. Jaud marque les points incertains et leur degré de probabilité en donnant le pour et le contre quand il y a divergence entre les auteurs,

il nous fait bien connaître cette époque qui l'occupe. Il nous attache fort par les voyages, les amitiés glorieuses de saint Filibert, ses exodes, les translations de ses reliques opérant d'éclatants miracles exactement relevés par les chroniques du temps. Cet important travail sera lu avec un spécial intérêt par les Vendéens : saint Filibert, ayant fondé l'abbaye qui est devenue l'évêché de Luçon, par le clergé et les laïcs de Normandie et de Bourgogne. L'auteur a eu le grand mérite d'avoir su trouver des loisirs dans son ministère laborieux pour se livrer à de persévérantes recherches critiques et pour composer cet ouvrage très sérieux de science ecclésiastique.

6. — Avec *le Bienheureux Urbain V*, pape d'origine française, qui fut moine de Saint-Victor de Marseille, abbé de ladite abbaye et de celle de Saint-Germain d'Auxerre, nous arrivons à l'une des périodes les plus troublées de l'histoire de l'Église : celle de la Papauté à Avignon. Ce pape a joué un rôle considérable. Il prit une part prépondérante à des événements de premier ordre, soit à Saint-Victor de Marseille, soit à l'Université de Montpellier où il fut d'abord professeur et dont il assura le magnifique développement. Pape résidant à Avignon, il voulut renouer la tradition issue de saint Pierre et ramener le Chef de l'Église à Rome. M. l'abbé Chaillan nous raconte avec un intérêt sans déclin, ces péripéties émouvantes; il nous décrit les fêtes brillantes que notre Midi offrit à ce pontife si savant, si artiste, si lettré; pas à pas il nous fait suivre sa tentative de réintégrer l'Italie et son retour contraint en Avignon, tout en profitant très habilement des nécessités de son récit pour nous faire connaître une époque fertile en contrastes instructifs.

7. — *Saint Pie V*, lui, eut pour principal objectif de sa politique l'islamisme, dont la défaite fameuse à Lépante est l'une des plus belles pages des annales ecclésiastiques. La monographie que lui consacre M. Deslandres est bien informée. Le volume réduit de la brochure lui permettra d'être connue de tous. Une telle vulgarisation historique, où le document pénètre et règne sous forme concentrée, vaut d'être encouragée et répandue dans le grand public, notamment à un moment où les rapides progrès de l'Islam sont devenus inquiétants pour la civilisation chrétienne.

8. — La politique de *la Vénérable Louise de Marillac*, *Mademoiselle Legras* tient en un mot : l'amour du pauvre. La vie de la vénérable manquait à la collection *les Saints*. Comme toutes les grandes fondations, celle des Filles de la Charité avait eu la collaboration d'un saint et d'une sainte. A côté de saint Vincent de Paul doit donc figurer celle qui a été la première de ces admirables sœurs dont elle est restée le modèle. C'est l'auteur même de la « Vie de saint Vincent de Paul » de cette même collection, M. le prince Emmanuel de

Broglie, qui, avec sa profonde connaissance du XVIIe siècle religieux, s'est chargé de faire revivre cette noble figure; il nous la présente dans toute sa simplicité, accomplissant de grandes choses sans bruit, sans apparat, sachant toutefois au besoin presser son illustre guide et venir à bout de quelques-unes de ses hésitations. On ne pouvait pas comprendre l'un sans l'autre. Désormais, on les connaît admirablement l'un et l'autre.

9. — L'institut des Filles de saint Vincent de Paul a surtout pour but la charité agissante, l'amour du pauvre, tandis que l'ordre de la Visitation, fondé par saint François de Sales, a plutôt en vue l'amour de Dieu contemplatif de la mystique colombe. Cette nouvelle *Vie de saint François de Sales* n'est qu'un extrait ou un abrégé des deux volumes de MM. Gonthier et Letourneau récemment publiés et si justement appréciés. Sans doute, selon MM. Gonthier et Letourneau, les abrégés ont des inconvénients; ils diminuent bien des traits d'un tableau dont la beauté ressort surtout de son ensemble. Mais, par le retranchement qu'on y fait de tout ce qui surpasse un esprit moins cultivé, ils ont l'avantage d'être plus à la portée de toutes les intelligences et d'être plus accessibles à toutes les ressources. Par cet abrégé, saint François de Sales montrera jusqu'aux humbles classes de la société tous les charmes de la vertu bien comprise. Cette nouvelle histoire de l'évêque de Genève pourra être donnée en prix à la jeunesse chrétienne. Ainsi le bien se propagera et la vertu rayonnera.

10. — Ce fut aussi une vie toute de mystique amour que celle de *Sainte Véronique Giuliani*. Religieuse et abbesse des capucines, Mme la comtesse de Villermont nous la montre, avec beaucoup d'agrément, favorisée du don des miracles, du discernement des esprits, de nombreuses extases et de la stigmatisation, des souffrances de la Passion du Sauveur, flagellation, crucifiement, couronnement d'épines; elle prédit le jour et l'heure de sa sainte mort et son tombeau fut le théâtre de beaucoup de miracles. Telle fut une partie de cette vie extraordinaire. Elle n'a pas encore été écrite en français. D'origine italienne, une biographie très imparfaite fut publiée en cette langue par Salvatori, en 1839. L'oubli commençait à se faire sur cette sainte, lorsque le R. P. Pizzicaria entreprit de publier le journal de Véronique qui forme douze volumes de huit à neuf cents pages! L'historien de la sainte n'a que ce document peu pratique pour le commun des lecteurs et le procès de canonisation : tous les deux très riches de documents de premier ordre. Dès lors, Mme de Villermont a suivi, en toute sûreté, la vie merveilleuse de Véronique dans ses propres révélations et ses propres écrits qui furent grandement mis à contribution par la cour de Rome pour l'étude de la cause.

11.—Dans cette même Italie, si grandement illustrée par ses saints,

fleurit *Saint Alphonse de Liguori*, remplissant sa patrie de ses exemples et de ses œuvres. Ce livre de l'auteur anonyme, bien complet, bien écrit, le fera utilement connaître dans notre pays. Enlevé au monde et au barreau par le sacerdoce, il fut l'un des serviteurs les plus apostoliques de l'Église. Profond théologien, directeur très éclairé et expérimenté des âmes, il a versé partout son immense savoir, autour de lui et dans ses importants ouvrages. Nul ne fut à un degré plus éminent le serviteur du Saint-Sacrement et de la Sainte Vierge. Il fut le père de cette école de morale qui devait combattre sans merci le rigorisme janséniste. En même temps, il fut un modèle parfait de la vie chrétienne auquel il ne manqua même pas l'auréole de la souffrance.

12. — Aux prodromes de la Révolution, *Mgr de Pontbriand* fut le dernier évêque du Canada français. C'est une belle figure de grand seigneur, de patriote et de prêtre que nous dépeint l'un de ses arrière-neveux, M. le vicomte du Breil de Pontbriand, dans cet ouvrage remarquable. Mais, comme l'agonie de notre Canada se trouve intimement mêlée à celle du vertueux prélat, qui s'éteignit avec cette patrie canadienne devenue la sienne, le biographe, avec autant de sincérité consciencieuse que de littérature distinguée, a cru, pour cette circonstance, pouvoir intéresser un certain nombre de lecteurs, en dehors du cercle familial. Il y a amplement réussi. Bien qu'il ne fasse pas montre de documents manuscrits, l'auteur, mieux que personne, a certainement mis en œuvre beaucoup de papiers de famille. Son arrière-grand-oncle tint un rôle historique au double point de vue civil et ecclésiastique. Comme la plupart des évêques de l'ancien régime, il appartenait à la noblesse. Il fut d'abord vicaire général de Saint-Malo, alors diocèse. C'est dans ces fonctions qu'il fut nommé à l'évêché de Québec. Ce dernier était une « immensité » territoriale dépassant plus de quinze fois la superficie de la France à cette époque. Sur ce théâtre il fut le vrai évêque : prudent, affable, généreux et ferme dans sa difficile mission administrative. Ce fut durant son épiscopat qu'eut lieu la guerre de la succession d'Autriche; la guerre de Sept Ans, les campagnes de 1757-1758, enfin la conquête par l'Angleterre. A ce moment, sa santé ruinée par la maladie ne lui permit pas de continuer son actif et glorieux apostolat. Malgré cette agitation, il fit néanmoins reconstruire sa cathédrale et s'occupa avec ardeur et succès des missions sauvages : « En réalité, comme l'a dit l'abbé Casgrain, l'un de ses familiers, après la défaite de Québec, il meurt de chagrin. » Alors il démissionna et se retira à Montréal, où il mourut plein de mérites. Nous souscrivons volontiers à la conclusion suivante de ce travail : « Arrivé au terme de cette étude, ce n'est pas trop, ce nous semble, de conclure qu'il en apparaît une grande et belle figure d'évêque et de citoyen, qui fut en tout un admirable Français; une

vie de haute sainteté, de devoirs remplis jusqu'à l'héroïsme, de patriotisme indéfectible, autant que ferme et intelligent, vie couronnée enfin par une mort qui fut presque un martyre » (p. 306-307).

13. — Par une coïncidence singulière, le tome X des *Martyrs. Le* XVIIIe *siècle* paraissait en librairie, au temps même de la récente révolution de Portugal. Or, ce nouveau volume de Dom Leclercq nous fait voir ce que fut la persécution sanglante de Pombal, en ce pays, au XVIIIe siècle. Il est peu de récits plus émouvants que celui des tortures des religieux de Lisbonne, dans ce même tome et pour ce XVIIIe siècle qui semble dépourvu d'héroïsme chrétien; on constate les prodiges de sacrifice des martyrs, aussi bien des victimes des Camisards dans les Cévennes que des missionnaires de la Chine. Plus de vingt récits contemporains nous font connaître quelques centaines de martyrs, dignes et immédiats précurseurs de ceux qui vont remplir les volumes suivants, bientôt près de paraître et consacrés à la Révolution française.

14. — *La Sœur Rosalie* naquit au moment de la Révolution; elle fut un missionnaire à l'intérieur de la France, dans le quartier si déshérité nommé Mouffetard, et si elle ne donna pas son sang pour J.-C., elle prodigua toute sa vie pour les pauvres et les malades abandonnés. Le gouvernement voulut récompenser ses grands mérites en la décorant de la légion d'honneur. Cette pauvre religieuse gouvernant une communauté, dans le plus misérable quartier de Paris, y vivant au jour le jour, pendant plus de cinquante ans, n'ayant pour but que de remplir fidèlement son devoir de charité médiatrice, le faisant avec amour jusqu'à l'usure, jusqu'à la fin, mais ayant une vertu tellement rayonnante, un dévouement si contagieux qu'elle exerce son influence au-delà des limites que sa modestie s'est assignée et devient une des gloires du Paris bienfaisant... Telle fut cette humble sœur que fait revivre la plume délicate de M. Fernand Laudet.

15. — Ce fut au Tonkin que *le Bienheureux Théophane Vénard* choisit son champ d'ensemencement évangélique arrosé de son sang. Quel magnifique exemple de courage l'auteur anonyme de cette suggestive existence propose à nos jeunes catholiques contemporains! Notre Bienheureux, prêtre de la Société des Missions étrangères, fut décapité pour la foi au Tonkin. Un volume (1864) portant le titre : « Vie et Correspondance », a été lu et relu avec un succès toujours augmenté et a eu de nombreuses éditions en plusieurs langues. Dernièrement une nouvelle édition illustrée du même ouvrage parut chez Téqui. En même temps, à la même librairie, fut éditée une collection de trois cents « Lettres choisies », dont les extraits contenus dans le précédent volume provoquèrent le vif désir d'une publication intégrale. Le présent volume est destiné à compléter les deux premiers; les

faits pleins d'intérêt qu'il rapporte, ont reçu la consécration d'une véracité indiscutable : ils ont été tirés du « Procès apostolique » et ont ainsi passé sous le rigoureux contrôle des juges de la S. Congrégation des Rites. Ils donnent, avec cette garantie, aux récits un caractère à part avec un charme d'émotion. On dirait que Théophane Vénard eut, dès son berceau, la séduction du martyre. A peine âgé de neuf ans, après avoir lu les détails du martyre du B. Charles Cornay, il s'écria, enthousiasmé : « Moi aussi, je veux aller au Tonkin; je veux être martyr. » Et il le fut. Précieux ouvrage à lire dans nos séminaires et dans nos patronages catholiques.

16. — On peut appeler *la Vénérable Catherine Labouré* l'apôtre de la « Médaille miraculeuse » reproduisant la vision de Catherine de la Vierge immaculée. Sa vie apparaît donc comme une page de l'histoire du dogme de l'Immaculée-Conception. M. l'abbé Crapez divise son livre en trois parties principales : la préparation, la mission, les conséquences. L'enfance et la jeunesse, la vocation de la Fille de la Charité, les premières Apparitions de 1830 préparent la Sœur à sa mission définitive : c'est l'objet des trois premiers chapitres. Le quatrième : « Manifestation de la Vierge immaculée » est de beaucoup le plus important, car il donne le récit de cette manifestation, établit l'existence et détermine la nature de la mission de Sœur Catherine. Les derniers chapitres s'occupent des conséquences de cette mission : conséquence sociales — la médaille miraculeuse, les progrès des deux familles de saint Vincent de Paul, l'origine des Enfants de Marie — conséquences personnelles pour Sœur Catherine... La Vénérable Catherine Labouré ici brille dans toute la vérité historique, sans aucune recherche des effets d'imagination. L'auteur ne s'est laissé guider que par des documents incontestables mis à sa disposition ou recueillis par de longues et scrupuleuses recherches. C'est donc un portrait de toute sincérité.

17. — Pour raconter la vie de *la Mère Marie de Jésus, Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst*, le R. P. Suau, si honorablement connu par ses écrits, s'est servi le plus possible des notes rédigées, sur l'ordre de ses directeurs, par Émilie d'Oultremont. Bien des pages y disent, dans un style d'une beauté classique, les joies de l'âme fervente, emportée vers le Calvaire par l'entraînante charité. Quelques-unes retracent les souffrances de l'âme éprouvée qui doit suivre le Sauveur dans la nuit d'agonie du Jardin des Oliviers et y partager les affres de sa désolation. Livre recommandable tant aux personnes du monde qu'à celles du cloître. Elles y apprendront à mieux pénétrer la politique de Dieu qui se plaît à triompher de ses ennemis non en les brisant, comme le désirent les âmes impatientes et à courte portée, mais en inspirant à ses amis de devenir meilleurs et de réparer ainsi par l'amour le mal fait par la haine.

18. — *Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Élisabeth, carmélite, sa sœur*, furent deux âmes d'élite appelées à la vie religieuse que rien autour d'eux ne semblait prédisposer à une si haute destinée. Le P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur établit à l'évidence combien Dieu, pour arriver à ses fins, se joue des obstacles humains les plus ardus. La vie du P. Doussot fut une incessante ascension vers la perfection, un dévouement sans démenti aux plus nobles causes : à l'Église, à la Papauté, à son ordre, à sa patrie. S'il songea un instant à quitter l'habit de saint Dominique qu'il avait reçu de Lacordaire, ce fut pour ambitionner les joies plus complètes de la vie contemplative chez les chartreux, et s'il se mêla aux luttes du siècle ce fut pour satisfaire son désir d'apostolat et sa soif de sacrifice, aux heures sombres de l'année tragique en qualité d'aumônier des zouaves de Charette. Non moins édifiante est la relation des effets de la grâce dans l'âme de la Mère Élisabeth; son frère fut son ange directeur : il l'initia aux éléments de la religion, l'affermit dans la déchirante lutte qui la sépara de ses parents pour se donner à Dieu parmi les Sœurs de Saint Vincent de Paul d'abord, puis au Carmel; il lui révéla la dévotion au Sacré-Cœur et lui communiqua enfin son ardent amour pour l'Église et pour son Chef. Carmélite, elle fut un modèle de stricte observance et un ferme soutien de la réforme thérésienne en France. Sa profonde humilité, son prodigieux esprit de mortification l'élevèrent à ce degré de sainteté rare où l'action de Dieu dans l'être humain devient en quelque sorte transparente.

19. — Fils aussi de Lacordaire et, dirai-je, son émule oratoire, *le Père Ollivier* nous apparaît, dans un passé encore trop peu lointain, passionnément admiré et passionnément critiqué. Ce livre du P. Rouillon tente de nous le montrer vrai. C'est au moins un portrait du grand orateur d'une vie singulière. L'auteur semble des plus qualifiés pour cette entreprise : il est bien et sûrement informé; il a eu à sa disposition des documents tout à fait inédits et d'importance première sur la fameuse et inoubliée oraison funèbre des « Victimes de la Charité », sur la noble conduite du P. Ollivier à certains moments particulièrement douloureux, sur ses audaces de parole, que le danger excitait, loin de le faire hésiter. Cette biographie, à côté de l'orateur et de l'écrivain, nous révèle un P. Ollivier d'une séduisante originalité. Le ministère du prêtre, les vertus du religieux, les amitiés fidèles, les habitudes de simplicité de l'homme, toutes les ressources d'une nature exceptionnellement douée et que les intimes seuls pouvaient apprécier, passent sous les yeux avec le mouvement varié des choses vécues. Enfin d'intéressantes gravures permettent de suivre le P. Ollivier dans ses voyages et de mieux goûter le charme de sa plume, dont les croquis ne le cèdent pas aux narrations en fait de vue pitto-

resque et de malice souriante. Après avoir lu cet ouvrage, certaines préventions tomberont-elles? C'est la question. Ne s'est-il pas glissé dans l'interprétation de quelques faits une partialité de confraternité, bien naturelle du reste? Il n'en reste pas moins que l'orateur de Notre-Dame de Paris conservera une place de premier plan dans la littérature religieuse et dans notre art oratoire surtout où il goûta des succès enivrants.

P. S. — A la dernière heure, nous recevons les ouvrages suivants, dont nous rendons aussitôt compte :

20. — Voici la septième édition de *l'Histoire de la Bienheureuse Mère Madeleine-Sophie Barat* que nous avons d'abord sous les yeux. C'est un grand succès pour Mgr Baunard; il est dû surtout à la personne de la Bienheureuse, si influente par l'éducation sur la société de notre temps et sur les âmes croyantes par son apostolat du culte du Sacré-Cœur. On a pu dire d'elle, en toute vérité : « Ce n'est pas elle qui vit ; c'est Jésus qui vit en elle ; les enfants sont sa passion et les pauvres son culte. » Ce succès de diffusion est dû aussi, dans une large mesure, au talent de l'éminent écrivain qui a élevé un monument à la gloire de la B. Mère Barat. Dans ce dessein, il a profité des plus précieuses ressources mises entièrement à sa disposition : les écrits de la B. fondatrice et de ses filles; les « lettres annuelles », les notices biographiques, les circulaires, les souvenirs dans lesquels nous a été révélée la vie des principales Sœurs, ses compagnes et ses filles, formant autour d'elle une si belle couronne; principalement la riche collection de sept ou huit mille lettres, qui, pendant soixante-cinq ans, donnent, presque jour par jour, la raison de ses actes, l'esprit de sa conduite, le secret de ses grâces, la lumière de ses pensées, le progrès de sa sainteté, livrant toute sa vie, écho, pour ainsi dire, de chacun des battements de son cœur. Ainsi composée, cette histoire de la B. Madeleine-Sophie Barat sera presque sa vie écrite par elle-même. Dans la plus expressive acception, c'est un bon et beau livre que toute bibliothèque chrétienne tient à honneur de posséder comme un trésor.

21. — Ainsi que la B. M. Barat, qui souffrit tant d'épreuves pour établir son œuvre sociale au sein des ruines encore entassées de la Révolution, le *P. Louis-Marie Maulbon d'Arbaumont* eut une existence incomparablement douloureuse, pour créer sa Société des Victimes du Sacré-Cœur de Jésus. Issu d'une famille noble de Bourgogne, mais peu fortunée, élevé entre une sainte mère et un père voltairien, Louis d'Arbaumont perdit bientôt la foi. Brillant élève de l'École polytechnique, puis ingénieur des ponts et chaussées, il se convertit à vingt-quatre ans (1837). Dès le premier moment de son retour à Dieu, il fut héroïquement fidèle à sa devise : » Toujours avant ! Jamais

arrière. » Après un arrêt, à la suite de son sacerdoce, dans le diocèse de Dijon, la Providence le conduisit à Marseille où il se consacra à l'œuvre, récemment fondée par Mlle Gérin-Ricard, des religieuses Victimes et fonda un ordre de prêtres-Victimes, dont il restera un jour, après avoir vu mourir tous ses disciples, le seul représentant: Dieu semble vouloir mettre le sceau par ce suprême sacrifice à la passion de renoncement, d'humilité et de souffrance, qui caractérise cette existence autant sublime qu'étrange. Dans une série de chapitres très vivants, le P. Norbert nous retrace le directeur et législateur des Religieuses-Victimes, l'ardent apôtre dont la parole remporta tant de merveilleux succès dans les missions et les retraites pastorales, le pénitent avec ses excès plus admirables qu'imitables, le directeur des âmes auquel des prêtres nombreux et d'illustres prélats rendent hommage en termes émus. Ce livre est à la fois très édifiant et d'un intérêt tout dramatique.

22. — *L'Abbé de Quincy (Ernest de Ville)* commença également sa vie dans le monde où une belle carrière de gloire s'ouvrait devant lui. D'après son biographe, l'abbé Cl. Robert, elle fut la plus mouvementée, la plus pleine qui soit. Enfant de la Savoie et descendant par sa mère de l'historique famille de Boigne, il entra d'abord dans l'armée, pour, quelque temps après, recevoir les ordres à Saint-Sulpice. Vicaire général, supérieur du grand séminaire du diocèse d'Annecy, il fut non seulement un remueur d'idées, mais un conducteur d'hommes par l'apostolat chrétien et les œuvres sociales. Dans sa direction du grand séminaire, il s'appliqua à former, pour les luttes prochaines, une race forte de prêtres. « Sa main y semble un peu dure, mais on sait qu'il est encore plus sévère pour lui-même et l'on marche sans regarder en arrière. » Cette âme, d'une trempe militaire, habituée au commandement, trouve en elle-même des vibrations consolatrices et presque de faiblesse pour les consciences désemparées qu'il éclaire, embaume et fortifie par une direction tout empreinte de suavité évangélique. Avec justesse on a dit : « Sa mystique physionomie a une sorte de reflet de la grande et belle âme de saint François de Sales. » L'auteur, entraîné par l'amour du saint prêtre, a été peut-être trop prodigue de détails d'ordre secondaire et il noie de quelque vague la figure de l'abbé de Quincy. Elle n'aura qu'à gagner en netteté et lumière par la coupe de quelques frondaisons trop luxuriantes.

23. — *Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face* fut un ange du Carmel qui, pour nous édifier, se posa un instant sur la terre et remonta au ciel dans la grâce liliale de ses vingt ans. La cause de sa béatification est actuellement soumise à la Cour de Rome. Cette « Histoire d'une âme », œuvre d'art typographique rehaussée d'illustrations charmantes, se compose de trois parties : la première, c'est

l'histoire proprement dite : la vie dans le monde, la vie au cloître; la deuxième est un Appendice : « Conseils et souvenirs »; la troisième : « Les Poésies. » Lisez-les, âmes virginales ! C'est la poésie du ciel... C'est vraiment aussi, descendue des mains de la jeune sainte, une autre « pluie de roses » que celle promise par elle. Voici sur cet ouvrage, infiniment gracieux et pénétrant une appréciation, entre plusieurs autres, éminente et toute désintéressée : « Je ne puis assez vous dire avec quelles délices j'ai lu l' « Histoire d'une âme »; je préférerais la disparition des chefs-d'œuvre d'Homère, Virgile ou Raphaël à celle de ce livre où l'amour divin resplendit si vivement » (p. XXI). Et cette autre : « En lisant cette vie, ne croirait-on pas lire les paroles de feu et de science divine d'un des docteurs les plus élevés, les plus profonds et les plus suaves de l'Église? » (ibid).). Sans réclame d'aucune sorte, cette Histoire, destinée d'abord à des religieuses carmélites, a franchi ces limites, et, en moins de dix ans, elle a atteint le chiffre de 150 mille exemplaires vendus en langue française. Les traductions l'ont répandue à l'étranger : en Pologne, dans les pays de langue anglaise et allemande, en Italie, en Hollande, en Portugal, en Espagne, et bientôt une traduction japonaise paraîtra à Osaka. Quel est le secret de cet extraordinaire succès? Il ne faut pas le chercher dans une littérature savante, dans une composition d'art. Il lui vient uniquement de sa simplicité et de sa grâce toute pure qui embaume le récit des épreuves et des joies d'enfant de Thérèse, de son appel à la vie de perfection, de son existence journalière de carmélite, dans toute son objectivité séraphique.

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. — *La Prétendue Vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France. Monument de cynisme sectaire*, par JEAN-BAPTISTE-JOSEPH AYROLES. Lyon et Paris, Vitte, 1910, in-16 de 192 p., 2 fr. 50. — 2. *Orléans et Jeanne d'Arc*, par HENRI BARAUDE. Paris, Roger et Chernoviz, 1911, petit in-8 de x-288 p. et 14 pl., 5 fr.— 3. *Une Page de l'histoire de Jeanne d'Arc. Le Procès de Rouen et le Saint-Siège. Pendant et après* (1431-1450), par PHILIPPE-HECTOR DUNAND. 4e éd. revue, corrigée, augmentée. Paris, Beauchesne; Toulouse, Privat, 1910, in-16 de 64 pages. — 4. *Le Bourreau de Jeanne d'Arc, d'après des documents inédits*, par ALBERT SARRAZIN. Rouen, imp. Cagniard, 1910, in-8 de 82 p., avec pl. et fig. — 5. *Les Paroles de Jeanne d'Arc*. par PIERRE FROMENT. Paris, de Gigord, 1910, in-12 de XX-318 p., 3 fr. — 6. *Traité de Jean Gerson sur la Pucelle*, par Dom J.-B. MONNOYEUR. Paris, Champion, 1910. in-8 de 40 p., avec portrait et pl., 1 fr. — 7. *L'Ame de Jeanne d'Arc*, par l'abbé STÉPHEN COUBÉ. 2e éd. Paris, Lethielleux, 1910, in-8 de 439 p., 4 fr. — 8. *Jeanne d'Arc et la Monarchie*, par l'abbé MARIE-LÉON VIAL. Tournai et Paris, Casterman, 1910, gr. in-8 de 583 p. et 20 pl., 7 fr. 50. — 9. *Les Fêtes de Jeanne d'Arc au Mans et dans la Sarthe*, 1909-1910, par ROBERT TRIGER. Le Mans, imp. Monnoyer, 1910, gr. in-8 de 272 p., avec 50 reproductions photographiques gravées, 1 pl. en couleur, 14 dessins ou vignettes et une couverture dessinée.

1. — L'héroïque figure de Jeanne d'Arc attire toujours l'attention et continue à donner lieu à nombre d'écrits. Parmi les plus récents, il

en est deux sur lesquels nous nous proposons, après examen, de donner ici notre avis, quand ils nous seront venus sous la forme d'ouvrages distincts et séparés. Mais, si nous ne voulons pas avoir l'air d'en ignorer l'existence, nous devons pourtant nous contenter de noter aujourd'hui six articles consécutifs sur la grande Française publiés, l'an dernier, par M. Gabriel Hanotaux dans la *Revue des Deux Mondes* (15 mai-1er août 1910), et, plus récemment, dans le même recueil (1er février 1911), l'ingénieux essai de M. le marquis de Maleyssie. C'est aussi par un article de revue publié dans les *Études* (20 avril 1909) que le R. P. J.-B.-J. Ayrôles avait d'abord fait connaître en termes excellents son jugement sur la malencontreuse tentative d'un académicien sceptique. Il a repris et développé la même critique dans son volume : *La Prétendue Vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France. Monument de cnyisme sectaire.* On y trouvera, pour le fond, des arguments et des remarques tout à fait topiques. On regrettera, pour la forme, le ton violent et trop personnel d'une polémique où l'indignation, cette fois, s'est donné libre carrière, ce qui aura l'inconvénient d'écarter d'abord cette masse, aujourd'hui si nombreuse, d'indifférents qu'il importe tant de convaincre et de détromper, et que rebute *a priori* une véhémence excessive de dialectique et de langage. Un zèle plus tempéré aurait eu plus d'effet. Nous avons goûté d'ailleurs dans l'ouvrage du P. Ayroles de justes et utiles observations, celle-ci par exemple : « Au lieu d'accommoder la théorie aux faits, la libre-pensée veut accommoder les faits à une théorie préconçue et arbitraire. Quoi de plus contraire à la loi si justement prônée aujourd'hui pour toutes les sciences basées sur l'observation? L'histoire, en tant qu'elle est une science, est éminemment du nombre » (p. 37-38). Nous devons louer aussi une importante remarque sur un sujet délicat dont les plus récents historiens ou panégyristes ecclésiastiques de Jeanne ont quelque peu abusé. Le P. Ayroles y manifeste sa loyauté même à l'égard de Pierre Cauchon (p. 49). Signalons encore de bonnes réflexions sur divers traits caractéristiques du xve siècle (p. 76-80) et une très judicieuse explication du terme *commende* employé par Jeanne (p. 100-101). En somme, en dehors même de sa valeur polémique, cet écrit, réserve faite sur telle ou telle assertion à discuter, présente un très réel intérêt historique et critique. C'est ce que l'exubérance passionnée du style ne doit pas faire méconnaître.

2- — M. Henri Baraude (pseudonyme de M. le commandant Tupinier), malgré quelque inexpérience dans la recherche et la critique des sources et dans la méthode de composition narrative, a fait preuve de remarquables dons d'historien dans son ouvrage intitulé : *Orléans et Jeanne d'Arc.* Il l'a partagé en dix chapitres : I. Origines de la ville d'Orléans. II. Ère gallo-romaine de 50 ans av. J.-C. au

vie siècle. III. Le Moyen Age de Clovis à Charles VII (498 à 1427). IV. Orléans en 1427. V. La Rescousse de Montargis. VI. La Campagne sur la Loire (1428). VII. Le Siège d'Orléans du 12 octobre au 24 octobre 1428. VIII. Le Siège du 25 octobre au 30 décembre 1428. IX. Le Siège du 30 décembre 1428 au 20 février 1429. X. Le Siège du 20 février au 29 avril 1429. XI. Jeanne d'Arc du 29 avril au 5 mai. XII. Journées des 6, 7 et 8 mai. XIII. La Campagne sur la Loire (mai-juin 1429). — Laissant de côté les pages consacrées aux antiquités gauloises, romaines et féodales d'Orléans, qui semblent quelque peu hors d'œuvre, nous louerons surtout les chapitres où l'auteur a étudié le rôle capital tenu par cette ville dans la défense nationale au temps de Charles VII, retracé le long siège qu'elle soutint contre les Anglais et sa délivrance par Jeanne d'Arc. Nous en avons goûté beaucoup les détails et observations techniques et topographiques, donnés avec une clarté et une précision toutes militaires, et où la critique du tacticien s'ajoute aux remarques de l'érudit. M. Baraude estime très haut et met en vif relief l'intelligence personnelle et les mérites propres de l'héroïque vierge, mais il déclare avec raison son œuvre inexplicable sans l'action directe et divine qui la suscita et la mit en œuvre. « Il est, dit-il, impossible de ne pas voir dans cette histoire si merveilleuse l'intervention d'une puissance supérieure, qui, veillant sur les destinées de la France, voulait sauvegarder l'intégrité de son territoire, et, pour rendre plus éclatante et plus manifeste son action, se servait d'une femme, d'une fille de dix-huit ans de la plus humble extraction, et, alors que les hommes faisaient défaut et avaient perdu tout courage, transformait cette enfant en général victorieux et sauvait la France. » Nous signalerons au docte et judicieux auteur, comme devant être retranchés de son récit, les passages relatifs à un prétendu sire de Gamache (p. 229, 258). C'est une histoire apocryphe (cf. Quicherat, *Procès*, t. IV, p. 358).

3. — M. le chanoine Dunand, qui, à plusieurs titres, a bien mérité de Jeanne d'Arc, a pensé qu'il ferait bien de réimprimer en quatrième édition, corrigée et augmentée, une étude publiée par lui naguère et qu'il intitule : *Une Page de l'histoire de Jeanne d'Arc. Le Procès de Rouen et le Saint-Siège. Pendant et après* (1431-1450). Cet exposé, présenté sous une forme dialectique un peu singulière, se lit avec intérêt, mais, étant donné le voile qui couvre encore pour nous des parties importantes de l'histoire diplomatique à cette époque, il a en plusieurs points un caractère conjectural. La date assignée par le docte chanoine à la « mise en forme » du procès (p. 44, 61), nous paraît très contestable.

4. — C'est un excellent travail d'érudition et tout à fait digne d'éloge que la monographie de M. Albert Sarrazin : *Le Bourreau de Jeanne d'Arc, d'après des documents inédits.* Les renseignements et

textes originaux recueillis avec diligence, judicieusement contrôlés et rapprochés par l'auteur, sont répartis et groupés ainsi qu'il suit : I. Geoffroy Therage. — La Maison du bourreau à Rouen. — Supplices usités au xve siècle. — II. Le Bourreau Geoffroy Therage avant le supplice de la Pucelle. — III. Le Supplice de la Pucelle. — IV. Geoffroy Therage après le supplice de la Pucelle. Riche de nombreux et exacts détails d'histoire et de topographie locales et d'histoire des mœurs, cette étude contribue à multiplier nos connaissances et à préciser nos vues sur les contemporains de Jeanne et sur Jeanne elle-même, et l'effet de l'exposé se double à cet égard d'une illustration toute *documentaire*. C'est une très juste observation de M. Sarrazin, que « l'étude approfondie des faits ou des personnages secondaires permet de mieux connaître et d'apprécier plus exactement ceux qui sont au premier plan » (p. 6). On doit louer en particulier la judicieuse réfutation de l'essai tenté pour détruire le témoignage du bourreau en faveur de sa victime (p. 57, 58) et applaudir à cette forte conclusion : « En résumé, ce qui me paraît surtout devoir retenir l'attention c'est l'opposition singulière qui existe entre la froide cruauté dont le bourreau de Rouen fit constamment preuve, même à l'égard de ses courageux compatriotes victimes de la vengeance des Anglais, et l'émotion qu'il manifesta si vivement et si exceptionnellement lors du supplice de la Pucelle. Therage eut alors la notion exacte et angoissante de l'horrible crime que les ennemis de Jeanne lui avaient fait commettre sous les apparences de la légalité. Les propos qu'il tint dans cette circonstance, ses protestations et ses remords d'un jour, sont la preuve la plus saisissante et la plus manifeste de l'iniquité de la sentence prononcée contre l'infortunée jeune fille. En effet, l'attendrissement du bon peuple de Rouen, les murmures improbateurs qui s'élevèrent de la foule, les larmes même de certains juges et assesseurs s'expliquent par les supplications et invocations pieuses de l'innocente victime dont l'orthodoxie et la bonne foi se révélaient d'une manière plus éclatante que jamais à cette heure suprême. Mais c'est surtout l'attitude du bourreau, resté jusqu'alors insensible à toute pitié, qui souligne éloquemment l'énergique protestation de la cité. On peut dire que ses doléances et ses remords furent comme la condamnation sans appel du procès de l'héroïne et qu'ils resteront comme une véritable malédiction lancée contre les auteurs d'un crime sans précédent dans les fastes de l'histoire ! » (p. 81, 82.)

5. — L'origine et le caractère du recueil : *Les Paroles de Jeanne d'Arc*, nous sont indiquées en ces termes au début et à la fin de la Préface qu'y a jointe M. J. Guibert, supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris : « Au Congrès Jeanne d'Arc de 1910, j'avais dit : « Il y a des « paroles » de Jeanne d'Arc. Le nombre en est si grand, et

l'expression en est d'ordinaire si frappante, qu'on pourrait en faire un intéressant recueil, que j'appellerais volontiers « l'Évangile de Jeanne ». Je souhaite que, de vos rangs, sorte une personne laborieuse, amie de Jeanne, qui prenne cette tâche et nous donne bientôt ce livre. » Je fus pris au mot. J'avais à peine émis ce vœu que Mme Pierre Froment, dont le nom est avantageusement connu dans la presse catholique, se proposa pour le mettre à exécution. Elle s'est mise à l'œuvre sans tarder, et, poursuivant son dessein avec autant de perspicacité que de zèle, elle a préparé l'excellent et précieux ouvrage que je me fais un bonheur de présenter au public français... D'autres auteurs avaient tenté de faire un semblable recueil. Aucun ne l'a fait d'une façon aussi complète et aussi attentive que Mme Pierre Froment. Aucune parole de Jeanne d'Arc n'a échappé à notre infatigable auteur; les moindres miettes de cette table pourtant si riche ont été religieusement conservées. De plus, ne reculant pas devant un labeur de critique assez ingrat, Mme Froment nous fait savoir en quelles circonstances chaque parole a été dite, et elle indique fidèlement en note à quelle source elle a puisé chaque fois. Ces exactes références aideront son travail à durer. Enfin elle a su relier les paroles entre elles par un fil historique très discret : le lecteur lui saura gré d'avoir ainsi enchaîné les perles qu'elle avait à nous présenter. » Nous joignons à cette si honorable appréciation notre modeste suffrage. Le travail dont il s'agit nous a paru en effet très méritoire et tout à fait digne d'être recommandé à nos lecteurs et à nos lectrices. Nous pourrions sans doute énoncer de petites réserves de critique historique sur deux ou trois points, mais, pour l'ensemble et la plupart des détails, le recueil de Mme Pierre Froment et l'exposé qui fait le lien des textes dont il se compose, sont tout à l'honneur de l'exactitude de son esprit et de son investigation, de la justesse et de la finesse de son goût et de la sobriété distinguée de sa plume. Son livre, agréable aux personnes pieuses, sera sérieusement utile aussi aux historiens de Jeanne d'Arc et même aux érudits et critiques de profession.

6. — Parmi les témoignages rendus de son vivant à l'héroïque vierge, l'un des plus éclatants et des plus probants est l'écrit composé en sa faveur par l'illustre et pieux docteur Jean Gerson. C'est une très bonne idée de Dom J.-B. Monnoyeur d'en avoir publié une traduction française, précédée d'une Introduction et suivie du texte latin, et accompagnée aussi d'un hymne latin de Gerson : *Lilia crescant*, que Dom Monnoyeur a traduit en vers français.

7. — Le volume publié par M. le chanoine Coubé : *L'Ame de Jeanne d'Arc*, est un recueil de panégyriques ou allocutions prononcés par l'auteur en plusieurs églises et en diverses circonstances, et auxquels il a joint quelques articles publiés par lui dans une revue : *L'Idéal*,

qu'il a fondée. Voici quels sont les sujets traités : La Double Mission de Jeanne d'Arc. — Le Cœur de Jeanne d'Arc. — Le Réveil de la Pucelle. — Jeanne et la Royauté du Christ.— Jeanne et l'Eucharistie. — Jeanne et la Sainte Vierge. — Jeanne et Saint Michel.— Jeanne et Sainte Geneviève. — Jeanne et la Bienheureuse Marguerite-Marie. — Jeanne et Bernadette. — Jeanne et l'Église. — Jeanne hallucinée? — Jeanne brûlée par l'Église? — On y remarque une information historique étendue, bien qu'une stricte critique y pût faire quelques réserves, une théologie large et saine et une très bonne et utile mise en lumière de l'intime concordance de l'âme et de la vie de Jeanne d'Arc avec la doctrine et la piété catholiques. Voilà pour le fond. Pour la forme, on connaît l'élan et le vol oratoire de M. le chanoine Coubé. Mais il ne nous est pas possible de ne pas exprimer nos réserves sur l'exubérance de sa rhétorique, sur la luxuriance ultra-romantique de son langage et la floraison quasi-tropicale de ses métaphores. Ce genre qui, Dieu merci! commence à passer de mode, est, selon nous, directement contraire, non seulement au bon goût en général, mais en particulier à l'esprit français et à la langue française. Qu'est-ce, par exemple, qu'un « programme » qui est une « épée » et, de plus, un « acier *trempé au cœur même de Dieu* » (p. 13)? Et ceci : « La France est belle! Son histoire est un firmament; firmament unique, *azuré* d'idéal, *empourpré* d'héroïsme, *criblé* de belles étoiles filantes, les prouesses de ses fils; les guerriers s'y dressent en des mêlées superbes; les guerrières y chevauchent des *nuages de rêves*; les mots et les traits sublimes y *fourmillent comme des astres* : c'est la grande *voie lactée de l'honneur* » (p. 71, 72). Nous pourrions citer nombre d'autres abus de même nature, qui ont rappelé à notre mémoire les vers connus du *Misanthrope* :

> Ce style figuré, dont on fait vanité,
> Sort du bon caractère et de la vérité ;
> Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
> Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Ce n'est pas ainsi non plus que parlaient Bossuet et Bourdaloue. Il serait digne du talent de M. le chanoine Coubé de revenir à ces grands modèles.

8. — Dans son livre richement illustré : *Jeanne d'Arc et la Monarchie*, M. l'abbé Vial, qui s'intitule « confesseur de la Foi », comme un autre s'appellerait docteur en théologie ou ès-lettres, développe une théorie qui témoigne de sa ferveur religieuse et patriotique, et il l'appuie d'une masse considérable de faits et de textes historiques ou légendaires, sur la critique et l'interprétation desquels il est permis de n'être pas toujours d'accord avec lui. Cet ouvrage se rattache à une disposition d'esprit qui n'est pas particulière à M. l'abbé Vial, mais qui comporte des degrés divers, inégalement louables, et qu'on

pourrait appeler une sorte de mysticisme, voire d'illuminisme historique et politique. C'est un genre qui prête peu à la discussion. Aussi ne croyons-nous pas devoir entrer dans l'examen détaillé du livre dont il s'agit et nous bornerons-nous à en signaler l'existence et le caractère. Nous indiquerons pourtant, à titre de renseignement, l'article publié dans les *Études* (5 février 1911, p. 414), par notre très distingué collaborateur, M. Yves de la Brière, et la réponse, signifiée par exploit d'huissier, de M. l'abbé Vial (même recueil, 5 mars, p. 724).

9. — Le culte religieux et national de Jeanne d'Arc s'est manifesté, se manifeste et se manifestera de plus en plus sur toute l'étendue de notre sol en fêtes et cérémonies variées. Il est bien à souhaiter qu'il trouve dans toutes nos régions des zélateurs et des propagateurs à la fois aussi convaincus et aussi sensés que l'est dans le Maine un érudit et un patriote de haut mérite, M. Robert Triger. Son beau volume, *Les Fêtes de Jeanne d'Arc au Mans et dans la Sarthe. Souvenirs et documents*, 1909-1910, est un très digne hommage à l'héroïque vierge: et, de plus, un curieux et vivant tableau d'histoire et de mœurs contemporaines. « Préciser, nous dit l'auteur, pour la gloire de Jeanne d'Arc, le véritable caractère du mouvement dans la Sarthe, et encourager, par l'exemple des premiers succès, à faire mieux encore lors de la canonisation, tels sont les deux buts principaux de ce livre : ils suffisent à en justifier la publication. Mais qu'on ne s'attende pas à y trouver des éloges dithyrambiques. A tous égards, nous ne pouvions songer à réimprimer les multiples comptes rendus de journaux qui formeraient plusieurs volumes et ne sont pas toujours exempts de lyrisme. Moins encore, nous pouvions entreprendre de citer tous les patriotes qui ont contribué, sous une forme ou sous une autre, au triomphe de Jeanne. Le nombre en est si considérable que, seule, la sainte de la Patrie peut les connaître tous et leur rendre justice. Plus soucieux de la portée sociale des fêtes de Jeanne d'Arc que de la satisfaction des vanités locales, nous ne raconterons avec de complets développements que les fêtes du Mans et de la Flèche, qui ont eu une importance exceptionnelle. Pour les autres, si nombreuses dans l'ensemble du département, nous nous efforcerons de généraliser le sujet, d'en mettre surtout en relief les détails dominants, de les appuyer par des statistiques, des analyses et des documents photographiques. Laissant de côté — sauf de rares exceptions — les fêtes qui n'ont été ni paroissiales ni municipales, nous diviserons notre résumé en quatre parties, correspondant aux quatre phases successives du mouvement : 1° Avant les Fêtes du Mans (18 avril-4 juillet 1909;) 2° Les Fêtes du Mans (4 et 18 juillet 1909); 3° Les Fêtes dans le département (juillet 1909-juin 1910); 4° Les Fêtes de la Flèche (12 juin 1910). » — M. Triger s'est acquis par cet ouvrage un nouveau titre (il en avait

beaucoup déjà) à la solide et cordiale estime des amis de l'histoire et des lettres, des esprits et des cœurs vraiment français.

— Le présent article était sous presse quand est venu entre nos mains, sous la forme distincte dont nous parlions ci-dessus, c'est-à-dire en un beau volume illustré, l'ouvrage de M. Gabriel Hanotaux, sur *Jeanne d'Arc*. Ce travail mérite à tous égards une lecture attentive et un examen réfléchi. Nous en rendrons compte en un article spécial.

MARIUS SEPET.

THÉOLOGIE

Critique et catholique, par le P. ET. HUGUENY, T. I. *Apologétique.* Paris, Letouzey et Ané, 1910, in-18 de XIV-395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avant l'apologie des dogmes particuliers, pour établir que nous ne croyons rien contre raison, le R. P. Hugueny s'efforce de montrer dans son *Apologétique* que nous acceptons l'autorité de la révélation évangélique pour de bonnes raisons. Loin d'appuyer son argumentation sur la foi et sur le dogme de l'inspiration des Écritures (p. 10), comme on nous l'a si gratuitement reproché, il ne présuppose dans celui qu'il veut mener à l'Église « que cette inclination naturelle, qui porte l'homme raisonnable à affirmer ... l'existence d'une intelligence et d'une autorité souveraines, postulées par l'être, le mouvement, l'ordre du monde extérieur, autant que par certaines aspirations de notre conscience difficilement déracinables » (p. 9, 10). Quant au but où il prétend, ce n'est pas de démontrer rigoureusement le fait de la révélation chrétienne, mais d'établir qu'il est moralement certain (p. 4 sq).

Il en appelle à trois faits, étudiés avec une attention spéciale, « le fait du Christ.., le fait du judaïsme, préparation du christianisme, le fait catholique, épanouissement et seule continuation authentique de l'œuvre du Christ » (p. 9). Ces faits extérieurs mis en lumière, le R. P. Hugueny, dans une analyse très heureuse de l'acte de foi, indique la nature du fait intérieur, appétit du divin sous ses multiples formes, attraits et répulsions évoqués par le catholicisme, bref ces attitudes multiples, inconscientes ou délibérées, que l'on peut prendre à l'égard de la vérité religieuse et qui, pour une large part, commandent le verdict que l'on portera.

L'étude du R. P. Hugueny est claire, de facile et agréable lecture; plus que cela, elle révèle un esprit très averti des difficultés actuelles et des mieux informés. Dégageant bien l'essentiel, soit dans l'objection, soit dans la démonstration, sobre et solide, elle permet d'augurer que l'ouvrage complet amènera tout esprit sincère à conclure « que non seulement le critique peut être catholique (non certes qu'il suffise de la critique pour engendrer la foi !) mais que le penseur, pleinement

instruit des garanties du dogme catholique... ne peut lui dénier sa foi, sans se soustraire aux exigences de la critique » (p. XIII).

D'ici de là, on souhaiterait soit une discussion plus pénétrante, soit quelques précisions. Les observations sur l'inévidence de la révélation (p. 4 sq.) appelaient des objections et déjà les ont rencontrées. L'auteur a quelque droit à se réclamer du cardinal Dechamps. Encore est-il que celui-ci distinguait sa méthode de la voie historico-philosophique ou critique généralement adoptée dans l'ouvrage. Insuffisante, quel que soit par ailleurs son mérite, cette justification de la Providence : « Le monde serait moins beau, s'il n'y avait que des chérubins » (p. 218). La dernière phrase de la page 279 appelle une légère retouche : critiquer n'est point tailler dans le vif d'un texte « pour faire très large la part des embellissements », mais ne rien admettre que sur bonnes preuves. Les vues de S. Thomas sur la connaissance sympathique *per affinitatem*, *per modum inclinationis* auraient permis, ce semble, de pousser la psychologie du dernier chapitre...

Au demeurant, œuvre personnelle, saine, de haute valeur.

H. Gisors.

Nouveaux Mélanges oratoires, par M. d'Hulst, T. VIII. *Sermons de carême et allocutions de circonstances.* Paris, de Gigord, 1910, petit in-8 de 479 p. — Prix : 5 fr.

Ce nouveau volume des *Œuvres posthumes* de Mgr d'Hulst comprend plusieurs *Carêmes* prêchés à l'église des Carmes, à la Madeleine, à Saint-Ambroise, à Sainte-Clotilde; des *Passions* prononcées dans diverses paroisses ou chapelles de communautés: une *Neuvaine* de Sainte-Geneviève; des *Conférences* au collège Stanislas et dans ces œuvres de jeunesse, des *Discours de profession et de vêture* dans diverses communautés et principalement aux couvents de l'Adoration réparatrice et de l'Assomption; une *Allocution* pour le 20e anniversaire de la mort de Lacordaire, enfin un *Discours* pour la construction d'une église à Orléans en souvenir de Jeanne d'Arc. Comme date, ces discours se placent de 1869 à 1889, c'est-à-dire embrassent presque toute la carrière oratoire de l'éminent prélat.

Si l'excellent éditeur des *Œuvres posthumes*, Mgr Odelin, a pu réunir dans un seul volume un si grand nombre de discours, c'est qu'aucun de ces discours n'est, croyons-nous, achevé : nous n'avons là que des canevas, avec un certain nombre de morceaux finis, où l'orateur a pu mieux donner la mesure de son talent et de son éloquence. Mais, il convient d'y insister, le caractère fragmentaire de ce volume n'enlève rien à son intérêt. Très riches de pensées et de textes, ces ébauches nous font mieux voir l'ossature des discours et nous permettent peut-être d'en mieux apprécier la force, la vigueur et la plénitude. Ce sont, sauf un certain nombre de morceaux, moins des

discours à lire que des plans à méditer, qui nous découvrent, dans une trame très serrée, les richesses de cette éloquence où les procédés oratoires ne laissent aucune trace. Peu de mots, mais beaucoup de choses, tel est ce recueil, où cette belle intelligence, ce vaste savoir, cette grande âme sacerdotale se montrent peut-être mieux à nous que sous l'appareil des grands discours achevés, dont les précédents volumes nous ont conservé tant de modèles. Les orateurs, les prédicateurs, les apôtres de la chaire chrétienne trouveront donc dans ce volume moins de belles pages à citer ou à commenter, mais un fonds très riche où viendra s'alimenter et se fortifier leur propre éloquence. Nul doute qu'ils ne fassent bon accueil à ce livre substantiel.

P. Talon.

JURISPRUDENCE

Biens d'Église et peines canoniques, par l'abbé A. Boudinhon Paris, Lethielleux, s d., in-8 de 162 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage sur une question si actuelle et si délicate des peines canoniques encourues par ceux qui, à l'occasion des lois contre les congrégations et sur la Séparation, ont participé à divers titres à la confiscation des biens ecclésiastiques, se recommande aux prêtres qui sont dans le ministère, par son utilité de chaque jour, par son exposition claire et développée, par la science notoirement connue et appréciée de son auteur. Ce n'était pas un travail facile d'appliquer des lois quelquefois anciennes aux cas nouveaux si complexes qui ont surgi des lois récentes, de tenir compte des décisions nouvelles, et de montrer en tout l'esprit qui préside aux décrets et directions de l'Église en ces matières. M. Boudinhon, pour ne rien laisser dans le doute, s'est appuyé sur les *Consultations morales* du cardinal Gennari : ce qui ajoute une autorité nouvelle à celle qu'il tient de son propre savoir. Il a donc rendu, par ce livre, un service éminent au clergé français.

De toutes les décisions qui se lisent dans cette brochure, on garde l'impression que l'Église, lorsqu'il s'agit de la réconciliation des consciences et du salut des fidèles qui ont concouru à sa spoliation, fait bien facilement l'abandon de ses droits temporels, et à des conditions très peu rigoureuses.

Elle est vraiment bien bonne Mère.

A. Clerval.

SCIENCES ET ARTS

Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique, par Théodore Gomperz ; trad. de Aug. Reymond. Tome III. Paris, Alcan, 1910, gr. in-8 de 590 p. — Prix : 10 fr.

Tous les érudits français qui s'intéressent à la philosophie grecque applaudiront l'heureux achèvement de la tâche si méritoire entreprise il y a six ans par M. Reymond. Zeller n'a eu pas la même bonne fortune : jusqu'ici la première moitié seulement de son œuvre capitale a été traduite en français.

Les dix-neuf pages consacrées à l'histoire de l'ancienne Académie au début du présent volume auraient été mieux placées à la fin du précédent, où Platon a été si remarquablement étudié. Speusippe est ici présenté comme vivement intéressé par le monde immense des phénomènes, tandis que Xénocrate « bien éloigné de la fière raison du socratisme est dominé par les tendances presque indestructibles de l'âme populaire » (p. 9). Mais hâtons-nous de passer à Aristote, cet homme extraordinaire qui a été à la fois l'oracle de la chrétienté et l'idole de l'islam.

Pendant vingt ans élève de Platon, Aristote « témoigne du plus profond respect pour son illustre maître dans toutes ses œuvres qui ont été conservées » (p. 22), et s'il faut en croire M. Gomperz, toute intention inavouable est absente de sa polémique assidue contre le platonisme. Chez nous M. Robin, juge non moins compétent, a conclu naguère sur ce point en sens assez différent.

Pour expliquer ce qu'il y a tout ensemble de remarquable pour le fond et de négligé pour la forme dans la plupart des textes péripatéticiens, M. Gomperz imagine qu'ils sont sortis à la fois des notes préparatoires du philosophe et des cahiers de ses auditeurs : hypothèse assez vraisemblable, appuyée ici sur des suggestions assez ingénieuses. Il admet d'ailleurs sans hésiter la tradition relative à la cave de Scepsis, si romanesque qu'elle paraisse : et, renonçant à percer « le voile épais qui nous cache les origines de la personnalité intellectuelle » de l'auteur de la *Métaphysique*, il le définit « le classificateur par excellence », tout en lui reprochant d'avoir poussé parfois jusqu'à la manie le goût des distinctions. Dans la logique aristotélicienne, ce qui intéresse le plus M. Gomperz, c'est la théorie des raisonnements faux, des déductions indiscrètes et des généralisations illégitimes. Il montre très bien pourquoi l'antiquité s'est engagée dans les voies, non de la recherche expérimentale inductive, mais de la déduction mathématique. C'est « par manque de courage scientifique » qu'Aristote, d'un côté, s'est accommodé de la physique populaire, et de l'autre n'a pas échappé « aux mauvaises habitudes de l'apriorisme » (p. 67). Sa théorie des substances primordiales est « arriérée et contradic-

toire ». S'il a le mérite d'avoir le premier établi une hiérarchie des sciences, en revanche il a laissé subsister mainte obscurité dans sa théorie de la connaissance, ainsi résumée par M. Gomperz : « un réalisme ou un platonisme affaibli » (p. 93). Autre lacune : « De sa théorie des concepts aucun sentier ne conduit aux vérités fondamentales de l'étude de la nature » (p. 98), si bien que sa *Physique* « forme un chapitre peu réjouissant de l'histoire de la science » : il lui manquait « cette envolée d'esprit qui inspire le désir et la force de pénétrer bien au delà et au-dessus des faits perceptibles », et sa téléologie est à la fois « un stimulant et un obstacle à une véritable explication du monde organique ». Aussi bien, pourquoi a-t-il dédaigné de recourir aux hypothèses transformistes, chères à tant de nos contemporains? — Les lecteurs de ma *Philosophie de la nature chez les anciens* savent combien je suis peu disposé à souscrire sans réserves à toutes ces critiques.

Dans le domaine de la psychologie, M. Gomperz insiste sur la polémique d'Aristote contre ses prédécesseurs, coupables, à ses yeux, les uns d'un matérialisme, les autres d'un spiritualisme exagéré. Est-il exact que l'auteur de *l'Éthique à Nicomaque* ait été « plus qu'à moitié déterministe » (p. 212) et que sa doctrine théologique ait « un côté grotesque » (p. 232) ? J'accepterais en tout cas plus facilement les jugements qui suivent : « Monothéisme parsemé de traits panthéistiques, telle est la formule par laquelle on peut caractériser la position qu'a prise le Stagirite en face des grandes énigmes du monde », et quelques pages plus loin : « L'esprit scientifique était puissant chez Aristote, mais le besoin religieux ne l'était pas moins » (p. 238).

L'espace me manque pour discuter l'exposé de la morale d'Aristote (ch. XX-XXV), de sa politique (ch. XXVI-XXXIV), de son esthétique (ch. XXXV-XXXVI), enfin de sa rhétorique (ch. XXXVII-XXXVIII), parties assurément considérables de l'héritage philosophique de l'homme en qui — écrit M. Gomperz à la dernière page de cette vaste et ingénieuse analyse « — malgré son penchant pour une subtilité éristique excessive, malgré de nombreuses rechutes dans un apriorisme primitif, nous avons pu saluer le dispensateur de trésors de pensée vraiment inépuisables, le dépositaire d'une somme de science pour ainsi dire incalculable, et surtout le chef d'armée devant qui les troupes des faits dans tous les domaines de la nature et de l'esprit viennent se ranger, s'ordonner et se classer en quelque sorte d'elles-mêmes » (p. 499).

Les quatre chapitres suivants sont consacrés à Théophraste, étudié ici avec plus de sympathie et d'ampleur qu'on ne le fait d'ordinaire, ne fût-ce que pour expliquer comment l'auteur des *Caractères* a réussi « à associer un doute toujours en éveil avec une fidélité à toute épreuve

à la doctrine de son maître. » En lui, M. Gomperz découvre « une figure des plus attrayantes, libre et fin esprit, observateur sagace et profond, plein de mesure dans la conception de la vie, digne continuateur de ses grands ancêtres intellectuels, d'un Socrate, d'un Platon, d'un Aristote » (p. 547).

Après lui, après Straton de Lampsaque, à qui il avait légué en mourant la direction du Lycée, « la philosophie, science universelle au sens original de ce mot, se vit rejetée au second plan par le vigoureux essor des sciences particulières. »

C'est là sans doute un des motifs qui ont déterminé M. Gomperz, au grand regret des amis de la sagesse antique, à ne pas comprendre dans sa tâche d'historien les destinées ultérieures du stoïcisme, de l'épicurisme et du néoplatonisme. Telle quelle, son œuvre offre un incontestable intérêt : spiritualistes et dogmatiques y relèveront un penchant trop constant vers l'empirisme ou des traces très apparentes d'agnosticisme (p. ex., p. 248) : mais il n'y aura qu'une voix pour louer la conscience des recherches et le piquant de l'exposition. Et puisque, en esprit original vraiment, il ne fait que de très rares emprunts même à ses confrères germaniques, nous l'excuserons plus facilement de n'avoir ni mentionné ni même sans doute connu les deux thèses si distinguées de Ravaisson sur Speusippe (Paris, 1838) et de Rodier sur *la Physique de Straton* (Paris, 1890). C. Huit.

Les Quatre Livres de la femme. IV: *Le Livre de l'éducatrice*, par Paul Combes. Avignon, Aubanel, s. d., in-16 de xix-174 p. — Prix : 3 fr.

J'ai déjà présenté à nos lecteurs les trois premiers des *Quatre Livres de la Femme* : voici le quatrième et dernier, qui complète cette belle œuvre. Les trois premiers auront aidé à la formation des épouses tendres, des maîtresses de maison averties, des mères intelligentes et aimantes : le quatrième les aidera à devenir des éducatrices vigilantes, « en exerçant avec une fidélité, une constance et une ardeur que rien ne lasse, la seconde et la plus haute maternité, celle de former des âmes. »

Ce nouveau volume prend l'éducation maternelle à ses débuts pour la mener à sa dernière étape, celle où les enfants, entrés à leur tour dans la vie, ne cesseront de regarder vers leur mère, non pour y retrouver tout à fait l'éducatrice de l'enfance et de la jeunesse, mais du moins le conseil, le soutien et l'exemple de l'âge mûr. Pour l'auteur, qui est un homme d'expérience et de bon sens, tous les principes de l'éducation se résument en ces deux formules : « *Lutter contre les mauvaises tendances*, et, à la place ainsi préparée, *créer les bonnes habitudes* qui feront à l'enfant une *seconde nature* ou, pour être plus exact, *une*

nature meilleure. » Et le résultat c'est d'abord de garder à l'enfant la grandeur surnaturelle qu'il a reçue au baptême; d'en faire un homme instruit bien armé contre les nécessités ou les dangers de la vie; un homme de devoir dont le cœur redoute jusqu'à l'ombre d'une souillure, l'esprit jusqu'à l'ombre d'une erreur; un chrétien surtout, nourri des doctrines de l'Évangile, et, pour tout dire, un homme de volonté en qui la loi de Dieu soit la source des inspirations et la règle de la conduite. Ce but atteint, la mère éducatrice « sera la femme bénie, l'ouvrière triomphante, qui a mené jusqu'au bout la rude mission de son apostolat... la mère bienheureuse au milieu de ses enfants... »

Je n'ai guère fait que citer l'auteur pour mieux résumer son livre et en donner aux lectrices une idée plus exacte et meilleure. Et maintenant je le leur recommande de tout cœur : c'est un très charmant et excellent livre, beaucoup plus qu'un livre agréable à lire, un livre vraiment bienfaisant. P. Talon.

En pénitence chez les jésuites, *correspondance d'un lycéen*, par Paul Ker. 3e éd. Paris, Téqui, 1910, in-16 de VI-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je crois avoir déjà présenté ce livre à mes lecteurs; mais il mérite bien d'être recommandé à nouveau, d'abord parce qu'il est charmant et garde toute son actualité; en second lieu, parce que cette édition nouvelle n'est pas simplement un nouveau tirage, mais vraiment une nouvelle édition, dont le texte a été revu et amélioré, et qu'une partie tout entière s'y ajoute, qui lui donne un caractère de nouveauté.

Le sujet, je le rappelle en deux mots : c'est un lycéen qui n'était pas très sage au lycée, et que ses parents ont mis *en pénitence chez les jésuites.* Douce pénitence, car le lycéen s'est trouvé très heureux dans ce nouveau milieu, et il y réussit très bien, au point de vue intellectuel comme au point de vue moral, et l'on suit avec un vif intérêt les progrès de cette âme et de ce cœur dans les lettres du rhétoricien et le journal du philosophe où le jeune homme se raconte. C'est à la fois amusant, instructif et édifiant. Je viens de relire le livre tout entier dans sa forme nouvelle, et il m'a intéressé tout autant qu'à la première lecture. On voit bien là, non pas dans un exposé théorique, mais dans un récit vécu, ce qu'est l'éducation chrétienne, en particulier chez les jésuites, et l'on devine les raisons qui font qu'elle suscite tant d'attachement passionné d'une part et tant de haine et d'hostilités de l'autre. C'est que là se forment les bons Français et les bons chrétiens, de quoi la révolution cosmopolite ne veut plus, parce que cela gêne son œuvre de déchristianisation de la France. Raison de plus pour nous attacher davantage à cette œuvre d'éducation, et le présent livre nous aidera à l'aimer plus et par conséquent à la mieux défendre. La partie neuve de cette édition répond à diverses objections faites à l'auteur

et aussi aux sophismes dont s'autorisent nos législateurs pour essayer de pallier l'odieux de leurs attaques contre l'éducation chrétienne. Elle est écrite, sous une forme peut-être plus grave, mais non moins intéressante que les premières parties. C'est qu'ici ce n'est plus, un écolier qui tient la plume, mais des hommes faits, à qui l'expérience de la vie a fourni de nouvelles raisons de défendre les institutions qui les ont formés et dont ils veulent assurer à leurs enfants les incomparables bienfaits. En résumé, bon et beau livre, émouvant et bienfaisant et auquel je suis bien heureux d'avoir l'occasion d'apporter de nouveau mon témoignage. Ce n'est qu'un roman peut-être, mais un roman chrétien et vraiment vécu. Je n'en connais pas de plus émouvant et de meilleur. P. Talon.

L'Élevage du cheval de cavalerie, *son présent, son avenir, la crise*, par le vicomte Martin du Nord. Paris, Laveur, 1910, in-8 de VIII-104 p., avec 36 illustrations. — Prix : 3 fr.

Le Demi-Sang en Irlande, *hunters, hacks et troupiers*, par E. Meulemans. Paris, Laveur, 1910, in-8 de XI-139 p., avec 132 planches. — Prix : 7 fr.

L'éditeur L. Laveur continue avec succès la série de ses publications concernant le cheval de toutes races, son élevage et les sports auxquels il donne matière.

Ancien commandant de remonte, le vicomte Martin du Nord était qualifié pour étudier avec autorité et compétence l'élevage et le recrutement du cheval de cavalerie. Il a traité la question avec une complète indépendance, et le marquis de Mauléon, qui présente son livre au public en une courte Préface, a raison de lui en savoir gré. La loi de 1874 sur les haras s'inspirait du principe que l'État ne doit subventionner que l'élevage du cheval de cavalerie. Des considérations d'ordre politique et électoral ont fait singulièrement écarter ce principe. Le gouvernement a accordé des primes et des avantages multiples aux chevaux de pur sang et de trait, moins indispensables à la défense du pays, pourvus de débouchés suffisants ; et ces générosités ont été faites au détriment du cheval d'armes proprement dit. Le commandant Martin du Nord signale les abus, les erreurs, partout où il a pu les constater et sa documentation est très précise. Au ministère de l'agriculture, au ministère de la guerre, à la direction de la cavalerie, à l'inspection des remontes on suit de regrettables errements. Il est triste de savoir que les officiers acheteurs « transformés en agents électoraux doivent assister aux réunions hippiques patronnées par des hommes politiques influents. »

Le meilleur moyen d'encourager la production serait, aux yeux de l'auteur, de distribuer avec équité des primes à des poulinches de deux ans, des primes à leur conservation; de créer un étalonnage régional, d'organiser des courses de demi-sang au galop. Si l'on n'in-

tervient pas dans ce sens à bref délai, la décadence de l'élevage du cheval de cavalerie s'accentuera et deviendra irrémédiable.

— C'est en se plaçant également au point de vue de la remonte de la cavalerie que M. Meuleman, vétérinaire aux Guides et professeur à l'École de guerre de Bruxelles, étudie *le Demi-sang en Irlande*. Tout d'abord il constate que si l'élevage du cheval figure pour plus de 7 millions au budget français, 4 millions et demi au budget anglais, près de 6 millions au budget hongrois, le gouvernement britannique ne consacre annuellement que 5 000 livres sterling pour primer des étalons de pur sang. Mais l'initiative privée y supplée et d'importantes sociétés telles que la *Hunters Improvement*, la *Royal Dublin*, la *Royal Agricultural*, la *Brood Mare Society* consacrent à l'amélioration de l'élevage de sérieuses études et des sommes considérables. La grande plaine centrale de l'Irlande et la province de Connaught, en raison de la grande quantité de calcaire et de phosphate de chaux absorbés par les graminées constituent d'excellents terrains d'élevage. La douceur du climat, son humidité permettent de laisser les animaux en plein air presque toute l'année.

C'est au cheval nord-africain, importé en France puis en Angleterre après la bataille livrée aux Sarrasins à Poitiers, qu'on attribue la paternité de la race irlandaise, et cependant il résulte de récentes découvertes que des ossements de chevaux préhistoriques présentent de frappantes analogies avec ceux des Arabes. Il semble donc qu'une race autochtone existait avant l'importation. Les premiers grands chevaux furent introduits par les Normands au XIIe siècle et leurs croisements amenèrent la création d'une race à la fois forte et distinguée.

Le principal objet des agriculteurs irlandais doit être la production des *hunters* pour gros poids, et c'est dans cette voie que les orientent les grandes sociétés qui encouragent l'élevage.

Le livre fort instructif de M. Meuleman est précédé d'une Préface du comte de Comminges, orné de nombreuses planches qui facilitent la compréhension des idées développées et suivi d'une bibliographie fort complète.

ROGER LAMBELIN.

La Défense forestière et pastorale, par PAUL DESCOMBES. Paris, Gauthier-Villars, 1911. gr. in-8 de XV-410 p., avec 10 tableaux, 6 cartes et 19 fig. — Prix : 12 fr.

Ce livre, qui fait partie de l' « Encyclopédie industrielle fondée par M. l'inspecteur général des ponts et chaussées Lechalas », et que présente au public une lettre justement élogieuse de M. Noblemaire, est l'exposé le plus étendu et le plus complet qui ait paru jusqu'ici de tout ce qui concerne la question, ou plutôt les questions des déboi-

sements, des reboisements, de l'industrie pastorale, du régime des cours d'eau, de l'influence météorologique des arbres soit isolément, soit groupés en massifs forestiers, de la solidarité des bois et des pâturages, etc.

L'auteur trace d'abord le tableau de la dégradation graduelle des montagnes par le fait du déboisement, mais surtout par l'extension et l'appauvrissement des pâturages résultant des abus de la transhumance. Il expose ensuite les effets favorables mais notoirement insuffisants de l'intervention des pouvoirs publics, et l'action bien autrement féconde de l'initiative privée, décuplée par l'effort collectif de l'association.

Le procédé de restauration des montagnes comprend trois termes : 1° le reboisement des terrains impropres au pâturage, opération qui implique des connaissances variées en botanique, en minéralogie, voire en météorologie; 2° les améliorations pastorales : gazonnements naturels et par ensemencement, choix des herbages à favoriser ou à éliminer, parquage des moutons, chemins, cabanes, abris, irrigations, suppression de la transhumance, etc.; 3° la correction des torrents en vue de la préparation du sol au reboisement ou au regazonnement ultérieurs.

Ce sont là les premiers éléments d'un problème qui s'impose, et qui s'imposera tant qu'une solution suffisante ne lui aura pas été donnée : le problème sylvo-pastoral. Il ne concerne dans son second terme que les pays de montagne, mais s'étend, quant au premier, à la France entière. Celle-ci possède, non compris 250 000 hectares de vides, un ensemble de 9 400 000 hectares boisés dont 2 886 000 soumis au régime forestier et 6 514 000 abandonnés à la gestion de leurs propriétaires, particuliers (pour la majeure partie) ou communes ayant échappé au régime. Or ces six millions et demi d'hectares boisés subissent, depuis près d'un siècle, une foule de causes de dévastation ou tout au moins d'amoindrissement, que nous ne saurions énumérer ici, mais que l'auteur expose dans tous leurs détails. Le taux de boisement en France, c'est-à-dire la proportion du sol forestier relativement à la totalité du territoire n'est que de 17 0/0; normalement il devrait être, comme en Autriche, de 33 0/0. Pour parvenir à établir ce rapport, il s'agirait d'orienter les capitaux vers le reboisement, principalement les capitaux collectifs, ceux qui appartiennent à des sociétés ou associations impérissables, ou du moins pouvant ne pas périr, et capables par suite d'adopter des placements à long terme. Il faut aussi aviser à protéger les forêts contre le danger des incendies, tout particulièrement les forêts résineuses et méridionales, promouvoir la diffusion de l'enseignement sylvo-pastoral, et ordonner la législation en ce sens.

Il ne suffit pas de pourvoir à la préservation des forêts existantes, il faut aussi aider par tous les auxiliaires possibles, à l'œuvre du reboisement. Nombreux sont ces auxiliaires. M. Decombes, le fondateur et le président de l'Association pour l'aménagement des montagnes, en trouve un peu partout et dont le plus important n'est pas le concours financier de l'État, tandis que l'hygiène, le tourisme, la conquête des airs, et finalement l'opinion publique peuvent être aussi d'un utile concours, sans parler d'une foule d'autres auxiliaires encore.

La vraie notion de l'influence du déboisement sur les inondations, influence qui, si importante soit-elle, n'est ni exclusive ni absolue, fait l'objet d'un avant-dernier chapitre que suit celui des voies et moyens d'exécution pour la solution du problème sylvo-pastoral.

En plus des douze chapitres ici très sommairement analysés et qui occupent les deux tiers du volume, le dernier tiers est rempli par 44 *Annexes* qui sont comme les pièces justificatives à l'appui de la thèse victorieusement soutenue : rapports au ministre, conférences, règlements pastoraux, leçons de choses, lettres et circulaires préfectorales et ministérielles, baux, conventions diverses, délibérations de conseils généraux, etc., etc.

Neuf ou dix tableaux chiffrés ou graphiques, vingt-deux figures dans le texte et six cartes avec courbes de niveau affectées principalement aux montagnes et vallées affermées par l'Association enrichissent ce volume, véritable monument élevé pour le soutien de la cause forestière et pastorale en France. C. DE KIRWAN.

La Vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé, par le chanoine O.-C. REURE. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de XI-394 p., avec 4 grav. — Prix : 5 fr.

L'auteur de *l'Astrée* était plus célèbre que connu; et dans le peu qu'on disait de lui il y avait bien de l'erreur et de la légende. Né au pied du même clocher forézien que la belle et un peu fantasque Diane de Châteaumorand, qui fut la femme d'Honoré d'Urfé, après avoir été — peut-être? — pendant les vingt-cinq ans qu'elle fut mariée à son frère aîné son « Astrée » purement et douloureusement aimée, M. le chanoine Reure, qui est professeur à la Faculté libre de Lyon, et qui par quelques travaux d'approche avait déjà tourné autour du grand homme de son pays, vient de lui élever le monument d'une biographie solide, bien documentée, pleine de sens et de raison. Bien documentée, parce que les archives riches encore de Châteaumorand, celles de M. le duc de Lévis-Mirepoix, héritier pour partie de la belle Diane, lui ont été ouvertes; et il y a trouvé, point de lettres intimes, hélas! mais des contrats, des inventaires, des actes de procédure, des

livres de comptes, qui lui ont permis d'éclairer au moins la vie *matérielle* et historique de ce fier gentilhomme qui fut soldat avant tout et diplomate aussi pour servir ses deux pays la Savoie et la France, et n'écrivit le poème pastoral du *Sireine*, les *Épitres morales*, la *Savoysiade*, et son roman de cinq mille pages, que pour charmer ses loisirs, « enchanter » sa peine amoureuse, faire jouer devant lui ses souvenirs de jeunesse, et conter suivant le mode poétique et allégorique d'alors tout ce que par les récits des siens, par ses aventures, par son érudition prodigieuse d'homme de la Renaissance, par les quatre mille livres de sa bibliothèque latins, grecs, hébreux, italiens, espagnols, voire anglais et allemands, il avait appris de l'histoire du monde et de celle du cœur humain !

On le suit donc du château de famille de la Bastie aux bords du Lignon, et du collège de Tournon où aux occasions solennelles il fit ses premières armes d'écrivain et de poète, à travers ses équipées de ligueur où il fut le dernier à se rallier — après deux captivités — au panache royal; dans ses allées et venues de Turin à Paris et à Fontainebleau, dans ses retraites du Bugey à Senoy et à Virieu-le-Grand, qui furent sans doute l'asile de ses rêves, mais où le harcelèrent, apparaît-il, pas mal de tracas d'affaires et peut-être de désenchantements domestiques; jusqu'à cette campagne de la Valteline, la dernière, où après s'être fait bénir par son voisin, confrère et ami, Pierre Camus, l'évêque de Belley, il mourut au lendemain d'une action glorieuse et, pieusement, comme Ronsard, en paraphrasant le *Stabat*... Or la vie sentimentale et morale s'éclaire aussi un peu par là; pas encore autant qu'on le voudrait. Mais, soucieux d'exactitude, M. le chanoine Reure, en expliquant *l'Astrée*, et son succès, et son influence, en dressant des divers ouvrages d'Urfé de méritoires bibliographies, s'est plutôt mis en défense contre les interprétations, conjectures et clés qui dès le XVIIe siècle en avaient été hasardées, qu'il ne s'est risqué, comme le fit jadis V. Cousin pour *le Grand Cyrus*, à démêler tout ce qu'il y eut de vivante réalité dans ces fables plus d'une fois pourtant transparentes... Et je crois qu'il y a en ce sens beaucoup de jolies découvertes à faire. Je pense aussi que les bibliothèques et archives parisiennes où M. Reure n'a pu, semble-t-il, que fureter un peu, et celles de la Maison de Savoie peut-être, et les collections étrangères où se sont enfuis depuis la Révolution tant de nos vieux papiers dispersés, devraient livrer encore de quoi combler plusieurs des lacunes et des « trous noirs » que modestement il avoue. Sa peinture enfin n'a pas le coloris délicat et nuancé de Sainte-Beuve, ni le trait vigoureux de Taine. Mais c'est déjà beaucoup que de nous avoir — au prix de recherches espacées sur plus de vingt ans — établi un bon livre de vérité, clair, bien ordonné, judicieux et prudent, d'une lecture

agréable, et qui sera pour tout monument futur d'Honoré d'Urfé une assise déjà faite, inébranlable. GABRIEL AUDIAT.

La Légende des « Philosophes ». Voltaire, Rousseau, Diderot, peints par eux-mêmes, par A. TORNEZY. Paris, Perrin, 1911, in-8 de 459 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne vois point là de « légende » contée ni démolie, pas même de biographies de nos trois prophètes établies sur documents anciens ou nouveaux. Je vois, ou crois voir, un lettré amateur de province, grand bourgeois d'ancien style, ou magistrat honoraire, qui a beaucoup lu, beaucoup vécu avec la société du XVIIIe siècle (M. Tornezy a déjà écrit un livre sur le salon de Mme Geoffrin), beaucoup aimé, — un peu trop peut-être, — les vers, les contes de Voltaire et les *Confessions* du pauvre Jean-Jacques, qui a, dans sa bibliothèque, ajouté à ses collections de Mémoires et de Correspondances générales, les catalogues de ventes d'autographes (il a la coquetterie d'y prendre la plupart de ses citations); et qui, soulevé chaque jour d'indignation et d'angoisse en lisant son journal, comme tout bon monarchiste et catholique, épouvanté de voir la France s'en aller aux abîmes, n'a pas pu se tenir de mettre sur le papier, en une belle écriture soignée, éloquente, et pour en faire un grave in-octavo académique, ses considérations sur le mal politique, social et religieux, qui nous est venu par les idées des philosophes et par leurs exemples.

Après un coup d'œil sur le passé lointain (il remonte jusqu'au XIIe siècle) et les fautes de Louis XIV et de Louis XV (je le crois trop dur pour Mme de Maintenon), il nous redit donc, mais de façon discrète et sans fouiller au tas d'ordures, Voltaire et Mme du Chatelet, Diderot et Mlle Voland, Rousseau et Mme d'Houdetot (mais pourquoi pas les liaisons bien plus dépravantes avec Mme de Warens, avec la fille d'auberge Thérèse et le crime d'abandon d'enfants?), Grimm et Mme d'Épinay; ce qui l'amène à raconter longuement, après M. Ducros et tant d'autres, et sans apporter à l'imbroglio beaucoup plus de lumière, la brouille de Jean-Jacques avec la coterie d'Épinay, ce qu'il appelle le *drame de la Chevrette*. Il écrit de même de bons chapitres de vulgarisation élégante sur l'*Encyclopédie* ou l'évangile des philosophes, sur les attaques de Dorat, Fréron et Palissot contre eux, sur les querelles de Voltaire avec J.-B. Rousseau, Desfontaines, La Condamine et La Beaumelle. Puis, gagné malgré lui à une certaine indulgence pour ceux en qui cependant il voit les grands malfaiteurs, les grands coupables, les « cyniques », il a le libéralisme non seulement de faire grâce au déisme de Jean-Jacques Rousseau, et de trouver dans le sceptique et grossièrement anticlérical Diderot des traces de son éducation catholique, mais il s'évertue à nous faire croire au christianisme de

Voltaire, à la sincérité des Pâques de Ferney (c'est son irréligion qui eût été de parade et de commerce, et son « *Écrasons l'Infâme* ! » viserait la calomnie, non la superstition), et à la bonne volonté qu'il eut de bien mourir ... (? ? ?). Des *Réflexions sur le temps présent* et ses désordres, sur les faux dogmes de la liberté et de l'égalité, sur la neutralité scolaire, l'athéisme, la criminalité qui monte, le divorce, la dépopulation, les midinettes, Soleilland, Combes, etc., réflexions qui avaient déjà éclaté au travers du volume en mouvements éloquents et en sentences doctorales, achèvent de nous donner l'idée d'une belle âme, et d'une main qui sait tenir une plume sans peut-être la retenir assez.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

La Religion de la Grèce antique, par O. HABERT. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de XXIII-582 p. — Prix : 4 fr.

L'histoire des religions a été, depuis une vingtaine d'années, presque entièrement renouvelée. Sous l'influence des anthropologistes, et grâce aux enquêtes faites par des savants, aux rapports des missionnaires catholiques et protestants, la religion et la psychologie des primitifs actuellement existant sur le globe ont fourni à l'étude des religions antiques de très imprévus points de comparaison et des vues absolument nouvelles. Les limites chronologiques de ces études ont été considérablement reculées. Le fait religieux a été analysé beaucoup plus profondément. Des coutumes, des rites qui semblaient absurdes ou incompréhensibles, ont été éclaircis et apparaissent désormais comme des survivances dont le sens lointain semble avoir même parfois survécu dans les *mystères*, plus ou moins obscurci. On s'est rendu compte comment des rites de purification matérielle se sont peu à peu spiritualisés, comment la morale et l'hygiène, faisant un choix entre une foule d'interdictions fondées sur des idées très grossières et cependant très compliquées, ont profité même de la superstition, des préjugés, des idées fausses, de l'ignorance scientifique.

En même temps que l'histoire de l'évolution religieuse se dessinait ainsi, les exigences de la controverse exégétique donnaient une impulsion très forte aux recherches sur les mouvements religieux qui ont précédé, accompagné, favorisé la propagation et le succès du christianisme.

Les historiens catholiques, loin de redouter ces études nouvelles, y ont pris une part active. Aux travaux d'érudition, aux dépositions d'hommes éminents, qui, comme Mgr Le Roy, ont vécu parmi les primitifs, se sont ajoutés des ouvrages de haute vulgarisation.

Tâche délicate, car si, dès à présent, l'histoire de chaque religion antique est sinon à refaire, du moins à modifier profondément, la

part de l'hypothèse est grande encore. Surtout il est tentant de généraliser certains faits, comme le tabou, le totémisme, très commodes pour expliquer l'origine de beaucoup de croyances et de rites. Et Dieu sait si certains savants ont abusé du moyen !

Avec beaucoup de bonheur, M. Habert a su utiliser au profit de la *Religion de la Grèce antique*, les découvertes et les théories nouvelles. Indépendamment de ces éléments communs, les fouilles exécutées en Grèce et en Asie Mineure, dans les Iles, et tout récemment en Crète, ont apporté une foule de témoignages de toutes sortes que n'avait point connus Alfred Maury, et qui, sans rien ôter de sa valeur au grand ouvrage qui fut en son temps le meilleur et le plus complet, appelaient cependant un livre nouveau. On ne s'étonne donc pas de la place considérable qu'occupent dans le livre de M. Habert les origines antéhomériques d'une part, les mystères, l'orphisme d'autre part. L'évolution du sentiment religieux en Grèce, éclairée par une connaissance moins imparfaite des origines, suivie au moyen des tragiques, des philosophes, des historiens, des savants, tient beaucoup plus de place que la mythologie et ses interprétations. On ne saurait davantage s'en étonner. Nous louerons bien volontiers la prudence, le tact dont M. Habert a fait preuve dans l'élaboration d'une synthèse si délicate. Ce n'est plus la fable, mais ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans l'âme grecque et dans l'âme humaine qu'il expose à nos yeux, et c'est mille fois plus intéressant. ANDRÉ BAUDRILLART.

Histoire de l'Église, par L. DAVID et P. LORETTE. Paris, Bloud, 1910, in-16 cartonné de VIII-285 p., avec 2 cartes. — Prix : 3 fr.

MM. David et Lorette se sont proposé, dit Mgr Baudrillart dans sa Lettre-Préface, « de rédiger un précis classique à l'image des livres d'histoire profane dont se servent les écoliers de nos collèges libres ou de nos lycées. » Ils se trouvaient de prime abord dans des conditions d'infériorité évidente, puisqu'ils étaient, ou se croyaient, obligés de faire tenir toute l'histoire de l'Église en un seul volume, au lieu des trois ou quatre dont disposent les auteurs de précis d'histoire générale. De là une certaine sécheresse. Sauf ce défaut inévitable, auquel pourra d'ailleurs remédier la parole du maître, il n'y a que du bien à dire de ce petit volume, clair, bien distribué en général, exact et impartial. Nous relevons au hasard quelques menues imperfections qu'il sera facile de faire disparaître dans une prochaine édition. P. 78, le droit d'asile est bien antérieur au XIe siècle. P. 79, l'interdiction absolue des ordalies est d'Honorius III, non d'Innocent III. P. 95, Frédéric Barberousse ne fit jamais, même à Venise, acte de *vassal* devant le Pape. P. 114, confusion est faite entre les annates et les vacants. P. 126, ce qui est dit des principes essentiels du style gothique n'est guère clair. JORDAN.

Mélanges sur l'ordre de S.-Jean de Jérusalem, par J. Delaville Le Roulx. Paris, A. Picard et fils, 1910, 19 parties en un vol. in-4 avec planches et facsimilés. — Prix : 15 fr.

Sous ce titre, M. Joseph Delaville Le Roulx réunit dix-huit mémoires publiés par lui à des dates diverses, depuis 1879 jusqu'à 1909, dans différents recueils et dont le lien commun est de se rapporter à cet ordre des hospitaliers, à l'histoire duquel il a consacré le meilleur de son temps et de son érudition, et dont il a publié cet immense *Cartulaire* en quatre vol. in-fol. d'un labeur considérable, source inépuisable de renseignements de tout genre non seulement sur l'histoire même de l'ordre, mais sur l'histoire générale et sur celle des divers pays à laquelle il a été si intimement mêlé.

Ces dix-huit mémoires sont reproduits, d'après leur date de publication, tels qu'ils avaient paru dans les divers recueils; cinq d'entre eux se rapportent à la sigillographie générale de l'ordre (nos 4 et 8), à celle des prieurs anglais (nos 5 et 7) ou à celle des langues d'Aragon et de Castille (no 15); un autre étudie les Statuts de l'ordre (no 9); d'un caractère très général également sont les observations sur la chronologie des grands maîtres (no 2) et l'Inventaire des pièces de Terre-Sainte, publié sous le no 14. Trois chartes du XIIe siècle (no 3) se réfèrent aux premiers temps de l'ordre; une fondation parallèle et demeurée jusqu'alors assez peu connue est étudiée dans le 12e mémoire : *Les Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem*; les relations de l'ordre avec les anciens teutoniques sont exposées dans le mémoire no 10. Tandis que le dernier mémoire nous retrace l'occupation de Smyrne dans la seconde moitié du XIVe siècle (1344-1402), le seizième nous met au courant d'une convocation faite en 1365 par le Pape d'une assemblée à Carpentras pour secourir les Hospitaliers et nous donne sur les personnages nommés dans cette bulle de précieux renseignements. A l'histoire de l'ordre pendant le grand schisme se réfère le 1er mémoire relatif à un antigrand-maître, Richard Caracciolo, dont le rôle n'a pas été sans importance dans l'histoire italienne en 1391-1392, et le 17e mémoire, sur deux aventuriers, les Talebart. Les trois autres mémoires traitent de la commanderie de Gap (no 6), de la fondation du grand prieuré de France (no 13) et des grands prieurs de Rome (no 11).

Cette sèche énumération suffit du moins à donner une idée de la variété des dissertations réunies dans ce beau volume. Une copieuse table alphabétique y facilite les recherches. Elle est précédée d'additions et de corrections, quelques-unes fort importantes. Car si M. Delaville Le Roulx a cru devoir laisser à chacun de ses mémoires sa forme primitive, son scrupule d'historien l'a obligé de les mettre au courant des derniers travaux et d'en faire ainsi un instrument de travail précieux. E. G. Ledos.

Reformation und Inquisition in Italien um die Mitte des XVI Jahrhunderts, von Gotfried Buschbell. Paderbon, Schöning, 1910, in-8 de xxiv-311 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage de M. Buschbell comprend deux parties : 97 documents allant de 1514 à 1554, publiés *in extenso* ou par extraits, et une longue Introduction. Celle-ci a un caractère un peu fragmentaire dû à la nature des sources disponibles. Après un chapitre général sur l'état de l'Église d'Italie au milieu du xvie siècle (très intéressant, mais qui ne pouvait guère ajouter d'idées bien nouvelles au remarquable livre du P. Tacchi-Venturi), viennent une série de notices de longueur et d'importance inégales, dont quelques-unes forment de véritables chapitres, dont d'autres ne comptent que quelques lignes, sur les procès d'hérésie faits en Italie et sur les principaux adversaires de la Réforme. M. Buschbell a reconstitué la biographie de deux d'entre eux, égaux en ardeur, très différents en valeur morale; Denys des Zannettini, dit le *Grechetto*, évêque de Milopotamo en Crète; et Thomas Stella, le *Todeschino*, évêque de Salpi, puis de Lavello, et enfin successeur à Capo d'Istria du célèbre Pierre-Paul Vergerio. Sur le procès de ce dernier, M. Buschbell n'avait guère qu'à rectifier quelques erreurs de détail ou quelques appréciations tendancieuses de ses prédécesseurs. Il a au contraire exhumé une affaire qui forme un curieux pendant à celle de Vergerio, celle de Nacchianti, évêque de Chioggia, laquelle se termina tout autrement; Nacchianti bénéficia d'un non-lieu, et mourut évêque catholique en pleine communion avec le Saint-Siège. Les régions envisagées sont surtout le territoire de Venise et l'État pontifical. M. Buschbell a fort bien caractérisé la politique de la république de Venise, désireuse de conserver dans sa main la haute direction des procès d'hérésie, et qui, dans sa répugnance pour les peines corporelles, opposait souvent la force d'inertie aux instances de Rome. Ce n'est pas que le Saint-Siège fût le moins du monde favorable à une répression aveuglément rigoureuse. Même dans l'État pontifical, M. Buschbell estime que l'Inquisition — son principe admis — s'est conduite à ce moment avec une modération relative, une sérieuse impartialité, un vif désir de conserver à l'Église des hommes qui pouvaient la servir. Les grandes sévérités commencèrent plus tard, au temps de Paul IV. Sont-ce ces sévérités qui atteignirent le but, comme paraît l'admettre M. Buschbell ? La véritable cause de l'impuissance où fut le protestantisme de prendre pied en Italie n'est-elle pas plutôt, que s'il n'a pas soulevé l'opinion contre lui (ceci est encore une des conclusions intéressantes de M. Buschbell), il n'a pas non plus rencontré les concours d'ordre politique et social qui ont assuré ailleurs le succès de la Réforme? E. J.

Hexenwahn und Hexenprozess vornehmlich im 16. Jahrhundert, von Nikolaus Paulus. Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, petit in-8 de IV-283 p. — Prix : 4 fr. 20.

Réunion d'articles, parus dans différentes revues, et plus ou moins remaniés. Ils ont presque tous un objet commun : il s'agit, par des exemples, par des arguments divers, de retourner contre le protestantisme le reproche souvent fait au catholicisme d'être responsable de l'effrayante épidémie de procès de sorcellerie qui déshonora les XVIe et XVIIe siècles. La Réforme, qui a rejeté tant de choses parmi les traditions catholiques les plus sacrées, a accepté aveuglément, en ce qui concerne la sorcellerie, le legs fâcheux du moyen âge. Bien plus, elle a développé encore, Luther tout le premier, la crédulité aux interventions diaboliques. Elle l'a fait en s'appuyant directement sur l'autorité de la Bible; l'influence que le fameux *Malleus maleficarum*, écrit d'origine catholique, aurait exercée même sur les protestants, a été extrêmement exagérée. Jamais et nulle part les procès de sorcellerie n'ont été plus nombreux que dans l'Allemagne protestante, et notamment dans le Mecklembourg. Les procédés de l'inquisition romaine à la même époque forment le plus avantageux contraste avec ceux des tribunaux d'Allemagne. Tout cela est démontré avec une connaissance remarquable d'une littérature très spéciale : à coups de faits et de textes, sans phrases ni violences de langage, c'est un modèle de polémique objective et partant décisive. L'impartialité de M. Paulus lui fait tirer de l'oubli l'intéressante figure du ministre protestant Prætorius, l'un des premiers qui aient réagi contre la folie générale.

E. J.

B. Deputazione sovra gli studi di Storia patria per le antiche provincie e la Lombardia. Miscellanea di storia italiana. Terza serie, t. XIX (XLV della raccolta). Torino, Bocca, 1910, gr. in-8 de LXX-367 p.

La Commission historique de Turin continue avec une admirable régularité la publication annuelle de sa *Miscellanea*. Ce volume contient sept mémoires ou études, de sujets divers et d'intérêt inégal, qui se rattachent tous étroitement à l'histoire piémontaise. L'histoire de la Maison de Savoie s'y enrichit de la bonne étude de cérémonial et de diplomatie de L. Vannutelli sur *la Casa di Savoia e l'ordine della Giarrettiera*, chapitre un peu étroit de l'histoire des relations anglo-sardes (p. 199-219), et d'un autre chapitre de grand reportage rétrospectif, abondamment documenté et fort amusant, de V. Telluccini sur *Il viaggio di ritorno dalla Sicilia del re Vittorio Amedeo II* (p. 227-239), après sa prise de possession de l'île en 1713, voyage qu'il effectua avec la protection de l'Angleterre et sur le vaisseau de l'amiral Jenkins. Moins strictement dynastique, et d'intérêt plus

général, est le grand mémoire de C. A. de Gerbaix-Sonnaz sur les relations sardo et italo-portugaises : *Relazioni fra i reali di Savoia ed i reali de Portogallo. Gli Italiani in Lusitania nei secoli scorsi* 1146-1849 (p. 100-199), qui épuise une matière dont l'importance dans l'histoire européenne est secondaire, et auquel le récent bannissement de la famille de Bragance et de la reine grand-mère Maria Pia de Savoie, donne, par une singulière coïncidence, une douloureuse actualité. C'est aussi d'histoire diplomatique que traite la dissertation de Domenico Valle sur *Il padre Pietro Monod, della Compagnia di Gesù, consigliere di stato ed istoriografo della casa di Savoia, e le sue relazioni col cardinale Richelieu* (p. 269-366). L'histoire des relations franco-savoisiennes à l'époque de Louis XIII est encore loin d'être entièrement élucidée : ce travail aide à la faire mieux connaître et met en plus vive lumière la physionomie de ce Monod (le seul de cette illustre et nombreuse famille bressane qui soit devenu jésuite !) que nous avions récemment rencontrée, de profil, dans l'ouvrage de M. de Mun, adversaire tenace, subtil et point méprisable de Richelieu. M. Beccaria raconte le séjour en Piémont d'Angelo Mario Bandini d'après son journal inédit de voyage : huit jours lui suffirent en novembre 1778 pour parcourir et apprécier, sinon étudier, les curiosités artistiques et érudites de la ville de Turin (p. 239-269). On trouve encore dans ce volume la suite d'une monographie d'histoire locale commencée au tome X et dont la première partie est achevée ici : *la Cronotassi dei principali magistrati che rettero ed amministrarono il comune di Savona dalle origini alla perdita della sua autonomia*, de Vittorio Poggi, minutieux dépouillement de pièces d'archives qui sera fort utile aux historiens (on a ici la période 1231-1300) (p. 1-99); et du même Poggi une nécrologie du patricien génois Marcello Staglieno (1829-1909), érudit généalogiste et héraldiste (p. 219-227). Mentionnons en outre un catalogue de livres, relatifs en majeure partie à l'histoire d'Italie, donnés à la Députation par son éminent secrétaire, le baron Manno, catalogue qui remplit 90 colonnes (p. XXV-LXX). Les instruments de travail ne sont pas près de manquer aux érudits turinois, et on voit que ceux-ci savent les bien employer.

L.-G. Pélissier.

Fénelon et ses amis, par Albert Delplanque. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1910, in-12 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'est-ce que le quiétisme?, par J. Paquier. Paris, Bloud, 1910 in-12 de 122 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 1 fr. 20.

Fénelon a eu beaucoup d'amis, et tous furent des amis de choix : le duc de Bourgogne, les ducs de Beauvillier et de Chevreuse, le vidame d'Amiens, le chevalier Destouches, le marquis de Fénelon,

les trois abbés de Beaumont, de Langeron et de Chanterac. M. l'abbé Delplanque étudie les rapports de Fénelon avec chacun d'entre eux; et il met en relief la nuance particulière qui caractérise chacune de ces différentes intimités. Un chapitre initial est consacré à *Fénelon et l'amitié* : ce sont des pages d'une grande pénétration psychologique. Tout le volume, d'ailleurs, offrira une lecture bienfaisante et savoureuse.

— M. l'abbé Paquier recherche les caractères et les origines de la doctrine théologique qui valut à Fénelon les grands déboires de son existence : le *Quiétisme*. L'auteur voit les causes du quiétisme dans les deux grandes tendances intellectuelles du XVIIe siècle : tendance (d'origine protestante) à exagérer la corruption de notre nature déchue; tendance cartésienne et ontologiste à simplifier la vie de l'âme par un contact direct avec l'Être divin. L'explication n'est, croyons-nous, que partielle et devrait être plus nuancée : sans quoi, elle se heurterait à des objections sérieuses. Mais elle contient une large part de vérité. M. Paquier développe sa thèse avec une clarté parfaite et une érudition du meilleur aloi. Y.-B.

L'Organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV, par ALBERT CANS. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de XVI-321 p., avec carte. — Prix : 7 fr. 50.

La Contribution du clergé de France à l'impôt pendant la seconde moitié du règne de Louis XIV (1689-1715), par le même. Paris, même librairie, 1910, in-8 de XI-104 p. — Prix : 3 fr.

Le XVIIe et le XVIIIe siècles sont bien loin d'être la période la mieux connue de notre histoire nationale : l'abondance excessive des documents conservés semble avoir découragé les plus ardents travailleurs, et souvent les historiens se sont contentés d'adopter sans contrôle suffisant les jugements portés avant eux, alors que ces jugements reposaient parfois sur une étude trop hâtive, ou même étaient complètement faussés par une imagination exaltée, les préjugés ou la passion. Depuis quelques années on observe un très heureux mouvement de réaction contre cette tendance : on veut aller aux sources, même lorsqu'elles sont d'une richessse débordante, on examine et on juge d'après les documents; et si chacun est obligé de circonscrire son terrain, de limiter étroitement en étendue et en durée le sujet qu'il veut traiter, on a du moins ainsi une série de monographies exactes et précises qui seront plus tard d'un précieux secours quand on voudra refondre une histoire générale.

M. Cans a consacré deux études à la question des finances du clergé de France sous Louis XIV; la seconde n'est que l'application à une courte période du jeu des institutions qu'avait examiné la thèse principale. Il a étudié ces institutions pendant leur période d'épanouis-

sement et de fonctionnement régulier, alors que le clergé conservait sans discussion et sans tiraillements cette organisation financière autonome qui devait disparaître à la Révolution avec tant de choses de la vieille France. Il a voulu montrer que le principe du consentement à l'impôt a été pour le clergé de la France source de multiples avantages spirituels et temporels que le pouvoir royal lui a accordés en échange de ses dons gratuits. Pour cela, il a rappelé d'abord les conditions de l'immunité ecclésiastique qui pratiquement s'est réduite bientôt à l'existence d'une organisation autonome ; puis il étudie longuement tous les détails de cette administration et le mode de fonctionnement des assemblées du clergé. Vient ensuite l'organisation financière proprement dite : subsides fournis au Roi sous forme de décimes ordinaires et de dons gratuits, répartition des impôts entre les diocèses et les bénéfices, et perception de l'impôt par les officiers du clergé. Des pièces justificatives fournissent un appendice de 30 pages, suivi d'un index alphabétique des noms de personnes et de lieux.

Et la conclusion de M. Cans est admirative. Il reconnaît que cette administration ecclésiastique « pouvait servir de modèle aux administrations de l'ancien régime, et, d'une manière générale, à celles de tous les temps. » Cela ne l'empêche nullement de signaler les défauts trop réels de cette organisation ; mais si quelques-uns de ces défauts proviennent de l'introduction de certains abus auxquels n'échappe aucune création humaine, « le recrutement trop uniquement aristocratique des assemblées, leur vie trop mondaine, coûteuse et peu édifiante, la fréquence des querelles de préséance, l'habitude de prodiguer l'argent du clergé en gratifications, jetons commémoratifs et somptueuses cérémonies, et de perdre beaucoup de temps », M. Cans a su très bien montrer aussi que les défauts les plus graves, ceux qui ont compromis le mécanisme de cette institution, provenaient du despotisme intransigeant de Louis XIV et des mauvais exemples de l'administration monarchique. Et que pouvait faire le clergé de France pour écarter ces deux causes de désorganisation?

Dans sa seconde étude, l'auteur a étudié non plus l'institution en général, mais les faits précis qui établissent la part que le clergé de France a prise à l'impôt pendant les longues et ruineuses guerres de la Ligue d'Augsbourg et de la succession d'Espagne. L'étude est minutieusement construite, appuyée sur une documentation abondante, et là encore se retrouve la même conclusion, que le clergé de France, au cours de cette longue crise, a bien servi l'État, que son patriotisme éclairé ne lui a pas permis de marchander son concours financier. Il manifesta alors « une reconnaissance sincère pour le Roi qui avait tant fait pour l'Église, un loyalisme clairvoyant se traduisant

par les sacrifices consentis au souverain malheureux et à la France épuisée. » Et en dépit des brusques à-coups et des variations considérables provenant de besoins momentanés, en dépit même des infractions trop fréquentes à des privilèges garantis solennellement par la parole royale, le clergé sut maintenir son crédit jusqu'à la fin du règne. De 16 0 à 1715, il avait fourni au Roi, en dons gratuits, taxes et décimes, la somme considérable de 160 millions, six fois plus que pendant les vingt-cinq années qui avaient précédé; mais grâce au bon ordre et à la probité de son administration, il parvint à jouir constamment, au point de vue financier, d'un crédit supérieur à celui de la Royauté; et il est permis de souscrire pleinement aux dernières lignes de l'auteur quand, dans sa thèse principale, il déclare que l'autonomie du clergé « n'était pas indigne de servir de modèle à tout le pays le jour où il se trouverait dans la nécessité d'administrer lui-même ses affaires et de commencer le long et difficile apprentissage de la liberté. »

PAUL DENIS.

Une Cause célèbre au XVIIe siècle. *Béatrix de Cusance, Caroline d'Autriche, Charles IV de Lorraine*, par le Dr PHILIPPE MARECHAL. Paris, Champion, 1910, in-8 de xv-477 p., avec 41 portraits, vues, planches d'armoirie et fac-similés d'écritures. — Prix : 10 fr.

Caroline d'Autriche et Béatrix de Cusance, *essai biographique*, par ÉMILE LONGIN. Lons-le-Saunier, imp. Declume, 1910, in-8 de 177 p., avec 2 portraits (Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*).

Figure originale et séduisante, mais malédifiante, à coup sûr, Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroy (ou Cantecroix) a sollicité l'attention de divers écrivains tels que Gachard, archiviste du royaume de Belgique (1862), M. Léonce Pingaud (1875) et M. Jules Gauthier (1897). Les deux premiers ont traité le sujet de façon relativement succincte, en présentant des conclusions conformes; le dernier n'y a touché que d'une manière en quelque sorte épisodique.

Il y avait donc possibilité de revenir, avec des documents nouveaux, sur le procès que la mort du prince de Cantecroy suscita en Franche-Comté, puis dans les Pays-Bas, et sur lequel l'Europe à peu près entière eut les yeux fixés. C'est ce que vient d'essayer le docteur Pierre Maréchal.

Le 10 février 1608, François-Thomas Perrenot de Granvelle, comte de Cantecroy (ou Cantecroix) épousait, à Prague, Caroline, marquise d'Autriche, fille naturelle légitimée de l'empereur Rodolphe II. Lorsqu'il mourut à Besançon, le 5 janvier 1629, il laissa un fils unique, Léopold-Eugène, qui, sans grand caractère et absolument dominé par sa mère, épousa à Bruxelles, après des tergiversations sans nombre, motivées par des questions d'intérêt, Béatrix de Cusance, riche héri-

tière franc-comtoise, l'une des plus admirables femmes de son époque, et aussi des plus spirituelles.

Belle-mère et bru, selon une règle assez générale, ne parvinrent pas à s'entendre; aussi lorsque Léopold-Eugène, circonvenu vraisemblablement par la première, vint à décéder à Besançon, le 6 février 1637, son testament, en raison d'une grossesse présumée de sa femme, confiait la tutelle morale et financière de l'enfant attendu à sa mère, la marquise d'Autriche, comtesse de Cantecroy.

Or, il convient de noter ici que de l'héritage du garde des sceaux de Charles-Quint, Nicolas Perrenot de Granvelle, et de sa femme Nicole Bonvalot, dépendait un féidéicommis fondé par acte du 5 janvier 1549, lequel comprenait des biens considérables. En 1608, ce fidéicommis subit un démembrement par suite d'accord entre Hélène Perrenot de Granvelle, épouse de Philibert de la Baume, comte de Saint-Amour et François-Thomas d'Oiselet (ou d'Oiselay), représentant sa mère Péronne, fille de Thomas, baron de Chantonnay, frère du cardinal de Granvelle. Cette transaction portait que, faute d'héritier mâle, les biens attribués à François-Thomas d'Oiselet, qui dut prendre le nom et les armes de Granvelle, reviendraient de droit à Hélène Perrenot ou à son fils aîné qui, dans ce cas, lui aussi, relèverait le nom et les armes de Granvelle.

La mort du prince de Cantecroy, qui laissait une veuve enceinte, laquelle, toutefois, niait sa grossesse, ouvrait aux Saint-Amour une perspective d'héritage. En conséquence, Jacques-Nicolas de la Baume, comte de Saint-Amour, fils aîné de Philibert et d'Hélène Perrenot de Granvelle, l'un et l'autre décédés, — personnage que M. Maréchal ne semble pas avoir suffisamment, au cours de son récit, distingué d'avec son père — se pourvut devant le Parlement de Dole qui, le 22 mai 1637, lui adjugea provisoirement le fidéicommis constitué par les époux Nicolas Perrenot de Granvelle.

C'était aller un peu vite en besogne, même à titre provisoire; il est vrai que, le même Parlement ne rendit une sentence définitive en ce sens que le 12 mars 1641.

Pour en revenir à Béatrix, qui, avant son mariage, avait eu des rapports publics et étroits avec le duc de Lorraine Charles IV, nous rappellerons qu'elle épousa secrètement ce prince dix jours après la disparition de son mari, bien que le duc fût déjà uni à Nicole de Vaudemont, qu'il n'aimait guère quoique lui étant redevable, en somme, de la possession de la Lorraine. Puis, en septembre 1637, Béatrix accouchait d'un fils, au château de Scey-en-Varais, où elle s'était installée avec Charles IV, c'est-à-dire moins de huit mois après son veuvage. Enfin, quelques mois plus tard, l'enfant mourait et était inhumé au château de Belvoir, comme fils du duc et de Béatrix !

Caroline d'Autriche n'accepta point aussi simplement les choses : elle déclara d'abord, très justement en droit, que l'enfant né à Seey-en-Varais était son petit-fils légitime; elle prétendit ensuite qu'il n'était point mort, mais qu'il y avait eu substitution de personne, et donc, que son existence n'était point douteuse. Mais il fallait prouver des faits d'une telle gravité; et c'est à quoi elle se consacra avec une énergie persistante, inlassable, bien secondée, du reste, par un homme intelligent, dévoué, qui s'appelait Pierre Mareschal, ancêtre de l'auteur et procureur général de la gruerie de Franche-Comté.

Ici, on entre en plein roman, ou, pour le moins, dans des complications au plus haut point romanesques. Pierre Mareschal commence par se livrer activement à des recherches qui aboutissent à ce qu'il croit être la découverte du « posthume » de Cantecroy, livré à une Flamande nommée Élisabeth van Vetten, laquelle, d'ailleurs, nie énergiquement cette circonstance.

Mais forte de l'appui de l'empereur Ferdinand III et du pape Urbain VIII, la marquise d'Autriche obtient l'arrestation de la femme van Vetten, même sa mise à la torture, et l'envoi du « posthume » dans un couvent, en attendant la revision du jugement du Parlement de Dole par le Grand Conseil de Malines. Ce Grand Conseil rendit un arrêt à la date du 14 août 1660, qui accueillait la thèse de l'existence du « posthume », en dépit des assurances contraires de Béatrix et de Charles IV et de l'opposition, naturellement intéressée, du comte de Saint-Amour; mais deux ans ne s'étaient pas écoulés que Caroline d'Autriche mourait subitement, intestat, à Malines (12 janvier 1662). Du coup, en raison de cette absence de testament, tout fut remis en question, et un autre arrêt du tribunal suprême des Pays-Bas (1er avril 1662) infirma le premier : le « posthume de Cantecroy retomba dans l'obscurité d'où l'avait sorti une fille d'empereur un peu crédule, dont il devait servir les revendications et les rancunes.

Toutefois les arrêts du Grand Conseil renfermaient des singularités qui auraient pu éterniser ce procès si la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (1674) n'eussent point supprimé les rapports juridiques entre la Comté et les Pays-Bas.

Cette histoire semi-fantastique est suivie de quatre chapitres biographico-psychologiques, si l'on peut dire, sur les quatre principaux acteurs du drame : Caroline d'Autriche, son fidèle Pierre Mareschal, Béatrix de Cusance et ce singulier Charles IV qui, quelques jours avant la mort de sa « femme de campagne », comme l'on appelait dans les camps lorrains la princesse de Cantecroy, l'épousa par procuration. Sauf Pierre Mareschal, qui se comporta, en somme, comme il le devait puisqu'il était investi d'un mandat de confiance, tout ce monde est peu recommandable : Caroline est besoigneuse, rapace et vindicative;

Béatrix, ambitieuse et de conduite fâcheuse, serait plutôt antipathique si ses malheurs n'inspiraient point quelque pitié; quant à Charles IV, duquel M. Pingaud a pu dire plaisamment et judicieusement que « c'était à la fois Henri IV et Don Quichotte » et que M. le docteur Maréchal affuble de sept épithètes toutes malsonnantes, sauf une, il s'offre à la postérité sous un aspect déplorable.

L'ouvrage que nous venons d'analyser est amplement documenté et magnifiquement illustré, mais la thèse soutenue par M. Maréchal, conformément aux convictions de son ancêtre et avec une ardeur digne d'une cause plus limpide, ne nous a pas convaincu : avec MM. Gachard et Pingaud, nous estimons que le « posthume » n'eut qu'une existence éphémère et que l'enfant inhumé au château de Belvoir était bien celui dont Béatrix se trouvait enceinte au moment de la mort du prince de Cantecroy.

— Et voici que, à son tour, le sévère et consciencieux historien qu'est M. Émile Longin nous donne un « essai biographique » sur *Caroline d'Autriche et Béatrix de Cusance*. La présente étude est moins complète que la précédente, car elle s'arrête à l'heure où la belle-mère de Béatrix va engager le procès devant le Grand Conseil de Malines au sujet du petit-fils qu'elle s'imagine, sincèrement semble-t-il, avoir retrouvé; mais l'exposition est plus serrée et plus solide. Ici, la méthode de l'écrivain est restée, d'ailleurs, celle que nous avons souvent signalée dans le *Polybiblion* : le texte est appuyé de quantité de notes érudites qui montrent que l'auteur connaît admirablement son XVIIe siècle. Assurément, il nous paraît subir, plus que M. Maréchal, le charme de Béatrix, mais, bien entendu, il ne s'aveugle pas sur les torts de cette victime de Charles IV, et son récit se fait apprécier par la modération du ton. S'il s'est arrêté en chemin, c'est que, « pour le moment, déclare-t-il, il suffit d'avoir montré que de misères étaient au fond de bien des fortunes enviées. La recherche d'une riche dot par Caroline d'Autriche pour éteindre les dettes que son mari avait laissées, la mésintelligence que l'âge, les goûts et les humeurs établirent entre elle et sa belle-fille, le mariage de celle-ci avec le duc de Lorraine m'ont paru matière aussi piquante qu'instructive à approfondir. » M. Longin nous fait espérer qu'il reviendra plus tard sur le sujet. Nous n'avons qu'à attendre : le moins longtemps possible sera le mieux.

E.-A. CHAPUIS.

Olivier Cromwell, sa correspondance et ses discours, par THOMAS CARLYLE ; trad. de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY. T. I. Paris, Mercure de France, 1910, in-18 de 443 p. — Prix : 3 fr. 50.

Carlyle fut le premier écrivain anglais qui recueillit la correspondance et les discours de Cromwell. Non seulement il en établit soigneu-

sement le texte, mais il remonta directement aux sources en se plaçant en dehors des controverses qui, jusqu'alors n'avaient guère élucidé les questions relatives au dictateur.

Aux correspondances et aux discours, Carlyle entrelace un commentaire, véritable récit continu, psychologique, dont le traducteur, M. Barthélemy rend à merveille, dans son exacte version, l'originale saveur. Taine goûtait fort ce commentaire de Carlyle qu'il considérait comme le chef-d'œuvre du grand critique. « Enfin, disait-il, nous voilà face à face avec Cromwell ! Nous avons ses paroles; nous pouvons entendre son accent. Nous saisissons, autour de chaque action, les circonstances qui l'ont fait naître. Nous le voyons sous sa tente, au conseil, avec sa physionomie, avec son costume. Tout le détail y est. » Ces lettres ont, en outre, l'avantage de nous offrir le tableau de la révolution qui fonda, au XVIIe siècle, l'Angleterre moderne.

Cromwell était, comme on le sait, un puritain rigide. Mais cette austérité ne l'empêchait pas de montrer, dans les questions d'argent, l'entente et la rapacité d'un usurier juif. Voici, par exemple, une lettre datée du 3 avril 1648, où Cromwell nous initie aux rendements des terres que le Parlement lui a données. Parmi ces terres figure un bien foncier enlevé au marquis de Worcester. « Un légiste ayant examiné tous les papiers m'assure, dit Cromwell, qu'il n'y a pas de scrupules à avoir au sujet du titre. Et il s'est trouvé que ce gentleman, chargé de cet examen, était mon propre légiste, un homme très pieux et très capable, et qui est mon ami, ce que je considère comme une grâce non médiocre. » Ainsi, le rigide Cromwell n'éprouve aucun scrupule à recevoir les revenus d'une terre confisquée sur un gentilhomme catholique. Tout le puritanisme est là. A l'heure actuelle, l'excès de documentation irrite nombre de lecteurs. Les gloses de Carlyle n'ont pas, grâce à Dieu, l'aridité qu'on reproche, avec raison, aux notes pédantesques que la Sorbonne essaie en ce moment de mettre à la mode. Le commentaire de Carlyle fait à l'art sa part légitime.

OSCAR HAVARD.

Mesdames de France, filles de Louis XV, *documents inédits*, par CASIMIR STRYIENSKI, Paris, Émile-Paul, 1911, petit in-8 de X-454 p., avec une héliogravure. — Prix : 5 fr.

Avec un talent aiguisé et sa connaissance du XVIIIe siècle, M. Stryienski a étudié les filles de Louis XV, sans rajeunir le sujet; il connaît très bien les ouvrages analogues au sien qui l'ont précédé, il les résume beaucoup s'il les cite peu, et les met au point avec bonheur. Les « documents inédits » qu'il annonce existent sans doute, il les produit en des « Appendices » qui offrent un solide agrément, mais

n'apprennent rien de plus. Les archives de la famille de Chastellux (dont l'ancêtre fut le chevalier d'honneur de « Mesdames » fournissent la plupart de ces pièces, notamment 67 lettres de Madame Victoire.

L'auteur parle en bons termes et avec un intérêt soutenu des filles de Louis XV, il garde une note suffisamment personnelle et toujours fort correcte lorsqu'il examine l'existence de ces princesses, et, sur Mme Adélaïde, il sait mettre et remettre au point sa conduite, ses pensées, les accusations dont elle fut l'objet. Les péripéties de son départ de France en 1791 et la vie errante de l'émigration sont contées avec exactitude. Elles corroborent le récit analogue des mêmes événements fait ces derniers temps par M. Welvert dans son livre sur la duchesse de Narbonne.

De graves réserves doivent être faites à propos de la façon dont M. Stryienski parle de Madame Louise, la royale carmélite de Saint-Denys. Il accepte, pour ne les avoir pas contrôlées sans doute, les erreurs qui sont des exagérations ou des calomnies colportées sur cette princesse, digne au contraire d'un éloge presque sans restriction. Les témoignages accusateurs apportés trop facilement et acceptés trop légèrement ici ne sont que des « on-dit », des allusions, des propos en l'air dont les auteurs ne méritent nulle créance : le libraire Hardy, si souvent l'écho des bruits les plus vulgaires; les dépêches (une dépêche pour être exact) adressées à Mercy par un personnage sans autorité nommé le baron Pichler; les « cancans » de Mme Campan; les coups de langue de Mme de Boigne, dont le crédit est encore infirmé depuis que ses fameux *Mémoires* sont « moralement » désavoués par leurs possesseurs légitimes. On est en droit de regretter qu'un autre son de cloche ne soit pas entendu; la justice en eût été satisfaite.

G. G.

La Conquête des communes (mai-juillet 1789), par E. Hocquart de Turtot. Paris, Perrin, 1910, in-16 de VIII-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est la continuation d'une étude : *Le Tiers-État et les Communes*, antérieurement publiée. Il élucide, ainsi que le précédent, un fait sur lequel les historiens de la Révolution ont passé vite, tant ils le considéraient comme naturel et inévitable. Comment le Tiers qui n'était « rien », de l'aveu de Sieyès, est-il devenu, suivant la même formule « tout »? C'est ce que M. Hocquart de Turtot étudie de près dans le présent volume. Il marque les étapes de la campagne entreprise par le Tiers, chacun de ses pas en avant depuis l'hiver de 1788, et aussi parallèlement, les reculs successifs du gouvernement, jusqu'au moment où le tumulte populaire du 14 juillet acheva la victoire de l'insurrection légale sur la Royauté.

Tous les éléments d'une semblable étude étaient depuis longtemps

connus. M. Hocquart de Turtot y a ajouté peu de chose; à noter cependant les documents extraits des archives historiques de la guerre (p. 180-181). Le *Moniteur* est fréquemment cité, mais on a négligé de le contrôler, comme il est maintenant d'usage, par le *Journal des Débats et Décrets*. Une liste des députés, du clergé et de la noblesse a été placée en Appendice; c'est la reproduction textuelle d'une liste de l'époque, remplie de fautes tant pour les noms de lieux que pour les noms d'hommes. On n'y a pas joint la liste des « conquérants » du Tiers; elle eût semblé plutôt à sa place ici que celle des vaincus. Les chefs des communes apparaissent seulement au cours du récit et pas toujours sous leurs noms exacts; il faut un effort pour reconnaître Chapelier dans Chapelin et Milscent dans Milsnet (p. 43). Avec le tome II du recueil d'Armand Brette il eût été facile d'arriver sur ce point à une correction absolue.

Malgré ces petites erreurs, le livre de M. Hocquart de Turtot est intéressant. « Le nœud de la Révolution, comme il est dit dans la Préface, n'est-il pas là? » Tous ceux qui ne la considèrent pas comme une illumination venue on ne sait d'où pensent comme l'auteur et retrouveront dans son exposition, clairement développée, un tableau exact de la grande crise survenue au printemps de 1789. L. P.

A la barre de l'histoire (1805-1820), par MARCEL FRAGER. Paris, Hachette, 1911, in-16 de IX-267 p., avec planches. — Prix : 3 fr. 50.

M. Lenotre, qui a mis une Préface à ce livre, était tout à fait indiqué et autorisé pour l'écrire, car l'auteur est son disciple fidèle, il a pris sa méthode, la suit, l'exagère peut-être, comme les lieutenants d'Alexandre, en voulant copier ses qualités, imitaient aussi les défauts du roi de Macédoine. Cette méthode, qui a du bon, renferme malheureusement encore du mauvais : elle consiste à faire dire aux documents plus qu'ils ne comportent, et à broder habilement des dessins fictifs sur des canevas réels. Le moindre danger de ces travaux, à la fois d'érudition et d'imagination, c'est de dérouter le lecteur, qui, ne sachant où commence le romanesque, demeure en défiance pour le tout. C'est contre ce défaut qu'il convient de réclamer, de réagir, car le talent de M. Lenotre, ses succès, ont mis à la mode ce genre « d'histoire feuilleton ».

M. Frager l'adopte sans réserve. Il emprunte jusqu'au personnage de sa première étude « le policier Licquet » à M. Lenotre qui déjà nous l'avait fait connaître dans son volume sur *Tournebut*. Le second morceau concerne la Conspiration du général Malet. Ici encore rien de très nouveau; un résumé de l'affaire, qui semble étudiée de seconde main; l'auteur ignore visiblement ce qu'était la « Congrégation » qu'il

appelle « une association mystique assez remuante » (p. 80); et on en sait sur l'abbé Lafon, dont il défigure le personnage, plus qu'il n'en dit. Pourquoi veut-il que Cambronne soit « maréchal de France »? Et quelle singulière opinion se fait-il des émigrés, rentrant en 1814, « en bande », et « passant joyeusement sur le corps des soldats français »? A propos de Louvel, dont il embellit la vie et raconte le crime, il n'élucide pas le problème qui serait bien intéressant à connaître de son affiliation maçonnique. Même obscurité sur les influences au service desquelles Didier organisa la « Conspiration de Grenoble ». Ce livre superficiel est d'une lecture facile, agrémentée par une bonne et curieuse documentation de gravures très nettes, très claires et bien choisies. G.

Les Ancêtres d'Alfred de Musset, *d'après des documents inédits*, par MAURICE DUMOULIN. 2e éd. Paris, Émile-Paul, 1911, in-12 de 197 p., avec 8 gravures et un tableau généalogique. — Prix : 3 fr. 50.

Ce petit volume n'est, à vrai dire, qu'un bon article de généalogie, qu'un premier chapitre pour une biographie d'Alfred de Musset. Cela noté, il n'y a que du bien à penser du travail de M. Dumoulin, qui, utilisant intelligemment les publications provinciales du Vendômois et du Blaisois, notamment les ouvrages de l'érudit M. Martellière, et les archives de Loir-et-Cher et celles du ministère de la guerre et les Archives nationales, a établi une imposante généalogie des Musset, et réuni, sur chacun des ancêtres du poète, tout ce qu'il a pu; ce qui ne laisse pas, pour plusieurs de ces gentilshommes soldats d'autrefois, d'être brillant mais un peu court, ce qui pour les trois lettrés de la famille, Musset-Pathay, le père, Guyot-Desherbiers, le grand-père, et l'oncle Musset de Cogners, d'être assez important. Et il n'a pas grossi ses sobres et pleins chapitres d'une vaine littérature, non plus que d'arides documents. Mais il a donné des portraits, et plusieurs vues de ce manoir de la Bonne-Aventure qui fut pendant près de 300 ans dans la famille, qu'A. de Musset connut et dessina dans sa jeunesse, et qui n'est plus, hélas! comme tant de choses en France qui méritaient de vivre, qu'une masure en ruines. Il a dressé un bel arbre généalogique, à la fin mis un index... Certes, beaucoup de livres plus gros ont coûté moins de travail... GABRIEL AUDIAT.

Les Origines de la troisième République (1871-1876). *L'Assemblée nationale. La Réorganisation de la France. Les Lois constitutionnelles*, par ALPHONSE BERTRAND. Paris, Perrin, 1911, in-8 de VII-379 p. — Prix : 7 fr. 50.

Une réelle impartialité, une grande simplicité, peut-être même un peu d'optimisme naïf en faveur des idées vagues de liberté et de démocratie règnent dans ces pages. L'auteur, honnête et incorrigible bour-

geois de 1830 (on peut l'être à tout âge et en des générations successives) professe une admiration constante pour M. Thiers. J'ose dire que ce sentiment exprimé sans réserve donne la note exacte de ce livre. On peut le suivre du moins quand il s'agit des patriotiques efforts pour la « libération du territoire ». Mais M. Alphonse Bertrand n'a pas voulu voir toutes les petites fourberies de son « héros » déployées pour s'assurer et garder le pouvoir.

Il est indulgent, plus que l'impartialité bien comprise ne l'eût permis, envers certains personnages de la Commune, l'ambitieux Rossel par exemple; et il noircit le tableau de la répression de cette odieuse insurrection en face des Prussiens envahisseurs. Il a un mot bien sévère sur l'abbé Lagarde, vicaire général de Mgr Darboy. — De l'essai de restauration monarchique, en 1873, il donne un récit bien résumé, clair, en un style un peu pompeux, mais toujours correct; il saisit les nuances délicates de ce dramatique épisode de notre histoire, il voit juste dans les difficultés de la situation, tant vis-à-vis de M. le Comte de Chambord que de ses interlocuteurs parlementaires. Il salue avec beaucoup de sympathie la constitution de 1875, dont il raconte avec une précision un peu sèche l'élaboration pénible par des gens aigris et dépités. G.

Qui vive? France! « Quand même ». *Notes et discours, 1883-1910*, par PAUL DÉROULÈDE. 2e éd. Paris, Bloud, 1910, in-16 de VIII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Florent Matter, secrétaire de la Ligue des patriotes, a réuni dans ce volume un certain nombre de notes et de discours de M. Déroulède, les plus importants sans doute, se rattachant aux divers événements qui se sont déroulés de 1883 à 1910. Ils ne sont pas classés par ordre chronologique, mais sont répartis suivant les sujets traités en quatre chapitres. Le premier, intitulé : *Pro Patria*, et le second : *La France à l'extérieur*, sont surtout relatifs à la revendication de l'Alsace-Lorraine et aux rapports de la France avec la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne. Les deux derniers chapitres sont plus spécialement consacrés à la politique intérieure : M. Déroulède, dans des discours dont quelques-uns sont justement célèbres, y préconise l'honnêteté politique et la revision de la constitution par la suppression du régime parlementaire et l'institution de ce qu'il appelle la République plébiscitaire.

On ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse en lisant ou plutôt en relisant ces pages, car (et ceci n'est point une critique) rien n'est inédit dans ce volume et les manifestations patriotiques et politiques de M. Déroulède ne sont jamais restées inaperçues. Quand l'histoire cherchera à expliquer pourquoi les Français, qui, individuel-

lement, ont une supériorité écrasante sur les Allemands, sont restés si longtemps sous le coup de la défaite, elle en trouvera la cause bien simple dans les erreurs et les fautes politiques qui ont paralysé la bonne volonté des meilleurs d'entre eux, et de ces erreurs et de ces fautes, M. Déroulède est un des grands responsables. Toute son œuvre politique repose sur des erreurs : erreur de fait quand il s'associe à la troupe des naïfs acclamant le patriotisme inutile de Gambetta, qui, en 1877 triomphait de la droite et établissait en France le règne de la maçonnerie en s'appuyant consciemment ou inconsciemment sur la complicité de Bismarck; erreur de fait quand il refuse de voir dans la consolidation de la République le point de départ de la politique d'effacement vis-à-vis de l'Allemagne et de l'oubli de l'Alsace-Lorraine; erreur théorique quand il préconise comme remède aux maux causés par la République parlementaire l'institution de la République plébiscitaire, qui ne pourrait qu'aggraver l'instabilité, la faiblesse et la corruption inhérentes non au régime parlementaire mais au régime républicain. Mieux inspiré quand il a écrit son *Duguesclin*, M. Déroulède a énoncé dans cette œuvre quelques vérités politiques autrement sérieuses que les déclamations de ses discours et qui en sont une heureuse contradiction. Elles s'en écartent tellement, qu'on en est réduit à se demander, sa sincérité ne faisant pas de doute, s'il a toujours bien compris ce qu'il écrivait. Toute cette incohérence n'est malheureusement pas sans résultat, et c'est grande pitié de voir dans notre malheureux pays les causes justes si mal défendues et le mal si habilement pratiqué et propagé. D'aucuns en cherchent obstinément la cause dans l'existence d'une organisation politique mystérieuse, occulte et malfaisante. Si cette organisation existe, l'auteur des *Chants du soldat* ne lui appartient certainement pas et pourtant je n'hésite pas à penser que si l'Alsace-Lorraine est sous le joug de l'Allemagne et la France sous celui de la Maçonnerie, c'est tout simplement à cause du concours inconscient que de braves gens comme lui, abusés par des chimères, prêtent depuis trop longtemps aux ennemis de notre malheureuse patrie. Quand on prétend faire passer la France avant tout, il faut dire : Vive la France ! tout court et non : Vive la République ! car la République n'est pas la France; c'est au contraire l'institution qui la tue. EUGÈNE GODEFROY.

Autour du congrès de Montréal, par le chanoine L.-AUG. LORAIN Paris, Beauchesne, 1911, in-18 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

France toujours ! Journal d'un congressiste au congrès de Montréal, par Mgr TOUCHET. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XXX-192 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le premier de ces volumes forme le récit du voyage que l'auteur a

fait au Canada. Le Congrès n'y occupe qu'une place très restreinte — à peine une quarantaine de pages, — mais M. le chanoine Lorain nous l'a fait soupçonner par le titre même qu'il donnait à son livre : *Autour du congrès de Montréal*. Aussi bien était-ce assez difficile et assez délicat de s'imposer cette tâche qui réclame un ensemble de documents tels que seul le comité organisateur peut les réunir. Un court aperçu de ses travaux pouvait et devait suffire, en attendant le rapport officiel qui, selon l'usage, ne manquera pas de venir à son heure, grossir la riche collection des procès-verbaux de nos congrès eucharistiques internationaux.

La journée de clôture, avec sa splendide procession, qui en fut le couronnement, y occupe une bonne place et donne une grande idée de ce que devait être cette manifestation religieuse : près d'un million d'étrangers pour témoins, plus d'un million de francs pour les frais; pour cortège l'interminable théorie de sociétés de tout vocable avec insignes et bannières, plusieurs centaines de religieux de tous ordres, 1 200 enfants de chœur, 2 000 prêtres, 125 évêques; enfin l'immense cité presque tout entière pour théâtre, avec ses profusions de trophées, de tentures, d'oriflammes et de lampes électriques de toutes couleurs, peut-on imaginer un spectacle plus solennel, plus imposant? J'ai eu la consolation d'assister à la procession de clôture des congrès de Namur et de Cologne; il me semblait qu'on ne pourrait jamais dépasser une pareille pompe et un tel éclat; le congrès de Montréal paraît bien se placer sans contredit au premier rang. Quel triomphe pour l'Eucharistie ! Quelle gloire pour l'Église !

Et ce que nous, Français, nous devons surtout remarquer, c'est que le drapeau de la France flottait dans les rangs de la procession, entouré de nos congressistes et salué fréquemment par des acclamations.

Car la France catholique fait toujours bonne figure; malgré tout, elle n'est point en discrédit, grâce à sa noble tenue en face de ses ennemis, dans l'esprit des autres nations et aussi dans le cœur des Canadiens. M. le chanoine Lorain a remarqué, lui aussi, les sympathies sincères et vivaces que nos compatriotes, nos délégués au congrès s'attiraient partout sur leur passage : on eût dit Montréal une ville française et il y a bien lieu pour nous d'être quelque peu fiers de ces témoignages de fraternelle considération.

Maintenant, tout *Autour du congrès*, le lecteur trouvera bien des détails qui l'instruiront sur les mœurs de l'Amérique, sur les œuvres sociales, sur l'apostolat catholique; là-bas, la liberté n'est pas un vain mot, ou l'apanage d'une caste; la fraternité est aussi une réalité. Avec l'auteur, qui est bien documenté, nous visitons les cités de New York et Boston, Québec et Montréal, Toronto, Philadelphie, Bal-

timore et Washington avec leurs couvents, leurs églises, leurs écoles, leurs *Juvenile Court*, leurs Universités, le Niagara avec sa chute d'eau d'une hauteur de 52 mètres et d'une étendue de 850 ! C'est une causerie intéressante, très instructive, qui attache, qui charme, qui entraine. On voudrait, sans interruption, suivre toujours ce guide sûr, intelligent, infatigable et c'est bien trop tôt que nous le voyons héler la *Lorraine* où il va s'embarquer pour retourner au milieu de nous, en cette France qui l'attire et qu'il est impatient de revoir !

Un dernier mot pour regretter l'absence de tout *imprimatur* ; ce n'est pas qu'il y ait quelque chose à reprendre dans tout le livre, mais cette autorisation de l'ordinaire est obligatoire pour nous et elle est pour le lecteur un gage nécessaire de sécurité.

— *France toujours !* C'est le cri d'une âme éminemment française; il s'en échappe spontanément comme l'expression sincère de l'amour de la patrie et il se prolonge, comme un écho qui émeut le cœur, pendant qu'on lit ces pages si pleines d'émotions ou si débordantes d'éloquence. Car si le titre nous frappe par sa concision et son élan, le sous-titre — nous prenons la liberté de le dire — nous fait regretter sa modestie qui va même jusqu'à l'inexactitude. Sans doute, il y a dans ces pages une large part faite au récit intéressant, alerte, parfois coupé d'humour du meilleur aloi, dans lequel s'encadre l'œuvre principale où vit la pensée de la France, mais le livre lui-même, dans son ensemble est plus qu'un *journal*, « ce journal », lui aussi, est plus que cela, avec ses jugements opportuns, ses rapprochements ou ses contrastes, ses considérations tantôt simplement exprimées, tantôt revêtues d'une forme saisissante et élevée, ses souvenirs ou ses réminiscences patriotiques, ses descriptions si poétiquement dramatiques. C'est un journal, si l'on veut, parce que c'est écrit au jour le jour, mais le congressiste qui a tenu la plume est surtout une grande âme, qui rend un son merveilleux. Ce son retentit surtout trois fois avec toute la puissance de son éclat; je rappelle ainsi les trois discours prononcés par Mgr l'évêque d'Orléans, à l'occasion du congrès; le premier, dans la cathédrale de Québec, pour la clôture d'un congrès de tempérance : il fut la prise de contact de l'âme de la France avec l'âme du Canada, la première étincelle qui jaillit du cœur de la mère pour sa fille bien-aimée. — Le deuxième discours, prononcé dans la séance solennelle du vendredi 9 septembre, en présence de cent vingt évêques, fut le panégyrique de sa Jeanne d'Arc; « pure comme un lys, humble comme une marguerite, prodigieuse mystique, brave comme une épée de chevalier », mais remarquable surtout par sa force qui est « le trait le plus profond de sa physionomie morale », âme forte parce que âme eucharistique. — Le troisième discours, prononcé à la messe de clôture du congrès, est un hymne en l'honneur de la divine

Hostie, témoignage et mémorial de la folie de l'amour de Jésus pour nous. Il parle de « l'emphase sainte » avec laquelle les maîtres de la théologie précisent aux peuples la nature et la grandeur du Sacrement. Et c'est le même langage qu'il nous tient dans son commentaire si éloquent de ces trois mots de nos saints Livres : *Bene omnia fecit*, nous retraçant à grands et rapides traits les bienfaits surnaturels de l'Eucharistie.

Mgr Touchet nous dit dans son *Avant-Propos* qu'il a écrit son livre par amour pour la France : c'est ce même sentiment qui a inspiré ses discours. *France toujours* ! est l'œuvre d'un Français; loin de son pays, il a senti son cœur tressaillir en retrouvant la France dans ce Canada qui se souvient toujours de la mère-patrie et qui a été si hospitalière pour un si grand nombre de nos religieuses et de nos religieux français, exilés : il y a rencontré la France avec sa foi et sa liberté sous la bonne garde de nos traditions nationales et ainsi même au-delà des mers, au Canada, c'est « France toujours ! »

F. Chapot.

Les Régions de la France. VII. **La Normandie**, par Henri Prentout. Paris, Cerf, 1910, in-8 de 127 p. — Prix : 4 fr. 50.

Dans ces 127 pages se déroule une synthèse, pleine de mouvement et de couleur, où défilent, dans l'ordre chronologique : la Normandie avant les Normands; le duché de Normandie (911-1204); la Normandie province française (1204-1419); la Normandie sous la domination anglaise (1419-1450); la Normandie, province française (1450-1790); et enfin la Normandie au XIXe siècle. Il serait vraiment à souhaiter que l'éminent professeur auquel nous devons ce tableau réalisât lui-même le programme dont il a tracé, d'une main si sûre, le schéma. M. Henri Prentout est au courant de toutes les publications relatives à sa province : il a tout lu, tout annoté et ses jugements révèlent un Normand de race chez lequel « la sage cautèle » s'unit à une imagination poétique.

Au mois d'octobre 1868, le duc Albert de Broglie glorifiait « le génie normand, » ce « génie, disait-il, qui éclate non seulement dans l'audace des entreprises, mais dans l'esprit méthodique qui en assure le succès et la victoire ». A son tour, M. Prentout, dégageant de son étude la caractéristique du génie normand, arrive aux mêmes conclusions que le duc de Broglie. Chez le Normand, dit-il, s'accuse une double tendance. A côté du paladin, chercheur d'aventures, surgit le paysan sédentaire, routinier et défiant. Mais le paladin et le paysan se réunissent très souvent dans le même individu et nous donnent un Français original et créateur, en même temps que réfléchi et tempéré.

O. H.

La Crise anglaise, par PHILIPPE MILLET. Paris, Colin, 1910, in-18 de x 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est pas de succès durable sans sagesse, mais non plus sans la faveur des circonstances. Ajax proférait une parole aussi absurde qu'impie, lorsqu'il prétendait arriver malgré les dieux. Les Anglais ont eu beaucoup de sagesse politique pendant tout le XIXe siècle. Nul doute aussi qu'ils n'aient largement bénéficié de circonstances propices. Aujourd'hui la faveur de la fortune semble les abandonner. De là l'incontestable crise que traverse le Royaume uni : crise politique, crise agraire, crise économique.

L'extension progressive du droit de suffrage a, depuis moins d'une génération, changé la physionomie de la Chambre des Communes. L'Angleterre est devenue une démocratie. L'existence de la Chambre des Lords tend à apparaître comme un abus. On s'irrite de l'exercice du droit de véto. D'où la crise politique.

Le sol est soumis au régime de la grande propriété, à tel point que 4 000 personnes possèdent la moitié de l'Angleterre et du pays de Galles, tandis que 750 détiennent la moitié de l'Irlande et 70 la moitié de l'Écosse. Chassés des campagnes, les habitants ont reflué dans les villes où s'entassent plus des trois quarts de la population (exactement 77 %). Ils y retrouvent d'ailleurs le grand propriétaire à qui profite seule la plus-value énorme résultant du développement des centres urbains. Les radicaux demandent qu'on le frappe de lourdes taxes pour empêcher quelques favorisés du sort d'accaparer un surcroît de richesse qui est l'œuvre de la collectivité tout entière et aussi pour obliger les maîtres du sol à le vendre et à le morceler : c'est la crise agraire.

Enfin l'Angleterre est entrée il y a soixante ans dans la voie du libre échange. Elle lui a dû une longue période de prospérité. Cependant, vers 1880, la concurrence des pays neufs, l'Amérique, l'Australie, l'Inde, la Russie, a commencé de ruiner les producteurs de blé. Tous les agronomes qui écrivaient au milieu du siècle dernier célébraient à l'envi l'état de l'agriculture anglaise. Aujourd'hui les céréales ont disparu du sol de la Grande-Bretagne, sauf dans quelques comtés au nord-est et au sud-est de Londres. De vastes territoires sont devenus déserts, se sont transformés en landes. L'Angleterre a pu s'accommoder de cette évolution, parce que ses habitants ont trouvé un nouvel aliment à leur activité dans la navigation maritime et dans l'exploitation des mines de houilles. Il n'en est pas moins vrai que sa situation économique se trouve dépendre d'un équilibre instable. Quiconque réfléchit chez nos voisins d'outre-Manche se rend compte, qu'en cas de guerre navale, un désastre qui éloignerait des ports anglais pendant quelques semaines seulement les arrivages de vivres

exposerait toute la population de l'île à mourir de faim. C'est pourquoi le parti unioniste préconise la réforme douanière, le rétablissement des taxes sur les produits d'alimentation, en vue de protéger l'agriculture nationale contre la concurrence étrangère.

Mais les unionistes sont précisément les partisans de la Chambre des Lords et les défenseurs de la grande propriété. Voilà comment se tiennent les divers aspects de la crise anglaise, ainsi que nous le montre M. Millet, dont on ne saurait trop louer l'information, le bon sens et l'esprit réaliste. H. Rubat du Mérac.

Le Bosphore et les Dardanelles. *Étude historique sur la question des détroits*, par Serge Goriainow. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de xxiii-392 p. — Prix : 10 fr.

Par sa situation géographique, l'empire russe se trouve privé de tout accès vers la mer libre : Arkhangel est pendant une partie de l'année bloqué par les glaces; la mer Baltique n'a d'issue vers la mer du Nord qu'à travers les passes rétrécies des Belts et du Sund; la mer Noire, enfin, ne communique avec la Méditerranée que par le Bosphore et les Dardanelles, large de quelques centaines de mètres. Tout bâtiment russe suivant cette dernière route est obligé de défiler sous le canon des forteresses turques, et le Sultan, que quelqu'un a appelé le Sublime Portier, tient en main les clefs de ces passages, maître, quand il lui plaît, d' « embouteiller » les forces navales des Moscovites.

Obtenir que cette porte soit librement ouverte pour eux et interdite à leurs adversaires ou rivaux, tel est le désir, bien explicable, des Russes; que le Sultan s'y prête de mauvaise grâce, on le comprend: que les puissances européennes s'y soient toujours opposées, on en voit aisément les raisons. C'est ce qu'on a appelé la « question des détroits » dont l'étude fait l'objet du présent volume.

Directeur des Archives de l'Empire et des Archives centrales de Saint-Pétersbourg, M. Goriainow a trouvé les éléments de son livre dans les dépôts dont il est le gardien; il a même mis une certaine coquetterie à ignorer systématiquement toute autre source d'information, se jugeant assez riche pour n'avoir pas besoin de chercher hors de Russie le secret de la politique russe.

Sur les quinze chapitres, il en est un, le XIIe, qui forme à lui seul presque la moitié du volume : c'est celui qui est consacré aux négociations qui permirent à la Russie de s'affranchir de certaine des clauses du traité de 1856. C'était pendant la guerre franco-allemande : l'attention des grandes puissances se concentrait sur le drame qui se jouait autour de Metz et de Paris; les Russes obtinrent sinon tout, au moins une grande partie de ce qu'ils demandaient, et le récit inédit, je crois, de ces pourparlers, qui vont d'octobre 1870 à mars 1871, est certainement le morceau capital du livre.

M. Hanotaux a présenté l'ouvrage au public français dans une brillante Introduction, par laquelle il se montre aussi diplomate qu'historien. P. Pisani.

Les Questions actuelles de politique étrangère en Asie, par le baron de Courcel, P. Deschanel, P. Doumer, E. Étienne, le gal Lebon, V. Bérard, R. de Caix, M. Revon, J. Rodes et le Dr Rouire. Paris, Alcan, 1910, in-16 de II-264 p., avec 4 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Chaque année, depuis 1907, la Société des anciens élèves de l'École libre des sciences politiques organise, sur un vaste sujet d'actualité, une série de cinq conférences dont chacune, faite par un orateur compétent, traite de la manière la plus autorisée une question déterminée, tantôt de politique étrangère, tantôt de science économique. La troisième série de ces conférences, celle de 1909, a porté sur les questions actuelles de politique étrangère en Asie; MM. Victor Bérard, le Dr Rouire, Jean Rodes, Michel Revon et Robert de Caix, tous professeurs ou publicistes qualifiés par leurs travaux spéciaux, y ont étudié, sous la présidence de notabilités éminentes : l'Asie ottomane, les compétitions dans l'Asie centrale et les réactions indigènes, la transformation de la Chine, la politique et les aspirations du Japon, la France et la situation politique en Extrême-Orient. La seule énumération de ces orateurs et le simple exposé des sujets traités par eux suffisent à faire comprendre qu'on ait songé à réunir en volume ces conférences; on a eu raison, car nous voici maintenant, grâce à cette publication, en possession d'un court, mais lumineux et substantiel manuel de la politique contemporaine étrangère en Asie, envisagée au point de vue français. Ainsi se poursuit, pour le plus grand bien du pays, une œuvre d'éducation générale, qui étend encore l'œuvre si utile réalisée auprès de la jeunesse studieuse par l'École libre des sciences politiques. Henri Froidevaux.

Les Jardins de l'histoire, par Émile Gebhardt. Paris, Bloud, 1910, in-16 de VI-292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut, pour comprendre ce livre, avoir connu l'auteur et l'avoir pratiqué dans l'intimité. Ces récits de mort et de sang, dans lesquels ne manque pas le détail macabre, étaient bien dans le goût de ce bon vivant, paterne et jovial, qui prenait un plaisir particulier à mystifier ses contemporains. En le lisant, je crois le voir, sortant de sous son sourcil embroussaillé, un regard qu'il essayait de rendre terrible, pendant que le coin de sa bouche se retroussait malicieusement, comme pour nous dire : « Hein ! est-ce que je ne vous ai pas donné la chair de poule? » puis, déposant son masque tragique, il claironnait un bon éclat de rire.

Un des rares défauts que je lui ai connus, c'était de se mêler de théologie, alors qu'il ne l'avait pas étudiée : il lui arrivait, et je crois qu'il lui arrive dans le présent volume, de lâcher par-ci par-là quelque petite hérésie, mais de ces hérésies qu'on excuse chez les poètes en quête d'une rime et chez les conteurs qui ont à placer un mot à effet.

De l'histoire romaine à la Révolution française, en traversant Byzance, le moyen âge français, la Renaissance italienne et les Cours du XVIIIe siècle, il choisit les épisodes les plus horribles : Théodora, la duchesse de Ferrare, le pauvre Charles VI, Marguerite d'Orléans, les hideux Jacobins de Toul viennent tour à tour exciter la pitié, la terreur ou le mépris; les remarques narquoises qui jaillissent au bon endroit auraient pu dispenser les éditeurs d'ajouter la signature.

P. Pisani.

Histoire politique et religieuse de l'Arménie, par Fr. Tournebize. T. I. *Depuis les origines des Arméniens jusqu'à la mort de leur dernier roi (l'an 1393)*, Paris, A. Picard et fils, s. d., gr. in de 872 p., avec une table alphabétique des noms et des matières et 3 cartes. — Prix : 10 fr.

Le triste sort des Arméniens, victimes de massacres incessants dont le dernier est encore présent à toutes les mémoires, appelle l'attention sur ce malheureux peuple ; et cependant nous n'avons guère, en France du moins, d'ouvrage sérieux où nous puissions nous renseigner sur ses origines, sur son histoire, sur ses usages religieux.

C'est cette lacune qu'a voulu combler le P. François Tournebize dans un livre qui a commencé à paraître, par fragments, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, dès l'année 1900. Cette publication fragmentaire et à intervalles parfois espacés a eu pour résultat naturel que l'auteur a vu, sur certains points, modifiées ses appréciations ou complétées ses informations par la connaissance de travaux et de documents soit échappés à ses premières recherches, soit mis à jour depuis. Le soin même qu'il avait pris de faire tirer à part ses articles à un nombre d'exemplaires assez considérable en vue de leur publication en volume, ne lui a pas permis de procéder à une refonte générale de son œuvre. Il a dû se contenter de revenir « en de longues notes, sur des sujets déjà abordés, mais traités d'une manière trop imparfaite ». Si ce procédé fait honneur à sa conscience d'historien et témoigne de son désir de ne rien sacrifier de ce qui peut instruire son lecteur, il a indubitablement le grave inconvénient, en rompant l'unité de composition de l'ouvrage, d'en rendre la lecture plus difficile. « Ces notes tardives sur les événements des siècles antérieurs, reconnaît l'auteur lui-même, ont été parfois rattachées au texte d'une manière artificielle, en sorte qu'elles constituent avec celui ci

un récit multiple qui divise, éparpille et lasse l'attention du lecteur.» Pour remédier dans la mesure du possible à cet inconvénient, le P. Tournebize a joint à ce premier volume une précieuse table analytique, qu'il appelle «Table de concordance des matières» et dans laquelle celles-ci sont en effet groupées dans l'ordre voulu, avec renvoi aux différentes parties du texte où elles sont traitées.

Cette réserve faite sur la composition de l'ouvrage, nous devons reconnaître que l'auteur nous offre sur l'histoire de l'Arménie jusqu'à la fin du XIVe siècle une mine abondante de renseignements. La tâche était d'autant plus ardue que les historiens arméniens sont souvent sujets à caution et qu'il est parfois difficile de faire dans leurs récits la part du fonds historique et celle des additions créées par leur imagination. Le P. Tournebize en a fait l'expérience notamment avec Moïse de Khorène, en qui sa confiance a été de moins en moins grande au cours de son œuvre ; il nous apporte, par exemple, pour la légende d'Abgar, de curieux exemples du travail de déformation et de travestissement auquel s'est livré cet historien. D'ailleurs, même en reconnaissant combien grande est la part de la légende dans l'histoire ancienne de l'Arménie, la connaissance même de ces légendes ne nous est pas indifférente; et la constatation du peu de crédit que l'on peut faire aux historiens arméniens nous aide à mieux comprendre le caractère de la race.

Tout en faisant à l'histoire politique sa large et légitime part, c'est sur l'histoire religieuse de l'Arménie que le P. Tournebize a porté son principal effort. Il n'est pas d'ailleurs parvenu à faire sur tous les points une lumière définitive : la question, par exemple, de l'évangélisation de l'Arménie et de la part qu'y a prise Grégoire l'Illuminateur demeure encore incertaine, bien que l'opinion prudente et modérée de l'auteur se présente comme assez vraisemblable. La même prudence et la même modération se retrouvent dans les autres parties de l'ouvrage : nous signalerons à cet égard ce qui est dit du synode de Manazgherd et l'explication satisfaisante qui nous est donnée des causes de la scission de Jean Otznetsi et de la doctrine de ce personnage.

Il serait fort souhaitable que, en même temps qu'il poursuit la continuation de ce vaste travail, le P. Tournebize en tirât la matière d'un volume de moindres proportions destiné au grand public. Le présent volume s'adresse surtout aux travailleurs, qui l'étudieront avec profit et qui seront aidés dans l'usage qu'ils en pourront faire non seulement par la table analytique ci-dessus signalée, mais par une table alphabétique des noms et des matières, assez développée. Il n'est pas d'usage de classer les noms latins au prénom, comme le fait l'auteur pour *Quintus Dellius* et *Quintus Labiénus*, par exemple.

De même, nous ne voyons pas l'utilité de substituer aux formes françaises des formes étrangères, comme il l'a fait pour le Danube, appelé à l'allemande *Donau*. E.-G. L.

Révolutions de la Perse ; les provinces, les peuples et le gouvernement du Roi des rois, par VICTOR BÉRARD. Paris, Colin, 1910, in-18 de 369 p., avec une carte. — Prix : 4 fr.

La Perse est tout récemment entrée dans l'orbite de la politique européenne. Les révolutions successives par lesquelles elle s'efforce d'obtenir une constitution ont défrayé de copie les colonnes de nos journaux; les Anglais et les Russes se partagent le contrôle financier et politique du pays; on parle de chemins de fer persans, d'Université persane, de Parlement persan; bref tout l'outillage de la civilisation moderne est introduit ou sera introduit prochainement dans le plateau iranien; il n'y manque même plus les emprunts et les commandes de canons. Le public français est, de tous, le plus mal informé sur ces questions d'un intérêt si pressant. Notre gouvernement a bien d'autres choses à faire que de l'en instruire. Et puis « comment peut-on être Persan? » Il faut rendre grâce à M. Victor Bérard de nous révéler cette contrée si pleine de promesses pour le présent et pour l'avenir. Son ouvrage excellent constitue une étude approfondie sur l'histoire ancienne et moderne de l'Iran; il décrit avec exactitude la formation sociale des Iraniens : « En haut le Roi et sa cour; en bas, la nation des paysans; dans l'intervalle, trois degrés de parasites, marchand, clerc, aristocrate; à côté, le nomade » (p. 339). Ce répertoire de documents et de faits attirera, nous l'espérons, l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la politique orientale. Quelques-uns de nos compatriotes, missionnaires, médecins, professeurs luttent là-bas pour le maintien de notre influence. Puisse le livre de M. Bérard leur mériter l'appui effectif de l'opinion française !

J. LABOURT.

Bibliographie des chants populaires français, par DE BEAUREPAIRE-FROMENT. 3e éd. revue et augmentée, avec une Introduction sur *la Chanson populaire*. Paris, Rouart, Lerolle, s. d. [1911], in-16 de XCII-186 p. — Prix. : 5 fr.

Cette bibliographie, que l'auteur a considérablement augmentée par de nouvelles recherches ou par d'obligeantes communications depuis qu'elle a paru la première fois, forme, par l'abondance de ses informations, un instrument de travail nécessaire à qui s'occupera désormais de nos chansons populaires soit au point de vue général, soit pour l'étude d'une de nos provinces. L'auteur prévient du reste, dès les premières lignes de sa Préface, que « cette bibliographie n'est pas cependant façonnée au point de vue *bibliographique* », c'est-à-dire

d'après la façon technique que l'on trouve habituellement dans les ouvrages appelés Bibliographies. C'est l'œuvre d'un ami de notre folk-lore qui, ayant pris beaucoup de notes au cours de ses lectures, a eu l'aimable pensée d'en faire profiter ses confrères.

Les 83 premières pages sont consacrées aux recueils généraux ou publications (fût-ce seulement de quelques chansons) n'ayant pas un caractère régional ou local. Les pages 85-183 donnent une bibliographie provinciale, classée par province ou pays : c'est sans doute par distraction que l'auteur a omis de donner des titres spéciaux au Pays basque (p. 143) et au Béarn (p. 147) qui sont ainsi englobés dans la Gascogne et cela lorsque le Comté de Foix a une rubrique spéciale (p. 150). »

La Bibliographie proprement dite est précédée d'une longue Introduction de près de cent pages, qui est comme composée de deux parties. Dans la première, M. de Beaurepaire-Froment relève tous les passages de nos écrivains qui, déjà dès le moyen âge, font mention de chansons en passant ou par manière de citation; et, comme il le remarque très justement, il n'est pas toujours possible, à distance, de distinguer ce qui a trait aux chansons traditionnelles (que nous appelons populaires) ou aux chansons en vogue à telle ou telle époque. Dans la seconde partie l'auteur fait connaître par de courtes citations les caractères et le mérite poétique de nos chansons populaires : cela est trop court pour former une anthologie, mais on peut le considérer comme un sommaire d'anthologie, fait avec amour du sujet et goût de la poésie.

Ce livre passera nos frontières et aura des lecteurs à l'étranger. Il est donc à propos de prévenir ceux-ci qu'ils auront quelquefois de la peine à comprendre l'auteur et qu'ils ne trouveront pas toujours les mots dans nos dictionnaires. M. de Beaurepaire-Froment affecte d'écrire une langue qui lui est particulière, employant des mots ou archaïques ou tirés des patois ou peut-être fabriqués par lui-même (*déconnu*, *à pair*, *pairement*, *aréé*, *chevit*, *éliessé*, *appoindit*, *peindant*, *pourprenant*, *abusion*, *aviera*, *altresi*, etc.). Voici, en exemple, un spécimen du style de l'auteur (p. XLII). « D'aventure, en ces compositions populaires et anonymes, l'anonymat permane en nous décachant toutefois la condition de celui qui façonna la chanson ou la circonstance dans laquelle il l'adouba. »

C'est par scrupule de critique que nous signalons d'avance ces difficultés aux lecteurs futurs de ce livre : elles sont du reste de peu d'importance dans un ouvrage dont l'intérêt et le très sérieux mérite est dans les citations et dans les titres bibliographiques.

H. Gaidoz.

Bücherkunde der deutschen Geschichte, kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Literatur, von Dr. Victor Loewe. 3e vermehrte und verbesserte Auflage. Altenburg, Räde, 1910, in-8 de VIII-144 p. — Prix : 3 fr.

Quiconque s'occupe d'histoire d'Allemagne connait et utilise la bibliographie que Friedrich Christoph Dahlmann a publiée en 1830 sous le titre de *Quellenkunde der deutschen Geschichte* pour servir de guide aux étudiants; peu à peu grossie d'additions par Waitz, puis par MM. E. Steindorff et E. Brandenburg, elle est devenue un ouvrage considérable, indispensable assurément à tous ceux qui s'aventurent sur le terrain de l'histoire germanique, mais elle a perdu le caractère élémentaire que lui avait donné son auteur.

M. Victor Loewe a pensé avec raison, je crois, qu'à côté du grand ouvrage de Dahlmann-Waitz, qui enregistre une masse considérable de publications, il y avait place pour une œuvre plus modeste qui servirait de guide aux étudiants en leur indiquant seulement les livres considérés dans l'opinion générale comme les plus importants.

Le plan de l'œuvre est clair et simple. Une première section indique les bibliographies; une seconde les histoires de l'historiographie, les relations annuelles, les revues, tant générales que locales (il est regrettable que M. Loewe n'ait pas indiqué d'une manière régulière et systématique l'époque à laquelle elles ont commencé de paraître ; une troisième section passe en revue les sciences auxiliaires de l'histoire (le manuel de Prou a paru récemment en 3e édition, on ne saurait donc plus citer l'édition de 1890). Dans une quatrième section, M. Loewe dresse une liste des travaux sur l'histoire générale de l'Allemagne ou sur l'histoire générale d'une des contrées qui en ont fait partie, et des travaux d'ensemble sur une branche de l'histoire germanique (histoire de la civilisation, histoire économique, histoire de l'Église, etc.). Enfin la dernière section énumère par ordre chronologique les travaux les plus importants soit sur l'histoire politique, soit sur l'histoire économique, l'histoire constitutionnelle, etc. Pour le moyen âge, l'auteur s'abstient d'indiquer les sources, se contentant de renvoyer aux ouvrages classiques de Wattenbach et de Lorenz. Deux appendices donnent : le premier, le dépouillement de grandes collections comme la *Geschichte der europischen Staaten* de Heeren et Ukert, ou l'*Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* de Oncken; le second, l'indication des publications faites par les grands instituts historiques d'Allemagne (direction des *Monumenta Germaniae*, commission historique de l'Académie bavaroise, etc.).

Dans un certain nombre de cas, M. Loewe joint au titre de l'ouvrage indiqué une courte note soit pour en préciser le contenu, soit pour en indiquer les tendances; il apporte un soin tout particulier à souligner le caractère « ultramontain » de certains livres.

D'une manière générale, il m'a semblé que les indications recueillies par M. Lœwe suffisaient pour donner au lecteur une première orientation et pour lui permettre de recourir aux ouvrages essentiels sur un sujet. E.-G. Ledos.

CORRESPONDANCE

M. Henri Bremond nous adresse la note suivante :

Verve satirique « tantôt protectrice et doucereuse, tantôt caustique et taquine, souvent impertinente à plaisir, toujours cruelle », voilà quelques-unes des gentillesses que m'a values de la part du R. P. de la Brière, mon *Apologie pour Fénelon*. Quand il sera plus maître de son humeur et de sa plume, le jeune savant évitera ce luxe d'épithètes désobligeantes qui ne prouve rien qu'un peu de passion chez celui qui se le permet et qui paraît deux fois déplacé dans une maison aussi courtoise, aussi chrétienne que le *Polybiblion*. A Dieu ne plaise que je lui réponde sur le même ton !

Après tout le monde, j'ai dit que le soulèvement soudain déchaîné contre Fénelon avait été savamment préparé par une ou plusieurs intrigues et j'ai tâché de démêler ces intrigues, ces complots. Intrigue de cour : on voulait évincer Fénelon et les deux ducs; cabale de fausses dévotes contre Mme Guyon; conspiration janséniste. Sur ce dernier complot nous n'avons encore que des indices. Aussi me suis-je bien gardé d'affirmer ce dont je n'étais pas sûr. Je puis ajouter pourtant qu'après avoir lu mon livre, un docte jésuite qui prépare une thèse sur un sujet tout voisin a bien voulu me faire dire que la piste indiquée par moi était bonne et que plusieurs inédits, par lui découverts, confirmaient cette conjecture. Le chapitre que je viens de résumer n'a pas convaincu le R. P. de la Brière. Auquel de ces trois complots ne croit-il pas, et pour quelles raisons n'y croit-il pas? Affirmer d'autorité que sur tous ces points, en bloc, mon « érudition » n'est pas « persuasive », autant ne rien dire.

Il trouve encore, dans mon *Apologie* « bon nombre d'autres jugements... d'une rigueur manifestement excessive et injuste ». Où sont mes excès, où mes injustices, c'est là sans doute ce qu'on aimerait à savoir. Comme cette *Apologie* arrivait dans les bagages de M. Jules Lemaître, on a beaucoup écrit et un peu partout sur elle. Les hommes les plus compétents se sont prononcés. A l'honneur de Fénelon, je dois dire que l'immense majorité m'a donné raison, les uns, plus rigides, déplorant chez moi une certaine vivacité qui leur semblait devoir compromettre ma juste cause; les autres, plus humains ou plus bienveillants, pardonnant un peu de chaleur à l'apologiste d'un héros aussi noble et aussi bassement calomnié. Le R. P. de la Brière a tout à fait

le droit de me refuser son suffrage, mais, de grâce, qu'il me dise sur quel point précis je me suis trompé.

Il affirme enfin que « j'aime à stupéfier le lecteur pour jouir de sa stupéfaction ». Je le prie de retirer cette ligne regrettable. Il est prêtre, il juge le livre d'un prêtre, d'un écrivain qui depuis bientôt vingt ans de vie littéraire, n'a jamais cessé de respecter ses lecteurs. Le R. P. de la Brière n'a pas le droit de parler ainsi.

HENRI BREMOND.

Voici la réplique de M. Yves de la Brière :

Ayant la polémique en horreur, je n'abuserai pas de la situation où vient de se mettre M. Bremond, devant nos lecteurs du *Polybiblion* : situation un peu comique de l'auteur malcontent qui réclame contre la recension faite de son volume :

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons !

A vrai dire, je ne conteste ni le talent littéraire, ni davantage la compétence érudite de M. Bremond. Je partage franchement son admiration sympathique pour Fénelon. Mais je crois que le rôle de l'historien n'est pas de composer une *apologie*, non plus qu'un *réquisitoire*. Fénelon a écrit une phrase marmoréenne, — trop marmoréenne, — sur l'impartialité, la sérénité qui conviennent à l'historien. Peut-être M. Bremond aurait-il pu davantage appliquer les recommandations de son héros. Quand on plaide *pour* Fénelon et *contre* Bossuet ou les bossuétistes, de même que *pour* Bossuet ou les bossuétistes et *contre* Fénelon, il me semble qu'on fausse les perspectives de l'histoire et qu'on communique au lecteur une impression inexacte. Cette critique, je suis obligé de la maintenir, au sujet de l'*Apologie pour Fénelon* ; et je ne sache pas que « les hommes les plus compétents » aient été d'un autre avis.

Quant au dernier mot du compte rendu, il énonçait l'impression très vive que l'allure satirique du volume avait causée tant à moi-même qu'à presque tous les lecteurs qui m'en ont parlé. Cependant, l'auteur affirme que nous avons mal interprété ses intentions et que notre formule est « regrettable », offensante. *Les apparences étaient donc trompeuses.* Je me fais un plaisir de lui en donner acte et je retire l'expression.

YVES DE LA BRIÈRE.

BULLETIN

La Difesa del cristianesimo per l'unione delle Chiese, da NICOLA FRANCO. Roma, Bretschneider, 1910, in-18 de 227 p. — Prix : 2 fr. 50.

La question de l'union des Églises est abordée dans ces pages avec une vraie chaleur d'exposition. Elles pourront dissiper nombre de préjugés. L'argumentation tirée de l'accord de Rome avec les sept conciles primitifs,

de l'acceptation par l'Église grecque des conciles de Lyon et de Florence, de sa sécession, non par voie canonique, mais par rupture de fait, ne manque pas de solidité. Toutefois les problèmes sont souvent plus complexes que l'auteur ne semble l'entrevoir et les divergences, renforcées par des malentendus et des habitudes séculaires, plus profondes qu'il ne le suppose.

H. Gs.

Victor Hugo apologist. *Abrégé du dogme et de la morale catholique*, extrait des œuvres de Victor Hugo par l'abbé E. Duplessy. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Téqui, 1910, in-12 de VIII-160 p. — Prix : 1 fr.

On trouve de tout dans Victor Hugo, et même de bons témoignages éloquemment exprimés en faveur du dogme et de la morale catholique. Ce sont ces témoignages d'un apologiste malgré lui que M. l'abbé Duplessy a eu l'idée de grouper en une suite de chapitres, qui traitent du Dogme, de la Morale, enfin de la Sanction. Le Dogme, c'est Dieu, les créatures de Dieu, la religion, le surnaturel, le christianisme, la divinité et la vie de Jésus-Christ, enfin l'Église catholique; la Morale, ce sont les devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, et tout particulièrement les devoirs du prêtre; la Sanction, c'est la vie éternelle. Sur tout cela Victor Hugo a écrit beaucoup de beaux vers, qui seraient hélas! contredits aisément par d'autres sans doute, beaucoup plus nombreux. Mais il est de bonne guerre de s'armer contre lui et ceux qui se réclament de lui, de ces témoignages rendus par le poète dans ses heures de lucidité et de bon sens. On ne peut donc qu'approuver M. l'abbé Duplessy de nous avoir redonné, sous une forme améliorée, ce bon livre, dont les apologistes pourront facilement tirer profit.

P. Talon.

Maïa, ou l'Illusion de la pensée occidentale. *Introduction à la raison mystique*, par A.-L. Tradens. Paris, Messein, 1909, in-13 de 258 p. — Prix : 3 fr. 60.

La Crise religieuse. Non Credo, par Timothéon. Paris, Gastein-Serge, s. d., in-12 de XII-291 p. — Prix : 2 fr.

Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles, par Ernest Haeckel; trad. de l'allemand par le Dr Ch. Letourneau. Paris, Schleicher, s. d., in-8 de X-601 p., avec 17 planches, 20 grav., 21 tableaux généalogiques et une carte. — Prix : 3 fr.

Il est assez malaisé, au premier abord, de comprendre où veut en venir l'auteur de *Maïa*, et quelle est cette « Illusion de la pensée occidentale » qu'il veut dénoncer. L'auteur inaugure chacune des deux premières parties de son livre par un chapitre en une langue amphigourique, qui n'est ni vers — n'ayant ni rimes, ni rithme, ni césures — ni prose non plus, la phrase en étant alignée à la façon des vers. Qu'on en juge par ce début :

> Une jeune fille pondichérienne, d'une mère indigène
> Et d'un père là-bas négociant français, fleur éclose au souffle
> De l'inexpliquée fatalité du climat, — ce douanier
> Protecteur des vies citoyennes contre l'importation
> D'étrangères vies, — depuis maints printemps végétant consomptive
> En notre midi, à Cannes, pays des fleurs perpétuelles. »

Ce premier chapitre, d'une lecture particulièrement laborieuse, est suivi d'une lettre en langage ordinaire de « mademoiselle Maïa » à M. Tradens. Ce M. Tradens est sans doute l'auteur lui-même, et il semble bien que ce

soit lui qui parle dans les deux extraordinaires chapitres du premier desquels on vient de lire l'entrée en matière.

« Mademoiselle Maïa » Smann, Pondichérienne poitrinaire et juive, est réfugiée avec ses parents à Cannes. Une correspondance, ou plutôt une conversation tantôt écrite, tantôt parlée, s'établit entre les divers interlocuteurs que voici : la jeune juive aux aspirations mystiques, l'auteur, M. et Mme Smann et un M. Robert de Z. — Ce dernier représente, dans le dialogue, l'élément catholique orthodoxe; M. Smann, père de la « fleur éclose au souffle de l'inexpliquée fatalité du climat », est le type du juif sceptique, mais attaché au judaïsme par raison de tradition et de race. M. A.-L. Tradens, l'auteur du volume, paraît être une manière de moderniste, mais de moderniste modéré, ne repoussant pas la réalité objective de nos dogmes, estimant toutefois que ce qu'il appelle « le théologisme » en fait une application trop peu pratique et trop difficilement acceptable pour la mentalité contemporaine. C'est là, probablement, à ses yeux, « l'Illusion de la pensée occidentale ».

Le sujet est divisé en quatre parties : I. « Une Ame à sauver d'elle-même. » Cette âme est celle de Maïa, nature mystique et rêveuse, ballotée entre le bouddhisme, le judaïsme, l'islamisme et le christianisme. — II. « Examen des assi es rationnelles du mysticisme. » Ce sont des entretiens favorables à l'idée chrétienne. — III. « Le Miracle religieux et le miracle naturel. » Il y a, dans cette troisième partie, des considérations assez justes sur la possibilité et la réalité du miracle « religieux », c'est-à-dire surnaturel. — IV. « L'Ame de l'Église ou le miracle moral et social. » Ici, mêlées à des considérations à peu près orthodoxes, s'en rencontrent d'autres qui le sont beaucoup moins, ou qui tranchent en un sens déterminé des questions sur lesquelles il y a dissidence entre théologiens catholiques, douteuses par conséquent. C'est là, du reste, un des caractères communs à tout le livre. L'esprit général de l'auteur n'en est point sectaire; et s'il s'y trouve plus d'une proposition qu'un catholique éclairé ne saurait admettre, l'ensemble respire la sincérité et la bonne foi.

— On n'en saurait dire autant du pamphlet ayant pour auteur, Timothéon, un pseudonyme sans doute; pour préfacier, M. J. Ernest-Charles (mai 1907), et pour titre : *Non Credo* ! Le préfacier loue l'auteur d'avoir apporté sa contribution « à cette œuvre de salut public » qu'est le renversement des religions et tout particulièrement de l'Église catholique, ennemie de la société moderne, ennemie de tout progrès, etc., (tout le cliché habituel), et qui doit nécessairement succomber dans la lutte implacable et sans merci élevée entre elle et l'esprit de la révolution.

En parcourant le livre on trouve parfois des idées qui, sainement interprétées, pourraient paraître justes ou au moins être introduites, dans une discussion sérieuse et honnête; un plus grand nombre radicalement fausses, et le tout entremêlé d'outrages, d'insultes et de blasphèmes contre non seulement les dogmes de l'Église catholique, mais même contre ceux, purement rationnels, de l'existence de Dieu, de l'âme humaine et de son immortalité. Naturellement, rationnels ou religieux, nos dogmes sont présentés sous un aspect mensonger et ridicule, soit que la fausseté du tableau soit consciente chez l'auteur, soit peut-être, ce qui est également vraisemblable, qu'il en ait pris les énoncés, non chez les auteurs spéciaux et compétents, mais chez des adversaires non moins ignorants que lui. La pensée générale du livre est celle d'un vague panthéisme, d'un incessant progrès social selon les principes de la révolution et qui aboutira à une sorte d'âge d'or où régneront l'amour et le bonheur universels parmi les hommes, les légendes

du Paradis et de l'Enfer, de l'âme immortelle, de la Résurrection, etc., étant depuis longtemps reléguées au rang des fables. Mais surtout, ce qui respire d'un bout à l'autre de ce libelle, c'est la haine sectaire et satanique de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la brute, la négation de ses plus sublimes destinées, le plus abject matérialisme en un mot.

— Écrite en un meilleur français, d'un style plus académique, moins prodigue d'invectives, la traduction, par M. le Dr Letourneau, de la prétendue *Histoire de la création naturelle*, du professeur Ernest Haeckel, ne témoigne pas d'un meilleur esprit et d'une pensée plus élevée que le *Non Credo* de Timothéon. Elle n'est du reste pas nouvelle : le titre nous apprend, sans doute, que la traduction de l'ouvrage est faite sur la septième édition allemande; mais la préface de cette septième édition, publiée en tête du texte, porte la date de février 1879 ! Ce n'est donc rien moins qu'une nouveauté qu'on nous offre ici; et si l'éditeur n'a pas mis de date au bas du titre, on voit que c'est pour cause. Il réédite une vieillerie. Vieillerie est bien le mot qui convient, en dépit de la mention fatidique : *Vient de paraître*, imprimée sur les prospectus; car le crédit scientifique du célèbre professeur d'Iéna, qui fut grand jadis, est bien tombé depuis trente ans. Pendant nombre d'années son verbiage scientifique, ses raisonnements captieux mis au service de connaissances biologiques très étendues, ses généralisations abusives, le tout assaisonné d'une phraséologie philosophique qui en imposait, — tout cela avait impressionné, séduit bien des esprits hésitants, — surtout parmi la jeunesse. On a peu à peu reconnu le vide qui se cachait sous les assertions assurées, sous les affirmations tranchantes touchant des hypothèses habilement présentées pour des certitudes acquises; et la désertion s'est graduellement produite parmi les disciples et les admirateurs du faux grand homme.

On sait quelle est sa théorie : le transformisme darwinien est au-dessus de toute discussion. Ne pas l'admettre intégralement, c'est se montrer dépourvu de tout esprit, de toute aptitude scientifiques. Or, le principe du darwinisme admis, la descendance purement animale de l'homme à travers une longue suite de transformations successives en résulte avec une logique irréductible. Il n'y a pas deux ordres de substances dans l'univers : il n'y a que la substance matérielle qui, de la monère primitive arrive, de perfectionnement en perfectionnement, à l'homme primitif d'abord, puis à l'homme civilisé... Tout autre concept de l'univers n'est qu'imagination vaine, car il n'est pas de vérité, pas de connaissance légitime, en dehors des faits constatés et établis par le témoignage des sens.

On ne peut nier que tout ce beau système ne soit servi par des exposés scientifiques assez séduisants, par des tableaux généalogiques curieux sinon probants, par une riche illustration de gravures et de figures dans le texte et hors texte. Mais on accuse le professeur d'Iéna d'arranger et de corriger les dessins qu'il publie, non pas conformément à la réalité, mais conformément aux besoins de la théorie qu'il a construite (voir notamment le *Journal des Débats* du 10 août 1908). Il est vrai que l'ouvrage qui nous occupe ici est la reproduction de cours ou leçons professés avant l'année 1879; mais si de telles falsifications ont été reconnues récemment, qui nous garantit de la sincérité des publications antérieures?

Au résumé, l'auteur, tout en possédant une science approfondie, ne cultive pas celle-ci dans une pensée désintéressée et mu par le seul souci de la recherche de la vérité; il la cultive surtout, on peut même dire exclusivement, dans le but de justifier une théorie préconçue, construite de toutes pièces dans son imagination servie d'ailleurs par une vaste connaissance

des phénomènes biologiques, et en vue d'établir la thèse de philosophie matérialiste appelée *monisme*, en vue surtout de battre en brèche toute croyance religieuse et tout spiritualisme. C. DE KIRWAN.

L'Accord social, par PIERRE DESROCHES, Paris, aux bureaux de *l'Accord social*, 29-31, rue J.-J. Rousseau, 1910, in-12 de 67 p. — Prix : 1 fr.

C'est un heureux titre que celui d'*Accord social*, et c'est tout un programme. On ne saurait trop encourager une propagande qui met en évidence qu'il y a des intérêts communs entre patrons et ouvriers, que les uns et les autres sont collaborateurs de la même œuvre, souffrent de sa ruine, profitent de sa prospérité. Les uns et les autres doivent donc s'entendre, et l'on doit souhaiter que cette entente s'affirme par l'établissement d'une commission mixte permanente. C'est ce que M. Pierre Desroches appelle l' « association corporative. » Il réclame, pour elle, non seulement la liberté, mais la reconnaissance d'utilité publique, et même une certaine dotation initiale, qui ne serait, de la part de l'État, qu'une restitution des biens confisqués par la Révolution aux anciennes corporations. On attend beaucoup de ces « associations corporatives. » On espère qu'elles se feront, par de légers prélèvements sur les produits de l'industrie, un large patrimoine, qui permettra, mieux que toutes les organisations gouvernementales, de pourvoir aux risques de la vie ouvrière, et qui donnera aux travailleurs la sécurité à laquelle ils aspirent si légitimement. Tout n'est pas prévu dans cette esquisse. La constitution des nouvelles corporations me semble rester un peu dans le vague, et je ne vois pas si ou comment elles feront la police de la profession, prévenant ou réprimant les abus de la mauvaise concurrence. Mais on prévoit, et on avertit, que le développement de ces fortes associations autonomes est peu compatible avec le régime républicain, parce que, dans un régime où tout dépend de l'élection, le gouvernement tend presque fatalement à accroître constamment ses moyens de pression électorale. M. Firmin Bacconnier, directeur du journal hebdomadaire *l'Accord social*, et M. de Lamarzelle, président du comité qui le patronne, ne cachent nullement leurs convictions royalistes. BARON ANGOT DES ROTOURS.

Notre Ancienne Picardie. *Contribution au folk-lore régional : traditions, légendes, traits et curiosités*, par A. BOUT. Paris, Figuière, 1911, in-18 de 116 p. — Prix : 3 fr.

Au cours du volume, nous apprenons que l'auteur est Mlle A. Bout. Elle n'a pas prétendu écrire un manuel de folk-lore ni un ouvrage pédantesque, mais simplement amuser ses compatriotes — et d'autres encore en dehors de la Picardie — en leur rapportant de vieux usages ou en leur racontant d'anciennes histoires recueillies dans le pays. Elle nomme dans sa Préface quelques écrivains dont l'initiative l'a inspirée dans cet essai, mais il y manque le nom de M. H. Carnoy, puisque celui-ci et M. Ledieu sont, jusqu'ici, les principaux représentants de la Picardie dans le folk-lore de France. Une première partie est formée de traditions et croyances, à peu près les mêmes qu'ailleurs, comme on peut penser ; mais cela fera des variantes pour les folkloristes. La seconde partie donne des « légendes « valéricaines, » sinon toutes littéraires, au moins littérairement racontées : ainsi, p. 85, il est question de « sylphes; » le peuple, en Picardie comme ailleurs, serait bien embarrassé de savoir ce que c'est. En somme, un aimable petit livre. H. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Félix-Alexandre Guilmant, le célèbre organiste et compositeur, mort à Paris, à la fin de mars, à 74 ans, était né à Boulogne-sur-Mer, le 12 mars 1837. Fils d'un organiste de cette même ville, qui fut son premier maître, et qu'il remplaçait déjà à l'âge de douze ans, il devint lui-même l'organiste de l'église Saint-Joseph étant à peine âgé de seize ans. Son talent s'étant perfectionné, grâce aux conseils qu'il reçut du fameux compositeur belge Lemmens, et sa réputation commençant à s'étendre, il fut chargé d'inaugurer des orgues dans plusieurs villes de France, par exemple à Arras, en 1861, où il fit entendre la *Méditation*, pièce de sa composition, et l'année suivante, à Paris, où, à l'occasion de l'inauguration de l'orgue si compliqué de Saint-Sulpice, il fit admirer deux autres de ses pièces, une *Marche* et la *Communion*. De plus, fort apprécié à l'étranger, il quittait souvent Boulogne pour aller donner des concerts d'orgue en Angleterre et en Hollande, lorsque, en 1871, il fut appelé à Paris pour devenir l'organiste de l'église de la Trinité. En 1878, lors de l'Exposition universelle, il inaugura, dans la salle du Trocadéro, ces concerts, dans lesquels, pendant un certain nombre d'années, il a fait exécuter avec un si grand succès ses propres œuvres et celles des grands maîtres. Parmi les compositions de M. Guilmant, en dehors de celles que nous avons mentionnées plus haut, nous citerons : *L'Organiste pratique*, 47 pièces pour orgue; plusieurs *Messes* et diverses *Marches*; *Pièces de différents styles*, 44 morceaux pour grand orgue; *Quam dilecta*, psaume à quatre voix avec orchestre; *O Salutaris*; *Les Croisés de Jérusalem*, chant à quatre voix; *Balthazar*, scène lyrique, etc.

— Un savant religieux, le R. P. Camille de la Croix, de la Compagnie de Jésus, s'est éteint saintement dans la ville de Poitiers, le 12 avril, à l'âge de 80 ans. De nationalité belge, mais résidant dans le Poitou depuis une soixantaine d'années, il s'était acquis une grande renommée comme archéologue, grâce à ses vastes connaissances sur toutes les questions concernant les antiquités gallo-romaines. Nombreux sont les travaux par lesquels il excita l'admiration des érudits, tels que la découverte de l'église Saint-Philibert de Grandlieu, une étude approfondie du baptistère Saint-Jean, les reconstitutions romaines de Sanxay, etc. Membre de la Société des antiquaires de France, questeur de la Société des antiquaires de l'Ouest, membre correspondant de l'Institut, le R. P. de la Croix laisse, outre de nombreux mémoires insérés dans les plusieurs revues archéologiques, l'ouvrage suivant : *Fouilles archéologiques de l'abbaye de Saint-Maur de Glanfeuil (Maine-et-Loire), entreprises en* 1898-1899, *d'après des textes anciens* (Paris, 1899, in-4).

— La disparition du R. P. Charles de Smedt, de la Compagnie de Jésus, et Belge également, cause aussi un grand vide dans le monde savant. Né à Gand, en 1833, cet éminent religieux était, depuis un certain nombre d'années, à la tête de cette Société des bollandistes, qui a rendu de si grands services à l'histoire religieuse, en renouvelant complètement les études hagiographiques. Outre les nombreux et excellents articles qu'il a donnés aux *Analecta Bollandiana*, que publie cette société, et aux *Études*, revue parisienne des P.P. jésuites, le P. Charles de Smedt a fait paraître les ouvrages suivants : *L'Église et la Science* (Louvain, 1877, in-8); — *Gestes des évêques de Cambrai*, publiés pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1880, gr. in-8); — *Principes de la critique historique* (Liège, 1883, in-8); — *Des Devoirs des écrivains catholiques dans les controverses contemporaines* (Paris, 1886, in-8); — *Acta Sanctorum Hiberniae ex Codice Salmanticensi, nunc primum integre*

edita (Lille, 1891, in-4); — *Mgr J.-B. Victor Kinet et les Origines de la Congrégation des sœurs de la Providence et de l'Immaculée-Conception* (Namur, 1893, gr. in-8); — *Les Origines du duel judiciaire* (Paris, 1894, in-8).

— Le célèbre poète et romancier italien Antonio Fogazzaro est mort le 7 mars, à 69 ans, à Vicence, où il était né le 25 mars 1842. Après avoir suivi les cours de droit aux Universités de Padoue et de Turin et avoir été reçu avocat, il ne tarda pas à abandonner le barreau pour se consacrer exclusivement à la poésie et à la littérature. Formé à l'école de Chateaubriand, de Victor Hugo et de Heine, cet idéaliste a exercé une grande influence en Italie en réagissant contre l'envahissement du naturalisme. Doux, scrupuleux, passionné, mais doué d'une volonté ne sachant trop où elle puisait sa règle, il se crut appelé à réformer le clergé et le dogme, et, dans des pages imprégnées d'angoisse et d'une doctrine des plus téméraires, il choqua souvent le monde catholique, et s'attira les louanges des hommes qui n'ont qu'un piètre souci de la religion. C'est dans *Il Santo*, son dernier grand roman, qu'il a condensé ces tendances modernistes qui assurèrent à ce volume un si grand succès. Aussi l'autorité ecclésiastique dut-elle plusieurs fois sévir contre lui. Si M. Fogazzaro a su captiver ses lecteurs par des œuvres tantôt simples et charmantes, tantôt pleines d'enthousiasme et de hautes inspirations, on lui a parfois reproché de trop sacrifier l'art au but qu'il se proposait et de ne pas suffisamment soigner son style. Parmi les nombreux volumes laissés par lui, nous citerons les suivants : *Una Ricordanza del lago di Como, versi* (Vicence 1863); — *Alla Veneziana* (Vicence, 1865); — *Najadi, al fonte, nel lago* (Vicence, 1871); — *La tua nova casa* (Milan, 1873); — *Miranda, novella in versi* (Florence, 1874); — *Felicissime nozze Brusati-Chiarini* (Vicence, 1876); — *Il Pellegrino del mare ignoto, leggenda* (Milano, 1876); — *Valsolda* (Milano, 1876); — *Profumo, versi* (1881); — *Malombra* (1881); — *Daniele Cortis* (1881); — *La Colonna d'Autari* (1881); — *Un Pensiero di Ermes Torranza* (1882); — *Tempestà estiva, ode* (1883); — *Idillio cosacco* (1884); — *Quiete meridiana nell'Alpe e conto superbo* (1884); — *Una Opinione di Alessandro Manzoni* (1887); — *Giacomo Zanella, discorso* (1889); — *Religione e patria, versi* (1890); — *Per un recente confronto sulla teoria di Darwin e Sant' Agostino circa la creazione* (1891); — *Eva, poemetto* (1891); — *Il Crocifisso d'argento* (1892); — *Una Foglia di rosa* (1893); — *Malgari o la perla marina* (1893); — *Racconti brevi* (1894); — *La Figura di Antonio Rismini* (1897); — *Scienza e dolore* (1898); — *Il Progresso in relazione alla felicità* (1898); — *Sonatine disperse* (1899); — *Le Ascensioni umane* (1900). M. Antonio Fogazzaro s'est également essayé au théâtre avec les deux pièces : *Il Garofalo rosso* et *Il Ritrato mascherato*, qui n'ont obtenu qu'un demi-succès. Enfin il a écrit des préfaces pour un certain nombre de livres, auxquels elles ont servi de passeport.

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé Hippolyte Copey, ancien professeur au collège Saint-François-Xavier de Besançon, mort le 17 mars, à Bucey-les-Gy (Doubs), à 74 ans; — Léon Dewez, directeur du *Journal des Voyages*, mort à Paris, en mars; — Léonard Dumont, journaliste, directeur de l'*Écho de Pithiviers*, mort dernièrement à 59 ans; — Maurice Dumoulin, collaborateur du *Temps*, ancien professeur d'histoire au lycée de Roanne, directeur du *Journal du Havre*, mort dernièrement aux Mureaux (Seine-et-Oise), à 49 ans; — Henri de Flamare, l'érudit archiviste de la Nièvre, vice-président de la Société des lettres, sciences et arts de Nevers, mort dernièrement à 60 ans; — le Dr Jean Fouriaux, professeur honoraire à l'École de médecine, mort dernièrement à Clermont-Ferrand, à 82 ans; — le vicomte

Emmanuel-Henri DE GROUCHY, qui, ayant publié les *Mémoires du maréchal Jourdan*, le *Journal de Gourgaud à Sainte-Hélène*, les *Mémoires de Croy*, a aussi donné de nombreux articles et études à la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France, entre autres une *Histoire de Meudon et de Bellevue*, et a collaboré activement à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à Paris, à la fin de mars, à l'âge de 72 ans; — Pierre LEBRUN, artiste peintre et poète, mort dernièrement à Cambrai, à 80 ans; — Pierre LEVÉ, directeur de la grande imprimerie catholique de la rue Cassette, mort à Paris, au milieu d'avril, à 36 ans; — Charles DE PRINS, l'un des plus anciens collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort au commencement d'avril, à Phalempin, dans sa 93e année.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : le Rev. John ANDERSON, directeur de la Section historique des Archives royales d'Édimbourg, auteur d'importants travaux, entre autres de la publication de la grande collection de chartes laissée à la Bibliothèque universitaire d'Édimbourg par M. David Laing, mort dernièrement à Édimbourg; — Moberly BELL, journaliste anglais, né en Égypte, qui, après avoir été au Caire, le correspondant du *Times*, devint, en 1890, sous-directeur, puis, en 1908, directeur de ce journal, mort subitement à Londres, le 5 avril, à 63 ans; — Franz BENDT, savant allemand, mort à Berlin, à la fin de mars, à 56 ans, lequel est l'auteur de divers ouvrages se rapportant aux sciences naturelles et mathématiques, notamment : *Der Drehstrom. Seine technische und wirtschaftliche Bedeutung* (Brunswick, 1898, in-8) et *Katechismus der Differential und Integralrechnung* (Leipzig, 1896, in-8); — Rudolf VON BENNIGSEN, biographe allemand, mort dernièrement, à Hanovre; — Dr A. BERGÉ, professeur de chimie belge, mort à la fin de mars, à Bruxelles, à 76 ans; — le comte L. DE CAMONDO, israélite italien, fixé depuis longtemps à Paris, mort au commencement d'avril, à 62 ans, lequel était fort connu, notamment comme collectionneur d'objets d'art, mais aussi comme musicien, et avait composé le *Clown*, qui fut représenté à l'Opéra-Comique; — William CHAWNER, professeur anglais, directeur de l' « Emmanuel College, » mort le 5 avril, à Vence (Alpes-Maritimes), à 62 ans ; — Mgr COSELLI, le distingué prélat italien, lequel dirigeait depuis quinze ans, avec une grande habileté, le collège Capranica, qui est, comme on le sait, le plus ancien séminaire de Rome et du monde catholique, mort subitement à Rome, le 10 avril; — Pierre DESTINEZ, membre de la Société de géologie de Belgique, préparateur de géologie à l'Université de Liège, mort en cette ville, en avril, à l'âge de 65 ans; — Mme Anna DOMEIER, femme de lettres allemande, morte en avril, à Godesberg, laquelle a publié divers romans sous le pseudonyme de A. Dom, entre autres ; *So wie wir sind, Erzählung aus dem Leben durch ein halbes Jahrhundert* (Breslau, 1900, in-8); — Dr Friedrich Hermann FREY, poète allemand, mort le 1er avril, à Kufstein, à 72 ans, lequel a publié, sous le nom de Martin Greif, toute une série de poésies, de nouvelles et de pièces de théâtre, entre autres : *Das erste Blatt zum Helden-Franz* (Wittenberg, 1895, in-8); *General York. Vaterländisches Schauspiel* (Leipzig, 1899, in-8); *Gedichte* (Leipzig, 1899, in-8) et *Neue Lieder und Mären* (Leipzig, 1902, in-8); — Karl FRITSCH, professeur de physique et de photographie à l'École technique supérieure de Darmstadt, mort en cette ville, en avril; — Dr. Wilhelm GOESS, professeur de géographie à l'Ecole technique supérieure et à l'École de guerre de Munich, mort en cette ville, le 26 mars, à 67 ans; — Mgr T. M. GRANELLO, de l'ordre des Frères prêcheurs, commissaire du Saint-Office, qui avait fondé, en 1883, une revue dominicaine, *Il Rosario*, mort dernièrement à Rome, à 81 ans; — le Rev.

Hugo Cittner, mort à la fin de mars, à Halle-sur-la-Saale, à 47 ans, lequel a publié, sous le pseudonyme de Friedrich von der Höhe, un certain nombre de pièces de théâtre populaires, par exemple : *Wolfgang von Anhalt. Reformationsschauspiel in 5 Aufzügen für die deutsche Volksbühne* (Dessau, 1895, in-8), et *Ernst der Fromme. Herzog zu Gotha. Historisches Charakterbild* (Bâle, 1898, in-8); — Dr. Max Cürke, directeur du Muséum royal de botanique de Dahlem, mort dernièrement à Berlin; — Ernst Haefeler, ingénieur allemand, professeur de construction des ponts et des chemins de fer à Brunswick, mort en cette ville, le 2 avril, à 67 ans; — Dr. Kurt Hennings, privat-docent de zoologie à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort en cette ville, en avril, à 38 ans; — Dr. Eduard Hoelder, professeur de droit romain à l'Université saxonne, mort à Baden-Baden, le 4 avril, à 64 ans, lequel est l'auteur de *Die Stellung der römischen Erben* (Weimar, 1895, in-8); — Dr. Hülscamp, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur l'histoire littéraire, mort le 10 avril, à Münster, en Westphalie, à 78 ans, auquel on doit : *Literarischer Handweiser*, publication annuelle ;— Dr. Reihard Kekule von Stradonitz professeur d'archéologie classique à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 23 mars, à 72 ans, auquel on doit : *Die staatsrechtliche Stellung der Grafen zu Dohna am Ende des 17 und Anfang des 18 Jahrhunderts* (Berlin, 1896, in-8), et *Untersuchungen zur Lippischen Thronfolgefrage* (Berlin, 1897, in-8); — Adolf Kiepert, éditeur allemand, mort dans le courant du mois d'avril, à Hanovre; — Dr. Oskar Koenigshoefer, professeur à l'École vétérinaire de Stuttgart, mort en cette ville, le 10 avril 1911, à 60 ans; — Craige Lippincott, éditeur américain, mort dernièrement à Philadelphie, à 65 ans; — le prince Joseph Lubomirski, originaire de Doubno, en Volhynie, ancien page de Nicolas 1er, empereur de Russie, mort subitement à Nice, au milieu d'avril, à 71 ans, lequel était fort connu dans la société parisienne, et avait écrit divers ouvrages, entre autres *Fonctionnaires et Boyards*, dont, avec le concours de Victorien Sardou, il avait tiré un drame, *les Exilés*, qui fut représenté à la Porte Saint-Martin; — Sir Alfred Lyall, administrateur et écrivain anglais, mort le 10 avril, à 76 ans, lequel est l'auteur de divers ouvrages estimés, notamment : *Asiatic Studies*; *Verses written in India*; *Life of Lord Dufferin* et *Tennyson*, dans la collection *Men of Letters*; — le Frère Maclandis, professeur pendant plus de 30 ans aux Ecoles Saint-Luc, puis surveillant dans les pensionnats de Saint-Jean-Baptiste, à Saint-Gilles, et de Saint-Amand, à Gand, mort en cette ville, à la fin d'avril, à l'âge de 69 ans; — Dr. Christian Maff, professeur à l'Université allemande de Halle et directeur de l'Ecole « Schulpforta, » mort à Naumbourg, le 6 avril, à 69 ans; — le Rév. Dr. Alexander Mair, écrivain anglais, auteur de : *Studies on the Christian Evidences* (Edimbourg, 1883, in-8), et de nombreux articles insérés dans les revues *The Expositor* et *The British and Foreign Evangelical Review*, mort le 24 mars, à Édimbourg; — Karl Friedrich Müller, professeur de gymnase à Kiel, mort en cette ville, dans le courant d'avril; — E. H. Pember, avocat, poète et musicologue anglais, mort le 5 avril, à Londres, à 79 ans, lequel a publié d'abord un volume en vers : *The Tragedy of Lesbos* (1870), puis toute une série de poésies, telles que : *Debita Flacco*, *Prometheus Bound* et *Œdipus et Colonus*, traductions des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, ainsi que diverses biographies de musiciens insérées dans le *Dictionary of Music*, de Grove; — Théodore Radoux, compositeur belge connu, originaire de Liège, ville dont il dirigeait le Conservatoire depuis 1872 avec une grande habileté et qui est l'auteur de beaucoup d'œuvres musicales, en-

tre autres d'un oratorio : *Caïn*, et de deux opéras-comiques : *Le Béarnais* et *la Coupe enchantée*, mort dernièrement, à 76 ans; — Pieter Cornelius Snellen, professeur d'entomologie à Rotterdam, mort en avril, à 77 ans; — J.-B. Varlravens, ancien curé de Rhode Sainte-Agathe, bibliothécaire adjoint de l'Université de Louvain, mort dans les premiers jours d'avril, à Louvain, à l'âge de 73 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 24 mars, M. Ph. Berger continue la lecture de son travail sur l'ilot central de Carthage, et les lettres puniques retrouvées sur les pierres des constructions de ce lieu. — M. Perrot fait remarquer qu'à Délos des lettres semblables ont servi à reconstituer un portique détruit. — M. Ph. Berger précise en disant qu'il a retrouvé toutes les lettres de l'alphabet punique. — M. Haussoulier rappelle que le même fait a été observé à Gortyne. — Même observation de la part de M. Dieulafoy pour ce qui concerne les ruines de la Perse et la signification des triangles. — M. Ph. Berger, en réponse à ces remarques, signale le symbolisme du triangle, qui signifie Tanit ou Baal. — M. Pottier lit un rapport de M. Ch. Dugas, au sujet des fouilles faites à Tégée dans le Temple d'Athéna. — M. Perrot analyse une lettre de M. Valois au sujet de la possibilité de restitution du Portique de Philippe de Macédoine à Délos, à cause de la présence de lettres qui numérotent les pierres. — Le 31, M. Héron de Villefosse annonce la découverte, par M. l'abbé Leynaud, curé de Sousse, d'un sanctuaire phénicien. — M. le docteur Capitan rend compte à l'Académie de la découverte qu'il a faite, à la Ferrassie (Dordogne), d'un squelette remontant à l'époque moustérienne. — M. H. Viollet lit un rapport sur son exploration des ruines de Darl el Khalife, à 100 kilomètres de Bagdad. — M. M. Dieulafoy, Perrot, de Vogüé présentent leurs observations. — Le 7, M. le comte Durrieu signale le portrait du roi Edouard VII dans un superbe manuscrit appartenant à Sir Georges Holfordn, manuscrit qu'il croit provenir du roi de France Henri II. — M. C. Jullian propose et défend une traduction de l'inscription *Arnemetici*, déposée au musée de Nîmes. — M. R. Cagnat propose une hypothèse sur l'emplacement de la villa de Cicéron, à Tusculum. — Le 12, M. Ph. Berger, terminant sa communication sur Carthage, résume l'opinion du Dr Carton sur la destination ancienne des murs découverts sous les eaux, et qui sont les restes des fortifications. — M. Paul Foucart présente l'historique du Zeus Strahos de Labranda, dieu maître de la foudre, porteur d'une hache, ayant six mamelles. — M. Toutain présente un rapport sur les fouilles exécutées à Alésia par la Société des sciences de Semur, et qui ont mis à jour des habitations gauloises. — Le 21, M. Omont annonce la réintégration dans les collections de la Bibliothèque nationale d'un manuscrit enlevé frauduleusement il y a quelque temps, et que son possesseur, le capitaine Ruiter, vient de rendre à l'Etat. — M. Ph. Berger commente une inscription punique relative à la fonction de suffète. — M. Paul Foucart parle du Zeus Strahos, caractérisé par six mamelles, et y reconnaît un dieu de l'atmosphère. — Le 28, M. Collignon présente et explique, de la part de M. Picard, la photographie d'un fronton trouvé à Corfou, et remontant au VIe siècle av. J.-C. — M. Loth lit une étude sur l'écriture des Celtes, l'écriture runique et l'écriture oghamique, toutes les trois composées de caractères nommés du nom des arbres. — M. Viollet lit un travail sur les droits respectifs de l'Empereur et du roi de France en ce qui concerne le territoire français, et les précautions que prenaient les rois de France pour sauvegarder leurs droits. — MM. Bouché-Leclercq, Havet et Prou présentent quelques explications.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 25 mars, M. Chuquet prononce l'éloge de M. Dareste de la Chavanne, décédé récemment. — Le 1er avril, M. A. Hallays présente son rapport sur les inconvénients résultant du projet de réfection du Pont des Arts. L'Académie s'associe à ses conclusions. — Le 6, M. V. Giraud étudie la genèse dans l'esprit de Châteaubriand, de son livre: *Le Génie du christianisme*. — Le 22, M. Welschinger analyse la correspondance de Marie Caroline, reine de Naples, avec le marquis de Gallo, son ambassadeur, de 1785 à 1806. — Le 29, M. D. Bellet lit un travail sur le développement de jour en jour plus caractérisé du machinisme, et sa substitution au travail de l'homme.

Paléographie ibérique. — Dans les recueils de fac-similés qui vont se multipliant, et qui facilitent singulièrement de nos jours l'étude des vieilles écritures, la péninsule ibérique était assez négligée. Il existe bien des recueils, quelques-uns déjà vieillis, pour la paléographie espagnole; nous n'avons rien pour la paléographie portugaise. Ce sera donc une lacune que comblera la *Palaeographia iberica, fac-similés de manuscrits espagnols et portugais* (viiie-xve *siècle*), avec notices et transcriptions, dont M. John M. Burnam, professeur à l'Université de Cincinnati, et déjà connu par de beaux travaux, notamment sur Prudence, nous annonce la prochaine publication. La *Palaeographia iberica* comprendra des spécimens, des manuscrits écrits, tant en latin que dans les diverses langues romanes de la péninsule, depuis le viiie s. jusqu'à la fin du xve, spécimens empruntés aux diverses bibliothèques d'Europe. C'est la librairie parisienne de H. Champion qui a pris la charge de cette entreprise. La publication doit comprendre une quinzaine de fascicules, dont chacun composé de 20 planches, sera livré aux souscripteurs pour 25 francs. On doit souscrire pour l'ouvrage complet. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur cette publication lors de l'apparition des divers fascicules.

Paris. — Fidèles au rendez-vous trimestriel, la plupart des rédacteurs du *Polybiblion* présents à Paris se sont réunis le 7 mai dernier au Restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton. Ce déjeuner est le 10e. Le prochain, en raison de la dispersion qu'amène la saison d'été, n'aura lieu qu'en novembre, à une date restant à fixer.

— Avec son 44e fascicule, le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de MM. Daremberg et Saglio (Paris, Hachette, 1910, in-4, p. 1297-1456, avec 172 grav.), nous donne la suite de la lettre S. A noter particulièrement les articles *Sibyllae*, *Sibyllani libri*, de Hild, *Signa militaria*, de A.-J. Reinach, *Sirenes*, de C. Michel, *Sodales Augustales*, *Sodalitas*, de Cagnat, *Sportula*, de Albertini et C. Lécrivain, *Stadium*, de Sorlin-Dorigny. Autres articles signés de F. Lenormant, V. Chapot, de Ridder, Pottier, Saglio, Lafaye, etc. Et ce qui fera plaisir aux nombreux travailleurs dont le *Dictionnaire des antiquités* est un des meilleurs instruments, continuation de la *Table des matières* partielle et provisoire, qui, en temps utile, sera remplacée par la *Table générale*. En conséquence, avis aux intéressés : cette table partielle ne doit pas être reliée avec le *Dictionnaire*.

— Une mention aux deux opuscules suivants : *Lettre de N. S. P. le Pape Pie X à l'Épiscopat français sur le « Sillon »* (Paris, édition des « Questions actuelles, » 5, rue Bayard, in-12 de 16 p.), et *l'Age d'admission à la première communion. Décret de la S. Congrégation des Sacrements* (8 *août* 1910) (Paris, édition des « Questions actuelles, » in-12 de 15 p.), avec texte latin et traduction française. — Prix de chaque opuscule : 0 fr. 10.

— A signaler également une brochure plus importante : *L'Age de la pre-*

mière communion. Décret « Quam singulari. » Texte, traduction française et commentaire par M. Jules Besson, professeur de droit canonique à l'Institut catholique de Toulouse (Tournai et Paris, Casterman, 1910, in-8 de 59 p. Extrait de la *Nouvelle Revue théologique*. Prix : 0 fr. 60). Dans son commentaire, l'auteur s'attache à mettre en pleine lumière la pensée du législateur et à préciser les prescriptions de la loi. Se recommande aux prêtres plus particulièrement.

— Sous le titre : *Bibliothèque nationale. Liste des publications périodiques qui se trouvent à la section des cartes et plans*, M. Léon Vallée, conservateur-adjoint de cette section, nous donne l'indication de quelque 300 recueils périodiques, tant français qu'étrangers, qui intéressent les sciences géographiques (Paris, C. Klincksieck, 1911, in-8 de 18 p.). Les lecteurs qui fréquentent la section y trouvent à leur disposition les derniers numéros de ceux de ces périodiques qui se publient encore.

— La *Gazette des beaux-arts*, un des périodiques français d'art les plus considérables, a été pourvue, par M. Paul Chéron, puis par M. Henry Jouin, de trois excellentes tables alphabétiques, qui embrassent respectivement les t. I-XV (1859-1863), XVI-XXV (1864-1868), I-XXII de la 2e série (1869-1880). Une autre table pour les années 1881 à 1892, qui comprend en même temps une récapitulation de l'ensemble de la publication, a été donnée au public en 1895 par M. Paulin Teste. Le cinquantenaire de la fondation de la *Gazette* a semblé une occasion de mettre à la disposition des lecteurs des *Tables générales des 50 premières années de la Gazette des beaux-arts* (1859-1908). C'est M. Charles Du Bus qui a été chargé de la mise au point de ce travail, dont nous avons sous les yeux la première partie, qui comprend la *Table des articles* (Paris, 106, boulevard Saint-Germain, 1911, gr. in-8 de IX-171 p.). — Prix 10 fr.). L'ordre adopté, cette fois, est l'ordre méthodique. Deux grandes divisions : *L'Art* et *les Arts*; chacune d'elles est divisée en une série de chapitres. (*Esthétique, technique et philosophie de l'art*; *Critique d'art et histoire de la critique*; *Enseignement artistique*, etc., d'une part, et, de l'autre, *Architecture*; *Art de jardin*; *sculpture*, etc.), subdivisés eux-mêmes en de nombreux paragraphes et sous-paragraphes. Le même article figure, s'il y a lieu, dans différents chapitres. Des index alphabétiques : 1. des auteurs et écrivains (c'est-à-dire tant des collaborateurs de la revue que des auteurs d'ouvrages analysés); — 2. des artistes; — 3. topographique (M. Du Bus y fait rentrer les musées, les collections, les collectionneurs, et même les mécènes); — 4. idéologique, ou des sujets, titres d'ouvrages et matières ne rentrant pas dans les catégories précédentes, complètent la publication et, en dépit de quelques complications qu'il est aisé d'imaginer, facilitent la consultation de la table et multiplient pour le lecteur les chances de ne pas laisser échapper ce qui le peut intéresser.

Alsace. — En premier lieu, le 29e *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (Belfort, imp. Devillers, 1910, in-8 de XXXVIII-147 p., avec planches) donne trois notices nécrologiques sur autant de membres de la Société morts dernièrement : Albert Baumann, artiste peintre; Joseph Haas (avec portrait), et Mathieu-Henry Bardy (avec portrait), à qui l'on doit de nombreux articles et études, dont plusieurs ont été signalés ici. Suivent divers travaux qui, tous, méritent une mention : *Le Général Schérer* (1747-1804), personnage né à Delle et presque ignoré dans ce pays, par M. Arsène Zeller (p. 1-26, avec portrait); — *Oriel. Un Siège de Belfort inconnu*, par M. A. Cardot (p. 27-35), curieux épisode des guerres du XVIIe siècle; — *La Famille Gérard et l'Incendie de Ferrette, en* 1798, par M. Ferdinand Scheurer, scène des débuts

de la Révolution, suivie d'une *Notice sur la famille Gérard* (p. 37-53, avec portrait et armoirie); — *Les Écoles de Belfort avant la Révolution*, par M. Dubail-Roy (p. 55-79); — *Le Coût d'une « bouëlaijon » à Delle, en* 1690, par M. R. Joachim (p. 81-87); très amusants détails sur les mœurs d'autrefois; — *Étude sur les voies romaines de Besançon à Yverdon et à Lausanne, d'après les documents anciens*, par M. F. Pajot (p. 89-100, avec carte); — *Recherches de houille et de tourbe à Auxelles-Bas, en* 1786, par M. J. Joachim (p. 101-104); — *Notice botanique*, par M. Louis Herbelin (p. 105-114); — *Notice mycologique*, par M. J. Joachim (p. 115-123); — *De quelques reliquats celtics, plus particulièrement celto-séquanes en région belfortienne et voisinage* (p. 125-138); — *Excursion minéralogique et géologique de la section des sciences, le* 17 *octobre* 1909, par M. Lucien Meyer (p. 139-146).

Anjou. — Sous le titre : *Le Chapitre de la cathédrale d'Angers*, 1802-1910 (Angers, Grassin, 1910, in-8 de 374 p. Extr. des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*), M. l'abbé F. Uzureau a dressé un catalogue intéressant pour l'histoire moderne du diocèse. A la suite de quelques pages sur la constitution du Chapitre, après le Concordat, il fournit les noms des treize doyens, des vicaires-capitulaires, des chanoines d'honneur, depuis 1840 (date de leur promotion), chanoines titulaires, chanoines honoraires, augmentés de diverses notices empruntées aux journaux locaux contemporains des personnes citées.

— Le même auteur imprime un récit de *la Déportation des religieuses angevines : leur séjour à Lorient*, 1794-1795 (Arras, Sueur-Charruey, s. d., in-8 de 15 p. Extrait du *Prêtre*). C'est, avec une courte page d'en-tête, la reproduction fidèle d'une relation laissée par une ursuline de Châteaugontier, Jeanne Montardeau, exilée d'Angers, le 24 juin 1794, avec de nombreuses religieuses contemplatives ou hospitalières, pour refus du serment liberté-égalité; elles n'allèrent pas au-delà de Lorient, par suite de l'exécution de Robespierre. La brochure, imprimée par les soins de M. Uzureau, corrobore la relation d'une autre ursuline, sa compagne, Mme Besnard, déjà connue depuis un demi-siècle, au moins, mais qu'on trouvera notamment dans l'*Anjou historique* de juillet 1903.

Champagne. — Nous recevons le tome XLVII de la troisième série des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, qui correspond au tome LXXIV de la collection (Troyes, imp. P. Nouel, 1910, gr. in-8 de 474 p., avec 5 plans). Les trois quarts du volume (p. 11-350) sont occupés par une suite de l'important travail consacré par M. l'abbé Auguste Pétel au *Temple de Bonlieu*, dont le tirage à part, formant un volume, fera ultérieurement l'objet d'un compte-rendu spécial. — A noter ensuite : *Notice sur Horace et Érasme*, peintres de la *Folie, suivie de quelques portraits tirés des satires et des épîtres d'Horace*, traduits en vers français, par M. A. Lagoguey (p. 351-366); — *L'Activité économique et l'émancipation juridique de la femme française*, par M. J. Lambert (p. 367-380); — *Note sur la fixation de l'azote atmosphérique*, par M. Bonnefoi (p. 381-393).

Comtat d'Avignon. — Un volume suffisait autrefois à la Société française d'archéologie pour réunir les études provoquées par chacun de ses Congrès archéologiques. Rarement elle a eu, comme pour sa *LXXVIe session tenue à Avignon en* 1909, à en publier deux (Paris, A. Picard; Caen, Delesques, 1910, 2 vol. in-8 de LXXXII-314 p., avec 121 planches et figures, et 413 p., avec 147 planches et figures). Comme toujours, l'ensemble est d'une indiscutable richesse. Le premier tome est entièrement consacré au *Guide*

archéologique du Congrès d'Avignon, par M. L.-H. Labande. « La région que le congrès de 1909 a visitée, dit l'auteur, jouit de très bonne heure des bienfaits de la civilisation romaine. Elle se couvrit, dès l'époque de Jules César et d'Auguste, de monuments qui font encore l'admiration universelle. » Et il le démontre excellemment en décrivant les antiquités, les églises, les anciens couvents, les ponts, les remparts, les châteaux, certains musées, etc., que l'on remarque à Avignon, Orange, Vaison, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Saint-Restitut, Villeneuve-lez-Avignon, Montmajour, Saint-Gilles, Aiguemortes, Arles, Cavaillon, Saint-Remy, Saint-Gabriel, Tarascon, Venasque, Carpentras et Le Thor. A la fin de chacune des subdivisions de ce superbe guide, M. Labande a placé une bibliographie qui permettra aux travailleurs de recourir aux sources, s'ils le jugent utile. — Quant au tome II, il renferme, outre les procès-verbaux des séances du congrès, tenues du 18 au 25 mai 1909, les vingt et un mémoires présentés par les congressistes. Indiquons-les sommairement : *Les Fonds de cabane de Malaucène et les foyers de Sorgues*, par M. E. Duprat (p. 49-55); — *Les Arcs de la Narbonnaise*, par M. Jules Formigé (p. 56-97, avec 7 pl. et 2 fig.); — *Découvertes gallo-romaines à Apt*, par M. Sauve (p. 98-110, avec un plan); — *Antiquités découvertes à Vaison et à Orange*, par M. R. Vallentin du Cheylard (p. 111-145, avec 2 pl. et 5 fig.);— *Deux Enfants de Vaison : Sex. Affranius Burrus et L. Duvius Avitus*, par M. A. Héron de Villefosse (p. 146-161); — *Les Thermes de Vaison*, par M. l'abbé Joseph Sautel (p. 162-176, avec une fig.); — *Comment la ville d'Arles reçut le nom de Constantina*, par M. Jules Maurice (p. 177-184); — *La Basilique d'Arles*, par M. A. Véran (p. 185-190, avec 4 pl. et 1 fig.); — *L'Inscription de la Maison-Carrée, à Nîmes*, par M. Édouard Bondurand (p. 191-203) ; — *L'Architecture lombarde, ses origines, son extension dans le centre, l'est et le midi de l'Europe*, par M. le vicomte Pierre de Truchis (p. 204-242, avec 11 pl. et 4 fig.); — *Notes sur quelques églises de la Drôme*, par M. H. Nodet (p. 243-250, avec 8 planches et 5 fig.); — *Les Bas-Reliefs de la tour de Saint-Restitut*, par M. Émile Bonnet (p. 251-274, avec 36 fig.); — *L'Église de Notre-Dame du Thor* (*Vaucluse*), par M. E. Lefèvre-Pontalis (p. 275-298, avec 12 pl. et 12 fig.); — *L'Ancien Couvent des dominicains d'Avignon*, par MM. Joseph Girard et le chanoine H. Requin (p. 299-331, avec 2 pl. et 2 fig.);— *Les Grandes Cuisines du Palais des Papes*, par le M. Dr Colombe (p. 332-340, avec 1 plan); — *La Construction des remparts d'Avignon au* XIVe *siècle*, par M. Robert Michel (p. 341-360, avec 4 pl.);— *La Tour Anglica de Barbentane*, par M. R. Michel (p. 361-369, avec 2 fig.); — *Carpentras en* 1694, par M. Claude Cochin (p. 370-379, avec 1 pl.); — *Un Lectionnaire exécuté à l'abbaye de Montmajour, au* XIIe *siècle*, par M. A. Boinet (p. 380-389, avec 2 pl. et 1 fig.); — *Le Tombeau du pape Jean XXII*, par le même (p. 390-392, avec 1 pl.); — *Les Fontaines du Comtat*, par M. Jules Formigé (p. 393-401, avec 2 pl. et 3 fig.).

Franche-Comté. — Un petit chef-lieu d'arrondissement du département du Doubs, Montbéliard, possède une Société d'émulation qui vient de faire preuve d'une activité remarquable, d'une vitalité surprenante. Alors que de grandes villes, anciennes capitales de provinces, mettent péniblement sur pied chaque année, un simple volume de Mémoires, la *Société d'émulation de Montbéliard* en a produit trois en 1910 ! Et ils ne sont pas de valeur mince, comme on va le voir : 1° XXXVIIe volume de la collection (Montbéliard, Imp. montbéliardaise, 1910, gr. in-8 de xv-56 p.). Matériel-

lement c'est le moins important. Avec la *Table générale des matières* des Mémoires de la société (période 1900-1910) (p. 45-65), qui comprend trois divisions : Table par ordre chronologique; Table par noms d'auteurs; Table par ordre des matières, ce volume renferme une intéressante *Notice historique sur Mandeure* (*Epomanduodurum*), par M. le pasteur B. Mériot (p. 1-42). L'auteur nous parle tour à tour de la ville gallo-romaine Epomanduodurum, de Mandeure au moyen âge, de la Réforme et des temps modernes, de la population et du coût de la vie à Mandeure au XVIIe et au XVIIIe siècle, enfin de la république de Mandeure, réunie à la France le 24 octobre 1793, après une courte existence de 18 mois et 9 jours. Un bref Appendice est consacré à Mandeure et aux princes de Montbéliard; — 2° Le volume suivant (XXXVIIIe) est considérable (gr. in 8 de 10 p. avec une pl. de sceaux). Il se compose de l'*Histoire des corporations d'arts et métiers des ville et comté de Montbéliard et des seigneuries en dépendant, d'après les papiers inédits de ces sociétés et les archives de la principauté*, par MM. Léon Nardin et Julien Mauveaux. Après des destinées diverses, le pays de Montbéliard se trouva, par le mariage de Henriette de Montfaucon-Montbéliard avec le comte Eberhard le Jeune, annexé au Wurtemberg (1397); il ne devait cesser d'en faire partie qu'à la Révolution (1793), époque à laquelle il fut réuni à la France, dont il avait les mœurs, ou à peu près, et dont il parlait la langue. « Au début de cette période de quatre siècles, disent les auteurs dans leur *Introduction*,... le commerce et l'industrie... prennent dans le comté le commencement de leur essor. Le travail s'organise. Les artisans se réunissent en communautés protectrices de leur métier... Une période s'écoule durant laquelle la corporation vit librement sans l'appui du pouvoir central. Puis tard, celui-ci intervient : il se fait représenter les règles, il les sanctionne et laisse entre les mains des artisans un titre de reconnaissance officielle. En 1491, commence l'ère des chartes, qui se prolonge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est celle du plein épanouissement de l'institution corporative... » Cette histoire des corporations montbéliardaises comprend deux parties : La première, consacrée à l'*Histoire générale des corporations*, se compose de treize chapitres : I. Ancienneté et origine des corporations; II. Influence des confréries sur les corporations; III. Légalisation des règles par le pouvoir central. Les Chartes. Déboîtement, réparation et subdivision des métiers. Les règles du Wurtemberg et les règles du comté de Montbéliard. Similitudes et divergences; IV. Organisation; V. Administration; VI. Justice; VII. Finances de la corporation; VIII. Travail et négoce, monopole; IX. Moralité; X. Assistance professionnelle; XI. Rapports des corporations avec les pouvoirs municipal et seigneurial; XII. Relations industrielles et commerciales des corporations avec les pays voisins; XIII. Dissolution des corporations (14 nivose an II). Suit un Tableau des corporations des ville et comté de Montbéliard classées chronologiquement, suivant les chartes d'institution officielle (1491-1773) La deuxième partie, la plus étendue (p. 83-487) a trait à l'*Histoire particulière des corporations* et comporte deux subdivisions : I. Corporations des ville et comté de Montbéliard (il y en a eu 25, dont certaines étaient partagées en sections). II. Corporations des seigneuries (Blamont, Clémont, Châtelot, Étobon et Héricourt). On trouve là des détails aussi importants que curieux. — 3° Quant au 3e volume (XXXIXe de la collection, gr. in-8 de 276 p.), qui forme comme une troisième partie de l'œuvre de MM. L. Nardin et J. Mauveaux, il a pour sous-titre : *Règles, statuts et ordonnances*. Ici, les auteurs ont réuni « les documents corporatifs qu'il impor-

tait de placer sous les yeux du lecteur, et, dans l'impossibilité de les donner toutes, ce qui eût grossi démesurément le volume, les règles et les chartes qui présentaient le plus d'intérêt à être publiées. » Cet ensemble est disposé dans l'ordre chronologique. MM. Nardin et Mauveaux ont ainsi fait une œuvre de grand mérite dont leurs compatriotes ne pourront jamais leur être trop reconnaissants. Il n'est pas douteux, d'autre part, que ce consciencieux travail ne soit mis utilement à contribution par tous ceux qui s'occupent de l'histoire des corporations ouvrières.

— Deux curieux opuscules de M. Julien Feuvrier, traitant le même sujet, nous arrivent à la fois. Le premier : *Examen critique d'un récent travail historique sur Dole* (Dole, imp. Rousseau, 1910, in-16 de 16 p.) vise la *Promenade historique dans la ville de Dole*, dont M. A. Pidoux est l'auteur, et que nous avons signalée ici (septembre 1910, t. CXIX, p. 248). Après avoir présenté d'assez nombreuses rectifications, M. Feuvrier déclare que « les personnes qui n'ont pas lu l'ouvrage de M. Pidoux pourraient croire qu'il ne se compose que d'erreurs accumulées, d'affirmations ou trop hâtives ou trop nettes et d'imprécisions. On y rencontre, au contraire, un grand nombre de détails exacts et intéressants, des remarques judicieuses, des aperçus ingénieux et le souci constant de montrer l'importance du rôle de notre ville dans le passé historique et artistique de la province. » Voilà ce que l'on appelle pittoresquement, en Franche-Comté, « ramener la peau sur les gaudes. » — Mais, par exemple, le même auteur, dans sa seconde plaquette : *Les Noms des rues de Dole, examen critique* (Dole, imp. P. Audebert, 1911, in-12 de 43 p. Extrait du journal l'*Action jurassienne*), est sensiblement plus dur à l'égard d'un écrivain du cru, qui signe « Franc-Dolois » (lequel, entre parenthèses, nous semble bien être encore M. A. Pidoux). Ici donc, les « gaudes » restent tout à fait privées de leur peau... En somme, que conclure de cette petite guerre d'érudition? Simplement que M. Pidoux et M. Feuvrier ont collaboré, chacun à sa façon, à une œuvre utile, qui consiste à faire mieux connaître, à ses propes habitants et aussi aux étrangers, cette vieille cité doloise qui a un si beau passé et qui leur est chère à tous deux.

— Une anthologie provinciale intéressante a récemment paru à Besançon : *Les Jeunes Poètes comtois, textes choisis, accompagnés de notices biographiques et bibliographiques* (Besançon, imp. Jacques, 1910, in-12 de 123 p. — Prix : 2 fr.). Les poètes qui ont trouvé une place dans ce recueil, et dont plusieurs ont déjà été cités dans le *Polybiblion*, sont, en suivant l'ordre alphabétique : Marcel André, Andrée Bonvalot, Laetitia Bonvalot, Henri Cariage, Edmond Chapoy, Alexandre Chevassus, Édouard Cœurdevey, Maurice Collin, René Favre, Alphonse Gaillard, Marc Liovet, Maurice Mérillot, Léon Monnier, Ernest Pennel, Reconquista (pseudonyme de Gustave Desgrandchamps), Léon Roy et Gaston Strarbach. Nos préférences vont tout droit à ceux d'entre eux qui, négligeant la banalité des sujets traités par les débutants, ont résolument fait œuvre de régionalistes. Dans cet ordre d'idées, nous devons mentionner surtout les pièces suivantes : *Fleurs de Comté*, par M. H. Cariage; *La Chanson d'Arbois*, par M. Edmond Chapoy (avec notes historiques) en remarquant que tous les morceaux de ce poète sont empreints d'une réelle originalité; *Le Lac de Saint-Point*, par M. René Favre; quatre pièces de M. Alphonse Gaillard : *Le Boucherand, les Peigneurs de chanvre, Aux Monts-Jura, Un Franc-Comtois* et *Minuit à Besançon*, par M. Léon Roy. Ce n'est pas à dire que les autres poésies du recueil n'aient pas leur mérite particulier ; mais comme nous devons nous borner, nous limitons nos simples citations de titres aux choses qui chantent la petite patrie.

Ile-de-France. — M. Raoul Bonnet, ayant retrouvé le brouillon d'une lettre de la duchesse douairière d'Orléans, veuve du duc d'Orléans (Philippe-Égalité au temps de la Révolution), adressée le 20 septembre 1816, à son fils, qui résidait alors à Twickenham, en Angleterre, a pris texte de cette pièce pour exposer, en une luxueuse plaquette intitulée : *Documents rares et inédits pour servir à l'histoire de la Chapelle St-Louis, sépulture de la famille d'Orléans à Dreux* (Dreux, imp. J. Lefebvre, 1910, in-8 de 19 p.), avec portrait, fac-similé d'écriture et planche représentant la maquette de la chapelle conservée au musée de Dreux; tiré à 40 exemplaires numérotés, dont 25 sur japon impérial), « comment fut décidée la construction de la chapelle Saint-Louis. » Ce monument succédait à l'église dite « collégiale de Saint-Étienne, » qui fut détruite par les révolutionnaires en 1793. A cette époque (21 novembre), les tombes qu'elle abritait furent profanées et les corps jetés à un endroit qu'un domestique fidèle marqua par la plantation d'un genêt. Rentrée en France en 1814, la duchesse fit relever et inhumer les restes de sa famille dans la chapelle en cours de construction par ses soins. C'est là que la dépouille mortelle de la fondatrice fut déposée en juin 1821, bien que le monument fût encore inachevé, Louis-Philippe, devenu roi, le fit agrandir, de manière à pouvoir contenir cent tombeaux. En ce lieu repose également le « chancelier » de la duchesse, l'ex-conventionnel Rouzet, devenu depuis Rozet de Folmont, sur lequel M. Bonnet donne quelques indications curieuses, en rappelant que Mme de Boigne, en ses Mémoires, n'a pas tracé de ce personnage un portrait bien sympathique.

Languedoc. — On trouve dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (année 1910, 2e semestre. Tome XI. Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé XXXVII-LX+201-299, avec armoiries, les six mémoires ci-après : *Un dernier Mot sur le monnayage de Raymond Ier de Narbonne et sur le type melgorien*, par M. G. Amardel (p. 201-207); — *Le Crocodile et les lettres PP des monnaies de Nîmes*, par le même (p. 208-233); — *Armorial des archevêques de Narbonne*, par MM. Henry Mullot et Henry Sivade (p. 234-280, avec armoiries);— *Le Maître-Autel de Saint-Just*, par M. Julien Yché (p. 281-288); — *Découvertes archéologiques. Épisode de la période révolutionnaire à Narbonne*, par M. G. A. (p. 289-294); — *La Fresque de la Magliana du Musée de Narbonne*, par M. Louis Berthomieu (p. 295-299). — A noter également dans le fascicule suivant du même *Bulletin* (année 1911, 1er semestre. T. XI. Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé LXI-LXXV+301-434, qui se compose de quatre travaux : *Amauri II, vicomte de Narbonne* (1260-1328). *Index*, par M. J. Régné (p. 301-363); — *Quelques Monnaies fourrées découvertes à Narbonne*, par M. G. Amardel (p. 364-384); — *Le Mobilier de Béatrix d'Arborée, vicomtesse de Narbonne en* 1377, par M. J. Poux (p. 385-408); — *L'Élection consulaire de* 1703, *satire dialoguée en dialecte narbonnais*, par M. J. Tissier (p. 409-434).

— La 2e livraison du quarantième tome de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. générale Barthe, Soueix, Bourdou et Rul, 1910, in-8 paginé 167-234, avec 2 planches. Tome VIII de la 3e série) a paru dernièrement. Nous y relevons : *Un Incident des guerres de religion à Béziers au* XVIe *siècle*, par Mlle L. Guiraud (p. 167-203); — *La Fondation d'Olargues, pro vivis et defunctis*, par M. Gabriel Gros (p. 204-244); — *A propos d'un évêque de Béziers*, par M. P. Cassan (p. 245-254, avec une planche); — *Discours d'ouverture*, par M. E. Laurès, président (p. 259-266); — *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. Paul Borrel (p. 267-281); — *Rapport sur le concours des Mémoires*, par M.

Germain Boyer (p. 282-292); — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. le Dr Léopold Vabre (p. 293-304).

Normandie. — Vient de paraître : *Quelques Actes normands des* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles*, recueillis et publiés par M. V. Hunger, de la Société des antiquaires de Normandie. Troisième fascicule (Paris, imp. Champon et Pailhé, 1911, in-8 de 155 p.). Ce nouveau recueil se distingue, comme ses aînés, par l'heureux choix des documents, par le soin apporté à l'édition des textes et par la richesse des annotations. On y trouvera d'utiles informations sur les impôts royaux, les affaires militaires, les travaux publics, les redevances locales, etc. Les documents concernent surtout Avranches, Bayeux, Caen, Cherbourg, Falaise, Lisieux, Pontorson et le Mont-Saint-Michel, Saint-Lô, les abbayes de la Manche, les baronnies de Briquebec et de Varengrebec. Une table analytique des noms de personnes et de lieux termine le fascicule.

Picardie. — A l'imprimerie Paillart, à Abbeville, on trouve une brochure de propagande due à « Un Docteur-ès-lettres, » sur *le Rôle de la franc-maçonnerie en France* (in-16 de 59 p. Prix : 0 fr. 15). En 17 chapitres très documentés, l'auteur, qui a déjà publié une précédente brochure fort appréciée : *Qu'y a-t-il dans les livres condamnés par les évêques?*, expose le rôle néfaste joué en France par la franc-maçonnerie depuis le XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. Ces pages seront de la plus grande utilité pour tous ceux qui désirent s'éclairer et connaître à fond cette malfaisante société.

Touraine. — Vient de paraître : *La Collégiale de Bueil et ses tombeaux*, par M. Louis R. Martinière (Tours, imp. Bousrez, 1910, in-8 de 54 p. et 12 planches. Extrait, avec additions, des *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, tome XLVIII). Cette étude très soignée a spécialement pour objet les intéressants morceaux de sculpture funéraire du XVe siècle, provenant du « *Saint-Denis* de la famille de Bueil, » qui ont échappé au vandalisme révolutionnaire. L'auteur, s'appuyant sur des textes inédits, identifie les personnages représentés et détermine quelles places ces tombeaux occupaient dans la collégiale. Il discute ce qui aurait dû être fait et montre ce qu'il serait encore possible de faire pour se rapprocher de l'état de choses ancien. La brochure se termine par des pièces justificatives et par un appendice épigraphique.

Allemagne. — Nous avons mentionné récemment une brochure du Dr Eduard Löwenthal: *Die menschliche Un sterblichkeit* (*Polybilion* d'octobre 1910, t. CXIX, p. 382). Le nouvel opuscule qu'il nous offre aujourd'hui sous le titre : *System des naturalistischen Transscendantalismus oder die Consequenzen meiner Fulguro genesitheorie* (Berlin, H. Loewenthal, 1911, in-8 20 p.), n'est que la réimpression du précédent, avec un titre nouveau

Belgique. — Le calcul algébrique, les équations des premier et second degrés, les logarithmes sont exposés par le R. P. Lefebvre, S. J., dans son *Cours d'algèbre élémentaire* (Liége, Dessain; Paris, Gauthier-Villars, 1909, in 8 de VIII-600 p. Prix : 5 francs). Être clair et progresser méthodiquement sont les idées directrices de l'auteur. Son livre est le fruit d'un enseignement basé sur la seule pédagogie rationnelle : l'observation des élèves et de leur développement intellectuel. Les exemples et les sujets d'exercices abondent. De plus, en un autre volume : *Recueil d'exercices et de problèmes* (mêmes librairies, 1909, in-8 de IV-280 p., 2 fr. 50), le R. P Lefebvre a réuni un millier d'excellents problèmes. La solution des plus simples est seulement indiquée ; pour les plus difficiles quelques brèves indications guident l'étudiant.

Espagne. — L'histoire des anciennes relations médiévales entre l'Aragon et la Sicile vient de s'enrichir d'une bonne série de documents publiés dans l'*Annuari de l'Institut d'estudis catalans* par le bibliothécaire sicilien Giuseppe La Mantia. Ce savant a groupé *su le relazioni del re Alfonso III d'Aragona con la Sicilia* (1285-1291) (Barcelona, palau de la deputacio, 1909, in-4 de 27 p.) vingt-trois pièces, restées inconnues au docte bibliographe chanoine Carini, et tirées des archives de Barcelone. Elles sont relatives à la réunion de la Sicile à la Couronne d'Aragon, aux démêlés franco-aragonais sous le règne de Philippe-le-Bel, à l'action de l'amiral Ruggiero Loria, aux difficultés suscitées par le manque de foi du prince de Salerne. Il faut noter une lettre écrite par le roi Alphonse le 30 décembre 1289 aux gens de Provence pour exposer ses revendications sur la suzeraineté de leur pays. M. La Mantia a publié ces documents avec soin et les a fort bien illustrés dans une longue et docte Introduction.

Hollande. — Au moment où la Chambre hollandaise vient d'adhérer par une loi à la Convention de Berne pour la défense des droits de propriété artistique et littéraire, il peut n'être pas inutile de signaler ici l'établissement à Amsterdam d'un comptoir international, sous le titre de « Hera, » pour assurer l'exécution de la loi. Cette institution, dont le siège est à Amsterdam Leidschegracht, 94 A., se propose de surveiller les éditeurs qui publieraient des œuvres étrangères, les artistes et les théâtres qui les joueraient, les sociétés musicales qui les exécuteraient sans autorisation, de prévenir les intéressés et de faire à leur compte les poursuites judiciaires. Ceux qui veulent profiter de cette combinaison n'ont qu'à s'entendre sur les conditions avec le directeur de l'Hera, M. Frans Segers.

Italie. — De la typographie Rizzo de Catane nous arrive une élégante plaquette commémorative *Del cinquantenario della liberazione di Siracusa* (3-13 *septembre* 1860), due au dott. Prospero Cardona. En 24 pages (petit in-8) l'auteur ne pouvait pas apporter des documents inédits et des points de vue nouveaux. Il s'est borné à écrire une brochure de vulgarisation patriotique, ardemment unilatérale, et qui ne se pique même pas de la froide et simple impartialité de l'histoire. Les troupes bourbonniennes firent un minimum de résistance et la garde urbaine n'eut pas de peine à s'installer dans les forts : le départ des troupes napolitaines eut lieu sans désordres, la chute de la domination bourbonienne et l'entrée de Garibaldi à Naples furent saluées de *Te Deum*, le 12 septembre, de la procession triomphale d'une statue de la sainte Vierge; et le 17, de la réouverture dans la cathédrale de la chapelle indulgenciée à sainte Lucie. L'âme des révolutionnaires siciliens a des *combinazioni* étranges entre les puissances célestes et les pouvoirs terrestres !

— M. A.-J. de Johannis écrit de Settignano, le 28 mai 1910, une lettre au président du conseil des ministres d'Italie, Luigi Luzzati : *In difesa della onestà dello Stato* (Firenze, tip. galileiana, gr. in-8 de 15 p.). Il s'agit de la « taxabilité de la plus-value des actions de récente émission » et de démêlés à cet égard entre le fisc et les sociétés anonymes qui se plaignent des procédés inquisitoriaux et perfides. C'est un chapitre de l'histoire du capitalisme trop contemporain pour que nous puissions insister ici. Le plaidoyer de M. de Johannis développe de bons arguments.

— Boccace, dans sa *Vie de Dante*, raconte que, lors de l'entreprise de Louis de Bavière, le cardinal Bertrand du Pouget, légat du pape Jean XXII en Lombardie, fit brûler publiquement le traité de Dante *De Monarchia*, où les partisans de l'antipape Pietro della Corvara puisaient des arguments en

faveur de leur cause; même, sans l'intervention du Florentin Pino della Tosa et d'Ostagio da Polenta, seigneur de Ravenne, il aurait également réduit en cendres les ossements du poète. — De cette anecdote, M. Alfredo Sisti a tiré une courte « action dramatique, » intitulée : *La Potenza di Dante* (Milano, Marelli, 1911, in-32 de 31 p.). Cette action, fort simple, où la réalité historique est mêlée à la fiction, se déroule en une demi-douzaine de scènes, d'une lecture facile, et qui ne sont pas sans vigueur. L'auteur attribue dans cet épisode un rôle important à une fille de Dante, Béatrice Alighieri, qui plaide avec chaleur la cause de son père.

États-Unis. — La Smithsonian Institution, chargée du Museum national des États-Unis à Washington vient de faire paraître : *Contributions from the United States national Herbarium*, vol. XIII, Part 3, 4, 5 et vol. XIV, Part 1. (Washington, Government printing Office, 1910, 4 fascicules in-8, paginés 47 à 92 +ix; 93 à 133; 134 à 141 et viii-269 +xvi, avec nomb. fig. et pl. La Part 3 du vol XIII renferme une description des graminées de l'Alaska (*The Grasses of Alaska*, by F. Lamson-Scribner and Elmer D. Merril). Deux planches figurent deux additions à la flore américaine : les *Poa paucispicula* et *P. lanata*. La Part 4 décrit un grand nombre d'espèces nouvelles de la Colombie et de l'Amérique centrale (*New or Noteworthy Plants from Colombia and Central America*, by Henri Pittier). Nous citerons : *Cyphomandra naranjilla*, *Elateriopsis Œrstedii*; *Polakowskia Tacaco*, qui font l'objet de planches superbes. La Part 5 étudie la parenté des palmiers à ivoire. (*Relationships of the Ivory Palms*, by O. F. Cook), c'est-à-dire les analogies et ressemblances qui existent entre le *Phytelephas macrocarpa* et l'*Elais* qui fournit le « corozo » ou ivoire végétal usité dans la tabletterie. — La Part 1 du vol. XIV forme une grosse brochure entièrement consacrée à la description des lichens du Minnesota (*The Lichens of Minnesota*, by Bruce Fink).— Outre ces importantes contributions à la botanique américaine, la Smithsonian Institution nous adresse son Bulletin n° 71 (*A monograph of the Foraminifera of the North Pacific Ocean*. Part. I. *Astrorhizidae and Lituolidæ*, by Joseph Augustine Cushman, Washington, 1910, in-8 de xiv-134 p., avec 203 fig.).

Publications nouvelles. — *Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne*, par E. Jacquier. T. I (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *L'Évangile du Pater et de l'Ave*, 32 instructions données en l'eglise de la Madeleine en mai 1909, par le chanoine C. Quiévreux (petit in-8, Lethielleux). — *Praxis missionarii in Oriente servata*, par le R. P. R. Souarn (in-18, Lecoffre, Gabalda). — *La Charité envers Dieu, conférences pour les hommes*, par P. Girodon (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Action catholique. Discours et allocutions prononcés en divers congrès*, par le R. P. M.-A. Janvier (petit in-8, Lethielleux). — *La Valeur éducative de la morale catholique*, par le P. Gillet (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Le Trésor des catéchistes volontaires*, par l'abbé J. Motte, T. I. *Le Symbole* (in-12, Lethielleux). — *Catéchisme de la Sainte Vierge*, par le R. P. Edouard (in-16, Jouve). — *Marie notre Mère. Mois de Marie*, par J. Barbet de Vaux (petit in-12, Lethielleux). — *Questions de droit romain*, étudiées d'après la nouvelle methode historique du droit comparé, par S. Pinelès et N. Herzen (gr. in-8, Giard et Brière). — *La Méthode dans la philosophie des mathématiques*, par M. Winter, (in-16 Alcan). — *Le Travail d'idéation. Hypothèses sur les réactions centrales dans les phénomènes mentaux*, par E. Tassy (in-8, Alcan). — *L'Analyse physiologique de la perception*, par E. Abramowski (in-16, Bloud). — *La Morale de Jésus ; sa part d'influence dans la morale ac-*

tuelle, par J.-M. Lahy (in-16, Alcan). — *Le Mal et ses origines*, par E. Van Bruyssel (in-18, Giard et Brière). *Société et Solitude*, par R. W. Emerson ; trad. de M. Dugard (in-18, Colin). — *De Kant à Bergson ; réconciliation de la religion et de la science dans un spiritualisme nouveau*, par G. Coignet (in-16, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Schopenhauer*, par T. Ruyssen (in-8, Alcan). — *William James*, par E. Boutroux (in-18, Colin). — *Classicisme et catholicisme*, par A. Poizat (in-16, Jouve). — *De l'Éducation sociale et sentimentale des filles*, par E. Montier (in-16, Société française d'imprimerie et de librairie. — *La Co-Éducation, ses causes, ses effets, son avenir*, par S. Poirson (in-18, Paulin). — *Les Postulats de la pédagogie*, par E. Parisot et E. Martin (in-16, Alcan). — *Principes d'économique dans leur application aux problèmes modernes de l'industrie et de la politique économique*, par J.-B. Clark ; trad. de W. Oualid et O. Leroy in-8, Giard et Brière). *Ultima verba, mon dernier ouvrage*, par G. de Molinari (in-18, Giard et Brière. — *La Dépopulation de la France ; ses conséquences, ses causes, mesures à prendre pour la combattre*, par le Dr J. Bertillon (in-8 cartonné, Alcan). — *Les Caisses d'épargne*, par F. Lepelletier (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Questions d'hier et d'aujourd'hui*, par J. Guesde (petit in-8, Giard et Brière). — *Le Socialisme et la Conquête des paysans. A travers les campagnes bourbonnaises*, par J. Bois (in-16, M. Rivière). — *Mécanique sociale*, par S.-C. Haret (in-8, Gauthier-Villars). — *La Nouvelle Psychologie animale*, par G. Bohn (in-16, Alcan). — *La Suggestion et ses limites*, par le prof. Bajenoff et le Dr Ossipoff (in-16, Bloud). — *Précis d'optique*, publié d'après l'ouvrage de P. Drude, refondu et complété par M. Boll. T. I. *Optique géométrique. Optique ondulatoire* (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Théorie corpusculaire de l'électricité. Les Électrons et les ions*, par P. Drumaux (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Précis de télégraphie sans fil*, par le professeur Dr J. Zenneck ; trad. de l'allemand par P. Blanchin, G. Guérard, E. Picot (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Mildiou, cochylis, eudémis. Conseils pratiques pour la défense de la vigne*, par V. Vermorel (in-8, Paris, Béranger ; Montpellier, Coulet). — *Systèmes cinématiques*, par L. Crelier (petit in-8, cartonné, Gauthier-Villars). — *Leçons sur le prolongement analytique professées au Collège de France*, par L. Zoretti (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Mouvement. Mesures de l'étendue et mesures du temps*, par J. Andrade (in-8 cartonné, Alcan). — *Études sur la guerre*, par le lieutenant-colonel Montaigne (gr. in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault. — *Graphique d'histoire de l'art*, par J. Gauthier (in-8, Plon-Nourrit). — *Titien ; l'œuvre du maître* (in-4, cartonné, Hachette). — *Les Membres de l'Académie des beaux-arts depuis la fondation de l'Institut*, par A. Soubies. 3e série, 1852-1876 (gr. in-8, Flammarion). — *Præterita. » Souvenirs de jeunesse*, par J. Ruskin ; trad. de Mme G. Paris (in-16, Hachette). — *Volkslieder aus der Rheinpfalz*, herausgegeben von Dr G. Heeger und W. Wüst (2 vol. in-8 cartonnés, Kaiserslautern, Kanser). — *La Musique actuelle dans les États scandinaves*, par E. d'Harcourt (in-16, Fischbacher). — *L'Enseignement du français, leçons professées à l'École des hautes études sociales*, par H. Bourgin, A. et P. Crouzet, M. Lacabe-Plasteig, G. Lanson, etc. (in-8 cartonné, Alcan). — *De la Méthode littéraire. Journal d'un professeur dans une classe de première*, par J. Bezard (in-16, Vuibert). — *La Bretagne pittoresque et légendaire*, par P.-Y. Sébillot (in-16, Daragon). — *Les Poètes du terroir du* XVe *siècle au* XXe *siècle. Textes choisis*, par Ad. Van Bever. T. III (in-16, Delagrave). — *Lueurs du soir*, par A. *Barratin* (in-18, Lemerre). — *La Chanson du poète errant, petits poèmes en prose*, par G. Sarrazin (in-16, Perrin). — *La Légende du Mont-Saint-Michel*, par L. Foisil (petit in-8, Jouve). —

Simples Esquisses, par R. d'Anselme (in-16, Jouve). — *L'Ombre du temple*, par R. de Manoël-Saumane (in-18, Falque). — *Fumées bleues*, par A. de Nesselrode (in-16, Editions des Escholiers). — *Sornettes et Sonnets, rimes païennes*, par J. Lively (in-16, Editions des Escholiers). — *Les Fleurs du silence*, par E. de Ganay (in-16, Grasset). — *Théâtre choisi d'Eugène Scribe*, précédé d'une notice biographique et littéraire, par M. Charlot (in-16, Delagrave). — *Théâtre* d'O. Wilde. III : trad, d'A. Savine. *Les Comédies*. II (in 18, Stock). — *Le Théâtre à Montréal*, par M. Henry (in-16, Falque).— *Le Métier de roi*, par C. Yver (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Prince*, par E. Le Maire (in-16, Plon-Nourrit).— *Les Adieux*, par J. de Foville (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Pèlerinage de Sainte-Brigitte*, par V. von Heidenstam; trad, du suédois par S. Garling-Palmer (in-16, Perrin). — *Le Roman d'un roi*, par A. Hope; trad. de l'anglais par Mme G. Paris (in-16, Hachette).— *L'Oiseau du bon Dieu*, par L. Fullerton; trad. de l'anglais par Mlle de Saint-Romain (in-16, Hachette). — *La Frontière*, par M. Leblanc (in-18, Lafitte). — *A pleines Mains. Histoires du temps présent*, par J. des Tourelles (in-12, Lethielleux). — *Le Château-Rose*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *Le Rachat*, par M. Maryan (in-18, Firmin-Didot). — *Le Capitaine Micah Clarke*, par A. Conan Doyle; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Le Célibat des prêtres. Le Curé d'Auzenas*, par M.-A. Monnet (in-16, Nodot).— *La Domination de la vie*, par J. Valcler (in-16, Figuière). — *Faits divers*, par C.-L. Philippe (in-16, Les « Cahiers du Centre »). — *Les Grands Écrivains de la France. Correspondance de Bossuet*. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiée avec des notes et des appendices par C. Urbain et E. Levesque. T. IV (1689-1691) (in-8, Hachette.) — *Pages choisies des grands écrivains Fénelon*, avec une Introduction par M. Cagnac (in-18, Colin). — *La Pensée d'Edouard Rod. Morceaux choisis*, publiés avec une préface par J. de Mestral Combremont (in-16, Perrin). — *Regards sur l'Europe intellectuelle*, par A. Reggio (in-16, Perrin). — *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange d'après les archives Buonarroti, etc.*; trad. par Boyer d'Agen (gr. in-8, Delagrave). — *De Jodelle à Molière*, par E. Rigal (in-16, Hachette). -- *Reliquiae de Maurice Faucon* (2 vol. petit in-8, Plon-Nourrit). — *L'Italie méridionale*. I. *Naples et la Campanie*, par G. de Beauregard. II. *La Calabre*, par L. et C. de Fouchier (in-16, Hachette). — *L'Indochine française*, par H. Russier et H. Brenier (in-18, Colin). — *Mensonges et vautours coloniaux. L'Indochine en déliquescence*, par A. Combanaire (in-16, Jouve). — *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, par H. Vignaud (2 vol. in-8, Welter). — *L'Amérique du sud à tort et à travers. Six mois de tourisme*, par M. Honoré (in-16, Roger et Chernoviz). — *A travers Cuba. Récit de voyage descriptif et économique*, par C. Berchon (in-16, Sceaux, imp. Charaire). — *La Questione di papa Liberio*, per F. Savio (in-12, Roma, Pustet). — *Punti controversi nella questione del papa Liberio*, per F. Savio (in-12, Roma, Pustet). — *Nuovi Studi sulla questione di papa Liberio*, per F. Savio (in-12, Roma, Pustet). — *Livre de la conqueste de la princée de l'Amorée. Chronique de Morée* (1204-1305), publiée pour la Société de l'histoire de France par J. Longnon (in-8, Laurens). — *Jeanne d'Arc*, par G. Hanotaux (in-8 carré, Hachette). — *Madame Saincte Anne et son culte au moyen âge*, par P.-V. Charland. T. I (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Sainte Brigitte de Suède*, sa *vie, ses révélations et son œuvre*, par la comtesse de Flavigny (petit in-8, Paris et Poitiers, Oudin). — *Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des *Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau* et de notes et appen-

dices par A. de Boislisle, L. Lecestre et J. de Boislisle. T. XXIII (in-8, Hachette). — *Correspondance du maréchal de Vivonne relative à l'expédition de Candie* (1669), publiée pour la Société de l'histoire de France par J. Cordey (in-8, Laurens). — *Une Période électorale à Poitiers en* 1789, par H. Couturier (gr. in-8, Poitiers, imp. Blais et Roy). — *Études sur la contre-Révolution. Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz*, 1793-1822, par le baron de Batz (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Vignettes emblématiques sous la Révolution*, par A. Boppe et R. Bonnet (gr. in-4, Berger-Levrault). — 1809. *Campagne de Pologne*, par W. de Fedorowicz. Vol. I. *Documents et matériaux français* (in-8, Plon-Nourrit). — *Les Grands Traités politiques. Recueil des principaux textes diplomatiques depuis* 1815 *jusqu'à nos jours, avec des commentaires et des notes* (in-8, Alcan). — *A. Thiers, chef du pouvoir exécutif et Président de la République française* (1871-1873), par P.-F. Simon (gr. in-8, Cornély). — *Histoire de l'Italie moderne* (1750-1910), par P. Orsi; trad. de H. Bergmann (petit in-8, Colin). — *Guerre russo-japonaise* 1904-1905. *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe ;* traduction publiée sous la direction de l'état-major de l'armée, 2e bureau *T. I. Evénements d'Extrême-Orient avant la guerre et préparation à la guerre Seconde partie. Préparation des services techniques* (gr. in-8, Chapelot). — *L'Agonie du vieux Paris*, par A. Callet (in-8, Daragon). — *Histoire de Normandie*, par A. Albert-Petit (petit in-8, Boivin). — *Fêtes et coutumes populaires*, par C. Le Goffic (petit in-8, Colin). — *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, publiés sous la direction de J. Hayem (gr. in-8, Hachette). — *Le Cauchemar de l'Europe*, par A. Gobat (in-8, Le Soudier). — *Lettres à la Croix. L'Église en marche* (in-18, Jouve). — *Le Devoir présent des catholiques*, par H. Brun (in-18, Orléans, Marron). — *Le Procès de la démocratie*, par G. Guy-Grand (in-18, Colin). — *La Représentation diplomatique de la Suisse*, par R. de Weck (petit in-8, Fontemoing). — *Le Conventionnel André Dumont* (1764-1838), par le comte E. de Rougé (in-8, Bloud). — *Souvenirs de jeunesse* (1828-1835), par C. Sainte-Foi, publiés avec Introduction et notes par C. Latreille (petit in-8, Perrin). — *Les Deux Frères. Cinquante années de l'Action catholique à Lille. Philibert Vrau, Camille Féron-Vrau*, 1829-1908, par Mgr Bannard (2 vol. petit in-8, Maison de la Bonne Presse; Poussielgue). — *George Anderson*, par Mme H. Ward; trad. de l'anglais par B. de Marmé (in-16, Hachette). — *Vie de Tolstoï*, par R. Rolland (in-16, Hachette). — *Bibliographie der Wunschelrute*, von Graf C. von Klinckowstroem (in-8, München, Nachf).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *La Communauté de biens conjugale. Origine et évolution du régime légal, son amélioration*, par Gaetan Aubéry. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, in-8 de xx-611 p., 10 fr.— 2. *Le Droit au nom en matière civile*, par E.-H. Perreau. Paris, Larose et Tenin, 1910, in-8 de 506 p., 10 fr. — 3. *Les Droits du critique théâtral, littéraire, musical et artistique, leurs limites*, par Pierre Charrier. Paris, Schleicher, s.d., in-16 de v-129 p., 2 fr. 50. — 4. *Le Bien de famille insaisissable (loi des 12-13 juillet 1909 et décret du 26 mars 1910), avec formulaire complet*, par Joseph Vattier. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, gr. in-8 de xli-426 p., 5 fr. — 5. *Les Habitations à bon marché, la petite propriété, le bien de famille insaisissable*, par Alfred Leybach. Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8 de xiv-348 p., 4 fr.

Droit commercial et industriel. — 6. *Traité pratique des chemins de fer. Droits et obligations des compagnies, des voyageurs, des expéditeurs et des destinataires*, par G. Guillaumot et G. Jouanny. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, gr. in-8 de ii-461 p., 12 fr. — 7. *L'Assurance contre les grèves*, par J. Lefort. Paris, Fontemoing, 1911, in-8 de 127 p., 3 fr. — 8. *Les Sociétés par actions. La Réforme*, par René Nouel. Paris, Alcan, 1911, in-16 de xi-332 p., 3 fr. 50.

Droit maritime. — 9. *Traité de droit maritime*, par Daniel Danjon. T. I. *Navires, armateurs, équipages*. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, in-8 de 655 p., 9 fr. — 10. *Des Clauses d'irresponsabilité en matière de transport maritime*, par André Gautier. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, in-8 de 327 p., 7 fr. — 11. *La Clause de négligence et les clauses de non-responsabilité des fautes dans le contrat de transport par mer*, par Francis Sauvage. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, in-8 de viii-213 p., 5 fr.

Droit public et administratif. — 12. *Traité des eaux publiques et des eaux privées*, par M.-P. Farreguettes. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, 2 vol. gr. in-8 de xli-790 p. et 952 p., 28 fr. — 13. *Les Impôts en France, traité technique*, par J. Caillaux. 2e éd. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, 2 vol. gr. in-8 de cxxx-418 p. et 510 p., 15 fr. — 14. *Théorie de la répercussion et de l'incidence de l'impôt*, par Edwin R. A. Seligman; trad. d'après la 3e éd. américaine par Louis Subet. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de xi-531 p., 15 fr. — 15. *Le Guide du contribuable pour obtenir sans frais tous dégrèvements sur les impôts directs*, par Georges Gabison. Paris, Larose et Tenin, 1910, in-16 de viii-284 p., 2 fr. 50. — 16. *Projet de réforme des conseils de préfecture*, par Maurice Hervieu. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence 1911, in-8 de 40 p., 1 fr.

Ouvrages divers. — 17. *Répertoire-formulaire des juges de paix en matière de compétence civile extra-judiciaire, d'attributions gracieuses et de fonctions administratives*, par J.-L.-M. Cornilliat. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, in-4 de 340 p., 10 fr. — 18. *Droit usuel mis à la portée de tous*, par Albert Poirier. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de vi-355 p., 3 fr. 50. — 19. *Petites Leçons de droit pour les femmes*, par Fernand Butel. Paris, J. de Gigord, in-18 de 360 p., 3 fr.

Droit civil. — 1. — « Nos ancêtres, disait Guy Coquille, ont introduit par coutume la communauté en meubles et conquêts entre gens mariés, et il est vraisemblable que cela a été pour rendre les femmes plus soigneuses à conserver le bien de la maison quand elles savent

y avoir part et profit. » Ce que nos ancêtres ont bien fait, on veut le détruire. Les féministes ne manquent pas ici encore d'agir au rebours de l'intérêt des femmes en réclamant la suppression du régime de communauté. Pour comprendre à quel point ils se trompent, il faut lire l'excellent ouvrage de M. Gaëtan Aubéry : *La Communauté de biens conjugale.* On trouvera rarement d'ailleurs un livre de droit aussi intéressant que celui-là. La question de l'origine historique du régime de communauté y est exposée d'après les plus récents travaux. L'auteur prouve que la communauté est vraiment « une institution française », en même temps qu'une « œuvre de coutume chrétienne ». Entre autres influences qui ont concouru à sa formation, il signale principalement celle de l'Église, celle des mœurs féodales et celle du mouvement communal. Dès le XIIIe siècle, le régime est déjà constitué dans ses traits essentiels; la femme a droit à moitié de tous les acquêts, elle paraît même jouir de plus d'autorité qu'elle n'en aura plus tard, car son consentement est nécessaire pour l'aliénation des immeubles communs. M. Aubéry déplore que les principes aient changé sur ce point et que la jurisprudence postérieure ait reconnu au mari un droit plus absolu sur la communauté. Nous pensons, au contraire, que la jurisprudence a fait preuve en cela de beaucoup de sagesse. En fait, que le droit le permette ou non, les intérêts du ménage sont presque toujours à la discrétion du mari. S'il a besoin de la signature de la femme, il n'a d'ordinaire aucune peine à l'obtenir. C'est pourquoi nos anciens juristes coutumiers, en lui reconnaissant une suprématie qui est dans la nature du mariage, ont voulu qu'ayant l'autorité il eût aussi toute la responsabilité. Ils ont, en conséquence, organisé pour la femme une situation privilégiée, suivant laquelle, tout en étant associée dans les profits, elle a la faculté de s'exonérer des pertes. Au lieu de l'égalité absolue que rêvent nos modernes réformateurs et qui est irréalisable, ils ont établi entre les époux un juste équilibre, en leur conférant à chacun des droits différents. Le code civil n'a guère fait, en cette matière, que consacrer les solutions de l'ancien droit. On prétend qu'il n'est plus en harmonie avec l'état actuel de la société. Cependant si l'on considère les différents régimes matrimoniaux admis par les codes étrangers et dont M. Aubéry a résumé les dispositions, il est facile de voir que la plupart sont moins favorables à la femme que le régime de communauté. Voici, par exemple, le code civil suisse, le dernier en date, qui, tout en paraissant accorder à la femme une plus grande indépendance, ne lui donne plus que le tiers des bénéfices communs. Est-ce là un progrès aux yeux des féministes?... Tout en soutenant que la communauté doit être maintenue comme régime de droit commun, M. Aubéry propose d'y apporter quelques modifications, dont plusieurs nous paraissent au moins

discutables. Si, par exemple, la loi accordait à la femme un droit propre d'administration pour les affaires du ménage, tout en laissant au mari la direction de la communauté, ne serait-il pas souvent difficile de distinguer si tel acte rentre ou non dans les pouvoirs de la femme ou du mari?

2. — M. Perreau, professeur à la Faculté de droit de Montpellier, a écrit sur *le Droit au nom en matière civile* un livre d'une réelle utilité pratique et qui manquait jusqu'à présent. Les ouvrages qui ont déjà paru sur le même sujet ont tous un caractère purement doctrinal; M. Perreau a pensé, avec beaucoup de raison, qu'en une matière où il n'y a que peu de textes de lois, il importait d'étudier de près les décisions des cours et tribunaux. Ces décisions sont nombreuses, car, en dehors même de l'intérêt pécuniaire qui s'attache à la propriété des noms commerciaux, des motifs plus nobles, tels que l'honneur des familles, la dignité personnelle, suscitent encore fréquemment des contestations judiciaires. Le nom est, sans contredit, l'un des attributs les plus précieux de notre personnalité. M. Perreau évite d'employer l'expression de propriété; en cela il se sépare de la jurisprudence, qui considère le droit au nom comme une propriété *sui generis*. Il n'y a guère là d'ailleurs qu'une question de mots. Mais ce droit doit être reconnu à tout être ayant une individualité juridique, une personnalité propre; il appartient aux personnes morales, aux communes, aux sociétés, comme aux simples particuliers. Ce droit est sanctionné par une double action : une action par laquelle on peut revendiquer ou réclamer son nom, dans certains cas, par exemple, pour se le faire attribuer dans un acte de l'état civil, et une autre action par laquelle on peut empêcher un tiers de se l'approprier. M. Perreau détermine distinctement les conditions d'exercice de ces deux actions, d'abord dans une partie générale, où il établit les principes applicables aux divers éléments dont se compose le nom, et ensuite dans des parties spéciales consacrées au nom patronymique, aux titres honorifiques, aux prénoms, aux pseudonymes et même aux armoiries. D'intéressants détails historiques viennent souvent, sous la plume de l'érudit professeur, s'entremêler aux délicates discussions juridiques. Non content de dépouiller toute la jurisprudence postérieure à la Révolution, M. Perreau remonte encore fréquemment, surtout dans la partie concernant les titres nobiliaires, à la doctrine des anciens auteurs; il se réfère aussi quelquefois aux législations étrangères. Il n'a ainsi négligé aucune source d'information et nul livre désormais ne mérite mieux que le sien de faire autorité dans toutes les questions relatives aux noms et aux titres.

3. — M. Pierre Charrier, avocat à la cour d'appel, a eu l'heureuse idée de résumer en un petit volume les principes de la jurisprudence sur *les Droits du critique théâtral, littéraire, musical et artistique*. « Tout

peut se dire, il ne s'agit que de la façon », prétendait d'Alembert; il ne faudrait pourtant pas trop s'y fier. Le critique a des droits, que M. Charrier réduit à trois : le droit d'analyser, celui de citer et celui de juger. Mais ces droits ne sont pas absolus : en analysant et en citant, il faut prendre garde de s'exposer au reproche de plagiat et de contrefaçon; en jugeant, le critique doit éviter toute diffamation et toute injure envers l'auteur; il doit même se souvenir de l'article 1382 du code civil, qui le rendrait responsable civilement du préjudice injuste que ses appréciations pourraient causer. Outre la possibilité du recours aux tribunaux, les victimes de la critique ont à leur disposition le droit de réponse; on sait que la jurisprudence est intraitable sous ce rapport. M. Charrier rappelle les différents procès où ce droit a été affirmé par la Cour de cassation. Il indique aussi les limites auxquelles doivent s'arrêter la satire, la parodie, la caricature. Bref son volume sera, comme le dit M. René Lafon dans la spirituelle Préface qu'il y a mise, un excellent guide, « à l'usage des critiques que dominerait un peu trop le fol orgueil de leur omnipotence, à l'usage aussi de leurs conseils... »

4. — La loi du 12 juillet 1909, sur *le Bien de famille insaisissable*, a déjà peut-être suscité plus de commentaires qu'elle n'a reçu d'applications pratiques. Le nouvel ouvrage que lui consacre M. Joseph Vattier, docteur en droit, avec Préface de M. l'abbé Lemire, est très complet et très bien fait. Les origines américaines de la loi sont expliquées d'après les auteurs mêmes qui en ont traité en Amérique. M. Vattier étudie les institutions analogues qui ont pour but de protéger le foyer familial dans les législations étrangères. Il expose ensuite les dispositions, un peu compliquées, de la loi nouvelle, et il donne des formules applicables aux différents cas qui peuvent se présenter. Dans la Préface, M. l'abbé Lemire prédit que la nouvelle institution se développera comme un bel arbre, à condition qu'on ne la présentera ni comme une résurrection du passé, ni comme la panacée de l'avenir. Mais pour que cette prédiction s'accomplisse, il faut encore, croyons-nous, et c'est aussi l'avis de M. Vattier, que la nouvelle loi soit notablement amendée, simplifiée, élaguée de formalités superflues.

5. — On peut en dire autant des lois de 1906 et de 1908 auxquelles est consacré le volume de M. Alfred Leybach sur *les Habitations à bon marché, la petite propriété, le bien de famille insaisissable*. Ces lois, qui ont pour but de faciliter aux travailleurs l'accès de la propriété, ne sont guère elles-mêmes d'un accès facile. La première a voulu encourager les particuliers et les sociétés à construire des maisons salubres et économiques, destinées à être louées ou vendues aux ouvriers et autres gens peu fortunés; mais, pour bénéficier des immunités fiscales et des autres avantages accordés à ces habitations, que de

formalités à remplir ! que d'autorisations à solliciter !... La loi de 1908 a entendu compléter celle de 1906 en permettant l'acquisition de champs ou de jardins d'une valeur de 1 200 francs, au maximum, y compris les frais de contrat, et dont la contenance ne peut dépasser un hectare. Les acquéreurs doivent être à même de payer au moins le cinquième de la propriété; pour le surplus, ils sont admis à contracter auprès des sociétés régionales de crédit un emprunt hypothécaire, au taux réduit de 2 pour 100 et dont l'échéance peut être reculée jusqu'à vingt-cinq ans. Le livre de M. Leybach contient, outre le texte de ces lois, un commentaire sommaire de leurs dispositions et des formules. Ces deux lois, décorées, l'une du nom de M. Siegfried, et l'autre du nom de M. Ribot, sont enchevêtrées; elles eussent gagné, comme le remarque M. Leybach lui-même, à être réunies en une seule, et l'ouvrage eût gagné aussi en clarté si l'explication de ces deux lois y avait été faite parallèlement. Cet ouvrage contient encore le texte de la loi sur le bien de famille, avec le rapport fait sur cette loi au Sénat.

Droit commercial et industriel. — 6. — Pour ceux qui voyagent en chemin de fer, qui expédient et reçoivent des marchandises, et qui désirent savoir quels sont leurs droits et leur obligations envers les Compagnies, quelles contraventions sont à éviter, quelles formalités doivent être remplies en cas de difficultés, voici un livre fait exprès pour les renseigner. Ses auteurs, MM. Guillaumot et Jouanny, lui ont donné peut-être un titre un peu trop général : *Traité pratique des chemins de fer*. Ce n'est pas une étude complète sur l'organisation et l'exploitation des voies ferrées : il n'y est question que de la gestion commerciale qui intéresse le public. L'ouvrage est divisé en cinq parties, qui traitent successivement des tarifs, du transport des voyageurs et des bagages, du transport des marchandises en grande vitesse (y compris les colis postaux), du transport des marchandises en petite vitesse, et enfin des transports internationaux. Les auteurs ne se bornent pas d'ailleurs à résumer les règlements des Compagnies; leur livre est vraiment un ouvrage de droit, destiné à fournir la solution des difficultés qui s'élèvent journellement dans la pratique. S'ils ne discutent pas longuement les questions douteuses, ils ont toujours soin d'indiquer les textes, les décisions judiciaires et autres documents auxquels le lecteur pourra se reporter. On trouve à la fin du volume le texte de la convention de Berne, qui régit actuellement les transports entre la plupart des nations européennes. Une table méthodique, très détaillée permet de s'orienter assez facilement dans l'ouvrage et d'y découvrir les questions que l'on cherche; néanmoins, pour les personnes peu familières avec les idées juridiques, une table alphabétique serait un complément utile.

7. — Dans une brochure intitulée : *L'Assurance contre les grèves*, M. J. Lefort, ancien avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, préconise cette nouvelle espèce d'assurance, qui d'ailleurs a déjà été tentée. C'est d'abord aux États-Unis et en Allemagne que les groupements patronaux ont eu recours à ce moyen de défense contre les coalitions ouvrières. Mais en France même, à l'heure actuelle, l'assurance contre la grève est organisée et fonctionne. M. Lefort expose ce qui a été fait en ce sens par deux associations considérables, la « Caisse mutuelle industrielle et commerciale » et l' « Union des industries métallurgiques et minières. » L'application de l'assurance en pareil cas a soulevé, il est vrai, de sérieuses objections, économiques et juridiques, que M. Lefort, avec sa compétence reconnue, apprécie et discute. Rien ne s'oppose, suivant lui, à ce qu'un contrat intervienne entre chefs d'industrie pour réparer, dans une certaine mesure, le dommage pouvant résulter de la cessation concertée du travail ; la grève est un risque qui peut fournir matière au contrat d'assurance. De même que l'assurance mutuelle est appliquée en faveur des ouvriers contre le chômage, elle peut également être employée par les patrons contre l'arrêt du travail. Et c'est à tort que l'on a voulu voir là une aggravation de la lutte des classes; les seules grèves qui puissent donner lieu à une indemnité sont les grèves illégitimes, et l'intervention nécessaire de l'assureur entre le patron et les ouvriers sera souvent favorable au rétablissement de la paix.

8. — La réforme des *Sociétés par actions* est une des questions que nos législateurs ont mises depuis longtemps sur le métier, mais qu'ils ne sont pas encore parvenus à résoudre d'une manière satisfaisante. On est d'accord sur les graves défauts de la loi du 24 juillet 1867, qui régit ces sociétés. On l'a déjà modifiée à deux reprises, en 1893 et en 1907, et la situation ne s'est nullement améliorée. Dans le volume intéressant qu'il consacre à cette question, M. Nouel, avocat à la cour d'appel de Paris, constate que, si l'on met à part les sociétés soumises à un régime spécial, comme la Banque de France et les compagnies de chemins de fer, les autres sociétés par actions, prises en masse, ont perdu plus de 25 pour 100 de leur capital initial. Toutes les fois donc que l'on souscrit à une société qui se forme, on a plus de chance de perdre que de gagner. Mais faut-il voir là seulement la conséquence des défauts de la loi? N'est-ce pas plutôt le résultat fatal du système des sociétés à responsabilité limitée? Une chose, du moins, est certaine, c'est que beaucoup des garanties que nos lois ont essayé d'assurer à l'épargne sont vaines et illusoires. M. Nouel reproche au législateur d'avoir emprunté ses solutions à des règles abstraites plutôt qu'à la pratique et à l'expérience. On a cru, par exemple, à la vertu souveraine de la publicité, et la publicité, même renforcée par la loi de 1907, n'a

rien sauvegardé. C'est pourtant dans une meilleure organisation de la publicité que M. Nouel voit encore un des principaux remèdes. Tout en préconisant un certain nombre de réformes quant à la constitution et à l'administration des sociétés anonymes, il demande la création d'un « office des sociétés », qui aurait pour mission de renseigner le public, de dépister et de faire punir la fraude.

Droit maritime. — 9. — Le précepte d'Horace est toujours bon : « Si tu veux m'émouvoir, commence toi-même par être ému. » Pour rendre un livre intéressant, fût-ce un livre de droit maritime, il n'est pour l'auteur que de s'y intéresser. M. Daniel Danjon aime le droit maritime; il ne manque aucune occasion d'en signaler le mérite, la supériorité sur le droit commun. Aussi son nouveau *Traité de droit maritime* se lit sans peine et avec intérêt. Le premier volume seul a encore paru; d'après le plan de l'auteur, l'ouvrage en comprendra au moins quatre ou cinq. Bien que spécial aux gens de mer, le droit maritime occupe un vaste champ; il a ses racines dans le droit privé, mais étend ses ramifications dans le droit public et dans le droit pénal. M. Danjon, tout en se proposant d'étudier principalement les règles applicables aux relations privées ou commerciales, n'a pas voulu cependant les isoler des dispositions administratives ou pénales qui s'y rattachent en leur servant de sanction. Il ne se confine pas uniquement, comme la plupart de ses devanciers, dans l'explication du livre II du code de commerce. Il n'a pas cru devoir non plus s'astreindre à suivre exactement l'ordre des titres de ce code, mais a adopté une division à la fois plus simple et plus rationnelle. Il traite d'abord, dans son premier volume, des navires, l'instrument nécessaire de la navigation, et des armateurs, ensuite des équipages. Il se propose d'étudier dans les volumes suivants l'affrêtement et les contrats analogues, puis les avaries et les questions d'assistance, de sauvetage, qui en sont la conséquence, ensuite les assurances, les emprunts à la grosse, les droits des créanciers sur les navires, privilèges, hypothèques, les saisies et ventes, enfin les fins de non-recevoir et prescriptions spéciales aux matières maritimes. Faute de pouvoir entrer dans plus de détails, nous signalerons, dans le présent volume, la brillante étude sur la mutation en douane; l'auteur montre qu'elle assure la publicité des droits réels sur les navires infiniment mieux que ne le fait pour les immeubles la transcription. Dans la partie consacrée aux équipages, il expose l'organisation de l'inscription maritime, et signale en passant l'étrange assertion de ce ministre de la marine — M. Pelletan — qui reconnaissait aux inscrits « le droit de grève », un droit qui équivaudrait, d'après la loi, à celui de déserter ! Aujourd'hui, suivant M. Danjon, le choix s'impose entre deux partis : l'assimilation plus ou moins complète des gens de mer aux ouvriers ordinaires, par l'abolition de

l'inscription maritime et l'abrogation du décret disciplinaire de 1852, ou la restauration de la discipline dans la marine par l'application des lois spéciales et la répression des grèves contraires à ces lois. « Du parti que l'on prendra sur ce point dépend le relèvement ou la déchéance irrémédiable de notre marine marchande. »

10 et 11. — La question importante de *la Clause de négligence* ou des *Clauses d'irresponsabilité en matière de transport maritime* est traitée dans deux bonnes monographies, l'une de M. André Gautier, avocat du barreau de Marseille et secrétaire de la *Revue internationale de droit maritime*, et l'autre de M. Francis Sauvage, avocat à la cour d'appel de Paris. Par suite de la baisse des frêts, qui s'est manifestée avec une si grande intensité depuis une trentaine d'années, les armateurs ont cherché à diminuer leur responsabilité et leurs risques professionnels : à cet effet, ils ont inséré dans les chartes-parties et les connaissements des clauses tendant à les affranchir des conséquences de leurs fautes ou de celles de leurs préposés en cas de perte ou d'avarie des marchandises transportées. Les chargeurs et les destinataires ont, de leur côté, cherché à annuler ou à restreindre la portée de telles stipulations. De là sont nés, dans ces derniers temps, d'innombrables litiges entre frêteurs et affrêteurs. Sur la valeur juridique des clauses dont il s'agit, tant d'après la jurisprudence française que dans les législations étrangères, on trouvera des renseignements très précis dans chacun des deux ouvrages que nous signalons. L'esprit des deux auteurs toutefois n'est pas tout à fait le même. M. André Gautier estime que les compagnies de navigation ont une tendance à abuser des clauses d'irresponsabilité. Il approuve et commente la loi américaine connue sous le nom de Harter Act, qui interdit, sous peine d'amende, toutes les clauses tendant à exonérer l'armateur de ses fautes personnelles ou de celles de ses préposés. M. Sauvage se déclare, au contraire, partisan de la liberté des conventions en cette matière : à moins d'un accord international, très difficilement réalisable, toute prohibition, même partielle, des clauses de négligence risquerait de tourner au détriment des intérêts qu'elle aurait pour but de protéger.

Droit public et administratif. — 12. — M. Fabreguettes, conseiller à la Cour de cassation, ne craint pas les vastes sujets. Après son grand ouvrage sur *les Délits de la parole et de la presse*, il vient encore de faire paraître un important *Traité des eaux publiques et des eaux privées*. Dans la Préface, il s'est plu à rappeler tous les rôles que l'eau joue dans la nature, tous les services qu'elle rend aux hommes; il montre que ces services seront encore bien plus grands dans l'avenir, grâce à l'industrie électrodynamique qui travaille actuellement à capter la force hydraulique des chutes d'eau et des fleuves. Visiblement, dans la composition de ce traité, M. Fabreguettes n'a pas seu-

lement songé aux hommes de loi; il a voulu que son livre pût être à la portée de tous ceux que leur profession oblige à connaître les lois sur les eaux, usiniers, ingénieurs, conducteurs des ponts et chaussées; c'est pour cela, sans doute, qu'il a soin de rappeler, quand il y a lieu, les principes généraux du droit. Par exemple, à propos du pouvoir réglementaire de l'administration sur les eaux, il expose la théorie de la séparation des pouvoirs; puis, à l'occasion des questions réservées aux tribunaux judiciaires, il explique la distinction des actions possessoires et pétitoires, les règles de compétence des différentes juridictions. Ce seraient là des hors d'œuvre dans un ouvrage purement juridique; mais pour les personnes qui n'ont pas étudié le droit, de telles explications sont loin d'être superflues. Le traité des eaux de M. Fabreguettes comprend treize parties, ainsi distribuées : I. Compétence de l'autorité administrative. — II. Compétence de l'autorité judiciaire. — III. Domaine public maritime. — IV. Domaine public terrestre et militaire. — V. Domaine public fluvial et canaux de navigation. — VI. Cours d'eau flottables à buches perdues et cours d'eau non navigables. — VII. Lacs et étangs. — VIII. Eaux pluviales, réservoirs, citernes et mares, sources ordinaires, sources minérales et thermales, sources et puits d'eaux salées, eaux souterraines et puits artésiens et ordinaires. — IX. Eaux gênantes et nuisibles. — X. Endiguements et inondations. — XI. Alimentation en eau des communes. — XII. Irrigations. — XIII. Usines et moulins. Sur chaque sujet, l'auteur reproduit et commente les textes de loi ou les règlements applicables; il cite en note les décisions de jurisprudence. Pour éviter, sans doute, de donner à son livre des proportions excessives, il s'étend rarement sur les controverses et s'en tient au rôle de rapporteur impartial et exactement renseigné. Notons cependant qu'il réclame avec instance un régime plus autonome pour nos ports de commerce, en constatant combien l'excès de la centralisation et de la bureaucratie nuit à leur développement.

13. — M. Caillaux a profité du temps où il n'était plus ministre pour donner une nouvelle édition de son ouvrage : *Les Impôts en France*. La première édition a paru en 1904 (voir *Polybiblion*, t. C., p. 489). Rappelons seulement que le but de l'auteur ou plutôt des auteurs — car M. Caillaux a eu pour collaborateurs MM. Touchard et Privat-Deschanel — a été de présenter une vue d'ensemble du système fiscal français au commencement du XXe siècle. Toutes nos multiples contributions et taxes, directes et indirectes, nos droits d'enregistrement, douanes, octrois, monopoles, sont tour à tour décrits et expliqués dans leur organisation présente. Les appréciations sur le mérite de ces divers impôts sont rares dans le corps de l'ouvrage. M. Caillaux en a fait seulement une critique générale dans la Préface,

qui est son œuvre propre. Cette Préface, dans la première édition, se terminait par le vœu que toute réforme fiscale fût préparée par de sérieuses économies. Bien que ce vœu n'eût encore reçu aucun commencement de réalisation, M. Caillaux n'en a pas moins entrepris, comme on le sait, de substituer un impôt général sur le revenu, à nos anciennes contributions directes. Mais il prend soin de nous rassurer dans la courte introduction qu'il a écrite pour sa deuxième édition. Son projet, dit-il, « loin de bouleverser, comme l'ont soutenu ceux qui sont insuffisamment informés sur ces questions, notre système d'impôts, reste dans la ligne d'évolution de notre fiscalité, il la rajeunit, il l'adapte aux progrès et aux formes nouvelles de la richesse publique, etc. » Enfin, c'est un projet bénin, bénin !

14. — En matière d'impôts, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Le ministre qui augmente les tarifs voit l'accroissement des recettes du Trésor, mais il ne voit pas le préjudice porté à la fortune publique; l'électeur qu'on allèche avec l'impôt sur le revenu voit sa feuille d'impôts réduite et celle du riche augmentée, mais il ne voit pas que la surcharge imposée au riche retombera sur lui. La difficulté est grande assurément de démêler les conséquences inaperçues des diverses sortes de contributions. On trouvera à la fois l'historique de cette science et l'exposé de ses principes, dont quelques-uns sont encore bien hypothétiques, dans l'ouvrage de M. Seligman, professeur à l'Université de Colombia, dont M. Louis Suret vient de donner une traduction française : *Théorie de la répercussion et de l'incidence de l'impôt.* « En fait, dit M. Seligman, les personnes qui paient un impôt en souffrent souvent moins que celles qui ne le paient pas du tout; l'homme qui fait deux kilomètres par jour en dehors de sa route pour ne pas payer le péage d'un pont gagnerait plus à la suppression du péage que la plupart de ceux qui paient ce péage. » Cependant il ne faut rien exagérer. D'après une théorie optimiste, qui a eu cours autrefois, tous les impôts, avec le temps, finiraient par se répartir équitablement dans la masse des contribuables. M. Seligman réfute ce système. Il étudie successivement les divers genres d'impôts, ceux surtout qui existent en Amérique et en Angleterre, et il montre que leur répercussion diffère très notablement. Certains impôts, tels que ceux sur les objets de luxe ou ceux sur les successions, restent presque entièrement à la charge de ceux qui les payent; d'autres, au contraire, payés par le producteur, retombent en totalité sur le consommateur. Et d'ailleurs, observe M. Seligman, dans sa conclusion, si tous les impôts frappaient en réalité tout le monde, le résultat ne serait pas plus juste pour cela; l'impôt serait proportionnel à la dépense, qui est la moins équitable de toutes les bases. Le législateur ne peut donc pas opter indifféremment entre les divers systèmes d'impôts; il doit

donner la préférence à ceux dont on peut prévoir le résultat avec un certain degré d'exactitude. En ce sens, la théorie de l'incidence peut tout au moins lui donner des indications utiles.

15. — Pour les contribuables, ce qui importe, c'est moins de savoir si les impôts sont justes ou non, que d'en payer le moins possible, et dans un pays comme le nôtre, où « l'évolution de la fiscalité », comme disait tout à l'heure M. Caillaux, n'a pas de limites, cette préoccupation est légitime. C'est pourquoi un *Guide du contribuable*, tel que celui de M. Georges Gabison, qui a pour but d'enseigner à chacun le moyen de vérifier ses feuilles de contributions et d'obtenir tous dégrèvements, est un livre recommandable. M. Gabison remarque, non sans raison, dans la préface, que « la perspective de l'impôt sur le revenu constitue une menace pour ceux qui n'examineront pas avec une attention soutenue les contributions réclamées pour les années qui précéderont la mise en vigueur du nouvel impôt. » Donc, examinons, fouillons, scrutons; le *Guide* de M. Gabison nous y aidera en tout ce qui concerne les contributions et taxes directes, et il nous fournira les formules des humbles requêtes à adresser à Monsieur le Préfet.

16. — Dans une brochure sur la *Réforme des conseils de préfecture*, M. Maurice Hervieu rappelle les divers projets qui ont été déjà présentés sur ce sujet par plusieurs ministères, notamment le dernier déposé par M. Clémenceau en 1907 et qui instituait, dans chaque département, pour le jugement des affaires administratives un juge unique. Ce système serait certainement déplorable, car il est évident que le juge administratif unique aurait encore moins d'indépendance que n'en ont nos conseillers de préfecture actuels, entre lesquels la responsabilité est partagée. M. Hervieu, qui a fait sa carrière dans l'administration, ne comprendrait pas la France sans une juridiction administrative. Il ne s'est sans doute jamais demandé comment l'Angleterre peut s'en passer. La réforme qu'il conseille et qui a déjà été proposée depuis longtemps, notamment par M. Georges Picot, consisterait à créer des conseils de préfecture régionaux. Mais elle se comprendrait difficilement et n'aurait, croyons-nous, aucun avantage pour les contribuables, avec l'organisation administrative actuelle. Avant de créer des institutions régionales, il faut d'abord instituer la région.

Ouvrages divers. — 17. — Les fonctions de juge de paix étaient considérées autrefois comme à la portée de tout le monde; il n'y fallait que de l'honnêteté, du bon sens et quelques notions de droit; elles exigent actuellement de plus amples connaissances. Des lois nouvelles ont notablement augmenté les attributions des magistrats cantonaux. En dehors des litiges qui sont de leur compétence, ils ont souvent à rendre des décisions gracieuses et sont aussi chargés de

fonctions administratives. C'est pour leur faciliter ces travaux multiples et divers que M. Cornilliat a composé un *Répertoire-formulaire des juges de paix en matière de compétence civile extra-judiciaire.* Les matières y sont traitées par ordre alphabétique; pour chaque sujet un texte fait connaître l'état de la législation et de la jurisprudence, et au-dessous se trouvent les formules des actes qui s'y rapportent. Cet ouvrage peut être utile non seulement aux juges cantonaux et à leurs auxiliaires, mais encore à tous les hommes de loi, qui y trouveront des modèles de procédure spéciales et souvent peu connues.

18. — M. Albert Poirier, commissaire de police, est l'auteur d'un petit traité de *Droit usuel* qui, d'après son titre, comprendrait le droit civil, le droit pénal, l'instruction criminelle, le droit administratif, le droit rural et le droit électoral. Mais toutes ces matières n'y sont guère envisagées qu'au point de vue de la police, et encore! Dans la partie du droit civil par exemple, il est bien parlé du divorce, mais non du mariage. Les parties du droit pénal et de l'instruction criminelle sont les plus développées. L'auteur toutefois se borne souvent à reproduire les textes de loi,et ce n'est pas toujours le moyen de mettre le droit « à la portée de tous ». Néanmoins ce petit volume, pourvu d'une table alphabétique, peut servir de memento aux officiers de police judiciaire, gardes champêtres et employés de mairie.

19. — Un vrai manuel de droit usuel, fort bien fait, fort intéressant, est celui que vient de publier M. Fernand Butel, docteur en droit, ancien substitut, sous le titre de : *Petites Leçons de droit pour les femmes.* Bien que l'auteur ait écrit plus spécialement pour le beau sexe, les hommes eux-mêmes ne sauraient trouver un meilleur maître pour les initier aux principes de la science juridique. Comme le dit fort justement M. de Lamarzelle, dans sa Lettre-préface, M. Butel a réussi « à faire une œuvre de vulgarisation qui ne fût pas superficielle ». Et, en effet, il ne se borne pas, comme la plupart, à résumer ou expliquer les règles du droit, il en montre la raison d'être, en rappelle au besoin l'origine; il en fait aussi, quand il y a lieu, la critique, et cette critique s'inspire toujours des meilleurs principes philosophiques et sociaux. Un autre mérite est d'avoir su condenser dans un petit volume de 350 pages presque tout ce qu'un homme ou une femme du monde a besoin de connaître en fait de droit et même d'économie politique, car, après une première partie qui traite du droit civil, une seconde consacrée au droit public, M. Butel donne aussi quelques notions élémentaires d'économie politique. Le volume comprend encore des formules pour les actes sous seing privé les plus usuels.

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. *Au pair. Une Française en Allemagne*, par H. CELARIÉ. Paris, Colin, 1911, in-18 de 269 p., 3 fr. 50. — 2. *Ceux qui partent*, par GEORGES DE LYS. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 248 p., 1 fr. — 3. *L'Émouchet. Le Tue-belettes. Merlin*, par NORBERT SEVLSTRE. Paris, Hachette, s. d., in-16 allongé de 255 p., ill. d'après F. de Myrbach, 3 fr. 50. — 4. *Magali*, par M. DELLY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 324 p., 3 fr. — 5. *Le Destin d'Hélène*, par JEAN RELECQ. Paris, Hachette, s. d., in-16 allongé de 204 p., ill. par Blanchot, 3 fr. 50. — 6. *La Charité de Geneviève*, par F. DE NOCÉ. Paris, Haton, s. d., in-12 de 280 p., 3 fr. — 7. *Miss Ouragan*, par LUCIE DES AGES. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 252 p., 2 fr. — 8. *La Source du bonheur. Conte du bord de l'eau. La Boîte qui chante. Deux Destins*, par LOUIS MAIGUE. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. in-12 de 153 p., 2 fr. 50. — 9. *Une Prison dorée*, par B. DE BUXY. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 329 p., 3 fr. — 10. *La Pierre philosophale*, par JEANNE DE COULOMB. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 11. *Frivole*, par JACQUES DES GACHONS. Tours, Mame, s. d., in-12 cartonné de 308 p., ill. de G. Dutriac, 1 fr. 50. — 12. *Quelques braves gens*, par JEAN VIOLA. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 à 2 col. de 89 p., ill. de J. Jamet, 1 fr. — 13. *Journal d'Yvonne, carnet d'une jeune créole*, par F.-H. LAUT THOMPSON. Paris, Librairie des Saints-Pères, s.d., in-12 de 163 p., 2 fr. 50. — 14. *Marie de Renaud*, par BERTHE DE PUYBUSQUE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 315 p., 3 fr. — 15. *Les Contes de l'Étape*, par JEAN DRAULT. Paris, Jouve, 1910, in-16 de 211 p., ill., 2 fr. — 16. *Le Roi des airs*, par GASPARD DE WEEDE. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 244 p., 2 fr. — 17. *Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire, la Restauration* (1780-1815), par JEAN CHARRUAU. 3e éd. Paris, Téqui, 1911, in-12 de 472 p., 3 fr. 50. — 18. *Beau Casque*, par ERNEST DAUDET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 à 2 col. de 134 p., ill., 1 fr. — 19. *Le Château-Rose*, par M. MARYAN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. — 20. *Le Rachat*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-18 de 344 p., 2 fr. 50. — 21. *Un Secret*, par D. FRADIN. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 302 p., 0 fr. 75. — 22. *Le Mal de vivre*, par GAEL DE SAILLANS. Paris, Œuvre d'Auteuil, 1911, in-16 de 400 p., 3 fr. 50. — 23. *Loi d'exil*, par EDMOND THIRIET. Paris, Téqui, 1911, in-12 de 320 p., 3 fr. 50. — 24. *Contes normands pour les jours de fête*, par l'abbé HENRI BOURGEOIS. Paris, Jouve, 1911, in-16 de 342 p., 3 fr. — 25. *L'Homme debout*, par ROGER DOMBRE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 64 p. à 2 col., 0 fr. 20. — 26. *A pleines mains*, par JEAN DES TOURELLES. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XI-172 p., 2 fr. 50.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Les Zouaves pontificaux à Patay*, par HENRI BAJU. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 2. *Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche*, par JEHAN GRECH. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 85 p., 1 fr. — 3. *Une Nuit d'Alsace*, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 70 p., 1 fr. — 4. *Le Cœur de Suzel*, par CH. LE ROY-VILLARS. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 67 p., 1 fr. — 5. *Le Sapin de Noël*, par ALICE PUJO. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 34 p., 1 fr. — 6. *Madame Tartarin*, par JACQUES D'ARS. Paris, Klotz, s. d., in-12 de 69 p., 1 fr. — 7. *Monsieur l'Inspecteur*, par JULIEN RICHER. Paris, Klotz, 1910, in-12 de 61 p., 1 fr. — 8. *Les Fruit murissent...*, par JULIEN RICHER. Paris, Haton, 1910, in-12 de 47 p., 1 fr. — 9. *Le Noël du pôvret*, par l'abbé FRANÇOIS LOZET. Paris, Beauchesne 1910, in-16 de 47 p., 1 fr. — 10. *La Crèche*, par l'abbé JOSEPH OGER. Paris, Haton, 1910, in-16 de 16 p., 0 fr. 75. — 11. *Marie d'Anjou*, par l'abbé JOSEPH OGER Paris, Haton, 1910, in-18 de 75 p. 1 fr. 50. — 12. *Nuit d'Empereur*, par CARLOS OLLIVET. Paris, Haton, s. d., in-18 de 80 p., 1 fr. 50. — 13. *Un Déjeuner historique, joyeuse aventure de la vie de Henri IV*, par CARLOS OLLIVET. Paris, Haton, s. d., in-18 de 47 p., 1 fr. — 14. *Vous ou moi, scène de chasse* par CARLOS OLLIVET. Paris, Haton, s. d., in-18 de 29 p., 0 fr. 75. — 15. *L'Hôtel du Veau d'or*, par Mme BLANCHE DAUTRANT, Paris, Haton, s. d., in-16 de 12 p., 1 fr. — 16. *J'suis trop timide*, pr Mme BLANCHE DAUTRANT. Paris, Haton, s. d., in-16 de 7 p., 0 fr. 50. — 17. *Le Portrait*, par Mme BLANCHE DAUTRANT. Paris, Haton, s.d., in-16 de 7 p., 0 fr.50. —

18. *Les Dix-huit ans de Mademoiselle*, par Mme Blanche Dautrant. Paris, Haton, s. d., in 16 de 36 p., 1 fr. — 19. *Une Demande en mariage*, par Mme Blanche Dautrant. Paris, Haton, s. d., in-16 de 7 p., 0 fr. 50 — 20. *Un Raphaël*, par Mme Blanche Dautrant. Paris, Haton, s. d., in-16 de 7 p., 0 fr. 50. — 21, *Le Docteur Guéritou*, par Mme Blanche Dautrant, Paris, Haton, s. d., in-16 de 22 p., 1 fr. — 22. *Un bon Parti*, par Mme Blanche Dautrant. Paris, Haton, s. d., in-16 de 31 p., 1 fr. — 23. *La Tabatière de Cagliostro*, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 59 p., 1 fr. — 24. *Polichinelle* par Jean Allard. Paris, Lequesne, 1910, in-16 de 28 p., 1 fr. — 25. *Au « Boucan »*, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, et Lesot, s. d., in 16 de 36 p., 0 fr. 80. — 26. *A la poudrière*, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 35 p., 0 fr. 80. — 27. *Arthur au téléphone*, par Paul Croiset. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 16 p., 0 fr. 50. — 28. *L'Illustre Inconnu*, par M.-J.-H. de Visme. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 33 p., 0 fr. 80. — 29. *Jeune Fille détachée*, par M. J. H. de Visme. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 7 p., 0 fr. 25. — 30. *Occasions exceptionnelles*, par M.-J.-H. de Visme. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de p., 0 fr. 25. — 31. *Le Tour du Monde en 80... vers*, par G. Guy-Tong. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 6 p., 0 fr. 25. — 32. *Superstitieuse*, par Jeayne de Lacrousille. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 7 p., 0 fr. 25. — 33. *Je ne veux pas*, par Manoel des Barres. Paris, Bricon et Lesot, 1910, in-16 de 8 p., 0 fr. 25. — 34. *Le Rapport de la Commission des inondations*, paroles de Jean de Trébuof, musique de E. Delahaye. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 4 p., 0 fr. 25. — 35. *Les Mésaventures de Pataud*, paroles de Jean de Trébuof, musique de E. Delahaye. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-18 de 4 p., 0 fr. 25. — 36. *L'Ouest-État-meurt*, paroles de Jean de Trébuof et Carcel. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 4 p., 0 fr. 25. — 37. *A la campagne*, paroles de Jean de Trébuof, musique de E. Delahaye. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 4 p., 0 fr. 25. — 38. *Statuts pour statues*, paroles de Jean de Trébuof, musique de E. Delahaye. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 4 p., 0 fr. 25. — 39. *Voyage sovoyard*, paroles de Carcel, musique de E. Delahaye. Paris, Bricon et Lesot, s. d., in-16 de 4 p., 0 fr. 25.

Romans, contes et nouvelles. — 1. — Les lecteurs du *Correspondant* ont eu la primeur du joli récit de M. H. Celarié : *Au pair*, où une jeune Parisienne raconte, d'une plume alerte, son séjour dans une famille de la Pologne allemande. Fine, un peu malicieuse, mais trop droite et trop sincère pour ne pas faire la part des réelles qualités de bonté, qui se cachent sous des usages d'apparence grotesque, surtout parce qu'ils ne sont pas les nôtres, la petite Française est tout à fait sympathique. Elle gagne l'affection de ses hôtes et il ne tiendrait qu'à elle d'épouser le fils de la maison. — Le second récit du même volume a une donnée à peu près semblable, avec peut-être un peu moins de charme et de grâce légère; la scène, cette fois, se passe dans le Mecklembourg.

2. — *Ceux qui partent*, contrairement au volume qui précède, est un récit un peu triste, mais émouvant. Le commandant Nicolas Douèvre a adopté Nicole de Champcenet, sa filleule, dont le père a a été son meilleur ami et dont la mère, Albane, fut le rêve très pur et sans espoir de sa jeunesse. Nicole n'a pas de fortune et le commandant se dévoue pour elle avec un désintéressement que la fillette ne reconnaît pas toujours. Ce malentendu est le côté poignant d'une histoire très simple où les questions qui, en ce moment, troublent l'armée, mettent

une note d'actualité. C'est seulement quand son père adoptif est sur son lit de mort, que Nicole rend pleine justice à ce héros obscur qu'elle a méconnu, bien qu'elle l'aimât. Le style est facile et une note religieuse a inspiré l'auteur, M. G. du Lys; si le sujet de son récit est plutôt douloureux, n'en est-il pas d'autant plus réel, et les malentendus entre ceux qui s'aiment ne sont-ils pa une des souffrances journalières et mystérieuses de la vie?

3. — Des trois nouvelles que renferme *l'Émouchet*, la première, qui donne son titre au volume est la plus importante et la plus dramatique. L'auteur, M. N. Sevestre, connait à fond la mentalité des paysans normands au milieu desquels se déroule l'histoire qu'il raconte; son style, vif et clair, est émaillé de descriptions vécues et de plus de psychologie qu'on n'en rencontre d'ordinaire dans les ouvrages destinés à la jeunesse. Dans *l Émouchet*, la victime, peu intéressante, d'une erreur judiciaire, est moins sympathique que le prêtre, véritable héros du récit; ajoutons que l'esprit du volume est excellent, avec une note religieuse, respectueuse et discrète.

4. — *Magali* est l'histoire parfaitement morale, mais assez peu vraisemblable, de deux enfants dont la mère meurt subitement en wagon, et qui sont recueillis et élevés dans un milieu aristocratique du Royaume-Uni. Or, il se trouve que ces enfants, qui appartiennent par leur père à une honorable famille d'Arles, sont, du côté maternel, alliés aux familles mêmes qui les ont recueillis et qui finissent par les reconnaître. Magali, l'héroïne de ce livre de M. Delly, est aussi bonne que jolie et elle mérite, tout comme une princesse de contes de fées, d'épouser le duc de Staldiff. L'esprit de l'auteur est excellent et une note chrétienne inspire son travail; relevons-y cependant des erreurs nombreuses pour tout ce qui touche aux milieux et surtout aux titres anglais. Entre eux les membres de l'aristocratie britannique ne s'appellent pas plus « mylord » qu'un gentilhomme français n'appelle son ami « Monsieur le comte » ou « Monsieur le marquis »; seuls leurs domestiques s'expriment ainsi.

5. — Si *le Destin d'Hélène* Peyron-Chabas est celui de beaucoup de jeunes filles de son monde, il n'en est pas moins fort triste. Élevée par des parents dont les dépenses dépassent de beaucoup la fortune, elle a appris d'eux à vivre d'une vie factice : « On m'a forgé, dit-elle, une âme de poupée, futile et vaniteuse. » Une occasion s'offre à elle de sortir de cette existence qui, au fond, lui paraît méprisable. Un officier, brave et honnête garçon, veut l'épouser, il lui offre un nom honorable, une affection profonde, mais une fortune médiocre. Après un dur combat, elle repousse sa demande : pauvre et sans dot, mais habituée à une existence de luxe, elle a peur de s'engager dans une voie étroite, qui suppose l'abnégation et l'effort, et elle accepte

comme fiancé le richissime M. Gaubert, devenu le principal créancier de son père. La pensée qu'elle se sacrifie à ses parents pourrait excuser, sans le justifier, le mariage d'Hélène, si elle-même n'avouait franchement qu'en le contractant, elle obéit surtout à la soif d'une vie facile. Le volume de M. J. Relecq est écrit avec aisance, il n'a aucune note religieuse, mais à travers ses pages sont semées des idées justes et saines sur le danger qu'il y a de préparer à la vie par une éducation toute de parade, des jeunes filles que leur pauvreté mettra tôt ou tard aux prises avec les réalités de l'existence.

6. — Bien différente est la destinée de l'héroïne de *la Charité de Geneviève*. Fille d'un cultivateur normand, Geneviève Destigny s'est toujours sacrifiée aux autres : d'abord à son père, puis à son demi-frère, ensuite à ses amis et à ses voisins pauvres. Cette femme très humble a une âme héroïque et accomplit, sans s'en douter, des actes sublimes. On le devine, c'est dans sa foi chrétienne qu'elle puise le courage de marcher avec sérénité dans la voie de l'épreuve; cette épreuve atteint son apogée quand Geneviève, expulsée de son logement, échoue dans un asile de nuit; mais c'est quand tout paraît perdu que le salut est proche. Un héritage inattendu vient à point assurer à la vieillesse de Geneviève une large aisance, et un jeune ménage, dont elle a été la Providence, entourera d'affection celle qui a toujours donné aux autres sans compter. L'épisode du frère millionnaire qui renie sa sœur et la laisse mourir de faim, tout en croyant l'aimer, manque quelque peu de vraisemblance, mais la morale du volume de M. F. de Nocé : que Dieu fait honneur à la confiance de ses serviteurs, est réconfortante pour tous et utile à inculquer aux enfants pour lesquels ce récit est écrit.

7. — L'intérieur très réglé, un peu morne, du colonel en retraite de Bressieux, est subitement envahi par *Miss Ouragan* et son frère, deux colis vivants qu'expédie au vieil officier un de ses amis, missionnaire au Canada. Bien que peu endurant de sa nature, le colonel reçoit, sans trop se plaindre, les petits Motteville. Le garçon, âgé de seize ans, lui donne toute satisfaction : mais sa sœur justifie par sa turbulence son surnom de « Miss Ouragan ». En fin de compte, M. de Bressieux, aux abois, confie cette pupille encombrante à sa voisine, Mlle Claire Massier, dont la main, plus légère et plus souple que la sienne, modifiera heureusement la nature inculte de la fillette. A la dernière page du volume seulement est révélé le secret qui enveloppe l'origine des Motteville : ils s'appellent en réalité de Bressieux et sont les enfants d'un frère cadet du colonel, qui, après mille folies, a émigré au Canada, s'y est marié et, devenu veuf, a repris une vie errante, pour venir mourir dans une pauvre auberge de France. Par un concours de circonstances providentielles, c'est Georges qui réconcilie avec Dieu

son père mourant. Plus tard, avec la pensée de consacrer sa vie à expier pour lui, le jeune homme entre à la Grande Chartreuse, laissant auprès du colonel « Miss Ouragan », assagie par l'affectueuse influence de son amie. Ce récit de Mme Lucie des Ages, écrit avec simplicité, dans un excellent esprit, convient aux enfants de dix à onze ans.

8. — L'auteur de *la Source du bonheur*, M. L. Maigue, prétend ne pas faire de la psychologie profonde ou savante. Sous une forme simple, presque ingénue, il exprime des idées justes et réconfortantes sur le vrai sens de la vie et sur la question, si controversée, du bonheur. Parmi les esquisses, dont la première a donné son nom au volume, citons spécialement celle qui est intitulée : *Deux Destins*, écrite avec une note d'émotion vraie.

9. — *Une Prison dorée* est une prison toute morale : Geneviève Urgel, devenue princesse par son mariage, est captive des usages, des traditions et du protocole d'une petite Cour; et même la naissance de son fils ne l'affranchit pas du lourd fardeau des grandeurs qui l'écrasent. C'est seulement par la renonciation de ce fils à ses droits héréditaires qu'elle voit s'ouvrir les portes de sa prison dorée. Comme tous les ouvrages de Mme de Buxy, celui-ci est enveloppé d'une certaine atmosphère de mystère et d'irréel, les descriptions de la nature sont celles d'un écrivain épris de la contrée montagneuse, où se passe son récit; son sens de la vie est élevé, car elle met le bonheur dans le dévouement et le sacrifice de soi-même.

10. — On peut en dire autant de l'auteur de *la Pierre philosophale*, Mme Jeanne de Coulomb, dont le livre se ferme sur cette pensée : « La pierre philosophale, la vraie, celle qui, de rien, fait du précieux, ne peut être que la grâce divine. » Mais, à l'action de la grâce, il faut apporter le concours d'une bonne volonté énergique et l'héroïne du récit, Colette Aymerillot, n'y manque pas. Demoiselle de compagnie de la richissime Mlle Flamel, elle déjoue les louches manœuvres des intrigants qui entourent l'héritière et, en découvrant un testament caché, elle répare une criante injustice. Au rebours de ce qui se passe trop souvent en ce monde, la charmante Colette recueille promptement le bénéfice de sa courageuse intervention et partage, pour son plus grand bonheur, la fortune qu'elle fait rendre à François de Montoirac. Récit agréablement écrit, avec un soupçon de mystère, qui en augmente l'intérêt.

11. — *Frivole*, par M. Jacques des Gachons, est écrit avec aisance, dans un bon esprit. Marie-Aimée Dutertre est l'incarnation même de la frivolité; elle compromet par ses caprices, son égoïsme et ses folles dépenses, le bonheur et l'honneur de la famille où elle est entrée. Ses expériences, assez poignantes cependant, n'assagissent en rien cette poupée, sans tête et sans cœur, sur qui ni la souffrance ni le devoir n'ont de prise et qui mourra dans l'impénitence finale.

12. — Tracées d'une plume émue et alerte, ces portraits de *Quelques braves gens* sont très variés; ils nous font connaître d'humbles héros qui, sans phrases et sans pose, accomplissent bravement leur tâche quotidienne. Quelques-uns font mieux encore et, sans rien perdre de leur simplicité, atteignent à des hauteurs de renoncement admirable. Des scènes populaires sont décrites avec entrain et la note morale et religieuse n'est jamais sermonneuse. En somme, le livre de M. Jean Viola est excellent à répandre dans tous les milieux : autant chez ceux pour lesquels la vie des humbles est un monde inconnu que chez les humbles eux-mêmes qui y trouveront, sous une forme bien vivante, des leçons de foi, de patience et de courage.

13. — *Le Journal d' Yvonne*, la jeune créole, porte l'empreinte d'un esprit chercheur, un peu chimérique, qui trop volontiers s'analyse mais qui, avec cela, est très ouvert au beau sous toutes ses formes. Le style de l'auteur, M. F.-H. Laut-Thompson, ou plutôt de la « jeune créole » manque de simplicité; il est parfois, comme dans l'épisode de « Nisida », exagéré et tant soit peu incohérent. L'affectueux complot par lequel la « tante Véra » amène tout doucement sa fantasque nièce à épouser un marin, en tous points parfait, l'orientera sûrement vers une vie plus utile, faite de devoirs sérieux et de joies réelles.

14. — *Marie de Renaud* est douce, intelligente et charmante; mais sa vie devient difficile quand, après la mort de sa mère, son père, faible et vaniteux, épouse Mme du Treilhart, son ancienne institutrice. La pauvrette n'est vraiment heureuse que chez ses grands parents maternels; le paisible intérieur de ces vieux qui, après cinquante ans de mariage, s'adorent comme au premier jour, est joliment décrit. La détresse de l'héroïne est complète quand, pour rassurer son père malade et ruiné, elle consent à épouser le fils de sa belle-mère, garçon fort peu recommandable, qu'elle n'aime pas. Elle a d'autant plus tort qu'elle est fiancée à un homme de mérite, Gilbert de Mornac, dont elle va sacrifier le bonheur avec le sien. Heureusement pour elle, le déplaisant Maxime de Treilhart détourne une grosse somme de la caisse de son régiment, Marie paie la dette et par là reconquiert la liberté d'épouser Gilbert. L'auteur, Mme Berthe de Puybusque, a un style aisé et des sentiments excellents ; mais sans vouloir prôner à outrance la théorie du « droit au bonheur », il est permis de penser que Marie avait le devoir de protéger le sien en respectant la parole donnée.

15. — On connaît l'écrivain populaire qu'est M. Jean Drault. Ses *Contes de l'Étape* sont, comme les autres, gais sans grossièreté et ne déparent pas la collection des contes militaires, dont il a la spécialité.

16. — *Le Roi des airs*, ce titre l'indique, est une histoire d'aviation, bien racontée par M. G. de Weede, et remplie de péripéties dramatiques. Des ennemis de la France veulent s'emparer du secret de l'aé-

roplane militaire construit par le grand usinier Brabantin et monté par son neveu, Jean Bertrand. Le complot, dirigé par de hauts personnages, est servi par un caissier infidèle et des juifs miséreux; mais dans une rencontre dramatique à travers les airs, au-dessus des plaines flamandes, l'aéroplane français est vainqueur tandis que l'aéroplane rival « mal copié » s'effondre sur le sol.

17. — Les *Souvenirs d'un vieux* comptent parmi les livres où la vérité historique apparaît sous une forme fictive. La trame du récit seule est inventée : les scènes de la Terreur que décrit M. Jean Charruau sont conformes à la hideuse réalité, celles de l'Empire et de la Restauration reflètent bien l'état d'âme d'une foule de braves soldats de cette époque, à qui, après le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, la ligne à suivre parut troublée et incertaine. Dominant toutes les péripéties dramatiques du récit est une pensée de foi, très vivante, jamais ennuyeuse; en somme excellent livre à répandre dans tous les milieux jeunes, même dans les milieux populaires, où la vérité historique pure pourrait sembler austère, mais où, sous la forme d'un roman, elle est plus acceptable et non moins utile.

18. — *Beau Casque* offre, avec le volume qui précède, quelques traits de ressemblance. Le héros, Gaston Beau Casque, après avoir sauvé de la prison sa bienfaitrice, la châtelaine de Ruquemare, s'enrôle parmi les volontaires qui s'en vont défendre la frontière française contre les armées étrangères et aussi contre celle des émigrés. Il cherche à oublier, en se battant au dehors, les crimes dont les terroristes déshonorent la France au dedans; il se distingue par ses services et par son courage et, à son retour, il épouse son amie d'enfance, Marie-Thérèse de Ruquemare. M. Ernest Daudet, qui a fait de cette époque une étude spéciale, traduit sous la forme d'un roman, les sentiments des acteurs de ces drames poignants : chez lui les terroristes, opportunistes, royalistes, émigrés, nobles et roturiers, prêtres et soldats, ont la mentalité que leur reconnaît l'histoire.

19. — Dans *le Château-Rose*, Mme Maryan nous donne, selon son habitude, un récit joliment conté, où nous trouvons des sentiments délicats, une note religieuse, discrète et juste, et des descriptions de la nature, que l'on sent vécues. L'héroïne du roman, Marie-Claire, est cependant une figure moins originale et moins touchante que celle de Mlle d'Albrègue, la vieille fille, qui, par fidélité à un amour de jeunesse, se condamne à une vie étroite, laborieuse, méconnue et sans joie humaine. La joie finit cependant par lui arriver, mais sous une forme presque impersonnelle : « Quand on souffre, dit-elle, la joie des autres est encore le baume le plus sûr » et c'est ce baume, appliqué sur son ancienne blessure, qui rendra douces les dernières années de la « tante Valérie ».

20. — Les mêmes qualités se retrouvent, à un degré peut-être supérieur, dans *le Rachat* du même auteur. Gilles de Pardevagnes s'est marié pour redorer son blason et pour libérer son château familial des hypothèques dont il est grevé, et sa jeune femme, Cécile, l'a agréé parce qu'elle désirait échanger son nom bourgeois contre un titre authentique. Ce sont là, évidemment, de tristes conditions pour commencer une vie de ménage; mais Gilles et Cécile ont tous les deux un fonds d'honnêteté et de noblesse qui se développe sous l'influence de Rome et, plus encore, au contact de l'épreuve. Ils finissent par trouver le bonheur là où ils n'avaient cherché que l'intérêt. Les descriptions de Rome sont charmantes; l'auteur a pénétré l'atmosphère unique de cette patrie des âmes, où chacun semble trouver l'aliment qui lui convient le mieux.

21. — *Un Secret* est si bien gardé qu'il se découvre seulement à la dernière page du volume, après une foule de péripéties, qui tiennent en éveil l'attention du lecteur et qui exercent la persévérance du policier amateur, M. Diarel. Celui-ci est le véritable héros de cette histoire de M. Fradin, qui peut être mise entre toutes les mains.

22. — *Le Mal de vivre*, par M. G. de Saillans, est joliment écrit et pensé; une note élevée a inspiré le récit, où la petite infirme Josephe est guérie, non sans de rudes combats, du « mal de vivre ». Ame violente et passionnée dans un corps difforme, la fillette se révolte d'abord de « n'être pas comme les autres », puis, peu à peu, grâce à un continuel effort, elle s'élève au-dessus du mal qui « tue les énergies » et apprend la leçon des héros : « aimer pour se donner ». Cette haute leçon morale lui est enseignée, non par des sermons, mais par les événements qui se déroulent autour d'elle et par l'exemple des personnages, tous sympathiques, qui l'entourent. Il y a entre autres un vieux curé de campagne tout à fait réussi et une châtelaine aussi attachante qu'elle est admirable.

23. — *Loi d'exil*, comme le révèle son titre, est un récit d'actualité; la « loi d'exil » inique entre toutes, est celle qui condamne à l'expatriation, après les avoir dépouillés de leurs biens, des citoyens français coupables seulement de servir leur pays d'une façon qui déplaît aux maîtres du jour. Des sentiments religieux parfaits l'ont inspiré et chez l'auteur, M. Thiriet, se montre une compréhension vraie du but et du bienfait des ordres religieux. Le politicien Maillet incarne assez bien la mentalité de certains hommes publics qui cherchent à voiler, sous des mots ronflants et des utopies sonores, la bassesse de leurs actes. Peut-être pourrait-on désirer, pour ce récit éminemment religieux et moral, un style plus simple et plus vigoureux.

24. — *Les Contes normands pour les jours de fête*, de M. l'abbé H. Bourgeois, sont infiniment variés. Tour à tour émus, mystiques,

fantaisistes, humoristiques, ils sont, sous des formes si diverses, inspirés par une même pensée élevée : celle de faire pénétrer dans les âmes le souvenir des choses surnaturelles. Ce bon livre convient à tous les milieux.

25. — *L'Homme debout*, par Mme R. Dombre, est une histoire d'une conception ingénieuse, par laquelle la Maison de la Bonne Presse inaugure de nouvelles entreprises de bons romans à 20 centimes. Simone Hozeranne, est élevée par son oncle et tuteur, le Dr Hozeranne, lequel, par vengeance, a enfermé dans une maison de fous son frère Jacques, meurtrier par imprudence de la fille de son frère. Simone croit que son père est mort, et quand, par hasard, elle apprend la vérité, après avoir fait appel en vain à l'esprit de justice du docteur, elle entreprend la délivrance du malheureux interné. Son entreprise hardie aboutit, et, grâce à la générosité d'un infirme, fils unique du docteur, les deux frères sont réconciliés. En fin de compte, Simone épousera le Polonais Otto de Kiprianeff, qui l'a aidée à délivrer son père.

26. — *A pleines mains* est une collection de courts récits, comme nous en a donné souvent l'écrivain populaire qui s'appelle Jean des Tourelles, dont la plume alerte, tantôt émue, tantôt satirique, fait œuvre d'apostolat. Dans sa Préface, M. Henry Reverdy caractérise à merveille l'œuvre de ce prêtre « dont la paroisse est petite et le zèle très grand », qui écrit surtout pour les humbles dans le but de raffermir leur foi et de redresser leurs idées. Il y arrive au moyen de ces récits, qui, de même que les paraboles de l'Évangile, portent au loin la bonne parole sous une forme « amusante, primesautière, vécue, tout à tour poignante ou mordante, toujours nourrie d'un enseignement moral. »

Pièces de théâtre. — 1. — *Les Zouaves pontificaux à Patay*, épisode militaire en deux actes, par M. H. Baju, a neuf rôles masculins; le sujet de la pièce est dramatique et convient parfaitement aux œuvres catholiques de jeunes gens, cercles et patronages.

2. — Dans le drame en trois actes qu'il intitule : *Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche*, M. J. Greech met en scène, au moment de la Saint-Barthélemy, la vindicative mère de Charles IX et la douce Élisabeth, sa femme, dont l'influence lutte sans succès contre celle de sa belle-mère. Cette pièce a onze rôles, tous de femmes, et trois actes; une partition musicale l'accompagnera, au besoin; elle peut être jouée dans les patronages de jeunes filles.

3. — *Une Nuit d'Alsace* est un épisode dramatique en deux actes, avec huit rôles, tous masculins. L'action se passe pendant la guerre franco-allemande et l'esprit patriotique qui l'inspire rendra sûrement populaire, parmi les jeunes gens des œuvres chrétiennes, cette pièce de M. Le Roy-Villars.

4. — *Le Cœur de Suzel*, par le même auteur, est la contre-partie d'*Une Nuit d'Alsace*. Adaptée pour être jouée par des jeunes filles, la pièce a huit rôles, tous féminins. Le petit héros Frantz, qui meurt pour son pays, est remplacé par Suzel.

5. — *Le Sapin de Noël*, comédie en un acte de Mme Alice Pujo, est plutôt une féerie, destinée à être jouée par des petites filles ou de tout petits garçons; le personnage principal en est le Génie de la Montagne, qui préside à la fête de Noël.

6. — *Madame Tartarin*, comédie en deux actes, avec sept rôles, tous féminins, est une pièce comique, qui se passe en Suisse où Madame Tartarin renouvelle les exploits imaginaires, accomplis par son célèbre époux en Afrique. Une partition musicale, par M. Jos. Blanchon, accompagne cette petite pièce de M. Jacques d'Ars.

7. — *Monsieur l'Inspecteur*, comédie en un acte, sous une forme drôlatique, critique les singulières attitudes des maîtres d'école, soi-disant « neutres » et de leurs chefs hiérarchiques. Les quinze rôles de cette amusante pièce de M. J. Richer sont tous des rôles masculins.

8. — *Les Fruits mûrissent ..*, du même auteur, est un drame en un acte, inspiré par la même pensée, mais dans une note plus grave, puisque l'élève de l'école sans Dieu devient l'assassin de son frère. Il y a dans cette pièce six rôles, tous masculins.

9. — *Le Noël du pôvret*, veillée de Noël en un acte, a été représenté en 1909, à l'école Saint-Louis de Gonzague, à Paris; c'est dire que cette pièce de M. F. Lozet, dont les quinze rôles sont tous des rôles d'hommes, convient aux œuvres catholiques de jeunes gens. La musique, qui accompagne la pièce, est de MM. E. Minard et Ch. Geispitz.

10. — *La Crèche*, par M. l'abbé Joseph Oger, est une pastorale en un acte, qui a été représentée au patronage Saint-Serge à Angers. Les douze rôles peuvent être représentés par des filles ou par des garçons, selon le milieu où sera jouée la pièce. La musique, qui l'accompagne, a été adaptée par M. l'abbé Chasle-Pavie.

11. — *Marie d'Anjou*, du même auteur, est un drame en trois actes avec accompagnement de musique de M. l'abbé Joseph Thomas; il est destiné aux pensionnats de jeunes filles. En effet, les dix-sept rôles qu'il contient peuvent être joués par des jeunes filles et d'ailleurs l'ont été, comme l'explique M. l'abbé Oger dans une note placée en tête de la pièce.

12. — *Nuit d'Empereur*, dans la tempête, sous « la mitraille », drame en deux actes et en deux tableaux est fondé sur un épisode des *Mémoires de Marbot*: il y a cinq personnages principaux et huit secondaires, tous des hommes, sans compter un grand nombre de figurants. La musique et les apparitions peuvent être, à la rigueur, supprimées,

si l'on croit utile de simplifier cette pièce militaire et mouvementée, due à M. C. Ollivet.

13. — *Un Déjeuner historique*, par M. C. Ollivet, rappelle une « joyeuse aventure de la vie de Henri IV » racontée dans les *Contes de l'Épée* du comte de Brisay. Les neuf rôles sont tous des rôles d'hommes. La musique, qui accompagne la pièce, n'est pas indispensable.

14. — *Vous ou moi*, par le même auteur, est un épisode plaisant en un acte, qui a encore Henri IV pour héros et la forêt de Fontainebleau pour théâtre.

15, 16, 17, 18, 19, 20, 21 et 22. — *L'Hôtel du Veau d'or*, saynète en un acte pour jeunes filles, par Mme Blanche Dautrant, a deux rôles; *J'suis trop timide*, est un monologue pour garçon; *le Portrait*, un monologue pour jeune fille; *les Dix-huit ans de Mademoiselle*, une saynète en un acte, avec neuf rôles, tous de femmes; *Une Demande en mariage*, est un monologue pour garçon; *Un Raphaël* est un monologue pour jeunes filles; *Le Docteur Guéritou*, une saynète en un acte, avec six rôles de femmes, enfin *Un bon Parti* est une comédie en un acte, avec six personnages, dont un seul masculin. Toutes ces petites pièces ont pour auteur Mme Blanche Dautrant ; et si l'esprit n'en est pas très fin, elles sont du moins irréprochables au point de vue moral.

23. — *La Tabatière de Cagliostro*, par M. Le Roy-Villars, est plus importante. C'est une comédie enfantine en un acte, avec couplets, jeu et danses. Les dix rôles conviennent à de petits garçons, auxquels est destinée la pièce.

24. — *Polichinelle*, un acte en vers, est un dialogue à la fois comique et ému entre « Chiffon », à la veille de se marier, et le Polichinelle qui a charmé son enfance. Il renferme des vers agréables et de jolies idées. Deux rôles, celui de Chiffon et du Polichinelle, auquel, pour la circonstance, l'auteur, M. J. Allard, a donné une âme.

25 et 26. — *Au « Boucan »*, par M. J. d'Ars, comédie en un acte, compte sept rôles d'hommes et *A la Poudrière*, du même auteur, qui se qualifie de « bouffonnerie militaire », a aussi un acte et quatre rôles d'hommes. Ces deux pièces conviennent aux œuvres ouvrières de jeunes gens.

27 et 28. — *Arthur au téléphone* est une saynète, avec deux rôles de petits garçons, et *l'Illustre Inconnu*, une comédie enfantine en un acte, avec musique et cinq rôles de fillettes. Ces deux piécettes conviennent, la première aux enfants de dix à douze ans; la seconde aux petites filles de sept à huit ans.

29, 30, 31, 32 et 33. — Voici cinq monologues, dont deux : *Le Tour du Monde* et *Je ne veux pas* sont en vers; les autres : *Occasions exceptionnelles*; *Jeune Fille détachée* et *Superstitieuse* sont en prose et s'adressent aux jeunes filles.

34, 35, 36, 37, 38 et 39. — Enfin mentionnons, sous ces derniers numéros, des chansonnettes comiques, parfaitement conventionnelles et dont la plus amusante est celle qui est intitulée : *L'Ouest-État n'eut*, pot-pourri, sur des airs connus. COMTESSE DE COLISON.

THÉOLOGIE

Theologia dogmatica orthodoxa (*Ecclesiae graeco-russicae*) *ad lumen catholicae doctrinae et examinata discussa*. T. I. *Prolegomena*, auctore AURELIO PALMIERI. Florentiae, Libreria editrice fiorentina, 1910, gr. in-8 de XXV-815 p. — Prix : 20 fr.

Ouvrage du plus haut intérêt pour les théologiens des deux Églises, orthodoxe et catholique. D'une documentation très riche, il précise points communs et divergences et fait toucher du doigt la cause de multiples malentendus : l'Église russe prend contact avec le dogme romain à travers le rationalisme allemand; l'Église romaine lit trop souvent les théologiens russes dans des dissertations qui datent des conciles de Lyon et de Florence.

Le plan du P. Palmieri annonce quatre volumes. Voici le premier, les prolégomènes : c. I, notion de la théologie; c. II, notion et division du dogme dans la théologie orthodoxe; c. III, question du progrès dogmatique dans l'une et l'autre Église (l'auteur y reprend et complète les vues de son récent ouvrage, *Il Progresso dommatico*); c. IV, conception de la théologie chez les orthodoxes et revue de leurs écrivains depuis saint Jean Damascène jusqu'à nos jours; c. VI, justification de la méthode scolastique; c. VII, VIII, symboles de foi des églises orientales; c. IX, X, XI, théologie polémique.

Par endroits, la rédaction pourrait être un peu plus serrée. On eût aussi gagné à renvoyer aux traités particuliers quelques questions comme celle du *Filioque*... L'auteur qui fort justement abandonne la thèse de Rufin sur l'origine du Symbole des apôtres urge un peu trop la dépendance apostolique du texte en forme de symbole : plusieurs arguments sont trop *a priori* ou contestables, p. 309 note.. Le ton pourrait demeurer plus uniformément serein. Quels que soient les torts de la polémique adverse, il nous suffit de relever les seules fautes professionnelles.

Préparé à sa tâche par de multiples travaux, le R. P. Palmieri est maintenant un spécialiste de renom. Nous n'avons pas à refaire son éloge à chaque livre nouveau. Pendant que le succès de ce premier volume lui prouvera l'estime d'un grand nombre de travailleurs, nous souhaiterions que l'importance considérable de cette entreprise frappe des esprits éclairés et que des subventions généreuses en viennent hâter et faciliter l'achèvement. Peu de prodigalités seraient mieux justifiées. H. GISORS.

SCIENCES ET ARTS

Les Grands Philosophes. Chrysippe, par Émile Bréhier. Paris, Alcan, 1910, in-8 de VIII-295 p. — Prix : 5 fr.

Les Grands Philosophes. Épicure, par E. Joyau. Paris, Alcan, 1910, in-8 de 223 p. — Prix : 5 fr.

Ces deux volumes, dont s'est enrichi récemment la *Collection des grands philosophes*, publiée à la librairie Alcan sous la direction de M. l'abbé Piat, répondent bien au programme de la collection : mettre à la portée de ceux qui s'intéressent aux systèmes philosophiques un ensemble de notions précises, représentatives, comme on dit aujourd'hui, de ce que ces systèmes offrent de plus particulier et de plus essentiel.

Les anciens disaient déjà : « Chrysippe supprimé, il n'y a plus de stoïcisme. » Il est donc bien naturel que ce philosophe ait été choisi pour personnifier l'une des écoles de morale les plus célèbres de l'histoire, et peut-être — ajoute M. Bréhier — celle qui, sans se briser, a permis au plus grand nombre de talents originaux de se faire jour. Quelle tâche s'imposèrent les stoïciens? voici ce qu'on dit sur cette question à la page 2 : « Chercher une fusion, dans toutes les sphères de la pensée et de l'action, entre des concepts opposés dont l'un représente la forme traditionnelle de la pensée, et l'autre la pensée réfléchie et rationnelle. » L'idée est neuve en partie, ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'elle soit fausse, quoique difficilement conciliable avec les fameux « paradoxes » du Portique, reconnus tels par les stoïciens eux-mêmes.

De l'immense production de Chrysippe au moins sept cents traités, si l'on en croit la tradition) nous n'avons plus que « de misérables restes ». Pour remédier à cette fâcheuse lacune, M. Bréhier a très habilement mis en œuvre les témoignages de l'antiquité, admirateurs et adversaires. Et son volume se ferme sur cette appréciation : « Des critiques de Carnéade il sortira, après la mort de Chrysippe, un stoïcisme rajeuni, celui de Panétius et de Posidonius; il n'en est pas moins vrai que Chrysippe a fixé quelques traits qui resteront définitifs dans l'école : nous voulons dire surtout cette espèce de rationalisme qui, loin d'aboutir à une critique dissolvante, donne au contraire un sens plus plein aux concepts physiques, moraux et religieux. »

— Le procès d'Épicure ayant subi maintes revisions au cours du XIXe siècle, M. Joyau s'est efforcé de dégager « l'âme de vérité » que renferme son système, altéré ou même dénaturé dès l'antiquité par des légendes de tout genre. Ce qui a contribué à leur donner créance, c'est qu'Épicure a partagé la mauvaise fortune de Chrysippe : de tous ses livres rien ne nous a été conservé. On n'éprouve aucune surprise à apprendre que ses élèves étaient bien plus nombreux que ceux

de Zénon, son contemporain et son rival : ils étaient attirés par l'affabilité du maître plus encore que par la solidité de son enseignement. La prospérité de l'école s'est d'ailleurs maintenue jusqu'aux derniers jours du paganisme.

Épicure nous est présenté ici (et dans ses grandes lignes le portrait sera jugé fidèle) comme méprisant la gloire littéraire, peut-être parce qu'il se sentait dépourvu d'émotion et d'imagination — n'ayant en somme réalisé aucun progrès en science ou en philosophie — peu soucieux de la logique — dominé en matière de connaissance par un vulgaire empirisme — rejetant toute métaphysique, sans paraître se douter que l'atomisme en était une — inventant le *clinamen* pour sauver la liberté morale, bien qu'à ses yeux l'âme fût de nature corporelle et n'eût aucun avenir à espérer au-delà du tombeau — croyant aux lois de la nature, mais niant toute Providence — enseignant une morale très apparentée à l'utilitarisme moderne, dont elle se distingue cependant à son avantage sur plus d'un point — se vantant de n'avoir ni vues politiques, ni programme social.

Tout en estimant qu'il y aurait injustice à attribuer à l'ensemble des théories épicuriennes « un caractère de lâcheté et de bassesse », M. Joyau y dénonce un manifeste relâchement, un fatal abandon de soi-même. Et chacun souscrira à ce jugement final (p. 222) : « L'épicurisme, et c'est là son vice radical, est vide de la conception de l'idéal, bien plus, il la proscrit comme une chimère dangereuse; de là son impuissance à satisfaire les exigences de la nature humaine. »

Dans l'un et l'autre ouvrage, dans le premier surtout, quelques points pourraient être assez légitimement discutés : mais était-il opportun de céder ici au dangereux attrait des savantes et subtiles controverses? Je ne l'ai pas cru. Ajoutons que pour faciliter les recherches, M. Bréhier a inséré à la fin de son volume d'abord un *Index alphabétique*, puis une *Table détaillée* des matières. C. Huit.

L'Éducation du cœur, par le P. Gillet. Paris, Lille, Rome, Desclée et de Brouwer, 1911, in-12 de 368 p. Prix : — 3 fr. 50.

Le R. P. Gillet, dominicain, qui vient de donner à l'Institut catholique de Paris (novembre 1910-janvier 1911) d'intéressantes conférences sur *la Valeur éducative de la morale catholique*, avait adressé celles que réunit le présent volume aux étudiants de l'Université de Louvain. Parlant à des jeunes gens de la manière de former et de gouverner leur sensibilité, on devine contre quel genre de périls il songe principalement à les mettre en garde. Il traite largement de la pureté et du vice contraire; il n'élude même pas la question de l'éducation préventive en ces délicates matières, et il réprouve également le système de l'ignorance absolue et celui de la lumière crue. Mais

il ne se cantonne pas du tout dans ce genre de questions. Il s'attaque à toutes les formes de l'égoïsme et de la paresse; il exalte toutes les formes élevées de l'effort, condition de la vie et du progrès. La répartition des chapitres en trois parties, les uns sur les maladies du cœur, les autres sur leurs causes, d'autres sur les remèdes, me semble avoir l'inconvénient d'amener des retours et des répétitions sur les mêmes sujets. J'ai noté encore (p. 24) une appréciation un peu trop absolue du rôle de la femme dans la famille antique, avec renvoi à *l'Économique* de Xénophon, où précisément se trouve une jolie esquisse de femme formée par son mari à être bonne ménagère. Mais on ne saurait trop approuver l'esprit général qui inspire ce livre et qu'exprime bien cet avertissement, très souvent opportun à rappeler, que je trouve dans la Préface : « Dans la façon d'aimer les autres, comme de s'aimer soi-même, avant d'être chrétien et pour l'être, il faut être un honnête homme. »

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Vérités sociales et erreurs démocratiques, par Mgr HENRI DELASSUS. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1910, in-12 de 410 p. — Prix : 3 fr. 50.

On retrouvera dans ce nouvel ouvrage de l'éminent directeur de la *Semaine religieuse* de Lille, avec un plan nouveau et sous une forme nouvelle, le développement des idées que nous avons déjà analysées en rendant compte des deux éditions de son important ouvrage : *Le Problème de l'heure présente* (*Polybiblion* février 1905, p. 165 et juillet 1907, p. 61). La première partie de l'ouvrage est consacrée aux « Vérités et erreurs fondamentales ». Elles se rapportent toutes à la méconnaissance du dogme du péché originel et à la croyance à la bonté native et naturelle de l'homme. De cette erreur découlent tous les vices de l'organisation politique moderne et de notre état social, vices dont l'auteur trouve la synthèse dans la « démocratie ». Mgr Delassus consacre ses chapitres les plus importants à démontrer que la démocratie, même chrétienne, est un pur sophisme, puissant instrument d'une inévitable décadence. — La seconde partie est consacrée aux « vérités et erreurs d'ordre secondaire » plus spécialement dans l'ordre économique, et la troisième partie expose « la solution chrétienne de la question sociale », qui consiste surtout dans la pratique de la charité et de la loi du travail et dans le rétablissement d'une hiérarchie sociale. C'est la thèse bien connue de *l'Étape* : le rétablissement des ordres dans la nation. L'auteur termine son livre par les paroles suivantes : « Les événements qui se précipitent achèveront de démontrer que tout ce qui n'est pas la franche et pleine vérité religieuse ne peut rien sur le cœur de l'homme, ne peut rien pour remettre la société dans ses voies. Ces mêmes événements faciliteront la résur-

rection de la foi. Ils disposeront les cœurs désabusés à la recevoir et Dieu, qui est bon et miséricordieux, suscitera des apôtres qui prêcheront la vérité plus encore par la pratique de leur vie que par leur parole. »

Cet ouvrage est, on le voit, un ouvrage de théologie et de théorie dont les conclusions sont nécessairement d'ordre mystique. Une conclusion pratique serait en effet bien difficile à formuler si l'on considère que la masse de la nation n'a plus la moindre notion du dogme du péché originel et que, même parmi ceux qui croient au dogme du péché originel, l'immense majorité dresserait avec entrain des barricades si un pouvoir quelconque essayait de supprimer l'égalité civile et politique et de rétablir des classes sociales. Vouloir, à l'heure actuelle, instituer en France un régime politique et social expressément basé sur l'idée de la chute originelle revient à chercher la quadrature du cercle. Il faudrait d'abord rendre la foi à notre pauvre pays. Souhaitons avec Mgr Delassus que Dieu suscite les héroïques artisans de cette œuvre! Mais avant qu'elle soit accomplie, n'est-il point permis d'essayer de vivre en mettant à contribution les sentiments qui restent bons, même dans la grande masse qui a perdu la foi? N'est-ce pas rendre ce travail impossible, que d'agiter devant la nation des formules absolues dont le sens légitime lui échappe et auxquelles elle donne trop facilement un rôle odieux. Admirons la sagesse du Pontificat suprême qui, malgré ses impérieux devoirs de gardien de la vérité absolue, use de tant de ménagements pour les vocables auxquels il est possible de trouver un sens acceptable, tels que le mot de Démocratie! Et que Mgr Delassus nous excuse d'observer respectueusement qu'une démocratie (ce qui n'est pas synonyme de république) n'est pas nécessairement antichrétienne. Une démocratie peut croire à la vérité religieuse; et à l'inverse une aristocratie ou un autocrate, peuvent n'y pas croire et se considérer comme l'origine du droit. C'est là une hypothèse que l'histoire a bien des fois réalisée. D'une telle démocratie ou d'une telle aristocratie, laquelle des deux est révolutionnaire au sens satanique du mot? L'une et l'autre ne le sont-elles pas également? Ce n'est point Rousseau qui a inventé la révolte contre Dieu. Elle est et sera de tous les temps, et elle a existé sous tous les régimes politiques. Mais malgré cette révolte, les chrétiens ont toujours eu le devoir de faire le plus de bien possible dans la cité, n'espérant que dans l'autre monde la réalisation intégrale de l'ordre social chrétien, parce qu'il suppose l'abolition du péché.

EUGÈNE GODEFROY.

La Vie des insectes. Morceaux choisis, extraits des *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 291 p., avec 11 planches et 15 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Mœurs des insectes. Morceaux choisis, extraits des *Souvenirs entomologiques* de J.-H. Fabre. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de 267 p., avec 16 planches. — Prix : 3 fr. 50.

La vie de M. J.-H. Fabre a été adonnée à l'étude sur le vif des insectes et de leurs mœurs et consacrée à sa vulgarisation. Ces petits animaux si nombreux, si variés, si ravissants, ont un attrait tout particulier pour qui sait les voir et rechercher leur rôle dans la nature qu'on reconnaît éminemment utile. Linné, le grand naturaliste, a dit depuis longtemps que « la nature était surtout admirable dans les plus petits êtres créés. » M. Fabre, depuis de longues années, s'est donné la tâche de le faire ressortir et d'en propager le goût par ses écrits, du plus haut intérêt. Sous le titre de *Souvenirs entomologiques*, il en a publié dix séries successives dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion de rendre compte. Cette continuité dans le travail et dans l'intérêt, méritait une récompense exceptionnelle. L'Académie française lui a décerné le plus considérable de ses prix directs, « le prix Née ».

M. Fabre, comme le constate le rapporteur, s'est efforcé de regarder vivre les insectes et a fini par surprendre les secrets les plus cachés de leur existence. Des dix volumes, où il a consigné ses recherches, les chapitres les plus intéressants viennent d'être extraits, et les pages les plus curieuses réunies. Sont ainsi composés les deux nouveaux que vient d'éditer la librairie Delagrave. D'après leurs titres, l'un serait consacré à « la vie des insectes », le second « à leurs mœurs ». En fait, ces indications les font reconnaître, mais les sujets sont analogues, et bien peu de chose les différencie. Ce sont plutôt deux volumes d'un même ouvrage, se faisant suite et aussi attachants l'un que l'autre.

Disons un mot des illustrations qui sont pour la plupart formées de planches hors texte reproduisant la photographie des insectes eux-mêmes, de scènes de leur vie, de leurs luttes les uns contre les autres. Quelques figures intercalées dans le texte donnent l'explication de certains passages plus spéciaux. G. de Senneville.

LITTÉRATURE

Essai bibliographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême (1468-1502), par l'abbé H.-J. Molinier. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de XII-307 p. — Prix : 4 fr.

Mellin de Saint-Gelays (1510-1558). *Étude sur sa vie et sur ses œuvres*, par l'abbé H.-J. Molinier. Paris, A. Picard et fils, 1910, gr. in-8 de XXXIII-614 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Molinier, professeur au collège libre d'Espalion, a pré-

senté deux thèses à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse sur deux poètes célèbres de la Renaissance, Octovien et Mellin de Saint-Gelays, l'oncle et le neveu. Quelle qu'ait été la filiation exacte du second, ils appartenaient tous les deux à l'illustre famille saintongeoise de Lusignan, qui a donné dans le siècle suivant des hommes d'État connus sous le nom de Lanssac.

Son père, Pierre de Saint-Gelays, résidait à Cognac, auprès de duc d'Angoulême, lui fit donner une éducation qu'il alla perfectionner à la Sorbonne. Les maîtres et les camarades qu'il y trouva lui inspirèrent le goût des lettres et il n'eut pas de peine à être introduit à la cour de Charles VIII, dont il devint le poète officiel, écrivant, en 1491, la ballade pour le mariage du jeune Roi avec Anne de Bretagne. Après sa grande composition sur *le Séjour d'honneur*, il devient protonotaire apostolique, et bientôt le Roi le récompense en lui octroyant l'evêché d'Angoulême. Octovien croyait du reste que cette faveur lui était bien due, tant on était sur ce point facile :

L'on n'a faict plus que par douzaines
Des cardinaulx, au temps qui court;
Saint Denys a appris sa court
Très bien ès partis rommaynes,
Perrault a tant tendu ses veynes,
Faisant du bigot et du lourd,
Qu'à lui le chapeau rouge accourt.

Ce rondeau inédit peint mieux le temps que tous les vers imités du grec ou traduits de Virgile et d'Ovide. Du reste, dans la jolie ville des Valois, où il arriva à vingt-six ans, Octovien de Saint-Gelays ne fut pas un mauvais évêque. Il oublia sa jeunesse orageuse, tout en continuant à écrire des vers de circonstance pour Charles VIII revenant d'Italie, ou mourant prématurément à Amboise :

Pleurez, nobles, pleurez vostre soulas,
Et jà ne soient vos yeulx, ne vos cueurs las
Rendre soupirs et larmes à grans sommes.
Mort est le fort des princes et des roys...

Sous Louis XII, il eut moins de rapports avec la Cour; il s'occupa à réformer les abus des monastères, tout en mettant la main sur de riches abbayes; il orna sa cathédrale et s'y fit construire une chapelle funéraire, qu'il ne tarda pas à aller occuper, laissant la réputation d'un poète assurément trop fécond, mais parfois bien inspiré, véritable initiateur avant Marot et avant Ronsard, et trop tôt enlevé aux lettres pour avoir pu donner sa vraie mesure.

— M. Molinier a commenté toutes ses œuvres en professeur consciencieux qui ne laisse rien de côté, et il fera de même avec Mellin de Saint-Gelays, auquel il consacre tout un gros volume. Ici la matière était plus riche. Son oncle l'avait pris tout enfant à l'évêché d'Angou-

lême et lui apprit de bonne heure le latin, qu'il lisait et parlait comme le français, sans oublier le grec, la théologie, l'histoire et même l'astrologie. Puis il alla passer près de dix ans en Italie, la source unique alors des lettres et des arts. Il ne revint qu'après l'avènement de François Ier, et ses relations de famille facilitèrent son entrée à la cour. Intimement lié avec Marot, il sert au Roi en quelque sorte de secrétaire poétique : il corrige ses vers, en compose, à l'occasion de divers événements, même au besoin pour chanter ses amours. Il est récompensé par le poste d'aumônier ordinaire du Roi, d'abbé de Reclus, de bibliothécaire de Fontainebleau; et il continue ses relations amicales avec tous les poètes et écrivains du temps : Rabelais, Dolet, Brodeau, Baïf, Budé, Salel, Dumoulin. Tout en célébrant les beautés qui ornaient la cour, sans distinguer entre les princesses ou les maîtresses, Saint-Gelays devenait aumônier de Henri II, en aussi bons termes avec Diane de Poitiers qu'avec Catherine de Médicis. Il se fait l'organisateur des mascarades, fêtes, danses, joutes et cartels; et toujours au nom du Parnasse.

Mais cette école poétique dont il était le chef est bientôt battue en brèche par ce qu'on appela la *Pléïade*, représentée par du Bellay d'abord, par Ronsard ensuite, avec un éclat que Mellin ne put ternir. On se divisa entre partisans de Saint-Gelays et défenseurs de l'école nouvelle; la cour fut mêlée à toutes ces querelles, qui se terminèrent pourtant vers 1552 par une réconciliation qui permit au poète de mourir en paix, ayant pendant ses dernières années joué encore le rôle de chantre officiel, témoins ses vers sur le siège de Metz, sur la prise de Thérouanne, sur le maréchal de Saint-André, ou sur sa nièce Diane qui pourrait bien être sa propre fille.

Insouciant et peu scrupuleux, il se peint assez exactement lui-même quand il dit :

> J'ai eu si peu mon esprit agité
> D'ambition et curiosité,
> Qu'on ne m'a vu ne guère tracasser,
> Ny guère entendu à rentes amasser...

Cependant, en 1556, il obtenait encore l'abbaye de l'Escale-Dieu et quelques prieurés. Mais vieux et malade, quand il sentit que tout allait finir, il se montra sage et résigné, et mourut en chrétien, tout en se faisant apporter son luth et le remerciant d'avoir charmé sa vie jusqu'à son dernier soupir.

On ne saurait donc pas dire qu'il n'avait pas pris la poésie au sérieux. Son œuvre littéraire est énorme. M. Molinier l'analyse avec le plus grand soin à l'aide de citations nombreuses. Il a ajouté à son travail une bibliographie très complète et un *Index* onomastique. Les Saint-Gelays ont trouvé leur historien. G. Baguenault de Puchesse.

La Fonction du poète. *Étude sur Victor Hugo*, par AMÉDÉE GUIARD. Paris, Bloud, 1910, in-16 de VIII-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Virgile et Victor Hugo, par le même. Paris, Bloud, 1910, gr. in-8 de VIII-195 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Bible dans Victor Hugo, *d'après de nombreux tableaux de concordance*, par CLAUDIUS GRILLET. Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de VI-350 p., avec une Deuxième partie : *Les Sources bibliques*, de 104 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Amédée Guiard est encore une victime du doctorat en Sorbonne. Des innombrables variations de V. Hugo sur le thème, vieux comme Orphée, de la mission divine du poète et de son « métier de flambeau », il y avait à tirer tout juste un article amusant, piquant, barbelé d'ironie sceptique, et qui dégonflât ces belles tirades de tout ce qu'il y eut en elles d'orgueil, de mensonge et de vent. De même pour le mince sujet des influences, imitations, réminiscences de Virgile : cela ne valait pas plus qu'un chapitre pour montrer par un exemple — ce que nous savons déjà, ce que M. Berret va prochainement établir dans un livre plus original — que le Titan de la *Légende des siècles* et des *Quatre Vents de l'esprit* prenait son bien partout où il le trouvait. Mais il fallait être docteur et pour cela fournir deux grosses thèses.

Alors, avec une patience, une conscience et une finesse dignes d'un meilleur emploi, M. Guiard, en quatorze chapitres qu'il a ingénieusement, mais par un artifice un peu forcé, intitulés : *Orphée*, *Pétrarque*, *Moïse*, *Milton*, *Juvénal*, *Ezéchiel*, ... *Prométhée*, *Amphion*, *Pan* (mais pourquoi pas aussi, hardiment : *le Christ* et *Jehovah* ?), il a méthodiquement relev , depuis les articles du *Conservateur littéraire* et de *la Muse française* sur Chénier, Chateaubriand, Voltaire, Byron, depuis les *Odes et ballades* et leurs préfaces, jusqu'aux grandiloquentes vaticinations de *Toute la Lyre* et du *Post-scriptum de ma vie*, toutes les affirmations, proclamations, divagations, en vers ou en prose, où a été exal é, glorifié, divinisé, le génie du poète, du penseur, du grand homme, du mage — que voulut être, dès sa jeunesse, que s'institua plus tard devant le genre humain, et se consacra de ses propres mains V. Hugo.

En effet, écolier chargé de latin qui se rappelait le *sacer interpresque deorum* et tous les vieux mythes, baptisé « enfant sublime » par Chateaubriand, son modèle ; adolescent grisé des idées de Lamennais sur l'origine mystérieuse et le rôle dominateur des élus de l'esprit divin ; plus tard, après 1830, s'enivrant des théories de Pierre Leroux, de Saint-Simon, d'Auguste Comte, sur le rôle providentiel et surhumain des grands écrivains, conducteurs nés des peuples et annonciateurs des vérités et des religions nouvelles ; gagné, autour de 1848, par la fièvre qui jetait dans la mêlée du forum et à l'assaut du pouvoir tous les porte-lyre et les montreurs de marionnettes, et Lamartine, et George Sand, et Dumas père, et Balzac, et jusqu'à l'austère Vigny, lancé à son tour, depuis *Hernani* et l'interdiction de *Marion Delorme*,

en une bataille qui de littéraire devint politique et sociale ; puis se clouant lui-même à son rocher d'exil comme un Prométhée à la fois martyr, justicier et vengeur, s'y dressant comme sur un trépied d'oracle, pour y vibrer à toutes les voix de l'infini et y recueillir ce que dit la bouche d'ombre ; écho formidable « mis au centre de tout », qui répercutait, avec la conscience hallucinée d'un possédé, et toutes les fureurs révolutionnaires et toutes les folies humanitaires du siècle, il ne devait pas cesser de magnifier sous toutes les formes le rôle de *Vates* auquel, virtuose géant du verbe et de la rime, il s'était monté. Et ainsi — qui en sera curieux en suivra le détail chronologique dans M. Guiard — le poète fut tour à tour, et contradictoirement, suivant ce qu'il pensait être lui-même et ce que les circonstances faisaient de lui, la colonne de lumière qui ramène les peuples égarés à la double vérité de la monarchie et de la religion ; l'apôtre qui leur donne « plus que des lois, des croyances »: l'écho de Dieu, prêtre de l'ordre et voix de la vertu ; le justicier qui dompte les peuples ; l'envoyé du Seigneur qui fait la leçon aux tyrans ; le visionnaire perdu dans les extases de Pathmos ; l'ange armé du glaive qui descend dans les révolutions, le génie indépendant et souverain, en dehors, au-dessus des lois morales, de qui toutes les fantaisies sont belles, toutes les erreurs et les fautes providentielles et sacrées ; le moraliste qui a charge d'âmes, et fait de la scène une tribune et une chaire ; la victime expiatoire des hommes ; et le belluaire qui châtie avec la verge d'airain ; le chef spirituel de l'humanité, le médiateur entre elle et Dieu, la conscience du monde, le Verbe du Tout-Puissant et le Créateur de l'Avenir ; mieux que cela « le prêtre en liberté », le messie à qui Dieu tantôt commande et tantôt obéit », « l'homme solaire » qui pénètre dans le domaine du surnaturalisme, et qui se crée lui-même une seconde fois, et qui crée Dieu et le « forcera d'éclore » un jour ; et encore le Faune, le Géant, le Titan, le Pan en qui vit toute la Nature, le Père universel, le Pontife de l'Infini, etc., etc...Or, s'il y eut une progression de folie évidente depuis les songes ambitieux de l'enfant jusqu'aux tables tournantes et aux hallucinations de Jersey, il est vrai aussi que l'ode de 1820 sur le *Génie*, le *Poète dans les révolutions*, et le cauchemar de *Mazeppa* qui est dans les *Orientales*, contiennent déjà en germe, tout le fatras qui s'étalera dans *les Mages* et dans *William Shakespeare*. M. Guiard en fait lui-même la remarque; et cela montre l'inutilité de son livre, et la demi-stérilité de son effort à ordonner ce chaos et à le mettre en système... Saint-René Taillandier avait raison, qui, dès 1847, se moquait de ce maître de la forme et de la couleur « s'asseyant sur le trépied prophétique pour balbutier des lieux communs », s'assignant un sacerdoce à remplir sans avoir ni convictions ni principes, et il riait — par avance — du « recueil singulier, qu'on ferait de toutes les stro-

phes sonores, de toutes les interpellations adressées au poète, cet être supérieur, divin, irresponsable, etc... qui transmet au monde, comme le démiurge des Alexandrins, la lumière qu'il a puisée au ciel. » M. Guiard a du moins fait le recueil de ces rabâchages avec intelligence, avec un louable souci d'en expliquer les variantes par les phases diverses de la vie du prophète, et en élargissant son sujet jusqu'à y faire entrer un peu des fumées philosophiques et cosmogoniques que secouait autour de lui ce flambeau, qui n'était qu'une torche. Et s'il a une admiration un peu trop complaisante pour son « héros », étant sillonniste et démocrate, non seulement, étant chrétien, il ne cache pas les défaillances de sa conduite et de sa morale, mais il conclut bien en somme — et c'est là l'essentiel — que ce qui annihile tous ces beaux discours en faveur de la mission sociale du poète, ce qui fait que cet apôtre n'a livré aux hommes aucune révélation, aucun mot d'ordre, c'est qu' « il s'est laissé dissoudre par la sensualité, la colère injurieuse et le vain désir d'étonner... »

— Or, pendant qu'il lisait, en vue de son principal travail, tous les écrits de V. Hugo, et même les moindres, le jeune candidat au troisième rang d'hermine notait sur des fiches toutes les citations de Virgile, ou les imitations, ou les souvenirs plus ou moins voilés qui les fleurissent. Et l'abondance des fiches, les unes simple ouvrage d'élève qui note les mots latins traduits ou répétés, les autres qui fournissent des comparaisons de style et parallèles comme aiment à en faire les professeurs, prouve la prodigieuse mémoire d'Hugo. Mais la variété des façons dont il a traité Virgile, tantôt le bénissant comme son maître, l'évoquant comme le joueur divin des mélodies rustiques, tantôt le mettant parmi la pléiade des flambeaux conducteurs de la caravane humaine, et tantôt le flétrissant comme un courtisan abject de la tyrannie, lui retirant sa primauté au profit de Tacite et de Juvénal, lui retirant « l'infini », prouve que, par quelque côté qu'on aborde le cerveau du Titan, on y trouve les mêmes nuées inconsistantes et vagues, le même vide sonore de grelot merveilleux...

— M. Claudius Grillet a, lui, étudié la *Bible dans Hugo*, dressé avec plus de minutie encore peut-être, et en ordre parfait sur deux colonnes, de nombreux tableaux de curieuses concordances. De cette analyse critique, menée avec une précision sévère et une pénétration aiguë, il a tiré la plus jolie étude sur les procédés d'art de V. Hugo, qui ne fut jamais — quiconque y va voir de près en rapporte toujours la même conclusion — qu'un prodigieux artiste, mais chez qui l'art et le procédé, cultivés avec une tension exclusive, tournèrent en seconde nature, au point qu'il devint comme un monomane ivre de ses rêves, mieux encore, comme un *résonateur* inconscient, en qui les mots éclatants, les images brillantes, les violentes antithèses, d'abord

voulues pour l'effet romantique à produire, et *fixées* par son œil de visionnaire, se poussèrent par troupes tumultueuses, se grandirent en apparitions effarantes, se métamorphosèrent, presque à son insu, en symboles énormes, quelquefois sanglants. Et c'est comme cela qu'il sembla au monde et se crut lui-même un inspiré — mais il l'était seulement de son propre verbe — un illuminé, un prophète. « La Bible, c'est mon livre » avait-il dit d'assez bonne heure. M. Grillet fait toucher du doigt comment ayant, suivant la manière romantique, cherché d'abord dans la Bible, lue à travers Chateaubriand, Lamartine, Milton, ou dans la traduction de Genoude, le merveilleux chrétien, le pittoresque oriental et les quelques thèmes lyriques à la mode, puis à diverses époques, et surtout dans la solitude de 1853-54, empruntant par de nouvelles lectures, à Isaïe, à Job, à Ézéchiel, à Saint-Jean, etc., leurs mots les plus sonores, leurs métaphores les plus étranges, leurs figures de rhétorique les plus hardies, leurs visions les plus formidables, leurs gestes minatoires, leurs attitudes dominatrices il en a ensemencé son imagination, sa mémoire, d'où tout cela est sorti en pages d'épopée biblique ou évangélique, en lieux communs lyriques, en anathèmes, en bénédictions, en prophétisme, en messianisme, en apocalyptisme, pour tout dire d'un mot, en un verbalisme dont la mécanique est là, pièce à pièce, démontée devant nous. On retrouve ainsi, ou tout cru, ainsi que dans un plagiat, ou déformé dans d'extraordinaires amalgames, mais bien reconnaissable à qui sait *l'isoler* comme M. Grillet, du Job dans *Olympio*, de l'Apocalypse dans *Ruy-Blas*, du Léviathan, en masse, dans *les Châtiments*, et ainsi de suite... Et comme le travail est opéré avec une grande sûreté de main, qu'il y a dans la rédaction de la sobriété, malgré quelques redites, de l'esprit, du trait, et du style, cela fait un livre excellent : savoureux, instructif et très distingué.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

L'Avenir du christianisme, par ALBERT DUFOURCQ. 1re partie. *Le Passé chrétien.* II. et III. *Époque syncrétiste ; histoire de la fondation de l'Église ;* IV. *Histoire de l'Eglise,* IIIe *au* XIe *siècle ; le Christianisme et l'Empire.* Paris, Bloud, 1909-1910 ; 3 vol. in-16 de II-278, IV-246 et 356 p. — Prix : 10 fr. 50.

L'ouvrage de M. Dufourcq (on se perd un peu au milieu de tous les titres et sous-titres), est une brillante et intéressante synthèse, reposant sur de vastes lectures, hardie et franche dans la position des problèmes, toujours suggestive alors même qu'on pourrait en contester quelques points. Les divisions adoptées ne sont pas les divisions traditionnelles de l'histoire ecclésiastique. Ainsi la période primitive s'arrête pour M. Dufourcq au commencement du IIIe siècle. L'édit de

Milan n'a plus l'importance exceptionnelle qu'on a accoutumé de lui accorder. Cela peut très bien se soutenir, dès l'instant où l'on se place au point de vue de l'histoire purement religieuse, de l'histoire intérieure du catholicisme, et non de son histoire extérieure. Mais les titres que M. Dufourcq donne à ses divisions sont parfois discutables. Le nom d'époque syncrétiste appliqué à la période de fondation ne risque-t-il pas de faire naître un malentendu, et de donner lieu de croire que le christianisme n'est autre chose qu'un produit de syncrétisme? L'expression d'époque méditerranéenne, pour la période qui va du IIIe au XIe siècle, ne sèmble pas plus heureuse. Peut-on dire que « la conquête du monde par Jahvé... se poursuit du IIIe au Xe siècle dans les pays méditerranéens, et *dans ces pays seuls*? » N'y a-t-il pas, d'autre part, un souvenir des préjugés dont l'histoire byzantine a été si souvent victime, dans l'assertion qu'à partir du VIIIe siècle, « en Orient, pour de longs siècles, le développement chrétien est arrêté? » E. J.

Histoire des conciles, *d'après les documents originaux*, par CHARLES-JOSEPH HEFELE. Nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande, corrigée et augmentée de notes critiques et bibliographiques par Dom H. LECLERCQ. T. IV. 1re partie. Paris, Letouzey et Ané, 1911, in-8 de 612 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'œuvre entreprise par Dom Leclercq se poursuit avec les mêmes qualités : rapidité de l'exécution, fidélité de la traduction, annotation abondante, qui met au point la bibliographie forcément un peu surannée de l'édition allemande, et ajoute quelques vues générales, quelques utiles résumés d'ensemble, à l'exposé purement annalistique d'Hefele. Le présent volume correspond à la plus grande partie du IXe siècle. Ce n'est pas, abstraction faite de l'affaire, secondaire après tout, de Gottescala, une période de grandes controverses dogmatiques; les questions morales, disciplinaires, politiques et nationales sont au premier plan; en Occident, on a les conciles réformateurs du règne de Louis le Pieux; l'affaire de Rothade, celle du divorce de Lothaire, qui soulèvent des problèmes si graves sur l'indissolubilité du mariage, les conditions de validité des ordinations, l'autorité du Saint-Siège; en Orient, la fin de la querelle des images, et surtout le schisme de Photius. E. J.

Pèlerinages franciscains, par JOHANNES JŒRGENSEN ; traduits du danois par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin, 1910, petit in-8 de X-323 p. avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Nous étions déjà redevables à Jœrgensen d'une excellente Vie de saint François où il avait su évoquer avec talent l'image et l'enseignement du Pauvre d'Assise. Le présent volume est le récit d'un voyage

fait au pays du Père séraphique, dans les principaux endroits où se produisirent les événements les plus marquants de son apostolat. C'est d'abord Greccio où, devant une grotte transformée en crèche, le saint célébra la Noël, c'est Fonte-Colombo où, en 1223, il rédigea la règle de son ordre, puis Poggio-Bustone où il reçut l'assurance que ses péchés lui seraient remis, Assise, sa patrie, témoin de sa vie mondaine et de sa conversion, et son lieu de sépulture, l'Alverne enfin où, après un jeûne de quarante jours, il reçut l'impression des stigmates. Villes, hameaux, couvents il les a visités lui-même en pélerin, la besace sur le dos et le bâton à la main; et non seulement il rappelle les souvenirs évoqués par les sites, souvenirs puisés surtout à Thomas de Celano et aux sources historiques postérieuses, mais il sait décrire aussi la région et toutes ses beautés; rien ne manque à ses paysages; pas plus les grandes lignes du relief, les ornements que la nature s'est plu à y semer, les constructions qui semblent faire corps avec le sol d'où elles surgissent, que la qualité de l'atmosphère et les mille petites sensations qui s'ajoutent à l'image fournie par les yeux, la complètent et la précisent. Il semble en le lisant qu'on voyage avec lui, avec le plus agréable des compagnons de route, qui sait tour à tour voir et sentir le spectacle offert à ses yeux et vous faire partager ses impressions, qui sait aussi faire revivre intensivement ce que ses lectures lui ont appris sur le saint, qui est l'âme de ce pays. H. L.

Les Manuels scolaires, étude sur la religion des primaires, par Georges Valois et François Renié, avec la collaboration de Marius Riquier et Jean Herluison. *Manuels d'histoire : falsifications historiques ; manuels de morale : falsifications scientifiques ; manuels de lecture : falsifications littéraires.* Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-16 de xv-445 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons récemment signalé ici (t. CXXI, p. 174-175) le beau volume, dans lequel M. Jean Guiraud, prenant à partie les manuels scolaires condamnés doctrinalement par les évêques de France, en montre les erreurs et les mensonges et oppose au tableau faux et trompeur qu'ils nous donnent du passé, des récits empruntés aux bonnes sources et aux maîtres de l'histoire, fournissant en même temps aux conférenciers les cadres et les matériaux de nombreuses conférences.

Le livre dont nous avons aujourd'hui à entretenir nos lecteurs est aussi une critique des manuels scolaires; mais, ajoutant à l'examen des manuels d'histoire, celui des manuels de morale et de lecture, il est dû à la collaboration de plusieurs écrivains. Voici l'économie de ce volume : Introduction, par M. Georges Valois : 1re partie : Manuels d'histoire de France, par M. François Renié (p. 1-121). Chap. I. L'Esprit. — Chap. II. Procédés intellectuels. — Chap. III. Procédés

matériels. — Chap. IV. Exemples de déformation d'ensemble. — 2e partie. Les Manuels de morale, par M. Georges Valois (p. 123-310). Chap. I. Définition de la morale laïque. — Chap. II. La Religion et la laïcité. — Chap. III. Les Obligations laïques. — Chap. IV. Organisation de la religion. — Chap. V. Les Moralistes laïques contre la civilisation. — 3e partie : Les Manuels de lecture, par MM. Marius Riquier et Jean Herluison (p. 311-393). — Chap. I. L'Esprit. — Chap. II. Les Falsifications. — Appendices I. Lettre pastorale des cardinaux, archevêques et évêques de France sur les droits et les devoirs des parents relativement à l'école. — II. Les Revendications des pacifistes et les Manuels scolaires, par M. François Renié. — III. Les Idées anarchistes et la Morale laïque. — IV. Apologie pour le tripatouillage laïque des textes des écrivains décédés. — V. Les Lectures scientifiques, par M. Marius Riquier.

Comme on le voit, la part principale dans ce travail et la direction de l'ensemble reviennent à M. Georges Valois. Il a déjà été fait ici des réserves formelles sur l'esprit qui anime les ouvrages de cet écrivain, d'ailleurs original et intéressant (voir notamment *Polybiblion*, t. CX, p. 37-39, un article de notre collaborateur, M. Eug. Godefroy). Nous sommes cette fois encore obligés de mettre nos lecteurs en garde contre ce qu'ont d'exagéré et de dangereux les doctrines de M. Valois.

Ce n'est pas à dire que le livre qu'il nous présente ne soit pas utile et instructif à lire. On y verra de curieux exemples des falsifications de tout genre dont sont parsemés les manuels. On y trouvera surtout des aperçus sur ce que M. Valois appelle « la Religion des primaires ». Sa conviction c'est que les auteurs des manuels opposent religion à religion et tendent à substituer aux doctrines catholiques des doctrines nouvelles, constituant réellement une autre religion, la religion du progrès et de la science, dont le but final est la divinisation de l'homme. Sans contester qu'il y ait une grande part de vérité dans ces considérations nous ne sommes point sûrs que cette reconstruction systématique soit exacte de tous points : l'assertion de M. Valois que les fabricants de manuels veulent rétablir une espèce de théocratie dont les penseurs, les intellectuels, eux-mêmes au demeurant seraient les prêtres et confondraient en leurs mains la double puissance temporelle et spirituelle, ne nous paraît point prouvée.

Il n'en demeure pas moins qu'il y a dans son travail et dans celui de ses collaborateurs plus d'une observation judicieuse dont le lecteur peut faire son profit, plus d'un point qui prêtera matière à de suggestives réflexions.

E.-G. Ledos.

Le Nivernais et les comtes de Nevers, par René de Lespinasse. II. *Maisons de Donzy, de Bourbon, de Flandre (1200-1384)*. Paris, Champion, 1911, in-8 de vi-548-vi p. — Prix : 8 fr.

Le tome II de l'histoire du Nivernais de M. de Lespinasse comprend les XIIIe et XIVe siècles, et s'arrête en 1384, date à laquelle ce comté passa en même temps que les Flandres à la maison de Bourgogne. Pendant ces deux siècles, un grand nombre d'événements importants agitèrent la France et eurent leur répercussion dans cette province comme dans le reste du pays. Au XIIIe siècle, l'état économique de cette région, comme au reste celui de tout le royaume, s'améliora considérablement. Les luttes féodales sont apaisées; les grands monastères bénédictins et cisterciens, répandus sur tout le territoire, sont en pleine prospérité et forment comme autant de grandes écoles artistiques, littéraires et agricoles. Au XIVe siècle, on voit au contraire les ruines s'accumuler par suite de la guerre de Cent ans. Les grandes compagnies de routiers, les bandes anglaises parcourent le pays en tous sens et transforment en désert des contrées auparavant riches et florissantes. Le Nivernais n'échappe pas à toutes ces péripéties, et c'est ce que M. de Lespinasse fait bien ressortir au cours de ce volume.

Pendant les deux siècles ou environ, dont M. de Lespinasse retrace l'histoire, trois maisons exercèrent successivement la souveraineté sur le comté de Nevers : ce sont les maisons de Donzy, de Bourbon et de Flandre. Après la victoire remportée par Hervé de Donzy sur Pierre de Courtenay, Philippe-Auguste permit à Hervé d'épouser Mahaut, fille de Pierre, comte de Nevers. Grâce à ce mariage, les barons de Donzy devinrent les égaux des plus grands feudataires. Tout en s'occupant avec beaucoup de sagesse et de prudence de l'administration du comté, Hervé ne se tint pas à l'écart des grands mouvements qui agitèrent alors la chrétienté. On le vit prendre part à la croisade contre les Albigeois en 1209 et partir avec sa femme pour la Palestine en 1218, d'ou il revint au mois d'août 1219. Mort au commencement de l'année 1222, sa veuve Mahaut se remaria en 1226 avec Guy de Forez, qui mourut en 1241, au retour de la croisade, où il fut fait prisonnier. Elle-même mourut le 29 juillet 1257, ayant toujours administré ses domaines jusqu'à ses derniers moments. A sa mort, le comté de Nevers passa à Eudes de Bourgogne, dont la fille Yolande épousa Jean Tristan, fils de saint Louis. Celui-ci prit en mains l'administration du comté à la mort de son beau-père en 1267. Il ne fut pas longtemps à la tête de ce comté. Etant parti avec son père pour la croisade, il mourut devant Tunis, le 3 août 1270. Par son mariage, contracté peu après avec Robert de Béthune, fils de Guy de Dampierre, comte de Flandre, Yolande fit passer le comté

de Nevers dans la maison de Flandre. Il y resta jusqu'en 1384, date de la mort de Louis III de Mâle; sa fille, Marguerite, apporta alors à la maison de Bourgogne les Flandres et le Nivernais. Tous ces changements amenèrent souvent des troubles dans le Nivernais. M. de Lespinasse met bien en relief, dans ce volume, les événements qui l'agitèrent, les réformes et les améliorations apportées par chacun des différents suzerains. Aussi ne peut-on que souhaiter le prompt achèvement de ce travail véritablement important pour le centre de la France.

JULES VIARD.

La Réforme à Dijon, des origines à la fin de la lieutenance générale de Gaspard de Saulx-Tavanes (1530-1570), par EDMOND BELLE. Dijon, Damidot ; Nourry ; et Paris, Champion, 1911, in-8 de LV.-245 p. — Prix : 4 fr.

Etudes sur la Réforme et les guerres de religion en Bourgogne. Un Épisode de la Ligue à Dijon : l'Affaire La Verne, par HENRI DROUOT. Dijon, Damidot ; Nourrit ; et Paris, Champion, 1910, in-8 de 234 p. — Prix : 4 fr.

Le Parlement et la Ligue en Bourgogne, par LOUIS GROS. Dijon, Damidot ; Nourry ; et Paris, Champion, 1910, in-8 de 216 p. — Prix : 4 fr.

L'Université de Dijon a entrepris, sous la direction d'un comité de rédaction des plus distingués, toute une série d'études locales, à la fois très littéraires et très documentées, qui lui feront grand honneur. Ce que les sociétés savantes avaient commencé avec plus de bonne volonté parfois que de science, les Universités nouvelles en poursuivent l'exécution à l'aide des meilleures méthodes d'érudition. Les sources ici sont les archives départementales de la Côte-d'Or, les archives municipales de Dijon, celles de l'ancien Parlement de Bourgogne, sans parler des nombreux travaux déjà publiés d'histoire générale et d'histoire locale.

Pour procéder par ordre chronologique, nous avons l'ouvrage, paru le dernier, d'un jeune professeur, M. Edmond Belle, avec Avant-propos de M. Hauser qui connaît si bien le XVIe siècle, dont il publie la bibliographie dans le grand recueil de la librairie Picard sur les sources historiques de France. La Réforme en Bourgogne trouva un terrain de développement tout préparé dans son voisinage de Genève, de la Suisse, de Montbéliard, de Strasbourg; elle y eut ses premiers « martyrs ». Mais au début des guerres de religion, la Cour nomma comme lieutenant-général un soldat intelligent et énergique, Gaspard de Saulx-Tavanes, qui supprima toute agitation en procédant à des expulsions en masse, secondé à Dijon par le maire Bénigne Martin, par le Parlement et par la Ligue du Saint-Esprit. Entre temps, il ajoutait à ses talents d'administrateur le prestige de ses victoires sur les huguenots français et étrangers, si bien que quand son gendre, le

comte de Chabot-Charny, lui succéda, la paix était rétablie et que la Saint-Barthélemy n'eut aucune répercussion à Dijon.

— Nous passons ensuite aux deux fascicules de MM. Louis Gros et Henri Drouot, qui traitent des événements ayant terminé cette époque agitée après laquelle le royaume put jouir d'une véritable tranquillité jusqu'à la fin malheureuse du règne de Louis XIV.

La Bourgogne ne pouvait manquer d'être très disposée à favoriser le développement de cet essai d'indépendance quasi-séparatiste qu'on a appelé la Ligue. C'était le gouvernement et presque le fief du duc de Mayenne. Par des séjours prolongés à Dijon, il s'était acquis la confiance de la ville très catholique. Aussitôt après l'assassinat de son frère à Blois, il avait rompu avec Henri III, chassé les royalistes et installé trois lieutenants-généraux qui lui étaient tout dévoués : Fervaques, Sennecey et Jean de Sault-Tavannes, secondés par un conseil secret de la Sainte-Union, composé d'ambitieux et de fanatiques. Puis, Mayenne vainqueur, revenant à Dijon, le Parlement s'était séparé en deux, la moitié formant le Parlement ligueur, l'autre moitié quittant la capitale de la province et se transportant à Flavigny d'abord, à Semur ensuite, pour constituer le Parlement d'Auxois, qui entendait rester fidèle au Roi. La lutte de ces deux « cours » forme la matière du très intéressant exposé de M. Gros, qui a relevé exactement les noms de tous les magistrats de l'un et l'autre parlement, en traçant d'eux des portraits souvent fort piquants, d'autant que quelques-uns portent les noms très connus de Brulart, Jeannin, Fremyot, Montholon, Bossuet, Bouhier, Brennot, Pyot, Montholon, Hugon de la Reynie. Les dissidents furent odieusement persécutés dans leurs personnes et dans leurs biens; mais quand le Parlement ligueur décida sa soumission à Henri IV, le Roi ne manqua pas de faire passer avant lui ceux qui avaient eu le courage de garder leurs convictions pendant les mauvais jours.

— A Dijon même, la situation des Ligueurs commença par être si incontestée, que les partisans de Mayenne furent maîtres de tout durant trois ou quatre années. Mais en 1593 et 1594, la Sainte-Union était sur son déclin; presque sans lutte, beaucoup de grandes villes s'étaient rendues ou vendues à Henri IV, converti et chaque jour plus puissant; et il se forma à Dijon, comme à Paris, un tiers parti, comprenant que le moment de l'évolution était venu. Un ambitieux voulut profiter de l'occasion : ce fut Jacques La Verne, d'abord l'âme damnée de Mayenne, parvenu par lui à la mairie dès 1589 et devenu très populaire. Mais ayant eu quelques déboires et prévoyant la fin de la Ligue, il voulut, en juin 1594, se rapprocher des royalistes et organisa même à leur profit une véritable conspiration, aidé de quelques parlementaires. Il partit trop tôt, ou manqua de résolution. Bref, ayant échoué,

il fut jugé par une Commission et exécuté. Sa mémoire fut plus tard réhabilitée; mais on ne connaissait pas toutes les circonstances très complexes de l'affaire La Verne. M. Henri Drouot les a exposées très au long, en utilisant surtout le *Journal* de Gabriel Brennot. Son travail est accompagné de nombreuses « Pièces justificatives » et dénote les recherches les plus consciencieuses, sans parler de la mise en œuvre, qui est parfaite. G. Baguenault de Puchesse.

Un Drame passionnel à la fin du XVIIIe siècle. Le Crime du marquis d'Entrecasteaux, président à mortier du Parlement de Provence, 1781, *d'après les archives du Parlement de Provence et des documents inédits*, par Jean Audouard. Paris, Daragon, 1910, in-8 de 176 p., avec des illustrations et un fac-similé d'autographe. — Prix : 6 fr.

Il avait vingt-quatre ans, lorsqu'il fut pourvu de la charge importante de président à mortier au Parlement de Provence, ce marquis d'Entrecasteaux, dont M. Audouard nous raconte la dramatique histoire. Il en avait dix-huit lorsqu'il avait épousé Angélique Pulchérie de Castellane. Quoique ce fût un mariage de convenances, le ménage alla bien au début : la femme était douce et dévouée; le mari paraissait épris. Malheureusement entre les deux époux, vint se placer une veuve, séduisante et provocante, dénuée d'ailleurs de scrupules, Mme de Saint-Simon. Cette femme ne tarda pas à prendre sur le jeune président une influence absolument dominatrice, et pour épouser sa maîtresse, il résolut de se débarrassser de sa femme. Deux tentatives pour l'empoisonner ayant échoué, une belle nuit, le 30 mai 1784, il prit un rasoir et lui coupa le cou. Accusé aussitôt et unanimement par la rumeur publique, il s'enfuit à Nice puis à Gênes où il s'embarqua pour le Portugal. Arrêté à son débarquement à Lisbonne, il écrivit à la reine de Portugal une longue lettre où il avouait son crime et demandait à l'expier. Un an après il mourait en prison, de remords et de misère. Son oncle, l'amiral d'Entrecasteaux, l'illustre émule de la Pérouse, outré de douleur et de honte, s'exilait de France, et après un séjour à l'Ile de France, s'embarquait de nouveau et mourait en mer en 1793. Le Parlement de Provence prenait en main l'affaire, et sans se laisser arrêter par aucune considération de famille ou de camaraderie, la poussait vivement et sévèrement. N'ayant pu, malgré ses instances et celles de Vergennes, obtenir du gouvernement portugais, l'extradition du coupable, il le condamnait à mort et le faisait exécuter en effigie devant l'hôtel d'Entrecasteaux.

Tel est le drame passionnel, dont M. Jean Audouard a retracé d'une façon pathétique les diverses phases à l'aide des archives du Parlement de Provence qu'il a pu consulter et de divers documents qui lui ont été communiqués. L'intérêt est d'autant plus vif qu'il rappelle

par bien des points une autre retentissante affaire qui passionna l'opinion, à la fin du règne de Louis-Philippe. L'auteur a complété son récit par un tableau généalogique de la famille d'Entrecasteaux et par un dictionnaire biographique très étendu de toutes les personnes qui figurent dans le volume.

Dans une de ses notes, M. Audouard semble craindre qu'on ne lui reproche « l'accumulation des notes, références et citations au bas des pages. » Nous croyons qu'il se trompe et qu'au contraire tous les amis de l'histoire sérieuse et documentée lui sauront gré de cette abondance et de cette précision. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Les Vignettes emblématiques sous la Révolution, par AUGUSTE BOPPE et RAOUL BONNET. Paris, Berger Levrault, 1911, gr. in-4 de VIII-183 p. — Prix : 20 fr.

C'est un beau et bon livre que viennent de publier MM. Auguste Boppe et Raoul Bonnet, un livre d'art et d'érudition, instructif et attachant tout à la fois. L'histoire des « Vignettes emblématiques pendant la Révolution », c'est un peu l'histoire de la Révolution par les vignettes. L'ancien régime ne les avait pas connues; les papiers qui servaient à la correspondance administrative n'étaient revêtus d'aucun en-tête. L'Assemblée nationale et celles qui suivirent adoptèrent un emblême dont l'emploi se généralisa rapidement et qui changea suivant les temps et les régimes. Celui du département du Rhône-et-Loire, en 1790, porte toujours les insignes de la Royauté, la couronne, les fleurs de lys et la croix de saint Louis. La première vignette de la Société des Amis de la Constitution, les futurs jacobins, arbore encore une fleur de lys. Après le 10 août, les lys disparaissent et sont remplacés par le bonnet phrygien, tantôt avec des piques, tantôt avec des foudres, des balances, un œil pour signifier la surveillance. Le Comité de Salut public arbore tous ces emblèmes à la fois. Les devises changent aussi; d'abord : *La Loi et le Roi*, puis *La Nation, la Loi et le Roi*; puis *Guerre aux châteaux, Paix aux chaumières.*

Tout a sa vignette, tout a sa devise; non seulement les divers ministères, mais toutes les administrations et toutes les branches d'une même administration. Mais c'est surtout dans l'armée et dans les services militaires que les emblèmes se multiplient. Voici une très belle vignette de Choffard pour la Pharmacie centrale des hôpitaux militaires; en voici une autre, de François Godefroy, pour la Régie nationale des hôpitaux militaires; une autre pour les Transports ou convois militaires, un quadrige, conduit par une amazone qui arbore le bonnet rouge et le drapeau de la liberté; voici des canonniers à cheval qui entraînent leurs pièces à toute vitesse. Il y a encore des

vignettes en couleurs. Chacune des armées de la République, l'armée de Sambre-et-Meuse, l'armée d'Italie a ses emblèmes, et non pas seulement chaque armée, mais chaque chef d'armée, Pichegru, Jourdan, Tilly, à l'armée de Sambre-et-Meuse; Macdonald, Murat, Suchet, Victor, à l'armée d'Italie; Bonaparte naturellement a ses vignettes; mais la plus belle incontestablement, c'est celle du grand chef d'état-major Berthier. La mode en est même tellement répandue que des capitaines, des lieutenants, de simples soldats ont les leurs et que le ministre de la guerre, Schérer, est obligé d'envoyer une circulaire pour en réprimer l'abus, circulaire d'ailleurs qui resta lettre morte. Une des plus curieuses vignettes fut celle où Jacob représenta les vaisseaux de l'amiral Ganteaume ramenant Bonaparte d'Égypte avec cette devise : « *Nous gouvernons sous son étoile.* »

Les plus fameux graveurs, les peintres les plus célèbres même, ne dédaignaient pas de dessiner ces emblèmes : Cardon, Gatteaux, Quéverdo, Corbat, Naigeon, Prud'hon, et l'Italien Andrea Appiani, qui fit les vignettes de la République cisalpine et la belle vignette de Berthier, dont nous avons parlé.

Le Directoire, le Consulat eurent leurs emblèmes; mais l'Empire les supprima tous et n'en conserva qu'un : l'Aigle, qui devint l'emblème national.

Avec l'Empire se ferme le livre qui est presque une révélation — car bien peu se doutaient de ce développement de l'art pendant ces temps troublés — et que tous auront plaisir à lire et plaisir à regarder, car un grand nombre de gravures — plus de deux cent cinquante — disséminées dans le volume, reproduisent les plus belles et les plus curieuses vignettes de l'époque révolutionnaire.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la Révolution. *District de Dol*, documents inédits recueillis, mis en ordre et publiés par P. DELARUE. Rennes, Plihon et Hommay, 1910, in-8 de 596 p. — Prix : 7 fr.

Cette sixième partie des documents relatifs au district de Dol a trait aux cantons de Roz-sur-Couesnon et du Vivier-sur-Mer qui comprenaient, le premier les communes de Roz-sur-Couesnon, Saint-Broladre, Saint-Marcan, Saints, Cherrueix, Saint-Georges-de-Grehaigne, et l'autre les communes de Hirel, le Vivier-sur-Mer, Vildé-la-Marine, La Fresnaye et l'Islemer. M. Delarue n'avait jamais eu la main plus heureuse et cette sixième collection documentaire dépasse encore les précédentes en intérêt. Le volume se termine par un supplément aux quatre premières parties et un copieux appendice qui comprend, entre autres pièces importantes, le cahier des doléances

du clergé du diocèse de Dol. Des tables et un tableau synoptique permettent au lecteur de se retrouver aisément au milieu de ces nombreux documents que l'on ne saurait trop de gré à M. Delarue d'avoir exhumé des archives où ils dormaient depuis plus d'un siècle. Ils constituent une page très curieuse, très instructive de l'histoire de l'Église de France à cette époque si tourmentée. A. Roussel.

Etudes d'histoire, par Arthur Chuquet. 3e série. Paris, Fontemoing, s. d. [1910], petit in-18 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Suite, plus que complément des deux premières séries publiées dans la « collection *Minerva* » par M. Chuquet, ce volume fournit une lecture agréable et courante. Il est composé avec le soin habituel qu'apporte l'historien aux moindres épisodes qu'il étudie, creuse et raconte. Ce sont des personnages de second plan dont il a examiné les dossiers et qu'il situe chacun dans son cadre, avec un style simple, aisé, sans prétention.

Tantôt il nous montre : Laurent Ginbega, le « parrain de Napoléon », à travers les paysages de Corse, tantôt un de ses condisciples à l'École militaire, Belly de Bussy, devenu son aide de camp *in extremis* en 1814 et à Waterloo. Il remet au point les fantaisies que Marbot s'était permises dans ses *Mémoires* sur le général Macquard (qu'il écrivait Macard et dont il traçait la caricature plus que le portrait). Il raconte la mort de Berthier et conclut au suicide. Tous ses chapitres se rapportent à l'histoire militaire de la Révolution et du premier Empire, sauf le dernier consacré à ce major allemand Kretschman (qui mourut général de division) dont on a publié récemment, sous le titre : *Lettres de guerre*, la correspondance envoyée par lui à sa femme, au cours de la guerre franco-prussienne, en 1870-1871, alors qu'il faisait campagne, à l'état-major du IIIe corps, à Metz et sur la Loire. G. de G.

Manuel pour le classement et la description des archives, par S. Muller, J. A. Feith et R. Fruin. Traduction française et adaptation aux archives belges par Jos. Cuvelier; adaptation aux archives françaises par Henri Stein. La Haye, A. de Jager, 1910, in 8 de viii-160 p. — Prix : 10 fr.

Bien que ce manuel ait été rédigé par ses auteurs à l'usage des archivistes néerlandais, les principes qu'il énonce sont assez généraux pour trouver leur application dans tous les pays. Et cela même explique la fortune de ce livre. L'édition néerlandaise parue en 1898 est complètement épuisée; les Allemands en 1905, les Italiens en 1908 en ont publié des traductions, et voici que MM. Cuvelier et Stein le mettent à la portée des lecteurs de langue française.

Une bonne partie des règles formulées ici avaient été discutées et

approuvées par l'association des archivistes néerlandais en ont reçu la sanction officielle du ministère de l'intérieur des Pays-Bas : cette double circonstance et le fait que les divers traducteurs ont cru pouvoir adopter le texte des auteurs néerlandais, sans y apporter que de légères modifications, montrent assez le caractère éminemment pratique de ce travail.

Les quatre premiers chapitres de ce livre passent tour à tour en revue l'origine et la composition des dépôts d'archives, — le classement des documents d'archives. — la rédaction des inventaires d'archives, — l'agencement des inventaires; un cinquième chapitre contient d'autres recommandations pour la description des archives; un sixième et dernier parle de l'emploi conventionnel de certains termes et signes.

Chaque chapitre contient un certain nombre d'articles, de règles ou de définitions (il y en a cent en tout) formulées avec brièveté et clarté (la traduction est parfois embarrassée; par exemple, pour l'article 28); chacun de ces articles est suivi d'explications plus ou moins amples qui en précisent le sens et l'illustrent au besoin par des exemples.

Il est bien certain, comme le disent les auteurs, que « l'uniformité dans la confection des inventaires est chose utile non seulement dans les points essentiels, mais encore dans les détails; elle facilite la tâche du chercheur qui saisit rapidement le sens de chaque usage constant et elle prévient maint malentendu. » Ce volume contribuera, nous l'espérons, à établir cette uniformité ; les règles qu'il prescrit sont, dans leur ensemble, simples et judicieuses et méritent le bon accueil qu'elles ont reçu partout.

Sans entrer ici dans un examen de détail, nous signalerons seulement les observations sur le danger des inventaires trop détaillés, qui nuisent au travailleur plus qu'ils ne lui profitent « en ne fournissant que de la demi-besogne », qui sont presque nécessairement arbitraires et capricieux et qui souvent égarent tout en prétendant éclairer. E.-G. L.

Bibliografia di Roma nel cinquecento, da Emilio Calvi. Tomo I, (*Bibliografia generale di Roma*, vol. II.) Roma, Loescher, 1910, in-8 de 1-231 p. Prix : 16 fr.

Bibliografia periodica romana, vol. 1-2, *Bullettino bibliografico delle pubblicazioni italiane e straniere edit in Roma*. Anno I, 1909; anno II, primo semestre di 1910. Roma, Loescher, 1910, 2 vol. in-16 de 47 et 62 p. — Prix : 2 fr. fasc. 1, 2 fr. 50 le fasc. 2.

Bibliografia storica della città di Luni e suoi dintorni, da Giovanni Sforza. (Estr. dalle *Memorie della R. Accademia delle scienze di Torino*, série II, t. LX.). Torino, Bona, 1910, in-4 de 178 p.

M. Emilio Calvi poursuit son projet de dresser une bibliographie

de Rome, dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs (cf. *Polybiblion*, t. CIX, p. 534 et CXVI, p. 73).

Le nouveau volume que nous avons à leur signaler aujourd'hui est le premier des deux qui seront consacrés au XVIe siècle. C'est dire quelle ampleur et quel développement a pris le travail de M. Calvi. Ce premier volume est divisé en 7 parties : I. Sources bibliographiques. — II. Histoire politico-ecclésiastique, d'abord en général, puis par pontifes. — III. Histoire diplomatique : *a*) généralités; *b*) ordre chronologique. — IV. Histoire religieuse. — V. Gouvernement, législation, cour et curie. — VI. Commune, institutions, vie citadine. — VII. Biographie, généalogie, héraldique.

Tout en rendant hommage au labeur de M. Calvi, il faut bien reconnaître que son plan est beaucoup trop vaste et qu'il aurait pu sans inconvénients réduire son ouvrage à de plus modestes proportions. Voici, par exemple, dans l'histoire particulière des papes, à l'article de Clément VII, une rubrique consacrée au sac de Rome de 1527; M. Calvi y relève dans les histoires générales de la Papauté les pages consacrées à cet événement; c'est aller bien loin. De même, dans la section de l'histoire religieuse, un chapitre est consacré aux saints et bienheureux; et sous la rubrique Loyola, par exemple, nous trouvons énumérés non seulement toutes les biographies de saint Ignace dont M. Calvi a eu connaissance, mais une série d'ouvrages sur l'histoire des jésuites, la bibliographie des R. P. de Backer et Sommervogel, etc. Une fois entré dans cette voie, il n'y a plus de raison de s'arrêter, et, d'autre part, il ne sera plus possible à M. Calvi d'être complet. Il y a aussi inconvénient, — et l'abondance des indications rend ce défaut plus sensible ici que dans les volumes précédents, — à grouper pêle-mêle les sources originales et les ouvrages de seconde, troisième ou quatrième main.

Malgré ses défauts, le travail de M. Calvi est appelé à rendre des services; mais il est souhaitable que, dans la suite de son travail, il se modère davantage; son œuvre mieux digérée n'en sera que plus utile.

— En même temps qu'elle poursuivait la publication de cette bibliographie, la librairie Loescher inaugurait un Bulletin bibliographique annuel des travaux relatifs à Rome. Il a paru 2 fascicules de cette intéressante et utile entreprise : le premier se réfère à l'année 1909; le second au premier semestre de 1910 avec un complément pour 1909; il s'agit de signaler non seulement les livres, mais les brochures, les articles de revues et de journaux dans lesquels on trouvera soit sur l'histoire de Rome, soit sur la topographie de la ville, soit sur les arts et les artistes quelques renseignements. Voici d'ailleurs le cadre des divisions dans lesquelles sont réparties ces indications : I. Généralités. — II. Art et artistes. — III. Histoire. — IV. Rome sacrée. — V. Lit-

térature, civilisation, sciences, instruction. — VI. Vie sociale, folklore, curiosités, économie publique, institutions. Un petit index des auteurs et des sujets termine chaque fascicule de ce répertoire utile et commode.

— Luni est une vieille cité, célèbre dans l'antiquité par ses vins et par ses marbres, siège d'un évêché dans le haut moyen âge, mais qui, dès le XIe siècle, détruite par les Sarrazins, fut abandonnée par ses habitants. L'évêché fut transféré à sarzana; le port fut remplacé par celui de la Spezia et il ne demeura plus de Luni que des ruines et le nom de Lunigiane, donné au pays qui avait fait partie de son territoire. Néanmoins la bibliographie de Luni est assez considé able. M. Giovanni Sforza, qui l'a dressée avec un soin pieux, n'a pas réuni moins de 500 mentions d'ouvrages ou d'articles. Il faut dire qu'il y a eu de longues discussions pour savoir si la ville avait été une colonie romaine. M. Sforza en retrace l'histoire dans son Introduction. Ces 500 articles sont répartis entre onze chapitres : I. Histoire générale. — II. Détails. — III. Inscriptions, monuments, fouilles. — IV. Le Port. — V. Les Marbres. — VI. Découvertes archéologiques dans les environs. — VII. Histoire ecclésiastique du diocèse. — VIII. La Prétendue Monnaie de l'antique cité et la monnaie des évêques et comtes. — IX. Statuts. — X. Légendes, romans et poésies. — XI. Biographies. Un douzième chapitre nous donne un utile catalogue de documents sur la ville et le diocèse de 465 à l'an 1000; il y en a 56. Deux tables, des noms de personnes et des noms de lieux, complètent ce travail.

M. Sforza ne s'est pas contenté de nous offrir une simple liste bibliographique; pour beaucoup d'articles il entre dans d'assez amples détails sur le contenu des ouvrages mentionnés. Et par là son livre déborde le cadre ordinaire d'une bibliographie et fournit de nombreux et curieux renseignements sur la Lunigiane. E.-G. Ledos.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu — c'était inévitable — la lettre suivante de M. l'abbé Vial. M. Marius Sepet nous prie de l'insérer telle quelle et sans commentaire.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro de mai de votre Revue, M. Marius Sepet adresse à mon livre *Jeanne d'Arc et la Monarchie*, quatre reproches. Un mot de réponse à chacun :

1° *L'auteur « s'intitule Confesseur de la Foi »*. — Sans doute ! Parce que ce titre qui, ailleurs, en vaut un autre, ici vaut plus qu'un autre, par sa spéciale convenance à l'auteur et à l'ouvrage : à l'*auteur* qui a, en effet, « *confessé* sa Foi », en dehors de l'ouvrage : à l'*ouvrage* qui

confesse la foi de l'auteur au double miracle de saint Remi et de Jeanne d'Arc, ce cauchemar de la critique moderne !

2° « *Il appuie sa thèse d'une masse de faits et de textes historiques ou légendaires.* »

— « Légendaires ? » Lesquels ? On ne le dit pas. *Quod gratis asseritur...*

3° « *Cet ouvrage se rattache à une disposition d'esprit... qu'on pourrait appeler une sorte de mysticisme, voire d'illuminisme historique et politique.* »

— En histoire et en politique, au temps de Jeanne d'Arc, comme aujourd'hui, il y avait deux états d'esprit : l'état d'esprit *positiviste* et l'état d'esprit *catholique*, que M. Sepet appelle, je ne sais pourquoi, « mystique » ou « illuminé ».

L'évêque Cauchon avait l'état d'esprit « *positiviste* »; Jeanne d'Arc, l'état d'esprit *catholique*.

Cauchon fit brûler Jeanne d'Arc !

Devant l'Histoire et devant l'Église, c'est pourtant Jeanne d'Arc qui avait raison !...

4° « *Ce genre prête peu à la discussion.* »

— On ne discute, en effet, que ce qui est discutable; or, il n'est pas discutable que saint Remi et Jeanne d'Arc aient fait des miracles, puisque l'Église, qui a longuement discuté la question, a conclu par l'affirmative. *Roma locuta est, causa finita est.* — Mais *quels* miracles? Cette question-là est pendante et peut se discuter. Je ne m'y refuse pas.

Pour ne pas me départir de mes habitudes, j'ai l'honneur, Monsieur le Directeur, de faire appel à votre courtoisie, plus qu'à mon droit, pour l'insertion de cette lettre dans votre prochain numéro, à la place et dans les caractères de l'article auquel elle répond et vous prie d'agréer mes sentiments distingués.

Abbé Vial, *prêtre*,
7, rue Baillif, Paris.

BULLETIN

La Foi des enfants catholiques et les Écoles publiques en France. Discours prononcés à la Chambre des députés. Éditions des *Questions actuelles*, 1910, in-12 de 129 p. — Prix : 0 fr 75.

Voici un précieux recueil de documents que nous recommandons volontiers aux conférenciers, aux pères de famille chrétiens, à tous ceux en un mot qui ont quelque souci de la liberté de l'enseignement et qui s'emploient à la défendre. Il me suffit, pour préciser l'utilité et l'intérêt de ce petit volume, de dire ce qu'il contient : d'abord la lettre collective de l'Épiscopat du 14 décembre 1909, où sont condamnés certains manuels employés dans les écoles publiques; puis divers discours prononcés à la Chambre au cours de la discussion du budget de l'instruction publique en janvier 1910 : ceux de M. Groussau, de M. de Ramel, de M. Lefas, de M. Barrès, de M. Lasies, de M. Denys Cochin, de M. Massabuau, de M. l'abbé Gayraud, de M. Piou,

du marquis de Rosambo et de M. Aynard. Tous ces discours sont fort éloquents et remplis de faits significatifs, qui auraient éclairé la religion de la Chambre des députés, s'ils ne s'étaient heurtés à des partis pris que rien ne peut désarmer. Mais on peut faire entendre ce langage au pays, et à force de le répéter sans se lasser, les défenseurs de la liberté finiront bien par se faire comprendre. Un pays ne résiste pas indéfiniment aux appels pressants de la raison et du bon sens s'exprimant avec éloquence. C'est pourquoi il faut faire lire et connaître ce petit livre, et ce qui vaut mieux, s'en servir comme d'un arsenal plein de bonnes armes dans le bon combat pour la justice et la liberté. P. Talon.

Mildiou, cochylis, eudémis. *Conseils pratiques pour la défense de la vigne,* par V. Vermorel, Paris, Béranger ; Montpellier, Coulet, 1911, in-8 de 86 p. avec 2 planches en couleurs et 28 fig. — Prix : 1 fr. 20.

Cochylis, eudémis, mildiou sont les trois fléaux dévastateurs qui, les années dernières, ont fait rage dans la plupart des vignobles, principalement dans ceux du Midi. Aussi cette brochure sera-t-elle éminemment appréciée par les viticulteurs. Écrite par un homme compétent, elle a pour but de dégager l'enseignement qu'apporte la campagne de 1910. Elle vient donc à son heure, et forme un appel éloquent pour la défense du vignoble. Aux deux premiers insectes, derniers envahisseurs, sont joints les renseignements, sur leur précurseur, la pyrale. Ils sont tous trois reproduits sur deux planches coloriées, artistement faites, qui en donnent la représentation exacte, à tous les états de leur existence, et les rend bien plus reconnaissables que par une simple description. On saisit ainsi, par les yeux en même temps que par l'intelligence, les différences entre les chenilles, les chrysalides et les papillons de chacune de ces espèces. Ce qui concerne le mildiou vient ensuite. Bien que déjà redoutables depuis plusieurs années, ses attaques viennent d'être si effrayantes qu'il est bon de relire dans ce résumé tout ce qui peut contribuer à s'en défendre et à en triompher. Il faut mettre tous ses efforts, apporter toute sa vigilance à se garer d'une nouvelle année aussi désastreuse que celle que les vignerons viennent de subir. La brochure de M. Vermorel donne les meilleurs conseils à ce sujet. Elle indique et reproduit par la gravure tous les instruments qui sont mis à notre disposition pour cette lutte sans merci. Elle rendra un peu de confiance et d'énergie en instruisant. G. de Senneville.

Cours d'arithmétique, par Paul Rollet et Ernest Foubert. 7e édit. Paris, Alcan, 1910, in-18 cartonné de viii-479 p. et 24 fig. — Prix : 3 fr.

Cours d'algèbre, par Paul Rollet et Ernest Foubert. 8e édit. Paris, Alcan, 1910, in-18 cartonné de viii-444 p. et 63 fig. — Prix : 3 fr.

Cours de géométrie, par Ch. Colin et Joseph Girod. Paris, Alcan, 1910, 1re année, in-18 cartonné de viii-180 p. et 195 fig. Prix : 1 fr. 80. — 2e année, in-18 cartonné de vi-239 p. et 190 fig. et 4 pl. — Prix : 2 fr. 50.

Cours de physique et chimie, par le Dr Alamelle. Paris, Alcan, 1910, 1re année, in-18 cartonné de vi-144 p. et 198 fig. — Prix : 2 fr. 20. — 2e année, in-18 cartonné de ii-126 p. et 254 fig. et une planche. — Prix : 2 fr. 20. — 3e année, in-18 cartonné de ii-114 p. et 188 fig. — Prix : 2 fr. 20.

Cours d'électricité industrielle, par A. Goulliart. 2e et 3e années, Paris, Alcan, 1911, in-18 cartonné de ii-594 p. et 400 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Ces divers ouvrages sont rédigés conformément à la lettre et à l'esprit

des programmes de 1909 pour l'enseignement primaire supérieur. Nous ne savons si, pour les rédiger, les auteurs se sont concertés, mais nous avons constaté une unité de méthode qui fait de ces publications un tout homogène. Certes, l'indication de la méthode : toujours partir d'un fait sensible avant d'aborder une théorie mathématique ou physique, est contenue dans le programme; pour bien l'appliquer, il faut des professeurs rompus à la pratique de l'enseignement, fondant leur manière de faire sur l'observation du développement des intelligences qui leur sont confiées; la lecture de ces manuels nous a convaincu, de la façon la plus absolue, que leurs auteurs se sont préoccupés de ceci et des carrières que visent en général les élèves de l'enseignement primaire supérieur : la préparation aux écoles normales, aux écoles d'arts et métiers ; les examens d'admission à plusieurs administrations ont été prévues. Au même point de vue, l'école primaire supérieure par ses cours complémentaires et ses sections spéciales donne des notions techniques suffisantes pour la pratique courante qui sont judicieusement exposées. Les exemples pratiques abondent et, en général, dans les problèmes proposés on a éliminé les devinettes et naturellement des difficultés qui ne se présentent pas. Cette exclusion n'est pas absolue et elle ne pouvait pas l'être; les énoncés, que nous qualifierons de fâcheux, sont tous suivis d'une mention indiquant l'examen où ils ont été posés; il était du devoir strict des professeurs de les signaler : nous ne pouvons que regretter de voir encore poser aux examens de semblables questions.

— Nous avons rendu compte autrefois des *Cours d'arithmétique et d'algèbre* de MM. Rollet et Foubert ; ces livres sont arrivés aux 7e et 8e éditions; le succès a donc récompensé le mérite : nous n'insisterons pas davantage.

—En géométrie, MM. Colin et Girod se sont efforcés de faire simple. On leur reprochera peut-être le postulatum servant de base à leur théorie de parallèles. Ils ont choisi un postulatum immédiatement vérifiable par l'expérience, ce qui est conforme à la manière d'enseigner usitée dans l'enseignement primaire supérieur; on ne peut leur demander davantage; est-ce réellement le plus simple? Il nous paraît difficile d'affirmer le contraire.

— M. Alamelle a pensé que l'enseignement de la physique et de la chimie, sans être accompagné d'expériences, était un enseignement vain. Sans se préoccuper des ressources que peut présenter telle ou telle école, il a toujours réduit à la plus grande simplicité toutes les expériences présentées; chaque professeur a donc ainsi un très grand choix, et il peut toujours trouver à illustrer ses leçons, si réduit que soit son matériel. L'auteur n'a pas montré comment les lois physiques ne sont vraies que relativement ; il serait bon de faire connaître aux élèves de 3e année, au moins, ce qu'est en réalité une loi expérimentale.

— Le cours d'électricité industrielle de M. Goulliart est essentiellement pratique. Dans toutes les régions où l'usage de l'électricité est courant les matières contenues dans ce livre peuvent et doivent être enseignées à l'école primaire supérieure.

Nous terminons en disant que, typographiquement, ces volumes ne laissent rien à désirer, que les figures sont excellentes et que, par suite, ils sont faciles à étudier. E. Chailan.

Lamartine, par PIERRE-MAURICE MASSON. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 75 p. — Prix : 2 fr.

74 très petites pages, qui en feraient 20 ou 25 dans une revue de dimensions ordinaires, composent cet éloge académique, simple article d'ensemble sur Lamartine, mais qui vaut par la connaissance profonde, complète et précise, qu'a le distingué professeur de son héros. La trame de son texte est faite avec les vers eux-mêmes et les mots de Lamartine, butinés à travers toute sa correspondance et toute son œuvre. Ainsi, sans qu'il y ait de vues absolument nouvelles, est rajeunie et rendue plus nette l'idée qu'on peut avoir de sa vie qui fut fougueuse, active et pleine, de son « art » plus vigoureux, plus varié, moins langoureux et mou qu'on ne l'a dit, de son âme, où déborda la sève, « intarissable, » comme il l'a souvent nommée... L'envers de cette force, de cette noblesse, de cette gloire ne nous est pas, il est vrai, découvert. Mais *non erat his locus*. Et c'est une raison de plus pour que les lamartiniens recueillent pieusement ce bréviaire plein de moëlle et plein de miel.

GABRIEL AUDIAT.

Études d'histoire romantique. La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe, par LÉON SECHÉ. Paris, Mercure de France, 1910, in-16 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Fils et petit-fils d'agents de change, Alfred Tattet mena très joyeuse vie à Paris et, parmi ses camarades de plaisirs faciles, compta Alfred de Musset. Il était également lié avec tous les amis du poète; de là l'intérêt que peut présenter sa correspondance. Elle est venue entre les mains de M. Séché par l'entremise gracieuse des descendants de ces correspondants. « L'éditeur» publie 51 de ces lettres (la première est du 12 octobre 1831, la dernière du mois d'août 1856), et non seulement il a pris l'heureuse précaution de les faire précéder d'une notice détaillée sur Alfred Tattet, personnage de très second ordre et peu connu, fils de famille prodigue, mais aussi de les faire suivre d'explications abondantes sur leurs destinataires et les gens mis en cause. Il y a certainement là des renseignements qu'on ne rencontrerait pas ailleurs et qui sont caractéristiques des mœurs débridées de ce groupe de « romantiques ». Un nouvel intérêt vient d'un Appendice renfermant douze lettres d'Alfred de Musset (septembre 1840-1857) qui furent en partie publiées dans le *Correspondant* du 10 mars 1910 et qui provenaient de papiers recueillis par l'ancienne gouvernante de l'auteur des *Nuits*.

Rien d'édifiant à conserver, comme on peut croire, dans ces missives très légères d'esprits peu retenus; la grossièreté de propos de Théophile Gautier est particulièrement extravagante et donne la moralité de l'écrivain. Les recherches historiques de M. Léon Séché apportent une valeur documentaire à une publication qui, sans cela, ne dépasserait pas le niveau de confidences entre libertins.

G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Thomas Rupert JONES, le géologue anglais bien connu mort dans le courant d'avril, à 92 ans, était né à Londres le 1er octobre 1819 Après avoir fait ses classes dans divers collèges, il se livra alternativement à l'étude de la médecine et des sciences naturelles, mais finit par se cantonner dans le domaine de la géologie et de la paléontologie. En 1850, il devint secrétaire adjoint de la Société géologique de Londres, puis il fut

nommé répétiteur de géologie à l'École militaire de Sandhurst en 1858 et professeur de la même science à l'École d'état-major en 1862. De plus, il fut pendant un certain nombre d'années examinateur à l'Université de Londres et dans plusieurs autres établissements. M. Rupert Jones, qui a longtemps dirigé la publication du *Journal de la Société de géologie*, est l'auteur de plus de 200 mémoires concernant principalement les animaux fossiles de divers terrains géologiques, tels que : *The Tertiary Entomostracae of England* (1856); — *Monograph of the Fossil Estheriae* (1862); — *Monograph of the Arctic and North-Atlantic Foraminifera* (1865);—*The Foraminifera of the Crag* (1866); — *Monograph of the Carboniferous Cypridinadae* (1874 et 2e édition, 1884); — *Palaeozoic Phillapoda* (1888), etc. En 1890, la Société géologique de Londres accorda à M. Jones la grande médaille Lyell pour l'ensemble de ses travaux.

— La Hongrie vient de perdre un de ses meilleurs orientalistes, Emerich Karácson, mort le 2 mai 1911, à Constantinople, victime de son travail, car il a succombé à un empoisonnement du sang causé par les vieux manuscrits consultés dans les mosquées turques. Né à Torna (comitat de Veszprém), le 19 février 1863, M. Karcáson fit ses études théologiques à Budapest et fut ordonné prêtre en 1885; reçu docteur en théologie en 1888, il était nommé professeur à l'École normale catholique de Györ, dont il devenait directeur en 1889. Il avait étudié les langues orientales et fut envoyé en mission en Turquie et en Asie-Mineure; ses principaux ouvrages sont : *Les Synodes tenus en Hongrie, au* XIe *et* XIIe *siècles* (Györ, 1888); — *Le Mahométisme et le christianisme* (Budapest, 1892); — *Les Guerres de Charles III contre les Turcs* (trad. du turc; Budapest, 1892); — *La Hongrie au* XVIIIe *siècle, par deux diplomates turcs* (Budapest, 1894); — *Vie de l'archiduc Emeric* (Györ, 1894); — *Vie du roi saint Ladislas* (Györ, 1895); — *Voyages d'Evlia Cserebi, en Hongrie* (trad. du turc; Budapest, 1901); — *Orient, anthologie des auteurs turcs contemporains* (Budapest, 1899). Au cours d'une mission, il avait découvert, dans la mosquée d'Aga-Sofia, les flambeaux emportés de Buda, en 1526, par Suleiman. Karácson collaborait aux *Századok* et à de nombreuses revues spéciales. Son dernier travail : *Documents sur l'émigration à l'époque de Rákóczi* est sous presse.

— A Budapest est mort, le 4 mai, M. Charles de Hieronymi, ministre du commerce. Né le 1er octobre 1836, à Buda, il y fit ses études d'ingénieur; il les complèta par un long voyage en France. Élu membre du Parlement hongrois, il se consacra aux questions des moyens de communication et publia : *L'État et les travaux publics en France* (Budapest, 1874); — *Les Plans des canaux autrichiens et le développement des voies fluviales* (Budapest, 1901); — *Les Canaux navigables et les moyens de communication* (Budapest, 1902). Outre ces travaux, M. de Hieronymi, qui fut plusieurs fois ministre, a publié de nombreuses études sur ces questions dans lesquelles il s'était acquis une supériorité reconnue, même Il avait été élu membre d'honneur de la Société des ingénieurs civils de la France.

— On annonce encore la mort de MM. : Edmond Berger-Levrault, l'imprimeur-éditeur connu, mort dernièrement, à 53 ans; — le Dr Brossard, professeur à l'École de médecine de Poitiers, mort dernièrement, à 56 ans; — Numa Buisson, membre de l'Association des journalistes parlementaires, mort dernièrement, à Paris; — Mgr Pierre Dadolle, évêque de Dijon depuis 1906, ancien professeur puis recteur des Facultés catholiques de Lyon, mort à la fin de mai, dans sa ville épiscopale, à 54 ans, lequel a publié : *Le Vrai, le Bien, le Beau. Ampère, Ozanam et H. Flandrin* (Lyon, 1886, in-16); *L'Œuvre doctrinale de Léon XIII* (Lyon, 1888, in-12);

L'Éducation intellectuelle de la femme chrétienne (Lyon, 1888, in-16); *Albert Du Boys. Notice biographique* (Lyon, 1892, in-16); *Trois panégyriques du bienheureux J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars, prononcés à Rome, Lyon et Dardilly* (Lyon, 1905, in-8), etc.; — Alexandre DESMOTTES, inspecteur général des lycées en retraite, ancien professeur au lycée Charlemagne, mort dernièrement à Gratot, près de Coutances, à 83 ans; — Alphonse LOUX, publiciste, membre de l'Association de la presse de l'Est, correspondant de *l'Écho de Paris*, mort à Verdun, dans le courant de mai; — Henry PROVENCE, journaliste, qui fut attaché longtemps à la rédaction de *l'Écho de Paris*, mort dernièrement à Tunis; — Mgr RESSÈS, ancien vicaire général et ancien supérieur du grand séminaire de Périgueux, mort en cette ville, le 28 avril, à 83 ans; — Victor SIMOND, journaliste parisien, directeur de l'*Aurore*, mort dernièrement au Cap d'Ail.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Félix ANDEREGG, auteur d'ouvrages sur l'agriculture, mort en mai, à Berne (Suisse), à 70 ans; — Carl BÆDEKER, ancien éditeur allemand, de Leipzig, fils du célèbre Bædeker, qui a publié les fameux *Guides*, universellement connus, mort en mai, à Kennenbourg, à 73 ans; — Dr. Arthur James Macdonald BENTLEY, médecin anglais, auteur de divers ouvrages, mort à la fin d'avril; — Dr. Franceso BONATELLI, philosophe italien, professeur, depuis longtemps, de philosophie théorique à l'Université de Padoue, mort dernièrement, à 81 ans, lequel a dirigé pendant un certain temps, avec le professeur Mariani, la revue *la Filosofia delle scuole italiane* et a publié une quinzaine d'ouvrages, entre autres : *Le Idee naturali ossia del simbolo poetico* (1865); *La Psicologia nel sistema delle scienze* (1868) et *Di un' erronea interpretazione di alcuni fatti psichici per rispetto al pensamento delle idee* (1881); — Dr. Johannes BOSCHA, professeur de sciences naturelles hollandais, mort le 18 avril, à Haarlem, à 80 ans; — Dr. Heinrich BRAUN, professeur de chirurgie à l'Université allemande de Gœttingue, mort en cette ville le 10 mai, à 65 ans; — le R. P. Alfred DUMONT DE CHASSART, S. J., qui a professé successivement à Namur, à Bruxelles et à Louvain, à qui l'on doit deux manuels classiques d'histoire moderne et d'histoire contemporaine, mort à Louvain, le 14 mai, à l'âge de 44 ans; — Mme Williamina P. FLEMING, savante d'origine anglaise, fort réputée dans le monde des astronomes aux États-Unis, où elle a découvert, en coopérant à la confection de la carte photographique du ciel, de nombreuses étoiles variables, ce qui la fit nommer membre honoraire de la Société royale d'astronomie de Londres, morte dernièrement, à 74 ans; — Paul GODET, directeur du Museum d'histoire naturelle de Nauenbourg (Suisse), mort en mai, à 73 ans; — Dr. Car HENNIG, professeur de médecine allemand, mort le 15 mai, à Leipzig, à 86 ans; — Robert Wilson JOHNSTON, employé supérieur du « Post Office » anglais et journaliste expérimenté, qui collaborait depuis longtemps au *Scotsman*, au *Chamber's Journal*, etc., mort dernièrement à Croydon; — Dr. Hermann KNAPP, oculiste américain connu, auteur d'ouvrages sur les maladies des yeux, mort dernièrement à New York, à 80 ans; — Dr. Eduard LENT, professeur de médecine allemand, mort à Cologne, le 25 avril, à 80 ans; — Dr. Eugen LIEBENAU, directeur de la station des recherches agricoles de la province de Saxe et auteur d'ouvrages sur l'agriculture; — Dr. August LUCAE, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à l'Université de Berlin, mort à Grunewald, le 17 mars, à 76 ans, lequel a publié : *Die Schalleitung durch die Kopfknochen und ihre Bedeutung für die Diagnostik der Ohrenkrankheiten* (Wurtzbourg, 1870, in-8), etc. — Gustav MAHLER, le célèbre maître de chapelle et compositeur autri-

chien, mort à Vienne, dans le courant de mai; — Dr. Wilhelm Manz, médecin allemand, ancien professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles, mort en avril, à Fribourg en Brisgau, à 78 ans; — le R. P. Maximilien Massimo, de la Compagnie de Jésus, lequel, en 1879, avait transformé la villa Massimo, son patrimoine, située place des Thermes, à Rome, en une institution d'enseignement secondaire, dont la prospérité fut très grande, mort à Rome, le 5 mai, à 62 ans; — Dr. Ernst von Meier, ancien curateur de l'Université de Gœttingue, mort en avril à Berlin, à 80 ans; — le R. P. Alfred Mermillod, excellent prédicateur, qui laisse un *Traité sur le tiers ordre de Saint-François d'Assise*, mort à Burgos (Espagne), dans le courant de mai, à l'âge de 80 ans; — la duchesse Eleanor de Northumberland, qui, après la mort de son mari, a poursuivi et terminé en 1893 la publication du grand dictionnaire arabe de Lane que celui-ci avait entreprise en 1861, morte le 4 mai à Stanwick Park, à 91 ans; — John Passmore-Edwards, journaliste et membre du parlement anglais, mort dernièrement à 88 ans; — Dr. Otto Puchstein, secrétaire général de l'Institut royal archéologique allemand, mort à Berlin, le 9 mars, après avoir publié : *Das ionische Capitell* (Berlin, 1887, in-8); *Pseudohethitische Kunst* (Berlin, 1890, in-8), etc. ; — Dr. Hans Reidelbach, professeur et historien bavarois, mort dernièrement à Munich, à 65 ans, auquel on doit: *Lehr und Lesebuch für die gewerblichen Fortbildungsschulen Bayerns* (Munich, 1886, in-8) ; *König Ludwig I von Bayern und seine Kunstschöpfungen* (Munich, 1887, in-8), etc; — P. Heinrich von Rickenbach, philologue et historien suisse, auteur de *Monte Cassino von seiner Gründung und Gestaltung bis zu seiner höchste Blüthe unter Abt Desiderius* (Einsiedeln, 1884, in-8), etc., mort à Einsiedeln, à la fin d'avril, à 80 ans; — Dr. Berthold Riehl, professeur d'histoire des beaux-arts à Munich (Bavière), mort en cette ville, le 5 avril, à 53 ans, lequel est l'auteur de : *Sanct Michael und Sanct Georg in der bildenden Kunst* (Munich, 1883, in-8); *Geschichte der Sittenbilder in der deutschen Kunst bis zum Tode Pieter Breughel des Aelteren* (Stuttgart, 1884, in-8), etc.; — Emilio Salgari, ancien capitaine dans la marine marchande italienne, mort à Turin, le 25 avril, à 49 ans, lequel avait quitté la mer, pour entrer dans le journalisme et publier toute une série d'ouvrages analogues à ceux de Jules Verne, tels que : *Al Polo australe in velocipede*; *Al Polo Nord, avventure*; *Il Continente misterioso, avventure nell'Australia*, etc.; — Dr. William Scharling, ancien ministre des finances du Danemark, auteur d'importants ouvrages sur des questions d'économie politique, mort dernièrement, à 73 ans; — Georg Schleusener, poète allemand, auteur de chants religieux, mort à Halle-sur-la-Saale, à la fin d'avril, à 70 ans; — Andreas Schmid, ancien professeur de théologie à l'Université de Munich, auteur de *Der christliche Altar und sein Schmuck archäologisch-liturgisch dargestellt* (Ratisbonne, 1871, in-8), etc. mort dernièrement, à 71 ans; — le Rév. Ottobar Schupp, auteur d'ouvrages populaires, tels que : *Hurdy-Gurdy. Bilder aus einem Landgängerdorfe* (Bielefeld, 1867, in-8) et *Die beiden Freunde oder Peters Reise nach Japan* (Wiesbaden, 1869, in-16), mort dernièrement à Sonneberg, à 77 ans; — Dr. Maryan Sokolowski, auteur d'ouvrages sur l'histoire de l'art, mort le 26 mars, à Cracovie (Pologne, à 72 ans; — Dr. N. Story-Maskeline, conservateur de la section de la minéralogie au British Museum, professeur de minéralogie à l'Université d'Oxford, auteur d'importants mémoires sur les météorites et d'un catalogue de la collection des pierres précieuses de Marlborough, mort dernièrement, à 87 ans; — Alexandre Twietmeyer, éditeur allemand, mort à Leipzig, le 15 mai, à 64 ans; — Dr. Konrad Varrentrapp, professeur à l'Université allemande de Marbourg et his-

torien de grand mérite, mort dernièrement à Marbourg, à 66 ans, auquel on doit de nombreux ouvrages d'histoire, notamment : *Erzbischof Christian I von Mainz* (Berlin, 1867, in-8) et *Hermann von Wied und sein Reformationversuch in Köln* (Leipzig, 1878, in-8); — Dr. Eduard ZACHARIAS, directeur de l'Institut national de botanique de Hambourg, mort en cette ville, le 23 mars, à 59 ans, dont nous citerons *Uber die Cyanophyceen* (Hambourg, 1900, in-4).

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 5 mai, M. Franz Cumont explique un texte de Cosmas de Jérusalem au sujet d'une fête païenne dans laquelle on célébrait, le 25 décembre, la naissance du Soleil. — M. Pelliot donne connaissance d'une note sur les textes chinois anciens apocryphes relatant l'histoire de Bouddha et leur influence sur la propagation en Chine de l'enseignement bouddhique. M. H. Cordier analyse un ouvrage de Sven Hedin sur les voyages de Marco Polo en Chine et au Koraçan, et compare cette exploration avec celle de voyageurs plus récents. — Le 12, M. Héron de Villefosse rend compte des fouilles exécutées sur l'emplacement de l'antique Olbia, maintenant Almanarre. — M. Jullian voit dans ces fouilles la preuve d'une renaissance de l'activité provençale sous l'influence de l'Orient, au IVe siècle. — M. Théodore Reinach parle de l'hymne à Apollon dont on a découvert récemment à Delphes un texte noté. — M. le Dr Capitan parle de la présence de l'homme quaternaire, caractérisé par la hache en silex, dans les différentes régions de l'Afrique. — Le P. Scheill explique une tablette cunéiforme qui révèle la présence d'une dynastie fort ancienne dans la vallée du Tigre. — M. Dieulafoy analyse un mémoire de M. le Ct Bourgeois au sujet de la manœuvre d'Alexandre à la bataille d'Issus. — Le 19, M. le comte Durrieu annonce la rentrée en France d'un manuscrit de Josèphe orné de grandes miniatures, copie du Josèphe de la Bibliothèque nationale. — Il parle ensuite de la découverte à Madrid, dans le Musée du Pardo, d'un portrait de Philippe le Bon et de sa femme, Bonne d'Artois. — M. Salomon Reinach prétend que la statue de Bellérophon, dont parle Cosmas de Jérusalem, était en fer et maintenue en place par de puissants aimants. — M. Dieulafoy continue la lecture du mémoire de M. le Ct Bourgeois sur l'itinéraire d'Alexandre avant la bataille d'Issus et sur les mouvements de troupes pendant cette bataille. — Le 26, M. le marquis de Vogüé signale le résultat des fouilles du P. Vincent sur la montagne des Oliviers, grâce auxquelles on a pu retrouver les fondations de la basilique élevée par Constantin et constater la réalité de la tradition recueillie par Eusèbe. — M. Clermont-Ganneau appuie sur des faits à sa connaissance le bien fondé de cette tradition.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 6 mai, M. Arnauné présente une communication sur les tendances de la politique douanière de la France et conclut contre le protectionnisme. Le 20, M. Albert Waddington lit une étude sur l'état social et intellectuel de l'électorat de Brandebourg à la fin du XVIIe siècle, et le choix de la religion de l'État comme base de toute la politique de Frédéric-Guillaume. — Le 27, M. Jacques Bardoux lit une notice sur le roi d'Angleterre Georges V, ses services dans la marine de guerre, ses goûts de propriétaire rural.

PRIX. — Le 2 juin, le Comité du prix *Vie heureuse* a attribué le prix *Vie heureuse-Érudition*, de 1.000 francs, au commandant Baratier, pour son livre : *A travers l'Afrique*. — Le prix *Vie heureuse* d'*Assistance-sociologie* a été décerné à Mme Bernardini Sjoestedt pour son ouvrage : *Revision des valeurs de la femme*.

Index. — Par décret en date du 8 mai 1911, la Sacrée Congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants : Gabriel d'Annunzio, tous les romans et œuvres dramatiques et les œuvres choisies en prose, édition de Milan; P. A. S., *Catecismo di storia santa* (Cremone, 1910); — Antonio Fogazzaro, *Leila*; Johann Conrad Zenner, *Die Psalmen* (Münster, 1906); Malachia Ormanian, *l'Église arménienne, son histoire, sa doctrine* (Paris, 1910).

Paléographie. — M. François Galabert, conservateur des archives anciennes de la ville de Toulouse et chargé d'un cours de paléographie à la Faculté des lettres, estimant que les étudiants manquent d'instruments commodes qui leur facilitent l'étude de la paléographie, s'est associé avec M. Clovis Lassalle, photographe-phototypiste, pour publier un *Album de paléographie et de diplomatique* qui doit comprendre des fac-similés de documents relatifs à l'histoire du midi de la France et en particulier de la ville de Toulouse, conservés dans les archives méridionales ». L'ouvrage sera composé de 100 pl., publiées par fascicules semestriels de 10 pl., en sorte que l'ouvrage sera terminé en 5 ans. Le prix, pour les personnes qui souscriront avant le 15 août 1911, sera de 8 fr. 50 par fasc., 12 francs sur papier de cuve, pour les autres de 14 et 20 francs. Chaque planche comprendra plusieurs fac-similés. Le fait même que M. Galabert ne publiera que des documents concernant le midi de la France, qu'il ne donnera que des actes entiers, fait que son recueil ne s'adresse pas uniquement aux étudiants en paléographie, mais qu'il intéresse toutes les personnes qui s'occupent d'histoire méridionale. Outre les archives toulousaines, M. Galabert a mis à contribution pour son recueil les archives de l'Ariège, de l'Aude, du Gard, du Gers, de la Gironde, de la Lozère, des Basses et Hautes-Pyrénées, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, sans compter quelques collections particulières. C'est à M. Clovis Lassalle, 32, rue de l'Étoile à Toulouse, que doivent être adressées les souscriptions.

Mélanges Amari. — Les volumes, un peu tardifs, par lesquels un groupe d'érudits ont voulu célébrer le centenaire de la naissance de Michele Amari (né en 1806), méritent d'être bien accueillis du public. Homme politique, historien et orientaliste, Michele Amari s'est surtout distingué par ses travaux sur l'histoire de la Sicile et de la domination arabe dans ce pays. Il a été des premiers à montrer tout l'usage que l'on pouvait tirer des sources arabes. C'est aussi l'histoire de la Sicile et de l'Italie méridionale et leurs rapports avec l'ouest qui tiennent la plus large part dans ces deux volumes de mélanges dont le titre un peu long indique du moins avec assez de précision le contenu : *Centenario della nascita di Michele Amari : scritti di filologia e storia araba; di geografia, storia, diritto della Sicilia medievale; studi bizantini e giudaici relativi all'Italia meridionale nel medio evo; documenti sulle relazioni fra gli Stati italiani ed il Levante* (Palermo, stabilimento tipografico Virzi, 1910, 2 vol. in-8 de cviii-448 et 643 p., avec portraits, planches et figures). Naturellement on a joint au volume une esquisse biographique d'Amari et une liste de ses œuvres imprimées. Voici d'ailleurs la liste, par ordre alphabétique, des auteurs qui ont collaboré à ces très importants Mélanges : Abdul-Wahab (H. H.), *Contribution à l'histoire de l'Afrique du Nord et de la Sicile*; — Asin Palacios (M.), *Un Faquîh siciliano contradictor de Al-Gazzâli (Abûi Abd Allah de Mâzara)*; — Becker (C. H.), *La Ghashiya comme emblème de la royauté*; — Besta (E.), *Della fede storica che merita la « Chronica trium Tabernarum»*; — Banelli (L.), *Il Trattato turco- veneto del* 1540; — Brandileone (F.), *Il Dritto di prelazione nei documenti bizantini dell' Italia meridionale*; — Brugi (B.), *Il Nome dell' azione*

nel libello procedurale del diritto greco-romano; — Bury (J.-B.), *The naval policy of the Roman Empire in relation to the Western provinces from the 7th to the 9th century*; — Caetani di Teano (L.), *Un Manoscritto arabo non identificato della Bodleiana di Oxford : il Ghûrar al-Siyar*; — Cartellieri (O.), *König Manfred*; — Chayes (H. P.), *Appunti sulle iscrizioni giudaiche del Napoletano, pubblicate dall' Ascoli*; — Codera (F.), *Mochéhid, conquistador de Cerdena*; — Columba (G. M.), *Per la topografia antica di Palermo*; — Cosentino (G.), *La Zecca di Palermo nel sec.* XV *e la monetazione dei Denarü parvuli a pichuli*; — De Goeje (M. J.), *La Filiation de Mohammed*; — Derenbourg (Hartwig), *Bibliographie primitive du Coran*, par Michele Amari : *extrait tiré de son mémoire inédit sur la chronologie et l'ancienne bibliographie du Coran, publié et annoté*; — Fagnan (T.), *Nouveaux Textes historiques relatifs à l'Afrique du nord et à la Sicile*; — Fischer (A.), *Verbesserungen zu Broch's Ausgabe von az. Zamahsari's Unmudag*; — Garufi (C. A.), *Gli Aleramici e i Normanni in Sicilia e nelle Puglie : documenti e ricerche*; — Genuardi (L.), *I deferati normanni*; — Griffini (E.), *Nuovi testi arabo-siculi*; — Guidi (J.), *Sul testo dell' Ilmâm d'al-Maqrîzî*; — Hirschfeld (H.), *The new poem attributed to al-Saman' al*; — Huart (C.), *Afif-eddîn Soléimân de Tlemcen et son fils l'Adolescent Spirituel*; — Jorga (N.), *Cenni sulle relazioni tra l'Abissinia e l'Europa cristiana nei secoli XIV e XV, con un itinerario inedito del secolo XV*; — Mohammed Ben Cheneb, *Additions à la « Biblioteca arabo-sicula », tirées des recueils biographiques d'Abou l'Arab et d'El Kehochany, suivies d'une notice sur un manuscrit des Madârile du qâdi Iyâd*; — Maritz (B.), *Ibn Sa'îd's Beschreibung von Sicilien*; — Nallino (C. A.), *Venezia e Sfax nel secolo XVIII secondo il cronista arabo Maqdîsh*; — Novati (F.), *Un nuovo testo degli « Annales Pisani antiquissimi » e le prime lotte di Pisa contra gli Arabi*; — Revelli (P.), *« Gli Appennini siculi » dell' Amari e l'onomastica del rilievo siciliano*; — Ribera (J.), *Tratado de paz o tregua entre Fernando I el bastardo, rey de Napoles, y Abuamer Otman, rey de Tunez*; — Sachau (E.), *Sicilien nacha dem türkischen Geographen Piri Reis*; — Salinas (A.), *Trafori e vetrate nelle finestre delle chiese medioevali in Sicilia*; — Salvo Cozzo (G.), *Le Opere a stampa di Michele Amari*; — Seybold (F.), *Analecta arabo-italica*; — Siragusa (G. B.), *Michele Amari*; — le même *La Tomba di Sibilla regina di Sicilia*; — Slousch Nah'um, *Élégie de Moïse Rimos, martyr juif à Palerme au* XVIe *siècle* ; — Sobernheim (M.), *Ibn Shaddâds Darstellung der Geschichte Baalbeks im Mittelalter*; — Tamassia (N.), *La novella giustinianea : « De Praetore Siciliae »*; — Tommasini (O.), *Per la seconda edizione della « Storia dei Musulmani di Sicilia »*; — Vollers (K.), *Ueber Rassenfarben in der arabischen Literatur*; — Wiedemann (E.), *Ueber, Musikautomaten bei den Arabern*; — Zettersteen (K. V.), *Notice sur un rituel musulman en langue espagnole, en caractères arabes et latins*; — Zuretti (C. O.), Ἰταλο-ελληνα I. *La espugnazione di Siracusa nell'880. Testo greco della lettera del monaco teodosio*; II. *Contrasto fra Taranto, Otranto.* III. *Un'iscrizione greca di Bronte.* Nota del prof. S. Panareo.

Paris. — Chargé, à titre de professeur titulaire, du cours d'archéologie du moyen âge à l'École des chartes, où pendant plusieurs années déjà, il avait exercé la suppléance de M. le comte de Lasteyrie, M. Eugène Lefèvre-Pontalis a prononcé le 22 mars dernier une leçon d'ouverture qui vient d'être publiée : *École nationale des chartes. Leçon d'ouverture du cours d'archéologie du moyen âge, 22 mars* 1911 (Caen, imp. H. Delesques, 1911, in-8 de 15 p.). Le distingué directeur de la Société française d'archéologie a su, dans ces quelques pages, rendre hommage à ses prédécesseurs, marquer le rôle de l'École des chartes dans les progrès de la science archéologique,

indiquer les principes qui doivent guider dans l'étude de cette science, si attrayante, esquisser ce qui a été fait et le programme de ce qui reste à faire.

— C'est une bonne contribution à l'histoire du règne de Charles VI que M. Raimond Van Marle apporte par sa brochure intitulée : *Un Chancelier de France sous Charles VI, Henri de Marle* (Paris, Champion, 1910, gr, in-8 de 49 p. et planche). Aucun travail n'avait encore été consacré à ce personnage, qui joua cependant un rôle important au commencement du xve siècle. On le trouve successivement professeur de droit à l'Université d'Orléans en 1373, avocat à Paris, où il plaidait déjà au Parlement en 1378. Le 29 janvier 1393, il fut institué « quart président » au Parlement et devint troisième président en juin 1399 et enfin, après la mort de Jean de Poupaincourt, il fut placé à la tête du Parlement le 22 mai 1403. Le 8 août 1413, Henri de Marle, qui avait toujours été un fidèle serviteur de la Royauté, fut élu chancelier. Quand les Bourguignons reprirent le pouvoir à Paris, il fut naturellement un de ceux qui devaient être en butte à leur haine. Arrêté avec un grand nombre d'Armagnacs, il fut massacré le 12 juin 1417. A la fin de son opuscule, M. Van Marle fait connaître ce que devint la famille du chancelier au cours du xve siècle.

— Sous le titre de : *Victor Hugo*, M. Ch. Thuriet a donné une élégante traduction d'un fragment du livre de Edmondo de Amicis intitulé : *Ricordi di Parigi* (Lons-le-Saunier, imp. Rubat du Mérac, 1907, in-18 de 69 p.). Dans ces pages, aussi vivantes que curieuses, de Amicis raconte ses impressions lors de sa visite à Victor Hugo, qui habitait rue de Clichy, n° 20. L'écrivain italien avait à cette époque une vingtaine d'années et comme tant d'autres, il subissait le prestige du grand poète au plus haut point. Sa manière de présenter les choses est fort amusante pour ceux qui, moins enthousiastes, distinguent mieux les taches de l'astre. Ce n'est pas à dire que de Amicis n'en ait point aperçu quelques-unes soit dans l'œuvre soit dans l'homme. Dans celui-ci, l'orgueil, notamment, lui crève les yeux; quant à l'œuvre, tout en l'admirant dans les grandes lignes, il ne se gêne nullement pour en signaler, à côté des beautés, les étrangetés, les faiblesses et même les grossièretés. On ne peut que remercier M. Thuriet d'avoir eu l'excellente idée d'avoir fait passer de l'italien au français ce délicat et très suggestif morceau de psychologie littéraire.

— La traduction d'un certain nombre de *Dialogues des dieux*, de Lucien a été faite récemment par M. Jean Redmi, avec notes et Avant-propos (Paris, Glomeau, s. d., in-16 de 144 p.). Elle est vive et piquante et le choix heureux. Peut-être le besoin ne s'en faisait-il pas sentir bien impérieusement, mais après tout, la lecture en est facile et une heure de plaisir n'est pas à dédaigner.

Anjou. — *L'Institution libre de Combrée* vient de célébrer les *Fêtes du centenaire, 7 et 8 juin* 1910, et leur consacre une brochure (Angers, Siraudeau, in-8 de 155 p.). Après l'oraison funèbre du dernier supérieur, mort en exercice (le chanoine F. Claude), prononcée par le chanoine Crosnier, cette brochure contient les comptes rendus des diverses fêtes : réception à la mairie, avec charmante allocution du maire, M. Charbonneau (qui offrit une belle médaille, frappée à cette occasion et reproduite ici, la bénédiction du drapeau du centenaire, les concours sportifs, etc. Citons encore les discours et toast d'anciens élèves, Mgr Greslier, évêque de Laval, MM. de la Perraudière, Delahaye, sénateur, Chasle-Pavie, des allocutions de Mgr Rumeau, évêque d'Angers, de M. le chanoine Bernier, supé-

rieur de l'Institution, enfin une spirituelle conférence d'un ancien élève, M. le chanoine Jouin, curé de Saint-Augustin à Paris. Ce memento de fêtes vraiment cordiales et populaires, signé de M. Eug. Terrien, professeur de philosophie, montre en quelle estime est tenu le beau collège de Combrée, qu'un connaisseur, Mgr Dupanloup, qualifiait du titre de « palais de l'éducation. »

— En voulant faire connaître un livre fort rare, le *Traicté de peste* de René Gendry, chirurgien à Angers (1599-1662), M. le Dr H. David, son compatriote, a pris pour sujet de thèse de doctorat en médecine : *La Peste à Angers* (Paris, Maloine, in-8 de 69 p.), en notant, aussi soigneusement que le lui ont permis les documents (spécialement les registres des archives municipales), les principales épidémies qui ont ravagé l'Anjou jusqu'à nos jours. L'auteur enregistre souvent la présence de l'épidémie, depuis Grégoire de Tours jusqu'à 1723, dernière mention qu'en fassent les livres de l'hôtel de ville. Ses conclusions montrent qu'en la ville d'Angers, si souvent atteinte, on considéra que la terrible contagion venait des porcs nourris, parfois, des saignées que pratiquaient les barbiers et maréchaux-ferrants, que la disparition des guerres, de la famine, les progrès de l'hygiène, l'assainissement des quartiers (de Boisnet, 1650 à 1680), la construction des quais de la Maine (1693), l'éloignement pendant 20 jours, puis 40 jours, des convalescents, considérés comme agents de transmission, firent cesser toute atteinte de cette fièvre, ainsi que la définit René Gendry, « épidémique et contagieuse, excitée de l'air vénéneux par putréfaction ès esprits et humeurs ou substance du cœur causant bubons, carboncles ou exantesmes. » On est loin du sérum de Pasteur. Évidemment; mais le livre est intéressant pour l'histoire de la médecine et des mœurs provinciales. Les notes de M. H. David sont nombreuses et curieuses; on eût pu y ajouter encore; ainsi, en 1582, la désertion des magistrats de la Prévôté, et même celle des médecins, sauf François Lethielleux, qui eut le courage de prendre la place; à cette date, les pestiférés ne pouvaient pas sortir en ville, sans avoir en mains une baguette blanche, et leurs maisons étaient cadenassées et marquées d'une croix; c'étaient les récollets qui les assistaient. On aurait pu dire aussi que les paysans infestés ne pouvaient pénétrer en ville sans être condamnés à mort (Archives municipales). Tel que le comportait sa thèse, dans ses limites restreintes, le travail de M. le Dr David comble heureusement une lacune dans la chronique angevine. — Celui de M. V. Dauphin y apporte de nouveaux documents, sous le titre : *Sanctions prises en* 1721 *à Angers contre la peste* (Angers, Grassin, 1910, in-8 de 16 p. Extrait des *Archives médicales d'Angers*). C'est d'abord une affiche (reproduite hors texte) établissant aux portes de la ville une garde d'habitants, un cordon sanitaire (15 février 1721). La mesure ne fut pas jugée suffisamment efficace ce qui motiva une longue délibération, des habitants, à la date du 3 décembre suivant, où tous les corps constitués vinrent, dans une louable émulation, proposer, (sans renoncer d'ailleurs, pour cela, aux privilèges qui les en dispensaient), de monter la garde à toutes les portes, le clergé de la cathédrale, et « M. l'évêque d'Angers offraient de commencer la garde », les députés de la Sénéchaussée, du Présidial, de l'Université, de la Prévôté, de l'Élection, du Grenier à sel, du Corps de ville, de la noblesse elle-même, sans y avoir été appelée; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui, et ce qu'on pratiquait alors aussi, « de la solidarité »; à ce point de vue, le document est à lire en son entier.

Bourbonnais. — L'opuscule de M. le chanoine O.-C. Reure intitulé :

Le Bourbonnais Jacques Fraichet, directeur d'une école privée et principal du collège de la Trinité à Lyon (Moulins, Grégoire, 1910, in-8 de 35 p.) et qui forme le vingt-deuxième volume des *Curiosités bourbonnaises*, sera utile à consulter par tous les érudits qui s'occupent de la question de l'enseignement avant la Révolution. Ils verront comment on cherchait à former les élèves au point de vue moral, les mesures que prenaient les municipalités pour favoriser le développement de l'instruction, et enfin, comment, au milieu du XVIe siècle, dans un grand nombre de villes, les jésuites se substituèrent aux régents de collèges et donnèrent alors, dans notre pays, un essor à l'instructlon et à l'éducation qui certainement contribua beaucoup au bel épanouissement littéraire, scientifique et artistique du XVIIe siècle.

Bourgogne. — Claude Guilliaud, chanoine d'Autun, était né en 1493, à Villefranche-en-Beaujolais. Pourvu, en 1534, par l'évêque Jacques Hurault, d'un canonicat à la cathédrale d'Autun, puis successivement d'un grand nombre de bénéfices, il se fixa à Autun, où il mourut le 14 avril 1551. De son vivant, il publia quelques ouvrages de théologie et après sa mort il laissa plusieurs manuscrits dont un fut publié en 1562 par un de ses amis, Nicolas Hymbelot. Très studieux, aimant beaucoup les livres, il avait formé une importante collection qui, léguée par lui au Chapitre de la cathédrale d'Autun, devint le fonds de la bibliothèque du Chapitre. Cette bibliothèque, oubliée pendant la tourmente révolutionnaire, revint au Chapitre quand le culte fut rétabli. Réunie ensuite à celle du grand séminaire, les ouvrages de Claude Guilliaud y constituèrent un fonds spécial, dont Mlle Pellechet publia le catalogue, en 1890, dans le tome XVIII des *Mémoires de la Société éduenne*. La spoliation de la bibliothèque du grand séminaire d'Autun permit, à la suite d'un récolement minutieux, de retrouver quarante-neuf volumes qui avaient échappé aux investigations de Mlle Pellechet. C'est l'inventaire de ces volumes que MM. A. Gillot et Ch. Boëll ont dressé dans ce *Supplément au Catalogue de la Bibliothèque de Claude Guilliaud, chanoine d'Autun* (1493-1551) (Autun, imp. Dejussieu, 1910, in-8 de 79 p. Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*).

Franche-Comté. — Une question d'héraldique est résolue par notre collaborateur M. Max Prinet, à propos de *la Tombe de Jean de Gouhenans à la chartreuse de Lugny* (Besançon, imp. J. Jacques, 1910, in-8 de 14 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*). L'auteur décrit cette tombe et fournit quelques indications biographiques sur Jean de Gouhenans qui, après avoir servi la France contre les Anglais, mourut sous l'habit des Chartreux, en 1401. Puis il aborde l'examen et l'attribution d'armoiries contestées. Un érudit, M. Flouest, « étonné de rencontrer, figuré sur deux grands écus placés, dans des encadrements trilobés, en haut du champ de la tombe, et répété aux quatre angles de l'inscription, un blason consistant en une croix engrêlée, » n'avait pas hésité à déclarer, dans une communication faite en 1883 à la Société nationale des antiquaires de France, que ce n'étaient point là les armes des Gouhenans. Or, M. Prinet établit, par un armorial du XVe siècle et divers monuments archéologiques qu'il rappelle, que l'écu de Gouhenans est bien « décoré de la croix (engrêlée ou denchée) que l'on voit sur la tombe de Jean de Gouhenans. »

— M. Maurice Pigallet, dans l'*Annuaire du Doubs, de la Franche-Comté et du territoire de Belfort pour* 1911 (Besançon, imp. J. Jacques, 1911, in-8 de 540 p.), continue la publication des *Arrêtés des représentants en mission conservés dans les archives du Doubs* (p. 464 à 530). Les arrêtés que l'on trouve

ici émanent des citoyens Antoine-Charles-Marie Garnier, originaire de Troyes, et Sylvain Dejeune, né à Issoudun. Les pièces signées de ce dernier sont au nombre de 36, allant du 9 février au 4 août 1794, alors que du 7 juillet au 15 octobre 1795, Garnier n'en a rédigé que 6. Ces documents sont précédés de deux notices (une page seulement pour Garnier, mais 14 pour Lejeune). On peut ne point partager la manière dont M. Pigallet apprécie ces hommes et leurs actes; mais la publication que nous signalons n'en est pas moins utile, à ce point même que leur réunion en volume serait désirable quand la série sera épuisée.

— Certain jour, M. Ch. Thuriet, dont il a été souvent question dans le *Polybiblion*, fit part à Mgr Besson, évêque de Nîmes, du plan d'une « divine épopée... le poème éternel de Dieu et de l'homme, se terminant par le drame de la Rédemption continuée jusqu'à l'exécution du jugement dernier. » C'était un peu vaste : le prélat, tout en approuvant l'idée, engagea le poète à se borner et à composer simplement sur les *Paraboles* de Jésus « un groupe de petits poèmes ». C'est ce que vient d'essayer, avec succès d'ailleurs, M. Ch. Thuriet, Il nous donne donc une plaquette intitulée : *Paraboles* (Besançon, imp. Cariage, 1910, in-32 de 51 p.) Et tout en reconnaissant avec notre collaborateur et ami M. Maurice Lambert, écrivant à l'auteur qu' « une traduction en vers, si bien faite qu'elle soit, ne vaudra jamais le texte de l'Évangile, » opinion partagée par M. Thuriet lui-même, nous n'hésitons pas à dire, comme M. Lambert, que ces *Paraboles*, au nombre de 18, « sont écrites avec un naturel qui convient parfaitement au sujet. » Nous sommes persuadé d'ailleurs que cette lecture charmera les amateurs de vers bien frappés.

Gascogne. — La brochure de M. J.-M. Vidal : *Esclarmonde de Foix dans l'histoire et le roman* (Toulouse, Privat, 1911, in-8 de 43 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*) démontre de la façon la plus évidente et par un exemple bien choisi, comment certaine école, soi-disant historique, s'est appliquée à fausser et à défigurer systématiquement l'histoire de notre pays. Esclarmonde de Foix, qui vivait à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, est peu connue. Tout ce que l'on sait d'elle de bien positif c'est qu'après la mort de son mari elle embrassa l'albigéisme et devint l'un des plus ardents défenseurs de cette hérésie dans le Midi. Là-dessus, un certain Napoléon Peyrat broda tout un roman, dans un livre d'apparence historique intitulé : *Histoire des Albigeois*. Il la représenta comme une prophétesse devenant l'âme de la résistance du Midi contre le Nord, des Albigeois contre l'Église. Il en fit un tel personnage que quelques admirateurs naïfs et confiants se proposaient de lui élever un monument. M. Vidal ramène ce personnage de roman à ses justes proportions et fait ressortir dans son étude très intéressante et bien présentée combien il faut souvent se méfier du pathos et de la fantasmagorie de certains écrivains qui veulent toujours faire prendre les élucubrations de leur imagination pour l'expression de la vérité.

Languedoc. — Le 21 mai, dans la grande salle de l'hôtel d'Assézat et de Clémence-Isaure, à Toulouse, M. le chanoine Valentin, doyen de la Faculté libre des lettres, a prononcé devant l'Académie des Jeux-Floraux l'éloge funèbre de notre regretté collaborateur Charles Arnaud, dont M. J. Anglade, professeur de langue et de littérature romanes à la Faculté des lettres de Toulouse, venait occuper le fauteuil. M. le chanoine Valentin n'a pas oublié d'étudier le rôle considérable joué par M. Arnaud au *Polybiblion*, lorsqu'il y succéda à Firmin Boissin : « M. Arnaud critique, dit-il,

c'est M. Arnaud professeur. Il a seulement transporté sa chaire de l'Institut catholique au *Polybiblion* ou dans les bureaux de l'*Univers* et il continue à professer : il parle à Messieurs les écrivains et sur le même ton et avec la même autorité qu'à nos étudiants et il corrige leurs productions avec la même sévérité, une sévérité plus grande peut-être pour Messieurs les auteurs qui n'ont pas l'excuse de l'âge. Comme le professeur, le critique professeur relève de sa formation scolastique. Son *credo* littéraire se réduisait à quelques articles qui appartiennent moins à l'esthétique qu'à la morale. « Plus le critique sera philosophe, a-t-il écrit, moins il aura l'esprit dogmatique. »

Normandie. — Fils d'un ami dévoué de M. Delisle, M. G. de Beaurepaire était bien qualifié pour retracer en quelques pages la carrière du grand érudit normand. Il s'en est acquitté dans une réponse au discours de réception de M. Valin qu'on lira avec intérêt : *Léopold Delisle, membre de l'Institut, correspondant de l'Académie de Rouen* (Rouen, imp. Cagniard, 1911, in-8 de 19 p.).

Alsace. — Le deuxième fascicule du *Livre d'or de la ville de Soultz en Haute-Alsace*, par M. A. Gasser (Soultz, Schreyer; Gray, Roux, 1910, gr. in-8, p. 199 à 441 et pl. *Bibliothèque de la « Revue d'Alsace »*. XVIII) contient la suite de l'énumération des familles de Soultz à partir de la lettre E (Ebelin) avec des mentions un peu plus détaillées sur les plus marquantes. Ce fascicule, orné de reproductions de blasons et de portraits d'un certain nombre de personnages, se termine par quelques notices sur le fief castral de Soultz, sur le fief de Freundstein et la famille de Waldner, sur le fief d'Ollviller, sur le fief de Hartfelsen, sur celui de Jungholtz et ses devanciers et enfin sur celui de Walterspath et sur quelques fiefs de peu d'importance dont on ne retrouve que des indications.

Allemagne. — *A quoi servent les laboratoires de psychologie?* par M. Lorenzo Michelangelo Billia (Heidelberg, C. Winter, 1910, in-8 de 10 p.). La psychologie expérimentale sert à tout mais ne suffit à rien; elle est imprécise, frivole, exclusive; elle s'inspire de préjugés matérialistes et se préoccupe anxieusement des fous et des malades en laissant trop souvent de côté l'étude de l'homme sain et normal. Tout cela fut solidement et spirituellement développé avec une verve brillante, au Congrès de philosophe, tenu à Heidelberg en 1908.

— Dans *Quatre règles inexactes du syllogisme* (Heidelberg, C. Winter, 1910, in-8 de 6 p.), M. Lorenzo Michelangelo Billia critique les quatre règles classiques : *Utraque si praemissa neget nihil inde sequetur*; *Nil sequitur geminis ex particularibus unquam*; *Aut semel aut iterum medius generaliter est Pejorem sequitur semper conclusio partem.* Il s'efforce de montrer que ces règles n'ont rien d'absolu, et il s'avère ingénieur sagace, pressant et subtil critique; mais il n'est pas sûr qu'il arrive à convaincre tout le monde.

Angleterre. — Le huitième fascicule annuel de : *International Catalogue of scientific litterature. Physics* (London, Harrison ans Sons, 1910, in-8 de viii-451 p. Prix : 30 fr.) contient les renseignements bibliographiques qui sont parvenus à la rédaction de septembre 1908 à septembre 1909. Nous signalons, en particulier, les nombreux travaux russes cités. Le nom de l'auteur est d'abord imprimé en caractères latins, mais tantôt avec la transcription d'après les règles allemandes, tantôt en suivant les conventions tchèques. Ce nom d'auteur est ensuite reproduit en caractères russes suivi du titre de l'ouvrage ou du mémoire. De plus, le titre est traduit soit en allemand soit en français. Enfin pour les autres indications bibliographiques recueil où a paru le mémoire, éditeur, lieu d'édition, etc., nous trouvons un

mélange de traductions allemandes ou françaises et de transcriptions allemandes ou tchèques. La généralité des lecteurs ne verra aucun inconvénient à ce que les traductions soient faites en allemand ou en français. Mais pour les transcriptions, à côté de la haute fantaisie qui est vraiment le seul guide des Allemands et des Français, les règles simples et précises tchèques s'imposent. Leur emploi est de plus en plus fréquent dans le monde scientifique et les rédacteurs du catalogue scientifique international doivent l'adopter.

Italie. — La thèse de M. Guglielmo Savagnone sur *le Origini del sinodo diocesano e l'interpretatio alla C. 23 th. XVI*, 2, (Palerme, Gaipa, 1910, in-8 de 36 p.) établit que le synode diocésain est une institution de l'Espagne visigothique, née de la décadence de l'autorité métropolitaine, et de l'autonomie épiscopale qui en résulte. Elle fut fortifiée et répandue par les falsifications pseudo-isidoriennes.

Publications nouvelles. — *Tradición y critica en exégesis. Orientaciones de la apologética bíblica moderna*, por el Dr. J. Goma (in-16, Barcelona, Gili). — *Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, par L.-C. Fillion (2 vol. petit in-8, Lethielleux). — *La Messe et la vie chrétienne*, par l'abbé de Gibergues (in-18 carré, de Gigord). — *L'Age de la première communion. Le Décret de Pie X « Quam singulari Christus amore ». Documents annotés*, par P.-J. de Bussy (in-16, Tours, Cattier). — *Triduum sur la communion quotidienne d'après les décrets de Sa Sainteté Pie X*, par le P. J. Lintelo (in-8, Paris et Tournai, Casterman). — *La Comunión frecuente y diara y la primera comunión segun las ensenanzas y prescripciones de Pio X*. Comentarios canónico-morales por el R. P. J.-B. Ferreres (in-16, Barcelona, Gili). — *Bethléem, ou Principe et fondements de la vie chrétienne*, par l'abbé C. Cordonnier (in-12, Lethelleux). — *Méditations sur l'Évangile selon saint Jean. Les Entretiens de Jésus avec ses disciples après la Cène* (Chapitres XIII-XVII), par l'abbé A. Nouvelle (in-16, Bloud). — *L'Éducation selon l'Évangile*, par l'abbé S. Verret (in-16, de Gigord). — *Sermons du carême de 1678 prononcés dans l'église Saint-Sulpice*, par Bourdaloue (in-16, Bloud). — *Œuvres choisies* de Fléchier. Introduction et notes par H. Bremond (in-16, Bloud). — *Œuvres spirituelles du vénérable Louis de Blois, abbé de Liessies*, trad. par les bénédictins de Saint-Paul de Wisques. T. I. *Prières et règles de vie* (in-12, Oudin). — *L'Épopée mariale en France à travers les âges*, par B. Saint-John (in-8, Beauchesne). — *Nouveaux Mélanges oratoires*, par M. d'Hulst, T. IX (in-8, de Gigord). — *Conférences de Saint-Étienne. École pratique d'études bibliques* (1910-1911) (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Recueil de textes choisis en vue de la prédication et des conférences publiques*, par Un prêtre du diocèse de Langres (in-12, de Gigord). — *Notion traditionnelle de la vocation sacerdotale. Lettre à un supérieur de grand séminaire*, par P. Bouvier (in-12, Lethielleux). — *Religion et littérature. Les Croyants, les incrédules*, par P. Halflants (in-12, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Échos du cœur*, par l'abbé L. Lenfant (in-18, de Gigord). — *La Femme en Roumanie. Sa condition juridique et sociale dans le passé et le présent*, par A. A. C. Stourdza (in-18, Giard et Brière). — *L'Exercice public du culte catholique d'après la législation civile française*, par F. Cimetier (in-16, Beauchesne). — *El Articulo 11 de la Constitucion*. por el R. P. V. M. de Minteguiaga (in-16, Barcelona, Gili). — *Code du travail et de la prévoyance sociale*. Livre premier. *Des Conventions relatives au travail*. Texte annoté par P. Sumien et revu par A. Groussier (petit in-8 cartonné, Plon-Nourrit). — *Traité de droit pénal allemand*, par le Dr F. von Liszt; trad. par R. Lobstein. T. I

(in-8, Giard et Brière). — *Principios fundamentales del derecho penal. Estudio filosófico-juridico*, por el P. V. Cathrein; trad. directamente del alemàn por el P. J. M. S. de Tejada (in-16, Barcelona, Gili). — *Lettres d'un philosophe*, par B. Jacob (in-16, Cornély). — *Le Chaos et l'harmonie universelle*, par F. Le Dantec (in-16, Alcan). — *La Pensée et les Nouvelles Écoles anti-intellectualistes*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Un Romantisme utilitaire. Étude sur le mouvement pragmatiste* par R. Berthelot. I. *Le Pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré* (in-8, Alcan). — *Nietzsche et les théories biologiques contemporaines*, par C. Richter (in-18, Mercure de France). — *L'Année philosophique* publiée sous la direction de F. Pillon. 21e année, 1910 (in-8, Alcan). — *La Morale d'après saint Thomas et les théologiens scolastiques*, par A. de la Barre (in-8, Beauchesne). — *Lettres à mon cousin. Orientations morales et sociales*, par M. Gonin (Rémy) (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Manuel pratique pour l'éducation physique des enfants*, par L. Kuypers (in-8, Paulin). — *A travers les ruelles*, par M. Rochenor (in-16, Tours, Cattier). — *Historia de la educación y la pedagogia*, por el P. R. R. Amado (in-16, Barcelona, Gili). — *La Odierna Evoluzione dello Stato democratico*, da R. Musto (in-16, Napoli, Detken et Rocholl). — *Le Socialisme et l'activité économique. Étude sur les mobiles de l'activité économique individuelle dans les diverses conceptions socialistes*, par M. Braibant (in-8, Alcan). — *La Puériculture sociale*, par le Dr H. Bouquet (in-16, Bloud). — *Histoire du mouvement syndical en France*, 1789-1910, par P. Louis (in-16, Alcan). — *L'Attitude sociale des catholiques français au* XIXe *siècle. II. Les Catholiques libéraux*, par l'abbé C. Calippe (in-16, Bloud). — *L'Italie contemporaine, Enquêtes sociales*, par H. Joly (in-16, Bloud). — *Les Vacances du petit naturaliste*, par P. Maryllis (in-8, Hachette). — *La Mémoire. Définition, analyse, perfectionnements*, par P.-R. Germery (in-16, Avignon, Aubanel). — *Les Rayons X à la portée de tous*, par L. Tranchant (2 vol, petit in-18, Guyot). — *Précis de mécanique*, par G. Papelier (in-8, Vuibert). — *Calcul numérique*, par R. de Montessus et R. d'Adhémar. 1re partie. *Opérations arithmétiques et algébriques* (in-18 cartonné, Doin). — *Cours de mathématiques générales*, par H. Bouasse (in-8, Delagrave). — *L'Aéronautique et l'aviation en vingt leçons*, par H. de Graffigny (in-16, Paclot). — *Passé et avenir de la navigation aérienne. L'Hélicoplane futur*, par le capitaine du génie E. Caslant (in-8, Chapelot). — *Histoire générale de l'art. France*, par L. Hourticq (in-16 cartonné, Hachette). — *Causeries, réflexions et souvenirs sur la peinture*, par J.-F.-C. Clère (petit in-8, Paulin). — *Fra Angelico da Fiesole, L'Œuvre du maître* (gr. in-8 cartonné, Hachette). — *Sainte-Marie-Antique, le caractère et le style des peintures du* VIe *au* XIIIe *siècle*, par W. de Grüneisen (in-folio cartonné demi-toile, Roma, Bretschneider). — *L'Église de Sainte-Sabine, à Rome*, par J.-J. Berthier (gr. in-8, Roma, Bretschneider). — *L'Église de la Minerve, à Rome*, par J.-J. Berthier (gr. in-8, Roma, Bretschneider). — *Carnet d'art*, par A. Boschot (in-16, Bloud). — *La Pensée contemporaine. Les Grands Problèmes*, par P. Gaultier (in-16, Hachette). — *De la Méthode dans les sciences*, par B. Baillaud, L. Bertrand, L. Blaringhem, E Borel, G. Lanson, L. March, A. Meillet, J. Perrin, S. Reinach et R. Zeiller. 2e série (in-16, Alcan). — *Shakespeare amoureux, scènes en vers*, par A. Filon (in-16, Librairie nationale). — *L'Horizon*, par C. Couturier (in-18, Lemerre). — *Le Cantique de la Seine*, par A. Mary (in-16, Émile-Paul). — *Épisodes passionnés*, par A. Pelletier (in-16, Messein). — *Du Soleil sur le toit*, par H. Seguin (in-16, Falque). — *Les Parfums du coffret*, par H. Malo (in-16, édition du Beffroi). — *Une Promenade*, par A. Barbier

(in-12, Savaète). — *Bulles et boutades*, par F. Werm (in-16, Commaille). — *En Secret* ! par M. Floran (in-18, Calmann-Lévy)). — *Le Destin de Sabine*, par J. de Cranphore (in-16, Plon-Nourrit). — *Les Vérités menteuses*, par L. La Rose (in-16, Perrin). — *La Leçon des jours. Histoire particulière d'une jeune femme*, par L. Espinasse-Mongenet (in-16, Perrin). — *Diane Mallory*, par Mrs. H. Ward; trad. de l'anglais par Mme P. Fliche (in-16, Hachette). — *Les Chaînes d'or*, par M. A. Fleming; trad. de l'anglais par Y. Bernard-Derosne (in-16, Hachette). — *Mon Filleul*, par H. Lavedan (in-16, Lafitte) —*La Bataille de Sedgemoor*, par A. Conan Doyle; trad. d'A. Savine (in-18 Stock). — *Derniers Mystères et aventures*, par A. Conan Doyle; trad. d'A. Savine (in-18, Stock). — *Le Chrysanthème rose*, par Yolanda; trad. de l'italien par F. d'Audiffredy (in-18, Colin). — *Une Grande Fête de charité*, par M. de la Perrière (in-18, Jouve). — *Chita. Un Souvenir de l'Ile Dernière* par L. Hearn; trad. de l'anglais par M. Logé (in-18, Mercure de France). — *Mes Gibernes*, par le capitaine F. Mougenot (in-12, Messein). — *La, Jeunesse de Sappho*, par J. Redni (in-16, Glomeau). — *La Princesse Alice*, par H. du Roure (in-16, Bloud). — *Les Maries-Louises*, par E. Montier (in-16, Bloud). — *Les Entravées*, par N. Francès (in-16, Bloud). — *Le Mariage de minuit*, par B. de Buxy (in-12, H. Gautier). — *Les Deux Filles de maître Bienaimé*, par M. Le Mière (in-12, H. Gautier). — *Œuvres choisies de Guy de Maupassant*, préface et analyses par F. Bernot (in-16, Delagrave). — *Les Pastorales de Longus*, par R. Gaschet; trad, par P.-L. Courier (gr. in-8, Larose et Tenin). — *La Jeunesse de Paul-Louis Courier. Étude anecdotique et critique sur sa vie et ses œuvres, de* 1772 *à* 1812, *d'après des documents inédits*, par R. Gaschet (in-8, Hachette). — *Hippolyte de la Morvonnais. Sa vie, ses œuvres, ses idées. Étude sur le romantisme en Bretagne d'après des documents inédits*, par l'abbé E. Fleury (gr. in-8, Champion). — *Hippolyte de la Morvonnais. Œuvres choisies, poésie et prose avec des notes explicatives*, par l'abbé E. Fleury (gr. in-8, Champion). — *La Littérature patriotique en Allemagne*, 1800-1815, par G. Gromaire (in-18, Colin). — *Regalo de Boda. Libreto del matrimonio con los cantares y refranes que tiene la obra*, por F. Sacristan (in-16, Barcelona, Gili). — *Histoires des littératures. Littérature américaine*, par W. P. Trent; trad. de H.-D. Davray (petit in-8, Colin). — *Rêveries d'un païen mystique*, par L. Ménard (in-16, Crès). — *Figures littéraires. Écrivains français et étrangers*, par L. Maury (in-16, Perrin). — *La Lumière de Sicile*, par le vicomte J. de Bonne (in-16, Perrin). — *Chasses et chasseurs arctiques*, par le duc d'Orléans (in-16, Plon-Nourrit). — *Par Monts et par vaux*, par Y. d'Aubières (in-8, Savaète). — *Pour qu'on voyage. Essai sur l'art de bien voyager*, par A. Dauzat (in-16, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *Essai sur les origines et la fondation du duché de Normandie*, par H. Prentout (in-8, Champion). — *Les Huguenots en Comminges* (nouvelle série). Documents inédits, publiés par l'abbé J. Lestrade (gr. in-8, Champion). — *Le Comte F.-C. de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial à Paris sous Louis XV et sous Louis XVI*, par le comte de Pimodan (in-8, Plon-Nourrit). — *Trois Drames de l'histoire de Russie*, par le vicomte E.-M. de Vogüé (in-18, Colin). — *Correspondance inédite de Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile, avec le marquis de Gallo* (1785-1806), publiée et annotée par le commandant M.-H. Weil et le marquis C. di Somma Circelle (2 vol, petit in-8, Émile-Paul). — *Histoire de la guerre de la Vendée*, par le chanoine Deniau, Dom Chamard et l'abbé Uzureau. T. V et VI (2 vol. gr. in-8, avec un fasc. de cartes. Angers, Siraudeau). — *Un Interprète du général Brune et la fin de l'École des jeunes de langues*, par H. Cordier (in-4,

C. Klincksieck).— *Un Prêtre d'autrefois. L'Abbé de Moussac, vicaire général de Poitiers* (1753-1827), *d'après des documents inédits*, par le marquis de Moussac (petit in-8, Perrin). — *Un Ami de Fouché, d'après les Mémoires de Gaillard, ancien oratorien, vice-président du Corps législatif, conseiller en Cassation*, par le baron Despatys (in-8, Plon-Nourrit). — *Une Ancienne Muscadine. Fortunée Hamelin. Lettres inédites*, 1839-1851, par A. Gayot (petit in-8, Émile-Paul). — *Les Anglais à Paris*, 1800-1850, par R. Boutet de Monvel (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Les Grands Espions. Leur histoire* par P. et S. Lanoir. I (in-16, Ficker). — *Chateaubriand. Interprétation médico-psychologique de son caractère*, par le Dr E. Michel (in-16, Perrin). — *Autobiographie de Henry M. Stanley*, publiée par sa femme D. Stanley; trad, par G. Feuilloy. I. *Années d'épreuves et d'aventures* (1843-1862) (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs*, par É. Ollivier. *Étions-nous prêts ?* (in-18, Garnier). — *La Restauration de l'empire allemand. Le Rôle de la Bavière*, par A. de Ruville; trad. de l'allemand par P. Albin (in-8, Alcan). — *L'Alsace après* 1870. *L'Alsace au lendemain de la conquête*, 1870-1874, par J. et F. Régamey (in-18, Jouve). — *Trois Éducateurs alsaciens*, par M. Bloch (in-16, Hachette). — *Le Cardinal Vaughan*, par P. Thureau-Dangin (in-16, Bloud). — *Petite Histoire d'une âme*, par A. Charry (in-16, Plon-Nourrit). — *Guerre russo-japonaise*, 1904-1905. *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe*; trad. publiée sous la direction de l'état-major de l'armée, 2e bureau. T. III. *Opérations dans la région de Liaoyang*. 1re et 2e *parties avec annexes et atlas* (3 vol. gr. in-8, Chapelot). — *L'Armée russe au feu pendant la guerre de* 1904-1905, par R. Ullrich; trad. de l'allemand par R. Marsollet (in-8, Chapelot). — *Jeanne d'Arc et la France*, par l'abbé S. Coubé (petit in-8, Lethielleux). — *Les Ressources de l'Église contemporaine*, par D. Vieillard-Lacharme (in-16, Bloud). — *L'Église et le progrès*, par F.-A. Blanche (in-12, Lethielleux). — *Vers une Bretagne organisée. Enquête sur les libertés régionales et la formation d'états provinciaux en Bretagne. Discussion et conclusions* par le comte de Lantivy-Trédion (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Avenir de la France est sur mer*, par M. Rondet-Saint (in-16, Plon-Nourrit). — *La Douce France*, par R. Bazin (petit in-8, de Gigord). — *Pour la rénovation française. Essai sur un programme d'action patriotique*, par M. Beauchamp (in-16, Intermédiaire universel des catholiques). — *Le Royaume de Monténégro*, par M. C. Verloop (gr. in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Feuilles volantes et pages d'histoire*, par E. Gagnon (in-16, Québec, typ. Laflamme et Proulx). — *Souvenirs de Casablanca*, par le capitaine P. Azan (gr. in-8, Hachette). — *Inventaire des manuscrits de Winckelmann déposés à la Bibliothèque nationale*, par A. Tibal (gr. in-8, Hachette). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Exégèse. Bible abrégée à l'usage des gens du monde et des maisons d'éducation secondaire. Extraits de la traduction de l'*abbé A. Crampon* 97
Die Inspirationslehre des heiligen Hieronymus. Eine biblisch-geschichtliche Studie (*Ludwig Schade*) 98
La Découverte de la loi sous le roi Josias. Une Interprétation égyptienne d'un texte biblique (*Edouard Naville*) 100
Das Buch des Propheten Sophonias (*Joseph Lippl*) 101
Les Psaumes de Salomon. Introduction, texte grec et traduction par *J. Viteau*, avec les principales variantes de la version syriaque par *François Martin* 101
Sancta Jesu-Christi Evangelia et Actus apostolorum, graece et latine 102
Les Quatre Évangiles. Première partie (1885); trad. de *J. W. Bienstock* (Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï*, t. XXI) .. 103
Le Cinquième Évangile *(Han Ryner)* 104
Les Évangiles synoptiques *(Eug. Mangenot)* 104
Die Stammbäume Jesu nach Matthäus und Lukas. Ihre ursprüngliche Bedeutung und Textgestalt und ihre Quellen. Eine exegetisch-kritische Studie *(Joseph Michaël Heer)* 105
Jésus-Christ, sa vie, son temps *(le P. Hippolyte Leroy)* 107
La Résurrection de Jésus-Christ. Les Miracles évangéliques *(Jacquier* et *Bourchany)* 108
Manuel biblique. Cours d'Écriture sainte à l'usage des séminaires *(A. Brassac)*. T. IV. Nouveau Testament 108
Évangiles apocryphes, I. Protévangile de Jacques, Pseudo-Matthieu, Évangile de Thomas. Textes annotés et traduits par *Charles Michel*. Histoire de Joseph le charpentier, rédactions copte et arabe, traduites et annotées par *P. Peeters* 109
Lettres à un homme du monde sur les Epîtres de saint Paul aux Corinthiens *(Mgr L. Laperrine d'Hautpoul)* 111

Liturgie. L'Introduction de la messe romaine en France sous les Carolingiens *(l'abbé H. Netzer)* 303

Théologie dogmatique. Dictionnaire de théologie catholique, publié sous la direction de l'*abbé E. Mangenot*. T. IV. Fasc. XXIX (Dieu), col. 961-1280 : fasc. XXX (Dieu-Dogme), col. 1281-1600; fasc. XXXI (Dogme-Duns Scot), col. 1601-1920. 44
Theologia dogmatica orthodoxa (Ecclesiae graeco-russicae) ad lumen catholicae doctrinae examinata discussa. T. I. Prolegomena *(Aurelio Palmieri)* 504
Œuvres complètes du *R. P. Achille Desurmont*. T. VII. Tout à Dieu 117
Bouclier du chrétien, ou la Religion démontrée *(le Dr Jacques Balmès)* 114
Krisztus jelieniète az Oltàriszentségben (La Présence du Christ dans le sacrement de l'autel) *(le Dr A. Schütz)* 214
Plans d'instructions pour le diocèse de Nevers 113

La Loi d'âge pour la première communion. Commentaire historique, théologique et pastoral du décret « Quam singulari » *(l'abbé F. Sibeud)* 213
La Confession et la communion des enfants et le Décret de la congrégation des sacrements *(Dom Rabory)* 114
Qu'est-ce que le quiétisme? *(J. Paquier)* 434

Théologie morale. Sermons. Neo-confessarius practice instructus *(P. Joanne Reuter)*. Textus emendati et aucti cura *Augustini Lehmkuhl*. 156
Manuale sacerdotum *(Josephus Schneider)*. Editio 17a cura et studio *Augustin Lehmkuhl*..... 121
Nouveaux Mélanges oratoires *(M. d'Hulst)*. T. VIII. Sermons de carême et allocutions de circonstances 416
Nouveaux Examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du clergé de nos jours d'après le Memento de vie sacerdotale de l'abbé Dementhon *(G. André)* 118
L'Apostolat des hommes *(P. Gontier)*..... 113

Apologétique. Apologétique chrétienne. Cinquième partie du Cours complet d'enseignement religieux destiné aux élèves des maisons d'éducation, des pensionnats et des catéchismes de persévérance *(l'abbé Terrasse)*..... 45
Conférences apologétiques données aux Facultés catholiques de Lyon. Le Modernisme. La Trinité. La Divinité de Jésus-Christ *(Bourchany, Périer* et *Tixeront)*..... 155
Critique et catholique *(le P. Et. Hugueny)*. T. I. Apologétique. .. 415
Victor Hugo apologiste. Abrégé du dogme et de la morale catholique, extraits des œuvres de Victor Hugo *(l'abbé E. Duplessy)*. 459

Ascétisme et piété. La Beauté de Dieu et son amabilité à cause des perfections infinies de l'Être divin *(le R. P. Niéremberg)*; trad. par le *P. Maximilien Garénaux*..... 112
Les Litanies de la Très Sainte Vierge. Commentaire doctrinal de chaque invocation *(le R. P. A. Guillaume)*..... 112
La Sainte Communion: Aux Dames et aux jeunes filles *(l'abbé de Gibergues)* 114
Jeunesse et pureté *(l'abbé Henri Moriee)*..... 115
La Pureté *(J. Guibert)* 115
La Bonté et ses trois principaux adversaires *(Joseph Vernhes)*... 115
La Jeune Fille à l'école de la Bienheureuse Jeanne d'Arc *(Une religieuse)* 116
A l'école de Jeanne d'Arc. A la jeunesse catholique *(le R. P. M. Lambert)* 116
La Conduite des Exercices spirituels de saint Ignace dans leur application aux retraites ordinaires *(le P. Pierre Cotel)* 117
L'Heure du matin, ou Méditations sacerdotales *(l'abbé E. Dunac)* édit. et revue par l'*abbé J.-B. Gros*..... 118
Le Livre des visions et instructions de *la B. Angèle de Foligno*; trad. par *Ernest Hello*. 119
Révélations de l'amour de Dieu (*Julienne de Norwich*, mystique anglaise du XIVe siècle); trad. par *Un Bénédictin de Farnborough* 120
Élévations eucharistiques extraites des écrits de la servante de Dieu Marie Eustelle *(l'abbé F. Van Loo)*..... 120
Méthode pour converser avec Dieu *(le P. Michel Boutauld)*..... 121
Méditations pour les trois jours de retraite qui précèdent l'émission ou le renouvellement des vœux *(le R. P. Judde)*..... 121
Nouvel Appel à la réparation *(l'abbé L. de Bretagne)*..... 122
Enfants aimez Notre-Dame. Histoires *(le P. L.-J.-M. Cros)*..... 122
Aux Ames pieuses. L'Ange gardien, Exercices en trente méditations *(l'abbé P. Feige)* 122

Histoire des religions. La Religion de l'ancienne Égypte *(Philippe Virey)* 156
Párhuzamok a Kereszténység ès mas vallások Kôzôtt (Parallèles entre le christianisme et les autres religions) *(le Dr A. Zubriczky)* 214
Les Légendes mythologiques de la Grèce et de Rome *(Henri Aubert)* 73
Hétérodoxie. *Nestorius*. Le Livre d'Héraclide de Damas, trad. en français par *F. Nau*, avec le concours du *R. P. Bedjan* et de *M. Brière*, suivi du texte grec des *Trois Homélies de Nestorius sur les tentations de Notre-Seigneur* et de trois appendices. 301
Die Christologie des Nestorius *(Dr Leonhard Fendt)* 42
Dr. Bernhard Geyer. Die Sententiae divinitatis ein Sentenzenbuch der Gilbertschen Schule, aus den Handschriften zum ersten Male herausgegeben, und historisch untersucht 158
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï*. T. XX. Critique de théologie dogmatique (1879-1881); trad. de *J.-W. Bienstock*.... 46
La Genèse des miracles *(le Dr Félix Regnault)* 213
L'Église et la Sorcellerie, précis historique suivi des documents officiels, des textes principaux et d'un procès inédit *(J. François)* 72
Maïa, ou l'Illusion de la pensée occidentale. Introduction à la raison mystique *(A.-L. Tradens)* 459
La Crise religieuse. Non Credo *(Timothéon)* 460

JURISPRUDENCE

Droit canonique et ecclésiastique. Biens d'Église et peines canoniques *(l'abbé A. Boudinhon)* 417
Droit public et administratif. Traité des eaux publiques et des eaux privées *(M.-P. Fabreguettes)* 488
Les Impôts en France, traité technique *(J. Caillaux)* 489
Théorie de la répercussion et de l'incidence de l'impôt (*Edwin R. A. Seligman)*; trad. d'après la 3e éd. américaine par *Louis Suret* 490
Le Guide du contribuable pour obtenir sans frais tous dégrèvements sur les impôts directs *(Georges Gabison)* 491
Projet de réforme des conseils de préfecture *(Maurice Hervieu)* .. 491
Droit civil. La Communauté de biens conjugale. Origine et évolution du régime légal, son amélioration *(Gaëtan Aubéry)* 481
Le Droit au nom en matière civile *(E.-H. Perreau)* 483
Les Droits du critique théâtral, littéraire, musical et artistique, leurs limites *(Pierre Charrier)* 483
Le Bien de famille insaisissable (loi des 12-13 juillet 1909 et décret du 26 mars 1910), avec formulaire complet *(Joseph Vattier)* .. 484
Les Habitations à bon marché, la petite propriété, le bien de famille insaisissable *(Alfred Leybach)* 484
Droit commercial et industriel. Traité pratique des chemins de fer. Droits et obligations des compagnies, des voyageurs, des expéditeurs et des destinataires *(G. Guillaumot* et *G. Jouanny)* 485
L'Assurance contre les grèves *(J. Lefort)* 486
Les Sociétés par actions. La Réforme *(René Nouel)* 486
Droit maritime. Traité de droit maritime *(Daniel Danjon)*. T. I. Navires, armateurs, équipages 487
Des Clauses d'irresponsabilité en matière de transport maritime *(André Gautier)* 488
La Clause de négligence et les clauses de non-responsabilité des fautes dans le contrat de transport par mer *(Francis Sauvage)*. 488
Procédure. Répertoire-formulaire des juges de paix en matière de compétence civile extra-judiciaire, d'attributions gracieuses et de fonctions administratives *(J.-L.-M. Cornilliat)* 491

Mélanges. Droit usuel mis à la portée de tous *(Albert Poirier)* 492
Petites Leçons de droit pour les femmes *(Fernand Butel)* 492

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Les Pensées de *Marc-Aurèle*; trad. par *A.-P. Lemercier* 304
L'Art d'arriver au vrai *(J. Balmès)*; trad. de l'espagnol par *E. Manec*, avec une Introduction par *J.-C. Broussolle* 385
La Logique de la contradiction *(Fr. Paulhan)* 386
La Doctrine morale de l'évolution *(Emile Bruneteau)* 390
La Stabilité de la vie. Étude énergétique de l'évolution des espèces *(Félix Le Dantec)* 47
Chrétien et philosophe, essai de philosophie religieuse *(Ch. Perriollat)* 391
Philosophie de la religion *(J.-J. Gourd)* 392
« Positivisme intégral ». Foi, morale politique, d'après les dernières conceptions d'Auguste Comte *(Alfred Dubuisson)* 393
Természettudomány ès Igazság (La Science de la nature et la Vérité) *(le Dr B. Platz)* 214
Psychologie. La Crise psychologique expérimentale. Le Présent et l'avenir *(M. Kostyleff)* 387
La Psychologie de l'attention *(N. Vaschide* et *Raymond Meunier)*. 388
La Curiosité, étude de psychologie appliquée *(Frédéric Queyrat)*.. 388
Réalités imaginatives. Réalités positives, essai d'un code moral basé sur la science. Psychologie *(Maurice de Gasté)* 389
Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James *(A. Ménard)* 395
Morale. Morales et religions, leçons professées à l'École des hautes études sociales, par divers 47
La Vieille Morale à l'école *(Joseph Tissier)* 161
La Morale de l'honneur *(L. Jeudon)* 389
Les Jeunes Ames *(Joseph Tissier)* 162
L'Ame et la vie *(le R. P. P. Peeters)* 214
A travers les choses et les hommes. Pour apprendre à vivre *(C. Wagner)* 49
Essai sur la sincérité *(Gabriel Dromard)* 390
Métaphysique. Les Deux Idéalismes *(Charles Dunan)* 386
Histoire de la philosophie. Mélanges. Les Penseurs de la Grèce. Histoire de la philosophie antique *(Théodore Gomperz)* trad. de *Aug. Reymond*. T. III 418
Les Grands Philosophes. Chrysippe *(Emile Bréhier)* 505
Les Grands Philosophes. Épicure *(E. Joyau)* 505
Dr. Eduard Lutz : Die Psychologie Bonaventuras nach den Quellen dargestellt 157
Dr. Otto Keicher : Raymundus Lulus und seine Stellung zur arabischen Philosophie. Mit einem Aufrang enthaltend die zum ersten Male veroffentlichte, declaratio Raymundi per modum dialogi edita 159
Dr. Arnold Grünfeld : Die Lehre vom Göttlichen Willen bei den judischen religionsphilosophen des mittelalters von Saadja bis maimuni 160
Dr. Jos. Ant. Endres : Petrus Damiani und die Weltliche Wissenschaft 160
Le Système de Descartes *(O. Hamelin)*, publié par *L. Robin* 392
L'Ésotérisme de Hebbel *(Paul Bastier)* 394
Le Darwinisme dans les sciences morales *(James Mark Baldwin)*; trad. de l'anglais par *G.-L. Duprat* 394
Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois natu-

relles *(Ernest Haeckel)*; trad. de l'allemand par *le Dr Ch. Letourneau* 461
Buchez (1796-1865) *(G. Castella)* 393
Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la la fin du XVIIIe siècle *(Jules Delvaille)* 392
Les Grands Courants de la pensée contemporaine *(Rudolf Eucken)*; trad. de l'allemand par *Henri Buriot* et *G.-H. Luquet.* 395
Introduction à la philosophie de l'impérialisme *(Ernest Seillière).* 395

Éducation. Enseignement. La Foi des enfants catholiques et les Écoles publiques en France. Discours prononcés à la Chambre des députés 529
L'Éducation du cœur *(le P. Gillet)* 506
Manuel de morale et d'instruction civique à l'usage de l'enseignement primaire. Cours moyen et cours supérieur *(A.-L. Masson)* 346
Les Quatre Livres de la femme. IV. Le Livre de l'éducatrice *(Paul Combes)* 420
Le Problème pédagogique, essai sur la position du problème et la recherche de ses solutions *(Jules Dubois)* 391
La Pédagogie janséniste comparée à la Pédagogie catholique *(Edouard Paradis)* 346
En pénitence chez les jésuites, correspondance d'un lycéen *(Paul Ker)* 421
Bachot et Bachotage, étude sur l'enseignement en France *(H. Bouasse)* 305

Sciences politiques, économiques et sociales. Cours d'économie politique *(Joseph Rambaud)* 163
Les Naissances en France; la situation, ses conséquences, ses causes. Existe-t-il des remèdes? *(Raoul de Felice)* 26
Croître ou disparaître *(Georges Deherme)* 26
La Natalité et les mœurs *(A. Roguenant)* 27
Vérités sociales et erreurs démocratiques *(Mgr Henri Delassus).* 507
Les Grains sur le marché d'Anvers *(Paul Van Hissenhoven)* 28
L'Industrie cotonnière à Roanne *(Charles Déchelette)* 28
L'Œuvre de l'ingénieur social *(William H. Tolman)*; trad. et adapté de l'anglais par *Pierre Janelle.* 28
The trade-union label *(Ernest Spedden)* 29
La Transformation du salariat et du capitalisme *(Czulowski)* ... 29
La Formation des prix des denrées alimentaires de première nécessité *(Albert Dulac)* 30
L'Impôt progressif sur le revenu *(Robert de Boyer-Montégut)* 31
Contrat de travail et salariat *(Adéodat Boissard)* 31
La Vie internationale *(le vicomte Combes de Lestrade)* 32
L'Année sociologique, publiée sous la direction d'*Emile Durkheim.* T. XI (1908-1909) 32
L'Economie politique et la sociologie *(René Maunier)* 33
L'Idée individualiste et l'idée chrétienne *(Henri Lorin)* 34
L'Évangile et la sociologie *(le Dr Grasset)* 34
L'École des hautes études sociales, 1900-1910 (*Dick May, Alfred Croiset, Charles Gide, Henry Marcel, Eugène Fournière*, etc.)... 35
Balzac. Pages sociales et politiques *(Henri Clouard)* 336
La Lutte des classes à travers l'histoire et la politique *(Albert Milhaud)* 35
Le Socialisme sans doctrines. La Question agraire et la question ouvrière en Australie et Nouvelle-Zélande *(Albert Métin)* 36
Abrégé du « Capital » de Karl Marx *(Carlo Cafiero)*; trad. en français par *James Guillaume* 36
Der Sozialismus *(Victor Cathrein)* 37
Du Peuple, étude sociale *(Paul Mérac)* 37

Réflexions sur l'individualisme *(Manuel Devaldès)* 38
Champs, usines et ateliers *(Pierre Kropotkine)*; trad. par *Francis Leray* 38
Réformes, Révolution *(Jean Grave)* 164
L'Accord social *(Pierre Desroches)* 462

Géologie. Mémoires de la Société fribourgeoise des sciences naturelles. Géologie et Géographie. Revue de glaciologie, n° 3 (avril 1903-1er janvier 1907) *(Charles Rabot)* 281

Sciences naturelles. La Vie des insectes. Morceaux choisis, extraits des Souvenirs entomologiques *(J.-H. Fabre)* 509
Mœurs des insectes. Morceaux choisis, extraits des Souvenirs entomologiques *(J.-H. Fabre)* 509

Biologie. Précis de l'organisation de l'homme *(le Dr L.-G. Droit)* . 262
Évolution et Transformisme. T. IV. 4e partie. Les Organismes primordiaux, leur origine, leur constitution, leur génération *(Albert* et *Alexandre Mary)* 263
Variations avec l'âge dans la teneur de quelques organes en phosphore total et en divers corps phosphorés *(le Dr Henri Maurice)* 264
Les Merveilles de l'œil *(les Drs Louis* et *Paul Murat)* 262

Médecine. Histoire. Généralités. Guy Patin *(Pierre Pic)*.. 253
Mœurs intimes du passé (2e série) *(le Dr Cabanès)* 255
Les Morts mystérieuses de l'histoire (2e série) *(le Dr Cabanès)* 255
Les Heures libres, gaillardises et curiosités historiques des temps passés, recueillies *ad usum medici (Pierre Pic)* (2e série) 256
Manuel de l'infirmière *(les Dr Deckx, Fierens-Gevaerts, Nuijens, Van de Perre* et *le pharmacien Hendrix)*. Édition française par *le Dr A. Van de Perre* 259
Service de santé en campagne (26 avril 1910). 264

Hygiène. Premières Connaissances scientifiques avec application à l'hygiène (Certificat d'études primaires) *(J. Leday)* 215
Notions générales de médecine, d'hygiène et de soins aux malades *(le Dr Paul Cantonnet*, avec la collaboration des *Drs Bonneau, A. Cantonnet, Gaston, Roger-Ballu, Le Play, R. Voisin, Mounier, Rousseau-Decelle, Rose, Paul Petit, Theuveny de Martel)* . 257
Annuaire et guide pratique d'hygiène (Un Comité d'hygiénistes, sous la direction du Dr *P. Lassablière)* 258
Hygiène infantile; notions pratiques à l'usage des mères *(le Dr P. Lassablière)* 259
Le Livret de santé de l'enfant *(le D J. Larat)* 259
Le Plomb *(J. L. Breton)* 263

Sciences Psychiques. L'État mental des hystériques. Les stigmates mentaux des hystériques. Les accidents mentaux des hystériques. Études sur les divers symptômes hystériques. Le traitement psychologique de l'hystérie *(le Dr Pierre Janet)*. 260
Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues *(le Dr W. C. de Sermyn)* 260
L'Éducation des anormaux: principes d'éducation physique intellectuelle, morale *(les Drs Jean Philippe* et *G. Paul-Boncour)*... 261
Le Crime devant la science *(le Dr Wahl)* 262

Sciences physiques et chimiques. Cours de physique et chimie *(le Dr Alamelle)*. 1re, 2e et 3e années 531
Cours d'électricité industrielle *(A. Goulliart)*. 2e et 3e années... 531
Traité de physique *(O. D. Chwolson)*; trad. sur les éditions russe et allemande par *E. Davaux*, suivie de Notes sur la physique théorique *(E. Cosserat* et *F. Cosserat)*. T. III, fasc. 2. Thermodynamique générale. Fusion. Vaporisation 265

Leçons sur l'électricité *(Éric Gérard)* 266
Les États physiques de la matière *(Ch. Maurain)*..... 267
La Télégraphie sans fil *(G.-E. Petit* et *Léon Boutillon)*..... 267
Traité de radioactivité *(Mme P. Curie)*..... 267
Leçons de cristallographie *(G. Friedel)*..... 268
Traité de chimie générale *(W. Nernst)*; trad. de l'allemand par *A. Corvisy*. 1re partie. Propriétés générales des corps. Atome et molécule 269
Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels *(J. Post* et *B. Neumann)*: trad. de l'allemand par *G. Chenu* et *M. Pellet*. T. II, fasc. 3..... 270
Sciences industrielles. La Métallographie appliquée aux produits sidérurgiques *(Umberto Savoia)*..... 275
La Technique du froid *(G. Lehmert)*; trad. de l'allemand par *Gaston Dermine* 276
Manuel simple et pratique de l'automobile. La Voiture de tourisme *(E. Lessard)*..... 276
Zootechnie. La Genèse des espèces animales *(L. Cuénot)*..... 263
L'Élevage du cheval de cavalerie, son présent, son avenir, la crise *(le vicomte Martin du Nord)*..... 422
Le Demi-Sang en Irlande, hunters, hacks et troupiers *(E. Meuleman)*..... 422
Alimentation rationnelle des animaux domestiques *(Raoul Gouin)* 307
Agriculture. Viticulture. Géologie agricole *(Ernest Cord)*..... 307
Électricité agricole *(A. Petit)*..... 306
Mildiou, cochylis, eudémis. Conseils pratiques pour la défense de la vigne *(V. Vermorel)*..... 530
Sylviculture. L'Économie forestière *(G. Huffel)*..... 308
La Défense forestière et pastorale *(Paul Descombes)*..... 423
Sciences mathématiques. Cours d'arithmétique *(Paul Rollet* et *Ernest Foubert)* 531
Cours d'algèbre *(Paul Rollet* et *Ernest Foubert)*..... 531
Cours de géométrie *(Ch .Colin* et *Joseph Girod)*. 1re et 2e années. 531
Théorie des séries à termes constants. Applications aux calculs numériques *(E. Fabry)*..... 270
Leçons sur les séries de polynômes à une variable complexe *(Paul Montel)* 271
Introduction à la théorie des fonctions d'une variable *(Jules Tannery)* T. II..... 271
Les Fonctions polyédriques et modulaires *(G. Vivanti)*; trad. par *Armand Cahen*. 272
Éléments de calcul vectoriel, avec de nombreuses applications à la géométrie, à la mécanique et à la physique mathématique *(C. Burali-Forti* et *R. Marcolongo)*: trad. de l'italien par *S. Lattes* 272
Introduction à la théorie des nombres algébriques *(le Dr J. Sommer)*; trad. de l'allemand par *A. Lévy*. 273
Le Calcul mécanique. Appareils arithmétiques et algébriques. Intégrateurs *(L. Jacob)* 274
Précis de mécanique rationnelle *(P. Appell* et *S. Dautheville)*..... 274
Les Actions à distance *(G. Combebiac)*. 275
Description et usage de l'astrolabe à prisme *(A. Claude* et *L. Driencourt)*. 275
Biographie scientifique. Savants du jour. Paul Appell. Biographie, bibliographie analytique des écrits *(Ernest Lebon)*. 277
Aéronautique. Aviation. L'Aviation *(Paul Painlevé* et *Émile Borel)*..... 123

Les Aéroplanes, considérations théoriques, *(Paul Raybaud)* . . . 123
Petite Encyclopédie aéronautique *(L. Ventou-Duclaux)*. 124
Le Vol à voile, étude historique, critique, anatomo-physiologique et théorique du vol des oiseaux voiliers et son application à l'homme *(le Dr Joseph Cousin)* 124
L'Aéroplane étudié et calculé par les mathématiques élémentaires *(le capitaine du génie Duchêne)* 124
La Mitrailleuse aviatrice *(le capitaine d'André)* 125
Formulaires des sciences aéronautiques, 1910-1911 *(L. Ventou-Duclaux)* 126
Études techniques sur l'aviation, publiées par « Avia » 126

Sciences militaires. Les Armées des principales puissances au printemps de 1910 150
L'Aumônerie militaire dans les armées de l'Europe *(Hubert Savoy)* 151
Causeries d'un fantassin. Combat de l'infanterie *(le lieut.-colel Guionnic)*. 152
Les trois Règlements .Infanterie. Cavalerie. Artillerie *(le lieut-colel Hippolyte Martin)* 152
Étude critique de la tactique et des nouveaux règlements allemands *(le comt de Pardieu)*. 152
Les Divisions de cavalerie allemandes aux manœuvres impériales de 1908 *(le lieut.-colonel Steicher)* 152
Procédés pratiques de manœuvre, de pointage et de tir de l'artillerie de campagne *(le capitaine Fracque)*. 152
Le Tir indirect dans l'artillerie de campagne *(le colonel Dubois)* . . 152
Les Manœuvres de Picardie en 1910 *(M. Marty-Lavauzelle)*. 153
Préparation aux examens de l'École supérieure de guerre et des écoles militaires. Sujets de thèmes conformes au programme *(M. Birmann)* 153
Étude pratique du service des renseignements *(le capitaine de Rudeval)* 153
Ce que disent les Japonais de leurs succès maritimes; trad. par *le général-major allemand von Pfeil*; trad. du *capitaine Lemerre*. 149
Les Forces chinoises en 1910 *(le général de Négrier)* 151
La Force noire *(le lieut.-colonel Mangin)*. 151

Sports.La Course à pied. Piste, route,cross country *(Louis Martens)* 215

Beaux-Arts. Biographie d'artistes. Traité de la peinture *(Léonard de Vinci)*; trad. intégralement en français, complété par de nombreux fragments tirés des manuscrits du maître, ordonné méthodiquement et accompagné de commentaires par *Péladan*. 10
Les Estampes japonaises *(W. de Seidlitz)*; trad. de *P.-André Lemoisne*. 9
L'Art religieux du XIIIe siècle en France, étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration *(Emile Male)*. . . . 8
L'Architecture romane en France, préface de *Jules Baum*. 8
Le Mont-Saint-Michel; histoire de l'abbaye et de la ville, étude archéologique et architecturale des monuments *(Paul Gout)*. . 6
Les Villes d'art célèbres. Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme *(G. Desdevizes du Désert* et *Louis Bréhier)*. 9 39
Les Villes d'art célèbres. Bruxelles *(Henri Hymans)*. 39
Les Villes d'art célèbres. Cracovie *(Marie-Anne de Bovet)*. 39
Les Richesses d'art de la ville de Paris. La Voie publique et son décor *(Fernand Bournon)*. 40
Les Richesses d'art de la ville de Paris. Les Edifices religieux. Moyen Age, Renaissance *(Amédée Boinet)*. 40
Les Richesses d'art de la ville de Paris. Les Édifices religieux, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles *(Jean Bayet)* 40

Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Coucy *(Eugène Lefèvre-Pontalis)* 40
Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Rambouillet *(Henri Longnon)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château de Vincennes *(F. de Fossa)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Hôtel des Invalides *(Louis Dimier)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Abbaye de Moissac *(Auguste Anglès)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Abbaye de Vézelay *(Charles Porée)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. Saint-Pol de Léon *(Léon-Th. Lécureux)* 41
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Chartres *(René Merlet)* 42
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale du Mans *(Gabriel Fleury)* 42
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Reims *(Louis Demaison)* 42
La Cathédrale de Strasbourg. Notice historique et archéologique *(Georges Delahache)* 42

Arts industriels. Les Produits photographiques, propriétés, essais, altérations *(L. Mathet)* 73

Mélanges. La Science au XXe siècle, nouvelle Revue illustrée des sciences et de leurs applications 15
L'Art et le geste *(Jean d'Udine)* 166

LITTÉRATURE

Encyclopédies. Linguistique. Philologie. Rhétorique.
Larousse mensuel illustré. Revue encyclopédique universelle, publiée sous la direction de *Claude Augé* (1907 à 1910) ... 13
Petit Dictionnaire des noms propres de pays, de monastères, d'abbayes qui se trouvent dans les légendes du bréviaire, au Propre de Paris *(Edouard Pinet)* 216
Internaciona Biologial Lexiko en ido, angla, franca, italiana ed hispana *(Dr M. Boubier)* 264
Linguae hebraicae grammatica institutio, *(P. Ferrutius Valente)*. 99
Grammaire espagnole. Cours supérieur *(Guillaume Bernard)* 216
Atlas philologique élémentaire. Essai de classification géographique des langues actuellement parlées *(Henry Dugout)* 280
Le Secret des grands écrivains. Essai de rhétorique moderne *(J.-L. Boillin)* 164

Folk-Lore. Notre Ancienne Picardie. Contribution au folklore régional : traditions, légendes, traits et curiosités *(A. Bout)*.... 462
Library of Congress. Report on « The Star-Spangled Banner, Hail Columbia, America, Yankee Doodle » *(Oscar George Theodore Sonneck)* 54

Eloquence. Discours de *Danton*. Édition critique par *André Fribourg* 312
Discours de *Danton*, publiés par *André Fribourg* 312

Poésie. *Lamartine*. Œuvres choisies. Poésie *(René Waltz)* 127
Œuvres choisies de *Brizeux (Léo Le Bourgo)* 128
Muses d'aujourd'hui. Essai de physiologie poétique *(Jean de Gourmont)* 129
Les Girondins, poème national en douze chants *(Théodore Vibert)*. 129
Terres antiques et lointaines *(Jules Leclercq)* 129
Emeraudes *(Germain Trézel)* 130

Dernières Promenades *(Ch. Grandmougin)* 131
La Divine Folie *(Nicolas Beauduin)* 132
Visions *(Charles-Rajaël Poirée)* 132
Le Cantique des cantiques. Resurrectio et Vita *(E. Pinçon)* 133
Reflets *(Jean Plémeur)* 133
La Maison de la Morte *(Nelson Couytigne)* 134
Le Crépuscule du monde *(Jean Thogorma)* 134
Les Chants du grillon *(L. Giblat)* 135
Le mur d'ombre *(Paul Labbé)* 135
Les Mains tendues *(Eli de Wissocq)* 135
Les Fleurs du rêve *(Jean Mauclère)* 136
L'Heure qui passe *(Jacques Sermaize)* 137
Jeanne d'Arc *(Gabriel Delhaie)* 137
Lucette, épisode *(Pierre Meyrat)* 138
Chanson de Gambetta *(Joseph Roger)* 138
Musiques lointaines, poèmes en prose *(Alexandre-Raymond Barrieu)* 138
Jeunesse *(Georges Elis)* 139
Les Muses romaines et florentines *(Pierre-Jean Jouve)* 139
Dans les chemins effacés *(Marc-José de Chantal)* 139
Hier *(Nandor Sonnenfeld)* 140
La Bonté de vivre *(Paul Costel)* 140
Les Picards, scènes de la vie picarde à l'époque des communes *(le Dr Albert Cahon.)* 140
Anthologie du théâtre français contemporain. Prose et vers (1850 à nos jours) *(Georges Pellissier)* 128

Théâtre. L'Aiglon, drame en six actes en vers *(Edmond Rostand)*. 13
Cyrano de Bergerac, comédie héroïque en cinq actes en vers *(Edmond Rostand)* 13
Les Romanesques, comédie en trois actes *(Edmond Rostand)* 13
Un Cas de conscience, pièce en deux actes *(Paul Bourget* et *Serge Basset)* 140
La Mission de Jeanne d'Arc, trilogie dramatique *(Ch. Grandmougin)* 141
La Fiancée du Juif *(Maurice de la Perrière)* 141

Théâtre pour la Jeunesse. Les Zouaves pontificaux à Patay *(Henri Baju)* 501
Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche *(Jehan Grech)* 501
Une Nuit d'Alsace *(Ch. Le Roy-Villars)* 501
Le Cœur de Suzel *(Ch. Le Roy-Villars)* 502
Le Sapin de Noël *(Alice Pujo)* 502
Madame Tartarin *(Jacques d'Ars)* 502
Monsieur l'Inspecteur *(Julien Richer)* 502
Le Noël du pôvret *(l'abbé François Lozet)* 502
La Crèche *(l'abbé Joseph Oger)* 502
Marie d'Anjou *(l'abbé Joseph Oger* 502
Nuit d'empereur *(Carlos Ollivet)* 502
Un Déjeuner historique, joyeuse aventure de la vie de Henri IV *(Carlos Ollivet)* 503
Vous ou moi, scène de chasse *(Carlos Ollivet)* 503
L'Hôtel du Veau d'or *(Mme Blanche Dautrant)* 503
J'suis trop timide *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Le Portrait *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Les Dix-huit ans de Mademoiselle *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Une Demande en mariage *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Un Raphaël *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Le Docteur Guéritou *(Mme Blanche Dautrant)* 503
Un bon Parti *(Mme Blanche Dautrant)* 503
La Tabatière de Cagliostro *(Ch. Le Roy-Villars)* 503

Polichinelle *(Jean Allard)* 503
Au « Boucan» *(Jacques d'Ars)* 503
A la poudrière *(Jacques d'Ars)* 503
Arthur au téléphone *(Paul Croiset)* 503
L'Illustre Inconnu *(M.-J.-H. de Vismes)* 503
Jeune fille détachée *(M.-J.-H. de Vismes)* 503
Occasions exceptionnelles *(M.-J.-H. de Vismes)* 503
Le Tour du Monde en 80..., vers *(G. Guy-Tong)* 503
Superstitieuse *(Jeanne de Lacrousille)* 503
Je ne veux pas *(Manoel des Barres)* 503
Le Rapport de la Commission des inondations *(Jean de Trébuof)*, musique de *E. Delahaye* 504
L'Ouest-État-meurt *(Jean de Trébuof* et *Carcel)* 504
A la campagne *(Jean de Trébuof)*, musique de *E. Delahaye* 504
Statuts pour statues *(Jean de Trébuof)*, musique de *E. Delahaye*. 504
Voyage savoyard *(Carcel)*, musique de *E. Delahaye* 504

Romans, contes et nouvelles. La Robe de laine *(Henry Bordeaux)* 18
Au Soleil de l'amour *(Augustin Bar)* 19
Les Demoiselles de Saint-André *(Champol)* 19
Nono *(Gaston Roupnel)* 20
Les Affres *(Marcel Georges)* 20
L'Idéale Mélodie *(Charles Val)* 20
Les Ebauches *(Jean Balde)* 20
Leur Royaume *(Robert Vallery-Radot)* 20
Le Reliquaire d'images *(Georges Vallery-Radot)* 21
Sous la Croix du Sud *(Paul Wenz)* 21
Ne crois pas que les morts soient morts *(Sdem)* 21
L'Hérésiarque et Cie *(Guillaume Apollinaire)* 21
Le Triomphe des suffragettes, roman des temps futurs *(Jacques Constant)* 21
Le Rêve *(Emile Zola)* 21
Années d'aventures *(Alfred Capus)* 21
Hobereaux et villageois *(Paul Harel)* 242
Ce qui demeure *(Paul Renaudin)* 242
Les Imprudences de Peggy *(Meg Villars)*; trad. par *Willy* 244
Juste Lobel, Alsacien *(André Lichtenberger)* 244
Les Exilés *(Paul Acker)* 245
Histoire prochaine, roman socialiste *(Albert Quantin)* 245
La Formation de Jean Turoit *(Joseph Hudault)* 246
Le Chemin du crime *(L. Tranchant)* 246
L'Epopée camisarde. Le Roy du Languedoc *(Marc Stéphane)* 246
L'Étrange Histoire d'André Léris *(Jacques Nayral)* 246
Sur la pente sauvage de l'Arez, nouvelles bretonnes *(Yves Lefebvre)* 247
Leurs Raisons *(Robert Guillou)* 247
Les Destins tragiques, contes cruels et étranges *(Joseph Périer)* .. 247
Il est ressuscité ! *(Charles Morice)* 247
Le Secret d'Antoine *(Paul Lacour)* 247
Les Essaims nouveaux *(Edward Montier)* 247
L'Expiation de Cecilia Férelli *(le comte A. de Saint-Aulaire)* 248
Trique, Néness, Bout, Miette et Cie, histoire naturelle et sociale d'une bande de gamins sous la Troisième République *(Alfred Machard)* 248
Moulaye-Ali *(R.-H. de Vandelbourg)* 248
Dans les décombres *(H. Peyre de Bétouzet)* 248
Le Maugré *(Maurice des Ombiaux)* 252
La Crise médicale. Monsieur l'Agrégé *(le Dr Lucien Nass)* 250
De Goupil à Margot. Histoire de bêtes *(Louis Pergaud)* 65
Malencontre *(Guy Chantepleure)* 27

L'Argent et l'Amour. Dernières Amours *(Jeanne France)* 22
Enfant de commune *(T. Combe)* 22
L'Aiguilleuse *(Lya Berger)* 22
Mon chien Bop et ses amis *(Henri Gréville)* 248
La plus Forte *(Alain Valvert)* 249
Rêver et vivre *(Jean de la Brète)* 249
Le Pasteur pauvre *(Édouard Rod)* 22
Feuilles éparses de littératures étranges *(Lafcadio Hearn)*; trad. de l'anglais par *Marc Logé* 23
L'Œil de jade *(Fergus Hume)*; trad. de l'anglais par *A. de Jassaud* 24
Vice versa *(F. Anstey)*; trad. de l'anglais par *Ch. Bernard-Derosne* 24
Le Château de Ulloa *(la comtesse de Pardo Bazan)*; trad. de l'espagnol par *A. Fortin* 24
Chanaan *(Graça Aranha)*; trad. du portugais par *Clément Gazet*. 24
La Carrière d'Alexandre Quisanté *(Anthony Hope)*; trad. de l'anglais par *J. Monod* 250
Le Legs de 30 000 dollars et autres contes *(Mark Twain)*; trad. de l'anglais et précédé d'une étude sur l'auteur par *Michel Epuy* 250
Micah Clarke *(Conan Doyle)*; trad. de l'anglais par *René Lécuyer*. 251
Lettres de marque *(Rudyard Kipling)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine* 251
Mère Nature *(la comtesse de Pardo Bazan)*; trad. de l'espagnol par *Demarès de Hill* 251
Le Vieux Manoir *(Selma Lagerlöf)*; trad. du suédois par *Marc Hélys* 251
Vie et opinions de Sigismond Podfilipski *(Joseph Weyssenhoff)*; trad. du polonais par *Paul Cazin* 252
Œuvres complètes du *comte Léon Tolstoï*. T. XXXVI. Résurrection; trad. du russe par *J. W. Bienstock* 252

Romans pour la jeunesse. Au pair. Une Française en Allemagne *(H. Celarié)* 494
Ceux qui partent *(Georges de Lys)* 494
L'Émouchet. Le Tue-belettes. Merlin *(Norbert Sevestre)* 495
Magali *(M. Delly)* 495
Le Destin d'Hélène *(Jean Relecq)* 495
La Charité de Geneviève *(F. de Nocé)* 496
Miss Ouragan *(Lucie des Ages)* 496
La Source du bonheur. Conte du bord de l'eau. La Boîte qui chante. Deux Destins *(Louis Maigue)* 497
Une Prison dorée *(B. de Buxy)* 497
La Pierre philosophale *(Jeanne de Coulomb)* 497
Frivole *(Jacques des Gachons)* 497
Quelques braves gens *(Jean Viola)* 498
Journal d'Yvonne, carnet d'une jeune créole *(F. H. Laut Thompson)* 498
Marie de Renaud *(Berthe de Puybusque)* 498
Les Contes de l'Étape *(Jean Drault)* 498
Le Roi des airs *(Gaspard de Weede)* 498
Souvenirs d'un vieux. La Terreur, l'Empire la Restauration (1780-1815) *(Jean Charruau)* 499
Beau Casque *(Ernest Daudet)* 499
Le Château-Rose *(M. Maryan)* 499
Le Rachat *(M. Maryan)* 499
Un Secret *(D. Fradin)* 500
Le Mal de vivre *(Gaël de Saillans)* 500
Loi d'exil *(Edmond Thiriet)* 500
Contes normands pour les jours de fête *(l'abbé Henri Bourgeois)*. 500

L'Homme debout *(Roger Dombre)* 501
A pleines mains *(Jean des Tourelles)* 501

Périodiques illustrés. Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles 15
L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré 16
Les Veillées des Chaumières, journal bi-hebdomadaire illustré.... 16
La Semaine de Chapuzot, par *Jean Drault* 17

Albums. Album Jeanne d'Arc 17

Épistoliers. La Correspondance d'*Ausone* et de *Paulin de Nole*, avec une étude critique, des notes et un appendice sur la question du christianisme d'Ausone *(Pierre de Labriolle)* 347
Les Grands Écrivains de la France. Correspondance de *Bossuet*. Nouvelle édition publiée par *Ch. Urbain* et *E. Levesque* 311
Les plus Jolies Lettres d'amour, recueillies et publiées par *Annie de Pène* 50

Polygraphes. Œuvres choisies *(Maurice* et *Eugénie de Guérin)*, avec une Introduction biographique et critique et des notes bibliographiques par *Ernest Gaubert* 347
Anthologie des écrivains français. Prose (XIXe siècle), avec biographies et notes par *Gauthier-Ferrières*. T. I. 1800-1850. T. II. 1850-1900 74
Anthologie de la littérature allemande, des origines au XXe siècle. Traduction et extraits des principaux poètes et prosateurs. Introduction et notices par *Ludovic Roustan* 52
Œuvres poétiques *(G. Carducci)*, choisies et commentées par *Guido Mazzoni* et *Giuseppe Picciola*. Trad. française par *A. Lava* 313

Littérature française. Guillaume Budé. Les Origines, les débuts, les idées maîtresses *(L. Delaruelle)* 310
Essai bibliographique et littéraire sur Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême (1468-1509) *(l'abbé H.-J. Molinier)* 509
Mellin de Saint-Gelays (1540-1558). Étude sur sa vie et sur ses œuvres *(l'abbé H.-J. Molinier)* 510
Montaigne pamphlétaire. L'Énigme du « Contr'Un » *(le Dr Armaingaud)* 311
La Vie et les œuvres d'Honoré d'Urfé *(le chanoine O.-C. Reure)* .. 425
La Légende des « Philosophes ». Voltaire, Rousseau, Diderot, peints par eux-mêmes *(A. Tornezy)* 427
La Légende de Jean-Jacques Rousseau, rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux *(Frederika Macdonald)*; trad. de l'anglais par *Georges Roth* 167
The Legend of Rousseau's children. A reply to some of my critics *(Frederika Macdonald)* 167
La Fonction du poète. Étude sur Victor Hugo *(Amédée Guiard)*. 512
Virgile et Victor Hugo *(le même)* 514
La Bible dans Victor Hugo, d'après de nombreux tableaux de concordance *(Claudius Grillet)*, avec une deuxième partie : Les Sources bibliques 514
Les Femmes auteurs *(le vicomte de Broc)* 313
Figures et aspects de Paris *(François Maury)* 51
La Poésie éducatrice *(Antonin Fessy)* 165

Littératures Étrangères. Wir Katholken und die deutsche Litteratur *Heinrich Falkenberg)* 53
La Littérature allemande d'aujourd'hui *(Maurice Muret)* 170
Charles Dickens *(G. K. Chesterton)*; trad. par *Achille Laurent* et *L. Martin-Dupont* 171

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*.... 278
Atlas universel de géographie, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. N° 48. Mongolie..... 279
Atlas universel de géographie commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. N° 62. Maroc..... 279
Atlas universel de géographie, commencé par *Vivien de Saint-Martin* et continué par *Fr. Schrader*. N° 67. Égypte et Soudan égyptien 279
Atlas pittoresque de la France. Recueil de vues géographiques et pittoresques de tous les départements, accompagnées de notices géographiques et de légendes explicatives *(Onésime Reclus)*. T. I..... 283
Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours *(Auguste Longnon)*. 1re partie. De 58 avant J.-C. à 1380 après J.-C..... 172
Les Cartes géographiques et leurs projections usuelles *(L. Defossez)* 282
Cours de géographie *(Mlle B. Landreaux, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)*. Troisième année. La France et ses colonies. 283
Les Régions naturelles de la France; les colonies. Cartes d'études pour l'enseignement secondaire et primaire supérieur *(P. Kaeppelin)* 280
Le Havre et le département de la Seine-Inférieure *(études économiques)*. 283
L'Europe (classe de quatrième) *(Henri Busson, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)*..... 282
La Finlande. Géographie, histoire, politique, législation, finances, agriculture, commerce, industrie, sciences et arts *(Maurice Chalhoub)* 284
Fatra, Tatra, Matra. Voyage en automobile dans la Hongrie pittoresque *(Pierre Marge)*..... 285
En Italie. Journal des voyages d'*Alinda Brunamonti*; trad. par *Ch. Bujon* 286
Promenades italiennes. Rome et ses environs *(F. Gregorovius)*; adapté de l'allemand par *Mme Jean Carrère*..... 285
La Suède *(André Bellessort)*..... 284
Sites délaissés d'Orient (du Sinaï à Jérusalem) *(le comte Jean de Kergorlay)* 286
Mission d'Ollone, 1906-1909. Les Derniers Barbares. Chine, Tibet, Mongolie *(le commandant d'Ollone)*..... 288
Le Far-West chinois. Kientchang et Lolotie. Chinois, Lolos, Sifans. Impressions de voyage, étude géographique, sociale et économique *(le Dr A.-F. Legendre)*..... 287
Les Touaregs *(le capitaine Aymard)*..... 290
Mes Chasses en Afrique *(Théodore Roosevelt)*; trad. par *Norbert Sevestre* 12
Notre beau Niger *(Félix Dubois)*..... 290
L'Amérique moderne *(Jules Huret)*. T. I..... 11
Aux Antilles, hommes et choses *(Robert Huchard)*..... 289
Otahiti. Au pays de l'éternel été *(Henri Lebeau)*..... 288
La Découverte du pôle nord en 1909, sous le patronage du Club arctique Peary *(Robert E. Peary)*..... 10
Les Victoires de la volonté. Les Explorateurs *(P. Foncin)*..... 291

Histoire Ancienne. La Religion de la Grèce antique *(O. Habert)* 428
Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres. Fasc. XXV. Mélanges d'histoire ancienne..... 54

L'Enfant dans l'antiquité *(André Baudrillart)* 347
L'Éducation en Grèce *(André Baudrillart)* 348
L'Éducation à Rome *(André Baudrillart)* 348

Histoire générale. Institutions politiques de l'Europe contemporaine *(Etienne Flandrin)*. IV (Pays-Bas, Luxembourg, Danemark, Suède, Norvège) 205
Le Monde moderne. Tableau politique et économique *(Edouard Driault)* 206

Histoire de l'Eglise. Histoire de l'Église *(L. David* et *P. Lorette)* 429
L'Avenir du christianisme *(Albert Dufourcq)*. 1re partie. Le Passé chrétien. II et III. Époque syncrétiste ; histoire de la fondation de l'Église; IV. Histoire de l'Église, IIIe au IXe siècle; le Christianisme et l'Empire 515
Le Schisme de Photius *(J. Ruinaut)* 349
Histoire des conciles, d'après les documents originaux *(Charles-Joseph Hefele)*; nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande par *Dom H. Leclercq*. T. III. 2e partie 176
Histoire des conciles, d'après les documents originaux *(Charles-Joseph Hefele)*. Nouvelle trad. française faite sur la 2e édition allemande, corrigée et augmentée de notes critiques et bibliographiques par *Dom H. Leclercq*. T. IV, 1re partie 516
Histoire générale de l'Église. La Renaissance et la Réforme *(Fernand Mourret)* 184
Reformation und Inquisition in Italien um die Mitte des XVI Jahrhunderts *(Gottfried Buschbell)* 431
Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge *(Louis Pastor)*; trad. de l'allemand par *Alfred Poizat*. T. VII et VIII 58
A Galilei Kérdés (La Question de Galilée) *(le Dr J. Lukcsics)* 213
La Difesa del cristianesimo per l'unione delle Chiese *(Nicola Franco)* 458
Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, publié sous la direction de *Mgr Alfred Baudrillart*, *Albert Vogt* et *Urbain Rouziès*. T. I. Fasc. II (Achot-Adulis), col. 321-640 44

Histoire des ordres religieux. Mélanges sur l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem *(J. Delaville Le Roulx)* 430
Pèlerinages franciscains *(Johannes Jørgensen)*; trad. du danois par *Teodor de Wyzewa* 516
Histoire des Spirituels dans l'ordre de saint François *(le P. René de Nantes)* 179
Les Idées de saint François d'Assise sur la pauvreté *(le P. Ubald d'Alençon)* 179

Hagiographie. Biographie Ecclésiastique. Sainte Marie-Madeleine *(P.-M.-N. Sicard)* 397
Sainte Hélène, d'après l'histoire et la tradition *(l'abbé R. Couzard)* 398
Saint Patrice *(l'abbé Riguet)* 398
Saint Filibert, fondateur et abbé de Jumièges et de Noirmoutier. Sa vie, son temps, sa survivance, son culte. Étude d'histoire monastique au VIIe siècle *(l'abbé L. Jaud)* 399
Jean de Bernin, archevêque de Vienne (1218-1266), mémoire historique par le *chanoine Ulysse Chevalier* (Documents historiques inédits sur le Dauphiné. IX) 179
Une Fondatrice d'abbaye au XIIIe siècle. Sainte Fare, sa vie et son culte *(H.-M. Delsart)* 399
Le Bienheureux Urbain V (1310-1370) *(l'abbé M. Chaillan)* 400
Saint Pie V et la Défaite de l'Islamisme *(Paul Deslandres)* 400
La Vénérable Louise de Marillac. Mademoiselle Legras (1591-1660) *(Emmanuel de Broglie)* 400

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève *(M. Hamon)*. Nouvelle édition abrégée, entièrement revisée par MM. *Gonthier* et *Letourneau* 401
Sainte Véronique Giuliani, abbesse des capucines (1660-1727) *(la comtesse M. de Villermont)* 401
Histoire de saint Alphonse de Liguori, fondateur de la Congrégation du T.-S. Rédempteur 401
Le Dernier Evêque du Canada français. Mgr de Pontbriand (1740-1760) *(le vicomte du Breil de Pontbriand)* 402
Les Martyrs. Recueil de pièces authentiques sur les martyrs, depuis les origines du christianisme jusqu'au xxe siècle. Le xviiie siècle 403
Le Bienheureux Théophane Vénard, d'après les témoignages du procès apostolique. Vie de missionnaire, captivité et martyre .. 403
La Vénérable Catherine Labouré, fille de la Charité de Saint-Vincent de Paul (1806-1876) *(Edmond Crapez)* 404
Le Père Doussot, dominicain, et la Mère Élisabeth, carmélite, sa sœur *(le P. Marie-Joseph du Sacré-Cœur)* 405
Mgr Gay, évêque d'Anthédon, auxiliaire du cardinal Pie, d'après sa correspondance *(l'abbé G. de Pascal)* 338
Histoire de la Bienheureuse Mère Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus *(Mgr Baunard)* .. 406
Le Père Ollivier (1835-1910). Notes et Souvenirs *(le R. P. A.-M. Rouillon)* 405
Vie du serviteur de Dieu Louis Marie Maulbon d'Arbaumont, en religion le R. P. Jean du Sacré-Cœur, directeur des Victimes du Sacré-Cœur de Marseille, un des plus grands pénitents du xixe siècle *(le P. Norbert de Chauffailles)* 406

Histoire de France. Histoire partiale, histoire vraie *(Jean Guiraud)*. I. Des Origines à Jeanne d'Arc 174
La Prétendue Vie de Jeanne d'Arc de M. Anatole France. Monument de cynisme sectaire *(Jean-Baptiste-Joseph Ayroles)* 408
Orléans et Jeanne d'Arc (*Henri Baraade*) 409
Une Page de l'histoire de Jeanne d'Arc. Le Procès de Rouen et le Saint-Siège. Pendant et après (1431-1450) *(Philippe-Hector Dunand)* 410
Le Bourreau de Jeanne d'Arc, d'après des documents inédits *(Albert Sarrazin)* 410
Les Paroles de Jeanne d'Arc *(Pierre Froment)* 411
Traité de Jean Gerson sur la Pucelle *(Dom J.-B. Monnoyeur)* 412
L'Ame de Jeanne d'Arc *(l'abbé Stéphen Coubé)* 412
Jeanne d'Arc et la Monarchie *(l'abbé Marie-Léon Vial)* 413
Les Fêtes de Jeanne d'Arc au Mans et dans la Sarthe, 1909-1910 *(Robert Triger)* 414
Mémoires du *maréchal de Turenne*, publiés pour la Société de l'Histoire de France par *Paul Marichal*. T. Ier. 1643-1653 60
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par *A. de Boislisle*, avec la collaboration de *L. Lecestre* et de *J. de Boislisle* 188
Cours d'histoire à l'usage des écoles primaires supérieures *(E. Driault* et *G. Monod)*. 2e année. Histoire de France, de 1789 à la fin de xixe siècle. — 3e année. Le Monde au xixe siècle 349
Histoire de la contre-Révolution. I. L'Agonie de la Royauté (1789-1792) *(le baron de Batz)* 191
Marie-Antoinette et le Complot maçonnique *(Louis Dasté)* 319
Mesdames de France, filles de Louis XV) documents inédits *(Casimir Stryienski)* 440

Les Cahiers de doléances du tiers état aux États généraux de 1789. Étude historique, économique et sociale *(Amédée Vialay)*..... 191
La Conquête des communes (mai-juillet 1789) *(E. Hocquart de Turtot)* 441
Le Club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le Massacre du Champ de Mars, documents en grande partie inédits, publiés avec des éclaircissements et des notes *(Albert Mathiez)*. 321
Le Comte d'Artois et l'expédition de l'île d'Yeu. Erreurs historiques *(le vicomte du Breil de Pontbriand)*..... 324
Nouvelles Lettres du *comte Valentin Esterhazy* à sa femme (1792-1795), publiées par *Ernest Daudet* 194
Un Complot de police sous le Consulat. La Conspiration de Ceracchi et Aréna (Vendémiaire an IX *(Gustave Hue)*..... 292
Napoléon et l'Europe. La Politique extérieure du Premier Consul, 1800-1803 *(Edouard Driault)*..... 292
Napoléon et la Suisse, 1803-1815, d'après des documents inédits des Affaires étrangères *(Édouard Guillon)*..... 293
Napoléon et le roi Murat, 1808-1815, d'après de nouveaux documents *(Albert Espitalier)* 299
Napoléon et Sir Hudson Lowe *(R. C. Seaton)*; trad. de l'anglais par *P. Guye*..... 296
Dans la chambre de Napoléon mourant. Journal inédit de Hudson Lowe, gouverneur de Sainte-Hélène, sur l'agonie et la mort de l'Empereur *(Paul Frémeaux)* 297
Pages d'histoire contemporaine *(Pierre de Coubertin)* 200
Les Origines de la troisième République (1871-1876). L'Assemblée nationale. La Réorganisation de la France. Les Lois constitutionnelles *(Alphonse Bertrand)* 443
Après l'abandon de la Revanche *(Mme Juliette Adam)* [*Juliette Lamber*] 342
Ce que mes yeux ont vu *(Arthur Meyer)*..... 340
Kiel et Tanger (1895-1905). La République française devant l'Europe *(Charles Maurras)*. 204

Histoire religieuse. Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, d'après les documents authentiques recueillis dans les registres du Vatican et les archives locales par feu *le chanoine J.-H. Albanès* et feu *le chanoine L. Filler*, complétée, annotée et publiée par *le chanoine Ulysse Chevalier*. Saint-Paul-Trois-Châteaux (évêques, prévôts) 177
L'Organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV *(Albert Cans)* 434
La Contribution du clergé de France à l'impôt pendant la seconde moitié du règne de Louis XIV (1689-1715) *(Albert Cans)*..... 435
La France morale et religieuse au début de la Restauration *(le vicomte de Guichen)* 196
Jureurs et insermentés (1790-1794), d'après les dossiers du tribunal révolutionnaire *(Pierre Bliard)*. 192
Le Clergé et le culte catholique en Bretagne pendant la Révolution. District de Dol, documents inédits recueillis, mis en ordre et publiés par *P. Delarue* 524
Le Clergé français exilé en Espagne *(l'abbé J. Contrasty)*..... 325
L'Église de Paris et la Révolution *(P. Pisani)*. III. 1796-1799.. 63
L'Église de Lyon pendant la Révolution. Yves Alexandre de Marbeuf, ministre de la feuille des bénéfices, archevêque de Lyon (1734-1799) *(l'abbé Charles Monternot)*. 326
L'Église de France sous la troisième République *(E. Lecanuet)*. T. I. Pontificat de Pie IX, 1870-1878. T. II. Pontificat de Léon XIII. 1878-1894.. 198

Histoire de l'enseignement. Napoléon Ier et le Monopole

universitaire. Origines et fonctionnement de l'Université impériale *(A. Aulard)*. 295
Discours. La Liberté d'enseignement *(Charles Chesnelong)*. . . . 162
L'Enseignement catholique dans la France contemporaine. Études et discours *(Alfred Baudrillart)* 201
L'État moderne et la Neutralité scolaire *(George Fonsegrive)*. . . . 203
La Sorbonne *(Pierre Leguay)*. 204
Les Manuels scolaires, étude sur la religion des primaires *(Georges Valois* et *François Renié*, avec la collaboration de *Marius Riquier* et *Jean Herluison*. Manuels d'histoire : falsifications historiques; manuels de morale; falsifications scientifiques; manuels de lecture; falsifications littéraires. 517

Histoire des institutions et des mœurs. Histoire de la charité *(Léon Lallemand)*. T. IV; Première partie. Les Temps modernes (du XVIe au XIXe siècle). 331
Un Drame passionnel à la fin du XVIIIe siècle. Le Crime du marquis d'Entrecasteaux, président à mortier du Parlement de Provence, 1784, d'après les archives du Parlement de Provence, et des documents inédits *(Jean Audouard)*. 522
Les Femmes enceintes devant le tribunal révolutionnaire, d'après des documents inédits *(le Dr Max Billard)*. 328
Du Prince de Bénévent au duc de Morny. Talleyrand et la société française, depuis la fin du règne de Louis XV jusqu'aux approches du second Empire *(Frédérie Loliée)*. 195
Les Doctrines politiques de Royer-Collard *(Robert de Nesmes-Desmarets)*. 197
Liberté de conscience et liberté de science. Études d'histoire constitutionnelle *(Luigi Luzzatti)*; trad. par *J. Chamard*. 68
Bureaux et bureaucrates. Mémoires d'un employé des P. T. T. *(Albert Cim)*. 206

Histoire diplomatique et militaire. Diplomatie secrète au XVIIIe siècle; ses débuts *(Emile Bourgeois)*. III. Le Secret de Dubois, cardinal et premier ministre. 189
Turenne, essai de psychologie militaire *(le capitaine Revol)*. 143
Les Volontaires de la Marne. 1re partie. Levée et recrutement (1791-1973) *(le capitaine Georges Dumont* et *le lieutenant Georges Lestien)*. 143
Histoire de la guerre de la Vendée *(l'abbé Deniau* et *l'abbé Uzureau)*. T. I à IV, sous la direction de *Dom Chamard*. 330
Nos Campagnes au Tyrol, 1797-1799, 1805-1809 *(le général Derréeagaix)* 143
Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix. Kléber et Marceau. Lettres et notes inédites suivies d'annexes historiques et biographiques *(Arthur Chuquet)*. 144
Mémoires et Journaux du *général Decaen*, publiés avec une Introduction et des notes par *le lieut.-colonel Ernest Picard* et le *lieutenant Victor Paulier*. II (1800-1803). 144
Campagne de 1813. Les Préliminaires. Tome Ier. Le Commandement de Murat (5 décembre 1812-16 janvier 1813 *(le comt. Frédéric Reboul)* 144
Napoléon et ses maréchaux *(le général Zurlinden)*. 145
Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815, publiés par *S. A. le prince Murat*, avec une Introduction et des notes par *Paul le Brethon*. T. III, IV et V. 298
Les Débuts de Yusuf à l'armée d'Afrique, d'après des documents inédits (1830-1838) *(G. Esquer)*. 146
Souvenirs d'enfance et de régiment (1831, 1870-71) *(le comte de Comminges)* 146
Dans la mêlée. Journal d'un cuirassier de 1870-71 *(Georges de Moussac)*. 146

Le Commandement des charges de cavalerie à Floing, le 1er septembre 1870 *(Charles Bellet)*..... 147
Guerre de 1870-1871. Aperçus et commentaires. I. La Destruction des armées impériales. II. Les Armées de la Défense nationale *(Pierre Lehaucourt (général Palat)* 147
Campagnes d'Afrique. Historique de l'établissement de la France sur les côtes de la Berbérie (Algérie, Tunisie, Maroc) *(le capitaine Victor Piquet)*..... 149
La Conquête du Sud-Oranais. La Colonne d'Igli en 1900 *(le lieutenant Guillaume)* 149
La Chaouïa et sa pacification *(le lieutenant Segonds)*..... 149

Histoire provinciale et Locale. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres *(l'abbé P. Féret)*. Époque moderne. T. VII, XVIIIe siècle. Revue littéraire..... 329
Paris sous le Consulat. Recueil de documents pour l'histoire de l'esprit public à Paris *(A. Aulard)*. T. IV. Du 28 germinal an XI au 27 floréal an XII (18 avril 1803-17 mai 1804)..... 293
Paris sous Napoléon. VI. Le Monde des affaires et du travail *(L. de Lanzac de Laborie)* 294
Saint-Sulpice pendant la guerre et la Commune..... 341
Source de l'histoire d'Épernay. 1re série. T. II. Archives municipales d'Épernay (1576-1619) *(Raoul Chandon de Briailles* et *Henri Bertal)*..... 59
Les Régions de la France. VII. La Normandie *(Henri Prentout)*.. 448
La Réforme à Dijon, des origines à la fin de la lieutenance générale de Saulx-Tavanes (1530-1570) *(Edmond Belle)*..... 520
Étude sur la Réforme et les guerres de religion en Bourgogne. Un Épisode de la Ligue à Dijon ; l'Affaire La Verne *(Henri Drouot)* 521
Le Parlement et la Ligue en Bourgogne *(Louis Gros)*..... 521
Le Nivernais et les comtes de Nevers *(René de Lespinasse)*. II. Maisons de Donzy, de Bourbon, de Flandre (1200-1384)..... 519
Les Rochelais à travers les siècles *(L. de Richemond)* 188
L'Émigration basque. Histoire, économie, psychologie *(le P. Pierre Lhande)* 57
Les Madones comtadines *(André Godard)*..... 187
Les Comptes du roi René, publiés d'après les originaux inédits conservés aux Archives des Bouches-du-Rhône, par *l'abbé G. Arnaud d'Agnel*. T. II et III..... 185

Questions du Jour. Anatomie de la République (1870-1910) *(Louis Teste)* 199
Qui vive? France ! « Quand même ». Notes et discours, 1883-1891, *(Paul Déroulède)* 444
La Situation du catholicisme dans le monde au début du XXe siècle *(Adrien Toussaint)* 66
Ce que répondent les adversaires de Lourdes, réplique à un médecin allemand *(Georges Bertrin)*..... 76
Toujours elle ! *(Pierre L'Ermite)*..... 344
La Question polonaise *(R. Dmowski)*; trad. du polonais par *V. Gastowtt*..... 67

Histoire étrangère Hexenwahn und. Hexenprozess vornehmlich im 16. Jahrhundert *(Nikolaus Paulus)* 432
Olivier Cromwell, sa correspondance et ses discours *(Thomas Carlyle)*; trad. de l'anglais par *Edmond Barthélemy*. T. I..... 439
La Crise anglaise *(Philippe Millet)*..... 449
La Cité de Liège au moyen âge *(Godefroid Kurth)*..... 181
Les Espagnols au Maroc en 1909 *(le général de Torcy)*..... 150
François Racki et la Renaissance scientifique et politique de la Croatie (1828-1894) *(Wladimir Zagorsky)* 339

Les Origines de la domination angevine en Italie *(E. Jordan)*.... 315
B. Deputazione sevra gli studi di Storia patria per le antiche provincie e la Lombardia. Miscellanea di storia italiana. Terza serie, t. XIX..... 432
Joachim Murat, roi de Naples. La Dernière Année de règne (mai 1814-mai 1815) *(le commandant M.-H. Weil)*. T. III, IV, et V 299
La Campagne de 1878 en Bosnie-Herzégovine *(Réginald Kann)*. 147
Le Bosphore et les Dardanelles. Étude historique sur la question des détroits *(Serge Goriainow)*..... 450
La Race slave, statistique, démographie, anthropologie *(Lubor Niederle)*; trad. du tchèque par *L. Léger*..... 173
Histoire abrégée des peuples de la Russie. Essai de chronologie russe (862-1894) *(le contre-amiral d'Abnour)*..... 76
La Guerre russo-japonaise (1904-1905). Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe. Tome Ier, 1re partie. Événements d'Extrême-Orient avant la guerre et préparation de la guerre. Trad. publiée sous la direction de l'état-major de l'armée, 2e bureau 148
Études critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne (534-713) *(Paul-Edmond Martin)*..... 175
Les Questions actuelles de politique étrangère en Asie *(le baron de Courcel, P. Deschanel, P. Doumer, E. Etienne, le général Lebon, V. Bérard, R. de Caix, M. Revon, J. Rodes* et *le Dr Rouire)*.... 451
Histoire politique et religieuse de l'Arménie *(Fr. Tournebize)*. T. I. Depuis les origines des Arméniens jusqu'à la mort de leur dernier roi (l'an 1393) 452
Révolutions de la Perse; les provinces, les peuples et le gouvernement du Roi des rois *(Victor Bérard)*..... 454
Autour du congrès de Montréal *(le chanoine L.-Aug. Lorain)*.... 445
France toujours! Journal d'un congressiste au congrès de Montréal *(Mgr Touchet)*..... 447
Documentos historicos mexicanos, obra commemorativa del primer centenario de la independencia de México, la publica el Museo naciónal de arqueologia, historia y etnologia bajo la direccion de *Genaro Garcia*..... 153
La Intervencion francesa en México segun el archivo del mariscal Bazaine *(Genaro Garcia)* T. X..... 153
Biographie française. Le Mécénat du cardinal Jean de Lorraine (1498-1550 *(Albert Collignon)* 186
Apologie pour Fénelon *(Henri Bremond)*..... 318
Fénelon et ses amis *(Albert Delplanque)*..... 433
Le Libertinage devant le Parlement de Paris. Le Procès du poète Théophile de Viau *(Frédéric Lachèvre)*..... 61
Le Marquis de Bièvre, sa vie, ses calembours, ses comédies (1747-1789) *(le comte Gabriel Mareschal de Bièvre)*..... 61
La Princesse de Lamballe (1749-1792), d'après des documents inédits *(Raoul Arnaud)*..... 322
Robespierre et les femmes, d'après des documents nouveaux et des pièces inédites *(Hector Fleischmann)*..... 322
Lettres de *François-Joseph Bouchette* (1735-1810), avocat à Bergues, membre de l'Assemblée nationale constituante, publiées avec une Introduction et des notes par *le chanoine Camille Looten*..... 64
Autour d'une dame d'honneur. Françoise de Chalus, duchesse de Narbonne-Lara, 1734-1821 *(Eugène Welvert)*..... 332
Les Ancêtres d'Alfred de Musset, d'après des documents inédits *(Maurice Dumoulin)*..... 443
La Duchesse de Duras et Chateaubriand, d'après des documents inédits *(G. Pailhès)*..... 333

Lamartine *(Pierre-Maurice Masson)* 532
Études d'histoire romantique. La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe *(Léon Séché)* 532
Charles Nodier et le Groupe romantique, d'après des documents inédits *(Michel Salomon)* 65
Balzac *(Alphonse Séché* et *Jean Berthaut)* 335
Balzac ignoré *(le Dr Cabanès)*. 2e éd. revue et augmentée. 335
La Dilecta de Balzac. Balzac et Mme de Berny, 1820-1836 *(Geneviève Ruxton)* 336
Ch. Beaudelaire *(Alphonse Séché* et *Jules Bertaut)* 337
La Sœur Rosalie (1787-1856) *(Fernand Laudet)* 403
La Mère Marie de Jésus. Émilie d'Oultremont, baronne d'Hooghvorst (1818-1878), fondatrice de la Société de Marie Réparatrice *(le P. Pierre Suau)* 404
Une Mystique de nos jours. Sœur Gertrude Marie de la congrégation de Saint-Charles d'Angers *(l'abbé S. Legueu)* 119
Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, morte en odeur de sainteté au Carmel de Lisieux. Histoire d'une âme écrite par elle-même. Lettres. Poésies 407
L'Abbé de Quincy (Ernest de Ville), vicaire général, supérieur du grand séminaire, chanoine honoraire d'Annecy (1854-1899) *(l'abbé Cl. Robert)* 407
Vers les sommets. Lettres de *la comtesse de Saint-Martial*. 2e série. 208

Biographie étrangère. *Petri cardinalis Pázmány* ecclesiae Strigoniensis archiepiscopi et regni Hungariae primatis Epistolae collectae, recensionem *Francesco Hanuy*. T. I. (1601-1628) 317
Une Cause célèbre au XVIIe siècle. Béatrix de Cusance, Caroline d'Autriche, Charles IV de Lorraine *(le Dr Philippe Maréchal)*. 436
Caroline d'Autriche et Béatrix de Cusance, essai biographique *(Emile Longin)* 439
Le Comte de Fersen. Charles-Gustave de Lilienfeld. La Princesse Zelmire *(la princesse Schanhovskoy-Strechneff)* 327
Excentriques et aventuriers de divers pays, essais biographiques d'après des documents nouveaux *(Theodor de Wyzeva)* 340

Archéologie. Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph, d'après des fouilles récentes pratiquées sous la direction du *R. P. Prosper Viaud* 315

Sigillographie. Inventaire des sceaux de la collection des pièces originales du cabinet des titres à la Bibliothèque nationale *(J. Roman)*. T. I 70

Mélanges. Les Jardins de l'histoire *(Émile Gebhardt)* 451
Les Vignettes emblématiques sous la Révolution *(Auguste Boppe* et *Raoul Bonnet)* 523
A la barre de l'histoire (1805-1820) *(Marcel Frager)* 442
Études d'histoire *(Arthur Chuquet)* 525

Bibliographie. Archives. International Catalogue of scientific Literatur. Eighth annual Issue. L. General Biology 264
International Catalogue of scientific Literature. Eighth annual issue. J. Geography 281
Annales de géographie. XIXe Bibliographie géographique annuelle, 1909, publiées sous la direction de *Louis Raveneau*... 281
Catalogus dissertationum philologicarum classicarum 71
Bibliographie des chants populaires français *(de Beaurepaire-Froment)* 454
Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1500-1900 *(Gustave Lanson)*. III. XVIIIe siècle 345
Bücherkunde der deutschen Geschichte, kritischer Wegweiser durch die neuere deutsche historische Literature *(Dr. Victor Loewe)* 456

Bibliografia camilliana, ovvero Brevi Memorie degli scrittori dell'ordine dei ministri degl'infermi (camilliani) *(P. Endrizzi Mannuto)* 209
Bibliografia di Roma nel cinquecento *(Emilio Calvi)*. T. I. (Bibliografia generale di Roma, vol. II.) 526
Bibliografia périodica romana, vol. 1-2, Bulletino bibliografico delle publicazioni italiane e staniere edit in Roma. Anno I, 1909; anno II, primo semestre di 1910. 527
Bibliografia storica della città di Luni e suoi dintorni *(Giovanni Sforza)* 528
Bibliographie napoléonienne française jusqu'en 1908 *(Gustave Duvois)*. T. I. (A. E.). T. II (F. M.) 300
Manuel pour le classement et la description des archives *(S. Muller, J. A. Feith* et *R. Fruin)*. Trad. française et adaptation aux archives belges, par *Jos. Cuvelier*; adaptation aux archives françaises par *Henri Stein* .....

TABLE ALPHABÊTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

Abnour (le contre-amiral d'). 76
Acker (Paul) 245
Adam (Mme Juliette) [Juliette Lamber] 342
Ages (Lucie des) 496
Agnel (l'abbé G. Arnaud d'). 185
Alamelle (le Dr) 531
Albanès (le chanoine J.-H.) .. 177
Allard (Jean) 503
Allier (R.) 47
André (le capitaine d') 125
André (G.) 118
Angèle de Foligno (la bienheureuse) 119
Anglès (Auguste) 41
Anstey (F.) 24
Apollinaire (Guillaume) 21
Appell (P.) 274
Aranha (Graça) 24
Armaingaud (le Dr) 311
Arnaud (Raoul) 322
Arnaud d'Agnel (l'abbé G.). 185
Ars (Jacques d') 502, 503
Aubert (Henri) 73
Aubéry (Gaëtan) 481
Audouard (Jean) 522
Augé (Claude) 13
Aulard (A.) 293, 295
Ausone 347
Aymard (le capitaine) 290
Ayroles (Jean-Baptiste-Joseph) 408
Baju (Henri) 501
Balde (Jean) 20
Baldwin (James Mark) 394
Balmès (J.) 114, 385
Balzac (H. de) 336
Bar (Augustin) 19
Baraude (Henri) 409
Barres (Manoel des) 503
Barrieu (Alexandre-Raymond) 138
Barthélemy (Edmond) 439
Basset (Serge) 140
Bastier (Paul) 394
Batz (le baron de) 191
Baudrillart (Mgr Afred) 44, 201
Baudrillart (André) .. 347, 348
Baum (Jules) 8
Baunard (Mgr) 406
Bayet (Jean) 40
Beauduin (Nicolas) 132
Beaurepaire-Froment (de). 454
Bedjan (le R. P.) 301
Belle (Edmond) 520
Bellessort (André) 284
Bellet (Charles) 147
Bélot (G.) 47
Bérard (Victor) 451, 454
Berger (Lya) 22
Bernard (Guillaume) 216
Bernard-Derosne (Ch.) 24
Bertal (Henri) 59
Berthaut (Jean) 335
Berthaut (Jules) 337
Bertrand (Alphonse) 443
Bertrin (Georges) 76
Bétouzet (H. Peyre de) 248
Bienstock (J. W.). 46, 103, 252
Bièvre (le comte Gabriel Mareschal de) 61
Billard (le Dr Max) 328
Birmann (M.) 153
Bliard (Pierre) 192
Bloch 54
Boillin (J.-L.) 164

Boinet (Amédée) 40
Boislisle (A. de) 188
Boislisle (J. de) 188
Boissard (Adéodat) 31
Bonneau (le Dr) 257
Bonnet (Raoul) 523
Boppe (Auguste) 523
Bordeaux (Henry) 18
Borel (Emile) 123
Bossuet 311
Bouasse (H.) 305
Boubier (Dr M.) 264
Bouchette (François-Joseph) 64
Boudinhon (l'abbé A.) 417
Bourchany 108, 155
Bourgeois (Émile) 189
Bourgeois (abbé Henri) 500
Bourget (Paul) 140
Bournon (Fernand) 40
Bout (A.) 462
Boutauld (le P. Michel) 121
Boutillon (Léon) 267
Bovet (Marie-Anne de) 39
Boyer-Montégut (Robert de) 31
Brassac (A.) 108
Bréhier (Émile) 505
Bréhier (Louis) 39
Breil de Pontbriand (le vicomte du) 324, 402
Bremond (Henri) 318
Bretagne (l'abbé L. de) 122
Breton (J.-L.) 263
Briailles (Raoul Chandon de) 59
Brière (M.) 301
Brizeux 128
Broc (le vicomte de) 313
Broglie (Emmanuel de) 400
Broussolle (J.-C.) 385
Brunamonti (Alinda) 286
Bruneteau (Émile) 390
Bujon (Ch.) 286
Burali-Forti (C.) 272
Buriot (Henri) 395
Buschbell (Gottfried) 431
Busson (Henri) 282
Butel (Fernand) 492
Buxy (B. de) 497

Cabanès (le Dr) 255, 335
Cafiero (Carlo) 36
Cahen (Armand) 272
Cahon (le Dr Albert) 140
Caillaux (J.) 489
Caix (R. de) 451
Calvi (Emilio) 526
Cans (Albert) 434, 435
Cantonnet (le Dr A.) 257
Cantonnet (le Dr Paul) 257
Capus (Alfred) 21
Carcel 504
Carcopino 54
Carducci (G.) 313
Carlyle (Thomas) 439
Carra de Vaux (le baron) ... 47
Carrère (Mme Jean) 285
Castella (G.) 393
Cathrein (Victor) 37
Cazin (Paul) 252
Celarié (H.) 494
Chaillan (l'abbé M.) 400
Chalhoub (Maurice) 284
Challaye (F.) 47
Chamard (Dom) 330
Chamard (J.) 68
Champol 19
Chandon de Briailles (Raoul) 59
Chantal (Marc-José de) 139
Chantepleure (Guy) 22
Charrier (Pierre) 483
Charruau (Jean) 499
Chauffailles (le P. Norbert de) 406
Chenu (G.) 270
Chesnelong (Charles) 162
Chesterton (G.-K.) 171
Chevalier (le chanoine Ulysse) 177, 179
Chuquet (Arthur) 144, 525
Chwolson (O. D.) 265
Cim (Albert) 206
Claude (A.) 275
Clouard (Henri) 336
Colin (Ch.) 531
Collignon (Albert) 186
Combe (T.) 22
Combebiac (G.) 275
Combes (Paul) 420
Combes de Lestrade (le vicomte) 32
Comminges (le comte de) 146
Constant (Jacques) 21
Contrasty (l'abbé J.) 325
Cord (Ernest) 307
Cornilliat (J.-L.-M.) 491
Corvisy (A.) 269
Cosserat (E.) 265
Cosserat (F.) 265
Costel (Paul) 140
Cotel (le P. Pierre) 117
Coubé (l'abbé Stephen) 412
Coubertin (Pierre de) 200
Coulomb (Jeanne de) 497
Courcel (le baron de) 451
Cousin (le Dr Joseph) 124
Couytigne (Nelson) 134
Couzard (l'abbé R.) 398
Crampon (l'abbé A.) 97
Crapez (Edmond) 404
Croiset (Alfred) 35, 47

Croiset (Paul). 503
Cros (le P. L.-J.-M.)..... 122
Cuénot (L.)..... 263
Curie (Mme P.)..... 267
Czulowski..... 29

Danjon (Daniel)..... 487
Danton..... 312
Dasté (Louis)..... 319
Daudet (Ernest)..... 194, 499
Dautheville (S.) 274
Dautrant (Blanche)..... 503
Davaux (E.)..... 265
David (L.) 429
Davois (Gustave)..... 300
Decaen (le général)..... 144
Déchelette (Charles)..... 28
Deckx (le Dr)..... 259
Defossez (L.)..... 282
Deherme (Georges)..... 26
Delahache (Georges)..... 42
Delahaye (E.)..... 504
Delarue (P.)..... 524
Delaruelle (L.)..... 310
Delassus (Mgr Henri)..... 507
Delaville Le Roulx (J.).... 430
Delhaie (Gabriel)..... 137
Delly (M.)..... 495
Delplanque (Albert)..... 433
Delsart (H.-M.)..... 399
Delvaille (Jules) 392
Demaison (Louis)..... 42
Demarès de Hill..... 251
Deniau (l'abbé)..... 330
Dermine (Gaston)..... 276
Déroulède (Paul)..... 444
Derrécagaix (le général).... 143
Deschanel (P.)..... 451
Descombes (Paul)..... 423
Désert (G. Desdevises du).. 39
Deslandres (Paul)..... 400
Desroches (Pierre)..... 462
Desurmont (le R. P. Achille). 117
Devaldès (Manuel)..... 38
Dimier (Louis)..... 41
Dmowski (R.)..... 67
Dombre (Roger)..... 501
Dorison (L.)..... 47
Doumer (P.)..... 451
Doyle (Conan)..... 251
Drault (Jean)..... 17, 498
Driault (Édouard). 206, 292, 349
Driencourt (L.)..... 275
Droit (le Dr L.- G.)..... 262
Dromard (Gabriel)..... 390
Drouot (Henri)..... 521
Dubois (le colonel)..... 152
Dubois (Félix)..... 290
Dubois (Jules)..... 391
Dubuisson (Alfred)..... 393
Duchêne (le capitaine)..... 124

Dufourq (Albert)..... 515
Dugout (Henry)..... 280
Dulac (Albert)..... 30
Dumont (le capitaine Georges). 143
Dumoulin (Maurice)..... 443
Dunac (l'abbé E.)..... 118
Dunan (Charles)..... 386
Dunand (Philippe-Hector)... 410
Duplessy (l'abbé E.)..... 459
Duprat (G.-L.)..... 394
Durkheim (Émile)..... 32

Ehrhardt (E.)..... 47
Élis (Georges)..... 139
Endres (Dr. Jos. Ant.)..... 160
Épuy (Michel)..... 250
Espitallier (Albert)..... 299
Esquer (G.)..... 146
Esterhazy (le comte Valentin). 194
Étienne (E.)..... 415
Eucken (Rudolf)..... 395

Fabre (J.-H.)..... 509
Fabreguettes (M.-P.)..... 488
Fabry (E.)..... 270
Falkenberg (Heinrich)..... 53
Faye (E. de)..... 47
Feige (l'abbé P.)..... 122
Feith (J.-A.)..... 525
Felice (Raoul de)..... 26
Fendt (Dr Leonhard)..... 42
Féret (l'abbé P.)..... 329
Fessy (Antonin)..... 165
Fèvre (Joseph)..... 282, 283
Fierens-Gevaerts (le Dr)... 259
Filler (le chanoine L.)..... 177
Flandin (Étienne)..... 205
Fleischmann (Hector)..... 322
Fleury (Gabriel)..... 42
Foncin (P.)..... 291
Fonsegrive (George)..... 203
Fortin (A.)..... 24
Fossa (F. de)..... 41
Foubert (Ernest)..... 531
Fournière (Eugène)..... 35
Fracque (le capitaine)..... 152
Fradin (D.)..... 500
Frager (Marcel)..... 442
France (Jeanne)..... 22
Franco (Nicola)..... 458
François (J.)..... 72
Frédéric-Reboul (le comt). 144
Frémeaux (Paul)..... 297
Fribourg (André)..... 312
Fridel (G.) 268
Froment (Pierre)..... 411
Fruin (R.)..... 525

Gabison (Georges)..... 491
Gachons (Jacques des)..... 497
Garcia (Genaro)..... 153
Garénaux (le P. Maximilien). 112

Gaste (Maurice de) 389
Gaston (le Dr) 257
Gasztowtt (V.) 67
Gaubert (Ernest) 347
Gauthier-Ferrières 74
Gauthier (André) 488
Gazet (Clément) 24
Gebhardt (Émile) 451
Georges (Marcel) 20
Gérard (Éric) 266
Gernet 54
Geyer (Dr. Bernhard) 158
Gibergues (l'abbé de) 114
Giblat (L.) 135
Gide (Charles) 35
Gillet (le P.) 506
Girod (Joseph) 531
Godard (André) 187
Gomperz (Théodore) 418
Gonthier 401
Gontier (P.) 113
Goriainow (Serge) 450
Gouin (Raoul) 307
Goulliart (A.) 531
Gourd (J.-J.) 392
Gourmont (Jean de) 129
Gout (Paul) 6
Grandmougin (Ch.) 131, 141
Grasset (le Dr) 34
Grave (Jean) 164
Grech (Jehan) 501
Gregorovius (F.) 285
Gréville (Henri) 248
Grillet (Claudius) 514
Gros (l'abbé J.-B.) 118
Gros (Louis) 521
Grünfeld (Dr. Arnold) 160
Guérin (Eugénie de) 347
Guérin (Maurice de) 347
Guiard (Amédée) 512, 514
Guibert (J.) 115
Guichen (le vicomte de) 196
Guillaume (le lieutenant) 149
Guillaume (le R. P. A.) 112
Guillaume (James) 36
Guillaumot (G.) 485
Guillon (Edouard)) 293
Guillou (Robert) 247
Guionnic (le lieut.-colel) 152
Guiraud (Jean) 174
Guy-Tong (G.) 503
Guye (P.) 296
Habert (O.) 428
Haeckel (Ernest) 460
Hamelin (O.) 392
Hamon (M.) 401
Hanuy (Francesco) 317
Harel (Paul) 242
Hauser (Henri) 282, 283
Hautpoul (Mgr G. Laperrine d') 111
Hearn (Lafcadio) 23
Heer (Joseph Michaël) 105
Hefele (Charles-Joseph) 176, 516
Hello (Ernest) 119
Hélys (Marc) 251
Hendrix (le pharmacien) 259
Herluison (Jean) 517
Hervieu (Maurice) 491
Hill (Demarès de) 251
Hocquart de Turtot (E.) ... 441
Hope (Anthony) 250
Huchard (Robert) 289
Hudault (Joseph) 246
Hue (Gustave) 292
Huffel (G.) 308
Hugueny (le P. Et.) 415
Hulst (M. d') 416
Hume (Fergus) 24
Huret (Jules) 11
Hymans (Henri) 39
Jacob (L.) 274
Jacquier 108
Janelle (Pierre) 28
Janet (le Dr Pierre) 260
Jassaud (A. de) 24
Jaud (l'abbé L.) 399
Jeudon (L.) 389
Jœrgensen (Johannes) 516
Jordan (E.) 315
Jouanny (G.) 485
Jouve (Pierre-Jean) 139
Joyau (E.) 505
Judde (le R. P.) 121
Kaeppelin (P.) 280
Kann (Réginald) 147
Keicher (Dr. Otto) 159
Ker (Paul) 421
Kergorlay (le comte Jean de) 286
Kipling (Rudyard) 251
Kostyleff (M.) 387
Kropotkine (Pierre) 38
Kurth (Godefroid) 181
Labbé (Paul) 135
Laborie (L. de Lanzac de) .. 294
La Brète (Jean de) 249
Labriolle (Pierre de) 347
Lachevre (Frédéric.) 61
Lacour (Paul) 247
Lacrousille (Jeanne de) 503
Lagerlöf (Selma) 251
Lallemand (Léon) 331
Lamartine 127
Lamber (Juliette) Mme Juliette Adam] 342
Lambert (le R. P. M.) 116
Landreaux (Mlle B.) 283
Lanson (Gustave) 345
Lanzac de Laborie (L. de) . 294

La Perrière (Maurice de)... 141
Laperrine d'Hautpoul (Mgr G.) 111
Larat (le Dr J.) 259
Lassablière (le Dr P.) . 258, 259
Lattès (S.)..... 272
Laudet (Fernand)..... 403
Laurent (Achille)..... 171
Laut Thompson (F. H.) 498
Lava (A.)..... 313
Lebeau (Henri) 288
Lebon (le gle)..... 451
Leron (Ernest) 277
Le Bourgo (Léo)..... 128
Le Brethon (Paul)..... 298
Lecanuet (E.)..... 198
Lecestre (L.) 188
Leclercq (Dom H.) ... 176, 516
Leclercq (Jules)..... 129
Lécureux (Lucien-Th.) 41
Lécuyer (René) 251
Le Dantec (Félix)..... 47
Leday (J.) 215
Lefevre (Yves)..... 247
Lefevre-Pontalis (Eugène). 40
Lefort (J.)..... 486
Legendre (le Dr A.-F.)..... 287
Léger (L.)..... 173
Leguay (Pierre)..... 204
Legueu (l'abbé S.)..... 119
Lehautcourt (Pierre) [général Palat]..... 147
Lehmkuhl (Augustin)... 121, 156
Lehnert (G.)..... 276
Lemercier (A.-P.)..... 304
Lemerre (le capitaine)..... 149
Lemoisne (P.-André)..... 9
Léonard de Vinci 10
Le Play (le Dr)..... 257
Leray (Francis)..... 38
L'Ermite (Pierre)..... 344
Leroy (le P. Hippolyte)..... 107
Le Roy-Villars (Ch.).501, 502, 503
Lespinasse (René de)..... 519
Lessard (E.)..... 276
Lestien (le lieutenant Georges). 143
Lestrade (le vicomte Combes de)..... 32
Letourneau 401
Letourneau (le Dr Ch.)..... 461
Levesque (E.)..... 311
Lévy (A.)..... 273
Leybach (Alfred)..... 484
Lhande (le P. Pierre)..... 57
Lichtenberger (André)..... 244
Lippl (Joseph)..... 101
Loewe (Dr. Victor)..... 456
Logé (Marc)..... 23
Loliée (Frédéric)..... 195
Longin (Émile)..... 439
Longnon (Auguste)..... 172
Longnon (Henri)..... 41
Loos (Ad.)..... 47
Looten (le chanoine Camille). 64
Lorain (le chanoine L.-Aug.). 445
Lorette (P.)..... 429
Lorin (Henri)..... 34
Lozet (l'abbé François)..... 502
Lukcsics (le Dr J.)..... 213
Luquet (G.-H.)..... 395
Lutz (Dr. Eduard)..... 157
Luzzatti (Luigi)..... 68
Lys (Georges de)..... 494
Macdonald (Frederika)..... 167
Machard (Alfred)..... 248
Maigue (Louis)..... 497
Male (Émile)..... 8
Manec (E.)..... 385
Mangenot (l'abbé E.)... 44, 104
Mangin (le lieutenant-colonel) 151
Mannuto (P. Endrizzi)..... 209
Marc-Aurèle..... 304
Marcel (Henry)..... 35
Marcolongo (R.)..... 272
Maréchal (le Dr Philippe)... 436
Mareschal de Bièvre (le comte (Gabriel) 61
Marge (Pierre)..... 285
Marichal (Paul).)..... 60
Marie-Eustelle..... 120
Marie-Joseph du Sacré-Cœur (le P.)..... 405
Martel (le Dr Theuveny de). 257
Martens (Louis)..... 215
Martin (François)..... 101
Martin (le lieut.-colel Hippolyte) 152
Martin (Paul-Edmond)..... 175
Martin du Nord (le vicomte). 422
Martin-Dupont (L.)..... 171
Marty-Lavauzelle (M.)..... 153
Mary (Albert)..... 263
Mary (Alexandre)..... 263
Maryan (M.)..... 499, 500
Masson (A.-L.)..... 346
Masson (Pierre-Maurice)..... 532
Mathet (L.)..... 73
Mathiez (Albert)..... 321
Mauclère (Jean)..... 136
Maunier (René)..... 33
Maurain (Ch.)..... 267
Maurice (le Dr Henri)..... 264
Maurras (Charles)..... 204
Maury (François)..... 51
May (Dick)..... 35
Mazzoni (Guido)..... 313
Ménard (A.)..... 395
Mérac (Paul)..... 37
Merlet (René)..... 42
Métin (Albert)..... 36

Meuleman (E.) 422
Meunier (Raymond) 388
Meyer (Arthur) 340
Meyrat (Pierre) 138
Michel (Charles) 109
Milhaud (Albert) 35
Millet (Philippe) 449
Molinier (l'abbé H.-J.) 509, 510
Monnoyeur (Dom J.-B.) 412
Monod (G.) 349
Monod (J.) 250
Monod (W.) 47
Montel (Paul) 271
Monternot (l'abbé Charles) 326
Montier (Edward) 247
Morice (Charles) 247
Morice (l'abbé Henri) 115
Mounier (le Dr) 257
Mourret (Fernand) 184
Moussac (Georges de) 146
Muller (S.) 525
Murat (S. A. le prince) 298
Murat (le Dr Louis) 262
Murat (le Dr Paul) 262
Muret (Maurice) 170

Nass (le Dr Lucien) 256
Nau (F.) 301
Naville (Édouard) 100
Nayral (Jacques) 246
Négrier (le général de) 151
Nernst (W.) 269
Nesmes-Desmarets (Robert de) 197
Nestorius 301
Netzer (l'abbé H.) 303
Neumann (B.) 270
Niederle (Lubor) 173
Niéremberg (le R. P.) 112
Nocé (F. de) 496
Nord (le vicomte Martin du) 422
Norwich (Julienne de) 120
Nouel (René) 486
Nuijens (le Dr) 259

Oger (l'abbé Joseph) 502
Ollivet (Carlos) 502, 503
Ollone (le commandant d') 288
Ombiaux (Maurice des) 250

Pailhès (G.) 333
Painlevé (Paul) 123
Palat (général) [Pierre Lehautcour] 147
Palmieri (Aurelio) 504
Paquier (J.) 434
Paradis (Édouard) 346
Pardieu (le comt de) 152
Pardo Bazan (la comtesse de) 24, 251
Pascal (l'abbé G. de) 338
Pastor (Louis) 58
Paul Boncour (le Dr G.) 261
Paulhan (Fr.) 386
Paulier (le lieutenant Victor) 144
Paulin de Nole 347
Paulus (Nikolaus) 432
Pázmány (le cardinal Pierre) 317
Peary (Robert E.) 10
Peeters (P.) 109, 214
Péladan 10
Pellet (M.) 270
Pellissier (Georges) 128
Pène (Annie de) 50
Pergaud (Louis) 75
Périer 155
Périer (Joseph) 247
Perreau (E.-H.) 483
Perriollat (Ch.) 391
Petit (A.) 306
Petit (G.-E.) 267
Petit (le Dr Paul) 257
Peyre de Bétouzet (H.) 248
Pfeil (le général-major allemand von) 149
Philippe (le Dr Jean) 261
Pic (Pierre) 253, 256
Picard (le lieut.-colel Ernest) 144
Picciola (Giuseppe) 313
Pierre l'Ermite 344
Pinçon (E.) 133
Pinet (Édouard) 216
Piquet (le capitaine Victor) 139
Pisani (P.) 63
Platz (le Dr B.) 214
Plémeur (Jean) 133
Poirée (Charles-Rafaël) 132
Poirier (Albert) 492
Poizat (Alfred) 58
Pontbriand (le vicomte du Breil de) 324, 402
Porée (Charles) 41
Post (J.) 270
Prentout (Henri) 448
Puech (A.) 47
Pujo (Alice) 502
Puybusque (Berthe de) 498

Quantin (Albert) 245
Queyrat (Frédéric) 388

Rabory (Dom) 114
Rabot (Charles) 281
Rambaud (Joseph) 163
Raveneau (Louis) 281
Raybaud (Paul) 123
Reclus (Onésime) 283
Regnault (le Dr Félix) 213
Relecq (Jean) 495
Renaudin (Paul) 242
René de Nantes (le P.) 179
Renié (François) 517
Reure (le chanoine O.-C.) 425

Reuter (P. Joanne)..... 156
Revol (le capitaine)..... 143
Revon (M.)..... 451
Reymond (Aug.)..... 418
Richemond (L. de)..... 188
Richer (Julien)..... 000
Riguet (l'abbé)..... 398
Riquier (Marius)..... 517
Robert (l'abbé Ch.)..... 407
Robin (L.)..... 392
Rod (Édouard)..... 22
Rodes (J.)..... 451
Roger (Joseph)..... 138
Roger-Ballu (le Dr)..... 257
Roguenant (A.)..... 27
Rollet (Paul)..... 531
Roman (J.)..... 70
Roosevelt (Théodore)..... 12
Rose (le Dr)..... 257
Rostand (Edmond)..... 13
Roth (Georges)..... 167
Rouillon (le R. P. A.-M.).... 405
Rouire (le Dr)..... 451
Roupnel (Gaston)..... 20
Rousseau-Decelle (le Dr).. 257
Roustan (Ludovic)..... 52
Rouziès (Urbain)..... 44
Rudeval (le capitaine de).. 153
Ruinaut (J.)..... 349
Ruxton (Geneviève)..... 336
Ryner (Han)..... 104

Saillans (Gaël de)..... 500
Saint-Aulaire (le comte A. de)..... 248
Saint-Martial (la comtesse de)..... 208
Saint-Martin (Vivien de).. 279
Saint-Simon..... 188
Salomon (Michel)..... 65
Sarrazin (Albert)..... 410
Sauvage (Francis)..... 488
Savine (Albert)..... 251
Savoia (Umberto)..... 275
Savoy (Hubert)..... 151
Schade (Ludwig)..... 98
Schahovskoy-Strechneff (la princesse)..... 327
Schneider (Joseph)..... 121
Schrader (Fr.)..... 278, 279
Schutz (le Dr A.)..... 214
Sdem..... 21
Seaton (R. C.)..... 296
Séché (Alphonse)..... 335, 337
Séché (Léon)..... 532
Seconds (le lieutenant)..... 149
Seidlitz (W. de)..... 9
Seillière (Ernest)..... 395
Seligman (Edwin R. A.)..... 490
Sermaize (Jacques)..... 137
Sermyn (le Dr W. C. de)..... 260
Sevestre (Norbert)..... 12, 495
Sibeud (l'abbé F.)..... 213
Sicard (P.-M.-M.)..... 397
Sforza (Giovanni)..... 528
Sommer (le Dr J.)..... 273
Sonneck (Oscar George Theodore)..... 54
Sonnenfeld (Nándor)..... 140
Spedden (Ernest)..... 9
Steicher (le lieut.-colonel)... 152
Stein (Henri)..... 525
Stéphane (Marc)..... 246
Strienski (Casimir)..... 440
Suau (le P. Pierre)..... 404
Suret (Louis)..... 490

Tannery Jules)..... 271
Terrasse (l'abbé)..... 45
Teste (Louis)..... 199
Theuveny de Martel (le Dr). 257
Thiriet (Edmond)..... 500
Thogorma (Jean)..... 134
Timothéon..... 460
Tissier (Joseph)..... 161, 162
Tixeront..... 155
Tolman (William H.)..... 28
Tolstoi (le comte (Léon)..... 46, 103, 252
Torcy (le général de)..... 150
Tornezy (A.)..... 427
Touchet (Mgr)..... 447
Tourelles (Jean des)..... 501
Tournebize (Fr.)..... 452
Toussaint (Adrien)..... 66
Tradens (A.-L.)..... 459
Tranchant (L.)..... 246
Trébuof (Jean de)..... 504
Trézel (Germain)..... 130
Triger (Robert)..... 414
Turenne (le maréchal de).... 60
Turtot (E. Hocquart de)... 441
Twain (Mark)..... 250

Ubald d'Alençon (le P.).... 179
Udine (Jean d')..... 166
Urbain (Ch.)..... 311
Uzureau (l'abbé)..... 330

Val (Charles)..... 20
Valente (P. F.)..... 99
Vallery-Radot (Georges)... 21
Vallery (Radot (Robert)... 20
Valois (Georges)..... 517
Valvert (Alain)..... 249
Vandelbourg (R.-H. de).... 248
Van de Perre (le Dr A.)..... 259
Van Hissenhoven (Paul).... 28
Van Loo (l'abbé F.)..... 120
Vaschide (N.)..... 388
Vattier (Joseph)..... 484
Vaux (le baron Carra de)... 47

Ventou-Duclaux (L.) . 124, 126
Vermorel (V.) 530
Vernhes (Joseph) 115
Vial (l'abbé Marie-Léon) 413
Vialay (Amédée) 191
Viaud (le R. P. Prosper) 315
Vibert (Théodore) 129
Villars (Meg) 244
Villermont (la comtesse M. de) 401
Vinci (Léonard de) 10
Viola (Jean) 498
Virey (Philippe) 156
Vismes (M.-J.-A. de) 503
Viteau (J.) 101
Vivanti (G.) 272
Vogt (Albert) 44
Voisin (le Dr R.) 257

Wagner (C.) 49
Wahl (le Dr) 262
Waltz (René) 127
Weede (Gaspard de) 498
Weil le commandant M.-H.) . 299
Welvert (Eugène) 332
Wenz (Paul) 21
Weyssenhoff (Joseph) 252
Willy 245
Wissocq (Eli de) 134
Wyzewa (Teodor de) . . 340, 516

Zagorsky (Wladimir) 339
Zola (Émile) 21
Zubriczky (le Dr A.) 214
Zurlinden (le général) 145

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Arloing (Dr Saturnin), 352. — Aucoc (Jean-Léon), 216. — Bienvenu (Charles-Léon) [Touchatout], 217. — Chartres (Robert-Philippe-Louis -Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de), 76. — Dareste de la Chavanne (Rodolphe-Madeleine-Cléophas), 351. — Dilke (Charles Wentworth), 353. — Fogazzaro (Antonio), 464. — Galton (Francis), 353. — Guilmant (Félix-Alexandre), 463. — Hieronimy (Charles de), 533. — Huchard (le Dr Henri), 77. — Jones (Thomas-Rupert), 532. — Karacson (Emerich), 533. — Katona (Louis), 77. — Lanczy (Jules de), 218. — Smedt (le R. P. Charles de), 463. — Spielhagen (Friedrich), 353. — Van t'Hoff (Jacobus Henricus), 352.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 80, 221, 360, 467, 536.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 80, 222, 361, 468, 536.

Prix, 81, 536.

Correspondance, 210, 457, 528.

Mélanges : Index, 222, 537. — Parodies de la Marseillaise, 224. — Mélanges Amari, 537. — Paléographie, 537. — Paléographie ibérique, 468. — Manuel des bibliothèques populaires, 222. — Société française de reproductions de manuscrits à peintures, 223.

Nouvelles Paris, 83, 226, 362, 468, 538. — Anjou, 230, 366, 470, 539. — Auvergne, 231, 368. — Beauvaisis, 231. — Bourbonnais, 540. — Bourgogne, 231, 541. — Bretagne, 369. — Bugey, 85. — Champagne, 232, 369, 470. — Comtat d'Avignon, 470. — Dauphiné, 232, 370. — Flandre, 86. — Franche-Comté, 87, 233, 370, 471, 541. — Gascogne, 542. — Ile-de-France, 234, 373, 474. — Languedoc, 235, 373, 474, 542. — Limousin, 89. — Lorraine, 89, 373. — Lyonnais, 374. — Maine, 374.543, — Nivernais, 375. — Normandie, 475,543 — Picardie, 375, 475. — Savoie, 89, 375. — Touraine, 475. — Vendômois, 376. — Alsace, 376, 469, 543. — Allemagne, 475, 543. — Angleterre, 90, 235, 377, 543. — Belgique, 377, 475. — Espagne, 235, 377, 476. — Hollande, 476. — Hongrie, 378. — Irlande, 90. — Italie, 91, 236, 476, 544. — Indo-Chine, 92. — États-Unis, 92, 236, 477.

Publications nouvelles, 92, 237, 379, 477, 544.

ERRATA

Page 44, lignes 7 et 10, *mettre le nom des éditeurs* : Letouzey et Ané.
Page 234, ligne 21, *au lieu de* : horties, *lisez* : orties.

Imp. Fr. Simon, Rennes. *Le Gérant* : CHAPUIS.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1911

T. CXXII. 1

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARAISSANT TOUS LES MOIS

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME SOIXANTE-QUATORZIÈME

(CENT VINGT-DEUXIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS (7e)

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1911

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *L'Agitateur*, par GUY DE CASSAGNAC. Plon-Nourrit, s. d., in-12 de III-305 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Adieux*, par JEAN DE FOVILLE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 3. *La Frontière*, par MAURICE LEBLANC, Paris, Pierre Lafitte, s. d., in-16 de 347 p., 3 fr. 50. — 4. *La Jeunesse sociale de Jean Venables*. Paris, Falque, 1910, in-16 de 195 p., couverture illustrée, 3 fr. 50. — 5. *Les Vérités menteuses*, par LOUIS LA ROSE. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 249 p., 3 fr. 50. — 6. *Une grande fête de charité*, par MAURICE DE LA PERRIÈRE. Paris, Jouve, s. d., in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 7. *Faits divers*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. Paris, Les Cahiers du Centre, 1911, in-16 de 116 p., 2 fr. 50. — 8. *Le Célibat des prêtres. Le Curé d'Auzenas*, par M. A. MONNET. Paris, Nodot, s. d., in-16 de 352 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Deux maisons*, par HENRY FRICHET. Paris, Librairie Nationale, s. d., in-18 de 327 p., illustré par Maurice Toussaint, 3 fr. 50.

ROMANS DE FEMMES. — 10. *Le Métier de Roi*, par COLETTE YVER, 13e édition. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 339 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Prince*, par ÉVELINE LE MAIRE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 311 p., 3 fr. 50. — 12. *La Domination de la vie*, par J. VALCLER. Paris, Figuière, 1911, in-12 de 177 p., 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS. — 13. *Une maison de grenades*, par OSCAR WILDE, traduit de l'anglais par ALBERT SAVINE, deuxième édition. Paris, Stock, 1911, in-18 de 245 p., 3 fr. 50. — 14. *Micah Clarke. Les Recrues de Monmouhn*, par ARTHUR CONAN DOYLE, traduit de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1911, in-18 de XIII-305 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Capitaine Micah Clarke*, par ARTHUR CONAN DOYLE, traduit de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1911, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Roman d'un Roi*, par ANTHONY HOPE, traduit de l'anglais par Mme GASTON PARIS. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 251 p., 1 fr. — 17. *L'Oiseau du Bon Dieu*, par Lady FULLERTON, traduit de l'anglais par Mlle DE SAINT-ROMAIN. Paris, Hachette, s. d., in-16 de 252 p., 1 fr. — 18. *Georges Anderson*, par Mme HUMPHRY WARD, traduit de l'anglais par B. DE MARMÉ. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 287 p. 3 fr. 50. — 19. *Le Pèlerinage de sainte Brigitte*, par WERNER VON HEIDENSTAMM, traduit du suédois par S. GARLING-PALMÉR. Paris, Perrin, 1911, in-16 de XI-1268 p., portrait, 3 fr. 50. — 20. *Werther le Juif*, par JACOBOWSKI, traduit du russe par Mlle H. RYNENBROECK et M. A. DE RAMPAN. Paris, Librairie Nationale, s. d., in-18, de 341 p. illustré, 3 fr. 50.

ROMANS DIVERS. — 1. — Voici un roman d'homme politique, ou mieux encore, d'observateur politique, de journaliste. *L'Agitateur*, de M. Guy de Cassagnac, nous présente le personnage du député socialiste, à qui la prédication de l'égalité des fortunes fait une grande fortune. Cette peinture est faite avec adresse, de traits assez généraux pour contenir la leçon qu'on cherche : celle de la grande misère des carrières de ce genre. Elle en offre tous les épisodes classiques, y compris celui du lion amoureux ; mais avec des suites différentes. La duchesse d'Épernon, aimée de Loubaresse, ne le convertit pas aux partis de droite : au contraire, elle se prête au seul usage qu'il entend faire d'elle, à savoir une satisfaction épisodique de la passion et de la vanité. La péripétie vient d'ailleurs. Rejeté par son propre parti, l'agitateur retourne au néant. Il retrouve dans ce néant un amour de jeunesse, qu'il avait négligé pour les galanteries qu'une grande fortune mettait nouvellement à sa portée. Il y a beaucoup d'habileté dans la mise en scène, de l'observation et

du trait, une rapidité dans le récit, une variété de types secondaires, en particulier du journaliste juif. On regrettera que la matière amoureuse soit traitée avec les libertés courantes. Il était, je crois, facile, dans un roman de ce genre, de garder partout la décence.

2. — Les *Adieux* de Beethoven servent de titre à ce livre, rempli par M. Jean de Foville d'une mélancolique idylle, à laquelle l'Italie, la musique et les arts servent de cadre. La partie de musique y semble bien traitée; il faudrait beaucoup d'explications pour dire en quoi celle des beaux-arts pèche. Il y a là une érudition uniquement formée de la visite des musées, que je ne songerais pas à relever si elle n'était chez nous un véritable danger pour le goût. Un portrait de musicien, homme de goût et bourru, est une silhouette tout à fait plaisante. Les impressions de Rome, de Mantoue et des Lacs, sont élégamment mêlées au sentiment, toujours délicat et profond.

3. — *La Frontière*, par M. Maurice Leblanc, est un roman pacifiste. L'auteur croit le pacifisme « la théorie du jour » : c'est la théorie d'il y a dix ans; et j'avoue que cela ne ferait pas qu'elle fût fausse. Mais comme l'auteur est de ceux pour qui la nouveauté est un préjugé d'excellence, il n'est que juste de lui faire remarquer cela. Le pacifisme est présenté ici du point de vue ordinaire, qui consiste pour celui qui parle à négliger sa qualité de Français. Le patriotisme n'est qu'une idée; le héros du livre aime la France parce qu'elle est « le sourire du monde ». Mais est-elle moins le sourire du monde pour un Allemand, que pour un Français? Je demande où sont, dans de tels propos, les sentiments français. Où serait le sentiment filial de celui qui dirait aimer sa mère, parce qu'elle a le nez passablement fait? Fachoda et Tangèr sont célébrés dans ce livre, comme des « souvenirs de gloire dont nous devons nous enorgueillir ». En réservant les intentions de l'auteur, je lui dirai franchement l'effet que ce jugement cause. Du dégoût.

4. — Une jeunesse sociale, *la Jeunesse sociale de Jean Venables*, c'est l'effort que fait un jeune homme riche pour se mêler au peuple, et apaiser ainsi l'insupportable angoisse que lui cause l'inégalité des fortunes et la détresse des ouvriers et des pauvres. Cette émotion a causé la folie de la génération qui a aujourd'hui la quarantaine. Elle est en décroissance heureusement. Les actes qu'elle a dictés n'ont rien guéri; ils n'ont été que les rites de l'émotion nerveuse, et d'une espèce de volupté perverse. L'auteur est donc un attardé. Il ne manque pas cependant d'observation : à noter outre plusieurs tableaux, la leçon d'un aveugle maître de Sorbonne, qui compte les spondées et les dactyles de Virgile et met le goût en équation.

5. — M. Louis La Rose donne sous ce nom : *Les Vérités menteuses*, une série de nouvelles semi-philosophiques, dont l'intention n'est

pas toujours claire. La recherche du paradoxe y gâte quelques parties de juste réflexion. La recherche du bizarre s'y trouve aussi. Le style est souvent apprêté et les mœurs presque partout méprisées.

6. — Le contraste de la dévotion mondaine et des règles de la vraie piété font le sujet d'*Une Grande Fête de Charité*. Un jeune homme y meurt d'un mal contracté dans la visite des pauvres; un prêtre, tenté de l'amour défendu, va chercher dans le cloître un remède à ce danger; un troisième personnage sacrifie un amour légitime et la douceur du mariage, aux scrupules d'une religion plus haute. Le livre de M. Maurice de La Perrière est plein d'observation et d'une belle spiritualité.

7. — *Faits divers*, par Charles-Louis Philippe. Ce sont en effet des faits divers extraits des revues auxquelles l'auteur, mort aujourd'hui, collabora. Ils sont contés avec talent, non sans affectation et avec un fonds de philosophie qui se cherche plutôt qu'elle ne s'affirme. Cette philosophie est humanitaire, antimilitariste et tolstoïenne, avec des parties de sens droit qui peut-être l'eussent un jour tout à fait corrigée. La liberté des peintures qui est sans borne, doit être signalée ici.

8. — *Le Curé d'Auzenas* a « des convictions libérales et des sentiments humanitaires ». M. Monnet fait étalage de cela; il met en fait qu'à un un vrai prêtre ce caractère est nécessaire. Ensuite il montre que ce point de départ mène un prêtre à douter de l'Église et à se marier. En sorte que, selon cette philosophie le vrai prêtre est celui qui ne peut pas le rester. Conclusion : ou M. Monnet va fonder une religion nouvelle, ou M. Monnet se moque de toute religion. Dans le premier cas son livre est ridicule, dans le second il est absurde, puisqu'on n'entreprend pas de donner les règles d'une chose qu'on est d'avis de supprimer. Il y a une troisième hypothèse : M. Monnet est peut-être protestant; en ce cas, on le prierait de s'occuper de réformer sa propre Église.

9. — Une idylle normande, écrite d'un style agréable par M. H. Frichet avec un vif sentiment des champs, sous ce titre significatif : *Les deux Maisons*, causera beaucoup de plaisir au lecteur. Ces deux maisons recèlent l'une une jeune fille, l'autre un jeune homme, qui s'épousent et consomment ainsi, en même temps que l'union, le bonheur des deux foyers. Le père de l'une est maire de son village, le père de l'autre soldat en retraite. Il y a, joint à cela, des scènes de contrebande maritime pleines de saveur et de pittoresque.

Romans de femmes. — 10. — Mme Colette Yver nous peint un roi aux prises avec la révolution nihiliste. Elle invente à cet effet le royaume de Lithuanie. Les amoureux de l'histoire lui en voudront un peu. Lithuanie, c'est Pologne; cela est donc bien différent de Serbie, de Bulgarie ou de Russie. Ce pays est proprement la marche de l'Occident, et

l'imagination a peine à y placer un de ces royaumes, neufs ou ressuscités, de l'Orient gréco-slave. Le *Métier de Roi*, dans ce genre de royaume, consiste à se débattre contre l'internationale, armée de bombes. Wolfran, le héros du livre, fait ce métier. Mais il ne le peut sans faire le malheur d'une femme qu'il estime, et à laquelle l'attache l'amitié la plus vive : Clara Hereberg, chimiste illustre, un des premiers savants de l'Europe. Cette femme est devenue la femme de Kosor, le protagoniste de la Révolution. Le roi a fait grâce à ce dernier ; mais un exil affreux ne peut être évité. Clara demande la permission de le suivre. le Roi l'accorde avec admiration : et cet instant cruel fait le dénouement. Des pages délicates et émouvantes se rencontrent partout dans ce livre. Cependant, on trouvera que l'auteur témoigne aux nihilistes plus de considération intellectuelle qu'ils n'en méritent : « L'âme des révolutionnaires est un abîme; ils s'y égarent eux-mêmes. » — Vraiment ! Je ne crois pas. Il y a chez eux beaucoup d'inculture, des dons naturels assez courts, un instinct religieux sans règles et corrompu; de là sort leur atroce fanatisme, par là s'explique aussi leur espèce d'innocence. Il ne faudrait pas voir un prodige dans des espèces morales rudimentaires.

11. — Une jeune fille aime un officier, mais elle hésite à l'épouser, parce qu'il est obscur et sans fortune, et qu'un époux noble et riche lui fait envie; tel est le sujet de ce roman : *le Prince*. Le Prince demande enfin cette jeune fille. Chacun la croit décidée d'avance; on la félicite de son bonheur. Elle refuse cependant, et suit le choix de son cœur, à la grande indignation de ses parents, qui consentent pourtant. Mme Éveline Le Maire a traité cette matière unie d'une façon vive, touchante et agréable.

12. — *La Domination de la Vie*, par J. Valcler, est l'histoire d'une femme partagée entre un amour de tête et l'amour. L'homme, objet de l'amour simple, veut obtenir l'assurance que l'autre amour n'est plus ; cette femme refuse cette assurance, et la rupture s'ensuit. L'auteur nous présente ce refus comme un devoir, parce qu'il faut dire la vérité. Mais ne faudrait-il pas aussi que la vérité fût raisonnable ? Il est vrai que l'amour ainsi brisé est un amour illégitime; il est vrai, qu'il vient à la suite d'un divorce. Bizarre préparation d'une vertu qu'on nous dépeint si farouche sur le chapitre de la sincérité ! On serait curieux de voir justifier en forme ce décalogue. Il y a beaucoup de passion et de mouvement dans cet ouvrage.

Romans étrangers. — 13. — Il se peut qu'*Une Maison des Grenades* d'Oscar Wilde, ait de la grâce dans l'original, que des détails élégants s'y mêlent en assez grand nombre pour occuper l'esprit, laissé vide par le sujet même : en français tout cela périt, et le lecteur se trouve en face d'histoires qui n'ont ni sens, ni sel, ni goût. M. Al-

bert Savine a traduit ce livre d'une assez bonne manière, bien supérieure à ses traductions ordinaires. Pourtant l'ouvrage n'en est pas relevé. Aussi n'est-il guère capable de l'être. De toutes les nouvelles qu'il contient, aucune n'est peut-être aussi absurde que celle du pécheur qui se défait de son âme pour être admis à l'amour d'une Sirène, puis qui reçoit à nouveau son âme, laquelle s'est corrompue en courant le monde, et le pervertit à son tour.

14. — Nous avons lu, le dernier trimestre, *Micah Clarke* traduit par M. Lécuyer. Comme pour *Rodney Stone*, voici le même roman de la traduction de M. Savine. Cette traduction est fort inférieure. Le livre, en soi d'un intérêt médiocre, n'y gagne pas.

15. — *Le Capitaine Micah Clarke* est la suite du roman précédent. On y trouve le même mouvement, la même variété d'aventures, toujours un peu voilée et comme tenue de seconde main. Cela n'est pas vieilli comme Walter Scott, et cependant cela est moins agréable.

16. — Un gentilhomme anglais, qui ressemble à s'y méprendre au roi de Ruritanie, est pris pour lui, et, par suite de circonstances singulières, est obligé pendant quelque temps de jouer le *Roman d'un Roi*. Cette fantaisie, source naturelle de situations plaisantes et jolies, est contée avec beaucoup d'agrément par M. Anthony Hope. Mme Gaston Paris l'a parfaitement traduite.

17. — La douceur et la religion venant à bout de l'orgueil de caste, font le sujet de *l'Oiseau du Bon Dieu*, par lady Fullerton. Une jeune fille, Gertrude Lifford, est l'instrument de cette conversion auprès de son père. Le livre ,ouvrage d'une femme et traduit par une femme, offre, au milieu de plusieurs traits convenus, des passages d'émotion véritable et d'agrément pittoresque.

18. — Le tableau des mœurs canadiennes et la fable d'un amour qui se termine au mariage, tel est le roman de *Georges Anderson*, par Mme Humphry Ward. La traduction est meilleure que dans l'ordinaire des romans *à là rose*. Il y a de magnifiques peintures de la nature américaine, et de délicats sentiments. Le mariage du Canadien se fait avec une fille de Londres passionnée de cette « nation qui se fonde ». Il est remarquable que, dans ce roman anglais, le Canada français tient peu de place. C'est cependant le plus original, et, pour tout le monde, le plus intéressant.

19. — *Le Pèlerinage de Sainte Brigitte*, par Werner von Heidenstamm, est une rêverie humanitaire, mise au compte des siècles écoulés. Le mystère voulu du symbole, la singularité des mœurs, en rendent la lecture difficile. C'est un échantillon de plus de cette littérature suédoise où la plus cultivée des nations du Nord tient à se contempler en costume de sauvage. Cela est ébouriffé et ébouriffant. Comme cela est en même temps très mal traduit, le livre restera à peu près inin-

telligible à tous ceux qui n'y auront pas de lumières et d'habitudes particulières. Sainte Brigitte est une réformatrice de la religion et des mœurs; son pèlerinage a pour but l'amendement des hommes. Le caractère huguenot de la fable est très marqué.

20. — L'auteur du *Werther le Juif* est Juif; il plaint sa nation, non pas seulement de son malheur, mais de ses vices. L'histoire est celle d'un jeune Israélite qui voudrait être un bon Juif, et qui n'en est pas moins entraîné dans la fraude. Il se tue à la fin. Je ne sais si cette manière de poser la question juive n'est pas le fait d'une grande illusion. Pourquoi un Juif ne serait-il pas bon? Les Français qui gémissent de l'oppression juive et qui veulent s'en délivrer, ne fondent pas cette volonté sur des reproches d'ordre moral; ils sont prêts à admettre que toutes sortes de vertus habitent la communauté juive, qu'il y a chez elle de bons pères de famille, des consciences délicates, de la probité, des vertus. Tout ce qu'ils leur trouvent de mal est d'occuper une place qui n'appartient qu'aux nationaux. Et il est vrai que cette usurpation peut avoir pour effet de corrompre les Juifs eux-mêmes. Le secret de les rendre meilleurs serait de les remettre, socialement parlant, à leur place. L. Dimier.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

Économie politique proprement dite. — 1. *Principes d'économique dans leur application aux problèmes modernes de l'industrie et de la politique économique*, par John Bates Clark; trad. par William Oualid et O. Leroy. Paris, Giard et Brière, 1911, in-8 de xxvi-520 p., 10 fr. — 2. *Mécanique sociale*, par Sp. C. Haret. Paris, Gauthier-Villars, 1910, in-8 de 256 p., avec fig., 5 fr. — 3. *David Ricardo, a centenary estimate*, par Jacob H. Hollander. Baltimore, John Hopkins press, 1910, in-8 de 137 p. — 4. *Sophismes et truismes*, par Frédéric Passy. Paris, Giard et Brière, 1911, in-18 de 446 p., 4 fr. — 5. *Ultima verba. Mon dernier ouvrage*, par G. de Molinari. Paris, Giard et Brière, 1911, in-18 de xvii-336 p., 4 fr. — 6. *La Dépopulation de la France*, par Jacques Bertillon. Paris, Alcan, 1911, in-8 cartonné de iii-346 p., 6 fr. — 7. *La Dépopulation des campagnes*, par Émile Usquin. Paris, Alcan, 1910, in-8 de 167 p., 2 fr. — 8. *Les Crimes de l'étatisme. Le Rachat de l'Ouest*, par Paul-Théodore Vibert. Paris, Schleicher, 1909, gr. in-8 de xii-662 p., 5 fr. — 9. *Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770*, par Georges Weulersse. Paris, Alcan, 1910, 2 vol. in-8 de xxxiv-617 et 768 p., 25 fr. — 10. *La Chambre d'abondance de la ville de Lyon*, par Adrien Rambaud. Lyon, Phily, 1911, in-8 de iii-267 p., 6 fr. — 11. *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, publiés sous la direction de Julien Hayem. Paris, Hachette, 1911, gr. in-8 de xii-253 p., 7 fr. 50.

Économie sociale. — 12. *L'Habitation ouvrière et à bon marché*, par Lucien Ferrand. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 215 p., 2 fr. — 13. *Habitations à bon marché et Caisses d'épargne*, par Henry Clément. Paris, Bloud, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 14. *Les Caisses d'épargne*, par F. Lepelletier. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 243 p., 2 fr. — 15. *Les Mutualités maternelles*, par le Dr Jacques Mornet. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 63 p., 1 fr. — 16. *Problèmes sociaux*, par Maurice Vanlaer. Lille, Giard; Paris, Lethielleux, 1911, in-12 de xi-392 p., 3 fr. 50. — 17. *La Participation aux bénéfices*, par André Payer. Paris, Rivière, 1911, in-16 de 104 p., 0 fr. 75. — 18. *Une Expérience économique. La Mine aux mineurs de Monthieux*, par Joseph Bréchignac. Lyon, Phily,

1911, gr. in-8 de 261 p. — 19. *Les Conditions du travail aux États-Unis, étudiées spécialement dans la tannerie au chrôme pour chaussures*, par F. Pin, H. Chaumartin, Ch. Fritz, F. Richard et Charles Barrat. Paris, Cornély, 1910, gr. in-8 de xvi-317 p., 6 fr. — 20. *Les Retraites ouvrières et paysannes*, discours de René Viviani. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de xxvii-564 p., 6 fr.

Socialisme. — 21. *Questions d'hier et questions d'aujourd'hui*, par Jules Guesde. Paris, Giard et Brière, 1911, petit in-8 de 81 p., 0 fr. 50. — 22. *L'État contre la nation. Le Fédéralisme professionnel et l'organisation économique de la société*, par Jean Gaumont. Paris, Giard et Brière, in-18 de 203 p., 2 fr. 50. — 23. *Les Fonctionnaires, leur action corporative*, par Georges Cahen. Paris, Colin, 1911, in-18 de vii-394 p., 3 fr. 50. — 24. *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne, guide des œuvres complètes de Charles Fourier*, par E. Silberling. Paris, Rivière, 1911, in-8 de xi-459 p., 15 fr. — 25. *Le Socialisme et la conquête des paysans. A travers les campagnes bourbonnaises*, par Joseph Bois. Paris, Rivière, 1911, in-16 de 117 p., 1 fr. 50.

Économie politique proprement dite. — 1. — M. William Oualid, en collaboration de M. O. Leroy, nous donne, avec une très intéressante préface de lui, la traduction des *Principes d'économique dans leur application aux problèmes modernes de l'industrie et de la politique économique*, ouvrage de M. John Bates Clark, de l'Université de Columbia. Dans une série de chapitres qui se succèdent sans division générale, M. Clark développe la pensée économique d'Adam Smith, de Malthus et de Ricardo, en cherchant à l'adapter à l'évolution économique des temps qui ont suivi. On croyait Adam Smith un peu vieilli, Malthus démodé et Ricardo démenti par l'histoire. Eh bien, M. Clark a entrepris de les réhabiliter tous ensemble. C'est dire qu'il est bien anglais et bien classique : ainsi il croit toujours à la rente, malgré les leçons des faits, et il voudrait bien se débarrasser du profit de l'entrepreneur. C'est donc un peu vieux jeu. Signalons, en revanche, la distinction nouvelle du « capital » pris en masse et des « biens capitaux » pris en détail, puis celle d'une économie statique à l'état d'équilibre et d'une économie dynamique en mouvement. « Le problème essentiel qui se pose, dit alors M. Oualid, est un problème de distribution » (p. xi) : et une fois disparu le profit propre de l'entrepreneur, « revenu résiduel qui n'est possible que dans un état dynamique » et qui est l'excédent casuel du gain patronal au-dessus du salaire implicite de l'entrepreneur et du loyer de ses propres capitaux, « la rémunération des autres agents de la production s'harmoniserait avec l'idéal moral de la justice distributive » (p. xiii). Autrement dit, la justice exige la suppression du profit net, l'immobilité de l'équilibre et la condamnation du progrès. M. Clark est, du reste, partisan des forces syndicales, du contrat collectif et du « monopole ouvrier » (p. xvi et ch. XXV et XXVI, p. 428 et s.). Il ne soupçonne non plus ni le côté moral des problèmes économiques, ni les principes primordiaux du socialisme ; avec cela, il tient « la loi malthusienne de la population » pour « fortement imprimée dans la croyance des hommes de science » (p. 294). Les règles de la moralité conjugale lui importent assez peu,

de même qu'il simplifie trop le problème avec cet aphorisme inexact, que « d'une façon générale le taux de la natalité varie en raison inverse du gain de la classe, dont il s'agit », faible chez les riches, modérée dans les classes moyennes et forte chez les pauvres (p. 298 et 299). — Au demeurant, c'est un livre que les initiés, quoique non les profanes, peuvent lire avec curiosité — avec curiosité, disons-nous, et rien de plus.

2. — Il faut être initié bien davantage et même initié aux mathématiques spéciales pour comprendre la *Mécanique sociale* de M. Sp. C. Haret, de l'Université de Bucarest. En deux mots, et sans oublier que « les causes qui déterminent l'équilibre et le mouvement sont plus nombreuses en sociologie qu'en mécanique », on devrait « pouvoir appliquer immédiatement aux phénomènes sociaux la plupart des propriétés démontrées en mécanique rationnelle » (p. 2). Seulement, la conscience et les mobiles de cet ordre ne tiennent aucune place dans cette mécanique toute matérialiste. Bien plus, M. Haret, tout en reconnaissant qu'il est « naturel que dans des conditions égales l'intelligence de l'homme se développe mieux et plus rapidement que celle de l'animal, se garde bien de croire que l'intelligence soit « l'apanage exclusif de l'homme », puisque « cette faculté est départie très inégalement il est vrai, à un grand nombre d'espèces animales, peut-être même à toutes » (p. 184). L'histoire — je veux dire l'histoire économique — est assez mal présentée. Finalement le livre se termine sur un éloge enthousiaste des Suédois et des Norvégiens, qui ont produit Ibsen, Bjoernson, etc. et qui « s'honorent d'un génie universel comme Swedenborg » (p. 254). Swedenborg? Ici le rire m'a pris et il m'a reposé de toute la peine que m'avait donnée la lecture de ce casse-tête chinois.

3. — On fêtait, en 1876, le centenaire de la *Richesse des Nations*, d'Adam Smith. On pouvait, en 1910, fêter celui du *Haut prix du lingot — The high price of bullion* — de Ricardo, la première œuvre de cette autre lumière de l'économie politique anglaise. A ce propos, M. John Hollander donne sous le titre : *David Ricardo, a centenary estimate*, une étude que nous considérons comme une des meilleures, sinon la meilleure qui ait paru sur Ricardo. Le volume s'ouvre par une vie très détaillée du personnage. Puis viennent de larges et riches aperçus sur sa doctrine, parmi lesquels il y a beaucoup à apprendre. M. Hollander s'attache particulièrement à éclairer la pensée de Ricardo par le milieu même dans lequel il pensait, en s'efforçant de combattre une opinion fort répandue. Non, dit-il, Ricardo n'est pas le métaphysicien abstrait que l'on s'imagine : c'est un homme d'affaires, c'est un observateur sagace chez qui la théorie naît de l'analyse même des faits (p. 56 et s.). Nous aurions voulu cependant une discussion

plus impartiale des formules sur la valeur et la rente, formules qui ont été si fortement battues en brèche par Carey, Jevons et Menger. Ricardo, en effet, n'est plus le fétiche qu'il a été pour les Anglais des trois premiers quarts du XIXe siècle, car on reconnaît mieux aujourd'hui le caractère sinistre de sa doctrine, *dismal science*, avec son abus des préoccupations purement et uniquement chrématistiques.

4. — Le volume *Sophismes et truismes*, de M. Frédéric Passy, est un recueil « d'articles divers disséminés de jour en jour dans la presse... et de pages inédites nées au hasard des circonstances » (p. v), le tout écrit avec beaucoup de bon sens et d'esprit, en vue de vulgariser de saines notions d'économie politique libérale. Libéral, M. Passy l'est assurément, de quoi certes nous ne le blâmons point : cependant le régime historique et providentiel de la différence des nationalités a soulevé bien des problèmes qui ne se résolvent pas d'un seul mot par la mirifique vertu du libre échange et du laisser-passer. Ce serait trop simple. M. Passy prend donc pour un truisme ce qui est parfois une énigme, sans qu'il en donne la clef, ni même qu'il en soupçonne la difficulté. Seulement tout cela est si finement écrit, si mordant et si ironique !

5. — *Ultima verba* ! En les publiant avec ce sous-titre : *Mon dernier ouvrage*, M. de Molinari nous prévient qu'il est aujourd'hui dans sa quatre-vingt-douzième année. Toute sa vie, il a travaillé pour « la liberté des échanges et la paix » (p. 1) : il veut travailler pour elles jusqu'à sa fin. De là ces dix-huit chapitres à travers lesquels on voit bien que l'illustre vieillard a conservé tout entières sa verdeur et sa lucidité d'esprit. Il y est question de libre-échange, d'impôt, de socialisme et de beaucoup d'autres choses M. de Molinari mêle à ce libéralisme un spiritualisme très éclectique. Ainsi en religion, il reconnaît bien que « la Providence gouverne les hommes par des lois naturelles » (p. IX); il blâme bien les lois portées contre les congrégations religieuses (p. XIII), et appelle enfin le matérialisme un « danger social (p. 315) : mais il condamne la « conception arriérée » que le christianisme s'est faite de « l'existence de Dieu et de son action sur la nature » (p. 383). En politique, il est un adversaire résolu du socialisme; il note de « nombreux symptômes de décadence même chez les peuples les plus avancés en civilisation » (p. XII), en ajoutant que « le régime parlementaire et constitutionnel aboutit au socialisme, qui n'est pas autre chose que l'appropriation des moyens de se procurer des richesses, y compris la direction de la société » (p. X). Après quoi, chose bizarre, il condamne la culture classique et se prononce nettement pour la modernisation des études (p. 153), au rebours de l'Académie Française faisant campagne pour le maintien du grec et du latin dans les études universitaires. Au demeurant, il y a de tout dans ce volume, mais rien de bien neuf, ni de bien profond.

6. — Le docteur Jacques Bertillon s'est fait un nom par sa campagne en faveur de la natalité. Son livre actuel sur *la Dépopulation de la France* est le plus complet et le meilleur sur ce sujet, par la richesse des renseignements statistiques, par l'ordre parfait des matières et par la multiplicité des questions envisagées. Les faits, leurs conséquences politiques et économiques, leurs causes, enfin les remèdes possibles, tel est le plan en raccourci. Le style est clair et rapide, émaillé parfois de traits qui frappent, dans ce genre-ci, par exemple : que « les convives du banquet, comme disait Malthus, en sont aussi les cuisiniers » (p. 36). Les chapitres sur la propagande néo-malthusienne sont terrifiants (p. 210-246). M. Bertillon y a même le courage de se défier de la franc-maçonnerie, où la Loge *Les Trinitaires* s'est faite crument complice de Drysdale et de Robin (p. 225), et il a le courage aussi de flétrir la mollesse ou la connivence de nos magistrats, par opposition à l'attitude autrement éclairée et ferme des magistratures étrangères. Je ferai cependant plus d'une réserve. Tout en déplorant ce qu'il appelle « l'altération de l'esthétique morale » (p. 202), M. Bertillon croit trop à Zola (à qui certes cette esthétique-là manquait bien !), et il ne croit pas assez à l'action moralisatrice de la religion. « Cet idéal, dit-il, s'est évanoui, et aucun autre ne lui a été substitué jusqu'à ce jour... L'Église, on ne l'écoute plus... » Au surplus, la restauration des idées religieuses est impossible, car « la religion ne se maintient que pour la forme » (p. 119, 125, 269, etc.). Finalement, M. Bertillon prend pour des remèdes ce qui n'est que des procédés empiriques : il ne va donc pas jusqu'au fond des choses. C'est que sa morale est purement téléologique, sans autre code que l'utilité sociale et par conséquent sans caractère impératif et sans puissance sur la conception que chacun peut se faire de son intérêt individuel. Nous aurions voulu également une étude quelconque de la théorie de Doubleday : or celui-ci, M. Bertillon ne le connaît même pas, quoiqu'il mentionne une thèse toute pareille des docteurs Maurel et Delaunay (p. 200). Sur ce point en particulier, nous préférerions les *Naissances en France* de M. de Felice. Enfin, le docteur Bertillon tranche trop allègrement les questions de droit : à la vérité, sa critique des articles 826, 832 et 913 du Code civil est fort bonne (p. 142 et s.); mais pourquoi acquiesce-t-il au système abracadabrant du général Toutée (p. 145), en ajoutant même que l'État devrait s'attribuer à lui-même la quotité disponible, c'est-à-dire ici la moitié ou le tiers de la succession, toutes les fois que le défunt ne laisserait qu'un seul héritier ou que deux seulement (p. 278)?

7. — Sur cet autre côté particulier du même sujet, la *Dépopulation des campagnes*, M. Émile Usquin pouvait faire un ouvrage intéressant et instructif. Il n'y a pas réussi. Quelques jugements tout faits, des

aphorismes copiés d'ici ou de là, une sorte de résumé de l'histoire sociale du monde depuis les Carthaginois jusqu'aux Chinois, mais pas de vues originales et personnelles, aucune tentative de statistique précise et documentée et pas la moindre connaissance des conditions réelles de l'agriculture, tout cela, avec beaucoup de papier blanc, voilà le volume exactement décrit. M. Usquin affirme trop sans savoir : ainsi son idée sur le *homestead* soi-disant uniforme qui assure au cultivateur américain « la tranquillité et l'indépendance » (p. 131), est quelque chose de beaucoup trop simpliste. Où a-t-il vu aussi que le syndicat professionnel « n'a pas la personnalité civile et ne peut pas posséder » (p. 153)? Il n'a donc pas lu la loi du 21 mars 1884? Après cela je reste très froid devant les éloges aussi enthousiastes que peu éclairés qu'il fait de M. Deschanel; puis de la loi de 1909 sur le bien de famille.

8. — *Les Crimes de l'étatisme, le rachat de l'Ouest* sont un virulent réquisitoire de M. Paul-Théodore Vibert contre l'étatisme en matière de chemins de fer et de services industriels. La rigueur de ses conclusions, quelle qu'elle soit, ne peut pas être éludée, après tous les documents officiels et tous les éléments de statistique qu'il a accumulés dans ce volumineux travail. Il en a fait un arsenal que l'on ne pourra pas ne pas consulter. Ne pouvant suivre sa démonstration, nous donnerons au moins sa pensée maîtresse. « Au double point de vue, dit-il, de l'incapacité profonde de l'État quand il se trouve en face d'une exploitation commerciale, et des emprunts non amortis par l'État on marche à la ruine inévitable des contribuables, c'est-à-dire de la France entière » (p. 27). Le rachat de l'Ouest, qui va y coopérer, « est en contradiction absolue avec les faits, l'expérience, la science économique et les nécessités les plus impérieuses des temps présents » (p. 107). A signaler aussi, sur la question de la sécurité du personnel et des institutions patronales en sa faveur, un long parallèle qui est tout à l'avantage des Compagnies (voyez surtout p. 360 et s.). Restons-en sur ce jugement : « Dans toutes les œuvres d'intérêt industriel, économique ou scientifique, en un mot d'un caractère autre que celui du maintien de l'ordre public ou de la défense nationale, l'action libre des particuliers a conduit à des résultats incomparablement supérieurs à ceux de l'État » (p. 539). C'est l'avis de tous les économistes libéraux, parmi lesquels nous nous flattons d'être.

9. — Si nous passons maintenant aux travaux d'histoire, il faut faire incontestablement la première place à deux gros volumes en petits caractères de M. Georges Weulersse sur *le Mouvement physiocratique en France de* 1756 *à* 1770. Jamais cette école n'avait été l'objet d'un travail aussi considérable. Et remarquez bien qu'il n'y a pourtant là que l'espace de quatorze ans! Tout y passe, en dix

parties : les origines, simple introduction; l'école et le parti, c'est-à-dire l'histoire; le programme économique; la politique et la philosophie des physiocrates; la réalisation du programme physiocratique; enfin l'attaque et la défense du système. On y trouve beaucoup de choses et infiniment de citations : je suis même tenté de dire que les arbres m'ont empêché souvent de voir la forêt. C'est que la part faite aux idées générales et aux fondements philosophiques de la doctrine est elle-même trop peu philosophique, car M. Weulersse (qui, visiblement aussi, tient pour Voltaire et les encyclopédistes), abuse volontiers de l'étalage des détails. Il passe même à côté de beaucoup de questions économiques sans les soupçonner, de manière à faire croire que, docteur-ès-lettres, il était insuffisamment initié à l'économie politique et à l'histoire générale de ses doctrines. En voici une preuve entre beaucoup. On accuse Turgot d'avoir formulé le premier la loi du salaire nécessaire, si habilement exploitée ensuite par Lassalle. M. Block, dans l'une et l'autre éditions de ses *Progrès de la science économique depuis Adam Smith* (que M. Weulersse ne connaît pas, puisqu'il ne les cite pas dans ses XXII pages de bibliographie), M. Block, dis-je, a essayé de justifier Turgot, quoique assez faiblement à notre avis; nous-même, dans les 2e et 3e éditions de notre *Histoire des doctrines économiques* (que M. Weulersse ignore également), nous avons proposé une autre explication tirée du fond même de la doctrine physiocratique; enfin, MM. Gide et Rist en ont traité longuement dans leur *Histoire des doctrines économiques* parue en 1909 (*op. cit*, p. 48 et 182). Eh bien, de tout cela, M. Weulersse ne se doute pas le moins du monde. — Pourquoi aussi présenter les physiocrates comme ne justifiant la propriété que par son utilité sociale? A propos de son caractère naturel et de son antériorité logique sur les lois humaines positives, il y avait dans *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* de Mercier de la Rivière une page que nous avions nous-même citée et transcrite et que M. Weulersse ne pouvait pas paraître ignorer, quoiqu'elle l'eût évidemment gêné s'il eût avoué la connaître. Bref, il aurait dû faire ressortir davantage le conflit qui existait sur ce point entre Turgot tout seul et tous les autres, y compris parmi ces autres Mercier de la Rivière, Dupont de Nemours et Quesnay. — J'ai nommé Mercier de la Rivière. M. Weulersse l'appelle ainsi, comme du reste MM. Gide et Rist et comme nous-même aussi dans nos 2e et 3e éditions, mais non la première, etc. Or, l'édition originale de *l'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, qui est de 1767, porte écrit sur le frontispice : « *Le* Mercier de la Rivière ». J'aurais voulu une explication. Ces critiques faites, je reconnais bien volontiers que M. Weulersse a fait une œuvre immense, riche de citations de documents inédits, véritable

carrière où les historiens à venir pourront puiser avec beaucoup de profit. Mais il l'a trop faite suivant le procédé nouveau que l'on met à la mode : il a dépouillé les bibliothèques et les archives; il a noté sur des fiches tous les faits et tous les mots; puis il a classé méthodiquement les résultats de ces longues investigations. En un mot, il a fait un très bel herbier de botanique. Après quoi, il a cru que son livre était fini. Mais il avait oublié de montrer qu'il pût avoir en lui-même l'étoffe d'un historien ou d'un penseur. Tout cela c'est de l'érudition d'archiviste et ce n'est pas de la science.

10.— A propos de physiocrates, puisque nous les tenons, M. Adrien Rambaud, dans une monographie fort bien étudiée : *Essai sur la Chambre d'abondance de la ville de Lyon*, traite une des questions de ces mêmes temps : comment une ville pouvait-elle essayer de prévenir les disettes dont ses habitants auraient souffert? A Lyon, la municipalité lutta pendant près de deux siècles, de 1586 à 1777, d'abord par des remèdes passagers et ensuite la plus grande partie du temps par une institution permanente. Mais elle fut vaincue et eut la franchise de l'avouer. Cette étude est d'autant plus instructive que les tentatives ne furent nulle part soutenues aussi longtemps et qu'aucune du reste n'a trouvé encore son historien. Inutile de dire que les Archives de la ville ont été très soigneusement dépouillées et que le volume est écrit tout entier sur de l'inédit.

11. — M. Julien Hayem commence une publication de *Mémoires et Documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*. Nous en avons la première série, avec une préface de M. Paul Delombre, ancien ministre du commerce, sur la légitime importance de l'histoire économique et sociale opposée à « l'histoire bataille », puis avec une introduction de M. Hayem, laquelle ne manque pas de renseignements intéressants sur l'origine des « Conseils du commerce » et du «Conseil permanent du commerce», qui fonctionnèrent entre autres moments de 1661 à 1671 et de 1700 à 1791. Les mémoires contenus dans ce premier volume concernent « l' ndustrie des draps en Languedoc et ses protecteurs sous l'ancien régime » (M. Eugène Guitard); « l'industrie en Bas-Limousin dans la seconde moitié du XVIIIe siècle » (M. Georges Mathieu); « la généralité d'Amiens ou de Picardie en 1698 » (M. Jérôme Bignon); « une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1500 » (Memor) ; enfin « les grèves dans les temps modernes et particulièrement aux XVIe et XVIIIe siècles » et « la répression des grèves au XVIIIe siècle » (M. Julien Hayem). Nous signalons tout particulièrement ces deux derniers mémoires. Ils démontrent, comme nous avions toujours dit et contrairement à ce que pensent les catholiques sociaux, que les grèves ne sont point des phénomènes nouveaux issus de la suppression des corporations en 1791, quoique

de nos jours la mentalité des populations, l'esprit démocratique et le développement du régime manufacturier leur aient donné une acuité et une fréquence encore inconnues. Outre le « tric » des typographes lyonnais, si bien raconté dans les *Ouvriers du temps passé* de M. Hauser, M. Hayem décrit avec détails la grève des manufactures Van-Robais à Abbeville en 1715 et une foule d'autres. Mais très généralement l'autorité intervenait avec énergie pour le maintien de l'ordre. C'était du reste une très vieille tradition héritée du moyen âge : car « en France le droit de grève est formellement dénié par toutes les coutumes du moyen-âge, et le jurisconsulte Beaumanoir estime que ceux qui participent à une grève sont passibles d'une amende de soixante sols » (p. 76). Nous sommes impatients de connaître les autres séries à paraître, et nous souhaitons à cette entreprise un succès qu'elle mérite à plus d'un titre.

Économie sociale. — 12. — Il y a bien une distinction, si incertaine parfois soit-elle, entre l'économie politique et l'économie sociale. Nous arrivons à celle-ci. Citons d'abord, dans la collection Lecoffre, l'*Habitation ouvrière et à bon marché*, de M. Lucien Ferrand, à qui sa situation de membre du Conseil supérieur des habitations à bon marché donne une compétence particulière pour traiter ce sujet. C'est fait dans un excellent esprit. D'abord une analyse suffisante des lois qui s'y rapportent (cependant j'aurais voulu voir au moins indiquées les difficultés juridiques qui naissent de la mauvaise rédaction de la loi du 13 juillet 1909 sur le bien de famille); puis les « méthodes d'action », avec toutes les conditions que l'on doit chercher à réaliser sous le rapport de l'hygiène, des charges immobilières et des prix de loyer à demander; enfin les tentatives que les communes, les établissements d'utilité publique, et finalement les sociétés anonymes et les sociétés coopératives ont faites dans ce sens. Partout il faut rendre hommage à l'esprit judicieux de M. Ferrand. Il reconnaît que les charges de la propriété bâtie atteignent à Paris 43 0/0 du revenu brut, avec une tendance invincible à la hausse; il l'attribue à la fiscalité et à la cherté croissante de la main d'œuvre (p. 104); il tient pour « incontestable aujourd'hui qu'un ouvrier sobre et consciencieux dans son travail peut subvenir aisément avec son salaire à l'existence de sa femme et d'un ou deux enfants » (p. 114); il déclare enfin que la « charité » seule peut résoudre le problème des nombreuses familles (p. 118) et il ne songe point à contester les difficultés parfois voulues qu'un propriétaire rencontre trop souvent du côté de ses locataires ouvriers, sans que lui-même y donne aucunement lieu (p. 108). Il faut surtout féliciter l'auteur de n'être point un adorateur du Dieu-État et de laisser deviner à l'occasion que la loi a fixé des conditions d'une réalisation difficile ou d'une injuste inégalité.

13. — Même après le livre de M. Ferrand, le travail plus modeste de M. Henry Clément : *Habitations à bon marché et Caisses d'épargne*, sera lu avec fruit. Après d'intéressants détails sur la genèse de notre législation, ainsi qu'une analyse claire et succincte de ce qui la constitue, M. Clément expose le rôle que les Caisses d'épargne peuvent ou devraient pouvoir tenir à l'égard des habitations à bon marché. L'action de la Caisse d'épargne de Marseille, de la Ruche de Toulon (à Périgueux), de l'Étoile de Limoges, etc., donne occasion à de précieuses statistiques. Surtout M. Clément, qui se révèle en maint endroit disciple de Le Play, paraît avoir des préoccupations morales que M. Ferrand laissent moins percer en ce qui concerne soit « la forte constitution et la stabilité de la famille » (p. 35), soit le souci de l'indépendance des ménages considérée comme une garantie de leur moralité (p. 60). Enfin, M. Clément, n'étant rien dans la machine administrative, est plus à son aise pour donner toute sa pensée : il n'a besoin ni de féliciter, ni d'applaudir qui que ce soit. Aussi se demande-t-il franchement « si le Conseil supérieur et son Comité permanent institués au ministère, surtout si les Comités de patronage départementaux ne sont pas destinés à grossir le nombre de ces organes dont l'action reste purement platonique, et si leurs membres ne sont pas choisis plutôt à cause de leurs opinions qu'en raison de leur compétence personnelle » : alors, dit-il, en dépit de toutes les circulaires ministérielles, « leur œuvre ne sera-t-elle pas inféconde et stérile? » (p. 33-34).

14. — A recommander très chaudement *les Caisses d'épargne*, de M. Lepelletier. On trouvera, dans ce volume un historique complet de leur fondation, avec tous les tâtonnements du début; on y trouvera aussi une analyse très claire de leur régime actuel et la comparaison de notre législation avec les législations étrangères. Dans cette dernière partie, il convient de signaler tout spécialement le chapitre sur les Caisses d'épargne aux États-Unis (p. 201 et s.), matière-fort mal ou fort peu connue. M. Lepelletier a un sens très juste, et son libéralisme éclairé proteste avec raison contre le drainage systématique de l'épargne française par l'État omnipotent. Les détails sur les tentations ou plutôt sur les tentatives de banqueroute dont l'État, en 1848, se défendit fort mal à l'égard des déposants, sont très suggestifs sur le compte de la probité républicaine.

15. — *Les Mutualités maternelles*, dont s'occupe le docteur Jacques Mornet, sont « des œuvres de prévoyance et de bienfaisance qui ont pour but de fournir à leurs adhérentes une aide pécuniaire leur permettant, à la fin de leur grossesse, de s'abstenir de tout travail préjudiciable, de se reposer un mois après leurs couches et de donner à leurs enfants les soins nécessaires dans les deux premières années »

(p. 7). Or, les sociétés de secours mutuels ordinaires ne peuvent ni supporter ces charges, ni contrôler le repos et les soins exigés : de là pour elles l'utilité d'une affiliation à des mutualités spéciales (p. 10). La mutualité maternelle de Paris remonte à 1891 : en 1909, dix-huit mutuelles ordinaires s'étaient entendues avec elle, et seize grandes maisons — le Crédit Lyonnais par exemple — y avaient, à leurs frais, inscrit leur personnel féminin. Le docteur Mornet décrit le fonctionnement de ces institutions et en cite un certain nombre, parmi lesquelles « la Société de Vienne en Isère (créée en 1894) peut être prise comme le type de la mutualité maternelle sérieusement constituée » (p. 13). Cependant, le secours de la bienfaisance reste absolument indispensable : car ici « la formation des mutualités au sens strict du mot, avec égalité de charges et d'avantages pour tous les membres, ne semble pas possible et est purement utopique » (p. 46). — Donc, ici comme ailleurs, dirons-nous, il faut opter entre la vieille charité et le jeune socialisme d'État.

16. — M. Maurice Vaucaer, professeur d'économie politique à la Faculté libre de droit de Lille, a eu l'heureuse idée de réunir en un volume, sous le titre : *Problèmes sociaux*, les nombreux articles qu'il a fait paraître dans la *Dépêche de Lille* au cours des dernières années sur des sujets d'économie sociale. Chose curieuse, j'ose dire que rien n'en a vieilli, tellement sont vivaces les problèmes qu'il a exposés. Il a divisé ces petites études en plusieurs groupes, — étatisme et socialisme; l'action sociale par l'initiative privée; l'évolution économique et ses conséquences; l'organisation professionnelle dans l'industrie et la législation sociale. — Tout est court, extrêmement clair et porte l'empreinte d'un bon sens fort remarquable. Il y a donc là un excellent manuel d'éducation populaire, pour répandre et vulgariser l'instruction en même temps que la saine appréciation des faits et des lois. En tout cas, nous sommes heureux de nous rencontrer sur le terrain social en parfaite communauté de vues avec notre distingué collègue de Lille. Nous regretterions seulement que nos éloges fussent attribués à la bienveillance de la confraternité : non, les félicitations ne sont ici qu'impartialité et justice.

17. — *La Participation aux bénéfices*, de M. André Payer, n'est qu'un petit opuscule orné d'une préface de complaisance de M. Vallé, sénateur et ancien ministre. Ce sujet-là a été souvent étudié et M. Payer n'apporte rien de nouveau. Mais il garde les illusions ordinaires et il compte toujours que la participation aux bénéfices deviendra une panacée en devenant une réalité. A la vérité, il reconnaît que pour le moment ce régime ne s'applique bien qu'à des entreprises qui sont « soumises à l'obligation de publier leurs comptes » : seulement, cela tient à « l'état actuel de nos mœurs industrielles », et on n'aura qu'à le changer (p. 78). Ce n'est pas plus difficile que cela.

18. — Le volume de M. Joseph Bréchignac : *Une Expérience économique. La Mine aux mineurs de Monthieux*, sort du cadre ordinaire des monographies. En deux mots, voici les faits. En 1891, la Société anonyme des mines de Monthieux, à côté de Saint-Étienne, avait usé son capital : elle se mettait en liquidation et finalement elle cédait, pour le prix de 10 000 francs, à une société coopérative ouvrière, lancée par le syndicat des mineurs de la Loire, sa concession et toutes ses installations, ces dernières représentant un capital de 3 millions. La Chambre, M. Marinoni et le public s'intéressèrent à cet essai : ils lui firent un fonds de roulement de 110 000 francs (dont, il est vrai, 50 000 francs furent détournés ailleurs). L'entreprise débuta avec toutes les bénédictions, non seulement du parti socialiste, mais aussi de beaucoup de braves gens illusionnés. Elle traversa trois phases : d'abord, la coopérative fut sous la tutelle du syndicat; ensuite elle secoua le joug; enfin elle s'embourgeoisa tout à fait : à ce moment, les plus anciens accaparèrent peu à peu toutes les actions, au mépris du pacte social, et grâce à certains jugements plus que complaisants du tribunal de Saint-Étienne. Cette fois donc, il y avait un fossé profond entre les sociétaires d'une part et les vulgaires salariés ou « auxiliaires » de l'autre. L'entreprise recevait tous les ans 5000 francs de l'État. Les débuts furent pénibles; ensuite il y eut des années de prospérité autour de 1901; puis, finalement, tout sombra dans le déficit. Le tribunal refusa d'appliquer la loi et de prononcer la faillite; après quoi, il prononça la liquidation judiciaire, en contradiction avec son premier jugement. Ainsi la Mine aux mineurs était née de la haine du capital et du patronat; elle avait puisé dans ce sentiment sa défiance à l'égard des supériorités techniques, et elle disparaissait au moment où ses détenteurs ne demandaient qu'à se conduire en capitalistes. — M. Bréchignac se défend, il est vrai, de conclure à une impossibilité radicale et théorique des coopératives ouvrières : mais les faits concluent à sa place, à travers les querelles intestines, l'instabilité du personnel dirigeant et les accroissements prématurés de salaires, imprudemment accordés dans une phase de prospérité qui aurait tout à la fois permis et commandé des mises à la réserve (p. 177). Quant aux institutions de prévoyance et quant au respect même de la loi de 1894 sur les retraites et les secours aux malades, tout cela n'existait pas pour la coopérative. Elle retenait bien la part contributive de ses ouvriers, mais bien loin d'y ajouter la sienne propre, elle gardait la leur pour alimenter son propre fonds de roulement, et cela sous le regard complaisant et paterne du préfet et des ingénieurs du

contrôle (p. 193 et s.). Bref, il y a là des leçons de choses fort instructives, quoique M. Bréchignac n'en veuille donner d'aucune sorte. Par ailleurs et pour le plus grand avantage des profanes, il expose très clairement le régime du travail dans les mines (p. 139 et s.). On doit surtout lui savoir gré d'avoir recueilli patiemment tous les éléments épars d'une histoire vraiment bien originale, que la prochaine disparition de ses principaux acteurs menaçait de faire oublier.

19. — En 1908, quatre ouvriers mégissiers, MM. Pinet, Chaumartin, Fritz et Richard, désignés les uns par leurs camarades et les autres par des patrons, furent envoyés aux États-Unis par le ministre du travail pour y étudier sur place la condition des ouvriers dans la tannerie au chrôme pour chaussures. Leurs rapports viennent d'être publiés sous ce même titre : *Les Conditions du travail aux États-Unis, étudiée spécialement dans la tannerie au chrôme pour chaussures*. M. Charles Barrat, chef de la mission et enquêteur permanent au ministère, y a fait une longue introduction. Il en sort, que si les salaires sont élevés, le prix de la vie ne l'est pas moins. Entre 1900 et 1906, les « prix de détail de trente articles alimentaires pris pour base de la consommation familiale » aurait monté de 12 0/0, tandis que le gain de l'ouvrier ne montait que de 4 0/0 (p. 247, 251, etc.). Au moins l'industrie est active parce que la population est ascendante. « L'accroissement continu de la population, dû à la natalité et à l'immigration, dit M. Barrat, a été pour les industriels une excitation considérable à produire. Jusqu'en ces temps derniers, l'industrie ne se développait pas assez vite pour le marché », puisque les choses se passaient comme si le territoire et la population avaient augmenté chaque année de la valeur d'un de nos départements français (p. 17). Avis à la France et aux ouvriers qui prétendent chez nous manquer de travail.

20. — M. Viviani a fait réunir et publier, sous le titre : *Les Retraites ouvrières et paysannes*, les nombreux discours qu'il a prononcés à ce sujet devant la Chambre et le Sénat. Cela nous a une forte odeur de réchauffé. *Meme adsum qui feci*, aurait pu dire M. Viviani en forme d'épigraphe. On sent un grand (?) génie qui se décerne un premier prix de sagesse, d'éloquence et de prévoyance (?). M. Viviani, du reste, a raison de s'élever lui-même une statue chez son libraire : car, à l'heure qu'il est, on ne voit guère, ni chez les socialistes, ni chez les progressistes, ni chez les libéraux, de gens qui veuillent lui en dresser une.

§ Socialisme. — 21. — Déblayons d'abord le terrain, en nous débarrassant des broutilles. En voici une : *Questions d'hier et*

questions d'aujourd'hui, par M. Jules Guesde. « Les socialistes, dit M. Compère-Morel dans sa Préface, se plaignent à bon droit de voir « dénaturer leur pensée, déformer leurs doctrines et caricaturer leurs théories. » Alors, et pour y remédier, ils publient en brochure de propagande « les éloquents et instructifs discours prononcés par leur ami Jules Guesde aux Congrès nationaux de Limoges, Nancy, Saint-Étienne et Paris », entre 1906 et 1910, sur le syndicalisme, l'antipatriotisme, la question agraire et la coopération. Cela se chante sur un air connu et toujours le même, celui de l'*Internationale*.

22. — *L'État contre la nation*, de M. Jean Gaumont, est plus intéressant et plus curieux. C'est un manifeste de socialisme syndicaliste. Le grand phénomène des temps actuels, c'est l'importance croissante des groupements professionnels et le discrédit non moins croissant du parlementarisme. Celui-ci doit céder la place : l'organisation professionnelle doit supplanter l'organisation politique. Les syndicats de fonctionnaires — « le plus gros effort de progrès républicain depuis trente-cinq ans » (p. 114) — se substitueront aux administrations d'État; puis les syndicats ouvriers, syndicats locaux ou communaux, se substitueront à leur tour aux Compagnies et aux patrons. « La Confédération générale du travail deviendra l'organisme central des groupements ouvriers productifs » (p. 124). Les mines, par exemple, ne seront pas nationalisées, car ce ne serait que changer de tyran : elles seront syndicalisées. D'abord on aura parallèlement une Chambre politique et une Chambre professionnelle, jusqu'à ce que la première pâlisse et s'éteigne devant la seconde. On le voit, tout cela est bien simple. Mais comment tout cela fonctionnera-t-il ? Comment la discipline survivra-t-elle sans hiérarchie? Comment le travail demeurera-t-il productif? Comment la paix et l'harmonie subsisteront-elles? Mystères ! car l'auteur n'a fait ni de la psychologie, ni de la morale; il s'est contenté d'un rêve, rêve assez effrayant pour qu'il puisse être un cauchemar. M. Henri Lagardelle a ajouté une préface, élogieuse parce que M. Caumont est un démolisseur, mais pleine aussi de réserves parce que la conclusion du livre n'est suffisamment, ce semble, ni étatiste, ni jacobine, ni collectiviste de la bonne marque au jugement du moins de M. Lagardelle.

23. — A ce propos précisément, M. Georges Cahen, dans ses *Fonctionnaires, leur action corporative*, étudie le mouvement syndicaliste dans les personnels administratifs. Ce mouvement, est-ce un pas en avant vers le socialisme? Les fonctionnaires doivent-ils fusionner avec les ouvriers et réciproquement, les

uns et les autres n'étant que de communs serviteurs des intérêts collectifs? M. Georges Cahen ne voudrait pas cependant aller aussi loin : il ne sacrifierait guère que les procédés, en tâchant de sauver les principes. Il se croit donc un simple réformiste. Puis, à l'entendre, si l'on a ces besoins de transformation et si l'idée d'autorité doit ainsi se déplacer ou reculer, c'est que « le développement des institutions scolaires, les progrès de la science, les excès mêmes de l'oppression religieuse (!) ont aidé à une émancipation de la pensée que la philosophie positiviste avait licitement préparée » (p. 4). Bien plus, l'affaire Dreyfus, dit-il, a beaucoup avancé la question (p. 4 et 269). Ce dernier aveu est intéressant. Évidemment, la grève des postiers et l'anarchie socialiste font partie du chambardement qu'on nous avait promis à propos de Dreyfus : mais cela, bien entendu, c'est nous qui le disons, et pas M. Georges Cahen.

24. — M. Silberling a fait une œuvre de patience, mais était-elle bien utile? Il a pris tous les écrits de Fourier, il les a dépouillés la plume à la main et il a dressé un répertoire alphabétique de tous les sujets et de tous les mots, avec renvois aux volumes et aux pages. Voilà le *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne*. Bien entendu, M. Silberling est un admirateur passionné de Fourier. Parfois il ajoute en italiques un résumé ou bien un commentaire du maître. Mais que dire d'articles comme ceci : « *Melon* » Le melon est fruit de haute harmonie et d'affinité unitaire, III, 47. Les melons jamais trompeurs : dispositions en ordre sociétaire pour en opérer le choix, III, 47, 48. Le trentuplement spécial de richesse effective, en application au melon et à l'artichaut, III, 43 », etc. L'œuvre a cependant son utilité, quoique une utilité bien inférieure au travail de patience qu'elle a exigé. Aujourd'hui, en effet, certains économistes, comme M. Charles Gide par exemple, tentent de réhabiliter Fourier, qui à leurs yeux a le mérite de donner quelque secours aux doctrines socialistes. Or, les œuvres de Fourier ne sont guère répandues, et lui-même en ce cas peut profiter du proverbe : « A beau mentir qui vient de loin ». Nous n'aurions donc pas à nous plaindre que Fourier fût mieux connu, afin, par là, d'être moins prisé. Notamment, si par moments on le voit fou, dans d'autres moments on le voit obscène, et nous ne craignons ici aucun démenti de la part de ceux qui liraient dans *le Dictionnaire* de M. Silberling les articles relatifs au mariage, aux sexes, à la prostitution, etc.

25. — M. Joseph Bois a réuni en un opuscule fort instructif deux études distinctes, l'une sur *le Socialisme et la conquête des*

paysans; l'autre, *A travers les campagnes bourbonnaises*. — La première a trait au problème suivant : Comment les docteurs en socialisme, forcément ennemis de la propriété, peuvent-ils envisager la petite propriété rurale? Comment accordent-ils ici leur intérêt, qui est de la ménager, avec la logique, qui ne leur permet pas de l'épargner? L'histoire de leurs contradictions ou de leurs réticences est d'un très grand intérêt. — Dans la seconde étude, M. Bois donne les résultats de son enquête sur la mentalité plus ou moins socialiste des métayers bourbonnais. On y trouvera des détails très instructifs soit sur les « fermiers généraux », soit sur le fameux « impôt colonique » dont la Chambre s'est occupée et qui, bien analysé, sert tout simplement à compenser d'une part, certaines fournitures faites au métayer par le propriétaire, et d'une autre cette moitié de certains produits du domaine qui échappe forcément à la loi du partage en nature (lait, œufs, pommes de terre et légumes consommés par le personnel, etc.). Les appréciations sont toujours justes, et M. Bois se défend très heureusement de certaines idées et de certaines illusions du catholicisme social.

J. Rambaud.

HISTOIRE COLONIALE ET COLONISATION

1. *Études sur la vie de Colomb*. 2e série. *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb. Comment il aurait conçu et formé son projet, sa présentation à différentes cours, son acceptation finale, sa mise à exécution. Son véritable caractère*, par Henry Vignaud. Paris, Welter, 1911, 2 vol. in-8 de xxxiv-730 et xx-703 p., 30 fr. — 2. *Documentos para a historia do Brazil e especialmente a do Ceará*. Tome II. Ceará-Fortaleza, typ. Minerva, 1909, in-8 de 270-v p. — 3. *Feuilles volantes et pages d'histoire*, par Ernest Gagnon. Québec, typ. Laflamme et Proulx, 1910, in-16 de 361 p. — 4. *Sainte-Anne de la Pocatière* (1672-1901). *L'Ile aux Oies* (1646-1910), par N.-E. Dionne. Québec, typ. Laflamme et Proulx, 1910, in-16 de viii-219 p. — 5. *France et Canada. L'Avenir des relations franco-canadiennes (à propos des Fêtes de Montcalm)*. Paris, Comité « France-Amérique », 1910, in-12 de 56 p., avec grav., 1 fr. — 6. *Lettres de Saint-Thomas. Études sociologiques, historiques et littéraires*, par A. Firmin. Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de x-427 p., 5 fr. — 7. *Mensonges et vautours coloniaux*, par A. Combanaire. Paris, Jouve, 1910, in-16 de 218 p., 3 fr. 50. — 8. *La Conquête du Sahara. Essai de psychologie politique*, par E.-F. Gautier. Paris, Colin, 1910, in-18 de 261 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Œuvre française en Chaouia*, par J. Ladreit de Lacharrière. Paris, Comité du Maroc, 1911, in-8 de 215 p., avec carte, grav. et diagr., 3 fr. — 10. *La Belgique et le Congo : le passé, le présent et l'avenir*, par Emile Vandervelde. Paris, Alcan, 1911, in-8 cartonné de 272 p., 6 fr. — 11. *Livre d'or du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam* (1625-1910), *biographie et bibliographie*, par Antoine Brébion. Saïgon, imp. Schneider, 1910, in-8 de 79 p., 4 fr.

1. — Avant d'étudier la manière dont les peuples colonisateurs se sont établis dans les pays d'outre-mer et le parti qu'ils en ont su tirer, il est légitime de rechercher comment ils y sont parvenus, comment, en particulier, a été découvert ce Nouveau Monde dont,

dès l'antiquité, différents écrivains ont eu une notion vague et théorique, dont les Normands ont, par le Nord, touché les rivages les plus septentrionaux dès le xe siècle de notre ère, mais dont la véritable « invention » ne date que du 12 octobre 1492. C'est là précisément ce que M. Henry Vignaud, l'auteur de savants travaux dont nous avons naguère rendu compte, vient de faire dans un ouvrage consacré à l'*Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, dont les deux volumes constituent la deuxième série de ces « études critiques sur la vie et l'œuvre de Christophe Colomb » qu'ont naguère si favorablement accueillies l'Institut de France, la Société de géographie de Paris et les historiens de la géographie. L'accueil que trouvera auprès des critiques ce nouvel ouvrage sera, nous n'en pouvons douter, aussi flatteur; comment pourrait-il en être autrement? M. Henry Vignaud y poursuit, en effet, l'étude de la vie de Christophe Colomb avec cette même méthode qui lui a déjà permis de faire naguère de si heureuses découvertes : au lieu d'écrire simplement l'histoire du célèbre Génois d'après ce que lui-même en a dit ou d'après ce qu'en ont raconté les auteurs dont les sources d'information sont colombiennes, il a consulté tous les documents d'autre provenance : actes officiels, correspondance des rois catholiques, dépositions reçues en cour de justice, récits des contemporains, etc., et il les a comparés aux sources colombiennes, et critiqués les uns par les autres. Ainsi M. Vignaud a pu écrire, de la découverte du Nouveau Monde, une histoire qui mérite vraiment l'épithète de « critique », et qui diffère notablement des histoires antérieures. — Ce n'est pas ici le lieu d'en fournir des preuves multiples; du moins convient-il d'indiquer brièvement les principales conclusions auxquelles une patiente et minutieuse étude des textes a amené le savant auteur, et c'est là ce qui nous reste à faire. Colomb n'a pas en réalité, en quittant le port de Palos avec ses trois caravelles, été chercher les Indes Orientales par l'Ouest, comme on le croit à tort; il est parti à la découverte d'îles et de terres sur lesquelles il avait recueilli des indications qu'il estimait sûres, et qui plaçaient ces îles et ces terres à une distance relativement courte de l'archipel canarien. N'ayant pas rencontré ces terres-là où il pensait le faire, mais seulement beaucoup plus loin, Colomb (qui n'avait reçu aucune instruction universitaire, et qui, jusqu'en 1476, n'avait exercé d'autre métier que celui de tisserand), Colomb s'est imaginé être dans le voisinage des Indes, et il a cherché des arguments cosmographiques pour démontrer que les Indes se trouvaient bien là où il avait en réalité découvert les Antilles, et que les côtes orientales de l'Asie

en étaient rapprochées; il finit par se suggestionner à lui-même, en quelque manière, qu'il n'avait jamais eu que l'Asie pour objectif... Et de fait, c'est bien à la recherche des rivages de l'Asie que les trois derniers voyages de Colomb furent consacrés. — Il faut lire dans l'*Histoire critique* de M. Henry Vignaud comment s'est formée cette légende, comment aussi s'est formée cette autre légende des rapports de Colomb avec Toscanelli, à laquelle notre auteur a consacré naguère un volume qui, lors de son apparition, fut si ardemment discuté; une fois de plus, on sera pleinement édifié sur la valeur morale de ce Christophe Colomb, dont on a eu naguère la singulière idée de vouloir faire un saint! Et que d'autres découvertes on fera au cours de la lecture des 1400 pages de ces deux volumes! On aura plaisir à voir graviter autour du découvreur lui-même nombre d'autres personnages connus ou inconnus : les frères de Christophe Colomb, Martin Behaim, Muntzer, d'autres encore... Au moment où, partout, on célèbre Saint-Dié comme la « marraine de l'Amérique » et l'on commémore la publication du livre qui a fait prévaloir le nom d'Amérique, l'ouvrage de M. Henry Vignaud prend un intérêt particulier, car il permet de mieux comprendre l'erreur dans laquelle sont, de très bonne foi, tombés les géographes de Saint-Dié; mais ce n'est là qu'un intérêt de circonstance sur lequel nous aurions tort d'insister. Mieux vaut proclamer que l'*Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb* est une œuvre de première importance, qui renouvelle vraiment une partie de notre connaissance de la découverte du Nouveau-Monde.

2. — Ce Nouveau-Monde, on sait comment il a été colonisé immédiatement par les Espagnols et par les Portugais qui se sont installés au Brésil. De cette partie de l'Amérique, le studieux Baron de Studart a fait parvenir au *Polybiblion* un nouveau volume de *Documentos para a historia do Brazil e especialmente a do Ceará*, tirés de sa collection particulière et se rapportant aux années 1534 (n° 80)-1633 (n° 135). Chaque texte, très soigneusement publié, est précédé comme il convient, d'une brève analyse et de l'indication du dépôt où se trouve l'original... Nous nous permettons, une fois de plus, de regretter que le Baron de Studart livre aux travailleurs des textes aussi intéressants sans les annoter, tout au moins de manière brève, et sans y ajouter une table des noms de lieux et de personnes; la valeur de son recueil, déjà considérable, se trouverait sans doute décuplée par un appareil historique que nul n'est mieux ni plus facilement à même d'y ajouter que l'éditeur même de ces *Documentos*.

3. — Comme celle des Espagnols et des Portugais, la domina-

tion française n'est plus guère, au Nouveau-Monde, qu'un souvenir; mais un souvenir qui mérite d'être commémoré et glorifié. Plus que nous, et à juste raison, les Canadiens-Français ne s'en font pas faute; en prose, en vers, dans le roman, dans l'histoire, ils ne cessent d'exalter les fondateurs de la colonie de la Nouvelle-France et de la nationalité franco-canadienne. C'est qu'en effet la matière est inépuisable; M. Ernest Gagnon en fournit la preuve dans ces *Feuilles volantes et pages d'histoire* dont les morceaux les plus importants ont paru dans la *Revue canadienne* ou étaient encore inédits et racontent l'histoire du chevalier Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay et de Marie-Barbe de Boullongne, sa femme. Il faut remercier le savant historien qu'est M. Ernest Gagnon d'avoir fait revivre ces « deux figures sympathiques » du Canada français et d'avoir à ce propos retracé comme il l'a fait quelques-uns des plus intéressants épisodes des temps héroïques de la Nouvelle-France. En ce faisant, comme en évoquant dans ses « Feuilles volantes » quelques-uns des souvenirs que son érudition souriante sait si agréablement commenter, M. Ernest Gagnon fournit à ses compatriotes, et aussi aux bons Français de France, de nouvelles et plus fortes raisons d'aimer le Canada; ce nous est, indépendamment des autres, une raison de plus pour souhaiter que cet excellent historien continue de remplir sa tâche et de nous raconter les *Gesta Dei per Francos* dans son pays; il en a certainement encore, en effet, bien des épisodes à faire revivre devant nous.

4.— Pour traiter de l'histoire de deux localités canadiennes, de la paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière et de la seigneurie de l'Ile-aux-Oies, le troisième volume de la « Galerie historique » de M. Dionne n'en présente pas moins son intérêt. Sans doute cet intérêt n'en est pas aussi général que celui des *Feuilles volantes et pages d'histoire* de M. Gagnon; plus de grands noms comme celui du gouverneur général d'Ailleboust et des principaux colons de son temps; plus de faits connus ni d'épisodes célèbres; peu importants sont ceux dont la seigneurie de l'Ile-aux-Oies aussi bien que la paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière ont été le théâtre, et si le chevalier de Montmagny, second gouverneur de la Nouvelle-France, fut le premier propriétaire de l'Ile-aux-Oies, il ne le demeura pas longtemps, jusqu'en 1648. Ce sont donc seulement de menus faits qu'a eu, dans ce volume intitulé : *Sainte-Anne de la Pocatière*, occasion de raconter M. Dionne; il s'est acquitté de cette tâche avec son soin et son érudition habituels, et a su rendre son travail très attrayant et très instructif.

5. — Les deux monographies de M. Dionne remontent au plein cœur du XVIIe siècle pour nous mener jusqu'à l'époque actuelle; c'est

de l'époque contemporaine et même de l'avenir autant que du présent, que parle la jolie plaquette publiée par le Comité « France-Amérique », sous le titre de *France et Canada*. L'enquête qui en constitue le centre, et qu'a entreprise M. Jacques Barth, marque vraiment le point où en sont aujourd'hui, dans toutes les directions, les relations franco-canadiennes, et montre comment il convient de travailler dans l'avenir au développement de ces relations intellectuelles, artistiques, économiques et commerciales. Tel est, on le sait, le but que poursuit, dans toutes les parties du Nouveau-Monde, le Comité « France-Amérique », et qu'il a des raisons particulières de poursuivre au Canada; l'enquête instituée par lui à l'occasion de l'inauguration de la statue de Montcalm à Candiac, enquête à laquelle ont pris part, en France, des hommes comme Mgr Baudrillart et M. Robert de Caix, au Canada des hommes tels que MM. de Celles, Poindron et le regretté Hector Fabre, montre bien comment il sera possible de resserrer et de multiplier les relations entre les deux pays, entre la première métropole de la Nouvelle-France et les Canadiens qui demeurent fidèles au souvenir de la contrée d'où sont partis leurs ancêtres.

6. — Il n'est pas exagéré de soutenir que, dans une certaine mesure, le Haut et le Bas-Canada méritent encore leur ancien nom de Nouvelle-France; on n'en peut pas dire autant de la république d'Haïti, l'ancienne colonie française de Saint-Domingue. « Quel état et quel état ! » convient-il de s'écrier avec Bossuet; M. Eugène Aubin l'a parfaitement montré naguère dans son excellent ouvrage sur Haïti et nous en trouvons des preuves nouvelles dans les « études sociologiques, historiques et littéraires » que M. A. Firmin a réunies sous le titre de *Lettres de Saint-Thomas*. C'est en effet de l'île de Saint-Thomas, où une révolution l'avait contraint de se réfugier, que M. Firmin a écrit les lettres qu'il vient de grouper en volume après les avoir fait précéder de copieuses introductions; il y a étudié les questions de la population d'Haïti, de la nécessité pour cette république de développer son enseignement public, de cultiver la langue française, de travailler à attirer les capitaux étrangers, et a essayé d'y définir la mentalité haïtienne et le rôle d'Haïti dans une confédération antillienne. Ainsi a-t-il constitué un volume très intéressant, écrit dans une langue très limpide et très claire, faisant honneur à M. Firmin comme au maître dont il a conservé un reconnaissant souvenir, ce Jules Neff dont il parle (p. 197, en note) avec une réelle émotion. Peut-être y eussions-nous souhaité un peu moins de prolixité; mais comme l'auteur, non content d'écrire des phrases parfaitement balancées et très harmonieuses, exprime à la fois des idées et des faits, nous aurions mauvaise grâce à lui reprocher

de le faire avec quelque développement; il y a, en effet, beaucoup à prendre dans ses *Lettres de Saint-Thomas*.

7. — Y a-t-il autant à prendre dans l'ouvrage que M. Adolphe Combanaire a intitulé : *Mensonges et Vautours coloniaux*, et auquel il a donné ce sous-titre : « L'Indo-Chine en déliquescence »? Nous sommes singulièrement embarrassé pour le dire, car la lecture de certaines pages de ce volume nous a causé une véritable stupeur. « Est-il possible que de telles assertions soient exactes? » nous demandions-nous avec une angoisse d'autant plus grande que nous avions pu vérifier l'exactitude de certains faits énoncés par l'auteur. Nous avouons, malgré tout, par honneur pour le bon renom de notre administration coloniale, ne pouvoir nous résoudre à accepter, les yeux fermés, un certain nombre des faits que nous raconte M. Combanaire, d'autant plus que le livre de cet auteur contient, nous semble-t-il, des exagérations et quelques assertions singulières, celle-ci, par exemple (p. 170) que M. Augagneur est « le seul homme qualifié et par son passé et par les résultats obtenus à Madagascar comme étant de taille à reculer » pour l'Indo-Chine « la fatale échéance » de la banqueroute. Il y a, en tout cas, dans l'administration des différentes parties de notre empire d'Extrême-Orient, de très importantes réformes à introduire, de nombreux abus à corriger; voilà ce qui est assuré, ce dont M. Combanaire a fourni la preuve et cela suffit pour que, malgré toutes les réserves que *Mensonges et Vautours coloniaux* peuvent suggérer, on doive tenir compte de ce livre.

8. — Il faudra tenir plus grand compte de cet « essai de psychologie politique » que M. E.-F. Gautier, l'explorateur bien connu de Madagascar et du Sahara, a récemment fait paraître sur la *Conquête du Sahara*. Livre remarquable et bien personnel, écrit par quelqu'un qui est admirablement renseigné, et qui est un témoin averti, un observateur impartial et clairvoyant, un psychologue sagace ne s'en laissant imposer par aucun mirage; livre dont certaines affirmations étonneront peut-être plus d'un lecteur et sont cependant de la plus rigoureuse exactitude, livre critique auquel devront recourir tous les futurs historiens de la pénétration française au Sahara. L'ouvrage se divise en deux parties, composée chacune de trois chapitres, et raconte d'abord la conquête du Sahara touareg, du Sahara marocain, enfin, par les Méharistes, du Sahara proprement dit, puis s'efforce de déterminer quels ont été et quels peuvent être les résultats de cette conquête. Ainsi M. Gautier arrive, avec ce bon sens remarquable, ce flegme ironique et imperturbable qu'on sent dans ses ouvrages

comme dans sa parole, à des conclusions tout à fait inattendues et singulièrement déconcertantes, — et vraies néanmoins d'une aveuglante vérité, — sur les oasis et sur les Touareg; il en arrive, — après avoir critiqué, avec l'autorité d'un voyageur qui a vu et étudié les pays dont il parle, les pages dans lesquelles M. Paul Leroy-Beaulieu a naguère évolué le trafic du Transsaharien. — il en arrive à considérer la construction de cette voie ferrée comme étant dans le présent « autre chose qu'une absurdité » et dans l'avenir une conséquence inévitable des événements... Œuvre d'une rigoureuse exactitude, d'une remarquable clairvoyance, d'une critique admirablement avertie, écrite dans une langue savoureuse, avec beaucoup de charme et d'esprit, œuvre qui passionne et qui amuse, qui étonne et qui fait penser, vrai régal pour les géographes, pour les historiens et pour les lettrés. telle est *la Conquête du Sahara*; c'est un livre à lire et à méditer.

9. — C'est aussi un livre à lire, et c'est, en quelque manière, le corollaire et une annexe de l'ouvrage de M. E.-F. Gautier que le livre de M. G. Ladreit de Lacharrière sur *l'Œuvre française en Chaouia*. De même que les Méharistes, c'est-à-dire des soldats, ont fait une œuvre admirable dans le Sahara proprement dit. de même aussi des soldats français font œuvre admirable dans le Maroc occidental. M. Ladreit de Lacharrière l'a naguère indiqué brièvement dans *le Temps*; écoutez-le, dans ce rapport au Comité du Maroc qu'est le livre dont vous venez de lire le titre. parler de nos soldats, de « ce qu'ont fait leur abnégation. leur courage, leur patriotisme, leur perpétuel souci de la civilisation par le moyen de la Paix Française. Ils préparent la voie aux colons dont j'ai admiré l'initiative, parfois hardie et souvent désintéressée, et dont les succès positifs témoignent déjà de toutes les espérances qu'on peut légitimement fonder sur le développement du pays grâce à notre présence. » Telle est l'idée générale dont M. J. Ladreit de Lacharrière fournit le développement d'un bout à l'autre de son rapport; il y revient encore en terminant, quand il déclare voir dans « l'œuvre admirable accomplie par nos soldats... la meilleure des réponses au lieu commun des insinuations sur la décadence française qui trouve tant d'échos à l'extérieur comme à l'intérieur. Il faut, ajoute-t-il très justement, être un peu éloigné de la Métropole, voir ses fils au travail dans un bled nouveau, pour juger les choses d'un coup d'œil plus général; on comprend alors la vitalité civilisatrice et profondément agissante de la France. » Et que serait cette vitalité si... Mais nous n'avons pas ici à faire autre chose qu'accueillir avec joie de telles constatations, et à souhaiter que les tristes et basses

convoitises flétries par M. Combanaire ne viennent pas, une fois encore, rendre plus difficile une œuvre déjà très difficile par elle-même.

10. — Les difficultés de la colonisation, les Belges les constatent aussi bien que nous; comme nous, ils ont commis des fautes graves, comme nous, ils travaillent à les réparer. C'est ce que montre de la manière la plus lumineuse et la plus attrayante M. Émile Vandervelde dans un nouvel ouvrage consacré par lui au Congo belge, qu'il a visité deux fois et dont, depuis plus de dix ans, il n'a cessé de suivre l'évolution et les affaires avec une méticuleuse attention. *La Belgique et le Congo*; *le passé, le présent et l'avenir*, tel est le titre de ce volume qui est à la fois une histoire de l'État indépendant et un essai de politique indigène socialiste, et qui, pour les historiens aussi bien que pour les sociologues, présente un intérêt palpitant... Pour les historiens, pour qui, en dépit des travaux des spécialistes belges et en particulier de M. A.-J. Wauters, tant de points de l'histoire de l'État indépendant demeurent obscurs, les renseignements inédits fournis par M. Vandervelde, sur les intentions du Roi souverain, sur la création du « régime Léopoldien », sur le régime des terres et le régime du travail au Congo depuis l'origine jusqu'en 1910 seront extrêmement précieux et utiles; et de non moins d'intérêt seront l'exposé fait par l'auteur de l'état actuel de la colonie belge, sa critique des décrets récents tendant à abolir le régime Léopoldien. Quant aux sociologues, ils s'attacheront plutôt, dans cet ouvrage sur la *Belgique et le Congo*, aux derniers chapitres de la seconde partie : le socialisme et la question du domaine; le socialisme et l'abolition du travail forcé; le socialisme et la politique indigène; là, en effet, en face de la « politique coloniale capitaliste », M. Vandervelde expose une « politique indigène socialiste », une politique d'émancipation et de défense des opprimés, destinée à servir en quelque manière de contrepoids à cette politique coloniale capitaliste qui voit dans l'homme un moyen, non pas une fin. Pour M. Vandervelde, au contraire, l'homme — je veux dire : l'indigène — est une fin, et il faut faire son éducation pour l'indépendance; il faut arriver peu à peu à lui restituer la propriété de ses terres, la liberté de son travail, l'administration autonome de ses communautés. Ce programme magnifique, très généreux sans aucun doute, est-il réalisable? Ce n'est pas ici le lieu de le rechercher; du moins tenons-nous à constater l'effort indéniable qu'a fait M. Vandervelde pour juger impartialement Léopold II, distinguant soigneusement les époques, proclamant « qu'à l'origine les intentions étaient bonnes », que les « premières années

furent admirables », stigmatisant ensuite « une politique coloniale qui fut, plus systématiquement que toute autre, une politique de domination et de spoliation ». Pour tous ces motifs, le nouveau livre de M. Vandervelde est vraiment une œuvre; on le discutera, comme tout programme doit l'être et comme l'auteur le désire, mais en rendant hommage aux intentions qui n'ont cessé d'animer l'écrivain aussi bien dans sa partie historique que dans sa partie doctrinale.

11. — P. S. — C'est pour nous à la fois un devoir et un plaisir de signaler ici, un peu hors série, mais cependant comme se rattachant étroitement à l'histoire de la colonisation, le nouveau travail que M. Antoine Brébion, l'auteur de la *Bibliographie des voyages dans l'Indo-Chine française du IXe au XIXe siècle*, a publié sous le titre de *Livre d'Or du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam*. C'est un essai de biographie et de bibliographie des Français qui, de 1625 à 1910, ont fait œuvre utile dans l'Indo-Chine orientale, et ont contribué à glorifier, faire connaître et aimer notre patrie dans ces lointaines régions, — des missionnaires, des commerçants, des voyageurs, des soldats, des savants, des administrateurs qui ont, là-bas, lutté, souffert, vieilli,... quand ils ne sont pas morts à la peine. Avec beaucoup de soin, et grâce à de patientes recherches, M. A. Brébion est arrivé à constituer ce répertoire, dont l'absence presque complète, — à la Bibliothèque et aux Archives du Service local de la Cochinchine et au Service de la Marine, — de documents antérieurs à l'année 1880, rendait très difficile l'établissement. Sans doute, ce *Livre d'Or* n'est-il pas toujours parfait; il manque parfois de précision, surtout dans les renvois bibliographiques, soit par suite de fautes typographiques, soit parce que M. Brébion a trop vite pris ses notes, soit encore parce qu'il a été insuffisamment ou inexactement renseigné. Mais la base est là, et elle est solide; il ne reste plus qu'à parfaire... Si M. A. Brébion se décide à entreprendre cette œuvre de réfection et d'amélioration, nous lui communiquerons bien volontiers nos rectifications et les notes qui lui permettront de rendre plus précise une œuvre qu'il faut approuver et encourager sans réserve.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Des Écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin, par le P. PIERRE MANDONNET. 2e édit. revue et corrigée. Fribourg (Suisse), imp. de l'Œuvre de S. Paul, 1910. gr. in-8 de 158 p. — Prix : 5 fr.

L'utilité de cette œuvre critique ne manquera pas d'attirer l'attention des travailleurs; la haute compétence de l'auteur en garantit les

conclusions et la limpidité de l'exécution en rend la consultation des plus aisées.

L'auteur prend surtout pour base de son étude les catalogues des écrits du saint. Il est amené, par leur témoignage, à affirmer l'existence d'inédits (p. 43, 143) qui restent à retrouver dans les nombreux manuscrits de nos bibliothèques, et, par diverses recherches érudites, à établir l'authenticité de quelques opuscules qu'ils n'ont pas mentionnés (p. 115 sq). A regretter dans les tables quelques fautes d'impression.

H. Grs.

Le Mystère de la Rédemption, par le R. P. Édouard Hugon Paris, Téqui, 1910, in-16 de VII-271 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur a voulu ébaucher au moins « une synthèse doctrinale, une dogmatique de la Rédemption ». p. v : c. I, la notion de mystère et le mystère de la Rédemption c. II, III, la Rédemption comme satisfaction; c. IV, comme sacrifice; c. V, le sacerdoce de Jésus-Christ; c. VI, la Rédemption comme délivrance; c. VII, comme restauration; c. VIII, les titres du Rédempteur. — « Nous resterons fidèle, écrit-il, à la méthode employée dans nos précédents ouvrages. D'abord, la base positive, les données de l'Écriture et de la Tradition, les témoignages des Pères et des Docteurs, puis la construction synthétique, les arguments théologiques, les preuves de raison et de convenance » (p. VI). — On a le plaisir de rencontrer une pensée très sûre, appuyée sur des références patristiques précises. Substantielle, très claire, cette étude, selon le vœu de l'auteur, sera lue avec grand profit non seulement par les théologiens, mais aussi par les prêtres absorbés dans le ministère et même par les personnes pieuses dans le monde.

H. Gisors.

L'Œuvre des congrès eucharistiques ; ses origines, par l'abbé Jean Vaudon, Paris, Bloud, 1910, petit in-8 de VIII-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage relate, sur les origines des congrès eucharistiques, des détails précieux et fort édifiants. On y retrouve, avec celle des grands chrétiens des derniers temps, l'action ingénieuse, inlassable, prépondérante en somme, d'une femme pieuse, à qui l'on garde seule l'incognito. Trouvera-t-elle qu'il importait de rapporter, durement, les paroles épiscopales, qui accueillirent telle de ses démarches (p. 253 sq.) ? Et, par endroits, le lecteur ne se dira-t-il pas : « Pourquoi, quand les choses sont si délicates, si belles, ne pas leur laisser, en les narrant, la seule parure qui leur convienne, la simplicité? »

H. Grs.

SCIENCES ET ARTS

L'Organisation de la vie privée. *L'Orientation particulariste*, par GABRIEL MELIN. Paris, Bloud, 1910, in-16 de VII-158 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je n'ai pas grand enthousiasme pour le terme « particularisme » désignant un type social hors duquel il n'y aurait pas de salut, les communautaires étant les réprouvés. Mais en ces pages intéressantes j'ai goûté beaucoup, et je crois très utiles pour un grand nombre de lecteurs, la plupart des conseils que nous donne M. Gabriel Melin, l'un des plus intelligents disciples de l'abbé de Tourville, chargé de cours de science sociale à l'Université de Nancy. Il nous enseigne, ce que saint Ignace considérait comme fondamental, à ordonner notre vie. Et tenant pour acquise l'une des doctrines maîtresses de Frédéric Le Play, la prééminence de la vie privée, de la vie domestique, c'est à l'organisation de celle-ci qu'il s'attache. Que d'avertissements sensés et pratiques sur l'installation du foyer, que l'on doit faire indépendant et confortable, sur la manière d'user, sans abuser, de la presse des groupements de charité ou de bien public, des relations mondaines, sur la formation du caractère et de la volonté, sur la fonction essentielle de la famille, qui est l'éducation des enfants ! Il faut leur donner une éducation attentive, virile, élargissante, leur faisant une santé robuste, et les rendant capables de décision, d'initiative. Rares sont les points sur lesquels j'aurais quelques réserves à formuler. Je redoute que ceux auxquels on dit que le foyer ne doit abriter qu'un seul ménage n'entendent surtout : dehors les vieux parents. Je relève dans certaines citations empruntées à Mgr Ireland de quoi encourager un dédain arrogant et impie du passé. Et enfin je regrette un peu que l'auteur, si judicieux pourtant, et qui met ses amis en garde contre l' « anglo-saxomanie », présente continuellement comme un manuel du bon particulariste ce qui est en réalité — je ne saurais faire de ce livre plus grand éloge — un manuel de vie active, personnelle, laborieuse, vaillante et confiante.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Cours d'enseignement pacifiste. *Principes et application du pacifisme*, par A. SEVE. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de XVIII-395 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est un ouvrage de vulgarisation. Il est dédié « aux instituteurs et institutrices de France ». L'auteur est chef de bureau de l'instruction primaire à la préfecture de l'Ain et officier de l'Instruction publique. Son travail a été classé premier au concours international ouvert par le Bureau international de la Paix; il est présenté par une préface de M. Frédéric Passy, membre de l'Institut. Sa doctrine est

presque officielle. Il reflète les tendances avancées des maîtres actuels de la France et on peut, hélas! trouver plus d'une trace des idées qu'il préconise dans les nouveaux textes des règlements militaires en vigueur!! La première partie est consacrée aux principes du pacifisme, la seconde à ses applications effectives et surtout à l'arbitrage international. L'ouvrage est habilement composé et bien écrit, et M. Sève ne manque pas de tirer parti de beaucoup d'idées plus ou moins téméraires que des écrivains singulièrement maladroits se sont laissés aller à émettre pour justifier la guerre. Il se défend de prêcher l'antipatriotisme et l'hervéisme et veut bien condescendre à admettre la nécessité provisoire des armées et la légitimité du devoir militaire. Mais toute son œuvre est conçue en vue de développer dans la nation l'horreur du métier des armes. Je n'hésite pas à dire qu'elle est aussi abominable que dangereuse.

Quel est donc l'honnête homme qui ait jamais contesté que la guerre soit un fléau et que le développement des accords internationaux et de l'arbitrage soit une chose désirable? N'est-il pas universellement admis, depuis qu'il existe une civilisation chrétienne, que faire une guerre injuste est un crime de la part d'un gouvernement?

S'il ne s'agissait que de rappeler aux pouvoirs publics des règles aussi évidentes de morale, M. Sève aurait purement et simplement perdu son temps. Mais comment n'a-t-il pas compris que la guerre étant un fait toujours menaçant, et menaçant surtout pour la France, il faut à tout prix que la France soit en état de la faire avec succès sous peine de périr définitivement, et qu'un pays dans lequel les vertus guerrières et le métier des armes cessent d'être honorés perd sa principale chance d'être victorieux? Comment ne sent-il pas que si un gouvernement a le devoir de peser scrupuleusement les causes d'une guerre, les citoyens n'ont aucun moyen de les apprécier et que leur premier devoir est de se tenir toujours prêts à sacrifier tous leurs intérêts personnels et de famille pour marcher à l'ennemi quand la guerre est déclarée? Il importe bien peu que, dans la forme, la guerre soit offensive ou défensive ; l'attaque n'est-elle pas dans bien des cas la plus légitime des défenses? Un pays dans lequel les idées de M. Sève et de ses complices se seraient emparées de la masse des esprits et dans lequel aurait pénétré le mépris des vertus guerrières ne trouverait même plus de cadre pour son armée et serait mûr pour être la proie des autres. Il n'est que trop vrai que la vulgarisation des doctrines pacifistes a frayé un chemin facile à l'hervéisme et à la négation des devoirs envers la patrie. A défaut de raisonnement et de science historique, le cœur devrait le faire comprendre. Aussi, bien n'est-ce pas en quelques lignes qu'il est possible de réfuter ce fatras d'erreurs philosophiques et historiques. Mais c'est pour nous un devoir que d'en

recommander la pénible lecture aux hommes de tous les partis qui ont au cœur l'amour de la France et le souci des réalités. Peut-être pourra-t-elle les éclairer sur l'étendue des ravages que causent les fausses doctrines humanitaires de la franc-maçonnerie, dont le corps des instituteurs s'est fait en France l'odieux et néfaste porte-parole.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Roches et leurs éléments minéralogiques. *Descriptions, analyses microscopiques, structures, gisements*, par ED. JANNETTAZ. 4e éd. conforme à la 3e, augmentée de 8 planches. Paris, Hermann, 1910, in-8 de III-704 p. — Prix : 8 fr.

De ce compact et monumental volume de plus de 700 pages, sans compter 28 planches coloriées ou gravées et 2 cartes géologiques, on eût pu avantageusement en faire trois, assurément de non moindre valeur scientifique, mais plus maniables et plus faciles à feuilleter, car nous avons ici affaire à l'un de ces ouvrages de fond que, après avoir lu, on a besoin de consulter sans cesse, auxquels sans cesse on est dans le cas de se reporter.

Cette tomaison eût été d'autant plus facile que les trois « livres » ou grandes divisions que comprend cet ouvrage, savoir : I. *Propriétés générales des minéraux et des roches ;* II. *Les Minéraux ;* III. *Les Roches*, sont non plus seulement au sens métaphorique mais au sens purement littéral, des *livres*, qui auraient eu respectivement III-248, 224 et 232 pages.

Le livre 1er est un véritable traité de cristallographie. Après avoir donné les caractères généraux des substances minérales, tant des minéraux proprement dits que des roches, en indiquant les procédés de laboratoire pour les reconnaître, l'auteur passe aux caractères géométriques des formes cristallines des minéraux. Il entre ensuite dans de longs et importants développements sur les propriétés physiques de ces corps : densité, dureté, élasticité, couleurs en lumière naturelle, propriétés optiques, double réfraction, cristaux à un et à plusieurs axes, polarisation, mesure angulaire des axes, divers modes de microscopie, etc.; groupements et anomalies optiques. Ce livre premier se termine par un chapitre sur les propriétés chimiques, avec, comme toujours, les procédés d'analyse à employer.

Les minéraux proprement dits sont le sujet du livre II. Les minerais métalliques réunis par groupes de chaque métal : minerais de fer, minerais de manganèse, de nickel, d'étain, de plomb, de cuivre, d'argent, d'or, etc., viennent d'ailleurs après le diamant, le graphite, les minéraux d'origine végétale, les résines fossiles, le soufre et le tellure. Ils sont suivis des oxydes terreux, chlorures, silicates, carbonates, et autres pierres proprement dites. Ce deuxième livre se termine

par une étude comparée de la notation d'Haüy et Lévy et de celle de Miller.

Le livre III s'occupe des roches. Il y a un peu plus de cinquante ans, M. Coquand, professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Besançon, avait publié un volume sur le même sujet, un *Traité des roches* (1856, Besançon, Dodivers et Cie). La science a fait d'immenses progrès depuis lors. Cependant, comme méthode et clarté d'exposition, *les Roches* de M. Coquand pourraient soutenir la comparaison avec *les Roches* de M. Jannettaz; et, bien qu'un peu vieillies, les premières peuvent être encore consultées avec fruit. Mais où le maître de conférences à la Sorbonne révèle une supériorité qu'on ne saurait lui contester, c'est dans l'examen microscopique d'échantillons de roche coupés en minces lamelles : on y découvre des détails merveilleux le plus souvent insoupçonnés, comme le lecteur peut en juger par les reproductions coloriées qui en sont données dans le texte. Les gravures noires abondent également, comme, du reste, dans tout le volume, les figures géométriques partout où elles sont nécessaires ou utiles.

Très didactique et très complet, cet ouvrage se suffit à lui-même, sans qu'il soit besoin de recourir à des traités spéciaux pour les divers et variés aspects de la science que l'auteur envisage. L'intention de ce dernier a été que son volume — disons plutôt ses trois livres — pût servir non seulement aux chimistes, aux géologues et aux mineurs mais aussi aux industriels, aux architectes quant à la constitution du sol où ils doivent bâtir et à celle des matériaux qu'ils doivent employer, aux statuaires pour le choix des marbres sur lesquels doit s'exercer leur ciseau, aux agriculteurs enfin qui désirent connaître à fond le sol et le sous-sol des terrains à mettre en valeur.

J. D'E.

La Philosophie minérale, par A. de Lapparent. Paris, Bloud, 1910, in-16 de VI-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une excellente idée, qu'ont eue les éditeurs Bloud et Cie de réunir en un petit volume quelques-uns des nombreux écrits, discours, conférences du très regretté Albert de Lapparent, épars dans des revues et recueils divers où il eût été difficile de les aller chercher. Ce titre : *La Philosophie minérale*, est celui que l'éminent géologue avait donné à un discours prononcé par lui à une réunion d'étudiants, le 2 juin 1898. Ce discours forme l' « Introduction ». A la suite, on a réuni diverses autres œuvres réparties entre la *Revue de philosophie*, le *Correspondant*, la *Revue des questions scientifiques*, la *Revue de l'Institut catholique de Paris* et (en traduction française) les *Memorie della Pontificia Academia Romana dei Nuovi Lincei*.

Ces divers travaux se rapportent d'une manière plus ou moins immédiate au règne minéral. Une première partie, concernant les « Théories de la matière » et la « Cristallographie », donne de lumineux aperçus touchant les phénomènes de radio-activité, la constitution moléculaire des corps, la science des cristaux et son évolution. La seconde partie, consacrée tout entière à la préhistoire, peut se rattacher au règne minéral par l'emploi de la pierre taillée aux âges paléolithiques. Elle contient, d'ailleurs, une critique serrée des théories funambulesques, peut-on dire, auxquelles cette science, fort légitime en soi, a servi de prétexte; elle fournit, sur les glaciers quaternaires et sur leur contemporanéité avec l'homme, les données les plus probables que la science sérieuse ait pu réunir jusqu'à présent.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici un regret, ou plutôt un vœu. Nombreux sont encore les articles, et du plus haut intérêt, que M. de Lapparent a publiés, notamment dans le *Correspondant* et la *Revue des questions scientifiques*, de 1881 à 1904, et qu'il serait bien désirable de réunir également en volume. — L'histoire de la géologie, les tremblements de terre, les étoiles filantes, la houille, la géomorphogénie, les chemins de fer, le problème alpin, la pluie et le beau temps — j'en passe et non des moindres — tous ces sujets, traités dans ce style clair, attachant, accessible à tous, qui distingue la manière de l'aimable savant, gagneraient à se retrouver groupés ensemble.

Une légère critique, d'ordre presque matériel, aux éditeurs : dans les divers chapitres et paragraphes dont se compose le volume de *la Philosophie minérale*, notamment dans la deuxième partie, le lieu d'origine des articles n'est pas toujours suffisamment indiqué. Parfois même, il ne l'est pas du tout (p. 275, § 2). — Ce n'est là qu'un léger défaut qu'il sera aisé de faire disparaître lors d'une nouvelle édition.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Le Pèlerinage de Childe Harold, par Lord BYRON : version en vers, avec notes explicatives par GABRIEL LEPREVOST. Paris, Lemerre, 1910, in-18 de VI-177 p. — Prix : 3 fr. 50.

Quelques mots très discrets dans un hommage préliminaire à Byron nous apprennent que l'auteur, dont les yeux « ne voient plus les choses qu'en rêvant », a composé cette version dans les tristes loisirs que lui a faits la cécité. Cette circonstance touchante sera sûrement une recommandation auprès du lecteur, mais l'œuvre de M. Leprévost ne manque pas d'autres mérites pour se faire apprécier. C'est en effet dans l'ensemble une version fidèle, facile et d'agréable lecture, à laquelle on ne peut guère reprocher qu'une certaine mollesse et une disposition à la paraphrase qui affaiblissent plus qu'il n'était

inévitable la vigueur, le mouvement, la couleur de l'original. A la différence d'un précédent et plus nerveux interprète (Davesiès de Pontès), M. Leprévost s'est cru obligé d'étendre en douze alexandrins ce que Byron enferme dans sa strophe de neuf vers : de là une certaine prolixité. Il a également remplacé par des rimes plates les rimes savamment entrelacées de la strophe spensérienne, et l'on ne peut s'empêcher de regretter ce changement d'harmonie. Ces quelques réserves faites, et peut-être marquent-elles trop d'exigence, il reste que le traducteur s'est acquitté honorablement d'une laborieuse et difficile entreprise. A. Barbeau.

Anthologie de la littérature japonaise, des origines au XXe siècle. par Michel Revon. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 476 p. — Prix : 3 fr 50.

Cet élégant petit volume fait partie de la collection Pallas. L'auteur nous initie par ce recueil de morceaux choisis, en même temps qu'à la littérature des Japonais, aux idées, aux mœurs et à l'histoire de ce peuple qui a fait tant parler de lui depuis quelques années. Cette littérature pourrait se diviser en trois parties : avant l'importation de la littérature chinoise et du Bouddhisme, — pendant leur domination, — enfin, depuis l'invasion des idées et de la civilisation européennes, c'est-à dire depuis la révolution de 1867. L'auteur a préféré la partager en sept périodes plus ou moins longues, quelques-unes fort courtes, qui vont de l'origine de cette littérature jusqu'à nos jours. Chaque morceau ou spécimen est précédé d'une Introduction destinée à renseigner le lecteur sur son historique et son importance. La traduction est accompagnée de notes explicatives très érudites; elle offre d'ailleurs toutes les garanties de fidélité, grâce à la compétence spéciale de son auteur qui a vécu au Japon et par suite a étudié sur place une civilisation qui nous paraît si étrange. Les pièces de cette anthologie m'ont paru choisies avec discernement. Il faut savoir gré à M. Revon de nous avoir ouvert sur l'esprit, je dirai plus, sur l'âme japonaise un jour aussi agréable et aussi instructif tout ensemble. A. Roussel.

Piron, sa vie et son œuvre. par Paul Chaponnière. Genève, Jullien ; Paris, Fontemoing, 1910, in-8 de 463 p., avec portrait. — Prix 7 fr. 50.

Il ne semble pas d'après la longue, trop longue analyse (plus de 200 pages) que M. Chaponnière donne des ouvrages divers de Piron : parodies et opéras-comiques du théâtre de la Foire, comédies et tragédies du Théâtre Français, *la Métromanie*, *les Fils ingrats*, *Callisthène*, *Gustave Wasa*, *Fernand Cortez*, églogues, poésies mondaines,

odes sacrées, contes, épigrammes, etc., qu'il tienne dans l'histoire littéraire une place nécessaire, ou seulement utile, qu'il ait exercé une influence, fait entendre une note nouvelle, ou fait écho à la note des autres, émis sur les hommes et les choses de son siècle des vues intéressantes; et il a pourtant vu à l'œuvre Montesquieu, Voltaire, les Encyclopédistes et Jean-Jacques, n'étant mort qu'en 1773. Au moins son biographe n'a-t-il pas mis en lumière la contribution qu'il a pu apporter au mouvement des idées de son temps ou la façon dont il a réagi contre elles... S'il cribla Voltaire et La Harpe de ses traits, ce fut plus par animosité personnelle et concurrence d'homme d'esprit, que pour avoir vu la malfaisance du voltairianisme ; et s'il nous est montré fidèle, en son fond, et malgré ses écarts de plume et de conduite, aux croyances traditionnelles, rimant des psaumes sur le tard, comme le faisaient les « convertis » du grand siècle, et de goût classique en somme dans sa littérature, on ne voit pas qu'il ait eu nette conscience de la formidable bataille où la France était engagée, et on ne nous fait pas voir en quoi cette attitude de rimeur qui badine aux flancs du volcan est « représentative » aussi de toute une partie de la société du siècle et est un des éléments de son histoire. Donc, monographie par trop monographie, qui manque d'idées générales et de large horizon. Au moins la biographie, établie sur une bonne documentation, sur un classement des œuvres de Piron qui écarte bien des obscénités qu'on a prêtées à ce riche, sur des lettres éparses ou même inédites, dégage tant bien que mal sa figure de la légende qui en a fait tour à tour « un grand homme à la Bernardin de Saint-Pierre » (son apologiste et ami Rigoley), « un pauvre martyr obscur » (Arsène Houssaye), « un « pornographe » (Hippolyte Babou), ou « un bouffon inconscient » (Sainte-Beuve). Il apparaît ici comme un « chaud Bourguignon tintamarresque », qui, pris par une folle gaîté revanche d'une éducation trop austère et d'un amour malheureux pour une petite cousine, lâcha, mais à vingt-deux ans et dans un moment d'orgie, l'ode ignoble à *Priape*, qui devait lui faire plus tard manquer l'Académie et peser sur toute sa vie et sa réputation ; — qui, cherchant, comme tant d'autres, fortune littéraire à Paris, connut tour à tour la misère et les succès de salon, les victoires et les échecs, rima à tout venant et dans tous les genres, fut un des fournisseurs du *Caveau* et du théâtre de la Foire, aussi bien que de la Cour et du Théâtre-Français, et finit bourgeoisement ayant épousé, après vingt ans, sa maîtresse Mlle de Bar, célébrant Fontenoy, la convalescence du Bien-Aimé et la naissance du Dauphin, recevant des pensions, venant en aide à sa mère, à ses neveux et cousines, soignant bien sa pauvre femme devenue imbécile et paralytique, puis soigné à son tour par sa petite cousine Antoinette, sa « vigilante cuisinière » Nicole, vivant le dos au feu et le ventre à table,

amateur de bibelots, porcelaines et tableaux, visité de quelques vieux amis, sifflant tout ce qui paraît par bonne humeur d'abord, mais aussi pour se venger d'avoir été sifflé, au demeurant un bonhomme qui versifiait les hymnes de la Vierge et fut enterré à l'église Saint-Roch, sa paroisse... Et si ce n'est pas une réhabilitation complète, c'est quand même un plaidoyer, puisque le rideau est pudiquement baissé sur les œuvres badines et les gaillardises de ce Bourguignon salé — seul piquant, semble-t-il, de cette macédoine littéraire un peu fade.

GABRIEL AUDIAT.

Le Fléau romantique, par C. LECIGNE. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est de la bonne vulgarisation que le volume de M. l'abbé Lecigne. En neuf articles, dont sept furent d'agréables conférences offertes au public des Facultés libres (on dit : *libres*, et non plus : *catholiques*), et les deux autres, de bons articles comme il en faut aux revues de province, l'auteur, qui a de la méthode, de la lecture, des citations sous la main, un tour alerte, le style facile, franc et un peu gros du journaliste, plutôt que la phrase délicate et nuancée du professeur, redit à son tour, pour ceux qui l'ignorent, les origines étrangères, anglo-allemandes, du romantisme; — les névroses de Jean-Jacques, devenues le principe du déséquilibre de René, de George Sand, de l'épileptique Flaubert, de Gérard de Nerval, le suicidé, de Maupassant, le fou; — le *paradoxe littéraire* des romantiques, qui fait du désordre l'élément essentiel du génie; — le pathos de *leur religion*, sentimentale et blasphématoire à la fois; — le gâchis de *leur morale* tissée d'orgueil, de passion, d'individualisme; — le mensonge de *leur sociologie*, chimérique, idyllique, anarchique, faite de la « pitié suprême», de l'amour universel... et du sabotage sanglant de toute loi et toute autorité divine ou humaine... Rien à dire de ces utiles « leçons d'hygiène intellectuelle et morale », qui dénoncent bien le poison de toute cette littérature ; rien, sinon que, moins admirateur, pour ma part, que M. C. Lecigne, du paganisme littéraire de nos classiques, je suis aussi moins sévère que lui au christianisme de Chateaubriand, au lyrisme religieux de Lamartine et au *Speravit anima mea* de sa chapelle (par contre, je ferais, comme Veuillot, des réserves sur « l'humilité » et la parfaite attitude chrétienne de V. Hugo pleurant sa fille... à côté de sa maîtresse); et qu'enfin je trouve cette critique non point trop vigoureuse, mais un peu sèche, manquant de poésie, de tendresse, des deux bons sourires de la charité aux âmes et de l'émotion devant ce qui est vraiment beau.

Le dernier article, où est évoqué, à côté de Joseph de Maistre, son ami, le noble et fidèle serviteur de la Monarchie que fut le duc de Blacas, est le plus nouveau et le seul émouvant. GABRIEL AUDIAT.

Bon an, mal an. par HENRI LAVEDAN. 3e série. Paris. Perrin, 1910, in-16 de 377 p. — Prix : 3 fr 50.

M. Henri Lavedan a beaucoup d'esprit. Il en faut pour soutenir pendant plusieurs années l'engagement d'en fournir toutes les semaines à jour fixe, et, un peu comme au jeu des bouts-rimés, sur les sujets que vous jette la chronique parisienne, imprévus, disparates, et parfois très usés : allez-y, sur la mort de Messine, sur les danses d'Isadora Duncan, sur le procès criminel de Renard, sur la réception à l'Académie de Richepin, sur le concours agricole, sur l'exposition canine, sur le Salon de l'aviation, sur la traversée de la Manche par Blériot, sur la comète, sur le musée du costume, sur les danseurs russes, sur le carnaval, les poissons d'avril, les vacances, le jour des morts, Noël, ou les étrennes, sur le bal Bullier menacé de disparaître, aussi bien que sur la perte du ballon *la République*, sur Jeanne d'Arc ou sur Galliffet...

Or d'autres, d'éminents confrères et qui n'ont pas moins de valeur que M. Lavedan, ne se tirent de ces jeux — bien payés — que par des paradoxes, des pitreries, des danses sur la corde — et où l'on voit la corde — ... du verbiage. Chez M. Lavedan nul effort, et pas la moindre grimace. On le voit avec plaisir reparaître les cinquante-deux fois souriant sans contrainte, et le propos jaillissant avec aisance sur les lèvres. Mieux que cela, ces causeries mises telles quelles bout à bout dans un livre, font une lecture charmante, sans contradictions, sans redites, et qui, toutes légères qu'elles sont, ne donnent point l'impression du vide, mais au contraire offrent à butiner, pour qui saurait faire, un miel d'idées fines, d'observations d'un judicieux scepticisme, et de saines moralités... La raison? C'est que sous le badinage de libre allure et l'ironie à la parisienne il y a un esprit riche de souvenirs, curieux du passé, et qui mêle souvent de l'histoire à ses causeries; il y a un artiste qui, aux champs ou à la ville, dans le grenier de la vieille maison de famille ou parmi les roses de Bagatelle, devant le vieux château de Montal ou les soieries du premier Empire étalées aux Arts décoratifs sent et sait rendre par des mots chatoyants et fleuris l'élégance ou la poésie des choses; il y a surtout là-dessous une philosophie de la vie, faite du bon sens traditionnel, du bon goût français, et, au fond, tout au fond, du sentiment chrétien de la race : voyez les pages délicieuses, attendrissantes, ou très belles, sur *la jeune fille nouvelle*, sur le carême et les sermons d'autrefois en province sur la vie des morts en nous... Et après que ces causeries auront amusé, sans leur fausser l'esprit — bien au contraire — nos contemporains et nos contemporaines, ces petits volumes semblent devoir être dans cent ans — s'il y a encore des gens qui lisent — un tableau de la vie parisienne aux tons justes et commenté par quelqu'un qui en savait toutes les délicatesses et toutes les variétés.

GABRIEL AUDIAT.

Essais sur la littérature allemande, par A. Bossert, 2e série. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 329 p. — Prix: 3 fr. 50.

M. Bossert nous donne une seconde série de ses « Essais sur la littérature allemande ». Le dessein de l'auteur ne s'est pas modifié, et ce nouveau volume trouvera le même accueil sympathique que le premier : les amis de M. Bossert ne peuvent que se féliciter de le voir ainsi consacrer les loisirs de sa retraite à des études qui lui sont restées chères. Il s'y plaît, et il réussit à plaire : il est, comme j'ai eu l'occasion de le dire ici même, il est pour les lettres allemandes, ce que Gaston Boissier, auquel il ressemble par plus d'un côté, a été pour les lettres latines, un vulgarisateur aimable et spirituel, mais un vulgarisateur dans le bon sens du mot, qui répand dans le grand public le goût des littératures étrangères, resté jusqu'à présent l'apanage d'un petit nombre.

Dans le nouveau volume, les Essais sont très variés : *Weimar au temps de Gœthe*, *Gœthe directeur de théâtre*, où nos modernes directeurs de théâtre liront avec intérêt les *Règles pour les comédiens*, qui jusqu'à présent n'ont été comprises dans aucune des traductions des œuvres de Gœthe; *l'original de Werther* où M. Bossert a su très bien démêler dans le personnage de Werther les traits qui conviennent à Gœthe et ceux qui conviennent à Jérusalem; *Gœthe et Suleika*, ou le Divan-oriental-occidental, et la part qui revient dans ces poésies à Suleika, aliàs Marie-Anne Willemer, un des derniers amours de Gœthe. Le petit article *Schiller devant l'opinion allemande*, qui fut écrit à propos du centenaire du poète en 1905, n'a qu'un tort, c'est qu'il est trop court : Schiller cèdera toujours le pas à son glorieux ami, et vivra à son ombre, même chez les critiques les plus sympathiques à son génie. *La Correspondance entre Guillaume de Humboldt et sa femme Caroline de Dachenroeder*, est un des chapitres les plus intéressants de ce livre. Mettant à profit la publication qu'une arrière-petite-fille de Humboldt, Anna von Sydow, vient de donner des lettres échangées entre ses arrière-grands-parents, M. Bossert pénètre dans l'intimité de ce ménage resté poméranien et prussien, malgré son vagabondage cosmopolite à travers la France, l'Espagne et l'Italie. Comme son illustre frère, Alexandre, l'auteur du *Cosmos*, Guillaume de Humboldt, diplomate et ministre, l'ami de Gœthe, le correcteur de *Hermann et Dorothée*, était un homme de contemplation et de réflexion, un dilettante supérieur, qui, pendant la bataille de Leipzig et les traités de Vienne, trouvait l'occasion de traduire l'*Agamemnon* d'Eschyle : c'était un Poméranien métaphysique et positif à la fois qui se vantait de pratiquer la politique du succès comme notre Commynes, ou comme l'ironique Machiavel. Vient ensuite une analyse amusante de la monographie que Rudolf Lothar a

consacrée au principal théâtre de Vienne, à la Hofburg, le pendant en Autriche, de notre Comédie Française à Paris. Je recommande particulièrement au lecteur l'article intitulé : *Le Martyre d'un poète, Nicolas Lenau et Sophie Loewenthal* ; c'est une étude psychologique, très poussée, qui met à nu l'âme de Lenau et montre ce qui se passait dans le cœur du pauvre poète, pendant ces années de martyre où sombra son intelligence. Balloté entre l'amour jaloux de Sophie de Loewenthal, « l'Irrésistible » qui le forçait à porter son bonheur sous le manteau, et la séduction de Caroline Unger, l'immortelle chanteuse, « qui avait déchaîné un orage chantant de passion sur son cœur, » entre l'amitié maternelle d'Émilie von Rheinbeck et la tendresse compatissante de Marie Behrends, sa fiancée, le poète malheureux perd la raison, et dans sa cellule d'Oberdoebling, il ne reconnaît même plus Sophie qui vient le voir tous les quinze jours à l'asile. Dans *l'Immortelle Bien-Aimée de Beethoven*, l'auteur se range à l'opinion de Chantavoine, R. Rolland et Thayer, et croit que cette immortelle bien-aimée qui nous est connue par un brouillon de lettre écrit les 6 et 7 juillet (peut-être en 1807) est, non pas la comtesse Giulietta Guicciardini, mais bien Thérèse de Brunswick, comme on est autorisé à le déduire des confidences discrètes de ses Mémoires qui viennent d'être publiés récemment. L'ouvrage de S. Hensel sur la famille Mendelssohn offre à M. Bossert l'occasion de passer en revue les membres éminents de cette famille illustre, depuis Moses Mendelssohn, le père, le fondateur, le Socrate juif, l'ami de Lessing, jusqu'à son petit-fils, Félix Mendelssohn, le grand compositeur, l'auteur inoubliable du *Songe d'une nuit d'été*. Nous citerons, pour finir, l'article sur Théodore Fontane, ce descendant de huguenots français, qui n'a gardé de son origine que la manie de citer à contre-sens des mots français, parlant de soldats *captivés* et de Henri *Quint*. C'est un Berlinois classique, qui se croit un grand poète lyrique et reste un romancier convenable. La *Correspondance entre le roi Frédéric Guillaume III et la reine Louise*, et *la Vie d'un soldat d'il y a cent ans*, croquis d'un officier hessois des armées de Napoléon, terminent le volume et ajoutent une note militaire aux dissertations purement littéraires des articles précédents.

L. Mensch.

L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole, par Ramón Menéndez Pidal ; trad. de Henri Mérimée. Paris, Colin, 1910, in-8 de xxvi-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici quelque quinze ans, M. et Mme Lawrence Turnbull instituèrent en faveur de l'Université John Hopkins, de Baltimore, un legs destiné à la fondation de séries annuelles de conférences. Conformément aux volontés des testateurs, les critiques les plus en vue sont

chargés à tour de rôle d'entretenir le public américain des poètes de leur pays. C'est dans ces conditions que M. F. Brunetière eut à parler, en 1897, de la poésie française. En 1909, c'est à M. Pidal qu'on s'adressa pour traiter de la poésie espagnole. On ne pouvait faire un meilleur choix. Tout jeune encore, M. Pidal, par la sûreté de sa méthode, l'étendue de ses connaissances et la valeur de ses travaux, s'est placé au premier rang des érudits européens. C'est l'histoire de l'épopée espagnole qu'il développa en ses conférences, auxquelles correspondent les sept chapitres de ce livre. Il suffit de l'ouvrir pour voir combien M. Pidal est maître de son sujet, auquel l'avaient préparé de longue main ses remarquables études sur le poème de *Mio Cid*, les chroniques et les romances.

Après avoir exposé les origines de l'épopée castillane et ses caractères généraux, l'auteur examine dans tous leurs détails les diverses chansons de geste : *Poème de Fernan Gonzalez*, *Chanson du siège de Zamora*, *Poème de Mon Cid*, *Les Enfances de Rodrigue*. Il nous montre ensuite la décadence de l'épopée, et comment les plus anciens romances ne sont que des fragments détachés de ces rapsodies primitives. Mais les romances eux-mêmes perdent peu à peu leur inspiration héroïque et populaire; ils deviennent une formule métrique à l'usage des poètes de profession. Toutefois, ils se survivent dans la littérature dramatique, et c'est grâce à eux que, vers la fin du XVIe siècle, la vieille épopée reparaît sous forme de *comedias*. Un dernier chapitre relate comment, après le triomphe momentané de la tragédie française en Espagne, les romantiques, sur les traces du duc de Rivas et de Zorrilla, vinrent puiser à leur tour dans le trésor des légendes et des traditions épiques. On le voit, le champ d'investigations de M. Pidal est des plus vastes, puisqu'il s'étend des origines de la langue castillane jusqu'à nos jours. Son excellent travail déborde par endroits de son cadre et touche à plusieurs problèmes d'histoire littéraire dont il donne la solution d'après les découvertes les plus récentes. Ce livre est fort bien traduit et précédé d'une substantielle Préface.

LÉO ROUANET.

HISTOIRE

Impérialisme ancien et moderne, par Lord CROMER. Trad. et préface par le vicomte GUY DE ROBIEN. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de XXIII-151 p. — Prix : 2 fr.

Un très distingué collaborateur du *Polybiblion* faisait observer récemment (t. 72, p. 66) que le mot « *impérialisme* », d'origine nouvelle dans la langue politique, offre un sens assez mal défini. Comme il importe tout d'abord de s'entendre, je commencerai par préciser quelle portée lord Cromer lui attribue : c'est l'exercice de la domination

par un peuple sur d'autres peuples différents de lui par la race, la langue et les mœurs. Thoutmès III et Alexandre le Grand, dans l'antiquité, l'Espagne, la Hollande, la France, la Russie, dans les temps modernes, ont fourni ou fournissent des exemples d'impérialisme. Mais les deux modèles les plus intéressants sont l'empire romain, pour la période ancienne, et l'empire britannique, pour la période contemporaine. Ce sont ces deux formes d'impérialisme que lord Cromer s'attache à comparer.

Dans l'ensemble, le parallèle est tout à l'avantage des Romains. Ils étaient parvenus à fondre et à faire vivre en bonne harmonie des peuples qui se sont traités en ennemis à toutes les autres époques de l'histoire. Comment expliquer que, là où Rome avait réussi, les peuples modernes sans exception ont échoué? C'est que, dit lord Cromer, le problème à résoudre est plus compliqué qu'autrefois. Trois difficultés nouvelles ont surgi, avec lesquelles n'avaient point eu à compter les anciens. D'abord, l'établissement de religions intransigeantes : le christianisme et le mahométisme. Le polythéisme, par définition, admettait un nombre indéfini de dieux : il n'avait pas d'effort à faire pour se montrer accueillant aux divinités des vaincus. Le Dieu exclusif des chrétiens ou des musulmans ne saurait se prêter à de semblables complaisances. Cette particularité est essentielle. Elle suffirait à expliquer l'inaptitude des modernes à assimiler les indigènes des colonies. Car les Romains eux-mêmes ont été impuissants à renverser cette barrière dans le cas unique où ils se sont heurtés à elle, dans le cas des Juifs.

Une seconde pierre d'achoppement réside dans la naissance d'un esprit national, qui porte les vaincus à conserver obstinément leur langue, tandis que les peuples conquis par les armes romaines s'empressèrent d'abandonner leurs idiomes et d'adopter le latin. Enfin, lord Cromer signale en troisième ligne ce qu'il appelle le « préjugé de couleur » (n'est-ce pas plutôt un fait qu'un préjugé?) : cette répulsion mutuelle de gens d'apparence physique très différente a créé un obstacle aux mariages mixtes et empêché la fusion du peuple dominant avec les peuples sujets. Ces divers points de vue sont développés avec un grand luxe de citations d'auteurs grecs, latins, anglais ou français, qui révèlent un érudit tout à fait remarquable chez l'éminent homme d'État à qui l'Angleterre doit la possession de l'Égypte.

H. Rubat du Mérac.

Esquisse d'une histoire de France, par Eugène Cavaignac. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-8 de 817 p., avec 3 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

« Le tableau que j'ai tracé, si sommaire soit-il, se demande M. Ca-

vaignac à la fin de ce volume, est-il suffisamment approché de la réalité? » Pour ma part, je ne saurais répondre affirmativement à l'auteur. Il est assurément difficile de résumer en 600 pages toute l'histoire de France; il y faut une préparation que M. Cavaignac ne me paraît pas avoir, en dépit des nombreuses lectures auxquelles il fait allusion dans son avertissement et dont d'ailleurs on trouve des traces en parcourant son travail. Le tableau n'est ni exact ni complet; l'esquisse demeure inachevée et à peine ébauchée sur plus d'un point; les faits manquent trop souvent; deux ou trois pages, d'ailleurs vagues, suffisent-elles par exemple à retracer le règne de saint Louis? Le lecteur qui penserait trouver ici un manuel, qui demanderait à ce livre des enseignements précis, se tromperait d'adresse; la lecture de cet ouvrage semble supposer ou exiger chez le lecteur une connaissance déjà suffisante des événements. Quant aux idées de M. Cavaignac, elles me semblent contestables sur plus d'un point; ce qu'il dit de l'histoire religieuse de notre pays appelle les plus fortes réserves. Je serais assez d'accord avec lui pour voir dans la période qui s'étend de 1635 à 1763 le point culminant de notre histoire, l'époque qui « est, par excellence, le siècle de la France ». Mais les livres entre lesquels il a réparti les chapitres de son esquisse ne répondent plus à cette idée juste : I. Les Origines de la France (jusqu'à 1494) ; II. La France et l'équilibre (1494-1661) ; III. Louis XIV (1661-1715) ; IV. Trafalgar (1715-1815) ; V. Sedan (1815-1898). Le choix de ces deux derniers titres prête aussi à la critique. Est-il juste, est-il heureux de résumer tout le XVIIIe siècle et l'empire en Trafalgar et tout le XIXe en Sedan ?

E.-G. L.

La Crise religieuse du XVe siècle. Le Pape et le concile (1418-1450), par NOËL VALOIS. Paris, A. Picard et fils, 1909, 2 vol. in-8 de XXIX-408 et 426 p. — Prix : 20 fr.

M. Noël Valois, le savant historien du Grand Schisme et de la Pragmatique Sanction, se devait et nous devait de donner à son œuvre son complément naturel : une étude sur la crise conciliaire du XVe siècle. Il l'a fait avec les qualités qu'on lui connaît et dont il est bien superflu de le louer : étendue et souvent nouveauté de l'information, clarté dans le récit, finesse et sûreté dans l'exposé des doctrines les plus ardues et les plus délicates, objectivité absolue. Il n'a rien dissimulé des justes reproches qu'encourt la politique d'Eugène IV: son népotisme, ses faveurs à des agents notoirement indignes, sa prédilection pour l'emploi de la force, ou ses roueries diplomatiques, ses alternances de violence et de faiblesse. Mais que dire du concile? En laissant même de côté les considérations théologiques, et à n'envisager les choses qu'en réaliste, peût-on rien imaginer de plus outre-

cuidant que la prétention de cette poignée de prélats ou de clercs de représenter l'Église universelle? Le nombre ridiculement restreint des membres du concile, pendant la plus grande partie de son interminable existence, suffirait à trancher la question contre lui. On touche ici du doigt l'une des difficultés insurmontables que soulevait le dogme, sacré pour beaucoup d'esprits, de la périodicité des conciles. Si on eût prétendu l'appliquer réellement, avec la longueur des voyages, le peu d'exactitude et d'empressement de beaucoup de prélats, les lenteurs de la procédure, la nécessité de se tenir sans cesse en contact avec les puissances et d'attendre leur bon plaisir, le plus clair du temps des évêques se serait passé en voyages, en énervantes attentes, en discussions interminables, au grand détriment de la résidence, et au préjudice de cette fameuse réforme, de laquelle on parlait tant, et dont la première condition était l'accomplissement, par chacun, de son devoir d'état. En fait, parmi les partisans mêmes de la théorie conciliaire, bien peu faisaient à leurs principes le sacrifice d'un si gros dérangement. Le plan de M. Valois ne l'amenait pas à traiter longuement des décrets de réforme émanés du concile. Les bonnes intentions et les bonnes choses n'y manquaient pas. Il ne faut pas cependant trop vanter le zèle du concile, pas plus qu'il ne serait juste de faire d'Eugène IV un adversaire de la réforme. La vérité est que les deux partis la désiraient; mais chacun aimait mieux qu'elle ne se fît pas, que de la laisser faire par l'autorité et au profit de l'autre; le Saint-Siège était plus porté à l'ajourner, et le concile à la bâcler pour s'en faire une arme de guerre. Ainsi seulement peut s'expliquer le décret sur les annates, supprimées sans que l'on se préoccupât de trouver une compensation reconnue cependant nécessaire; procédure qui serait absurde si l'objet n'en avait pas été de contraindre le Pape à capituler. Entre les deux adversaires, le vrai fond du débat était d'ordre théologique; il s'agissait du fameux principe, posé à Constance, de la supériorité du concile sur le Pape. L'erreur énorme des pères de Bâle — nous ne parlons encore qu'en politique — fut de croire que la chrétienté tenait à ce principe plus qu'à l'unité, et de méconnaître une des forces morales les plus évidentes de l'époque, l'horreur du schisme. Quant au Saint-Siège, M. Valois, et c'est l'une des parties les plus intéressantes de son ouvrage, a admirablement montré quelle fut son attitude à l'égard du fameux décret; il évita toujours de le reconnaître, tout en se gardant d'abord de le condamner. Au cours du deuxième conflit avec Bâle, Eugène IV ose peu à peu exprimer sa pensée; il essaie d'abord de soutenir qu'on abuse du décret, qu'on en force le sens; puis il le rejette catégoriquement par la bulle *Etsi non dubitamus* de 1441, dont M. Valois a le premier fait ressortir l'importance. Seulement, une fois le concile en déroute, on en revient

aux formules flottantes, qui écartent par prétérition au lieu de condamner, et, pour trancher le mot, aux équivoques. Le désir de rétablir la paix inspira à Eugène IV et à Nicolas V un esprit de conciliation qui surprend aujourd'hui. En fin de compte, la crise se terminait par la victoire de la Papauté; il est vrai que la Réforme allait bientôt détruire les résultats de cette victoire dans une grande partie de l'Europe. E. JORDAN.

La Belgique au XVIIe siècle. Albert et Isabelle. *Études d'histoire politique et sociale*, par VICTOR BRANTS. Louvain, Ch. Peeters; Paris, Champion, 1910, in-8 de x-224 p. — Prix : 5 fr.

Le gouvernement de l'archiduc Albert d'Autriche et de sa femme, l'infante Isabelle, fille de Philippe II, roi d'Espagne, aux Pays-Bas, est demeuré cher à la mémoire des Belges, comme un premier essai d'autonomie, sinon de complète indépendance. L'un des maîtres les plus distingués de l'Université de Louvain, M. Victor Brants, a consacré aux principaux caractères et à certains détails significatifs de leur administration une série d'études, réunies ensuite en un volume que nous avons lu avec un grand intérêt et que nous sommes heureux de signaler et de recommander à nos lecteurs. Voici les sujets traités : *Introduction*. L'Autonomie internationale de la Belgique sous les archiducs Albert et Isabelle (1598-1621). — I. Vue générale du gouvernement. — II. La Monarchie tempérée. Les États représentatifs. — III. L'Organisation politique. Conseils et ministres. Autorités locales. — IV. Le Pouvoir législatif. Coutumes et ordonnances. — V. Les Impôts. — VI. La Politique monétaire. — VII. Les Affaires d'argent. L'Usure. — VIII. La Politique industrielle. — L'intérêt de ce volume ne se borne pas à la Belgique. Les très nombreuses similitudes et les quelques différences qu'il présente entre les institutions et coutumes des Pays-Bas et les institutions et coutumes françaises à la même époque sont instructives (cf. notamment p. 84). Un rapprochement, par exemple, s'établit de lui-même entre telles pages de M. Brants et le livre de M. Fagniez, d'ailleurs cité : *L'Économie sociale sous Henri IV*. On ne doit pas non plus négliger de remarquer au cours de ces études et de mettre à profit, dans un ordre plus général encore, les discussions de droit public et les curieuses citations de théologiens qui s'y rapportent (Cf. p. 60, 67, 114 et suiv., 150 et suiv.). M. Brants n'a pas oublié de rappeler à ce propos le bel ouvrage de notre collaborateur M. André Lemaire : *Les Lois fondamentales de la monarchie française d'après les théoriciens de l'ancien régime*. Le goût de l'exactitude et de la précision des détails ne gêne en rien, chez le docte professeur de Louvain, la louable tendance de son esprit à s'élever aux vues générales. C'est un bon livre de plus qu'il nous a donné. M. S.

L'Amiral d'Estaing, 1729-1791, par le marquis CALMON-MAISON. Paris, Calmann-Lévy, 1910, in-8 de II.-513 p., avec portrait. — Prix 7 fr. 50.

C'est une étrange et bien inégale figure que celle de l'amiral d'Estaing, que vient de retracer M. le marquis Calmon-Maison : de grandes qualités, mais des défauts peut-être plus grands encore, qui finissent par obscurcir et annihiler les qualités. Issu d'une des plus anciennes familles de France, dont l'auteur avait sauvé Philippe-Auguste à Bouvines, le comte d'Estaing débuta comme ses ancêtres, dans l'armée de terre. Après s'être battu en Europe dans la guerre de la Succession d'Autriche, il prit part à l'aventureuse expédition aux Indes du comte de Lally. Il y fit brillamment son devoir, à la tête de la brigade de Lorraine; mais à l'attaque de Madras, il tomba aux mains des Anglais. Relâché sur parole, mais ne pouvant rester inactif, et par une interprétation un peu équivoque, estimant qu'il ne s'était engagé à ne pas servir que dans l'Inde, il s'improvisa officier de marine, arma deux vaisseaux et avec eux fit une guerre acharnée aux Anglais dans le golfe Persique, puis et surtout à Sumatra où, avec son équipage d'occasion, il s'empara de Natal, Tappanooly, Mocomoco, etc. Fait de nouveau prisonnier en rentrant en France, puis enfin définitivement libéré et promu, à cause de ses audacieux exploits, lieutenant général, il fut nommé gouverneur des Iles-sous-le-Vent. Ce n'était point un poste facile : M. le marquis Calmon, à l'aide du Journal de d'Estaing, conservé aux archives de la marine, a tracé un tableau bien curieux mais bien navrant de l'état de nos colonies d'Amérique à la fin de la guerre de Sept ans : partout le désordre, la ruine, la division; d'Estaing, avec son énergie et sa passion de la discipline, essaya de rétablir un peu d'ordre dans ces îles, soit à la Martinique, soit à la Guadeloupe, soit à Saint-Domingue, mais il n'y put réussir, et en butte à l'hostilité à la fois des colons et des fonctionnaires, il dut rentrer en France. La guerre d'Amérique vint ouvrir un nouveau champ à son activité. Envoyé à la tête d'une flotte — car de l'armée de terre il avait passé dans l'armée de mer — pour porter secours aux insurgents, il débuta par de glorieux succès, la prise de Saint-Vincent et celle de la Grenade : ce dernier exploit surtout lui fit en France une énorme popularité; mais, très habile pour de hardis coups de main, il ne semble pas avoir été aussi bien doué pour les longues combinaisons de la grande guerre; il échoua devant Savannah, et, après une tentative infructueuse avec la flotte espagnole, vit sa carrière terminée par la paix de 1783. La Révolution approchait : imbu des idées américaines, très infatué de son propre mérite et se croyant mal récompensé de ses services, d'Estaing se lança à corps perdu dans le mouvement. Ce général, qui avait été à cheval et plus que sévère sur la discipline, ne rêva plus que garde nationale et soldats citoyens;

commandant à la garde nationale de Versailles, il ne sut ni prévenir ni empêcher l'invasion des 5 et 6 octobre. Ce courtisan se crut en droit d'écrire à la Reine des lettres aussi inconvenantes que pleines de fatuité; et dans le procès de Marie-Antoinette, l'attitude de ce « soldat » et de ce « matelot » comme il s'intitulait lui-même, fut déplorable. Mais cet abaissement même ne le sauva pas : sept mois plus tard, le 28 avril 1794, il montait à son tour sur l'échafaud. Il avait du courage, il n'avait pas de caractère. Et l'on ne peut que souscrire au jugement par lequel l'auteur termine ce beau volume :

« Brave soldat, marin hardi plutôt qu'expérimenté, bon quoique violent... parfois dur pour ses officiers, comme d'ailleurs pour soi-même, par-dessus tout soucieux d'accumuler le plus d'illustration possible sur un nom dont il se montrait fier et qu'il savait destiné à bientôt s'éteindre, d'Estaing, de son épée, servit noblement la France. Mais ses idées « américaines » et philosophiques le jetèrent dans la Révolution, où malheureusement pour sa mémoire, l'ambition le retint. Et en mourant « il dut sentir douloureusement combien il avait manqué à ses ancêtres en offensant la Reine et en renïant son Roi. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et documents relatifs aux XVIIIe et XIXe siècles, J. P. BRISSOT. **Mémoires (1751-1793),** publiés avec étude critique et notes par CL. PERROUD. Paris, A. Picard et fils, s. d., 2 vol. de LI-401 et 405 p., avec portrait. — Prix : 15 fr.

C'est en 1830 et 1832 que furent publiés pour la première fois chez le libraire Ladvocat, les *Mémoires de Brissot*; deux volumes furent édités par M. de Montrond, les deux autres par Lhéritier. Mais ces Mémoires étaient-ils authentiques, et Brissot même avait-il laissé des Mémoires? La question a été agitée plusieurs fois et diversement résolue. Un érudit bien connu par ses travaux sur l'époque révolutionnaire, M. Cl. Perroud, vient de la reprendre. Depuis six ans, avec une grande patience et un souci profond de l'exactitude, il a étudié, composé, contrôlé les textes et il est arrivé aux conclusions suivantes. Oui, Brissot a réellement composé des Mémoires; cela résulte des déclarations de Champagneux et de Mme Roland elle-même, qui devaient être bien informés. Mais il ne les a pas composés dans la forme où MM. de Montrond, Lhéritier et plus tard M. de Lescure les ont donnés au public. Les éditeurs successifs ont inséré dans le texte primitif tantôt d'autres œuvres de Brissot, des passages de ses discours, par exemple, ou des articles de son journal *le Patriote français*, tantôt des lettres, empruntées à sa correspondance, tantôt même des passages d'autres auteurs, de Bachaumont notamment. Comment se reconnaître dans ce dédale? Car on ne pouvait avoir re-

cours au manuscrit authentique, qui est perdu. M. Perroud ne s'est pas découragé cependant, et, à force de travail, il est parvenu à reconnaître que sur les 1 300 pages de l'édition de Montrond, 600 pages sont des interpolations avérées, 100 pages sont suspectes et 100 proviennent de lettres qu'il convient de reporter ailleurs. Et ces constatations, qui paraissent incontestables, l'ont amené à refondre complètement la publication. Il a renvoyé les lettres à un volume spécial qui paraîtra ultérieurement. Et des parties reconnues authentiques il a composé les deux volumes que nous annonçons aujourd'hui et qui contiennent le récit des années de jeunesse de Brissot, depuis sa naissance jusqu'en 1787 et les morceaux composés à l'Abbaye ou à la Conciergerie, soit pour raconter son arrestation à Moulins en juin 1793, soit pour se justifier des accusations d'Amar et de Saint-Just. Quant aux passages suspects, l'auteur les a insérés entre crochets, prévenant ainsi le lecteur de ses doutes sur leur authenticité. Et il semble bien que, grâce à ce travail si consciencieux et si minutieux, vrai travail de bénédictin, nous avons maintenant une édition définitive des *Mémoires de Brissot* ; aussi nous remercions M. Perroud de n'avoir pas reculé devant ce rude labeur. Une simple critique cependant : comment, avec son souci passionné de l'exactitude, a-t-il conservé, si agréable soit-il, le portrait de Mme du Barry, qui n'est manifestement pas de Brissot, puisqu'il est extrait textuellement de la *Galerie des Dames françaises*, à laquelle Brissot était tout à fait étranger?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Gobel, évêque métropolitain constitutionnel de Paris, par GUSTAVE GAUTHEROT. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1911), in-8 de XLV-417 p., avec illustrations et un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Par son origine, Jean-Baptiste-Joseph Gobel appartenait à cet étrange évêché dont le siège nominal était à Bâle, le siège réel à Porrentruy et qui comprenait dans sa circonscription une partie suisse, une partie allemande et une partie française. Après de brillantes études chez les jésuites et un séjour de quatre ans au Collège germanique à Rome, il revint à Porrentruy et devint rapidement chanoine, puis vicaire général du prince-évêque, et enfin suffragant et évêque de Lydda. La carrière était brillante, mais elle ne suffisait pas à son ambition et à son ardeur de jouissance. Il aimait le faste, les belles choses, la vie luxueuse, et, pour satisfaire à ses goûts, il lui fallait beaucoup d'argent. Intermédiaire habituel entre son évêque et le gouvernement français, il avait de fréquents rapports avec Vergennes. Ses lettres se terminent presque toutes par des demandes de pensions ou d'abbayes. C'était un quémandeur insatiable et il en était arrivé à lasser la patience du ministre et même du bon Louis XVI. Nommé

député aux États généraux par les électeurs de Belfort, Gobel ne prit pas une situation prépondérante à l'Assemblée, mais, lorsque fut exigé le serment à la Constitution civile, il fut des premiers à le prêter. Son zèle fut récompensé : le 13 mars 1791, il fut élu évêque de Paris, en remplacement de Mgr de Juigné qui, comme l'immense majorité des évêques de France, avait refusé un serment schismatique. « Étant le plus médiocre, il fut le plus élu », a dit excellemment M. de la Gorce. La Société des Amis de la Constitution, précurseur de la Société des Jacobins, s'empressa de le féliciter, et le nouvel élu la remercia en l'assurant qu'il viendrait le plus souvent possible y « puiser les principes de sagesse, de modération et de civisme dont tous les fonctionnaires publics doivent se pénétrer ». Dès lors, il fut l'homme lige, le serviteur obéissant des révolutionnaires, leur sacrifiant tout par vanité, par ambition et aussi par faiblesse. Ce que fut ce court et triste épiscopat, il faut le lire dans le beau livre si documenté de M. Gautherot. Gobel en vint à toutes les lâchetés et à toutes les apostasies. Il prête sa cathédrale et son concours à une foule de cérémonies grotesques et inconvenantes dans une église. Il en vint à installer comme curé de Saint-Augustin un prêtre marié, l'abbé Aubert, tandis que son premier vicaire épiscopal conduisait à une stalle d'honneur la femme du curé. Il en vint enfin à se transporter à la Convention pour y déposer sur le bureau ses lettres de prêtrise, en déclarant qu'il ne devait plus y avoir d'autre culte national que celui de la liberté et de l'égalité. Tant de lâcheté ne le sauva pas, et le jour ne tarda pas où il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire avec son ami et maître Chaumette et condamné à mort comme lui. En ce moment, du moins, il se ressaisit ; il écrivit une lettre suprême de confession et de désavœu à son grand vicaire, l'abbé Lothringer, et sur l'échafaud, tandis que la foule hurlait : *Vive la République* ! il répondit par un cri éclatant : *Vive Jésus-Christ* !

Nous n'avons pas à craindre de nos jours de semblables apostasies; néanmoins l'histoire est à méditer et il faut remercier l'éminent professeur d'histoire de la Révolution à l'Institut catholique d'en avoir tracé un si complet et si instructif tableau.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Un Défenseur des principes traditionnels sous la Révolution. Nicolas Bergasse, avocat au Parlement de Paris, député du tiers-état de la sénéchaussée de Lyon aux États généraux (1750-1832). Introduction par ÉTIENNE LAMY. Paris, Perrin, 1910, in-8 de LXXXVI-445 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Qui connaît aujourd'hui Nicolas Bergasse? Tout au plus se souvient-on qu'il fut un adepte fervent de Mesmer. Mais de sa vie, de ses œuvres,

que sait-on? Et cependant sa vie fut singulièrement remplie et d'une rare unité; ses œuvres furent considérables et hautement appréciées en leur temps. La piété des siens a donc eu raison d'élever à sa mémoire un monument digne de lui dans le beau livre édité par la maison Perrin, et que M. Étienne Lamy, de l'Académie française, a fait précéder d'une Introduction en tous points magistrale.

Nicolas Bergasse était né à Lyon en 1750; après une solide éducation chez les jésuites d'abord, puis chez les oratoriens, il fut pris comme secrétaire par le lieutenant de la sénéchaussée, qui eut l'heureuse idée de lui confier le soin de composer ses discours; le premier qu'il fit, un discours sur l'Honneur, le classa du premier coup parmi les orateurs d'avenir, et lorsqu'il acheta à Paris une charge d'avocat au Parlement, sa réputation était assurée. Le procès retentissant qu'il plaida contre Beaumarchais pour le banquier Kornmann et qu'il perdit cependant, ne le fit pas déchoir, et lorsque vinrent les élections pour les États généraux, il fut nommé député du tiers-état par la sénéchaussée de Lyon. Ses vues à la fois hardies et sages sur les réformes à opérer le désignèrent pour le comité de constitution dont il fit partie avec les chefs des *monarchiens* : Mounier, Malouet, Lally Tollendal et Stanislas de Clermont-Tonnerre. Mais si Bergasse voulait réformer, il ne voulait pas bouleverser; s'il désirait améliorer, il n'entendait pas détruire; s'il demandait la liberté, c'était une liberté réglée, basée sur les principes religieux, aussi loin de la licence que du servilisme. Avec de semblables idées il ne pouvait être longtemps d'accord avec les chefs du mouvement révolutionnaire et il ne tarda pas en effet à quitter le comité de constitution. L'émeute du 14 juillet, et plus encore les journées d'octobre et le retour forcé du Roi à Paris l'indignèrent et quand l'Assemblée vint s'établir à son tour dans la capitale, il refusa de la suivre. Il n'émigra pas comme Mounier; mais il ne parut plus aux séances. Désespérant de faire triompher ses opinions dans une assemblée entraînée par les violents et sous la domination de la populace, il s'efforça d'y rallier le public par ses écrits ou le Roi par ses conseils. De là, la *Protestation contre les assignats* où, avec une rare divination, il prédit que la confiscation des biens du clergé conduirait à la banqueroute; de là les *Réflexions sur la Constitution*, où il fit preuve de la même clairvoyance; de là, aussi, des relations avec Louis XVI qui excitèrent la jalousie de Mirabeau et des mémoires où il prêchait au Roi, inutilement hélas! la fermeté et la résistance. Moderne Cassandre, il prophétisait les malheurs à venir, mais sans pouvoir convaincre ceux qui l'écoutaient. La Terreur le trouva à Bagnères-de-Bigorre où il soignait une santé très ébranlée; sur la dénonciation d'un de ces misérables délateurs qui pullulent dans les temps troublés, il fut emprisonné ; mais le 9 thermidor le sauva.

Sous le Consulat et l'Empire, il se tint à l'écart, se contentant de préparer de grands ouvrages philosophiques. La Restauration l'enchanta naturellement; mais, là encore, il ne reprit pas la place qui lui semblait due dans les conseils du gouvernement. Si Alexandre Ier venait s'entretenir avec lui dans son modeste appartement du faubourg du Roule, si les souverains étrangers lui empruntaient un projet de Sainte-Alliance contre la Révolution, Louis XVIII le tenait à l'écart. Bergasse se rapprochait des ultras; il se livrait à de vives critiques contre la charte, publiait les *Vues politiques d'un homme d'État*, l'*Essai sur la loi, sur la souveraineté et la liberté de la presse* où il battait en brèche les fausses idées libérales, comme celle de la souveraineté du peuple et dénonçait déjà, à cette époque, la conspiration maçonnique dont nous voyons le triomphe aujourd'hui. Un jour même dans son *Essai sur la propriété*, il attaqua avec vigueur la confiscation des biens des émigrés, en demandant sinon la restitution de ces biens, du moins une réparation du dommage causé. Le ministère mécontent le traduisit en justice; une éloquente défense de Berryer lui valut un acquittement triomphal et le ministère suivant, appliquant ses idées, fit voter cette indemnité des émigrés qui fut une des mesures les plus sagement réparatrices de la Restauration. Bergasse eut encore la joie de voir le succès de l'expédition d'Espagne qu'il n'avait cessé de préconiser, puis la douleur d'assister à la chute de Charles X. Il mourut deux ans après, en 1832.

Toutes les idées de ce grand méconnu que fut Bergasse seraient-elles applicables? Évidemment non. Mais elles devraient être méditées par les législateurs; celle-ci, par exemple, que nous empruntons à son *Discours sur les préjugés* : « Il n'appartient qu'à des législateurs imbéciles de séparer les vérités religieuses des vérités politiques. A l'époque où l'on entreprendrait de faire une pareille séparation, ce ne serait pas seulement le cœur, mais l'intelligence des peuples qui serait corrompue, et si un tel ordre de choses pouvait durer, il n'y a pas de crimes, d'extravagances, de folies furieuses, auxquelles il ne fallût s'attendre.

Cette pensée-là, Bergasse en a vu, sous ses yeux, la réalisation. Sommes-nous bien sûrs de ne pas la revoir à notre tour ?

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Armand de Chateaubriand, correspondant des princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809), d'après des documents inédits, par E. HERPIN. Paris, Perrin, 1910, petit in-8 de IV-376 p. — Prix : 5 fr.

Le cousin germain de l'illustre écrivain : Armand-Louis-Marie de Chateaubriand, né le 15 mars 1768, à Saint-Malo, fusillé le 31 mars 1809.

jour du Vendredi saint, à Paris, dans la plaine de Grenelle, fut mêlé toute sa vie aux complots royalistes de la Bretagne. C'est pour avoir été pris au milieu des péripéties les plus émouvantes que l'Empereur le fit passer en jugement et condamner par une commission militaire. Le cadre pittoresque de cette vie agitée, aux bords de la mer, dans le Val sauvage de l'Arguenon, à Jersey, à Guernesey, dans les villages et les bois des environs de Plancoët, prêtait à des descriptions; l'auteur, qui connaît à merveille la « Côte d'émeraude » n'a pas résisté au plaisir de nous en énumérer les charmes et les beautés, d'en préciser les détails; son récit en est rendu plus agréable, il en est aussi allongé avec un peu trop de disproportion; à cette critique doit s'ajouter celle d'un style qui, certainement, manque de simplicité. Les « sources » où a puisé consciencieusement M. Herpin sont les Bulletins de police et les dossiers des Archives nationales, les papiers de Puisaye au *British Museum*. Grâce à ces documents originaux, et sans répugner à un peu de broderie personnelle, il narre le mariage d'Armand de Chateaubriand, la façon courageuse dont il se charge, pendant des années, de porter en France la correspondance des princes à travers les périls de la mer, de la police et des douaniers; les déboires de ce fidèle coursier politique, ses cachettes, ses amitiés, ses complices, son arrestation, son procès et sa mort.

Un portrait d'après un ancien tableau, des Appendices, une Table alphabétique, illustrent, complètent et facilitent la lecture de ce livre.

G.

Rahel (Mme Varnhagen Ense). *Histoire d'un salon romantique en Allemagne*, par JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ, Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de 263 p., avec portrait. — PRIX : 6 fr.

M. Édouard Spenlé, que nous connaissons déjà par sa belle étude sur Novalis, nous donne dans *Rahel* l'histoire d'un salon romantique en Allemagne. Quel caractère étrange et pourtant profondément humain que celui de cette fille d'un banquier juif de Berlin, douée d'un esprit singulièrement original, incisif, paradoxal parfois, et d'une sensibilité à fleur de peau qui en faisait « un baromètre souffrant » comme elle dit elle-même ! C'était une fille du Midi, et la destinée la fait naître à Berlin, sous un climat froid et morose qui lui enroulait les nerfs comme une corde ». Elle se considérait elle-même « comme un arbre déraciné, qu'on aurait replanté la tête en bas, les racines à nu, palpitant au vent ». Jeune fille, Rahel Levin groupe autour d'elle, dans sa mansarde de la Jaegerstrasse, l'avant-garde de la littérature et de la critique, et crée comme le premier cénacle du romantisme allemand, où fréquentent les Schlegel, les Tieck, Schleiermacher, Gentz, le prince Louis Ferdinand, et les étrangers de marque :

le prince de Ligne, Mme de Staël, Benjamin Constant. Devenue, vers 1814, Mme Varnhagen, elle promène son salon à travers l'Europe : au congrès de Vienne, auquel son mari assiste à côté de Hardenberg ; à Carlsruhe, où il est accrédité comme ministre de Prusse ; enfin, vers 1830, de nouveau à Berlin, dans la Mauerstrasse, où Rahel redevient le foyer lumineux, l'astre de cette génération à la fois romantique et révolutionnaire, mélancolique et utopiste dont Bettina fut le feu follet, et Henri Heine le troubadour errant. Henriette Hertz, cette autre juive très belle, sa contemporaine, « ce beau mensonge plâtré, qui ne fait qu'un avec sa toilette, et ne se figure même pas qu'on puisse se déshabiller, ni comment on se comporte en cet état », attirait et fixait auprès d'elle un groupe d'adorateurs par sa beauté froide et sculpturale, Rahel les enchaînera par son esprit clairvoyant, qui lit au fond des âmes, et par sa chaude sympathie qui vibre à l'unisson de toutes les agitations, de toutes les passions.

Le livre de M. Spenlé est composé avec art, écrit dans un style clair et sobre. C'est un grand mérite : car il y avait à faire un choix dans les nombreux documents amassés par Varnhagen avec plus d'abondance que de discrétion. Mettant en scène le plus possible l'admirable causeuse que fut Rahel, l'auteur a su faire revivre, dans son milieu et dans son action sur ses contemporains, une personnalité vraiment incomparable, « unique au monde, autant que la plus grande des merveilles », comme elle disait elle-même sans fausse modestie. Je lui ferais un seul reproche, c'est d'avoir exposé avec une complaitance voisine de l'admiration certains paradoxes religieux ou moraux, où Rahel se montre disciple trop fidèle de Rousseau, avec cette *amoralité* qui semble innée chez sa race, et que l'on rencontre rarement chez les Aryens.

L. Mensch.

Essai politique sur Alexis de Tocqueville, avec un grand nombre de documents inédits, par R. Pierre Marcel. Paris, Alcan, 1910, in-8 de 514 p. — Prix : 7 fr.

A ses débuts, Tocqueville a été fort loué et a rencontré le succès littéraire ; longtemps il fut déclaré un maître, un précurseur, puis une certaine atténuation se glissa dans l'éloge. Il est évident que nombre de ses prophéties politiques ne se réalisèrent pas, que son drapeau « libéral » fut souvent déchiré dans la bataille de partis, que beaucoup de ses espérances sociales ont été déjouées par les événements, que sa science économique a été mise en défaut. Il en est resté « démodé ». Mais nul ne contestera sa valeur morale, sa droiture de caractère (caractère souvent un peu âpre), son esprit très fin. A lire sa correspondance, ses *Souvenirs*, il est impossible de lui dénier une verve étincelante, une autorité de plume, même en ses jours de misan-

thropie, où l'agrément de la pensée le dispute à la vivacité caustique de l'expression. — Sa vie publique dura une douzaine d'années, de 1839 au 2 décembre. Elle fut brillante. C'est elle qu'examine surtout le livre de M. Marcel. Sans pouvoir partager toutes ses appréciations, fort éloigné de ses opinions religieuses et contestant absolument la façon dont il croit pouvoir juger (avec quelle légèreté !) les « affaires de Rome » en particulier, nous nous plaisons à rendre hommage à son travail et à déclarer fort intéressante son étude.

Ayant résumé « les tendances libérales au début du XIXe siècle », jeté un rapide coup d'œil sur Tocqueville « homme et écrivain », scruté le philosophe et examiné le politique, M. Marcel consacre 200 pages, très substantielles, à raconter sa « vie publique ».

Ce récit, où le style ne se défend pas assez de l'emphase, s'appuie souvent sur des documents nouveaux, dont 28 lettres inédites reproduites *in extenso* aux Annexes. Cet ensemble forme une contribution appréciable à l'histoire contemporaine à propos de l'un des sociologues les plus en vue du XIXe siècle. G. DE G.

1830, par LOUIS RIBALLIER. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1911, in-18 de XIX-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre est court et peut ne rien dire à l'esprit, qu'il laisse dans l'équivoque; mais ce petit volume est très agréable à lire et fort digne de la collection où il figure, et qui se nomme : « Les Idées claires ». C'est, en somme, une étude historique sur l'influence des événements politiques, littéraires, sociaux de la moitié du XIXe siècle; et l'auteur a eu raison de les grouper autour de la « Monarchie de Juillet », en préparation, en exercice et en déclin. Sur les hommes politiques, il s'exprime avec modération et justesse; des hommes de lettres, il fait des portraits en raccourci vraiment heureux et exacts (chapitres IV à VII) et toute l'analyse du mouvement romantique manifeste une bonne connaissance du sujet. Le chapitre consacré au « compagnonnage », à la « condition des ouvriers » renferme des détails peu connus; au contraire celui réservé aux choses religieuses (7 pages en tout !) sous le titre assez bizarre de : « Les Enfants perdus de l'Église » est évidemment fort insuffisant, ne tenant pas compte de tout ce mouvement moral qui caractérise l'école menaisienne, et introduisant, à la suite, presque en parallèle, de ces noms de La Mennais, Lacordaire, Montalembert, l'abbé Bautain, la figure à la fois ridicule et méprisable de ce fou que fut l'abbé Chatel.

M. Riballier a placé sa « Table des matières » dans la pagination en chiffres romains de son livre et avant son texte; procédé dont le moindre défaut est de dérouter le lecteur par une habitude jamais bien justifiée et complètement tombée en désuétude. — « L'aperçu

bibliographique » est fort incomplet : il ne mentionne même pas certains ouvrages cités par l'auteur au cours du livre; il est d'un choix assez arbitraire et ne donne pas d'indications assez précises. — Ces réserves, d'ordre matériel, terminées, il convient de souligner combien ce volume est facile à parcourir et peut amener à des réflexions sages sur des sujets intéressants et variés. G. DE G.

Un Siècle de l'histoire d'Allemagne. De Gœthe à Bismarck, par LOUIS CONS. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de XXII-238 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume appartient à la collection intitulée : *Les Idées claires* et dont le but est de synthétiser ce qu'un « honnête homme » doit savoir sur les périodes historiques, les grandes dates, les grands problèmes. Programme singulièrement ambitieux et difficile à réaliser, car l'historien qui veut synthétiser à toute force risque de n'être plus qu'un professeur écrivant un manuel à l'usage de jeunes élèves, et demeure généralement désarmé devant l'accusation de n'écrire que pour propager ses propres préjugés. Je m'empresse de dire que, doué manifestement de beaucoup de science, de droiture et de talent, M. Cons me paraît avoir évité le grave écueil que je viens de signaler. Le tableau synthétique qu'il nous présente du mouvement des idées allemandes pendant un siècle est réellement de premier ordre; il lui fait le plus grand honneur et nous permet d'espérer d'autres œuvres qui tiendront une belle place dans notre littérature historique. M. Cons a su dégager de la confusion des événements, de la diversité des écoles littéraires et philosophiques, de la psychologie des hommes d'État les causes du processus de l'Allemagne vers l'unité nationale et les moyens par lesquels cette unité a été acquise. Sa documentation est abondante, ses déductions modérées et judicieuses. Il s'est abstenu de conclure et il a bien fait. L'unité allemande est, à l'heure actuelle, un fait éclatant. Quel est son avenir, ou, pour exprimer plus clairement l'angoissante question qui s'impose quand on ferme le livre de M. Cons, quel sera, en face de l'unité allemande, le sort de l'unité française, déjà brutalement atteinte par le traité de Francfort et arrêtée aujourd'hui dans son développement par la diminution de la natalité française et par une détestable politique ?

A chacun de nous de répondre suivant la conscience intime qu'il a de notre énergie nationale. Mais l'enseignement politique qui se dégage du livre de M. Cons et qu'il nous plaît de retenir c'est que la politique triomphante des hommes d'État prussiens a toujours été gouvernée par les faits et par l'expérience et jamais par la philosophie, quelque place que la philosophie ait tenue dans les rêves de l'Allemagne moderne. La monarchie prussienne ne s'est jamais préoccupée de

donner satisfaction aux théories contre-révolutionnaires et n'a pas plus hésité à se servir des passions révolutionnaires contre l'Autriche que jadis notre Richelieu. Si peu soucieuse qu'elle ait été des règles parlementaires, la couronne des Hohenzollern n'a jamais négligé de « s'appuyer sur toutes les forces nationales,et d'en dégager les composantes. » C'est bien pour elle que la politique a été un art plutôt qu'une science. Il est permis aux Français qui, dans tous les partis, ont tant souffert du vice philosophique et idéologique, d'admirer avec un peu d'envie une conception dont les résultats portent un si cuisant enseignement.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Effondrement du royaume de Naples, 1860, par H. REMSEN WHITEHOUSE. Paris, Fontemoing, 1910, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile, pour quiconque s'intéresse à l'histoire et à la politique, de lire un ouvrage d'un intérêt plus captivant. Les événements si complexes qui ont amené l'unification de l'Italie ont été souvent simplifiés arbitrairement par les passions ou les intérêts politiques. Aussi les ouvrages véritablement scientifiques dont les auteurs, s'appuyant sur des documents sérieux, ont le souci de tenir compte de tous les éléments des questions et de tous les aspects des faits historiques méritent-ils les plus grands éloges, et l'œuvre de M. Whitehouse est un de ceux-là. L'honnêteté dans l'exposition des faits ne commande pas une neutralité qui serait de la part de l'historien une abdication de sa personnalité qu'on serait bien mal venu à exiger de lui. On ne trouvera pas cette neutralité dans l'ouvrage que nous analysons, et il est permis de ne pas admettre les yeux fermés toutes les appréciations qu'il contient; du moins méritent-elles qu'on en tienne le compte le plus sérieux. Il est de toute évidence que l'auteur considère l'effondrement du royaume de Naples comme la conséquence inévitable, d'une part,des fautes politiques des deux derniers rois de Naples: Ferdinand II et François II, qui s'imaginèrent pouvoir gouverner un État latin du XIXe siècle comme on aurait pu le faire au XVIe siècle ; et, d'autre part, de l'aspiration invincible de tous les peuples de la péninsule vers l'unité. Cette opinion est contestée par une école qui ne voit dans ce tragique événement qu'un épisode de la lutte engagée par la franc-maçonnerie contre l'Église catholique, et de cette manière de voir M. Whitehouse ne tient aucun compte. La vérité, que nous n'avons d'ailleurs aucune compétence personnelle pour dégager, est peut-être dans une combinaison des deux opinions. En tous cas, le lecteur rendra hommage au caractère sérieux des critiques que M. Whitehouse adresse au système de gouvernement qu'il condamne et aussi à la parfaite convenance et au ton justement respectueux avec lequel il s'exprime sur les derniers et infortunés souverains des

Deux-Siciles : le roi François II et la reine Maria-Sophia. Le récit du siège et de la capitulation de Gaëte est digne d'être admiré à la fois en raison de la précision historique et du respect qui s'en dégage pour une noble infortune supportée avec un admirable courage. En fermant ce volume on ne peut s'empêcher de répéter une fois de plus : *Et nunc erudimini...* ! Les causes de l'effondrement du royaume de Naples pourraient donner la matière d'un chapitre singulièrement suggestif du livre qu'il conviendrait d'écrire sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans le gouvernement des peuples modernes. Mais les événements de chaque jour ne démontrent que trop qu'en politique, l'histoire, qui, seule cependant, devrait éclairer les hommes, ne sert à rien et que, du moins dans notre vieux monde latin, on ne se corrigera jamais de demander à la philosophie la solution des questions qu'elle comporte.

EUGÈNE GODEFROY.

Histoire de la troisième République, 1870-1910, par LOUIS HOSOTTE. Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910, in-8 de XII-834 p. — Prix : 6 fr.

J'avais ouvert ce volume avec quelque prévention. L'histoire, surtout celle des événements contemporains, est chose si complexe qu'à la vouloir renfermer dans un cadre matériellement étroit, on risque de sacrifier la clarté et la vérité à la nécessité de la concision. M. Hosotte a échappé à cet écueil. Son but était de grouper « dans un livre relativement élémentaire et cependant complet, tout ce qu'il est nécessaire de savoir sur les événements de ces quarante dernières années » et de faire de ce livre « à la fois un guide pour la jeunesse et pour les hommes mûrs et un répertoire utile à consulter. » Il y a réussi et il est juste d'ajouter que, dépassant son but, il est parvenu à faire de cette histoire de quarante ans une synthèse qui permet de suivre l'évolution non encore achevée de notre troisième République. Après une Introduction consacrée à la fin du second Empire, il divise son ouvrage en quatre livres : la Défense nationale, la République conservatrice, qui dura jusqu'à la démission du maréchal de Mac-Mahon (30 janvier 1879), la République opportuniste, depuis l'élection de M. Grévy jusqu'au ministère Waldeck-Rousseau (1899), la République radicale, qui dure encore.

Je me permettrai une légère critique sur cette division : ce que M. Hosotte appelle la République radicale est plutôt la République socialiste. Waldeck-Rousseau n'était pas personnellement socialiste; mais il a été l'instrument du socialisme et a installé les socialistes au pouvoir. Quant à la République dite « opportuniste », elle a été, surtout dans les dernières années, plus radicale qu'opportuniste. J'en ferai une autre sur l'Introduction : M. Hosotte, en analysant les

causes de la guerre de 1870, ne s'attache qu'aux causes immédiates et néglige trop à mon sens la cause profonde qui réside dans l'ensemble de la conception diplomatique du second Empire. Les causes immédiates importent peu. A défaut de la dépêche d'Ems, il se fût produit un autre incident. La cause profonde est dans l'évolution générale de l'Europe, dans les progrès de l'Allemagne et dans l'affaiblissement de la France atteinte dans sa puissance par chaque coup porté en Europe à la maison de Bourbon et précipitée dans tous les pièges par l'inconcevable diplomatie de Napoléon III. Il eût été bon de le rappeler dans une synthèse de la valeur de celle que nous présente M. Hosotte. Mais il se réclame dans sa Préface de l'école de M. Drumont, qui a toujours eu pour les erreurs impériales des indulgences qui contrastent avec certaines sévérités.

En tous cas, nous ne pouvons que nous associer aux conclusions de M. Hosotte : «Sous la troisième République, la France cesse d'avoir une politique à elle, inspirée seulement par les intérêts de la nation : ses idées directrices lui viennent de l'étranger... Il faut donc le reconnaître.... la République a abaissé la France... Elle peut cependant se souvenir et comparer. Tant qu'elle honora Dieu, la France, toujours prête à mettre son épée au service des causes justes, des faibles et des opprimés, fut l'astre brillant vers lequel les nations se tournaient. Aujourd'hui elle n'est plus que l'humble satellite d'autres astres qu'elle éclipsait jadis, et le gouvernail du monde s'est brisé dans ses mains. Le retour à Dieu, c'est le salut des nations qui s'égarent : souhaitons que notre patrie sache le comprendre à temps. »

EUGÈNE GODEFROY.

La Politique religieuse de la République française, par ANDRÉ MATER. Paris, E. Nourry, 1909, in-12 de IX-427 p. — Prix : 4 fr.

Les Textes de la politique française en matière ecclésiastique, 1905-1908. Paris, E. Nourry, 1909, in-12 de 183 p. — Prix : 2 fr.

Ces ouvrages sont des publications du « Comité pour défendre à l'étranger la politique religieuse de la France », comité composé en grande partie de professeurs à la Sorbonne, MM. Andler, Aulard, E. Bourgeois, Ch.-V. Langlois, Lanson, Lapicque, Séailles, Seignobos, auxquels se sont joints M. Anatole France, M. Octave Mirbeau, MM. Bréal, Havet et Esmein, de l'Institut, et quelques autres universitaires. Leur état d'esprit se révèle par cette déclaration audacieuse que « la France est, de tous les vieux États, le seul dont la politique ne s'inspire d'aucune religion ou irréligion. » Le second volume, le recueil de documents, sans être un dossier aussi complet que l'on prétend, rassemble pourtant des pièces intéressantes à relire, non

seulement les textes de la loi de séparation du 9 décembre 1905, les lois des 2 janvier et 28 mars 1907 permettant de laisser aux catholiques la jouissance précaire des églises, la loi du 13 avril 1908, relative à la liquidation des biens d'anciens établissements ecclésiastiques, mais encore les encycliques pontificales des 11 février et 2 août 1906, du 6 janvier 1907 et la lettre apostolique du 17 mai 1908, sur un projet de mutualités ecclésiastiques approuvées. Il faudrait que les lecteurs fussent singulièrement prévenus pour demeurer insensibles à la tristesse et à la dignité de ces paroles pontificales. Aussi a-t-on pris soin de les accompagner de publications destinées à présenter Pie X comme inspiré par un intransigeant fanatisme : un extrait de rapport et un discours de M. Briand, des adresses de catholiques au Pape pour l'engager à accepter les associations cultuelles proposées par le pouvoir civil, le projet que, d'après *le Temps* et *le Siècle*, avait adopté l'assemblée plénière des évêques de France de mai 1906, etc. Quant au premier volume, signé André Mater, c'est un long pamphlet qui mêle aux débats d'aujourd'hui ceux du passé et une sorte de revanche du protestantisme. Rien que dans la table des matières, je relève trois fois : *Contradiction et mauvaise foi du Pape dans son conflit avec la France*. L'auteur ne dissimule aucunement la passion haineuse qui le domine. On ne peut donc suivre qu'avec une défiance trop justifiée le récit parfois très détaillé qu'il fait des épreuves et des hésitations de l'Église de France depuis la séparation. Il est affligeant de constater qu'un libelle écrit de ce ton et inspiré d'un aussi manifeste parti pris se présente en quelque sorte sous les auspices et avec l'estampille d'un groupe notable de représentants de notre haut enseignement.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Monseigneur Xavier-Marie-Joseph Barbier de Montault, *Bio-bibliographie* par ÉTIENNE GIROU, curé de Hommes. Angers, J. Siraudeau ; Hommes (Indre-et-Loire), l'auteur, 1910, in-8 de 457 p., portrait.

Né le 6 février 1830, mort le 29 mars 1901, Mgr Barbier de Montault se fit remarquer de bonne heure par une prodigieuse activité, par un labeur incessant, par de vastes connaissances dans les diverses parties de la science pour laquelle il créa plus tard le nom d'ecclésiologie; la liturgie, le droit canonique, l'archéologie chrétienne, la lipsanographie (autre nom créé par lui pour désigner la science des reliques) attiraient tour à tour ou simultanément son attention. Il n'avait pas vingt ans quand il commença la longue série de ses publications ; En 1855, sa réputation était assez grande pour le faire recevoir membre d'Académies italiennes; trois ans après, le ministère de l'instruction publique en France le nommait un de ses correspondants. Les innom-

brables notes, articles et volumes par lesquels il communiquait au public les résultats de ses recherches, la vaste correspondance qu'il échangeait avec les savants de toutes les provinces et de tous les pays, la curiosité qu'il mettait à s'informer des sujets qui l'intéressaient, la complaisance avec laquelle il répondait aux questions qui, de toutes parts, lui étaient adressées, lui assurèrent une notoriété et une autorité assez grande. Si l'on peut contester parfois la sûreté de sa critique, on ne saurait mettre en doute ni l'étendue de ses connaissances ni la précision de son langage. Il avait commencé lui-même de réunir ses œuvres complètes; les seize volumes qui en ont été donnés au public et qui sont assez loin de renfermer tout ce qu'il avait publié, moins encore tout ce qu'il avait écrit sont une mine abondante, un véritable trésor d'érudition ecclésiastique auquel on s'adresse rarement en vain.

Ce n'était d'ailleurs pas une curiosité pure ni un simple goût de dilettante qui poussait Mgr Barbier de Montault dans ses études; il y voyait un intérêt pratique; il cherchait dans la science du passé les règles à appliquer dans le présent. Nourri pour ainsi dire aux sciences sacrées à Rome mère, au centre de l'unité, il a été en France l'un des plus ardents champions des idées romaines. Appelé de bonne heure aux dignités ecclésiastiques (prêtre en 1859, dès 1861 il était chanoine à la basilique d'Anagni), il semblait destiné à de plus hautes fonctions; et la carrière de l'épiscopat lui semblait ouverte. Mais si Pie IX en fit, en 1869, un de ses camériers, en 1875 un des prélats de sa maison, des hostilités personnelles, et la contradiction que rencontrèrent dans une grande partie du clergé français ses idées sur le gouvernement pastoral, s'opposèrent toujours à sa nomination comme évêque. Il n'abandonna pas sans regret des espérances qu'il nourrissait non pas par un sentiment étroit d'ambition personnelle, mais par le désir d'appliquer les idées qui lui étaient chères et dans la réalisation desquelles il voyait l'avenir de l'Église de France.

Beaucoup regretteront, avec son biographe, qu'il n'ait pas été appelé à donner sa mesure; mais il n'en a pas moins, par ses écrits et par les conseils qu'on lui demandait, exercé sur la vie intellectuelle du clergé français dans la seconde moitié du XIXe siècle une influence grande et heureuse.

Rédigée simplement et sans prétention, la biographie que nous donne de lui l'un de ses amis, dans la paroisse duquel il a voulu trouver sa sépulture, et qui a pu avoir à sa disposition toute sa correspondance, aidera à mieux connaître la figure du prélat. Écrite au lendemain même de la mort de celui-ci, cette esquisse aurait été publiée plus tôt, si l'auteur n'avait voulu y joindre une bibliographie aussi complète que possible de Mgr Barbier de Montault, et s'il n'avait été retardé dans ce travail par l'impossibilité pendant plusieurs an-

nées de consulter la bibliothèque léguée par le prélat au Musée Saint-Jean d'Angers et demeurée dans des caisses inaccessibles. M. l'abbé Girou a pensé avec raison que cette liste des publications du prélat était le plus bel éloge que l'on pût faire de son labeur et de sa science. Elle rendra en même temps de précieux services aux travailleurs en leur signalant sur des centaines de sujets des travaux qui auraient pu leur échapper et qu'il leur sera utile de connaître. L'auteur a divisé cette liste en quatre parties : 1. Ouvrages et articles de journaux ou de revues, classés par ordre alphabétique des titres (l'ordre n'est pas toujours très rigoureux; dans quelques cas, assez rares, le titre n'est pas reproduit très exactement l'auteur indique souvent les comptes rendus qui ont été donnés de ces ouvrages); 2. Comptes rendus bibliographiques classés de même; 3. Articles envoyés à des revues et dont il n'a pas constaté la publication; ils sont groupés d'après les revues; 4. Manuscrits non publiés. Cette dernière série comprend 333 articles (nos 4083-4415): la première n'en renferme pas moins de 2954. Encore quelques écrits semblent-ils avoir échappé à la vigilance du diligent auteur. Voici quelques indications relevées dans le catalogue de la Bibliothèque nationale, qui ne figurent pas ou du moins que je n'ai pas su retrouver dans la listé de M. l'abbé Girou : *Dissertation sur le rational en usage dans l'Église romaine et dans l'Église de Reims* (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*, 1890); *Élégies poitevines sur la mort de saint Bruno en* 1101 (Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1896); *Officium proprium translationis s. Florentini* (Andegavi, 1859 et nouvelle édition en 1860); *Reliques du bienheureux Robert d'Arbrissel* (Extrait du *Répertoire archéologique de l'Anjou*, 1860); *Saison (une) archéologique à Contrexéville* (Extrait de l'*Annuaire de la Société d'émulation des Vosges*, 1875). En outre, les nos 33, 1139, 101 et 32 ont été réunis sous le titre : *Essais d'hagiographie angevine.* La Bibliothèque nationale est d'ailleurs fort loin de posséder tout ce que mentionne ce précieux répertoire. Nous exprimerons le regret que l'auteur n'ait pas indiqué à la suite de chaque article s'il se trouvait reproduit dans les *Œuvres* et dans quel tome. Il nous fait espérer une table générale des seize volumes parus; elle sera la bienvenue, et si M. Girou y faisait rentrer le dépouillement des ouvrages qui n'ont pas été compris dans les *Œuvres complètes*, comme le *Costume et les usages ecclésiastiques*, le *Traité d'iconographie chrétienne*, etc., il rendrait aux études ecclésiastiques le plus signalé service.

E.-G. Ledos.

Au Pays de saint Pierre Fourier. Histoire du village de Mattaincourt en Lorraine, par FOURIER BONNARD. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de XV-238 p. — 6 fr.

Le petit village de Mattaincourt, situé à quelques kilomètres de la ville de Mirecourt (Vosges) est bien connu dans toute la région lorraine comme abritant les reliques de saint Pierre Fourier. Ce saint prêtre, né à Mirecourt, fut curé de Mattaincourt pendant trente-cinq ans, de 1597 à 1632, fonda pour l'instruction des jeunes filles la Congrégation Notre Dame et exerça au point de vue religieux une grande influence sur toute la Lorraine. Il ne faut donc pas être surpris si la majeure partie du volume de M. Bonnard concerne surtout le saint qui illustra cette petite localité.

Après avoir, dans les deux premiers chapitres, cherché à nous retracer le tableau de Mattaincourt et des environs, à ses origines et au moyen âge, l'auteur nous donne quelques détails intéressants sur l'industrie de la draperie dans cette commune avant le XVIe siècle et sur son état religieux avant l'arrivée de saint Pierre Fourier. On peut dire que tout le reste du volume, sauf le chapitre sur la Révolution, est consacré tout entier à la famille, à l'apostolat et au culte du saint prêtre dont les reliques reposent actuellement dans l'église que lui dédia un de ses successeurs, M. Hadol. M. Bonnard, enfant du pays, s'est attaché à nous donner les plus grands détails sur la famille du saint, sur sa parenté et sur les anciennes familles de Mattaincourt. Comme il a fait de longues et minutieuses recherches à ce point de vue dans les actes de l'état civil de Mirecourt et de Mattaincourt, il fournit de précieux renseignements qui rectifient quelques points de la biographie de saint Pierre Fourier. Il donne également de bons détails sur son culte au XIXe siècle et sur tous les efforts faits par les prêtres et les religieux de la Lorraine pour honorer sa mémoire. L'ensemble de ce volume, qui se lit facilement, sera donc consulté avec fruit par les érudits qu'intéresse l'histoire de cette province.

J. VIARD.

En Savoie. Histoire de Chevron, par JOSEPH GARIN. T. I. Paris, Champion, 1910, in-16 de XX-290 p., avec grav. et cartes. — Prix : 3 fr.

Chevron et Mercury-Gemilly désignent un même petit pays de l'arrondissement d'Albertville (Savoie); Chevron est le nom officiel de la paroisse, Mercury-Gemilly celui de la division administrative constituant la commune. M. Garin, qui nous fait ainsi connaître les dénominations portées par la localité dont il veut retracer l'histoire, a divisé son travail en deux volumes. Le premier, que nous signalons aujourd'hui, est tout entier consacré aux époques les plus reculées de ce village et à ses seigneurs. Après une introduction de vingt pages,

dans laquelle l'auteur donne d'excellentes indications sur la topographie du pays, sur son étendue, ses limites, ses cours d'eau, ses divisions, il cherche, dans un premier chapitre, à faire connaître ce qu'était ce pays avant la conquête romaine du ve siècle à 121 avant Jésus-Christ. Dans les autres chapitres de ce premier livre il décrit successivement l'état de cette région sous les Romains, au moment de la diffusion du christianisme et des invasions des Barbares. Lorsque les Barbares furent installés et convertis au christianisme, la vie paroissiale commença à se développer en France, et c'est à l'histoire de l'organisation et de la consolidation de cette vie, du vi^e au xie siècle, que M. Garin consacre le dernier chapitre de son premier livre. Le second livre est entièrement relatif aux seigneurs de Chevron. Les six chapitres donnent l'histoire des premiers seigneurs de Chevron (du xe siècle à 1190); de la famille de Chevron-Villette au Châteauvieux (de 1190 à 1335); de la maison forte ou château de Mercury (de 1335 à 1588); des derniers barons et des comtes de Chevron (1588 à 1792), du fief de Chevron et enfin des seigneurs de Gemilly et de Mercury. Trois tableaux généalogiques des seigneurs de Chevron (familles de Chevron, de Chevron-Villette, de Valpergue, de la Tour) terminent ce volume, fruit de longues recherches effectuées dans un grand nombre de dépôts d'archives et dans de nombreux travaux imprimés. Plus de vingt cartes, plans et gravures, augmentent encore l'intérêt de cet ouvrage.

J. Viard.

La Paroisse de Notre-Dame de Matignon, par l'abbé E.-A. Trèguy. Saint-Servan, Haize, 1910, in- de xv-255 p. avec grav.

Histoire de Notre-Dame de Grâce, patronne du diocèse de Cambrai, par l'abbé Bègne. Cambrai, Masson, 1910, gr. in-8 de xiv-423 p., avec vignettes, planche en couleurs et grav. hors texte en noir. — Prix : 5 fr.

A une époque comme la nôtre, où les ennemis du catholicisme prétendent que les progrès, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel, n'ont commencé qu'en 1789, une des meilleures réponses qui puisse leur être faite est incontestablement de publier l'histoire des paroisses, ces circonscriptions religieuses qui ont seules existé pendant de longs siècles, avant que la Révolution ne les laïcisât en les transformant en circonscriptions civiles appelées communes. Les habitants de Matignon, en lisant le volume que leur curé a écrit spécialement pour eux, seront obligés de reconnaître que l'importance et la prospérité de cette ville remontent à une date fort reculée et qu'elles ont toujours été dues en grande partie à la bienfaisante influence exercée par le clergé sur tout ce qui pouvait contribuer à les accroître. Contenant une grande abondance d'informations puisées aux sources les plus diverses, cet ouvrage devra être feuilleté égale-

ment par les érudits qui s'intéressent à l'histoire locale. Toutefois, ceux-ci trouveront peut-être que certains détails eussent gagné à être précisés davantage. Je n'en citerai qu'un exemple. L'église paroissiale actuelle de Matignon a été bâtie de 1846 à 1848, lorsqu'on eut démoli l'ancienne église collégiale devenue trop petite et tombant en ruines. Or, tout en nous laissant croire que cette collégiale était celle qui avait été construite au XIVe siècle, l'auteur nous apprend qu'elle était dans le style du XVIIIe siècle. En somme, la collégiale du XIVe siècle ressemblait-elle à une église du XVIIIe, ou bien avait-elle été reconstruite dans ce dernier siècle, c'est ce que la lecture attentive du chapitre ne permet pas de décider.

— De nombreux opuscules et articles de revues ont été écrits sur Notre-Dame de Grâce de Cambrai, mais aucun ouvrage en quelque sorte définitif ne lui avait été consacré. M. l'abbé Bègne vient de combler cette lacune, ce dont lui sauront beaucoup de gré, non seulement les habitants du Cambrésis, mais encore toutes les personnes, et elles sont fort nombreuses, qui, en dehors de cette région, connaissent et vénèrent cette sainte image. Notre-Dame de Grâce a toujours été, depuis le milieu du XVe siècle, intimement liée à l'histoire de Cambrai, laquelle a été elle-même, autrefois plus qu'aujourd'hui, étroitement unie à l'histoire générale de la France; aussi certains grands pèlerinages qui ont amené à son sanctuaire des foules innombrables, particulièrement dans les trois derniers siècles, ont-ils eu l'importance de manifestations vraiment nationales. Ce sont les annales de ce culte grandiose rendu à la Reine de Cambrai que l'auteur déroule sous les yeux de ses lecteurs en un langage élégant et sobre qui doit satisfaire non seulement la piété des fidèles, mais encore la légitime curiosité des érudits. Ces derniers liront avec plaisir les très nombreuses notes placées à la suite de chaque chapitre et contenant une foule de renseignements sur divers points d'histoire et d'archéologie se rapportant au sujet traité. Un des chapitres les plus intéressants est sans contredit le premier où il est question de l'origine du tableau de Notre-Dame de Grâce. La tradition attribue celui-ci, comme tant d'autres, à saint Luc, mais M. l'abbé Bègne n'hésite pas à dire que « si l'existence de la tradition n'est pas contestable, il s'en faut bien que son exactitude soit elle-même au-dessus de toute discussion », et il s'arrête à cette conclusion fort sage que, si l'évangéliste saint Luc a réellement peint un portrait de la sainte Vierge, le tableau de Cambrai ne peut qu'être une reproduction de cet original perdu et ne peut remonter au-delà du Ve siècle. Les lecteurs pourront avoir une idée assez juste du tableau en question d'après une belle gravure qui, avec d'autres illustrations fort réussies, orne ce beau volume. M. l'abbé Bègne devrait bien compléter maintenant son remarquable travail en publiant une bibliogra-

phie et une iconographie de N.-D. de Grâce analogues à celles que M. Quarré-Reybourbon a ajoutées à l'ouvrage de l'abbé Hautcœur sur Notre-Dame de la Treille de Lille. LÉON CLUGNET.

Les Routes, par le vicomte E.-M. DE VOGÜÉ. Paris, Bloud, 1910, in-16 de LXII-261 p. — Prix : 3 fr.

M. Melchior de Vogüé a été un des hommes les plus sympathiques parmi les plus brillants écrivains de la génération à laquelle il a appartenu. Ce volume, qui est le recueil de ses derniers articles, mérite toute la faveur du grand public qui aime l'éloquence écrite et qui, depuis 1875, n'a cessé de donner aux œuvres littéraires de M. de Vogüé les marques d'un intérêt qui n'a cessé de s'accroître. On n'y trouvera pas une synthèse de son œuvre, mais on y reconnaîtra tous les traits saillants du talent de l'auteur, parce que tous les sujets qu'il avait l'habitude de traiter ont quelque place dans ce volume : descriptions orientales, mœurs et psychologie de la Russie, actualités nationales, histoire diplomatique et littéraire, fastes glorieux de l'armée française. L'historien en retiendra surtout les monographies consacrées au chevalier Nigra, à Pobedonostzef, au général Ignatiev, au baron d'Aerenthal, à Tolstoï, à Taine, à Albert Sorel, à Brunetière, à Galliffet. Quant à ceux qui, légitimement intrigués par la haute personnalité de l'homme éminent qui vient de s'éteindre, chercheront la synthèse de son œuvre, ils trouveront un guide dans le comte d'Haussonville, dont la plume amie a écrit pour ce volume une Préface qui, à vrai dire, est beaucoup plutôt un portrait et une biographie qu'une préface. M. d'Haussonville a cherché, semble-t-il, à dégager une unité dans l'œuvre de M. Melchior de Vogüé. Y a-t-il complétement réussi? Il est permis d'en douter. Car la tâche était sans doute impossible et ce défaut d'unité est peut-être la cause la plus intéressante de la sympathie dont la vie, l'œuvre et la mémoire de l'auteur de *Jean d'Agrève* restent entourées. Il a pour ainsi dire incarné dans sa personne et traduit dans son œuvre les aspirations nobles et vagues aussi bien que les constantes et cruelles déceptions de ses contemporains. Il a senti, sinon toujours pensé, comme l'élite de sa génération. Et il faut bien reconnaître qu'aucune autre n'a eu plus à gémir de la dispersion et de la stérilité de ses efforts. Ce n'est pas faire injure à la mémoire de M. Melchior de Vogüé de dire que, toujours à la recherche de la pensée juste et de l'acte noble et fécond, il les a poursuivis sur les chemins les plus divers. J'en veux voir une preuve jusque dans le titre qu'il avait donné d'avance à ce volume qui n'a paru qu'après sa mort : « Les Routes. » C'étaient, comme il l'écrivait, la préface d'un précédent volume : *Les Routes inconnues*, qui mènent vers les larges échappées du ciel, vers les grands fonds d'histoire,

partout où il y a chance de perdre terre, de déployer ses ailes, de s'envoler dans l'au-delà. » N'étaient-ce point aussi les voies par lesquelles se dispersaient les efforts d'une bonne volonté cherchant désespérément l'œuvre utile à accomplir, la pensée féconde à faire germer? Vogüé a cherché toute sa vie cette œuvre et cette pensée et la mélancolie profonde qui se dégage de son œuvre si diverse vient sans-doute de la douleur de n'avoir point trouvé la route qui l'y eût conduit et qu'il eût assurément préférée aux routes diverses sur le parcours desquelles il a dispersé son trésor litéraire. Mais c'est déjà une gloire que d'avoir réussi à fixer dans une œuvre littéraire les traits caractéristiques d'une époque, quels qu'en soient les défauts. Alors même que nous n'admettons pas tous certains des jugements de M. de Vogüé (et il en est qui, comme son appréciation sur la triste fin de la vie publique du héros de Sedan commandent toutes les réserves) tous, tous ceux du moins de notre époque qui ont gardé le triple culte de Dieu, de l'honneur et de la patrie, aimeront à retrouver leurs propres pensées éloquemment exprimées à la fois dans les enthousiasmes, dans les tristesses et dans les espérances qui forment le fonds commun et constant d'une œuvre littéraire trop tôt terminée.

EUGÈNE GODEFROY.

Nouvelles Études anglaises, par ANDRÉ CHEVRILLON. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce sont de remarquables morceaux, remarquables par la forme comme par la pensée, que les six nouveaux articles consacrés par M. Chevrillon à quelques hommes, à quelques livres, à quelques aspects de l'Angleterre moderne et contemporaine. Portant sur des sujets en apparence assez éloignés les uns des autres, en réalité ils se relient tous entre eux, car chacun nous fait retrouver, sous des apparences ou des manifestations extrêmement diverses, quelqu'un des traits permanents de la société et de l'âme anglaises. Ce qu'en particulier M. Chevrillon ne se lasse pas de reconnaître et de mettre en lumière, c'est l'attachement instinctif et indéracinable des Anglais à ce que l'auteur considère comme des illusions, mais des illusions nécessaires à la vie des sociétés (religion, morale, patrie, etc.); c'est la façon dont, à la différence des Français, ils se montrent dociles à ce que M. Chevrillon appelle « l'éternelle volonté de vie du monde ». De ce point de vue sont étudiés successivement le couronnement d'Édouard VII avec ses répercussions dans la conscience nationale, la jeunesse et la formation intellectuelle de Ruskin, les conceptions morales de M. Kipling et celles, fort différentes, de M. Wells, enfin la paradoxale (et, à notre sens, assez peu chrétienne) apologie du christianisme tentée par M. Chesterton. Quoi que l'on pense de la

philosophie de l'auteur, philosophie panthéiste et déterministe assez voisine de celle de Taine, on ne peut trop louer dans cet ouvrage la sûreté des connaissances, la vigueur du raisonnement, l'ampleur et l'éclat de l'exposé. A. Barbeau.

L'Église arménienne, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent, par Malachia Ormanian. Paris, Leroux, 1910, gr. in-8 de x-192 p. — Prix : 5 fr.

Un ancien patriarche arménien, victime d'une des fréquentes révolutions de Constantinople, a employé ses loisirs à rédiger un abrégé de l'histoire de l'Église d'Arménie.

Ancien élève du Collège de la Propagande à Rome, l'auteur n'est retourné qu'assez tardivement à l'hétérodoxie et il a conservé de ses premières études un fond scientifique dont il serait injuste de contester la solidité; mais l'esprit national a prévalu en lui sur l'esprit religieux et a amené ce prélat politique à une indifférence dogmatique à peu près complète. Pour lui, le schisme du monophysisme a surtout eu pour cause le besoin de s'émanciper de la domination intellectuelle des Byzantins; abordant la question du concile de Chalcédoine, Mgr Ormanian en discute avec adresse la véritable portée et, sur ce point, il n'est pas en désaccord absolu avec les résultats récents de recherches dont il n'est pas possible de ne point tenir compte.

L'espèce d'agnosticisme de l'auteur apparaît quand il constate que les Arméniens ne comptent que trois des conciles généraux, pendant que les Grecs en admettent sept et que les catholiques en reconnaissent vingt; il en déduit que son Église a proportionnellement moins de dogmes et, ajoute-t-il, c'est tout à l'avantage de l'Église d'Arménie.

On comprendra très bien pourquoi cet ouvrage vient d'être mis à l'Index; mais cette condamnation prouve aussi que le livre n'est pas celui du premier venu.

Loin de combattre ses compatriotes protestants et même catholiques, Mgr Ormanian fait montre à leur égard d'une indulgence quelque peu dédaigneuse et va jusqu'à faire l'éloge des Pères Mékhitaristes, qui sont catholiques romains. On sent en effet que, pour lui, la question nationale passe avant tout. Que les Arméniens soient tous de bons Arméniens et qu'ils croient à Dieu ou au diable, c'est un point secondaire pour ce prélat patriote.

Une curieuse statistique termine le volume : c'est celle des diocèses arméniens : j'ai additionné les chiffres et j'ai relevé les totaux : d'après Mgr Ormanian, il y aurait 3 500 000 Arméniens « grégoriens », 120 000 catholiques et 50 000 protestants; pour qui sait comment

les Orientaux jouent avec les chiffres, ces données paraissent modérées et leur sincérité est pour donner confiance en d'autres indications moins faciles à contrôler. P. Pisani.

Bibliographie der Wünschelrute, von Graf Carl von Klinckowstroem. Mit einer Einleitung von Dr. Ed. Aigner; *Der gegenwärtige Stand der Wünschelrutenforschung.* München, Ottmar Schönhuth Nachfolger, 1911, in-8 de 147 p.

La baguette divinatoire, par laquelle on a prétendu trouver les sources souterraines, les filons de métal, les trésors cachés, etc., a donné matière à d'amples discussions. Le caractère quasi merveilleux du procédé lui a nui tour à tour auprès des esprits trop crédules et des esprits trop sceptiques; les sourciers sont devenus des sorciers; l'on a fait de leur art du charlatanisme ou du diabolisme. L'on a cherché parfois cependant des explications naturelles du phénomène: Athanase Kircher a été l'un des premiers à entrer dans cette voie; en présence d'expériences qui paraissent concluantes, M. Aigner observe justement qu'il n'est pas scientifique de passer en fermant les yeux ou haussant les épaules, qu'il peut être intéressant au contraire d'examiner les cas particuliers et de chercher à préciser les raisons peut-être fort simples qui expliquent le fait.

Au moment où des expériences récentes, notamment en Allemagne, ramènent l'attention sur la baguette divinatoire, M. le comte Carl von Klinckowstroem a pensé qu'il ne serait pas inutile de dresser une bibliographie des livres ou articles qui lui ont été consacrés. Il suit dans son travail l'ordre chronologique de 1532 à 1911. Dans chaque année, les dissertations sont classées alphabétiquement. L'auteur n'indique pas seulement les ouvrages spéciaux à la matière; il relève même les passages d'ouvrages plus généraux où il est traité de la baguette divinatoire, les articles de revues et jusqu'aux articles de journaux. Une table alphabétique des noms ne donne pas seulement ceux des auteurs des ouvrages, mais ceux aussi des personnages, des sourciers notamment dont il est question. M. Klinckowstroem a vu la plupart des ouvrages qu'il mentionne, beaucoup font partie de sa propre collection; quand il ne connaît un livre que parce qu'il figure dans une bibliographie antérieure, comme la *Bibliotheca magica* de Graesse, il a bien soin de le spécifier. L'on sera peut-être surpris de constater que près de la moitié du livre concerne des ouvrages du XIXe siècle.

M. Aigner a joint à cette bibliographie une préface curieuse dans laquelle il expose l'état actuel de la question, dont depuis quelques années il s'est occupé tout spécialement. E.-G. L.

La Librairie publique, par Eugène Morel. Paris, Colin, 1910, in-16 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

En parlant ici même, il y a près de deux ans (t. CXVI, p. 268 et s.) des deux volumes que M. Morel avait publiés sous le titre : *Bibliothèques*, nous formulions le regret que l'auteur n'eût pas rendu plus accessible, en le réduisant à de moindres proportions et en le dégageant de polémiques trop passionnées, un livre destiné à provoquer en France un mouvement d'opinion. Aujourd'hui, M. Morel répond à notre désir. Le nouveau volume qu'il nous donne et qui est une refonte de *Bibliothèques*, nous semble beaucoup mieux adapté au succès du véritable apostolat auquel il s'est voué : la large diffusion que la maison Armand Colin sait assurer généralement aux livres qu'elle publie, profitera, nous l'espérons, à celui-ci et pourra contribuer à obtenir en France la fondation de grandes « librairies publiques » (M. Morel rejette à la fois le mot bibliothèque comme pédantesque, et l'adjectif populaire comme ambigu), analogues à celles qui existent à l'étranger, notamment en Angleterre et aux États-Unis. Il y a une utilité incontestable, il y a même une sorte d'urgence à mettre à la disposition du public français des organes d'informations rapides, qui permettent à chacun, aux industriels et aux ouvriers, comme aux historiens et aux savants, de se tenir au jour le jour au courant des idées, des découvertes, des procédés nouveaux.

La plupart des bibliothèques que nous avons en France ne peuvent pas suffire aux services de la librairie publique; à des besoins nouveaux, il faut des organes nouveaux; il y a des créations à faire. Qu'elles soient possibles et utiles, c'est ce que montrent les exemples étudiés par M. Morel à l'étranger. Comment on peut les créer et les entretenir, c'est encore ce que l'expérience d'autrui peut nous enseigner.

Voici d'ailleurs l'ossature du livre : I. Librairies et bibliothèques ; II. Les Exemples (Angleterre, Écosse, États-Unis, Allemagne, etc.) ; III. La Librairie méthode d'enseignement ; IV. Nos bibliothèques ; V. Les Raisons d'être de la librairie publique; ce qu'on doit y mettre (M. Morel y expose, entre autres, d'une manière qui nous paraît assez juste, la question du roman, indique pourquoi la proportion considérable de romans lus n'est pas un argument contre l'utilité des bibliothèques); VI. La Pratique (ressources à créer, établissement de la librairie, organisation intérieure, personnel à employer) ; VII. Pour fonder en France des librairies publiques.

Dans ce dernier chapitre, l'auteur donne un projet de loi sur les librairies publiques et il fait un appel pour la constitution d'une « Ligue pour la création de librairies publiques ». Nous souhaitons que cet appel soit entendu et que la Ligue rencontre beaucoup d'adhésions,

même de ceux qui ne partagent pas tous les enthousiasmes de l'auteur.

Nous souhaitons aussi beaucoup de lecteurs à ce livre intéressant et qui contient beaucoup de vrai, bien que M. Morel se laisse entraîner parfois à des expressions outrées qui ne répondent peut-être pas pleinement à sa pensée. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Sous l'Étoile du matin, par Adolphe Retté. Paris, Messein, 1910, in-16 de 250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre nouveau de l'auteur *Du Diable à Dieu* nous vient de Lourdes et est daté à sa dernière page du 2 juillet 1910, fête de la Visitation. Ce n'est pas, comme les précédents, le récit d'une conversion ou d'un pèlerinage, et encore moins d'un roman, comme *le Règne de la Bête* : mais l'auteur y a tout de même mis beaucoup de lui-même, et les lecteurs chrétiens feront le même bon accueil qu'aux volumes précédents de l'auteur à ce livre de mystique et de psychologie chrétiennes vraiment vécues. Il a pour objet, suivant les paroles mêmes de l'auteur, « de faire aimer et pratiquer la sainte communion... de montrer comment une âme contrite et bien dirigée peut progresser dans la vie intérieure, à travers de grandes luttes et de grandes peines; comment elle acquiert peu à peu le désir puis le besoin de la communion fréquente; comment elle reçoit enfin, en récompense de ses efforts, ce dévorant amour de Dieu sans lequel la religion ne serait que formalisme et soumission craintive. »

Après un Prélude où il raconte un rêve mystique d'où sortit l'inspiration de son livre, placé sous l'invocation de *l'Étoile du matin*, l'auteur nous décrit d'abord ce qu'il appelle les « ronces du chemin, » la halte, les scrupules, les tentations, les attaques démoniaques, l'aridité, le monde, c'est-à-dire tout ce qui embarrasse la route de ceux que la conversion a ramenés à Dieu, et s'efforce à les détourner de la source de toutes grâces et de toute force chrétienne, l'Eucharistie. Les « ronces » ont, dans la vie du converti, leur contre-partie heureuse, et ce sont les «roses du chemin», la solitude et le silence, la communion, l'oraison, dont il chante, en des pages poétiques et émues, les joies sans pareilles et les incomparables ivresses. C'est donc une suite de méditations, plutôt qu'un récit, mais où l'auteur a mis tout le charme et la fraîcheur d'un talent épuré par la grâce, et qui n'a rien perdu, bien au contraire, à devenir chrétien, de sa vive et originale poésie d'autrefois. L'auteur a mis à l'écrire toute sa foi et tout son cœur. Il a voulu « éclairer quelques sentiers de la forêt obscure qu'on parcourt pour monter à Dieu, analyser quelques états de la vie spirituelle, démontrer à quel point la sainte Eucharistie nous est indispensable pour nous maintenir dans la voie étroite ». Il a tenté cela, et nous croyons sincèrement qu'il a réussi.

P. Talon.

Le Foyer domestique, par le R. P. Édouard, Paris, Lethielleux, s. d., petit in-12 de 110 p. — Prix : 0 fr. 50.

En trois chapitres, cette brochure comprend l'essentiel pour la bonne organisation du foyer chrétien. Le premier chapitre traite des *Maîtres et domestiques*, dont il précise les devoirs réciproques; le second, des *Maris*

et épouses et des obligations des uns et des autres; le troisième enfin, des *Parents et enfants*, et, sous le mot de parents, les beaux-parents sont compris, comme aussi, sous le mot d'enfants, les gendres et belles-filles. Aux parents, il montre le devoir dans l'ordre physique, dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, qui se résument à multiplier la vie, à la conserver, à l'entretenir, à l'orienter vers sa vocation, à assurer à l'intelligence une bonne formation, adaptée à la situation de chacun, enfin et surtout à donner à l'âme cette bonne éducation morale, nécessairement chrétienne, qui exige le concours d'un enseignement précis, au besoin de la correction et toujours du bon exemple. Ainsi formés, les enfants n'auront aucune peine à pratiquer leurs devoirs, le respect, l'obéissance et l'amour, non plus qu'à se dévouer les uns aux autres dans cette entente des cœurs qui est la joie et la paix des foyers. A ceux qui s'efforceront de suivre ces bons conseils, en y mettant toute leur attention et leur bonne volonté, l'excellent auteur, qui n'oublie pas qu'il est avant tout un prédicateur, promet « le bonheur en cette vie et en l'autre. » Puissent beaucoup de lecteurs exaucer ses vœux et mériter d'obtenir ce qu'il leur souhaite à tous! P. T.

Causeries familières avec des jeunes filles de la campagne sur l'économie domestique, l'hygiène et l'éducation des enfants, par Mme DE LAVAUR DE LABOISSE. Paris, Bloud, 1909, in-18 cartonné de 174 p. — Prix : 1 fr. 60.

Encore un bon livre à ajouter à la bibliographie déjà abondante de *l'Enseignement ménager*. Mais celui-ci, au témoignage d'un bon juge, Mme Henriette Brunhes, « n'est point le manuel banal d'enseignement ménager, mais une leçon d'art en même temps qu'une leçon de ménage. » Il a été fait, sous forme de causeries parlées, et n'est devenu par la suite un livre, que parce que les auditrices ont désiré relire et conserver les leçons qu'elles avaient entendues et en faire profiter à leur tour les jeunes sœurs qui n'avaient pu y assister. Ces causeries sont divisées en deux parties : la première, consacrée aux notions considérées comme indispensables à toute bonne ménagère; la seconde où s'ajoutent, aux premières leçons, des connaissances importantes sans doute, mais que l'on peut considérer comme complémentaires d'une bonne éducation ménagère. Les premières leçons traitent de l'ordre, de la propreté, du blanchissage, du repassage, de l'hygiène et entretien du vêtement, de la cuisine, du rôle de la femme dans la maison, de l'hygiène de la première enfance, de l'éducation des enfants, de l'influence religieuse, enfin du vrai sens du mot chrétien. Pour l'auteur, être chrétien n'est pas un titre, c'est une manière d'être, un fait, c'est une vie. On ne reste chrétien qu'en vivant en chrétien. » Ainsi se trouve passé en revue tout ce qui touche à l'existence matérielle et morale de la femme.

La deuxième série des causeries, les leçons complémentaires, traitent des premiers soins à donner à un blessé en cas d'urgence, des qualités d'une bonne garde-malade et des petites maladies de l'enfance; de la manière de tenir ses comptes, des fleurs, enfin de la nécessité d'orner son intérieur. Et je crois bien que toute jeune fille ou jeune femme qui mettrait ces leçons en pratique et qui en ferait la règle de sa vie, serait bien près de réaliser le type de la femme parfaite, celle qui est à la fois l'appui et le charme du foyer. Je recommande ce très bon livre, véritable *vade-mecum* de la bonne ménagère chrétienne. P. TALON.

Recueil de compositions françaises. *Cent développements de sujets donnés aux examens du baccalauréat de 1908 à 1910*, par G. Fleury. Paris, Poussielgue, 1911, in-16 de VII-529 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre ci-dessus indique suffisamment la nature de ce livre : c'est un recueil de cent sujets donnés au baccalauréat et développés par un professeur de première. Les futurs candidats peuvent donc s'en aider pour apprendre à développer un sujet et composer un devoir français suivant les règles. Il y a d'abord des sujets d'histoire littéraire se rapportant au XVIe, au XVIIe (ce sont les plus nombreux), au XVIIIe et au XIXe siècles; puis des sujets divers des pensées, des devoirs d'histoire et de géographie : ces derniers me semblent vraiment trop peu nombreux. En somme, livre bien fait, par quelqu'un d'expert en la matière, et plein d'indications intéressantes, où les élèves pourront développer leurs connaissances littéraires et meubler à la fois leur esprit et leur mémoire en vue des examens futurs. L'auteur a fait œuvre utile, et nous croyons qu'il atteindra le but qu'il a visé.

P. Talon.

Critiques d'aujourd'hui, par Maurice Éloy. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1908, in-11 de 95 p. — Prix : 2 fr.

Ce sont trois courts articles, raisonnables, mais sans nouveauté ni relief, sur trois des maîtres de la critique contemporaine : Faguet, Lemaître, Doumic. Le simple fait de publier d'aussi minces choses en plaquette trahirait que l'auteur est un jeune — soyons-lui donc sympathique — si, parmi tant de choses très sages, très conformes à l'opinion courante, il n'y avait, çà et là, des *juvénilités* comme celles-ci : que « M. Faguet, plus sévère encore pour lui-même que pour les autres, ne consent à livrer définitivement au public que le meilleur de sa pensée »; — ou comme cette conclusion sur M. Doumic, « qu'il aime notre littérature. » L'une est du genre étourdi, l'autre du genre naïf.

G. A.

Le Son des âmes (*Études littéraires*), par Théodore Cotelle. Paris, Sansot, 1910, in-18 de 231 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, plus joli qu'exact, *le Son des âmes*, il y a six articles, datés de 1903 à 1910, comme on en écrit, un peu au hasard, sous la suggestion de ses lectures ou de ses maîtres, quand on est jeune, ami des lettres, et qu'on a de petites revues ou des recueils de province à sa disposition. Cela n'a aucune prétention aux faits nouveaux, étant, et pour cause, vide de renseignements biographiques, de toutes informations précises. Point de vues originales non plus... Et ce n'est pourtant pas tout à fait inutile, quand cela vulgarise, comme c'est ici le cas, les bonnes idées classiques et raisonnables sur l'étrange usage que V. Hugo a fait de l'histoire dans le drame: ou sur la juste, la sainte horreur qu'eut Flaubert de la démocratie, de l'idée égalitaire, du suffrage universel, et de la menteuse idolâtrie du progrès *(les Idées sociales de Flaubert)*; — quand un bon esprit sensé, mesuré et de « son » chrétien, comme est celui de M. T. Cotelle, vante après d'autres, après Daudet, Theuriet, Le Goffic, les bienfaits du *retour des écrivains à la tradition locale*, ou quand il loue avec mesure et aux bons endroits, en se laissant guider par les bons maîtres de la critique contemporaine, les aimables poètes que sont *Rodenbach*, et *Francis Jammes*, et le cher *René Bazin*, qu'il appelle, à la suite de M. Brunetière et de M. Souriau, un des maîtres du roman social d'aujourd'hui.

Gabriel Audiat.

La Photographie du Saint Suaire de Turin, par ARTHUR LOTH. Paris, Oudin, s. d., in-8 de 135 p., avec reproduction photographique. — Prix : 3 fr. 50.

M. Arthur Loth revient aujourd'hui sur la question du Saint Suaire. Convaincu, il cherche à convaincre, et avec une modération à laquelle on est heureux de rendre justice. Il développe sa thèse, bien connue déjà, en l'appuyant sur des documents qu'il dit nouveaux et concluants : nouveaux je n'en ai pas trouvé beaucoup; concluants, c'est aux spécialistes d'en juger.

Il ne me semble pas qu'aux pages 94 et 95, il ait été donné une réponse suffisante à une objection tirée de la géométrie descriptive : quand un corps cylindrique ou sphérique a été en contact avec un tissu souple dans lequel il était enveloppé et y a laissé son empreinte, cette empreinte, une fois développée, diffère sensiblement de la projection que donnerait ce corps sur un écran présentant une surface plane. Or, la Sainte Effigie de Turin paraît rentrer dans cette seconde classe de reproduction. Il est dit cependant dans saint Jean que le corps fut *enveloppé* et *lié* dans le suaire; et pour expliquer comment l'image a le caractère d'une projection, M. Loth est obligé de donner une entorse au texte évangélique, en disant que, vu l'heure avancée, on remit probablement au lendemain la fin de l'ensevelissement; c'est seulement le samedi que le corps du Sauveur put être enveloppé selon les rites judaïques, et le soir du vendredi saint, on se contenta de poser dessus l'étoffe qui devait être impressionnée comme une plaque photographique. Cette explication ne me paraît pas concluante.

Quoi qu'il en soit, le travail est à lire et fera avancer une question qui ne me semble pas encore définitivement résolue. P. PISANI.

Les Divines Apparitions de Lourdes, par l'abbé P. MONIQUET. Édition populaire. Paris, Savaète, 1910, in-16 de IX-148 p., avec portrait et grav. — Prix : 1 fr.

Le Surnaturel dans les guérisons de Lourdes, par le Dr HENRI GUINIER. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 32 p. — Prix : 0 fr. 15.

L'histoire des apparitions de Lourdes basée sur une enquête canonique n'a pas encore été écrite, ce qui est vraiment regrettable. Nous n'avons sur ces faits merveilleux que trois récits originaux publiés par M. Henri Lasserre, M. J.-B. Estrade et le R. P. Cros, S. J., récits reposant sur des enquêtes personnelles et contenant, le premier surtout, des longueurs, des lacunes et des inexactitudes. C'est donc uniquement à ces trois sources qu'ont dû puiser les innombrables auteurs qui ont entrepris de raconter à leur tour les merveilleux événements dont la roche de Massabielle a été témoin. Bien entendu, M. l'abbé Moniquet a été obligé de faire comme eux, mais avec cette différence qu'au lieu d'utiliser principalement le livre célèbre de Henri Lasserre, il s'est servi uniquement des narrations de J.-B. Estrade et du P. Cros, qu'il a combinées et complétées l'une par l'autre. Son œuvre vraiment personnelle consiste dans le commentaire qu'il a joint au récit des apparitions. Sans doute cette longue suite de réflexions et d'explications vient après tant d'autres qui ont été publiées par une foule d'écrivains français et étrangers, mais elle contribuera certainement à alimenter la piété des personnes qui ne se lassent pas de lire toutes les pages nouvelles où l'on s'efforce de pénétrer le plan divin des faits mystérieux de Lourdes.

— La brochure du Dr Guinier est, sous sa modeste apparence, une des plus intéressantes et des plus savantes publications médicales auxquelles les miracles opérés à la grotte de Massabielle ont donné lieu. Très bien documenté par un long séjour dans la ville des apparitions et amené, après plusieurs années de scepticisme professionnel, à regarder comme incontestable l'intervention surnaturelle de Dieu dans les guérisons de Lourdes, l'auteur combat avec une compétence indiscutable toutes les hypothèses mises en avant par les libres-penseurs pour expliquer ces guérisons et prouve que celles-ci ont bien tous les signes caractéristiques de l'action divine directe à laquelle elles sont dues. Quiconque n'est pas hypnotisé par un sectarisme de parti pris ne pourra parcourir ces pages, écrites avec une précision scientifique et une élégance de langage remarquables, sans être obligé d'admettre les conclusions auxquelles le Dr Guinier aboutit. Nous en conseillons donc vivement la lecture à tous ceux qui, doués d'un esprit droit, veulent se faire une idée exacte des faits merveilleux que l'on observe à Lourdes depuis un demi-siècle. Cette petite brochure tiendra une place importante à côté des ouvrages des docteurs Dozous et Boissarie.

LÉON CLUGNET.

Ce qu'ils sont, par LE PATRE. Tours, Cattier, 1910, in-16 de VII-272 p. — Prix : 3 fr.

Ce petit livre est tout simplement la biographie, plus ou moins arrangée car elle ne se donne pas pour de l'histoire, d'un novice de la Compagnie de Jésus, rappelé à Dieu après quelques mois de noviciat, n'ayant pas pu faire le bien auquel le destinait sa vocation, mais en ayant montré déjà toutes les charmantes vertus. C'est un peu jeune peut-être, un peu livresque aussi : nombre de détails vécus font voir pourtant que ce n'est pas de la fantaisie mais bien l'histoire d'une âme très élevée et très pure, dont la lecture ne peut qu'édifier et instruire la jeunesse. A l'encontre de tant de livres et de romans, qui n'en sont que la caricature, cet aimable petit livre met sous les yeux la vraie image des jésuites, et nous apprend vraiment *Ce qu'ils sont*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, sans doute; l'auteur, qui doit être jeune, n'a pas visé si haut, et l'on n'y atteint pas du premier coup; mais c'est un très bon livre, et qui contient nombre de pages charmantes. Nous le recommandons aux jeunes lecteurs chrétiens et même aux autres, du moins à ceux qui sont capables de le comprendre : il intéressera et fera du bien.

P. TALON.

La Révolution ottomane 1908-1910, par YOUSSOUF FEHMI, Paris, Giard et Brière, 1911, in-12 de XXI-212 p. — Prix : 5 fr.

Il y a de tout dans ce livre, du vrai et du faux, du bon et du mauvais. Ainsi, l'auteur, qui aime sa patrie, se désole-t-il, à bon droit, de la voir livrée à la franc-maçonnerie « souveraine » et, si elle ne se dégage de l'omnipotence de la « Loge Union et Progrès », il estime (et il n'est pas le seul) que la Turquie est « vouée à une mort certaine » (p. 3). Ce témoignage est d'autant plus piquant que l'auteur avait, d'ailleurs vainement, postulé l'initiation. Par contre, Y. Fehmi trouve que l'Église catholique, ses écoles et ses missions (qui ont tant contribué à la civilisation véritable) sont nuisibles aux Ottomans. Il a sur l'histoire, à ce point de vue (voir notamment p. 94), des idées abracadabrantes; et il en arrive à construire tout un

inconcevable roman où le Pape rêvait de mettre la main sur l'Islam. Et il s'appuie sur un quiproquo, en confondant M. Joseph Denais, l'ami de feu Damad Mahmoud pacha et du prince Sabaheddine, avec son homonyme, ce qui permet à l'auteur de la *Révolution ottomane* de trouver « incohérent le langage de deux adversaires, qu'il croit être la même personne, déçue dans ses espérances. L'auteur semble prendre à tâche, au reste, de dire du mal de tout le monde, même des amis, même de lui (p. 2, etc.). A la p ge 94, il rapporte que le coup du 13 avril était à l'instigation d'Abdul-Hamid (c'est la version officielle intéressée); mais à la page 186, il affirme (et cette fois avec raison) que le déchu « n'a joué aucun rôle dans l'affaire » et qu'il s'agit uniquement de la révolte de vrais libéraux contre le groupe de profiteurs, qui escamotent la constitution et ne se maintiennent qu'avec la cour martiale, la potence et le poignard, athées qui ne respectaient pas plus la religion mahométane (p. 213, etc.) que le droit et la justice. A noter une curieuse lettre d'Ahmed Riza, président de la Chambre, l'homme à tout faire de l'Union et Progrès; il y est prouvé que « l'un des 30 pontifes auxquels sont confiées les destinées de l'empire » (p. 156), une incapacité avérée, plus sultan que Mehmed V, non seulement ne faisai pas partie du fameux comité occulte, mais qu'il ignorait même, à son arrivée n Turquie, après la Révolution, où il résidait et qui le composait. C'est un des côtés intéressants et véridiques de cette révolution étrange, qui ne semble pas avoir dit son dernier mot, mais qui, jusqu'à ce jour, paraît avoir déçu tous les honnêtes gens, en Turquie comme ailleurs. J. H.

Sous les flots, par A. Acloque. Tours, Mame, s. d., in-8 de 367 p., illustré, — Prix : 2 fr. 50.

Au temps où les bêtes parlaient..., il est à croire qu'elles écrivaient aussi, puisque les excursions sous les flots, autour des flots et même sur les flots qui font l'objet de ce livre, auraient été d'abord écrites en langue *crabesque*, à l'aide d'une *pennatule*, polypier en forme de plume à crête cornée, et sur des feuilles de *laminaire*, algue à feuilles en lames plates; l'auteur de ces excursions et de ce récit ne serait autre qu'un modeste crustacé, un *crabe*, mais un crabe avisé, voyageur, capable d'appréciation, de jugement et enfin sachant écrire.

L'auteur de *Sous les flots* se donne comme le traducteur en langue française du récit *crabesque* relevé par lui sur un gros paquet de laminaires, retenues entre elles par une autre algue en forme de cordon cylindrique, et délaissée à marée basse sur la plage.

On se représente aisément ce que peut être, étant donnée la fiction d'animaux doués de l'intelligence et de la parole, le récit d'un crustacé vivant également sur le rivage et sous les eaux et supposé voyageant sur les côtes et à travers les océans. C'est une excursion charmante, où le récit scientifique des choses de la nature se revêt d'une parure poétique et littéraire qui en double l'attrait. L'auteur nous fait faire ainsi connaissance avec une foule de crustacés, de mollusques, de polypiers, aux formes et aux mœurs les plus variées. Liant connaissance avec un anatife fixé sur la carène d'un navire en rade, il se fait raconter, par ce membre de sa parenté zoologique, tout ce que celui-ci a vu grâce aux nombreuses croisières du vaisseau sur les flancs duquel il a fixé sa résidence. Plus tard, il s'aventure dans les profondeurs de la haute mer, y fait, non sans danger, maintes rencontres intéressantes. Finalement il se trouve pris dans des filets jetés par le navire

d'un naturaliste en quête d'échantillon de la faune abyssale, et se trouve amené à bord avec des *macrostomias*, des *macropharynx*, des *opisthoproctes* et autres poissons bizarres des grandes profondeurs. Mis dans un petit aquarium à parois de cristal sur le navire sauveur, notre crabe observe tout ce qui se passe sur le pont du vaisseau de recherches comme sur les terres dont il longe les côtes. Finalement il est ramené par cette voie dans son propre pays et rejeté à l'eau dans le voisinage du canton littoral d'où il était parti.

Le récit est conduit avec un intérêt ménagé comparable à celui des romans de Jules Verne quoique sous un mode un peu différent, mais toujours en vue de donner, sous une forme récréative, les enseignements les plus variés sur les êtres dont se composent la flore et la faune marines, y compris même les oiseaux qui vivent sur les rivages et se plaisent à planer au-dessus des eaux, comme les sternes ou hirondelles de mer, les mouettes, goélands, grèbes.

Ce qu'on pourrait appeler les phénomènes de la vie pélagique : marées, phosphorescences, *mer d'huile*, tempêtes, ouragans, érosions, volcans sous-marins même, rien n'échappe à l'esprit observateur de notre merveilleux crustacé.

De nombreuses figures dans le texte et gravures hors texte, une impression large et soignée contribuent à faire de cet ouvrage un fort joli volume en même temps qu'un livre attrayant et instructif.

Il serait vain d'ajouter, étant donnés les noms de l'auteur et de l'éditeur, que l'esprit dans lequel il est conçu est éminemment spiritualiste et chrétien,

C. DE KIRWAN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr Henry, évêque de Grenoble, a succombé le 9 juillet à la maladie qui le minait depuis plusieurs mois déjà. Né à Blidah le 20 juillet 1851, Paul-Marie-Joseph HENRY fit ses études tour à tour au lycée de Cette et au petit séminaire de Montpellier. C'est au grand séminaire du même diocèse qu'il fut formé à la théologie. Ordonné prêtre par Mgr de Cabrières, le 13 décembre 1874, l'abbé Henry se fit recevoir quelques années plus tard docteur en théologie avec une thèse fort remarquée sur *François Bosquet, évêque de Lodève et de Montpellier, son rôle dans l'affaire du jansénisme et dans les questions des réguliers et de la régale* (Montpellier, 1884, in-8). Ce n'était là qu'une partie d'une monographie considérable, qui parut sous le titre : *François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier, étude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle* (Paris, 1884, in-8). De 1890 à 1892, il fit à la Faculté des lettres de Montpellier un cours de littérature sacrée; les leçons qu'il prononça pour l'ouverture de ces cours ont été publiées sous les titres : *Du rôle précurseur de la littérature grecque par rapport aux lettres chrétiennes* (Montpellier, 1891, in-8); — *Des Origines de la littérature latine chrétienne et de ses caractères jusqu'au temps de saint Jérôme* (Montpellier, 1892, in-8). L'abbé Henry s'était également fait apprécier comme orateur dans les carêmes et les avents qu'il prêcha à Cette, à Montpellier, à Nancy, à Narbonne, à Toulouse, à Béziers, quand il fut appelé le 7 décembre 1899 à succéder sur le siège de Grenoble à Mgr Fava.

Sacré le 24 février 1900, intronisé le 15 mars suivant, il déploya dans ses nouvelles fonctions une louable et féconde activité. On sait qu'il fut l'un des initiateurs des Associations des pères de famille; on se souvient de l'énergie avec laquelle il prit la défense d'un de ses prêtres, l'abbé Carrier, condamné pour délit de catéchisme et affirma par un acte solennel le droit du clergé à traiter des questions historiques quand la foi y est engagée. Nous devons noter encore, parmi les actes de son administration, l'introduction du chant grégorien dans son diocèse, la mise en vigueur d'un nouveau propre diocésain, la fondation de l'œuvre des séminaires et des vocations ecclésiastiques. Outre ses mandements et lettres pastorales, et indépendamment des ouvrages cités ci-dessus, Mgr Henry laisse plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons seulement : *Jouffroy et la question du beau* (Montpellier, 1889, in-8); — *Panégyrique du B. François Régis Clet* (Grenoble, 1901, in-8); — *Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée à la Faculté catholique de Lyon* (Lyon, 1901, in-8); — *Panégyrique de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1904, in-8).

— Sir William Schwenk Gilbert, l'auteur dramatique et humoristique anglais bien connu, qui est mort à Londres le 29 mai à 75 ans, était né dans cette même ville le 18 novembre 1836. Après avoir suivi les cours de l'Université de Londres, il fut reçu avocat au barreau de l'Inner Temple en 1864, puis fit partie du secrétariat du Conseil privé, de 1857 à 1862, et fut nommé quelques années plus tard capitaine dans les highlanders royaux du comté d'Aberdeen. Sir W. Gilbert, qui avait un goût prononcé pour le théâtre, débuta en 1866 par une pièce intitulée *Dulcamara*, qui fut jouée sur la scène de Saint-James et qui fut suivie par beaucoup d'autres, principalement par des comédies-féeries qui furent représentées à Londres et obtinrent un vif succès. Parmi ces dernières nous citerons : *Old Score*; — *The Princess*; — *Sensation novel*; — *The Palace of Truth* (1870); — *Pygmalion and Galathea* (1871); — *The Wicked World* (1873); — *Charity* (1874); — *Sweat Hearts* (1874); — *Broken Hearts* (1876). Puis, s'étant associé Sir Arthur Sullivan, il donna, avec la collaboration de ce célèbre compositeur, toute une série d'opéras et d'opéras comiques qui ne furent pas moins bien accueillis du public, tels que : *Trial by Jury* (1877); — *The Sorcerer* (1877); — *Greschen*, d'après la légende de Faust (1879); — *H. M. S. Pinafore* (1878); — *The Mikado* (1885); — *The Yeoman of the Guard* (1889); — *The Gondoliers* (1889), etc. On doit également à Sir William Gilbert un recueil d'articles humoristiques parus dans le journal *The Fun*, sous le titre de *Bab Ballads* (1878; éd. illustrée, grossie des *Songs of a Savoyard* (1898). On a publié en 3 vol. ses *Original plays* (1875-1894).

— On annonce encore la mort de MM. : Pierre Cazeaux, chef de laboratoire de la Faculté des sciences de Paris, mort dernièrement en cette ville, à 35 ans; — Ferrier, inspecteur de l'enseignement, mort à Paris au milieu de juin; — Ulric de Fonvieile, ancien journaliste et politicien, qui eut son heure de célébrité lors des événements qui amenèrent la mort tragique de Victor Noir, rédacteur comme lui à la *Marseillaise*, mort en juin, à Paris, à un âge avancé ; — Camille Gérardin, ancien professeur de droit romain puis de pandectes à la Faculté de droit de Paris, mort au milieu de juin, à 75 ans, lequel avait publié : *Étude sur la solidarité* (Paris, 1885, in-8) et donné avec P. Jozon une traduction du *Droit des obligations* de Savigny; — Marcel Haure, professeur de mathématiques spéciales au collège Chaptal à Paris, mort en juin; — Georges Hubert, ancien élève de l'École

polytechnique, qui fut professeur de mathématiques spéciales successivement aux collèges d'Épernay et de Rochefort, puis aux lycées de Reims et de Douai, et enfin au lycée Hoche, à Versailles, mort en cette ville, au commencement de juin, à 64 ans; — Maxime Paz, ancien syndic de l'Association des journalistes républicains, président de l'Association des secrétaires de rédaction des journaux de Paris, qui avait collaboré au *Petit Journal*, au *Paris*, à *la France*, à *l'Estafette*, etc., mort dernièrement à Paris, à 50 ans; — Paul Planat, ingénieur civil, directeur de *la Construction moderne*, mort dernièrement à Paris, à 72 ans; — Léon Richer, doyen de l'Association des journalistes républicains, mort dernièrement à Paris, à 87 ans, lequel collaborait à divers journaux républicains et, en qualité de directeur de la revue *le Droit des femmes*, avait été un des principaux promoteurs du féminisme; — Maurice Rouvier, homme politique, député et ancien président du Conseil des ministres, mort au commencement de juin, à Paris, à 69 ans, lequel, étant avocat à Marseille, au début de sa carrière politique, avait publié de nombreux articles dans les journaux qui faisaient alors une violente opposition à l'Empire; — Joseph Spitzmuller, journaliste, ancien directeur du *Liberal de l'Est*, de Belfort, mort dernièrement à 75 ans; — Vidal, professeur de droit pénal à la Faculté de Toulouse, mort au milieu de juin ; — l'abbé Vincent, curé de Frangey (Haute-Marne), directeur de *Bibliothèque-Revue*, mort dans le courant de juin, à 50 ans;

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Theodor Ackermann, éditeur bavarois, mort en juin, à Munich, à 85 ans; — Dr. Karl Beck, médecin américain, professeur de chirurgie à New York, mort en cette ville en juin, à 56 ans; — Joseph Bennett, musicologue anglais, mort à Londres dans le courant de juin; — Paul Syed Ali Bilgrami, orientaliste, professeur à l'Université anglaise de Cambridge, mort en cette ville, en mai, à 57 ans; — Dr. Karl Bohm, professeur allemand de philosophie à Klausenbourg, mort en cette ville, le 18 mai, à 65 ans; — Dr. Bose, savant allemand, ancien professeur à l'École technique supérieure de Dantzig, professeur depuis quelques années à l'Université de La Plata (République Argentine) et directeur de l'Institut de physique de cette ville, mort dernièrement à 36 ans; — Dr. Friedrich Erull, écrivain allemand, auteur de publications sur l'archéologie, mort en juin, à Wismar; — Dr. Paul Ewald, professeur de théologie à Erlangen, mort en cette ville en mai, à 54 ans; — Fedor Flinzer, directeur de la « Petrischule » de Leipzig, mort en cette ville le 14 juin, à 80 ans; — Konstantin Michailevitch Fosanov, poète russe, mort le 30 mai, à Saint-Pétersbourg, à 43 ans; — Mme Mary Gray Garden, femme de lettres anglaise, auteur de *Memorials of the Ettrick Shepherd*, morte dernièrement à Aberdeen; — Dr. Friedrich Glauning, directeur de l'enseignement dans la ville de Nuremberg (Allemagne), mort en cette ville, le 10 juin, à 69 ans; — Christoph Hehl, professeur d'architecture du moyen age à l'École technique supérieure de Charlottenbourg (Prusse), mort en cette ville, en juin, à 64 ans; — Dr. Charles Hennig, professeur de gynécologie à l'Université de Leipzig, mort dernièrement à 83 ans; — Dr. Anton Hittmair, conservateur de la bibliothèque universitaire d'Inspruck (Tyrol), mort le 6 juin à Padastertal, à 53 ans; — Dr. Vasilii Osipovitch Klutchevskii, professeur d'histoire à l'Université russe de Moscou, mort en cette ville le 25 mai, à 70 ans; — Dr. Georg Krönig, professeur de médecine interne à l'Université de Berlin, mort en cette ville le 15 juin, à 55 ans; — Dr. Æneas Mackay, ex-sheriff de Fife et Kinrose en Écosse

et ancien professeur d'histoire à l'Université d'Édimbourg, mort dans le courant de juin, à 72 ans, auquel on doit d'importants travaux, tels que : *Practice of the Court of Session* (1877-1879, 2 vol. in-8), une édition de la *Chronicle* de Pittscottie pour la « Scottish Text Society » et divers articles insérés dans le *Dictionary of National Biography* et dans l'*Encyclopaedia Britannica*; — Dr. K. A. Mackenzie, professeur écossais bien connu pour le zèle qu'il a déployé pour faire progresser les méthodes d'enseignement dans son pays natal, mort en juin; — Dr. Max Niemeyer, éditeur allemand, mort à Halle-sur-la-Saale, le 17 juin, à 70 ans; — Dr. Nordheimer, rabbin israélite, lequel a publié d'importants travaux sur la langue et l'histoire littéraire des Juifs, mort à Leipzig, au milieu de mars, à 66 ans ; — Dr. John Campbell Oman, ancien professeur du Collège du gouvernement à Lahore et ancien principal du collège Sikh d'Amritsar, dans l'Hindoustan, mort le 7 juin, lequel s'était spécialisé dans l'étude des religions de l'Inde et a publié : *The Great Indian Epics* ; *The Mystics, Ascetics and Saints of India*; *The Brahmans, Theists, and Muslims of India*, etc.; — Dr. Ernst Remak, professeur de thérapeutique des maladies nerveuses à l'Université de Berlin, mort en mai, à Wiesbaden, à 62 ans; — Dr. Hermann Rumpelt, professeur à l'École technique supérieure de Dresde, mort le 17 juin à Wehlen (Suisse); — Karl von Sauer, général d'artillerie et écrivain militaire allemand, mort le 19 mai, à Munich, à 77 ans, dont nous citerons : *Ueber Angriff und Vertheidigung fester Plaetze* (Berlin, 1885, in-8) et *Recherches tactiques sur les formes nouvelles de la fortification* (Berlin, 1886, in-8), traduction d'un ouvrage paru en allemand la même année; — Dr. Schmidtmann, curateur de l'Université de Marbourg (Allemagne), mort en mai, à 61 ans; — Dr. Ewald Schulze, écrivain et journaliste allemand, mort à Kiel, à la fin de mai, à 54 ans, lequel dirigeait depuis longtemps la *Nordmark-Korrespondenz*, journal politique; — Carlos Fernandez Shaw, le poète et dramaturge espagnol bien connu, mort dernièrement, à 46 ans, lequel laisse des poésies, notamment *la Vie folle*, qui obtint le prix Fastenrath, des saynètes et zarguelas, des drames et des livrets d'opéras, tels que *Colomba* et *Margarita la Tornera*, et enfin des traductions de Coppée et de Severo Toreli; — Dr. Heinrich Stilling, professeur de physiologie et d'anatomie pathologique à l'Université suisse de Lausanne, mort en cette ville, en juin, à 58 ans; — Dr. Felice Tocco, professeur d'histoire et de philosophie à l'Institut des études supérieures de Florence, mort en cette ville dans le courant de juin, auquel on doit de nombreux ouvrages, notamment : *Un codice della Marciana di Venezia sulla questione della povertà* (1887); *La Psicologia della suggestione : recensione dell' opera dello Schmidkunz* (1893) et *Dell' opera postuma di E. Kant sullo passaggio della metafisica della natura alla fisica* (1897); — Dr. A. E. Törnebohm, un des plus remarquables géologues de la Suède, ancien professeur de minéralogie de l'École technique de Stockholm, dont les recherches sur les mines de fer de la Suède et les études sur le ciment de Portland sont fort connues, mort dernièrement, à 72 ans; — Dr. Karl Victor Uhlig, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université autrichienne de Vienne, mort le 4 juin, à Carlsbad, à 54 ans; — Mme Ilka Maria Unger, femme de lettres autrichienne qui laisse un certain nombre de poésies, morte en mai, à Vienne; — Rudolf Weinwurm, musicologue autrichien, mort en mai, à Vienne, à 76 ans; — le Rev. Dr. Gottlieb von Weitbrecht, écrivain allemand, mort le 1er juin, à Stuttgart, à 71 ans, lequel a publié de nombreux ouvrages principalement religieux à l'usage du peuple et de la jeunesse, notamment : *Maria und*

Martha. Ein Buch für Jungfrauen (Stuttgart, 1891, in-8), plusieurs fois réimprimé, et *Der Friedensberuf des Jungen Jesu* (Stuttgart, 1892, in-8); — Albert Zacher, écrivain et journaliste allemand fixé à Rome où il était le correspondant de la *Frankfurter Zeitung*, et où il est mort dans le courant de mai à 50 ans, lequel faisait autorité pour tout ce qui concerne la vie intellectuelle et la politique en Italie et avait publié, entre autres volumes : *Römische Augenblickbilder* (Oldenbourg, 1900, in-8), *Aus Vatikan und Quirinal Bilder vom nebeneinander Leben der beiden Höfe* (Francfort-sur-le-Main, 1901, in-8) et *Freuden und Leben eines Jubiläumspilgers* (Francfort-sur-le-Main, 1902, in-8).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juin, M. Dieulafoy résume le mémoire du commandant Bourgeois sur la bataille d'Issus. — M. Croiset fait remarquer qu'avant Xénophon on ne peut citer aucun auteur ancien ayant quelque connaissance de l'art de la guerre. — M. Haussoullier appuie ces observations. — M. Collignon donne l'explication de la scène peinte sur un vase du musée de Madrid, qui semble la reproduction d'un groupe signalé à Athènes par Pausanias dans le voisinage du Parthénon. — MM. Th. Reinach et Dieulafoy présentent leurs observations au sujet de l'imitation de l'œuvre d'un sculpteur par un peintre. — M. Héron de Villefosse analyse deux mémoires de M. Mispoulet, l'un qui a trait au gouvernement de l'Espagne et de la Mauritanie Tingitane, l'autre qui retrace la carrière d'un légionnaire ayant figuré au siège de Jérusalem par Titus. — M. A. Martin lit une note sur un passage d'Euripide. — Le 9, M. Dieulafoy donne la deuxième lecture du mémoire du commandant Bourgeois sur la bataille d'Issus. — M. Héron de Villefosse lit une note de M. Blanchet sur une pierre gravée antique représentant un satyre qui fait danser Éros sur son pied. — M. Dieulafoy fait connaître un travail de M. Fauré sur la signification attribuée à la croix ansée, au *Ti* égyptien et au triangle. — M. L. Havet fait une lecture sur le vers 160 du chapitre IX de l'Énéide, duquel il propose de supprimer les trois derniers mots qui le rendent incompréhensible. — MM. Croiset et Th. Reinach expriment quelques doutes. — Le 16, M. Dieulafoy présente et commente la photographie d'un ivoire qu'il croit être de l'École toulousaine du XIIe ou du XIIIe siècle. — M. Babelon parle d'une monnaie de bronze arménienne de l'époque de l'empereur Commode. — M. le marquis de Vogüé, parlant de la citerne de Rhamleh, la rattache à l'école byzantine, signale dans ce monument la présence de l'arc en tiers-point, si fréquent dans les constructions syriennes avant les croisades. — M. Clermont-Ganneau fait ressortir la différence entre l'arc syrien et l'arc occidental. — Le 23, M. de Mély signale à l'Académie la découverte dans la Lys, de trois statues antiques en bronze, que l'on croit être provenues d'un temple païen détruit au VIIe siècle par saint Amand. — M. Pottier parle de trois vases grecs archaïques déposés au Musée Bourély et sur leur relation avec l'histoire de Marseille. Il présente les découvertes par M. Vasseur d'une exploitation de minerai de cuivre remontant à l'époque du bronze. — M. Dieulafoy étudie une aiguière en argent de fabrication japonaise, qu'il croit inspirée par des modèles persans

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juin, M. Chuquet analyse les mémoires de Meyer en ce qui concerne l'état de l'opinion à Paris et à Versailles en 1796. — Le 10, M. Samazeuilh lit une étude sur les excès de l'Étatisme dans le parlementarisme contemporain. — Le 17, M. Bonet-Maury expose sa théorie sur les progrès moraux

de l'islamisme, que tend à restreindre la guerre sainte, et à renoncer à la polygamie. — M. A. Leroy-Beaulieu analyse les deux volumes de M. Louis Léger sur la renaissance tchèque. — Le 24, M. G. Martin lit un travail sur les finances publiques de la France pendant la minorité de Louis XIV et la répercussion des suppressions des quartiers de la rente sur les troubles de la Fronde.

Index. — La S. Congrégation de l'Index, par décret du 6 juin, vient d'interdire les ouvrages suivants : Auguste Humbert, *Origines de la théologie moderne, la renaissance de l'antiquité chrétienne*; — *Der Modernistenei*; — Koch et Wecker, *Katholizismus und Christentum*; — Ottokar Prohazska, trois ouvrages sur le modernisme, en hongrois.

Société pour l'étude de la gravure française. — La Société qui vient de se fonder sous ce titre et qui estime assez justement que, en dépit des bons ouvrages que nous possédons déjà, l'histoire de la gravure française présente encore des lacunes qu'il est nécessaire de combler, se propose, aux termes de l'article 2 de ses statuts, de « grouper les amateurs, les collectionneurs et les érudits qui s'intéressent à la gravure française; publier des ouvrages documentaires consacrés à l'histoire de la gravure et des graveurs en France depuis les origines jusqu'à nos jours. » « Pour remplir cet objet (art. 3) la Société se propose d'éditer les travaux présentés par leurs auteurs; de demander des ouvrages spéciaux à des érudits; de réimprimer des livres devenus rares. Tous les travaux édités par la Société seront rémunérés. Elle pourra accorder son patronage à des publications rentrant dans le cadre de ses travaux. » La cotisation des membres est de 25 francs par an, un versement de 500 francs donne le titre de membre perpétuel. Les publications sont réservées aux seuls membres de la Société. Le bureau se compose actuellement de MM. Maurice Fenaille, président; Jacques Doucet, trésorier, et Henri Bourin, 144, rue de Longchamp, secrétaire. La Société annonce déjà les ouvrages suivants : Abbé Jean Gaston, *La Gravure dans les livres d'heures parisiens du* xve *siècle*; Edmond Bruwaert, *Vie de Jacques Callot*; P. A. Lemoisne, *La Gravure de portraits en France des origines à la fin du règne de Louis XIV*; Ch. Petitjean et Ch. Wickert, *Catalogue raisonné de l'œuvre de Robert Nanteuil*; R. Ledoux Lebard, *Bibliographie des ouvrages, principalement français, illustrés par la gravure en couleurs, des origines à 1800*; A. Vuaflart et R. Ledoux Lebard, *J. C. Le Blon (1667-1741) et les origines de la gravure en couleurs*; C. Keller Dorian, *La Vie et l'œuvre de Laurent Cars*; L. Dacier, *L'Œuvre gravée de Gabriel de Saint-Aubin*; H. Bourin, *Claude Henri Watelet*; F.-L. Bruel, *Louis-Marie Bonnet*; Maurice Lecomte, *Le Comte de Paroy*; Charles Saunier, *Auguste Bouquet*.

Mélanges Émile Picot. — Voici plus de trente-cinq ans que M. Émile Picot est attaché à l'École des langues orientales à titre de répétiteur (1875), puis de professeur (1888) de roumain. Au moment où il va prendre sa retraite, des amis et des élèves se proposent de publier en son honneur un volume de Mélanges. Ce ne sont pas seulement d'ailleurs l'histoire et la littérature roumaines qui sont intéressées aux travaux de M. Émile Picot (nous rappellerons qu'il vient de faire don à la Bibliothèque nationale d'une assez riche collection d'ouvrages principalement roumains); la bibliographie générale, la philologie romane, l'histoire de la littérature française et des littératures étrangères au moyen âge et au xvie siècle, les études slaves même doivent beaucoup à sa féconde activité. Et ceux qui s'occupent de

recherches analogues savent que l'obligeance de M. Picot se plaît à mettre à leur disposition les ressources d'une vaste érudition. C'est M. René Sturel, 29, avenue de la Bourdonnais, qui recueille les mémoires destinés à figurer dans ces *Mélanges*; et M. Ed. Rahir, 55, passage des Panoramas, reçoit les adhésions des souscripteurs au volume qui les contiendra (25 fr.).

Paris. — La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée vient de publier un petit volume au plus haut point artistique, lequel est un véritable historique du réseau. Titre : *Hommes et choses du P. L. M.* (Paris, achevé d'imprimer par Devambez, le 27 avril 1911, petit in-8 de 159 p., avec planches hors texte en noir et en couleurs et de nombreuses illustrations dans le texte). La note « au lecteur » placée en tête du livre est à rappeler : « La lente soudure de chemins de fer construits ici et là au hasard des besoins régionaux, a produit ce faisceau de lignes remarquablement homogène qu'est aujourd'hui la Compagnie P.-L.-M., réseau harmonieux aux fils habilement conduits, aux mailles chaque jour plus rapprochées dont la tête est à Paris, dont les attaches tiennent à la Méditerranée et aux frontières d'Allemagne, de Suisse et d'Italie. Ce livre est un hommage à la mémoire de ceux qui, sans jamais une défaillance, ont créé, développé, amélioré cette œuvre admirable, devenue, sous leur patient et laborieux effort, l'instrument industriel le plus puissant qui soit en France. » Si l'hommage est complet, il est certes mérité. Dans un texte aussi curieux qu'attachant, sont jetées à profusion des reproductions d'images de chaque époque (gravures, lithographies, etc.), qui donnent à cette publication une valeur documentaire. A côté des choses sérieuses, on admirera d'humoristiques caricatures de Daumier. Il va de soi que les portraits des personnalités qui ont occupé un poste élevé dans la Compagnie ou se sont signalées par des services rendus ou par un rôle politique important se trouvent ici très nombreux. Les planches en couleurs, au nombre de 5, sont fort belles : l'une d'elles (*le Jeu du chemin de fer*) est amusante, mais la règle de ce jeu ne peut se lire qu'à la loupe. A signaler aussi la reproduction de 4 des superbes affiches de la Compagnie. En résumé, ce joli volume ne déparera pas la bibliothèque la mieux choisie; il sera certainement recherché par les amateurs.

— Dans un assez mince mais très élégant volume, intitulé : *Paris propre* (Paris, Cornély, 1910, in-8 de 136 p.), M. Ernest Levallois, maire du 2e arrondissement, nous expose spirituellement ses doléances sur l'état de la capitale. Édifices publics ou privés, monuments d'art ou édicules « utilitaires », tramways « criminels » ou conditions de voieries mal entendues, améliorations hygiéniques ou esthétiques, rien n'échappe à l'œil observateur de l'auteur qui nous prouve qu'il est un excellent *Parisien*, aimant bien la ville qu'il habite. Certes, ses doléances sont aussi les nôtres : tous, nous voudrions que notre Paris fût propre et attrayant, mais M. Levallois va peut-être un peu loin dans ses projets d'un avenir hypothétique. Qu'on nous débarrasse d'abord du système administratif qui consiste à éventrer perpétuellement nos rues, à exécuter sans méthode des travaux qui ressemblent à celui de Pénélope, et à transformer nos voies publiques en chantiers sales et dangereux ! C'est du reste l'un des vœux de l'auteur, nous n'en doutons pas, et les piquantes illustrations dont il a accompagné son étude servent de curieux témoignages à l'appui de réclamations trop justifiées.

— L'un des plus curieux caractères du labeur législatif à notre époque, c'est que le résultat en est généralement inintelligible à ceux-là mêmes qui en ont voté les textes et, à plus forte raison, aux organes administratifs

ou judiciaires chargés de les appliquer ou de les interpréter. Naturellement la condition des *assujettis* — ainsi appelle-t-on maintenant, non sans quelque naïveté, les *citoyens* de notre *libre démocratie*, — est encore pire. Ils sont en proie aux interminables broussailles de lois et de règlements épineux, pleins de pièges et de chausse-trappes. C'est donc leur rendre un véritable service que de mettre du moins à leur disposition les moyens, sinon de comprendre, au moins d'étudier à loisir leurs obligations compliquées. Aussi doit-on savoir gré à la Maison de la Bonne Presse de la série de publications qu'elle a entreprises dans ses « Questions actuelles », sous la rubrique : *Textes législatifs*, et en particulier du numéro IV, intitulé : *Retraites ouvrières et paysannes. Loi du 5 avril 1910. Décrets des 24 et 25 mars 1911* (Paris, 5, rue Bayard, in-8 de 64 p. Prix : 0 fr. 50).

— Quelque opinion qu'on ait de notre politique coloniale et de la direction qui lui est donnée, on ne lira pas sans intérêt deux curieux épisodes présentés au public par le Comité de protection et de défense des indigènes : *L'Affaire Dinah Salifou (Guinée française). Rapport de M. Alcide Delmont* (Paris, Giard et Brière, 1910, in-8 de 35 p.) — *Ile Sainte-Marie de Madagascar. Six mille Français dépouillés de la qualité de citoyen* (Même librairie, 1911, in-8 de 36 p.) — Le prix de chacune de ces brochures est de 0 fr. 50.

Anjou. — Il s'est formé, sur plusieurs points de la France, sous le titre de *Syndicat d'initiative*, des associations ayant pour mission de faire mieux connaître nos belles et intéressantes provinces, trop ignorées des touristes. Le département de Maine-et-Loire, si riche en monuments, en sites pittoresques, traversé par la Loire, offrant à l'artiste des tableaux que ne surpasse, en fraîcheur et en grâce, nul fleuve d'Europe, a depuis quelques années son *Syndicat d'initiative de l'Anjou*; après un premier essai de livret, il vient de publier, sous le titre: *Au pays de l'Anjou*, un guide illustré avec le meilleur goût, conçu et rédigé avec tout le soin, la sobriété, la clarté, la méthode désirables, par une plume qui n'a eu qu'un défaut, c'est de laisser ignorer le nom de l'auteur. Très joliment imprimé par la maison G. Grassin à Angers (in-8 de 150 p. et plan, au bureau du Syndicat, 1 fr.). On y trouve tout ce qu'on y doit y chercher, sans dissertations oiseuses et bavardages superflus. Toutefois, l'indication en notes, non pas de toute la bibliographie angevine, bien entendu, mais des monographies spéciales, serait fort utile ; par exemple, le visiteur de la cathédrale d'Angers désirerait-il faire une étude un peu plus détaillée du monument, il ne lui serait pas indifférent de savoir qu'on trouve à la cathédrale un *Guide* complet, par M. Joseph Denais, l'auteur de la *Monographie de la cathédrale*, ou la description minutieuse des fameuses tapisseries, par M. L. de Farcy (qui a déjà publié trois volumes sur la même cathédrale, etc.). Ce seront d'ailleurs des annotations faciles à faire pour une prochaine édition. Et nous les indiquons, sans insister trop, car *Au pays d'Anjou* est le modèle des guides. — Le même *Syndicat d'initiative* a publié un second livret sur *Saumur et ses environs* (in-8, 72 p. et plan, au bureau du Syndicat, à Angers, 0 fr. 75), dont une plume exercée, érudite, prépare une nouvelle édition, revue et corrigée, que nous attendrons avant de parler de cette très utile publication.

Bourgogne. — Le tome XXXVIIIe de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* (Autun, imp. Dejussieu, 1910, in-8 de xxiv-432 p., avec 2 planches et 3 dessins) ne le cède, comme importance et intérêt, à aucun de ceux qui l'ont précédé. On y trouve les travaux et études suivants :

Journal de Jean Grégaine, bourgeois de Marcigny, pendant les guerres de la Ligue en Brionnais (1589-1596) (p. 1-79);— *La Légende de saint Émiland*, par M. A. de Charmasse (p. 81-94); — *Les Députés de Saône-et-Loire aux Assemblées de la Révolution* (1789-1799). 4e partie. *Conseil des Cinq-Cents et Conseil des Anciens*, par M. Paul Montarlot (p. 95-151); — *Le Prieuré du Val Saint-Benoît* (fin), par M. Paul Muguet (p. 153-217); — *Supplément au Catalogue de la Bibliothèque de Claude Guilliaud, chanoine d'Autun* (1493-1551), par MM. A. Gillot et Ch. Boell (p. 219-292), dont le tirage à part a été signalé dans notre précédente livraison (p. 541); — *Nouvelles Observations sur les poteries à décors rubanés, appliqués par pressions digitées*, par M. R. Gadant (p. 293-296);— *Note sur Guillaume d'Auxonne, évêque d'Autun* (1343-1344), par M. A. de Charmasse (p. 297-301); — *A travers la Bourgogne, à la suite de l'ambassade ottomane de* 1741, par M. G. Valat (p. 303-323); — *Trois Fiefs sur la Dheune : Saint-Berain, la Motte-sur-Dheune et la Motte-Vouchot*, par M. Eugène Fyot (p. 325-353, avec une planche et 3 dessins); — *Note sur un pendentif romain en or trouvé à Autun et sur des bijoux analogues de l'époque romaine*, par M. René Gadant (p. 355-377, avec une planche).

Bretagne. — *Les Dépenses de Henri II, duc de Rohan*, 1619, par le vicomte Hervé du Halgouet (Saint-Brieuc, Prud'homme, 1911, in-8 de 55 pages), forment « une page d'économie domestique », comme le dit l'auteur. Le duc Henri II de Rohan est surtout connu pour ses attaches au parti protestant. Henri IV l'avait admis dans son intimité; il ne se doutait guère des ennuis que l'orgueilleux gentilhomme devait susciter à son successeur. Cet état de dépenses, qui comprend les comptes de cuisine et ceux de l'*Extraordinaire* et de l'*Écurie*, nous apprend ce qu'à cette époque denrées et fourrages coûtaient, supposé toutefois que maîtres d'hôtels et fournisseurs ne se soient pas entendus pour faire danser l'anse du panier. Ces détails de ménage ne laissent pas d'être fort instructifs en ce qu'ils nous permettent de juger du train des grands seigneurs, à cette époque. Historiens et statisticiens y trouveront leur profit.

— Il y a à Paris trois publications périodiques, organes de groupements bretons : 1° *La Paroisse bretonne*, de M. l'abbé Cadic; 2° *Breton à Paris*, de la Société « la Bretagne »; 3° *Le Breton de Paris*, de M. le Dr Le Fur; les deux premières sont mensuelles, la troisième est un journal hebdomadaire. Comme complément à son journal, M. Le Fur vient de publier un *Annuaire des Bretons de Paris et de la Seine* (année 1911. Paris, 103, rue de la Boétie, in-8 de 253 p. — Prix : 0 fr. 75). L'*Annuaire* s'ouvre par « la liste des sociétés bretonnes » qui contient même des sociétés de peu d'importance; on dit, page 4, « toutes les associations », mais on omet justement l'importante « Paroisse bretonne » de M. l'abbé Cadic : on sent aussitôt qu'il y a là une question de rivalité, et cela ne donne pas une bonne impression au lecteur impartial. — Ensuite vient une « Liste des Bretons de Paris et du département de la Seine par lettre alphabétique (*sic*) ». C'est probablement la liste des abonnés et amis du *Breton de Paris*, car bien des noms y manquent, par exemple celui de M. Cadic. M. Goblet y figure, mais sous Y, à cause de ses prénoms bretonisés Yann-Morvran; et l'ordre alphabétique n'est pas régulièrement suivi dans l'intérieur de chaque lettre. — Après cela, quelques articles littéraires en prose et en vers, surtout français, et quelques-uns bretons : c'est la partie la plus intéressante et la plus originale de l'*Annuaire*. — Ensuite la liste des Bretons de Paris revient deux fois sous des formes

très commodes : d'abord par arrondissements et rues; puis par professions. — Ce volume contient de nombreuses gravures, les plus intéressantes (par exemple des groupes ou des costumes) d'après des photographies, d'autres reproduisant des «dessins » d'un jeune compatriote, L. R..., âgé de 15 ans, quelques-unes d'après de vieux clichés, pour servir d'ornement. On a eu, au moins une fois, la main malheureuse : ainsi, page 184, un sonnet de M. Paul-Yves Sébillot est précédé d'une gravure où nous croyons reconnaître des costumes d'Auvergne (et du commencement du XIXe siècle!). Si cet *Annuaire* doit être continué, il appellera de nombreuses améliorations.

Franche-Comté. — Dans la collection *Science et Religion* (section des *Philosophes et penseurs*), M. Albert Lafontaine vient de publier un travail sur *Charles Fourier* (Paris, Bloud, 1911, in-16 de 63 p. Prix : 0 fr. 60). Cinq pages d'Introduction résument la biographie et donnent un aperçu bibliographique des œuvres de ce « père du socialisme », né à Besançon en 1772. Les théories, parfois bien étranges, de ce commis négociant sont analysées par M. Lafontaine en quatre chapitres : I. Principes des théories morales et sociales de Fourier. — II. Critique de la civilisation. — III. Application pratique des idées morales de Fourier. — IV. Synthèse des idées de Fourier. Les dernières lignes du chapitre final sont à rappeler ici : « ... il (Fourier) a proposé aux hommes une nouvelle organisation sociale, réglée jusque dans ses détails· mais en admettant que toutes ses déductions soient justes, pour prouver que son système est vrai, il faudrait démontrer que l'univers a été fait par une intelligence semblable à celle de Fourier, qui raisonnerait comme Fourier et qui se proposerait les mêmes fins que lui, ce qui est tout à fait indémontrable. » Assurément; et ce n'est pas nous, certes, qui dirons le contraire; mais si Fourier apparaît en somme à tous les bons esprits comme une sorte d'illuminé, parfois très immoral, peut-être y a-t-il quelques grains de mil à récolter dans son champ.

— Si l'on en croit M. A. Alhaiza, fouriériste convaincu, ce n'est plus quelques grains de mil, c'est toute une récolte magnifique que nous promet son maître! Et il expose sa manière de voir dans une brochure fort bien présentée d'ailleurs : *Charles Fourier et sa doctrine sociétaire* (Paris, Marcel Rivière, 1911, in-8 de 77 p. Prix : 0 fr. 75). L'auteur esquisse d'abord une biographie de Fourier, après quoi il nous entretient de ses premiers disciples, parmi lesquels figure en bon rang le pauvre Considérant. Il passe ensuite aux tentatives d'applications sociétaires qui, toutes, ont lamentablement échoué, sauf le familistère de Guise, où les théories du bizarre rêveur n'ont été suivies que d'assez loin. Il continue par la brève analyse des ouvrages de son personnage et termine par deux chapitres où il examine « le Sociétarisme fouriériste et son application actuelle » et retrace l'historique de l'école sociétaire après Fourier. A noter enfin une « Bibliographie de l'école sociétaire » trop imparfaite, car nombre d'ouvrages ne sont point datés, alors qu'aucun ne mentionne le nom de l'éditeur ni le format. M. Alhaiza est persuadé que Charles Fourier fut un grand sociologue et que l'avenir lui appartient. Nous pensons qu'il faut en rabattre, et beaucoup.

Normandie. — Le volume portant la date de 1910 des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, imp. Delesques, in-8 de 295-188 p., avec un portrait) a été mis tout récemment en distribution. La première division de ce très intéressant volume est composée de cinq mémoires dont voici les titres : *Une Restitution littéraire. « Le Curé de Cucugnan » et son véritable auteur*, par M. Gabriel Vanel (p. 1-22); — *Les*

Noms des points de l'espace chez les Aryens de l'Europe orientale et de l'Asie, par M. le comte de Charencey (p. 23-40); — *La Quatre-vingt-dixième année, ou Comment la vie finit*, par M. Emmanuel Chauvet (p. 41-77); — *Les Vignobles d'Argences*, par M. G. Lesage (p. 79-127); — *Les Collèges de Caen au* XVIIIe *siècle*, par M. C. Pouthas (p. 129-205). — Sous la rubrique *Documents*, qui forme la deuxième division, ont été classées les deux publications ci-après : *L'Organisation du clergé paroissial à la veille de la Révolution. Correspondance de Saint-Nicolas de Coutances à l'occasion de son procès avec les chanoines prébendés* (1784-1788), par M. l'abbé Ém. Sévestre (p. 1-136, avec un portrait) et *Une Procédure devant la sénéchaussée de Normandie en* 1423, par M. R.-N. Sauvage (p. 139-157).

— La brochure de M. Louis Duval : *Léopold Delisle, ses travaux sur Orderic Vital, moine de Saint-Evroul* (Paris, Champion, 1911, in-8 de 53 p. Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, t. XXIX, 1910) n'est pas un simple hommage au grand érudit dont le nom figure sur son titre. M. Louis Duval y a lui-même réuni de nombreux et utiles renseignements sur l'historien du XIe siècle, ses contemporains, ses œuvres, ses manuscrits et aussi sur les destinées de l'abbaye de Saint-Évroul où Orderic, reçu à l'âge de dix ans, accomplit toute sa carrière.

Allemagne. — Les personnes qui s'intéressent à l'histoire du droit public dans l'ancienne Europe et en particulier dans l'ancienne France ne seront, sans aucun doute, pas fâchées qu'on leur indique ici l'existence d'un récent et important travail de M. Hans Schreuer : *Wahlelemente in der französischen Königskrönung, mit besonderer Rücksicht auf deutsche Verhältnisse. — Les Éléments d'ordre électif dans le couronnement des rois de France, notamment dans leurs rapports avec les coutumes allemandes* (Weimar, chez les successeurs d'Hermann Böhlaus, in-4 de 39 p., paginé 649-687. Extrait du *Festschrift* offert à M. Heinrich Brunner pour le soixante-dixième anniversaire de sa naissance). M. Schreuer a poursuivi ses recherches et ses remarques jusqu'au sacre de Louis XVI.

Espagne. — L'intérêt historique de l'opuscule de M. François Rousseau : *Blanco White, souvenirs d'un proscrit espagnol réfugié en Angleterre* 1775-1815 (Paris, 1910, in-8 de 37 p. Extrait de la *Revue hispanique*, t. XXII) apparaît de prime abord dans ces lignes du préambule : « Les révélations que contiennent la correspondance de Blanco et un ouvrage qu'il publia en 1822, permettent de pénétrer dans l'intérieur d'une famille espagnole de la classe moyenne, à la fin du XVIIIe siècle; de connaître les luttes que se livraient, chez quelques esprits cultivés, les traditions chrétiennes contre les idées étrangères, venues de France; d'assister, perdu dans la foule, aux premiers mouvements populaires contre les Français à Madrid, le 2 mai 1808; de recueillir les récits des dangers courus par les patriotes, qui fuyaient les soldats de Napoléon pour gagner Séville; de participer enfin à quelques-unes des polémiques qui déchiraient le parti national, réfugié à Cadix. »

Suisse. — En principe, la *Notice sur les systèmes des six coordonnées homogènes d'une droite et sur les éléments de la théorie des complexes linéaires* de M. A. Séférian (Lausanne, imp. Denéréaz-Spengler, 1910, petit in-8 de 80 p. Prix : 1 fr. 50) doit servir d'introduction à la Statique graphique des systèmes de l'espace de M. Mayor. En réalité, elle sera utile à tous ceux qui ont besoin d'avoir une notion nette sur les vecteurs et les complexes linéaires et qui possèdent déjà quelques éléments de géométrie analytique.

Sans ces notions, on ne peut étudier ni la mécanique rationnelle, ni la physique; la mode actuelle ne permet guère d'en faire l'étude purement géométrique; il faut donc passer par l'intermédiaire de l'analytique. Dans cet ordre d'idées, il nous paraît difficile de faire aussi bien que l'auteur tout en étant aussi bref.

Chine. — Sous le titre modeste de *Calendrier*, c'est, on le sait, un véritable *Annuaire* que nous donne, chaque année, depuis dix ans déjà, le savant religieux qui dirige l'Observatoire astronomique et météorologique de Zi-Ka-Wei près Chang-Haï. Composé principalement pour la Chine, cet immense empire aussi grand que l'Europe, l'annuaire de Zi-Ka-Wei l'est aussi pour les Européens. Celui de 1911, qui nous occupe (Chang-Haï, imp. de la Mission catholique, 1910, in-32 de IV-171 p., avec 30 planches et appendice de 68 p.) contient, en plus des données astronomiques et météorologiques qui forment son objet principal, et dont le cadre varie peu d'une année à l'autre, une foule de renseignements d'une utilité certaine. Ainsi, après les « Faits météorologiques » inscrits jour par jour de juillet 1909 à juin 1910, l'Annuaire nous donne un « Journal phénologique », mentionnant mois par mois la floraison de diverses plantes, les passages d'oiseaux : butors, canards, alouettes, grives, etc., etc. Suit une énumération des événements plus ou moins remarquables arrivés durant la même période. Plus loin des « Notes », avec cartes à l'appui sur les chemins de fer chinois, sur le réseau télégraphique dans cet immense pays. D'autres, sur les jours de pluie, sur les mouvements de la lune, sur la statistique civile et religieuse, continuent à soutenir l'intérêt de cette publication vraiment précieuse au point de vue qui motive sa composition. N'omettons pas de mentionner douze cartes astronomiques se rapportant aux douze mois d'avril 1911 à mars 1912. A la table des matières afférente à ce volume, en est jointe une plus générale pour les neuf années d'existence que compte l'Annuaire. On voit qu'en 1911, il ne le cède en rien à son pareil de 1910, dont nous avons rendu compte en février 1910 (t. CXVIII, p. 188-189).

— M. A. Limagne a bien fait de raconter l'œuvre entreprise en Chine par les trappistes et de décrire les résultats déjà obtenus à la Trappe de Yang-Kia Pinn (Notre-Dame de la Consolation), située à quatre journées de route au nord de Pékin, tout près de la Grande Muraille, à la frontière de la Chine et de la Mandchourie. Fondé en 1883 par des religieux partis de la trappe française de Sept-Fons, le monastère de Yang-Kia-Pinn a pu, grâce à l'appui des lazaristes de Pékin, se constituer et se développer; il n'a pas eu trop à souffrir de la crise terrible de 1900, c'est-à-dire de la révolte des Boxers, qui l'a du moins épargné lui-même, et il peut aujourd'hui poursuivre une œuvre que le tout récent récit publié par M. A. Van Bierylict, dans la *Revue canadienne* de mars 1911, montre, comme la brochure de M. A. Limagne, vivante et bienfaisante. De belles photographies illustrent la jolie plaquette de M. Limagne, qui contient, au milieu de pages consolantes, quelques pages singulièrement émouvantes, des extraits du journal quotidien tenu en 1900, durant l'insurrection des Boxers, par le R. P. Maur (*Les Trappistes en Chine*. Paris, J. de Gigord, 1911, in-8 de 83 p., avec grav. Prix : 2 fr.).

Brésil. — On a publié, au cours de ces dernières années, des essais de cartes économiques de différents pays de l'Amérique du Sud, de la République Argentine entre autres; en voici une nouvelle qui nous semble de beaucoup supérieure aux précédentes. Elle se rapporte aux États-Unis

du Brésil, et a été publiée par les soins de la « Mission brésilienne d'expansion économique » ; sur un fond physique se détachent les limites des États et les notions essentielles de géographie politique, puis, en caractères rouges très lisibles, l'indication des ressources économiques de chaque région, indications très nombreuses pour les pays déjà bien étudiés des bords de l'Atlantique et des régions qui commencent d'être peuplées, beaucoup plus clairsemées pour l'Amazone et les pays de l'intérieur. Le réseau des voies ferrées, les lignes de navigation sont également portés sur cette carte à l'échelle du 1 : 5 000 000e, que complètent d'intéressants tableaux statistiques et qu'accompagne une courte mais substantielle brochure sur *les Progrès du Brésil* (Paris, Aillaud, Alves et Cie, s. d., in-4 de 16 p.), presque uniquement composée de figures statistiques tout à fait parlantes. (*Brésil. Carte politique et économique publiée par la Mission brésilienne d'expansion économique.* Une feuille in-folio).

États-Unis. — Nous avons signalé, à plusieurs reprises, les volumes publiés par la Bibliothèque du Congrès à Washington pour indiquer les cadres de classement des divers ordres de connaissances. Le volume relatif aux sciences sociales est un des plus considérables de la collection : *Library of Congress. Classification. Class H. Social sciences* (Washington, Government printing office, 1910, in-4 de 551 p.). Il a été préparé par M. Charles Martel avec l'aide de MM. William Dawson Johnston, Luis Perez, George M. Churchill et Edwin Willy. Les grandes lignes de cette section sont les suivantes : Sciences sociales : généralités ; statistique. — Économie : théorie ; — histoire économique ; — production nationale et conditions économiques ; — agriculture et industrie ; — transports et voies de communication ; — commerce ; — finances ; — finances publiques (impôt, etc.). — Sociologie : généralités et théorie ; — histoire sociale et réforme sociale ; — groupes sociaux (famille, sociétés secrètes, etc.) ; — pathologie sociale ; — philanthropie ; — œuvres charitables et correctionnelles ; — socialisme, communisme, anarchie.

Publications nouvelles. — *Die Dauer der Lehrtätigkeit Jesu sach dem Evangelium des hl. Johannes* untersucht von J. M. Pfättisch (*Biblische Studien*) (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Jésus et les apôtres*, par C. Piepenbring (petit in-8, Nourry). — *Theologia fundamentalis*, auctore J. Ottiger. *T. II. De Ecclesia Christi ut infallibili revelationis divinae magistra* (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Enchiridion symbolorum definitionum et declarationum de rebus fidei et morum*, auctore H. Denzinger (in-8, Friburgi-Brisgoviae, Herder). — *Cours d'instructions dominicales*, par le chanoine R. Turcan (3 vol. in-12, Téqui). — *Conférences à la jeunesse des écoles*, par C. Vandepitte (3 vol. in-12, Téqui). — *Petit Catéchisme de la grâce*, par Ch. Vandepitte (in-32, Téqui). — *Le Règne de l'Évangile dans la cité chrétienne. Pieuses considérations et règles de conduite*, par l'abbé P. Baudot (in-18, Paris et Lille, Desclée, de Brouwer). — *Lourdes. Les Apparitions*, par le Cte J. de Beaucorps (in-16, Bloud). — *Vie de la Sainte Vierge d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich*, par l'abbé de Cazalès (in-12, Téqui). — *La Force morale*, par G. Legrand (in-16, Lethielleux). — *Le Chemin du bonheur*, par l'abbé J.-A. Daubigney (in-12, Lethielleux). — *Le R. P. Pierre Olivaint, de la Compagnie de Jésus. Journal de ses retraites annuelles de* 1860 *à* 1870 (2 vol. in-12, Téqui). — *La Mennais. Pages et pensées catholiques, extraites des œuvres et de la correspondance de l'auteur* (1806-1833), par L. Maugin-Enlart (in-16, Bloud). — *Le Modernisme boud-*

dhiste et le bouddhisme du Bouddha, par A. David (in-8, Alcan). — *Nouveau Recueil de dissertations philosophiques*, par J.-B. Castel (in-8, Paulin). — *Esquisse d'une philosophie des sciences*, par W. Ostwald; trad. de l'allemand par M. Dorolle (in-16, Alcan). — *L'Expérience mystique et l'activité subconsciente*, par J. Pacheu (in-16, Perrin). — *Cournot et la Psychologie vitaliste*, par J. Segond (in-16, Alcan). — *La Dépersonnalisation*, par L. Dugas et F. Moutier (in-16, Alcan). — *La Dissociation d'une personnalité. Étude biographique de psychologie pathologique*, par M. Prince; trad. de l'anglais par R.-J. Ray et J. Ray (in-8, Alcan). — *Réflexions et maximes*, par L. Arréat (in-16, Alcan). — *Philosophie de la pratique. Économie et éthique*, par B. Croce; trad. de l'italien par H. Buriot et le Dr Jankelevitch (in-8, Alcan). — *Le Couple. Essai d'entente*, par Aurel (in-16, Figuière). — *Pensées libres*, par Amiens (in-8, Alcan). — *Premiers Éléments de la pédagogie expérimentale. Les Bases*, par J. J. Van Biervliet (in-8, Gand, Vanderpoorten; Paris, Alcan). — *Les Carnets de ma tante*, par M. Salva du Béal (in-16, Abbeville, Paillart). — *L'Art d'être un homme, par l'abbé H. Mocquillon* (petit in-8, Bloud). — *L'Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*, par P. Villey (in-16, Hachette). — *Le Jubilé des lycées et collèges de jeunes filles et de l'École normale de Sèvres* (gr. in-8 cartonné, Alcan). — *Dans la vallée de Celles. Souvenirs d'une colonie de vacances*, par A. Laroppe (in-16, Bloud). — *Cesare Beccaria, scritti e lettere inediti* raccolti ed illustrati da E. Landry (in-8, Milano, Hoepli). — *Causeries sociales*, par O. Jean (in-16, Bloud). — *L'Aisance qui vient. Vie du colon français dans la prairie canadienne*, par Louis et Jean (in-16, Bloud). — *L'Acheteur, son rôle économique et social. Les ligues sociales d'acheteurs*, par M. Deslandres (in-8, Alcan). — *Le Commerce extérieur et les tarifs de douane*, par A. Arnauné (in-8, Alcan). — *Les Femmes du monde*, par J. Tissier (in-12, Téqui). — *L'Oreille, organe d'orientation dans le temps et dans l'espace*, par É. de Cyon (in-8 cartonné, Alcan). — *Où sommes-nous?* par l'abbé T. Moreux (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Guide général illustré du Museum d'histoire naturelle de Paris*, par le commandant A. Annet (in-8, Lamarre). — *La Mécanique pratique, guide du mécanicien*, par E. Dejonc. 5e édition revue et corrigée par C. Codron (in-16, Laveur). — *Marine de guerre et Défense nationale*, par H. Rollin (petit in-8, Guilmoto). — *Le Code de la force*, par G. Hébert (in-16, Laveur). — *Anthologie d'art français. La Peinture. XIXe siècle*, par C. Saunier (2 vol. petit in-8, Larousse). — *Les Peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, par A. Boppe (in-16, Hachette). — *Les Musiciens célèbres. Glinka*, par M.-D. Calvocoressi (petit in-8, Laurens). — *Les Musiciens célèbres. Auber*, par C. Malherbe (petit in-8, Laurens). — *L'Ape latina. Dizionarietto di 2588 frasi... latine* spiegate e annotate da G. Fumagalli (petit in-16 cartonné, Milano, Hoepli). — *En marche vers les cimes*, par É. Pignot (in-16, Bloud). — *L'Heure du rêve*, par E. Vitte (in-16, Lyon-Paris, chez l'auteur). — *Les Chants du mystère*, par G. Julliot de la Morandière (in-16, Falque). — *Le Jardin des tropiques*, par D. Thaly (in-16, Édition du Beffroi). — *La Veillée solitaire*, par J.-P. Tort (in-16, Figuière). — *Les Rêves exaltés*, par L. Boudet (in-16, Édition du Beffroi). — *La Chanson des mendiants*, par J. F. L. Merlet (petit in-8, L'Édition libre). — *Le Chant des sources*, par P. d'Arcangues (in-16, Perrin). — *Antologia provenzale*, par E. Portal (petit in-16, cartonné, Milano, Hoepli). — *Le Théâtre chrétien. Au Clocher! Magnificat! L'Ange de Noël, chez Pilate*, par P. Janot (in-16, Blond). — *L'Otage*, par P. Claudel (in-18, Rivière). — *La Dame à l'oreille de velours*, par M.-A. de

Bovet (in-18, Lemerre). — *La Mère et l'enfant*, par C.-L. Philippe (in-18 Rivière). — *Titine, la mystique amoureuse*, par A. Bonnel (in-18, Daragon). — *Charles Gaubert anarchiste*, par E. Martha (in-16, Grasset). — *Un tentateur*, par V. Mandelstamm (in-8 à 2 col., Lalitte). — *Le Carnet d'un stagiaire. Scènes de la vie judiciaire*, par H. Bordeaux (in-16, Plon-Nourrit). — *La Première Empreinte*, par G. Demoinville (in-16, Jouve). — *Baï Gugno. Le Tartarin bulgare*, par A. Constantinov; trad. du bulgare par M. Gueorguiev et J. Jagerschmidt (in-16, Leroux). — *Tibur*, par H. Pierquin (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Fleuve éternel*, par A. Daverne (in-18, Sansot). — *Les Deux Mains*, par Pierre l'Ermite (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Au Drapeau!* par R. Duguet (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Petite Miette*, par M. Alanic (in-16, Plon-Nourrit). — *La Rencontre dans le carrefour*, par P.-J. Jouve (in-18, Figuière). — *Beauséjour*, par la Cte^sse de Beaurepaire de Louvagny (in-12, Téqui). — *Leila*, par A. Fogazzaro; trad. de l'italien par G. Hérelle (in-16, Hachette). — *Le Napoléon*, par A. Bock; trad de l'allemand par R. Darsiles (in-16, Les « Cahiers du Centre »). — *Barnabé Rudge*, par C. Dickens; trad. de l'anglais sous la direction de P. Lorain, par M. Bonnomet (2 vol. in-16, Hachette). — *Métrique sacrée des Grecs et des Romains*, par E. Cézard (in-16 cartonné, C. Klincksieck). — *L'Idéal romanesque en France de* 1610 à 1816, par V. Cherbuliez (in-16, Hachette). — *Étude sur l'influence de Laurence Sterne en France au dix-huitième siècle*, par F. B. Barton (gr. in-8, Hachette). — *Le Naturalisme devant la science*, par A. Eymieu (in-16, Perrin). — *L'Évolution morale de Gœthe. Les Années de libre formation*, 1749-1794, par H. Loiseau (gr. in-8, Alcan). — *Le Faust de Goethe. Essai de critique impersonnelle*, par E. Lichtenberger (in-16, Alcan). — *Dante Magyarországon, irta* Kaposi (gr. in-8, Budapest, Révai és Salamon). — *La Face de la Terre* (*Das Antlitz der Erde*), par E. Suess; trad. de l'allemand et annoté sous la direction de E. de Margerie. T. III (2e partie) (gr. in-8, Colin). — *Promenades italiennes. Palerme, Syracuse, Naples, Ravenne, Capri, Casteldelmonte, Sabine et Ombrie*, par F. Gregorovius; adapté de l'allemand par Mme J. Carrère (in-16, Plon-Nourrit). — *Le P. Bernard Olivier, de la Compagnie de Jésus* (1523-1556), par le P. Debuchy (in-8, Lille, Giard). — *Lamennais et le Saint-Siège* (1820-1834), *d'après des documents inédits et les archives du Vatican*, par P. Dudon (petit in-8, Perrin). — *Ames inconnues. Notes intimes d'un séminariste*, par J. de la Brète (in-16, Plon-Nourrit). — *La Fleur des histoires françaises*, par G. Hanotaux (in-16, Hachette). — *La Vie privée au temps des premiers Capétiens*, par A. Franklin (2 vol. petit in-8, Émile-Paul). — *La Vie paroissiale en France au* XIIIe *siècle*, d'après les actes épiscopaux, par O. Dobiache-Rojdestvensky (in-8, Auguste Picard). — *Les Haulte et basse Forestz de Chinon, des origines au* XVIe *siècle. Étude de législation et d'histoire forestières*, par E. Pépin (gr. in-8, Laveur). — *La Peste en* 1720 *à Marseille et en France, d'après des documents inédits*, par P. Gaffarel et le Mis de Duranty (in-8, Perrin). — *Les Confessions de J.-J. Rousseau. Extraits suivis illustrés*, notices et annotations par H. Legrand (petit in-8, Larousse). — *Lettres de* 1793, par A. Chuquet. 1re série (petit in-8, Champion). — *Était-ce Louis XVII évadé du temple? Documents inédits tirés des archives de la police et des greffes judiciaires*, par J. de Saint-Léger (petit in-8, Perrin). — *Lettres de* 1812, par A. Chuquet. 1re série (petit in-8, Champion). — *Lettres de* 1815, par A. Chuquet. 1re série (petit in-8, Champion). — *La France et le Saint-Siège sous le premier Empire, la Restauration et la Monarchie de juillet, d'après les documents officiels et inédits*, par l'abbé Feret. T. II : *La Restau-*

ration et le Saint-Siège (gr. in-8, Savaète). — *La Blessure mal fermée. Notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine*, par G. Ducrocq (in-8, Plon-Nourrit). — *Le Régionalisme*, par J. Charles Brun (in-16 carré, Bloud). — *Le Catholicisme libéral*, par Dom Besse (in-12, Mont-Notre-Dame (Aisne). Association Saint-Rémy; Lille-Paris, Desclée, de Brouwer). — *Rome est au Pape*, par L. Veuillot (petit in-12, Lethielleux). — *Victoria I, Édouard VII, Georges V*, par J. Bardoux (in-16, Hachette). — *Guillaume II. Ce qu'il dit, ce qu'il pense*, par J. Arren (petit in-8, Lafitte). — *Lettres du comte et de la comtesse de Fiquelmont à la comtesse Tiesenhausen*, publiées par le comte F. de Sonis (in-8, Plon-Nourrit). — *La Renaissance tchèque au dix-neuvième siècle*, par L. Leger (in-16, Alcan). — *Maryland under the commonwealth a Chronicle of the years* 1649-1658, by B. C. Steiner (in-8, Baltimore The Johns Hopkins Press). — *Grands Artilleurs. Le Maréchal Valée*, 1773-1846, par M. Girod de l'Ain (gr. in-8, Paris et Nancy. Berger-Levrault). — *Armand Carrel et Emile de Girardin*, par L. Fiaux (in-18, Rivière). — *Ma Vie*, par R. Wagner. *I.* 1813-1842; trad. de N. Valentin et A. Schenk (in-8, Plon-Nourrit).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON, RENNES

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE — THÉATRE

POÉSIE. — 1. *Sur les Routes du silence*, par MARC-JOSÉ DE CHANTAL. Paris, Figuière, 1911, in-18 de 82 p., 3 fr. 50. — 2. *A l'usage de la jeunesse. Les Poésies du foyer, suivies de la science et les arts dans la fiction et le Dix-Neuvième Siècle*, poème allégorique en douze chants, par Mme ISAURE PORTIER. Paris, Figuière, 1910, in-18 de 199 p., 2 fr. 50. — 3. *En Marge de la vie*, par ALBERT NORLET. Paris, Figuière, 1911, in-18 de 147 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Jardin de mes pensers*, par ÉDOUARD FORCADE. Paris, Figuière, 1911, in-16 de 205 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 5. *La Mystique Agonie du Christ*, par JOSEPH HAEGY. Paris, Lemerre, 1911, in-18 de 164 p., 3 fr. — 6. *La Grand'Route*, par RENÉ PRESLEFONT. Paris, Jouve, 1911, petit in-8 de 148 p., 2 fr. — 7. *Chants de jeunesse*, par MARIE-LOUISE VIGNON. Paris, Jouve, 1911, petit in-8 de 158 p., 3 fr. 50. — 8. *Chansons des âmes blanches*, par HENRI COLAS. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 240 p., 3 fr. 50. — 9. *La Poésie paroxyste. Nicolas Beauduin*, par HENRY MAASSEN. Liège, éditions de la « Sauterelle verte », s. d., in-12 de 61 p. — 10. *La Maison pauvre*, par ANDRÉ LAFON. Paris, Falque, s. d., in-16 de 135 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Matins d'argent*, par MAURICE BRILLANT. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 141 p., 2 fr. 50. — 12. *Enfants et mères*, par MARIE JENNA. 3e éd. Paris, de Gigord, 1911, in-12 de 249 p., 2 fr. 50 — 13. *Œuvres complètes* d'ANDRÉ CHÉNIER, publiées d'après les manuscrits, par PAUL DIMOFF, T. II. *Poèmes, hymnes, théâtre*. Paris, Delagrave, s. d., in-18 de XIX-312 p., 3 fr. 50. — 14. *Ballades françaises* (XIe série). *La Tristesse de l'homme*, précédée du *Repos de l'âme au bois de l'Hautil*, par PAUL FORT. Paris, Figuière, 1910, in-18 de 174 p., 3 fr. 50. — 15. *Courlis*, par MAX DE LUSSAC. Paris, Sansot, 1910, in-16 de 178 p., 3 fr. 50. — 16. *Nitokris, légende de l'ancienne Égypte*, par J.-F.-LOUIS MERLET. Sèvres, Société de l'Édition libre, 1911, in-8 de 51 p., 2 fr. — 17. *Le Masque de fer*, par SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. Paris, Mercure de France, 1911, in-18 de 190 p., 3 fr. 50. — 18. *Le Jeune Homme et la Vie*, par MARCEL MARTINET. Paris, l'Édition de Paris, 1910, in-16 de 179 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Chalet d'or*, par ÉDOUARD MICHAUD. Limoges, imp. du *Courrier du Centre*, 1910, gr. in-8 de 148 p. — 20. *Les Poètes du terroir, du* XVe *au* XXe *siècle*; textes choisis, notices biographiques et bibliographiques, accompagnées des cartes des anciens pays de France. T. III. *Languedoc et Comté de Foix, Lorraine, Lyonnais, Nivernais, Normandie*, par AD. VAN BEVER. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 550 p., 3 fr. 50. — 21. *L'Enchantée*, par LOUIS MERCIER. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 234 p., 3 fr. 50. — 22. *Des Fruits du pays*, par MAURICE GARET. Cayeux-sur-Mer, imp. Ollivier, 1910, petit in-8 de 72 p. — 23. *Épisodes passionnés*, par ABEL PELLETIER. Paris, Messein, 1911, in-16 de 147 p., 3 fr. — 24. *Paysages et tableaux*, par CHARLES LEMERCIER. Paris, Jouve, 1911, in-16 de 161 p., 3 fr. 50 — 25. *Bulles et boutades*, par FRIDOLIN WERM. Paris, Commaille, 1911, petit in-18 de 160 p. — 26. *Simples Esquisses*, par RAYMOND D'ANSELME. Paris, Jouve, 1911, in-16 de 112 p., 3 fr. 50. — 27. *Lueurs du soir*, par A. BARRATIN. Paris, Lemerre, 1911, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 28. *Pages choisies et inédites* d'AMÉDÉE PROUVOST. Paris, Grasset, 1911, in-16 de III-161 p., 3 fr. 50. — 29. *Toute la femme en cent rondels, cœur, corps, atours, frivolités*, par ÉMILE ROCHARD. Paris, Lemerre, 1911, in-16 de XI-158 p., 3 fr. — 30. *Le Jardin des tropiques*, par DANIEL THALY. Paris, édition du Beffroi, 1911, in-16 de 138 p., 3 fr. 50. — 31. *Du Soleil sur le toit*, par HÉLÈNE SEGUIN. Paris, Falque, 1911, in-16 de 152 p., 3 fr. 50. — 32. *L'Heure du rêve*, par EMMANUEL VITTE. Lyon et Paris, chez l'auteur, 1911, in-16 de 266 p., 3 fr. — 33. *Les Fleurs du silence*, par ERNEST DE GANAY. Paris, Grasset, 1911, in-16 de 143 p., 3 fr. 50.

THÉATRE. — 1. *L'Empereur* (1807-1821), drame épique en vers, en quatre actes et treize tableaux, par CHARLES GRANDMOUGIN. Paris, Jouve, 1911, in-18 de 159 p., 2 fr. — 2. *La Madone brisée*, par ANDRÉ LAMANDÉ. Paris, *Revue des poètes*, 1911,

in-16 de 31 p., 1 fr. — 3. *Le Silence et le Bruit, scène fantaisiste*, par ANTOINETTE MONTAUDRY. Paris, *Revue des poètes*, 1911, in-16 de 20 p. — 4. *Vendéenne*, drame en trois actes en vers par AUGUSTE SAJOT. Paris, Falque, 1910, in-16 de 74 p., 2 fr. — 5. *Shakespeare amoureux, scènes en vers*, par AUGUSTIN FILON. Paris, Librairie nationale, 1911, in-18 de VII-282 p., 3 fr. 50. — 6. *Mystérieux Attendrissements*, par ÉMILE DESAINT. Paris, Lemerre, 1911, in-18 de 152 p., 3 fr. — 7. *Les Parfums du coffret*, par HENRI MALO. Paris, édition du Beffroi, 1911. in-18 de 140 p., 3 fr. 50. — 8. *Théâtre choisi* d'EUGÈNE SCRIBE, précédé d'une notice biographique et littéraire par MARCEL CHARLOT. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 512 p., 3 fr. 50.

POÉSIE. — 1. — M. Marc-José de Chantal s'est promené *Sur les Routes du silence*, mais il y a beaucoup trop bavardé :

> Verts limons des humains, froide stérilité,
> Jetés comme un épi sur une terre vide,
> Récolte sans levain, étrange acidité
> Que hume avec dégoût la narine livide...

M. Marc-José de Chantal a cru nécessaire de refaire *les Hurleurs* :

> Ils ont au vent du nord de leur cou *décrépi* (?)
> Longuement secoué l'anneau qui les enserre...
> Et la voix de leur cœur dans la nuit les enlève
> Aux méditations qui gonflaient leurs naseaux...

Et ces pauvres animaux finissent par chercher « quelques mauvais abris »,

> Qui cacheront aux nuits l'horreur de leur *glossaire*.

Ah ! *les Routes du silence* ! J'admire Conrart.

2. — Mme Isaure Portier, elle, célèbre tout à tour, dans *les Poésies du Foyer*, le *Brevet de grammaire* de sa petite-fille, *Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines*, *l'Abus du tabac*, *Jeanne Hachette*, *les Allumettes chimiques* et *l'Aviation au pôle nord*. Nous citerons simplement les titres de deux sonnets : I. *L'Action corruptrice de la femme coquette et dépensière sur l'homme*; II. *Le Mari, poussé par les obsessions de sa femme, lui cède en se faisant administrateur d'une compagnie minière : « l'Africaine »*. — On voit que ce livre n'est pas tout à fait ennuyeux.

3. — M. E. Dupré a fait précéder d'une Préface bien inutile le recueil de M. Albert Noblet : *En Marge de la vie*; il y est question des « fruits du ventre national », de la « messe du ciel » et du « vertige des métros ». Cette prose jette un fâcheux reflet sur les premiers poèmes du livre, qui nous semblent tour à tour boursouflés ou prosaïques. Mais quand on a oublié les vaticinations de M. Dupré, M. Albert Noblet finit par nous apparaître sous son jour le plus favorable, comme un fantaisiste assez habile et dont on lit les vers avec plaisir. En disant cela, je pense aux « petites maisons » qui, « sur le bord des rivières »,

> Écoutent l'eau qui gronde et regardent sans voir ;

et à ces ballades agréables : *Sœur Anne*, *le Marchand de sable*,

la Fée aux pinsons, etc. M. Noblet ne révolutionne rien, ne casse rien... Mais il fait déjà de jolis vers et nous n'en demandons pas davantage.

4. — M. Édouard Forcade, né à Carpentras en 1872, a été tour à tour vendeur de journaux, élève à l'École nationale de Voiron et commis-voyageur. Maintenant, il compose des vers :

> Le Commerce et la Poésie
> Tour à tour me prennent la main...

C'est de là que nous vient le *Jardin de mes pensers*, où l'on peut cueillir des drôleries comme celle-ci :

> Pour briser ton songe,
> J'aurai le mensonge
> Qu'un baiser éponge,

et des solécismes comme celui-là :

> Moi, j'ai voulu d'amour tendrement *te causer*.

Pour se définir, M. Édouard Forcade nous dit dès ses premières strophes :

> Mon exubérance fait dire
> Que je suis un raseur brillant.

Personne ne peut affirmer qu'il soit absolument brillant ; voilà cependant les deux meilleurs vers de son volume.

5. — M. Joseph Haegy n'appartient pas tout à fait à la même école, et son ouvrage : *La Mystique Agonie du Christ*, suivie de quelques longs poèmes apocalyptiques, sera lu avec intérêt par les âmes que passionnent les grands problèmes de la Grâce et de la Rédemption. Malheureusement pour M. Haegy des sujets aussi divins demandent une plume exercée, un talent singulièrement sûr de lui-même ; et ici nous trébuchons dès le début :

> Ainsi, c'en était fait de Jésus, roi des Juifs ;
> *La fin de sa carrière* (!), en traits sanglants et vifs,
> Était gravée au fond de *l'humaine mémoire* ;
> Cent fois j'avais relu le *dénouement notoire* ...
> L'œuvre était consommée *au dernier iota*...

Inutile de dire, n'est-ce pas? que ce « dernier iota » n'arrive que pour rimer avec le Golgotha. Mais il faut ajouter que cette œuvre, dont l'inspiration générale est fort élevée, se traîne ainsi au milieu de prosaïsmes, d'incorrections, d'impropriétés de termes, de fautes de goût et d'obscurités. C'est dommage, car la pensée de M. Haegy aurait mérité souvent d'être mieux servie.

6. — On a vu parfois, dans quelques bonnes revues, des vers de M. Louis Halleux, un Ardennais devenu Flamand, qui a hérité des qualités de ces deux races. Les dignités judiciaires dont il est revêtu

l'ont incité à prendre un pseudonyme pour publier son volume : *La Grand'Route*; mais les lecteurs perspicaces ne manqueront pas d'admirer sous la signature nouvelle de « René Preslefont » ces vers vigoureux, équilibrés, solides, d'une belle santé intellectuelle et morale. Voilà enfin de l'art volontaire, conscient et élevé :

Les vrais poèmes sont des œuvres, non des jeux...
Ce n'est pas un vain air de flûte qu'un poème;
La foule suit les pas du pasteur; elle l'aime;
Il lui parle, elle écoute, et, l'âme dans les yeux,
Elle voit ce que peint le verbe harmonieux...
... La strophe cadencée,
C'est un esprit qui pense et qui dit sa pensée,
C'est un cœur exhalant sa plainte ou son espoir,
Une voix entraînant les hommes au devoir,
Secouant la torpeur, étouffant le sarcasme,
C'est la raison émue et c'est l'enthousiasme...

M. René Preslefont s'est efforcé d'appliquer ce beau programme. Souvent il y a réussi, malgré quelques duretés prosaïques et quelques vers rocailleux. Je n'en veux pour preuve que ce sonnet, fleuri de la Primevère d'argent aux Jeux-Floraux de Toulouse, et intitulé : *Adieu.*

La nef qu'un lien frêle attachait à la rive,
Quand la brise a, ce soir, fait le flot plus tremblant,
Cédant au clapotis qui soulevait son flanc,
Tout doucement s'en est allée à la dérive.

Nos yeux ont un moment suivi la fugitive
Dans l'ombre où nous guidait son fin sillage blanc;
Puis, sur le large fleuve au courant violent,
Au loin a disparu celle qui fut captive;

Et pendant que notre œil, où des larmes ont lui,
S'acharne à pénétrer l'épaisseur de la nuit,
Croyant apercevoir la nef qui lutte encore,

Elle, libre à jamais de ce rivage obscur,
Et fendant un flot clair dont s'empourpre l'azur,
Sur une mer sans fin voit se lever l'aurore

N'y a-t-il pas là, dans ces quelques vers, un mélange vraiment séduisant de nos qualités traditionnelles et du symbolisme moderne?

7. — Mlle Marie-Louise Vignon appartient au même groupe et procède de la même école. Aujourd'hui que toutes les femmes écrivent des vers, il est heureux de voir la *Revue des poètes* travailler à leur imposer le respect des grands principes littéraires, de la forme patiente et soignée. Boileau revient à la mode; mais, parmi ses préceptes, il en est un auquel nos poétesses parviennent difficilement à obéir :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Dans ses *Chants de jeunesse*, cependant, Mlle Vignon s'est exercée

à cela; et, en dépit de quelques bavures inséparables d'un début, elle nous offre des vers solidement composés, sonores, et d'un rythme franc. La dernière partie du volume, notamment : *L'Aube de l'amour*, malgré quelques petites taches romantiques, est d'une pénétrante poésie. On peut mettre les *Chants de jeunesse* à côté d'*Adolescence*, d'Élisabeth de la Sauge : ces deux livres de vraies jeunes filles nous consolent de beaucoup d'autres.

8. — En tête de ses *Chansons des âmes blanches*, M. Henri Colas déclare : « Il ne nous suffit plus, dans l'atmosphère close et tiède de nos patronages, de laisser toute la place aux romances honnêtes, aux intermèdes comiques, aux mélodies sentimentales. La jeunesse, dont nous sommes, réclame autre chose et davantage. » C'est cela qu'il a voulu lui donner. Le but est très louable; mais il est regrettable que, pour l'atteindre, l'auteur ait considéré la poésie avec quelque dédain. Il ne nous appartient pas de juger sa musique qui doit être vibrante et entraînante, mais ses vers sont vraiment un peu indigents. Voici, par exemple, dans le genre badin, un couplet bien familier :

Un soir d'automne au Paradis
Doucement la vieille sainte Anne
S'en fut trouver d'un air très crâne
Jésus qui resta tout surpris
De voir par une heure pareille
Sur route s'attarder la vieille...
C'était un soir au Paradis.

Dans le genre sérieux, lorsque M. Henri Colas ne reproduit pas des vers tout faits, comme celui du *Chant du Départ* :

La liberté guide nos pas (P. 50)

il n'est guère plus heureux :

De ton ciboire d'or sur nos lèvres tremblantes,
Jésus, tu vas venir, esclave de nos cœurs...
Nos pleurs seront tes pleurs, nous n'aurons qu'une vie,
Nous saignerons ensemble un sang riche et fécond,
Nous diviniserons cette Démocratie
Qui te cherche... et c'est Toi qui fera la moisson !

Cependant, tout ceci se chante, et, dès lors, il ne faut pas trop chicaner M. Henri Colas. Mais que penser des poèmes qu'il a insérés dans la seconde partie de son volume? Nous n'en citerons qu'un, *l'Éternel Vainqueur*, qui retrace la Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur :

Voilà l'homme ! Il se tait. Je comprends ton silence,
Prétendant malheureux ! Devant ta royauté
Les siècles passeront avec indifférence,
Les moins méchants diront : Jésus a tout « raté ! »
. . . . . .
Ainsi, c'est bien fini : Jésus a fait faillite...

Malgré ses louables ambitions, il n'est pas à croire que M. Henri Colas remplace jamais dans la poésie chrétienne le Verlaine de *Sagesse*, le Francis Jammes de ces dernières années; et l'admirable Louis Le Cardonnel.

9. — M. Nicolas Beauduin est un jeune poète fécond, prolixe, boursouflé et incorrect, qui tantôt imite Victor Hugo, tantôt imite Verhaeren, mais demeure toujours aussi fatigant. Il paraît que l'ensemble de ces qualités littéraires constitue les indéniables caractères de l'École paroxyste. C'est du moins ce que nous affirme M. Henry Maassen dans une plaquette, où sont loués à chaque page la fougue, la violence, l'outrance, la frénésie, l'extase, les « inondations lyriques », les débordements épiques, le « style *exaspéré* » et *la Divine Folie* de M. Nicolas Beauduin. Quand on a lu les soixante pages de *la Poésie paroxyste*, on est un peu étourdi et l'on pense, comme ce brave M. Jourdain, qu'« il y a là trop de tintamarre et trop de brouillamini ».

10. — Combien je préfère à tout ce bruit le calme doucement ému de M. André Lafon ! Celui-ci nous avait donné, il y a quelque temps, des *Poèmes provinciaux*, pleins de notations exactes, finement observées, un peu sèches. Maintenant, avec *la Maison pauvre*, il a nourri son inspiration à des sources plus riches. Par ce volume, M. Lafon s'apparente à ces évocateurs émus de nos vieilles provinces, qui se nomment Francis Jammes et Edmond Pilon.

Un peu de vous revit aux anciennes salles,
Ombres que par ce soir triste j'évoquerai,
A l'heure où le Salut s'achève, où l'on dirait
Voir passer dans la rue étroite, sous leur châle,
Eugénie de Guérin près Eugénie Grandet...

Mais parfois, cet intimiste s'élève plus haut. Dans les brèves notations de cette sorte de journal poétique, qui rappelle certains volumes de Charles Guérin, il élève vers Dieu une âme croyante et humiliée :

Je songe, pénétré d'un grandissant effroi,
Que vous pourriez venir, ô mon Dieu, tout à l'heure,
Hôte toujours prochain de qui notre demeure
Sait si mal rendre dignes et sa porte et son toit.
Je songe qu'à l'instant vous pourriez me surprendre,
Me nommer en disant : « Lève-toi, me voici !
La table est-elle prête, et ton âme à m'attendre
Mit-elle son unique et plus constant souci ? »
Et je vois, devant Vous, cette âme qui dérobe
Un visage honteux et des regards baissés,
Tremblante de ne tendre à vos doigts offensés,
— Ainsi qu'une pauvresse au creux noir de sa robe
Que des fruits sans éclats, par terre ramassés.

M. Lafon est assez dédaigneux de la vieille prosodie et il suit plutôt *l'Art poétique* de Verlaine que le code de Napoléon Landais. Il cherche à se créer une forme originale, et un tel effort ne va pas sans des hési-

tations, des maladresses, parfois des chutes. Mais il n'en reste pas moins que *la Maison pauvre* est d'un véritable poète, qui viendra grossir la phalange de ceux que soutient et inspire déjà l'idéal chrétien.

11. — Dans cette même phalange, M. Maurice Brillant s'inscrit du premier coup, avec *les Matins d'argent*. Ce livre, d'ailleurs, surprendra moins que *la Maison pauvre*; il est plus proche de notre conception traditionnelle de la poésie, et je crois même bien que son auteur ne se permettrait pas d'y faire rimer un singulier avec un pluriel. Une telle correction cependant ne lui enlève rien, et dans ce recueil qui se compose de trois parties : *L'Amour qui pleure, le Labour et la Moisson* et *Templa serena*, les poèmes délicats, séduisants, pittoresques ou émus abondent un peu partout. C'est principalement dans la troisième partie qu'il nous semble que M. Maurice Brillant a été le plus heureux; il y a chanté avec un vrai bonheur son culte de l'Eucharistie, sa dévotion à Notre-Dame. Citons simplement ce petit tour de force poétique, sur la fête de saint Joseph, qui a lieu, comme vous le savez, le 19 mars :

Mars s'achève, et partout ta fête carillonne,
Ton sourire apparaît au déclin des jours froids.
Et ton bâton fleurit à l'heure où l'anémone,
L'iris et la pervenche illuminent les bois.

Le brouillard bleu s'évanouit dans le silence,
Les jeunes coudriers versent leurs larmes d'or,
Le chaton jaune et blanc des saules se balance
Et voici que des fleurs montent de l'eau qui dort.

C'est l'heure où le Printemps se prépare et s'avance
Et cache encor sa face au bord de l'horizon,
L'heure où le premier vol des papillons s'élance,
Où le soleil descend du ciel sur le gazon.

Et pendant que la nuit tombe je me rappelle
Des soirs plus purs, vêtus de plus frêles couleurs,
Mes soirs d'enfance, où nous montions vers ta chapelle
En mêlant notre grâce à la grâce des fleurs . . .

Tu réveilles pour nous la chanson des fauvettes,
O bon vieillard silencieux et souriant,
Tu fais surgir le jeune Avril insouciant
Où tremble le parfum léger des violettes . . .

M. Maurice Brillant a composé des pièces plus profondes et plus émues. Oserai-je dire que celle-ci surtout m'a charmé par sa maîtrise à mêler aux fêtes de la nature et de la vie l'image d'un christianisme plein de souriante bonté? Dans cette voie, à mesure qu'il se débarrassera des derniers souvenirs d'une littérature un peu conventionnelle, il nous donnera certainement des œuvres d'une pénétrante poésie.

12. — Nous ne sortons pas de l'inspiration chrétienne avec *Enfants et Mères*, de Marie Jenna, dont la troisième édition vient de paraître. On n'attend pas de nous une analyse du talent et de la manière de Marie Jenna. Il y a longtemps que la douce rêveuse a sa clientèle, et

il est à souhaiter que cette clientèle s'accroisse de plus en plus. Certes, on ne trouvera pas dans ce dernier recueil une poésie très moderne; mais la poésie « moderne » est-elle bien faite en général pour les foyers, pour les mères, et surtout pour les enfants?

13. — Passer de Marie Jenna à André Chénier, la transition est difficile : ne l'essayons pas. Louons simplement M. Paul Dimoff du patient, minutieux et savant travail qu'il accomplit en nous restituant toute l'œuvre de l'admirable victime de la stupidité révolutionnaire. Il a déjà publié une excellente édition des *Bucoliques*; voici maintenant les Poèmes, les Hymnes, le Théâtre, c'est-à-dire une série d'œuvres inachevées, en brouillon, pleines de variantes et de ratures : M. Dimoff nous fait connaître tout cela avec une précision, un soin, une méthode qui lui mériteront la reconnaissance de tous les lettrés. D'ailleurs, ce n'est pas sans une grande mélancolie que l'on feuillette ce copieux ouvrage : que de projets magnifiques dont la guillotine a arrêté la réalisation ! de vastes et grands poèmes, des tragédies, des comédies aristophanesques... Certes, il avait bien raison de dire, le pauvre grand poète : « J'avais quelque chose là !... »

14. — Dans notre littérature poétique actuelle, M. Paul Fort s'est fait une place à part. Il est le poète de la fantaisie, et d'une fantaisie autrement capricieuse, vagabonde, libre et spontanée que celle de Banville, ou de Rostand, ou de Bergerat. Il a publié dix volumes de ce qu'il appelle des « Ballades françaises », sortes de poèmes indéfinissables, écrits comme de la prose et où il a tour à tour évoqué Louis XI, la vie des marins, les aspects de Paris, Henri III, ou les paysages de l'Ile de France, plus rarement ses émotions personnelles. La composition de ces livres n'est pas moins originale : ainsi, le dernier, *la Tristesse de l'homme*, ne serait qu'une plaquette d'une cinquantaine de pages, d'ailleurs les moins intéressantes du volume : mais elle est précédée du *Repos de l'âme au bois de l'Hautil*, qui contient lui-même une fantastique excursion à *Pontoise*, le morceau le plus important de l'ouvrage. Cependant, il ne faut pas sourire de M. Paul Fort. Il a délicieusement chanté l'Ile de France, et ses vieux rois, et ses bons bourgeois de jadis; c'est un romantique, un romantique exaspéré, venu beaucoup trop tard, mais qui se rattache quand même à ceux-là qui aimèrent notre moyen âge, et rêvaient avec attendrissement à Villon et à Rabelais. Il est très difficile de citer M. Paul Fort, car on ne goûte ce musicien surprenant qu'à la longue.

15. — M. Max de Lussac a eu tort d'intituler son premier volume : *Courlis*. Ce titre, un peu bizarre, qu'il explique bien, d'ailleurs, dans un bout de Préface, a certainement desservi un recueil de vers au-dessus de la moyenne. En le lisant, on ne peut s'empêcher de penser au fameux *Voyage* :

Dites, qu'avez-vous vu? — Nous avons vu des astres
Et des flots; nous avons vu des sables aussi
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici...

M. Max de Lussac a, lui aussi, beaucoup voyagé; et il semble qu'il n'ait rapporté de ses pérégrinations qu'un grand ennui baudelairien. C'est ce qui s'exhale de ses visions exotiques ou archaïques, à travers une virtuosité d'expression, souvent prenante, parfois un peu maniérée. Cependant, vers la fin de son volume, l'auteur se reprend, et nous fait espérer qu'à l'avenir il s'inspirera moins de son dégoût de vivre et de son amertume :

Mon âme est pleine d'ombre et de mélancolie,
Car je crois que ces vers, mon Dieu, vous ont déplu...
Mais ils m'ont échappé en des jours de folie
Où mon être emporté ne s'appartenait plus.

Un inconnu dictait et secouait ma plume...
Je l'entendais marcher dans ma tête, à grands pas;
Et mon cœur, qui tintait en moi comme une enclume,
A forgé des métaux que je ne connais pas.

Mais maintenant, ces vers me font peur... Je m'accuse
D'avoir pensé des mots que votre loi défend
Et je cherche, tout bas, près de vous une excuse...
Je veux être semblable aux tout petits enfants.

... Ayez pitié ! Voici l'aube. Tout recommence
Il faudra vivre encor, rire, paraître gai...
Oh ! le sommeil sans fin, l'oubli, la paix immense !
On est si fatigué, mon Dieu, si fatigué !

Pourtant, si vous voulez qu'un jour encore naisse,
Soyez béni, trois fois béni de me l'offrir;
Je l'emplirai pour vous de joie et de jeunesse...

Nous enregistrons la promesse de M. Max de Lussac. Il ne doit pas l'oublier.

16. — M. J.-F.-Louis Merlet a d'autres œuvres plus importantes à son actif que cette *Nitokris*, dont il nous envoie l'élégante édition. En réalité, ce poème assez bref n'est que l'argument d'un ballet de l'Olympia. Les vers sont faciles et variés, quelquefois un peu lâches. Mais, en somme, il ne s'agit pas ici d'une tentative de grand art.

17. — C'est, au contraire, de grand art que l'on s'occupe, dès que l'on ouvre les volumes de M. Sébastien-Charles Leconte. Chose curieuse, la destinée de ce poète éclatant et profond s'apparente assez bien à celle du maître parnassien dont il porte le nom et que ses vers vigoureux, lapidaires et sonores évoquent immanquablement : cinq fois couronné par l'Académie française, hautement estimé par les maîtres et prisé dans les jeunes cénacles, M. Sébastien-Charles Leconte est à peu près inconnu du gros public. Plus tard, on découvrira peut-être que cet homme discret, paisible et courtois, fidèle à sa tâche sociale

et dérobant à toute réclame sa riche personnalité, a été l'un des premiers poètes de notre époque, l'un des très rares qui puissent continuer auprès de nous la tradition romantique et parnassienne.

Son dernier volume, le *Masque de fer*, — un beau titre, fort adéquat à l'œuvre et à l'auteur, — mérite d'être lu attentivement. Il est un des plus caractéristiques et des plus personnels du poète. Certes, à première audition, on pourra être surpris du fracas de certains mots, de l'outrance de certains sentiments, de la hardiesse de certains sujets. Mais, peu à peu, on sentira que tout cela est profondément sincère, et que ce bouillonnement de volcan nous révèle les vrais dessous de cette âme flamande qui semble recouverte de glace. Nous avons, à ce propos, parlé de Leconte de Lisle : il faut aussi parler de Vigny. Pessimisme et stoïcisme sont le fond d'une telle poésie :

Ne pas vieillir ! ... mourir viril et jeune encore,
Ainsi que les Aïeux sont morts, comme mourront
D'un coup d'épée au cœur ou d'une balle au front
Ceux dont la torche est de l'aurore...

Mais, quand le Sage a fui, quand le Juste se cache,
Se lever dans l'orgueil du stoïque, en mépris
Du préau des captifs et du roc des proscrits,
Narguer les faisceaux et la hache !

Rire, quand, ébranlant le tiède corridor,
La crosse des fusils sonne au seuil de la chambre,
Voir du même regard les piques de Septembre
Et l'échafaud de Thermidor...

Et face au peuple fou qu'un sang rouge fascine,
Comme Chénier jadis et son ami Roucher,
Vers la mort magnétique et muette marcher
En disant des vers de Racine.

Cette poésie qui s'enivre de la mort, M. Leconte croit en avoir trouvé la source. Ce qui pèse sur l'âme française, à l'heure actuelle, ce qui comprime tant de généreux élans, c'est la douleur de la défaite. Nous sommes un peuple malade d'avoir été vaincu; et dans diverses pièces, il analyse ce sentiment si douloureux et si juste. On voit que, pour être un pur artiste, il ne s'enferme donc pas dans sa tour d'ivoire, ni même dans la tour du « Masque de fer ». Il écrit des poésies patriotiques : mais avec quel respect de l'art et de la pensée !

Et dans la sombre amertume qu'il exprime, une seule consolation demeure : le culte des choses de l'esprit, l'adoration de la beauté.

Sombrons ! en écoutant dans le chant des poètes
Le Verbe qui survit à la mort des soleils.

Espérons que le Verbe incréé, qui est venu sauver le monde, dictera quelque jour à M. Sébastien-Charles Leconte des strophes moins désespérées. Il est déjà un vrai poète. Ce jour-là il deviendra quelque chose de plus.

18. — M. Marcel Martinet, lui, nous envoie son premier livre : *Le Jeune Homme et la Vie*. Le titre est un peu ambitieux, les idées assez banales, et le style souvent affecté. Il ne faudrait pas conclure de là que le livre est médiocre; il révèle au contraire un tempérament sincèrement poétique et un esprit vraiment amoureux des formes d'art. Il est évident que M. Marcel Martinet a choisi pour maîtres Samain, Guérin et Henri de Régnier. Souhaitons-lui, à leur exemple, de mûrir sa pensée et de discipliner sa forme, et gardons-nous d'oublier son nom.

19. — *Le Chalet d'or* n'est pas un livre de début, et je suis tout marri d'avoir attendu si tard pour faire la connaissance de M. Édouard Michaud, qui, en terre limousine, s'apparente franchement à ce que fut, en terre d'Auvergne, l'excellent Vermenouze. Oui, très sincèrement, j'ai cru plusieurs fois retrouver dans ces tableaux limousins la verdeur et le pittoresque, sinon de *Mon Auvergne*, tout au moins d'*En plein Vent*. Écoutez cette description, à propos de la mort d'un vieux pêcheur :

Je pense que là-haut — Dieu le permet, sans doute —
Il est des gours pareils aux gours qu'il aimait tant,
Que son filet y trempe et que son fil s'y tend,
Pour que son âme simple au ciel demeure toute;

Et qu'il sait prendre encore, en des coins préférés,
La carpe grasse au point qu'on dirait qu'elle éclate,
La truite dont les flancs se piquent d'écarlate
Et l'obscur grouillement des goujons mordorés.

A un moment, M. Édouard Michaud nous dit qu'il a abandonné « Samain trop aigu ». Pourquoi cela? Samain lui aurait appris à ne pas supporter quelques bavures qui, par places, déparent son œuvre. Espérons qu'il les corrigera vite, car, en somme, l'ensemble du livre est très sympathique. Je puis me tromper, mais il me semble qu'aujourd'hui on parlera difficilement du Limousin sans évoquer, auprès des noms de l'abbé Roux, d'Eusèbe Bombal et de Jean Nesmy, celui de M. Édouard Michaud.

20. — A propos de poésie régionaliste, on connaît le formidable travail qu'a entrepris M. Ad. Van Bever dans son anthologie des *Poètes du terroir du* XVe *au* XXe *siècle*. Le tome III de ce précieux ouvrage est consacré au Languedoc et au comté de Foix, à la Lorraine, au Lyonnais, au Nivernais et à la Normandie. Certaines de ces provinces sont extrêmement riches et ont demandé à M. Van Bever des recherches patientes et laborieuses. Aussi, serait-il sot de relever les petites erreurs ou les minimes oublis dont il s'est rendu coupable, car certainement nul n'en aurait commis moins. Louons-le, au contraire, d'avoir su mettre à leur vraie place — une place d'honneur — de grands félibres trop ignorés tels que Fourès ou Prosper Estieu. Il est regrettable seulement que pour d'autres œuvres en langue d'oc

cette anthologie reproduise une graphie phonétique bien désagréable.

21. — M. Louis Mercier nous donne une nouvelle édition de son premier volume devenu introuvable : *L'Enchantée*. Ainsi les nombreux admirateurs des *Voix de la terre et du temps*, du *Poème de la maison* et de *Lazare le ressuscité* pourront connaître l'œuvre entière de l'excellent poète. Il n'y a pas bien longtemps que j'ai eu l'occasion de signaler ce volume, comme l'un des plus remarquables de notre temps. Je ne puis que répéter cet éloge, en le renforçant, car la nouvelle édition de *l'Enchantée* est revue, corrigée et augmentée notamment des *Sept Paroles*, un très beau poème chrétien.

22. — Les *Fruits du pays*, que nous offre M. Maurice Garet, nous arrêteront un peu moins : ce sont des poésies de circonstance, des vers d'album, voire des acrostiches. On a dû les trouver charmants, à la fin des banquets, dans les soirées et dans les réunions amicales de francs-picards : cela doit leur suffire.

23. — Une récompense plus limitée encore attend les *Épisodes passionnés* de M. Abel Pelletier : l'approbation de M. René Ghil, qui est sûrement son maître :

> ... Et toi, Sthénique de savoir
> le Sensualisme une ivresse inférieure
> où la gouverne Perd ses conquêtes d'une heure,
> mais n'ayant conçu le Devoir
> de tenter qu'en cet être enfin l'Affre s'abrège...

Une note a beau nous expliquer que « la majuscule indique le mot *tonique* autour duquel les autres sonorités sont groupées », nous fuyons, épouvantés, ce dernier disciple de l'École instrumentiste.

24. — M. Charles Lemercier est plus clair. Il nous avait donné, l'année dernière, un livre ému et touchant : *Nos Mères*. Pourquoi s'est-il hâté de publier un autre volume? *Paysages et tableaux* répondent trop bien à la banalité de leur titre. C'est correct, élégant, parfois séduisant, mais, à proprement parler, ce ne sont là que des « études », des « gammes », qui n'ont rien de définitif. M. Lemercier a du goût et de la facilité; qu'il se recueille, et il ne croira plus avoir caractérisé le *Couronnement* de l'Angelico en le nommant :

> Un immense bijou d'une grâce mystique.

25. — M. Fridolin Werm cite Montesquieu, Clémence Royer, Sénèque, Strauss, Pyrrhon, Diderot, Huxley, Cicéron, J.-P. Richter, Voltaire, la Sagesse hindoue, Lombroso, Juvénal, Longfellow, Auguste Angellier, Pascal, Schiller, Baghavata, Purana, Mme Ackermann, Job, Henri Poincaré, André Cœlmier, Émerson, Isaïe, Claude Bernard, Jean-Jacques Rousseau, sainte Thérèse, Newton, etc., etc. C'est à peu près tout ce que l'on peut glaner dans ses *Bulles et boutades*.

26. — Beaucoup mieux écrites, agréablement rimées, habilement composées, les *Simples Esquisses* de M. Raymond d'Anselme n'ont qu'un tort : celui de répondre exactement à leur titre; ce sont des esquisses, et elles étaient plutôt destinées à enrichir les cartons de leur auteur qu'à être exposées en public. Rien qui retienne vraiment l'attention, rien qui dénote un tempérament personnel. Pourquoi ne pas garder de tels vers, qui sont, d'ailleurs, fort sympathiques, pour l'intimité?

27. — Les *Lueurs du soir*, de M. A. Barratin, nous semblent mériter le même jugement. En dehors des excellents sentiments de l'auteur et des élégants elzévirs qui nous en présentent l'expression, que trouver à louer dans ces trois mille vers corrects, sans imagination et sans originalité?

28. — Nous n'aurions garde d'en dire autant des *Pages choisies et inédites* d'Amédée Prouvost, que les mains pieuses de sa jeune veuve viennent de nous offrir. En une Préface délicate et sobre, M. Jules Lemaître a tracé le portrait définitif de ce jeune poète, ravi trop tôt aux lettres, à l'affection de sa femme et de ses deux petits enfants; cette anthologie donne les meilleures pages où il a célébré « la poésie de la cité noire et la sombre beauté des machines ». Mais elle nous apporte surtout une contribution vraiment émouvante à la littérature chrétienne. Sentant venir la mort, réfugié au bord de la mer bleue, Amédée Prouvost sut répéter, lui aussi, ses prières d'enfant, et il trouva, pour exalter « la bonne souffrance », des accents qu'il faut écouter avec respect. Son nom s'ajoute à la liste des morts que nous pleurons.

29. — Le livre de M. Émile Rochard, plus connu à l'Ambigu qu'à l'Académie : *Toute la femme en cent rondels*, ne devrait pas porter la date de 1911, mais bien nous venir du XVIIIe siècle. Chose étrange que les vers de cet auteur de mélodrames! Ils sont frisés, enrubannés, madrigalesques et souvent polissons. La plupart auraient été vivement appréciés en 1780, car ils ne manquent ni d'adresse ni d'esprit : mais aujourd'hui il est trop tard.

30. — Tout au contraire, le *Jardin des tropiques*, de M. Daniel Thaly, nous apporte une note nouvelle. M. Thaly est créole, il nous le dit lui-même :

> Je suis né dans une île amoureuse du vent,
> Où l'air a des odeurs de sucre et de vanille
> Et que bercent au soleil du tropique mouvant,
> Les flots tièdes et bleus de la mer des Antilles.

Puis, il est venu en France; il a conquis ses grades de médecine, je crois, à Paris, et aussi à Toulouse, qu'il aima beaucoup :

> Si Toulouse me charme, ô mes belles Antilles,
> C'est qu'elle a comme vous la lumière espagnole...

Retourné dans son pays d'origine, dans la belle Dominique anglaise, il nous envoie de là-bas un livre tout entier consacré, dans l'extase et la nostalgie tour à tour, à ce paradis de l'Atlantique : les « Iles fraîches du Vent », les « ardentes Trinidads », les « Guadeloupes fleuries », l' « opulente Cuba », la « Jamaïque aux rhums d'or », et la « belle Haïti, reine des îles noires ». Je regrette bien vivement de ne pouvoir louer aussi longuement qu'il conviendrait ce recueil d'un exotisme de bon aloi, d'une langue colorée et sonore, d'une métrique à peu près impeccable — pourquoi trois syllabes à *In-di-ens* et deux seulement à *Cha-riot*? — ce volume consciencieux, médité et corrigé pendant dix ans... Quelle bonne leçon aux rimeurs intempérants de notre époque! Tout en se rattachant à la forme parnassienne, M. Daniel Thaly tombe rarement dans le poncif ou l'imitation; tout ce qu'il décrit, tout ce qu'il chante, il l'a vu, il l'a senti; ce n'est pas dans une bibliothèque qu'il a vu les Caraïbes aller à la chasse aux aigles :

> Quittant le littoral où dorment les pirogues,
> Le torse fraîchement empourpré de rocou,
> Les vieux chefs tatoués s'en vont, hautains et rogues,
> Vers les lointains pitons où niche l'aigle roux...

Un des livres les plus curieux et les plus remarquables de cette année.

31. — Mlle Hélène Seguin, dont *le Réseau fragile* a été couronné l'année dernière par l'Académie française, n'a pas attendu dix ans pour publier *Du Soleil sur le toit*. Cependant, malgré quelques pièces un peu lâchées, le livre a une bonne tenue générale et l'on en suit facilement l'ordonnance. On y voit la jeune *authoress* attachée courageusement et joyeusement à son labeur quotidien :

> Malgré la solitude et la nuit et le froid,
> Le Travail met toujours du soleil sur le toit.

Mais, à lui tout seul, peut-il emplir un jeune cœur? Il semble bien que non. D'abord résignée à demeurer « l'allée oubliée où ne passe personne », Mlle Hélène Seguin a passé des vacances au bord de la mer, en Bretagne, et elle paraît y avoir été un peu émue par le contact avec la nature et aussi par une rencontre bien douce. De là, les derniers poèmes du livre, *l'Attente*, une attente qui n'est pas encore comblée, et qui lui fait dire à la dernière page :

> Hélas ! je crois que mon bonheur... c'est de l'attendre.

Par cette rapide analyse, on voit qu'il y a là un journal de jeune fille, où tremble une sensibilité contenue et délicate; la vie, en murissant ce jeune talent, lui fournira des inspirations plus directes et plus profondes et des accents encore plus personnels : mais elle ne lui donnera ni plus de grâce ni plus d'harmonie.

32. — Le livre de M. Emmanuel Vitte, le sympathique éditeur lyonnais, *l'Heure du rêve*, me laisse assez perplexe. En le présentant au public, M. Joseph Serre annonce : « Voici un volume de poésie vraie, saine, délicate, sincère, vécue. » Et, quelques pages plus loin, l'auteur lui-même déclare :

> Voici des vers mal cadencés
> D'où la poésie est absente.

Nous serions tenté de lui donner raison quand nous lisons ceci (p. 247) :

> Cochons, je veux sans périphrase
> Mettre votre nom dans mes vers...

Mais il y a aussi des vers sur les papillons, sur Jeanne d'Arc, l'aéroplane, « A mon fils Joseph en souvenir de son entrée au séminaire le 6 octobre 1910 », à François Coppée à l'occasion de son exclusion pour cause de *cléricalisme* de la direction de la ligue de la Patrie française », à Victor Hugo, « à un riche agriculteur »; il y a même des fables remarquées aux Jeux-Floraux. Donc, sans être tout à fait de l'avis de M. Joseph Serre, on doit reconnaître à ce recueil une certaine variété. J'en signalerai aussi les excellents sentiments et la prosodie impeccable. On m'excusera de ne pas aller plus loin.

33. — On ne cherchera pas longtemps quel est le maître de M. Ernest de Ganay, soit que, dans *les Fleurs du silence*, on lise ses poèmes d'inspiration antique, soit qu'on se promène avec lui dans les beaux parcs de l'Ile de France. Henri de Régnier a passé par là, et l'on peut suivre de moins nobles traces. Cependant, si tous les éloges que l'on adresse au poète de la *Cité des eaux* ne sont pas mérités par M. de Ganay, il échappe aussi à quelques-uns des reproches qu'on lui prodigue. *Les Fleurs du silence*, en effet, ne sont pas déparées par le paganisme sensuel et trouble qui laisse aux poèmes de M. Henri de Régnier comme un arrière-goût d'amertume. Il y a là, avec moins d'art, plus de simplicité et d'effusion directe. Le défaut de ces poèmes est dans leur monotonie descriptive; M. de Ganay est surtout un peintre, plus préoccupé du charme extérieur des choses et de la beauté du monde, que des émotions du cœur humain. Sous le choix heureux des mots, sous les procédés du style — et quelques-uns sont bizarres, comme par exemple la suppression des articles — on aimerait à sentir une âme. Les quelques vers où elle se révèle sont encore trop rares à mon gré.

Théatre. — 1. — M. Charles Grandmougin publie une nouvelle édition de son drame *l'Empereur*, qui eut du succès, il y a quelques années.

2. — Dans *la Madone brisée*, M. André Lamandé, le poète forgeron,

a essayé de nous présenter une fois de plus la femme jalouse du rêve d'art de celui qui l'aime et incapable de se hausser au niveau de sa grande mission, comme dans *Chantecler*. Mais pourquoi M. Lamandé écrit-il si vite? Sa langue dramatique manque de souplesse et de netteté. Et puis, qu'est-ce que ce vers :

Je souffre, mon ami, je souffre et vous partez demain.

Un vers de quatorze pieds? A la *Revue des poètes*? Oh! Oh!

3. — Mlle Antoinette Montaudry, dans une saynète assez déconcertante, fait dialoguer... *le Silence et le Bruit*. Le bruit devient si fort, qu'une jeune fille qui dormait à côté, se réveille... et va se promener avec le Bruit! C'est tout. Parmi les injures que se prodiquent les personnages, relevons ces phrases :

Tu n'es qu'un voleur! (?)
Tu n'es qu'un mort célibataire. (?)
... J'aime à soulever des courages,
Des frissons, des peurs ou des rages.
C'est mon rôle : *artilleur je suis*! (???)

4. — *Vendéenne*, de M. Auguste Sajot, est un mélodrame, de moyens ingénus, que l'auteur, on ne sait trop pourquoi, s'est évertué à mettre en vers. Il y a là tous les éléments de ces sortes de drames : le comte loyal et héroïque, le capitaine républicain sympathique, le vieux chouan, le curé, des coups de fusil, des chants de toute sorte. Il n'y a que le drame proprement dit qui fait défaut.

5. — M. Augustin Filon s'est proposé, dans son *Shakespeare amoureux*, moins d'écrire un drame qu'une série de tableaux détachés destinés au « Spectacle dans un fauteuil ». Cependant, il faudrait bien peu pour rendre cela parfaitement jouable. On y voit le grand Will désertant Stratford sur Avon, allant chercher à Londres la gloire et la fortune, entraîné dans la conspiration d'Essex et sauvé par Bacon, trahi par sa maîtresse et par son ami, et enfin, au moment où renaît la paix publique, retrouvant la richesse et la joie aux bras de sa chère et vaillante femme. Il y a là trop d'intrigues diverses, trop de personnages; mais certains morceaux ont une vraie beauté dramatique, notamment le premier tableau tout entier, que l'on pourrait jouer sans retouches, les coulisses du Théâtre du Globe, l'arrestation d'Essex, et surtout la puissante évocation de la vieille reine Élisabeth. Il est donc regrettable que M. Augustin Filon n'ait pas cherché à dominer son sujet, à en enlever l'inutile et l'accessoire, et se soit hâté de réaliser son œuvre de façon insuffisante. Cette hâte se retrouve dans le style, qui, souvent heureux, précis, scénique et pittoresque, n'est pas dépourvu de bavures. L'alternance des rimes y est parfois oubliée, et le rythme n'en est pas toujours harmonieux. Quelque jour, un auteur moins pressé pourra tirer de là un drame saisissant.

6. — J'ai rangé parmi les productions théâtrales les *Mystérieux Attendrissements* de M. Émile Desaint, parce qu'une bonne partie de ce recueil est occupée d'abord par un poème dialogué en trois parties : *Au seuil du Temple*, ensuite par une sorte de drame : *Le Dolmen*, qui s'intitule « Moment tragique » : ce « moment tragique » a, d'ailleurs, lui aussi, trois parties et compte plus d'un millier de vers. Mais soit comme poète lyrique, soit comme dramaturge, M. Émile Desaint a réussi à être incompréhensible, enflé, apocalyptique et chaotique. Malgré sa forme parnassienne et ses sonorités classiques, il défie l'analyse comme le plus obscur des décadents.

7. — *Les Parfums du coffret*, de M. Henri Malo, se rattachent aussi au théâtre par divers fragments : un prologue pour le théâtre des Roses, un poème pour le monument de La Fontaine et surtout une scène à deux personnages, *l'Ame des Trianons*, créée par Mlle Gilberte Deretz, du Gymnase, et M. Henri Coste, de l'Odéon. Il est question là d'un comte et d'une marquise, qui, dans une fête de la Restauration, veulent oublier la tourmente qui s'est déchaînée sur leurs belles années et évoquer, avec leur jeunesse, le temps de Marie-Antoinette. Mais la chose est impossible, et dans le parc, vibrant des musiques du bal, il y a trop de fantômes. Cette évocation, pimpante et émouvante à la fois, donne bien la note du talent de M. Henri Malo : il manque de force, et la partie de son recueil consacrée à *l'Ombre des arceaux gothiques* ne semble pas la meilleure; mais il a d'exquises demi-teintes, et beaucoup de sentiment :

La terre où sont nos morts doucement nous attire :
On y entend les mots qu'ils se plaisaient à dire
Sangloter dans la brise ou tomber des clochers ;
L'écho de leur voix dort dans le flanc des rochers,
Et notre voix n'a qu'à parler pour qu'il réponde...
... Et ce ne semblerait nullement surhumain
De les voir nous sourire au détour du chemin...

8. — M. Marcel Charlot publie un volume de *Théâtre choisi* d'Eugène Scribe, précédé d'une Introduction intéressante et mesurée. Il est évidemment vain de vouloir résumer en un volume cette formidable production dramatique qui dépassa, je crois, quatre cents ouvrages. M. Charlot nous donne *l'Ours et le Pacha*, *le Diplomate*, *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *le Verre d'eau* et *Adrienne Lecouvreur*. A la place du *Diplomate*, on aurait peut-être préféré la célèbre *Demoiselle à marier*, et, du moment qu'on acceptait les pièces encore conservées par la collaboration de Legouvé, on regrettera la persistante *Bataille de dames*. Tout le reste, en effet, a disparu du répertoire, et vraiment, ce n'est guère à regretter. A part l'intérêt rétrospectif qui s'attache à la peinture des mœurs bourgeoises de M. Prud'homme, qu'y a-t-il à glaner dans ce théâtre vulgaire et mesquin, suranné et ridicule ?

Ceux qui aiment les complications scéniques, le mouvement, la verve, le pathétique, la fantaisie, en trouveront bien davantage en feuilletant les quatre-vingts pièces de Dumas père — ou en arrivant jusqu'à Sardou.

ARMAND PRAVIEL.

OUVRAGES RÉCENTS SUR LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS

1. *Panégyrique de l'Immaculée dans les chants hymnographiques de la liturgie grecque*, par le P. J. THIBAUT. Paris, A. Picard et fils, 1909, in-4 de 52 p., 10 fr. — 2. *L'École grégorienne de Solesmes* (1833-1910), par l'abbé NORBERT ROUSSEAU. Rome et Tournai, Desclée, 1910, in-8 de VII-181 p., 2 fr. 50. — 3. *The modal accompaniment of plain chant. With exercises*, by EDWIN EVANS. London, Reeves, in-12 de XXI-145 p. — 4. *Die Notationen des alt-russischen Kirchengesanges*, von OSKAR VON NIESEMANN. Leipzig, Breitkopf und Hartel, 1909, in-8 de XI-109 p., avec 12 tableaux — 5. *Les Musiciens célèbres. Meyerbeer*, par HENRI DE CURZON. Paris, Laurens, s. d., petit in-8 de 128 p., avec 12 reproductions hors texte, 2 fr. 50. — 6. *L'Œuvre de Meyerbeer*, par HENRY EYMIEU. Paris, Fischbacher, 1910, in-12 de X-137 p., avec un portrait, 2 grav. et un autographe, 3 fr. — 7. *Les Maîtres de la Musique. L'Art grégorien*, par AMÉDÉE GASTOUÉ. Paris, Alcan, 1911, petit in-8 de 207 p., 3 fr. 50. — 8. *Les Maîtres de la Musique. Lully*, par LIONEL DE LA LAURENCIE. Paris, Alcan, 1911, petit in-8 de 243 p., 3 fr. 50. — 9. *Les Maîtres de la Musique. Hændel*, par ROMAIN ROLLAND. Paris, Alcan, 1910, petit in-8 de 245 p., 3 fr. 50. — 10. *Musiciens du XIXe siècle*, par ARTHUR POUGIN. Paris, Fischbacher, 1911, in-12 de XV-277 p. avec 9 autographes, 3 fr. 50. — 11. *Musique et Musiciens modernes*, par R. A. STREATFEILD; trad. française de LOUIS PENNEQUIN. Paris, Falque, 1910, in-8 de 103 p., 3 fr. 50. — 12. *Souvenirs sur Richard Wagner*, par ANGELO NEUMANN; trad. de l'allemand par MAURICE RÉMON et WILHELM BAUER. 3e éd. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Anneau du Nibelung, de Richard Wagner; analyse dramatique et musicale*, par A. POCHHAMMER; trad. de l'allemand par JEAN CHANTAVOINE. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 169 p., 2 fr. 50. — 15. *La Musique actuelle dans les États scandinaves*, par EUGENE D'HARCOURT. Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de 154 p., 3 fr. 50. — 15. *Un Musicien oublié. Catel, de l'Institut royal de France* (1773-1830), par FRÉDÉRIC HELLOUIN et JOSEPH PICARD. Paris, Fischbacher, 1910, in-16 de IX-71 p., avec portrait, 2 fr. 50. — 16. *Manuel général de musique, par demandes et par réponses*, par GUSTAVE SANDRÉ. 9e éd.; adaptation française du *Katechismus der Musik*, de LOBE. Leipzig, Breitkopf et Hartel, 1910, in-16 cartonné de VI-160 p., 2 fr. — 17. *Jenny Lind*, 1820-1887, par C.-A. WILKEN. 3e éd. Genève, Jeheber; Paris, Fischbacher, s. d., in-12 de 237 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 18. *Essai sur la musique et l'expression musicale et sur l'esthétique du son. Les Instruments de musique anciens et modernes. Étude historique* par ÉMILE DE REY-PAILHADE. Paris, Fischbacher, 1911, gr. in-8 de 161 p., avec planches et dessins, 7 fr. 50. — 19. *La Musique dans ses rapports avec l'intelligence et les émotions, essai d'esthétique musicale*, par JOHN STAINER; trad. française par LOUIS PENNEQUIN. Paris, Falque, 1911, in-8 de 56 p., 2 fr. — 20. *La Musique chez les peuples indigènes de l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada)*, par JULIEN TIERSOT. Paris, Fischbacher, s. d., in-8 de 93 p., 4 fr. — 21. *Volkslieder aus der Rheinpfalz*, von Dr. GEORG HEEGER. Kaiserslautern, Kanser, 1908, 2 vol. in-8 de XV-304 p. et 310 p. — 22. *Dre Moderne Gesangsunterricht*, von B. KWARTIN. Leipzig und Wien, Universal edition, s. d., petit in-8 de 116 p., 1 fr. 85. — 23. *Prinzipien für Stimmbildung und Gesang*, von B. KWARTIN. Leipzig und Wien, Universal edition, s. d., gr. in-8 de 166 p., avec 10 planches, 4 fr. 35. — 24. *Fragen und Aufgaben für Sänger*, von B. KWARTIN. Leipzig und Wien, Universal edition, s. d. gr. in-8 de 20 pl., 0 fr. 50. — 25. *The Voice and introduction to practical phonology*, by W. A. AIKIN. London, Longmans, 1910, in-8 de IX-159 p. — 26. *Grammaire de la diction et du chant*, par ALIX LENOEL-ZEVORT. Paris, Ficker, s. d., in-16 de

523 p., 4 fr. — 27. *Mind and Voice*, by S. S. Curry. Boston, Expression Co., in-12 de 456 p. — 28. *Théorie de la pose de la voix, basée sur la physiologie des organes qui participent à la formation du son*, par S. Sonky; trad. de la 6e édition russe, par Mlle Louise Marville. Paris, Fischbacher, 1911, in-8 carré de 231 p., 5 fr. — 29. *Vocal Science and art*, by the Rev. Chas. Gib. London, Reeves, 1911, in-12 de xi-118 p., illustré. — 30. *The Throat in its relation to singing*, by Dr Ward. London, Reeves, s. d., in-12 de viii-108 p. — 31. *Geschichte des Klavichords*, von Franz August Goehlinger. Basel, Birkhäuser, 1910, in-8 de 133 p. — 32. *Modern Organ building*, by Walter and Thomas Lewis. London, Reeves, 1911, in-4 de xii-164 p., 9 fr. 50.

1. — Le R. P. Thibaut, des augustins de l'Assomption, nous offre en une opulente plaquette in-4, une étude présentée au Congrès marial de Rome et intitulée : *Panégyrique de l'Immaculée dans les chants hymnographiques de la liturgie grecque*. Après avoir indiqué la liste des livres dépouillés et donné la signification de quelques termes techniques empruntés à la liturgie de l'Église grecque, l'auteur montre, en une Introduction précise, que cette liturgie témoigne éloquemment en faveur de la doctrine de l'Immaculée Conception. Pour le prouver d'une façon péremptoire, il met sous nos yeux une cinquantaine de pièces liturgiques, — musique, texte grec et traduction française, — où la Vierge est invoquée et saluée sous divers titres, affirmant tous son innocence parfaite, sa toute sainteté, son immaculée pureté. Une telle étude d'un spécialiste aussi compétent ne saurait passer inaperçue. Outre son intérêt apologétique qui est réel, elle a le grand mérite d'offrir à un public étendu des spécimens curieux et bien choisis d'une musique généralement peu connue, peu abordable et dont ces « morceaux choisis » suffiront à faire connaître et apprécier les caractères essentiels.

2. — Il n'existait encore aucun travail d'ensemble sur la part importante prise par les bénédictins de Solesmes à l'œuvre de restauration des mélodies grégoriennes. Les rares renseignements livrés au public restaient épars dans les revues et par suite ignorés ou inaccessibles au grand nombre. *L'École grégorienne de Solesmes*, de M. l'abbé N. Rousseau, vient très heureusement combler cette lacune. Il y a beaucoup d'inédit dans ces pages. Signalons en particulier les lignes consacrées à M. le chanoine Gontier, le témoin sympathique des premiers essais des bénédictins à la recherche de l'antique mélodie de saint Grégoire, leur conseiller avisé, et, on peut le dire, le précurseur immédiat des travaux de Solesmes, dont l'œuvre est ici pour la première fois mise en lumière. L'auteur a eu connaissance de bien des documents encore inutilisés; il a su recueillir et noter une foule de témoignages qui donnent à son récit une autorité toute spéciale. On assiste ainsi, étape par étape, au patient labeur de restitution de la cantilène grégorienne, travail aride et ingrat tout d'abord, mais qui ne devait pas tarder à s'épanouir en résultats féconds pour la science et pour l'art. Un ré-

sumé très exact de l'enseignement de Solesmes fait suite à l'exposé historique. Ceux qui n'ont ni le goût ni le loisir d'aborder les volumineux in quarto de la *Paléographie musicale* ou les traités théoriques sur la matière, lui sauront gré d'avoir mis à la portée de tous, dans une analyse claire et précise, les doctrines de l'école de Solesmes. M. l'abbé N. Rousseau, avec le concours de cette même école, vient de fonder une *Revue grégorienne* qui n'est que le prolongement de son livre.

3. — Voici un ouvrage de plus sur la question si délicate et non encore résolue — le sera-t-elle jamais au gré de tous? — de l'accompagnement du plain-chant. M. Edwin Evans, dans son volume intitulé : *The modal accompaniment of plain-chant*, s'est proposé de réduire le plus possible le rôle de l'orgue. En général, l'organiste devra se contenter de deux parties, l'une à la main gauche, l'autre à la pédale, la main droite restant libre, et pouvant à son gré reproduire ou non la mélodie. L'auteur donne à la fin de son travail de nombreux exercices et modèles de pièces harmonisées dans toutes les tonalités; on y constate qu'il a eu le souci de la plus grande simplicité, mais l'on peut se demander si ce souci n'a pas été poussé trop loin, et s'il n'y aurait pas des choses intéressantes à trouver en adoptant un accompagnement à trois, peut-être même à quatre voix, sans reproduire la mélodie.

4. — On n'avait pas encore donné, dans une langue généralement accessible aux savants d'Europe et d'Amérique, un exposé des découvertes et des hypothèses des musicologues russes sur le chant de leur Église. M. Oskar von Riesemann vient de combler cette lacune avec *Die Notationen des alt-russischen Kirchengesanges*. Des trois chants qui semblent avoir été en usage aux premiers siècles de l'Église russe, deux seulement subsistent dans les manuscrits : le *Kondakarien* et le chant ecclésiastique courant. Très probablement il y a eu une période primitive sans signes de notation, où dominaient des procédés purement chironomiques, d'origine gréco-syrienne, qui avaient été introduits en Russie par des moines du Mont Athos. Malgré les cinq manuscrits qui le représentent, le chant Kondakarien (expression dérivée du terme liturgique grec Kondakion) reste pour nous une énigme indéchiffrable. Le chant ordinaire, très différent des mélodies byzantines, dérive selon toute vraisemblance de la musique gréco-syrienne. Il s'est développé en Russie et s'y est créé un système neumatique original. Vers le XIVe siècle, il a probablement subi une réforme méthodique qui a supprimé environ quarante signes musicaux. Néanmoins, en s'aidant des manuscrits postérieurs et des ressources de la philologie, on parvient à le lire. C'est seulement au XVIIe siècle que la notation linéaire s'est introduite dans l'Église russe. Ce court aperçu ne donne qu'une faible idée de la richesse de documen-

tation de l'auteur, puisée surtout aux sources slaves. Douze planches reproduisent des spécimens de chants russes.

5. — Voici les dernières lignes du *Meyerbeer* de M. H. de Curzon. Après avoir fait remarquer que sa musique garde encore aujourd'hui une force extraordinaire d'émotion et d'éloquence, en dépit des interprètes médiocres qui trop souvent la trahissent, il ajoute : « Et quand on nous dira que la musique de Meyerbeer est de celles qui, après avoir donné le change à son époque, ne saurait lui survivre, bornons-nous à répondre avec le personnage de Corneille :

Les gens que vous tuez se portent assez bien !

Ces paroles résument en effet cette substantielle étude historique et critique. M. de Curzon est un admirateur de Meyerbeer, mais éclairé, mais juste, mais sévère parfois; il loue, il critique impartialement ce qui doit être loué ou critiqué. On a beaucoup écrit en France sur Meyerbeer, mais en lisant le présent volume, on s'aperçoit que tout n'a pas été dit sur l'auteur des *Huguenots*. Il a puisé aux sources allemandes; grâce à elles, il a pu, ainsi qu'on l'a dit, glaner plus d'un renseignement peu connu, corriger plus d'une erreur courante. Des portraits, des reproductions de scènes, de caricatures animent le volume qui est le 22e de la collection : *Les Musiciens célèbres*.

6. — Le livre de M. H. Eymieu : *L'Œuvre de Meyerbeer*, est encore une voix qui s'élève en faveur des anciens contre la jeunesse qui « tient Meyerbeer pour un *pompier*, style de rapins ». Cette cause a eu déjà de brillants défenseurs : Berlioz, Bellaigue, Lionel Dauriac, etc., M. H. Eymieu n'a qu'à les suivre. Le but précis de son ouvrage est de rappeler d'abord les divers épisodes de la vie de Meyerbeer, « puis la formation de son talent qui est devenu peu à peu un génie créateur. » En somme, la tâche de l'avocat est facile, puisqu'il a eu en main *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*. Après quelques pages sur les relations entre Meyerbeer et Wagner, il donne un catalogue aussi complet que possible de l'œuvre meyerbeerienne.

7. — *L'Art grégorien*, de M. A. Gastoué, — ne pas confondre avec la brochure de Dom Mocquereau portant exactement le même titre — est une œuvre de vulgarisation historique grégorienne. L'importante étude de M. Gastoué sur *les Origines du chant romain* avait préparé l'auteur à ce travail de moindre envergure; il y renvoie souvent. Le volume comprend trois chapitres : Saint Grégoire le Grand et la diffusion du chant grégorien; Apogée, décadence et restauration; Formes musicales et développement de l'art grégorien. Sur chacun de ces sujets, M. Gastoué fait preuve d'une science musicologique assez sérieuse, mais, cependant, trop souvent elle est inexacte, superficielle et de seconde main. A propos de la « restauration », nous empruntons

à la *Musica sacro-hispana* (mars 1911, p. 44) une citation; elle vient d'un ami de M. Gastoué qui ferait bien de la méditer : « Sur la restauration, étant donné l'air ambiant que respire l'auteur, il n'a pas pu cacher complètement, bien qu'il l'ait fait en partie, son état d'âme sur les polémiques actuelles. Cependant, dans la sobriété même de ses appréciations, on peut remarquer que l'énergie déployée par lui en d'autres occasions, contre ses adversaires, s'est beaucoup affaiblie. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi. Chez un savant de la valeur de M. Gastoué, un *sursum corda* fait beaucoup de plaisir. Malgré les petites prétentions de l'amour-propre, son esprit pénétrant doit s'élever avec sérénité à des régions où s'apaisent les ardeurs du subjectivisme le mieux justifié. » La bibliographie finale est des plus incomplètes.

8. — « Le présent travail, dit modestement M. de la Laurentie, n'a d'autre prétention que celle d'exposer un simple résumé des connaissances actuellement acquises sur la vie, l'œuvre de *Lully*, sur le caractère et l'influence de ce musicien. » Les travaux de MM. Arthur Pougin, Edmond Radet, Nuitter et Thoinan, Romain Rolland et Henry Prunières, en remontant aux sources directes, ont renouvelé l'histoire du Florentin et dégagé son esthétique. M. de la Laurencie a en effet largement profité de ses devanciers ; ce n'est pas à dire pourtant qu'il n'ait fait que les copier, bien au contraire : ses recherches particulières et la mise en œuvre de tous les matériaux lui sont personnelles et prouvent une étude très sérieuse de son sujet. Après une biographie assez détaillée de Lully, M. de la Laurencie analyse son œuvre. M. Romain Rolland l'a justement remarqué : la musique de Baptiste « était la réunion de plusieurs rivières de musique, sorties de régions diverses. » C'est ce que fait ressortir fort bien l'auteur. L'influence de Lully sur son temps a été considérable. Sous Louis XIV, il est « le ministre de la musique »; la musique c'est lui. Il a eu des admirateurs passionnés et des ennemis impitoyables. Quelques jours avant la première d'*Alceste*, Mme de Sévigné écrivait : L'opéra est un prodige de beauté: il y a déjà des endroits de la musique qui ont mérité mes larmes. » Les musiciens traitèrent la musique d'*Alceste* de musique de diable :

> Dieux ! le bel opéra, rien n'est plus pitoyable,
> Cerbère y vient japer d'un aboy lamentable.
> O quelle musique de chien !
> Chaque démon d'une joie effroyable
> Y fait aussi le musicien
> O quelle musique de diable !

Qu'en pensez-vous, lecteur, le vingtième siècle ne ressemble-t-il pas au grand siècle? Quoi qu'il en soit, l'auteur demande que le monument musical de Lully soit, comme celui de Rameau, l'objet d'une édition critique. Une copieuse bibliographie termine le volume.

9. — On sait que l'œuvre de *Hændel* est « colossal » : le décrire en 250 pages est impossible. Le livre de M. R. Rolland ne peut donc être qu'une esquisse de la vie et de l'esthétique de ce prodigieux musicien. L'auteur nous promet un prochain volume plus détaillé sur le même sujet. En attendant, nous pouvons nous contenter de cette belle esquisse qui nous révèle Hændel sous son vrai jour. De grands travaux ont été entrepris en Allemagne et en Angleterre pour mettre en pleine lumière cette noble figure. Chrysander lui a voué sa vie tout entière. A lui seul, il a publié presque toute l'édition complète de ses œuvres, en cent volumes. En France, Hændel est encore bien peu connu, quelques œuvres seulement sont appréciées ; mais, grâce à la jeune « Société G.-F. Hændel », fondée en 1909 à Paris par MM. E. Borrel et F. Raugel, deux chefs pleins d'ardeur et d'intelligence, notre pays a pu entendre des œuvres de Hændel restées jusqu'ici inconnues. Le livre de M. R. Rolland arrive à son temps pour seconder ce mouvement. Historien et artiste, l'auteur analyse opéras, oratorios, compositions pour clavier, musique de chambre, musique d'orchestre et fait ressortir le souple et vaste génie de Hændel dans tous ces genres.

10. — Souvent, en ouvrant un livre, le lecteur est obligé de parcourir de nombreuses pages avant de savoir ce que veut dire l'auteur; en ouvrant *les Musiciens du* XIXe *siècle*, vous n'aurez pas ce désagrément : dès la première page, le but de l'ouvrage est fortement accusé. « En un temps où il semble, au point de vue musical, que tout soit remis en question, ... alors que les plus grands génies qui ont illustré l'art sont, non pas discutés, mais niés effrontément, conspués, insultés, vilipendés par une horde d'impuissants et d'envieux... il est bon, il est utile de réagir contre des doctrines (!) mauvaises et mensongères... A l'heure présente, pas un des musiciens des dernières générations ne trouve grâce devant les pontifes de la génération actuelle, ... qui forment entre eux comme une vaste association d'admiration mutuelle à laquelle on pourrait donner le nom d'Académie pour la dégénérescence et la destruction de l'art musical. » C'est pour protester contre ces « diffamateurs et calomniateurs de leurs devanciers, contre ces pygmées que M. A. Pougin a entrepris cette série d'études ou plutôt d'esquisses, qui nous racontent brièvement la vie et les œuvres d'Auber, Rossini, Donizetti, Ambroise Thomas, Verdi, Gounod, Victor Massé, Reyer, Léo Delibes. Peut-être l'admiration de l'auteur est-elle excessive pour certains « grands » musiciens du XIXe siècle, et excessif aussi son dédain pour la « jeune école ».

11. — *Musique et musiciens modernes*, par M. R.-A. Streatfield, est un ouvrage d'origine anglaise, traduit par M. Louis Pennequin, et qui consacre quelques pages à chacun des musiciens suivants : Berlioz, Liszt, Wagner, Verdi, Tschaïkovsky, Brahms, Strauss. Rien d'ail-

leurs qui ne soit connu par des ouvrages français de plus longue haleine. A signaler cependant çà et là quelques jugements de saveur anglaise assez intéressants.

12. — Les *Souvenirs sur Richard Wagner*, par M. Angelo Neumann, traduits de l'allemand par MM. Rémon et W. Bauer, nous font assister en détail aux principales péripéties de la diffusion du théâtre wagnérien, en particulier dans ce qu'il a de plus allemand, de colossal : nous voulons parler de la vaste tétralogie, *l'Anneau de Nibelung*. Il fallait un impresario habile et dévoué pour triompher des difficultés de tout genre que soulevait l'entreprise. Neumann fut cet homme. Sans doute c'est l'apologie de tous ses faits et gestes qu'il nous donne dans ces pages, où d'ailleurs abondent les documents : lettres, billets, télégrammes, échangés avec Wagner et divers autres personnages. Néanmoins, son attachement au maître a un accent sincère ; et surtout son témoignage était des plus intéressants à connaître, car c'est bien à un directeur de théâtre aussi avisé qu'il appartenait de dire son mot sur ce Wagner acteur, réglant tous les détails de mise en scène, et mimant à chaque artiste l'interprétation du rôle tel qu'il l'avait conçu,—poète aux prises avec les imperfections de la réalité.

13.— La tétralogie wagnérienne, l'*Anneau de Nibelung*, étant passée tout entière au répertoire de notre Académie nationale de musique, le livre de M. A. Pochhammer, traduit de l'allemand par M. J. Chantavoine, semble bien répondre aux desiderata du public français, en lui offrant une analyse très détaillée de cette œuvre, ou plus exactement de cette partition. C'est, en effet, un mot à mot musical, un démontage pièce par pièce, de tous les motifs avec leurs multiples variantes, bien étiquetés, numérotés, catalogués, au point de nous laisser quelque peu inquiets devant un tel monceau de débris. Nous ne voulons point nier les avantages que certains amateurs pourront retirer de cette initiation par le menu. Le procédé a néanmoins quelque chose de trop sec, de trop froid, et parfois même d'arbitraire : il tend à fausser l'idée qu'on se fait de l'œuvre dans la pensée de l'auteur et cela par un simple défaut de perspective. L'analyse a du bon, cer es; mais M. Pochhammer laisse aux connaisseurs le soin de faire la synthèse.

14. — Ce rapport sur *la Musique actuelle dans les États scandinaves* forme la troisième et dernière partie de la mission confiée, en 1904, à M. E. d'Harcourt par M. Chaumié, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. L'auteur se place à un point de vue spécialement pratique : il fait de l'ensemble de son ouvrage un *vade mecum* de renseignements utiles et variés sur les conservatoires, concerts et théâtres de Copenhague et de Stockolm. Compositeurs, musiciens, composition de l'orchestre, et contenance des salles, machinerie, etc.,

rien n'est oublié. Des portraits, des vues, des plans donnent en outre beaucoup d'intérêt à ce petit volume. Christiania n'a pas encore de conservatoire, et son Théâtre national a un orchestre d'une cinquantaine de musiciens, mais il n'a pas de troupe lyrique régulière. Bref, la somme des renseignements, observations recueillis par M. E. d'Harcourt, au cours de sa mission, ne saurait demeurer infructueuse : il y aurait des exemples à suivre, des innovations à introduire..., mais ceci dépasse le cadre de la mission et concerne les particuliers et l'État.

15. — *Catel*, ce *musicien oublié*, dont la sympathique figure est aujourd'hui remise en lumière par MM. F. Hellouin et J. Picard, ne fut pas une de ces personnalités qui font tressaillir le monde musical par l'apport de théories originales ou l'apparition soudaine d'un génie révolutionnaire. Il appartient à cette catégorie d'artistes consciencieux dont le talent conservateur sauvegarde les écoles en leur montrant la tradition. Né à une époque où l'École française avait totalement disparu sous l'influence du style italien, il eut l'honneur de la ressusciter en fondant le Conservatoire avec Gossec, Méhul et les autres. Professeur distingué, il écrivit un *Traité d'harmonie* demeuré pendant longtemps le livre classique par excellence, et ce n'est pas là son moindre mérite, car, avant cette époque, on se demande par quels moyens empiriques les musiciens avaient pu parvenir à s'assimiler les secrets de la technique. Il écrivit peu et dut l'insuccès relatif de ses œuvres à un style trop nettement démocratique et simpliste, inspiré d'ailleurs par les sentiments du patriotisme farouche d'alors, auxquels ne vibraient point les seuls capables de l'apprécier. Y a-t-il là une injustice? C'est ce qu'insinue M. Julien Tiersot, dans une Préface où, faisant le procès du dogmatisme d'aujourd'hui avec une sincérité qui n'a d'égal que le parti-pris de ceux qu'il flagelle, il semble rendre à Catel ce que ses contemporains lui refusèrent.

16. — L'ouvrage de Lobe qui, sous le titre de : *Manuel général de musique*, se présente pour la neuvième fois au public français, n'a besoin que d'être signalé à l'attention du lecteur. Les 23 éditions allemandes, écoulées en un temps relativement court, disent assez l'accueil qui lui a été fait pour dispenser d'en parler longuement. C'est une vraie petite encyclopédie musicale, qui, sous forme de catéchisme, répond avec concision et presque toujours avec clarté à plus de 500 questions sur les notions les plus élémentaires du son et du rythme, comme sur les plus compliquées de l'harmonie et de la composition. Les professeurs trouveront là un guide pratique; les élèves un *Memento* facile à consulter, et les amateurs, une source de renseignements de toute nature sur la musique.

17. — Une voix merveilleusement pure, et forte, et douce, toujours

sonore, qui semblait se poser et rebondir, légère et souple, sur du velours, dont pas un son, ne fût-il qu'un souffle, ne se perdait même aux derniers recoins des plus vastes salles, unique en son genre de richesse, dans ce sens qu'elle était parfaitement une d'un bout à l'autre de son extraordinaire étendue et que chaque note pourtant avait son timbre à soi, très distinct, une voix dressée à bonne école, rompue aux meilleures méthodes, scrupuleusement soucieuse par goût non moins que par principe, de la nature, et, pour cette raison, toujours sûre de trouver dans toute âme humaine un écho humain, ... et puis un talent dramatique de tout premier ordre, sévèrement classique et cependant très personnel, dont chaque geste dégageait de la beauté, et dont chaque attitude devenait une enchanteresse vision, si sincère, du reste, et si vrai qu'il disparaissait tout entier dans le rôle inimitablement rendu du personnage... telle fut *Jenny Lind*. Et veut-on savoir le secret de ce grand art, qu'aucun autre n'égala depuis, et qui, sous les cieux les plus divers, avait le magique privilège d'éveiller des rêves sans fin et de provoquer des enthousiasmes sans nom? Le voici, clairement exposé dans saint Augustin : *Ars quippe ipsa bene recteque vivendi virtus a veteribus definita est. Unde ab eo quod graece ἀρετὴ dicitur virtus, nomen artis Latinos traduxisse putaverunt* (*Civ. Dei*, IV, XXI). Et il est positivement vrai que la vertu de la célèbre cantatrice suédoise fut la source authentique où elle puisa la puissance et la perfection de son art. Sa vie artistique n'était à ses yeux que le prolongement extérieur et l'épanouissement de sa vie morale. C'est du même *pulchritudinis studium* que s'inspiraient et l'une et l'autre. Et pour Jenny, l'une et l'autre appartenaient à Dieu. Dans le monde où elle vécut, cela n'est pas commun. Ceci l'est moins encore, à savoir qu'à vingt-neuf ans, en pleine maîtrise de son talent, en pleine force de l'âge, au milieu des plus enivrants triomphes, elle abandonna le théâtre, parce qu'elle n'y trouva rien ni personne en harmonie suffisante avec l'idéal d'honnêteté naturelle et de foi religieuse qu'elle portait partout avec soi. Sur la scène, où elle ne consentait pas, tant s'en faut, à jouer tous les rôles, dans les concerts, au milieu des cours royales, dans les salons des grands ou parmi le peuple, elle fut applaudie, recherchée, adulée comme nulle artiste ne l'a sans doute jamais été. Cela tient, pour le moins autant qu'à ses dons extraordinaires, à l'admirable dignité de sa vie privée. On se plaisait à dire d'elle qu'elle était un ange; elle disait tout simplement : « Pour moi, Dieu passa toujours avant toute autre chose. » Catholique, cette âme qui n'a jamais respiré librement que du côté du ciel, eût pu monter, au souffle de la grâce divine, jusqu'à la sainteté. Protestante, elle a passé dans le monde comme un météore, mais en définitive, n'a pu parvenir à élever ses grandes vertus plus haut que nature. Cette réflexion

finale étonnera peut-être M. C. A. Wilkens, l'auteur enthousiaste de cette belle vie. Mais elle m'a poursuivi comme une hantise à travers toutes les pages de son volume et je n'ai point su m'en défendre assez pour l'omettre ici.

18. — Un jour, Mendelssohn faisait la réponse suivante à un auteur qui lui proposait des paroles pour quelques-uns de ses lieders pour le piano : « La musique est plus définie que la parole, et vouloir l'expliquer par des paroles, c'est l'obscurcir. » Tout en trouvant exagérée la théorie renfermée sous ce paradoxe, M. E. de Rey-Pailhade, auteur de *l'Essai sur la musique et l'expression musicale*, serait tenté de la prendre pour son compte. « Il faut reconnaître, dit-il, que la musique peut, sous la main puissante du génie, avoir un sens très net et très précis. » Cette thèse, il la développe avec art dans la première partie de son volume. La seconde est consacrée à *l'Esthétique du son* : là, l'auteur rappelle en quelques mots la valeur esthétique de chaque timbre : voix, instruments à cordes, instruments à vent en bois et en cuivre, instruments de percussion. Il ne signale que les traits saillants des propriétés esthétiques de chaque instrument. M. E. de Rey-Pailhade en arrive à la partie de beaucoup la plus importante de son livre. Son but est, ici, de retrouver dans l'histoire du passé les types antiques des instruments modernes. Cette étude n'est destinée ni aux gens de métier, ni aux hommes de science, mais aux gens du monde qui se contentent d'idées générales sur les objets de leur connaissance. Dans une série de dessins très nombreux sont reproduits les types principaux d'instruments groupés en planches séparées, qui permettent au lecteur de se rendre facilement compte des transformations et des progrès de la facture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

19. — *La Musique dans ses rapports avec l'intelligence et les émotions*, par M. John Stainer, traduit par M. Louis Pennequin, a pour sous-titre : *Essai d'esthétique musicale*. L'ouvrage n'est, en effet, qu'un essai présenté sous la forme peu scientifique d'une conférence. L'auteur expédie d'abord, avec une raideur dont on lui saura mauvais gré, la question de la relativité de nos sensations. On fera bien de rectifier ses positions en consultant, par exemple, un excellent travail sur la connaissance sensible des qualités secondaires (*Revue des questions scientifiques*, avril 1911). Quant au sujet lui-même, l'auteur le traite avec une incontestable compétence. Il appuie comme il convient sur la nécessité d'une éducation musicale sérieuse pour juger de la valeur d'une symphonie (pour M. Stainer, la symphonie marque la cime de l'art musical pur). Bien des remarques judicieuses et ingénieuses sont semées à travers ces pages; pour les musiciens et les critiques aussi bien que pour les amateurs, il y aura profit à les recueillir. En général,

la traduction m'a paru bonne, bien que certaines phrases soient un peu embarrassées; que celui qui n'a jamais éprouvé de difficultés pour rendre en français un texte étranger jette la première pierre au traducteur.

20. — Dans les années 1905-1906, M. Julien Tiersot fut chargé par le ministre de l'instruction publique de poursuivre, dans l'Amérique du Nord, ses études d'ethnographie musicale : *La Musique chez les peuples indigènes de l'Amérique du Nord* (*États-Unis et Canada*) est le résultat de ce voyage. L'auteur commence par exposer les travaux de ses prédécesseurs et fait part ensuite de ses découvertes personnelles. Au Canada, il a pu se mettre en communication directe avec les restes des tribus indiennes. Il a recueilli de la bouche même des Iroquois, Hurons, Maléchites, leurs vieux chants de religion, de guerre, d'amour, etc... Aux États-Unis, s'il n'a pu atteindre les Indiens eux-mêmes, il a consulté les savants et savantes qui se sont occupés de ce sujet. De toutes ces recherches résulte une collection de 87 chants de toute nature; plusieurs sont inédits ou du moins inconnus en Europe. Il faut signaler aussi (p. 54 et suivantes) quelques observations générales très curieuses sur l'échelle pentaphone des Indiens, et enfin, comme conclusion de cette brochure, la bibliographie générale des publications (neuf pages serrées) consacrées, jusqu'à ce jour, à la musique des Indiens de l'Amérique. M. J. Tiersot, par ce travail, a rendu grand service à la science naissante de l'ethnographie musicale.

21. — Dans son Avant-Propos, le Dr G. Heeger expose brièvement l'histoire de ce recueil de *Chansons populaires du Palatinat rhénan* (*Volkslieder aus der Rheinpfalz*). L'initiation est due à la Société pour le folk-lore bavarois de Würzbourg qui, dès l'époque de sa fondation, en 1894, avait mis au premier rang de ses recherches une compilation de lieder populaires. Les recherches commencèrent aussitôt, et, à la fin de 1901, on pouvait songer au plan d'un recueil de ce genre. Après diverses vicissitudes, le Dr G. Heede voulut bien se charger de l'édition. Les matériaux qu'on lui confia étaient insuffisants pour mettre sur pied une édition sérieuse et complète. Sa tâche première fut de combler les lacunes. Il fit appel au peuple du Palatinat; la presse le soutint et de toutes parts lui arrivèrent de précieux renseignements : textes de lieder, mélodies anciennes, modernes, etc. L'ouvrage débute par une liste de plus de cent collaborateurs. Le nombre des mélodies envoyées était malheureusement bien inférieur à celui des textes. Ce fait inclinait le Dr G. Heeder à ne donner d'abord qu'une édition critique des textes, lorsque l'adjonction de M. W. Wüst, comme collaborateur musical, permit de mener à bien la partie mélodique. — L'œuvre témoigne qu'il n'est peut-être pas en Allemagne de contrée possédant d'aussi joyeuses chansons que le Palatinat. Il reste encore beaucoup

à faire; les additions trouveront place dans les volumes ultérieurs. L'ordonnance des matériaux est fort bien comprise. Pour le texte, le Dr G. Heeder suit pas à pas le *Deutsche Liederhort* de Erk-Böhme. Les lieder sont tels que le peuple les chante. Après chaque lied, on mentionne toutes les localités où on le rencontre; les variantes, parfois très nombreuses, sont notées avec soin. La partie musicale est traitée avec le même souci de la vérité. Il y a des mélodies ravissantes, fraîches et gracieuses, naïves, dignes d'être conservées. Si on peut louer sans réserve la valeur scientifique de ce recueil, il faut ajouter qu'il ne peut être mis entre toutes les mains, car il renferme tel ou tel lied dont les paroles ne sont pas seulement légères, mais sont inspirées par le plus grossier libertinage.

22. — M. B. Kwartin vient de publier coup sur coup trois brochures relatives au chant. La première : *Die moderne Gesangsunterricht*, est une critique très vive, très logique, de l'enseignement moderne du chant. L'auteur énumère les causes de la décadence du chant à notre époque; là, maîtres et élèves sont pris à partie. Plus loin il s'adresse aux maîtres et leur indique les remèdes à un tel état de choses. Enfin il soumet aux intéressés une série de projets destinés à renouveler et à unifier l'enseignement vocal. On ne saurait trop louer les intentions de M. B. Kwartin, ni trop souhaiter la réalisation de ses splendides projets. Mais quand seront-ils réalisés?

23. — M. B. Kwartin a voulu donner une suite à la critique qu'il avait instituée contre l'enseignement moderne du chant. Dans ses *Prinzipien für Stimmbildung und Gesang*, il expose les principes théoriques et pratiques qui doivent guider le maître tant dans la formation de la voix que dans l'enseignement du chant. Le maître doit se rapprocher autant que possible de l'élève, et, pour y parvenir, connaître, en même temps que les ressources de sa voix, ses dispositions intimes, car tous les tempéraments ne sont pas également aptes à exécuter toutes sortes de morceaux. Il faut enseigner avec clarté et précision, éveiller l'intuition musicale, développer le sens du beau, critiquer l'élève avec modération et lui apprendre surtout à se critiquer lui-même. L'auteur, très au courant des travaux de la physiologie sur la voix humaine, excelle à donner les conseils pratiques qui aideront à la formation musicale et préviendront les défauts. Ce qui m'a peut-être le plus frappé dans ce traité pédagogique de musique vocale, ce sont les réflexions très sensées de l'auteur (p. 140 et suiv.) contre l'abus d'un enseignement donné pêle-mêle à un ensemble d'auditeurs, sans tenir compte de leurs dispositions et de leurs progrès, au lieu de les diviser en groupes sensiblement égaux.

24. — Les *Fragen und Aufgaben für Saenger*, du même auteur, sont une suite de questions et d'indications d'exercices pour les apprentis

chanteurs. On y retrouve les mêmes qualités que dans le traité précédemment analysé; seulement la courte brochure peut être utilisée par l'élève lui-même pour se bien pénétrer des principes qui lui auront été enseignés.

25. — Je me demandais plus haut quand donc seront réalisés les splendides projets de M. B. Kwartin relativement à l'enseignement vocal. On le pourrait dès maintenant si l'on se mettait en peine d'étudier et de mettre en pratique les principes exposés par le Dr. Bonnier de Paris et le Dr. Aikin de Londres. Les travaux et la méthode de Bonnier sont connus du lecteur; on en a rendu compte ici même il y a deux ans. Je n'ai pas à y revenir. Le Dr. Aikin est un savant qui a abandonné la médecine pour se consacrer tout entier à l'étude de la voix. Élever l'art vocal au-dessus du charlatanisme et des fausses théories, enseigner à se servir des organes de la voix de la façon la plus parfaite, la plus naturelle, tel est le but constamment poursuivi et admirablement atteint par le docteur. Le livre qu'il vient de faire paraître : *The voice and Introduction to practical Phonology* a été considéré par un critique sérieux et compétent comme l'ouvrage le plus important et le plus pratique sur cette matière. Je souscris sans restriction à ce jugement. En lisant cet ouvrage les musiciens et les orateurs se convaincront que la formation de la voix n'est ni une question de musique, ni une question d'élocution. L'art oratoire et l'art musical ont leurs exigences, mais ces exigences ne pourront être satisfaites que si notre organe vocal reçoit au préalable une éducation conforme à sa nature. Il faut former l'instrument avant d'en jouer. Il s'agit donc de reconnaître ce qui dans cet organe doit rester abandonné à l'instinct— car enfin on parle et l'on chante depuis Adam, en dépit et à l'encontre des théories artificielles qui pullulent dans les manuels écrits sur la voix — et ce qui d'un autre côté doit être directement soumis à une éducation spéciale. Quelle est donc cette éducation? En quoi consiste-t-elle? Quels exercices exige-t-elle? Toutes questions auxquelles l'auteur donne une solution claire, vraie et surtout pratique.

26. — On sera reconnaissant à Mme Alix Lenoel-Zevort, l'éminente directrice du cours municipal de diction à la Ville de Paris, la fondatrice bien connue du cours de lecture et de diction de l'École de Sèvres, d'avoir enfin livré au grand public le meilleur de son enseignement. Sans doute, en matière de *Diction et de chant*, les leçons écrites sont loin de valoir les leçons parlées. Mais la *Grammaire* de Mme Lenoel est si claire, si complète qu'elle rendra encore les plus grands services aux acteurs, professeurs, orateurs, chanteurs. Mme Lenoel n'a « pas la prétention d'avoir inventé une méthode ». Adversaire décidée des méthodes empiriques, elle a « tâché seulement de ramener le mécanisme vocal à son premier principe, qui repose sur la connaissance exacte

de la phonétique. » A son avis « tout peut être réglé dans notre voix de façon prévue, « même l'expression ». Elle veut faire « triompher la nature et la science », la science pour retrouver la nature. Peut-être cet enthousiasme pour la science va-t-il un peu bien loin; le *granum salis* dont la saveur est toujours si agréable, manque complètement ici. Peut-être aussi y a-t-il quelque injustice à professer pareil dédain pour ces bonnes vieilles méthodes empiriques qui formèrent et souvent forment encore d'admirables chanteurs. Et ne tombe-t-on point dans l'exagération quand on attribue aux arts de la parole tant d'efficacité moralisatrice? Enfin, je me demande si un exposé continu et soutenu, écrit de ce style musical, rapide, et net qui est celui de Mme Lenoel-Zevort, n'eût pas eu, pour la majorité de ses lecteurs, plus de charme que cette forme, un peu enfantine, par demandes et par réponses, donnée à un enseignement, qui, certes, n'est point fait pour les enfants du catéchisme. Mais ce sont là des peut-être. Une chose est sûre : c'est que ce livre donne la plus haute idée du travail qu'exige sous toutes ses formes l'art oratoire. Il aura, nous l'espérons, un double avantage: il stimulera les vrais talents, et ... découragera les autres.

27. — On peut en dire autant de l'ouvrage : *Mind and Voice*, de l'éminent directeur de l'École d'élocution de Boston, le professeur S. S. Curry. Il étudie avec une rare compétence, fruit d'un enseignement qui date depuis de longues années, non seulement les conditions physiologiques, mais surtout les conditions psychologiques qui favorisent la production correcte de la voix. A ce point de vue, cet ouvrage offre un intérêt tout spécial. Il mérite d'être très sérieusement lu et médité. On y apprendra la part que l'intelligence doit prendre à la fonction naturelle des organes vocaux et comment l'on peut, par ce procédé, obvier et remédier jusqu'à un certain point à une foule de défauts que l'on croit être organiques et qui ne sont que la conséquence directe de l'inattention et du laisser-aller. Sous ce rapport, ce livre est toute une révélation. Pour s'en convaincre pratiquement il suffirait de s'exercer sur les exemples nombreux de déclamation donnés et analysés par l'auteur. Leur effet, au point de vue de l'amélioration de la voix, est surprenant.

28. — M. S. Sonky, professeur de chant à Saint-Pétersbourg, étudie la pose de la voix sous un autre aspect. Tout en destinant son livre : *Théorie de la pose de la voix*, non à des physiologistes, mais aux chanteurs, ce travail ne constitue pas, comme d'ailleurs il le dit lui-même, une école de chant; c'est une étude théorique de la pose vocale basée sur la physiologie expérimentale des organes qui concourent à la formation du son. Peut-être y a-t-il trop de science dans cet ouvrage; on ne voit pas toujours l'avantage pratique que le chanteur pourra retirer de tel ou tel détail théorique exposé avec minutie. Le

long chapitre sur le Résonnateur (p. 144-188) me paraît pauvre si je le compare aux données si claires, si précises données par le Dr. Aikin dans le livre mentionné plus haut. En revanche, l'exposé que fait l'auteur de la théorie de la respiration me semble d'une importance capitale. Il consacre plus de soixante pages à cette étude; je ne le regrette pas : tant de faussetés sont écrites sur ce sujet qu'il était nécessaire de faire la lumière. L'auteur me semble y avoir réussi. La traduction qui est de Mlle Louise Marville est faite sur la 6e édition russe : elle est écrite dans un style si coulant que l'on pourrait supposer que le livre a été réellement composé en français.

29. — Je signale encore à l'attention du lecteur le petit livre du Rev. Charles Gib, de Londres : *Vocal Science and Art.* L'auteur a une longue expérience de la formation des voix d'enfants; aussi ceux qui sont chargés des jeunes choristes trouveront dans cet ouvrage nombre d'informations très pratiques et très précises, en particulier sur le relâchement musculaire, la nécessité d'éliminer tout effort du larynx, la respiration profonde, etc. Le chapitre sur la respiration paraît avoir été de la part de son auteur l'objet d'une prédilection spéciale et il mérite d'être lu. Ce chapitre est accompagné de diagrammes fort instructifs par le docteur Halls Dally; d'un seul coup d'œil on est à même de se rendre compte du mécanisme correct de la respiration. En somme, ce petit livre, très pratique, écrit dans un style concis, clair, basé sur les principes les mieux prouvés de la science physiologique se recommande à tous ceux que l'étude de la voix intéresse.

30. — On pourra lire aussi avec fruit l'opuscule du docteur Ward, laryngologiste de New-York : *The Throat in its relation to Singing.* Il contient des conseils très utiles et très pratiques sur toute les questions concernant les organes vocaux et la manière normale de les traiter dans l'exercice du chant. Sans doute on sait que le chanteur doit pratiquement oublier le fonctionnement du larynx pour reporter son attention sur la conduite du résonnateur vocal. Toutefois il lui importe de bien connaître l'organe vocal proprement dit s'il veut ne pas s'exposer à le détériorer maladroitement et à se ruiner la voix comme il arrive trop souvent. Le chapitre IX : *Hints to Voice Builders*, me paraît offrir un intérêt spécial : les exercices qu'il renferme concernant l'adduction et l'abduction des cordes vocales, leur tension, leur relâchement, constituent une sorte d'hygiène excellente pour fortifier et développer la voix.

31. — La *Geschichte des Klavichords*, de M. Goehlinger, est une thèse de doctorat présentée à l'Université de Bâle. L'auteur a essayé de répandre un peu de lumière sur un sujet obscur. Le clavicorde dérive très probablement du monocorde antique qui consistait en une corde

métallique, tendue sur une boîte de résonnance, et sous laquelle on promenait un petit chevalet dont la position modifiait les sons. Vers le XIIe siècle, on eut l'idée d'ajouter de nouvelles cordes et vingt touches qui avaient pour but de supprimer le rôle du chevalet. Autrefois on inclinait à croire que cette modification essentielle était l'œuvre de Guy d'Arezzo; mais cela n'est rien moins que prouvé. A partir du XVIe siècle, il subsiste, dans des musées d'Europe et des États-Unis, des instruments sur lesquels nous pouvons suivre les progrès de la facture. A tous ces détails M. Gœhlinger a joint un catalogue systématique des facteurs depuis le XVe siècle jusqu'au XIXe, et des notices biographiques. L'auteur, qui a des droits à notre sympathie en sa qualité d'Alsacien, mérite aussi nos éloges pour les soins qu'il a apportés à colliger les textes et les renseignements. C'est dommage que la thèse soit de « facture allemande », mais ce défaut n'était guère évitable.

32. — Dans *Modern Organ building*, MM. Walter et T. Lewis se sont donné la tâche d'expliquer les « mystères » de l'orgue « up-to-date », de l'orgue à la hauteur des progrès réalisés par la facture moderne. Le sommier, la soufflerie, les appareils pneumatiques et électro-pneumatiques pour le tirage des claviers et des registres, puis le matériel sonore, les tuyaux, leurs espèces, leurs timbres, sont successivement décrits. Suivent deux chapitres sur la mise en harmonie et l'accord pratique. Les auteurs ont laissé de côté les appareils de traction mécanique (l'abrégé) qui sont en possession d'une littérature abondante. Ils n'ont pas eu, du reste, la prétention d'épuiser le sujet. L'histoire de l'orgue, les considérations esthétiques, aussi bien que la haute technique, étaient en dehors de leurs visées, qu'ils ont restreintes à des explications intelligibles, pratiques, éclairées par de nombreux dessins, la plupart à l'échelle. Ce n'est pas, assurément, un manuel du facteur d'orgues; ce qui n'empêche que maint professionnel pourra trouver dans ce volume plus d'une indication utile. S'ils suggèrent, ici ou là, une solution neuve, ils se bornent, en général, à exposer ce qui se fait déjà, choisissant le système qu'ils jugent le meilleur, disant et motivant leur préférence simplement, sans esprit de réclame. On peut dire que le livre de MM. Walter et T. Levis se présente avec des qualités foncières qui en font un livre très instructif et facile à lire, et, joint à cela, une élégance d'aspect qui le rend attrayant. Il sera lu et étudié avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'orgue, et il contribuera, certainement, comme les auteurs en expriment l'espoir, à dissiper les doutes et les incertitudes qui s'attachent encore à l'application de la traction pneumatique ou électro-pneumatique.

O. M. B.

JURISPRUDENCE

Le Droit ecclésiastique matrimonial des calvinistes français, par JOSEPH FAUREY. Paris, Larose et Tenin, 1910, in-8 de 153 p.

C'est toute une législation religieuse du mariage qu'élaborèrent, au XVIe et au XVIIe siècle, les synodes nationaux du protestantisme français. M. Faurey, dont la compétence est déjà connue en cette matière d'histoire juridique, étudie méthodiquement les divers aspects du problème. D'abord, en quoi consistaient la doctrine et la législation catholiques du mariage, rejetées par le protestantisme; et quelles furent les idées théologiques qui prévalurent, au sujet du mariage, dans les Églises protestantes. Puis, vient la législation synodale sur les promesses, les empêchements, la célébration, la preuve et les effets du mariage, les secondes noces, le divorce. Enfin, la pratique de ce droit matrimonial, notamment sous le régime de l'Édit de Nantes. — Dans la bibliographie du volume, on remarquera quelques lacunes. Dans l'exposé de la législation catholique sur les mariages clandestins, l'auteur n'a pas exactement rendu la différence entre le décret *Tametsi* et le décret *Ne temere* (p. 24). Mais, dans son ensemble, le recueil de M. Faurey constitue un travail exact, consciencieux, d'une fort grande utilité. Y. B.

The Development of the English law of conspiracy, by JAMES WALLACE BRYAN. Baltimore, the John Hopkins Press, 1909, in-8 de 161 p.

Le délit de coalition (*conspiracy*) apparaît pour la première fois dans les lois anglaises au début du XIVe siècle. Un statut d'Édouard Ier (1304) organisa une action civile basée sur ce fondement pour un cas très spécial : la personne qui, par suite d'une entente frauduleuse entre plusieurs autres, avait été déférée à la justice criminelle et avait bénéficié d'une sentence d'acquittement, pouvait, par une sorte de demande reconventionnelle, faire condamner ses accusateurs à lui payer des dommages et intérêts. Un peu plus tard, un statut d'Édouard III (1330) vint réglementer la répression pénale du délit de coalition. Il visait toujours le même cas particulier, quoique avec un peu moins d'étroitesse; il frappait tout concert établi dans le but de troubler le cours de la justice. La jurisprudence élargit peu à peu cette notion. Retenant l'entente frauduleuse comme constituant l'essence du délit, elle en arriva, par une série d'étapes, à déclarer punissable toute coalition formée en vue d'atteindre un but licite par des moyens illicites ou même un but illicite par des moyens licites; le simple concert tombant sous le coup de la loi, indépendamment de tout commencement d'exécution. Cette conception aboutit à absorber

dans le délit de *conspiracy* divers méfaits qui seraient taxés chez nous d'escroquerie ou de chantage. Tournée contre les coalitions ouvrières, cette théorie a paru d'une sévérité excessive. Plusieurs actes du Parlement, en date de 1825, 1859 et 1875, l'ont déclarée inapplicable aux grèves fomentées en vue d'obtenir un relèvement de salaires ou une diminution des heures de travail. Mais les tribunaux anglais continuent à utiliser cette arme contre les coalitions ourdies pour obtenir le renvoi d'un camarade ou d'un contremaître. En somme, l'étude de M. Bryan est fort intéressante, tant pour l'histoire du droit anglais que pour la connaissance de la législation pénale et industrielle chez nos voisins d'outre-Manche. H. Rubat du Mérac.

SCIENCES ET ARTS

Classicisme et catholicisme, par Alfred Poizat. Paris, Jouve. 1911, in-16 de 212 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a bien des manières de défendre et de louer le catholicisme. Chacune est bonne, à condition qu'elle ne prétende pas exclure les autres. Celle de M. Alfred Poizat plaira particulièrement aux humanistes, aux fervents comme lui d'hellénisme. Catholicisme et culture gréco-latine, voilà ce qu'il exalte surtout en ces pages brillantes et riches, ce que certains lui reprocheront peut-être de mettre un peu trop sur la même ligne. Comme il lui aurait semblé bon vivre sous les papes de la Renaissance, dont « les catholiques, s'ils étaient intelligents, devraient être fiers », ces papes « témoins de ce que le catholicisme permet de libertés à la pensée ! » Ce n'est pas qu'il veuille diminuer l'intégrité de la doctrine. Il n'admire nullement M. Loisy avec « ses conjectures de grammairien, qui a l'insolence blasphématoire de corriger la parole de Dieu, comme il ferait d'une copie d'écolier de huitième. » Il bouscule, avec une aisance dédaigneuse ou souriante, bien des objections habituées à être traitées avec plus de considération. Je ne résiste pas au plaisir de citer quelques lignes qui donneront une idée de la manière de l'auteur, et de son profond amour pour notre religion. « C'est, écrit-il (p. 45) une source inépuisable de poésie autant qu'une conseillère d'énergie, et elle fait ce miracle, tous les jours, de prendre des âmes frustes et d'y faire fleurir les vertus les plus exquises et les plus sublimes. Elle affine les plus fins, elle calme les agités, elle trempe les faibles, elle rassure les inquiets, elle est souriante comme la raison... » Seuls les catholiques, unis aux Français qui ont l'esprit de la civilisation greco-latine, pourraient faire reprendre à la France un rôle prépondérant dans le monde. M. Alfred Poizat n'attend pas le salut d'un changement de régime politique. Tout en reconnaissant que les écrivains de *l'Action française* ont fait d'utile besogne, il défend

contre eux l'étiquette et les institutions républicaines. Il propose d'ailleurs de modifier un peu celles-ci, mais n'attend que les pires résultats de la représentation proportionnelle. Dans la seconde partie du volume, on goûtera de fins propos de moraliste et de lettré. Il est particulièrement intéressant d'entendre causer de la Comédie française et de l'avenir de la tragédie l'auteur si justement applaudi d'*Électre*, d'*Antigone* et de *Saül*. BARON ANGOT DES ROTOURS.

Notes de pédagogie. *Direction et conseils pratiques aux institutrices chrétiennes*, par l'auteur des *Paillettes d'Or*. Avignon, Aubanel, s. d., in-18 de XVIII-311 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans la belle lettre écrite par l'éminent archevêque d'Avignon à l'auteur de ce petit volume, je lis ces mots : « On ne recommande plus vos livres au public : on les lui présente; ou, plutôt, ils se présentent d'eux-mêmes, avec le nom, connu partout dans le monde catholique, de l'auteur des *Paillettes d'or*. » Je suivrai ce conseil et je me bornerai à présenter cette œuvre nouvelle d'un auteur qui, depuis longtemps, n'a plus besoin de réclame. Il suffit qu'un livre paraisse avec sa signature si populaire, pour qu'on puisse, sans courir aucun risque de se tromper, dire : voilà un livre très bien fait et très bon. Cette fois, le livre est si plein de choses, qu'il est en vérité très difficile d'en faire le résumé. Je veux donc tout simplement en donner une idée à nos lectrices, puisque c'est à elles surtout qu'il s'adresse.

Une Introduction d'abord qui définit la pédagogie, éducation et instruction en même temps, et qui montre les sources où s'en puisent les éléments.

La première partie c'est la *Formation de l'éducatrice* : but de l'éducation, moyens pour atteindre le but, et qui se résument à corriger les défauts, cultiver les vertus, fortifier la volonté, préparer la vocation, affermir la piété. Quelles sont les qualités d'une bonne éducatrice? Un grand bon sens, un puissant désir de faire du bien aux enfants; un bon caractère; la science suffisante et même supérieure à l'enseignement à donner. Quelles sont les vertus d'une bonne éducatrice? La piété et le zèle d'abord et avant tout; puis la douceur, l'amabilité de la physionomie et la dignité du maintien, l'urbanité, l'autorité, la gravité, la fermeté, l'union entre les membres de la même maison, le bon esprit. Quels sont les défauts à éviter? Le pédantisme, l'égoïsme, la négligence, le manque d'ordre, la sévérité exagérée, les affections particulières. Et c'est ainsi qu'elle méritera les récompenses que Dieu réserve à une bonne éducatrice.

La deuxième partie, c'est la formation de l'institutrice : éducation physique d'abord, et l'auteur étudie les influences qui agissent sur le corps et la santé; la culture des sens et des organes qui contribuent

au bien de la vie; éducation intellectuelle ensuite, et l'auteur passe en revue les diverses facultés, la perception, l'attention, la mémoire, l'imagination, la raison, le jugement, et ajoute quelques indications brèves et précises sur les qualités d'un bon enseignement. Enfin c'est l'éducation morale qui s'adresse à l'activité et à la sensibilité, la première instinctive, volontaire, habituelle, la seconde qui détermine l'orientation morale de la vie, sous la forme des inclinations personnelles ou amour de soi, des inclinations sociales, des inclinations supérieures, amour du vrai, du bien et du beau; des inclinations religieuses enfin, qui, de l'instruction religieuse, de la prière et des sacrements, donnent à la vie son couronnement et sa perfection.

Cette sèche analyse ne donne qu'une idée bien incomplète du livre de l'auteur des *Paillettes d'or*; j'espère du moins qu'elle suffira à en faire deviner la richesse et le grand intérêt. En faut-il davantage pour inspirer aux institutrices et aux mères chrétiennes le désir de le lire, de le méditer et d'en mettre en pratique les admirables leçons ?

P. Talon.

L'Anti-Spedalieri, ossia despoti e clericali contro la dottrina rivoluzionaria di Nicola Spedalieri. *Documenti e frammenti* raccolti da Giuseppe Cimbali. Torino, Unione tipografico-editrice, 1909, in-8 de cxxvii-504 p. — Prix : 10 fr.

Le sous-titre, dès l'abord, indique assez clairement l'esprit qui anime l'ouvrage, c'est-à-dire la copieuse Introduction que M. Cimbali a placée en tête des « fragments » et des « documents » qu'il réédite ou publie dans ce volume : c'est une apologie enthousiaste de Spedalieri et de sa doctrine, et il faut voir de quel ton M. Cimbali stigmatise les « despotes » et les « cléricaux » qui ont osé la trouver fausse et pernicieuse. L'apparition de l'ouvrage de Spedalieri (*I Diritti dell'uomo*, 1791), marque, selon lui, une date mémorable à jamais dans l'histoire des doctrines politiques, et il met en épigraphe sur son livre ces paroles de Crispi : « Spedalieri fut le premier à parler de droit public en Italie. » Aucune hyperbole ne paraît trop forte pour le louer : il fut, selon M. Cimbali, « l'un des plus grands héros de l'humanité » (p. xxvi); car « dans la lutte épique entre le droit divin et le droit humain », qui devait finir par la ruine de « la Rome papale, le dernier boulevard d'un monde agonisant », — cette « Rome de la tradition qui baillonne la raison », « la Rome du Syllabus », « la Cité du silence et de l'astuce », — Spedalieri fut un « nouveau Samson » (p. xii-xiii). La réforme accomplie par lui, nous dit-on encore, « fut la prise de la dernière et plus formidable Bastille, la Bastille de la foi » (p. xxvii), et son œuvre « fut l'évangile inspirateur de toutes les révolutions politiques de l'Italie au xixe siècle » (p. xxxvi). Mérite-t-elle vraiment tant d'hon-

neurs, tant d'injurieuses louanges? Il est permis d'en douter. Spedalieri, faisant abstraction un instant de ses croyances et de la vérité catholique (il était chanoine du Vatican), a tenté de construire une doctrine des droits de l'homme et du pouvoir politique basée sur un fondement purement humain et en faisant table rase de tout principe religieux : voilà ce dont M. Cimbali et son école lui font tant de gloire. Mais il n'était pas le premier qui se fût fourvoyé dans ce mauvais chemin, et sur ce point il n'a même pas le mérite de la nouveauté. La seule partie originale de son œuvre est sa théorie du contrat social : or, pour être différente de celle de Rousseau, elle n'en est pas moins absurde, et M. Cimbali n'oserait pas sérieusement la défendre. Car cette espèce de contrat que ferait chacun, selon Spedalieri, en acceptant de rester vivre en société, — dans la société préexistante, de droit naturel, où il est né, — ce pacte est purement imaginaire; et de plus, existât-il réellement, ce « contrat d'adhésion », comme on dirait aujourd'hui, ne serait encore pas un pacte libre, et ne donnerait pas à l'homme le moyen d'en débattre les conditions. — Quant aux théories très avancées de Spedalieri sur les droits du peuple à l'égard du souverain constitué, sur la légitimité du tyrannicide, elles n'étaient pas non plus nouvelles, et depuis longtemps elles avaient été professées, même (hélas !) par des théologiens catholiques.

Le livre de M. Cimbali comprend, outre l'Introduction (p. XI à CXXVII), trois parties : dans la première (p. 1 à 144), il réédite le livre Ier et deux chapitres du livre V des *Droits de l'homme* de Spedalieri, puis un discours du même auteur sur l'*Art de gouverner*; — dans la deuxième (p. 147 à 160), il publie divers documents attestant que plusieurs gouvernements catholiques s'étaient émus de l'apparition de l'ouvrage de Spedalieri; — enfin la troisième (p. 163 à la fin), réunit un certain nombre d'études ou d'articles de « cléricaux » sur ou contre les théories de Spedalieri. — C'est, on le voit, surtout un livre documentaire, et, à ce titre, il peut rendre service aux historiens des doctrines politiques.

ANDRÉ LEMAIRE.

Aimons les arbres, *pages choisies*, par LOUIS PIÉRARD, 2e éd. Frameries (Belgique), Dufrane-Friart, 1910, gr. in-8 de 211-IV p., avec phototypies. — Prix : 3 fr.

Ce volume est une sorte d'anthologie arboricole et forestière en vers et en prose, où l'auteur a réuni tout ce qu'il a pu trouver de morceaux littéraires, à la louange des arbres et des forêts, dans toute la littérature ancienne et moderne, voire dans des écrivains de langue étrangère mais traduits en français, comme Walter Scott ou John Ruskin, par exemple.

Une telle compilation — qui dénote d'ailleurs une lecture extraor

dinairement étendue — est nécessairement fort éclectique. Pierre Loti y coudoie Jean Rameau, J.-J. Rousseau voisine avec Brizeux et Xavier Marmier, Chateaubriand se rencontre avec M. Anatole France, Mme de Staël avec François Coppée, Mme de Sévigné avec Gustave Flaubert, Lamartine avec Alfred de Vigny, Ronsart avec M. Jules Lemaitre; Renan y côtoie M. Maurice Barrès, Victor Hugo les frères Margueritte, M. Jean Richepin Victor de Laprade, etc., etc. Nous n'avons pris, dans cette énumération, que quelques-uns des noms les plus célèbres.

Tous ces fragments littéraires sont classés de différentes manières et nous disent d'abord pourquoi il faut aimer les arbres. C'est, en premier lieu, parce qu'ils nous aiment (?), ce qui me paraît pousser un peu loin la fiction poétique. C'est ensuite parce qu'ils sont beaux, puis à cause des leçons qu'ils nous donnent, et parce qu'ils nous sont utiles. Trente-six auteurs différents, ensuite, célèbrent successivement, les uns en vers, les autres en prose, le noyer, le pêcher, le pommier, le chêne, le sycomore, l'olivier, le cèdre, etc.

Les arbres dans la forêt donnent lieu à la reproduction d'articles de journaux et revues où la poésie cède la place aux dissertations sur le rôle et l'utilité des forêts dans la nature. Les jardins, les squares, les vergers sont aussi une patrie des arbres où la poésie reprend son rôle. L'histoire, la mythologie, le folk-lore se sont légalement occupés des arbres, et plus que jamais la poésie retrouve ici son domaine.

Nous n'avons pu envisager qu'une partie seulement des divers aspects pour lesquels la littérature s'est occupée des arbres; leur seul énoncé remplirait plusieurs pages. Ajoutons que les gravures, assez nombreuses, qui figurent hors texte dans le volume, seraient des reproductions phototypiques de tableaux des Van Goyen, des Claude Lorrain, des Corot, etc.

Cet ouvrage est, en résumé, un hommage aux arbres et aux forêts, de la littérature, de l'art et de la poésie. C. DE KIRWAN.

Alphabet du piégeage, par JOSEPH LEVITRE. Paris, Laveur, 1911, in-16 de 288 p., avec 64 illustrations. — Prix : 7 fr. 50.

Livre plein d'intérêt, et, ce qui vaut mieux, écrit par un spécialiste, vieux routier du métier, plusieurs fois primé pour les services qu'il a rendus. Résumant les données à longue pratique, l'auteur met en scène plusieurs de ses amis, gardes-chasse comme lui, qui racontent nombre de faits et d'anecdotes du métier, qui, en faisant bien connaître les usages et les procédés, rehaussent l'intérêt du récit. L'auteur a voulu, ainsi qu'il le dit, rendre compte de ses expériences personnelles et encourager tout le monde au piégeage pour le bénéfice de

l'agriculture et de la chasse. Il aura fait œuvre profitable. Les gravures nombreuses, insérées au courant du sujet, en facilitent grandement l'intelligence. L'ouvrage se termine par un appendice signé d'un ancien magistrat et exposant la législation et la jurisprudence concernant la matière. G. DE S.

LITTÉRATURE

Les Grands Ecrivains français. Agrippa d'Aubigné, par S. ROCHEBLAVE. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 203 p., avec portrait. — Prix : 2 fr.

Ce volume n'est fait ni pour les jeunes lecteurs ni pour les jeunes lectrices. Mais il rendra service aux « professionnels » de la littérature et de l'histoire. M. Rocheblave résume brillamment la carrière étrange, tumultueuse, d'Agrippa d'Aubigné, puis s'attache au poète juvénile du *Printemps*, au poète grandiose des *Tragiques*, à l'historien et au politique de l'*Histoire universelle*, au satirique de *Fœneste* et de *Sancy*; après quoi l'auteur consacre de judicieuses pages à la langue, au style, au tempérament littéraire de l'illustre huguenot, que Henri IV ne cessa de chérir tout en se demandant si la vraie place d'un tel grondeur ne serait pas à la Bastille. Très loyalement, M. Rocheblave montre et flétrit la scandaleuse iniquité du pamphlet qui a pour titre *la Confession de Sancy* (p. 168-172). Mais, partout ailleurs, il adopte avec beaucoup trop de facilité les dires de son héros, là même où ils sont manifestement suspects (comparer p. 38 et p. 170); M. Rocheblave réagit outre mesure contre la défiance, peut-être excessive, où l'on a coutume de tenir les affirmations historiques d'Agrippa d'Aubigné. Quelquefois même, l'auteur s'associe en personne à tel ou tel jugement passionné du poète et pamphlétaire calviniste (p. 176, 177). Mais, dans cette élégante biographie, dans ce tableau trop flatteur, que de traits véridiques et que de trouvailles charmantes ! Oyez plutôt : Agrippa d'Aubigné fut toujours considéré comme redoutable; « la lance, la langue, la plume, tout chez lui était acéré » (p. 62). Le repos forcé fit d'Agrippa d'Aubigné un écrivain, un *auteur* : « le soldat en gémit, en rugit; mais ses rugissements furent superbes, et son malheur assure à jamais sa gloire» (p. 202). Impossible de mieux caractériser l'homme et le style : car, spécialement chez Agrippa d'Aubigné, le style est de l'homme même. YVES DE LA BRIÈRE.

Les Poètes de la Voulzie, par JUSTIN BELLANGER. Paris, Lemerre, 1910, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bibliothécaire de la ville de Provins, M. J. Bellanger est un vieux lettré amateur qui fleurette un peu avec toutes les muses, et qui, même

quand il écrit en prose, y va volontiers de son couplet. Patriotiquement, l'idée est louable d'avoir réuni ensemble, fait connaître, ou rappelé tous ceux qui, avant ou après Hégésippe Moreau, « ont cueilli le myosotis sur les bords de la Voulzie. » Le fâcheux est peut-être d'en avoir trouvé cinquante-quatre (!), et de n'avoir su nous intéresser vraiment à aucun, encore qu'il y ait là le vieux moine Guyot de Provins, le comte Thibaut de Champagne, Pierre Lebrun, Hégésippe Moreau, Hector de Saint-Maur, André Lefèvre, et qu'on ait appelé à la rescousse le Lyonnais Pierre Dupont, parce que son père était Provinois... Mais beaucoup trop ne furent que des rimeurs de balle, des poètes d'almanach, ou de ces doux maniaques dont le potage ou l'esprit souvent valut mieux que les sonnets ou les chansons. Et c'est donc leur esprit et leur potage qu'il fallait nous dire; j'entends : ressusciter dans le cadre de leur vie continue ces silhouettes amusantes, quelquefois touchantes, d'amateurs de province, de beaux esprits, gloire des salons de « Madame la baillive et Madame l'élue », qui faisaient jadis à nos petites villes un « milieu » distingué et aimable...

Pour les autres, pour ceux qui n'eurent pas seulement « quelque chose là, » mais qui le surent traduire et faire briller au grand jour, il eût fallu quelque chose aussi de plus pittoresque et de plus neuf que ces courtes et sèches notices, qui se ressemblent toutes. Écrites par quelqu'un du pays, on attendait qu'elles apportassent ou quelques révélations biographiques curieuses, quelques traits, quelques anecdotes, ou qu'elles se limitassent gentiment à chercher ce qu'il y eut dans l'œuvre du poète, dans son talent et dans son âme, de provincial et de Provinois ... Du moins, M. Bellanger, qui a l'indulgence éclectique et souriante des vieillards, a composé la galerie et déjà ébauché les médaillons que d'autres amis de la petite patrie seront tentés de reprendre et pousser plus avant.

GABRIEL AUDIAT.

Études d'histoire littéraire, par F. BALDENSPERGER, 2e série. Paris Hachette, 1910, in-16 de 217 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'hôtel de Rambouillet et les ruelles parisiennes ont été l'objet de nombreux travaux, on s'est peu occupé jusqu'ici des groupes correspondants de province, lesquels ont pourtant joué leur rôle dans la formation des mœurs et de l'esprit français. Dans la première des quatre études ici réunies, M. Baldensperger fait revivre l'un de ces groupes, celui de Lyon. Prenant pour point de départ le dictionnaire de Somaize, il identifie les Lyonnais et Lyonnaises qui y sont cités, et après avoir rassemblé sur chacun quantité de renseignements épars, reconstitué toute une petite compagnie cultivée à laquelle assurément, non plus qu'à d'autres pareilles, n'a pu songer Molière quand il mit sur la scène ses « pecques provinciales », son Jodelet et son Mas-

carille. Du *Dictionnaire des précieuses* nous passons dans l'essai suivant à l'*Essai sur la physionomie* et nous apprenons, peut-être avec quelque surprise, l'action qu'ont eue sur quelques auteurs français les idées de Lavater et particulièrement la façon dont s'en est constamment inspiré Balzac pour imaginer l'extérieur de ses personnages. Comme il avait exhumé une petite société lyonnaise, M. Baldensperger ressuscite ensuite un petit groupe important par l'influence qu'il exerça sur un grand écrivain, le groupe d'émigrés au milieu desquels Chateaubriand vécut en Angleterre de 1792 à 1800. Deux chapitres des *Mémoires d'outre-tombe* sont ici abondamment complétés et quelque peu rectifiés; la conversion de Chateaubriand et la composition du *Génie du christianisme* y paraissent préparées par les relations nouvelles que l'exilé contracta à Londres à partir de 1797. Le volume, qui est fort varié, se termine par l'esquisse d'une histoire de Shakespeare en France, esquisse nette et précise qui fait désirer que l'auteur puisse reprendre un jour ce vaste et difficile sujet et donner à son excellent *Gœthe en France* un pendant qui, malgré quelques travaux estimables, nous fait défaut jusqu'ici. A. Barbeau.

Pages de critique et d'histoire littéraire (XIXe siècle) par G. Michaut. Paris, Fontenoing, 1910, in-12 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50

On peut regretter que l'usage, la contagion de l'exemple, l'esprit de concurrence, etc., etc., poussent les hommes de valeur comme les autres à multiplier les volumes, et à publier hâtivement des « pages » de critique, qui auraient pu avec le temps s'ordonner en vrais livres. Ainsi le présent recueil est fait d'un article sur *Senancour*, qui pouvait sans doute se fondre — à moins qu'il ne le répète ou résume simplement — dans le volume du même M. Michaut sur le même Senancour. Il y a également cent pages sur Sainte-Beuve, quatre-vingts sur le *Roman de Sainte-Beuve* et le plaidoyer pour Adèle Hugo qu'a publié M. Gustave Simon, vingt-cinq sur *la Confession de Sainte-Beuve*, (entendez : Sainte-Beuve défini, âme et esprit, par lui-même) qui auraient trouvé leur place naturelle, les unes dans la réédition de *l'Étude sur le livre d'amour*, les autres dans les *Études sur Sainte-Beuve*, que M. Michaut a publiées en 1905. L'unité et l'ordre ne sont pas seulement des vertus et des beautés qu'il faut aimer pour elles-mêmes. Mais en un temps livresque comme le nôtre, où la puissance d'absorption des plus grands liseurs n'arrive pas à équilibrer la surproduction littéraire, c'est un danger pour les bons ouvriers de surmener leur clientèle, et de s'éparpiller eux-mêmes en travaux dispersés. La différence entre le journal ou la revue et le livre doit être telle que la revue, où le spécialiste qui en a besoin peut d'ailleurs facilement le retrouver, s'accommode d'articles au jour le jour, de résumés de livres,

de menues discussions sur un détail, de rognures et de copeaux, tandis que le livre doit, à mon sens, apparaître plus fondu et composé, donnant l'impression de la maturité, sinon du « définitif »... Après cela et tout factice que soit le recueil, il va sans dire que, signés du laborieux et très distingué professeur de la Sorbonne qu'est M. Michaut, les morceaux en sont bons; inégaux et disparates, mais bons. Je ferme les yeux sur un discours, officiel et de commande, où est présentée cette thèse ultra-moderniste que la Faculté des lettres a tout avantage à aborder de front les œuvres contemporaines, au moins *celles du* XIXe *siècle finissant* (?), et où résonnent donc les vaines formules à la mode : l'Université « atelier de travail scientifique, et de libre recherche », « laboratoire d'essai des idées et des théories du jour », application « de la méthode et des procédés scientifiques » aux écrivains d'hier et d'aujourd'hui, et « les besoins actuels », les « problèmes actuels », « les idées actuelles », « les préoccupations actuelles » dans lesquelles il faut tremper les jeunes gens, car elles sont « l'école même de la vie », etc., etc. Mais ne faut-il pas, devant les toges assemblées, parler le langage de la maison?... Moi, je goûte surtout, avec les articles que j'ai déjà cités, un bon aperçu du cours sur l'*Encyclopédie* fait par M. Brunetière à la libre Sorbonne du boulevard Saint-Germain, un ferme et substantiel résumé de la belle thèse de M. Cassagne sur *la Doctrine et l'école de l'art pour l'art*, et un très curieux et très instructif recueil de définitions du romantisme, butinées dans les journaux et les revues de 1825 (*l'Idée du romantisme en* 1825).

Et tout cela, qui est vieux de trois ou quatre générations, justifie mal la thèse téméraire du *Discours d'ouverture* et son emploi *pour servir d'introduction*.

GABRIEL AUDIAT.

Gustave Nadaud, sa vie et ses œuvres (1820-1893), par A. VARLOY. Paris, Daragon, 1910, in-18 de IX-230 p., avec une planche. — Prix : 3 fr. 50.

Rien ne s'évapore comme la gloire d'un chansonnier; rien ne se démode aussi vite qu'une chanson... à moins que, devenant populaire, elle ne prenne l'air des choses éternelles. Quelques-unes de celles de Gustave Nadaud le pourraient devenir, si l'on s'appliquait un peu à les sauver du torrent de la nouveauté qui entraîne tout; et elles le mériteraient par ce qu'il y eut en elles de vertu française : bonhomie, bon sens, bon esprit, bonne langue. Et l'homme fut tout pareil à son œuvre, étant de vieille race bourgeoise — voici toute sa généalogie en vingt pages et sa famille répandue sur trois provinces : Limousin, Flandre et Bourgogne, — lettré qui avait fait de bonnes études; et commerçant qui avait auné place des Victoires les étoffes de la manufacture paternelle de Roubaix; mi-provincial et mi-Parisien, comme

La Fontaine, joie des salons du second Empire et, par pur amour du terroir, s'établissant laboureur en Périgord et vigneron dans le Mâconnais; orléaniste, comme il convient à qui est né en 1820 et chante devant les princesses impériales; vivant, en célibataire, de la religion un peu facile des braves gens, mais longtemps à l'avance se préparant à finir en très bon chrétien; un gai compagnon, à qui, la vie, c'est vrai, ne fut pas difficile, mais qui sut aussi se contenter facilement, et qui eut toujours la main tendue aux camarades : tout un joli équilibre enfin de qualités aimables, à la française, et donc, déjà, une figure d'autrefois.

M. Varloy a eu raison d'évoquer en ce petit livre cette figure qu'il aime, de conter cette vie qui apparaît, en somme, tout unie, sans drame extérieur ou intime, presque sans épisodes, mais qui fut sincère et bienfaisante; de recopier les plus jolies chansons et les plus célèbres : *Bonhomme, le Docteur Grégoire, Pandore, Carcassonne, les Trois Hussards*, et de nous donner, par des citations abondantes, trop abondantes peut-être, des journaux du temps, et par des lettres des meilleurs chansonniers d'à présent, une idée de la vogue dont il jouit pendant un demi-siècle, de l'estime universelle où on le tint, de l'admiration qu'ont encore pour lui les gens du métier...

GABRIEL AUDIAT.

Les Affinités électives de Gœthe, par ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET. Paris, Alcan, 1910, in-8 de VII-276 p. — Prix : 5 fr.

C'est ici l'ouvrage d'un étudiant de Sorbonne, qui pourrait être considéré comme l'œuvre d'un maître. M. François-Poncet a présenté cet essai, en vue du diplôme d'études supérieures, et ses juges ont trouvé son travail assez remarquable pour mériter les honneurs de l'impression, et c'est avec raison. Renonçant à la critique soi-disant objective, si fort en vogue ces temps derniers, ce jeune a repris la manière des vieux critiques français, qui ne se contentaient pas de donner des documents et des chiffres, mais qui savaient exposer, comparer, commenter, déduire, composer, en un mot, une œuvre d'art à propos d'une autre œuvre maîtresse. Le plan de son étude est clair et logique : 1° Origine et composition; 2° Exposition et personnages; 3° Action, 1re partie; 4° Entr'acte; 5° Action, fin ; 6° Moralité du roman et rôle du destin. — Le roman de Gœthe, en paraissant, avait déconcerté la plupart des contemporains. Le titre : *Die Wahlverwandtschaften, les Affinités électives*, avait une allure scientifique, et beaucoup se demandaient d'où il venait, et où il tendait. Le jeune critique montre que ce titre fut inspiré à Gœthe par ses études scientifiques d'alors, et par la lecture qu'il avait faite de l'ouvrage du chimiste suédois Tobern Bergmann: *De Attractionibus electicis*, ouvrage qui venait d'être traduit

en allemand par Henri Tabor, précisément sous ce titre : *Die Wahlverwandtschaften*. Quant au fond, Gœthe a voulu appliquer à un problème moral une comparaison, empruntée à la chimie : « En vertu d'une loi chimique connue, deux corps AB et CD, dont les éléments respectifs sont unis entre eux, peuvent, s'ils sont mis en présence, se dissocier de telle façon que l'élément A du premier va s'unir à l'élément D du second, tandis que l'élément B s'unit à l'élément C. Or l'attraction qui lie entre eux les êtres moraux semble être de même espèce que l'attraction qui règne dans la nature. Mettez en présence deux couples humains : en dépit de la loi qui les lie, leur union se dissoudra si les affinités naturelles l'ordonnent, et fera place à des combinaisons nouvelles.» Tel est le problème que Gœthe se pose dans ce roman,et dont il cherche la solution : Édouard, le mari de Charlotte, ira-t-il, par cette loi des affinités de caractère et de tempéramment vers Ottilie, et celle-ci cédera-t-elle à son entraînement pour Édouard pendant que Charlotte et le capitaine chercheront à s'unir de leur côté? J'avoue pour ma part que le jeune auteur et son maître, M. Lichtenberger, qui a mis une préface lumineuse à cette étude, me semblent tous les deux admirer avec trop de complaisance la solution donnée par Gœthe. On sait que, dans le roman, Ottilie, vaincue par son amour et par la douleur que son départ inflige à Édouard, finit par rester chez son amant, mais en refusant toute satisfaction à leur amour réciproque. Gœthe semble donc proclamer à la fois la sainteté de l'amour libre et la sainteté de la loi du mariage; croyant ainsi atteindre le sommet de la moralité. Cette question de la moralité du roman est traitée avec soin et intelligence par le jeune critique, qui se plaît à assembler tous les témoignages contradictoires apportés à ce sujet par les contemporains et par la postérité : pour les uns, le roman de Gœthe est un roman fataliste, et les personnages y sont le jouet d'événements ou de sentiments qu'ils ne peuvent ni prévoir ni conjurer; pour les autres, la liberté de l'homme y est représentée comme triomphant des nécessités naturelles les plus violentes. L'auteur donne raison aux uns et aux autres, et trouve dans *les Affinités électives* quelque chose qui fait songer à Pascal : « Nous y voyons l'homme infiniment grand et infiniment petit, exalté à la hauteur d'un dieu et courbé sous le joug du destin, esclave et empereur de l'univers. Gœthe n'est donc ni un pessimiste désabusé ni un apôtre fougueux du rigorisme kantien, » conclut le critique. Il est vrai, le résumé du livre semble bien être le mot de Pascal : « Ni ange, ni bête; ni si haut, ni si bas. » Mais la plupart des lecteurs continueront à penser que cette ressemblance avec Pascal est purement fortuite, et qu'au fond c'est le déterminisme scientifique qui triomphe dans le roman comme dans la pensée orgueilleuse de Gœthe, et c'est ici encore le cas de dire avec Pascal : « Je blâme également et

ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir; je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. » Je ne crois pas que Gœthe ait jamais cherché en gémissant. L. MENSCH.

Théâtre d'OSCAR WILDE. II. *Comédies.* I. Traduction et étude d'ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1910, in-18 de XL-245 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après les drames d'Oscar Wilde, M. Savine traduit ses comédies. Le présent volume en contient deux, qui sont assez célèbres : *l'Éventail de lady Windermere* et *Une Femme sans importance*, jouées, l'une et l'autre, pour la première fois, à Londres en 1892. Ce ne sont pas des pièces fort originales au fond: donnée, personnages, allure générale, y rappellent souvent d'assez près certains modèles français. Peu de profondeur aussi, en dépit de certaines prétentions; tout y est plus scénique que vivant. Mais, en dépit de certaines invraisemblances et de certaines conventions, elles sont construites avec adresse et menées avec dextérité; elles présentent quelques types amusants; surtout l'esprit y abonde, il y surabonde même, car ce perpétuel feu d'artifice (surtout dans la seconde pièce) ne laisse pas de fatiguer un peu, et dans cet étincellement, tout ce qui brille n'est pas de même aloi. La traduction de M. Savine, un peu hâtivement faite, ne rend pas justice complète au style de l'auteur; on y trouve des incorrections (*tressaillit* pour *tressaille*, p. 237, et d'autres), des négligences, surtout des anglicismes, quelquefois choquants (*perdre votre tempérament*, p. 77, au lieu de *vous fâcher*), plus souvent véniels, mais suffisants pour donner au dialogue un tour bizarre et forcé. La plupart des italiques du texte auraient dû disparaître; ce n'est pas un usage français que d'indiquer par ces caractères un accent tonique plus fort: du reste, c'est ordinairement par d'autres procédés que l'accentuation que nous mettons les mots en vedette. Pourquoi le mot *Mrs.*, fort bien traduit par *Madame* dans la première pièce, devient-il, dans la seconde, *Mistress*, vocable qui, en ce sens, n'est ni anglais ni français? — En tête de la traduction se trouve une « étude, » qui n'est guère qu'un long résumé des deux comédies. A. BARBEAU.

HISTOIRE

Paris au temps de saint Louis, *d'après les documents contemporains et les travaux les plus récents*, par LOUIS BOUTIÉ. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de V-408 p., avec 8 grav. — Prix : 5 fr.

Il n'est pas aisé de se rendre un compte exact de ce que pouvait être Paris au XIIIe siècle. Ce n'est pas aux auteurs modernes qu'il faut en demander un tableau d'ensemble et seuls, quelques passages

épars dans différents ouvrages, peuvent, à ce sujet, nous renseigner d'une façon à peu près satisfaisante. Aussi bien M. Boutié n'a-t-il fait qu'effleurer la description physique de la capitale, dans un chapitre préliminaire que nous aurions souhaité un peu plus précis, un peu plus détaillé. Il aurait pu cependant trouver d'intéressantes particularités dans des publications antérieures, qu'il a négligées sans dire le motif de son exclusion. Je ne vois pas, par exemple, qu'il ait cité ni même qu'il se soit servi d'un livret intitulé: *Les Églises et monastères de Paris*, publié par Henri Bordier en 1856, ni qu'il ait consulté le *Paris au* XIIIe *siècle*, publié par Victor Foucher en 1860. A-t-il ignoré *Guillebert de Metz*, plus tardif il est vrai, mais qui cependant pouvait lui être utile? Savait-il, qu'en même temps que son livre, allait paraître l'excellent travail de M. Louis Halphen: *Paris sous les premiers Capétiens*, et croyait-il que, par ce fait, il se trouvait dispensé de tenter une restitution pleine de problèmes difficiles à résoudre? J'aime mieux penser qu'entraîné par son désir de tracer un tableau moral, intellectuel et social du Paris au temps de saint Louis, il a glissé volontairement sur ce qui devait faire le sujet de son premier chapitre et a ainsi négligé une grosse partie de ce que semble annoncer le titre de son livre.

C'est donc surtout à l'état social et politique que l'auteur s'est attaché dans son ouvrage, et, s'en tenant à ce point de vue, il a divisé son travail en cinq *livres* intitulés : 1° Comment les Parisiens étaient administrés; 2° État intellectuel. L'Église et l'enseignement, l'Université, l'art; 3° État religieux. Clergé séculier, ordres religieux, prédication, fêtes et pèlerinages; 4° État moral. L'éducation, la littérature, le théâtre, les fêtes et réjouissances publiques; 5° Vie matérielle et économique. Aspect des rues, voirie, commerce, la famille, les pauvres.

Après un examen loyal et sincère de ces questions, l'auteur tire sa conclusion : aux Parisiens de son temps, le gouvernement de saint Louis procurait un bien-être suffisant, sans les raffinements de la vie moderne, il est vrai; mais ces raffinements sont-ils nécessaires au bonheur d'un chrétien? Si la fortune était médiocre, on en jouissait en pleine sécurité, à l'abri des bouleversements qui menacent celles d'aujourd'hui. La soumission à l'autorité paternelle, aux pouvoirs sociaux, à la loi de Dieu, assurait la paix et l'ordre dans la famille et dans la société...

On ne pouvait mieux dire, et si, au point de vue spécialement parisien, le travail de M. Boutié soulève quelques légères critiques, nous le félicitons sincèrement d'avoir réuni les éléments d'une conclusion qui sera ratifiée par tout lecteur sincère et que, bien qu'elle ne soit pas nouvelle, il sera toujours bon de répéter, de propager et de réimprimer.

P. Lbe.

Clément V et Philippe IV le Bel, par GEORGES LIZERAND. Paris, Hachette, 1910, in-8 de XLVIII-511 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire des relations du roi de France et de la Papauté au commencement du XIVe siècle a déjà tenté bien des écrivains et beaucoup de travaux ont été publiés sur ce sujet. Ce qui attirait surtout les historiens et les érudits c'étaient les deux grands événements qui dominent cette période, la lutte entre Philippe le Bel et Boniface VIII et la suppression de l'ordre du Temple. On peut même dire que la presque totalité des textes vraiment importants peuvant éclairer et faire mieux connaître la nature des relations entre la France et la Papauté ont été publiés soit en France soit en Allemagne. Il ne faut pas cependant croire qu'il ne subsiste que de rares lacunes dans l'histoire des rapports entre ces deux puissances. Ainsi que le fait très bien remarquer M. Lizerand dans son Introduction, nous sommes mal renseignés sur les échanges de vues qui eurent lieu entre le Pape et le Roi. Nous connaissons de nombreuses ambassades, mais nous ne possédons que très peu d'instructions données aux ambassadeurs ou de rapports reçus d'eux. Malgré ces sérieuses lacunes, que l'on ne pourra peut-être jamais combler, M. Lizerand a pensé qu'il pourrait, sans témérité, faire comme la synthèse de tous les travaux antérieurs et donner un tableau d'ensemble des relations de Philippe le Bel et de Clément V. Il ne s'en tint cependant pas aux seuls ouvrages imprimés; mais se livra aussi de son côté à des recherches dans les Archives. Ces recherches lui ont permis de donner à la fin de son volume trente-sept lettres inédites de Clément V et de Philippe le Bel et de préciser ainsi certains détails.

L'ensemble du travail de M. Lizerand est bien présenté. Remontant un peu aux pontificats précédents, il met bien en relief le caractère faible de Clément V, qui provenait peut-être de sa débilité physique. C'est ce qui explique toutes les concessions faites sous son pontificat. Les grands événements dominant ce règne sont le procès des templiers et le concile de Vienne. Pour ce qui concerne les templiers, M. Lizerand adopte les conclusions de Raynouard, de Léa et de la plupart des historiens qui étudièrent leur procès avec soin; il déclare qu'ils sont innocents de la majeure partie des accusations portées contre eux. Il fait également ressortir l'inanité des méfaits dont on voulait charger la mémoire de Boniface VIII. Ce volume, précédé d'une bonne étude des sources principales et d'une bibliographie très abondante, permettra de préciser bien des points d'histoire ecclésiastique et diplomatique du début du XIVe siècle, et sera consulté avec fruit par tous les érudits que cette période intéresse.

JULES VIARD.

Les Comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans (1329-1391), par JEAN CORDEY. Paris, Champion, 1911, in-8 de XVI-391 p., avec un portrait et un sceau. — Prix : 10 fr. 50.

Malgré la faible étendue territoriale de leur État, les comtes, puis les ducs de Savoie ont joué un rôle de premier plan dans la politique française. Ils étaient mieux placés que personne pour cela. Au moyen âge, ce rôle est spécialement intéressant : établi dans un centre important de communications, à la limite naturelle de la France du côté de l'est, le souverain de Savoie commande en quelque façon, le passage vers l'Italie. Vassal de l'Empereur, il a cependant tout intérêt à ménager son puissant voisin le roi de France, à s'attirer les bonnes grâces du Pape, dont les terres d'Avignon sont proches des siennes; d'autre part il ne peut se désintéresser de la politique italienne et son influence se fait sentir, d'une manière très marquée, dans le duché de Milan. De là une série de traités diplomatiques, d'alliances militaires, de mariages, qui permettent au Savoyard d'agir de manière efficace dans les grandes affaires du temps. Au XIVe siècle, les rapports de la Savoie et de la France prennent une importance particulière. Ils sont dominés par deux faits : la guerre qui met aux prises les rois de France et d'Angleterre et la vente du Dauphiné au roi Jean. M. Cordey, dans un ouvrage remarquable, nous fait assister aux diverses fluctuations de la politique savoyarde, sous les trois comtes Aimon (1329-1343), Amédée VI, dit le Comte Vert (1343-1383) et Amédée VII, le Comte Rouge (1383-1391). Le début du XIVe siècle voit la lutte entre la Savoie et le Dauphiné atteindre son point le plus aigu; l'intervention du Pape et de Philippe de Valois y met provisoirement fin, mais lorsque le fils du roi de France aura remplacé le dauphin Humbert, des questions délicates se poseront encore. Le comte de Savoie se maintient dans une habile politique d'équilibre entre l'Empereur et le roi de France; des guerres heureuses contre ses voisins lui permettent de faire la conquête successive du pays de Gex, du Faucigny, puis du pays de Vaud. D'autre part, le traité de Paris (1355), qui fixe ses rapports avec la France, son mariage avec Bonne de Bourbon poussent de plus en plus le Comte Vert vers une alliance française. Et, de fait, les troupes savoyardes, si elles ne figurent pas sur les champs de bataille de Crécy et de Poitiers, combattent vaillamment les Anglais auprès des armées du Roi. Le comte de Savoie sert aussi les intérêts de la Couronne de France, en même temps que les siens, lorsqu'il lutte contre les Grandes Compagnies. Par cette politique prudente à la fois et ferme, le comte de Savoie peut assurer à son pays « de précieuses alliances et des amitiés utiles », ainsi que d'importantes acquisitions territoriales.

M. Cordey a tracé de cette époque glorieuse de l'histoire de Savoie un très intéressant tableau : la précision, en même temps que l'excellence de son information, le choix de ses pièces justificatives fait de son livre un parfait ouvrage d'érudition. Peut-être faut-il regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir joindre à son étude une carte qui permît au lecteur de suivre plus sûrement les opérations militaires. J'ai dit l'importance de ce volume, j'en veux aussi marquer l'agrément. Le style est alerte, clair, émaillé souvent d'heureuses trouvailles, ce qui n'est point à dédaigner, dans des travaux d'une érudition aussi solide.

ROBERT BURNAND.

Les Dataires du XVe siècle et les Origines de la daterie apostolique, par LÉONCE CELIER. Paris, Fontemoing, 1910, in-8 de 175 p. — Prix : 6 fr.

La Daterie est la Cour gracieuse des Souverains Pontifes.

Après une introduction claire et intéressante sur « le Problème de ses origines et les sources de son histoire, » M. Celier traite des dataires du XVe siècle, des attributions de chancellerie et financières du dataire, de sa situation près des Papes, et enfin des origines de la daterie. Il finit par des pièces justificatives et une table alphabétique des noms propres.

C'est un travail fort difficile, mais bien réussi, semble-t-il. Difficile parce que les archives de la Daterie ont été jusqu'à nos temps peu accessibles et plus ou moins rangées; de plus, ce tribunal avait pour tradition de s'enfermer dans l'obscurité et de ne laisser rien publier sur son compte. Enfin, il fallait parcourir un grand nombre de fonds du Vatican et du Latran pour y rechercher sur les dataires et leurs opérations des informations, quelquefois bien peu importantes et peu rémunératrices.

M. Celier a rempli sa tâche avec courage et a exposé le fruit de son travail avec clarté. Nous avions quelque peine à comprendre les attributions très enchevêtrées de ces anciens bureaux de la Curie romaine (ils sont maintenant réformés) parce qu'elles étaient le résultat non d'une constitution logique, mais des circonstances historiques. M. Celier les a démêlées et a fixé, autant qu'on peut le faire, les origines de la Daterie et du dataire. Celui-ci apparaît avec Martin V; quant à la Daterie, elle évolue peu à peu; ce n'était encore qu'un bureau sous Alexandre VI (1475); elle ne fut complète qu'à la fin du XVIe siècle.

A. CLERVAL.

Luther et le luthéranisme, *étude faite d'après les sources,* par HENRI DENIFLE; trad. de l'allemand avec une Préface et des notes par J. PAQUIER. T. Ier. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-16 de LXXIV-392 p. — Prix : 3 fr. 50

Le grand ouvrage du P. Denifle a été présenté aux lecteurs du

Polybiblion lors de son apparition; nous n'avons donc pas à y revenir, sinon pour nous féliciter que ce chef-d'œuvre d'érudition, déparé seulement par quelques défauts de forme, soit rendu accessible au public français par une traduction. Celle de M. l'abbé Paquier est très satisfaisante, très coulante, de lecture facile, et en même temps exacte; les quelques chicanes qu'on pourrait y faire sont bien peu de chose. La Préface donne quelques renseignements bibliographiques fort utiles sur l'économie très compliquée de l'ouvrage allemand et de ses appendices, rééditions et suites. La traduction est naturellement faite sur la deuxième édition. Elle comprendra le tome I seulement (non le tome II rédigé par le P. Weiss, après la mort de Denifle et sur ses notes), ainsi que l'opuscule *Luther pour le rationaliste et pour le catholique*. Le traducteur prévoit quatre tomes. E. Jordan.

Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII et le Cardinal de Richelieu, *documents inédits*, par le P. Camille de Rochemonteix. Paris, A. Picard et fils, 1911, in-8 de xx-448 p. — Prix : 7 fr. 50.

Tout n'a pas été dit sur le cardinal de Richelieu. Au reste, les historiens semblent redoubler de zèle pour éclaircir les points encore obscurs de sa carrière. En mettant en dehors les grands travaux comme ceux de M. Hanotaux ou la réimpression très documentée des *Mémoires* entreprise par la Société de l'histoire de France, il reste des épisodes qui paraissent presque plus intéressants que la grande histoire; il y a de petits problèmes très piquants. Quelle était, par exemple, la situation véritable de Louis XIII vis-à-vis de son grand ministre? L'avait-il en estime, même en affection, ou le subissait-il, avec une sorte de terreur, comme un mal nécessaire à la prospérité de son État? Les opinions varient, et les documents se prêtent aux deux interprétations. La correspondance du Roi, qui n'est pas encore publiée tout entière, dénote tantôt son initiative, tantôt sa sujétion. Parfois, il manifeste à son ministre une véritable affection, parfois, il paraît prêt à lui sacrifier ses idées et même ses amis. Tantôt il donne son avis, tantôt il se tait, pour ne pas avoir à faire connaître son opinion. Il est dupe volontaire.

Jamais ces contradictions n'ont été plus manifestes que dans l'épisode de la tendre affection de Louis XIII pour Mlle de la Fayette. L'influence toute bienfaisante que cette vertueuse personne exerçait sur le Roi portait ombrage au cardinal; quand, en 1637, Richelieu choisit le P. Caussin pour le nommer confesseur du Roi, c'était avec la mission de rompre au plus tôt l'intimité royale, en faisant entrer la jeune fillle au couvent; ce qui répondait, d'ailleurs, à ses désirs. Tout en se prêtant à cette séparation, le P. Caussin y mit, dans l'intérêt du Roi, une mesure et une sage lenteur qui déplurent au cardinal. Le P. de

Rochemonteix raconte très en détail cette affaire, sur laquelle les archives de la Compagnie de Jésus lui ont fourni des éclaircissements particuliers, sans parler des écrits du temps qu'il a dépouillés avec une méthode scrupuleuse. Richelieu nous apparaît ainsi comme un maître soupçonneux, difficile à servir et qui n'admettait chez personne, même au point de vue religieux, la plus petite indépendance.

Que le P. Caussin se soit servi de Mlle de la Fayette pour faire des observations au Roi sur la politique de son ministre, sur la misère du peuple, conséquence de guerres prolongées, sur les alliances avec les protestants d'Allemagne, persécuteurs systématiques du catholicisme, sur la défiance que le cardinal inspirait au Roi non seulement envers sa mère exilée, mais envers sa propre femme, c'est ce qui ressort des écrits du jésuite lui-même. Aussi, lorsque après l'entrée de la jeune fille au couvent de la Visitation, le P. Caussin se fut permis un jour, le 8 décembre 1638, une véritable dénonciation au Roi concernant la conduite de Richelieu, le cardinal profita de cette maladresse pour destituer brutalement le jésuite de sa charge de confesseur royal et pour l'exiler d'abord à Rennes, puis à Quimper, le faisant surveiller comme un criminel.

Le P. Caussin se défendit, et, dans des lettres écrites à Mlle de la Fayette, à la Reine mère, au prince de Condé, au pape Urbain VIII, il fit une sorte d'apologie de sa disgrâce. A son tour, le P. de Rochemonteix expose et commente ces documents, qui tous ne sont pas à l'honneur du cardinal de Richelieu, dans un gros livre qui contient bien quelques redites, mais qui apprend beaucoup de choses et se lit avec intérêt.

G. Baguenault de Puchesse.

Études et portraits d'autrefois, par Maurice Dumoulin. Paris, Plon-Nourrit, 1911, petit in-8 de II-323 p., avec 9 portraits. — Prix : 5 fr.

Cette série de figures « historiques » est d'intérêt, de facture et d'agrément divers. Il y règne un ton de simplicité qui en rend la lecture aisée et agréable. Le chapitre sur les amours du général Desaix et celui concernant les enfants de l'actrice Sophie Arnould ne sont pas les plus marquants et ils ne nous apprennent pas grand'chose. Ce qui a trait aux « Aérostiers de la République » présente le mérite d'une curieuse actualité et offre des particularités intéressantes. L'étude sur Mme de Staël et M. de Souza, l'un de ses nombreux adorateurs, où M. Maurice Dumoulin identifie les deux personnages comme ayant servi de « modèles » aux héros du roman de *Corinne* : Oswald et Corinne, est un morceau excellent. On a de l'agrément à lire le « roman » de la grande-duchesse Élisabeth (Louise de Hesse) qui devint la femme de l'empereur de Russie Alexandre Ier. Pour être purement épisodique le chapitre sur le « Cabaretier de Trianon » est le meilleur de ce vo-

lume, que termine, sans qu'aucun lien les y rattache, un paquet de lettres de La Mennais à Mme Clément (années 1839-1840). Elles sont d'ailleurs fort banales, ne révélant rien sur le grand et malheureux écrivain; elles n'ont d'autre mérite que de compléter les autres correspondances, entre les mêmes correspondants, publiées déjà par M. Christian Maréchal, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (août-juin 1905). G.

La Question Louis XVII au Parlement. *Rapport au Sénat*, par Boissy d'Anglas. Paris, Daragon, 1911, gr. in-8 de 311 p. — Prix : 6 fr.

La question Louis XVII s'est trouvée remise dernièrement au premier plan de l'actualité : la presse, le public se sont de nouveau intéressés à cet obscur problème historique, le Sénat lui-même était invité à le résoudre. Les enfants d'un des fils de Naundorff avaient en effet adressé à la « Haute Assemblée » une pétition demandant « son concours pour leur assurer la réintégration dans la qualité de Français », que leur père, disaient-ils, avait perdue en servant dans l'armée hollandaise. Mais cette demande en réintégration présupposait que leur père était vraiment né Français, et par suite, que Naundorff leur grand-père l'était lui-même comme fils de Louis XVI. Ainsi, sous couleur d'appuyer une demande à la chancellerie, c'était une question d'état civil (de la compétence exclusive des tribunaux), et un problème historique, sur lesquels on demandait au Sénat de prononcer. Malgré le zèle de M. le sénateur Boissy d'Anglas, rapporteur, et son affirmation vraiment étrange que « le Sénat a tous les pouvoirs », celui-ci refusa de se prêter au rôle qu'on voulait lui faire jouer.

Le présent livre contient : 1° le rapport de M. Boissy d'Anglas (p. 3 à 64); — 2° les dépositions faites devant « la 3e commission des pétitions, chargée d'examiner la pétition n° 44 de M. Charles-Louis de Bourbon », c'est-à-dire : la déposition faite par M. Ernest Daudet (p. 67 à 80), et celles de MM. Foulon de Vaulx et Otto Friedrichs (p. 81 à 214); — 3° Diverses pièces justificatives et quelques articles de journaux (p. 215 à la fin). Tout cela ne nous apprend rien de nouveau : c'est un résumé, ou plutôt ce sont, sauf la déposition de M. Daudet, plusieurs résumés, des arguments de la thèse naundorffiste. L'argument capital est tiré d'actes de l'état civil anglais et hollandais, qui donnent, à partir d'une certaine époque, le nom de « Charles-Louis, duc de Normandie » ou de « Charles-Louis de Bourbon » à Naundorff, et le nom de Bourbon aux membres de sa famille. C'est la base sur laquelle tout repose. Or, ces actes ne font en cela que reproduire les affirmations des déclarants, c'est-à-dire des intéressés; ils n'en garantissent pas la vérité. Le premier où elles ont été insérées a servi de précédent pour les autres. La preuve, si preuve il y a, se

retourne même contre les Naundorff : car les noms pris par leur auteur ne sont pas ceux du personnage qu'il prétendait être. Il ignorait que le Dauphin s'appelait Louis-Charles de France, et non pas Charles-Louis de Bourbon, de même que sa sœur la duchesse d'Angoulême s'appelait Marie-Thérèse-Charlotte de France, de même que de tradition constante les enfants des rois de France s'étaient toujours appelés « de France », et non pas du nom de branche ou d'apanage que leur famille avait pu porter avant son accession à la couronne. Cette erreur grossière, on l'a justement fait remarquer, suffirait à démontrer que Naundorff n'était pas le Dauphin. Il prit soin, au surplus, d'en fournir d'autres preuves : en 1831, ainsi que l'a si bien montré M. Gustave Bord, Naundorff, dans un mémoire signé de lui, parlait des boucles « brun noir » (« schwarzbraunen ») qui tombaient sur ses épaules quand il était enfant : il ignorait encore, en 1831, que le pauvre petit Dauphin était blond ! — Est-ce à dire que Louis XVII est réellement mort au Temple? C'est une tout autre affaire. Le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville (dont les naundorffistes ont d'ailleurs bien tort d'invoquer le témoignage), le vicomte d'Orcet, et nombre d'autres personnages bien placés pour savoir, avaient acquis la conviction que Louis XVII avait été sauvé du Temple. Quoi qu'il en soit de cette mystérieuse question, sur laquelle l'histoire, sans doute, n'a pas dit son dernier mot, un point, du moins, est désormais bien établi : c'est que Naundorff n'était pas Louis XVII. La dernière tentative faite par ses descendants sous le patronage d'un sénateur radical, n'aura eu pour effet que de le mieux mettre en lumière. ANDRÉ LEMAIRE.

Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par ALEXANDRE TAUSSERAT-RADEL. Tome VI et dernier. Paris, Alcan, s. d., gr. in-8 de XXXVIII-303 p. — Prix : 12 fr.

La Commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères avait commencé en 1885 la publication d'un vaste inventaire analytique des documents placés sous sa surveillance. En 1894, cette publication fut arrêtée; on reculait sans doute devant l'immensité de cette tâche et la perspective des dépenses nécessaires. La collection comprenait alors cinq séries de correspondances achevées, plus une sixième, la plus considérable, celle des papiers de Barthélemy, ambassadeur en Suisse de 1792 à 1797, édités par M. Jean Kaulek, mort depuis. A cette série manquait un volume, qui vient seulement de paraître, sous la signaure de M. Tausserat-Radel.

Il se divise en deux parties : 1° La Négociation de la paix de Bâle avec l'Espagne (novembre 1794-janvier 1796); 2° L'Échange de Ma-

dame Royale contre quatre conventionnels et un ministre livrés par Dumouriez en 1790 (juillet 1795-février 1796). Il comprend un choix de textes donnés intégralement ou par extraits et des notes destinées à les éclairer. Une Introduction copieuse nous fournit, avec la biographie de Barthélemy, un tableau sommaire des vicissitudes de ces deux négociations. Rappelons ici que Barthélemy fut le seul ambassadeur ayant représenté la France à l'étranger pendant la période révolutionnaire; aussi ses papiers ont-ils, pour l'histoire de la diplomatie française, une importance de premier ordre. Son ambassade se trouva être le centre des relations, plus ou moins occultes, que la République française s'efforçait de maintenir avec les autres puissances et sa correspondance ne traite pas seulement de nos affaires avec le corps helvétique, mais de l'ensemble des affaires européennes.

L. P.

Papiers de Chaumette publiés avec une Introduction et des notes, par F. Braesch. Paris, Cornély, 1908, gr. in-8 de 232 p. — Prix : 4 fr.

C'est pour la troisième fois que la *Société de l'histoire de la Révolution française* s'occupe de Chaumette, et ce n'est pas sans raison. Ce procureur de la Commune parisienne est au-dessous des jacobins de la Convention et, dans l'histoire révolutionnaire, à l'inverse de ce qui se produit en histoire naturelle, il faut toujours descendre plus bas pour arriver à un type plus pur. M. Aulard avait publié ses *Mémoires* en 1793, M. Tourneux édité l'année suivante les *Procès-verbaux de la Commune de Paris* où son nom figure entre tous. M. Braesch, sous ce titre : *Papiers de Chaumette*, nous donne un recueil où lesdits papiers remplissent un peu moins de la moitié du volume, à la suite d'une étude biographique sur le personnage.

Le biographe a travaillé consciencieusement; il a retourné tous les cartons des Archives nationales où il pouvait trouver trace de son héros. Son étude est à la mode du jour, c'est-à-dire minutieuse et encombrée de discussions de textes. Cela ressemble à l'ancienne histoire comme un travail de tapisserie à petit point ressemble à une toile de maître. M. Braesch est impartial en ce sens qu'il ne dissimule aucune des tares de Chaumette; il reste néanmoins prisonnier de ses idées, car il l'estime un « esprit parfaitement libre » et, après l'avoir déclaré « partisan résolu de la morale laïque », ajoute : « c'est ce qui fait que, malgré tout, il a laissé un nom digne de mémoire » (p. 86-87). M. Braesch écrit à la lumière du « grand soleil du 10 août » (p. 123) qui l'éblouit, à peu près comme le soleil du 18 fructidor feu Michelet.

Tel qu'il nous est présenté ici, Chaumette, élève d'une école ecclésiastique, successivement mousse, étudiant en médecine, secrétaire d'un savant étranger, entra en 1789 dans la vie publique comme tant

d'autre déclassés et déracinés. Il s'y montra crédule, sentimental à l'occasion et aimant à moraliser « quand il avait une petite pointe de vin » (p. 17). Il n'en reste pas moins très suspect de vices qui, cette année même, l'eussent fait condamner par les juges de Berlin (p. 23 et 25). Envieux et lâche, il trahit ses amis. Sa conduite en face de Marie-Antoinette et des Girondins fut « écœurante » (p. 20). Son fanatisme antichrétien et grossièrement vandale dépassa tous les autres. On ne s'étonnera pas dès lors de le trouver cosmopolite autant que patriote, antimilitariste (p. 82), partisan d'une éducation dite nationale, à la Spartiate, conçue selon des formules reproduites plus tard sur la scène par le légendaire Benoiton (p. 223-229). Sa liberté de penser aboutit à l'incohérence. Ce Jean-Jacques dégénéré, transporté dans l'action violente, nous apparaît comme le modèle de ces politiciens d'ordre inférieur comme Philip et Chépy, dont on reconstitue volontiers aujourd'hui les piètres figures. Il ne fut, en somme, qu'un réactionnaire un peu plus cynique que ses amis, remontant par delà Brutus au patron grec (Anaxagoras) qu'il s'était choisi. Grâce à MM. Aulard et Braesch, il est probable que l'histoire n'aura plus rien désormais ni à changer ni à ajouter à son portrait. L. P.

Les Origines de l'expédition d'Égypte, par François Charles-Roux. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de 350 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Charles-Roux est un Marseillais et s'intéresse depuis longtemps à l'histoire des relations commerciales de Marseille avec l'Orient méditerranéen, témoins son livre : *L'Isthme et le canal de Suez* (1901) et ses études sur les Échelles de Syrie et de Palestine au XVIIIe siècle (*Revue d'histoire diplomatique*, 1906 et 1907). Il donne aujourd'hui une suite à ce dernier travail en élucidant, textes en main, la genèse de l'expédition de Bonaparte en Égypte.

Selon lui, l'idée de cette entreprise, en sommeil au fond de la pensée française depuis la croisade de saint Louis, est sortie de ses limbes grâce au ministre Choiseul. Elle s'est propagée soudainement, a pris corps dans une foule d'écrits, de mémoires, de rapports; elle s'est épanouie durant les derniers temps de l'ancien régime et les premiers temps de la Révolution, jusqu'au moment où elle s'est réalisée, Talleyrand lui prêtant l'appui de son génie politique et Bonaparte celui de son génie militaire. M. Charles-Roux nous montre à l'œuvre, sous Louis XV et Louis XVI (ch. I à VII), les ambassadeurs à Constantinople (Saint-Priest, Choiseul-Gouffier), les consuls du Levant (Mure, Magallon), les officiers ou agents politiques chargés de missions (Tott, Mathieu Dumas, Bonneval, etc)., les diplomates (Rayneval, Descorches, Sainte-Croix), les théoriciens du monde philosophique

(Volney, Carra), les oisifs en quête d'aventures (Lauzun), les voyageurs (Savary) et derrière eux de nombreux faiseurs anonymes. Par ces publicistes de tout ordre s'est imprimée dans les esprits, sans malheureusement s'imposer à la timidité politique des ministres Vergennes et Montmorin, la perspective d'une conquête de l'Égypte avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire la suprématie maritime et commerciale assise sur la Méditerranée, la route par excellence frayée vers l'Extrême-Orient, la revanche des revers subis aux Indes occidentales obtenue aux Grandes Indes sur l'Angleterre.

Dans la seconde partie (ch. VIII à X), M. Charles-Roux a appuyé sa documentation sur le tome I de l'excellent et récent ouvrage du commandant de la Jonquière, en même temps qu'il révélait ou remettait en lumière d'autres textes significatifs. Nous voyons ici la République se faire bon gré mal gré l'héritière de la Monarchie; la thèse qu'Albert Sorel avait surabondamment prouvée en ce qui concerne l'Europe est appliquée par l'auteur à l'Orient, avec le même succès. De même que Delpuech-Comeyras, Théremin, Anquetil, Gourtade ont continué la série des projets sur l'Égypte et l'Inde, Delacroix et Talleyrand ont employé Dubois-Thainville et Magallon comme une avant-garde pacifique de Bonaparte et de Kléber. M. Charles-Roux a ainsi achevé de mettre en lumière cette idée, désormais acquise à l'histoire, que la conception de l'expédition d'Égypte a été « le fruit d'une lente germination ... la réalisation d'un vœu complexe et maintes fois exprimé.» L. P.

Caroline de Günderode (1780-1806), ouvrage accompagné de lettres inédites, par GENEVIÈVE BIANQUIS. Paris, Alcan, 1910, in-8 de XI-508 p. — Prix : 10 fr.

La vie brève et la fin tragique de Caroline de Günderode ont éveillé en leur temps les sympathies universelles, même celles de la railleuse et spirituelle Bettina; il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui encore elles suscitent des compassions délicates et des admirations éclairées. Dans une thèse de doctorat, fort bien écrite, Mlle Bianquis s'est proposé d'étudier cette figure énigmatique, qui aurait pu devenir une des gloires du second romantisme allemand, si elle s'était résignée à vivre. On sait comment une passion malheureuse pour Frédéric Creuzer, l'auteur de la Symbolique, l'un des professeurs les plus éminents de l'Université de Heidelberg, au début du dernier siècle, troubla son cœur et peut-être son esprit « et l'amena à mettre fin d'un coup de poignard à une vie qui avait été si courte, si pauvre d'événements, mais si tourmentée de tempêtes intérieures, si riche aussi d'amour et de poésie ».

L'étude de Mlle Bianquis est divisée en deux parties : la Vie de la

jeune poétesse, et son œuvre. D'un pinceau délicat, l'auteur a su faire revivre les traits de cette figure mélancolique, et montré que Caroline de Günderode a été la victime de son imagination, et que c'était une folie romantique que de vouloir vivre le rêve poétique en son intégrité. Elle est cependant loin de condamner son héroïne, elle se laisse vaincre elle-même à son émotion et semble s'attendrir devant « ce beau geste théâtral qui, dans un noble décor naturel (on sait qu'elle se tua à Winkel, sur les bords du Rhin), à l'heure du soleil déclinant, mit fin à sa vie, et la plongea, selon son espoir, dans la paix infinie du néant ».

La carrière littéraire de Caroline de Günderode a été fort courte : deux années à peine s'écoulent entre la publication des *Gedichte und Phantasien*, en 1804, et le recueil inachevé de *Melete von Ion* qui ne fut publié qu'après sa mort en 1806. L'œuvre se réduit à des poésies lyriques et à des tragédies plus philosophiques que dramatiques, comme le *Mahomet* ou *Udohla*. Mlle Bianquis sait démêler avec finesse ce qui, dans ces poésies et ces drames, relève de l'époque, et ce qui est le fruit de l'inspiration personnelle, malgré toutes les influences qu'elle a pu subir. Cette âme était ouverte, dans sa solitude, à tous les vents de l'esprit : Ossian, Schleiermacher, Novalis et Creuzer surtout l'ont inspirée tour à tour, et elle n'est jamais parvenue à réaliser dans son style l'image parfaite et adéquate de sa pensée.

Cette belle étude est complétée par l'édition des lettres de Creuzer à Caroline : il est regrettable vraiment que les réponses de Caroline n'aient pas été conservées. Mlle Bianquis a bien mérité de la littérature allemande par la publication de ces lettres, et elle a fort bien montré quel est leur double intérêt comme document historique, pour la connaissance du mouvement romantique de Heidelberg, et comme document psychologique pour l'étude générale des passions et des maladies du cœur humain. Elle manifeste, en terminant, l'intention de nous donner une édition complète des œuvres de Caroline de Günderode; nous enregistrons cette promesse, et souhaitons qu'elle la réalise avec autant de bonheur que ce premier essai. L. Mensch.

Un Neveu du prince de Bénévent : Louis de Talleyrand-Périgord (1784-1808), *d'après de nouveaux documents*, par E. Angot. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce neveu du célèbre prince de Talleyrand est peu connu, parce qu'il mourut à vingt-quatre ans, avant d'avoir pu donner sa mesure. Ses talents permettaient de concevoir réellement de fort belles espérances. Jeune officier brillant et vaillant, aide de camp du prince de Neuchâtel, employé par l'Empereur à des missions diplomatiques, il était réservé à une destinée digne de son nom. Une fièvre l'enleva

comme il traversait Berlin (où il fut enterré) à son retour d'un voyage officiel à Saint-Pétersbourg. Il n'avait que des amis et offre l'image d'un jeune gentilhomme très répandu, très apprécié, très séduisant.

Cette figure, naturellement épisodique et de second plan, à qui son origine donne son vrai relief, M. E. Angot l'a étudiée avec soin et peinte avec succès. Il en prend prétexte, et il a raison, pour examiner d'un peu près les divers pays où Louis de Périgord est envoyé en mission diplomatique : Bavière, Prusse, Pologne, Russie. Pour cela l'auteur a travaillé aux archives des Affaires étrangères; et son chapitre sur le roi de Bavière Max-Joseph est en particulier à signaler. Ce fut un personnage très curieux que ce prince « ami de la France » et qui, pour cela, présente une silhouette caractéristique parmi tous ces souverains allemands de la fin du XVIIIe siècle.

L'auteur a pris soin de mettre au point ses propres recherches et trouvailles avec les travaux historiques récents ayant trait à son sujet; il faut l'en féliciter, comme aussi des sentiments de délicatesse morale qui ressortent naturellement de son récit et de ses appréciations.

G. G.

Correspondance inédite de Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile, avec le marquis de Gallo, *publiée et annotée par le commandant* WEIL et le marquis C. DE SOMMA CIRCELLO. I. (*1785-1798*). II. (*1799-1806*). Paris, Émile-Paul, 1911, 2 vol. petit in-8 de CCXII-546 et 678 p. — Prix : 15 fr.

Il serait difficile d'analyser ces nombreuses lettres qui touchent à une partie de la vie diplomatique de l'Europe pendant la Révolution, au cours de vingt années si pleines de l'histoire politique et privée de cette reine de Naples, petite-fille de Marie-Thérèse, qui offre un personnage si curieux, si primesautier, si violent, si énergique, si disparate aussi. La Préface de M. Welschinger dit très bien l'intérêt qui s'attache à cette princesse et résume une existence tourmentée par la fortune. Ces documents devront désormais être consultés parce qu'ils fournissent une foule de détails historiques ; ils apportent surtout une contribution très suggestive au portrait moral de Marie-Caroline, en nous montrant la princesse, la reine, la femme, la mère, l'amie jusque dans les intimités de son palais, de son intérieur domestique, de ses maladies, de la santé de ses enfants. Des notes accompagnent le texte et elles sont indispensables au milieu de la foule de personnes nommées; un Index très copieux, placé (je ne sais pourquoi) en tête du premier volume, mentionne tous ces personnnages; un Avant-Propos, de M. Weill, résume la vie du marquis de Gallo, des archives de qui sont tirées ces correspondances; ce « portefeuille » se composait de 1 400 pièces: 544 figurent dans ces deux gros volumes dont on a éliminé à dessein environ 350 lettres ou billets sans im-

portance, paraît-il; les manuscrits ont été déposés au *Real Archivio di Stato* de Naples où ils formeront désormais un fonds intéressant. G. G.

La Constitution de Bayonne, 1808. *Essai d'édition critique,* par PIERRE CONARD. Paris, Cornely, 1910, gr. in-8 de 183 p. — Prix : 7 fr. 50.

Napoléon et la Catalogne, 1808-1814. I. *La Captivité de Barcelone (février 1808-janvier 1810),* par PIERRE CONARD. Paris, Alcan, in-8 de XLIV-473 p. — Prix : 10 fr.

M. Conard s'adonne aux choses d'Espagne avec un soin et un labeur dont il convient de le féliciter; ses études aideront certainement à élucider les problèmes historiques des événements franco-espagnols du premier Empire, qui renferment le secret, sinon du règne de Napoléon, tout au moins de sa chute. — Jamais encore on n'avait fait une étude didactique ni donné une analyse précise de la « Constitution » élaborée à Bayonne à l'été de 1808, entre l'abdication forcée des Bourbons et la nomination, plus ou moins contrainte aussi, de Joseph Bonaparte. Je continue à y voir un plagiat — moral — des idées napoléoniennes, adaptées plus ou moins adroitement à la péninsule, avec des termes espagnolisés, le tout d'ailleurs bâclé à la diable, sans chance d'application pratique, comme les événements le prouvèrent. En réalité, l'Empereur avait simplement voulu frapper l'opinion. M. Conard le dit avec raison et le prouve avec netteté. Il prenait l'attitude d'un réformateur, d'un régénérateur; mais très vite il se désintéresse de ce rôle, car dans tous les épisodes de la question espagnole il devait agir par à coups, au gré de ses caprices successifs et des circonstances qu'il avait déchaînées, mais ne pouvait conjurer. Le roi Joseph n'eut pas à mettre sérieusement en œuvre cette constitution « de papier »; et elle n'eut jamais d'utilisation réelle dans les provinces espagnoles où elle n'a laissé nulle trace appréciable. — Après une Introduction historique explicative, M. Conard donne le texte français et espagnol de la Constitution de Bayonne; les notes dont il l'accompagne offrent autant de valeur que d'intérêt; références et bibliographies sont vérifiées, précisées, nettes, excellentes et rendent ce travail d'une utilisation commode.

— Le même auteur a entrepris une étude particulière à propos d'une province déterminée : la Catalogne pendant l'invasion française de 1808 à 1813. Travail de longue haleine, délicat, difficile, comme tous ceux qui touchent à l'Espagne de ce temps-là, car l'historien marche dans une forêt vierge, sur une terre inconnue et mystérieuse, et à chaque pas il constate qu'il lui faut débroussailler le terrain et créer la route. M. Conard le fait avec courage; peut-être s'attarde-t-il en cette besogne méritoire;

il y a bien des longueurs dans ses récits, des répétitions dans ses exposés, des accumulations dans ses annotations; les travailleurs ne lui en tiendront pas rigueur, les lecteurs seront moins indulgents. De ses longues recherches, voici le résultat : un premier volume, intitulé : *La Captivité de Barcelone* (février 1808-janvier 1810). Un chapitre préliminaire donne une vue d'ensemble nécessaire sur la Catalogne en 1808; les autres exposent ce que que fut le « gouvernement improvisé », avec les généraux de l'Empereur (administration, finances, police); des appendices présentent des « notes critiques » sur les documents mis à contribution. Ces Appendices complètent l'Introduction où, en tenant compte des ouvrages antérieurs, l'auteur passait une savante revue des sources, et donnait une bonne bibliographie alphabétique. Une carte de la Catalogne aide le lecteur à suivre les faits qui lui sont rapportés. L'impartialité poursuivie par le narrateur est louable; ses renseignements sur les généraux Duhesme et Lechi, en particulier sur la police et les policiers à Barcelone, sont abondants, presque trop, je l'ai dit; mais je n'insiste point afin de ne pas terminer par un blâme, même léger, l'analyse d'une étude qui offre une si réelle valeur.

G. DE G.

Histoire des clubs de femmes et des légions d'amazones (1793-1848-1871), par le baron MARC DE VILLIERS. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de 422 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est un bien curieux et souvent bien amusant volume que celui que vient de publier M. le baron Marc de Villiers. On connaissait l'histoire des clubs d'hommes pendant la Révolution; on connaissait moins celle des clubs de femmes. Et cependant il y en eut beaucoup à cette époque, non seulement à Paris, mais dans les provinces, de tous les noms et de toutes les couleurs. Il y eut des clubs mixtes, comme la *Société l'Harmonie fraternelle et sociale des sans-culottes* des deux sexes, et des clubs de femmes seulement. Le premier fut les *Amies de la Vérité*, fondé par Etta Palm et qui avait pour organe *la Bouche de fer*. Puis vinrent la *Société des dames citoyennes*, la *Société des dames de la Constitution*, des *Citoyennes patriotes*, les *Amies de la Liberté et de l'Égalité*, les *Amies de la République*, la *Société des femmes républicaines*, la *Compagnie des dames patriotes*, l'*Association des Lyonnaises dévouées à la nation*, les *Amazones nationales*, les *Dames dévouées*, etc., etc; nous en passons et des meilleures. On parlait, on parlait beaucoup dans ces clubs; on y parlait le langage boursouflé et déclamatoire qui était de mode alors, et qui était celui de la plupart des orateurs et des écrivains révolutionnaires. Il y a des perles à cueillir dans les discours prononcés ou les motions faites à ces clubs. Les citoyennes de Clermont-Ferrand écrivent : « Nous faisons sucer

à nos enfants un lait incorruptible et que nous clarifions à cet effet avec l'esprit naturel et agréable de la Liberté. » Les citoyennes d'Avallon s'écrient : « Si jusqu'ici les Françaises n'ont créé que des enfants, à dater de cette Révolution, elles ne vont plus créer que des hommes : telles sont du moins nos dispositions particulières. » A Besançon, les clubistes étaient captivées « par un discours plein de chaleur sur les qualités des dames et leur utilité pour la Société. Le gosier du sexe, accoutumé jusque-là à chanter les hymnes de l'amour, faisait retentir la voute d'acclamations justement méritées. » A Saint-Calais, les citoyennes patriotes offraient au président et aux secrétaires du district un lot de bonnets phrygiens et le président répondait galamment : « Le bonnet de la liberté, tissé et offert par la main des Grâces, doublera, s'il est possible, l'ardeur civique des têtes que ce signe imposant doit électriser. » A Tours, une citoyenne de huit mois fut présentée par sa mère et placée dans la tribune par sa nourrice. Ailleurs les motions furent moins douces et le spectacle moins innocent. A Montivilliers on demandait la suppression des vieillards de soixante ans. A Bordeaux on réclamait la communauté des biens et des femmes. A Chauny on faisait partir des pétards sous les robes des assistantes. A Coutances on dut interdire « des accolades civiques où la patrie ne gagnait rien mais où la morale pouvait perdre. » A Paris on sait quel fut dans les scènes de la Terreur le rôle des « citoyennes révolutionnaires », les Théroigne de Méricourt et les Rose ou plutôt Claire Lacombe. La chute de Robespierre amena la fermeture des clubs féminins et l'on imagine bien que ce ne fut pas Napoléon qui leur permit de se rétablir.

Ils ne reparurent qu'en 1848, sous la seconde République. A la place des Amazones de 1793, il y eut les Vésuviennes. Mais l'esprit était différent. Tandis que les tricoteuses de 1793 poursuivaient et massacraient les prêtres, beaucoup des citoyennes de 1848 faisaient montre d'une certaine religiosité. Dans leurs réunions on portait des toasts à l'avènement de Dieu sur la terre et au Christ vivant. Elles prêchaient surtout des théories humanitaires et rêvaient l'émancipation de la femme, l'égalité politique des deux sexes. Ce en quoi d'ailleurs elles n'étaient pas prises au sérieux; on leur refusait les droits politiques et Proudhon déclarait qu'il ne comprenait pas plus « une femme législateur qu'un homme nourrice. »

En 1870, sous la Commune, le rêve humanitaire a disparu; il ne reste que la haine révolutionnaire et l'anarchie dans toute son horreur. Ce ne sont plus des citoyennes plus ou moins émancipées, ce sont des mégères et des pétroleuses, de véritables buveuses de sang.

Arrêtons-nous ici, et, comme le dit justement l'auteur très distingué de cette intéressante étude :

« Passons sous silence les exploits des pétroleuses et disons avec Alexandre Dumas fils qu'il vaut mieux ne point parler de ces femelles par respect pour les femmes à qui elles ressemblent — quand elles sont mortes. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Grandes Dames du XIXe siècle. *Chronique du temps de la Restauration*, par GILBERT STENGER. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de IX-463p. — Prix : 5 fr.

Dans cette galerie défilent la duchesse d'Angoulême, la duchesse de Berry, la marquise de Castries, la duchesse de Duras, la princesse de la Trémoïlle, la duchesse de Raguse, la marquise de Montcalm, Mme de Rémusat, la duchesse d'Abrantès, la princesse de Poix, Mme de Sainte-Aulaire, la duchesse de Broglie et la duchesse de Dino, grandes dames, les unes remarquables par leur beauté, les autres par leur intelligence, et toutes par leur éducation, leur ascendant et leur influence. Il n'est que juste de rendre hommage aux recherches de l'auteur; mais nous ne saurions approuver l'esprit qui anime certaines pages de son livre. Ainsi, dans la notice consacrée à la marquise de Castries, nous trouvons les réflexions les plus fâcheuses sur le collège de Saint-Acheul « où, dit l'auteur, les jésuites recevaient les jeunes fils de la noblesse, et, par des pratiques minutieuses, *frisant l'idiotisme*, faussaient leur entendement et l'élan de leur cœur ». Une note, empruntée au journal *la Minerve*, aggrave encore cette appréciation. Est-il nécessaire de rappeler que M. Geoffroy de Grandmaison, dans son beau livre sur *la Congrégation*, a fait justice des mensonges propagés par les feuilles libérales contre les jésuites? Nous devons ajouter que ce ton de dénigrement est rare. Souhaitons donc que, dans une prochaine édition, M. G. Stenger rature les lignes que nous venons de citer et qui font tache.

O. H.

Un Ministre. Victor Duruy, par ERNEST LAVISSE. Paris, Colin, s. d., in-18 de 180 p. — Prix : 2 fr.

Le centenaire de M. Duruy que l'on vient de célébrer nous est une occasion de signaler ici le petit volume consacré à sa mémoire par M. Ernest Lavisse et dont nous n'avions pu parler à nos lecteurs au moment de sa publication. M. Lavisse a vu M. Duruy à l'œuvre comme ministre, ayant été attaché à son ministère en 1867; il avait conservé avec lui, jusqu'au bout, de telles relations d'amitié que M. Duruy le regardait comme l'un de ses enfants; il a eu entre les mains une grande partie des papiers de celui dont il nous esquisse l'œuvre en quelques pages. Ce n'est en effet qu'une esquisse qu'il nous donne ici; une biographie de M. Duruy, un exposé complet de

son activité comme professeur, comme historien, comme ministre, exigerait un ouvrage plus considérable. Les cahiers dans lesquels M. Duruy lui-même avait recueilli les éléments d'une biographie et qui ont été publiés quelques années après sa mort n'ont pas épuisé le sujet et demeurent, comme l'indique le titre, de simples *notes et souvenirs* (cf. *Polybiblion* de mars 1902, t. XCIV, p. 247). Mais l'esquisse de M. Lavisse, tissée de souvenirs personnels et de lettres inédites, est un morceau plein de vie, un portrait fidèle; l'affection et l'admiration que le peintre a pour son modèle n'ont point fait son pinceau trompeur. Il a bien rendu la droiture de caractère de M. Duruy, sa haute probité, sa force morale, son énergie au travail, son amour du peuple, son patriotisme.

Il fait ressortir nettement aussi la situation curieuse de M. Duruy pendant son ministère, où il fut un isolé au milieu de ses collègues, sympathique à l'Empereur qui le laissait faire, qui l'encourageait dans son particulier, mais qui d'ailleurs ne le soutenait pas vigoureusement en conseil; il montre aussi ce qu'il y eut d'étrange et de paradoxal dans la chute de ce ministre libéral, juste au moment où l'Empire lui-même devenait libéral.

Toutes réserves faites sur les idées religieuses de M. Duruy et sur des préjugés que son biographe ne semble que trop partager, il reste qu'il eut bien les qualités d'un grand ministre, qu'il le fut en effet et qu'il fut en même temps un caractère, ce qui est peu commun, helas! à notre époque. E.-G. Ledos.

Muses romantiques. Delphine Gay. *Mme de Girardin dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand. Documents inédits*, par Léon Séché. Paris. Mercure de France, 1910, in-18 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Léon Séché, qui est un amasseur de matériaux plutôt qu'un constructeur de livres, ne nous donne pas, malheureusement, une vie de cette brillante Delphine qu'on revoit toujours, ou telle que Th. Gautier la fait apparaître, le soir fameux d'*Hernani*, avec ses magnifiques cheveux blonds noués en boucle sur le sommet de la tête, ses joues de marbre rose, une écharpe bleue jetée sur son buste de jeune déesse, si admirablement belle qu'une triple salve d'applaudissements salue son entrée en sa loge, ou telle que la vit en 1826 Lamartine à Terni, éblouissante dans la lumière du ciel et des cascades du Velino, assise sur un tronc d'arbre, d'une main soutenant sa tête pensive, de l'autre jouant avec un petit bouquet de pervenches et de fleurs des eaux... C'est seulement, comme dit de très bonne foi le complément du titre, « *dans ses rapports avec Lamartine, V. Hugo, Balzac, J. Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand* » qu'il nous la présente.

Entendez qu'ayant eu en mains ce que Mme Léonce Détroyat a sauvé de la correspondance de sa tante, il a groupé en sept chapitres et expliqué les lettres et billets, adressés par les grands hommes du siècle — à commencer par Chateaubriand — à la jeune poétesse couronnée au Capitole en 1827, à la femme et collaboratrice du directeur de *la Presse*, au chroniqueur des *Lettres du vicomte de Launay*, à l'auteur applaudi de *Lady Tartuffe*, de *Cléopâtre* et de *la Joie fait peur*. Cela fit autant d'articles de revue amusants, comme on les aime, anecdotiques, parés de grands noms, tout fourrés d'inédit. Rien d'ailleurs de cet inédit qui ait grande portée et qui renouvelle aucun coin de l'histoire. Mais on y pourra, qui réécrira la vie des romantiques ou réunira leur correspondance, glaner quelques bonnes miettes. En dépit des regrets que donne au lecteur son caractère fragmentaire et décousu, le livre ne laisse pas de produire quelque plaisir. GABRIEL AUDIAT.

Souvenirs sur Guy de Maupassant, par FRANÇOIS, son valet de chambre (1883-1893). Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-18 de 314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je suis si curieux de l'intime des grands hommes et tellement pénétré que le secret de leurs grandeurs et de leurs erreurs est là, que j'admets très bien même les confidences d'un valet de chambre, pourvu que le temps les ait affranchies des pudeurs nécessaires et qu'elles puissent être librement et utilement indiscrètes. Et certes la vie agitée, errante, voluptueuse, de ce pauvre névrosé de Maupassant pouvait être d'un grand intérêt littéraire et moral. C'est ainsi que je m'explique que la librairie Plon, si féconde en beaux Mémoires historiques, en Récits, en Souvenirs, ait fait accueil à ce journal tenu pendant les dix dernières années, les plus remuantes et les plus riches d'œuvres, par maître François, un valet sans style — quoiqu'il en fasse malencontreusement de temps en temps, — mais non sans orthographe, et qui présentait une table des matières des plus alléchantes : Cannes, Étretat, Antibes, Chatou, Poissy, Nice, Saint-Raphaël, Aix-les-Bains, le voyage en Algérie et en Tunisie, les croisières du *Bel-Ami*, le dîner des comtesses, la dame à la robe gris-perle, le duel manqué, *Pierre et Jean* composé dans l'allée de frênes, etc., etc... Le malheur est qu'il n'y a rien, rien, rien des confidences dont nous étions friands. Le pauvre François a bien noté les coqs et poulets du jardin, les allées et venues, gestes, maladies et morts des chiens et des chats, les commandes faites au tailleur et au chemisier, les menus de repas, les bains, les frictions, les massages. Mais il n'a pas su voir les visiteurs ou visiteuses de marque, qui passent presque tous et toutes comme des ombres anonymes à qui il aurait seulement ouvert la porte — telle cette jeune marquise qui, en l'absence de Maupassant, entre dans

son bureau, écrit sur une grande feuille de papier ce seul mot : *cochon*, et disparaît ; — il n'a pas su écouter les propos de table qui pouvaient s'échanger avec un Aurélien Scholl, un Zola, un Dumas fils; et les quelques mots dont il a reçu la confidence du maître sont, si j'ose dire, plus insignifiants que nature. Les amateurs de racontars piquants seront donc déçus; et les biographes de Maupassant n'auront pas de tout cela trois pages à retenir. GABRIEL AUDIAT.

L'Évêque de Metz. Vie de Mgr Dupont des Loges, 1864-1886, par l'abbé FÉLIX KLEIN. Nouvelle édition. Paris, Poussielgue, s. d., petit in-8 de XI-500 p. — Prix : 5 fr.

Au moment où les récents événements de Metz ont attiré de nouveau l'attention sur la vieille capitale lorraine, nous sommes heureux de signaler la nouvelle édition de ce livre dont l'éloge n'est plus à faire. L'Académie française, en couronnant l'ouvrage de l'abbé Klein, lui a donné l'éloge le plus élevé et le plus mérité. Signalons seulement, parmi tant de faits intéressants contenus dans ce livre, qu'il n'en est pas où l'agonie de la cité lorraine soit mieux racontée. A côté des faits historiques qu'il retrace, le récit de la vie du saint évêque est une lecture réconfortante au milieu des difficultés de l'heure présente. On y puisera des leçons de zèle, d'apostolat, d'énergie, si nécessaires pour lutter contre l'ennemi toujours debout. A. G.

Giacomotti, sa vie, ses œuvres, par A. ESTIGNARD. Besançon, J. Jacques ; Delagrange et Cie, 1911, in-8 de XXVII-97 p., illustré de 54 phototypies. — Prix : 10 fr.

Just Becquet, sa vie, ses œuvres, par A. ESTIGNARD. Besançon, J. Jacques ; Delagrange et Cie, 1911, in-8 de 115 p., illustré de 55 phototypies. — Prix : 10 fr.

M. A. Estignard poursuit sa belle galerie des artistes franc-comtois, dans laquelle ont figuré déjà Jean Gigoux, Gustave Courbet, Henri Baron, Clésinger et Adrien Pâris, par le peintre Giacomotti et le sculpteur Becquet.

Le premier est assez connu, mais le second est vraiment ignoré, injustement ignoré, et il faut savoir le plus grand gré à M. Estignard de nous avoir retracé ces deux existences, celle de Becquet surtout, en insistant sur la valeur de leur œuvre respective.

En tête du volume consacré à Giacomotti, l'auteur a placé une Introduction où il fait l'historique de *l'École comtoise*, «École comtoise» pourra paraître à plusieurs une expression un peu somptueuse, mais les 23 pages que cette « école » a inspirées sont aussi attachantes qu'instructives, car elles résument le mouvement artistique dans la comté de Bourgogne depuis le XVIIe siècle. Notons simplement, en

ce qui concerne le XVIIe siècle, que la Franche-Comté peut revendiquer Jacques Courtois dit le Bourguignon, né à Saint-Hippolyte (département actuel du Doubs) en 1621, lequel acquit une grande réputation pour ses combats de cavalerie, dont nous avons pu admirer dernièrement deux spécimens au musée de Blois. Nous ne dirons rien des peintres comtois du XVIIIe et du XIXe siècles, nombreux du reste et dont plusieurs sont devenus célèbres.

Giacomotti, son nom l'indique suffisamment, était, par son père, d'origine italienne; mais « Français de cœur et de naissance », il vint au monde à Quingey, près de Besançon. Est-ce le 19 novembre 1828, comme l'indique M. Estignard, ou le 29 novembre 1829, selon M. Charles Baille, qui a écrit une notice sur le même peintre, que naquit Giacomotti? Nous ne saurions le préciser, en l'absence d'un document d'état civil; il serait bon toutefois, pour les biographes futurs du personnage, que la question fût éclaircie.

Successivement élève de deux artistes bisontins de réel mérite, Édouard Baille et Lancrenon, Giacomotti fut, en 1847, présenté à Paris à M. Picot, qui devint pour lui « le meilleur des maîtres ». Sans la moindre fortune, ses débuts furent assez durs, bien que diverses récompenses vinssent l'encourager. En 1854, il obtint le premier grand prix de l'École des beaux-arts, qui l'envoya à Rome. M. Estignard nous retrace alors la vie de son héros, donnant des détails sur ses occupations et ses travaux, qu'il examine attentivement, en rappelant les critiques favorables ou hostiles de la presse spéciale de l'époque.

Rentré à Paris en 1860, le peintre de Quingey exécuta des portraits, des tableaux d'histoire et des toiles mythologiques. Il connut aussitôt le succès, si bien même que, dans les dernières années de l'Empire, il acquit une certaine aisance. Mais la guerre de 1870 le ruina. Il servit dans la garde nationale de Paris pendant que l'ennemi saccageait les propriétés de son père en Franche-Comté. Toutefois il ne se découragea point; il se remit au travail et son talent se vit encore apprécié.

« Il vivait heureux à Paris, dit M. Estignard, lorsqu'en 1890 on lui demanda de venir à Besançon mettre l'École des beaux-arts sur un meilleur pied et pour rétablir l'ordre dans le musée de peinture dirigé à l'envers par une commission. » Giacomotti accepta; mais il fut mal récompensé de ses efforts : on est rarement prophète en son pays; aussi ne tarda-t-il pas, après un accueil assez froid, à se trouver en butte à des ennuis, à des tracasseries multiples. Cet excellent artiste est mort le 10 mai 1909. M. Estignard demande que sa mémoire soit gardée à Besançon, au moins par « un buste de marbre dans ce musée auquel il a consacré une partie de sa vie. » Il ne nous paraît pas possible que cet hommage, modeste assurément, soit refusé par une ville très jalouse de ses célébrités, même quand elles ont été tapageuses et de mauvais aloi.

— Et voici Just Becquet. Qui cela, Just Becquet? nous ont quelquefois demandé divers érudits ou amateurs d'art. Voilà où en est arrivé, après une longue existence très laborieuse, bien employée, et quatre ans seulement après sa disparition, ce sculpteur de talent, de grand talent, tout simplement parce que, vivant presque en solitaire, ennemi de toute réclame, il ne sut aucunement se faire valoir, très différent sous ce rapport de certains de ses compatriotes, artistes eux aussi, tels que Courbet et Clésinger, par exemple.

Né à Besançon le 14 juillet 1829, il conquit facilement son diplôme de bachelier, pour plaire à sa famille; mais les lettres ne l'attiraient guère : il ne pensait qu'à « ciseler le marbre ou pétrir la terre ». Après quelques essais heureux dans sa ville natale, il se rend à Paris et c'est vers l'atelier de Rude qu'il se dirige. Il y travaille un an seulement, car le maître ferme son atelier. Retiré chez lui, il se refuse à suivre tout autre enseignement, se bornant à recevoir les visites de Rude qui continue à lui donner ses conseils, et cela pendant cinq années jusqu'en 1855, date de la mort de l'illustre sculpteur dijonnais.

De 1857 à 1869, Becquet s'affirme en exposant aux Salons des œuvres importantes. M. Estignard le suit pas à pas, nous faisant assister à ses luttes et à ses découragements. Enfin des jours plus heureux vont luire pour lui, lorsque la guerre franco-allemande, qui a causé tant de désastres, le ramène à Besançon où il « endosse l'uniforme de soldat ». Après la paix, il retourne à Paris où il trouve son atelier en piteux état, ce qui ne l'empêche pas de se remettre courageusement au travail: il exécute, en 1876, le tombeau du R. P. Ducoudray, fusillé en 1871 par les insurgés de la Commune, et, en 1879, on lui confie le monument du colonel Denfert. Entre temps, il produit d'autres œuvres qui lui valent diverses récompenses, notamment une première médaille au Salon. Jusqu'en 1900, il ne cesse de produire et prend part aux expositions de Chicago, d'Anvers, de Bruxelles et de Madrid. Quatre ans plus tard, la Société des artistes français lui décerne la médaille d'honneur.

M. Estignard consacre tout un chapitre (33 pages) à l'examen détaillé des œuvres de Just Becquet, parmi lesquelles nous rappellerons la statue de Victor Hugo à Besançon, qui n'a pas rallié l'universalité des suffrages; mais que d'autres sujets ont été traités avec une indiscutable maestria ! Le troisième chapitre de ce beau volume, qui complète le premier au point de vue biographique, est particulièrement attachant : il fait surtout ressortir la simplicité de vie, le désintéressement, la bonté d'âme du grand sculpteur, mort très chrétiennement dans un hôpital parisien, âgé de près de soixante-dix-huit ans, mais qui repose en sa ville natale, « dans le petit cimetière de Saint-Ferjeux, à côté de la basilique qu'il aimait à embellir de ses œuvres. »

Ces deux ouvrages égalent pour le moins, à notre avis, si même ils ne les surpassent pas en intérêt, ceux que l'auteur a précédemment écrits sur d'autres artistes comtois et dont il a été question ici. Ajoutons que l'un et l'autre sont éclairés par de nombreuses phototypies, remarquablement exécutées par la maison Delagrange, de Besançon.

E.-A. Chapuis.

La Tradition religieuse et nationale. Le Devoir politique des catholiques, par l'abbé Emmanuel Barbier. Paris, Jouve, 1910, in-18 de 532 p. — Prix : 1 fr.

Au lendemain de 1830, un certain nombre de catholiques, croyant au triomphe définitif des idées révolutionnaires, estimèrent que leurs devanciers avaient fait fausse route, en heurtant de front l'idole du jour et ils crurent tenir une conduite plus habile en tâchant d'accommoder la doctrine traditionnelle du christianisme avec les théories qui possédaient la faveur du gros public. Cette tactique, médiocrement encouragée sous le pontificat de Pie IX, fut reprise vers l'époque du « ralliement », à partir de 1890 environ. Des ligues, des revues, des journaux furent créés pour la défendre par la plume et par la parole. Il n'y avait là qu'une forme de la liberté de discussion. Mais certains écrivains, certains orateurs, certains groupes allèrent plus loin et émirent la prétention d'imposer comme l'expression officielle et obligatoire des enseignements de l'Église la médiocre piquette 89 qu'ils débitaient, sous couleur de « baptiser la démocratie ». Une attitude si audacieuse ne pouvait aller sans soulever de protestations. M. l'abbé Barbier s'est dès longtemps classé au premier rang des théologiens qui l'ont combattue. Depuis plusieurs années, il défend son point de vue dans *la Critique du libéralisme*. On trouvera un résumé de ses idées dans le présent volume. Dialecticien de premier ordre, M. l'abbé Barbier dissèque la thèse de ses adversaires et fait apparaître en pleine lumière ses erreurs et ses faiblesses. J'ajouterai, sans vouloir insister et surtout sans citer aucun nom, que, chemin faisant, il relève toute une série de procédés dont la loyauté n'est pas le trait caractéristique.

H. Rubat du Mérac.

La Terreur en Russie, par Pierre Kropotkine. Paris, Stock, 1910, in-18 de VIII-115 p. — Prix : 0 fr. 50.

Dans les cachots de Nicolas II, par Grigouri Gurchouni. Paris, Dujarric, s. d., in-12 de 325 p. — Prix : 3 fr. 50.

La tactique des révolutionnaires est la même en tous pays. Qu'ils soient français, italiens ou russes, ils ont pour la vie et les biens d'autrui un mépris sans borne. Le meurtre, l'assassinat, l'incendie, le pillage sont leurs moyens d'action; le poignard, le revolver, la bombe,

leurs armes. Seulement, quand leurs méfaits on attiré sur eux de justes châtiments, alors ils se lamentent sur leur triste sort, sur les privations qu'ils endurent, sur les souffrances qu'on leur inflige, et ils essaient d'apitoyer ceux qu'ils tentaient naguère d'entraîner à leur suite avec les grands mots de liberté, d'affranchissement, de justice, de progrès et de rénovation.

— *La Terreur en Russie* est une brochure de propagande répandue en Occident par un « comité parlementaire », afin d'y recruter des sympathies au mouvement réformiste. C'est une sorte de martyrologe du nihilisme, où sont dénombrés les emprisonnements, les déportations en Sibérie, les exécutions capitales et les suicides des révolutionnaires pendant les années 1905 à 1908. Il serait intéressant de savoir ce qui leur a valu ces condamnations. Mais c'est là un détail auquel M. P. Kropotkine ne s'arrête pas. Il préfère gémir sur l'entassement des prisonniers dans des maisons de détention, qui n'étaient pas aménagées pour accueillir à la fois un si grand nombre d'hôtes, et sur les brutalités des gardiens, qui semblent en effet pratiquer l'art du « passage à tabac » avec une maîtrise digne de rendre jaloux leurs collègues de la police parisienne.

— Le livre de M. Grigouri Guerchouni sert à illustrer par un cas particulier, le sien, ce que la brochure de M. P. Kropotkine résume en gros. Juif de race, il ne s'accommodait point des institutions autocratiques de la Russie. Alors il conspira. Dans quelles conditions? L'intérêt de son parti, nous dit-il, ne lui permet pas de nous l'apprendre. Découvert, arrêté le 13 mai 1903, traduit en conseil de guerre, il fut condamné à mort. Une décision impériale lui fit grâce de la vie et commua sa peine en celle de l'internement à perpétuité. Incarcéré d'abord dans la forteresse de Schlusselbourg, au point de jonction de la Néva et du lac Ladoga, on le transféra, à la fin de janvier 1906, au bagne d'Akatouï, en Sibérie. Il n'y resta que quelques mois, ayant réussi à quitter sa prison, dès l'automne de la même année, en se dissimulant dans un tonneau de choucroute. Les détails de cette évasion ne manquent pas de pittoresque. Grâce à des concours préparés d'avance, Guerchouni réussit à gagner la côte orientale du continent asiatique, puis de là, le Japon. Il y occupa ses loisirs à rédiger les Mémoires de sa détention, mais il ne jouit pas longtemps de sa liberté reconquise, puisqu'une note inscrite sur la feuille de garde du volume nous apprend qu'il mourut en 1908, âgé de trente-huit ans.

Je ne sais si ces publications réussiront à émouvoir la sensibilité française. Pour ma part, je sors de cette lecture avec l'impression que la justice de nos alliés a frappé des coupables et non des victimes, et je suis prêt à rendre grâces au gouvernement du Tsar qui, aux prises avec de tels fauves, a su les tenir en respect et défendre contre la ruée

de leurs appétits l'ordre, la patrie russe et la cause de la civilisation.

H. Rubat du Mérac.

Le Travail scientifique, *école pratique*, par Léopold Fonck; adapté de l'allemand par J. Bourg et A. Decisier. Paris, Beauchesne, 1911, in-16 de VI-243 p. — Prix : 2 fr. 50.

En rendant compte ailleurs (*Revue des questions historiques*, t. LXXXV, janvier 1909, p. 264) de l'édition allemande de cet excellent ouvrage, j'exprimais le désir qu'il en parût en France une traduction ou plutôt une adaptation; je ne puis qu'être particulièrement heureux que ce vœu se trouve réalisé par MM. J. Bourg et A. Decisier. Sur quelques points ils ont modifié l'ordre des matières de l'auteur allemand : c'est ainsi qu'ils ont rejeté à la fin de l'ouvrage les indications bibliographiques que le P. Fonck avait placées au milieu; le texte a été abrégé par endroits, allongé ailleurs, adapté en tout cas aux besoins du public français. La traduction nous a paru en général exacte; nous signalerons cependant une même citation de Paulsen traduite différemment pages 8 et 38.

Il nous reste à dire à nos lecteurs l'objet et l'économie de cet ouvrage. La première partie, consacrée à l'École du travail scientifique, nous donne sur une institution courante en Allemagne, et qui commence à s'acclimater en France, sur les séminaires d'Universités, des renseignements historiques et pratiques : comment doit être organisé un séminaire, quels travaux doivent y être exécutés, etc. Il est souhaitable que la lecture du volume de MM. Bourg et Decisier aide à la diffusion en France d'un organisme qui donne ailleurs d'excellents résultats.

La seconde partie, la plus considérable, a pour titre : *le Travail* et donne, sans craindre d'entrer dans de menus détails, des conseils sur la manière de travailler : les étudiants — en prenant ce mot dans un sens fort large — y apprendront comment on choisit un sujet, comment on rassemble ses matériaux, comment ensuite on les met en œuvre; les qualités qu'exige une bonne exposition; des renseignements sur la publication (choix d'un éditeur, modèles de traités, correction des épreuves, tables, etc.) terminent cet utile volume auquel est jointe en appendice une traduction des statuts du séminaire de la Faculté de théologie d'Innsbruck. Trois tables : des noms de personnes, des noms de lieux et de matières, et des matières ne seront pas inutiles.

Comme cet ouvrage d'un caractère éminemment pratique est appelé, nous l'espérons, à une large diffusion et sera sans doute réimprimé, nous attirerons l'attention de MM. Bourg et Decisier sur quelques points de détail. Dans le chapitre relatif aux catalogues de bibliothèques, il est fait (p. 24) une confusion regrettable entre le cata-

logue systématique et le catalogue alphabétique de matières; ils ne répondent pas absolument aux mêmes besoins; ils se complètent, ils ne se remplacent pas l'un l'autre; dans le catalogue alphabétique de matières, les ouvrages relatifs à la chimie, par exemple, seront dispersés sous de multiples rubriques; dans le catalogue systématique ils sont groupés suivant l'ordre logique; le catalogue systématique, difficile à bien faire, parce qu'il s'y trouve toujours une part d'arbitraire ou, si l'on veut, quelque chose de subjectif, est le seul qui soit réellement un guide pour le lecteur.

Page 26, au sujet des ouvrages anonymes, on emprunte à M. Maire une règle mal formulée : si l'auteur d'un ouvrage anonyme au titre se fait connaître lui-même, ou s'il est indiqué dans le privilège, il n'y a aucune raison de faire suivre son nom d'un point d'interrogation. Page 28, *de* n'est pas une particule nobiliaire; c'est là une erreur trop accréditée et contre laquelle on ne saurait trop protester; le *Da* portugais n'est pas une particule, mais un article contracté comme notre *du* ou notre *des*; le *de* hollandais (on aurait dû ajouter « et flamand ») n'est pas davantage une particule, mais un article; c'est en France surtout qu'on a pris l'habitude, fort contestable, de classer à la particule hollandaise *Van*; puisque on l'adopte ici pourquoi, page 97, Van Doorninck est-il classé à Doorninck ? la méthode qui consiste à classer les saints au mot saint est insoutenable. — Page 32, le précepte pour le classement des voyelles infléchies allemandes, et qui consiste à les décomposer et à les classer à ae,oe, ue,est directement contraire à celui que donne le P. Fonck et à l'usage suivi actuellement le plus généralement en Allemagne.

Pour la bibliographie, les auteurs ont à la fois ajouté et retranché à l'original, pas toujours avec un égal bonheur. La *Biblioteca de autores españoles* n'est pas une bibliographie, mais une collection d'œuvres d'écrivains espagnols. Des ouvrages vieillis, comme celui de Fournier, ont trop peu d'utilité pratique pour avoir droit ici à une mention. Le *Boletin de la libreria* n'existe plus, mais est remplacé avantageusement par la *Bibliografia española*. Evans, *American bibliography*, n'est pas un périodique et aurait dû figurer dans la série des bibliographies. Pourquoi n'avoir mis dans les encyclopédies religieuses ni le *Dictionnaire de la Bible* de l'abbé Vigouroux, ni la *Realencyklopädie* de Hauck? Pourquoi, parmi les catalogues de bibliothèques, n'avoir pas fait place à ceux de la Bibliothèque nationale? Puisque les traducteurs ont plus d'une fois changé dans leur bibliographie l'ordre adopté par le P. Fonck, ils auraient dû faire passer les ouvrages de Fabricius de la rubrique « Documents » à la rubrique « Bibliographies ».

E.-G. Ledos.

CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante :

85, rue de Rennes, Paris, 20 juillet 1911.

Monsieur le Directeur,

Le numéro du *Polybiblion* du mois de juin nous apporte un compte rendu analytique et critique, fait par votre collaborateur, M. E.-G. Ledos, de notre ouvrage *Les Manuels scolaires, études sur la religion des Primaires*, où nous lisons les lignes suivantes :

« Comme on le voit, la part principale dans ce travail et la direction de l'ensemble reviennent à M. Georges Valois. Il a déjà été fait ici des réserves formelles sur l'esprit qui anime les ouvrages de cet écrivain, d'ailleurs original et intéressant... Nous sommes cette fois encore obligés de mettre nos lecteurs en garde contre ce qu'ont d'exagéré et de dangereux les doctrines de M. Valois. »

Nous ne pouvons laisser sans protestation les déclarations de votre collaborateur.

Premièrement, nous tenons à marquer que le travail sur les *Manuels scolaires* a été fait en commun et que, si chacun de nous a pris à charge la rédaction de telle partie déterminée, la conception de l'ouvrage, la direction générale de nos études, les principes généraux de l'analyse et de la critique des ouvrages examinés ont été établis par un accord étroit entre les collaborateurs. Les « doctrines » qui sont exprimées dans notre ouvrage nous sont donc communes.

Ceci posé, nous vous prions de remarquer avec nous, Monsieur le Directeur, que votre collaborateur a porté contre nous, à la fin de l'alinéa que nous reproduisons ci-dessus, une accusation singulièrement grave, étant donné le caractère bien connu de l'honorable revue où elle est formulée, et que cette accusation, contrairement aux règles de la critique littéraire et philosophique, n'est appuyée sur aucune preuve. Il nous paraît excessif que le collaborateur d'une revue aussi universellement respectée que *Polybiblion* puisse, sans références, sans discussion, sans preuves, mettre ses lecteurs, dont beaucoup sont les nôtres, « en garde contre ce qu'ont d'exagéré et de dangereux les doctrines de M. Valois », c'est-à-dire contre notre travail commun, et nous venons vous prier, Monsieur le Directeur, de bien vouloir inviter votre collaborateur à expliquer son accusation devant notre commun public et à dire, ainsi qu'il le doit à la réputation de votre revue, ainsi qu'il nous le doit à nous-mêmes et ainsi qu'il le doit à son honneur de critique :

Au nom de quelle autorité (ou de quelle doctrine) spirituelle, politique ou sociale il juge « dangereuses » nos « doctrines ».

A quel point de vue ces doctrines sont dites dangereuses par lui ;

Enfin, par quelles preuves, tirées de notre ouvrage *les Manuels scolaires* il justifie ce jugement.

Nous regrettons, Monsieur le Directeur, d'avoir à vous prier de bien vouloir insérer la présente lettre dans le plus prochain numéro de votre revue, à la place qui lui revient, mais nous sommes certains que vous jugerez que nous n'abusons point de notre droit en vous demandant de placer immédiatement sous les yeux de vos lecteurs notre première protestation.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

GEORGES VALOIS, FRANÇOIS RENIÉ, MARIUS RIQUIER, JEAN HERLUISON.

A cette longue lettre, notre collaborateur réplique simplement :

Je juge inutile une réponse qui risquerait de prolonger la polémique.

E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Le Martyrologe, par JULES BAUDOT. Paris, Bloud, 1911, in-12 de 64 p. (Collection *Science et Religion*.). — Prix : 0 fr. 60.

Après *le Pontifical*, Dom Baudot nous donne une étude sur le *Martyrologe*. Excellent résumé des travaux qui, dans ces derniers temps, grâce surtout à Dom Quentin, ont projeté une vive lumière sur la valeur respective des sources qui du Martyrologe dit hiéronymien ont, par une série d'adjonctions et de perfectionnements, conduit jusqu'au Martyrologe romain actuel, en attendant que celui-ci, bénéficiant des progrès de la critique de bon aloi, corrige les imperfections que les améliorations successives n'ont pu encore faire disparaître.

Après avoir défini le Martyrologe : « Le livre des anniversaires des martyrs, et, par extension, des saints en général, des mystères et des événements qui sont d'une commémoration annuelle dans l'Église », l'auteur trace l'historique de la formation de ce livre. Il en montre l'origine dans les calendriers qui réglaient l'année liturgique des églises locales.

Du rapprochement de ces calendriers est sorti le Martyrologe hiéronymien dont on nous fait connaître les principaux manuscrits. A partir du VIIIe siècle, les brèves notices ajoutées aux noms des saints deviennent plus fréquentes. C'est le début des Martyrologes historiques de Bède, de Florus, d'Adon, pour ne signaler que les principaux. Puis celui d'Usuard qui se perfectionne du Xe au XVIe siècle. Enfin le martyrologe romain. Étude nette, précise, où les travailleurs apprendront la valeur de chaque document.

L'auteur termine l'histoire du Martyrologe en disant que « le style de ce recueil demeure tout empreint de l'onction et de l'enthousiasme qu'inspirait à nos pères leur tendre vénération pour les saints de Dieu ». Il indique alors les usages liturgiques concernant le Martyrologe romain et conclut en appelant ce volume *Le Livre d'or du christianisme*.« L'Église ne le fermera,

dit-il, qu'à l'heure ou sera inscrit au ciel le nom du dernier des élus ». Signalons un *lapsus* à la page 61 ; *disposition* au lieu de *déposition*.

A. VIGOUREL.

La vie économique. *Questions essentielles*, par FRÉDÉRIC PASSY. Paris, Larousse, s. d., petit in-8 de 132 p. — Prix : 1 fr. 20.

Dans ce petit volume, qui a le tort de ne pas être daté, suivant un mauvais usage qui tend à s'introduire mais contre lequel il ne faut pas se lasser de protester, le doyen de nos économistes — il est presque nonagénaire, étant né le 20 mai 1822 — résume ce qui lui paraît essentiel et vital pour la prospérité des sociétés contemporaines. Avec une conviction et une vivacité qui font parfois songer à Frédéric Bastiat, il rappelle nombre de vérités de bonne science économique et de bon sens, qui, aujourd'hui sont souvent perdues de vue ou niées. Et ces propos de sage vieillard ont quelque chose de ceux d'un *Franklin français*, comme dit la petite note rédigée pour la publicité du livre. On pourrait néanmoins y souhaiter quelques retranchements et quelques additions. Par exemple : dans cette phrase : « Rien de plus immoral que de considérer le travail comme un châtiment » (p. 10), je crains que l'on ne voie une allusion malveillante au récit biblique, qui présente comme un châtiment non le travail, mais la peine qu'il nous coûte souvent. Et je regrette que ni dans son chapitre : « L'Homme dans le monde, » ni dans le dernier : « La Loi du progrès », le nom de Dieu n'ait été écrit par l'auteur, qui parle pourtant, en sa Préface, avec une gravité émouvante, de sa fin prochaine et de son suprême examen de conscience.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Aubes et crépuscules. *Lettres d'action sociale.* I. *A la campagne*, par A. LAROPPE. Tours, Cattier, 1910, in-12 de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

On prêche un peu partout l'action sociale. Elle est rarement prêchée avec plus de conviction et de vivacité que dans ce livre, et avec moins d'aigreur. L'auteur n'est pas de ceux qui disqualifient trop vite les traditionnels que l'on déclare « vieux jeu ». Il n'exalte pas l'activité extérieure au détriment de la vie intérieure, qu'il recommande au contraire d'entretenir forte et fervente. Il ne dédaigne pas, pour des inventions nouvelles, l'ancienne et chrétienne charité. Il tient au nom et à la chose. Il montre avec clairvoyance quelle école de dévouement au prochain sont, dans leur modestie et leur simplicité les conférences de Saint-Vincent de Paul.—Les prêcheurs d'action sociale tombent volontiers dans l'un ou l'autre de ces torts : déprécier outre mesure l'action politique ou ne pas faire apprécier assez haut le simple accomplissement personnel des devoirs d'état. M. A. Laroppe me semble bien mériter un peu le premier de ces reproches. Sans prétendre aucunement que tout le monde soit tenu de se jeter à corps perdu dans les mêlées électorales, ne faut-il pas reconnaître que c'est un devoir pour chacun de nous de rechercher et de favoriser le meilleur régime à opposer au désordre politique qui mine la France? Quant au second reproche l'auteur est bien loin de le mériter puisque son héros, pourrait-on dire, est un ancien citadin, revenu jeune se fixer sur un domaine familial, dans la vallée de la Meuse, et se donnant, avec intelligence et avec amour, à son noble métier de cultivateur. Le monde rural, très ouvert aux préoccupations générales de la société contemporaine, est analysé en des lettres vives et attachantes, de ton varié, échangées entre correspondants divers, jeunes gens, jeunes filles,

prêtres, journalistes, instituteur anticlérical. On y trouve, joliment rendues, de profondes et saines impressions de campagne.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Fêtes et coutumes populaires, par CH. LE GOFFIC. Paris, Colin, 1911, petit in-8 de 155 p., avec 15 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume fait partie d'une « Petite Bibliothèque » qui paraît s'adresser à l'adolescence; il ne faut donc pas le traiter en ouvrage de recherche ou de critique. On connaît le talent de M. Ch. Le Goffic, et les sujets qu'il traite dans ce volume le sont avec talent et poésie. En voici les principaux : les fêtes patronales, le réveillon, masques et travestis, le joli mois de mai, les noces en Bretagne, la fête des morts, les feux de la Saint-Jean, danses et musique populaire, une représentation de mystère... M. Le Goffic étant Breton, connaissant et aimant sa Bretagne, ses descriptions de choses bretonnes sont, comme on peut le penser, les plus agréables du volume. On ne recherchera point d'histoire dans ce volume, et l'auteur a eu généralement la sagesse de s'en abstenir, mais pas assez pourtant. Ainsi, juste à la première page, M. Le Goffic nous assure qu'il étonnera fort le peuple « en lui révélant que les boudins de Noël sont un souvenir du sanglier que les Celtes sacrifiaient, au solstice d'hiver, en l'honneur de Bélénus, le dieu solaire ». Les temps de la « celtomanie » ne sont donc point passés ?

H. G.

Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire. Classe de cinquième. *Asie et Insulinde ; Afrique*, par HENRI BUSSON, JOSEPH FÈVRE et HENRI HAUSER. Paris, Alcan, 1910, in-12 cartonné de VI-320 p., avec cartes et grav. — Prix : 2 fr. 80. — Classe de première. *La France et ses colonies*, par HENRI BUSSON, JOSEPH FÈVRE et HENRI HAUSER. Paris, Alcan, 1910, in-12 cartonné de VII-655 p., avec cartes et grav. — Prix : 3 fr. 50.

MM. Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser, — les deux derniers au moins sont bien connus des lecteurs du *Polybiblion*, — ont entrepris de rédiger, conformément aux exigences du programme de 1902, un cours complet de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire. Comme M. Fallex et ses collaborateurs, ils l'ont fait en s'appliquant à mettre en pleine lumière la dépendance mutuelle des phénomènes géographiques et les liens qui existent entre la terre et l'homme; mais à la différence des auteurs si méritants que nous venons de rappeler, ils ne se sont pas préoccupés à la fois des élèves des classes supérieures et du grand public désireux d'avoir un compendium commode et sûr à sa disposition; ils se sont uniquement préoccupés des élèves, et se sont souciés de graduer leurs livres de manière à les rendre profitables et utiles pour ceux auxquels ils sont destinés ; ils ont fait un réel effort pour adapter leur enseignement à l'âge et aux capacités intellectuelles des enfants auxquels ils s'adressaient. C'est ce dont on se rendra compte en examinant simultanément ces deux volumes de leur « Cours de géographie ». Le premier, celui qui s'adresse aux élèves de la classe de cinquième, est écrit dans une langue très simple et très claire, sollicite l'attention et stimule l'intelligence de l'enfant, vise, par le texte et par les gravures, à intéresser l'élève, à lui faire comprendre la nature et la vie; le second, tout en demeurant d'une clarté parfaite, ne craint pas de considérer comme déjà connues un certain nombre de lois générales, de faire

appel à la logique et, par toutes sortes de moyens (indications d'ouvrages à consulter, sujets de devoirs à traiter, courtes descriptions de pays), de provoquer chez le lecteur auquel il est destiné le goût du travail personnel, de l'étude méthodique et du détail concret. Aussi ni les croquis (en partie de pur détail, mais éminemment significatifs) ni les gravures ne sont-ils semblables à ceux qui accompagnent le cours de cinquième; ils ont été choisis dans un autre esprit et habituent l'élève à voir, derrière un paysage, par exemple, l'indication géographique qui s'en dégage; c'est excellent ! — Ainsi se légitime et se justifie la publication de cette nouvelle série d'ouvrages classiques, dont nous attendons avec impatience les prochains volumes, en particulier ceux qui traiteront des « principales puissances du monde » et la « géographie générale ». HENRI FROIDEVAUX.

Le Protestantisme. Ses chefs, ses erreurs, ses méfaits. Autrefois et aujourd'hui, par J. SANTO. Paris, la « *Renaissance française* » s. d. [1910], in-12 de IV — 256 p. — Prix : 3 fr. 50.

Volume de vulgarisation qui, malgré quelque inexpérience historique et littéraire de l'auteur, contient des pages excellentes, inspirées par un ardent amour de l'Église catholique et par un généreux attachement aux traditions de la patrie française. Mais on doit y blâmer des affirmations contestables, des généralisations hâtives et de trop nombreuses violences de langage. Y. B.

L'Instruction publique au royaume de Pologne. Paris, Agence polonaise de presse, 1910, in-8 de IV-123 p. — Prix : 1 fr. 50.

De toutes les luttes politiques, les plus âpres sont celles qui se livrent dans le domaine de l'enseignement. Nous en savons quelque chose en France, où depuis trente ans la franc-maçonnerie poursuit la déchristianisation du pays par une guerre acharnée à l'enseignement catholique. La Russie en Pologne, l'Angleterre en Irlande, la Prusse en Pologne et en Alsace-Lorraine n'emploient pas un autre système pour détruire les traditions nationales qui s'opposent à l'assimilation politique de territoires invinciblement réfractaires à leur domination. La présente brochure est un résumé historique très précis de la lutte scolaire en Pologne. Le tableau de l'état singulièrement prospère de l'enseignement dans ce pays à la fin du XVIIIe siècle intéressera surtout, parce qu'il expose des faits moins connus que ceux qui suivent. Depuis 1831 jusqu'à nos jours se déroule la longue série des mesures tyranniques employées pour russifier la Pologne et pour détruire sa langue, ses mœurs et ses traditions. C'est un mélange d'arbitraire puéril et d'odieuse tyrannie. Le résultat actuel est un abaissement considérable de la valeur intellectuelle et morale de la population, mais en même temps un admirable entêtement de cette population à boycotter l'enseignement officiel. Le gouvernement russe est acculé à une impasse dont il ne peut sortir que par une reculade ou un redoublement de tyrannie. Il n'a pas encore décrété l'enseignement obligatoire. On ne peut songer sans un serrement de cœur aux souffrances qu'une pareille mesure entraînerait chez ce peuple persécuté qui paye cher les inconséquences politiques de ses aïeux. Ce n'est point impunément qu'une nation s'affuble de l'étiquette républicaine. Puisse la France ne pas oublier l'histoire de la république de Pologne ! EUGÈNE GODEFROY.

Overberg Bernard, par le Dr J. Walter. Budapest, Stephaneum, 1711, in-8 de 100 p., avec 9 illustrations hors texte. — Prix : 2 fr. 10.

L'éminent directeur du grand séminaire de Budapest, le Dr J. Walter, vient de publier un portrait de Bernard Overberg, l'initiateur de l'enseignement normal en Allemagne. L'auteur trace d'abord un tableau, qui, pour être exact, n'en est pas moins triste, de ce qu'était l'enseignement au XVIIIe et au XIXe siècle. Bernard Overberg naquit le 1er mai 1754 à Wolflage, près d'Osnabrück; il commença ses études à Rheine, chez les franciscains et les termina à Münster où il fut ordonné prêtre en 1780. Il se consacra à l'instruction du peuple; les maîtres manquaient, ou plutôt leur formation était insuffisante : pour y remédier, Overberg créa un cours de pédagogie. Bientôt son enseignement fut si goûté que des auditeurs, attirés par cette innovation et séduits par la parole persuasive du maître, se consacrèrent à l'instruction des enfants du peuple. Overberg désapprouvait les écoles mixtes qui lui inspiraient des inquiétudes et il avait une haute idée de la valeur éducative des femmes qui peuvent enseigner à leurs élèves « les travaux manuels et les autres travaux spéciaux aux femmes ». Il entrevoyait l'enseignement ménager que nos contemporains pensent avoir découvert. Bernard Overberg fut placé à la tête du séminaire de Münster, il fonda une école à Büren et mourut le 9 novembre 1826. Le Dr Walter a retracé la vie de Bernard Overberg avec beaucoup d'intérêt et son livre donne une idée exacte de l'influence que peut exercer un homme animé d'une idée juste et consacrant sa vie à la faire triompher.

E. Horn.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le 12 juillet est mort à Paris, à 67 ans, un homme dont la vie entière fut un modèle de travail et d'honnêteté et à qui l'érudition française est redevable de travaux historiques et géographiques de la plus haute valeur. Né à Paris, le 18 octobre 1844, d'une famille d'artisans originaire de Champagne, M. Auguste-Honoré Longnon suivit, de 1850 à 1856, les cours d'une école mutuelle, puis exerça la profession de cordonnier jusqu'en 1869. Sa vocation d'historien, de géographe et de médiéviste ayant été remarquée par un de ses compatriotes de Champagne, M. de Barthélemy, archéologue et membre de l'Institut, il ne tarda pas à être associé aux travaux de ce puissant protecteur et à avoir accès à sa riche bibliothèque. C'est dans cette dernière qu'il s'instruisit tout seul, consacrant à la lecture tous ses loisirs. N'étant pas bachelier et ne pouvant, par conséquent, songer à entrer ni à l'École normale ni à l'École des chartes, il suivit, en qualité d'auditeur libre, les cours de l'École pratique des hautes études en 1869, et publia aussitôt un premier ouvrage qui fut bien accueilli : *Livre des vassaux du comté de Champagne et de Brie*, 1192-1222 (Paris, 1869, in-8). Cette publication lui obtint d'être nommé auxiliaire aux Archives nationales en 1870 et archiviste titulaire en 1871. Devenu, en 1879, répétiteur, pour la géographie historique de la France, à l'École des hautes études, il fut chargé, à plusieurs reprises, de suppléer M. Alfred Maury dans sa chaire d'histoire et de morale du Collège de France, et fut enfin appelé à lui succéder comme titulaire en 1892, cette chaire ayant été affectée désormais à la géographie historique de la France. Membre du Comité des travaux historiques et de la Société des antiquaires de France, M. Longnon a été élu membre de l'Aca-

démie des inscriptions et belles-lettres, le 5 mars 1886, en remplacement de Miller. Il laisse un grand nombre d'ouvrages de premier ordre qui se distinguent par un caractère personnel dû surtout à cette autodidactie dont il est un des plus extraordinaires exemples à notre époque. En dehors de celui que nous avons déjà mentionné, nous citerons seulement les suivants : *Études sur les Pagi de la Gaule* (Paris, 1871-1872, in-8); — *Pouillé du diocèse de Cahors* (Paris, 1874, in-4); — *Rôles des fiefs du comté de Champagne sous le règne de Thibaud le Chansonnier* (Paris, 1877, in-8); — *Étude biographique sur François Villon* (Paris, 1877, in-8); — *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle* (Paris, 1878, in-8, avec atlas), honorée du premier prix Gobert par l'Académie des inscriptions; — *Paris pendant la domination anglaise*, 1420-1456 (Paris, 1878,in-8); — *Documents parisiens sur l'iconographie de saint Louis* (Paris, 1882, in-8); — *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours* (1884-1889, gr. in-8); — *Polyptique de l'abbaye de Saint-Germain des Prés* (1886); — *Dictionnaire topographique du département de la Marne* (Paris, 1891, in-4); — *Polyptique de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, rédigé au temps de l'abbé Irminon* (Paris, 1886-1895, 2 vol. in-8); — *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie* (Paris, 1902-1904, 2 vol. in-4); — *Pouillés de la province de Tours* (Paris, 1903, in-4); — *Pouillés de la province de Rouen* (Paris, 1903, in-4); — *Pouillés de la province de Sens* (Paris, 1904, in-4); — *Pouillés de la province de Lyon* (Paris, 1904, in-4). M. Longnon a donné en outre de nombreux articles à la plupart des revues spéciales d'érudition et principalement au *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* qu'il dirigea depuis 1875.

— Un autre deuil, non moins sensible, a frappé également l'Institut et le Collège de France. Le directeur de ce dernier établissement, M. Pierre-Émile Levasseur, l'illustre économiste et géographe, est mort dans les premiers jours de juillet à 83 ans. Né à Paris le 8 décembre 1828, il fit ses études au collège Bourbon et entra à l'École normale en 1849, puis fut successivement professeur de seconde au lycée d'Alençon, professeur de rhétorique à Besançon, puis, à Paris, professeur de seconde au lycée Saint-Louis et ensuite professeur d'histoire au lycée Napoléon. Membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes en 1861, il fut élu, en 1868, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Duchâtel. Un peu plus tard on lui confia les chaires d'histoire des doctrines économiques et de géographie au Collège de France, d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers et enfin, de statistique et de géographie économique à l'École libre des sciences politiques. M. Levasseur a pris une part active à tous les congrès internationaux de statistique et de géographie tenus en Europe et en Amérique et s'est adonné avec le plus grand zèle à l'œuvre de propagation et d'organisation de l'enseignement de la géographie dans notre pays. Trois fois de suite, il obtint des prix aux concours de l'Académie des sciences morales et politiques sur des questions historiques et économiques. Le nombre des publications dont il est l'auteur est considérable. En voici une liste qui est loin de les comprendre toutes : *Recherches historiques sur le système de Law* (Paris, 1834, in-8) et *De pecuniis publicis apud Romanos* (Paris, 1834, in-8), thèses de doctorat; — *La Question de l'or* (Paris, 1858, in-8); — *Histoire des classes ouvrières en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution* (Paris, 1859, 2 vol. in-8); — *La France industrielle en* 1789 (Paris, 1865, in-8); — *L'Imprévoyance et l'épargne* (Paris, 1866, in-8); — *Du Rôle de l'intelligence dans la production* (Paris, 1867, in-8); — *Cours d'économie rurale, industrielle et commerciale*

(Paris, 1863, in-18); — *L'Étude et l'enseignement de la géographie* (Paris, 1871, in-18); — *La France avec ses colonies* (Paris, 1878, in-18); — *La Population française* (Paris, 1889-1892, 3 vol, in-8); — *Les Alpes et les grandes ascensions* (Paris, 1889, gr. in-8); — *Le Brésil* (Paris, 1890, 2 vol. in-4); — *L'Organisation des métiers dans l'empire romain* (Paris, 1899, in-8); — *L'Ouvrier américain* (Paris, 1897, 2 vol. in-8); — *L'Enseignement primaire dans les pays civilisés* (Paris, 1897, in-8); — *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France avant* 1789 (Paris, 1900-1901, 2 vol. in-8); — *Les Études sociales sous la Restauration. Saint-Simon, Fourier* (Paris, 1902, in-8); — *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France de* 1789 *à* 1870 (Paris, 1902-1903, 2 vol. in-8). M. Levasseur a rédigé en outre toute une série de *Cours de géographie*, à l'usage de diverses classes de l'enseignement secondaire, des lycées de filles et des écoles primaires supérieures. Après avoir donné une nouvelle édition de l'*Atlas universel de géographie* de Brué (Paris, 1875, in-fol.), il a publié lui-même un *Grand Atlas de géographie physique et politique* (Paris, 1890-1892, in-fol.).

— Le Dr Charles Nélaton, chirurgien de l'hôpital Boucicaut, est mort subitement au château du Déluge, près de Marcoussis (Seine-et-Oise), le 22 juillet, à 60 ans. Fils de l'illustre Auguste Nélaton, chirurgien de Napoléon III, il marcha sur les traces de son père et s'acquit à son tour une réputation méritée grâce à son habileté comme opérateur et à la science qu'il a déployée dans plusieurs études fort estimées des spécialistes. Interne des hôpitaux, en 1876, docteur en 1880, il était nommé, au concours, chirurgien des hôpitaux de Paris en 1881, puis agrégé de la Faculté de Paris, en 1889. La Société de chirurgie à laquelle il appartenait en avait fait son vice-président. Les ouvrages publiés par le Dr Charles Nélaton sont : *Des Épanchements de sang dans les plèvres consécutifs aux traumatismes*, thèse (Paris, 1880, in-8) ; — *La Tubercule dans les affections chirurgicales* (Paris, 1883, in-8); — *Rapports du traumatisme avec les affections cardiaques* (Paris, 1886, in-8), etc.

— L'Amérique espagnole vient de perdre sa personnalité littéraire la plus éminente en Don Rufino José Cuervo, fin lettré et philologue de premier ordre, mort à Paris, le 18 juillet, à 67 ans. Né à Bogota (Colombie), en 1844, il habitait la France depuis une trentaine d'années. Très apprécié de nos romanistes, M. Cuervo est l'auteur d'un *Dictionnaire de la langue castillane*, malheureusement inachevé, qui est un modèle d'érudition, et de *Notes sur le langage de Bogota*, ouvrage qui obtint un grand succès en Amérique. Il collaborait en outre activement à diverses revues françaises : la *Romania*, la *Revue hispanique*, le *Bulletin hispanique*, etc.

— Le duc Louis-Charles de la Trémoille, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, où il avait remplacé l'orientaliste Ménant, est mort au commencement de juillet, à 73 ans. Outre divers essais sur l'histoire de l'Écosse et une savante description des sculptures de Solesmes, il laisse une œuvre historique considérable, dont il avait puisé les éléments principalement dans les magnifiques archives de sa famille. Nous n'en citerons que les volumes suivants : *Archives d'un serviteur de Louis XI, documents et lettres* (Paris, 1888, in-4); — *Les La Trémoille pendant cinq siècles* (Nantes, 1890, in-4); — *Souvenirs de la Révolution. Mes parents* (Paris, 1901, in-4); — *Une Famille royaliste irlandaise et française* (Paris, 1901, in-4); — *Madame des Ursins et la Succession d'Espagne* (Paris, 1902-1905, 5 vol. in-4); — *Mon grand-père à la Cour de Louis XV et à celle de Louis XVI* (Paris, 1904, in-4).

— On annonce encore la mort de MM. : Louis-Alphonse ADRIAN, le chimiste distingué, aussi connu à l'étranger qu'en France, mort le 1er juillet à Paris, à 79 ans, lequel laisse de nombreux et importants mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Étude historique sur les extraits pharmaceutiques, comprenant la description des divers procédés et appareils ayant servi à l'extraction des principes actifs des végétaux et à leur concentration* (Paris, 1899, in-8) et *Du Rôle des poudres alimentaires en thérapeutique* (Paris, 1891, in-8); — Antonin BERGOUGNAN, rédacteur au *Temps*, mort à Paris, au commencement de juillet, à 57 ans; — le marquis C.-J. DE BOUTHILLIER-CHAVIGNY, professeur de français à l'Université Harvard (États-Unis), mort dernièrement à 54 ans; — Émile DUBRAY, ingénieur, directeur du *Nord métallurgique*, mort dernièrement, à 67 ans; — Edmond FRANCK, qui appartint longtemps au service parlementaire des *Débats*, puis à *l'Illustration*, mort en juillet, à Paris; — François Hippolyte GARNIER, le chef de la maison d'édition parisienne bien connue par les nombreuses et importantes collections qu'elle a publiées, mort en juillet, à 97 ans; — MERCADIER, savant physicien, ancien directeur des études à l'École polytechnique, inventeur du télégraphe multiple, mort à la fin de juillet, à 75 ans; — Jean DE MITTY, de son vrai nom Golfineanu, écrivain d'origine roumaine, devenu Français d'esprit et de goût, mort à la fin de juillet, à Rueil, lequel a publié avec notes et Introduction : *Œuvres posthumes de Stendhal* (Paris, 1897, in-12) et a eu la bonne fortune de découvrir dans la Bibliothèque de Grenoble le manuscrit original et inédit de *Lucien Leuwen*, dû à l'auteur de *la Chartreuse de Parme*; — Charles MOLINIER, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de l'Université de Toulouse, mort en cette ville, le 12 juillet, à 68 ans, lequel s'était fait connaître par une thèse intitulée : *L'Inquisition dans le midi de la France aux treizième et quatorzième siècles* (Paris, 1880, gr. in-8), par ses études sur les derniers Albigeois et ses publications de textes inédits relatifs à l'histoire politique, littéraire et religieuse du midi de la France au moyen âge, entre autres : *De Fratre Guillelmo Pelisso veterrimo inquisitionis historico* (Paris, 1880, in-8), thèse, etc.; — Léon NUNÈS, journaliste et auteur dramatique, mort dernièrement à Paris; — le vicomte Albert RÉVÉREND, généalogiste connu, mort à Paris au milieu de juillet, à 67 ans, lequel continuait la publication de l'*Annuaire de la noblesse de France*, fondé en 1843, par M. Borel d'Hauterive, et avait écrit l'*Armorial du premier Empire* (Paris, 1894-1897, 4 vol. in-4), *l'Armorial de la Restauration* (Paris, 1905, in-fol.) et *Titres, anoblissements et pairies de la Restauration*, 1814-1830 (Paris, 1904-1906, 6 vol. gr. in-8); — Gaston RAYNAUD, archiviste-paléographe, bibliothécaire honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, administrateur de la Société des anciens textes français, mort à Boulogne, près Paris, le 28 juillet, à 61 ans, lequel a publié divers ouvrages sur l'ancienne littérature française, notamment : *Eustache Deschamps, sa vie, ses œuvres, son temps. Étude historique et littéraire sur la seconde moitié du* XIVe *siècle.* (Paris, 1904, in-4); — Xavier DE RICARD, poète, journaliste et romancier, mort dernièrement à l'hôpital de la Conception, à Marseille, lequel avait lancé sous l'Empire un périodique d'opposition, la *Revue du progrès*, fut un des principaux rédacteurs du *Parnasse contemporain*, de la *Cigale* et de la *Lauseto*, organe du félibrige languedocien, et avait fondé un journal français au Paraguay; — le R. P. ROLLIN, ancien professeur de rhétorique aux collèges d'Amiens et de Reims que dirigeaient les jésuites, prédicateur distingué, mort à Cannes, dans le courant de juin; — Jean-François-Marie-Marcellin SEGUIN, recteur honoraire, mort à la fin de juin.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Henri Berchmans, professeur à l'Académie des beaux-arts, ancien professeur à l'Athénée royal belge, mort à Liège, au commencement de juillet; — J. Bols, ancien professeur de l'institut Saint-Louis de Bruxelles, mort à la fin de juillet, à l'âge de 82 ans; — Sir Percy Bunting, journaliste anglais, qui dirigeait la *Contemporary Review* et le *Methodist Times*, mort au milieu de juillet, à 75 ans; — H. G. Dakyns, professeur pendant 25 ans au « Clifton College », mort subitement à Haslemere (Angleterre) le 28 juin, à 73 ans, lequel laisse une bonne traduction anglaise des œuvres de Xénophon et a aidé M. H. F. Brown à publier dans *The Golden Treasury Series* un choix de poésies de T. E Brown; — Edward Dicey, journaliste anglais, mort à Londres en juillet; — Paul Ewald, professeur d'exégèse du Nouveau Testament à l'Université allemande d'Erlangen, mort dernièrement en cette ville, à 55 ans, lequel est l'auteur de nombreux ouvrages, entre autres : *Ueber das Verhältniss der systematischen Theologie der Evangelien* (Leipzig, 1895, in-8) ; *Ueber die Glaubwürdigkeit der Evangelien* (Leipzig, 1897, in-8); *Religion und Christentum* (Leipzig, 1898, in-8), etc.; — le chanoine Fourez, musicien distingué, qui a composé de nombreux cantiques religieux, mort à Châtelet (Belgique), le 22 juillet, dans sa 71e année; — Dr Emmanuel von Hieler, professeur d'anatomie pathologique à l'Université autrichienne d'Innspruck, mort en juin; — Dr. Paul Huber, éditeur allemand, mort à Kempten, en juillet, à 30 ans; — S. H. Joyes, ancien professeur à l'Université d'Oxford devenu journaliste, rédacteur à la *St. James Gazette*, sous-directeur du *Standard*, auteur de deux ouvrages sur M. Chamberlain, d'une traduction de Juvénal et du volume : *The Life of Marquis of Salisbury*, mort à Londres, à la fin de juin; — Dr. Richard Klebs, professeur de géologie à Königsberg (Prusse), mort en cette ville, en juin, à 62 ans; — le R. P. Koeckelkoren, qui a successivement professé dans les collèges de Tournai, Bruxelles, Gand, Namur, Verviers, Charleroi, mort en cette dernière ville, le 22 juillet, à l'âge de 70 ans; — Dr. Franz Kral, professeur de mycologie technique à l'École technique supérieure allemande de Prague (Bohême), mort en cette ville, en juin, à 65 ans; — l'abbé Lefever, professeur au collège Saint-Jean Berchmans d'Anvers, mort en cette ville le 23 juillet, à l'âge de 41 ans; — Dr. August Oncken, ancien professeur d'économie politique à l'Université suisse de Berne, mort en juillet, à Schwerin, à 67 ans; — Dr. Johannes Otzen, ingénieur allemand, auteur d'ouvrages sur l'architecture, tels que : *Ueber Grundsätze der Formsteinverwendung* (Berlin, 1887, in-8) ; *Gothische Bauornamente* (Berlin, 1888, in-fol.) et *Ausgeführte Bauten* (Berlin, 1890, in-fol.), mort à Berlin, le 8 juin, à 72 ans; — le R. P. de Peuter, S. J., tour à tour recteur des collèges de la Compagnie de Jésus à Gand, Alost, Bruges, Turnhout et Courtrai, mort à Lierre (Belgique), le 5 juillet, dans sa 68e année; — Mgr Schleyer, inventeur du volapuck, mort vers la fin de juillet, à Constance (Suisse), à l'âge de 80 ans ; — David Scott, bibliothécaire et administrateur du Musée de Peterhead, ancien rédacteur au *Sentinel* de cette même ville, auteur d'un volume de poésies locales intitulé : *The Grass of Parnassus*, mort à la fin de juin; — Dr. Hermann Senator, professeur de médecine à l'Université de Berlin, mort à Tegel, le 14 juillet, à 77 ans; — Johans Svendsen, compositeur de musique très distingué, capellmeister de la cour de Danemark, mort en juin, à Christiania, à l'âge de 71 ans; — Dr. Paul Vogel, directeur du gymnase de la reine Carola à Kissingen (Allemagne), mort en cette ville, le 10 juillet ; — Adolphe Wilbrandt, qui, après avoir abordé le journalisme politique à Munich, a écrit un grand

nombre de drames en vers qui ne sont plus guère joués aujourd'hui sur les scènes allemandes, mort à Rostock, le 12 juin, à l'âge de 74 ans; — Jules Wytynck, poète et auteur dramatique flamand, mort à Gand, à l'âge de 70 ans, en juin.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le 30 juin, M. Cagnat lit une communication de M. Albertini, au sujet d'une épitaphe indiquant le nom véritable (Suestatium) de l'antique Segisamo, en Espagne. — Il donne aussi connaissance d'une note de MM. Homo, Germain de Montauzan et Fabia, au sujet d'une mosaïque romaine découverte à Fourvières, dans des fouilles entreprises sous les auspices de la Faculté des lettres de Lyon. — M. le Dr Capitan entretient l'Académie de projecteurs destinés à lancer le javelot, et employés par les Péruviens avant la conquête de l'Amérique. — M. Dieulafoy demande des précisions. — M. Schlumberger explique l'usage d'un instrument qui servait à imprimer les flans en plomb qui garnissaient les bulles officielles sous le Bas-Empire. M. Prou insiste sur l'emploi d'un instrument en fer pour sceller au moyen âge les bulles pontificales. — M. Clément Huart commente un texte qui remonte au xe siècle, trouvé dans les manuscrits de la collection Pelliot. — M. R. Pichon propose, d'après le manuscrit de Milan, une lecture nouvelle de certains passages du *De vita beata* de Sénèque. — Le 7 juillet, M. le secrétaire perpétuel annonce, d'après une lettre de M. Holleaux, directeur de l'École d'Athènes, la découverte à Délos, sous le Serapeion, d'une quantité considérable d'objets votifs. — Il communique aussi et commente la photographie d'un plan topographique de Rome au IVe siècle, dressé par M. Bigot. — M. Schlumberger présente des aquarelles exécutées par M. Saltzmann, relatives à des fresques découvertes à Rhodes. — M. le président prononce l'éloge de M. le duc de la Trémoille, associé libre de l'Académie, récemment décédé. — Le 12 juillet, M. le comte Durrieu exprime, au nom de M. Hulin, l'opinion que les peintures du manuscrit Trivulzio sont, en grande partie, dues à la main des frères Van Eyck. — Le 21 juillet, M. Cagnat lit une lettre de M. Basset, relative à la découverte d'une stèle en latin et en lybique; une autre de M. Maise, dans laquelle il est question d'un amas d'amphores romaines découvert dans le Rhône; une troisième dans laquelle M. Fabia rend compte du résultat des fouilles pratiquée à Fourvières. — M. le secrétaire perpétuel et M. Cagnat échangent leurs observations à ce sujet. — M. le marquis de Vogüé lit une lettre de M. Clédat annonçant la découverte, le long de la route d'Égypte en Syrie, d'un monument, que M. Clermont-Ganneau croit pouvoir identifier avec le tombeau de Pompée. — M. le marquis de Vogüé lit en deuxième lecture son mémoire sur les citernes de Ramleh. — M. Carcopino fait ressortir l'importance des fouilles entreprises, avec une subvention du gouvernement italien, sur l'emplacement d'Ostie, et qui ont amené des résultats intéressants.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er juillet, M. Victor du Bled lit une histoire anecdotique de l'Académie française depuis 1789. — Le 8 juillet, M. le comte d'Haussonville lit une note sur l'aspect de Londres au moment du couronnement de Georges V. Le 22 juillet, M. Chuquet prononce l'éloge funèbre de M. Levasseur, récemment décédé.

Congrès. — Les 15, 16 et 17 septembre prochain, la ville de Bourges verra s'assembler dans ses murs un congrès que nous saluons, dès à présent, avec sympathie. Il s'agit d'un congrès régionaliste. A cette occasion a paru, avec la date de août-septembre 1911, le 1er numéro de la 5e série d'un pé-

riodique mensuel intitulé : *Le Réveil de la Gaule*, lequel est tout entier consacré aux futures « Trois grandes journées régionalistes de Bourges, 15, 16, 17 septembre 1911, sous la présidence d'honneur de Frédéric Mistral. » Dans le numéro précité du *Réveil de la Gaule*, le sculpteur berrichon M. Jean Baffier, organisateur de l'importante manifestation qui se prépare, s'exprime ainsi : « La Fédération régionaliste française, qui compte de nombreuses notabilités appartenant à tous les partis politiques, dans la représentation nationale, dans l'Université, dans le barreau, dans l'industrie, dans l'agriculture, dans les arts et métiers, a décidé, sur notre proposition, de faire cette année une grande assemblée des provinces de Gaule à Bourges, pour traiter les questions les plus urgentes à l'heure présente, concernant la décentralisation et le régionalisme. » L'accord est donc universel. Ajoutons que le même numéro renferme quantité de lettres d'adhésion au Congrès, presque toutes signées de noms connus. C'est comme un dossier comportant « un ensemble d'opinions variées sur le régionalisme, exprimées par des personnalités de tous les partis, de toutes les classes sociales et qui est des plus instructifs. » — Nous n'avons pas à noter ici les fêtes dont la ville de Bourges sera le théâtre dans la circonstance, mais nous devons indiquer brièvement le programme du congrès régionaliste. Il comprend trois parties : I. *Partie générale* : *Discours d'ouverture*, par M. Louis Pauliat, président du congrès; — *Le Régionalisme et les économies*, par M. Charles Beauquier; — *Le Régionalisme et la Réforme administrative*, par MM. Louis Marin, Lefas, Rolland, Désiré Ferry; — *Le Régionalisme économique et social*, par MM. Jules Mihura, E. Antonelli, H. Hertz et F. Charpin; — *La Doctrine régionaliste*, par M. J. Charles-Brun. — II. *Partie locale* : *Pour la ville de Bourges, capitale de la grande région du centre* : A. *Histoire de Bourges, des peuples bituriges et limitrophes*; B. *Bourges: centre et cœur de la Gaule, tête des grandes voies ferrées. Des considérations historiques, stratégiques, tactiques, plus de trente fois séculaires, ont fait de Bourges la ville sainte des Gaules*; C. *Bourges, centre et cœur des Gaules, tête des grandes voies ferrées, tête de commandement, ville d'art de premier ordre, doit-elle garder sa personnalité morale initiale constituée par ses formes d'architecture locale ?* — III. *Pour la terre de Berry et autres lieux d'alentour* : A. *Protection des monuments naturels*; B. *Protection des monuments façonnés*; C. *Conservation de la tradition orale*; D. *Mise en valeur des monuments écrits*; E. *Protection des arts locaux*; F. *Création d'un grand syndicat d'initiative pour la région du Centre.*

Espérons que ce congrès sera suivi de beaucoup d'autres dans les capitales des principales provinces de France, celles, au moins, qui furent, avant la Révolution, sous l'autorité d'un intendant, et dont l'opinion publique réclame la résurrection. La résurrection ! Est-ce bien le mot qui convient? Car en dépit de leur dépècement en fragments de territoire dits départements — plus absurdes que jamais à une époque où, grâce aux chemins de fer, au télégraphe et au téléphone, l'administration est rendue si facile — nos provinces historiques ont gardé leur pleine et consciente personnalité, si bien que, parmi leurs originaires, nul ne s'est qualifié que de Champenois, Bourguignon, Breton, Berrichon, Franc-Comtois, Picard, Normand, Dauphinois, Provençal, etc. Le département, sous ce rapport, est donc resté chose morte dès le premier jour. Et il le sera jusqu'à sa disparition. En conséquence, l'avenir appartient à la province reconstituée, au régionalisme, comme l'on dit à présent. C'est, en somme, ce que M. Louis Pauliat, sénateur « du Berry » expose fort bien dans une lettre adressée à M. Baffier, le 6 janvier 1911, de laquelle nous extrayons le passage suivant : « Aujourd'hui,

écrit-il, ... on est élevé dans le dédain et des provinces et de la ville natale, et, dès l'âge le plus tendre, on tourne tous nos yeux et toutes nos aspirations vers Paris. L'éducation et l'instruction que l'on donne ont, sinon pour but délibéré, du moins pour conséquence de faire des déracinés, des idéologues, des rêvasseurs. Aussi manquons-nous de plus en plus d'hommes de caractère, de volonté et, partant, d'énergie, et, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, la France subit-elle une éclipse dont il nous tarde de la voir sortir. Elle ne se relèvera et ne pourra retrouver ses qualités natives que lorsque, comme Antée, elle aura repris contact avec la terre, c'est-à-dire avec ses traditions et ses origines, et que le jour où toutes nos régions reconstituées seront revenues à leur processus intellectuel et qu'il leur sera permis, par l'autonomie et la décentralisation, d'obéir à leur poussée naturelle. »

Les adhésions au Congrès régionaliste de Bourges doivent être adressées d'urgence au Secrétariat général de la Fédération régionaliste française, 37, rue de l'Abbé-Grégoire, à Paris, VIe arr. Le droit d'inscription est de 5 francs.

Les Amis de la langue française. — Tel est le titre d'une nouvelle société qui vient de se fonder par l'initiative de M. Adolphe Aderer « pour la défense du génie français et la protection de la langue française contre les mots étrangers, les néologismes inutiles et toutes les déformations qui la menacent. » Il est incontestable que, si des emprunts discrets à l'étranger peuvent se justifier et aider parfois à l'enrichissement de la langue, elle ne peut, au contraire, qu'être défigurée et rendue barbare par l'envahissement de tous ces vocables étrangers que nous voyons s'étaler partout. « Quand nous allons chercher un mot à l'étranger, dit M. Aderer, nous ne nuisons pas seulement à notre langue, dont nous altérons la physionomie et détruisons la régularité : nous abdiquons aussi un peu du génie de la France et de sa fierté en faisant l'aveu implicite de la supériorité du peuple auquel nous mendions ce terme. » L'Association des Amis de la langue française « a comme but la défense du génie français et de la tradition nationale contre les influences qui pourraient les altérer; elle défend particulièrement la langue française contre l'introduction de vocables étrangers qui font tomber en désuétude des mots de vieille souche française; elle s'efforce, quand des expressions étrangères sont définitivement consacrées, de ramener à leur égard l'usage qu'avaient nos pères de prononcer et d'écrire à la française les termes qu'ils empruntaient à l'italien, à l'espagnol ou à l'anglais de façon à ne plus mêler dans le discours français des sons et des syllabes contraires au caractère de notre prononciation et de notre orthographe. Notre ligue s'attache, ajoute M. Aderer, à répandre dans toutes les classes de la société française la notion que l'intégrité de la langue intéresse notre patriotisme au même titre que celle du territoire; elle rappelle la longue domination de la langue française depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours, apprenant à tous à en être fiers comme de notre plus grande gloire et de notre plus magnifique monument national; elle montre enfin que l'emploi toujours inutile de mots étrangers dans la littérature, dans la presse, dans les usages mondains et dans la terminologie de l'industrie et des métiers porte atteinte au prestige de la France et cause ainsi, par contre-coup, un préjudice à notre puissance d'expansion et à notre commerce... Nous convoquons à notre groupement, pour qu'ils nous aident et nous encouragent, tous les Français qui veulent se dispenser d'obéir à une mode dangereuse, persuadés qu'il y a aussi quelque élégance à parler français en français. » Dans cette revue, où l'on a toujours tenu en honneur les vieilles traditions françaises, nous ne pouvons qu'applaudir

dir à la fondation de cette nouvelle société, lui souhaiter beaucoup d'adhérents, et nous espérons bien que nos lecteurs ne seront ni les derniers ni les moins empressés à lui assurer leur concours.

Mélanges Wilmotte. — Nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur donnant la composition des volumes de Mélanges que de plus en plus on prend l'habitude de publier en l'honneur d'hommes qui se sont distingués par leurs travaux ou leur enseignement. Les élèves que, depuis 1885, M. Maurice Wilmotte forme à la connaissance des langues romanes à l'Université de Liège, les amis qu'il a su acquérir, les érudits qui ont apprécié ses travaux, notamment sur la dialectologie wallonne, se sont réunis pour fêter en 1910 le 25e anniversaire de son enseignement. De là, un gros recueil de *Mélanges de philologie romane et d'histoire littéraire offerts à M. Maurice Wilmotte* (Paris, H. Champion, 1910, in-8 de 1 000 p. en 2 vol.). Il contient, outre une bibliographie des travaux scientifiques de M. Maurice Wilmotte (à côté de ces travaux, M. Wilmotte s'est occupé de politique et il dirige le journal *l'Express*), les mémoires suivants : Abel (G.), *Le Labeur des de Goncourt*; — Baldensperger (F.), *Lettres inédites de Littré et de son père à A. W. Schlegel*; — Bédier (J.), *Un Fragment de chansonnier inédit du* XIIIe *siècle* (avec fac-simile); — Bonnard (J.), *Monologue de la reine d'Égypte dans le poème biblique de Malkaraume*; — Bourciez (E.), *Le Démonstratif dans la Petite Gavacherie*; — Bovy (A.), *Comment la littérature française classique et la littérature moderne peuvent s'éclairer mutuellement*; — Charlier (G.), « *L'Escoufle* » *de* « *Guillaume de Dole* »; — Clédat (L.), *L'Expression «quitte à »*; — Cohen (G.), *La Scène des pèlerins d'Emmaüs. Contribution à l'étude des origines du théâtre comique*; — Constans (L.), *Un Précurseur des Félibres, Claude Peyrat, prieur de Pradinas*; — Horion-Delchef (Mme), *Les Œuvres de Mme de Graffigny. Les Lettres péruviennes. L'Exotisme dans la littérature*; — Dottin (G.), *Quelques faits de sémantique dans les parlers du Bas-Maine*; — Gauchat (L.), *Les Noms gallo-romains de l'écureuil* ; — Gérard-Gailly (E.), *Hélène Gillet. Une exécution capitale au* XVIIe *siècle* ; — Horning (A.), *Wortgeschichtliches aus den Vogesen*; — Jeanroy (A.), *Les Chansons pieuses du Ms. fr.* 12483 *de la Bibliothèque nationale*; — Lanson (G.), *Le Tableau de la France de Michelet. Notes sur le texte de* 1833; — Lefranc (A.), *Un Procès littéraire à reviser. Molière et l'abbé Cotin*; — Leite de Vasconcellos, *Mínçalhas Gallegas*; — Marignan, *Quelques ivoires représentant la crucifixion et les miniatures du sacramentaire de Metz*; — Menendez Pidal, *Romance del nacimiento de Sancha Abarca* ; — Meyer-Leübke, *Die Aussprache des altprovenzalischen u*; — Monod (G.), *Michelet et les Flandres. Voyage de* 1837; — Novati (Fr.), *La Canzone popolare in Francia e in Italia nel più alto media evo*; — Paschal (L.), *Les Modes de la sensibilité chez les écrivains*; — Pélissier (L. G.), *Lettres inédites de Mistral*; — Picot (E.), *Une Querelle littéraire aux palinods de Dieppe au* XXe *siècle* ; — Pirson (J.), *Pamphlets bas-latins du* VIIe *siècle* ; — Prou (M.), *Notes sur le latin des monnaies mérovingiennes* ; — Rajna (P.), *S. Mommoleno e il linguaggio romanzo*; — Raynaud (G.), *Deux nouvelles Rédactions françaises de la légende des danseurs maudits*; — Roy (E.), *Notes sur les deux poètes Jean et Mathurin Régnier*; — Salverda de Grave, *Recherches sur les sources du Roman de Thèbes*; — Schneegans (H.), *Notice sur un calendrier français du* XIIIe *siècle* ; — Souriau (M.), *Les Lettres de Ducis à Népomucène Lemercier*; — Stengel, *Huons aus Auvergne keuschheitsprobe, Episode aus der franco-venezianischen Chanson de geste von Huon d'Auvergne, nach den drei erhaltenen Fassungen, der Beriner, Turinerl und Paduaner*; — Stimming, *Neufranzoesisches « tollé »*; — Suchier et Gues-

non, *Deux Trouvères artésiens. Baude Fastoul et Jacques le Vinier. Document inédit avec fac-simile et commentaire*; — Thomas, *La Genèse de la philosophie et le symbolisme dans « La Vie est un songe » de Calderon*; — Ubrix (T.), *Les Chansons inédites de Guillaume le Vinier d'Arras*. Texte critique avec les variantes de tous les manuscrits;—Van Hamel, *L'Ame littéraire de la France*;— Vising (J.), *La Stylistique est-elle possible?* — Wahlund, *Bibliographie der-franzoesischer Strassburger Eide vom Jahre* 842; — Weston (Miss J.), *A hitherto unconsidered aspect of the Round Table.*

La France franciscaine. — Un ancien élève de l'École des chartes, qui a donné quelque collaboration à notre recueil et qui est aujourd'hui à la tête d'une importante librairie lilloise, M. René Giard, 2, rue Royale, à Lille, vient de fonder une Société d'histoire et d'archéologie consacrée à l'étude des ordres de saint François en France du XIIIe au XIXe siècles. La France franciscaine, dont M. Giard est l'administrateur, en même temps que le fondateur, a pris pour devise la phrase célèbre de Thomas de Celano sur saint François : *Diligebat Franciam ut amicam corporis Domini*. Elle entend ne laisser en dehors de son cadre rien de ce qui touche à l'histoire en France des trois ordres franciscains; elle y fait même rentrer les couvents qui, pour être aujourd'hui hors des limites territoriales de notre pays, n'en ont pas moins appartenu jadis à des provinces françaises et les religieux étrangers qui ont séjourné en France; elle n'en exclut pas les Français qui ont été entraînés hors de la mère patrie. La cotisation annuelle de 5 francs donne droit à la réception d'un volume. Espérons que la nouvelle société, en se maintenant sur le terrain critique, méritera bien de tous les amis des choses franciscaines.

La Destinée de trois bibliothèques celtiques. — La bibliothèque philologique de Whitley Stokes, dont nous avons annoncé la mort en juin 1909 (*Polybiblion*, t. CXV, p. 536-537) a été généreusement donnée par ses filles à l'Université de Londres. La remise de la bibliothèque a eu lieu officiellement le 9 décembre 1910, dans une cérémonie qui a été une sorte de fête littéraire de commémoration. Des discours ont été prononcés par Sir Charles Lyall, le professeur Kuno Meyer, Lord Reay et plusieurs professeurs de l'Université de Londres, rappelant la brillante carrière du savant et rendant hommage à ses divers mérites dans les ordres de la philologie, de l'étude du droit et de l'administration de l'Inde. Ces discours ont été réunis dans une élégante brochure, tirée à petit nombre pour les celtistes et les amis de l'illustre philologue. Cette bibliothèque comprend environ 3 500 volumes et brochures. — La bibliothèque du feu professeur H. Zimmer, de Berlin (voir *Polybiblion* de septembre 1910, t. CXIX, p. 274-275) a été vendue par la famille du philologue directement à la nouvelle Université nationale d'Irlande. Elle y est aujourd'hui installée et partagée en sept sections : un journal de Dublin, *the Irish Independent*, qui en parlait en détail et avec admiration (dans son numéro du 19 décembre 1910), disait qu'elle se compose de 7 000 volumes et brochures, et que tous les pays celtiques y sont représentés d'une façon à peu près complète. — Voilà donc deux bibliothèques qui, mises dans des bibliothèques publiques à la disposition des jeunes générations de celtistes, leur éviteront bien des tâtonnements, des recherches et du temps perdu. La bibliothèque philologique de feu d'Arbois de Jubainville ne devait pas être moins considérable et moins précieuse, mais elle sera dispersée et ne laissera même pas, avant de disparaître, le souvenir d'un catalogue spécial. La librairie G. Fock, de Leipzig, a publie en avril 1911, un catalogue de *Germanistik* dont les livres provenaient dé

bibliothèques de savants récemment défunts parmi lesquels « d'Arbois de Jubainville, Paris ». En même temps, la librairie Plihon et Hommay, de Rennes, publiait son catalogue XXII où la Bibliographie bretonne était précédée de cet avis : « La Bibliothèque bretonne-armoricaine de M. d'Arbois de Jubainville forme cette 2e partie... ». Nous ne savons encore ce que sont devenus les autres livres celtiques et philologiques de l'illustre érudit : ils figureront sans doute un jour ou l'autre dans quelque catalogue de librairie, en France ou en Allemagne,

Paris. — M. E. Renart (2, rue de Lorraine, à Maisons Alfort (Seine), qui édite depuis 1893 des listes de collectionneurs français et étrangers, nous informe qu'il prépare pour 1911 un *Supplément* à son dernier Répertoire paru fin 1908. Dans le format commode d'un in-12, ce *Bottin de la curiosité* donne la nature des collections de plus de 10 000 amateurs avec leur adresse et aussi de nombreuses indications de marchands antiquaires et libraires. On y trouve encore la liste des Bibliothèques, Musées, Archives, Sociétés savantes, artistiques, littéraires et celle des Commissaires priseurs de la France, de ses colonies et de l'Alsace-Lorraine. Des tables de classement, *par spécialité*, permettent de consulter rapidement cet ouvrage, tout en profitant du rangement par départements et localités, si utile à divers points de vue. Ce *Supplément*, qui contiendra de nombreuses adresses d'amateurs et de marchands étrangers (surtout russes et américains), sera établi sur le même plan — L'insertion est gratuite. — Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur la présente communication parce qu'elle peut leur être très utile.

— Une petite brochure de M. l'abbé A. F. Anis, publiée avec l'imprimatur épiscopal : *Réforme de notre prononciation du latin* (Tours, Cattier, 1911, in-16 de 14 p. Prix : 0 fr. 50), recommande cette réforme qui cesserait de nous isoler comme le fait notre prononciation antihistorique et antiphilologique du latin. M. Anis est partisan de la prononciation italienne, c'est-à-dire romaine, qui représente, dans l'ensemble, la prononciation usitée à Rome au temps de Constantin; et il voudrait la voir adoptée dans nos écoles ecclésiastiques. C'est là, en effet, que cette réforme serait à sa place puisque le latin est, par tradition, la langue de l'Église.

— L'importante étude historique sur *Dom Guéranger, abbé de Solesmes*, parue l'année dernière, a été analysée ici; sur un point spécial, elle a suscité une controverse, une réplique de M. le chanoine Ledru, intitulée : *Dom Guéranger, abbé de Solesmes, et Mgr Bouvier, évêque du Mans*; ce nouveau livre n'a pas été envoyé au *Polybiblion*, le compte rendu n'en a donc pu y être fait. Voici une brochure récente (Paris et Arras, Sueur-Charruey, 1911, gr. in-8 de 16 p., extrait de la *Revue de Lille*), due à la plume de Dom Paul Denis, bénédictin : *Guizot et le différend Mgr Bouvier-Dom Guéranger*. Ces courtes pages renferment des documents tirés de nos archives des Affaires étrangères et montrent que Guizot, historien, se réjouissait du rétablissement des bénédictins en France et que Guizot, homme politique, craignait, au nom des « libertés gallicanes », les libertés religieuses qui pouvaient appartenir à l'abbé de la Congrégation de Solesmes.

— La biographie que M. Albert Croquez consacre, dans la collection des *Figures françaises d'aujourd'hui* à *Paul de Cassagnac* (Paris, Émile-Paul, 1911, in-12 de 51 p., avec 2 portraits et un fac-similé d'autographe. Prix : 1 fr.) est particulièrement vivante et attachante. Il faut convenir que le personnage (né à Paris le 2 décembre 1843) prêtait à l'effet : coups de plume et coups d'épée, tel fut, avec plusieurs condamnations et quelques séjours

sous les verroux, le bilan de cette existence mouvementée de journaliste militant et de député combatif. L'on peut dire que, quelles que soient les opinions politiques du lecteur, celui-ci ne pourra refuser ses sympathies à cette figure originale : est-ce que ses pires adversaires ne lui ont pas rendu justice à l'heure de sa brusque disparition (5 novembre 1904), M. Clémenceau tout le premier?

— Pieusement attaché à la mémoire de son illustre frère, M. Xavier Delisle se propose de publier un recueil de *Lettres de Léopold Delisle*, qui paraîtra par fascicules. Le premier, sous le titre : *Correspondance adressée à M. le chanoine Tougard* (Saint-Lô, impr. Jacquelin, 1911, in-8 de 56 p.), comprend 65 lettres ou billets qui s'échelonnent du 12 avril 1901 au 31 octobre 1909. M. Delisle tient une trop grande place dans l'histoire de l'érudition française pendant un demi-siècle pour que la publication de sa correspondance ne promette pas d'être curieuse et instructive. M. X. Delisle nous fait espérer que M. le chanoine Tougard, dont les relations avec M. Delisle remontent bien au-delà l'an 1900, remettra la main sur ses dossiers antérieurs et pourra compléter cette publication. Celles que nous avons sous les yeux intéressent en partie l'histoire de la Bibliothèque nationale, dont le chanoine rouennais s'est montré un inlassable bienfaiteur. Il est souhaitable que les fascicules postérieurs des *Lettres* soient plus abondamment annotés; il n'est pas moins désirable de voir joindre aux lettres mêmes les annexes qui y sont jointes (collations de textes, etc.) et qui ont parfois autant d'intérêt que la lettre elle-même.

— Il y a longtemps déjà (*Polybiblion* d'octobre 1895, t. LXXIV, p. 300-302), notre regretté collaborateur Charles Arnaud a rendu compte du roman de M. L.-Nemours Godré : *L'Ermite de Clamart*, qui venait de paraître chez Mame, à Tours. Voici comment, après une consciencieuse analyse, notre rédacteur appréciait cet épisode de l'Année terrible : « *L'Ermite* se recommande aux artistes par sa « probité » littéraire, aux amateurs d'émouvantes lectures par son intérêt pathétique, à tous les honnêtes gens par les fortes pensées et les nobles sentiments qu'il exprime ou suggère. C'est une œuvre saine d'un esprit sain. » Or, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que ce roman, que l'on peut laisser en toute sécurité sur la table de famille, en est à son 21e mille avec une édition que la librairie Jouve a mise en vente ces jours derniers (in-18 de 199 p. Prix : 2 fr.).

— En décembre 1910, le *Polybiblion* (t. LXXXIX, p. 496-497) a présenté à ses lecteurs, à l'occasion des étrennes, l'édition grand in-8 gracieusement illustrée de gravures en noir et de planches en couleurs, du roman de M. A. Robida, intitulé : *Le Capitaine Bellormeau*. Nous ne recommencerons pas l'analyse de cet intéressant et patriotique récit des temps de la vieille France (sous Louis XIII) ; nous dirons simplement qu'une édition nouvelle du *Capitaine Bellormeau* vient de prendre place dans la collection connue : *Bibliothèque du petit Français* (Paris, Colin, 1911, in-18 de 258 p., illustrations de l'auteur. Prix : 2 fr.).

Anjou. — M. l'abbé F. Uzureau, directeur de l'*Anjou historique* et auteur d'une *Histoire du Champ des Martyrs* d'Angers, avait publié, en 1899, dans le *Bulletin de l'œuvre de Notre-Dame-des-Gardes* une étude sur l'une des victimes de la Terreur, *Mme Turpault, de Cholet, fusillée au Champ-des-Martyrs le 16 avril 1794*, avec les interrogatoires de ce martyre et tous les documents relatifs à cette cause, dont il fut question aussi dans le volume cité (p. 138-146). Il vient d'avoir la bonne pensée de donner une deuxième édition de cette étude (Cholet, Gaultier, 1911, in-8 de 106 p.). Rien n'est

plus odieux, plus poignant que les récits authentiques des Angevins de toute situation, de tout sexe, de tout âge, qui ont été martyrisés pour leur honneur et pour leur foi. La dévotion populaire ne s'y trompe pas : le Champ des Martyrs est devenu un lieu de pèlerinage depuis un siècle, et l'évêque, Mgr Rumeau, a cru devoir, en 1905, promouvoir les causes de béatification des serviteurs de Dieu, mis à mort en haine de la foi, à la fin du XVIIIe siècle : l'opuscule de M. F. Uzureau apportera un témoignage intéressant.

— Sous le titre : *Le Premier Généralissime de la grande armée catholique et royale de la Vendée* (Paris, Savaète, s. d., in-8 de 32 p.), M. F. Uzureau reproduit l'*Éloge funèbre de M. Cathelineau, commandant des armées catholiques angevines*, par l'abbé Cantiteau, curé du Pin-en-Mauges, lieu de naissance du « Saint de l'Anjou », pièce qui avait déjà paru dans la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* (juin 1893), et une lettre de M. Cantiteau à l'auteur d'une *Vie du général de Charette*, Lebouvier-Desmortiers, qu'avait publiée M. de la Sicotière, en 1877. L'éditeur déplore, avec raison, que les divers écrivains qui ont utilisé les communications du curé Cantiteau, aient... oublié d'indiquer leurs sources : il y a là une question de probité que personne ne devrait jamais ignorer.

— Du même M. F. Uzureau, signalons deux tirages à part des Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers : *Les Archives anciennes du greffe du tribunal de première instance d'Angers* (Angers, imp. Grassin, s. d. (1910), in-8 de 16 p.) où l'on trouvera un petit inventaire, qui devrait être fait partout, des registres de baptêmes, mariages et sépultures paroissiaux, conservés dans ce dépôt; — et *les Angevins et la Révolution de* 1848 (Idem, in-8, 27 p.), chronique locale de la proclamation de la République, avec le rapport confidentiel, très littéraire, mais forcément très partial, du préfet, G. Bordillon, au ministre de l'intérieur (déjà publié dans *l'Anjou historique*, de 1903); il y a là, notamment sur le général Oudinot, puis sur le comte de Falloux, des notes ultra-fantaisistes; Bordillon dit que « cet enfant gâté de la Congrégation » n'est pas noble, ce que le préfet angevin eût dû savoir, les Falloux ayant été anoblis, au XVIIIe siècle, par la mairie d'Angers.

Dauphiné. — Le *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie* est vraiment un peu trop en retard. Nous recevons le fascicule daté « août et décembre 1909 » (Grenoble, imp. Allier, 1910, in-8 paginé 73-122, avec 4 pl. et des fig.), lequel renferme quelques travaux méritant une mention, savoir : *Étude ethnologique des crnésius, culus, lumets alpins en fer, en cuivre*, etc., par M. Élisée Isnard (p. 73-87, avec 3 pl.); — *Contribution à l'histoire du luminaire. Chapitre de la lampe le culut*, par M. L. Jacquot (p. 88-93, avec 1 pl.); — *Notes extraites des registres de la paroisse de la Vulpillière (aujourd'hui la Verpillière, Isère). L'Hiver* 1709, par M. Girard (p. 94-95); — *Les Niveaux de cailloutis, les formations fluvio-glaciaires et les terrasses du Bas-Dauphiné*, par MM. W. Kilian et M. Gignoux (p. 96-110); — *Une Sépulture du quatrième âge du bronze en Tarentaise (Savoie)*, par M. H. Müller (110-113, avec fig.); — *El Karita, instrument agricole de la Tunisie*, par M. L. Jacquot (p. 114-117, avec fig.).

Franche-Comté. — *Augustin Nicolas et la Question de l'orthographe française au* XVIIe *siècle* : titre d'une étude que M. Georges Gazier a donnée au *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* et qu'il a ensuite tirée à part (Besançon, imp. J. Jacques, 1911, in-8 de 12 p.). Ce Nicolas, né à Besançon en 1622, successivement militaire et diplomate au service du roi d'Espagne, finit, sur sa demande, par obtenir, en 1659, une

charge de maître des requêtes au parlement de Dole (transféré depuis à Besançon). Professant évidemment l'indépendance du cœur, il témoigna, neuf ans plus tard, sa reconnaissance à son souverain en se ralliant, sans se faire prier, à la cause française. La conduite du personnage a été jugée sévèrement par ses contemporains, et, en envisageant les choses sous l'aspect qu'elles comportaient alors, cela nous paraît de toute justice. M. Gazier a pour ce parlementaire des indulgences que nous lui refuserions; mais nous sommes entièrement d'accord avec l'auteur quand il nous présente l'écrivain intéressant, peu banal et cependant méconnu que fut Augustin Nicolas. On lui doit, entre autres, une *Dissertation morale et juridique, si la torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets* (1681) et un *Discours sur l'orthographe française* (1693). M. Gazier, indiquant sommairement les gestes politiques de Nicolas, insiste davantage sur son rôle littéraire et il conclut en disant que « le traité sur l'orthographe d'Augustin Nicolas, comme les autres travaux du même auteur, nous montre dans ce conseiller au parlement de Besançon un homme d'une intelligence très ouverte et un véritable précurseur. »

— M. Ant. Magnin, doyen de la Faculté des sciences de Besançon, a publié dernièrement un important ouvrage sur *Charles-Nodier nauraliste*; nous en parlerons à bref délai. En attendant, il convient de signaler le travail de 16 pages que, sous le même titre, le même auteur a donné au *Mercure de France* du 1er mai 1911 : ce travail nous apparaît comme un résumé de son livre. Jusqu'à présent, le monde lettré n'avait accordé au brillant écrivain, au bibliophile érudit, au philologue distingué que fut Nodier qu'un simple certificat d'amateur en matière de sciences naturelles, si l'on peut s'exprimer ainsi. Or, M. Magnin démontre que le bibliothécaire de l'Arsenal fut un véritable naturaliste digne de fixer l'attention; et l'on reconnaîtra qu'il fallait l'autorité d'un savant pour faire accepter cette thèse qui sera, pour les personnes insuffisamment renseignées, toute une révélation

Saintonge et Aunis. — Le tome XL des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (Paris, A. Picard et fils; Saintes, Prévost, 1910, in-8 de XVIII-463 p. — Prix : 15 fr.) est consacré au dépouillement des *Registres paroissiaux* d'un certain nombre de localités de la Charente-Inférieure. MM. Pandin de Lussaudière et Ch. Dangibeaud, qui ont exécuté ce travail, se proposent d'étendre leurs investigations et de publier successivement les extraits les plus intéressants de tous les registres paroissiaux du département de la Charente-Inférieure. Certainement, l'œuvre qu'ils entreprennent sera longue et souvent aride; mais aussi, quand ils l'auront menée à bien, quel précieux instrument de travail n'auront-ils pas mis entre les mains des érudits qui s'occupent de l'ancienne province d'Aunis et Saintonge! Ces registres, trop souvent négligés et laissés dans l'oubli, offrent cependant une mine de renseignements des plus variés et des plus précis pour la fin du XVIIe siècle et le courant du XVIIIe siècle, car bien peu remontent au-delà de la moitié du XVIIe siècle. On y trouve non seulement les éléments d'une étude sur l'état de la population et ses fluctuations; mais très souvent l'histoire générale pourra y glaner des faits curieux, car les prêtres qui les rédigeaient y consignaient les événements qui pouvaient agiter leur paroisse, épidémies, inondations, passages de troupes, émeutes, etc. Dans ce volume, on trouvera des extraits relatifs aux communes d'Agonnay, d'Agudelle, d'Aigrefeuille, de l'Ile d'Aix, d'Allas-Bocage, d'Allas-Champagne, d'Annepont et d'Antignac. Dans une Introduction peu étendue, mais substantielle, M. Pandin de Lussaudière a donné une étude suffisante sur les registres

paroissiaux et fait ressortir l'intérêt qu'ils peuvent offrir aux études historiques. Les extraits de chaque paroisse sont précédés d'une courte notice dans laquelle l'un des auteurs synthétise les renseignements qu'il a recueillis et décrit les registres. Ces notices sont en général ainsi divisées : Métiers et professions; événements. Mœurs et coutumes. Démographie; tableau des mariages, naissances, décès. Une table des principaux noms propres termine le volume.

Alsace. — Une mention à quelques ouvrages récents, relatifs à l'Alsace : *Guerre de 1870-71. Journal du siège de Belfort*, par Ed. Doll; *Documents officiels concernant le 4e bataillon de mobiles du Haut-Rhin*, par M. Alfred Engel (Mulhouse, Meninger, 2 vol. in-8 de 198 et 403 p., avec planches. Prix du volume : 5 fr.). Le premier de ces deux ouvrages contient, jour par jour, le récit poignant des terribles heures du siège de l'héroïque cité. — *Le Prévôt de la vallée de Soultzmatt, Sébastien Nessel et son livre de raison* (1618-1694), par M. Th. Walter (Colmar, in-8 de 41 p. avec gravure.). Intéressante étude où l'on regrette que l'auteur n'ait pas publié intégralement ce curieux manuscrit. — Deny : *Elsasser Helden und Heldinnen* (Rixheim, Sutter, 1910, in-12 de 274 p.). Cette 5e partie termine le bel ouvrage consacré par l'auteur aux missionnaires originaires d'Alsace et comprend les Sœurs des différents ordres, dont il rappelle l'admirable dévouement. — *Ein alter Anniversarienbuch der Klosters St. Morand bei Altkirch*, par M. Th. Walter (Strasbourg, Heitz, 1910, in-8 de 26 p., avec planches. Document intéressant pour l'histoire du prieuré de Saint-Morand et de la noblesse de la Haute-Alsace. — *Dictionnaire biographique des hommes célèbres de l'Alsace*, par M. Ed. Sitzmann (Rixheim, Sutter, 1911, 2 vol. in-8 de 876 et 1105 p. Prix : 20 francs.) Excellent et magnifique ouvrage de fond pour les bibliothèques d'alsatiques où l'on trouve non pas des biographies complètes, mais des notices suffisantes sur plus de 3 000 illustrations alsaciennes.

Belgique. — *L'Annuaire de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1911, qui est le 77e de la série (Bruxelles, Hayez, 1911, in-16 de 204 p.), contient, outre les renseignements habituels sur le personnel et les commissions de l'Académie, cinq notices biographiques: la première, par M. Max Lohest, sur Gustave Dewalque (1828-1905), l'éminent géologue, qui a exercé sur l'enseignement et sur le mouvement scientifique de son pays une influence salutaire; la seconde, par M. Maurice Vauthier, sur Charles Duvivier (1834-1909), qui fut historien autant que juriste et dont l'œuvre capitale demeure son beau travail sur *la Querelle des d'Avesnes et des Dampierre*; la troisième, par M. Stanislas Bormans, sur le baron Jean-Denis-Marie-Jules de Chestret de Haneffe (1833-1909), lui aussi historien autant que numismate, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Numismatique de la principauté de Liège* et d'une *Histoire de la maison de la Marck*; la quatrième, par M. Jules Brunfaut, sur Jules Van Ysendyck (1836-1901), architecte distingué; la dernière, par M. le chevalier Edm. Marchal, sur Jean Robie (1821-1910), peintre de fleurs. Chacune de ces notices est accompagnée d'un portrait.

Bulgarie. — M. B. Diakovitch nous donne pour la seconde fois son *Annuaire de la bibliothèque nationale de Plovdiv* (Plovdiv, impr. « Soglasié » 1911, in-4 de II-103 p., avec fig. et tableaux) relatif à l'exercice 1910 (pour 1909, voir *Polybiblion*, t. CXIX, p. 547). Le budget des acquisitions pour les livres et manuscrits, qui comprend aussi les frais de reliure, est trop maigre (6 000 fr.) pour permettre un accroissement rapide de la bibliothèque. Indépendamment des ouvrages bulgares, c'est encore la littérature fran-

çaise qui forme le fonds principal des accroissements (111 ouvrages en 1910 sur un total de 221 ouvrages non bulgares, c'est-à-dire la moitié des acquisitions). Le nombre des lecteurs de 1910 est en diminution sur celui des lecteurs de 1909 (31 249 pour 31 626); mais la raison en est que la bibliothèque est restée fermée trois mois (juin-août) pendant lesquels elle était restée ouverte en 1909; si l'on tient compte de cette circonstance, on remarquera que le nombre des lecteurs a grossi de près d'un quart. Des statistiques curieuses nous montrent le nombre des lecteurs par professions et l'indication des ouvrages qu'ils ont lus.

Suisse. — La Société fribourgeoise des sciences naturelles vient de publier deux fascicules : l'un de son *Bulletin* (vol. XVII, Compte rendu 1908-1909, in-8 de 162 p.) qui renferme un grand nombre de petites chroniques sur divers sujets et notamment une étude très impartiale et bien à jour du prof. H. Breuil sur *les plus Anciennes Races humaines connues*, l'autre de ses Mémoires (*Zoologie*, vol. I, fasc. 2, p. 27-67), qui consiste en un travail du Dr. A. Gandolfi-Hornyold sur la biologie et l'anatomie des oursins irréguliers de la famille des spatangides (*Beiträge zur Biologie und Anatomie der Spatangiden*). Sans ajouter beaucoup aux faits déjà connus ou soupçonnés, elle renferme des observations très intéressantes sur le rôle des diverses sortes de piquants et de pieds ambulacraires si différenciées chez ces animaux dans le fouissage, la progression et la nutrition.

États-Unis. — La *Smithsonian Institution*, chargée du Muséum national des États-Unis, nous a adressé une série de ses importantes publications. Nous notons le gros volume n° 37 des *Proceedings of the United States national Museum* pour 1910 (Washington, Government printing office, 1910, in-8 cartonné, de XII-697 p.). Comme d'habitude, il renferme les travaux des naturalistes attachés à l'institution sur l'histoire naturelle de l'Amérique. Un des plus remarquables traite des collections de coquilles du Muséum national originaires du Pérou. Dû à M. William Healey Dall, il est illustré de 9 superbes planches en photogravure. — Nous avons encore reçu de la Smithsonian Institution le Bulletin n° 75 : *North Pacific Ophiurans in the collection of the United States national Museum*, by Hubert Lyman Clark, monographie illustrée de 144 fig. noires dans le texte (Washington, Government printing office, 1910, in-8 paginé 247-287) ; — *Contributions from the United States national Herbarium* (5 vol. in-8. Washington, Government printing office) : 1° vol. XIII, part 6. *The type localities of plants first described from New Mexico. A Bibliography of New Mexican Botany*, by Paul C. Standley (suite du vol. 13 des *Contributions*, p. 143 à 246, avec 1 pl. hors texte et 1 carte coloriée du Nouveau-Mexique); — 2° vol. XIII, part 7 : *A preliminary Treatment of the genus castilla*, by Henry Pittier (suite du vol. précédent, p. 247 à 279, avec nombreuses planches en photogravures concernant le genre *castilla*); — 3° vol. XIII, part 8 : *The genus Talinum in Mexico*, by J. N. Rose and Paul C. Standley; *Two new species of Harpcrella*, by J. N. Rose (p. 281 à 291 et 2 pl.); — 4° vol. XIV, part 2 : *History of the coconut palm in America*, by O. F. Cook (p. 272 à 342, avec nombreuses photogravures hors texte). Cette importante étude sur le cocotier est la continuation du travail publié dans le vol. VII des *Contributions*. Elle montre avec évidence que le cocotier est un arbre originaire de l'Amérique du sud et non de l'Inde comme de Candolle et d'autres autorités botaniques l'ont supposé; — 5° vol. XV : *The North American species of panicum*, by A. S. Hitchcock and Agnes Chase (in-8 de XIV-396 p., avec 370 fig. dans le texte).

Publications nouvelles. — *La Solution du problème synoptique*, par l'abbé H. Pasquier (in-8, Tours, Mame). — *Jésus-Christ étudié et médité* par L. Grimal (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Dictionnaire d'exemples à l'usage des prédicateurs et des catéchistes*, par les R. P. A. Schérer et J.-B. Lampert; trad. de l'allemand par l'abbé J. Debreyne. T. I (in-8, Paris et Tournai, Casterman). — *Brevior synopsis Theologiae moralis et pastoralis*, auctoribus A. Tanquerey et E.-M. Quévastre (in-12, Rome, Tournai, Paris, Desclée). — *La Muerte real y la muerte aparente con relación á los santos sacramentos. Estudio fisiológico teológico*, por el R. P. J.-B. Ferreres (in-16, Madrid, Razón y Fe). — *Manuel eucharistique* adapté de l'espagnol par le P. J. Thermes (petit in-18, Paris et Tournai, Casterman). — *Los Esponsales y el matrimonio según la novísima disciplina, Comentario canonico-moral*, por el R. P. J.-B. Ferreres (in-16, Madrid, Razón y Fe). — *La Curia romana segun la novísima disciplina decretada por Pio X. Comentario canónico é histórico sobre la Const. Sapienti Consilio*, por el R. P. J.-B. Ferreres (in-16, Madrid, Razón y Fe). — *L'Éducation de la charité*, par l'abbé E. Debize (in-16, de Gigord). — *De la conservation des églises depuis les lois de séparation. Réparations, assurances*, par F. de Vallavieille (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Problemas de la vida. Estudios de positivismo metafísico*, por N. Muñiz (in-8, Bilbao, Imprenta y encuadernación de la Casa de Misericordia). — *Philosophie et science de la nature*, par A. Schopenhauer; trad. par A. Dietrich (in-16, Alcan). — *La Pensée humaine, ses formes et ses problèmes*, par H. Höffding; trad. du danois par J. de Coussange (in-8, Alcan). — *L'Avarice. Essai de psychologie morbide*, par J. Rogues de Fursac (in-16, Alcan). — *L'Islamisme au point de vue social*, par A. Comte (in-12, Messein). — *L'École primaire contemporaine* (1900-1911). *Laïcisme et syndicalisme*, par J. Maxe (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *La Politique douanière de la France, dans ses rapports avec celle des autres États*, par C. Augier et A. Marvaud (in-8, Alcan). — *L'Effort allemand. L'Allemagne et la France au point de vue économique*, par L. Hubert (in-16, Alcan). — *Les Chemins de fer et la grève*, par Y. Guyot (in-16, Alcan). — *L'Organisation des forces ouvrières*, par G. Olphe Galliard (in-8, Giard et Brière). — *La Lutte sociale dans le prétoire*, par J. Bonzon (in-8, La Liberté d'opinion). — *Le Régime minier*, par M. Richard (in-16, Alcan). — *La Louvesc (Ardèche), station de cure d'air et d'altitude. Étude médicale et souvenirs religieux*, par le Dr E. Vincent (in-16, Lyon et Paris, Vitte). — *Recherches pratiques et exploitation des mines d'or*, par G. Proust (in-16, Gauthier-Villars). — *Pages d'art chrétien*, par A. Fabre, 2e série (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *La Décoration monumentale des églises de la France septentrionale du* XIIe *au* XIIIe *siècle*, par A. Marignan (in-18, Leroux). — *Musique et musiciens de la vieille France*, par M. Brenet (in-16, Alcan). — *La Science de l'amour*, par Péladan (in-18, Messein). — *Le Français de nos enfants*, par A. Weil et É. Chenin (in-12, Toulouse, Privat; Paris, Didier). — *Traité de lecture à haute voix à l'usage des séminaires et des collèges libres*, par l'abbé S. Lamouliatte (in-12 cartonné, Tours, Cattier). — *Fiançailles* (anonyme), in-16, Plon-Nourrit). — *En blouse et en sabiots. Chants et poèmes sologuots*, par P. Besnard (in-18, Figuière). — *Passage de rêve*, par G. Batbedat (in-16, Falque). — *L'Adieu à l'adolescence*, par F. Mauriac (in-18, Stock). — *Les Foyers perdus*, par A. Nicolaï (in-16, Édition du Beffroi). — *Le Nouveau Docteur*, par J. Pravieux (in-16, Plon-Nourrit). — *Le Papillon noir*, par A. de Lévis Mirepoix (in-18, Lemerre). — *La Solitaire*, par Mrs. H. de la Pasture; trad. de l'anglais par H. Heinecke (in-16, Hachette). — *Les Vengeurs du Roi. Épisode de la*

conspiration de Batz, par J. Drault (in-18, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Obsession* (*Moi et l'autre*), par J. Claretie (in-16, Lafitte). — *Le Fou en liberté*, par J. Storer Clouston, adapté de l'anglais par A. Laurent et L. Martin-Dupont (in-16, Lafitte). — *La Mare aux gosses. Histoires d'hier et d'après-demain*, par J. des Gachons (in-16, Fontemoing). — *Isabelle*, par A. Gide (in-18, Rivière). — *Terres de silence*, par E. White, trad. par J.-G. Delamain (in-18, Stock). — *Duels*, par L. Goiffon (in-16, Falque). — *Idées fatales*, par E. Dousset (in-18, Figuière). — *Nella, jolie fille*, par R. Lalli (in-16, Figuière). — *L'Éparpilleur de braises*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *L'Adjointe*, par S. de Saint-Loup (in-16, Haton). — *L'Engrenage*, par J. Viola (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Hors de l'ornière*, par M. de Menou (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Le Testament de M. d'Erquoy*, par M. Delly (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Les Secrets de la guerre*, par J. Daurel (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Une Gerbe de légendes*, par C. d'Avone (in-16, Maison de la Bonne Presse). — *Pages choisies* de Jules Lemaître, avec une Introduction et des notes par A. du Fresnois (in-16, Nouvelle Librairie nationale). — *Nouvel Essai sur l'intensisme en poésie*, par C. de Saint-Cyr (in-16, M. Rivière). — *L'Équivoque du classicisme*, par G. Sauvebois (in-16, L'Édition libre). — *En lisant les beaux vieux livres*, par E. Faguet (in-16, Hachette). — *Il Concetto e l'ordine del « Paradiso » dantesco*, da G. Busnelli. Parte I. *Il Concetto* (in-16, Città di Castello, Lapi). — *Voyage dans l'Eubée, les îles Ioniennes et les Cyclades en* 1841, par A. Buchon, publié pour la première fois avec une notice biographique et bibliographique par J. Longnon (in-8, Émile-Paul). — *Le Laos*, par L. de Reinach (in-8, Guilmoto). — *L'Assaut du pôle sud*, par l'abbé Th. Moreux (in-18, Jouve). — *Carnet de l'alpiniste* publié sous les auspices du Club alpin français (in-18, Laveur). — *Hommes et choses de l'ancienne Rome*, par R. Pichon (in-16, Fontemoing). — *La Bretagne romaine*, par F. Sagot (in-8, Fontemoing). — *Pomponiana* (*Olbia*) *San-Salvadour. La Pompeï hyéroise*, décrite et dessinée par le lieutenant-colonel Poitevin de Maureillan (in-8, Toulon, imp. régionale). — *Jeanne d'Arc. Sa foi, son procès, son martyre*, par H. de Léché (in-16, Bloud). — *Les Actes de Sully passés au nom du Roi de* 1600 *à* 1610 *par-devant Me Simon Fournyer, notaire au Châtelet de Paris*, recueillis, publiés et annotés par F. de Mallevoüe (in-4, Leroux). — *La Grande Peur de* 1789, par É. Forestié (in-8, Montauban, Masson). — *Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, par le marquis de Bouillé* (*Louis-Joseph-Amour*), 1769-1812, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par L.-P. de Kermaingant T. III. *Mars* 1806-*novembre* 1812 (in-8, A. Picard et fils). — *L'Assemblée constituante. Le Philosophisme révolutionnaire en action*, par G. Gautherot (petit in-8, Beauchesne). — *Paris pendant la Terreur. Rapports des agents secrets du ministre de l'intérieur*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par P. Caron. T. I. 27 *août* 1793-25 *décembre* 1793 (in-8, Auguste Picard). — *Marat inconnu. L'Homme privé, le médecin, le savant*, par le Dr Cabanès (petit in-8, A. Michel). — *Les Gardes d'honneur de la Marne*, 1813, par F. Sagot (in-8, Champion). — *Bismarck et l'Église. Le Culturkampf* (1870-1878), par G. Goyau (2 vol. in-16, Perrin). — *L'Ile de Serk. Un État féodal au* XXe *siècle*, par L. Sclosse (in-8, Lille, R. Giard). — *Autobiographie de Henry M. Stanley* publiée par sa femme D. Stanley; trad. par G. Feuilloy. II. *Livingstone, le Congo, Émin Pacha, le parlement, dernières années* (1862-1904) (in-16, Plon-Nourrit). — *Stendhal*, par A. Séché (in-16, Michaud). — *Gounod* (1818-1893). *Sa Vie et ses œuvres d'après des documents inédits*,

par J.-G. Prod'homme et A. Dandelot (2 vol. in-18, Delagrave). — *Mademoiselle de Lespinasse*, par M. A. Prat (petit in-12, Lethielleux). — *Madame Octave Feuillet*, par M. de Vareilles-Sommières (petit in-12, Lethielleux). — *Eugénie de Guérin*, par M. A. Prat (petit in-12, Lethielleux). — *Les Derniers Jours de Paul Verlaine*, par F.-A. Cazals et G. Le Rouge (in-18, Mercure de France). — *Politique extérieure*, par L. Hubert (in-16, Alcan). — *Le Problème religieux et moral*, par le chanoine W. Meyer; adapté de l'allemand par l'abbé L. Douadicq (in-16, Avignon, Aubanel). — *L'Éducation sociale des races noires*, par P. Roeckel (in-18, Giard et Brière). — *L'Europe et la jeune Turquie. Les Aspects nouveaux de la question d'Orient*, par R. Pinon (petit in-8, Perrin). — *Les Questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du nord*, par A. Siegfried, P. de Rousiers, de Périgny, F. Roz, A. Tardieu (in-16, Alcan). — *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*, par A. Cournot. Nouvelle édition publiée avec un Avertissement par L. Lévy-Bruhl (in-8, Hachette). — *La Statistique internationale des imprimés. I. Résultats généraux. II. Organisation* (in-8, Institut international de bibliographie). — *Répertoire bibliographique pour la période dite « révolutionnaire »* 1789-1801, *en Seine-Inférieure* par V. Sanson. T. I. *Le Département* (in-8, Champion).— *Historisch-pädagogischer Literatur-Bericht über das Jahr* 1909, herausgegeben von der Gesellschaft für deutsche Erziehungs-und Schulgeschichte (in-8, Berlin, Weidmann).— *Aus dem Verlage von B.G. Teubner in Leipzig und Berlin*, 1811-1911 (in-16, Leipzig, Teubner). — *B.G. Teubner*, 1811-1911. *Geschichte der Firma*, herausgegeben von Friedrich Schulze (in-8, Leipzig, Teubner).

VISENOT.

Le Gérant : **CHAPUIS.**

IMPRIMERIE POLYGLOTTE FR. SIMON, RENNES

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Tradición y critica en exégesis. Orientaciones de la apologética biblica moderna*, por el Dr Isidro Gomá. Barcelona, Gili, 1910, in-16 de 84 p. — 2. *Comment utiliser l'Argument prophétique*, par J. Touzard (Collection *Science et Religion*). Paris, Bloud, 1911, in-16 de 62 p., 0 fr. 60. — 3. *Conférences de Saint-Étienne* (*École pratique d'études bibliques*), 1910-1911. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 309 p., avec cartes et grav., 3 fr. 50. — 4. *Codex Zuqninensis rescriptus Veteris Testamenti*. Texte grec des manuscrits Vatican syriaque 162 et Mus. brit. Additionnel 14 665 édité avec Introduction et notes par Eugène Tisserant (*Studi e testi*, 23). Roma, tipografia poliglotta Vaticana, 1911, gr. in-8 de lxxxvii-279 p., avec 6 planches en phototypie, 20 fr. — 5. *Die babylonische Kosmogonie und der biblische Schöpfungsbericht. Ein Beitrag zur Apologie des biblischen Gottesbegriffes*, von Aloys Kirchner (*Alttestamentliche Abhandlungen* de J. Nikel, t. III, fasc. 1). Münster in Westphalien, Aschendorff, 1910, in-8 de iv-76 p., 2 fr. 50. — 6. *Eine babylonische Quelle für das Buch Job? Eine literargeschichtliche Studie*, von P. Simon Landersdorfer (*Biblische Studien*, t. XIV, fasc. 2). Freiburg im Breisgau, Herder, 1911, in-8 de xii-138 p., 5 fr. — 7. *Geschichtliche und literarkritische Fragen in Esra* 1-6, von Johannes Theis (*Alttestamentliche Abbandlungen* de J. Nikel. t. II, fasc. 5). Münster im Westphalien, Aschendorff, 1910, in-8 de viii-87 p., 3 fr. — 8. *Das dritte Buch Esdras und sein Verhältnis zu den Büchern Esra-Nehemia*, von P. Edmund Bayer (*Biblische Studien*, t. XVI, fasc. 1). Freiburg im Breisgau, Herder, 1911, in-8 de xiii-161 p., 5 fr. 45. — 9. *Novum Testamentum D.N. Jesu Christi*. Graece e codice Vaticano, latine e Vulgata. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 539-540 et 60 p., 2 fr. — 10. *Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne*, par E. Jacquier. T. I. *Préparation, formation et définition du canon du Nouveau Testament*. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de 450 p., 3 fr. 50. — 11. *Évangile selon saint Marc*, par le P. M.-J. Lagrange. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, gr. in-8 de cli-456 p., 15 fr. — 12. *La Solution du problème synoptique*, par l'abbé H. Pasquier. Tours, imp. Mame, 1911, in-8 de xxxii-376 p. — 13. *Die Dauer der Lehrtätigkeit Jesu nach dem Evangelium des hl. Johannes* untersucht von Joannes Maria Pfättisch (*Biblische Studien*, t. xvi, fasc. 3 et 4). Freiburg im Breisgau, Herder, 1911, in-8 de vii-184 p., 6 fr. 20. — 14. *Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, par L.-Cl. Fillion. T. I. *Étude d'ensemble*. T. II. *Les Miracles de Jésus étudiés isolément*. Paris, Lethielleux, s. d. (1911), 2 vol. in-8 de xi-191 et ii-416 p., 6 fr. — 15. *Jésus et les apôtres*, par C. Piepenbring. Paris, Nourry, 1911, in-8 de viii-329 p., 5 fr. — 16. *Der zweite Brief des Apostels Paulus an die Korinther* übersetzt und erklärt von Johannes Evang. Belser. Freiburg im Breisgau, Herder, 1910, in-8 de viii-382 p., 8 fr. 70.

1. — La brochure de M. Isidore Gomá : *Tradición y critica en exégesis* est un rapport lu, en septembre 1910, au Congrès international d'apologétique de Vich. Elle ne fournit qu'une orientation à l'apologétique biblique moderne. Elle se résume en deux propositions. La première, plus longuement développée, est plutôt négative. Elle tend à montrer que la critique rationaliste, par sa conception doctrinale des Livres saints et par sa méthode, détruit les principes traditionnels de l'exégèse biblique. Les développements n'en sont pas très logiquement or-

donnés. Le conférencier passe successivement en revue la doctrine kantiste de l'immanence, l'évolutionnisme moderniste, la méthode historique, en notant leurs applications à la Bible, pour conclure à l'impuissance de l'exégèse moderne d'après la liste, dressée par Hastings, des opinions discordantes des hypercritiques. Il y oppose l'enseignement traditionnel sur l'inspiration, l'immutabilité de la vérité biblique et le caractère doctrinal et littéraire de la Bible. Tout cela est assez mêlé et imprécis, quoique le fond en soit juste et exact. Cela ne va non plus qu'indirectement au sujet principal. Celui-ci est abordé directement dans la seconde proposition, trop brièvement exposée. Elle est énoncée en ces termes : La méthode critico-historique, appuyée sur les principes traditionnels, signale les nouvelles orientations de l'apologétique biblique. Quelles sont ces orientations nouvelles ? L'apologétique biblique moderne ne peut être que critique, et elle doit l'être sans concession toutefois, ni minimisme. Elle doit s'appliquer à montrer la transcendance doctrinale et historique de la Bible, sans négliger la prophétie et le miracle. Elle démontrera l'homogénéité de la théologie biblique et de la théologie scolastique, que les modernistes prétendent être inconciliables, mais elle fera aussi la revision des preuves scripturaires des conclusions théologiques, en raison des nécessités de la polémique et pour écarter les excès de ceux qui veulent retrouver toute vérité dans la Bible, et la routine des écoles. Bref, tradition et critique sont les deux grandes lois de l'apologétique moderne de la Bible.

2. — Il s'agit encore d'apologétique dans la brochure de mon collègue M. Touzard : *Comment utiliser l'Argument prophétique.* En réponse à un défi, elle a paru en 1908 dans la *Revue du clergé français*; la voici rééditée dans la collection : *Science et Religion.* Elle traite ce sujet : Étant donnée la négation de toute prophétie, faite par les exégètes rationalistes contemporains, est-il encore possible ou opportun de conserver dans la théologie catholique la preuve traditionnelle de la divinité du christianisme et de Jésus-Christ par les oracles messianiques de l'ancienne alliance? En d'autres termes, les positions de la tradition catholique, suivant lesquelles des prophéties à brève échéance, relatives aux faits de l'histoire d'Israël, ont servi de garantie aux prédictions de l'attente messianique dans un avenir plus éloigné, sont-elles encore tenables? M. Touzard montre que ces positions sont solides et que, pour être maintenues avec leur ancienne efficacité, elles ont besoin seulement d'être légèrement modifiées, et il indique dans quelle mesure. En effet, relativement à certains événements très particuliers de l'histoire d'Israël, les prophètes ont eu des clairvoyances spéciales, en opposition aux vues du peuple, des prêtres et des faux prophètes, qu'ils ont attribuées à la communication directe que Dieu leur en

avait faite, et ces prévisions se sont réalisées, de telle sorte que leur réalisation confirmait l'intervention de Dieu révélateur. Quelques exemples : Amos a annoncé la ruine du royaume du nord, alors en pleine prospérité et par l'action de la puissance assyrienne, encore peu en évidence; Isaïe détourne Achaz de s'allier au roi assyrien, il lui dénonce dans cet allié l'ennemi redoutable de Juda, ce que l'événement se chargea de montrer; les prophètes de la captivité relevèrent l'espoir des expatriés et leur annoncèrent le rétablissement de Juda, et Isaïe avait auparavant salué en Cyrus le libérateur de son peuple. Quant aux prophéties messianiques, garanties par la réalisation des précédentes, elles sont confirmées pour nous par leur accomplissement, et l'apologiste catholique prouvera cet accomplissement, à la condition toutefois de ne rechercher que le sens littéral des oracles messianiques et d'exclure toute application spirituelle, et à plus forte raison, accommodatice. Mais avant d'en arriver aux oracles spéciaux, il développera l'argument général de la préparation messianique, en montrant la transcendance relative de la religion d'Israël et son caractère imparfait, complété et perfectionné dans le christianisme. Les prédictions spéciales dégagées des promesses matérielles faites à Israël et des perspectives eschatologiques mises, en raison de l'imperfection des visions prophétiques, sur le même plan que les promesses spirituelles, se sont réalisées dans le christianisme, si l'on considère le royaume de Dieu et ses caractères moraux, et dans Jésus-Christ, si l'on s'arrête aux descriptions prophétiques des origines, des titres ou qualités et des fonctions du Messie. M. Tanquerey a suivi cette méthode dans la nouvelle édition de son *De vera religione*. Elle est à la fois traditionnelle et critique, comme le veut M. Gomá.

3. — Les sept *Conférences de Saint-Étienne* de Jérusalem, en 1910-1911, sont aussi variées de sujet, de ton et d'intérêt que celles de 1909-1910. Le P. Lagrange a exposé avec brio les règles à suivre *A la recherche des sites bibliques*, à savoir, les documents, la tradition des noms de lieux ou des faits et l'examen des lieux. Il y aurait à noter de piquantes observations, à propos de la tradition locale, la complaisance des guides à renseigner les voyageurs et les pèlerins qu'ils accompagnent, à propos de toutes les questions qui leur sont posées. Le P. Dhorme a écrit une dissertation savante et sèche sur *les Aryens avant Cyrus*, d'abord dans l'Asie occidentale, puis les Mèdes et les Scythes. Le P. Abel a raconté *la Prise de Jérusalem par les Arabes*, en 638. Le P. Génier a parlé de *Bonaparte en Syrie* (1799). Il pourrait maintenant utiliser le *Journal inédit du siège de Saint-Jean d'Acre* de Sidney Smith, publié par M. Espitalier dans la *Revue historique de la Révolution française*, avril-juin 1911. Un hommage ému a été rendu par le P. Créchet au vicomte Eugène-Melchior de Vogüé en raison de ses *Souvenirs*

d'Orient. La Sculpture franque en Palestine à l'époque des croisades a été exposée par le P. Germer-Durand, d'après des spécimens récemment découverts. Dom Biever a continué ses descriptions *Au bord du lac de Tibériade.* Il a traité de la flore et de la faune, et ses observations, très finement présentées, peuvent servir à mieux comprendre les récits évangéliques qui ont eu cette contrée pour théâtre.

4. — Un de mes meilleurs élèves du séminaire de Nancy et de l'Institut catholique de Paris, M. Eugène Tisserant, maintenant professeur, d'assyriologie au séminaire de l'Apollinaire à Rome, vient d'éditer dans la collection *Studi e testi* de la bibliothèque vaticane, le texte grec de manuscrits syriaques palimpsestes (Vatican syriaque 162 et Mus. brit. additionnel 14 665) sous le titre : *Codex Zuqninensis rescriptus Veteris Testamenti.* Il a déchiffré 117 feuillets complètement inédits du premier de ces manuscrits et 5 du second. Ils appartiennent au même manuscrit syriaque, du IXe ou Xe siècle, qui reproduit la Chronique attribuée à Denys de Tell Mahré, œuvre plutôt d'un religieux du monatère de Zouqnin, près d'Amid (peut-être Josué le Stylite), comme l'ont prouvé mon collègue M. Nau et M. Nöldeke, indépendamment l'un de l'autre. Dans l'Introduction, M. Tisserant décrit ce manuscrit et il en fait l'histoire, à partir de son acquisition par Joseph-Simon Assémani, en 1715, au monastère de Sainte-Marie des Syriens, dans le désert de Scété, pour le compte du pape Clément XI. Les feuillets de Londres ont été rapportés d'Egypte par Tattam en 1842.

Le texte syriaque avait été utilisé par Assémani, étudié par Angelo Mai, partiellement transcrit, publié et traduit en français par mon vénéré maître l'abbé Paulin Martin, réédité et traduit en anglais par Wright, enfin en français par l'abbé Chabot. Quant au texte grec sous-jacent, son déchiffrement avait été commencé par Cozza-Luzi, qui a publié huit folios du manuscrit vatican. Mgr Ceriani y avait reconnu la recension lucianique des Septante. Tischendorf, de son côté, avait édité deux des folios conservés à Londres. M. Eugène Tisserant en a fait le déchiffrement complet, rendu très difficile par l'état délabré du manuscrit. Ce manuscrit est formé de six manuscrits bibliques, en écriture onciale, des Ve-VIIe siècles. Les fragments grecs qu'il contient sont : Jud., XVI, 29-XIX, 12, 18-29; XX, 4-18, 30-XXI, 5, du groupe antiochien d'accord avec les variantes de Théodoret; III Reg., II, 19-25, 36-39, 46-III, 2, 27-IV, 9, 28-VI, 16; VII, 27-VIII, 33; XXI, 26-39, dont le texte ressemble à celui du meilleur groupe des manuscrits de la recension lucianique et à celui de Théodoret; III Reg., VIII, 58-IX, 1, n'appartient pas à la recension de saint Lucien et pourrait servir à la restitution de l'état primitif des Septante; Ps. VIII, 1-IX, 19, 36-XII, 3; XIII, 1-XVI, 1; XVII, 3-29, 39-48; XIX, 9-XXI, 25, 32-XXIII, 2; XXIV, 9-19; XXV, 8-

XXVI, 4; XXVIII, 3-XXIX, 4; XXX, 2-11; XXXII, 21-XXXIII, 22; XXXV, 7-XXXVII, 11, appartiennent nettement à la recension vulgaire, à la κοινή qui n'est, semble-t-il, que la recension de saint Lucien; Ezech., I, 9-25; III, 1-18; IV, 16-V, 11; VI, 11-IX, 4; XXII, 7-XXIII, 38; XXIV, 5-14; XXV, 2-9; XXVI, 7-11; XXVIII, 10-16; XXXV, 5-XXXVIII, 4; XXXIX, 10-13, 15-24; XL, 19-23; XLI, 25-XLII, 12; XLIII, 11-XLIV, 4, 16-XLV, 13, 20-XLVI, 2, 16-22; XLVII, 5-14, 17-XLVIII, 3, texte lucianique, reconnu par Cornill et Ceriani, d'accord avec le *Venetus* et Théodoret, mais avec des singularités qui diminuent sa valeur documentaire; Ezech., XXXVI, 20-28; XXXVII, 8-14; XLI, 25-XLII, 7; XLIII, 11-18; XLVII, 19-XLVIII, 4, de la recension lucianique; Dan., III, 2-15, de la version de Théodotion. Après avoir déterminé le caractère de ces textes, M. Tisserant les a édités, en indiquant dans une première série de notes, les fautes du manuscrit, et dans une seconde, les variantes des manuscrits de la même famille. Six planches phototypiques donnent des spécimens des six manuscrits grecs primitifs et complètent cette édition, qui est une contribution importante à la reconstitution du texte des Septante et qui fait le plus grand honneur à son jeune auteur. Ce beau volume, sorti des presses vaticanes, est un gage des autres travaux que nous attendons de M. Tisserant.

5. — Un certain nombre de critiques allemands ont prétendu que le premier récit biblique de la création, Gen., I, n'était qu'un emprunt fait à la mythologie babylonienne et que son auteur juif avait changé en récit monothéiste un mythe polythéiste. Gunkel avait cru trouver d'autres traces de ce mythe en divers passages de l'Ancien Testament relatifs à la création. M. Kirchner a soumis ces hypothèses à une critique serrée: *Die babylonische Kosmogonie und der biblische Schöpfungsbericht.* Cette critique est successivement négative et positive. L'origine babylonienne du premier récit de la création n'est pas admissible, étant donnée la différence de vues de deux morceaux. La cosmogonie babylonienne est naturaliste et panthéiste; selon elle, les créatures sont formées des dieux, auteurs de la vie et de la mort; Mardouk n'est pas tout-puissant, et sa parole n'a qu'un pouvoir magique. Le récit biblique fait venir le monde entier de Dieu par création; il est donc théiste. Dieu est transcendant au monde, et sa parole est créatrice; l'homme est le centre de la création. Cette différence n'est pas le produit du changement d'un mythe polythéiste en récit monothéiste. Dans la Genèse, il ne reste aucune trace de polythéisme; la Babylonie n'a jamais connu de courants monothéistes, qui auraient servi de point de départ au monothéisme israélite; les idées sur Dieu sont non seulement différentes, mais opposées; elles sont donc radicalement indépendantes. Les prétendues traditions primitives de l'Ancien Testament sur le dragon, la mer primitive et leur lutte n'ont aucun fondement et ne

rappellent pas la lutte de Mardouk et de Tiamat. L'auteur examine tour à tour les divers passages de la Bible, dans lesquels Gunkel avait vu des vestiges du mythe babylonien. Rahab est l'Égypte; Léviathan et le dragon sont le crocodile du Nil; la création est l'œuvre de Jahvé, et non le résultat de la lutte des dieux avec la mer primitive. Viennent ensuite les preuves positives de la non origine babylonienne du récit biblique de la création. Ce récit est fondamental dans la religion israélite; Jahvé n'a pas été un dieu particulier, qui serait devenu le Dieu du monde entier; seul de tous les peuples, Israël a cru à la création, faite pour procurer la gloire de Dieu, et il n'a pu connaître cette vérité que par révélation. Les vues cosmogoniques de la Babylonie n'ont pénétré que chez les gnostiques et ont été combattues par tous les docteurs chrétiens comme incompatibles avec la doctrine chrétienne sur la création. Comme celle-ci dérive de l'Ancien Testament, c'est une preuve qu'elle n'a pu s'y introduire sous l'influence des mythes babyloniens. Cette étude philosophique devient ainsi une apologie en faveur de la pureté de l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament.

6. — Voici un autre soi-disant emprunt babylonien : le livre de Job dériverait-il de la lamentation babylonienne du juste souffrant? Dom Landersdorfer étudie à fond cette dérivation et conclut à la négative : *Eine babylonische Quelle für das Buch Job*? Dans un chapitre Ier, il transcrit, traduit et commente le chant du juste souffrant. On pourra comparer ce travail à celui qu'a fait mon collègue, M. F. Martin, dans le *Journal asiatique*, juillet-août 1910. p 75 sq. Voir *Polybiblion*, t. CXXI, p. 362. Dans les chapitres II et III, l'auteur étudie successivement le personnage principal, le caractère littéraire, la forme extérieure, le contenu, le but et la tendance les vues religieuses, le lieu et l'époque de la composition du poème babylonien et du livre de Job. Le chapitre III est une sorte d'Introduction à ce livre et intéresse spécialement les bibliste. Après cette analyse des deux termes à comparer, vient, au chapitre IV, leur comparaison sur chacun des points élucidés. Enfin, le chapitre V résume brièvement les résultats de la comparaison. Ce plan amène nécessairement des répétitions; il a, du moins, l'avantage de diminuer les risques de forcer les ressemblances. Celles-ci, en effet, ne sont que générales, résultant seulement du même sujet traité : le problème de la souffrance du juste ici-bas, et les différences sont plus considérables que les ressemblances. Il n'y a donc aucune raison positive d'affirmer la dépendance littéraire du livre de Job soit du poème babylonien soit d'une source commune, écrite ou orale. Les deux écrits ne sont pas non plus des variations du même thème populaire. Le juste souffrant babylonien est roi; Job n'avait pas cette dignité. Leur patrie est différente : Eridu ou la terre de Hus, au sud-ouest de la Palestine, et il n'y avait guère de relations entre ces deux contrées. Le poème baby-

lonien est très ancien, sans que rien permette de préciser sa date. Le livre de Job a été écrit durant l'exil ou un peu auparavant. Le genre littéraire est différent : le poème babylonien est une lamentation et un monologue, le livre biblique un drame dialogué. La solution du problème de la souffrance n'est pas la même : d'un côté, elle vient de la faiblesse et de l'imperfection des hommes, de l'autre, de Dieu lui-même qui éprouve le juste. Les doctrines religieuses des deux écrits diffèrent plus encore que leur forme littéraire. La lamentation babylonienne est un poème composé sur le fond d'un vieux récit populaire. Le fond du livre de Job ainsi que son cadre sont historiques; le poème s'est greffé sur l'histoire de Job et de ses trois amis. Tout donc prouve l'indépendance des deux morceaux, et l'origine babylonienne du livre de Job doit être catégoriquement niée.

7. — M. Theis publie ses recherches historiques et critiques sur les six premiers chapitres du livre d'Esdras, *Geschichtliche und literarkritische Fragen in Esra* 1-6. Dans une première partie, il étudie la tradition du texte des livres d'Esdras et de Néhémie. Ces deux livres, qui n'en faisaient primitivement qu'un, ne sont que la continuation de la Chronique ou des Paralipomènes et une compilation formée par l'auteur de ce livre. Dans la Bible grecque, ils font suite à un Ier livre d'Esdras, que nous appelons le IIIe livre d'Esdras et que nous tenons pour apocryphe. Ce sont deux recensions du même écrit. Or, M. Theis donne la préférence au livre apocryphe sur les deux livres canoniques d'Esdras et de Néhémie. Pour lui, le Ier Esdras grec est la traduction directe et indépendante d'une meilleure et plus ancienne recension du texte primitif, hébreu et araméen, de l'œuvre du Chroniste. Les preuves tirées de la comparaison des textes et de leur histoire ne paraissent pas convaincantes. Le texte du IIIe livre d'Esdras n'est pas le prototype, hébreu et araméen, de nos livres canoniques; il a plutôt été formé de ce prototype par additions et modifications. On peut concéder que le texte grec représente l'ancienne traduction alexandrine, quoiqu'il soit fort douteux qu'elle ait eu, aux yeux de Josèphe et des Pères, une autorité canonique, malgré l'intérêt que ces écrivains lui ont porté. Au contraire, au sentiment de M. Theis, les livres grecs d'Esdras et de Néhémie appartiendraient à la traduction de Théodotion et représenteraient l'état plus récent du texte original, celui qu'il avait au commencement du IIe siècle de notre ère. Les preuves de cette seconde conclusion m'ont paru plus faibles encore que celles de la première; elles consistent en vues générales et n'emportent pas la conviction. La seconde partie porte sur la valeur historique des six premiers chapitres du livre canonique d'Esdras. Les conclusions sont les suivantes : En 538, Cyrus permit de reconstruire le temple de Jérusalem en laissant aux Juifs exilés le droit de retourner dans leur pays; il nomma

Sesbassar (Daniel?) gouverneur de Judée et lui remit les objets du culte emportés par Nabuchodonosor. Sesbassar revint à Jérusalem à la tête d'une caravane d'exilés et jeta les fondements d'un nouveau temple. I Esd., I, 1-11; III, 12; V, 13-16 *a*. Les habitants du pays représentèrent à la cour de Cyrus cette entreprise comme une reconstitution de l'État juif et obtinrent du roi un rescrit interdisant de bâtir le temple. III Esd., V, 69, 70; II, 15-25; I Esd., IV, 4-24. La 2e année de Darius, fils d'Hystaspe, en 520, Zorobabel et Josué revinrent avec une nouvelle caravane d'exilés. Les prophètes Aggée et Zacharie firent rétablir l'autel des holocaustes et recommencer le service du culte. On prépara les matériaux pour rebâtir le temple et, au début de 519, on posa solennellement de nouveau les fondations. On refusa la collaboration des ennemis de Juda et de Benjamin. III Esd., IV, 47*b*-V, 6; V, 46-68; I Esd., III, 1-IV, 3; V, 1, 2; Aggée, 1, 2. Vers le même temps, Tattnai, le satrape d'Abarnahara, vint à Jérusalem. Les Juifs firent valoir le décret de Cyrus. Le satrape en référa à Darius, qui donna raison aux Juifs. Le temple fut achevé et consacré en 515. III Esd., VI, 3-7, 15; I Esd., V, 3-6,22. Au point de vue littéraire, il faut absolument retrancher du livre le chapitre II. Une histoire araméenne du temple après l'exil se retrouve remaniée en hébreu par le Chroniste, I Esd., I, 1-11, et en original, IV, 7-VI, 18. Un récit parallèle et complémentaire, III, 1-IV, 3, est l'œuvre du Chroniste. Les deux versets, IV, 4, 5, sont purement rédactionnels. Le morceau, VI, 19-22, est de la main du Chroniste. Les documents et les faits qu'ils rapportent sont expliqués autrement par d'autres critiques tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, et les conclusions de M. Theis ne sont pas définitives.

8. — En comparant le livre apocryphe d'Esdras avec les deux livres canoniques d'Esdras et de Néhémie, le P. Bayer n'est pas d'accord sur tous les points avec M. Théis : *Das dritte Buch Esdras und sein Verhältnis zu den Büchern Esra Nehemia.* Au point de vue du texte, le IIIe livre d'Esdras est la traduction grecque d'un texte hébreu et araméen assez semblable au texte massorétique des livres canoniques. Elle est fidèle et pas trop littérale; le traducteur savait mieux l'hébreu que l'araméen et il traduit moins bien les parties araméennes que les passages hébraïques. Quant au détail, le texte est parfois corrompu, la traduction est parfois inexacte, mais d'autres variantes proviennent de l'état différent de l'original; on ne peut donner de règle générale, et il faut examiner la valeur de chaque leçon particulière. Or, elle n'est pas constamment meilleure que celle du texte massorétique, quoiqu'elle le soit quelquefois, et on ne peut pas toujours conclure à son originalité. Notamment, l'ordre des faits a été bouleversé volontairement par l'auteur de l'apocryphe. Cependant, il y aurait eu,

comme il le dit, deux essais de reconstruction du temple, l'un sous Cyrus avec Sesbassar, l'autre sous Darius, fils d'Hystaspe, avec Zorobabel. En cela, le P. Bayer est d'accord avec M. Theis, mais plus généralement, l'on identifie ces deux personnages. L'histoire des pages III, 1-V, 6, est exclusivement propre à l'apocryphe. Pour la forme littéraire, elle est apparentée aux livres d'Esdras, de Néhémie, d'Esther et de Daniel. C'est la traduction d'un original hébreu et araméen. Le livre tout entier était donc un ouvrage hébreu et araméen, d'un seul auteur, postérieur au texte canonique, dont il est un targum; il a été composé après Daniel, à l'époque machabéenne. Le P. Bayer est ainsi d'un avis différent de celui de M. Theis, et il réfute les raisons de Howorth et de Torrey en faveur de l'originalité de l'apocryphe. La version grecque de l'apocryphe est d'un meilleur grec que celle du livre canonique, qui est littérale à l'excès et qu'on ne peut comprendre parfois qu'en remontant au texte original. La première serait l'œuvre des Septante; elle est plus ancienne que la seconde et elle est citée par Josèphe; elle date de l'époque du second livre des Machabées, donc du commencement du Ier siècle avant Jésus-Christ. La version grecque du livre canonique est vraisemblablement l'œuvre de Théodotion, car elle ressemble à sa traduction de Daniel. Dans l'ensemble, les deux versions sont demeurées indépendantes, et les passages où elles sont d'accord contre le texte massorétique s'expliquent suffisamment par une influence locale. Ainsi compris, les rapports du IIIe livre d'Esdras avec les livres canoniques d'Esdras et de Néhémie sont plus naturels et plus vraisemblables que ceux que suppose M. Theis.

9. — Le *Novum Testamentum D. N. Jesu Christi* est l'édition gréco-latine complète, dont nous avons déjà annoncé la première partie. (Voir *Polybiblion* t. CXXI, p. 102-103.) Rappelons que le texte grec est tiré du *Vaticanus*, 1209, et pour l'Apocalypse de l'*Alexandrinus* et du *Vaticanus* 2066. Les Épîtres pastorales et la fin de l'Épître aux Hébreux, à partir de IX, 14, ont été empruntés aussi à l'*Alexandrinus*. Toutefois, le texte du *Vaticanus* 1209 n'a pas été reproduit tel quel. Non seulement il a été expurgé de ses fautes évidentes, mais encore ses leçons les plus éloignées de la Vulgate ont été remplacées par de meilleures leçons tirées d'autres manuscrits. Dans ce cas, la leçon du *Vaticanus* est reproduite en note, et le manuscrit suivi est indiqué. D'autres notes du texte grec donnent les principales variantes importantes de l'original (elles sont plus nombreuses dans les derniers livres), quelques variantes latines de l'*Amiatinus et* du *Fuldensis*, et les leçons qui, au jugement de Wordsworth, n'avaient pas place dans l'édition de saint Jérôme. Les concordances sont indiquées dans les notes du texte latin, qui est celui de la Vulgate clémentine. Un appendice de 60 pages, intitulé : *Christologia*, donne la liste alphabétique des titres

qui sont attribués à Notre-Seigneur dans les Évangiles et les autres livres du Nouveau Testament, avec référence aux passages où ils sont employés. Cet appendice, comme le livre entier, a pour but de favoriser dans les petits et les grands séminaires les juniorats et les scolasticats, la piété envers le Verbe incarné par la lecture et l'étude du Nouveau Testament, qui est sa grande révélation. Par son format portatif, son impression nette et claire et son bon marché, cette édition répond bien au but de son auteur qui, par humilité, garde l'anonyme, mais que nous savons être un pieux et zélé lazariste, M. E. Bodin. Nous faisons des vœux pour son succès et sa diffusion. Il est bon de redire que les Évangiles et les Actes se vendent séparément pour l'usage des petits séminaires et des juniorats, où ils méritent de pénétrer en plus grand nombre, afin que les élèves aient tous le texte grec de ces livres divins.

10. — Pour faire suite à son *Histoire des livres du Nouveau Testament*, M. Jacquier étudie *le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne*, en envisageant ces mêmes livres comme Écriture sainte ou livres inspirés. Dans le tome 1er, il expose la préparation, la formation et la définition du canon néo-testamentaire. La préparation embrasse les périodes apostolique, postapostolique et des Pères apologistes; elle montre la formation des premiers recueils (Évangiles, lettres de saint Paul et autres écrits), comparativement aux écrits apocryphes et aux Écritures des hérétiques. La formation complète du canon néo-testamentaire passe par deux phases, en Orient aussi bien qu'en Occident : dans la première, de 170 à 220 environ, tous les livres du Nouveau Testament ont été plus ou moins connus et des écrits extracanoniques ont été reçus dans quelques Églises; dans la seconde, de 220 environ à 350, des doutes sont émis çà et là au sujet de certains écrits inspirés, différents selon les contrées, et d'autres écrits non canoniques sont joints aux canoniques sans jouir pourtant de la même autorité. De 350 à 450,se forment des listes des livres du Nouveau Testament; dans l'Église latine, à la fin de la période, l'accord est définitif et le canon formé; en Orient,les listes n'étaient pas encore identiques à Alexandrie, à Antioche ou à Constantinople, et leur désaccord s'explique par les circonstances de l'histoire antérieure du canon. Du milieu du ve siècle au concile de Trente, le canon s'établit progressivement en Orient, tandis que l'Occident demeure fidèle à sa tradition. Les premiers réformés modifient le critérium de la canonicité et rejettent par suite plusieurs livres canoniques. Le concile de Trente définit le canon biblique. M. Jacquier étudie, d'après les Actes officiels du concile, l'élaboration de son décret, qu'il publie et explique. Du concile à nos jours, l'histoire du canon se poursuit différente dans l'Église catholique, les Églises réformées et les autres Églises dissidentes. Chez nous, il n'y a lieu qu'à des opinions sur les livres deutéro-canoniques; chez les réfor-

més, les variations continuent et aboutissent au rationalisme; les opinions protestantes essaient de s'infiltrer dans l'Église grecque. Toute cette histoire est bien menée, écrite d'après les documents avec précision et clarté, non sans quelque sécheresse. Au milieu d'un si grand nombre de documents et de faits, il n'est pas étonnant qu'un auteur, même très bien renseigné, ne dise quelques inexactitudes. Je signalerai ici celles que j'ai remarquées. L'ordre, donné par saint Paul aux Colossiens, IV, 16, ne prouve pas l'existence d'une lettre aux Laodicéens (voir le texte grec), p. 18, 20. L'accord du Diatessaron avec la Didaché ne démontre pas, à mon sens, l'existence d'une source commune, un essai d'harmonie évangélique (p. 61-62). On pourrait dire que saint Justin a cité le Protévangile de Jacques, contrairement à ce qui est dit pages 123, 126, d'autant qu'on date l'écrit fondamental de cet apocryphe de la première moitié du IIe siècle, page 140 (ce qui est un peu élevé). La vieille version latine (africaine ou européenne?) n'a pas été faite dans le dernier quart du IIe siècle (p. 177); postérieure à Tertullien, elle n'a paru que de 210 à 220 environ. M. Jacquier s'obstine à ne pas parler des fragments syriaques des *Capita adversus Caium* de saint Hippolyte (p. 211); il ne mentionne pas non plus l'opinion de M. Ladeuze relative à l'emprunt, fait par Caius, du sentiment des Aloges sur le quatrième Évangile, œuvre de Cérinthe. En tout cas, après ce qui est dit des Aloges (p. 246-247), il est inexact de dire que Caius « seul » avait émis des doutes sur l'origine johannine de l'Apocalypse (p. 265); il aurait fallu dire: « seul, à Rome », comme à la page 249. On aurait pu tirer bon profit de la nouvelle édition du commentaire de cet écrivain sur Daniel. Ce qui est dit de la version syriaque (p. 226) est insuffisant et n'est pas clairement expliqué plus loin (p. 241, 303-304). Selon M. von Soden, Tatien aurait corrigé le style des Actes, et non celui des Épîtres de saint Paul (p. 240, 243); il n'est pas probable du tout que Tatien ait traduit en syriaque les Épîtres de saint Paul (p. 245). C'est en 1522 seulement, et non en 1520 (p. 365), que fut publiée la Polyglotte d'Alcala. Ce qui est dit au futur des travaux des bénédictins sur la Vulgate (p. 398), doit être mis au présent : tous les projets indiqués ont déjà reçu un commencement d'exécution.

11. — Au lieu de commenter de front les trois Synoptiques, le P. Lagrange a préféré avec raison les expliquer séparément, et il a commencé par l'*Évangile selon saint Marc*. Dans une Introduction de 151 pages, il parle de l'auteur, saint Marc, de la composition, de la critique textuelle, du style, des aramaismes et des latinismes, des sources, du témoignage historique et de quelques points de la théologie du second Évangile. Sur toutes ces questions, l'auteur unit la science critique au respect de la tradition ecclésiastique, et il confirme solidement les données de cette tradition par d'excellents arguments critiques, sans

se laisser influencer par les hypothèses, qu'il combat, des rationalistes contemporains. Je serais moins affirmatif que lui sur l'existence du presbytre Jean, distinct de l'apôtre saint Jean, et sur la date (230) des prologues monarchiens. Dans le commentaire, le texte, traduit en français, est divisé en péricopes et expliqué dans des notes plus ou moins développées; souvent, ces péricopes sont suivies de considérations destinées à réfuter les objections des rationalistes et à montrer la vérité historique des faits racontés ou l'authenticité des paroles contestées de Notre-Seigneur. Quoique la forme soit sèche, on lit avec satisfaction un commentaire si serré, si solide et ordinairement si net. On y retrouve quelques opinions particulières de l'auteur, par exemple, sur le Fils de l'homme, sur les paraboles. La notion de la parabole et de l'allégorie reste bien obscure, ainsi que le but des paraboles évangéliques. Les renseignements de la rhétorique profane sur ce genre littéraire embrouillent le sujet plutôt qu'ils ne l'éclaircissent. Si les paraboles de Notre-Seigneur étaient aussi claires qu'on le dit, je m'étonne qu'un commentaire aussi compliqué qu'est, par exemple, celui du Semeur soit aujourd'hui nécessaire. Les auditeurs, réduits à leurs souvenirs, n'ont pas pu faire tant d'efforts d'intelligence pour comprendre un enseignement, auquel ils n'avaient porté peut-être qu'une médiocre attention. A propos du *qiddouch*, je maintiens que cette sanctification de la solennité se faisait exclusivement à la suite de la bénédiction de la coupe, à laquelle elle était étroitement liée, et qu'il faut en isoler complètement la bénédiction du pain. Cette dernière, quand elle suit le *qiddouch* (ce qui n'a pas toujours lieu), n'en fait plus partie, mais appartient au repas ordinaire du soir ou, dans le cas indiqué, au festin pascal. Ces remarques ne peuvent rien enlever à la valeur considérable de l'ouvrage du P. Lagrange, que les catholiques opposeront avec fruit aux commentaires rationalistes des Allemands et de M. Loisy.

12. — Le problème synoptique, réputé insoluble, vient de recevoir, non pas *une* solution nouvelle (les essais pullulent), mais *sa* solution définitive et certaine, la seule vraie. *La Solution du problème synoptique* est l'œuvre de M. Pasquier, supérieur du grand séminaire de Tours, et cette solution unique et seule possible consiste à disposer les trois premiers Évangiles dans cet ordre : Matthieu, Luc et Marc, et à dire que ceux de saint Matthieu et de saint Luc sont indépendants l'un de l'autre et n'ont pas de sources communes, tandis que celui de saint Marc, dont les critiques vantent tant la priorité et l'originalité, n'est qu'une concorde des faits des deux précédents ou plutôt « un remaniement de l'Évangile de saint Matthieu, allégé de la plupart des discours, complété et rectifié, surtout au point de vue chronologique, au moyen de l'Évangile de saint Luc » (p. XIII). Cette solution, que,

dans son rapport à Mgr l'archevêque de Tours, M. le chanoine de Bellune dit « nouvelle » (p. II), a été proposée par Griesbach dès 1789, et elle a été soutenue par Strauss, l'inventeur du mythisme évangélique. Les critiques ne lui ont pas fait jusqu'ici bon accueil, et c'est d'un fâcheux augure pour « l'idée maîtresse du travail de M. l'abbé Pasquier » (p. III). C'est affaire de critique interne, dit-on (p. 2); pas exclusivement toutefois, car il faut tenir compte de la tradition ecclésiastique sur la composition de saint Marc, qui reproduit la catéchèse de saint Pierre, et sur la date de son Évangile, antérieure à celui de saint Luc. M. Pasquier traite trop cavalièrement le premier point, en disant que saint Marc s'est servi de la prédication de saint Pierre « pour compléter et rectifier » l'Évangile de saint Matthieu (p. XIV). Compléter, *transeat*, mais « rectifier » me paraît malsonnant. Quant à la priorité de saint Luc sur saint Marc, la tradition, loin de la favoriser, la condamne, et l'essai de démonstration de M. Pasquier (p. 7-14) fourmille d'inexactitudes. La date des Synoptiques, fixée (p. 21-29), à 41 pour saint Matthieu, à 54 pour saint Luc et après 55 pour saint Marc, donnerait lieu à de nombreuses observations. M. Pasquier n'a pas tenu compte de toutes les données du problème. Son système, qui ne cadre pas avec le sentiment traditionnel, ne vaut que par les preuves qui l'appuient. M. Pasquier a confiance qu'il subira avec succès l'épreuve de la discussion. Je n'ai pas la même confiance. La place me manque pour discuter les huit raisons, qui prouveraient la dépendance de saint Marc relativement à saint Matthieu et à saint Luc. A l'examen, elles ne m'ont pas paru solides. M. Pasquier n'a pas compris les caractères de la composition de saint Marc, si bien décrits par le P. Lagrange, son objectivité, sa précision des détails, sa connaissance des lieux, qui trahissent partout les souvenirs d'un témoin oculaire, saint Pierre. En bataillant contre la priorité de Marc et la théorie des deux sources, M. Pasquier a dépassé la mesure et a versé dans l'écart opposé. S'il a pour lui, sous le premier rapport, l'autorité de la récente décision de la Commission biblique, il n'aura certainement pas pour son système celle des futurs décrets, s'il en intervient encore en la matière. D'ailleurs, M. Pasquier n'est pas au courant de l'état actuel de la critique, que ce soit de la critique littéraire et historique ou de la critique textuelle. Les pages XIV-XXVI de son Introduction le montrent bien; en matière de critique textuelle, son information ne dépasse pas Tischendorf : il ne connaît ni Hort et Westcott ni Gregory ni von Soden. Il n'est pas étonnant que, dans son isolement, il se soit fourvoyé et qu'il ait proposé une solution inacceptable du problème synoptique. Il faut souhaiter qu'on n'exploite pas son livre contre la science catholique et l'enseignement scripturaire dans les grands séminaires français.

13. — Voici encore un livre allemand sur la durée du ministère

public du Sauveur : *Die Dauer der Lehrättigkeit Jesu nach dem Evangelium des hl. Johannes.* Dom Pfättisch, son auteur, tient pour deux ans et quelques mois. Il a bien raison de prouver d'abord, contre les partisans de la durée d'une seule année, l'authenticité des mots τὸ πάσχα en saint Jean, VI, 4. La démonstration n'aurait pas besoin d'être si développée s'il ne fallait dissiper toutes les ombres accumulées à plaisir par les adversaires. La thèse de deux ans trouve un solide appui dans l'existence d'une fête pascale peu après la multiplication des pains. Elle se déroule dans cet ordre : les noces de Cana en Galilée, qui ont précédé une première Pâque, marquent le début du ministère messianique de Jésus. D'autres événements précèdent cette première Pâque qui, ayant eu lieu 46 ans après le début des travaux d'Hérode au temple, serait tombée le 15 nisan (30 mars) de l'an 28. Ce jour-là, Jésus s'est manifesté publiquement comme Messie à Jérusalem. S'il annonce l'année du salut, il ne veut pas dire que son activité messianique ne durera qu'une année. Le Sauveur demeure en Judée un temps indéterminé; mais son retour en Galilée est fixé par l'épisode du puits de Jacob au mois de décembre, quatre mois avant la moisson. Jésus retourne à Jérusalem pour une fête, qui n'est pas expressément désignée. On y a vu toutes les fêtes de l'année; les partisans de trois années de vie publique y reconnaissent une seconde Pâque. Dom Pfättisch y voit la fête de Purim de l'an 29. Le grand argument est que la guérison du paralytique se fit un jour de sabbat et que la fête de Purim tombait, en l'an 29, un samedi, alors que les autres fêtes de cette année avaient leur échéance un autre jour de la semaine. La multiplication des pains précéda la Pâque de la même année. Les événements de la dernière année de Jésus sont racontés dans le texte de l'Évangile de saint Jean et sont placés entre les trois fêtes des Tabernacles, de la Dédicace et de la dernière Pâque. Notons que, selon don Pfättisch, celle-ci eut lieu, même d'après saint Jean, le 15 nisan. Son interprétation, confirmée, croit-il, par cette circonstance que la Pâque, en l'an 30, tombait le vendredi 7 avril, montre au moins que les affirmations contraires du P. Lagrange sont, sur ce point, trop catégoriques. Les Évangiles synoptiques n'ont point d'affirmation explicite à l'encontre de saint Jean; ils contiennent plutôt des indices favorables à une durée de deux ans et quelques mois. Cette dissertation est à apprécier au point de vue exégétique et chronologique. Sous le premier rapport, elle est solide et bien conduite, sauf peut-être au sujet de la fête inommée de Jean, V, 1, qui est déterminée par des considérations chronologiques. Celles-ci et toutes les autres de l'opuscule sont établies d'après les calculs astronomiques modernes. Elles sont mathématiquement exactes sans l'être, par le fait même, historiquement. Au temps de Notre-Seigneur, la néoménie ou nouvelle lune, et par suite

la série des fêtes qui en dépendaient, étaient fixées, non pas d'après l'astronomie scientifique, mais au moyen de procédés empiriques, qui avaient moins de précision et pouvaient retarder le commencement du mois et la date réelle des fêtes. Les exégètes ne doivent donc pas déduire de conclusions trop fermes des calculs modernes, qui ne répondent peut-être pas à la réalité des faits. C'est pourquoi il reste inévitablement quelque indécision pour la détermination de la fête inommée et des dates précises des autres fêtes et par suite des années de la vie de Notre-Seigneur.

14. — Mon ancien collègue, M. Fillion, s'est occupé des *Miracles de N.-S. Jésus-Christ*, en deux volumes. Le premier de ces volumes est consacré à une *Étude d'ensemble*. L'auteur y montre copieusement que Jésus devait opérer des miracles, qu'il en a accompli de nombreux; il expose les noms qui leur ont été donnés par les écrivains sacrés, leur nombre et leur classification, leur réalité historique et leur crédibilité, la position prise par les ennemis de la révélation chrétienne contre les miracles de Notre-Seigneur, leurs objections les plus courantes, enfin quelques caractères spéciaux de ces miracles; il compare les miracles du Sauveur à ceux de l'Ancien Testament et des Évangiles apocryphes et il établit leur force probante. On le voit, cette étude d'ensemble est complète. Il est inutile d'ajouter qu'elle est sérieuse et bien conduite, il ne pouvait en être autrement de la part de M. Fillion. Quelques points cependant auraient pu être développés davantage, par exemple la comparaison de Jésus thaumaturge avec les thaumaturges grecs et romains, en raison de l'insistance que les néo-critiques mettent à les rapprocher. Le second volume traite des *Miracles de Jésus étudiés isolément*. Ils sont groupés en cinq catégories : les miracles opérés sur la nature, les miracles de guérison, la délivrance des possédés, les victoires remportées sur des volontés hostiles, les cas de résurrection. Ce groupement, qui a l'inconvénient de séparer des prodiges survenus parfois le même jour, présente l'avantage d'éviter les redites et de réunir, au début de chaque catégorie, des observations générales qui projettent une grande lumière sur chaque cas particulier. Dans l'Avant-propos, M. Fillion nous avertit que, dans l'intérêt de la clarté, il a suivi un plan uniforme pour étudier la plupart des miracles du Sauveur, en exposant d'abord les circonstances préliminaires du fait, ensuite le miracle lui-même, enfin les interprétations rationalistes, d'ordinaire à partir de Paulus. La réfutation de celles-ci est faite simplement par leur opposition et leur contradiction ou par l'exposé du texte évangélique. Il eût été bon toutefois de répliquer directement aux difficultés exégétiques soulevées contre le caractère miraculeux de l'événement. Les lecteurs des ouvrages rationalistes ne seront pas satisfaits par la discussion, solide pourtant en elle-même, de M. Fillion.

15. — Dans son ouvrage : *Jésus et les apôtres*, M. Piepenbring s'est proposé de comparer l'œuvre et l'enseignement du maître avec l'œuvre et l'enseignement des disciples. Il a distingué, dans la première partie des temps apostoliques, deux types doctrinaux : le judéo-christianisme et le paulinisme, différant à la fois entre eux et de l'Évangile de Jésus. Au lieu de voiler ces différences dans un but harmonistique, il prétend les constater, mais il les exagère, quand il ne les crée pas de toutes pièces. Du reste, sa comparaison pèche par la base, puisqu'il a réduit l'enseignement de Jésus à un enseignement purement moral ou de préparation à la fin des temps qui est proche. Tout ce qui, dans le judéo-christianisme ou le paulinisme, dépasse ce résidu lui est opposé, tandis qu'en réalité ce n'est que la répétition ou la conséquence légitime de la prédication véritable et complète du Sauveur. D'autre part, pour décrire le judéo-christianisme, M. Piepenbring se restreint aux seuls éléments, qu'il croit historiques, des premiers chapitres des Actes et il laisse de côté ce qui lui paraît rédactionnel. De même, le paulinisme n'est exposé que d'après huit Épîtres sur quatorze de l'apôtre. Les conclusions, si partiellement et si partialement déduites, ne méritent pas la discussion. Elles représentent la théologie des libéraux allemands qu'on veut, sans originalité d'ailleurs, répandre en France.

16. — On attendait avec une impatiente curiosité l'apparition du commentaire de M. Belser sur la IIe Épître aux Corinthiens : *Der zweite Brief des Apostels Paulus an die Korinther*, pour savoir à quelles conclusions le professeur de Tubingue aboutirait au sujet de certaines opinions à l'ordre du jour. Or, il brûle ce qu'il avait adoré et il déclare non fondées des hypothèses qu'il avait adoptées jadis. C'est ainsi qu'il abandonne l'idée d'un voyage de l'apôtre à Corinthe entre sa première et sa seconde lettres, même celle d'une courte visite à Corinthe, après la fondation de cette Église, antérieure à toute correspondance. Entre les deux lettres, saint Paul a seulement envoyé à Corinthe ses deux disciples Timothée et Tite. Parce qu'il n'est pas renseigné sur le succès de la mission de ce dernier, il en prend occasion, durant l'été de 57, d'écrire une seconde fois aux Corinthiens. D'autre part, cette seconde lettre forme un tout bien cohérent, dont les diverses parties sont étroitement reliées entre elles. Il n'y a donc pas lieu d'en séparer les éléments et d'en extraire une troisième lettre. Après ces résultats, M. Belser étudie encore la langue et le style de cette Épître. Quant au commentaire, il est développé comme les précédents du même exégète. Il m'a semblé que parfois les opinions, exposées dans l'Introduction, au lieu d'être confirmées dans le commentaire, servent de preuves ou de moyens d'interprétation de passages difficiles ou controversés. Cela montre l'unité d'esprit de l'exégète plus que l'unité du sens. Le passage, II, 5-11, est entendu du pardon accordé à l'inces-

tueux condamné dans la première lettre. Je ne parviens pas, pour mon compte, à accepter cette explication. Des points spéciaux de doctrine sont élucidés à l'occasion, et un intérêt particulier s'attache à l'apologie de saint Paul contre les calomnies des docteurs judaïsants. Une autre particularité du commentaire, c'est que M. Belser, après avoir proposé son interprétation du texte, résume l'exposition des commentateurs catholiques, saint Ephrem, l'Ambrosiaster, saint Chrysostome, Théodoret, Théophylacte, saint Thomas d'Aquin, Estius et Corneille de la Pierre, en indiquant ce qu'elle a de juste et de fondé aussi bien que d'imparfait et de défectueux. Le lecteur voit ainsi la continuité qui a existé dans l'interprétation catholique de la seconde Épître aux Corinthiens. En somme, le nouveau commentaire de M. Belser est une réaction solide contre des essais modernes, plus spécieux que sérieux, qui commençaient à avoir cours en France. Il mérite d'autant plus l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la prédication et à l'enseignement de l'apôtre saint Paul. M. Belser ne connaît que la littérature allemande du sujet; cependant, il aurait pu tirer des ouvrages français de Mgr Le Camus, du P. Lemonnyer, du P. Prat, de M. Toussaint, pour ne nommer que ceux-là, au moins autant de profit que du *Handbuch* de M. Lietzmann. E. Mangenot.

OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE ET DE PIÉTÉ

Catéchisme. — 1. *Catéchisme de la doctrine chrétienne à l'usage des enfants et des grandes personnes*, par l'abbé Lemarié. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, s. d., petit in-8 de vii-425 p., 1 fr. 50. — 2. *Éléments de la doctrine chrétienne*, par l'abbé H. Convert. Paris, Vitte, 1911, in-18 de 88 p., illustré, 0 fr. 30. — 3. *Le Catéchisme des petits enfants*. Tours, Cattier, s. d., in-16 de 32 p., illustré, 0 fr. 10. — 4. *Le Trésor des catéchistes volontaires. Recueil de traits se rapportant à tous les chapitres du catéchisme*. T. I. *Le Symbole*, par l'abbé J. Motte. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de viii-216 p., 1 fr. 50.

Eucharistie. Sacerdoce. Église. — 5. *Discours eucharistiques*. 1re série : *Discours dogmatiques prononcés aux congrès eucharistiques*. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 405 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Accueil. Méditations eucharistiques, pour servir avant et après la sainte communion*, par la R. Mère Marie Loyola; trad. de l'anglais par Mme la baronne Auguste de Nexon. Paris, de Gigord, 1911, in-12 de xii-388 p., 3 fr. 50. — 7. *La Communion fréquente et quotidienne*, par le P. Jules Lintelo. Tournai et Paris, Casterman, s. d., in-32 de 64 p., 0 fr. 15. — 8. *Pour la communion. Prières de préparation et d'action de grâces*, par M. V. de B. Tournai et Paris, Casterman, s.d., in-32 de viii-247 p., 1 fr. 25. — 9. *Le Petit Catéchisme de la première communion, expliqué en douze leçons avec histoires, gravures et prières, d'après l'esprit du décret « Quam singulari »*, par l'abbé A. de la Valette Monbrun. Paris, Beauchesne, 1911, in-18 cartonné de 172 p., 0 fr. 50. — 10. *Cérémonies et prières de l'ordination des prêtres*. Tournai et Paris, Casterman, 1909, in-18 de 71 p., 1 fr. — 11. *La Messe et la vie chrétienne*, par l'abbé de Gibergues. 4e mille. Paris, de Gigord, 1911, in-18 carré de 237 p., 1 fr. 25. — 12. *Le Sacré Cœur et le sacerdoce*, par le R. P. Charrier. Paris, Beauchesne, 1910, in-16 de xxvii-267 p., 1 fr. 75. — 13. *Retraite pastorale*, par le cardinal D.-J. Mercier, arch. de Malines. 5e éd. Paris,

Gabalda, 1911 ; Bruxelles, Dewit, petit in-8 de XV-368 et LXIII p., 3 fr. — 14. *Les Ressources de l'Église contemporaine*, par D. VIELLARD-LACHARME. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 279 p., 3 fr. 50. — 15. *L'Église et le Progrès*, par F.-A. BLANCHE. *Conférences données à l'École Sainte-Geneviève*. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 137 p., 1 fr.

MORALE CATHOLIQUE. — 16. *Exposition de la morale catholique*. VIII. *La Grâce. Carême de 1910*, par E. JANVIER. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 464 p., 4 fr. — 17. *L'Évangile du Pater et de l'Ave. Trente-deux instructions données en l'église de la Madeleine* par le chanoine QUIÉVREUX. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de VII-478 p., 4 fr. — 18. *La Charité envers Dieu. Conférences pour les hommes faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot*, par P. GIRODON. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16 de 213 p., 2 fr. — 19. *Nos Devoirs envers nous-mêmes. Instructions d'apologétique*, par LÉON DÉSERS. Paris, de Gigord, 1910, in-12 de VIII-334 p., 2 fr. 50. — 20. *Ce qu'il faut léguer à ses enfants*, par Mgr HENRY BOLO. Paris, Klotz, s. d., petit in-8 de 289 p., 2 fr. 50. — 21. *Le Chemin du bonheur*, par l'abbé J. A. DAUBIGNEY. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de VIII-30 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Apostolat de la souffrance*, par le P. J. LYONNARD. 5e éd. Tournai et Paris, Casterman, 1910, in-12 de LIX-291 p., 2 fr. — 23. *Le Secret du succès. Aux jeunes gens de quinze à vingt ans. Causeries théoriques et pratiques*, par RAMON RUIZ AMADO; trad. de l'espagnol par l'abbé EV. GERBEAUD. Paris, de Gigord, 1911, in-12 de 274 p., 2 fr. — 24. *Recueil de textes choisis, en vue de la prédication et des conférences publiques*, par Un prêtre du diocèse de Langres. Paris, de Gigord, 1911, in-12 de 456 p., 4 fr.

JÉSUS. MARIE. JOSEPH. — 25. *Les Derniers Jours du Sauveur. Considérations sur la Passion*, par le P. ALEXIS DE FARBEZIEUX. Tournai et Paris, Casterman, s. d., in-12 de 497 p., 2 fr. 50. — 26. *Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur ?* par l'abbé FÉLIX ANIZAN. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 127 p., 0 fr. 75. — 27. *Allez à Lui*, par l'abbé FRÉDÉRIC RIVIÈRE. Paris, Téqui, 1911, in-12 de XVI-312 p., 3 fr. 50. — 28. *Le Sacré-Cœur étudié dans l'Évangile*, par le T. R. P. EXUPÈRE DE PRATS DE MOLLO. Paris et Tournai, s. d., in-12 de 275 p., 2 fr. 50. — 29. *La Devoción al Sagrado Corazón de Jesús. Manual de piedad*, por el R. P. IGNACIO SCHMID; trad. por el R. P. JUAN M. SOLA. Barcelona, Gili, 1911, in-18 cartonné de 470 p. — 30. *Catéchisme de la Sainte Vierge*, par le R. P. ÉDOUARD. Paris, Jouve, 1911, in-16 de 132 p., 0 fr. 60. — 31. *La Bienheureuse Vierge Marie. Considérations sur les Mystères de sa vie*, par le R. P. J. BUCCERONI; trad. de l'italien par le P. FERDINAND MILLION. Paris, Klotz, 1911, in-16 de VII-342 p., 3 fr. — 32. *Un Mois de Marie chez soi. Sujets de méditation, lectures, traits, légendes et histoires pour chaque jour du mois de mai*, par l'abbé A. SAULNIER. Paris, Beauchesne, 1911, in-16 de VII-268 p., 2 fr. 50. — 33. *Marie, notre Mère. Mois de Marie*, par JEAN BARBET DE VAUX. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-12 de VIII-252 p., 1 fr. 50. — 34. *Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples*. 2e éd. Paris, Téqui, 1911, petit in-12 de XI-187 p., 1 fr. — 35. *Les Paroles de la Sainte Vierge, ou l'Ame à l'école de Marie*, par l'abbé TEXIER. Paris, Oudin, 1910, in-12 de XVII-358 p., 3 fr. 75. — 36. *Au Cœur de Jésus, Roi et centre de tous les cœurs, par Marie, reine des cœurs, ou Dialogues sur le secret de Marie, du B. Grignon de Montfort, et sur le secret du Sacré-Cœur, d'après la B. Marguerite-Marie*, par L.-M. MICHELIN. Paris et Lyon, Vitte, 1910, in-18 de 166 p., 1 fr. 25. — 37. *Vie intime de saint Joseph*, par le R. P. RIONDEL. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-12 de 233 p., 1 fr. 50.

SPIRITUALITÉ. ASCÉTISME. — 38. *Œuvres de saint* FRANÇOIS DE SALES, *évêque et prince de Genève*. Édition complète. T. XVI. *Lettres*. Vol. VI. Paris et Lyon, Vitte, 1910, gr. in-8 de XII-484 p., 8 fr. — 39. *Visions d'Anne-Catherine Emmerich sur la vie de N.-S. J. C. et de la T. S. Vierge, coordonnées en un seul tout, selon l'ordre des faits*, par le R. P. Fr. JOSEPH ALVARE DULEY; trad. de l'allemand par CHARLES D'EBELING. 3e éd. Paris, Téqui, 1911. 3 vol. in-12 de XXXIV-517, 523 et 512 p., 12 fr. — 40. *Œuvres spirituelles du vénérable* LOUIS DE BLOIS, *abbé de Liessies*; trad. par les bénédictins de Saint-Paul de Wisques. I. *Prières et règles de vie*. Paris, Oudin, 1911, in-12 de XIX-274 p., 3 fr. 75. — 41. *Le Royaume de Dieu*, par le P. LOUIS PERROY. 2e éd. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 302 p., 3 fr. 50. — 42. *Méditations sur l'Évangile selon saint Jean. Les Entretiens de Jésus avec ses disciples après la Cène* (*chapitres* XIII-XVII), par l'abbé A. NOUVELLE. Paris, Bloud, 1911, in-16 de

VII-248 p., 3 fr. — 43. *Méditations pour tous les jours de l'année sur les évangiles du dimanche d'après saint Thomas d'Aquin et saint Augustin*, par le P. ROGER DES FOURNIELS. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., 2 vol. in-12 de IX-402 p. et 332 p., 2 fr. — 44. *L'Aiguillon d'amour (Stimulus amoris). Traité d'ascétisme longtemps attribué à saint Bonaventure, composé par le Fr.* JACQUES DE MILAN; trad. en français par le P. UBALD D'ALENÇON. Paris, de Gigord, 1910, in-32 de 157p., 0 fr. 80. — 45. *Échos du cœur*, par L. LENFANT. Paris, de Gigord, 1911, in-18 de 131 p., 0 fr. 75. — 46. *Pensées et maximes du R. P.* DE RAVIGNAN. Extraites de sa *Vie* et précédées d'une Introduction par CHARLES RENARD. Paris, Téqui, 1911, in-12 de IX-116 p., 0 fr. 50.

PIÉTÉ. DÉVOTIONS. — 47. *La Vraie Piété. Une Retraite aux dames*, par V.-D. ARTAUD. Paris, Beauchesne, 1911, in-16 de 270 p., 2 fr. 50. — 48. *La Piété et le zèle (Ange et apôtre)*, par l'abbé P. FEIGE. 3e éd. Paris, Téqui, 1911, in-12 de XIII-481 p., 3 fr. 50. — 49. *Virtudes y defectos de las jóvenes, Educación moral de la adolescencia féminina*, por el R. P. CHAMPEAU; trad. del francès por MARÍA DE SAGREDO. Barcelona, Subirana, 1911, 2 vol. in-16 de 349 et 345 p., 5 fr. 50. — 50. *Prières et méditations inédites de* ERNEST HELLO, publiées par Mme LUCIE-FÉLIX-FAURE-GOYAU. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 63 p., 0 fr. 60. — 51. *Examen de conscience*, par JEAN TRIOLLET. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 64 p., 0 fr. 60. — 52. *Retraites progressives aux jeunes filles sur la vie chrétienne.* 1re série. *Bethléem, ou Principe et fondements de la vie chrétienne*, par l'abbé CH. CORDONNIER. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-12 de VIII-272 p., 2 fr. — 53. *Retraite à des enfants de Marie*, par le R. P. ROLLIN. Nouv. éd. Paris, Lethielleux; Lille, Giard, 1911, in-12 de 255 p., 2 fr. — 54. *Clericus devotus. Orationes, meditationes et lectiones sacrae ad usum sacerdotum ac clericorum. Accedit extractum ex Rituali romano.* Edit. 2°. Friburgi Brisgoviae, Herder, s. d., in-32 relié, de XVI-572 p., 3 fr. — 55. *Accessus ad altare et recessus seu preces ante et post celebrationem Missae.* Edit. 5°, castigata et aucta. Friburgi Brisgoviae, 1910, petit in-16 de VIII-191 p., 1 fr. 50. — 56. *La Pratique religieuse*, par le R. P. GÉRON. Tournai et Paris, Casterman, s. d., in-16 cartonné de 391 p., 2 fr.

CATÉCHISME. — 1 à 4. — L'enseignement religieux préoccupe plus que jamais l'esprit des évêques et du clergé paroissial. C'est de toute raison et de toute justice. Mais la base de cet enseignement est sans contredit le catéchisme. C'est une vérité bien comprise de tous et chacun s'ingénie à donner à son apostolat la meilleure méthode, celle qui peut mieux s'adapter aux besoins de sa paroisse et au genre de son auditoire. *Le Catéchisme de la doctrine chrétienne*, par M. l'abbé Lemarié, semblerait bien convenir à des auditeurs un peu mêlés, comme d'ailleurs l'indique assez son sous-titre : *à l'usage des enfants et des grandes personnes.* Il comprend toute la doctrine sous une forme assez développée pour celles-ci, avec facilité de réductions pour ceux-là. Ce sera à la discrétion du catéchiste. La disposition du texte est très méthodique; l'explication est courte, claire, précise, par conséquent facile à comprendre et à retenir. L'auteur ne procède pas par interrogations, comme il est ordinaire dans tout catéchisme, mais il est aisé d'y suppléer, à l'occasion, quand le catéchiste le jugera opportun. Ce livre est de tous points excellent ; nous en avons rencontré rarement d'aussi complets et d'aussi bien réussis.

— *Les Éléments de la doctrine chrétienne*, par M. l'abbé Convert, conviennent exclusivement aux enfants. C'est bien, en effet, l'abrégé du catéchisme. Il offre ceci de particulier, c'est qu'il procède par petites

phrases souvent d'une demi-ligne. Chaque détail se détache ainsi, tout en faisant suite au précédent et appelant celui qui suit. Cette méthode frappe l'œil, éveille l'attention; la gravure, enfin, intervenant par intervalles, achève d'intéresser l'enfant et de faire pénéplus avant la leçon. Petit livre très soigné en tout.

— Le *Catéchisme des petits enfants* ne compte que 32 pages : c'est donc l'abrégé des abrégés. Que faut-il de plus à propos pour ces jeunes intelligences encore peu développées? Il s'ouvre par les prières accoutumées : c'est la première partie. Dans la deuxième, l'auteur traite de la vie chrétienne, de ses obstacles, de ses moyens, de ses pratiques. La troisième partie est consacrée au minimum de la doctrine : principaux mystères, vie de Jésus-Christ, l'Église, les fins dernières, méthode d'examen pour la confession. Ici encore quelques images.

— Mais que serait une classe de catéchisme sans un trait édifiant, sans une histoire? M. l'abbé Motte nous offre sous le titre de : *Trésor des catéchistes volontaires* un recueil bien fourni de ces traits intéressants qui se rapportent à tous les chapitres du catéchisme. Ce n'est encore que le tome Ier n'ayant pour objet que le symbole; la suite viendra en son temps, continuant la tâche que s'est donnée l'auteur et dont il s'acquitte avec autant de discernement que d'érudition : la tâche de confirmer la doctrine par les faits, de la rendre palpable pour ainsi dire; on pourrait aussi bien définir ce premier volume : la doctrine en action. Il y a sur le nombre quelques faits connus, mais, pour être renouvelés, ils ne perdent rien de leur importance et de leur force. Aussi bien ne sont-ils connus que des catéchistes et des personnes bien instruites; ils sont neufs pour nos enfants sur lesquels ils font grande impression. En tout cas, c'est le petit nombre et tout le reste vient des recherches patientes de l'auteur; nous ne saurions trop l'en remercier et l'en féliciter.

Eucharistie. — Sacerdoce. — Église. — 5 à 15. — C'est vers l'Eucharistie que les récents décrets du Saint-Siège ont rappelé, surtout depuis quelques années, l'attention de l'épiscopat, du clergé paroissial et des fidèles. Le Comité permanent des congrès eucharistiques internationaux a voulu obéir à cette impulsion en publiant un choix de *Discours eucharistiques*, extraits de ses comptes rendus des congrès. Le premier volume contient les *Discours dogmatiques* prononcés à Lille, Avignon, Liège, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers, par MM. de Belcastel, l'abbé J. Léman, Mgr Lequette, P. Verbeke, Mgr Monnier, Mgr Mermillod, Mgr Berchialla, P. Monsabré, M. L. Collinet, Dom L. Janssens, etc., etc. C'est une heureuse idée : il est bon de prolonger l'écho de ces belles paroles qui rendent si bien hommage au Sacrement de nos autels; ce sera prolonger aussi ou renouveler le bien réel qu'ont produit ces grandes et solennelles assises euchari-

stiques. Cette première série est un essai, dit modestement le zélé promoteur de cette excellente publication : nous ne serons nullement étonnés que la faveur publique ne lui prouve bientôt que ce coup d'essai a été un coup de maître. A bientôt donc la deuxième série.

— *L'Accueil.* Beau titre et bien approprié à des *Méditations eucharistiques* ! Il y est parlé, sous forme de monologue intérieur, des différentes manières de recevoir le Verbe fait hostie, de s'unir à lui et de profiter de sa divine présence en nous. L'auteur, la Mère Marie Loyola, nous rappelle d'abord — et avec quelle piété filiale ! — l'accueil que dut faire Marie à son divin Fils quand Jésus prit possession de son sein virginal. Évidemment, c'est l'accueil modèle, l'accueil type auquel chacun de nous doit s'efforcer d'atteindre. Voyons comment nous pouvons le réaliser. Choisissons, suivant les circonstances et nos dispositions intérieures : l'accueil de la créature, de l'enfant, du pécheur, d'un ami, d'un malade, d'un hôte, d'un suppliant, d'un travailleur, l'accueil de la foi, de la confiance, de l'amour de l'âme qui souffre, enfin le dernier accueil. Chaque chapitre contient des considérations spirituelles mystiques ou de réconfortantes élévations sur le Dieu de l'Eucharistie. C'est l'élan d'une âme d'élite vers l'hôte divin du Tabernacle qu'elle appelle et qu'elle reçoit avec toute la ferveur et tout l'amour dont elle est capable. Mettons-nous à sa suite; elle nous inoculera les mêmes dispositions et quels biens précieux ne recevrons-nous pas de l'accueil si affectueux que nous aurons fait à notre Dieu ! Ainsi se réalisera l'heureux effet que le vénéré Guibert, dans sa Préface, attend de ce livre : « Procurer les joies de la ferveur aux âmes qui communient .» Remercions Mme la baronne Auguste de Nexon, qui nous a donné de ce livre une excellente traduction française : nous lui devrons, dans notre cher et malheureux pays, les uns « ces joies de la ferveur, les autres, les âmes du moins qui cherchent Dieu dans la sincérité du cœur, le don de la foi. »

— Nous en arriverons ainsi à *la Communion fréquente et quotidienne*, à laquelle nous invite le P. Lintelo dans sa récente brochure qu'il adresse spécialement aux « Enfants de Marie ». Et n'est-ce pas le vœu du Saint-Père et de l'Église, son vœu le plus ardent et dont il réclame de chacun de nous la réalisation? Ce sont quelques pages seulement et des pages qu'on n'analyse pas : il faut les lire, se pénétrer de leur doctrine et en suivre les opportuns et pressants conseils.

— Avec le livre : *Pour la communion. Prières de préparation et d'actions de grâces*, nous entrons tout à fait dans la pratique du sacrement de l'Eucharistie; il nous suggère nos pensées et excite en nous les plus pieux sentiments pour aller à la Sainte-Table : actes d'humilité, de repentir, de confiance, de demande, d'offrande, de désir, etc., empruntés aux meilleurs auteurs de spiritualité : sainte Gertrude, saint

Ambroise, Bossuet, le Vénér. de Grenade, Imitation, etc. A la suite, viennent des prières spéciales pour la messe où l'on doit communier. L'action de grâces occupe trois chapitres : les actes après la communion, extraits de divers auteurs, les actes de demande, les louanges et bénédictions. Enfin, autres prières diverses avec plusieurs amendes honorables. Cette abondance est d'une grande utilité : elle nous permet de varier à notre gré l'expression de nos désirs, de notre gratitude, de notre confiance. Ce manuel, dont l'auteur, trop modeste, a voulu nous dérober son nom, est bien en vérité une bonne œuvre : les âmes nombreuses auxquelles il profitera lui en sauront le meilleur gré.

— *Le Petit Catéchisme de la première communion* nous ramène aux petits enfants, c'est-à-dire que M. l'abbé de la Valette Monbrun nous offre un résumé complet de la doctrine, ce qu'il faut pour disposer l'intelligence déjà assez ouverte des enfants à comprendre ce qu'ils se préparent à recevoir au jour de leur première communion. Ce n'est pas long, puisque tout est compris dans douze leçons; c'est très méthodique et très clair; c'est aussi, grâce aux belles et nombreuses histoires et gravures, du plus grand intérêt : tout ce qui peut plaire à nos chers petits et leur faciliter la connaissance des choses de Dieu. Ajoutons que ce petit livre est cartonné et que le prix ne dépasse pas 0 fr. 50; que lui manque-t-il pour qu'il soit bien apprécié et qu'il devienne populaire?

— Mentionnons, en passant, la brochure élégante où les éditeurs Casterman ont renfermé les *Cérémonies et prières de l'ordination des prêtres*; texte latin et traduction française. C'est un livre qu'il faut avoir pour suivre avec intérêt et comprendre ces prières et ces cérémonies, surtout pour en être tout pénétré et en saisir la haute et sublime signification.

— Parmi les pouvoirs spirituels que confère au prêtre l'ordination, il faut rappeler surtout celui de célébrer le Saint-Sacrifice qui est, pour ainsi dire, l'acte capital du sacerdoce. Pour les fidèles, aussi, la messe est, de toutes les pratiques religieuses, la plus importante, celle qui doit, en quelque sorte, inspirer toutes les autres. C'est ainsi que l'envisage M. l'abbé de Gibergues dans son nouvel ouvrage : *La Messe et la vie chrétienne*. Les trois premiers chapitres considèrent le Saint-Sacrifice en lui-même ou dans son essence : sa sublime grandeur, la sainte Victime, le Calvaire et l'Autel. Mais qu'est-ce donc que la vie du chrétien, si ce n'est, comme la vie du Maître, une vie d'immolation, un sacrifice aussi? Et alors nous devons trouver dans la messe de quoi vivre cette vie chrétienne. D'où les chapitres suivants : la messe et l'adoration, la messe et l'action de grâces, la messe et la mort, la messe et la souffrance, la messe et la demande, la messe et l'apostolat. Le dernier chapitre indique les dispositions essentielles pour retirer de là

messe le plus grand profit, et qui est de l'offrir avec le prêtre. Il est aisé de voir, par ce plan de l'auteur, l'utilité et l'excellence de ce livre destiné à rappeler l'attention sur la messe, qui est pour nous non seulement le modèle ou l'exemplaire de notre vie chrétienne, mais encore notre plus douce consolation et notre plus grande force. Il semble bien que le public religieux a compris la pensée et le but de l'auteur, puisqu'il en est à son 4e mille. Ce succès permet de prévoir qu'il peut arriver à son dixième : il le mérite et c'est notre vœu.

— On peut encore établir un parallèle entre *le Sacré-Cœur et le sacerdoce*. Le R. P. Charrier, S. J., vient de s'y essayer et les témoignages, même les plus autorisés, ne manquent pas pour constater qu'il y a réussi. Les cardinaux Merry del Val, Richelmi, Agliardi, Vincent Vannutelli, Rampolla et de nombreux évêques applaudissent à l'ouvrage et félicitent l'auteur. Les révélations faites à la B. Marguerite-Marie ont eu surtout pour objet de nous faire connaître son incomparable amour, d'enflammer plus particulièrement les prêtres « d'une charité plus ardente envers Jésus, d'un dévouement plus actif, plus généreux et plus tendre pour le salut de leurs frères. C'est une surabondance de vie qu'il veut communiquer à ses prêtres, de vie divine, afin qu'ils puissent eux-mêmes vivifier les âmes .» Le livre se divise en quatre parties : la première traite du prêtre, création de l'Amour infini : Jésus enseignant, pardonnant, consolant, sacrifiant; la deuxième partie énumère les vertus sacerdotales du Cœur de Jésus : esprit de prière, dévouement, zèle, douceur, humilité, pureté, miséricorde, amour; la troisième nous parle de l'amour du Verbe incarné pour ses prêtres; enfin, la quatrième contient de très belles considérations sur l'amour infini et le prêtre. Livre bien pensé, bien écrit, digne d'être lu, relu et médité.

— Pour n'être pas trop au-dessous de son parfait modèle, le prêtre sentira la nécessité de se retirer quelques jours dans le recueillement pour se sanctifier toujours davantage. Ces jours de récollection, S. E. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, lui fournit, dans sa *Retraite pastorale*, le moyen de les bien remplir. Cette retraite, il l'a prêchée à son propre clergé, en débutant (dans son premier entretien, par un échange de sentiments, c'est-à-dire « en établissant les positions respectives de l'évêque qui prêche la retraite à ses prêtres et les prêtres qui veulent bien l'écouter. Il commence alors l'œuvre elle-même par un entretien sur la préparation de l'âme; il continue, par trois entretiens sur la réformation entière de la vie; par un entretien sur le dévouement de l'âme chrétienne à Dieu; par deux entretiens sur la consécration du prêtre à Dieu seul. Dans le neuvième et dernier, en forme de conclusion, il indique les moyens de persévérance. Le livre se clôt par un appendice, certes on ne peut mieux approprié, renfermant

l'exhortation — texte et traduction — de S. S. le Pape Pie X au clergé catholique. Deux brefs pontificaux, en date de 1908 et de 1909, félicitent hautement l'éminent prélat de son œuvre si opportune, se plaisent à déclarer que cette œuvre a été admirablement réussie, et expriment des vœux pour que ses prêtres répondent avec amour et générosité à sa sollicitude épiscopale, *ut episcopali... sollicitudini omnes ... sedulo suaviterque respondeant*». Les bénédictions de Pie X ont porté bonheur à cette *Retraite pastorale* qui en est à sa cinquième édition. Il n'est pas besoin de recommander autrement à nos vénérés confrères une œuvre qui se recommande si bien par son succès comme par l'autorité, la compétence et les mérites de l'éminent auteur.

— Le sacerdoce est la plus puissante force de l'Église catholique; elle en a d'autres que nous indique M. Vieillard-Lacharme dans son livre récent : *Les Ressources de l'Église contemporaine*. Précédemment, l'érudit auteur, dans son ouvrage sur *les Épreuves de l'Église contemporaine*, avait eu le courage de mettre bien en relief les plaies que l'Église a reçues de ses adversaires. Aujourd'hui, « mon but, ajoute-t-il, est de mettre en pleine lumière les moyens dont elle dispose pour la victoire. » Parmi ces moyens, il y a d'abord les ressources humaines : le lien social, la conscience chrétienne, la famille, l'opinion publique et la presse catholique; il y a ensuite, ou concurremment, les secours divins : assistance spéciale de Dieu, présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie; manifestation sensible de Dieu par le miracle. Ainsi, l'auteur considère séparément, d'une part, ce qui appartient à l'homme; de l'autre, ce que Dieu lui accorde pour se défendre. Mais ces deux sortes de ressources seront le plus souvent unies — elles doivent l'être — et ce sera alors par la coopération des ressources humaines et des secours divins que se soutiendra le bon combat dont l'issue ne peut être que notre victoire. Le vrai mérite de l'auteur, à nos yeux, c'est de se maintenir justement entre le double écueil de l'optimisme et du pessimisme; ces études sont le fruit d'une observation sérieuse qui sert de base et de conclusion à un jugement très autorisé.

— A un autre point de vue se place M. l'abbé Blanche pour écrire son livre : *L'Église et le Progrès*. Ce fut le titre des remarquables conférences de Notre-Dame, par le R. P. Félix; mais après l'éloquent orateur il y a place pour d'autres excellents conférenciers qui pourront traiter du même sujet, en s'inspirant peut-être un peu de l'œuvre de l'illustre prédécesseur, mais en envisageant le sujet sous un aspect différent. Les conférences de M. l'abbé Blanche à l'École Sainte-Geneviève eurent leur succès; elles pouvaient donc affronter le grand jour de la publicité et, à vrai dire, elles ne figurent pas trop mal à côté de ses devancières. Cinq conférences traitent successivement de : l'Église et les Conditions du progrès; l'Église et le Progrès matériel; l'Église et

le Progrès intellectuel; l'Église et le Progrès moral; l'Église et le Progrès social. C'est une nouvelle réponse — et celle-ci encore victorieuse — à ce préfugé, vivace à ce point qu'il semble défier toute démonstration nouvelle, si puissante soit-elle : que l'Église est ennemie du progrès; elle en est si peu l'ennemie, que, sans elle, il ne saurait y avoir de vrai progrès.

Morale catholique. — 16 à 24. — L'éloquent conférencier de Notre-Dame, M. le chanoine Janvier, continue son *Exposition de la morale catholique*. Au carême de 1910, il en était à traiter de *la Grâce*. Et, dans cette matière si ardue, où, de tout temps, les théologiens les plus autorisés n'ont pu tomber toujours d'accord, il a trouvé le secret de traiter cette grave et délicate question en s'en tenant, d'une part, aux enseignements de la foi, et de l'autre à la philosophie traditionnelle. S. E. le cardinal Merry del Val l'en félicite en lui déclarant que « rien ne peut être plus conforme aux intentions et aux directions du Souverain-Pontife, » sans compter que, par cette méthode, les conférences ainsi rédigées « donnent aux convictions de leurs auditeurs une base inébranlable et les mettent en garde contre les dangers de certaines philosophies modernes. » Les lecteurs, qui ont été encore plus nombreux, ne manqueront pas de souscrire à ce jugement autorisé. Mais nous leur recommandons de relire ces conférences dans le volume qui voit le jour et qui permet d'apprécier encore mieux la science théologique de l'orateur. Les conférences sont celles-là mêmes dont le texte a été publié, mais l'édition nouvelle les fait précéder chacune d'un sommaire très exact et très précis qui permet d'avance de connaître le fond même de la doctrine qui va être développée; elle les fait suivre, en appendices, des noms d'auteurs consultés et surtout de notes abondantes, où les points de doctrine un peu obscurs sont bien éclairés. Une table des matières donne, de chaque conférence, un résumé plus substantiel que le sommaire; ce qui fait de ce volume, à la fois, un livre d'enseignement, une œuvre d'éloquence, un trésor d'érudition.

— C'est un plan très original, même, semble-t-il, assez audacieux, que celui de M. le chanoine Quiévreux pour sa prédication du mois de mai dans l'église de la Madeleine. Mais *audaces fortuna juvat*. La Providence n'a pas jugé que ce fût trop présomptueux, et Elle a daigné bénir cet apostolat. Ce commentaire alterné du *Pater* et de l'*Ave* a captivé l'attention du pieux auditoire : cette alternance a dû lui paraître d'ailleurs assez justifiée, surtout en suivant les considérations qui devaient servir à la mettre plus en relief. Le succès donne donc raison à l'auteur de sa hardiesse : ayant bien conçu son plan, il a été très capable de le bien remplir. Il appelle ce commentaire : *L'Évangile du Pater et de l'Ave*, où se trouve, en effet, tout l'enseignement que l'Évangile nous offre avec les applications les plus judicieuses et les

plus opportunes. Un jour, c'est le texte du *Pater*; le lendemain, c'est celui de l'*Ave*, qui correspond à celui de la veille. Et cela se continue pendant trente-deux jours, comme naturellement, ceci appelant cela. Ce mois de mai a dû plaire à l'auditoire de M. le chanoine Quiévreux, car il y a trouvé chaque jour quelque nouvelle leçon. Nous pouvons en juger par la table analytique qui termine le volume et qui résumé si complètement et avec tant de clarté chacune des trente-deux instructions. Sans doute, l'orateur n'a pu les donner avec tout leur développement, mais il en a pris ce qui lui semblait le mieux convenir aux âmes qu'il évangélisait. Plus privilégiés, nous avons l'œuvre complète et nous pouvons en goûter toute la saveur et en apprécier tout le prix.

— Les conférences pour les hommes faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot, par M. l'abbé Girodon, ont pour objet : *La Charité envers Dieu.* Cette vertu y est envisagée sous tous les aspects. D'abord sa nature et sa grandeur, ensuite les motifs de notre amour pour Dieu, l'amour que nous devons avoir naturellement pour Lui; l'œuvre de la Rédemption, Jésus-Christ, le Père et le Saint-Esprit; cet amour doit être élevé au-dessus de tout; il se traduit par la prière, qui est la marque du meilleur témoignage et de la plus filiale confiance. Que doit-il en paraître dans la contrition? Son expression sublime se résume dans cette parole que Jésus a mise sur nos lèvres : Que votre volonté soit faite. L'enseignement est complet : il a dû être agréé de cet imposant auditoire d'hommes qui continuent à se grouper autour de la chaire d'où M. l'abbé Girodon s'applique depuis plusieurs années à les instruire. Ce succès des conférences de Saint-Pierre de Chaillot est le plus flatteur éloge de l'orateur et suffit à recommander le volume qui est destiné à prolonger et à étendre sa parole.

— M. le chanoine Désers, curé de Saint-Vincent de Paul, à Paris, achève, par son récent volume : *Nos Devoirs envers nous-mêmes*, ses instructions apologétiques. Les deux livres précédents traitaient de : *Nos Devoirs envers Dieu et envers le prochain*; l'on saisit aussitôt l'enchaînement logique et naturel de cet enseignement. On ne sera donc pas étonné de constater que l'orateur se sert encore ici de la même méthode : cela convenait d'abord à l'unité même de son plan, puisque tous ces devoirs s'enchaînent les uns aux autres et que leur ensemble constitue la règle unique de notre conduite morale et religieuse. *Les Devoirs envers nous-mêmes* sont compris sous une triple formule : comment on se forme, comment on se déforme, comment on se réforme. Il suffit d'indiquer cette grande division pour donner une juste idée de cette œuvre vraiment doctrinale, et surtout très heureusement opportune. Sans doute, comme le dit M. le chanoine Désers, « les questions dont il traite, sont connues et banales, comme la morale. Ce n'est

pas une raison pour les dédaigner. » Oui, et nous lui savons gré de les avoir rappelées et développées avec cette compétence que lui donnent et sa science théologique si sûre, et son expérience si pratique, et son talent d'orateur si justement apprécié.

— C'est aux mères que s'adresse aujourd'hui Mgr Henry Bolo. Il a si grand besoin de se faire écouter, surtout d'attirer à sa parole le plus sérieux crédit. Il ne s'agit de rien moins que d'assurer notre avenir, et il faut, encore en toute urgence, faire bien comprendre *Ce qu'il faut léguer à ses enfants*. C'est bien surtout l'œuvre des mères. Le livre s'ouvre par des considérations générales : c'est l'exposé ou le tableau de la situation morale du monde contemporain. Il est loin, hélas! d'être flatteur, mais il n'est pas, malheureusement exagéré, et il convient que, avant de donner sa leçon, le moraliste fasse connaître le mal qu'il veut combattre, afin qu'on juge en pleine lumière de l'opportunité et de l'efficacité de son attaque. Le principal écueil de l'heure présente est la richesse, qui donne les moyens de se procurer toutes les jouissances. Un autre danger, non moins sérieux, c'est l'ignorance; d'où le devoir pour les mères d'initier leurs enfants à faire le juste discernement du mal et du bien. Et alors on pourra réclamer de leur bonne volonté l'empire sur eux-mêmes, la pratique de la justice et de la bonté, la fidélité à suivre les enseignements de la foi. Que les mères lisent ce livre; qu'elles en tirent leur règle de conduite dans l'éducation de leurs enfants. Et la société, qui court aux abîmes, sera bien près d'être préservée du malheureux sort qui l'attend, à coup sûr.

— *Le Chemin du bonheur* : voilà bien un titre alléchant, mais n'est-il pas un leurre? Non, car l'auteur, M. l'abbé Daubigney, commence son livre en nous affirmant que Dieu nous a faits pour le bonheur. Mais il n'est pas ce qu'un vain peuple pense et il n'est pas là où le croit aussi ce vain peuple. « Il n'est pas dans les biens de ce monde, se hâte de nous dire l'auteur, il est au ciel, » et le chemin qui nous y conduit le plus sûrement, le croirait-on? c'est précisément ce que redoute le plus le monde, la pauvreté : parce que, d'abord, elle nous exempte de beaucoup de souffrances et nous procure ensuite les joies les plus pures et les p us suaves. Vingt-six chapitres suivent, commentant les béatitudes, qui sont, de par Dieu lui-même, le vrai code du bonheur, ou, pour nous servir du mot de l'auteur, le vrai chemin qui conduit au bonheur! D'où vient cependant qu'il y a tant d'hommes, assoiffés de bonheur, qui le cherchent là où il n'est pas, tandis qu'il leur serait si facile de le trouver où il est? Que le livre de M. l'abbé Daubigney se répande dans la foule; qu'il soit lu, médité; que ses conseils soient goûtés et suivis, et nous serons tous sur le chemin qui conduit au bonheur infini et éternel, le bonheur du Ciel.

— La conclusion de toutes les béatitudes, c'est que le bonheur ici-

bas est dans la souffrance. Lisez donc *l'Apostolat de la souffrance*, et le R. P. Lyonnard sera heureux de vous la faire aimer. *In cruce salus*, car le salut est dans la croix. Quelques titres de chapitres vous permettront de soupçonner l'admirable et salutaire doctrine qu'il enseigne: La Souffrance, moyen très efficace pour l'homme de parvenir à sa fin dernière; Déification de la souffrance du chrétien par Jésus-Christ; Divine Efficacité des souffrances du chrétien, membre de Jésus-Christ, etc., etc. Puis, c'est la souffrance considérée dans toutes les conditions et situations : ce que l'excellent F. Coppée — le poète des humbles — appelait si justement : « la bonne souffrance. » Elle avait été bonne pour lui, parce qu'elle l'avait relevé et ramené au Dieu de son enfance et de sa mère; elle peut être, elle sera certainement toujours « bonne » pour l'âme qui saura comprendre le mystère de la souffrance chrétienne. Quelques chapitres traitent de la souffrance des victimes volontaires et des qualités des apôtres de la souffrance; les deux derniers sont consacrés soit aux rapports intimes entre l'apostolat de la souffrance et l'apostolat de la prière, soit aux exercices de l'apostolat de la souffrance. Cet apostolat, le monde ne saurait ni le connaître, ni encore moins l'apprécier. Heureuses les âmes qui en ont l'intelligence et qui ont le courage de le pratiquer.

— Peut-être *le Secret du succès* de Ruiz Amado, traduit de l'espagnol par M. l'abbé Gerbeaud, s'attirera-t-il plus de sympathies et plus de lecteurs. Qui n'aime et ne recherche le succès? L'auteur, qui veut bien nous livrer ce secret du succès, a été le premier à en faire l'expérience : son livre a parfaitement réussi. Vous n'avez qu'à y essayer, chers jeunes gens de quinze à vingt ans et même hommes murs et de tout âge : vous en profiterez à votre tour, pour votre plus grand avantage. Il faudra évidemment faire preuve de bonne volonté, « rejeter au loin les imaginaires virilités pour être des hommes ayant quelque chose au cœur et non pas seulement un cigare à la bouche et un verre à la main. » Car c'est ainsi qu'il parle ou qu'il écrit avec cette courageuse franchise et cette cordiale familiarité. Le livre est plein d'images, de traits, de sel, d'humour. L'esprit y collabore avec le cœur. Un petit aperçu du genre de l'auteur par quelques titres des causeries : Le succès et le bonheur; plan de bataille; ne fumez-vous pas? Les petits verres; carambolage... et coups, Sports, Chevalerie et don Quichottisme... Véritable noblesse; Concurrence sociale ; la vocation divine ; le travail; la constance; diviser pour vaincre; conseils d'un père... L'auteur n'a donc rien gardé pour lui de ce qui peut aider le succès : il a livré son *Secret*; profitez-en.

— Le *Recueil de textes choisis en vue de la prédication et des conférences publiques* sera d'un précieux intérêt pour documenter l'orateur soit de la chaire, soit de la tribune pour les sermons ou pour les confé-

rences. Évidemment, ce n'est pas un livre de lecture courante ; il est plutôt à consulter qu'à lire, une sorte de dictionnaire de questions à traiter ou de concordance pour servir à rédiger des sermons ou des conférences scientifiques. Une table des matières, par lettres alphabétiques, indique les pages qui sont à interroger sur tel ou tel sujet. L'auteur ne dit pas son nom, mais son travail, bien fait parce qu'il a été bien compris, laisse deviner toute la peine qu'il lui a causée. Qu'il ne la regrette pas : il en aura épargné beaucoup à ceux qui se serviront de lui et qui lui en seront très reconnaissants.

Jésus. Marie. Joseph. — 25 à 37. — *Les Derniers Jours du Sauveur* nous ont révélé d'une manière plus vive et plus suivie l'enseignement que le divin Messie devait apporter au monde : ses paroles et ses actes sont pour ainsi dire plus expressifs et mettent encore mieux en relief son admirable doctrine. De là, les *Considérations sur la Passion*, que nous offre le P. Alexis de Barbezieux. Il les divise en cinq livres : le premier comprend tout ce qui précède immédiatement la Passion, soit de la part des Juifs, soit de la part de Madeleine, soit de la part de Jésus. Le deuxième livre est entièrement concentré sur l'œuvre du Cénacle : le lavement des pieds, l'Eucharistie, sacrement, sacrifice et sacerdoce; trahison de Judas; le troisième nous transporte au Jardin des Oliviers et nous méditons avec Jésus sur le péché, l'enfer, le *Fiat*, le sommeil des apôtres, l'ange consolateur, le baiser de Judas, l'Église. Au livre quatrième, nous suivons Jésus devant les tribunaux de Jérusalem et nous assistons à tous ces spectacles si douloureux. Enfin, avec le cinquième livre, nous voici arrivés au Calvaire, que nous gravissons avec Jésus; nous assistons aux scènes de son dépouillement, de sa crucifixion, de la présence de Marie et des saintes femmes, à la mort de l'Homme-Dieu, à sa sépulture, à sa résurrection. Les examinateurs compétents ont dit de ce livre qu'il « est écrit avec un grand sens pratique, rempli d'applications heureuses et frappantes, conforme aux règles de la piété vraie... » Nous ne pouvons que souscrire à ce jugement.

— Comme la passion de Jésus est l'œuvre de son amour et que l'amour a son foyer dans le cœur, M. l'abbé Félix Anizan se pose cette question : *Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur*? Il s'empresse d'y répondre en précisant aussitôt l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur. Il appuie cette déclaration sur des preuves formelles : la théologie, les documents, les écrits des précurseurs, et il ne recule pas devant la réfutation des objections. Le chapitre second est tout entier occupé par les définitions nominales et réelles du Sacré-Cœur, définition descriptive et définition essentielle. De toutes ces considérations découle la conclusion que nous résumons en ces quelques mots : « Le Sacré-Cœur est d'abord et avant tout, le Verbe incarné lui-même, en tant qu'il aime d'un amour personnel et qu'il symbolise cet amour

en son cœur vivant. Cette manière de comprendre et de définir le Sacré-Cœur est la seule, dit Auguste Saudrau, qui me paraisse complètement satisfaisante pour l'esprit et pour l'âme.

— Alors voici M. l'abbé Frédéric Rivière, qui nous dit : *Allez à Lui.* Il nous invite, il invite surtout les jeunes à se présenter souvent au Dieu de nos Tabernacles et à le recevoir. Il est le disciple de Dom Bosco; il suit les enseignements des Beaupin, des Toublan, des Guibert, surtout des Olivaint et des Ségur; il veut faire profiter ses lecteurs du bien que de tels écrivains ont déjà produit dans beaucoup d'âmes de jeunes gens; il voudrait qu'un plus grand nombre obéît à l'impulsion de Pie X vers l'Eucharistie, appelée à renouveler toutes choses par le Christ. Tout son livre n'est pas autre chose qu'une exhortation à fréquenter davantage la Table sainte et semble nous répéter à chaque page la parole du Maître : *Hoc fac et vives.*

— La piété pour le Cœur sacré de Jésus nous aura conduits à la pratique de la communion; à son tour, la communion nous aidera à mieux comprendre le Sacré-Cœur. Nous pénétrerons plus avant dans ce divin sanctuaire à l'aide du livre du T. R. P. Exupère : *Le Sacré-Cœur étudié dans l'Évangile.* Après avoir considéré le Sacré-Cœur dans ses actes : l'adoration de son Père céleste et l'amour de sa Mère, il nous fait suivre son œuvre à travers les diverses phases de sa vie terrestre, commençant par la circoncision, qui est pour nous une école de renoncement, pour continuer par les condescendances du Sacré-Cœur envers les pécheurs, la Samaritaine, Marie-Madeleine, par les attributs et les vertus de ce Cœur sacré : son amour, sa justice, son zèle, sa miséricorde, par ses bienfaits : ses sacrements, surtout l'Eucharistie; finissant par le Cénacle, Gethsémani, Jérusalem, le Calvaire. Ainsi étudié, le Sacré-Cœur, comme nous le disons plus haut, c'est le Verbe incarné lui-même déversant les flots de son amour sur le monde et lui disant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » C'est bien la vraie doctrine du Sacré-Cœur.

— Voici maintenant pour la pratique de cette dévotion : c'est le *Manual de piedad* du R. P. Ignace Schmid, S. J., intitulé : *La Devoción al Sagrado Corazón de Jesús.* Il débute, sans doute par quelques considérations générales sur le Sacré-Cœur— c'est l'objet de la première partie; — mais il se hâte d'en venir à la pratique même, qui est son principal but et la deuxième partie renferme tous les exercices de piété qui conviennent à cette dévotion : prières générales, la sainte messe, les sacrements, prières particulières, litanies, hymnes, cantiques; enfin, en appendice, les deux décrets du concile de Trente et de Pie X. L'édition espagnole du livre du P. Schmid est l'œuvre du R. P. Juan M. Solá.

— Le *Catéchisme de la Sainte Vierge*, par le R. P. Édouard, rappelle,

sous une forme plus familière, à la portée des plus humbles, la doctrine catholique sur l'auguste Mère de Dieu. C'est la méthode du pieux auteur, religieux franciscain, et elle lui a réussi jusqu'à ce jour. Son œuvre embrasse quatre parties : dans la première : Grandeurs de Marie; dans la deuxième, ses vertus; dans la troisième, ses bontés; dans la quatrième, dévotion à Marie. Le tout développé dans 38 petites leçons, très claires, très précises, parfaitement orthodoxes, empreintes d'une vive et solide piété, ce qui convient mieux aux lecteurs, aujourd'hui, court et bon.

— Le R. P. Million nous offre, dans une excellente traduction française, l'œuvre du R. P. Bucceroni, S. J., qui a écrit en italien un vrai traité sur *la Bienheureuse Vierge Marie. Considérations sur les mystères de sa vie.* Ce livre conviendra beaucoup, certainement, aux esprits sérieux, plus familiarisés avec des études plus élevées sur les diverses branches de la science religieuse. Même il pourrait, si on voulait prendre la peine de choisir ce qui, dans chaque considération un peu trop longue, conviendrait à une lecture publique pour le mois de mai, servir de manuel de piété pour les exercices de ce mois en l'honneur de Marie. C'est toute la vie de la Très Sainte Vierge qui se déroule sous les yeux du lecteur. Le traducteur nous en fait l'éloge en déclarant que l'œuvre du R. P. Bucceroni est d'une « doctrine abondante et très sûre, comme on pouvait l'attendre de l'éminent théologien, d'une piété ardente et toute filiale, d'une exposition simple et limpide. » Et il ajoute, comme pressante exhortation à connaître ce livre : « Il y a joie très douce et grand profit à méditer à pareille école les privilèges de Marie, ses grâces, ses vertus, sa gloire, sa puissance et sa bonté. »

— *Le Mois de Marie chez soi*, de M. l'abbé Saulnier, peut être plus pratique pour l'exercice de cette dévotion ou chez soi ou à l'église. La lecture de chaque jour est toute prête, ni trop étendue, ni trop abrégée et surtout elle est chaque fois suivie d'un trait édifiant, d'une histoire en harmonie avec la méditation. La méditation est suivie d'un récit ou d'une élévation, ou d'une lecture sur le sujet du jour. Mais l'agencement de l'exercice convient mieux à ceux qui doivent faire le Mois de Marie chez eux : ils ont la méditation du matin; le récit, l'élévation ou la lecture de l'après midi; enfin, comme conclusion ou exemple, le trait, la légende ou l'histoire. Cette disposition donne au livre un cachet de bonne originalité.

— *Marie notre mère* est encore un *Mois de Marie* où l'auteur, M. Jean Barbet de Vaux, groupe sous quelques principaux sujets les enseignements que notre Mère nous a donnés, à nous, ses fils : 1° Connaissance de Dieu par le monde extérieur, par les Écritures et les docteurs, par les prophètes, par la vie cachée, les miracles, la doctrine

et la passion du Christ; 2° Amour de Dieu, dans la joie, la douleur, etc. ; 3° Service de Dieu, par la prière, le saint usage des grâces, le travail, la souffrance, etc.; 4° la Vie éternelle par l'union au Christ et au Saint-Esprit, au Ciel. Chaque sujet traité par la même méthode: l'exposé un peu développé; une réflexion ou méditation; un exemple.

— De Marie nous ne parlerons jamais assez, disait saint Bernard. La série continue par le petit opuscule intitulé : *Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples.* L'auteur a voulu s'effacer pour ne laisser paraître que ses *témoins* autorisés; il les a bien choisis, et son recueil, si abondant, si riche, prouve bien victorieusement sa thèse. Les Pères et les Docteurs sont les premiers à paraître; puis viennent quelques autres citations recommandables, des extraits des écrits de saint Liguori, enfin des exemples qui remplissent plus de 100 pages. D'où alors cette conclusion formulée par le démon lui-même, contraint de rendre témoignage à la femme qui lui a écrasé la tête : « Nous confessons par force que nul de ceux qui ont persévéré en son service, n'a jamais été damné avec nous. »

— Ce sont bien *les Paroles de la Sainte Vierge* que nous rapporte M. l'abbé Texier pour nous instruire, pour former l'*âme à l'école de Marie.* Dans l'enseignement de la doctrine, il y a le dogme, la morale, le culte; c'est sur ces trois chefs principaux de la science religieuse que porte l'intervention de notre bonne et souveraine éducatrice. Il fait bon vivre sous la crosse, disait-on autrefois. Il serait encore plus vrai de dire : « Il fait bon être à l'école de Marie. Cette divine Mère se met à la portée de ses enfants; elle est patiente, elle est dévouée; que faut-il de plus pour se plaire auprès de sa chaire et recueillir avec amour ses leçons? Ce premier volume enseigne le dogme. Le livre premier contient ce qu'a pu nous dire Marie sur Dieu et sur ses attributs; dans le livre deuxième, elle nous apprend ce qu'il faut savoir des créatures : les anges, bons et mauvais, l'homme; le troisième est consacré tout entier à Jésus-Christ : le Verbe incarné, l'Enfant-Dieu, préparation de la victime, l'immolation, le triomphateur, etc. Comme cette Mère doit nous révéler d'intéressants secrets touchant son divin Fils ! Comme elle doit en parler avec un amour qui nous pénètre et nous émeut ! Nous espérons bien que le second volume ne tardera pas à paraître.

— M. l'abbé L.-M. Michelin unit la Mère au Fils dans ses *Dialogues sur le secret de Marie, du B. Grignon de Montfort, et sur le secret du Sacré-Cœur, d'après la B. Marguerite-Marie.* Il reproduit d'abord l'opuscule du Bienheureux. Le saint esclavage de Marie, il nous le donne comme moyen de pratiquer la parfaite dévotion au Sacré-Cœur; il rappelle ensuite quelques saints voués au culte de Marie et favorisés d'une dévotion exemplaire au Sacré-Cœur. Nous voici maintenant au sujet même

du livre. D'abord, dialogue sur le secret de Marie : secret de sainteté et comment réaliser la vocation de l'homme : Marie et la grâce; Marie et la croix; le don de soi par le saint esclavage, avantages de cette pratique, exercice intérieur et extérieur de cette dévotion. En second lieu, dialogue sur le secret du Sacré-Cœur : objet de cette dévotion, le Cœur de Jésus et la grâce, comment bénéficier de ce moyen de sanctification, le Cœur de Jésus et le don de soi au Sacré-Cœur, le saint esclavage et la vie d'union avec le Sacré-Cœur, pratique intérieure et extérieure de cette dévotion; obstacles à éviter. Le livre se termine par une série ou nomenclature de prières en rapport avec les sujets qu'il traite; il fera du bien à certaines âmes d'élite, mais beaucoup n'auront pas l'intelligence d'un enseignement si spécial et si élevé.

— Terminons cette catégorie d'ouvrages par la *Vie intime de saint Joseph*, du R. P. Riondel, S. J.; la sainte Famille sera ainsi au complet. L'opuscule se divise en quatre parties. La première, huit entretiens, considère saint Joseph avant la naissance du Sauveur; la deuxième, onze entretiens, suit le patriarche à Bethléem, au Temple et en Égypte; la troisième, neuf entretiens, médite sur la vie cachée de Nazareth : amour de saint Joseph pour la vie cachée et pour Jésus et Marie; saint Joseph ami de la prière; saint Joseph au Temple où il retrouve Jésus; saint Joseph ami du travail et du silence; la quatrième, trois entretiens seulement, admire la constance de saint Joseph dans la foi, sa sainteté croissante, sa sainte mort. Un sommaire des trente et un entretiens termine le livre en facilitant par un résumé bien fait la préparation à la méditation.

Spiritualité. — Ascétisme. — 38 à 46. — Les splendides solennités qui viennent d'avoir lieu à Annecy pour la translation des reliques de saint François de Sales et de sainte Chantal — en y comptant cinquante évêques dont deux cardinaux et plus de cent mille étrangers — donnent un caractère d'actualité au récent volume des *Œuvres* complètes de l'évêque de Genève, tome XVIe de la collection; volume VIe des *Lettres* — que nous sommes heureux d'annoncer. La nouvelle édition se poursuit ainsi, toujours sur le même plan, avec la même méthode, et aussi, il faut le dire, avec le même soin typographique. Le présent volume contient deux cent-quatorze lettres, sur lesquelles quarante sont inédites; elles nous conduisent de mai 1613 à mai 1615; elles touchent à tous les sujets; ce sont surtout des lettres de direction, « où la tendresse abonde avec la doctrine, où la grâce du langage fait accepter l'autorité des conseils : le saint évêque y revit tout entier avec sa spiritualité épanouie et épanouissante, son art surnaturel de conduire les âmes au bien « tout bellement » avec les condescendances et les tendresses de son grand cœur, l'enjouement aimable de son caractère et les fines saillies de son esprit. » En appen-

dice sont groupées de nombreuses lettres à divers correspondants, princes et autres personnages, des documents officiels sur le second monastère de l'ordre, un glossaire des locutions et des mots surannés, un index des correspondants et une table de correspondance de cette nouvelle édition avec les précédentes.

— Nous devons au R. P. Alvare Duley la coordination, en un seul tout et selon l'ordre des faits, des *Visions d'Anne-Catherine Emmerich* sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Très Sainte Vierge, la douloureuse Passion et l'établissement de l'Église par les apôtres. M. Charles d'Ebeling en a fait une traduction entièrement nouvelle du texte allemand en trois volumes, qui en est déjà à sa troisième édition. C'est l'ouvrage que nous présentons à nos lecteurs et qui nous semble bien de nature à les captiver et à les édifier. Ils auront sous les yeux non plus des visions, sans lien entre elles, rappelant des faits ou très antérieurs à ceux qui précédaient ou postérieurs à ceux qui suivaient, sans ordre, si ce n'est celui de leur date, mais un ensemble complet se déroulant selon les faits bibliques et constituant pour ainsi dire. pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, la trame régulière de sa vie mortelle. Ces visions sont précédées d'un court aperçu de l'existence si extraordinaire de la servante de Dieu, où l'auteur insiste spécialement sur ce privilège des visions accordé à Anne-Catherine dès son plus bas âge et sur la faveur de sa stigmatisation appuyée sur les documents les plus irréfragables. L'ouvrage se divise en six parties : deux et le commencement de la troisième remplissent le premier volume, Notre-Seigneur préparé dans ses ancêtres et dans Marie; sa vie cachée et sa vie publique, première année et début de la deuxième; dans le second volume, c'est la suite de cette deuxième année de la vie publique qui s'achèvera avec les premières pages du troisième volume : partie la plus longue et la plus importante; enfin, le troisième volume, après l'institution de l'Eucharistie, contient la quatrième partie qui est la douloureuse Passion; la cinquième, la vie glorieuse de Jésus sur la terre depuis la Résurrection jusqu'à l'Ascension et la sixième partie, l'établissement de l'Église sous l'influence maternelle de Marie. Examinées par le Saint-Siège, ces visions ont pu être offertes à la piété des fidèles et servir déjà à accroître leur dévotion et leur amour pour la Passion du divin Rédempteur; cette nouvelle édition, ordonnée ainsi que nous venons de la décrire, servira bien davantage à l'édification et aux progrès spirituels des âmes.

— Les bénédictins de Saint-Paul de Wisques publient une traduction nouvelle des *Œuvres spirituelles du vénérable Louis de Blois*, dont le premier volume — que nous avons sous les yeux — renferme tout ce qui concerne la vie chrétienne du fidèle et l'ensemble de ses exercices spirituels; il est intitulé : *Prières et règles de vie*. Le premier

chapitre est un *écrin* de pieuses et courtes pensées : colloques sur la vie et la passion de Jésus-Christ, sur le pardon des péchés, sur l'amour de Dieu, etc. Le chapitre deuxième est décoré du titre de sanctuaire de l'âme fidèle et contient des règles pour mener une vie pure, la discipline de l'homme intérieur, le moyen de parvenir à l'amour de Dieu. Diverses prières remplissent le chapitre troisième ainsi que le quatrième. Dans le cinquième, nous trouvons une règle abrégée du novice dans l'art spirituel; dans le sixième, ce sont des exercices quotidiens du débutant dans l'art spirituel, des aspirations avant et après la messe ou la communion. Les septième et huitième renferment de courtes réflexions sur la vie du Christ et la consolation divine tirée des saintes Lettres. Le neuvième et dernier chapitre est appelé le foyer du divin amour.

— M. Louis Perroy nous offre aujourd'hui : *Le Royaume de Dieu.* C'est le troisième volume d'une trilogie qui place l'auteur parmi nos meilleurs spiritualistes. Il débuta par *la Montée du Calvaire*, où M. Perroy nous montre déjà le caractère de son talent : il y apparaît à la fois peintre, dramaturge et poète. Vint ensuite le deuxième volume : *Vita*, où le poète étale toutes ses ressources d'imagination, de sensibilité et d'intelligence. Ces deux livres établirent la renommée de M. Louis Perroy, et le troisième — celui qui vient de voir le jour — ne peut servir qu'à la confirmer, sinon même à l'accroître. Il est formé de trente-trois élévations sur le mystère du royaume de Dieu qui est la grâce, le royaume de Dieu dans une âme, la perte du royaume de Dieu; la grâce est la vraie vie, la vraie richesse, la vraie puissance; beauté de l'âme en grâce; déceptions diverses : Lucifer, Adam, les Juifs, les âmes d'élite; châtiments de Dieu; l'attitude de Dieu après le péché; ses démarches pour nous rendre la grâce; le grand ennemi de la grâce, le monde; du plus grand signe de la grâce en nous : l'humilité, etc; tels sont quelques titres qui permettront de pressentir le but et l'importance de cette œuvre à laquelle nous souhaitons le succès des précédentes.

— *Les Entretiens de Jésus avec ses disciples après la Cène* ont exercé sur l'âme du R. P. Nouvelle, à qui la lecture de l'Évangile est familière, un attrait souverain; c'est pourquoi il s'est plu à les méditer. Heureusement, il n'a pas voulu garder pour lui seul les graves leçons qu'il y a trouvées et il nous donne, avec les encouragements de Mgr l'archevêque d'Avignon, ses *Méditations sur l'Évangile selon saint Jean* (ch. XIII-XVII). Son parrain magnifique les juge « précieuses de tous points »; il augure qu'on « les lira avec intérêt et avec fruit, même après celles de Bossuet... Les commentaires du texte sacré sont lumineux, précis, complets... Ils préparent à merveille les considérations pieuses dont vous les faites suivre et qui rappellent la manière de

saint Augustin. Quelle suave et forte nourriture pour l'âme!... » Il n'y a rien à ajouter à un jugement aussi flatteur et aussi autorisé.

— C'est à une plus large catégorie que s'adresse l'ouvrage en deux volumes du P. Roger des Fourniels : *Méditations pour tous les jours de l'année sur les Évangiles du dimanche, d'après saint Thomas d'Aquin et saint Augustin.* L'auteur ne pouvait, certes, puiser à de meilleures sources. Ainsi que le dit le vénéré supérieur général des augustins de l'Assomption « les plus grands docteurs de la théologie non seulement dogmatique, mais encore mystique sont les guides et les maîtres » dont doit s'inspirer un auteur qui veut écrire un livre « pour les âmes avides d'une nourriture surnaturelle saine et solide ». La méthode est aussi simple que possible. Tout d'abord, le texte même de l'Évangile du dimanche qui servira pour toute la semaine; puis les deux points de la méditation très courts et bien déterminés; enfin les actes accoutumés de demande et d'offrande, la résolution et trois *Ave Maria.* A peine en tout deux petites pages. Ce sont vraiment des méditations où l'on ne dort pas et qui, bien conduites, doivent, chaque jour, apporter à notre âme le rayon de lumière qui l'illumine et la goutte de douceur qui l'attache à son Dieu.

— La « Nouvelle Bibliothèque franciscaine » augmente sa deuxième série d'un volume qui est le IXe : *L'Aiguillon d'amour*, traité d'ascétisme composé par le Fr. Jacques de Milan, traduit en français par le P. Ubald d'Alençon. Après une Introduction assez courte, une note de bibliographie sur les divers exemplaires de *l'Aiguillon d'amour*, et aussitôt entrée en matière par cette question : Comment l'homme peut avancer de plus en plus dans le bien; puis, tour à tour, dans vingt-trois chapitres, moyens qui conduisent l'homme au repos de la contemplation contre l'orgueil; comment ordonner nos pensées, du petit nombre de ceux qui obéissent bien, méditation du Vendredi-Saint, l'homme en peu de temps peut être parfait, etc., etc. : par ceux-là le lecteur sera à même de juger des autres.

— *Échos du cœur* : c'est un petit opuscule que M. le chanoine Lenfant a formé de quelques extraits de son livre : *Le Cœur et ses richesses.* En résumé, c'est tout l'ouvrage avec cette différence en sa faveur que, plus court et plus précis, il sera à la portée d'un plus grand nombre et plus facile à comprendre. Qu'est-ce que le cœur? Où se forme-t-il? Pourquoi les dons du cœur, quels sont ses ennemis, ses dangers, ses déchéances, ses moyens de relèvement, ses rayonnements, ses œuvres, etc. Que ces *Échos du cœur* se fassent entendre à beaucoup de cœurs; ils leur feront aimer et pratiquer la prière et l'esprit de sacrifice jusqu'au don total de soi-même. Dieu règnera alors en eux. *Ave rex!*

— Petit livre mais joli écrin de *Pensées et maximes* empruntées à la vie et aux œuvres du R. P. de Ravignan. Il est né, nous dit l'auteur,

de l'heureuse expérience qu'il a faite en relisant la vie de l'éminent conférencier, tout émaillée de pensées et de maximes si prenantes qu'il s'est dit : Pourquoi ne pas composer une gerbe de fleurs et l'offrir au public? Il l'a fait et quiconque prendra en main cette magnifique gerbe se sentira embaumé d'un parfum de vie surnaturelle.

Piété. Dévotions. — 47 à 56. — *La Vraie Piété* n'est certes pas rare, mais elle pourrait être l'apanage d'un plus grand nombre. même parmi les personnes pieuses. Ce fut l'objet des allocutions de retraite prêchées aux mères chrétiennes de Sainte-Anne d'Arvor à Lorient et aux Dames du Rosaire à Melun, par M. l'abbé D. Artaud, prêtre du diocèse d'Orléans. Ces retraites furent de cinq jours, sans compter le soir de l'ouverture et le matin de la clôture. D'abord, physionomie de la piété. Puis, fondements et nécessité de la piété, ses avantages et ses obstacles, remèdes à la tiédeur et nécessité des exercices de piété, usage de ces exercices et caractères de la piété, la piété conquérante et Marie et la piété; enfin, source de la piété. Le traité est complet; il faut nous en bien pénétrer et le mettre exactement en pratique : tel est le vœu de l'auteur, et il sera réalisé.

— *La Piété et le zèle* vont ensemble. M. l'abbé Feige les laisse unis et les étudie tous deux. Cette étude a plu au Souverain Pontife, à qui l'auteur l'avait fait présenter par S. E. le cardinal secrétaire d'État : Pie X a fait écrire à M. l'abbé Feige qu'il « souhaitait la diffusion rapide de ce pieux ouvrage parmi les ecclésiastiques afin d'imprimer en eux un vrai esprit de piété et de les exciter à un zèle apostolique pour les âmes. » Nosseigneurs de Pélacot, de Briey et Marbeau y ont joint leurs personnelles félicitations. La piété fait l'ange et le zèle l'apôtre; c'est le prêtre tout entier, ange et apôtre, tel que le voudrait former M. l'abbé Feige, et il faut bien reconnaître que son livre y travaille autant qu'il peut, ce qui équivaut à dire beaucoup. Naturellement, ce livre a deux parties : la première, formée de dix-sept entretiens, est consacrée à la piété; la deuxième, dans ses quinze entretiens, traite du zèle. Et tout ce qui concerne la notion de ces deux éléments de la vie chrétienne; les motifs de les acquérir, les obstacles que l'on rencontre, les manifestations qu'ils offrent dans la famille, la paroisse, le monde, tout cela est compris dans ce double traité et si clairement développé qu'on ne peut ensuite qu'en accepter la conclusion : Oui, par la piété, je deviendrai un *ange*, et par le zèle un *apôtre*.

— *Virtudes y defectos de las jóvenes* : sous ce titre nous revient de l'Espagne, traduit du français, en deux volumes, l'ouvrage de M. P. Champeau, sur *les Vertus et les défauts des jeunes filles*. Nous n'avons que faire, en France, où nous avons le texte original, de la traduction espagnole; mais celle-ci témoigne tout de même en faveur de l'excel-

lence de l'œuvre et ne serait-ce qu'à ce point de vue, nous devrions nous en féliciter. Elle aura cet autre avantage, cette traduction, de nous permettre de recommander ces deux volumes à nos frères, les catholiques d'Espagne et de les engager à les introduire au sein de leurs familles. Et pourquoi ne profiterions-nous pas enfin de cette occasion pour rappeler à nos compatriotes l'œuvre encore trop peu répandue de M. Champeau? Ce serait ainsi profit pour tous. Les vertus occupent les 21 chapitres du premier volume : ce sont la piété, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la force, la tempérance, l'humilité, l'obéissance, la sincérité, la discrétion, l'amour du travail. Les défauts n'ont que 20 chapitres dans le second volume, et c'est un peu moins, tant mieux : orgueil, avarice, prodigalité, luxure, envie, colère, paresse, frivolité : n'en disons pas davantage. Mais il y en aura encore bien moins si on se résout à suivre le maître que nous offrons.

— Un petit opuscule publié par Mme Lucie Félix-Faure-Goyau contient quelques *Prières et méditations inédites* de Ernest Hello : méditations sur l'Éternité, l'Infini, le Sublime, à la manière de l'auteur, non pas peut-être comme eût pensé un rigoureux théologien, mais c'est l'accent, le son d'une belle âme. Les prières surtout — l'élan de ce grand cœur — étaient bien dignes d'être recueillies et beaucoup d'âmes se plairont à les relire. L'Introduction nous fait connaître l'intérieur de cette âme, dont le seul désir, l'unique ambition était de rechercher Dieu, même dans les plus petites choses, dans chaque ustensile de travail pour le magnifier, le glorifier dans la beauté du plan divin.

— L'*Examen de conscience*, par M. Jean Triollet est tout à fait de la pratique chrétienne : c'est un guide éclairé qui nous conduit à travers notre vie de chaque jour et nous fait retrouver nos défaillances. L'âme se place en face d'elle-même et s'interroge sur ses devoirs envers Dieu et envers la société humaine, sur ses propres vertus et ses propres vices : aucune pratique n'est plus efficace pour devenir fidèle à toutes nos obligations.

— C'est dans les retraites que devient encore plus utile l'examen de conscience : il sera le grand auxiliaire du prédicateur dans ces retraites progressives que M. l'abbé Cordonnier offre aux jeunes filles. Voici pour la première série de ces retraites : *Bethléem, ou Principe et fondements de la vie chrétienne.* Neuf allocutions mettent en bon relief les enseignements que nous donnent les mystères de la naissance du Sauveur : Bethléem et la retraite (rapports de similitude); Noël à Bethléem et Noël en nos âmes; les ténèbres de la nuit sacrée opposées aux lumières de la foi; l'annonce du Rédempteur; un merci éternel; Bethléem en fête; les bergers et les mages; le retour des mages. On voit combien ingénieux, intéressant et instructif est ce commentaire d'une des pages de nos Livres saints.

— *La Retraite à des enfants de Marie*, par le R. P. Rollin, S. J., peut venir à son tour offrir ses méditations dont Mgr l'évêque de Dijon s'est plu à faire l'éloge : elle produira aussi dans l'âme de ses lectrices le même bien spirituel qu'elle a produit dans les âmes qui ont eu le bonheur de l'entendre : Dieu et la créature, la nature et la grâce, l'habitude des fautes légères et l'habitude du sacrifice, zèle languissant et zèle ardent, l'Eucharistie et Marie : tels sont les sujets des dix instructions ou allocutions de cette retraite. Que les enfants de Marie s'en servent de temps à autre ou comme de sujets de méditation ou comme de lecture spirituelle : elles en retireront certainement le meilleur fruit pour leur persévérance et leurs progrès dans la vie chrétienne.

— Trois opuscules termineront en quelques lignes ce trop long compte rendu d'ensemble. D'abord le *Clericus devotus*, charmant petit livre, bien relié, qui contient tout ce qui peut plaire au prêtre pour satisfaire sa piété : prières avant et après la messe; prières du matin et du soir; prières à la visite du Saint-Sacrement, cérémonies pour l'administration des sacrements, plus de soixante sujets de méditations, l'exhortation de Pie X au clergé, les encycliques de Léon XIII sur le Rosaire, etc. Excellent manuel que le prêtre aimera bien à porter avec lui : il sera son *Vade mecum*.

— L'*Accessus ad altare et recessus*, broché, contient seulement les prières avant et après la messe : ces prières sont ici plus nombreuses, empruntées aussi à nos saints et dans des caractères typographiques plus favorables pour des yeux fatigués.

— Enfin, *la Pratique religieuse* : manuel des personnes pieuses; petit volume très soigné, protégé par une reliure, chaque page avec encadrement rouge, en un mot, un cadeau très convenable et très utile à offrir. Son texte est divisé en quatre parties que le pieux auteur, le R. P. Géron, distingue par ces titres : Objet de la pratique religieuse, ses éléments, son organisation, son formulaire. Il y a donc de la doctrine dans cette *pratique* : peut-il en être autrement, quand on veut, comme l'auteur, faire œuvre sérieuse, coopérer efficacement à la sanctification des âmes?

F. Chapot.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Le Régime du corps, de maître* Aldebrandin *de Sienne*; texte français du XIIIe siècle, publié pour la première fois par les Drs Louis Landouzy et Roger Pépin. Paris, Champion, 1911, gr. in-8 de LXXVIII-261 p., 15 fr. — 2. *Marat inconnu, l'homme privé, le médecin, le savant*, par le Dr Cabanès. 2e éd. Paris, Albin Michel, s. d. (1911), petit in-8 de XII-559 p., avec 5 pl. et 60 illustrations, 5 fr. — 3. *Chateaubriand. Interprétation médico-psychologique de son caractère*, par le Dr Évariste Michel. Paris, Perrin, 1911, in-16 de VII-151 p., 2 fr. 50. — 4. *L'Anaphylaxie*, par le prof. Charles Richet. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 286 p., 3 fr. 50. — 5. *Nietzsche et les théories biologiques contemporaines*, par Claire Richter. Paris, Mercure de France, 1911, in-18 de 247 p., 3 fr. 50. — 6. *La Nouvelle Psychologie animale, par*

Georges Bohn. Paris, Alcan, 1911, in-16 de ii-200 p., 2 fr. 50. — 7. *L'Analyse physiologique de la perception*, par Édouard Abramowski. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 121 p., 1 fr. 50. — 8. *La Suggestion et ses limites*, par le prof. Bajenoff et le Dr Ossipoff. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 119 p., 1 fr. 50. — 9. *L'Enfance difficile ou coupable. Le Traitement médico-pédagogique*, par Eugène Prevost. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8 de xvii-76 p., 2 fr., — 10. *Cure prompte et radicale de la syphilis. Syphilis et mercure*, par le Dr J.-F. Larrieu. Paris, Vigot. 6e éd., 1911, petit in-8 de iii-212 p., 5 fr. — 11. *La Démence précoce. Étude psychologique médicale et médico-légale*, par le Dr Constanza Pascal. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 302 p., cartonné, 4 fr., — 12. *L'Oreille, organe d'orientation dans le temps et dans l'espace*, par Élie de Cyon. Paris, Alcan, 1911, in-8 de xiv-298 p., avec 45 fig., 3 pl. et 1 portrait, cartonné, 6 fr. — 13. *La Puériculture sociale*, par le Dr Henry Bouquet. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 324 p., 3 fr. 50. — 14. *La Médecine préventive du premier âge*, par le Dr P. Londe. Paris, Alcan, 1911, in-16 de iv-320 p., cartonné, 4 fr. — 15. *Manuel de pathologie à l'usage des sages-femmes et des mères*, par le Dr H. Dufour. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 444 p., avec 53 grav. et 14 pl. en couleurs, 6 fr. — 16. *Le Code de la force*, par Georges Hébert. Paris, Laveur, 1911, in-16 de xvii-116 p., 2 fr. — 17. *Manuel pratique pour l'éducation physique des enfants (filles et garçons de 5 à 15 ans)*, par Louis Kuypers. Paris, Paulin, s. d., in-8 de 227 p., 3 fr. 50. — 18. *International Catalogue of scientific Literature*. Eight annual issue. R. *Bacteriology*. London, Harrison; Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-8 de viii-636 p., 26 fr. 25. — 19. *L'Année électrique, électro-thérapique et radiographique. Revue annuelle des progrès électriques en* 1910, par le le Dr Foveau de Courmelles. Paris, Béranger, 1911, in-16 de 330 p., 3 fr. 50. — 20. *La Louvesc (Ardèche), station de cure d'air et d'altitude. Étude médicale et souvenirs religieux*, par le Dr Eugène Vincent. Paris et Lyon, Vitte, 1911, in-16 de 123 p., 1 fr. 50.

1. — Depuis longtemps déjà, des lettrés et des philologues, Littré, Paul Meyer et Ant. Thomas, pour ne citer que ceux-là, avaient signalé l'intérêt que présentait, au seul point de vue des origines de la langue française *le Régime du corps*, composé par Aldebrandin, médecin, dit-on, de saint Louis. Cet ouvrage avait bien été édité dans les premiers temps de l'imprimerie, à Lyon, au dire de Brunet, en 1480. Mais il ne reste dans les bibliothèques publiques que trois exemplaires connus de cette édition, d'ailleurs très incomplète et très fautive, et c'est à peine si l'on peut en signaler un ou deux qui aient passé dans les ventes de bibliothèques. Aussi, les amateurs de vieux langage et d'histoire de la médecine se réjouiront ils de voir paraître une édition nouvelle de l'œuvre du médecin siennois, œuvre si prisée dans les temps anciens, qu'on n'en voit pas moins de trente-cinq copies manuscrites, et même dix exemplaires d'une version italienne, conservés dans différentes bibliothèques publiques de l'Europe. Le traité d'Aldebrandin, comme d'ailleurs la plupart des productions du moyen-âge, n'est qu'une compilation; mais l'auteur paraît s'être inspiré surtout des versions latines des médecins arabes, chose que l'un des éditeurs s'est attaché à faire ressortir avec citations à l'appui. Ce qu'il y a de plus curieux au fond, c'est de voir un Siennois de naissance, que les circonstances de la vie ont conduit à Troyes, en Champagne, où d'ailleurs il est mort, se servir, contrairement à la tradition suivie jusque-là, du français pour écrire son traité. Il faut le reconnaître, ce

dernier, le chapitre de la *Phisanomie* excepté, est exclusivement consacré à l'hygiène; il avait donc une portée plus générale au point de vue du public que les compendiums ou traités généraux de médecine, et peut-être cette considération a-t-elle déterminé l'auteur à se servir d'une langue déjà en usage dans toute la société polie de l'Europe, et qui était, au dire de Robert, « plus délitable à lire et à oir que nulle aultre. » L'édition des Drs Landouzy et Pépin reproduit le plus ancien des manuscrits connus d'Aldebrandin, conservé à la Bibliothèque nationale sous le nº 2021, mais les erreurs et les lacunes que ce manuscrit présente ont été comblées ou rectifiées à l'aide des versions immédiatement postérieures. Les amateurs du passé de la médecine, et, plus encore, les savants curieux des origines de notre langue, y trouveront beaucoup à glaner. Les éditeurs ont eu encore l'heureuse pensée de reproduire en tête de chaque chapitre les lettres historiées des deux manuscrits, les plus anciens; ces miniatures, la plupart très bien conservées, sont les représentations au naturel des médications en vogue au moyen âge; elles peuvent également servir à nous documenter sur les usages domestiques de la fin du XIIIe siècle et du début du siècle suivant. Et, si les personnages y sont quelque peu guindés avec des formes un peu roides, les scènes qu'elles représentent n'en sont pas moins d'une naïveté délicieuse. Un glossaire copieux ajouté à la fin de de l'ouvrage permettra au lecteur peu versé dans la langue du moyen âge de comprendre jusqu'aux passages les plus obscurs du texte.

2. — Il y a déjà longtemps qu'avait paru la première édition de : *Marat inconnu*, du Dr Cabanès, édition épuisée très rapidement d'ailleurs. L'auteur a préféré attendre d'être surabondamment documenté sur les points obscurs de son sujet, avant de risquer l'édition nouvelle qu'il nous donne aujourd'hui. Cette dernière est bien plutôt un nouveau livre qu'une deuxième édition : les chapitres, remaniés du travail primitif, ont été différemment distribués, et beaucoup d'autres ajoutés, qui sont entièrement inédits et donnent à eux seuls le chiffre respectable de deux cents pages. Quant à l'illustration, elle est aussi abondante que variée et des fac-simile de documents originaux, la plupart inconnus ou ignorés ont trouvé place dans le volume, à titre de pièces justificatives. Comme l'a écrit jadis Paul Lacroix, « il y a eu deux Marat... le Marat que tout le monde sait... et l'autre Marat dont personne aujourd'hui ne soupçonne l'existence, celui qui fut l'élève et l'admirateur de Rousseau, l'ami de la nature, le savant auteur de plusieurs découvertes dignes de Newton, dans la chimie et la physique, l'écrivain énergique et coloré qui a fait un livre de philosophie digne du philosophe de Genève... celui-là n'a écrit que des ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires; il était médecin des gardes du corps du comte d'Artois; il mourut, ou plutôt il disparut à la fin de

l'année 1789, pour faire place à son homonyme... » Cette observation a été l'idée inspiratrice de la biographie que le Dr Cabanès a consacrée au médecin, au savant qu'était, ou paraissait être Marat, avant 1789, et à l'homme privé, même depuis cette dernière date. L'ouvrage est des plus documentés et des plus intéressants; mais peut-être le lecteur avisé pourra-t-il estimer que Marat ne fut point ni un aussi grand persécuté, ni un aussi grand savant que voudrait le faire croire le Dr Cabanès. Et ce ne sont probablement pas les incessantes taquineries dont Marat souffrit à titre de médecin et de savant, ni les tortures d'une maladie tenace, qui poussèrent exclusivement le fougueux révolutionnaire qu'il devint, à « se retourner contre ses détracteurs et à abuser de ses terribles prérogatives de justicier. » Il dut certainement subir l'influence du milieu qu'il fréquentait, et dont M. F. Braesch a fait ressortir le caractère dans son travail si documenté sur la Commune du 10 août 1792. Quoi qu'il soit, et appréciation des faits mise à part, celui qui voudra connaître quelque détail de la vie de Marat avant son entrée dans la scène révolutionnaire sera obligé de recourir à l'étude que lui a consacrée le Dr Cabanès, étude que tous les curieux d'histoire et de médecine auront à cœur d'avoir dans leur bibliothèque. L'auteur me permettra de lui signaler, pour une prochaine édition, à propos de Charlotte Corday, deux légères erreurs : le nom de la fameuse héroïne doit s'écrire Corday Darmont, ou d'Armont; l'attribution qu'il lui fait, à titre de possesseur, d'après les indications, il est vrai du musée Carnavalet, du livre *Typus mundi*, est sinon erronée, tout au moins discutable.

3. — De même que le Dr Cabanès a entrepris de nous faire connaître et apprécier même le savant que fut Marat, en dehors de sa vie politique, le Dr Évariste Michel s'est proposé d'étudier dans Chateaubriand, non l'homme d'esprit, de talent et même de génie que l'illustre écrivain fut dans ses œuvres, mais l'homme privé, et de montrer qu'il y a une grande part d'irresponsabilité dans les contrastes déconcertants de sa vie : *Chateaubriand, interprétation médico-psychologique de son caractère.* Le père du romantisme, s'il faut en croire certains écrits contemporains, n'était pas d'humeur fort accommodante, ni surtout bien équilibrée, et, si l'on est presque unanime à rendre hommage à l'écrivain, il faut, par contre, reconnaître que l'homme privé eut infiniment plus de détracteurs que d'apologistes. L'auteur de cette étude s'est donné la tâche d'essayer de disculper Chateaubriand des faiblesses morales qui ont terni sa vie, en invoquant pour les lui faire pardonner les fatalités ataviques qui ont pesé sur lui. Pour le Dr E. Michel, ces fatalités ataviques suffisent à expliquer et à faire comprendre les travers de Chateaubriand, ses erreurs, ses vices, les aspérités de son caractère, son incommensurable orgueil, son perpétuel ennui,

et les incessantes infidélités de ses amours. Le père de l'illustre écrivain était singulier, sa mère d'humeur très variable, l'un et l'autre très emportés. Il s'est trouvé parmi ses ancêtres ou ses proches plusieurs victimes de l'implacable folie, et lui-même, par des éclipses répétées de raison et de jugement, par certaines de ses impulsions et de ses actes, a, plus d'une fois, tout au moins frisé l'aliénation mentale. Telle est la thèse, un peu exagérée peut-être dans ses conclusions, mais brillamment soutenue par le Dr Michel. Nul doute qu'elle n'intéresse au plus haut point médecins et lettrés.

4. — C'est un état particulier de l'organisme que celui auquel le professeur Charles Richet, qui a été le premier à le définir, a consacré une copieuse étude : *L'Anaphylaxie*. Le fait fondamental de cet état consiste en ce que, par l'absorption d'une substance albuminoïde hétérogène, les cellules de l'organisme ont été modifiées de telle sorte qu'elles vont réagir alors avec plus d'intensité à l'injection de cet hétérogène. Anaphylaxie signifie le contraire de protection (phylaxie); il sert à désigner tout d'abord la curieuse propriété que possèdent certains poisons, d'augmenter, au lieu de diminuer, la sensibilité de l'organisme à leur action : ainsi une substance insuffisante à tuer, ou même à rendre malade un animal normal, détermine des accidents rapidement mortels chez un autre animal, qui longtemps auparavant aura été inoculé avec cette même substance. Depuis que cette notion fut bien précisée par le prof. Richet lui-même, en 1902, de nombreux travaux ont paru, et certains faits constatés antérieurement par des expérimentateurs et des physiologistes ont pu être expliqués. Le prof. Richet a cru devoir donner une étude d'ensemble sur cette propriété de l'organisme, les conditions dans lesquelles elle est le plus apte à se produire, les substances capables de la déterminer. Force lui est pourtant de conclure que, malgré quelques faits définitivement acquis, il reste encore beaucoup de points obscurs, et même très obscurs à éclaicir. Aussi conseille-t-il aux expérimentateurs de se garder de toute généralisation hâtive. Une copieuse bibliographie termine sa très savante et très complète étude.

5. — Les idées philosophiques de Nietzsche ont été l'objet de nombreuses études critiques. Toutes ces dernières, à très peu d'exceptions près, s'obstinent à considérer le philosophe comme un tenant des théories darwiniennes, sans avoir une conception bien nette de ce qu'il faut entendre par darwinisme. Or, dit l'auteur, la biologie actuelle fait une distinction très nette entre la théorie de la descendance et celle de la sélection. Elle se rend compte que ces deux théories sont tellement différentes entre elles qu'on peut admettre la première et rejeter la seconde. Elle sait en outre que la théorie de la descendance est celle de Lamarck, tandis que c'est seulement la théorie de la sélection qu'il convient d'attribuer à Darwin.

De quelle théorie se réclame en fait Nietzsche dans ses écrits? et n'est-il pas plutôt un simple lamarckien qu'un darwinien? Telle est la donnée de l'étude de Mme Claire Richter : *Nietzsche et les théories biologiques contemporaines*. Cette étude, assez documentée, comprend plusieurs chapitres : l'évolutionnisme de Nietzsche et la théorie de la descendance; l'adaptation au milieu; l'hérédité et ses caractères acquis; la lutte pour l'existence et la lutte pour la prééminence; la sélection naturelle et la sélection artificielle; la sélection sexuelle; Nietzsche et la théorie des mutations de De Vries; le « Surhumain » et le transformisme. Tout cela est pour prouver que Nietzsche, contrairement à l'opinion de ses critiques, est surtout lamarckien, et que Darwin n'a eu que très peu d'influence sur l'évolution des théories qu'il a émises.

6. — L'ouvrage que publie aujourd'hui M. G. Bohn : *La Nouvelle Psychologie animale*, est la suite et le complément de celui qu'il a publié naguère sur *la Naissance de l'intelligence*. Où en est aujourd'hui la psychologie animale? Il a semblé à l'auteur que, pour exposer l'état actuel de la question, le mieux était de chercher à décrire d'une manière systématique les diverses tendances des expérimentations, et les méthodes d'investigation. Aussi a-t-il été conduit à diviser le règne animal en trois grandes sections. La première comprend le monde si varié des animaux les plus inférieurs, polypes, astéries, vers, qui ne se diffèrent guère, quant aux réactions, de leurs frères du monde végétal, et, comme ceux-ci, ne sont guère sensibles qu'aux grands phénomènes naturels : lumière, humidité, aération. Les deux autres sections renferment les arthropodes (articulés) et les vertébrés. Chez ces derniers, ce qu'on désigne sous la dénomination un peu trop vague, au dire de l'auteur, de psychisme, est très développé. Mais un coup d'œil jeté sur le système nerveux de ces deux groupes, nous montre leurs différences. Tellement que l'on perçoit par là d'une façon saisissante les deux directions de l'évolution, avec leurs aboutissants, l'instinct d'une part, l'intelligence de l'autre. Pour l'auteur, qui en cela fait siennes les idées émises par Bergson dans son livre de l'évolution créatrice, la torpeur végétative, l'instinct et l'intelligence sont les éléments coïncidant dans l'impulsion vitale commune aux plantes et aux animaux, et qui, au cours d'un développement où ils se sont manifestés dans les formes les plus imprévues, se sont dissociés par le seul fait de leur croissance. Et, d'après lui, l'erreur capitale commise depuis Aristote, a été de voir dans la vie végétative, la vie instinctive et la vie raisonnable, trois degrés successifs d'une même tendance, qui se développe, alors que ce seraient trois directions diverses d'une activité qui s'est scindée en grandissant. Comme on le voit, dans un tel système, la théorie des causes finales ne trouve point de place.

7. — Dans une publication précédente, M. Ed. Abramowski avait

tâché de démontrer que, si l'on considère « le phénomène psychique au point de vue de la causalité, c'est-à-dire de la loi de la conservation de l'énergie, l'on est nécessairement amené à la conception d'un corrélatif physiologique, c'est-à-dire d'une certaine transformation de la substance nerveuse. « Cette transformation se produit simultanément avec l'état de conscience, et forme avec celui-ci « un couple générique exclusif de deux termes, qu'on ne peut pas concevoir comme une relation de cause à effet. » Pour arriver à *l'Analyse physiologique de la perception*, objet du travail nouveau de M. Abramowski, il faut commencer par une différenciation biologique des neurones, sous l'influence des divers excitants. Au fond « l'action des éléments nerveux est indépendante de la qualité de l'excitation; elle est déterminée, non par la nature de l'excitant, mais par la nature de l'affinité chimique qu'elle met en liberté. » Deux chapitres sont consacrés à la recherche du corrélatif physiologique d'une perception visuelle, et à la méthode employée dans la recherche des éléments de ce corrélatif; éléments formés de trois groupes de neurones actifs, et constituant, par la simultanéité de leur fonctionnement « un seul moment de conscience, une perception visuelle avec ses qualités objectives, avec un ton émotionnel propre, et cette manière particulière ou définie, dont nous la ressentons au moment donné. Et la variation successive des états de conscience correspond à quatre types de changements physiologiques d'éléments déterminés. »

8 et 9. — Comme l'ouvrage précédent, *la Suggestion et ses limites*, du prof. Bajenoff et du Dr Ossipoff, fait partie de la collection de « Psychologie expérimentale et de métapsychie. » Cette petite étude n'a d'autre prétention que celle de résumer les données scientifiques acquises et les théories qui éclaircissent les grands problèmes complexes et ardus relatifs à l'hypnotisme et à la suggestion, et qui, depuis plus d'un quart de siècle, intéressent si fort le public. Après un court exposé de l'automatisme psychologique, les auteurs s'attachent à combattre l'opinion généralement répandue, qui veut que le somnambulisme provoqué par les procédés hypnotiques soit caractérisé par la susceptibilité à la suggestion, c'est-à-dire, la soumission fatale et absolue de l'hypnotisé à la volonté de l'hypnotiseur. Enfin, après quelques considérations sur l'activité psychique des individus et des masses, les suggestions collectives, ils font l'exposé des théories thérapeutiques contemporaines et montrent le parti — peut-être un peu exagéré — que l'on peut tirer de la suggestion comme moyen curatif de certaines affections, et tirent cette conclusion de leur travail, que les fonctions psychiques, quelque extraordinaires qu'elles puissent paraître après avoir été envisagées superficiellement, entrent « dans la série des phénomènes applicables à nos études et se trouvent dans les

limites de nos méthodes scientifiques d'investigation. » — On sait combien la criminalité infantile a augmenté ces dernières années. M. le juge d'instruction Guillot, dans son étude sur Paris qui souffre, avait déjà jeté un cri d'alarme sur cet accroissement insolite. Depuis cette époque, le mal, loin de décroître, a plus que décuplé : pour ne citer que les deux dernières années pour lesquelles les statistiques ont été définitivement établies, 1906 et 1907, on voit, pour le ressort de la cour de Paris, les poursuites correctionnelles s'élever, pour les seuls mineurs de 16 à 18 ans, du chiffre de 1.174, qu'elles atteignaient en 1906, à celui de 2.273 pour l'année suivante. Or, tous ces mineurs condamnés, pas tous pour la première fois, deviendront fatalement des récidivistes, et souvent même des criminels. Le monde officiel ne voulant plus de la religion, on s'est adressé à la médecine, avec l'espoir qu'elle découvrirait quelque remède pour rétablir la santé morale comme elle en a pour combattre le mal physique. M. Eug. Prévost, avocat à la cour d'appel, a fait à ce sujet une enquête dont il nous donne les résultats dans une substantielle et très consciencieuse brochure : *L'Enfance difficile ou coupable. Le Traitement médico-pédagogique*; *l'hypnotisme peut-il être. un moyen d'éducation ou de rééducation*? Il en arrive à adopter cette conclusion de M. Binet et du Dr Simon, dans leur travail sur les enfants anormaux, qu'il n'y a, dans le soi-disant traitement médico-pédagogique que des chimères thérapeutiques, dont se berce notre inlassable espérance. Il a soin d'étayer cette conclusion de force preuves et citations; il affecte même de mentionner les diverses tentatives faites en dehors de toute idée religieuse, pour montrer qu'elles ont abouti à de lamentables échecs. Il n'ose pourtant pas formuler la vraie solution qui permettrait, dans une assez large mesure, de moraliser les jeunes condamnés; mais M. le bâtonnier Busson-Billault, qui a bien voulu présenter au public la brochure de son confrère, l'indique sans ambages : « Il faut le reconnaître, en pareille matière, la charité bénévole est plus efficace que le zèle administratif le plus éclairé; le monopole d'État, déjà si contestable dans les industries, ne peut s'imposer dans l'assistance et la charité. »

10. — C'est pour la sixième fois que paraît à nouveau l'ouvrage du Dr J.-F. Larrieu : *Cure prompte et radicale de la syphilis. Syphilis et mercure.* L'auteur a la plume alerte, indépendante, parfois même passablement acérée, et, ne ménageant nullement les « grands pontifes, » semble s'être donné la tâche de démolir certains dogmes intangibles imposés depuis plus d'un demi-siècle par les maîtres de l'école. Après un court exposé des idées émises sur le pronostic du mal par les mercurialistes d'une part, et les antimercurialistes de l'autre, il aborde l'étude chimique et thérapeutique du mercure et des mercuriaux. Complètant les recherches de Merget sur l'action des vapeurs

mercurielles, il montre la nécessité de faire absorber ces dernières, émises à basse température, dans le traitement des syphilitiques. En ce qui concerne les mercuriaux, il s'éloigne assez sensiblement des opinions de Merget, et montre que, au point de vue thérapeutique, les doses des divers sels employés sont beaucoup trop fortes d'une manière générale, et que les sels insolubles, en particulier, prescrits d'une manière inconsidérée, peuvent être très nocifs. Il ne serait même pas éloigné d'attribuer à ces derniers les redoutables accidents nerveux que l'on voit apparaître tardivement chez beaucoup de syphilitiques. Comme conclusion, il admet que, employés convenablement, mercure et mercuriaux exercent une action excitante sur le mouvement des échanges nutritifs de l'organisme, et ce serait là tout le secret de leur action sur la syphilis, de même que dans les affections très nombreuses où leur emploi a été suivi de succès; action sensiblement augmentée, mais non sans inconvénient parfois, par le fractionnement des doses. Il ajoute que tout médicament susceptible d'exercer sur l'organisme des effets identiques à ceux du mercure et des mercuriaux à petites doses, aura une action bienfaisante sur la syphilis, curative même, à une échéance plus ou moins éloignée. Quant à l'auteur, après des essais comparatifs de différents médicaments, il donne la préférence à l'iode sous forme de teinture au treizième, de très récente préparation. Combinée avec l'emploi à l'extérieur des mercuriaux contre les manifestations apparentes du mal, et administrée comme il le conseille, elle serait susceptible : 1° d'enrayer l'infection dès le début, pourvu que le chancre soit traité à la période d'augment; 2° de guérir définitivement la syphilis en moins d'un an chez les sujets non alcooliques, et bien constitués d'ailleurs; 3° enfin de permettre aux femmes syphilitiques grosses de mener leur grossesse à bonne fin, tout en guérissant de leur infection, pourvu que le traitement ait été institué au plus tard à la fin du deuxième mois de la grossesse. L'auteur consacre un sixième et dernier chapitre aux théories émises à propos de l'hérédité syphilitique, et il y combat vivement ceux qui, à la suite de Ricord et du prof. Fournier, croient à la possibilité de la transmission directe de l'infection du père au fœtus, sans contamination préalable de la mère.

11. — Parmi les psychoses de la jeunesse, la démence précoce, en raison de sa gravité et de sa fréquence toujours croissante, occupe le premier plan. Elle a été bien nettement définie, il y a douze ans à peine, par le très distingué professeur Kraepelin de Munich, et, depuis cette époque, elle a fait le sujet de nombreuses études. Ces dernières tendent toutes de plus en plus, à prouver que la démence précoce est bien une affection autonome à évolution spéciale, et qu'elle doit tenir une place tout aussi importante que la paralysie générale, dans le cadre des maladies mentales. Dans son travail : *La Démence précoce*, le

Dr C. Pascal s'est proposé de montrer que l'entité morbide nouvelle est possible à déceler et à diagnostiquer dans toutes les phases de son évolution et que l'on peut également porter le pronostic qu'elle comporte. Il s'en est tenu pour sa démonstration aux cas faciles à préciser, et n'a envisagé que les faits relevant de l'affaiblissement mental spécial à la démence précoce, laissant de côté les formes limitrophes se rapprochant les unes des délires hallucinatoires chroniques, la paranoia, etc.; les autres du vaste groupe des démences antépubérales, pubérales, et juvéniles d'origines diverses. En résumé, étude très complète, et qui donne une excellente idée de l'état actuel de la question.

12. — Le nouvel ouvrage de M. E. de Cyon : *L'Oreille, organe d'orientation dans le temps et dans l'espace*, constitue un résumé complet des recherches expérimentales entreprises par l'auteur et portant sur le mécanisme de l'orientation chez l'homme et les animaux vertébrés et invertébrés, dans l'espace et dans le temps. La solution du problème de l'espace se trouvait déjà en germe dans la belle découverte de Flourens, que « la section des canaux semi-circulaires provoque des mouvements forcés des animaux dans la direction correspondant au plan de chaque canal opéré. » Les expériences du célèbre savant ont fourni à M. de Cyon le point de départ de ses propres recherches sur l'orientation à l'aide du sens de l'espace. Ces recherches, poursuivies pendant près de cinquante ans, ont abouti à la démonstration définitive de l'existence, dans le labyrinthe de l'oreille, de deux organes de sens bien déterminés : le sens géométrique et le sens arithmétique, deux sens généraux auxquels nous devons, d'une part la faculté de nous orienter dans l'espace et le temps, et, d'autre part, l'origine de nos concepts de l'espace, du temps et du nombre. On voit toute l'importance des découvertes de M. de Cyon au point de vue de la physiologie, et surtout pour la philosophie et les mathématiques. Les différentes publications faites par l'auteur au cours de ses recherches n'ont pas été sans provoquer des contradicteurs et des critiques plus ou moins vives. M. de Cyon rappelle et résume ces polémiques au cours de son ouvrage, ainsi que les réfutations victorieuses qu'il a su faire aux objections opposées par ses adversaires expérimentateurs ou philosophes. M. de Cyon reprend dans son livre quelques-unes des théories émises dans deux de ses précédentes études : *Dieu et Science* ; *Corps, âme et esprit*, où il a essayé d'édifier les nouvelles bases d'une psychologie physiologique, appuyée sur la solution préalable et définitive des problèmes de l'espace et du temps, et prouvant, après Aristote, saint Thomas d'Aquin, Helmholz et d'autres grands penseurs, que l'ouïe est le plus intellectuel et le plus puissant de tous les sens.

13, 14 et 15. — On ne sait que trop combien la France souffre du mal de la dépopulation, dont la cause première réside, à n'en pas dou-

ter, « dans la restriction volontaire du chiffre des naissances, restriction née du désir des parents de voir leurs descendants jouir d'un bien-être d'autant plus grand qu'ils seront moins nombreux. » Les médecins ne font peut-être pas tout ce qu'ils pourraient pour combattre cette cause du fléau, et ils seraient d'autant plus écoutés, qu'ils ne manquent pas de raisons pour inciter les jeunes ménages à remplir leur devoir social essentiel et primordial. Par contre, on a beaucoup fait pour combattre la mortalité infantile, si forte encore naguère. Mais il reste encore beaucoup à faire à divers points de vue, ne fût-ce que pour inculquer aux mères de condition sociale peu élevée les notions les plus élémentaires de l'hygiène infantile. C'est pour parer à l'indifférence, parfois même à l'hostilité de ces mères, que des gens de cœur ont fondé toute une série d'œuvres, telles que les crèches, les crèches permanentes et pouponnières, consultations de nourrissons, gouttes de lait. Le Dr H. Bouquet a entrepris de les faire connaître dans son ouvrage : *La Puériculture sociale*, de montrer en quoi elles sont utiles, les critiques qu'on peut leur adresser, le bien fondé de ces critiques, et le moyen d'obvier aux défauts reprochés, le fonctionnement de ces œuvres. La diversité des institutions de puériculture répond à des situations bien déterminées. Mais un lien commun unit ces éléments disparates à première vue : sauver l'enfance des dangers innombrables qui la menacent, et amoindrir par suite la mortalité effroyable qui, malgré tous les efforts faits dans ce sens, décime encore les tout petits enfants. L'étude du Dr Bouquet sera comme le vade mecum des personnes généreuses et dévouées qui, par goût et pour occuper utilement leurs loisirs, voudront s'intéresser à ces œuvres excellentes de défense sociale. — Le Dr Londe, lui, en écrivant *la Médecine préventive du premier âge*, a fait un ouvrage plus technique : il a tenu à formuler les principes d'hygiène dont la vulgarisation fournira les meilleurs moyens d'éviter les dangers qui menacent la vie et la santé des enfants et de rendre leur protection toujours plus efficace. On peut dire qu'il a pleinement atteint son but. — Le *Manuel de pathologie à l'usage des sages-femmes et des mères*, du Dr H. Dufour, a pour but de résumer les connaissances pratiques de pathologie infantile pour une catégorie spéciale de personnes en rapport constant avec les tout petits enfants. Il permettra à la sage-femme de remplir, dans certains cas, en tant qu'aide du médecin et sous son contrôle, les fonctions de soignante qui peuvent lui être dévolues, et de se conduire en infirmière éclairée. Il sera également profitable à toute femme qui, sans connaître la pratique des accouchements, voudra acquérir quelques notions sur le rôle qui incombe à l'infirmière et à la mère soucieuse de la santé des siens. C'est un manuel essentiellement pratique et susceptible de rendre de grands services.

16, 17. — M. G. Hébert, en publiant son opuscule : *Le Code de la force*, a eu pour but de mettre au point la question de la force physique, en définissant d'une manière précise les éléments qui la constituent et en donnant un moyen pratique de la mesurer : c'est que, en pareille matière, comme d'ailleurs en beaucoup d'autres, les apparences peuvent être trompeuses. Tel sujet à gros biceps est d'une infériorité manifeste s'il s'agit d'escalader rapidement une montée un peu raide, ou simplement de courir; tel autre, apte à soulever de lourds poids, est incapable de sauter par-dessus le moindre obstacle; tel autre enfin, solide gaillard, ne peut même pas suivre un sujet d'aptitude très ordinaire dans une excursion, une marche un peu longue. D'autre part, le public ne sait pas distinguer l'effort ordinaire de l'effort athlétique, et ignore ce que l'on peut demander à l'organisme sans le détériorer. M. Hébert estime pourtant qu'en raison de la complexité des éléments qui constituent la force physique, sa formule d'évaluation n'est nullement définitive. — Le vent est de plus en plus aux exercices physiques, même en Belgique. M. Louis Kuypers, dans le but de les rendre accessibles aux jeunes écoliers, a publié son *Manuel pratique pour l'éducation physique des enfants*. L'exercice physique, dit-il, est « le seul moyen que la science met à notre disposition pour procurer à la jeunesse scolaire une cage thoracique fonctionnant complètement, des poumons et un cœur énergiques, des parois abdominales solides sur un maintien correct et aisé. » Aussi est-il convaincu que son livre « contribuera à rendre le milieu scolaire, qui continue à être sombre et triste, plus amusant, en donnant aux élèves plus de liberté, plus de joie, plus de divertissements et moins de discipline sévère et froide... »

18. — Il me suffira de mentionner l'apparition d'un volume nouveau de l'*International Catalogue of scientific Literature. R. Bacteriology*. J'ai indiqué précédemment l'économie de ce catalogue si précieux pour les chercheurs. On pourrait signaler çà et là quelques lacunes plus ou moins importantes pour la période que comprend l'ouvrage (juillet 1908 à juillet 1909); mais elles seront vraisemblablement comblées, comme cela a été fait pour les volumes précédents, dans une publication ultérieure.

19. — *L'Année électrique, électro-thérapique et radiographique*, qui paraît pour la 11e fois, résume, en un volume de plus de 300 pages, l'ensemble des acquisitions nouvelles en matière d'électricité. Les appareils et les faits nouveaux sont l'objet d'un premier chapitre; pour le surplus, la matière du volume s'est accrue parallèlement à l'intérêt toujours croissant, qui s'attache aux choses touchant de près ou de loin à l'électricité, électro-chimie, lumière, chauffage, traction, télégraphie ordinaire et signaux, télégraphie sans fil. Il serait impossible, dans un compte rendu restreint, de donner un aperçu, même som-

maire, des questions traitées. Cependant, si une bonne moitié du volume présente un intérêt général, c'est aux médecins, plus spécialement, que s'adresse l'autre moitié, qui traite de radiographie, de radio et de photo-thérapie, du radium, et ne néglige pas les questions juridiques dont elles ont pu être la source : ceintures électriques, radiographie et assurances, instituts illégaux d'électrothérapie. Au milieu de l'innombrable quantité de travaux et d'études qu'ont suggérés les progrès de l'électricité, le livre du Dr Foveau de Courmelles sera le guide sûr et fidèle auquel il faudra recourir pour être au courant de tout ce qui concerne cette force dans ses applications, soit générales, soit spéciales.

20. — L'opuscule du Dr Vincent : *La Louvesc, station de cure d'air et d'altitude*, destiné à appeler l'attention des médecins et du public, sur une localité plus connue, et même célèbre dans la région des Cévennes, comme pèlerinage religieux, sera lu avec grand intérêt et grand profit : si la Louvesc est un lieu de pèlerinage, c'est encore une station climatérique à recommander tout spécialement. Le climat y est d'une salubrité parfaite, la fièvre typhoïde et la tuberculose autochtone y sont totalement inconnues. L'opuscule se termine par un chapitre consacré aux souvenirs religieux du célèbre sanctuaire de saint Jean-François Régis, et le texte est agrémenté de quelques illustrations, dont une carte soignée de la région, et la reproduction d'un ancien portrait gravé du saint, portant la signature de Boilly.

Dr J.-L. de Sainte-Marie.

SCIENCES ET ARTS

Le Chemin du pouvoir, par Karl Kautsky ; trad. de l'allemand par A. P. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de vii-177 p. — Prix : 2 fr.

Il est vraiment humiliant pour l'humanité que de telles productions soient prises au sérieux. Et elles le sont, non seulement par la masse des miséreux qui se laissent duper par les promesses qu'elles contiennent, mais encore par une catégorie trop nombreuse de snobs intellectuels pour lesquels l'obscurité du langage est la garantie nécessaire de la profondeur des pensées. On devinerait, sans connaître le nom de l'auteur, que ces pages nébuleuses ont été pensées et écrites quelque part entre le Rhin et la Sprée, non pas tant à cause des considérations qu'elles contiennent sur la politique intérieure de l'Allemagne que parce qu'on y trouve la réalisation de ce prodige qui appartient en propre à la littérature allemande moderne : une adaptation parfaite de la subtilité byzantine à la lourdeur germanique. Ces 176 pages sont consacrées à vider une querelle personnelle entre pontifes du marxisme et à expliquer comment un parti politique, spécialement le parti socialiste allemand, peut arriver à conquérir le pouvoir poli-

tique. M. Kautsky, qui n'est au fond qu'un simple opportuniste, paraît penser que la meilleure méthode à suivre est de ne pas se cantonner dans la légalité quand on peut faire de la révolution, mais de ne pas faire de la révolution à tout prix quand la révolution n'est pas mûre. Si La Palice (qui avait bien trop de bon sens pour cela) avait été socialiste, il n'aurait pas dit mieux. Que M. Kautsky me permette de lui dire, en manière de réponse, que la meilleure méthode, pour empêcher le socialisme de détruire un État, consiste, pour un gouvernement sérieux, à démasquer de toutes manières l'inanité des doctrines socialistes, à gouverner non seulement en vue de l'intérêt général de la nation, mais spécialement en vue de l'intérêt des pauvres qui ont un plus grand besoin de protection que les riches, à faire régner la justice et l'honnêteté partout et surtout dans les hautes classes de la société qui sont nécessairement associées au gouvernement, à ne pas laisser subsister dans la législation des iniquités ou des hypocrisies comme le système électoral prussien, à prendre le soin de toujours justifier ses actes devant l'opinion publique, à ne pas confondre l'énergie avec la brutalité, mais à être toujours prêt à repousser une révolte intérieure comme une agression extérieure, en un mot à faire son devoir avec conscience et exactitude. C'est ainsi qu'un gouvernement procure à ses sujets la sécurité et la prospérité et ce sont là des raisons de vivre saines et vigoureuses sur lesquelles n'a pas prise la maladie du socialisme. Nous savons certes que le gouvernement de l'empire allemand aurait beaucoup à faire pour remplir ce programme ; de ce côté du Rhin, nous ne pouvons, en loyaux ennemis, souhaiter qu'il le remplisse. Les progrès du socialisme allemand, dont les récentes émeutes de Berlin ont démontré la force brutale, peuvent nous faire espérer que de là viendront un jour les coups qui détruiront l'édifice malfaisant de l'unité allemande. Puisse alors cet effondrement servir de leçons aux vieilles nations latines qui, s'il plaît à Dieu, reprendront alors leur rôle séculaire de dispensatrices de la civilisation !

EUGÈNE GODEFROY.

Lectures agricoles, par CH. SELTENSPERGER. Paris, Baillière, 1911, in-16 de 576 p., avec 200 fig. — Prix : 5 fr.

Dans l'Avant-Propos mis en tête de l'ouvrage, le Dr Regnard le présente en ces termes au public : « Au lieu d'écrire un livre didactique, ayant des chapitres en suite ininterrompue, on compose simplement la table des matières; on crée ainsi de véritables casiers, et, pour les remplir, on s'en va, armé de grands ciseaux, couper dans les meilleurs auteurs, les fragments les mieux pensés et les mieux écrits sur chaque matière. Le livre est alors fait comme une sorte de tapisserie en étoffes riches et précieuses. L'auteur a dégagé une façon de mosaïque, de

marqueterie qui, malgré ses légers interstices, forme un tout complet. » C'est, en peu de mots, indiquer la méthode de ce livre, « recueil de pages choisies parmi les auteurs contemporains formant l'élite de la littérature agricole. »

Ce procédé peut paraître aisé, mais il est éminemment dangereux. Il faut d'abord dans celui qui manie les ciseaux une compétence absolue, un esprit ouvert et judicieux. L'auteur a parfaitement rempli la tâche qu'il a entreprise; il a semé une grande variété dans les extraits choisis. La prose y coudoie la poésie, les pages les plus littéraires suivent les développements sérieux de la science et de l'économie. Tous ces extraits sont instructifs et intéressants, tirés d'ouvrages écrits par des hommes les plus compétents. Un des bénéfices qu'on retirera de ces lectures, c'est, qu'après y avoir trouvé un charme réel et une attrayante occupation, des lecteurs à l'intelligence ouverte et curieuse se sentent entraînés à approfondir davantage des sujets qui les auront le plus séduits et s'adonnent à des études auxquelles jusqu'alors ils attachaient moins d'importance. G. DE SENNEVILLE.

La Chasse au grand-duc en France, par MAURICE DE LA FUYE et GABRIEL DUMAST. Paris, Laveur, 1911, in-16 carré de 231 p., avec 53 illustrations. — Prix : 7 fr. 50.

« La chasse au grand-duc » n'a pas ici la signification de la chasse au renard ou au chamois quand il s'agit de chasser le renard ou le chamois. On chasse au grand-duc comme on chasse au chien courant ou au faucon (du temps qu'on chassait au faucon), c'est-à-dire avec l'aide du grand-duc soit vivant, soit empaillé ou, plus élégamment, *naturalisé*.

L'emploi de ce rapace pour la chasse a principalement (et devrait avoir exclusivement) en vue la destruction des oiseaux de proie « et de rapine », ajoute-t-on par un pléonasme énergique.

Outre une Préface du comte J. Clary et une Introduction des auteurs, l'ouvrage comprend deux parties distinctes. La première est une étude théorique et pratique de la chasse des oiseaux de proie en se servant de grand hibou (*Bubo maximus*) qu'on appelle grand-duc, indiquant les divers modes d'emploi de ce leurre pour prendre les autres rapaces, la construction et l'aménagement des huttes à ce destinées, le choix des armes et des munitions, la théorie du tir à la hutte, étude de cette chasse au point de vue juridique et administratif.

La seconde partie donne *l'histoire naturelle*, au point de vue de la chasse de tous les oiseaux « qui viennent au grand-duc », soit par hostilité soit par quelque autre impulsion. Ils se répartissent en *Falconidés*, parmi lesquels les auteurs introduisent les aigles, ce qui pourrait prêter à discussion), *Corvidés* dont ils séparent la pie-grièche

(*lanius*), faisant des cinq espèces de ce genre un groupe à part qu'ils appellent *Laniidés*; enfin *Strigidés* et oiseaux divers.

Le texte est enrichi de 53 gravures qui l'appuient agréablement, mais dont quelques-unes manquent parfois un peu de netteté.

Ce livre, parfait manuel du chasseur au grand-duc, peut rendre de réels services en promouvant la destruction des oiseaux de proie, eux-mêmes destructeurs des oiseaux insectivores précieux à l'agriculture.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

L'Ape latina, *dizionarietto di 2588 frasi, sentenze, proverbi, motti, divise locuzioni latine, ecc., vive nell' uso moderno*, spiegate e annotate da GIUSEPPE FUMAGALLI (*Manuali Hoepli.*). Milano, Hoepli, 1911, in-16 cartonné de XV-353 p. — Prix : 3 fr. 50.

En novembre 1904, nous signalions à nos lecteurs (t. CL, p. 448-449) un ouvrage amusant et curieux de M. G. Fumagalli : *Chi l'ha detto?*, trésor de citations italiennes et étrangères. Le volume que nous annonçons aujourd'hui est, en quelque sorte, un complément et un appendice de l'autre. Le savant bibliothécaire de Modène y a recueilli, dans l'ordre alphabétique, des expressions, des phrases, des proverbes latins que l'on est exposé à rencontrer dans ses conversations ou dans ses lectures.

Il existe en France un ouvrage analogue, de l'actif polygraphe Pierre Larousse : *Fleurs latines des dames et des gens du monde*. M. Fumagalli, qui y fait allusion dans sa Préface, s'en est inspiré sans le prendre pour modèle. Larousse, à chaque locution latine, joignait, outre une traduction, quelques exemples, empruntés à des écrivains plus ou moins célèbres, de l'emploi qui en avait été fait. On peut regretter que M. Fumagalli n'ait pas fait de même; il a craint sans doute de trop grossir son volume et il a préféré augmenter le nombre des locutions citées.

Son titre est même un peu trompeur : car, en fait « d'explications, » il se contente d'une traduction brève et l'annotation se réduit presque partout à nous indiquer, par un sigle, la source à laquelle est puisée la phrase citée. Encore la traduction manque-t-elle parfois, très rarement, je le reconnais; M. Fumagalli en apporte une raison qui me paraît peu plausible : il supprime la traduction, nous dit-il, « quand il n'était pas possible de la donner sans offenser la pudeur des lecteurs. » N'eût-il pas mieux valu, dans ce cas, supprimer la citation? puisque le but principal de l'*Ape latina* est d'expliquer à ceux qui ignorent le latin les expressions latines qu'ils peuvent rencontrer, il est illogique de relever des phrases et de n'en pas donner le sens. Par ailleurs, la traduction n'est pas toujours exacte : par exemple les nos 1095, 2002.

Ce petit volume se termine par deux tables : l'une de « quelques matières notables »; l'autre des devises, épitaphes, etc, de personnages ou de familles. Elles rendront des services, bien que la première ne comprenne qu'un choix bien restreint et trop arbitraire. Puisque M. Fumagalli notait les locutions qui ont servi de devises, il aurait pu remarquer que son n° 347 est la devise des chartreux, en inversant l'ordre des deux premiers mots : *Stat crux*, et non *Crux stat.*

Il n'est guère douteux que dans une édition, qui ne tardera peut-être guère, M. Fumagalli améliorera son utile recueil.

E.-G. Ledos.

La Nouvelle individualiste en Allemagne de Gœthe à Gottfried Keller. *Essai de technique psychologique*, par Paul Bastier. Paris, Larose, 1910, gr. in-8 de 452 p. — Prix : 10 fr.

M. Paul Bastier nous est déjà connu par ses études sur *Hebbel*, sur *la Mère de Gœthe*, d'après sa correspondance, par une *Chrestomathie* dramatique, et par un essai écrit en allemand sur *Victor Hugo et son temps*. Aujourd'hui, il nous donne une étude intéressante et un peu touffue sur *la Nouvelle individualiste en Allemagne*. Il ne se propose pas, dit-il, de décrire l'évolution de ce genre littéraire ni d'en dénombrer les essais infructueux ou les défaites. Ce qu'il veut, c'est chercher dans les œuvres vivantes encore, les raisons de leur survie, c'est considérer la technique de ces œuvres, ou plutôt ce qu'elles offrent d'identique, quelles lois générales s'y manifestent; en un mot, il veut avant tout étudier la psychologie de ce genre littéraire, puis de la masse des œuvres, abstraire la *Nouvelle*, la plus *nouvelle*, la nouvelle en soi, *an und für sich*, comme diraient les Allemands. Il n'embrasse pas l'histoire complète de ce genre littéraire, et se borne à étudier la période de renaissance, qui va de 1794, date à laquelle Gœthe inséra quelques nouvelles dans les *Entretiens des émigrés allemands*, et dans les *Wanderjahre* de Wilhelm Meister, jusqu'à 1856, où Otto Ludwig écrivit *Entre ciel et terre*, c'est-à-dire jusqu'à Théodore Storm, Gottfried Keller et Heyse, qui représentent à ses yeux la littérature contemporaine et ne sont pas encore entrés dans le domaine objectif de l'histoire. Nous croyons bien que l'ardeur de M. Bastier ne s'arrêtera pas là, et qu'il franchira tôt ou tard la limite arbitraire qu'il s'est fixée pour le moment : aussi bien Storm, Meyer, Keller et Heyse sont aussi classiques et surtout aussi intéressants que peuvent l'être Kleist, Hoffmann, Stifter, Grillparzer ou Moerike.

Après avoir pris à Gœthe la définition de la Nouvelle : « eine sich ereignete unerhörte Begebenheit, » c'est-à-dire : « un événement inouï et qui a eu lieu, » le critique examine les trois idées fondamentales contenues dans cette définition : 1° l'unité d'intérêt et le sujet; 2° l'ac-

tion; 3° les caractères dans la Nouvelle. L'auteur ne se contente pas d'un examen théorique des lois du genre; il analyse et traduit même parfois les Nouvelles types, celles qui réalisent, d'après lui, l'idée que nous nous faisons de la Nouvelle en soi, ainsi *la Marquise de O*, de Henri de Kleist; *le Tremblement de terre au Chili*, de ce même Kleist; *le Hêtre aux Juifs*, d'Annette de Droste-Hülshoff; *la Brigitte*, et *Cristal de roche*, de Stifter; *le Pauvre Ménétrier*, de Grillparzer; *le Mozart en voyage vers Prague*, de Moerike, et enfin *Entre ciel et terre*, de Otto Ludwig.

En cours de route, l'auteur compare la Nouvelle au roman et au drame, et il montre que si, pour le récit, la Nouvelle a des ressemblances extérieures avec le roman, elle a au contraire pour la vie intérieure, c'est-à-dire pour les caractères, des affinités étonnantes avec le drame.

Dans une seconde partie, M. Bastier étudie le nouvelliste, et en lui, le penseur, le poète créateur et l'artiste. Ici, je l'avoue, j'aurais voulu un peu moins de psychologie et plus de biographie, c'est-à-dire une étude plus complète et plus large des hommes qui représentent le genre. La troisième partie n'est qu'une conclusion. L'auteur y compare la Nouvelle et le conte, et montre que ce dernier, sous ses aspects les plus divers, qu'il soit ironique, romantique, humoristique ou fantastique, est en somme une forme du genre épique, suit d'autres lois et vise à un autre but que la Nouvelle. Puis, pour terminer, il veut faire ressortir la valeur ethnique de la Nouvelle. Pourquoi valeur *ethnique*? n'est-ce pas plutôt valeur *humaine*, valeur *éducative* de la nouvelle qu'il faudrait dire? Ce genre exige, de la part du créateur, une haute culture, la connaissance de la vie et la maîtrise de soi, c'est certain, mais je ne vois pas que ces qualités soient plutôt l'apanage d'une race que d'une autre, ni qu'elles aient un caractère ethnique déterminé. Peu importe d'ailleurs, la conclusion morale et littéraire n'en est pas moins juste, et nous nous plaisons à féliciter M. Bastier de cette étude, copieuse. Peut-être le côté théorique est-il trop développé, et le lecteur aurait-il plus de plaisir à lire le large développement historique de ce genre littéraire. Il semble, en effet, que cet ouvrage demande une suite; l'histoire de la Nouvelle, depuis Otto Ludwig jusqu'à nos jours. Cette suite, M. Bastier ne nous l'a pas promise, mais il est fort bien placé pour nous la donner, et nous l'attendons de lui. Qu'il se garde seulement de laisser les germanismes se glisser dans sa prose si française. Il m'a semblé en trouver un à la page 18 : « Bulow *procure* en 1840 un Jahrbuch der Novellen und Erzahlüngen. » Ce *procure* sent étrangement l'allemand *besorgt*.

L. Mensch.

Chansons et Poèmes, de Henri Heine; transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson. Paris, Hachette, 1910, in-16 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une entreprise bien hardie de traduire un poète dans une langue étrangère, plus hardie encore, quand il s'agit de traduire Heine, et qu'on essaie de transcrire en rimes françaises les fantaisies du plus fantaisiste des poètes allemands. Il y a quelques années, la Société du Mercure de France a réussi à nous donner en prose une idée de la poésie de Heine; M. Pellisson va plus loin, et cherche à nous rendre le mouvement et le rythme même de cette poésie. Pour le moment il a traduit : *Les Jeunes Souffrances*, *l'Intermezzo lyrique*, *le Retour*, *le Voyage du Hartz*, *la Mer du Nord*, *le Nouveau Printemps*. Il y a dans ces poèmes des choses difficiles à traduire en prose et impossibles à rendre en vers. M. Pellisson l'a compris; aussi ne s'est-il pas attaché à l'exactitude verbale. Il se contente de saisir l'idée générale, la précise et se rapproche pour le tour et le rythme de son original, bien convaincu toutefois qu'il est impossible d'en donner la valeur adéquate dans notre langue. Il s'est permis, d'ailleurs, de très grandes libertés avec notre prosodie, et comprend la versification française à la façon de nos poètes ultra-modernes, chez lesquels la rime devient souvent une simple assonance : ainsi *rose* au singulier rime avec *encloses* au pluriel; *châteaux* avec *bateau*; *fidèle* avec *belles*; *paré* avec *sacré*, etc. Malherbe et Boileau fronceraient bien un peu les sourcils, mais, depuis les romantiques, notre siècle n'a cure des « vieilles perruques. » M. Pellisson est inspecteur d'académie, et naguère encore l'Université témoignait de plus de respect pour la tradition. L. Mensch.

HISTOIRE

Aigues-Mortes, par J. Charles-Roux. Paris, Blond, 1910, in-16 de VIII-416 p., avec 132 illustr. — Prix : 5 fr.

L'historien ou l'archéologue qui voudrait trouver sur Aigues-Mortes des renseignements inédits, une présentation originale de documents peu connus et une bonne description des remparts, de la tour Constance, de la ville elle-même, serait déçu s'il recourait à ce livre. Mais je ne crois pas que M. J. Charles-Roux ait essayé de plaire à l'un ou à l'autre; en fait d'histoire, il n'a guère fait que vulgariser ce que plusieurs auteurs ont déjà écrit; l'archéologie ne l'intéresse aussi que médiocrement. Ce à quoi il s'est complu, c'est à parcourir la Camargue dans tous les sens, à faire le pèlerinage des Saintes-Maries, non pour étudier l'église si curieuse de ce village, mais pour s'y rencontrer avec les *gitanos*, à examiner, en curieux enthousiaste, les mœurs et les habitudes du pays. Il est beaucoup plus séduit par une *ferrado*

ou par une *abricado* que par un parchemin inédit; une saintine courant à cheval après un taureau ou montée derrière un *plot* forme un joli tableau devant lequel il s'arrête. Les vers de Mistral, une description de Barrès lui reviennent à la mémoire. Le taureau est le roi de son livre. il en multiplie les photographies, il ne cesse de le célébrer. L'auteur possède d'ailleurs un esprit littéraire et il conte avec agrément. Il n'y a donc pas à lui demander plus qu'il n'a voulu nous donner. Il s'est adressé aux gens du monde et non aux érudits; il ne faut pas l'oublier.

Cependant même les gens du monde auraient, je crois, eu plaisir à ce qu'on leur montrât le système de défense de la tour Constance, à ce qu'on les fît entrer dans différentes tours des remparts d'Aigues-Mortes pour leur en expliquer les dispositions intérieures.

L'auteur ne l'a pas fait; il n'aurait eu pourtant qu'à s'inspirer du Guide du récent Congrès archéologique d'Avignon. Il est vrai qu'il ne semble pas l'avoir connu et qu'il ne l'a pas cité dans sa bibliographie. Ce n'est, du reste, pas la seule lacune que j'aie constatée.

Pour retenir l'attention de son public, M. Jules Charles-Roux a copieusement illustré son volume. Illustrations prises un peu partout, où le portrait de Chateaubriand se retrouve avec la statue de Montcalm; photographies de campements de *gitanos*, de scènes camarguaises, dessins d'après des bohémiens, reproductions de monuments archéologiques, etc. A ce propos, j'ai remarqué des eaux-fortes de M. Gabriel Bourges sur la basilique de Saint-Gilles, qui ont été reproduites sans qu'on ait signalé de qui elles sont et à quel ouvrage elles ont été empruntées. M. Gabriel Bourges est un artiste qui mérite qu'on ne l'oublie pas ainsi : je suis persuadé que dans la prochaine édition de son livre, M. J. Charles-Roux aura à cœur de réparer cette négligence.

L.-H. Labande.

Une Croisière autour de la Mer Morte, par le R. P. Abel. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, gr. in-8 de IV-183 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le P. Abel a entrepris un voyage de circumnavigation autour de la Mer Morte. Son périple a duré environ quinze jours, du 28 décembre 1908 au 8 janvier 1909. Il a fait des relevés géographiques et cartographiques nouveaux, qui lui ont permis de rectifier quelques données fournies par les explorateurs précédents. On n'aura aucune peine à lire cette savante étude, car le récit des pittoresques événements d'un voyage aussi peu banal que possible est entremêlé d'aperçus historiques du plus vif intérêt. D'excellentes photographies agrémentent le texte. Lensemble est digne de tous points de la célèbre *École biblique* de Jérusalem, dont le P. Abel est l'un des maîtres. Ce nous sera une

occasion nouvelle de payer à cette grande institution catholique et française, un juste tribut d'éloges et de sympathies.

J. Labourt.

Visions d'Égypte, par Dr A. Le Dentu. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 298 p. avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Nul sujet ne semble plus épuisé que la description de l'Égypte ancienne ou moderne, et cependant telle est la fascination qu'exerce sur nous ce vieux pays, qu'il est toujours possible d'en parler à un point de vue nouveau. L'auteur l'a visité avec une attention sans cesse en éveil, notant, en spectateur intelligent, tout ce qui lui semblait digne de remarque; ruine antique, détail de mœurs, incident de voyage, et il s'efforce d'éveiller en nous les impressions qui ont fait le charme de son pèlerinage. Il y a réussi, et ceux qui n'ont pas encore subi la fascination de l'Égypte désireront la visiter après avoir lu le Dr Le Dantec : ils ne sauraient trouver un plus aimable guide.

François de Villenoisy.

Histoire de Marmoutier, par Dom Rabory. T. I. Paris, Savaète, s. d., in-8 de viii 563 p. — Prix : 10 fr.

Ce monastère fondé au iveSiècle prit, dès le xe et le xiesiècle, une importance considérable. Ce fut pendant le moyen âge le centre monastique le plus riche et le plus influent de la France occidentale. Ses domaines s'étendaient des deux côtés de la Loire ; il y en eut dans de nombreuses localités du pays chartrain, du Maine, de l'Anjou et de la Bretagne. La Congrégation de Saint-Maur lui rendit au xviie siècle un peu de son antique notoriété. Après la Révolution, il eut encore une histoire. De tout ce passé, il reste des documents importants et variés, sur lesquels les érudits ont déjà beaucoup travaillé. L'histoire de Dom Martène est connue ; il y aurait à y joindre une liste bibliographique qui serait longue, si on la voulait complète. Dom Rabory a épuisé toute cette littérature pour nous donner sa consciencieuse histoire de Marmoutier. Il ne s'est pas proposé de nous donner l'histoire définitive de cette illustre abbaye, qui nous la montrera avec son organisation intérieure exerçant son autorité par ses prieurés sur tout un peuple. C'était une sorte d'État monastique. Il serait intéressant de suivre étape par étape la formation et le développement de son domaine, d'en étudier l'administration et le gouvernement. Les rapports de l'abbaye avec les autorités ecclésiastiques et civiles seraient des plus utiles. C'est tout un monde qu'il y aurait à reconstituer autour de cette petite capitale : l'auteur abandonne cette tâche à un autre. Il néglige certains problèmes que la suite de son récit présente, pour s'en tenir aux opinions établies par les travaux

publiés jusque à ce jour. Néanmoins son livre est utile : on y trouve tout ce qu'il importe de connaître. Les événements sont distribués dans leur ordre chronologique et classés par gouvernement abbatial: c'est la méthode que suivaient les bénédictins de Saint-Maur. Un second volume nous est annoncé; sa publication nous permettra de mieux juger l'œuvre de Dom Rabory. J. Besse.

Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. Le Temple de Bonlieu (vulgo Bonleu) et ses dépendances, par l'abbé Auguste Pétel. Troyes, imp. Nouel, 1910, in-8 de 475 p., avec pl.

Sous le titre général de *Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes*, M. l'abbé Auguste Pétel a déjà publié une suite d'études d'un réel intérêt sur différentes commanderies du département de l'Aube. On peut dire qu'il aura contribué pour une très large part à bien faire connaître l'étendue et l'importance des possessions de ces deux ordres fameux, dans une partie de la Champagne.

Le volume qu'il donne présentement est consacré à l'importante commanderie de Bonlieu, aujourd'hui simple ferme de la commune de Piney (Aube, arrondissement de Troyes, chef-lieu de canton). Sur les origines et les premiers développements de Bonlieu on n'a que des renseignements épars et peu précis. Quelques contrats nous montrent comment s'accroissaient les biens du Temple, et il faut arriver jusqu'au procès de cet ordre pour avoir sur ses revenus des données plus précises. M. Pétel, convaincu que « l'ordre du Temple tomba victime du déni de justice, à la fois le plus brutal et le plus cauteleux que l'histoire ait jamais eu à enregistrer », s'étend longuement sur le procès des templiers, en ce qui concerne les frères de Bonlieu. Aux templiers succédèrent les hospitaliers qui surent très bien administrer leur domaine et en tirer un excellent parti. Après les ruines et les désastres accumulés par la guerre de Cent ans, ils surent, par des contrats et des baux intelligemment compris, rendre la prospérité à leurs terres, si bien que lorsque survint la Révolution, elles rapportaient, avec les étangs et la vente des taillis de la forêt du Temple, plus de 10 000 livres au commandeur de Troyes. Ce volume, fait avec soin, se termine par trente-sept pièces justificatives et une bonne table onomastique. Nous signalerons, en terminant, deux fautes : Il nomme, partout où il l'a trouvé, Philippe de Valois, Philippe V, au lieu de Philippe VI, et page 115, il parle d'un « actin » avec pourpris et maison; c'est *accin*, terme désignant un enclos, qu'il fallait lire.

Jules Viard.

Valentine d'Orléans, duchesse de Milan, par Émile Collas. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8 de III-411 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Valentine de Milan, bien connue par la devise qu'elle prit à la suite du meurtre de son mari, Louis d'Orléans : « Rien ne m'est plus ! Plus ne m'est rien ! » était cependant restée jusqu'ici dans la pénombre de l'histoire. De sa vie on ne connaissait presque rien; elle formait comme une figure d'arrière-plan et un peu effacée de la cour et de l'entourage de Charles VI. M. Émile Collas a pensé cependant que cette physionomie si intéressante par le deuil cruel qui assombrit la dernière année de sa vie, méritait d'être mise en relief et il s'est attaché à rechercher de tous côtés les documents et les récits contemporains lui permettant de retracer la vie de cette princesse. Il put en outre, pour arriver à mener à bien sa tâche, utiliser les nombreux travaux déjà publiés sur la fin du XIVe siècle et le commencement du XVe. Aussi, est-il parvenu, dans son travail, à bien faire ressortir la personnalité de Valentine de Milan et à tracer un bon tableau de la cour royale sous le règne de Charles VI.

Valentine était fille de Jean-Galéas Visconti, seigneur, puis duc de Milan et d'Isabelle de France, fille de Jean le Bon; par conséquent, Louis d'Orléans, qu'elle épousa, était son cousin germain. Elle naquit en 1370 ou 1371 et fut mariée à Pavie, par procuration, le 8 avril 1387. Plus de deux ans après seulement, elle quitta l'Italie pour venir rejoindre son mari. Partie de Milan au commencement du mois de juin 1389, elle arriva à Melun au milieu du mois d'août, et c'est dans cette ville que, le 17, fut célébrée la cérémonie solennelle du mariage. Enfin le 22 août elle fit son entrée solennelle à Paris. Après avoir fait connaître Valentine et le milieu dans lequel elle passa ses premières années, M. Collas décrit la cour de Charles VI et fait le tableau des péripéties qui agitèrent le début du mariage de la jeune princesse. Grâce à tous les détails qu'il a su recueillir et grouper nous nous rendons bien compte de ce que fut la vie publique et privée de la femme de Louis d'Orléans, nous connaissons ses goûts artistiques et littéraires, nous assistons à toutes les intrigues ourdies contre elle et contre sa famille. Quand Louis d'Orléans fut assassiné, le 23 novembre 1407, Valentine était à Château-Thierry. Dès qu'elle eut appris la triste nouvelle, elle se hâta de revenir à Paris demander justice au Roi. Bien que l'on eût reconnu le bien fondé de ses accusations contre Jean sans Peur, la Royauté était alors trop faible pour punir ce criminel et Valentine mourut le 4 décembre 1408, léguant à ses enfants le soin d'obtenir réparation de l'assassinat de leur père. Si la justice humaine ne put leur accorder cette réparation, la justice divine la leur donna, car un demi-siècle après, environ, la puissance bourguignonne s'effondrait lamentablement, et Louis XII, petit-fils de Valentine, montait sur le trône de France.

Jules Viard.

Das Chronicon Beneventani monasterii S. Sophiae, *eine quellenkritische Untersuchung*, von Dr. WILHELM SMIDT. Berlin, Springer, 1910, in-8 de 146 p.

Le premier chapitre du travail de M. Smidt est de nature à inspirer aux historiens de salutaires résolutions, et à leur faire faire peut-être un retour sur eux-mêmes. Il contient, en effet, un instructif exemple de la légèreté et de la routine auxquelles se laissent aller parfois les érudits d'ailleurs les plus estimés. A la Bibliothèque Vaticane est conservée sous la cote *Vat. lat.* 4939 une des sources les plus importantes pour l'histoire du duché puis principauté de Bénévent, le cartulaire du monastère de Sainte-Sophie de Bénévent, connu sous le nom de *Chronicon Beneventani monasterii S. Sophiae.* Ughelli l'avait publié dans son *Italia sacra*; mais la copie qu'il avait fait exécuter à cette fin (conservée aujourd'hui au Liceo Giannone de Bénévent) était plus que fautive: elle était falsifiée; en sorte que son édition est dépourvue de toute valeur. Cela avait été constaté dès le XVIIIe siècle et souvent répété depuis. Et pourtant M. Smidt donne une liste affligeante de savants qui ont raisonné sur cette mauvaise édition, reproduit ses textes, allégué ses leçons inexactes pour contester l'authenticité de tels ou tels diplômes. Ceux que leurs études ont amenés dans ces derniers temps à s'occuper plus particulièrement du *Chronicon*, comme MM. Voigt et Poupardin, influencés peut-être par la mauvaise réputation que l'édition d'Ughelli lui avait faite, ont jugé très défavorablement la valeur du manuscrit du Vatican lui-même. C'est de ce jugement qu'appelle M. Smidt, et là est l'objet principal de son travail. Il semble bien démontrer qu'au contraire le compilateur du *Chronicon* a procédé avec un soin et un scrupule tout à fait remarquables. Deux appendices renferment, le premier, une série d'additions et corrections au *Catalogue des actes des princes de Bénévent et de Capoue*, de M. Poupardin, aux *Langobardischen Regesten* de MM. Bethmann et Holder-Egger, et aux *Untersuchungen ueber die langobardischen Königs- und Herzogsurkunden*, de M. Chroust; le second, une liste des documents publiés dans divers ouvrages directement d'après le manuscrit du Vatican; liste qui rendra des services en attendant qu'on nous donne enfin du précieux recueil une édition complète et sérieuse, qui aura tous les droits à passer pour une édition princeps. E. JORDAN.

Les Parlementaires français au XVIe siècle, par FLEURY VINDRY. T. II, 1er fasc. *Parlement de Bordeaux.* Paris, Champion, 1910, gr. in-8 de 132-XXVI p. — Prix: 6 fr.

M. Vindry continue avec une érudition et une patience inlassables son état des parlementaires sous l'ancienne monarchie. De longues

recherches à la Bibliothèque de Bordeaux, aux Archives de la Gironde, aux greffes de la cour et du tribunal, aux actes d'état civil des paroisses, lui ont permis de dresser un tableau complet des membres du Parlement de Guyenne pendant près d'un siècle. Puis, selon la méthode employée dans son précédent volume, il a donné une série de notices sur la plupart de ces personnages, si oubliés aujourd'hui et dont la biographie le plus souvent ne se trouve nulle part. Naturellement, ses indications sont accompagnées de sources et de références et équivalent presque à des généalogies.

Nous retrouvons ainsi les familles de la Marthonie, de Lagebaston, Daffis, de Carles, de Roffignac, Sarran de la Lanne, de Nesmond, de Gentils, de Pontac, de Galard-Brassac, de la Borie, de Lestonnac, de Luc-Longa, de la Boëtie, de Malvin, Le Ferron, de Ragueneau, de Beaulieu, de Gauffreteau, de Massip, de Carmain et tant d'autres, de telle façon qu'avec la liste des parlementaires et celle des officiers des divers régiments que contient son livre sur *l'État-major français*, M. F. Vindry aura fait l'histoire de toute la noblesse de robe et d'épée depuis longtemps disparue.

Souhaitons-lui d'achever ces grands travaux avec toute la perfection qu'il y apporte. G. B. DE P.

Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Châtillon (Isabelle-Angélique de Montmorency), par ÉMILE MAGNE. Paris, Mercure de France, 1910, in-18 de 343 p., avec portrait.— Prix : 3 fr. 50.

M. É. Magne continue sa série des *Femmes galantes du* XVIIe siècle : après Mme de Villedieu et Mme de la Suze, voici Mme de Châtillon. On pourrait trouver que la forme de roman qu'il leur donne n'est pas toujours très heureuse. A coup sûr, les documents ne lui manquent pas, et il appuie ses assertions de nombreuses références; mais quelquefois le ton très moderne de son style contraste avec le langage du grand siècle, et il emploie des mots que ses héroïnes auraient difficilement compris. De plus, il prend avec la langue française des libertés singulièrement grandes; et son verbe est d'autant plus varié que souvent il l'invente.

Il semble que les dictionnaires, non pas de l'Académie, ni de Littré, voire de Larousse, n'ont pour lui aucune autorité. Ainsi, où a-t-il trouvé dans les bons auteurs : *pécune*, pour *pécule*; *muettement*, pour *silencieusement*; *forcenément*; *bénévolence*, pour *bienveillance*; *intraitabilité*; *verveux*; *éberluée*; *bienheureusement*; *le mitan* de la France?

Il dit de deux femmes qu'elles se *mésacordent*; ou encore que les intérêts se *mésaccordent* avec les sentiments. Puis si ses tableaux sont expressifs, ils côtoient parfois le mauvais goût : « Le marquis du Vijean s'entretient de futilités avec un air de mouton bêlant »;

un trio de contrefaits : Conti, bossu hypocrite; Bouteville, bossu combatif; Gondi, bossu diplomate »; « Mazarin est un matois qui écorche le français. » Il écrit trois fois, même à la table, « *le duc de Chaune* », qu'il est pourtant d'usage d'appeler « Chaulnes ». Ce sont vétilles, dira-t-on, qu'il est un peu puéril de relever; mais elles n'ajoutent rien au charme de la lecture et choquent sans autre avantage.

Quant au fond, il est aussi piquant que le personnage. Assurément, Mlle de Montmorency-Bouteville n'est point une femme ordinaire. Si ses intrigues galantes ont trouvé des contre-parties faciles, en revanche ses deux mariages se sont faits contrairement aux volontés des parents et presque de l'intéressé lui-même. Elle se fait enlever par l'héritier des Coligny, auquel Anne d'Autriche donnera toutes les faveurs et qui meurt, dernier duc de Châtillon, dans une escarmouche de la Fronde. Sa veuve oublie le mari, sans négliger la succession. Puis, elle se mêle à toutes les combinaisons politiques, prend sa part de la guerre civile et des négociations avec la Cour, avec Mlle de Montpensier, avec le prince de Condé surtout, qui entretient près d'elle un commerce amoureux, plus ou moins actif selon les circonstances, mais ne cessant jamais.

La paix rétablie, elle entreprend de servir Louis XIV par une diplomatie spéciale. Elle épouse un prince régnant d'Allemagne, Christian-Louis, duc de Mecklembourg, et elle a l'habileté de tirer parti, même après sa mort, de ce très médiocre instrument. Mais l'alliance avec le duc de Zell, qu'elle avait conclue au nom de la France, de concert avec l'ambassadeur Rebenac, se trouve compromise par la révocation de l'édit de Nantes. Vieillie et découragée, elle revient en France pour y voir mourir son frère bien-aimé, le maréchal de Luxembourg, et elle ne tarde pas elle-même à disparaître obscurément au commencement de 1695, laissant une réputation douteuse, mais ayant été mêlée à tant d'événements, que le tableau de sa vie est en même temps celui de tout un côté du dix-septième siècle, que M. Magne a su très heureusement retracer.

G. Baguenault de Puchesse.

La Grande Révolution, 1789-1793, par Pierre Kropotkine. Paris, Stock, 1909, in-12 de VII-749 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Kropotkine a horreur de l'ancien régime, ce qui ne nous étonne pas, étant données ses opinions, étant donné surtout l'aspect sous lequel il l'envisage. Le règne de Louis XVI, par exemple, ce n'est pas seulement le « despotisme royal », le règne « des riches et des prêtres », c'est encore l'émeute et la famine en permanence. Nous pourrions le renvoyer à l'ouvrage d'un de ses plus dis-

tingués concitoyens, M. Ardascheff, qui, dans sa très remarquable étude sur *les Intendants de province sous Louis XVI*, étude dont les éléments ont été puisés aux Archives françaises qu'il a compulsées pendant deux ans, ce que M. Kropotkine avoue n'avoir pu faire, a montré le progrès soutenu de l'agriculture, de l'industrie et de l'aisance générale dû au gouvernement royal. Mais M. Kropotkine, imbu de ses préoccupations égalitaires, ne juge guère moins sévèrement la Révolution de 1789 et même de 1793, parce qu'elle n'a point abouti à l'égalité communiste qu'il rêve. La Révolution a été faite contre la Royauté et contre la noblesse par la collaboration de la bourgeoisie et du peuple. Mais tandis que le peuple, gardé par son instinct infaillible, voyait le véritable but et y tendait, la bourgeoisie, égarée par son égoïsme et cédant à son amour de la propriété, a fait dévier le mouvement et l'a confisqué à son profit. C'est l'instinct du peuple qui lui a fait prendre la Bastille; c'est le peuple qui a arrêté le Roi lors de la fuite de Varenne, à laquelle la bourgeoisie eût volontiers prêté les mains :

« M. Drouet, dit M. Kropotkine, qui agit de sa propre initiative, et déjoue les plans des politiciens; ce villageois qui, dans la nuit, de son propre élan, pousse sa bête et lui fait franchir au galop sites et vallons à la poursuite du traître séculaire, c'est l'image du peuple qui, dès lors, à chaque moment critique de la Révolution, va prendre les affaires en main et dominer les politiciens. »

C'est ce peuple qui, après l'échec du 20 juin, dû aux calculs des bourgeois, fait le 10 août et renverse la Royauté. C'est lui qui s'organise en sections pour maintenir l'esprit révolutionnaire. C'est lui qui, au 2 septembre, envahit les prisons et massacre les royalistes de l'Abbaye qui « insultaient les passants derrière les barreaux » où ils tramaient des complots abominables, et par cet acte d'énergie et de justice, oblige les membres de l'Assemblée à jurer « de combattre de toutes leurs forces le Roi et la Royauté.» Le type de l'homme d'État, du vrai conducteur du peuple, c'est Marat, un calomnié qui, s'il a écrit « qu'il faudrait quelques milliers de têtes pour faire marcher la Révolution », la Révolution « populaire » comme il l'entendait, n'était pourtant « nullement sanguinaire », mais qui aimait vraiment le peuple, et pour mieux lui prouver son amour et son désintéressement, vivait pauvre et en haillons comme lui. Mais lorsque Marat eut été assassiné par la royaliste Charlotte Corday, les politiciens prirent leur revanche. Jacques Roux dut se suicider pour échapper à l'échafaud. Chalier fut guillotiné; Hébert et Chaumette furent guillotinés. Robespierre lui-même, l'héritier de Marat, mais un héritier dégénéré, car il y avait en lui du bourgeois, et il eût été, dit M. Kropotkine, « capable d'aider à la constitution d'un gouvernement », tort grave

aux yeux de l'auteur, Robespierre fut guillotiné à son tour. Et ce fut « l'orgie révolutionnaire de Thermidor ». Ce fut le « triomphe de la réaction ».

La « Grande Révolution » était donc manquée. Mais elle n'en a pas moins été « la source de toutes les conceptions communistes, anarchistes et socialistes de notre époque ».

C'est la conclusion de Kropotkine, et c'est aussi le plus juste et le plus vrai de ses jugements. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Vie et l'œuvre d'un constituant. Thouret (1746-1794), par ERNEST LEBÈGUE. Paris, Alcan, 1910, in-8 de LII-320 p. — Prix : 7 fr.

Jacques-Guillaume Thouret, que l'on a pu présenter comme le type du constituant, méritait cette étude approfondie, qui a valu à son auteur, très brillamment, le grade de docteur ès lettres, et que complétait la publication du *Procès-verbal de la commission intermédiaire de l'assemblée provinciale de Haute Normandie* (1787-1790). Ouvrage très documenté, sobrement et clairement rédigé. Ce n'est pas à dire qu'il ne reste plus aucune obscurité sur le vrai caractère d'un personnage qui a été très célèbre, mais très discuté, de son temps. Qui trompa-t-il? Les modérés auxquels il fit d'abord tant d'avances, et les ministres de Louis XVI, avec lesquels il lia partie — ou bien les révolutionnaires, auxquels il envoyait de la prison du Luxembourg, une profession de foi aveugle, sans réserves, que la menace prochaine de la guillotine peut servir à excuser, mais ne rend tout de même pas admirable? Au lieu de lui prêter tant de perfidie, reconnaissons simplement que, comme bien d'autres, il n'aimait pas à être du côté des vaincus, et que ses opinions n'étaient pas immuables. Il fut du moins assez fidèle aux haines qui l'animaient contre la distinction des ordres dans l'État, l'esprit de corps et la puissance des Parlements. Après ses précoces succès au barreau de Pont-l'Évêque, il débuta à Rouen devant le Conseil supérieur qui avait été institué pour la Haute Normandie en décembre 1771 et où siégeait l'un de ses futurs collègues normands à la Constituante, Goupil de Préfeln. En très bons termes avec le dernier intendant de Rouen, M. de Maussion, qui devait le précéder de deux mois à l'échafaud, il joua un rôle très actif dans l'administration provinciale instituée en 1787, comme procureur syndic de la commission intermédiaire. Aux États généraux, dès le début d'août 1789, sa notoriété le fit élire à la présidence; mais il y renonça tout de suite, devant les huées de la gauche, à laquelle il n'avait pas encore donné de gages. Il prit vite sa revanche, et tint bientôt l'un des premiers rôles, soit à la tribune soit comme membre du Comité de constitution. Mais des causes qu'il plaidait, il ne gagnait que

les mauvaises. Je songe à son ardente intervention, en octobre 1789, pour justifier par des sophismes à forme juridique la confiscation des biens du clergé; il en fut récompensé, dès novembre, par la présidence de l'Assemblée. Mauvaise cause encore, que celle du dépècement des provinces, bien que notre avisé Normand ait eu le bon sens de dépouiller le plan de Sieyès de sa rigidité géométrique. J'ai eu la chance de voir comme Duquesnoy, dont le témoignage est cité (p. 202) le premier tracé de division départementale de septembre 1789 (Voir mon étude dans la *Revue hebdomadaire* du 3 août 1911). Sans doute, il ménage autant que possible, les anciennes frontières; mais il sectionne toutes les provinces capables de vie forte. Thouret n'obtint rien de la Constituante lorsqu'il la dissuada, avec Cazalès dont M. Lebègue aurait dû mentionner l'opinion, de voter la non-réélection de ses membres, ou lorsqu'il essaya *in extremis* de faire introduire quelques sages amendements à la constitution qu'il allait être chargé de présenter à l'acceptation de Louis XVI. Il avait pris une part prépondérante et passionnée à la proscription des parlements et de toute cour d'appel pouvant les continuer. Il fut élu par la Seine-Inférieure membre du tribunal de cassation. C'est dans ce poste que vint le chercher la rancune de Robespierre. Il n'avait que quarante-sept ans, lorsqu'il monta sur l'échafaud le 22 floréal an II (22 avril 1794). S'il avait vécu davantage, il serait devenu, très probablement, un haut fonctionnaire zélé du Premier Consul et de l'Empereur : M. Lebègue ne le dissimule pas, et pour avoir échappé à ce triste sort il adresse à son héros des félicitations que celui-ci n'aurait sûrement pas acceptées.

BARON ANGOT DES ROTOURS.

Journal d'un étudiant (EDMOND GÉRAUD) **pendant la Révolution, 1789-1793**, nouvelle édition publiée par GASTON MAUGRAS. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de VII-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Gaston Maugras vient de donner une nouvelle édition du *Journal d'un étudiant pendant la Révolution*. Cet étudiant est un jeune Bordelais, Edmond Géraud, appartenant à une bonne famille bourgeoise de la Guyenne. Après des études sérieuses, son père l'envoyait pour achever son éducation à Paris, vers la fin de 1789, sous la direction d'une jeune médecin girondin, M. Terrier. Paris était alors dans toute l'effervescence des débuts de la Révolution; aux journées d'octobre, il avait reconquis la famille royale, désormais installée aux Tuileries. Edmond Géraud, avec toute la fougue de ses quinze ans, se lança dans le mouvement populaire et ne tarda pas à s'affilier aux Jacobins. Il en partagea toutes les ardeurs, toutes les aspirations, toutes les illusions et tous les préjugés. Après avoir eu un peu de sympathie pour le Roi, il n'a bientôt pour lui que de l'antipathie et du dédain; il a

horreur des aristocrates; il a la haine de la Reine. Il a surtout, en sa qualité de protestant, la haine des prêtres. Il ne comprend rien à l'héroïque résistance du clergé à la Constitution civile et à ses méritoires efforts pour sauver les débris du culte catholique. Pour lui, les prêtres sont des agitateurs, des fanatiques contre lesquels toutes les mesures les plus rigoureuses sont autorisées et tous les supplices légitimes.

Edmond Géraud pourtant varie parfois dans ses opinions. Après avoir été du parti des constitutionnels, il les abandonne; après avoir admiré La Fayette, il le voue aux gémonies; il se détache même de Robespierre, qu'il avait tant prôné d'abord. Ses héros ce sont les Girondins, c'est surtout le « vertueux » Pétion, ce qui ne prouve guère en faveur de sa perspicacité.

Notre Bordelais est encore à Paris le 10 août ; il en donne un récit qui fourmille d'erreurs, répétant toutes les calomnies qui coururent alors dans la populace et traînèrent dans les journaux. Et il porte cet étrange jugement : « Le peuple s'est comporté avec férocité, il faut l'avouer, mais combien de circonstances aggravent les délits de la Cour et justifient sa conduite. Quand vous les connaîtrez, vous jugerez vous-même combien il est, je ne dis pas excusable, mais *digne d'éloges.* »

Cette correspondance d'Edmond Géraud, que M. Gaston Maugras a accompagnée de nombreux extraits de Mercier et surtout du *Journal d'une bourgeoise*, peut offrir un certain intérêt comme symptôme de l'état des esprits dans une partie de la bourgeoisie de 1789 à 1792; elle ne peut pas être consultée comme un document sûr. R. M.

Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps, par le marquis DE BOUILLÉ (LOUIS-JOSEPH-AMOUR), *1769-1812*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par P.-L. DE KERMAINGANT. T. III. *Mars 1806-novembre 1812*. Paris, A. Picard et fils, 1911, in-8 de XLV-625 p., avec portrait. — Prix : 8 fr.

Enfin nous est donnée la dernière partie de ces *Souvenirs*, qui s'est fait d'autant plus désirer que le document est des plus importants. Nous avons rendu compte des deux premiers volumes (*Polybiblion* de septembre 1907, t. CX, p. 247-248 et d'octobre 1908, t. CXIII, p. 334-336). Celui-ci, qui intéressera surtout les professionnels du métier militaire, est tout à fait dépourvu de notes. La *Préface*, destinée à figurer en tête de l'ouvrage, et qu'on s'attendait à voir plus développée, tire son principal intérêt de certaines parcelles de la correspondance de la marquise de Coigny, qui ne peut malheureusement être publiée, en entier « à cause des noms qui viennent à toutes les lignes... » (p. XXXII).

Passé du service des princes de la Maison de France à celui de Napoléon, M. de Bouillé fit campagne à Naples, en Pologne, en Silésie et en Espagne, où il perdit la vue au mois de mai 1812. Il était géné-

ral de brigade, « membre de la légion d'honneur, » comte de l'Empire français, doté de quatre mille francs de revenu. Il n'avait cependant jamais réussi à conquérir les bonnes grâces du maître, bien que sa femme, née Walsh de Serrant, dame du palais de l'Impératrice, fût en état de le servir à la Cour. Dès son arrivée à Naples, il ne s'était pas abstenu de franches critiques dans ses lettres à sa femme, qui, « lues exactement et commentées avant de lui parvenir, » servirent à établir contre l'auteur « des préventions » dont il fut « victime » (p. 46). De caractère difficile, il paraît avoir traversé la vie mécontent de presque tout le monde comme de son propre sort, qu'il semble reconnaître quelque part lui avoir été mérité par « les inconséquences de sa vie » (p. XIX). Il n'avait pas embrassé la cause d'un régime issu de la Révolution sans « des sacrifices d'amour-propre et même d'opinion faits au besoin de s'avancer et de s'illustrer dans la carrière des armes » (p. 557). Il essuya beaucoup de dégoûts auprès des généraux auxquels il fut attaché, et auprès de leur état-major. Le général Davoust « le reçut poliment; il voulut même bien lui dire qu'il avait un beau nom militaire à soutenir; mais, au fond, il n'aimait pas ces noms qui rappelaient une ancienne gloire et l'ancien ordre des choses..... Le général d'Aultanne lui parut n'avoir aucune considération pour les noms qui lui rappelaient ce qu'il avait été..... Le général Sebastiani, sorti de la classe la plus inférieure de la société..., et tourmenté de la maladie nobiliaire, était flatté d'avoir [en la personne de M. de Bouillé] un homme de qualité pour chef d'état-major » : il n'en rendit pas à l'auteur la vie moins insupportable (p. 59-60; 345, 412 et suiv.). Le général Friant, « honnête homme » et modeste, « parut s'observer dans ses procédés à mon égard, — dit M. de Bouillé, — mais cette contrainte même devait lui déplaire et n'était pas un titre pour moi... Quant à son état-major, il était de la plus mauvaise composition, comme presque tous ces états-majors, qui étaient en quelque sorte le rebut de l'armée, par le peu de mérite des officiers que l'on y emploie, et surtout par le peu de considération et d'importance qui leur était accordé. Ceux avec qui je servais en ce moment étaient, à une ou deux exceptions près, sans éducation, sans esprit, sans instruction : c'était un vrai ton de corps de garde qui eût fait rougir toute autre espèce de personnes.. Ces rapports habituels et si particuliers avec de tels individus étaient un supplice continuel, et la peine la plus vive peut-être de toutes celles que l'on me faisait endurer... » (p. 60-61). « L'esprit de cupidité qui s'est introduit dans l'armée française, surtout parmi ses chefs, » est flétri ici à plusieurs reprises (p. 29, 46 et *passim*).

Le roi Louis XVIII nomma le marquis de Bouillé lieutenant-général de ses armées, mais il lui refusa assez rudement la pairie, sachant n'avoir pas été ménagé de lui (p. XXIII).

L'auteur de ces *Souvenirs* est mort chrétiennement après avoir témoigné longtemps d'une triste impiété (Cf. *Polybilion* d'octobre 1908, t. CXIII, p. 335). Son éditeur excuse d'assez mauvaise façon cette irréligion, en l'attribuant « au peu de considération qu'inspiraient à M. de Bouillé « nombre d'indignes ministres du culte...» (*Préface*, p. XLIV). Si M. de Bouillé, du fond de la débauche où il vivait plongé, à Londres, eût pris le temps de considérer les mœurs de tant de membres admirables de notre ancien clergé, qui a tant favorisé, par son exemple, la restauration du catholicisme en Angleterre, il eût certes trouvé suffisante matière à s'édifier.

HYRVOIX DE LANDOSLE.

Un Prêtre d'autrefois. L'Abbé de Moussac (1753-1827), *d'après des documents inédits*, par le marquis DE MOUSSAC. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de VIII-574 p., avec 8 grav. — Prix : 5 fr.

Vicaire général de Poitiers depuis 1782 jusqu'à sa mort, l'abbé de Moussac fut pendant quarante-cinq ans l'un des principaux personnages de l'Église poitevine; raconter la vie de ce prêtre éminent, c'est faire l'histoire de son diocèse depuis les dernières années de Louis XVI jusqu'à la veille de la révolution de Juillet, et, bien que l'auteur se fût particulièrement proposé de mettre en relief une belle figure qui illustre une noble lignée, il ne se prive pas, dans plus d'un chapitre, de faire profiter le public du fruit de recherches d'histoire provinciale qu'il a poursuivies pendant plus de quarante ans.

Je signalerai, au point de vue de l'histoire générale, l'analyse d'un important document daté de 1800 et intitulé : *État du clergé du diocèse de Poitiers*. M. de Moussac a tiré parti des notes qui suivent le nom de chaque prêtre et a pu donner ainsi un tableau assez complet de l'esprit du clergé poitevin au cours de la Révolution (p. 188-195). Plus loin, en exposant les efforts de l'abbé de Moussac pour rétablir les séminaires, il montre la détresse où le diocèse était plongé par suite de l'insuffisance du recrutement ecclésiastique entre 1790 et 1815; beaucoup de paroisses sont restées sans curé sans qu'on pût les en pourvoir et ce n'est que sous le fécond épiscopat du cardinal Pie que les ruines vieilles d'un demi-siècle ont enfin disparu.

Appliqué pendant sa jeunesse aux œuvres d'assistance charitable, l'abbé se laissa surprendre par la Révolution; il avait refusé le serment schismatique et se croyait tellement en règle, que la loi de déportation de 1792 le trouva occupé à réparer et à embellir sa maison de Montmorillon. Exilé en Suisse, puis en Allemagne, il se fia trop tôt aux bonnes dispositions du Directoire et dut mener pendant deux ans aux environs de Paris la vie du proscrit, sans cesse menacé d'être surpris par la police; ce n'est qu'après Brumaire qu'il put rentrer en Poitou et re-

prendre la direction du diocèse, qu'il ne quittera qu'en 1819, à l'arrivée de Mgr de Bouillé; dans l'intervalle s'étaient succédé à Poitiers Mgr Bailly (1802-1804), enlevé au bout de peu de mois à l'affection de ses diocésains; Mgr de Pradt (1805-1808), un prélat courtisan, dont le principal mérite fut de s'en rapporter en toute chose à ses vicaires généraux, et M. de Saint-Sauveur (1808-1815), pauvre fantoche à qui Pie VII n'accorda jamais l'institution canonique, et qui n'eut pas l'énergie nécessaire pour faire beaucoup de mal. M. de Moussac, secondé par ses collègues, MM. Soyer et Brumauld de Beauregard, lutta avec persévérance contre les ministres, préfets, recteurs d'académie, municipalités timides ou mal pensantes, et aussi contre les prêtres insoumis, épaves de la constitution civile ou tenants de la Petite Église. Prudent et respectueux, il défendit envers et contre tous les droits dont il était le gardien, et même, à force d'énergie, de patience et de sacrifices personnels, il trouva les ressources nécessaires pour parer aux nécessités les plus urgentes.

La Restauration améliora la situation de l'Église, mais il fallut encore livrer bien des batailles; à elle seule, l'histoire du petit séminaire de Montmorillon pourrait fournir la matière d'un chapitre bien curieux, et ce ne fut qu'un des incidents de la lutte.

M. de Moussac mourut en 1827, frappé subitement au seuil de la cathédrale. L'édifiante biographie écrite par son petit-neveu est de nature à provoquer de très utiles réflexions; certains rapprochements s'imposent entre le passé et le présent, sans qu'il ait été nécessaire de les souligner. Il est bon de présenter aux prêtres un tel modèle : ils auront peut-être, avant qu'il soit longtemps, à s'inspirer des exemples de ce généreux confesseur de la foi. P Pisani.

La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850), par René Canat. Paris, Hachette, 1911, in-16 de VII-291 p. —Prix : 3 fr. 50.

La Grèce, où nos classiques du XVIIe siècle avaient si largement puisé, devient peu à peu, dans l'âge suivant, l'objet de l'indifférence universelle. Comment, à partir de la Restauration, est-elle parvenue à reconquérir son prestige durant deux ou trois générations? C'est ce que M. Canat a entrepris de nous apprendre, au prix d'innombrables lectures et de recherches qu'on serait presque tenté de trouver trop minutieuses. Parmi les témoins auxquels il fait appel il y a sans doute plus d'un nom célèbre : mais combien d'autres à peine connus aujourd'hui, sinon totalement oubliés! Ils se recrutent d'ailleurs dans les professions les plus diverses : poètes et diplomates, artistes et érudits, géographes et archéologues. En face des chefs-d'œuvre de l'art et de la pensée helléniques, si la plupart admirent et s'enthousiasment, des

voix discordantes enveloppent dans un même dédain la Grèce moderne et l'Hellade antique. De tant de voyages et de découvertes, de descriptions pittoresques et d'études savantes se dégage, non seulement dans les milieux académiques, mais jusque dans le monde des salons la révélation d'une Grèce toute nouvelle à laquelle le romantisme lui-même, cet ennemi des fables mythologiques et du merveilleux païen, finit par se laisser gagner. Au surplus, la curiosité des modernes explorateurs ne se limite pas au sol de l'Attique et du Péloponèse : elle n'est pas moins active en Grande-Grèce et en Asie-Mineure, à Ithaque et à Délos. Et selon les lieux et les personnes, on verra exalter tour à tour la grâce et la vigueur, la distinction et le naturel, bien mieux, l'idéalisme et le réalisme du génie grec. L'ouvrage se ferme sur la *Science du beau* de mon maître et ami regretté Charles Lévêque, « hymne ardent et grave » en l'honneur de l'atticisme, où se rencontrent en un harmonieux tempérament la grandeur du dorisme et l'élégance de l'ionisme.

Le plan suivi par l'auteur dans la distribution de ses quinze chapitres était-il le plus logique ? C'est discutable : ce qui ne l'est pas, c'est la verve littéraire qui se fait jour de la première à la dernière page de cette laborieuse enquête. C. Huit.

Giosuè Carducci, da Fr. Enotrio Ladenarda. Vol. I. Palermo, Reber, 1910, in-12 de 337 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur n'aime visiblement pas Carducci, Monti, d'Annunzio, Pascoli, Torraca, ce qui est son droit, et il a été agacé des hommages, à son gré démesurés, rendus au professeur bolonais. Il exhale son mécontentement dans une œuvre soi-disant de critique littéraire, d'une verve endiablée, parfois amusante, mais d'une violence excessive, qui n'est qu'un long et trop long pamphlet. Les observations, quelquefois justes, que contiennent la « lettre ouverte au prof. Torraca », les études sur l'évolution de Carducci, sur ses opinions relatives à Garibaldi et à Monti, perdent toute valeur en raison de l'hostilité continue et âprement systématique qu'il met à les présenter. Aucun poète ne résisterait à une analyse aussi minutieuse et aussi haineuse : ces procédés de discussion phrase à phrase, mot à mot, de telle ou telle pièce de vers, de telle ou telle page de discours, voire d'un télégramme d'apparat funéraire, nous paraissent désuets, mesquins, et ne semblent pas manifester une grande intelligence de l'auteur étudié. Et il y aura un second et un troisième volume ! Les Siciliens ont la haine féconde et l'indignation prolixe. Mais quel critique français a donc dit que ce qui est exagéré ne compte pas ? L.-G. Pélissier.

L'Empire libéral. Etudes, souvenirs et récits, par Émile Ollivier. T. XV. *Étions-nous prêts?* Paris, Garnier, 1911, in-18 de 613 p. — Prix : 3 fr. 50.

Étions-nous prêts en 1870? Oui, répond énergiquement M. Émile Ollivier. Et il est certain que les chiffres qu'il donne montrent que nos arsenaux, nos magasins étaient fort bien pourvus, régulièrement garnis au moment de la déclaration de guerre à la Prusse et par la Prusse. Mais une impression pénible se dégage de cette plaidoirie quand on constate combien ces « approvisionnements » matériels ont été rendus inutilisables et inutilisés par la mauvaise organisation du haut commandement, la contradiction des ordres supérieurs et la lenteur inactive de l'Empereur pendant trois semaines! L'excuse de cette inertie vient de l'état de santé extrêmement précaire et dans lequel le souverain se trouvait si malheureusement, à l'insu de tout le monde, à l'été de 1870 (p. 155). Dans le cadre de ces grandes lignes, où l'auteur donne des éclaircissements un peu longs sans doute, cependant intéressants parce que nécessaires, il convient de remarquer certains points de détail bien curieux à enregistrer et à retenir. Ce sont autant de légendes qui tombent : ainsi le chapitre intitulé : « La Défaite diplomatique » (p. 369) spécifie nettement l'origine, la teneur, la portée du soi-disant traité où l'Empereur aurait, en 1866, demandé, obtenu la possession éventuelle de la Belgique. L'imprudence de Benedetti et la fourberie habile de Bismarck sont mises en pleine lumière. Le chapitre « Les Délaissements » (p. 441) offre le plus haut intérêt; il montre comment les alliances prévues, escomptées avant la guerre, s'évanouirent avec des « amis » aussi égoïstes que Victor-Emmanuel ou le comte de Beust; le ministre autrichien ne déploie pas moins d'astuce peut-être que le roi italien d'ingratitude; nos diplomates sont dupes ou dupés; là encore nous étions « prêts », mais nos réserves politiques en Europe n'étaient pas mieux assurées que notre plan de campagne militaire n'était arrêté. — En n'abandonnant pas le Pape aux révolutionnaires italiens, le gouvernement impérial faisait un acte de loyauté et tenait sa parole d'honneur; personne n'oserait le contester ; toutefois, certains lui reprochent d'avoir commis une grande maladresse : retirer nos troupes de Rome nous aurait valu, disent-ils, l'alliance de l'Italie. Avec une sincérité qui l'honore, M. Ollivier fait justice de cette calomnie historique; il réfute les paroles attribuées à tort sur ce point à l'Impératrice, il détruit la thèse inventée depuis par le prince Napoléon et le thème développé, plus récemment, pour lui faire écho, par M. Émile Bourgeois, dans son livre : *Rome et Napoléon III*; de tout cela, il résulte que les catholiques ne manquèrent pas à leur devoir de patriotes et qu'en refusant de livrer Rome à l'Italie, la France n'a pas pour cela perdu l'Alsace et la Lorraine. L'Empereur de Russie, parent du roi

de Prusse, a joué, au contraire, un rôle néfaste pour nous à ce moment décisif en paralysant nos amis, en donnant confiance à nos ennemis. *Cuique suum.* G.

Images d'Alsace-Lorraine, par Émile Hinzelin. Paris, Plon-Nourrit, in-16 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre d'*Images* est parfois trop modeste : ce sont souvent de véritables tableaux, brossés avec amour, que nous présente M. Hinzelin. Sous forme d'articles détachés, il nous donne ses impressions sur choses et gens d'Alsace-Lorraine. Ce qui concerne le Pays messin est décrit avec un enthousiasme sincère où l'on sent palpiter toute l'âme du patriote. Il est regrettable seulement que dans son admiration pour la grande Révolution, l'auteur méprise souvent les temps qui l'avaient précédée. Ne sont-ce pas précisément les vieilles corporations et les communautés religieuses qui ont imprimé leur caractère à l'art alsacien et l'ont influencé peut-être jusqu'à nos jours. Ces pages, écrites au hasard des impressions, sont cependant groupées dans un certain ordre : une première partie étudie les mœurs du pays alsacien-lorrain; une seconde partie décrit les paysages et les impressions de la Lorraine, une troisième ceux d'Alsace, enfin la quatrième contient une suite d'esquisses tracées d'un rapide crayon sur la situation politique des provinces annexées. Voilà un bon livre qui mérite d'être lu et médité. A. G.

Le Cauchemar de l'Europe, par Albert Goyat. Paris, Le Soudier, s. d., in-8 de 89 p. — Prix : 1 fr. 25.

L'auteur est conseiller d'État bernois, conseiller national suisse et lauréat du prix Nobel pour la paix (je ne sais s'il doit cette dernière qualité à la présente brochure). En épigraphe, la couverture porte les mots : « Pour l'Alsace-Lorraine. Pour le désarmement. Pour la paix. » Cet opuscule est un plaidoyer en faveur de l'autonomie de l'Alsace-Lorraine. Il y aurait un volume à écrire pour mettre au point les vérités et pour réfuter les erreurs historiques, politiques, économiques, militaires, psychologiques qu'il contient. Mais l'idée maîtresse de l'ouvrage part d'un excellent sentiment, auquel il serait injuste de ne pas rendre hommage. M. Goyat voudrait que tout le monde fût heureux et vécût en paix ! Il s'imagine qu'il en serait ainsi si le gouvernement allemand accordait à l'Alsace-Lorraine un statut analogue à celui des autres États de l'empire allemand. Ce serait pour lui la fin du conflit franco-allemand qui dure depuis quarante ans, la fin de la cause des armements de l'Europe, et l'aurore d'une ère idyllique dont il nous donne l'avant-goût en supposant, à la fin de son ouvrage, le problème résolu et en nous faisant le tableau de la vie publique et privée

dans l'Alsace-Lorraine autonome. Sans insister trop cruellement sur la déconvenue qu'il a dû éprouver en voyant l'Alsace-Lorraine dotée d'une constitution nouvelle, qui ne ressemble guère à l'autonomie, et qui n'a produit qu'une recrudescence de plaintes trop légitimes, je ne résiste pas au plaisir, peut-être un peu malicieux, de reproduire, pour en faire ressortir la contradiction, l'expression employée par M. Goyat, pour définir la situation qu'il rêve pour l'Alsace-Lorraine : « ... l'Alsace-Lorraine autonome dans le cadre des deux puissances auxquelles, par des liens divers, elle se trouve attachée, lien politique avec l'Allemagne, lien de sentiment avec la France. » Quel attelage, grands dieux ! Et quel problème de mécanique que la conduite du char du futur État, vigoureusement écartelé dans deux sens aussi diamétralement opposés !

Que M. Goyat me permette de le lui dire : un élément de la question lui échappe totalement. Il ne s'est pas rendu compte de la valeur du lien qui unit toutes les parties de la France, et son erreur est partagée tout naturellement par quiconque n'est pas Français.

L'unité française est sans analogue dans aucun pays : elle est le prix d'une centralisation, qui n'est assurément pas sans inconvénients d'autre sorte, mais elle assure à notre patrie cette unité et cette indivisibilité dont la Convention n'a inventé que la formule. On peut retrancher à l'Allemagne un État, à l'Autriche une province, à la Suisse un canton. Ce pourra être une douloureuse iniquité, mais le temps fera son œuvre et la blessure se cicatrisera. Pour la France, telle qu'elle existait en 1789, aucun retranchement de territoire ne peut être toléré. La cicatrisation est impossible. Voilà pourquoi depuis quarante ans, la germanisation de l'Alsace-Lorraine n'a pas fait un pas. Voilà pourquoi le Maroc n'est qu'un prétexte. Voilà pourquoi, malgré ses malheurs intérieurs et son triste gouvernement, la France a retrouvé, à l'heure où j'écris, une unanimité complète pour résister à l'agression des barbares modernes dont la domination politique est incompatible avec les progrès de la civilisation et la paix du monde.

Voilà pourquoi, le jour où le premier bataillon français franchira la frontière provisoire des Vosges, du ballon d'Alsace aux lignes de la Lauter, les drapeaux tricolores, non plus endeuillés par le noir de Prusse, mais idéalisés par le bleu de ciel, sortiront de tous les buissons et de toutes les fenêtres !

A l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine demande son autonomie, et elle a raison. De la France, j'ai quelque idée qu'elle la repousserait.

EUGÈNE GODEFROY.

Guillaume II ; ce qu'il dit, ce qu'il pense, par JULES ARREN. Paris, Lafitte, 1911, in-8 de XXVI-331 p. — Prix : 5 fr.

Voici un volume qui unit le mérite d'un intérêt historique de premier ordre à celui de la plus saisissante actualité.

Le monde entier, au moment où se poursuivent les négociations franco-allemandes, à la suite de l'inqualifiable agression d'Agadir, se demande ce qui se passe réellement dans l'âme de l'empereur d'Allemagne, car chacun sent que c'est de lui que dépend le maintien de la paix ou un nouvel ajournement d'une guerre inévitable.

Le lecteur, informé de la politique, ne trouvera dans le volume de M. Jules Arren, rien qu'il ne sache déjà, et d'ailleurs l'auteur nous avertit que son seul but est de présenter les discours et les écrits publics de Guillaume II sous une forme méthodique, après avoir vérifié l'authenticité de chacun avec la conscience d'un chartiste. Il y a pleinement réussi. Sa méthode rappelle celle qu'a suivie M. Bardoux dans la publication de la correspondance de la reine Victoria. Elle est excellente, et son ouvrage mérite la meilleure place dans la bibliothèque des hommes politiques. Un mot de critique maintenant, si on veut nous le permettre, ou plutôt quelques réflexions sur les observations personnelles de M. Jules Arren et sur celles de M. Paul Adam.

Dans Guillaume II, il nous semble, comme à ces Messieurs, qu'il y a deux personnages à considérer : le Souverain et l'Allemand. Sur l'Allemand, tous les Français, et même tous les gens cultivés, seront facilement d'accord : il est franchement grotesque. Sans doute le patriotisme est toujours respectable, mais cette hypertrophie d'orgueil dépasse toute imagination et prouve surtout une naïveté vraiment colossale pour parler comme les gens d'Outre-Rhin. Cet État, né d'hier, dont la naissance n'a tenu qu'à l'insuffisance d'adversaires dont les fautes politiques et militaires, qui ont dépassé toutes les prévisions humaines et qui ne sait que se montrer insupportable à tout le monde, gagnerait à se montrer plus modeste. La France, après la paix de Westphalie ou la victoire d'Iéna avait l'orgueil moins irritant. Soyons donc d'accord pour trouver ridicule ce bluff permanent et gardons l'espoir d'en restreindre un jour les manifestations dans des limites inoffensives. Mais si dans Guillaume II nous étudions le Souverain, il ne faut plus plaisanter; il faut au contraire s'incliner respectueusement devant la grandeur du personnage. D'autres princes ont pu exprimer aussi bien leur conception de leurs devoirs et de leur mission. Nul ne l'a fait mieux et avec plus d'élévation. Quelques expressions peuvent nous paraître archaïques ; elles tiennent au milieu allemand, dont la civilisation est en retard sur la nôtre; mais l'idée est belle et pure, et n'en déplaise à MM. Adam et Arren, elle est de tous les temps. Guillaume II croit en Dieu et considère que son pouvoir lui a été donné par Dieu

pour faire le bien de son peuple, auquel il se doit tout entier. Saint Paul avait dit avant lui « omnis potestas a Deo, » et cette pensée est vraie, quel que soit le mode de désignation du chef. Les athées et les positivistes peuvent trouver cette conception bizarre. Elle en vaut certes bien une autre, et elle ne tient pas à la constitution politique de l'Allemagne ou de la Prusse, dont on peut critiquer le caractère encore féodal et qu'on peut trouver fort défectueuse. Je n'ai pas idée que le roi d'Angleterre ni les autres souverains qui règnent de nos jours sur les nations de l'Europe avec les constitutions les plus diverses, en aient une autre. Nous souhaiterions que celle du Chef de la France ne fût pas différente.

EUGÈNE GODEFROY.

La Vie du livre (*Derniers Feuillets d'un bibliophile*), par E. FERTIAULT. Paris, Lemerre, 1909, in-18 de XIV-223 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est un vrai régal pour les bibliophiles. Prose et poésie mêlées ayant pour objet unique la glorification du livre. En tête du premier des cinq chapitres (plus l'Appendice), qui composent cet ensemble, M. F. Fertiault a placé une sorte d'Avertissement qui explique son œuvre : « Ces notes, déclare-t-il, sont de tous les temps, écrites au crayon autant qu'à la plume, et contenant la fantaisie, la boutade, aussi bien qu'un peu de bon sens. On ne pensait pas à les recueillir; elles n'avaient d'autre prétention que celle d'exister isolément. Leur nombre s'étant notablement accru, on a eu alors l'idée de les réunir. Une nouvelle besogne nous incombait : mettre au point ces rêvasseries parfois étranges. Il ne fallait pas songer à lier entre eux ces morceaux distants par la forme, quoique se tenant essentiellement par le fond. Tous ont la même doctrine, c'est-à-dire l'amour du livre et non moins la sympathie pour tous ceux qui le travaillent... »

Il ne nous paraît guère utile d'ajouter grand'chose à ces lignes ni de rien citer de celles composant la Préface, charmante et précise, due à M. Albert Cim, un bibliophile connu pour être aussi convaincu, aussi passionné que M. Fertiault et qui a, de même, grandement sacrifié à l'Idole. Disons simplement que *la Vie du livre* mérite de figurer dans toute bibliothèque de goût. Est-ce que, vraiment, un bibliophile digne de ce nom peut résister à cette dédicace de l'auteur : « Aux fervents qui le lisent, aux heureux qui l'habillent richement, aux vainqueurs qui le conquièrent à prix d'or, aux martyrs qui se privent pour l'avoir, à tous les vrais amis du Livre, ce livre est sympathiquement dédié.

M. Fertiault aime le livre, et ceux qui aiment le livre. Ces derniers, par suite, s'ils ignoraient consciemment les savoureuses pages écrites à leur intention, seraient de parfaits ingrats. Or, ils ne sauraient l'être; ils ne le seront pas. Car s'ils l'étaient, ce serait à leur détriment. Oh! combien!

E.-A. CHAPUIS.

BULLETIN

Qui sommes-nous ?, par l'abbé Th. Moreux. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 103 p., avec dessins et photographies de l'auteur. — Prix : 1 fr.

En mars 1910, le *Polybiblion* a rendu compte (t. CXVIII, p. 259-260) d'une forte brochure de M. l'abbé Moreux intitulée : *D'où venons-nous?* Aujourd'hui le même auteur publie une brochure similaire ayant pour titre : « *Qui sommes-nous?* Nous venons de Dieu; à défaut de la science proprement dite renfermée dans ses étroites limites et qui, cependant, prépare la solution la raison, la philosophie scientifique elle-même nous apprennent que, créés par Dieu, nous venons de Dieu.

Sachant d'où nous venons, il s'agit de savoir qui nous sommes, et c'est le sujet de la nouvelle publication de notre auteur. Prochainement M. Moreux nous apprendra *Où nous sommes*, — son travail est sous presse, — et un peu plus tard, *Où nous allons*.

La réponse à la question : *Qui sommes-nous?* est fournie par un traité d'anthropologie, en prenant d'ailleurs ce terme dans sa large et complète acception comprenant l'homme, le composé humain, corps et âme tout entier.

Dès le premier chapitre contenant, appuyée de gravures, la description sommaire de l'encéphale, l'auteur montre très bien comment cet organe est la condition nécessaire, mais la condition seulement, de l'exercice de l'intelligence, agissant sur les éléments qu'il lui fournit, mais en tant qu'immatérielle, n'étant localisée nulle part.

L'unité de l'espèce humaine; sa formation directe par le Créateur en dépit des théories transformistes de plus en plus débattues et contestées; l'âge probable de l'humanité déduit des considérations de la géologie, de la paléontologie et de la préhistoire, remplissent plusieurs chapitres, mais en des exposés accompagnés de discussions intéressantes, notamment sur le soi-disant homme tertiaire, sur nos prétendus ancêtres simiens, prosimiens ou d'origine commune.

Suit un traité de préhistorique comprenant, dans la longue durée des âges paléolithiques, deux séries. Dans la première, l'homme se servait exclusivement d'outils et d'armes en pierre taillée ; elle comprend les époques chelléenne, acheuléenne et moustérienne (homme de Néanderthal), et celle où il ajoutait à la pierre des armes et outils de bois de rennes, d'os et d'ivoire (race de Cro Magnon). Ces époques correspondent à la quatrième phase interglaciaire, à la quatrième et dernière extension de glaces, et à leur disparition définitive. A cette dernière phase correspond la deuxième série du paléolithique comprenant les périodes auvignacienne, solutréene et magdalénienne.

Aux âges de la pierre taillée succède l'âge néolithique ou de la pierre polie et des animaux domestiques. Les climats sont à peu de chose près ce qu'ils sont aujourd'hui. L'emploi des métaux commence à entrer dans les habitudes; et à la préhistoire ne tardera pas à succéder l'histoire proprement dite.

La conclusion de tout ce brillant tableau, c'est que l'homme est un être doué d'intelligence et de raison, capable d'invention et de progrès, donc d'une essence supérieure à celle de l'animalité.

Ajoutons que les gravures répandues à profusion dans le texte, notamment

en ce qui concerne les instruments en pierre, en or et en ivoire, mettent en pleine lumière les descriptions données par l'auteur.

C. DE KIRWAN.

L'Agriculture à l'école primaire, par L. ROUGIER, C. PERRET et A. MIAILLE. *Cours moyen et supérieur*. Paris, Baillière, 1910, in-16 cartonné de 240 p., avec 194 grav. — Prix : 1 fr. 50.

Comment enseigner l'agriculture à l'école primaire. Organisation des essais et expériences agricoles à faire à l'école primaire, par CL. PERRET. *Livre du maître*. Paris, Baillière, 1910, in-16 cartonné de 96 p., avec 33 fig. — Prix : 1 fr. 50.

D'après les programmes récents, l'enseignement de l'agriculture se fait à l'école primaire. Le petit traité de MM. Rougier, Perret et Miaille y sera fort apprécié. Il se divise en deux parties : la première qui met à la portée des élèves les notions les plus utiles et les plus usuelles résultant de la pratique de l'expérience et ses données scientifiques les plus éprouvées. Ce petit cours, dont l'aspect matériel est des plus séduisants, est bien présenté. Il est divisé en 33 leçons, une par semaine. Il est facile à l'enfant de comprendre ce qu'on lui enseigne ainsi, de s'assimiler et de retenir sa leçon. Elle est courte, bien divisée et son intérêt est augmenté par l'illustration fort soignée du livre. Les nombreuses gravures qu'elle présente sont parfaitement appropriées aux sujets traités. L'intelligence enfantine comprend mieux lorsque les yeux viennent à son aide.

— A cet ouvrage destiné aux élèves, l'un des auteurs, M. Perret, a ajouté un petit manuel spécialement écrit pour le professeur, destiné à lui présenter des conseils pratiques pour mener le plus utilement et le plus facilement ses démonstrations agricoles.

G. DE S.

La Bretagne pittoresque et légendaire, par PAUL-YVES SÉBILLOT. Paris, Daragon, 1911, in-16 de 215 p., avec grav. et cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Les bibliographes devront se garder de confondre ce jeune auteur avec son père le folk-loriste bien connu : il s'en distingue, du reste, par un prénom additionnel, et bien breton. Il nous dit, dès la première page : « Pendant plusieurs années, mes travaux littéraires ont porté presque exclusivement sur la Bretagne. J'en ai appris la langue, étudié sa littérature, son histoire et son ethnographie, visité ses villes et parcouru ses différentes régions. »

Le volume justifie ces paroles du début : mais ce n'est pas une œuvre d'ensemble, comme on pourrait le croire d'après le titre ambitieux. C'est la réunion d'articles très divers et souvent très courts, publiés par M. P.-Y. Sébillot dans des revues et journaux : leur unité est dans ce sujet, la Bretagne, dont l'auteur parle avec amour et compétence. Laissant de côté quelques petites nouvelles et légendes à forme littéraire, nous trouvons surtout ici des descriptions de mœurs et d'usages; et, s'il ne s'agit pas de choses nouvelles, cela se lit avec intérêt, parce que l'auteur parle en témoin des pèlerinages, des fêtes de mariage, des feux de la Saint-Jean, etc. Deux articles sont plus nouveaux et intéresseront les philologues : l'un sur le baptême et les prénoms en Bretagne, l'autre sur les emplois divers de la langue bretonne dans les inscriptions diverses, les épitaphes et les enseignes. Notons aussi un article sur le costume des Bigoudens, un autre sur les Fédérés bretons à Paris au 10 août 1792.

Malgré son caractère composite, et quoiqu'il soit fait d'articles très courts et rapidement écrit, ce petit volume se lit avec agrément et intérêt.

H. GAIDOZ.

Le Clergé gallo-romain à la fin du IVe siècle, par Henri Cougbt. Paris, Bloud, 1911, in-12 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Opuscule un peu décousu, forcément un peu superficiel, mais de lecture agréable. Presque tous les traits du tableau sont empruntés à Sulpice Sévère, et groupés autour de la grande figure de saint Martin. E. J.

Sainte Élisabeth, par Une Maman. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 153 p., avec grav. et carte. — Prix : 1 fr.

L'auteur de cet ouvrage a voulu raconter aux enfants des « histoires « qui seront vraies, très vraies, si vraies que jamais vous n'en trouverez de plus vraies. » Pour remplir tout son programme, elle eût dû consulter les travaux des plus récents historiens de la grande sainte hongroise, elle y eût trouvé quelques traits relatifs, notamment à l'enfance de la petite Élisabeth, qui auraient intéressé autant que touché ses jeunes lecteurs, tout en étant plus conformes à la vérité historique. Aujourd'hui où l'hagiographie est devenue une science aussi rigoureuse que l'histoire, on doit en tenir compte, même dans les récits les plus simples destinés aux enfants, d'autant plus qu'il est bien peu de saints, s'il en est, qui n'aient gagné à être connus à la lumière de l'histoire. Le livre écrit par « une maman » l'est avec la simplicité qui convient pour les enfants auxquels il s'adresse et tous les traits de la vie de sainte Élisabeth sont mis à leur portée avec les enseignements qui en découlent. E. H.

Récits de trois jeunes prisonnières. Madame Royale, Mademoiselle de Tourzel, Mademoiselle de Pons. (*Nouvelle Collection historique pour la jeunesse*, publiée par Mme la comtesse C. d'Arjuzon. Paris, Émile-Paul, 1910, in-16 de 253 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une heureuse pensée qu'a eue Mme la comtesse d'Arjuzon de réunir en un même volume les récits de trois jeunes prisonnières, unies par les liens de l'amitié ou par ceux de la famille : Mlle de Tourzel fut la compagne de Madame Royale et la belle-sœur de Mlle de Pons. Quelle étrange destinée que celle de Madame Royale ! Née sur les marches d'un trône, dans le plus beau palais du monde, emportée à l'âge de onze ans dans le tourbillon de la Révolution, jetée en prison, dans cette tour du Temple dont son père et sa mère ne sortent que pour monter à l'échafaud, d'où elle sort elle-même seule survivante de sa famille, pour s'en aller sur la terre étrangère, rentrée dans sa patrie au bout de vingt ans pour être de nouveau jetée en exil et y mourir. Qui s'étonnera qu'une pareille existence ait fortement trempé le caractère, mais singulièrement blessé le cœur, sans parvenir toutefois à le durcir : la duchesse d'Angoulême fut pitoyable au pauvres et aux malheureux: elle avait tant souffert elle-même. Plus heureuse qu'elle, Mlle de Tourzel ne vit pas périr les siens; elle eut la bonne fortune de rencontrer un homme qui prit pitié d'elle et de sa mère et l'arracha aux bourreaux et aux massacreurs de septembre. Mais par quelles angoisses passa-t-elle et quelles tortures quand il lui fallut, derrière son bienveillant conducteur, défiler devant des monceaux de cadavres et piétiner dans le sang qui en coulait. Il faut lire ses attachants Souvenirs pour s'en rendre compte. Ce n'est pas à Paris seulement qu'a souffert Mlle de Pons : c'est aussi à Chantilly : la France alors était transformée en un vaste cachot; et les prisons de province n'étaient pas moins dures que celles de la capitale :

les Martin valaient les Haly. Mais c'était à Paris qu'était dressé l'échafaud. Mlle de Pons eut la douleur d'y voir monter son père, englobé pour nous ne savons quel prétexte dans le prétendu complot d'Admiral et de Cécile Renault; un prétexte, d'ailleurs, on n'en cherchait même pas; le caprice de Fouquier-Tinville suffisait. Mlle de Pons fut sauvée avec sa mère par le 9 thermidor et plus tard elle épousa le frère de Pauline de Tourzel.

La jeunesse, à laquelle Mme la comtesse d'Arjuzon a dédié ce volume, le lira avec un intérêt passionné et une émotion profonde; elle y trouvera un grand charme, elle y puisera de grandes leçons de dignité et de courage. Je ne crois pas, par exemple, qu'elle y contracte un grand goût pour le bloc cher à M. Clémenceau.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Figures françaises, critique et documents, par ERNEST GAUBERT. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de x-239 p. — Prix : 3 fr.50.

Ce sont six articles de biographie courante, et de facile analyse, sur Rivarol, Fromentin, F. Coppée, Maurice Barrès, et les deux jeunes poètes prématurément disparus, Charles Guérin et Emmanuel Signoret. Il y a peu de nouveau à y apprendre, peu d'idées ou d'aperçus qui ne soient familiers à ceux qui ont quelque lecture. Mais, malgré la complaisance un peu excessive pour le compatriote Signoret, cela respire un bon sentiment des traditions de notre génie national et de ce que, depuis M. Barrès, on appelle « les disciplines françaises »; cela peut éveiller ou rafraîchir chez les jeunes de justes admirations, et une bibliographie de chaque auteur apportera une aide immédiate à la curiosité ainsi mise en branle.

G. AUDIAT.

La Représentation vraiment professionnelle, par GASTON MOCH. Paris, Cornély, 1910, in-12 de 64 p. — Prix : 1 fr.

Les partisans français de la représentation proportionnelle, M. Charles Benoist en tête, ont préconisé l'application du système belge, appelé aussi système d'Hondt, du nom de son inventeur.

Pour avoir droit à être représentée, une liste doit avoir recueilli un minimum de voix à tout le moins égal au quotient électoral, c'est-à-dire au chiffre obtenu en divisant la somme des suffrages exprimés par le nombre des sièges à pourvoir. Cette condition tend à écarter de toute attribution les listes numériquement les plus faibles, alors qu'un chiffre de voix inférieur à celui qu'elles ont obtenu, vaudra peut-être un député de plus à une liste favorisée d'un plus grand nombre de suffrages. M. Gaston Moch a trouvé ce résultat injuste et propose de supprimer comme arbitraire la règle qui y conduit. C'est ainsi du moins que je comprends sa pensée; mais je ne suis pas sûr de la saisir exactement, car il la revêt d'un appareil arithmétique, qui ne la rend pleinement accessible qu'à des mathématiciens de profession.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Figures de femmes. Marie-Edmée intime, par Mlle MARIE PESNEL. Paris, Béauchaud, 1911, in-12 de 175 p., avec portrait — Prix : 2 fr.

Ce volume fait partie de la collection « Figures de femmes » et c'est sans doute l'un de ceux qui sont le mieux faits pour plaire aux jeunes filles chrétiennes et françaises. Marie-Edmée était fille et sœur de soldats. Son frère, le général Pau, est l'un des plus glorieux survivants de la guerre de 1870, et elle-même, après y avoir donné d'admirables preuves de patriotique

courage, fut enlevée à vingt-quatre ans à peine, et menée au cimetière, en un cortège triomphal, à Nancy, sous l'œil étonné des Prussiens de l'occupation, qui se demandaient quelle princesse on escortait de la sorte. On leur répondit : « Ce n'est pas une princesse, c'est une petite sœur de Jeanne d'Arc ». Vraie sœur de Jeanne d'Arc en effet, et qui laissa en mourant une histoire de l'héroïque libératrice de la patrie, dont la foi et l'héroïsme lui avaient vraiment servi de modèle. Il faut remercier Mlle Pesnel d'avoir fait revivre cette charmante et noble figure de petite sainte de la patrie. Elle nous fait connaître tour à tour l'enfant, la chrétienne et la féministe (féministe dans le meilleur sens du mot); l'écrivain et l'artiste; la fervente de Jeanne d'Arc; la sœur et la patriote. Et puis c'est la dernière étape qui achemine Marie-Edmée vers ses dernières destinées, dans un deuil que la piété patriotique des Nancéens transforma en un vrai deuil national.

Petit livre délicieux et émouvant, et qui contribuera mieux qu'aucun autre à multiplier la postérité des petites sœurs de Jeanne d'Arc et à préparer du même coup les revanches et les réparations de l'avenir.

P. Talon

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Albert-Léon Lefébure, le distingué publiciste, membre de l'Institut, est mort à Orbey, en Alsace, le 4 août, à 73 ans. Né à Colmar, le 31 mai 1838, il suivit d'abord la carrière administrative, fut nommé en 1864 auditeur au Conseil d'État et devint secrétaire de la grande Commission d'enquête agricole de 1869. Cette même année il fut élu au Corps législatif comme candidat officiel du siège laissé vacant par son père. Après la guerre franco-allemande à laquelle il prit part, il obtint, comme Alsacien, de représenter le département de la Seine à l'Assemblée nationale. Il siégea au centre droit, fut sous-secrétaire d'État sous M. Magne dans le second cabinet de Broglie, puis quitta ce poste en 1874 et ne se représenta pas aux élections suivantes. En Alsace, M. Lefébure fonda la Société des bibliothèques populaires. Il a écrit un certain nombre d'ouvrages, principalement sur l'économie politique, dont la valeur lui ouvrit en 1903 les portes de l'Institut de France. Voici les titres de ceux qui nous sont connus : *Ermangarde, conte poétique* (Paris, 1866, in-12); — *Étude sur l'Allemagne nouvelle* (Paris, 1872, in-8); — *Les Questions vitales* (Paris, 1876, in-8); — *La Renaissance religieuse en France. Vues sur l'action catholique depuis cinquante ans* (Paris, 1886, in-8); — *Le Devoir social* (Paris, 1890, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; — *L'Organisation de la charité privée en France. Histoire d'une œuvre* (Paris, 1890, in-8); — *Portraits de croyants au* XIXe *siècle (Montalembert, Augustin Cochin, François Rio, A. Guthlin)* (Paris, petit in-4, 1905). Au moment de sa mort, M. Lefébure terminait une *Histoire de la colonie des Alsaciens à Paris sous Louis XVI, la Révolution et l'Empire*. Enfin on lui doit de nombreux et intéressants articles parus dans le *Temps*, la *France*, la *Presse* et la *Revue contemporaine*.

— Le docteur Georges Dieulafoy, le célèbre praticien et professeur, est mort subitement, à Paris, le 16 août, à 71 ans. Né à Toulouse en 1840, il vint faire ses études médicales à Paris et fut l'élève favori de Trousseau. Docteur en 1869, il fut reçu le premier à l'externat et à l'internat, ainsi qu'à l'agrégation de la Faculté. Nommé médecin de l'hôpital Necker, où il succéda à son maître Trousseau, il fut élu membre de l'Académie de

médecine en 1891. Devenu plus tard professeur de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna sa chaire il y a deux ans pour diriger le service des tuberculeux installé à l'hôpital Laënnec. M. le Dr Dieulafoy a publié des ouvrages qui font autorité, parmi lesquels nous citerons : *De la Mort subite dans la fièvre typhoïde*, thèse pour le doctorat (Paris, 1869, in-8); — *Traité de l'aspiration des liquides morbides. Méthode médico-chirurgicale de diagnostic et de traitement* (Paris, 1873, in-8): — *Des Progrès réalisés par la physiologie expérimentale dans la connaissance des maladies du système nerveux*, thèse pour l'agrégation de médecine (Paris, 1875, in-8); — *De la Thoracentèse par aspiration dans la pleurésie aiguë* (Paris, 1878, in-8); — *Manuel de pathologie interne* (Paris, 1880-1883, 2 vol. in-18), ouvrage fort estimé, plusieurs fois réimprimé et traduit en diverses langues; — *Clinique médicale de l'Hôtel-Dieu de Paris* (Paris, 1897-1903, 4 vol. gr. in-8).

— S. E. le cardinal Patrice-François Moran, archevêque de Sydney (Australie), est mort en cette ville le 17 août, à 81 ans. Né à Leghlinbridge (Irlande), le 16 septembre 1830, il fit ses études au collège irlandais de Sainte-Agathe, à Rome, en devint le vice-président en 1856 et fut nommé professeur d'hébreu au Collège de la Propagande de Rome. Rentré en Irlande, en 1866, il devint secrétaire de Mgr Cullen, archevêque de Dublin. Le 22 décembre 1871, il était élu évêque titulaire d'Olba et nommé coadjuteur de l'évêque d'Ossory, auquel il succéda le 11 août 1872. Transféré au siège archiépiscopal de Sydney, le 21 mars 1884, il fut élevé, le 27 juillet 1885, à la dignité de cardinal de l'ordre des prêtres du titre de Sainte-Suzanne. En outre de ses mandements et lettres pastorales, Mgr Moran a publié : *Memoir on the most Rev. Oliver Plunket* (1861); — *Essays on the Origin of the Early Irish Church* (1864); — *History of the Catholic Archbishops of Dublin* (1864); — *Historical Sketch of the Persecution under Cromwell and the Puritans* (1865); — *Acta S. Brandani* (1872); — *Monasticon hibernicum* 1873); — *Spicilegium Ossoriense* (1874, 3 vol. in-8); — *Irish Saints in Great Britain* (1879). Mgr Moran est également l'auteur d'un volume de poésies, *Fragmentary Thoughts* et de deux ouvrages politiques : *The Federal Government of Australasia* et *Letters on the Anglican Reformation* (1890).

— M. Wilhelm Jürgen Bergsöe, le naturaliste, poète et romancier danois bien connu, est mort à Copenhague, le 26 juin, à 77 ans. Né dans cette dernière ville, le 8 février 1835, il y étudia à l'Université la médecine, puis les sciences naturelles. En 1862, il se rendit en Italie pour s'y livrer à des recherches sur la faune méditerranéenne et publia, à son retour : *Philichtys Xiphiae* (Copenhague, 1864), ainsi que les deux dissertations : *La Tarentule italienne* et *le Tarentisme au moyen âge et dans les temps modernes* (Copenhague, 1865). Ayant en partie perdu la vue par suite de ses recherches micrographiques, il se mit alors à écrire des poésies lyriques et des romans qu'on réimprima souvent dans son pays et qui ont été partiellement traduits en allemand, ainsi qu'en français par M. Charles Simond, sous le titre : *Piltone, l'Amphithéâtre des Flaviens, l'Homme de Pierre* (Paris, 1884, in-18). De ces recueils de poésies nous citerons : *I Ny og Nœ* (Copenhague, 1867); *Hjemvee* (Copenhague, 1872) et *Blomstervignetter* (Copenhague, 1873). Quant aux romans, les principaux sont : *Fra Piazza del Popolo* (Copenhague, 1869); — *Fra den gamle Fabrik* (Copenhague, 1869); — *I Sabinerbjergene* (Copenhague, 1871); — *Gjengangerfortällinger* (Copenhague, 1873). Enfin, dans un autre ordre d'idées, M. Bergsöe a fait paraître : *Rom under Pius IX* (Copenhague, 1875).

— On annonce la mort de MM. : Alexandre Artus, qui a dirigé l'orchestre de divers théâtres parisiens et a composé la musique de 150 drames ou

ballets, entre autres de la célèbre marche des trompettes de *Michel Strogoff*, mort à La Varenne, près Paris, à l'âge de 90 ans; — Jules BOURGEOIS, qui a écrit un certain nombre d'études historiques, notamment sur le Val-de-Lièpvre lorrain, et aussi divers travaux sur les coléoptères des Vosges, mort dernièrement à Sainte-Marie-aux-Mines; — Louis BRUANDET, professeur d'anatomie à l'école de médecine de Reims, mort au milieu d'août, à 35 ans, victime du devoir professionnel; — le Dr CHARPY, professeur d'anatomie à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie de Toulouse, mort en cette ville, le 22 juillet; — le pasteur Henri DANNREUTHER, secrétaire de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, aux *Mémoires* de laquelle il collaborait activement, ainsi qu'à *la France protestante*, mort en cette ville, le 3 août, dans sa 56e année; — Adolphe DESLANDRES, le distigué compositeur de musique, qui laisse des œuvres nombreuses et estimées entre autres les opéras comiques : *Dimanche et lundi*; *Le Chevalier Bijou*; *Le Lancier rouge*, etc.; — le chanoine DUDON, ancien professeur au petit et au grand séminaire d'Aire (Landes) ancien directeur de la *Semaine religieuse d'Aire*, mort subitement, au milieu d'août à 68 ans ; — M. Edmond DURET, collaborateur de la *Revue du Bas-Poitou*, mort récemment à Saint-Germain de Marencennes (Charente-Inférieure), dans sa 61e année; — Charles-Édouard GALLET, mort récemment à Saint-Nazaire, qui a publié entre autres ouvrages, une *Monographie de Beauvoir-sur-Mer* et une *Histoire des douanes françaises*; — Ernest GAUTHERON, ancien professeur au lycée Janson de Sailly, mort à Paris, dans le courant d'août; — Paul GIROD, professeur à la Faculté des sciences de Clermont-Ferrand, directeur honoraire de l'École de médecine, mort au commencement d'août, à 56 ans; — Émile SAMUEL, professeur honoraire, mort au commencement d'août, à Saint-Palais-sur-Mer; — Eugène-Désiré-Édouard SERGENT, né à Salins (Jura), qui, sous le pseudonyme de Grenest, a publié : *L'Armée de la Loire* (Paris, 1893, 2 vol. in-8); *L'Armée de l'Est* (Paris, s. d., 2 vol. in-8); *Le Comte Exelmans, maréchal de France* (Paris, 1908, in-18) et a collaboré à divers journaux, mort à Paris le 25 juin dernier, à l'âge de 71 ans.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr. ANGERMANN, ancien directeur du gymnase de Plauen (Allemagne), mort à Buhlau, près de Dresde, le 17 août, à 67 ans; — Dr. Richard BÄRWINKEL, écrivain allemand, mort en juillet, à Erfurt, à 71 ans, lequel laisse divers ouvrages de théologie, notamment : *Die Lutherfestspiel von Hans Herrig in seiner Bedeutung für die evangelische Kirche und für die nationale Kultur* (Halle, 1888, in-8) et *Die Theilung der Massengemeinden bezw. die Organisation der Einzelgemeinden zu lebendigen Koerperschaften* (Leipzig, 1890, in-8); — Dr Karl BECK, professeur de chirurgie, mort le 8 juin, à 62 ans, à Palham Height, près de New York; — Dr. John BEDDON, anthropologue anglais, mort en juillet, à Bratford-sur-l'Avon, à 85 ans; — Dr. Samuel BURBURY, ancien professeur de mathématiques à l'Université de Cambridge (Angleterre), auteur de *The Mathematical Theory of Electricity* et de *A Treatise on the Kinetic Theory of Gazes*, mort au milieu d'août, à 80 ans; — Dr. Raban VON CANSTEIN, professeur de droit civil à l'Université autrichienne d'Innsbruck, mort en août, à 66 ans, auquel on doit : *Das Wechselrecht Oesterreichs und die Abweichen der Wechselrechte Deutschlands, Ungarns der, Schweiz, Italiens, Frankreichs und Englands systematisch dargestellt* (Berlin, 1889, in-8); *Check, Wechsel und deren Deckung* (Berlin, 1890), in-8), etc. ; — Hector DE CONDÉ, ancien rédacteur du *Courrier de l'Escaut*, mort au commencement d'août, à Pont-à-Chin-lez-Tournai (Belgique), à l'âge de 74 ans; — M. Pierre DE CORT, dernier survivant de la Société « Les Fonteinistes » où

il s'était acquis une réputation comme acteur et auteur dramatique, mort à Gand, en août, à l'âge de 91 ans; — l'abbé G. Demal, ancien professeur aux collèges de Saint-Trond et de Saint-Roch, mort à Gingelom (Belgique), le 10 août, dans sa 74e année; — le R. P. Ernest Dubois, de la Congrégation du T. S. Rédempteur, qui laisse, entre autres, un ouvrage de haute érudition : *De Exemplarismo divino*, mort en août, à Verviers (Belgique), à l'âge de 77 ans; — Dr. Sönnich Detief Friedrich Detlessen, directeur de gymnase et philologue allemand, mort à la fin de juillet, à Gluckstadt, à 78 ans; — Dr. Konrad Duden, philologue et germaniste allemand, mort le 1er août, à Sonnenberg, près de Wiesbaden, à 83 ans, dont nous citerons : *Die verschiedenheiten der amtlichen Regelbücher über Orthographie nebst Vorschlägen zur Vereinbarg. über die streitigen Punkte* (Nordlingen, 1886, in-8) et *Vollständiges orthographisches Wörterbuch für die Schule* (Nordlingen, 1884, in-8); — le R. P. Charles Fressanges, professeur au collège de Calcutta, mort en cette ville à la fin de juillet, à l'âge de 46 ans; — Dr. Rudolf von Fischer-Benzon, professeur et bibliothécaire allemand, mort à Kiel, le 18 juillet, à 73 ans, auquel on doit : *Die geometrische Konstruktionsaufgabe* (Kiel, 1884, in-4); *Zur botanischen Litteratur Schleswig-Holsteins, der angrenzenden Gebiets und Helgolands* (Kiel, 1891, in-8), etc., — August Fresenius, auteur dramatique allemand, mort au commencement de juillet à Munich, à 78 ans, lequel laisse des œuvres nombreuses, entre autres : *Ein schlimmer Handel. Schwank in 1 Aufzug nach L. Boyer und Ch. Ruitter* (Leipzig, 1894, in-16); *Nach dem Ball. Schwank in 1 Akt nach dem Französischen* (Munich, 1898, in-8) et *Vergriffen. Posse in 1 Akt* (Munich, 1898, in-8); — Dr. Samuel Gee, médecin anglais attaché depuis longtemps au « St. Bartholomew's Hospital », lequel avait résumé ses recherches médicales dans les deux ouvrages : *Auscultation and Percussion* et *Medical Lectures and Aphorisms*; — Dr. Otto Gilbert, ancien conservateur de la bibliothèque universitaire de Greifswald (Allemagne), mort en juin à Goslar, à 73 ans; — Dr Otto Girndt, écrivain humoristique et auteur dramatique autrichien, mort le 4 juillet, à Sterzing (Tyrol), à 77 ans, dont nous citerons : *Das ehrliche Gesicht Historische Erzählung* (Berlin, 1881, in-12); *Romanhaft. Humoristische Erzählung* (Berlin, 1888, in-12), et *Erich Brahe. Geschichtliches Trauerspiel in fünf Akten* (Berlin, 1889, in-8); — Franz Gittens, auteur dramatique flamand, mort au commencement de juillet à Anvers, à 70 ans; — le Rev. Robert Gregory, doyen du chapitre de la cathédrale protestante Saint-Paul à Londres, mort en cette ville, le 2 août, à 92 ans, lequel appartenait à la Haute Église et a publié : *A Plea for small Parishes*; *Sermons*; *Lectures at Saint Paul's* et *The Position of the celebrant*; — Dr. Colmar Grünhagen, professeur d'histoire à l'Université allemande de Breslau, mort en cette ville, le 28 juillet, à 83 ans, lequel laisse d'importants ouvrages concernant principalement l'histoire de la Silésie, entre autres : *Geschichte des ersten schlesischen Krieges* (Gotha, 1881, 2 vol. in-8) et *Geschichte Schlesiens* (Gotha, 1884-1886, 2 vol. in-8); — Dr. Josef Grünwald, professeur de mathématiques à l'Université allemande de Prague (Bohême), mort en cette ville le 1er juillet, à 36 ans; — Dr. Hermann Hitzig, professeur de droit romain à l'Université suisse de Zurich, mort le 26 juillet, à 43 ans; — Eduard Hodek, ornithologue allemand, mort à Linz, en juillet, à 84 ans; — Dr. Ludwig Holthof, écrivain allemand, mort à Stuttgart dans le courant de juin, à 71 ans, dont nous citerons : *Der russische Vulkan. Ein Versuch zur Erklärung der Zustände und Geistesströmungen in modernen Russland* (Francfort-sur-le-Mein, 1882, in-8); — Dr. Otto Kirn, professeur de théologie à l'Université de Leipzig, mort le 18 août, à 55 ans; — Dr. Ru-

dolf Köhler, professeur de médecine militaire à l'école de l'Empereur-Guillaume à Berlin, mort en cette ville, le 5 juillet, à 70 ans; — Dr. Jens Daniel Karolus Lieblein, professeur d'égyptologie à l'Université suédoise de Christiana, mort le 13 août, à 84 ans; — Dr. Julius Lippert, professeur de langue arabe à l'Institut oriental de Berlin, mort en cette ville, le 21 juin, à 45 ans, après avoir publié : *Ibn Al-Qifti's Al-Hukama. Auf Grund der Vorarbeiten Aug. Muller's* (Berlin, 1903, in-4); *Biographien der Muhagirun und Ansar, die nicht bei Bedr mitgefoehten* (Berlin, 1906, in-8); etc. ; — Dr. Alfred Mitscherlich, professeur de médecine à l'Université allemande de Berlin, mort en cette ville le 3 juillet, à 80 ans; — Philippe Monnier, écrivain suisse, originaire de Genève, mort dernièrement à 53 ans, lequel laisse : *Rimes d'écolier*; *Le Livre de Pascal*; *Le Quattrocento* (1901); *Venise au dix-huitième siècle* (1907), et divers articles de revues réunies sous le titre de : *Causeries genevoises*; — Dr. Francis Paget, évêque protestant d'Oxford, membre de la Haute Église, écrivain estimé en Angleterre, auteur d'articles insérés dans *Lux Mundi* et de divers ouvrages, tels que : *The Redemption of Work*; *The Spirit of Discipline* et *Studies in the Christian Character*; — Dr. James Guinness Rogers, ministre non-conformiste anglais, journaliste et écrivain, mort au milieu d'août à 89 ans, lequel collaborait à divers journaux, tels que le *Nineteenth Century*, éditait *The Independant* et *The British Quarterly Review* et avait publié plusieurs volumes, notamment : *Church Systems of the Nineteenth Century* (1886) et *Present Day Religion and Theology* (1887); — Dr. Albert Schinzinger, professeur de chirurgie à l'Université allemande de Fribourg-en-Brisgau, mort à la fin de juillet, à 74 ans; — Dr. Hugo Schroetter, professeur de chimie organique à l'Université autrichienne de Gratz, mort en cette ville, au commencement de juillet, à 55 ans; — Walter Spring, professeur de chimie à Liège, mort en juillet, à 65 ans; — Frédéric Tiventell, pianiste et compositeur de talent, mort à Cassel, à l'âge de 86 ans, le 2 août; — Dr. Paul Tschackert, professeur de théologie à l'Université allemande de Gœttingue, mort en cette ville au commencement de juillet, à 64 ans; — Gaspard Vallette, écrivain suisse, mort en août, à Genève, à 46 ans; — Dr. Richard Weitbrecht, curé de Wimpfem (Wurtemberg), mort le 31 mai, à Heidelberg, à 61 ans, lequel est l'auteur de nombreux ouvrages, entre autres : *Einer Gang durch die Katholische Konvertitenlitteratur* (Barmen, 1890, in-8), et *Simplizius Simplizissimus, der Jäger von Soeft. Ein Soldatenleben aus dem dreissigjährigen Kriege* (Leipzig, 1890, in-8); — E. Vaucampt, compositeur, inspecteur des musiques de Belgique, mort à Bruxelles, en août; — Dr. John Wordsworth, évêque anglican de Salisbury, ancien professeur d'exégèse au collège Oriel d'Oxford, mort le 16 août, à 68 ans, lequel laisse divers ouvrages fort estimés de ses coreligionnaires, notamment : *Prayers for Use in College*; *The Ministry of Grace*; *Family Prayers*, etc., ainsi qu'une collection d'*Old Latin Biblical Texts* et une édition de la Vulgate, publiée en collaboration avec le Rév. H. J. White.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 août, M. Héron de Villefosse fait connaître les résultats des fouilles entreprises à Sousse par le chanoine Leynaud, et qui ont mis au jour des sépultures et un sanctuaire phéniciens. — M. Couyat-Barthoux montre et explique à l'Académie des photographies exécutées d'après des monuments d'art catalan trouvés au monastère du Sinaï. — Le 11, M. Cagnat lit l'interprétation donnée par M. Poinsot à une inscription latine découverte à Dougga, dédicace aux empereurs Marc-Aurèle et Lucius Verus. — M. Antoine Thomas indique l'origine du mot *mic-mac*, qu'il date de la fin

du xve siècle et qu'il croit venir d'une expression semi-allemande, semi-française, qui signifie faiseur d'émeutes (*meut macher*). — M. Dieulafoy cherche à démontrer que la voussure ogivale provient du besoin de construire une voute sans cintres dans un pays où manquent les bois de charpente, par conséquent dans l'Asie centrale. — Le 18, M. Châtelain lit un rapport sur les fouilles dirigées par lui aux frais de l'Institut à Mactar (Tunisie). — M. Pognon donne lecture d'une notice sur les papyrus d'Éléphantine et sur la chronologie probablement babylonienne, dont ils sont un monument. — Le 25, M. Cagnat fait part à l'Académie d'une note de M. Merlin relative à deux inscriptions trouvées à Sfax. — M. Couyat-Barthoux donne de nouveaux détails sur le monastère du Sinaï, dédié par Justinien à sainte Catherine. — M. le docteur Capitan indique la signification de quatre figures contenues dans un manuscrit maya antérieur à la découverte de l'Amérique, et relatif à la mythologie du Yucatan.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4, M. Bonnal lit un travail sur Dumouriez et son rôle pendant les guerres de l'Empire comme conseiller militaire des Anglais et des Russes. — M. Welschinger fait remarquer à quel point Dumouriez manquait de génie. — Le 19, M. Welschinger donne connaissance d'une note sur l'état de l'esprit public en 1793, d'après des rapports de policiers nommés observateurs. — Le 26, M. Chuquet lit un discours de Napoléon à l'Institut sur le rôle qu'il prétendait tracer à l'Université. — M. le comte de Lhomel donne lecture d'un travail sur un diplomate français, Antoine de Lhumbres, négociateur de la paix d'Oliva en 1660. — M. Esmein expose un trait de mœurs judiciaires anglaises et fait ressortir à quel point les hommes de loi en Angleterre sont esclaves de la tradition.

Concours. — La Société Kant (secrétaire : M. le prof. Vaihinger, à Halle) met au concours le sujet suivant, pour lequel elle décernera deux prix de 1.500 et 1.000 marks : Quels sont les progrès réels accomplis en Allemagne par la métaphysique depuis l'époque de Hegel et de Herbart?

Congrès. — La *Revue catholique des institutions et du droit* nous informe qu'elle prépare, pour les 17, 18 et 19 octobre prochain le XXXVe congrès des jurisconsultes catholiques, qui se tiendra à Arras, sous la présidence de S. G. Mgr Lobbedey, évêque d'Arras, et de M. de Lamarzelle, sénateur. Les délibérations auront pour sujet : *Les Collectivités professionnelles et économiques en face de l'État. Associations et syndicats.* Avisés tardivement, c'est-à-dire à l'heure même de la mise en pages de la présente livraison, nous n'en pouvons dire davantage. Notons toutefois que les adhésions au congrès doivent être adressées au secrétaire du congrès, M. Joseph Lucien-Brun, 2, avenue de l'Archevêché, à Lyon, et que les membres de ce congrès qui désirent présenter un rapport sont priés d'en avertir d'urgence le directeur de la *Revue catholique des institutions et du droit*, M. Henri Lucien-Brun, 26, quai de l'Archevêché, à Lyon. Les cartes de congressistes sont délivrées, moyennant l'envoi préalable d'un mandat postal de 5 fr., par M. Félix Barat, administrateur de la Revue, 2, avenue de l'Archevêche, à Lyon.

Mélanges Pio Rajna. — M. Pio Rajna est un des maîtres les plus écoutés des études romanes en Italie; et l'on peut dire que sa réputation n'est guère moindre hors d'Italie. En France, notamment, où il a été l'un des collaborateurs de la *Romania*, nous ne saurions oublier ses beaux travaux sur notre vieille épopée française. Aussi applaudissons-nous à l'hommage qui lui est rendu par la publication d'un fort volume de *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna nel quarantesimo anno del suo*

insegnamento (Firenze, tip. E. Ariani, 1911, in-4, de XXVI-959 p., portr. et facs.). Le volume s'ouvre par une liste, due à M. G. Vandelli, des *Pubblicazioni di Pio Rajna dal* 1867 *al* 1910. Il contient en outre les mémoires suivants de MM. : Bacci (Orazio), *Ricordi universitari pisani nell'autobiografia inedita di Antonio Benci*; — Barbi (Michele), *Per la storia della poesia popolare in Italia*; — Beccaria (Augusto), *Note di epigrafia medioevale fiorentina*; — Bédier (Joseph), *La Ville légendaire de Luiserne*; — Bertoni (Giulio), *Un Pianto inedito per la morte del conte di Provenza*, 1209; — Cian (V.), *Contro il volgare*; — Crescini (Vincenzo), *Per le canzoni di Chrétien de Troies*; — D'Ancona (A.), *Lettere di Gaston Paris*; — Debenedetti (Santorre), *I publici uffici di Luigi Onorato Drago*; — D'Ovidio (Francesco), *Nuovi appunti sulla storia de Lozeta*; — Farinelli (Arturo), *Marrano*; — Frati (Carlo), *Diceric volgari del secolo XIV aggiunte in fine del Fior di virtù*; Gauchat (L.), *Echi lontani di letteratura francese nei dialletti svizzeri*; — Gorra (Egidio), *Tristanos*; — Gröber (Gustav), *Die Entstehung des franz. ieu-und seu-Lautes*; — Guarnerio (P. E.), *La Rosa delle Alpi*; — Guerri (Domenico), *Una Recensiome malevola di un contemporaneo al Doctrinale e al Graecismus*; — Jeanroy (A.) et Salverda de Grave (J. J.), *Quatre Chansons du troubadour Ue de Saint-Cire*; — Mazzoni (Guido), *Desir*; — Medin (A.), *Una Redazione italiana del Florimont di Aimont de Varennes*; — Menéndez Pidal Ramon, *El elemento historico en el romanz dell'inffant Garcia*; — Merlo (Clemente), *I dialetti italiani centro-meridionali e le sorti della declinazione latina*; — Meyer (Wilh.), *Zwei mittellateinische Lieder in Florenz*; — Novati (Francesco), *La Leggenda di Lanfranco da Pavia*; — Nyrop (Kr.), *Son et sens*; — Ortiz Ramiro, *Un' Imitazione rumena dal Gessner e dal De Vigny*; — Parducci Amos, *Vecchie canzoni francesi di lontananza*; — Parodi (E. G.), *La Costruzione e l'ordinamento del Paradiso dantesca*; — Pélissier (L. G.), *Lettres inédites de la comtesse d'Albany*; — Pintor (F.), *Le due Ambascerie di Bernardo Bembo a Firenze e le sue relazioni coi Medici*; — Ratti (Achille), *Un Trattatello di ascetica in volgare alto-italiano (pavese) del sec.* XIV; — Rossi (Vittorio), *Il Testo originario di due epistole del Petrarca*; — Sabbadini (Remigio), *Gli Esastici sui romani illustri*; — Salvioni (Carlo), *Osservazioni sull'antico vocalismo milanese, desunte dal metro e dalla rima del cod. berlinese di Bonvesin da Riva*; — Sanesi (Ireneo), *Per una lettera di Alessandro Piccolomini*; — Savj-Lopez (Paolo), *Il Cervantes poeta cavalleresco*; — Scarano (N.), *La Novella di Nastagio degli Onesti*; — Stengel (E.), *Karl Martels Entführung in die Hölle und Wilhelm Capets Wahl zu seinem Nachfolger. Stelle aus der Chanson von Huon d'Auvergne nach der Berliner Hs.*; — Stimming (Albert), *Die « geschwänzten » Engländer*: — Suchier (Hermann), *Beschreibung der cheltenhamer Handschrift* 8075; — Vidossich (Giuseppe), *Un Nuovo Cimelio tergestino*; — Vising (Johan), *Etude étymologique sur fr. tuer, it. attutar, etc.* — Volpi (Guglielmo), *Sonetti inediti di Matteo Franco*; — Wulff (Fr.), *Encore un chapitre de phonétique*; — Zingarelli (Nicola), *Bel Cavalier e Beatrice di Monferrato*; — Zumbini (Bonaventura), *Introduzione ad un volume di studi sul Manzoni.*

PARIS. — Les balzaciens trouveront dans la *Revue d'Europe et d'Amérique* de juillet dernier trois morceaux intéressants : *Sur Balzac : A la mémoire de Balzac*, par M. Gustave Rivet; — *Un Véritable Inédit de Balzac*, par M. de Royaumont; — *Balzac et la Musique*, par M. Adolphe Boschot. Le premier de ces morceaux est un discours de M. G. Rivet, prononcé le 27 mai 1911, dans la soirée littéraire et artistique donnée par la société « les Amis de Balzac » au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Brève et

éloquente esquisse de l'homme et de son œuvre, ainsi que des souffrances qu'il a endurées, lesquelles furent en partie méritées, ce que n'a pas indiqué le conférencier. — *Un Véritable Inédit de Balzac* est-il un titre justifié pour la notice de M. de Royaumont, conservateur du musée de Balzac? L'*Avant-Propos* qu'il « réédite » de *l'Art de mettre sa cravate* est généralement ignoré, mais non point inédit. Il déclare lui-même, au cours de son article, que ce sont des « pages inconnues ». Cette fois nous sommes d'accord. Les détails historiques qu'il nous fournit à ce propos sont d'ailleurs fort intéressants; il les accompagne en outre d'une critique avisée et logique. — Mais c'est la conférence faite par M. A. Boschot, le même jour et dans le même lieu que M. Rivet, qui retient nos préférences : M. Boschot établit que Balzac « ne fut ni un ennemi de la musique ni un auditeur rebelle à l'audition musicale », comme on l'a dit et imprimé souvent; et, à ce sujet, il résume l'histoire des rapports que l'auteur de *la Comédie humaine* entretint avec un musicien dont les aventures furent assurément peu ordinaires, Jacques Strunz, qui documenta le maître au point de vue musical.

— De M. André Gide, signalons la conférence qu'il a donnée au Salon d'automne, le 5 novembre 1910, sur *Charles-Louis Philippe* (Paris, Figuière, 1911, in-16 de 40 p., prix : 1 fr.). C'est étonnant comme les « jeunes » d'aujourd'hui ont la manie des éloges académiques, des considérations, des généralisations genre *Revue des Deux Mondes*, et, quand ils ont à parler d'un de leurs amis, sont maladroits à nous les faire connaître par une biographie exacte et complète, des anecdotes significatives, des traits de caractère bien choisis. Il est vrai — c'est l'erreur de la plupart de ceux qui s'improvisent conférenciers et critiques sans avoir appris « le métier » — qu'ils ne se doutent pas des profondeurs d'ignorance du public, quel que soit ce public, et quel que soit le sujet traité, et qu'ils dissertent et pérorent comme si ce sujet était familier à leurs auditeurs autant qu'à eux-mêmes. « Je ne peux pas supposer un instant que vous ne connaissiez pas les livres de Philippe », dit M. Gide. — Et ces livres sont *Bubu de Montparnasse*, *le Père Perdrix*, *Croquignole*, *Marie Donadieu*, etc., etc... ! Résultat : même après qu'a parlé M. Gide, qui n'est pas le premier venu, qui, sans doute, n'ignorait rien de son personnage, qui avait en main des lettres intimes dont il a fait d'abondantes citations, nous ne savons guère rien de plus de son œuvre, le portrait de l'homme demeure flou, plein de trous... C'est ce qui s'appelle donc : parler pour ne pas dire grand'chose...

— La Maison de la Bonne Presse a réuni en un fort volume gr. in-8 vingt-cinq biographies d'*Orateurs contemporains*, de chacune 16 pages, avec portraits et quelques autres gravures, savoir : *Gabriel de Belcastel*, par M. Jules de Martineng; — *Berryer*, *Guizot* et *Thiers*, par M. L. Lisle; — *Raymond Brucker*, par M. A. Barraud; — *Edmond Burke*, par M. J. de Beaufort; — *L'Abbé Combalot*, par M. J. Bouillat; — *Danton*, *Mirabeau* et *Vergniaud*, par M. H. Argos; — *André Dupin*, par M. Jean de Lanville; — *Jules Favre*, par M. G. de Lesbons; — *Le R. P. Félix*, par M. Louis Dumolin; — *Mgr Frayssinous*, par M. C. Libert; — *Mgr Freppel*, par M. l'abbé Tartelin; — *Mgr d'Hulst*, par M. l'abbé Barthélémy; — *Lachaud*, par M. de Nussac; — *Le R. P. Lacordaire*, par M. Jean de Nevers; — *Le Cardinal Maury*, par M. R. Gerbal; — *Mgr Mermillod*, par M. Servant de la Croix; — *Charles de Montalembert*, par M. D. Leroux; — *Daniel O'Connel*, par M. Philippe Descoux; — *Le R. P. de Ravignan*, par M. G. Delinde; — *Raymond de Sèze*, par M. J. Furet; — enfin *Windthorst*, par M. l'abbé Decorsaint. « Lire la biographie des orateurs célèbres, dit la Préface, c'est participer d'une certaine façon au charme d'entendre leur parole.

Ces biographies ne contiennent pas sans doute les discours, mais elles en sont ce que le décor est à une pièce de théâtre. D'ailleurs l'histoire personnelle d'un orateur jette des lumières sur la valeur de ses paroles, car la moralité du personnage doit aider à apprécier son œuvre oratoire. Il est donc bien utile de pénétrer dans la vie des discoureurs célèbres pour apprécier leur action. »

— En même temps que le précédent volume, nous en arrive un autre, consacré, celui-ci, aux *Poètes contemporains* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8). Nous avons encore, ici, vingt-cinq biographies, également de 16 pages chacune et appuyées de portraits et de vues diverses. « Pénétrer dans la vie privée des poètes, lisons-nous dans la courte Préface mise en tête de ce volume, c'est un peu pénétrer dans les coulisses d'une représentation solennelle et, pour plusieurs, admirer le secret de leur génie; c'est aussi, pour quelques uns, s'étonner du contraste de leurs vies et de leurs œuvres. Pour tous, c'est faire connaître quelque chose du genre de leurs travaux, et aussi les dépouiller de ce qu'ils auraient de conventionnel. Ces vies dissiperont, comme dit M. Faguet, l'illusion des simples qui croient que ceux qui expriment admirablement certaines idées doivent nécessairement les avoir, et que ceux qui expriment nécessairement certains sentiments doivent les avoir... Nous avons, pour donner plus de variété à l'ouvrage, groupé des génies souvent disparates. » Voici donc les poètes qui nous sont présentés : *Béranger, chansonnier*, par M. Montmeylian; — *Henri de Bornier*, par M. Émile Gabory; — *Brizeux, Mme Desbordes-Valmore, Pierre Dupont, chansonnier, Jasmin et Reboul*, par M. J. Bouillat; — *André et Joseph Chénier*, par M. P. Delbarre; — *Casimir Delavigne*, par M. A. Larthe-Menager; — *Jacques Delille*, par M. J. de Beaufort; — *Jean-François Ducis*, par M. Paul Duchemin; — *Florian*, par M. A. Acloque; — *Delphine Gay (Mme de Girardin)*, par M. Auguste Cavalier; — *Alexandre Guiraud*, par M. P. Dubois; — *Victor Hugo*, par M. Frances Courchinoux; — *Marie Jenna*, par M. V. Monestier; — *Lamartine* et *Victor de Laprade*, par M. Henry Manayre; — *Leconte de Lisle*, par M. C. Lecigne; — *Millevoye*, par M. E.-G. Bangor; — *Gustave Nadaud, chansonnier*, par M. H. Masquelier : — *Roumanille*, par M. Jules de Terris; — *Mme Anaïs Ségalas*, par Mme Clotilde de Gourcy; — *Édouard Turquety*, par M. Louis Dumolin; et *Alfred de Vigny*, par M. E.-G. Bangor. Nous aimons à croire qu'il ne s'agit là que d'une première série de poètes; d'autres, en effet, mériteraient de figurer dans cette intéressante galerie, parmi lesquels, pour n'en nommer qu'un, il convient de désigner Alfred de Musset.

— M. William Fontalirant a publié une *Étude critique du système électoral actuel* (Giard et Brière, s. d., in-8 de 80 p. Prix : 1 fr.). Le sous-titre qu'il a cru devoir ajouter : *L'Absurde Souverain* fait suffisamment connaître le sens de ses conclusions. La souveraineté du peuple, base nominale de notre droit public, n'est, dit-il en substance, qu'un leurre. Car si l'on va au fond des choses, on constate que les députés, dont le vote suffit à assurer l'adoption d'une loi, ne représentent pas plus d'un cinquième du corps électoral. On obtiendrait de meilleurs résultats, croit M. Fontalirant, en faisant voter les citoyens sur une sorte de liste nationale. Chacun d'eux déposerait dans l'urne deux bulletins, l'un portant l'indication d'un parti, l'autre un nom de personne. Chaque parti aurait droit à un nombre de représentants proportionnel au chiffre des voix qu'il aurait recueillies.

— C'est bien, comme l'a très justement dit M. Maurice Beauchamp, « une œuvre qu'il faut aider, aimer et faire connaître » que celle de l'aumônerie militaire coloniale. Fondée à Lyon en 1894 dans une admirable pensée

d'apostolat, pour assurer les secours de la religion et la présence d'un aumônier aux soldats français envoyés dans les colonies et privés maintenant de tout réconfort spirituel, cette œuvre travaille à créer près de chaque hôpital militaire, de chaque détachement un peu important, un poste desservi par un aumônier, à y élever (quand cela est possible) une petite chapelle et une salle de réunions. Dans le Sud oranais, au Tonkin, au Soudan, à Madagascar, ont été fondées des stations de ce genre, mais, hélas ! en bien moins grand nombre qu'on n'eût pu le désirer. C'est pour accroître les ressources de l'œuvre, pour lui permettre d'étendre son action que M. Maurice Beauchamp a écrit une brochure de propagande dans laquelle il montre l'utilité de l'aumônerie militaire coloniale, le genre de services qu'elle rend, la popularité dont elle jouit. Puisse cette éloquente et substantielle plaquette amener à cette belle œuvre les adhésions et les ressources dont elle a si grand besoin ! (*L'Aumônerie militaire coloniale*. Paris, 10, rue de la Chaise, in-8 de 16 p. 4e édition.)

— Vient de paraître le cinquième fascicule du *Bulletin* de la *Bibliothèque et des travaux historiques de la ville de Paris*, publiés sous la direction de M. Marcel Poète, et qui est tout entier consacré au *Catalogue des manuscrits entrés à la Bibliothèque* de 1906 à 1910. Dressé par M. Gabriel Henriot, ce catalogue se termine par une Table analytique de 36 pages sur deux colonnes (Paris, Imprimerie nationale, 1911, in-8 de 208 p.).

— Signalons l'apparition de la deuxième série (1898-1910) de la *Table de « l'Amateur d'autographes »*, rédigée par M. Noël Charavay (Paris, 5, rue de Furstenberg, VIe arr., petit in-8 de 108 p. Prix : 5 fr.). Très bien imprimée sur beau papier, cette table sera bien accueillie par tous les abonnés de cet intéressant périodique et sera utilement consultée par d'autres, travailleurs ou simples curieux.

Anjou. — Doué la Fontaine est une jolie petite ville « à l'avant-garde du progrès », qui, a, parmi ses monuments et ses ruines, des arènes creusées dans la pierre coquillière dont il fut fait tant de sarcophages, jusqu'au XIIe siècle et même après (p. 32-43), des grottes, vraisemblablement habitées dès la haute antiquité, un amphithéâtre, utilisé au moyen âge, pour des représentations scéniques; au XVe siècle et au XVIe, pour des mystères et même au XVIIe siècle pour des spectacles oubliés dès le milieu du XVIIIe siècle (p. 17 à 53). En cette année 1911, devant 4.000 personnes, des artistes de nos grandes scènes lyriques et tragiques sont venues représenter avec succès, *la Fille de Roland*, des ballets, etc., en ce théâtre de « plein air ». C'est à cette occasion que le colonel Picard, président de la Société des sciences et arts du Saumurois, a été prié de publier une intéressante notice historique sur *Doué la Fontaine* (Saumur, Coubard, in-24 de 87 p.). Après une dissertation sur le préhistorique, l'époque gallo-romaine et le moyen âge, laquelle constitue la principale partie critique de l'opuscule, l'auteur a réuni, sous la forme chronologique, et très succinctement, ses minutieuses recherches sur le pays, jusqu'à la guerre de Vendée, jusqu'à la date d'hier. A noter : quelques pages sur l'intendant Foulon, véritable « bienfaiteur » du pays, mais détesté, et on le lui fit bien voir, à la lanterne (p. 56-59), exemple frappant de l'indignité des foules conduites par des haines; des documents probants contre la légende des armées républicaines « en sabots », lesquelles, de l'avis des chefs, étaient, ici, composées de révoltés, de fuyards, de déserteurs (p. 66-70), alors que, peu après, l'odieuse Commission Félix faisait guillotiner, à Doué, onze malheureux suspects, et en fusiller 354. (p. 78). A noter aussi, postérieurement à la Révolution, une curieuse coutume féo-

dale pour les nouveaux mariés (p. 38), etc. Le colonel Picard donne cette notice comme un extrait de l'*Histoire*, qu'il prépare, *du Saumurois*.

Berry. — Jehan Lallemant le jeune, qui fut maire de Bourges en 1510, qui remplit les hautes fonctions de trésorier et receveur général de Languedoc, fut accusé de malversations, tenu en prison pendant deux ans (1535-1537), rétabli bientôt dans sa charge et promu, en 1540, au contrôle général des finances, conserva dans un magnifique livre d'heures le souvenir des tribulations par lesquelles il avait passé. Ce livre d'heures, actuellement à la Bibliothèque royale de La Haye, a été identifié et décrit excellemment par M. P. Gauchery. Dans 13 belles miniatures qui ornent *le Livre d'heures de Jehan Lallemant le jeune, seigneur de Marmagne* (Extrait du 23e volume des *Mémoires de la Société des antiquaires du Centre*. Bourges, imp. de veuve Tardy-Pigelet et fils, 1911, in-8 de 52 p. avec pl.) et qui sont reproduites ici en photographie, le possesseur de l'ouvrage s'est fait représenter avec une haire, ayant avec lui un livre et la croix, et regardant de petits tableaux exécutés avec une grande finesse : l'Annonciation, la Visitation, l'adoration des bergers, etc. Ce volume, qui n'avait pas échappé à l'attention de M. Delisle, est un beau spécimen de l'art du miniaturiste au XVIe siècle et est tout à fait digne du mémoire que lui consacre M. P. Gauchery.

Champagne. — Portant la date de 1907 et annoncé ici en mai 1909 (*Polybiblion*, t. CXV, p. 471), le CXXIe volume de la collection des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* accompagnait alors les volumes CXX et CXXIII de cette collection. Aujourd'hui, nous avons encore, et du même coup, à présenter à nos lecteurs les volumes CXXII et CXXVIII. Le premier paraît, sous la date de 1910, c'est-à-dire trois ans après celui qui, numériquement, le précédait. Nous avions été, d'ailleurs, avertis de ce retard. Ce volume CXXII (Reims, Michaud, 1910, in-8 de 367 p., avec 8 fig. dans le texte) est l'œuvre exclusive de M. Jadart, l'érudit secrétaire général de la compagnie, et de M. Demaison. Il est formé d'une suite du *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims* et a trait au *Canton de Bourgogne*, qui vient après les cantons d'Ay (1892) et de Beine (1900). Les auteurs ont décrit là presque uniquement des églises, avec leur décoration de toute espèce et leur mobilier, sans rien oublier, même les cloches. Seize communes sont ainsi passées en revues, savoir : Bourgogne, Aumenancourt-le-Grand, Pont-Givart, Aumenancourt-le-Petit, Bazancourt, Berméricourt, Boult-sur-Suippe, Brimont, Caurel-lès-Lavannes, Cauroy-lès-Hermenonville, Cormicy, La Neuville-lès-Cormicy, Sapigneul, Courcy, Rocquincourt et Fresnes. Œuvre méritoire à tous égards, artistique, historique et patriotique, notamment. Elle justifie bien la phrase de Schiller mise en tête de l'*Introduction* comme épigraphe : « Attache-toi à la Patrie, à la terre chérie de tes pères : là sont les racines profondes de ta force. » Cette recommandation d'un Allemand devrait bien être méditée par ces malheureux Français égarés qui s'appellent eux-mêmes des « sans-patrie ». — Quant au CXXVIIIe volume (Reims, Michaud, 1911, in-8 de 389 p., avec 5 pl. et 4 fig.), il comprend sept études, divisées en deux sections, savoir : I. *Histoire* : *La Place Royale de Reims*, par M. Charles Sarazin (p. 1-162). Important travail où est retracée l'histoire de cette place au XVIIIe siècle, pendant la Révolution et au XIXe siècle. Il est illustré de cinq belles planches; — *Du Rôle joué par le Danube dans les invasions d'origine scythique*, par M. R. de Bovis (p. 163-222); — *Saint Nicaise, évêque et martyr rémois, son culte à la cathédrale de Reims*, par M. Henri Jadart (p.

223-270, avec 4 fig.); — *Le Clergé paroissial du diocèse de Reims d'après l'enquête de* 1774, par M. l'abbé E. Bouchez (p. 271-310). — II. *Sciences sociales : L'Impôt sur le le revenu dans les différents États de l'Europe (Situation financière de la France)*, par M. Ernest Fréville (p. 311-345); — *Rôle de la femme dans l'assistance publique*, par M. le Dr Colleville (p. 347-357); — *Les Avocats, étude professionnelle*, par M. A. Duval (p. 359-387). — Encore deux beaux et bons volumes à porter à l'actif de l'Académie nationale de Reims.

— Beine est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Reims, qui dès le milieu du IXe siècle dépendait de l'abbaye de Saint-Remi, en partie du moins; car une autre part, qui formait la « seigneurie des écuyers », avait des seigneurs laïques. Les *Documents sur Beine*, que M. Gaston Robert a réunis et qu'il publie au nombre de 11 (extrait du t. CXXIX des *Travaux de l'Académie de Reims*. Reims, Lucien Monce, 1911, in-8 de 49 p.) nous apporte sur les conflits entre la seigneurie ecclésiastique et la seigneurie laïque, sur la commune de Beine (charte communale de décembre 1271), sur les droits ecclésiastiques de Saint-Remi, des renseignements intéressants que M. Robert a fort bien mis en œuvre dans son Introduction.

Franche-Comté. — Depuis le 7 mai 1910, se publie à Paris un journal hebdomadaire illustré ayant pour titre : *La Franche-Comté à Paris* (Paris, Xe, 72, rue du Château-d'Eau. Abonnements: Paris, 5 fr.; départements, 6 fr.; étranger, 7 fr.). Le but poursuivi par son directeur, M. Thomassin, est visiblement de rappeler la petite patrie lointaine aux Séquanais déracinés et fixés sur les rives de la Sequana ou, pour parler de façon plus moderne, aux Comtois devenus Parisiens. En effet, ses rédacteurs se sont appliqués à vulgariser ce qu'offrent de plus particulièrement intéressant le sol et les hommes marquants de la Franche-Comté, surtout les contemporains, bien que plusieurs disparus, récemment ou même depuis des siècles, n'aient pas été oubliés. Les notoriétés et les célébrités du cru, restées au pays natal ou jetées, pour des causes diverses, aux quatre coins de l'horizon, mais principalement à Paris, forment un mélange aussi curieux qu'éclectique : on y rencontre à côté de personnages sympathiques et parfaitement recommandables, d'autres figures qui le sont moins; nous n'insisterons pas autrement sur ce détail. C'est une salade, mais une salade qui ne manque ni de piquant ni de saveur. Notons d'abord, en choisissant un peu arbitrairement, certains articles, gracieusement émaillés de reproductions de sites pittoresques et qui ont trait (histoire et description) à la région s'étendant des Vosges au Jura et à la Saône jusqu'aux fontières de l'Ain : *L'Abbaye de Baume, du* IVe *au* XVIIIe *siècle*, par M. Léon Roy; — *Quingey* et *Arbois*, par M. Émile Fourquet; — *Le Jura et son rôle géographique*, par M. L. R. (M. Léon Roy, sans doute); — *Pontarlier*, par M. Joseph Bailly; — *Le Château de la Motte, à Vesoul*, par M. Lucien Monnier; — *Le Château du Pin*, signé des simples initiales V. F.; — *Dole, l'Eglise Notre-Dame*, par M. Just Fidix (un pseudonyme, probablement, qui nous fait bien un peu soupçonner le véritable nom de l'auteur); — *Les Forêts du Jura*, par M. Émile Fourquet; — *Une Excursion dans le Jura*, par M. Ch. Léger (Ici, ouvrons une parenthèse : M. Charles Léger n'est pas Comtois d'origine; c'est un Parisien... de Meudon ; mais, marié à une Bisontine, il tient à la Franche-Comté par d'autres liens de parenté et il a subi le charme de cette province à ce point qu'il en est devenu mieux qu'un fils adoptif, une sorte d'apôtre allant partout, à Paris, proclamer les beautés, les attirances de son pays d'élection : le cas est assez original pour être souligné. M. Léger est d'ailleurs, comme on va le voir,

l'un des rédacteurs les plus assidus du journal); — *La Vallée de Baume*, par M. L. R.; — *Le Fort de Joux, le Jura et l'abbaye de Cherlieu* (1127-1791), par M. C. V. — *Le Saut du Doubs*, par l'apôtre déjà nommé, M. Ch. Léger; — Passons aux biographies. D'abord les contemporains : *Charles Beauquier, député du Doubs* (article sans signature); — *Edmond Monnot, avocat, président de la société « les Francs-Comtois » à Paris*, par Un Saônois; — *Léon de Tinseau, homme de lettres* (M. de Tinseau est né à Autun, mais ses origines sont incontestablement franc-comtoises) (notice non signée); — *Marc Réville, député du Doubs*, par M. Léon Lods ; — *Eugène Revillout, égyptologue* (notice anonyme); — *Henri Pichon, directeur de l'École pratique* (de la rue de Rivoli) (notice anonyme); — *Louis Pergaud, poète*, par M. Ch. Léger; — *Adolphe Girod, député du Doubs*, par M. J. Bailly; — *Mlle Juliette Courbet*, par M. Ch. Léger; — *Victor du Bled, homme de lettres*, par M. Dvzou (un pseudonyme certain); — *Roger Roux*, par Un Saônois; — *Émile Ratez, compositeur de musique*, par M. Dvzou; — *Gustave Gautherot, professeur à l'Institut catholique de Paris* (notice anonyme); — *Eugène Chaffanel, artiste peintre*, par M. Dvzou; — *Émile Fourquet* (notice signée F. B.); — *Alfred Jeanmougin, artiste peintre*, par Un Saônois; — *Le Colonel Tournier*, par M. Dvzou; — *Mgr Laurent Monnier, évêque de Troyes*, par M. L. R.; — *Alexandre Verdel, poète-cordonnier*, par M. Ch. Léger; — *Armand Bernard, secrétaire général de la préfecture de la Seine*, par M. D. M.; — *Jean Enders, artiste peintre*, par M. Dvzou; — *Mgr de Beauséjour, évêque de Carcassonne*, par Un Luxovien. — Les biographies des Comtois anciens et modernes, entrés dans la postérité, sont généralement beaucoup plus importants. Enregistrons : *Jacques de Molay, grand maître de l'ordre du Temple* (1243-1314) (article signé : V. T.); — *L'Abbé d'Olivet, littérateur et grammairien* (1682-1768), par M. Ch. Léger; — *Bonaventure Abry d'Arcier* (1750-1824), par M. L. R.; — *Antide Janvier* (1751-1835), par M. Léopold Reverchon; — *Les Frères Haag, historiens. Eugène* (1808-1868); *Emile* (1810-1865), par M. Ch. Léger; — *Max Buchon* (1818-1869), par M. Ch. Grandmougin; — *Le Marquis Léonel de Moustier* (1818-1869), par Un Diplomate; — *Xavier Marmier* (1808-1892), par M. V. T.; — *Ferdinand Gaillard* (1834-1887), par M. Léon Roy; — *Rapin intime* (1840-1889), par M. Émile Fourquet; — *Just Becquet, statuaire* (1829-1907), par M. Ch. Léger; — *Alfred Rambaud* (1842-1905), par M. Émile Fourquet; — *Le Lieutenant-colonel Moll* (notice sans signature). Toutes les notices biographiques sont accompagnées de portraits. — Il convient de signaler aussi les deux importants articles suivants : *L'Horlogerie comtoise*, par M. Léopold Reverchon; — *Le Sabotage de nos beaux sites franc-comtois*, par M. Ch. Beauquier, et un troisième, très humoristique, de M. Émile Fourquet : *Le Barreau de mon temps à Besançon*. Tel est ce que l'on peut considérer comme le fond de cette feuille régionaliste; mais, à côté, nous ne devons pas négliger de dire que beaucoup de numéros renferment une chronique spéciale sur *les Francs-Comtois à Paris* et tous une autre chronique des faits grands et petits qui se produisent chaque semaine dans les trois départements de la Franche-Comté et le territoire de Belfort, avec un coup d'œil parfois sur ce qui se passe dans les départements limitrophes. En ce temps où le régionalisme français annonce un réveil puissant, universel, un journal du genre peut contribuer à la diffusion de ce mouvement. Nombre de provinces possèdent dans la capitale des organes analogues, mais pas toujours aussi bien compris ni aussi bien illustrés. Nous leur conseillerons donc d'imiter *la Franche-Comté à Paris*; et, s'ils veulent s'attirer des adhésions nombreuses — cet avis,

s'adresse aussi au journal comtois — d'éviter la dissolvante politique ou même un parti pris trop apparent.

Languedoc. — Nous recevons le 2e semestre de l'année 1911 du *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne*, qui achève le tome XI de cette publication (Narbonne, imp. Caillard, in-8 paginé LXXVII-CVI et 435-560). Là ont trouvé place les travaux suivants : *La Hache des monnaies gauloises*, par M. G. Amardel (p. 435-462); — *Les Sources de l'histoire de Languedoc, d'après les inventaires des archives narbonnaises*, par M. J. Tissier (463-529); et l'*Armorial des évêques d'Alet*, par MM. H. Mullot et H. Sivade (p. 531-557, avec 27 reproductions d'armoiries).

Nivernais. — Le premier fascicule de l'année 1911, qui marche vers sa fin, du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts* vient seulement d'être distribué. L'érudite société commence ainsi le XXIVe volume de sa collection (Nevers, Mazeron, in-8 de 94 p., avec 3 plans et 1 planche). Ce fascicule est ainsi composé : *Les Amognes*, par M. Ch. Cachet (p. 1-32, avec 1 plan;) — *Deux anciens Prieurés nivernais : Moûtiers-en-Glénon et Varennes-en-Glénon*, par M. L.-M. Poussereau (p. 33-60, avec 1 planche et 2 plans); — 1816. *Passage de la duchesse de Berry dans la Nièvre*, par M. E. Duminy (p. 61-81); — *Henri de Flamare*, notice biographique anonyme (p. 82-89); — *Chronique et Mélanges*, par M. de Lespinasse (p. 94). Espérons que les numéros suivants se se feront pas trop longtemps attendre.

Poitou. — M. Gustave Chauvet vient de publier en tirage à part une intéressante plaquette biographique et bibliographique sur le célèbre archéologue poitevin décédé au mois d'avril dernier : *Petites Notes sur le Père Camille de la Croix, S. J., archéologue* (Angoulême, imp. charentaise, 1911, in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*).

Allemagne. — La *Zeitschrift für osteuropäische Geschichte* (Berlin, Reimer, trimestrielle ; 25 fr. par an), qui paraîtra à partir du 1er octobre, sous la direction de MM. Theodor Schlemann, Otto Hötzsch, Leopold Karl Goetz et Hans Uebenberger, répond à un véritable besoin, en centralisant les efforts des érudits de plus en plus nombreux qui s'occupent de l'histoire de l'Europe orientale et en mettant ceux qui ne connaissent pas les langues slaves au courant des publications, souvent fort importantes, faites dans ces langues. La partie bibliographique (liste de livres nouveaux, revue des périodiques, analyses, souvent faites par les auteurs mêmes des récentes publications) s'annonce comme devant être particulièrement soignée. Une chronique donnera l'état des recherches sur telle ou telle question et précisera ce qu'il reste à faire. Des essais originaux, en français ou en allemand, seront signés des érudits les plus notables, parmi lesquels nous signalerons seulement notre éminent collaborateur le P. Pierling et M. Louis Léger, professeur au Collège de France.

Italie. — M. E. Rignano a fait tirer à part de la *Scientia* le travail qu'il a donné à cette publication sous le titre : *Le Phénomène religieux* (Paris, Alcan, in-8 de 30 p.), lequel est une explication matérialiste de l'origine des religions. Elles ne sont, au début, que l'animisme exploité par les vainqueurs et accepté par les vaincus. Les uns, pour consolider leur triomphe et l'organiser supposèrent qu'ils avaient été aidés dans la lutte par des forces invisibles, terribles; les autres sentirent que pour échapper à la mort et rester en paix, il fallait apaiser ses êtres invisibles qui les frappaient. On reconnaît

la vieille théorie de Lucrèce : c'est la crainte qui a fait les dieux. Aussi, conclut l'auteur, les religions s'en vont parce que le besoin de protection, de règle, d'ordre auquel elles répondaient se trouve maintenant satisfait par des moyens nouveaux. La science a remplacé les forces invisibles par les lois, l'opinion publique indique et soutient la moralité, la civilisation écarte la guerre. La religion n'est plus qu'un sentiment vague qui demeurera longtemps chez l'individu, mais disparait peu à peu de la société. En somme cet article n'est guère nouveau ni important.

États-Unis. — La Smithsonian Institution, chargée du Museum national des États-Unis, vient de publier le vol. 13, Part 9 des *Contributions from the United States national herbarium* (*Studies of Mexican and Central, American Plants*, n° 7, by J. N. Rose. Washington, Government printing Office, 1911, in-8, paginé x-291-312, illustré de nombreuses photogravures hors texte). Ce numéro est consacré aux plantes découvertes par le Dr J. N. Rose dans son septième voyage botanique au Mexique. M. le Dr Rose donne une description de 24 espèces nouvelles de crassulacées, dont plusieurs offrent un grand intérêt au point de vue horticole. Citons : *Echeveria crenulata*, *E. Holwayi*, *E. gloriosa*. Deux espèces sont ajoutées au genre *Urbinia*. Une de celles-ci, l'*Urbinia purpusii*, est une plante curieuse qui mérite une place dans les belles collections de plantes grasses.

Publications nouvelles. — *La Forêt, son rôle dans la nature et les sociétés*, par A. Jacquot (in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *L'Année forestière* (1910). *Actualités de la science des forêts*, par L. Chancerel (in-12, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Œuvres inconnues de J. Racine, découvertes à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*, par l'abbé J. Bonnet. *Poèmes sacrés* (gr. in-8, Auch, bureaux de l'Archevêché). — *Sous les hêtres de l'Est*, par G. de Pimodan (petit in-8, Messein). — *Edelweiss et goémons*, par J. Plémeur (in-18, Figuière). — *Le Livre de l'aimée, suivie des Heures troubles*, par H. Duroch (in-18, Figuière). — *Rudimenta linguae hebraicae*, scripserunt Dr. C. H. Vosen et Dr. F. Kaulen. Nona editio quam recognovit et auxit prof. I. Schumacher (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Le Court-Circuit*, par J. de Coulomb (in-12, H. Gautier). — *L'Enfant de l'Épave*, par E. Lagrillière-Beauclerc (in-16, Paclot). — *Gaultier-Garguille, comédien de l'Hôtel de Bourgogne*, notice d'après des documents par E. Magne, suivie des *Chansons de Gaultier-Garguille* et de *la Farce de Perrine* (petit in-8, Louis-Michaud). — *Études de géographie physique sur le canton de Fribourg* (in-8, Fribourg (Suisse), imp. Fragnière). — *La Bataille de Frœschwiller. Les Préliminaires, les incertitudes, l'événement*, par A. de Metz Noblat (in-8, Paris et Nancy, Berger-Levrault). — *Le Maroc, notice économique*, par C. René-Leclerc (in-8, Geuthner). — *The Dutch Republic and the american Revolution*, by F. Edler (gr. in-8, Baltimore, The Johns Hopkins Press). — *La Cooperación de Mexico en la independencia de Centro America*, por el general V. Filisola (petit in-8, Mexico, Vda. Bouret).

Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

ROMANS DIVERS. — 1. *Mon Filleul*, par HENRI LAVEDAN. Paris, Lafitte, s. d., in-16 de 209 pages, 3 fr. 50. — 2. *Le Destin de Sabine*, par J. DE CRANPHORE. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 278 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Carnet d'un stagiaire, scènes de la vie judiciaire*, par HENRY BORDEAUX. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de IX-370 p., 3 fr. 50. — 4. *La Première Empreinte*, par GEORGES DENOINVILLE Paris, Jouve, 1911, in-16 de 298 p., 3 fr. 50. — 5. *Mes Gibernes*, par le capitaine FABIEN MOUGENOT. Paris, Messein, s. d., in-12 de 270 p., 3 fr. 50.— 6. *Le Fleuve éternel*, par ANDRÉ DAVERNE. Paris, Sansot, 1911, in-18 de 440 p., 3 fr. 50. — 7. *Titine, la mystique amoureuse*, par ALEXANDRE BONNEL. Paris, Daragon, s. d., in-12 de 245 p., 3 fr. 50. — 8. *Un Aviateur*, par VALENTIN MANDELSTAMM. Paris, Lafitte, s. d., in-8 à 2 colonnes, de 123 p.; illustrations de Koister, 0 fr. 95. — 9. *La Jeunesse de Sappho*, par JEAN REDNI. Paris, Glomeau, s. d., in-16 de 105 p., 3 fr. 50. — 10. *Charles Gaubert anarchiste*, par EUGÈNE MARTHA. Paris, Grasset, 1911, in-16 de 258 p., 3 fr. 50.

ROMANS DE FEMMES. — 11. *La Leçon des jours, histoire particulière d'une jeune femme*, par L. ESPINASSE-MONGENET. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 318 p., 3 fr. 50. — 12. *En Secret*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 373 p., 3 fr. 50.

ROMANS ÉTRANGERS. — 13. *Derniers Mystères et Aventures*, par ARTHUR CONAN DOYLE; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1911, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 14. *La Bataille de Sedgemoor*, par ARTHUR CONAN DOYLE; trad. de l'anglais par ALBERT SAVINE. Paris, Stock, 1911, in-18 de 297 p., 3 fr. 50. — 15. *Les Chaînes d'or*, par M. A. FLEMING; trad. de l'anglais par YORICK BERNARD-DEROSNE. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 306 p., 1 fr. — 16. *Chita. Un Souvenir de l'Ile Dernière*, par LAFCADIO HEARN; trad. de l'anglais par MARC LOGÉ. Paris, Mercure de France, 1911, in-18 de 219 p., 3 fr. 50. — 17. *Diane Mallory*, par Mrs. HUMPHRY WARD; trad. de l'anglais par MARC FLICHE. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 443 p., 3 fr. 50. — 18. *Baï Gagno, le Tartarin bulgare*, par ALEKO CONSTANTINOV; trad. du bulgare par MATEI GEORGUIEV et JEAN JAGERSCHMIDT. Paris, Leroux, 1911, in-16 de XX-245 p., 3 fr. 50.

ROMANS DIVERS.—1. — *Mon Filleul* est le filleul de M. Lavedan, ou de son prête-nom. C'est un jeune homme à la mode. Le parrain a des idées d'autrefois. Les dialogues qui s'engagent entre eux, et qui composent tout le livre, expriment le différend entre les idées d'autrefois et la mode. Rien n'est si vague que ces deux mots; cependant je ne saurais définir le livre plus précisément. Il faut le dire avec tous les égards que méritent les talents et la renommée de M. Lavedan : rien n'est si indigent que le fond d'idées de l'ouvrage. Le bagage du parrain est un conservatisme vague, incertain, incolore et niais; la révolte du filleul exprime un parisianisme badaud : le style dont on peint l'un et l'autre étale, pour ce fade sujet, des complaisances inouïes ; l'auteur s'émerveille à la fois de la hardiesse du jeune et de la sagesse du vieux, en sorte que ce déchet d'idées nous apparaît confit dans un snobisme énorme. M. Lavedan a d'autres illusions. Il sait comment on morigène la jeunesse, il connaît le moyen de la faire se corriger : ce moyen est

de quitter les antiques réprimandes, de dire comme elle, et de glisser en sourdine de petites restrictions anodines, qui la forcent à réfléchir, et peu à peu la mènent à se mieux connaître. On connaît ce ton de réformateur de la pédagogie commune; on le connaît depuis assez longtemps, pour s'étonner de le voir produire comme une ingénieuse nouveauté. Il remonte à l'*Émile*. Il a donné sa mesure dans toutes les décadences subies par la société française, depuis cinquante ans qu'on a fait effort pour le faire passer dans les mœurs. M. Lavedan aura beau dire, on ne soumet les hommes que par le prestige. Ce prestige peut être l'effet soit de la force, soit de l'ascendant moral : quelque raisonnement peut s'y joindre; mais il est contre la nature de prétendre y atteindre par le raisonnement seul. L'autorité ne se conquiert pas en discutaillant; de plus elle est formellement exclue par des commencements de ce genre : « Cette tutelle... — Ce ne sera pas une tutelle. — Cette surveillance. — Non plus. — Ce contrôle. — Pas davantage. — Qu'est-ce donc que ce sera? — Une simple conversation, une amicale causerie que nous aurons, si tu le veux, une fois par semaine, une fois par mois : le premier dimanche.— Une messe civile ! Un Berlitz de morale en douze leçons. » Voici l'entrée en matière d'une leçon : « Le menu de la séance. — Je ne sais pas. Je n'ai rien préparé. — En ce cas,je n'ai qu'à me bien tenir.— Et cependant...— Ah ! voilà déjà le hors-d'œuvre ! — Tu peux dire l'entrée. — Servez-moi. Je tends mon assiette. » Dans la réalité on peut deviner à quoi ce marivaudage conduirait. A bâiller follement et à ne plus revenir. M. Lavedan a la prétention qu'il mène à d'utiles amendements. Mais un soupçon de vraisemblance n'est sauvé qu'à cause de l'extrême bassesse des enseignements dont il s'amuse. « Oh ! mon parrain, dit le filleul, vous aussi vous allez faire votre Lisette et me célébrer l'âge d'or de vos vingts ans ! » C'est cela, et ce mot pourrait être mis en épigraphe. Ainsi cette médiocrité de but s'ajuste tant bien que mal à ce point de départ farceur. Par moment on pense à *l'Habit vert* d'Augier, et à toute la nostalgie épicière des comédies de 1840. Des gens qui n'avaient pas de principes, qui ne voulaient pas en avoir, puisaient là-dedans un petit air respectable. Deux mots en montreront le creux : « A votre âge, dit le parrain, nous étions de bons petits, naturels, expansifs et enthousiastes... On s'arrêtait aux devantures à regarder les photographies des grands hommes *et des petites femmes*... — M. Taine? — Mais oui. *Et puis Florette des Variétés. On les aimait bien tous les deux*... « Je laisse le fond, je ne prends que la méthode. Est-ce là ce que M. Lavedan propose comme le ton de l'exhortation utile ? Je lui conseille d'éprouver l'effet de cette pitrerie et de cette bassesse ! En revanche cet étonnant parrain ne prend pas les automobiles, il va en fiacre. On

se creuse la tête à se demander ce qu'il peut y avoir de respectable à prendre un fiacre, ce qu'il peut y avoir de « moderne » à préférer ce qui va plus vite. Il me semble que cela est très ancien. Au temps de Brunehaut déjà, on préférait de deux chars celui qui roulait le mieux. S'il y avait quelque chose de moderne, ce serait l'absurdité de vanter ce qui est incommode parce qu'il n'est plus, et cette geignerie sentimentale, qui se prend pour l'amour de l'ordre et de la vertu. On n'en finirait pas. Cette fausseté perpétuelle court par tout le livre et le rend insupportable. Sur les femmes, en particulier, l'auteur introduit une certaine vieille dame raisonneuse, qui joue la Polonaise de Chopin et sollicite les confidences. Cette vieille relaie le parrain pendant une séance. Quand il rentre le jeune homme dit : « Déjà ! » Le temps ne lui a pas duré. C'est beaucoup de complaisance de la part de l'auteur pour son invention! Le lecteur en aura certainement moins. La religion et le patriotisme ont des chapitres séparés. Celui de la religion est tout à fait dans le ton du Dieu des bonnes gens de Béranger. Que c'est usé ! que c'est vieux ! que c'est terne et insipide ! Cependant M. Lavedan passe pour entraîné.

2. — Un sujet aussi libre que celui de Manon Lescaut, imaginé dans le cadre de Tunis, conté dans le style rapide du dix-huitième siècle sans pathos, sans amphigouri, avec une note de passion fine et profonde, et quelques descriptions brèves et lumineuses, ferait du *Destin de Sabine* un ouvrage littérairement presque parfait, si M. J. de Cranphere n'y avait joint quelques traits obscènes. Je ne sais pourquoi. L'auteur a beaucoup de goût; cependant on le voit broncher ignoblement dans cette ornière. L'histoire est celle d'une demi courtisane dont s'éprend un homme de quarante ans, et qui répond à son amour par un attachement imprévu et touchant. L'originalité du livre est que cet amour ne brûle point tout à coup et ne fait figure longtemps que d'un goût passager. Mais des liens de cœur se forment, une sympathie de plus en plus profonde, un attrait de conversation, car cette femme sort de bon lieu, mènent les choses au point de faire souhaiter un mariage. Ce progrès est marqué avec infiniment de délicatesse et de nuances; la circonstance d'une absence et d'une rechute dans un ancien caprice, d'abord combattue, puis regrettée, en presse les étapes fatales. Le récit se termine par la mort de la jeune femme déjà malade, et que brise soudain l'émotion causée par le mot d'épouse. Voici un exemple des descriptions : « Sous les duretés du soleil, aux heures ardentes du jour, *le pays se repliait sur lui-même.* Les voix de la mer étaient moins fortes, les couleurs moins prononcées, et sur les terres, une onde blanchâtre se posait, comme une gaze dont la terre s'enveloppait pour sommeiller. Dans l'après-midi la nature se réveillait; tout reprenait son animation, jusqu'au moment où le

soleil rasant l'horizon, jetait sur le monde un manteau de pourpre. Alors la mer se teintait à son tour et le ciel prenait des colorations épaisses évoquant des lourdeurs d'orage. » Tous les gens de goût trouveront cela beaucoup supérieur à du Pierre Loti. Voici un exemple des analyses sentimentales : « Sabine percevait le mal et le bien qui était en moi, mais son âme endolorie n'était plus un terrain propice au développement d'une nouvelle passion. Elle me fit la meilleure part qu'elle pouvait après toutes ses désillusions... Quelquefois j'essayais des interrogations. Je lui demandais de quelle nature était son affection pour moi... Je montrais une stupidité remarquable : l'amour ne se sollicite pas, il s'impose... Dans ces occasions, Sabine me regardait avec de bons yeux attendris, et j'y lisais ceci : « Pauvre ami, tu es toute mon affection, mais le bagage est mince. Je ne puis jouer la comédie de la passion ; je t'aime autant que je puis aimer maintenant. Je voudrais que cela te satisfît. » Le style n'est pas châtié ; on y trouve du commun de l'abstrait et du cliché ; mais il a le mouvement et le trait, et, chaque fois que la pensée ou le sentiment est fort, la précision. L'auteur trouvera bon qu'on lui reproche d'avoir parlé deux fois de *calvaire* pour peindre les souffrances de Sabine. Cela est parfaitement choquant.

3. — Un certain nombre des anecdotes qui composent *le Carnet d'un stagiaire* se rattachent peu à l'exercice de la justice. Le lecteur n'en tiendra pas rigueur à M. Henry Bordeaux si, comme je pense, ces anecdotes lui plaisent. Il ne sera pas trop exigeant sur la justification du titre. Celle du rat de Palais est au cœur du sujet. On nous y présente le type du paysan que des procès incessants ont rendu aussi habile à la chicane qu'un vieux procureur « On l'assignait, on le citait, on multipliait contre lui les actes à conclusion Tout le personnel judiciaire s'esclaffait en l'apercevant au fond de la salle, joyeux de sa notoriété et frétillant comme un poisson dans une rivière, souriant aux magistrats qui le condamnaient, serrant la main aux hommes de loi qui le traquaient, pardonnant en bloc les poursuites qui composaient sa distraction et sa gloire. » De l'audace avec cela. On le saisit, il cogne, et fait quinze jours de prison, grâce à l'indulgence des juges. « On m'a tout pris, dit-il, je ne plaiderai plus. » Mais il ne quitte pas les audiences. Il y a sa place. M. Bordeaux s'est souvenu, en terminant, de nos vieux conteurs : « Je viens de recevoir mon curé, dit le plaideur, il m'a dit que j'allais comparaître *devant le tribunal* de Dieu. » D'autres histoires sont celles du témoin de campagne, qui se croit déshonoré pour être cité seulement ; de ceux qui veulent faire enfermer leur père parce qu'il a mis au monde deux jumeaux dans un âge qui leur garantissait un héritage intact, etc. *Les Feux du soir* sont l'histoire d'un homme, noble et soldat, que la crapule dégrade, et chez qui

ne survit d'autre honneur que celui qu'il met dans son fils, qu'il songe d'abord à assigner en paiement de pension alimentaire, qu'il laisse aller cependant pour éviter l'éclat. Cet honneur, à la fin, n'est pour lui qu'en un point : « Si vous l'aviez vu à cheval ! » dit-il.

4. — Rien n'est si commun de pensée, de sentiment et de style que *la Première Empreinte*, de M. Georges Denoinville. Le roman est sans mœurs avec ingénuité, la phrase est un amphigouri. Je vais donner l'exemple de l'un et de l'autre à la fois : « Meg repoussa d'abord toute idée d'obéir à Jean des Aulnes comme à un démon tentateur, qui l'*incitait* à *briser* brutalement *avec tous les scrupules* de sa conscience et à ternir ces dix années de liaison avec Georges, *où* elle pouvait se vanter d'avoir été la plus honnête des femmes et mérité d'être *considérée au même titre* que les plus vertueuses parmi les épouses, elle, dont le mariage, que Georges, maintenant *à la merci d'un étouffement*, était bien loin de songer à réaliser, eût *sanctionné légalement* son mérite et l'eût entourée de toute la considération qu'une pareille *situation* crée aux yeux du monde. » Georges est un peintre. Cette circonstance fait un prétexte à nous parler de cette carrière en style de *Tout-Paris* du *Gaulois*. Les idées de l'auteur sur l'art paraissent aussi quand Georges meurt. « Ne pleurez plus, dit le médecin, il a fini de souffrir et il est digne plus que jamais ainsi *du pinceau du Titi n.* » Il faut savoir que Meg vient de se précipiter dans la chambre du mourant et que « prenant une de ses mains, elle y colla ses lèvres avec *sauvagerie*. » L'auteur n'est pas un débutant, il a derrière lui une longue carrière. Il dédie ce livre à M. Geffroy.

5. — *Mes Gibernes*, par le capitaine Mougenot, sont une série de récits dont la vie militaire fait le fond. L'esprit militaire n'y règne pas moins, et d'une manière très agréable. La plus touchante est celle de *l'Illettré*, qui, malade à l'hôpital de l'armée, meurt de douleur de la mort de sa promise, annoncée dans une lettre qu'on lui a apprise à lire. C'est vif, bien découpé, dramatiquement conté. Ailleurs, il y a des traits de ce genre. Un cuirassier tente de se pendre. Le capitaine le trouve à l'infirmerie : « Pourquoi as-tu fait ça ? Le mal du pays ? Il fit non de la tête.— Ta promise te trompe? Il commença à sourire. — Alors quoi? réponds donc, andouille. — Voilà, c'est rapport que je dois quatre francs nonante à Gillain. » D'un autre point de vue, il faut recommander *Biribi*, un article sur les compagnies de discipline qui est le bon sens et la raison même.

6. — Pourquoi *le Fleuve éternel* ? Parce que, selon Héraclite, tout ne cesse de changer. Cependant éternité signifie constance. Tout le style de M. André Daverne est ainsi. C'est un à peu près perpétuel. Il dit « offusquer » pour *offenser*. Il croit que Marton (qu'il écrit *Marthon*) est masculin. Mais non. Louison, Goton, Manon sont

des terminaisons féminines. On dit *ma petite Marton*, et non *mon petit Marthon*. L'autre caractère de ce style, le voici : « Éveline se trouvait précisément à cette époque de renouveau physiologique, sur lequel toute action produit une réaction décuple. Crise presque insensible pour *les filles normales*, douloureuse et grave pour les sujets à tare névropathique. » L'histoire ainsi contée est celle d'un jeune homme, d'abord *misogame* (c'est le mot de l'auteur), qui se décide au mariage, et perd sa fiancée pour une fredaine que de mal intentionnés lui font commettre. Une psychologie tout à fait imparfaite donne à cette dureté de dénouement un fâcheux aspect d'arbitraire. Un mot. L'auteur touche chemin fâisant (et de quelle manière) à la littérature et à l'histoire. Il se permet d'écrire que les finances françaises étaient « au pillage » sous Louis XV. Vraiment ! Les finances du contrôleur Orry ! Sait-il de quoi il parle ?

7. — *Titine* est une extravagante histoire de fille de ferme, débauchée par un paysan, chassée par le maître et perdue dans Paris, qui revient à la vertu par je ne sais quel chemin de mysticisme. Ce mysticisme ressemble à la sainteté comme les apothéoses du théâtre de la foire au lever du soleil. On croit comprendre que c'en est la laïcisation suivant des formules médicales. L'ouvrage de M. Alexandre Bonnel n'est pas sans talent; quelques traits vigoureux sortent çà et là dans l'absurdité de la fable. Le chapitre des mœurs y est traité avec sans-gêne et brutalité. L'héroïne meurt fort heureusement, pour permettre au paysan, qui se prépare à l'épouser, un mariage moins mystique et plus raisonnable.

8. — Dans « l'Idéal Bibliothèque » de la librairie Laffitte, paraît cette fois *Un Aviateur*. Il est difficile de dire à quel point l'auteur, M. Valentin Mandelstamm, écrit mal. C'est un mélange de termes abstraits, de néologismes et de prétentieux amphigouri. La fable est à l'avenant; le prestige de l'aéroplane fait le plus clair des mérites du livre.

9. — *La Jeunesse de Sappho*, de M. Jean Redni, est une réédition de la légende de la célèbre femme poète de Lesbos. Le titre contient une faute contre la langue française, qui a toujours écrit *Sapho*, et le tissu du livre n'est guère grec. Ce genre est difficile. Courier y a réussi, et un peu moins M. Anatole France; on saura gré à l'auteur, tout au moins d'avoir évité les affectations de Leconte de Lisle.

10. — *Charles Gaubert anarchiste* est le nom d'un livre de M. Eugène Martha, où l'on voit la révolte sanguinaire en action. Il y a des détails bien inventés, mais trop de complications dans les intrigues rivales. Un trait saillant est la résolution, froidement méditée, de détruire l'art, comme le tyran le plus subtil de la liberté de l'individu, le bien le plus essentiel de la société, c'est-à-dire de l'esclavage. Seu-

ement l'idée de consommer cette destruction en brûlant le Louvre est un peu naïve. Est-ce qu'il n'y a de belles choses et d'œuvres d'art qu'au Louvre? C'est un bien curieux témoignage de la place exagérée tenue par les musées dans l'esthétique contemporaine.

Romans de femmes. — 11. — L'histoire sentimentale de Mme d'Arbel, terminée par une confession, fait le sujet de *la Leçon des jours*, de M. L. Espinasse-Mongenet. La scène est en Savoie et fournit de beaux points de vue. La peinture des sentiments est souvent touchante. L'auteur mêle beaucoup de littérature : *La Princesse de Clèves*, *les Confessions*, *le Journal* d'Eugénie de Guérin. Quelques détails de style veulent être corrigés. L'*orée* signifie le *bord*, non l'*entrée*; *à l'orée* du village est au *bord* du village, et *amenuisé* ne signifie rien.

12. — *En Secret*. Évelyne garde la connaissance de l'indignité commise par Raoul, qui s'est approprié un billet de loterie gagnant appartenant à la pauvre fille. C'est qu'elle l'aime. L'autre, avec cet argent, épouse une femme indigne, qui divorce et se remarie. Raoul mourant avoue ce crime, qu'Evelyne pardonne. Il meurt sans avoir connu l'amour de la pauvre fille. Il y a beaucoup d'émotion dans ce livre de Mme Mary Floran, et un vrai sentiment de ces retours des choses par où, dès ici-bas, le mal est puni, pendant que Dieu et le sentiment du bien accompli suffisent à la récompense des bons.

Romans étrangeps. — 13. — Un ouvrier, licencié par le chômage, quitte l'Angleterre pour le Canada. Sa fiancée doit l'y rejoindre, mais il ne donne pas de nouvelles. La malheureuse l'attend toute sa vie. On le croit infidèle : point. Un coup reçu sur la tête dans un combat livré contre des voleurs lui a fait perdre la mémoire. Ville natale et fiancée ont été oubliées. Cependant il travaille et s'enrichit. Un voyage qu'il fait en Angleterre, qui le met en contact avec son pays, est cause de se rappeler subitement tout le passé. Il cherche sa fiancée, la trouve. Tous deux sont vieux ; ils s'épousent cependant. Tel est le genre des récits mis par M. Conan Doyle dans *Derniers Mystères et Aventures*. Cela n'est guère moins forcé que nos romans feuilletons; le ton bizarre de l'invention y ajoute je ne sais quoi d'ingrat et de désobligeant. Le brin de philosophie qu'on trouve relève peu le mérite de l'ouvrage.

14. — Du même auteur, *la Bataille de Sedgemoo* nous ramène à l'histoire des *Recrues de Monmouth* et du *Capitaine Micah Clarke*. Les qualités et les défauts sont les mêmes que dans ces deux ouvrages. C'était tout à l'heure Ponson du Terrail, maintenant c'est Dumas, mais l'un et l'autre dans un degré meilleur avec plus de nerf et de tenue.

15. — Une idylle traversée de cauchemars et côtoyant un sacri-

fice, tel est le mélange excessivement anglais dont sont composées *les Chaînes d'or* de M. A. Fleming. Il y a plus d'aventures que de substance et le style est bien terne dans ces traductions. Tel quel, avec ses alternatives et son dénouement heureux, le livre fera passer quelques heures désœuvrées.

16. — *Chita* n'est presque qu'une suite de paysages : paysages tropicaux, du milieu desquels sort la peinture affreuse du cataclysme qui submergea *l'Ile Dernière*, près de la Nouvelle-Orléans, en 1856. A cette inondation survit une petite fille, que des pêcheurs espagnols élèvent et que son père ne retrouve plus tard que pour mourir. La traduction de M. Marc Logé semble bonne. Il faut donc que l'exagération du style appartienne à M. Lafcadio Hearn, l'auteur. C'est un tintammare assourdissant, d'où sortent, il faut l'avouer, des effets d'horreur ; mais quelle usure de la faculté de sentir et même de la simple attention ! Le livre finit dans l'apathie et l'indifférence du lecteur. Cela fâche d'autant plus, qu'on sent qu'il n'eût fallu qu'un peu de discrétion, de proportion et de mesure pour tirer les plus grands effets de toute cette matière.

17. — La touchante histoire de *Diane Mallory*, Anglaise longtemps écartée de son pays, charmée de le voir et de le connaître, éprise d'amour pour Olivier, qu'elle n'épouse que pour le voir mourir, tel est le roman qui, sous le nom de Mrs. Humphry Ward, traduit M. Marc Fliche, paraît dans la collection à la rose. La traduction, comme il arrive quand il s'agit d'anglais, est meilleure que de coutume, et l'on prendra plaisir à cet ouvrage, où deux femmes ont collaboré avec un très réel bonheur.

18. — *Baï Gagno* est chez les Bulgares une sorte de jocrisse à faire rire, paysan naïf et madré, dont feu Constantinov a raconté les aventures à Vienne, à Pétersbourg, à Prague et en quelques endroits, où son sans-gêne et sa naïveté ne manquent pas de heurter plaisamment les mœurs des villes. Il se peut que, dans l'original, ces histoires aient du sel ; dans la traduction, elles n'en ont guère. Le vêtement du langage ôté, toutes ces saillies ne sont pas plus bulgares que bas-bretonnes, et, quant à l'invention, elle n'en est pas bien fine. On aura peu confiance dans l'habileté de la traduction qui s'alimente des mots *siroter*, *blaguer*, *épatant*, *un type*, *galette*, etc. Quel que soit le bulgare original, il y avait certainement moyen de mieux traduire; que dire nous sommes assurés d'avance qu'un paysan des environs de Sophia n'use de l'équivalent d'aucun de ces termes poussés dans les faubourgs des villes, ou éclos de l'argot des écoles. Le plus curieux du livre est dans les Préfaces, l'une de M. Léger sur la Renaissance bulgare, l'autre des traducteurs sur Constantinov.

L. Dimier.

BEAUX-ARTS

1. *Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. Italie du nord*, par Corrado Ricci. Paris, Hachette, 1911, in-16 de IV-367 p., avec 629 fig. et 4 pl. en couleurs, relié toile, 7 fr. 50. — 2. *Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. La France*, par Louis Hourticq. Paris, Hachette, 1911, in-16 de XVI-476 p., avec 945 fig. et 4 pl. en couleurs, relié toile, 7 fr. 50. — 3. *Collection des classiques de l'art. Titien, l'œuvre du maître.* Paris, Hachette, 1911, in-4 de XXXVIII-282 p., illustré de 284 grav., relié toile, 12 fr. — 4. *Collection des classiques de l'art. Fra Angelico de Fiesole, l'œuvre du maître.* Paris, Hachette, 1911, in-8 de XXXVIII-254 p., illustré de 327 grav., relié toile, 12 fr. — 5. *Les Grands Artistes. Botticelli*, par René Schneider. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 6. *Les Grands Artistes. David Téniers*, par Roger Peyre. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 7. *Les Grands Artistes. D. G. Rossetti et les Préraphaélites anglais*, par Gabriel Mourey. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 8. *Les Grands Artistes. Théodore Rousseau*, par Prosper Dorbec. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 128 p., avec 24 grav., 2 fr. 50. — 9. *Les Maîtres de l'art. Martin Schongauer et l'Art du Haut-Rhin au XVe siècle*, par André Girodie. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 de 250 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 10. *Les Maîtres de l'art. Le Bernin*, par Marcel Reymond. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-8 de 204 p., avec 24 grav., 3 fr. 50. — 11. *Anthologie d'art français. La Peinture, XIXe siècle*, par Charles Saunier. Paris, Larousse, s. d., 2 vol. in-8 de XVI et XXIV p., avec 240 grav., 7 fr. — 12. *Eugène Carrière. Essai de biographie psychologique*, par Gabriel Séailles. Paris, Colin, 1911, in-18 de VIII-273 p., avec 8 grav., 3 fr. 50. — 13. *L'Art français au temps de Louis XIV* (1661-1690), par Henry Lemonnier. Paris, Hachette, 1911, in-16 de X-354 p., avec 35 grav., 3 fr. 50. — 14. *Le Miroir de la vie. Essais sur l'évolution esthétique*, 2e série, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1909, in-16 de X-234 p., avec 35 grav., 3 fr. 50. — 15. *Études d'histoire et d'art*, par Émile Bertaux. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 255 p., avec 33 grav., 3 fr. 50. — 16. *Saint François d'Assise et Savonarole, inspirateurs de l'art italien*, par Georges Lafenestre. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 301 p., 3 fr. 50. — 17. *Petites Villes d'Italie. III. Abruzzes, Pouille, Campanie*, par André Maurel. Paris, Hachette, 1910, in-12 de 299 p., 3 fr. 50. — 18. *Petites Villes d'Italie. IV. Calabre, Sicile*, par André Maurel. Paris, Hachette, 1911, in-12 de 349 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Esthétique des villes*, par Émile Magne. Paris, Mercure de France, 1908, in-12 de 351 p., 3 fr. 50.

1, 2.— La série de précieux manuels destinés à former une *Histoire générale de l'art*, que la librairie Hachette, d'accord avec les plus grands éditeurs de l'étranger, a commencé de nous donner l'année dernière, se continue, cette année, par deux volumes, l'un sur *l'Italie du nord*, l'autre sur *la France*. — M. Corrado Ricci, le savant directeur des Antiquités et des Beaux-Arts de Rome, était tout désigné pour nous faire connaître les innombrables richesses d'art d'une région où il a réorganisé les Musées et dirigé la restauration des plus célèbres monuments : Ravenne, Venise, Milan, Bologne, lui sont également redevables. Vénétie, Lombardie, Piémont, Ligurie, Émilie nous révèlent leurs trésors d'architecture, de sculpture, de peinture; la Toscane et l'Ombrie sont réservées à un manuel spécial. — Quant à la France, elle est toute entière résumée en un volume, vrai chef-d'œuvre de texte et d'images, où les éditeurs ont été aidés à merveille par l'érudition éloquemment condensée de M. Louis Hourticq. Les gravures minuscules dont toutes les pages sont fleuries — il y en a près

d'un millier — sont prodigieuses de finesse et de netteté; la suavité d'un Watteau ou d'un Corot y transparaît aussi bien que s'y accusent les lignes pures des églises romanes et gothiques. C'est, dans le format le plus maniable, sous l'élégance du cartonnage vert et or, à la fois tout un musée d'images, et tout un enseignement ingénieux, méthodique et fortement suggestif.

3, 4. — La nouvelle *Collection des classiques de l'art*, dont le *Polybiblion* a parlé à plusieurs reprises, est destinée à rendre d'immenses services à une infinité d'étudiants, d'artistes et d'amateurs; en reproduisant par la photogravure toutes les œuvres des maîtres célèbres, elle rend on ne peut plus faciles des travaux qui exigeaient autrefois de coûteux achats, souvent très compliqués, sinon impossibles; elle devient le complément indispensable des grandes histoires de l'art. Déjà nous avons eu Dürer, Raphaël, Michel-Ange, Mantegna; voici *Titien* et *Fra Angelico*, deux génies si opposés qu'il semble étrange de les nommer ensemble : le maître de la peinture sensuelle et le maître de la peinture mystique. L'étude sur Titien dont M. Lafenestre a récemment publié, dans la même librairie Hachette, une édition soigneusement remaniée, permet de suivre d'année en année, au long de cet album, le merveilleux artiste dans sa production éblouissante et infatigable : tableaux de sainteté, de mythologie ou même plus simplement de volupté, batailles, paysages, portraits enfin, les plus étonnants, les plus expressifs des portraits, tout est là sous nos yeux, fidèlement reproduit en blanc et noir, tous ces chefs-d'œuvre de la couleur dont se sont inspirés, à côté des plus illustres vénitiens, Tintoret, Véronèse, Tiepolo, les grands coloristes de tous les pays, de Rubens et de Van Dyck à Poussin et à Watteau, de Velasquez et de Murillo à Reynolds et à Gainsborough. — Toute autre a été l'influence du doux peintre créateur de figures si célestes que ses contemporains eux-mêmes l'ont nommé l'Angelico. Plusieurs biographies nous ont été données de lui, dont la meilleure est assurément celle que M. Henry Cochin a rédigée pour la collection des « Saints » ; mais, pour faire bien connaître les élans d'une âme pure et joyeuse qui semble vivre dans la Jérusalem céleste, rien ne vaut ce magnifique album d'images. C'est la première fois que sont reproduits dans leurs moindres détails tant de tableaux suaves comme des effusions saintes, Annonciations, Couronnements de la Vierge, scènes du Paradis, que toutes les fresques si émouvantes, si dramatiques, qui décorent les cellules du couvent de Saint-Marc à Florence et, à Rome, au Vatican, la précieuse petite chapelle de Nicolas V, se déroulent sous nos yeux sans un arrêt, sans une lacune, comme un office solennel dans une grande cathédrale. De précieuses œuvres à peine connues et jalousement conservées en de lointaines collections se retrouvent ici à la portée de tous. Il est

à souhaiter que toutes les familles chrétiennes aient ce *Fra Angelico* sur leur table.

5 à 8. — Les quatre volumes dont s'est enrichie la collection déjà considérable des *Grands Artistes* sont aussi variés que possible de sujet et d'esprit. Il n'était pas facile de revenir une fois encore sur la biographie de *Botticelli*. Nul peintre n'a été étudié en ces dernières années avec plus de curiosité et de ferveur; et, pour être tard venus après tant de livres italiens, allemands ou anglais, les volumes récents de Gebhart et de M. Diehl ont contribué à rendre le subtil artiste aussi populaire en France qu'à l'étranger. L'analyse de ses œuvres et de sa vie, très consciencieusement renouvelée par M. René Schneider, ne peut manquer de plaire par ses qualités de psychologie aiguë, de critique indépendante et qui ne se croit nullement obligée d'être toujours laudative, par la connaissance méticuleuse d'une abondante bibliographie, par le charme enfin d'un style parfois trop précieux peut-être, mais dont les recherches s'efforcent à exprimer le plus nerveux, le plus raffiné des artistes. — M. Roger Peyre a mis dans sa biographie de *David Téniers*, avec toute sa probité d'historien, une originalité plus réelle. C'est la première fois, en France du moins, que tout un volume est consacré à la vie et à l'œuvre de ce fécond élève de Rubens, bien sage toutefois auprès de l'exubérance sensuelle et fougueuse de son maître. Ce peintre de genre, ce réaliste précis, mérite peut-être sa grande célébrité par l'influence profonde qu'il a exercée sur des artistes infiniment mieux doués, tels que Watteau, Chardin surtout et Decamps; car il est un merveilleux exécutant, et ses petites toiles, éclatantes et fermes comme des émaux, gardent par là seulement une séduction qui ne s'attache guère aux sujets qu'elles représentent, kermesses, tentations de saint Antoine, paysanneries et singeries. — M. Gabriel Mourey, qui vit depuis longtemps en parfaite intimité avec la littérature et l'art d'outre-Manche, a écrit un des livres les plus intéressants de la collection sur *Dante-Gabriel Rossetti et les Préraphalites anglais*. Chapitre par chapitre, allant de l'un à l'autre de ces nobles artistes qui sont, avec Rossetti, Hunt, Millais, Madox Brown, Burne-Jones et Watts, il nous montre l'épanouissement de la célèbre confrérie spiritualiste et mystique dont les œuvres ont renouvelé la peinture, en même temps qu'elles donnaient un nouvel essor à la poésie de l'Angleterre. C'est un enseignement que feraient bien de méditer les jeunes artistes victimes des leçons affreusement prosaïques et commerciales de notre École des beaux-arts. — *Théodore Rousseau*, ce grand romantique du paysage, cette âme sincère et ardente, mérite aussi de devenir populaire, comme l'est devenu Millet; il le sera, grâce au livre de M. Prosper Dorbec. L'admirable biographie jadis publiée par Sensier étant

désormais rarissime, les lecteurs en trouveront l'essentiel condensé et commenté avec éloquence en des pages érudites et enthousiastes; le drame de cette vie d'artiste s'associe intimement à l'histoire de quelques-unes des plus belles œuvres dont s'honore l'art français.

9, 10. — Deux nouveaux volumes ont paru dans la collection des *Maîtres de l'art*. Le premier, qui nous présente *Martin Schongauer et l'art du Haut-Rhin au* XVe *siècle*, est dû à un érudit excellent, qui s'est fait une spécialité des études alsaciennes. M. André Girodie a eu grandement raison de ne pas s'astreindre à nous décrire uniquement la vie encore si mal débrouillée et les œuvres si peu nombreuses du « beau Martin, » du grand peintre mystique de Colmar, mais à la situer au milieu de l'art néerlandais, bourguignon et allemand contemporain. C'est un beau chapitre de l'histoire générale, et le premier, doit-on ajouter, qui ait été publié en France sur le sujet. L'essai de catalogue chronologique, la bibliographie analytique, les tables très complètes nous aident à nous orienter parmi cette foule de peintres, d'enlumineurs, de graveurs et de verriers dont Schongauer a recueilli l'héritage ou sur lesquels il a exercé une action.—Je crois bien que le second volume, celui de M. Marcel Reymond sur *le Bernin*, sera généralement goûté comme un chef-d'œuvre de critique enthousiaste. Il peut paraître singulier, au premier abord, que cette réhabilitation sans réserves de l'artiste puissant et emphatique, du Rubens de la sculpture, qui fut frappé de discrédit et même d'ostracisme par les trop sages historiens du siècle dernier, ait été entreprise par le même écrivain qui, jadis, nous conviait de tout son cœur à vénérer les sculpteurs florentins du Quattrocento; c'est de tout son cœur encore que M. Marcel Reymond nous initie à l'art si personnel, si compréhensif et si vivant du Bernin. Un nouveau Michel-Ange, mais plus heureux que son immortel devancier, tel est pour lui ce Bernin qui, grâce à la faveur des papes durant tout un demi-siècle, transforma Rome et la peupla des œuvres de sa fantaisie. L'architecte n'a pas moins droit à notre admiration que le sculpteur; et cette partie de l'ouvrage est tout aussi fortement étayée de documents et d'analyses, sans parler des surprises que nous apporte une illustration choisie et exécutée avec le goût le plus sûr.

11. — Par une très heureuse innovation, la Bibliothèque Larousse va nous offrir, à côté des chefs-d'œuvre de la littérature, les chefs-d'œuvre de l'art, dans un format pratique et à un prix modeste. Les deux volumes de l'*Anthologie d'art français au* XIXe *siècle* ne comprennent que *la Peinture* ; mais ils suffisent à nous en donner l'idée la plus complète. En 240 gravures nous passons la revue du siècle d'art le plus fécond et le plus varié que la France ait connu : des classiques et des romantiques aux réalistes et aux impressionnistes, de

David à Ingres, de Delacroix à Courbet, de Manet à Puvis de Chavannes, rien n'est plus intéressant, plus passionnant même que de retrouver, dans ces reproductions si précises et si fidèles, l'évocation de tout un monde déjà lointain, le souvenir de luttes âpres et tumultueuses. Une notice ingénieuse et méthodique de M. Charles Saunier, une table des matières, qui est un vrai dictionnaire des artistes français, forment un précieux complément de cet album si maniable, où tous les peintres dont le nom mérite de survivre sont représentés, selon leur importance, par une ou plusieurs de leurs œuvres. Une Anthologie du XXe siècle nous fera bientôt connaître les artistes contemporains; nous trouvons ici, pour leurs ancêtres et leurs maîtres les plus proches, la meilleure part des œuvres qu'il convient de connaître.

12. — C'est un très beau livre, pénétrant et profond, que l'*Essai de biographie psychologique* consacré par M. Gabriel Séailles à *Eugène Carrière*. Le grand peintre de figures humbles, mélancoliques et tendres, philosophe lui-même et habile à disserter sur son art — la publication de ses lettres et de ses écrits l'a prouvé amplement — revit tel que nous l'avons connu dans les pages émouvantes du philosophe qui fut son confident et son ami. Quoi que l'on puisse penser de théories religieuses et sociales vagues, flottantes, enténébrées comme le fut la peinture même de Carrière, il n'en reste pas moins que ce rêveur très bon, très généreux et que la maladie tortura, gardera devant la postérité une gloire qui ne doit pas s'éteindre; ce fut un des hommes « représentatifs » d'une fin de siècle fort troublée. Le voici dépeint à son tour par une âme fraternelle, et les quelques images, trop peu nombreuses à notre gré, mais heureusement choisies, qui illustrent le texte, nous apparaissent en harmonie parfaite avec l'intimité du commentaire.

13. — M. Henry Lemonnier nous donne par fragments les résultats de l'enquête qu'il conduit méthodiquement depuis bien des années devant son fidèle auditoire de la Sorbonne sur les phases et le développement de l'art français. Dans un précédent volume, il avait étudié l'époque de Richelieu et de Mazarin; dans celui-ci, il nous présente *l'Art français au temps de Louis XIV, de* 1661 *à* 1690, c'est-à-dire pendant la période ascendante du règne. Ce sont trente années fécondes entre toutes, d'un art tout de décor et de splendeur, qui reflète la puissance du Roi, et qui la rehausse. S'il n'atteint pas la pure noblesse classique où l'on voit les lettres parvenir dans le même temps, c'est qu'il subit plus directement qu'elles l'influence de l'Italie. Le faste italien revit à Versailles, gouverné pourtant, dominé par la raison française; et cette raison apparaît si forte et si sereine, que Versailles, tout inspiré qu'il soit de l'Italie, va devenir, pour les

siècles prochains, l'inimitable modèle et l'expression la plus haute du génie de la France. Toute cette vie, ces efforts, ces évolutions successives des hommes, de la doctrine et des œuvres, sont analysés par M. Henry Lemonnier avec la maîtrise calme et robuste de l'historien qui a donné sa vie à son travail, et qui l'aime.

14. — On sait de quel esprit vif, pittoresque, original, M. Robert de la Sizeranne a su animer la vieille critique d'art, comme il l'a égayée, rajeunie, rendue charmante aux yeux des lectrices et des jeunes gens, sans cesser pourtant de lui faire parcourir les chemins sérieux de l'histoire. Nulle part, ces qualités délicieuses ne brillent avec plus d'éclat que dans le deuxième volume de son *Miroir de la vie*. Il y a là une *Esthétique des noëls*, une philosophie des portraits de femmes (sous le titre de *Neiges d'antan*), une histoire humoristique des horloges *Les Dieux de l'heure*, une étude pénétrante de l'art funéraire (*Tumulo solemnia*), et aussi, sans titre à la Ruskin, une analyse infiniment sensible des génies si divers et si proches cependant de Chardin et de Fragonard; toutes les curiosités trouveront leur pâture dans ces pages d'ailleurs illustrées de petites images fort instructives.

15. — L'érudit et ardent professeur d'histoire de l'art de l'Université de Lyon, M. Émile Bertaux, l'écrivain choisi par la maison Hachette pour continuer la colossale entreprise d'Eugène Müntz, l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*, a eu l'heureuse idée de réunir en un volume illustré d'images documentaires quelques *Études d'histoire et d'art* qui méritaient de ne point demeurer ensevelies en des revues. L'étude sur le tombeau de la reine Isabelle, femme de Philippe le Hardi, conservé dans la cathédrale de Cosenza, en Calabre, est une contribution inattendue, et des plus heureuses, à l'histoire de la sculpture française du XIIIe siècle; celle sur les images des deux saints Louis (le roi de France et l'évêque de Toulouse) dans l'art italien est plus importante encore. On goûtera fort les charmantes pages sur Botticelli costumier, inspirées par les collections d'étoffes italiennes que possède à Lyon le magnifique Musée des tissus; enfin, dans son grand chapitre sur les Borgia en Espagne, M. Bertaux, par une série de découvertes personnelles, nous démontre une fois de plus combien la connaissance de l'histoire générale est indispensable aux historiens d'art, et de quelles lumières vives et nombreuses des monuments incompréhensibles sans elle en sont soudainement éclairés.

16. — M. Georges Lafenestre, le savant membre de l'Institut, le successeur de M. Gruyer dans la conservation des trésors de Chantilly, n'est point, n'a jamais été le « poète mort jeune en qui l'homme survit. » Poète délicieux et toujours jeune, il demeure poète au milieu

des études d'art les plus ardues; et quel plus beau sujet pour un poète de fantaisie exaltée et noble que l'évocation de ces deux figures admirables, *Saint François d'Assise et Savonarole, inspirateurs de l'art italien*? Le livre se compose de deux études, dont la première, la plus récente et la plus considérable, a pour point de départ le grand ouvrage d'Henry Thode, récemment traduit en français : *Saint François d'Assise et les Origines de la Renaissance en Italie*. Le pèlerinage d'Assise, que toute âme chrétienne ou simplement éprise de beauté se doit de faire au moins une fois dans sa vie, et d'intention, si elle ne le peut de fait, nous l'avons recommencé avec les livres parfaits de Jœrgensen; nous le continuons en la compagnie charmante de M. Lafenestre, dont l'imagination a su fleurir les pages austères de l'érudit allemand. Sa description minutieuse de la basilique d'Assise et des peintures qui la décorent est un beau chapitre de l'histoire de l'art chrétien au moyen âge. Son étude sur Savonarole et la crise de la beauté dans la Florence du xve siècle en est un autre, non moins attrayant, et l'on ne terminera pas sans émotion la lecture de ce drame poignant, où l'art tient sa grande place aux côtés de la dévotion, et qui s'achève par le martyre.

17, 18. — J'ai parlé ici même, à deux reprises déjà, sans aucune indulgence et non sans pédantisme peut-être, des pittoresques récits de voyage que M. André Maurel intitule : *Petites Villes d'Italie*. Maintenant que les deux derniers volumes sont sur ma table, je ne dirai pas que je me repens, car l'esprit de l'auteur n'a pas changé, et les mêmes critiques seraient faciles encore; mais j'ai eu trop de plaisir à le lire pour continuer à faire le grincheux. Un amoureux de l'Italie, qui ne se contente pas des voies banales, qui a connu les nobles falaises de l'Adriatique (M. Maurel n'est cependant pas allé au Mont Gargan), qui s'est baigné dans les flots de la mer de Tarente et a cru rencontrer sur son rivage enchanteur le sage et heureux vieillard célébré par Virgile, un hôte fidèle de Capri et de Salerne, un visiteur du Mont Cassin revit au travers de ces pages ses joyeuses impressions de jadis, traduites en couleurs éclatantes. Et, dans le volume de la Calabre et de la Sicile, l'émouvant tableau de Messine écroulée demeure, pour les historiens à venir, un document funèbre de première valeur.

19. — Le volume de M. Émile Magne sur *l'Esthétique des villes* contient d'ingénieuses observations mêlées de descriptions curieuses, de projets d'organisation de la ville moderne et de la ville future, avec, nous semble-t-il, un peu d'insuffisance de doctrine et d'incohérence de méthode. Toutefois, la bonne volonté de l'auteur s'appuie sur un choix d'heureuses citations que l'on aura plaisir à connaître, et il faut louer son effort, parmi tant d'autres, à un moment où la

laideur et la sottise triomphent plus que jamais et où la vulgarité prétentieuse et barbare s'implante à Paris indestructiblement.

(A suivre). André Pératé.

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, par Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader. N° 55. *Indo-Chine*. Paris, Hachette, 1911, une planche in-folio, 2 fr. — 2. *Carte du Bas-Congo*, dressée par H. Droogmans. 2e éd. Bruxelles, photolitho Malvaux, 1910, 15 feuilles in-folio au 1:100.000e avec un tableau d'assemblage in-4. — 3. *Congo belge. Carte du district du Katanga*, dressée par H. Droogmans. Bruxelles, photolitho Malvaux, 1910, 2 feuilles in-folio. — 4. *Pour qu'on voyage. Essai sur l'art de bien voyager*, par Albert Dauzat. Toulouse, Privat; Paris, Didier, 1911, in-16 de 363 p., avec grav. hors texte, 3 fr. 50. — 5. *Par Monts et par vaux*, par Yves d'Aubières. Paris, Savaète, 1911, in-8 de viii-323 p., avec grav. hors texte, 3 fr. 50. — 6. *L'Italie méridionale*. I. *Naples et la Campanie*, par G. de Beauregard. II. *La Calabre*, par L. et C. de Fouchier. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 258 p., avec 44 grav. et 2 cartes, 4 fr. — 7. *La Lumière de Sicile*, par le vicomte Joseph de Bonne. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 259 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Royaume de Monténégro*, par C. Verloop. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-8 de 103 p., avec carte, 3 fr. — 9. *La Grande Artère de la Chine. Le Yangtseu*, par Joseph Dautremer. Paris, Guilmoto, 1911, in-8 de 304 p., av. carte et grav., 6 fr. — 10. *Paysages d'Asie. Sibérie, Chine, Ceylan*, par Henry Asselin. Paris, Hachette, 1911, in-16, de 235 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Indochine française*, par Henri Russier et Henri Brenier. Paris, Colin, 1911, in-18 de 357 p., avec 4 cartes hors texte en couleurs et 56 grav. dans le texte, 4 fr. — 12. *L'Aisance qui vient*, par Louis et Jean. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 219 p., 2 fr. — 13. *A travers Cuba. Récit de voyage descriptif et économique*, par Charles Berchon. Sceaux, imp. Charaire, 1910, in-18 de 204 p., avec carte. — 14. *Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale*, par le comte Maurice de Périgny. Paris, Pierre Roger, 1911, in-8 de 261 p., avec carte et 25 photograv., 4 fr. — 15. *L'Amérique du sud à tort et à travers. Six mois de tourisme*, par Maurice Honoré. Paris, Roger et Chernoviz, 1911, in-18 de viii-283, avec grav., 4 fr. — 16. *Chasses et chasseurs arctiques*, par le duc d'Orléans. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16 de xxiv-271 p., avec 25 grav. hors texte, 4 fr.

1. — A propos de l'*Atlas universel de géographie* de Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader, nous avons eu déjà l'occasion de parler de la carte d'Asie en dix feuilles à l'échelle du 1 : 5 000 000 entreprise, par le bureau cartographique de la librairie Hachette. Une nouvelle feuille de ce beau travail, soigneusement dressée par MM. Giffault et Aitoff, vient de paraître et de réduire le nombre (maintenant très restreint) des cartes qui ont encore à voir le jour pour que soit terminée l'œuvre commencée il y a près de 35 ans; c'est le n° 55 de l'*Atlas universel*, une carte d'ensemble de l'Indo-Chine. Est-il besoin d'insister sur l'intérêt que présente, au double point de vue géographique et français, une carte de cette péninsule, une carte englobant l'ensemble de nos possessions d'Extrême-Orient et une bonne partie des territoires que nous revendiquons comme « zone d'influence », une carte permettant de bien déterminer les points de contact de notre empire avec les pays indépendants et avec l'empire britannique d'outre-mer? La seule

indication de ces aspects différents suffit à faire comprendre de quelle utilité peut être une carte générale de l'Indo-Chine résumant l'état des connaissances sur cette grande région asiatique; or, ce résumé graphique, nous le trouvons précisément dans le n° 55 de l'*Atlas universel de géographie*. Dressée à l'aide des cartes anglaises et françaises les plus récentes et les plus autorisées, celles de Bartholomew, de Mac Carthy, de Pavie, du commandant Friquegnon et des croquis insérés dans l'*Année cartographique*, l'Indo-Chine, qui a paru au mois de mars dernier, donne vraiment satisfaction aux plus exigeants ; c'est une œuvre bien faite, utile, et dont il convient de féliciter les auteurs.

2. — Nous avons naguère loué comme il convenait la *Carte du Bas-Congo* à l'échelle du 1 : 100 000, dressée par M. H. Droogmans, secrétaire général du ministère belge des colonies, et les notices qui les accompagnaient et qui leur servaient de commentaire justificatif. Si nous y revenons aujourd'hui, c'est pour signaler une seconde édition des quinze feuilles de cette carte, très soigneusement faite et photolithographiée avec beaucoup de clarté par la maison Ét.-Jean Malvaux. Rien de plus instructif que de rapprocher les unes des autres les feuilles des deux éditions, de constater les progrès réalisés dans la connaissance du pays, dans son occupation, dans sa mise en valeur. Sans aucun doute, il y a encore beaucoup à faire — l'examen de la carte d'assemblage au 1 : 1 000 000 suffit déjà à le prouver, encore que le relief du sol n'y soit pas indiqué — mais l'œuvre déjà accomplie n'est pas à dédaigner, pas plus au point de vue scientifique que du côté colonial. C'est ce dont porte témoignage la *Carte du Bas-Congo* de M. H. Droogmans; malgré ses blancs, ses vides, ses imperfections, elle atteste à sa manière, qui est très éloquente, que les Belges n'ont pas laissé inconnue ni inexploitée la partie de l'Afrique sur laquelle flotte maintenant, à la place du drapeau de l'État indépendant, leur propre pavillon.

3. — On en trouve une autre preuve dans la *Carte du district du Katanga*, également dressée par M. H. Droogmans, que nous avons reçue en même temps que la précédente. Nous voici transportés par elle à l'extrémité orientale du Congo belge sur les bords des lacs Bangoueolo, Moero et Tanganika, dans des pays remarquables par leur richesse minière en étain, en fer, en cuivre, en pierres et métaux précieux, où, au milieu d'autres explorations, celle du capitaine (depuis commandant) Charles Lemaire se fait remarquer par son admirable précision et la richesse de ses résultats scientifiques. Sur ses observations repose la carte du Katanga; aussi était-il de stricte justice de distinguer son itinéraire de ceux des autres missions. M. Droogmans n'y a pas manqué, et a rapporté avec raison aux positions de la mission scientifique du Katanga les positions de ses prédé-

cesseurs et de ses continuateurs; il a eu soin, d'autre part, de noter la position des gisements miniers bien déterminés, comme aussi l'emplacement des missions religieuses, et enfin de donner le tracé des chemins de fer construits, comme celui des voies ferrées en construction ou simplement projetées. Datée, comme la *Carte du Bas-Congo*, du mois d'avril 1910, cette carte, en deux feuilles, du district du Katanga sera consultée avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'exploration, à la colonisation, à l'exploitation des parties les plus orientales du Congo belge; ils souhaiteront seulement avoir pour elle, comme pour la précédente, des notices précises, indiquant les sources utilisées, les discutant, permettant au travailleur de suivre l'œuvre d'élaboration de la carte jusque dans ses détails, de la contrôler et de la critiquer à l'occasion.

4. — Des cartes, passons aux ouvrages et, pour débuter, aux ouvrages généraux. Tel est bien le livre que M. Alfred Dauzat vient de publier sous ce titre, au premier abord assez singulier : *Pour qu'on voyage*. Ce n'est pas seulement, — on peut s'en rendre compte en le lisant, — un plaidoyer chaleureux en faveur de déplacements, soit en France, soit à l'étranger, dans des contrées plus ou moins éloignées; c'est encore et surtout une sorte de manuel du parfait voyageur, ou, pour employer les expressions du sous-titre, un « essai sur l'art de bien voyager ». M. Dauzat prend en effet le futur touriste au moment où il se demande s'il quittera son cher « home » : il faut voyager, lui dit-il, car le voyage est une leçon de choses; il faut voyager en France et aussi à l'étranger; il ne faut pas craindre de le faire en famille, car ainsi se forme l'adolescence et se développe l'esprit d'observation. Mais pour qu'une expédition soit utile, il importe de la préparer et il convient de se documenter, puis il faut observer, et il est nécessaire de ne rien négliger, ni les curiosités naturelles, ni les villes et les œuvres d'art, ni l'activité sociale sous ses différentes formes... Et joignant l'exemple au précepte, M. Dauzat prend plaisir à analyser, dans *Pour qu'on voyage*, telle ou telle cathédrale ou tel ou tel paysage, à narrer telle anecdote significative ou à signaler tel paysage caractéristique, à citer tel livre utile, telle pièce de vers appuyant ses dires, telle mésaventure qui a pu lui arriver à lui-même et qui lui paraît vraiment démonstrative. Ainsi écrit-il un livre très intéressant et très personnel — discutable parfois (ne me parlez pas sans réserve, par exemple, p. 94, de la propreté suisse, car elle est parfois toute apparente et en réalité bien peu minutieuse), mais presque toujours très exact, très fin, très ingénieux, et souvent trop bref. Pourquoi M. Dauzat ne stigmatise-t-il pas le vandalisme de la municipalité versaillaise, qui travaille de tout son pouvoir à enlever à la ville du Grand Roi tout son cachet? pourquoi hésite-t-il à trouver le Paris du XVIIIe siècle,

avec ses innombrables jardins et « espaces libres », inférieur à celui du XXe (p. 228)? Pourquoi (à la p. 150) n'évoque-t-il pas les admirables « murmures de la forêt » de *Siegfried*? Pourquoi... Mais nous pourrions, à vouloir discuter avec M. Dauzat, ou ajouter à ses observations pour les corroborer, écrire un volume entier; arrêtons-nous en disant tout le plaisir, et aussi tout le profit, que nous avons tiré de la lecture de *Pour qu'on voyage*.

5. — Que M. Yves d'Aubières voyage seul ou en famille, il pratique, j'en suis bien sûr, cette manière de préparer ses tournées que M. Albert Dauzat préconise au début de son livre; *Par Monts et par vaux* en fournit des preuves multiples. Sans doute, à différentes reprises, le hasard est-il venu favoriser le touriste et lui faire connaître des localités intéressantes qu'il ne soupçonnait pas; mais est-ce bien le hasard? et ne faut-il pas parler plutôt d'une récompense accordée par la fortune à qui avait sollicité des conseils, demandé des indications précises, institué une véritable enquête sur les pays qu'il allait visiter? Que d'autres discutent sur ce point; nous avons nous, mieux à faire; nous avons, après le Révérendissime Dom F. Cabrol, à féliciter M. Yves d'Aubières du charme de son livre et à dire tout le plaisir que nous avons trouvé à le suivre *par monts et par vaux*, et parfois loin des sentiers battus, dans des endroits dont les guides ne parlent guère et qui, cependant, présentent un très vif intérêt. Que de choses nous avons apprises en lisant l'ouvrage de M. d'Aubières! Avouons-le à notre honte, nous ignorions où se trouvaient le monastère de Maria Laach, dont nous connaissions cependant les *Stimmen*, et aussi l'abbaye d'Oosterhout, et nous ne connaissions même pas de nom le sanctuaire de Materdomini, qui garde les reliques de saint Gérard Majella, ni le « Mont Saint-Michel » de la Navarre. D'autres points visités par l'auteur de *Par Monts et par vaux* nous sont par contre familiers : Rocamadour, San Pedro de Cardeña, Subiaco, Oxford et Cambridge, Eisenach et Heidelberg, Inspruck et l'Œtzthal... Mais, presque partout, M. Yves d'Aubières a su nous convaincre d'ignorance et nous faire regretter de ne l'avoir pas eu pour compagnon. — Convient-il qu'à notre tour, nous lui cherchions chicane sur quelques points et lui reprochions par exemple (p. 305) de ne pas parler du volume spécial de M. Martel sur Padirac? de se montrer si réservé sur les admirables trésors de la Bodléienne (p. 68-69)?... Mieux vaut vraiment le féliciter de savoir si bien voir, si bien dépeindre ce qu'il a vu ; mieux vaut l'engager à continuer, pour notre édification, notre instruction et notre plaisir, à voyager, en France et hors de France, *par monts et par vaux*.

6. — Florence et Rome font souvent tort à l'Italie méridionale; c'est au contraire de cette partie de la péninsule que parlent exclusivement MM. G. de Beauregard et L. et C. de Fouchier, et encore non

pas d'elle toute entière, mais seulement de Naples, de la Campanie et de la Calabre. Entre ces terres si voisines, que de contrastes ! Les bons observateurs que sont les trois auteurs de *l'Italie méridionale* les ont admirablement saisis et parfaitement rendus dans leurs descriptions vives, alertes, pittoresques et expressives, se plaisant à insister sur les caractères si différents des paysages de la Campanie et de la Calabre. Avec complaisance, M. G. de Beauregard évoque les souvenirs classiques de toutes les localités, célèbres depuis l'antiquité, qui entourent la capitale de la contrée, la plus peuplée des villes de l'Italie, Naples, qui garde encore, malgré toutes les transformations qu'elle a subies, une partie de son pittoresque; il sait, en quelques mots, dépeindre un paysage, aussi bien celui du lac Averne ou celui de Sorrente que celui de Poestum, qui marque l'extrémité méridionale de la Campanie. — Ce sont d'autres aspects que ceux des pays décrits par MM. L. et C. de Fouchier, pays tourmentés, bouleversés par les séismes, très peuplés sur les côtes, parfois farouches et déserts dans l'intérieur, en particulier dans cette Sila qui fut naguère la région de prédilection de nombreux brigands aux exploits légendaires. On éprouve vraiment, en lisant les récits de ces voyages en Calabre, le désir de faire comme MM. L. et C. de Fouchier et de vivre les impressions si profondes qu'ils ont ressenties en se rendant, par exemple, de Cosenza à Cotrone par San Giovanni in Fiore, sans parler de celles qu'on ressentira par ailleurs en visitant les populeuses cités si terriblement bouleversées par les derniers tremblements de terre, avant lesquels les ont vues nos deux auteurs ... Qu'ils fassent maintenant pour la Lucanie et l'Apulie, où des Français ne se sont guère rendus depuis Lenormand, ce qu'ils viennent de faire pour la Calabre, et nous leur serons redevables d'un bon guide à travers non plus seulement une partie, mais l'ensemble de l'Italie méridionale !

7. — Ne cherchez point dans *la Lumière de Sicile* un ouvrage de même nature. Sans doute le vicomte Joseph de Bonne y a-t-il inséré quelques bonnes descriptions de certaines localités où il s'est plu, de quelques paysages qui l'ont frappé (v. les p. 132-134, par exemple); mais il n'a cherché à faire ni de la géographie descriptive, ni du tourisme, ni du reportage. Ce qu'il a été chercher en Sicile, c'est l'« âme des paysages », c'est la leçon philosophique qui s'en dégage, comme aussi des ruines antiques ou des monuments du moyen âge; aussi a-t-il, le plus souvent, horreur des hommes qui risquent de l'empêcher de voir et d'entendre, dont la vulgarité, la superficialité, le prosaïsme le blessent et l'irritent. Dans Palerme, au temple de Ségeste, sur les ruines d'Agrigente, par les champs de Syracuse, en gravissant les pentes de l'Etna ou en méditant au rivage de Taormina, c'est la solitude qu'il recherche toujours, afin de pouvoir méditer à loisir, comprendre la leçon des

choses, et, devant de nobles spectacles, élever son âme et la rendre plus noble. « Ce que l'on doit toujours haïr par l'intelligence et par le cœur, écrit-il très justement quelque part (p. 181), c'est la profanation des bandes de voyageurs sans piété ou de quelques murailles utilitaires dans les enceintes pleines de glorieuse mémoire. » Avec de tels sentiments, on comprend que son livre n'est pas fait pour tout le monde; beaucoup s'en détourneront très vite, et ne le comprendront pas. Par contre, *la Lumière de Sicile* plaira singulièrement aux autres, qui aimeront à en reprendre les pages et à méditer en compagnie de celui qui les écrivit.

8. — Au nord-est de ces terres de l'Italie méridionale que baigne la mer Ionienne, de l'autre côté de l'Adriatique, s'enlèvent vigoureusement au-dessus des flots les montagnes du Monténégro, le plus petit et le plus récent des royaumes entre lesquels est partagée la péninsule des Balkans, mais d'autre part le plus ancien des États indépendants des Turcs, puisque jamais les Monténégrins n'ont accepté le joug des Infidèles et sont toujours, dans leur véritable nid d'aigle, demeurés leurs propres maîtres. Aujourd'hui encore, ils ne cessent de guerroyer contre les Infidèles, et cette lutte incessante contribue puissamment à entretenir parmi les habitants de la « Tzernagora » les qualités d'intrépide bravoure, de mâle énergie, de courage héroïque que leur reconnaissent amis et ennemis, et aussi cette sauvagerie relative, cet asservissement de la femme, cette coutume de la *vendetta* que constatent tous les étrangers dès les premiers jours de leur arrivée dans le pays. M. C. Verloop en a été frappé comme les autres, et il s'exprime très franchement sur ces différents points et sur beaucoup d'autres dans les différents chapitres de son livre sur *le Royaume de Monténégro*, auquel nous n'adresserons qu'un reproche, celui d'être trop bref, du moins en matière de géographie physique; au lieu de 7 pages, c'est 40 à 50 pages que l'auteur aurait dû écrire sur le pays, ses différents aspects, son climat, ses fleuves et ses lacs, ses forêts, etc. Ainsi eût été composé un ouvrage qui, en français tout au moins, nous manque encore (la bibliographie des p. 100-101 en fournit la preuve) et que nous eussions été heureux de devoir à M. C. Verloop.

9. — Après nous avoir fait connaître *l'Empire japonais et sa vie économique*, voici que M. Joseph Dautremer entreprend de nous décrire « la grande artère de la Chine, le Yangtseu », cet immense fleuve de près de 4 850 kilom. qui parcourt la Chine dans toute sa largeur, de l'occident à l'orient, du Tibet au Pacifique, et qui est pour les Célestes le « Kiang », le fleuve par excellence. Alors qu'il remplissait en Chine les fonctions consulaires, M. Joseph Dautremer en a visité les rives, a résidé dans quelqu'une des villes baignées par le fleuve; il le rappelle, et avec un légitime orgueil, à propos de Hankeou (p. 113);

ainsi se trouve-t-il dans d'excellentes conditions pour publier cette étude de géographie économique qu'est *la Grande Artère de la Chine*. Étude très intéressante et très précise, pleine de faits contrôlés et d'observations personnelles sur le pays, ses habitants, ses usages économiques et son avenir; étude où les considérations politiques viennent jeter un jour singulièrement vif sur bien des remarques qui semblent d'abord inexplicables. M. Dautremer y montre de manière bien curieuse (aux p. 95 et suiv., à propos de l'exposition de Nan' in) comment « le Japon mène la Chine »; ailleurs, quand il en arrive à décrire le Yunnan (ch. XIII), il s'étend sur cette province avec une complaisance marquée, parce que, dit-il très justement, elle touche, sur toute sa frontière méridionale, à l'Indo-Chine française et nous intéresse par suite d'une façon particulière. Il explique donc comment, de toutes les provinces de la Chine, le Yunnan est peut-être la moins chinoise comme population, et aussi (hélas!) pourquoi c'est un des pays les moins favorisés de l'empire au point de vue de la fertilité, « un pays très pauvre ». Rien de plus utile, parce que rien n'est plus sincère ni plus consciencieux, qu'un pareil ouvrage; sans doute y peut-on relever çà et là quelques répétitions (p. 90 et 93 à propos de la Tour de Porcelaine de Nankin; p. 199 et 211 à propos du Yunnan), mais ce sont pures négligences sans importance, qui ne diminuent en rien la valeur d'un livre très bien fait et, comme le précédent volume de M. Dautremer, d'une incontestable utilité.

10. — En même temps que *la Grande Artère de la Chine*, on fera bien de lire *les Paysages d'Asie* de M. Henry Asselin, dont la partie la plus considérable est consacrée à ce même Yangtseu, étudié par M. Joseph Dautremer dans l'ouvrage dont nous venons de parler. C'est par Moscou, la Sibérie, Wladivostock et le Japon que M. Asselin a gagné la Chine; il en est revenu par Ceylan après avoir remonté le principal fleuve de la Chine, pendant près de 3 000 kilom., à l'époque des basses eaux, être parvenu jusqu'à Tchen-Tou, la capitale du Sé-tchouen, et avoir redescendu le Fleuve Bleu à l'époque des hautes eaux... Que de spectacles de toute nature l'auteur a contemplés au cours de ce beau voyage! Que de paysages, que d'hommes il a pu observer et étudier! Beaucoup moins préoccupé de questions économiques que ne l'est M. Dautremer, beaucoup plus soucieux que ce dernier (autant du moins que la chose transparaît dans son livre) de la beauté des sites qui défilent devant ses yeux et de la mentalité des individus avec lesquels il se trouve en contact, M. Asselin a composé un livre qui est vraiment le complément du précédent. Voici, à côté des faits précis contenus dans *la Grande Artère de la Chine*, des descriptions pittoresques et imagées, des croquis lestement troussés, des anecdotes agréablement narrées, des mots amusants, des expressions heureuses; ces *Paysages*

d'Asie ne sont pas seulement intéressants et instructifs; ils sont en même temps — et nous ne saurions trop en féliciter M. Henry Asselin, — originaux et vraiment vivants.

11. — C'est à peine si, sur la route du retour, M. Henry Asselin s'est arrêté à Saïgon; regrettons-le, car nous lui eussions sans doute été redevables de bonnes pages pleines de couleur, et pleines d'entrain sur notre empire français d'Indo-Chine. De celui-ci, MM. H. Brenier et H. Russier viennent de donner une intéressante esquisse d'ensemble dans le volume qu'ils ont intitulé : *L'Indochine française* (sans trait d'union, conformément à l'orthographe officielle) et qui n'est autre que la refonte d'une *Géographie élémentaire de l'Indochine*, publiée par eux en 1900 à Hanoï, à l'usage des indigènes. Excellent était ce premier travail, très bien conçu, très heureusement exécuté, très utile; toutes ces qualités se retrouvent dans le présent ouvrage, qui, disent modestement les auteurs au début de leur Introduction, demeure « une étude *élémentaire*, où nous nous sommes efforcés simplement de réunir en un exposé aussi clair que possible, l'ensemble des faits que ne peuvent ignorer ceux qui, dans le grand public français, s'intéressent aux questions coloniales. » Personne, après avoir lu *l'Indochine française*, ne contestera que le programme n'ait été parfaitement rempli par MM. Russier et Brenier; leur plan est très logique, très simple (le pays, les habitants, la mise en valeur, l'organisation politique et administrative), et les développements que contiennent les différents chapitres de chaque partie sont tous d'une limpidité et d'une précision remarquables tout à la fois; pas un mot qui ne porte, qui n'ait sa valeur, qui ne concoure à compléter le tableau. Est-il besoin d'ajouter, étant données la situation et la science des auteurs, que ce tableau est irréprochable? A en préciser les traits contribuent encore de nombreuses illustrations, chacune ayant son importance et sa signification, et quatre excellentes cartes. Ainsi se trouve constituée une monographie d'ensemble qui rendra de très grands services : aux uns, elle révèlera notre empire d'Extrême Orient; pour d'autres, elle sera ce petit manuel auquel on recourt toujours pour remettre les détails à leur place dans l'ensemble, l'instrument de travail que l'on garde toujours à portée de la main, l'ami qui, avec la bibliographie placée au début de chaque chapitre, répond à toutes les questions posées et fournit le moyen de les approfondir. Grand public et spécialistes feront donc également le plus chaleureux accueil à *l'Indochine française* de MM. Russier et Brenier.

12. — Si son titre paraît très éloigné de la géographie, le sous-titre de *l'Aisance qui vient*, « vie du colon français dans la prairie canadienne » nous y ramène tout à fait. Quel est en effet le but de cet ouvrage? De nous montrer, à l'aide de documents fournis en grande partie

par un vieux colon français du Manitoba, ce que des immigrants appartenant à notre nationalité sont susceptibles de faire en plein cœur du Dominion, quelle excellente affaire ils réalisent pour eux-mêmes, et en même temps quelle bonne action ils exécutent au point de vue patriotique en choisissant le Canada pour pays d'immigration, du moment qu'ils sont résolus à chercher fortune hors de France. C'est là précisément ce que Louis et Jean ont prouvé dans *l'Aisance qui vient*, où ils ont raconté de la manière la plus simple, mais la plus attrayante, comment une famille de Normands est parvenue à se créer, en plein cœur du Manitoba, à quelque distance de Winnipeg, une situation très enviable. Ils ont su grouper très habilement, à propos de l'histoire même de ces braves gens, une foule d'indications très précieuses et très précises sur la vie rurale au Canada, au village, dans les fermes à céréales, les fermes d'élevage et les fermes mixtes, et même sur la vie religieuse, sociale et politique (cf. en particulier le chap. III de la 3e partie : le Complot irlandais). Ainsi ont-ils composé un ouvrage très agréable et très instructif,— je dirai même très amusant parfois,— tout en demeurant toujours très chrétien... *L'Aisance qui vient* plaira aux grandes personnes par sa documentation si complète, ses exposés si lucides et si précis; je ne serais pas surpris qu'elle plût également, et beaucoup — par ses épisodes pittoresques, sa simplicité, son agrément — à de plus jeunes lecteurs. L'expérience mérite d'être tentée.

13. — M. Charles Berchon, qui a jadis exécuté en Danemark un voyage dont nous n'avons pas perdu le souvenir, nous emmène maintenant *A travers Cuba*. Voici déjà longtemps qu'il y a été, à quelques années seulement de la guerre hispano-américaine, en 1904; mais quel bon souvenir il a gardé de ce pays, et avec quel enthousiasme il en parle ! On s'en rendra compte en lisant le volume que, l'an dernier, il a publié sur la « perle des Antilles », sur ses habitants, sur ses cultures; — volume vraiment vécu où, à plus d'une reprise, l'auteur parle en témoin oculaire et, au rapport des livres et des chiffres, ajoute le poids de sa propre expérience. « Faire aimer Cuba, » voilà le principal but que s'est proposé M. Berchon; et en voici un autre : donner une idée aussi exacte que possible de sa richesse économique, en particulier de ses cultures. Ainsi s'explique, dans chaque chapitre pour ainsi dire de *A travers Cuba*, la présence de renseignements sur les productions de la grande île; l'exploitation des ananas, du tabac, de la canne à sucre, du café, du cacao, du cocotier et du bananier, des forêts, du bétail, des mines, des éponges, fournit à l'auteur matière à des pages non moins précises que l'étude des mœurs des Cubains, que la description des plaisirs auxquels ils se livrent, que la peinture des différents aspects physiques de l'île. M. Berchon a, en effet, qualité pour traiter tous ces sujets; la meilleure société lui a fait, à la Havane et ailleurs, excellent accueil;

il s'est efforcé de son mieux à vivre de la vie cubaine, et il a parcouru les provinces de Cuba en touriste désireux de tout voir, jusqu'au point le plus élevé, le moins accessible et le moins connu du territoire, le mont Turquino... Partout il a vérifié combien la France était aimée et appréciée, et il a eu le grand plaisir de constater l'existence d'institutions françaises à Cuba, et le maintien de traditions françaises dans la partie orientale de l'île, celle qui est le plus rapprochée de notre ancienne possession de Saint-Domingue. Aussi comprend-on que M. Berchon se soit promis de faire connaître Cuba à ses compatriotes et, si possible, de les amener à s'y intéresser davantage, à y faire des affaires, à s'y rendre en personne... Noble ambition, inspirée par un ardent patriotisme et bien digne d'être couronnée d'un plein succès !

14. — Si M. Berchon a trouvé des traces persistantes de notre civilisation à Cuba, le comte Maurice de Périgny a été moins heureux dans l'Amérique centrale; sans doute y rencontre-t-on çà et là des petites colonies françaises, mais notre commerce néglige ces pays où notre diplomatie n'est pas très agissante, tandis que celle d'autres nations y déploie par contre une singulière activité. Yankees et Allemands surtout se font, dans les cinq républiques de l'Amérique centrale, remarquer par leur esprit d'initiative, leur audace, leur savoir-faire; c'est à eux, et principalement aux Américains du nord, que la plupart des grandes exploitations agricoles ou industrielles de la contrée doivent le jour. Est-ce à dire qu'il soit impossible de se faire une place à côté d'eux? Pas le moins du monde. Après avoir beaucoup voyagé dans l'Amérique centrale, le comte M. de Périgny est persuadé du contraire; n'a-t-il pas entendu le Président d'une de ces cinq républiques lui demander à lui-même « pourquoi la France abandonnait l'Amérique centrale? » Cependant il y a des Français dans le pays, et des Français qui ont réussi, mais comme il y en a trop peu, le comte de Périgny voudrait que nos compatriotes « ne tardassent pas davantage à s'y intéresser, » alors qu'il en est temps encore. Cette idée, l'auteur l'a, de manière très heureuse, développée d'un bout à l'autre de l'ouvrage plein de faits qu'il vient de publier sur *les Cinq Républiques de l'Amérique centrale*, ouvrage très sobrement écrit, très précis, très bien illustré, qui rendra les plus grands services à tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, s'intéressent au Centre-Amérique.

15.— Des rivages de l'Amérique centrale, il est facile de gagner ceux de l'Amérique du sud, que M. Maurice Honoré a visités au cours d'un voyage de six mois accompli (à en croire notre touriste) » à tort et à travers ». A tort, non certes; car, on a toujours raison de vouloir visiter de nouveaux pays et d'étendre le champ de ses expériences et de ses visions; à travers, oui, sans doute, puisque, après avoir poussé différentes pointes dans l'intérieur, depuis la côte du Pacifique, à l'aide

du ferrocarill central du Pérou, jusqu'au Chancamayo, au Cerro de Pasto et à Jauja — à l'aide du chemin de fer Mollendo-Aréquipa, jusqu'à Cusco, Puno et le lac Titicaca, M. Honoré a fini par se rendre de Santiago du Chili jusqu'à Buenos Aires à travers la Cordillère ! C'est avant l'achèvement du Transandin que notre voyageur a exécuté cet itinéraire qui a marqué la dernière partie saillante de son tour dans l'Amérique du sud; et, de là, résulte, pour différentes pages de *l'Amérique du sud à tort et à travers*, un certain air de vétusté relative. Ce livre est, comme il est naturel, très superficiel et sans aucune prétention; on n'en aura pas moins plaisir à le lire, parce qu'il est agréablement écrit et bien illustré, parce qu'il contient aussi çà et là des anecdotes amusantes et pittoresques ... Mais on y trouvera encore autre chose : quelques observations intéressantes, recueillies non pas seulement dans les villes de ce littoral pacifique de l'Amérique du sud, qu'a surtout visitées M. Honoré, mais aussi en plein cœur du pays; quelques renseignements précis; enfin, en manière de conclusion, sur le rôle de la France dans cette partie du monde, sur l'insuffisance de ses manifestations et de ses interventions, quelques remarques critiques très justes d'ordinaire, et dont il serait souhaitable qu'on s'inspirât en haut lieu.

16. — Récemment, dans deux superbes volumes, le duc d'Orléans a raconté comment, sur la *Belgica*, il avait découvert sur la côte orientale du Groenland une terre nouvelle, et comment, un peu plus tard, la banquise avait pris sa revanche, comment la mer polaire lui avait fait subir des épreuves de toute nature : dérive, échouages, tempêtes, etc. Nous n'aurons pas, du plus récent voyage du prince dans les mers arctiques du secteur européen, un récit aussi circonstancié, et nous le regrettons; il eût été intéressant, en effet, pour les géographes de posséder une relation de cette « grande randonnée » (le mot est du duc d'Orléans) au cours de laquelle, pendant l'été de 1909, il a avec succès traversé la banquise du Groenland, touché au Spitzberg et gagné les terres François-Joseph en se procurant une vue d'ensemble de la banquise et des terres polaires de ces régions; que de vives impressions, de comparaisons utiles, de photographies instructives, aurait publiées le prince ! Du moins, lui devons-nous un volume : *Chasses et chasseurs arctiques* qui nous apporte sur les mœurs des animaux du nord et sur leur chasse de précieux renseignements, les uns recueillis sur place et dûs à l'observation et à l'étude directes, les autres vraiment vécus par le duc d'Orléans lui-même au cours de ses différentes expéditions de 1904, 1905, 1907 et 1909. Alors, en effet, le royal voyageur a eu l'occasion de poursuivre presque tous les animaux qui vivent dans les régions visitées par lui : ours, rennes, morses, phoques (seuls, je crois, les bœufs musqués se sont dérobés à sa poursuite), sans parler des

oiseaux; il s'est mesuré avec des femelles défendant leurs petits, il a examiné des tanières, des nids, observé de curieuses migrations de guillemots (p. 226-227), étudié les habitudes des trappeurs arctiques. Il a ainsi composé un livre utile à plus d'un point de vue; au point de vue cynégétique d'abord, puis au point de vue zoologique; enfin au point de vue documentaire. Comme, en effet, le prince le dit avec raison dans sa Préface, la chasse des mammifères marins, qui eut une si grande importance pendant les trois derniers siècles, peut être considérée comme presque terminée; celle d'autres animaux arctiques touche aussi (à moins que l'on n'y mette bon ordre) à son terme; ce sont donc des renseignements ayant leur valeur historique que ceux dont nous devons communication au duc d'Orléans. Qu'on joigne à ces mérites celui d'une illustration documentaire de premier ordre, et l'on comprendra tout le prix de *Chasses et chasseurs arctiques*.

HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Jésus-Christ étudié et médité, par L. GRIMAL. Paris, Lethielleux, 1910-1911, 2 vol. in-8 de 574 et 536 p., avec cartes, plans et vues de Terre-Sainte. — Prix : 10 fr.

Les deux tomes de M. L. Grimal sont à recommander hautement aux prêtres et aux laïques soucieux de connaître mieux la personne et la vie du Rédempteur. A la limpidité de l'exposition, à l'ordonnance des parties, à la manière dont l'auteur dégage les questions essentielles, on sent un maître habitué à l'enseignement et familiarisé avec son sujet. Point de science encombrante ou de subtilités d'école; tout va à faire entrevoir « le mystère de Dieu le Père et du Christ Jésus, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science ». Le tome I est consacré aux grandes vues dogmatiques (christologie et sotériologie) sur la divinité du Christ, son humanité, l'union des deux natures en sa personne sa mission rédemptrice, le culte qui lui est dû, spécialement le culte de son Cœur. C'est la partie capitale de l'ouvrage : de l'intelligence plus profonde de ces vérités dépend l'intérêt que l'on prendra et le charme que l'on trouvera à méditer les moindres gestes de l'Homme-Dieu. Source vivifiante de toute piété véritable, la théologie ne dessèche que celui qui l'aborde, non en homme avec toute son âme, mais en dialecticien avec la seule pointe de son esprit. Le tome II nous arrête à la vie du Sauveur : vie cachée, vie publique, vie souffrante, vie glorieuse. La méditation en est sans cesse appuyée sur une étude soignée de la topographie, de l'archéologie et de l'histoire, sans profondeur affectée, fréquemment soutenue par la voix des maîtres, Bossuet, Bourdaloue, Lacordaire, Monsabré. En appendice, dans chaque volume, des notes et éclaircissements fort utiles.

On eût aimé que l'auteur renvoyât à l'occasion, sur les questions d'exégèse ou d'histoire, aux travaux plus récents des Bainvel, Durand, Ladeuze, Lepin, Mangenot... De ci, de là, on eût accentué quelques réserves (II, 101 sq.)... Dans l'ensemble, s'il était possible d'être plus profond et plus nerveux, il était difficile de fournir doctrine plus solide, plus sûre, proposée de manière plus attrayante. H. Gisors.

Thomae Hemerken a Kempis. **Opera Omnia**, edit. M. J. Pohl. vol. I. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1910, in-12 de VIII-592 p., avec 10 planches photographiques. — Prix : 7 fr. 50.

Le premier volume de cette excellente édition (8 vol. dont les tomes II, III, V, VI antérieurement parus), contient les opuscules *De tribus tabernaculis*, *De vera compunctione cordis*, *Sermones devoti*, *De fideli dispensatore*, *Soliloquium animae* et l'apparat critique de tout l'ouvrage.

L'auteur reconnaît qu'il n'a pu collationner tous les manuscrits à lui connus (p. 380), et se refuse à dresser un arbre généalogique (p. 384), mais les observations accumulées dans ses *Epilegomena* (p. 347-465) — travail considérable et méthodiquement conduit — seront des plus précieuses à qui voudra pousser plus loin la tâche. — L'œuvre se recommande d'elle-même à tous ceux qu'intéressent les études historiques d'ascèse et de mystique ou l'utilité de leur propre vie : les opuscules de Th. a Kempis ne sont pas indignes de l'*Imitation*.

H. Grs.

Essai sur la foi dans le catholicisme et dans le protestantisme, par l'abbé Snell. Paris, Téqui, 1911, in-12 de XI-170 p. — Prix : 1 fr. 50.

Cette étude historique de M. l'abbé Snell oppose l' « évolution » du concept catholique à la « succession » des concepts protestants de la foi. Tandis que la notion catholique, protégée par une Église infaillible, restait toujours la même, tout en se développant, la notion protestante, impuissante à se défendre contre les assauts du rationalisme, glissait peu à peu de l'intellectualisme orthodoxe dans le préfidéisme, le fidéisme, le symbolisme, l'agnosticisme. — Ce travail vaut surtout par une information abondante, par un grand souci de sincérité, enfin par les qualités d'une discussion toujours ferme et courtoise. Dans un appendice l'auteur esquisse un sytème de la foi, où l'on trouve assurément d'excellentes observations, mais qui, peut-être, ne venge pas assez, du moins pas assez clairement, l'acte de foi du reproche d'illogisme. H. Grs.

SCIENCES ET ARTS

Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique, par G. Milhaud. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 237 p. — Prix : 5 fr.

C'est la pensée mathématique, beaucoup plus que la pensée scientifique générale, dont M. Milhaud, professeur à l'Université de Paris, nous trace l'histoire. Il est vrai qu'il envisage toujours cette pensée d'un point de vue élevé et vraiment philosophique.

Le volume commence, en manière d'introduction, par une conférence donnée par l'auteur, en novembre 1905, à la Faculté des lettres de Montpellier, et dont le sujet est un éloge aussi magnifique que mérité de ce savant, entre tous remarquable, que fut Paul Tannery, ce mathématicien éminent doublé d'un humaniste de premier ordre, aussi versé dans les lettres grecques et latines, dans la philologie et l'histoire des sciences que dans les plus hautes spéculations des sciences exactes.

Dans le corps de l'ouvrage, M. Milhaud nous montre les origines de ces sciences dans les antiques civilisations de l'Égypte et de l'Inde, leur développement en Grèce, associées aux noms de ces sages et de ces philosophes qui s'appelaient Pythagore, Thalès, Platon, Archimède, Aristarque de Samos, Hipparque, Ptolémée.

Dans les temps modernes, c'est Copernic, c'est Galilée, c'est ensuite Descartes, Pascal, Fermat, le P. Mersenne, Leibnitz, Newton qui, par leurs vues, leurs théories, leurs discussions, nous font saisir ce que fut la pensée scientifique aux XVIe et XVIIe siècles. On peut regretter que l'auteur se soit arrêté là et n'ait pas poursuivi ses *Nouvelles Études* à travers les deux siècles qui ont suivi. Peut-être n'est-ce que différé et le savant auteur nous donnera-t-il un peu plus tard cette suite qui complèterait avantageusement son travail.

C. de Kirwan.

L'Évolution des théories géologiques, par Stanislas Meunier. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

La « Nouvelle Collection scientifique » dirigée par M. Borel, donne aujourd'hui, sous le titre ci-dessus, une série d'exposés de théories scientifiques accompagnées de traditions et de légendes; ils concernent chacun des multiples ordres de connaissances qui composent la géologie proprement dite, ou qui s'y rattachent de près ou de loin. *Théories telluriques* conviendrait mieux, ce semble, que « théories géologiques » pour indiquer le contenu de ce volume où l'auteur fait preuve d'ailleurs d'une érudition aussi vaste que la science qu'il professe au Muséum d'histoire naturelle.

En effet, à la suite des cosmogonies, les théories géogéniques qui,

leur nom l'indique, sont le propre de la géologie, sont accompagnées des données géographiques de tous les temps ainsi que de celles qui concernent la formation des montagnes (orogénie) et les tremblements de terre (séismologie). Les théories *volcanologiques*, selon l'expression de l'auteur, sont suivies de celles par lesquelles on a cherché à expliquer ou l'on explique la formation des filons métalliques, les phénomènes d'érosion, de sédimentation, les théories fluviaires et glaciaires, les divers aperçus de la paléontologie.

Les tentatives toujours plus ou moins vaines, sinon au sens relatif, pour établir une chronologie des différentes formations géologiques du globe qui nous porte, comme pour prévoir de quelle manière le monde finira, font l'objet des deux derniers des quinze chapitres dont, sans compter une Introduction explicative, se compose le nouvel ouvrage de M. Stanislas Meunier. C. DE KIRWAN.

Les Cataclysmes terrestres (tremblements de terre et volcans), par MARCEL CHEVALIER. Paris, Jouve, 1910, in-8 de IV-422 p. — Prix : 3 fr. 50.

Destiné au grand public et cependant tenu au courant des plus récentes théories de la science, le volume que publie, sous les auspices de M. Stanislas Meunier, M. Marcel Chevalier, licencié ès-sciences, sera accueilli avec faveur par les esprits qu'intéressent les tremblements de terre, les volcans et l'histoire de la formation de notre planète.

Estimant, avec l'école contemporaine, que les phénomènes séismiques et volcaniques ne sont autre chose que la continuation du lent travail d'élaboration par lequel a passé notre globe avant d'être habitable et habité par l'homme, l'auteur emploie une soixantaine de pages, au début de son livre, à tracer un sommaire très clair et suffisamment complet de toute la cosmogonie et géogénie du globe terrestre à partir de sa phase stellaire jusqu'aux ères quartenaire et actuelle. La théorie relativement récente de la tendance du globe vers la forme tétraédrique avec le sommet au pôle sud et les trois angles de la base autour du pôle nord, en Amérique, en Europe et en Asie, est très explicitement indiquée; le phénomène de torsion, suivant la dépression dite méditerranéenne, de l'hémisphère austral qui aurait repoussé vers l'est la partie méridionale des continents, est naturellement présenté dans cette théorie après MM. de Lapparent, Puiseux et autres savants de marque.

Après quoi est abordée l'étude des séismes véritables, non pas de ceux purement locaux, qui sont provoqués soit par des éruptions volcaniques du voisinage soit par l'effondrement accidentel de cavités souterraines, mais bien de ceux qui résultent de la diminution du rayon

terrestre sous l'influence du refroidissement du globe et sont « les grands frémissements du sol aux effets souvent désastreux pour l'humanité », les séismes *tectoniques*. Durant la trentaine de millions d'années que la terre a dû mettre pour passer de l'ère primaire à l'ère quaternaire, innombrables ont été les séismes tectoniques qu'elle a subis; ils ont été les inséparables phénomènes corrélatifs à la formation des montagnes.

Nous ne saurions entrer, en cette brève analyse, dans tout ce qui établit la théorie et précise l'observation des divers genres de séismes, indique l'emploi des séismographes, et en trace la répartition entre les terres toujours exposées à subir ce redoutable phénomène et celles qui ont peu à le redouter.

De même pour les volcans et les régions volcaniques. C'est un traité complet de volcanologie qui suit le traité de seismologie. C'est l'exposé d'un ordre de phénomènes qui, pareillement aux séismes mais sous une autre forme, fait partie du mouvement de l'évolution terrestre; commencée sous la forme stellaire, la sphère terrestre doit arriver, à l'expiration d'un nombre plus ou moins grand de myriades de siècles, à l'état d'astre mort, tel que notre satellite, la pâle Phébé des anciens, nous en offre le type.

Ajoutons que 123 gravures, dont plusieurs hors texte, embellissent le volume.

Nous n'aurions aucune critique de détail à adresser à cet ouvrage s'il n'y était dit (p. 64) que c'est à l'âge ou période néolithique que « des idées religieuses se font jour dans la pensée de l'homme ». Ce qui impliquerait, la chose ainsi présentée, qu'il n'avait aucune idée religieuse auparavant et que ces idées lui sont venues seulement par les premiers progrès vers la civilisation. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une incidente jetée en passant; mais elle correspond à cette grave erreur, trop répandue, que la pensée humaine n'est qu'un développement, un perfectionnement de l'instinct animal, non une faculté d'ordre supérieur et spirituel, alors que la connaissance animale, ne s'élevant jamais au-dessus des phénomènes de sensibilité, ne saurait atteindre à l'abstraction et à la raison. C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Survivals in Belief among the Celts, by GEORGE HENDERSON. Glasgow, Maclehose, 1911, in-8 cartonné de XI-346 p.

M. G. Henderson, que nous avons, l'an dernier (en mai 1910), présenté à nos lecteurs comme historien, nous entretient de folk-lore dans un nouveau volume où il prétend unir tous les Celtes à ses compatriotes les Gaëls d'Écosse. « C'est, nous dit-il, la première série de

son cours de psychologie populaire, fait à l'Université de Glasgow... une histoire de la croyance à l'âme, dans un domaine déterminé, et traité de façon comparative ». L'auteur ajoute qu'il a tiré la plus grande part de ses matériaux de la région de la langue gaélique, parce que c'est son pays qu'il en parle la langue et que là les survivances des vieilles croyances éveillent davantage sa curiosité.

C'est le mérite du mythique Antée des Grecs. Les auditeurs écossais de M. Henderson, à Glasgow, ont dû être charmés d'apprendre que les faits, croyances et rites de tradition, connus d'eux par l'usage de la vie, se rencontrent ailleurs dans le vaste monde et comportent une explication. Le public écossais, auquel s'adresse ce cours devenu livre, prendra un égal intérêt à ces comparaisons. Mais en dehors de l'Écosse on trouvera que M. Henderson abuse des comparaisons si fréquentes et si aisées quand il s'agit de folk-lore, et cela lorsqu'il ne s'agit pas de prouver une thèse, soit historique, soit psychologique : M. Henderson s'est laissé aller à écrire comme un traité de folk-lore par dessus les faits du folk-lore gaélique des Highlands.

Il a voulu renouveler son sujet et lui donner une originalité propre par un classement qui n'est pas celui des collections ordinaires de folk-lore. L'Angleterre voit, du reste, éclore de temps à autre de volumineux, et souvent trop volumineux, ouvrages qui prétendent nous apporter la théorie de toutes les croyances humaines, hier par l'animisme, aujourdhui par le totémisme et le tabouisme... et l'on pourrait quelquefois dire de leurs auteurs que *nubila captant*. M. Henderson, lui aussi, réunit toutes ses données dans un traité d'animisme, car son ouvrage est partagé en trois livres : I. La Découverte de l'âme, ou l'âme interne; II. Les Migrations de Psyché *(sic)* ou l'âme externe; III. Le Voyage terrestre (c'est-à-dire le voyage de l'âme), ce que l'auteur réunit sous les rites de lustration, illumination (c'est-à-dire présages, divination et seconde vue) et guérison.

Cette division nous parait quelque peu métaphysique; et l'ouvrage est, à la lecture, moins un traité didactique qu'une causerie où l'auteur passe d'un sujet à un autre sans qu'on voie une suite bien régulière d'idées. Pour justifier son titre général : « Survivance de croyances chez les Celtes », M. Henderson a rapproché quelques traits littéraires ou quelques faits de folk-lore chez les Gallois, de lointains échos de notre Bretagne armoricaine, et aussi la mythologie gauloise, et ce qu'on en suppose plutôt que ce qu'on en sait, car on ne la connaît que par des monuments ou des noms propres, c'est-à-dire des symboles muets.

C'est aux critiques d'Outre-Manche, dans ce pays où l'étude du folk-lore s'élève au-dessus des recueils et compilations, et où l'on prétend en donner la théorie et la synthèse, qu'il appartient de juger l'ouvrage de M. Henderson et de lui donner sa vraie place dans les

œuvres de cet ordre, aujourd'hui si nombreuses. Pour nous, qui nous plaçons à un point de vue différent et continental, nous apprécions surtout ce que ce livre apprend sur le folk-lore de l'Écosse celtique; car il contient beaucoup, tiré soit des livres, soit des observations personnelles de l'auteur. H. GAIDOZ.

Chants et chansons populaires, recueillies et classées par ACHILLE MILLIEN, avec les airs notés par J.-G. PÉNAVAIRE. T. III. *Chansons anecdotiques* (suite). Paris, Leroux, 1910, gr. in-8 de 238 p. + 4 pages de Préface non numérotées. — Prix : 15 fr.

Nous avons donné précédemment (*Polybiblion* d'avril 1907, t. CIX, p. 330-332) un compte rendu détaillé du premier volume de cette collection nivernaise; et le second a été annoncé en termes sommaires, en novembre 1908, t. CXIII, p. 476. Ce troisième volume est la suite du second et, comme lui, est consacré à ce que M. Millien appelle « chansons anecdotiques », c'est-à-dire ne rentrant pas dans le cycle régulier des événements de la vie humaine; on pourrait aussi bien, d'après le sujet de la plupart d'entre elles, les appeler « chansons facétieuses ». D'autres collecteurs choisissent la plus parfaite des versions qu'ils ont recueillies : comme nous l'avons dit déjà, M. Millien donne toutes ses variantes, y compris des fragments de variante, soit en paroles, soit en mélodie. Cela forme une collection fort belle à tous les points de vue, mais qui demandera un grand nombre de volumes : et comme la musique, très largement représentée ici, augmente de beaucoup les frais d'impression, l'auteur est forcé de vendre ces volumes à un prix élevé; et cela en restreindra la diffusion.

Ce volume contient, comme on peut le penser, un bon nombre de chansons bien connues. Citons par exemple : *La Chèvre au Parlement* (10 versions), *le Testament de l'ânesse* (4 versions), *la Fille tombée dans la fontaine* (25 versions), *l'Occasion manquée*, *La Batelière et le Galant*, *Marion qui berne son mari*, etc., toujours encore avec de nombreuses variantes, et le plus souvent pour la musique autant que pour les paroles. Le volume se termine par des chansons ayant un caractère local et alors vraiment anecdotiques; celles-ci sont d'ordinaire ou en patois ou mélangées de patois, et M. Millien reconnaît bien qu'elles sont « d'origine semi-populaire », quoique devenues populaires dans le pays du Morvan ou des Amognes. Il y a là du patriotisme local que l'on ne peut reprocher à M. Millien, et il s'explique à cet égard en des termes que nous reproduisons, comme comparaison entre notre temps « ère de progrès » et ce qu'on a appelé de certain point de vue, « le bon vieux temps » :

« Il y a longtemps qu'a pris fin chez nous la floraison de la chanson populaire, non pas que le peuple ait absolument cessé de composer

des chansons, mais ces productions ne se distinguent que par leur platitude et leur vulgarité; c'est dans la satire que continue à s'exercer, çà et là, une verve expirante... » H. Gaidoz.

L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816, par Victor Cherbuliez. Paris, Hachette, 1911, in-16 de VI-301 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est fait de dix à douze conférences données à Neuchâtel, en 1860, par Cherbuliez, alors âgé de trente ans, et dont on a retrouvé le manuscrit, complet à quelques feuillets près, dans ses papiers. L'auteur est parti de cette idée, que je crois très juste — j'ai moi-même, sans me connaître ce précurseur, entrepris cette année de la mettre en œuvre dans mes conférences aux jeunes filles de l'Institut catholique — que le roman, genre très libre, très complexe, et, au fond, toujours très personnel, est, de tous les genres littéraires, celui qui nous en apprend le plus sur les mœurs, les caractères et les idées d'autrefois. Et il a étudié quelques héros de roman comme types moraux, comme « représentants véridiques et fidèles de l'époque particulière qui les vit naître et dont ils nous révèlent les aspirations secrètes ». Ainsi défilent les *faux bergers de l'Astrée*, qui sont montrés — un peu laborieusement— être les fils de la Renaissance, occupés avant toute chose « d'embellir leur vie »; — *l'honnête homme* et *la précieuse*, qui, des salons bleus, passèrent dans le *Grand Cyrus* et la *Clélie*; et ce chapitre n'a rien de bien neuf; — *l'âme généreuse de la Princesse de Clèves*, qu'on nous dit issue de la philosophie de Descartes, « l'amour et le respect de sa raison faisant le fond de son être et toute sa grandeur »; — *l'homme de qualité et l'aventurier*, qui, en marge du *Gil Blas*, de Lesage, peuvent s'appeler Philippe d'Orléans ou Gourville; — le *cœur sensible* de *la Nouvelle Héloïse*, incarnant une philosophie du sentiment qui est rattachée — peut-être d'une manière un peu forcée — à Leibnitz; — la *sensitive*, Marianne, qui est expliquée comme la fleur d'une société que le despotisme centralisateur a nivelée et confondue, affaiblissant les caractères en brisant et mêlant les groupes sociaux, mais adoucissant les âmes par le charme de la sympathie; — l'*amant de la nature* (*Paul et Virginie*), avec une bonne critique, assez persiflante, de l'éducation *naturelle*, de la religion *naturelle*, et de toutes les puériles utopies que cultiva l'époque de Louis XVI; — *la belle âme*, qu'est Corinne, née de « l'électricité », de l'enthousiasme, des grandes passions, de l'idéalisme (il faudrait ajouter et de l'esprit de révolte) de la Révolution française; — et *les égotistes*, René, Adolphe, Obermann, contemporains et frères d'aspirations, d'agitation et d'ennui, du grand égotiste que fut Napoléon...

Comme on le voit, ce sont des études fragmentaires, non une histoire

du roman, puisque ni *Télémaque*, ni *Manon Lescaut* et les romans de l'abbé Prévost, ni ceux de Richardson, ni *les Liaisons dangereuses*, ni *Werther* n'y figurent; non plus qu'une histoire suivie de la mentalité et de la moralité française pendant ces deux siècles. Et il y a un peu trop de philosophie, trop de pages d'une lourdeur dissertante et vraiment trop suisse. Le trait manque de rapidité et l'ironie de grâce légère. Mais on trouve avec plaisir, dans ce livre d'un étranger, qui, par sa culture cosmopolite, échappait à nos idolâtries françaises, des aperçus intéressants et dont quelque chose peut être à retenir: un bon sens assez bien d'aplomb pour dire une part de leurs vérités à Jean-Jacques et à sa Julie, à Bernardin et à ses deux tourtereaux, à l'orgueilleuse Corinne et à son partenaire Adolphe, voire à la Révolution française, encore que Cherbuliez lui gardât, ainsi qu'à la Liberté, au Progrès et au Déisme, un culte aujourd'hui bien démodé.

GABRIEL AUDIAT.

La Légende de Don Juan, par GEORGES GENDARME DE BÉVOTTE. Paris, Hachette, 1911, 2 vol. in-16 de VI-316 et XII-289 p. — Prix : 7 fr.

M. G. de Bévotte avait, en 1906, publié sur les *Don Juan* antérieurs au romantisme une thèse un peu lourde, suivant la mode de Sorbonne, dont j'ai ici rendu compte. Il nous en donne aujourd'hui, dans son premier volume, une édition abrégée, allégée, où l'air circule davantage, où les arbres n'empêchent plus de voir le bois. Les allées, au contraire, y sont bien tracées et claires : le *Burlador* de Tirso, la pièce-mère, avec le résumé des recherches faites sur ses origines (histoire authentique? légende populaire? — comment M. de Bévotte n'a-t-il pas cherché du côté des sermons mimés des franciscains?) ; l'analyse des éléments divers qui sont entrés dans sa composition ; l'étude des caractères ;— puis les Don Juan d'Italie, où s'efface le caractère religieux, où se développe le comique, où le surnaturel tourne à la féerie ; — le Don Juan de Molière, composé très hétérogène, mais où l'auteur et son époque impriment deux traits nouveaux : le libertinage athée et la dévotion hypocrite; — puis, tandis que la floraison se répand en Europe des imitations, pièces de foire, et « Puppenspiele », le *Libertine*, de Shadwell, montrant bien l'horreur du théâtre anglais, avec ses extravagances, ses effets de théâtre, incendies, tempêtes, fantômes, ses violences mélodramatiques, et son comique épais ; et les Don Juan allemands de Vogt, de Mozart et d'Hoffmann, esquissant le type romantique du sentimental, du mystique même, qui poursuit à travers ses aventures un idéal d'amour, de beauté, d'absolu. — L'aboutissant de tout cela était le Don Juan très lyrique, très personnel et très composite, de Byron, qui serait maintenant plus justement placé peut-être en tête de la littérature romantique de Don Juan, bien

qu'en effet tout se tienne et qu'il y ait en lui du Lovelace et du Valmont comme du Werther et du Faust.

Le second volume passe en revue les pièces de théâtre, romans, nouvelles, poèmes, où depuis le romantisme a pullulé la postérité de Don Juan. C'est, comme on peut le croire, un beau fouillis, que débrouille assez bien M. G. de Bévotte. En face des Don Juan, mystiques et tourmentés d'infini, que réhabilitent et glorifient les uns, les faisant s'élever à l'amour angélique et divin, rejoindre au Paradis la femme aimée, expier leurs péchés sous le froc du moine, se racheter par l'action sociale, ou trouver le bonheur et la paix dans le mariage, il ordonne ceux que les pessimistes, les réalistes ou les moralisants ont peints décrépits et lamentables, reniés par ceux ou celles qu'ils voudraient encore aimer, incapables d'aimer, sentant en eux-mêmes un vide affreux, sombrant dans la détresse ou dans le suicide... Car il y a aussi dans cette descendance des élèves de Schopenhauer et de Nietzsche. Tout est dans tout... Et voici que maintenant le donjuanisme, prenant « une valeur symbolique infinie », se trouve dans les « hommes à femmes » comme *Bel-Ami*, dans les « hommes forts » comme M. de Camors, dans les *surhommes* qui prétendent porter en eux la société de demain... L'étendue presque infinie où s'espace maintenant la recherche en fait sentir à certains égards la vanité. Il apparaît que le type, à force de se diversifier, s'épuise. Mais une lecture où ont passé, avec beaucoup d'autres moins célèbres, parfois aussi curieux, Musset, Pouchkine, Mérimée, Baudelaire, Dumas père, Zorilla, Lenau, George Sand, Th. Gautier, Balzac, Stendhal, Dumas fils, Octave Feuillet, où l'on rencontre encore M. Bourget, M. Richepin, M. Roujon, M. Henri de Régnier, M. Jean Aicard, M. Haraucourt, M. Maindron, etc., etc. et des farceurs, et des pédants, et des paradoxaux, tout le carnaval des gens de lettres d'hier et d'aujourd'hui, ne saurait manquer d'agrément, ni d'intérêt. GABRIEL AUDIAT.

La Poétique de Schiller, *essai d'esthétique littéraire*, par VICTOR BASCH 2e éd. revue. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XXIV-352 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je me souviens qu'au concours d'agrégation, Victor Basch nous étonnait tous et nous charmait par la subtilité de sa dialectique et la vivacité de son argumentation, et je constate avec plaisir que ces qualités se retrouvent avec le même éclat et la même verve dans l'ouvrage qu'il vient de publier sur *la Poétique de Schiller*. Est-ce bien la poétique de Schiller qu'il faudrait dire? Le titre n'est peut-être pas assez compréhensif, et il serait plus exact de dire : « L'Esthétique de Kant, vue à travers l'imagination de Schiller ». M. Basch a écrit dernièrement un grand ouvrage sur *l'Esthétique de Kant*, et il est le premier à montrer que Schiller, plus qu'aucun autre poète, relève

de sa philosophie, qu'il s'y est engagé à fond, et pour ainsi dire fourvoyé. Il fut le premier qui ait su tirer de *la Critique du jugement*, les conséquences qui y étaient contenues; mais à force de se livrer à la philosophie, il en oublie de produire de belles œuvres. Gœthe le disait, et Schiller reconnaissait lui-même dans une lettre à Humboldt, que la philosophie spéculative l'avait rebuté par ses formules creuses, et qu'il n'avait trouvé dans ses champs stériles ni source vive, ni nourriture appropriée. Dans une Introduction fort lumineuse, M. Basch expose comment Schiller fut amené à composer son traité sur *la Poésie naïve et sentimentale*. Ce traité était comme un pont qui devait ramener le poète du monde des abstractions philosophiques sur la rive des réalités poétiques : « *es ist gleichsam eine Brücke zu der poetischen Production* », dit-il dans une lettre à Körner, du 12 septembre 1794.

L'étude de M. V. Basch est divisée en deux parties à peu près d'égale étendue. L'une comprend l'exposition de la théorie de Schiller sur le *Naïf* et le *Sentimental*, et sur les rapports de l'un avec l'autre. La seconde est l'examen critique de cette théorie, suivi d'un chapitre fort intéressant sur l'influence exercée par la poétique de Schiller sur l'histoire littéraire en général et sur le mouvement romantique en particulier. — Tout le monde sait que ces mots de *naïf* et de *sentimental* expriment les deux tendances opposées de toute création artistique : l'une, le *naïf*, c'est ce que nous appelons aujourd'hui le réalisme, ce que l'on appelait du temps de Gœthe, la poésie plastique, objective, hellénique ou classique; l'autre, le *sentimental*, c'est l'idéal, ce que l'on appelait à la fin du XVIIIe siècle, la poésie subjective, personnelle, et après Gœthe et Schiller, la poésie moderne ou romantique. Tout le traité est au fond une comparaison entre le génie de Gœthe et le génie de Schiller lui-même : c'est le développement, au point de vue théorique, du parallèle que Schiller établissait entre sa manière et celle de son grand ami, dans une lettre demeurée célèbre. Gœthe l'avait compris ainsi : « La conception de la poésie classique et romantique, dit-il dans ses conversations avec Eckermann, répandue maintenant par le monde entier et suscitant tant de discussions et de scissions, émane primitivement de moi et de Schiller. Pour moi, j'étais partisan exclusif de la poésie objective, et c'est pour se garer contre moi qu'il a écrit la dissertation sur la poésie naïve et sentimentale. »

Nous sommes heureux de féliciter M. Basch de cette étude substantielle, qu'il a su rendre attrayante par la clarté de l'exposition et les grâces d'un style soutenu. Il y passe parfois comme un souffle de la parole vivante; même quand il écrit, M. Basch semble parler, et comme il parle fort bien, c'est un charme de plus qui s'ajoute à son livre.

L. Mensch.

The French Renaissance in England, an account of the literary relations of England and France in the sixteenth century, by SIDNEY LEE. Oxford, Clarendon Press, 1910, in-8 cartonné de XXIV-494 p. — Prix : 13 fr. 10.

Aucun historien de la littérature et de la société anglaises sous les Tudors n'a manqué de reconnaître et de signaler au passage l'influence exercée en ce temps par la France sur l'Angleterre; tout récemment même, a paru en Amérique, sur ce sujet, ou du moins sur une partie de ce sujet, un estimable travail de M. Upham. Mais, s'attaquant à son tour à cette vaste et complexe matière, M. Sidney Lee en tire aujourd'hui bien des choses qui avaient échappé à ses devanciers; il a découvert des faits inconnus; il en a débrouillé et précisé maints autres qu'on croyait connaître. Cette histoire de la Renaissance française en Angleterre est assurément l'un des ouvrages les plus importants qu'aient produits ces dernières années dans le domaine de la littérature et de l'histoire sociale comparées.

Ce n'est pas de la seule influence littéraire qu'elle s'occupe. Un premier chapitre y fait voir le rayonnement de toute la civilisation et de toute la culture françaises dans l'Angleterre, encore ignorante et peu polie, du XVIe siècle. Étude générale de la langue française, lecture universelle des auteurs français, imitation de toutes nos modes, tout marque alors l'extraordinaire prestige de notre pays à la Cour et dans toute la nation. Point très intéressant, si à ces influences françaises se mêlent assurément dans la littérature des influences antiques ou italiennes: c'est, dans une très grande mesure, par des intermédiaires français que celles-ci atteignent l'Angleterre; dans la plupart des cas, c'est par des traductions françaises que parviennent outre-Manche les écrivains de la Grèce, de Rome ou de l'Italie; il semble même que ce soit à Paris que Wyatt et Surrey aient fait connaissance avec la poésie italienne. Avec une admirable richesse d'information et une précision non moins admirable, l'auteur décrit l'action de nos principaux auteurs sur les poètes et les prosateurs de l'Angleterre. Ici se trouvent plusieurs découvertes, et non moins précieuses que les découvertes, la correction, la rectification, la délimitation de mille choses qui n'étaient que vaguement connues. Particulièrement intéressantes sont les études sur les relations entre les versions françaises et anglaises de la Bible, sur les emprunts de toute sorte faits à la Pléiade, sur la littérature huguenote en Angleterre. Il n'est pas jusqu'au théâtre où M. Lee ne montre quelque empreinte française; Shakespeare même doit, au moins indirectement, à ses médiocres prédécesseurs de chez nous, quelque chose de son cadre dramatique et de son dialogue, ainsi que plusieurs de ses sujets. Deux appendices contiennent des spécimens d'imitations, ou plutôt de plagiats, commis sans vergogne par les poètes élisabé-

thains; M. Lee a, par exemple, retrouvé dans les œuvres de Gilles Durant l'original du *Zodiaque amoureux*, poème érotique fort libre de Chapman, et il imprime *in extenso*, et en regard, le modèle et la copie, qui est littérale et n'en vaut pas mieux, tant pour la morale que pour le style. Les conclusions qui ressortent de cet ouvrage, aussi alerte et aussi bien distribué qu'il est érudit, c'est que les dettes de la littérature, de la pensée et de l'humanisme anglais envers la France dépassent encore ce que l'on croyait. Dans le drame, la poésie lyrique, l'essai en prose, la théologie protestante, la France au XVIe siècle a donné le branle en Angleterre; c'est par des intermédiaires français qu'ont souvent agi sur ce pays l'Italie et l'antiquité. Ce rôle d'initiation étant des plus honorables pour nos ancêtres, les Français doivent savoir à M. Lee un gré tout particulier de l'avoir ainsi dégagé et exposé; ils doivent le remercier aussi de la loyale bonne grâce avec laquelle il proclame partout les obligations de l'Angleterre à l'égard de la culture française, de la large et généreuse justice qu'il se plaît sans cesse à rendre au génie et aux œuvres de la France.

A. BARBEAU.

Anthologie des humoristes anglais et américains (du XVIIe siècle à nos jours), par MICHEL ÉPUY. Paris, Delagrave, s. d. (1911), petit in-16 de XVI-486 p. — Prix : 3 fr. 50.

« A un point de vue ou à un autre, écrit dans une note M. Épuy presque tous les auteurs anglo-saxons peuvent être envisagés comme des humoristes. Dès lors il était fort difficile de faire le choix entre les écrivains à citer dans cet ouvrage. » En raison de cette difficulté, on acceptera volontiers ce qui, dans pareil choix, pourra parfois paraître arbitraire, sans s'expliquer toutefois l'exclusion de tous les écrivains de théâtre, encore moins celle du romancier Smollett donné ici, par une étrange erreur, pour « un auteur dramatique un peu trop semblable à Wycherley » ! (p. 18.) Un autre motif de surprise est la part vraiment démesurée qui revient dans cette anthologie aux auteurs tout à fait contemporains. Deux pages accordées à Swift contre cinquante-huit à Mark Twain, voilà assurément une étrange proportion. Plutôt que d'étouffer ainsi les grands humoristes du XVIIe, du XVIIIe et du XIXe siècle, mieux eût valu les écarter franchement et consacrer le volume aux seuls écrivains de notre temps. De ces auteurs contemporains, dix-sept sont représentés par des extraits étendus; sur les dix-sept, bien entendu, quoique M. Épuy soit prodigue de comparaisons avec Fielding, Dickens ou Thackeray, bon nombre sont tout au plus d'aimables écrivains, qui ne jouissent aujourd'hui, même en Angleterre ou en Amérique, que d'une notoriété modeste et qui ont toute chance d'être oubliés dans vingt ans. Les extraits, comme les auteurs,

sont de valeur inégale et vont de l'excellent au simple passable, et même quelque peu au dessous. Les traductions, qui sont de plusieurs mains, sont le plus souvent bonnes, bien qu'il y subsiste quelques anglicismes (dont l'un très baroque, l'exclamation *oh, dear*! rendue par *oh cher*! p. 180); les mots anglais sont parfois conservés sans raison suffisante (*Christmas* pour *Noël*, *port-wine* pour *porto*, etc.). Des réflexions qui ouvrent le volume, il nous paraît bien difficile de dégager une conception un peu nette de ce qu'est ou n'est pas l'humour; certains jugements littéraires sont sujets à caution (la comédie anglaise de la Restauration qualifiée de « littérature de café-concert », Pope confondu avec Prior et Gay parmi les « aimables poètes, sans plus »); quelques notes eussent été utiles pour mettre le lecteur au fait de certains usages anglais ou pour lui expliquer certaines allusions.

A. Barbeau.

A expressão da colera na litteratura (*ensaio de critica litteraria, scientifica e artistica*), por Henrique Vilhena. Lisboa, typ. A. de Mendonça, 1909, in-8 de 275 p. — Prix : 4 fr.

Il nous arrive trop rarement du Portugal des livres de sérieuse érudition, pour que nous ne nous empressions pas de signaler ceux que leurs auteurs, que ne distraient ni ne découragent les événements politiques, écrivent dans la retraite de leur cabinet pour leur satisfaction personnelle et pour l'instruction des lettrés. De ce nombre est l'ouvrage que nous présentons ici à nos lecteurs. *L'Expression de la colère dans la littérature* est étudiée en dix chapitres, au point de vue physiologique, d'après les descriptions qu'en ont laissé surtout les poètes de tous les pays, depuis les écrivains de l'Inde jusqu'aux littérateurs contemporains : mouvements des yeux, des sourcils, des lèvres, des dents, des muscles, etc. M. Vilhena a passé en revue et ingénieusement classifié les divers passages dans lesquels on nous a dépeint l'émotion provoquée par la colère; en les rapprochant l'un de l'autre, en les dessinant, pour ainsi dire, d'une façon classique, il a voulu nous en montrer l'exactitude scientifique; en quoi il s'est révélé principalement comme un anatomiste et, tout ensemble, comme un artiste sculptural, plutôt que comme un philosophe ou, si l'on veut, un professeur d'esthétique littéraire. Malgré certaines inexactitudes orthographiques (notamment des mots grecs) et quelques obscurités dans les développements des premiers chapitres, le livre de M. Henrique Vilhena est éminemment intéressant et instructif; il matérialise la personne humaine que font agir les poètes, il la saisit au vif et il en étudie le jeu physiologique, pour, de là, déduire les lois suivant lesquelles l'âme dans sa passion modifie les systèmes nerveux, musculaire et sanguin du corps.

G. Bernard.

HISTOIRE

La Douce France, par René Bazin. Paris, J. de Gigord, s. d. (1911), petit in-8 de VIII-311 p., illustrations de J.-M. Breton. — Prix : 3 fr. 50. — Edition classique avec notes explicatives par Mlle A. Ménétrier, in-18 de VIII-351 p., illustré par J.-M. Breton. — Prix, cartonné : 1 fr. 60.

Ce livre est destiné à faire aimer la France par les enfants. Sollicité de l'écrire par « l'Alliance des Maisons d'éducation chrétienne », M. René Bazin pensa qu'on lui demandait un beau service et voulut sans retard montrer « aux petits Français et aux petites Françaises pourquoi nous devons aimer la France et ne jamais désespérer d'elle »; pourquoi nos vieux poèmes la nomment très douce « à cause de sa courtoisie, de sa finesse, de son cœur joyeux et tout noble », et comment cette douceur n'est pas faible, mais « armée pour la justice et pour la paix » a su toujours réclamer l'une et faire respecter l'autre.

Pour émouvoir l'âme de nos écoliers, l'auteur n'a point cherché de raisons complexes. Dans une langue simple, fluide, nuancée d'une sorte de tendresse paternelle, il leur dit à son tour le charme des « amitiés françaises ». Il se promène chez nous, il regarde la campagne, le ciel, tout ce qui chante, embaume et brille le long des sentiers. Il arrête pour l'interroger le paysan qui pique son attelage, et lui demande le nom pittoresque de ses bœufs. Il nous confie les mots naïfs ou graves qu'il a surpris sur des lèvres enfantines. Il nous apprend à connaître « la maison » qui nous a défendus si longtemps, à saluer avec lui « ces bonnes femmes de France » dont les mains usées sont comme le témoignage éloquent d'une vie simple et belle; à regarder avec une admiration attendrie « nos religieuses », les persécutées qui consacrent à la souffrance « chacune des heures de leur vie et tout l'amour de leur cœur ». Il nous explique le sens profond de nos fêtes religieuses Pâques, Noël, la Toussaint, et propose, comme exemples, aux jeunes, des jeunesses noblement dépensées, celle de Jeanne d'Arc, celle de Pasteur, celle de François Millet, d'autant mieux comprise et d'autant plus émouvante que celui qui nous la conte est bien le Millet de notre littérature.

Les chapitres sur le Canada et sur l'Alsace-Lorraine rendront plus vifs dans le cœur des enfants de France des regrets, qui certes ne s'atténuent pas encore dans celui de leurs aînés. Nous aimons davantage la France quand elle lutte et quand elle souffre; et nos écoliers connaîtront le prix de ces douleurs et de ces combats, lorsqu'ils liront ici les pages qui retracent l'héroïsme de quelques-uns de nos soldats et de nos marins, la mort du capitaine Fiegenschuh ou celle de l'enseigne Paul Henry. Et qu'ils ne soient pas trop émus devant de pareils sacrifices ! « N'ayez pas peur ! » leur dit M. René Bazin. On use sa vie sans

regret, on la dépense royalement pour « ce qui ne change pas » : la France éternelle.

Sans qu'ils s'en doutent, c'est pour elle que travaillent les humbles, ce meunier, ce pêcheur, ce forgeron, ce marinier, cette dentellière, tous ces artisans, dont l'auteur, à la fin de son livre, nous vante si joliment le métier. Ces vies obscures ont chacune leur caractère noble ou poétique, et leur beauté s'ajoute à d'autres pour composer ce visage de la France que nous admirons ici. Parmi les « livres d'amour », on peut dire que celui de M. René Bazin reste l'un des plus beaux, l'un des meilleurs.

André Pontal.

Rois et dieux d'Egypte, par A. Moret. Paris, Colin, 1911, in-18 de II-318 p., avec 20 grav., 16 planches et une carte. — Prix : 7 fr.

Faire connaître et aimer l'Égypte et augmenter le nombre de ceux qui s'intéressent à la plus antique des civilisations, tel est le but de M. Moret dans ce volume, recueil d'articles et de conférences faites au musée Guimet. Un recueil pareil : *Au temps des Pharaons*, publié par lui en 1906, avait été bien reçu. Celui-ci le sera de même ; car pour sortir du cercle d'érudits où elle était confinée, l'égyptologie a trouvé en M. Moret un guide clair, méthodique et très renseigné.

Des fouilles récentes, des questions religieuses importantes, une conception nouvelle des rapports de l'Égypte avec les peuples et les civilisations voisines l'ont guidé dans le choix des sujets tels que : la reine Hatshopsitou et son temple de Deir-el-Bahari; la révolution religieuse d'Aménophis IV; la passion d'Osiris; Immortalité de l'âme et sanction morale en Égypte et hors l'Égypte; les Mystères d'Isis; quelques voyages légendaires des Égyptiens en Asie; Homère et l'Égypte; le déchiffrement des hiéroglyphes. Tout cela est de très bonne vulgarisation.

On pourrait se demander cependant jusqu'à quel point M. Moret n'abuse pas des rapprochements de mots, surtout à propos de la passion d'Osiris. Est-il bien légitime, pour expliquer les idées subtiles et peu claires du rituel égyptien, commenté en partie d'après l'opuscule *de Iside et Osiride* attribué à Plutarque, d'en appeler aux rituels védiques? (p. 104). Et les mots : « dieu bon, » « grande victime, » « nourriture sacrée prise en commun, » « c'est sa chair, c'est son sang que le dieu partage entre les prêtres et les parents sous les espèces des offrandes » (p. 108) ne doivent pas faire illusion malgré leur saveur chrétienne.

Le IVe siècle n'a-t-il pas vu le christianisme fort populaire en Égypte et les temples d'Osiris fermés? (p. 279). Les Pères semblent bien les adversaires des rites isiaques (p. 210.) Et l'emprise que ces cultes ont pu avoir sur la Grèce, l'Italie et l'Occident latin doit être

sans parallèle en Palestine. Si l'on en croit les papyrus araméens d'Éléphantine, les Juifs, même fixés en Égypte, répudiaient toute communion avec les prêtres et les dieux égyptiens.

Mais s'il est plus d'une manière dans l'analyse de sens d'une interprétation difficile (p. 105), tout le monde sera d'accord pour conclure avec M. Moret à la fin de ce livre attachant : « Mis en valeur, ce champ merveilleux de recherches produirait encore d'incalculables moissons. Mais il faudrait guider de ce côté un nombre suffisant de travailleurs. *Vita brevis, ars longa...* Que les jeunes gens entendent notre appel !... (p. 312). L. Legrain.

Le Déclin de l'esclavage antique, par E. Ciccotti ; trad. par G. Platon. Paris, M. Rivière, 1910, in-8 de xix-451 p. — Prix : 10 fr.

C'est du point de vue *matérialiste*, selon Marx et Engels, que, dans ce livre très étudié, M. Ciccotti envisage à son tour la question du déclin de l'esclavage antique. Est-il vrai, comme certains l'affirment, que déjà cette théorie est en pleine déconfiture, abandonnée, rejetée aux vieilles lunes? Je laisse à de plus experts le soin d'en décider. Il reste ceci, en tous cas, que faire des conditions économiques le pivot sinon de l'histoire, du moins de parties de l'histoire, c'est se donner le moyen d'apercevoir bien des vérités et d'expliquer bien des faits. Vérité partielle, sans doute. Et quelle méthode peut se piquer de découvrir la vérité totale? Ainsi, quand bien même la méthode dite matérialiste devrait être abandonnée en ce qu'elle a d'absolu, il ne faudrait pas regretter de la voir appliquée par un érudit informé comme l'est M. Ciccotti. Il a fait un travail intéressant, a bien mis en lumière certains faits, comme la diminution du travail esclave en Attique après la guerre du Péloponèse, les perfectionnements techniques des métiers et l'extension du travail d'atelier dans leurs rapports avec l'esclavage, l'accroissement à Rome du prolétariat libre, et bien d'autres encore. Ce qui manque à l'ouvrage de M. Ciccotti, et l'auteur n'en est pas responsable, c'est un plus grand nombre de bases solides. Rien de plus controversé que les chiffres entre lesquels il est obligé de choisir.

Il est certain que, malgré l'érudition de l'auteur, la part reste trop grande aux raisonnements, aux déductions : telles circonstances politiques, telles modifications économiques *ont dû* avoir telle répercussion sur l'esclavage. Or, si élégante que soit la démonstration, elle n'aboutit souvent qu'à établir une probabilité plus ou moins haute.

Quoi qu'il en soit, il y a beaucoup à apprendre et à prendre dans l'ouvrage de M. Ciccotti. Tout en lui accordant volontiers que l'évolution des idées et des sentiments n'eût pas suffi pour faire disparaître l'esclavage si celui-ci eût été une inéluctable nécessité économique, je crois

qu'il a une tendance à méconnaître l'importance du rôle du christianisme et de l'Église dans le mouvement vers la liberté. Il est vrai que l'Église ne paraît pas avoir posé alors la question de la légitimité de l'esclavage, qui était un fait admis de tous, mais son esprit, avec plus de diffusion que n'auraient pu faire le stoïcisme et les mystères, en établissant l'égalité spirituelle absolue entre l'esclave et son maître, préparait efficacement la disparition de la distinction elle-même. En outre, pratiquement, elle encourageait, à titre d'œuvre pie, les affranchissements. Enfin, aux textes de conciles cités par M. Ciccotti on en peut opposer d'autres, comme celui du concile de Colchyte (Angleterre, IXe siècle), et M. Allard, dans ses *Esclaves chrétiens*, a répondu d'avance à l'importance exagérée attribuée aux décisions du concile d'Épône (Ve siècle). La traduction est écrite en un français bien barbare.

André Baudrillart.

Mémoires du maréchal d'Estrées **sur la régence de Marie de Médicis (1610-1616) et sur celle d'Anne d'Autriche (1643-1650),** publiés pour la Société de l'histoire de France par Paul Bonnefon. Paris, Laurens, 1919, in-8 de XXVIII-389 p. — Prix : 9 fr.

L'édition nouvelle des *Mémoires* de François-Annibal d'Estrées, marquis de Cœuvres, ne rapporte que des incidents de Cour, des intrigues de grands personnages, des détails au jour le jour sur de menus faits très oubliés. Il est surprenant qu'un homme mêlé à de si grandes affaires n'en ait pas compris l'enchaînement et ne se soit fait sur l'époque qu'il a traversée aucune idée générale. Tour à tour en disgrâce et en faveur, assez inconséquent dans sa conduite et ses propos, il devait être d'opinion que tout arrive par hasard.

La première partie des Mémoires traite de la régence de Marie de Médicis (1610-1616). Quel était le caractère de la Reine? Comment se sont passées les années du jeune Roi? De quels hommes était composé le gouvernement? Tout cela lui est égal. Il n'a rien compris davantage à la chute de Concini. Son arrogance, sa soif d'honneurs et de profits, sa témérité, que sa femme elle-même trouvait excessive, ne semblent pas avoir justifié à ses yeux l'acte essentiellement politique de Louis XIII. « Quand je fais réflexion, écrit-il, sur les circonstances de la mort du maréchal d'Ancre, je ne la puis attribuer qu'à sa mauvaise destinée... Il fallait que ce fût son étoile ou la nature des affaires qui eussent fait soulever tant de monde contre lui... Ses pensées étaient lentes et ambitieuses; mais il les cachait avec soin, n'ayant jamais entré ni affecté d'entrer dans le conseil, et même on a souvent ouï dire au Roi qu'il n'avait pas entendu qu'on dût le tuer... »

Vraiment ce n'est pas la peine d'avoir vécu cinquante ans à la Cour

sous quatre ou cinq rois pour ne s'être pas fait plus de notions raisonnées sur la suite des événements.

La seconde partie, tout à fait inédite, embrasse sept années de la régence d'Anne d'Autriche, de 1643 à 1650. Pour cette période, le maréchal d'Estrées semble un peu plus au courant des choses : il dépeint assez bien la situation de Gaston d'Orléans, de son singulier favori, l'abbé de la Rivière, de Mazarin et de sa querelle avec le Parlement, sans toutefois donner beaucoup de révélations importantes. L'édition de M. Paul Bonnefon est faite sur les meilleurs manuscrits et accompagnée de notes précises sur les personnages cités dans le texte. Il y aurait encore cependant quelques points à éclaircir. Ainsi, la petite campagne du maréchal de Bois-Dauphin contre les « princes » en octobre 1615, est peu compréhensible. Condé et Bouillon venaient de prendre Épernay, avaient traversé la Seine à Bray, près de Provins, et voulaient passer la Loire pour se rendre en Poitou; ils étaient à Champlay près de Joigny, et, dit le texte, se trouvant en face des armées du Roi, « s'acheminèrent vers *Châteaudun*, où, n'ayant pu passer, descendirent jusqu'à Bonny », et là traversèrent le fleuve à gué, opérations que les troupes royales auraient, du reste, pu facilement empêcher.

Quel chemin, à travers tout le Gâtinais et la Beauce, Condé aurait-il pu prendre pour aller de Joigny à Châteaudun dans le Perche, et pour revenir de Châteaudun (qui n'est guère sur la Loire) à Bonny qui se trouve encore à cinq lieues en amont de Gien? Il faut absolument trouver une autre localité pour ne pas tomber dans l'absurde. N'ayant pas les textes sous les yeux, il est difficile de risquer une supposition; mais Châteauneuf-sur-Loire, par exemple, serait plus vraisemblable. De bonnes tables accompagnent ce volume, qui forme un tout complet, avec sa notice très détaillée sur le maréchal d'Estrées, venant rejoindre sur cette même époque les *Mémoires de Bassompierre*, que M. le marquis de Chantérac a publiés, il y a déjà près de quarante ans, pour la même Société de l'histoire de France.

G. Baguenault de Puchesse.

Correspondance du maréchal de Vivonne **relative à l'expédition de Candie (1669)**, publiée pour la Société de l'histoire de France par Jean Cordey. Paris, Laurens, 1910, in-8 de xxv-300 p. — Prix : 9 fr.

On sait ce que fut l'expédition de Candie. Depuis vingt-cinq ans (1644-1669), les Vénitiens défendaient désespérément l'île contre les Turcs. Le Saint-Siège, inquiet de voir tout l'Orient passer peu à peu sous l'exclusive domination du Grand Seigneur eut recours à l'intervention du roi de France. Louis XIV arma une escadre, tandis que

la flotte du Pape cinglait de son côté vers la Crète; les galères françaises naviguèrent du reste sous pavillon pontifical. Le comte de Vivonne, marin habile, fort bien vu à la Cour, où la protection de sa toute-puissante sœur, Mme de Montespan, le maintenait dans les bonnes grâces du Roi, avait, depuis 1665, obtenu la charge importante de capitaine général des galères. C'est en cette qualité qu'il prit part à l'expédition de Candie.

Celle-ci se termina d'ailleurs sans résultats appréciables. La mort du duc de Beaufort avait jeté le trouble dans la flotte; la rivalité sourde entre les Français et les Vénitiens, animés du plus mauvais esprit, le manque de vivres et de munitions, le fâcheux état de la place, ne permirent pas, quel que fût le courage et l'habileté déployés par Vivonne et le duc de Navailles, de continuer la lutte. Les galères rentraient à Marseille, le 30 novembre 1669, après une campagne de six mois à peine. Malgré un mécontentement, peut-être feint, pour le retour si rapide de ses troupes, le Roi voyait, sans déplaisir, se terminer une aventure où l'avait engagé « une politique d'équilibre assez malheureuse. »

Les lettres réunies dans ce volume sont fort judicieusement choisies, qu'elles émanent du Roi, du ministre, de Vivonne ou de ses subordonnés. — On lira notamment avec intérêt le rapport du général des galères, sur la bataille du 28 juillet 1669 et l'attaque du camp des Turcs; le combat fut marqué par le perte de la *Thérèse*, un grand vaisseau qui sauta avec tout son équipage.

Le lecteur trouvera en appendice une série de lettres concernant l'expédition de Candie, mais ne faisant pas partie de la correspondance proprement dite de Vivonne (manuscrits de M. le duc de Polignac et mss. français 8031-8033 de la Bibliothèque nationale). Le *Journal de la navigation des galères*, rédigé par Duché de Vancy, secrétaire de Vivonne, complète très heureusement le volume.

Le texte des lettres a été très minutieusement établi; une courte analyse précède chaque pièce; l'identification des noms de lieux et de personnes a été faite avec soin. Il faut louer de tous points l'appareil critique de cette publication, qui fait grand honneur à M. Cordey.

ROBERT BURNAND.

Les Grands Ecrivains de la France. Mémoires de SAINT-SIMON; Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par A. DE BOISLISLE, avec la collaboration de L. LECESTRE et de J. DE BOISLISLE. T. XXIII. Paris, Hachette, 1911, in-8 de 613 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume embrasse les faits survenus depuis le début de 1712 jusqu'au mois de juin de l'année suivante. A dire le vrai,

ce n'est pas un des plus intéressants de la série : les événements offraient peu de matière au narrateur. Après la tempête de 1711, où la famille royale a été si cruellement frappée, après les malheurs de la guerre, il semble qu'un peu de calme revienne à Versailles. Le Roi, vieilli, malade, ne sort plus guère de chez Mme de Maintenon; la victoire de Denain relève la fortune des armes françaises et l'on s'occupe des préliminaires de la paix. Au fil de son récit, Saint-Simon trouve peu de grandes figures à évoquer. Toutefois le portrait qu'il trace du président de Harlay, celui, rétrospectif, du duc de Vendôme, l'étude très poussée du duc de Chevreuse, quiétiste et janséniste, philosophe distrait, homme de bien dans toute l'acception du terme, sont fort intéressants à lire. L'affaire des « renonciations » retiendra aussi l'attention. Le récit de la séance (15 mars 1713) où furent enregistrées les lettres royales par lesquelles Louis XIV renonçait, pour lui et ses successeurs, à toute prétention sur la couronne d'Espagne, est un des plus vivants des *Mémoires*. La gaucherie du duc de Berry, qui ne trouve rien à répondre à la harangue du Premier Président, le mépris des pairs pour les magistrats ont donné à Saint-Simon l'occasion d'exercer sa verve redoutable. Plusieurs croquis de personnages de second plan, une copieuse dissertation sur l'ordre du Saint-Esprit, quelques pages touchant les Rakoczi et les affaires de Hongrie, un récit des menées du Père Le Tellier et des jésuites autour de la charge de Grand Aumônier, de courtes généalogies complètent le volume.

L'appareil critique du tome XXIII ne laisse rien à désirer, mais c'est chose presque inutile à dire, lorsqu'il s'agit de cette édition des *Mémoires*. On trouvera en appendice plusieurs pièces importantes, notamment sur la bataille de Denain et l'affaire des renonciations, et une étude courte, mais fort pénétrante, sur l'hôtel de Lorge, à Paris.

ROBERT BURNAND.

Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution, par ERNEST LAVISSE. T. IX, 1re partie. *Le Règne de Louis XVI (1774-1789)*, par H. CARRÉ, P. SAGNAC, E. LAVISSE. Paris, Hachette, 1910, in-4 de 446 p. — Prix : 6 fr.

Ce volume termine, ou à peu près, la belle *Histoire de France* entreprise par la maison Hachette sous la direction de M. Ernest Lavisse. Il n'y manque plus — puisque l'éminent académicien a renoncé à écrire l'Introduction générale annoncée au commencement de la publication — que les tables analytiques qui devaient paraître en janvier 1911 et qui n'ont pas encore été distribuées.

Le présent volume est, pour la plus grande partie, l'œuvre de M. H. Carré, à qui nous devions déjà le règne de Louis XV; il a écrit les quatre premiers livres et les trois premiers chapitres du l. V; M. Sa-

gnac a rédigé le dernier chapitre de ce livre, et M. Lavisse s'est réservé la conclusion (l. VI), qui n'est pas un aperçu d'ensemble sur toute l'histoire de France, mais simplement une « conclusion » d'ailleurs fort intéressante et suggestive, « sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI. »

Voici l'ossature, la charpente du volume : Livre I. Louis XVI et les essais de réforme : 1. L'Avènement; le rappel des parlements; 2. Turgot; 3. Les Réformes dans l'armée et dans la marine; 4. Le Premier Ministère de Necker. II. La Politique extérieure. III. Vie sociale; 1. La Famille royale et la Cour; 2. Le Clergé; 3. La Noblesse; 4. La Haute Magistrature; 5. Le Régime économique; 6. Le Tiers-État. IV. La Vie intellectuelle : 1. Les Lettres et les arts; 2. La Philosophie et les sciences; 3. Les Salons et la presse. V. L'Agonie de l'ancien régime : 1. De la disgrâce de Necker à la disgrâce de Calonne; 2. Le Ministère de Brienne; 3. Le Second Ministère de Necker; 4. Avant la réunion des États généraux. VI. Conclusion : 1. Les Imperfections de l'œuvre monarchique; 2. La Crise.

Il est superflu de dire que, dans ce volume comme dans les précédents, une bibliographie suffisamment complète permet aux curieux de préciser ou de contrôler les renseignements donnés sur tel ou tel point. La documentation abondante est bien mise en œuvre. L'ouvrage se lit avec intérêt; le tableau, fait avec soin, est juste, dans l'ensemble; cependant sur quelques points, il me paraît laisser une impression un peu fausse, trouble et incertaine; cela provient de ce que M. Carré, après avoir appuyé fortement sur certains faits, les fait suivre de réserves un peu tardives et trop légèrement marquées pour modifier sensiblement l'effet d'abord produit sur le lecteur; cela m'a paru assez sensible dans ce qui est dit du clergé et de la noblesse.

Dans le chapitre qu'il a écrit, M. Sagnac me semble trop réduire l'influence exercée sur la rédaction des Cahiers par les modèles qui circulaient. E.-G. L.

La Société française du XVe siècle au XXe siècle, par Victor du Bled. VIIIe série. XVIIIe *et* XIXe *siècles*. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 312 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau volume de M. du Bled diffère un peu des précédents par sa composition beaucoup plus homogène. C'est toujours de la critique facile, faite surtout de citations. Mais deux points seulement sont traités : la Comédie de société et le Monde de l'émigration. L'auteur caractérise justement la passion qu'eut de tout temps la société française pour le spectacle, son admiration un peu convenue pour les acteurs, la gloriole béate que les gens du monde éprouvent à les imiter.

De Louis XIV à notre époque, de la Cour royale ou impériale à la plus médiocre bourgeoisie, les théâtres mondains sont en honneur; et on peut citer au hasard la duchesse du Maine, Mme de Pompadour, Marie-Antoinette, le duc de Penthièvre, Catherine II, Lucien Bonaparte, Mme du Cayla, Napoléon III, George Sand, sans qu'il soit besoin d'en venir à Mme Aubernon, Mme Dieulafoy, la duchesse d'Uzès, Mme Edmond Adam ou Mme de Caillavet. Il est une partie de cette étude qu'apprécieront beaucoup les maîtresses de maison en quête de pièces qui peuvent être jouées en société, c'est la nomenclature très variée que fait l'auteur des « saynètes pour jeunes filles », des « théâtres de salon », des pièces vieilles ou nouvelles de ce genre et des éditeurs où elles se trouvent. On dirait une collection de menus faits pour venir en aide à l'imagination et à l'ignorance.

La seconde partie est un tableau quelquefois sévère de l'Émigration, d'après les ouvrages de Forneron, Reiset, Daudet et les Mémoires imprimés de cette époque. Les fautes et les imprudences, les illusions étranges des émigrés ne se discutent plus, surtout aujourd'hui où on peut en calculer les conséquences; mais il faut tenir compte de l'état d'esprit du temps. Nous en pouvons juger par nous-mêmes. Depuis la fin de la guerre, depuis la Commune, depuis la tentative de république raisonnable de Thiers ou de Mac-Mahon, depuis l'échec des combinaisons monarchiques, que de fois n'avons-nous pas entendu les gens les moins exaltés répéter que ce régime instable n'en avait pas pour six mois? Il y a quarante ans qu'il dure. Ceux qui attendaient sa chute sont morts depuis longtemps. L'aveuglement des premiers témoins de la Révolution est bien plus excusable. M. du Bled juge les personnages dont il nous rappelle les fortunes diverses avec un bon sens sans originalité. Mais il devrait éviter les truismes usés, comme « le difficile ne consiste pas à faire son devoir, mais à le connaître » (p. 45), et tant d'autres, ou bien quelques fautes, comme Lorges pour *Lorge*, Croyes pour *Croze*, la Chaise pour *La Charce*. Ce sont assurément des vétilles ; car le livre se lit facilement et est intéressant pour ceux surtout, et ils sont nombreux, qui se souviennent des ouvrages en si grande abondance qui ont été publiés sur ces sujets, dans ces dernières années.

G. Baguenault de Puchesse.

Les Époques critiques du patriotisme français, par J. Viaud. Paris, Bloud, 1910, in-16 de x-275 p. — Prix : 3 fr. 50.

En ce moment où les journaux publient des enquêtes collectives sur l'idée de patrie, l'ouvrage de M. Viaud est, comme on dit, un livre d'actualité; il reste néanmoins un livre d'histoire, en ce sens qu'il analyse une première crise du patriotisme français datant d'un siècle.

Après une Introduction où il essaie de définir la patrie telle que le monde sorti de 1789 l'a conçue, l'auteur met en présence l'Émigration et la Révolution, puis les partis politiques (lire : le parti royaliste) et Napoléon. Il s'attaque surtout à la thèse qui oppose la Révolution, personnification de la patrie, à l'ancien régime réfugié dans les camps de l'étranger. Il s'en prend notamment, à propos de 1815, aux assertions contenues dans les récits, aujourd'hui très répandus, de M. Henri Houssaye. Les notes complémentaires disent assez, par leurs seuls titres (*La Satire Ménippée est-elle une œuvre patriotique? — Qu'est-ce qu'une nation? — La Terreur, moyen de salut public. — La Valeur historique de l'œuvre de Taine. — Hoche à Quiberon*) à combien de questions touche ce livre, et dans quel sens il les résout.

Pour traiter avec une autorité décisive un sujet si vaste et si complexe, plusieurs volumes eussent été nécessaires. M. J. Viaud n'a pu que l'effleurer, présenter çà et là des aperçus ingénieux et appeler à son aide, il l'avoue, la casuistique (p. 16). « A la variété, à la multiplicité des actions correspond une complexité de motifs dont tous ne peuvent être absolument mauvais » (p. X). Les clients de M. Viaud sont innombrables; les noms les plus compromis dans l'esprit des révolutionnaires ne l'effraient pas. Peut-être eût-il dû expliquer plus nettement pourquoi l'opinion des *bleus* s'est prononcée davantage contre certaines figures comme celles de Lynch et de Marmont. Ne serait-ce point parce que, dans ces cas particuliers, la trahison plus ou moins avérée ou contestée s'est compliquée d'inconséquence trop grande ou d'ingratitude trop notoire? Il eût été intéressant, d'autre part, d'indiquer, à l'aide d'exemples, comment et quand le patriotisme républicain a, lui aussi, pris contact avec l'étranger et n'a pas craint, dans un intérêt de parti, de le prendre pour auxiliaire.

On peut être surpris de rencontrer dans un livre qui témoigne de connaissances sérieuses et minutieuses sur la France d'il y a cent ans, le nom du chansonnier Béranger orthographié comme celui de Bérenger de la Drôme et devenir la racine de cet adjectif bizarre : bérengesque. Une erreur aussi incompréhensible est celle qui fait de d'Elbée un représentant du tiers état aux États généraux (p. 138). Ce général vendéen n'a jamais fait partie d'aucune de nos assemblées. L. P.

Les Encyclopédistes et les Femmes, par Marguerite Dupont-Chatelain. Paris, Daragon, 1911, in-8 de 169 p., avec 2 pl. — Prix : 6 fr.

Dans un volume d'un peu moins de deux cents pages, Mme Marguerite Dupont-Châtelain vient de consacrer une série de notices à ceux qu'elle nomme les chefs des encyclopédistes : Diderot, d'Alembert, Grimm, Helvétius, d'Holbach, Rousseau, Voltaire. Quels ont été leurs rapports avec les femmes? Quelle influence les femmes ont-

elles exercée sur eux? Quelle influence ont-ils exercée sur elles? A vrai dire, ils n'en ont exercé aucune au point de vue religieux. Mlle de Ligneville, Mme d'Épinay, Mme du Châtelet n'étaient guère chrétiennes que de nom avant d'avoir connu Helvétius, Grimm ou Voltaire. Thérèse Levasseur et Mme d'Houdetot ne l'étaient pas davantage avant d'avoir connu Rousseau. Et les philosophes avaient déjà commencé leur campagne anticatholique quand ils devinrent les maris ou les amants de ces dames. Ce qui les réunit, ce fut la communauté des sentiments, le plaisir de la société, l'amour du luxe et du bien-être, le dévergondage des idées et, pour la plupart, le dévergondage des mœurs. Et ce sont les femmes qui, dans leurs salons, dans leurs écrits, dans leurs conversations, dans leurs lettres, propageaient surtout les théories des philosophes et préparèrent la Révolution qui devait coûter, sinon toujours à elles, du moins à leurs familles et à leurs amis, leur situation, leur fortune, et souvent leur tête.

Nous ne saurions donc souscrire aux conclusions trop indulgentes de l'auteur, lorsque, dans les dernières lignes de ce volume, d'ailleurs intéressant, elle écrit que, de 1710 à 1789, la femme a été « ce qu'elle devrait toujours être : créature de bonté qui aime, admire, soutient, console et donne ainsi pleine confiance à l'homme pour lui permettre d'élaborer et de créer les chefs-d'œuvre qui sont en germe dans son esprit. » Si brillant que puisse paraître ce rôle, il y en a un plus noble, plus moral et plus fécond. Et celui-là, les femmes du XVIIIe siècle, celles du moins dont Mme Dupont-Châtelain nous a retracé les figures, ne l'ont pas accompli. R. M.

Notes pour servir à l'histoire de la franc-maçonnerie à Nancy, jusqu'en 1905, par C. Bernardin. Nancy, Imprimerie nancéienne, 1910, 2 vol. in-8 de 340 et 251 p. — Prix : 5 fr.

L'auteur, qui est vénérable de la loge de Nancy, et haut dignitaire de la franc-maçonnerie, a réuni en deux volumes un grand nombre de curieux documents.

Il y aurait quelques critiques à faire sur l'exécution matérielle de cette publication; le classement des matières est souvent arbitraire, les redites abondent et les noms propres sont trop souvent estropiés.

C'est précisément parce que ces pièces sont assemblées sans art qu'elles inspirent confiance à celui qui aura la patience de les lire attentivement, en subissant l'ennui que donnent les détails puérils. Malgré tout, il y a à faire quelques découvertes instructives.

M. Bernardin nous prouvera-t-il que la Révolution est l'œuvre exclusive de la Maçonnerie? Il semble que telle soit son opinion, puisque M. Mathiez lui en fait un grief dans un récent article. En ce qui me concerne, je serais porté à croire le contraire. Le mouvement

d'idées d'où est sorti la Révolution n'est pas étranger à la Maçonnerie parce que beaucoup de maçons (je ne parle ici ni des officiers ni des prêtres) avaient adopté les opinions nouvelles et les propageaient avec ardeur; mais la Maçonnerie n'apparait pas du tout comme le moteur premier; on dirait au contraire qu'elle s'est mise à la remorque. Les éléments non révolutionnaires et non susceptibles de le devenir se sont éliminés et ce qui restait de la société s'est engagé dans le mouvement sans avoir l'air de savoir exactement où il était poussé.

Je me rends compte que d'autres, après avoir lu les mêmes documents, en tireront des conclusions différentes et même contraires. En ce qui me concerne, je ne suis ici le défenseur d'aucune thèse absolue et j'avoue que les volumes de M. Bernardin, qui m'ont appris pas mal de choses, ne m'ont fourni aucun argument décisif ni dans un sens ni dans l'autre : le savoir, sans doute, me manque, ou l'imagination.

P. Pisani.

Marseille révolutionnaire. L'Armée-Nation (1789-1793). par S. Vialla. Paris, Chapelot, 1910, in-8 de vii-513 p., avec grav. et portraits. — Prix : 10 fr.

La préparation d'une étude sur les volontaires des Bouches-du-Rhône a amené M. Vialla à rechercher ce qu'était la garde nationale de Marseille d'où ils sont sortis. L'étude de cette garde nationale l'a conduit à écrire une histoire de la Révolution à Marseille, car population et garde se confondent. De là, le double caractère, militaire et politique, de son livre, et son double titre. De là l'espèce de gêne, sinon de confusion, qui en découle dans le récit : on ne sait jamais exactement, et peut-être ne peut-on pas savoir si c'est le peuple ou la garde nationale qui agit dans Marseille. A quoi M. Vialla répond que les deux corps se confondent, et qu'il faut amalgamer en quelque sorte leurs deux histoires pour reproduire la réalité de l'époque. Sans doute, mais un peu de clarté ne nuirait pas.

La documentation est fort bonne. M. Vialla a beaucoup travaillé aux Archives des Bouches-du Rhône (à Marseille et à Aix), et aux Archives municipales de Marseille, ainsi qu'à la Bibliothèque municipale, où la collection Bouillon-Landais lui a fourni plusieurs documents de premier ordre. La littérature imprimée, d'ailleurs assez peu nombreuse, ne lui est pas moins familière : il aurait cependant trouvé des documents utiles dans des périodiques qu'il a négligé de consulter, notamment la *Revue alsacienne* de Ch. Mehl et la *Revue rétrospective* de P. Cottin. On peut s'étonner aussi à bon droit qu'il n'ait pas complété ses recherches d'archives par une exploration des Archives nationales.

De ces recherches est sorti un livre méthodique et bien composé,

nettement divisé en trois parties : 1° Organisation de la garde nationale marseillaise; 2° Rôle de la garde nationale; 3° Fin de la garde nationale, fédéralisme en Provence, histoire de l'armée départementale. — La première partie raconte les premiers essais de milices locales rendus nécessaires par la situation politique trop tumultueuse de la ville, l'émeute du 23 mars, la jalousie contre les troupes de ligne, l'affaire de la Tourette, l'émeute du 8 décembre 1789. A la milice citoyenne succède une garde bourgeoise, mal organisée et rapidement impopulaire, que les masses voient avec inquiétude et jalousie, qui ne peut se recruter qu'en officiers, qui tire sur le peuple à la Tourette et qui se désorganise progressivement; elle est remplacée le 15 février 1790 par la garde nationale marseillaise, plus démocratique, soutenue par la municipalité à laquelle le régiment Royal-la-Marine se rallie, après les insultes maladroites de son colonel marquis d'Ambert. Cette affaire aboutit à la prise ou à la reddition des forts de Marseille et à leur démolition par le peuple et la garde nationale (30 avril-mai 1790). La garde nationale, devenue de plus en plus démocratique, reste à peu près la seule force militaire organisée, grâce à la décomposition des régiments Royal-la-Marine, Vexin, Lyonnais, dont une partie déserte et se fond en elle, tandis que la majorité de leurs officiers restent hostiles à la Révolution. Le chapitre IV est un intéressant tableau de la vie intérieure de ces régiments, du double courant qui les partageait, de la mésintelligence entre officiers, sous-officiers et soldats. M. Vialla donne nettement raison à ceux-ci contre leurs chefs, et semble même en arriver à excuser l'insubordination et la désertion.

Dans le livre II, M. Vialla montre bien comment « l'instinct guerrier » s'empare de cette masse armée de 18 000 hommes et raconte sommairement la première expédition d'Avignon (juillet 1791), avec détails l'insurrection d'Aix et la campagne des Marseillais contre cette ville, devenue un « repaire » d'aristocrates et de réfractaires : les chapitres III et IV sont un récit très neuf, très bien documenté et très intéressant de cet important chapitre d'histoire locale. L'histoire du bataillon du 10 août, venant après l'excellent petit livre de M. Sagnac sur cette *journée*, a moins de nouveauté et d'intérêt.

Au livre III, le plan de M. Vialla paraît faiblir; il perd de vue son sujet propre et fait trop d'histoire générale. L'histoire de la garde nationale se confond trop avec l'histoire du fédéralisme et de l'armée départementale, déjà bien connue. Il y a cependant bien des détails encore neufs et intéressants.

M. Vialla aurait pu alléger son livre, qui est d'ailleurs d'une « écriture » alerte et d'une lecture facile, de quelques discussions et épisodes inutiles, comme l'histoire de l'insurrection de Nancy. Les

illustrations, nombreuses et bien choisies, se ressentent de leur première origine.

Conçu dans un esprit nettement démocratique, l'ouvrage de M. Vialla manque peut-être un peu de la sérénité, de l'impartialité qui conviendraient à un livre purement historique. Pour apprécier les régiments de Vexin et d'Ernest, et leurs chefs restés royalistes, il est peut-être trop exclusivement *patriote*. Cependant, grâce à sa documentation très sûre et à ses mérites techniques, il rendra de grands services aux historiens. L.-G. PÉLISSIER.

Le Conventionnel André Dumont (1761-1888), par le comte EMMANUEL DE ROUGÉ. Paris, Bloud, 1911, in-8 de CX-432 p., avec 6 pl. et un fac-similé.— Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était point un homme supérieur que le personnage dont M. le comte Emmanuel de Rougé, dans un livre de haute valeur, vient de nous raconter la vie; c'était un médiocre et un menteur et il le fut pendant toute son existence. « Ce révolutionnaire subalterne, a dit de lui M. Étienne Lamy dans la magnifique Préface qu'il a mise en tête du volume et où il a si magistralement résumé la synthèse de la Révolution, ce révolutionnaire subalterne devint un serviteur secondaire du Consulat et de l'Empire. » Mais dans ces temps troublés, où la lie monte à la surface, les médiocres savent se faire une place parfois prépondérante. Nommé à la Convention par le département de la Somme, André Dumont s'y rangea, dès le début, parmi les plus fougueux. Il vota la mort du Roi, sans sursis, la proscription des Girondins avec une violence de langage que peu dépassèrent. Envoyé en mission à Amiens pour révolutionner le département qui passait pour modéré et pour tiède, il ne recule devant aucun excès, fait incarcérer les suspects par charretées, quarante-quatre dans les seules villes de Montdidier et de Boulogne, confisque les biens, entasse les prisonniers dans les couvents transformés en maison de détention; il invente même des conspirations afin de pouvoir arrêter plus de victimes : « Trois choses ici font trembler les traîtres, écrit-il au Comité de salut public : le tribunal révolutionnaire, la guillotine et le maratiste Dumont », Pioche Dumont, car depuis le calendrier républicain, il a quitté son nom d'André. Mais sa grande haine est surtout contre le catholicisme. Pour lui, les prêtres sont des « animaux noirs », la « vermine sacerdotale ». Les statues de bois des saints sont des « bûches » qu'il faut brûler avec délices. Il dépouille les églises, enlève les reliquaires et les vases sacrés qu'il fond en lingots; ce que ce vandale a détruit d'objets d'art religieux est incalculable; il s'en est fait gloire. Il a ainsi brisé des statues qui étaient des chefs-d'œuvre et un magnifique évangéliaire donné par Charlemagne à l'abbaye de Saint-Riquier.

Sa rage anticléricale était telle que le Comité de salut public dut le rappeler à la modération. Comment ce violent devint-il modéré? Comment se prononça-t-il contre ceux dont il avait fait d'abord ses dieux et ses maîtres? Fut-ce par amour pour son frère qu'il voulait sauver? Fut-ce pour se sauver lui-même comme Tallien et Fouché? Toujours est-il qu'au 9 thermidor il se déclara non pas d'une façon aussi décisive qu'il le prétendit, mais très nettement contre Robespierre. Et il déploya contre les terroristes la même ardeur qu'il avait mise contre les modérés. Il prétendit même dans un *Compte rendu* de sa vie qu'il publia, qu'il n'avait été violent qu'en paroles et dans l'intérêt même des gens qu'il faisait emprisonner. « On m'a demandé du sang, dit-il, et j'ai envoyé de l'encre. » M. le comte de Rougé établit, p èces en mains, que la prétention est inadmissible et que Dumont, sans avoir été sanguinaire comme Lebon et Carrier, a fait, lui aussi, des victimes. « Ces victimes, dit-il justement, sont vraiment trop nombreuses pour en faire un innocent et presque un martyr. » Mais il reconnaît très impartiallement qu'aux journées de germinal et de prairial, le conventionnel montra vraiment de l'énergie. Cela ne saurait suffire pour racheter tant de violences, tant de défaillances et tant de crimes.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Une Ancienne Muscadine. Fortunée Hamelin. Lettres inédites. 1839-1851, par ANDRÉ GAYOT. Paris, Émile-Paul, s. d. [1911], petit in-8 de IV-318 p., avec portrait. — Prix : 5 fr.

La Préface de M. Émile Faguet, l'Avant-Propos de M. André Gayet disent, le premier rapidement, le second avec quelques détails, tout le bien qu'il est possible de dire et même de supposer sur l'héroïne de ce volume. Femme légère et femme d'esprit, créole sans préjugés et aussi sans scrupules, Fortunée Hamelin appartient au monde bruyant du Directoire. Ses fantaisies, ses élégances, ses relations, ses liaisons furent un moment célèbres; elle tient le milieu entre Ida Sainte-Elme, la « Contemporaine » de beaucoup de ses contemporains, et Mme Tallien. Il apparaît que son salon fréquenté des joyeux viveurs fut même, à la veille du retour de l'île d'Elbe, un des centres de ralliement des conjurés bonapartistes. A cette opposition au gouvernement royal, Mme Hamelin risquait-elle beaucoup? Il est difficile de l'admettre, car peu après on la trouve dans la police discrète de M. Decazes et fournissant le ministre de rapports particuliers sur les gens du monde.

Jusqu'à la fin de sa vie, et elle mourut vieille, sans fortune, presque besogneuse, elle garda de l'esprit, et le piquant de sa conversation comme de sa correspondance se soutint sans faiblir. Qu'elle ait eu des « liaisons » avec l'Empereur, c'est possible; avec Chateaubriand,

très vraisemblable (l'Histoire, par un grand H, accumule depuis quelques années de terribles révélations sur *René*); elle fut la maîtresse de Montrond, l'auxiliaire de Talleyrand, et ce trop rusé personnage lui donna le goût et le talent de la coquetterie raffinée de l'esprit. Dans les lettres qu'aujourd'hui l'on publie d'elle, on trouvera donc souvent des mots heureux, des anecdotes, des rapprochements primesautiers, des petits coups de griffe qui égratignent; mais aussi un ton désabusé et une mélancolie sincère qui ont leur charme.

Ce paquet de lettres (1839-1851) est adressé à un unique correspondant beaucoup plus jeune que Mme Hamelin et attaché à elle par on ne sait trop quels liens. Ce M. C... ne nous inspire pas une vive sympathie et il apparaît surtout en posture de solliciteur; Mme Hamelin aide comme elle peut à lui procurer une bonne place, soit auprès des frères de l'Empereur, soit auprès des ministres; il devient sous-préfet quelque part et à un moment on le trouve inspecteur des prisons à Montpellier où il visite Mme Lafarge qui lui écrit des lettres d'amour!

Dans cette correspondance nombreuse et suivie, on peut glaner de petits détails amusants sur la société parisienne de la première moitié du dix-neuvième siècle. Des notes nécessaires facilitent la lecture de ces pages où plus d'une allusion arrêterait le lecteur. M. Gayot donne sur M. de Villèle et sur la famille Desbassyns de Richemond un résumé inexact et trop incomplet; il écrit que Jérôme Bonaparte fut pair de France au lendemain de la révolution de 1848; sans insister sur la bizarrerie de cette date (évidemment faute d'impression), il n'est pas véridique que l'ex-roi de Westphalie, à aucune époque, ait été revêtu de cette dignité par Louis-Philippe, et la dernière nomination à la pairie est du mois de novembre 1846. Jérôme Bonaparte fut pair des Cent Jours et sénateur du second Empire. — Une lettre, sans date précise, de Mme Hamelin est intercalée par M. Gayot parmi celles de 1844 (p. 225), ce qui est inadmissible, car on y parle, avec enthousiasme d'ailleurs, de Pie IX, qui ne fut pape qu'au mois de juin 1846. G. DE G.

R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia. Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870). Tome III. Torino, Bocca, 1910, gr. in-8 de XXIII-371 p.

Ce volume est occupé presque tout entier (p. I-XXIV, 1-328) par une publication du baron Manno: *L'Opinione religiosa e conservatrice in Italia dal* 1830 *al* 1850, *ricercata nelle correspondenze e confidenze di Mgr Giovanni Corboli Bussi.* Ce titre est trompeur, en ce qu'il semble annoncer une étude et une étude embrassant toutes les régions de

l'Italie. Or, il ne s'agit guère ici que de Rome sous Grégoire XVI et au début du pontificat de Pie IX, et nous n'y trouvons que des textes, les lettres d'un prélat très distingué de la Cour romaine, publiées avec des coupures inexpliquées et des noms laissés en blanc, ce qui est regrettable, et sans aucun commentaire, mode pour lequel le savant historien piémontais exprime, non sans ironie, une préférence catégorique. J'admets cette préférence quand il s'agit d'une première mise en lumière d'inédits, car le procédé est plus rapide; mais s'il s'agit d'une édition vraiment critique et définitive, la méthode saint-simonienne de M. de Boislisle reprend toute sa supériorité. — Une courte biographie documentaire nous fait connaître l'auteur de ces lettres, sorti d'une vieille famille urbinate et allié au grand jurisconsulte Federigo Sclopis; la reproduction d'une lithographie turinoise de 1847 nous révèle son sympathique et délicat visage, déjà marqué par la maladie qui l'emporta trois ans plus tard, à peine âgé de trente-sept ans. Sous-diacre en juillet 1840 et prélat domestique le 12 décembre 1840, il parcourut en dix ans une brillante carrière dans la haute prélature romaine. Successivement estimé des deux papes régnants (chose rare et qu'il signale), il fut employé par eux dans les affaires internationales (notamment dans des négociations avec la Russie, qui lui valurent une tabatière en or du tsar Nicolas Ier); il fut membre de la Commission chargée d'étudier en 1848 une constitution possible et compatible avec l'autorité pontificale; enfin il fut envoyé en mission auprès de Charles-Albert en mai 1848, mission où il échoua complètement, et il demanda alors à rentrer dans la vie purement sacerdotale. — Les lettres ici publiées sont fort intéressantes : une dizaine sont relatives à l'avènement de Grégoire XVI (1831); après une interruption de sept ans, la correspondance reprend à l'année 1838 et se poursuit avec continuité; elle forme un tableau très curieux de la Cour pontificale et de la vie romaine pendant ces douze années. Mgr G. Corboli est dévoué au Saint-Siège et à sa politique, mais il comprend les difficultés et en partie les tendances de l'heure présente; son horizon est parfois un peu restreint, mais ses vues sont toujours judicieuses et souvent spirituelles; le récit d'une visite un peu involontaire qu'il fait en novembre 1839 au duc de Bordeaux est tout plein de cette grâce délicatement bouffonne qui n'appartient qu'au génie italien; une grande lettre du 8 janvier 1850 est un véritable mémoire sur la révolution romaine. Sur l'intervention de Pie IX auprès de Charles-Albert, sur les essais de gouvernement constitutionnel à Rome en 1848, il apporte des renseignements de première main; il faut noter par contre la quasi indifférence (politique sinon morale) avec laquelle il raconte l'assassinat de Pellegrino Rossi, indifférence étrange en regard du récit vibrant que MM. de Goncourt ont donné

de cet épisode. Sur l'occupation de Rome par les Français en 1849, sur la mauvaise volonté du Sacré-Collège à l'égard de nos troupes et de notre ambassadeur, il a maint détail curieux. (Il sera toujours difficile aux Français de comprendre les détours compliqués de la *combinazione*!) — En somme, surtout pour l'histoire de 1846-49, ces lettres sont des documents de premier ordre.

Le volume se termine par un mémoire du savant professeur génois, Achille Neri, sur *la soppressione dell' Indicatore genovese* à la fin de l'année 1828. Mazzini avait transformé cette feuille, à l'origine purement commerciale, en un journal littéraire. Il y soutint une longue bataille sous forme de recensions et d'articles de variétés, contre le journal classique et monarchique de Spotorno, le *Giornale ligustico*. On finit par l'interdire sous prétexte qu'il défendait les doctrines romantiques, « qui n'étaient pas celles du gouvernement », en réalité parce qu'il avait la dent trop dure contre de vieux académiciens et des professeurs surannés. L'histoire de cette polémique de journalistes lettrés est un piquant chapitre d'histoire littéraire; mais les procédés employés par les adversaires de Mazzini furent souvent perfides et odieux.

L.-G. Pélissier.

Histoire des communes annexées à Paris en 1859, publiée sous les auspices du Conseil général. *Bercy*, par Lucien Lambeau. Paris, Leroux, 1910, in-4 de 506 p., avec 16 planches. — Prix : 12 fr. 50.

Les communes, ou pour mieux dire, les anciennes paroisses voisines de Paris, encore existantes dans le département de la Seine, avaient trouvé un excellent historien en Fernand Bournon qui en avait rédigé les annales; mais pour ne rien laisser à désirer aux amateurs de l'histoire de Paris et de ses environs, il restait à écrire et à publier l'histoire des anciens villages tout à fait voisins de la capitale, que celle ci a absorbés en vertu de la loi d'annexion du 16 juin 1859. C'est cette lacune que le Conseil général de la Seine a voulu combler en chargeant M. Lambeau de conserver le souvenir de ces localités disparues, souvenir qui ne survit que dans quelques dénominations de quartiers ou de voies publiques, ou encore dans une appellation usuelle et familière.

Onze communes sont dans ce cas : Auteuil, Batignolles-Monceaux, Belleville, Bercy, Charonne, Grenelle, La Chapelle, la Villette, Montmartre, Passy, Vaugirard. Chacune fera l'objet d'une étude séparée, qui sera pleine d'intérêt, si nous en jugeons par le premier de ces volumes, consacré à l'histoire de Bercy. Certes, les travaux relatifs à Bercy étaient déjà nombreux : depuis l'abbé Lebeuf et Dulaure, jusqu'à La Bédollière et Sabatier, les historiens n'avaient pas négligé cette partie de la région parisienne. Mais si curieux que soient les dé-

tails qu'ils nous ont donnés, aucune de ces monographies ne répondait ni à nos exigences, ni à celles de l'érudition moderne. C'est ce qu'a parfaitement compris l'auteur de cette nouvelle étude, en faisant appel aux documents originaux que pouvaient lui fournir les archives de la Seine. De ceci, nous avons la preuve dans les trente-trois pièces justificatives (1387-1859) qui terminent le volume et dans les nombreuses citations disposées dans le texte. Celui-ci, hâtons-nous de le dire, se lit avec plaisir et fait honneur à la méthode de l'historien.

Voici un résumé des sommaires des treize chapitres de l'ouvrage : 1) A travers les anciens plans; 2) la Seigneurie et les seigneurs de Bercy; 3) le Château et le parc; 4) les Maisons de plaisance; 5) le Domaine des frères Pâris; 6) la Maison de la Doctrine chrétienne; 7) la Nouvelle Église paroissiale (1823); 8) l'Enceinte des fermiers généraux; 9) l'Agglomération de Bercy et le faubourg Saint-Antoine; 10) Bercy pendant la Révolution; 11) les Rives et le port de Bercy; 12) les Bacs et les ponts; 13) l'Incendie de 1820, la Révolution de 1848, édilité et administration modernes, les voies publiques, l'annexion de Bercy à Paris.

On voit combien le sujet était touffu. On aurait pu craindre que l'auteur, reprenant, par exemple, les travaux de M. de Boislisle sur les Malon et les Nicolay, se laissât entraîner à des redites superflues. Il n'en a rien été, et, sur ce point comme sur plusieurs autres, nous aimons à constater une sage sobriété, fruit de l'excellente critique de M. Lambeau. Le Conseil général, dont il faut louer le zèle historique, a pris une heureuse décision en confiant à notre excellent confrère de la Société de l'histoire de Paris, la publication des monographies des communes annexées. Ce premier volume nous fait vivement souhaiter l'apparition des suivants. P. Lbe.

Pages de la charité, par François Bournand. Paris, Messein, 1919, in-16 de VI-237 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur fait l'historique de quelques-unes de ces congrégations que certains traiteront volontiers comme des associations de malfaiteurs. En ces pages riches de faits précis, de documents indiscutables, il a raconté l'histoire des chartreux, des Sœurs de charité, des Petites Sœurs des pauvres et des Frères de Saint-Jean de Dieu. De la façon la plus heureuse il a montré comment la vie contemplative s'allie, chez les moines, avec les œuvres de bienfaisance.

L'ordre des chartreux tient l'une des premières places parmi les amoureux de la Croix. Formé d'après une règle si sage que, depuis son origine, il est le seul qui n'ait pas eu besoin de réforme, il a porté au

plus haut degré les rigueurs de la vie conventuelle. Ce qui ne l'a pas empêché de multiplier, autour de ses monastères, les œuvres d'assistance et de fonder des industries prospères dont tout le produit va vers la bienfaisance non seulement locale, mais on peut dire mondiale. M. Bournand énumère, avec abondance de témoignages à l'appui, les exemples donnés, en ce sens, par les moines chartreux, aujourd'hui privés de leurs biens pour le plus grand dommage de la contrée dauphinoise surtout, qu'ils édifiaient depuis le XIe siècle. — Les chapitres consacrés aux populaires Sœurs de charité et aux Frères de Saint-Jean de Dieu ne sont pas moins documentés et éloquents.

Ce livre est une œuvre de bonne foi, écrit sans passion et qui rend bien compte de l'importance du rôle bienfaisant joué dans la société par les Congrégations aujourd'hui, pour la plupart, exilées. Après sa lecture, tout esprit judicieux concluera avec François Coppée : « En fait de charité, il n'y a de solide et bon teint que la charité chrétienne. »

LOUIS ROBERT.

Une Famille parisienne universitaire au XIXe siècle. Lettres publiées par Mme CHARLES GARNIER, née BARY. Paris, Hachette, 1911, in-16 de VI-407 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pourquoi lit-on des romans, des nouvelles, quand il y a des livres comme celui-ci, tout faits avec des récits aimables, des anecdotes, des traits de mœurs, de l'esprit, du sentiment, avec de la vie enfin, de la bonne vie réelle, variée, savoureuse et charmante?... Fille d'un de ces probes universitaires d'autrefois, sœur, et sœur très tendre, très aimée, très aimante, d'un normalien de 48, Arthur Bary, qui fut camarade d'About, Sarcey, Lenient, Mme Charles Garnier, la veuve de l'architecte de l'Opéra, avait gardé de ses parents, si braves gens, de son milieu bourgeois, si fleuri de vertus discrètes, exquises, de l'amitié profonde et sans nuages qui avait uni tout ce petit monde des siens, faisant rayonner la joie sur leur pauvreté, rendant les séparations et les morts douloureuses, un tel souvenir et des témoignages écrits si délicats et si touchants, qu'elle voulut pour son fils — hélas ! mort depuis ! — évoquer leur mémoire, et conserver le meilleur des lettres échangées entre des êtres d'esprit si fin, d'âme si droite, de cœur si bon. On vécut presque toujours serrés les uns contre les autres. Mais, pendant six ans (1851-57), le jeune professeur dut faire son stage en province : de là une correspondance très active, très intime et très spirituelle, dont la pieuse survivante de tant de morts nous donne la fleur, et qui fait le fond de ces Mémoires d'une famille bourgeoise de Paris sous le second Empire. Point de grands événements, point de discussions d'idées politiques, morales ou littéraires, mais la peinture, toute hollandaise, d'un intérieur qui sent « les sachets d'iris »

et « la confiture de poires »; une dentelle de petits détails sur la vie universitaire d'alors, à Paris et en province, les concours, le personnel, les inspections, la question des moustaches, les minces tribulations et les divertissements d'un fonctionnaire promené de Saint-Omer à Coutances et à Troyes, des croquis, humoristiques et très exacts, malgré la pointe de satire parisienne, des mœurs provinciales, bals de sous-préfecture, processions de la Fête-Dieu, foires et fêtes du pays, etc., etc.; et les modes d'ici et de là-bas, les crinolines de la sœur aux bals de l'École polytechnique, les fracs à palmes du frère, les diligences jouant encore leur partie à côté des chemins de fer, et les premières dépêches télégraphiques de l'unique bureau de la rue de Grenelle qui coûtaient 7 fr. 50... Mais ce qui fait cela lointain et déjà *historique*, c'est surtout l'esprit qui anime ces gens-là, leur modestie, leur simplicité, leurs bonnes vertus bourgeoises, sans tapage, non sans gaîté ni sans grâce. De la finesse et de l'esprit, on en a, puisque on est des Parisiens et des Parisiennes cultivés, lettrés. Mais même quand elle a vingt ans et ses brevets, la mère prudente n'emmène pas sa fille voir jouer la *Gabrielle* d'Augier; elle ne lui fait même pas lire l'idylle, pourtant charmante, de leur ami Edmond About, *la Mère de la marquise*, parce que, jeune fille pauvre et qui ne se mariera peut-être pas, il ne faut pas « l'attendrir et la faire rêver. » Oh ! oui, comme tout cela, qui date de 50 ans, est loin, loin de nous ! On a aussi un fond de religion, que l'air mauvais de l'École normale et du siècle peut bien, chez les hommes, dénuder d'à peu près toute pratique ; mais la piété pleine de sollicitude des mères ramène plus ou moins tard les âmes au Dieu des jeunes années. Et, après avoir toute sa vie fait droitement son devoir — et un peu plus que son devoir aux grandes heures comme celles de 1870 — on sait encore pieusement mourir, et d'un même cœur, comme on s'est aimé. GABRIEL AUDIAT.

Le Second Empire. Mémoires du docteur THOMAS W. EVANS; trad. par E. PHILIPPI. Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-8 de IV-451 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Thomas W. Ewans était un dentiste américain qui, sous le second Empire, jouissait à Paris d'une grande vogue ayant pour « clients » l'Empereur et l'Impératrice. Il se trouva même mêlé à « l'Histoire », car au 4 septembre, c'est lui qui aida l'impératrice Eugénie à quitter Paris et à trouver, heureusement, un refuge en Angleterre.

Sa très légitime admiration et son très respectable attachement envers les souverains auprès desquels il fut intimement employé, se reflètent bien naturellement, et à sa louange, dans les « Mémoires » qu'il a laissés et qui furent publiés en Amérique il y a dix années. Pour avoir approché de très près ces augustes personnages, Evans

connait beaucoup de choses et peut être bien informé. Sur le « caractère de l'Empereur », son mariage, la Cour impériale, le docteur ne nous apprend rien de ce que l'on savait déjà; il fournit quelques renseignements précis sur la bonté, l'obligeance de Napoléon III; mais où il est véritablement intéressant, c'est dans son récit de la chute de l'Empire (p. 206) et surtout de la fuite de l'impératrice Eugénie (chap. IX à XIII). Il y a là des traits pleins d'émotion, des scènes « vécues », des péripéties dramatiques où le caractère de l'Impératrice est curieusement souligné. Les derniers jours de l'Empereur dans sa dernière maladie et le tableau de ses funérailles fournissent également des faits précieux, curieux, probants.

Au point de vue littéraire, il convient de dire que le récit est plein de longueurs et de répétitions; au point de vue moral, qu'il est parfois naïf et rempli d'une vanité assez puérile. Thomas Evans donne des conseils politiques à l'Empereur, et s'érige en plénipotentiaire auprès des Cours européennes. Par ces petits côtés, qui ne peuvent échapper au lecteur, ces Souvenirs d'un témoin sérieux et bien placé font un peu sourire et ne permettent pas d'oublier qu'on est en présence des « Mémoires » d'un dentiste. G.

La Vieille Église, par Émile Gebhart. Paris, Bloud, 1910, in-16 de II-296 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre posthume n'a pas de prétentions scientifiques, et l'érudition en est plus pittoresque que sûre. Cependant l'historien même aurait tort de le dédaigner : il y trouvera bien des vues justes et qui font penser. Pour les lettrés le régal sera complet. Ils reliront avec plaisir, sous cette forme nouvelle, quelques-uns des articles de critique, de souvenirs personnels, de fantaisie, que prodiguait M. Gebhart, où il laissait courir sa plume un peu au hasard, se souciant peu de traiter méthodiquement son sujet, toujours sûr de rencontrer, comme en se jouant, des choses fines et charmantes, souvent ramené d'instinct vers cette « Italie mystique » dont il vantait, un peu plus que de raison peut-être, la tolérance et l'indifférence dogmatique. Je ne sais si le titre choisi par les éditeurs ne précise pas un peu trop la position de M. Gebhart, et convient parfaitement à un livre où circule d'un bout à l'autre une veine de scepticisme courtois et sentimental. A n'en juger, bien entendu, que par ses écrits, M. Gebhart a-t-il jamais été plus avant que le seuil de la « Vieille Église »? Seulement, à force de vouloir comprendre un Dante ou un saint François, il s'était fait l'imagination catholique. Et il détestait l'anticléricalisme grossier, et la sottise, triomphante et officielle, lui paraissait plus sotte encore. E. Jordan.

Histoire de la République (1876-79), par M. de Marcère. *Seconde partie. Le Seize Mai et la fin de Septennat.* Paris, Plon-Nourrit, 1910, in-16 de xvi-325 p. — Prix : 8 fr. 50.

Dans une éloquente Préface, l'auteur qualifie de « renversement de la civilisation française » l'entreprise maçonnique qui fit rayer Dieu de la constitution républicaine et substitua l'enseignement athée à l'enseignement chrétien. Mais, au cours du récit détaillé, copieux, nourri d'anecdotes personnelles qu'il fait des événements qui se succédèrent du 16 mai à la fin du Septennat, M. de Marcère ne semble pas s'être rendu compte de la lourde responsabilité qui lui incombe, bien qu'il esquisse parfois un geste de *meâ culpa.*

Il n'y a pas lieu d'admirer l'habileté et l'énergie du gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, dans ce coup d'État en miniature, tenté sans objectif précis, et environné d'équivoques. Mais les membres du centre gauche, qui s'unirent aux radicaux pour former le bloc des 363, et l'homme politique qui prit dans le cabinet Dufaure le portefeuille de l'intérieur, préparèrent incontestablement l'avènement des républicains avancés et secondèrent efficacement l'action de la franc-maçonnerie.

De son passage au pouvoir, M. de Marcère paraît avoir gardé un agréable souvenir. Cependant il doit regretter un peu les hécatombes de fonctionnaires auxquelles il présida quand il considère la valeur morale de ceux qui les remplacèrent. Comme son idole, M. Thiers, il fut un simple cheval de renfort et prépara l'avènement des radicaux et des sectaires. Il éprouve quelque embarras à en faire l'aveu, mais constate, dans une ultime réflexion, les dangers que notre démocratie outrancière fait courir au pays : « Tout annonce que la France va subir une nouvelle épreuve. Plaise à Dieu qu'elle triomphe de l'ennemi judéo-maçonnique acharné à sa perte et qu'elle reconquière, avec le rôle qui est le sien, *Gesta Dei per Francos*, la place qui appartient dans le monde à la Fille aînée de l'Église ! »

Roger Lambelin.

Dom Sébastien Wyart, abbé général de l'ordre cistercien réformé, *auparavant capitaine adjudant-major aux zouaves pontificaux*, par le chanoine Fichaux. Lille, Giard ; Paris, Lethielleux, 1910, in-8 de xvi-708 p., avec 2 portraits. — Prix : 6 fr.

Sébastien Wyart a été mêlé de très près à des événements historiques. Ses lettres et ses notes sont celles d'un témoin et souvent d'un acteur sur la scène de l'histoire contemporaine. M. le chanoine Fichaux les a mises à contribution. Tout cependant n'a pas été publié. Nous sommes encore trop près des circonstances au milieu desquelles son héros agit. Ce qu'il donne laisse entrevoir l'intérêt de ce qu'il omet. Cette biographie occupe donc une place importante parmi les sources

de l'histoire de l'Eglise, sous le pontificat de Pie IX et de Léon XIII. Il y a déjà de quoi rectifier de nombreuses appréciations échappées à des écrivains trop hâtifs. L'impression qui s'en dégage est tout autre que celle produite par le dernier volume du Père Lecanuet.

La vie de Sébastien Wyart présente trois phases : il fut zouave pontifical ; cistercien, il prit une part active à la réorganisation de son ordre et à son développement ; serviteur de Léon XIII, il lui prêta son concours dans la politique religieuse de la France. Avec lui, nous assistons aux efforts héroïques tentés par une élite de chrétiens pour défendre le pouvoir temporel du Pape et sauver l'honneur de la France. On a beaucoup écrit sur ce sujet; je dois avouer que le livre du chanoine Fichaux est quand même plein de révélations instructives. Son héros était un observateur sagace et fort bien placé; ses appréciations sur les hommes et les choses sont intéressantes à lire après un demi-siècle. Devenu trappiste, le Père Wyart eut à gouverner l'abbaye du Mont des Cats et les qualités éminentes dont il fit preuve amenèrent les religieux de Sept-Fons à lui confier leur abbaye, qui travers it une épreuve douloureuse; leur confiance ne fut pas déçue. Lorsque le Saint-Siège réorganisa les cisterciens réformés ou trappistes, il devint leur supérieur général. Sa vie appartient ici à l'histoire monastique. Quel que soit l'intérêt des chapitres que son biographe consacre à cette partie de son existence, le lecteur est pressé de voir Dom Sébastien au service de Léon XIII. Il avait été un admirateur enthousiaste de Pie IX et de son indomptable énergie; mais la condescendance de son successeur à l'endroit du gouvernement français n'était pas de son goût : les partisans de la résistance eurent toujours en lui un ami dévoué. Il ne se départit jamais cependant de la déférence filiale qu'il devait au Souverain Pontife. Celui-ci le savait peu favorable au ralliement; il crut néanmoins pouvoir lui confier une mission délicate auprès de l'épiscopat français. Les pages où tout cela est raconté sont passionnantes d'intérêt; l'auteur a su leur donner une vie empoignante. Dans ces récits que de choses soupçonnées, dont on attendait la preuve ! Il y a des voiles soulevés, qui font entrevoir bien des choses. Les rapports de Mgr Mouret et de M. Étienne Lamy, et l'influence de ces deux personnages sur la politique de Léon XIII sont nettement indiqués : c'est à retenir. D'autres faits viendront forcément un jour ou l'autre se grouper autour de ce jalon.

J. Besse.

Le Prince de Bülow, par André Tardieu. Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le regret très vif que j'ai éprouvé à ne rendre compte que si tardi-

vement d'un ouvrage d'un aussi grand mérite que celui-ci est aujourd'hui amplement compensé par le sentiment que l'intérêt en est ravivé et accru par le nouveau conflit franco-allemand. Dans le volume qu'il a consacré à *la Conférence d'Algésiras* et dont nous avons rendu compte (*Polybiblion* de novembre 1908, t. CXIII, p. 458-460), M. André Tardieu s'était montré, à notre avis, un peu bien optimiste sur la valeur du règlement alors intervenu de la question marocaine. Il ne l'est pas moins dans le présent volume, qui nous mène jusqu'à la retraite du prince de Bülow, survenue peu après le traité franco-allemand de 1909. Les événements actuels ne lui donnent pas raison, mais il est juste d'ajouter que M. Tardieu était trop naturellement porté à voir l'Allemagne dans le prince de Bülow. Ce serait faire injure à cet homme d'État que de lui prêter, sans raison décisive, l'aptitude à se servir des raisonnements et des procédés du gouvernement actuel de l'empire et il est très raisonnable de penser que s'il était resté au pouvoir, l'Europe ne serait pas aujourd'hui à l'état de volcan.

Sous forme d'une biographie du prince de Bülow, c'est une page de l'histoire de l'Allemagne que nous offre M. Tardieu, page écrite de la meilleure manière, avec finesse et clarté et aussi avec une abondante documentation, à laquelle je ne ferai qu'un léger reproche : celui de ne pas rappeler assez souvent les dates qui serviraient de points de repère au modeste lecteur légitimement moins documenté que le docte auteur sur l'histoire diplomatique même contemporaine. Le plan de l'ouvrage est très simple : une Introduction biographique, puis une partie consacrée à la politique extérieure, dont l'intérêt est de premier ordre à l'heure actuelle, et une seconde consacrée à la politique intérieure. Ici encore, une légère critique : la cloison est peut-être un peu trop étanche entre ces deux parties; ce que l'ouvrage y gagne en clarté et en concision, il le perd peut-être en vérité, car on ne se rend pas toujours un compte exact de la répercussion des événements extérieurs sur les événements intérieurs et réciproquement.

Le successeur du prince de Hohenlohe, le prédécesseur de ce chancelier fantôme qui a nom Bethmann-Holweg et dont M. de Kiderlen paraît être le seul organe vivant, restera pour le public français, en grande partie grâce à M. Tardieu, comme une des rares figures d'hommes d'État allemands d'une culture élevée et d'un caractère sympathique. Il est de la race des Manteuffel et des Hohenlohe. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est là une race qui tend à disparaître. Ces hommes sont tous, à les bien considérer, plus ou moins tributaires de la culture française. Leur esprit et, peut-être même, quelque chose de leur cœur, avait subi l'empreinte d'une époque à laquelle l'Allemagne se civilisait par l'emprise que conservait sur elle la culture française. Ceux dont l'esprit s'est ouvert depuis 1870 n'ont pas subi

cette empreinte; loin de là: les circonstances les ont amenés à réagir contre elle. Ils sont, comme leur propre pays, victimes de ce recul vers la barbarie intellectuelle qui est un des résultats du triomphe allemand de 1870. M. de Kiderlen, dont l'astuce grossière et énervante rappelle les procédés diplomatiques des chefs nègres de l'Afrique centrale, est un échantillon de cette nouvelle génération d'hommes d'État. Mais il n'est qu'un échantillon; l'Allemagne ne connaîtra plus les Bülow. Si, d'ailleurs, ses actes peuvent ouvrir les yeux de la France, de l'Europe latine, de l'Europe occidentale sur l'étendue des devoirs qui résultent de la menace qui plane sur notre civilisation, peut-être aura-t-il rendu service au monde et à ses concitoyens eux-mêmes dont les qualités de discipline et de travail ne donneront des résultats heureux et féconds que quand leur nation aura cessé d'exercer une domination politique pour laquelle elle n'est pas faite.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Reines chez elles, *portraits et intimités*, par M. GOURAUD D'ABLANCOURT. Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d., petit in-8 de 225 p., avec 30 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

On a dit, non sans raison, de ce livre qu'il sera demain « un livre d'histoire ». Toutes les souveraines qui occupent des trônes ou qui cheminent sur les tristes routes de l'exil figurent dans cette galerie. Aux Reines, l'auteur ajoute quelques princesses, comme la duchesse de Vendôme, la duchesse d'Aoste, la princesse Carlos de Bourbon, née Louise de France, la princesse Cécile d'Allemagne, etc. Les portraits sont pittoresques, pris sur le vif, tracés d'une plume élégante et bien française. Les lecteurs ne trouveront dans ces pages rien de commun avec les odieux articles où des reporters sans éducation et sans lettres violent l'intimité des palais. Des anecdotes piquantes, des traits amusants émaillent les récits et leur donnent un très vif attrait. Nous n'avons pas besoin de dire à nos lecteurs que toutes les convenances sont observées; mais si le protocole est respecté, la curiosité du public n'en est pas moins satisfaite. Mme Gouraud d'Ablancourt ne nous révèle que ce que nous pouvons et ce que nous devons savoir. Son livre est un « Almanach de Gotha » spirituel et plein de vie. O. H.

L'Alsace après 1870. L'Alsace au lendemain de la conquête, 1870-1871, par JEANNE et FRÉDÉRIC RÉGAMEY. Paris, Jouve, 1911, in-8 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les auteurs sont avantageusement connus par leurs études antérieures sur l'Alsace et l'Allemagne. C'est un livre d'histoire contemporaine qu'ils nous présentent aujourd'hui, et d'autant plus impartiale qu'ils laissent parler les documents eux-mêmes la plupart du

temps. Ils font revivre devant nous les jours douloureux du lendemain de la conquête, nous montrent ce que fut cette prise de possession du vainqueur. Livre poignant, mais d'un intérêt passionnant, qui devra être consulté par quiconque voudra désormais écrire sur l'Alsace ou connaître ses douleurs. On y verra comment l'Allemand traite les « frères regagnés » et l'on peut juger de la manière dont il traiterait les « conquêtes. » A. G.

L'Avenir de la France est sur mer, par MAURICE RONDET-SAINT. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-16 de IV-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marine de guerre et Défense nationale, par HENRY ROLLIN. Paris, Guillemoto, s. d., in-8 de XXIV-362 p. — Prix : 4 fr. 50.

Nos Forces navales, répartition et reconstitution, par J.-L. DE LANESSAN. Paris, Alcan, 1911, in-16 de XI-303 p. — Prix: 3 fr. 50.

Les auteurs de ces différents ouvrages sonnent le glas de notre marine, chacun avec son tempérament particulier : M. Rondet-Saint est un journaliste, M. Henry Rollin un marin, et M. de Lanessan un médecin, devenu député, puis ministre de la marine. Tous trois aiment et connaissent la marine, chacun d'eux l'a considérée d'un point de vue particulier et tous trois se trouvent réunis dans une commune conclusion pénétrée de regrets pour le passé, d'inquiétude et d'angoisse pour le présent, et, enfin, d'espérance pour l'avenir.

— M. Doumer, dans une éloquente Préface, caractérise d'un mot l'ouvrage de M. Rondet-Saint, en disant que l'auteur, dans ces pages, poursuit un apostolat national. C'est bien, en effet, un livre d'apôtre que celui-ci dont le titre est tout un programme : *L'Avenir de la France est sur mer*. C'est là une vérité dont l'histoire entière montre l'exactitude, la nécessité même; mais, hélas ! l'histoire prouve aussi à quel point cet avenir est négligé, oublié, inconnu. Par mille faits précis, par de nombreuses anecdotes se rapportant aux points de vue si divers dont l'ensemble forme cet être complexe qu'est une marine, l'auteur met en lumière les tares, les vices, les maladies dont souffre la marine de France, dont elle se meurt même, si un effort vigoureux n'est pas fait sans tarder. Il est urgent d'agir pour que la marine puisse préparer son avenir qui est celui de la France; aussi, chaque critique comporte-t-elle son enseignement, sa leçon. M. Rondet-Saint étudie la marine et l'action gouvernementale chez nous et chez nos voisins les Allemands, qui ont compris avec tant de netteté le rôle de la mer dans le développement d'une nation. Il passe en revue la marine militaire et la marine de commerce, ne manque aucune occasion de montrer les liens multiples qui unissent l'une à l'autre, puis, ne négligeant aucune question, après avoir parlé de la navigation de plaisance et de la pêche, il étudie les grands travaux — Paris port

de mer et les canaux maritimes — dont l'influence doit être si grande sur les progrès de la marine en France. Certains chapitres renferment des détails lamentables sur l'ignorance du public des choses de la mer ou sur l'incurie gouvernementale; mais, malgré tout, en constatant les ressources multiples du pays, le lecteur emporte de cet ouvrage une impression réconfortante d'espoir.

—Le jeune enseigne de vaisseau qu'est M. Henry Rollin a, par son remarquable ouvrage : *Marine de guerre et Défense nationale*, remporté un prix de la Ligue maritime. En l'écrivant, il a eu pour but de traiter la question : « La France doit-elle avoir une marine? » et, après y avoir répondu affirmativement, il a montré les raisons de cette nécessité. C'est l'histoire maritime et aussi l'étude des questions économiques qui ont fourni à l'auteur ses principaux arguments et on doit reconnaître que ceux-ci sont puissamment étayés de nombreux faits, de statistiques bien choisies, de citations intéressantes et judicieusement présentées. Cet ouvrage représente un travail considérable, et c'est une satisfaction que de constater que la marine renferme de tels officiers. M. Henry Rollin fait honneur à son corps; en même temps, il rend service à ses camarades, qui trouveront dans ces pages un cours complet de stratégie navale, une mine abondante de renseignements précieux. D'ailleurs, les marins ne seront pas seuls à puiser avec fruit dans ce volume; les lecteurs les plus étrangers à la marine apprendront à la connaître mieux, c'est-à-dire à l'aimer. En fermant le livre, tous seront convaincus que la France doit avoir une marine, car, ils sauront que, sans elle, notre pays ne saurait se développer et même ne saurait vivre.

— Tenant compte de l'entente cordiale, le ministre actuel de la marine, dont l'action bienfaisante porte déjà ses fruits, paraît vouloir réunir dans la Méditerranée, les forces maritimes les plus puissantes de la France, laissant à l'Angleterre le soin de soutenir le choc des escadres allemandes dans les mers du nord. M. de Lanessan doit être peu satisfait des conceptions stratégiques de son successeur à la rue Royale, car dans son intéressant ouvrage: *Nos Forces navales, organisation, répartition*, il souhaite voir les principaux de nos cuirassés avoir Brest comme centre d'opérations. L'opinion d'un homme tel que M. de Lanessan n'est pas négligeable, surtout lorsqu'elle est aussi brillamment soutenue, aussi solidement étayée de faits multiples et d'intéressantes considérations que, dans le présent ouvrage; cependant, il est permis de ne pas la partager. M. de Lanessan envisage la nécessité d'une collaboration des flottes française et anglaise, soit dans les eaux de la Méditerranée, soit dans celles de la Manche; mais il semble que l'histoire condamne ces sortes de coopérations et qu'il est préférable de confier à une seule et même nation une

besogne bien définie; aussi la répartition à laquelle s'est arrêté M. Delcassé parait-elle préférable. Toutefois, cette réserve faite, on doit reconnaître que ce livre est d'un grand intérêt et qu'il remplit parfaitement le but que s'est proposé l'auteur et que celui-ci expose dans sa Préface, d'éclairer l'opinion, en particulier celle des Chambres, sur la situation actuelle d'infériorité de la flotte française et sur la nécessité impérieuse où nous sommes de faire un effort vigoureux pour rendre à notre marine le rang qu'elle a perdu. J. C. T.

L'Impérialisme britannique. De l'île à l'Empire. par JOHN BRIDGE, avec une Introduction de l'amiral Cyprien Bridge. Traduit de l'anglais, par le vicomte GUY DE ROBIEN. 2e éd. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d. (1911), in-8 de 420 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Robien, qui nous donnait naguère une traduction de l'*Impérialisme ancien et moderne* de Lord Cromer, s'est attaqué depuis à un plus gros ouvrage; son persistant labeur nous vaut la traduction du volume publié, il y a trois ou quatre ans, par M. Bridge et intitulé : *From island to empire*. Ce livre pourrait être défini une sorte de manuel d'histoire coloniale; je dis une sorte, car l'auteur n'a voulu faire qu'un résumé des opérations de guerre poursuivies sur terre et sur mer par la Grande Bretagne pour la conquête et la défense de ses colonies, *a short history of expansion of England by force of arms*, dit le sous-titre anglais. Le récit s'ouvre par une étude sur les marins du règne d'Élisabeth; d'abord, simples flibustiers organisés pour le pillage de l'empire espagnol d'Amérique, qui s'élevèrent au rang de grands tacticiens dans la lutte contre l'Armada. Le livre s'achève par une relation de la guerre du Transvaal. Il complète fort utilement les travaux de Seeley sur la politique extérieure de l'Angleterre et ceux que le capitaine Mahan a consacrés à l'étude de ses guerres navales.

Les conflits avec la France ont tenu une grande place dans la formation de l'empire britannique. L'ouvrage de M. Bridge est donc presque aussi intéressant pour nous que pour nos voisins. Le lecteur français y trouvera leur point de vue exposé avec une conviction qui lui semblera parfois un peu âpre, mais qui, d'ailleurs, je m'empresse de le dire, n'est nullement exclusive d'une entière impartialité.

La traduction de M. de Robien ne serre pas toujours le texte original de très près (celle du titre en est un exemple), mais elle est toujours élégante, et c'est cela surtout qui importe au public. Le fait qu'elle est déjà parvenue à sa deuxième édition témoigne au surplus de son mérite. L'ouvrage anglais est accompagné de cartes, de plans de bataille et de tableaux chronologiques précieux à consulter : pour des motifs que j'ignore, la traduction française ne les reproduit pas.

H. RUBAT DU MÉRAC.

Les Institutions de l'Angleterre sous Édouard VII, par Ch. Bastide. Paris, Henri Paulin, 1910, in-8 de 293 p. — Prix : 5 fr.

Toute personne qui se sera trouvée, en quelque circonstance, dans la nécessité de se rendre compte de façon assez précise d'un rouage quelconque du gouvernement de l'Angleterre ne lira pas sans admiration l'ouvrage de M. Bastide que son auteur qualifie modestement de résultat d'un travail de compilation. Je n'hésite pas, pour ma part, à le qualifier de tour de force : c'est l'inextricable confusion anglaise débrouillée par la clarté française. Avoir accompli ce travail en 293 pages entièrement remplies de renseignements précis, et d'explications aboutissant toutes à une clarté limpide, est une œuvre admirable et un service considérable rendu à tous ceux qui seront attirés par le désir de connaître les choses anglaises dans leur ensemble ou dans un détail quelconque. Assurément, l'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire un ouvrage de haute politique et de proposer des conclusions personnelles : ce n'était pas là son but. Mais il a fourni une base de travail et un guide initial à tous ceux qui voudront entreprendre, à propos de l'Angleterre, un travail de ce genre et il faut souhaiter que les circonstances l'amènent lui-même à se livrer à quelque étude de cette nature dans laquelle il pourra encore faire profiter les lecteurs de ses éminentes qualités de précision et de clarté. Une Introduction sur la constitution, puis huit chapitres : Le Gouvernement ; — La Loi et la Justice ; — Les Finances ; — L'Organisation administrative et municipale ; — L'État et la prospérité nationale ; — La Religion et l'enseignement ; — L'Écosse, l'Irlande et les colonies ; — Les Relations extérieures et la Défense nationale ; — puis deux appendices, l'un consacré aux budgets et l'autre à la bibliographie. — Tel est le plan du volume, lequel, ce qui ne gâte rien, est fort bien imprimé. Enfin il serait injuste de laisser croire que la clarté qui y règne dégénère, ce qui arrive trop souvent, en aridité. Les réflexions historiques, politiques et philosophiques abondent sous forme brève mais suffisante pour inciter à réfléchir et à comparer : le lecteur français y trouvera toutes les leçons qu'on peut attendre d'une semblable étude sur le respect de la tradition, la hardiesse dans les réformes, conséquences nécessaires de l'évolution de la civilisation. Il restera fier de notre clair génie national auquel M. Bastide vient d'apporter le plus sympathique témoignage ; mais il lui arrivera plus d'une fois d'envier le bon sens politique qui a donné à l'Angleterre les règnes prestigieux de Victoria et d'Édouard VII.

Eugène Godefroy.

La Crise organique de l'Église en France, par PAUL VULLIAUD. 3e édit. Paris, Grasset, 1910, in-16 de 202 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur est un gnostique, et son idéal de la science théologique, c'est la gnose. Ce point de vue domine son exposition sur les causes de ce qu'il appelle *l'Infériorité intellectuelle du clergé français*, sujet de sa première partie consacrée à *la Question intellectuelle*. Il voudrait que l'on revînt à une culture plus forte de la théologie spéculative, en quoi il n'a pas tort. Mais à côté de la scolastique tout entière, de ses maîtres principaux, à côté surtout de saint Thomas, dont il désirerait voir la *Somme* dans les mains des séminaristes, selon les recommandations de Léon XIII, à côté de saint Bonaventure et de Duns Scot, dont il regrette l'omission, il voudrait que le clergé français étudiât l'ontologisme de Rosmini et la gnose. Il dénigre trop les fortes études de théologie positive, d'histoire ecclésiastique, qui depuis plusieurs années font l'honneur de nos Universités catholiques; et il n'apprécie pas justement leur valeur objective et apologétique.

A propos de la *question disciplinaire* (2e partie), il se fait l'écho de Mgr J. Fèvre et de Mgr André et regrette avec eux comme une des causes de faiblesse intérieure pour l'Église, la non observation du droit canonique, sur l'inamovibilité des desservants, sur les concours, sur les officialités, etc. Il mêle aussi dans cette partie des exagérations à des vérités.

En somme, son jugement sur la *Crise* du clergé français n'est pas tout à fait exact. Mais il faut reconnaître que le ton de son travail est toujours respectueux et modéré. A. CLERVAL.

La Paix par l'organisation internationale, par VICTOR-HUGO DURAS. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de XV-233 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur est un illustre pacifiste américain. Le but de son ouvrage est de démontrer que la guerre internationale cessera en raison de ce fait qu'elle est un suicide économique aussi bien qu'un suicide humain, que les frontières nationales sont sur le point de disparaître, que le monde devient un seul État, que l'organisation internationale est le seul moyen qu'ont les gouvernements pour sauver les nations de la rivalité destructive d'armements par concurrence, qu'enfin « on établit un gouvernement international qui remplacera tous les gouvernements comme l'arbitre final des dissensions internationales par détermination judiciaire, par législation parlementaire et administration exécutive » (*sic*).

Ces diverses démonstrations sont faites, l'auteur le prétend du moins, au moyen de dissertations nombreuses sur l'histoire universelle des nations et des races. C'est de l'histoire universelle appréciée de très

haut, de si haut qu'on perçoit entre l'observateur et les phénomènes observés un brouillard opaque qui donne à ses observations le caractère le plus vague et le plus confus. Tout n'est pas absurde dans cet ouvrage, mais on nous dispensera d'en apprécier les conclusions écrites peu après la guerre hispano-américaine, la guerre russo-japonaise et la guerre anglo-boer et à la veille de la guerre italo-turque et peut-être aussi d'une autre qui nous touche de plus près et sur laquelle il est inutile d'insister. M. Duras vante à bon droit l'institution de la Cour internationale de La Haye, mais il fait preuve de peu de perspicacité en y trouvant le gage de la paix universelle et de l'établissement d'un gouvernement mondial « avec un pouvoir judiciaire, un pouvoir parlementaire et un pouvoir exécutif, réalisant ainsi les Nations unies du Monde. » EUGÈNE GODEFROY.

L'Internationalisme, par GUSTAVE HERVÉ. Paris, Giard et Brière, 1910 ; in-18 de VIII-179 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Gustave Hervé s'est depuis longtemps fait connaître comme l'ennemi personnel de l'idée de patrie. La division de l'humanité en groupes nationaux lui apparaît comme un phénomène en voie d'abolition. Elle ne subsiste que par l'égoïsme bourgeois, intéressé au maintien des armées et à la persistance des guerres, à cause des fournitures de toutes sortes qu'elles entraînent et des emprunts à gros intérêts dont elles sont l'occasion. Le capital lui-même est internationaliste quand il y trouve son compte, ainsi qu'en témoigne son aptitude à changer de pays et son absence de scrupules à employer au rabais la main-d'œuvre étrangère. Depuis environ un demi-siècle, les ouvriers ont cherché à s'unir dans des syndicats fraternellement ouverts aux travailleurs sans distinction de nationalité. Ils n'ont pas encore abouti à la suppression des frontières. Mais un avenir prochain verra leurs efforts couronnés de succès et leur permettra d'établir une « fédération humaine » qui effacera les nations et, avec elle, les conflits.

Quand ce rêve se réalisera (s'il se réalise jamais), nous pourrons désarmer. Mais, en attendant, nous sommes entourés de voisins pourvus de canons et de baïonnettes qui ne cherchent qu'un prétexte pour envahir notre territoire et s'approprier nos dépouilles. Nous serions naïfs de ne pas nous tenir prêts à repousser leurs agressions. Faire grief de la guerre aux classes possédantes n'est qu'un propos en l'air. Car si le bourgeois risque sa vie, comme le prolétaire, sur les champs de bataille, il risque en outre des pertes d'argent. Les commandants de places fortes en 1870 ont noté que leurs projets de résistance à merci trouvaient un bien meilleur accueil dans le

peuple que dans les milieux aisés. Il résulte, au surplus, des dires de M. Gustave Hervé lui-même que la disparition des patries n'entraînerait pas la fin des guerres, mais substituerait aux luttes entre nations les luttes de classes, c'est-à-dire un mal plus horrible encore. A tout point de vue donc, son antimilitarisme n'est qu'une détestable utopie.

H. Rubat du Mérac.

Les Deux Frères. Cinquante ans de l'action catholique à Lille. Philibert Vrau et Camille Feron-Vrau, 1829-1908, par Mgr Baunard. Paris, Maison de la Bonne Presse, Poussielgue, s. d. (1911), 2 vol. petit in-8 de xxi-303 et 320 p., avec 2 portraits et des grav. — Prix : 4 fr.

Pour retracer les existences si pleines de bonnes œuvres de ces deux grands hommes de bien, frères par la charité et l'amour de Dieu plus encore peut-être que par les liens étroits de leur alliance: Philibert Vrau et Camille Feron-Vrau, il était impossible que le narrateur ne mêlât pas son récit au point tantôt de confondre les événements, tantôt de les interrompre brusquement. Si cela est un défaut littéraire, ici nous l'estimons un avantage moral qui conduit parallèlement le lecteur à une admiration commune pour ces deux vaillants chrétiens. Philibert et Camille ont été à Lille, pendant un demi-siècle, l'âme de leur industrie, de leur famille et des œuvres de leur diocèse. Dans les tableaux successifs que trace de leurs mérites Mgr Baunard, leur ami et, à l'occasion, leur collaborateur, parfois leur conseiller, on retrouve toute l'animation apostolique de cette action charitable, sociale, pieuse et apostolique. Il serait bien difficile de résumer un tel livre qui déborde en deux tomes, écrits avec la candeur d'un témoin vénérable qui laisse sa plume toujours féconde courir sans craindre les répétitions, les longueurs, les détails, puisqu'il énumère les généreuses pensées et les nobles actions de ses « héros. » Songez que, de 1853 à 1908, les deux beaux-frères, les deux « frères, » furent les acteurs infatigables du bien accompli, avec une magnificence royale, dans le département du Nord. On peut même ajouter que n'est pas ensevelie avec eux une action que perpétuent les bienfaits de leurs descendants.

La table des matières énumère toutes ces œuvres de leur zèle après leur conversion et au milieu des épreuves des débuts: l'adoration nocturne, l'œuvre des églises neuves, les cercles catholiques, les congrès, l'Université catholique avec sa Faculté de médecine et ses fondations hospitalières, l'usine chrétienne, l'association des patrons chrétiens, le Denier de Saint-Pierre, la Propagation de la foi, la Société d'enseignement, les écoles primaires libres, les écoles professionnelles, les patronages, les cercles d'ouvriers, les conférences d'études sociales, la chapelle de l'industrie, les congrès eucharistiques, la Société de

Saint-Vincent de Paul, les « Médecins chrétiens, » les voyages d'apôtre à travers toute la France, etc., jusqu'à la mort également édifiante de ces deux catholiques dont la vie fut surtout modeste au milieu de la plus triomphante activité.

Portraits et gravures accompagnent heureusement ces volumes que couronne, en un appendice charmant, la lettre d'une religieuse du Sacré-Cœur, où se trouve résumée l'existence admirable de Charles-Henri Baudelle, très humble ouvrier de ces patrons chrétiens, mêlé à leur vie, leur ami, leur disciple, leur émule et certainement aujourd'hui leur compagnon dans la gloire de la récompense. Ces lignes, dues à une plume filiale, sont les plus simplement pénétrantes de cet ouvrage où l'on rencontre tant de sujets de saines et saintes émotions.

G. DE G.

Pages d'automne, par A. MÉZIÈRES. Paris, Hachette, 1911, in-16 de 319 p. -- Prix : 3 fr. 50.

Ces pages sont un recueil d'articles publiés dans les revues ou journaux que M. Mézières favorise de sa collaboration. Ce sont des *essais*, des *variétés* à propos de publications récentes. L'auteur excelle en ce genre et nous en fournit de vrais modèles. Voici les sujets traités dans le présent volume : I. Marie Stuart. II. Louis XIII à vingt ans. III. Richelieu et la Maison de Savoie. IV. Le Règne de Louis XIV. V. Mémoriaux du Conseil de 1661. VI. Tourville. VII. La Duchesse de Bourgogne. VIII. Un Prélat indépendant au XVIIIe siècle. IX. Madame, mère du Régent. X. J.-J. Rousseau dans la vallée de Montmorency. XI. La Marquise de Boufflers. XII. Madame du Deffand et sa famille. XIII. Au Couchant de la monarchie. XIV. Madame de Souza. XV. La Marquise de Lage de Volude. XVI. La Comtesse de Balbi. XVII. La Campagne de 1794 entre Rhin et Moselle. XVIII. Un Préfet du Consulat : Beugnot. XIX. L'Espagne et Napoléon. XX. Mémoires du Commandant Persat. XXI. Trois Années de Chateaubriand. XXII. L'Europe et la restauration des Bourbons. XXIII. La Duchesse de Dino. XXIV. Alexis de Tocqueville. XXV. Chantilly et le musée Condé. XXVI. Figures et croquis. XXVII. Une belle Figure française : Edmond Rousse. — En des matières de temps et de caractère si divers. M. Mézières se trouve également à l'aise; il y est toujours instructif, toujours agréable et, bien qu'appuyé sur les travaux d'autrui, qu'il s'attache à faire valoir, toujours personnel et original. Personne ne sait mieux que lui s'assimiler la substance d'un livre et en faire ressortir le mérite et les résultats. Les auteurs dont il lui plaît de s'occuper sont d'heureux mortels. On peut naturellement différer d'avis avec lui sur tel ou tel point d'histoire ou de politique. Mais on s'instruit toujours, et de la façon

la plus charmante, en sa compagnie. Le ton se hausse parfois et M. Mézières écrit alors de très belles pages. Telles sont, en particulier, celles qu'il a consacrées à la mémoire d'Edmond Rousse. De plus, il est du petit nombre d'écrivains qui savent encore notre langue, et on peut appliquer à son propre style l'éloge qu'il fait de celui de Rousse (p. 293) : « Partout une langue de même qualité, simple et forte; la vraie langue française sans afféterie, sans prétention, sans surcharge de couleurs, limpide comme de l'eau de source. » — Le volume est précédé de ce court Avant-propos : « A mon âge, après soixante années d'écriture, ne serait-il pas temps de déposer la plume, de mettre un point final à ma vie d'écrivain? Le public en décidera. Je me hasarde à lui présenter encore quelques pages d'automne. Si elles ne trouvent pas grâce devant lui, je lui promets de ne pas aller jusqu'aux pages d'hiver. » — Le public priera tout simplement M. Mézières de continuer. M. S.

B. G. Teubner, 1811-1911, Geschichte der Firma, in deren Auftrag herausgegeben von FRIEDRICH SCHULZE. Leipzig, B. G. Teubner, 1911, in-8 de VI-520 p., tableau généal., fig., planches et facs. — Prix : rel. toile, 18 fr. 75.

Aus dem Verlage von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin, 1811-1911. Leipzig, B. G. Teubner, 1911, in-16 de XII-352 184-8 p.

La maison Teubner est un des établissements d'imprimerie et d'édition les plus justement estimés de l'Allemagne ; sa firme apposée sur un livre suffit en général à le recommander à l'attention. Son activité s'est exercée avec succès dans les domaines les plus variés : philologie classique, histoire, géographie, sciences mathématiques et naturelles, économie politique, etc. Elle était mieux désignée que beaucoup pour entreprendre ce vaste tableau de notre civilisation contemporaine, intitulé : *Die Kultur der Gegenwart.* Elle n'a point dédaigné de faire place, à côté de grands travaux scientifiques, à des œuvres de bonne vulgarisation, comme la collection *Aus Natur und Geisteswelt.* Sa *Bibliotheca scriptorum graecorum et latinorum* est d'un usage courant. C'est à elle que l'Académie des sciences de Saxe a confié le soin de ses publications; à elle également que l'union des Académies germaniques s'en est remise de l'exécution du *Thesaurus linguae latinae*; à elle enfin que revient l'initiative de cette *Encyklopadie der mathematischen Wissenschaften*, que les plus éminents de nos mathématiciens français ne dédaignent pas d'adapter à nos besoins. Parmi les innombrables publications dont nous a dotés cette importante maison, signalons, au hasard du catalogue mentionné ci-dessus, qu'illustrent de nombreuses figures et qu'accompagnent des spécimens de plusieurs des livres qui y sont annoncés : *Die hellenische Kultur*,

par MM. Fritz Baumgarten, Franz Poland et Richard Wagner; *Die griechische Literatur und Sprache*, par M. U. von Wilamovitz-Moellendorff, K. Krumbacher, J. Wackernagel, Fr. Leo, Ed. Norden. Fr. Skutsch; *Die antike Kunstprosa*, par Ed. Norden; *Geschichte der römischen Literatur*, par W.-S. Teuffel ; *Aus führliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, de M. Roscher; *Augustus und seine Zeit*, par Viktor Gardthausen; *Die orientalischen Religionen*, par Ed. Lehmann, Ad. Erman et autres; *Allgemeine Geschichte der Philosophie*, par W. Wundt, H. Oldenberg, et autres; *Grundris, der Geschichtswissenschaft*, par Aloys Meister; *Grundbegriffe der Kunstwissenschaft*, par Aug. Schmarsow; *Die neuere deutsche Lyrik*, par Philipp Witkop; *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, par Moritz Cantor; *Lehrbuch der Experimentkalphysik*, par Adolf Wüllner. Les titres de ces beaux ouvrages, les noms de leurs auteurs parlent assez au public instruit et lui rappelleront toute la place que tient la maison Teubner dans le mouvement intellectuel de l'Allemagne contemporaine.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle a conquis cette place et l'histoire de la firme, qui nous est donnée à l'occasion du centenaire de sa fondation, forme une partie considérable de l'histoire de la science et de l'esprit allemands. Né en 1784, à Grosskraussnigk, d'un pasteur dont il était le onzième enfant, Benedikt Gotthelf Teubner dut à son énergie de se faire une situation dans l'art de l'imprimerie, auquel il s'était destiné. Il n'avait que 22 ans quand son beau-frère Weinedel fit appel à lui pour l'aider dans la direction d'une imprimerie qu'il avait achetée à Leipzig. Ce n'est pas sans hésitation que le jeune homme, pour accepter cette lourde charge, dut abandonner des projets de voyages au cours desquels il comptait se perfectionner dans son art. La mort de Weinedel, en 1808, fit retomber sur lui tout le poids de l'administration de l'imprimerie. En 1811, il la prit définitivement à son compte et lui donna son nom, qui devait devenir si célèbre. Les difficultés que les guerres napoléoniennes et les malheurs de l'Allemagne créèrent alors au commerce des livres, n'empêchèrent pas la maison de prendre son essor sous la ferme main qui la conduisait. L'excellence de ses impressions lui acquit vite un renom mérité; le goût de Teubner pour les travaux philologiques lui fit apporter des soins particuliers aux impressions de ce genre. Aussi quand, vers 1823, il songea à joindre à son imprimerie une maison d'édition, l'un de ses premiers soucis fut de mettre en train une collection d'éditions d'auteurs anciens, qui débuta, en 1824, par un Xénophon. Deux ans après il lançait ces *Jahrbücher der Philologie und Pädagogik*, qui continuent aujourd'hui encore de jouer un rôle considérable. Mais des travaux de ce genre ne suffisaient pas à faire prospérer la maison; Teubner dut abandonner momentanément sa collection de classiques, qu'il ne reprit que plus tard, et sous

une autre forme, dans sa *Bibliotheca*. Il lui fallut se conformer au goût du jour, tâter les besoins du public. Il sut d'ailleurs s'y adapter admirablement. Il put établir, en 1833, une succursale à Dresde, se vit, en 1839, obligé d'augmenter sa maison de Leipzig. Si la mort de ses fils le priva d'une aide précieuse et assombrit ses dernières années, il trouva du moins dans ses gendres et dans leurs enfants des collaborateurs, puis des successeurs, dont l'habileté continua le bon renom de la maison, et en porta la prospérité au plus haut point. On sait qu'en 1900 une succursale s'installa dans Berlin, capitale de l'empire allemand.

La lecture du beau volume pour lequel M. Friedrich Schulze a eu des collaborateurs particulièrement compétents, et qu'illustrent un grand nombre de portraits et de fac-similés, s'impose, encore une fois, à qui veut bien connaître et bien comprendre le mouvement intellectuel de l'Allemagne pendant un siècle. Nous y retrouvons les noms d'érudits et de savants éminents, qui ont été les amis des Teubner et les pourvoyeurs de leur commerce : W. Dindorf, F. Passau, J. C. Jahn, G. Hermann, J. Schulze, Putsche, Schneidewin, Corssen, Ribbeck, A. Bœckh, Wölfflin, Bücheler, A. Fleckeisen, Krumbacher, Paulsen, Friedrich Förster, H. Lembe, A. Diezmann, H. Zschokke, Schlömilch, Niels H. Abel, M. Cantor, Sophus Lie, R. Riemann, L. Kronecker, etc.

E - G. Ledos.

BULLETIN

L'Age de la première communion. — Le Décret de Pie X « Quam singulari. » Documents annotés par P.-J. de Bussy. Tours, Cattier, s.d., in-12 de 100 p. — Prix : 1 fr. 50.

Depuis un an des bouches autorisées et des plumes compétentes ont souvent exposé l'opportunité et les fruits du décret *Quam singulari* sur l'âge de la première communion. M. de Bussy réunit dans cette brochure les plus vénérables et les plus concluants de ces témoignages. Il offre une documentation sérieuse à quiconque désire répandre des idées justes sur la discipline eucharistique restaurée par Pie X. En appendice, quelques textes relatifs à des questions connexes et surtout à l'enseignement du catéchisme.

H. Grs.

Triduum sur la communion quotidienne, d'après les décrets de S.S. Pie X, par le P. Jules Lintelo. 3e édit. Tournai, Casterman, 1911, in-8 de 268 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà dit (novembre 1909, t. CXVI, p. 428), à propos d'une édition précédente, tout le bien qu'il faut penser de ce livre. Parmi ceux qu'on a écrits sur le sujet, c'est un des plus riches d'idées et de faits. Impossible de le parcourir sans être gagné à la cause, sans vouloir s'en faire l'apôtre, en utilisant les arguments et les industries qu'il suggère. — A signaler, dans cette 3e édition, un chapitre entièrement nouveau, p. 140 sq.,

sur *la Communion pendant la messe*. L'auteur explique comment la sainte communion, dans le dessein de Notre-Seigneur, est unie au sacrifice qu'elle complète et achève : il convient donc, autant que possible, de communier pendant la messe, en s'aidant de la liturgie pour la préparation eucharistique. Mais au-dessus de ce conseil retentit toujours l'appel à la communion fréquente, quotidienne, pour l'heure qu'on peut et comme on peut.

H. Grs.

La Mennais. **Pages et pensées catholiques**, extraites des œuvres et de la correspondance de l'auteur (1806-1833), par Lucie Maugin-Enlart. Paris, Blond, 1911, in-16 de xvi-203 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Par une idée excellente, qu'elle explique dans son Introduction, Mme Maugin-Enlart a voulu cueillir différentes pages de choix dans l'œuvre « catholique » de l'abbé de La Mennais; c'est mettre à la portée de tous les lecteurs — qui pourraient s'effaroucher des théories condamnées du célèbre polémiste — des morceaux irréprochables, écrits du temps de son orthodoxie qui fut aussi le temps de son talent et de son génie. Ce petit volume est donc à recommander sans réserve: il conserve un parfum littéraire du meilleur aloi. Onze chapitres groupent ces extraits tirés d'ouvrages et de lettres datant de 1806 à 1833, l'année des débuts de Félix de La Mennais, l'année de sa rupture avec Rome. Une « Bibliographie » indique d'où sont tirées ces pages choisies. Un portrait peint par Paul Guérin en 1827 (il est au Musée de Versailles) donne une physionomie souriante de l'abbé aussi agréable à regarder qu'est pénible à voir le célèbre et remarquable tableau d'Ary Scheffer, représentant le prêtre apostat, l'œil morne et le front chargé de nuages.

G. G.

Les Belles Prières recueillies et publiées par Annie de Pène. Paris, Messein, 1910, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50.

A la fin de sa Préface, l'auteur écrit ces lignes qui précisent ses intentions et le caractère de son recueil : « Je n'ai voulu faire ici ni un livre de piété ni une œuvre littéraire, mais seulement réunir en ces pages les plus belles paroles qu'ait jamais inspirées aux hommes le sentiment religieux ».

En effet, ce volume n'est pas un livre de prières, au sens chrétien du mot : c'est plutôt un recueil très mélangé, où maintes choses hurlent de se trouver ainsi rapprochées, tant elles sont l'expression d'états d'âme différents et de croyances ou d'incroyances contraires. Le livre s'ouvre par le *Pater* et l'*Ave*, ce qui est très bien : il se continue par un recueil de formules empruntées aux religions orientales : chaldéenne, babylonienne, thibétaine, assyrienne, chinoise, indienne, égyptienne, mazdéenne et autres. Puis vient le tour des religions occidentales, grecque et romaine. La troisième partie est consacrée à la religion chrétienne, et quelques belles hymnes, prières et cantiques de la liturgie catholique y voisinent avec les élucubrations d'Abélard, de Théodore de Bèze, de Marot, de l'Arioste, de Pétrarque, de Jean-Jacques Rousseau, et même d'Edgard Poë et de Baudelaire. Il nous semble qu'il aurait mieux valu éviter ces fâcheux mélanges. Enfin une dernière partie nous donne *diverses prières*, et notamment la prière de Salammbo, de Flaubert, et la prière sur l'Acropole, de Renan. En somme, recueil de morceaux de valeur et de signification très inégales. Il ne peut intéresser que les curieux. Les autres, ceux qui veulent méditer et prier, trouveront beaucoup plus et beaucoup mieux dans un simple paroissien, qui, pour les chrétiens, est vraiment le livre des *Belles Prières*. Mme Annie

de Pène n'a pas, d'ailleurs, elle nous le dit elle-même, visé à le remplacer. Son titre tout de même pourrait produire une confusion fâcheuse, contre laquelle nous avons tenu à mettre en garde nos lecteurs. P. TALON.

L'Amour masqué, ou Imprudence et bonheur, roman inédit par HONORÉ DE BALZAC. Paris « la Renaissance du livre », Gillequin, s.d. (1911), in-8 de 62 p. — Prix : 0 fr. 45.

Comment se fait-il que cet « inédit » de Balzac ait pu rester ignoré jusqu'à ce jour? L'*Avertissement* des éditeurs, placé en tête du volume, va nous fixer : « ... cette bonne fortune... nous la devons d'abord à M. Louis Aubanel, l'érudit lettré, détenteur de l'inestimable manuscrit dont il a bien voulu se dessaisir en notre faveur. Nous la devons encore à M. Maurice de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, qui a fait présent de ce manuscrit à M. Aubanel et qui a voulu, avec l'autorité qui s'attache à sa culture et à son nom, donner à notre maison le plus précieux et le plus efficace encouragement. » Déclaration complétée par une lettre du duc de Dino, qui certifie l'origine en précisant, dans les termes suivants, la genèse de l'œuvre : « Reçu comme un intime chez la duchesse de Dino, née de Sainte-Aldegonde, mère du duc actuel, Honoré de Balzac tint à lui offrir un cadeau absolument unique. A cette intention, il écrivit le roman qu'on va lire et en fit hommage à son illustre amie... »

A la suite de l'*Avertissement* ci-dessus noté, vient une notice sur *H. de Balzac*, signée de M. Henri Duvernois, très bien présentée quoiqu'elle ne dise pas tout sur l'homme et que certaines opinions de son auteur se puissent discuter.

Deux mots, à présent, sur le roman, court, mais singulièrement émouvant. C'est l'histoire d'une jeune veuve, belle, riche, altière, férue d'indépendance, qui, pour combler le vide de son existence, veut devenir mère, à la condition de ne plus retomber sous le pouvoir marital. Sujet épineux, scabreux même. Et notez que l'héroïne arrive à ses fins, très délibérément, avec un luxe de précautions tout balzacien. Mais bientôt elle se trouve prise elle-même au piège qu'elle a tendu. Elle aime l'homme qu'elle a un instant remarqué et dont la perte qu'elle entrevoit comme une certitude tragique, lui fait éprouver toutes les affres du regret et du remords. Finalement tout s'arrange par un mariage qui régularise une situation des plus pénibles. Ce récit, qui s'engage sous le masque, au bal de l'Opéra, voit son avant-dernière scène se dérouler, à trois années d'intervalle, dans le même lieu, et toujours sous le masque : d'où son titre : *L'Amour masqué*.

On peut dire de cette œuvre complémentaire de l'auteur de *la Comédie humaine* qu'après avoir débuté en pleine immoralité, elle finit de la façon la plus morale : « Ce n'est qu'au dépens de son bonheur qu'une femme peut essayer de se soustraire aux entraves sévères qui furent imposées à son sexe. » Précepte salutaire que Balzac fait énoncer par sa coupable héroïne repentante. Il reste entendu, cependant, que ce roman n'a pas été composé pour les jeunes filles sortant du pensionnat et pas davantage, assurément, pour les jeunes mères de famille. E.-A. CHAPUIS.

Le Val d'Amour, *nouvelles franc-comtoises*, par CHARLES DORNIER (*Les Pays de France*, 2e série, n° 1). Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-12 de VI-298 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Revanche du Corbeau, *nouvelles histoires de bêtes*, par LOUIS PERGAUD. Paris, Mercure de France, 1911, in-12 de 255 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une courte Préface, M. Charles Dornier s'exprime ainsi : « *Le Val*

d'Amour. La partie de la plaine comtoise qui, encadrée par les dernières croupes du Jura, la forêt de Chaux et le Doubs, voit se dérouler les méandres capricieux de la Loue, est désignée de ce nom poétique, en souvenir d'une vieille légende, qui donne également le titre au premier récit de ce livre, et au livre lui-même. La plupart de ces histoires ont, en effet, été vécues ou ont pris naissance dans ce pays, qui est le mien, et qui conserve, avec ses traditions et son patois, beaucoup des mœurs et des coutumes d'autrefois.

Vingt-trois nouvelles composent ce volume. Il n'y en a pas de gaies; elles sont plutôt mélancoliques, sombres, terribles même. La légende du *Val d'Amour*, par laquelle s'ouvre le recueil, ne ressemble pas à celle généralement contée dans le pays, mais elle n'en a pas moins de charme. Tout le reste évoque des gens et des choses de notre temps. L'auteur a aussi groupé sous trois titres : *Mon Village*, *Sur l'écran* et *Petites Gens*, de brèves esquisses rurales d'où la poésie n'est pas absente, et qui eussent pu, avantageusement, être rimées. En somme, nous avons là des tableaux pittoresques où les passions, les mœurs, les habitudes d'une partie de la province de Franche-Comté sont joliment dépeintes. La deuxième série des *Pays de France* aurait pu débuter de façon moins satisfaisante. Ce volume ne saurait toutefois faire oublier *l'Ame du pays*, du regretté Georges Riat (cf. *Polybiblion*, de juillet 1903, t. XCVIII, p. 74-75), ni les *Contes et propos d'un Arboisien*, par Ernest Girard (*Polybiblion* de janvier 1910, t. CXVIII, p. 74-75), aimables livres d'un « comtoisisme » encore plus accentué, et dont M. Dornier, qui promet, fera bien de se pénétrer, s'il entend poursuivre le genre.

— Je suppose que M. Dornier est un jeune; c'est le cas certain de M. Louis Pergaud, son compatriote. Mais j'ajouterai tout de suite que ce dernier possède, dès à présent, un véritable talent de conteur, qui ne peut que s'affirmer davantage. Sous sa plume, la vie éclate, déborde; c'est d'ailleurs un esprit original qui, s'éloignant grandement du sentier battu, a su donner du nouveau, administrant ainsi la preuve qu'il en est toujours en ce monde. J'ai déjà eu le plaisir de présenter à nos lecteurs son précédent livre, auquel le public a fait un gros succès : *De Goupil à Margot* (*Polybiblion* de janvier 1911, t. CXXI, p. 75). Or, l'on peut considérer *la Revanche du Corbeau* et les sept autres récits qui suivent comme une sorte de tome II de ses *Histoires de bêtes*, où l'on retrouve à la fois les indiscutables qualités de l'écrivain et aussi ses légers défauts. *La Revanche du Corbeau* est-elle le meilleur des huit morceaux que l'on savoure ici? En vérité, j'hésite. La lutte d'une bande de corbeaux, sous la conduite de « Tiécelin l'ancêtre, » contre un buzard féroce est, certes, singulièrement captivante; mais celle, très acharnée, du lézard vert Piétors contre la grande vipère rouge Maledent (*Le Murger de la guerre*), n'est pas moins émouvante; *l'Exécution du traître*, où l'on voit le furet Jaunissard mis à mort par Grimpemal, le putois, avec la complicité de certains alliés forestiers, qui n'ont pas pardonné audit Jaunissard de s'être fait l'auxiliaire de l'homme, offre des scènes palpitantes d'horreur; et si l'on ne peut manquer de déplorer *la Guigne de Chantegrave* (le beau coq devenu vieux), de même la destinée de *Maupattu le paria* (un autre coq mal ergotté) semblera cruelle. Mais c'est la vie, cela, la vie aussi fatale, aussi dure chez les animaux que chez les humains !

Les autres « histoires de bêtes » de M. Pergaud ne sont nullement inférieures à celles notées ci-dessus; mais je n'insiste pas pour ne point m'étendre trop. Une moralité pourrait être tirée de cet ensemble : à savoir que, la guerre étant naturellement partout, sur la terre, au sein des eaux et dans les airs, il est absurde d'espérer que la paix règnera un jour sur notre planète.

Ici, délaissons les bêtes et n'envisageons que nous-mêmes : or, j'estime que, tant que deux hommes s'agiteront sous le soleil, ils batailleront pour des motifs variés. L'espèce, donc, dite « pacifiste », ne saurait, dès lors, — c'est du moins mon opinion, — être considérée que comme une espèce naïve, illusionnée, capable, avec de bonnes intentions, de faire un mal énorme à la collectivité appelée nation. Les bonnes intentions, ne m'en parlez pas : l'enfer en est pavé. Aussi, puisque la guerre existe universellement à l'état permanent, les peuples qui veulent vivre doivent s'y préparer sans une heure de défaillance. *Si vis pacem...*

Et voilà comment, à propos d'un petit livre excessivement intéressant et sans prétentions philosophiques, j'en suis arrivé tout de même à philosopher.

E.-A. CHAPUIS.

La Chambre introuvable, par MARCEL NAVARRE. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 63 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Sujet dont on parle souvent, auquel on fait d'incessantes allusions sans les approfondir et sans le bien connaître. En lisant ces courtes pages du moins aura-t-on un aperçu général, dans une note sage et modérée de l'histoire exacte de cette Chambre des députés, qui siégea pendant presque une année (octobre 1815-avril 1816), au début de la seconde Restauration. Un cadre plus étendu aurait sans doute permis à l'auteur d'apporter des détails plus circonstanciés; on aurait souhaité qu'il eût mis en valeur les « idées sociales » de ces députés au lieu de se borner à exposer chronologiquement les discussions du Palais-Bourbon. Il dit très bien la valeur morale, à défaut de l'habitude des affaires et du maniement du « parlementarisme » (mais qui, à cette heure, en France, le possédait?) de ces braves gens venus de leurs provinces pour réagir contre les principes révolutionnaires qui avaient apporté 25 ans de bouleversements politiques pour aboutir à deux catastrophes militaires et à deux invasions. Quelques anecdotes, puisées facilement dans les *Mémoires* du temps, auraient égayé le tableau. Par contre, on aurait dû tenir pour une simple boutade de journaliste une lettre signée : « Simplet, élève de cinquième », qui nous est donnée sérieusement comme « un exemple assez curieux des sentiments de la jeunesse des écoles » en 1815. Dans la bibliographie, on regrettera l'omission des *Mémoires* du baron de Vitrolles, et des *Souvenirs* du baron de Frenilly; plus encore l'oubli de la grande *Histoire de la Restauration*, de Nettement, qui est capitale en l'espèce. En signalant ces lacunes qui expliquent justement pourquoi ce travail n'a pas quelques qualités que nous lui souhaiterions, nous recommandons sa lecture pour acquérir une première et bonne notion d'un épisode d'histoire contemporaine, le plus souvent travesti. G.

La Grande Erreur des catholiques français, par l'abbé GEORGES FRÈMOND. 3e édit. Paris, Bloud, 1910, in-18 de 140 p. — Prix : 1 fr. 50.

La grande erreur des catholiques français consiste à ne pas s'être ralliés plus complètement et en bataillons plus serrés à la république. Rien de plus naturel pourtant, semble-t-il, que l'hostilité des catholiques à l'égard d'un régime qui semble ramener à la guerre contre leur religion tout l'art de la politique. Molière a bien mis en scène Mme Robert, à qui il plaisait d'être battue. Mais cet état d'esprit n'a jamais été très général ni même très apprécié en France. Poignez vilain, il vous oindra, disait-on dès le moyen âge. Sans s'arrêter à ces considérations, M. Frémond objecte que la « répu-

blique est irrenversable ». Dès lors la seule tactique judicieuse est de chercher à la christianiser, et, pour ce faire, d'y adhérer; moyennant quoi, l'auteur nous répond du succès... dans quatre ou cinq siècles. Beaucoup trouveront que c'est bien long, d'ailleurs bien incertain, et continueront à lutter pour le triomphe de leurs espérances. Car enfin, comme l'écrivait, vers 1886, le cardinal Guibert à un politicien qui persécutait en ce temps-là, « la république n'a reçu de promesses d'immortalité ni de Dieu ni de l'histoire. »

H. Rubat du Mérac.

Biographies contemporaines : M. Delcassé et sa politique, par Pierre Truhos. Paris, Jouve, 1910, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50.

Cette brochure fait partie d'une collection qui doit comprendre la biographie de tous les parlementaires dont l'effigie figure au musée Grévin. Elle nous retrace la jeunesse de M. Delcassé, ses débuts modestes dans le journalisme. Secrétaire de M. Massip, député de l'Ariège, au décès de celui-ci, il épousa sa veuve, riche de plusieurs millions. Aux élections législatives de 1889, il fut proclamé élu à Foix, par la préfecture, qui corrigea, paraît-il, les résultats du scrutin, favorables à son concurrent, M. de Narbonne-Lara. La plaquette se termine par un résumé de la carrière ministérielle de M. Delcassé et une critique acerbe de sa politique d'entente avec l'Angleterre.

H. Rubat du Mérac.

L'Islamisme au point de vue social, par Christian Cherfils. Paris, Messein, 1911, in-8 de 104 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce volume ne contient que des textes extraits sans commentaires de divers ouvrages d'Auguste Comte. L'éditeur s'est contenté de les choisir et de les classer. On y trouve l'appréciation de l'islamisme, envisagé au point de vue positiviste, et il n'est pas sans intérêt de voir comment un esprit systématique arrive à transformer les faits pour les adapter à sa façon de comprendre la réforme des sociétés. P.

CHRONIQUE

Nécrologie.— M. Henry Houssaye, l'éminent historien et critique, fils du littérateur bien connu Arsène Houssaye, est mort à Paris, le 24 septembre, à l'âge de 63 ans. Né dans la même ville, le 24 février 1848, il commença ses études au lycée Napoléon et les termina sous la direction particulière de Philoxène Boyer, le poète ami de son père. Après avoir essayé de la peinture, il se tourna vers l'étude de l'antiquité grecque et débuta, à 19 ans, dans la littérature d'érudition par une *Histoire d'Apelles* (Paris, 1867, in-8), qui eut plusieurs éditions. Il alla faire ensuite un assez long séjour en Grèce et publia, à son retour, une *Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans* (Paris, 1873, 2 vol., in-8), ouvrage qui obtint le prix triennal fondé par M. Thiers et eut quatre éditions. Il fit paraître ensuite : *Mémoire sur le nombre des citoyens d'Athènes au* v^e^ *siècle* (Paris, 1882, in-8);— *La Loi agraire à Sparte* (Paris, 1884, in-8);— *Aspasie, Cléopâtre, Théodore* (Paris, 1890, in-8, 5e édit, en 1892); — *Le Premier Siège de Paris en* 52 *avant J.-C.* (Paris, 1876, in-16), étude d'archéologie militaire, réimprimée avec d'autres mémoires sous le

titre: *Athènes, Rome, Paris* (Paris, 1878, in-18);— *L'Art français depuis dix ans* (Paris, 1882, in-18), réunion d'articles insérés dans la *Revue des Deux Mondes*; — *Les Hommes et les Idées* (Paris, 1886, in-18), suite d'études parues dans le *Journal des Débats*. S'adonnant enfin à des recherches purement historiques portant sur la dernière période du premier Empire et sur la Restauration, M. Henry Houssaye a donné : 1814. *Histoire de la Campagne de France et de la chute de l'Empire* (Paris, 1888, in-8) ; et *1815. Waterloo* (Paris, 1899, in-8), deux ouvrages dont le succès a été considérable et qui ont eu de nombreuses éditions. Des deux volumes qui terminent cette importante série : *Napoléon, homme de guerre* (Paris, 1903, in-18) et *la Terreur blanche* (Paris, 1903, in-18), il est à regretter que le second n'ait pas été écrit avec toute l'impartialité désirable. Outre sa collaboration au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*, M. Henry Houssaye a donné de nombreux articles, soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de Georges Werner, à *la Presse*, à *l'Artiste*, à *la Revue du* XIXe *siècle*, etc. Membre du comité de la Société des gens de lettres et de l'Association pour le progrès des études grecques, il appartenait depuis 1895 à l'Académie française, où il avait succédé au poète Leconte de Lisle.

— C'est avec un vif sentiment de regret que nous avons appris la mort survenue à Chaville (Seine-et-Oise), le 13 septembre, de M. Louis-Édouard-Nemours Godré, vice-président de la Corporation des publicistes chrétiens. Il était âgé de 64 ans. Né à l'île Maurice, de parents français, le 18 mai 1847, il vint en France en 1873 et ne tarda pas à être accueilli comme rédacteur à *l'Univers*, où il se fit une spécialité des affaires étrangères. Il a aussi collaboré à d'autres journaux tels que *le Courrier de Bruxelles*, *la Vérité française*, etc. Il laisse en outre un certain nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Les Cyniques* (Paris, 1889, in-12) ; — *O'Connel* (Paris, 1890, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française ; — *La Bataille du Home rule. Parnell, sa vie et sa fin* (Paris, 1892, in-18); — *L'Ermite de Clamart* (Tours, 1896, in-12 et Paris, 1911, in-18), roman dont les éditions successives ont dépassé le chiffre de 21.000 exemplaires ; — *Diana Vaughan et ses répondants* (Paris, 1897, in-8) ; — *La France à Madagascar* (Paris, 1898, in-8); — *Pour ma paroisse* (Paris, 1899, in-12); — *Roman d'artiste* (Paris, 1900, in-18). Dans les derniers temps de sa vie, c'est-à-dire depuis trois ans environ, M. Nemours Godré était devenu rédacteur en chef de *la France illustrée* et sa disparition ne peut être que très sensible à cet excellent périodique qu'il avait su rajeunir en lui donnant une physionomie plus moderne et plus vivante.

— L'historien hongrois Antoine Pór est mort à Esztergom, le 8 septembre. Né le 18 octobre 1834, à Esztergom, il s'engagea comme honved pendant la guerre pour l'Indépendance, et à son retour de captivité, il entra au séminaire et fut ordonné prêtre en 1857. Professeur au lycée de sa ville natale, il fut élu curé d'Esztergom en 1871, et, quatre ans plus tard, il était appelé à représenter la ville au Parlement. Ses principaux ouvrages sont : *Athènes à l'époque de Périclès*, traduction (Pest, 1868); — *Les Rapports de Frédéric Ier avec Henri* (Buda, 1870); — *Hellas* (Pest, 1871) ; — *Le Roi saint Etienne* (Pest, 1871) ; — *Jean Hunyady* (Budapest, 1873) ; — *L'Histoire de Rome jusqu'à la chute de l'empire d'Occident* (Budapest, 1873); — *Aeneas Sylvius, Pie II* (Budapest, 1880); — *J. Rónai, doyen de Pozsony* (Pozsony, 1885); — *Un Procès intéressant au* XIXe *siècle* (Pozsony, 1885) ; — *La Vie et les Œuvres d'Arnold Ipolyi, évêque de Várad* (Pozsony, 1886); — *Máté*

Csák, de Trencsen, 1260-1321 (Budapest, 1888) ; — *Louis le Grand* (Budapest, 1892); — *La Maison d'Anjou* (Budapest, 1895); — *Les Souverains hongrois au château de Karlstein* (Budapest, 1896) ; — *La Campagne de Lituanie par Louis le Grand* (1899) ; — *Louis le Grand, fondateur de l'archevêché de Halics* (1900). etc., etc. Le chanoine Antoine Pór, élu, en 1872, membre de l'Académie hongroise, collaborait à de nombreuses revues d'histoire, et était membre de plusieurs sociétés savantes. Il a laissé sa fortune pour fonder un orphelinat de garçons à Esztergom.

— Au mois d'août est mort également à Esztergom, le chanoine Gustave Jánosi, né à Veszprém, en 1841. Traducteur, plus qu'auteur original, son premier ouvrage fut : *Poètes occidentaux* (Veszprém, 1867). Il traduisit ensuite les œuvres de Tennyson, de Longfellow (Budapest, 1890), de Milton, puis celles du Tasse (Budapest, 1893), etc. Il publia quelques œuvres religieuses : *Réponses populaires ; — La Philosophie du catéchisme*, etc. Il avait été élu membre de la « Société Kisfaludy, » en 1899.

— On annonce la mort de MM. : Audiat, président honoraire de la cour d'appel de Nancy, auteur de divers ouvrages de jurisprudence, mort en décembre; — Léon Bloch, ancien directeur du *Voltaire*, mort à Paris, au commencement de septembre; — Brissaud, professeur au collège de Fontainebleau, mort au milieu de septembre; — l'abbé Chognard, ancien professeur au Collège catholique de Besançon, mort en cette ville le 3 septembre; — l'abbé de Civry, chanoine palatin et bailli de l'ordre de Malte, fort connu grâce à ses talents oratoires et à ses ouvrages sur le Saint-Siège et le pouvoir temporel des papes, mort dernièrement à 94 ans: — Hector Depasse, député, syndic de l'Association des journalistes républicains, qui avait collaboré successivement au *Siècle*, au *Rappel*, au *Radical*, aux *Droits de l'homme*, mort au commencement de septembre, à Ville-d'Avray, à 59 ans; — Gaspard Farant, savant archéologue, fixé depuis 40 ans au Cambodge, où il avait entrepris des fouilles scientifiques à Angkor, avec le général de Beylié et où il avait publié de nombreux ouvrages sur la civilisation des Kmers, mort dernièrement à Pnom-Penh; — Léopold Flameng, un des plus remarquables graveurs de notre temps, qui avait donné de nombreuses illustrations à l'*Artiste* et à la *Gazette des beaux-arts*, mort au commencement de septembre, à Courgent, à 79 ans; — Georges Imbart de la Tour, qui, après avoir obtenu un vif succès comme ténor sur diverses scènes de Paris, de Genève et de Bruxelles, fut nommé en 1908 professeur d'esthétique théâtrale au Conservatoire, puis professeur de chant en 1909 en remplacement de M. Duvernois, mort au commencement de septembre à Bouillon (Belgique), à 46 ans ; — Lafeteur, ancien professeur au lycée Corneille de Rouen, ancien proviseur aux lycées d'Évreux et d'Orléans, ancien censeur aux lycées de Montpellier, Janson-de-Sailly et Voltaire, mort en août ; — le Dr Henri-Charles Lutz, professeur à la Faculté de médecine de Paris, mort à la fin de septembre, à 96 ans; — Léopold Marcou, professeur honoraire de l'Université, mort à Paris, au commencement de septembre; — Joseph Ménard, député et l'un des avocats les plus en vue du barreau de Paris, lequel avait collaboré à divers journaux, tels que la *Croix*, l'*Univers* et la *Libre Parole*, mort à Lamalou-les-Bains, au commencement de septembre; — Auguste Michel-Lévy, membre de l'Académie des sciences, mort à Paris, à la fin de septembre; — Léon Petit, secrétaire perpétuel de la Société libre d'agriculture, des arts et des belles-lettres de l'Eure, mort à Évreux au commencement de septembre, à 74 ans; — Émile Surleau, ancien professeur au lycée de Be-

sançon, mort à Tunis, en septembre, à l'âge de 60 ans; — Gabriel THOMAS, secrétaire perpétuel de l'Académie Stanislas de Nancy, auteur de nombreuses publications littéraires, historiques et juridiques, mort dans les derniers jours de septembre, à Nancy; — le Dr THOREL, ancien médecin de marine, qui avait publié diverses études de thérapeutique, une entre autres sur la composition des eaux de Bagnols-sur-Orne et avait collaboré au *Voyage d'exploration en Indo-Chine pendant les années* 1866, 1867 *et* 1868 (Paris, 1873, 2 vol. in-8), mort subitement au commencement de septembre, à Tessé-la-Madeleine.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Heinrich Albert BÜSCHING, écrivain allemand, mort le 27 août, à Hambourg, à 76 ans; — Wilhelm CLOETTA, d'origine suisse, ancien professeur à l'Université d'Iéna, et, depuis quelques années seulement, professeur à l'Université de Strasbourg, qui a édité un important *Poème moral* français du XIIIe siècle (1886) et aussi l'une de nos plus anciennes chansons de geste, le *Moniage Guillaume*, dans la collection des anciens textes français (1890), mort à Strasbourg, le 23 août, dans sa 55e année; — Marc DEBRIT, journaliste suisse, qui fut pendant 22 ans directeur du *Journal de Genève*, mort à Genève, au commencement de septembre; — Joseph DEMARTEAU, l'érudit belge bien connu, professeur à l'Université de Liège, où il enseigna longtemps l'archéologie romaine, mort accidentellement à Liège, au milieu de septembre, à 73 ans; — Franz DOLLINGER, écrivain allemand, qui a écrit *Frau Hitt. Roman mit Benützung der sogennannten Zeichnungen von Aug. Pezzy* (Innsbruck, 1904, in-8); *Philippine Welser, die Schlossherrin von Ambras. Kulturhistorische Skizze* (Innsbruck, 1904, in-8), mort en août, à Innsbruck, à 44 ans; — le chevalier Charles VON ERNST, l'un des fondateurs de la Société viennoise de numismatique, aux publications de laquelle il collabora très activement, directeur pendant de longues années, de la *Numismatische Zeitschrift*, collaborateur de la *Revue belge de numismatique*, à qui l'on doit notamment une *Histoire de l'atelier monétaire de Gunsburg*, mort à Prague, le 27 août, à un âge avancé; — Suza GOMEZ, professeur de chimie et directeur du laboratoire de l'Université de Coimbre, directeur de l'Imprimerie nationale portugaise, mort à la fin d'août; — Sir Robert HART, inspecteur général des douanes chinoises, mort en septembre, auquel on doit un volume : *Thèse from the Land of Sinim*;— le Rev. Frederick JERVIS-SMITH, professeur de mécanique et de physique à l'Université anglaise d'Oxford, lequel collaborait à l'*Encyclopædia britannica* et à plusieurs autres revues savantes, mort au commencement d'août; — Dr Otto KIRN, professeur de dogme à l'Université allemande de Leipzig, mort dernièrement à 55 ans, auquel on doit, entre autres volumes : *Grundriss der theologischen Ethik* (Leipzig, 1906, in-8); *Grundriss der evangelischen Dogmatik* (Leipzig, 1907, 2 vol. in-8) et *Grenzfragen der christlichen Ethik* (Leipzig, 1907, in-8); — Dr Albert LADENBURG, professeur de chimie à l'Université allemande de Breslau, auteur de *Ueber Racemie* (Stuttgart, 1903, in-8); *Ueber den Einfluss der Naturwissenschaften auf die Weltanschauung* (Leipzig, 1903, in-8), mort le 15 août, à 69 ans; — Dr Otto LADENDORFF, directeur de gymnase et germaniste allemand, mort le 31 juillet à Leipzig, à 48 ans, dont nous citerons : *Historisches Schlagwörterbuch. Ein Versuch* (Strasbourg, 1906, in-8); — J. E. LIEBLEIN, le distingué égyptologue norvégien, qui, après avoir été ouvrier dans une scierie, puis employé de commerce, put enfin étudier à l'Université de Christiania, y devint professeur en 1876 et publia divers ouvrages, notamment : *Deux Papyrus hiératiques du musée*

de Turin et *Gammel-ægyptisk Religion*, mort en août à Christiania, à 84 ans: — Stanley Victor MAKOWER, publiciste et critique musical anglais, collaborateur du *Cambridge Observer* et auteur d'une nouvelle : *The Mirror of Music*, mort au milieu de septembre, à 40 ans; — Dr. Christian Friedrich MAYER, écrivain allemand, auteur d'ouvrages théologiques, mort à Zwickau, le 23 août, à 71 ans; — Adolphe MERTENS, qui, en collaboration avec M. Janssens, a composé un traité de chimie très apprécié, mort à Cruyheke (Belgique) à l'âge de 33 ans; — Dr. Kurt MICKOLEIT, poète allemand, qui écrivait sous le pseudonyme de A. K. Tielo, mort à Nancy récemment, à 76 ans; — Ferdinand NEURURGER, écrivain allemand, mort en juillet, à Dessau, à 77 ans, dont nous citerons : *Zwischen Berlin und Petersburg. Eine Reise-Abenteuer* (Kissingen, 1895, in-8) et *Russland unter Kaiser Alexander III sowie Politik und Aufgaben Nikolas II* (Berlin, 1895, in-8); — ONGANIA, l'éditeur vénitien connu, qui a publié divers ouvrages très importants sur la ville de Venise, particulièrement sur l'église Saint-Marc, mort dans le courant d'août; — Dr. PANIZZA, médecin italien, membre de l'Académie médicale, professeur d'anatomie physiologique des centres nerveux à l'Université de Rome, mort au commencement d'août, lequel a publié : *La Fisiologia del sistema nervoso e i fatti psichici* (1887-1897, in-8); *Resultati dell' inchiesta istituita da Ag. Bertani sulle condizioni salutarie dei lavatori della terra in Italia* (1890, in-8), etc.; — Dr. Frederick William PAVY, savant médecin anglais, ancien professeur au « Guy's hospital, » président de plusieurs sociétés médicales, auteur de nombreux et importants mémoires insérés dans les revues spéciales, mort le 19 septembre, à un âge avancé; — Dr. Thomas PLACE, professeur de physiologie et d'histologie à l'Université néerlandaise d'Amsterdam, mort dernièrement en cette ville, à 69 ans; — Heinrich VON POSCHINGER, historien allemand, qui a écrit divers ouvrages, principalement sur Bismarck, entre autres : *Furst Bismarck als Volkswirth* (Berlin, 1889-1890, 2 vol. in-8) et *Aktenstücke zur Wirthschaftspolitik des Fürsten Bismarck* (Berlin, 1890, in-8), mort en août, à la Bolène (Alpes-Maritimes), à 60 ans; — DE RIDDER, curé de Schellebelle (Belgique), qui fut professeur tour à tour au collège de Termonde et à l'école moyenne d'Alost, mort à Schellebelle, au commencement de septembre, à l'âge de 60 ans; — Paul RUNGE, musicologue allemand, mort à Colmar, dans le courant de juillet, auquel on doit notamment : *Lieder mit den Melodien des Burk Mangolt von Hugo von Montfort* (Leipzig, 1906, in-8); — Dr Anton SCHÖNBACH, professeur de langue et de littérature allemande à l'Université autrichienne de Gratz, mort le 25 août, à Schruns, à 63 ans; — Peter Friedrich SIEBOLD, écrivain allemand, qui était une grande autorité pour tout ce qui concerne la littérature scandinave et qui est le premier à avoir, par ses traductions, fait connaître les œuvres d'Ibsen dans son pays, mort à Berlin, le 26 août, à 84 ans; — Dr Félix SOLMSEN, professeur de philologie indo-européenne à l'Université allemande de Bonn, mort à Mehlem, le 13 juin, à 46 ans, après avoir fait paraître : *Inscriptiones graecae ad illustrandos dialectos selecta* (Leipzig, 1903, in-8); — le chanoine Édouard-Joseph STERPIN, ancien inspecteur diocésain de l'enseignement moyen, professeur pendant 17 ans au petit séminaire de Bastogne, mort à Namur le 9 septembre, à l'âge de 86 ans; — Miss Anna M. STODDART, femme de lettres anglaise, qui s'est fait connaître par la publication de nombreuses biographies, entre autres celles de saint François d'Assise, de Jacopone de Todi, de Sir Philip Sidney et du professeur Blackie, morte le 29 août, à Kelso, à 74 ans; — Benjamin Vienna

Subercaseaux, correspondant du *Figaro* au Chili, mort dernièrement à Santiago; — Swarts, ancien professeur de chimie à l'Université de Gand, mort à Cortenberg, dans les premiers jours de septembre ; — Mme Fathorine Cecil Thurston, femme de lettres anglaise, morte au commencement de septembre, à Londres, à 37 ans, laquelle s'était mise au premier rang des nouvellistes de son temps avec ses ouvrages : *The Circle* (Londres, 1908, in-8); *John Chilcote, M. P* (Londres, 1909, in-8); *Max* (Londres, 1910, in-8), etc.; — le chanoine Verschueren, inspecteur de l'enseignement primaire belge, fondateur directeur de l'œuvre de la presse catholique flamande, mort à Gand, le 20 septembre, à l'âge de 81 ans; — Dr Bruno Wagener, publiciste et journaliste allemand, ancien rédacteur en chef de la *Strassburger Post*, mort en août, à Badenwiler, à 45 ans ; — Dr Karl Waitz, professeur d'astronomie à l'Université allemande de Tubingue, mort dernièrement en cette ville, à 59 ans; — Dr Otto von Wendt, professeur de droit romain à l'Université allemande de Tubingue, mort en cette ville le 31 août, à 65 ans, après avoir publié : *Lehrbuch der Pandekten* (Iéna, 1888, in-8); *Das allgemeine Anweisungsrech* (Iéna, 1895, in-8), etc.; — Dr G. Wenker bibliothécaire en chef de la bibliothèque universitaire de Marbourg (Allemagne), mort dernièrement en cette ville, à 60 ans, lequel laisse d'importants travaux de linguistique sur les divers dialectes allemands, tels que : *Der Sprachatlas des deutschen Reiches. Dichtung und Wahrheit* (Marbourg, 1895, in-8), etc.; — Owen Williams, directeur de l'école vétérinaire de Liverpool, mort dernièrement en cette ville, à 55 ans ; — D. Paul Ziegler, privat-docent de chirurgie allemand, mort à Rome au commencement d'août.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er septembre, M. Salomon Reinach propose une lecture nouvelle d'un passage de Lucain. — M. Carton décrit une nécropole antéromaine explorée récemment en Tunisie, aux limites de l'Algérie, sur le Djebel Rorrar.—M. Viollet présente l'exposition des droits et des moyens d'action dont disposait le roi de France. — Le 15, M. Héron de Villefosse décrit les fouilles entreprises sur le mont Auxois par le commandant Espérandieu, fouilles qui ont amené la découverte de nombreux objets divers, entre autres des ex-voto. — M. Max Van Berchem renseigne l'Académie sur l'état d'avancement de la publication qu'il dirige, des inscriptions arabes, et parle d'une inscription de ce genre découverte dans une mosquée chinoise du xe siècle. — M. Maurice Croiset lit un travail sur les traditions qui ont servi à Euripide pour la composition de sa tragédie d'Alceste. — Le 22, M. Cagnat expose les résultats très importants des fouilles entreprises à Délos par M. Holleaux. — M. Ruelle lit une note sur la cryptographie grecque. — MM. Clermont-Ganneau et Haussoulier présentent quelques observations.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 septembre, M. Chuquet lit des extraits de lettres écrites par la femme d'un militaire attaché au quartier général des alliés en 1814. — Le 9, M. Chuquet donne lecture d'une lettre écrite par un officier français après Waterloo. — M. A. des Cilleuls décrit le rôle joué par les intendants des provinces, créés par les Valois, réorganisés par Richelieu et dont l'influence diminua aux approches de la Révolution. — Le 16, M. J. Cernesson présente la statistique des associations ouvrières de consommation et fait à cet égard quelques réflexions. — M. G. Legrain parle des inscriptions françaises découvertes à Philé, Esneh, Edfou et Assouan, presque toutes relatives à

l'expédition de Desaix dans la Haute-Égypte. — Le 23, M. Ch. Lefebvre rappelle l'histoire du droit coutumier normand en ce qui concerne les droits respectifs des époux, et fait observer que le régime dotal a été inventé pour garantir l'épouse contre les abus de la puissance du mari.

Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé. — Faciliter aux prêtres qui le désirent et qui y sont encouragés par leur ordinaire les etudes supérieures qui les mettent en mesure de se tenir au courant de la science et de la faire progresser et qui leur fournissent des armes pour repondre aux attaques des incroyants ou des impies est assurément une œuvre fondamentale. Léon XIII avait béni « le dessein des catholiques qui, pour procurer aux savants les moyens de cultiver et de faire avancer les sciences touchant en quelque manière aux divines Écritures, s'unissent en société, afin de fournir les fonds nécessaires. C'est de cette pensée qu'est née en 1895, l'Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé, placée sous la présidence d'honneur de Son E. le cardinal Perraud et qui a pour secrétaires MM. Jordan, professeur à l'Université de Rennes, et les abbés François Martin et Pantonnier, celui-ci directeur du collège Stanislas, celui-là professeur à l'Institut catholique de Paris. Au bout de quinze années d'exercice, il a paru bon de jeter un coup d'œil en arrière et d'examiner ce qu'avaient produit les efforts de quelques catholiques. Nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs de prendre connaissance de cette brochure sur *l'Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé et ses résultats* (Rennes et Paris, imp. Oberthür, 1911, in-8 de 31 p.). — Ils y verront que, depuis la fondation de l'œuvre, plus de cinquante prêtres ont trouvé auprès d'elle un appui et des subsides qui leur ont permis de poursuivre des études et de réaliser des travaux parfois considérables; de ces prêtres plusieurs sont devenus professeurs d'Institut catholique ou de grands séminaires; parmi eux, il suffit de citer les noms de MM. Chabot, auxiliaire de l'Académie des inscriptions, et qui s'est fait une place distinguée parmi les orientalistes; M. Labourt, aumônier au collège Stanislas, qui s'est fait remarquer par sa thèse sur le *Christianisme dans l'empire perse*, et que nous nous honorons de compter parmi nos collaborateurs : M. Pasquier, auteur de mémoires importants sur l'histoire de la Renaissance et de la Réforme; M. Tisserant, qui est devenu professeur d'assyriologie à l'Apollinaire de Rome; M. Albert Vogt, bibliothécaire à l'Université de Fribourg, dont le *Basile Ier empereur de Byzance* a été fort remarqué et qui est l'un des directeurs du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* et le fondateur de la *Revue d'histoire de l'Église de France*. Les ressources de l'œuvre sont assez modestes : de 4000 à 5000 fr. par an; pour faire plus de bien encore, pour rendre tous les services qu'on en pourrait attendre, il lui faudrait un plus grand nombre de souscriptions. Nous espérons que parmi nos lecteurs, il y en aura plus d'un qui s'intéressera pratiquement à une œuvre aussi utile, aussi nécessaire.

Paris. — Sous le titre : *Une Erreur de traduction dans la Bible* (Extrait de la *Revue de linguistique*. Paris, Fischbacher, 1911, in-8 de 32 p.), M. S. Ferarès propose de traduire les trois passages identiques du Pentateuque, Exod., xxiii, 19; xxxiv, 26; Deut., xiv, 21, au lieu de : «Ne faites pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère,» de cette autre façon : «Ne faites pas cuire le chevreau tant qu'il est allaité par sa mère.» La loi mosaïque, d'humanitaire qu'on la considérait, devient simplement une loi agricole, fondée sur ce fait d'expérience que la chair des jeunes chevreaux, tant qu'ils ne

sont pas sevrés, est peu substantielle. Le texte hébreu peut s'entendre ainsi, aussi bien que ἐν γάλακτι des Septante. Cette interprétation se concilie avec le précepte du Lévitique, XXII, 27, de consacrer au Seigneur les premiers nés des animaux à partir du huitième jour de leur naissance : devenus dès lors la propriété de Dieu, ils étaient portés au Temple plus tard. Philon permet de faire cuire la viande dans du lait, sinon dans celui de la mère de l'animal dont elle provient, et il laisse entendre qu'il ne faut pas, pour le plaisir de son ventre, séparer les petits animaux de leur mère jusqu'à ce qu'ils aient été allaités et nourris. La prohibition générale de manger de la viande cuite dans le lait, que les karaïtes ne connaissent pas, est postérieure, d'origine alexandrine, en contradiction avec la lettre et l'esprit du Pentateuque.

— Tous les alpinistes connaissent, pour l'avoir pratiqué, le *Manuel d'alpinisme* publié par la librairie Lucien Laveur il y a quelques années ; en voici le très utile complément : le *Carnet de l'alpiniste*, qui paraît à son tour à la même librairie et dans le même format sous les auspices du Club alpin français (in-32 de 244 p. Prix : 2 fr.). Ce carnet se divise en trois parties, dont la première (Renseignements généraux) contient des indications précises et pratiques concernant la mesure des hauteurs, les calculs des horaires et la concordance des altitudes et des pressions barométriques, des conseils médicaux, des tarifs douaniers, etc. A ces pages, rédigées par d'excellents spécialistes, MM. Henry Vallot, le Dr Cayla, Henri Gombault, etc., succède une seconde partie, beaucoup plus brève, traitant de l'organisation du Club alpin, donnant la liste des principales sociétés alpines et des grandes associations étrangères de ski; vient enfin une dernière partie, faisant connaître l'organisation régionale des montagnes françaises, indiquant les services de renseignements et d'hôtels, les refuges, les noms des guides et porteurs existant dans chaque région, les tarifs généraux des courses. De trop brèves indications cartographiques et bibliographiques, qui semblent devoir être complétées et précisées dans les éditions subséquentes du *Carnet de l'alpiniste* (pourquoi n'y pas citer la collection des « Guides-Boule » et ne pas donner le prix des livres cités?) s'ajoutent à cet ensemble et contribuent pour leur part à faire du *Carnet de l'alpiniste* un vade-mecum que tout excursionniste tiendra à emporter avec soi.

— Dans le *Discours* qu'il a *prononcé à l'assemblée générale de la Société de l'histoire de France, le 2 mai* 1911 (Extrait de l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley Gouverneur, 1911, in-8 de 35 p.), M. le baron de Barante avait la tâche délicate de parler des trop nombreux membres que la Société a perdus dans le dernier exercice. Il a su trouver pour chacun, pour les moins connus comme pour les plus illustres, quelques mots d'éloges et de regrets. Il a donné ensuite lecture de quelques lettres de Bernis au comte des Alleurs en 1754, pendant son séjour comme ambassadeur à Venise, lettres qui, sans apporter peut-être beaucoup de nouveau, ont du moins l'intérêt « de nous permettre de retrouver écrite en termes moins médités, en une familiarité de collègue à collègue, l'expression plus spontanée encore de certaines vues de l'abbé de Bernis. » Le tour agréable de ces lettres en rend la lecture amusante.

— Les 74 lettres inédites de Flaubert à Georges Charpentier que nous fait connaître M. René Descharmes et qui s'étendent d'octobre 1872 au 2 mai 1880, jusqu'à la veille presque de la mort du grand écrivain (mort le 8 mai 1880) complètent et éclairent sur plus d'un point sa correspondance déjà publiée et peuvent servir à la critique de ses œuvres comme à la con-

naissance de son caractère et à l'établissement de sa biographie. Elles témoignent de l'intimité de ses relations avec Charpentier, qui sut faire disparaître, en grande partie du moins, l'antipathie d'instinct que Flaubert ressentait contre les libraires et que ses rapports avec Michel Lévy avaient portée au plus haut point. L'Introduction dans laquelle M. Descharmes reconte l'histoire de ces relations lui a permis de donner comme titre à son article : *Flaubert et ses éditeurs Michel Lévy et Georges Charpentier. Lettres inédites à Georges Charpentier* (Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France* avril-juin et juillet-septembre 1911. Paris, Colin, 1911, in-8, de 69 p.).

— Depuis le 15 janvier dernier paraît un très intéressant *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes* dont les trois premières livraisons, de format gr. in-8 et de 80 pages chacune, viennent de nous parvenir. Outre des articles de fond, ce nouveau périodique trimestriel, dont la direction a été confiée à M. Pierre de Labriolle, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), comprend des *Notices et communications*, des comptes rendus d'ouvrages rentrant dans sa spécialité, ainsi que des notes bibliographiques. On trouvera les sommaires des trois livraisons parues à ce jour dans la partie technique du *Polybiblion* ; les suivantes y figureront également, au fur et à mesure de leur publication (Paris, Lecoffre, Gabalda. Abonnement : France, 6 fr. ; Étranger, 7 fr. Le n°, 2 fr.).

Cambrésis. — C'est un important et fort volume que le tome XLV des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, dernièrement paru (Cambrai, imp. Lefebvre, 1911, in-8 de cv-500 p., avec 5 planches). Le principal morceau de résistance, si l'on peut ainsi dire, c'est l'*Histoire du séminaire de Cambrai depuis sa fondation jusqu'en* 1802, par M. l'abbé A. Alvin (p. 63-404). Cette intéressante monographie ne peut manquer d'être tirée à part. Il sera alors tout indiqué que l'ouvrage soit pourvu d'une table des quatorze chapitres qu'il contient et aussi d'une table onomastique : de la sorte il rendra de réels services aux travailleurs. A noter ensuite deux rapports fort bien présentés : le premier, de M. Auguste Dorchain, *sur le Concours de poésie et de chansons* (p. xxi-xxxvi) ; le second, *sur le Concours de moralité*, par M. le Dr G. Dailliez (p. xxxvii-l). Les mémoires suivants, surtout les quatre premiers, méritent de retenir l'attention : *Erreurs et superstitions médicales dans le Cambrésis*, par M. le Dr Coulon (p. 1-52 avec 1 pl.) ; — *L'Hôtel de Beeclaer* [à Cambrai] par M. le Dr G. Dailliez (p. 53-62, avec 1 plan) ; — *De la Création des sociétés en nom collectif à responsabilité limitée*, par M. L. Morand (p. 405-434) ; — *Journal d'un volontaire de* 1792 (*capitaine J.-F. Fleuru*), par M. A. Deloffre (p. 435-482) ;— *Monument de Louis Blériot, aviateur*, par M. L. Fortier (p. 483-484, avec 3 pl.) : — *Sur la photographie en couleur chez M. G. Maroniez*, par M. A. Richard (p. 485-498).

Franche-Comté. — Avant M. Charles Léger qui donc soupçonnait que le musée de Besançon possédait *le Dernier Portrait de Balzac. Balzac sur son lit de mort*, titre même de la brochure que cet écrivain vient de publier sur ce sujet ? (Paris, Boutet et Vérité, 1912, petit in-8 de 16 p., avec une reproduction. Prix : 1 fr. 50). Déjà, M. Léger, dans un article sommaire, paru à la date du 26 février dernier dans le journal *la Franche-Comté à Paris*, avait révélé cette curieuse pièce dont il nous donne aujourd'hui la description et l'historique très documentés. En mourant, le peintre Jean Gigoux, originaire de Besançon, légua au musée de sa ville natale une collection artistique importante, dont le portrait en question, un beau pastel d'Eugène Gi-

raud, faisait partie. Malheureusement, ce pastel n'a pas trouvé, jusqu'à présent du moins, la place qui lui était due dans le riche musée bisontin : il est resté enfoui dans la réserve, c'est-à-dire au rancart, et il a fallu qu'un étranger au pays vînt le signaler à l'attention. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le musée Carnavalet croyait bien posséder l'original; or, il se trouve qu'il n'a qu'une copie exécutée, sur la demande de la veuve de Balzac, par un certain M. de Pinelli qui infligea à l'auteur de la *Comédie humaine* « une physionomie des moins ressemblantes. » Ce dernier portrait a beau avoir été offert à Carnavalet par la propre nièce de Balzac, sa valeur est loin d'avoir celle du portrait de Giraud, qui a été exécuté d'après nature, si l'on peut dire. Chemin faisant, M. C. Léger rectifie une erreur de l'érudit balzacien que fut le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul et une autre, évidemment une faute d'impression, qui a fait dire à M. le Dr Cabanès, dans la 2e édition de son *Balzac ignoré*, que ce portrait se trouvait au musée d'Alençon (pour Besançon). Brochure curieuse, fort intéressante, que tous les balzaciens voudront posséder, soit dans l'édition ordinaire, soit dans l'édition de luxe (papier du Japon) tirée à 25 exemplaires au prix de 3 fr.

— Dans la gracieuse collection intitulée : *L'Art de notre temps*, a paru tout dernièrement un volume consacré à *Courbet* (Paris, «la Renaissance du livre, » Jean Gillequin et Cie, s. d., petit in-4 de 114 p. Prix : 3 fr. 50). Cet ouvrage, qui renferme 48 planches hors texte accompagnées d'autant de notices rédigées par MM. H. Laran et Ph. Gaston-Dreyfus, s'ouvre par une très intéressante étude biographique et critique (10 pages) de M. Léonce Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg et professeur à l'École du Louvre. M. Bénédite nous montre d'abord l'homme, sans ménagements aucuns : «Il avait, dit-il, un appétit énorme et assez grossier de gloire, une soif pantagruélique de réclame. Il fallait à tout prix qu'on parlât de lui; il surenchérit continuellement sur lui-même pour étonner, cherchant à chaque occasion quelque nouvelle manifestation scandaleuse, afin de réveiller l'attention du public, quand, distraite et fatiguée, elle se détournait de lui... Il a été la bête noire de sa génération et il a pesé sur son jugement de tout le poids de son importance tapageuse et de son insupportable vanité... On avait fini par prendre pour un être dangereux ce gros hableur inoffensif. On le crut sur parole et, après 1870, lorsqu'il se fut nettement mêlé, à l'occasion des tristes événements politiques, au milieu des révolutionnaires, criant et braillant plus fort que les autres, il fut si compromis qu'il ne trouva plus pour le défendre que quelques confrères, plus avisés, qui l'avaient deviné et qui admiraient en lui le peintre. » D'autre part, le même écrivain sait rendre justice à l'artiste : «Avec Corot et Millet, conclut-il, Courbet est, sans conteste, un des trois grands initiateurs de l'art dans la deuxième moitié du XIXe siècle. » Quant aux 48 notices, d'importance variable, consacrées aux principales œuvres du maître d'Ornans, elles sont bien présentées : elles résument en effet l'historique de chaque tableau tout en en faisant la description et la critique. Cette méthode met en valeur les reproductions qui, presque toutes, sont admirablement réussies et forment une sorte d'album expliqué qui eût gagné à ne pas rappeler le pitoyable *Retour de la conférence*, tableau détruit d'ailleurs par le feu, sort dont il était tout à fait digne.

— Lors du sixième congrès préhistorique de France, qui s'est tenu à Tours l'an dernier, M. Julien Feuvrier a lu un travail qui, tiré à part, a fait l'objet d'une plaquette aussi savante que curieuse : *La Pirogue monoxyle de Fraisans (Jura) conservée au musée de Dole* (Dole, Ledun, 1911, in-8 de

7 p., avec 3 fig.). On se souvient des terribles inondations qui désolèrent une partie de la France en janvier 1910. Le maximum de la crue du Doubs eut lieu le 21. Or, à cette date, « au point de Fraisans, localité située à 20 kilomètres en amont de Dole, les sables et les graviers provenant d'une profonde excavation furent emportés jusqu'à plus de trois cents mètres en aval, en même temps qu'une pirogue, enfouie depuis des siècles, allait s'échouer à cinquante mètres plus bas sur la rive gauche. » Cette embarcation creusée dans un tronc de chêne et mesurant, après dessiccation, 6 mètres 85, fut heureusement préservée de la destruction grâce à l'intervention du maire et du directeur de l'école communale de Fraisans et acquise par le musée de Dole. Après en avoir fait la description détaillée, l'auteur finit par estimer que « sauf meilleur avis, il faut placer sa construction à l'âge des métaux. »

Ile-de-France. — Des découvertes faites à Éragny et à Cergy près de Pontoise ont conduit M. A. Laville à des conclusions neuves et intéressantes sur l'homme préhistorique dans nos contrées : « les graviers de fond de notre quaternaire parisien, loin de renfermer exclusivement, comme on l'a cru jusqu'ici, une industrie de type dit chelléen et une faune de climat chaud à *Elephas antiquus*, *Rhinoceros Merckii*, *Equus Stenonis*, *Corbicula fluminalis*, contiennent aussi, dans quelques sablières, une industrie à types dits moustériens, magdaléniens, voire même néolithiques, et une faune de climat sinon froid tout au moins tempéré. » Ces découvertes, qui tendent à bouleverser les classifications admises jusqu'ici, ont fourni au savant préparateur de l'École des mines des hypothèses curieuses sur l'ancienneté de la présence de l'homme dans nos régions. Ces notes, insérées dans les *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris* et réunies en un seul extrait sont intitulées : *Silex taillés des graviers de fond rappelant des types néolithiques* ; — *Pièces moustériennes typiques et couteau en croissant des couches à Elephas antiquus, Falc., de Cergy* ; — *Nouvelles notes sur des pièces du paléolithique supérieur dans les couches à Elephas antiquus de Cergy et réflexions sur l'âge et le mode des dépôts quaternaires et récents des environs de Paris* (Paris, 15, rue de l'École de médecine, 1911, in-8 de 26 p., avec fig.).

— Nous signalerons du même auteur la *Revue du « sycum pyrum » Solander* (Extrait de la *Feuille des jeunes naturalistes*. Rennes, imp. Oberthur, 1911, in-8 de 6 p., avec fig. et 1 planche).

Alsace. — Le Catalogue de l'Histoire de France de la Bibliothèque nationale mentionne, sans en préciser le détail, deux recueils de placards, affiches, avis et proclamations de l'administration municipale de Strasbourg. M. Paul Hildenfinger a pensé avec raison qu'il serait intéressant de donner un inventaire de ces pièces, en y joignant celles d'un autre recueil relatif à l'Alsace. Il a borné son dépouillement aux pièces de l'époque révolutionnaire, tout en reconnaissant que le recueil contient pour le Consulat, l'Empire et la Restauration des documents qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. C'est l'ordre chronologique tout naturellement qu'il a adopté pour cet *Inventaire des actes administratifs de la commune de Strasbourg* (1789-an VII) *conservés à la Bibliothèque nationale* (Extrait du *Bibliographe moderne*, 1910, n° 3-4. Besançon, imp. Joseph Jacques, 1911, in-8 de 63 p.). Un index alphabétique des matières permet de retrouver facilement les pièces relatives à tel ou tel objet (approvisionnement, assistance, culte, etc.). M. Hildenfinger a pris soin d'indiquer celles de ces pièces que possède la Bi-

bliothèque de Strasbourg d'après le catalogue de MM. Marckwal et Mentz. Il est souhaitable que l'auteur complète cet utile travail en nous donnant l'inventaire des actes de l'administration du Bas-Rhin que possède la Bibliothèque nationale et qu'il signale en passant.

Belgique. — C'est une bien curieuse et bien instructive étude d'histoire que M. Godefroid Kurth vient d'écrire sur *Notre Nom national* (Bruxelles, Dewit, 1910, in-8 de II-61 p. — Prix : 1 fr.). Ce nom, après avoir désigné dans l'antiquité une région plus méridionale que la Belgique actuelle, était un terme géographique plus qu'ethnographique. Il avait à peu près disparu au temps de l'empire romain, quand il fut, en quelque sorte, recréé par les érudits qui l'avaient pris dans la tradition littéraire. Le terme *Belgium* a été flottant et vague dans son étendue avant de devenir une réalité tangible par la création du royaume de Belgique en 1831. *Belge*, comme adjectif, ne date que du XIXe siècle; et le titre « de roi des Belges » est une imitation de celui de « Roi des Français » sorti de notre révolution de 1830. Ces soixante pages se lisent, nous dirions presque se regardent, avec l'attrait d'un spectacle cinématographique, en même temps qu'elles sont une leçon de critique historique donnée par un maître.

Italie. — La conférence que notre cher et distingué collaborateur M. L.-G. Pélissier a donnée en 1910 à l'École des sciences sociales sur *Machiavel* vient d'être publiée dans la *Revue des Pyrénées* (2e trim. 1911. Tiré à part. Toulouse, Édouard Privat, 1911, in-8 de 26 p.). M. Pélissier y a caractérisé en termes brillants et vivants le célèbre auteur du *Prince* et des *Discours sur les Décades*, qui « le prémier » a exprimé « une science documentaire et expérimentale de la politique », qui n'a pas été mis à même de donner toute sa mesure et auquel il refuse d'être « un des grands hommes de la Renaissance ».

États-Unis. — *An account of the beaked whales of the family ziphiidae in the collection of the U. S. National Museum, with remarks on some specimens in other American Museums*, par M. Fr. W. True (Washington, Smithsonian Institution United States national Museum. Bull. 73, in-4 de V-89 p., avec 42 pl.) est un travail consacré aux cétacés de la famille des ziphiidae, qui comprend les quatre genres *hyperoödon*, *mesoplodon*, *ziphius* et *berardius*, tous, sauf le premier, extrêmement rares et dont un très petit nombre de spécimens sont connus. C'est ce qui fait l'intérêt de cette description détaillée des pièces ostéologiques s'y rapportant dans les musées américains, accompagnée d'un grand nombre d'excellentes photographies et de quelques détails sur certaines des captures, mais qu'il est bien entendu impossible de résumer ici. Les espèces étudiées sont *Mes. bidens*, *M. dentirostris*, *M. europaeus*, *M. Stejnegeri*, *Z. cavisostris* (la seule espèce valable du genre), *B. Baüdii*, *H. ampullatus*.

— Dans une note sur quelques oursins des Indes occidentales : *On some West Indian echinoids* (Washington, Smithsonian Institution United States national Museum. Bull. 74, in-4 de 31 p., avec 17 pl.), le spécialiste danois bien connu, M. Theodor Mortensen, complète les descriptions fournies par lui des espèces rapportées par l'expédition danoise de l'*Ingolf* et en étudie quelques autres de la côte des États-Unis. La plus grande partie sont des cidaridés. Une nouvelle espèce, *Stylocidarès linedta* et une nouvelle variété (*teretespina* de la *Cidaris abyssicola*) sont également décrites. De bonnes figures, photographies d'ensemble et dessins de détail, accom-

pagnent ces diagnoses trop spéciales pour être reproduites. Enfin, ce qui sera fort utile aux faunisticiens ultérieurs, une liste revisée des oursins de l'Atlantique N. et des Antilles est fournie qui met en évidence les changements considérables subis par la nomenclature depuis le travail classique d'Agassiz dans les résultats de l'expédition du Blake. Le nombre total n'a d'ailleurs passé que de 76 à 82 espèces.

Publications nouvelles. — *Les Étapes du rationalisme dans ses attaques contre les évangiles et la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Exposition historique et critique*, par L.-C. Fillion (petit in-8, Lethielleux). — *La Religion chrétienne. Simples notes*, par R. Petiteau (Paris, Amat; Angers, Grassin, in-12 cartonné). — *Jésus-Christ et l'Étude comparée des religions*, par A. Valensin (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Catecismo de la infancia, preparación dogmática y moral*, por el abate C. Malinjoud; versión castellana de la tercera edicion francesa por el P. M. Sancho (in-16, Barcelona, Subirana). — *La Première Communion. Histoire et discipline. Textes et documents. Des origines au XXe siècle*, par L. Andrieux (in-16, Beauchesne). — *Le Chrétien intime*, par C. Sauvé, T. VI. *Le Culte des mystères et des paroles de Jésus, I. Élévations évangéliques* (petit in-8°, Amat). — *Le Prophète de Galilée. Lectures évangéliques pour le temps après la Pentecôte*, par l'abbé A. Dard, (2 vol. in-12, Lecoffre, Gabalda). — *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Doctrine, histoire, par* J.-V. Bainvel (in-16, Beauchesne). — *Jesucristo viviendo con nosotros en el Sacramento de su amor*, por J. M. de Jesús Portugal (in-16, Barcelona, Subirana). — *A travers trente ans d'apostolat* (1881-1911), par le chanoine J. Guiraud (petit in-8, Vic et Amat). — *Miroir de la perfection du bienheureux François d'Assise*, par le frère Léon; version française de P. Budry (in-16, Plon-Nourrit). — *Vers la ferveur*, par P. Lejeune (in-12, Paris, Lethielleux; Lille, Desclée, de Brouwer). — *Le Chemin de la vérité*, par le comte de Champigny (in-12, Téqui). — *Le Guide de la jeunesse*, par l'abbé de Lamennais, précédé de *la Religion démontrée à la jeunesse*, par le Dr J. Balmès, de l'*Abrégé de l'histoire sainte*, par Bossuet (petit in-12, Téqui). — *L'Ami des malades*, par le chanoine Girard (in-32, Maison de la Bonne Presse). — *Le Purgatoire, ou Pouvoir, motifs et moyens que nous avons de secourir les âmes du purgatoire*, par l'abbé J. Terrisse (in-12, Amat). — *Un Mois du rosaire chez soi*, par l'abbé A. Saulnier (in-16, Beauchesne). — *Considérations sur l'éternité*, par le R. P. Drexelius; trad. par Mgr Bélet (in-12, Téqui). — *Le «Notre-Père» de l'heure présente*, par J. Santo (in-16, Paris, l'auteur). — *Le Bouddhisme primitif*, par A. Roussel (in-12, Téqui). — *L'Asile interne devant le droit international*, par le Dr C. M. Tobar y Borgoño (in-8, Giard et Brière). — *Le Gouvernement local en Angleterre*, par J. Redlich; avec des additions par F.W. Hirst; trad. française par W.Oualid.T.II. (in-8, Giard et Brière). — *Notions élémentaires de droit usuel et d'économie politique à l'usage des écoles primaires supérieures*. 3e année, par G. Gavet et T. Petit (in-16 cartonné, Alcan). — *Les Coffres-forts et le Fisc*, par C. Lescœur (in-16, Bloud). — *La Mutualité nouvelle (Lois du 1er avril 1898 et du 5 avril 1910). Guide pratique des mutualistes. Manuel des administrateurs* par M. Profit (in-18, Giard et Brière). — *Positivisme et catholicisme. A propos de « l'Action française »*, par L. Laberthonnière (in-16, Bloud). — *Précis de philosophie*, par R. Worms (in-16, Hachette). — *Études de morale*, par F. Rauh, recueillies et publiées par H. Daudin, M. David, G. Davy, H. Franck, R. Hertz, etc. (in-8, Alcan). — *Ecce Mulier, ou l'Éternelle Blessée*, par le Dr Miclesco. 1re partie (in-16, Ficker). — *La Jalousie*, par l'abbé G. Montenuis (in-12, Lecoffre, Gabalda). — *Les Enfants. Questions du*

temps présent, par Mgr J.-A. Chollet (in-12, Lethielleux). — *Notions élémentaires d'instruction civique et de droit usuel à l'usage des écoles primaires supérieures*. 2e année, par G. Gavet et T. Petit (in-16 cartonné, Alcan). — *Doit-elle mourir? Étude sur la dégression de la natalité en France*, par E. Hélberlin (in-18, Giard et Brière). — *Essai d'assistance comparée, par* H. Lasvignes (in-18, Giard et Brière). — *Assistance publique et charité privée*, par M. Beaufreton (in-18, Giard et Brière). — *La Question agraire au royaume de Pologne*, par B. Koskowski (gr. in-8, Giard et Brière). — *La Réglementation du travail des femmes et des enfants aux États-Unis*, par A. Chaboseau (in-18, Giard et Brière). — *Dictionnaire du socialisme*, par C. Vérecque (in-18, Giard et Brière). — *Le Transformisme et l'expérience*, par E. Rabaud (in-16, Alcan). — *Traité de physique*, par O. D. Chwolson; trad. sur les éditions russe et allemande, par E. Davaux. T. III, 3e fasc. *Propriétés des vapeurs. Équilibre des substances en contact* (gr. in-8, Hermann). — *Cours de physique à l'usage des écoles primaires supérieures de jeunes filles, des cours complémentaires, des candidates aux brevets et aux écoles normales*, par le Dr Alamelle (in-16 cartonné, Alcan). — *Cours de chimie, à l'usage des écoles primaires supérieures de jeunes filles, des cours complémentaires, des candidates aux brevets et aux écoles normales*, par le Dr Alamelle (in-16 cartonné, Alcan). — *L'Évolution de l'électrochimie*, par W. Ostwald; trad. de l'allemand par E. Philippi. (in-16. Alcan). — *Introduction à l'étude de la spectrochimie*, par G. Urbain (gr. in-8 cartonné, Hermann). — *La Locomotive moderne*, par J. Tribot-Laspière (petit in-8, Vuibert). — *Essai de géométrie analytique modulaire*, par G. Arnoux (in-8, Gauthier-Villars). — *Nouvelles Tables trigonométriques fondamentales (Logarithmes)*, par H. Andoyer (in-4, Hermann). — *Savants du jour. Gabriel Lippmann, biographie analytique et écrits*, par E. Lebon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Le Chant choral. Méthode. Morceaux choisis. Cours supérieur*, par J. Combarieu (in-8 cartonné, Hachette). — *Térandros*, par G. Julliot de la Morandière (petit in-8, Falque). — *Ballades françaises* (IXe série). *Ile-de-France*, par P. Fort (in-18, Figuière). — *Ballades françaises* (XIIe série). *L'Aventure éternelle*, par P. Fort. Livre I (in-18, Figuière). — *L'An Mille*, drame en 5 actes, par V. Kinon (in-16, Paris, Librairie générale des sciences, arts et lettres; Bruxelles, Veuve Larcier). — *Le Réveil, comédie dramatique en 3 actes et en vers*, par H. Guerlin (in-16, Jouve). — *Hugues Capet*, par A. Baumann (in-16, Perrin). — *Les Récits de la chambrée*, par l'abbé G. Ambler (petit in-8, Beauchesne). — *La Double Montée*, par Berthem-Bontoux (in-16, Beauchesne). — *Mimi-Musette*, par Flambart des Bords (in-16, Ficker). — *Haute-Plaine*, par H. Stiernet (in-16, Bruxelles, Dechenne; Paris, Librairie générale des sciences, des arts et des lettres). — *L'Amour dans les ruines*, par M. Deauville (in-16, Librairie générale des sciences, arts et lettres). — *Frissons de vie*, par G. Rency (in-16, Librairie générale des sciences, arts et lettres). — *Figures du pays*, par H. Krains (in-16, Bruxelles, Dechenne). — *Suivez-moi*, par divers (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Études dramatiques*, par A. Mony. T. V. *Babel* (in-16, Plon-Nourrit). — *Sous les lauriers. Éloges académiques*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-16, Bloud). — *Coups de plume et coups de clairon*, par R. Gaël (in-16, Avignon, Aubanel). — *Plumes d'oies et plumes d'aigles*, par R. Scheffer (in-16 carré. Edition de « Pan »). — *De Panurge à Sancho Pança. Mélanges de littérature européenne*, par E. Gebhart (in-16, Bloud). — *Tennyson*, par F. Roz (in-16, Bloud). — *Pouchkine*, par E. Haumant (in-16, Bloud). — *L'Exotisme américain dans la littérature française au* XVIe *siècle d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc.*, par G. Chinard (in-16,

Hachette). — *La France et ses colonies*, par H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser (in-16 cartonné, Alcan). — *Géographie générale. Amérique, Australasie*, par H. Busson, J. Fèvre et H. Hauser (in-16 cartonné, Alcan). — *Les Secrétaires athéniens*, par M. Brillant (gr. in-8, Champion). — *Kulturzustände des deutschen Volkes während des dreizehnten Jahrhunderts* jünftes vuch von E. Michael (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Les Huguenots en Comminges (nouvelle série), documents inédits publiés pour la Société historique de Gascogne*, par l'abbé J. Lestrade (gr. in-8, Champion). — *Mémoires d'outre-tombe*, par Chateaubriand. *Pages choisies*, avec une Introduction et des notes par V. Giraud (in-16, Hachette). — *La Cooperacion de Mexico en la independencia de Centro America*, por el general V. Filisola (petit in-8, Mexico, Vda. Bouret). — *Études d'histoire*, par A. Chuquet. 4e série (in-16, Fontemoing). — *Histoire du concile du Vatican depuis sa première annonce jusqu'à sa prorogation, d'après les documents authentiques*. Ouvrage du P. T. Granderath, édité par le P. C. Kirch, et trad. de l'allemand par des religieux de la même compagnie. T. II, 2e partie. *La Constitution « de Fide Catholica ». L'Agitation extra-conciliaire* (in-8, Bruxelles, Dewit). — *Guerre russo-japonaise*, 1904-1905. *Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe*; trad. publiée sous la direction de l'état-major de l'armée, 2e bureau. T. III. *Opérations dans la région de Liaoyang*. 3e partie. *Bataille de Liaoyang* avec atlas (2 vol. gr. in-8, Chapelot). — *Voyage d'histoire militaire de Mgr le duc d'Orléans en Bohême (août 1910)*, par le général Bonnal (gr. in-8, Nouvelle Librairie nationale). — *L'Esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*, par H. Moysset (in-8, Alcan). — *En détresse dans la tourmente... Tribulations d'un lutteur*, par J. Santo (in-16, Paris, l'auteur). — *Raza, lengua y nación vascas*, por L. de Elcizalde (in-8, Bilbao, imp. de Eléxpuru Hermanos). — *Pauvres Pierres! Les Mégalithes bretons devant la science*, par l'abbé A. Millon (in-8, Saint-Brieuc, Prud'homme; Paris, Lechevalier).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES. IMPRIMERIE POLYGLOTTE FRANCIS SIMON

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Législation cultuelle. — 1. *Le Clergé, les Églises et le culte catholique dans leurs rapports légaux avec l'État*, par J. Eymard-Duvernay. Paris, Rousseau, 1911, in-8 de 299 p., 4 fr. 50. — 2. *Les Communes et les lois de séparation*, par Allain Curet. Paris, Pedone, 1910, in-8 de 327 p., 8 fr. — 3. *De la Conservation des églises depuis les lois de séparation. Réparations. Assurances*, par F. de Vallavielle. Paris, Lecoffre, Gabalda, 1911, in-12 de xi-165 p., 2 fr.

Législation scolaire. — 4. *Code de l'enseignement secondaire. Documents concernant le personnel des lycées et collèges de garçons*, par A. Wissemans. 2e éd. Paris, Hachette, 1910, in-12 de xxvii-419 p., 4 fr. 50. — 5. *Législation des établissements spéciaux aux enfants arriérés*, par Louis Gobron. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 31 p., 1 fr. — 6. *Le Régime légal de l'enseignement en Hollande*, par Paul Verschave. Paris, Rousseau, 1910, in-8 de 342-cxc p., 8 fr.

Droit international. — 7. *Les Accidents du travail en droit international*, par Loubat. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, in-8 de 292 p., 6 fr. — 8. *Manuel de droit consulaire*, par Julien Pillaut. Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8 de xxi-281 p., 6 fr. — 9. *Manuel diplomatique et consulaire. Aide-mémoire pratique des chancelleries*, par R. Monnet. 3e éd. Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8 de viii-730 p., 10 fr. — 10. *Le Notariat en Égypte*, par le Dr Vladimiro Pappafava; trad. de l'italien avec une Introduction, par Jos. Vattier. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1911, in-12 de xix-93 p., 2 fr. 50. — 11. *Il Nuovo Diritto internazionale e gli odierni congressi, conferenze, società e leghe per la pace, l'arbitrato e il disarmo*, da Eduardo Cimbali. Roma, Lux, 1910, gr. in-8 de 185-67 p., 5 fr. — 12. *Per il nuovo diritto internazionale e per la libertà della scienza*, interpellanza dell' onorevole Pasqualino-Vassallo sulla negata promozione del prof. Eduardo Cimbali. Roma, tipog. della Camera dei deputati, 1910, in-8 de 32 p. — 13. *Bronte per il nuovo indirizzo del diritto e della politica internazionale di Eduardo Cimbali*, con una conferenza dell' avv. Ernesto Ardizzoni. Roma, Lux, 1910, gr. in-8 de 53 p., 1 franc.

Philosophie du droit. — 14. *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, par L. Tanon. 3e éd. Paris, Alcan, 1911, in-12 de 204 p., 2 fr. 50. — 15. *Essai d'une explication sociologique de l'origine du droit*, par le Dr André de Maday. Paris, Giard et Brière, 1911, in-16 de 36 p., 1 fr. — 16. *L'Idée d'une science du droit universel comparé*, par Giorgio del Vecchio; trad. par René Francez. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1910, in-8 de 23 p. — 17. *De l'Unification des lois, d'un projet de publication de codes comparés et d'une union législative en matière de procès entre étrangers*, par W. Fildermann. Paris, imp. Lahure, 1910, gr. in-8 de 27 p.

Législation cultuelle. — 1. — Aux yeux d'un jurisconsulte, la situation du catholicisme en France est indéfinissable. En droit, l'Église n'existe plus; l'État l'ignore; la loi ne s'occupe d'elle que pour l'entraver. Après l'avoir dépouillée de tout, on ne lui laisse le pouvoir de rien acquérir. Ce n'est ni la séparation loyale qu'on avait annoncée, ni même le droit commun. Il y a contre le clergé séculier un code pénal spécial; contre le clergé régulier des lois de spoliation et de proscription. Le culte de la majorité des Français est aujourd'hui régi par une série de dispositions incohérentes, vexatoires.

pleines d'embûches et de malice sournoise. On peut dire en toute vérité que les catholiques n'ont plus d'autres droits en France que ceux que les francs-maçons, maîtres de la France, n'ont pas osé leur enlever. A quoi se réduisent ces droits? Quelle est, en somme, et dans tous ses détails, la situation de l'Église de France à l'heure actuelle? On peut le voir exactement dans l'ouvrage de M. J. Eymard-Duvernay : *Le Clergé, les Églises et le culte catholique dans leurs rapports légaux avec l'État.* C'est un résumé très fidèle et impartial de tout le réseau de textes, de règlements, de décisions et d'interprétations, qui s'étend actuellement sur le clergé, sur le culte et sur toutes les initiatives de la conscience chrétienne. C'est, du reste, un livre qui veut être pratique et non un ouvrage de polémique. Mgr l'évêque de Grenoble, dans une lettre à l'auteur, le recommande en ces termes : « Le mérite de votre nouveau livre, c'est de répondre aux tristes réalités d'aujourd'hui et d'indiquer tout ce qui peut être encore légalement sauvegardé dans l'état précaire où nous sommes. Il abonde en renseignements qu'il est de l'intérêt du prêtre de connaître, et c'est pourquoi je souhaite qu'il se répande dans le clergé et qu'il s'y trouve dans toutes les mains. »

2. — Après s'être fait le commentateur des lois contre les congrégations, M. Albin Curet est aujourd'hui premier président de la cour d'appel de Chambéry. Ses précédents ouvrages, dont un a été préfacé par M. Henri Brisson, n'ont pas nui à son avancement. Celui qu'il vient de publier : *Les Communes et les lois de séparation*, n'y nuira sans doute pas non plus, bien qu'il y montre une certaine impartialité. Mais est-ce vraiment être impartial que de paraître tout approuver, de n'avoir pas un mot de blâme pour les mesures les plus iniques, dès qu'elles sont converties en lois, d'admettre comme décisifs tous les arguments, du moment qu'ils sortent de la bouche d'un ministre? Non, certes, l'impartialité ne doit pas être confondue avec l'impassibilité. Cela dit, pour caractériser l'esprit du livre de M. Curet, nous devons reconnaître qu'il contient un exposé exact et précis des lois relatives à la séparation de l'Église et de l'État en tant qu'elles intéressent les communes. L'auteur recherche d'abord quels sont les biens communaux que visent les dispositions des lois de séparation. Dans ces « biens communaux » il comprend les églises et les presbytères. Il étudie ensuite quel est le nouveau régime de ces biens. Enfin, il détermine quels sont les pouvoirs des maires en matière de police des cultes. En somme, c'est tout ce qui reste d'applicable dans les lois de séparation qui est ainsi étudié par M. Curet, car la réglementation des associations cultuelles étant lettre morte, le clergé et les catholiques restent en face des communes, auxquelles appartiennent les églises et les autres propriétés ecclésiastiques.

3. — La question des églises est, sans contredit, la plus grosse question qui se pose depuis la séparation. C'est celle que traite M. de Vallavielle dans un petit volume, honoré d'une Préface de Maurice Barrès et intitulé : *De la Conservation des églises depuis les lois de séparation. Réparations. Assurances.* En expliquant la situation faite actuellement aux églises, que les communes ne sont plus tenues d'entretenir ni de réparer, M. de Vallavielle justifie le cri d'alarme jeté avec tant d'à-propos par l'illustre écrivain. La loi actuelle, cette loi qui avait tout prévu ! est insuffisante au point que si la commune n'assure pas l'église contre l'incendie, le curé n'a même pas le droit de prendre lui-même, à ses frais, cette mesure de sécurité. M. de Vallavielle conclut qu'une loi nouvelle s'impose pour permettre de sauvegarder les édifices du culte. Mais cette loi est peut-être plus à redouter qu'à désirer.

Législation scolaire. — 4. — Sous le titre de *Code de l'enseignement secondaire*, M. Wissemans, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, a réuni tous les textes législatifs, décrets, arrêtés et circulaires concernant le personnel des lycées et collèges de garçons. Ces documents sont très nombreux et, comme le déclarait M. Bienvenu-Martin, ministre, en 1906, ils sont d'une complication qui en rend l'étude et l'application extrêmement difficiles. M. Gallouédec, inspecteur de l'Académie de Paris, dans la Préface qu'il a écrite pour le livre de M. Wissemans, signale la principale cause de cette complication : c'est que les règlements actuels sont constitués par une série de dispositions insérées d'année en année dans les lois de finance ou dans des décrets provoqués par les ministres successifs, sans vue d'ensemble et au hasard des circonstances. D'un tel système, il ne peut naître que la confusion et l'incohérence. Avec cela, l'abus de la réglementation et l'excès de centralisation contribuent encore à faire de notre législation scolaire un fouillis inextricable. Notons cependant un commencement de décentralisation : par une circulaire du 11 mai 1910, le ministre a concédé aux proviseurs et aux conseils d'administration des lycées le droit de nommer des lingères et des infirmières; mais il se réserve la nomination des concierges !... Dans le *Code* de M. Wissemans, tous les documents sont rangés dans l'ordre chronologique, mais une table alphabétique renvoie aux textes qui se rapportent au même objet. L'ouvrage ne comprend pas les règlements concernant l'enseignement secondaire libre.

5. — En 1882, lorsque fut établie l'obligation de l'enseignement primaire, il fut écrit dans la loi qu'un règlement déterminerait les moyens d'assurer l'instruction primaire aux enfants sourds-muets et aux aveugles. Le règlement ainsi promis n'est pas venu, et son

défaut s'est fait surtout sentir depuis la suppression des congrégation enseignantes. Pour combler cette lacune, le gouvernement a fait voter par les Chambres, en 1909, une loi aux termes de laquelle il peut être créé des classes et des écoles pour les enfants arriérés des deux sexes. Un commentaire de cette loi, du 15 avril 1909, vient d'être publié par M. Louis Gobron, docteur en droit et chef de bureau au ministère de l'instruction publique, sous le titre de : *Législation des établissements spéciaux aux enfants arriérés*. La dénomination d'enfants arriérés a été préférée à celle d'enfants anormaux, précédemment adoptée, mais elle comprend, d'après la loi, tous les enfants atteints d'une tare intellectuelle ou d'une infirmité permanente. Jusqu'ici, nous dit M. Gobron, aucun des établissements prévus par cette loi n'a encore été créé. On s'est donc plus hâté de détruire que de reconstruire !

6. — M. Paul Verschave, docteur en droit, qui a déjà publié un ouvrage sur *la Hollande politique*, vient de faire, dans un nouveau volume, un exposé très complet du *Régime légal de l'enseignement en Hollande*. En ce moment où les questions touchant à l'enseignement sont si débattues, la législation scolaire hollandaise mérite particulièrement d'attirer l'attention. En Hollande, depuis le commencement du XIXe siècle, le principe de la neutralité de l'école est inscrit dans la loi, mais il s'agit d'une neutralité bienveillante pour les diverses confessions chrétiennes. L'enseignement est organisé, dit la loi, « de façon à procurer aux enfants l'éducation de toutes les vertus chrétiennes et sociales. » Jusqu'à 1848, une autorisation gouvernementale était nécessaire pour l'établissement d'écoles privées confessionnelles, et cette autorisation était difficilement obtenue. En 1848, lors de la revision constitutionnelle, la liberté d'enseignement fut proclamée. Dès lors, de nombreuses écoles privées se fondèrent, et l'on admit qu'elles pourraient recevoir des subventions de l'État ou des communes, à la condition qu'elles seraient neutres au point de vue religieux, comme les écoles publiques. Il y eut ainsi deux sortes d'écoles privées, les écoles « subsidiées » et les écoles confessionnelles, non subsidiées. » Les protestants conservateurs et les catholiques réclamèrent longtemps contre cet état de choses. Enfin, en 1889, une loi proposée par le ministère Mackay et qu'on a appelée « la loi de pacification », reconnut à l'enseignement libre, même confessionnel, le droit de recevoir des subsides des caisses publiques. La même loi, pour mieux établir l'égalité entre les écoles publiques et les écoles libres, ainsi que pour diminuer les charges des contribuables, décida qu'une rétribution scolaire serait due par les parents, à moins de dispense motivée par le défaut de ressources. Une autre loi, de 1900, a rendu l'enseignement primaire obligatoire,

mais elle a prévu le cas où les parents auraient des raisons légitimes de refuser d'envoyer leurs enfants dans les écoles qui seraient à leur portée; en vertu d'une clause, dite « clause de conscience, » ils sont alors déchargés de toute responsabilité. La liberté d'enseignement a donc en Hollande de sérieuses garanties, et les statistiques ont prouvé jusqu'ici qu'elle avait largement contribué à la diffusion de l'instruction. Alors que la moyenne des enfants ne fréquentant aucune école était, en 1900, de 2,71 pour cent, elle n'était plus en 1908 que de 0,10 pour cent. Ce n'est pas d'ailleurs seulement de l'enseignement primaire que traite M. Paul Verschave; il fait connaître aussi l'organisation de l'enseignement « moyen » ou professionnel, et celle de l'enseignement supérieur, qui comprend, en Hollande, les collèges où l'on enseigne les langues anciennes, ainsi que les Universités. Les lois actuellement en vigueur, traduites en français, sont reproduites à la fin du volume.

Droit international. — 7. — M. Loubat, procureur général à Lyon, a publié un important *Traité sur le risque professionnel*, qui a eu déjà plusieurs éditions (Voir *Polybiblion* de juin 1908, t. CXII, p. 486-488). Il vient d'y ajouter un complément nécessaire dans un nouveau volume consacré aux *Accidents du travail en droit international*. Dans quelle mesure, à quelles conditions les lois sur les accidents du travail doivent-elles profiter aux ouvriers étrangers et aux ayants droit de ces ouvriers? Cette question, très délicate, a été jusqu'ici résolue différemment par les législations. S'il est désirable en principe que tous les ouvriers occupés dans un pays jouissent également de la protection des lois du pays, on comprend cependant que des États où afflue déjà la main d'œuvre étrangère, comme la France, hésitent à mettre les ouvriers étrangers sur le même pied que les nationaux. La loi française de 1898 a bien admis les étrangers à bénéficier des indemnités allouées en cas d'accident, mais sous la condition que les victimes d'accident et leurs héritiers résideraient en France. Cette restriction est bien dure pour l'ouvrier qui a sa famille à l'étranger. C'est pourquoi une loi de 1905 a permis au gouvernement d'étendre le bénéfice de la loi de 1898 en faveur des travailleurs dont les pays d'origine garantiraient aux ouvriers français des avantages équivalents. Par application de cette loi, le gouvernement français a conclu des conventions diplomatiques avec l'Italie, la Belgique, le Luxembourg et l'Angleterre. M. Loubat analyse ces conventions. Il étudie en outre comment peuvent se résoudre, en matière d'accidents du travail, les conflits de lois, soit devant les tribunaux français, soit devant les tribunaux étrangers. D'accord avec la plupart des jurisconsultes qui ont traité ce sujet, il estime que c'est la loi du pays où l'accident est arrivé qui doit être appliquée

en faveur des ouvriers occupés d'une manière permanente dans le pays, mais que ceux occupés temporairement à l'étranger doivent rester protégés par la loi du siège de l'entreprise qui les emploie.

8. — A la différence de la plupart des autres États, la France n'a pas de loi ni de règlement général sur les consulats. Les dispositions relatives aux consuls se trouvent éparses dans des édits et ordonnances remontant à l'ancien régime, dans le code civil, dans une série d'ordonnances rendues en 1833, sous Louis-Philippe, et un grand nombre de décrets, d'instructions et de circulaires sur les points les plus divers. Aussi, depuis longtemps, des ouvrages spéciaux ont été publiés pour fournir à nos agents les renseignements théoriques et pratiques dont ils ont besoin pour remplir leurs fonctions. Le nouveau *Manuel de droit consulaire*, que vient de publier M. Julien Pillaut, avec Préface de M. Camille Jordan, n'a pas la prétention de remplacer tous les autres guides ou répertoires usités dans nos chancelleries; il s'en distingue principalement en ce que l'auteur y étudie l'institution consulaire dans son ensemble, tant au point de vue doctrinal qu'au point de vue pratique. Après avoir établi la « théorie du consulat » d'après les principes du droit international et de la législation française, il répartit les attributions des consuls en trois catégories : celles intéressant les personnes (état civil, service militaire, etc.); celles concernant les biens et la propriété (liquidations de succession, dépôts, etc.); celles en matière de procédure (remise d'actes judiciaires, certificats de coutume, etc.). Non seulement les instructions officielles ont été dépouillées et coordonnées, mais encore elles sont complétées par l'étude de nombreuses questions qui n'ont fait l'objet d'aucun règlement ou circulaire, par l'analyse des conventions diplomatiques, ainsi que par la jurisprudence des tribunaux administratifs et judiciaires. L'auteur n'a pas négligé l'examen des responsabilités que peuvent encourir les consuls et vice-consuls dans les actes qu'ils passent comme officiers de l'état civil ou en exerçant des fonctions notariales. Il s'est appliqué aussi à indiquer exactement quels services peuvent rendre nos agents à l'étranger, et, sous ce rapport notamment, son livre peut être utile non seulement à ces agents eux-mêmes et aux jeunes gens qui veulent embrasser la carrière consulaire, mais encore aux commerçants, aux notaires, aux hommes d'affaires, à tous ceux qui peuvent être dans le cas d'avoir recours au ministère des consuls.

9. — Le *Manuel diplomatique et consulaire* de M. R. Monnet, dont la troisième édition vient de paraître, est un des ouvrages spéciaux auxquels nous faisions allusion tout à l'heure. Livre essentiellement pratique, il a pour but de fournir aux agents des consulats les renseignements et les formules dont ils peuvent avoir besoin dans

leur service. Renonçant, avec raison, au classement méthodique qu'il avait suivi dans les premières éditions, l'auteur a adopté dans celle-ci l'ordre alphabétique. Ce perfectionnement eût été, à notre avis, encore plus complet si les premières lettres des titres d'articles figuraient au-dessus des pages, comme dans les dictionnaires. A raison de l'étendue de certains articles, on doit quelquefois tourner bien des feuillets pour savoir sur quel mot on a ouvert le livre. Il nous semble aussi que certains sujets demanderaient à être moins morcelés. Pourquoi, par exemple, ne pas réunir sous le mot « Mariage » ce qui concerne les mariages devant l'autorité étrangère, ceux des officiers et assimilés, ceux entre Français et étrangers, entre Français et Anglaises, etc.? Ce sont là des détails, mais pour un livre comme celui-ci, destiné à rester à portée de la main, sur la table de travail, les moindres détails ont leur importance. N'omettons pas d'indiquer que l'ouvrage peut être utile à d'autres qu'aux agents de la carrière diplomatique ou consulaire. Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter les articles relatifs aux chambres de commerce, à la navigation, à la nationalité, aux patentes de santé et à mille autres questions qui intéressent les Français à l'étranger.

10. — M. Vladimiro Pappafava, avocat à Zara, a entrepris une vaste enquête internationale sur l'histoire et l'organisation du notariat dans tous les pays. L'étude qu'il a publiée sur *le Notariat en Égypte* a été traduite de l'italien par M. Joseph Vattier. Elle exigeait, pour être comprise, d'être précédée d'un exposé sommaire de l'organisation judiciaire égyptienne, car les fonctions notariales sont exercées en Égypte par les greffiers des tribunaux, et l'on sait que dans ce pays il existe plusieurs sortes de tribunaux. A côté des consulats, des patriarcats, des rabbinats, trois autres juridictions ont chacune une compétence différente : ce sont les Mehkémehs Chariehs, qui ne connaissent que du statut personnel des indigènes et qui appliquent le chéri ou droit musulman; les tribunaux mixtes pour les litiges entre étrangers et indigènes et les tribunaux indigènes. C'est au greffe de ces divers tribunaux que peuvent être dressés les actes auxquels les parties veulent donner la forme authentique. L'Égypte, jusqu'ici, n'a pas possédé une institution notariale distincte et indépendante.

11, 12 et 13. — S'il est une voix qui crie aujourd'hui dans le désert, c'est bien celle du professeur Eduardo Cimbali, de l'Université de Sassari, en Sardaigne. Dans son livre : *Il Nuovo Diritto internazionale e gli odierni congressi, conferenze, società e leghe per la pace, l'arbitrato e il disarmo*, il accumule les invectives contre les grandes puissances qui, sous prétexte de propager la civilisation ou de favoriser le commerce, s'emparent des territoires occupés par les peuples prétendus barbares, s'annexent par la force les provinces qui leur

conviennent. M. Cimbali s'indigne aussi contre les congrès et les ligues de la paix, qui tolèrent ces « brigandages », contre les juristes du droit international qui ratifient ces « violences » et ces « spoliations ». Ses objurgations véhémentes ne manquent pas d'opportunité ni de saveur entre l'annexion de l'Herzégovine par l'Autriche et la conquête de la Tripolitaine par l'Italie. Le malheur est que, tout en revendiquant pour tous les États, même non civilisés, le respect de leur indépendance, M. Cimbali est un grand admirateur de Garibaldi et de Ferrer. Garibaldi, Ferrer, voilà pour lui les vrais amis de la paix, les hommes qui ont toujours respecté la liberté des peuples !... Entre l'ancien droit international que le professeur de Sassari qualifie de médiéval et le nouveau qu'il recommande comme le seul digne de l'*Italia redenta*, la différence est-elle si grande? A vrai dire, l'un et l'autre reconnaissent également le droit de conquête; le prétexte seul diffère.

M. Cimbali est souvent dur pour ses collègues des autres Universités. Il les traite facilement de « violentisti ». Aussi l'on s'explique que, lorsqu'il se présenta pour être nommé à une chaire de l'Université de Sienne et même pour obtenir le titre de professeur ordinaire à Sassari, il ait rencontré de l'opposition. Une interpellation fut adressée à ce sujet au ministre de l'instruction publique d'Italie par un député de gauche, M. Pasqualino-Vassallo, dans la séance de la Chambre du 13 juin 1910. Le ministre, M. Credaro, répondit qu'il ne pouvait rien contre l'avis du Conseil supérieur de l'instruction publique. Déjà auparavant, un comité s'était formé à Bronte, lieu de naissance de M. Cimbali, pour protester contre « l'intolérance académique » dont ce professeur était victime. A la demande du Comité, un magistrat du pays, M. Ernesto Ardizzoni, exposa dans une conférence les doctrines de M. E. Cimbali. Cette conférence, et l'interpellation de M. Pasqualino-Vassallo ont paru en brochures : *Per il nuovo diritto internazionale e per la libertà della scienza.* — *Bronte per il nuovo indirizzo del diritto e della politica internazionale di Eduardo Cimbali.*

Philosophie du droit. — 14. — M. L. Tanon, président de chambre à la Cour de cassation, vient de donner une nouvelle édition de son livre : *L'Évolution du droit et la Conscience sociale*, dont nous avons déjà rendu compte (Voir *Polybiblion* de novembre 1907, t. CX, p. 385.). Rappelons que le savant magistrat s'est proposé de rechercher dans ce livre comment le droit naît et se forme dans la société. Il expose tour à tour le système de l'école historique, celui de la finalité soutenu par Ihering; il signale, en passant, la théorie nouvelle qui prétend exclure de la notion du droit toute finalité, et il n'a pas de peine à montrer que ses partisans ne peuvent même pas rester complètement fidèles à leurs principes. Pour M. Ta-

non, le droit tire son origine de la conscience sociale, et nous avons déjà indiqué que si ce système suffit pour expliquer l'évolution du droit dans la société, il ne peut à lui seul rendre compte de l'idée du juste dans l'homme et dans l'humanité. M. Tanon se demande, en finissant, à quoi tend le droit dans la société, quel est le but du droit positif, le principe directeur qui s'impose à tout législateur. Il répond que c'est la conservation, l'entretien et l'accroissement de la vie sociale. Cette formule peut être acceptée, surtout avec le commentaire que lui donne M. Tanon : « La conservation de la vie sociale, dit-il, c'est l'ordre, c'est la protection et la garantie, sans la moindre contrainte, de tous les biens de la vie. » Nous trouvons pourtant préférable encore de dire simplement avec les scolastiques et les docteurs du droit naturel que le but du droit est de procurer le bien commun. Le mot « bien » implique, en effet, une idée morale qui n'entre pas dans le mot « vie. »

15. — D'idée morale, il n'en faudrait pas chercher dans l'*Essai d'une explication sociologique de l'origine du droit*, que nous offre un professeur de l'Université de Neuchâtel, le docteur André de Maday. La prétention de M. de Maday est de démontrer que la sociologie est constituée par des lois aussi rigoureuses, aussi fatales que celles des sciences naturelles. Il croit y parvenir en assimilant le droit à la force et toute force à une valeur. Si, par exemple, l'esclave a un droit à l'encontre de son maître, c'est parce que, bien que le maître soit le plus fort, il a intérêt à conserver l'esclave pour l'utilité que celui-ci lui procure. Et ainsi, plus l'homme vaut, plus il a de droits !..... M. de Maday se déclare le disciple de plusieurs professeurs allemands, Pickler, Ward, Ostwald, Külpe. Son système devait en effet nous venir d'Allemagne.

16. — Dans une étude intitulée : *L'Idée d'une science du droit universel comparé*, traduite de l'italien par M. René Francez, le professeur Giorgio del Vecchio, de l'Université de Messine, détermine fort bien la raison d'être et l'utilité de la science du droit comparé. Il constate que cette science démontre l'existence d'un droit naturel et universel, qui est lui-même une preuve de l'unité de l'espèce humaine. C'est bien à tort que Post a prétendu que la recherche des phénomènes juridiques devait remplacer la philosophie du droit. L'étude comparée des institutions de tous les peuples et de tous les temps suppose, loin de l'exclure, le principe du juste, qu'affirme la conscience de tous les hommes.

17. — La science du droit comparé a-t-elle pour objet de conduire à l'uniformité des lois? Ihering l'a nié. Un droit universsel pour tous les peuples, c'est, d'après lui, une utopie analogue à la panacée universelle pour toutes les maladies. M. Fildermann, dans une intéres-

sante et remarquable brochure sur *l'Unification des lois*, soutient, au contraire, qu'il existe, en matière juridique, comme en toute autre matière, une loi de sélection par laquelle toutes les législations locales ou nationales tendent à se rapprocher et à s'unifier dans une législation idéale, qui sera peut-être un jour celle de l'humanité entière. Dès à présent, pour faciliter aux juges la solution des conflits de lois, comme aussi pour fournir aux savants et aux législateurs des documents authentiques sur les législations étrangères, M. Fildermann propose l'établissement d'une « Union législative universelle, » qui aurait pour but de réunir et de publier, sous la forme de codes comparés, les lois de tous les pays. MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE GÉNÉRALE. — PSYCHOLOGIE. — 1. *Précis de philosophie d'après les Éléments de philosophie de M. E. Rabier*, par RENÉ WORMS. Paris, Hachette, 1911, in-16 de VIII-407 p., 4 fr. — 2. *Nouveau Recueil de dissertations philosophiques*, par J.-B. CASTEL. Paris, H. Paulin, 1911, in-8 de VIII-402 p., 4 fr. 50. — 3. *Philosophie et science de la nature*, par ARTHUR SCHOPENHAUER; trad. française avec Préface et notes par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 195 p., 2 fr. 50. — 4. *La Philosophie, c'est l'unité morale*, par LORENZO MICHELANGELO BILLIA. Milano, « Il Rinnovamento, » in-8 de 11 p. — 5. *La Pensée et les Nouvelles Ecoles anti-intellectualistes*, par ALFRED FOUILLÉE. 2e éd. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XVI-415 p., 7 fr. 50. — 6. *Problemas de la vida. Estudios de positivismo metaphysico*, por NARCISO MUÑIZ. Bilbao, imp. y encuadernación de la Casa Misericordia, 1911, in-8 de 517-XI-8 p.— 7. *La Pensée humaine, ses formes et ses problèmes*, par HARALD HÖFFDING; trad. d'après l'édition danoise par JACQUES DE COUSSANGE. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XI-396 p., 7 fr. 50. — 8. *La Méthode dans la philosophie des mathématiques*, par MAXIMILIEN WINTER. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 200 p., 2 fr. 50. — 9. *De Qualitatibus sensibilibus et in specie de coloribus et sonis*, auctore HUBERTO GRÜNDER. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1911, in-8 de XI-100 p., 3 fr. — 10. *Le Travail d'idéation, hypothèse sur les réactions centrales dans les phénomènes mentaux*, par EDME TASSY. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 316 p., 5 fr. — 11. *La Dissociation d'une personnalité, étude biographique de psychologie pathologique*, par MORTON PRINCE; trad. de l'anglais par RENÉ-J. RAY et JEAN RAY. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 526 p., 10 fr. — 12. *La Dépersonnalisation*, par L. DUGAS et F. MOUTIER. Paris, Alcan, 1911, in-16 de VIII-223 p., 2 fr. 50. — 13. *La Mémoire. Définition. Analyse. Perfectionnements*, par P.-R. GERMERY. Avignon, Aubanel, s.d., in-16 de III-187 p., 3 fr.— 14. *L'Avarice, essai de psychologie morbide*, par J. ROGUES DE FURSAC. Paris, Alcan, 1911, in-16 de III-187 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Expérience mystique et l'activité subconsciente*, par JULES PACHEU. Paris, Perrin, 1911, in-16 de VIII-314 p., 3 fr. 50.

MORALE. — PÉDAGOGIE. — SOCIOLOGIE. — PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 16. *Philosophie de la pratique, économie et éthique*, par BENEDETTO CROCE; trad. de l'italien par HENRI BURIOT et le Dr JANKELEVITCH. Paris, Alcan, 1911, in-8 de VI-371 p., 7 fr. 50.— 17. *Nouvelles Orientations de la morale*, par F. PALHORIÈS. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 162 p., 2 fr. 50. — 18. *Le Problème de l'éducation*, par MAURICE LEGENDRE. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 262 p., 3 fr. 50. — 19. *Premiers Éléments de pédagogie expérimentale. Les Bases*, par J.-J. VAN BIERVLIET. Paris, Alcan, 1911, in-8 de XII-335 p., 7 fr. 50. — 20. *De l'Objectif et du subjectif dans la société*, par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Alcan, 1910, petit in-8 de 75 p., 1 fr. 50. — 21. *Le Chaos et l'harmonie universelle*, par FÉLIX LE DANTEC.

Paris, Alcan, 1911, in-16 de 195 p., 2 fr. 50. — 22. *Le Mal et ses origines*, par Ernest Van Bruyssel. Paris, Giard et Brière, 1911, in-18 de 216 p., 2 fr. 50. — 23. *L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre*, par Jules Noël. Paris, M. Rivière, 1910, in-8 de xii-209 p., 3 fr. 50.

Histoire et Critique. — 24. *La Morale de Jésus, sa part d'influence dans la morale actuelle*, par J.-M. Lahy. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 196 p., 2 fr. 50. — 25. *Roscelin, philosophe et théologien, d'après la légende et d'après l'histoire*, par François Picavet. Paris, Alcan, 1911, gr. in-8 de xi-157 p., 4 fr. — 26. *L'Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau*, par Pierre Villey. Paris, Hachette 1911, in-16 de xii-270 p., 3 fr. 50.— 27. *Benoît Spinoza*, par Philippe Borrell. Paris, Bloud, in-16 de 68 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 28. *Jean Locke*, par Jean Didier. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 79 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 29. *Le Positivisme d'Auguste Comte*, par Paul Dupuy. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 355 p., 5 fr. — 30. *Cournot et la Psychologie vitaliste*, par J. Segond. Paris, Alcan, 1911, in-16 de 171 p., 2 fr. 50. — 31. *Le Concept du hasard dans la philosophie de Cournot*, par A. Darbon. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 60 p., 2 fr. — 32. *Les Grands Philosophes. Schopenhauer*, par Th. Ruyssen. Paris, Alcan, 1911, in-8 de xii-396 p., 7 fr. 50. — 33. *Renouvier*, par Paul Archambault. Paris, Bloud, in-16 de 61 p., 0 fr. 60. — 34. *William James*, par Émile Boutroux. Paris, Colin, in-18 de 143 p., 3 fr. — 35. *Un Romantisme utilitaire. Étude sur le mouvement pragmatiste. Le Pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré*, par René Berthelot. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 416 p., 7 fr. 50. — 36. *La Probité scientifique de Haeckel dans la question de la descendance simienne de l'homme. Hier et aujourd'hui*, par le R. P. Erich Wasmann; trad. de l'allemand par V. C. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 64 p. (Collection *Science et Religion*), 0 fr. 60. — 37. *Lettres d'un philosophe* (B. Jacob), *précédées de Souvenirs* par C. Bouglé. Paris, Cornély, 1911, in-16 de xxx-215 p., 3 fr. 50. — 38. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon. 21e année, 1910. Paris, Alcan, 1911, in-8 de 286 p., 5 fr.

Philosophie générale. — Psychologie. — 1. — *Précis de philosophie*, par M. René Worms. La philosophie a pour objet les questions générales relatives aux sciences : la psychologie en étudie les conditions; la logique, les méthodes; la métaphysique, les conclusions; la morale, les applications. Telles sont les idées directrices du *Précis de philosophie* où l'on retrouve les théories de M. Rabier, mais complétées en ce qui concerne la métaphysique et la morale. Il y a même un chapitre de vingt-cinq lignes sur les devoirs envers Dieu dont la concision est regrettable, d'abord parce qu'une page ne suffit pas à exposer ce grave sujet, ensuite parce que l'auteur de ce manuel possède les qualités requises pour aborder et résoudre comme il convient ces importantes questions qu'il est plus que jamais indispensable de traiter devant les adolescents de nos lycées. Ce livre, d'ailleurs bien divisé, et clair, n'est point banal.

2. — *Nouveau Recueil de dissertations philosophiques*, par M. J.-B. Castel. On trouvera dans ce recueil plus de 1,800 sujets de dissertations proposés aux candidats à la licence ou au baccalauréat de philosophie et 121 plans auxquels ces sujets se rapportent plus ou moins, les uns sommairement indiqués, les autres ébauchés, plusieurs développés. Il peut rendre des services aux élèves studieux et leur indiquer ou leur suggérer des réflexions et des preuves. Pourquoi n'avoir pas or-

donné ces divers travaux? Le sentiment de l'honneur (p. 58) succède à la perception (p. 57); la philosophie de Leibniz (p. 1) précède la conscience psychologique (p. 2). Facilement on aurait pu ranger les dissertations suivant la table méthodique des matières qui permet de les placer dans l'ordre logique. La doctrine, conforme à la métaphysique et à la morale spiritualistes, est généralement exposée avec mesure et sagesse.

3. — M. Auguste Dietrich poursuit, avec une intrépide persévérance, la traduction des *Parerga* et *paralipomena* de Schopenhauer. Le présent volume, intitulé : *Philosophie et science de la nature*, contient, outre l'opuscule ainsi dénommé, des dissertations sur la *Philosophie et sa méthode*, *Logique et Dialectique*, sur la *Théorie des couleurs*, *de la Physionomie*. Certainement rien de tout cela n'est négligeable et il n'est presque aucune des matières traitées qui ne porte et ne garde l'empreinte de ce puissant et redoutable penseur; mais les idées maîtresses du philosophe de la volonté y reviennent avec une insistance voisine de la monotonie; la volonté, chose en soi; le monde, visibilité de la volonté; l'empirisme, forme d'une science dont le phénomène est l'unique objet; la connaissance réduite aux apparences, etc. Il est vrai que tout cela est rajeuni par des attaques, des boutades, des sarcasmes contre les philosophes post-kantiens et précédé d'une instructive Préface due à l'excellent traducteur.

4. — « C'est la réalité qui doit s'adapter à l'idée, » telle est la conclusion de quelques pages très suggestives écrites par M. Lorenzo Michelangelo Billia sous ce titre : *La Philosophie c'est l'unité morale*. La condition de cette unité c'est la méthode intellectualiste, la raison qui unit la théorie et la pratique, la spéculation et l'action.

5. — On sait que M. Alfred Feuillée est un des philosophes de notre temps les mieux armés pour analyser et réfuter les opinions philosophiques auxquelles il refuse son adhésion. Il examine, en ce nouveau volume : *La Pensée et les Nouvelles Écoles anti-intellectualistes*, les néo-sophistiques scientiste, nietzschéenne, pragmatiste, intuitionniste. Ses arguments sont clairs et fermes; mais il ne serait pas impossible de diriger contre son évolutionnisme à facteurs psychiques des objections aussi fondées que celles qu'il soulève. Bon sens, lucidité, science, vigueur dialectique, autant de qualités qui auraient dû l'acheminer vers la philosophie chrétienne dont il est malheureusement fort éloigné.

6. — *Estudios de positivismo metafisico*. M. Narciso Muñiz a réuni sous ce titre quatorze études destinées à examiner les *Problemas de la vida*. L'idée de création est le principe duquel se déduisent les conclusions et le centre autour duquel se groupent les réflexions de ce penseur original et résolu. La métaphy-

sique est un positivisme, car les idées sont des faits, aussi bien que les perceptions sensibles. Les causes, les substances, les lois sont l'objet de la connaissance intellectuelle qui produit en nous la certitude. Loin de répudier la méthode expérimentale, le philosophe la revendique, admet et fortifie les données de la science et de la psychologie et les déclare indispensables pour résoudre les problèmes métaphysique, cosmologique et moral; mais c'est la cause première « *Ens realissimum* » qui domine, produit, éclaire, explique tout le reste. Le concept de la création s'impose à notre raison comme la lumière souveraine des intelligences. L'atomisme, le naturalisme, l'émanatisme ont essayé d'obscurcir et d'embrouiller cette notion d'où dérive la philosophie chrétienne, amplement et richement développée dans l'œuvre de saint Augustin. — Ces considérations, et bien d'autres, présentées avec une ardeur et une verve extraordinaires, appuyées sur d'innombrables témoignages, illustrées par d'ingénieux rapprochements, se lisent avec intérêt. On ne peut méconnaître l'érudition exceptionnelle de M. Muñiz, sa décision, son style chaud et coloré; on est touché par son admiration pour l'admirable et incomparable saint Augustin; mais on est surpris par son aversion pour Aristote qu'il déteste, d'une haine implacable et intransigeante, et déconcerté en constatant que, nommant une seule fois saint Thomas, ce soit l'Apôtre des Indes auquel sa citation se réfère, et non le Docteur angélique. Enfin, on se demande pourquoi il réserve au bouddhisme toutes les complaisances qu'il se refuse à éprouver pour la scolastique.

7. — Harald Höffding est un de ces philosophes contemporains dont le nom a franchi les frontières du pays où ils enseignent et dont les idées méritent et obtiennent l'attention du grand public européen. Le conflit entre l'être et la pensée, soulevé par les penseurs modernes et spécialement par le criticisme, est l'objet de son dernier ouvrage : *La Pensée humaine, ses formes et ses problèmes.* Le livre comprend quatre parties : I. Psychologie de la pensée. L'énergie psychique nous permet de réfléchir sur ce que nous avons vu, senti ou vécu; elle s'exerce par l'intuition dont les données (sensations, souvenirs, images, représentations) se combinent en des jugements constitués par l'union du sujet et du prédicat et affirment des existences ou des valeurs. II. Histoire de la pensée : on y distingue trois courants : animisme, platonisme et positivisme; (trois appellations nouvelles des trois états : théologique, métaphysique et scientifique d'A. Comte) et on y constate l'opposition entre la pensée antique (formelle) et la pensée moderne (matérielle). III. Les Formes de la pensée : ce sont les catégories dont la définition et la série sont très variables et qu'on peut ramener à six : synthèse, relation, continuité

et discontinuité, ressemblance et différence. Mais de ces notions fondamentales découlent des catégories de second ordre, idéales (identité, rapport de qualité, négation, rationalité) et réelles (causalité, totalité, évolution). IV. Les Problèmes de la pensée ne sont abordables et solubles qu'à l'aide de ces lois logiques et des opérations psychologiques qu'elles dirigent. Ils concernent : 1° la connaissance avec ses formes et ses principes, sa dualité essentielle qui implique et oppose la qualité et la quantité, la succession et la causalité, le sujet et l'objet; 2° la réalité, c'est-à-dire l'univers dont la conception se ramène au monisme ou au pluralisme, dont les êtres sont spirituels ou matériels, et que l'on peut considérer sous la forme statique ou dynamique; 3° la valeur, car en dehors et au-dessus de la nature s'élève le royaume des fins et des bonnes volontés, ou le monde moral, et le royaume de Dieu ou la religion. — Telle est, en ses grandes lignes, cette synthèse large et compréhensive dont il faut louer l'ampleur et la beauté. Les brèves indications auxquelles je suis réduit ne sauraient tenir lieu de discussion et une étude critique de ce système serait, ici, à sa place. Je me bornerai à une remarque essentielle : parmi ces catégories manque la substance, je veux dire l'indispensable support, la nécessaire unité, l'objet réel, le sujet subsistant; et donc, nous sommes en plein phénoménisme, dans la région des apparences, autrement dit, des illusions et des chimères. Le talent et la science, l'élévation et la profondeur de pensée de M. Höffding ne sauraient remédier à ce défaut; ce palais d'idées construit dans le vide, comment pourrait-il être autre chose qu'un mirage?

8. — Faut-il chercher, pour constituer la philosophie des mathématiques, des principes métaphysiques qui seraient le fondement des principes scientifiques? Doit-on se borner à la critique des axiomes, règles et symboles dont l'ensemble forme la grammaire de la science des nombres et des figures? Vaut-il mieux suivre, dans leur évolution historique, les déductions qui se sont jusqu'ici sévèrement organisées en un corps de doctrines bien liées et enchaînées? La méthode métaphysique (Duhem), la méthode logistique (Péano), la méthode historico-critique (Mach) sont l'objet des trois études de M. Winter : *La Méthode dans la philosophie des mathématiques*. L'auteur préfère la dernière et justifie son choix par des exemples empruntés aux théories arithmétiques et algébriques. Sa compétence exceptionnelle est indéniable, mais il laisse trop percer sa défiance envers l'inévitable et indispensable métaphysique.

9. — *De Qualitatibus sensibilibus et in specie de coloribus et sonis.* Le P. H. Gründer essaie de démontrer que les couleurs et les sons, et généralement les qualités sensibles n'existent pas formellement dans les objets ni uniquement dans les organes qui les perçoivent,

mais qu'elles répondent à des réalités objectives qui en sont les causes, mais dont elles diffèrent profondément. A l'appui de cette thèse, il s'appuie sur les données des sciences physiques, construit des raisonnements dont on ne peut méconnaître la valeur, évoque l'autorité de plusieurs néo-scolastiques tels que Balmès, Gutberlet, Domet de Vorges, Tongiorgi. Je ne vois pas très bien que cette critique des qualités *sécondes* de la matière ne s'applique pas aussi aux qualités premières telles que la forme et l'étendue, mais le P. Gründer a réuni en faveur de son opinion les arguments des plus plausibles; il les soutient avec intelligence et courage.

10. — Le principe du moindre effort qui gouverne tous les déploiements de notre activité convient au travail d'idéation. On entend, par ce mot, l'exercice de notre activité mentale, distincte elle-même de l'activité organique et de l'activité psychique; cette dernière implique la réflexion personnelle, l'intervention consciente du moi dans ses opérations. Il faut étudier en premier lieu l'activité mentale, inconsciente ou consciente, dont l'organisme est la base et dont le psychisme est le terme. Nos idées se développent, se complètent, s'enrichissent par l'analogie qui est, à la fois, ressemblance et différenciation, mais non par association de ressemblance, de contraste ou de contiguïté purement extérieure et sans rapport intrinsèque avec la vie de l'esprit. Au contraire, cette analogie met en jeu, détermine, excite et produit l'éréthisme mental, c'est-à-dire un surcroît d'activité comportant les trois modes d'exaltation, de coïncidence et de reformation. Telle image, en effet, précise, colore, accentue l'image déjà acquise, ou la renforce en se superposant à elle, ou la reproduit en nous amenant à la reformer de façon plus parfaite. Cependant ce processus ne s'accomplit pas au hasard; il provient des connexités, des liaisons, des influences, des neurones, des courants qui circulent entre eux, et ces communications s'établissent grâce à une sensibilité spéciale désignée sous le nom de sensibilité mentale et consistant dans le plaisir ou la gêne caractéristique qui provoquent, accompagnent ou suivent l'activité intellectuelle. Ces hypothèses psychologiques ne favorisent pas le matérialisme, car la pensée demeure irréductible aux mouvements de la substance nerveuse, mais elles n'aboutissent pas à l'idéalisme, car elles ne comportent point par elles-mêmes des conclusions métaphysiques; elles décrivent, elles interprètent, elles veulent expliquer l'intégration des idées nouvelles dans la synthèse déjà acquise et où elles s'insèrent suivant des lois intelligibles et constantes qui rendent raison des progrès de la pensée. C'est ainsi, du moins que j'ai cru comprendre l'ouvrage de M. Edme Tassy : *Le Travail d'idéation*, ; il contient quatre chapitres : l'Éréthisme idéatif, l'Équation sensorio-motrice,

la Sensibilité mentale, Dynamique mentale. L'auteur met à profit les découvertes récentes des histologistes et les adapte aux données de la psychologie; cet accord est présenté d'une manière cohérente et saisissante, et si le langage n'est pas toujours aussi clair qu'on le désirerait, c'est, en partie du moins, la faute des questions, difficiles et inexplorées, qui font l'objet de cet ouvrage.

11. — Un pathologiste américain, M. Morton Prince, a examiné de très près et dans tous ses détails un cas fort curieux de multiples personnalités. Miss Christine Beauchamp change souvent, d'heure en heure, de caractère et de conscience. Nous assistons à la naissance des types successifs qui s'opposent et se combattent; l'auteur les range en quatre catégories, désignées sous les symboles BI, BII, BIII, BIV. Nous assistons aux impulsions, aux alternances, aux aboulies, aux crises d'hypnose et d'hystérie, aux états anormaux qui sont déjà bien connus et dont les manifestations furent signalées en maintes monographies. Ces observations sont relatées, notées et interprétées avec une scrupuleuse exactitude et une attention vigilante. Pourtant rien n'autorise, malgré l'usage trop répandu, le terme de personnalités multiples; quelque bizarres que soient ces divers phénomènes, ils sont explicables par la variété des états morbides d'un même sujet. C'est parce qu'ils apparaissent sous des formes différentes à la conscience que celle-ci les rapporte à des êtres différents, incapable d'en reconnaître l'unité sous les vêtements divers qui la recouvrent. L'altération des sensations externes ou internes trouble la synthèse mentale et, comme le moi ne s'aperçoit et ne se connaît que par ses opérations, la conscience ne parvient pas à distinguer la personnalité réelle parmi les aspects extraordinaires sous lesquels elle se révèle. Ainsi un acteur devenu fou qui se jugerait identique aux personnes dont il joue les rôles; il n'en conserverait pas moins son existence réelle et sa substance propre. Le livre de M. Morton Prince est intitulé : *La Dissociation d'une personnalité*, et cette appellation est bien préférable à celle qui annonçait une communication adressée, en 1900, au congrès international de psychologie : *Le Problème de la personnalité multiple.*

12. — *La Dépersonnalisation*, par MM. Dugas et Moutier, est l'étude d'un trouble psychique empêchant celui qui en est atteint de rapporter ses pensées, ses souvenirs, ses actions à son propre moi, ou, tout au moins, rendant celui-ci indifférent ou inerte à l'égard de ses propres états d'âme; cette affection mentale, légère en soi, est très malaisée à discerner, parce qu'elle est souvent liée à d'autres désordres psychiques, mais elle agit sur la perception extérieure pour y introduire le doute sur la mémoire qui se rappelle le passé, mais le détache du sujet qui l'a réalisé ou éprouvé; sur l'intelligence qu'elle

rend incapable d'attention ; sur la sensibilité qu'elle diminue jusqu'à sembler l'abolir. Dans une deuxième partie, la dépersonnalisation est examinée au point de vue historique, critique et clinique; la discussion des théories qui tendent à l'expliquer est particulièrement intéressante. M. Dugas estime que le caractère essentiel de cette maladie est la « désaffectivation. » L'apathie est la cause et la forme de cet état bizarre. Cette monographie est un modèle d'exposition de discussion, d'ordre et de méthode.

13. — Le livre de M. Germery : *La Mémoire, définition, analyse, perfectionnements*, après une Introduction générale, s'occupe spécialement du développement de cette mystérieuse et précieuse faculté. Elle s'augmente par l'attention, la fixation et l'organisation des images, l'ordre et l'association des idées, la répétition. Mais des procédés artificiels concourent aussi à la perfectionner. Ils se ramènent à « substituer à l'objet d'étude un autre objet dont l'acquisition pour la mémoire est plus aisée. » Les procédés alphabétiques sont fondés sur la traduction d'un mot ou d'un groupe de mots en un chiffre ou un groupe de chiffres; les procédés topologiques substituent à un numéro ou à une liste la mémoire d'un objet localisé en un endroit déterminé; d'autres recettes mnémotechniques sont encore indiquées par M. Germery qui est bien informé, judicieux, ingénieux et dont le petit livre pourra être fort utile.

14. — Ce n'est pas en moraliste, mais en psychologue que M. Rogues de Fursac s'est occupé du vice odieux auquel il a consacré son livre : *L'Avarice, essai de psychologie morbide*. Elle est une perversion de l'instinct d'épargne dont la racine est biologique, mais qui se complique en nous d'éléments intellectuels et affectifs. On peut remarquer les symptômes de cette anomalie dans la connaissance dont elle borne et mutile les opérations, dans les sentiments qui excluent les préoccupations et les émotions altruistes, dans les actes orientés vers la restriction progressive de l'être tout entier. Ces causes peuvent être collectives : profession, classe sociale, nationalité, ou individuelles : hérédité et conditions familiales. La description des pseudo-avares termine et complète ce travail, bien conçu et intéressant malgré quelques assertions contestables, mais gâté par un déterminisme obstiné.

15. — *L'Expérience mystique et l'activité subconsciente*. Dans un précédent volume, M. Jules Pacheu avait décrit et classé les faits de conscience mystique, en utilisant les expériences et les confidences de ceux qui en furent les sujets. Il entreprend ici la critique de ces états extraordinaires. Il s'agit d'abord d'établir leur réalité, leur spécificité et d'examiner les théories imaginées par les physiologistes, les neurologistes et les aliénistes. Les dissociations de la personnalité

suffisent-elles à en rendre compte ? On ne peut répondre à cette question sans déterminer la nature des phénomènes mystiques : retentissant profondément sur la sensibilité, ils ne sauraient pourtant se réduire à des états affectifs; l'émotivité des mystiques est pénétrée de pensée et leur connaissance est précisée, élevée, enrichie par des inspirations et des visions absolument distinctes des phénomènes morbides auxquels certains essaient de les assimiler. Leur valeur exceptionnelle les place au sommet de la hiérarchie morale : contemplation très haute, héroïsme du vouloir, expansion du cœur, harmonie de la vie, tout cela est caractéristique et d'ordre supérieur. La subconscience ne suffit pas à produire ces interventions du divin, et si le mécanisme psychologique des états surnaturels présente de notables ressemblances avec tel ou tel effet de suggestion ou d'automatisme, la cause, la valeur, la finalité en diffèrent profondément. M. Pacheu est familiarisé avec la littérature de son sujet; il procède avec une prudence et une sincérité qui lui concilient l'estime des incrédules; il distingue avec soin ce qui est exclusivement surnaturel des manifestations surprenantes du psychisme ou de l'occultisme; il discute avec pénétration et courtoisie dans une langue limpide et attrayante et ses livres contribueront à dissiper les obscurités et à résoudre les difficultés qui s'amoncellent autour du mysticisme, forme sublime et exquise de la vie chrétienne.

MORALE. — PÉDAGOGIE. — SOCIOLOGIE. — PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 16. — La *Philosophie de la pratique* se divise en philosophie de la connaissance : esthétique et logique, et en philosophie de l'action : économie et éthique. C'est à cette dernière que M. Benedetto Croce consacre son ouvrage : *Philosophie de la pratique*. — Deux parties : L'Activité pratique en général; ses formes spéciales. Le jugement pratique est une expression plutôt qu'une règle de l'action; la valeur de l'acte volitif est dans l'acte même et se manifeste par ses résultats historiques. La volonté, les passions et les habitudes réagissent les unes sur les autres, mais « la dialectique de la volonté est tout entière dans le concept de volonté, avec la polarisation du bien et du mal, qui est la réalisation concrète de ce concept » (p. 30). Il est impossible d'éliminer les deux formes d'activité, l'économique et l'éthique, puisqu'elles se présentent comme des faits de conscience; l'utile et l'honnête, l'énergie et la bonté, l'agréable et l'obligatoire sont les deux aspects autour desquels tourne le jugement pratique. Ils sont dominés par des lois qu'il faut définir : des actes volitifs qui ont pour contenu des séries ou classes d'actions, d'où leur origine individuelle. En des annotations historiques, les divers systèmes philosophiques sont indiqués et comparés aux vues de l'auteur. Le fond de sa doctrine est l'hégélianisme : on y retrouve plusieurs formules de Hégel,

ses constructions *à priori*, son audace dialectique, ses affirmations tranchantes et non démontrées, son panthéisme idéaliste, mais aussi sa pénétration, sa subtilité, parfois des phrases suggestives et des pensées fécondes, et enfin l'obscurité inhérente à une spéculation effrénée, peu soucieuse de garder le contact avec les faits, l'expérience et la réalité.

17. — Trois études composent le recueil de M. Palhoriès : *Nouvelles Orientations de la morale*. L'auteur examine dans *Féminisme et Morale* les aspirations, les revendications des femmes, les fonctions auxquelles elles sont propres, les limites que la nature et la Providence assignent à leur ambition. Cela est mesuré et clairvoyant. Il montre que la volonté de puissance ne constitue pas une morale et que la transmutation de la table des valeurs est un attentat contre la vérité. En dépit de certaines affirmations généreuses et d'une exhortation à l'énergie, Nietzsche n'est qu'un déséquilibré génial et lyrique. La sociologie n'est pas identique à la morale, puisqu'elle la suppose et en dérive. Les idées des sociologues sont dégagées du fatras qui les obscurcit et sainement appréciées. Je suis cependant tenté de reprocher à M. Palhoriès de prendre trop au sérieux M. Durkheim, dont il réfute pourtant, avec force, les pédantes et prétentieuses extravagances.

18. — Sous le titre très général de : *Problème de l'éducation*, M. Maurice Legendre vient de publier un mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et dont il a fait un livre moyennant quelques additions. Il y traite d'abord des enfances et il montre les tout petits avec les aspirations de leur âme et les créations de leur cœur (liberté et amour de la justice), et progressivement initiés, dans la famille qui les dirige et les protège, aux premières révélations. Tout ce qu'il y a de limpide et de profond, de paisible et de vif, de candide et de fécond dans ces jeunes êtres est mis en douce lumière par M. Legendre. Il s'agit ensuite des humanités, des relations affectueuses de l'adolescent, des maîtres qu'il écoute, de l'enseignement qu'il reçoit, de la culture intellectuelle et morale à laquelle les traditions du passé, les aspirations du présent, la préparation de l'avenir prédisposent un jeune Français. Mais surtout l'éducation sera très diverse selon que l'on considérera la vie présente comme une ébauche ou une œuvre achevée, selon que la mort est la fin de toutes les joies ou, tout au rebours, la condition du bonheur, la formation de l'homme devra être toute différente et il faut concevoir l'éducation comme la première initiation de la créature humaine au Royaume de Dieu qui durera éternellement. M. Legendre a formulé les vrais principes de toute pédagogie; ils ne sont pas abstraits, mais empruntés à l'expérience; seulement cette expérience est éclairée et vivifiée par la pen-

sée. Telle qu'il la conçoit, l'éducation est le développement harmonieux de l'être raisonnable créé par Dieu et pour Dieu. Courageusement, M. Legendre propose à ses contemporains le christianisme comme le salut de l'âme, de la famille, de la patrie, de l'humanité. Ses idées sont très élevées ; il est souvent éloquent, parfois un peu vague et trop optimiste; il faut lire ce livre sincère, sérieux et attrayant.

19. — Si M. Legendre plane dans la région des idées, M. J.-J. Van Biervliet entend s'appuyer sur les faits. Il expose les bases qui doivent soutenir l'édifice de l'éducation dans ses *Premiers Éléments de pédagogie expérimentale*. Il y est question de psychologie scientifique, physiologique, physique, du système nerveux, des fonctions sensibles, de la fatigue et du surmenage, des données expérimentales de la mémoire, de la mesure de l'intelligence, etc. Et la pédagogie? Attendez le second volume qui sera l'application de ces observations et de ces mensurations. Aussi bien il est question de pédagogie dans une Introduction très sensée et dans une Préface due à M. l'inspecteur général Compayré. M. Van Biervliet se défend d'attaquer l'ancienne pédagogie, mais il prétend qu'il faut la fortifier, la compléter, la rajeunir, à l'aide de la psychologie expérimentale; je crois qu'il a raison, mais il me semble que cinquante pages, nettes et pleines, suffiraient pour enseigner aux instituteurs tout ce qu'il leur est utile de savoir en cette matière. En tous cas, ce livre est un résumé de psychologie expérimentale qui emprunte à la haute autorité du savant professeur de Gand une valeur spéciale.

20. — La distinction entre le sujet et l'objet est primitive et essentielle. M. de la Grasserie veut nous convaincre qu'elle ne s'applique pas uniquement à l'individu, mais qu'elle est collective. Tel est le but de sa brochure : *De l'Objectif et du subjectif dans la société*; il prétend que notre intelligence, notre volonté, notre sensibilité, si elles sont modifiées par nos croyances, nos opinions, nos coutumes, réagissent elles-mêmes sur la religion, la politique, la vie morale et sociale. Cela est incontestable; la démonstration est superflue. M. de la Grasserie en tire des conséquences importantes ou significatives, mais n'applique pas toujours avec justesse ou justice les principes qu'il a posés. Lorsqu'il dit, par exemple, à propos du salut, que « c'est le *do ut des* dans sa dernière énergie, » il nous fait craindre qu'il ne comprenne absolument rien à cette notion chrétienne.

21. — « Pour que nous soyons aujourd'hui des hommes et des hommes savants, il a suffi qu'un jour les événements historiques, entourant la formation d'un corps nouveau, lui aient donné l'hérédité d'un corps vivant; cette hérédité provenant d'hérédités de corps bruts préexistants et de hasards antérieurs de l'histoire des corps

bruts a été le point de départ de lignées, dans lesquelles les hérédités se sont transmises intégralement ou modifiées par adaptation suivant les cas. Voilà tout ce que nous trouvons dans l'histoire qui a pour aboutissant un Lavoisier ou un Pasteur. » (p. 192.) C'est ainsi que M. Le Dantec, dans son nouveau petit livre : *Le Chaos et l'harmonie universelle*, dévoile le mystère de l'univers. Mais j'ai vainement cherché, en ces pages, comment s'expliquent l'existence des corps bruts, l'origine des êtres vivants, l'hérédité qui conserve ou modifie, l'adaptation qui déforme ou perfectionne, l'ordre, les lois, les fins; je ne vois pas très clairement par quelle voie et quelles transformations un protozoaire préhistorique a eu pour « aboutissant » un biologiste de la valeur de M. Le Dantec.

22. — « Le mal, loin d'être le maître du monde, n'est que l'automate créé par nous, ne vivant que par nous, l'emblème de nos imperfections. » Conclusion de l'étude de M. Ernest Van Bruyssel : *Le Mal et ses origines*, véritable synthèse philosophique dont les éléments sont très variés; nous y trouvons l'histoire du monde, la destinée de l'homme, les lois de l'évolution, l'idéalisme et le matérialisme, la liberté, les Églises et les dogmes, la morale, la famille, que sais-je encore? J'aurais préféré quatre pages précises avec des définitions fermes, des questions nettement posées, quelques arguments certains ou probables, une conclusion découlant logiquement des prémisses. Or, ces pages se lisent sans ennui, dénotent un esprit curieux et réfléchi, renferment d'incontestables erreurs, des hypothèses gratuites et des vérités admises par tout le monde, mais répandent une lumière bien faible, vacillante et intermittente, sur le redoutable problème qu'elles aspirent à résoudre.

23. — L'ouvrage de M. Jules Noël : *L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre*, est orné d'un titre indiquant très nettement son objet. A ceux qui répètent : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, » l'auteur répondrait, sans doute : « Si Dieu existait, il faudrait l'anéantir. » En effet, la croyance en un Dieu personnel engendre les sectes; or, la multiplicité des sectes constitue l'anarchie, et l'anarchie, c'est le désordre. Vous voyez bien !... Au contraire, la *logocratie* (qui correspond au collectivisme) remplaçant la démocratie (qui comporte la propriété individuelle) après la théocratie (qui engendra la féodalité) inaugurera l'ère de l'unité, de la paix, de la vertu et du bonheur. Vous pourrez lire dans ce livre une apologie de l'intolérance et une critique de la démocratie qui m'ont paru très savoureuses et vous y apprendrez quantité de choses nouvelles, par exemple que « l'athéisme » est la condition essentielle de l'immatérialité de l'âme » et que « l'athée à ce point de vue est seul éminemment religieux. » Un ami de l'auteur se plaint amèrement, dans la Préface, que Mgr Mercier n'ait point

consenti à discuter les théories de M. Noël; mais comment discuter un système composé uniquement d'affirmations stupéfiantes sans ombre de preuve?

Histoire et Critique. — 24. — *La Morale de Jésus, sa part d'influence dans la morale actuelle*, par M. Lahy. Nous ne pouvons plus conserver de la morale de Jésus que ses formules poétiques vidées de leur contenu. S'il avait été socialiste comme Karl Marx ou évolutionniste comme Spencer, ou solidariste comme MM. Bourgeois et Payot, ses enseignements, fondés sur l'expérience, pourraient s'adapter aux institutions modernes et aux transformations sociales ; mais ses idées sur la paternité divine, l'immortalité de l'âme et la charité sont contraires au système explicatif de l'univers et de la pensée que nous devons à la science. Cependant, M. Lahy essaie de nous faire connaître objectivement la morale évangélique, d'abord dans la religion juive dont elle procède, ensuite dans l'œuvre de saint Paul qui la continue. Il s'efforce en vain de la dégager d'une dogmatique à laquelle elle est intimement liée, qui la pénètre et la vivifie. Mais on est condamné à ne rien comprendre au christianisme, si on l'étudie comme un pur système philosophique; il n'est un souverain bienfait pour l'homme que parce qu'il le dépasse par son origine, son autorité et son efficacité divines. C'est avec une persistante impression de gêne et un profond sentiment de tristesse que se lisent pareils livres.

25. — *Roscelin, philosophe et théologien d'après la légende et d'après l'histoire*, par M. François Picavet. On admet assez généralement que Roscelin fut le plus célèbre des nominalistes, précurseurs des sensualistes et des phénoménistes, et qu'il introduisit dans la Sainte Trinité la pluralité des substances; plusieurs critiques le louent ou le blâment comme un rationaliste plus ou moins conscient, un libre penseur prudent ou hypocrite. D'après M. Picavet, ces assertions ne sont pas justifiées. L'histoire de la vie et des doctrines du philosophe médiéval est très différente de sa légende, son nominalisme apparaît moins décisif, moins cohérent et systématique que ne l'ont soutenu ceux qui ont étudié les textes superficiellement et de parti pris. Roscelin n'admettait pas en Dieu trois réalités séparées mais voulait seulement sauvegarder la distinction des personnes et conserver une notion précise de l'Incarnation du Verbe. Il se défendit toujours d'être incrédule ou même hérétique et son attachement à l'orthodoxie semble sincère. Cette thèse est soutenue avec une érudition très étendue, une étude attentive des textes, une critique vigilante des témoignages, et M. Picavet assigne un rang d'honneur à ce prêtre méconnu parmi les penseurs du moyen âge. Je ne serais pas éloigné de croire que Roscelin a employé parfois des expressions suspectes et inexactes, mais la monographie remarquable due au savant pro-

fesseur de la Sorbonne s'imposera désormais à tous ceux qui voudraient reprendre cette question ou étudier les opinions d'un théologien dont l'influence fut durable et qui ne saurait être négligé dans l'histoire de la philosophie.

26. — Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que nul autre, ici bas, n'ait pu dire avant nous.

Alfred de Musset a raison; l'originalité consiste bien plus dans l'empreinte personnelle dont on marque les idées des autres, que dans l'invention des idées elles-mêmes. Il n'est pas surprenant que Locke et J.-J. Rousseau aient imité Montaigne. Seulement il faut être perspicace pour signaler les emprunts qu'ils lui ont fait. Ceux de Locke sont plus matériels et, quelquefois, presque littéraux; Rousseau a subi plutôt l'influence de son esprit. M. Villey dit, très justement, que leur idée maîtresse commune fut de considérer l'homme comme un être bon par nature et dès sa naissance; la négation, du moins implicite ou, si l'on veut, l'oubli de la faute originelle est la source des lacunes et des défauts de leur pédagogie. On peut s'en convaincre en lisant le livre de M. Villey : *L'Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau.* A propos de méthode, de culture physique, intellectuelle et morale, l'auteur de l'*Essai sur l'entendement humain* pense et parle, en maints endroits, comme celui des *Essais* et dans son *Projet d'éducation de M. Sainte-Marie*, non moins que dans l'*Émile*, on décèle plus que des traces et des ressemblances de Montaigne. Il n'y a rien d'exagéré dans la thèse de M. Villey et il résume les résultats de ses recherches et de ses comparaisons avec une simplicité qui rend sa science plus persuasive.

27. — *Benoît Spinoza*, par M. Philippe Borrell. C'est pour donner une base et un idéal à la vertu que l'auteur de l'éthique a philosophé; les diverses parties de son système, si rigoureusement enchaîné, se rapportent à sa théorie de la connaissance, à son concept de la cité et à sa définition de la religion. Autour de ces trois idées M. Borrell groupe les éléments du spinosisme, qu'il interprète à sa manière, puisqu'il considère les deux attributs : étendue et pensée, plutôt comme des aspects sous lesquels le philosophe hollandais envisagait l'univers, que comme les divisions réelles de la substance unique. Il nous avertit, d'ailleurs, que son commentaire ne ralliera pas tous les suffrages. Cet opuscule est écrit avec talent et dénote une information précise et minutieuse, mais aussi une grande admiration pour celui dont « toute la vie avait donné l'exemple d'un héros ou d'un saint, » — d'un « héros » qui abandonna lâchement plusieurs cultes, d'un « saint » qui ne croyait pas en Dieu.

28. — *John Locke*, par M. Jean Didier. Après une courte Introduction sur la vie et les œuvres du philosophe anglais, M. Didier nous fait connaître, de façon assez détaillée, son épistémologie, qui admet l'intuition, la démonstration et la sensation à laquelle nous devons presque tout ce que nous pouvons savoir. Mais Locke s'occupa aussi d'éthique, de pédagogie, de sociologie, de théologie naturelle. L'auteur de ce résumé bien conçu et bien écrit combat les historiens et les critiques aux yeux desquels l'auteur de *l'Essai* est purement et radicalement empirique; il nous rappelle qu'il luttait contre les athées et qu'il mourut en chrétien. Il n'en est pas moins le chef incontesté de l'école sensualiste, mais il se peut qu'il n'ait point démêlé toute la conséquence de ses théories, et il est certain que plusieurs d'entre elles sont contradictoires.

29. — *Le Positivisme d'Auguste Comte*. La littérature « comtiste » est abondante jusqu'à devenir encombrante; cependant, M. Paul Dupuy n'a pas fait œuvre inutile; son livre est un réquisitoire contre l'auteur de *la Classification des sciences*, qui, n'étant qu'un médiocre savant, orgueilleux et outrecuidant, n'a pu mener à bien sa tâche compliquée; contre l'inventeur des *trois états*, philosophe sans critique, dont les négations seules constituent la doctrine et qui, voulant ruiner la métaphysique, ne se montra logicien ni psychologue; contre le constructeur de la politique positive où le sociologue s'en prend à toutes les institutions établies pour donner à la cité l'ordre et le progrès. M. Dupuy reproduit en épigraphe ces paroles d'E. Renan : « Je suis arrivé à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie. Ce sera une erreur... » Oui, tout cela est vrai; M. Dupuy a raison. Cependant, dans l'histoire de la pensée, Auguste Comte fait une autre figure qu'Ernest Renan, parce qu'il ne fut pas un sceptique, parce qu'il crut à l'intelligence. Confus, embrouillé, néfaste tant qu'on voudra; ce fut un esprit puissant, un semeur d'idées, et son esprit synthétique, malgré l'étroitesse et la sécheresse de son positivisme, a su formuler des lois qui dominent la connaissance expérimentale. Malgré cela, j'y reviens, et en dépit de quelques assertions contestables, le livre de M. Dupuy est opportun et efficace pour combattre la superstition comtiste.

30. — Encore un disparu en train de devenir grand homme. Cournot occupait un haut rang dans la hiérarchie universitaire; c'était un savant qui a beaucoup réfléchi sur les questions philosophiques. M. Segond, dans son livre, *Cournot et la Psychologie vitaliste*, examine une partie essentielle de sa doctrine. Cournot se rattache aux idéologues plutôt qu'aux éclectiques. Persuadé de la continuité des êtres, il cherche dans le vitalisme les germes et les traces de l'in-

telligence. Son originalité consiste, il me semble, en ce qu'il affirme le caractère irréductible de la pensée, quoiqu'il revendique pour elle une origine biologique. Elle n'est point, d'après lui, l'accident d'une substance spirituelle, mais une sorte de fonction qu'il ne faut point rattacher à un principe ontologique. Néanmoins, elle contribue à la création d'une métaphysique, requise par la morale, qui est objet de croyance mais non de science, d'admiration et d'enthousiasme, non de démonstration et de certitude. M. Segond déploie de rares qualités de pénétration en exposant ce système, ou plutôt ces vues éparses; il se montre dialecticien exercé et délié, choisit et commente à merveille les textes qui expriment les divers aspects de la pensée un peu vague du philosophe.

31. — *Le Concept du hasard dans la philosophie de Cournot*, par M. A. Darbon. Qu'est-ce que le hasard? Un mot qui dissimule notre ignorance? Un effet imprévu ou imprévisible? On sait que Cournot essaya une théorie suggérée par le calcul des probabilités. Pour lui « le mot hasard n'indique pas une cause substantielle, mais une idée; cette idée est celle de la combinaison entre plusieurs séries de causes ou de faits qui se développent, chacun dans sa série propre, indépendamment les uns des autres.» Ainsi, les séries seraient soumises au déterminisme, mais leur interférence laisserait place à la contingence. Les accidents, les coïncidences, les opérations des jeux du hasard montreraient que ce concept répond à quelque chose d'objectif. M. Darbon, après un lucide exposé des idées de Cournot, montre les objections qu'elles suscitent « parce qu'il n'est pas dans le caractère de l'esprit de Cournot de pousser jusqu'au bout l'analyse métaphysique de ses idées. » Impossible de mieux caractériser le défaut fondamental et principal de ce mathématicien.

32. — Challemel-Lacour, Brunetière, Bosesrt, Ribot, combien d'autres ont écrit sur Schopenhauer? Il nous manquait, pourtant, une histoire méthodique et complète de sa vie et de ses livres, un exposé de sa doctrine qui permît d'embrasser son œuvre en son ensemble et son unité. Le *Schopenhauer* de M. Th. Ruyssen, qui fait partie de la collection : *Les Grands Philosophes*, comblera cette lacune. Nous connaîtrons maintenant les événements de cette existence tourmentée, les qualités et les défauts de ce caractère bizarre et les sources (romantisme, sciences naturelles, bouddhisme, platonisme et kantisme) d'où découlent certaines de ses idées maîtresses et, par exemple, son subjectivisme et son pessimisme. Mais c'est bien à lui qu'appartient le volontarisme qui est le fond même du système et qui domine les lois de la représentation aussi bien que l'existence de l'univers. Peut-être ce qu'il y a de plus solide en cet édifice intellectuel est-il l'esthétique, réalisation de la maxime de

Gœthe : Poésie c'est délivrance. Je ne saurais admettre, malgré les vertus de justice, de pitié et d'abnégation exaltées par Schopenhauer, qui accorde toujours beaucoup d'attention à l'éthique, qu'un haut enseignement moral se dégage de son œuvre, mais je reconnais volontiers son génie et je sais gré à M. Ruyssen d'avoir parfaitement compris ce philosophe dont l'expression est souvent condensée et enveloppée. Le professeur de l'Université de Bordeaux a su donner à l'œuvre du philosophe de Francfort une eurythmie qui est due plutôt à l'interprète qu'à l'auteur de ce nébuleux système.

33. — S'il est vrai que le néo-criticisme ait subi des transformations, on appréciera le mérite de M. Archambault qui, dans sa petite brochure : *Renouvier*, a suivi l'auteur des *Essais de critique* dans les étapes qui l'ont conduit du phénoménisme au personnalisme. J'éprouve, pour ma part, la plus vigoureuse antipathie envers ce sectaire protestant, mais ce n'est pas une raison pour lui dénier les exceptionnelles qualités philosophiques dont la Providence l'avait doué. Sa critique de l'infini mathématique et de l'universel déterminisme sont définitives et il n'est pas de sujet qu'il ait traité sans nous obliger à réfléchir et à tenir compte de ses idées, même lorsqu'elles sont inadmissibles. En quelques pages, M. Archambault a su dessiner les grandes lignes qui donnent à sa pensée souvent obscure une forme intelligible et il a su être un guide lumineux parmi ces abstractions et ces obscurités.

34. — M. Boutroux est très intelligent, très savant; il écrit fort bien, avec distinction et délicatesse. Ces dons privilégiés se retrouvent dans la monographie intitulée : *William James*, et destinée à nous faire connaître la vie, la psychologie, le pragmatisme, les idées religieuses, la métaphysique du philosophe américain. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a saisi l'esprit qui dirige, anime et pénètre l'œuvre de celui-ci; mais il est si compréhensif, si bienveillant, si courtoisement sympathique à tous les penseurs dont il examine les systèmes qu'on ne sait à peu près jamais, au juste, ce qu'il blâme et ce qu'il loue, ce qu'il repousse et ce qu'il aime, ce qu'il nie et ce qu'il croit — et c'est un très regrettable inconvénient.

35. — C'est sans doute parce que le pragmatisme est une manière de penser individualiste et pratique, que M. René Berthelot a pu donner à l'ouvrage qu'il vient de lui consacrer le titre de : *Un Romantisme utilitaire*. Puisque l'on comptait, il y a trois ans, treize espèces distinctes de pragmatisme, il est très probable que ce nombre est aujourd'hui doublé. C'est aux formes partielles qu'il revêt chez Nietzsche et M. Poincaré que s'attache le critique. Il fait ressortir heureusement les idées spéciales du père de Zarathoustra, mais la portée de l'ouvrage destiné au pragmatisme scientifique

est plus neuve, plus intéressante et plus importante que la première. M. Berthelot connaît parfaitement, résume avec clarté et apprécie très judicieusement ces théories anti-intellectualistes, et si ses idées personnelles provoqueraient parfois la discussion, sa critique est excellente et bienfaisante.

36. — Nous n'avions jamais pu consentir à prendre Haeckel pour un philosophe, mais les éloges donnés au biologiste nous impressionnaient; or, le savant anthropologiste Erich Wasmann, dans sa brochure : *La Probité scientifique de Haeckel dans la question de la descendance simienne de l'homme*, nous apprend que ce savant a recouru, pour démontrer sa thèse, à des assertions inexactes, au truquage des figures anatomiques, à des supercheries évidentes qui déshonorent un homme de science et ne sont compréhensibles que grâce à ses préjugés et à ses haines de sectaire.

37. — *Lettres d'un philosophe précédées de Souvenirs*, par M. C. Bouglé. Ce philosophe est B. Jacob, mort très jeune, après avoir été professeur de lycée et conférencier à l'École normale de Sèvres. Ses lettres sont curieuses, souvent agréables, témoignant d'un esprit distingué et cultivé, d'un cœur capable de bonté et de douceur, mais il fut hanté jusqu'à l'obsession par le « péril clérical. » Si encore il eût été juif, comme semble l'indiquer son nom d'Ancien Testament, ce serait l'excuse de son aveuglement et de son acharnement.

38. — La 21e année du recueil : *L'Année philosophique* contient de suggestifs articles. Les Mémorables de Xénophon et notre connaissance de la philosophie de Socrate; ce guerrier qui « faisait de la copie » y est assez maltraité et ne mériterait pas d'être cru sans examen. La troisième antinomie de Kant et la doctrine de Schopenhauer par M. Pillon; liberté et cause déterminée peuvent très bien coexister et subsister l'une avec l'autre sans qu'il soit nécessaire d'exiler la première dans le monde nominal où elle n'a que faire. (Cette dissertation donne à penser.) Les deux Mémoires de Maine de Biran sur l'habitude, analysés avec profondeur par M. Delbos, ne sont pas de lecture facile. Sous le titre de : Réalisme finitiste de F. Evellin, M. Dauriac retrace les principales phases du développement intellectuel de ce penseur. Comme d'ordinaire, la bibliographie philosophique est traitée avec gravité par M. E. Pillon, avec souplesse par M. L. Dauriac, par tous les deux avec un louable souci des applications morales que comportent les diverses doctrines.

Louis Maisonneuve.

SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES. SCIENCES MATHÉMATIQUES

Physique. — 1. *Traité de physique*, par O. D. Chwolson; trad. sur les éditions russe et allemande par E. Davaux. Édition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de *Notes sur la physique théorique*, par E. Cosserat et F. Cosserat. T. III, fasc. 3e. *Propriétés des vapeurs. Équilibre des substances en contact.* Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 paginé 745-1008 et 93 fig., 9 fr. — 2. *Précis de télégraphie sans fil*, par le prof. Dr J. Zenneck; trad. de l'allemand par P. Blanchin, G. Guérard, E. Picot. Paris, Gauthier-Villars, 1911, gr. in-8 de x-385 p., avec 334 fig., 12 fr. — 3. *La Théorie corpusculaire de l'électricité. Les Électrons et les ions*, par Paul Drumaux. Paris, Gauthier-Villars, 1911, gr. in-8 de 168 p., 3 fr. 75. — 4. *Précis d'optique*, publié d'après l'ouvrage de Paul Drude, refondu et complété par Marcel Boll. T. I. Paris, Gauthier-Villars, 1911, gr. in-8 de x-375 p., avec 168 fig., 12 fr.

Chimie. — 5. *Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels*, par J. Post et B. Neumann; trad. de l'allemand par G. Chenu et M. Pellet. T. I, fasc. 4; Paris, Hermann, 1911, in-8 paginé, iv-861-1352 avec fig. et planches, 18 fr. — 6. *Introduction à l'étude de la spectrochimie*, par G. Urbain. Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 cartonné de iii-248 p., avec 70 fig. et 9 pl., 10 fr. — 7. *La Chimie moderne*, par William Ramsay; trad. de l'anglais, par H. de Miffonis. Paris, Gauthier-Villars, 1909-1911. 1re partie : *Chimie théorique*; 2e partie : *Chimie descriptive*. Paris, Gauthier-Villars, 1909-1911, 2 vol. in-16 de 162 et 276 p., avec figs, 7 fr. 25.

Mathématiques. — 8. *Leçons sur le prolongement analytique* professées au Collège de France par Ludovic Zoretti. Paris, Gauthier-Villars, 1911, gr. in-8 de vi-117 p., avec 3 fig., 3 fr. 75. — 9. *Cours de mathématiques générales*, par H. Bouasse. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 676 p., avec 326 fig., 20 fr. — 10. *Systèmes cinématiques*, par L. Crelier. Paris, Gauthier-Villars, 1911, petit in-8 de 100 p., avec portrait et 13 fig., 2 fr. — 11. *Le Mouvement. Mesures de l'étendue et mesures du temps*, par J. Andrade. Paris, Alcan, 1911, in-8 cartonné, de vi-328 p., avec 46 fig., 6 fr. — 12. *Précis de mécanique à l'usage des élèves de mathématiques spéciales et des candidats aux écoles polytechniques, normale, centrale, navale, des ponts et chaussées et des mines de Paris et de Saint-Étienne*, par G. Papelier. Paris, Vuibert, s. d., in-8 de vi-247 p., 5 fr. — 13. *Calcul numérique (opérations arithmétiques et algébriques. Intégration)*, par R. de Montessus et R. d'Adhémar. Paris, Doin, 1911, in-16 cart. toile, de vi-248 p., avec fig., 5 fr. — 14. *Grandeurs et nombres. Arithmétique générale*, par Émile Dumont. Paris, Hermann, 1911, gr. in-8 de xvii-275 p., 10 fr. — 15. *Nouvelles Tables trigonométriques fondamentales (Logarithmes)*, par H. Andoyer. Paris, Hermann, 1911, in-4 de xxxii-603 p., 30 fr.

Science appliquée. — 16. *La Locomotive moderne*, par J. Tribot-Laspière. Paris, Vuibert, s. d., petit in-8 de 191 p., avec 57 fig. et 16 planches, 3 fr. 50. — 17. *Étude sur l'assurance complémentaire de l'assurance sur la vie*, par P.-J. Richard. Paris, Hermann, 1911, petit in-8 carré de 118 p., 3 fr. 50. — 18. *Recherche pratique et exploitation des mines d'or*, par Georges Proust. Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-16 de 111 p., avec 14 fig., 2 fr. 75. — 19. *La Mécanique pratique, guide du mécanicien*, par Eugène Dejonc. 5e éd. revue et corrigée par C. Codron. Paris, Lavoux, 1911, in-16 de viii-655 p., avec 755 vignettes, 4 fr.

Histoire. — 20. *Contribution à l'histoire de la chimie*, par A. Colson. Paris, Hermann, 1910, gr. in-8 de 130 p., 3 fr. — 21. *L'Évolution de l'électrochimie*, par W. Ostwald; trad. de l'allemand par E. Philippi. Paris, Alcan, 1912, in-16 de 266 p., 3 fr. 50. — 22. *Savants du jour. Gabriel Lippmann. Biographie, bibliographie analytique des écrits*, par Ernest Lebon. Paris, Gauthier-Villars, 1911, gr. in-8 de viii-70 p., avec portrait, 7 fr.

Physique. — 1. — Si nous laissons de côté l'électricité, les parties de la physique contenues dans le 3e fascicule du tome III

du *Traité de physique* de Chwolson ont été les plus travaillées par les physiciens modernes. Ces parties sont : les propriétés des vapeurs saturantes et non saturantes, l'état critique et l'équilibre des substances en contact. Suivant sa méthode ordinaire, l'auteur expose et discute à fond les points fondamentaux et ne fait que citer les travaux les plus récents dont l'importance ne paraît pas actuellement capitale. Par suite, sa physique satisfait savants et étudiants. Si ces derniers, par exemple, ont plaisir d'étudier l'équation de Van der Waals et de Clausius, les chercheurs voulant approfondir la loi de variation du volume d'un gaz seront heureux de trouver réunies la cinquantaine de formules proposées par divers savants ainsi que les indications bibliographiques correspondantes. Sous le titre d'équilibre des substances en contact, l'auteur a écrit une véritable Introduction à la chimie physique. En 90 pages, à peine, la règle des phases, la pression osmotique, la chaleur de dissolution et de dilution, la cryoscopie sont très sérieusement exposées; nous en conseillons vivement la lecture aux étudiants avant toute étude sur le même sujet.

2. — Le *Précis de télégraphie sans fil*, de M. J. Zenneck, d'après le sous-titre, est le complément de l'ouvrage : *Les Oscillations électromagnétiques et la télégraphie sans fil* (Cf. *Polybiblion* de novembre 1909, t. CXVI, p. 410-411.). Certes, ces deux livres se tiennent étroitement. Voulons-nous étudier complètement les oscillations électriques, nous trouvons dans le nouveau volume de M. J. Zenneck l'état des connaissances actuelles sur les oscillations non amorties et les oscillations excitées par impulsion; par contre, les principes fondamentaux sont réduits au minimum. Dans le corps des deux ouvrages, il n'est fait appel qu'à des notions élémentaires de mathématiques qui suffisent, dans la majeure partie des cas, pour les calculs pratiques. La marche des phénomènes est indiquée, en dehors d'un texte très explicite, par des graphiques excellents. Pour la télégraphie sans fil, sa rapide évolution est telle que l'on peut presque négliger le premier travail de l'auteur pour se contenter du second. Les différents appareils qui, par leur assemblage, permettent la transmission électrique aérienne, sont tout d'abord décrits au point de vue purement théorique; les caractéristiques de l'emploi des ondes amorties ou non, les procédés pouvant servir à diriger l'onde et à assurer le secret de la correspondance forment une suite de chapitres très documentés. D'autre part, l'auteur cite et présente dans d'excellentes photographies les dispositifs adoptés par certains constructeurs pour réaliser les phénomènes préalablement étudiés. L'auteur a été obligé de faire une sélection, ne pouvant signaler tous les types construits; il a choisi ceux pour lesquels les constructeurs lui ont fourni à la fois de bons clichés et de bonnes données numériques

expérimentables. Nous ne pouvons que le féliciter de cette façon de faire. Des tables pratiques complètent l'ouvrage, ainsi qu'une longue suite de notes, plutôt de références, permettant d'effectuer des recherches plus approfondies encore sur les sujets traités. En résumé, à des ingénieurs ou des physiciens déjà expérimentés s'adonnant à la télégraphie sans fil nous nous permettons de conseiller l'étude directe du *Précis* de M. Zenneck; pour les étudiants ou les élèves ingénieurs qu'ils débutent par le *Traité des oscillations électro-magnétiques* du même auteur.

3. — L'étude du fonctionnement des machines et de l'arc électrique a été facilitée par l'hypothèse des électrons; aussi M. Paul Drumaux a-t-il jugé bon de réunir dans un volume : *La Théorie corpusculaire de l'électricité*, les notions nécessaires à l'ingénieur pour utiliser cette conception. La décharge dans les gaz raréfiés et l'ionisation des gaz nous montrent comment on conçoit maintenant la liaison entre la matière et l'électricité. Pour passer à la pratique, reste à étudier la dynamique de l'électron; l'auteur la fait aussi simplement que possible, toutefois il a été obligé de recourir à des notions de mathématiques assez élevées, cependant très abordables à tout étudiant de Faculté ou à tout élève ingénieur. Du reste, pour faciliter sur ce point la tâche de ses lecteurs, M. Drumaux a exposé ce qui était nécessaire du calcul vectoriel. De simples notions sur les phénomènes électro-optiques, montrent comment le mouvement d'un électron gravitant à l'intérieur d'un atome produit une lumière d'onde déterminée. Enfin, l'auteur applique la théorie des électrons à la conductibilité des métaux. Ce travail est préfacé par M. Éric Gérard, le savant et distingué directeur de l'Institut électrotechnique de Montefiore; il a d'abord été publié dans le *Bulletin scientifique de l'Association des ingénieurs* sortis de cet institut. Par sa valeur, il honore et l'auteur et l'institut où celui-ci a été formé.

4. — Suivant l'heureuse expression de M. P. Langevin, qui a écrit une belle préface pour le *Précis d'optique* de Drude, complètement remanié et complété par M. Boll, la théorie électromagnétique de la lumière et l'optotechnique sont aujourd'hui majeures et doivent entrer dans l'enseignement classique. Dès 1900, Drude publia une première édition, suivie en 1906 d'une seconde. Ces publications ont été très remarquées, mais les progrès les plus récents n'en permettaient pas une simple traduction; il fallait compléter et adapter au goût français. De cette tâche délicate, M. Boll s'est parfaitement acquitté et, sous le titre modeste de précis, il nous présente un excellent traité didactique de l'optique. Le premier volume contient *l'optique géométrique* et *l'optique ondulatoire*. Dans l'optique géométrique, l'étude générale de la marche des rayons ne pouvait

recevoir que des perfectionnements de forme; mais il n'en est pas de même pour les instruments. Un effort considérable a été fait en Allemagne, ces quarante dernières années, pour rechercher scientifiquement les meilleurs dispositifs permettant d'atteindre un but déterminé. Les travaux d'Abbe sont assez connus en France, mais il n'en est pas toujours de même de ses émules. L'ouvrage de MM. Drude et Boll complète, de la façon la plus heureuse, cette lacune. L'optique ondulatoire reste toujours le développement de l'œuvre admirable de Fresnel. Celle-ci n'avait jamais été bien dégagée des hypothèses mécaniques sur lesquelles elle s'appuie; le rôle de l'éther était complexe; souvent on lui prêtait des propriétés contradictoires. En donnant à l'affirmation du caractère périodique et transversal des ondes un caractère exclusivement géométrique et cinématique, MM. Drude et Boll ont constitué un corps de doctrine homogène, embrassant, avec les principes mêmes de l'ondulation, l'étude des interférences, la diffraction, la polarisation. Les développements mathématiques contenus dans cet ouvrage sont aussi simples que possible ; les étudiants des Facultés n'auront donc aucune difficulté à profiter des excellents enseignements qu'il contient.

Chimie. — 5. — Un chapitre de 323 pages forme, dans le dernier fascicule paru du *Traité complet d'analyse chimique*, un exposé de la *Métallographie microscopique*. Les auteurs, MM. P. Œrens et F. Robin prétendent que c'est une simple Introduction à cette science. Nous serons de leur avis s'ils entendent avoir fourni tous les renseignements utiles à une étude générale précédant la spécialisation du lecteur. Sinon, nous les trouvons trop modestes. Après avoir rappelé les principes de thermophysique indispensables, les auteurs décrivent minutieusement les soins à donner aux échantillons pour que leur parfait polissage permette soit l'étude microscopique directe, soit la photographie microscopique. Vient ensuite la description physique des différents alliages se prêtant à l'étude microscopique. Dans des notices brèves, précises et d'une netteté parfaite, les auteurs signalent toutes les particularités propres à l'identification de l'échantillon étudié. Des figures dans le texte ou des diagrammes, au nombre de 155, complètent les explications. De plus, 97 photographies de coupes réparties en 34 planches hors texte, d'une venue typographique superbe, forment une série de documents qui permettent aux chimistes de comparer l'aspect des surfaces qu'ils observent avec des types présentant toutes les caractéristiques de l'alliage étudié. L'éditeur Hermann, désireux de rendre service aux chimistes spécialistes, a fait faire un tirage à part de cet important travail. Le même fascicule, contient de plus les méthodes d'analyse suivantes : *Sels métalliques* par M. Neumann (Darmstadt); *Acides inorganiques*, par M. Bénedict

(Leverkusen) avec de nombreuses tables numériques; *Soude*, par M. Kolb (Mannheim) également avec tables; *Sels de potasse*, par M. Bokemuller (Aschersleben); *Potasse et salpêtre*, par M. Schäfer (Kalk) avec tables ; *Brome*, par M. Bokemuller; *Chlore et chlorure de chaux*, *Sulfure de Sodium*, *Alumine*, par M. Kolb. En plus, M. de Gramont (Paris) a rédigé un substantiel *Précis d'analyse spectrale* ; MM. Pellet et Chenu (Paris) ont donné des suppléments aux matières contenues dans les autres fascicules du tome Ier; nous ne signalerons que les tables donnant le poids de carbone dans 1 cm d'anhydride carbonique à toutes les températures et pressions régnant dans les climats ordinaires. Nous rappelons que les auteurs eux-mêmes ont revu et complété les articles donnés à l'édition allemande, et à maintes reprises les traducteurs ajoutent d'heureux compléments. Actuellement, les deux premiers volumes de cet important ouvrage sont terminés.

6. — Après avoir enseigné pendant trois ans les mêmes matières à la Sorbonne, M. Urbain a été amené à changer le caractère de son enseignement. Il n'a pas voulu que les étudiants fussent absolument privés des leçons qu'il avait données jusqu'en 1910 et il a rédigé à leur intention : L'*Introduction à l'étude de la spectrochimie*. L'auteur s'est avant tout préoccupé de la formation de ses lecteurs. Si l'analyse spectrale est un instrument merveilleux qui ouvre des horizons inconnus d'une façon simple : il faut, pour cela, posséder une sérieuse connaissance des sources de lumière. Tour à tour, la flamme, l'illumination des tubes de Gessler, l'arc et l'étincelle électrique, la phosphorescence sont minutieusement étudiés. Si, en général, M. Urbain n'a fait que résumer les travaux actuellement connus, sur ce dernier point il y a joint ses importants travaux personnels. Le phénomène de l'absorption, qui modifie d'une façon parfois désastreuse les spectres que l'on veut observer, est exposé de façon à éliminer, autant que possible, les erreurs. L'étude des séries de raies termine l'ouvrage. Si la théorie occupe une bonne part de cet ouvrage, il est cependant surtout rédigé en vue de la pratique du laboratoire; il guidera dans la bonne voie les débutants dans l'étude de l'analyse spectroscopique.

7. — Les lois chimiques anciennes, mais toujours valables, ont été rappelées par Sir Ramsay avant d'aborder dans sa première partie de *la Chimie moderne* l'étude de la pression osmotique, de la dissociation calorifique et électrique. C'est alors qu'il peut définir les corps simples, indiquer leurs caractères distinctifs, insister longuement sur leur valeur et sur l'obtention de leurs poids moléculaires. L'allotropie, l'isomérie et la polymérie sont simplement, mais clairement exposés. Le court chapitre consacré à l'énergie termine cette

partie. L'ensemble des matières exposées est entré déjà dans l'enseignement courant, mais leur réunion en une forme brève sera très utile. La seconde partie est un très curieux essai de synthèses des réactions chimiques; leur groupement jette un jour intéressant sur des analogies qui, jusqu'à présent, n'avaient été que partiellement mises en évidence. Aussi la recommandons-nous très chaudement aux professeurs de chimie et aux personnes ayant déjà des connaissances étendues de chimie descriptive qui veulent voir plus clair dans l'enchaînement des réactions ultérieurement étudiées. L'auteur a peu touché à la chimie organique; cependant il ne faut pas l'ignorer pour profiter des précieux enseignements contenus dans cet ouvrage.

Mathématiques. — 8. — La *Collection des monographies sur la théorie des fonctions* s'enrichit d'un nouveau volume : *Leçons sur le prolongement analytique*. Lorsque ont paru les premiers travaux sur ce sujet, on a eu la forte tentation de les considérer comme des hors-d'œuvres scientifiques, mais peu à peu leur liaison intime avec les travaux antérieurs sur la théorie des fonctions a démontré leur utilité pratique. C'est pour initier les jeunes mathématiciens à cette partie de la science que M. Zoretti a publié les leçons qu'il a faites en 1908-1909 au Collège de France. Le texte même des leçons a été légèrement modifié de façon, d'une part, à faire connaître les plus récents travaux et, d'autre part, à éliminer les questions devenues classiques ou déjà exposées dans d'autres volumes de la même collection. Pour pouvoir étudier avec fruit cet ouvrage, il faut déjà posséder de bonnes notions sur la théorie des ensembles et, pour cela, avoir au moins étudié les leçons sur la théorie des fonctions de M. Borel. Dans son livre, M. Zoretti reprend et surtout complète la théorie des ensembles, ce qui lui permet de préciser les notions des fonctions analytiques, fonctions entières, fonctions multiformes. La notion même du prolongement analytique (p. 30) est très complexe, M. Zoretti ne le cache pas; il montre les difficultés vaincues et l'avenir considérable réservé à cette branche de la mathématique qu'il a si bien exposée dans son état actuel.

9.— Si l'on ne croit pas que l'on peut «enseigner pour ceux qui en ont besoin des mathématiques utilisables » et que «l'enseignement utilitaire des mathématiques a sa valeur propre et ses méthodes, » il ne faut pas lire cet article et encore moins le *Cours de mathématiques générales* de M. Bouasse. Nous ne discuterons pas ici la question de principe. Dans l'enseignement primaire supérieur et dans l'enseignement secondaire, on plaide le pour et le contre depuis de nombreuses années; l'enseignement supérieur n'a été touché par la question que le jour où il a voulu adjoindre à l'enseignement purement théorique une partie pratique. M. Bouasse est un partisan convaincu

de la nécessité d'un enseignement pratique, débarrassé de toutes les considérations indispensables pour les futurs mathématiciens, mais inutiles, sinon encombrantes, pour les ingénieurs et les physiciens. A l'opposé des gens qui discourent toujours sans jamais rien produire, M. Bouasse a rédigé un cours conforme à ses idées. Son livre s'adresse à un étudiant qui, ayant des connaissances élémentaires, se destine à être ingénieur ou physicien. Dans notre esprit, M. Bouasse nous paraît s'être livré à une vaste enquête pour résoudre les deux questions suivantes : quels sont les éléments de calcul différentiel ou intégral et de géométrie analytique utilisés d'une façon courante et constante dans les sciences théoriques ou pratiques ne dérivant pas directement des mathématiques; ces points précisés, comment les exposer et quelles sont les notions intermédiaires indispensables à l'étudiant? Pour juger comment M. Bouasse avait répondu à la première question, nous avons recherché les résultats mathématiques utilisés par un étudiant en mécanique rationnelle, en physique générale, en chimie physique ou encore en radioactivité. Nous avons constaté qu'ils étaient presque tous (pour ne pas dire tous) réunis dans ce livre, ce qui ne se trouve pas ailleurs. En particulier, les fonctions d'un usage constant dans les calculs numériques sont accompagnées de tables suffisantes, au moins pour une première approximation. Donc, nous pouvons affirmer que, comme formulaire, ce cours est de première valeur. Dans la seconde question : celle de l'exposition des notions, M. Bouasse s'écarte nettement de tous les chemins frayés. Tantôt il s'adresse à l'intuition jointe à l'expérience (dérivées et différentielles par exemple), tantôt il part d'une entité pure (opérateur i pour les imaginaires), une autre fois il généralise un fait physique (flux de force), etc. Partout il choisit le procédé qui, avec le minimum d'efforts, peut, d'après lui, donner une notion suffisamment claire de la question traitée. Pour avoir une opinion valable sur cette partie du travail de M. Bouasse, il faudrait débarrasser complètement notre cerveau des habitudes mathématiques contractées, et encore nous nous méfierions de nous-même, car l'expérience seule peut montrer si une méthode nouvelle est réellement pratique et féconde.

10. — Un excellent fascicule de la collection *Scientia* a pour auteur M. L. Crelier et pour titre : *Systèmes cinématiques*. Les courbes définies par des déplacements cinématiques, effectivement réalisables, ont été maintes fois étudiées. Ce livre ne nous en fait pas connaître une de plus, mais la forme sous laquelle il est rédigé met en évidence des relations nouvelles entre les diverses courbes d'une même famille cinématique. Prenons le système conchoïdal, par exemple; l'auteur nous fait successivement connaître : l'appareil

générateur, la base, la roulante, les trajectoires, plusieurs séries d'enveloppes, des développées, des podaires, etc. Les géomètres auront un vrai plaisir à voir comment les propriétés de ces courbes s'enchaînent et les professeurs y trouveront les éléments de nombreux problèmes. L'auteur a été obligé de se limiter à six types de mouvements cinématiques : le système conchoïdal simple, celui du cappa, le système strophoïdal simple, l'appareil coulisseau-manivelle ou conchoïdal circulaire, l'appareil elliptique ou à ornières fixes, enfin le système bielle manivelle. Nous regrettons, avec l'auteur, que bien d'autres systèmes n'aient pas été exposés. Mais nous avons la ferme conviction que nos regrets ne seront pas de longue durée car, devant le succès que va avoir ce fascicule, l'auteur se devra à lui-même de nous donner un ouvrage plus étendu.

11. — M. Andrade a réuni en un volume plusieurs études, de valeurs très différentes, sur la mathématique depuis ses parties les plus élémentaires jusqu'à ses conceptions les plus profondes. Ces questions qui pourraient paraître très éloignées les unes des autres sont reliées par un élément commun : *Le Mouvement*. M. Andrade considère la géométrie comme une science du mouvement, dans laquelle les concepts fondamentaux sur le nombre et l'étendue paraissent clairs et intuitifs. Il étudie ensuite les principes absolus sur lesquels s'appuient la mécanique rationnelle, la mécanique physique. Les idées exposées sont le résultat de mûres réflexions; elles ne plairont pas à tout le monde. M. Andrade sera aussi vivement attaqué que défendu; cette affirmation montre qu'il sera beaucoup lu. Pour être apte à prendre part à cette lutte, il suffit de posséder les matières étudiées ordinairement dans nos Facultés par les étudiants en mathématiques. Les matières précédemment citées n'occupent que les deux tiers de l'ouvrage, le reste est consacré à quelques points spéciaux de géodésie ou de chronographie qui pourraient être supprimés sans diminuer le haut intérêt de cet ouvrage.

12. — Le *Précis de mécanique* complète de la façon la plus heureuse la collection de précis écrite par M. Papelier pour les élèves de mathématiques spéciales. Ce livre est, sous une forme brève, le développement intégral du programme officiel de cette classe. La méthode analytique est exclusivement employée, ce qui a obligé l'auteur à faire dès le début la confusion regrettable entre le vecteur et le segment. Mais ce léger point mis à part, nous déclarons avec plaisir la rédaction entière impeccable; elle se déroule avec ordre, logique et simplicité. Tous les candidats à nos grandes écoles scientifiques y trouveront le développement du programme à étudier ; nous n'avons pas à leur recommander cet excellent ouvrage: ils en auront eu connaissance dès son apparition et l'auront apprécié. Par contre,

nous le signalerons d'une façon toute particulière à nos nombreux lecteurs de l'étranger. Une première initiation à la mécanique rationnelle est indispensable à tous les futurs ingénieurs, physiciens, chimistes, etc. Ce livre la fournit largement et, dans bien des cas, il sera suffisant pour toutes les études préalables à la spécialisation.

13. — Il est impossible de réunir dans un très court volume tout ce qu'il y aurait à dire sur le *Calcul numérique*. Il ne faut pas juger les auteurs sur le titre général de leur ouvrage, mais sur ce qu'ils y ont mis de bon. Si M. de Montessus est insuffisant pour les opérations abrégées et les approximations numériques, par contre, les documents qu'il donne sur le calcul des racines des équations algébriques forment un ample chapitre qu'on consultera fréquemment. Quant à M. d'Adhémar, dans les cent pages qui lui ont été réservées dans ce volume, il fait un rapide tableau des différentes applications numériques auxquelles peut conduire le calcul intégral, soit qu'il s'agisse de simples quadratures, soit d'équations différentielles ou aux dérivées partielles. Son exposé, si bref qu'il soit, est particulièrement suggestif : il rendra de nombreux services aux ingénieurs de divers ordres pour l'utilisation pratique des fonctions qui leur sont connues seulement par leurs éléments différentiels.

14. — M. Dumont a essayé de préciser dans son *Arithmétique générale* l'idée de nombre, qu'il s'agisse soit des nombres purement arithmétiques, soit des concepts plus généraux, nombres imaginaires ternions et quaternions. Le nombre, dit-il, est le résultat de la comparaison des grandeurs, aussi en fait-il une étude assez étendue (14 pages), bien abstraite et peu propre à éclaircir les idées. Pour la théorie des nombres entiers et fractions, la considération des grandeurs et de leur mesure fournit une suite de théorèmes; l'auteur voudrait en voir précéder la théorie des nombres telle que l'a établi M.Tartinville dans son excellente Arithmétique. Il en est de même pour les nombres incommensurables; sauf pour ceux révélés par la géométrie, l'auteur reconnaît que les démonstrations données par Rouché sont satisfaisantes. Nous estimons aussi trop compliquée la notion de nombre trigonométrique introduisant la définition inutile du tenseur d'un vecteur. Nous aurions préféré un livre plus simple, se réduisant à certains points, d'ailleurs très bien exposés par l'auteur, où il nous montre que les notions premières actuellement enseignées manquent de précision. Nous souhaitons cependant que les étudiants désireux d'approfondir l'arithmétique étudient ce livre, utile malgré les quelques critiques adressées à l'auteur.

15. — La précision, bien supérieure à celle obtenue antérieurement, que donnent les instruments actuels et, en particulier, les

résultats enregistrés par la photographie céleste, ne permet plus de toujours se contenter dans les calculs des sept décimales auxquelles étaient limitées les tables de logarithmes d'usage constant. Avec combien de décimales devons-nous calculer aujourd'hui? Que sera demain? Nul ne peut le dire. Mais ce qui est certain, c'est qu'il faut des tables de logarithmes plus étendues. Deux tables publiées et une en manuscrit sont actuellement les seules qui atteignent 14 décimales et encore dans de nombreux cas sont-elles fautives. Aussi M. Andoyer n'a-t-il pas hésité à calculer à nouveau des tables étendues qui contiennent à côté de quelques tables accessoires : les logarithmes des lignes trigonométriques de centième en centième du quadrant avec dix-sept décimales, de neuf en neuf minutes avec quinze décimales et de dix en dix secondes avec quatorze décimales. Cette dernière table occupe naturellement la majeure partie de ce volume, M. Andoyer ne pensant pas que, d'ici longtemps, la division décimale détrônera, chez les astronomes, la division sexagésimale. M. Andoyer a effectué lui-même le calcul entier des nombres figurant dans ces tables. Ce travail considérable a été fait en dix-huit mois. L'auteur attribue modestement à un certain goût du calcul numérique et à un travail régulier l'accomplissement de cette tâche gigantesque. Dans une longue mais précieuse Introduction, M. Andoyer nous fait connaître ses méthodes de calcul et ses procédés de vérification. Après les avoir lus, nous partageons son avis : son œuvre est dépourvue de toute erreur numérique. Pour que le contraire existe, il faudrait croire à des compensations absolues de plusieurs erreurs échappant à des contrôles différents. D'autre part, tous les soins ont été pris pour qu'il n'y ait point de fautes typographiques. M. Andoyer a appelé ses tables *fondamentales*, parce qu'elles serviront à établir des tables plus réduites au fur et à mesure des besoins. Il laisse à d'autres ce soin qui n'a plus qu'un caractère commercial. Il se contente, pour lui, d'avoir fait une œuvre d'abnégation scientifique; cela lui assure la reconnaissance du monde scientifique. La publication de ces *Nouvelles Tables trigonométriques fondamentales (Logarithmes)* n'aurait pas été matériellement possible si l'Université de Paris n'avait accordé une large subvention. L'Académie des sciences, en décernant le prix Ponti à l'auteur, a montré toute l'importance qu'elle attachait à ce travail ardu.

Science appliquée. — 16. — M. Tribot-Laspière possède à fond les deux qualités indispensables pour écrire un livre de vulgarisation : connaître dans le moindre détail le sujet traité et l'exposer d'une façon compréhensible pour le grand public. Il a utilisé ces qualités pour écrire un livre qui est un véritable chef-d'œuvre du genre : *La Locomotive moderne*. L'augmentation de vitesse des trains, le

confortable des wagons de voyageurs, l'accroissement du transit des marchandises ont nécessité l'augmentation colossale de la puissance des machines. Après nous avoir fait connaître ces causes, l'auteur nous montre quels en ont été les effets dans la construction des machines. Tous les détails de la production de la vapeur dans la chaudière, tous ceux de son utilisation dans les cylindres sont expliqués nettement. En lisant ce livre, il est impossible de ne pas comprendre, par exemple, les avantages de la surchauffe et le rôle (un peu discuté) du système compound. La distribution des roues porteuses et motrice, leur action sur les rails, les mouvements pouvant compromettre la stabilité de la machine sont minutieusement décrits. Il en est de même pour les différents types de machines et les appareils accessoires. Mais la machine n'est vivante qu'avec son mécanicien et son chauffeur; l'auteur nous dit leurs pénibles et minutieuses fonctions.

17. — Les assurés sur la vie qui, pour cause de maladie ou d'incapacité de travail total, cessent le paiement de leurs primes voient, suivant les cas, leur police annulée ou remplacée par une autre ne remplissant plus le but primitif que se proposait l'assuré. Dans son *Étude sur l'assurance complémentaire de l'assurance sur la vie*, M. Richard cherche à fixer les conditions dans lesquelles l'on peut, par une assurance complémentaire, assurer le paiement des primes lorsqu'on en est empêché par les causes précitées. Au point de vue mathématique, ce travail est excellent. Les principaux cas sont envisagés et solutionnés par un emploi très raisonné du calcul des probabilités. Au point de vue pratique, les tables d'invalidité actuelles ne permettent pas, ainsi que le reconnaît l'auteur, d'établir des barêmes définitifs. Les compagnies spéciales hésiteront donc encore à pratiquer ce genre d'assurance. Mais on recueille de nouvelles statistiques dont les résultats permettront de résoudre la question, et, pour ce faire, les actuaires utiliseront certainement la partie théorique de l'ouvrage de M. Richard.

18. — Nous n'avons pas saisi l'intérêt que peut présenter la *Recherche pratique et exploitation des mines d'or*. Ce livre de M. G. Proust est court; si l'on en supprimait la phraséologie inutile, on le réduirait facilement de moitié. Avions-nous besoin d'apprendre qu' « un gisement est un volume et possède par conséquent trois dimensions »; — « qu'une mine d'or est une chose essentiellement éphémère, qui ne dure qu'autant qu'il y aura du minerai, lequel ne se reforme pas ». Nous avons renoncé à compter les répétitions multiples. Que reste-t-il alors? Quelques notions générales de géologie sur les roches, ce qu'il y a de meilleur dans ce livre; des conseils banals pour les prospecteurs; des notions d'essais et de traitement des éléments aurifères très insuffisants tant pour le prospecteur que pour l'exploitant des mines.

19. — La cinquième édition de *la Mécanique pratique* de M. Eugène Dejonc n'est pas une simple réimpression augmentée d'une vingtaine de pages : il a été remanié sur bien des points par M. C. Codron. De nouveaux articles consacrés soit aux aéroplanes, soit aux moteurs modernes à vapeur, à l'électricité ou à l'essence, la suppression de documents désuets, la netteté des gravures tant anciennes que nouvelles permettent à l'ouvrier et surtout à l'apprenti de connaître la vraie valeur des mots utilisés dans l'art du mécanicien. Rédigé sous forme de dictionnaire, il permet de rapides recherches. Le succès qui a accueilli cette publication continuera avec cette nouvelle édition.

Histoire. — 20. — La seconde édition de l'*Histoire de la chimie*, de M. Ladenburg, est complétée par une importante *Contribution à l'histoire de la chimie* dont l'éditeur Hermann a eu l'amabilité de faire un tirage à part. L'auteur, M. Colson, sans douter de l'impartialité de M. Ladenburg, a cru indispensable de mettre plus en évidence le rôle de certains chimistes français, surtout en ce qui concerne l'établissement des lois fondamentales de la chimie. Il a été amené, à plusieurs reprises, à préciser l'importance des idées et des travaux de Gerhard. Nous ne citons que ce nom, au milieu de bien d'autres : c'est celui qui avait le plus besoin d'être rappelé à la mémoire des Allemands et des Français. D'autre part, dans de courts, mais substantiels chapitres, M. Colson s'efforce de résumer l'histoire de ces dix dernières années. Il nous parle de la radioactivité avec la plus grande clarté, de la mécanique chimique, de la thermochimie, de la chimie physique et des colloïdes. Ce travail est très sérieusement documenté; de nombreuses références permettent de se reporter aux mémoires originaux. Quelque critique grincheux reprochera certainement à l'auteur d'avoir, à plusieurs reprises, cité des travaux inédits de M. Colson.

21. — L'histoire d'une science n'est aux yeux de M. Ostwald, qu'un moyen de recherche. Ce principe est actuellement à peu près incontesté. *L'Évolution de l'électrochimie* devrait donc être, si l'auteur était absolument logique, une histoire. Les puristes trouveront que ce vocable n'est pas suffisamment justifié; ils ne verront dans l'ouvrage de M. Ostwald qu'une belle suite de causeries, chronologiquement enchaînées, sur l'électrochimie. Il nous a cependant énormément plu, car il fait très bien comprendre comment l'électrochimie s'est peu à peu développée, depuis la préhistoire, c'est-à-dire l'époque précédant Galvani, jusqu'à l'histoire moderne représentée dignement par MM. Van't Hoff, Arrhenius et Ostwald lui-même. Les temps immédiatement présents font le sujet du chapitre : *L'Industrie électrochimique moderne*. Là encore, nous ne trouvons pas une revue géné-

rale de l'état de cette industrie, mais la préoccupation de faire apparaître la caractéristique de cette industrie : produire une énergie moins coûteuse et, de plus, accomplissant des travaux que les autres procédés ne parvenaient pas à réaliser. Au fond, c'est un livre comme nous en désirerions beaucoup : chez les jeunes gens de l'enseignement secondaire et même primaire supérieur, il peut faire naître des vocations scientifiques; impeccable au point de vue scientifique, il est cependant d'une lecture attrayante.

22. — Après une série de quatre *Savants du jour*, tous mathématiciens, leur historien, M. Lebon, réserve à l'illustre physicien *Gabriel Lippmann* le cinquième fascicule de sa luxueuse publication. La biographie est destinée à faire connaître au grand public ce qu'a été la vie et l'œuvre de Lippmann. Le catalogue des 212 écrits de Lippmann est plus spécialement réservé aux hommes de science qui, en plus des indications bibliographiques précises de cette œuvre considérable, trouveront la liste des articles critiques parus dans les plus importantes revues scientifiques. M. Lippmann a obtenu en 1908 le prix Nobel de physique; en le lui décernant, M. Hasselberg, président de l'Académie royale des sciences de Suède, a prononcé un beau discours reproduit ici. L'extrait des conférences sur la photographie des couleurs faites par M. Émile d'Huart précisent en quelques pages l'originalité de la découverte de M. Lippmann. Le portrait, très bien venu, de ce savant illustre naturellement sa biographie. La publication des *Savants du jour* a trouvé un accueil très favorable du public. Le premier fascicule consacré, en juillet 1909, à M. Henri Poincaré est déjà épuisé. Cet heureux sort est certainement réservé à la suite entière de ces biographies. E. Chailan.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

Romans, contes et nouvelles. — 1. *Les Vengeurs du Roi, épisode de la conspiration de Batz*, par Jean Drault. Paris, Nouvelle Librairie nationale, s. d., in-18 de 440 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Éparpilleur de braises*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 3. *Le Court-Circuit*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. 50.— 4. *Le Chrysanthème rose*, par Yolanda; trad. de l'italien par France d'Audiffredy. Paris, Colin, 1911, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Enfant de l'épave*, par Eug. Lagrillière-Beauclerc. Paris, Paclot, s. d., in-12 de 250 p., 0 fr. 95. — 6. *Les Deux Mains*, par Pierre l'Ermite. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 à 2 colonnes, de 124 p., illustr. de H. Rousseau, 1 fr. — 7. *Les Filles de maître Bienaimé*, par Marie Le Mière. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 320 p., 3 fr. — 8. *Le Mariage de minuit*, par B. de Buxy. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 309 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Adjointe*, par Stanislas de Saint-Loup. Paris, Haton, 1911, in-16 de 349 p., illustré, 3 fr. — 10. *La Petite Miette*, par Mathilde Alanic. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-16 de 316 p., 3 fr. 50. — 11. *Les Maries-Louises*, par Edward Montier. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 281 p., 2 fr. 50. — 12. *Beauséjour* (suite de *la Grande Ile*), par la Ctesse de Beaure-

PAIRE DE LOUVAGNY. Paris, Téqui, 1911, in-12 de 282 p., 2 fr. — 13. *Les Entravées*, par NOËL FRANCÈS. Paris, Bloud, s. d., in-16 de II-200 p., 2 fr. 50. — 14. *Les Secrets de la guerre*, par JEAN DAUREL. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 259 p., 0 fr. 75. — 15. *Hors de l'ornière*, par MADELEINE DE MENOU. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 215 p., 0 fr. 75. — 16. *L'Engrenage*, par JEAN VIOLA. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 231 p., 0 fr. 75. — 17. *Le Testament de M. d'Erquoy*, par M. DELLY. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 252 p., 0 fr, 75. — 18. *Une Gerbe de légendes*, par CHARLES D'AVONE. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-16 de 288 p., 0 fr. 75. — 19. *La Princesse Alice*, par HENRY DU ROURE. Paris, Bloud, 1911, in-16 de VI-245 p., 2 fr. 50. — 20. *Corbin et d'Aubecourt*, par LOUIS VEUILLOT. Paris, Lethielleux; Abbeville, Paillart, s. d., gr. in-8 de 95 p. à 2 colonnes, illustr. de Ch. Jouvenot, 1 fr.— 21. *Au Drapeau !* par ROGER DUGUET. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de VI-105 p. à 2 colonnes, 1 fr. — 22. *Les Vacances de Suzette pour* 1911. Paris, Henri Gautier, in-8 de 192 p., illustré, 1 fr. — 23. *Suivez-moi*, par divers. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 108 p. à 2 colonnes, illustr. d'André Fournier, 1 fr. — 24. *Coups de plumes et coups de clairon*, par RENÉ GAËLL. Avignon, Aubanel, s. d., in-16 de 285 p. — 25. *Les Récits de la chambrée*, par l'abbé GEORGES AMBLER. Paris, Beauchesne, 1911, petit in-8 de XXVIII-298 p., 3 fr.

PIÈCES DE THÉATRE. — 1. *Charette, drame de la guerre de Vendée*, par JOS. RELLNO. Paris, Haton, 1911, in-8 de 88 p., 1 fr. 50. — 2. *Le Signe de la croix, drame chrétien*, par HENRI BAJU. Paris, Haton, s. d., in-12 de 61 p., 1 fr. — 3. *Mathilde d'Ormond, ou la Vengeance*, drame historique. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 4. *Le Prince consort*, par JULIEN RICHER. Paris, Haton, 1910, in-16 de 38 p., 1 fr. — 5. *Ma Tante d'Amérique, ou l'Auvergnate et l'Américaine*, comédie en un acte, par J. DE MARTRIN-DONOS. Paris, Haton, 1911, in-16 de 64 p., 1 fr. — 6. *Un Gendre pour deux beaux-pères*, vaudeville comique en 3 actes, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 58 p., 2 fr. — 7. *Le Bouquet tricolore*, par MARIE LAFEUILLE. Paris, Haton, s. d., in-16 de 8 p., 0 fr. 50. — 8. *Blanc ou rose*, saynète pour deux jeunes filles, par MARIE LAFEUILLE. Paris, Haton, s. d., in-16 de 11 p., 0 fr. 50. — 9. *Colonel... et musiciens*, saynète bouffe, par PAUL DÉNÉCHAU. Paris, Haton, s. d., in-16 de 16 p., 0 fr. 75. — 10. *La Bombe glacée*, saynète comique, par DANIEL AUSCHITZKY. Paris, Haton, s. d., in-16 de 19 p., 1 fr. 50. — 11. *Camomille*, comédie militaire, par JULIEN RICHER. Paris, Haton, 1910, in-16 de 55 p., 1 fr. — 12. *Une Administration intelligente*, saynète en un acte, par JULIEN RICHER. Paris, Haton, in-6 de 31 p., 1 fr.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES. — 1. — *Les Vengeurs du Roi*, roman historique très mouvementé, est dédié au baron de Batz, parent et historien du chef royaliste, héros du récit de M. Jean Drault. Si tout n'est pas arrivé absolument de la façon dont le raconte l'auteur, l'on peut cependant affirmer que le fond du récit est exact; les personnages qui se meuvent ici, royalistes, terroristes, aristocrates, plébéiens, espions et policiers ont la physionomie que leur reconnaît l'histoire; ainsi Robespierre, Cécile Renault, la famille de Sainte-Amaranthe et autres personnages réels sont peints avec une exactitude rigoureuse. L'auteur connaît à fond cette époque à la fois atroce et prenante, où l'héroïsme des uns rachète la férocité des autres. Il fait revivre dans leur vrai cadre, avec une puissance dramatique réelle, certaines scènes plus connues de la Terreur : la mort du Roi, le passage des lugubres charrettes, la journée des « chemises rouges, » les épisodes poignants du Temple, etc. Son

livre est utile à propager, il est intéressant et bien écrit, c'est déjà beaucoup; de plus, en face des maîtres qui représentent la Révolution sous des couleurs si flatteuses, n'est-il pas bon de la montrer aux jeunes lecteurs dans son hideux réalisme? Sous la forme d'un roman d'aventures, M. Jean Drault leur donnera des notions d'histoire justes et saines.

2. — *L'Éparpilleur de braises*, en provençal « Straio brazo, « est le surnom donné par la vieille servante Baptistine à son jeune maître Julien Milouze; peut-être ne se doute-t-elle pas qu'appliqué au héros du récit, ce surnom a un sens symbolique. Fils de grands chaudronniers doublés d'artistes, qui, depuis des générations, sont établis à Aurillac, Julien laisse s'éteindre le foyer familial, va à Paris, y fonde une revue et amasse une fortune, mais au détriment de sa conscience. Veuf avec une fille unique, il confie celle-ci à sa sœur restée au pays et l'enfant, élevée dans une atmosphère saine, laborieuse et chrétienne, contribue à ramener son père aux principes et aux traditions de son enfance. L'auteur, Mme Jeanne de Coulomb, incarne, dans un récit écrit avec aisance, certaines idées excellentes, elle oppose l'influence salutaire de la « petite patrie » à la vanité perverse d'un déraciné qui prend de Paris ce qu'il y a de moins bon; elle montre que les déclassés sont par là même des malheureux, leçon utile en un temps où les jeunes sont souvent tentés de sortir de la sphère où les a placés la Providence. S'élever par son travail et sa valeur est chose admirable, mais s'évader, par vanité, d'un milieu modeste, expose à bien des déboires e , ce qui pire est, à bien des fautes.

3. — *Le Court-Circuit*, du même auteur, récit bien écrit, avec de jolies descriptions du vieux Poitiers, a aussi une note morale. La petite marquise d'Argensé épouse, un peu vite, un chevalier sans peur et sans reproche qui, malgré sa jeunesse, a assumé de graves responsabilités. La vie étroite à laquelle elle se trouve vouée, la charge, un peu lourde pour sa petite âme frivole, d'une famille d'orphelins lui fait oublier les très réelles conditions de bonheur que lui offrent le caractère de son mari et la grandeur même de la tâche, elle a consenti à partager. On se lasse de tout, même de la perfection, et Odette est entraînée dans une voie dangereuse par une perfide amie qui, en la traitant comme une sacrifiée et une méprisée, prend sur elle une influence néfaste. Une maladie grave du marquis d'Argensé et la découverte de certains bas calculs de ses nouveaux amis, arrachent la petite marquise, plus légère que perverse, au danger qui la menace. L'auteur a résisté, et nous l'en félicitons, à la tentation d'assurer sa persévérance dans la bonne voie en la comblant des millions qu'elle convoite.

4. — *Le Chrysanthème rose* est une très simple histoire, joliment contée. Elle est traduite de l'italien de M. Yolanda par Mme France d'Audiffredy, mais les expériences qu'elle décrit sont de tous les pays. Deux âmes, également animées par les meilleures intentions, sont en train de laisser grandir entre elles un malentendu, où entrent de la timidité, une réserve extrême et une délicatesse mal placée. Un malheur, soudain, déchire le nuage et, dès lors, Thérèse Castellani et son mari Édouard Lamberti s'étant compris et expliqués, s'en vont, transformés, vers le bonheur. Les expériences de Thérèse, la jeune belle-mère de trois orphelins, sont très humaines et très naturelles, les sentiments exprimés sont élevés et presque subtils dans leur délicatesse. Les amateurs de récits sensationnels trouveront peut-être celui-ci insipide, mais il plaira à ceux qui apprécient une page sobre, simple et bien pensée de la vie réelle.

5. — *L'Enfant de l'épave*, par M. E. Lagrillière, est, au contraire, une histoire romanesque et mouvementée. Le marquis et la marquise de Croixville, en voyageant sur leur yacht, rencontrent dans des parages lointains l'épave d'un navire anglais qui s'est perdu corps et biens. Un mousse et une fillette de deux ans ont, seuls, échappé à la catastrophe; les Croixville les recueillent, adoptent le bébé, mais sans passer par les formalités officielles. Ils la présentent, à leur retour, comme leur fille, et le mousse sauvé avec elle est seul à savoir leur secret. « Henriette de Croixville », qui ignore elle-même le mystère de son origine, devient, après la mort de sa mère adoptive, l'unique joie du marquis; mais sa beauté, autant que sa grosse fortune, attirent de nombreux prétendants. Elle les refuse tous et c'est ici que l'histoire devient déplaisante : un des prétendants éconduits assure qu'elle est « amoureuse de son père. » M. de Croixville veut qu'elle mette fin à ces propos en épousant le duc de San Leona, homme déjà âgé, mais riche et honorable; il lui apprend alors, ainsi qu'au duc, qu'elle n'est pas sa fille, mais il continue, on ne voit pas trop pourquoi, à pousser celle qui n'est pas son enfant, à un mariage qu'elle déteste. Au moment où cette union va se conclure, on découvre que l' « enfant de l'épave » est une fille du duc de San Leona, disparue depuis plus de vingt ans. Le fiancé d'Henriette devient donc son vrai père et son père adoptif devient son mari, car rien ne l'empêche plus d'épouser le marquis de Croixville. Le sujet n'est pas, on le voit, bien agréable; tout peut arriver, dit-on, mais le lecteur reste cependant un peu ahuri de ces bizarres transformations, et la jeune fille « amoureuse de son père », bien qu'il ne soit pas vraiment son père, choque plutôt qu'elle ne charme.

6. — Dans *les Deux Mains*, Pierre l'Ermite touche à un sujet qu'il connaît bien et qui est toujours actuel. La donnée romanesque

de son récit est peu de chose, mais l'exposé du système de surveillance, d'espionnage et de tyrannie dont la franc-maçonnerie enveloppe ses adeptes est vraiment poignante. Olivier Bernard, le jeune instituteur incroyant, mais sincère, que l'influence d'un prêtre et d'une jeune fille chrétienne ramène à la vérité, est une victime de la secte; quand il a le courage de penser et d'agir par lui-même, il n'est pas de mauvais procédés dont il ne soit abreuvé par les « frères et amis, » dont il a saisi la physionomie véritable et compris les procédés iniques. En un temps où l'influence néfaste de la franc-maçonnerie enlise, en France, tant d'intelligences et de volontés, cette note d'actualité donne au volume une utilité pratique.

7. — Les deux *Filles de maître Bienaîmé* ne se ressemblent guère : autant Mathilde est sérieuse et laborieuse, autant Léa est coquette et frivole. Elle s'ennuie aux champs, ne rêve que la ville et, pour son malheur, épouse un citadin qui la ruine et l'abandonne. Mathilde, restée à la ferme, tient bravement tête aux difficultés et finit par épouser le maître de la Haie d'Épines, un rural comme elle, propriétaire important et chrétien convaincu. La donnée du livre est saine, l'auteur, Mme Marie Le Mière, a de jolies descriptions de la vie campagnarde, avec ses labeurs et ses joies; son style, un peu faible par endroits, est, en général, aisé et coulant.

8. — Dans *le Mariage de minuit*, une jeune fille inconnue, qui a perdu la mémoire à la suite de la mort tragique de son soi-disant frère, est recueillie dans la maison du président Hennerot, dans la petite ville de Montanvert. L'intérieur est sombre et triste, mais le fils de la maison s'éprend de l'inconnue, dont on ne sait rien, qui n'a ni papiers, ni bagages et dont la mémoire ne revient pas. Un être malfaisant, Lucien Gérieux, veut, par intérêt, empêcher leur mariage; il sait l'histoire d'Annonciade et persuade au président que celle-ci est sa femme. L'affaire, fort embrouillée, finit par s'éclaircir : Annonciade est réellement la veuve du jeune homme qu'on croyait son frère; elle peut donc épouser Dominique Hennerot. Ce récit de Mme B. de Buxy est ingénieux, bien que compliqué; mais il a de jolies pages descriptives, entre autres celle où l'auteur décrit la petite ville de Lorgues : on respire là tout le charme de la Provence. Inutile d'ajouter que les sentiments religieux de l'auteur sont irréprochables, comme toujours.

9. — Une jeune fille instruite, bien élevée, dans une situation aisée, se fait *l'Adjointe* d'une école sécularisée. Elle trouvait sa vie ennuyeuse et vide d'intérêt; sa nouvelle vocation de dévouement la passionne et son influence rayonne en dehors de sa modeste école. Les circonstances actuelles donnent à ce récit un intérêt particulier et, du reste, l'auteur M. de Saint-Loup, déclare que son but est de

susciter, parmi les jeunes filles désireuses de donner un emploi utile à leur vie, des émules de « Valentine ». Ses intentions sont excellentes et son *Adjointe*, énergique, intelligente et gaie, est sympathique; malheureusement, son style manque souvent de vigueur.

10. — *La Petite Miette*, de Mme Mathilde Alanic, est moins un roman qu'une suite de scènes familières, écrites avec délicatesse et simplicité; quelques-unes ont une note vécue. Ainsi *le Jeudi de la bonne maman* est poignant sous sa forme terre à terre. Les « tranches de vie » n'ont rien de sensationnel : ce sont de petits tableaux, finement brossés, qui respirent un sens vrai et sain des choses de l'existence courante.

11. — *Les Maries-Louises* touchent, au contraire, à l'histoire. On appelait ainsi les petits conscrits, appelés sous les drapeaux à la fin du premier Empire. Le récit se déroule dans la ville normande de Bolbec, dont M. E. Montier donne de jolies descriptions, et son héros est un jeune boucher, Léopold, qui, ainsi que son ami Eugène, part avec les « Maries-Louises, » parmi lesquels se trouve un moine soldat, Dom Bricourt, chanoine régulier avant la Révolution, puis soldat des armées de la République, faisant le coup de feu et donnant l'absolution, figure pittoresque, plus originale qu'orthodoxe. L'auteur écrit avec aisance et ses descriptions des paysages normands sont agréables; peut-être donne-t-il à ses héros un raffinement de sentiments qui contraste un peu trop avec leurs milieux modestes.

12. — *Beauséjour* fait suite à *la Grande Ile*, publiée autrefois par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny. C'est l'histoire d'un groupe de Français chassés de France par la Révolution, qui s'installent dans une île déserte et qui s'y créent, à force de travail et d'esprit inventif, une existence intéressante. Il y a parmi eux un évêque, un médecin, des femmes et des enfants. Tout ce monde est très religieux et l'auteur, en racontant les aventures de ses héros, mêle à ses récits d'utiles leçons morales à l'usage des petits lecteurs.

13. — *Les Entravées*, dont M. Noël Francès nous parle, sont gênées, non pas, comme on pourrait le croire, par leurs jupes, mais par les entraves qui, disent-elles, mettent les femmes dans une condition inférieure. Le volume s'ouvre par une Préface de M. Georges Goyau qui loue l'auteur d'avoir compris l'action de l'Église dans la question féministe. Du reste, Geneviève de Fauvernay, la jeune héroïne du récit, est une fervente catholique et il y a dans ses discours, à côté de certaines exagérations, des idées généreuses et élevées. Un épisode d'à côté, l'histoire de la pauvre Claire Neufmesnil, fait toucher du doigt la partialité avec laquelle sont appréciées les chutes morales, selon qu'elles ont lieu chez l'homme ou chez la femme; il y a là une inégalité toujours choquante à constater.

14. — Dans *les Secrets de la guerre*, M. Jean Drault nous raconte l'histoire de papiers volés à Toulon au profit, bien entendu, d'une puissance étrangère, qui désire posséder les plans d'un submersible. Un Anglais et un Norvégien sont soupçonnés d'être les coupables; cette ténébreuse affaire se déroule « à la Sherlock Holmes, » à travers mille péripéties; l'action est bien menée, dramatique, et les sentiments de l'auteur sont excellents.

15. — Jacques de Valzant s'efforce de se placer *Hors de l'ornière* pour relever la fortune et le prestige de sa famille et garder aux siens leur vieux toit familial. Il y réussit non sans peine, par son travail et sa persévérance et non point, comme beaucoup de ses contemporains, par un mariage riche. Mlle Madeleine de Menou exprime des idées justes sur l'emploi de la vie et dans Aliette, la sœur du héros, elle nous offre un type original de jeune fille, dont le grand caractère se dissimule sous des allures presque gamines.

16. — Le fermier Guidou, d'abord seulement avare, devient peu à peu indélicat, détenteur du bien d'autrui, puis complice d'un assassin. Ce sont les suites fatales de *l'Engrenage* dans lequel il est pris à la suite d'une première faute. Les luttes morales de ce paysan, qui n'est pas naturellement méchant, mais qui, par amour du gain, le devient, sont racontées avec beaucoup de mouvement par M. J. Viola. Livre bon à répandre dans les milieux populaires où se passe le drame.

17. — *M. d'Erquoy*, un original qui vit seul, est assassiné par un inconnu; son *Testament* est aussi original que lui; mais une partie de sa fortune, qu'il a cachée à dessein, est heureusement retrouvée par ceux qui en useront le mieux. M. Delly touche, dans son récit, aux questions sociales et ouvrières; il a sur ce sujet très actuel des idées saines et utiles à propager.

18. — Dans *Une Gerbe de légendes*, M. C. d'Avone a réuni des récits pieux, dramatiques, historiques, de provenances diverses, toutes animées d'un excellent esprit.

19. — *La Princesse Alice* est un livre assez fantaisiste dont le personnage principal est un ingénieur socialiste, être dévoyé et malfaisant, affilié aux anarchistes, lanceurs de bombes. Dans sa Préface, M. H. du Roure reconnaît, avec une franchise qui désarme la critique, que son récit, écrit pour paraître en feuilleton dans *la Démocratie*, manque d'unité, jugement que nous n'avons qu'à ratifier.

20. — *Corbin et d'Aubecourt*, on le sait, est l'œuvre de Louis Veuillot, dont le style toujours énergique et quelquefois âpre s'est adouci pour raconter la jolie histoire de Rosalie Corbin et de sa tante la marquise d'Aubecourt. L'histoire est toute simple, elle paraîtra peut-être un peu vieillotte à la jeunesse du XXe siècle, mais elle ne

manque pas d'un certain charme pénétrant et tranquille ; elle a eu, il y a un demi-siècle, un véritable succès.

21. — *Au drapeau !* est une collection de récits courts, vivement enlevés, ayant une note d'actualité et, par là même, une note quelquefois poignante et douloureuse. Mais le volume est bon à répandre, car il met sous les yeux des jeunes, en revêtant une forme dramatique, les problèmes angoissants de l'heure pré ente. Dans l'éloquente Préface qu'il a écrite pour ce livre de M. R. Duguet, M. François Veuillot a loué « l'entrain, l'humour et la chaleur, » il lui prédit un « succès sain et utile; » rien que son titre, dit-il, est « un cri de ralliement qui fera dresser la tête et frémir le cœur à des milliers de bons Français. » Impossible de souhaiter recommandation plus chaleureuse, venant d'une plume plus autorisée.

22. — *Les Vacances de Suzette pour* 1911, volume joliment illustré, amuseront et instruiront même en les amusant les petits lecteurs de huit à dix ans.

23. — *Suivez-moi* est une collection d'histoires, d'anecdotes, recueillis parmi les œuvres d'auteurs catholiques divers et avec la pensée de faire acte d'apostolat. Ces récits, puisés aux bonnes sources, sont courts, faciles à lire et conviennent aux enfants, comme aussi aux milieux populaires.

24. — *Coups de plumes et coups de clairon* est, comme le volume que nous venons d'analyser, un recueil de traits, d'anecdotes, de croquis vivement enlevés, d'une allure « claironnante ». M. R. Gaël nous dit quel est son but : il veut, « sous une forme légère, quelquefois ironique », donner à ses lecteurs « de brèves et fortes leçons de foi, de morale et de fierté. » Dans une Préface très éloquente, Mgr l'évêque de la Rochelle bénit « les coups de plumes et les claironnées » d'un auteur que l'on devine être un prêtre. Bon livre à répandre dans tous les milieux, où dans notre temps de presse, ces recueils d'histoires brèves pénètrent quelquefois plus facilement qu'un récit de longue haleine.

25. — Encore un volume de même genre; mais *les Récits de la chambrée*, bien qu'écrits par un prêtre, M. l'abbé G. Ambler, présentent un caractère tout à fait militaire. Une lettre du général Canonge et une autre du général Kirgener de Planta louent l'auteur de son « entreprise utile et patriotique. » Bien qu'il s'adresse surtout aux petits soldats qu'il connaît et qu'il aime, ce livre peut être lu avec plaisir et profit par d'autres, surtout par les jeunes auxquels, sous une forme très vivante, il donnera des leçons de patriotisme et de dévouement.

Pièces de théâtre. — 1. — *Charette* est le titre d'un drame en quatre actes, dont l'auteur, M. Jos. Rellno, est le petit-fils d'un

compagnon d'armes du grand chef vendéen : aussi s'est-il inspiré aisément de données historiques exactes pour mettre en scène le « roi de Vendée » et ses camarades. L'action s'ouvre au camp de Charette à Belleville-sur-Vie et se ferme sur la scène dramatique de la mort du chef à Nantes. La pièce convient à merveille aux patronages catholiques, car l'histoire de la Vendée militaire est une page admirable qu'il est bon de leur faire connaître autrement que par les manuels scolaires. Le drame a dix-sept rôles d'hommes, plus de nombreux personnages muets; mais, dans une note, l'auteur explique comment il peut être adapté aux besoins des patronages qui disposent de peu d'acteurs. Souhaitons à cette pièce tout le succès qu'elle mérite dans les milieux populaires, où elle montrera sous son vrai jour catholique et chevaleresque l'insurrection vendéenne.

2. — *Le Signe de la croix*, dont la scène se passe en Égypte, au IIIe siècle de l'Église, a six personnages, tous masculins, et trois actes, dont le dernier se termine par le martyre du héros Appolonius, un enfant de seize ans. Inutile après cela d'ajouter que cette pièce de M. H. Baju convient aux œuvres catholiques de jeunesse.

3. — *Mathilde d'Ormond, ou la Vengeance* est destinée aux jeunes filles. La pièce compte six rôles de femmes, plus des personnages muets; elle se passe en Angleterre au temps de Cromwell et se qualifie, un peu ambitieusement peut-être, de « drame historique. » Elle est inspirée par d'excellents sentiments, mais, comme mérite littéraire, elle ne s'élève pas au-dessus de la moyenne.

4. — *Le Prince consort*, saynète en un acte, par M. J. Richer, comporte sept personnages, tous masculins; c'est une satire humoristique assez drôle du féminisme à outrance.

5. — *Ma Tante d'Amérique, ou l'Auvergnate et l'Américaine*, par M. J. de Martrin-Donos, est une comédie en un acte pour jeunes filles; elle a six rôles de femmes et convient aux patronages catholiques. Remarquons toutefois que la tante d'Amérique, Lady Follishton, appartient à un pays où les titres n'existent pas et ne peut donc pas s'appeler « Lady » Follishton.

6. — *Un Gendre pour deux beaux-pères*, de M. D. Auschitzki, est un vaudeville comique en trois actes, avec quatre rôles masculins, écrit en vue des patronages et institutions de jeunes gens. Il en est à sa troisième édition, ce qui suffit pour prouver son succès.

7 et 8. — *Le Bouquet tricolore* est un compliment de fête adressé par des enfants à leur curé, et *Blanc et rose*, du même auteur, Mme Marie Lafeuille, une saynète, avec deux rôles de jeunes filles.

9. — *Colonel... et musiciens*, saynète bouffe, de M. P. Denéchau, a six rôles d'hommes.

10. — *La Bombe glacée* en est à sa 5e édition; c'est une saynète

comique en un acte, écrite par M. D. Auschitzki pour les patronages et les collèges; elle a quatre rôles masculins et une donnée assez amusante.

11. — *Camomille*, comédie militaire en un acte, par M. J. Richer, compte dix rôles d'hommes: pièce comique où se mêle une pensée religieuse d'actualité.

12. — Il en est de même d'une autre pièce du même auteur : *Une Administration intelligente*, saynète amusante en un acte, avec trois rôles d'hommes. COMTESSE DE COURSON.

THÉOLOGIE

Ordinaire de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, par SIBERT DE BEKA, (vers 1312), publié d'après le manuscrit original et collationné sur divers manuscrits et imprimés par le R. P. BENEDICT ZIMMERMAN. (*Bibliothèque liturgique*, t. XIII.) Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de XXIII-403 p., 1 avec planche.

Institutions liturgiques de l'Église de Marseille (XIIIe siècle), copiées et annotées par le chanoine J.-H. ALBANÈS et publiées d'après le manuscrit original des Archives de la préfecture de Marseille, avec le mortuologe de la même Église, par le chanoine ULYSSE CHEVALIER. (Même collection, t. XIV). Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de XXXII-175 p.

L'*Ordinale Fratrum ordinis B. Mariae de monte Carmeli* que publie le P. Benedict Zimmerman a été composé au commencement du XIVe siècle par un religieux qui mourut en 1332, après avoir rempli pendant des années la charge de provincial de l'Allemagne inférieure, Sibert de Beka. L'éditeur en place la rédaction vers 1312 et fixe approximativement à l'année 1320 la composition du manuscrit de l'archevêché de Lambeth sur lequel est basée son édition. Bien que le titre ci-dessus transcrit semble indiquer que nous avons affaire au manuscrit original de Sibert, en réalité ce n'est qu'une copie et le P. Zimmerman reconnaît même qu'elle a été faite assez négligemment (p. VI); aussi a-t-il dû collationner le texte avec d'autres copies conservées à la Magliabecchienne de Florence, en même temps qu'avec l'ordinaire imprimé en 1544.

En composant cet ordinaire, que les chapitres de l'ordre rendirent obligatoire, Sibert aurait suppléé, nous dit le P. Zimmerman (p. XIV) « à ce qui paraissait manquer à l'ancien ordinaire (maintenant perdu) à l'aide des coutumes approuvées d'autres églises ». Le texte de Sibert ne dit pas du tout cela, il dit que l'*ordinale* a été « extractum... de approbato usu dominici sepulcri sanctae Ierosolimitanae ecclesiae » et que « quasdam... quas in saepe dicto usu deficere videbantur ex aliarum ecclesiarum approbata consuetudine adduntur et implen-

tur. » Et, en effet, l'*ordinale* « reproduit, à quelques variantes près, celui du Saint-Sépulcre de 1160. » Le P. Zimmerman a pris soin de collationner le texte de Sibert sur celui de l'ordinaire du Saint-Sépulcre conservé au Vatican dans le manuscrit Barberini 659. Il a consulté pour son édition, faite avec grand soin, d'autres manuscrits liturgiques et des bréviaires et missels imprimés de l'ordre carmélitain.

L'ordinaire de Sibert, qui offre un caractère de simplicité sur lequel l'éditeur insiste avec raison dans son Introduction, comprend d'abord des rubriques générales sur la manière de sonner les cloches et de dire l'office, sur le rôle du prêtre, du sacriste, du chantre, etc.; sur les différentes parties de l'office, sur la translation et la concomitance des fêtes, sur la messe conventuelle, sur les processions, sur l'administration des sacrements, sur la sépulture des défunts, etc. puis un temporale, un sanctorale, le commun des saints hors du temps pascal; enfin quelques compléments, parmi lesquels une prière aux onze mille vierges.

Le P. Zimmerman a joint à l'ordinaire, dans un appendice de plus de 50 pages, divers offices ou prières empruntés à des manuscrits ou à des imprimés liturgiques de l'ordre carmélitain. En outre, une table synoptique, qui suit la table des matières, nous apporte, avec quelques corrections au texte de Sibert, l'indication des divergences entre ce manuscrit et l'office du S.-Sépulcre du manuscrit Barberini; elle est suivie d'un utile calendrier comparatif des deux liturgies et d'une table alphabétique des formules liturgiques qui ne s'applique d'ailleurs qu'à l'*ordinale* et pas à l'appendice dont l'a fait suivre le P. Zimmerman; on regrettera peut-être cet exclusivisme.

L'édition nous a d'ailleurs paru faite avec un soin qui la rend digne de prendre place dans l'excellente collection dirigée et en grande partie faite par M. le chanoine Chevalier.

— C'est M. le chanoine Chevalier qui nous donne l'édition des *Institutions liturgiques de l'Église de Marseille.* La copie en avait été faite par le regretté chanoine Albanès; l'éditeur l'a soigneusement revue sur le manuscrit original. Ces Institutions rédigées à l'usage de la Major sont antérieures,—M. le chanoine Chevalier apporte à l'appui de cette opinion de sérieux arguments, — aux statuts synodaux de 1271; elles ne peuvent remonter au-delà de 1264, date probable du concile provincial d'Arles, qui rendit obligatoire la fête de la Sainte Trinité, mise à son ordre dans les Institutions. Un lapsus évident fait dire au savant éditeur que ces Institutions ne mentionnent pas la fête de S. François d'Assise qu'elles indiquent au contraire (p. 150 de l'édition).

Dans une excellente Introduction, M. le chanoine Chevalier, après

nous avoir donné les indications nécessaires sur le manuscrit et sur la date à laquelle il a été composé, a groupé en un tableau d'ensemble les renseignements épars au cours du volume sur la liturgie marseillaise de la seconde moitié du XIIIe siècle, en les complétant notamment par les prescriptions des statuts synodaux. Comme appendice à cette Introduction, il nous a donné un extrait du mortuologe de l'Église de Marseille d'après une copie du XVIIe siècle conservée à la Bibliothèque nationale.

Il est superflu de dire que le texte copié par M. le chanoine Albanès, revu sur le manuscrit par M. le chanoine Chevalier, a été établi avec le plus grand soin. L'annotation qui, dans le plan primitif, devait être plus étendue, est assez restreinte ; nous y signalerons particulièrement des extraits de testaments relatifs à la dévotion envers saint Lazare (p. 15, n. 1), à la première messe des jeunes prêtres (p. 62, n. 1) et aux cierges brûlés devant le Saint-Sacrement dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint (p. 80, n. 1).

Trois tables terminent l'ouvrage : la première, alphabétique, permet de retrouver aisément les passages relatifs à tel personnage ou à tel objet; il aurait mieux valu, peut-être, distinguer les passages relatifs à la fête d'un saint et ceux où son nom est cité comme auteur de tel ou tel texte liturgique ; il y a quelques lacunes : les noms ne se retrouvent pas toujours à la table sous la forme que leur a donnée le rédacteur des Institutions (*Bernabas*, *Hesdras*, *Hester*); des articles sont complètement passés sous silence (*Liber confessorum*, p. 141; *Rabanus*, p. 153); des articles ont été déclassés (*Catalani*, après *Catechumenus*; *Esqueserii*, *Esther*, après *Expositio*, etc.). La deuxième table, dite de la poésie liturgique, ne relève malheureusement que les articles pour lesquels on peut trouver des renvois dans le *Repertorium hymnologicum*; la troisième nous donne le propre du temps et celui des saints.

Ces deux volumes apportent une notable contribution à la connaissance de la liturgie ancienne. E.-G. L.

L'Action catholique, discours et allocutions prononcés en divers congrès par le R. P. M.-A. Janvier. Paris, Lethielleux, s. d., petit in-8 de 354 p. — Prix : 4 fr.

C'est bien en pleine action catholique que ces pages transportent le lecteur : congrès eucharistiques (disc. 1, 2, 3, 4), congrès diocésains (5, 6, 7), œuvre des catéchistes et de la Croix Rouge (8, 9), etc. Et c'est un réconfort réel de sentir quelles idées élevées l'inspirent et la soutiennent. Dans toutes ces réunions où l'appelle l'autorité de son talent, le R. P. Janvier apporte une pensée claire, profonde sans effort, éloquente, sinon par l'irrésistible poussée de la passion,

du moins par l'ampleur et la force des concepts. Dans ses allocutions aux congrès de la Bonne Presse, résonne une note toute filiale, à l'honneur du Pontife régnant, de qui certaine presse, si souvent, travestit les intentions. Zèle et loyalisme rassérénants. H. Grs.

Pascal, sa vie religieuse et son Apologie du christianisme, par H. Petitot. Paris, Beauchesne, 1911, in-8 de 427 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage du R. P. Petitot comprend deux parties et un appendice. La première partie se rapporte à la *Vie religieuse*, à la biographie psychologique de Pascal. La seconde partie est consacrée à l'apologétique de Pascal, étudiée tant au point de vue de l'orthodoxie qu'au point de vue de la méthode et de la valeur pratique. Enfin, l'appendice a pour but de soutenir la thèse, devenue très contestable, d'après laquelle Pascal aurait persévéré jusqu'au bout dans les idées jansénistes.

Le savant dominicain montre combien fausse est la légende qui présente Pascal vivant dans une terreur et une agoisse perpétuelles, alors qu'en réalité la foi chrétienne fut souvent pour lui un message de joie, un principe de « renonciation totale et douce. » D'après le P. Petitot, le jansénisme de Pascal n'influa que peu sur la piété personnelle de l'auteur des *Pensées*, qui s'inspire bien plutôt des règles traditionnelles de l'ascétisme catholique. Mais c'est, en revanche, sur l'apologétique même des *Pensées* que se fit sentir l'action du jansénisme, par une conception outrée des conséquences du péché originel : conception d'où résultent une tendance pessimiste et une tendance fidéiste, également fâcheuses. D'autre part, les directions dominantes de l'apologétique des *Pensées* restent parfaitement orthodoxes. Pascal a merveilleusement compris et rendu quelques-unes des vérités les plus profondes du catholicisme; et, quant à la méthode, l'auteur des *Pensées* n'a aucunement voulu sacrifier les preuves historiques et objectives du christianisme aux preuves psychologiques et subjectives, par l'*immanence*.

L'autorité du présent ouvrage vient surtout de la haute compétence théologique du P. Petitot, compétence qui manquait aux précédents historiens de la pensée religieuse de Pascal.

Yves de la Brière.

SCIENCES ET ARTS

« Le Prince » de Machiavel et la Théorie de l'absolutisme, par L. Couzinet. Paris, Rousseau, 1910, gr. in-8 de xxvi-357 p. — Prix : 7 fr.

M. Couzinet aurait pu réduire son livre d'un tiers ou d'un bon

quart. Il a beaucoup lu, mais ne s'est pas bien rendu maître de la quantité de matériaux amassés au cours de ses lectures; il n'a pas su se borner, et il en résulte par endroits une certaine confusion. Le sujet, en lui-même, était moins vaste qu'il ne l'a cru : il s'agissait de comparer la politique de Machiavel et la doctrine absolutiste, c'est-à-dire d'abord de mettre en lumière la différence fondamentale qui sépare l'empirisme immoral de l'une, régie uniquement par la loi du succès, et les principes élevés de l'autre, qui cherche son appui en Dieu même. Cette différence, M. Couzinet ne l'a peut-être pas assez fait ressortir; il insiste plutôt sur les ressemblances, superficielles pourtant, que lui fournit la pratique absolutiste, surtout au XVIe siècle, et qui s'expliquent par l'influence italienne, par le machiavélisme ambiant, beaucoup plus que par les principes mêmes de l'absolutisme. J'ajouterai qu'il tombe dans le paradoxe, quand il soutient que chez Machiavel la « raison d'État » signifie proprement la nécessité ou l'avantage de l'État, tandis que dans l'absolutisme elle est plutôt l'intérêt du prince; c'est le contraire qu'il faudrait dire.

Au reste, l'étude comparative des deux politiques n'a pas été conduite d'une manière assez serrée; l'auteur nous a plutôt donné deux études juxtaposées, dont l'une du moins, celle du machiavélisme, trop développée sur des points qui ne touchent que de bien loin au sujet. Ses sympathies vont manifestement à la politique de Machiavel. Une idée, selon lui, la domine tout entière, celle de l'unité italienne à réaliser : telle serait la grande raison d'État qui expliquerait et justifierait l'indifférence du secrétaire florentin sur la moralité des moyens à employer. Pour le surplus, son « prince » ne serait pas si mauvais diable, et à tout prendre, un gouvernement qui s'inspirerait exactement des maximes de Machiavel, présenterait plus de garanties pour les sujets que celui d'un Louis XIV. Quant à la doctrine absolutiste (j'entends celle de l'absolutisme français, avec laquelle il n'aurait pas fallu mêler et confondre la théorie de Hobbes, qui reste isolée), M. Couzinet l'a mal comprise,— il la travestit parfois complètement,— et il n'en a pas bien saisi les origines. Il se méprend non moins sur le « droit divin », dans lequel il ne voit guère qu'une invention des rois pour asservir les peuples. Cela tient sans doute à une fâcheuse méconnaissance du catholicisme et même, semble-t-il, de toute idée religieuse, qui se fait jour çà et là, et qui tourne parfois au vilain parti pris de ridiculiser l'Église ou de la rendre odieuse.

Ces graves défauts et ces erreurs sont d'autant plus à regretter, qu'avec son érudition étendue, si elle avait été mieux éclairée sur certains points et mieux digérée, M. Couzinet aurait pu nous donner une œuvre bien supérieure. Il a travaillé son sujet avec amour, on

le sent; et pour cette raison sans doute, son livre, malgré tout, se lit avec intérêt. ANDRÉ LEMAIRE.

L'Agriculture à l'école supérieure. I. *Agriculture générale*, par L. ROUGIER et C. PERRET. Paris, Baillière, 1911, in-16 cartonné de 216 p., orné de 160 fig. — Prix : 1 fr. 50.

Manuel d'agriculture, par ALBERT SOLANET. Paris, Amat, 1911, 2 vol. in-12 de VIII-320 p., avec fig., et VIII-800 p., avec fig. — Prix : 7 fr. 75.

Les livres d'instruction agricole se multiplient. MM. Rougier et Perret ont publié un cours d'agriculture générale, M. Solanet un manuel complet d'agriculture. De la première de ces publications destinée aux jeunes gens qui fréquentent les écoles supérieures, les écoles normales ou cours complémentaires, vient de paraître le premier volume s'occupant de l'agriculture générale. Successivement, les auteurs étudient les plantes en elles-mêmes, leurs besoins, ce que les différentes terres leur fournissent, les engrais qu'il faut leur apporter, les questions d'aménagement des eaux, les opérations culturales et les instruments qui les effectuent, les facilitent et les simplifient. C'est vraiment un exposé bien fait, clair, méthodique, qui répond bien au but recherché. Le second volume sera consacré aux « cultures spéciales et à la zootechnie. »

— L'ouvrage de M. Solanet, bien que portant le titre de manuel, est un ouvrage plus considérable et plus approfondi. Il se compose également de deux parties, toutes deux parues. La première d'abord est consacrée à la chimie agricole, c'est-à-dire à l'étude de la plante en général, de sa formation, de ses besoins, des matières et des éléments que lui fournit naturellement la terre ou qu'il faut lui donner s'ils s'y trouvent en quantités insuffisantes. Dans des notions générales applicables à tous les végétaux, cette étude du sol vient en premier lieu sous la plume de l'auteur, ainsi que les divers travaux de cultures, apports d'amendements, d'engrais que l'agriculteur y fait pour satisfaire aux exigences des plantes. Ensuite, dans la seconde partie où il étudie les plantes cultivées, l'auteur énumère et envisage un à un tous les végétaux cultivés en France, leurs espèces et variétés, leurs exigences spéciales au point de vue du terrain, des opérations de culture et d'engrais, il « particularise »; c'est un volume pratique qui successivement examine, d'une manière aussi complète que possible, la vigne, les céréales, les plantes fourragères et industrielles, les plantes à racines et à tubercules, les arbres et, enfin, les plantes potagères. Ce sont autant de divisions du livre, où sont classées toutes les indications nécessaires à chaque groupement. Dans ces pages, l'auteur réunit et résume toutes les notions utiles intéressant son sujet. C'est comme un répertoire qui sera fort apprécié. Mais

justement parce qu'il est complet et contient beaucoup de renseignements, nous pouvons, en terminant, regretter que la table des matières soit restée si sommaire, ou plutôt qu'à côté de celle des chapitres qui existe, on n'en ait pas dressé une où l'on pût retrouver aisément sur les objets traités un renseignement donné, une indication que l'on a intérêt à relire. G. DE SENNEVILLE.

Utilisation des sous-produits de la vigne et du vin, par V. VERMOREL, et E. DANTONY. Paris, Laveur, 1910, in-8 de VIII-168 p., avec 10 fig. — Prix : 4 fr.

Anciennement, on s'occupait fort peu des sous-produits dont on ne connaissait pas la valeur réelle; souvent même lorsqu'une récolte était ramassée et rentrée, on se désintéressait presque des résidus. Peu à peu la réflexion, l'esprit d'économie et d'ingéniosité se sont avisés qu'on pouvait en tirer parti,et que même il se trouvait là des richesses fort appréciables. Le présent ouvrage s'occupe de la valeur des sous-produits de la vigne et du vin, dont on peut tirer de l'alcool resté dans le marc et dans les lies, du tartre, du tanin, faire des verdets en oxydant du cuivre, composer des engrais, obtenir enfin d'autres utilisations industrielles. On trouve encore dans les marcs outre ces engrais des matières alimentaires dont le profit peut être augmenté par des soins intelligents. Il en est de même des sarments qui, trop longtemps, n'ont uniquement servi qu'à faire de claires flambées. G. DE S.

Le Ciel et l'atmosphère, par LOUIS HOULLEVIGUE. Paris, Colin, 1911, in-18 de XII-305 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Nous ne mesurons pas l'intérêt des sciences aux profits qu'elles rapportent, mais à la part de vérité qu'elles nous communiquent. » Tel est, à la suite de Socrate et de Platon, l'esprit dans lequel a été composé ce volume, comme l'auteur nous l'apprend dans sa Préface et comme en justifie la lecture de l'ouvrage.

C'est une sorte de cosmologie dans laquelle l'auteur, professeur aux Facultés d'Aix-en-Provence, présente un exposé de tout ce qui intéresse la physique du globe, la météorologie dans l'acception la plus large, le vol des oiseaux, l'aviation, la télégraphie sans fil, les aurores polaires, les comètes et les étoiles filantes.

Cette lecture est d'un incontestable intérêt. A signaler particulièrement les chapitres sur les rayons ultra-violets du spectre et sur la synthèse de la lumière où est indiquée toute l'échelle jusqu'ici connue des vibrations, depuis les plus extrêmes des rayons ultra violets se comptant par milliards à la seconde jusqu'aux ondes hertziennes n'en comptant que soixante-quinze et au-dessous.

L'auteur, sans se montrer hostile aux doctrines spiritualistes, y paraîtrait plutôt indifférent. Il admet cette opinion que « nous ne sommes protégés que par hasard » (*sic*) d'un rayonnement ultra-violet intense (p. 126), cite sans l'improuver « l'existence d'une matière vivante *aussi éternelle et incréée que la matière inerte.* » Enfin, s'il combat comme « hautement improbable » (*sic*) l'opinion que la vie sur la terre provient de germes tombés des espaces interplanétaires (p. 127), c'est uniquement en raison de la présence, dans ces espaces, « des radiations ultra-violettes dont nous avons reconnu l'action mortelle sur tous les germes vivants. »

A part le côté philosophique non spiritualiste évidemment répréhensible, mais qui se manifeste rarement, il n'y aurait que des éloges à donner à cet ouvrage de haute vulgarisation scientifique.

C. DE KIRWAN.

Astronomie cambodgienne, par F.-G. FARAUT. Saïgon, Schneider, 1910, gr. in-8 de 283 p. — Prix : 20 fr.

C'est un travail bien méritoire qu'a accompli l'auteur de ce livre. Ce n'a pas été chose facile de se familiariser d'abord avec la langue khmer et avec les variations qu'elle a subies dans le cours des siècles, puis de rechercher dans les vieux documents ce qu'a été et ce qu'est encore aujourd'hui l'astronomie dans le Cambodge et la région du Siam qui en fit partie jadis. Il a fallu, ensuite, que l'auteur dégageât l'astronomie proprement dite, sérieuse, de l'astrologie qui en fut toujours et en est encore en Indo-Chine partie en quelque sorte intégrante.

On en est encore, en Indo-Chine, à la Terre vaste disque rond dont le centre est occupé par une montagne dominant toutes les autres et autour de laquelle tournent circulairement la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne.

Néanmoins les indigènes, ou du moins leurs savants, ont des formules empiriques au moyen desquelles ils calculent les positions et les mouvements des astres, le retour des éclipses de lune et de soleil. Ils savent fixer par le calcul le commencement de chaque année solaire et dresser le calendrier en mois lunaires suivant des types déterminés par les anciens savants khmers, types que M. Faraut a su démêler dans les vieux manuscrits locaux. La description et la figuration du zodiaque khmer ne sont pas une des moindres originalités de l'astronomie cambodgienne.

L'appropriation de ces calculs à la vérification des dates des inscriptions et des monuments, des anciens écrits serait applicable non seulement au Cambodge, mais à de nombreux pays circonvoisins dont la méthode astronomique est la même.

L'œuvre de M. Faraud, fruit de bien des années de veilles et de labeurs, sera une contribution importante d'abord à l'histoire de l'astronomie dans ces pays reculés, mais aussi à la situation des documents historiques locaux, à leurs dates précises.

L'ouvrage paraît être, d'ailleurs, à lui seul, un document d'une réelle importance.

C. DE KIRWAN.

LITTÉRATURE

Alt-celtischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. 19te Lief. Nachtr. z. I. Bde (c. 47-307) — 20te Lief : Nachtr. z. I. Bde (c. 307-665), 2 livraisons allant de la col. 513 à la col. 1024 du tome III. Leipzig, Teubner, 1910 et 1911. — Prix de chaque livr. : 10 fr.

M. Holder venait d'achever son grand répertoire commencé en 1894 et dont nous avons marqué ici les étapes successives. C'est un grand bonheur pour un érudit que de vivre assez pour achever une œuvre aussi considérable; mais comme César (dont il a, jadis, édité les *Commentaires*), M. Holder s'attribue le mot célèbre : *nil actum reputans, si quid superesset agendum*. En effet, il n'a pas cessé de noter ce que de nouvelles découvertes ou de nouvelles publications apportaient de supplément comme inscriptions, comme légendes de monnaies, comme éditions de textes. Il a même encore prolongé ses lectures dans la littérature latine du moyen âge (comme les Vies des saints) pour en extraire des formes anciennes de noms de lieu, probablement celtiques et prototypes de formes romanes ou germaniques des temps modernes. Cette seconde récolte est très fructueuse, puisque la nouvelle lettre A occupe plus d'une livraison et la nouvelle lettre B en forme une toute entière. Quoique cette proportion doive se réduire à mesure que M. Holder sera plus rapproché des dernières parties, cette suite n'en formera pas moins comme un second dictionnaire, et les travailleurs devront consulter ainsi deux dictionnaires successifs, puisque le second contiendra non pas seulement des additions aux anciens articles, mais aussi des articles nouveaux. Tous les anciens articles sont aussi grandement enrichis, par exemple : *Aedui*, *Alesia*, *Ambiani*, *Arelate*, *Bituriges*, *Burdigala*, etc. Il serait trop long de citer les formes anciennes sous lesquelles un ami de l'étymologie aura le plaisir de retrouver des noms de nos pays, par exemple la forêt d'Yveline (Eure-et-Loir) sous *Aequalina*; Égry (Loiret) sous *Agriacus*; Amné (Sarthe) sous *Aminiacus*, etc. — J'indique seulement ces quelques exemples pour montrer une fois de plus l'intérêt du répertoire de M. Holder dans l'étude de la toponomastique.

H. G.

The Oxford Book of Ballads, chosen and edited by ARTHUR QUILLER-COUCH. Oxford, Clarendon-Press, 1910, in-16 cartonné de XXIII-871 p. — Prix : 7 fr. 50.

La charmante collection d'anthologies que publie la Clarendon Press vient de s'enrichir d'un quatrième volume consacré aux ballades anglaises et écossaises (on se souvient que les trois premiers l'étaient respectivement à la poésie lyrique de l'Angleterre, de la France et de l'Italie). C'est des ballades populaires et anonymes qu'il s'agit ici, à l'exclusion des imitations, souvent fort remarquables, qu'en ont faites quelques-uns des plus grands poètes anglais. Sir Arthur Quiller-Couch, chargé de faire le choix, s'est heureusement acquitté de cette tâche et les cent soixante-seize spécimens ici réunis comprennent vraiment tout ce qu'il y a de meilleur dans la vaste collection de ces poèmes populaires. Tout arrangement chronologique des ballades étant hors de question, le classement est fait en sept catégories d'après les sujets et certains caractères généraux. L'établissement du texte était chose particulièrement délicate, ces morceaux transmis oralement se présentant chacun dans quantité de versions et avec une multitude de variantes, les unes et les autres qui ont été soigneusement recueillies et reproduites dans la grande édition de M. Child. Ce volume ayant des prétentions différentes et moins érudites, Sir A. Quiller-Couch a sagement adopté la méthode de ses prédécesseurs Allingham et Scott, méthode qu'il ne s'agit que d'appliquer avec prudence et goût. Comme eux, il a donné le texte qui, comparaison faite des divers originaux, lui paraissait, pour diverses raisons, le meilleur, et ce texte est toujours au moins extrêmement acceptable. Quand, par hasard, l'éditeur a cru devoir corriger quelque faute, combler quelque lacune, adoucir même à l'occasion dans ces récits primitifs quelque expression trop grossière, le changement est indiqué par un signe typographique; ces changements sont, du reste, fort rares et faits avec beaucoup de discrétion. Si la monumentale édition de MM. Child, Furnivall et Hales demeure indispensable au spécialiste, le curieux et le lettré ne peuvent souhaiter meilleur recueil de la poésie du *border* que cet élégant petit livre. A. BARBEAU.

Les Sœurs Brontë, par ERNEST DIMNET. Paris, Bloud, 1910, in-16 de XII-276 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Dans la biographie des sœurs Brontë, tout, dit l'auteur dans son Introduction, « est à la fois simple et compliqué, — simple si l'on n'est pas curieux de subtilités psychologiques, compliqué et même insoluble, si l'on veut aller plus loin que les documents. » Fuyant le double danger de l'érudition vaine et de la reconstruction conjecturale, M. Dimnet expose aussi simplement que possible ce que nous

savons du caractère et de l'histoire de ses héroïnes; il s'efforce, en outre, à la différence de plusieurs précédents biographes, de relier dans la mesure du possible leurs œuvres à ce que nous pouvons saisir de leur vie intime; mais, partout, il se tient en défense contre hypothèses et mystères et il ne prétend point disséquer dans toutes leurs fibres des âmes aussi secrè es que passionnées et complexes, encore moins restituer entièrement l'histoire de ces âmes. Le résultat de son travail, c'est un livre charmant où Charlotte et ses sœurs, l'âpre pays et les durs métiers où elles ont vécu, les vicissitudes de leur existence matérielle et,autant qu'on peut les apercevoir ou les deviner, celles de leurs sentiments et de leur existence morale, tout cela est esquissé ou retracé d'un pinceau à la fois fidèle, pittoresque, ému et discret. Certains problèmes de la vie de Charlotte, comme celui de ses relations avec la famille Heger, sont sinon tout à fait résolus, du moins étudiés avec autant de pénétration que de délicatesse. Peut-être souhaiterait-on que la critique purement littéraire eût été poussée un peu plus à fond, que des indications, d'ailleurs excellentes, mais un peu brèves, eussent trouvé leur plein développement. C'est que M. Dimnet, justement d'ailleurs, trouve les trois sœurs Brontë et particulièrement Charlotte, supérieures à leurs ouvrages; c'est qu'il s'intéresse davantage à leurs personnes qu'à leurs écrits; ces écrits,cependant, avec tous leurs défauts, méritent une étude attentive, et sans *Jane Eyre*, après tout, ou *Villette*, ou *Wuthering Heights*, qui s'occuperait à présent ou qui se fût jamais occupé des filles du pasteur de Haworth? Cette réserve faite,nous avons ici une très bonne biographie littéraire, la première qui mette en pleine lumière chez nous trois figures très originales et très attachantes, supérieure d'ailleurs aux travaux anglais soit par le talent d'analyse, soit par la sympathie profonde et communicative de l'auteur pour les nobles esprits et les âmes très hautes qu'il a entrepris de nous faire connaître.

A. Barbeau.

Figures littéraires, par Lucien Maury. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est, je pense, un livre de début, et c'est un début très « distingué. » Non qu'il s'y révèle ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, un « tempérament » d'écrivain original et fort, de critique à la perspicacité profonde et terrible. M. Lucien Maury a surtout du « style » : entendez par là l'ensemble, bien équilibré, de ces qualités d'ordre, de mesure, de finesse, d'élégance et de bien dire, avec ce rien d'ironie semé, à la française, au travers de la causerie la plus courtoise, que l'Université d'hier apprenait à ses meilleurs élèves en leur faisant lire La Bruyère, Voltaire et Sainte-Beuve. Il manque aussi à cette cri-

tique, trop froidement « littéraire, » éclectique et « neutre, » le foyer éclairant d'une foi philosophique ou religieuse bien vivante. Quoi qu'il soit, suivant le rite de la neutralité à la mode, d'une discrétion à ne rien livrer du fond de sa pensée — si elle en a un? — le jeune écrivain sans doute s'exprime, lui aussi, avec une partie de sa génération quand, à propos de Tolstoï, il dit : « Un être religieux, nous avons perdu la notion de ce que cela peut être; les clergés, les églises officielles ont si étroitement ligotté les âmes, si complètement anéanti sous le poids de la lettre et du dogme la vie intérieure qu'à peine concevons-nous l'irrésistible puissance, la vertu d'affranchissement, la magnificence féconde et révolutionnaire de l'élan religieux..... » Et l'on peut voir dans cette simple phrase — admirez l'équilibre sans effort — ou un mélancolique regret, ou le détachement très résigné d'un sceptique. A coup sûr il ne fait pas chaud dans l'âme de ces petits de la Sorbonne d'hier... Mais l'humanisme, le classicisme, le sincère amour des *belles* lettres, l'étude des maîtres leur avaient constitué, à défaut de principes, un goût assez juste, assez sûr, et qui, les faisant sympathiser avec le talent et la noblesse morale partout où ils la rencontraient, les mettait en dédain à l'égard de la bassesse d'un Zola ou de l'anticléricalisme grossier d'un Blasco Ibañez.

Ainsi, réserves faites sur l'admiration un peu forte, mais dont l'amitié sans doute explique les excès, pour M. Romain Rolland, à qui M. Maury trouve la « voix puissante d'un prophète et d'un libérateur, » et pour M. Edme Champion, à qui il pardonne trop de choses en raison de sa foi d'apôtre et de sa flamme — (et c'est pour la Révolution qu'il brûle) ! — on le verra avec plaisir exalter intelligemment le haut mérite d'un Albert Vandal, d'un Louis Bertrand et du poète chrétien Humilis, donner une note en somme juste sur le comte E.-M. de Vogüé, Huysmans et M. Barrès, louer, en leurs bons endroits seulement, des écrivains comme André Gide, Maurice Maindron, Georges Renard; on apprendra à bien connaître et mettre à leur vraie place certains romanciers étrangers immodérément glorifiés, Bjœrnson, Bojer, Larreta, Ibanez, George Moore, Edith Wharton, Walt Whitman et les deux critiques Chesterton et Levertin. On l'aimera d'avoir, à propos de M. Desdevises du Dézert, rendu un bel hommage à tant de bons ouvriers de province qui, loin des « pitreries de l'universel arrivisme » et des faux grands hommes de Paris, élaborent souvent des œuvres considérables dont on n'entend parler que rarement. Et l'on tressaillera d'une joie saine, drue, bienfaisante à le voir cingler de verges fleuries, mais mordantes, nos poétesses à la mode et, pour une seule fois, haussant la voix, tant le dégoût l'emporte, et bravant la colère des Bacchantes, dénoncer comme un effrayant

symptôme d'anarchie et de dissolution morale « le scandale prolongé de cette bamboula littéraire » qu'est la littérature féminine d'aujourd'hui, « parade sans talent de convulsionnaires et de faunesses, » dont une impudeur violente, une « frénésie sensuelle » fait le caractère général, dont une réclame sans vergogne et les plus lâches capitulations de conscience et de goût de la critique et des salons font tout le succès...» Très bien, très bien. Ces pages parfaites valent à elles seules qu'on lise ce livre et qu'on retienne le nom de M. Lucien Maury.

GABRIEL AUDIAT.

En lisant les beaux vieux livres, par ÉMILE FAGUET. Paris, Hachette, 1911, in-16 de IV-316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une revue qui voulait être populaire, ayant demandé à l'universel M. Faguet de lui donner régulièrement quelque chose, quoi que ce fût, pourvu que signé de son nom, le souple improvisateur a pris au hasard dans les rayons de sa bibliothèque et dans les casiers de sa mémoire de professeur, et il a recopié tout simplement quelques belles pages des « beaux vieux livres», en les coupant, comme il faisait jadis au lycée Janson ou à la Sorbonne, de toutes les réflexions morales, littéraires, parfois même grammaticales, qui lui venaient à l'esprit et qui lui semblaient à la portée de tous. Ainsi il nous fait relire des morceaux très connus, très étudiés dans les classes, tels que les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, dans Homère; l'épisode de *Nisus et Euryale* dans *l'Énéide*; le chapitre de *l'Amitié* dans *Montaigne*, la tempête du *Pantagruel*; une scène de *Polyeucte*, le grand récit de *Mithridate*; la tirade de Cléante dans *Tartufe* sur les vrais et les faux dévots; les portraits du *Riche et du Pauvre* dans La Bruyère; les tableaux de la Nature sauvage et de la Nature cultivée dans Buffon; les souvenirs de l'île Saint-Pierre dans *les Confessions* de Jean-Jacques; les années de Chateaubriand à Combourg dans les *Mémoires d'outre-tombe*, et d'autres qui le sont moins et dont le commentaire a donc aussi quelque chose de plus frais : telle la *Satire sur l'honneur* de Boileau, quelques pages choisies de Bossuet sur les *Romains*, un vif et excellent résumé des idées de Montesquieu sur *la République* et les vertus de civisme, d'abnégation, d'amour de l'égalité, de la pauvreté, de la frugalité, sans lesquelles elle ne peut pas vivre ; le discours de Voltaire *sur la nature du plaisir*; les *Pa ots* de Lamartine, la *Maison du Berger* de Vigny, le *Semeur* de V. Hugo, une odelette de Musset, une demi-douzaine de portraits de Balzac... Et il va sans dire que, quoique un peu lâchée et à la trop bonne franquette, offrant pêle-mêle, comme disait quelque jour M. Léon Daudet, un peu de tout, de l'esprit facile ou précieux, du paradoxe ou du très gros bon sens, de la ficelle et des vieux clous, cette causerie,

qui s'est gardée, à cause du *Maxime debetur puero reverentia*, du trop de subtilité et de jonglerie, a son autorité, sa valeur et sa saveur. Une morale laïque, mais saine, s'en dégage; une critique littéraire s'y propose aux élèves et aux maitres, pleine de ressources pour éclairer davantage même ce qui paraissait clair, pour tirer d'une lecture de quoi devenir toujours plus large, plus compréhensif, plus pénétrant, c'est-à-dire, en bref, plus intelligent. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Cultes et mythes du Pangée, par PAUL PERDRIZET. Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8 de 103 p., avec 4 planches. — Prix : 5 fr.

Les *Annales de l'Est* ont inauguré en 1910 leur troisième série, sous une forme nouvelle, qui est, en partie, un retour à la conception primitive de leurs fondateurs. Au lieu de refléter, comme on se le proposait, l'enseignement de la Faculté des lettres de Nancy, elles avaient pris un caractère de plus en plus régional. Désormais, les *Annales* comprendront deux séries, l'une de *Bibliographie lorraine*, l'autre portant sur des sujets variés, chaque fascicule formant un ouvrage complet.

Le premier fascicule de cette seconde série est signé de M. Paul Perdrizet. C'est une suite de notes plutôt qu'un travail complet, l'auteur nous en avertit lui-même, sur les mythes de la région du Pangée. D'autre part, M. Perdrizet ne s'interdit pas, à propos du culte principal, le Sabazios Thrace, qui s'identifie avec Dionysos, les observations d'un caractère général sur le culte de ce dernier. Il traite de Rhoesos, d'Orphée, de Lycurgue l'Edone, de l'Oracle de Bacchos au Pangée, des allusions de l'Iliade à ces cultes et à ces légendes, de Dionysos Sabazios, de l'exaltation dionysiaque, du culte de Dionysos au Pangée pendant la période gréco-romaine. Beaucoup de recherches et d'érudition dans ces notes, bon service rendu à ceux qui, comme l'auteur, auront à expliquer aux étudiants les *Bacchantes* d'Euripide. D'ailleurs M. Perdrizet ne s'en tient pas aux explications littéraires. Suivant la méthode actuelle, il cherche à pousser jusqu'au fond des choses, et c'est aux religions primitives qu'il emprunte l'exégèse de beaucoup de mythes et de rites. Explications séduisantes assurément, auxquelles ne manque qu'un *peut-être* plus accentué. Nous avons connu bien des mirages, méfions-nous du mirage totémique particulièrement. Sans doute, de la théorie à la mode, comme des anciennes, un résidu de vérité partielle subsistera. Ce n'est pas à dédaigner, mais du déchet plus encore, probablement. Une simple observation, pour finir. Si M. Perdrizet était plus au courant des dernières études sur l'histoire des religions écrites par

les catholiques, il n'accuserait pas ceux-ci de calomnier ce qu'il y eut d'élevé, de profond dans les religions orientales et dans les mystères. C'est un point sur lequel tout le monde est à peu près d'accord aujourd'hui qu'on les a étudiés davantage. Et même on peut dire que, du côté catholique, le regrettable *Orpheus* de M. Reinach, postérieur du reste, je crois, au livre de M. Perdrizet, aura été pour quelque chose dans cette mise au point, grâce à la multitude de réfutations et de travaux qu'il a suscités. ANDR BAUDRILLART.

Histoire d'une forteresse. Landrecies, *d'après des documents inédits*, par PHILIPPE FOURNEZ; publiée avec une Introduction par HENRI RÉMY DE PLANTEROSE. Paris, Perrin, 1911, petit in-16 de IX-346 p., avec grav. et plans. — Prix : 5 fr.

Comme d'autres villes sont des marchés, des lieux de résidence princière, Landrecies est une forteresse et n'a jamais été que cela. Située au confin de la forêt de Mormal, à peu près à égale distance de Cambrai et d'Avesnes, elle barrait la trouée de la Sambre, d'où l'importance qui, durant les guerres de Flandre, fut toujours attachée à sa possession. M. P. Fournez essaie de faire revivre les événements les plus marquants de l'histoire de cette ville. Il a su retrouver quelques documents peu connus, il a dépouillé les Mémoires militaires relatant les campagnes faites dans la région; aussi son livre présente-t-il un progrès très marqué sur la monographie publiée en 1866 par A. Delécluse (*Essai historique sur la ville de Landrecies*, Jemmapes, C. Glorieux, 1866, in-8 de 347 p.). On pourrait souhaiter toutefois qu'il ait poussé plus à fond ses recherches; ainsi, s'il avait fouillé les archives du Nord, il y aurait découvert une copie du XIVe siècle du diplôme de Lothaire, daté de 852, — qu'il cite d'après Duvivier (cf. Böhmer, *Regesta*, n° 1117);— on pourrait souhaiter aussi qu'il ait étudié plus à fond les documents qu'il utilise et qu'il ait coordonné un peu plus son récit : le tableau qu'il donne aurait été moins parcellaire.

Quant à l'éditeur, M. H.-R. de Planterose, il aurait pu sans aucun doute apporter plus de soin à la correction des épreuves, ne pas laisser imprimer *œ* là où il y avait *æ*, ne pas renvoyer dans les notes à la pièce justificative n° II, lorsqu'il s'agit de la pièce n° I.

Malgré ces quelques critiques que nous ne pouvons manquer de faire, cet ouvrage, d'une lecture facile, bien illustré, mérite un bon accueil du public qui s'intéresse à la région du Nord. H. L.

Blaise Pascal. *Études d'histoire morale*, par VICTOR GIRAUD. Paris, Hachette, 1910, in-16 de VI-336 p., avec portrait de Jacqueline Pascal. — Prix : 3 fr. 50.

Les chapitres principaux de ce volume sont manifestement : *La*

Philosophie de Pascal; — *Pascal et nos contemporains*; — *L'Évolution religieuse de Pascal.* Certaines appréciations chères à l'auteur, notamment sur les directions qui conviennent aujourd'hui à l'apologétique chrétienne, motiveraient, de la part des théologiens, quelques distinctions et rectifications nécessaires. Au point de vue historique, signalons l'excellent chapitre sur la *légende* de l'accident du pont de Neuilly (p. 37-64), le chapitre intitulé : *Pascal a-t-il été amoureux*? (p. 143-211); enfin le chapitre relatif à Jacqueline Pascal, que M. Victor Giraud nomme *Une Héroïne cornélienne*, ou encore *Pauline après la grâce* : double expression un peu emphatique. Y. B.

Bossuet et les protestants, par E. Julien. Paris, Beauchesne, 1910, petit in-8 de viii-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV, par E. Longuemare. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

Fénelon. **Explication des Maximes des saints sur la vie intérieure.** Édition critique par Albert Cherel. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 373 p. — Prix : 4 fr.

Sous une forme toujours accessible aux lecteurs du monde, M. le chanoine Julien, naguère supérieur de l'Institution Saint-Joseph du Havre, et maintenant archiprêtre de Notre-Dame du Havre, expose les divers problèmes débattus entre Bossuet et les protestants : notion du dogme, caractère hiérarchique et catholique de la société chrétienne, rôle de la tradition, foi et justification, mérite des œuvres, efficacité des sacrements, présence réelle et sacrifice eucharistique, conséquences morales et sociales du protestantisme. L'argumentation lucide et courtoise de M. le chanoine Julien met en relief combien, depuis le xviie siècle, les évolutions, les variations protestantes ont vérifié les thèses et les prévisions de Bossuet.

— M. Longuemare porte les derniers coups à la légende, déjà bien démodée, de la perpétuelle solennité de Bossuet. « Du plus familier de nos orateurs, elle a fait longtemps une sorte de prophète et de doctrinaire absolu, relégué dans une grandeur inabordable » (p. 4). Au contraire, le présent volume nous offre un tableau exact, vivant de la société française du xviie siècle, telle que la font entrevoir les sermons de Bossuet; car Bossuet, en chaire, a souvent décrit avec pittoresque — et parfois avec un impressionnant réalisme — la cour et la ville, toutes les catégories et tous les milieux, les femmes et jeunes filles du monde, les maîtresses et favorites, les libertins de croyance et de conduite, les gens de théâtre, les poètes et les philosophes, les pauvres et les humbles. Le tableau serait irréprochable si M. Longuemare n'avait pas commis quelques inexactitudes faciles

à rectifier : sur la mort de la première Madame (p. 107), sur le caractère de Monsieur, frère de Louis XIV (p. 122), sur la révocation de l'édit de Nantes (p. 126), sur l'assistance charitable au grand siècle (p. 195), sur l'apologétique des Pères et des docteurs catholiques (p. 279). Mais l'auteur connaît et utilise à merveille l'œuvre oratoire de Bossuet.

— Aux deux précédents volumes, consacrés à Bossuet, joignons un livre consacré à Fénelon, ou plutôt un livre de Fénelon lui-même, car il s'agit des *Maximes des saints*. Le texte que publie M. Albert Cherel n'est pas celui que condamna Innocent XII par le bref *Cum alias*, mais la seconde édition qui n'avait pas encore vu le jour, édition revue, corrigée, augmentée. Fénelon y tient compte des avis amicaux de l'abbé de Langeron et du duc de Chevreuse, ainsi que des premières critiques de son plus redoutable adversaire. M. Cherel établit le texte d'après les deux manuscrits qui en ont été conservés. L'Introduction historique et doctrinale témoigne d'un sens critique remarquablement averti. YVES DE LA BRIÈRE.

Le Comte J.-C. de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial à Paris sous Louis XV et sous Louis XVI ; son rôle à la Cour de France et pendant la Révolution, *d'après ses correspondances officielles et privées*, par le comte DE PIMODAN. Paris, Plon-Nourrit, 1911, in-8 de IV-476 p., avec portrait. — Prix : 7 fr. 50.

On connaissait la brillante carrière diplomatique du comte de Mercy-Argenteau; les magistrales publications de M. le chevalier d'Arneth et de MM. Geffroy et Flammermont l'avaient mise en pleine lumière. Mais sa vie n'avait point encore été écrite, et c'était regrettable. Cette lacune est maintenant remplie grâce au beau volume de M. le comte de Pimodan, que nous annonçons aujourd'hui. Nul n'était mieux qualifié pour cela : écrivain distingué, officier érudit, M. le colonel de Pimodan avait, pour l'œuvre importante qu'il entreprenait et qu'il a menée à bien, des facilités toutes spéciales : il pouvait puiser à son aise dans les riches archives de sa famille conservées au château d'Ochain, dans celles de M. le comte Jean de Beauffort, dans les archives impériales de Vienne, dans celles de Bruxelles, de Liège, etc.; il avait à sa disposition, et il en a largement et savamment usé, les correspondances officielles et les correspondances et les notes privées de son illustre parent. Celui-ci appartenait à une branche de l'antique famille liégeoise d'Argenteau à laquelle une adoption avait ajouté le nom glorieux des Mercy. Sa mère mourut jeune; son père, absorbé par ses campagnes militaires, s'occupa peu de son éducation et le futur ambassadeur fut surtout élevé par son oncle, chanoine tréfoncier de l'église de Liège, « un original sans copie, » dit l'auteur. A 24 ans,

il fut attaché à la mission du comte de Kaunitz, qui allait préparer à Paris le rapprochement de la France et de l'Autriche et qui appréciait beaucoup ses qualités sérieuses et la sûreté de son caractère. En somme, Kaunitz fut toujours pour lui un protecteur et presque un ami. En 1754, le jeune Florimond Claude de Mercy fut nommé ministre de l'Empereur à Turin, sept ans après à Saint-Pétersbourg, puis à Varsovie et enfin, en 1766, à Paris. L'avancement avait été brillant et il était justifié. Le jeune ministre ne devait plus quitter la France avant les jours sombres de la Révolution; il semble qu'elle devint pour lui une seconde patrie. Il y resta la fin du règne de Louis XV et tout le règne de Louis XVI. Et l'on peut dire que son histoire se confond avec l'histoire de France à cette époque, et surtout avec l'histoire de Marie-Antoinette, dont Marie-Thérèse l'avait établi le mentor, pas toujours écouté, mais respecté, dévoué et la plupart du temps clairvoyant. A la Révolution, son rôle devint difficile ; une des calomnies qui avaient le plus cours contre la Reine, c'était de sacrifier les intérêts de son pays d'adoption à ceux de son pays d'origine, et l'épithète d'Autrichienne, éclose à la cour de Mesdames à Bellevue et propagée par des haines de cour et les préjugés de la foule, était le trait empoisonné qui avait détruit sa popularité. Mercy était donc devenu suspect et son intervention publique pouvait être dangereuse. Il se retira à sa maison de Chennevières où il aimait à mener la vie de campagne; puis bientôt il partit, appelé par l'Empereur à Bruxelles pour pacifier les Pays-Bas révoltés. Il y réussit pleinement. En même temps, il continuait à s'occuper des affaires de France et entretenait avec la Reine une correspondance secrète. Mais là, malheureusement, il échoua. Il eut beau multiplier les démarches près du gouvernement impérial pour obtenir une intervention en faveur des malheureux souverains français, de plus en plus menacés ; il eut beau, lorsque Marie-Antoinette fut transférée à la Conciergerie, écrire au prince de Cobourg et au cabinet de Vienne des lettres les plus pressantes et les plus pathétiques pour obtenir que, par une marche audacieuse sur Paris, on cherchât à sauver la malheureuse souveraine. Il se heurta au formalisme de Cobourg, à l'indifférence de Kaunitz et de Thugut. Le gouvernement impérial ne fit rien pour sauver la fille des Empereurs; après l'attentat du 16 octobre, il se contenta d'ordonner un deuil de Cour de quarante-six jours ! Dix mois après, Mercy mourait à son tour à Londres à soixante-sept ans.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

État religieux des trois diocèses de Nimes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime, par le chanoine ALB. DURAND. Nimes, Imp. générale, 1911, in-8 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le chanoine Durand publiera un jour l'histoire religieuse de la

Révolution dans le Gard; ses travaux antérieurs l'y ont admirablement préparé et les recherches préliminaires qu'il poursuit avec une activité infatigable nous font attendre avec impatience une œuvre qui sera, je n'en doute pas, de premier mérite.

Voici, pour commencer, un tableau de la situation ecclésiastique des trois diocèses de Nimes, d'Uzès et d'Alais qui, en tout ou en grande partie, ont formé, avec quelques paroisses d'Avignon, de Lodève et de Mende, le département du Gard, c'est-à-dire le diocèse actuel de Nimes. Les évêques, les chapitres, les paroisses, les couvents, les établissements d'instruction et les institutions charitables sont étudiés tour à tour et, loin de se perdre dans le dédale des détails oiseux, l'auteur a su donner un résumé sobre, clair et vivant. La documentation est solide, mais ne déborde pas sous forme de citations parasites, comme on le rencontre chez certains écrivains inexpérimentés. M. Durand a beaucoup lu, beaucoup retenu et il met une certaine coquetterie à ne pas faire parade d'une érudition qui se devine sans qu'elle ait besoin de s'afficher.

Dans sa conclusion (p. 355-356), M. Durand se demande si les abus qui s'étaient inévitablement introduits dans certains corps ecclésiastiques sont la véritable cause des catastrophes révolutionnaires. Il ne le croit pas : selon lui, l'Église de France fut victime de sa richesse qui alluma bien des convoitises, de son autorité morale et politique, dont les niveleurs à outrance voulurent la destruction, de sa fidélité au principe monarchique et surtout de sa doctrine qui se trouvait en contradiction avec les sophismes courants et en opposition avec les appétits d'une société démoralisée.

Telles seront, je pense, les idées directrices de l'ouvrage auquel le présent volume servira de préface. P. Pisani.

Les Origines et la jeunesse de Lamartine (1790 - 1812), par Pierre de Lacretelle. Paris, Hachette, 1911, in-16 de xi-282 p. — Prix : 3 fr. 50.

Composée par quelqu'un du pays, — ce qui est déjà un gros avantage, — par quelqu'un qui avait « la tradition », et qui savait à quelles portes frapper, dans Mâcon et autour de Mâcon, pour obtenir les documents les meilleurs (*Journal intime* de Mme de Lamartine, le vrai, non les fragments très remaniés qu'en a donnés le poète, archives de Saint-Point, archives de Mâcon, de Cluny, de Bussières et Pierreclos, de Saône-et-Loire; papiers des familles, portraits, souvenirs, publications locales, etc...), mais qui connaissait aussi toute la littérature lamartinienne et qui était en état de faire encore dans nos grands dépôts nationaux toutes les recherches utiles, cette biographie nouvelle de Lamartine, très sobre, très précise et pourtant très complète,

écrite d'un style ferme et sûr, me paraît tout à fait excellente. La « critique » s'en peut tenir à noter les douze chapitres, tous pleins, justement proportionnés et dont chacnn apporte un trait de lumière vive qui éclaire le génie et l'âme du poète. Ce sont, après ceux des origines, consacrés aux *Lamartine* et aux *des Roys*, *la Famille*, *la Mère*, *les Lamartine pendant la Terreur*, *le Décor*, *les Voisins*, *l'abbé Dumont*, *l'Institution Puppier*, *le Collège de Belley*, *la Vie solitaire*, *la Crise littéraire*, *le Premier Amour*, *le Voyage d'Italie* ; tout cela est clair, attachant, donnant l'impression de la vérité vraie. Et c'est sans doute parce qu'il ne voulait rien mettre en son livre que de certain et parce qu'il a systématiquement écarté comme suspectes les confidences toujours plus ou moins « romantisées » de Lamartine, qu'il n'a pas tiré au net l'histoire de Graziella, à peine mentionnée en quelques lignes un peu bien sèches. Je le regrette, et d'autant plus que si le poète, il est vrai, a poétisé toutes choses, s'il a peint vaporeux — c'est son genre et le recul du souvenir amène ces effets — il ne m'apparaît pas du tout qu'il soit un témoin négligeable; je trouve plutôt, après la contre-épreuve qu'est le livre de M. de Lacretelle, que l'impression qu'il nous avait donnée des personnes et des choses qui entourèrent sa jeunesse était en somme assez juste. Sous la fresque ardente à taches lumineuses on nous dessine d'un contour exact les figures. C'est très bien, et les traits ainsi sont plus nets. Mais, à quelques détails près, le tableau est bien le même. Et cela m'induirait donc, moi, à penser que Lamartine invente moins qu'on ne croit, et que, partout où il n'a pas de raisons de n'être pas sincère, ce qu'il a dit, qui est ce qu'il a vu, cru voir, ou senti, ne doit pas être très loin de la vérité. Nous verrons bien au prochain volume ce qu'il adviendra du « roman » d'Elvire !

GABRIEL AUDIAT.

Carlyle intime. Lettres d'amour de JANE WELSH **et de** THOMAS CARLYLE ; traduites par ELSIE et ÉMILE MASSON. Paris, Mercure de France, 1910, 2 vol. in-16 de 359 et 370 p. — Prix : 7 fr.

Carlyle avait interdit qu'on publiât les lettres échangées entre Mlle Welsh et lui avant leur mariage. Si les siens se sont décidés, il y a peu d'années, à passer outre à cette défense, c'est afin de laver la mémoire de leur parent de certains reproches ou doutes injurieux et d'ailleurs injustifiés : la correspondance que voici traduite montre dans le Carlyle des années 1821 à 1826 la même noblesse morale, la même rigueur de conscience qui firent, malgré des étroitesses et des erreurs, la dignité de sa vie. La plupart des idées fondamentales de Carlyle s'y trouvent aussi, du moins en germe; le jeune homme a déjà en somme la conception de l'univers et de la vie qu'il développa plus tard sans la modifier beaucoup. De ces pages, d'autre part, et c'est ce

qui en fait le principal charme, se dégage très nettement la charmante figure de cette Jane Welsh au visage si gracieux, à l'esprit si brillant, à l'âme si haute, de cette Jane Welsh qui fut pour Carlyle une compagne si héroïquement dévouée, d'un dévouemnt qui ne fut pas toujours compris ni payé de retour. Par la vivacité, l'enjouement, le don de dire avec agrément les choses, ce sont assurément les lettres de Jane Welsh qui l'emportent sur celles de Carlyle, lesquelles sont assez uniformément pesantes, souvent un peu didactiques et prêcheuses. Il faut le dire du reste : aux yeux du lecteur qui ne s'intéresse pas de façon particulière à la personne même de Carlyle ou à celle de sa femme, toute cette correspondance paraîtra probablement monotone et assez ennuyeuse; conseils de Carlyle au sujet de lectures ou de tâches à faire, confidence de travaux ou de projets littéraires, menus incidents domestiques, petits malentendus suivis d'explications, voilà ce qui en fait le principal, et, sauf dans quelques lettres de Mlle Welsh, la forme ne fait pas valoir le fond. Ce n'est que lentement que la correspondance, d'abord uniquement littéraire, prend un autre tour; ce n'est que par étapes, surtout chez Jane Welsh, qu'une sympathie morale et intellectuelle se transforme en un sentiment plus vif, lequel, du reste, demeure jusqu'au bout chez tous deux singulièrement raisonné, raisonnable et raisonneur, amour profond et désintéressé sans doute, mais surtout amour de tête et de volonté, de deux têtes très lucides et de deux volontés très maîtresses d'elles-mêmes. Malgré certaines qualités, la traduction ici présentée appelle plus d'une critique. Les traducteurs y ont trop souvent oublié que littéralité et fidélité ne sont pas toujours termes synonymes; beaucoup de leurs phrases, simple décalque de l'anglais, sont contournées, bizarres, peu françaises; sans parler d'assez nombreux anglicismes, la langue, est souvent négligée et parfois incorrecte ; particulièrement fâcheux sont des tours ou des termes très vulgaires (*crainte que* pour *de peur que*, *flancher*, *chambarder*, *chambardement*, *pauvres bougres*, etc.). Jamais Carlyle et sa fiancée ne se sont écrit de cette encre ; le premier, qui fut bon traducteur, mérite d'être traité avec le même respect qu'il a montré pour ses textes.

A. Barbeau.

Souvenirs de jeunesse (1828-1835), par Charles Sainte-Foi, publiés avec une Introduction et des notes par Camille Laveille. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de 454 p. — Prix : 5 fr.

Charles Sainte-Foi a laissé un nom bien connu dans la littérature de piété. L'auteur des *Heures sérieuses d'un jeune homme*, — *d'une jeune personne*, — *d'une jeune femme*, a très légitimement édifié et charmé plus d'une génération de lecteurs; c'était un esprit fort instruit, très versé dans la théologie et d'un goût littéraire parfait. A vingt-cinq ans,

il fut un des disciples de la Chesnaie et fit partie de l'école mennaisienne jusqu'à l'heure de la fondation de *l'Avenir*. Il a précisément noté ses impressions de ce temps-là et écrit des «Souvenirs de jeunesse» pleins d'agrément.

Après sa mort, un fragment, avait paru dans la *Revue du monde catholique*. La totalité nous est donnée aujourd'hui par sa famille, en possession de ses manuscrits. Le soin d'éditer ce livre a été confié à M. Camille Laveille, un professeur qui semble s'adonner à l'étude des choses religieuses de la France au commencement du XIXe siècle Sur bien des points, son orthodoxie nous paraissait un peu douteuse en ses précédents ouvrages. Nous avons plaisir à constater ici une parfaite impartialité dans les appréciations de son Introduction. Cette Introduction rappelle la vie d'Éloi Jourdain (Charles Sainte-Foi était un pseudonyme), ses travaux, ses amitiés, ses talents. Les *Souvenirs* sont partagés en deux fragments distincts et d'un intérêt varié.

La première partie : « Lamennais et son école » présente une des peintures les plus vives, les plus précises et les plus saisissantes qu'on ait encore faites de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et de ses disciples. Le récit est émotionnant, captivant, plein de saveur; il nous instruit sur les caractères et renferme plus d'une révélation curieuse et typique. Autour de M. de Lamennais gravitent, heureusement groupés et dépeints, tous ses élèves d'alors : l'abbé Gerbet, Eugène et Léon Boré, Élie de Kertanguy, Cyprien Robert, Ange Blaise, Jules Morel, Jean de La Mennais. — Même intérêt dans la description du séminaire de Malestroit, qui était la continuation, le prolongement de la Chesnaie, le complément de cette « Congrégation de Saint-Pierre » que La Mennais rêvait et que son propre orgueil dissipa en fumée. On trouve là des détails précieux, des réflexions sagaces, des jugements qui éclairent admirablement la conduite, les états d'âme, la nature du prêtre intelligent et infidèle. Il est désormais nécessaire d'étudier ces pages impartiales pour connaître, pour comprendre la mentalité de l'auteur des *Paroles d'un croyant*.

Quand Éloi Jourdain quitta la Chesnaie (à l'automne de 1830), il vint à Paris (c'était en pleine fermentation révolutionnaire); mais il se mit aussitôt, pour parfaire sa formation intellectuelle, philosophique et philologique, à voyager, en compagnie de son ami Léon Boré, qui exerçait sur lui une véritable fascination. Ses visites, ses séjours à travers l'Allemagne (de 1830 à 1835) constituent la seconde partie des *Souvenirs de jeunesse*; nous le suivons dans les milieux littéraires et religieux de Munich, Berlin, Dresde, Vienne. Ses relations avec le clergé bavarois, les professeurs les plus distingués, les penseurs les plus éminents (comme Goerres), les politiques les plus considérables

(comme Metternich) nous apportent des renseignements tout à fait curieux sur le monde des intelligences. Ce livre est une merveilleuse préparation à la lecture des travaux de M. Goyau sur *l'Allemagne religieuse*, et le style profond, élevé, touchant, plein de saveur de Charles Sainte-Foi donne à sa pensée un relief et une pénétration remarquables.

G. G.

Stendhal, par Alphonse Séché. Paris, Louis Michaud, s. d., in-16 de 192 p., avec 33 portraits et documents. — Prix : 2 fr. 25.

Le nom de l'auteur dit le genre du livre: une biographie simplement narrative, et, si j'osais dire, cursive, égrenant à peu près dans l'ordre chronologique les faits, traits et mots, qu'apportent les propres mémoires de Stendhal (*Vie de Henri Brulard*, *Souvenirs d'égotisme*) et les gros volumes de sa correspondance maintenant publiés, ou que les autres biographes, M. Chuquet, M. Mélia (*la Vie amoureuse de Stendhal*) et M. Stryienski ont rapportés. Or cela, pour connaître Beyle, vaut assurément mieux que les études, analyses, dissertations et thèses, où des auteurs plus « personnels », dédaignant ce facile reportage, nous ont fait ou tenteraient de nous faire la psychologie du « monstre », et la dissection de son talent. Et sans doute, faute de n'avoir pas creusé un peu avant dans cette nature pour en découvrir la « dominante » et mettre dans nos sentiments à son égard quelque unité, M. Séché nous donne trop l'impression du superficiel et de l'inexpliqué. Même il se contredit, donne largement sa sympathie à son héros sous prétexte d'une sensibilité très vive et d'une rare sincérité, que d'autres appelleraient d'emblée répugnant cynisme. Puis, à mesure qu'il relève ses vantardises, ses gros mensonges, les propos abominables qu'il tient sur son père, les confidences étranges qu'il fait à sa sœur, ou quelques indécentes anecdotes de sa perpétuelle course aux jupons, sans embarras il note le flagrant délit — et paraît même content d'avoir à corser ainsi le volume. D'ailleurs l'histoire des efforts littéraires et des ouvrages tient ici moins de place qu'ils n'en tinrent dans la vie de celui qui fut un homme de lettres aussi enragé que raté. Quant à son âme?... ce gros homme sensuel et apoplectique en avait si peu, d'âme, qu'on pardonne presque à son biographe de n'en avoir pas parlé du tout, d'avoir cité sans commentaire telle phrase où il se qualifie protestant, et l'épitaphe baroque où par une facétie dernière cet Alcibiade de Grenoble se dit Milanais.

Gabriel Audiat.

Lettres et papiers du chancelier comte DE NESSELRODE. **1760-1856**. Extraits de ses archives publies et annotes avec une Introduction par le comte A. de NESSELRODE. T. IX. (*1847-1850*); T. X (*1850-1853*). Paris, Lahure, s. d., 2 vol. in-8 de 336 et II-332 p.— Prix : 15 fr.

La plus grande partie de ces lettres diplomatiques — d'un caractère privé et personnel, — est adressée par le chancelier de l'empire russe à l'ambassadeur de Russie à Berlin: le baron Pierre de Meyendoff. Il y est fait naturellement allusion avant tout aux événements qui intéressent spécialement les deux Cours que tant de liens de parenté, des relations de voisinage et les principes politiques réunissaient alors. Les jours d'émeute de la révolution de 1848 qui se déchaîne à Berlin contre le gouvernement de Frédéric-Guillaume IV y ont leurs reflets; comme aussi ont leur répercussion les autres troubles, plus sanglants et plus profonds encore, qui éclatent à Vienne, renversant l'Empereur et chassant Metternich. Certains rapports venus d'Autriche éclairent la situation difficile de l'empire à cette époque tragique et les réponses du comte de Nesselrode à son gendre le comte Michel Chreptovitch, ministre de Russie à Naples, mettent au courant des intrigues anglaises et des manœuvres révolutionnaires dans le sud de l'Italie. — Il y a, dans le tome X, une série de lettres envoyées de Paris au comte Dmitri Nesselrode par un diplomate russe de moins grande envergure, mais d'un esprit sagace qui traduit ses appréciations par une plume aiguë et pénétrante : il se nomme Balabin; il fréquente beaucoup les salons parisiens au temps de la présidence de Louis-Napoléon et il note avec infiniment d'esprit ce qu'il entend. Ses lettres des 7, 20 janvier, 15 février, 4 mars 1852, (conversations extrêmement curieuses avec M. de Persigny) donnent une physionomie très vivante de la société politique et mondaine après la monarchie de Juillet et à la veille de l'Empire. On trouvera (X, p. 81) une notice historique sur les « Saints Lieux » de Jérusalem qui expose avec clarté, naturellement au point de vue russe et avec la mentalité d'un membre de l'Église grecque,— la situation telle qu'elle se présentait en 1851; comme la guerre de Crimée allait naître de ces difficultés mi-religieuses, mi-politiques, l'intérêt en est capital. De grandes et fréquentes lacunes malheureusement nous privent souvent des correspondances du chancelier ; soit que les dépêches n'aient pas été conservées, soit qu'on n'ait pu ou voulu tout nous dire, l'impression demeure d'une publication partielle et conséquemment d'un intérêt amoindri; tant de « trous » dans la trame d'une histoire captivante laisse des regrets au lecteur et il éprouve un peu de déception à ne pas entendre la fin de récits commencés où il goûtait du plaisir en s'instruisant. Sans doute il n'en pouvait aller autrement; de semblables recueils ont leur mérite, mais on sait à l'avance qu'on n'aura que ce que certaines réserves discrètes voudront bien nous donner.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

La Captivité de Napoléon III en Allemagne. Souvenirs; par le général comte DE MONTS ; trad. de l'allemand par PAUL BRUCK-GILBERT et PAUL LÉVY. Paris, Lafitte, s. d., petit in-8 de VIII-332 p., avec 8 planches. — Prix : 5 fr.

Tout ce qui se rattache aux événements de 1870 prend dans cette année 1911 un renouveau d'actualité qui est à l'honneur de la France. Qu'il s'agisse de placer un Hohenzollern sur le trône d'Espagne ou d'attacher au flanc atlantique de la France une banderille teutonne, la question est toujours la même et ne peut se régler qu'au même endroit. Agadir est en réalité sur le Rhin et personne ne s'occupe de l'interminable discussion qui s'échange entre M. Cambon et M. de Kiderlen sans reporter sa pensée à la conversation diplomatique que M. de Bismarck interrompit jadis par sa fausse dépêche d'Ems. Ces circonstances augmentent encore l'intérêt d'un récit qui est pour ainsi dire l'anecdote ultime sur la guerre de 1870. Wilhelmshœhe ! Le château où Napoléon III fut prisonnier et celui où Guillaume II reçut les communications de son chancelier sur l'affaire du Maroc !

On lira avec une tristesse angoissante et un intérêt passionné ce récit fait par le général gouverneur de Cassel et gardien du souverain déchu, de la captivité du malheureux qui paya si cher la témérité qu'il eut d'aspirer au rang suprême pour lequel il n'était point né. Ce n'est pas qu'on puisse se flatter d'y découvrir le fond de la pensée de Napoléon III. Pour ses vainqueurs comme pour ses sujets, dans l'adversité comme dans le triomphe, il reste une des énigmes historiques les plus obscures. Mais si jamais on parvient à la résoudre, un ouvrage comme celui-ci, racontant des faits précis et dégagé des préjugés politiques dont on trouverait nécessairement la trace sous la plume d'un Français, y aura utilement contribué. En lisant ce volume, plus d'une fois le lecteur français sera tenté de protester contre les appréciations qu'il y trouvera ; mais il ne faut pas oublier qu'il est écrit par un ennemi de notre patrie et il est juste de rendre hommage au ton général de haute courtoisie que l'auteur a su imposer à sa plume. Enfin il convient de signaler qu'il contient sur les personnages de l'entourage de l'Empereur vaincu, sur leurs caractères et leurs sentiments une foule de détails et de précisions dont l'intérêt historique est presque égal à celui qui s'attache à la vie et à l'attitude du personnage principal.

EUGÈNE GODEFROY.

L'Europe et la Jeune Turquie. Les Aspects nouveaux de la question d'Orient, par RENÉ PINON. Paris, Perrin, 1911, petit in-8 de XVI-500 p. — Prix : 5 fr.

M. R. Pinon réunit en volume dix de ses articles de la *Revue des Deux Mondes*. On aimera à relire ces pages bien pensées et bien écrites qui nous ont initiés au jour le jour aux péripéties du drame

oriental. Le premier de ces articles a paru cinq semaines après la révolution du 24 juillet 1908 qui a mis fin à l'abominable régime hamidien; le dernier a été écrit en mai 1911.

L'auteur a examiné avec sa compétence ordinaire les événements qui se sont succédé au cours de ces trois années : avènement de la Jeune-Turquie, sa lune de miel et ses premiers déboires; l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche; les incidents albanais; le couronnement du tsar monténégrin, et, dans une magistrale étude, qu'il a placée en tête du volume, il a approfondi la question de la rivalité anglo-allemande en Orient, bien autrement importante dans ses conséquences que les intermèdes qui se jouent tantôt dans les Balkans, tantôt sur le Danube, tantôt sur les rives du Bosphore.

S'il faut dire toute ma pensée, je ne vois pas que l'auteur, si judicieux, si docte et si pondéré qu'il faille le reconnaître, ait fait preuve d'une clairvoyance extraordinaire; c'est difficile, j'en conviens, de tout prévoir : une page est à peine écrite et l'encre n'en a pas encore séché, que les événements marchent et déjouent les prévisions les plus sensées. Le tableau quelque peu idyllique de la révolution turque, au chapitre premier, montre que M. Pinon a subi l'influence des enthousiasmes ambiants, et c'était à peu près inévitable : j'ai gardé le souvenir des reproches attristés que m'adressait un homme de sens et de cœur pour avoir avancé, un peu avant les autres, dans le *Polybiblion*, que tout ne me paraissait pas aller pour le mieux dans la meilleure des Jeunes-Turquies.

M. Pinon a étudié sous toutes ses faces la question des relations de la Turquie et de l'Italie, mais il semble ne pas soupçonner l'existence de la Tripolitaine dont le nom ne figure même pas dans son copieux index des noms propres. Il y avait cependant, à l'état latent, une question de la Tripolitaine et, maintenant, personne ne l'ignore plus. C'est que le métier de prophète n'est pas aisé; mieux vaut, a pensé M. Pinon, renoncer à le pratiquer que de prophétiser à faux. Il n'a pas tort.

P. Pisani.

Mein Lebenswerk. Memoiren von Dr. Ed. Loewenthal. Berlin, H. Loewenthal, 1910, in-8 de 104 p., avec 2 portraits.

Le docteur Ed. Loewenthal est bien connu en France, et dans cette Revue même, on a parlé autrefois d'un de ses écrits les plus remarqués : *La Religion des religions*. Aujourd'hui, qu'il est dans sa soixante-quinzième année, il publie ses *Mémoires*, et passe en revue toute son œuvre politique, religieuse, philosophique et scientifique. Élève et ami de Büchner, il a commencé par être le poète du matérialisme, et a essayé de rivaliser avec Lucrèce dans ses *Poésies de la force et de la matière*. Chassé de Francfort et de Wiesbaden pour ses opinions

avancées, il va à Berlin, à Leipzig, en Belgique, en Angleterre, en France, à Dresde, à Zurich, propageant partout, dans des revues anciennes ou nouvelles, ses idées sur la philosophie et la religion, avec une ardeur et une conviction dignes d'une meilleure cause. Il est persuadé que l'encyclique de Pie IX contre le naturalisme a été provoquée par son livre : *Système et Histoire du naturalisme.* Il fonde une religion nouvelle, le cogitantisme, ou la religion philosophique de la science, en un moment où l'on ne parlait pas encore de la faillite de la science : je crains qu'aujourd'hui M. Loewenthal n'ait perdu une partie de son enthousiasme et de ses illusions au sujet de sa religion nouvelle. Mais il est et restera toujours le champion convaincu et zélé du pacifisme. Il raconte tout ce qu'il a enduré pour la cause de la paix, et l'Europe entière s'étonne avec lui que le prix Nobel pour la paix ait été décerné à Roosevelt, au tribunal impersonnel de Berne, alors qu'après Frédéric Passy, Loewenthal est assurément l'homme qui a le mieux mérité du mouvement pacifiste et de l'organisation internationale du tribunal d'arbitrage. Tout le monde ne partage pas ses idées métaphysiques sur la métamorphose de l'homme et l'éthérisation du *Moi*, mais il n'y a personne qui n'admire son caractère, ses aspirations idéalistes et sa courageuse initiative dans toutes les questions sociales et humanitaires.

L. Mensch.

BULLETIN

Bible et protestantisme. *Lettres intimes*, par V. Franque. Paris, Bloud, 1910, in-16 de 155 p. — Prix : 2 fr.

Sous ce titre nous sont présentées quelques lettres adressées à une protestante et contenant la réfutation du protestantisme par la seule Bible. L'Église et la primauté, l'eucharistie et la pénitence, tout ce que la Bible contient, l'Église catholique seule le maintient. Quant aux controverses classiques, elles sont traitées avec l'assurance et le calme de la vraie foi et de la vraie charité. D'ailleurs livre d'allure familière et nullement technique : citations de périodiques sans référence précise, une citation d'Andin, alors que l'Histoire des variations aurait fourni mieux et, à deux reprises, malgré le texte Prov. XXIV, 16, le juste menacé de sept fautes par jour... Ce sont là griefs secondaires. Le livre, dans sa simplicité et sa sincérité, fait penser à la scène des Actes, où un diacre explique la Bible au voyageur qui la lisait sans la comprendre.

H. Grs.

Nestorius d'après les sources orientales, par F. Nau. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 61 p. (Collection *Science et Religion*). — Prix : 0 fr. 60.

Dans l'Avant-propos de cette brochure, M. Nau énumère les nombreuses sources, la plupart nestoriennes, qu'il a utilisées, mais la première place revient à l'Apologie personnelle de Nestorius, *le Livre d'Héraclide de Damas*, que M. Nau a lui-même récemment traduite du syriaque en français. Laissant de côté le conflit des doctrines, l'auteur se borne au récit des événements : la jeunesse de Nestorius, son épiscopat, le premier concile d'É-

phèse, la campagne contre Théodore de Mopsueste, la condamnation d'Eutychès, les intrigues de cet hérésiarque et le conciliabule ou brigandage d'Éphèse, le concile de Chalcédoine, la mort de Nestorius et les miracles qui ont été attribués à ce personnage durant sa vie et après sa mort. Rédigée d'après des documents nouveaux ou peu connus, cette étude historique est partiellement le plaidoyer de Nestorius, et certains faits s'y présentent sous un jour nouveau. Jusqu'à présent Nestorius était connu surtout d'après ses adversaires; avec ses propres écrits et ceux de ses partisans, on entend un autre son. L'historien doit tenir compte de toutes les données pour en dégager aussi exactement que possible la vérité. Si les pièces nestoriennes exposent quelques faits un peu autrement que les documents catholiques et expliquent quelques actes du patriarche de Constantinople, elles n'aboutissent pas, comme on l'avait prétendu, à une réhabilitation au point de vue doctrinal, et Nestorius demeure un hérétique justement condamné par l'Église. E. MANGENOT.

Novisima disciplina sobre esponsales y matrimonio, por D. MIGUEL DE ARQUER, 2e éd. Barcelona, Gili, 1910, in-16 de 287 p.— Prix : 2 fr. 50.

La première édition de cet ouvrage qui, comme son titre l'indique, est un commentaire sur le décret *Ne temere*, a été accueillie avec éloges et succès par les plus savants canonistes de l'Espagne et de l'étranger. C'est ce qui a décidé l'auteur à nous en donner une édition nouvelle, dans laquelle il a mis à profit les récentes décisions de Rome sur le mariage *in extremis*, développé divers points intéressants sur la *juridiction* et sur la *paroisse*, intercalé plusieurs questions pratiques, particulièrement sur la *clandestinité*, et ajouté de nombreux *appendices* et *formulaires*. Le commentaire de D. Miguel de Arquer est ainsi un traité dogmatique et pratique des fiançailles et du mariage, aussi complet, aussi précis que possible, qui rendra de grands services aux professeurs de morale et de droit canonique, et qui pourra être consulté fructueusement par le clergé paroissial et par les fidèles désireux de s'instruire. Nous ne saurions trop le recommander aux lecteurs du *Polybiblion* qu'intéresse cette question. G. BERNARD.

Conférence sur François Coppée, par ALBERT DE BERSAUCOURT. Ligugé, imp. Aubin, 1911, in-16 de 78 p., avec une planche.

La bonne petite conférence classique, méthodique, agréable, où, après le récit — plus détaillé — de l'enfance et des débuts, la biographie se hâte vers l'esquisse de l'œuvre, du poète surtout, « poète intimiste et sentimental, poète des humbles, poète de Paris et poète patriotique, » avec quelques mots, très brefs, sur son théâtre et un éloge particulier de *Severo Torelli* (la conférence précédant une représentation de cette pièce aux Variétés de Toulouse). Rien à dire de ces propos qui sont sages, justes, bons, imprégnés de sympathie pour l'homme excellent que fut l'auteur de *la Bonne Souffrance*; rien, sinon que, suivant la marche ordinaire des convois et des notices funèbres, le pas lent du début devient pas de charge et presque bousculade à la fin; et qu'il y a là plutôt l' « éloge » d'un maître mort d'hier et profondément regretté que l'effort d'une critique sagace et froide pour établir un jugement définitif. GABRIEL AUDIAT.

Plumes d'oies et plumes d'aigles, *figures littéraires*, par ROBERT SCHEFFER. Paris, Editions de *Pan*, 1911, in-16 de 172 p. — Prix : 3 fr. 50.

De l'esprit, toujours de l'esprit, cherché, soigné, précieux parfois jusqu'à l'obscur, et rien que de l'esprit, du persiflage, de la blague, de la caricature...

Il est vrai que le rire est le propre de l'homme et que nos « aigles » contemporains, qu'ils s'appellent A. France, Marcel Prévost, Rostand, Hervieu, Huysmans, Mendès, Robert de Montesquiou, Mæterlinck, Henry Bataille, Franz Wiener dit F. de Croisset, Camille Mauclair, Jean de Bonnefon, Jules Bois, *les trois gendres* de Hérédia, et qu'*Elles* aussi, elles qui ne sont pas des aigles, et Mme Lucie Delarue-Mardrus, et Mlle Vacaresco, et elles toutes qui écrivent, « épouses d'écrivains notoires, princesses cosmopolites, institutrices dévoyées, chanteuses aphones, ex-marchandes d'amour, juivaillonnes malsaines, tragédiennes sans tréteaux, piqueuses de bottines, etc., etc.... » offrent à qui veut rire une inépuisable matière. La satire est presque trop facile. Mais même quand elle n'est comme ici qu'un jeu, un jeu de massacre, à la parisienne, que n'inspire aucun principe de critique, de morale ou de goût, — la preuve en est l'admiration idolâtrique pour Pierre Loti et pour Mme Rachilde, — cela donne pourtant plaisir aux honnêtes gens de voir l'esprit boulevardier faire le pied de nez derrière le char aux triomphantes idoles... du boulevard.

GABRIEL AUDIAT.

SAINT-SIMON. **Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la Régence**, extraits suivis, illustrés ; notices et annotations par AUG. DUPOUY. Paris, Larousse, s. d., 4 vol. petit in-8 de 192, 192, 190 et 208 p., avec 17 grav. — Prix : 4 fr.

Saint-Simon est à la mode : depuis quelques années, de nombreuses éditions des *Mémoires* se sont succédé. A celle de Chéruel, qui était la première des éditions critiques, a fait suite l'œuvre immense entreprise par M. A. de Boislisle, pour la *Collection des grands écrivains*, et qui est le répertoire de renseignements le plus complet qu'on possède sur le règne de Louis XIV. Cette édition, rendue presque rébarbative par sa perfection même, hérissée de notes, de variantes, d'appendices, rebutait un peu le grand public. C'est pour remédier à cet inconvénient que M. Édouard Berthélemy a publié des morceaux choisis de Saint-Simon. (Paris, Mercure de France, 1908. *Collection des plus belles pages.)*

A son tour, M. Dupouy nous donne des extraits très complets des *Mémoires*. Ils sont présentés d'une façon agréable et accessible à tous. L'orthographe moderne a été substituée à l'ancienne, qui rendait parfois la lecture du texte difficile; les longs récits du duc, l'exposé détaillé de généalogies, d'intrigues de Cour souvent sans intérêt, ont été supprimées. Les quatre petits volumes nous offrent surtout des portraits; on y trouve en outre tous les morceaux fameux de Saint-Simon. L'éditeur, d'une manière très judicieuse, a retenu tout ce qui pouvait nous donner une idée de la Cour de Versailles et aider à comprendre l'histoire du grand siècle et les scandales de la Régence. Une biographie de Saint-Simon, de courtes notices servent de lien entre les extraits, une Introduction grammaticale, quelques planches heureusement choisies rendent l'édition de M. Dupouy particulièrement attravante. Nul doute qu'elle n'ait le plus grand succès.

R. B.

Raza, lengua y nación vascas, por LUIS DE ELEIZALDE. Bilbao, imp. Elexpuru, 1911, in-8 de 82 p. — Prix : 0 fr. 50.

L'origine du peuple basque, qui comprend au-delà des Pyrénées un peu plus d'un million d'habitants, a donné lieu à d'interminables discussions : c'est un problème fort intéressant, mais jusqu'ici insoluble, pour les ethnographes et les linguistes, les historiens et les anthropologistes. Pourtant

les érudits n'ont pas manqué, qui ont tenté d'élucider la question, de proposer telle ou telle hypothèse en l'appuyant sur des textes, des faits, des observations personnelles. On peut dire que, dans l'état actuel de la science, aucune conclusion positive ne saurait encore être tirée de tant de systèmes différents. Et c'est pour répondre à l'assertion quelque peu téméraire de M. Antôn del Olmet (dans *El Debate* de Madrid), que M. Luis de Eleizalde vient de condenser en des pages très substantielles les données actuelles de la question. *Ibères* et *Basques* ne sont pas du tout synonymes, dit-il; ce nom d'*ibère* n'a qu'une valeur purement géographique et ne désigne ni une race, ni une langue uniques; de toute façon, le *basque* est irréductible avec les autres races qui ont peuplé la Péninsule, et il a conservé à travers les siècles son caractère bien tranché, qui l'isole de tout ce qui l'entoure. L'auteur réfute péremptoirement l'opinion de ceux qui prétendent voir, dans les inscriptions ibériques relevées un peu partout par le savant Hübner, une identité entre ce langage archaïque et l'euskera. Il n'a pas de peine à détruire de fond en comble l'édifice construit à grand fracas par M. Antôn del Olmet, et il ressort de sa consciencieuse dissertation que la question du *vasco-ibérisme* n'a pas fait un seul pas en avant. Quelle que soit leur origine, les Basques ont conservé leur type, leurs traditions, leurs qualités, leur idiome (la seule langue de l'Europe occidentale qui en soit encore à la période agglutinante); ils appartiennent à la grande patrie espagnole, mais ils veulent garder leur cachet régionaliste. G. BERNARD.

Lourdes. Les Guérisons, par le Dr BOISSARIE, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1911, gr. in-8 de XI-131 p., à 2 colonnes, — Prix : 1 fr.

Lourdes. — les Pèlerinages, par le comte JEAN DE BEAUCORPS. Paris, Bloud, 1911, in-16 de 197 p. — Prix : 2 fr. 50.

La Question de Lorette à propos d'un livre récent, par A. BOUDINHON. Paris, Letouzey et Ané, 1910, in-8 de 48 p. — Prix : 0 fr. 75.

Les personnes qui connaissent les excellents ouvrages du Dr Boissarie sur Lourdes accueilleront avec un vif plaisir celui qu'il vient de consacrer encore au même sujet. Elles y trouveront, comme dans les précédents, la parole d'un grand chrétien et d'un maître de la science qui accroîtra leur admiration pour les merveilles dont le célèbre sanctuaire est le témoin et qui convaincrait les incrédules, si ceux-ci prenaient la peine de lire ces pages sans prévention. L'intérêt que présente cet opuscule est augmenté par la belle et abondante illustration dont il est orné et surtout par une admirable Préface sur la cause des guérisons miraculeuses écrite par un savant non moins autorisé, le Dr Robert Van der Elst.

— Le livre du comte Jean de Beaucorps est destiné à prendre une place honorable parmi ceux, si nombreux déjà, qui décrivent l'arrivée, le séjour et le départ des pèlerins de Lourdes. Moins original que celui de Huysmans et pouvant, par conséquent, être plus généralement apprécié, moins réaliste aussi et bon à être mis dans toutes les mains, mais écrit toutefois dans une langue agréable et colorée, il est d'une lecture si captivante qu'on ne peut l'ouvrir sans s'obliger à ne le fermer que lorsqu'on a atteint la dernière page.

— Dans un gros volume destiné à réfuter celui de M. l'abbé U. Chevalier, le P. Eschbach a commis l'erreur commune à tous les défenseurs de la légende lorétaine de ne pas se placer uniquement sur le terrain historique, mais de recourir sans cesse à des arguments d'autorité, c'est-à-dire d'affirmer que le fait de Lorette est surtout une question religieuse imposée à

la foi humaine par des actes officiels de l'Église. C'est ce vice de méthode que, dans sa nouvelle brochure, M. l'abbé Boudinhon dévoile et condamne avec cette netteté de langage qui est particulière aux thèses justes et cette courtoisie qu'on regrette de retrouver si rarement chez les tenants de la légende. Nous conseillons vivement la lecture de cette discussion si claire et si rassurante à ceux qui craignent, en refusant d'admettre l'authenticité de la translation miraculeuse, de se mettre en opposition avec l'enseignement de l'Église.

LÉON CLUGNET.

Armand Carrel et Émile de Girardin, par LOUIS FIAUX. Paris, Marcel Rivière, s. d., in-8 de XVII-365 p., avec portrait. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un panégyrique absolu d'Armand Carrel; ceci seul suffit à rendre très contestable le ton de ce livre et ses conclusions. Assez naturellement en face du journaliste admiré, jusque dans ses faiblesses de la vie privée, le portrait de son adversaire Émile de Girardin est poussé au noir; et comme le fondateur de la *Presse* offre, en effet, plus d'un côté vulnérable à la critique, le rédacteur du *National* apparaît dans un relief encore agrandi.

M. Fiaux explique les causes, les motifs, les apparences, les prétextes, les détails et les résultats du duel tragiquement terminé le 24 juillet 1836 par la mort de Carrel; il n'est pas loin d'y voir un guet-apens gouvernemental où Émile de Girardin aurait été le *bravo* soudoyé, pour se débarrasser d'un adversaire politique dont la plume paraissait redoutable à la monarchie de Juillet. Ce seraient là des rivalités de complices après les profits et les gains de la révolution de 1830. Tous les épisodes nous sont contés avec une ampleur un peu emphatique et dans un style trop souvent pompeux. Des documents, des lettres, des reproductions de pièces peu connues, un portrait en héliogravure donnent son meilleur attrait à ce livre dont les notices biographiques sur les personnes nommées offrent l'intérêt de recherches soigneusement faites et d'une précision méritoire.

G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un des membres les plus distingués de l'Institut, M. Louis-Joseph TROOST, l'éminent chimiste, est mort à 86 ans, le 19 octobre, à Paris, où il était né le 17 octobre 1823. Après avoir fait ses études au lycée Charlemagne, il entra à l'École normale supérieure en 1848, fut reçu agrégé en 1851 et docteur ès-sciences en 1857. Après avoir enseigné la chimie au lycée Bonaparte il devint, en 1868, maître de conférences à l'École normale, puis fut nommé, à la fin de 1874, professeur à la Faculté des sciences de Paris. Le 7 juillet 1814, il entra à l'Académie des sciences, en remplacement de Wurtz. M. Troost s'est fait très avantageusement connaître par ses savantes recherches, principalement sur la densité des vapeurs et les alliages métalliques formés avec l'hydrogène. En outre de sa thèse, *Recherches sur le lithium et ses composés* (Paris, 1857, in-4), il a publié entre autres ouvrages, qui tous ont eu de nombreuses éditions : *Précis de chimie* (Paris, 1683, in-18); — *Traité élémentaire de chimie* (Paris, 1865, in-18), et *Laboratoire de chimie au* XVIIIe *siècle. Schécle* (Paris, 1866, in-18), ainsi qu'une traduction du *Traité pratique d'analyse chimique* de Wochler (Paris, 1865, in-12). Enfin il a donné un grand nombre d'articles dans les revues spéciales. particulièrement aux *Annales de chimie et de physique.*

— M. Joseph Vilbort, le journaliste et littérateur bien connu, est mort à Paris, le 8 octobre, à 82 ans. Né à Bruxelles le 9 août 1829, il fit ses études à l'Université libre de cette ville, puis, après avoir écrit quelques poésies et pièces de théâtre, quitta la Belgique pour venir se fixer à Paris, où il débuta dans la *Revue de Paris* et occupa bientôt une place importante dans la presse d'opposition sous l'Empire. Il collabora successivement au *Courrier de Paris*, à l'*Opinion nationale*, à la *Presse* et au *Siècle* surtout où il traitait les questions de politique étrangère. En 1880 il quitta ce journal pour devenir rédacteur en chef du *Globe*. Pendant le siège de Paris en 1871 il s'était fait naturaliser Français. Lors de la crise de 1866, il était allé en Allemagne comme correspondant du *Siècle*, et à son retour il fit paraître un volume qui lui valut une certaine notoriété et fut traduit en plusieurs langues : *L'Œuvre de M. de Bismarck* (1863-1866). *Sadowa et la campagne de sept jours* (Paris, 1868, in-18). Outre sa collaboration à la presse périodique, M. Vilbort a publié non seulement l'ouvrage que nous venons de citer, mais encore divers volumes : *Œuvres dramatiques* (Bruxelles, 1857, in-8);— *Cavour* (Paris, 1861, in-8);— *La Pologne et son droit* (Paris, 1681, in-8); — *Varsovie. lettre à S. M. Alexandre II* (Paris, 1861, in-8); — *Les Héroïnes, nouvelles polonaises* (Paris, 1864, in-18); — *Les Cyniques* (Paris, 1866, in-18):— *En Kabylie, voyage d'une Parisienne au Djurjura* (Paris, 1875, in-18); — *Nouvelles campinoises* (Paris, 1877, in-18); — *La Chimère d'amour* (Paris, 1883, in-18). M. Vilbort avait rédigé, de plus, avec M. Félix Mornand, le texte d'un *Voyage illustré dans les deux mondes* (Paris, 1863, in-4), et enfin, il avait donné au théâtre, avec M. Parodi, un drame en prose, en 5 actes, *l'Inflexible* (Renaissance, novembre 1884).

— M. Alfred Binet, docteur ès-sciences, directeur du laboratoire de psychologie physiologique des hautes études à la Sorbonne, est mort à Paris, le 19 octobre, à 54 ans. Membre de la Société de biologie, président de la Société pour l'étude psychologique de l'enfant, directeur-fondateur de *l'Année psychologique*, de la *Bibliothèque de pédagogie et de psychologie* et de l'*Intermédiaire des biologistes*, M. Binet a publié un certain nombre d'ouvrages philosophiques tels que : *La Psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme* (Paris, 1886, in-18); — *Le Magnétisme animal* (Paris, 1887, in-8); — *Études de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour, la vie psychique des micro-organismes*, etc. (Paris, 1888, in-18); — *Questionnaire de psychologie adressé aux peintres* (Paris, 1892, in-8);— *Introduction à la psychologie expérimentale* (Paris, 1894, in-8);— *Contribution à l'étude du système nerveux sous-intestinal des insectes* (Paris, 1894, in-8); — *La Fatigue intellectuelle* (Paris, 1894, in-18); — *Psychologie des grands calculateurs et joueurs d'échecs* (Paris, 1894, in-16); — *La Suggestibilité* (Paris, 1900, in-8). M. Alfred Binet a écrit en outre, en collaboration avec M. André de Lorde, quelques pièces de théâtre à thèse scientifique et médicale, par exemple : *L'Horrible Expérience*; *l'Homme mystérieux*; *l'Obsession*, etc., qui ont obtenu beaucoup de succès.

— On annonce encore la mort de MM. : Amédée de Beaujeu, violoniste de talent et compositeur de musique, mort au milieu d'octobre à Avrigney (Haute-Saône); — Charles Bégarne, l'un des fondateurs de la Société d'histoire et d'archéologie de Beaune, mort en octobre, à Chorey (Côte-d'Or), à 80 ans, lequel est l'auteur de nombreuses études sur l'histoire de la Bourgogne; — Bellin, un des journalistes de provinces, les plus estimés, qui, avec autant de talent que de dévouement, défendait les intérêts religieux et moraux dans *le Propagateur picard* de Montdidier (Somme),

mort en cette ville, au milieu d'octobre; — Albert Blais, directeur politique du *Journal de l'Ouest*, mort en octobre, à Poitiers, à 61 ans; — Le Dr Antoine Blatin, ancien député du Puy-de-Dôme, et ancien grand-maître de l'ordre maçonnique, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Clermont-Ferrand, mort à Paris, le 16 octobre, à 70 ans; — Bonnet, ancien directeur du *Moniteur du Cantal*, mort dernièrement à Carsac (Cantal), à 88 ans; — Charles-Camille de Brix, membre de la Société des antiquaires de Normandie et de la Société numismatique de Londres, collaborateur de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, mort à l'âge de 76 ans; — de Caumont, censeur au lycée Voltaire à Paris, ancien proviseur du lycée de Nantes, mort à Paris, le 10 octobre, à 53 ans; — le général Athanase baron de Charette, l'illustre combattant de Castelfidardo et de Patay, qui avait raconté les dernières luttes soutenues par l'armée papale dans l'ouvrage : *Souvenirs du régiment des Zouaves pontificaux*, mort au château de la Basse-Motte (Ille-et-Vilaine), le 10 octobre, à 79 ans; — Émile-Paul, libraire parisien bien connu, mort dernièrement à Montlouis-sur-Loire, à 65 ans; — d'Home, commissaire de police du quartier Notre-Dame-des-Champs, qui avait appartenu à l'enseignement, mort subitement à Paris, le 7 octobre, à 45 ans; — Albert Fleury, jeune poète qui fit partie de l'École naturiste et collabora au *Centaure*, à la *Revue naturiste et au Mercure de France*, mort à Paris au milieu d'octobre ; — Pierre-Louis Fonvillars, rédacteur au *Courrier d'Haïphong* (Tonkin), mort dernièrement à Haïphong, à 41 ans; — Urbain Guérin, un des plus distingués représentants de la presse catholique, mort en octobre, à Paris, lequel traita remarquablement dans divers journaux, tels que *la Défense*, *la Vérité française*, *la Civilisation* et *le Soleil*, les questions économiques et sociales qu'il avait étudiées à l'école de Le Play, et qui avait publié un ouvrage estimé : *L'Évolution sociale* (Paris, 1891, in-12), ainsi que diverses monographies rentrant dans le cadre des publications de la Société d'économie sociale dont il était membre; — Alfred-Edmond Lambert des Cilleuls, chef de divsion honoraire à la préfecture de la Seine, membre de la Société d'économie sociale et du conseil du Comité des travaux historiques et scientifiques, mort à Paris, le 4 octobre, à 73 ans, lequel fut pendant 45 ans le collaborateur de la *Gazette des tribunaux* et a publié divers ouvrages dont plusieurs ont été couronnés par l'Institut, notamment : *Exposé pratique sur la procédure devant les conseils de préfecture* (Paris, 1863, in-8); *Traité de la législation et de l'administration de la voirie urbaine* (Paris, 1877, gr. in-8) et *du Régime des établissements d'utilité publique* (Paris, 1891, gr. in-4); — Isaïe Levaillant, membre du consistoire central israélite et du comité de l'Alliance israélite universelle, ancien préfet, ancien directeur de la sûreté générale, lequel avait pris une part active comme journaliste aux luttes des débuts de la République, mort à Paris au milieu d'octobre; — Waldemar de Louguinine, chimiste qui collabora aux travaux de Berthelot, mort en octobre, à 77 ans; — Charles Malherbe, archiviste de l'Opéra, sous la direction duquel les collections de notre Académie nationale de musique s'étaient considérablement enrichies et qui, musicien délicat et écrivain distingué, est l'auteur de compositions intéressantes et de divers articles et études sur des sujets musicaux, mort à Paris, au commencement d'octobre, à 48 ans; — Léon Mamy, agrégé de l'Université, professeur au lycée Henri IV, mort à Paris, au milieu d'octobre, à 49 ans; — Émile Mariotte, journaliste et poète, qui avait collaboré à divers journaux et revues et avait publié plu-

sieurs recueils de vers, entre autres *les Déchirements* (Paris, 1885, in-12), mort à Paris, le 4 octobre; — Charles VIDAL-NAQUET, un des directeurs de la *Cote de la Bourse et de la Banque*, mort à Paris dans le courant d'octobre.

— A l'étranger on annonce la mort de MM. : Dr Joseph BELL, médecin écossais, mort au commencement d'octobre, à Mauricewood (Midlothian), lequel fut pendant 23 ans le directeur de l'*Edinburgh Medical Journal* et a publié, entre autres volumes : *Manual of Surgical Operations* et *Notes of Surgery for Nurses*, qui ont eu plusieurs éditions; — Edvard BLAUMULLER, poète lyrique danois, mort en octobre, à Copenhague, à l'âge de 61 ans; — Dr. Samuel DETTLI, professeur de théologie à l'Université allemande de Greifswald, mort le 23 septembre à Illenau (Bade), à 65 ans: — Dr. Wilhelm DILTHEY, ancien professeur de philosophie successivement aux Universités de Bâle, Kiel, Breslau et Berlin, mort le 3 octobre, à Bozen, à 78 ans, lequel a publié : *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch und, Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte* (Leipzig, 1883, in-8), etc. ; — Dr Emil EMMERT, privat-docent de thérapeutique pour les maladies des oreilles à Berne, mort en cette ville en octobre; — Mme Elizabeth EVANS, femme de lettres anglaise, morte en septembre, à Aibling (Bavière), à 79 ans; — Alfred GHYSELYNCK, ancien professeur, directeur du *Courrier de l'Escaut*, mort à Tournai (Belgique), dans le courant d'octobre, à l'âge de 55 ans; — Victor HADWIGER, poète allemand, mort le 4 octobre, à Berlin, à 32 ans; — Gustav HOECKER, écrivain allemand, mort en octobre, à Breslau, à 79 ans, auquel on doit : *Mammon and Marmor*, roman (Nuremberg, 1871, in-8); *1870-1871. Zwei Jahre deutschen Heldenthums* (Glogau, 1871, in-8), etc.; — Matthew Henry HODDER, le doyen des éditeurs anglais, mort à Londres, le 19 octobre, à 81 ans ; — Dr. Hughlings JACKSON, chirurgien anglais de grande réputation, connu principalement par ses admirables travaux sur le système nerveux, mort dernièrement, à 76 ans; — Dr. Stefan JAHN, privat-docent de chimie et de physique, à l'École technique supérieure de Berlin, mort en cette ville, en octobre, à 35 ans; — Dr. Oskar KELLNER, écrivain allemand, auteur de travaux sur l'agriculture, mort le 22 septembre, à Karlsruhe, à 61 ans; — Oskar KLEIN-HATTINGEN, historien allemand, mort en octobre, à Friedenau, près de Berlin, à 55 ans; — Alphonse LECART, depuis plus de 30 ans professeur d'agriculture et de science forestière à l'Université de Louvain, mort subitement en cette ville, dans le courant d'octobre, à l'âge de 55 ans; — Aaron K. LORING, l'éditeur américain de Boston, connu surtout par le succès énorme qu'obtint la « circulating Library » fondée par lui, mort dernièrement à 74 ans; — Dr Julius VON MICHEL, médecin allemand, professeur de thérapeutique pour les maladies des oreilles à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 29 septembre, à 69 ans; — le Rév. James MITCHELL, docteur en théologie, un des hauts dignitaires de l'Église d'Écosse, auteur de : *The Church and the People*; *Rulers and Subjects*; *The Voluntary Question*, mort dernièrement à Edimbourg, à 81 ans; — Johannes PROELSS, écrivain allemand, auteur de poésies, de romans et d'ouvrages sur l'histoire littéraire, entre autres : *Das Bild der Königin* (Stuttgart, 1904, in-8); *Die Schönste Frau. Novellen* (Stuttgart, 1904, in-8) et *Friedrich Stoltze und Frankfurt-am-Main. Ein Zeit-und Lebensbild* (Francfort-sur-le-Main, 1905, in-8), mort à Stuttgart, le 21 septembre, à 59 ans; — Sir Herbert RISLEY, un des plus hauts et plus distingués fonctionnaires du service civil de l'Inde anglaise, auteur d'importants ouvrages d'anthropologie et d'ethnographie indiennes, notamment : *Primitive Marriage in Bengal*; *Sikkim and Tibet*; *Tribes and Castes in Bengal* et *The*

People of India, mort en octobre; — Otto Rieth, architecte allemand professeur au Musée des arts industriels de Stuttgart, mort en cette ville, en septembre, à 53 ans; — Dr. Karl Seltmann, chanoine de la cathédrale de Breslau, professeur de théologie catholique, mort en octobre, à 69 ans; — Dr Ludwig Stern, directeur de la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Berlin, mort en cette ville, le 9 octobre, à 66 ans; — Dr. Adolf Struck, bibliothécaire de l'Institut archéologique allemand de Mayence, mort le 14 septembre, à Athènes, à 35 ans ; — Dr. Tallichet, écrivain suisse, qui fut pendant de longues années le directeur de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, mort en septembre, à Lausanne, à 83 ans; — Julien Van der Linden, archéologue et folkloriste distingué, mort à Bruxelles, le 19 octobre, à l'âge de 64 ans; — Gustave Vander Mensbrugghe, professeur émérite et ancien recteur de l'Université de Gand, mort en cette ville, le 20 octobre, à l'âge de 76 ans; — Louis Vandersnickt, naturaliste belge, qui fut pendant quelques années directeur du Jardin zoologique de Gand, mort en octobre;— Dr. August Weiler, savant allemand, connu par ses travaux sur l'astronomie et la géographie mathématique, mort en octobre, à Mannheim, à 84 ans, lequel a publié entre autres volumes : *Ueber das Problem der drei Körper im Allgemeinen und insbesond seiner Anwendung auf die Theorie des Mondes* (Leipzig, 1866, in-4); — Warwick William Wroth, numismate anglais connu, conservateur adjoint du département des médailles au British Museum, lequel collaborait à diverses revues, telles que le *Journal of Hellenic Studies*, la *Numismatic Chronicle*, l'*Athanaeum*, etc., et a écrit entre autres ouvrages : *London Pleasure Gardens of the Eighteenth Century*.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 septembre M. Héron de Villefosse lit la lettre dans laquelle le Ct Espérandieu annonce la découverte des fortifications gauloises d'Alésia, et fait remarquer l'intérêt de cette trouvaille qui remet au jour une construction témoin de l'un des événements les plus dramatiques de notre histoirie nationale. — M. Merlin donne de nouveaux détails sur les objets retirés de la mer, près de Mahdia. — MM. Clermont-Ganneau et Maurice Croiset demandent des précisions sur les détails de ces collections. — Le même M. Héron de Villefosse donne connaissance du rapport de P. Delattre sur les fouilles de la basilique de Damous el Kharita. — Le 6 octobre, M. Maspéro expose à l'Académie l'état des travaux exécutés récemment par le service des antiquités égyptiennes à Esneh, à Abydos, à Edfou, à Thèbes, à Karnak et à Hibeh où l'on a découvert une ville antique. — M. le docteur Carton présente un rapport sur les fouilles de *Bulla regia* en Tunisie, qui ont remis au jour une grande salle ornée des plus curieuses mosaïques. — M. Labande montre et explique la photographie d'une pierre portant une inscription en relief, provenant de l'hôpital Saint-Pierre de Carpentras et qu'il croit être de l'époque mérovingienne. — Le 13, M. Cagnat lit une lettre de M. Philippe Berger au sujet d'inscriptions trouvées sur des tuyaux de poterie, écrites en caractères puniques. — Le P. Scheil étudie une tablette provenant de la ville de Kish et contenant des renseignements précieux sur les dynasties ayant régné sur la rive droite du Tigre avant Hammourabi. — M. Chavannes parle de textes manichéens fort anciens contenus dans les pièces mises au jour par la mission Pelliot. — Le 20, M. Collignon annonce que M. Émile Bourguet a découvert le trésor de Corinthe à Delphes. — M. Salomon Reinach parle de la découverte par M. Macchioro près de Sorrente d'une villa romaine ornée de reliefs en marbre

de la bonne époque. — M. Philippe Berger, en montrant le texte de 83 inscriptions puniques relevées par le P. Delattre, à Carthage, fait valoir le zèle de ce correspondant de l'Académie.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 septembre, M. Bertillon constate que la consommation de l'alcool par tête d'habitant a baissé dans une légère proportion, et attribue ce fait à l'augmentation des droits fiscaux. — M. Al. Ribot fait observer que la surtaxe de l'alcool, établie dans l'intérêt du fisc, n'a pas atteint son but direct, à cause précisément d'une certaine diminution de la consommation. — Le 7, M. Lacour-Gayet lit un travail sur l'ensemble de la marine de guerre en France : il signale les efforts de Richelieu, de Colbert et de Seignelay dans le même sens et la négligence du gouvernement de Louis XV. — Le 21, M. Henri Welschinger lit un mémoire sur la vie et les œuvres de son prédécesseur, M. Himly. — Le 28, il termine la lecture de ce mémoire, au sujet duquel M. Chuquet le félicite.

Almanachs pour 1912. — Les almanachs pour la très prochaine nouvelle année devraient être éclos depuis un mois à peine, surtout ceux qui veulent offrir à leurs lecteurs un aperçu aussi complet que possible des grands événements accomplis en 1911. Il est loin d'en être toujours ainsi : la plupart des éditeurs, afin d'arriver « bons premiers » s'empressent de lancer leurs almanachs dès le mois de septembre; de sorte que ces publications restent muettes sur nombre de faits que la « clientèle » aimerait à voir rappelés. En raison de ces pratiques, le public se trouve deçu, ce qui ne l'empêchera pas, l'année suivante, de retomber dans la même erreur en se jetant sur les almanachs hâtifs et imparfaits. Ce grave inconvénient pourrait être évité si les intéressés accordaient la préférence à des publications telles que l'*Almanach du Bon Français*, par exemple, lequel, honnêtement, n'apparaît qu'en temps opportun, c'est-à-dire au commencement de novembre. Il y a de tout dans cet almanach qui, publié depuis 23 ans par la Société bibliographique, tranche sur la trop fréquente banalité du genre. A défaut de la table trop longue, nous citerons du moins quelques-uns des principaux articles : *Les Affaires du Maroc* (avec 1 grav.). — *La Bataille de Waterloo racontée par un paysan belge.* — *Les Congrès eucharistiques de Montréal et de Madrid* (avec 1 grav.). — *Combat de Drijelé-Doroté au Ouadaï. La Mort du colonel Moll* (avec 1 portrait). — *La Légion étrangère.* — *La Catastrophe de Courville* (avec 1 grav.). — *L'Aviation en* 1911.— *La Course Paris-Madrid* (avec 1 grav.). — *Le Duc de Chartres* (avec 1 portrait). — *Une Armée noire au service de la France.* — *La Révolte de la Champagne* (avec 1 grav.).—*Le Cinquantenaire de Castelfidardo.* — *L'Engloutissement du navire français « Emir. »* — *La France en deuil, Destruction du cuirassé « Liberté ».* — *Terrible Accident à Paris. Un autobus dans la Seine. L'Héroïsme d'un prêtre.* — *Dictons populaires sur le temps* (fin de la 2e série), etc. Cet almanach instruit, édifie et intéresse au plus haut point. Il s'adresse à tout le monde; mais c'est dans les classes populaires qu'il est de nature à faire le plus de bien. Rappelons qu'il compte 72 pages de format in-12, illustrées avec soin. Prix : l'exemplaire, 0 fr. 15; franco, 0 fr. 20; la douzaine, 1 fr. 60; franco, 2 fr.; le cent, 12 fr.; franco, 13 fr. 50; le mille, 100 fr. (frais de port en sus). (Au siège de la société bibliographique, 5, rue Saint-Simon, Paris, VIIe).

— Dix-neuf années d'existence et de succès toujours grandissant, voilà ce que nous montre l'*Almanach Hachette*, si bien dénommé complémentairement : *Petite Encyclopédie populaire de la vie pratique.* Comme les

précédents, l'*Almanach Hachette* pour 1912 traite quantité de sujets auxquels l'on aime à se reporter non seulement pendant l'année courante, mais encore longtemps après. Mentionnons certains grands articles : *La Chute des mondes dans l'abîme sans fond. — L'Éclipse de soleil du 17 avril* 1912. — *Les Merveilles de la télégraphie sans fil. — Insectes prodigieux. — Le Tabac, opium d'Occident. — Le Choléra. — La Peste. — Fantasmagories chirurgicales. — L'Écriture des assassins. — Hommes de génie au front superbe. — Écrire avec clarté. — Les Cent premiers Livres imprimés. — Notre Expansion coloniale. — Histoire illustrée de l'année. — Charrue et labourage. — Le Métier de rentier. — Retraites ouvrières. — Syndicats professionnels et mutualité. — Débuts officiels de grands hommes*, etc., etc. Cet ensemble, ainsi que les choses passées ici forcément sous silence, forment 22 grandes divisions illustrées de nombreuses gravures et cartes (Paris, Hachette, in-12 de 24-432-96 p. Prix : Broché, 1 fr. 50; cartonné, 2 fr.).

— Signalons ensuite les cinq almanachs toujours intéressants de la Société de Saint-Vincent de Paul : *Le Coin du feu* (in-12 de 46 p., illustré, 0 fr. 25); *Le Soldat* (in-12 de 64 p. illustré, 0 fr. 25); *Almanach du laboureur et du vigneron* (in-16 de 112 p. avec grav. 0 fr. 20) ; *Almanach de l'atelier* (in-16 de 112 p., avec grav., 0 fr. 20) et *Petit Almanach de l'écolier* (in-32 de 61 p., avec grav., 0 fr. 05). — De la Maison de la Bonne Presse nous recevons *Mon Almanach* (18e année, in-12 de 96 p., illustré). — De l'imprimerie Micault, de Blois, sont sortis : l'*Almanach du propagateur des trois « Ave Maria, »* qui en est à sa 6e année (in-12 de 88 p., avec grav., 0 fr. 30) et le *Petit Almanach du propagateur des trois « Ave Maria »* pour enfants (4e année, in-32 de 64 p., avec quelques vignettes, 0 fr. 15). — Et voici *l'Almanach paroissial d'Izeaux* (Isère) (Grenoble, Maison de la Bonne Presse du Sud-est, in-8 de 96 p., illustré. 0 fr. 40. Cet almanach, au point de vue de la composition, est commun à toutes les localités qui peuvent désirer voir leur nom imprimé sur la couverture. L'idée est bonne assurément: mais, pour en relever le mérite, au point de vue strictement local, il conviendrait de compléter cette publication par quelques récits d'histoire ou autres concernant la paroisse même ou la région à laquelle elle appartient.

— La Société Saint-Augustin nous fait remettre une notable partie de ses almanachs. Enregistrons : *Almanach catholique de France* (33e année, in-4 de 80 p., avec une chromolithographie et des grav., 0 fr. 50); — *Almanach illustré des familles* (in-4 de 80 p., avec une chromolith. et des grav., 0 fr.50); — *Almanach des Missions* (in-4 de 64 p., avec une chromolith. et des gravures, 0 fr. 50) ; — *Almanach de la bienheureuse Jeanne d'Arc* (3e année, in-4 de 70 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de la jeune fille chrétienne* (16e année, in-4 de 80 p., avec grav., 0 fr. 50); — *Almanach du Sacré-Cœur* (14e année, in-4 de 80 p., illustré, 0 fr. 50); — *Almanach de la Sainte-Famille* (in-8 de 80 p., illustré, 0 fr. 30); — *Almanach des enfants de Marie* (in-8 de 78 p., avec grav., 0 fr. 30); — *Almanach du Rosaire* (in-16 de 93 p., avec grav., 0 fr. 25); — *Almanach pour tous* (petit in-4 de 64 p., avec grav., 0 fr. 25); — *Almanach de la propagation de la foi* (24e année, in-12 de 64 p., illustré, 0 fr. 20); — *Almanach du nouveau siècle* (petit in-4 de 64 p., avec grav., 0 fr. 20); — *Almanach populaire* (in-18 de 64 p., avec grav., 0 fr. 10);— *Petites Fleurs et souhaits pieux de saint François de Sales* (in-32 de 30 p., 0 fr. 05).

— L'*Almanach de l'agriculture et Almanach du cultivateur*, rédigé par M. Henri Sagnier et les collaborateurs du *Journal d'agriculture pratique* (Pa-

ris, libr. agricole de la Maison rustique, in-12 de 154 p., avec des grav. et de nombr. annonces spéciales, 0 fr. 50), se recommande de lui-même à tous les travailleurs de la terre; il en est à la 46e année de son existence.

Paris. — M. Édouard Galletier a évidemment écrit *con amore* la savante Introduction historique (32 pages) insérée en tête de son édition classique du *Pro Murena* de Cicéron (Paris, Hachette, 1911, in-16 cartonné de XXXIV-110 p. Prix : 1 fr. 50.). Il est possible cependant que les jeunes humanistes goûteront de préférence les notes abondantes semées d'un bout à l'autre du texte. — Une remarque en passant : dans la citation d'Ennius (p. 39) il faut remplacer *sed magis ferro* par *sed mage ferro.*

— Dans une conférence faite à l'École des hautes études sociales le 9 décembre 1910, M. Paul Otlet a exposé quel est à ses yeux *l'Avenir du livre et de la bibliographie (Institut international de bibliographie, publication n°* 117. Extrait du *Bulletin de l'Institut international de bibliographie,* 1911. Bruxelles, 1, rue du Musée, 1911, in-8, paginé 275-293). Pour le livre notamment, il en a étudié tour à tour les éléments matériels : substance; le métal laminé devant être substitué au papier; forme : la fiche appelée à se multiplier), les éléments graphiques (écriture photographie, schémas), les éléments intellectuels. Puis il a passé à l'ensemble des livres et enfin aux sciences du livre. Conférence intéressante, qui appellerait plus d'une réserve si l'on pouvait ici la discuter amplement.

— Nous signalerons particulièrement le *Guide général illustré du Muséum d'histoire naturelle de Paris,* par le commandant A. Annet (Paris, Lamarre, s. d., in-8 de 108 p., avec nombreuses fig. Prix : 1 fr. 50). Ce petit guide populaire est indispensable aux visiteurs non initiés. Il comprend le règlement pour la visite des galeries, serres, ménageries, école de botanique, bibliothèque. On y trouve un chapitre sur l'origine du Jardin des plantes ; un autre sur l'organisation actuelle du Muséum, avec description sommaire des divers services permettant au visiteur de se diriger dans le dédale des collections et de faire une promenade utile. L'auteur passe finalement en revue les divers services : Botanique : jardin botanique, serres, musée botanique, herbiers; géologie et minéralogie; zoologie : musées, vertébrés, anatomie comparée, anthropologie, paléontologie, ménagerie; bibliothèque, en donnant dans chaque cas des indications sommaires sur les objets les plus intéressants, mais suffisantes pour familiariser le visiteur avec les questions élémentaires d'histoire naturelle.

— M. Éloi Lussan publie (Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-8 de 11 p. Prix : 1 fr.), un *Essai de démonstration générale du théorème de Fermat.* Le mot « général » est de trop. Pour sa démonstration l'auteur choisit naturellement trois entiers premiers entre eux, et il ajoute : par conséquent l'un pair et les deux autres impairs. Il n'a donc traité qu'un cas particulier, d'ailleurs fort intéressant.

— Les deux opuscules consacrés aux *Rayons X* dans l'Encyclopédie A.-L. Guyot, par M. L. Tranchant (Paris, Guyot, s. d., 2 vol. petit in-16 de 125 et 127 p., avec de nombr. fig. Prix : 0 fr. 60) s'adresse à des personnes n'ayant aucune instruction scientifique. La clarté de cet ouvrage le rend intéressant et il ne contient pas d'ailleurs d'hérésie scientifique. S'il n'incite pas quelque lecteur à essayer de reproduire certaines opérations délicates et surtout dangereuses; on ne peut que le recommander aux curieux de tout âge.

— Le *Petit Traité d'astronomie pratique* du comt Ch. Henrionnet (Paris, Gauthier-Villars, 1911, in-8 de 51 p., avec 3 fig.) est une sorte de ma-

nuel à l'usage, comme le sous-titre l'indique d'ailleurs, des amateurs d'astronomie qui, sans être professionnels, veulent cependant cultiver cette science. Très clair et très méthodique, ce petit traité a presque la forme d'une réclame en faveur de M. Flammarion, tant l'auteur paraît enthousiaste des ouvrages de cet astronome prétendu philosophe; il en est d'autres cependant. Quoi qu'il en soit, l'opuscule du Cᵗ Henriornet paraît remplir au mieux le but qu'il s'est proposé.

— Une exposition rétrospective de la Légion d'honneur et des décorations françaises s'est ouverte en mai dernier au Pavillon de Marsan. Un catalogue fut alors dressé des pièces rares et curieuses provenant des vitrines appartenant aux grands collectionneurs, puis on y adjoignit des notes et commentaires. Les notices en question, qui forment la brochure intitulée: *La Légion d'honneur et les décorations françaises* (Paris, Charles-Mendel, 1911, in-8 de VIII-64 p., avec 20 planches dont 2 en couleurs. Prix : 3 fr.) ont été rédigées par MM. Joseph Durieux, Paul Feuillâtre, Maurice Bucquet et L. Brasier. *L'Avant-Propos* nous fixe sur la manière dont ces notices ont été comprises : « Nous n'avons pas la prétention de retracer, dans ces quelques pages, l'histoire complète de la Légion d'honneur et des décorations françaises : notre but est beaucoup plus modeste. En rappelant les origines des divers ordres, avec les dates de création ou de transformation utiles à connaître, en donnant la description exacte des insignes, nous avons simplement voulu permettre au collectionneur, comme au simple curieux, de se documenter d'une façon précise... » Les 20 planches qui ornent ce volume sont parfaites.

— M. Albert Soubies nous donne, en cette fin d'année 1911, son *Almanach des spectacles, Année* 1910 (tome XL de la nouvelle collection, qui a repris et continué l'ancien *Almanach des spectacles* de 1752 à 1815). Ce mémorial dramatique, donnant la liste et la distribution des pièces représentées, est ainsi réparti : Opéra. — Comédie-Française. — Opéra-Comique — Odéon. — Gymnase. — Vaudeville. — Palais-Royal. — Variétés. — Porte Saint-Martin. — Ambigu. — Gaîté. — Chatelet. — Renaissance. — Théâtre Antoine. — Théâtre Sarah Bernhardt. — Théâtre Réjane. — Nouveautés. — Athénée. — Bouffes-Parisiens. — Apollo. — Folies-Dramatiques. — Déjazet. — Cluny. — Théâtres de quartier. Salles diverses. Cafés-concerts. — Province. — Une seconde partie est intitulée : *Documents concernant le théâtre*. I. Bibliographie (très soigneusement faite). II. Concours et Prix. III. Critique théâtrale. IV. Nécrologie. — Le tout forme un joli petit volume imprimé par Jouaust et orné d'une remarquable eau-forte de Laguillermie (Paris, Flammarion, 1911, petit in-12 de 152 p. Prix : 5 fr.).

— L'excellent *Agenda de l'école libre pour l'année scolaire* 1911-1912 (Lyon et Paris, Vitte. 6ᵉ année, in-18 cartonné toile de 264 p. Prix : 1 fr. 50) se recommande de lui-même. Il offre, à côté d'ingénieuses dispositions pour l'inscription journalière et mensuelle de notes, mémentos et comptes divers, une quantité de renseignements utiles. Il fait connaître les sociétés, ligues, associations scolaires, syndicats, mutualités créés pour la défense, l'organisation et le soutien de l'éducation chrétienne, etc., etc. Enfin des pensées morales que l'on rencontre à chaque page fournissent des sujets très variés à méditer ou à développer en public.

— Autre agenda : l'*Agenda aide-mémoire agricole*, publié par M. G. Wery, ingénieur agronome, sous-directeur de l'Institut national agronomique (Paris, Baillière, 1912, in-18 de 246 p., sans compter de nombreuses

pages d'annonces concernant l'agriculture, des tableaux de comptabilité et une « Bibliographie agricole » intéressante à consulter. Prix, broché : 1 fr. 50). On trouvera dans cet « aide-mémoire » des tableaux pour la composition des produits agricoles et des engrais, pour les semailles et rendements de plantes cultivées, la création des prairies, la détermination de l'âge des animaux, des tables dressées pour le rationnement des animaux domestiques, l'hygiène et le traitement des maladies du bétail, la laiterie et la basse-cour, la législation rurale, les constructions agricoles, enfin une étude des tarifs de transport applicables aux produits agricoles et les nouveaux tarifs de douane. « Nous avons ajouté, cette année, dit l'auteur dans l'*Avant-Propos*, de nouveaux chapitres sur le cubage et l'estimation des bois, sur les plantes potagères et sur la météorologie agricole et la prévision du temps.

Bretagne. — M. Olivier de Gourcuff nous envoie une saynète en un acte, en vers, écrite à l'occasion du centenaire de Théophile Gautier, et intitulée : *Rose Thé* (Nantes, imp. de « Nantes-Mondain », 1911, in-16 de 6 p.). Deux personnages : Théophile Gautier, 49 ans, et « Rose Thé », jeune Chinoise. « La scène, dit l'auteur, est à Paris, en 1860, dans le cabinet de travail de Théophile Gautier. On vient de refuser au poète l'autorisation de suivre, comme historiographe, l'expédition de Chine. » Cette petite pièce, qui renferme de jolis vers, a été représentée le 17 septembre dernier.

Dauphiné. — Encore grandement en retard le *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*; nous recevons, en effet, le n° 1-2 du tome XVIIe de cette intéressante publication qui s'applique aux mois de mars et juin 1910 (Grenoble, imp. Allier, 1911, in-8 de 74 p.), avec portraits et fig.). Mais les membres du bureau de ladite Société, dans un Avis placé en tête de la livraison, assurent leurs confrères que ce retard cessera bientôt. Nous félicitons les uns et les autres de l'annonce de cette mesure qui, espérons-le, ne restera pas lettre morte. En attendant, il convient de mentionner les travaux que renferme ce double numéro. D'abord une *Notice nécrologique sur M. le Dr Bordier, directeur de l'école de médecine* de [Grenoble], *secrétaire général de la Société*, par M. A. Picaud (p. 11-15), 2 portraits et une grav., avec observation que les pages 18 à 20 sont occupées par la *Liste chronologique des travaux de M. le Dr A. Bordier)*; — *La Montre ancienne à coq*, par M. le capitaine Sutter (p. 21-31, avec 1 pl. et des fig.); — *Notes extraites des registres des paroisses de Saint-Laurent-de-Mure, Passins, les Avenières, et de la mairie du Bouchage*, par M. Girard (p. 52-74). — Une page volante a été ajoutée, sans doute après le tirage de la présente livraison : c'est une addition à la *Contribution à l'histoire du luminaire* publiée par M. L. Jacquot dans le numéro d'août-décembre 1909 du *Bulletin de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie.*

Flandre. — Les *Statuts des religieux du tiers ordre franciscain dités sœurs grises hospitalières* (1483), que nous fait connaître M. Henri Lemaître, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (Extrait de l'*Archivum franciscanum periodicum*, an IV, fasc. IV. Quaracchi, typis Collegii S. Bonaventura, 1911, in-8 de 19 p.), nous apportent la preuve que la pensée de la visite et du soin des pauvres à domicile ne remonte pas seulement, comme on le dit couramment, à S. François de Sales ou à S. Vincent de Paul, mais que, dès le xve siècle, des religieuses suivant la troisième règle de S. François pratiquaient cette œuvre de charité, particulièrement dans nos provinces septentrionales. Les vingt et une maisons, que citent les statuts,

les trente-trois autres dont M. Lemaître a trouvé mention, appartiennent toutes, en effet, à l'exception de Lunéville et de Neufchâtel en Bray, soit à la Flandre, soit aux diocèses de Thérouanne, de Tournai, de Cambrai et d'Arras.

— Dans un discours prononcé lors de la séance solennelle de la Société des sciences de Lille, le 18 décembre 1910, M. A. Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, a résumé admirablement *Ce que Pasteur doit à Lille*; *ce que Lille doit à Pasteur* (Paris, petit in-8 de 17 p. Extrait de la *Revue scientifique* du 1er avril 1911). Pasteur doit à la capitale de la Flandre, où il a séjourné de 1854 à 1857, « de lui avoir fourni les premiers trésors d'observations et de suggestions grâce auxquelles il édifia le colossal monument scientifique qui perpétuera sa gloire. » En effet, c'est à l'usine d'Esquermes, où l'on fabriquait l'alcool de betteraves, que le jeune professeur, sur la demande du propriétaire, M. Bigo, commença ses études sur les fermentations, qui devaient amener de si importants résultats pour les industriels en général et en particulier pour ceux du nord de la France. M. Calmette expose très sommairement les grandes découvertes du maître et il montre ce dont la ville de Lille doit être reconnaissante à l'illustre Franc-Comtois en appelant finalement à témoin les industriels, brasseurs et distillateurs de grains, ainsi d'ailleurs, de façon plus universelle, que les chirurgiens, médecins, ingénieurs, magistrats municipaux et jusqu'aux mères de famille. Bel éloge, à coup sûr, mais combien mérité ! et qui justifie amplement à la fois l'érection d'une statue de Pasteur à Lille et la décision par laquelle le nom du grand homme a été donné à l'institut lillois.

Franche-Comté. — L'on doit à M. Jules Maneville un *Essai sur l'histoire du collège Cuvier, collège universitaire de Montbéliard*, qui, en dépit d'un titre trop modeste, nous apparaît comme une contribution de premier ordre à l'histoire de l'enseignement en France (Montbéliard, Société anonyme d'imprimerie montbéliardaise, gr. in-8 de 142 p., avec 12 planches). L'auteur est le principal actuel de ce collège : il parle donc, c'est le cas de le dire, *ex-professo*. Pas d'inutile verbiage : des faits, et des faits exposés avec une sobre élégance. L'ouvrage comporte deux parties subdivisées en seize chapitres. Le premier chapitre esquisse l'état de « l'École latine », puis du Gymnase, sous le régime wurtembergeois, et enfin de « l'Institut, » à l'époque révolutionnaire, après l'annexion du pays de Montbéliard à la France. Les chapitres II à VIII nous font assister à la fondation du collège (1810), à son organisation, nous indiquent ses ressources et relatent ses débuts. Les conséquences de l'invasion en 1814 et 1815 et la vie du collège sous la Restauration, la monarchie de Juillet, la République de 1848 et le second Empire jusqu'aux premières années de la République actuelle (1873) sont résumées dans les chapitres IX à XII. Les détails que donne l'auteur sont intéressants, parfois curieux, souvent pénibles, car les plus sérieuses difficultés assiégeaient l'établissement, et il fallut, à certains moments, pour éviter sa disparition, que la municipalité et surtout la population fissent des sacrifices réels. Enfin, en 1873, une ère nouvelle s'annonça. Les Montbéliardais n'hésitèrent pas, au moyen d'une souscription publique dont le montant fut complété par le conseil municipal, à assurer la construction du collège, qui prit dès lors le nom illustre de Cuvier, enfant du pays. Jusqu'en 1876, les choses marchèrent assez bien; mais, à partir de l'année suivante, « l'histoire du collège Cuvier, observe M. Maneville, se confondra désormais avec celle de l'Université. En lui empruntant ses programmes, ses méthodes et son personnel, l'établisse-

ment perd peut-être un peu de son originalité, mais il se vivifie au contact d'un esprit nouveau. Son caractère confessionnel [protestant], qui avait été sa principale raison d'être pendant toute la première période de son existence, s'efface peu à peu devant le rayonnement des idées modernes » (p. 106). Et l'auteur conclut (p. 116) : « Le collège commence son second siècle d'existence. De 1811 à 1911, la route est longue; si parfois elle a été dure à parcourir, les écueils dont elle fut semée ne purent lasser ni le zèle ni la vaillance. Il y eut des périodes difficiles et des moments critiques; meurtri, mais non désemparé, le collège domina la mauvaise fortune, il y retrempa ses forces et en sortit toujours plus vivant que jamais. » En appendice on trouve des pièces intéressantes, parmi lesquelles nous citerons la nomenclature analytique des fondations dont l'établissement a été appelé à bénéficier et des notices sur les élèves les plus remarquables sortis du collège Cuvier et devenus hommes politiques, explorateurs, officiers, ingénieurs, savants et écrivains. Les vues, portraits et plans qui ornent ce volume sont des plus soignés.

— *Napoléon Bonaparte à Dole*, tel est le titre d'un travail que M. Julien Feuvrier a d'abord publié dans *la Correspondance historique et archéologique* (Paris, Champion, 1911, in-8 de 14 p.). Divers auteurs ont déjà effleuré le sujet, mais pas toujours d'une façon exacte. Bonaparte, en 1791, était lieutenant d'artillerie en garnison à Auxonne. Voulant faire imprimer sa *Lettre à M. Matteo Buttafoco, député de Corse à l'Assemblée nationale*, il s'adressa à l'imprimeur dolois Joly, qu'il visita plusieurs fois à ce propos. Or, par une lettre en date de Dole le 14 août 1821 et adressée à M. Amanton, ancien maire d'Auxonne (lettre dont la minute, reliée avec un exemplaire de l'opuscule en question, a été retrouvée dernièrement par M. Feuvrier à la bibliothèque publique de Dole), Joly, en des termes très nets, rappelle quelles furent ses relations avec le futur empereur, qui se faisait, à chaque entrevue, accompagner par son jeune frère Louis. Tous deux, d'ailleurs, franchissaient à pied, aller et retour, la distance séparant Auxonne de Dole. Ce document étant reproduit ici *in extenso*, il n'y aura plus de place désormais pour les récits de fantaisie. L'auteur donne en outre le texte d'une proclamation enthousiaste placardée sur les murs de Dole à l'occasion du retour d'Italie du Premier Consul couvert des lauriers de Marengo. On attendait le vainqueur dans la vieille cité comtoise; mais sa zélée municipalité en fut pour ses frais : Bonaparte, pour regagner Paris, avait pris la route de Lyon et de Dijon. Cette très intéressante brochure est éclairée par des notes d'une parfaite précision.

— Le n° 62 de *Spelunca, Bulletin et Mémoires de la Société de spéléologie* est consacré entièrement à la 12e campagne (1909-1910) des *Recherches spéléologiques et hydrologiques dans le Jura franc-comtois* exécutées par M. E. Fournier, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Besançon (Paris, au siège de la Société, 34, rue de Lille, décembre 1910, in-8 de 40 p., avec 8 fig.). Dans ce travail, l'auteur complète « l'étude de plusieurs grandes résurgences, notamment celles de la Loue, du Lizon, de l'Anguillon, des Neuves-Granges, d'Échenoz, de Filain, etc., etc., et de plusieurs grands gouffres, restée inachevée dans les précédentes campagnes. » Il commence par nous entretenir de la crue de janvier 1910 dans la région et des mesures de protection à prendre, parmi lesquelles la principale consiste en l'arrêt du déboisement et aussi dans le reboisement des zones d'alimentation des rivières. A propos des travaux entrepris pour l'établissement de la ligne du chemin de fer Frasnes-Vallorbes, il indique

les conséquences fâcheuses qui résulteront pour certaines localités françaises et pour la France même du percement du Mont-d'Or et donne les raisons pour lesquelles la traversée de la Faucille lui paraît de beaucoup préférable, quoique nécessitant une dépense plus élevée. On est heureux de retrouver ici le pittoresque compte rendu publié dans *le Petit Salinois* par un ancien élève du professeur, M. E. Petit-Laurent, de l'exploration de la Grotte-Sarrazine. L'attention est également sollicitée par la description d'un gouffre important situé derrière la roche de Haute-Pierre et connu dans le pays sous le nom de gouffre de « la Légarde . » Ce gouffre a été exploré à diverses reprises par plusieurs des élèves et collaborateurs de M. Fournier, mais l'un d'eux seul, M. Virieux, a pu atteindre le bas, distant de 180 mètres de la surface du sol. C'est l'un des plus profonds de la France; aussi l'opération n'a-t-elle pas été chose facile. D'autres gouffres ont été ensuite reconnus : le plus remarquable est celui de « la Vieille Herbe » dont la profondeur est de 108 mètres. M. Fournier n'est pas au bout de sa tâche; une future livraison de *Spelunca* nous fera connaître ses nouveaux exploits souterrains, aussi utiles à l'hydrologie qu'à l'hygiène publique, et que les amateurs de curiosités naturelles salueront, comme les précédentes, avec sympathie et admiration.

Savoie. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie vient de se distinguer tout particulièrement en publiant à la fois deux des plus beaux volumes de ses *Mémoires*. Voici d'abord la première partie du tome XII de la 4e série de sa collection (Chambéry, imp. générale savoisienne, 1911, in-8 de xvi-637 p., avec 17 photogr. hors texte). Ce fort volume n'est que le tome Ier des *Chroniques de la Congrégation des sœurs de Saint-Joseph de Chambéry sous la protection de l'immaculée Mère de Dieu, de sa fondation à l'année* 1885, par M. le chanoine Léon Bouchage. Divisée en huit livres d'importance inégale, lesquels se composent de chapitres en nombre variable, cette première partie des *Chroniques* débute à la fondation de la Congrégation au Puy-en-Velay, en 1650 et se poursuit jusqu'à la mort de la Mère Saint-Jean (1861-1862). En tête sont placées, outre une « Bibliographie » de quatre pages relative aux ouvrages et documents consultés, trois lettres laudatives émanant du cardinal Vivès y Tuto, de Mgr Dubillard, archevêque de Chambéry, et de Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul. Ancien évêque de Tarentaise et Savoisien d'origine, Mgr Turinaz est tout particulièrement compétent pour apprécier. Laissons-lui donc la parole : « Les fondations, le dévouement, les étonnantes mortifications, la piété et l'humilité de Mère Saint-Jean, fondatrice de la congrégation à Chambéry et supérieure générale, demandant à finir sa vie dans la petite et pauvre communauté de La Bauche : les grands travaux, les dons vraiment extraordinaires de la nature et de la grâce, l'activité infatigable, les voyages au prix de périls sans nombre, à travers les immenses forêts, à peu près inexplorées des Indes, de Mère Saint-Jean Boissat, suffiraient à donner à votre ouvrage l'attrait des plus beaux récits de l'histoire de l'Église. Auprès de ces deux grandes figures qui se détachent lumineuses, dans votre tableau, que d'âmes vaillantes, dévouées, que de fondations commencées dans le dénuement, que d'efforts, que de sacrifices pour l'enseignement et l'éducation de l'enfance, pour le service des malades et des pauvres ! Votre livre offre aux religieuses et à tous les chrétiens de nobles exemples, il touchera et élèvera les âmes. Je tiens à le dire, sa lecture m'a fait du bien; elle en fera à beaucoup d'autres. » A un tel jugement, rien à ajouter . — Nous mentionnerons

ensuite le tome Ier de la 5e série des *Mémoires* de la docte compagnie (Chambéry, imp. générale savoisienne, 1911, in-8 de 774 p., avec une planche en couleurs). Ici, M. le comte de Gerbaix de Sonnaz de Saint-Romain (p. 1-136) nous donne, appuyé de divers documents, un solide *Mémoire historique sur Louis II de Savoie, sire de Vaux, sénateur de Rome* (1310-1312), *de* 1275 *à* 1349. « Louis II de Savoie, sire de Vaux, dit finalement l'auteur, fut vraiment un grand prince, illustre comme politique et guerrier. Mais il fut presque oublié par la postérité, car je pense être le premier qui ait écrit, plus de cinq siècles après sa disparition, un long mémoire sur toute sa vie. » Ce travail est, en somme, une excellente contribution à l'histoire de la Savoie, de Rome et de l'Italie au moyen âge. — Le même volume (p. 141-774) renferme une étude considérable que M. Joseph Révil a consacrée à la *Géologie des chaînes jurassiennes et subalpines de la Savoie (Petit-Bugey, environs d'Aix-les-Bains et de Chambéry, Massif des Bauges, Massif de Curienne-la Thuile, extrémité septentrionale du Massif de la Chartreuse).* Dans une Introduction de quatre pages, M. Révil remarque que « la plupart des massifs des Alpes occidentales ont été étudiés monographiquement; nous-même, ajoute-t-il, en collaboration avec un de nos plus savants géologues, M. le professeur W. Kilian, avons entrepris la description des chaînes intérieures des Alpes françaises. L'étude de nos chaînes calcaires de Savoie n'est pas restée complètement en dehors de ce mouvement, et les traits principaux commencent à en être fixés. Toutefois, aucun travail d'ensemble ne leur a été consacré et aucune synthèse n'en a été tentée. C'est cette lacune que nous nous sommes proposé de combler, en consacrant une description géologique détaillée à l'arrondissement de Chambéry, et en en comparant les divers terrains qui s'y rencontrent à ceux des régions limitrophes... Tenant à bien préciser la part revenant à nos devanciers, nous débutons par un résumé aussi complet que possible de toutes les études ayant précédé la nôtre. Nous décrivons ensuite la région au point de vue physique (orographie et hydrographie), au point de vue de la nature des terrains qui s'y rencontrent (stratigraphie) et des dislocations que ces terrains ont subies (tectonique). Un résumé de l'allure des plis, un exposé de l'histoire géologique de nos massifs et un appendice paléontologique terminent ce mémoire. Cet appendice contient la description des quelques formes nouvelles ou peu connues, récoltées au cours de nos explorations. » Les lignes qui précèdent nous ont paru donner une idée suffisamment nette de cet énorme travail; nous devons, en tous cas, nous en tenir là, la place nous étant mesurée.

Alsace-Lorraine. — Dans son opuscule intitulé : *Les Villages disparus du bailliage de Soultz, Abratzwilla, Alsviller et la chapelle Saint-Georges* (Paris, Picard; Colmar, Huffel, 1911, in-8 de 14 p. et pl.), M. A. Gasser nous donne tous les renseignements qu'il a pu puiser de divers côtés sur ces localités disparues. Il est difficile de faire connaître leur emplacement, mais d'après les textes invoqués, on peut dire que le village d'Alsviller fut détruit par les bandes anglaises, de 1364 à 1376. De l'ancienne chapelle, il ne reste maintenant qu'un bas-relief sauvé de la destruction par une pieuse famille, un relief en bois pouvant remonter au xve siècle. En somme cet opuscule sera intéressant à consulter par ceux qui s'intéressent à la géographie historique de la France.

— On sait que l'ancien département de la Moselle a été démembré par le traité de Francfort, en 1871; les anciens districts de Briey et de Longwy

sont restés à la France, mais les anciennes archives concernant ces deux districts sont demeurées à Metz au dépôt des archives départementales. Le directeur allemand actuel de ce dépôt, M. Ernest Hauviller, qui s'occupe en ce moment du classement des archives révolutionnaires (série L.) du département de la Moselle, vient de publier dans le recueil des *Annales révolutionnaires* un inventaire sommaire de la partie de cette série qui concerne les districts de Briey et de Longwy, les actes et la correspondance des représentants du peuple : *Les Archives révolutionnaires du département de la Moselle à Metz* (Paris, Leroux; Metz, Scriba, gr. in-8 de 33 p.). Remarquons que dans son préambule l'auteur rend justice à la méthode française de classement et à la supériorité du travail des archivistes en France, et il insiste pour le maintien du cadre de classement français en Alsace-Lorraine.

Allemagne. — Nous signalons à nos lecteurs dans la *Deutsche Rundschau*, d'octobre et de novembre 1911, un important mémoire d'un des écrivains militaires les plus en vue de l'Allemagne, le feldmaréchal baron von der Goltz : *Jung-Deutschland. ein Beitrag zur Frage der Jugendpflege.* Il n'y montre pas seulement par quelques exemples qu'appuient des souvenirs personnels l'utilité de l'éducation physique de la jeunesse; il y esquisse aussi l'histoire des efforts faits, notamment par lui, pour provoquer en Allemagne un mouvement d'opinion en faveur de cette éducation. On verra non sans intérêt dans cet article combien l'exemple de la France après 1870 a influé sur les idées du feldmaréchal à cet égard.

Espagne. — On sait que les traités d'Utrecht et de Rastadt n'amenèrent pas la pacification complète de l'Espagne : la Catalogne refusait encore de reconnaître Philippe II, et il fallut une armée considérable, sous le commandement du maréchal de Berwick et un siège de deux mois pour réduire Barcelone. M. Jean Audouard a retrouvé dans les archives des Bouches-du-Rhône une curieuse correspondance inédite qui donne, au moins une fois par semaine, des nouvelles détaillées du *Siège de Barcelone en 1714* (Paris, A. Picard et fils, 1910, gr. in-8 de 30 p.). Ce sont des lettres du chevalier de Vignier, officier dans la marine royale, adressées à son oncle, Mgr de Qniqueran de Beaujeu, évêque de Castres, l'un des orateurs les plus écoutés du clergé français du commencement du XVIIIe siècle. On y suit jour par jour les progrès de l'attaque et l'énergie de la défense. M. Audouard vient de publier ces lettres et il les a enrichies de notes très complètes, empruntées à la vieille *Histoire de la dernière révolte des Catalans et du siège de Barcelone*, par Thomas Amaulry.

Russie. — *L'Œsterreichisch-ungarische Buchhändler Correspondenz* contient, dans son numéro du 18 octobre 1911, des renseignements intéressants sur le nombre et la mentalité des lecteurs en Russie. Les statistiques de librairie permettent de constater que la passion des romans — des romans policiers et criminels surtout — a fortement diminué. Le roman tient néanmoins toujours la tête avec 1235 ouvrages répandus à plus de 5 millions d'exemplaires. La diffusion des livres sur les beaux-arts atteint près de quatre millions trois cent mille exemplaires. La navigation aérienne a donné matière à 107 ouvrages tirés à 208.064 exemplaires. Les journaux et revues atteignent le chiffre de 2391, en progrès de 218 sur le chiffre de l'année précédente. L'organe le plus important rédigé en français est la *Revue contemporaine*, à laquelle collaborent les premiers écrivains de la Russie. Le *Journal de Saint-Pétersbourg*, qui a perdu son caractère semi-

officiel, ne paraît plus que trois fois par semaine et ne compte que 250 abonnés. Le journal le moins cher *Kopeika* est aussi le plus répandu (160.000 lecteurs); les *Birjevyia Vědomosti*, le *Russkoe Slovo* et le *Novoe Vremia* ont respectivement 142.600, 131.030 et 60.500 lecteurs

Équateur. — Depuis le début de l'année dernière, la Bibliothèque municipale de Guayaquil possède un petit bulletin trimestriel, le *Boletin de la Bibliotcca municipal de Guayaquil*, paraissant en 16 p. in-8 à 2 colonnes, dont les directeurs sont MM. Camille Destruje et Jean-Antoine Alminate. On y trouve, à côté d'articles de fond (le n° 2, que nous avons sous les yeux, contient une curieuse étude sur un procès d'espionnage de 1821, dont les pièces sont conservées dans les archives de la bibliothèque), un mouvement de la bibliothèque : entrée de livres, statistique des ouvrages consultés), des variétés bibliographiques, enfin de courtes notes relatives à la bibliothéconomie et aux bibliothèques publiques.

États-Unis. — Il n'est pas possible, faute de place, de donner une analyse complète des travaux publiés dans le compte rendu annuel de la Smithsonian Institution des États-Unis (*Annual Report of the Smithsonian Institution*, 1909. Washington, Government printing Office, 1910, gr. in-8 cartonné, de x-751 p., avec nombreuses photogravures hors texte et fig.). Comme les précédents, ce gros volume contient les nombreux travaux des savants américains attachés au Muséum des États-Unis. Nous signalerons particulièrement les notices suivantes : *Recherches sur le soleil*, par M. Janssen; — *Le Retour de la comète de Halley*, par M. W.-W. Campbell; — *Océanographie de la mer du Groenland*, par M. Daucas; — *Mésopotamie*, par M. Willcocks; — *Les Plantes désertiques*, par M. Spalding; — *L'Antiquité de l'homme en Europe*, par M. Maccurdy; — *Panama et ses habitants*, par M. Bell; — *La Décoration céramique*, par M. Frenchet.

— Nous avons reçu en même temps de la Smithsonian Institution le *Report on the Progress and Condition of the U. S. National Museum for the year ending June* 30. 1910. Washington, Government printing Office, 1911, in-8 cartonné de 146 p.). Ce volume contient principalement la liste des accroissements des collections du Muséum national des États-Unis pendant l'année 1909-1910, ainsi que la liste des publications reçues cette même année. — Quant au Bulletin n° 71 publié par la Smithsonian Institution (*A Monograph of the Foraminifera of the North Pacific Ocean*, by Joseph Augustine Cushman. 1911, in-8 de 100 p., avec 156 fig.), il contient la seconde partie de la monographie des foraminifères de l'Océan Pacifique nord et est entièrement consacré à la famille des textularidés.

— La Librairie du Congrès, à Washington, poursuit la publication de ses cadres de classements. Aujourd'hui, c'est la classe S, comprenant l'agriculture et les industries qui s'y rattachent, que nous avons à signaler : *Library of Congress. Classification : Class S. Agriculture, plant and animal industry* (Washington, Government printing Office, 1911, in-4 de 87 p.). La classification, faite par M. J. C. Stuntz, a été revue par M. Georg M. Churchill, avec le concours de M. C. W. Perley. Il y a six grandes sections, S, agriculture; SB, culture générale des plantes et horticulture ; SD, science forestière; SF, élevage des animaux; SH, pisciculture et pêche; SK, chasse. Chacune de ces sections comporte un nombre assez considérable de subdivisions. Un index alphabétique des rubriques, qui renvoie aussi à d'autres sections de la bibliothèque, facilite les recherches.

Publications nouvelles. — *La Religion de Jésus d'après l'Évangile*,

par l'abbé P. Lelièvre (in-16, Perrin). — *Annus liturgicus cum introductione in disciplinam liturgicam*, auctore M. Gatterer (in-12, Oeniponte, Rauch). — *Le Chrétien intime*, par C. Sauvé. T. VI. *Le Culte des mystères et des paroles de Jésus*. I. *Élévations évangéliques* (petit in-8, Amat). — *Le Cardinal Pie. Discours choisis*, avec une Introduction, des notices et des notes par l'abbé P. Halflants (in-12, Bruxelles, Keller). — *De la Fonction et des juridictions de cassation en législation comparée (Évolution, comparaison, critique, réforme)*, par R. de la Grasserie (in-8, Librairie générale de droit et de jurisprudence). — *Les Sociétés commerciales, guide pratique et formulaire*, par A. Pottier. 2e éd. (gr. in-8, Libr. générale de droit et de jurisprudence). — *Cours de droit forestier*, par C. Guyot. T. III (in-8, Laveur). — *Les Droits de la femme*, par M. Martin (in-12, M. Rivière). — *La Française dans ses quatre âges*, par R. Guillou. *Essais sur le* XXe *siècle*. II. (in-18, Poméon). — *Manuel de sociologie catholique, histoire, théorie, pratique*, par le R. P. A. Belliot (gr. in-8, Lethielleux). — *Le Chômage et son remède*, par D. Bellet (in-16, Alcan). — *Los Gremios*, por E. Segarra (in-12, Barcelona, imp. Altés y Alabart). — *Les Blanquistes*, par C. Da Costa (in-18, M. Rivière). — *Les Gucsdistes*, par A. Zévaès (in-18, M. Rivière). — *Les Possibilistes*, par S. Humbert (in-18, M. Rivière). — *Les Socialistes indépendants*, par A. Orry (in-18, M. Rivière). — *Jean-Henri Fabre, l'entomologiste raconté par lui-même*, par A. Fabre (2 vol. in-16, Vitte). — *La Truite domestique*, par H.-L.-A. Blanchon (in-8, Laveur). — *Histoire des légumes*, par G. Gibault (gr. in-8, Librairie horticole). — *Leçons sur les hypothèses cosmogoniques, professées à la Sorbonne*, par H. Poincaré (gr. in-8, Hermann). — *Ballons et aéroplanes*, par G. Besançon (in-18, Garnier). — *La Chasse des grives au fusil*, par M. de la Fuye (in-18, Laveur). — *L'Art de reconnaître les styles. Le Style Louis XVI*, par Émile Bayard (in-18, Garnier). — *Les Maîtres de l'art. Giovan Antonio Bazzi dit le Sodoma*, par L. Gielly (petit in-8, Plon-Nourrit). — *Guide pratique et populaire pour la bonne exécution du chant grégorien*, par A. F., 2e édit. (Rome et Tournai, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, Desclée). — *Poèmes de France et d'Algérie*, par M. Olivaint (in-18, Lemerre). — *Essais poétiques*, par L.-A. Morel (in-16, Plon-Nourrit). — *La Vie qui s'ouvre*, par J. Boyer (in-18, Figuière). — *Le Beau Pays*, par P. Lestringuez (in-18, Figuière). — *Le Crépuscule de Dionysos*, par P.-L. Aubert (in-12, Ficker). — *La Peine de vivre. Châtiment*, par E. Pierret (in-18, Lemerre). — *La Magdaléenne*, par J. Imbert (petit in-8 carré, Lethielleux), — *L'Homme qui a perdu son moi*, par A. Beaunier (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Ardennaise*, par H. Davignon (in-16, Plon-Nourrit). — *L'Aube*, par H. Ardel (in-16, Plon-Nourrit). — *Sir George Tressady*, par Mrs. H. Ward; trad. de l'anglais par J. de Mestral Combremont (in-16, Perrin). — *Maison hantée*, par Maryan (in-16 oblong, Hachette). — *Les Demoiselles du Noël-Fleury*, par B. Legrand (in-16 oblong, Hachette). — *La Dame verte*, par J. L'Hopital (in-18, Jouve). — *Les Pauvres d'amour*, par A. Tournaire (in-18, Jouve). — *Cousine Sans-Gêne*, par R. Dombre (in-18, Colin). — *La Première Blessure*, par M. Lejeune (in-18, Figuière). — *La Colombe de Rudsay-Manor*, par M. Delly (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Bossuet. Œuvres choisies*, par J. Calvet (in-12, cartonné, Hatier). — *L'Alexandrin chez Victor Hugo*, par A. Rochette (gr. in-8, Hachette). — *Histoire de la littérature italienne*, par G. Finzi; trad. par Mme Thiérard-Baudrillart (in-16, Perrin). — *Dante. Introduction à l'étude de la Divine Comédie*, par H. Hauvette (in-16, Hachette). — *L'Influence de Gianbattista Marino sur la litté-*

rature française dans la première moitié du XVIIe *siècle*, par C. W. Cabeen (in-8 Hachette). — *Musée d'un jeune esprit*, par Maurice (in-18, Figuière.). — *L'Afrique équatoriale française*, par M. Rondet-Saint (in-16, Plon-Nourrit.) — *Les Communes françaises à l'époque des Capétiens directs*, par L. Halphen. Nouv. éd. (in-8, Hachette). — *Clément V et Philippe le Bel*, par G, *Lizerand* (in-16, Hachette). — *La Cour de Philippe IV et la Décadence de l'Espagne* (1621-1665), par M. Hume; trad. de l'anglais par J. Condamin et P. Bonnet (in-8, Perrin). — *Le Roi et ses ministres pendant les trois derniers siècles de la monarchie*, par P. Viollet (gr. in-8, Larose et Tenin). — *La Marine militaire de la France sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV*, par G. Lacour-Gayet. T. I. *Richelieu, Mazarin*, 1624-1661 (in-8. Champion). — *Olivier Cromwell. Sa correspondance, ses discours*, par E, Carlyle: trad. de l'anglais par E. Barthélemy. II. (In-18, Mercure de France). — *Les Idées militaires de la marine du* XVIIIe *siècle. De Ruyter à Suffren*, par le lieutenant de vaisseau Castex (in-8, Fournier). — *Histoire du commerce français dans le Levant au* XVIIIe *siècle*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *Madame de Genlis, sa vie intime et politique* (1746-1830), *d'après des documents inédits*, par J. Harmand (petit in-8, Perrin). — *Histoire secrète de la cour de Berlin. Correspondance d'un voyageur français depuis le* 5 *juillet* 1786 *jusqu'au* 17 *octobre* 1786, par Mirabeau (in-18, Glomeau). — *Napoléon et l'Europe. Austerlitz. La Fin du Saint-Empire* (1804-1806), par E. Driault (in-8, Alcan). — *Quarante-cinq Années de ma vie* (1770-1815), par Louise de Prusse, princesse Antoine Radziwill; publié avec des annotations et un Index biographique par la princesse Radziwill, née Castellane. 2e éd. (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *Quatre généraux de la Révolution. Hoche et Desaix, Kléber et Marceau*, par A. Chuquet (in-8, Fontemoing). — *Femmes de France. Madame de Staël*, par C. Lecigne (petit in-12, Lethielleux). — *Ugo Foscolo in Inghilterra* (*saggi*), da F. Viglione (gr. in-8, Catania, Muglia). — *Les Grands Catholiques par l'anecdote, le détail et l'image. Lacordaire*, par A. Albalat (in-8, Vitte). — *La Guerre de* 1870-1871 *et le Traité de Francfort, d'après les derniers documents*, par le général Bourelly (in-16, Perrin). — *Politique musulmane de la Hollande*, par C. Snouck Hurgronje (gr. in-8, Leroux). — *Le Cardinal B.-M. Langénieux, archevêque de Reims, sa vie et ses œuvres*, par le chanoine A. Largent (in-8, Lecoffre, Gabalda). — *Mémoires d'un prêtre d'hier*, par E. Dessiaux (in-18, Téqui). — *Lettres à la Croix. La Maison de servitude* (in-18, Jouve). — *Les Tyrans ridicules*, par H. Leyret (in-18, Fayard). — *A travers trois siècles (études d'œuvres et propos d'historien)*, par E. Daudet (in-16, Hachette). — *Mélanges d'histoire*, par E. Angot (in-18, Émile-Paul). — *Gutenberg-Gesellschaft. Zehnter jahresbericht erstattet in der ordentlichen Mitgliederversammlung zu Mainz am* 25. *juni* 1911 (in-8, Mainz, Prickarts). — *Die Bamberger Pfisterdrucke und die* 36 *zeilige Bibel*, von Prof. Dr. G. Zedler *(Veröffentlichungen der Gutenberg-Gesellschaft* (in-4, Mainz, Verlag, der Gutenberg-Gesellschaft), — *Catalogue raisonné des premières impressions de Mayence* (1445-1467), par Seymour de Ricci *(Veröffentlichungen der Gutenberg-Gesellschaft)* (in-4, Mainz, Verlag der Gutenberg-Gesellschaft). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE FRANCIS-SIMON

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. Mélanges. — 1. *Histoire du Château de Versailles*, par PIERRE DE NOLHAC, *Versailles sous Louis XIV*. Paris, Émile-Paul, 1911, 2 vol. in-4 de x-223 et 249 p., avec 50 illustrations hors texte, tirés à 350 exemplaires numérotés, 150 fr. — 2. *La France, géographie illustrée*, par P. JOUSSET. T. Ier. Paris, Larousse, s. d., gr. in-4 de II-391 p. à 2 colonnes, illustré de 28 planches hors texte, 21 cartes et plans en noir et en couleurs et 871 reproductions photographiques. Broché, 26 fr.; relié, 22 fr. — 3. *L'Architecture baroque en Italie*, par CORRADO RICCI. Paris, Hachette, 1911, gr. in-8 carré de XIII p. et 313 reproductions. Cartonné toile pleine, 25 fr. — 4. *Le Meuble et la Décoration en Angleterre*, 1680-1800. Paris, Hachette, s. d., gr. in-8 carré de x p. et 201 reproductions. Cartonné toile, 25 fr. — 5. *P. P. Rubens, l'œuvre du maître*. Paris. Hachette, 1912, gr. in-8 de XXXVI-523 p., illustré de 551 grav. Relié toile, fers spéciaux, tête dorée, 15 fr. — 6. *Histoire monumentale de la France*, par ANTHYME SAINT-PAUL. Paris, Hachette, 1911, gr. in-8 de 283 p., illustré de 122 grav. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 7. *Les Joyeuses Commères de de Windsor*, par WILLIAM SHAKESPEARE. Paris, Hachette, 1912, in-8 de VIII-190 p., illustrations en couleurs de Hugh Thomson. Cartonné toile pleine, tête dorée, 20 fr. — 8. *Sous le ciel vénitien. La Ville, la lagune, la campagne*, par ROBERT HÉNARD. Paris, Laveur, 1911, petit in-8 de 357 p., avec 50 illustrations. Broché, 10 fr. — 9. *La Conquête de l'Algérie*, par JULES MAZÉ. Tours, Mame, s. d., in-4 de 398 p., illustré de nombr. grav. dans le texte et de 6 hors texte, dont 2 en couleurs. Broché, 9 fr.; rel. bradel fantaisie, tr. dorées, 12 fr. — 10. *Trente Siècles de guerre navale*, par G. CLERC-RAMPAL. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 238 p., illustrations de J. Haffner. Broché, 6 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 11. *L'Art dans la famille*, par GASTON BONNEFONT. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 364 p., avec 150 illustr. par G. ROUX. Broché, 5 fr. 60; cart. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 12. *La Cité antique de Pompéi*, par JULES MONOD. Paris, Delagrave, s. d., in-8 de 119 p., avec 40 planches photographiques. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 50. — 13. *Trois Romans pour tous. Histoire d'un enfant. Le Petit Chose*, par ALPHONSE DAUDET. *Romain Kalbris*, par HECTOR MALOT. *L'Ile au trésor*, par R. L. STEVENSON; adaptation par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 paginé 176-168-176, illustré de 145 dessins par Émile Bayard, P. Philippoteaux et G. Roux. Broché, 9 fr.; cart. toile, tr. dorées, 10 fr.; relié, 12 fr. — 14. *La Vie de collège dans tous les pays. Au-delà des mers. L'Oncle de Chicago. Le Tour du globe d'un bachelier. Autour d'un lycée japonais*, par ANDRÉ LAURIE. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 paginé 156-160-112, avec 77 illustrations par E. Benett et Félix Régamey. Broché, 7 fr.; cart. toile, tr. dorées, 10 fr.; relié, 12 fr. — 15. *Le Record du tour du monde, roman d'aventures*, par LÉON BERTHAUT. Tours, Mame, s. d., gr. in-8 de 397 p., avec 40 illustrations d'après Robida. Relié percaline, plaque riche or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. 50. — 16. *Le Petit Roi du masque noir, époque* 1867-1870, par JULES CHANCEL. Paris, Delagrave, s. d., gr. in-8 de 304 p., illustration de R. de la Nézière Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. — 17. *Un Coin du pays basque*, par GR. DE LA PAQUERIE. Tours, Mame, s. d., gr. in-8 de 301 p., avec 40 illustrations. Relié percaline fantaisie, 3 fr. 50. — 18. *L'Iliade d'*HOMÈRE. Introduction et notes par T. DE WYZEWA. Paris, Laurens, s. d. (1912), in-4 de XII-52 p., avec 24 planches hors texte en couleurs de Clément Gontier. Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — 19. *Gargantua et Pantagruel* de RABELAIS. Introduction et notes par T. DE WYZEWA. Paris, Laurens, s. d. (1912), in-4 de XII-52 p., avec 24 planches hors texte en couleurs par Louis Morin. Broché, 3 fr. 50; relié, 4 fr. 50. — 20. *Loin des yeux, près du cœur*, par PIERRE MAËL. Paris, Hachette, 1912, gr. in-8 de 269 p., illustré de 48 grav. par Beuzon. Broché, 3 fr.; relié, 6 fr. — 21. *Les Reportages*

extraordinaires de Julius Snow. Le Miroir sombre. L'Énigme martienne. Préface par l'abbé Th. Moreux. Paris, Lethielleux, s. d., (1912), petit in-8 de vi-336 p., illustré. Broché, 3 fr.; relié bradel, tête dorée, 4 fr. 50. — 22. *Paris en l'an 3000*, texte et illustrations de Henriot. Paris, Laurens, s. d. (1912), in-8 de 106 p. Broché, 2 francs 50; relié, 3 francs 50. — 23. *Contes héroïques de la douce France. Flore et Blanchefleur. Berthe aux grands pieds*; texte adapté par Marie Butts. Paris, Larousse, s. d., in-16 carré de 142 p., illustré de 4 planches hors texte en couleurs et de 28 dessins de Fernand Fau. Cartonné, couv. en couleurs, 2 fr. 50. — 24. *Contes héroïques de la douce France. Roland, le vaillant paladin*; texte adapté par Marie Butts. Paris, Larousse, s. d., in-16 carré de 144 p., illustré de 4 planches hors texte en couleurs et de 30 dessins de Fernand Fau. Cartonné, couv. en couleurs, 2 fr. 50. — 25. *Un Drame au Maroc*, par Valréas. Paris, Librairie de Paris (Firmin-Didot), s. d., gr. in-8 de 279 p., avec 30 grav. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. 40. — 26. *La Découverte du docteur Maffle*, par Émile Solari. Paris, Librairie de Paris (Firmin-Didot), s. d., gr. in-8 de 280 p., illustré de 20 grav. d'après Thiriet. Broché, 3 fr.; relié, 5 fr. 40. — 27. *Le Capitaine Bellormeau*, par A. Robida. Paris, Colin, 1911, in-18 de 258 p., illustrations de l'auteur. Broché, 2 fr.; relié toile, tr. dorées, 3 fr.

II. Périodiques illustrés. 1.— *Journal de la jeunesse. Nouveau Recueil hebdomadaire illustré. Année* 1911. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr.; reliés, 26 fr.; abonnement : France, 20 fr.; Étranger, 22 fr.— 2. *Journal des demoiselles.* 91e année. Paris, 3, rue du Quatre-Septembre. 1911, 2 vol. in-4 de 576-96 p., avec grav. et planches. Paris, 16 fr.; province, 19 fr.; Union postale, 22 fr. — 3. *La Revue française.* 6e-7e année. Paris, 17, rue Cassette; Tours, maison Mame (octobre 1910-septembre 1911, 2 vol. gr. in-4 de chacun 728 p., avec de très nombreuses grav. France, Belgique, 10 fr.; autres pays, 13 fr. 50. — 4. *Mon Journal*, 1910-1911), *recueil hebdomadaire*, illustré de grav. en couleurs et en noir, pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1910, gr. in-8 de 827 p. Broché, 8 fr.; cart. 10 fr.; abonnement : France, 8 fr.; étranger, 10 fr. — 5. *L'Ouvrier, journal bi-hebdomadaire illustré.* 50e année. Paris, Henri Gautier, 1910-1911, in-4 de 836 p., avec grav. Broché, 6 fr.; cart. toile, 7 fr. 50 ; abonnement : France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 7 fr. — 6. *La Semaine de Suzette.* 6e année, 2e semestre, et 7e année, 1er semestre. Paris, Henri Gautier (5 août 1910-28 juillet 1911), 2 vol. in-4 de chacun 418 p., avec de très nombreuses grav. en noir et en couleurs. France, Algérie, Belgique, 6 fr.; autres pays, 8 fr. Chaque vol. cartonné, 3 fr. 50. — 7. *La Semaine de Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1911. Chaque samedi, un fascicule in-16 de 16 pages, illustré par Gravelle. Abonnement annuel : France, Belgique et Algérie, 5 fr.; pays étrangers et colonies, 6 fr.

III. Albums. — 1. *Vieilles Chansons pour les cœurs sensibles.* Paris, Plon-Nourrit, s. d. (1912), album gr. in-4 de 32 p., illustré de 32 aquarelles de Pierre Brissaud. Cartonnage genre ancien, 6 fr. — 2. *L'Ancien Testament raconté aux enfants. La Vie de N.-S. Jésus-Christ racontée aux enfants*, par l'abbé Pierre Pinault. Tours, Mame, s. d., album in-4 de vi-88 et vi-72 p., illustré de 100 grav. d'après Gustave Doré. Cartonné, couv. en couleurs, 5 fr. — 3. *Les Animaux s'amusent*, par Benjamin Rabier. Paris, Garnier, s. d., album in-4 oblong de 50 planches en couleurs; relié toile, plaques spéciales, tr. dorées, 7 fr. 50. — 4. *Les Péripéties de l'aviation*, par J. Xaudaro. Paris, Garnier, s. d., album in-4 de 50 planches en couleurs. Cart. bradel, couv. illustrée, 4 fr. 25; rel. toile, plaques spéciales, tr. dorées, 6 fr. 25. — 5. *Les Aventures d'une poupée*, par O'Galop. Paris, Garnier, s. d., album in-4. de 60 p., illustré de nombr. grav. en couleurs. Cart. bradel, couverture illustrée, 4 fr. 25; rel. toile, plaques spéciales, tr. dorées, 6 fr. 25. — 6. *Alphabet*, par Benjamin Rabier. Paris, Garnier, s. d., album in-4 de 41 p., illustré de 21 planches en couleurs. Cart. bradel, couvert. coloriée, 4 fr. — 7. *Les Dernières Aventures de Buster Brown.* Paris, Hachette, s. d., album gr. in-4 oblong de 30 planches en couleurs de Outcault; cartonné, couverture en couleurs, 5 fr. — 8. *Les Animaux en aéroplane*, par J. Jacquin. Paris, Hachette, s. d., album in-4 oblong de 44 p., illustré de planches en couleurs et de gravures en noir; cartonné, couverture en couleurs, 5 fr. — 9. *Chez*

Messieurs les Toutous, par JACQUES FRENEUSE. Paris, Hachette, s. d., album in-4 de 31 p. imprimées au seul recto illustré de 16 planches en couleurs et de gravures en noir dans le texte par CECIL ALDIN; cartonné, couverture en couleurs, 4 fr. — 10. *Girofla, ou la « Petite-Fille de la mère Michel, »* texte et dessins par HENRI AVELOT. Paris, Delagrave, s. d., album in-4 oblong de 29 p., avec 80 illustr. en couleurs. Cartonnage artistique en couleurs 3 fr. 90. — 11. *La Famille Martin, histoire de plusieurs ours*, texte d'après M. GÉNIN. Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 47 p., dessins par A. LANÇON. Cart. bradel, 2 fr. — 12. *Les Débuts de Monsieur Jujules à l'école et aux champs*, par UN PAPA. Paris, Hetzel, s. d., album gr. in-8 de 43 p., dessins par LORENTZ FRŒLICH. Cart. bradel, 2 fr. — 13. *Premiers Paysages*, par MAURICE DENIS. Paris, Laurens, s. d. (1912), album in-4 de 16 p.; cartonné couv. en couleurs, 1 fr. 25.

IV. Bibliothèque des écoles et des familles, publiée par la maison Hachette, 1911 Vol. gr. in-8 à 3 fr. brochés et 4 fr. 60 cartonnés, tr. dorées. — 1. *La Revanche d'Absalon*, par ALBERT CIM, illustré de 60 grav. d'après les dessins de J.-L. Beuzon, 255 p. — 2. *Le Voltigeur hollandais*, par GEORGES-GUSTAVE TOUDOUZE, illustré de 56 grav. dessinées par M. Leloir, 264 p.

V. Bibliothèque rose illustrée, publiée par la maison Hachette, 1912. Vol. in-16 à 2 fr. brochés et 3 fr. 50 reliés. — 1. *Les Idées de Jacqueline*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, illustré de 46 vignettes par Tofani, 252 p. — 2. *Dans la bonne voie*, par Mlle JULIE BORIUS, illustré de 44 vignettes par E. Zier, 248 p.

VI. La Petite Bibliothèque, publiée par la maison Colin, 1911. Vol. petit in-8. Brochés, 1 fr. 50; cartonnés, 2 fr. 10. — 1. *Petites Causeries d'un ingénieur*, par MAX DE NANSOUTY, illustré de 80 grav., 148 p. — 2. *Fêtes et coutumes populaires*, par CHARLES LE GOFFIC, illustré de 25 grav., 155 p. — 3. *Les Explorateurs*, par P. FONCIN, illustré de 26 grav., 161 p.

VII. Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1911. Vol. in-16, brochés, 1 fr. 60; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. 25. — 1. *Après l'orage*, par B. HARRADEN; adaptation de M. DE CHATEAU-VERDUN, illustré par G. ROUX, 127 p. — 2. *Un Honnête petit Homme*, d'après GELLIBRAND, par J. LERMONT, illustré par G. ROUX J. Geoffroy, D. Semeghini et A. Dumont, 123 p.

I. — MÉLANGES. — 1. Heureux l'auteur qui, à peine au milieu de sa carrière et dans la plénitude de ses forces, peut inscrire sur son œuvre les mots fiers et magnifiques : *Exegi monumentum* ! M. de Nolhac a mérité ce bonheur; et il nous plaît, dans la Revue austère dont il fut longtemps le bon collaborateur, et où ses livres ont toujours trouvé l'accueil le plus amical, de saluer joyeusement l'apparition, depuis bien des années attendue, de son *monumentum*, nous voulons dire de la monumentale *Histoire du château de Versailles* dont les deux volumes sont maintenant sous nos yeux. Livre d'histoire et livre d'étrennes, livre de luxe dans toute la plus sérieuse acception du mot, qui sera d'abord, pour les bibliophiles, le complément indispensable de ces volumes superbes : *Louis XV et Marie Leczinska*, *Louis XVI et Madame de Pompadour*, *Marie-Antoinette dauphine et reine*, où M. de Nolhac s'est révélé l'historien le plus averti et le plus intelligent, ce qui ne signifie pas toujours le plus indulgent, de la Cour de France. Mais il s'est acquis peu à peu un titre plus large, où les mérites de l'érudit s'unissent à ceux de l'artiste : il est désormais, et pour la postérité, l'historien de Versailles. Le château de la monarchie française, où ce zélé conservateur de Musée, aidé

par un dévoûment amical, a réussi à rendre la vie aux créations de l'art et de l'histoire, nous dévoile enfin tous ses secrets. Ce sont d'abord les secrets de ses origines et ceux de ses premiers accroissements; puis, soutenue, dirigée par la volonté toute puissante de Louis XIV, l'œuvre de Le Brun, de Lenôtre et de Mansart nous apparaît en splendeurs qui, détruites ou diminuées dans les appartements royaux, ont subsisté presque intactes, embellies même par l'aide de la nature, dans les terrasses, dans les jardins et les avenues dont s'enveloppent ces nobles murailles. M. de Nolhac nous a donné l'histoire du château de Louis XIV; il nous doit encore celle du château de Louis XV et de Louis XVI; nous l'aurons un jour, et nous pouvons être assurés que le succès de ces volumes-ci hâtera leur continuation. Leur nombre trop restreint d'exemplaires les condamne malheureusement à ne trouver place qu'en des bibliothèques somptueuses; ils méritent cet honneur par la beauté de la typographie, d'un papier au filigrane solennel et spécial, enfin d'une illustration dont le meilleur éloge sera d'en dire qu'elle a été exécutée par les soins d'André Marty : cela signifie, n'est-ce pas? que ces images en fac-simile d'anciennes aquarelles, sur papier ou sur parchemin, ont la perfection même et l'accent des originaux; ces tons de gouache ou de sanguine nous semblent âgés de deux siècles. Avec quel bonheur et quel respect un amateur ne touchera-t-il point ces reliques, encadrées par M. de Nolhac dans un texte où les citations des écrivains d'autrefois s'accommodent tout familièrement et sans disparate aux élégances de l'historien moderne!

2. — La superbe collection in-4 illustrée que publie la librairie Larousse vient de s'enrichir du premier volume d'une bien belle géographie de la France. Dû à M. l'abbé P. Jousset, l'auteur des ouvrages antérieurement publiés sur l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne dans la même collection, ce nouveau livre ravira ceux entre les mains de qui il tombera. Sans doute en liront-ils le texte, conçu suivant la méthode régionale et, selon la forte expression de M. Jousset, « moulé sur le sol »; mais ils en contempleront surtout, et ils en étudieront minutieusement les admirables illustrations, variées et expressives au premier chef. Le massif Central, si pittoresque, si plein de contrastes et de beautés auxquelles on ne rend pas toujours justice, — les approches du massif de l'Ouest et ce massif lui-même, le massif Armoricain, non moins digne d'admiration que le massif Central, — la région de la Garonne et les Pyrénées, enfin le littoral méditerranéen jusqu'au Rhône, voilà les parties de notre pays décrites et figurées dans ce premier volume de *la France*. Peut-on rêver ensemble plus varié, et plus belle matière à ces illustrations? Autour d'une description régionale très nourrie, et à qui nous ne reprocherons

que d'être précédée d'une Introduction trop écourtée, M. Jousset a su grouper un ensemble de gravures aussi expressives que possible des formes du terrain, des différents aspects de notre patrie, et de ses beautés historiques, monumentales, comme de ses beautés naturelles. Aussi ne se lasse-t-on pas de feuilleter ce beau volume de *la France* ; que de souvenirs il évoque, et que de projets d'avenir il suggère ! Pour notre part, nous éprouvons un faible particulier pour certaines planches hors texte qui présentent un intérêt spécial, la planche double de la chaîne des Puys, par exemple, ou encore la vue du cirque de Gavarnie, ou bien, au point de vue monumental, les deux vues de l'intérieur de la cathédrale d'Albi et la magnifique planche donnant une partie des remparts de Carcassonne. Cela vaut infiniment mieux que la vue de la façade orientale de Chenonceaux sur le Cher, paysage trop vanté et bien inférieur à celui que présente Azay-le-Rideau, croyons-nous. Mais pourquoi discuter la valeur d'une planche? Mieux vaut proclamer bien haut qu'avec ses cartes, ses illustrations dans le texte et ses gravures hors texte, ce volume constitue un album admirable et dont on ne peut pas se détacher.

3. — Une mode toujours avide de nouveautés, un goût toujours plus large et plus ouvert aux efforts les plus variés de l'art nous permettent aujourd'hui d'admirer des époques jadis odieuses à une austérité intransigeante. La critique a fait justice des accusations passionnées qui furent dirigées contre l'art baroque, après deux siècles de vogue : art sincère, il n'est plus permis d'en douter, et qui répondait parfaitement à l'esprit des artistes et du public, à leur besoin d'expansion exubérante. Aussi bien le magnifique ouvrage que nous présente la librairie Hachette sur *l'Architecture baroque en Italie* vient-il à son heure. Accompagné d'une érudite et éloquente Préface de M. Corrado Ricci, l'éminent directeur général des Musées d'Italie, ce livre, ou plutôt cet album, se compose de plus de trois cents reproductions d'une netteté parfaite et de la diversité la plus merveilleuse, qui nous donnent une idée complète de l'art baroque dans toutes ses manifestations : façades et coupoles d'églises, mausolées à l'éblouissante polychromie, salles de théâtre, palais fastueux aux lourdes grilles, aux portails tourmentés, aux escaliers grandioses, portes qui sont des arcs de triomphe, puits et fontaines aux ondes intarissables, colonnades ouvertes sur des jardins féeriques, que de trésors prodigués, imposés par Rome à toute la péninsule ! Si Rubens est le maître incontesté de l'art flamand, c'est Bernin qui à la même époque triomphe en Italie ; son génie audacieux, sa fantaisie inlassable se traduisent ici en mille formes agitées et tumultueuses. Palais, portiques et jardins, célébrés autrefois par un président de Brosses, qui eût pu croire, il y a peu d'années encore, qu'une génération

nouvelle serait conquise à leur amour? Mais, à feuilleter ce splendide album, quelque résistance que l'on fasse tout d'abord, on finit par se laisser vaincre; et l'on dépose les armes et l'on s'assied pour rêver longuement sur quelque terrasse de Frascati ou devant les escaliers d'eau de la villa d'Este.

4. — Plus spécial peut-être, mais non moins charmant, est le second grand album publié par la librairie Hachette : *Le Meuble et la Décoration en Angleterre, de* 1680 *à* 1800. Rassasiés et saturés que nous sommes en France de l'art délicieux de nos ébénistes du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous reste-t-il encore quelque faculté d'admiration pour leurs rivaux d'outre-Manche? Oui, sans doute; et puisque nous nous sommes mis à chérir les grands portraitistes du XVIIIe siècle anglais, sans que pour cela notre tendresse pour un Watteau, un Chardin ou un Fragonard ait souffert la moindre atteinte, nous goûterons, en même temps que les meubles d'un Boulle, d'un Caffiéri, d'un Riesener et d'un Jacob, ceux des Chippendale et des Sheraton, des frères Adam et d'Hepplewhite. Une critique mieux informée les remet aujourd'hui en évidence; et, par un de ces retours si fréquents dans l'histoire de l'art, tandis que diminue l'influence créatrice des styles classiques de la France, c'est aux maîtres anglais que nos ébénistes vont maintenant demander l'inspiration. Cet album de deux cents planches leur fournira les plus précieux modèles, vrai musée d'art décoratif où l'homme de goût peut compléter son éducation et l'amateur réaliser son rêve. Certaines commodes des Adam (d'ailleurs imitées fort habilement par la maison Maple) inspireront à de charmantes lectrices les plus ardents désirs, et nous savons des bibliothèques d'ébène ou de bois de rose, aux arêtes fines, aux minces pilastres cannelés, où il serait doux de renfermer, sous leurs vélins ou leurs maroquins précieux, les volumes délicatement maniés des plus chers poètes.

5. — On sait les grands services que la *Nouvelle Collection des classiques de l'art* est appelée à rendre : elle offre aux amateurs, aux artistes, aux étudiants l'œuvre des maîtres en reproductions photographiques d'une absolue fidélité. Déjà la librairie Hachette nous avait donné Dürer, Raphaël, Michel-Ange, Mantegna, Fra Angelico, Titien; voici *Rubens*, le plus fécond, le plus fougueux des artistes, le maître de l'école flamande, le peintre de la chair et de la vie exubérante. Une excellente notice, puisée aux meilleures sources (et la meilleure de toutes n'est-elle pas le magnifique volume du regretté Emile Michel, publié il y a quelques années par la même librairie Hachette?), précède l'incomparable album qui nous apporte, en 551 gravures, un choix des plus belles peintures, un choix parmi les milliers de tableaux laissés par ce génie infatigable. Scènes de l'An-

cien et du Nouveau Testament, images de la mythologie, aventures sans fin des dieux et des déesses de l'Olympe, sujets historiques ou profanes, portraits des plus illustres et des plus humbles, paysages, kermesses, danses, jardins d'amour, toute la vie, toute l'imagination sensuelle, toute la religion épaisse des Flandres est devant nos yeux; une technique d'une sûreté prodigieuse, une virtuosité éblouissante, une fantaisie qui va jusqu'au dérèglement, toute la peinture est là, dans ces cinq cents pages, ou plutôt elle y serait toute, si elle devait se borner au terre à terre des voluptés humaines; et il faut bien, en quittant ce volume de féerie, exprimer cette réserve que, malgré la beauté suprême et purifiante de l'art, il ne peut être laissé qu'avec une certaine prudence en des mains trop jeunes. A quoi bon insister? le nom de Rubens n'exprime-t-il pas tout le triomphe de la vie, toute une gloire chrétienne et païenne à la fois?

6. — La science française et l'art de la vulgarisation ont fait cette année une perte irréparable. Anthyme Saint-Paul n'était pas seulement un de nos meilleurs érudits, c'était l'homme qui savait le mieux adapter ses vastes connaissances à l'instruction de ses lecteurs. La plus grande partie des renseignements d'histoire si précieux dans les Guides Joanne lui sont dus; et, indépendamment de ses articles d'archéologie, il avait rédigé, il y a longtemps déjà, une *Histoire monumentale de la France* qui, sous sa première forme d'édition populaire, a obtenu un succès universel. L'excellent homme s'était préoccupé de remanier, de refondre, de rajeunir son livre; et voici que la librairie Hachette nous en donne enfin l'édition qu'il mérite. C'est vraiment un superbe volume, dont les illustrations sont prises de clichés photographiques pour la plupart inédits et d'un effet surprenant; certaines façades, certains intérieurs de cathédrales y ont une grandeur incomparable et profondément émouvante. Quel beau et quel noble volume d'étrennes, pour les grandes personnes, pour les jeunes gens surtout, qui formeront avec joie leur goût et leur savoir dans cet exposé sobre et magistral, tout animé d'un amour grave et réfléchi de notre pays, du pays le plus riche du monde en chefs-d'œuvre de l'architecture! Inventaire méthodique et raisonné, et tout à la fois manuel classique, le livre d'Anthyme Saint-Paul, sous la nouvelle et superbe forme qui lui est donnée, aura une existence féconde et glorieuse.

7. — La comédie connue de Shakespeare : *Les Joyeuses Commères de Windsor*, illustrée par un artiste tel que M. Hugh Thomson, quel beau livre! Chacune des quarante planches en couleurs qui décorent ce volume est un véritable petit tableau d'une grâce exquise, d'une originalité rare. A laquelle accorder une préférence? Comme il y en a un peu pour les goûts les plus divers, chacun, en son particu-

lier, admirera tels ou tels sujets. Pour nous, toutes sont à peu près également charmantes. Elles commentent à merveille la joyeuse aventure de Sir John Falstaff, le galant de circonstance, pris au piège honnête des dames Ford et Page, les deux « commères de Windsor. » Là figurent aussi des personnages secondaires tels, que la gracieuse Miss Anne, la jolie Fenton, le petit Robin, la bonne Mistress Quickly et les maris de Mistress Ford et Page, sans compter d'autres types de moindre importance. Au total, œuvre artistique de réelle valeur. Et puis tout est ici de premier ordre : papier riche, impression de luxe, avec, en outre des planches en couleurs, de curieux dessins en tête et à la fin de chaque acte de la pièce. La reliure est du meilleur goût, sans tapage. Il faut reconnaître que la maison Hachette n'a rien négligé pour rendre ce volume très désirable et enviable.

8. — Le charme de Venise est toujours aussi grand, pensions-nous ces jours derniers en lisant le livre que M. Robert Hénard vient de consacrer à la « cité des Doges »; ne nous en plaignons pas, car rien ne serait plus inquiétant que de voir le goût français cesser de l'apprécier et nos écrivains renoncer à la célébrer. L'auteur de *Sous le ciel vénitien* n'en est pas là; c'est avec piété, avec amour, qu'il décrit les différents aspects que prend Venise selon les heures de la journée, qu'il en dépeint les palais, les vieilles maisons et les églises, et aussi le Campo Santo, qu'il évoque, dans leur cadre, tous ces souvenirs du passé qui semblent encore vraiment du présent aux visiteurs de la ville des lagunes, qu'il s'attarde à en étudier les richesses artistiques et à en dessiner les scènes populaires. Mais, avec grande raison, M. Robert Hénard se garde soigneusement de demeurer enfermé dans Venise; il se rend dans les îlots de la lagune, à Murano, à Burano, à Chioggia, ailleurs encore, et il ne visite pas seulement la lagune, mais aussi la campagne environnante, les bords de la Brenta, les environs de Bassano et de Trévise. De là le titre du livre : *Sous le ciel vénitien*, et non pas « à Venise » ou tel autre de même genre. M. Robert Hénard a vu, admiré bien des spectacles différents, mais partout il a contemplé avec une joie sans égale « ce ciel vénitien, coupole sublime recouvrant la ville d'ombre, de corail et de nacre, » dans lequel il voit avec raison un des grands inspirateurs des peintres de l'école vénitienne, en même temps que l'admirable cadre entourant tous les spectacles sur lesquels ses yeux se sont arrêtés, tous les lieux dans lesquels il a médité... De très jolies gravures, fort bien tirées, accompagnent le nouvel ouvrage de M. Robert Hénard, qui n'a rien d'un guide, mais qui sera lu avec fruit après un guide, à cause des renseignements qu'il contient sans doute, mais aussi parce que ces renseignements émanent non pas d'un cicerone indifférent, mais d'un homme qui sent, et qui vibre, et qui pense.

9. — Voici un ouvrage que nous venons de lire d'un seul trait et, si l'on nous permet cette expression familière, de « dévorer. » Il serait difficile, en effet, de trouver plus beau répertoire de mots héroïques et de faits d'éclat, plus admirable épopée que *la Conquête de l'Algérie*. M. Jules Mazé, l'auteur de ce récit, est incontestablement un homme qui aime notre « Nouvelle-France africaine » et qu'émeuvent les brillantes actions de nos soldats: sous l'empire de ce double sentiment, il a écrit, non pas cette histoire scientifique qui demeure encore à faire, mais une histoire épisodique particulièrement attachante de la conquête de l'Algérie, depuis le départ du corps expéditionnaire pour Alger le 24 mai 1830 jusqu'à la soumission définitive de la grande Kabylie au milieu de l'année 1856. Livre vivant, vibrant de passion contenue, sobre cependant, et dans lequel la personnalité du narrateur ne se manifeste que par la chaleur même de l'exposé; livre fait pour séduire à la fois les grands et les petits et pour accroître notre affection pour notre armée et pour l'Algérie tout à la fois! D'admirables gravures documentaires : daguerrotypies de l'époque de la conquête et photographies de l'époque contemporaine, parfois très habilement rapprochées, de manière à permettre de comparer d'un seul coup d'œil l'état ancien et l'état actuel des lieux (cf., en particulier, les p. 58 et 59), reproductions de tableaux, d'aquarelles et de dessins d'Horace Vernet, de Raffet, de Morel-Fatio et d'autres, quelques héliogravures et même quelques trichromies illustrent *la Conquête de l'Algérie* et contribuent pour leur part à faire de cet ouvrage un magnifique livre d'étrennes, un des plus intéressants et des meilleurs, à tous les points de vue, qui aient paru à l'occasion du début de l'année 1912.

10. — Le livre que M. G. Clerc-Rampal a écrit sous le titre : *Trente Siècles de guerre navale* est aussi attachant qu'instructif. « Malgré la forme que j'ai cru devoir adopter pour le rendre plus attrayant, dit l'auteur dans son *Avertissement*, et en dépit du roman dont la trame légère relie les épisodes historiques aux descriptions du matériel, le présent ouvrage constitue un véritable *Traité élémentaire d'archéologie navale*. » A l'appui de cette affirmation, M. Clerc-Rampal indique d'ailleurs, de façon brève et une fois pour toutes, ses principales références. Tour à tour nous sommes initiés par lui à ce qu'était une galère égyptienne au temps du pharaon Ramsès III, puis nous voyons revivre la marine grecque antique avec la bataille de Salamine et nous assistons aux luttes sur mer entre Rome et Carthage, pour passer aux marines scandinave et byzantine. Traversant le moyen âge, nous arrivons à la fameuse bataille de Lépante. Bien entendu, avec la marine à voiles, il est question de Christophe Colomb, puis des flottes de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, de

la Révolution et de l'Empire, jusqu'à l'épisode du « Vengeur » et à la néfaste bataille de Trafalgar. L'avant-dernier chapitre est consacré aux bâtiments cuirassés depuis les origines jusqu'à l'année 1911, sous-marins compris. Le volume se clôt sur le tableau aussi curieux que suggestif d'une bataille navale entre les escadres de la Colombie et du Pérou... en 1922. Quant à l'illustration, elle n'est nullement fantaisiste : « Mon collaborateur M. Haffner, nous apprend M. Clerc-Rampal, s'est entouré de tous les documents utiles pour ses très intéressantes reconstitutions, et ses dessins si vivants peuvent se recommander des sources les plus autorisées. » Papier, impression, gravures, reliure, tout est de première qualité. C'est, en particulier, un superbe cadeau d'étrennes à faire à un jeune homme qu'attirent les choses de la marine militaire; mais il n'est pas une seule personne qui ne puisse grandement s'intéresser à cette lecture.

11. — *L'Art dans la famille* est un aimable volume où M. Gaston Bonnefont adresse d'utiles conseils aux lecteurs de tout âge. Il enseigne sommairement, mais par des indications précises, le dessin pour tous, avec les procédés les plus divers, aquarelle et enluminure, peinture à l'huile et pastel, gravure; puis les éléments de la sculpture et du modelage, l'art de découper le bois et de décorer les meubles, le travail du cuir et la pyrogravure; enfin, après des considérations pratiques sur les collections d'histoire naturelle et la fabrication des fleurs en papier, l'auteur termine ses leçons par un excellent chapitre consacré à la photographie. Ce petit travail, sagement illustré, s'offre à nous sous une reliure en percaline des plus engageantes.

12. — *La Cité antique de Pompéi* a été l'objet d'un nombre infini de descriptions publiées de façons fort diverses. Le volume auquel M. Jules Monod a donné tous ses soins mérite l'attention par la précision et le pittoresque de ses chapitres érudits, et ses essais de reconstitution de la vie antique. Grâce à ce texte si intelligent, grâce aussi aux très belles et nombreuses planches photographiques dont il est illustré, l'opulente cité campanienne revit devant nos yeux, avec ses temples, ses théâtres, sa vie active et sa vie voluptueuse; car ce n'est pas ici un livre pour les enfants. Mais les visiteurs de l'Italie, qui ont eu la joie de rêver quelques jours, ou quelques heures seulement, le long de ces rues dallées que bordent les murs de brique et les colonnades de marbre, et dont la masse violette du Vésuve, avec son panache de fumée, termine si harmonieusement les lignes lumineuses, retrouveront leurs impressions plus nettes et complètes dans ces pages d'histoire et d'art, que la librairie Delagrave a su, pour un prix très modique, présenter avec un luxe des plus sérieux sous une reliure de goût pompéien.

13. — Sous le titre d'ensemble : *Trois Romans pour tous*, la librairie

Hetzel a réuni en un fort volume : *Le Petit Chose*, d'Alphonse Daudet; *Romain Kalbris*, d'Hector Malot, et l'*Ile au trésor*, de R. L. Stevenson, adapté de l'anglais par André Laurie. Comme on le voit, ces trois récits, dans une note très différente, sont signés de noms célèbres qui assurent à ce beau volume un succès mérité. Les jeunes lecteurs, attendris par l'histoire émouvante du *Petit Chose*, seront vivement intéressés par les aventures de *Romain Kalbris*, racontées par M. Hector Malot. Le dernier récit : *L'Ile au trésor*, d'une allure dramatique, a, de plus, l'avantage de leur faire connaître un écrivain étranger justement apprécié dans son pays. En somme, nous pouvons prédire que, parmi les livres d'étrennes de l'année, celui-ci sera l'un des plus populaires; c'est une heureuse idée d'avoir réédité, pour les mettre à la portée de tous, des œuvres dignes d'intérêt.

14. — *Au-delà des mers* est une série de descriptions de la *Vie de collège dans tous les pays*; M. André Laurie, en un style vif, imagé et alerte, initie le petit lecteur français aux mœurs et coutumes de l'Amérique et de l'Extrême-Orient. Il ne faut pas chercher dans ce beau volume une note religieuse; elle en est malheureusement absente, mais, cette réserve faite, le lecteur y trouvera des récits intéressants, remplis de couleur locale, de renseignements curieux, le tout dans une note très optimiste. Il n'est pas sans utilité de connaître la mentalité des pays autres que le sien, et l'on peut trouver dans cette étude, faite avec discernement, des idées bonnes à retenir; à ce point de vue, le livre de M. André Laurie est instructif, sous une forme amusante et mouvementée.

15. — Un milliardaire américain offre un prix de cinq millions au champion qui détiendra le *Record du tour du monde*, et cent mille francs à tous ceux qui prendront part au concours ; il règle les conditions de ce concours et décide que les différentes équipes partiront de Paris et y débarqueront au retour, « sans avoir reçu d'autre aide, dans le parcours, que celui des concurrents eux-mêmes ». On devine les péripéties et les aventures d'une pareille entreprise. Le volume de M. Léon Berthaut nous raconte celles de l'équipe fran aise qui a pour chef Pierre Lebon, officier de marine et ingénieur; il est accompagné par sa fiancée, Mona Larmor, et par un marin, Yves Le Mat, qui a jadis servi sous les ordres de Lebon; ce loup de mer, dont le courage n'est égalé que par son intarissable bonne humeur, met dans le volume une note gaie. C'est l'équipe française qui détient le record : partis de Paris le 4 juin à 7 heures 15 du matin, les hardis champions y rentrent le 3 juillet à 11 heures, en aéroplane, ayant fait le tour du monde en vingt-neuf jours et trois heures. Ce récit, qui ressemble à ceux de Jules Verne, ne manquera pas d'intéresser les jeunes lecteurs de dix à quatorze ans; l'aventure qu'il

raconte est invraisemblable sans doute, prise dans ses détails, mais les merveilleux progrès des automobiles et des aéroplanes, progrès rapides accomplis en peu d'années, lui donnent cependant un parfum d'actualité.

16. — *Le Petit Roi du masque noir* est un peu trop ambitieusement sous-intitulé : *Histoire de France anecdotique*. C'est, en réalité, un récit de haute fantaisie, vivement conté, rempli de péripéties et d'aventures, peu vraisemblables assurément mais dramatiques au plus haut point. Fred Durban, le héros de M. Chancel, fils d'un malfaiteur, semble avoir hérité des instincts dangereux de son père. Heureusement pour lui, sa mère, femme irréprochable, a su déposer dans l'âme de son fils des germes meilleurs, et, quand, presque sans savoir ce qu'il fait, Fred est affilié aux Chevaliers du Masque noir, son honnêteté native, héritage de sa mère, ne tarde pas à se révolter contre les agissements de ses nouveaux camarades. Mais il est plus facile d'entrer dans la redoutable confraternité que d'en sortir, et ce n'est pas sans jouer sa vie que « le petit roi » finit par conquérir sa liberté. La dernière page du volume nous le montre devenu soldat de l'armée française et rachetant par une vie de généreux dévouement les erreurs de son enfance.

17. — Parmi les pays dont on ne se lasse jamais d'entendre parler, — ou de parler soi-même après les avoir vus, — le pays basque se place au premier rang. Comment, en effet, ne pas demeurer sous le charme d'aspects si pittoresques et si variés, de contrastes saisissants, de populations si nettement distinctes des autres? Comment ne pas aimer à faire revivre ses souvenirs? Pour atteindre ce but, pour raviver et contrôler, pour compléter d'anciennes impressions, parfois trop rapides, voici qu'un excellent guide s'offre à nous. M. Ch. de la Paquerie connaît admirablement le pays basque; il l'a visité à différentes époques, et dans tous ses recoins, ... ou du moins c'est ce qu'il a fait pour une petite partie de ce pays, pour celle qui séduit le plus le voyageur pressé, pour celle où la montagne descend jusqu'à la mer, qui vient en battre plus ou moins rageusement le pied. Hendaye, Navidad, Fontarabie, Urugne, Irun, Saint-Sébastien, Biarritz, Pasages, voilà les principales localités décrites par M. de la Paquerie dans son livre intitulé : *Un Coin du pays basque*; mais d'autres points encore de ce beau district ont été visités par l'auteur qui, en inscrivant sur la première page de son volume cette phrase laconique, « Sur la montagne et devant la mer », a su parfaitement définir le trait le plus frappant de la contrée et, en même temps, indiquer la nature différente de ses descriptions. Celles-ci sont, toutefois, plus variées encore que ne le donnent à entendre les titre et sous-titre de l'ouvrage; que de scènes pittoresques croquées çà et là !

que de traits de mœurs signalés d'une plume alerte ! Un certain nombre de bonnes illustrations accompagnent le texte de M. Ch. de la Paquerie, et contribuent pour leur part à faire d'*Un Coin du pays basque* un livre qu'on a plaisir à lire et à regarder.

18. — A l'usage des jeunes qui ignorent la langue d'Homère, la librairie Laurens vient d'éditer une traduction de *l'Iliade*, réduite bien entendu à ses scènes capitales, avec, en tête de chaque chant fragmentaire, et parfois aussi à la fin, quelques lignes analytiques. Cela suffit pour donner une idée du poème. A noter une très intéressante *Introduction* de 8 pages, signée T. W. (T. de Wizewa), où est combattue la bizarre théorie allemande de la fin du XVIIIe siècle, affirmant qu'Homère n'avait jamais vécu et attribuant son œuvre à divers compilateurs. Ce gracieux volume est orné de vingt-quatre planches hors texte en couleurs, du plus brillant effet.

19. — Un connaisseur en matière d'ouvrages de l'esprit a défini le livre de Rabelais « un monstrueux assemblage d'une marche fine et ingénieuse, et d'une sale corruption.» A coup sûr, d'autres compositions sont plus riches d'idéal, ou d'un art plus noble et plus délicat; mais quelle étonnante abondance de savoir en tous les genres d'instruction ! L'antique y coudoie le moderne : le sacré s'y mêle au profane, les réminiscences classiques aux imitations du moyen âge. Quant à l'expression, elle a une richesse pittoresque rarement égalée dans notre langue, et de cet ensemble indéfinissable se dégage un pouvoir de séduction dont les plus sérieux ont peine à se défendre. «Était-il impossible d'en extraire, sous forme d'une vingtaine de fragments, cinquante pages in-quarto d'une lecture non moins utile que délectable, ainsi que le déclarait le privilège royal? » M. de Wyzewa ne l'a pas cru, et son *Gargantua et Pantagruel* permettra au « joyeux curé de Meudon » de s'introduire dans maint salon dont les portes se seraient fermées sans pitié devant ses œuvres complètes. Les vingt-quatre illustrations de Louis Morin sont en parfaite harmonie ici avec la retenue relative, là avec la fantaisie désopilante du texte : l'une ou l'autre seulement nous a paru prêter à la critique. Et nous ne saurions mieux terminer qu'en empruntant à Rabelais lui-même les dernières lignes de sa Préface : « Or, ébaudissez-vous, mes amis, et gaîment me lisez tout à l'aise ! et qui vous souviennne de boire à ma santé pour la pareille, et moi, je vous répondrai immédiatement ! »

20. — La sagesse de nos pères, qui manque parfois d'indulgence et sait voir les vilains côtés de la nature humaine, a remarqué que bien souvent l'absence atténue, jusqu'à les faire évanouir parfois, nos sentiments d'affection; c'est ce qu'elle a exprimé dans le vieux dicton : Loin des yeux, loin du cœur. M. Pierre Maël vient y contredire et nous montre aimablement que l'on peut dire parfois : *Loin*

des yeux, près du cœur. Il est vrai qu'ici le « loin des yeux » s'applique à une fillette aveugle, Monique Bérault, arrachée par le courage d'un collégien, Pierre Audren, aux eaux mugissantes de la Loire qui, dans une inondation, ont emporté au loin sa mère, tandis que son père périssait dans sa propre demeure. La douce enfant témoigne une tendre et constante affection à son sauveur, à son père adoptif, l'excellent Pierre Du Charrier, à tous ceux qui s'occupent à atténuer pour elle les chagrins de la cécité. D'ailleurs, par une grâce du ciel, cette cécité n'est pas incurable; produite par une secousse morale, elle est guérie par une autre, quand Monique a retrouvé sa mère, échappée par miracle aux flots de la Loire, devenue folle de douleur et internée pendant de longues années dans un asile d'aliénés. On ne lira pas sans intérêt ni sans émotion le récit pittoresque et charmant dans lequel n'apparaît guère qu'une vilaine figure : celle de Julien Bérault, cousin de Monique, dont il a jalousé les parents et dont il voudrait s'approprier le modeste patrimoine. Quelles péripéties peu ordinaires amènent la rencontre de la mère et de la fille, comment l'une retrouve la raison et l'autre la vue, comment le rustre Julien termine sa méchante existence, comment Monique et Pierre s'uniront dans le plus heureux des mariages, c'est ce qu'on verra dans ce volume gracieusement écrit et joliment illustré, qui ne déparera pas la collection déjà longue et toujours bien accueillie des livres signés Pierre Maël. Est-il utile d'ajouter que la note religieuse n'y fait point défaut?

21. — Au hasard d'une conversation entendue dans un bar de New York, M. Snow, reporter, apprend que M. Algol, milliardaire, est sur la voie de découvertes astronomiques qui vont lui permettre d'entrer en relations avec la planète Mars. Il veut être le premier à révéler au public une nouvelle aussi sensationnelle. Sans hésiter, il entre au service de M. Algol. Son maître l'emmène avec lui dans une petite île, au fond du golfe du Mexique, entre Cuba et le Honduras, où il a installé un observatoire cyclopéen, avec puits de 300 mètres, miroirs énormes, appareils photographiques étonnants. Il y poursuit ses travaux dans le plus grand mystère, en compagnie de deux spécialistes qu'il s'est adjoint. Mais un autre reporter, M. Glass, a eu la même idée que M. Snow. Ils se surveillent, se reconnaissent et finalement s'associent pour tâcher de surprendre chaque nuit les résultats obtenus par M. Algol le jour précédent. Or voilà qu'au milieu d'une séance nocturne, la porte du laboratoire s'ouvre et M. Algol paraît. Saisi de stupeur, en se voyant victime d'une trahison, il tombe frappé d'hémiplégie et meurt. MM. Snow et Glass voudraient continuer les recherches de M. Algol. Mais bientôt un tremblement de terre vient bouleverser de ses convulsions la mer des Antilles.

L'île s'abîme dans les flots. Ses hôtes qui ont pu s'embarquer à temps deviennent la proie d'une effroyable tempête et vont périr lorsqu'un navire mystérieux les recueille et les emmène au pôle arctique. Cet ouvrage fort attachant, qui a pour titre : *Les Reportages extraordinaires de Julius Snow. Le Miroir sombre. L'Énigme martienne*, ne porte pas de nom d'auteur. Le savant abbé Moreux, directeur de l'observatoire de Bourges, nous le présente comme une traduction qu'il aurait faite d'un manuscrit américain. Mais n'est-ce pas une fiction de plus... !

22. — *Paris en l'an* 3000, c'est-à-dire dans un peu plus de mille ans ! L'auteur, M. Henriot, qui est aussi un artiste, a illustré son livre de la plus agréable façon. D'autres, avant lui, se sont livrés à des fantaisies de l'espèce, ce qui n'empêche pas celle-ci d'être fort curieuse. M. Henriot commence par nous apprendre qu'en mai 1985 la comète de Halley frappa la terre, « déraillant tout comme un train des lignes de l'État. » Sa queue ayant balayé notre pauvre planète, tout fut anéanti à la surface. Du coup, le Gulf-Stream changea de direction et fut entraîné vers le pôle sud. De sorte que les régions glaciales devinrent fertiles et que les pays aujourd'hui habités et civilisés peu ou prou s'ensevelirent sous des couches de cendre, de boue et de glaces, avec une température de 55 degrés au-dessous de zéro. Un millier d'êtres humains échappés à la catastrophe près du cap de Bonne-Espérance s'installèrent dans les vastes terres vierges du pôle sud et y reformèrent peu à peu une humanité et une civilisation nouvelles. Or, le 18 mai de l'an 3000, à Pol-Sud-Ville, capitale de l'empire où règne le duc des Aigles, les savants décident une expédition aux ruines de Paris. Les hardis explorateurs s'embarquent à bord d'un bateau qui, alternativement, vogue sur les mers ou s'élance dans les airs, grâce à des machines appropriées. Ils arrivent aux steppes glacées qui recouvrent l'ancienne capitale de la France, et ils se mettent aussitôt en mesure d'interroger les profondeurs du sol. Arrêtons-nous là, brusquement. Et, si nos lecteurs veulent savoir comment les savants du pôle sud se comportèrent, comment, et surtout, ils découvrirent un Français qu'ils rappelèrent à la vie (parfaitement !) et quel tour pendable celui-ci leur joua, le moyen est simple : ils n'ont qu'à se procurer le livre de M. Henriot; si, du reste, ils ont une migraine à combattre, le remède est trouvé, d'autant mieux qu'il y a dans *Paris en l'an* 3000 des détails du plus haut, du plus invraisemblable comique.

23 et 24. — Deux très jolis volumes nous arrivent de la librairie Larousse : *Flore et Blanchefleur. Berthe aux grands pieds* et *Roland, le vaillant paladin.* L'un et l'autre appartiennent à une série qui a pour titre : *Contes héroïques de la douce France.* Dans le court *Avant-*

Propos qui précède le premier de ces volumes, Mme Marie Butts, à qui l'on doit l'adaptation en français moderne du texte ancien abrégé, rappelle que, du XIe au XIIIe siècle, des trouvères, inconnus pour la plupart, composèrent autour de récits antérieurs d'interminables poèmes que l'on appela *Chansons de geste*. Et elle ajoute que « la première (de ces chansons ou poèmes), celle de *Flore et Blanchefleur*, fut composée à la fin du XIIIe siècle, nous ignorons par qui. La seconde, celle de *Berthe aux grands pieds*, par Adenet ou Adam le roi, né dans le duché de Brabant vers 1240... Bien que les événements retracés par les deux poètes soient censés se dérouler au VIIIe et au XIe siècle, les mœurs dépeintes sont celles de l'époque où vivaient ces auteurs, qui ne se piquaient point de connaissances historiques et géographiques. Qu'importe, conclut-elle, puisqu'ils savaient si bien aimer la France, célébrer l'héroïsme et compatir à l'infortune ! » — Passons à *Roland, le vaillant paladin*. De toutes « les chansons de geste, » il n'en est pas, déclare Mme Butts, « de plus noble, de plus grande dans son héroïque simplicité que la *Chanson de Roland*. » Nous le croyons sans peine; aussi cette adaptation très abrégée charmera-t-elle les lecteurs. Les compositions en couleurs et noir de M. F. Fau ont un caractère parfaitement approprié au texte mouvementé de ces deux volumes, lesquels, très bien imprimés et cartonnés, ne peuvent manquer de plaire beaucoup à tous les jeunes Français.

25. — Le Maroc est aujourd'hui tellement entré dans le cercle de nos préoccupations habituelles qu'on le prend pour cadre de romans; le livre que M. Valréas vient de faire paraître en fournit la preuve. Livre très simple, conçu suivant la formule la plus classique, dans lequel le lieutenant de vaisseau Xavier de Lamoricière voit son amour pour la charmante Isabella de Vargos, dont le père est venu faire le négoce à Casablanca, traversé par les abominables machinations du traître allemand Witemberg. Par tous les moyens possibles, ce dernier s'efforce de nuire aux deux jeunes gens; il profite du guet-apens de 1897 pour s'emparer d'Isabella et de son père, et... est tué par un brave Gascon, Capdenac, l'ordonnance de Lamoricière, au moment où il se croit sur le point de réussir dans ses noirs desseins. Cette histoire d'une psychologie plutôt sommaire fournit prétexte à des descriptions d'Alger, de la côte africaine entre cette capitale et Casablanca, à des récits de bataille, etc. Les enfants, à qui elle est destinée, n'en remarqueront sans doute pas les invraisemblances et la liront avec plaisir.

26. — *La Découverte du docteur Maffle*, par M. Émile Solari, est un roman d'aventures. Le docteur Maffle a découvert un sérum qui rendra la volonté aux neurasthéniques; c'est dire qu'il est sur le chemin de la gloire et qu'il se voit déjà célébré comme un des grands

bienfaiteurs de l'humanité. Mais cette merveilleuse découverte lui est volée par son secrétaire Caïn Rognefer. Celui-ci prend la fuite avec le sérum et le mémoire qui en indique la préparation, laissant le Dr Maffle mourant et sa fille Noëmi plongée dans un sommeil léthargique dont on ne peut pas la réveiller. Le jeune docteur Pascal Rayon et Jacques Maffle, fils du savant, s'élancent à la poursuite du voleur, et cette chasse à l'homme à travers le monde est féconde en épisodes dramatiques. Elle se termine, évidemment, par la capture de Caïn, le sérum reconquis sauvé, et Noëmi réveillée de son sommeil prolongé par une piqûre du merveilleux liquide. Il va sans dire qu'elle épouse Pascal Rayon, l'organisateur de la poursuite qui a si bien réussi, et qu'à eux deux ils poursuivront l'œuvre humanitaire du grand savant.

27. — Une première édition, publiée il y a deux ans, du *Capitaine Bellormeau*, a été analysée ici même. Elle se présentait alors dans le format grand in-8 (*Polybiblion* de décembre 1910, t. LXXXIX, p. 496-497). Sans revenir sur ce précédent compte rendu, il nous suffira de dire que le double talent d'écrivain et d'artiste de M. A. Robida mérite la faveur du jeune public auquel il s'est adressé en racontant l'histoire dramatique, comique et patriotique du *Capitaine Bellormeau*, qui, guerroyant bravement contre les Espagnols au temps du roi Louis XIII, sut les vaincre quoique privé d'une jambe, l'autre étant restée sur le champ de bataille.

II. — Périodiques illustrés. — 1. — La plus riche des publications du genre, c'est indiscutablement le *Journal de la jeunesse*. Nous avons en mains les deux volumes parus en 1911, c'est-à-dire les tomes LXXVII et LXXVIII. La collection complète forme donc, on le voit, toute une bibliothèque de nature à distraire agréablement et aussi à instruire ceux et celles qui la possèdent, car la variété est des plus considérables. Outre la littérature, qui occupe ici une place prépondérante, les sciences sont bien représentées avec des études assez courtes pour ne pas fatiguer, telles que les suivantes de M. Daniel Bellet : *L'Industrie de la construction des aéroplanes*, *L'Air et le vent*, *Ce qu'il faut de bois pour construire un pont de pierre*, *Les Dimensions des paquebots modernes*, *Petites Expériences sur l'hélice aérienne*. On peut noter aussi, de M. André Savignon : *Les Animaux bizarres*, *Les Ancêtres de la bicyclette*, *Comment on photographie sous l'eau*, d'autres encore, de non moindre valeur, signés de MM. G. Renaudot, P. de Mériel, P. Vincent, etc. En matière de beaux-arts, il faut citer : *Nos nouveaux Châteaux nationaux*, par M. H. Norval; *L'Hôtel de Biron*, par M. J. Freneuse; *La Tour et ses trois formes*, par M. Anthyme Saint-Paul. Si, dans le domaine de l'histoire, peu de sujets attirent l'attention dans ces deux volumes, par contre, sous la

rubrique des voyages, il convient de mentionner les importantes *Excursions aux confins algéro-marocains et dans le Sahara algérien*, par M. Louis Rousselet; *L'Archipel du Tonkin*, par M. de Mathuisieulx et *l'Ile d'Ouessant*, par M. A. Savignon. Spécialement, nous recommanderons la lecture d'une étude curieuse de M. le lieutenant-colonel L. Picard sur *l'Espionnage* et d'un très intéressant article de Miss Chief sur *Sœur Sainte-Marguerite et la Sourde-muette aveugle*. Afin de ne pas excéder la place dont nous disposons, nous terminerons notre inventaire très abrégé par l'enregistrement des principaux romans publiés en 1911 : *La Revanche d'Absalon*, par M. Albert Cim, qui, éditée en volume, est analysée plus loin (p. 506); *Fils de veuve*, par Mme Charlotte Chabrier-Rieder; *La Petite Cosaque*, par Mme Julie Borius; *Le Trésor maudit du Palais Rouge*, par M. G.-G. Toudouze; *La Dernière des Villemarais*, par MM. A. Dourliac; *Loin des yeux, près du cœur*, par M. Pierre Maël, dont le compte rendu précède (p. 493), enfin *la Maison Blanche*, par M. Beudant. Le *Journal de la jeunesse* se recommande par le souci de l'honnêteté absolue, de l'irréprochable morale et aussi par le sentiment religieux qui, sans avoir beaucoup d'éclat, est très suffisant dans les deux volumes de 1911.

2. — En vérité, c'est faire un gracieux cadeau d'étrennes à une jeune fille de seize à vingt ans (et même à une femme de vingt et un à soixante et plus) que de lui offrir un abonnement à l'une des trois éditions du *Journal des demoiselles*. La plus complète et la plus brillante sous le rapport des planches annexes étant celle dite « édition verte », c'est celle-ci, naturellement, qui convient le mieux à la très distinguée clientèle féminine du *Polybiblion*. Nous avons, à réitérées fois, souligné les mérites divers de cet agréable périodique et ses convictions religieuses; nous n'y reviendrons pas autrement. Mais, afin d'esquisser sa physionomie en 1911, nous allons faire quelques citations. D'abord certains articles de tête, à la fois sérieux et fort intéressants : *Le Mariage de la princesse de Lamballe*, par M. R. Arnaud; *La Vie de Beethoven et la Jeunesse d'un grand musicien. Franz Liszt*, par M. J. Chantavoine; *Le Peintre de la Joconde. L'Art de Léonard de Vinci*, par M. G. Séailles; *Sainte Thérèse*, par XXX; *L'Hôtel de Rambouillet*, par A. B.; *Les Costumes de Jeanne d'Arc*, par M. P. Froment; *Les Modes et les goûts au temps de Louis XIV*, par M. H. Lemonnier; *L'Impératrice Élisabeth d'Autriche*, par M. J. de la Faye; *Un Saint artiste : saint François d'Assise*, par M. G. Lafenestre ; *Silhouettes royales d'Outre-Manche, la reine May et le roi Georges V*, par M. J. Bardoux; *Une Ville antique. Priène*, par M. F. Sartiaux; *La France au Maroc*, par XXX; *Les Conquérants des terres inconnues*, par XXX, etc. Nous mentionnerons ensuite le véritable cours d'éducation générale, inséré par tranches dans toutes les livraisons

et qui, ayant pour auteur Mlle Aigueperse, est intitulé : *Lettres d'une marraine à sa filleule*; puis une *Chronique* de Mme Stellina sur des choses du jour, complétée par des *Notes* (anonymes) *de quinzaine*; puis des variétés nombreuses où se révèle le souci de l'actualité; enfin, des nouvelles et des romans tels que : *Un bon Coup de fusil* et *Entre toutes*, par Mme Marie Thiéry; *La Maison des célibataires*, par Mme la comtesse Clo; *La Lettre lilas* et *Pendant le bal*, par Mme A. Mouans; *Sans un mot*, par Mme Morgane; *Au Pays de Tendre*, par Mme F. Aubier. Tout ce qui précède vise la littérature, l'éducation, les beaux-arts et même la science. Reste la « Mode », partie importante du *Journal des demoiselles*, laquelle est largement décrite, expliquée et commentée dans une *Chronique* spéciale confiée à « Nadine » et dans un ample et très pratique *Courrier de l'aiguille* formant une division distincte sous forme d'annexe copieusement illustrée. On sait que chaque numéro du *Journal des demoiselles* est accompagné de belles gravures de mode en couleurs, de patrons en papier et en étoffe et quelquefois même de planches artistiques remarquables : nous le rappelons simplement pour mémoire.

3. — Nous avons sous les yeux les livraisons de *la Revue française* du 1er janvier au 3 décembre 1911, c'est-à-dire la presque totalité de ce qui a paru au cours de l'année qui prend fin. Il n'y a pas là un ensemble formant les volumes complets, qui partent du 1er octobre 1910 au 31 mars 1911, puis du 2 avril au 24 septembre 1911, pour recommencer ensuite le 1er octobre. Mais il importe peu pour se rendre compte du grand intérêt et du haut mérite de ce périodique. Il ne nous paraît pas possible de trouver mieux et fort difficile de rencontrer aussi bien dans le genre. La direction a voulu compléter le titre de la *Revue française* par ces trois mots : *politique et littéraire*. Au fond, elle traite de tout : de la littérature sous ses formes les plus diverses (romans, nouvelles, poésie, théâtre, conférences, etc.), de l'histoire dans toutes ses divisions et particularités, des beaux-arts en général, de nombreuses branches de la science et de causeries résumant chaque semaine les choses de la politique courante, sans compter un chapitre *d'Actualités et souvenirs* sur lequel on peut être appelé à revenir fréquemment, parce qu'il sert de memento pour nombre de faits plus ou moins importants et trop vite oubliés. Comment, au milieu de la multitude des sujets traités en 1911, faire un choix? Nos citations, nécessairement très limitées, ne pourraient être qu'arbitraires; nous y renonçons. *La Partie technique* du *Polybiblion*, en donnant chaque mois les sommaires de ce remarquable périodique, a déjà, par le fait, attiré sur lui l'attention; mais nous sommes heureux, à côté de ces brèves indications, de placer ici l'avis très net que la lecture de ces pages offre pour les familles un

attrait aussi varié que considérable, encore accru par une illustration aussi abondante que soignée.

4. — Une toute petite note religieuse dans l'émouvante nouvelle de M. A. Hesse : *Yvon Karadec*, une autre, un peu plus précise dans *le Miracle de saint Nicolas*, que nous rappelle Mme Rose Delaunay, vont nous permettre de nous déclarer, sous ce rapport, un peu plus satisfaits que les années précédentes du charmant périodique qu'est *Mon Journal*. C'est quelque chose; mais souhaitons que cette note s'accentue l'an prochain. *Mon Journal* offre aux enfants de huit à douze ans quantité de lectures saines, morales et patriotiques; il sait aussi les attirer sans ennui vers les éléments de diverses sciences. Son illustration, des plus soignées, des plus abondantes et des plus variées, en couleurs et en noir, est bien faite pour plaire non seulement au jeune âge, mais aussi à la famille entière. De l'ensemble des choses que l'on peut lire dans *Mon Journal*, nous détacherons quelques titres pour donner une idée approximative du dernier volume paru : *La Vieille Horloge*, conte de Noël, par M. Jean Marbel; *Kara-Gul, la petite fille de l'âge de pierre*, véritable héroïne de ces temps reculés, par M. Jean Castine; *Les Petits Pâtés du Roi*, par M. Jean Roy, où l'on voit Louis XIV donner, à propos d'un pauvre petit qui a fauté et qu'il prend sous sa protection, une bonne leçon à ses courtisans; une amusante nouvelle qui ravira les philatélistes débutants : *Le Timbre-Poste*, par M. Jean Derval; une curieuse histoire de l'époque lacustre, intitulée : *Gritte*, laquelle a pour auteur M. Jean Castine; *Le Tigre généreux*, par Mme Roger Dombre, scène inspirée par un sentiment de douce et aimable charité; enfin, entre autres récits de plus longue haleine : *Le Chien de Serloc Kolmes*, par MM. J. Jacquin et A. Fabre, roman fort dramatique dont les héros principaux sont, avec Serloc Kolmes (sic), le policier anglais fameux, sa fillette enlevée par des scélérats et son chien Punch qui finit par la retrouver et la sauver. Au cours de l'année 1910-1911, les jeunes abonnés de *Mon Journal* ont dû s'impatienter d'avoir à attendre la suite de ces aventures pendant huit longs jours.

5. — Un demi siècle : tel est l'âge aujourd'hui du périodique illustré si connu et si recommandable, *l'Ouvrier*, publié par la librairie Henri Gautier. Sans doute, au cours de ces cinquante années, le recueil a subi les modifications et améliorations exigées par le temps, mais, au fond, il est toujours resté semblable à lui-même, gardant une parfaite tradition. Le présent volume qui, par les dates, va du 1er mai 1910 au 20 avril 1911, renferme des variétés de toutes sortes, même des articles de polémique où M. Jean Drault fait courageusement sa partie sous le titre d'ensemble : *Autour de la persécution*; où l'on rencontre aussi MM. H. du Plessac et Henri Dartevel avec

leurs intéressantes notices groupées sous la rubrique : *Çà et là*; où M. Fleury de la Roche nous offre ses utiles *Causeries du foyer*, sa non moins utile *Médecine à la maison* et ses instructives indications sur *Nos Jardins*; où, enfin, MM. Francis Marre et Henri de Varigny nous donnent de nombreuses *Variétés scientifiques*. Mais le gros œuvre, si l'on peut ainsi s'exprimer, est composé de nouvelles et surtout de grands romans, au nombre de neuf, qu'il importe de rappeler, savoir : *L'Éparpilleur de braises*, par Mme Jeanne de Coulomb; *Les Cahiers de Jacques Brunoy*, scènes du socialisme révolutionnaire, « ouvrage qui diffère assez sensiblement de ceux que les lecteurs de *l'Ouvrier* sont accoutumés à trouver dans leur journal » et qui n'est autre que « l'autobiographie très vivante d'un petit bourgeois, mi-citadin de Paris et mi-rural, pendant l'effroyable cataclysme social de la période révolutionnaire »; *La Dette*, par M. O. Lavalette; *Les Deux Filles de maître Bienaimé*, par Mme Marie Le Mière; *Une Perle baroque*, par M. d'Hauterive; *Le Poids du passé*, par M. J. de Belcayre; *Le 7 fatal*, par M. W. W. Cook; *Les Tribulations du professeur Combilas*, par M. J. de Kerlecq; *Les Vengeurs du Roi*, par M. Jean Drault. Simplement et solidement cartonné, comme d'habitude, ce volume, très agréablement illustré, tient une bonne place dans la collection.

6. — Il y a des réclames spirituelles, vivantes, qui savent captiver tout de suite les sympathies. Ainsi les couvertures illustrées en couleurs de la *Semaine de Suzette* sont une ingénieuse, parlante et éloquente provocation à l'abonnement. Considérez plutôt : Couverture 1 : Une jeune femme tient sous le bras droit une poupée et des boîtes prometteuses; mais, de la main droite, elle brandit un volume de *la Semaine de Suzette* et aussitôt, du bas en haut de ladite couverture, accourt, se précipite une théorie de fillettes excitées par la vue du livre. Couverture 2 : Deux images en couleurs, coupées par un alléchant programme du périodique : en haut, une maman lit *la Semaine de Suzette* à ses six filles. Ah ! comme l'on est sage ! Dans le bas, voici « une maison où l'on ne lit pas *la Semaine de Suzette* » : hélas ! les enfants se battent, pleurnichent, crient dans un instrument, tirent la queue du chat, épouvantent le chien..., pendant que la maman, assise dans un coin, se tient la tête, assourdie, éperdue. Conclusion obligatoire : ce joli journal, surabondamment illustré de gravures en noir et en couleurs, a le droit d'être considéré comme l'amusement suprême des enfants et la tranquillité des parents. Ses deux plus récents volumes (août 1910 à juillet 1911) sont d'ailleurs remplis de petits romans, de nouvelles, historiettes, saynètes, monologues, vers à dire, conseils, petits enseignements, etc., etc., en telle quantité que nous devons nous borner à les noter en bloc.

8. — Égayante au plus haut point *la Semaine de Chapuzot* ! L'ex-

clusif rédacteur de ce périodique spécial, unique même en son genre, M. Jean Drault, qui passe à volonté, dans ses œuvres, du sérieux au désopilant, nous raconte hebdomadairement les aventures, mésaventures et farces de ses héros habituels, les braves troupiers Chapuzot, Bidouille, Bécasseau et autres. Les faits et gestes peu soporifiques de ces personnages sont illustrés comme il convient par le dessinateur Gravelle. A travers la 16e série de la publication, nous cueillons les titres suivants : *Bécasseau électricien*, *Bécasseau et le nouvel uniforme*, *Bécasseau élève policier*, *Bécasseau agent électoral*, *Bécasseau grosse caisse*, *Le Billet de loterie de Latripe*, *Bécasseau déménageur*, *Bécasseau généralissime*, *Bécasseau a retrouvé la Joconde*, *Bécasseau et la grève du lait*, *l'Orthographe de Bécasseau*, *Bécasseau et le chien du capitaine*, etc. Il y en a comme cela 52 par an !

III. — Albums. — 1. *Vieilles Chansons pour les cœurs sensibles*, titre d'un album très curieux, édité par la maison Plon-Nourrit. Les dix-sept pièces qui ont trouvé place dans ce recueil ont été encadrées avec beaucoup de goût par des dessins en couleurs, pleins d'originalité, dus à M. Pierre Brissaud. Citons, entre autres : *Gardez-vous d'être sévère*, *Sur les bords de la Seine*, *En passant par la Lorraine*, *La Belle en vigne*, *Quand la bergère vient des champs*, *Les Trois Princesses*. Bien entendu, la musique accompagne les paroles. La couverture est une imitation réussie des premiers temps du romantisme. Cet album nous apparaît comme le souvenir d'un passé déjà lointain, qui charmera les amateurs des choses évanouies.

2. — Dans la *Sainte Bible racontée aux enfants*, la maison Mame réunit sous une même couverture deux ouvrages de M. le chanoine Pierre Pinault : *L'Ancien Testament raconté aux enfants* et *la Vie de N.-S. Jésus-Christ racontée aux enfants*. En écrivant ces deux ouvrages, conçus sur le même plan, M. l'archiprêtre d'Amboise n'a pas eu la pensée d'écrire une histoire sainte ou de donner un résumé des Saintes Écritures. Il a voulu seulement, en même temps qu'il présente à l'enfance un choix des illustrations de Gustave Doré pour la Bible, joindre à cet album une sorte de texte explicatif : les images charment les yeux des enfants et retiennent leur attention; le texte, écrit avec une grande simplicité, précise le sens de l'image; l'un et l'autre se combinent et se gravent ensemble dans la mémoire de l'enfant. M. le chanoine Pinault n'a pas hésité d'ailleurs à relier par de courts chapitres sans illustration ceux qui accompagnent les images, en sorte que l'enfant pourra prendre ici, malgré tout, un aperçu d'ensemble de l'histoire sainte. Peut-être de ci, de là, pourra-t-on regretter que l'auteur n'ait pas été un peu plus explicite. Néanmoins, ces premières notions données sans prétention prépareront l'enfant à en acquérir de plus complètes. Beau et bon livre d'étrennes qui ne

peut être que le bienvenu dans une famille chrétienne, parce qu'il aidera de la manière la plus aimable à la formation religieuse des enfants.

3. — Comme à la fin de 1909 et de 1910, la librairie Garnier offre aujourd'hui à sa jeune clientèle quatre albums que nous allons décrire. Le premier, le plus original, est intitulé : *Les Animaux s'amusent*; son auteur est l'humoristique animalier M. Benjamin Rabier. Cinquante planches en couleurs reproduisent une ou plusieurs scènes généralement fort drôles. Du lion à la souris, de nombreuses bêtes exercent leur savoir-faire. Les farces se succèdent, les mésaventures aussi, et parfois tel qui croyait prendre est pris lui-même. Il en résulte quelques bonnes leçons; mais l'auteur, le plus souvent, n'a visé qu'à amuser ceux qui contempleront ses images, et il a pleinement réussi : nos enfants recherchent les choses gaies; M. Rabier les fera rire, largement.

4. — M. J. Xaudaro n'est pas plus morose que M. Rabier. Ses *Péripéties de l'aviation* (2e album Garnier) ont l'attrait de l'actualité, mais d'une actualité burlesque qui amusera les grands autant que les petits. La première des cinquante planches en couleurs de cet album représente une sorcière « à cheval » sur un manche à balai et parcourant les routes aériennes : comme épisode des origines de la science aéronautique, c'est trouvé ! La dernière nous montre un sous-marin volant : ce n'est pas non plus banal, et tout l'ensemble nous fait assister aux fantaisies les plus singulières dont le sport à la mode est le sujet.

5. — Dans le troisième album Garnier, *les Aventures d'une poupée* nous sont contées par elle-même, bien que ce soit O'Galop qui tienne la plume. L'artificielle personne débute dans la vie, si l'on peut dire, de la plus brillante façon. Donnée à une fillette riche, que gâte son grand-père, son bonheur est parfait; mais, une chute l'ayant déplorablement avariée, sa maîtresse s'en dégoûte, malgré une réparation savante. Et on la cède à la fille d'un modeste employé; cependant son sort serait encore enviable si, certaine nuit, elle n'était dérobée par des vagabonds. Dès ce moment, tout va mal pour la pauvre poupée qui, de misère en misère, finit sur un arbre, remplissant le rôle d' « épouvantail à moineaux. » L'illustration en couleurs est charmante.

6. — Pour apprendre à lire, l'*Alphabet* de M. Benjamin Rabier, plus haut nommé, est fort agréable. Chacune des vingt-deux planches de cet album figure des animaux et des objets variés, groupés sous la première lettre qui les désigne. Par exemple, à la lettre A, nous trouvons : âne, angora, anguille, arbre, aimant, arc, auge, aéroplane, etc. Et ainsi de suite jusqu'aux lettres réunies, X, Y, Z. L'auteur, en regard de chaque image, a placé un texte en gros caractères noirs

où sont compris, se détachant en rouge, les noms des êtres et des choses reproduits en couleurs. La leçon se complète en ce sens que chaque syllabe des mots du texte général est séparée par un trait : c'est très ingénieux.

7. — Buster Brown est une ancienne connaissance qui nous revient. Nous avons déjà parlé dudit *Buster Brown, son chien Tiger et leurs aventures (Polybiblion* de décembre 1908, t. CXIII, p. 508); aujourd'hui nous allons signaler ses *Dernières Aventures*, lesquelles débutent par une farce terrible, jouée par le petit drôle à ses bonnes, qu'il épouvante en s'affublant d'une peau d'ours et en surgissant à leur vue sous l'apparence de ce plantigrade. Toujours en compagnie de son fidèle chien Tiger, plus sage que lui, il se livre aux plaisanteries les moins permises. Sa principale victime est le vieux M. Collins à qui notre espiègle en fait voir de toutes les couleurs; il ne respecte rien : sa mère elle-même n'est pas épargnée. Aussi les corrections pleuvent-elles dru sur l'incorrigible qui, alors, prend toutes sortes de bonnes résolutions qu'emporte le vent... M. Outcault, le dessinateur qui nous retrace ces scènes désopilantes, en une quantité d'images en couleurs, est un artiste bien amusant : son album, qu'édite la maison Hachette, plaira beaucoup aux enfants des deux sexes.

8. — Chez Hachette également, M. J. Jacquin, pour le texte, et M. G. H. Thompson, pour l'illustration, ont déjà composé plusieurs albums à succès, dont les animaux ont fait les frais. En voici un encore : Les *Animaux en aéroplane*, où l'on retrouve des « personnages » ayant conquis toutes les jeunes sympathies : la famille Lourson, M. Latrompe, M. Lion, M. Hippo, M. Porcinet, M. Croco, etc. Nous sommes toujours, bien entendu, à Acclimatationville. Le bon M. Lourson a construit un premier aéroplane avec lequel il étonne ses concitoyens; mais ses enfants, en voulant imiter leur père, causent la destruction de l'appareil, bientôt remplacé par un autre plus parfait, avec lequel M. Lourson tente et réussit la traversée de la Manchette, ce qui lui permet d'atterrir à l'île des Pingouins par la voie aérienne. Un beau jour, cependant, l'aviateur fait une chute qui l'envoie un peu brutalement se reposer sur les lauriers... de sa propriété. Du coup, à la prière de son épouse, il se résigne à ne plus quitter le plancher des ours. L'allusion est facile à saisir. Le talent de M. Thompson est resté ici tout à fait à la hauteur de la réputation qu'il s'est précédemment acquise.

9. — Pour l'album intitulé : *Chez Messieurs les Toutous* (le dernier, cette année, de la librairie Hachette), M. Jacques Freneuse a écrit un texte en vers qui comporte le plus souvent une petite leçon morale que l'on retient aisément. De son côté, M. Cecil Aldin a très joliment illustré ce texte de seize planches en couleurs et de gravures en noir

dans le texte. Tous les enfants aiment les chiens; ils recevront donc avec un vif plaisir cet album comme cadeau d'étrennes.

10. — Jusqu'à ce jour l'on était universellement persuadé que le père Lustucru avait transformé en gibelotte le chat de la mère Michel. Grave erreur historique dont la démonstration par M. H. Avelot ravira nos enfants. L'album de la librairie Delagrave : *Girofla ou la Petite Fille de la mère Michel* nous apprend comment, partant de Turlutaine, capitale du pays de la Chanson et patrie de Girofla et de la mère Michel, une armée où figuraient Cadet Rousselle, le Compère Guilleri et d'autres illustrations du genre, placée sous le commandement du général Fanfan la Tulipe, envahit successivement le pays de Cocagne, la république des Jouets et l'empire de la Mère l'Oye, afin de retrouver le chat de la mère Michel, subrepticement volé par Frise-Poulet, sujet du pays de Cocagne. Ce chat célèbre une fois reconquis, l'armée rentre glorieusement à Turlutaine, et Fanfan la Tulipe, complimenté par le roi Dagobert, épouse Girofla. On reconnaîtra sans difficulté que voilà bien fixé un point d'histoire que des chroniqueurs de mauvaise foi avaient dénaturé... L'illustration en couleurs de cet album est aussi brillante qu'abondante et désopilante.

11. — La curiosité et le goût des aventures n'est pas, comme le rire, le « propre de l'homme, » ainsi qu'il appert de l'album édité par la librairie Hetzel : *La Famille Martin, histoire de plusieurs ours*, dont le texte, enrichi des remarquables dessins de M. A. Lançon, a été établi d'après M. Génin. Une famille d'ours vivait en paix dans sa caverne. Mais l'un de ses membres, jeune écervelé, ne peut demeurer en repos : ses imprudences lui attirent même quelques horions de la part de bêtes et de gens du voisinage. Puis, certaine nuit, alors que tout dort autour de lui, il déserte la caverne paternelle, se proposant d'aller visiter la ville de Berne où ses congénères sont particulièrement honorés. Mal lui prend de cette lubie, car les aventures dont il est le héros sont pitoyables. Finalement, ses vœux sont exaucés : il est conduit à Berne, mais c'est pour y vivre en captivité. Par suite d'une circonstance heureuse, il arrive à s'échapper, et, en compagnie de sa mère, qui est venue le retrouver par dévoûment, il regagne son canton éloigné, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, et bien résolu à vivre désormais en famille. Beaucoup de jeunes humains feraient bien d'imiter notre ours.

12. — 2e album Hetzel. A l'école, « Jujules » a d'abord des démêlés avec ses petits camarades, mais les rapports s'adoucissent progressivement et, à la fin de l'année scolaire, il est récompensé de son travail et de ses progrès. Puis il s'amuse avec les moutons de la ferme, en compagnie de sa sœur, à laquelle il joue quelques niches innocentes. Le « papa » qui nous conte *les Débuts de Monsieur Jujules à l'école et*

aux champs connaît bien les enfants et il les aime. Son collaborateur M. L. Frœlich lui a prêté avec beaucoup d'à-propos l'aide de son talent en illustrant le texte de gracieux dessins.

13. — La librairie Laurens a confié à M. Maurice Denis le soin de créer pour les tout petits qui annoncent des dispositions artistiques un album de *Premiers Paysages* qui ne peut manquer d'être bien accueilli. Il se compose de neuf planches (couvertures comprises). A gauche un modèle en couleurs; à droite le même sujet à colorier. Puis en haut, en bas ou à côté, de très courtes explications ou des conseils non moins brefs, ainsi qu'il convient pour ne point fatiguer les enfants.

IV.— Bibliothèque des écoles et des familles. — *La Revanche d'Absalon*, par M. Albert Cim. Un garde forestier a été tué d'un coup de feu dans le bois du Haut-Juré, au-dessus de Bar-le-Duc. La justice cherche le coupable et croit l'avoir trouvé en arrêtant un pauvre diable de braconnier connu dans la région sous le sobriquet d'Absalon, à cause de sa « longue, épaisse, ruisselante, moutonnante et truculente chevelure. » Mais, faute de preuves, notre homme est finalement remis en liberté. Sa colère, toutefois, est très grande, et il jure de découvrir le coupable. Le garde a laissé sans ressources, ou à peu près, sa femme, ses deux filles et un neveu orphelin, Pierre Gallois, qu'il avait recueilli. Ce dernier trouve en M. et Mme Desrigny, des cousins, riches, sans enfants, qui habitent Paris, des protecteurs qui le font venir dans la grande ville et le mettent en pension dans un établissement modèle. Seulement, M. Desrigny, qui a gagné sa fortune dans le commerce, entend que son protégé suive la même carrière. Celui-ci s'y résigne d'abord, puis, ne se reconnaissant ni goût ni dispositions pour le négoce, il lâche le comptoir pour une place de préparateur à l'École nationale d'électricité. M. Desrigny n'est pas content et sa femme encore moins; ils prédisent que leur jeune parent ne fera rien dans la vie. Entre temps, un procès malheureux ruine le ménage Desrigny, pendant que le petit cousin Pierre, qui a la bosse de l'invention, marche bon train sinon à l'opulence, du moins à l'aisance large. Si bien qu'après avoir acheté pour les filles de son oncle le garde une maison à Bar-le-Duc, il rend en outre à ses bienfaiteurs une partie de leur avoir. A la vérité, ce bel acte lui est facilité par un legs de cent mille francs (dont le prétexte est d'encourager la science) et qu'à l'instigation d'Absalon lui fait en mourant le meurtrier de son oncle, lequel meurtrier, — découvert enfin par le vieux et tenace braconnier, qui reste muet, —n'est autre qu'un jeune châtelain du pays. Ce malheureux, malade et dominé par une mère impérieuse, n'a pas eu le courage de déclarer de son vivant que le garde avait été tué par lui dans un accident de chasse. Ce dernier et pénible épi-

sode n'est pas aussi heureux que le reste du récit; mais l'ensemble est rempli de toutes les qualités de l'esprit et du cœur et parfaitement écrit.

2.—M. Toudouze a placé l'action du *Voltigeur hollandais* à l'époque de l'invasion de la Hollande par les armées républicaines sous Pichegru, et, malgré le peu de sympathie qu'inspire le gouvernement français d'alors, il est impossible de ne pas admirer la bravoure et l'endurance de ces rudes conquérants. Les soldats républicains ne sont pas, du reste, seuls en scène; des patriotes hollandais, des marins anglais, des policiers, des conspirateurs, une charmante jeune fille, dont le rôle n'est pas le moins important, un émigré français dont la Révolution a brisé le foyer, passent tour à tour devant les yeux du lecteur, qui s'intéressera à leurs dramatiques aventures, si vivement contées. N'oublions pas le vaisseau fantôme qui, en donnant son titre au livre, lui apporte un élément de mystère qui sera une attraction de plus. En somme, bon livre d'étrennes à donner aux garçons de dix à quinze ans.

V.— Bibliothèque rose illustrée.— 1.— On le sait, Mme Chéron de la Bruyère s'entend à merveille à amuser ses petits lecteurs, et, en même temps, sans les sermonner, elle leur donne des leçons utiles de raison, de docilité, de dévoûment. Ces leçons sont mêlées à mille incidents divertissants; dans *les Idées de Jacqueline*, elle leur raconte l'histoire de deux enfants que leurs parents ont confiés, pendant une longue absence, à leur tante bretonne Mlle de Signy. Celle-ci, très bonne, mais fort originale, finit par se faire aimer de ses petits visiteurs Arnold et Jacqueline, dont le séjour à la villa des Genets est varié par d'amusants aperçus des coutûmes bretonnes. Jacqueline vive, primesautière, est une héroïne sympathique et ses « idées » révèlent chez l'auteur une connaissance parfaite de la mentalité enfantine.

2. — C'est sa petite compagne, Gisèle Duchemin, qui ramène *Dans la bonne voie* Renée de Vanoël, fillette très gâtée, vaniteuse et parfaitement désagréable. La vue de l'intérieur modeste des Duchemin, de leur tendresse mutuelle et de leur vie laborieuse exerce sur Renée une influence bienfaisante en réformant ses idées puériles et fausses. Cette transformation ne s'opère pas sans effort, ni même sans rechute; mais comme Renée, en devenant meilleure, est aussi devenue plus heureuse, il est à croire qu'elle persévèrera « dans la « bonne voie. » On le voit, ce livre, destiné aux petits lecteurs, a une portée morale, sinon une note religieuse.

VI. — La Petite Bibliothèque. — 1. — Les petites inventions nouvelles, les expériences scientifiques curieuses, les applications pratiques des sciences sont, au fur et à mesure de leur publication, collectionnées par M. Max de Nansouty. Les *Petites Causeries d'un*

ingénieur sont formées par la réunion de cent articles choisis parmi les meilleurs. Leur diversité, savamment étudiée, rend, en plus, ce petit livre intéressant pour de nombreux lecteurs d'âge et d'éducation fort différents.

2. — Récemment, le *Polybiblion* a parlé du petit livre de M. Le Goffic : *Fêtes et coutumes populaires* (août 1911, t. CXXII, p. 172). Nous en reproduisons quelques lignes : « On connaît le talent de M. Ch. Le Goffic, et les sujets qu'il traite dans ce volume le sont avec talent et poésie. En voici les principaux : les fêtes patronales, le réveillon, masques et travestis, le joli mois de mai, les noces en Bretagne, la fête des morts, les feux de la Saint-Jean, danses et musique populaire, une représentation de mystère... M. Le Goffic étant Breton, connaissant et aimant sa Bretagne, ses descriptions de choses bretonnes sont, comme on peut le penser, les plus agréables du volume. »

3. — De même pour l'ouvrage de M. P. Foncin : *Les Explorateurs*, nous n'avons qu'à faire un simple rappel, puisqu'en avril dernier (t. CXXI, p. 291), le *Polybiblion* a présenté l'ouvrage à ses lecteurs : « Dans la « Petite Bibliothèque, » disait alors l'un de nos collaborateurs, commence une série de courtes biographies contemporaines, montrant à la jeunesse de quelle endurance physique, de quels efforts cérébraux, de quelle beauté morale ont fait preuve des explorateurs doués de la « volonté, » Binger, Livingstone, Brazza, Doudart de Lagrée, Nansen, Sven Hedin, d'autres encore. Ces biographies mettent réellement en valeur les mérites des explorateurs dont elles résument brièvement l'existence ».

VII. — Petite Bibliothèque blanche. — 1. — *Après l'orage* est adapté de l'anglais de B. Harraden, auteur très apprécié de l'autre côté du détroit. C'est un charmant récit, dans un excellent esprit. Il convient surtout aux petites filles de six à sept ans. Elles ne manqueront pas de s'attacher à la délicieuse héroïne, « Fillette », autrement dit Bouton de rose, et, dans sa compagnie, elles apprendront, sans s'en douter, l'abnégation et le dévoûment aux autres. Ajoutons que ces leçons seront d'autant plus faciles à retenir que les soins dont « Fillette » entoure son grand-père reçoivent, même en ce monde, leur récompense.

2. — *Un Honnête petit Homme*, suivi de trois autres récits : *Un Gentilhomme des rues*, *la Théière d'argent* et *la Fête de la Géorgie* sont des récits adaptés de l'anglais. Ils conviennent à merveille aux petits enfants de six à sept ans. Sous la simplicité de la forme, on y trouve des idées excellentes, une morale chrétienne présentée d'une façon amusante et attachante. Bon livre d'étrennes pour les tout petits.

Visenot.

Nota. — Nous annonçons, à la fin de notre *Chronique*, les ouvrages illustrés qui, nous étant parvenus trop tard pour figurer dans le compte rendu général qui précède, feront l'objet d'un autre article le mois prochain.

BEAUX-ARTS

Archéologie. — 1. *Histoire de l'art dans l'antiquité*, par Georges Perrot. T. IX. *La Grèce archaïque. La glyptique, la numismatique, la peinture, la céramique.* Paris, Hachette, 1911, in-4 de 703 p., avec 22 pl. hors texte et 367 grav. 30 fr. — 2. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, par Joseph Déchelette. T. II. *Archéologie celtique.* Paris, Alphonse Picard, 1910, in-8 de xix-512 p., avec 212 fig., 1 carte et 5 pl. hors texte, 15 fr. — 3. *Manuel d'art byzantin*, par Charles Diehl. Paris, Alphonse Picard, 1910, in-8 de xi-837 p., avec 420 fig., 15 fr. — 4. *L'Art chrétien primitif*, par Marcel Laurent. Bruxelles et Paris, Vromant, 1912, 2 vol. petit in-8 de 191 et 196 p., avec 64 pl. et 50 dessins ou plans, relié percaline, 10 francs. — 5. *Les Catacombes de Rome*, par Maurice Besnier. Paris, Leroux, 1909, in-18 de 290 p., avec 19 pl. et 1 carte, 4 fr. — 6. *Les Grandes Institutions de France. Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro*, par Camille Enlart. Paris, Laurens, 1911, in-8 de 172 p., avec 110 grav., 3 fr. 50. — 7. *Catalogue général illustré du Musée de sculpture comparée au Palais du Trocadéro (moulages)*, par Camille Enlart et Jules Roussel. Paris, Alphonse Picard, 1910, in-8 de viii-299 p., avec 64 pl., 3 fr. 50.

Monographies d'édifices. — 8. *Sainte-Marie-Antique, le caractère et le style des peintures du* vi^e^ *au* xiiie *siècle*, par W. de Grüneisen. Rome, Bretschneider, 1911, in-fol. de 179 p., avec 136 fig., cart. vélin, 25 fr. — 9. *L'Église de Sainte-Sabine à Rome*, par le R. P. J.-J. Berthier. Rome, Bretschneider, 1910, gr. in-8 de 550 p., avec 102 grav., 15 fr. — 10. *L'Église de la Minerve à Rome*, par le R. P. J.-J. Berthier. Rome, Bretschneider, 1910, gr. in-8 de 444 p. avec 108 gravures, 15 fr. — 11. *L'Église de Saint-Philbert de Grandlieu (Loire-Inférieure)*, par Robert de Lasteyrie. Paris, C. Klincksieck, 1909, in-4 de 82 p., avec 14 pl., et 20 fig., 7 fr. 70. — 12. *Description du palais de Al-Moutasim, fils d'Haroun-al-Raschid, à Samara, et de quelques monuments arabes peu connus de la Mésopotamie*, par Henri Viollet. Paris, C. Klincksieck, 1909, gr. in-4 de 28 p., avec 22 pl., 8 fr. — 13. *Las Ruinas de Termes, apuntes arqueologicos descriptivos*, por el conde de Romanones. Madrid, establecimiento tipografico, 1910, in-8 de 31 p., avec 7 pl., 2 fr. — 14. *La Cathédrale de Verdun, étude historique et archéologique*, par l'abbé Charles Aimond. Nancy, Royer, 1909, in-8 de ix-226 p., avec 20 pl. hors texte, 7 fr. 50. — 15. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale d'Albi*, par Jean Laran. Paris, Laurens, s. d., in-18 de 116 p., avec 48 grav. et 1 plan, 2 fr. — 16. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Bourges*, par Amédée Boinet. Paris, Laurens, s. d., in-8 de vii-144 p., avec 49 grav. et 2 plans, 2 fr. — 17. *Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Lyon*, par Lucien Bégule. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 108 p., avec 56 grav. et 1 plan, 2 fr. — 18. *Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Église de Brou*, par Victor Nodet. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 100 p., avec 40 grav. et 1 plan, 2 fr. — 19. *Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Mont Saint-Michel*, par Ch.-H. Besnard. Paris, Laurens, s. d., in-8 de 444 p., avec 54 grav. et 4 plans, 2 fr. — 20. *Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château d'Anet*, par Alphonse Roux. Paris, H. Laurens, s. d., in-8 de 124 p., avec 41 grav. et 1 plan, 2 fr.

Archéologie. — 1. — Avec une ardeur, une vigueur et, peut-on dire, une jeunesse vraiment merveilleuses, M. Georges Perrot con-

duit vers son achèvement cette grande *Histoire de l'art dans l'antiquité* qu'il entreprit jadis, aidé d'une collaboration intermittente, nullement indispensable, et qui fait défaut aujourd'hui, sans que l'ouvrage paraisse en souffrir le moins du monde. Le tome IX, qui vient de nous être remis, est le troisième des volumes consacrés à la *Grèce archaïque* (précédés eux-mêmes d'un travail considérable sur la Grèce primitive); il en achève la minutieuse étude : après l'architecture et la sculpture, ce que nous trouvons ici, ce sont les arts mineurs, glyptique et numismatique, et la peinture, qu'il nous faut bien classer encore parmi les arts mineurs, puisqu'elle n'est représentée que par la céramique. La plupart des petits monuments qui sont décrits, analysés et classés au long de ces chapitres divisés en sections précises et logiquement construites, ont été l'objet, parfois à diverses reprises, de monographies érudites ou d'études plus générales; les voici pour la première fois groupés dans l'harmonieuse unité d'une histoire aussi ample, aussi majestueuse qu'il est possible. A l'autorité du maître s'ajoute, pour conquérir les lecteurs, le naturel épanchement d'une causerie qui nous livre, sans un soupçon de pédantisme, toutes les conclusions de la science. La technique n'est pas moins finement approfondie que les œuvres elles-mêmes; la fabrication des monnaies et des médailles, aussi bien que celle des poteries, les divers modes de peinture des vases nous sont racontés par l'éminent auteur avec la simplicité et l'agrément qu'il mettrait à nous expliquer les secrets d'un Chaplain ou d'un Roty, ou les inventions d'un décorateur japonais; tous ces menus détails, en apparence ingrats et difficiles, deviennent vivants, aimables, séduisants. L'illustration, comme aux précédents volumes, continue à suivre fidèlement le texte qu'elle commente. Elle se compose, non pas des phototypies aujourd'hui en usage dans la plupart des publications d'art, mais de gravures d'après des dessins extrêmement nets et respectueux du caractère un peu rude et sommaire de ces objets primitifs. De belles planches en couleurs nous conservent les plus délicates nuances des vases peints ou des plaques d'argile.

2. — Le *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* de M. Déchelette est, on le sait déjà, un travail de la plus haute valeur. L'accueil fait par le monde savant au tome Ier, qui traitait spécialement de la préhistoire, laissait prévoir le succès des parties où l'auteur allait entreprendre, sur un terrain plus proche de nous, l'analyse méthodique des origines de notre civilisation. Nous n'avons encore sous les yeux que la première partie du tome II, consacré à l'archéologie celtique, et où il est uniquement traité de l'âge du bronze; mais nous en pouvons dire que c'est un modèle

d'exposition claire et complète. La répartition géographique de l'âge du bronze dans le bassin oriental de la Méditerranée, en Grèce, en Crète, dans les îles de l'Archipel, à Chypre et en Égypte, puis dans l'Asie occidentale, dans l'Inde, l'Extrême Orient et jusque dans le Nouveau Monde; ses subdivisions chronologiques dans les diverses provinces européennes; la description des villages et des bourgades actuellement connus, palafittes et terramares de Suisse et d'Italie, l'étude des sépultures et la reconstitution de leurs rites, l'étude technique des procédés métallurgiques, la classification des armes, des outils et ustensiles, des instruments, des vêtements et objets de parure, des bijoux, des objets en or, en argent, en plomb et en verre, de la céramique, les théories et discussions sur le commerce, la religion et l'art, sont l'objet d'autant de chapitres patiemment construits, dont chacun forme un véritable traité d'érudition, illustré de gravures souvent élémentaires, comme il convient, mais aussi nettes que possible. Un volume d'appendices contient une liste bibliographique des dépôts de l'âge du bronze en France, avec les dates de leur découverte, un index des objets, des lieux de trouvaille, des possesseurs d'objets et des collections, enfin des inventaires de moules et d'armes.

3. — Auprès des ouvrages excellents et très divers de MM. Déchelette, Enlart, Saladin et Migeon, ç'a été une bonne fortune pour la librairie Alphonse Picard que de pouvoir faire entrer dans sa collection archéologique le *Manuel d'art byzantin* de M. Charles Diehl. Nul, mieux que l'éminent professeur de la Sorbonne, n'était capable de condenser les récentes et si nombreuses recherches de l'érudition contemporaine dans le domaine byzantin, de les classer méthodiquement, d'en tirer un exposé clair, lumineux, agréable, un livre, enfin, qui, tout en gardant l'appareil scientifique le plus rigoureux, fût mis à la portée de tous les lecteurs. Définir l'art byzantin, en préciser les origines et la formation, recueillir dans les pays d'Orient, Syrie, Anatolie, Égypte, ses éléments constitutifs, montrer en quoi les inventions nouvelles, dans les monuments de l'architecture, la décoration peinte et sculptée, se différencient des traditions proprement romaines; marquer le rôle de Constantinople dans cette éclosion d'un art considérable, tel est l'objet des premières études de M. Diehl. Cette Introduction terminée, il arrive à ce qu'il appelle (je préférerais peut-être un autre terme) le « premier âge d'or » de l'art byzantin : c'est le VIe siècle, la glorieuse époque de Justinien, où la création de l'énorme basilique de Sainte-Sophie sollicite toutes les forces vives de l'art nouveau. Autour de l'histoire de Sainte-Sophie viennent se grouper des chapitres d'une importance capitale sur l'art de bâtir, la sculpture, la peinture, la mosaïque,

l'illustration des manuscrits, les tissus, l'orfèvrerie, et de petits traités fort substantiels sur la formation de l'iconographie et la querelle des images nous conduisent à la seconde grande division du livre, au « second âge d'or » de l'art byzantin. Cette partie est traitée, parallèlement à la précédente, en une série nouvelle de chapitres qui reprennent point par point les éléments de l'art et du décor, architecture, peinture, mosaïque, etc...; tout à l'heure, une troisième partie, qui traite de la dernière évolution de l'art byzantin jusqu'au XVIe siècle, reprendra encore une fois ces mêmes divisions. Cela entraîne quelques répétitions inévitables; au point de vue de l'enseignement, peut-être n'y avait-il pas moyen de procéder autrement. D'ailleurs, si l'on étudie isolément chacune de ces grandes époques — et les proportions considérables du Manuel de M. Diehl y obligent le lecteur — on ne peut qu'être ravi de se sentir guidé avec une méthode qui supprime tout effort. Une illustration extrêmement abondante, et que commente presque page à page ce texte si net et si instructif, nous révèle des centaines d'œuvres d'art inaccessibles jusqu'alors au commun des travailleurs; toutes ces reproductions photographiques si fidèles ont la valeur directe de documents, et ajoutent un prix inestimable à un ouvrage que ses mérites intrinsèques suffiraient seuls à classer parmi les modèles du genre.

4. — En deux volumes de lecture agréable, élégamment présentés et illustrés de gravures excellentes et nombreuses, M. Marcel Laurent, professeur à l'Université de Liège, a tracé un tableau fort attachant de *l'Art chrétien primitif*, depuis les origines jusqu'aux premiers temps du moyen âge. Les 17 chapitres, ou plutôt les leçons dont se compose l'ouvrage — car c'est le cours même professé par M. Laurent qui nous est donné, accru de notes et de commentaires précieux — sont répartis entre l'Occident et l'Orient; l'art des Catacombes, la sculpture, l'architecture des premières églises, la mosaïque, les arts industriels sont analysés dans une première partie à laquelle fait pendant l'étude de l'art byzantin. La question byzantine est traitée selon les interprétations les plus récentes, que je ne puis m'empêcher de croire trop favorables à l'Orient; car, enfin, nous attendons toujours que la découverte de grands monuments des premiers âges vienne confirmer les théories qui dépossèdent Rome de la primauté dans l'architecture et dans le décor chrétiens. Du moins ces théories sont-elles exposées ici avec une entière impartialité; et, après une étude des œuvres d'art typiques de l'Orient, tout particulièrement à Constantinople, à Salonique et à Ravenne, c'est à Rome que nous revenons pour voir se préparer dans le monde occidental le grand mouvement d'art nouveau qui ouvre le moyen âge et a reçu fort légitimement le nom de roman.

5. — M. Maurice Besnier, professeur à l'Université de Caen et ancien membre de notre École d'archéologie de Rome, a utilisé ses souvenirs italiens et ses notes anciennes ou récentes en composant, d'après les travaux de J. B. de Rossi et de ses successeurs, un livre sur *les Catacombes de Rome*, qui est à la fois une fort bonne étude d'histoire et d'art et un guide pratique, très clair et aussi complet qu'il est possible dans des proportions restreintes. Depuis les Manuels de M. Marucchi, aucun ouvrage d'ensemble sur cet intéressant sujet n'avait été publié en France; les dernières découvertes, dont quelques-unes fort importantes, sont résumées et commentées par M. Besnier, et de bonnes gravures hors texte reproduisent un choix des planches des recueils considérables et malaisément accessibles de J. B. de Rossi et de Mgr Wilpert.

6 et 7. — On sait tout le développement qu'a reçu en ces dernières années notre admirable *Musée de sculpture comparée du Trocadéro*. M. Camille Enlart, à la direction duquel il a été confié en 1903, nous en raconte l'histoire et nous en décrit les collections dans un de ces volumes si bien illustrés que la librairie Laurens groupe sous la rubrique des « Grandes Institutions de France ». Ce charmant livre donnera sans doute à ses lecteurs parisiens l'idée de fréquenter un peu plus les salles à demi désertes où se répondent, d'époque en époque et de province en province, les portails de nos cathédrales, les statues sublimes des imagiers du moyen âge français. Auprès de ces chefs-d'œuvre dont tant d'excellentes gravures nous rendent presque la sensation directe, un choix, trop restreint encore, des plus belles sculptures de l'étranger, permet les comparaisons nécessaires. — Le *Catalogue général illustré du Musée de sculpture comparée* complète les renseignements du précédent volume. Publié d'abord par M. Frantz Marcou, repris avec l'aide de Louis Courajod sur un plan beaucoup plus vaste, trop vaste peut-être, ce catalogue méthodique, auquel M. Enlart et son adjoint M. Roussel ont donné tous leurs soins, rendra certainement de très grands services par les indications si précises qu'il contient, à tous ceux qui ne peuvent étudier sur place les monuments eux-mêmes. La seule critique que l'on puisse faire d'un livre aussi intelligemment préparé s'adresse à l'éditeur, qui a choisi un papier vraiment trop mince et peu commode à feuilleter.

Monographies d'édifices. — 8. — La basilique de *Sainte-Marie-Antique* est un des plus curieux monuments de l'époque byzantine et le plus précieux assurément que les fouilles récentes du Forum aient fait sortir du sol romain. Le cycle de fresques qui la décore a une valeur unique dans l'histoire de l'art. Après tant d'articles où les meilleurs érudits se sont efforcés à débrouiller ses origines et

à expliquer son décor, il restait à entreprendre la monographie intégrale d'un monument qui est avant tout un témoin : « On y retrouve les traces de toutes les influences qui sont venues de l'Orient byzantin ou barbare, du VIe au Xe siècle, impressionner et modifier le génie romain, tout en respectant son originalité nationale; et ce témoin vaut pour l'histoire de l'art autant que pour l'histoire de la vie de l'Église. » Ainsi s'exprime fort judicieusement M. de Grüneisen, dans la préface du magnifique ouvrage qu'il vient de consacrer à Sainte-Marie-Antique, et qui est en quelque sorte une histoire de l'art romain et chrétien dans le haut moyen âge. Aidé par des spécialistes tels que MM. Huelsen, Federici, David, M. de Grüneisen a pu rassembler d'admirables études d'archéologie, de liturgie, d'iconographie, auxquelles un éditeur entreprenant a donné le vêtement de luxe qui convenait. Le volume que nous avons sous les yeux n'est qu'un chapitre détaché, mais le chapitre essentiel de ce travail considérable; il traite du caractère et du style des peintures, en se servant de comparaisons constantes avec les œuvres d'art contemporaines, reproduites en très grand nombre, et souvent pour la première fois. C'est la contribution la plus importante qui ait été apportée depuis longtemps à l'étude de l'art médiéval italien et byzantin; les lecteurs de M. de Grüneisen n'auront qu'un désir, de compléter leur instruction par l'examen des planches de son grand ouvrage, d'un prix malheureusement fort élevé, mais que les principales bibliothèques publiques doivent tenir à honneur de posséder.

9 et 10. — Le prix de deux autres ouvrages que nous adresse le même éditeur est infiniment plus modéré et fait pour tenter les pèlerins de Rome qui ont conservé un cher souvenir des églises dominicaines de là-bas : Sainte-Sabine si recueillie, si touchante dans sa solitude de l'Aventin, Sainte-Marie de la Minerve, si apaisante au milieu de l'agitation de la petite place toute voisine du Panthéon et du Corso. Les deux livres sont dus, l'un et l'autre, au R. P. Berthier, l'érudit commentateur de Dante, qui a passé tant de douces années dans la sérénité enviable du couvent où les souvenirs de saint Dominique s'unissent à ceux du P. Lacordaire. Il nous raconte par le menu l'histoire de *l'Église de Sainte-Sabine*, la décrit, l'explique, colonne par colonne et mosaïque par mosaïque, des premiers temps de sa construction jusqu'à nos jours. L'étude des bas-reliefs de la célèbre porte y tient, bien entendu, toute la place désirable, chacun d'eux étant reproduit et analysé séparément; puis viennent les mosaïques de la façade et de la nef, les oratoires, l'abside, le campanile, les tombeaux, et des appendices nous font connaître tous les documents relatifs à l'histoire de la vénérable et

charmante basilique. — *L'Église de la Minerve* diffère essentiellement de l'autre; c'est le seul grand monument gothique de Rome; une fois franchie sa façade insignifiante, on est surpris par la majesté de sa nef. Elle renferme des trésors d'art, des tombes précieuses (c'est là, dans un étroit couloir, que se trouve celle de Fra Angelico), des chapelles décorées par Filippino Lippi; mais, avant tout, c'est l'église de sainte Catherine de Sienne : elle possède sa tombe, son oratoire, ses principales reliques, et l'on comprend quel intérêt s'attache, par là même, à la belle publication, si largement illustrée, si abondamment documentée, du R. P. Berthier.

11. — La vieille *Église de Saint-Philbert de Grandlieu* (Loire-Inférieure), restaurée, presque refaite, n'est pas une œuvre d'art, mais bien un monument qui intéresse uniquement l'archéologie; autour de ses murailles de pierres et de briques, les érudits se sont battus avec acharnement. M. le comte de Lasteyrie, qui a eu le rare mérite de pouvoir l'étudier avant qu'elle fût la proie des restaurateurs vandales, en a débrouillé l'histoire, fort précieuse pour la connaissance de l'architecture au IXe siècle; il en a précisé les réfections et les accroissements successifs; enfin, il nous a donné, dans ce modèle de monographie érudite, un des chapitres, non pas les plus importants, mais les plus curieux du grand travail d'ensemble, attendu depuis bien des années, dont la librairie Alphonse Picard achève en ce moment l'édition et que nous pourrons très prochainement apprécier. L'étude dont je viens de parler est extraite des « Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. »

12. — On m'excusera de mentionner seulement une autre publication, également extraite des Mémoires de la même Académie, la *Description du palais de Al-Moûtasim, fils d'Haroun-al-Raschid, à Samara*, que M. Henri Viollet a enrichie de remarquables illustrations. Ce titre évoque immédiatement dans l'esprit un décor des *Mille et une Nuits*, et l'on n'est pas déçu par la lecture d'un texte assurément fort austère, mais qui fait pressentir, comme l'a très bien dit M. Dieulafoy à ses collègues de l'Académie, « des constructions d'une richesse et d'une splendeur en harmonie avec les descriptions que les historiens et les conteurs nous ont laissées des demeures des princes abassides. »

13. — M. le comte de Romanones a publié (en espagnol) une intéressante dissertation archéologique sur *les Ruines de Termes*, situées tout au fond de la province de Guadalajara, dans une région voisine de Ségovie. Les ruines romaines de la cité entièrement détruite (l'enceinte du *castrum*, les bains, l'aqueduc, le théâtre) sont aujourd'hui peu de chose; mais la petite église romane, avec son beau portique, semble un monument d'une réelle valeur architectura le

et ornementale, bien digne d'être soigneusement restauré et entretenu.

14. — Peu à peu, grâce aux investigations patientes et désintéressées des écrivains locaux, aux grandes monographies des cathédrales célèbres viennent s'adjoindre des travaux d'importance moindre, qui mettent en lumière les richesses encore innombrables du patrimoine français. La *Cathédrale de Verdun*, dont M. l'abbé Aimond nous retrace l'histoire, fut d'abord, comme ses voisines de Reims, de Metz et de Trèves, édifiée, dès le ve siècle, sur les ruines d'anciens monuments romains; tour à tour ruinée par les incendies et relevée, anéantie en 1047, dévastée à nouveau au XIIe siècle, elle fut reconstruite vers 1150 dans la forme qu'elle a gardée jusqu'à nos jours, à travers des accroissements et transformations qui en ont gravement altéré la beauté. C'est le XVIIIe siècle, comme partout ailleurs, qui a sévi le plus cruellement à Verdun; les dévastations des révolutionnaires, en 1793, furent atroces, et c'est tout juste si elles laissèrent debout le corps même de l'édifice, mutilé et privé de tous ses ornements. La minutieuse étude de M. l'abbé Aimond, corroborée par de belles planches photographiques, montre avec une clarté parfaite tout ce qui subsiste d'ancien dans un édifice qui fut célèbre depuis le plus haut moyen-âge, et tout ce qu'une intelligente restauration, si jamais elle est entreprise, devra préserver d'abord ou chercher à rétablir.

15 à 20. — Je n'ai ni le loisir ni la place pour m'étendre une fois de plus, comme il conviendrait, sur les mérites des *Petites Monographies des grands édifices de la France*, publiées par la librairie Laurens. Cette jolie collection s'est enrichie, en moins d'un an, de six volumes nouveaux. M. Jean Laran nous fait connaître dans ses moindres détails *la Cathédrale d'Albi*, l'église forteresse dont la masse imposante et rougeâtre remplit d'émerveillement le visiteur à qui elle apparaît brusquement, haut dressée au-dessus de la rive du Tarn. Puissent ces pages érudites et sobres, mais éloquentes dans leur austérité, rendre à ce chef-d'œuvre trop ignoré de l'architecture française un peu de la célébrité qu'il mérite ! — La *Cathédrale de Bourges* est mieux connue et, cependant, elle n'a pas encore été l'objet, comme celles de Chartres, d'Amiens ou de Reims, d'une grande monographie critique et complète. M. Amédée Boinet, qui prépare un travail d'ensemble sur sa splendide décoration sculpturale, a résumé avec beaucoup d'autorité tout ce qu'il faut savoir de son histoire; il a écrit un guide attrayant et précis. — Le livre de M. Lucien Bégule sur *la Cathédrale de Lyon* et celui de M. Victor Nodet sur *l'Église de Brou* révéleront à leurs lecteurs bien des trésors insoupçonnés. M. Ch.-R. Bes-

nard, écrivant sur *le Mont Saint-Michel*, ne pouvait mieux faire que de condenser en un petit nombre de pages le magnifique ouvrage tout récemment publié par M. Paul Gout (voir *Polybiblion* de janvier 1911, t. CXXI, p. 6-8); il l'a fait avec un vrai charme de simplicité et, par endroits, un accent tout personnel, où l'on peut deviner qu'il collabore lui-même, depuis plusieurs années, à l'achèvement de la restauration d'un des monuments les plus sublimes qui aient fleuri en terre française. — *Le Château d'Anet*, à demi-ruiné aujourd'hui, n'est plus guère qu'une curiosité archéologique, où l'on a quelque peine à faire revivre les inventions des grands maîtres de la Renaissance, d'un Philibert de l'Orme, d'un Jean Goujon, d'un Benvenuto Cellini ; le commentaire et la description pittoresque de M. Alphonse Roux aideront les lecteurs à reconstituer une période mal débrouillée encore de notre histoire et de notre art.

(A suivre). ANDRÉ PÉRATÉ.

THÉOLOGIE

Dieu, son existence et sa nature, par l'abbé BROUSSOLLE. Paris, Téqui, 1911, in-18 de 246 p. — Prix : 2 fr.

Je ne voudrais pas dire que rien ne prête à critique dans ce cours d'instruction religieuse. Malgré les explications données, on regrettera que la preuve de Dieu par le fait de la révélation soit mise en première ligne (p. 23 sq.); on hésitera à attribuer la constatation du miracle à une intuition du sens commun (p. 32 sq.), à attribuer à l'esprit chrétien de Pascal une dépréciation des preuves rationnelles que les jansénistes mêmes trouvaient compromettante pour le parti, (cf. *Pensées*, édit. des *Grands Écrivains*, t. III, p. 4, note 2); on souhaiterait une distinction plus nette entre la finalité, si indiscutable dans la nature, et l'ordre, parfois bien voilé (p. 48 sq.). D'aucuns trouveront que l'argument ontologique est loin d'être « inattaquable » (p. 63, 80) et jugeront peu satisfaisante la réponse donnée à l'objection du mal (p. 221 sq.). Mais on s'accordera à louer l'esprit très averti de l'auteur, sa méthode limpide (sommaire de la leçon, texte, lecture, questionnaire), la mise en valeur de certains arguments, sa juste réserve entre un agnosticisme insoutenable et un intellectualisme qui paraîtrait oublier le dogme de l'incompréhensibilité divine. L'ouvrage est appelé à rendre de réels services.

H. Grs.

La Comunión frecuente y diaria y la primera comunión según las enseñanzas y prescripciones de Pió X. Comentarios canónico-morales, por el R. P. JUAN B. FERRERES. Barcelona, Gili. 1911, in-16 de 295 p. — Prix : 2 fr. 50.

La 1re édition de cet ouvrage (*Polybiblion*, d'août 1907, t. CX, p. 109), ne présentait que le commentaire du décret *Sacra Tridentina synodus*, relatif à la communion fréquente et quotidienne. La 3e reproduit cette étude, revue et augmentée, et ajoute une seconde section consacrée au décret récent *Quam singulari* sur l'âge de la première communion. Fidèle au plan qu'il s'est tracé dès son premier travail, l'auteur suit l'ordre même du document officiel : à propos du préambule, il expose sobrement, mais savamment, l'histoire de la communion des enfants, les controverses soulevées à ce sujet, la pratique suivie pendant ces derniers temps. Puis il s'arrête à chacun des huit articles qui forment le dispositif du décret, pour en dégager les motifs et en préciser la portée. L'ensemble donne une idée très nette de la doctrine catholique et de la discipline qu'a sanctionnée Pie X. Une troisième section contient la réponse à quelques consultations, sur la communion fréquente dans les collèges, sur la communion des malades qui ne peuvent rester à jeun, etc.

H. GRS.

SCIENCES ET ARTS

Passé et avenir de la navigation aérienne. L'Hélicoplane futur, par le capitaine du génie E. CASLANT. Paris, Chapelot, 1911, in-8 de III-369 p., avec 125 fig. — Prix : 6 fr.

L'Aéronautique et l'aviation en vingt leçons, par H. DE GRAFFIGNY. Paris, Paclot, s. d., in-16 de 128 p., avec 29 fig. — Prix : 1 fr.

Description détaillée du monoplan Blériot. Paris, Vivien, 1911, gr. in-8 de 27 p., avec 39 photogr., croquis et plans. — Prix : 1 fr. 75.

Les ouvrages traitant de la navigation aérienne sont nombreux et, parmi eux, les répétitions ne sont pas rares. Cependant, l'excellent éditeur Chapelot n'a pas craint de faire connaître au public ce nouvel ouvrage du capitaine Caslant. On doit l'en remercier, car *Passé et avenir de la navigation aérienne* est un ouvrage entièrement nouveau, et l'auteur s'est efforcé, après avoir exposé l'histoire de la navigation aérienne, de dégager les leçons du passé et d'en tirer des indications précises, scientifiques, pour l'avenir. Il a envisagé de la sorte chacun des problèmes sous son point de vue technique et social et en a successivement étudié les trois aspects : passé, présent et avenir. En étudiant le passé et le présent de chaque question, en recherchant comment ce qui est aujourd'hui découle de ce qui était autrefois, l'auteur s'est efforcé d'en déduire ce qui sera demain.

C'est ainsi que, progressivement, logiquement, le capitaine Caslant est parvenu à établir les caractéristiques de la machine à voler de l'avenir. Nous ne pouvons discuter ici cet hélicoplane, dont les données paraissent très judicieuses, mais nous devons simplement reconnaître l'intérêt très grand et très actuel que présente l'ouvrage en général. Celui-ci a la grande qualité de s'adresser au public aussi bien qu'au technicien ; il ne renferme que les formules strictement indispensables et tous pourront le lire avec fruit et profit. Nous ne voulons faire qu'une seule critique de détail : il nous semble que le rôle du capitaine Saconney, dans l'étude, la construction et l'utilisation des cerfs-volants, n'a pas été suffisamment mis en lumière. Cet officier avait, dans la marine, construit et lancé des trains de cerfs-volants bien avant le capitaine Madiot, et lui-même ne craignait pas de se faire enlever par ces fragiles appareils et même de leur confier sa femme. Il ne faisait d'ailleurs, en cela, que suivre l'exemple de son camarade de la marine russe Schreiber, qui était monté dans des cerfs-volants remorqués par un torpilleur et avait mis Mme Schreiber dans la nacelle. Ce sont là des expériences qu'il aurait été intéressant de rappeler avec plus de détails et de précision.

— Les cerfs-volants ne sont même pas mentionnés au cours des vingt leçons qui forment la matière du volume *l'Aéronautique et l'aviation*, et c'est vraiment étonnant, car, dans ce modeste ouvrage, plus intéressant que bien d'autres plus volumineux et plus prétentieux, il est traité de tous les sujets relatifs à la navigation aérienne. On y parle des aérostats en général, des ballons libres et des ballons captifs, du parachute, des dirigeables et des aéroplanes. C'est dire le profit que le lecteur peut retirer du volume très intéressant de M. de Graffigny. L'auteur accumule, en effet, dans ces pages, des renseignements précieux et, mettant le lecteur au courant des principales questions, lui permet d'aborder l'étude des ouvrages plus spéciaux, d'une valeur technique peut-être plus grande, mais d'une lecture probablement moins facile et peut-être moins intéressante.

— L'éditeur Louis Vivien a entrepris la publication de la description complète des principaux aéroplanes. La brochure actuelle est consacrée au monoplan Blériot; elle renferme de nombreux plans ou croquis et de grandes planches; on peut ainsi se faire une idée exacte et complète de ces célèbres appareils et connaître tout ce qui est nécessaire pour se rendre compte de la construction d'un tel aéroplane. Cette brochure renferme en outre une description très détaillée des moteurs Anzani et Gnôme. J. C. T.

De la Méthode dans les sciences, par divers. 2e série. Paris, Alcan, 1911, in-16 de III-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne voulons pas savoir à qui fait allusion le préfacier de la 2e série de *la Méthode dans les sciences*, en parlant d'hommes ignorants ou munis d'œillères; nous ne regardons dans ce livre que ce qu'il contient, c'est-à-dire l'œuvre de savants distingués ayant exposé, en toute sincérité, leur manière de concevoir la branche de science par eux étudiée. Ami ou ennemi des théories exposées, chacun, dans la sphère qui l'intéresse, doit prendre connaissance de cet ouvrage. Ceci posé, nous énumérerons seulement, nos lecteurs le comprendront facilement, la suite des chapitres de ce livre sans y joindre le moindre commentaire : *Astronomie jusqu'au milieu du* XVIIIe *siècle*, par M. B. Baillaud, directeur de l'Observatoire de Paris; *Chimie physique*, par M. Jean Perrin, professeur à la Sorbonne; *Géologie*, par M. Léon Bertrand, professeur adjoint à la Sorbonne; *Paléobotanique*, par M. L. Blaringhem, chargé de cours à la Sorbonne; *Archéologie*, par M. Salomon Reinach, de l'Institut; *Histoire littéraire*, par M. G. Lanson, professeur à la Sorbonne; *Linguistique*, par M. A. Meillet, professeur au Collège de France; *Statistique*, par M. Lucien March, directeur de la statistique générale de France. Nous sommes heureux de constater que la première série (cf. *Polybiblion* de novembre 1909, t. CXVI, p. 242-243) est rapidement arrivée à la seconde édition.

E. Chailan.

LITTÉRATURE

Les Grands Écrivains de la France. Correspondances de Bossuet. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiées avec des notes et des appendices, sous le patronage de l'Académie française, par Ch. Urbain et E. Levesque. T. IV (*1689-1691*). Paris, Hachette, 1911, in-8 de 532 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le quatrième volume de la *Correspondance de Bossuet*, rééditée par MM. Urbain et Levesque, est digne des tomes précédents; il faut y louer à la fois l'établissement critique du texte, l'exactitude et la précision des notes explicatives, l'intérêt documentaire des appendices. Pendant les années 1689-1691, la correspondance de Bossuet comprend surtout des lettres de direction spirituelle et de controverse théologique. Mentionnons, en particulier : la lettre du 17 mars 1691 au Frère Armand, trappiste, sur l'adoration de la sainte Croix (p. 191-205); la lettre du 26 juin 1691, aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame, à Coulommiers, sur la communion fréquente (p. 241-246); la lettre du 29 septembre 1691 à Mme de Brinon, sur la réunion des dissidents (p. 297-304); la lettre du 1er octobre 1691, à Mme Cornuau, sur l'âme humaine et sa destinée (p. 315-325).

Y. B.

Œuvres choisies de Guy de Maupassant. Préface et analyses par F. Bernot. Paris, Delagrave, s. d., in-16 de 404 p. — Prix : 3 fr. 50.

Titre inexact d'abord : ce ne sont pas des *œuvres* choisies, mais de simples *pages* choisies, suivant la mode discutable d'aujourd'hui, puisque, à part deux poésies et trois ou quatre contes qui nous sont donnés intégralement, chacun des vingt volumes de Maupassant ne fournit que dix à trente pages, et souvent d'assez menus morceaux. On le connaîtrait mieux à lire seulement un ou deux volumes de lui (avec les coupures nécessaires), qu'à le chercher dans ces fragments de miroir brisé, où, vraiment, ses traits apparaissent trop semblables à beaucoup d'autres... Et puis, à qui s'adresse cette collection « Pallas », et ce volume? A des écoliers sans doute, puisqu'on a sacrifié le naturalisme violent et la crudité de style,et à peu près tout ce qu'il y a de plus caractéristique chez l'auteur de *la Maison Tellier* et de *Boule de suif*. Mais alors les 40 pages de la Préface, dont il y a à peine 10 pour raconter la vie, et dont le reste est pour analyser et apprécier le talent, avec des considérations esthétiques et beaucoup d'abstractions fatigantes, passeront loin par-dessus ces jeunes têtes. Et il n'est pas possible qu'on admette un éloge atténué d'aussi peu de réserves, et que le dernier mot de cette étude soit pour proclamer « la santé triomphante » d'une œuvre où il y a tant de sensualité, tant de névrose, tant d'éléments morbides. Enfin, malgré une épuration qui est une vraie mutilation, on entrevoit encore à travers les citations et les analyses trop de choses troubles et troublantes. Que s'il est, en somme, impossible d'établir un Maupassant *ad usum juventutis* qui soit encore un Maupassant, alors il fallait seulement — ce qui est tout autre chose — chercher dans son œuvre les beaux récits, les belles pages à utiliser pour la formation littéraire ou morale (?) de nos adolescents; et écarter bien des morceaux comme les paysanneries, savoureuses peut-être, mais grossières et chargées de patois, de *la Ficelle* ou de *la Bête à Maît' Belhomme*, qui ne peuvent être que de forts méchants modèles. Moralité : ce n'est pas à de jeunes agrégés, enclins à tout faire *à leur idée à eux*, mais à de bons grands-pères ou à de vieux professeurs pleins d'expérience et de tact, qu'il faudrait confier le soin de composer les recueils de ce genre et de les commenter.

Gabriel Audiat.

George Meredith, sa vie, son imagination, son art, sa doctrine, par Constantin Photiadès. Paris, Colin, 191, in-18 de 295 p., avec 2 phototypies. — Prix : 3 fr. 50.

Quand Meredith mourut en 1909, il y avait bien des années déjà qu'une opinion très générale en Angleterre le tenait pour le premier des romanciers, voire des écrivains de son temps et de son pays.

Que ce romancier, que cet écrivain soit en somme très peu connu chez nous est toutefois chose dont il n'y a pas lieu d'être surpris; d'abord, un très petit nombre de ses ouvrages ont passé en français, et encore est-ce plus d'une fois sous une forme à peu près méconnaissable; puis, dans son texte même, il est difficile à aborder : la subtilité et la complexité de sa pensée, l'obscurité de sa langue tourmentée, des étrangetés et des bizarreries diverses déconcertent souvent, rebutent même parfois le lecteur anglais, à plus forte raison le lecteur étranger. Dans une série d'articles aujourd'hui réunis en volume, M. Photiadès présente au public français l'homme et l'œuvre, appelle avec chaleur notre attention sur l'un et l'autre. Le premier chapitre du livre montre l'homme vivant tel que l'auteur put le voir dans son ermitage de Box Hill; un second nous raconte tout ce qu'on sait de sa vie et, sans doute, tout ce qu'on en saura jusqu'à la publication annoncée de sa correspondance; sont étudiés ensuite l'imagination de Meredith (particulièrement dans le roman de *Harry Richmond*, dont il est fait une analyse détaillée), son art capricieux et divers, sa doctrine philosophique et morale, fondée sur une sorte d'adoration mystique de la nature et, plus particulièrement, de la terre envisagée comme la mère et la créatrice de l'humanité. Toutes ces études sont claires et vivement menées; si, peut-être, on y pourrait quelquefois souhaiter encore un peu plus de précision, elles se lisent avec agrément et profit et donnent, dans l'ensemble, une idée juste et nette de Meredith et de son œuvre. Sans doute y peut-on reprendre çà et là quelque excès dans l'éloge, du moins quelque timidité dans la critique; on peut admirer fort le talent de l'écrivain et faire en même temps bien des réserves sur sa conception de l'art, sur son style, sur sa philosophie. Admirateur passionné de Meredith, M. Photiadès ne se flatte pas du vain espoir de le voir jamais populaire chez nous; mais il aura réussi, comme il se proposait, à révéler à plusieurs qui l'ignoraient un talent assurément mélangé, mais singulier et puissant.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Hellas. La Grèce antique, par Noël Aymès. Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910, in-16 de xxi-235 p. — Prix : 3 fr. 50.

A tout prendre, c'est à une conception bien française que doit sa naissance la « Collection synthétique » récemment fondée et inaugurée par M. Aymès, afin de « tenir le milieu entre les ouvrages élémentaires insuffisants à qui aime savoir et les travaux de pure érudition qui exigent, pour être pratiqués avec fruit, souvent une initiation, toujours du temps. »

Hellas explique et justifie ce programme d'ailleurs très méritoire, chaque partie du développement « ne pouvant prétendre qu'à donner une notion générale d'une matière où il serait plus aisé à coup sûr de s'attarder en trois cents pages. » Parmi les seize chapitres dont se compose l'ouvrage, le premier, intitulé : *Homère*, est de beaucoup le plus étendu : aucun humaniste, je le suppose, ne songera à s'en plaindre, ou même à s'en étonner. Il est exact que « le héros de l'épopée antique ne généralise pas encore l'idée de « patrie, » exact aussi que « la tribu est assez restreinte pour que chacun conserve les traditions, l'amour et le culte du foyer. »

Les réflexions de l'auteur à propos de la démocratie athénienne, dont l'apogée fut aussi courte que brillante, méritent d'être notées : « Le grand défaut de ce régime est en somme, à notre sens, l'absence de *tête*. Il faut un Périclès pour assurer la prospérité d'un État pareillement construit..... Toutes les mesures que l'habile politique prit dans ce sens étaient légitimes, lui étant là, écouté, respecté; elles devenaient dangereuses au jour de sa disparition. »

Il est assez naturel que mon attention ait été attirée tout particulièrement sur le chapitre XIV : *La Pensée athénienne*; il n'y est parlé que des historiens, des orateurs et des philosophes, les chefs-d'œuvre lyriques et dramatiques ayant été analysés et appréciés dans des divisions spéciales. Relevons au passage les lignes que voici : « Les discours de Lysias, d'Isocrate, d'Eschine même, sont des œuvres d'art; ceux de Démosthène sont des *actes*... Le génie oratoire de l'adversaire de Philippe se montre moins dans l'étude de ses productions que dans l'effort sans défaillance, qu'avec la même rigueur de raisonnement, la même intensité de patriotique émotion, il soutint pour l'honneur national pendant vingt-cinq ans. » Quant aux sages de la Grèce, les uns n'ont ici qu'un mot : d'autres doivent se contenter de quelques lignes; Anaxagore et surtout Socrate sont les plus favorisés. Sur les doctrines et le rôle si considérable de Platon et d'Aristote, ces deux lumières de la raison antique, on est surpris du vague et de l'insuffisance de l'exposition; il est vrai que sans l'avoir ni cherché ni prévu, le maître et le disciple ont écrit et enseigné pour la postérité bien plus que pour leurs compatriotes et contemporains.

Çà et là des fautes d'impression : ainsi, page 88, ligne 20, lire « Crypteia; » — page 107, ligne 17, le *lochos*, etc..... Que faut-il entendre par ces fantassins spartiates qualifiés de *Scirites* (p. 109) ou par l'*Apella*, (mot qui n'est usité qu'au pluriel), définie « l'assemblée générale des égaux » à Lacédémone (p. 90)? Voilà deux termes qui ne figurent pas dans l'*Index* cependant si complet des *Antiquités grecques* de Schœmann. Enfin, dans ce temps où, de tout côté, il n'est question que de la « crise du français, » sous la plume

d'un lettré, les moindres incorrections (p. ex., page 64, ligne 7; p. 197, ligne 7) causent d'inévitables regrets. C. Huit.

L'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. *Étude historique*, par le P. André de Sainte-Marie. Bruges, Verbeke-Loys 1910, in-16 de 206 p., avec 18 grav. — Prix : 2 fr.

L'auteur ne tombe pas dans le travers de ses devanciers qui veulent à tout prix développer une chaîne monastique allant du prophète Élie à saint Berthold : il ne quitte pas le domaine de l'histoire. Les ermites du Mont-Carmel reçurent leur règle du patriarche de Jérusalem, Albert, entre 1206 et 1214. Les croisades les firent connaître en Occident où ils eurent une rapide extension. La première partie de l'ouvrage du P. André commence à cette époque pour se terminer à la réforme de sainte Thérèse; ce qui suit forme la seconde partie. L'auteur a voulu faire une œuvre de vulgarisation; je regrette cependant qu'il n'ait pas élagué des pages inutiles et serré davantage sa narration pour donner plus de faits. L'histoire sommaire type d'un ordre religieux n'existe pas encore; c'est vraiment dommage. Le public se trouve ainsi condamné à l'ignorance d'une foule de choses qui l'intéresseraient. Le P. André ne nous dit presque rien du genre de vie que menaient les Carmes; il aurait pu, en élaguant son récit, combler cette lacune et d'autres encore.

J. Besse.

Paris sous la Terreur. *Rapports des agents secrets du ministre de l'intérieur*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par Pierre Caron. T. Ier. *27 août-25 décembre 1793 (5 nivôse an II)*. Paris, A. Picard et fils, 1910, in-8 de LX-427 p. — Prix : 8 fr.

La Société d'histoire contemporaine empiète une fois de plus sur le domaine de son aînée, la Société de l'histoire de la Révolution, qui est d'ailleurs loin de s'en plaindre, en publiant, en ce volume, les rapports des agents secrets du ministère de l'intérieur durant les six derniers mois de 1793.

Il s'agit seulement des agents de Paris, désignés par le ministre Garat en suite de l'article IV de l'arrêté du conseil exécutif du 3 mai 1793, qui organisait cette police secrète par toute la France et fixait à 24 le nombre des agents chargés de la cité parisienne. Les premiers rapports, jusqu'à la fin de juillet, avaient été publiés par Schmidt dans les Tableaux de la Révolution. M. Pierre Caron s'est chargé de la publication des rapports des agents des départements, qui feront la matière d'un volume de la Collection des documents inédits.

Presque tous les rapports publiés ici sont aussi inédits : 964 sur 1463, et empruntés aux Archives nationales, soit aux cartons de

la série F[1c] III Seine 27, ou de la série F[7] 3688, soit surtout aux documents provenant du tribunal révolutionnaire (W. 191, 112, 174), dont le parquet avait réclamé un grand nombre de rapports.

L'intérêt de ces documents ne vient pas de la personnalité des agents rédacteurs, humbles fonctionnaires à 300 livres d'appointements en assignats. Il vient plutôt justement du peu d'importance des témoins qui se préoccupent bien moins de donner leur avis propre, que de traduire fidèlement celui du public. Sur les vingt-sept observateurs restés le plus longtemps en fonctions, on trouve en effet quatre maîtres de pensions, un homme de lettres, trois anciens militaires, un peintre, Charles Caraffe, un commis, un médecin, cinq commerçants, un ex-prêtre, Rousseville, ancien professeur à Louis-le-Grand, un imprimeur et neuf individus sans profession connue. Il est à noter cependant que les rapports de Grivel et de Siret sur le marché de Paris, sur le commerce, sont fort remarquables, ainsi que le compte rendu des séances des Cordeliers par Boucheseiche, et celui de l'assemblée générale des sections par Bacon.

Les agents s'intitulent eux-mêmes des *observateurs*. Ils furent rarement, en effet, des indicateurs, des espions, des agents de la police secrète. On trouve dans leurs rapports des dénonciations contre particuliers (pages 55, 159 et 213), mais ce sont des exemples excessivement rares. Ils ne cherchent, en général, qu'à bien renseigner le gouvernement « sur l'état d'esprit du public, de cette foule anonyme dont le rôle si souvent méconnu a été si décisif, qu'il faut mettre leurs rapports en bonne place parmi les sources de l'histoire de la Terreur. » (p. XXIII.)

A consulter ces sources, partisans et adversaires de la Révolution, risquent d'éprouver de grandes déceptions. Ni Paris ne vibre d'enthousiasme ou de crainte aux grandes crises de cette année 1793, ni il ne se prononce contre le gouvernement de la Terreur au profit d'une opposition quelconque. Le peuple parisien semble avoir eu, tout ce temps, une préoccupation primordiale, celle de vivre. Le prix du pain et de la viande, celui du sucre et du savon sont ses principaux soucis. Les trois quarts des rapports ont trait à ces graves questions, car de l'abondance ou de la rareté de telle ou telle denrée dépend le diapason du bon esprit républicain. Quels « propos affreux » (page 137), quelles « horreurs » (page 147) le peuple, les femmes surtout ne tiennent-elles pas sur les marchés? Quels « rassemblements effrayants » ne font-ils pas aux portes des boulangers? (page 249).

Ce bon peuple paraît aussi assez peu enthousiaste de la réquisition pour le service militaire, réquisition opérée à Paris en septembre. « Il est facile de voir qu'un bon tiers s'en va de force » (page 118) au Mail et aux Amis de la Patrie. Quantité de jeunes gens se font

délivrer, contre tout droit, des passeports pour disparaître de Paris (p. 75). Un promeneur qui blâme ce peu de zèle se fait rosser aux Tuileries (p. 81); les enrôlés ne cessent de se plaindre de la nourriture, de leurs casernes, etc. (p. 229); les élèves de Louis-le-Grand (collège de l'Égalité) réquisitionnés ont dit « qu'ils reviendraient à Paris avec les ennemis » (p. 246).

Les femmes montrent aussi peu d'enthousiasme pour le port de la cocarde tricolore, disant « qu'il n'y a que les « putains » qui la portent ! » (p. 143).

Les observateurs n'ont aucune confiance dans le républicanisme des curés constitutionnels. « Sur 32, dit l'un, j'en dénonce au moins 30 à l'opinion publique » (p. 169); mais ils constatent ce que nous savions déjà : l'attachement de la population au culte catholique (p. 337), son horreur pour les « scènes scandaleuses » de la Raison (p. 310), son empressement aux messes au mois de décembre 1793 (p. 324), la célébration de cette fête de Noël (p. 415). Le petit traité de « l'excellence de la religion naturelle » que l'agent Siret (p. 259) attribue au curé Meslier, mort apostat en 1722, me paraît être l'ouvrage de d'Holbach : *Le Bon Sens du curé Meslier, ou des idées naturelles opposées aux idées surnaturelles* (1772).

L'on constate aussi dans ces rapports l'indifférence du peuple pour les exécutions capitales, ou même sa satisfaction, lors de quelques condamnations, d'ailleurs les plus déplorables (v. p. 189, exécution de Madame Lefebvre, la belle-mère de Pétion).

Les observateurs signalent l'hostilité croissante de la bourgeoisie riche, commerçante, au régime. De là, la masse de dénonciations, qui pleut sur les cafés de la maison Égalité, Chartres, Foy, Valois, les Italiens, le Caveau, etc. (p. 121, 143, 157, 54, etc...). Ils fourmillent d'aristocrates tous agioteurs, « marchands de sucre et autres d'aussi mauvais aloi » (p. 54). De là également les rapports les plus sévères contre les théâtres, celui de Monsieur (rue Feydeau) comme les Français : acteurs et spectateurs sont les « impudents ennemis de toute révolution » (p. 35). Les agents signalent aussi d'ailleurs les pièces comme le Duo « remplies des plus sales équivoques, où la pudeur est à chaque instant outragée, et qu'on supporterait à peine sur les plus vils tréteaux de la république » (p. 129). Ils avertissent sans cesse le gouvernement du progrès des mauvaises mœurs, même chez les jeunes enfants de sept à quinze ans, garçons et filles (v. p. 251 et 373).

Dans les derniers rapports publiés dans ce volume, est noté avec plaisir l'enthousiasme qui salue l'apparition de chaque numéro du *Vieux Cordelier*. Serait-ce un symptôme des opinions dantonistes des observateurs de Paris, de cet esprit modérantiste qui, à tort ou à raison, leur fut imputé en germinal an II? La suite de la publication permettra de le savoir exactement.

Les épreuves de ce volume ont été revues par M. Maurice Tourneux, commissaire responsable de la Société, ce qui veut dire qu'aucune publication de documents ne pouvait être plus rigoureusement examinée ni menée à meilleure fin. J. Bernard.

Les Négociations de Lille (1797), par Charles Ballot. Paris, Cornely, 1910, gr. in-8 de 353 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage a été publié dans la *Bibliothèque d'histoire moderne*, à laquelle ont collaboré MM. Mathiez, Conrad, Cahen, Ferdinand-Dreyfus, etc. Bien que traitant d'un fait dont les contemporains n'ont pu apprécier l'importance immédiate sur les événements, il manquait à notre histoire extérieure sous la Révolution. M. Ballot a étudié son sujet avec tous les développements désirables, de façon à ne donner désormais à personne la tentation de le reprendre. Il nous fait assister au second acte d'une comédie diplomatique dont le premier acte s'est joué à Bâle, dont le second (avec intermède tragique) se jouera à Rastadt, dont les derniers auront pour théâtres Lunéville et Amiens. Il connaît à fond la question, non sans se défendre de la traiter dans un sens légèrement polémique ou, comme disent les historiens de son école, « tendancieux ».

Sa bibliographie méthodique et critique, d'ailleurs bien classée, n'est pas purement objective. Les documents de nos archives des Affaires étrangères sont pour lui « naturellement », la source capitale. S'ensuit-il que M. Aulard soit aussi, « naturellement », pour l'histoire intérieure, l'autorité capitale (p.29)? Suffit-il, pour citer Michelet, d'avoir découvert dans son *Histoire de la Révolution* d'« admirables passages »? De même, pour qualifier tel autre historien, de l'appeler monarchiste ou bonapartiste? Enfin l'article sur le livre si important d'Albert Sorel (p. 26), rapproché des derniers paragraphes de la Conclusion, n'indique-t-il pas l'intention de l'auteur de faire échec à la thèse générale de l'illustre historien? M. Charles Ballot a développé la thèse contraire et l'a doublée en terminant d'une hypothèse : c'est que c'est Bonaparte qui est responsable de la rupture des négociations de Lille, le Directoire ayant adopté ses idées et s'étant lancé en l'an VI dans une guerre de propagande et de conquête universelles. Sans insister sur cette remarque, mieux vaut constater que, dans cet ouvrage même, Albert Sorel eût pu recueillir des arguments singulièrement suggestifs à l'appui de sa thèse générale. A Lille, les représentants du Directoire déclarent n'être liés que par la constitution, les lois et les traités faits depuis la Révolution (p. 169). Néanmoins, par une heureuse contradiction, ils mettent en avant des revendications devant lesquelles eussent reculé, tout en les souhaitant possibles, les diplomates d'ancien régime, c'est-à-dire la restitution de toutes les îles et colonies

(ils ont songé même au Canada) et, avec la cession de la rive gauche du Rhin, celle des îles anglo-normandes (p. 343).

Tous les détails de cet ouvrage paraissent avoir été soigneusement vérifiés; aussi n'y a-t-il peut-être qu'une inadvertance ou une faute d'impression à relever, en constatant (p. 114) que Givry (Saône-et-Loire) a été placé dans la Haute-Saône. P. M.

Lamennais et le Saint-Siège, 1820-1834, *d'après des documents inédits et les Archives du Vatican*, par PAUL DUDON. Paris, Perrin, 1911, in-8 de XII-444 p. — Prix : 5 fr.

Cette étude, présentée avec beaucoup de simplicité, s'appuie sur des documents d'une telle évidence qu'elle fait faire un pas de plus, un pas décisif à la question si intéressante, si angoissante aussi, de la chute de l'abbé de La Mennais. L'auteur veut prouver et prouve que le Saint-Siège aussi bien dans sa plus haute représentation : le Pape (qu'il ait nom : Pie VII, Léon XII, Pie VIII ou Grégoire XVI), que par les nonces (Macchi, Lambruschini), ou le cardinal Pacca, ne s'est jamais départi vis-à-vis du directeur de *l'Avenir* des procédés les plus paternels et de la patience la plus persévérante avant de le condamner; que cette condamnation évidente, mais discrète, n'a pris un caractère pénible que du fait des publications bruyantes de La Mennais lui-même, intransigeant dans son orgueil blessé.

Le lecteur impartial a sous les yeux un résumé très clair des idées et des actes de La Mennais lors de son fameux voyage à Rome en 1832, pendant l'examen sollicité par lui de ses doctrines ; après l'encyclique *Mirari vos* qui les condamne; au fur et à mesure de ses déclarations restrictives et volontairement inexplicites du mois de septembre 1832 au mois de décembre 1833. La suite seule des documents aux « Pièces justificatives » établit la vérité; les lettres du cardinal Pacca (p. 387, 400, 404, 411), notamment. Celles de Mgr de Quelen (p. 421) à l'abbé de La Mennais offrent un intérêt de premier ordre; les tristes réponses qui leur sont faites manifestent clairement aussi la progression des fautes d'entêtement chez le prêtre intraitable et l'adresse de ses faux-fuyants pour se mentir à lui-même et aux autres dans sa lamentable évolution.

Le P. Dudon montre combien la conduite du Souverain Pontife fut dictée par des motifs purement religieux, appuyée sur des raisons purement théologiques, et nullement suggérée par la pression morale et diplomatique des cours européennes. C'était là la thèse de La Mennais dans son livre sur les *Affaires de Rome*; elle croule sous les preuves matérielles réunies. Chemin faisant l'auteur, souligne la conduite des jésuites (P. Rozaven en particulier) vis-à-vis de l'auteur de *l'Essai* et le rôle de Mgr d'Astros, inspirateur de la « Censure

de Toulouse » contre l'école mennaisienne. Une Préface expose l'idée maîtresse de ce livre qui est de prouver la sagesse du Saint-Siège en condamnant des principes erronés dont le danger dure encore. Une bibliographie (p. x) donne les sources (imprimés et manuscrits) des documents; la liste de ces très nombreuses pièces inédites est établie (p. 435) dans leur ordre chronologique. Et cet ensemble, fond et forme, constitue le mérite et la commodité d'une étude tout à fait lumineuse pour l'histoire religieuse du XIXe siècle. G. DE G.

Bismarck et l'Église. Le Kulturkampf, (1870-1878), par GEORGES GOYAU. Paris, Perrin, 1911, 2 vol. in-16 de XXXIV-487 et 435 p. — Prix : 8 fr.

Le grand ouvrage consacré par M. Goyau à l'histoire du catholicisme allemand marche avec une merveilleuse rapidité. Les deux volumes que nous annonçons sont consacrés à l'histoire du Kulturkampf, cette crise terrible que déchaîna sur l'Église d'Allemagne une coalition passablement hétérogène, dont M. Goyau analyse à merveille les éléments : les vieux catholiques, cette poignée de professeurs dont la science avait refusé de s'incliner devant les décrets du concile du Vatican; — les nationaux libéraux, ennemis de toute croyance religieuse, et spécialement hostiles au catholicisme,en tant que plus indépendant, plus vivant et répandu surtout dans les États du sud, toujours suspects de particularisme; — les protestants orthodoxes, assez vite effrayés d'ailleurs par les conséquences qu'entraînent pour leur propre Église les mesures prises contre le catholicisme; — Bismarck, enfin, qui se sert à l'occasion de tout le monde sans servir personne,et engage la lutte dans ce qui lui semble l'intérêt de l'État,sans aucune passion proprement religieuse, et sans perdre jamais de vue la possibilité d'un arrangement ultérieur. Nous sera-t-il permis de dire que, même après M. Goyau, il subsiste quelque chose d'un peu inexpliqué dans les origines du Kulturkampf? Si violent et impulsif que fût Bismarck, on a peine à tant attribuer à ses nerfs et si peu à sa raison. On souhaiterait que M. Goyau, se dédoublant davantage pour se placer au point de vue de l'adversaire, eût recherché plus à fond si quelque imprudence, quelque apparence, quelque fatalité de situation, n'avait pas provoqué ce reproche que l'on faisait aux catholiques de n'être pas « nationaux ».Comme toujours chez M. Goyau, les aperçus originaux, les formules heureuses abondent. Nous signalerons les pages, d'une si belle élévation religieuse, sur ces décisions conciliaires qui ne font ni vainqueurs ni vaincus, et sur ce providentiel retour des choses qui fit des évêques allemands les premiers martyrs de ce dogme de l'infaillibilité que presque tous avaient combattu. Le récit des mesures de

police qui accompagnèrent l'application des lois de mai est aussi dramatique que moralement salutaire, par la preuve qu'il donne de l'impuissance de la force. Citons encore les passages où M. Goyau, avec un juste sentiment des nuances, remet au point les idées exagérées qui ont cours sur le rôle dans le Kulturkampf de la « coalition judéo-maçonnique ». Il importe enfin de relever le trait qui fait si grand honneur à la prévoyance des catholiques allemands : la fondation, en plein Kulturkampf, de cette société de Gœrres qui avait pour but, non de « courir au plus pressé », non de faire du journalisme ou de l'agitation électorale, mais de promouvoir chez les catholiques la science sereine et sérieuse. Est-ce pour dissimuler aux uns et faire mieux ressortir aux autres l'immensité de son information que M. Goyau a rejeté les notes à la fin de chaque volume ? Quoi qu'il en soit, cela est bien gênant. E. JORDAN.

Les Parisiens d'aujourd'hui, par JOSEPH DURIEU. I. *Les Types sociaux de simple récolte et d'extraction*. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de 612 p. — Prix : 5 fr.

C'est le premier volume (sur cinq annoncés) d'une histoire sociale des Parisiens d'aujourd'hui que nous présente M. Durieu. Les types de « simple récolte et d'extraction » par lesquels l'auteur a commencé ses observations comprennent : le mouronnier, le mégotier, le chiffonnier, le grand et le petit cultivateur, le bûcheron, le carrier, le plâtrier, le champignonniste et le briquetier. Pour chacun de ces métiers, l'auteur étudie les conditions techniques, économiques et sociales du travail; il a poussé le soin jusqu'à prendre ses types sur le vif et à étudier la personnalité même des individus. C'est là une méthode excellente qui donne de très bons résultats et qui rend attrayant un sujet dont l'étude pourrait, au premier abord, sembler trop sévère et presque rebutante. A l'heure où tant de problèmes sociaux sont en discussion, cet ouvrage semble arriver bien à propos pour aider à dissiper les trop nombreux malentendus qui divisent certains sociologues et retardent l'amélioration de la situation des classes les plus déshéritées.

P. LBE.

L'Interprétation économique de l'histoire, par EDWIN R. A. SELIGMAN ; trad française sur la 2e édition par HENRY-ÉMILE BARRAULT. Paris, Marcel Rivière, 1911, in-16 de 176 p. — Prix : 3 fr.

M. Seligman, professeur d'économie politique à l'Université de Columbia, distinguant dans la doctrine du fameux théoricien socialiste Karl Marx la doctrine qui se rapporte à l'organisation sociale de celle qui prétend donner une juste interprétation du développement historique de l'humanité, s'est proposé de nous offrir

dans cet ouvrage l'exposé critique de cette dernière théorie. Après une Introduction consacrée à l'*exposition de la thèse*, il l'a développée et examinée de la façon suivante : Première partie : *Histoire de la théorie de l'interprétation économique.* Chapitre I. Les Débuts de la philosophie de l'histoire. II. Les Antécédents philosophiques de la théorie. III. Genèse et développement de la théorie. IV. L'Originalité de la théorie. V. L'Élaboration de la théorie. VI. Les Applications récentes de la théorie. — Deuxième partie : *Critique de la théorie de l'interprétation économique.* Chapitre I. Liberté et déterminisme. II. La Loi historique et le socialisme. III. Les Facteurs spirituels en histoire. IV. Les Exagérations de la théorie. V. Vérité ou inexactitude de la théorie. VI. Appréciation finale de la théorie. — Plus modérées et plus judicieuses, que celles de Marx, les vues de M. Seligman, mêlées d'erreurs de partis-pris et d'observations justes, ont l'inconvénient capital d'être en contradiction sur des points essentiels avec l'orthodoxie religieuse et morale, et aussi avec une saine philosophie de l'histoire. C'est dire que son ouvrage ne peut être utile qu'à des esprits bien formés et bien avertis. A ceux-là il pourra fournir un certain nombre d'indications qui ne semblent pas à dédaigner, soit sur le sujet lui-même qu'a traité l'auteur, soit sur le mouvement intellectuel de notre époque en Europe et en Amérique. M. H.-E. Barrault leur aura donc rendu service en le traduisant.

M. S.

Les Classes dirigeantes ; noblesse, aristocratie, élite, par Édouard de Naurois. Paris, Jouve, 1910, in-12 de 245 p. — Prix : 3 fr.

Tous les peuples qui ont duré, nous dit M. de Naurois, ont eu une aristocratie. La démocratie conduit rapidement les États à leur ruine et, soumise à ce régime, la glorieuse cité d'Athènes elle-même n'a pu y résister plus de cent cinquante ans. Notre auteur ne voit donc pas sans effroi la nation française s'y enfoncer de plus en plus et craint que, de chute en chute, elle ne s'abaisse avant un demi-siècle au niveau de l'Espagne. A la décadence qui nous guette, il ne voit qu'un remède : la création d'une aristocratie nouvelle sur des bases inconnues du passé. Pour éviter l'impopularité qui, dans l'opinion publique, s'attache à la noblesse, cette aristocratie prendrait le nom de patriciat. Il y aurait deux sortes de patriciats : le patriciat personnel, dont bénéficieraient à titre viager les citoyens ayant exercé certaines fonctions ou obtenu certains honneurs, et le patriciat héréditaire qui serait concédé pour un siècle aux familles dont les ascendants, pendant trois générations successives, auraient eu accès au patriciat personnel. Ces nobles d'un nouveau genre seraient admis

à figurer dans un annuaire officiel et à faire suivre leur signature des initiales P. F. (patricien français). Je doute beaucoup qu'une aristocratie ainsi constituée puisse jouir d'un grand prestige ni exercer une influence politique appréciable.

H. Rubat du Mérac.

Bibliographie lorraine, 1909-1910. Nancy et Paris, Berger-Levrault, 1910, in-8 de 169 p. — Prix : 4 fr.

Les *Annales de l'Est*, après bien des vicissitudes, viennent de reparaître à Nancy. Elles débutent par une innovation heureuse : la publication d'une *Bibliographie lorraine*, qui présentera chaque année une revue du mouvement intellectuel, artistique et économique de la région. Cette bibliographie remplit tout le fascicule III de l'année 1910, elle remonte parfois jusqu'en 1905 et se divise en plusieurs chapitres ou rubriques, composées chacune de deux parties : une chronique, revue rapide des travaux concernant la matière en question, puis des comptes rendus particuliers pour chaque ouvrage paru. Chaque rubrique est confiée à un auteur distinct: la Géographie à M. Auerbach, les Généralités historiques à M. Parisot, l'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine à M. Grenier, le Moyen Age et la période moderne à M. Parisot, etc. Un Index alphabétique des noms d'auteurs, de personnes et de lieux termine cet utile instrument de travail, indispensable à quiconque s'occupe d'études sur cette région. Celle-ci embrasse l'ancien duché de Lorraine, le Barrois et les Trois-Évêchés, et aussi l'Alsace. Toutefois l'abondance des matières n'a pas permis, pour cette année 1910, d'insérer la partie alsacienne. A. G.

Répertoire bibliographique pour la période dite « révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inférieure, par Victor Sanson, prêtre du diocèse de Rouen. T. I. *Le Département.* (Rouen, Calvi; Paris, Champion, s. d., in-8 de 278 p. — Prix : 10 fr.

C'est une œuvre considérable qu'entreprend ici M. l'abbé Sanson et pour laquelle il ne compte pas sur moins de cinq volumes : le premier, que nous avons entre les mains, consacré au département; le second, à Rouen et au Havre; le troisième et le quatrième, aux autres communes; le cinquième, aux individus et à une table qui sera indispensable pour rendre aisé le maniement de cet ouvrage.

Fort modestement, l'auteur déclare, dès la première page de son livre, qu'il demeure incomplet, malgré bien des recherches. A parcourir ce premier volume, on se rend compte du mal que M. Sanson s'est donné pour en rassembler les éléments; il ne se contente pas d'aligner des titres d'ouvrages ou d'énumérer chronologiquement des

actes des différentes administrations; il précise à l'occasion, par des notes succinctes ce qu'ils ont de vague et d'incertain.

Le premier volume comprend dix sections, dont plusieurs comportent des subdivisions : I. Principales sources générales; II. Renseignements généraux sur la Seine-Inférieure; III. Histoire politique; IV. Histoire religieuse diocésaine; V. Histoire militaire; VI. Histoire judiciaire; VII. Histoire financière; VIII. Histoire économique et sociale; IX. Instruction publique, sciences; X. Imprimerie, journaux, almanachs. Chaque chapitre est divisé autant que possible en deux parties, l'une pour les travaux publiés postérieurement à la Révolution, l'autre pour les documents de l'époque.

M. Sanson a jugé inutile, —à tort, croyons-nous, — d'indiquer dans une Introduction la manière dont il avait conçu son œuvre. Il aurait pu expliquer dans quelle mesure et pour quelles raisons il mentionne des sources manuscrites — il ne le fait qu'exceptionnellement, — à côté des ouvrages imprimés. Il aurait précisé les règles qu'il a suivies pour la répartition des articles entre les diverses parties de son livre : on rencontre, en effet, dans ce premier volume consacré au département en général, des mentions que l'on se serait plutôt attendu à trouver dans les volumes consacrés à Rouen et au Havre, ou aux communes; par exemple, c'est dans la section de l'histoire diocésaine qu'il faudra chercher des ouvrages relatifs à tel ou tel couvent particulier (p. 131 et suiv.), au protestantisme au Havre, à Rouen, à Dieppe, etc. (p. 140-141); c'est dans ce même volume que nous trouvons l'« état général des revenus... de la commune de Rouen » (p. 206), la « liste de contribuables de la ville du Havre » (p. 207), une étude sur les « anciennes communautés d'art et métiers du Havre », (p. 224), etc.

M. Sanson n'applique pas toujours les mêmes règles dans les descriptions bibliographiques des ouvrages qu'il mentionne : tantôt c'est la date qui manque, tantôt l'adresse, tantôt le format ou le nombre de pages; et il n'apparaît pas que ces différences se justifient par des raisons quelconques. De même, quand il renvoie à une revue, tantôt il indique la pagination et tantôt non. Parfois même dans la série des documents, nous en trouvons qui sont cités sans aucune date (par ex. p. 106, un arrêté sur l'approvisionnement des Halles du district de Neufchatel).

Les titres ne sont pas toujours donnés avec exactitude : p. 10, par exemple, l'ouvrage de Tuetey n'est pas intitulé : *Les Papiers de la Révolution*, mais les *Papiers des assemblées de la Révolution*; p. 13, il y a une confusion de titres entre l'ouvrage de Robinet et celui de Boursin et Challamel; p. 51, M. Sepet est changé en Seret, M. de la Sicotière en de La Sicotère ; p. 122, M. Queruau Lamerie devient Guerneau-Lamerie; p. 138, M. Deville est appelé Desville ; p. 169, à une

dizaine de lignes de distance, le même ouvrage de l'abbé Baston est répété deux fois.

Dans le Catalogue de l'histoire de France de la Bibliothèque nationale, la division Lk[7] n'est pas la seule de l'histoire locale ni la division Ln[27] la seule de la biographie qui intéresse la Seine-Inférieure.

On pourrait signaler des publications qui ont échappé à M. Sanson et qui manquent à son répertoire; la chose serait un peu puérile, parce que, dans une œuvre de ce genre, il est difficile d'éviter les lacunes. Je me contenterai de dire que M. Sanson aurait pu citer, à côté des catalogues des bibliothèques de Rouen et du Havre, Lavalley, *Catalogue des ouvrages normands de la bibliothèque municipale de Caen*, et Louis Polain, *Catalogue de la bibliothèque de M. Léon de la Sicotière*, l'un et l'autre fort importants pour son objet.

Les réserves ou les critiques que j'ai dû faire ne m'empêchent pas de reconnaître la peine que s'est donnée l'auteur et la gratitude que les travailleurs doivent lui garder. Ils regretteront peut-être que le prix élevé de la publication ne la rende accessible qu'à un nombre restreint de lecteurs. E.-G. L.

BULLETIN

Harnack et le Miracle, *d'après une étude sur Clément de Rome*, par le P. Hermann Van Laak; trad. de l'italien par le P. Ch. Senoutzen. Paris. Bloud, 1911, in-16 de 125 p. — Prix : 2 fr.

Formé d'une série d'articles publiés en 1909 et 1910 dans la *Civiltà cattolica*, cet opuscule discute la théorie de M. Harnack sur le miracle dans l'Église primitive non pas telle qu'il l'a présentée dans ses grands ouvrages théologiques, mais telle qu'il l'expose dans son étude sur la première Épître de saint Clément de Rome aux Corinthiens. Antérieure au catholicisme, cette lettre serait un témoin de l'absence de valeur religieuse que le miracle aurait eue dans l'Église primitive, précatholique et simplement chrétienne. L'évêque de Rome, en effet, selon M. Harnack, se tait sur le miracle, lorsqu'il parle de l'activité de Dieu et qu'il trace le tableau idéal de l'Église de Corinthe. S'il rappelle quelques miracles de l'Ancien Testament, il n'y reconnaît pas des signes de la révélation divine. S'il s'occupe de la résurrection de Jésus-Christ et de la nôtre, il ne voit dans la première qu'un événement prodigieux et non un motif de crédibilité, et il tient la seconde pour un phénomène naturel, puisqu'il l'étaie sur des arguments rationnels et sur la légende du phénix. Enfin, il ne mentionne pas les miracles produits dans l'Église de son temps. Ces quatre affirmations de Harnack sont réfutées directement par des arguments de deux sortes: ou bien, par l'interprétation exacte de la pensée de saint Clément, en tenant compte de son texte et du but de sa lettre, ou bien, par la mention d'écrivains, vraiment catholiques au sens de Harnack, qui, dans des écrits analogues à celui de saint Clément, ont parlé des miracles de la même façon que lui. Saint Clément de Rome n'est donc pas un témoin du peu de faveur qu'avaient les miracles dans l'Église précatholique, comme le prétend M. Harnack. Ces

conclusions fausses proviennent d'une erreur de méthode d'interprétation et elles sont tirées en faveur d'un système préconçu plutôt que du texte lui-même de la première lettre de saint Clément aux Corinthiens. La traduction des articles italiens est trop littérale et manque d'élégance.

E. MANGENOT.

La Mayor gloria de Dios, por Mgr JOSÉ-M. DE JESÚS PORTUGAL. Barcelona, Subirana, 1910, in-12 de 358 p.

Le traité dogmatique et moral de Mgr l'évêque de Aguascalientes (Mexique) peut se diviser en trois parties. La première contient, en cinq chapitres, la doctrine théologique relative à la gloire divine dans la Trinité éternelle et dans chacune des trois Personnes. Dans les douze chapitres qui suivent, l'éminent prélat mexicain étudie les moyens qui sont à la disposition de notre zèle pour réaliser ici-bas, en nous, et autour de nous, cette gloire surnaturelle. Enfin, dans une troisième partie, Mgr Portugal nous indique les obstacles qui empêchent la glorification de Dieu et les moyens de les vaincre. Tous ces différents points sont développés dans un style enflammé, poétique, plein d'images et d'onction. Comme l'auteur le déclare lui-même, comme le titre de son livre le fait pressentir aussi, il faut voir dans la *Mayor gloria de Dios* le commentaire de la devise de saint Ignace et de la Compagnie de Jésus : exposée, expliquée avec le talent et le cœur de l'évêque mexicain, elle fournit tout à la fois la matière d'un Manuel pratique de méditations et d'un ouvrage de théologie mystique où prêtres et fidèles peuvent puiser abondamment et fructueusement. G. BERNARD.

Les Fondements énergétiques de la science de la civilisation, par WILHELM OSTWALD ; trad. de l'allemand par E. PHILIPPI. Paris, Giard et Brière, 1910, in-18 de 148 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur de ce petit volume a entrepris d'exposer au public l'un des plus vastes sujets qui soient au monde : la nature, et, par suite, le calcul de l'équivalence de tous les travaux qui se produisent à la surface du globe.

En mécanique, la question ne prête à aucune incertitude et se résume en un certain nombre de lois ou d'axiomes : rien ne se perd, rien ne se crée; l'action est égale à la réaction, etc. On connaît aussi un certain nombre de lois qui régissent la marche des sociétés humaines, et on en soupçonne d'autres, mais l'équivalence des phénomènes est bien plus difficile à établir; tous les efforts humains ne peuvent pas s'apprécier en argent, et on sait combien il est difficile de comparer les prix à des époques différentes. De là, sans doute, l'évidente insuffisance de l'ouvrage. Il débute par deux excellents chapitres exposant ce qu'il faut entendre par énergie et comment l'énergie se transforme, mais, dès que l'auteur quitte le côté physique du problème pour aborder le côté sociologique, il n'est plus maître de son sujet. Alors que l'on aimerait à lui voir donner des règles, au moins provisoires, pour comparer les manifestations de l'énergie et en tenter la mesure, il ne l'essaye même pas et se perd dans des considérations accessoires. VILLENOISY.

L'Électricité en vingt leçons, par H. DE GRAFFIGNY. Paris, Paclot, s. d., in-12 de 128 p. avec 60 fig. — Prix : 1 fr.

M. de Graffigny est un ingénieur électricien qui possède un excellent

talent de vulgarisateur. Les 20 leçons de ce petit volume sont de courts chapitres consacrés aux diverses questions qui intéressent le grand public : questions fondamentales sur la production de l'électricité et applications d'usage courant. Ce livre est destiné à ceux qui ignorent encore tout sur l'électricité. Rédigé avec une extrême simplicité, il est très facilement assimilable; d'autre part, par sa précision et son exactitude, il n'introduit dans l'esprit que des notions justes. E. CHAILAN.

Petite Grammaire anglaise, par A. MAURON. 7e éd., revue et corrigée par PAUL VERRIER. Paris, Fischbacher ; Le Soudier ; Heidelberg, Groos 1911, in-16 cartonné de VI-196 p. — Prix : 2 fr. 50.

Tout le monde connaît les grammaires, à la fois théoriques et pratiques, qui sont composées d'après la méthode Gaspey-Otto-Sauer; il n'y en a guère de plus répandue dans les divers pays d'Europe. La petite grammaire anglaise de Mauron, qui appartient à cette série, n'est pas un ouvrage nouveau, mais M. Verrier, dans la nouvelle édition qu'il en donne, a complètement refondu le chapitre de la prononciation, chapitre médiocre dans la plupart des ouvrages analogues, excellent à présent dans celui-ci; il a également introduit partout, dans les leçons comme dans les vocabulaires, la transcription de l'*Association phonétique*. Avec ces changements, ces additions et diverses corrections de détail, ce manuel devient de plus en plus digne du succès qu'il a obtenu jusqu'ici. A. BARBEAU.

Notes d'un curé de campagne, par JOSEPH BLANC. Paris, Édition de l'*Action catholique*, s. d., in-12 de VI-231 p. — Prix : 0 fr. 75.

Nous avions lu ces *Notes d'un curé de campagne* dans le journal *la Croix* et nous y avions pris le plus vif intérêt. Aussi nous félicitons-nous de les voir reproduites en une brochure qui peut entrer dans tous les presbytères et prendre une bonne place sur le bureau de M. le curé. Ce ne sont pas seulement des conseils qu'elle lui apporte, comme tant d'autres livres plus gros et plus savants; c'est le ministère pastoral qu'elle lui met sous les yeux; c'est l'œuvre vécue du pasteur. Et quoi de plus entraînant que cet exemple d'un confrère appelé à régénérer une paroisse où tout était mort, où tout était à ressusciter, encore même sans autre moyen — après la prière — que la bonne volonté et la constance?

M. l'abbé Blanc est ce jeune curé qui va devenir un apôtre; il raconte, dans des Notes écrites en un style très alerte, de très bon aloi, au jour le jour, ses alarmes, ses déceptions, ses joies, ses travaux, ses entreprises de zèle, mais avec quelle prudence! On le suit volontiers d'un jour à l'autre; on partage ses craintes, on est édifié de ses pieuses tactiques, on s'attriste de ses défaites, mais on est heureux d'être témoin de sa persévérance, comme on bénit Dieu avec lui de ses premiers bons résultats! Et l'on se dit : Non, il n'est pas si indifférente paroisse qu'elle ne subisse un jour le doux et presque insensible ascendant d'un bon curé. » Ars, la petite paroisse de M. Vianney, n'était pas, il s'en faut, meilleure. Nous savons aujourd'hui ce que l'a faite le bienheureux curé.

J'imagine que M. l'abbé Blanc veut marcher sur les traces du saint curé d'Ars; on ne peut que l'en féliciter. Il faudrait même qu'il eût à son tour de nombreux imitateurs. Pourquoi pas, grâce à ces *Notes* que M. l'abbé Henri R..., vicaire à Paris, a eu l'excellente idée de publier? Puissent mes chers et vénérés confrères les lire et les relire! Elles en feront des apô-

tres que rien ne rebutera et dont Dieu bénira les constants efforts. Que de paroisses revivront sous ce puissant effort, à l'exemple de la paroisse régénérée de M. l'abbé Blanc ! F. Chapot.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Marie-Ernest d'Hervilly, poète, humoriste, journaliste et auteur dramatique bien connu, qui fut un des intimes de la maison de Victor Hugo, est mort à Paris, le 19 novembre, à 72 ans. Né à Paris, le 26 mai 1839, il fit ses études au lycée de Versailles, puis entra au chemin de fer du Nord comme dessinateur; mais, ses goûts et ses aptitudes le portant vers le monde des lettres, il ne tarda pas à abandonner ces fonctions pour se livrer au journalisme et écrivit successivement dans le *Boulevard*, *le Diogène*, *l'Artiste*, *le Nain jaune*, *Paris-Caprice*, *le Grand Journal*, *la Lune* et *l'Éclipse*. Poursuivi pour un article paru dans *le Nain jaune*, mais acquitté grâce à une habile plaidoirie de Gambetta, il fit partie, dès 1872, de la rédaction du *Rappel*, sous le pseudonyme « le Passant. » Les volumes qu'a publiés M. d'Hervilly sont d'abord trois recueils de poésies : *La Lanterne en vers de couleur* (Paris, 1868, in-8); — *Les Baisers* (Paris, 1872, in-18) et *le Harem* (Paris, 1874, in-18), puis toute une série de nouvelles et d'esquisses humoristiques, notamment : *Contes pour les grandes personnes* (Paris, 1874, in-18) ; — *Mesdames les Parisiennes* (Paris, 1875, in-18); — *Histoires divertissantes* (Paris, 1876, in-18) ; — *D'Hervilly-Caprices* (Paris, 1877, in-18) ; — *Histoires de mariages* (Paris, 1879, in-18); — *Les Armes de la femme* (Paris, 1880, in-18); — *Les Caprices de Guignolette* (Paris, 1882, in-18); — *Nichée d'enfants* (Paris, 1882, in-4); — *Parisienneries* (Paris, 1882, in-18); — *Timbale d'histoires à la parisienne* (Paris, 1883, in-18); — *L'Homme jaune* (Paris, 1884, in-18); — *La Dame d'Entremont* (Paris, 1884, in-18); — *Aventures d'un petit garçon préhistorique en France* (Paris, 1887, in-4); — *Héros légendaires, leur véritable histoire* (Paris, 1889, in-8); — *Trop grande* (Paris, 1890, in-4); — *Jack-le-Gal et ses contes* (Paris, 1891, in-4), etc. M. d'Hervilly a écrit également un certain nombre de saynètes et monologues de salon, ainsi que divers à-propos en vers pour les anniversaires de Molière, tels que : *Le Malade réel* (Odéon, 1874); — *Le Docteur sans pareil* (Odéon, 1875); — *Le Magister* (Théâtre Français, 1878); — *Poquelin père et fils*, pièces qui lui firent obtenir le prix Maillé de la Tour Landry, de l'Académie française. Il a fait en outre représenter un certain nombre de comédies et autres petites pièces en vers, telles que : *La Belle Saïnara* (Odéon, 1876); — *Le Bonhomme Misère* (1877); — *La Fontaine de Béni-Ménad* (Paris, 1878, in-18); — *L'Ile-aux-Corneilles* (Paris, 1885, in-12); — *La Dame de Louvain* (Paris, 1885, in-12); — *Mal aux cheveux* (Paris, 1886, in-12), etc. Enfin, on lui doit divers ouvrages qui s'adressent plus spécialement à la jeunesse, notamment : *L'Age d'or de l'enfance*; *histoires morales et amusantes* (Paris, 1886, in-4); — *L'Ile des Parapluies* (Paris, 1890, in-4); — *Aventures du prince Frangipane* (Paris, 1890, in-4); — *La Vision de l'écolier puni* (Paris, 1890, in-4), etc.

— M. Paul Eudel, le distingué collectionneur et littérateur, est mort à Gord (Loir-et-Cher), le 20 novembre, à 74 ans. Né au Crotoy (Somme), le 23 octobre 1837, il fit ses études au lycée de Nantes, puis se rendit auprès d'un oncle, planteur à la Réunion. Deux ans plus tard, il revint à

Nantes, entra dans une maison de commerce et ne tarda pas à prendre lui-même la direction d'une importante raffinerie de sucre. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature et surtout à l'étude des beaux-arts sous toutes leurs manifestations. Aussi fut-il bientôt capable de donner à plusieurs journaux de province et de Paris des chroniques et des articles de critique artistique qui furent très appréciés et dont toute une génération d'amateurs a tiré grand profit. Il collabora surtout au *Phare de la Loire*, au *Courrier de Nantes*, au *Temps*, au *Figaro*, à l'*Illustration*, à *la Vie moderne*, etc. M. Eudel a publié *Soixante Planches d'orfèvrerie* de sa collection pour faire suivre aux *Éléments d'orfèvrerie* de Pierre Germain (Paris, 1884, in-4) et une suite d'annuaires de la curiosité parisienne sous le titre : *L'Hôtel Drouot et la Curiosité* (Paris, 1882-1903), qui constituent un recueil que l'on consultera toujours avec fruit. Parmi les autres ouvrages qu'il a fait paraître et qui ne sont pas tous consacrés à des questions d'art, nous citerons : *Constantinople, Smyrne et Athènes* (Paris, 1853, in-18); — *La Vente Hamilton* (Paris, 1883, in-8); — *Les Locutions nantaises* (Paris, 1884, in-32); — *Le Truquage, ou les Contrefaçons dévoilées* (Paris, 1884, in-18); — *Les Ombres chinoises de mon père* (Paris, 1883, in-4); — *Collections et collectionneurs* (Paris, 1883, in-18); — *Champfleury, sa vie, son œuvre et ses collections* (Paris, 1891, gr. in-18); — *L'Argot de Saint-Cyr* (Paris, 1893, in-16); — *A travers la Bretagne* (Paris, 1898, in-16), etc. M. Eudel a donné en outre au théâtre : *La Statue du commandeur, pantomine en 3 actes* (Paris, 1892, in-12), avec E. Mangin; — *Le Clavecin*, comédie en un acte (Paris, 1893, in-18); — *Double Épreuve* comédie en un acte (Paris, 1894, in-12), etc.

— Nous avons appris avec un vif regret la disparition de M. Joseph Gardair, mort inopinément à 65 ans, dans les premiers jours d'octobre, à l'école Saint-Edme d'Arcachon, où il professait la philosophie depuis quelque temps. Sa jeunesse est peu connue; tout ce qu'on en sait, c'est qu'ayant senti naître en lui la vocation ecclésiastique, il dut, pour des raisons de famille, rester dans le monde, et même s'astreindre aux obligations de la vie commerciale. Il consacrait toutefois tous ses loisirs à l'étude de la philosophie et, lorsque l'encyclique *Aeterni Patris* eut recommandé aux écoles catholiques de prendre saint Thomas pour guide de leur enseignement, il comprit qu'il devait se dévouer désormais à la propagation des doctrines thomistes. Aussi le vit-on dès ce moment consacrer tous ses efforts à faire revivre la philosophie chrétienne traditionnelle, soit dans les réunions de la Société Saint-Thomas d'Aquin, fondée en 1884 par Mgr d'Hulst et dont il fut nommé secrétaire, soit dans les conférences libres de philosophie ouvertes en 1886 à l'Institut catholique de Paris, soit dans le cours libre sur la philosophie de saint Thomas qu'il fut autorisé, en 1890, à faire à la Sorbonne, soit dans les séances de la section des sciences philosophiques des congrès scientifiques internationaux des catholiques tenus à Paris en 1888 et 1891, soit enfin dans les cours et conférences de la *Revue de philosophie*, qui furent institués par l'abbé Peillaube. En dehors des nombreux articles qu'il a donnés aux *Annales de philosophie chrétienne* et à la *Revue de philosophie*, M. Gardair a publié son cours de la Sorbonne dans les ouvrages suivants, qui font partie de la *Bibliothèque philosophique* éditée par la librairie Lethielleux : *Philosophie de Saint-Thomas. Les Passions et la volonté* (Paris, 1892, in-12); — *Corps et âme. Essai sur la philosophie de saint Thomas* (Paris, 1892, in-16); — *Philosophie de saint Thomas. La Connaissance* (Paris, 1895, in-16); — *Philosophie de saint Thomas. La Nature humaine* (Paris, 1896, in-16); — *Les Vertus naturelles*, (Paris, 1901, in-16).

— On annonce encore la mort de MM. : Édouard ANDRÉ, architecte paysagiste, rédacteur en chef de la *Revue horticole*, projesseur d'architecture à l'École d'horticulture de Versailles, mort à la Croix (Indre-et-Loire), à la fin d'octobre, à 72 ans; — Joseph DELAVILLE LE ROULX, docteur ès lettres, archiviste-paléographe et ancien membre de l'École d'archéologie française de Rome, auteur de diverses études sur l'histoire de la Touraine et sur l'Orient latin au moyen âge, mort au commencement de novembre en Indre-et-Loire; — DELBEUF, directeur du *Stamboul*, le plus important des journaux publiés en français à Constantinople, mort en cette ville, au commencement de novembre; — Philippe DIVIN, ancien rédacteur en chef de la *Petite Gironde*, mort à Paris au commencement de novembre; — DODEMENT, compositeur de musique estimé, organiste depuis 18 ans à l'église Saint-Louis-en-l'Ile, mort à Paris à la fin d'octobre; — Édouard FORESTIÉ, auteur d'importants travaux sur l'archéologie et l'histoire locales, qui, tout récemment, avait publié un ouvrage sur *la Grande Peur de* 1789 (Montauban, 1911, in-8), mort à Montauban le 25 novembre; — Pablo, dit Paul LAFARGUE, le fameux député socialiste, gendre de Karl Marx, qui avait collaboré à la brochure de propagande de M. J. Guesde : *Le Programme du parti* et qui avait résumé ses doctrines subversives dans un étrange manifeste : *Le Droit à la paresse. La Religion du capital* (Bruxelles 1887, in-32), mort dans un suicide dramatique à Vigneux (Seine-et-Oise) le 26 novembre, à 69 ans; — Cyprien LACAVE LA PLAGNE BARRIS, qui a donné à la *Revue de Gascogne* de nombreuses monographies et biographies, à qui l'on doit aussi la publication des *Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch* et, en collaboration avec son frère, M. Paul Lacave La Plagne Barris, la publication des *Sceaux gascons du moyen âge* (1888-1892), mort à Montesquiou, le 13 septembre dernier, à l'âge de 86 ans; — le Dr Louis MÉNARD, ancien médecin militaire, rédacteur médical du *Cosmos*, mort à Paris, au milieu de novembre, à 60 ans; — Émilien PIGANEAU, artiste peintre et archéologue, ancien président de la Société des archives historiques de la Gironde, mort au commencement de novembre, à 68 ans; — Alfred POUZÉ, directeur de *la Défense de Seine-et-Marne*, mort en novembre; — Gaston RAFFARD DE MARCILLY, journaliste parisien, rédacteur au *Matin*, mort à Paris, le 1er novembre, à 62 ans; — André REYGASSE, journaliste parisien, rédacteur à la *Patrie*, mort à Paris au milieu de novembre; — Maurice SCHIFFMANN, professeur au lycée Condorcet, mort à Paris, au milieu de novembre, à 46 ans; — Philippe TESTENOIRE-LAFAYETTE, numismate distingué, qui a donné au *Bulletin de la Diana* divers travaux sur les médailles et les monnaies trouvées dans le Forez, mort à Saint-Étienne (Loire).

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : James Tait BLACK, éditeur anglais connu, qui avait pris une grande part dans la préparation de la 9e édition de l'*Encyclopedia Britannica*, mort dernièrement à Ayr, à 85 ans; — Dr Félix Friedrich BRUCK, ancien professeur de procédure et de droit criminels à l'Université de Breslau, mort en cette ville le 8 novembre, à 68 ans; — Lady Colin CAMPBELL, femme de lettres anglaise, qui collabora à divers périodiques tels que la *Saturday Review*, le *World* et le *Ladies' Field*, morte le 30 septembre, à Carlisle Mansions; — Dr Julius CASPARY, professeur de dermatologie à l'Université allemande de Kœnigsberg, mort en cette ville, en octobre, à 74 ans; — Constantin CHRISTOMANOS, écrivain grec, mort dernièrement à Athènes; — Dr CHRYSTAL, professeur de mathématiques à l'Université d'Edimbourg, auteur des deux ouvrages :

Treatise on algebra (Edinburg, 1886, in-8) et *Introduction to Algebra* (Edinburg, 1898, in-8), ainsi que de divers mémoires insérés dans les *Mémoires de la Société royale d'Édimbourg*, mort à Édimbourg, le 3 novembre, à 60 ans; — Dr Bernhard Fraenkel, professeur de laryngologie à l'Université de Berlin, mort en cette ville, le 11 novembre, à 75 ans; — William Graham, professeur et écrivain anglais, auteur de *Creed of science*, mort à Dublin, au milieu de novembre; — Dr J. Hamburger, grand rabbin israélite, auteur de publications sur le Talmud, et notamment de : *Das Aelte in dem neuen! Jubel Predigt für Feier der 100jährigen Bestandes der Synagogue zu Altstrelitz* (Neustrelitz, 1863, in-8) et *Real Encyclopädie für Bibel und Talmud* (Neustrelitz, 1866, 5 vol. in-8), mort à Neustrelitz, le 24 octobre, à 87 ans; — Dr Oswald Holder-Egger, l'éminent paléographe allemand qui avait toujours refusé les chaires que diverses Universités lui avaient offertes, afin de se consacrer entièrement à la publication des *Monumenta Germanica historica*, mort à Berlin, le 5 octobre, à 61 ans; — Dr Alfred Hillier, écrivain anglais, membre de la Chambre des Communes, auteur d'ouvrages sur la médecine et l'agriculture, mort à Londres, à la fin d'octobre, à 54 ans; — Jules Ghymers, professeur au Conservatoire de musique de Liège, chroniqueur musical de la *Gazette de Liège*, mort en cette ville, au milieu de novembre, à l'âge de 77 ans; — Louis Hinderickx, compositeur de musique très estimé, professeur aux écoles normales de Bruges et de Nivelles et à l'école moyenne de Bruges, mort en cette ville, vers le milieu de novembre, à l'âge de 62 ans;— W. Irvine, orientaliste anglais, qui faisait autorité dans toutes les questions relatives à la Perse et à la Mongolie, avait traduit et annoté l'important ouvrage du Vénitien Manucci : *Storia di Mogor* (Londres, 1907-1908, 4 vol. in-8) et donné de remarquables articles au *Journal de la Société royale asiatique* dont il était un des vice-présidents, mort à Londres, le 3 novembre, à 71 ans; — Dr Max Jaffé, professeur de pharmacie à l'Université allemande de Kœnigsberg, mort en octobre, à Berlin, à 71 ans; — Max Kellerer, éditeur allemand, mort au commencement de novembre, à Munich; — Dr Georg Budde Lund, zoologiste danois, fort connu dans le monde scientifique, mort en octobre, à Copenhague; — François Merien, professeur à l'Université de Gand, mort en cette ville, le 2 novembre; — Gustave Michiels, compositeur de musique connu, auteur de la plupart des czardas que jouent les tziganes, mort dernièrement à Bruxelles; — Dr Robert Nieberding, inspecteur des écoles de Silésie, mort à Breslau, le 13 novembre, à 67 ans; — Pierre-Joseph Peeters, professeur, pendant de nombreuses années, à l'Institut Saint-Norbert, mort à Borgerhout (Belgique), le 5 novembre, à l'âge de 74 ans; — Dr Fritz Pichler, professeur d'épigraphie latine et de numismastique à l'Université autrichienne de Grätz, mort en cette ville, le 11 novembre, à 78 ans; — Joseph Pulitzer, journaliste américain d'origine hongroise, qui fut le propriétaire successivement des périodiques la *Dispatch*, l'*Evening Post*, la *Post-Dispatch* et le *New York World*, mort en septembre, à 64 ans; — Sir Hugh Gilzean Reid, journaliste anglais des plus distingués, qui débuta dans le *Banfshire Journal*, fonda et dirigea ensuite plusieurs périodiques, entre autres la *North-Eastern Daily Gazette*, publia divers ouvrages, notamment *Studies and Sketches of Landseer*, créa l'Institut des journalistes et fut le président de la Société des propriétaires de journaux, mort à Londres, au commencement de novembre, à 76 ans; — Dr R.-D. Roberts, géologue anglais, auteur de *An Introduction to modern Geology*

mort à Londres au milieu de novembre; — A.-W. Robertson, conservateur de la Bibliothèque publique d'Aberdeen (Ecosse), mort en novembre; — Dr Hans Ruge, professeur de médecine interne et de balnéologie à l'Université de Berlin, mort le 9 novembre, à 45 ans; — William Clark Russell, romancier américain de grande notoriété, mort à Londres, le 8 novembre, à 67 ans, lequel avait quitté la marine marchande pour se consacrer à la littérature et conserver dans des fictions le souvenir des scènes et des personnages réels observés au cours de ses voyages, ce qu'il fit avec succès dans un grand nombre de romans du genre de ceux de Marryat, tels que : *The Wreck of the Grosvenor*; *A Sailor's sweetheart*; *A Sea Queen*; *Lady Maud* et *The Romance of Jenny Harlowe*; — Mme Helene von Schewitsch, née von Dönniges, femme de lettres allemande, morte à Munich, le 3 octobre, à 66 ans; — Theodor Schoen, écrivain allemand, auteur d'ouvrages sur les beaux-arts, mort à Stuttgart, le 9 novembre, à 57 ans; — Dr Friedrich Sieffert, professeur de théologie et d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie évangélique de Bonn, mort en cette ville, le 31 octobre, à 68 ans; — Lady Simpson, femme de lettres anglaise, auteur de : *Steps through the Stream*, *The Scottish Songstress*, etc., morte à Londres à la fin de septembre; — Mme Sarah Smith, femme de lettres anglaise, qui composait des ouvrages à l'usage de la jeunesse, morte en octobre, à Joy Croft, à 40 ans; — Dr Arthur Smolian, musicologue allemand, mort le 5 novembre, à Leipzig, à 55 ans, après avoir publié: *Vom Schwinden der Gesangeskunst* (Leipzig, 1903, in-8), *Stella del Monte*, *Rothschimmernde Erinnerungsblätter aus dem Lenbesnherbste eines Romantikers* (Leipzig, 1903, in-8), etc.; — Dr Hans Steinert, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, mort en cette ville, le 8 novembre, à 37 ans; — Dr Ph. Stoehr, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, mort en cette ville, le 5 novembre, à l'âge de 63 ans; — Dr Hermann Stoetzer, directeur de l'école des eaux et forêts d'Eisenach (Allemagne), mort au milieu de novembre, à 71 ans; — Adolf Struck, archéologue allemand, sous-bibliothécaire de l'Institut archéologique allemand d'Athènes, et remarquable helléniste, mort dernièrement à 35 ans, auquel on doit notamment un mémoire: *Makedonische Fahrten*, inséré dans la collection *Zur Kunde der Balkaninsel*; — F.-W. Terry, le distingué entomologiste américain, mort le 8 novembre, à Honolulu, à 40 ans; — Meredith White Townnesd, journaliste anglais qui, après avoir vécu dans les Indes où il dirigeait le périodique *The Friend of India*, revint en Angleterre, où il acheta en 1861 le *Spectator*, auquel il rendit la prospérité et dont il conserva la direction jusqu'en 1898, mort au milieu d'octobre à Little Bookham, à 80 ans ; — l'abbé de Vos, sous-secrétaire et archiviste de l'évêché de Bruges, professeur pendant dix ans à l'Institut Saint-Jean Berchmans à Avelghem, qui laisse des vies de saint Arnold, de saint Eloi et de saint Donatien, a collaboré à diverses revues flamandes et a dirigé pendant quelques années la *Semaine religieuse* du diocèse de Bruges, mort en cette ville, le 11 novembre, à l'âge de 62 ans; — Henri Wachtelaer, ancien professeur à l'Institut Saint-Ignace, mort à Ninove (Belgique), le 27 octobre, dans sa 43e année; — Joseph Victor Widmann, poète suisse, mort à Berne, au commencement de novembre, à 70 ans.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 19 novembre, M. Antoine Thomas apporte une contribution nouvelle à l'histoire du médecin humaniste Thomas, né en Morée, qui fut amené en France par Zeno de Castiglione, évêque de Lisieux. — M. Emile Picot si-

gnale le rôle joué en France par la famille de cet évêque de Lisieux. — M. l'abbé Chabot donne l'analyse de quelques inscriptions palmyréennes qui vont être éditées par ses soins dans le *Corpus inscriptionum semiticarum*. — Le 18, M. Th. Reinach lit un travail qu'il intitule : « Pour mieux connaître Sapho. » — M. G. Perrot lit une notice sur la vie et les œuvres de M. Léopold Delisle.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 novembre, M. Boutroux présente une étude sur Sully Prudhomme considéré comme poète et comme philosophe. — Le 22, M. Alfred Neymarck lit un travail sur les valeurs mobilières, leur développement et les problèmes qu'elles comportent, notamment la protection de l'épargne nationale et l'éducation financière du public.

Concours. — La société d'économie politique (secrétaire perpétuel M. Daniel Bellet, à Maisons-Laffitte), décernera en 1913 (terme pour la remise des manuscrits, rédigés en français, sans nom d'auteur, mais pourvus d'une devise : 1er octobre 1912), le prix Emile Marcat (médaille d'or de 300 fr. et 100 fr. en espèces) à la meilleure *Étude comparée du taux des tarifs de douanes dans les différents pays.*

— La Société de l'histoire du théâtre à Paris met au concours pour 1913 (prix : 500 fr.; délai pour la remise des manuscrits, 1er décembre 1912), le sujet suivant : *Les Manuscrits de Molière (œuvres théâtrales et correspondance). Quelles peuvent être les causes de leur disparition totale?*

Enseignement du latin liturgique. — Distribuer à tous, même aux plus modestes, l'enseignement du latin liturgique pour permettre aux fidèles de suivre avec intérêt et avec amour les offices de l'Église, et de vivre ainsi plus véritablement de la vie liturgique, cela peut paraître une utopie irréalisable. C'est cependant l'objet que le P. Antoine de Serent, O. F. M., a proposé à l'attention et à la méditation des prêtres et aussi des laïques réunis le 10 août 1911 à la Semaine liturgique tenue à l'abbaye bénédictine du Mont-César de Louvain. L'exemple du P. Emmanuel, le vénérable curé du Mesnil-Saint-Loup, mort en 1903, est là pour nous prouver que la chose est praticable même dans notre pays, même au milieu des populations rurales. L'enseignement doit être d'ailleurs élémentaire et donné comme en se jouant. Ceux mêmes qui pensent que l'on peut intéresser les fidèles à la liturgie et leur en faire pénétrer le sens sans les astreindre à apprendre le latin, ne liront pas sans intérêt et sans profit le rapport du P. Antoine : *L'Enseignement du latin liturgique dans les écoles et les œuvres de jeunesse* (Lille, René Giard, 1911, in-12, de 24 p.). Il y a là une expérience intéressante à tenter ou plutôt à renouveler, sans renoncer aux patronages et aux œuvres plus matérielles pour lesquelles l'orateur s'est montré quelque peu sévère.

Un Répertoire de synonymes français. — Voici un recueil dont l'utilité sera reconnue par tout le monde. Il paraît sous la triple signature d'un homme de lettres, M. R. de Noter, d'un correcteur du *Temps*, M. H. Lécuyer, et d'un professeur de l'Université, M. P. Vuillermoz. Titre intégral : *Les Synonymes. Répertoire des mots français usuels ayant un sens semblable, analogue ou approché, à l'usage des professeurs, hommes de lettres, orateurs, etc.* (Paris, Cornély, 1912, in-16 de III-443 p. — Prix : 4 fr.). De l'*Avant-Propos* nous détachons les lignes suivantes : « L'orateur qui prépare un discours, l'avocat qui martèle pour son plaidoyer quelque phrase à effet, le poète ou le romancier qui cherche le terme frappant ou décisif, le jour-

naliste dont les instants sont comptés, ont continuellement à s'irriter contre elle [la mémoire rebelle ou paresseuse.] Pendant qu'ils cherchent le mot propre, le mouvement de l'imagination ou du raisonnement se ralentit, et c'est souvent assez pour que la fraîcheur ou la vigueur de l'idée qu'ils allaient exprimer s'évanouissent. C'est à tous ces mécontents, c'est à tous ceux que leur profession ou leur goût appellent à prendre la plume que le présent ouvrage s'adresse. Nous y avons groupé autour de chaque terme tous ceux qui par leur sens lui sont apparentés. Tous les mots rangés par ordre alphabétique deviennent le centre de groupes de mots, sortes de familles qu'unissent les liens de l'analogie. » — On a déja publié des recueils du genre, tel, pour n'en citer qu'un, que nous apprécions beaucoup, le *Petit Dictionnaire des synonymes*, par E. Sommer, qui, en 1904, en était à sa 15e édition (Hachette). Ce dictionnaire, quoique plus explicite, est peut-être moins complet que le Répertoire de MM. de Noter, Lécuyer et Vuillermoz; mais, très différents l'un de l'autre, ils ne font pas double emploi et sont tous deux très précieux pour les écrivains.

Paris. — Le 11e déjeuner du *Polybiblion* a eu lieu le dimanche, 26 novembre, au Restaurant des Sociétés savantes, 8, rue Danton, comme d'habitude. Ceux de nos collaborateurs qui, habitant la province et l'étranger, seraient de passage à Paris vers le milieu de février prochain et qui auraient l'intention de se joindre à leurs confrères parisiens pour le 12e déjeuner, sont priés de vouloir bien en aviser le Secrétaire de la Rédaction dans les premiers jours dudit mois de février.

— M. Henri Cordier publie un travail très intéressant qu'il intitule : *Un Interprète du général Brune et la fin de l'École des Jeunes de langues* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris, C. Klincksieck, 1911, in-4 de 86 p. — Prix : 4 fr.). C'est, avec l'histoire de l'institution de cette école de drogmans, fondée en 1669, celle du Briochin Jouannin (1783-1844), racontée par lui-même. Fortement documentée, cette brochure se recommande à l'attention de tout lecteur désireux de se renseigner sur cette matière.

— *L'Agenda ecclésiastique pour l'an de grâce* 1912 vient de paraître (23e année. Paris, VIe, Lethielleux, petit in-18 de 282 p., cartonné toile, tr. rouges, 1 fr. 50). On lit dans l'*Avertissement* : « Cette année encore des améliorations sont à signaler. La liste des Indulgences a été non seulement revisée avec soin, mais augmentée dans des proportions notables ; l'Agenda de 1907, en effet, indiquait exactement 600 indulgences plénières : le présent agenda en contient près de 1300. En plus des Indulgences à date fixe, nous en avons mentionné un certain nombre que l'on peut gagner chaque mois à des dates laissées au choix des fidèles. Les indications relatives aux Congrégations romaines ont été revisées d'après la récente législation. Et dès maintenant nos indications liturgiques sont en conformité avec le récent décret sur les fêtes d'obligation. »

— Depuis vingt-sept ans, M.V. Vermorel, avec le concours de professeurs, d'agriculteurs et de viticulteurs, publie un *Agenda agricole et viticole*, qui a fait ses preuves et que nous rappelons volontiers chaque année aux intéressés. L'Agenda pour 1912 mérite le même bon accueil fait de toutes parts à ses devanciers (Paris, Béranger; Montpellier et Villefranche-du-Rhône, aux bureaux du *Progrès agricole et viticole*, petit in-16 de 198 p., plus un « Calendrier des agriculteurs » paginé 199-335. Prix : édition ordinaire cartonnage toile, tr. rouges, 1 fr. 25; édition de luxe, reliure basane pleine, tr. dorées, 2 fr. 50).

Franche-Comté. — Dans l' « Avertissement » qui précède l'*Histoire du Deschaux (Jura)* (Dole, Audebert 1910, in-12, de 140 p.), l'auteur, M. Maurice Déjeux, s'exprime ainsi : « Les lignes qui vont suivre ne visent à aucune prétention littéraire ou savante. Mon seul souci a été d'essayer de réunir sommairement et de condenser dans cette étude tout ce qui pouvait se rapporter à l'origine de notre commune, à sa situation et à sa marche, depuis sa création jusqu'à nos jours. » M. Déjeux, en effet, a écrit très simplement sa monographie. La première partie fait la description de la localité à tous les points de vue; elle nous entretient aussi de la rivalité des habitants avec ceux de Villers-Robert à propos de l'église commune aux deux villages. La deuxième partie, la plns curieuse et la plus attachante, retrace les mœurs, usages et coutumes du Deschaux, qui ne se différencient guère de ceux des autres localités de la basse Franche-Comté. Les événements, peu importants en somme, dont cette commune de 856 habitants (qui en a compté autrefois près de 1200) fut le théâtre depuis sa formation, vers le xive siècle, jusqu'à ces derniers temps, sont relatés dans la troisième et dernière partie. On peut regretter que ce petit volume ne renferme pas une vue du Deschaux et surtout un plan de la localité avec une carte de la région avoisinante. Tel qu'il est, cependant, il sera bien accueilli des compatriotes de M. Déjeux.

— Aux citadins fatigués qui désirent être bien renseignés avant de tenter une cure d'air dans un pays de montagnes, nous conseillerons l'examen du *Guide des promenades dans les environs de Malbuisson et du lac de Saint-Point (Haut-Jura)*, publié par la Société des Amis de Malbuisson et du lac de Saint-Point (Malbuisson, à la mairie, 1911, in-12 de 36 p., avec une carte de la région extraite de la carte d'état-major, au 50 millième. Prix : 1 fr.). Cette brochure, rédigée en majeure partie et avec un grande précision par M. Josse, directeur de l'école du pays, indique tout ce qui peut solliciter l'attention ou la curiosité du touriste. Placé dans un cadre des plus pittoresques, le lac de Saint-Point a près de 6 kilomètres de longueur, et pas loin d'un kilomètre de largeur; sa plus grande profondeur atteint 41 mètres et son altitude est de 851 mètres. « Malbuisson est remarquable par sa propreté, par sa bonne voirie, ses maisons bien tenues, bien aérées, ses villas nouvellement construites. » Quant aux excursions que l'on peut faire aux environs à pied, en voiture, en tramway ou par chemin de fer, elles sont absolument charmantes. Quelques-unes des jolies vues de la région eussent rendu ce « Guide » plus attrayant : ne pas oublier ce détail dans une future édition.

Picardie. — L'Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens a récemment mis en distribution le tome LVII (année 1910) de ses *Mémoires* (Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1911, in-8 de 293 p., avec une planche). Ce volume renferme les travaux et études ci-après : *Notice sur M. Ernest Prarond, membre honoraire de l'Académie d'Amiens*, par M. Alexandre Blanchard (p. 1-6); — *La Photométrie du ciel*, par M. le Dr Jos. Zawodny (p. 7-28); — *La Municipalité d'Amiens et François Suleau* (1789-1790), discours de réception de M. Gustave Matifas (p. 29-69); — *Réponse au discours de M. Gustave Matifas*, par M. le Dr Fournier (p. 71-92); — *La Comète 1910 a*, par M. R. Moynier de Villepoix (p. 93-97); — *Souvenirs du palais*, par M. Bloquel (p. 99-118); — *Un Chapitre de l'histoire de Centule au xve siècle*, par M. R. Moynier de Villepoix (p. 119-126); — *La Condamine, d'après ses papiers inédits*, par M. l'abbé Le Sueur (p. 127-229). L'auteur donne ici la suite d'une importante étude dont les deux premiers chapitres

ont paru dans le même recueil académique de l'année 1909; — *Discours* de M. Moynier de Villepoix, directeur de l'Académie d'Amiens, à *l'inauguration du monument Prarond* (p. 230-235, avec une planche); — *Un Rêve de naturaliste. Récit d'un étudiant*, par M. Moynier de Villepoix (p. 236-253).

Allemagne. — La nouvelle Société Bach d'Eisenach a donné les 23 et 24 septembre dernier un concert spirituel et deux concerts de musique de chambre, dans lesquels on a exécuté des œuvres du maître et de quelques-uns de ses prédécesseurs. La société avait profité de l'occasion pour ouvrir au public, les 23, 24 et 25 septembre son musée qui contient une série remarquable d'instruments anciens. Le catalogue dressé pour servir de guide aux visiteurs et qui est joint au programme du festival (*Kleines Bachfest in Eisenach*, 1911, 23-24 *September, veranstaltet von der neuen Bachgesellschaft.* Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1911, in-8 de 17-21 p.), ne peut manquer d'intéresser les amateurs et les spécialistes, en attendant le catalogue développé que MM. G. Bo nemann et E. Buhle nous annoncent comme étant en préparation. Le musée réunit plus de 180 instruments à corde, à vent et autres, la plupart des XVIIe et XVIIIe siècles, pour chacun desquels on nous donne ici des indications sommaires, mais suffisantes.

Dernières publications illustrées. — *Le Tour du monde. Journal des voyages et des voyageurs. Année* 1911. Paris, Hachette, gr. in-4 de 636-XIV-430 p., avec de nombr. illustrations. Broché, 25 francs; relié, 32 fr. 50. — *La Belgique illustrée*, par Dumont-Wilden. Paris, Larousse, s. d. (1912), gr. in-4 de IV-304 à 2 colonnes, illustré de 570 reprod. photogr., 22 cartes et plans en noir, 10 planches hors texte en noir, 6 cartes et 3 planches hors texte en couleurs. Broché, 20; relié, 26 fr. — *Tseu-Hi, impératrice douairière (la Chine de* 1835 à 1909, *d'après les papiers d'Eta , les Mémoires secrets, les Correspondances*, par J. O. Bland et E. Backhouse. Paris, Hachette, 1912, in-8 illustré de 2 facsimilés en couleurs, 24 planches en noir et d'un plan de Péking. Broché, 15 fr.; cartonné, 20 fr. — *Les Merveilles de la science. Aérostation, aviation*, par Max de Nansouty. Paris, Boivin, s. d. (1912), gr. in-8 de 759 p. à 2 colonnes, illustré de 582 grav. Broché, 15 fr.; cart. toile fers spéciaux, 17 fr. 50. — *Les Voleurs de foudre*, par Paul d'Ivoy. Paris, Boivin, s. d. (1912), gr. in-8 de 460 p., illustré par L. Bombled. Broché, 10 francs; relié toile, plaques spéciales en couleurs, tr. dorées, 12 fr. — *Les Aviateurs des Andes*, par Marc Janin. Paris, Boivin, s. d. (1912), gr. in-8 de 284 p., illustré par Raymond Tournon. Relié, plaque spéciale, tr. dorées, 8 fr. — *Au Pays des Chansons*, par G. Montorgueil. Paris, Boivin, s. d. (1912), album in-4 de 56 p., illustré d'aquarelles par Job. Relié toile, plaques en couleurs, tr. dorées, 9 fr. — *La Poupée modèle. Revue des petites filles.* 48e année. Paris, 3, rue du Quatre-Septembre, gr. in-8 de 292 p., avec de nombr. grav. et planches. Paris, 7 fr.; Seine, 8 fr.; départements, 9 fr.; Union postale, 11 francs. — *Les Livres roses pour la jeunesse*, publiés par la librairie Larousse. 3e série de 24 vol. in-12 de 60 à 64 p. (n°s 49 à 72), illustrés de nombr. grav. Brochés, réunis dans un élégant étui, 3 fr. 90.

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE
DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Ecriture sainte. Exégèse. Tradición y critica en exégesis. Orientaciones de la apologética biblica moderna *(Dr Isidro Gomá.)* 193
Comment utiliser l'Argument prophétique *(J. Touzard)* 194
Conférences de Saint-Étienne (École pratique d'études bibliques) 1910-1911 195
Codex Zuquinensis rescriptus Veteris Testamenti. Texte grec des manuscrits Vatican syriaque 162 et Mns. brit. Additionnel 14 665 édité avec Introduction et notes par *Eugène Tisserant* .. 196
Die babylonische Kosmogonie und der biblische Schöpfungsbericht. Ein Beitrag zur Apologie des biblischen Gottesbegriffes *(Aloys Kirchner)* 197
Eine babylonische Quelle für das Buch Job? Eine literargeschichtliche Studie *(P. Simon Landersdorfer)* 198
Geschichtliche und literarkritische Fragen in Esra 1-6 *(Johannes Theis)* 199
Das dritte Buch Esdras und sein Verhältnis zu den Büchern Esra-Nehemia *(P. Edmund Bayer)* 200
Novum Testamentum D.N. Jesu Christi. Graece e codice Vaticano, latine e Vulgata 201
Le Nouveau Testament dans l'Église chrétienne *(E. Jacquier)*. T. I. Préparation, formation et définition du canon du Nouveau Testament 202
Évangile selon saint Marc *(le P. M.-J. Lagrange)* 203
La Solution du problème synoptique *(l'abbé H. Pasquier)* 204
Die Dauer der Lehrtätigkeit Jesu nach dem Evangelium des hl. Johannes untersucht von *Joannes Maria Pfättisch* 205
Les Miracles de N.-S. Jésus-Christ *(L.-Cl. Fillion)*. T. I. Étude d'ensemble. T. II. Les Miracles de Jésus étudiés isolément 207
Jésus et les Apôtres *(C. Piepenbring)* 208
Der zweite Brief des Apostels Paulus an die Korinther übersetzt und erklärt von *Johannes Evang Belser* 208
Harnack et le Miracle, d'après une étude sur Clément de Rome *(le P. Hermann Van Laak)*; de l'italien par *le P. Ch. Senoutzen* 534

Patrologie. Des Écrits authentiques de saint Thomas d'Aquin *(le P. Pierre Mandonnet)* 33

Liturgie. Le Martyrologe *(Jules Baudot)* 170
Cérémonies et prières de l'ordination des prêtres 214
Institutions liturgiques de l'Église de Marseille (XIIIe siècle), copiées et annotées par *le chanoine J.-H. Albanès* et publiées d'après le manuscrit original des Archives de la préfecture de Marseille, avec le mortuologe de la même Église, par *le chanoine Ulysse Chevalier* 434

Ordinaire de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel *(Sibert de Beka)* (vers 1312), publié d'après le manuscrit original et collationné sur divers manuscrits et imprimés par *le R. P. Benedict Zimmerman*..... 433

Théologie dogmatique. Dieu, son existence et sa nature *(l'abbé Broussolle)*.....
Jésus-Christ étudié et médité *(L. Grimal)*..... 315
Le Mystère de la Rédemption *(le R. P. Edouard Hugon)*..... 34
Catéchisme de la doctrine chrétienne à l'usage des enfants et des grandes personnes *(l'abbé Lemarié)*..... 211
Éléments de la doctrine chrétienne *(l'abbé H. Convert)*..... 211
Le Catéchisme des petits enfants..... 212
Le Trésor des catéchistes volontaires. Recueil de traits se rapportant à tous les chapitres du catéchisme. T. I. Le Symbole *(l'abbé J. Motte)*..... 212
Discours eucharistiques. 1re série : Discours dogmatiques prononcés aux congrès eucharistiques..... 212
Le Petit Catéchisme de la première communion, expliqué en douze leçons avec histoires, gravures et prières, d'après l'esprit du décret « Quam singulari » *(l'abbé A. de la Valette Monbrun)*. 214
Bible et protestantisme. Lettres intimes *(V. Franque)*..... 459
Essai sur la foi dans le catholicisme et dans le protestantisme *(l'abbé Snell)*..... 316
Bossuet et les protestants *(E. Julien)*..... 448

Théologie morale. Sermons. La Messe et la vie chrétienne *(l'abbé de Gibergues)*..... 214
La Mayor gloria de Dios *(Mgr José-M. de Jesús Portugal)*..... 535
Le Sacré-Cœur et le sacerdoce *(le R. P. Charrier)*..... 215
Les Ressources de l'Église contemporaine *(D. Viellard-Lacharme)*..... 216
L'Église et le Progrès *(F.-A. Blanche)*. Conférences données à l'École Sainte-Geneviève..... 216
Exposition de la morale catholique. VIII. La Grâce. Carême de 1910 *(E. Janvier)*..... 217
L'Évangile du Pater et de l'Ave. Trente-deux instructions données en l'église de la Madeleine *(le chanoine Quiévreux)*..... 217
La Charité envers Dieu. Conférences pour les hommes faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot *(P. Girodon)*..... 218
Ce qu'il faut léguer à ses enfants *(Mgr Henry Bolo)*..... 219
Recueil de textes choisis, en vue de la prédication et des conférences publiques *(Un prêtre du diocèse de Langres)*..... 220
Œuvres de *saint François de Sales*, évêque et prince de Genève. Édition complète. T. XVI. *Lettres*. Vol. VI..... 225
L'Age de la première communion. Le Décret de Pie X « Quam singulari ». Documents annotés par *P.-J. de Bussy*..... 365
La Comunión frecuente y diaria y la primera comunión según las enseñanzas y prescripciones de Pió X. Comentarios canonico-morales *(le R. P. Juan B. Ferreres)*.....
Triduum sur la communion quotidienne, d'après les décrets de S. S. Pie X *(le P. Jules Lintelo)*..... 365
La Mennais. Pages et pensées catholiques, extraites des œuvres et de la correspondance de l'auteur (1806-1833) *(Lucie Maugin-Enlart)*..... 366

Apologétique. Pascal, sa vie religieuse et son Apologie du christianisme *(H. Petitot)*..... 436
L'Œuvre des congrès eucharistiques; ses origines *(l'abbé Jean Vaudon)*..... 34

L'Action catholique, discours et allocutions *(le R. P. M.-A. Janvier)*..... 435
Nos Devoirs envers nous-mêmes. Instructions d'apologétique *(Léon Désers)*..... 218

Ascétisme et piété. L'Accueil. Méditations eucharistiques, pour servir avant et après la sainte communion *(la R. Mère Marie Loyola)*; trad. de l'anglais par *Mme la baronne Auguste de Nexon*..... 213
La Communion fréquente et quotidienne *(le P. Jules Lintelo)*.. 213
Pour la communion. Prières de préparation et d'action de grâces *(M. V. de B.)*..... 213
Retraite pastorale *(le cardinal D.-J. Mercier)*..... 215
Le Chemin du bonheur *(l'abbé J.-A. Daubigney)*..... 219
L'Apostolat de la souffrance *(le P. J. Lyonnard)*..... 219
Le Secret du succès. Aux jeunes gens de quinze à vingt ans. Causeries théoriques et pratiques *(Ramon Ruiz Amado)*; trad. de l'espagnol par *l'abbé Ec. Gerbeaud*..... 220
Les Derniers Jours du Sauveur. Considérations sur la Passion *(le P. Alexis de Barbezieux)*..... 221
Qu'est-ce donc que le Sacré-Cœur? *(l'abbé Félix Anizan)*..... 221
Allez à lui *(l'abbé Frédéric Rivière)*..... 222
Le Sacré-Cœur étudié dans l'Évangile *(le T. R. P. Exupère de Prats de Mollo)*..... 222
La Devocion al Sagrado Corazon de Jesus. Manual de piedad *(el R. P. Ignacio Schmid)*; trad. por *el R. P. Juan M. Sola*..... 222
Catéchisme de la Sainte Vierge *(le R. P. Edouard)*..... 222
La Bienheureuse Vierge Marie. Considérations sur les Mystères de sa vie *(le R. P. J. Bucceroni)*; trad. de l'italien par le *P. Ferdinand Million*..... 223
Un Mois de Marie chez soi. Sujets de méditation, lectures, traits, légendes et histoires pour chaque jour du mois de mai *(l'abbé A. Saulnier)*..... 223
Marie, notre Mère. Mois de Marie *(Jean Barbet de Vaux)*..... 223
Le Salut assuré par la dévotion à Marie. Témoignages et exemples..... 224
Les Paroles de la Sainte Vierge, ou l'Ame à l'école de Marie *(l'abbé Texier)*..... 224
Au Cœur de Jésus, Roi et centre de tous les cœurs, par Marie, reine des cœurs, ou Dialogues sur le secret de Marie, du B. Grignon de Montfort, et sur le secret du Sacré-Cœur, d'après la B. Marguerite-Marie *(L.-M. Michelin)*..... 224
Visions d'Anne-Catherine Emmerich sur la vie de N.-S. J. C. et de la T. S. Vierge, coordonnées en un seul tout, selon l'ordre de faits *(le R. P. Fr. Joseph Alvare Duley)*; trad. de l'allemand par *Charles d'Ebeling*..... 226
Vie intime de saint Joseph *(le R. P. Riondel)*..... 225
Fénelon. Explication des Maximes des saints sur la vie intérieure. Édition critique par *Albert Cherel*..... 449
Œuvres spirituelles du *vénérable Louis de Blois*, abbé de Liessies; trad. par *les bénédictins de Saint-Paul de Wisques*. I. Prières et règles de vie..... 226
Le Royaume de Dieu *(le P. Louis Perroy)*..... 227
Méditations sur l'Évangile selon saint Jean. Les Entretiens de Jésus avec ses disciples après la Cène (chapitres XIII-XVII) *(l'abbé A. Nouvelle)*..... 227
Méditations pour tous les jours de l'année sur les évangiles du dimanche d'après saint Thomas d'Aquin et saint Augustin *(le P. Roger des Fourniels)*..... 228

Sous l'Étoile du Matin *(Adolphe Retté)* 75
L'Aiguillon d'amour (Stimulus amoris). Traité d'ascétisme longtemps attribué à saint Bonaventure, composé par *le Fr. Jacques de Milan*; trad. en français par *le P. Ubald d'Alençon* 228
Échos du cœur *(L. Lenfant)* 228
Pensées et maximes du *R. P. de Ravignan*. Extraites de sa Vie et précédées d'une Introduction par *Charles Renard* 228
La Vraie Piété. Une Retraite aux Dames *(V.-D. Artaud)* 229
La Piété et le zèle (Ange et apôtre) *(l'abbé P. Feige)* 229
Virtudes y defectos de las jovenes. Educacion moral de la adolescencia féminina *(le R. P. Champeau)*; trad. del francès por *Maria de Sagredo* 229
Prières et méditations inédites de *Ernest Hello*, publiées par *Mme Lucie-Félix-Faure-Goyau* 230
Examen de conscience *(Jean Triollet)* 230
Retraites progressives aux jeunes filles sur la vie chrétienne. 1re série. Bethléem, ou Principe et fondements de la vie chrétienne *(l'abbé Ch. Cordonnier)* 230
Retraite à des enfants de Marie *(le R. P. Rollin)* 231
Clericus devotus. Orationes, meditationes et lectiones sacræ ad usum sacerdotum ac clericorum. Accedit extractum ex Rituali romano 231
Accessus ad altare et recessus seu preces ante et post celebrationem Missæ 231
La Pratique religieuse *(le R. P. Géron)* 231
Thomae Hemerken a Kempis. Opera Omnia, edit. *M. J. Pohl*. vol. I 316

Mélanges. Les Belles Prières recueillies et publiées par *Annie de Pène* 366

Hétérodoxie. — L'Islamisme au point de vue social *(Christian Cherfils)* 370

JURISPRUDENCE

Philosophie et histoire du droit. L'Évolution du droit et la Conscience sociale *(L. Tanon)* 392
Essai d'une explication sociologique de l'origine du droit *(le Dr André de Maday)* 393
L'Idée d'une science du droit universel comparé *(Giorgio del Vecchio)*; trad. par *René Francez* 393
De l'Unification des lois, d'un projet de publication de codes comparés et d'une union législative en matière de procès entre étrangers *(W. Fildermann)* 393
Le Droit ecclésiastique matrimonial des calvinistes français *(Joseph Faurey)* 130

Droit canonique et ecclésiastique. Novisima disciplina sobre esponsales y matrimonio *(Miguel de Arquer)* 460

Législation cultuelle. Le Clergé, les Églises et le culte catholique dans leurs rapports légaux avec l'État *(J. Eymard-Duvernay)* 385
Les Communes et les lois de séparation *(Allain Curet)* 386
De la Conservation des églises depuis les lois de séparation. Réparations. Assurances *(F. de Vallavielle)* 387

Législation scolaire. Code de l'enseignement secondaire. Documents concernant le personnel des lycées et collèges de garçons *(A. Wissemans)* 387

Législation des établissements spéciaux aux enfants arriérés *(Louis Gobron)* 387
Le Régime légal de l'enseignement en Hollande *(Paul Verschave)* 388

Droit international. Les Accidents du travail en droit international *(Loubat)* 389
Manuel de droit consulaire *(Julien Pillant)* 390
Manuel diplomatique et consulaire. Aide-mémoire pratique des chancelleries *(R. Monnet)* 390
Le Notariat en Égypte *(le Dr Vladimiro Pappafava)*; trad. de l'italien par *Jos. Vattier* 391
Il Nuovo Diritto internazionale egli odierni congressi, conferenze, società e leghe per la pace, l'arbitrato e il disarmo *(Eduardo Cimbali)* 391
Per il nuovo diritto internazionale e per la libertà della scienza *(Pasqualino-Vassallo)* 392
Bronte per il nuovo indirizzo del diritto e della politica internazionale di Eduardo Cimbali *(Ernesto Ardizzoni)* 392

Droit public et administratif. The Development of the English law of conspiracy *(James Wallace Bryan)* 130

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Précis de philosophie d'après les Éléments de philosophie de M. E. Rabier *(René Worms)* 395
Nouveau Recueil de dissertations philosophiques *(J.-B. Castel)* 395
Philosophie et science de la nature *(Arthur Schopenhauer)*; trad. française par *Auguste Dietrich* 396
La Philosophie, c'est l'unité morale *(Lorenzo Michelangelo Billia)* 396
La Pensée et les Nouvelles écoles anti-intellectualistes *(Alfred Fouillée)* 396
La Pensée humaine, ses formes et ses problèmes *(Harald Höffding*; trad. par *Jacques de Coussange* 397
La Méthode dans la philosophie des mathématiques *(Maximilien Winter)* 398
De Qualitatibus sensibilibus et in specie de coloribus et sonis *(Huberto Grunder)* 398
De l'Objectif et du subjectif dans la société *(Raoul de la Grasserie)*. 404
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon*. 21e année, 1910 411

Psychologie. Le Travail d'idéation, hypothèse sur les réactions centrales dans les phénomènes mentaux *(Edme Tassy)* .. 399
La Dissociation d'une personnalité, étude biographique de psychologie pathologique *(Morton Prince)*; trad. de l'anglais par *René-J. Ray* et *Jean Ray* 400
La Dépersonnalisation *(L. Dugas* et *F. Montier)* 400
La Mémoire. Définition. Analyse. Perfectionnements *(P.-R. Germery)* 401
L'Avarice, essai de psychologie morbide *(J. Rogues de Fursac)* .. 401
L'Expérience mystique et l'activité subconsciente *(Jules Pacheu)* 401

Morale. Philosophie de la pratique, économie et éthique *(Benedetto Croce)*; trad. de l'italien par *Henri Buriot* et *le Dr Jankelecitch* 402
Nouvelles Orientations de la morale *(F. Palhoriès)* 403
Le Mal et ses origines *(Ernest Van Bruyssel)* 405
L'Athéisme, base rationnelle de l'ordre *(Jules Noël)* 405

La Morale de Jésus, sa part d'influence dans la morale actuelle *(J.-M. Lahy)*..... 406

Métaphysique. Problemas de la vida. Estudios de positivismo metafisico *(Narciso Muñiz)*..... 396
Le Chaos et l'harmonie universelle *(Félix Le Dantec)*..... 404

Histoire de la philosophie. Roscelin, philosophe et théologien, d'après la légende et d'après l'histoire *(François Picavet)*. 406
L'Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau *(Pierre Villey)*..... 407
Benoît Spinoza *(Philippe Borrell)*..... 407
Jean Locke *(Jean Didier)*..... 408
Le Positivisme d'Auguste Comte *(Paul Dupuy)*..... 408
Cournot et la Psychologie vitaliste *(J. Segond)*..... 408
Le Concept du hasard dans la philosophie de Cournot *(A. Darbou)*..... 409
Les Grands Philosophes. Schopenhauer, (*Th. Ruyssen*)..... 409
Renouvier *(Paul Archambault)*..... 410
William James *(Emile Boutroux)*..... 410
Un Romantisme utilitaire. Étude sur le mouvement pragmatiste. Le Pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré *(René Berthelot)*..... 410
La Probité scientifique de Haeckel dans la question de la descendance simienne de l'homme. Hier et aujourd'hui *(le R. P. Erich Wasmann)*; trad. de l'allemand par V. C..... 411
Lettres d'un philosophe *(B. Jacob)*, précédées de Souvenirs *(C. Bouglé)*..... 411

Éducation. Enseignement. Le Problème de l'éducation *(Maurice Legendre)*..... 403
Classicisme et catholicisme *(Alfred Poizat)*..... 131
L'Organisation de la vie privée. L'Orientation particulariste *(Gabriel Melin)*..... 35
Le Foyer domestique *(le R. P. Edouard)*..... 75
Causeries familières avec des jeunes filles de la campagne sur l'économie domestique, l'hygiène et l'éducation des enfants *(Mme de Lavaur de Laboisse)*..... 76
Premiers Éléments de pédagogie expérimentale. Les Bases *(J.-J. Van Biervliet)*..... 404
Notes de pédagogie. Direction et conseils pratiques aux institutrices chrétiennes *(l'auteur des Paillettes d'or)*..... 132

Sciences politiques, économiques et sociales. Le Prince de Machiavel et la Théorie de l'absolutisme *(L. Couzinet)*..... 436
L'Anti-Spedalieri, ossia despoti e clericali contre la dottrina rivoluzionaria di Nicola Spedalieri. Documenti e frammenti *(Giuseppe Cimbali)*..... 133
Le Chemin du pouvoir *(Karl Kautsky)*: trad. de l'allemand par *A. P*..... 243
Cours d'enseignement pacifiste. Principes et application du pacifisme *(A. Seve)*..... 35
Principes d'économique dans leur application aux problèmes modernes de l'industrie et de la politique économique *(John Bates Clark)*; trad. par *William Oualid* et *O. Leroy*..... 11
La Vie économique. Questions essentielles *(Frédéric Passy)*.... 171
Mécanique sociale *(Sp. C. Haret)*..... 12
David Ricardo, a centenary estimate *(Jacob H. Hollander)*.... 12
Sophismes et truismes *(Frédéric Passy)*..... 13
Ultima verba. Mon dernier ouvrage *(G. de Molinari)*..... 13

La Dépopulation de la France *(Jacques Bertillon)* 14
La Dépopulation des campagnes *(Émile Usquin)* 14
Les Crimes de l'étatisme. Le Rachat de l'Ouest *(Paul-Théodore Vibert)* 15
Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770 *(Georges Weulersse)* 15
La Chambre d'abondance de la ville de Lyon *(Adrien Rambaud)*. 17
Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de *Julien Hayem* 17
L'Habitation ouvrière et à bon marché *(Lucien Ferrand)* 18
Habitations à bon marché et Caisses d'épargne *(Henri Clément)*.. 19
Les Caisses d'épargne *(F. Lepelletier)* 19
Les Mutualités maternelles *(le Dr Jacques Mornet)* 19
Problèmes sociaux *(Maurice Vanlaer)* 20
La Participation aux bénéfices *(André Payer)* 20
Une Expérience économique. La Mine aux mineurs de Monthieux *(Joseph Bréchignac)* 21
Les Conditions du travail aux États-Unis, étudiées spécialement dans la tannerie au chrôme pour chaussures *(F. Pin, H. Chaumartin, Ch. Fritz, F. Richard* et *Charles Barrat)* 22
Les Retraites ouvrières et paysannes *(René Viviani)* 22
Questions d'hier et questions d'aujourd'hui *(Jules Guesde)* 22
L'État contre la nation. Le Fédéralisme professionnel et l'organisation économique de la société *(Jean Gaumont)* 23
Les Fonctionnaires, leur action corporative *(Georges Cahen)* 23
Dictionnaire de sociologie phalanstérienne, guide des œuvres complètes de Charles Fourier *(E. Silberling)* 24
Le Socialisme et la conquête des paysans. A travers les campagnes bourbonnaises *(Joseph Bois)* 24
Aubes et crépuscules. Lettres d'action sociale. I. A la campagne *(A. Laroppe)* 171

Sciences naturelles. Sous les flots *(A. Acloque)* 80

Anthropologie. Qui sommes-nous? *(l'abbé Th. Moreux)* 270

Médecine. Histoire. Généralités. Le Régime du corps, de *maître Aldebrandin de Sienne*; texte français du XIIIe siècle, publié par les *Drs Louis Landouzy* et *Roger Pépin* 232
Marat inconnu, l'homme privé, le médecin, le savant *(le Dr Cabanès)* 233
Chateaubriand. Interprétation médico-psychologique de son caractère *(le Dr Evariste Michel)* 234
L'Anaphylaxie *(le prof. Charles Richet)* 235
La Louvesc (Ardèche), station de cure d'air et d'altitude. Étude médicale et souvenirs religieux *(le Dr Eugène Vincent)* 243

Biologie. Nietzsche et les théories biologiques contemporaines *(Claire Richter)* 235

Physiologie. L'Oreille, organe d'orientation dans le temps et dans l'espace *(Elie de Cyon)* 240

Hygiène. La Puériculture sociale *(le Dr Henry Bouquet)* 240
La Médecine préventive du premier âge *(le Dr P. Londe)* 241
Le Code de la force *(Georges Hébert)* 242
Manuel pratique pour l'éducation physique des enfants (filles et garçons de 5 à 15 ans) *(Louis Kuypers)* 242

Pathologie et thérapeutique. Cure prompte et radicale de la syphilis. Syphilis et mercure *(le Dr J.-F. Larrieu)* 238
Manuel de pathologie à l'usage des sages-femmes et des mères *(le Dr H. Dufour)* 241

Sciences psychiques. La Nouvelle Psychologie animale. *(Georges Bohn)* 236
L'Analyse physiologique de la perception *(Edouard Abramowski)*. 236
La Suggestion et ses limites *(le prof. Bajenoff* et *le Dr Ossipoff)*.. 237
L'Enfance difficile ou coupable. Le Traitement médico-pédagogique *(Eugène Prévost)*..... 238
La Démence précoce. Étude psychologique médicale et médico légale *(le Dr Constanza Pascal)*..... 239

Sciences physiques et chimiques. Traité de physique *(O. D. Chwolson)*; trad. sur les éditions russe et allemande par *E. Davaux*. Édition revue et considérablement augmentée par l'auteur, suivie de notes sur la physique théorique *(E. Cosserat* et *F. Cosserat)*. T. III, fasc. 3e. Propriétés des vapeurs. Équilibre des substances en contact..... 412
Précis de télégraphie sans fil *(le prof. Dr J. Zenneck)*; trad. de l'allemand par *P. Blanchin*, *G. Guérard*, *E. Picot*..... 413
L'Électricité en vingt leçons *(H. de Graffigny)*..... 535
La Théorie corpusculaire de l'électricité. Les Électrons et les ions *(Paul Drumaux)*..... 414
L'Année électrique électro-thérapique, et radiographique. Revue annuelle des progrès électriques en 1910 *(le Dr Foveau de Courmelles)* 242
Précis d'optique, publié d'après l'ouvrage de *Paul Drude*, refondu et complété par *Marcel Boll*. T. I..... 414
Traité complet d'analyse chimique appliquée aux essais industriels, (*J. Post* et *B. Neumann*); trad. de l'allemand par *G. Chenu* et *M. Pellet*. T. I. fasc. 4..... 415
Introduction à l'étude de la spectrochimie *(G. Urbain)*..... 416
La Chimie moderne *(William Ramsay)*; trad. de l'anglais, par *H. de Miffonis*. 1re partie: Chimie théorique; 2e partie : Chimie descriptive 416
Contribution à l'histoire de la chimie *(A. Colson)*..... 423
L'Évolution de l'électrochimie *(W. Ostwald)*; trad. de l'allemand par *E. Philippi*..... 423

Agriculture. Viticulture. Comment enseigner l'agriculture à l'école primaire. Organisation des essais et expériences agricoles à faire à l'école primaire *(Cl. Perret)*. Livre du maître 271
L'Agriculture à l'école primaire *(L. Rougier*, *C. Perret* et *A. Miaille)*. Cours moyen et supérieur..... 271
Lectures agricoles *(Ch. Seltensperger)*..... 244
L'Agriculture à l'école supérieure. I. Agriculture générale *(L. Rougier* et *C. Perret)*..... 433
Manuel d'agriculture *(Albert Solanet)*..... 438
Utilisation des sous-produits de la vigne et du vin (*V. Vermorel*, et *E. Dantony)*..... 439

Sylviculture. Aimons les arbres, pages choisies *(Louis Piérard)* 134

Sciences mathématiques. Leçons sur le prolongement analytique *(Ludovic Zoretti)*..... 417
Cours de mathématiques générales *(H. Bouasse)*..... 417
Systèmes cinématiques *(L. Crelier)*..... 418
Le Mouvement. Mesures de l'étendue et mesures du temps *(J. Andrade)*..... 419
Précis de mécanique à l'usage des élèves de mathématiques spéciales et des candidats aux écoles polytechnique, normale,

centrale, navale, des ponts et chaussées et des mines de Paris et de Saint-Étienne *(G. Papelier)* 419
Calcul numérique (opérations arithmétiques et algébriques. Intégration). *(R. de Montessus* et *R. d'Adhémar)* 420
Grandeurs et nombres. Arithmétique générale *(Emile Dumont)*. 420
Nouvelles Tables trigonométriques fondamentales (Logarithmes *(H. Andoyer)* 420
Nouvelles Études sur l'histoire de la pensée scientifique *(G. Milhaud)* 317

Biographie scientifique. Savants du jour. Gabriel Lippmann. Biographie. bibliographie analytique des écrits *(Ernest Lebon)* 424

Aéronautique. **Aviation**. Passé et avenir de la navigation aérienne. L'Hélicoplane futur *(le capitaine du génie E. Caslant)*. 518
L'Aéronautique et l'aviation en vingt leçons *(H. de Graffigny)*. 519
Description détaillée du monoplan Blériot 519

Astronomie. Le Ciel et l'atmosphère *(Louis Houllevigue)* 439
Astronomie cambodgienne *(F.-G. Faraut)* 440

Géologie. L'Évolution des théories géologiques *(Stanislas Meunier)* 317
Les Cataclysmes terrestres (tremblements de terre et volcans) *(Marcel Chevalier)* 318
Les Roches et leurs éléments minéralogiques. Descriptions, analyses microscopiques, structures, gisements *(Ed. Jannettaz)* .. 37
La Philosophie minérale *(A. de Lapparent)* 38

Marine. L'Avenir de la France est sur mer *(Maurice Rondet-Saint)*. 355
Nos Forces navales, répartition et reconstitution *(J. L. de Lanessan)* 356
Marine de guerre et Défense nationale *(Henry Rollin)* 356

Chasse. La Chasse au grand-duc en France *(Maurice de la Fuye* et *Gabriel Dumast)* 245
Alphabet du piégeage *(Joseph Levitre)* 135

Beaux-arts. **Biographies d'artistes**. Histoire de l'art dans l'antiquité *(Georges Perrot)*. T. IX. La Grèce archaïque. La glyptique, la numismatique, la peinture, la céramique 509
Manuel d'archéologie, préhistorique, celtique et gallo-romaine *(Joseph Déchelette)*. T. II. Archéologie celtique 510
Manuel d'art byzantin *(Charles Diehl)* 511
La Cité antique de Pompéi *(Jules Monod)* 490
L'Art chrétien primitif *(Marcel Laurent)* 512
Les Catacombes de Rome *(Maurice Besnier)* 513
Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. Italie du Nord *(Corrado Ricci)* 297
Ars una, species mille. Histoire générale de l'art. La France *(Louis Hourticq)* 297
L'Art français au temps de Louis XIV (1661-1690) *(Henry Lemonnier)*. 301
Anthologie d'art français. La Peinture, XIXe siècle *(Charles Saunier)* 300
Le Miroir de la vie. Essais sur l'évolution esthétique. 2e série *(Robert de la Sizeranne)* 302
Études d'histoires et d'art *(Emile Bertaux)* 302
L'Art dans la famille *(Gaston Bonnefont)* 490
Histoire monumentale de la France *(Anthyme Saint-Paul)* 487
Les Grandes Institutions de France. Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro *(Camille Enlart)* 513

Catalogue général illustré du Musée de sculpture comparée au Palais du Trocadéro (moulages) *(Camille Enlart* et *Jules Roussel)*. 513
L'Esthétique des villes *(Emile Magne)*. 303
Petites Villes d'Italie. III. Abruzzes, Pouille, Campanie *(André Maurel)*. 303
Petites Villes d'Italie. IV. Calabre, Sicile *(André Maurel)*. . . . 303
Sainte-Marie-Antique, le caractère et le style des peintures du VIe au XIIIe siècle *(W. de Grüneisen)*. 513
L'Église de Sainte-Sabine à Rome *(le R. P. J.-J Berthier)*. 515
L'Église de la Minerve à Rome *(le R. P. J.-J. Berthier)*. 514
L'Église de Saint-Philbert de Grand-lieu (Loire-Inférieure) *(Robert de Lasteyrie)*. 515
La Cathédrale de Verdun, étude historique et archéologique *(l'abbé Charles Aimond)*. 516
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale d'Albi *(Jean Laran)*. 516
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Bourges *(Amédée Bonnet)*. 516
Petites Monographies des grands édifices de la France. La Cathédrale de Lyon *(Lucien Bégule)*. 516
Petites Monographies des grands édifices de la France. L'Église de Brou *(Victor Nodet)*. 516
Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Mont Saint-Michel *(Ch.-H. Besnard)*. 517
Petites Monographies des grands édifices de la France. Le Château d'Anet *(Alphonse Roux)*. 517
Las Ruinas de Termes, apuntes arqueologicos descriptivos *(el conde de Romanones)*. 515
Description du palais de Al-Moutasim, fils d'Haroun-al-Raschid, à Samara, et de quelques monuments arabes peu connus de la Mésopotamie *(Henri Viollet)*. 515
L'Architecture baroque en Italie *(Corrado Ricci)*. 485
Le Meuble et la Décoration en Angleterre, 1680-1800. 486
P. P. Rubens, l'œuvre du maître. 486
Saint François d'Assise et Savonarole, inspirateurs de l'art italien *(Georges Lafenestre)*. 302
Collection des classiques de l'art. Titien, l'œuvre du maître. . . . 298
Collection des classiques de l'art. Fra Angelico de Fiesole, l'œuvre du maître. 298
Les Grands Artistes. Botticelli *(René Schneider)*. 299
Les Grands Artistes. David Téniers *(Roger Peyre)*. 299
Les Grands Artistes. D. G. Rossetti et les Préraphaélites anglais *(Gabriel Mourey)*. 299
Les Grands Artistes. Théodore Rousseau *(Prosper Dorbec)*. . . . 299
Les Maîtres de l'Art. Martin Schongauer et l'Art du Haut-Rhin au XVe siècle *(André Girodie)*. 300
Les Maîtres de l'art. Le Bernin *(Marcel Reymond)*. 300
Eugène Carrière. Essai de biographie psychologique *(Gabriel Séailles)*. 301
Giacomotti, sa vie, ses œuvres *(A. Estignard)*. 162
Just Becquet, sa vie, ses œuvres *(A. Estignard)*. 164

Musique. Biographies de musiciens. Panégyrique de l'Immaculée dans les chants hymnographiques de la liturgie grecque *(le P. J. Thibaut)*. 115
L'École grégorienne de Solesmes (1833-1910) *(l'abbé Norbert Rousseau)*. 115

The modal accompaniment of plain chant. With exercises *(Edwin Evans)* 116
Die Notationen des alt-russischen Kirchengesanges *(Oskar von Niesemann)* 116
L'Anneau du Nibelung, de Richard Wagner; analyse dramatique et musicale *(A. Pochhammer)*; trad. de l'allemand par *Jean Chantavoine* 120
La Musique actuelle dans les Etats scandinaves *(Eugène d'Harcourt)* 120
Manuel général de musique, par demandes et par réponses *(Gustave Sandré)*; adaptation française de *Lobe* 121
Essai sur la musique et l'expression musicale et sur l'esthétique du son. Les Instruments de musique anciens et modernes. Étude historique *(Emile de Rey-Pailhade)* 123
La Musique dans ses rapports avec l'intelligence et les émotions, essai d'esthétique musicale *(John Stainer)*; trad. française par *Louis Pennequin* 123
La Musique chez les peuples indigènes de l'Amérique du nord (États-Unis et Canada) *(Julien Tiersot)* 124
Volkslieder aus der Rheinpfalz *(Dr Georg Heeger)* 124
Der Moderne Gesangsunterricht *(B. Kwartin)* 125
Prinzipien für Stimmbildung und Gesang *(B. Kwartin)* 125
Fragen und Aufgaben für Sänger *(B. Kwartin)* 125
The Voice and introduction to practical phonology *(W. A. Aikin)*. 126
Grammaire de la diction et du chant *(Alix Lenoel-Zevort)* 126
Mind and Voice *(S. S. Curry)* 117
Théorie de la pose de la voix, basée sur la physiologie des organes qui participent à la formation du son *(S. Sonky)*; trad. du russe, par *Mlle Louise Marville* 127
Vocal Science and art *(Rev. Chas. Gib.)* 128
The Throat in its relation to singing *(Dr Ward)* 128
Geschichte des Klavichords *(Franz August Goehlinger)* 128
Modern Organ building *(Walter* and *Thomas Lewis)* 129
Les Musiciens célèbres. Meyerbeer *(Henri de Curzon)* 117
L'Œuvre de Meyerbeer *(Henry Eymieu)* 117
Les Maîtres de la musique. L'Art grégorien *(Amédée Gastoué)* .. 117
Les Maîtres de la musique. Lully *(Lionel de la Laurencie)* 118
Les Maîtres de la musique. Hændel *(Romain Rolland)* 119
Musiciens du XIXe siècle *(Arthur Pougin)* 119
Musique et musiciens modernes *(R. A. Streatfield)*; trad. française de *Louis Pennequin* 119
Souvenirs sur Richard Wagner *(Angelo Neumann)*; trad. de l'allemand par *Maurice Rémon* et *Wilhelm Bauer* 120
Un Musicien oublié. Catel, de l'Institut royal de France (1773-1830) *(Frédéric Hellouin* et *Joseph Picard)* 121
Jenny Lind, 1820-1887 *(C.-A. Wilken)* 121

Mélanges. De la Méthode dans les sciences (*divers*), 2e série 520
Les Fondements énergétiques de la science de la civilisation. *(Wilhelm Ostwald)*; trad. de l'allemand par *E. Philippi* 535
La Locomotive moderne *(J. Tribot-Laspière)* 421
Étude sur l'assurance complémentaire de l'assurance sur la vie *(P.-J. Richard)* 422
Recherche pratique et exploitation des mines d'or *(Georges. Proust)* 422
La Mécanique pratique, guide du mécanicien *(Eugène Dejonc)* et *C. Codron* 423
Petites Causeries d'un ingénieur *(Max de Nansouty)* 507

LITTÉRATURE

Linguistique. Encyclopédies. Dictionnaires. Petite Grammaire anglaise *(A. Mauron)*. revue et corrigée par *Paul Verrier*. 536
Alt-celtischer Sprachschatz *(Alfred Holder)*..... 441
L'Ape latina. dizionarietto di 2588 frasi, sentenze, proverbi, motti, divise, locuzioni latine, ecc., vive nell' uso moderno, spiegate e annotate da *Giuseppe Fumagalli*..... 246

Folk-Lore. Survivals in Belief among the Celts *(George Henderson)*. 319
Chants et chansons populaires *(Achille Millien)*, avec les airs notés par *J.-G. Pénavaire*. T. III. Chansons anecdotiques.... 321
Fêtes et coutumes populaires *(Ch. Le Goffic)*..... 172, 507
La Bretagne pittoresque et légendaire *(Paul-Yves Sébillot)*.... 271
The Oxford Book of Ballads, chosen and edited *(Arthur Quiller-Couch)*..... 442

Poésie. Sur les Routes du silence *(Marc-José de Chantal)*..... 98
A l'usage de la jeunesse. Les Poésies du foyer, suivies de la science et les arts dans la fiction et le XIXe siècle, poème allégorique en douze chants *(Mme Isaure Portier)*..... 98
En Marge de la vie *(Albert Noblet)*..... 98
Le Jardin de mes pensers *(Edouard Forcade)*..... 99
La Mystique Agonie du Christ *(Joseph Haegy)*..... 99
La Grand'Route *(René Preslefont)*..... 99
Chants de jeunesse *(Marie-Louise Vignon)*..... 100
Chanson des âmes blanches *(Henri Colas)*..... 101
La Poésie paroxyste. Nicolas Beauduin *(Henry Maassen)*..... 102
La Maison pauvre *(André Lafon)*..... 102
Les Matins d'argent *(Maurice Brillant)*..... 103
Enfants et mères *(Marie Jenna)*..... 103
Œuvres complètes d'*André Chénier*, publiées d'après les manuscrits, par *Paul Dimoff*. T. II. Poèmes, hymnes, théâtre.... 104
Ballades françaises (XIe série). La Tristesse de l'homme, précédée du Repos de l'âme au bois de l'Hautil *(Paul Fort)*..... 104
Courlis *(Max de Lussac)*..... 104
Nitokris, légende de l'ancienne Égypte *(J.-F.-Louis Merlet)*.... 105
Le Masque de fer *(Sébastien-Charles Leconte)*..... 105
Le Jeune Homme et la Vie *(Marcel Martinet)*..... 107
Le Chalet d'or *(Edouard Michaud)*. 107
Les Poètes du terroir du XVe au XXe siècle; textes choisis, notices biographiques et bibliographiques accompagnées des cartes des anciens pays de France. T. III. Languedoc et Comté de Foix, Lorraine, Lyonnais, Nivernais, Normandie *(Ad. Van Bever)*. 107
L'Enchantée *(Louis Mercier)*..... 108
Des fruits du pays *(Maurice Garet)*..... 108
Épisodes passionnés *(Abel Pelletier)*..... 108
Paysages et tableaux *(Charles Lemercier)*..... 108
Bulles et boutades *(Fridolin Werm)*..... 108
Simples Esquisses *(Raymond d'Anselme)*..... 109
Lueurs du soir *(A. Barratin)*..... 109
Pages choisies et inédites d'*Amédée Proucost*..... 109
Toute la femme en cent rondels, cœur, corps, atours, frivolités *(Emile Rochard)* 109
Le Jardin des tropiques *(Daniel Thaly)*..... 109
Du Soleil sur le toit *(Hélène Seguin)*..... 110

L'Heure du rêve *(Emmanuel Vitte)* 111
Les Fleurs du silence *(Ernest de Ganay)* 111

Théâtre. Les Joyeuses Commères de Windsor *(William Shakespeare)* 487
L'Empereur (1807-1821), drame épique en vers, en quatre actes et treize tableaux *(Charles Grandmougin)* 111
La Madone brisée *(André Lamandé)* 111
Le Silence et le Bruit, scène fantaisiste *(Antoinette Montaudry)*. 112
Vendéenne, drame en trois actes en vers *(Auguste Sajot)* 112
Shakespeare amoureux, scènes en vers *(Augustin Filon)* 112
Mystérieux Attendrissements *(Emile Desaint)* 113
Les Parfums du coffret *(Henri Malo)* 113
Théâtre choisi *(Eugène Scribe)*, précédé d'une notice biographique et littéraire par *Marcel Charlot* 113
Théâtre d'*Oscar Wilde*. II. Comédie . I. Trad. et étude d'*Albert Savine*. 142
Charette, drame de la guerre de Vendée *(Jos. Rellno)* 431
Le Signe de la croix *(Henri Baju)* 432
Mathilde d'Ormond, ou la Vengeance 432
Le Prince consort *(Julien Richer)* 432
Ma Tante d'Amérique, ou l'Auvergnate et l'Américaine, comédie *(J. de Martrin-Donos)* 432
Un Gendre pour deux beaux-pères, vaudeville comique *(Daniel Auschitzky)*. 432
Le Bouquet tricolore *(Marie Lafeuille)* 432
Blanc ou rose, saynète pour deux jeunes filles *(Marie Lafeuille)*. 432
Colonel... et musiciens, saynète bouffe *(Paul Dénéchau)* 432
La Bombe glacée, saynète comique *(Daniel Auschitzky)* 432
Camomille, comédie militaire *(Julien Richer)* 433
Une Administration intelligente, saynète *(Julien Richer)* 433

Romans, contes et nouvelles. L'Agitateur *(Guy de Cassagnac)* 5
Les Adieux *(Jean de Foville)* 6
La Frontière *(Maurice Leblanc)* 6
La Jeunesse sociale de Jean Venables 6
Les Vérités menteuses *Louis La Rose)* 6
Une Grande Fête de charité *(Maurice de la Perrière)* 7
Faits divers *(Charles-Louis-Philippe)* 7
Le Célibat des prêtres. Le Curé d'Auzenas *(M. A. Monnet)* 7
Les Deux maisons *(Henry Frichet)* 7
Mon Filleul *(Henri Lavedan)* 289
Le Destin de Sabine *(J. de Cranphore)* 291
Le Carnet d'un stagiaire, scènes de la vie judiciaire *(Henry Bordeaux)* 292
La Première Empreinte *(Georges Denoinville.)* 293
Mes Gibernes *(le capitaine Fabien Mougenot)* 293
Le Fleuve éternel *(André Daverne)* 293
Titine, la mystique amoureuse *(Alexandre Bonnel)* 294
Un Aviateur *(Valentin Mandelstamm)* 294
La Jeunesse de Sappho *(Jean Redni)* 294
Charles Gaubert, anarchiste *(Eugène Martha)* 294
L'Amour masqué, ou Imprudence et bonheur *(Honoré de Balzac)*. 367
Le Val d'amour, nouvelles franc-comtoises *(Charles Dornier)* .. 367
La Revanche du Corbeau, nouvelles histoires de bêtes *(Louis Pergaud)*. 368
Le Métier de Roi *(Colette Yver)* 7
Le Prince *(Eveline Le Maire)* 8
La Domination de la vie *(J. Valcler)* 8

La Leçon des jours, histoire particulière d'une jeune femme *(L. Espinasse-Mongenet)*. 295
En Secret *(Mary Floran)*. 295
Une Maison de grenades *(Oscar Wilde)*; trad. par *A. Savine*. . 8
Micah Clarke. Les Recrues de Monmouth *(Arthur Conan Doyle)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine*. 9
Le Capitaine Michah Clarke *(Arthur Conan Doyle)* ; trad. de l'angleis par *Albert Savine*. 9
Le Roman d'un Roi *(Anthony Hope)*; trad. par Mme *Gaston Paris*. 9
L'Oiseau du Bon Dieu *(Lady Fullerton)*; trad. de l'anglais par *Mlle de Saint-Romain*. 9
Georges Anderson *(Mme Humphry Ward)*; trad. de l'anglais par *B. de Marmé*. 9
Le Pèlerinage de sainte Brigitte *(Werner Heidenstamm)*; trad. du suédois par *S. Garling-Palmér*. 9
Werther le Juif *(Jacobowski)*; trad. du russe par *Mlle H. Rynenbroeck* et *A. de Rampan*. 10
Derniers mystères et Aventures *(Arthur Conan Doyle)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine*. 295
La Bataille de Sedgemoor *(Arthur Conan Doyle)*; trad. de l'anglais par *Albert Savine*. 295
Les Chaînes d'or (*M.A. Fleming)*; trad. par *Y. Bernard-Derosne*. 295
Chita. Un souvenir de l'Ile Dernière *(Lafcadio Hearn)*; trad. de l'anglais par *Marc Logé*. 296
Diane Mallory *(Mrs. Humphry Ward)*; trad. de l'anglais par *Marc Fliche*. 296
Baï Gagno, le Tartarin bulgare *(Aleko Constantinov)*; trad. du bulgare par *Matei Georguiev* et *Jean Jagerschmidt*. 296

Ouvrages pour la jeunesse. Le Record du tour du monde, roman d'aventures *(Léon Berthaut)*. 491
La Vie de collège dans tous les pays. Au-delà des mers. L'Oncle de Chicago. Le Tour du globe d'un bachelier. Autour d'un lycée japonais *(André Laurie)*. 491
Trois Romans pour tous. Histoire d'un enfant. Le Petit Chose *(Alphonse Daudet)*. Romain Kalbris *(Hector Malot)*. L'Ile au trésor *(R.-L. Stevenson)*, adaptation par *André Laurie*. 490
Le Petit Roi du masque noir, époque 1867-1870 *(Jules Chancel)*. 492
Les Reportages extraordinaires de Julius Snow. Le Miroir sombre. L'Énigme martienne. Préface de *l'abbé Th. Moreux*. 494
Un Drame au Maroc *(Valréas)*. 496
La Découverte du docteur Maffle *(Emile Solari)*. 496
Paris en l'an 3000 *(Henriot)*. 495
Loin des yeux, près du cœur *(Pierre Maël)*. 493
La Revanche d'Absalon *(Albert Cim)*. 506
Le Voltigeur hollandais *(Georges-Gustave Toudouze)*. 506
L'Iliade *(Homère)*. Introduction et notes par *T. de Wyzewa*. . . . 493
Gargantua et Pantagruel *(Rabelais)*. Introduction et notes par *T. de Wyzewa*. 493
Le Capitaine Bellormeau *(A. Robida)*. 497
Contes héroïques de la douce France. Flore et Blanchefleur. Berthe aux grands pieds, texte adapté par *Marie Butts*. 495
Contes héroïques de la douce France. Roland, le vaillant paladin, texte adapté par *Marie Butts*. 495
Les Idées de Jacqueline *(Mme Chéron de la Bruyère)*. 507
Dans la bonne voie *(Mlle Julie Borius)*. 507
Un Honnête petit Homme, d'après *Gellibrand (L. Lermont)*. . . . 508
Après l'orage *(B. Harraden)*, adaptation de *M. de Château-Verdun*. 508

Les Vengeurs du Roi, épisode de la conspiration de Batz *(Jean Drault)* 425
L'Éparpilleur de braises *(Jeanne de Coulomb)* 426
Le Court-Circuit *(Jeanne de Coulomb)* 426
Le Chrysanthème rose *(Yolanda)* : trad. de l'italien par *France d'Audiffredy* 427
L'Enfant de l'épave *(Eug. Lagrillère-Beauclerc)* 427
Les Deux Mains *(Pierre l'Ermite)* 427
Les Filles de maître Bienaimé *(Marie Le Mière)* 428
Le Mariage de minuit *(B. de Buxy)* 428
L'Adjointe *(Stanislas de Saint-Loup)* 428
La Petite Miette *(Mathilde Alanic)* 429
Les Maries-Louises *(Edward Montier)* 429
Beauséjour (suite de la Grande Ile) *(la Comtesse de Beaurepaire de Louvagny)* 429
Les Entravées *(Noël Francès)* 429
Les Secrets de la guerre *(Jean Daurel)* 430
Hors de l'ornière *(Madeleine de Menou)* 430
L'Engrenage *(Jean Viola)* 430
Le Testament de M. d'Erquoy *(M. Delly)* 430
Une Gerbe de légendes *(Charles d'Avone)* 430
La Princesse Alice *(Henry du Roure)* 430
Corbin et d'Aubecourt *(Louis Veuillot)* 430
Au Drapeau ! *(Roger Duguet)* 431
Les Vacances de Suzette pour 1911 431
Suivez-moi *(divers)* 431
Coups de plumes et coups de clairon *(René Gaëll)* 431
Les Récits de la chambrée *(l'abbé Georges Ambler)* 431

Périodiques illustrés. Journal de la jeunesse 497
Journal des demoiselles 498
La Revue française 499
Mon Journal 500
L'Ouvrier 500
La Semaine de Suzette 501
La Semaine de Chapuzot 501

Albums. L'Ancien Testament raconté aux enfants. La Vie de N.-S. Jésus-Christ racontée aux enfants *(l'abbé Pierre Pinault)* 502
Vieilles Chansons pour les cœurs sensibles 502
Les Animaux en aéroplane *(J. Jacquin)* 504
Les Dernières Aventures de Buster Brown *(Outeault)* 504
Chez Messieurs les Toutous *(Jacques Frenouse* et *Cecil Aldin)* 504
Les Animaux s'amusent *(Benjamin Rabier)* 503
Alphabet *(Benjamin Rabier)* 503
Les Péripéties de l'aviation *(J. Xaudaro)* 503
Les Aventures d'une poupée *(O' Galop)* 503
Girofla, ou la « Petite-Fille de la mère Michel » *(Henri Avelot)* 505
La Famille Martin, histoire de plusieurs ours *(Génin* et *Lançon)* 505
Les Débuts de Monsieur Jujules à l'école et aux champs *(Un Paga* et *Lorentz Frœlich)* 505
Premiers Paysages *(Maurice Denis)* 505

Épistoliers. Les Grands Écrivains de la France. Correspondance de *Bossuet*. Nouvelle édition augmentée de lettres inédites et publiées avec des notes et des appendices par *Ch. Urbain* et *E. Levesque*. T. IV. (1689-1691) 520
Carlyle intime. Lettres d'amour de *Jane Welsh* et de *Thomas Carlyle*; traduites par *Elsie* et *Emile Masson* 452

Polygraphes. Œuvres choisies de *Guy de Maupassant*. Préface et analyse par *F. Bernot* 521

Littérature française. Les Grands Écrivains français. Agripa d'Aubigné *(S. Rocheblade)* 136
La Légende de Don Juan *(Georges Gendarme de Bévotte)* 323
Piron, sa vie et son œuvre *(Paul Chaponnière)* 40
L'Idéal romanesque en France de 1610 à 1816 *(Victor Cherbuliez)* 322
Le Fléau romantique *(C. Lecigne)* 42
Gustave Nadaud sa vie et ses œuvres (1820-1893) *(A. Varloy)* . 139
Les Poètes de la Voulzie *(Justin Bellanger)* 136
Conférence sur François Coppée *(Albert de Bersaucourt)* 460
Études d'histoire littéraire *(F. Baldensperger)*, 2e série 137
Pages de critique et d'histoire littéraire (XIXe siècle) *(G. Michaut)* 138
Figures littéraires *(Lucien Maury)* 443
Critiques d'aujourd'hui *(Maurice Eloy)* 77
En lisant les beaux vieux livres *(Emile Faguet)* 445
Bon an, mal an *(Henri Lavedan)*, 3e série 43
Le Son des âmes (Études littéraires) *(Théodore Cotelle)* 77
Plumes d'oies et plumes d'aigles, figures littéraires *(Robert Scheffer)* 460

Littératures étrangères. The French Renaissance in England, an account of the literary relations of England and France in the sixteenth century *(Sydney Lee)* 326
Anthologie des humoristes anglais et américains du XVIIe siècle à nos jours *(Michel Epuy)* 327
Le Pèlerinage de Childe Harold *(Lord Byron)*; version en vers, avec notes explicatives par *Gabriel Leprévost* 39
George Meredith, sa vie, son imagination, son art, sa doctrine, *(Constantin Photiadès)* 521
Les Sœurs Brontë *(Ernest Dimnet)* 442
La Poétique de Schiller, essai d'esthétique littéraire *(Victor Basch)* 324
Les Affinités électives de Gœthe *(André François-Poncet)* 140
La Nouvelle individualiste en Allemagne de Gœthe à Gottfried Keller. Essai de technique psychologique *(Paul Bastier)* 247
Chansons et poèmes de *Henri Heine*; transcriptions en rimes françaises par *Maurice Pellisson* 249
Essais sur la littérature allemande *(A. Bossert)*. 2e série 44
L'Épopée castillane à travers la littérature espagnole *(Ramón Menéndez Pidal)*; trad. de *Henri Mérimée* 45
A expressâo da colera na litteratura (ensaio de critica litteraria, scientifica e artistica) *(Henrique Vilhena)* 328
Anthologie de la littérature japonaise, des origines au XXe siècle *(Michel Revon)* 40

Mélanges. Recueil de compositions françaises. Cent développements de sujets donnés aux examens du baccalauréat de 1903 à 1910 *(G. Fleury)* 77

HISTOIRE

Géographie et voyages. Atlas universel de géographie *(Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader)* N° 55. Indo-Chine 304
Carte du Bas-Congo *(H. Droogmans)* 305
Congo belge. Carte du district du Katanga *(H. Droogmans)* 305
Cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire.

Classe de cinquième. Asie et Insulinde; Afrique *(Henri Busson, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)*. — Classe de première. *La* France et ses colonies *(Henri Busson, Joseph Fèvre* et *Henri Hauser)*. 172
La France, géographie illustrée *(P. Jousset)*. 484
Les Explorateurs *(P. Foncin)*. 508
Pour qu'on voyage. Essai sur l'art de bien voyager *(Albert Dauzat)*. 306
La Douce France *(René Bazin)*. 329
Un Coin du pays basque *(Ch. de la Paquerie)*. 492
Par Monts et par vaux *(Yves d'Aubières)*. 307
Sous le ciel vénitien. La Ville, la lagune, la campagne *(Robert Hénard)*. 488
L'Italie méridionale. I. Naples et la Campanie *(G. de Beauregard)* II. La Calabre *(L. et C. de Fouchier)*. 307
La Lumière de Sicile *(le vicomte Joseph de Bonne)*. 308
Le Royaume de Monténégro *(C. Verloop)*. 309
Une Croisière autour de la Mer Morte *(le R. P. Abel)*. 250
La Grande Artère de la Chine. Le Yangtseu *(Joseph Dautremer)*. 309
Paysages d'Asie. Sibérie, Chine, Ceylan *(Henry Asselin)*. 310
L'Indochine française *(Henri Russier* et *Henri Brenier)*. 311
Visions d'Égypte *(Dr A. Le Dentu)*. 251
L'Aisance qui vient *(Louis* et *Jean)*. 311
A travers Cuba. Récit de voyage descriptif et économique *(Charles Berchon)*. 312
Les Cinq Républiques de l'Amérique centrale *(le comte Maurice de Périgny)*. 313
L'Amérique du sud à tort et à travers. Six mois de tourisme *(Maurice Honoré)*. 313
Chasses et chasseurs arctiques *(le duc d'Orléans)*. 314

Histoire ancienne. Rois et dieux d'Égypte *(A. Moret)*. 303
Hellas. La Grèce antique *(Noël Aymès)*. 522
Cultes et mythes du Pangée *(Paul Perdrizet)*. 446
Le Déclin de l'esclavage antique *(E. Cicotti)*; trad. par *G. Platon*. 331

Histoire générale. Impérialisme ancien et moderne *(Lord Cromer)*. Trad. et préface par *le vicomte Guy de Robien*. 46

Histoire de l'Église. Nestorius d'après les sources orientales *(F. Nau)*. 459
La Crise religieuse du XVe siècle. Le Pape et le concile (1418-1450) *(Noël Valois)*. 48
Clément V et Philippe IV le Bel *(Georges Lizerand)*. 144
Les Dataires du XVe siècle et les Origines de la daterie apostolique *(Léonce Celier)*. 146
Luther et le luthéranisme, étude faite d'après les sources *(Henri Denifle)*; trad. de l'allemand avec une Préface et des notes par *J. Paquier*. T. Ier. 146
Le Protestantisme. Ses chefs, ses erreurs, ses méfaits. Autrefois et aujourd'hui *(J. Santo)*. 173
L'Église arménienne, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent *(Malachia Ormanian)*. 72

Histoire ecclésiastique. Le Clergé gallo-romain à la fin du IVe siècle *(Henri Couget)*. 272

Histoire des ordres religieux. Templiers et hospitaliers dans le diocèse de Troyes. Le Temple de Bonlieu (vulgo Bonleu) et ses dépendances *(l'abbé Auguste Pétel)*. 252

L'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Étude historique *(le P. André de Sainte-Marie)* 524

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Sainte Élisabeth *(Une Maman)* 272
Dom Sébastien Wyart, abbé général de l'ordre cistercien réformé, auparavant capitaine adjudant-major aux zouaves pontificaux *(le chanoine Fichaux)* 351
Ce qu'ils sont *(Le Patre)* 79

Histoire de France. Esquisse d'une histoire de France *(Eugène Cavaignac)* 47
Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution *(Ernest Lavisse)*. T. IX, 1re partie. Le Règne de Louis XVI (1774-1789) *(H. Carré, P. Sagnac, et E. Lavisse)* 335
Les Comtes de Savoie et les rois de France pendant la guerre de Cent ans (1329-1391) *(Jean Cordey)* 145
Nicolas Caussin, confesseur de Louis XIII et le Cardinal de Richelieu, documents inédits *(le P. Camille de Rochemonteix)* .. 147
Mémoires du maréchal d'Estrées sur la régence de Marie de Médicis (1610-1616) et sur celle d'Anne d'Autriche (1643-1650), publiés par *Paul Bonnefon* 332
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon*; Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau* et de notes et appendices par *A. de Boilisle*, avec la collaboration de *L. Lecestre* et de *J. de Boilisle*. T. XXIII 334
Saint-Simon. Mémoires sur le siècle de Louis XIV et la Régence, extraits suivis, illustrés; notices et annotations par *Aug. Dupouy* 461
Les Époques critiques du patriotisme français *(J. Viaud)* 337
Mémoires et documents relatifs aux XVIIIe et XIXe siècles *(J.-P. Brissot)*. Mémoires (1751-1793), publiés avec étude critique et notes par *Cl. Perroud* 52
La Grande Révolution 1789-1793 *(Pierre Kropotkine)* 256
Journal d'un étudiant *(Edmond Géraud)* pendant la Révolution, 1789-1793, nouvelle édition publiée par *Gaston Maugras*. 259
Papiers de *Chaumette*, publiés avec une Introduction et des notes par *F. Braesch* 151
Souvenirs et fragments pour servir aux Mémoires de ma vie et de mon temps *(le marquis de Bouillé (Louis-Joseph-Amour)*, 1769-1812, publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *P.-L. de Kermaingant*. T. III. Mars 1806-novembre 1812 260
Les Origines de l'expédition d'Égypte *(François-Charles Roux)*. 152
Napoléon et la Catalogne, 1808-1814. I. La Captivité de Barcelone (février 1808-janvier 1810) *(Pierre Conard)* 156
La Chambre introuvable *(Marcel Navarre)* 369
Le Second Empire. Mémoires du *docteur Thomas W. Evans*; trad. par *E. Philippi* 349
L'Empire libéral. Études, souvenirs et récits *(Émile Ollivier)*. T. XV. Étions-nous prêts? 265
La Captivité de Napoléon III en Allemagne. Souvenirs *(le général comte de Monts)*; trad. de l'allemand par *Paul Bruck-Gilbert* et *Paul Lévy* 457
L'Alsace après 1870. L'Alsace au lendemain de la conquête, 1870-1874 *(Jeanne et Frédéric Régamey)* 354
Histoire de la troisième République, 1870-1910 *(Louis Hosotte)*. 62
Histoire de la République (1876-79) *(M. de Marcère)*. Seconde partie. Le Seize Mai et la fin du Septennat 351

La Question Louis XVII au Parlement. Rapport au Sénat *(Boissy d'Anglas)*. 149

Histoire religieuse. La Vieille Église *(Émile Gebhart)*. 350
Lamennais et le Saint-Siège, 1820-1834, d'après des documents inédits et les Archives du Vatican *(Paul Dudon)*. 528
La Crise organique de l'Église en France *(Paul Vulliaud)*. 359
La Politique religieuse de la République française *(André Mater)*. 63
Les Textes de la politique française en matière ecclésiastique, 1905-1908. 63
La Photographie du Saint Suaire de Turin *(Arthur Loth)*. 78
Les Divines Apparitions de Lourdes *(l'abbé P. Moniquet)*. 78
Le Surnaturel dans les guérisons de Lourdes *(le Dr Henri Guinier)*. 79
Lourdes. Les Pèlerinages *(le comte Jean de Beaucorps)*. 462
Lourdes. Les Guérisons *(le Dr Boissarie)*. 462
La Question de Lorette à propos d'un livre récent *(A. Boudinhon)*. 462

Histoire des institutions et des mœurs. Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV *(F. Longuemare)*. 448
La Société française du xve siècle au xxe siècle *(Victor du Bled)*. VIIIe série. XVIIIe et XIXe siècles. 336
Pages de la charité *(François Bournand)*. 347
Histoire des clubs de femmes et des légions d'amazones (1793-1848-1871) *(le baron Marc de Villiers)*. 157
1830 *(Louis Riballier)*. 59

Histoire diplomatique et militaire. Le Comte J.-C. de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial à Paris sous Louis XV et sous Louis XVI : son rôle à la Cour de France et pendant la Révolution, d'après ses correspondances officielles et privées *(le comte de Pimodan)*. 449
Papiers de *Barthélemy*, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par *Alexandre Tausserat-Radel*. T. VI. 150
Les Négociations de Lille (1797) *(Charles Ballot)*. 527
Correspondance du maréchal *de Vivonne* relative à l'expédition de Candie (1669), publiée par *Jean Cordey*. 333

Histoire maritime et coloniale. Trente Siècles de guerre navale *(G. Clerc-Rampal)*. 489
L'Amiral d'Estaing, 1729-1794 *(le marquis Calmon-Maison)*. . . . 51
La Conquête de l'Algérie *(Jules Mazé)*. 489
Feuilles volantes et pages d'histoire *(Ernest Gagnon)*. 27
Sainte-Anne de la Pocatière (1672-1901). L'Ile aux Oies (1646-1910) *(N.-E. Dionne)*. 28
France et Canada. L'Avenir des relations franco-canadiennes (à propos des fêtes de Montcalm). 28
Mensonges et vautours coloniaux *(A. Combanaire)*. 30
La Conquête du Sahara. Essai de psychologie politique *(E.-F. Gauthier)*. 30
L'Œuvre française en Chaouia *(J. Ladreit de Lacharrière)*. . . . 31
Livre d'or du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam (1625-1910), biographie et bibliographie *(Antoine Brébion)*. 33

Histoire monastique. Histoire de Marmoutier *(Dom Rabory)*. T. I. 251

Histoire provinciale et locale. Paris au temps de saint Louis, d'après les documents contemporains et les travaux les plus récents *(Louis Boutié)*. 142

Paris sous la Terreur. Rapports des agents secrets du ministre de l'intérieur, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par *Pierre Caron*. T. Ier. 27 août-25 décembre 1793 (5 nivôse *an II)* 524
Histoire des communes annexées à Paris en 1859. Bercy *(Lucien Lambeau)*..... 346
Les Parisiens d'aujourd'hui *(Joseph Durieu)*. I. Les Types sociaux de simple récolte et d'extraction..... 530
Histoire du Château de Versailles *(Pierre de Nolhac)*. Versailles sous Louis XIV..... 483
Histoire de Notre-Dame de Grâce, patronne du diocèse de Cambrai *(l'abbé Bègne)*..... 69
Histoire d'une forteresse. Landrecies, d'après des documents inédits *(Philippe Fournez)*, publiée avec une Introduction par *Henri-Rémy de Planterose*..... 447
La Paroisse de Notre-Dame de Matignon *(l'abbé E.-A. Tréguy)*. 68
Notes pour servir à l'histoire de la franc-maçonnerie à Nancy jusqu'en 1905 *(C. Bernardin)*..... 339
Au Pays de saint Pierre Fourier. Histoire du village de Mattaincourt en Lorraine *(Fourier Bonnard)*..... 67
Images d'Alsace-Lorraine *(Emile Hinzelin)*..... 266
En Savoie. Histoire de Chevron *(Joseph Garin)*. T. I..... 67
État religieux des trois diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime *(le chanoine Alb. Durand)*..... 450
Les Parlementaires français au XVIe siècle *(Fleury Vindry)*. T. II, 1er fasc. Parlement de Bordeaux..... 254
Marseille révolutionnaire. L'Armée-Nation (1789-1793) *(S. Vialla)*. 340
Aigues-Mortes *(J. Charles-Roux)*..... 249

Questions du jour. La Tradition religieuse et nationale. Le Devoir politique des catholiques *(l'abbé Emmanuel Barbier)*.. 165
La Grande Erreur des catholiques français *(l'abbé Georges Frémond)*. 369
Notes d'un curé de campagne *(Joseph Blanc)*..... 536
Les Classes dirigeantes; noblesse. aristocratie, élite *(Edouard de Naurois)*..... 531
La Représentation vraiment professionnelle *(Gaston Moch)*.... 273
La Paix par l'organisation internationale *(Victor-Hugo Duras)*. 359
L'Internationalisme *(Gustave Hervé)*..... 360
Le Cauchemar de l'Europe *(Albert Goyat)*..... 266
L'Europe et la Jeune Turquie. Les Aspects nouveaux de la question d'Orient *(René Pinon)*..... 457

Histoire étrangère. Un Siècle de l'histoire d'Allemagne. De Gœthe à Bismarck *(Louis Cons)*..... 60
Bismarck et l'Église. Le Culturkampf (1870-1878) *(Georges Goyau)*. 529
Guillaume II; ce qu'il dit, ce qu'il pense *(Jules Arren)*..... 268
L'Impérialisme britannique. De l'Ile à l'Empire *(John Brigde)*. Trad. de l'anglais, par *le vicomte Guy de Robien*..... 357
Les Institutions de l'Angleterre sous Edouard VII *(Ch. Bastide)*. 358
La Belgique au XVIIe siècle. Albert et Isabelle. Études d'histoire politique et sociale *(Victor Brants)*..... 50
La Belgique et le Congo : le passé, le présent et l'avenir *(Emile Vandervelde)*. 32
Raza, lengua y nación vascas *(Luis de Eleizalde)*..... 461
La Constitution de Bayonne, 1808. Essai d'édition critique *(Pierre Conard)*. 456
La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850) *(René Canat)*.. 265

Das Chronicon Beneventani monasterii S. Sophiae, eine quellenkritische Untersuchung *(Dr Wilhelm Smidt)* 254
Correspondance inédite de *Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile*, avec le marquis de Gallo, publiée et annotée par *le commandant Weil* et *le marquis C. de Somma Circello*. I. (1785-1798). II. (1799-1806). 155
R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia. Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870). T. III 344
L'Effondrement du royaume de Naples, 1860 *(H. Remsen Whitehouse)* 61
L'Instruction publique au royaume de Pologne 173
Lettres et papiers du *chancelier comte de Nesselrode*, 1760-1856. Extraits de ses archives publiés et annotés avec une Introduction par *le comte A. de Nesselrode*. T. IX (1842-1850); T. X. (1850-1853) 456
La Terreur en Russie *(Pierre Kropotkine)* 165
Dans les cachots de Nicolas II *(Grigouri Guerchouni)* 166
La Révolution ottomane 1908-1910 *(Youssouf Fehmi)* 79
Documentos para a historia do Brazil e especialmente a do Ceará. T. II. 27
Lettres de Saint-Thomas. Études sociologiques, historiques et littéraires *(A. Firmin)* 29

Biographie française.

Valentine d'Orléans, duchesse de Milan *(Emile Collas)* 253
Blaise Pascal. Études d'histoire morale *(Victor Giraud)* 447
Femmes galantes du XVIIe siècle. Madame de Châtillon (Isabelle-Angélique de Montmorency) *(Emile Magne)* 255
Les Encyclopédistes et les Femmes *(Marguerite Dupont-Chatelain)*. 338
Récits de trois jeunes prisonnières. Madame Royale, Mademoiselle de Tourzel, Mademoiselle de Pons. Nouvelle Collection historique pour la jeunesse, publiée par *Mme la comtesse C. d'Arjuzon* 272
Gobel, évêque métropolitain constitutionnel de Paris *(Gustave Gauthérot)* 53
Un Prêtre d'autrefois. L'Abbé de Moussac (1753-1827), d'après des documents inédits *(le marquis de Moussac)* 262
La Vie et l'œuvre d'un constituant, Thouret (1746-1794) *(Ernest Lebègue)*. 258
Le Conventionnel André Dumont (1764-1788) *(le comte Emmanuel de Rougé)* 342
Armand de Chateaubriand, correspondant des princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809), d'après des documents inédits *(E. Herpin)* 56
Un Neveu du prince de Bénévent : Louis de Talleyrand-Périgord (1784-1808), d'après de nouveaux documents *(E. Angot)* 154
Un Défenseur des principes traditionnels sous la Révolution. Nicolas Bergasse, avocat au Parlement de Paris, député du tiers-état de la sénéchaussée de Lyon aux États généraux (1750-1832). Introduction par *Étienne Lamy* 54
Une Ancienne Muscadine. Fortunée Hamelin. Lettres inédites, 1839-1851 *(André Gayot)* 343
Les Origines et la jeunesse de Lamartine (1790-1812) *(Pierre de Lacretelle)* 451
Souvenirs de jeunesse (1828-1835) *(Charles Sainte-Foi)*, publiés avec une Introduction et des notes par *Camille Laveille* 453
Grandes Dames du XIXe siècle. Chronique du temps de la Restau-

ration *(Gilbert Stenger)* 159
Une Famille parisienne universitaire au XIXe siècle. Lettres publiées par Mme *Charles Garnier, née Bary* 348
Armand Carrel et Émile de Girardin *(Louis Fiaux)* 463
Muses romantiques. Delphine Gay. Mme de Girardin dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand. Documents inédits *(Léon Séché)* 160
Essai politique sur Alexis de Tocqueville, avec un grand nombre de documents inédits *(R.-Pierre Marcel)* 58
Un Ministre. Victor Duruy *(Ernest Lavisse)* 159
Stendhal *(Alphonse Séché)* 455
Souvenirs sur Guy de Maupassant *(François*, son valet de chambre) (1883-1893) 161
Figures françaises, critique et documents *(Ernest Gaubert)* 273
L'Évêque de Metz. Vie de Mgr Dupont des Loges, 1864-1886 *(l'abbé Félix Klein)* 162
Figures de femmes. Marie-Edmée intime *(Mlle Marie Pesnel)* .. 273
Monseigneur Xavier-Marie-Joseph Barbier de Montault. Biobibliographie *(Etienne Girou)* 64
Les Deux Frères. Cinquante ans de l'action catholique à Lille. Philibert Vrau et Camille Feron-Vrau, 1829-1908 *(Mgr Baunard)* 361
Biographies contemporaines : M. Delcassé et sa politique *(Pierre Truhos)* 370

Biographie étrangère. Overberg Bernard *(le Dr J. Walter)*. 174
Caroline de Günderode (1780-1806), ouvrage accompagné de lettres inédites *(Geneviève Bianquis)* 153
Rahel (Mme Varnhagen Ense). Histoire d'un salon romantique en Allemagne *(Jean-Edouard Spenlé)* 57
Hein Lebenswerk. Memoiren *(Dr Ed. Loewenthal)* 458
Le Prince de Bülow *(André Tardieu)* 352
Études sur la vie de Colomb. 2e série. Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb. Comment il aurait conçu et formé son projet, sa présentation à différentes cours, son acceptation finale, sa mise à exécution. Son véritable caractère *(Henry Vignaud)* 25
Giosué Carducci *(Fr. Enotrio Ladenarda)*. Vol. I 264
Les Reines chez elles, portraits et intimités *(M. Gouraud d'Ablancourt)* 354

Mélanges. L'Interprétation économique de l'histoire *(Edwin R. A. Seligman)*; trad. française par *Henry-Emile Barrault* 530
Les Routes *(le vicomte E.-M. de Vogüé)* 70
Pages d'automne *(A. Mézières)* 362
Études et portraits d'autrefois *(Maurice Dumoulin)* 148
Nouvelles Études anglaises *(André Chevrillon)* 71
Le Travail scientifique, école pratique *(Léopold Fonck)*; adapté de l'allemand par *J. Bourg* et *A. Decisier* 167

Bibliographie. Bibliothèques. Imprimerie. Répertoire bibliographique pour la période dite « révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inférieure *(Victor Sanson)*. T. I. Le Département. 532
Bibliographie lorraine, 1909-1910 532
International Catalogue of scientific Literature. Eight annual issue. R. Bacteriology 242
Bibliographie der Wünschelrute *(Graf Carl von Klinckowstroem)*. Mit einer Einleitung von *Dr Ed. Aigner*; Der gegenwärtige

Stand der Wünschelrutenforschung..... 73
La Vie du livre (Derniers Feuillets d'un bibliophile) *(E. Fertiault)*..... 269
La Librairie publique *(Eugène Morel)*..... 74
B. G. Teubner, 1811-1911. Geschichte der Firma, in deren Auftrag herausgegeben von *Friedrich Schulze*..... 363
Aus dem Verlage von B. G. Teubner in Leipzig und Berlin, 1811-1911 364

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abel (le R. P.)..... 195, 250
Ablancourt (M. Gouraud d')..... 354
Abramowski (Édouard)..... 236
Acloque (A.)..... 80
Adhémar (R. d')..... 420
Aigner (Dr Éd.)..... 73
Aikin (W. A.)..... 126
Aimond (l'abbé Charles)..... 516
Alanic (Mathilde)..... 429
Albanès (le chanoine J.-H.) 434
Addebrandin de Siennne maître)..... 232
Aldin (Cecil)..... 504
Amado (Ramon Ruiz)..... 220
Ambler (l'abbé Georges)..... 431
Andoyer (H.)..... 420
Andrade (J.)..... 418
André de Sainte-Marie (le P.)..... 524
Anglas (Boissy d')..... 149
Angot (E.)..... 154
Anizan (l'abbé Félix)..... 221
Anselme (Raymond d')..... 109
Archambault (Paul)..... 410
Ardizzoni (Ernesto)..... 392
Arjuzon (Mme la comtesse C. d')..... 272
Arquer (Miguel de)..... 460
Arren (Jules)..... 268
Artaud (V.-D.)..... 922
Asselin (Henry)..... 310
Aubières (Yves d')..... 307
Audiffredy (France de)..... 427
Auschitzky (Daniel)..... 432
Avelot (Henri)..... 505
Avone (Charles d')..... 403
Aymès (Noël)..... 522

Baillaud (B.)..... 520
Bajenoff (le prof.)..... 237
Baju (Henri)..... 432
Baldensperger (F.)..... 137
Ballot (Charles)..... 527
Balzac (Honoré de)..... 367
Barbet de Vaux (Jean)..... 223
Barbezieux (le P. Alexis de). 221
Barbier (l'abbé Emmanuel) 165
Barrat (Charles)..... 22
Barratin (A.)..... 109
Barrault (Henry-Émile)..... 530
Barthélemy..... 150
Basch (Victor)..... 324
Bastide (Ch.)..... 358
Bastier (Paul)..... 247
Baudot (Jules)..... 170
Bauer (Wilhelm)..... 120
Baunard (Mgr)..... 361
Bayer (P. Édmund)..... 200
Bazin (René)..... 329
Beaucorps (le comte Jean de) 462

Beauregard (G. de) 307
Beaurepaire de Louvagny (la Cᵗᵉˢˢᵉ de) 429
Bègne (l'abbé) 69
Bégule (Lucien) 516
Bellanger (Justin) 136
Belser (Johannes Evang) 208
Berchon (Charles) 312
Bernard-Derosne (Yorick) 295
Bernardin (C.) 339
Bernot (F.) 521
Bersaucourt (Albert de) 460
Bertaux (Émile) 302
Berthaut (Léon) 491
Berthelot (René) 410
Berthier (le R. P. J.-J.) 514
Bertillon (Jacques) 14
Bertrand (Léon) 520
Besnard (Ch.-H.) 517
Besnier (Maurice) 513
Bévotte (Georges Gendarme de) 323
Bianquis (Geneviève) 153
Biever (Dom) 196
Billia (Lorenzo Michelangelo) 396
Blanc (Joseph) 536
Blanche (F.-A.) 216
Blanchin (P.) 413
Blaringhem (L.) 520
Bled (Victor du) 336
Blois (le vénérable Louis de). 226
Bohn (Georges) 236
Boinet (Amédée) 516
Bois (Joseph) 24
Boislisle (A. de) 334
Boislisle (J. de) 334
Boissarie (le Dʳ) 462
Boissy d'Anglas 149
Boll (Marcel) 414
Bolo (Mgr Henry) 219
Bonnard (Fourier) 67
Bonne (le Vᵗᵉ Joseph de) 308
Bonnefon (Paul) 332
Bonnefont (Gaston) 490
Bonnel (Alexandre) 294
Bordeaux (Henry) 292
Borius (Mˡˡᵉ Julie) 507
Borrell (Philippe) 407
Bossert (A.) 44
Bossuet 520
Bouasse (H.) 417
Boudinhon (A.) 462
Bouglé (C.) 411
Bouillé (le marquis Louis-Joseph-Amour de) 260
Bouquet (le Dʳ) Henry 240
Bourg (J.) 167
Bournand (François) 347
Boutié (Louis) 142
Boutroux (Émile) 410
Braesch (F.) 151
Brants (Victor) 50
Brébion (Antoine) 33
Bréchignac (Joseph) 21
Brenier (Henri) 311
Bridge (John) 357
Brillant (Maurice) 103
Brissaud (Pierre) 502
Brissot (J.-P.) 52
Broussolle (l'abbé) 517
Bruck-Gilbert (Paul) 457
Bryan (James Wallace) 130
Bucceroni (le R. P. J.) 223
Buriot (Henri) 402
Busson (Henri) 172
Bussy (P.-J. de) 365
Butts (Marie) 495
Buxy (B. de) 428
Byron (Lord) 39

Cabanès (le Dʳ) 233
Cahen (Georges) 23
Calmon-Maison (le marquis) .. 51
Canat (René) 263
Carlyle (Thomas) 452
Caron (Pierre) 524
Carré (H.) 335
Caslant (le capitaine du génie E.) 518
Cassagnac (Guy de) 5
Castel (J.-B.) 395
Cavaignac (Eugène) 47
Celier (Léonce) 146
Champeau (le R. P.) 229
Chancel (Jules) 492
Chantal (Marc-José de) 98
Chantavoine (Jean) 120
Chaponnière (Paul) 40
Charles-Roux (J.) 152,249
Charlot (Marcel) 113
Charrier (le R. P.) 215
Chateau-Verdun (M. de) ... 508
Chaumartin (H.) 22
Chaumette 151
Chénier (André) 104
Chenu (G.) 415
Cherbuliez (Victor) 322
Cherel (Albert) 449
Cherfils (Christian) 370
Chéron de la Bruyère (Mᵐᵉ) 507
Chevalier (Marcel) 318
Chevalier (le chanoine Ulysse) 434
Chevrillon (André) 71
Chwolson (O. D.) 412
Ciccotti (E.) 331
Cim (Albert) 506
Cimbali (Eduardo) 391
Cimbali (Giuseppe) 133
Clark (John Bates) 11
Clément (Henry) 19

Clerc-Rampal (G.)..... 489
Codron (C.)..... 423
Colas (Henri)..... 104
Collas (Émile)..... 253
Colson (A.)..... 423
Combanaire (A.)..... 30
Conard (Pierre)..... 156
Cons (Louis)..... 60
Constantinov (Aleko)..... 296
Convert (l'abbé H.)..... 211
Cordey (Jean)..... 145, 333
Cordonnier (l'abbé Ch.)..... 230
Cosserat (E.)..... 412
Cosserat (F.)..... 412
Cotelle (Théodore)..... 77
Couget (Henri)..... 272
Coulomb (Jeanne de)..... 426
Courmelles (le Dr Foveau de)..... 242
Coussange (Jacques de)..... 397
Couzinet (L.)..... 436
Cranphore (J. de)..... 291
Créchet (le P.)..... 195
Crelier (L.)..... 418
Croce (Benedetto)..... 401
Cromer (Lord)..... 46
Curet (Allain)..... 386
Curry (S. S.)..... 127
Curzon (Henri de)..... 117
Cyon (Élie de)..... 240

Dantony (E.)..... 439
Darbon (A.)..... 409
Daubigney (l'abbé J.-A.)... 219
Daudet (Alphonse)..... 490
Daurel (Jean)..... 430
Dautremer (Joseph)..... 309
Dauzat (Albert)..... 306
Davaux (E.)..... 412
Daverne (André)..... 293
Déchelette (Joseph)..... 510
Decisier (A.)..... 167
Dejonc (Eugène)..... 423
Delly (M.)..... 430
Dénéchau (Paul)..... 432
Denifle (Henri)..... 146
Denis (Maurice)..... 505
Denoinville (Georges)..... 293
Desaint (Émile)..... 113
Désers (Léon)..... 218
Dhorme (le P.)..... 195
Didier (Jean)..... 408
Diehl (Charles)..... 511
Dietrich (Auguste)..... 396
Dimnet (Ernest)..... 442
Dimoff (Paul)..... 104
Dionne (N.-E.)..... 28
Dorbec (Prosper)..... 299
Dornier (Charles)..... 367
Doyle (Arthur Conan).. 9, 295
Drault (Jean)..... 425, 501
Droogmans (H.)..... 305
Drude (Paul)..... 414
Drumaux (Paul)..... 414
Dudon (Paul)..... 528
Dufour (le Dr H.)..... 241
Dugas (L.)..... 400
Duguet (Roger)..... 431
Duley (le R. P. Fr. Joseph Alvare)..... 226
Dumast (Gabriel)..... 245
Dumont (Émile)..... 420
Dumoulin (Maurice)..... 148
Dupont-Chatelain (Marguerite)..... 338
Dupouy (Aug.)..... 461
Dupuy (Paul)..... 408
Durand (le chanoine Alb.). 450
Duras (Victor-Hugo)..... 359
Durieu (Joseph)..... 530

Ebeling (Charles d')..... 226
Édouard (le R. P.)..... 75, 222
Eleïzalde (Luis de)..... 461
Éloy (Maurice)..... 77
Enlart (Camille)..... 513
Épuy (Michel)..... 327
Espinasse-Mongenet (L.).... 295
Estignard (A.)..... 162, 164
Estrées (le maréchal d')..... 332
Evans (Edwin)..... 116
Evans (Dr Thomas W.)..... 349
Exupère de Prats de Mollo (le T. R. P.)..... 222
Eymard-Duvernay (J.)..... 385
Eymieu (Henry)..... 117

Faguet (Émile)..... 445
Faraut (F.-G.)..... 440
Faurey (Joseph)..... 130
Fehmi (Youssouf)..... 79
Feige (l'abbé P.)..... 229
Fénelon..... 449
Ferrand (Lucien)..... 18
Ferreres (R. P. Juan B.)... 518
Fertiault (E.)..... 269
Fèvre (Joseph)..... 172
Fiaux (Louis)..... 463
Fichaux (le chanoine)..... 351
Fildermann (W.)..... 393
Fillion (L.-Cl.)..... 207
Filon (Augustin)..... 112
Firmin (A.)..... 29
Fleming (M.-A.)..... 295
Fleury (G.)..... 77
Fliche (Marc)..... 296
Floran (Mary)..... 295
Foncin (P.)..... 508
Fonck (Léopold)..... 167
Forcade (Édouard)..... 99

Fort (Paul) 104
Fouchier (C. de) 307
Fouchier (L. de) 307
Fouillée (Alfred) 396
Fournez (Philippe) 447
Fourniels (le P. Roger des). 228
Foveau de Courmelles (le Dr) 242
Foville (Jean de) 6
Francès (Noël) 429
Francez (René) 393
François 161
François de Sales (saint) .. 225
François-Poncet (André) 140
Franque (V.) 459
Frémond (l'abbé Georges) ... 369
Freneuse (Jacques) 504
Frichet (Henry) 7
Fritz (Ch.) 22
Frœlich (Lorentz) 505
Fullerton (Lady) 9
Fumagalli (Giuseppe) 246
Fursac (J. Rogues de) 401

Gall (René) 431
Gagnon (Ernest) 27
Ganay (Ernest de) 111
Garet (Maurice) 108
Garin (Joseph) 67
Garling-Palmér (S.) 9
Garnier, née Bary (Mme Ch.). 348
Gastoué (Amédée) 117
Gaubert (Ernest) 273
Gaumont (Jean) 23
Gautherot (Gustave) 53
Gautier (E.-F.) 30
Gayot (André) 343
Gebhart (Émile) 350
Gellibrand 508
Gendarme de Bévotte (Georges) 323
Génier (le P.) 195
Génin 505
Georguiev (Matei) 296
Géraud (Edmond) 259
Gerbeaud (l'abbé Ev.) 220
Germer-Durand (le P.) 196
Germery (P.-R.) 401
Géron (le R. P.) 231
Gib (Rev. Chas.) 128
Gibergues (l'abbé de) 214
Giraud (Victor) 447
Girodie (André) 300
Girodon (P.) 218
Girou (Étienne) 64
Gobron (Louis) 387
Goehlinger (Franz August) ... 128
Goma (Dr Isidro) 193
Gouraud d'Ablancourt (M.) 354
Goyat (Albert) 266
Goyau (Georges) 529
Goyau (Mme Lucie-Félix-Faure) 230
Graffigny (H. de) 519, 535
Grandmougin (Charles) 111
Grimal (L.) 315
Gründer (Huberto) 398
Grüneisen (W. de) 513
Guérard (G.) 413
Guerchouni (Grigouri) 166
Guesde (Jules) 22
Guinier (le Dr Henri) 79

Haegy (Joseph) 99
Harcourt (Eugène d') 120
Haret (Sp. C.) 12
Harraden (B.) 508
Hauser (Henri) 172
Hayem (Julien) 17
Hearn (Lafcadio) 296
Hébert (Georges) 242
Heeger (Dr Georg) 124
Heidenstamm (Werner von) 9
Heine (Henri) 249
Hello (Ernest) 230
Hellouin (Frédéric) 121
Hénard (Robert) 488
Henderson (George) 319
Henriot 495
Herpin (E.) 56
Hervé (Gustave) 360
Hinzelin (Émile) 266
Höffding (Harald) 397
Holder (Alfred) 441
Hollander (Jacob H.) 12
Homère 493
Honoré (Maurice) 313
Hope (Anthony) 9
Hosotte (Louis) 62
Houllevigue (Louis) 439
Hourticq (Louis) 297
Hugon (le R. P. Édouard) ... 34

Jacob (B.) 411
Jacobowski 10
Jacques de Milan (le Fr.) ... 228
Jacquier (E.) 202
Jacquin (J.) 504
Jagerschmidt (Jean) 296
Jankelevitch (le Dr) 402
Jannettaz (Ed.) 37
Janvier (E.) 217
Janvier (le R. P. M.-A.) ... 435
Jean 311
Jenna (Marie) 103
Jousset (P.) 484
Julien (E.) 448

Kautsky (Karl) 243
Kempis (Thomas Hemerken a) 316

Kermaingant (P.-L. de).....260
Kirchner (Aloys)..... 197
Klein (l'abbé Félix)..... 162
Klinckowstroem (Graf Carl von)..... 73
Kropotkine (Pierre).... 165, 256
Kuypers (Louis)..... 242
Kwartin (B.)..... 125

Laboisse (Mme de Lavaur de) 76
La Bruyère (Mme Chéron de)..... 507
Lacharrière (J. Ladreit de) 31
Lacretelle (Pierre de)..... 451
Ladenarda (Fr. Enotrio).... 264
Ladreit de Lacharrière (J.) 31
Lafenestre (Georges)..... 302
Lafeuille (Marie)..... 432
Lafon (André)..... 102
La Fuye (Maurice de)..... 245
Lagrange (le P. M.-J.). 195, 203
La Grasserie (Raoul de).... 404
Lagrillière-Beauclerc (Eug.) 427
Lahy (J.-M.)..... 406
La Laurencie (Lionel de).. 118
Lamandé (André)..... 111
Lambeau (Lucien)..... 346
Lamennais..... 366
Lamy (Étienne)..... 54
Lançon (A.)..... 505
Landersdorfer (P. Simon).. 198
Landouzy (le Dr Louis).... 232
Lanessan (J.-L. de)..... 356
Lanson (G.)..... 520
La Paquerie (Ch. de)..... 492
La Perrière (Maurice de).. 7
Lapparent (A. de)..... 38
Laran (Jean)..... 516
Laroppe (A.)..... 171
La Rose (Louis)..... 6
Larrieu (le Dr J.-F.)..... 238
La Sizeranne (Robert de).. 302
Lasteyrie (Robert de)..... 515
Laurent (Marcel)..... 512
Laurie (André)..... 490, 491
La Valette Monbrun (l'abbé A. de)..... 214
Lavaur de Laboisse (Mme de) 76
Lavedan (Henri)..... 43, 289
Laveille (Camille)..... 453
Lavisse (Ernest)..... 159, 335
Lebègue (Ernest)..... 258
Leblanc (Maurice)..... 6
Lebon (Ernest)..... 424
Lecestre (L.)..... 334
Lecigne (C.)..... 42
Leconte (Sébastien-Charles).. 105
Le Dantec (Félix)..... 404
Le Dentu (Dr A.)..... 251
Lee (Sidney)..... 326
Legendre (Maurice)..... 403
Le Goffic (Charles)..... 172, 507
Le Maire (Éveline)..... 8
Lemarié (l'abbé)..... 211
Lemercier (Charles)..... 108
Le Mière (Marie)..... 428
Lemonnier (Henry)..... 301
Lenfant (L.)..... 228
Lenoel-Zevort (Alix)..... 126
Le Patre..... 79
Lepelletier (F.)..... 19
Léprévost (Gabriel)..... 39
L'Ermite (Pierre)..... 427
Lermont (J.)..... 508
Leroy (O.)..... 11
Levesque (E.)..... 520
Levitre (Joseph)..... 135
Lévy (Paul)..... 457
Lewis (Thomas)..... 129
Lintelo (le P. Jules).... 213, 365
Lizerand (Georges)..... 144
Lobe..... 121
Loewenthal (Dr Ed.)..... 458
Logé (Marc)..... 296
Londe (le Dr P.)..... 241
Longuemare (E.)..... 448
Loth (Arthur)..... 78
Loubat..... 389
Louis..... 311
Louis de Blois (le vénérable). 226
Louvagny (la Ctesse de Beaurepaire de)..... 429
Loyola (la R. Mère Marie).. 213
Lussac (Max de)..... 104
Lyonnard (le P. J.)..... 219

Maassen (Henry)..... 102
Maday (le Dr André de)..... 393
Mael (Pierre)..... 493
Magne (Émile)..... 255, 303
Malo (Henri)..... 113
Malot (Hector)..... 490
Mandelstamm (Valentin).... 294
Mandonnet (le P. Pierre).. 33
Manno (le baron)..... 344
Marcel (R.-Pierre)..... 58
Marcère (M. de)..... 351
March (Lucien)..... 520
Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile..... 155
Marmé (B. de)..... 9
Martha (Eugène)..... 294
Martinet (Marcel)..... 107
Martrin-Donos (J. de)..... 432
Marville (Mlle Louise)..... 127
Masson (Elsie)..... 452
Masson (Émile)..... 452
Mater (André)..... 63
Maugin-Enlart (Lucie)..... 366
Maugras (Gaston)..... 259

Maupassant (Guy de)..... 521
Maurel (André)..... 303
Mauron (A.)..... 536
Maury (Lucien)..... 442
Mazé (Jules)..... 489
Meillet (A.)..... 520
Melin (Gabriel)..... 35
Menou (Madeleine de)..... 430
Mercier (Louis)..... 108
Mercier (le cardinal D.-J.). 215
Mérimée (Henri)..... 45
Merlet (J.-F.-Louis)..... 405
Meunier (Stanislas)..... 317
Mézières (A.)..... 362
Miaille (A.)..... 271
Michaud (Édouard)..... 107
Michaut (G.)..... 138
Michel (le Dr Évariste)..... 234
Michelin (L.-M.)..... 224
Miffonis (H. de)..... 416
Milhaud (G.)..... 317
Millien (Achille)..... 321
Million (le P. Ferdinand).... 223
Moch (Gaston)..... 273
Molinari (G. de)..... 13
Mollo (le T. R. P. Exupère de Prats de)..... 222
Moniquet (l'abbé P.)..... 78
Monnet (M.-A.)..... 7
Monnet (R.)..... 390
Monod (Jules)..... 490
Montaudry (Antoinette)..... 112
Montessus (R. de)..... 420
Montier (Edward)..... 429
Monts (le général comte de). 457
Morel (Eugène)..... 74
Moret (A.)..... 330
Moreux (l'abbé Th.)... 270, 494
Mornet (le Dr Jacques).... 19
Motte (l'abbé J.)..... 212
Mougenot (le capitaine Fabien)..... 293
Mourey (Gabriel)..... 299
Moussac (le marquis de).... 262
Moutier (F.)..... 400
Muñiz (Narciso)..... 396

Nansouty (Max de)..... 507
Nau (F.)..... 459
Naurois (Édouard de)..... 531
Navarre (Marcel)..... 369
Neri (Achille)..... 346
Nesselrode (le chancelier comte de)..... 456
Nesselrode (le comte A. de).. 456
Neumann (Angelo)..... 120
Neumann (B.)..... 415
Nexon (bonne Auguste de)... 213
Niesemann (Oskar von)..... 116
Noblet (Albert)..... 98
Nodet (Victor)..... 516
Noël (Jules)..... 405
Nolhac (Pierre de)..... 483
Nouvelle (l'abbé A.)..... 227

O'Galop..... 503
Ollivier (Émile)..... 265
Orléans (le duc d')..... 314
Ormanian (Malachia)..... 72
Ossipoff (le Dr)..... 237
Ostwald (W.)..... 423, 535
Oualid (William)..... 11
Outcault..... 504

Pacheu (Jules)..... 401
Palhoriès (F.)..... 403
Papelier (G.)..... 419
Pappafava (le Dr Vladimiro). 391
Paquier (J.)..... 146
Paris (Mme Gaston)..... 9
Pascal (le Dr Constanza)..... 239
Pasqualino-Vassallo..... 392
Pasquier (l'abbé H.)..... 204
Passy (Frédéric)..... 13, 171
Payer (André)..... 20
Pellet (M.)..... 415
Pelletier (Abel)..... 108
Pellisson (Maurice)..... 249
Pénavaire (J.-G.)..... 321
Pène (Annie de)..... 366
Pennequin (Louis)..... 119, 123
Pépin (le Dr Roger)..... 232
Perdrizet (Paul)..... 446
Pergaud (Louis)..... 367
Périgny (le Cte Maurice de) 313
Perret (C.)..... 271, 438
Perrin (Jean)..... 520
Perrot (Georges)..... 509
Perroud (Cl.)..... 52
Perroy (le P. Louis)..... 227
Pesnel (Mlle Marie)..... 273
Pétel (l'abbé Auguste)..... 252
Petitot (H.)..... 436
Peyre (Roger)..... 299
Pfättisch (Joannes Maria).. 205
Philippe (Charles-Louis)..... 7
Philippi (E.)..... 349, 423, 535
Photiadès (Constantin)..... 521
Picard (Joseph)..... 121
Picavet (François)..... 406
Picot (E.)..... 413
Pidal (Ramon Menéndez).... 45
Piepenbring (C.)..... 208
Piérard (Louis)..... 134
Pierre l'Ermite..... 427
Pillaut (Julien)..... 390
Pillon (F.)..... 411
Pimodan (le comte de)..... 449
Pin (F.)..... 22
Pinault (l'abbé Pierre)..... 502

Pinon (René)..... 457
Planterose (Henri--Rémy de) 447
Platon (G.)..... 331
Pochhammer (A.)..... 120
Pohl (M. J.)..... 316
Poizat (Alfred)..... 131
Portier (Mme Isaure)..... 98
Portugal (Mgr José-M. de Jesus)..... 535
Post (J.)..... 415
Pougin (Arthur)..... 119
Prats de Mollo (le T. R. P. Exupère de)..... 222
Preslefont (René)..... 99
Prevost (Eugène)..... 238
Prince (Morion)..... 399
Proust (Georges)..... 422
Prouvost (Amédée)..... 109

Quièvreux (le chanoine).... 217
Quiller-Couch (Arthur). .. 442

Rabelais. 493
Rabier (Maurice). 503
Rabory (Dom). 251
Rambaud (Adrien)..... 17
Rampan (A. de) 10
Ramsay (William) 416
Ravignan (le R. P. de)... 228
Ray (Jean)..... 400
Ray (René-J.). 400
Redni (Jean). 294
Régamey (Frédéric). 354
Régamey (Jeanne) 354
Reinach (Salomon). 520
Rellno (Jos.). 431
Rémon (Maurice) 120
Renard (Charles). 228
Retté (Adolphe). 75
Revon (Michel). 40
Rey-Pailhade (Emile de). 123
Reymond (Marcel) 300
Riballier (Louis) 59
Ricci (Corrado)..... 297, 485
Richard (F.), ... 22
Richard (P.-J.) 422
Richer (Julien)..... 432
Richet (le prof. Charles).... 235
Richter (Claire). 235
Riondel (le R. P.)..... 225
Rivière (l'abbé Frédéric).. 222
Robida (A.). 497
Robien (le vicomte Guy de). 46, 357
Rochard (Emile)..... 109
Rocheblave (S.) 136
Rochemonteix (le P. Camille de). 147
Rogues de Fursac (J.).... 401
Rolland (Romain) 119
Rollin (Henry) 356
Rollin (le R. P.)..... 231
Romanones (le comte de).. 515
Rondet-Saint (Maurice). .. 355
Rougé (le cte Emmanuel de)..... 342
Rougier (L.)..... 271, 438
Roure (Henry du)..... 430
Rousseau (l'abbé Norbert). 115
Roussel (Jules). 513
Roux (Alphonse) 517
Russier (Henri) 311
Ruyssen (Th.) 409
Rynenbroeck (Mlle H.).... 10

Sagnac (P.)..... 335
Sagredo (Maria de)..... 229
Saint-Paul (Anthyme)..... 487
Saint-Loup (Stanislas de).. 428
Saint-Martin (Vivien de).. 304
Saint-Romain (Mlle de).... 9
Saint-Simon 334, 464
Sainte-Foi (Charles) 453
Sainte-Marie (le P. André de)..... 524
Sajot (Auguste) 112
Sales (saint François de).. 225
Sandré (Gustave)..... 121
Sanson (Victor) 532
Santo (J.). 173
Saulnier (l'abbé A.)..... 223
Saunier (Charles). 300
Savine (Albert).. 8, 9, 142, 295
Scheffer (Robert)..... 460
Schmid (le R. P. Ignacio).. 222
Schneider (René). 299
Schopenhauer (Arthur). .. 396
Schrader (Fr.). 304
Schulze (Friedrich). 363
Scribe (Eugène)..... 113
Séailles (Gabriel) 301
Sébillot (Paul-Yves) 271
Séché (Alphonse). 455
Séché (Léon). 160
Segond (J.)..... 408
Seguin (Hélène).... 110
Seligman (Edwin R. A.).... 530
Seltensperger (Ch.). 244
Senoutzen (le P. Ch.)..... 534
Seve (A.) 35
Shakespeare (William). ... 487
Sibert de Beka..... 433
Silberling (E.) 24
Smidt (Dr. Wilhelm)..... 254
Snell (l'abbé). 316
Sola (el R. P. Juan M.).... 222
Solanet (Albert) 438
Solari (Emile)..... 496

Somma Circello (le marquis C. de). 155
Sonky (S.). 127
Spenlé (Jean-Edouard) 57
Stainer (John) 123
Stenger (Gilbert) 159
Stevenson (R.-L.)..... 490
Streatfield (R. A.)..... 119

Tanon (L.) 392
Tardieu (André) 352
Tassy (Edme)..... 399
Tausserat-Radel (Alexandre). 150
Texier (l'abbé) 224
Thaly (Daniel). 109
Theis (Johannes) 199
Thibaut (le P. J.)..... 115
Tiersot (Julien)..... 124
Tisserant (Eugène) 196
Toudouze (Georges-Gustave)..... 506
Touzard (J.) 194
Tréguy (l'abbé E.-A.).... 68
Tribot-Laspière (J.). 421
Triollet (Jean). 230
Truhos (Pierre) 370

Ubald d'Alençon (le P.).. 228
Urbain (Ch.) 520
Urbain (G.) 416
Usquin (Émile) 14

Valcler (J.) 8
Vallavielle (F. de)..... 387
Valois (Noël) 48
Valréas 496
Vattier (Jos.) 391
Van Bever (Ad.)..... 107
Van Biervliet (J.-J.)..... 404
Van Bruyssel (Ernest).... 405
Vandervelde (Émile) 32
Van Laak (le P. Hermann). 534
Vanlaer (Maurice). 20
Varloy (A.). 139
Vaudon (l'abbé Jean).... 34
Vaux (Jean Barbet de).... 223
Vecchio (Giorgio del).... 393
Verloop (C.)..... 309
Vermorel (V.) 439
Verrier (Paul) 536
Verschave (Paul) 388
Veuillot (Louis) 430
Vialla (S.)..... 340
Viaud (J.) 337
Vibert (Paul-Théodore) .. 15
Viellard-Lacharme (D.) . 216
Vignaud (Henry). 25
Vignon (Marie-Louise)..... 100
Vilhena (Henrique) 328
Villey (Pierre) 407
Villiers (le baron Marc de). 157
Vincent (le Dr Eugène).... 243
Vindry (Fleury) 254
Viola (Jean) 430
Viollet (Henri)..... 515
Vitte (Emmanuel) 111
Viviani (René). 22
Vivonne (le maréchal de).. 333
Vogüé (le vicomte E.-M. de) 70
Vuilliaud (Paul). 359

Walter..... 129
Walter (le Dr J.)..... 174
Ward (Dr) 128
Ward (Mrs. Humphry). 9, 296
Wasmann (le R. P. Erich).. 411
Weil (le commandant).... 155
Welsh (Jane) 452
Werm (Fridolin)..... 108
Weulersse (Georges). 15
Whitehouse (H. Remsen). 61
Wilde (Oscar)..... 8, 142
Wilken (C.-A.) 121
Winter (Maximilien). 398
Wissemans (A.) 387
Worms (René)..... 395
Wyzewa (T. de)..... 493

Xaudaro (J.) 503

Yolanda..... 427
Yver (Colette). 7

Zenneck (le prof. Dr J.).....413
Zimmerman (le R. P. Benedict). 433
Zoretti (Ludovic). 417

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Bergsoë (Wilhelm-Jürgen), 275. — Binet (Alfred), 464. — Cuervo (Rufino José), 176. — Dieulafoy (le Dr Georges), 274. — Eudel (Paul), 537 — Gardair (Joseph), 538 — Gilbert (William Schwenk), 82. — Godré (Louis-Édouard Nemours), 371. — Henry (Mgr Paul-Marie-Joseph), 81. — Hervilly (Marie-Ernest d'), 537. — Houssaye (Henry), 370. — Janosi (le chanoine Gustave), 372. — La Trémoïlle (le duc Louis-Charles de), 176. — Lefébure (Albert-Léon), 274. — Levasseur (Pierre-Émile), 175. — Longnon (Auguste-Honoré), 174. — Moran (le cardinal Patrice-François), 275. — Nélaton (le Dr Charles), 176. — Por (Antoine), 371. — Troost (Louis-Joseph), 463. — Vilbort (Joseph), 464.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 179, 278, 375, 467, 541.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 179, 279, 375, 468, 542.

Congrès, 179, 279.

Concours, 279, 542.

Correspondance, 169.

Mélanges : Index, 86. — Enseignement du latin liturgique, 542. — Œuvre de l'encouragement des études supérieures dans le clergé, 376. — Société pour l'étude de la gravure française, 86. — Les Amis de la langue française, 181. — Un Répertoire de synonymes français, 542. — La France franciscaine, 183. — Mélanges Émile Picot, 86. — Mélanges Wilmotte, 182. — Mélanges Pio Rajna, 279. — La Destinée de trois bibliothèques celtiques, 183. — Almanachs pour 1912, 468.

Nouvelles : Paris, 87, 184, 280, 376, 470, 543. — Anjou, 88, 185, 283. — Berry, 284. — Bourgogne, 88. — Bretagne, 89, 472. — Cambrésis, 378. — Champagne, 284. — Dauphiné, 186, 472. — Flandre, 472. — Franche-Comté, 90, 186, 285, 378, 473, 544. — Ile-de-France, 380. — Languedoc, 287. — Nivernais, 287. — Normandie, 90. — Picardie, 544. — Poitou, 287. — Saintonge et Aunis, 187. — Savoie, 475. — Alsace-Lorraine, 188, 380, 476. — Allemagne, 91, 287, 477, 545. — Belgique, 188, 381. — Bulgarie, 188. — Espagne, 91, 477. — Italie, 287, 381. — Russie, 477. — Équateur, 478. — Suisse, 91, 189. — Chine, 92. — Brésil, 92. — États-Unis, 93, 189, 288, 381, 478.

Publications nouvelles, 93, 190, 288, 382, 478.

Dernières publications illustrées, 545.

ERRATA

Page 46, ligne 38, *au lieu de :* t. 72, *lisez :* t. CXXII.
Page 52, ligne 31, *au lieu de :* composé, *lisez :* comparé.
Page 342, ligne 10, *au lieu de :* 1764-1888, *lisez :* 1764-1788.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE FRANCIS SIMON

Z
1007
P73
t.121-
122

Polybiblion; revue bibli-
ographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY